



THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA



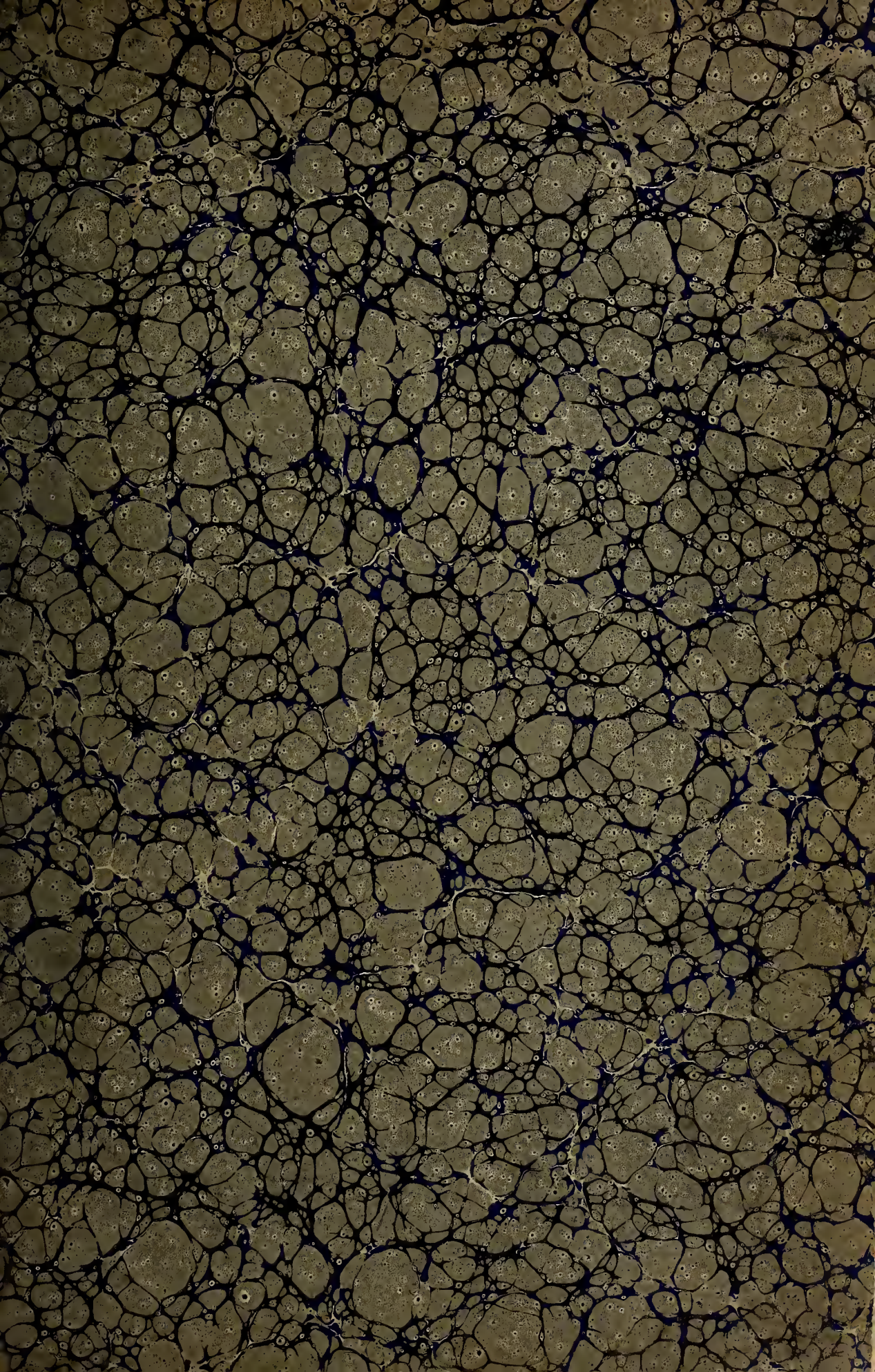
PRESENTED BY
GRAY MacW. BRYAN
IN MEMORY OF
HIS GREAT-GRANDFATHER
JAMES W. BRYAN

CLASS OF 1824

RB O

B61
V 2

HUMANITIES





Digitized by the Internet Archive
in 2014

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE

ANCIENNE ET MODERNE.

II.

REVUE
GÉNÉRALE
DES
LITTÉRATURES
ET
SCIENCE

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

(MICHAUD)

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES
QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

NOUVELLE ÉDITION,

Publiée sous la direction de M. Michaud ;

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS OU NOUVEAUX ;

OUVRAGE RÉDIGÉ

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants ; on ne doit aux morts
que la vérité. (VOLTAIRE.)

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

CHEZ MADAME C. DESPLACES,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DE LA DEUXIÈME ÉDITION DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,
RUE DE VERNEUIL, 52.

ET CHEZ M. MICHAUD, RUE DE LA PLAINE, 12, AUX TERNES.

—
1854

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

A

ANHALT-COETHEN (le prince RODOLPHE D'), de l'une des plus illustres et des plus anciennes maisons souveraines d'Allemagne, était le cinquième fils du prince George d'Anhalt-Zerbst Dessau, qui mourut presque centenaire en 1474, après avoir gouverné avec beaucoup de prudence ses petits Etats, et réparé par une sage économie le malheur qu'il éprouva en 1467 par l'incendie de la ville et du château de Dessau. Le prince Rodolphe fut un des guerriers les plus distingués de son temps, et il montra comme son père un grand attachement à l'empereur Maximilien, pour lequel il se mit en otage entre les mains des bourgeois révoltés. L'empereur Frédéric III, successeur de Maximilien, fut très-reconnaissant de ces services, et il nomma le fils puiné du prince d'Anhalt son grand écuyer. Rodolphe eut un commandement dans la guerre de Gueldre et dans celle de Venise, où il défit 4,000 paysans révoltés sur les bords de la Brenta, et s'empara de Vicence. Il défendit ensuite Vérone attaqué par les Vénitiens, et battit complètement leur armée; mais il mourut dans la même année (1515) par le poison, au grand regret de l'Empereur, qui pleura sincèrement sa perte. Son frère Sigismund, après s'être également distingué par différents exploits, mourut en revenant de la terre sainte. F—A.

ANHALT-ZERBST-DESSAU (le prince JOACHIM-ERNEST D') était le fils du prince Jean, qui, le premier de sa maison, embrassa la religion luthérienne. Joachim succéda en 1561 à Charles, son frère, et cinq ans plus tard à Wolfgang, son cousin, mort sans postérité, de manière qu'il fut maître de toute la principauté d'Anhalt. Il prétendit même y joindre le comté d'Ascanie dont sa maison avait été dépouillée par l'évêque d'Halberstadt; mais il échoua dans cette entreprise, que tentèrent également en vain d'autres princes de sa maison. Joachim-Ernest fonda le collège de Zerbst, et il fit construire un très-beau pont de pierre sur la Mulde, à Dessau. Il mourut en 1586, laissant pour successeurs : 1^o *Christian*, qui fut la tige de la branche de Bernbourg; 2^o *Bernard*, que le zèle de la religion protestante amena en 1590 en France, où il servit le roi Henri IV, et qui fut tué en 1596 à Timau en Hongrie, où il commandait un corps de cavalerie pour le cercle de Saxe; 3^o *Auguste*, qui forma la

branche de Ploetzkau, puis de Coethen; 4^o *Rodolphe*, qui fit celle de Zerbst; 5^o *Jean-Ernest*, qui se distingua au service des Provinces-Unies contre l'Espagne, puis en Hongrie, notamment à la prise d'Albe royale; et enfin *Louis*, né le 17 juin 1579. (Voy. ci-après.) F—A.

ANHALT-BERNBOURG (le prince CHRISTIAN 1^{er} D'), fils de Joachim-Ernest, naquit le 9 mai 1568 et lui succéda dans les seigneuries de Bernbourg, les bailliages de Ballenstadt, d'Hartzgerod, et l'abbaye sécularisée de Germrod. Il passa une grande partie de sa vie au service des grandes puissances, et fut employé successivement à des négociations diplomatiques et au commandement des armées. En 1591 il mena en France une armée considérable, formée par l'électeur de Saxe et d'autres princes allemands. Il remporta sur les Lorrains deux victoires importantes, l'une le 8 septembre et l'autre le 1^{er} novembre 1592. En 1619 il concourut avec le prince d'Orange à la prise de Juliers, et l'électeur palatin ayant été élu roi de Bohême, il battit avec les troupes de ce prince les comtes de Dampierre et de Bucquoy; mais, le 8 novembre 1620, il fut à son tour défait à la bataille de Prague, où son fils fut prisonnier de guerre. Lui-même fut mis au ban de l'Empire par l'empereur Ferdinand II, avec lequel d'ailleurs il se réconcilia bientôt. Ce prince mourut le 20 avril 1650. — Son fils *Ernest*, né le 19 mai 1608, mourut à Naumbourg, le 5 décembre 1652, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Lutzen; et son autre fils, *Frédéric*, mort le 30 juin 1670, fut un des plus savants chimistes de son temps. F—A.

ANHALT-COETHEN (le prince LOUIS D'), l'un des protecteurs les plus distingués que les lettres aient eus en Allemagne, naquit à Dessau le 17 juin 1579. Il servit avec distinction dans la guerre de trente ans, sous les ordres du grand Gustave, qui l'établit en 1631 gouverneur des pays de Magdebourg et d'Halberstadt. Ce prince mourut le 7 janvier 1650. Il avait épousé en secondes noces Sophie, fille du comte de la Lippe, dont il eut un fils, mort en 1663, sans enfants, et une fille, mariée au comte de Schwartzbourg. Le prince Louis fut l'un des fondateurs et le premier président de la société des Fructifiants (*fruchtbringende Paltmorden*), établie en

1627 à Weimar, et qui avait pour but d'encourager la culture de la langue et de la littérature allemande. (Voy. BRUNSWICK.) Chaque membre de cette société avait adopté un nom tiré des propriétés des plantes. Le prince d'Anhalt y était désigné par celui de *Nerennde* (le nominant). Il avait voyagé en France comme en Italie, et les langues de ces deux contrées lui étant devenues aussi familières que la sienne propre, il traduisit de l'une et de l'autre plusieurs ouvrages en allemand. Il acquit aussi une connaissance approfondie de la langue hébraïque; enfin il passait pour le plus savant prince de son temps. Il a laissé, outre une traduction du *Livre de Job* en vers allemand, plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Les Triomphes de Pétrarque*; *Vie de Tamerlan*, et le *Couronnement de David*. F—A.

ANHALT-BERNBOURG (le prince CHRISTIAN II D'), né le 15 août 1599, fit sa première campagne sous Charles-Emmanuel de Savoie, contre les Espagnols, et passa au service de l'électeur palatin, devenu roi de Bohême. Il combattit avec son père à la bataille de Prague en 1620, et y tomba entre les mains de l'ennemi, qui le traita fort honorablement et le rendit à sa famille bientôt après. Ce prince succéda en 1630 à son père. Il voyageait alors dans différentes contrées, et dès qu'il eut pris possession de ses États, il se remit à parcourir l'Europe presque sans interruption jusqu'à l'année 1636, où il revint dans sa patrie et y mourut le 22 septembre. — Victor-Amédée, son fils, qui lui succéda, était né en 1634; il quitta la religion luthérienne pour embrasser le calvinisme. Ce fut le même prince qui introduisit dans sa maison le droit de primogéniture, et qui le fit confirmer par l'Empereur en 1678. Il bâtit à Bernbourg, sur la Saale, en 1706, un fort beau pont de pierre; et dans la même année il fonda une maison pour les orphelins. Victor-Amédée mourut en 1718, doyen des princes de l'Empire. F—A.

ANHALT (ANTOINE GUNTHER, prince D'), lieutenant général des armées prussiennes, fils de Jean, prince d'Anhalt-Zerbst, et de Sophie-Augusta, princesse de Holstein-Gottorp : il naquit le 11 novembre 1655. Après avoir parcouru la France, l'Italie, l'Angleterre et la Hollande, il prit le commandement d'une compagnie dans le régiment du comte Charles de Bireckenfeld, et se trouva aux sièges de Grave et d'Oudenarde, en 1676; il se rendit à l'armée impériale, et fut présent au siège de Philisbourg. De 1680 à 1683, il fit de nouveaux voyages, et, revenu à la cour de l'électeur de Saxe, George III, il aida, de concert avec ce prince, à battre les Turcs devant Vienne. Son courage se déploya avec un nouvel éclat devant Mayence et devant Bonn; il entra alors comme colonel au service de l'électeur de Brandebourg. Il se trouva aux batailles de Steinkerk et de Nerwinde, et reçut du roi de Prusse, en 1705, le commandement d'un corps de 15,000 hommes à la solde de la Hollande et de l'Angleterre. L'affaiblissement de sa santé l'ayant contraint de donner sa démission, il fut élevé au grade de lieutenant général, et mourut à Mühlingen, le 10 décembre

1714, laissant la réputation d'un guerrier vaillant et loyal. G—T.

ANHALT-DESSAU (LÉOPOLD, prince D'), feld-maréchal de Prusse et de l'Empire, naquit le 3 juillet 1676. Fils de Jean-George, guerrier très-distingué et qui fut aussi feld-maréchal, il eut pour mère une princesse de Nassau-Orange. Destiné à succéder à son père dans le gouvernement du pays de Dessau, il fut mis sous la direction d'un instituteur habile; mais on s'aperçut bientôt que l'étude n'avait aucun charme pour lui, qu'il était né guerrier, et que les exercices militaires pourraient seuls le captiver. Lorsqu'il n'avait que douze ans, l'empereur Léopold lui donna un régiment, et en 1695 il obtint celui de son père, dans l'armée du Brandebourg. Ayant consacré deux années à parcourir les principales contrées de l'Europe, il fit sa première campagne sur le Rhin en 1695, et il assista à la prise de Namur. On vit dès ce moment se développer son courage, sa fermeté et son aptitude naturelle à l'art de la guerre. En 1698, il prit l'administration du pays de Dessau. Mais il ne resta pas longtemps dans sa résidence, et il assista à la plupart des batailles qui furent livrées dans la guerre de la succession. A celle de Hochstedt il montra tant d'intelligence et de bravoure, que le prince Eugène avoua que c'était lui qui avait décidé le succès de cette journée, et qu'il écrivit dans ce sens au roi de Prusse une lettre très-flatteuse pour le jeune prince d'Anhalt. Appelé à commander les troupes auxiliaires que le roi de Prusse avait fait passer en Italie, Léopold rendit encore les plus grands services; il fut blessé à la bataille de Cassano. Ce fut lui qui le premier osa traverser l'Adda à cheval en présence de l'armée ennemie, et fit jeter un pont pour le passage de l'armée. A la bataille de Turin, il parvint à la tête de l'aile gauche jusqu'aux retranchements des Français au milieu du feu le plus meurtrier. Repoussé deux fois, il s'écria : *Soldats, avançons !* et revenu à la charge, il monta encore le premier à l'assaut. Le prince Eugène arriva avec deux régiments, et le camp fut pris. Ce fut dans ce temps-là que, s'étant livré à des propos indiscrets sur la cour de France en présence du marquis de Langallerie, il eut avec celui-ci une affaire d'honneur au pistolet qui heureusement ne devint funeste ni pour l'un ni pour l'autre. De 1710 à 1712, le prince d'Anhalt commanda les troupes du roi de Prusse dans les Pays-Bas, et il obtint vers la fin de la guerre le titre de feld-maréchal. Le roi Frédéric I^{er} étant mort, le prince de Dessau s'attacha au service de son successeur, qui lui donna sa confiance et l'admit à tous ses amusements. On sait que ces amusements n'étaient pas toujours dirigés par la délicatesse et le goût; Léopold s'y prêtait d'autant mieux, qu'il était lui-même dans ses mœurs et dans son caractère d'une rudesse que la vie des camps avait encore augmentée. En 1715 il accompagna le roi en Poméranie pour combattre Charles XII, et pour coopérer à la prise de Stralsund. Léopold se mesura avec ce monarque à l'île de Rugen, et il força le héros suédois à la retraite après un combat sanglant. Le

nord fut pacifié, et le prince de Dessau s'appliqua pendant son long séjour dans Berlin à organiser l'armée prussienne. Ce fut à lui qu'elle dut cette discipline qui la rendit si redoutable sous Frédéric II. Le prince d'Anhalt était parvenu au plus haut point de la gloire militaire, lorsque le roi Frédéric-Guillaume I^{er} mourut. La faveur du monarque n'avait pas cessé de le suivre dans toutes les occasions : la rudesse du caractère et la bizarrerie des mœurs de ces deux princes avaient assez d'analogie pour qu'ils fussent toujours parfaitement d'accord ; mais il ne pouvait pas en être de même avec Frédéric II. Le vieux guerrier se montra d'abord fort opposé au système de guerre contre l'Autriche qu'avait adopté le jeune roi. Cependant, lorsqu'il vit que, malgré ses avis, cette guerre était résolue, il accepta le commandement d'une armée que lui confia Frédéric ; et après quelques marches un peu lentes et qui auraient paru timides de la part d'un autre général, mais qui chez Léopold n'étaient que la conséquence de son système d'opposition, il se conduisit avec beaucoup de vigueur, et remporta à Kesseldorff, le 15 décembre 1745, sur les Saxons et les Autrichiens, une victoire décisive, et qui eut pour résultats la jonction de son armée avec celle du roi, et la prise de Dresde (*Voy. FRÉDÉRIC II.*) « Ce fut, » dit Guibert, la dernière action de guerre de ce « vieux Anhalt, qui combattait depuis quarante ans « à la tête de cette infanterie prussienne dont il avait « été le créateur. » La paix ayant été signée peu de jours après, le prince Léopold se retira à Dessau, où il mourut subitement le 9 avril 1747, à l'âge de 72 ans. Il était aimé de ses sujets, malgré la dureté de son caractère et la violence de ses passions, parce qu'il se familiarisait souvent avec les hommes des classes inférieures, et que son genre de vie était généralement simple et frugal. On ne craignait que les explosions de sa colère, qui se manifestait par des regards effrayants et le tonnerre d'une voix martiale. Dans sa première jeunesse, le prince Léopold de Dessau s'était pris de la plus forte passion pour la fille d'un apothicaire, nommée Anne-Louise Friesen. Il lui était resté attaché pendant ses voyages et ses premières campagnes, et il résolut de l'épouser. Mais sa mère y mit les plus grands obstacles. Cependant, au grand scandale de la noblesse allemande, cette union eut lieu, du consentement de l'Empereur, qui éleva la jeune personne au rang de princesse et lui donna le titre d'altesse. Elle conserva toujours l'attachement de son époux, qu'elle accompagna même dans plusieurs campagnes, et auquel elle donna neuf enfants. On voit à Berlin, sur la place de la parade, en face du château, la statue pédestre de Léopold de Dessau, en marbre de Carrare, qui y fut posée en 1800, et dont le sculpteur prussien Schadow a donné le modèle. L'inscription de ce monument atteste que Léopold fut le créateur de l'armée prussienne. Ce prince avait étudié la guerre comme un métier ; il avait la confiance des troupes et il était aimé du soldat, malgré la discipline rigoureuse qu'il lui faisait observer. Il portait surtout son attention sur l'infanterie, et il

introduisit quelques améliorations dans l'arme du fantassin ; ce fut lui qui imagina des baguettes de fer et qui apprit aux soldats à charger avec une vitesse incroyable. Depuis 1733, le premier rang chargea la baïonnette au bout du fusil. Frédéric II, qui au fond ne l'aimait pas, dit qu'il joignait une grande prudence à une rare valeur, mais qu'avec beaucoup de qualités il n'en avait guère de bonnes. Dreux du Radier, dans *l'Europe illustre*, a donné sur ce prince une courte notice, extraite textuellement du *Journal de Verdun*, avec son portrait gravé par Wille. Varnhagen d'Ense lui a consacré un article fort étendu dans ses *Monuments biographiques*, Berlin 1825 ; et l'on trouve encore sur ce guerrier une notice dans le tome 1^{er} des *Mémoires pour servir à la Biographie des personnes remarquables*, par Busching. — Deux princes d'ANHALT, contemporains de Léopold, furent tués à la bataille de Denain ; un autre (le prince Maurice) mourut des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Hockirch, et un autre encore à la bataille de Torgau. Peu de familles ont produit un aussi grand nombre de guerriers célèbres ; plusieurs de ses princesses ont épousé de grands souverains. Catherine II, impératrice de Russie, était de cette illustre maison. (*Voy. CATHERINE II.*) C—AU et F—A.

ANHALT-DESSAU (LÉOPOLD-MAXIMILIEN D'), fils du précédent, naquit le 25 septembre 1700. Dès l'âge de neuf ans, il fut conduit par son père sur le champ de bataille. Après avoir servi avec distinction en Hongrie contre les Turcs, et sur le Rhin contre la France, il fut employé par Frédéric dans la guerre de Silésie. Le succès avec lequel il fit le siège de Glogau, et l'intrépidité de courage qui le rendit maître de Breslau, ainsi que la part qu'il eut à plusieurs affaires importantes sous le commandement du roi, lui firent obtenir le titre de feld-maréchal général. Parvenu à la régence du pays de Dessau après la mort de son père, il se signala par son zèle pour le bonheur de ses sujets, perfectionna l'administration des finances, créa plusieurs institutions utiles, et fit reconstruire le palais de Dessau. Il était marié à Gisèle-Agnès d'Anhalt-Coethen, dont il eut sept enfants. Cette princesse mourut le 20 avril 1751, et son époux, qui la regrettait vivement, la suivit au tombeau le 16 décembre de la même année. C—AU.

ANHALT-DESSAU (LÉOPOLD-FRÉDÉRIC-FRANÇOIS), fils du précédent, naquit à Dessau le 10 août 1740. Destiné, suivant l'usage de sa famille, à faire ses premières armes au service de la Prusse, il fut présenté en 1751 à Frédéric II, qui, plus tard, lui donna un régiment. Dans la même année il perdit son père et passa sous la tutelle du prince Thierri, son oncle, qui devint régent de la principauté d'Anhalt-Dessau. Le jeune François se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude des sciences exactes, et se rendit en 1755 à son régiment à Halle, où il remplit les fonctions de capitaine de la compagnie colonelle. Lorsqu'en 1756 l'armée prussienne se mit en marche, le roi lui refusa, à cause de sa jeunesse, la permission de continuer ce service ; mais son désir de faire la guerre était si grand qu'il entra comme

volontaire dans le corps du prince Maurice. Il suivit ce dernier dans la Bohême, assista au siège de Prague, à la bataille de Collin, et ne quitta l'armée que lorsqu'en 1757 une maladie grave l'obligea de retourner dans sa patrie. Sa guérison paraissant lente, il sollicita, d'après le conseil de son tuteur, un congé définitif qu'il obtint avec le grade de colonel d'infanterie. En attendant, l'empereur François 1^{er} lui accorda le bénéfice d'âge, et il prit les rênes du gouvernement le 20 octobre 1758. Les liens d'amitié qui unissaient Frédéric II et le prince François s'étant relâchés, le premier traita la principauté de Dessau d'une manière tout à fait hostile : il y fit des réquisitions de vivres de la valeur de 400,000 fr., et il exigea comme contributions de guerre plus de 4 millions. Le prince, qui sentit l'imprudence qu'il avait faite en quittant le service de la Prusse, ne voulut pas que ses sujets en fussent victimes, et il se chargea de payer les sommes demandées par cette puissance. Pour y subvenir, il vendit une partie de ses biens, ses bijoux et son argenterie, et réduisit la dépense de sa maison au strict nécessaire. Dès que la paix fut rétablie (1765), le prince François résolut de visiter les pays les plus civilisés de l'Europe, afin d'étendre ses connaissances, et il choisit, pour l'accompagner dans ces voyages, un de ses amis intimes, M. d'Erdmannsdorff, jeune Saxon rempli des plus nobles sentiments, et qui avait fait des études distinguées à Wittemberg. Le prince partit avec lui en 1764, et se rendit à Londres, où il acquit des connaissances profondes sur les nombreux perfectionnements qui venaient d'être introduits dans l'enseignement et dans les principales branches de l'industrie. Après un an d'absence, il revint à Dessau, et repartit bientôt pour l'Italie, emmenant, outre M. d'Erdmannsdorff, son frère puîné (le prince Jean-George), et M. de Behrenhorst, qui depuis s'est fait un nom par ses *Méditations sur l'art militaire*. A Rome, où il arriva vers la fin de 1765, le prince d'Anhalt étudia l'architecture et fréquenta les hommes les plus célèbres dans les lettres et dans les arts, entre autres Clérisseau (*voy.* ce nom), et Winckelmann, avec lequel il se lia d'une amitié intime. Au mois d'août 1766, il se rendit, avec ses compagnons de voyage, par Florence et Gênes, à Antibes, visita les monuments d'architecture romaine qui se trouvent dans le midi de la France, et vint passer quelques mois à Paris. De là il alla en Angleterre ; mais cette fois sa curiosité ne se borna pas à la ville de Londres ; il parcourut les trois royaumes en tous sens, examinant leurs établissements scientifiques et industriels. Revenu à Dessau en 1767, il épousa la princesse Louise de Brandebourg-Schwedt, dame non moins distinguée par sa beauté que par son esprit. Dès cette époque, le prince François se livra tout entier aux soins du gouvernement. Il réforma les lois civiles, simplifia la procédure devant les tribunaux, régularisa les secours à donner dans les incendies, et établit un bureau d'assurances. Bien que la ville de Dessau eût déjà plusieurs maisons de charité, il en fonda une nouvelle pour cent person-

nes adultes et trente orphelins, avec une école pour ces derniers. Il supprima la mendicité et créa un bureau de bienfaisance chargé de faire des distributions de pain, de vêtements et d'argent. Les ouvriers qui n'avaient pas d'ouvrage étaient sûrs d'en obtenir de lui : il les employait aux fortifications, aux routes, au labourage, ainsi qu'à la fabrication d'étoffes de fil et de laine qu'il donnait ensuite aux indigents. Il fonda un hospice pour les domestiques pauvres, et établit des médecins et des chirurgiens jusque dans les plus petits villages. Il fit donner à ses frais l'instruction aux sages-femmes, et publia un édit dans lequel il exhortait ses sujets à secourir les noyés et les suicidés, malgré les préjugés qui s'opposaient à l'accomplissement de ce devoir. Après avoir aboli, en 1761, le droit de corvée, il réduisit trois fois (en 1765, 1786 et 1795) l'accise, et supprima en 1785 l'impôt sur le sel et l'huile, qui formait un des principaux revenus de l'État. Il fonda en 1791 une caisse de pensions pour les veuves des fonctionnaires publics, au profit de laquelle il abandonna un legs considérable de sa parente, la duchesse de Radzivil, et souscrivit pour un don annuel de plus de 6,000 francs. Convaincu de l'urgence d'une réforme dans l'instruction publique, il examina avec une attention scrupuleuse les nouvelles méthodes, et s'arrêta à celle de Basedow. Sur son invitation, cet habile professeur vint à Dessau, et y fit plusieurs essais qui obtinrent d'unanimes suffrages. Le prince lui accorda la somme de 110,000 francs qu'il avait demandée pour l'établissement d'une école, et, vers la fin de 1774, on ouvrit à Dessau le célèbre Philanthropinum, qui compta parmi ses premiers élèves le fils unique du souverain. Afin de donner une plus grande extension à cette école, le prince François la fit transférer dans le vaste palais dit de Thierri, mit à sa disposition une somme de 50,000 francs, et y attacha plusieurs professeurs d'un grand mérite, tels que Wolke, Campe, Salzmann, Olivier, Iselin et Kalbe. Dans les années 1785 et 1786, il réorganisa le collège central de Dessau, et fonda un pensionnat de jeunes filles, et un atelier pour l'enseignement de divers travaux manuels où il tenait continuellement à ses frais soixante-quinze enfants de la classe ouvrière. Le besoin d'instruction se faisant généralement sentir dans les campagnes, le prince fit construire, dans toutes les localités qui en manquaient, de belles et spacieuses maisons d'école, et créa à Wörlitz un séminaire spécialement destiné à former des maîtres pour ces établissements. Infatigable dans son ardeur à propager les lumières, il chercha à inspirer le goût des sciences au clergé, et notamment aux pasteurs des villages, que la misère abrutissait quelquefois au point qu'ils ne se distinguaient en rien des paysans. A cet effet, il forma la société pastorale, composée de tous les ecclésiastiques du pays, à laquelle il donnait annuellement une somme pour l'achat de bons ouvrages de théologie. Il avait adopté, dès son avènement, le principe de la liberté religieuse, et veillait avec le plus grand soin à ce que la tolérance fût complète entre tous les habitants de son pays. Dans les maisons de charité, comme dans

le Philanthropinum et dans les autres écoles, on ne faisait aucune distinction de culte, et le beau cimetière près de Dessau fut destiné, dès l'origine (1789), à toutes les confessions chrétiennes. Bien que calviniste, comme la majorité de la population d'Anhalt-Dessau, il accorda aux catholiques une chapelle et un presbytère, et fit restaurer pour eux l'oratoire du chapitre de Ste-Amélie; il donna 12,000 francs pour la construction d'une église luthérienne, et fit bâtir un temple aux Israélites. Tout en s'occupant de l'amélioration morale de ses sujets, il ne négligeait pas leurs intérêts matériels: il introduisit un grand nombre de perfectionnements dans l'agriculture et l'économie rurale, changea de vastes terrains sablonneux en forêts, établit des laras, encouragea les plantations, etc. C'est à lui que la principauté de Dessau est redevable des excellentes routes qui la traversent en tous sens, et du pont en bois sur l'Elbe, le plus solide et le plus beau de ce genre qui existe en Allemagne. Parmi les nombreux embellissements que le pays a reçus sous son règne, on distingue le palais de Wörlitz, bâti au milieu d'un superbe parc; l'église de la même ville, remarquable par la richesse et la variété de ses ornements imités d'après les plus beaux modèles de l'architecture gothique; le jardin de plaisance près de Dessau; la promenade sur la montagne de Liegnitz; la maison gothique de Belville, enfin le manège de Dessau, avec des bas-reliefs composés par Doell et exécutés par Schultz. Ses palais furent ornés de tableaux de Paul Véronèse, Claude le Lorrain, Rubens, Vernet, Clérissau, etc.; de sculptures et de superbes collections d'estampes (1) qu'il avait en partie recueillies dans ses voyages, ou fait acheter à Rome par le peintre Rehberg. L'art dramatique et la musique trouvèrent aussi dans ce prince un protecteur éclairé: après avoir donné à la ville de Dessau un théâtre, il y entretenait une troupe de comédiens, et, plus tard, il établit une chapelle-musique, qui comptait parmi ses membres des artistes du premier ordre. — Lorsqu'en 1793 le dernier prince d'Anhalt-Zerbst mourut, cette principauté fut partagée, par la voie du sort, entre les trois branches principales d'Anhalt qui restaient, et la ville de Zerbst échut à François. Aussitôt ce prince ordonna que les établissements d'utilité publique de Dessau, tels que la caisse de pensions des veuves, le bureau d'assurances, la société pastorale, etc., profitassent également à ses nouveaux sujets, et il augmenta les revenus qu'il accordait à ces institutions. Il réorganisa en même temps le gymnase et la prison de Zerbst, et fonda dans cette ville deux écoles primaires et une maison de charité. Ainsi tous les peuples soumis à son pouvoir voyaient leur prospérité s'accroître de jour en jour, lorsqu'une guerre terrible vint bouleverser l'Allemagne. — Après la bataille de Halle (1807), les Prussiens se retirèrent en désordre par Dessau, et bientôt Bonaparte y arriva avec des forces considérables. Le prince, revêtu des insignes de l'Aigle

noir, qu'il avait reçus en 1769 de Frédéric II, l'attendit à la porte de son palais. Napoléon, en l'abordant, lui dit d'un ton brusque: « Avez-vous « fourni des troupes au roi de Prusse? — Non, répondit-il, sur le même ton. — Pourquoi pas? — « Parce qu'il ne m'en a pas demandé. » — Alors le front de l'empereur se dérida, et il invita le prince d'Anhalt à faire une promenade à cheval avec lui. La proposition fut acceptée; et lorsqu'ils arrivèrent au pont de l'Elbe qui venait d'être brûlé par les Prussiens, Napoléon exigea qu'on le rétablît pour le surlendemain, ajoutant qu'autrement il ne répondait de rien. De retour au palais, l'empereur retint le prince à dîner, avec son frère Jérôme et le maréchal Berthier. A table la conversation roula uniquement sur la guerre et sur Frédéric le Grand. Napoléon parut se complaire de plus en plus dans la société de François, et l'engagea à venir à Paris. « Il me serait pénible, répondit-il, d'y paraître « comme prince allemand; mais si Votre Majesté « veut bien me recevoir comme simple particulier, « je suis sûr que ce voyage me fera beaucoup de « plaisir. — Très-volontiers, répliqua Napoléon, nous « habiterons à la campagne et nous irons souvent « à la chasse. » Au sortir de table il lui dit: « Si je « puis être agréable en quelque chose au prince de « Dessau, je désirerais le savoir à présent; car je « suis très-occupé. — Quant à moi, répondit François, je n'ai besoin de rien, mais je sollicite des « ménagements pour mes sujets. » L'empereur fit un signe à Berthier, et sur-le-champ toutes les réquisitions (elles n'étaient pas peu considérables) furent annulées, et le pays déclaré neutre. Le palais de Wörlitz, ainsi que les autres édifices et établissements du prince, reçurent des sauvegardes. Vers la fin de la même année, François entra dans la confédération du Rhin, et prit le titre de duc. En cette qualité, il fournit, conjointement avec les ducs d'Anhalt-Bernbourg et d'Anhalt-Coethen, un contingent de huit cents hommes d'infanterie, qui fut mis en campagne contre la Russie, mais bientôt après licencié par suite de la paix de Tilsitt. En 1808 il remplit la promesse qu'il avait faite à Napoléon de venir le voir à Paris. L'empereur lui fit un accueil très-distingué, et donna plusieurs fêtes en son honneur. François logea au château de Rambouillet, et il n'oublia pas de renouveler connaissance avec Clérissau (alors âgé de quatre-vingt-sept ans), qu'il avait vu à Rome en 1766. Il revint à Dessau peu de temps avant le cinquantième anniversaire de son avènement. Ses sujets, ayant voulu saisir cette occasion pour lui offrir un témoignage de leur gratitude, firent une souscription pour lui ériger une statue; mais François s'opposa formellement à ce projet: il leur exprima combien il était touché de leurs bons sentiments, et les engagea à employer en œuvres de charité les sommes qu'ils destinaient à un tel monument. Du reste, il avait toujours refusé de célébrer l'anniversaire de son avènement, disant que c'était aussi l'anniversaire de la mort de son père. En 1811, François fut assez heureux pour sauver d'une ruine imminente un petit État voisin. Le duc Frédéric

(1) Ces collections d'estampes se trouvent actuellement réunies au Panthéon de Wörlitz.

d'Anhalt-Coethen, qui avait considéré Napoléon comme le type de toutes les vertus que doit réunir un souverain, s'était avisé de le prendre pour modèle dans toutes les parties du gouvernement de ses petits États, et avait, par une déclaration solennelle, adopté *la constitution salubre que le plus sage législateur du monde, Napoléon le Grand, a donnée à ses peuples qu'il aime comme un père* (c'étaient les propres termes de l'édit du 28 décembre 1810). En conséquence le duché d'Anhalt-Coethen, qui n'a que 40 lieues carrées et 52,500 habitants, avait été divisé en départements et arrondissements; et le prince y avait établi un sénat, des ministres, un conseil d'État, des préfets, des maires, une garde nombreuse et un ordre du Mérite. Mais malgré ces changements, ou plutôt à cause de ces changements, le peuple se trouva bientôt en proie à toutes les calamités : des lois si brusquement et si intempestivement établies furent méconues, et il n'y eut plus de sûreté personnelle; la dette s'éleva à plus de 10 millions de francs, et les ressources manquèrent pour en payer les intérêts; enfin le commerce et l'industrie furent anéantis. Tel était l'état de ce malheureux pays, lorsque le duc Frédéric mourut le 5 mai 1814. La tutelle de son neveu et héritier devait, suivant un pacte de famille, être confiée au grand-duc de Hesse-Darmstadt : mais, celui-ci n'en voulant pas, François l'accepta et devint, à ce titre, régent d'Anhalt-Coethen. Son premier soin fut de suspendre la constitution, de licencier la garde du feu due, de réduire le nombre des fonctionnaires, et d'établir un conseil de régence composé d'hommes éclairés. Ensuite il travailla avec une grande persévérance à restaurer les finances, et introduisit peu à peu le mode d'administration qui, depuis si longtemps, faisait le bonheur du Dessau. Dès le commencement des hostilités (1812), les troupes de la confédération du Rhin étaient entrées en campagne. Le contingent du Dessau fut d'abord envoyé dans le Tyrol, et de là en Espagne, où il périt presque tout entier. Celui qui le remplaça eut le même sort à la bataille de Kovno. Au printemps de 1815, le prince d'Anhalt avait déjà mis sur pied un nouveau contingent, lorsque la Prusse appela tous les Allemands aux armes pour l'affranchissement de la commune patrie. Cet appel excita le plus vif enthousiasme dans le Dessau, et le contingent, grossi d'un grand nombre de jeunes volontaires, alla joindre les armées confédérées. Mais, peu de temps après, les Français envahirent le pays, et alors le duc ne vit plus d'autre moyen de salut que de déclarer que ses troupes avaient agi sans son consentement, et d'ordonner que tous les militaires retournassent dans leurs foyers, sous peine d'être regardés comme rebelles et d'avoir leurs biens confisqués. Cet ordre, comme on le pense bien, ne fut pas exécuté. Le corps de Dessau se mit bientôt à la solde de l'Angleterre, et combattit, sous le général Walmoden, à Gœhrde et en plusieurs autres occasions, jusqu'à ce que, le 10 décembre, après avoir tirailé pendant six heures près de Rendsbourg, il fut mis en déroute par la cavalerie danoise. Pendant ce temps le duc d'Anhalt se vit obligé de four-

nir à Napoléon un régiment de chasseurs à cheval de cinq cents hommes, dont la plupart furent faits prisonniers à la bataille de Culm. Dans l'hiver de 1814, le duc François envoya en France aux armées alliées un bataillon de landwehr et un bataillon de fusiliers, et bientôt après il organisa dans son pays une levée générale (*landsturm*). Il avait déjà permis à ses deux petits-fils, Léopold-Frédéric (actuellement duc régnant), et George-Bernard, de prendre part à la campagne, le premier dans l'armée prussienne, et l'autre dans l'armée autrichienne. Malgré les sommes énormes qu'avaient coûté, depuis 1810, l'entretien du contingent et la réparation des pertes causées par les fréquents passages des armées étrangères (trois fois il fallut reconstruire le pont de l'Elbe et plusieurs autres sur la Mulde), on n'avait établi qu'un impôt de guerre très-léger; le Dessau était exempt de dettes, et ses finances se trouvaient dans un état véritablement florissant. Mais en 1815 le gouvernement se trouva dans la nécessité de recourir à un emprunt. Un premier appel étant resté sans effet, il fallut en faire un second, et même y ajouter des menaces de contrainte. François l'accompagna d'une proclamation, dont voici le début : « Pendant une longue série d'années j'ai accordé toutes les demandes raisonnables de mes sujets. Les derniers événements m'ont privé des moyens de satisfaire, sous ce rapport, les desirs de mon cœur, et désormais je ne pourrai secourir que très-rarement ceux qui sont dans le besoin, si Dieu ne nous donne bientôt des temps meilleurs. » Ces paroles affectueuses du vieux duc firent plus que les menaces, et dans peu de jours la somme demandée se trouva réunie. L'emprunt dont il s'agissait était de un million de francs, et après on en contracta immédiatement un autre de 600,000 francs. Mais le pays ne resta pas longtemps obéré : François fit des réductions dans toutes les dépenses de l'État, et surtout dans sa maison; il supprima le théâtre et sa chapelle-musique, de sorte que, dès la fin de 1816, on put rembourser une partie des deux emprunts, et que, peu d'années après, toute la dette publique était éteinte. — Le 8 juin 1815, François signa son adhésion aux statuts de la confédération germanique, qui accordent à la maison d'Anhalt, en commun avec celles d'Oldembourg et de Schwarzbourg, une voix délibérative à la diète. La mort lui avait enlevé en 1814 son fils unique, le prince héréditaire. L'affliction que lui causa cette perte cruelle affaiblit tellement sa santé qu'il se vit obligé de confier une partie des soins du gouvernement à un conseil intime, dont l'existence cependant ne fut annoncée officiellement qu'en 1816. Vers la fin de cette année, il tomba dans une maladie de langueur qui mit un terme à sa vie le 9 août 1817. — Ainsi mourut ce prince, après un règne de 58 ans, dont tous les jours furent consacrés au bien-être de ses sujets. Le seul reproche qu'on ait pu lui faire, c'est d'avoir trop sacrifié à son penchant pour les femmes, et d'avoir négligé celle que le sort lui avait donnée (1).

(1) Elle mourut en 1814.

Du reste, les deux époux conservèrent toujours des rapports d'estime et de bienveillance, et jamais les maîtresses du duc n'eurent d'influence sur le gouvernement. Quoique souverain et possédant une fortune immense, François vivait sans luxe, comme un simple particulier; se promenant dans la ville en habit bourgeois, sans suite, il saluait tout le monde avec affabilité. Les pères et les mères menaient à leurs enfants *le vieux père, le vieux seigneur*, car c'est ainsi que l'appelaient ses sujets.

M—A.

ANHALT-COETHEN (FRÉDÉRIC-FERDINAND, duc d'), naquit à Pless, le 25 juin 1769, de Frédéric-Erdmann, duc d'Anhalt-Pless, et de Louise-Ferdinande de Stolberg-Werningerode. Il reçut une éducation toute militaire, et entra en 1786 dans l'armée prussienne, à laquelle il resta attaché jusqu'en 1818, époque où lui échut la souveraineté d'Anhalt-Coethen. Pendant ces trente-deux années, il servit la maison royale de Prusse avec un zèle et une fidélité qui ne se démentirent ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune. Il était en 1792 major d'un régiment d'infanterie. Les campagnes de 1793 et 1794 lui fournirent de fréquentes occasions de signaler sa bravoure. A la bataille de Hochheim, il prit deux canons, et eut le bras gauche percé d'un coup de baïonnette; aux affaires d'Alsheim et de Neustadt, il reçut des blessures graves, et dans le combat de Kirweiler, une balle lui traversa la hanche gauche. Cette dernière blessure, qui fut longtemps à guérir, obligea le prince à se servir de béquilles pendant deux ans. A peine rétabli, il se hâta de rejoindre son régiment, et il allait le suivre en Pologne, lorsque la paix de Bâle (1795) mit fin aux hostilités. En 1796, il devint par la mort de son père souverain d'Anhalt-Pless, et dès lors sa première pensée fut de chercher à rendre compatibles les obligations qu'il avait à remplir comme officier prussien, avec les devoirs que lui imposait sa qualité de prince régnant. Il atteignit ce but en échangeant sa place de major dans l'infanterie contre un pareil emploi dans un régiment de hussards qui était constamment en garnison dans la ville de Pless; et de cette manière il put à la fois veiller à l'administration de sa principauté et se rendre utile à la Silésie où elle était enclavée. En 1805 il fut promu au grade de colonel, et, dans la même année, il épousa la jeune princesse Henriette de Holstein-Beck, qu'une mort prématurée lui ravit trois mois après son mariage. Cette perte le plongea dans une mélancolie contre laquelle il ne vit d'autre remède qu'un long voyage. Il parcourut en 1805 la Pologne, la Moldavie et la Valachie; mais dans ce dernier pays une de ses blessures se rouvrit, et l'obligea à s'arrêter à Bukharest. C'est là qu'il reçut la nouvelle que la Prusse armait de nouveau (1805) contre la France, et aussitôt, oubliant ses souffrances, il s'empressa de retourner en Silésie. Quand il y arriva, Frédéric-Guillaume III avait déjà ratifié la convention de Vienne du 15 décembre, qui cependant n'empêcha pas une nouvelle rupture entre les deux puissances, en 1806. Le prince d'Anhalt prit part à la sanglante journée d'Iéna, et

aux combats de Soemerda et Magdebourg; mais il évita le sort du corps d'armée du prince de Hohenlohe, en se frayant, le sabre à la main, un passage à travers les colonnes ennemies. Il parvint ainsi à se sauver avec ses hussards jusqu'à Stettin, où il passa l'Oder; et là, rassemblant quelques débris de l'armée, il en forma un corps de 3,000 hommes qu'il conduisit en Poméranie et en Prusse. En récompense de cette courageuse conduite, le roi lui accorda le grade de major général et le nomma gouverneur du comté de Glatz. Dans ce nouveau poste, le duc d'Anhalt organisa un corps de troupes destiné à débloquer Breslau. La défaite qu'éprouva alors une de ses colonnes ne lui fit point abandonner son dessein, et il parvint, par d'habiles manœuvres, à s'approcher de la place. Son but aurait été atteint si la garnison eût fait la moindre sortie; mais comme une telle coopération fut vainement attendue, et que les assiégeants reçurent beaucoup de renforts, il ne resta au prince d'autre ressource que de se retirer, par Schweidnitz, à Neisse. Voulant gagner du temps pour faire de nouvelles levées, il offrit aux Français de leur rendre la forteresse de Brieg, s'ils lui accordaient un armistice de trois mois; mais pendant qu'on négociait, cette place capitula. Le prince porta alors son quartier général à Glatz, et se borna à la défense de cette forteresse. Cependant Schweidnitz venait de capituler, et la position de Wartha était enlevée d'assaut: rien ne s'opposait désormais au siège de Glatz. Le commandant essaya de se faire jour avec sa cavalerie; mais il échoua dans cette tentative et fut obligé de se retirer, tout en combattant, en Bohême, où ses troupes furent désarmées par les Autrichiens. Le prince passa également la frontière, et, quelque temps après, il demanda et obtint son congé. La paix de Tilsitt (1807) ayant laissé la principauté de Pless au pouvoir des Français, il ne voulut pas y résider, et s'établit à Vienne. En 1810, il vint à Paris, où il assista à la célébration du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, ainsi qu'aux nombreuses fêtes qui furent données à cette occasion. Il fut témoin de l'incendie qui éclata au bal du prince de Schwarzenberg, et arracha, au péril de sa vie, plusieurs personnes du milieu des flammes. Revenu à Pless, il accepta en 1815 le commandement de la levée générale, et devint en 1814 chef du 22^e régiment de landwehr. L'année suivante, il épousa en secondes noces la comtesse Julie de Brandebourg, et en même temps le roi de Prusse lui conféra la décoration de l'Aigle noir. A la mort du duc mineur Louis d'Anhalt-Coethen, en 1818, il lui succéda comme son plus proche agnat, et, en 1819, il fit son entrée solennelle à Coethen. Peu de temps avant cette époque, de graves contestations s'étaient élevées entre le gouvernement prussien et celui d'Anhalt-Coethen, de sorte que le duc Ferdinand se trouva tout à coup placé dans une position pour ainsi dire hostile vis-à-vis de la puissance pour laquelle depuis trente-deux ans il combattait avec tant de zèle. On sait que, par l'incorporation du duché de Saxe à la Prusse (1814), les possessions d'Anhalt furent tellement enclavées dans ce royaume qu'elles perdirent

toutes leurs communications directes avec les autres pays. Toutefois cette réunion ne devint préjudiciable aux habitants d'Anhalt que lorsqu'au commencement de 1818 la Prusse établit une ligne de douane à ses extrêmes frontières, et assujettit le commerce des pays enclavés aux mêmes droits et prohibitions que celui des parties intégrantes du royaume. Plus tard, il est vrai, le gouvernement de Prusse offrit à Ferdinand de lui restituer annuellement les droits perçus sur les habitants d'Anhalt; mais le duc repoussa un pareil accommodement, et protesta solennellement contre toute espèce de protection. Il soutint toutes les discussions qui en résultèrent, et qui durèrent près de huit ans, avec autant d'énergie que de dignité, et sans jamais invoquer (quelque puissant appui qu'ils présentassent à sa cause) aucun de ces principes de droit public qui, de nos jours, allument si facilement les passions de la multitude. Cette conduite délicate fut à la fin couronnée d'un plein succès, et, en 1826, le roi de Prusse déclara et garantit, par un acte signé de sa main et envoyé au duc, l'indépendance pleine et entière des principautés d'Anhalt, ainsi que celle des autres enclaves. En 1820, Ferdinand se rendit à Vienne, où il défendit avec beaucoup de zèle les intérêts commerciaux de ses sujets. Il obtint l'insertion, dans l'acte complémentaire de la confédération germanique, d'un article qui assurait à tous les États d'Allemagne la libre navigation des fleuves, et notamment celle de l'Elbe, dont la principauté d'Anhalt est riveraine. La santé de son épouse ayant reçu, en 1821, une atteinte sérieuse, le duc l'accompagna aux eaux de Carlsbad et d'Embs, et plus tard il visita avec elle les contrées rhénanes et la France. Arrivés à Paris en 1824, les deux époux embrassèrent le catholicisme romain le 24 octobre. Cette conversion, qui fut tenue secrète jusqu'à ce que le duc, à son retour à Coethen, l'annonçât lui-même par une proclamation en date du 15 janvier 1826, ne produisit aucune sensation, ni en France ni même en Allemagne, où pourtant un pareil acte de la part du comte de Stolberg (*voy.* ce nom) avait donné lieu à une violente polémique qui dura plus de vingt années. Le changement de culte du prince Ferdinand n'ôta rien à son affection pour ses sujets protestants, qu'il continua à gouverner avec le même zèle et la même sagesse qu'auparavant. Il mena pendant le reste de ses jours une vie fort retirée, et mourut le 25 août 1850, à l'âge de 61 ans, sans laisser de postérité. Ce prince réunissait à un esprit fin et souple un caractère plein d'énergie et des manières douces et prévenantes. Il était d'une taille moyenne, d'une constitution robuste, et sa figure noble et ouverte exprimait la franchise et la loyauté. Les petits États qu'il gouverna lui sont redevables de grands bienfaits. Il fit dessécher et livra à la culture de vastes marais, introduisit l'usage d'instruments aratoires perfectionnés, et créa plusieurs établissements d'utilité publique. C'est lui qui le premier importa en Silésie la fabrication du zinc, branche d'industrie qui a pris un grand développement dans cette province. M—A.

ANIANUS, astronome et poète, vivait dans le 13^e siècle, et composa, en vers hexamètres lénins,

un poème astronomique intitulé : *Computus manualis magistri Aniani*, divisé en 4 parties, et qui a eu plusieurs éditions, dont la plus ancienne est de Strasbourg, 1488. Il en existe deux de Paris, l'une sans date, l'autre de 1526. A cette dernière est joint un commentaire de Jacques Marsus, Dauphinois, avec un calendrier, et plusieurs tables dressées par Nicolas Bonaspes, au bas de chacun des mois de ce calendrier. Anianus est auteur des vers techniques si connus, sur les signes du zodiaque :

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Capre, Amphora, Pisces.
J—N.

ANIANUS ou ANIEN, diacre de Célède, en Italie, ville détruite depuis longtemps et dont on ignore la situation, était pélagien, et vivait à la même époque que St. Jérôme et St. Augustin. Attaché à Pélagie, il composa une défense de cet hérésiarque contre les Dialogues de St. Jérôme. Ce fut aussi dans ce dessein qu'il traduisit en latin les Homélies de St. Chrysostome sur St. Matthieu. On ne lui attribue ordinairement que la traduction des huit premières; « mais, dit Richard Simon, en lisant un exemplaire « manuscrit de la bibliothèque du roi, j'ai reconnu « que celle des suivantes est également de lui. » Dans son épître dédicatoire à Oronce, évêque pélagien, il affecte de confondre la doctrine de St. Augustin sur la grâce et la prédestination avec celle des manichéens. Anianus traduisit encore les sept homélies de St. Chrysostome à la louange de St. Paul, qu'il dédia à Evagélus, évêque de sa secte, et où il donne des marques d'animosité contre St. Augustin. Son but, dans toutes ses traductions, était d'opposer le saint archevêque de Constantinople au grand évêque d'Hippone sur les matières de la grâce, qui divisaient les pélagiens et les catholiques. Considéré comme simple interprète et non comme théologien, dit Richard Simon, Anien est plus exact que les anciens traducteurs latins de St. Chrysostome; il s'exprime d'une manière noble, sans presque s'éloigner des propres mots de l'original. On ne peut l'accuser, ce me semble, ajoute le même critique, d'infidélité, et d'avoir altéré le sens de son original pour l'accommoder à ses préjugés. S'il est tombé dans quelques fautes, cela lui est commun avec la plupart des traducteurs. D'ailleurs, celles qu'on pourrait lui reprocher viennent de la diversité des manuscrits grecs; aussi s'est-on contenté de retoucher quelques endroits de ses versions. Huet le place au rang des plus habiles traducteurs, tant pour la simplicité et la pureté de ses expressions que pour l'exactitude. Casaubon l'appelle un très-élegant interprète. Les bénédictins ont réimprimé sa traduction dans leur édition des œuvres de St. Chrysostome. T—D.

ANIBERT (LOUIS-MATTHIEU), né à Trinquette-lez-Arles le 12 octobre 1742, mort le 15 mars 1782, apprit d'abord la musique. Son maître, qui était Italien, lui inspira le désir d'étudier sa langue. Anibert s'adonna ensuite à la poésie, et composa, en 1770, un poème héroï-comique où l'on trouve, dit l'abbé Paul, d'excellents morceaux, mais

un ton trop libertin et semblable à celui de la *Pucelle*. En 1773, il donna l'*Inconséquent*, ou la *Fête du Waux-hall*, comédie ; en 1780, *Jocrisse le Blanc*, comédie : ces deux pièces sont restées manuscrites. Anibert a fait imprimer : 1^o *Mémoires historiques et critiques sur l'ancienne république d'Arles, pour servir à l'histoire générale de la Province*, 1779, 3 vol. in-12 ; 2^o *Mémoire sur l'ancienneté d'Arles, suivi d'observations sur la formation des marais voisins de cette ville, et sur un passage de l'Histoire d'Ammien Marcellin*, 1782, in-12. Lorsque la mort surprit l'auteur, il travaillait à de *Nouveaux Mémoires sur l'histoire d'Arles, depuis sa fondation jusqu'au temps de la république* ; il avait fini le premier volume de cet ouvrage, qui devait en avoir deux. A. B.—T.

ANICET, affranchi de Néron. Voyez NÉRON et AGRIPPINE.

ANICET (Saint), élu pape en 457, suivant l'*Art de vérifier les dates*, et en 450, suivant Lenglet Dufresnoy. Il disputa avec St. Polycarpe sur la fixation de la fête de Pâques ; mais cette discussion n'altéra point l'amitié qui régnait entre ces deux saints personnages. St. Anicet souffrit le martyre le 17 avril 461, sous le règne de Marc-Aurèle. D.—S.

ANICH (PIERRE), né le 22 février 1725, à Ober-Perfuss, près d'Innsbruck, était fils d'un paysan, et ne s'occupa dans sa jeunesse que des travaux de l'agriculture. A l'âge de vingt-huit ans, son goût pour l'étude des sciences prit sur lui tant d'empire, qu'il alla à Innsbruck, où les jésuites lui enseignèrent l'astronomie et les mathématiques. Sans autre secours que leurs leçons, il exécuta un globe terrestre, un globe céleste et divers instruments de mathématiques. Le jésuite qui avait dirigé ses études lui conseilla de dresser des cartes du Tyrol ; Anich commença par le midi de cette province, et son travail obtint un si grand succès, que l'impératrice Marie-Thérèse lui ordonna de dresser aussi la carte de la partie septentrionale. Les préjugés superstitieux de ses compatriotes rendirent ses recherches difficiles, et quelquefois même dangereuses ; il vint cependant à bout de son entreprise ; mais, quand elle fut terminée, la cour de Vienne trouva ses cartes trop étendues, et lui donna l'ordre de réunir tout le Tyrol sur une seule carte qui n'eût pas plus de neuf feuilles. Quelque peine que dût éprouver Anich en se voyant forcé de recommencer son travail, il s'en occupa avec persévérance ; mais cette assiduité lui coûta la vie, avant qu'il eût achevé la carte du nord du Tyrol. Il mourut le 1^{er} septembre 1766, n'ayant joui que deux mois de la pension de 200 florins que l'impératrice lui avait accordée. Les cartes qu'il avait laissées parurent à Vienne en 1774, sous le titre de *Tyrolis chorographice delineata a Pet. Anich et Blasio Huber, curante Ign. Weinhart*. (Voy. la *Vie du célèbre mathématicien et mécanicien P. Anich*, Munich, 1767, avec son portrait, en allem.) G.—T.

ANICHINI (LOUIS), graveur. Ayant quitté la ville de Ferrare, où il était né dans le 16^e siècle, il vint à Venise, où il se livra entièrement à la gravure des médailles et à celle des pierres fines. Ses médailles représentant Henri II, roi de France, et

le pape Paul II, sont fort estimées. Michel-Ange en fut si content, qu'après les avoir considérées attentivement il dit que cet art avait atteint la perfection. Anichini mettait une telle précision et une telle finesse dans ses ouvrages, que même ceux de la plus petite dimension sont remplis de sentiment et d'âme ; on ignore l'époque de sa mort. P.—E.

ANIELLO. Voyez MASANIELLO.

ANIEN, jurisconsulte du 5^e siècle, fut un des principaux officiers d'Alaric II, roi des Visigoths, qui, ayant reconnu la nécessité de donner des lois sages à l'Espagne, le chargea de ce travail. Ce jurisconsulte parvint à se procurer une copie des *Institutes* de Caius, ouvrage justement estimé, qui fit naître, longtemps après, à Justinien, le désir de rassembler ses *Institutes*, dans lesquels on fit beaucoup d'usage de celles de Caius. On a d'autant plus admiré la sagesse et la profondeur des lois des Visigoths, qu'elles ont été publiées dans un temps de barbarie ; mais l'étonnement cesse, lorsqu'on sait qu'elles ont été prises dans un code composé dans les beaux temps de la république romaine. Les savants ont prétendu longtemps que les lois des Visigoths étaient une imitation, ou au moins un abrégé des *Institutes* de Caius ; mais des jurisconsultes plus éclairés, et Cujas à leur tête, ont prouvé que c'était une erreur. Elles n'en sont pas une imitation, puisque le beau latin qu'on y remarque n'était pas, à coup sûr, celui qu'on parlait du temps d'Alaric ; elles n'en sont pas même un abrégé, puisque les passages qu'on y trouve en grand nombre sont absolument les mêmes que ceux que Justinien, les empruntant de Caius, a placés tout entiers dans ses *Institutes*. Anien fut, à la vérité, obligé de retrancher de ces lois tout ce qui était contraire aux mœurs et aux coutumes des Visigoths, pour les faire adopter par Alaric : c'est ce qui fait que les *Institutes* de Caius, qui forment 4 livres, ont été réduits à deux par Anien. C'est encore à lui que nous devons le seul ouvrage qui nous reste de Julius Paulus, ce savant cité par les historiens pour la fécondité de sa plume et la profondeur de ses connaissances ; cet ouvrage a pour titre : *Receptarum Sententiarum libri quinque*. Quelques auteurs ont cru que les lois des Visigoths, connues sous le nom de *code Alaric*, étaient tirées du code Théodosien ; c'est une erreur qui vient de ce qu'Anien a publié un abrégé, ou plutôt quelques fragments du code Grégorien et du code Théodosien, l'un et l'autre en vigueur avant celui de Justinien. Il publia ces fragments en 506 à Aire, en Gascogne, dans le temps qu'Alaric se préparait à la guerre dans laquelle il fut tué par Clovis : il paraît que c'est à la même époque et dans la même bataille que périt Anien, aussi estimé par sa bravoure que par la profondeur de son jugement. M.—X.

ANILÉE et ASINÉE, frères juifs de Babylone, apprentis tisserands, pour se soustraire aux mauvais traitements de leur maître, prirent les armes, rassemblèrent des gens déterminés, se fortifièrent dans des marais formés par l'Euphrate, et repoussèrent le gouverneur de Babylone, qui avait voulu les surprendre. Ces exploits inspirèrent de l'estime à

Artabane, roi des Parthes, qui ordonna de les laisser en paix dans le canton dont ils s'étaient saisis. Quinze ans après, Anilée ayant épousé la femme d'un seigneur parthe qu'il avait tué, cette femme apporta ses idoles, et empoisonna Asinée, son beau-frère, qui l'avait voulu faire répudier. Quelque temps après, Anilée fut surpris et tué par les Babyloniens, l'an 40 de J.-C. N—L.

ANIMUCCIA (JEAN), l'un des plus anciens maîtres de l'école italienne, dont les compositions se firent remarquer par une harmonie plus nourrie, un dessin de voix plus élégant que les ouvrages de l'école de Josquin, naquit à Florence, de 1490 à 1500. Dans sa jeunesse il se lia d'amitié avec St. Philippe de Néri, qui fonda la congrégation de l'Oratoire à Rome en 1540, et à qui l'on attribue communément l'invention de cette sorte de drame sacré auquel on donne le nom d'oratorio. Animuccia fut le premier qui composa les *laudi* ou hymnes à plusieurs parties qu'on chantait dans ces oratorio. Devenu maître de chapelle de la basilique de St-Pierre, à Rome, il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1569, si l'on en croit Poccianti (*Catalogus script. Florent.*, p. 401); ou seulement en 1575, s'il est vrai que Palestrina lui succéda immédiatement dans cette place. On connaît d'Animuccia : 1° *Madrigali e motetti a quatro et cinque voci*, Venise, 1548. 2° *Missæ cinque voci*, Rome, 1567. Le P. Martini a inséré, dans son *Essai fondamental de contre-point fugué* (part. 4, p. 129), un *Agnus Dei* à six voix de la messe *Gaudet in celis*, et un autre *Agnus* (p. 181) de celle qui est intitulée *Ad eanam Agni providi*, extraits tous deux de cette collection; ils sont fort bien écrits. 5° *Cantium Beate Mariæ Virginis ad omnes modos factum*, Rome, 1568, in-fol. 4° Le maître de chapelle Reichardt possédait deux messes manuscrites de ce musicien, l'une pour soprano, alto, tenor et basse; l'autre pour deux soprani, alto et baryton. F—T—S.

ANISIO (JEAN), ou JANUS ANYSIUS, poète latin moderne, né à Naples vers l'an 1472, fit très-jeune ses humanités, étudia cinq ans les lois pour obéir à son père, et se livra entièrement à la poésie, à quatorze ans, pour obéir au penchant qu'il avait reçu de la nature. Il fit quelques voyages hors des États de Naples, et demeura plusieurs années à Rome, où il se lia avec les membres les plus distingués de l'académie romaine; ce fut sans doute alors qu'il échangea, selon la coutume de cette académie, son prénom moderne pour un ancien, et qu'au lieu de *Joannes*, il s'appela *Janus*. De retour dans sa patrie, la poésie latine l'occupa tout entier, et il s'y fit une grande réputation, qui se serait sans doute mieux conservée s'il avait composé moins de vers. Il était ecclésiastique. On ignore s'il posséda des bénéfices. A en croire Niccolo Franco, il en était peu digne par ses mœurs; mais on doit peu de foi à cet écrivain passionné; et l'on en doit davantage aux écrits d'Anisio, qui ne respirent que l'honnêteté et l'amour de l'étude. On croit qu'il mourut vers l'an 1540, âgé d'environ 68 ans. On a de lui : 1° *Jani Anysii Poemata et Satyræ, ad Pompeium Columnam cardi-*

nalem, Naples, 1551, in-4°. Ce titre est ainsi conçu, mais on ne trouve point les satires de l'auteur dans le volume : il contient, au contraire, ses sentences en vers iambes, que le titre n'annonce pas. Il paraît donc qu'il y faut lire *Sententiæ*, au lieu de *Satyræ*. Ses *Sententiæ, versis iambiis descriptæ*, ont été réimprimées dans le *Recueil de divers auteurs sur l'éducation des enfants*, Bâle, 1541; ses églogues l'ont été dans la *Collection des auteurs bucoliques*, Bâle, 1546, in-8°. 2° *Satyræ ad Pompeium Columnam cardinalem*, Naples, 1552, in-4°. 5° *Protophenos, tragædia*, Naples, 1556, in-4°. Ce Protophenos est notre premier père Adam. La tragédie est fort longue, et n'est pas très-bonne; elle éprouva beaucoup de critiques, qui donnèrent lieu aux écrits suivants : 4° *Commentariolus in tragædiam. Apologia, Epistolæ, Correetiones*, pièces imprimées sans date, mais qui suivirent sans doute la tragédie, et qui en sont comme l'appendice. 5° *Epistolæ de religione et Epigrammata*, Naples, 1558, in-4°. Anisio eut plusieurs frères; l'un d'eux, nommé Cosme, médecin de profession, fut aussi poète latin. Ses œuvres ont été publiées à Naples, 1557, in-4°, en 1 vol., qui contiennent des poésies diverses, des facéties, des satires, des épigrammes traduites du grec, des sentences, et un commentaire sur les satires de son frère Janus. G—É.

ANISSON (LAURENT), imprimeur à Lyon, et échevin en 1670, est le premier de son nom qui se soit distingué dans la librairie. C'est de ses presses qu'est sortie la *Bibliotheca maxima veterum Patrum et antiquorum scriptorum*, Lyon, 1677, 27 vol. in-fol. Phil. Despont fut éditeur de cette importante collection, à laquelle on joint : 1° *Apparatus ad Bibliothecam max. Patrum*, de Lenourry, Paris, 1705-15, 2 vol. in-fol.; 2° *Index Bibliothecæ max. Patrum*, de Simon de Ste-Croix, Gênes, 1707, in-fol. — Jean ANISSON, son fils, fut aussi imprimeur à Lyon, et se chargea de l'impression du *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ græcitatatis*, de du Cange, 1688, 2 vol. in-fol., ouvrage que les libraires de Paris refusaient d'imprimer. « Ce glossaire, dit « Pernetti, eut pour premier correcteur Jacques « Spon, et pour dernier, le P. Colonia, jésuite, qui « avoue que J. Anisson y travaillait et entendait fort « bien le grec. » J. Anisson eut en 1691 la direction de l'imprimerie royale, qu'il remit en 1705 à Claude Rigaud, son beau-frère; il devint député de la ville de Lyon à la chambre du commerce à Paris, et en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en novembre 1721. — Jacques ANISSON, frère de Jean, fut aussi libraire, échevin en 1714, et mourut en 1714. — Louis-Laurent ANISSON, fils de Jacques, obtint, en 1723, la direction de l'imprimerie royale, que Claude Rigaud, son oncle, ne pouvait plus exercer à cause de sa mauvaise santé. Louis-Laurent mourut en 1761, sans postérité. — Jacques ANISSON, frère de Louis-Laurent, lui fut adjoint en 1753, et obtint sa survivance. Il remplit avec distinction la même carrière que ses prédécesseurs, et mourut en 1788. G. P—T.

ANISSON-DUPERRON (ÉTIENNE-ALEXANDRE-JACQUES), fils de Jacques Anisson, né à Paris en

1748, fut, en 1785, directeur de l'imprimerie royale, et le fut ensuite de l'imprimerie exécutive nationale. En 1790 il publia une lettre sur l'impression des assignats, et sur divers essais de fabrication de papiers destinés à leur confection. En décembre de la même année, il exécuta le décret qui lui ordonnait de faire l'inventaire des effets existants à l'imprimerie royale, et de le déposer aux archives. Le 4 juillet 1792, inculpé pour l'impression d'un arrêté inconstitutionnel du département de la Somme, il produisit à l'assemblée législative l'ordre qui lui en avait été donné par le secrétaire général du ministère de l'intérieur. Après le 10 août, Anisson fut obligé de quitter l'établissement qu'à l'exemple de ses ancêtres il avait enrichi et illustré. Arrêté en germinal an 2, il employa tous ses efforts pour recouvrer sa liberté, et il essaya de faire distribuer des sommes considérables à quelques membres des autorités de Ris et de Corbeil. Ce moyen accéléra sa perte; il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 6 floréal an 2 (23 avril 1794), et non le 26 novembre 1795. On a d'Anisson-Duperron un *Premier Mémoire sur l'impression en lettres, suivi de la Description d'une nouvelle presse*, 1785, in-4°. Ce mémoire, lu à l'académie des sciences le 3 mars 1785, avait été imprimé dans le tome 10 des *Mémoires de mathématiques et de physique des savants étrangers*. L'auteur s'y porte inventeur de la presse à un coup. Cependant cette invention est réclamée par MM. Didot, qui prétendent avoir imprimé en 1777, avec une presse de cette forme, le *Daphnis et Chloé* de Villoison. On peut, à ce sujet, consulter une note de l'*Épître sur les progrès de l'imprimerie*, à la suite d'un *Essai de Fables nouvelles*, par Didot fils aîné, Paris, 1786, in-12. G. P.—r.

ANITUS. Voyez ANYTUS.

ANJOU (FRANÇOIS DE FRANCE, duc d'), fils de Henri II et de Catherine de Médicis, frère des rois François II, Charles IX et Henri III, naquit en 1554, porta d'abord le titre de duc d'Alençon, et fut envoyé, en 1575, au siège de la Rochelle, avec son frère le duc d'Anjou, depuis Henri III, contre lequel il témoigna toujours une secrète jalousie. La reine-mère, qui ne trouvait pas chez lui autant d'éloignement pour le parti protestant que chez ses autres fils, lui reprocha souvent cette espèce de condescendance, et surtout l'estime qu'il manifestait pour l'amiral Coligni : cette princesse ayant vu dans les papiers de Coligni, après sa mort, qu'il avait conseillé à Charles IX de ne point accorder d'apanage considérable à son frère le duc d'Alençon, dit à ce prince : « Voilà, mon fils, les conseils de votre ami. — Je ne sais pas, répondit le duc, s'il m'aimait beaucoup; mais je sais que ce conseil est d'un homme qui aimait l'État. » A la mort de Charles IX, un parti puissant voulut empêcher le retour en France de Henri III, alors roi de Pologne, et assurer la couronne au duc d'Alençon; mais la cour prévint l'exécution de ce complot en faisant arrêter ce prince et le roi de Navarre, Henri IV, qui furent transférés à Vincennes. Le duc d'Alençon, interrogé, répondit avec la timidité d'un coupable, et fut cause de la

perte de son favori la Mole, qui fut décapité. Aussitôt qu'Henri III fut reconnu, il mit son frère en liberté; mais, quatre ans après, ce prince se retira de la cour, parce qu'on lui avait refusé la lieutenance générale du royaume. Il fut rejoint aussitôt par toute la noblesse protestante, et le prince de Condé lui amena d'Allemagne 20,000 hommes. Tandis que la moitié de la France lui confiait ses plus chers intérêts, ce prince, à la tête d'une armée nombreuse, ne se proposait autre chose que de venger son favori la Mole. Jaloux d'ailleurs du roi de Navarre et du prince de Condé, ses rivaux de gloire, il fit bientôt la paix avec la cour pour ses intérêts particuliers, et reçut en apanage le Berri, la Touraine et l'Anjou; cette dernière province fut alors érigée en duché, et il en prit le titre. La guerre civile recommença en 1576, et ce même prince qui, dans la guerre précédente, avait été le chef du parti huguenot, fut, dans celle-ci, le chef du parti catholique. Il commanda l'armée qui prit sur les calvinistes la Charité-sur-Loire et Issoire en Auvergne. Appelé l'année suivante au secours des Flamands révoltés contre Philippe II, il enleva quelques villes aux Espagnols; mais Henri III, qui désapprouvait cette démarche, le fit arrêter. Le duc d'Anjou, ayant échappé à la surveillance de ses gardes, descendit avec une échelle de soie par une fenêtre du Louvre, et fut conduit par son favori Bussy d'Amboise à l'abbaye St-Germain, d'où il sortit de Paris par un trou pratiqué aux murs de la ville. La reine de Navarre, sa sœur, avait tellement disposé les esprits en sa faveur dans les Pays-Bas, qu'il en fut reconnu souverain. Après avoir fait son traité avec les confédérés, il se rend en Guienne pour négocier la paix avec les protestants, repasse ensuite dans les Pays-Bas avec 4,000 chevaux et 10,000 hommes d'infanterie, délivre Cambray assiégé par le duc de Parme, y fait son entrée en 1584, chasse les Espagnols d'Arleux et de l'Écluse, et leur enlève Cateau-Cambrésis. Il passe la même année en Angleterre pour conclure avec la reine Élisabeth son mariage qu'avait négocié la cour de France. De tous les prétendants à la main de cette princesse, c'est le duc d'Anjou qui a été le plus près de l'obtenir. Ses anciennes liaisons avec les réformés de France, l'attachement qu'il avait montré pour l'amiral de Coligni, étaient des titres de recommandation auprès de la reine d'Angleterre : elle alla au-devant de lui jusqu'à Cantorbéry, et, malgré l'énorme disproportion d'âge, le mariage fut résolu, au grand mécontentement des Anglais. Élisabeth donna au duc d'Anjou un anneau, gage de sa foi; mais elle s'en repentit bientôt et rompit le mariage. « Il ne ferait, dit-elle au prince, ni votre bonheur ni le mien. Vous ne connaissez pas le peuple anglais; jamais un prince catholique et français ne doit compter sur son obéissance. J'aurais moi-même la douleur d'être perpétuellement placée entre mon peuple et mon époux. » Le duc d'Anjou s'emporta, brisa l'anneau de la reine, et voulut partir. Élisabeth, qui l'aimait, le retint encore pendant trois mois, qui se passèrent en fêtes; et, ne cessant de lui donner des mar-

ques de confiance et d'amitié, elle le conduisit jusqu'à Cantorbéry, lui fit des présents considérables, et ordonna à des seigneurs de sa cour de l'accompagner en Flandre et de le recommander en son nom aux états. Élu solennellement souverain des Pays-Bas en février 1582, le duc d'Anjou fut couronné duc de Brabant, comte de Flandre, et installé par le prince d'Orange, qui se contenta du titre de lieutenant général; mais le duc d'Anjou conçut bientôt le dessein d'usurper une autorité indépendante, et de violer les privilèges d'une nation qui venait de lui en confier la défense. Il fallait s'emparer de toutes les places fortes, et de la personne même du prince d'Orange. L'entreprise réussit d'abord sur quelques villes; mais elle échoua sur Anvers. Les habitants prennent les armes, se joignent aux troupes du prince d'Orange, repoussent et massacrent les Français; le duc d'Anjou n'a que le temps de fuir, laissant deux cent cinquante gentilshommes et 4,200 soldats sur la place, et 2,000 prisonniers. Anvers lui ferme le passage de l'Escaut, Malines inonde ses environs, et ce ne fut qu'à travers une immense plaine d'eau que le prince français parvint, à la faveur de mille détours, jusqu'à Ruremonde, où il rallia les débris de son armée. Il en perdit encore une partie à Staemberg, et arriva enfin sur le territoire de France. Catherine de Médicis vint le chercher elle-même pour le ramener à la cour, et le trouva dans une grande agitation d'esprit, causée par la confusion et la honte. Il ne pouvait même souffrir la présence de sa mère, et passa six mois dans une entière solitude. Négligé à la cour parce qu'il était malheureux, on finit par le rechercher, comme étant l'héritier présomptif de la couronne. Le duc de Guise l'attira d'abord dans le parti de la ligue; ce qui n'empêcha pas le duc d'Anjou de se déclarer contre cet ennemi de sa maison, et d'ajouter à la haine du roi pour les princes lorrains. On remarqua depuis une grande altération dans sa santé; attaqué par une sorte de phthisie, la violence de la toux lui rompit une veine, et il vomit le sang, ce qui fit trouver quelque conformité entre sa maladie et celle qui avait emporté Charles IX. Il mourut le 10 juin 1584, à 29 ans, laissant pour 300,000 écus de dettes, et le roi aimait mieux dépenser 200,000 écus à ses funérailles que de les payer, ce qui fit dire que le duc d'Anjou n'était pleuré que de ses créanciers. B—P.

ANJOU. *Voyez* CHARLES, LOUIS, MARGUERITE, MARIE, RENÉ, ROBERT D'.

ANKARCRONA (THÉODORE), amiral suédois, naquit à Carlsronn en 1687. S'étant appliqué au commerce chez son oncle, établi à Amsterdam, il entra au service de la compagnie hollandaise des Indes occidentales; mais, dans son premier voyage, il fut pris par un corsaire français. Son goût pour la marine l'engagea à servir sous le chevalier de Forbin; il passa ensuite en Angleterre, où il parvint au grade de lieutenant de la marine royale. Son intrépidité et ses talents s'étaient montrés dans plusieurs occasions, et il en donna de nouvelles preuves lorsqu'il fut retourné dans sa patrie. Ce fut lui qui

fit parvenir heureusement en Allemagne le roi Stanislas et sa famille, lorsqu'à la suite des revers de Charles XII, Auguste eut reconquis la Pologne. En 1715, il conduisit Charles XII lui-même, de Stralsund en Suède, à travers les glaces et au milieu d'une obscurité profonde. Le roi l'avança dans la marine et lui donna des titres de noblesse. Il devint ensuite successivement amiral, gouverneur de la province de Stockholm, commandant de l'ordre de l'Épée, et mourut en 1750, âgé de 69 ans. N'ayant point laissé de fils, ses titres de noblesse passèrent à son frère. C—AU.

ANKARSTROOM. *Voyez* ANCKARSTROEM.

ANKWICZ. *Voyez* ANCWITZ.

ANLY (JEAN D'), historien, né à Montmédy, florissait vers le milieu du 16^e siècle. On conservait de lui, à l'abbaye d'Orval, dans le pays de Luxembourg, un manuscrit in-fol. intitulé : *Recueil et Abrégé de plusieurs histoires, contenant les faits et gestes des princes d'Ardenne, etc.; ensemble une table généalogique de la postérité de Clodion le Chevelu, etc.* N—L

ANNAT (FRANÇOIS). On lit dans le *Ménagiana* que le nom de ce fameux jésuite était CANARD, et que, pour éviter les mauvaises plaisanteries, il le latinisa en celui d'Annat. Il naquit à Rodez en 1607, professa la philosophie et la théologie pendant treize ans à Toulouse, et fut appelé à Rome pour y être censeur des livres que publiaient les auteurs de la société, et théologien du général. Il revint en France, et fut successivement recteur des collèges de Montpellier et de Toulouse. Sa province le députa, en 1645, à la huitième congrégation générale des jésuites; il remplit, sous le général Caraffe, la fonction d'assistant de France, qui lui fut continuée sous Piccolomini. Revenu dans sa patrie avec la qualité de provincial, il fut choisi, en 1654, pour confesseur de Louis XIV, poste qu'il occupa pendant seize ans. L'âge lui ayant affaibli l'ouïe, il se retira de la cour, et mourut quatre mois après, dans la maison professe de Paris, le 4 juin 1670. On remarque à son avantage qu'il n'avait point profité de sa place de confesseur du roi pour avancer sa famille, quoiqu'il eût été fortement sollicité à ce sujet. Le P. Sotwel l'appelle le *marteau des hérésies*, et surtout de la *nouvelle hérésie du jansénisme*. Il est vrai qu'après avoir agi puissamment à Rome pour obtenir la bulle d'Innocent X contre les cinq propositions attribuées à l'évêque d'Ypres, il réussit, par le crédit du cardinal Mazarin et de M. de Marca, à faire déclarer, dans l'assemblée du clergé de France, qu'elles sont tirées du livre de cet évêque. Il fut l'âme du parti opposé à Port-Royal et le promoteur de tous les actes d'autorité que fit le gouvernement pour ériger le *Formulaire* d'Alexandre VII en loi de l'État. Entraîné dans une guerre très-vive avec MM. de Port-Royal, pour se venger des coups que lui portèrent ces célèbres théologiens, il fit déferer et condamner en Sorbonne les deux propositions qui provoquèrent l'expulsion du grand Arnauld de la faculté de théologie; mais tous ses efforts pour traverser la conclusion de la

paix de Clément IX, dont on avait eu la précaution de lui cacher les négociations, furent sans succès. Le P. Annat composa un grand nombre d'écrits polémiques, principalement sur cette contestation, les uns en latin, recueillis en 3 vol. in-4°, Paris, 1666; les autres en mauvais français. Le plus singulier est intitulé : *le Rabat-joie des Jansénistes, ou Observations sur le miracle qu'on dit être arrivé à Port-Royal*. Ils furent, pour la plupart, réfutés par Arnould, Nicole et Pascal. C'est à lui que ce dernier adressa les 17^e et 18^e *Provinciales*. Les ouvrages d'Annat ne méritent guère d'être tirés de l'oubli où ils sont tombés, avec les querelles dont ils étaient l'objet. — Le neveu du P. Annat, général de la congrégation de la doctrine chrétienne, a publié un *Apparat méthodique pour la théologie*, en latin, imprimé en 1700 et réimprimé en 1703, 2 vol. in-4°, mis à l'index à Rome en 1714. T—D.

ANNAYA (PÉDRO DE), amiral portugais, fut chargé par le roi Emmanuel de former un établissement dans la ville de Sofala, sur la côte orientale d'Afrique, vis-à-vis l'île de Madagascar. Annaya quitta les ports de Portugal en 1508, avec six vaisseaux. Sa navigation fut heureuse; il surprit le roi de Sofala, qui fut obligé de donner à Annaya la permission de bâtir un fort dans ses États. Quelque temps après, le roi de Sofala, voulant se défaire d'hôtes aussi dangereux, saisit le moment où Annaya avait détaché trois vaisseaux de sa flotte et où la garnison du nouveau fort était affaiblie par les maladies, et vint l'attaquer. Le général portugais, qui n'avait que trente hommes en état de porter les armes, le repoussa avec perte. La nuit suivante il vint fondre sur le palais et fut blessé par le roi lui-même, qui s'était caché derrière une porte; mais ce malheureux prince fut tué sur-le-champ par les Portugais, ainsi que ceux qui entreprirent de le défendre. Annaya rétablit sur son trône un de ses fils, à qui il fit jurer une alliance inviolable avec la nation portugaise. Cette conquête a été effectuée à peu près dans le temps où François d'Almeida, premier vice-roi des Indes orientales, s'emparait des villes de Quiloa et Mombaza, sur la côte d'Afrique, à une petite distance au sud de Sofala. R—L.

ANNE. L'Ancien et le Nouveau Testament parlent de plusieurs femmes de ce nom; la plus célèbre de toutes est Ste. Anne, dont le nom hébraïque *Channah* signifie gracieuse. Ayant épousé St. Joachim, elle devint mère de la sainte Vierge. Dès les premiers siècles de l'Eglise, cette sainte fut honorée, ainsi que son époux. Les empereurs Justinien I^{er} et Justinien II fondèrent des églises en son honneur. On assure qu'en 710 son corps fut apporté de la Palestine à Constantinople. Plusieurs églises d'occident se vantent d'avoir quelques-unes de ses reliques; mais ces prétentions ne paraissent pas plus fondées que les récits consignés dans les légendes, à l'égard de cette sainte, dont la vie est peu connue. St. Épiphane est le premier Père de l'Eglise qui nous ait appris son nom. La mère du prophète Samuel portait aussi le nom d'Anne, ainsi que la femme de Tobie. St. Luc fait mention d'Anne la

prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, qui avait quatre-vingt-quatre ans lorsque la sainte Vierge offrit Jésus-Christ au temple, et qui se joignit au vieillard Siméon pour prédire les merveilles que le Messie allait opérer. D—T.

ANNE COMNÈNE, fille de l'empereur Alexis I^{er} et de l'impératrice Irène Ducas, naquit le 4^{er} décembre 1083. Elle raconte elle-même les prodiges qui accompagnèrent sa naissance avec une bonne foi qui montre bien l'esprit superstitieux de son siècle et de sa nation. Alexis était hors de Constantinople, occupé d'une guerre contre les Turcs, lorsque Irène, sentant les douleurs de l'enfantement, fit une croix sur son ventre et prononça ces paroles : « Petit enfant, attends le retour de ton père. » Anne, près de voir le jour, obéit, et ne vint au monde que lorsqu'Alexis fut de retour, « rare docilité qui fut, » dit-elle, comme le prélude de l'obéissance qu'elle « devait montrer à ses parents, lorsqu'elle en serait « devenue capable. » Alexis ne négligea rien pour l'éducation de sa fille, qui étudia l'éloquence, la poésie, les mathématiques, la physique, la philosophie de Platon et d'Aristote, et surpassa bientôt en savoir les plus habiles de ses maîtres. Ses grâces et son esprit faisaient l'admiration de la cour. Elle était encore dans l'enfance lorsqu'elle fut demandée en mariage par Maleksha, sultan de Perse. Les Turcs devenaient chaque jour plus redoutables; Alexis, n'osant pas refuser ouvertement sa fille à leur chef, fit traîner la négociation en longueur, et la fortune vint enfin le soustraire à la honte d'avoir un gendre parmi les ennemis du nom chrétien. Anne Comnène épousa dans la suite Nicéphore Bryenne, homme qui réunissait à une haute naissance un rare savoir et le talent d'écrire. La culture des lettres avait donné à Bryenne l'amour de la paix et de l'obscurité, tandis qu'elle avait exalté l'esprit d'Anne Comnène, et réveillé dans son âme la passion du changement et l'impatience de régner. Dans la dernière maladie d'Alexis, elle alla se jeter à ses genoux pour l'engager à déshériter son fils Jean et à choisir Nicéphore Bryenne pour son successeur; Alexis rejeta les prières d'une fille ambitieuse et laissa la pourpre à son fils. Quelque temps après la mort de son père, Anne, se ressouvenant peu de ce qu'elle devait à ses parents et des prodiges qui, dans le sein de sa mère, l'avaient annoncée comme un modèle de soumission, se mit à la tête d'une conjuration pour détrôner son frère Jean et pour faire monter son mari sur le trône. « Femme philosophe, dit Lebeau, elle avait dans « son parti tous les philosophes de l'empire, qui, « prosternés à ses pieds et la comblant d'éloges ou « très, déclamaient sans cesse contre la flatterie et « l'adulation. » Ses trésors et ses intrigues avaient corrompu la garde du palais, et les portes devaient s'ouvrir à une certaine heure de la nuit pour l'exécution du complot. Tout était prêt; les conjurés n'attendaient plus que Nicéphore Bryenne; mais, retenu par la crainte ou par le remords, il ne parut point et fit échouer la conspiration. Anne, au désespoir, ne put retenir sa colère; elle s'emporta contre

Bryenne, qui, à ses yeux, n'était qu'une femme, tandis qu'elle avait montré le caractère d'un homme. Le lendemain le complot fut découvert ; l'empereur confisqua les biens des conjurés et leur fit grâce de la vie : il offrit les biens d'Anne Comnène à l'un de ses favoris, qui eut la générosité de les refuser et de conjurer son maître de ne pas dépouiller une princesse qui lui appartenait par les liens les plus sacrés. Anne, vaincue par tant de générosité et dégoûtée de ses entreprises par leur peu de succès, se condamna dès lors à l'obscurité et se contenta de régner sur les beaux esprits et les philosophes qui composaient sa cour. Dans sa retraite elle perdit son mari, et, quoiqu'elle l'eût accusé de n'être qu'une femme, sa mort, si on l'en croit, la plongea dans le plus profond désespoir ; il n'était plus à ses yeux que le grand Bryenne, et toutes les afflictions qu'elle avait éprouvées n'étaient, en comparaison de cette perte, « que comme une goutte d'eau comparée à toutes les eaux de la mer. » Anne Comnène mourut en 1148, sous le règne de Manuel : elle avait vu trois empereurs. Témoin, dans son enfance, du passage des premiers croisés à Constantinople, elle put voir, dans sa vieillesse, la seconde croisade prêchée par St. Bernard et commandée par Conrad III et Louis le Jeune. Anne avait un esprit inquiet et remuant, et ne trouva point le repos dans la solitude. « Je ne vois dans ma vie, disait-elle, que des afflictions et des peines. » Lorsqu'on examine sa conduite et ses écrits, il est aisé de voir que ces afflictions venaient moins des affections du cœur que de l'ambition trompée. Toute philosophe qu'elle était, elle mettait beaucoup de prix aux avantages de sa naissance, et lorsqu'elle parle des disgrâces de sa vie, elle remercie la fortune de l'avoir fait naître d'une impératrice et d'un empereur. En se plaignant de ses destinées, elle fait parade de sa rhétorique ; elle s'efforce de faire éclater son deuil, cherche plutôt à surprendre l'admiration de ses lecteurs que leur pitié, et finit par dire que le récit de ses malheurs ne doit pas seulement affliger les hommes, mais émouvoir les animaux. Dans sa retraite, elle écrivit la vie de son père, qui fait partie de la *Collection byzantine*, et dans laquelle on trouve les défauts qui tiennent à un temps de décadence. L'envie d'étaler son érudition et de faire voir son esprit entraîne l'auteur dans tous les excès de l'affection et de la recherche. Un défaut plus grave encore s'y fait remarquer presque à chaque page ; partout l'histoire prend, sous la plume d'Anne Comnène, le ton et les couleurs du panégyrique ; elle reconnaît elle-même l'embarras de sa position. « Si je donne des louanges à Alexis, dit-elle dans sa préface, on me soupçonnera de préférer ma propre gloire à la vérité ; d'un autre côté, si la nécessité du sujet m'oblige à désapprouver quelques-unes de ses actions, on m'accusera d'impiété. » L'auteur aurait dû conclure, comme un critique moderne, qu'une fille ne doit pas écrire l'histoire de son père. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Anne Comnène est demeurée plus fidèle à la piété filiale qu'à la vérité. Alexis est représenté dans son histoire comme un

héros et comme un sage, quoiqu'il ne fût ni l'un ni l'autre. Anne montre partout les croisés dans ses récits sous les plus noires couleurs. Cependant le portrait brillant qu'elle retrace de Bohémond a fait croire qu'elle n'avait pas vu ce prince croisé sans un tendre intérêt ; mais elle n'avait que douze ans lorsque les armées de l'Occident passèrent à Constantinople pour aller à Jérusalem. Quoiqu'elle eût revu Bohémond quelques années après, dans l'Epire, où il faisait la guerre à Alexis, rien n'annonce qu'elle eût pour lui une secrète préférence, et, dans le cours de son histoire, elle déclame souvent contre l'ambition, la ruse et la fourberie du prince de Tarente. Au reste, Anne Comnène n'épargne pas plus les Latins que les historiens latins n'ont épargné les Grecs. Quoique les récits et les plaintes des uns et des autres soient exagérés, on y trouve cependant un fond de vérité ; les Grecs avaient à se plaindre des guerriers de l'Occident, et ceux-ci n'eurent pas moins à se plaindre des Grecs. Il y avait beaucoup de mal à dire des uns et des autres. Nous devons à Anne Comnène plusieurs particularités curieuses, qui, sans elle, seraient perdues pour l'histoire ; mais on lui a reproché avec raison de se perdre dans les détails et de négliger quelquefois les faits importants. Elle confond souvent les époques, dénature les événements et les noms des personnages ; elle rapporte quelquefois des prodiges et des fables qu'on croyait de son temps à Constantinople, et qui prouvent que les Grecs du 12^e siècle n'étaient guère moins superstitieux que les Latins ; en un mot, son ouvrage est, en beaucoup d'endroits, un guide très-infidèle, et ceux qui y cherchent la vérité ne doivent le lire qu'avec les notes judicieuses et les savants commentaires de du Cange. *L'Alexiade*, ou l'histoire d'Alexis, divisée en 15 livres, a été imprimée plusieurs fois ; une des meilleures éditions est celle du Louvre, avec les notes de David Hoescheli, in-fol., 1654. Le président Cousin, qui a traduit *la Byzantine*, a fait une version française de *L'Alexiade* qui a été louée par quelques biographes, et qu'on doit cependant lire avec précaution.

M—D.

ANNE de Savoie, impératrice de Constantinople, était fille d'Amédée V, comte de Savoie. En 1327, Andronic le Jeune, empereur d'Orient, qui cherchait à s'appuyer de l'alliance des puissances européennes, épousa cette princesse. Elle arriva à Constantinople avec une suite brillante, et les chevaliers qui l'accompagnaient firent connaître aux Grecs les tournois, jeux inconnus jusque-là dans l'Orient. Lors de la mort d'Andronic, son fils, Jean Paléologue, étant encore en bas âge, Anne, excitée par le protovestiaire Apocauc, enleva la régence à Cantacuzène, dont les vertus et les talents méritaient cette importante fonction ; les troupes indignées la forcèrent de le rappeler. Entraînée une seconde fois par de basses intrigues, elle voulut le déposer, tandis qu'il était occupé à repousser les ennemis de l'empire, et les députés qu'il lui avait envoyés reçurent de mauvais traitements ; mais un parti puissant portait Cantacuzène sur le trône. Anne, ef-

frayée de cet orage, songea à se rétracter ; Apocauque et les ambitieux dont elle était entourée l'engagèrent à la résistance ; les affaires de Cantacuzène prirent d'abord une tournure fâcheuse ; cependant elles se rétablirent en 1544, et l'impératrice ne rougit pas de mendier le secours des Bulgares et des Turcs contre un prince qui ne connaissait d'autres intérêts que ceux de l'Etat. L'année suivante, Apocauque fut assassiné par des prisonniers ; Anne permit à la veuve de son ministre de faire un horrible massacre des assassins de son époux. Le désordre étant parvenu à son comble en 1547, l'impératrice fut forcée de recevoir Cantacuzène dans Constantinople et de partager avec lui le titre et les honneurs impériaux. Ce fut alors que, délivrée d'une partie des soins du gouvernement, elle prit une part très-vive dans des querelles théologiques, persécuta et fit déposer le patriarche de Constantinople, Jean d'Apri, qui jadis l'avait soutenue contre Cantacuzène. Il paraît même qu'elle embrassa les erreurs des palamistes ou quétistes du mont Athos. En 1551, des dissensions s'étant élevées entre Cantacuzène et Jean Paléologue, Anne parvint à les réconcilier ; mais elle eut bientôt la douleur de voir renaître ces funestes querelles, dans lesquelles l'histoire lui fait jouer l'honorable rôle de médiatrice, et qui finirent par l'abdication de Cantacuzène. Anne mourut peu de temps après ; mais non pas en 1545, comme l'a dit Moréri. L—S—E.

ANNE de Russie, fille de Jaraslas, épousa, en l'année 1044, Henri 1^{er}, roi de France. Ce prince était veuf depuis longtemps, quoiqu'il ne fût que dans sa trente-neuvième année ; comme il n'avait pas d'héritier, ses sujets le pressaient de former une nouvelle union ; mais la crainte d'avoir des démêlés avec les papes le rendait sourd aux vœux de son peuple. A cette époque tous les princes étaient alliés par le sang, et tout mariage entre parents étant interdit, les papes intervenaient sans cesse dans les affaires des rois, sous prétexte d'examiner la validité de leur mariage. Henri 1^{er}, ayant entendu parler de la beauté d'Anne de Russie, forma le projet de l'épouser, certain qu'il ne pouvait y avoir entre eux aucun degré de parenté. En effet, c'est la première fois qu'il est question de la Russie dans nos annales, et jusqu'à présent c'est la seule alliance de ce genre contractée entre cet empire et la France. L'arrivée de la nouvelle reine fut célébrée avec beaucoup de joie ; mais cette joie fut longtemps troublée par sa stérilité. Enfin, la neuvième année de son mariage, elle accoucha d'un fils, le premier des rois de France qui régna sous le nom de Philippe : elle eut depuis deux fils et une fille. Henri 1^{er} étant mort le 4 août 1060, sa veuve se retira à Senlis avec le projet d'y finir ses jours dans un monastère qu'elle faisait bâtir ; mais elle accorda bientôt sa main à Raoul, comte de Crépi en Valois, quoiqu'il fût marié et que son divorce n'eût point été autorisé par l'Eglise ; d'ailleurs Raoul était parent de Henri 1^{er}, et cela seul aurait suffi, dans les mœurs de ce temps, pour rendre le mariage nul. Il brava les censures de l'Eglise, se prépara à se défendre en-

vers et contre tous : sa fermeté lui réussit ; mais, peu de temps après, Anne fut répudiée par ce nouvel époux, et retourna dans sa patrie, où elle termina ses jours. F—E.

ANNE de France, fille aînée de Louis XI et de Charlotte de Savoie, mariée à Pierre II, seigneur de Beaujeu, duc de Bourbon, fut choisie par son père pour gouverner la France pendant la jeunesse de Charles VIII. Ce monarque entra dans sa quatorzième année lorsqu'il parvint au trône, le 30 août 1483. Selon l'ordonnance de Charles V, il était majeur ; mais cette majorité fictive ne diminuait pas la nécessité de confier les rênes de l'Etat à des mains plus fermes. Louis XI aurait pu choisir entre les princes du sang ; il préféra sa fille, et Anne de Beaujeu justifia cette préférence en dissipant avec habileté toutes les factions. Le duc d'Orléans, placé par sa naissance le plus près du trône, après Charles VIII, ayant pris les armes pour réclamer dans les affaires du gouvernement la part qu'il croyait due à son rang, fut vaincu et fait prisonnier. Anne de Beaujeu le retint captif plus de deux ans dans la grosse tour de Bourges, et refusa constamment sa liberté aux sollicitations des grands de l'Etat. Plusieurs historiens prétendent que sa sévérité était moins excitée par le désir de venger l'autorité royale, que par le dépit d'avoir témoigné au duc un amour qu'il avait méprisé. Il fut mis en liberté par Charles VIII, qui alla lui-même le tirer de prison, et qui n'eut jamais à se repentir de cet acte de confiance et de générosité. Depuis cette époque, Anne perdit le crédit qu'elle avait à la cour, mais sans éprouver aucune violence. Lorsque le duc d'Orléans parvint au trône, sous le nom de Louis XII, il se plut à accabler de bienfaits celle qui l'avait persécuté, oubliant les mauvais traitements qu'il en avait reçus, pour ne se souvenir que des services qu'elle avait rendus à la France. Elle mourut au château de Chantelle, en 1522, âgée d'environ 60 ans. F—E.

ANNE de Bretagne, reine de France, naquit à Nantes le 26 janvier 1476. Ayant perdu le duc François II, son père, elle se trouva, à l'âge de quatorze ans, unique héritière du duché de Bretagne ; il se forma dans ses Etats plusieurs partis pour disposer de sa main, et la guerre civile éclata entre les Bretons, par suite des précautions qu'ils prirent pour assurer leur indépendance. Cette princesse était belle, d'une taille élevée, mais un peu boiteuse ; elle avait de l'esprit, une prudence au-dessus de son âge, et cette hauteur de caractère qui ne déplaît point dans les femmes de son rang, quand elle s'unit à de bonnes mœurs. Après beaucoup d'événements malheureux, qu'elle supporta avec courage, elle accorda sa main à Maximilien d'Autriche, jeune encore, quoique veuf de la duchesse de Bourgogne. Il l'épousa par procureur (1) ; mais la France

(1) Comme Maximilien voulait que l'union fût indissoluble, et qu'elle ne le devient qu'après la consommation, on mit la jeune mariée au lit, et l'ambassadeur autrichien, tenant à la main la procuration de son maître, introduisit sa jambe nue jusqu'au genou dans le lit nuptial. Toutefois les théologiens, dans la suite, ne vou-

ne pouvait voir qu'avec peine le possesseur de l'héritage de Bourgogne devenir le maître de la Bretagne, et offrir ainsi aux Anglais un moyen d'attaquer le royaume de tous côtés. Charles VIII était fiancé à la fille de Maximilien, qui demeurait en France en attendant qu'elle eût l'âge requis pour célébrer son mariage ; il s'agissait de lui enlever sa femme, et de lui renvoyer sa fille. Anne de Beaujeu, sœur et tutrice de Charles VIII, tenta l'entreprise et réussit. Le maréchal de Rieux, Dunois, le prince d'Orange, qui avaient voulu marier la duchesse à Alain d'Albret ou au duc d'Orléans, depuis Louis XII, furent gagnés, et bientôt on annonça à Anne de Bretagne que son union avec Maximilien n'était pas valide. Le comte de Dunois et le duc d'Orléans se rendirent en Bretagne pour nouer des négociations. Charles vint avec une armée assiéger Rennes et conquérir sa femme ; Maximilien, retenu par les révoltes des Flamands, ne put défendre ses intérêts ; et Anne, abandonnée à elle-même, accepta la main du roi de France. Le mariage se fit à Langeais le 6 décembre 1491, Anne se réservant la souveraineté de ses États. Il fut inséré dans le contrat « que, le « roi venant à mourir sans enfant, la reine serait « obligée d'épouser son successeur à la couronne, et « que, si elle le précédait, le duché demeurerait au « roi de France. » Anne gouverna le royaume avec une grande habileté pendant l'expédition de Charles VIII en Italie ; elle s'était sincèrement attachée à ce prince, peu favorisé des dons de la nature, mais d'une bonté si parfaite qu'il était impossible de ne pas l'aimer. A la mort de ce monarque, qui arriva le 7 avril 1498, Anne donna les plus grandes marques de douleur, et prit le deuil en noir, quoique les reines jusqu'alors l'eussent porté en blanc. La perte de son époux lui rappelait plus vivement la mort des trois fils qu'elle en avait eus ; mais sa douleur ne l'empêcha point de penser aux intérêts des Bretons : elle se retira au milieu d'eux, assembla les états à Rennes, et fit plusieurs belles ordonnances. Louis XII craignait de perdre une si belle occasion de réunir la Bretagne à la couronne, et, d'ailleurs, il avait montré une passion assez vive pour l'héritière de ce duché, avant qu'elle épousât Charles VIII. Il entama des négociations pour amener Anne de Bretagne à remplir les conditions de son contrat. En même temps il obtenait son divorce avec Jeanne, seconde fille de Louis XI, dont il avait été forcé d'accepter la main. Le 8 janvier 1499, il épousa la veuve de son prédécesseur. De cette union naquirent plusieurs enfants ; deux filles seulement vécurent. L'aînée, Claude de France, épousa le duc d'Angoulême, qui régna sous le nom de François I^{er}. C'est alors que le duché de Bretagne fut irrévocablement réuni à la couronne. Pour faire l'éloge de la reine Anne, il suffirait de remarquer qu'elle captiva sans partage Louis XII, connu par l'inconstance de ses amours, et qu'elle soutint constamment, contre toutes les cabales de la cour, le

cardinal d'Amboise, l'ami et le premier ministre de son époux. On a dit que François I^{er} avait attiré les femmes à la cour ; il trouva cet usage établi par la reine Anne, qui aimait l'éclat, la représentation, et qui fixa auprès de sa personne un grand nombre de demoiselles auxquelles on donnait le titre de filles d'honneur de la reine, titre bien mérité, car jamais les mœurs en France ne furent meilleures qu'à cette époque. Ces filles de la reine ont été remplacées, en 1673, par les dames du palais. Les revenus du duché de Bretagne, que la reine s'était réservés, étaient employés par elle à soulager les veuves, les orphelins, les pauvres religieux ; elle étendait aussi ses bienfaits sur les savants, dont elle aimait l'entretien ; et lorsque le roi allait combattre en Italie, elle se rendait à Lyon, afin d'être plus à portée de faire des présents aux capitaines qui se distinguaient, et de remettre en équipage ceux que le sort de la guerre avait maltraités. Malgré ses libéralités et son goût pour les fêtes, elle administrait ses revenus avec tant d'ordre, que son trésor était toujours rempli ; aussi, lorsqu'en 1501 les chrétiens se ligüèrent contre les Turcs, elle équipa à ses frais douze des plus grands vaisseaux de cette expédition. Cette princesse ne fut point sans quelques défauts : son caractère était entier, impérieux ; Louis XII, qui l'excusait en disant « qu'il faut souffrir quelque chose d'une « femme, quand elle aime son mari et son honneur, » se laissait dominer par elle. On connaît la fable des *Biches qui perdirent leurs cornes pour s'être égalées aux Cerfs*, que ce prince lui cita, pour lui faire comprendre qu'il n'appartenait pas à son sexe d'intervenir dans les affaires de l'État et de l'Église. Quelques actions de sa vie ont autorisé à croire qu'elle poussait la fierté jusqu'à ne pouvoir supporter une insulte sans en tirer vengeance. Le maréchal de Gié en fit une funeste épreuve ; mais les vertus qu'elle possédait en si grand nombre, les bienfaits qu'elle répandit, la pureté de ses mœurs, ont rendu sa mémoire chère aux Français, et les historiens étrangers se sont accordés pour faire son éloge. Elle mourut au château de Blois, le 9 janvier 1514, et fut enterrée à St-Denis. C'est la première reine de France qui ait eu des gardes, des gentilshommes à elle, et qui ait donné en son nom audience aux ambassadeurs ; mais elle agissait en cela comme souveraine de Bretagne. Il existe à la bibliothèque royale un monument précieux du goût qu'avait cette princesse pour les sciences et les arts : c'est son livre d'heures, en manuscrit, in-4^o. Suivant l'usage du temps, il est orné de figures en miniature, très-bien exécutées ; il y en a une pour chaque mois, représentant les opérations agricoles ; les autres figures représentent les fêtes de l'année. Toutes les marges sont décorées de la figure d'une plante, avec des insectes d'après nature. Les plantes sont au nombre de trois cents, presque toutes reconnaissables, et dont plusieurs ne seraient pas rendues aujourd'hui avec plus de goût et d'exactitude. Cette suite de dessins, qui est de la fin du 15^e siècle, peut être regardée comme l'herbier le plus complet que l'on ait de cette époque, et on doit présumer

que, pour choisir un tel genre d'ornement, on avait consulté le goût de cette illustre princesse. F—E.

ANNE d'Autriche, fille aînée de Philippe III, roi d'Espagne, épousa Louis XIII, roi de France, le 25 décembre 1615. Ce mariage, qui renversait toute la politique de Henri IV, ne put maintenir longtemps la paix entre les deux royaumes; aussi cette princesse ne fut-elle pas heureuse. Louis XIII, peu disposé à se laisser séduire par les grâces et la beauté, mais facile à conduire par la persuasion, parce qu'il joignait à un caractère faible un esprit juste et un vif désir de faire le bonheur de la France, accorda toujours plus d'empire à ses favoris qu'à son épouse. Lorsque Richelieu parvint au ministère, sa plus constante pensée fut d'abattre tout ce qui pouvait lui nuire; craignant de voir ses ennemis secondés par la reine, il ne négligea rien pour la mettre elle-même dans l'impossibilité d'agir. Anne d'Autriche, bonne, généreuse, d'une humeur affable, mais fière, croyait ne devoir dissimuler, ni son mécontentement du peu de confiance que lui témoignait le roi, ni l'attachement qu'elle conservait à sa famille, malgré les guerres qui divisaient les deux royaumes. Richelieu profita de quelques paroles légères échappées à une épouse mécontente, pour faire appréhender au soupçonneux Louis XIII que la reine ne fût entrée dans les complots de Talleyrand, comte de Chalais. (*Voy. TALLEYRAND.*) Cette conspiration ne devait probablement attaquer que le ministre; mais, pour effrayer le monarque, on lui fit entendre qu'il s'agissait de le renverser du trône, après l'avoir fait déclarer impuissant, et de donner son épouse à Gaston d'Orléans, son frère. Anne répondit à cette accusation « qu'elle aurait peu gagné au change, « de commettre un si grand crime pour un si petit « intérêt; » ce qui était fort juste; car Gaston avait encore moins de caractère que Louis XIII, et ne possédait pas autant de vertus. Il ne pouvait y avoir de preuves contre cette princesse; mais Richelieu connaissait l'effet qu'un pareil soupçon pouvait produire sur l'esprit du roi; aussi, lorsqu'il accusa plus tard Anne d'Autriche d'entretenir des correspondances avec les ennemis de l'État, il la réduisit au rôle d'accusée, et cette princesse fut obligée de répondre au chancelier sur les intelligences qu'elle pouvait avoir avec les puissances étrangères; ses aveux prouvèrent qu'elle avait toute l'imprudence que donne la fierté blessée; mais il aurait été impossible de découvrir dans ses lettres la trace d'aucun projet, d'aucune pensée contraire aux intérêts de la France. Toujours humiliée, toujours négligée par son époux, elle restait sans influence: un heureux rapprochement mit ses ennemis dans la nécessité de la respecter; elle devint enceinte, et donna le jour à Louis XIV, le 5 septembre 1638. Louis XIII, qui suivit de près au tombeau le cardinal de Richelieu, avait cru pouvoir borner le pouvoir de la reine; mais à peine avait-il fermé les yeux que son testament fut cassé par le parlement, et Anne d'Autriche obtint sans partage la régence du royaume et la tutelle de ses enfants. Rien n'éclaira comme le malheur, et la nécessité de tourner toutes ses pen-

sées sur soi-même; aussi la reine, qui avait mille raisons de haïr la mémoire du cardinal de Richelieu, se fit une loi de maintenir son ouvrage: il avait agrandi l'autorité royale, c'est tout ce qu'elle voulut se rappeler. « Si cet homme eût vécu jusqu'à « cette heure, dit-elle un jour en regardant un portrait du cardinal, il aurait été plus puissant que « jamais. » Elle compta moins les services qu'on lui avait rendus que ceux qu'on pouvait rendre à l'État; et, dans la crainte d'être trahie par les grands, intéressés à renverser la politique de Richelieu, elle donna toute sa confiance à Mazarin, qui, étant étranger, ne pouvait trouver qu'en elle un véritable appui. C'est avec raison qu'on a comparé la position et la conduite d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, à la conduite que tint Blanche de Castille, mère de St. Louis, dans les premiers jours du règne de son fils. Il était impossible que les oppositions formées sous le ministère de Richelieu n'éclatassent point: les Français n'ont jamais supporté sans impatience le joug de l'étranger; une régente espagnole et un premier ministre italien rappelaient les temps malheureux de Catherine et de Marie de Médicis: c'était assez pour les faire renaître. Quelques opérations de finances, mal conduites par des Italiens, offrirent l'occasion d'éclater, et dès lors commencèrent les troubles et les guerres de la *fronde*; époque mémorable, où tous les partis étaient unis par l'espoir de participer au gouvernement, aucun, par le désir d'y introduire des innovations. Les princes et les grands prétendaient revenir à l'ancienne monarchie; la reine voulait la maintenir ce que le cardinal de Richelieu l'avait faite, et le parlement, qui venait d'accorder la régence, se croyait de bonne foi autorisé à régler les démarches du conseil royal. Le peuple, dans cette circonstance, comme dans toutes celles où on le flatte, voyait des amis dans ceux qui criaient contre les impôts, et payait gaïement, pour renverser Mazarin, beaucoup plus que ce ministre ne lui aurait jamais demandé. Que Mazarin triomphât, que ce fût le grand Condé, ou même le cardinal de Retz, l'établissement du pouvoir absolu était inévitable; car aucun chef ne pensait sérieusement à renverser l'ouvrage de Richelieu. C'est ce dont il faut bien se convaincre, pour comprendre toutes les variations qu'il y eut dans les partis, et pourquoi les plus échauffés contre la cour lui revenaient, aussitôt qu'elle flattait leur ambition personnelle. Anne d'Autriche se conduisit avec une fermeté, une persévérance, qui lui font le plus grand honneur, et qui lui méritèrent, jusqu'au tombeau, la reconnaissance et l'amour de Louis XIV. La vive douleur que ce monarque montra en la perdant, ses larmes, les lettres qu'il écrivit dans ce triste moment, suffiraient pour venger cette princesse des accusations portées contre elle sous le règne de Louis XIII, et des bruits injurieux répandus sur sa conduite pendant les troubles civils. En effet, on vit l'Espagne s'unir aux factieux, correspondre avec le parlement de Paris, pour accabler cette même reine qui avait été accusée de préférer les intérêts de l'Espagne à la gloire de la France. Elle parvint à terminer la

guerre civile sans faire aucune concession, et remit à son fils majeur un pouvoir qu'elle avait accru en le défendant. Laisant la magnifique église du Val-de-Grâce comme un monument digne d'attester son goût pour les arts, aimée et respectée de ses enfants, passant la plus grande partie de ses journées en exercices de piété, elle mourut d'un cancer le 20 janvier 1666, à l'âge de 64 ans. On connaît la réponse qu'elle fit au cardinal de Mazarin, qui, cherchant à pénétrer ce qu'elle pensait de l'amour que Louis XIV, dans sa première jeunesse, avait conçu pour une des nièces de ce ministre, affectait de craindre un mariage aussi disproportionné : « Si « le roi était capable de cette indignité, je me met-
« trais avec mon second fils à la tête de toute la
« nation contre le roi et contre vous. » Cette princesse, si fière de son rang, si ferme dans l'infortune, si résignée dans les douleurs qui précédèrent sa mort, était d'une délicatesse si recherchée sur tout ce qui touchait à son corps, que le cardinal de Mazarin lui disait : « Madame, si vous étiez damnée, « votre enfer serait de coucher dans des draps de « toile de Hollande. » Elle aimait passionnément les fleurs, et ne pouvait supporter la vue des roses, même en peinture. Qu'Anne d'Autriche ait été attaquée dans ses mœurs pendant les troubles de la fronde, cela se conçoit : on sait que les guerres civiles sont aussi fertiles en calomnies qu'en cruautés ; mais, lorsque sa vie entière parle en sa faveur, et que l'histoire a pris plaisir à la venger, qu'on ait vu des romanciers français répéter froidement les injures des frondeurs, et établir leurs calomnies sur des mensonges aussi odieux, c'est ce qu'on ne pouvait attendre que d'une époque où toutes les convenances ont été oubliées. Heureusement, dans les arts qui dépendent de l'imagination, l'oubli des convenances tient toujours à l'absence du talent ; et les romanciers dont nous parlons ne semblent avoir écrit que pour confirmer la vérité de cette observation (1). F—E.

ANNE DE BOULEN. Voyez BOULEN.

ANNE de Clèves, reine d'Angleterre. Voyez HENRI VIII.

ANNE, le dernier rejeton de l'infortunée maison de Stuart qui ait occupé le trône de la Grande-Bretagne : princesse d'un esprit médiocre, son règne a été l'un des plus féconds en grands événements ; d'une bonté extrême, les circonstances l'ont entraînée à consommer la proscription de sa famille, dont elle désirait la restauration. La princesse Anne naquit le 6 février 1664, à Twickenham, près de Londres. On y montre encore aujourd'hui, avec respect, le château, la chambre et le lit où la bonne reine Anne reçut le jour. Son oncle, Charles II, était remonté depuis quatre ans sur le trône sanglant du malheureux

Charles I^{er}, et elle était la seconde fille issue du premier mariage de Jacques II, alors duc d'York, avec Anne Hyde, fille de l'illustre Clarendon. Son père n'ayant point encore à cette époque abjuré le protestantisme pour rentrer dans le sein de l'Église romaine, Anne fut élevée dans la religion anglicane, et, après avoir perdu sa mère en 1671, elle fut mariée en 1685, par l'évêque de Londres, au prince George, frère du roi de Danemark, Christian V. Lorsqu'en 1688, le parti qui appelait le prince d'Orange à détrôner son beau-père eut prévalu, Anne, fille favorite de l'infortuné Jacques II, eût plutôt désiré de rester attachée à son père. Le lord Churchill, qui, par sa femme, la dominait déjà, l'entraîna dans le parti du vainqueur, la fit à peu près enlever par l'évêque de Londres, et conduire à Northampton, où, sous prétexte de lui donner des gardes, on l'environna d'une armée. Le prince de Danemark son époux l'avait précédée. Celui-là était un personnage si nul, que sa fuite avait paru plus ridicule que sinistre à Jacques II. Resté d'abord auprès de son beau-père pendant les premiers jours de la crise, il n'avait su faire autre chose, à la nouvelle de chaque désertion, que répéter ce cri monotone : *Est-il possible ?* Lorsqu'il eut déserté lui-même, le malheureux roi, encore accessible à une idée de plaisanterie, dit à ceux qui l'environnaient : « Eh bien ! « *Est-il possible* s'est donc en allé aussi ? » Mais en recevant la lettre par laquelle Anne, cette fille chérie, lui annonçait sa défection, le malheureux père, plus sensible à cet abandon qu'à l'usurpation de sa fille aînée, s'écria, fondant en larmes : « O mon Dieu ! « ayez pitié de moi. Voilà que mes propres enfants « m'ont trahi ! » Cependant le sombre Guillaume III, après avoir d'abord témoigné beaucoup d'égards à la princesse Anne, après avoir élevé lord Churchill à la dignité de comte de Marlborough, en le faisant membre de son conseil privé et gentilhomme de sa chambre, ne tarda pas à concevoir des soupçons, et sur la fille qui avait abandonné son père, et sur le favori qui avait trahi son bienfaiteur. Il offensa la princesse, jusqu'à lui ôter sa garde purement honorifique. Le comte se vit subitement privé de ses emplois, puis enfermé à la Tour, comme prévenu du crime de lèse-majesté, et il n'en sortit que parce qu'on ne trouva pas de preuves à établir contre lui. Alors Anne écrivit à son père des lettres de repentir et de soumission (1691 et 1692). Une mort prématurée enleva la reine Marie, épouse de Guillaume (1694). Celui-ci, privé d'un tel soutien, crut de son intérêt de se rapprocher de sa belle-sœur, désignée par le parlement pour lui succéder, et qui, dans son fils le duc de Gloucester, présentait aux Anglais un héritier présomptif du sang de leurs anciens monarques. Marlborough fut rappelé au conseil, et, avec les expressions les plus caressantes, nommé gouverneur de ce jeune duc de Gloucester. Le duc mourut dans la fleur de son adolescence (1699) ; la santé du roi Guillaume devint chancelante ; la princesse Anne, se voyant si près de la couronne et sans héritier direct, fit demander secrètement à son père la permission de monter sur le trône, avec le projet

(1) Les Anglais n'ont pas manqué d'accueillir avec empressement les bruits injurieux répandus par les frondeurs. La 4^e édition d'un libelle intitulé : *les Amours d'Anne d'Autriche avec le cardinal de Richelieu*, a paru en 1768, à Londres, et, ce qui est le plus étonnant, David Hume, historien généralement impartial, n'a pas craint d'avancer qu'Anne d'Autriche était secrètement devenue mère en 1656, et que l'homme au masque de fer était le fils de cette reine et de Buckingham. K.

d'y établir après elle son frère, connu depuis sous le nom de Jacques III, ou du chevalier de St-George. Inflexible dans ses principes, Jacques II répondit « qu'il savait subir l'injustice, mais non l'autoriser ; « que c'était à lui qu'appartenait la couronne, et, « après lui, au prince de Galles son fils. » Jacques II mourut (19 septembre 1701) ; Guillaume III le suivit de près dans le tombeau (19 mars 1702) ; Anne fut proclamée reine, et gouverna, sous l'empire de la comtesse et du comte de Marlborough, qui associèrent successivement à leur pouvoir leurs deux gendres, lord Godolphin, avec le titre de grand trésorier, et, avec celui de secrétaire d'État, lord Sunderland, fils de ce ministre de Jacques II, qui avait tramé la perte de son maître, qui, depuis, avait conjuré contre le roi Guillaume, et qui, à la honte de la politique, avait été surnommé *le grand politique*. Tous les partis semblèrent rivaliser à qui accueillerait le plus cordialement leur nouvelle souveraine. Les torys se plaisaient à contempler le sceptre dans les mains d'une fille de Jacques II, et, un peu plus tôt ou un peu plus tard, voyaient déjà l'ancienne dynastie rappelée dans sa ligne masculine. Les whigs, quoique promptement menacés de voir leurs rivaux parler, pour le moins, les places du ministère, ne pouvaient qu'applaudir à l'imitatrice de Guillaume III, qui jurait, en montant sur le trône, de rester fidèle aux plans de son prédécesseur, d'adhérer plus fortement que jamais à la triple alliance, de défendre les libertés de l'Europe contre l'ambition de Louis XIV ; enfin, de ne pas souffrir dans la même maison l'union des deux couronnes de France et d'Espagne. Le même jour (4 mai 1702), l'Angleterre, la Hollande et l'empereur d'Allemagne déclarèrent la guerre à la France. Le prince Eugène commanda les troupes de Léopold ; Marlborough, généralissime des Anglais, le fut aussi des alliés, et l'on vit s'engager cette fameuse lutte connue sous le nom de *guerre de la succession*, où il s'agissait, pour ainsi dire, du partage de toute l'Europe et de ses colonies. Dans les premières campagnes, les succès furent balancés. Les Français perdirent plus de places, et triomphèrent plus souvent en bataille rangée ; mais, les années qui suivirent, les victoires et les conquêtes prodigieuses, tantôt du comte, devenu duc de Marlborough, tantôt du prince Eugène, et souvent de tous deux réunis, les journées de Hochstet, de Ramillies, d'Oudenarde, de Malplaquet, rejetèrent d'abord les troupes françaises, du Danube, par delà le Rhin, puis envoyèrent la terreur jusque sur les bords de la Seine, remplirent la France de deuil comme de crainte, et répandirent sur les armées britanniques un éclat qu'elles n'avaient point eu depuis les jours d'Édouard III et du prince Noir. Ce fut, au moins pour l'Angleterre, un éclat stérile. Les alliés abusèrent de leur fortune, et elle leur échappa. En Espagne, les succès éphémères du comte de Pétersborough et de l'archiduc Charles disparurent sous les désastres qui accablèrent lord Gallwai. Berwick, Vendôme, Noailles, le duc d'Orléans, maintinrent sur son nouveau trône le petit-fils de Louis XIV. La conquête de Lille ne valut pas

plus de gloire au prince Eugène, que sa défense au maréchal de Boufflers, et la terrible bataille de Malplaquet honora autant la valeur des vaincus que le talent des vainqueurs. Circonstance bizarre, et qui caractérise les temps de révolution : Jacques III, dans cette bataille, chargea douze fois, à la tête de la cavalerie française, l'armée de sa sœur Anne, conduite par Marlborough, créature de leur père commun, et qui, selon ses intérêts, son ambition, ses déplaisirs du moment, tour à tour bannissait, rappelait, repoussait les Stuarts. Vint la journée où le maréchal de Villars releva la France à Denain (24 juillet 1712). Louis XIV, dont les offres pacifiques, dont les pénibles sacrifices avaient été rejetés avec insolence à Gertruidenberg, força le congrès d'Utrecht à signer les conditions honorables qu'il était déterminé à obtenir, et put encore humilier ses ennemis, qu'il avait su diviser. Enfin, ce grand duc de Marlborough, après avoir enivré d'orgueil sa nation, qui le lui avait abondamment rendu, après s'être vu, pendant huit années, l'idole de la reine, du parlement, du peuple d'Angleterre, fut accusé d'avoir sacrifié le repos, les trésors et le sang des peuples à son ambition et à son avarice ; d'avoir fait de la guerre et de ses emplois un barbare et honteux trafic. La nation le maudit, la chambre des communes le dénonça, la reine le dépouilla de tous ses emplois, même avant la fin de la guerre ; et, suivi de sa femme hautaine, qui, après avoir contribué à sa disgrâce, fut au moins fidèle à son malheur, il alla, pendant les dernières années de ce règne, ensevelir dans l'exil une vie signalée par de grands talents et d'aussi grands vices. La conquête vraiment importante et immensément utile que fit alors l'Angleterre, ce fut celle de Gibraltar, emporté par une valeur surnaturelle, pour être à jamais retenu par une politique habile ; et cependant, lorsqu'il fut proposé dans la chambre des communes de remercier sir George Rooke et le prince de Hesse, auxquels on devait cette espèce de prodige, le parti whig, qui dominait encore, fit décider que l'objet n'en valait pas la peine ; tandis que les honneurs, les hommages et les dons de toute espèce pleuvaient sur le duc de Marlborough. Au dedans, le grand acte politique du gouvernement de la reine Anne fut l'union de l'Angleterre et de l'Écosse en un seul royaume, appelé désormais la Grande-Bretagne. Chaque pays conserva ses lois religieuses et civiles, son église, ses tribunaux : l'existence politique et les intérêts commerciaux furent confondus, et il n'y eut plus qu'un seul parlement britannique, où l'Écosse fut représentée par seize de ses lords et quarante-cinq députés de ses communes, tous librement élus par leurs pairs. Ce projet, ardemment désiré et vainement tenté par Jacques I^{er}, Charles II, Guillaume III, fut un grand et incontestable bienfait du parti whig. Ce fut aussi une victoire difficile remportée sur les préjugés nationaux de l'un et de l'autre peuple, et sur l'opposition exaltée du parti tory, dont l'esprit commençait à gagner la majorité des deux nations. Un des plus puissants motifs de cette opposition était l'intérêt jacobite, dont il est piquant de suivre la marche,

plus ou moins sourde, à travers tous les événements de ce règne. Lors de l'accession de la reine Anne, Jacques III, plus condescendant que son père, avait déclaré à sa sœur que, si elle voulait occuper le trône pendant sa vie et l'y faire monter après elle, plutôt que d'y établir une famille étrangère, il serait pleinement satisfait. La reine avait prêté l'oreille à cette proposition. Alors les jacobites, enhardis, allèrent plus loin. Ils demandèrent que la reine gardât pour elle la couronne d'Angleterre, et remit immédiatement celle d'Écosse à son frère, infiniment plus jeune, sur la tête duquel les deux se réuniraient un jour. Anne reçut cette nouvelle ouverture sans témoigner ni répugnance ni approbation ; mais son silence en disait assez. Les faits ont parlé plus clairement encore. A ne considérer que l'empressement extrême qu'elle mit à opérer cette réunion des deux royaumes, et l'ardeur qu'elle apporta ensuite à se composer un ministère tory, on peut assurer aujourd'hui que la reine Anne, nourrissant dès cette époque le désir de transmettre un jour ses trois couronnes à son frère, ne voulait cependant en céder aucune tant qu'elle vivrait. Les whigs, de leur côté, en secondant ses vœux pour réunir l'Angleterre et l'Écosse, n'oublièrent pas les leurs pour la succession hanovrienne. Le premier article du traité d'union stipula que, si la reine mourait sans enfants, l'héritage de la couronne britannique serait dévolu à la ligne protestante de la descendance des Stuarts, c'est-à-dire à la princesse Sophie, électrice douairière de Hanovre, petite-fille de Jacques I^{er}, par la princesse Élisabeth, mariée à l'électeur palatin, et qui, dans l'ordre de primogéniture, n'était pas la quarante-cinquième appelée à cette grande succession. Jacques III, écarté par cet acte solennel, tenta, mais inutilement, une descente en Écosse ; *la bonne reine Anne* signa une proclamation où elle mettait à prix la tête de son frère. Il est vrai que, quand on fit le procès aux chefs de la conjuration, il ne se trouva de preuves que contre un seul, et cet unique condamné avait disparu le jour où l'on voulut exécuter le jugement. Veuve à quarante-quatre ans, sans que, de dix-sept grossesses plus ou moins heureuses, elle eût conservé un seul enfant, Anne se vit supplier par les deux chambres du parlement de contracter un nouveau mariage. Soit qu'elle n'eût pas une confiance égale dans sa fécondité, soit qu'elle ne voulût pas risquer de créer un obstacle de plus à la restauration de son frère et de sa famille, elle se refusa au vœu du parlement, et elle ne songea plus qu'à mettre le gouvernement tout entier dans la main des torys, qu'appelaient alors la disposition universelle des trois royaumes. Le premier signal de ce grand changement fut le procès du docteur Sacheverel, dénoncé par les communes pour avoir prêché le *droit divin* des rois et l'obéissance passive des sujets ; protégé secrètement par la cour, mais si hautement défendu par le peuple de la capitale et des grandes villes ; si doucement puni après avoir été si violemment accusé, qu'on peut dire que ce sermon et ce procès révélèrent à la reine le secret de ses forces, qu'elle n'avait pas encore mesurées.

Elle ne tarda pas à s'en servir. Ce fut alors que la duchesse de Marlborough, qui, par sa tyrannie et son arrogance, avait mis dans le cœur de sa maîtresse l'aversion à la place de l'engouement, se vit supplanter par une de ses parentes qu'elle-même avait introduite à la cour, Abigail Masham, aussi respectueuse, aussi habile à flatter les penchants de sa souveraine, que la duchesse s'était montrée brusque, dédaigneuse, contrariante. Godolphin, Sunderland, Sommers, Dévonshire, Walpole, furent remplacés par Harley, créé bientôt comte d'Oxford ; St-Jean, qui a été le fameux lord Bolingbroke ; Rochester, Buckingham et George Granville ; le chevalier Simon Harcourt, qui avait plaidé pour Sacheverel, fut élevé à la dignité de grand chancelier, au lieu de lord Cowper. De tout ce gouvernement whig, naguère si puissant, il ne restait plus qu'une chambre des communes désavouée par le peuple, une guerre dont les triomphes étaient oubliés, mais dont le poids était senti ; et l'autorité du duc de Marlborough encore existante à la tête des armées, mais menacée d'une chute inévitable dans l'intérieur de son pays. Une proclamation royale cassa le parlement. Le peuple députa autant de torys à la nouvelle chambre des communes, qu'il avait envoyé de whigs à la chambre dissoute. La reine créa douze pairs à la fois, pour assurer la même supériorité au même parti dans la chambre haute. Le premier acte du nouveau sénat fut une adresse à la reine pour la supplier de confondre toutes les mesures et toutes les doctrines récemment hasardées contre sa couronne et sa dignité royale. La paix fut résolue. Il fallait écarter l'homme incompatible avec elle : ce fut le moment de l'accusation, de la destitution, de l'exil du duc de Marlborough. Prior, illustre comme poète, distingué comme homme d'État, fit un premier voyage en France pour y poser les fondements d'un traité séparé, si les alliés des Anglais persistaient à vouloir la prolongation de la guerre. Il y retourna bientôt, avec le vicomte de Bolingbroke, chargé d'y conclure définitivement un double traité de paix et de commerce. D'un autre côté, l'évêque de Bristol et le comte de Strafford allèrent notifier à la Haye l'irrévocable résolution de la reine. Enfin, malgré le duc de Marlborough et le prince Eugène, malgré les états généraux des Provinces-Unies et le conseil de l'empereur d'Allemagne, les peuples respirèrent. La fameuse paix d'Utrecht fut signée (11 avril 1713) par toutes les puissances, à l'exception de l'Empereur, qui devait bientôt se voir forcé d'y accéder lui-même. Tels sont les mystères et les jeux de la politique, que, dans le traité, la reine Anne faisait stipuler l'expulsion de son frère Jacques III hors de France, et la transmission de sa couronne, après elle, à la maison de Hanovre, tandis qu'elle attendait précisément de ce traité le repos et les mesures nécessaires pour assurer son héritage à ce même frère, qui, de son côté, protestait formellement contre toutes ces stipulations. Les whigs, à l'affût de tout ce qui pouvait rendre l'existence à leur pouvoir, ne s'élevèrent pas seulement avec force contre la paix qui venait d'être signée, et contre

l'énorme disproportion qu'ils y trouvaient entre les avantages stipulés pour l'Angleterre, et le prix dont elle les avait achetés. Cet argument, présenté seul, eût pu, dans l'espèce particulière, être vivement retourné par les accusés contre les accusateurs ; et, en thèse générale, combien y a-t-il de guerres où les victoires et les conquêtes valent le sang, les trésors et tous les malheurs qu'elles ont coûté ? Mais les chefs du parti crurent avoir démêlé les intentions secrètes de la reine en faveur du prétendant, et l'ouverture du parlement de 1714 se ressentit des impressions qu'ils avaient su répandre. On mit en question, dans la chambre haute, *si le droit de succession de la maison de Hanovre n'était pas en danger sous le gouvernement de la reine ?* La majorité décida que *le danger n'existait pas*, précisément parce que beaucoup y croyaient et l'appelaient ; mais, sur une nouvelle motion des whigs, cette même majorité n'osa se refuser à supplier la reine de mettre à prix, pour la seconde fois, la tête de son frère. Anne résista. Le parti opposé à la cour vota que *le successeur désigné de la reine fût invité à venir en Angleterre veiller sur son héritage* : Anne écrivit à la princesse Sophie et au prince électoral, et elle sut les détourner d'un voyage qu'elle leur présentait comme le signal d'une guerre civile. Il est même incertain si la princesse Sophie, petite-fille, par sa mère, de Jacques I^{er}, ne préférerait pas en secret la restauration de son cousin Stuart à l'élévation de son fils Brunswick. Tout à coup vint se montrer publiquement à Londres un envoyé de la reine douairière, veuve de Jacques II, réclamant treize années d'un douaire de 50,000 liv. sterl. que le roi Guillaume s'était engagé à lui payer par un article secret du traité de Riswick. Les whigs crièrent plus fort que jamais. Anne, pour les apaiser ou les tromper, consentit à la proclamation qu'ils lui redemandèrent encore. Elle chercha seulement à en adoucir les expressions, en *promettant une récompense de 5,000 liv. sterl. à quiconque amènerait devant un juge de paix le et-devant appelé prince de Galles, qui se disait aujourd'hui roi d'Angleterre, en cas qu'il débarquât dans la Grande-Bretagne ou dans l'Irlande*. Des mémoires secrets, connus de l'auteur de cet article, l'autorisent à croire que Jacques III débarquait secrètement à Londres, pour y voir sa sœur, dans le temps même où elle lui défendait d'aborder en Angleterre, sous peine de s'y voir hors de la loi. Le frère et la sœur eussent peut-être triomphé de l'opposition des whigs ; mais la discorde se mit parmi les torys, et jusque dans le sein du ministère. Oxford et Bolingbroke devinrent irréconciliables. Le premier accusa le second de vouloir remettre le prétendant sur le trône, et devint tout à coup ardent pour la ligne de Hanovre. La reine, désespérée de cette division entre des serviteurs sur l'union desquels reposaient toutes ses espérances, répéta plusieurs fois *qu'elle n'y survivrait pas*. Fatiguée des adresses du parlement, que les whigs du dehors trouvaient moyen de dominer, elle venait de le proroger pour un mois, le 20 juillet 1714, lorsqu'elle tomba dans un état de faiblesse

et de léthargie qui la mit au tombeau, le 12 août suivant, n'étant âgée que de 49 ans, et dans le 15^e de son règne. Elle avait laissé échapper, dans son dernier jour, ce mot qui révélait le secret de toute sa vie : « Ah ! mon cher frère, que je vous plains ! » Aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir, le conseil privé s'assembla ; un envoyé de l'électeur de Hanovre (l'électrice douairière était morte depuis deux mois) y parut portant les ordres et annonçant l'arrivée de son maître. Les chefs de l'aristocratie whig, rassemblés en un faisceau, se trouvèrent investis de la régence ; les espérances de Jacques III, errant et proscrit, les projets de ses partisans nombreux, mais épars, s'évanouirent ; et la maison de Brunswick se vit établie sur ce trône, où la reine défunte l'avait si souvent appelée avec tant de désir de l'en éloigner ; étrange destinée, qui, consacrant tous les actes officiels de cette princesse, et frustrant toutes ses intentions secrètes, lui composa une vie aussi triste que son règne était beau. (*Voy. GEORGE I^{er}.*) Le règne de la reine Anne n'est pas moins célèbre en Angleterre par l'éclat qu'y jeta la littérature, que par la gloire des armes et l'importance des transactions politiques. Jusqu'alors des hommes de génie, tels que Shakspeare, Dryden, Milton, etc., y avaient paru ; mais les lettres n'avaient jamais été cultivées à la fois par un si grand nombre d'écrivains supérieurs. C'est sous ce règne que vécut, outre Prior, dont on a parlé, Pope, Swift, Addison, Congreve, Parnell, Gay, Rowe, Steele, Arbuthnot, Young, Thomson, lady Montague, et plusieurs autres, dont les productions rendirent cette époque presque aussi brillante pour l'Angleterre que le siècle de Louis XIV venait de l'être pour la France. Les progrès de cette éloquence parlementaire, qui depuis, même hors des îles britanniques, a tant excité l'intérêt des nations et des souverains, se firent aussi remarquer dans les discours d'un duc d'Hamilton, d'un marquis de Tweddale, d'un lord Belhaven, d'un lord Haversham, du fameux lord Bolingbroke, du chevalier Parker, etc.

L—T—L.

ANNE IWANOWNA, impératrice de Russie, naquit en 1695. Elle était fille d'Iwan, frère aîné de Pierre le Grand, et de Prascovie Soltikoff. Mariée au duc de Courlande, veuve et sans enfants, elle monta sur le trône des czars en 1730, à la faveur d'une intrigue qui mérite d'être expliquée. Pierre II, fils de l'infortuné czarowitz Alexis, venait de fermer les yeux à l'âge de seize ans : les jeunes princes Iwan et Basile Dolgorouki, après avoir arraché l'empire au fameux Mentschikoff, l'avaient gouverné, sous la direction du vieux chancelier Ostermann. Celui-ci, se flattant de conserver son crédit sous le règne d'une princesse à laquelle il avait donné les premières leçons de lecture, se servit de toute l'influence de son ministère pour engager le sénat, les grands, les boyards, rassemblés à Moscou dans le palais du Kremlin, à déférer l'empire à la duchesse de Courlande. Anne fut donc préférée aux deux filles de Pierre le Grand (*roy. ci-après*), et le prince Basile Dolgorouki fut chargé de lui porter le choix de la nation. On assure qu'en entrant chez la nouvelle

impératrice, le prince aperçut auprès d'elle un homme assez mal vêtu, à qui il fit signe de se retirer. Cet homme ne paraissant pas pressé d'obéir, Dolgorouki le prit par le bras pour le mettre à la porte. Anne l'arrêta. Cet homme, que les Dolgorouki apprirent bientôt à connaître, était Ernest Jean de Biren, qui vint gouverner la Russie, à la suite de sa maîtresse. Anne, qui avait promis d'abord d'écarter son favori, et de modifier la puissance absolue des czars, à peine montée sur le trône, dédaigna ce double engagement, et, par les conseils du prince Troubetzkoï, se fit reconnaître *autocratrice* de toutes les Russies. Alors Biren ne mit plus de bornes à ses fureurs et à son ambition. Les Dolgorouki furent ses premières victimes. Exilés en Sibérie, où ils purent rencontrer Mentschikoff, qu'ils y avaient envoyé, ce supplice parut encore trop doux à leur implacable ennemi. Biren les fit rappeler. Deux de ces princes périrent sur la roue, deux autres furent écartelés, trois eurent la tête tranchée; le reste de la famille, dépouillé de tous ses biens, fut relégué loin de Moscou. Presque tous leurs amis tombèrent sous la hache des bourreaux, ou furent entraînés dans les déserts de la Sibérie. Biren fit périr dans les supplices près de 12,000 personnes, et en exila plus de 20,000. On prétend que l'impératrice se jeta plusieurs fois à ses genoux, et prodigua vainement les larmes et les prières pour l'adoucir. Elle l'avait fait nommer duc de Courlande, malgré la résistance de la noblesse, qui, peu d'années auparavant, avait refusé de le reconnaître pour simple gentilhomme. Au reste, si pendant les dix années que régna sa maîtresse il remplit la cour de deuil et de terreur, il faut avouer aussi qu'il étendit et fit respecter au dehors la puissance de la Russie. Anne plaça l'électeur de Saxe, Auguste III, sur le trône de Pologne, et contraignit le sage Stanislas Leckinski à renoncer, pour la seconde fois, à la dangereuse préférence que les Polonais lui avaient accordée. Ses armées, commandées par le célèbre Munich, secoururent l'empereur Charles VI, vainquirent les Turcs, et dispersèrent les Tatars de Crimée. Biren conserva le pouvoir, dont il abusait avec tant d'audace, jusqu'aux derniers moments de sa souveraine : eu mourant, elle le nomma régent de l'empire, pendant l'enfance du prince Iwan (de Brunswick); mais les dernières volontés de cette princesse faible et timide ne furent pas plus respectées que celles de tant d'autres monarques qui ont occupé le trône avec plus de vigueur et de gloire. (*Voy. BRUNSWICK-BEVERN, BIREN, MUNICH, OSTERMANN, etc.*) Anne mourut le 28 octobre 1740, à l'âge de 47 ans E—D.

ANNE PÉTROWNA, fille aînée de Pierre le Grand et de Catherine I^{re}, naquit en 1706, et fut mariée en 1725 à Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp. Elle jouit peu du bonheur qu'elle avait trouvé loin de la cour de Pétersbourg, alors si féconde en révolutions; la duchesse de Holstein, également distinguée par son esprit et par sa beauté, mourut en 1728, à l'âge de 22 ans, laissant un fils unique, qui fut ensuite l'infortuné Pierre III. L

mère, appelée en Russie après la mort de Catherine I^{re}, n'avait assisté qu'une seule fois au conseil de régence, le prince Mentschikoff, maître de l'empire sous un monarque enfant, l'ayant forcée de se retirer à Kiel. Le fils, appelé au trône par le vœu de sa tante, l'impératrice Élisabeth, en fut précipité, après un règne de six mois, par une catastrophe bien plus funeste. (*Voy. PIERRE III.*) E—D.

ANNE ou ANNA PÉTROWNA. *Voyez TARRAKANOFF.*

ANNE de Hongrie, fille de Ladislas VI, roi de Pologne, et sœur de Louis II, roi de Hongrie, fut une des plus belles femmes de son temps. Elle porta la couronne de Hongrie et de Bohême à son époux, Ferdinand d'Autriche, et le fit sacrer à Albe-Royale, en 1527. Deux ans après, cette princesse donna l'exemple d'un rare courage, pendant le siège de Vienne par Soliman, empereur des Turcs, et par Jean Zopolya, vayvode de Transylvanie, qui, après s'être fait couronner roi de Hongrie, s'était mis sous la protection de Soliman. Anne contribua puissamment à la défense de Vienne. En 1558, les deux concurrents se partagèrent la Hongrie, et c'est de cette époque que date la domination de la maison d'Autriche sur ce pays, qui est plutôt considéré comme faisant partie d'une autre puissance, que comme une souveraineté indépendante. Anne de Hongrie mourut à Prague, le 27 janvier 1547. Marie de Médicis et Anne d'Autriche étaient ses petites-filles. B—P.

ANNE, dernier rejeton de la seconde race des dauphins de Viennois, de la maison de Bourgogne, et restée seule héritière du Dauphiné. Elle eut pour père Guignes VI, descendant au dixième degré de Hugues Capet, et pour mère, Béatrix de Savoie, fille de Pierre, comte de Savoie, et d'Agnès de Faucigny, nièce du roi St. Louis. Du mariage de Guignes et de Béatrix étaient sortis deux fils et deux filles : 1^o Jean, qui fut dauphin après son père, et mourut à 20 ans d'une chute de cheval, sans laisser aucun enfant de son mariage avec Bonne de Savoie; 2^o André, mort avant son frère, sans avoir été marié; 3^o Catherine, enlevée par un trépas également prématuré; et 4^o Anne, qui, survivant seule à toute sa famille, en recueillit tous les droits en 1282. Elle fut menacée de s'y voir troublée par son parent Robert, duc de Bourgogne, qui prétendit que le Dauphiné était un fief masculin, et qui s'en fit investir par l'empereur Rodolphe. Mais, par un bonheur singulier, Robert avait été tuteur de la dauphine, avant de pouvoir songer à se porter pour son rival, et, dès l'année 1275, il lui avait ménagé un puissant défenseur contre son agression de 1282, en lui faisant épouser Humbert de la Tour-du-Pin, possesseur de vastes domaines dans le Dauphiné, issu des anciens comtes d'Auvergne, et déjà uni par alliance à la maison delphinale, puisque, par sa mère Béatrix de Coligni, il était petit-fils de la dauphine Béatrix. Elevé d'ailleurs à la cour de Philippe le Hardi, engagé d'abord dans l'état ecclésiastique, mais sécularisé lorsque, par la mort de son frère Albert IV, il était devenu le chef et l'unique espoir de sa mai-

son, Humbert de la Tour-du-Pin s'était bientôt montré un des plus vaillants chevaliers de son temps. Il avait été récemment en Sicile avec Pierre, comte d'Alençon, Robert d'Artois, et plusieurs autres princes ou seigneurs, pour tirer vengeance de cet horrible massacre des Français connu sous le nom de Vêpres siciliennes. Il fit dans cette nouvelle et importante circonstance tout ce qu'on pouvait attendre de lui, et parut également digne de protéger et de partager le trône de la dauphine. Le courage d'esprit qui distinguait éminemment cette princesse seconda la valeur brillante de son époux. Le duc Robert, le comte de Savoie, l'empereur Rodolphe lui-même, furent réprimés dans leurs entreprises. Le souverain pontife, les rois de France et d'Angleterre, intervinrent efficacement dans la querelle, comme médiateurs. La succession à la souveraineté du Dauphiné fut solennellement établie et reconnue dans la nouvelle dynastie qui venait de naître. Les baronies de la Tour et de Coligni, tous les domaines qu'avait apportés Humbert de la Tour-du-Pin, furent affranchis de l'hommage dont plusieurs avaient été tenus jusque-là envers la maison de Savoie. La dauphine, qui, dès le premier jour de son avènement au trône delphinal, avait voulu que son époux exerçât tous les droits et prit tous les titres de la souveraineté, se hâta d'y asseoir leur fils aîné, aussitôt qu'il fut en âge d'émancipation, et l'on vit tous les actes de gouvernement et de justice porter en tête : *Nous, HUMBERT, dauphin, comte de Vienne et d'Albon, seigneur de la Tour ; ANNE, dauphine, sa compagne, comtesse des susdits comtés et dame de la Tour ; JEAN, leur fils, prince delphinal, comte d'Embrun et de Valence*, etc. Le règne de ces bons et vertueux époux dura peu, et parut d'autant plus court que leur union fut constamment heureuse pour eux, leur famille et leurs peuples. L'amour, la gloire et la politique resserraient leurs nœuds chaque jour. Quatre fils et quatre filles en étaient les fruits. Tranquilles au dehors, adorés dans l'intérieur de leurs États, le dauphin et la dauphine s'occupaient de fondations pieuses, d'établissements salutaires, de sages règlements, lorsque en 1299 la mort vint frapper Anne au milieu de sa carrière, dans la plénitude de son bonheur, et dans l'exercice de toutes ses vertus. La désolation fut générale parmi ses sujets. Son époux inconsolable l'accompagna jusqu'à son tombeau dans l'église des Chartreuses de Salette, qu'elle avait fondée, alla s'ensevelir lui-même dans la chartreuse du Val de Ste-Marie, où il lui survécut huit ans pour la pleurer ; et ce fils aîné, qu'ils avaient associé au gouvernement, leur succéda. (Voy. HUMBERT I^{er} et JEAN II.) L—T—L.

ANNE de Chypre, duchesse de Savoie, fille de Janus, roi de Chypre et de Jérusalem, fut promise, en 1431, à Amédée de Savoie, fils d'Amédée VIII ; mais ce prince étant mort avant que cette alliance eût été conclue, les ambassadeurs du duc de Savoie demandèrent la main de la jeune princesse de Chypre pour Louis de Savoie, comte de Genève, second fils d'Amédée VIII. Le roi y consentit, et Anne de Chypre, dont Olivier de la Marche parle comme d'une des plus

belles princesses de son temps, eut en dot 100,000 écus d'or de Venise ; le duc Amédée lui assigna 100,000 écus de douaire. Ce mariage fut célébré en 1433, à Chambéry, avec beaucoup de magnificence. Anne, par son esprit et les grâces de sa figure, prit un tel ascendant sur les volontés de son époux, que, lorsqu'il parvint à la couronne, en 1434, elle disposa entièrement des charges, des honneurs et des finances. Anne n'avait pas assez de fermeté et de lumières pour tenir seule les rênes du gouvernement. Sous son règne, les Cypriotes jouirent de toutes les faveurs et obtinrent les charges les plus importantes, et cette préférence excita beaucoup de mécontentement. Anne se servit aussi de son pouvoir pour faire des fondations pieuses et créer des établissements utiles. Elle mourut à Genève, le 29 janvier 1465, deux ans avant le duc son époux, dont elle avait eu quatorze enfants, huit princes et six princesses. Anne de Chypre se fit inhumer, selon l'usage de son siècle, vêtue de l'habit de St-François, dans l'église des cordeliers de Genève, qu'elle avait fondée. B—P.

ANNE DE FERRARE. Voyez FERRARE.

ANNE DE GONZAGUE. Voyez GONZAGUE.

ANNE, duchesse de Guise. Voyez GUISE (Francois, DUC DE).

ANNE-MARIE, née duchesse de Brunswick, femme d'Albert, duc de Prusse, était remarquable par ses connaissances et par ses vertus : en mourant elle laissa à son fils, Albert-Frédéric, un petit traité de conduite intitulé *Miroir des Princes*, divisé en cent préceptes : on en voit encore un exemplaire dans la bibliothèque de Königsberg. Elle mourut le 20 mars 1568, le même jour que son époux. G—T.

ANNEBAUT, ou ANNEBAUD (CLAUDE, maréchal d'), guerrier, ministre, favori, sous François I^{er}, et du petit nombre de ceux qui, dans une pareille position, ont laissé après eux l'exemple de la plus incorruptible vertu et du désintéressement le plus pur. Il sortait d'une ancienne famille de Normandie, possédant, de temps immémorial, la seigneurie de son nom près de Pont-Audemer, et descendait, au neuvième degré, de *monsieur Jehan d'Annebaut*, ainsi inscrit sur le rôle des seigneurs qui, en 1097, avaient accompagné à la terre sainte Robert Courte-Heuse, duc de Normandie. Claude d'Annebaut se signala de bonne heure par sa bravoure et sa loyauté. A la bataille de Pavie (24 février 1525), il fut, avec Montejean, Trans, la Roche du Maine, du nombre de ceux qui, au lieu de suivre le duc d'Alençon dans sa honteuse retraite, se séparèrent d'avec lui, quoique sous ses ordres, et allèrent, les uns périr aux pieds de leur roi en le défendant ; les autres, partager ses périls et sa prison. François I^{er} s'affectionna depuis cette époque à Claude d'Annebaut, et plus il le connut, plus il le chérit. Pendant les campagnes d'Italie, de Flandre, de Champagne, le roi l'employa partout, et presque toujours avec le plus grand succès. On vit d'Annebaut successivement colonel général de la cavalerie légère, gouverneur du Piémont, maréchal de France, amiral, plusieurs fois ambassadeur, car il joignait la sagesse dans le conseil à l'intrépidité dans l'action ; enfin le roi le choisit pour remplacer

l'amiral Chabot, qui, avec le cardinal de Tournon, avait été mis à la tête des affaires, lors de la disgrâce du connétable de Montmorenci. En 1543, le roi d'Angleterre, Henri VIII, s'étant ligué avec l'Empereur, et la ville de Boulogne, après la plus vigoureuse résistance, ayant été obligée de lui ouvrir ses portes, François I^{er} conçut le hardi projet de faire une descente en Angleterre, et chargea d'Annebaut de l'exécution. Dans un seul hiver, le roi et l'amiral parvinrent à rassembler cent cinquante gros navires, soixante vaisseaux de moindre grandeur, et vingt-cinq galères. Les Anglais n'avaient à mettre en mer que soixante gros vaisseaux et des rambèges. Ils n'en bravèrent pas moins les efforts de la France. L'expédition d'Annebaut se réduisit à une vaine promenade devant Portsmouth, à quelques débarquements, et à un vaisseau coulé bas par ses galères; succès insignifiants, trop achetés par la perte d'un des meilleurs officiers de la marine royale, le chevalier d'Aux, capitaine des galères de Normandie. Cet officier, ayant reçu ordre de descendre dans l'île de Wight, y prit poste; mais bientôt, abandonné de son monde, il se battit presque seul contre un détachement d'Anglais, et finit par tomber sous leurs coups, « ce qui fut grande perte pour le service du roi, dit Martin du Bellay; car il était très-vaillant » et expérimenté gentilhomme. » L'année suivante, d'Annebaut, grand amiral de France, négocia et conclut la paix avec le grand amiral d'Angleterre. Les deux monarques ne survécurent pas longtemps au traité; ils moururent en 1547: Henri VIII, le 29 janvier, et François I^{er} le 31 mars. Sur son lit de mort, le monarque français conseilla au dauphin de continuer à se servir du cardinal de Tournon, mais surtout de l'amiral d'Annebaut. « Je vous le recommande spécialement, dit le roi mourant à son successeur, comme le seul homme de la cour qui n'ait jamais eu en vue que le bien de l'État, et qui se soit appauvri dans le maniement des affaires publiques. » Aussi, en considération de sa probité et de ses services, je lui lègue une somme de 100,000 livres. » Cette dernière recommandation de François I^{er} fut la première chose qu'oublia Henri II. Le parti du connétable de Montmorenci prévalut. On ôta le ministère à d'Annebaut; mais on ne put lui ôter, ni l'estime générale, ni le crédit attaché à ses services et à ses vertus. Catherine de Médicis le rappela depuis au conseil. Il mourut à la Fère, le 2 novembre 1552. Son frère, Jacques, évêque de Lisieux, cardinal sous le titre de Ste-Suzanne, était mort à Rouen en 1547. Sa fille, Madeleine d'Annebaut, avait été mariée à Gabriel, marquis souverain de Saluces, et il laissait un fils unique, Jean d'Annebaut, baron de la Hunauderie, tué à la bataille de Dreux en 1562. L—T—L.

ANNEIX. Voyez SOUVENEL.

ANNÈSE (GENNARO), successeur de Masaniello dans le commandement des révoltés de Naples, en 1647 et 1648. Le duc d'Arcos, après avoir fait assassiner Masaniello, voulut exercer une vengeance éclatante sur le peuple qu'il avait dirigé; et, en conséquence, il fit attaquer les Napolitains par ses gendarmes espagnols, tandis que les forteresses

bombardaient la ville, de concert avec l'armée navale commandée par don Juan d'Autriche; mais le peuple n'en devint que plus furieux: il repoussa les Espagnols, et, après avoir massacré François de Toraldo, prince de Massa, qu'il s'était donné pour capitaine général, et qui avait trahi sa cause, il choisit pour chef, le 22 octobre 1647, Gennaro Annèse, homme de basse extraction, mais qui joignait un caractère ferme à beaucoup de pénétration et d'habileté. Annèse fut investi d'une magistrature constitutionnelle, et reconnu comme l'élu du peuple et le chef de la municipalité. Cependant les Napolitains, qui longtemps avaient voulu demeurer fidèles à Philippe IV, et repousser seulement le joug de son vice-roi, avaient enfin été entraînés dans une révolte complète. Après avoir foulé aux pieds tous les signes de la royauté, ils avaient aboli les gabelles, mis à prix la tête de plusieurs seigneurs; enfin, par un manifeste, ils venaient de signaler la mauvaise foi et la cruauté des Espagnols, en invitant le pape, l'Empereur, tous les princes et républiques, à les aider à recouvrer leurs anciens privilèges, ou plutôt à rétablir leur liberté, car la ville de Naples prenait déjà le titre de république. Annèse ouvrit une correspondance secrète avec le ministre de France à Rome, et détermina les Napolitains à rappeler Henri de Lorraine, duc de Guise, pour être le protecteur de la nouvelle république. Ce prince entra dans Naples; l'autorité militaire lui fut attribuée, et Annèse fut chargé du gouvernement civil. Bien plus fier et plus ambitieux que Masaniello, il ne voulut point reconnaître le duc de Guise pour son supérieur. La méintelligence se mit bientôt entre les deux chefs, et Annèse ne vit plus qu'avec jalousie le rival qu'il s'était donné lui-même. Il chercha secrètement à lui nuire auprès du peuple, tandis que le cardinal Mazarin le traversait à la cour de France. Annèse traita enfin avec les Espagnols. Le duc d'Arcos, qui était l'objet de la haine universelle, ayant été rappelé par son maître, don Juan d'Autriche fut introduit, le 6 avril 1648, dans Naples, par Annèse, qui lui remit les clefs de la grande tour des Carmes qu'il commandait. Le reste de la ville suivit cet exemple, et don Juan fut mis en possession de tous les postes et de toutes les forteresses. Le comte d'Onate, qui succéda presque aussitôt au jeune prince dans le gouvernement, jugea qu'il n'avait plus rien à craindre de la populace. Au mépris de l'amnistie générale, il établit une junte pour faire juger tous ceux qui avaient participé à la révolte. Un grand nombre de victimes périrent sur l'échafaud, et Annèse lui-même, après avoir vu mourir presque tous ses partisans, eut aussi la tête tranchée par l'ordre du prince auquel il avait rendu la couronne. S—S—1.

ANNESLEY (ARTHUR), comte d'Anglesey, né à Dublin en 1614. Il parcourut les diverses parties de l'Europe, et revint en Angleterre en 1640. La division commença, quelque temps après, à se manifester entre Charles I^{er} et le parlement; Annesley se déclara d'abord en faveur de la cause royale; mais il passa ensuite dans le parti du parlement, qui le chargea de plusieurs négociations dont il s'acquitta avec beaucoup d'habileté. A la mort de Cromwell, et

lorsqu'il vit que tout tendait au rétablissement de l'ancienne constitution, il travailla de tous ses moyens au rappel de Charles II. Après la restauration, il fut élevé à la dignité de comte, et nommé garde du sceau privé en 1675. Son opposition au duc d'York et quelques autres circonstances lui firent perdre sa place en 1682; mais il se conduisit avec tant d'adresse qu'il parvint à recouvrer toute la faveur de ce prince, élevé au trône sous le nom de Jacques II. Annesley mourut en 1680, âgé de 72 ans : c'était un homme très-éclairé et un bon écrivain. On a pu lui reprocher beaucoup de versatilité; mais jamais il ne manqua de modération. Il s'opposa souvent aux mesures illégales de Cromwell, et comme il n'avait pris aucune part à la condamnation de Charles I^{er}, il ne craignit pas de se montrer parmi les juges des régicides. On a de lui des *Mémoires entremêlés d'observations morales, politiques et historiques*, Londres, in-8°, 1693; et quelques écrits de controverse politique et religieuse. Il avait composé une histoire des troubles d'Irlande, de 1641 à 1660; mais cet ouvrage est perdu.

S—D.

ANNET (PIERRE), maître d'école à Londres, publia, en 1762, un ouvrage intitulé : *the Free Inquirer* (le Libre Investigateur), qui contenait des propositions contraires à la doctrine chrétienne. Cet ouvrage, très-médiocre pour le fond et pour la forme, ne pouvait attirer l'attention publique que par la témérité des opinions; il excita un scandale assez général pour engager le gouvernement à en poursuivre juridiquement l'auteur. Il fut cité devant la cour du banc du roi, et déclaré, par un jury, coupable d'impieété et de blasphème. En conséquence, la cour le condamna à être emprisonné deux mois à Newgate, à être, dans cet intervalle, exposé deux fois au pilori, et ensuite détenu, pendant une année, dans la maison de force appelée Bridewell. Le même public qui avait été scandalisé du livre trouva la punition trop sévère. Pierre Annet, étant au pilori, ne fut point maltraité par le peuple. Il y fut exposé un jour avec un homme convaincu de parjure. Le peuple jetant de la boue et des pierres à celui-ci, un des spectateurs dit : « Prenez garde de blesser cet honnête homme, qui n'est que blasphemateur. » Une femme du peuple, lisant sur son écriteau : *blasphemateur*, dit : « Pardi, voilà un grand crime ! ne blasphemons-nous pas tous les jours ? » Il paraît que le châtement ignominieux qu'il venait de subir, loin de servir à le corriger de ses erreurs, ne fit que l'y confirmer, et augmenta même sa témérité. Après son élargissement, il alla se loger en face du palais de l'archevêque de Cantorbéry, et y établit une école publique, dans laquelle il inspirait à ses élèves peu de respect pour l'Ancien et le Nouveau Testament. Cette conduite eut le succès qu'elle méritait : lorsqu'elle fut connue, on lui retira peu à peu ses pensionnaires, et il fut obligé d'abandonner son école. Il continua de professer assez hautement ses principes irréligieux dans un café qu'il fréquentait habituellement. On lui demanda un jour, ce qu'il pensait de la vie à venir; il répondit par cet apologue : « Un de mes amis, voyageant en Italie, entra dans

« une ville : il vit une auberge, et voulut savoir
« si c'était celle qu'on lui avait indiquée; il demanda
« à un passant si ce n'était pas l'enseigne de l'Ange.
« — Ne voyez-vous pas, lui répondit le passant,
« que c'est un dragon, et non pas un ange? — Mon
« ami, dit le voyageur, je n'ai jamais vu ni d'ange ni
« de dragon; je ne sais pas si cela ressemble à l'un
« ou à l'autre. »

S—D.

ANNIBAL, fils de Giscon, suffète et général carthaginois, désirant venger sa patrie et sa famille, en effaçant la honte et la défaite de son grand-père Amilear devant Himère en Sicile, partit, l'an 409 avant J.-C., à la tête d'une armée forte de 100,000 hommes, selon Timée, et de 200,000, suivant Éphore. Débarqué à Lilybée, il prit Sélitonte et Himère d'assaut, et abandonna ces deux villes à la fureur du soldat. Il détruisit entièrement la dernière, 240 ans après sa fondation, et fit égorger 3,000 de ses habitants, dans l'endroit même où son aïeul avait été tué. Après cette campagne, l'une des plus heureuses que les Carthaginois aient faites en Sicile, Annibal laissa quelques troupes pour la sûreté de ses alliés, et retourna à Carthage, avec les dépouilles de Selinonte et d'Himère : tous ses concitoyens allèrent au-devant de lui, et le reçurent au milieu des cris de joie. Trois ans après, Annibal fut renvoyé en Sicile, pour conquérir cette île tout entière, avec une armée plus nombreuse encore que la précédente. On lui donna pour lieutenant, à cause de son grand âge, Imilcon, fils d'Hannon. Les deux généraux ouvrirent la campagne par le siège d'Agrigente; ils le poussaient avec vigueur, lorsque la peste se déclara dans leur camp, et fit périr Annibal, avec une grande partie de son armée, l'an 406 avant J.-C. (*Voy. IMILCON.*)

B—P.

ANNIBAL L'ANCIEN, amiral carthaginois, ravagea les côtes d'Italie pendant la première guerre punique, l'an 261 avant J.-C.; mais, attaqué par le consul Duilius, et entièrement défait, il fut obligé d'abandonner la galère qu'il montait, et de se sauver dans une chaloupe. Le sénat de Carthage lui ôta le commandement des forces navales, si l'on en croit Orose et Zonare; mais on doit plutôt s'en rapporter à Polybe, qui assure que cet amiral resta à son poste et que sa flotte fut renforcée par un grand nombre de galères, avec lesquelles il remit en mer, et gagna les côtes de la Sardaigne. Surpris par les Romains dans un des ports de cette île, il y perdit encore plusieurs vaisseaux, fut attaché à une croix, et lapidé par ses propres soldats, qui attribuaient leur défaite à sa témérité et à sa négligence.

B—P.

ANNIBAL, fils d'Amilcar Barcas, né l'an 247 avant J.-C., n'avait que neuf ans lorsque, voyant son père offrir un sacrifice pour se rendre les dieux favorables dans la guerre qu'il allait porter en Espagne, il se jeta à son cou, et le conjura de le mener avec lui. Amilcar, vaincu par les caresses de son fils, le prit entre ses bras, lui accorda sa demande, et lui fit jurer au pied des autels qu'il se déclarerait l'implacable ennemi de Rome, dès qu'il serait en âge de porter les armes. Amilcar s'attacha depuis à lui inspirer la haine profonde que lui-même

ressentait contre les Romains. Annibal le suivit en Espagne, et fut témoin de ses conquêtes. Amilcar ayant été tué neuf ans après, dans une bataille en Lusitanie, l'an 229 avant J.-C., les Carthaginois lui donnèrent pour successeur Asdrubal, son gendre, et le jeune Annibal retourna dans sa patrie. Quatre ans après, Asdrubal écrivit au sénat de lui envoyer le fils d'Amilcar, qui avait alors vingt-deux ans. Hannon, ennemi de la famille Barcine, s'y opposa avec véhémence; mais l'ancien parti d'Amilcar l'ayant emporté, Annibal reparut en Espagne, au milieu des soldats de son père : ils eurent revoir Amilcar à leur tête : mêmes traits, même fierté, même feu dans les regards. Devenu l'idole de l'armée, Annibal fit trois campagnes sous Asdrubal, et donna tant de preuves de capacité et de valeur, qu'après l'assassinat de ce général, l'an 221 avant J.-C., l'armée lui déféra le commandement, au milieu des plus vives acclamations. Le sénat et le peuple ayant confirmé ce choix, le fils d'Amilcar, à peine âgé de vingt-six ans, se vit investi du commandement général de l'Espagne. Fidèle à son premier serment, il laissa bientôt entrevoir qu'il respecterait peu les traités conclus avec Rome; il voila cependant ses desseins, et, marchant d'abord à la conquête entière de la péninsule, il se jeta dans la province des Olcades, et s'empara de la capitale, nommée Althéa. Les autres villes, effrayées, se soumirent. Annibal, ramenant son armée hiverner à Carthagène, fit un partage égal du butin entre les Africains et les auxiliaires, et s'assura ainsi de leur fidélité. La campagne suivante, il pénétra dans la province des Vaccéens, et s'empara de Salmantia et d'Arbucala; il aurait tout subjugué jusqu'aux Pyrénées, si la confédération des Carpétans, peuple le plus aguerri de l'Espagne, n'eût arrêté sa marche. Pressé par 100,000 combattants, Annibal en tua 40,000, et dissipa le reste. Il lui restait encore à soumettre Sagonte, ville puissante, l'alliée de Rome, située non loin de l'Ébre, et au milieu de la mer. En l'attaquant, Annibal donnait aux Romains un prétexte de recommencer la guerre : c'était à cela que tendaient ses vues. Des plaintes s'étant élevées contre les Sagontins, Annibal écrivit lui-même au sénat de Carthage, et en reçut plein pouvoir de traiter Sagonte selon que l'exigerait l'intérêt de l'État. Rien alors ne l'arrête, ni les représentations des ambassadeurs de Rome, ni la difficulté de l'entreprise. Le siège fut long et meurtrier; tout y fut mis en usage, tant pour la défense que pour l'attaque. On remarqua surtout une tour de la plus grande élévation, chargée de balistes et de catapultes, qui dominait et foudroyait les assiégés sur leurs remparts. Annibal, qui s'exposait sans ménagement, eut, dans un assaut, la cuisse percée d'un trait. Remis de sa blessure, il poussa plus vivement les attaques, et, après huit mois de siège, la ville fut emportée et détruite, l'an 219 avant J.-C. Annibal, après avoir soumis, en moins de trois ans, toutes les nations d'Espagne, rentra triomphant à Carthagène. Consternés du désastre de Sagonte, qu'ils avaient laissé succomber sans la secourir, les Romains déclarèrent la guerre à Carthage. Annibal

rassemble aussitôt une puissante armée, et conçoit le hardi projet de franchir les Pyrénées et les Alpes, et d'attaquer les Romains au milieu de l'Italie. Il ouvre la seconde guerre punique en s'acquittant à Cadix d'un vœu fait à Hercule; là, il pourvoit à la sûreté de l'Afrique, et, laissant une armée en Espagne, sous Asdrubal son frère, il se met en marche, avec 90,000 fantassins, quarante éléphants et 12,000 chevaux; franchit les Pyrénées, se dirige vers le Rhône, et dissipe une armée de Gaulois, après avoir habilement trompé ces barbares, en faisant passer le fleuve à un détachement au-dessus du point qu'ils défendaient. Il sut ensuite éviter l'armée de Publius Scipion, débarquée à Marseille, et remonta encore le Rhône, puis s'engagea dans les défilés des Alpes. Les Allobroges, peuple brave et indépendant, en disputaient le passage : Annibal les défit en plusieurs occasions, malgré le désavantage du terrain. Arrivé en neuf jours au sommet des Alpes, il montre aux Africains étonnés les plaines fertiles qu'arrose l'Éridan; mais, à la descente de ces hautes montagnes, l'armée ne trouve plus ni chemins, ni sentiers; ce n'était partout qu'abîmes couverts de neige et rochers inaccessibles. Quelques historiens affirment qu'Annibal fit calciner avec du vinaigre un énorme rocher qui s'opposait à son passage. Toujours est-il certain que, se frayant à travers les glaces et les précipices une route inconnue, il arriva enfin dans les plaines de l'Insubric, vers le 15 novembre de l'an 218 avant J.-C. L'armée était en marche depuis près de six mois, et avait mis quinze jours à passer les Alpes. Ce passage mémorable a fait naître parmi les savants des sentiments opposés. On croit généralement qu'Annibal aborda sur la rive gauche du Rhône, entre Orange et Avignon; mais les uns lui font remonter le fleuve jusqu'à son confluent avec la Saône, et de là le dirigent vers sa source; d'autres soutiennent, avec plus de vraisemblance, que, pressé d'arriver, il se détourna au confluent de l'Isère et du Rhône, pour pénétrer en Italie par les Alpes Cottiniennes, et les vallées connues aujourd'hui sous le nom de Fénestrelles et de Pignerol. Annibal entra dans la plaine avec toute la hardiesse d'un conquérant, et, passant en revue les restes de cette armée si formidable au sortir de l'Espagne, il la trouva réduite à 26,000 hommes, qui ressemblaient plutôt à des spectres qu'à des soldats. Les Tauriniens ayant rejeté son alliance par mépris, il ne lui fallut que trois jours pour emporter Turin d'assaut. Ce premier succès lui procura des vivres en abondance, et un renfort de Gaulois cisalpins. Ils seraient accourus en plus grand nombre sous ses drapeaux, sans l'arrivée de l'armée romaine, commandée par Publius Scipion, qui, débarqué à Pise, venait à grandes journées au-devant des Carthaginois. Ce fut près du Tésin que les deux armées se rencontrèrent; une charge de la cavalerie numide fut pour Annibal le premier gage de la victoire. Scipion, blessé, se retire à Plaisance, et Annibal, qui le poursuit, se voit bientôt en présence d'une seconde armée, commandée par Sempronius. Tenu d'abord en échec, il irrite l'humeur

fougueuse de Sempronius pour l'attirer au combat, dresse une embuscade près de la Trébie, tourne l'armée romaine, et la taille en pièces. Les Romains perdirent leur camp et 26,000 hommes. Vainqueur de deux armées, Annibal, arrêté par la rigueur de la saison, prit ses quartiers d'hiver chez les Gaulois cisalpins, qui devinrent ses alliés. A l'ouverture de la campagne, il vit deux nouvelles armées lui fermer les débouchés des Apennins. Volant combattre séparément les deux consuls, et écraser Flaminius avant l'arrivée de son collègue, il jette les Romains dans l'incertitude par plusieurs marches contradictoires; pénètre au revers des Apennins, et traverse, sur plusieurs colonnes, les marais de Clusium. Pendant quatre jours et autant de nuits, l'armée carthaginoise marcha dans l'eau. Son chef, monté sur le seul éléphant qui lui restât, ne sortit lui-même qu'avec peine de ce terrain fangeux, et perdit un œil, à la suite d'une fluxion que cette marche pénible lui fit négliger. Une fois maître de la campagne, il n'oublia rien de ce que la guerre fournit d'adresse et de ruse pour forcer Flaminius à recevoir la bataille. Il met tout à feu et à sang, feint de marcher vers Rome, ayant Cortone et les montagnes voisines à sa gauche, et à droite le lac de Trasimène; tout à coup il s'embusque dans un étroit défilé, fermé au fond par des rochers d'accès difficile. L'imprudent Flaminius s'engage à sa poursuite, sans nulle précaution; et il est aussitôt assailli. Là, près du Trasimène, se livre cette bataille sanglante, où la ruse et les talents réunis triomphèrent de la valeur des Romains. Ceux-ci, attaqués de front, en queue, en flanc, et ayant le lac à leur gauche, furent taillés en pièces, sans avoir pu se déployer. Ils laissèrent sur la place 15,000 morts, parmi lesquels se trouvait le consul lui-même; un grand nombre de soldats se noyèrent dans le lac, en voulant se sauver à la nage, et 15,000 prisonniers complétèrent cette victoire éclatante. Embarrassé de tant de captifs, et dirigé d'ailleurs par une politique profonde, Annibal ne garda que les Romains, et renvoya les Latins sans rançon. Il se contenta de ravager l'Ombrie, le Picénum, et vint ensuite refaire son armée dans les plaines fertiles d'Adria, d'où il expédia un vaisseau à Carthage pour annoncer ses victoires au sénat. Riche des dépouilles de l'ennemi vaincu, il arma ses soldats à la manière des Romains, et pénétra ensuite en Apulie, portant de tous côtés l'épouvante. Rome consternée avait confié son salut au dictateur Fabius Maximus, qui entreprit d'épuiser la vigueur de l'armée carthaginoise en temporisant. Annibal saccage en vain l'Apulie, le pays des Marses, les frontières de la Pouille, les terres des Samnites; en vain ses soldats parcoururent, la torche à la main, les plus belles campagnes de l'Italie. Rien ne peut déconcerter Fabius. Il oppose à Annibal les armes et les artifices d'Annibal, et il suit son redoutable adversaire à une ou deux journées de distance, sans vouloir ni le joindre, ni le combattre, persuadé que les Carthaginois ne pourront séjourner longtemps dans un pays dévasté. Le général carthaginois se répandit alors dans les plaines de Capoue, espérant

que les villes épouvantées abandonneraient le parti des Romains, et que Fabius quitterait enfin les montagnes. Cette campagne, remplie par des mouvements et des marches continuelles, allait finir sans résultat, lorsqu'Annibal, attiré par les combinaisons de Fabius, se trouva enfermé dans les défilés de Casilinum, et tomba dans les mêmes pièges où Flaminius avait trouvé sa perte. Serré entre les rochers de Formies, les sables de Lecsternum et des étangs impraticables, Annibal eut recours à la ruse. Par son ordre, mille bœufs sont réunis, et leurs cornes entourées de torches allumées. Au milieu de la nuit, ces animaux furieux sont chassés vers les défilés que gardaient les Romains; ceux-ci, effrayés de cette multitude de feux errants, abandonnent les hauteurs, et Annibal force le passage. Les Romains, alors, mécontents de Fabius et de ses délais, partagèrent la dictature entre ce grand homme et Minutius Félix, son général de cavalerie. Enflé par un léger succès, ce dernier, pressé de combattre, tombe dans une embuscade, près de Gerunium, et il y aurait péri, sans le généreux secours de Fabius. Cette campagne finie, d'autres généraux romains semblèrent aussi ne vouloir plus rien donner au hasard, et temporisèrent, à l'exemple de Fabius. Annibal voyait avec douleur son armée se consumer lentement, lorsque Terentius Varron, nouveau consul, homme ignorant et présomptueux, vint prendre le commandement des légions. Annibal s'était emparé de Cannes, et il avait réduit les Romains à la nécessité de combattre. Les deux armées allaient être en présence; Paul-Émile, collègue de Varron, voulait différer la bataille, à cause du désavantage du terrain. Varron, au contraire, choisit le jour de son commandement pour donner le signal du combat. 86,000 Romains couvraient la plaine qui s'étend près de la rivière d'Aufide et du bourg de Cannes, à six lieues de l'Adriatique. Giskon, qui venait de les reconnaître, accourut effrayé, pour annoncer que les ennemis étaient innombrables. « Oui, répond « Annibal; mais il y a une chose singulière, Giskon, « à laquelle tu ne prends pas garde, c'est que, dans « ce prodigieux nombre d'hommes, il n'y en a pas « un seul qui s'appelle Giskon comme toi. » Ce trait plaisant, au moment d'un si grand péril, peint l'admirable sang-froid d'Annibal. Dans cette journée mémorable, son armée, de moitié inférieure à l'armée romaine, dut la victoire au génie de son chef. Quoique les relations parvenues jusqu'à nous ne soient point assez claires pour en expliquer tous les détails, et pour qu'on puisse en porter un jugement raisonné, il paraît certain que l'action commença par une victoire complète que remporta l'aile gauche de la cavalerie carthaginoise, conduite par Asdrubal, sur la cavalerie romaine de l'aile droite. Celle-ci avait imprudemment mis pied à terre : « J'aimerais autant, s'écria Annibal, que le consul « m'eût livré ses soldats pieds et poings liés. » L'infanterie gauloise et espagnole était placée au centre de l'armée carthaginoise, en ligne convexe et saillante, et présentait ainsi à l'ennemi son côté faible; elle fut repoussée par les Romains, qui pénétrèrent

dans le centre. Ce fut alors que la meilleure infanterie d'Annibal, postée à droite et à gauche, attaqua de front et en flanc le centre des Romains, qui s'étaient ainsi témérairement engagés. Il rompit leur ligne; et Asdrubal, après avoir détruit presque entièrement la cavalerie des Romains, se liant, par une conversion, avec les Numides, laissa ceux-ci poursuivre les fuyards, et se jeta sur les derrières du centre de l'armée de Varron, dont il acheva la défaite. L'infanterie romaine du centre fut taillée en pièces, tandis que le reste, étant contenu, pouvait à peine combattre, et fut à la fin culbuté par la nombreuse et excellente cavalerie carthaginoise. L'armée de Varron fut détruite, le consul Paul-Émile se fit tuer, et près de 6,000 chevaliers et 60,000 soldats romains périrent dans cette bataille célèbre, l'an 216 avant J.-C. Le vainqueur envoya au sénat de Carthage un boisseau d'auneaux pris aux doigts des chevaliers romains morts sur le champ de bataille. Le lendemain, quelques corps qui s'étaient retirés dans deux camps furent obligés de mettre bas les armes. Au lieu de marcher droit à Rome, Annibal s'avança vers Naples. Ce fut alors que Malherbal, son général de cavalerie, lui dit : « Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais point profiter de la victoire ! » Tite-Live semble approuver ces paroles remarquables. Ce fut une faute, en effet, de n'avoir pas été camper sous Rome, qui, voyant les vainqueurs à ses portes, n'aurait probablement pas pu se remettre de son effroi. Tout invitait Annibal à profiter des faveurs de la fortune. Cependant, réduit à 36,000 hommes, comment aurait-il investi une ville si étendue, et dont les murs étaient gardés par deux légions et par toute sa population guerrière ? Aucun peuple d'Italie ne s'était encore déclaré en faveur d'Annibal. « Une preuve qu'il n'aurait pas réussi, dit Montesquieu, c'est qu'après la défaite de Cannes, les Romains furent encore en état d'envoyer partout des secours. » Que ne devait-il pas craindre, en effet, d'un peuple qui, après ce grand désastre, refusait de racheter les prisonniers ? Quoi qu'il en soit, la victoire de Cannes avait ouvert à Annibal toute cette partie de l'Italie qu'on appelle la grande Grèce. N'ayant pu emporter Naples, il tourna sa marche vers Capoue, qui lui ouvrit ses portes. Le séjour de cette ville opulente amollit ses soldats : c'est du moins l'opinion de quelques historiens plus moralistes que politiques. L'armée d'Annibal ne perdit point sa discipline à Capoue ; constamment fidèle à son chef, on la vit s'exposer sans murmures à de nouvelles fatigues, et se maintenir encore en Italie pendant douze ans. Ce qui mit des bornes à ses conquêtes, ce fut la fermeté des Romains, qui se montrèrent supérieurs aux revers de la fortune ; ce furent les succès que les Scipions obtinrent en Espagne. En une seule année, Rome leva dix-huit légions. Nole sut résister à Annibal ; mais Tarente, ville puissante et riche, lui fut livrée par trahison, l'an 212 avant J.-C. Aucun général romain, depuis la bataille de Cannes, n'osait plus camper en plaine devant l'armée d'Annibal. Cependant, malgré l'éclat de ses victoires et le crédit de

la faction Barcine à Carthage, Hannon et ses partisans retardèrent le secours que le sénat avait accordé au vainqueur des Romains. Son frère Magon, qu'il avait envoyé à Carthage, n'obtint qu'avec peine 12,000 fantassins et 2,500 chevaux, et encore fut-il contraint de mener ce faible renfort en Espagne. Abandonné ainsi par l'effet des intrigues d'une faction rivale, Annibal se vit forcé de rester sur la défensive. Déjà même Capoue était à la veille de retomber sous la puissance romaine : deux armées consulaires en faisaient le siège. Annibal, espérant sauver, par une diversion hardie, cette ville importante, marcha sur Rome, et vint camper à la vue du Capitole, l'an 211 avant J.-C. Le même jour, les Romains envoyèrent un secours en Espagne, et vendirent les terres où Annibal campait. Ne pouvant plus rien entreprendre de décisif contre une nation qui déployait tant d'énergie, Annibal abandonna le territoire de Rome, sans avoir pu sauver Capoue. L'heureux succès de ce siège donna aux Romains une supériorité évidente, et disposa presque tous les peuples d'Italie à se déclarer pour eux. Annibal releva néanmoins sa réputation par la défaite du consul Fulvius. Mais bientôt Fabius Marcellus, en trois jours, lui livra trois combats peu décisifs ; le quatrième jour, il lui présente encore la bataille ; Annibal se retire en disant : « Que faire avec un homme qui ne peut se résoudre à rester vainqueur ou vaincu ? » De son côté, Fabius reprit Tarente au moment même où Annibal s'avancait en toute hâte pour sauver cette ville. La défaite de Sempronius Gracchus, et la mort de Marcellus, surpris dans une embuscade, ne firent point changer la fortune. Repoussé même dans son camp par le consul Claude Néron, Annibal ne put rien tenter pour se joindre à son frère Asdrubal, qui venait à son secours du fond de l'Espagne. Il avait déjà passé les Apennins, lorsqu'il fut attaqué et tué, l'an 207 avant J.-C., par ce même Néron, qui, revenant sur ses pas, fit jeter sa tête sanglante à l'entrée du camp d'Annibal. Ce spectacle arracha au fils d'Amilcar ces mots dictés par la plus profonde douleur : « O Carthage ! malheureuse Carthage ! je succombe sous le poids de tes maux ! » Il leva aussitôt son camp, et se retire dans le pays des Bruttians. Là, environné d'obstacles, il ose encore lutter avec des forces inégales contre des armées victorieuses, et se maintient avec gloire dans un coin du Bruttium. Mais Rome, par de puissantes diversions, avait déjà reconquis la Sicile et l'Espagne ; déjà même l'heureux Scipion, après avoir porté la guerre en Afrique, faisait trembler Carthage. Rappelé pour défendre sa patrie, Annibal ne put retenir ses larmes en lisant les ordres du sénat. Jamais exilé, suivant Tite-Live, ne témoigna autant de regrets en quittant sa terre natale. « Ce n'est point par les Romains, dit-il, mais par le sénat de Carthage, qu'Annibal est vaincu ! » Ses troupes s'embarquèrent, à l'exception de ses auxiliaires d'Italie qui refusèrent de le suivre. Annibal, aigri par le malheur, les fit tous massacrer dans le temple même de Junon, à Lacinium, en Calabre. Il partit enfin, l'an

203 avant J.-C., et tourna plusieurs fois ses regards vers cette belle Italie, théâtre de sa gloire, où il s'était maintenu seul, pendant seize ans, contre toutes les forces des Romains. A la nouvelle de son départ, Rome parut ivre de joie. Carthage, au contraire, attendait avec anxiété l'arrivée du seul général qui pût balancer la fortune de Scipion. Il débarqua au port de Leptis, attira d'abord dans son camp un parti de Numides, et vint camper à Adrumète. Maître de la campagne, Scipion s'empara de plusieurs villes dont il fit passer les habitants sous le joug. Annibal, pressé par ses concitoyens d'en venir à une action décisive, s'approcha de l'ennemi, et vint camper à Zama, à cinq journées de Carthage ; mais, se défiant de la fortune, il songea sérieusement à la paix, et fit demander une entrevue à Scipion. Ces deux grands hommes, escortés par des détachements égaux de cavalerie, se rencontrèrent à Nadagara, et restèrent quelque temps en silence, comme étonnés à la vue l'un de l'autre. Annibal parla le premier. Son discours fut noble et touchant. Il dit que Carthage se renfermerait volontiers dans les bornes de l'Afrique, puisque telle était la volonté des dieux ; et, rappelant à Scipion l'inconstance de la fortune, il se donna lui-même comme un exemple de ses vicissitudes. Scipion, parlant en vainqueur, dit que c'était aux armes à terminer la querelle, et blessa Annibal par sa fierté. Les deux généraux se séparèrent, résolus de livrer bataille le lendemain. L'armée romaine, forte de 25 à 30,000 hommes, fut rangée en colonnes, par cohorte, sur une ligne, avec les distances nécessaires pour laisser le passage libre aux éléphants. 50,000 hommes environ composaient l'armée carthaginoise, qui fut rangée sur trois lignes, en phalanges, et les vieilles troupes en réserve ; car Annibal n'espérait la victoire que des efforts réunis de ses trois lignes, qui devaient se prêter un soutien mutuel. De part et d'autre la cavalerie couvrait les ailes. Les deux armées s'attaquèrent dans une plaine rase et découverte, l'an 201 avant J.-C. Jamais bataille ne fut plus mémorable, soit que l'on considère les deux chefs, la bravoure des troupes, ou l'importance des résultats. L'action fut engagée par les éléphants ; mais Scipion avait disposé ses troupes légères de manière à détourner ces animaux dans les intervalles des cohortes, ce qui réussit parfaitement. Alors la ligne des colonnes romaines attaqua avec impétuosité la première ligne d'Annibal et la culbuta sur la seconde. Ce général avait commis la faute d'établir ses lignes serrées, sans laisser entre les différents corps assez de distance. Les fuyards, ne pouvant trouver d'issue, mirent le désordre dans la seconde ligne, et l'entraînèrent avec eux. Au même instant, la cavalerie numide auxiliaire des Romains, ayant culbuté la cavalerie carthaginoise, revint triomphante de la poursuite de l'ennemi, prit à dos la réserve d'Annibal et la tailla en pièces. Tite-Live et Polybe assurent qu'il demeura sur la place près de 20,000 Carthaginois, et que Scipion fit un nombre égal de prisonniers. Annibal, vaincu, s'enfuit à Adrumète, recueillit les restes des fuyards, et, en peu de jours, rassembla

un corps d'armée capable d'arrêter les progrès du vainqueur. Il se rend ensuite à Carthage, et déclare au sénat qu'on ne doit plus espérer de salut que dans la paix. Mais les conditions en étaient si dures, que Giscon, d'ailleurs ennemi de la faction Barcine, harangua le sénat pour les faire rejeter. Annibal, indigné, précipita Giscon de la tribune. Cet acte de violence excita les murmures de l'assemblée. « Ab- » sent depuis trente-six ans de Carthage, répondit « Annibal, je n'ai appris que la guerre ; quant à vos » lois, à vos coutumes, je les ignore. » Puis, conjurant les sénateurs d'oublier leurs divisions, et d'opposer plus d'unanimité à la faction populaire, déjà trop puissante, il les fit consentir à la paix. Telle fut, après dix-huit ans d'une lutte sanglante, la fin de la seconde guerre punique, doublement fatale aux Carthaginois, qui se virent arracher leurs anciennes conquêtes, et perdirent, avec leur flotte, tout espoir d'en tenter de nouvelles. Redevenu simple citoyen, Annibal conserva tout son crédit, et le sénat lui donna le commandement d'une armée dans l'intérieur de l'Afrique ; mais Rome, à qui le nom seul d'Annibal faisait ombrage, exigea son rappel. Les Carthaginois lui confèrent alors la préture, charge qu'il éleva au niveau de son génie. Réformant les abus dans l'administration de la justice et dans les finances, il osa mettre un terme aux concussions, malgré la haine des vampires de l'État, et l'animosité de la faction d'Hannon. Ce fut cette faction qui l'accusa auprès des Romains d'entretenir des liaisons secrètes avec Antiochus, roi de Syrie, dans la vue de rallumer la guerre. Des commissaires romains vinrent à Carthage, et demandèrent qu'Annibal leur fût livré. Il n'eut que le temps de fuir vers la côte, accompagné seulement de deux personnes, et, mettant à la voile, il gagna l'île de Cercine. Ses ingrats concitoyens renversèrent son palais, mirent ses biens en vente, et le déclarèrent banni. Tite-Live nous apprend que ce grand homme, proscrit et fugitif, déplora le sort de sa patrie bien plus que le sien. De Cercine, il se rendit à Tyr, à qui Carthage devait son origine ; et il y fut reçu avec de grands honneurs. Passant ensuite à Éphèse, où était la cour d'Antiochus, il engagea ce prince à déclarer la guerre aux Romains, et lui persuada que l'Italie devait en être le théâtre. Antiochus approuva les projets d'Annibal ; mais lorsque ce dernier envoya proposer à Carthage de s'allier avec ce monarque, et de rompre avec Rome, ses ennemis prévalurent dans le sénat, et firent tout échouer. D'un autre côté, les ministres du roi de Syrie, jaloux de son crédit, cherchèrent à le rendre suspect à Antiochus, qui l'éloigna de ses conseils. Ce fut alors qu'Annibal tint ce discours au monarque syrien : « Vous flattez-vous, Antiochus, que les légions » victorieuses qui vous ont chassé d'Europe n'ose- » ront vous poursuivre en Asie ? Détrompez-vous ; » le danger est pressant ; il faut abdiquer la cou- » ronnc, ou vous opposer de tout votre pouvoir aux » desseins d'un peuple qui aspire à la conquête du » monde. » Antiochus, frappé de la solidité de ces raisons, résolut de poursuivre la guerre avec vi-

gueur : il rendit à Annibal tout son crédit, et lui confia le commandement de sa flotte. Les Rhodiens, alors alliés de Rome, disputaient la Méditerranée au roi de Syrie. Annibal leur livra, sur la côte de Pamphylie, un combat naval où il serait resté vainqueur, s'il n'eût été abandonné, au commencement de l'action, par un amiral syrien nommé Apollonius ; mais il fit une retraite habile, et les Rhodiens n'osèrent le poursuivre. Cependant un enchaînement de fautes et de malheurs conduisit bientôt Antiochus à négocier une paix honteuse avec les Romains. Ces républicains vindicatifs insistaient pour que le roi de Syrie leur remit Annibal. Antiochus, dont l'âme était basse et timide, promit de le livrer ; mais l'illustre Carthaginois se réfugia dans l'île de Crète, et de là en Arménie. Strabon est le seul, parmi les anciens, qui assure qu'Annibal trouva un asile à la cour d'Artaxias. Ce qui est certain, c'est qu'il fut attiré en Bithynie par le roi Prusias, ennemi non encore déclaré des Romains. Exilé de sa patrie, sans appui, sans ressource, Annibal, toujours tourmenté de sa haine contre Rome, accepta les offres d'un prince qui ne respirait que guerre et vengeance. Il fut l'âme d'une ligue puissante, formée entre Prusias et divers autres princes voisins, contre Eumène, roi de Pergame, l'allié de Rome. A la fois le moteur et le généralissime de cette ligue, Annibal remporta plusieurs victoires sur terre et sur mer. Malgré ces avantages, l'Asie tremblait au seul nom de Rome ; et Prusias ayant reçu du sénat des ambassadeurs qui venaient demander qu'il leur livrât Annibal, ou qu'il le fit périr, n'hésita pas à obéir à cet ordre cruel ; mais l'illustre proscrit eut recours au poison qu'il portait toujours dans sa bague, et, conservant jusqu'au dernier soupir ce grand caractère que le malheur n'avait pas abattu : « Délivrons les Romains, » dit-il, de la terreur que leur inspire un vieillard « dont ils n'osent pas même attendre la mort. Ils « eurent autrefois la générosité d'avertir Pyrrhus de « se garder d'un traître qui voulait l'empoisonner ; « ils ont aujourd'hui la bassesse d'envoyer un per- « sonnage consulaire pour solliciter Prusias de faire « périr par un crime son hôte et son ami. » Ainsi mourut Annibal, âgé de 64 ans, 183 ans avant J.-C. Aurélius Victor nous apprend qu'on voyait encore de son temps, en Libye, une pierre de son tombeau, sur laquelle étaient gravés ces seuls mots : *Ici repose Annibal!* Polybe, après l'avoir proposé pour modèle à tous les généraux à venir, s'écrie : « Quel « homme ! quelle habileté dans l'art de conduire les « armées ! Qu'une âme grande mérite notre admiration, lorsque la nature la rend propre à exé- « cuter tout ce qu'il lui plaît d'entreprendre ! » Ce judicieux historien paraît persuadé que Carthage serait devenue la maîtresse du monde, si Annibal avait commencé par soumettre tous les autres peuples, avant d'attaquer Rome. En effet, doué d'un courage mêlé de sagesse et d'une activité infatigable, il mûrit et exécute, à vingt-six ans, le plan militaire le plus hardi qu'ait jamais conçu le génie de l'homme ; il porte la guerre au sein de Rome même, de Rome dans toute sa force. Rien ne l'arrête, ni

les peuples que l'Espagne arme contre lui, ni les Pyrénées, ni les fleuves, ni les glaces éternelles des Alpes. C'est en vain que Rome réunit contre lui tous ses efforts, qu'elle lui oppose les Fabius, les Émile, les Marcellus, les Scipion : Annibal, seul, balance la fortune de tant d'illustres capitaines ; il maintient la discipline dans une armée formée de vingt peuples divers, défait toutes les armées romaines, et, pendant seize ans, menace le Capitole. « Quand on considère, dit Montesquieu, cette foule d'obstacles « qui se présentèrent devant Annibal, et que cet « homme extraordinaire les surmonta tous, on a le « plus beau spectacle que nous ait fourni l'anti- « quité. » Annibal, en effet, ne dut sa gloire qu'à lui seul, et son expédition contre les Romains est plus digne d'admiration que celle d'Alexandre contre les Perses, barbares indisciplinés. Il se montra aussi étonnant dans la politique que dans la guerre. Lui seul, pendant la seconde guerre punique, dirigea tout en Italie par lui-même, et en Espagne, par ses frères Asdrubal et Magon. Ce fut d'après ses ordres qu'agirent en Sicile, d'abord Hippocrate, puis l'Africain Myton ; ce fut encore lui qui souleva l'Illyrie et la Grèce contre les Romains, et qui, par son traité avec Philippe, roi de Macédoine, effraya Rome, et parvint à diviser ses forces. Les réformes d'Annibal dans le gouvernement de Carthage, ses sages conseils à Antiochus, la ligue qu'il forma en faveur de Prusias, attestent également qu'il connaissait l'art de conduire les hommes par la politique. Tite-Live, et tous les historiens qui ont écrit d'après lui, ont reproché au fils d'Amilcar sa cruauté, sa perfidie, son irrégion ; ils ont dépeint avec les plus noires couleurs ses mœurs et son caractère ; mais Tite-Live n'était ni assez profond politique pour apprécier tous les motifs de sa conduite, ni assez impartial historien pour juger un ennemi de Rome. Il appelle perfidie les ruses dont Annibal se servit tant de fois contre les Romains ; il l'accuse surtout de cruauté. Cependant, après la bataille de Trasimène, il ordonna lui-même à ses soldats de cesser le carnage, et fit chercher le corps de Flaminius parmi les morts pour lui rendre les honneurs funèbres ; il renvoya cinq cents jeunes Romains sans rançon ; plus tard, il honora par des funérailles magnifiques les restes de Marcellus et de Sempronius Gracchus, tués tous deux en combattant contre lui ; et, recueillant les cendres de Marcellus, vainqueur de Syracuse, il posa une couronne d'or sur l'urne qui les renfermait, et envoya ce gage de sa pitié au fils de son illustre adversaire. Polybe semble convenir cependant qu'Annibal fut accusé de cruauté à Rome, et d'avarice à Carthage, et que les sentiments étaient fort partagés sur ce grand homme. Il n'est point exempt de blâme en effet, soit qu'on le considère comme homme d'État ou comme général : l' inexorable postérité lui reprochera éternellement sa conduite timide après la bataille de Cannes. L'idée de se faire joindre dans sa détresse par Asdrubal son frère, venant avec l'armée d'Espagne au travers de l'Italie et de toutes les forces romaines, fut, sans contredit, une fausse

et dangereuse combinaison, Annibal ne pouvant surtout manœuvrer pour faciliter cette jonction difficile. Ou l'armée d'Espagne devait s'embarquer vers Sagonte, pour débarquer ensuite vers Naples, ou bien Annibal, en combinant sa marche avec celle de son frère, devait regagner la haute Italie pour se joindre à Asdrubal vers la Trébie, et se diriger de concert sur Rome. Les tacticiens exercés remarquent aussi quelques fautes dans l'ordre de bataille d'Annibal à Cannes : voilà les seuls reproches que la critique la plus sévère puisse adresser à la mémoire de l'un des plus grands capitaines de l'antiquité. Quant à ses mœurs, elles furent irréprochables ; plusieurs historiens citent avec éloge la continence qu'il montra au milieu des plus belles captives, et sa tempérance, malgré les délices et l'abondance de Capoue. Les mœurs d'Annibal furent d'ailleurs adoucies par la culture des lettres. Suivant Cornélius Népos et Plutarque, il cultiva la littérature grecque, et eut pour maîtres Sosile le Lacédémonien et l'historien Syllène ; tous deux habitèrent les camps avec lui, et l'accompagnèrent tant que le permit la fortune. Annibal composa en grec plusieurs ouvrages, entre autres l'histoire des expéditions de Cnéus Manlius Vulso, en Asie, contre les Gallo-Grecs, ouvrage qu'il dédia aux Rhodiens, et qui n'est pas parvenu jusqu'à nous. La plupart de ses réparties prouvent qu'il avait l'esprit poli et orné. On cite surtout sa réponse à Antiochus. Le roi de Syrie, fier de la richesse des armes de ses troupes, demanda un jour de revue, à Annibal, s'il croyait ces belles armes suffisantes pour les Romains. « Oui, répond l'illustre Carthaginois, quand même les Romains seraient encore plus avarés. » La vie d'Annibal, que nous a laissée Cornélius Népos, n'est qu'un abrégé incomplet qui doit faire regretter que Plutarque lui-même ne l'ait pas écrite. (Voy. Donat ACCIAJUOLI.) Sosile le Lacédémonien avait écrit en grec l'histoire des expéditions d'Annibal, dont il fut le maître, le compagnon et l'ami ; mais cet ouvrage précieux n'est point arrivé jusqu'à nous. On sait aussi qu'Annibal perpétua les principaux événements de la seconde guerre punique, en les faisant graver en langue grecque sur des tables d'airain, qu'il laissa à Lacinium en Calabre ; Polybe a eu connaissance de ces tables, et les a suivies dans son histoire. M. de Fortia d'Urban, dans ses *Antiquités du département de Vaucluse*, a discuté en détail le passage du Rhône par Annibal, et a combattu l'opinion adoptée par d'Anville (1).

B—P.

ANNIBAL CARO. Voyez CARO.

ANNIBALIEN, neveu du grand Constantin. Voyez CONSTANTIN, CONSTANCE et JULIEN.

ANNICÉRIS de Cyrène se distingua par sa passion pour les chevaux et par son adresse à conduire un char. S'étant embarqué pour aller à Olympie disputer le prix de la course des chars, il aborda à Égine au moment où Pollis y exposait en vente Platon qui lui avait été livré par Denys le Jeune. An-

nicérís, qui connaissait le mérite de ce philosophe, l'acheta et le renvoya, ou plutôt le reconduisit lui-même à Athènes. Ce fut sans doute alors que, voulant faire voir son adresse à Platon, il mena son char dans l'académie, et lui fit faire un grand nombre de tours sans que les roues sortissent de l'ornière qu'elles avaient tracée ; ce qui fit dire à Platon qu'il était impossible que celui qui avait mis tant de soin à s'exercer à des futilités eût rien appris de bien important.

G—R.

ANNICÉRIS, de Cyrène comme le précédent, mais beaucoup postérieur à lui, puisqu'il vivait du temps d'Alexandre, fut disciple de Parabates, de l'école d'Aristippe. Suidas et Diogène Laërce ont commis beaucoup d'erreurs dans l'histoire de ce philosophe, en le confondant avec le contemporain de Platon, et en le représentant comme suivant la doctrine d'Épicure : il était de la secte cyrénaïque. Annicérís fit à la philosophie d'Aristippe diverses modifications, et fut le fondateur de la secte annicérienne, dont on peut lire dans Diogène Laërce les principes fondamentaux. Il florissait vers l'an 330 avant J.-C.

D—L.

ANNIUS de Viterbe. Son véritable nom était JEAN NANNI, en latin, NANNIUS. Par amour pour l'antiquité, en supprimant une seule lettre, il changea *Nannius* en *Annius*, selon l'usage de son temps, et il y joignit le nom de sa patrie. Né à Viterbe, dans les États de l'Église, vers l'an 1432, il entra fort jeune dans l'ordre des dominicains. Dès lors, et pendant sa vie tout entière, le temps qu'il ne donnait pas aux devoirs de son état fut consacré à l'étude. Celle qu'il fit, non-seulement des langues grecque et latine, mais des langues orientales, lui attira beaucoup de considération dans son ordre. Suivant son institution, il exerça souvent avec zèle le ministère de la parole. Ses succès le firent appeler à Rome, où il acquit l'estime des membres les plus distingués du sacré collège, et des souverains pontifes Sixte IV et Alexandre VI. Ce dernier lui donna, en 1499, la place honorable de maître du sacré palais, vacante par la nomination de Paul Moneglia à l'évêché de Chio. Annius eut de la peine à conserver son crédit sous ce méchant pape, dont le fils, César Borgia, plus méchant que lui, et livré à tous les crimes, pardonnait difficilement la vérité, qu'Annius lui disait toujours. La femme de César, au contraire, la duchesse de Valentinois, princesse aussi vertueuse que son mari était scélérat, accordait au savant dominicain toute sa confiance. Le duc, fatigué des conseils qu'il recevait de l'un et de l'autre, fit tomber son ressentiment sur Annius, et l'on prétend qu'il le fit empoisonner. Quoi qu'il en soit, Annius mourut le 15 novembre 1502, âgé de 70 ans, comme le porte l'épitaphe gravée sur son tombeau, à Rome, dans l'église de la Minerve, devant la chapelle de St-Hyacinthe, et non pas de St-Dominique, comme on le dit communément. Cette épitaphe, que le temps avait effacée, fut restaurée en 1618, par les soins des habitants de Viterbe. Annius a laissé un grand nombre d'ouvrages. Les deux premiers qu'il publia, et qui firent une grande

(1) Je dois à l'obligeance de M. le baron de Jomini, auteur du *Traité des grandes Opérations militaires*, des observations et des éclaircissements essentiels sur les batailles de Cannes et de Zama.

sensation dans un temps où la destruction de l'empire de Constantin par les sectateurs de Mahomet frappait tous les esprits, furent son traité de *l'Empire des Turcs*, et celui qu'il intitula : *de Futuris Christianorum Triumphis in Turcas et Saracenos, ad Xystum IV et omnes principes christianos, Genue, 1480, in-4°*. Ce dernier n'est qu'un recueil de ses explications ou de ses réflexions sur le livre de l'*Apocalypse* : Il les avait prêchées dans l'église de St-Dominique, à Gênes, dans le cours de l'année 1474. Cet ouvrage, qui a eu plusieurs éditions et dont il existe un manuscrit à la bibliothèque royale, est divisé en trois parties. Dans la première, l'auteur fait un précis de tout ce que les interprètes catholiques avaient écrit avant lui sur les quinze premiers chapitres de l'*Apocalypse*. Dans la seconde, il donne ses propres réflexions, depuis le seizième chapitre jusqu'à la fin du même livre, et il entreprend de prouver que le faux prophète Mahomet est le véritable antechrist prédit par St. Paul, et dont St. Jean décrit tous les caractères ; « car, dit-il, quoique ce faux « prophète soit mort, sa secte impie vit encore ; elle « fait des progrès contre le peuple de Dieu, et elle « durera jusqu'à ce que, selon le septième chapitre « de Daniel, le règne soit donné par le Très-Haut « au peuple des saints, c'est-à-dire aux chrétiens. » La troisième et dernière partie n'est qu'une récapitulation de ce que l'auteur avait déjà publié dans son traité de *l'Empire des Turcs*. Il publia aussi des questions, *Super Mutuo judaico et civili et divino*, datées de Viterbe, le 8 mai 1492, in-4°, mais sans nom d'imprimeur, ni du lieu de l'impression. Le catalogue de la bibliothèque d'Oxford lui attribue un commentaire sur Catulle, Tibulle et Propertius, Paris, 1604. Le P. Nicéron fait observer que les bibliothécaires des dominicains ne parlent point de cet ouvrage, non plus que du précédent ; mais l'ouvrage qui a donné à Anniius le plus de renommée, bonne et mauvaise, est le grand recueil d'antiquités qu'il publia à Rome en 1498, sous ce titre : *Antiquitatum variarum volumina 18, cum commentariis Fr. Joannis Annii Viterbiensis*, in-fol. Elles furent réimprimées la même année à Venise, dans le même format, et elles l'ont été plusieurs fois depuis à Paris, à Bâle, à Anvers, à Lyon, tantôt avec et tantôt sans les commentaires. Dans ce recueil, Anniius prétendit faire présent au monde savant des ouvrages originaux de plusieurs historiens de la plus haute antiquité, tels que Bérose, Fabius Pictor, Myrsile, Sempromius, Archiloque, Caton, Mégasthène (qu'il nomme Métasthène, quoiqu'il n'y ait jamais eu d'auteur de ce nom), Manéthon et plusieurs autres qui devaient jeter le plus grand jour sur la chronologie des premiers temps, et qu'il disait avoir heureusement retrouvés à Mantoue, dans un voyage où il avait accompagné Paul de Campo Fregoso, cardinal de St-Sixte. L'attention publique était alors dirigée sur des découvertes de ce genre, qui se multipliaient tous les jours, et auxquelles l'invention récente de l'imprimerie donnait une nouvelle activité. On fut d'abord ébloui par ces grands noms : on reçut comme originaux les ouvrages recueillis par Anniius, et

dont il prétendait, dans ses commentaires, démontrer l'authenticité. Les historiens de plusieurs villes et de plusieurs provinces d'Italie se firent gloire de trouver pour leur patrie, dans des auteurs qu'on leur donnait comme classiques, des preuves d'une antiquité qui se perdait dans la nuit des temps. Anniius n'eut point d'abord de contradicteur, et l'on doit remarquer que ce fut dans l'année qui suivit la publication de son livre qu'il fut nommé maître du sacré palais ; mais bientôt en Italie même on cria de toutes parts à l'erreur ou à l'imposture. Anniius eut aussi quelques défenseurs. On peut ranger en quatre classes les sentiments des auteurs à son sujet : les uns pensent qu'il eut réellement en sa possession certains fragments des anciens auteurs qu'il a publiés, mais qu'il les étendit considérablement, et qu'il y ajouta toutes les fables et toutes les fausses traditions dont ce recueil est rempli ; les autres croient que le tout est faux et contourné, mais qu'Anniius y fut trompé le premier, et qu'il publia de bonne foi ce qu'il crut vrai et authentique. Théophile Raynaud est de cette opinion, dans son livre *de Bonis et Malis Libris*, p. 164 ; mais, dans son autre ouvrage, *de Immunitate Cyriacorum*, qui est plus mordant que le premier et qu'il a donné sous le faux nom de Pierre de Vaucluse, il ne l'accuse point à demi, et ne lui fait aucune grâce. D'autres ont défendu Anniius et ont pris pour de véritables antiquités tout ce qu'il a donné sous ce titre : plusieurs, il faut en convenir, sont des auteurs sans vrai savoir et sans critique ; mais plusieurs aussi méritent plus de confiance, tels que Bernardin Baldi, Guillaume Postel, Albert Krantz, Sigonio, Léandre Alberti et quelques autres. On dit qu'Alberti reconnut trop tard l'erreur où il était tombé, et qu'il mourut de chagrin d'avoir gâté sa *Description de toute l'Italie* par les fables qu'il avait puisées dans le recueil d'Anniius. Des critiques plus sévères ont soutenu que le recueil entier n'avait d'autre source que l'imagination de l'éditeur : les plus célèbres sont Antoine Agostini, Isaac Casaubon ; Jean Mariana, dans son *Histoire d'Espagne* ; Ferrari, dans son livre *de Origine Romanorum* ; Martin Hanckius, *de Romanarum Rerum Scriptoribus* ; le cardinal Noris, Fabricius, Fontanini, etc., etc. De savants Italiens, contemporains d'Anniius, furent les premiers à apercevoir et à dénoncer la fraude, entre autres, Marc-Antoine Sabellicus, Pierre Crinitus, Raphaël Maffei, etc. ; Pignoria, dans ses *Origines de Padoue*, prit la précaution d'avertir qu'il n'y faisait aucun usage des prétendus auteurs sortis des mains d'Anniius de Viterbe, déclaration que Scipion Maffei a cru devoir répéter depuis dans sa *Verona illustrata*. On peut voir, dans Nicéron et dans Apostolo Zeno (*Dissertationi Vossiane*), la dispute qui s'éleva, dans le 17^e siècle, entre Mazza, dominicain, qui publia une apologie d'Anniius, Sparavieri de Vérone, qui écrivit contre, et François Macedo, qui répondit pour Mazza. Apostolo Zeno, ennemi de tout excès, en trouve dans les accusations comme dans les défenses : il lui paraît également impossible, d'un côté, qu'un homme aussi savant que l'était Anniius, d'un état et d'un ca-

raetère grave, et qui fut bientôt après revêtu d'une des premières charges de la cour de Rome, ait inventé, fabriqué et supposé tous ces auteurs qu'il donna pour authentiques, et de l'autre, que ces auteurs, prétendus anciens, le soient véritablement. Il ne le croit donc ni un imposteur, ni un homme tout à fait sincère, mais un homme crédule et trompé, qui s'est trop complu dans son erreur, et qui a fait tous ses efforts pour y entraîner ses lecteurs après lui. (Voy. *Dissertationi Vossiane*, t. 2, p. 189-192.) Ce judicieux critique cite deux preuves bien fortes de la bonne foi d'Annius, mais en même temps de sa crédulité, et de la simplicité de ceux qui croient en lui et aux auteurs de son recueil. Le P. Labat, dominicain, dans le tome 7 de ses *Voyages en Espagne et en Italie* (Amsterdam, 1751, in-12, p. 66 et suivantes), raconte que le P. Lequien, du même ordre, auteur de l'*Oriens christianus* et d'autres ouvrages, lui avait fait voir une défense d'Annius, dans laquelle il donnait ces deux preuves. L'une est, qu'ayant confronté le Manethon et le Bérose de la collection d'Annius avec divers fragments de ces deux auteurs, épars dans les livres de Josèphe, il les avait trouvés tout différents. Or, si Annius eût été le fabricant de ces fausses histoires, il était impossible qu'il ne lui fût pas venu dans l'esprit d'y encadrer ces fragments, qui auraient donné de l'autorité à son imposture. L'autre preuve est que, parmi les manuscrits de Colbert (faisant aujourd'hui partie de la bibliothèque royale), il s'en trouvait un du 15^e siècle, entre 1220 et 1250, contenant un catalogue d'auteurs parmi lesquels on remarquait Bérose et Mégasthène, les mêmes qui font partie du recueil d'Annius : ce n'était donc pas lui qui les avait fabriqués; ils l'étaient déjà depuis plusieurs siècles. Zeno conclut que les auteurs compris dans cette collection ne méritent aucune confiance, et il se moque de Pietro Lauro qui fut, dit-il, assez désœuvré (*così scioperato*) pour employer son temps à traduire et à publier tous ces ouvrages, et plus encore de Fr. Sansovino, qui fit à cette traduction des additions et des notes, et les fit réimprimer à Venise, 1550, in-4^e. Tiraboschi, autre critique non moins judicieux que Zeno, embrasse son opinion (*Stor. della Letter. ital.*, t. 7, part. 2, p. 16 et 17, 1^{re} édition de Modène, in-4^e). Comme lui, il se refuse à croire Annius un faussaire, et ne l'accuse que d'une excessive crédulité. « Il n'y a maintenant, ajoute-t-il, aucun homme médiocrement versé dans les premiers éléments de la littérature qui ne rie, et des historiens publiés par Annius, et de leur commentateur; et je regarderais comme une perte inutile de temps que d'alléguer des preuves de ce dont personne ne doute plus, si ce n'est ceux qu'il est impossible de convaincre. »

G—É.

ANNON ou HANNON (Saint), archevêque et électeur de Cologne, était de la famille des comtes de Sonnenberg de Souabe : il fut d'abord recteur à Bamberg, ensuite prévôt à Gozlar. L'empereur Henri III, ayant entendu parler de ses talents, le fit venir à la cour, et l'envoya peu après à Cologne en qualité d'ambassadeur. Il s'y conduisit avec tant

d'habileté que l'archevêque Hermann le recommanda comme digne de lui succéder, et il fut élu en 1055. Après s'être appliqué à fonder des chapitres et à réformer les monastères dans son diocèse, il fut rappelé à la cour par l'impératrice Agnès, qui lui confia l'éducation du jeune empereur Henri IV, et l'administration de l'Empire, qu'il dirigea avec un égal succès. Privé quelque temps du ministère, il retourna dans son archevêché, où les révoltes de ses propres sujets lui firent courir de grands dangers et occupèrent souvent sa justice un peu sévère. Il reparut à la cour en 1072, et mourut le 4 décembre 1075, laissant une réputation honorable. Il fut enseveli dans le couvent de Siegburg, et canonisé peu de temps après.

G—T.

ANNONE (JEAN-JACQUES DE) naquit à Bâle en 1728 et y mourut en 1804. Il étudia la philosophie et la jurisprudence, et obtint dans sa patrie en 1766 la chaire d'éloquence, qu'il quitta en 1779 pour celle de jurisprudence. Il s'occupa avec succès d'archéologie, d'histoire naturelle et de physique; ses collections, tant de médailles et de monnaies que d'objets d'histoire naturelle qu'on conserve à Bâle, sont riches et remarquables. Outre un nombre considérable de mémoires, insérés dans les *Acta helvetica* et dans d'autres ouvrages périodiques de l'Allemagne, il a donné des notes relatives aux monnaies antiques, pour l'édition de Bâle, 1762, du *Glossaire* de du Cange, et il a enrichi l'ouvrage de Knorr, sur les pétrifications, d'un grand nombre d'articles et de figures relatives à des pièces de son cabinet. U—1.

ANOT (PIERRE-NICOLAS), chanoine et grand pénitencier de Reims, né en 1762 à St-Germain-Mont, fut d'abord sous-principal au collège de Reims. Il allait occuper une des premières chaires à l'université de cette ville, lorsque la révolution le força de chercher un asile hors de sa patrie. Il parcourut les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie, l'île de Malte, et vint, après douze années d'exil, se fixer de nouveau à Reims, où il se livra tout entier à des œuvres de charité et à l'exercice des fonctions ecclésiastiques les plus pénibles. Il mourut dans cette ville, le 21 octobre 1825, et le 5 de novembre suivant, un hommage très-honorable lui fut ainsi rendu par le président des assises de la Marne, à l'ouverture de la session : « Nous éprouvons le besoin de vous communiquer les regrets qui se sont renouvelés plus vivement hier, lorsque nous visitâmes les prisons confiées à notre surveillance. Il n'est plus, ce consolateur des prisonniers, ce vénérable Anot, cet émule de St. Vincent de Paul, qui avait choisi la plus rigoureuse des infortunes humaines pour la consoler et l'adoucir. C'est par cet ange des prisons que les consolations descendaient dans les asiles de la douleur et du remords. Il se privait, afin de subvenir aux besoins des prisonniers; on l'a vu sortir de la prison après leur avoir abandonné jusqu'à ses vêtements. La douleur publique, dont je suis l'organe, pouvait-elle être exprimée plus convenablement qu'en présence des témoins de sa vie, et que près des bancs destinés aux malheureux qu'il a tant de fois consolés? » M. Macquart, grand vicaire de Reims,

a publié l'éloge d'Anot; et une notice sur sa vie a été insérée dans l'*Annuaire du département de la Marne pour 1821*. On a de lui : 1° *Guide de l'histoire, ou Annales du monde depuis la dispersion des hommes jusqu'en 1801*, Reims, 1801, in-fol., réimprimé sous ce titre : *Annales du monde, ou Tableaux chronologiques*, etc., Reims, 1816, avec dédicace au duc d'Angoulême. 2° *Les Deux Voyageurs, ou Lettres sur la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Prusse, l'Italie*, etc., Paris, 1805, 2 vol. in-12, avec figures. Dans cet ouvrage, publié avec F. Malfilâtre, l'auteur rend compte de ses propres voyages. 3° *Oraison funèbre de Louis XVI*, 1814, in-8°. 4° *Tableau de l'histoire universelle, servant de texte aux Annales du monde*, 1817. 5° *Discours prononcés dans les assemblées de l'association de la Providence*, 1825, 2 parties in-12. 6° Des sermons imprimés à Reims séparément et dans une collection de *Sermons choisis*. G—Y.

ANQUETIL (LOUIS — PIERRE) naquit à Paris, le 21 janvier 1725. Entré à dix-sept ans dans la congrégation de Ste-Geneviève, il se distingua dans l'exercice des fonctions d'enseignement théologique ou littéraire qui lui furent confiées. Le séjour qu'il fit à Reims en qualité de directeur du séminaire lui donna tout à la fois l'idée et le moyen de composer l'histoire de cette ville. Nommé en 1759 prieur de l'abbaye de la Roë, en Anjou, il fut peu après envoyé, en qualité de directeur, au collège de Senlis, pour y ranimer les études, et il y composa l'*Esprit de la Ligue*. En 1766, il obtint la cure ou prieuré de Château-Renard, près de Montargis, qu'il échangea, dès le commencement de la révolution, contre la cure de la Villette, près Paris. Enfermé à St-Lazare pendant le règne de la terreur, il y continua son *Histoire universelle*. Anquetil fut élu membre de la seconde classe de l'Institut, lors de la formation de cette société, attaché, bientôt après, au ministère des relations extérieures, et ce fut alors qu'il composa ses *Motifs des traités de paix*, etc. Doué d'une santé robuste, fruit d'une humeur égale et d'une tempérance universelle, il était très-laborieux, et travaillait régulièrement dix heures par jour; les ouvrages les plus pénibles ne l'effrayaient pas. Déjà plus qu'octogénaire, il méditait les plus vastes entreprises littéraires, lorsque la mort l'enleva, le 6 septembre 1806, dans sa 84^e année. La veille encore, il disait à un de ses amis : « Venez voir un homme qui meurt tout plein « de vie. » On a de lui : 1° *Histoire civile et politique de la ville de Reims*, 1756—57, 3 vol. in-12. Cette histoire ne va pas au delà de 1637; elle devait avoir un 4^e volume, qui n'a jamais paru. Un nommé Félix de la Salle est, dit-on, le principal auteur de l'*Histoire de la ville de Reims*. Les deux collaborateurs disputèrent à qui mettrait son nom à cet ouvrage : le sort décida en faveur d'Anquetil. (On peut, sur cette anecdote, consulter le *Mémoire servant de réponse, pour le sieur Delaistre, contre le sieur Anquetil*, Reims, 1758, in-4° de 14 pages.) L'*Histoire de Reims* est un ouvrage rempli de recherches curieuses, et d'où sont bannies les vaines conjectures et les dissertations futiles. L'auteur disait, vers la fin de sa vie : « Je viens de relire l'*Histoire*

« de Reims comme si elle n'était pas de moi; je ne « crains pas de dire que c'est un bon ouvrage. » 2° *Almanach de Reims*, 1754, in-24. 3° *L'Esprit de la Ligue, ou Histoire politique des troubles de France, pendant les 16^e et 17^e siècles*, 1767, 3 vol. in-12; 1771, 3 vol. in-12; 1785, 3 vol. in-12; 1797, 3 vol. in-12. On ne trouve pas à un très-haut degré, dans cet ouvrage, cette sagacité qui aperçoit et développe aux yeux des autres les causes morales ou politiques des grands événements; mais l'exactitude et l'heureux enchaînement des faits mettent le lecteur à portée de pénétrer lui-même dans le secret des cours ou des cabinets. 4° *Intrigue du cabinet sous Henri IV et sous Louis XIII, terminée par la Fronde*, 1780, 4 vol. in-12. Cette nouvelle production est très-inférieure à la première : le style en parut médiocre et quelquefois même peu correct; mais ce qu'on y blâma le plus, c'est l'indulgence timide ou partielle avec laquelle l'administration et le caractère de Richelieu y sont tracés; ni le génie ni les rigueurs tyranniques de ce grand ministre n'y sont peints de couleurs assez fortes. 5° *Louis XIV, sa Cour et le Régent*, 1789, 4 vol. in-12, réimprimés en 1794, 3 vol. in-12. Cette espèce de continuation des deux précédents ouvrages ne mérite point de leur être comparée; c'est un amas d'anecdotes sans liaison qui ont perdu tout leur prix depuis la publication des mémoires particuliers d'où elles étaient tirées. 6° *Vie du maréchal de Villars, écrite par lui-même, suivie du Journal de la Cour de 1724 à 1754*, Paris, 1787, 4 vol. in-12; 1792, 4 vol. in-12. Ce n'est qu'un extrait des mémoires écrits par Villars lui-même; la fidélité en est le seul mérite. 7° *Précis de l'Histoire universelle*, 1797, 9 vol. in-12; 1801, 12 vol. in-12, 5^e édition, entièrement revue (c'est-à-dire corrigée par M. Jondot), 1807, 12 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit en anglais, en espagnol et en italien. Cependant ce n'est presque qu'un abrégé de l'*Histoire universelle* des Anglais, et il ne doit être lu qu'avec précaution. 8° *Motifs des guerres et des traités de paix de la France, pendant les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, 1798, in-8°. 9° *Histoire de France, depuis les Gaules jusqu'à la fin de la monarchie*, 1805, 14 vol. in-12, et réimprimée très-souvent depuis, seule ou avec des continuations. Anquetil avait près de quatre-vingts ans lorsqu'il commença cette histoire, à laquelle la vie tout entière semble ne devoir pas suffire; aussi se ressent-elle beaucoup de la précipitation avec laquelle elle a été faite et de l'âge où l'auteur l'a composée. 10° *Notice sur la vie de M. Anquetil-Duperron*, son frère. 11° Diverses dissertations, dans les *Mémoires de l'Institut*. (Voy. MAILLY.) A—G—H.

ANQUETIL-DUPERRON (ABRAHAM—HYACINTHE), frère du précédent, naquit à Paris le 7 décembre 1751. Après avoir fait ses études avec distinction dans l'université de cette ville, et avoir acquis une connaissance assez étendue de l'hébreu, il fut appelé à Auxerre par M. de Caylus, qui en était alors évêque. Ce prélat lui fit faire ses études théologiques, d'abord dans le séminaire de son diocèse, et ensuite dans celui d'Amersfoort, près d'Utrecht; mais le jeune

Anquetil n'avait aucune vocation pour l'état ecclésiastique, et se livrait avec ardeur à l'étude de l'hébreu et de ses nombreux dialectes, de l'arabe et du persan. Ni les sollicitations de M. de Caylus, ni l'espoir d'un avancement, ne purent le retenir à Amersfoort lorsqu'il crut n'avoir plus rien à y apprendre. Il revint à Paris, où son assiduité à la bibliothèque du roi, son ardeur pour le travail et ses progrès, lui méritèrent l'attention de l'abbé Sallier, garde des manuscrits. Ce savant le fit connaître à ses confrères et à ses amis, qui s'unirent à lui pour faire accorder au jeune Anquetil un modique traitement, en qualité d'élève pour les langues orientales. Il avait à peine obtenu cet encouragement, lorsque le hasard fit tomber dans ses mains quelques feuillets calqués sur un manuscrit zend du *Vendidad-Sadé*. Dès lors plus de repos pour lui ; l'Inde devient le but de ses travaux : il forme le projet de la parcourir pour découvrir les livres sacrés des Parses, et ne songe plus qu'aux moyens de l'exécuter. L'occasion était favorable : on préparait, au port de Lorient, une expédition pour cette contrée. Cependant les démarches de ses protecteurs pour lui obtenir le passage sont sans succès. Cet obstacle ne fait qu'accroître son ardeur. Il va trouver le capitaine de recrutement, s'engage, malgré ses représentations, et part de Paris en qualité de soldat, le sac sur le dos, le 7 novembre 1754. Aussitôt que ses protecteurs furent instruits de son départ, ils volèrent chez le ministre, qui, touché de ce trait de zèle pour les sciences, lui accorda le passage franc, la table du capitaine, et un traitement qui devait être fixé par le gouverneur des établissements français dans l'Inde. Après neuf mois de traversée, le jeune *missionnaire de la littérature indienne* débarqua, le 10 août 1755, à Pondichéry. Il ne resta dans cette ville que le temps nécessaire pour apprendre le persan moderne, et se rendit en toute hâte à Chandernagor, où il se flattait d'étudier le sanskrit, qui était alors complètement inconnu en Europe. Dès qu'il y fut arrivé, il reconnut qu'il s'était livré à des espérances trompeuses : dans cette ville marchande, on faisait peu de cas de la langue des brahmes, et sans ce contretemps déplorable, la France ne se serait pas vu enlever la gloire d'initier l'Europe à la connaissance de l'antique civilisation des Indous. Anquetil était sur le point de s'en retourner, lorsqu'une maladie grave fit craindre pour ses jours, et il était à peine échappé à ce danger que la guerre se déclara entre la France et l'Angleterre et que Chandernagor fut pris. Craignant alors de manquer l'objet de ses voyages, et désirant retourner à Pondichéry, il se décida à faire ce trajet par terre : il part seul, presque sans argent et sans bagages, traverse des contrées infestées par des bêtes féroces, brave leur fureur et la perfidie de ses guides, visite toutes les pagodes, recueille tous les renseignements utiles, et arrive à Pondichéry après cent jours de marche, pendant lesquels il avait parcouru un espace de près de quatre cents lieues, sous un climat brûlant et inhabité. Il y trouva un de ses frères qui arrivait de France, et s'embarqua avec lui pour Surate ; mais, désirant connaître ce pays, comme il connaissait la

côte de Coromandel, il descendit à Mahé, où le vaisseau relâcha, et se rendit à picd à Surate. Ce fut là qu'il parvint, à force de persévérance et de soumission, à vaincre l'humeur farouche et les scrupules de quelques *destours* (prêtres parses) du Guzarate. Il acquit auprès d'eux une connaissance assez étendue du zend et du pehlvy pour traduire le *Vendidad-Sadé* et quelques autres ouvrages écrits dans ces langues. Il se proposait d'aller étudier la langue, les antiquités et les lois sacrées des Indous à Bénarès, lorsque la prise de Pondichéry le força à retourner en France. Il monta sur un vaisseau anglais, débarqua à Londres, où il séjourna quelque temps, visita Oxford, et fut de retour à Paris le 4 mai 1762, sans fortune, sans désir d'en acquérir, mais riche de cent quatre-vingts manuscrits presque tous en zend, et d'autres objets rares. A son arrivée, il déposa à la bibliothèque royale dix-huit volumes zends, comprenant ce qui reste des livres de Zoroastre. L'abbé Barthélemy et ses autres amis lui firent obtenir une pension, avec le titre et les appointements d'interprète pour les langues orientales à la bibliothèque du roi. En 1765, l'académie des belles-lettres le reçut au nombre de ses associés ; dès lors il se livra tout entier à la rédaction et à la publication de ses matériaux. En 1771, il publia, en 5 vol. in-4°, sa traduction du *Zend-Avesta*, ou recueil des livres sacrés des Parses, à laquelle il joignit une relation curieuse de ses voyages et une vie de Zoroastre. Cette version est l'œuvre capitale d'Anquetil ; elle a servi de base à tous les travaux entrepris depuis en Europe sur les antiques institutions religieuses de la Perse. M. E. Burnouf, dans la préface de son commentaire sur le *Jajna*, s'exprime ainsi sur le travail d'Anquetil : « En donnant au public une version que tout l'autorisait à croire « fidèle, Anquetil a pu se tromper, mais il n'a certainement voulu tromper personne ; il croyait à « l'exactitude de sa traduction, parce qu'il avait foi « dans la science des Parses qui la lui avaient dictée. Au moment où il la publiait, les moyens de « vérifier les assertions des Mobeds, ses maîtres, « étaient aussi rares que difficiles à rassembler. « L'étude du sanskrit commençait à peine, celle de « la philologie comparative n'existait pas encore ; « de sorte que, quand même Anquetil, à la vue des « obscurités et des incohérences qui restaient dans « l'interprétation des Parses, eût éprouvé un sentiment de défiance que, nous osons le dire, rien « n'éveillait en lui, il n'eût pu aisément discuter « leur témoignage avec quelque espoir d'en découvrir la fausseté. Il n'est donc pas responsable des « imperfections de son ouvrage ; la faute en est à « ses maîtres, qui lui enseignaient ce qu'ils ne savaient pas assez, circonstance d'autant plus fautive, qu'il lui était impossible de s'adresser à « d'autres qu'à eux. Ses erreurs sont du genre de « celles qui sont inévitables dans un premier travail sur une matière aussi difficile ; et, lors même « qu'elles seraient plus nombreuses, il resterait encore à Anquetil-Duperron le mérite d'avoir osé commencer une aussi grande entreprise, et d'avoir

« donné à ses successeurs le moyen de relever quelques-unes de ses fautes. C'est d'ordinaire la seule gloire que conserve celui qui explore le premier une science nouvelle; mais cette gloire est immense, et elle doit d'autant moins être contestée « par celui qui vient le second, que lui-même n'aura vraisemblablement, aux yeux de ceux qui plus tard s'occuperont du même sujet, que le seul mérite de les avoir précédés. » La version du *Zend-Avesta* a été traduite en allemand par Kleuber. En 1778, Anquetil publia sa *Législation orientale*, où il combattit, avec plus de vérité que de succès, le système de Montesquieu sur cette même législation. En 1786, parurent ses *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*; cet ouvrage, qui fait partie de la *Géographie de l'Inde* du P. Thieffenthaler, fut suivi, en 1789, de son traité de la *Dignité du commerce et de l'État du commerçant*. La révolution vint, peu de temps après, troubler le repos dont il jouissait. Trop sensible pour envisager le spectacle des maux de sa patrie, il rompit toutes ses liaisons, s'enferma dans son cabinet, et n'eut plus d'autres amis que ses livres, d'autre délassément que le souvenir de ses chers brahmes et de ses destours, à qui il adressait ces paroles singulières, qu'on peut lire en tête de sa traduction des *Upanishadas* : « Anquetil-Duperron aux sages de l'Inde, salut. — « Vous ne dédaignerez pas les écrits d'un homme « qui est, pour ainsi dire, de votre caste, ô hommes « sages ! Ecoutez, je vous prie, quel est mon genre « de vie. Ma nourriture quotidienne se compose de « pain, d'un peu de lait ou de fromage et d'eau de « puits; le tout coûtant quatre sous de France, « ou le douzième d'une roupie indienne : je passe « l'hiver sans feu; l'usage des matelas, des draps, « m'est inconnu; mon linge de corps n'est ni changé « ni lavé. Sans revenu, sans traitement, sans place, « je vis de mes travaux littéraires, assez bien pour « tant pour mon âge et eu égard à mes fatigues « passées. Je n'ai ni femme, ni enfants, ni domestique; « que; privé de tous les biens de ce monde, et affranchi de ses liens, seul, absolument libre, j'aime « cependant beaucoup tous les hommes et surtout « les gens de bien. Dans cet état, faisant rude guerre « à mes sens, je méprise les séductions du monde « et je les surmonte; je suis près du terme de mon « existence; j'aspire vivement et avec de constants « efforts vers l'Être suprême et parfait, et j'attends « avec calme la dissolution de mon corps. » Anquetil s'imposait volontairement ces privations : il ne tenait qu'à lui de vivre dans l'aisance; soit fierté, soit bizarrerie, il refusa constamment les récompenses qui lui furent offertes et que méritaient ses utiles travaux. Un de ses biographes raconte que Louis XVI ayant destiné des fonds pour en gratifier ceux des hommes de lettres et des savants auxquels la France avait le plus d'obligation, il avait fait comprendre Anquetil-Duperron pour une somme de 3,000 fr. Un ami les lui porta, et plaça le sac qui les contenait sur sa cheminée; mais il ne fut pas plutôt sorti qu'Anquetil s'en saisit, et courut le lancer aux trousses de son ami, qui retrouva le sac arrivé avant

lui au bas de l'escalier. On fut obligé d'avoir recours à la ruse pour lui faire accepter une partie de cette somme : il avait une vieille pendule de très-peu de valeur; on lui fit accroire qu'elle était d'un prix inestimable et on la lui acheta pour 1,500 fr. La société d'instruction publique lui ayant plus tard alloué une pension de 6,000 fr., Anquetil renvoya le brevet en disant qu'il n'en avait pas besoin. L'extérieur de ce savant était si misérable, qu'on lui offrit souvent l'aumône; il refusait modestement. Les fruits de sa retraite furent, en 1798, *l'Inde en rapport avec l'Europe*, 2 vol. in-8°, et, en 1804, la traduction latine, faite du persan, des *Oupnek'hat*, ou *Upanishadas*, poèmes métaphysiques faisant partie des *Vedas*, 2 vol. in-4°. Cette traduction est, après celle du *Zend-Avesta*, la publication la plus importante d'Anquetil-Duperron. La version persane d'après laquelle elle fut faite, et qui lui avait été envoyée de l'Inde par Legentil, était l'œuvre de Dara-Schekouh, fils aîné de l'empereur Schah-Djehan, frère d'Aureng-Zeb. Dara-Schekouh avait mis à contribution les lumières d'un grand nombre de brahmes et de sannyasis savants dans la langue sanskrite. La version du prince n'est le plus souvent, dit M. Paulthier, qu'une paraphrase du texte sanskrit, que ne connut point Anquetil, et qu'il n'aurait pas été alors en état de comprendre : aussi la traduction latine de la paraphrase persane, quoique ce soit la traduction la plus littérale que l'on ait jamais faite d'une langue quelconque, puisque chaque mot persan est rendu par un mot latin correspondant, ne représente-t-elle pas fidèlement l'original sanskrit; mais elle est très-utile comme commentaire pour aider à l'intelligence du texte. Anquetil a rendu un grand service aux lettres en faisant connaître ces *Upanishadas*, sections des *Vedas*. Lorsque l'Institut fut réorganisé, Anquetil en fut nommé membre, et donna peu après sa démission. Enfin, épuisé par ses longs travaux, par le régime auquel il s'était astreint, et par les infirmités de la vieillesse, il mourut à Paris, le 17 janvier 1805. Quelques instants avant de rendre le dernier soupir, il dit à son médecin : « Je vais partir pour un voyage bien plus grand que « tous ceux que j'ai déjà faits; mais je ne sais où « j'arriverai. » Outre les ouvrages que nous avons indiqués, il avait encore lu à l'Académie plusieurs mémoires, dont l'objet est de prouver l'authenticité des ouvrages attribués par les Parses à Zoroastre, et d'éclaircir l'histoire et les langues anciennes de l'Orient. Il était occupé à revoir une traduction du *Voyage aux Indes orientales* du P. Paulin de St-Barthélemy, et à la publier avec des corrections et des additions, lorsque sa mort arrêta l'impression de cet ouvrage, qui a été continué par les soins de M. Silvestre de Sacy, et a paru en 1808, 3 vol. in-8°. Enfin, Anquetil a laissé un grand nombre de manuscrits, parmi lesquels on distingue la traduction d'un traité de *l'Église*, en latin, du célèbre docteur Legros, 4 vol. in-4°. Une immense érudition, la connaissance de presque toutes les langues de l'Europe, dont il se facilitait l'étude par des méthodes qui lui étaient propres, et une activité infatigable, étaient

unis, chez Anquetil, à l'amour sincère de la vérité, à une saine philosophie, à un rare désintéressement, et aux plus éminentes qualités du cœur. On se rappellera toujours, avec un sentiment d'admiration, qu'il refusa des Anglais 50,000 liv. qu'ils lui offrirent pour son manuscrit de la traduction du *Zend-Avesta*. Comme tous les hommes d'un mérite supérieur, il fut en butte à l'envie, parce qu'il combattit toujours le faux mérite; mais le monde savant, en reconnaissant dans ses ouvrages quelques erreurs ou imperfections, l'a placé néanmoins au rang des hommes les plus érudits qu'ait produits le 18^e siècle.

J—N.

ANSALDI (le Père CASTO - INNOCENTE), antiquaire, naquit en 1710, à Plaisance, et fut dans sa jeunesse sur le point de périr, entraîné par des chevaux fougueux qui s'arrêtèrent comme par miracle au bord d'un précipice. Effrayé du danger qu'il avait couru, il résolut de consacrer à Dieu la vie qu'il lui avait conservée, et son admission dans l'ordre des servites ayant éprouvé quelque obstacle, il prit en 1726 l'habit de St-Dominique. Il avait reçu de la nature un caractère indépendant. Les efforts qu'il fut obligé de faire pour se plier à la règle lui occasionnèrent une maladie grave. Dès qu'il fut rétabli, ses professeurs l'envoyèrent continuer ses études de philosophie et de théologie à Milan, puis à Alexandrie et à Bologne, où il soutint des thèses publiques avec un succès brillant, mais dont il ne fut que médiocrement flatté. Quoique bien jeune encore, il gémissait sur les entraves qu'apportait aux progrès de la saine philosophie la méthode scolastique qui régnait encore dans toute l'Italie. L'amitié dont l'honora le P. Orsi, depuis cardinal (voy. ORSI), et la permission qu'il obtint de fréquenter la bibliothèque Casanate, lui firent paraître moins long le temps qu'il dut passer à Rome pour achever ses cours de théologie. Dès qu'il les eut terminés, il fut envoyé à Naples, où ses talents le firent bientôt connaître. Admis à l'académie ecclésiastique, fondée par monseigneur Ruffo, et qui se réunissait chez ce prélat, il y lut plusieurs mémoires qui donnèrent l'idée la plus avantageuse de son érudition. En 1757, Ansaldi fut nommé professeur extraordinaire de théologie à l'université de Naples, et il se préparait à prendre possession de cette chaire, lorsqu'il reçut de ses supérieurs l'ordre de revenir à Bologne. Ignorant les motifs de cet ordre et craignant d'être victime de quelque dénonciation, il quitta Naples furtivement le 29 novembre 1758, et, après avoir couru mille dangers, vint à Chieti demander un asile au marquis Cipagatti, qui l'accueillit avec bienveillance et le tint caché quelque temps. Il sentit pourtant la nécessité de s'éloigner, et passa dans les États de Venise, où il erra quatre ans, craignant, s'il était découvert, d'être puni de sa désobéissance par une prison perpétuelle. Enfin le cardinal Quirini se chargea de faire sa paix avec ses supérieurs, et en 1745, sur la demande expresse du pape Benoît XIV, il fut nommé premier lecteur et professeur en théologie au couvent de son ordre à Brescia. Il remplit ensuite la même chaire à Ferrare, puis à Milan, avec un succès qui chaque année aug-

mentait le nombre de ses auditeurs. Il prit part à la dispute que fit naître en Italie l'*Essai de philosophie morale* de Maupertuis, ouvrage dans lequel cet écrivain s'attache à montrer l'insuffisance de la morale des stoïciens pour assurer le bonheur de l'homme. (Voy. MAUPERTUIS.) Le P. Ansaldi se déclara pour le sentiment de Maupertuis, dans deux dissertations latines insérées dans la *Raccolta di trattati di diversi autori concernenti alla religione naturale*, etc., Venise, 1757, 2 vol. in-4^e. Peu de temps après, sa réputation toujours croissante le fit appeler à Turin, pour y professer la philosophie à l'université de cette ville. Il remplit cette chaire pendant près de vingt ans avec la plus grande distinction, et mourut en 1779, professeur émérite. Les ouvrages d'Ansaldi sont très-nombreux : il serait inutile d'en donner ici la liste complète; il suffira d'indiquer ceux auxquels il doit sa réputation et qui méritent d'être consultés. 1^o *Patriarchæ Josephi, Ægyptii olim regis, religio a criminibus Basnagii vindicatus*, Naples, 1758, in-8^o; Brescia, 1747, même format. 2^o *Dissertatio de veteri Ægyptiorum idololatria*, insérée dans la *Raccolta calogerana*, t. 23, p. 155-226. 3^o *De causis inopiæ veterum monument., pro copia martyrum dignoscenda*. — *De Martyribus sine sanguine Dissertatio, in qua et nonnulla Romani martyrologii loca a criminationibus Baelii vindicantur*. Ces deux dissertations, dans lesquelles l'auteur s'attache à réfuter les sentiments de Dodwell sur le petit nombre des martyrs (voy. DODWELL), doivent être réunies. Elles ont été imprimées à Milan, 1759, 1745, in-8^o, et 1741-44, in-4^o. 4^o *De principiorum legis naturalis Traditione libri tres*, Milan, 1742, in-4^o. 5^o *De forensi Judæorum Buccina Commentarius*, Brescia, 1745, in-4^o. Suivant Lenglet-Dufresnoy, il y a dans cet ouvrage plus d'érudition que de justesse de raisonnement. (Voy. *Méthode pour étudier l'histoire*, t. 40, p. 221.) 6^o *De romana tutelarium deorum in oppugnationibus urbium Evocatione liber*, etc., Brescia, 1745, in-8^o. Ce savant ouvrage est très-estimé. Il a été réimprimé plusieurs fois en Angleterre. La 4^e édition, Oxford, 1765, in-8^o, passe pour la meilleure. 7^o *De authenticis S. Scripturæ apud sanctos Patres Lectionibus*, Vérone, 1747, in-4^o; ouvrage savant et plein de recherches curieuses. 8^o *Epistola ad Alb. Mazzolenum, de Tarsensi Hercule in viridi jaspide insculpto*, Brescia, 1749, in-4^o. 9^o *De Baptismate in Spiritu Sancto et igni Commentarius philologicus; cui accedunt Orationes duæ in Athenæo Ferrariensi habitæ*, Milan, 1752, in-4^o. 10^o *De sacro et publico apud ethnicos pictarum tabularum cultu, adversus Græcos recentiores, Dissertatio*, Ferrare, 1752, in-8^o; Venise, 1755, in-4^o; Turin, 1768, même format. 11^o *Della necessità e verità della religione naturale e rivelata*, Venise, 1755, in-8^o. 12^o *Herodiani infanticidii Vindiciæ*, etc., Brescia, 1757, in-4^o. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur cherche à prouver la vérité du massacre des innocents, lui fit, en Italie, un très-grand honneur. 13^o *De futuro sæculo ab Hebræis ante captivitatem cognito, adversus Jo. Clerici cogitata, Commentarius*, Milan, in-8^o. 14^o *Della speranza, e della*

consolazione di rivedere i cari nostri nell' altra vita, Turin, 1772, in-8°. 15° *Saggio intorno alle immaginazioni*, etc. (Essai sur les idées que nous nous formons de la félicité suprême), ibid., 1775, in-8°. 16° *Riflessioni sopra i mezzi di perfezionare la filosofia morale*, ibid., 1778, in-8°. Il y combat les systèmes des philosophes modernes, et s'efforce de prouver que l'on ne peut parvenir à la connaissance de l'homme moral qu'avec les lumières de la théologie. 17° *De Profectione Alexandri magni Hierosolym. Dissertatio posthuma*, ibid., 1780. Elle est citée avec éloge par Ste-Croix, dans son *Examen critique des historiens d'Alexandre*. W—s.

ANSALDI (INNOCENT), peintre et littérateur, naquit en 1754, à Pescia, petite ville de la Toscane, d'une famille patricienne, et fit ses études au collège illustre de Florence. Il montra de bonne heure un goût très-vif pour les arts. Loin de s'opposer à son inclination, ses parents lui facilitèrent les moyens de perfectionner ses talents naissants. Après avoir passé plusieurs années à Rome dans les ateliers des plus habiles maîtres, et visité les principaux musées d'Italie, il revint en Toscane, où il consacra ses loisirs à décorer les églises et les galeries des productions de son pinceau facile et gracieux. Il donnait à la culture des lettres tous les moments qu'il déroba à la peinture. Non moins versé dans l'histoire que dans la pratique des arts, il s'empessa de communiquer à Bartoli, à Cicognara, à Lanzi, etc., tous les renseignements qui pouvaient leur être utiles pour les ouvrages qu'ils avaient entrepris. Cet homme estimable mourut dans sa patrie en 1816. On cite d'Ansaldi : 1° *Descrizione delle pitture, sculture ed architetture della città e sobborghi de Pescia*, Bologne, 1774, in-8°. Son ami le chanoine Crespi en fut l'éditeur. 2° Une traduction *in verso sciolto* du poème de la *Peinture* de Dufresnoy. 3° *Il pittore istruito*, poème didactique, publié en 1820, par le chanoine Moreni, qui l'a fait précéder d'une notice sur l'auteur. Ce poème, écrit d'un style facile, renferme d'excellents préceptes. Lanzi, dans son *Histoire de la peinture en Italie* (t. 1, p. 143), parle avec éloge d'Ansaldi, dont il cite un ouvrage manuscrit intitulé *le Guide d'Arezzo*, composé en 1803, et que l'auteur lui avait adressé. W—s.

ANSALONI (GIORDANO), missionnaire sicilien, que l'Eglise du Japon compte au nombre de ses martyrs. Il naquit à Sant' Angelo, ville du diocèse d'Agrigente, et entra de bonne heure dans l'ordre de St-Dominique; après son noviciat, il fut envoyé à Salamanque en Espagne, pour y achever ses études. Bientôt son zèle lui fit tourner ses vues vers les missions, et il obtint de ses supérieurs la liberté de s'y consacrer. Il fut du nombre des missionnaires de cet ordre qui partirent en 1625 pour les Philippines, où ils se rendirent par la route du Mexique. Arrivé à Manille, le P. Ansaloni se dévoua au service des malades dans les hôpitaux, et donna le reste de son temps à l'étude du chinois. Lorsqu'il put entendre les livres écrits en cette langue, il entreprit un recueil des superstitions chinoises, pour se mettre lui-même en état de les com-

battre avec plus de succès, s'il arrivait que son ministère l'appelât à la conversion des peuples de cet empire; mais il n'eut pas le temps de finir cet ouvrage, qui ne fut jamais publié : la Providence lui avait marqué une autre destination. Il reçut de ses supérieurs l'ordre de se rendre au Japon. Accompagné d'un de ses confrères, il y pénétra en 1632, dans le temps où la persécution contre les chrétiens y éclatait avec le plus de violence. Les dangers qui environnaient de toutes parts le vertueux missionnaire ne l'empêchèrent pas de se livrer à toutes les fonctions de son ministère. Il échappa aux recherches pendant deux ans; mais il fut enfin saisi, ainsi que son collègue. Soixante-neuf chrétiens, arrêtés avec eux, furent décapités, et les deux missionnaires, condamnés au supplice de la fosse, y consommèrent leur martyre, le 18 novembre 1634. Pendant le séjour que le P. Ansaloni fut forcé de faire au Mexique, il y employa ses loisirs à une traduction latine des vies des saints de son ordre, écrites en espagnol par Ferdinand Castillo : le manuscrit de cette version, qu'on dit être très-élegante, se conserve encore à Séville. G—r.

ANSART (ANDRÉ-JOSEPH), né dans l'Artois, en 1725, entra dans l'ordre de St-Benoit, et, ayant été nommé procureur d'une des maisons de cet ordre, disparut avec les fonds qu'il avait entre les mains. Il s'attacha à l'ordre de Malte, en devint conventuel, se fit recevoir avocat au parlement, et docteur en droit de la faculté de Paris; il fut ensuite nommé prieur curé de Villeconin, membre des académies d'Arras et des arcades de Rome. Il mourut vers 1790, après avoir publié : 1° *Dialogues sur l'utilité des moines rentés*, 1769, in-12. 2° *Exposition sur le Cantique des cantiques de Salomon*, 1771, in-12. 3° *Histoire de St. Maur, abbé de Glanfeuil*, 1772, in-12. La première partie comprend la vie de St. Maur; les deuxième et troisième parlent des différentes translations des reliques du saint; la quatrième est l'histoire de l'abbaye de St-Maur-des-Fossés. (Voy. AMANDUS.) 4° *Éloge de Charles V, empereur*, traduit du latin de J. Masénius, 1777, in-12. 5° *Esprit de St. Vincent de Paul, ou Modèle de conduite proposé à tous les ecclésiastiques*, 1780, in-12. 6° *Histoire de Ste. Reine d'Alise, et de l'abbaye de Flavigny*, 1783, in-12. 7° *Histoire de St. Fiacre*, 1784, in-12. Ansart était ignorant et paresseux. On croit qu'il avait pris les différents ouvrages qu'il a publiés sous son nom dans les archives du Régime, autrement de l'abbaye de St-Germain-des-Prés. A. B—r.

ANSART (LOUIS-JOSEPH-AUGUSTE), né en 1748, à Aubigny, dans le diocèse d'Arras, entra à dix-neuf ans dans la congrégation des chanoines réguliers de France, et fut nommé prieur-curé à Grand-Pré (Ardennes). On ignore l'époque de sa mort. On doit à cet ecclésiastique : 1° *Bibliothèque littéraire du Maine, ou Traité historique et critique des auteurs de cette province*, Châlons-sur-Marne, 1784, in-8°. Cet ouvrage, fruit de recherches longues et laborieuses, est estimé pour son exactitude; Ansart y fait revivre un grand nombre

d'auteurs manseaux dont on ne savait pas même les noms ; des 8 volumes dont cette *Bibliothèque* devait se composer, un seul a paru. 2^e *Vie de Grégoire Cortès, bénédictin, évêque d'Urbino et cardinal*, Paris, 1786, in-12. C'est par erreur que, dans la 1^{re} édition de la *Biographie universelle*, ces deux ouvrages sont attribués à A.-J. Ansart. C. W.—r.

ANSBERT (Saint), évêque de Rouen, né à Chaussy, village du Vexin, d'une famille noble. Ses progrès dans les lettres furent rapides, et il parut jeune encore à la cour de Clotaire III, où le chancelier Robert voulut lui faire épouser sa fille Angradisme ; mais Ansbert, qui projetait dès lors de se consacrer à Dieu, préféra le célibat au mariage. Son mérite l'ayant fait élever à la dignité de chancelier, il n'en fut pas moins entraîné par son penchant pour la vie solitaire, quitta brusquement la cour, et alla s'enfermer dans l'abbaye de Fontenelles. Il en devint abbé, marcha sur les traces de St. Vaudrille et de St. Lambert ses prédécesseurs, fonda des hôpitaux, et fit de sages réglemens. Élevé, en 685, au siège épiscopal de Rouen, il se voua tout entier à la prédication des fidèles et au soulagement des pauvres ; mais Pepin d'Héristal, maire du palais, mécontent de la sévérité de ce saint prélat, l'arracha de son église et le relégua dans le monastère de Haimont, en Hainaut, où il mourut, en 698, dans les exercices de la bienfaisance et de la piété, au moment même où il venait d'être autorisé à retourner dans son diocèse. Son corps fut transporté, selon sa dernière volonté, à l'abbaye de Fontenelles. Aigreur à écri sa vie, que nous avons dans Surius et dans Bollandus. K.

ANSBERT, prêtre autrichien qui vivait dans le 12^e siècle, suivit en Orient l'armée de l'empereur Frédéric Barberousse, comme Robert le moine ou Tudebode avait suivi l'armée de Godefroi ; il a raconté la croisade de l'empereur allemand, et sa chronique doit être regardée comme un précieux monument pour l'histoire. L'œuvre d'Ansbert est restée perdue pendant des siècles ; ce n'est qu'en 1824 qu'elle a été rendue au monde savant. Une copie de cette chronique se trouvait entre les mains d'un Allemand nommé Kneysl ; celui-ci étant mort, le manuscrit fut acheté par des juifs qui le vendirent à un chirurgien du voisinage de Postelberg. Le nouveau possesseur de la chronique d'Ansbert l'appréciait si peu, qu'il ne craignait point d'en déchirer plusieurs feuillets. Joseph Dietrich, directeur de l'école catholique, ayant appris que la relation du prêtre autrichien était au pouvoir d'un chirurgien de Postelberg, en informa le savant Dobrowski, qui la fit aussitôt acheter. On sut en même temps que les moines de Rayhrad possédaient une copie de cet ouvrage ; Dobrowski s'empressa de demander à l'abbé du monastère qu'il voulût bien lui permettre de faire remplir quelques lacunes du manuscrit acheté ; l'abbé y consentit, et Dobrowski put alors publier l'ouvrage d'Ansbert dans toute son intégrité. La relation a été imprimée à Prague en 1827 chez Gaëtan de Mayregg. Les détails que nous venons de donner sont tirés d'une préface que Dobrowski a placée

en tête de sa publication. La chronique d'Ansbert présente un récit complet de l'expédition de Frédéric Barberousse ; elle donne aussi des détails sur la croisade de Philippe-Auguste et de Richard, et s'étend jusqu'à l'expédition de Henri VI. La lecture d'Ansbert est intéressante même pour ceux qui connaissent le récit de Tachenon et du moine Godefroy, et la relation anonyme imprimée dans le 5^e volume du recueil de Canisius. Ansbert ajoute quelques faits que les autres chroniqueurs n'ont point rapportés, et ses impressions de témoin oculaire répandent un intérêt nouveau dans sa narration. Le prêtre autrichien écrit avec cette simplicité grossière qu'on remarque dans les auteurs de son temps ; on trouve même quelquefois dans sa chronique une barbarie de style qui lui donne une ressemblance particulière avec Tudebode. Il y règne aussi quelque chose de triste et de sombre qui exprime assez bien l'effet que durent produire sur les esprits les désastres des croisades allemands. On peut voir un extrait de la relation d'Ansbert dans le tome 6^e de la *Bibliothèque des Croisades*, par l'auteur de cet article. M—D.

ANSCHAIRE ou ANSGARIUS (Saint), surnommé L'APÔTRE DU NORD, né en Picardie, le 8 septembre 801, fut élevé dans un couvent de bénédictins, à Corbie, d'où il passa à Corvey en Westphalie ; il y fit de tels progrès dans les sciences, qu'en 821 il fut nommé recteur de l'école du couvent. Harald, roi de Danemark, près de quitter Mayence, où il avait été baptisé, pour retourner dans ses États, demanda quelques missionnaires qui pussent y introduire le christianisme : Anschaire, accompagné de son ami Autbert, entreprit cette pénible tâche. Il obtint d'abord de grands succès, et fonda une école chrétienne à Hadeby, aujourd'hui Selleswih ; mais le zèle violent d'Harald ayant soulevé ses sujets, il fut contraint de s'enfuir, et Anschaire avec lui. Le roi de Suède Biörn ayant envoyé, peu après, des ambassadeurs à Louis le Pieux, roi de Germanie, Anschaire les suivit en Suède à leur retour. Le roi lui accorda la permission d'enseigner publiquement le christianisme : on avait préalablement consulté les idoles pour savoir ce qu'on devait faire, et la réponse du sort avait été favorable au missionnaire chrétien. Il convertit un grand nombre des principaux de la cour, bâtit une église, et revint dans son cloître en 831. Louis le Pieux le nomma, peu après, premier archevêque de Hambourg, et le pape Pascal, en lui envoyant le pallium, lui donna le titre de légat dans le Nord ; mais, en 845, Anschaire vit l'église et le couvent de sa ville archevêque pillés et livrés aux flammes par des brigands : à peine eut-il le temps de s'enfuir, presque nu, à Brême. Il se retira alors dans l'asile qu'une femme nouvellement convertie lui offrit. L'évêque de Brême, Leuterich, étant mort peu après, l'empereur Louis II nomma Anschaire à sa place : cet évêché fut dès lors irrévocablement réuni à l'archevêché de Hambourg. Le zèle d'Anschaire ne lui permit pas de jouir en paix de sa nouvelle dignité : il retourna en Danemark, acquit la

faveur du roi Eric, et donna, dans ce royaume, une base plus solide à la religion chrétienne. Il réussit également en Suède, auprès du roi Olof ou Olaüs, dans le Holstein et dans toutes les contrées voisines où régnait l'idolâtrie. De retour à Brême, il y mourut d'une dysenterie, le 5 février 864. Il fonda des hôpitaux; il visitait lui-même les pauvres et les malades, rachetait les prisonniers, et remplissait avec la plus scrupuleuse exactitude tous les devoirs du culte. A sa mort, le pape Nicolas I^{er} le mit au nombre des saints. Il avait écrit plusieurs ouvrages; mais il ne nous reste de lui que quelques lettres, et : *Liber de vita et miraculis S. Wilohadi*, imprimé avec la vie d'Ansehaire, Cologne, 1642, in-8°, et plusieurs fois depuis. (Voy. sa vie, par Rimbart, dans les *Scriptores Rerum Danicarum*, etc., n° 50, de Langebeck; et la *Cimbria litterata* de J. Moller.) G—T.

ANSEAUME (.....), né à Paris, y mourut en juillet 1784; il rendit beaucoup de services au Théâtre-Italien, dont il était souffleur, et pour lequel il fit les compliments de clôture de 1765 à 1778. Il avait contribué à la naissance de l'Opéra-Comique de la foire, dont il fut sous-directeur de 1755 à 1757, souffleur de 1758 à 1761, et où il donna le *Peintre amoureux*, opéra-comique joué le 25 juin 1757, et qui resta longtemps au théâtre. Dès 1755, il avait fait imprimer la *Vengeance de Melpomène*, prologue : il publia en 1766 son *Théâtre*, 3 vol. in-8°, qui contiennent : 1° le *Monde renversé*, opéra-comique de le Sage et Dorneval, qu'il mit tout en vaudevilles; 2° le *Chinois poli en France*; 3° les *Amants trompés*; 4° *Bertholde à la ville*; 5° le *Peintre amoureux*; 6° la *Fausse Aventurière*, en société avec Marcouville; 7° le *Docteur Sangrado*, avec un anonyme; 8° le *Médecin de l'Amour*; 9° *Cendrillon*, 1759, imité du conte de Perrault; 10° *l'Ivrogne corrigé*, avec un anonyme, tiré d'une fable de la Fontaine; 11° le *Soldat magicien*, dont le plan est de Serrières; 12° *l'Ile des Fous*, avec un anonyme; 13° *Mazet*, tiré du conte de la Fontaine; 14° le *Milicien*; 15° les *deux Chasseurs et la Laitière*; 16° *l'École de la Jeunesse*, ou le *Barneveldt français*. Pour former ces trois volumes, on s'est contenté de faire imprimer des frontispices, et de recueillir les exemplaires des éditions que l'auteur avait données de ces pièces dans leur nouveauté. On a encore d'Anseume : les *Épreuves de l'Amour*, 1759; le *Dépit généreux*, avec M. Quéant, 1761, in-8°; la *Nouvelle Troupe*, 1760; le *Procès des Ariettes et des Vaudevilles*, avec Favart, 1761; la *Clochette*, 1766; le *Maître d'École*, avec Marcouville; la *Ressource comique*, ou la *Pièce à deux acteurs*, 1772; la *Coquette de Village*, 1771; le *Rendez-vous bien employé*, 1774; le *Retour de tendresse*, 1777, in-8°; *Zémire et Mélinda*, 1775, in-8°, et le *Tableau parlant*, 1769, in-8°, farce divertissante, la meilleure de ce genre. Anseume a aussi retouché le *Poirier* et la *Veuve indécise*, opéras-comiques de Vadé. Il avait été quelque temps doctrinaire, puis maître de pension à Paris. A. B—T.

ANSEIGISE, archevêque de Sens, né au diocèse de Reims, dans le 9^e siècle, fut d'abord abbé de St-Michel, et parvint en 871 au siège archiepiscopal

de Sens. Charles le Chauve, qui ambitionnait la dignité d'empereur, envoya Anseigise en ambassade à Rome, pour s'assurer du suffrage du pape Jean VIII. Ce pontife éleva Anseigise à la primatie des Gaules et de la Germanie, dignité qui donna un nouvel éclat à l'église de Sens, et fit considérer son archevêque comme le second chef de la chrétienté; mais quand il voulut se faire reconnaître primate dans le concile de Pontion, plusieurs prélats s'y opposèrent, entre autres Hincmar de Reims, qui avait publié un écrit contre cette nouvelle primatie. Le roi envoya encore à Rome Anseigise, qui, à son retour, en 878, assista au concile de Troyes, sacra et couronna, l'année suivante, dans l'abbaye de Ferrières en Gâtinais, Louis III et Carloman, fils de Louis le Bègue, et mourut en 885. K.

ANSEIGISE, abbé de Fontenelles, de Luxeuil et de Flavigny, a été confondu par plusieurs auteurs avec le précédent (1). Il fut célèbre dans le 9^e siècle par le soin qu'il prit, le premier, de rassembler les capitulaires de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, que l'on conservait séparément sur des feuilles de vélin. Il eut la simple et heureuse idée de les réunir en un seul corps, et d'en former un tout qui fut ensuite considéré comme le code du droit public français. « Tanquam publicum legum franciscarum » codicem regia auctoritate et usu publico receptum, » dit Baluze (*Præfat. Capitul. reg. Francorum*). Le même savant a donné un précis du plan et de l'ordre suivis par Anseigise dans sa collection. Il la divisa en 4 livres, selon la nature des matières ecclésiastiques ou civiles qui avaient fait l'objet des constitutions de nos rois. Benoît, diacre de l'église de Mayence, forma, quelques années après, un nouveau recueil en 5 livres, dans lequel il fit entrer plusieurs capitulaires omis par son devancier. Les premières éditions de ces lois ont été données par Vitus Amerbach, Ingoldstat, 1545; par Jean Dutillet, Paris, 1548, et par Pierre Pithou, Paris, 1588. Baluze a perfectionné le travail de ce dernier, et, en redressant quelques-unes de ses erreurs, a publié en 1677 une édition des Capitulaires, qui fut la plus estimée jusqu'au moment où M. de Chiniac, profitant d'un exemplaire chargé d'additions écrites de la main même de Baluze, mit au jour cette superbe édition en 2 volumes in-fol., qui parut à Paris, en 1780, sous le titre de *Capitularia regum Francorum, additæ sunt Marculfi et aliorum formulæ veteres et notæ doctissimorum virorum*. Anseigise fut intendant des bâtiments de Charlemagne, et employé par ce prince et par Louis le Débonnaire dans différentes négociations qu'il conduisit avec succès. Les deux monarques récompensèrent ses talents et son zèle, en lui conférant des bénéfices et le gouvernement de plusieurs abbayes, au nombre desquelles il ne faut pas compter celle de Lobbes, ainsi que l'ont

(1) Senebier (*Hist. Littéraire de Genève*, t. 4^{re}, p. 102) fait un seul personnage de trois Anseigise. M. Séviran, dans son excellente *Chronologie historique des comtes genevois*, t. 4^{re}, p. 50, ne tombe pas dans la même confusion. Il distingue l'archevêque de Sens de l'évêque de Genève, et ne commet pas la faute d'attribuer à l'un ou à l'autre la collection des capitulaires.

fait plusieurs auteurs (1). La Chronique de Fontenelles (d'Achéry, *Spicileg.*, t. 3, p. 240; *Chronicon Fontinellense, sive S. Vandregisilii*) nous apprend que l'abbé Ansegise avait formé une bibliothèque considérable, tant à Fontenelles qu'à Flavigny. Il dota les églises dont il était le patron de vases sacrés et de riches ornements. Sa mort, arrivée le 20 juillet 854, suivit de près l'attentat commis par des fils ingrats sur la personne de Louis le Débonnaire, son bienfaiteur.

L—M—X.

ANSELME (Saint), archevêque de Cantorbéry, sous les règnes de Guillaume le Roux et de Henri 1^{er}, était né à Aost, dans le Piémont, en 1033. Ayant été visiter plusieurs monastères de France, il fut attiré à celui du Bec, en Normandie, par la réputation de son compatriote Lanfranc, y prit l'habit de St-Benoît, et y devint successivement professeur, prieur et abbé. Il eut occasion d'aller plusieurs fois en Angleterre, où il acquit une telle réputation, que Guillaume le Roux, étant tombé malade, voulut être assisté par lui, et le nomma ensuite archevêque de Cantorbéry après la mort de Lanfranc. Anselme n'accepta cet honneur qu'à condition qu'on restituerait à cet archevêché toutes les terres dont il avait été dépouillé par Guillaume lui-même. Il n'était guère permis de compter sur une union durable entre un prélat étranger et un prince qui, marchant sur les traces de son père, ne voulait rien céder au pape ni au clergé. Anselme lui tint tête avec courage : il s'ensuivit entre eux un état de dissension continuelle. Cependant, le roi ayant besoin d'argent pour la guerre qu'il avait entreprise contre son frère Richard, duc de Normandie, l'archevêque lui offrit 500 livres sterling, somme considérable pour le temps, mais que Guillaume trouva trop modique, et refusa avec humeur. Ils eurent un sujet de mécontentement plus sérieux encore à l'époque où l'antipape Guibert, reconnu sous le nom de Clément III par le roi et par le plus grand nombre des prélats de son royaume, disputait la tiare à Urbain II. Anselme désirait établir l'autorité de ce dernier en Angleterre, et était bien résolu de se passer du consentement de Guillaume, qui, d'un autre côté, ne supportait pas l'idée que ses sujets promissent obéissance à un pape que lui-même n'avait pas reconnu. Il convoqua un synode pour faire déposer le prélat qui osait lui résister. L'affaire s'accommoda, moyennant quelques concessions mutuelles; mais Anselme, ayant vainement demandé la restitution de tous les revenus de son siège, se décida, quoique ayant reçu défense expresse de s'éloigner, à aller appuyer lui-même l'appel qu'il avait fait à la cour de Rome, où il fut accueilli comme un zélé serviteur du saint-siège. Il suivit Urbain au concile de Bari, en 1098, y défendit la procession du St-Esprit contre les Grecs, et soutint avec vigueur le droit du clergé de nommer exclusivement aux dignités ecclésiastiques, sans prêter foi et hommage à aucun laïc; mais la cour de Rome avait intérêt à faire

sa paix avec Guillaume; elle ne tarda pas à abandonner Anselme, qui, rebuté, affligé, partit pour Lyon, et y resta jusqu'à la mort du roi, en 1100. Henri 1^{er}, son successeur, parvenu au trône par une usurpation, ne négligeait rien pour s'y maintenir. Sachant à quel point l'archevêque de Cantorbéry s'était concilié l'affection du peuple, il lui envoya plusieurs messages pour le rappeler. Anselme céda à ces instances, et fut reçu avec les plus grands honneurs, ce qui n'empêcha pas qu'une contestation très-vive ne s'élevât presque aussitôt entre le roi et le prélat. Celui-ci, qui avait déjà rendu hommage à Guillaume le Roux, refusait de le renouveler entre les mains du nouveau souverain. Malgré ce refus, quand le duc de Normandie menaça d'envahir l'Angleterre, non-seulement Anselme fournit au roi des secours d'hommes considérables, mais il employa encore tout son crédit auprès des barons, et alla même jusqu'à parcourir à cheval les rangs de l'armée, pour exciter l'ardeur des soldats. Peu de temps après, il fut encore obligé de faire un voyage à Rome, avec le consentement de Henri 1^{er}, et, après des lenteurs et des difficultés de toute espèce, il se retira une seconde fois à Lyon, puis à son abbaye du Bec, où il entre tint une correspondance avec la cour de Rome, et finit par obtenir une convention en vertu de laquelle le pape conservait le droit spirituel de donner les investitures, et devait seul envoyer aux évêques la croix et l'anneau pastoral, tandis que le roi d'Angleterre recevait d'eux le serment de fidélité pour leurs propriétés et privilèges temporels. Ce fut alors que Henri, voulant terminer tous les sujets de discussion, prit le parti de se rendre en personne à l'abbaye du Bec, où Anselme était malade, et le ramena dans ses États, où le prélat fut accueilli par les démonstrations de joie les plus vives. La vénération qu'Anselme sut inspirer au peuple doit être surtout attribuée à la sévérité de ses mœurs, et à l'énergie avec laquelle il lutta contre les abus de pouvoir. Il insista fortement sur la nécessité du célibat ecclésiastique, et fut le premier qui le prescrivit en Angleterre, où le synode national tenu à Westminster en 1102 en fit une loi religieuse. Anselme mourut en 1109. Nous ne rapporterons pas les miracles très-extraordinaires qui lui ont été attribués, et dont un écrivain du 11^e siècle (Jean de Salisbury) a donné le récit. La bibliothèque de Lyon possède un très-beau manuscrit de ses méditations et oraisons.

H. L—P—E.

— Par la hauteur de son génie, la beauté de son caractère et l'éclat de ses vertus, St. Anselme s'est placé parmi les grands hommes du christianisme. Elevé sur le siège archiepiscopal de Cantorbéry pendant la lutte du sacerdoce et de la royauté au sujet des investitures, il favorisa de tout son pouvoir la régénération et l'affranchissement de l'Eglise, et remplit avec une courageuse constance la mission de faire exécuter en Angleterre les décrets de Grégoire VII et des papes continuateurs de son œuvre, sans se laisser jamais ni intimider ni séduire par ses souverains temporels. Mais quels que soient l'importance politique et les mérites de sa vie, sa gloire repose

(1) Gesner (*Biblioth. Tiguri*, 1583, p. 55) lui donne les titres suivants : *Abbas Lobiensis, postea Senonensis archiepiscopus*. C'est une double erreur.

principalement sur ses écrits, qui le firent comparer à Platon et à St. Augustin, et lui valurent, disent les bénédictins de St-Maur, le titre du plus excellent métaphysicien qui eût paru dans le monde depuis l'évêque d'Hippone. Depuis la fondation des écoles carlovingiennes et la renaissance des études, aucun système nouveau de philosophie n'avait été mis au jour; les théories de Raban Maur sur l'origine des idées, et les réminiscences néoplatoniciennes et panthéistes de J. Scot-Érigène avaient seules manifesté le réveil des intelligences, lorsque Anselme, remontant les degrés de la création, s'éleva, par l'effort de son génie, à l'une des plus hautes conceptions qui aient paru dans le monde philosophique. Parmi ses nombreux écrits, il en est deux, le *Monologium* (Monologue), et le *Proslogium* (Alloction), qui contiennent à peu près toute sa doctrine. Dans le premier de ces traités, Anselme se propose de prouver que l'idée de l'être existant par lui-même peut être atteinte et démontrée par les lumières de la raison, et de constituer l'unité de la science en établissant que les conclusions fournies par la logique s'accordent avec les affirmations de l'orthodoxie. Pour réaliser ce dessein, le philosophe catholique construit un vaste système logique dont le monde sensible forme la base et l'Être suprême le sommet. Partant des qualités disséminées dans les objets dont l'univers offre le spectacle, il parvient, à l'aide d'une série de déductions enchaînées avec une précision et une rigueur de dialectique admirables, aux idées générales et abstraites du beau, du bon, du juste, etc., et passe enfin, par une dernière induction, de la conception idéale de l'être un et absolu, à sa réalité objective. M. Bouclitté, auteur d'un savant travail sur le *Monologium* et le *Proslogium*, résume en ces termes l'argumentation de l'archevêque de Cantorbéry : « Qu'est-ce que la contemplation du « beau, du bon, etc., dans les êtres de l'univers, si « ce n'est la contemplation même des attributs divins sous une forme individuelle, passagère, grossière même quelquefois ? Tel est du moins le « premier fait perçu, mais nous n'en restons pas là; à « l'instant où, par suite d'une comparaison faite entre « plusieurs objets, nous reconnaissons, par abstraction, que la qualité de beau, de grand ou toute autre « leur est commune, c'est dès lors sous la forme unique d'idée que cette généralisation se manifeste à « nous. Lors donc que, réunissant les notions de beau, « de bon, de grand, etc., acquises ou constatées par « l'expérience et l'abstraction, nous les réduisons dans « une unité plus haute, nous n'opérons plus sur les « objets eux-mêmes perçus par nos sens, mais bien « sur les idées qui en représentent désormais pour « nous les qualités générales et les conditions nécessaires. Nous ne nous demandons déjà plus quelle « est la raison en vertu de laquelle est beau, bon, « grand, tel être dans lequel nous avons reconnu ces « attributs, nous la reconnaissons dans la qualité abstraite elle-même; nous nous demandons désormais « si toutes ces qualités flottent au hasard dans le monde « intellectuel, au sein de sa généralité abstraite, ou si « un lien les rattache les unes aux autres; si, se résol-

« vant dans une unité supérieure, elles reposent enfin « dans une essence inconditionnelle et absolue. La réponse ne se fait pas attendre, et les notions d'unité « et d'être se combinant, interviennent et complètent « l'idée de Dieu. » Dans le *Proslogium*, Anselme resserre et complète l'argumentation précédente, en la réduisant à un seul syllogisme qui consiste à conclure l'existence de Dieu de l'idée même de cet être. Cet argument est au fond le même que celui de Descartes; la forme seule est différente. L'ensemble des raisonnements du prélat donne les résultats suivants : L'idée de Dieu implique la réalité de son objet; cette idée réunit l'universalité logique et l'universalité réelle; toutes les idées et toutes les réalités relatives n'étant que des émanations de l'être absolu et de ses attributs; les idées humaines s'enchaînent dans un ordre correspondant à l'enchaînement des choses; Dieu est le principe de la science. Outre les idées que nous venons d'exposer, le *Monologium* et le *Proslogium* contiennent sur la nature divine, sur ses attributs, sur la Trinité, sur la création, sur l'immortalité de l'âme, sur les rapports de l'homme avec Dieu, des spéculations de l'ordre le plus élevé. L'argument du *Proslogium* fut attaqué par Gaunilon, moine de Marmoutier, dans un traité intitulé : *Liber pro insipiente*, titre qui fait allusion à l'insipience du Psalmiste. L'objection du religieux, reproduite par les adversaires de Descartes, consiste à soutenir que les conceptions de l'esprit ne supposent pas nécessairement l'existence d'une substance correspondante. Anselme répliqua par l'*Apologétique contre Gaunilon*, dans lequel il prouve, avec une nouvelle force, que l'existence étant une perfection, elle entre nécessairement dans l'idée de l'être souverainement parfait. Bientôt après, Roscelin dirigea contre l'idée fondamentale du système d'Anselme une attaque bien autrement sérieuse; il prétendit que les idées générales, désignées alors sous le nom d'universaux, ne représentaient pas des réalités, et n'étaient que de pures abstractions, des mots. Dès ce moment toute l'activité des esprits se porta sur le problème des universaux, qui donna naissance à deux écoles fameuses : celle des réalistes et celle des nominalistes, dont la lutte agita si profondément le moyen âge. Outre les écrits de St. Anselme que nous avons déjà cités, on a encore de lui : un traité de la Trinité et de l'Incarnation du Verbe, entrepris pour réfuter les erreurs de Roscelin; un traité de la Procession du St-Esprit, contre les Grecs; un traité de grammaire ou plutôt de dialectique, dont la valeur et le but sont parfaitement indiqués par les bénédictins de St-Maur. « On ne vit point, disent-ils, d'habiles dialecticiens ou logiciens parmi « nos Français jusqu'à Lanfranc et St. Anselme. La « dialectique, dans son institution, était l'art de raisonner avec justesse et solidité, et de chercher la « vérité par les voies les plus sûres. C'est à quoi l'on « ne pouvait parvenir sans avoir des idées justes qui « dépendent de la connaissance des choses; et l'on « ne s'appliquait presque point du tout en ce siècle « à l'acquiescer. On ne faisait consister la dialectique « qu'en des mots et des règles, dont on ne savait pas

« le plus souvent faire l'application. Tout aboutissait « à des raisonnements généraux, qui n'ont servi qu'à « décrier les philosophes, qui se sont bornés à dis- « courir sur le bon, le parfait, l'infini, sans entrer « dans le détail des connaissances d'usage et de pra- « tique. Ce fut pour remédier à ces défauts essen- « tiels que St. Anselme composa un traité de gram- « maire, qui est un véritable traité de dialectique, « où il s'attache à faire connaître la substance et la « qualité, les deux objets généraux de toutes nos « idées. Il réussit par là à dégrader la philosophie « de son temps, et à lui donner quelque degré de « perfection. » *Dialogue sur la chute du diable*, dans lequel il traite de la nature du mal et de son origine; un dialogue sous ce titre : *Pourquoi Dieu s'est fait homme ?* Le but de cet opuscule est de démontrer que l'incarnation du Verbe était nécessaire au salut du genre humain, que l'homme a été créé pour jouir de l'immortalité, et qu'il ne peut parvenir à cette fin sans l'intervention de l'Homme-Dieu; un traité sur la Conception de la Vierge et sur le Pêché originel; un dialogue sur la Vérité et la Justice, et un autre sur le Libre Arbitre; un traité de la Concorde ou accord de la grâce de Dieu avec le libre arbitre. Anselme a aussi traité quelques points de la liturgie, comme du *Pain azyme, des différentes Cérémonies usitées dans le sacrifice de la Messe, chez les chrétiens grecs et latins*. Citons encore seize homélies ou sermons; vingt et une méditations sur des sujets de piété ayant une grande conformité, soit pour le fond, soit pour la forme, avec celles de St. Augustin; soixante-quatorze oraisons ou prières dont quelques-unes figurent dans la formule ordinaire de préparation à la messe. Des 41 chapitres des méditations attribuées à l'évêque d'Hippone, il y en a 14 qui ont été tirés pour la plus grande partie des prières de St. Anselme; des hymnes en vers iambiques en l'honneur de la Vierge; un poème en vers héroïques à la louange de Lanfranc, son maître; un Psautier; plus de quatre cent vingt lettres, dont plusieurs sont d'un assez grand intérêt historique. Parmi ces lettres, il s'en trouve deux des rois de France Philippe 1^{er} et Louis le Gros, écrites à St. Anselme pour lui témoigner la part qu'ils prenaient à sa disgrâce, et lui offrir un asile dans leurs États. Les œuvres de St. Anselme furent imprimées pour la première fois à Nuremberg, 1491 et 1494, in-fol. Il en parut ensuite à Paris deux éditions, 1544 et 1549, dirigées, la première, par Ant. Demochares de Monchi, docteur en Sorbonne, et l'autre, par Simon Fontaine de Sens : celle-ci est très-incomplète. Il en fut donné une autre à Cologne en 1560, 1 vol. in-fol., divisé en 3 parties, dont la 1^{re} est précédée de la vie de St. Anselme par Eadmer. Une édition supérieure aux précédentes fut donnée en 1630, 1 vol. in-fol. divisé en 4 parties, par Théophile Raynaud, qui y a cependant introduit plusieurs écrits qui ne sont pas de St. Anselme. Les écrits dogmatiques de l'archevêque de Cantorbéry furent ensuite réunis par D. Jean Saenz d'Aguirre, et publiés avec des commentaires sous ce titre : *Sancti Anselmi Theologia*, etc.,

3 vol. in-fol., Salamanque, 1679, 1681 et 1685. Une nouvelle édition plus correcte parut à Rome, en 1688, 1689 et 1690. On publia, en 1692, à Delft en Hollande, un petit vol. in-12 sous ce titre : *S. Anselmus Cantuariensis arch. per se docens*. C'est un recueil des maximes de St. Anselme, dû à D. Gabriel Gerberon. Enfin, la meilleure et la plus complète des éditions de St. Anselme est due au même D. Gabriel Gerberon, qui a revu le texte de son auteur sur les manuscrits de France et d'Angleterre, et l'a enrichi de savants commentaires, Paris, 1675, 4 gros vol. in-fol. Ce qui donne surtout du prix à cette édition, c'est qu'on y trouve plus de cent lettres nouvelles omises dans les précédentes publications. Elle a été réimprimée à Paris en 1721, et à Venise en 1744, 2 vol. in-fol. — La vie de St. Anselme a été écrite par son secrétaire Eadmer, moine de Cantorbéry, et par D. Gerberon. Baillet dans ses *Vies des Saints* a mis à contribution ces deux biographies. On trouvera aussi des détails sur sa vie dans Jean de Salisbury, dans Guill. de Malmesbury, de *Gestis pontificum anglorum*, dans l'*Histoire d'Angleterre* de Lingard, dans l'*Histoire littéraire* des bénédictins de St-Maur. De nos jours, M. Ampère a donné une analyse assez détaillée du *Monologium* et du *Proslodium* dans son *Histoire littéraire de la France*. Une traduction française du *Monologium*, du *Proslodium* et de la controverse avec Gaunilon a paru à Paris chez Amyot, en 1842, 1 vol. in-8°, sous ce titre : *le Rationalisme chrétien à la fin du 11^e siècle, ou Monologium et Proslodium de St. Anselme*, traduits par M. Bouclitté. L'ouvrage est précédé d'une introduction dans laquelle le mérite philosophique des travaux de St. Anselme est apprécié avec un talent remarquable. C. W—R.

ANSELME (Saint), évêque de Lucques, succéda, en 1061, dans cet évêché, au pape Alexandre II, son oncle, refusa d'abord de recevoir l'investiture de l'empereur Henri IV, s'y soumit enfin, puis eut des scrupules, et se retira à Cluny, d'où il ne sortit, pour reprendre le gouvernement de son église, que sur un ordre exprès du pape Grégoire VII. Ayant voulu réduire ses chanoines à la vie commune, il éprouva de leur part une telle résistance, qu'il fut obligé de quitter sa ville épiscopale. Léon IX le fit son légat en Lombardie, et il mourut dans l'exercice de sa légation à Mantoue, le 18 mars 1086. On a de lui une apologie de Grégoire VII, et une réfutation des prétentions de l'antipape Guibert. On trouve ces deux écrits dans les *Antiquæ Lectiones* de Canisius, et dans la *Bibliotheca Patrum*. St. Anselme avait composé un troisième traité pour prouver que les princes temporels ne peuvent disposer des biens de l'Église. Le P. Roto, jésuite, a donné sa vie en italien. T—D.

ANSELME, religieux bénédictin à St-Remi de Reims, fut chargé par Hérimar, son abbé, de mettre par écrit tout ce qui s'était passé dans cette ville pendant le séjour que le pape Léon IX y fit en 1049. Hérimar, ayant achevé l'église qu'il avait fait construire en l'honneur de St. Remi, envoya prier le pape de vouloir bien venir en faire la dédicace. Le pontife se

rendit à Reims le 1^{er} octobre 1049; et, la dédicace étant achevée, il tint un concile qui fut très-nombreux, le roi Henri, tous les évêques et les prélats de France s'étant rassemblés pour cette cérémonie. Anselme recueillit ce qui s'était passé à la dédicace de l'église, ainsi que les actes du concile que le pape tint dans l'église même qu'il venait de dédier. Il y ajouta la relation du voyage que le pontife avait fait de Rome à Reims. De là vient que son ouvrage est quelquefois intitulé : *Itinéraire du pape Léon IX*. Mabillon l'a inséré dans les *Acta Sancti. ord. S. Bened.* G—Y.

ANSELME, chanoine de Liège, était d'une famille noble, et fut, en 1053, conduit à Rome par son évêque, Wason, qui avait une grande confiance en ses lumières, et qui, à son retour, le nomma doyen de sa cathédrale. Anselme fit ensuite le voyage de Jérusalem avec Théoduin, successeur de Wason. L'empereur Henri III le demanda à son évêque pour lui confier la direction de l'école de Fulde. Par ordre de ses supérieurs, il travailla à l'*Histoire de l'Eglise de Liège*, commencée par Hérige en 991, et qu'il fit paraître en 1056. Mabillon et Martène l'ont publiée, le premier dans les *Acta Sancti. ord. S. Bened.*, t. 9, l'autre dans son *Amplissima Collectio*, t. 4. Cette histoire comprend aussi celle des évêques de Tongres et de Maestricht, qui ont occupé le siège épiscopal depuis transféré à Liège. — ANSELME de Gemblours, bénédictin du 12^e siècle, a continué la *Chronique* de Sigebert (*voy.* ce nom) depuis 1112 jusqu'en 1137, époque de sa mort. G—Y.

ANSELME de Laon, théologien fameux, né en cette ville, de parents obscurs, vers l'an 1050, étudia, à ce qu'on croit, sous St. Anselme de Cantorbéry, et enseigna d'abord dans l'école de Paris. Le pape Eugène III lui attribuait l'honneur d'avoir fait revivre dans cette ville l'étude et l'intelligence des saintes Ecritures. Il fut mis ensuite à la tête de l'école de Laon, et il la dirigea pendant cinquante ans avec un succès extraordinaire. On accourait de toute l'Europe à ses leçons, et nul n'était réputé savant s'il ne les avait suivies. Les docteurs les plus célèbres venaient se ranger parmi ses auditeurs. L'apôtre des Vandales et des Bohémiens, Vicelin, écolâtre de Brème, Guillaume de Champeaux et Abailard furent au nombre de ses disciples. On le surnomma *le scolastique* ou *le docteur des docteurs*. Pendant le règne des factions qui désolèrent sa ville natale, Anselme fut étranger à tous les partis, et sut conserver leur estime en condamnant leurs excès. Incapable de se laisser égarer par l'ardeur de la dispute ou aveugler par une vaine ambition, il ne souffrit jamais qu'on agît dans son école ces questions sophistiques qui, ne paraissant d'abord que de simples jeux d'esprit, finissent par ébranler les fondements de la croyance. Abailard fit l'épreuve de cette sage sévérité, et paya bien cher par la suite la présomption dont elle aurait dû le corriger (1). Insensible aux offres qu'on lui fit plus d'une fois de

la dignité épiscopale, Anselme se montra plus jaloux de former des évêques que de le devenir. Le chancelier Étienne de Senlis lui proposant pour ses neveux des lettres de noblesse et d'honorables établissements : « A Dieu ne plaise, répondit-il, que mes leçons sur l'Écriture procurent à mes parents des distinctions qui pourraient leur faire perdre l'humilité qu'elle recommande. » Il mourut le 15 juillet 1117. Son meilleur ouvrage est une glose interlinéaire citée par le P. Lelong, et où il a su renfermer en peu de mots une excellente interprétation de l'Écriture sainte. Pierre Lombard, surnommé le Maître des sentences, l'a insérée à la suite de son commentaire qui a pour titre *Glossa in Psalterium Davidis*. — Raoul, frère d'Anselme, après l'avoir secondé dans les fonctions d'écolâtre, l'y remplaça; et, pendant les seize années qu'il lui survécut, l'école de Laon ne perdit rien de son lustre. Il était resté de lui deux ouvrages inédits, et qui paraissent perdus, l'un sur le semi-ton, l'autre sur l'arithmétique. D—V—S.

ANSELME, évêque de Havelbourg en Saxe, fut envoyé, vers l'an 1140, à Constantinople par l'empereur Lothaire II. Cette ambassade eut probablement lieu après celle que Jean Comnène avait adressée à ce prince (1137). Par ordre de l'empereur Frédéric, Anselme fit un second voyage en Grèce pour négocier un traité avec Manuel Comnène, et une alliance contre le roi de Sicile. A son retour, il fut transféré à l'archevêché de Ravenne, où il mourut en 1159. Étant à Tusculum auprès d'Eugène III, en 1149, le pontife le pria de lui rendre compte des conférences qu'il avait eues avec les Grecs pendant son séjour à Constantinople. Anselme se rendit aux instances du pape, et lui présenta la relation de ses entretiens avec les Grecs, à laquelle il ajouta un traité sur la perpétuité et l'uniformité de l'Église romaine. D. d'Acchéry a publié, dans son *Spicilegium*, t. 15, la relation et le traité, monuments remarquables pour ceux qui veulent étudier les traditions ecclésiastiques du 12^e siècle. G—Y.

ANSELME DE SAINTE-MARIE (PIERRE DE GUIBOURS, communément appelé le Père), augustin déchaussé, a publié : 1^o l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, 1674, 2 vol. in-4^o. Cet ouvrage a été continué par Dufourni et par les religieux augustins Ange de Ste-Rosalie et Simplicien, qui en ont donné la troisième et dernière édition en 9 vol. in-fol., 1726-1733. La première partie de cet ouvrage, donnée par le P. Anselme, est moins estimée que la suite, donnée par ses continuateurs. Au reste, c'est une source abondante de renseignements utiles. 2^o *La Science héraldique*, 1673, in-4^o. 3^o *Le Palais de l'Honneur, contenant les généalogies historiques des illustres maisons de Lorraine et de Savoie, et de plusieurs nobles familles de France*, 1665-1668, in-4^o. 4^o *Le Palais de la Gloire, contenant les généalogies historiques des illustres maisons de France et de plusieurs nobles familles de l'Europe*, 1664, in-4^o. Ces trois ouvrages ont été réunis en un seul volume in-4^o, sous ce titre : *le Palais de l'honneur*,

(1) Abailard, dans ses écrits, témoigne peu d'estime pour les lumières ce prélat, et se plaint de l'obscurité de ses explications. Ce jugement est contraire au sentiment universel des contemporains.

ou la Science héraldique du blason, contenant l'origine des armoiries, etc., Paris, 1686, avec fig. Le P. Anselme est mort à Paris, sa patrie, en 1694, âgé de 69 ans.

A. B—T.

ANSELME (ANTOINE), fils d'un chirurgien, naquit le 13 janvier 1652, à l'Isle-Jourdain, dans le comté d'Armagnac. Un de ses oncles, curé dans les environs, se chargea de sa première éducation; puis il fut envoyé au collège de Gimont, et passa de là à Toulouse, où il acheva ses études. Il avait un talent si décidé pour la chaire et une mémoire si prodigieuse que, dès l'âge de douze ans, il lui suffisait d'entendre un sermon pour le répéter avec une extrême facilité et beaucoup de grâce. Il remporta deux fois le prix de l'ode aux jeux floraux. Dès que son cours de théologie fut terminé, il se livra au ministère de la prédication, et débuta à Gimont avec tant de succès, qu'il y reçut le surnom de *Petit Prophète*, qu'il conserva toujours. Il alla ensuite prêcher à Toulouse; le marquis de Montespan, qui l'entendit, fut enchanté de son éloquence et de son savoir, et lui confia l'éducation de son fils, le marquis d'Antin, âgé alors de dix ans. Anselme vint avec son élève à Paris, où ses sermons obtinrent les mêmes succès. En 1681, l'Académie française le choisit pour prononcer devant elle le panégyrique de St. Louis, et dès lors il prêcha dans toutes les grandes paroisses de la capitale; il fallait même le retenir quatre à cinq années d'avance. En 1685, il fut nommé pour prêcher à la cour le jeudi saint et le jour de la Pentecôte; en 1698, il y prêcha pendant l'avent, et en 1709, pendant le carême. Après avoir parcouru plus de trente ans cette carrière, il revint auprès du duc d'Antin, qui l'aimait beaucoup, et sans abandonner entièrement le ministère de la prédication, il se fit une occupation particulière de l'étude des belles-lettres et des beaux-arts. Bientôt il fut reçu amateur honoraire par l'Académie de peinture; presque dans le même temps, le duc d'Antin fit revivre en sa faveur la place d'historiographe des bâtiments; et en 1710, il fut admis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en qualité d'associé. Après la mort de Louis XIV, il rendit à cette compagnie d'importants services qui lui valurent le titre de pensionnaire surnuméraire, avec l'assurance de la première pension qui viendrait à vaquer. A l'âge de soixante-douze ans, il obtint la vétérance, et il se retira en 1724 en Gascogne, dans l'abbaye de St-Séver, que Louis XIV lui avait donnée en 1699; il y vécut dans une parfaite tranquillité, s'occupant de ses livres, de ses jardins, et répandant sur son abbaye et sur les paroisses qui en dépendaient toutes sortes de bienfaits: il ouvrait de nouveaux chemins, décorait les églises, fondait des hôpitaux, et conciliait les différends. Après avoir fait deux voyages à Paris, l'un à l'âge de soixante-dix-neuf ans et l'autre à quatre-vingt-un, il mourut à St-Séver, le 8 août 1757, dans sa 85^e année. On a de l'abbé Anselme: 1^o des odes imprimées dans le *Recueil de l'académie des jeux floraux de Toulouse*. 2^o Des panégyriques des saints et des oraisons funèbres qui ont paru ensemble à Paris en 1718, 3 vol. in-8^o, avec son portrait. 5^o *Sermons*

pour l'avent, le carême et sur divers sujets, Paris, 1751, 4 vol. in-8^o et 6 vol. in-12. Ces sermons ont eu un grand succès, selon madame de Sévigné (lettre du 8 avril 1689). L'abbé Anselme avait de l'esprit, de la dévotion, de la grâce et de l'éloquence, et il n'y avait guère de prédicateur qu'elle crût devoir lui préférer. 4^o Diverses dissertations insérées dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, des années 1724 à 1729.

A. L. M.

ANSELME (GEORGE), poète latin, qui florissait vers le commencement du 16^e siècle, était né à Parme, d'une très-ancienne famille; il était médecin, mais en même temps littérateur distingué. Le volume qui contient ses poésies latines est fort rare; il est intitulé: *Georgii Anselmi Nepotis Epigrammaton libri septem; Sosthyrides; Palladis Peplus; Eglogæ quatuor*, Venise, 1528, in-8^o. Le titre de *Nepos* y est mis pour distinguer l'auteur d'un autre George Anselme, son aïeul, mathématicien et astronome; celui-ci, qui était mort vers l'an 1440, avait écrit des dialogues sur l'harmonie, et des institutions astrologiques, comme nous l'apprennent deux épigrammes de son petit-fils; mais ces livres n'ont pas été imprimés. George Anselme le jeune a donné, outre ses poésies: 1^o des éclaircissements sur quelques comédies de Plaute, auxquels il lui a plu de donner le titre d'*Epihyllides*. Ils se trouvent dans l'édition de Plaute donnée à Venise par Pierre Sessa, en 1518, et avaient paru pour la première fois dans celle de Parme, 1509, in-fol., avec les commentaires de Burckhard Pylades et de Thadée Ugoletus. 2^o La vie d'un romancier célèbre dans son temps, nommé Jacques Cavicco, compatriote d'Anselme, et mort en 1511. Cette vie est imprimée avec le roman de Cavicco, qui a pour titre: *Libro del Peregrino*, Venise, 1526, in-8^o, et 1547.

G—É.

ANSELME (JACQUES-BERNARD-MODESTE D'), général de division, né à Apt le 22 juillet 1740, entra au service le 27 septembre 1745, c'est-à-dire qu'il fut porté à l'âge de cinq ans, comme fils d'un officier, suivant l'usage de ce temps-là, sur le contrôle du régiment de Soissonnais (1). Il devint enseigne le 27 mars 1752, lieutenant le 1^{er} février 1756, capitaine aide major le 28 octobre 1760, major dans le régiment de Périgord le 20 février 1774, lieutenant-colonel au régiment de Soissonnais le 17 juillet 1777, et colonel du 2^e régiment d'état-major le 4^{er} janvier 1784. Il fut promu au grade de maréchal de camp le 20 mai 1791, et il se trouvait à Perpignan, commandant en cette qualité, lorsque cinq compagnies du régiment de Vernaudois, arrivées dans cette ville le jour de Pâques 1792, s'y livrèrent, à la suite d'une orgie, aux plus grands désordres contre les habitants. Il se rendit à la caserne avec les administrateurs de la ville, et parvint par ses discours à ramener à son devoir cette soldatesque

(1) Différents dictionnaires historiques, et notamment le *Dictionnaire des généraux français*, par M. de Courcelles, ayant publié des états de service du général Anselme qui sont remplis de fausses dates et de détails erronés, nous avons cru nécessaire de les rectifier par la publication de ces renseignements minutieux, mais puisés aux sources les plus authentiques.

mutinée. Il fut nommé lieutenant général le 22 mai de la même année, et envoyé à l'armée du Var commandée par Montesquiou. Ce dernier lui confia le soin de faire la conquête du comté de Nice. A la tête de 12 à 15,000 hommes, Anselme passa le Var le 28 septembre 1792, et s'empara de Nice, du fort de Montalban, du château de Villefranche, sans presque éprouver de résistance. Cette dernière conquête était importante : cent pièces d'artillerie, 5,000 fusils, un million de cartouches, une frégate et une corvette armées de leur canon, qui se trouvaient dans le port, un arsenal de marine qui était bien fourni, tombèrent au pouvoir des Français. Nommé général en chef de l'armée d'Italie, Anselme continua, mais avec moins de succès, le cours de ses opérations : les pluies, les neiges, le dénûment où se trouvaient ses soldats manquant d'habillements, de souliers et de munitions, le forcèrent, après une attaque inutile sur Saorgio, de se borner à l'occupation de Sospello, et de prendre ses quartiers d'hiver dans les environs de cette ville. Cependant les ordres du gouvernement et la nécessité de procurer des ressources à son armée le décidèrent à renoncer à cette oisiveté. De concert avec l'amiral Truguet, il forma le projet de s'emparer d'Oneglia. L'armée navale se présenta devant cette place le 25 novembre, et aussitôt un parlementaire fut envoyé aux magistrats pour les engager à se réunir aux Français et à leur ouvrir les portes de la ville. Les habitants répondirent d'abord à l'officier chargé de ce message par des signaux qui semblaient l'inviter à s'approcher; mais à peine le canot qui le portait fut-il près du rivage, qu'une décharge de coups de fusil tirés à bout portant blessa cet officier et tua sept personnes autour de lui. Cette déloyauté fut promptement punie : la ville fut bombardée le même jour, emportée le lendemain, et les Français ne l'abandonnèrent qu'après l'avoir pillée et réduite en cendres. Mais dès lors le désordre régnait dans l'armée; elle n'observait plus aucune discipline, se livrait à toutes sortes de violences et de déprédations envers les habitants du comté de Nice qu'elle occupait, et le général Anselme était accusé de manquer d'énergie pour réprimer ces excès, peut-être même de les protéger, et d'en profiter lui-même pour commettre des exactions et des pillages. Il publia, dans le courant de décembre 1792, un mémoire justificatif de sa conduite, dans lequel il s'efforça de prouver qu'il avait réprimé le pillage, et que loin de contempler le meurtre, comme on l'en avait accusé, il avait arraché plus d'un malheureux à la fureur des cannibales. Il rejetait le dénûment de ses troupes sur Montesquiou et sur la négligence des administrations, et protestait de la pureté de ses sentiments républicains. Les commissaires envoyés par la convention à l'armée du Var pour examiner sa conduite furent loin d'être satisfaits des raisons qu'il alléguait : ils rejetèrent au contraire tous les désordres sur sa faiblesse, sur son incurie, et le suspendirent de ses fonctions (décembre 1792); le général Brunet fut nommé son successeur provisoire. La convention nationale, dans sa séance du 14 février

1793, décréta d'arrestation le général Anselme, sur le rapport de Collot d'Herbois; il fut aussitôt mis en prison. Privé de ses papiers, de sa correspondance, de ses registres d'ordres, qui avaient été mis sous le scellé à Apt et à Paris, il écrivit néanmoins et rendit public, au mois de mars 1793, un nouveau mémoire justificatif (in-4° de 55 pages), dans lequel il retraçait en détail toute sa conduite, depuis le jour où il avait été chargé du commandement de l'armée du Var, et où il faisait voir que, dès lors, cette armée se trouvant dénuée de tout et en proie à l'anarchie, on ne pouvait que lui savoir gré de l'avoir conduite à la victoire contre des forces bien plus nombreuses et mieux organisées. Ce mémoire (1) parut produire un effet favorable au général Anselme; le *Moniteur* en parla d'une manière avantageuse, et l'auteur eut le bonheur d'être oublié dans sa prison. Il y languit longtemps encore; et ce fut la révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794) qui le rendit à la liberté. Il prit aussitôt sa retraite, et obtint un traitement de réforme dont il a joui, dans une obscurité paisible, jusqu'à sa mort, arrivée vers 1812. F—LL.

ANSELME. Voyez ASCELIN.

ANSELMO (ANTOINE), né à Anvers, où il fut échevin pendant plusieurs années et avocat fiscal de l'évêque, mourut en 1668, presque octogénaire. Il a beaucoup écrit sur le droit belge. On a de lui : 1° un recueil d'ordonnances en flamand, 4 vol. in-fol., Anvers, 1648; 2° *Codex belgicus*, Anvers, 1649, in-fol.; 3° *Tribonianus belgicus*, Bruxelles, 1692, in-fol.; 4° *Commentaria ad perpetuum edictum*, Anvers, 1701, in-fol.; 5° *Consultationes*, 1671, in-fol. Ces quatre derniers ouvrages sont connus sous le nom d'*Opera juridica*. A. B—T.

ANSGARDE, première femme de Louis le Bègue, roi de France, fixa les vœux de ce prince, lorsqu'il n'avait encore que dix-huit ans. Comme elle avait moins de naissance que de beauté, Charles le Chauve n'approuva pas le mariage de son fils. Quelques historiens ont regardé comme bâtards les enfants qui en naquirent; ce qui ne les a point empêchés de succéder à leur père, l'ainé sous le nom de Louis, et le second sous le nom de Carloman. Lorsque Louis le Bègue répudia Ansgarde pour épouser Adélaïde, Hincmar, archevêque de Reims, et le pape Jean VIII, qui était alors en France, refusèrent d'autoriser le divorce et de couronner la nouvelle reine; aussi d'autres historiens ont-ils déclaré bâtard le fils qui naquit de ce second mariage, et qui régna sous le nom de Charles le Simple; d'où il faudrait conclure que Louis le Bègue n'eut pas de postérité légitime, quoique tous ses fils aient monté sur le trône. On ignore ce que devint la belle Ansgarde après sa répudiation. F—E.

ANSIAUX (EMMANUEL-ANTOINE-JOSEPH), né à Liège, le 1^{er} janvier 1761, s'adonna avec passion à l'étude de la jurisprudence et acquit de vastes connaissances dans le droit romain et le droit

(1) L'auteur en annonçait un second, qui devait contenir les pièces justificatives, et qu'il se proposait de mettre au jour après que ses papiers lui auraient été rendus. Il paraît que ce second mémoire n'a pas été publié.

coutumier liégeois. Cultivant aussi la littérature, il y débuta par la publication de *l'Heureuse Délivrance, ou la Catastrophe du chevalier de St-P...., eritico-comédie en un acte et en prose*, Bruxelles, 1780, in-8° de 20 pages (anonyme). C'est une satire ingénieuse dirigée contre St-Péravi, poète français, mort à Liège dans la misère. En 1785, Ansiaux obtint l'accèsit du prix d'éloquence proposé au concours par la société d'émulation. Son mémoire, qui contenait l'éloge historique d'Erard de la Marek, évêque de Liège, n'a pas été imprimé. Villenfagne, auquel nous empruntons la plupart des renseignements contenus dans cet article, en a publié un extrait dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de Liège, ou Collection des discours historiques qui ont concouru à la société d'émulation*, Maestricht et Liège, 1785, in-8°, p. 95-107. En 1784, Ansiaux obtint le prix proposé par la même société pour l'éloge de Wazon, autre évêque de Liège. Son travail a été imprimé en 1785 dans la collection précitée. En 1791, il publia encore, sous le voile de l'anonyme : *Analyse du recès donné le 17 mai 1791 par l'état de la noblesse, Liège*, in-8° de 15 pages; et en 1792 : *Aperçu des motifs des réclamations contre l'organisation actuelle de l'ordre équestre du pays de Liège et comté de Loos*, in-8° de 8 pages. Le prince Hoenbroeck, juste appréciateur du mérite d'Ansiaux, lui avait conféré l'emploi de conseiller dans son conseil ordinaire, mais il n'en jouit pas longtemps : la révolution liégeoise le força de s'expatrier, et il se retira en Allemagne, où il obtint le titre d'historiographe de l'ordre noble de St-Hubert, et l'emploi de conseiller intime auprès de la princesse de Wurtemberg. Ansiaux mourut à Munster, le 27 février 1800. Il a inséré dans *l'Esprit des journaux* : 1° un extrait du vieux roman en vers de Gace de la Bigne, octobre 1781; 2° une lettre sur le même sujet, dans laquelle il rectifie quelques erreurs commises dans la première, février 1782; 3° *Lettre sur un usage ancien*, juin 1783; 4° *Notice sur Lambert de Vlierden*, novembre 1784; 5° *Notice sur Charles de Méan*; 6° *Lettre sur un modèle en terre d'un mausolée à élever à François-Charles de Welbruck, prince-évêque de Liège*, février 1785. — Ansiaux était frère du peintre de ce nom.

P—N.

ANSIDEI (BALTHASAR), savant humaniste, né en 1536, à Pérouse, se distingua de bonne heure parmi les élèves d'Horace Cardoneti, qui professait alors les belles-lettres dans cette ville avec une grande réputation. Le désir de perfectionner ses talents le conduisit à Rome, où il suivit les leçons de Muret, et se concilia l'estime de cet habile maître, qui ne cessa depuis de lui donner des marques de sa bienveillance. Après la mort de Cardoneti, il revint occuper sa chaire à Pérouse; mais il passa bientôt à Pise, d'où le cardinal Cl. Aquiviva le fit revenir à Rome. Nommé d'abord conservateur de la bibliothèque du Vatican, il fut ensuite chargé de la garde des archives du château St-Ange. On doit à Ansidei une bonne description des travaux que nécessita le transport de la magnifique colonne du temple de la Paix à la place de Ste-Marie-Majeure.

C'est à lui qu'on doit aussi l'inscription gravée sur le monument. Il en a composé plusieurs autres qui se distinguent toutes par un goût d'antiquité que peu de savants ont eu au même degré. Il mourut à Rome en 1614, à l'âge de 58 ans. Ses poésies latines et ses lettres sont restées manuscrites. Celles qu'il écrivit à Muret (1) renferment plusieurs anecdotes littéraires. Dans l'une, il parle d'un commentaire qu'il préparait sur les œuvres de Sénèque. Tous les savants du 16^e siècle s'accordent à faire l'éloge des talents et des qualités d'Ansidei. Vermiglioli a publié une notice sur sa vie et sur ses ouvrages. On peut encore consulter *Giornale della letteratura italiana*. W—s.

ANSLO (REINIER), poète hollandais, célèbre dans sa patrie, naquit à Amsterdam en 1622. En 1649, il fit le voyage d'Italie, et s'y acquit une grande réputation, surtout par ses vers latins. Le pape Innocent X lui donna une fort belle médaille pour un poème qu'il avait composé à l'occasion du jubilé célébré en 1650, et la reine Christine, une chaîne d'or pour une pièce en vers hollandais qu'il lui avait adressée. On a prétendu trouver dans ses écrits quelques traces d'un penchant secret pour la religion catholique. Il mourut à Pérouse, dans les États romains, le 16 mai 1669. Le recueil de ses poésies a paru à Rotterdam, 1715, in-8°. On y remarque sa *Couronne pour St. Étienne le martyr*, publiée en 1646, et sa tragédie des *Noeës Parisiennes, ou de la St-Barthélemy*, publiée en 1649. G—r.

ANSON (GEORGE) brilla au premier rang dans les fastes de la marine britannique. Il naquit dans le Staffordshire en 1697, troisième fils de William Anson, seigneur de Shuckborough. Au sortir de l'enfance il fit paraître cet amour de la gloire qui, dans la suite, dirigea toutes les actions de sa vie. Il aimait à entendre raconter les histoires des héros de la mer; le récit de leurs hauts faits enflammait sa jeune imagination; il entra fort jeune au service, et passa régulièrement par tous les grades. De 1724 à 1753, il alla trois fois, avec les vaisseaux qu'il commandait, à la Caroline du Sud, où il bâtit une ville qui porte son nom, ainsi que le pays où elle est située. Dans les années 1758 et 1759, il fit un quatrième voyage, tant à la côte de Guinée qu'en Amérique, et, sans en venir à aucun acte d'hostilité, engagea les Français à ne pas troubler le commerce anglais. A cette époque, le ministère, regardant la guerre avec l'Espagne comme inévitable, jeta les yeux sur lui pour commander la flotte qui devait dans les mers du Sud ruiner le commerce et détruire les établissements de cette nation. Anson était en mer lorsqu'il apprit sa nomination; il revint sur-le-champ tout préparer pour son départ; des lenteurs et des contrariétés le retardèrent pendant près d'un an, et cette expédition, qui avait été d'abord conçue sur un vaste plan, fut réduite à cinq vaisseaux et trois petits bâtiments, portant 1,400 hommes d'équipage. L'escadre quitta les côtes d'Angleterre le 18 septembre 1740. Au sortir

(1) On trouve une lettre d'Ansidei parmi celles de Muret. C'est la 77^e du livre 5, éd. de Ruhnkens, t. 1, p. 610.

du détroit de le Maire, elle fut assaillie par d'horribles tempêtes, qui l'empêchèrent pendant trois mois de doubler l'orageux cap de Horn. Anson, séparé de ses autres vaisseaux, se dirigea sur l'île de Juan-Fernandez. Là, ce grand navigateur se montra le bienfaiteur de l'humanité ; il donna l'exemple à ses officiers de porter à terre les matelots malades, et, pour l'avantage des marins qui, dans la suite, aborderaient dans l'île, il y sema diverses espèces de légumes, et y planta quelques arbres à fruits. *Le Tryal, le Gloucester et l'Anne* l'y rejoignirent. Ses équipages, fatigués et diminués, avaient besoin de repos. Anson séjourna trois mois sur ce rivage, et alla ensuite attaquer la ville de Payta, qui fut prise, pillée, brûlée, et abandonnée à l'approche des forces espagnoles. Le butin fut immense. Après cette expédition, Anson se dirigea au nord, vers Acapulco, fit quelques riches prises dans cette traversée, et attendit inutilement le galion de Manille, qui était entré, et celui d'Acapulco, qui ne sortit pas. Obligé alors de brûler ou de couler trois vaisseaux de son escadre, réduit au seul *Centurion*, qu'il montait, il dirigea sa course vers les mers des Philippines. Dans cette longue traversée, l'équipage d'Anson eut à souffrir du plus terrible des scorbut ; et il allait y succomber, lorsqu'on découvrit les rivages de Tinian, l'une des îles des Larrons. Anson et la plus grande partie de son équipage étaient déjà débarqués, lorsqu'un événement imprévu vint les menacer de la plus triste destinée : le *Centurion* fut entraîné dans la haute mer, et on désespéra tellement de le voir reparaitre, qu'on s'occupa sur-le-champ à agrandir un petit bâtiment trouvé dans l'île, avec lequel on se proposait d'en sortir. Anson travaillait comme les autres, et montrait un tel sang-froid, que le seul moment où l'on aperçut quelque émotion sur son visage fut celui où l'on vint lui annoncer que le *Centurion* était de nouveau en vue, et manœuvrait pour regagner la terre. Un séjour de quelques semaines dans cette île rendit la santé aux malades, et permit à l'intrépide navigateur de poursuivre son voyage et d'aller renouveler ses vivres à Macao. C'est là qu'il conçut le hardi projet d'enlever le galion d'Acapulco. Dans ce dessein, il répandit le bruit de son retour en Europe ; mais, au lieu de faire voile pour les îles de la Sonde, il se dirigea sur les Philippines, et établit sa croisière près du cap de Spiritu-Santo. Après un mois d'impatience et d'inquiétude, parut ce galion tant désiré. Il arriva sur le *Centurion*, dans le dessein de le combattre ; mais l'artillerie anglaise remporta la victoire, quoique le vaisseau espagnol fût plus fort que celui d'Anson, et monté par un plus grand nombre d'hommes. Au moment où il venait de se rendre, le feu prit auprès de la chambre aux poudres du *Centurion*, et Anson ne dut qu'à sa présence d'esprit d'échapper, dans le moment même de son triomphe, au plus grand danger qu'il eût encore couru. Cette brillante affaire eût peu de sang au vainqueur. La cargaison se montait à 400,000 livres sterling, et ce qu'Anson avait pris aux Espagnols avant cette époque, à plus de 600,000 livres sterling. Avec ces immenses richesses, il revint à Macao à la

fin de 1742, vendit sa prise aux Portugais, et soutint avec énergie contre le gouvernement chinois, à Canton, les droits de son pavillon. Il prit enfin la route d'Europe, par le cap de Bonne-Espérance, le 15 décembre 1743, et vint mouiller, le 15 juin de l'année suivante, sur la rade de Spithead, après une absence de trois ans et neuf mois. Les richesses qu'il rapportait devinrent le prix de sa valeur et de celle de ses équipages. Le roi refusa la part qu'il pouvait y prétendre, et ne se réserva que le plaisir de récompenser les braves qui avaient si bien soutenu l'honneur des armes anglaises. Anson fut élevé successivement au grade de contre-amiral de la *bleue* et de la *blanche*. Son combat avec la Jonquière, qui fut obligé de céder à des forces très-supérieures (1), lui valut, en 1747, la pairie, le grade de vice-amiral d'Angleterre, et ce mot si flatteur de l'illustre marin français : « Vous avez vaincu l'*Invincible*, et la *Gloire* vous suit. » Les six vaisseaux de ligne de la Jonquière, et quatre des vaisseaux qu'il convoyait, furent pris. Un écrivain anglais dit judicieusement, au sujet de ce combat : « La grande supériorité des forces d'Anson sur celles de l'ennemi doit plutôt faire regarder cette action comme une faveur de la fortune, que comme un véritable triomphe. » Cependant Anson montra de grands talents, en rendant impossible la fuite d'un seul des vaisseaux de guerre ennemis. Quatre ans après, il fut nommé premier lord de l'amirauté. Dans cette qualité, il fut exposé à quelques censures relativement à la perte de Minorque, au commencement de cette guerre. On lui reprocha de n'avoir pas envoyé assez tôt une flotte à la défense de cette île, et de ne l'avoir pas composée d'un plus grand nombre de vaisseaux. En novembre 1756, il quitta son poste, à la suite d'un changement qui avait eu lieu dans l'administration. Cependant, lors d'une enquête parlementaire, lui et ses anciens collègues dans le ministère furent déchargés de toute accusation au sujet de Minorque. Lorsque l'Angleterre eut rompu la paix, en 1755, Anson fut élu, en 1758, pour commander l'escadre qui d'abord bloqua Brest, et protégea ensuite la descente que les Anglais firent à St-Malo et à Cherbourg. Anson recueillit sur ses vaisseaux les restes de l'armée britannique repoussée du sol français. En 1761, il fut nommé à la première de toutes les dignités navales, celle d'amiral et commandant en chef de la flotte qui devait amener la reine en Angleterre. Il avait été déjà plusieurs fois chargé de transporter le roi George II sur le continent, et de l'en ramener. Depuis longtemps sa santé languissait. Il mourut subitement, au retour d'une promenade qu'il venait de faire dans son jardin de Moor-Park, le 6 juin 1762. Anson avait toutes les qualités qui constituent le marin : un sang-froid à toute épreuve, une intrépidité réfléchie, une connaissance profonde de la tactique navale ; il respectait l'humanité au milieu des horreurs de la guerre ; il n'eut qu'un seul défaut, ce fut sa trop grande confiance : elle le rendit

(1) L'escadre d'Anson était forte de quatorze vaisseaux ; la Jonquière, qui escortait un grand convoi de commerce venant des mers de l'Inde, n'en avait que six ; il soutint bravement le combat, et ne se rendit qu'à la dernière extrémité.

quelquefois la dupe des intrigants et des fripons. Il ne connaissait ni les hommes, ni la société; aussi a-t-on dit de lui, « qu'il avait fait le tour du monde » et qu'il n'y était jamais entré. » Son voyage appartenait entièrement aux expéditions militaires. Se bornant à remplir ses instructions, Anson n'eut jamais en vue les progrès de la géographie; il traversa le grand Océan, entre les 40° et 20° de latitude nord, et ne s'arrêta pas un seul instant pour explorer ces mers inconnues. Les vues, cartes et plans, dont la relation de ce voyage est enrichie, méritent des éloges pour leur exactitude. On ne peut pas en dire autant de la plupart des descriptions. M. Robins, rédacteur de ce voyage, qui a paru sous le nom de M. Walter, chapelain d'Anson, a mis trop souvent son imagination à la place de la vérité. Qui croirait que, dans cette séduisante Tinian, dans cette île enchantée, le commodore Byron n'a trouvé depuis qu'un pays très-ordinaire, couvert d'insectes, et qu'un soleil brûlant rend presque inhabitable? La relation du voyage d'Anson a paru en anglais sous ce titre : *A Voyage round the world, in the years 1740 to 1745, by Georges lord Anson, compiled, from his papers, by Richard Walter*, in-4°, fig., Londres, 1746; réimprimé en 1776, gr. in-4°. Ce voyage a été traduit en français par Gua de Malves, Amsterdam, 1749, in-4°, fig. La réimpression de Lyon, 1756, 2 vol. in-4°, est préférable, en ce qu'elle renferme la relation des officiers du *Wager*, un des vaisseaux de l'escadre, échoué sur la côte orientale de la Patagonie. Il y en a une édition en 5 vol. in-12, Paris, 1754. L. R—E.

ANSON (PIERRE-HUBERT), né à Paris (et non à Nemours) le 18 juin 1744, ne descendait pas de l'amiral Anson, quoi qu'on en ait dit : il était agrégé de la faculté de droit, lorsque d'Ormesson, intendant des finances, l'appela auprès de son fils, qui depuis a été contrôleur général. Anson fut successivement receveur général des finances du Dauphiné, membre du comité central des receveurs généraux, député à l'assemblée constituante, fermier, puis administrateur des postes. Il occupait cette dernière place lorsqu'il est mort, le 18 novembre 1810, ne laissant qu'un fils de son mariage avec mademoiselle de Beaumont, parente de l'archevêque de Paris. Pendant la terreur, il fut longtemps caché chez un des principaux membres de la société des jacobins, à qui il promit une pension qu'il a payée exactement depuis. Anson avait de grandes connaissances en finances et beaucoup de goût pour les lettres. On a de lui : 1° *Anecdotes sur la famille le Fèvre, de la branche d'Ormesson*, dans le *Journal Encyclopédique de 1770*; 2° deux *Mémoires historiques sur les villes de Milly et de Nemours*, dans les *Nouvelles Recherches sur la France*, 1766, 2 vol. in-12; 3° les *Deux Seigneurs, ou l'Alchimiste*, comédie en 2 actes et en vers, 1783, in-8°, ouvrage fait en société avec M. L. Th. Hérisant; 4° *Odes d'Anacréon*, traduction nouvelle en vers, Paris, an 3 (1795), petit in-8°, encore moins estimée que les notes qui l'accompagnent; 5° *Lettres de milady Montague, etc.*, trad. nouvelle, 1793, 2 vol. in-12; 1805, 2 vol. in-12; cette seconde édition est augmentée de la traduc-

tion française, par M. Germain Garnier, des poésies de milady Montague; le travail d'Anson a fait oublier les deux traductions que nous avions des lettres de cette femme célèbre; 6° plusieurs discours ou rapports à l'assemblée constituante, et beaucoup de pièces de vers dans plusieurs recueils. C'est Anson qui a composé cette chanson si connue :

Dans les champs de la victoire,
Qu'un guerrier vole aux combats, etc.

A. B—T.

ANSPACH ET BAREUTH (le margrave CHRISTIAN-FRÉDÉRIC-CHARLES-ALEXANDRE D'), duc de Prusse, comte de Sayn et marquis de Brandebourg, né le 24 février 1736, était fils de la duchesse de Bareuth ou Barcith, sœur du grand Frédéric, et dont on a publié les *Mémoires* (voy. BAREUTH), et neveu de la reine d'Angleterre, femme de George II, que les Anglais appelaient la *bonne reine*. L'éducation de ce prince fut dirigée par les meilleurs maîtres, et surtout par le conseiller Bobenhausen. Il reçut de Frédéric II, qui avait aimé sa mère par dessus tous ses autres parents, des témoignages d'un tendre intérêt, mais la conduite de son père envers la maison de Prusse, et particulièrement envers sa femme, étant devenue très-offensante, les rapports de famille furent moins affectueux et moins fréquents. Le margrave fit à cette époque (1754) tous ses efforts pour se lier avec la cour de Vienne, et c'est dans ce but qu'il contraignit son fils d'épouser une princesse de Saxe-Cobourg, douée de peu d'attraits, et qui, par un vice de conformation, ne pouvait lui faire espérer de postérité. Trois ans après ce mariage (5 août 1757), il succéda à son père dans la principauté d'Anspach. Déjà il avait fait plusieurs voyages en Italie, en France et surtout en Hollande. Ce fut pendant ces voyages qu'il acquit le goût et les connaissances dans les lettres et dans les arts qui le distinguèrent toute sa vie. Né avec des passions vives, d'un naturel inconstant, et marié contre sa volonté, il dut s'abandonner souvent à son penchant pour les femmes. Cependant ses maîtres ses eurent peu d'influence sur les affaires de son gouvernement. En 1769, il réunit à ses États la principauté de Bareuth, après la mort de son cousin, le prince Frédéric, qui ne laissait point de postérité. Cette augmentation de puissance n'empêcha point le margrave de passer encore une grande partie de son temps à voyager. Il se rendit successivement en Italie, en France, en Angleterre, et partout il forma de nouvelles liaisons et contracta de nouvelles habitudes. A Paris, il prit du goût pour la fameuse comédienne Clairon, et la fit venir à Anspach, où elle passa dix-sept années au grand déplaisir des courtisans; car, ainsi que le dit dans ses *Mémoires* cette actrice célèbre, *il n'est si petite cour qui n'ait son Narcisse*. Mais une femme d'un rang plus élevé prit ensuite sur le cœur du margrave un empire décisif : ce fut lady Craven. Cette Anglaise, aussi distinguée par son esprit que par sa beauté, avait rencontré plusieurs fois le prince dans ses voyages. Lorsqu'elle fut séparée de son premier mari, elle vint s'établir

à la cour d'Anspach, et là elle charma de plus en plus le margrave par ses grâces, son esprit, et surtout par son goût pour les compositions et les représentations théâtrales. Ce prince eoula d'heureux jours auprès d'elle dans son château de Triesdorff. Ce bonheur fut troublé lorsque les premières secousses de la révolution française se firent sentir en Allemagne. Les prétentions opposées de la Prusse et de l'Autriche donnèrent aussi dans le même temps quelques sujets de mécontentement au margrave, et tout à la fois sembla contribuer à lui faire sentir les ennuis du pouvoir. Ce fut alors que, n'ayant point d'héritier ni l'espérance d'en avoir, il songea sérieusement à résigner, et qu'il fit proposer au roi de Prusse, vers la fin de 1790, de lui abandonner de son vivant une souveraineté que ce monarque devait posséder après sa mort. Ce fut pour une rente de 400,000 rixdalers que Frédéric-Guillaume acquit, au cœur de l'Allemagne, deux principautés de 400 lieues carrées, d'une population de 370,000 âmes, et d'un revenu de plus de 1 million d'écus de Prusse. Après ce traité, le margrave étant devenu veuf se rendit en Angleterre, puis à Lisbonne, où il épousa lady Craven qui venait aussi de perdre son premier mari. Revenu bientôt après en Angleterre, il y éprouva, par suite de ce mariage, quelques désagréments qui le décidèrent à vivre de plus en plus dans la retraite. Alors il acheta la maison de Hammersmith, qui avait appartenu à la famille Craven et à laquelle il donna le nom de Brandebourg-House, et il alla s'établir dans cette charmante habitation. Il y mourut en 1806, dans sa 70^e année. Sa veuve lui a élevé dans le même lieu un superbe monument. On sait avec quelle admiration et quel enthousiasme elle a parlé dans ses *Mémoires* de celui qui lui donna son nom et toute sa fortune. (Voy. l'article suivant.) M—D J.

ANSPACH (ÉLISABETH, margrave d'), née à Spring-Garden, en décembre 1750, était la plus jeune des filles du comte de Berkeley. Cette dame, d'abord connue dans le monde sous le nom de milady Craven, s'est rendue célèbre par ses talents et ses écrits, mais plus encore peut-être par les circonstances et les aventures de sa vie un peu romanesque. En venant au monde, elle était si chétive et si faible qu'on désespéra de la conserver. Elle ne put faire aucun progrès dans les études qui demandaient de l'application : son esprit vif et léger ne se prêtait qu'aux choses gracieuses. Elle était encore fort jeune, lorsqu'elle vint à Paris avec sa mère et une de ses sœurs. De retour à Londres, et seulement âgée de quatorze ans, Élisabeth Berkeley fut présentée à la cour par sa mère, et dès ce moment elle se vit, dans le monde, entourée d'hommages. En 1767, elle épousa le comte Craven. Son union avec ce gentilhomme fit son bonheur durant quatorze années. Elle lui avait donné sept enfants. Malgré tant de sujets d'aimer sa femme, lord Craven s'en dégoûta et commença de la traiter. Il est cependant probable, d'après ce qui s'est passé depuis, que tous les torts ne furent pas de son côté. Quoi qu'il en soit, on sait qu'il ne garda plus de mesure et qu'il vécut publiquement

avec la maîtresse d'un officier, que le hasard lui avait fait rencontrer dans une auberge. Alors milady Craven se sépara de son mari et quitta l'Angleterre. Elle voyagea successivement en France (1787), en Italie, en Autriche, en Pologne et en Russie. Elle séjourna dans toutes les capitales, où elle fit le charme de la plus haute société et fut traitée avec beaucoup d'égards par tous les souverains. En Turquie, l'ambassadeur de France, Choiseul-Gouffier, la logea dans son palais et l'accompagna jusqu'à Athènes. Après une absence qui avait duré deux ans, et pendant laquelle elle avait beaucoup vu et beaucoup observé, milady Craven retourna en Angleterre, où elle eut le bonheur de revoir ses enfants. Elle se rendit ensuite à Anspach, dont elle avait connu le margrave dans ses voyages. Ce prince lui témoignait dès longtemps une grande affection, et elle entretenait avec lui une correspondance dans laquelle elle lui donnait le nom de *frère d'affection*. Elle établit à la cour d'Anspach un théâtre où elle déploya les talents d'une actrice consommée, et une société littéraire et scientifique dont Mercier, frère de l'auteur du *Tableau de Paris*, fut le secrétaire. Cette faveur de lady Craven auprès du margrave causa beaucoup de jalousie et de chagrin à mademoiselle Clairon, dont le prince commençait à se dégoûter. La comédienne retourna fort mécontente à Paris, et le margrave partit pour l'Italie avec le nouvel objet de son affection. Il présenta lady Craven à la cour de Naples, et la reine l'accueillit avec beaucoup d'empressement. A peine furent-ils revenus l'un et l'autre dans les États du margrave, que ce prince perdit son épouse depuis si longtemps délaissée. Ce fut aussi vers ce temps que le margrave prit le parti de vendre sa principauté au roi de Prusse. (Voy. l'article précédent.) Il quitta presque aussitôt après l'Allemagne, et se rendit en Angleterre, puis à Lisbonne, où lady Craven apprit la mort de son époux. Rien ne s'opposant plus à une union que tous les deux désiraient, ils se marièrent aussitôt, le margrave six mois après la mort de sa première femme, et lady Craven six semaines après celle de son mari (1). « C'est une chose que j'aurais faite six heures après, si je l'avais su aussi vite, » dit-elle dans ses *Mémoires*. Cette précipitation déplut cependant beaucoup à sa famille, et les journaux anglais publièrent sur la margrave les plus amères diatribes; ce qui n'empêcha pas les deux époux de se rendre en Angleterre, où ils devaient essayer de nouvelles mortifications. Les trois filles de la margrave lui écrivirent qu'elles refusaient de la voir; son fils aîné, lord Craven, ne témoigna pas moins de mécontentement, et ce qui l'affligea peut-être encore davantage, la reine lui fit dire qu'elle ne serait pas reçue à la cour. Ce refus causa beaucoup de chagrin au margrave, et ce fut en vain qu'il fit plus tard de nouvelles tentatives pour faire révoquer cette décision. L'empereur d'Allemagne se montra plus facile: il envoya à la nouvelle margrave un diplôme de

(1) Le margrave avait alors cinquante-cinq ans, et lady Craven quarante et un.

princesse. Les deux époux continuèrent cependant à être bien accueillis d'une partie de la haute société, et ils allèrent se consoler de ces désagréments dans la charmante terre de Brandebourg-House. La culture des lettres, et le soin d'embellir un séjour déjà magnifique, partagèrent tout leur temps. La margrave perdit son époux en 1806, et, devenue son héritière, elle continua d'habiter le même château et d'y déployer le même faste. En 1821, elle y donna un asile à la malheureuse épouse du prince régent, avec laquelle on a dit qu'elle avait plus d'un trait de ressemblance. (*Voy. CAROLINE de Brunswick.*) Parvenue à un âge très-avancé, la margrave d'Anspach était encore possédée de cette manie des voyages qui l'avait occupée toute sa vie; elle en fit alors plusieurs en Allemagne, en France et en Italie. Après la chute de Napoléon, elle habita pendant quelques années une maison de campagne aux environs de Rome; et ce dont on a lieu de s'étonner, c'est que cette maison fut constamment le rendez-vous des révolutionnaires de tous les pays. C'est à Naples que la margrave mourut, le 15 janvier 1828, à l'âge de 78 ans. La légèreté, la délicatesse d'esprit dont cette femme était douée, la rendaient plus propre à saisir les nuances des mœurs de la société qu'à sentir les grandes beautés de la nature. Cela parut clairement lorsqu'à Constantinople, encouragée par le duc de Choiseul, elle descendit dans la grotte d'Antiparos, qu'aucune femme n'avait encore visitée. Ce spectacle ne produisit sur elle aucune impression. Elle écrivait en anglais, en français, en allemand, d'une manière élégante et originale. On doit à sa plume féconde une foule d'ouvrages dans tous les genres, tels que poésies, romans, comédies, voyages, prologues et épilogues. Ses vers sont assez jolis et ses romans agréables. Ses comédies ont le mérite de la gaieté, de la finesse; mais elles manquent en général de force comique. Elles ont été pour la plupart jouées sur le théâtre d'Anspach et composées pour les plaisirs du margrave. *Le Somnambule* est une pièce imitée de Pont de Veyle; et *le Déguisement*, une imitation française de *She would and she would not* par Colley Cibber. Lady Craven y jouait elle-même le rôle d'Hippolyte. *Le Pot d'argent*, espèce de farce, eut quelque succès à la représentation. Quant à la pièce intitulée *Abdoul et Nourjad*, elle réussit tellement, que beaucoup de personnes firent les dessins de la première scène, et que les principaux airs en furent chantés dans les rues. Cette pièce avait été composée pour complaire à M. de Choiseul-Gouffier. *Le Philosophe moderne*, en vers français, est sans aucun doute le meilleur des ouvrages dramatiques de la margrave. Elle y a peint avec esprit les travers et les ridicules de la philosophie du 18^e siècle. Toutes ces pièces ont été réunies dans le *Nouveau Théâtre d'Anspach et de Triesdorf*, publié par M. Asimont, Anspach, 1789, 2 vol. in-8°. Il devait y en avoir un troisième qui n'a pas paru. La margrave a empreint de toute la bizarrerie de l'humour anglaise ses *Anecdotes modernes de l'ancienne famille de Kinkervankos-Darspraken-Gotchdern*, où elle fait un tableau satirique très-animé de la morgue

des petites cours allemandes. Elle a parodié Ossian d'une manière gaie et originale, dans son *Soldat de Dierestein, ou Amour et Clémence, histoire autrichienne*, dont elle adressa plaisamment la dédicace à l'aigle d'Autriche. La *Relation rapide d'un voyage à Bordeaux* est un ouvrage français qu'elle a traduit dans sa propre langue. On connaît son *Voyage à Constantinople par la Crimée*. Cette relation, où l'on trouve quelques bonnes observations, mais moins d'exactitude et de vérité que dans celle de lady Montague, eut du succès à son apparition. Dans la même année (1789) il en parut trois traductions françaises à Paris, l'une par Guédon de la Berchère, l'autre par Durand, et la troisième par G.-N. Demounier. Le biographe anglais de la margrave dit que la première édition fut faite au profit de l'auteur du *Tableau de Paris*; mais il est évident qu'il s'agit du frère de Mercier que la margrave avait eu longtemps auprès d'elle, et dont elle parle souvent dans ses *Mémoires*. Elle est encore auteur de la jolie romance villageoise : *Non, non, je n'irai plus au bois*. Le dernier ouvrage qu'elle a publié la margrave, ce sont ses *Mémoires*, lesquels ont été traduits dans notre langue par J.-T. Parisot, Paris, 1826, 2 vol. in-8°, avec deux portraits. Intéressants par la finesse des observations et la variété des objets, ils renferment une foule d'anecdotes curieuses sur des personnages de cour qu'elle a vus de près, et sur des faits importants dont elle a été témoin. Mais, au grand regret des lecteurs, on y remarque beaucoup de réticences sur ce qui concerne particulièrement l'auteur. Il serait facile d'y suppléer par ce qui a été écrit dans divers ouvrages, notamment dans les *Mémoires* du comte de Tilly, imprimés en 1828, où l'on trouve des lettres fort expressives de la margrave adressées à cet émigré, qui paraît avoir eu avec elle des rapports fort intimes, lesquels finirent par des scènes scandaleuses. On lit dans les *Mémoires* de la margrave un fait assez singulier. Elle raconte que, peu de temps après son mariage avec lord Craven, s'étant rendue, accompagnée de deux jeunes femmes, chez une devineresse, celle-ci la considéra avec attention; au bout de huit jours de réflexions, cette femme lui écrivit une lettre où elle lui prédisait qu'elle aurait sept enfants, qu'elle se séparerait de son mari qui mourrait avant elle, qu'elle se remarierait avec une tête couronnée, et qu'elle posséderait de grandes richesses. Cette prédiction, comme on l'a vu, s'est de point en point accomplie : lui a-t-elle été réellement faite? nous en doutons, ainsi que de beaucoup d'autres assertions du même ouvrage. Lady Craven a encore publié des lettres à son fils traduites en français par Durand, Paris, 1788, in-8°. Son portrait a été peint par madame Lebrun et par Romney.

M—D j.

ANSPRAND, roi des Lombards, tuteur de Lieubert, fils de Canibert, en l'an 700, et dépourvu l'année suivante de la régence par Ragimbert, duc de Turin. Lieubert, son pupille, fut blessé et fait prisonnier en 702, par le même Ragimbert. Le rebelle le fit ensuite massacrer dans le bain. La femme et le fils aîné d'Ansprand furent mutilés avec une atroce

barbarie. Son plus jeune fils, Liutprand, fut épargné; il alla rejoindre en Bavière Ansprand, qui s'y était réfugié. Celui-ci fut obligé de différer sa vengeance jusqu'en 712. Enfin il rassembla une armée avec laquelle il vint attaquer Aribert, fils de Ragimbert. Celui-ci fut vaincu, prit la fuite, et se noya en traversant le Tésin à la nage. Les Lombards lui donnèrent Ansprand pour successeur; ce prince ne régna que trois mois; mais son fils Liutprand, qui lui succéda, fut un des plus grands monarques de la Lombardie.

S. S—I.

ANSSE DE VILLOISON. Voyez VILLOISON (DE).

ANSTEY (CHRISTOPHE), poète anglais, né en 1724, acheva ses études à l'université de Cambridge, où il fut un des membres du collège du Roi, et continua d'y résider jusqu'à ce que la mort de sa mère, en 1754, le mit en possession des biens de sa famille. L'ouvrage sur lequel repose sa réputation est un poème intitulé *le Nouveau Guide de Bath*, 1766, satire d'un caractère enjoué et original, et qui fut extrêmement goûtée. Le libraire Dodsley, après avoir payé le manuscrit 200 livres sterling, retira un si grand profit de la vente, qu'il rendit généreusement à l'auteur son droit de propriété en 1777. Anstey composa successivement plusieurs autres poèmes de peu d'étendue, notamment *le Patriote*, 1768, où il flétrit les encouragements donnés à l'art odieux des boxeurs (*prize-fighters*); *le Bal d'élection*, 1776; *l'Envie*, 1778; *la Charité*, 1779 : morceaux recueillis en un vol. in-8°, 1786. Un de ses premiers essais avait été la traduction en vers latins de la célèbre élégie de Gray; le dernier écrit qu'il publia fut également un poème latin, ode alcaïque adressée au docteur Jenner, au sujet de sa découverte de la vaccine. Christophe Anstey mourut en 1805, dans la 81^e année de son âge. Une magnifique édition de ses œuvres complètes, précédées de mémoires sur sa vie, a été publiée en 1808 par son fils, qui porte également le prénom de Christophe. C'est sans doute cette conformité qui aura induit en erreur un des auteurs d'une Biographie que nous avons sous les yeux, et dans laquelle les productions et les détails de la vie du père et du fils sont confondus ensemble.

L.

ANSTIS (JOHN), antiquaire héraldique distingué, était fils de John Anstis, seigneur de St-Néot, en Cornouailles, où il naquit en 1669, et fut élevé à Oxford. Dans l'année 1702 et les deux suivantes, il représenta au parlement le bourg de St-Germain. Après avoir possédé d'autres places, il fut, en 1714, nommé à celle de roi d'armes, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée en 1744. Il publia : 1^o *A Letter concerning the honour of Earl-Marshall*, 1706, in-8°; 2^o *the Form of the installation of the Garter*, 1720, in-8°; 3^o *the Register of the most noble order of the Garter, with a specimen of the lives of the knights*, 1724, 2 vol. in-fol.; 4^o *Observations introductory to an historical essay on the knighthood of the Bath*, 1725, in-4°. Il laissa en manuscrit un grand nombre de collections sur la science héraldique, les antiquités, les histoires de familles, la topographie, etc., et un ouvrage presque fini sur les sceaux en Angleterre, qu'il avait intitulé : *Aspilogia*.

D—T.

ANSTRUETER (sir JOHN), membre du conseil privé du roi d'Angleterre, naquit le 27 mars 1753. Dans le commencement de sa carrière politique il était regardé comme fortement attaché à Fox et à ses opinions; mais la révolution française ayant éclaté, il fut alarmé de l'ardeur avec laquelle Fox et ses amis en préconisaient les principes. Anstruter suivit alors l'exemple de Burke et d'autres hommes d'État, qui ne virent dans cette révolution qu'une conspiration démocratique, dont le premier résultat devait être une tyrannie populaire ou un effroyable despotisme militaire. Dès ce moment, il donna son appui à toutes les mesures qui eurent pour but de réprimer les partisans de la révolution et d'arrêter la contagion, de ses principes. Créé baronnet en 1798, et bientôt après nommé chef de la justice dans le Bengale, il se conduisit dans cette place importante avec beaucoup d'impartialité et une fermeté mêlée de douceur et de clémence. Après avoir amassé quelque fortune, il donna sa démission, et vint prendre sa place dans la chambre des communes, où il continua de soutenir le gouvernement sans aucun motif d'intérêt ni d'ambition. La part qu'il prit aux discussions soulevées par l'empriisonnement de sir Francis Burdett à la Tour de Londres déclina contre lui les partisans actifs de ce dernier : il en reçut une visite tumultueuse, et un assaut fut livré aux fenêtres de sa maison. Il est mort à Londres, le 26 octobre 1811.

Z.

ANTALCIDAS, Spartiate, fameux par la paix honteuse qu'il conclut, au nom de toute la Grèce, avec Artaxercès Mnémon. Les Lacédémoniens, obligés de rappeler Agésilas de l'Asie, pour résister à la ligue qui s'était formée dans la Grèce, et ne se trouvant pas en état de lutter contre les forces des Perses, envoyèrent Antalcidas au satrape Térabaze, avec des pouvoirs suffisants pour traiter; et celui-ci conclut, l'an 387 avant J.-C., un traité par lequel les Lacédémoniens abandonnaient au roi de Perse toutes les villes grecques du continent de l'Asie, ainsi que Clazomènes et Chypre. Le roi de Perse ordonnait, par le même traité, que toutes les autres villes grecques fussent indépendantes, excepté Lemnos, Scyros et Imbros, qui devaient continuer d'appartenir aux Athéniens, et il menaçait de se déclarer contre les peuples qui se refuseraient à cette pacification. Artaxercès fut si satisfait de ces conventions, qu'il fit l'accueil le plus favorable à Antalcidas; et un jour, au sortir d'un repas, il lui envoya la couronne de fleurs qu'il avait sur la tête, après l'avoir trempée dans des huiles de senteur. Antalcidas retourna à Sparte, où il fut fait épheure. Les Lacédémoniens le renvoyèrent depuis vers Artaxercès pour en obtenir des secours en argent; mais ce prince, qui appelait Antalcidas son hôte et son ami, tant que Sparte fut à la tête de la Grèce, ne fit plus attention à lui dès qu'il vit la puissance de cette république abattue, et rejeta sa demande. Antalcidas revint à Lacédémone, et se voyant en proie aux railleries de ses ennemis, craignant même d'être poursuivi par les épheures, il prit le parti de se laisser mourir de faim.

C—R.

ANTANDRE, frère d'Agathocles, tyran de Syracuse, commanda les troupes que les Syracusains

envoyèrent au secours des Crotoniates. Beaucoup moins brave que son frère, il n'était pas moins cruel, et il exécuta sans répugnance l'ordre qu'il reçut de lui de faire mourir les parents de ceux qu'il avait laissés en Afrique avec ses fils, et qui les avaient tués après son départ. Il survécut à Agathocles, et écrivit son histoire, qui est perdue. C—R.

ANTARA ou ANTAR. Jusqu'au 6^e siècle de notre ère, l'histoire des Arabes est incertaine et stérile; les faits peu nombreux dont elle se compose flottent dans un vague immense; aucun monument authentique n'est antérieur à cette date peu reculée. La poésie elle-même, dont la voix berce l'enfance des peuples, n'a pas laissé de traces autour du berceau des fils de Jcqtan et d'Ismaël. A peine quelques sentences se sont conservées, transmises de bouche en bouche par cette longue suite de générations qui n'ont connu que fort tard l'usage de l'écriture. Aussi les historiens nationaux appellent-ils cette période les *temps de l'ignorance*. Le 6^e siècle vit se lever l'aurore de la littérature arabe, aurore assez brillante, et qui annonce dignement l'ère de civilisation ouverte par le prophète. Dès cette époque, l'Arabie eut, comme la Grèce, des joutes poétiques, et décerna aux vainqueurs des récompenses nationales. Les concurrents se réunissaient tous les ans à la foire d'Ocadh; et là, en présence des enfants du désert, ils chantaient les querelles sanglantes des tribus, les vengeances héréditaires, la valeur des guerriers, les plaisirs et les peines de l'amour, la vitesse, l'ardeur belliqueuse des coursiers. Les pièces qui obtenaient le prix étaient écrites en lettres d'or et suspendues à la porte du temple de la Mecque, circonstance qui leur fit donner le nom de *Moallakat* (suspendues). Parmi les poètes qui méritèrent cet honneur, le plus célèbre fut Antara, de la tribu d'Abs. Il est impossible de fixer avec précision la date de sa naissance; elle dut précéder de quinze ou vingt ans la guerre de Dabis, qui éclata entre les tribus d'Abs et de Dhobian, à la suite d'un pari auquel avait donné lieu une course exécutée par deux chevaux fameux, Dahes et Gobra. Cette guerre, à laquelle Antara prit une part glorieuse, finit, selon la tradition rapportée par Maydanyy, vers les commencements de l'islamisme, après s'être prolongée pendant quarante ans. Antara eut pour père Scheddâd et pour mère une esclave abyssinienne, nommée Zebiba. Cette tache imprimée à son origine le fit reléguer parmi les esclaves chargés de la garde des chameaux. Mais son courage et les qualités brillantes dont la nature l'avaient doué le tirèrent de bonne heure de cette condition humiliante. Sa tribu était alors en guerre avec celle de Thaï. Dans une de leurs expéditions, les Absites victorieux refusèrent d'admettre Antara au partage du butin. L'ennemi, profitant du désordre occasionné par ce débat, se rallie et recommence le combat. Les vainqueurs surpris tournent le dos en lâchant leur proie. Antara, nouvel Achille, se tient à l'écart et les regarde fuir, sans leur porter secours. Cependant Scheddâd crie à son fils : « A la charge, Antara ! — L'esclave, répond

« celui-ci, n'est pas fait pour charger l'ennemi; il « n'est bon qu'à traire les chamelles et à en sevrer « les petits. — A la charge ! répète Scheddâd, tu es « libre; l'esclave et toi sont deux. » Ces paroles n'ont pas plus tôt frappé l'oreille du jeune homme, qu'il fond sur les Thaïtes et les met en déroute. Antara se montra de jour en jour plus digne de la liberté qu'il avait conquise sur le champ de bataille; il devint le rempart de sa tribu et la terreur des ennemis; sa présence seule valait un escadron. Un jour, les Benou-Abs, conduits par Kaïs, fils de Zohaïr, reculaient devant les Benou-Temim, qu'ils venaient d'attaquer; tout à coup Antara fait volte-face et arrête presque seul l'ennemi. Au retour de cette expédition, Kaïs dit à ses cavaliers : « Il n'y a que le fils « de la négresse qui ait protégé notre peuple. » Ces paroles, où l'envie perçait à côté de la louange, furent rapportées à Antara; la réponse qu'il y fit respire une noble fierté : « La moitié de mon sang est « ce qu'il y a de plus pur dans la tribu d'Abs; « quant à l'autre moitié, je soutiens sa noblesse « avec la pointe de mon glaive... Lorsque notre « escadron recule et que nos cavaliers se regardent « indécis, alors on découvre que je suis plus noble « que celui qui n'est sa gloire dans une nombreuse « et illustre parenté. Ils le savent bien, les cavaliers, et les coursiers savent aussi que j'ai dispersé « leurs rangs en les frappant avec une lame qui sépare l'âme du corps. » A la gloire des armes il joignait celle de la poésie. Retiré dans sa tente après la bataille, il chantait, aux applaudissements des guerriers, ses exploits et ceux de ses compagnons. L'amour se mêlait aussi parfois à ses accents belliqueux. La belle Aba avait touché son cœur; mais elle ne pouvait ni l'enchaîner ni l'amollir. « Dès le lever de l'aurore, dit-il, une amie importune « a cherché à me retenir et à m'inspirer la crainte de « la mort; elle paraissait penser que je pouvais trouver un abri contre les coups du destin; et je lui « répondis : « La mort est un abreuvoir, et je dois « un jour boire dans la coupe avec laquelle on y « puise. Respecte-toi, malheureuse ! et sache que je « suis homme. Ainsi, bien que le glaive m'épargne, « la mort m'attend. » Dans ce cœur intrépide et fier, la générosité et même une certaine délicatesse accompagnaient la valeur. « Jamais, dit-il, je n'ai « consumé le bien de l'homme d'honneur, sans « mettre en réserve chez moi, pour le lui rendre, « le double de ce que j'en ai pris. C'est seulement « en présence des maris que j'entre chez les femmes « de notre tribu; si le mari est parti pour la guerre, « je n'entre pas. Quand la femme étrangère qui est « confiée à ma protection s'offre à mes regards, je « baisse les yeux jusqu'à ce qu'elle nous cache ses « charmes en se retirant dans sa tente. Je suis d'un « naturel facile, d'un caractère noble; je ne laisse « pas mon âme s'opiniâtrer à suivre ses passions. « Demande à Aba, elle te dira que je ne veux « d'autre femme qu'elle. Si elle m'invite à entreprendre une affaire sérieuse, je réponds à son appel, je la protège contre tout mal, et je m'abstiens « de lui en faire éprouver. » Tel est le témoignage

qu'Antara se rend à lui-même. Quand on lit ces lignes, n'est-on pas tenté de croire, avec quelques critiques, à l'origine orientale des sentiments et de l'idéal chevaleresques ? On se fatiguerait à suivre le héros bédouin dans ses courses aventureuses, à retracer ses innombrables combats, ses prouesses merveilleuses ; trois mots suffisent à raconter sa vie : combattre, aimer, chanter. Sa vaillance et ses vers répandirent son nom dans toute l'Arabie, et l'admiration de ses contemporains lui décerna le titre d'*Aboulfouaris* (père des cavaliers). Il parvint à un âge avancé. « Ce ne sont pas les travaux de la « guerre qui ont diminué mes forces, dit-il dans un « de ses poèmes, mais bien la longueur du temps « que j'ai vécu. » Il existe sur les circonstances de sa fin trois traditions contradictoires rapportées par l'auteur du *Kitab el-Aghani*. M. Fresnel en a donné la traduction dans sa troisième lettre sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme. (*Journal asiatique*, année 1838.) Les Arabes comptent les poésies d'Antara parmi les plus beaux monuments de leur littérature, sa *Moallakat* a de tout temps joui d'une grande célébrité parmi eux. Mahomet lui-même a éternisé la réputation du poète absite en la consacrant par quelques paroles inspirées par un sentiment d'admiration. On rapporte qu'entendant un jour réciter ses vers, il s'écria : « De tous les hommes du « désert, il n'en est point que j'eusse autant désiré « de voir qu'Antara. » La religion ne tient cependant aucune place dans les vers de ce poète ; la guerre est la source de ses inspirations ; ses chants, comme ceux des Bardes et des Scaldes, respirent le mépris de la mort, la soif des combats, l'ivresse de la victoire ; le style en est noble et fier ; ils sont étincelants de métaphores sans que l'hyperbole y soit exagérée. Indépendamment de leur mérite poétique, ces tableaux de batailles sont précieux pour l'histoire : les traits si fortement accusés de la physionomie arabe y sont reproduits avec une précision vigoureuse ; ils attestent le caractère immuable des mœurs chez ce peuple mobile ; ils conservent, après douze siècles, la ressemblance et la fraîcheur d'une peinture contemporaine, et sont encore aujourd'hui le miroir fidèle de la vie des tribus nomades répandues dans l'Atlas et la péninsule arabe. La gloire d'Antara ne fit que grandir après sa mort, et les conquêtes étonnantes des propagateurs de l'islam n'en éclipsèrent pas l'éclat. La figure héroïque du père des cavaliers resta gravée dans la mémoire, comme le modèle idéal du guerrier. Dès le règne du calife Moawia, ses exploits faisaient le fond principal des récits des *kassas* (conteurs), et l'imagination de ces rapsodes arabes enrichissait sa vie d'une quantité d'ornements poétiques et merveilleux. Au 6^e siècle de l'hégire, sous l'atabeg Zengui, fils d'Aksonkar, les traditions éparses relatives à Antara furent réunies et fixées par Etoul-Moyyed Ibn-ess-essaigh, dans une épopée romanesque qui offre plus d'un rapport avec nos romans des *Douze Pairs* et de la *Table ronde*, composés dans le même temps. Comme nos trouvères, le poète de l'Irak prête à son héros une taille

et des actions surhumaines ; il fait entrer dans le cadre de sa vie et place sous son nom les exploits d'autres chefs fameux, les traits les plus éclatants qu'il a pu recueillir dans ce qui survivait de l'histoire primitive de sa patrie. Ce poème est, au rapport des orientalistes, le premier et le plus intéressant de tous les romans de chevalerie arabe. Le nom du fils de Scheddâd n'a pas cessé d'être populaire en Orient. On lit encore ses aventures dans les villes d'Égypte et de Syrie, sous la tente du bédouin, dans les haltes des caravanes, et les récits qu'en font les *antari* (conteurs d'Antar) enchantent toujours l'imagination des Arabes. C. W—R.

ANTELMÍ (NICOLAS), chanoine et vicaire général de Fréjus, dans la première moitié du 17^e siècle, rendit de grands services au chapitre de cette église, en lui faisant restituer les titres et les documents dont ses archives avaient été dépouillées. Il les rechercha de tous côtés à grands frais, souvent même au péril de sa vie, et les réunit en deux gros volumes. Il exerça quarante ans les fonctions de syndic général du clergé, et assista, en cette qualité, à l'assemblée qui se tint à Paris dans les années 1605 et 1606. Il était très-lié avec le savant protecteur des lettres Peiresc, et c'est lui qui a fourni aux frères Gaucher et Louis de Ste-Marthe, pour leur *Gallia Christiana*, le catalogue des évêques de Fréjus, qu'il a rédigé sur les plus anciens documents de l'évêché. Il est mort le 2 mars 1646. Nicolas Antelmi a écrit des *Adversaria*, qui sont cités à la page 170 du traité de Joseph Antelmi, de *Initiis Ecclesiæ Foro-Julienensis*, Aix, 1680, in-4^o. A. L. M.

ANTELMÍ (JOSEPH) naquit à Fréjus, le 25 juillet 1648. Lorsqu'il eut fini ses études, il obtint par la démission de Pierre Antelmi, son oncle, un canonicat à la cathédrale de cette ville ; il avait composé dans sa jeunesse un traité de *Periculis canonicorum*, c'est-à-dire sur les dangers de la vie des chanoines ; son dessein avait été sans doute de s'en préserver ; Charles Antelmi, son frère, a augmenté depuis ce traité, qu'il trouva manuscrit, et qu'il se proposait de publier. En 1680, il donna une dissertation de *Initiis Ecclesiæ Foro-Julienensis*. Non-seulement il y cherche à fixer l'époque de cette fondation, mais il y donne l'histoire de ses saints, de ses évêques, et traite de ses privilèges et de ses droits ; il y fait aussi des observations sur l'antiquité, sur l'origine, les noms divers et l'histoire de la ville ; il traite des célèbres monuments que les Romains y ont laissés, et donne les deux meilleures figures que nous ayons de la grande Porte, et de celle qu'on appelle la Porte dorée ; il termine par une description exacte du diocèse, dans laquelle on trouve une histoire curieuse du célèbre monastère de Lérins. Cette dissertation devait précéder une histoire complète de la ville et de l'église de Fréjus, qu'il se proposait de publier, mais cette histoire est restée manuscrite. En 1684, la recommandation du P. la Chaise, sous lequel il avait fait sa théologie à Lyon, lui valut la place de grand vicaire et d'official auprès de J.-B. de Verthamon, évêque de Pamiers, qui le chargea en même temps de rétablir la paix dans son diocèse, où l'affaire

de la régle avait occasionné des troubles : il s'acquitta de cette commission avec un plein succès, et les peines que lui donna cette affaire ne l'empêchèrent pas de s'occuper de travaux littéraires. Il publia en 1689, sur les ouvrages de St. Léon le Grand et de St. Prosper, quelques dissertations dirigées contre le P. Quesnel : celui-ci avait attribué à St. Léon plusieurs ouvrages qu'Antelmi restitué à St. Prosper. Le P. Quesnel lui répondit par une lettre insérée dans le *Journal des Savants*, du 8 et du 15 août 1689, ce qui engagea Antelmi à répliquer par l'ouvrage suivant : *Deux Lettres de l'auteur des Dissertations sur les ouvrages de St. Léon et de St. Prosper, à M. l'abbé..., pour servir de réponse aux deux parties de la lettre du P. Quesnel*, Paris, 1690, in-4°. La dissertation d'Antelmi sur le *Symbole d'Athanase* est aussi dirigée contre le P. Quesnel. Celui-ci avait conjecturé que ce symbole était de Vigile de Tapse, évêque d'Afrique, vers la fin du 5^e siècle. Antelmi, au contraire, fait revivre la conjecture de P. Pithou, que ce symbole est d'un théologien français du 5^e siècle, qu'il croit être Vincent de Lérins. Il publia encore, dans la même année : *de Etate S. Martini Turonensis episcopi, et quorundam ejus gestororum ordine, anno emortuali, nec non S. Briceio successore, Epistola ad R. P. Anton. Pagium, Parisiis*, 1693, in-8°. Il indique tous les écrivains qui ont traité de la vie de St. Martin, et retrace les faits dans un ordre chronologique. Outre ces ouvrages, on a encore de lui : 1° *de Sanctæ Maximæ virginis, Callidiani in Foro-Julienensi diœcesi cultu et patria, Epistola ad virum cl. Danielem Papebrochium*. Cette lettre se trouve dans la collection de Bollandus, du 16 mai, p. 380. Il y prouve que cette Ste. Maxime, qu'on révère particulièrement dans le diocèse de Fréjus, appartient en effet à la Provence, et non au Frioul en Italie, où on ne connaît ni sa mémoire ni son culte, et où on ne conserve aucune de ses reliques ; il pense qu'elle était de Grasse en Provence. Charles Antelmi croit, au contraire, qu'elle était d'Afrique, et qu'elle est morte en Provence. 2° *De Translatione corporis S. Auxilii, Epistola ad virum cl. Ludovicum Thomassinum de Mazauge*. 3° *Assertio pro unio S. Eucherio Lugdunensi episcopo, opus posthumum; accessit Concilium Regiense sub Rostagno metropolitano Aquensi anni 1285; nunc primum prodit integrum, et notis illustratum, opera Caroli Antelmi, designati episcopi Grassensis, præpositi Foro-Julienensis, Parisiis*, 1726, in-4°. Cet ouvrage fut composé pour prouver qu'il n'y a eu qu'un St. Eucher, évêque de Lyon ; on y donne son histoire et celle de Ste. Consorte. Pierre-François Chifflet avait déjà écrit en faveur de la même opinion, mais Baillet avait porté un autre jugement dans ses *Vies des Saints*. Le concile de Riez, qui fait le sujet de la seconde partie de cet ouvrage, a eu lieu le 16 mars 1285, sous l'épiscopat de Rostagni, archevêque d'Aix : on y ordonna des prières pour la délivrance de Charles II, comte de Provence, alors prisonnier à Barcelone, et on y fit des règlements de discipline. L'ouvrage d'Antelmi n'a été publié qu'après la mort de l'auteur, par les soins de son frère Charles Antelmi, évêque de Grasse ; c'est même

le seul ouvrage que celui-ci ait trouvé entièrement achevé dans les manuscrits de son frère. Joseph Antelmi est mort le 21 juin 1697, à l'âge de 49 ans, à Fréjus, où il était revenu peu auparavant pour y rétablir sa poitrine, fortement altérée par une trop grande application à l'étude. Il laissa les matériaux de plusieurs ouvrages qu'il avait commencés, tels qu'une édition des œuvres de St. Prosper, une histoire complète du diocèse de Fréjus, une autre du monastère de Lérins, sous le titre de *Secreta Lirinensium, seu Thebais Lirino-Foro-Julienensis* ; une dissertation sur le *Symbole des Apôtres*, un traité de la translation du corps de la bienheureuse *Dilectrix*, dont le culte est célèbre dans le diocèse de Pamiers ; d'autres sur *St. Antoine*, évêque de Pamiers, sur la patrie de *Cassianus*. A. L. M.

ANTELMI (PIERRE), neveu de Nicolas, né à Fréjus, étudia à Paris la théologie et la jurisprudence, et y fut reçu docteur dans ces deux facultés. De retour dans ses foyers, il voulut suivre les traces de son oncle, qui, dans sa vieillesse, avait cherché à lutter contre le célèbre Peiresc, en établissant comme lui un riche cabinet d'antiquités. Il s'appliqua donc avec ardeur à la recherche des monuments de sa patrie, et en forma une très-belle collection. Il perdit cependant ensuite le goût de ce genre d'occupation ; car, dès 1650, il commença à se défaire de son cabinet, dont il gratifia peu à peu le célèbre Peiresc : il lui donna entre autres le beau trépied de bronze sur lequel celui-ci a composé une dissertation. (Voy. PEIRESC.) Lorsqu'en 1657 Peiresc vint à mourir, Pierre Antelmi abandonna l'étude des antiquités, et ne dirigea plus ses travaux que vers la théologie. Après la démission de son oncle, il obtint son canonicat, qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours, arrivée le 27 novembre 1668. Il a refondu sur des actes authentiques les leçons qu'on était dans l'usage de lire aux offices de St. Léonce, et en a rejeté toutes les traditions fabuleuses concernant ce patron de l'église de Fréjus, ainsi qu'on le voit dans la préface de la dissertation de Joseph Antelmi, de *Initiis Ecclesiæ Foro-Julienensis*, Aix, 1680, in-4°, et dans l'ouvrage de Louis Dufour, *S. Leontius episcopus et martyr, suis Foro-Julienensibus restitutus*, Avignon, 1658, in-8°. A. L. M.

ANTELMY (PIERRE-THOMAS) naquit le 14 septembre 1750, à Trigance en Provence. Après avoir achevé ses deux cours de philosophie à l'âge de quinze ans, il s'adonna aux mathématiques. Arrivé à Paris, il se lia avec les plus célèbres géomètres, et fut bientôt nommé professeur de mathématiques à l'école militaire, puis inspecteur des études. Chargé en même temps de l'observatoire qu'on venait d'y construire, ses observations lui fournirent divers mémoires que l'académie des sciences a publiés dans ses recueils. Il avait composé un traité de dynamique qui n'a pas été imprimé. Il a traduit de l'italien l'ouvrage d'Agnési. (Voy. AGNÉSI.) On lui doit encore : 1° *Fables de Lessing, et dissertation sur la nature de la fable*, traduites de l'allemand, 1764, in-12 ; 1780, petit in-8° ; 1800, in-8°, en 3 parties, contenant : 1° le texte allemand avec une ver-

sion interlinéaire de M. Boulard, éditeur ; 2° le texte allemand et la traduction d'Antelmy en regard ; 3° le texte allemand. La table, faite par l'éditeur, contient la morale des fables. 2° *Le Messie*, poème de Klopstock, traduit de l'allemand avec Junker et autres, 1769, 2 vol. in-12. Ces deux volumes ne contiennent que les 10 premiers chants, et les traducteurs n'ont pas continué leur travail. Antelmy est mort le 7 janvier 1783. A. B.—T.

ANTENOR, sculpteur, vivait à Athènes dans la 76^e olympiade : il se rendit célèbre en sculptant les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, destinées à remplacer celles en bronze qui avaient été enlevées par Xercès. Alexandre le Grand les retrouva en Perse et les renvoya aux Athéniens (Plin. l. 34, c. 8) attribue celles-ci à Praxitèles ; c'est une erreur évidente, puisque Xercès prit Athènes l'an 480 avant J.-C., et que Praxitèles ne florissait que quatre-vingts ans plus tard. Winkelmann nomme ce sculpteur Agénor. L.—S.—E.

ANTÈRE ou ANTEROS (Saint), Grec de naissance, élu pape après la mort de Pontien, le 21 novembre 253, et du temps de la persécution de Maximin. Antère n'occupa le saint-siège qu'un mois et quelques jours. Il mourut le 3 janvier 256, et eut pour successeur St. Fabien. D.—s.

ANTESIGNAN (PIERRE), grammairien du 16^e siècle, né à Rabasteins en Languedoc, publia une grammaire grecque qui eut plusieurs éditions, et un traité de la grammaire universelle, ouvrage considérable, mais mal digéré. Dans ses éditions de Tércence, il n'épargna aucun soin pour faciliter l'étude de la langue latine. Il publia les comédies de cet auteur de trois façons différentes ; d'abord avec de courtes notes, ensuite avec les notes de tous les commentateurs de Tércence ; et enfin avec de nouvelles notes marginales, une traduction et une paraphrase en français des trois premières comédies. Cet ouvrage fut publié à Lyon en 1556. Antesignan fit encore : *Thematis verborum investigandi Ratio*, et *Praxis præceptorum linguæ græcæ*. Il eut le mérite de poursuivre avec une grande persévérance des travaux utiles. D.—T.

ANTHELME (Saint), évêque de Belley, d'une famille noble de Savoie, fut d'abord premier dignitaire des chapitres de Genève et de Belley, renonça, jeune encore, au monde ; et, touché de la vie édifiante des chartreux, il pratiqua avec une grande ferveur la règle de ces solitaires, et fut élu général de son ordre. Il rétablit la discipline qui s'était altérée, et se démit ensuite de sa dignité. Malgré son amour pour la retraite, il rendit de grands services à l'Eglise, divisée alors par un schisme ; il sut concerter les projets de l'antipape Victor III, que soutenait l'empereur Frédéric Barberousse, contribua à faire prévaloir le parti d'Alexandre III, qui avait été élu selon les formes canoniques, et en fut récompensé par l'évêché de Belley ; mais il fallut un ordre du pape pour obliger St. Anthelme à accepter cet honneur. Il commença la réforme de son diocèse par celle du clergé, montra une fermeté inébranlable dans les contestations qu'il eut avec

Humbert, comte de Savoie ; excommunia ce prince, pour avoir permis à un de ses archers de tuer un prêtre ; mais le pape ayant absous Humbert, Anthelme quitta son siège pour se retirer dans la grande Chartreuse. Il fut bientôt ramené, par ordre du pape, à son église, donna, dans sa dernière maladie, l'absolution au comte Humbert, qui vint la lui demander, et mourut le 26 juin 1178, à plus de 70 ans. K.

ANTHÉMIUS, l'un des hommes les plus recommandables qui aient paru dans l'histoire de l'empire d'Orient, était petit-fils de Philippe, préfet d'Orient, qui, sous le règne de Constance, étrangla de ses propres mains Paul, évêque de Constantinople. Anthémius fut d'abord ambassadeur en Perse, puis maître des offices, et enfin consul en 403, sous le règne d'Arcadius ; la même année il fut nommé préfet d'Orient, et l'année suivante patrice. Il se montra, par sa prudence et par ses vertus, digne de ces hautes fonctions ; et lorsqu'en 408 Arcadius, en mourant, laissa le sceptre à Théodose II, qui n'avait alors que sept ans, Anthémius, par sa sagesse, conserva au jeune empereur son héritage. Il s'entoura des hommes les plus habiles et les plus intègres, forma une étroite alliance avec les Perses, captiva les Huns, arrêta les violences des différentes sectes qui partageaient la capitale, forma d'utiles établissements, éleva des monuments publics, et, en 413, enferma Constantinople d'une nouvelle enceinte de murs. Il eut souvent à réprimer les intrigues des eunuques, alors tout-puissants à la cour des empereurs. Lors de l'élévation de Pulchérie, vers l'an 414, il se démit du pouvoir et vécut depuis dans l'obscurité. Ses rares qualités lui attirèrent ce bel éloge de la part de St. Jean Chrysostome : « Au lieu de vous féliciter d'avoir réuni le consulat et la préfecture, je félicite ces deux dignités d'être si bien placées. La vertu va se trouver, à l'abri de votre tribunal, dans un asile assuré, et le temps de votre magistrature sera pour tout l'Orient une fête perpétuelle. » L.—S.—E.

ANTHÉMIUS, empereur d'Occident, était, par sa mère, petit-fils du précédent. En 467, l'Italie gémissait sous la tyrannie de Ricimer (voy. ce nom) ; le sénat et le peuple romain demandèrent à Léon, empereur d'Orient, de leur donner un souverain : celui-ci désigna Anthémius, dont Ricimer voulut bien confirmer et soutenir la nomination, sous la condition secrète que le nouvel empereur prendrait pour gendre ce dangereux sujet. Le mariage se fit peu de temps après l'arrivée d'Anthémius en Italie. Le bruit de ses vertus l'y avait précédé ; on vantait sa bienfaisance et sa piété. En effet, il fonda quelques hospices ; mais on n'est pas d'accord sur son orthodoxie. Sous son règne, les Romains furent entièrement expulsés de l'Espagne ; mais un danger plus grand menaçait Anthémius ; des dissensions ayant éclaté entre Ricimer et lui, le Suève orgueilleux se retira à Milan, et se prépara à combattre son beau-père et son empereur. Épiphanes, évêque de Pavie, les réconcilia ; mais le vindicatif Ricimer suscita de tous côtés des ennemis et des tra-

verses à Anthémios ; enfin, en 472, Ricimer ayant appris que Léon, empereur d'Orient, venait de faire assassiner Aspar et Ardaburius, deux de ses sujets aussi puissants qu'ambitieux, redouta pour lui-même un pareil sort, et, décidé à prévenir Anthémios, il s'avança vers Rome, à la tête d'une armée : il avait un parti dans cette ville, qui se trouvait ainsi partagée entre le beau-père et le gendre. Au bruit de cette division, l'empereur d'Orient envoya Olybrius en Italie ; mais Ricimer, accoutumé à faire du sceptre l'instrument de ses desseins, l'offrit à Olybrius, qui l'accepta, soit par crainte, soit par trahison. Anthémios, ne trouvant qu'un ennemi de plus dans celui qui devait être son défenseur, se réfugia dans une église ; ses partisans n'osaient se montrer, et la famine et la misère les poursuivaient dans leurs maisons. Déjà le rebelle entraînait dans Rome ; un Gaulois nommé Bilimer, fidèle à Anthémios, lui amena un corps de troupes, et il livra un sanglant combat sur le pont d'Adrien ; il fut défait et tué. Ricimer victorieux saccagea Rome, et fit massacrer Anthémios, l'an 472. Ce prince avait régné 5 ans. Il laissa trois fils et une fille mariée à Ricimer. L'un de ses fils, nommé Marcién, fut sur le point d'arracher l'empire d'Orient à Zénon, en 479 ; mais il finit par être pris et exilé au fort de Papyre, en Isaurie. L—S—E.

ANTHÉMIUS, mathématicien, architecte et sculpteur, né à Tralles en Lydie, vers la fin du 5^e siècle, sous Justinien. Agathias, qui était son contemporain, et Eusthate, commentateur d'Homère, font son éloge en plusieurs endroits, ainsi que Paul le Siléntaire. Il paraît que les secrets de la physique et de la chimie lui étaient aussi très-familiers, car les historiens rapportent qu'il imitait les effets du tonnerre et des éclairs, et même, ajoutent-ils, des tremblements de terre. On serait tenté de croire, d'après ce récit, qu'Anthémios avait trouvé quelque composition assez semblable à la poudre. Le rhéteur Zénon lui ayant donné des sujets de plainte, Anthémios, pour s'en venger, déploya auprès de la maison de Zénon l'appareil effrayant de son art. Le rhéteur sentit tout à coup sa maison ébranlée jusque dans ses fondements ; il vit briller la foudre, et, croyant le ciel déchaîné contre lui, il s'enfuit épouvanté. Le principal titre de gloire d'Anthémios est la construction de l'église de Ste-Sophie, la plus belle que le christianisme ait élevée dans l'Orient. Bâtie d'abord par Constance, réparée par Théodose le Jeune, décorée par tous les empereurs, elle avait été réduite en cendres dans la sédition arrivée en 532, sous le règne de Justinien, qui forma aussitôt le projet de la rebâtir et d'en faire le plus bel édifice de l'univers. Anthémios fut chargé d'en poser les fondements, et le plan qu'il suivit est encore admiré de nos jours. Il assit cet immense édifice dans la plus grande place de Constantinople, nommée l'Augustéon. L'église, tournée vers l'Orient, selon l'ancien usage, était de forme carrée ; elle avait quarante-deux toises de longueur sur trente-huit de largeur. On employa pour la construire un ciment composé, suivant Codin, de tuiles pilées, d'orge

bouilli, de chaux et d'écorce d'orme hachée ; on se servait d'eau tiède pour délayer ce ciment, qui, suivant le même auteur, acquérait la solidité du fer. Anthémios ne poussa pas la construction plus loin que les fondements ; il mourut vers l'an 534, et laissa à Isidore de Milet la gloire de terminer ce monument. Anthémios avait écrit un livre sur les machines singulières, etc. Dupuy, secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions, a inséré dans les Mémoires de cette académie (1777) un fragment d'Anthémios, contenant des problèmes de mécanique et de dioptrique, auquel il a joint des notes et des observations. C'est Louis Dutens qui le premier avait tiré ce fragment d'un manuscrit de la bibliothèque du roi, et l'avait publié dans une brochure intitulée : *du Miroir ardent d'Archimède*, Paris, 1775, in-8° de 39 p. Dans ce morceau, Anthémios donne la manière de construire les miroirs ardents, et explique, en quelque façon, comment Archimède a pu, à l'aide de ces miroirs, brûler les vaisseaux des Romains. L—S—E.

ANTHERMUS, ou ATHENIS, de l'île de Chio, était frère de Bupalus : tous deux étaient sculpteurs, ainsi que leur père Anthermus, leur aïeul Micciades et leur bisaïeul Malas. Pline dit que, pour trouver le commencement de l'art dans cette famille, il faut remonter à la 1^{re} olympiade. Anthermus et son frère vivaient 540 ans avant J.-C. Le poète Hipponax, leur contemporain, était d'une laideur effrayante ; les deux artistes s'amuserent à le représenter dans toute sa difformité, et l'exposèrent ainsi à la risée publique. Hipponax indigné fit contre eux des vers satiriques qui les mirent au désespoir ; on crut même qu'ils s'étaient pendus ; mais Pline contredit ce fait. Un grand nombre de leurs ouvrages décoraient les îles de la Grèce. Il y en avait plusieurs dans l'île de Délos, au bas desquels ils avaient gravé orgueilleusement : « Chio est aussi célèbre par les « ouvrages des fils d'Anthermus que par sa puis- « sance. » Pline parle d'une statue de Diane qui se voyait dans cette dernière île, et qu'ils avaient sculptée de telle sorte qu'en entrant dans le temple on croyait lui voir un visage sérieux, tandis qu'elle paraissait sourire à ceux qui sortaient. Une grande partie de leurs ouvrages passa de la Grèce à Rome, où Auguste les plaça dans différents temples. Aristophane, dans sa comédie des *Oiseaux*, désigne Anthermus sous le nom d'Archennus. L—S—E.

ANTHEUNIS (JACQUES), nommé aussi JACQUES DE MIDDELBOURG, du nom de sa ville natale, vivait sur la fin du 13^e siècle. Il était docteur en droit canon, chanoine et chantre de la collégiale de Ste-Gudule à Bruxelles. Comme cette ville faisait alors partie du vaste diocèse de Cambrai, l'évêque avait coutume d'y placer un vicaire général, pour rendre plus prompte et plus facile dans tout le Brabant l'expédition des affaires ecclésiastiques. Anthéunis fut jugé digne de remplir ces fonctions sous l'épiscopat de Henri de Bergher. Il est auteur de l'ouvrage intitulé : *Elegans libellus ac nunc primum impressus de præcellentia potestatis imperatorie ; in quo plurima lecta vehementer tum utilia, tum*

mæna, ex variis authoribus, de ortu, gradibus et discriminè dignitatum civilium et ecclesiasticarum, Anvers, Th. Mertens, 1502, in-8°. Une seconde édition parut à Rome en 1503, in-4°. L. G.

ANTHOINE (NICOLAS), fanatique du 17^e siècle, naquit à Briey en Lorraine, de parents catholiques. Il étudia successivement à Luxembourg, à Trèves et à Cologne, sous la direction des jésuites. De retour dans sa famille, il se mit en relation avec Paul Ferri (*voy. ce nom*), ministre protestant à Metz, et il embrassa le calvinisme. Il fut envoyé à Sedan, puis à Genève, pour étudier la théologie. Ayant fait une lecture assidue de l'Ancien Testament, et ne pouvant éclaircir des difficultés qu'il trouvait dans le Nouveau, il prit la résolution de professer le judaïsme. Il retourna à Metz, découvrit son projet aux rabbins de cette ville, et demanda la circoncision. La synagogue l'adressa aux juifs de Venise, qui le renvoyèrent à ceux de Padoue. Là il ne put encore obtenir ce qu'il désirait. Les juifs, craignant de s'attirer de mauvaises affaires, n'osèrent pas l'admettre parmi eux, et lui dirent qu'il lui suffisait d'être bon israélite dans le fond de son cœur, sans professer extérieurement la loi de Moïse. Anthoine revint à Genève, dissimula sa croyance, et fut nommé, par le synode de Bourgogne, ministre à Divonne, dans le pays de Gex. Il prenait toujours pour textes de ses sermons des passages de l'Ancien Testament, ne rapportait à Jésus-Christ aucune des prophéties que les chrétiens lui appliquent, et ne parlait même jamais de lui. Cette conduite fut remarquée par plusieurs personnes, qui conçurent des doutes sur la foi de leur pasteur. Celui-ci en fut informé, et la crainte d'être dénoncé le fit tomber en démence. Dans son délire il proférait des imprécations contre Jésus-Christ et l'Évangile. Il offrait de mettre sa main au feu pour prouver la vérité de ce qu'il avançait, et défiait les ministres qui étaient venus le voir d'en faire autant. S'étant échappé pendant la nuit, il arriva aux portes de Genève, dont les magistrats le firent conduire à l'hôpital. Après un traitement convenable, son esprit se calma; il mit plus de modération dans ses paroles, mais il persista dans son attachement au judaïsme. Tous les efforts pour le ramener à la foi chrétienne furent inutiles. Alors on procéda juridiquement contre lui. Paul Ferri écrivit de Metz une lettre dans laquelle il attribuait les égarements d'Anthoine à une extrême mélancolie; mais ce malheureux n'en fut pas moins condamné à être étranglé sur un bûcher et ensuite brûlé. En vain les ministres protestants de Genève demandèrent pour lui un sursis aux magistrats; la sentence, prononcée le 20 avril 1652, fut exécutée le même jour. On trouva parmi les papiers d'Anthoine quelques prières, une profession de foi judaïque en 12 articles, qu'il avait envoyée au conseil pendant sa détention, un écrit contre la Trinité, une explication de plusieurs passages de l'Ancien Testament, etc. P—RT.

ANTHOINE (ANTOINE-IGNACE), baron de St-Joseph, né le 21 septembre 1749, à Embrun, d'une famille de magistrature, annonça fort jeune

un goût décidé pour les voyages et pour les combinaisons commerciales. Il se rendit à Marseille, chez un négociant qui se plut à cultiver en lui d'heureuses dispositions, et bientôt le mit à la tête d'une maison de commerce à Constantinople. Des bénéfices considérables et une prospérité constante ne tardèrent pas à justifier cette confiance. Cependant, doué d'une âme élevée, d'un esprit actif et d'une sagacité rare, le jeune Anthoine ne renferma point ses idées dans le cercle ordinaire du commerce; il porta ses vues plus loin, et conçut le projet d'ouvrir à sa patrie de nouvelles sources de richesses. Ses mémoires, remis au comte de St-Priest, ambassadeur en Turquie, furent goûtés par le cabinet de Versailles, et le négociant homme d'État reçut l'ordre de visiter la Russie et la Pologne, pour recueillir les renseignements nécessaires au succès des relations qu'il voulait établir, par la mer Noire, avec ces deux contrées. Les années 1781, 1782 et 1783 furent consacrées à cette importante et délicate mission. Catherine II et ses ministres apprécèrent les nombreux avantages que l'empire russe pouvait tirer de ses rapports commerciaux avec la France, et le roi Stanislas en reconnut également l'utilité pour la Pologne. Anthoine obtint de la Russie l'autorisation de fonder à Cherson un établissement dont la prospérité a toujours été en croissant. Si les productions des provinces méridionales de la France ont trouvé de nouveaux débouchés, si les blés de la Crimée sont devenus une ressource inappréciable dans les temps de disette; enfin si la marine royale reçoit aujourd'hui les bois de haute mâture de la Lithuanie en moins de quatre mois au lieu de trois ans, on en est redevable au génie créateur d'Anthoine. Le roi Louis XVI crut devoir, en 1786, récompenser Anthoine par des lettres de noblesse conçues dans les termes les plus flatteurs. Il faut, pour bien apprécier ses services, lire ce qu'en a dit le comte de Ségur dans ses *Mémoires*. « Ce fut en 1786 que M. d'Anthoine se fixa définitivement à Marseille, où, la même année, il épousa mademoiselle Clary, d'une des familles les plus distinguées de cette ville. Jamais ses propres affaires ne l'empêchèrent de se rendre utile à ses concitoyens : administrateur des hospices et membre du conseil de la ville, il ne cessa de faire le bien : ses soins actifs et ses avances généreuses contribuèrent beaucoup à préserver Marseille de la famine dont elle était menacée en 1790. » Il n'en reçut pas moins, en 1793, l'ordre de s'éloigner avec sa famille. Genève lui servit de refuge; mais aussitôt que la tourmente révolutionnaire eut cessé, il retourna dans ses foyers. Il devint alors membre de la chambre de commerce, député au conseil général de commerce établi près du ministre de l'intérieur en 1805, membre du conseil municipal, candidat au corps législatif, puis au sénat conservateur. Les événements du 18 brumaire semblaient devoir porter Anthoine au comble de la fortune, à raison de son alliance avec la famille Clary; mais, exempt d'ambition, il redoutait les faveurs que tant d'autres, dans sa position, auraient recherchées

avec empressement. Il reçut néanmoins l'étoile d'officier de la Légion d'honneur, établit un majorat sous le titre de baron de St-Joseph, et fut nommé maire de Marseille en 1805, ce qui le mit à même d'acquiescer de nouveaux droits à la reconnaissance publique. Des promenades, des édifices nouveaux, d'anciens monuments restaurés, enfin des embellissements nombreux, sont d'honorables souvenirs de son administration éclairée. En 1815, le baron de St-Joseph, dont la santé se trouvait affaiblie plus encore par les fatigues que par l'âge, cessa d'être maire, et passa ses derniers jours au sein d'une famille chérie. Cependant il accepta encore, en 1815, après le retour de Napoléon, la mission de député à la chambre des représentants pour le département des Bouches-du-Rhône. Il mourut à Marseille, le 22 juillet 1826. Il avait publié en 1805 les résultats de ses voyages et de ses vues commerciales sous le titre d'*Essai historique sur le commerce et la navigation de la mer Noire*, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage, plein de recherches et d'observations utiles, a été réimprimé en 1820 avec des additions. Anthoine était membre de l'académie de Marseille. — Une de ses filles est veuve du maréchal Suchet. (Voy. SUCHET.) ST—T.

ANTHOINE (FRANÇOIS-PAUL-NICOLAS), lieutenant général du bailliage de Boulay, député du tiers état de Sarguemines aux états généraux, s'y montra zélé partisan des idées révolutionnaires. Au commencement de 1790, il rendit compte de l'affaire entre Danton et le Châtelet, prétendit établir la prévarication de ce tribunal, et demanda la mise en accusation de ses membres; mais ces débats n'eurent aucune suite, on se hâta de les étouffer. Le 5 avril, Anthoine parla en faveur de l'institution du jury; et à la séance du 9 novembre, il fit prononcer la mise en liberté d'un nommé Meslé, qui colportait des écrits contre l'assemblée. En 1791, il réclama pour le roi la liberté d'organiser le ministère à sa volonté, vota le licenciement des officiers de l'armée, et appuya vivement la suppression des ordres de chevalerie. Il voulait néanmoins qu'on accordât au roi et à la famille royale la faveur de porter comme insigne un ruban tricolore. Après la dissolution de l'assemblée constituante, l'ancien député de Sarguemines continua de figurer parmi les plus ardents jacobins. Devenu maire de Metz, il vint à la barre de l'assemblée législative au nom de cette ville, qui avait été accusée d'entretenir des intelligences avec les frères du roi et avec le marquis de Bouillé. Anthoine s'efforça de repousser cette imputation, et, ce qui n'était pas alors très-difficile, de justifier différents meurtres commis par la populace, sans que l'autorité eût rien fait pour les empêcher. En septembre 1792, le département de la Moselle le nomma député à la convention nationale, et il vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. Anthoine fut envoyé presque aussitôt dans le département de la Meurthe; on l'accusa d'y exercer de nombreuses vexations, et il se défendit par un mémoire imprimé. Il était en congé dans la ville de Metz, lorsqu'il mourut, au mois de mai 1793, après avoir

légua tous ses biens à la république, ce que la convention refusa par des motifs tirés surtout de la nécessité de restreindre le droit de tester; mais elle déclara, par décret du 26 août de la même année, que la mémoire du citoyen Anthoine était chère à la patrie. On a de ce conventionnel plusieurs écrits de circonstance, parmi lesquels on distingue : 1° *Observations sur quelques articles du projet pour l'organisation de l'ordre judiciaire*, Paris, Clousier, 1790, in-8°. L'auteur n'approuve pas le travail du comité de constitution, et ses vues sont en général assez justes; ce n'est cependant pas quand il cherche à établir que, même sous l'empire de l'ancienne législation, la justice ne se rendait pas, mais s'exécutait au nom du roi. 2° *Essai sur les assemblées de communautés, de bailliages, etc., de la Lorraine, destinées à procéder tant aux élections qu'à la rédaction des cahiers pour les états généraux*, Paris, 1789, in-8°. Ce dernier écrit a été publié sous le voile de l'anonyme. CH—S.

ANTHONY (le docteur FRANCIS), fameux empirique et alchimiste anglais, fils d'un riche orfèvre de Londres et né en 1550, étudia à l'université de Cambridge. S'étant établi dans la capitale, il commença d'y pratiquer la médecine sans avoir de diplôme, et publia, en 1598, un livre où il préconisait un remède tiré de l'or. Anthony eut beaucoup de vogue; mais en l'an 1600, ayant été cité devant le président et les censeurs du collège de médecine, il fut condamné à la prison et à une amende, condamnation qui se renouvela pour lui deux ans après. Ses protecteurs ne l'abandonnèrent pas; et il réussit à obtenir le grade de docteur en médecine dans une université. Il composa en 1610 un nouveau traité intitulé : *Medicinæ chymicæ, et veri potabilis auri Assertio*, in-4°. L'ouvrage est précédé d'une dédicace au roi Jacques, en style très-fleuré; il est accompagné de certificats signés par plusieurs personnes de distinction, et même par des membres de la faculté. L'auteur fut attaqué par d'autres médecins, notamment par Gwinne; il répondit sans pouvoir désarmer ses antagonistes; mais il eut lieu de se consoler en voyant le grand nombre de malades qui se confiaient à ses soins. Du reste, sa conduite dans la vie privée était irréprochable; il était modeste, et sa charité n'avait point de bornes. Ce docteur mourut en 1625. — L'un de ses fils, Charles ANTHONY, continua de prospérer en vendant l'or potable, et mourut en 1655. Celui-ci a publié *Lucas redivivus, ou le Médecin de l'Évangile, prescrivant* (par voie de méditation) *un remède divin pour prévenir les maladies qui n'ont pas encore atteint l'âme, et guérir celles qui se sont déjà emparées de l'esprit*, 1656, in-4°. Z.

ANTIBOUL (CHARLES-LOUIS), né à St-Tropez, homme de loi, administrateur du département du Var, député de ce département à la convention, refusa de prendre la qualité de juge de Louis XVI, vota la détention, fut envoyé en mission en Corse, arrêté à son retour à Marseille par les sections insurgées, délivré par le général Cartaud, décrété d'arrestation, pour avoir compromis la dignité na-

tionale dans son interrogatoire à Venise, condamné à mort comme complice du parti de la Gironde, et exécuté le 31 octobre 1795, à 41 ans. N—L.

ANTIC. Voyez Bosc (D').

ANTICO (LAURENT), en latin *Antiquus*, grammairien qui vivait au commencement du 17^e siècle, était de Lentino, en Sicile. Il était prêtre, et enseigna la grammaire dans le séminaire de Padoue. Il a laissé : 1^o de *Eloquentia compendiarii libri tres*, Venise, 1594, in-8°, et ensuite Padoue, 1618 ; 2^o de *Institutione grammaticæ Commentarii tres*, Padoue, 1601, in-8°. Fabricius (*Bibliotheca latina*, vol. 2) avertit qu'Élie Putschius, dans ses *Grammaticæ latinæ Auctores antiqui*, et Joseph Quesnel, dans son *Catalogus bibliothecæ Thuanæ*, ont confondu cet Antico, ou Antiquus, avec les anciens grammairiens. G—É.

ANTIDOTE, peintre grec, disciple d'Euphranor, vivait dans la 104^e olympiade, 564 ans avant J.-C. Son coloris était sévère, et ses ouvrages, plus soignés que nombreux ; les plus remarquables étaient un *Lutteur* et un *Joueur de flûte*. On regardait comme un titre encore plus glorieux pour lui d'avoir été le maître de Nicias d'Athènes. L—S—E.

ANTIGÈNES, Macédonien, l'un des chefs des Argyraspides qui suivirent Alexandre en Asie. Après la mort de ce prince, il resta fidèle à sa famille, et ce fut pour cela qu'il prit le parti, d'abord de Perdicas, et ensuite d'Eumènes, qu'il n'abandonna jamais, quelques offres qui lui fussent faites. Ce général ayant été livré par les Argyraspides eux-mêmes, Antigènes eut le même sort, et Antigone le fit brûler tout vif, vers l'an 315 avant J.-C. C—R.

ANTIGÉNIDAS. Deux Thébains de ce nom se distinguèrent par leur talent à jouer de la flûte. Le premier, fils de Dionysius, donna quelques leçons à Alcibiade. Il en était question dans un discours de Lysias. Le second, fils de Satyrus, fut beaucoup plus célèbre par les changements qu'il fit à la flûte, en y multipliant les trous de manière qu'on pût jouer dans plusieurs modes. Il tira le plus grand parti de cet instrument, qui jusqu'alors avait été borné ; il joua de la flûte aux noces d'Iphicrate, lorsque ce général athénien épousa la fille de Cotys, roi de Thrace. Il joua aussi devant Alexandre, et il accompagnait ordinairement le poète Philoxène, lorsqu'il récitait ses vers. D'après tout cela, il est évident qu'on ne doit pas le confondre avec celui qui fut le maître d'Alcibiade. C—R.

ANTIGNAC (ANTOINE), poète chansonnier, né à Paris, le 5 décembre 1772, était en même temps employé subalterne de l'administration de la poste aux lettres, ce qui lui donnait, disait-il, double droit au titre d'*homme de lettres*. Il passa sa vie à célébrer dans ses vers les plaisirs de la table, ceux de l'amour et ceux du vin. Le repos que le règne de Bonaparte avait procuré à la France après les convulsions révolutionnaires, l'oublia dans lequel la volonté du maître et la lassitude des partis avaient fait tomber les discussions politiques, donnèrent naissance à un grand nombre de réunions joyeuses d'Épicuriens, qui pour la plupart se sont dispersées de-

puis, effarouchées par les débats et les clameurs qui ont suivi la restauration. Antignac fut l'un des membres les plus gais et les plus assidus de plusieurs de ces réunions. Adorateur fervent de Vénus, de Comus, de Bacchus, il n'a consacré sa muse à chanter des sujets plus austères que lorsqu'il s'est agi de fêter par occasion quelque héros de circonstance, ou pour donner à la société des francs-maçons, dont il faisait partie, quelques hymnes et quelques cantiques qui se chantent encore dans ses solennités. Antignac est mort à Paris, le 21 septembre 1823. Désaugiers, son convive aux banquets du *Caveau moderne*, a consacré à sa mémoire quelques couplets chantés dans la séance de réouverture de cette société, le 10 octobre 1825. L'oraison funèbre, l'orateur et le temple étaient également dignes du défunt, et l'on ne saurait finir une notice sur Antignac sans répéter au moins une strophe de cette chanson :

Si les bons cœurs ont droit au bonheur des élus,
Si l'esprit, la gaité peuvent goûter ses charmes,
Sur Antignac cessons de répandre des larmes :
C'est un ami de moins, c'est un heureux de plus.

Antignac a laissé : 1^o *Chansons et poésies diverses*, Paris, 1809, 1 vol. in-18 ; 2^o *Cadet Roussel aux préparatifs de la fête* (le mariage de Napoléon), 1810, in-8° de 4 pages. On trouve de lui un grand nombre de chansons insérées dans divers recueils lyriques, et surtout dans le recueil annuel intitulé *le Caveau moderne*, dans le *Chansonnier des Grâces* et dans le *Journal des gourmands et des belles*, ou l'*Épicurien français*, publié depuis le 1^{er} janvier 1806, et continué, à partir de 1808, sous ce titre : l'*Épicurien français*, ou les *Dîners du Caveau moderne*, dont il paraissait tous les mois un cahier, formant annuellement 4 vol. in-18. Il a fourni quelques pièces de vers aux *Annales maçonniques dédiées au prince Cambacérès*, Paris, 1807-1810, 8 vol. in-8°. Ces poésies ont été reproduites dans la *Lyre maçonnique*, *Étrennes aux francs-maçons et à leurs sœurs*, rédigée par le fr. J.-A. Jacquelin, Paris, Chaumet, 1809-1814, 6 vol. in-12. Le *Dictionnaire des Girouettes*, 5^e édition, Paris, 1815, in-8°, p. 19, contient une plate chanson d'Antignac, composée pour célébrer le retour de Louis XVIII, et présentée comme pendant des couplets qu'il fit chanter par Baptiste, comédien de Feydeau, le 50 mars 1815, pour célébrer le retour de l'empereur, dans un banquet qui se donnait chez Véry, et auquel assistaient le prince d'Eckmühl et les généraux Bertrand, Drouot, Cambonne, etc. (1). La plupart des com-

(1) Le refrain de sa chanson pour Louis XVIII était : *Je sais sur quel pied danser*. Mais il dansait sur tous les pieds et sur tous les airs : il allait même jusqu'à chanter la danse des Cosaques dans Paris, et il voulait danser avec eux :

Mais je vois danser un Russe,
Je sais sur quel pied danser.
Autour du vrai roi de France,
Je sais sur quel pied l'on danse.

Or, il en était autrement dans l'empire, dit-il :

Il fallait aller au pas,

ce qu'il admirait sous Napoléon, et ce qu'il déclarait détester sous la restauration. V—VÉ.

positions de cet auteur ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre ; on y trouve de la facilité et même quelque élégance ; mais elles manquent de verve. Ses chansons satiriques, qui sont les plus nombreuses, sont froides, d'une forme monotone, et ne contiennent guère que des lieux communs épigrammatiques sans force et sans originalité. Ses chansons à boire et à manger, comme il les appelait, sont de beaucoup les meilleures, et encore sont-elles fort loin de celles de Désaugiers, de Panard et des autres maîtres du genre.

F—LL.

ANTIGONE, l'un des capitaines d'Alexandre, à qui, après ses premières conquêtes en Asie, ce prince confia le gouvernement de la Lydie et de la Phrygie, sut défendre ces provinces avec peu de troupes, et parvint même à soumettre la Lycaonie. Après la mort du roi de Macédoine, Antigone obtint, dans le partage de ses conquêtes, la Phrygie, la Lydie et la Pamphylie. Perdicas s'étant rendu maître de l'esprit d'Aridée, qui avait succédé à Alexandre de Macédoine, et ayant fait tuer Méléagre, aspirait à réunir sous sa domination tout l'héritage du conquérant ; et comme il craignait l'activité d'Antigone, il chercha un prétexte pour s'en défaire, et l'accusa d'avoir désobéi aux ordres du roi. Antigone devina ses projets, s'embarqua furtivement avec Démétrius son fils et ses amis, se rendit, en Europe, auprès de Cratère et d'Antipater, et, de concert avec Ptolémée, ils déclarèrent la guerre à Perdicas. Ce dernier passa tout de suite en Asie, résolu d'aller attaquer Ptolémée, qui était le plus puissant ; mais comme Ptolémée était fort aimé en Égypte, et que Perdicas ne l'était pas autant des Macédoniens, celui-ci n'eut aucun succès, et fut même tué par ses propres soldats. Eumènes, l'un de ses généraux, était encore très-puissant en Asie ; on chargea Antigone de continuer la guerre contre lui, et Eumènes ayant été trahi par ses propres soldats, Antigone le fit mourir, et se rendit maître de presque toute l'Asie après la fuite de Séleucus, qui s'était retiré auprès de Ptolémée. Il s'empara aussi de la plus grande partie des trésors d'Alexandre, qui étaient à Ecbatane et à Suze ; Ptolémée, Cassandre et Lysimaque lui en ayant demandé compte, il s'y refusa, et déclara même la guerre à Cassandre, pour venger, disait-il, la mort d'Olympias, et délivrer Alexandre, fils d'Alexandre, qui s'était renfermé, avec Roxane sa mère, dans Amphipolis. Tous les chefs, révoltés de son ambition, se coalisèrent, et tandis que Cassandre attaquait l'Asie Mineure, Ptolémée et Séleucus s'avancèrent dans la Syrie, où ils défirent Démétrius, fils d'Antigone. Séleucus, de son côté, reprit Babylone. Antigone, apprenant ces revers, revint promptement, et fit abandonner la Syrie à Ptolémée, qui se retira en Égypte. Antigone n'osa pas l'y attaquer ; il envoya Démétrius contre Séleucus, à qui il reprit Babylone ; alors Antigone, Ptolémée, Lysimaque et Cassandre conclurent un traité de paix, par lequel ils devaient rester en possession des pays qu'ils occupaient, jusqu'à la majorité d'Alexandre, fils de Roxane, qui avait le titre de roi. A peine ce traité eut-il été conclu, que Cas-

sandre fit périr le jeune Alexandre et sa mère, et la guerre s'alluma de nouveau entre les prétendants à l'empire. Ptolémée, après avoir eu quelques avantages, fut vaincu sur mer par Démétrius. Antigone leva alors ouvertement le masque, et prit le titre de roi, qu'il donna aussi à son fils. Ptolémée, Lysimaque et Cassandre en firent de même. Antigone entreprit ensuite de chasser Ptolémée de l'Égypte, et rassembla pour cela des forces considérables, tant de terre que de mer ; mais ayant perdu par les tempêtes la plus grande partie de ses vaisseaux, et Ptolémée ayant disposé ses troupes de manière à rendre toute invasion impossible, il fut obligé de se retirer. Peu de temps après, Démétrius son fils chassa Cassandre de toute la Grèce. Ce dernier implora le secours de Lysimaque, qui passa en Asie avec une puissante armée, à laquelle se réunit Séleucus, et il se livra vers Ipsus, dans la Phrygie, une bataille dans laquelle Antigone fut tué, l'an 299 avant J.-C., à l'âge de 84 ans. On ne peut dissimuler qu'Antigone n'ait montré beaucoup d'ambition. Cependant il eut de grandes qualités ; il vivait dans la plus grande union avec sa femme et ses deux fils, Démétrius et Philippe ; il associa même le premier au trône, et lui confia des forces très-considérables. Il aimait les poètes et les gens de lettres, et il s'attacha entre autres l'historien Hiéronyme de Cardys et le poète Antagoras. Il avait de l'esprit, et Plutarque rapporte de lui plusieurs bons mots. Durant son séjour dans une ville, Philippe, son second fils, étant logé chez une veuve qui avait trois filles très-belles, il fit venir celui qui distribuait les logements, et lui dit : « Ne tireras-tu pas mon fils de ce mauvais pas ? » Hermodore, dans un poème, l'ayant appelé *fils du Soleil* : « Mon esclave, lui dit-il, sait bien le contraire. » Thrasyllle le cynique lui demandant une drachme, il lui dit : « Ce don n'est pas digne d'un roi. » L'autre alors demanda un talent. « C'est trop pour un cynique, » lui répondit-il.

C—R.

ANTIGONE, surnommé GONATAS, parce qu'il était né à Gonnuse, dans la Thessalie, était fils de Démétrius Poliorcète. Il suivit son père dans la Béotie, après la conquête de la Macédoine par Lysimaque et Pyrrhus, et lorsque Démétrius eut été fait prisonnier en Asie par Séleucus, il ne négligea rien pour obtenir sa liberté, et s'offrit même à aller prendre sa place. Démétrius mourut dans sa captivité, Lysimaque et Séleucus le suivirent de près, et Antigone crut l'occasion favorable pour reprendre la Macédoine ; mais il fut prévenu par Ptolémée Céraunus, qui le défit et le força à se retirer. Ptolémée ayant été tué par les Gaulois, et Sosthènes, qui lui avait succédé, étant mort, Antigone rentra dans la Macédoine, et, après avoir défait les Gaulois et pris Apollodore, tyran de Cassandree, il se fit reconnaître roi de ce pays, l'an 277 avant J.-C. Peu de temps après, il fit la paix avec Antiochus, qui lui donna en mariage Phila, l'une de ses sœurs. Vers l'an 272 avant J.-C., Antigone fut élassé de la Macédoine par Pyrrhus ; mais ce prince ayant été tué dans Argos, il rentra dans ses États, et s'empara ensuite des principales villes du Péloponèse. Tandis qu'il était

occupé dans la Grèce, Alexandre, fils de Pyrrhus, entra dans la Macédoine pour venger la mort de son père; Antigone vint à sa rencontre, fut abandonné par les siens, qui reconnurent Alexandre pour roi, et retourna dans la Grèce, laissant dans la Macédoine Démétrius, son fils, qui parvint à la faire rentrer sous son obéissance. Pour mieux tenir la Grèce dans sa dépendance, il s'empara, par trahison, de l'Acrocorinthe, citadelle de Corinthe, et y mit une garnison commandée par Persée, disciple de Zénon le stoïcien, qui se laissa bientôt après reprendre cette place par Aratus. Le reste de la vie d'Antigone Gonatas nous est inconnu; nous savons seulement qu'il mourut âgé d'environ 80 ans, l'an 241 avant J.-C. Il eut deux fils, Alecyonéus et Démétrius. Alecyonéus était déjà en âge de porter les armes, lorsque Pyrrhus fut tué, vers l'an 271 avant J.-C. Il apporta en effet la tête de ce prince à son père, qui lui fit une sévère réprimande à ce sujet. Il était sans doute d'une première femme, et mourut avant Antigone, qui eut pour successeur Démétrius, son autre fils. C—R.

ANTIGONE, surnommé Doson, parce qu'il promettait beaucoup et ne donnait guère, était fils de Démétrius second, fils de Démétrius Poliorcète. Démétrius, fils d'Antigone Gonatas, ayant laissé en mourant Philippe, son fils, encore enfant, et la Macédoine en guerre avec presque tous ses voisins, les Macédoniens choisirent pour roi Antigone Doson, l'an 251 avant J.-C. Il épousa la veuve de son neveu, et soumit les Dardaniens, les Thessaliens et les Mœsiens, qui avaient secoué le joug des rois de Macédoine. Quelque temps après, ses propres sujets se révoltèrent, ce qui leur arrivait souvent, et l'assiégèrent dans son palais. Il parut sur-le-champ en leur présence, et, après leur avoir rappelé ce qu'il avait fait pour eux, il leur jeta sa robe de pourpre et son diadème, en disant qu'on ferait bien de les donner à quelqu'un qui les méritât mieux que lui. Cette fermeté apaisa sur-le-champ la sédition. On l'invita à reprendre le diadème; mais il ne le voulut pas qu'on n'eût livré au supplice les principaux moteurs de la sédition. Il alla ensuite au secours des Achéens contre les Lacédémoniens, fut nommé leur chef, défit Cléomènes, prit la ville de Sparte, et se conduisit avec beaucoup d'humanité avec tous les Grecs en général. Antigone Doson se dirigeait particulièrement d'après les conseils d'Aratus, avec qui il avait contracté l'amitié la plus étroite. Il mourut l'an 221 avant J.-C., laissant le trône à Philippe, son petit-neveu. C—R.

ANTIGONE, fils d'Aristobule, fut fait prisonnier avec son père, par Pompée, l'an 61 avant J.-C. Ils furent amenés tous les deux à Rome, d'où ils s'échappèrent quelques années après, et retournèrent dans la Judée, où ils recommencèrent la guerre; mais ils furent pris une seconde fois par Gabinus, qui les envoya encore à Rome. Jules César leur ayant permis de retourner dans la Judée, ils tombèrent entre les mains des partisans de Pompée, qui firent périr Aristobule et Alexandre, l'un de ses fils. Les Parthes ramenèrent Antigone à Jérusa-

lem, l'an 58 avant J.-C.; alors il fit couper les oreilles à Hyrcan, son oncle, pour qu'il fût incapable d'être grand prêtre, dignité qui était réunie à la principauté, il se mit à sa place. Assiégé bientôt après par les troupes de Marc Antoine, qui voulait mettre Hérode sur le trône, il fut pris, battu de verges, et mis à mort l'an 35 avant J.-C. C'était la première fois que les Romains avaient traité aussi cruellement une tête couronnée. C—R.

ANTIGONE, surnommé CARYSTIUS, sans doute parce qu'il était de Carystos, dans l'île d'Eubée, était contemporain de Pyrrhon, et vivait par conséquent sous le règne de Ptolémée Philadelphie, vers l'an 270 avant J.-C. Il avait écrit les vies des hommes célèbres dans les sciences, ouvrage qui s'est perdu. Il nous reste sous son nom un recueil d'histoires extraordinaires : *Historiarum mirabilium Collectio*, dont la meilleure édition est celle que M. Beckmann a donnée, avec les notes de plusieurs savants et les siennes, *Lipsiæ*, 1791, in-4°, grec et latin. Cette compilation, faite sans goût et sans jugement, semble plutôt appartenir à quelque grammairien du Bas-Empire, qu'à un écrivain du siècle de Ptolémée. C—R.

ANTIGONUS SOCHOEUS, juif, né à Socho, vivait du temps d'Éléazar, 8^e grand prêtre, 300 ans avant J.-C., et paraît avoir donné naissance à la secte des saducéens. Il était disciple de Siméon le Juste. Mécontent des innovations introduites par les pharisiens, et particulièrement de leur doctrine sur les œuvres méritoires, qui promettait aux hommes des récompenses temporelles, il soutint que les hommes devaient servir Dieu, non comme des valets à gages, mais seulement par une piété pure et désintéressée. Les disciples d'Antigonus étendirent cette doctrine jusqu'aux récompenses de la vie future, et deux d'entre eux, Baithos et Sadoc, enseignèrent qu'on ne devait attendre aucune récompense future, et qu'en conséquence il n'y aurait point de résurrection des morts. De là vint la secte des baithosiens, ou saducéens. D—T.

ANTILLON (ISIDORE), né au village de Ste-Eulalie, dans l'Aragon, fit ses études à Saragosse avec beaucoup de distinction, et devint professeur d'astronomie, de géographie et d'histoire au collège royal de la jeune noblesse à Madrid. Il composa pour ses élèves quelques écrits élémentaires qui eurent un grand succès. Animé d'un zèle patriotique très-ardent, il se montra fort opposé à l'invasion des Français en 1808, et se rendit alors dans sa province, où il fit partie de la junte qui dirigea le siège de Saragosse. Après la prise de cette ville, Antillon vint à Séville, où il prit part à la rédaction de divers journaux destinés à entretenir dans l'esprit des Espagnols le zèle de la résistance. Il se réfugia ensuite à Cadix, puis à Majorque, où il fut nommé l'un des juges de la cour royale, et concourut à la rédaction d'un journal intitulé *l'Aurore patriotique Majorquine*, où, tout en prêchant la résistance contre les Français, il manifesta des principes libéraux et antimonarchiques qui lui firent beaucoup d'ennemis, et qui furent ensuite positivement condamnés lorsque

Ferdinand VII remonta sur le trône en 1814. Persistant à cette époque dans les mêmes opinions, Antillon fut arrêté par ordre du roi et conduit à Saragosse pour y être jugé par une commission; mais il mourut en route, dans un village où il fut enterré sans honneurs, en 1820. Lors du triomphe de Riégo (voy. ce nom), le corps d'Antillon fut exhumé et déposé dans une tombe plus distinguée. On a de ce savant un grand nombre de cartes géographiques, d'écrits sur les sciences et la politique; et l'on estime surtout ses *Leçons de géographie générale*, et ses *Éléments de géographie astronomique, naturelle et politique de l'Espagne et du Portugal*, où il a relevé beaucoup d'erreurs relatives à la Péninsule espagnole. Z.

ANTIMACHIDES. Voyez AUTISTATES.

ANTIMACO (MARC-ANTOINE), un des célèbres professeurs de langue grecque qui fleurirent en Italie au 16^e siècle, était né à Mantoue, vers l'an 1473. Quoique l'on eût déjà bien des secours dans sa patrie pour apprendre le grec, le désir de savoir parfaitement cette langue l'engagea, dans sa jeunesse, à passer en Grèce, où il l'étudia pendant cinq ans sous les plus habiles maîtres, et où il parvint à l'écrire et à la parler aussi facilement que le latin et l'italien. Il revint ensuite à Mantoue, et y ouvrit un cours de langue et de littérature grecques. Appelé en 1552 à Ferrare, il y professa pendant vingt ans, et y mourut en 1552, âgé de 79 ans. Il traduisit du grec en latin l'histoire de ce que firent les Grecs après la bataille de Mantinée, écrite par Gemistus Plethon, et quelques opuscules de Denys d'Halicarnasse, de Démétrius de Phalère, et de Politien. Ces traductions furent imprimées avec un discours du même auteur, à la louange des lettres grecques, sous le titre suivant: *Gemisti Plethonis de gestis Græcorum post pugnam ad Mantineam per capita Tractatio, duobus libris explicata, M. Antonio Antimacho interprete. Ad hæc Dionysii Halicarnassei præcepta*, etc., Bâle, 1540, in-4°. Il fit aussi un grand nombre de vers latins, presque tous restés inédits. Quelques auteurs lui attribuent huit livres d'épigrammes grecques. On en trouve plusieurs de lui, tant grecques que latines, à la louange de Pierre Vettori, à la fin du recueil des lettres de quelques savants, adressées à ce célèbre rhéteur et publiées par le savant chanoine Bandini, à Pavie, 1758. G—É.

ANTIMAQUE. Suidas cite quatre poètes de ce nom. Celui qui est le sujet de cet article était de Claros, suivant Ovide, et de Colophon, selon d'autres. L'auteur anonyme de la *Description des Olympiades* le fait contemporain de Lysandre, et même de Platon, qui, très-jeune encore, assista, dit-on, à la lecture de la *Thébaïde* d'Antimaque. Il est fâcheux qu'il ne nous reste presque rien d'un poète placé par les grammairiens immédiatement après Homère, et dont l'empereur Adrien faisait, au rapport de Dion, un si grand cas, qu'il eut un moment la fantaisie d'aneantir Homère, pour lui substituer son poète favori. On trouve un fragment d'Antimaque dans les *Analecta* de Brunck, t. 4^{er}, p. 167; et Schellenberg a publié tout ce qui reste lui, en 1786,

avec une épître de Wolf. La *Thébaïde* d'Antimaque et sa *Lyde*, poème élégiaque loué par Ovide, ne sont point parvenus jusqu'à nous. A—D—R.

ANTIN (D'). Voyez GONDRIEN.

ANTINE (D'). Voyez DANTINE.

ANTINORI (LOUIS-ANTOINE (1)), savant antiquaire, était né vers 1720, à Aquila dans l'Abruzzi. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu de quelques bénéfices et enfin de l'archevêché de Lanciano. Il s'était passionné dès sa première jeunesse pour les recherches archéologiques. Avant l'âge de dix-huit ans, il avait déjà recueilli un assez grand nombre d'inscriptions inédites qu'il adressa au célèbre Muratori pour les publier dans son *The-saurus*. Quelque temps après il lui envoya des chroniques de l'Abruzzi du 13^e siècle, que Muratori inséra dans le t. 6 de ses *Antiquitates italicæ medii ævi*. Ces chroniques, écrites en vers dans un dialecte particulier à l'Abruzzi, sont très-curieuses; et les préfaces ainsi que les notes d'Antinori prouvent que, dans un âge encore tendre, il n'avait pas moins de jugement et de critique que d'érudition. Dans un voyage qu'il fit à Rome, le pape Benoît XIV lui proposa la direction d'une nouvelle bibliothèque qui devait être établie à Bologne; mais il refusa cette charge honorable, sous le prétexte que sa santé demandait les plus grands ménagements. De retour dans les Abruzzes dont il avait le projet d'écrire l'histoire, il continua de rassembler des matériaux pour ce grand ouvrage; mais il mourut à Aquila, en 1780, avant d'avoir pu mettre en ordre les pièces qu'il avait recueillies. Son frère Gennaro Antinori ne s'empessa pas moins d'en annoncer la publication en 15 vol. in-4° sous ce titre: *Raccoltà di Memorie istoriche delle tre provincie degli Abruzzi*. Les quatre premiers ont paru à Naples de 1781 à 1784. Les documents rassemblés dans ces quatre volumes n'appartiennent pas tous à l'histoire des Abruzzes; et d'ailleurs le défaut absolu de méthode dans leur classement fait qu'on n'en peut tirer presque aucune utilité. Cette publication, dit Laur. Giustiniani, loin de rien ajouter à la réputation d'Antinori, était plutôt capable de la lui faire perdre. (*Bibl. storica del regno di Napoli*, p. 4.) La courte notice que le P. Lombardo lui a consacrée dans sa *Storia della letteratura italiana* est inexacte et incomplète. W—S.

ANTINOUS. Voyez ADRIEN, empereur.

ANTIOCHUS, fils de Phintas, roi des Messéniens, régna quelque temps avec Androclès, son frère, dans la meilleure intelligence; mais ils se divisèrent au sujet de Polycharès qu'Androclès voulait livrer aux Spartiates; le peuple s'étant divisé à l'exemple de ses chefs, il y eut une sédition dans laquelle Androclès fut tué, et Antiochus resta seul roi des Messéniens. Il mourut vers l'an 744 avant J.-C., un peu avant la guerre de Messène. Il eut pour successeur Euphaès, son fils. C—R.

(1) Antinori n'a pris que le nom d'Antoine à la tête de ses dissertations, insérées dans le recueil de Muratori; mais il est nommé Louis-Antoine sur le frontispice de la *Raccoltà di Memorie*.

ANTIOCHUS I^{er}, surnommé **SOTER**, fils de Séleucus I^{er} et d'Apamé, se distingua à la bataille d'Ipsus, où il commandait l'aile opposée à Démétrius, fils d'Antigone. Il devint par la suite amoureux de Stratonice, épouse de son père, qui la lui céda, et lui donna en même temps la portion de ses États située au delà de l'Euphrate. (*Voy. ÉRASISTRATE.*) Ils soulevèrent, de concert, la plupart des pays qui se trouvaient entre la mer Caspienne et l'Indus, et rétablirent plusieurs des villes qu'Alexandre y avait fondées. Leurs expéditions dans cette portion de l'Asie jetèrent beaucoup de lumières sur la géographie. Séleucus étant mort (l'an 281 avant J.-C.), Antiochus devint maître de tous ses États. Ayant perdu peu de temps après Stratonice, il épousa une de ses sœurs dont le nom ne nous est pas connu. Il remporta, l'an 273 avant J.-C., une victoire signalée sur les Gaulois qui ravageaient l'Asie; et comme il la dut à ses éléphants, il en fit sculpter un sur le trophée qu'il érigea. Aprien dit que ce fut à cette occasion qu'on lui donna le surnom de *Soter*, mais il paraît qu'il le portait auparavant. Après la mort de Philétère, il voulut s'emparer des États de ce prince, et fut vaincu à Sardes par Eumènes. Il déclara la guerre à Ptolémée Philadelphie, à l'instigation de Magas, roi de Cyrène, qui avait épousé Apamé, sa fille; mais ce prince lui donna tant d'occupation dans ses propres États, qu'il ne put aller attaquer l'Égypte. Sur la fin de ses jours, Ptolémée, son fils aîné, qu'il avait associé au trône, se révolta contre lui de concert avec Timarque qui avait le gouvernement de l'Asie Mineure. Antiochus le fit mourir, et fut tué lui-même peu de temps après, l'an 262 avant J.-C., dans un combat près d'Éphèse, par un Gaulois, qui, ayant voulu aussitôt monter sur le cheval de son ennemi, fut entraîné dans un précipice où il périt.

C—R.

ANTIOCHUS II, surnommé **THÉOS** (Dieu), fils du précédent et de Stratonice, monta sur le trône, l'an 262 avant J.-C. Il commença son règne par faire la guerre à Timarque, qui, après s'être révolté contre son père, s'était rendu tyran de Milet; il le vainquit, le chassa du pays, et les Miliéniens, par reconnaissance, lui donnèrent le surnom de *Dieu*. Il continua la guerre que son père avait commencée contre Ptolémée Philadelphie, roi d'Égypte, et n'eut pas plus de succès que lui; mais Ptolémée, qui était d'une humeur pacifique, voulant mettre fin à ces débats, engagea Antiochus à répudier Laodice, sa sœur et, son épouse, dont il avait déjà deux fils, et lui donna en mariage Bérénice, sa fille, avec une dot considérable. Ce fut pendant cette guerre que les Parthes, sous la conduite d'Arsace, se révoltèrent contre Antiochus, et jetèrent les fondements de leur empire, qui devint dans la suite le redoutable rival de Rome. A la mort de Ptolémée, Antiochus, qui avait répudié Laodice malgré lui, la rappela et renvoya Bérénice. Laodice, craignant l'inconstance de son époux, prit le parti de l'empoisonner, puis, cachant sa mort, elle plaça dans son lit un homme du peuple, nommé Artémon, qui ressemblait parfaitement au roi, et qui en joua le rôle. Ce faux Antio-

chus recommanda ses fils et sa femme aux grands du royaume, et désigna Séleucus son fils aîné pour son successeur. Antiochus II mourut l'an 247 avant J.-C. (*Voy. BÉRÉNICE, LAODICE, SÉLEUCES II.*)

C—R.

ANTIOCHUS, surnommé **HIERAX**, fils du précédent et de Laodice, n'avait que quatorze ans lorsque Ptolémée Evergète le fit roi de la Cilicie, pour l'opposer à Séleucus Callinice, frère du jeune Antiochus, qu'il avait presque entièrement dépouillé de ses États. Ce dernier, après avoir fait de vains efforts pour les recouvrer, eut recours à la générosité d'Antiochus, qui rassembla une armée, en apparence pour aller à son secours, mais réellement pour le dépouiller de ce qui lui restait : cette avidité, remarquable dans un jeune homme et surtout dans un frère, lui fit donner le surnom d'*Hierax*. Ptolémée ayant fait une trêve avec Séleucus, la guerre continua entre les deux frères, et Antiochus, à l'aide des Gaulois, remporta une victoire signalée sur Séleucus, que l'on crut même avoir été tué : Antiochus en prit le deuil, et témoigna le plus grand chagrin. Il tourna ensuite ses armes contre Démétrius, roi de Macédoine, à l'instigation de Nicée, sa sœur, que ce prince avait épousée, et ensuite abandonnée pour en épouser une autre. On ne connaît point les détails de cette guerre. Celle qui eut lieu contre Séleucus, qui n'avait point péri comme on l'avait cru, continuait toujours; Eumènes en profita pour s'emparer d'une grande partie de l'Asie Mineure, qui, désolée par les incursions des Gaulois qu'Antiochus avait à sa solde, était toute disposée à changer de maître. Plus tard, Antiochus, entièrement défait par Séleucus, se réfugia d'abord chez Artamènes, son beau-père, roi de Cappadoce; mais, s'étant aperçu qu'on lui tendait des embûches, il s'enfuit; et, ne sachant où se retirer, il alla se livrer à Ptolémée Evergète, son ennemi, qui le fit enfermer. Il trouva cependant le moyen de s'échapper par le secours d'une courtisane, et fut tué en chemin par des voleurs, l'an 227 avant J.-C.

C—R.

ANTIOCHUS III, surnommé **LE GRAND**, fils de Séleucus Callinice et de Laodice, était à Babylone lorsque Séleucus Céraunus son frère fut tué. L'armée de Syrie le reconnut pour roi. La Syrie était alors dans une situation très-fâcheuse, suite des divisions entre Séleucus II et Antiochus Hierax : le satrape de la Bactriane s'était déclaré indépendant; Ptolémée Philopator avait envahi la Cœlésyrie et la Phénicie, et Attale, roi de Pergame, venait de réunir à ses États une grande partie de l'Asie, en deçà du Taurus. Antiochus, quoique fort jeune, ne perdit point courage. Il confia le commandement de l'Asie Mineure à Achæus, qui y était déjà avec une armée, celui de la Médie à Molon, celui de la Perse à Alexandre, et attaqua la Cœlésyrie. Tandis qu'il était occupé de ce côté, Alexandre et Molon firent révolter les provinces qui étaient sous leurs ordres; Antiochus abandonna alors la Cœlésyrie, fondit sur les révoltés, les défit et les réduisit à se donner la mort. Il entreprit ensuite une expédition contre Artabazane, roi de l'Atropatène; mais ce prince, qui

était déjà très-âgé, ne voulut pas s'exposer à faire la guerre, et se soumit à toutes les conditions qu'Antiochus lui imposa. Tandis qu'il était dans ces pays éloignés, Achæus eueignit le diadème, et se fit reconnaître roi des pays dont il était satrape. Antiochus, de retour dans la Syrie, reprit la guerre contre Ptolémée, et s'empara de plusieurs villes de la Palestine et de la Phénicie, vaincu par ce prince à Raphia dans la Palestine, il fut obligé d'abandonner toutes ses conquêtes, et se trouva trop heureux d'obtenir une trêve d'un an, dont il profita pour aller soumettre Achæus, qu'il prit et fit mourir. Il attaqua bientôt Arsace, roi des Parthes, qu'il força à demander la paix, et à se réunir à lui contre Euthydème, roi de la Bactriane, à qui il accorda aussi la paix : puis traversant le mont Paropamisus, il s'avança jusqu'à l'Inde. Après avoir parcouru et soumis l'Arachosie, la Drangiane, la Carmanie, la Perse, la Susiane, la Babylonie et la Mésopotamie, il revint dans son pays, couvert de gloire, et ses sujets lui donnèrent le surnom de *Grand*, qu'il avait bien mérité en rendant au royaume de Syrie son ancienne splendeur. Le reste de sa vie ne répondit pas à ces brillants commencements; Ptolémée Philopator étant mort l'an 204 avant J.-C., Antiochus se réunit avec Philippe, roi de Macédoine, pour dépouiller de ses États Ptolémée Epiphane son fils, qui n'avait que cinq ans; mais le peuple romain, que son père lui avait nommé pour tuteur, s'opposa à cette invasion; et comme la puissance de ce peuple était déjà redoutable, Antiochus n'osa rien entreprendre. Les ambassadeurs de Rome l'empêchèrent aussi de faire la guerre à Attale, roi de Pergame. Il eut bientôt de nouvelles difficultés avec les Romains, au sujet de quelques villes de l'Asie Mineure dont il s'était enparé; tandis qu'on négociait à ce sujet, Annibal vint se réfugier auprès de lui, et l'excita à faire la guerre aux Romains, en allant les attaquer dans l'Italie même. Antiochus ne suivit pas son conseil; mais, quelque temps après, il se rendit à l'invitation des Éoliens, qui avaient pris les armes contre les Romains, et passa dans la Grèce avec 40,000 hommes : l'Eubée s'étant soumise sans résistance, il se rendit dans la Thessalie, où les Éoliens, les Athamanes et les Thébains se joignirent à lui; mais effrayé par l'apparition de quelques troupes que les Romains avaient envoyées en avant, il retourna à Chalcis dans l'Eubée, y devint amoureux d'une jeune fille, qu'il épousa, et y passa l'hiver dans les plaisirs, ce qui affaiblit beaucoup son armée. Au printemps, il retourna dans la Thessalie; et, sentant qu'il n'avait pas des forces assez considérables pour se mesurer avec les Romains qui s'avançaient à grands pas, il fortifia le passage des Thermopyles, et fit garder les défilés par lesquels les Persans avaient pénétré dans la Grèce, espérant arrêter l'armée romaine jusqu'à ce que les secours qu'il attendait de l'Asie fussent arrivés; mais un corps de Romains, commandé par Caton l'Ancien, ayant trouvé le moyen de franchir la montagne malgré les Éoliens, le prit à dos, tandis que le consul Manius l'attaquait par devant; il ne lui fut plus possible alors de retenir son armée, qui prit la fuite; il eut beaucoup de peine à s'échapper lui-même,

avec cinq cents cavaliers; tout le reste fut tué ou fait prisonnier. Antiochus alla s'embarquer à Chalcis, d'où il retourna à Éphèse. Prévoyant alors que les Romains viendraient l'attaquer en Asie, il rassembla des forces considérables dans le voisinage de la mer, mit de fortes garnisons à Sestos et Abydos, par où il fallait que les Romains passassent pour arriver en Asie, fortifia la Chersonèse de Thrace, et fit de grands amas de vivres et de munitions de guerre à Lysimachie, ville qui devait lui servir de place d'armes; mais ayant appris quelque temps après que son escadre, commandée par Polyxénidas, avait été battue par les Romains auprès de Myonnésos, il perdit la tête, abandonna toutes les places qu'il avait fortifiées, et se retira à Sardes. Scipion le Jeune, général de l'armée romaine, qui avait pour lieutenant Scipion l'Africain son frère, ne tarda pas à profiter de sa fuite et à passer en Asie. Antiochus fit faire des propositions de paix; on lui répondit qu'il ne l'obtiendrait qu'en abandonnant toute l'Asie en deçà du Taurus. Ces conditions étaient dures, et Antiochus se prépara au combat; il avait 70,000 hommes, et les Romains n'en avaient pas plus de 30,000 : ils remportèrent cependant une victoire éclatante. Antiochus fut obligé de demander la paix une seconde fois, et il l'obtint aux mêmes conditions, en s'obligeant de plus à livrer tous ses éléphants, à n'avoir qu'un certain nombre de vaisseaux, et à payer 15,000 talents; enfin, à donner vingt otages, du nombre desquels fut son propre fils. Peu de temps après, Artaxias et Zadriades, satrapes de l'Arménie, se révoltèrent. Avant d'aller les soumettre, il fit reconnaître roi Séleucus, son fils aîné; et comme il avait besoin d'argent, il entreprit de piller de nuit le temple de Jupiter, ou plutôt de Bélus, dans le pays des Élyméens; mais les habitants se réunirent et le massacrèrent ainsi que les troupes qui l'accompagnaient, l'an 187 avant J.-C. Aurélius Victor rapporte différemment sa mort. Il dit qu'Antiochus fut tué dans une fête, par un de ses hôtes qu'il avait insulté. Il était âgé de 52 ans, et en avait régné 36. Il avait épousé Laodice, fille de Mithridate, roi de Pont, dont il eut cinq fils et quatre filles.

C—R.

ANTIOCHUS IV, fils du précédent, fut élevé à Rome, où son père l'avait envoyé en otage. Séleucus IV, son frère aîné, voulant le faire revenir auprès de lui, envoya Démétrius, son propre fils, à Rome, pour le remplacer. Arrivé à Athènes, Antiochus apprit la mort de Séleucus; il prit aussitôt le titre de roi, vainquit Héliodore, qui avait usurpé l'autorité, et il se fit reconnaître par les Syriens. Le commencement de son règne ne fut remarquable que par ses extravagances; il s'échappait quelquefois de son palais, sans que ses ministres le sussent, et, suivi de deux ou trois personnes, courait les rues d'Antioche, s'arrêtait dans les boutiques des orfèvres, avec qui il s'amusait à disputer sur leur art, qu'il prétendait connaître aussi bien qu'eux. Souvent il allait boire avec des étrangers ou des gens de la lie du peuple. D'autres fois, il se dépouillait de la pourpre, et pour imiter ce qu'il avait vu faire à Rome, il allait sur la place publique, et faisait la cour à ceux qu'il

rencontrait, leur demandant leurs suffrages pour les places d'édile ou de tribun du peuple ; puis il s'asseyait sur la chaise curule, et s'occupait sérieusement à juger les causes qui étaient du ressort de ces magistratures. Bizarre dans ses générosités, il donnait aux uns des dës à jouer, des dattes et d'autres choses de nulle valeur ; il faisait à d'autres des présents magnifiques, sans les connaître. Tantôt il s'amusa à jeter sur son chemin des poignées d'or, en criant : « Attrape qui peut ; » tantôt il cachait des pierres sous sa robe de pourpre, et en accablait ceux qui le suivaient. Il s'amusa un jour à faire remplir de vin une fontaine d'Antioche. Il aimait à se baigner dans les bains publics, et s'y faisait apporter les huiles odorantes les plus précieuses. Quelqu'un ayant dit un jour que les rois étaient bien heureux de pouvoir faire usage de parfums pareils, le lendemain il lui en fit répandre un grand vase sur la tête. Antiochus avait pris, en montant sur le trône, le surnom de *Theos Epiphanes* (dieu présent). Ses extravagances firent qu'on le changea en celui d'*Epimanes* (fou). Cependant au milieu de toutes ses folies il ne négligea pas le soin de ses États, et Cléopâtre, sa sœur, qui était mariée à Ptolémée Philométor, étant morte l'an 175 avant J.-C., il ne voulut plus laisser à ce prince les revenus de la Cœlésyrie et de la Phénicie, qu'on lui avait donnés pour la dot de sa femme. Comme il sut qu'il se disposait à l'attaquer, il le prévint en allant porter la guerre en Égypte, et la conduisit avec tant d'activité, qu'il se serait emparé de ce royaume s'il n'avait été arrêté par les ordres des Romains, qui lui firent abandonner cette conquête. Très-zélé pour la religion, il entreprit de faire achever le temple de Jupiter Olympien à Athènes, envoya des offrandes magnifiques à Délos, à Olympie, et dans d'autres lieux. Par suite de ce zèle, il voulut forcer les Juifs à abandonner le culte de leur Dieu, piller leur temple, et y fit placer la statue de Jupiter Olympien ; mais il ne put soumettre ce peuple à ses volontés, et se livra contre lui à toutes sortes de persécutions, ce qui fut la cause de la révolte des Machabées, qui défirent plusieurs fois ses armées, et finirent par se rendre maîtres du gouvernement de la Judée. Dans un besoin d'argent, Antiochus rassembla une armée pour aller piller le temple de la déesse d'Élymais, dans la Médie, qui était célèbre par ses richesses ; et il fut repoussé par les habitants du pays. Il tomba malade en revenant à Tabes, dans la Perse, et mourut l'an 164 avant J.-C., dans des accès de frénésie que les Persans attribuèrent à son entreprise contre le temple d'Élymais, et les Juifs à la profanation de celui de Jérusalem. Antiochus n'était pas dépourvu de qualités ; il était généreux, aimait les arts, et montra beaucoup de valeur et d'habileté dans les guerres qu'il eut à soutenir ; mais ses défauts et ses folies ténirent beaucoup sa gloire. Il laissa deux fils, Antiochus et Alexandre, et une fille, nommée Laodice.

C—R.

ANTIOCHUS V, surnommé EUPATOR, fils du précédent, monta sur le trône, l'an 164 avant J.-C., âgé de neuf ans. Les Romains lui donnèrent Lysias pour tuteur, contre la volonté de son père, qui avait

chargé de cet emploi Philippe, son ami. Il fut tué dans la troisième année de son règne. (Voy. DÉMÉTRIUS SOTER et LYSIAS.)

C—R.

ANTIOCHUS VI, surnommé DIONYSUS ou BACCHUS, était fils d'Alexandre Balas. Démétrius Philadelphe s'étant fait détester de ses sujets par ses rapines, Tryphon amena de l'Arabie Antiochus, encore enfant, et le fit reconnaître roi, vers l'an 144 avant J.-C. Quelques victoires furent remportées sur les généraux de Démétrius ; mais bientôt Tryphon, las de gouverner sous le nom d'un autre, se débarrassa de ce jeune prince, en lui persuadant qu'il avait la pierre, et en lui faisant faire l'opération par des chirurgiens gagnés, qui le firent périr. Antiochus n'avait régné que 2 ans.

C—R.

ANTIOCHUS VII, surnommé ÉVERGÈTES ou SIDÈTES, fils de Démétrius Soter, demeurait à Rhodes, lorsqu'il apprit que Démétrius, son frère, avait été fait prisonnier par les Parthes. Il se rendit sur-le-champ à Antioche, et ayant épousé Cléopâtre, femme de Démétrius, il fut reconnu roi l'an 140 avant J.-C. Il alla d'abord attaquer l'usurpateur Tryphon, qu'il vainquit et fit prisonnier. Il fit ensuite la guerre aux Juifs, qui avaient depuis longtemps secoué le joug des rois de Syrie, et assiégea Jérusalem avec tant de vigueur, que le grand prêtre, Jean Hircan, se trouva heureux d'acheter la paix en payant un tribut. Antiochus, ayant ainsi établi l'ordre dans ses États, rassembla une armée considérable pour aller attaquer les Parthes et les forcer à relâcher Démétrius. Il les défit dans trois combats, et Phraates, qui était alors leur roi, prit le parti de renvoyer Démétrius avec un corps de troupes pour le mettre en état de disputer le trône à son frère. Peu de temps après, Antiochus fut obligé de disperser les quartiers d'hiver de son armée, à cause du grand nombre de valets, de marchands, et d'autres bouches inutiles dont elle était suivie ; les Parthes en profitèrent, et firent égorger par les habitants les corps les plus éloignés. Antiochus voulut marcher à leur secours ; mais il fut défait, et se retira dans la haute Asie, où il se défendit quelque temps. Sur ces entrefaites, Cléopâtre l'ayant abandonné pour retourner à son premier époux, il forma le projet insensé d'épouser la déesse d'Élymais, dont il convoitait les immenses richesses. Les prêtres n'eurent pas l'air de s'y opposer ; mais lorsqu'il fut entré dans le temple pour s'emparer des trésors, à titre de dot, ils ouvrirent une porte secrète et l'accablèrent à coups de pierres, ainsi que ceux qui étaient avec lui, l'an 127 avant J.-C.

C—R.

ANTIOCHUS VIII, surnommé EPIPHANES et GRYPUS, (nez crochu), et ANTIOCHUS IX, surnommé PHILOPATOR, ou CYZICÈNUS, étaient tous les deux fils de Cléopâtre, et avaient pour pères, le premier, Démétrius Nicanor, et le second, Antiochus Sidètes. Cléopâtre ayant fait mourir Séleucus son fils aîné, vers l'an 125 avant J.-C., plaça sur le trône Grypus, qu'elle espérait gouverner. Ce prince se dirigea effectivement quelque temps par ses conseils : il épousa Tryphénè, fille de Ptolémée Physcon, vainquit Alexandre Zabinas, le fit mourir, et voulut ensuite régner par lui-même. Cléo-

patre chercha alors à le faire empoisonner, et comme il en fut averti, il la contraignit à avaler elle-même le poison qu'elle lui avait fait préparer. Son règne fut longtemps assez tranquille; il se livra au luxe et aux plaisirs; mais, au bout de huit ans, il prit des inquiétudes sur le compte d'Antiochus Philopator son frère, qui était à Cyzique, où sa mère l'avait envoyé dans sa première jeunesse, et il chercha à le faire empoisonner. Celui-ci s'en aperçut, se tint sur ses gardes, et ayant bientôt après épousé Cléopâtre, fille de Ptolémée Physcon, il rassembla une armée et s'empara d'Antioche. Antiochus Grypus, vint l'attaquer, le défit, et reprit cette ville où se trouvait Cléopâtre, que Tryphné, sa sœur, fit mourir de la manière la plus cruelle, malgré son mari. Bientôt après Antiochus IX, étant revenu avec une armée, battit son frère, prit Tryphné, et vengea sur elle la mort de sa femme. Les deux frères se réconcilièrent ensuite, et régnèrent, l'un sur la Syrie, l'autre sur la Cœlésyrie; mais ils recommencèrent bientôt à se faire la guerre. Il paraît que Ptolémée Lathyre, qui, bien que chassé de l'Égypte par sa mère, avait conservé quelque puissance, donna des secours à Antiochus de Cyzique, et sa mère, par haine pour lui, donna Séléné, sa fille, en mariage à Antiochus Grypus, de sorte que la Syrie, ainsi que les pays voisins, devinrent le théâtre de guerres civiles dont plusieurs villes profitèrent pour se rendre indépendantes. Au milieu de tous ces troubles, Grypus fut tué, l'an 97 avant J.-C., par un certain Héracléon, qu'il avait élevé lui-même aux plus grands honneurs. Il laissa cinq fils qui tous prétendirent au trône, savoir : Séleucus VI, Antiochus XI, Philippe, Démétrius III et Antiochus XII. Antiochus de Cyzique ne survécut pas longtemps à son frère : il fut vaincu par Séleucus VI dans une bataille décisive, et se donna la mort, l'an 95 avant J.-C. Il ne laissa qu'un fils, Antiochus X. C—R.

ANTIOCHUS IX (PHILOPATOR). Voyez l'article précédent.

ANTIOCHUS X, qui prit les surnoms d'Eusébès (pieux), et de PHILOPATOR (aimant son père), étant parvenu à s'échapper d'Antioche, rassembla une armée, et, pour venger la mort de son père, continua la guerre contre Séleucus VI, et le défit dans un premier combat; peu de temps après, il épousa Séléné, veuve d'Antiochus Grypus, et après la mort de Séleucus VI, il alla attaquer Antiochus XI et Philippe, ses deux frères, qu'il vainquit. Il fut défait l'année suivante (92 ans avant J.-C.) par Philippe et Démétrius VII, qui avait succédé à Antiochus XI, et il se retira chez les Parthes. Son histoire depuis cette époque est extrêmement obscure; on croit qu'il mourut vers l'an 75 avant J.-C., laissant deux fils, Antiochus XIII et Séleucus Cybiosactes. C—R.

ANTIOCHUS XI, surnommé ÉPIPHANES et PHILADELPHIE, prit la couronne avec Philippe son frère, après la mort de Séleucus VI, leur aîné, qu'ils vengèrent en passant au fil de l'épée les habitants de Mopsueste, ville où il avait été brûlé vif; mais en revenant dans la Syrie, ils furent vaincus par Antiochus X; et Antiochus XI, en fuyant, tomba avec

son cheval dans l'Oronte où il se noya, l'an 95 avant J.-C. C—R.

ANTIOCHUS XII, surnommé DIONYSUS—ÉPIPHANES, PHILOPATOR, CALLINICUS (Bacchus présent, aimant son père, victorieux), prit la couronne, lorsqu'il sut que Démétrius III, son frère, était prisonnier des Parthes, et s'empara de Damas et de quelques pays voisins. Il entreprit une expédition contre les Arabes, qui depuis longtemps étaient en possession de ravager la Syrie; et après avoir traversé la Judée malgré Alexandre Jannée, il entra dans le pays des Arabes, qu'il vainquit dans un premier combat; mais il fut défait dans un second, et y perdit la vie, vers l'an 85 avant J.-C. C—R.

ANTIOCHUS L'ASIATIQUE, XIII^e du nom, fils d'Antiochus X et de Séléné, fut envoyé, par sa mère, à Rome avec son frère, pour réclamer le royaume d'Égypte. En revenant, il passa par la Sicile, où il fut dépouillé par Verrès, comme on peut le voir dans le discours de Cicéron. Lorsque Lucullus eut vaincu Tigrane, il rendit à Antiochus une grande partie de la Syrie; mais Pompée, qui succéda à Lucullus, l'en dépouilla l'an 61 avant J.-C., et la Syrie devint une province romaine. C—R.

ANTIOCHUS, roi de Comagène, pays de l'Asie, au pied du mont Taurus, était probablement de la famille des rois de Syrie. Il se réunit à Tigrane, roi d'Arménie, pour faire la guerre aux Romains, et l'abandonna après sa défaite. Il fit la paix avec Lucullus l'an 69 avant J.-C. Mais, peu de temps après, il prit les armes avec Mithridate, et fut vaincu par Pompée, qui lui laissa ses États, et lui confia même la Séleucie et quelques autres portions de la Mésopotamie. Antiochus, par reconnaissance, lui envoya des troupes, lorsqu'il fit la guerre à César. Après la mort de Pompée et la défaite de Crassus, Antiochus prit le parti d'Orodes, roi des Parthes, qui avait épousé sa fille. Il fut vaincu par Ventidius, l'un des lieutenants de Marc Antoine. Ce dernier l'assiégea dans Samosate, et lui accorda la paix à son tour à des conditions assez douces, l'an 56 avant J.-C. Il paraît qu'il mourut peu de temps après; car il s'éleva un procès entre Antiochus et Mithridate, ses deux fils, sans doute au sujet de la succession au trône, dès les commencements du règne d'Auguste. C—R.

ANTIOCHUS II, fils du précédent, eut pour concurrent au trône Mithridate, son frère. Ce dernier voulut avoir recours aux Romains pour faire valoir ses droits, et leur envoya un ambassadeur qu'Antiochus fit tuer. Auguste le manda à Rome afin qu'il se justifiât de cet attentat, et le fit juger par le sénat, qui le condamna à mort, l'an 29 avant J.-C. Antiochus, son fils, fut replacé sur le trône de Comagène par Caligula, qui le déposa ensuite, et il y fut remis par l'empereur Claude. C—R.

ANTIOCHUS, d'Ascalon dans la Paléστine, fut disciple de Philon, chef de la quatrième académie. Lui-même en fonda une autre, qui fut la cinquième, de sorte qu'il est souvent cité sous le nom d'*Antiochus l'Académique*. Il s'écarta néanmoins des principes de Carnéades et de son maître, pour se rap-

procher de la doctrine des stoïciens. Il entreprit même, dans un livre adressé à Balbus, de concilier la philosophie d'Aristote et celle de Xénocrate. Antiochus composa contre Philon, son maître, un autre livre intitulé : *Sosus*. Il eut pour auditeurs Cicéron et Lucullus. Ce dernier l'emmena en Asie pendant sa questure. Cicéron vante la finesse de son esprit, l'élégance et la facilité de son discours. Plutarque, dans la *Vie de Lucullus*, parle d'un traité d'Antiochus sur les Dieux. — Un autre ANTIOCHUS, de Laodicée en Phrygie, philosophe sceptique de l'école d'Énésidème, eut pour disciples Théodas et le médecin Menodote. — Un troisième, philosophe cynique, né en Cilicie, suivit Sévère et Caracalla dans la guerre contre les Parthes. Il excitait les soldats au combat, et les endurcissait à la fatigue par ses leçons et par son exemple, marchant pieds nus, se roulant dans la neige. Il déserta néanmoins le parti des Romains, et passa du côté des Parthes; mais, à la paix, il fut réclamé par Caracalla. D. L.

ANTIOCHUS, moine de Seba, dans la Palestine, vivait au commencement du 7^e siècle. Il est auteur des *Pandectæ divinæ Scripturæ*, en cent quatre-vingt-dix homélies séparées. Il parle, dans sa préface, de la prise de Jérusalem par Chosroës, roi de Perse, et rapporte les cruels traitements qu'éprouvèrent alors les moines de la Palestine. Il y a joint un poème dans lequel il déplore la perte de la vraie croix, que les Perses avaient, dit-on, emportée parmi leur butin. La restitution de cette relique fut, dans la suite, le sujet d'un autre poème écrit en italien. (Voy. FR. BRACCIOLINI.) On trouve le poème d'Antiochus, en grec et en latin, dans le supplément de la *Bibliotheca Patrum*. D—r.

ANTIPAS. Voyez ANTIPATER de l'Idumée.

ANTIPATER, ami et ministre de Philippe de Macédoine, et de son fils Alexandre le Grand, était d'une famille illustre, et avait reçu de la nature les talents les plus heureux, qui furent encore perfectionnés par une excellente éducation. Aristote fut son ami et son maître, et lui inspira le goût des sciences. Il était aussi simple dans ses manières et dans ses vêtements, que distingué par ses actions. Philippe l'éleva au rang de premier ministre, se lia avec lui d'une amitié intime, et lui donna, en peu de mots, le plus bel éloge qu'un ministre pût recevoir de son souverain : « J'ai dormi profondément, dit-il « un jour qu'il s'était levé tard, parce qu'Antipater « veillait. » Après la mort de Philippe, Alexandre, voulant passer en Asie, crut que personne ne pouvait mieux le remplacer dans la Macédoine que celui qui avait toujours joui de la confiance de son père, et il le nomma son lieutenant pour la Grèce et la Macédoine. Lorsque ce prince se fut enfoncé dans l'Asie, et que Memnon, général des troupes grecques à la solde du roi de Perse, eut soulevé toute la Thrace, les Lacédémoniens crurent l'occasion favorable pour reprendre leur prépondérance dans la Grèce, et ils parvinrent à armer tous les peuples du Péloponèse. Antipater pacifia d'abord la Thrace, se porta promptement dans le Péloponèse, où il défait les Lacédémoniens et leurs alliés, et tua Agis,

roi de Sparte. Ces ennemis extérieurs n'étaient pas les seuls qu'il eût à combattre. La mère d'Alexandre, et Cléopâtre, sœur de ce prince, étaient sans cesse en querelles; et Olympias portait à chaque instant des plaintes contre Antipater à Alexandre, qui, pour y mettre fin, le manda en Asie, en envoyant Cratère pour commander à sa place dans la Macédoine. Ce prince mourut avant que ce changement fût fait, et on laissa à Antipater la Macédoine et la Grèce, dans le partage qui eut lieu à la suite de cette mort; on le nomma, de plus, tuteur de l'enfant dont Roxane était enceinte. Bientôt après il eut à soutenir les efforts de toute la Grèce confédérée pour recouvrer sa liberté. Il fut vaincu d'abord et obligé de se renfermer dans Lamia; mais Léonnatus et Cratère vinrent à son secours, et les Grecs se soumirent de nouveau. Cette guerre fut suivie d'une autre contre Perdicas. Antipater passa en Asie; mais Perdicas ayant été tué en Égypte, Antipater chargea Antigone du reste de la guerre, et revint en Macédoine, où il mourut très-âgé, l'an 317 avant J.-C. On l'a accusé, sans vraisemblance, d'avoir fait empoisonner Alexandre. Avant de mourir, il confia la tutelle du jeune roi à Polysperchon, et non à Cassandre, son fils. C—R.

ANTIPATER et ALEXANDRE, fils de Cassandre et de Thessalonice, se disputèrent le trône de Macédoine, après la mort de Philippe, leur frère aîné. Antipater, s'imaginant que sa mère favorisait les prétentions d'Alexandre, la fit mourir, ce qui indigna les Macédoniens contre lui; mais comme il avait épousé Eurydice, l'une des filles de Lysimaque, Alexandre se vit obligé d'avoir recours à Pyrrhus, qui rétablit la paix entre les deux frères. Bientôt après, Alexandre fut tué par Démétrius; Antipater, chassé de ses États, se réfugia auprès de Lysimaque, son beau-père, qui fit quelques tentatives pour le rétablir sur le trône, et finit par l'abandonner; Antipater l'accusant de l'avoir trahi, il le fit mourir, vers l'an 292 avant J.-C. C—R.

ANTIPATER, dont le premier nom était ANTIPAS, de l'une des principales familles de l'Idumée, fut gouverneur de cette province, sous le règne d'Alexandre Jannée et d'Alexandra, sa veuve. Son attachement pour Hyrcan le fit tomber dans la disgrâce, lorsqu'Aristobule eut usurpé l'autorité, et il décida Hyrcan à aller se mettre sous la protection d'Arétas, roi des Arabes, qui fit une tentative inutile pour le rétablir sur le trône. Il s'adressa alors à Pompée, et ce fut aux soins du général romain qu'Hyrcan dut son rétablissement; comme c'était un homme très-faible, Antipater jouissait de toute l'autorité sous son nom. Lorsque César se vit assiégé par le peuple d'Alexandrie, Antipater conduisit lui-même des troupes à son secours et montra beaucoup de bravoure dans les divers combats qui se livrèrent; il défendit ensuite Hyrcan contre les accusations d'Aristobule, devant César, qui le nomma procureur de la Judée, sous les ordres d'Hyrcan. Il rétablit la tranquillité dans ce pays, et l'y maintint, au milieu des troubles et des guerres civiles qui déchiraient l'empire romain. Il mourut l'an 49 avant J.-C., empoisonné par Malichus, à qui il avait sauvé

la vie, et qui, après avoir été du même parti que lui, devint jaloux du crédit dont il jouissait auprès d'Hyrcan. Antipater laissa quatre fils, dont Hérode est le plus célèbre. C—R.

ANTIPATER (LÆLIUS CÆLIUS), historien romain, vivait du temps des Gracques, et composa une histoire de la seconde guerre punique dont Brutus fit un abrégé, selon le témoignage de Cicéron, qui parle souvent d'Antipater. L'empereur Adrien préférait Antipater à Salluste, probablement par la raison qu'il lui faisait préférer Ennius à Virgile, et parce qu'il avait un goût assez bizarre pour le vieux langage. Riccoboni a publié, en 1568, des fragments d'Antipater, qui furent réimprimés, avec des fragments de plusieurs autres historiens, par Antoine-Augustin, à Anvers, en 1595; et enfin par Ansonius Pajona : cette dernière collection, qui est la plus ample, se trouve à la suite du Salluste, dans plusieurs éditions, entre autres, dans celle donnée par Haverkamp, Amsterdam, 1742, 2 vol. in-4°. D—T.

ANTIPATER de Tarse, philosophe stoïcien, fut disciple de Diogène le Babylonien. Quelques-uns le font naître à Sidon, ou plutôt le confondent avec un Antipater originaire de cette ville. (Voy. l'article suivant.) Le citoyen de Tarse eut avec Carnéade des démêlés très-vifs, qu'il consigna dans ses écrits, ce qui lui fit donner le surnom de *Καλαμωδός* (*stylo clamosus*). Il composa deux livres sur la divination, et un autre sur les dissensions entre Cléanthes et Chrysippe. Sénèque nous a conservé plusieurs de ses sophismes. D. L.

ANTIPATER de Sidon, est principalement connu par une particularité consignée dans Plinie et dans Valère-Maxime. Tous les ans, le jour de sa naissance, il avait une fièvre éphémère, et ce jour fut aussi celui de sa mort. Cicéron vante sa prodigieuse facilité à faire des vers, et il nous reste plusieurs épigrammes de lui dans l'*Anthologie*. — Outre ces deux philosophes, il y eut encore ANTIPATER de Cyrène, disciple d'Aristippe, et deux ANTIPATER de Tyr, l'un contemporain de Carnéade et vivant à Athènes; l'autre, stoïcien, commensal de Caton d'Utique. D. L.

ANTIPHANE. Suidas, Athénée, Strabon, Étienne de Byzance, citent plusieurs poètes de ce nom, qui tous se sont exercés dans le genre comique, et dont le plus célèbre est Antiphane de Rhodes, ou, selon quelques autres, de Cariste ou de Smyrne. Il appartient à la moyenne comédie, et fut contemporain d'Alexandre. Ce prince goûtait peu, dit-on, les comédies d'Antiphane, qui, piqué de cette indifférence, lui dit un jour : « Prince, pour goûter ces sortes de pièces, il faudrait être plus « familiarisé que vous ne l'êtes avec la nature des « sujets et le lieu de la scène. » Or il faut savoir que les pièces en question ne peignaient guère que des mœurs excessivement dépravées, ce qui n'empêcha point ce poète de remporter le prix treize fois. Il avait composé trois cent soixante-cinq, ou tout au moins deux cent quatre-vingts comédies, dont Fabricius nous a donné le catalogue, d'après Hertélius, Kœnig, Vossius et Meursius, qui font souvent men-

tion de ces pièces d'Antiphane, et Grotius en a recueilli, dans ses *Excerpta ex tragædiis et comædiis græcis*, les fragments rapportés par Athénée et quelques autres. Le savant Koppiers a donné un travail infiniment précieux sur ces mêmes fragments, dans ses *Observations philologiques sur quelques passages d'Antiphane, de Théocrite, etc.*, Leyde, in-8°, 1771. Ce poète, au surplus, a souvent été confondu avec d'autres auteurs comiques du même nom, et même avec quelques autres dont les noms avaient été défigurés. Ces erreurs, qui ne sont que trop fréquentes dans les textes primitifs, ont souvent multiplié sans raison les articles biographiques, et fait d'un seul et même auteur plusieurs personnages différents. — Pausanias parle d'un célèbre statuaire d'Argos, nommé ANTIPHANE; et Clément d'Alexandrie, d'un médecin non moins fameux, qui soutenait que la variété des mets est la cause principale des maladies. — Étienne de Byzance cite un ANTIPHANE, poète comique de Berge, dans la Thrace, qui écrivit des échos si incroyables, que l'on appelait *bergaisers* ceux qui débitaient des contes. A—D—R.

ANTIPHANE, sculpteur. Voyez CLÉON.

ANTIPHILE, peintre, contemporain et rival d'Apelles, naquit en Égypte et fut élève de Ctésidème. Il se distinguait par sa grande facilité. Un de ses plus beaux ouvrages représentait un enfant occupé à souffler le feu : on croyait voir la lumière s'accroître et se répandre dans la pièce où il se trouvait. On estimait encore davantage un satyre couvert d'une peau de panthère. Plinie cite un grand nombre de tableaux peints par cet artiste, et indique les lieux où ils se voyaient. Antiphile avait inventé aussi une figure grotesque qu'il avait nommée *Gryllus*, nom qui resta depuis à ces espèces de caricatures. Lorsqu'Apelles vint à la cour de Ptolémée, au service duquel Antiphile était attaché, celui-ci, poussé par une basse jalousie, chercha tous les moyens de perdre son rival, et finit par le faire passer pour complice d'une conjuration tramée contre le roi d'Égypte. Apelles, déclaré coupable, fut chargé de chaînes et pensa perdre la vie; mais un des conjurés, indigné de cette injustice, démontra la fausseté de l'accusation, et Antiphile fut à son tour jeté dans les fers pour le reste de ses jours. — Pausanias parle d'un statuaire du même nom dont on voyait plusieurs ouvrages à Olympie, dans le lieu appelé le Trésor. L—S—E.

ANTIPHON, né à Rhamnus, en Attique, et appelé de là RHAMNUSIEN, florissait 450 ans avant J.—C. Il eut pour maître Sophilus, son père, et devint si célèbre par son éloquence, que le peuple se défiait de ses discours, ce qui l'empêcha souvent de parler en public. Il ouvrit une école de rhétorique à Athènes, et enseigna cet art à Thucydide, qui, dans son histoire, parle de lui comme d'un orateur recommandable. Selon Quintilien, Antiphon fut le premier qui écrivit des préceptes sur l'art oratoire, et Ammien Marcellin dit qu'il introduisit la coutume de plaider pour de l'argent. Plutarque donne à Antiphon autant d'éloges que Thucydide : il le représente comme un orateur énergique et persuasif, d'une imagination

fertile, et adroit à ménager les passions et les préjugés de ses auditeurs. Platon, au contraire, dans son *Méneçème*, le traite avec mépris, et s'appuie sur l'autorité de Socrate ; mais il faut observer que Socrate fut souvent attaqué et insulté par les sophistes, particulièrement par Antiphon. Il contribua puissamment à faire abolir la démocratie et à introduire dans Athènes la tyrannie des quatre-cents, l'an 412 avant J.-C. La division s'étant mise, peu de temps après, entre ces nombreux gouvernants dont il faisait partie, au sujet d'Alcibiade, que les uns voulaient rappeler, tandis que d'autres s'y opposaient, Antiphon, qui dirigeait ce dernier parti, alla avec neuf autres Athéniens en ambassade à Lacédémone, pour obtenir la paix à quelque condition que ce fût ; mais il ne put réussir. La tyrannie des quatre-cents ayant fait place à une forme de gouvernement plus populaire, Alcibiade fut rappelé, et Antiphon mis en accusation au sujet de son ambassade. Ce fut dans cette circonstance qu'il prononça, pour sa défense, le beau discours que rappelle Cicéron (*in Brut.*, n° 47), et que Thucydide, qui l'avait entendu, cite également avec éloge, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût condamné à mort, comme traître à la patrie. On défendit de lui donner la sépulture ; sa postérité fut déclarée infâme, et sa maison rasée. Il existait de cet orateur soixante discours ou déclamations dont Cœcilius le rhétoricien assurait que vingt-cinq étaient supposées. Il n'en reste maintenant que seize. Ce sont des accusations de meurtre ou des défenses contre des accusations semblables. Quelques écrivains ont douté que ces discours fussent d'Antiphon ; mais Fabricius et d'autres grands critiques pensent qu'il en est véritablement l'auteur. Ils font partie de la collection des auteurs grecs de Reiske, et se trouvent, dans le 7^e volume, accompagnés de notes philologiques, et suivis d'une dissertation de van Spaan, et des notes de Hauptmann et de Taylor. Ils ont été publiés également avec des discours d'Eschine, Lysias, etc., par Alde, in-fol., à Rome, en 1513, par Henri Estienne, en 1575, et in-8°, par Miniatus, à Hanau, en 1619.

K.
ANTIQUARIO (JACQUES), de Pérouse, ainsi appelé de son nom de famille, et non, comme quelques-uns l'ont cru, à cause du goût qu'il put avoir pour les antiquités, fleurit sur la fin du 15^e siècle et au commencement du 16^e. Après avoir rempli dans sa jeunesse la place de secrétaire auprès du cardinal Savelli, légat à Bologne, il fut appelé par le duc de Milan, Jean Galéas Sforce, pour occuper le même emploi auprès de lui. Ce duc l'employa dans les affaires les plus importantes, et lui accorda les droits de cité à Milan et à Pavie. Louis Sforce, surnommé *le Maure*, lui conserva sa place. Il resta à Milan après que les Français en eurent fait la conquête, et il paraît qu'il se déclara entièrement pour eux. On le voit par un discours qu'il prononça au nom du peuple de Milan, dans une occasion solennelle, et qui fut imprimé sous ce titre : *Oratio Jacobi Antiquarii pro populo Mediolanensi, in die triumphus Ludovici Galliarum regis et Mediolani ducis de fractis Venetis*, Milan, juin 1509, in-4°. Il était prêtre,

et obtint de riches bénéfices du pape Alexandre VI. Il se distingua par une grande régularité de mœurs, par son savoir, et par l'appui qu'il prêta en toute occasion aux gens de lettres. Ils l'en récompensèrent par leurs éloges, et par la dédicace qu'ils lui firent d'un grand nombre de leurs ouvrages. Antiquario passa le reste de ses jours à Milan, où il mourut en 1512. On a recueilli, en un volume, ses lettres latines, qui ont été imprimées à Pérouse, 1519, in-4°. On en trouve aussi plusieurs parmi celles d'Angé Politien, et dans d'autres recueils. C'est un auteur peu connu, mais un personnage important dans l'histoire littéraire de son temps. G—É.

ANTIQUUS (JEAN), peintre, né à Groningue, le 11 octobre 1702, fut d'abord obligé de peindre sur verre. A l'âge de vingt-trois ans, il voulut s'embarquer pour aller à Paris ; mais il fut forcé de revenir à Amsterdam. Toujours poursuivi par le désir de voyager, malgré les obstacles que lui opposait son indigence, il allait partir pour l'Angleterre avec son frère Lambert, peintre de paysages, lorsqu'ils trouvèrent un vaisseau qui faisait voile pour Gênes, et sur lequel ils s'embarquèrent. Jean Antiquus fit en route le portrait du capitaine, et il fut trouvé si ressemblant qu'on ne voulut rien recevoir des deux artistes pour leur passage. Arrivés à Gênes, les portraits furent encore leur ressource ; et, après cinq mois de séjour, ils se rendirent à Florence et à Livourne. Le grand-duc fit une pension à Jean Antiquus ; et ce peintre ayant été admis à l'académie de Florence exécuta, pour son morceau de réception, une vaste composition représentant *la Chute des Géants*. Il fit ensuite une copie du *Martyre de St. Étienne*, par le Cigoli, et la vendit 100 ducats. Pendant un séjour de six années à Florence, il fit quatre voyages à Rome. Dans l'un, il reçut l'accueil le plus obligeant et des marques de faveur du pape Benoît XIII. Les artistes lui témoignèrent aussi beaucoup d'estime ; et lorsqu'il alla voir Naples, Solimène, alors à la tête de l'école de cette ville, lui offrit sa maison. De retour à Rome, il était occupé à y faire quelques tableaux, lorsqu'il apprit que le grand-duc, son protecteur, était dangereusement malade. Il courut à Florence ; mais il n'arriva que pour joindre ses regrets à la douleur publique : le prince venait de mourir. Après avoir séjourné dans les principales villes d'Italie, et travaillé à Venise pour le fameux général Schullenbourg, Antiquus retourna dans sa patrie. Le long séjour qu'il avait fait en Italie avait donné à ses compatriotes une opinion avantageuse de ses talents ; il la soutint par de beaux portraits et des tableaux d'histoire. Le prince d'Orange lui fit alors une pension, et le fixa à Breda. Aussi laborieux qu'habile, Antiquus fit plusieurs grands ouvrages, et entre autres deux plafonds. Il mourut en 1750, âgé de 46 ans. Descamps, qui a fourni ces détails, ajoute que ce peintre était bon dessinateur, peintre facile, bon coloriste, et qu'il avait puisé un goût sage dans l'école de Rome. La France ne possédant aucun ouvrage d'Antiquus, on doit ici s'en rapporter à l'autorité, d'ailleurs recommandable, de Descamps. D—T.

ANTISTATES. Voyez AUTISTATES.

ANTISTHÈNES, fils d'une femme thrace ou phrygienne, et d'un père du même nom que lui, naquit à Athènes, vers la seconde année de la 89^e olympiade. Dans sa jeunesse, il reçut des leçons du sophiste Gorgias, et suivit pendant quelque temps la profession de rhéteur; mais ayant entendu Socrate, il abandonna bientôt les vains ornements de l'éloquence pour se livrer tout entier à l'étude de la philosophie. Chaque jour il faisait un trajet de 40 stades pour se rendre du Pirée, lieu de sa résidence, auprès du fils de Sophronisque. Ce fut dans les principes de ce philosophe qu'il puisa cet enthousiasme de la vertu, cette haine vigoureuse du vice, qui, portés au delà des justes bornes, si toutefois de tels sentiments peuvent être trop fortement prononcés, firent, du disciple d'un sage, le fondateur de la secte cynique. Socrate, ennemi des sophistes, et dédaignant l'esprit systématique, ne s'était attaché qu'à la connaissance du cœur humain, qu'au moyen de rendre l'homme meilleur. Platon, s'emparant des préceptes du maître, les revêtit des charmes de l'éloquence, des brillantes spéculations d'une métaphysique élevée. Il ennoblit l'étude de l'homme, mais parla plus souvent à l'esprit qu'au cœur. Antisthènes, instruit par Socrate que le bonheur consiste dans la vertu, fit résider cette vertu dans le mépris des richesses, des grandeurs, des sciences, de la volupté. Il voulut, comme on l'a dit ingénieusement, réduire l'esprit et le corps au strict nécessaire. Il revêtit le fameux pallium, et parut en public, la besace sur l'épaule, un bâton à la main. Cette affectation n'échappa point à Socrate : « Je vois, lui disait-il, ton orgueil à travers les trous de ton manteau. » Cependant il faut être juste; si Diogène, par la fermeté de son âme, par la vivacité de son esprit, par l'originalité de ses expressions, surpassa de beaucoup les philosophes cyniques qui lui succédèrent, Antisthènes sut mettre plus de dignité dans sa conduite : il fut constamment un citoyen vertueux. Le premier, il osa poursuivre les deux accusateurs de Socrate, et fut la cause de l'exil de l'un, et de la mort de l'autre; fait que néanmoins l'abbé Barthélemy a révoqué en doute. Il était d'un commerce agréable, et Xénophon fait son éloge dans son *Banquet*. Après la mort de Socrate, il s'établit dans le Cynosarge, gymnase d'Athènes; et l'on a prétendu que ce fut du nom de ce lieu que vint celui de sa secte. Les apophthegmes d'Antisthènes sont connus de tout le monde. Il avait écrit un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir la liste dans Diogène Laërce. Il nous reste sous son nom des lettres, imprimées avec celles des autres socratiques, et deux déclamations, l'une d'Ajax, l'autre d'Ulysse, que l'on trouve aussi dans la collection des orateurs grecs donnée par Henri Estienne, et dans celle imprimée à Venise, Alde, 1513, in-fol., mais les premières sont évidemment supposées; et, quant aux déclamations, il est fort douteux qu'elles soient authentiques. Au lit de la mort, comme il souffrait beaucoup : « Qui me délivrera de mes maux ? s'écria-t-il. — Ce fer, lui dit Diogène, en lui présentant un poignard. — C'est de mes maux, et non

« de la vie, que je voudrais me délivrer, » répartit Antisthènes. On ignore l'époque précise de sa mort. Il fut le maître du célèbre Diogène. D—L.

ANTOINE (MARC), appelé l'orateur, se fit un nom dans sa jeunesse, par des accusations qui sont quelquefois un devoir dans les républiques. Il savait aussi défendre les accusés avec un grand zèle. Dans la cause qu'il plaida pour Agullius, il poussa si loin le pathétique, en pleurant lui-même, et en découvrant la poitrine de son client, couverte de cicatrices, qu'il triompha de ses juges. L'action dont il accompagnait son débit était d'une vigueur extraordinaire. Il ne passait pas pour avoir de l'érudition, et ne mettait pas au jour ses plaidoyers, ne voulant pas qu'on pût lui opposer dans une affaire ce qu'il avait dit dans une autre. Il fut honoré du consulat et de la censure, et gouverna la Cilicie en qualité de proconsul. Cicéron le regardait comme un des hommes les plus éloquents de la Grèce. Proscrit par Marius, il fut mis à mort l'an de Rome 667, et l'on vit sa tête attachée à la tribune où il avait défendu courageusement la république, et qu'il avait, pendant sa censure, ornée des dépouilles des vaincus. Les circonstances de sa fin déplorable sont racontées par Plutarque dans sa *Vie de Marius*. Cet orateur était l'aïeul de Marc Antoine le triumvir. Q—R—Y.

ANTOINE (MARC), fils de Marc Antoine l'orateur, et père du triumvir de ce nom, était préteur, l'an de Rome 679. Il obtint par la faction de Céthégus, et par le crédit du consul Cotta, un commandement illimité sur toutes les côtes, et fit en Cilicie une expédition assez heureuse contre les pirates; mais il se déshonora en Sicile par ses exactions et ses rapines. Cicéron reproche à Verrès de justifier ses brigandages par l'exemple d'Antoine. Ce dernier porta la guerre en Crète, ce qui lui fit donner le surnom de *Crétique*; il la fit sans succès, et y périt. Q—R—Y.

ANTOINE (MARC), le triumvir, était petit-fils et fils des précédents. Il avait pour mère Julia, de la famille de César, et femme d'un mérite distingué; il naquit l'an 86 avant J.-C., et fut élevé sous la direction de sa mère. Jeune encore, il devint ami intime de Curion, qui lui donna des leçons de débâcles, et lui fit contracter des dettes nombreuses. Marc Antoine se lia ensuite avec Clodius, autre libertin fameux; mais alarmé de la témérité de sa conduite, il alla en Grèce, où il étudia l'éloquence et l'art militaire. Tandis qu'il était en ce pays, le consul Gabinus le pressa de faire avec lui une campagne en Syrie, et lui donna un corps de cavalerie à commander. Antoine déploya beaucoup de courage et d'activité, particulièrement contre Aristobule, chef des Juifs, qui tentaient de secouer le joug de Rome; il accompagna ensuite Gabinus dans une expédition en Égypte, dont le but était de rétablir Ptolémée sur le trône, et là encore il se signala en se frayant une route à travers les marais, et en s'emparant de Péluse; il fit aussi preuve d'humanité en empêchant Ptolémée de mettre à mort les habitants de cette ville. Il se rendit très-agréable aux soldats, en affectant

tant des mœurs grossières, une libéralité excessive, de l'indulgence, et beaucoup de familiarité avec eux. De retour à Rome, il s'unit à Curion, et soutint comme lui avec chaleur le parti de César. Leur protection le fit créer augure et tribun du peuple. Il se rendit si odieux au sénat par quelques propositions hardies, qu'il jugea convenable de quitter secrètement Rome avec Curion et Cassius Longinus, déguisés comme lui en esclaves, et de chercher un asile dans le camp de César : cette démarche fut une des causes, ou, pour mieux dire, des prétextes de la guerre civile. Dans les troubles qui suivirent, Antoine fut nommé par César commandant suprême en Italie ; il s'efforça de plaire aux soldats beaucoup plus qu'au peuple, dont il ne songeait guère à venger les outrages. Il marcha ensuite sur la Macédoine à la tête de ses troupes, par l'ordre de César, qu'il rejoignit à Dyrrachium avec un puissant secours. Il échappa aux amiraux de Pompée, commanda l'aile gauche à la bataille de Pharsale, et, après la victoire, revint à Rome avec le titre de général de la cavalerie et de gouverneur de l'Italie. Il eut une querelle avec Dolabella, tribun du peuple, et combattit son parti au milieu même du forum. Il acheta à vil prix les biens de Pompée, que personne ne voulait acquérir, par respect pour sa mémoire. Les débauches et les violences d'Antoine avilirent tellement son caractère, que César, à son retour, le traita froidement. Vers ce temps il épousa Fulvie, veuve de Clodius, et cette femme impérieuse lui fit sentir tout le poids de son autorité despotique. Quand César revint d'Espagne, Antoine recouvra sa faveur par l'adulation et les bassesses les plus honteuses, et devint son collègue dans le consulat, l'an 44 avant J.-C. Ce fut alors qu'à la fête des Lupercales, il se jeta aux pieds de César dans la place publique, et lui offrit deux fois un diadème que celui-ci refusa au milieu des applaudissements de la multitude. Les chefs du parti de la république demeurèrent persuadés que cette scène avait été préparée dans le but de sonder les sentiments du peuple et qu'elle serait renouvelée, et il se forma peu après une conspiration qui fit périr César. Antoine eût éprouvé le même sort sans l'intercession de Brutus, qui espérait le gagner au parti républicain ; mais on comprit bientôt que les autres conjurés avaient mieux jugé Antoine. Il montra dans cette occasion importante une éloquence et une profondeur de politique dont on ne l'eût pas cru capable, si on ne l'eût jugé que d'après les lettres et les harangues de Cicéron. Fort de l'affection que le peuple portait à César, il empêcha les sénateurs de le déclarer usurpateur en faisant agir sur eux le grand mobile de l'intérêt personnel. Le peuple avait été calmé par une harangue de Brutus ; Antoine, sachant combien tout ce qui frappe ses yeux agit vivement sur l'esprit de la multitude, exposa en public le corps de César sur un lit d'ivoire et de pourpre, avec sa robe sanglante, et prononça son oraison funèbre, qui rendit au peuple tous ses sentiments de haine et de vengeance. Les meurtriers furent obligés de s'enfuir de Rome. Shakspeare et Voltaire ont tiré un grand parti de cette situation vraiment

dramatique. Antoine, sûr de l'affection du peuple, et ménageant toujours avec adresse le sénat, gouverna quelque temps avec un pouvoir absolu, et ne cacha point son intention de succéder à César dans l'exercice de la souveraineté. Le pouvoir qu'en qualité de consul il tenait de la loi lui donnait de grands avantages pour la poursuite de ses plans ambitieux. L'orgueil qu'il en eut lui fit traiter le jeune Octave, héritier de César, de manière à lui faire embrasser le parti du sénat. Antoine alors essaya de le regagner, et les différentes factions eurent recours aux manœuvres de la politique. Enfin, après s'être plusieurs fois raccommodé et brouillé de nouveau avec Octave, qui désirait comme lui être à la tête de la faction de César, Antoine leva des troupes, se retira dans la Gaule cisalpine, dont le gouvernement lui avait été accordé, et mit le siège devant Mutina, aujourd'hui Modène, que Décimus Brutus défendit vaillamment. Alors le sénat déclara Antoine ennemi public, et les deux nouveaux consuls, Hirtius et Pansa, accompagnés d'Octave, marchèrent contre lui. Antoine défit d'abord Pansa dans une action très-meurtrière ; mais Hirtius survint, et, malgré des prodiges de valeur, Antoine et ses soldats furent complètement battus, quoique les deux consuls eussent été tués. Cet événement mit à la tête de toute l'armée de la république Octave, à qui Pansa mourant avait donné le conseil de se réconcilier avec Antoine. Après sa défaite, Antoine fut forcé par Décimus Brutus de lever le siège de Mutina, et même de quitter l'Italie. Il éprouva, ainsi que ses troupes, de grandes fatigues et de cruelles privations en passant les Alpes : il les souffrit avec un grand courage, supportant mieux l'adversité que la prospérité. Arrivé dans les Gaules, il se rendit en suppliant au camp de Lépidus, qui commandait alors en Provence ; mais bientôt, par son influence sur les troupes, il obligea ce général à se joindre à lui et à lui céder toute l'autorité. Planeus et Pollion vinrent aussi fortifier son parti de leurs soldats : ainsi Antoine, qui peu auparavant avait quitté l'Italie en fugitif, y rentra à la tête de vingt-trois légions et de 40,000 chevaux. Alors Octave, après avoir longtemps agi comme ami du sénat, jeta le masque, et, s'étant avancé au-devant d'Antoine et de Lépidus, eut avec eux, dans une petite île formée par le Rhénus, aujourd'hui Rhéno, près de Bologne, la fameuse entrevue où ils se partagèrent le monde romain. Ce fut aussi là qu'ils arrêtèrent les plans de ces proscriptions sanglantes qui ont rendu leurs noms exécrables. Antoine insista surtout pour qu'on lui sacrifiât Cicéron. Il lui portait une haine implacable, en partie héréditaire, à cause de la condamnation de Lentulus, second mari de sa propre mère ; et en partie personnelle, à cause des fameuses *Philippiques* prononcées contre lui par l'orateur. Antoine, en échange de la tête de son ennemi, abandonna celle de son oncle, Lucius César. Les triumvirs se rendirent bientôt à Rome pour affermir leur usurpation et mettre à exécution leurs projets sanguinaires. Les rapines et le meurtre désolèrent cette ville et toute

l'Italie. Antoine jouit de la lâche satisfaction d'attacher la tête et la main droite de Cicéron sur cette tribune aux harangues, si souvent témoin du triomphe de son éloquence. Après avoir fait périr leurs ennemis dans Rome, Antoine et Octave marchèrent en Macédoine contre Brutus et Cassius, et, dans la première bataille de Philippi, Antoine commanda la division opposée à Cassius. Après une action sanglante, il mit les soldats de Cassius en déroute et le contraignit à se tuer. Dans la seconde action, ce fut principalement lui qui obligea Brutus à prendre aussi ce parti désespéré. Outre de grands talents militaires, il montra une générosité d'autant plus remarquable qu'elle formait un contraste absolu avec la cruauté de son lâche collègue. Lucilius, qui, en se rendant à des soldats thraces de l'armée d'Antoine, leur avait dit qu'il était Brutus, afin de donner à celui-ci le temps de fuir, fut conduit devant le vainqueur. Loin de témoigner du courroux de cette louable supercherie, Antoine félicita hautement Lucilius de sa fidélité, l'embrassa et le traita comme un ami. Il fit paraître aussi une grande sensibilité à l'aspect du cadavre de Brutus, jeta dessus son riche manteau, et ordonna qu'on l'ensevelît honorablement. Antoine s'avança ensuite dans la Grèce, et s'arrêta quelque temps à Athènes, où il fréquenta les écoles publiques et le gymnase, s'efforçant, par des égards et des marques de faveur, de plaire à cette ville, illustre encore dans sa décadence. De là il entra en Asie, où il se livra sans réserve à son goût pour la magnificence et la volupté. Il traita avec beaucoup de douceur les partisans de Brutus qui tombèrent dans ses mains ; mais il rançonna impitoyablement plusieurs villes, et donna, sans aucun scrupule, les biens d'un grand nombre de citoyens riches et paisibles à ses parasites et à ses bouffons. Quand il fut en Cilicie, il enjoignit à la fameuse Cléopâtre, reine d'Égypte, de rendre compte de sa conduite, qui avait déplu aux triumvirs ; mais sa présence le captiva tellement qu'il ne put jamais, par la suite, rompre le charme, et cette circonstance fut décisive pour sa destinée. Il accompagna cette princesse dans Alexandrie, où il vécut avec elle dans une dissipation continuelle, oubliant absolument ce qui se passait dans le reste de l'univers. Cependant des dissensions éclatèrent entre Octave et Fulvie, restée à Rome ; elle s'unifia à Lucius, frère de Marc Antoine, rassembla quelques légions à Préneeste, et, se mettant à leur tête, commença les hostilités. Il s'ensuivit une guerre de peu de durée, qui fut terminée à l'avantage d'Octave, avant qu'Antoine arrivât en Italie, où il avait enfin jugé sa présence nécessaire. La mort de Fulvie, qui s'était avancée jusqu'à Sycone au-devant de son mari, facilita une réconciliation, qui fut complétée, du moins en apparence, par le mariage d'Antoine avec Octavie, sœur chérie d'Octave, et dont le caractère inspirait l'amour et l'estime. Les deux maîtres de l'empire en firent alors un nouveau partage. Tout, jusqu'à l'est de Codropolis en Illyrie, appartint à Octave ; Antoine eut l'Orient ; et, pour ne pas paraître oublier tout à fait le faible et insi-

gnifiant Lépide, on lui donna l'Afrique. Un accord avec Sextus Pompée, qui dominait sur la Méditerranée, fut un nouveau pas fait vers le rétablissement de la tranquillité publique. Antoine retourna ensuite en Grèce. Il passa l'hiver dans Athènes, au milieu des fêtes, et envoya son lieutenant Ventidius contre les Parthes qui avaient fait de grands progrès dans les provinces romaines d'Asie. Ventidius eut des succès qui excitèrent la jalousie d'Antoine, de sorte qu'après l'avoir rejoint devant Samosate, il se débarrassa de lui en l'envoyant recevoir à Rome les honneurs du triomphe. Antoine, après une campagne peu glorieuse, revint à Athènes, et fit presque aussitôt voile pour l'Italie, à la sollicitation d'Octave, que Sextus Pompée, qui avait repris les armes, pressait vigoureusement. Par la médiation d'Octavie, une parfaite intelligence sembla régner entre les deux triumvirs ; mais la passion d'Antoine pour Cléopâtre vint de nouveau jeter entre eux la dissension. A son retour en Asie, il foula aux pieds toute décence, en menant avec cette reine la vie la plus scandaleuse : il alla jusqu'à compromettre les intérêts de l'État par les dons qu'il lui fit avec profusion de provinces et même de royaumes entiers, et par les injustices qu'il commit à son instigation. Il marcha de nouveau contre les Parthes ; mais après avoir perdu beaucoup d'hommes et de munitions, il fut contraint à une honteuse retraite. Il termina la campagne en faisant prisonnier, par trahison, Artasades, roi d'Arménie, et il le mena en triomphe dans Alexandrie. La vertueuse Octavie, qui était venue de Rome avec des renforts d'hommes et des vêtements pour les troupes, ne put se réunir à lui. Elle était encore à Athènes lorsqu'Antoine, cédant aux conseils de Cléopâtre, lui ordonna de s'en retourner. Octave ne manquait pas de se prévaloir de la mauvaise conduite d'Antoine, et d'exciter contre lui le mécontentement des Romains. La guerre entre ces rivaux de puissance devint inévitable, et des deux côtés on s'y prépara ; mais Antoine, plongé dans les plaisirs, n'agissait guère en homme dont les plus chers intérêts étaient en danger. L'île de Samos, rendez-vous général de ses troupes, était remplie de musiciens, de bateleurs et de tous les agents de ses débauches ; les affaires sérieuses cédaient aux divertissements continuels auxquels Cléopâtre et lui se livraient avec les princes et les rois de leur parti. Pour mieux montrer son ressentiment contre son ennemi, il divorça publiquement avec Octavie et lui ordonna de quitter sa maison de Rome. L'impression que cette conduite fit sur les amis d'Antoine fut telle que quelques-uns l'abandonnèrent ; les manières impérieuses et hautaines de Cléopâtre y contribuèrent aussi beaucoup. Enfin, dans Rome, on déclara la guerre à la reine d'Égypte, et Antoine fut privé de son consulat et de son gouvernement. Chaque parti rassembla ses forces de terre et de mer, et le golfe d'Ambracie devint le théâtre de cette grande querelle. Tandis qu'Antoine était à Actium, le pressentiment de sa ruine prochaine engagea plusieurs personnages de distinction à se rendre auprès de son ri-

val. Parmi eux était un de ses plus intimes amis, Domitius Ahenobarbus, dont l'abandon affecta sensiblement le cœur d'Antoine, qui toutefois tint envers lui une conduite très-louable; car il lui renvoya tous ses gens et tous ses équipages. Domitius fut touché d'une générosité à laquelle il ne s'attendait pas; il était alors malade, et mourut de douleur, peu de temps après. La fameuse bataille d'Actium eut enfin lieu. On combattit sur mer, contre le sentiment des meilleurs officiers d'Antoine. Il voulut défier à celui de Cléopâtre, qui était fière de ses forces navales. Au milieu de l'action, la reine d'Égypte avec son escadre de soixante galères prit la fuite; Antoine, courant sur ses traces avec un petit vaisseau, et abandonnant ses braves défenseurs, perdit l'empire du monde et se couvrit d'une honte éternelle. Ses soldats, privés de leur chef, combattirent encore longtemps; mais à la fin ils succombèrent. Ses troupes de terre, ne pouvant penser qu'il les eût tout à fait abandonnées, tinrent ferme pendant quelques jours, quoiqu'elles fussent environnées par les ennemis; mais, délaissées par leurs principaux officiers, elles se rendirent à Octave, et furent incorporées dans ses légions. Antoine, dévoré de honte et rempli d'indignation contre celle qui avait causé sa ruine, refusa pendant quelque temps de lui parler. Cependant ils se réconcilièrent, et Antoine alla en Libye, où il avait laissé un corps de troupes considérable: en arrivant, il vit qu'elles avaient embrassé le parti d'Octave, et en fut tellement affligé qu'on eut de la peine à l'empêcher de se poignarder. Il revint en Égypte et vécut d'abord dans une triste solitude; mais Cléopâtre eut l'art de le ramener à son palais, où il reprit ses habitudes voluptueuses. Leurs fêtes furent interrompues par l'arrivée d'Octave, qui rejeta toutes les propositions de soumission qu'ils lui firent. Quand il se présenta devant Alexandrie, Antoine parut retrouver un instant son ancien courage: il fit une sortie à la tête de sa cavalerie, et battit celle d'Octave; ensuite, abandonné par la flotte égyptienne et par ses forces de terre, ayant même quelque raison de se croire trahi par Cléopâtre, il tomba dans le plus profond désespoir. Il courut au palais de Cléopâtre, pour tirer d'elle une vengeance à laquelle elle se déroba par la fuite. Résolu de mourir, il appela Eros, son fidèle serviteur, pour qu'il acquittât la promesse qu'il lui avait faite de le tuer quand il le lui ordonnerait. Eros, feignant de lui obéir, lui dit de détourner la tête, et, se frappant lui-même, tomba mort à ses pieds. Un tel exemple d'héroïsme et une telle affection touchèrent Antoine, et il se jeta sur l'épée d'Eros. La blessure ne fut pas immédiatement mortelle, et comme il désirait dire à Cléopâtre un dernier adieu, il fut hissé, par le moyen d'une corde, au haut de la tour où la reine avait cherché un asile contre ses fureurs. Elle-même aida ses femmes dans cette triste circonstance. Antoine, faible jusqu'au dernier moment, lui adressa quelques paroles pleines de tendresse, lui donna des conseils, et mourut entre ses bras, à l'âge de 56 ans, 50 ans avant J.-C. Cléopâtre

lui fit de magnifiques funérailles; mais, à Rome, on abattit toutes ses statues, et sa mémoire fut déclarée infâme. Antoine laissa cinq enfants de ses trois femmes (car, après son divorce avec Octavie, il avait épousé légalement Cléopâtre), deux fils de Fulvie, deux filles d'Octavie, et une fille de Cléopâtre. Les singularités de sa vie lui ont acquis une célébrité qu'il ne devait pas attendre de son caractère. Doué de quelques qualités brillantes, il n'avait ni assez de génie, ni assez de force d'âme pour être rangé parmi les grands hommes. On peut encore moins le mettre au nombre des hommes de bien, puisqu'il fut toujours sans principes, amateur effréné des plaisirs, et souvent cruel. Cependant peu d'hommes ont été plus chéris de leurs amis et de leurs partisans, et plusieurs de ses actions annonçaient des dispositions généreuses, préférables à la prudence et à la froide politique de son rival Octave. D—T.

ANTOINE (LUCIUS) fut surnommé LE GLADIATEUR ASIATIQUE. Frère de Marc Antoine le triumvir, il fut créé par lui septemvir pour procéder à une estimation de propriétés et à un partage de terres, commission qu'il remplit en brigand, suivant Cicéron, dans sa cinquième *Philippique*. Il lui fut élevé dans le forum une statue équestre dorée, avec cette inscription : *Quinque et triginta tribus patrono*. Cicéron, dans sa sixième *Philippique*, se rit amèrement de l'impudence d'Antoine, qui se croyait le patron du peuple romain. Il se trouva avec Marc Antoine à la bataille qui décida de la levée du siège de Modène, s'enfuit avec lui, et fut poursuivi par Plancus jusque dans les Alpes. Lorsque Marc Antoine était en Orient, Lucius et Fulvie attaquèrent Octave. Après une tentative infructueuse pour défaire un corps de troupes que le triumvir faisait venir d'Espagne en Italic, Lucius s'enferma dans Pérouse. Assiégé par les lieutenants d'Octave, il se vit à peu près abandonné par tous ceux qui tenaient le parti de son frère. Ils lui reprochaient de s'être engagé témérairement dans cette guerre à son insu. Dans ce siège, Lucius montra beaucoup de valeur et de cruauté. Il fit de fréquentes sorties, et, pour économiser le peu de vivres qu'il avait, il défendit d'en donner aux esclaves et aux valets de l'armée, que cependant il ne chassa point de la place, dans la crainte qu'ils n'allassent révéler à l'ennemi sa fâcheuse situation. Ses soldats combattirent avec un rare courage, mais enfin il fallut capituler. Lucius essaya d'obtenir, pour ceux qui l'avaient si bien secondé, une amnistie générale. Il alla se remettre aux mains d'Octave, qui le reçut avec bienveillance, lui laissa la vie, et exerça toute sa vengeance contre les habitants. (*Voy. AUGUSTE.*) Q—R—Y.

ANTOINE (CAIUS) fut consul avec Cicéron. Il était favorable au parti de Catilina. Cicéron le gagna par de grands ménagements et en lui cédant le gouvernement de la Macédoine qui lui était échu. Antoine marcha avec une armée contre Catilina; mais, pour éviter de le combattre, il prétexta une attaque de goutte. Ayant été accusé de malversation dans

son gouvernement, il fut condamné à un exil perpétuel. Dans la guerre qui suivit la mort de César, il fut battu et fait prisonnier par le fils de Cicéron, lieutenant de M. Brutus.

Q—R—Y.

ANTOINE (Saint), patriarche des cénobites, naquit en 251, au village de Come, près d'Héraclée, dans la haute Égypte. Ses parents, après lui avoir donné une éducation chrétienne, furent enlevés de ce monde, et le laissèrent, à l'âge de dix-huit ans, possesseur d'une fortune considérable. Ces paroles de Jésus-Christ adressées au jeune homme de l'Évangile : « Vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel, » firent une telle impression sur lui qu'il vendit ses terres, en distribua le prix aux pauvres, et se retira dans le désert, pour s'y livrer à toutes les rigueurs de la vie ascétique. Les tentations que le démon lui fit éprouver dans cet état, sous toutes sortes de formes, et qui troublèrent pendant vingt ans sa solitude, sont célèbres dans l'antiquité ecclésiastique, aussi bien que les mortifications par lesquelles il sortit victorieux de ces longs et rudes combats, qui lui valurent le don des miracles. Antoine vivait isolé au milieu des décombres d'un vieux château situé sur une haute montagne, ne communiquant avec les hommes que par un serviteur qui lui portait de temps en temps quelques aliments ; un cilice couvert d'un manteau de peaux de brebis, attaché par une ceinture, formait son vêtement. Six onces de pain trempé dans l'eau, un peu de sel et quelques dattes, étaient sa nourriture de tous les jours, lorsqu'il ne jeûnait pas. Il ne s'interrompait, dans la contemplation des choses célestes, dans la méditation des vérités éternelles, que par le travail des mains, soit pour cultiver un petit coin de terre, soit pour faire des nattes, dont la vente lui produisait encore de quoi soulager les pauvres. La réputation de sa sainteté attira auprès de lui de nombreux disciples. Il descendit de sa montagne pour les rassembler dans le monastère de Phaium, composé de diverses cellules, ou plutôt de huttes et de cabanes éparses çà et là. Le désir d'une vie plus retirée le porta ensuite à s'avancer plus avant dans le désert. Il s'arrêta au pied d'une montagne dont l'aspect seul était effrayant. L'affluence des personnes qui l'y suivirent l'obligea de former en cet endroit un nouveau monastère semblable au premier, après quoi il gravit sur le sommet escarpé de la montagne, y bâtit une cellule, et y fixa sa demeure. Bientôt d'autres monastères s'établirent dans cette partie du désert, de sorte que les vastes solitudes de la Thébaïde furent couvertes de cénobites, dont les uns remplissaient ces monastères, les autres s'enterraient dans des cavernes formées par l'extraction des pierres qui avaient servi à la construction des fameuses pyramides. Le nombre de ces habitants du désert s'élevait, à sa mort, à plus de 15,000. St. Athanase, que la persécution avait souvent contraint de se réfugier dans ces retraites profondes, nous trace ainsi le tableau de la vie qu'on y menait : « Les monastères, comme autant de temples, dit-il, sont remplis de personnes dont la vie se passe à chan-

ter des psaumes, à lire, à prier, à jeûner, à veiller, qui mettent toutes leurs espérances dans les biens à venir, sont unies par les liens d'une charité admirable, et travaillent moins pour leur propre entretien que pour celui des pauvres : c'est comme une vaste région absolument séparée du monde, et dont les heureux habitants n'ont d'autre soin que celui de s'exercer dans la justice et dans la piété. » Les différents monastères avaient chacun leur supérieur, et tous ces supérieurs étaient subordonnés à Antoine, qui avait conservé la surintendance générale sur toutes les colonies religieuses du désert. Lorsqu'il ne pouvait point y faire de visites, il leur adressait des lettres et des instructions pour les entretenir dans leur première ferveur. Il descendait encore de sa montagne pour satisfaire à l'empressement des gens du monde, qui venaient le consulter sur leurs besoins spirituels. Quoique Antoine ne se fût point appliqué à l'étude des sciences et des belles-lettres, la lecture des livres saints et ses propres méditations l'avaient mis en état de défendre la religion contre ses ennemis. Des philosophes païens, curieux de voir un solitaire dont la renommée publiait tant de merveilles, allaient souvent le voir pour disputer avec lui. Plusieurs, frappés de la force et de la clarté avec lesquelles il confondait leurs sophismes, prouvait la vérité du christianisme et dévoilait les absurdités du paganisme, se convertirent à la foi. Deux fois il fut obligé de quitter sa solitude et de se rendre à Alexandrie ; la première en 311, pendant la persécution de Maximin, pour servir les chrétiens détenus en prison ou condamnés aux mines, et les encourager, jusqu'au pied des tribunaux et sous la hache des bourreaux, à persévérer dans la foi ; la seconde, à la prière de St. Athanase, en 333, pour confondre les ariens, qui voulaient le faire regarder comme un de leurs partisans, et le peuple courait en foule pour lui entendre prêcher la doctrine de Jésus-Christ. Constantin le Grand, qui le traitait de père, lui écrivit de sa propre main pour lui demander le secours de ses prières. St. Athanase nous a conservé la réponse du saint anachorète. Antoine, sentant sa fin approcher, entreprit, pour la dernière fois, la visite de ses monastères ; il se retira ensuite sur le sommet de sa montagne avec ses deux plus chers disciples, Macaire et Amathas. Il leur défendit d'embaumer son corps, suivant l'usage des Égyptiens, qu'il avait souvent condamné comme étant fondé sur un motif de vanité et renfermant quelque pratique superstitieuse : il leur recommanda de l'enterrer comme les anciens patriarches, de garder le secret sur le lieu de sa sépulture, et d'envoyer son manteau à St. Athanase, afin de prouver par là qu'il mourait dans sa communion. Après quelques autres dispositions semblables : « Adieu, mes enfants, leur dit-il ; Antoine s'en va, il n'est plus avec vous. » C'est ainsi qu'il expira paisiblement, en 356, à l'âge de 105 ans, sans que ses grandes austérités lui eussent jamais fait éprouver aucune des infirmités qui sont le partage ordinaire de la vieillesse. L'Église célèbre sa fête le 17

janvier. Ses lettres, écrites en langue égyptienne, se conservent dans divers monastères d'Égypte. Plusieurs ont été traduites en grec, et du grec en mauvais latin, dans la *Bibliothèque des Pères*. Abraham Echellensis en publia vingt en 1641, dont il n'y en a que sept qui soient véritablement du saint patriarche. Le P. Mingarelli a retiré de la bibliothèque Nanienne de Venise, et fait imprimer en 1783, dans ses *Ægyptiorum Codicum Reliquiæ*, deux lettres du même saint, en langue de la Thébaïde, l'une adressée à St. Théodore, et l'autre à St. Athanase. Elles respirent le ton, l'esprit et les maximes des apôtres. Le même auteur a aussi donné une règle de St. Antoine ; mais il n'en est fait mention ni dans la vie du saint, écrite par St. Athanase, ni dans aucun autre monument de l'antiquité. Ses exemples et ses instructions étaient la règle vivante à laquelle ses disciples se conformaient. Le corps de St. Antoine fut découvert en 561, transféré solennellement à Alexandrie, et de là, un siècle après, à Constantinople, pour le soustraire aux ravages des Sarrasins. Josselin, gentilhomme dauphinois, le transporta, sur la fin du 10^e siècle, à Vienne, et le déposa dans un prieuré de bénédictins, à quatre lieues de cette ville. Gaston, autre gentilhomme de la même province, ayant été guéri d'une grave maladie par l'intercession du saint, fonda en cet endroit un hôpital pour les pauvres atteints de la même maladie, connue sous le nom de feu de St. Antoine, et qui avaient recours à ce saint pour en obtenir la guérison par son intercession. Ce prieuré, érigé en abbaye par Boniface VIII, fut le berceau de l'ordre des chanoines réguliers de St-Antoine, approuvé par Urbain II et par le concile de Clermont en 1095, et incorporé en 1777 dans l'ordre de Malte. Albert de Bavière, comte de Hainaut, fonda, en 1582, sous les auspices de St. Antoine, un ordre de chevaliers destinés à faire la guerre aux Turcs. Ils portaient un collier d'or fait en forme de ceinture d'hermine, d'où pendaient une béquille et une clochette d'argent. Suivant plusieurs auteurs, un ordre militaire du même nom avait déjà été fondé en Éthiopie par un empereur nommé Jean le Saint, en 570 ; d'autres regardent cette institution comme une fable. T—D.

ANTOINE DE PADOUE (Saint), fils d'un officier de l'armée d'Alphonse I^{er}, roi de Portugal, naquit à Lisbonne en 1195, changea son nom de Ferdinand en celui d'Antoine, par dévotion pour le patriarche des cénobites, et fit ses études à Coimbre. Son application et son esprit pénétrant lui ayant acquis de bonne heure une connaissance profonde de la théologie, il se forma bientôt à ce genre d'éloquence nerveuse et persuasive qui, dans la suite, fut si utile à l'Église. Les reliques des cinq franciscains martyrisés par les infidèles firent sur lui une si vive impression que, dans l'espoir d'obtenir la couronne du martyr, il prit l'habit de St-François en 1221, et alla prêcher l'Évangile aux Maures d'Afrique. Forcé par une maladie dangereuse de se rembarquer pour l'Espagne, un coup de vent le jeta en Sicile, où il vit St. François, fondateur de son ordre, lequel le tira ensuite de sa solitude, près de Bologne, pour l'en-

voyer professer la théologie à Verceil, à Bologne, à Montpellier, à Padoue et à Limoges. Antoine se voua aussi à la prédication, parcourant les villes, les bourgs et les villages avec un zèle que rien ne pouvait ralentir. Le pape Grégoire IX l'ayant entendu prêcher à Rome, en 1227, fut si touché qu'il le surnomma *l'Arche du Testament* et le *saint Dépositaire des livres sacrés*. Élevé aux premières dignités de son ordre, Antoine tonna contre les abus, et s'attira la haine de son général par sa rigidité. Il allait être renfermé pour le reste de ses jours dans une cellule, lorsqu'il se réfugia près de Grégoire IX, qui l'attacha à sa personne. Antoine se retira d'abord sur le mont Aventin, et de là à Padoue, où il mit la dernière main à ses sermons, que nous avons encore, mais non pas tels qu'il les prêcha. Sa coutume était de les diversifier selon les circonstances, et de suivre dans son débit l'impétuosité de son zèle. Épuisé, quoique jeune encore, par ses fatigues et ses austérités, il se retira dans un lieu solitaire pour se préparer à la mort, et rendit le dernier soupir, le 13 juin 1231, à 56 ans. Dès qu'on sut qu'il avait cessé de vivre, le peuple se mit à crier dans les rues : *Le saint est mort !* Grégoire IX le canonisa en 1232. Une église magnifique fut bâtie à Padoue en son honneur, et ses reliques y furent déposées. St. Antoine de Padoue est honoré avec autant de dévotion en Portugal qu'en Italie. Sa vie a été interpolée en plusieurs endroits, d'après des traditions populaires qui ne sont d'aucune autorité ; aussi n'avons-nous suivi que les *Annales ord. Min.* de Wadding, comme plus authentiques. Parmi les nombreux miracles qu'on lui a attribués, il en est un plus fameux que les autres en Italie ; c'est la prédication que, dans la ferveur de son zèle, il adressa un jour aux poissons, qui, disent les légendaires, l'écoutèrent avec attention. Cet événement a été reproduit par plusieurs peintres fameux. Les sermons de St. Antoine, ainsi que sa *Concorde morale de la Bible*, ont été réimprimés à Venise en 1573, et à Paris, 1641, in-fol. Le P. Antoine Pagi a donné plusieurs autres sermons du même saint, écrits aussi en latin, Avignon, 1684. Le P. Wadding publia à Rome, en 1624, les *Sermons de St. Antoine, avec l'Exposition mystique des livres divins*. V.-L. Azzoguidi les a fait réimprimer avec des notes, à Bologne, 1757, in-4^o. K.

ANTOINE, dit LE GRAND BATARD, fils naturel de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et de Jeanne de Grulles, naquit en 1421, et donna, jeune encore, des preuves d'héroïsme qui lui méritèrent le surnom de *Grand*. Il passa en Afrique avec son frère Baudouin, et força les Maures à lever le siège de Ceuta. De retour en France, il servit dans l'armée du duc de Bourgogne pendant les guerres contre les Liégeois et contre les Suisses, et se signala en plusieurs rencontres. Il commandait l'avant-garde, en 1476, au combat de Grandson. L'année suivante, il fut fait prisonnier à la bataille de Nancy, où périt Charles, dernier duc de Bourgogne. Louis XI fit les plus vives instances auprès de René, duc de Lorraine, pour se faire céder le prisonnier. En vain Antoine de Bourgogne pria-t-il René de ne pas le livrer au

plus implacable ennemi de sa maison, et lui offrit-il une rançon considérable. Le duc de Lorraine le conduisit lui-même au monarque français, qui l'acheta de Jean de Bidats, pour la somme de 10,000 écus; mais, à l'étonnement de toute l'Europe, il le combla d'honneurs et de biens, espérant se l'attacher; et, en effet, le bâtard de Bourgogne le servit avec zèle, ainsi que Charles VIII, qui le fit chevalier de St-Michel, et lui donna des lettres de légitimation. Antoine mourut en 1504, âgé de 85 ans. B—P.

ANTOINE (DE BOURBON), roi de Navarre, père de Henri IV, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, naquit en 1518. Il fut nommé d'abord duc de Vendôme, devint de son chef premier prince du sang de France, et épousa, en 1548, Jeanne d'Albret, héritière de Navarre, qui lui apporta en dot la principauté de Béarn et le titre de roi. Ce prince, brave, mais irrésolu, flotta presque toujours entre les deux religions et les deux partis qui divisaient la France. Après la mort de Henri II, le connétable de Montmorency, pour balancer le crédit des Guises, pressa le roi de Navarre de venir prendre au conseil, et auprès du nouveau roi, la place qui lui appartenait; mais Antoine hésita, n'osant se fier à Montmorency, qui avait conseillé autrefois à Henri II de s'emparer du reste de son petit royaume de Navarre, déjà presque entièrement envahi par Ferdinand le Catholique. Le roi de Navarre n'arriva à la cour que pour entendre François II lui déclarer qu'il avait confié les rênes du gouvernement à ses oncles, les Guises. On l'éloigna même bientôt, sous le prétexte honorable de conduire sur les frontières d'Espagne la princesse Elisabeth de France, qui allait épouser Philippe II. Rebuté de tous les obstacles qu'on lui opposait à la cour, il se retira dans la principauté de Béarn; et, par son irrésolution, se perdit dans l'esprit des huguenots, qui n'attendaient qu'un chef pour prendre les armes. Ils choisirent le prince de Condé, son frère, plus entreprenant, plus ferme dans ses principes. Ce prince, voyant le roi de Navarre oublié et méprisé de la cour, redoubla d'efforts pour l'entraîner dans la révolte. Sur le bruit d'une confédération redoutable, les deux frères sont mandés à la cour; et le roi de Navarre refuse d'accepter les secours que la noblesse s'empresse de lui offrir, ne voulant être armé que de sa seule innocence. Instruit que les Guises ont arraché à la faiblesse de François II le consentement de son assassinat, il montre alors une fermeté qui n'était point dans son caractère : « S'ils me tuent, dit-il à Reinsy, son gentilhomme, portez « à ma femme et à mon fils mes habits tout sanglants; ils y liront leur devoir. » Il entre d'un air intrépide dans la salle du conseil, et en impose à ses ennemis, qui n'osent attenter à ses jours. Ses alarmes après la condamnation du prince de Condé, et les dangers auxquels il se trouva exposé lui-même, le décidèrent à céder la régence à Catherine de Médicis pendant la minorité de Charles IX, et à se contenter de la lieutenance générale du royaume, qui ne fut qu'un vain titre entre ses mains. Il servit dès lors la reine mère, qu'il haïssait, et se ré-

concilia même avec les Guises, qui lui faisaient espérer, tantôt de lui faire restituer par le roi d'Espagne son royaume de Navarre, tantôt de lui faire donner la Sardaigne en échange. Détaché entièrement du parti des huguenots, il embrassa la religion catholique, renvoya en Béarn Jeanne d'Albret, après lui avoir ôté l'éducation du jeune Henri son fils, et forma avec le duc de Guise et le connétable de Montmorency cette union appelée par les protestants le triumvirat. La guerre civile s'étant allumée, le prince de Condé, chef des protestants, s'approcha en armes de Fontainebleau, où étaient la cour, son frère le roi de Navarre et Catherine de Médicis. Cette princesse était alors d'intelligence avec le prince de Condé, et voulait se remettre entre ses mains; mais le roi de Navarre, gagné par les Guises, vint lui déclarer qu'il fallait ramener le roi à Paris. La reine hésitait : « Vous pouvez rester si « bon vous semble, lui dit le roi de Navarre, nous « partons. » Il fallut le suivre. Au milieu des hostilités, les deux frères eurent une entrevue à Thoury, en présence de Catherine de Médicis. Le roi de Navarre reprocha au prince de Condé sa révolte et l'embrasement du royaume, et ce prince reprocha au roi de Navarre son asservissement aux Guises. Les esprits s'agrippèrent, il fallut rompre la conférence et reprendre les armes. L'amour du roi de Navarre pour la belle du Rouet, l'une des demoiselles de la cour que Catherine de Médicis menait à sa suite, le retint dans le parti catholique, et servit aux projets de la reine mère. S'étant mis à la tête de l'armée royale, il fit échouer, à l'ouverture de la campagne de 1562, l'entreprise du prince de Condé sur le camp royal, et soumit ensuite la ville de Bourges. La même année, il fit le siège de Rouen, et fut blessé dans la tranchée d'un coup de mousqueton. Lorsque la ville fut prise, il s'y fit porter sur son lit par ses Suisses, et y entra victorieux par la brèche. Sa blessure, qui n'était point dangereuse, devint mortelle par son incontinence. Pressé de revenir à Paris, et remontant la Seine en bateau, une fièvre ardente et des douleurs aiguës l'obligèrent à se faire débarquer aux Andelys, où il expira, le 17 novembre 1562, en horreur aux protestants qu'il avait abandonnés, et peu regretté des catholiques. Les historiens le peignent comme un prince voluptueux et timide, oubliant les injures, plus par faiblesse que par magnanimité; aussi les Parisiens dirent-ils qu'en ouvrant son corps on n'avait trouvé ni cœur ni fiel. Il mourut dans la même irrésolution où il avait vécu, relativement à la religion. Jamais on n'avait pu le porter à répudier Jeanne d'Albret pour épouser Marie Stuart, alliance qui, au lieu des restes toujours menacés du royaume de Navarre, lui aurait procuré l'Écosse, et peut-être les trois royaumes britanniques. Son attachement pour Jeanne d'Albret, ou, selon quelques auteurs, le respect de Marie Stuart pour les droits de cette première épouse, fit échouer la négociation. Antoine de Navarre laissa de son mariage avec l'héritière de ce royaume, Henri IV, et Catherine de Navarre, mariée à Louis de Lorraine. Il avait eu de Louise de

Laberaudière, demoiselle du Rouet, un fils naturel, nommé Charles de Bourbon, archevêque de Rouen, mort en 1615.

B—P.

ANTOINE (don), prieur de Crato, roi titulaire de Portugal, fils naturel de l'infant don Louis, duc de Béja, et d'Islande de Gomez, que ce prince avait promis d'épouser, suivit le roi don Sébastien à la malheureuse expédition d'Afrique. Enveloppé lui-même dans la déroute de l'armée, à la bataille d'Alcazar-Quivir, en 1578, il fut pris par les Maures, cacha son nom, et fut sauvé de sa prison par un esclave, après quarante jours de captivité. Don Antoine reparut aussitôt à Lisbonne, et trouva le trône occupé par le cardinal Henri, son oncle. Il demanda hautement la couronne, et prétendit que don Louis, son père, avait épousé sa mère en secret; mais déclaré bâtard et banni du royaume, il fut obligé de se cacher, en attendant l'occasion de s'emparer d'un trône qu'il croyait lui appartenir. A la mort du cardinal, qu'on appelait le *prêtre-roi*, il reparut à Lisbonne, et fut proclamé le 19 juin 1580, par le peuple, au moment même où Philippe II levait une armée pour faire valoir ses droits sur le Portugal. Reconnu seulement dans les villes situées au nord du Tage, et abandonné de la noblesse portugaise, don Antoine s'empara de l'arsenal, des magasins de Lisbonne, et forma à la hâte une armée pour s'opposer au duc d'Albe, contre lequel il osa en venir aux mains le 25 août, à Alcantara; mais forcé dans ses retranchements, il fut vaincu et poursuivi, le même jour et à la même heure que sa flotte était défaite par le marquis de Santa-Cruz. Lisbonne ouvrit ses portes aux Espagnols. Don Antoine, ayant rallié les débris de son armée sur les bords du Duero, voulut encore risquer le sort des armes, et fut défait une seconde fois, le 22 septembre. N'ayant plus ni ressources, ni espérance, il prit la fuite et gagna Viana, où il s'embarqua sur un vaisseau marchand. Une violente tempête l'ayant rejeté sur la côte, il prit l'habit d'un simple matelot, pour se soustraire à la poursuite de l'ennemi. Philippe II promit une récompense de 80,000 ducats à quiconque lui livrerait don Antoine; mais, tels étaient l'aversion des Portugais pour le gouvernement espagnol et leur attachement pour le prince fugitif, qu'Antoine resta caché pendant plusieurs mois dans le pays situé entre Duero et Minho, sans être trahi. Enfin il se réfugia en France, où il implora le secours de Catherine de Médicis, et publia un manifeste, devenu depuis fort rare, intitulé : *Explanatio veri ac legitimi juris quo serenissimus Lusitaniæ rex Antonius nititur ad bellum Philippo regi*, etc. Ce manifeste, écrit en latin, en français et en hollandais (*Lugd. Bat.*, Plantin, 1585, in-4°), fut remis aux cours de France et d'Angleterre, et aux Provinces-Unies. Catherine de Médicis accorda à don Antoine 6,000 hommes et une flotte, qui fut défaite complètement, le 27 juillet 1582, par l'escadre espagnole; et le malheureux prince, poursuivi par les vainqueurs, passa sur un navire flamand, erra en Hollande, en Angleterre, et revint à Paris, où il mourut, le 26 août 1595, à l'âge de 64 ans, après avoir cédé tous

ses droits à Henri IV. Il eut un fils naturel, nommé Emmanuel, d'abord novice chez les capucins, attaché ensuite à Maurice d'Orange, dont il épousa la sœur, et qui mourut à Bruxelles, en 1658, à 70 ans. Son petit-fils, Emmanuel Eugène, mourut sans postérité, en 1687. On a imprimé : *Psalmi confessionales inventi in scrinio D. Antoni I, Portug. regis, propria manu scripti*; et ce n'est pas, comme on l'a prétendu, une paraphrase des sept Psaumes de la pénitence. L'abbé Bellegarde a donné une traduction de cet ouvrage, 1718, in-12. Voy. BELLEGARDE.

B—P.

ANTOINE, prince d'Anhalt. Voyez ANHALT.

ANTOINE, duc de Brunswick. Voyez BRUNSWICK.

ANTOINE, duc de Lorraine. Voyez LORRAINE.

ANTOINE, comte de Vaudemont. Voyez VAUDEMONT.

ANTOINE I^{er} (CLÉMENT-THÉODORE), roi de Saxe, frère de Frédéric-Auguste, ce fidèle allié de l'empereur Napoléon, naquit le 27 décembre 1753. Le 5 mai 1827, il succéda à ce frère qui occupa une si belle place dans l'histoire, mais à qui les derniers traités de paix n'avaient laissé qu'un royaume bien réduit. On se rappelle en effet qu'il dut abandonner à la Russie le duché de Varsovie, et à la Prusse près de la moitié de ses États; en un mot, ne régner désormais que sur 1,386,000 habitants au plus, avec environ 28 millions de revenus. Dans cet état de choses, le nouveau roi ne pouvait comme son prédécesseur tendre qu'à un but : celui de compenser par sa sagesse, par le bien-être assuré à ses sujets, la puissance qui lui manquait; c'était encore un assez beau rôle! Aussi bien annonçait-il dès son avènement qu'il marcherait sur les traces de Frédéric-Auguste. Mais en même temps qu'il maintenait, selon l'usage, les fonctionnaires publics actuellement employés, le successeur de Frédéric-Auguste n'eut garde d'oublier d'exprimer l'espoir qu'ils auraient une fidélité inviolable et une obéissance entière, et qu'en tout ils se conduiraient comme il convient à des sujets pénétrés de leurs devoirs envers le souverain et les autorités que Dieu a établies sur eux. Antoine était issu de la branche Albertine de Saxe, qui était restée fidèle aux principes catholiques; au milieu du peuple protestant qu'elle avait mission de régir. Toutefois elle avait toujours proclamé et maintenu la plus stricte tolérance. Le successeur de Frédéric-Auguste parut vouloir marcher dans la même voie. Peu de mois après son avènement (18 juillet 1827), le roi rendit un édit qui assurait aux chrétiens de la confession d'Augsbourg le libre et public exercice de leur culte, et les assimilait, quant à la jouissance des droits civils, aux sujets Saxons appartenant au catholicisme. Et, chose non moins louable et d'aussi bonne politique, cette dernière disposition devait s'étendre aux chrétiens grecs établis dans le pays. Le 7 novembre de la même année, le roi Antoine perdit sa seconde femme, Marie-Thérèse, archiduchesse d'Autriche, fille de l'empereur Léopold II. Que se passa-t-il ensuite dans le royaume

et comment la Saxe subit-elle le contre-coup de la nouvelle révolution politique accomplie ailleurs en 1830? Les révolutions sont contagieuses; la France venait d'avoir ses *jours de juillet*; la Saxe voulut avoir ses *jours de septembre*. Leipsick et Dresde furent alors les théâtres de troubles graves : rien n'y manqua : les chants patriotiques, les réverbères brisés, les papiers publics jetés par les fenêtres, enfin la collision sanglante entre le peuple et les troupes. C'était un calque fidèle de la révolution-mère; et pour couronner l'œuvre, les choses eurent presque le même dénouement, comme elles avaient procédé en quelque sorte de la même origine. En effet, bien qu'à son avènement le roi Antoine eût proclamé les édits conciliateurs que nous avons placés à leurs dates, outre qu'il se tint ensuite dans le cercle tracé par la politique rétrograde et toute-puissante de 1815, il indisposa sans doute les Saxons par la pratique de ces vertus, dont le peuple ne voit guère que les inconvénients lorsqu'elles deviennent exclusives et ne s'allient point aux autres qualités qu'on a droit d'attendre d'un souverain. La dévotion du vieux roi tourna donc contre lui, pendant qu'un prince de sa famille eut le temps de devenir plus populaire. Le neveu d'Antoine, Frédéric-Auguste, était à la campagne, lorsque les deux grandes villes du royaume se révoltèrent contre l'autorité qui les régissait, tandis que le roi lui-même vivait retiré à Pilnitz. Le jeune prince accourut au sein de la bourgeoisie qui le réclamait, dit-on, et qui, réunie en conférences civiques, délibérait sur les garanties qu'il conviendrait de lui demander; beaucoup de choses, au surplus : abolition des taxes les plus onéreuses, en particulier celles de police et d'excise; réforme de l'administration communale; extension du droit de séance et de vote dans la diète; contrôle et publicité des comptes; enfin réduction des dépenses du culte catholique. Dans ces circonstances, le roi se décida à accorder, en droit, ce qui existait déjà par le fait : il s'associa, sous le titre de corégent, celui que les sympathies de la classe influente du pays appelaient à gouverner. Par sa naissance, Frédéric-Auguste ne devait succéder au roi Antoine qu'après le prince Maximilien, duc de Saxe, son père; mais celui-ci renonça sans difficulté en faveur de son fils. A partir de ce moment, les actes du roi Antoine cessent d'être uniquement les siens : toutes les affaires soumises à l'autorité royale devant être d'abord revêtues de la sanction du corégent. Cependant l'insurrection étant apaisée, le roi et le corégent firent leur entrée à Leipsick : l'enthousiasme populaire les y escorta : le corégent, venait de promettre aux diverses députations qui étaient allés le complimenter de se consacrer à la patrie, de réformer les abus, de travailler aux changements que les institutions pouvaient réclamer. Cependant le roi passa quelques années encore dans l'exercice nominal de l'autorité royale; ce ne fut que le 6 juin 1856 qu'il mourut à Pilnitz, à l'âge de 81 ans, laissant la couronne à celui qui partageait déjà avec lui les fonctions de la souveraineté; le roi n'avait point

d'héritiers directs. On peut remarquer qu'il était déjà fort avancé en âge à son avènement en 1827; il avait alors soixante-douze ans : l'histoire, en raison de cette circonstance, tempérera sans doute le jugement qu'elle portera sur ce prince. V. R—D.

ANTOINE, sicilien qui s'illustra par son courage et son dévouement. Prisonnier des Turcs pendant le siège de Négremont par Mahomet II, en 1470, Antoine mit le feu à l'arsenal de Gallopoli, et se préparait à incendier tous les vaisseaux du port, lorsqu'il fut arrêté et conduit devant le sultan, qui le fit scier par le milieu du corps. Le sénat de Venise dota la sœur de ce malheureux, et assura une pension considérable à son frère. K.

ANTOINE DE LEBRISA. Voyez NEBRISSENSIS

ANTOINE (NICOLAS). Voyez ANTONIO.

ANTOINE de Palerme. Voyez PANORMITA.

ANTOINE de Messine, l'un des plus grands peintres du 15^e siècle, communément appelé en Italie ANTONELLO, naquit à Messine en 1447 et mourut en 1496, suivant Gallo, qui se fonde, pour ces dates, sur un manuscrit de Susino, peintre du 17^e siècle. Vasari en parle plus vaguement : il se contente de dire que ce maître ne vécut que 49 ans, et alla en Flandre pour apprendre de Jean van Eyck, dit Jean de Bruges, l'art de peindre à l'huile, qui était, ajoute-t-il, inconnu en Italie. La découverte de la peinture à l'huile date de 1410, et Jean de Bruges, qui en fut, dit-on, l'inventeur, mourut en 1441. Comment se pourrait-il, suivant Gallo, qu'Antonello, né en 1447, eût vu Jean de Bruges, mort six années auparavant? L'opinion de Vasari, quoique peu déterminée, doit donc être en quelques points préférée à celle de Susino, rapportée par Gallo. Cependant les tableaux à l'huile d'Antonello portent les dates de 1474, et même de 1490. Celui que possède M. Martinengo, à Venise, est signé ainsi : *Antonellus Messaneus me fecit, 1474*. Dans la salle des Dix de la même ville, on en voyait un autre signé *Antonius Messinensis* (1). Si ces tableaux sont véritablement d'Antonello, comment n'a-t-il vécu que 49 ans? Il n'a pu apprendre de van Eyck l'art de peindre à l'huile qu'avant la mort de ce célèbre artiste flamand, au moins en 1441. Il avait aussi au moins dix-huit ans quand il a fait le voyage de Flandre, et, dans cette supposition, il a dû vivre 67 ans, si on se borne encore à ne reconnaître comme lui appartenant que le tableau seul de M. Martinengo, signé en 1474. Quoi qu'il en soit, on peut croire ce que rapporte Vasari, pourvu qu'on admette positivement qu'Antonello a vécu plus de 49 ans.

(1) J'ai vu dans le cabinet de M. van Rotterdam, professeur à l'université de Gand, un tableau passé depuis dans la précieuse collection de M. Florent van Erthorn, et qui porte la signature d'Antonello avec une date certaine. Voici cette signature, qui établit un fait curieux : 1445 ANTONELLUS MASSANEUS ME O^o (oleo) PINXIT (pinxit). Tout annonce que ce tableau a été fait en Italie, après que le peintre eut quitté la Flandre, emportant avec lui le secret qu'on venait de lui communiquer. Le sujet de ce tableau a été décrit par M. de Koverberg dans le *Messenger des Sciences et des Arts*, Gand, 1824. Ce recueil contient aussi l'extrait d'une notice sur Antonello, écrite en italien par le chevalier Pacciari, R—G.

De retour de son voyage en Flanore, il communiqua son secret à Dominique Vénitien. Ce dernier, se trouvant à Florence, le communiqua à son tour à André del Castagno, qui, poussé par une horrible jalousie, l'assassina pour n'avoir pas de rival dans cette nouvelle manière de peindre, ne sachant pas qu'Antonello avait aussi donné le même secret à Pino de Messine, son ami, et que Roger de Bruges, élève de van Eyck lui-même, était venu faire connaître ce procédé à Venise. Les compositions d'Antonello ne sont pas dans le goût italien d'alors. La couleur est moins bonne que celle de quelques Vénitiens ses contemporains, qui, en même temps que lui, commencèrent à peindre à l'huile.

A—D.

ANTOINE (PAUL-GABRIEL), né à Lunéville, le 21 janvier 1679, fut admis dans la société de Jésus en 1694, devint successivement professeur de philosophie, de théologie, recteur de l'université de Pont-à-Mousson, et mourut dans cette ville, le 22 janvier 1745. L'historien Bexon a fait son éloge en peu de mots : « Il persuadait la vertu par ses discours « doux et touchants et par le pouvoir plus doux encore de ses exemples. » On lui doit les ouvrages suivants : 1° *Theologia moralis universa, complectens omnia morum et præceptorum principia*, Nancy, 1731 ; Paris, 1736 ; Ingolstadt, 1744, 5 vol. in-8°, 4 vol. in-12, selon M. Quérard ; *editio nova, multo quam antea castigatius edita, cum commentationibus, notis*, etc., Avignon, 1818, 6 vol. in-8° ; 2° *Theologia universa, speculativa et dogmatica*, Pont-à-Mousson, 1725 ; Nancy, 1752-1753, in-4°, ou 3 vol. in-8° ; Paris, 1756-1745, 7 vol. in-12 ; 3° *Lectures chrétiennes par forme de méditation sur les grandes vérités de la foi, les exemples de Jésus-Christ*, etc., Nancy, 1756, 2 vol. in-8° ; nouvelle édition, Besançon, 1825, 2 vol. in-12 ; 4° *Méditations pour tous les jours de l'année*, Nancy, 1757, 2 vol. in-8° ; 5° *les Moyens d'acquérir la perfection*, Nancy, 1758, in-16 ; 6° *Démonstration de la religion chrétienne et catholique*, Nancy, 1759, in-12. Les ouvrages de ce théologien célèbre parurent d'abord sous le voile de l'anonyme ou avec la souscription suivante : *Par un père de la compagnie de Jésus*. Ils ont conservé jusqu'à nos jours leur ancienne réputation. Pie VII en faisait tant de cas qu'il ordonna de les traduire en plusieurs langues orientales pour l'usage des missionnaires.

B—N.

ANTOINE (MARC), graveur. Voyez RAIMONDI.

ANTOINE (JEAN), dit le Sodoma. Voyez RAZZI.

ANTOINE (JACQUES-DENIS), architecte, naquit à Paris le 6 août 1735. Jean-Baptiste Antoine, son père, était menuisier, et voulait faire de son fils un simple artisan. Jacques-Denis fut maçon. La charge d'expert-entrepreneur, qu'il obtint, le mit à portée d'acquérir des connaissances et de les perfectionner. Bientôt il eut la réputation de constructeur habile. La voûte du Palais de justice et le grand escalier du même bâtiment prouvèrent ses talents. Chargé, en 1774, de la construction de l'hôtel des Monnaies

à Paris, il fut obligé de resserrer quelques parties de cet édifice, et de trop avancer la façade sur le quai, parce que le surintendant des bâtiments, d'Angivilliers, prit, pour se faire bâtir un hôtel, une partie du terrain qui était destiné à la Monnaie. L'hôtel de Bervicq, à Madrid, l'hôtel des Monnaies, à Berne, sont encore l'ouvrage d'Antoine, qui, nommé membre de l'Institut en 1799, est mort le 24 août 1801. Son éloge, par M. Lussault, a été imprimé en 1801, in-8°. On a publié en 1826 : *Plans des divers étages et coupe de l'hôtel des Monnaies à Paris ; son élévation principale et celle sur la rue Guénégaud*, par J.-D. Antoine, Paris, in-fol., 4 feuilles plus 9 planches. Le texte consiste en des observations et une notice sur l'auteur.

A. B—T.

ANTOINE (PIERRE-JOSEPH), ingénieur des ponts et chaussées, naquit le 15 janvier 1750 à Brassy, près de St-Jean de Lône. Sa première éducation avait été fort négligée ; mais il se sentit le courage de la refaire, et il eut assez de persévérance pour y réussir. Son goût le portait vers les arts du dessin, et il y fit de rapides progrès. Dans un voyage à Rome il étudia les plus beaux monuments de l'architecture, et il en leva les plans avec une exactitude remarquable. A son retour d'Italie, il fut nommé sous-ingénieur des états de Bourgogne, et acquit dans cet emploi la considération que le talent et la probité finissent toujours par obtenir. En 1790, il devint ingénieur en chef du département de la Côte-d'Or. Malgré ses occupations, il se chargea de donner des leçons d'architecture à l'école des beaux-arts que la ville de Dijon venait de créer. Il mourut doyen des ingénieurs de France, le 2 mars 1814, à 84 ans. Il était membre de plusieurs académies. On a de lui ; 1° *Navigation de Bourgogne, ou mémoires et projets pour augmenter et établir la navigation sur les rivières du duché de Bourgogne*, Amsterdam (Dijon, Frantin), 1774, in-4°, avec un plan. Ce volume devait avoir une suite, qui n'a point paru. 2° *Série de colonnes*, Dijon, 1782, in-8°, fig. 5° Plusieurs opuscules, tous relatifs à des objets d'une utilité locale, tels que : *Sur les moyens de procurer des eaux à la ville de Dijon* ; — *Sur les mesures qu'il conviendrait de prendre pour prévenir les dégâts qu'y cause le débordement du Suzon*, etc. — Antoine ANTOINE, frère du précédent, et, comme lui, ingénieur des ponts et chaussées, naquit en 1744 à Auxonne, et mourut à Chenove, près de Dijon, au mois de mai 1818. Il a publié quelques mémoires sur la navigation de la Saône et sur le canal de Bourgogne. Le plus important est une *Dissertation critique sur le projet de détruire la digue d'Auxonne*, Amsterdam (Vesoul), 1780, in-4° de 200 pages. L'auteur, par une allusion à l'homonymie de son nom et de son prénom, se cacha sous le masque de P. Binosimil (*bis nomen simile*), capucin et vicaire du couvent de Grai. M. Amanton a donné la liste des écrits des deux frères Antoine dans la *France littéraire* de M. Quérard. Il a de plus consacré une notice à l'aîné dans le *Journal de la Côte-d'Or*, du 14 janvier 1829.

W—S.

ANTOINE. Voyez ANTHOINE.

ANTOINETTE d'Orléans, fille d'Éléonore d'Orléans, duc de Longueville, et de Marie de Bourbon. Douée d'une rare beauté, elle épousa Charles de Gondi, marquis de Belle-Isle, qui fut tué en 1596, en voulant surprendre le mont St-Michel. Un soldat, qu'elle avait chargé de venger la mort de son époux, ayant été pendu, malgré ses sollicitations pour obtenir sa grâce, elle n'écoula plus que sa douleur, abandonna le monde et prit l'habit de feuellantine à Toulouse, en 1599, sous le nom de sœur Antoinette de Ste-Scolastique. Cinq années après, Henri IV la nomma coadjutrice d'Éléonore de Bourbon Vendôme, abbesse de Fontevault. Elle obéit à regret, refusa, par la suite, le titre d'abbesse, et alla s'enfermer dans le monastère de l'Eucilaistre, diocèse de Poitiers, où elle avait établi la réforme. Ce fut là qu'elle conçut le dessein de fonder la nouvelle congrégation des *filles du Calvaire*, pour y pratiquer la règle de St-Benoît dans toute sa rigueur. Les statuts en furent dressés par le fameux P. Joseph, capucin, directeur de l'ordre. Dans cet intervalle, Antoinette d'Orléans entreprit aussi de réformer l'ordre de Fontevault, et elle reçut du pape Paul V les pouvoirs nécessaires. Elle quitta tout à fait Fontevault en 1617, pour aller prendre possession du monastère du Calvaire, à Poitiers, où elle mourut en odeur de sainteté, au mois d'avril de l'année suivante. K.

ANTOINETTE d'Autriche (MARIE). Voyez MARIE.

ANTON, ou ANTONIUS (PAUL), théologien de la communion de Luther, né en 1661, à Hirschfeld, dans la Lusace supérieure, et mort en 1750, à Halle, professeur de théologie et inspecteur des églises du cercle de la Saale : il fut l'ami et le coopérateur d'A.-H. Francke, un des chefs de ces piétistes qui ont contribué, par une vie exemplaire autant que par leurs écrits, à ramener l'enseignement religieux à son véritable but, et qui furent une école de vertus et de piété. Anton fut aussi instituteur des enfants d'Otto Mencken, et accompagna comme aumônier, dans ses voyages, le prince électoral Frédéric-Auguste, depuis électeur de Saxe et roi de Pologne. Ses principaux ouvrages sont : 1° *de sacris gentiliū Processionibus*, Leipsick, 1684, in-4°; 2° *Conciliū Tridentini adeoque et pontificiorum Doctrina publica*, Halle, 1697, in-8°, souvent réimprimé; 3° différents écrits de controverse, publiés dans une discussion théologique avec J.-G. Neumann (voy. la *Bibliotheca theologica selecta* de J.-G. Walch, t. 2, p. 754); 4° *Elementa homiletica*, Halle, 1700, in-8°; 5° *Collegium antitheticum*, ibid., 1732. S—R.

ANTON (CONRAD-GOTTLÖB), né à Lauban dans la haute Lusace, le 29 novembre 1745, mourut à Wittemberg, le 4 juillet 1814. Cette carrière assez longue paraît n'avoir été remplie que par les travaux paisibles de l'érudition. On n'y connaît aucun incident remarquable; et quand nous aurons dit qu'Anton, après avoir terminé ses études et pris ses degrés en philosophie, fut nommé, en 1775, professeur de morale à l'université de Wittemberg; que, cinq ans après (1780), il échangea ce titre contre

celui de professeur de langues orientales à la même université, plus convenable à la nature de ses travaux et de ses facultés, il ne nous restera qu'à mettre sous les yeux du lecteur la liste des principales productions de ce savant. Ce sont : 1° *Dissertatio de metro Hebræorum antiquo*, Leipsick, 1770, in-4°. 2° *Vindiciæ Dissertationis de metro Hebr. antiq., a dubitationibus virorum doctorum*, ibid., 1771-1772, 2 part. in-8°. 3° Traduction (all.) du *Cantique des cantiques*, ibid., 1772, in-8°. 4° *Anciens chants d'église traduits dans le langage d'aujourd'hui* (en all.), Leipsick, 1773, in-8°. 5° Traduction fidèle (en all.) de poésies hébraïques, grecques et latines, ibid., 1772, in-8°. 6° Traduction (all.) du *Portrait d'une bonne épouse* (Salomon, *Prov.*, c. 31, v. 10-31), dans la mesure de l'original, ib., 1776, in-8°. 7° *Editionis in qua Psalmi ad metrum revocabuntur et recensentur, varietate lectionis et perpet. interp. illustrabuntur, Specimen*, ibid., 1780, in-8°. L'auteur annonçait encore, dans la préface du n° 15 ci-après, ce grand travail comme une publication prochaine, dont aucun obstacle ne pourrait le détourner; elle n'a point paru. 8° *Nova loci 1 Samuel, 6, 9, interpret. Ratio*, Wittemb., 1780, in-4°. 9° *Petronii Arbitri Satyricon ex recens. P. Burmanni passim refecta, cum suppl. Nodotianis et fragm. Petronianis; notas criticas aliasque et indic. uberrimum adjecit*, Leipsick, 1781, in-8°. 10° *Priapeia, sive divers. poetarum in Priapum Lusus, aliæque incertorum auctorum poemata emendata et explicata; accesserunt Epistolæ de priapismo sive propudiosa Cleopatæ libidine; Jos. Scaligeri versiones græcæ duorum Priapeiorum et index in omnia carmina* (ib.), 1781, in-8°. Cette édition, destinée à faire suite à celle de Pétrone, se trouve ordinairement reliée dans le même volume. Ce qu'elle peut offrir de neuf, comme travail d'éditeur, est, ainsi que dans l'autre, assez peu de chose; mais elle reproduit avec correction les textes les mieux épurés et un choix suffisant de commentaires. Les Priapées sont au nombre de quatre-vingt-neuf; les poèmes d'auteurs inconnus sont seulement : *L. Apuleii ἀνεγέρωνος ex Menandro*, fragment de vingt-trois vers, vulgairement attribué à Apulée comme traduit de Ménandre, et qui se rapproche effectivement beaucoup de la latinité de cet auteur; et le *Pervigilium Veneris*. Les six lettres qui concernent Cléopâtre sont une supposition facétieuse de quelque écrivain du 7^e siècle ou peut-être d'un âge postérieur. Le style dénote qu'elles sont de la même plume, quoique écrites sous les noms de personnages différents; et, outre que les détails de médecine qui s'y trouvent ne semblent pas dénués d'intérêt, elles sont ingénieusement imaginées, et ne manquent ni de sel ni d'esprit. Les deux épigrammes traduites en vers grecs par Jos. Scaliger sont les 85^e et 87^e du recueil. 11° *Essai de recherches sur les principales différences entre les langues orientales et occidentales, avec quelques résultats pour la grammaire des anciens langages et l'histoire des anciens peuples* (en all.), ib., 1792, in-8°. 12° *Dissertatio de verisimillima librum Jonæ interpret. Ratione*, ib., 1794, in-4°. 13° *Salomonis carmen melicum, quod Canticum canticorum dici-*

tur, ad metrum priscum et modos musicos revoc., recens., in vernaculam transtulit, notis crit. aliisque illustr., etc., Wittenberg et Lipsiek, 1800, in-8°. 14° Progr. carmen alphabeticum integrum operationis in hymnis decantandis vel apud Hebræos usitatæ, Ps. 9, et 10 conjuncto restituit, etc., ibid., 1805, in-4°. 15° De Lingua russica ex eadem cum samscredanica matre orientali prognata; adjectæ sunt observat. de ejusdem linguæ cum aliis cognatione et de primis Russorum sedibus, ib., 1809, in-8°. 16° Progr. de indolis genuinæ reliquiis in lingua Melitensium, vel post magnam interpolationem conspicuis, et antiquiorem quam Carthaginensium dialectus prodit, originem vindicantibus, ib., 1812, in-8°. 17° Phædri Aug. liberti Fabular. Æsopic. libri 5, et Publii Syri aliorumque veterum sententiæ, ex rec. Bentlei passim codd. mss. auctoritate, nec non metri et rhythmi musici opere refecti; præmissa est dissertatio de rhythmo musico a vet. Romanis, nominatim a Phædro et auctoribus sententiarum a P. Syro collectarum et comparandis versibus observato, Zittau, 1817, in-8°. Cette édition posthume, dont Conrad-Gottlob Anton avait laissé les matériaux, a été donnée par les soins de son fils, Charles-Gottlob Anton, qui s'est lui-même fait connaître comme savant. Il avait déjà rendu un premier hommage à la mémoire de son père par son *Progr. zum Andenken an K.-G. Anton*, publié à Giessen, 1816, in-4°. Anton est encore auteur d'un livre tout à fait oublié contre le système d'éducation de Basedow; il a donné ses soins à la nouvelle édition du *Kirschii Cornucopia*, publiée à Lipsiek, 1774-1778, et à la 5^e de la *Chrestomathia Pliniana, oder Auserlesene stellen aus C. Pl. sec. Hist. nat.*, de J.-M. Gesner, publiée dans la même ville, 1776, in-8°. Il a coopéré, avec beaucoup d'autres, au *Lexicon catholicon linguæ latinæ*, ib., 1794, 2 part. in-8°; à la première partie (A-N) duquel il eut surtout une fort grande part. Enfin il a écrit dans plusieurs journaux; les gazettes littéraires de Halle et de Léna renferment beaucoup de réceptions de sa main, et il a donné, entre autres articles, dans le *Neu-Reperitor. fur biblisch. und Morgenl. Literat.* de Paulus, ann. 1790-1791, des *Recherches* (en all.) sur la *musique des Hébreux*. On n'en fait ici mention que parce qu'elles se rattachent aux travaux sur la prosodie et la mélodie hébraïques, dont nous avons donné les titres, et qu'elles en complètent la série.

F—LL.

ANTON (CHARLES-GOTTLÖB), de la même famille que le précédent, né le 25 juillet 1751, à Lauenburg, étudia la jurisprudence, et vint, en 1774, exercer à Goerlitz la profession d'avocat. En 1799, il devint sénateur de cette ville, où il est mort le 17 novembre 1818. Il partagea son temps entre les devoirs de ses fonctions et la composition de divers ouvrages, dont quelques-uns sont estimés. Il avait laissé des manuscrits considérables, dont la société des sciences de la haute Lusace a fait l'acquisition en même temps que des livres de sa riche bibliothèque. Meusel et ses continuateurs fournissent la liste complète de ses productions, parmi lesquelles on remarque : 1° de *Dato diplomatum regum et im-*

peratorum Germaniæ, Lipsiek, 1774, in-8°, dissertation intéressante et encore estimée; 2° *Analogie des langues* (en allem.), ibid., 1774, in-8°; 3° *Mémoires* (Beytraege) diplomatiques pour l'hist. et la jurispr. d'Allemagne, ibid., 1777, gr. in-8°; 4° *Essai d'une histoire de l'ordre des templiers*, ib., 1779; nouv. édit., 1781, in-8°; 5° *Recherches sur la doctrine secrète et sur les usages des templiers*, Dessau, 1782, in-8°; 6° Traduction du traité de *Moribus Germanorum*, de Tacite, avec un commentaire, ib., 1781, in-8°; réimpr. à Goerlitz, 1799, in-8°; 7° *Premières Lignes d'un essai sur l'origine des anciens Slaves*, Lipsiek, 1785-1789, 2 parties, in-8°; 8° *Sur les langues dans leur rapport avec l'histoire de l'humanité*, Goerlitz, 1799; 9° *Histoire de l'économie rurale en Allemagne, depuis les plus anciens temps jusqu'à la fin du 15^e siècle*, Goerlitz, 1799-1802, 5 vol. Ces ouvrages sont écrits en allemand. Anton a enrichi de dissertations un grand nombre de journaux et de recueils scientifiques et littéraires; il a été longtemps compté parmi les collaborateurs les plus assidus du *Deutsch. Museum* (1776 et ann. suiv.), des *Hist. Untersuchungen* de Meusel (1779 et ann. suiv.), des *Provinzial blaetter* (Dessau, 1781 et ann. suiv.), du *Magasin d'Adehung*, de l'*Allg. liter. Anzeiger*, etc., etc. — Jean-Nicolas ANTON, né à Schmiedeberg, dans le cercle électoral de Saxe, le 30 décembre 1757, eut le titre de maître de philosophie, et, depuis 1759, celui de diaire de sa ville natale. Il est mort en 1814, laissant quelques ouvrages dont voici la liste : 1° *Commentatio de Pædagogis veterum Romanorum, ad illustr. insignem Epistolæ Pauli ad Galatas locum*, Wittenberg, 1775, in-4°; 2° *Relation du premier jubilé célébré pour le formulaire d'alliance* (Concordien Formel) de l'Église luthérienne évangélique (en allem.), ibid., 1775, in-4°; 3° *Histoire du formulaire d'alliance de l'Église luthérienne évangélique* (en allem.), Lipsiek, 1779, 2 part., in-8°; 4° *D. Martin Luther's Zeilverkürzungen*, ib., 1804, in-8°. Le même auteur a fait imprimer quelques oraisons funèbres et des sermons.

F—LL.

ANTONELLE (PIERRE-ANTOINE, marquis d') naquit à Arles, en 1747, d'une famille anoblie par Henri IV pour récompense de services militaires. Venu de bonne heure à la carrière des armes, il fut d'abord sous-lieutenant au régiment de Bassigny infanterie; et il était parvenu au grade de capitaine dans le même corps, lorsqu'il abandonna le service en 1782, ne voulant pas attendre les dix-huit mois qui lui manquaient pour avoir la croix de St-Louis. Il jouissait d'une fortune considérable; et il en eût joui longtemps encore dans la paix et le bonheur, si la révolution ne fût venue changer toutes les idées et toutes les positions. Il en adopta les principes avec beaucoup de chaleur; renonça dès l'année 1789, longtemps avant les décrets de l'Assemblée nationale, à ses titres nobiliaires, et publia dans le même temps un écrit intitulé *Catéchisme du tiers état*, ouvrage tout entier de circonstance, et dont les circonstances firent tout le succès. Nommé maire d'Arles en 1790, Antonelle protégea de tout son pouvoir le parti de la révolution auquel on donnait le nom de *Mouédier*

Il fut bientôt l'idole de ce parti; mais, comme cela devait être, il fut en butte à tout le ressentiment du parti contraire, appelé celui de la *chiffonne*, et dans lequel figuraient la plupart des amis et des parents du maire démocrate. Dénoncé plusieurs fois à la tribune de l'assemblée nationale, il fut défendu par Mirabeau, qui loua ses talents et son patriotisme. Mais, dans la séance du 2 mai 1791, le comte de Clermont-Tonnerre l'accusa hautement de tous les malheurs qui affligeaient cette contrée, et lui imputa surtout les désordres qui avaient troublé le comtat Venaissin. « On a vu le maire d'Arles, dit-il, oublier « assez ses devoirs et son caractère pour fournir aux « Avignonnais des bombes et des boulets pris dans le « parc d'artillerie, et aller ensuite à Avignon se mê- « ler aux factieux, et y recevoir des couronnes. » Cette accusation exagérée (1) aurait pu, dans un autre temps, nuire au maire qui en était l'objet; mais, à cette époque, elle ne fit qu'ajouter à sa popularité. Il fut élu député à l'assemblée législative par le département des Bouches-du-Rhône. Peu de jours après son départ, les journaux annoncèrent que la populace d'Arles, après avoir traîné son mannequin dans les rues la corde au cou, l'avait réduit en cendres; enfin qu'elle avait brisé une pierre sur laquelle était écrit le nom d'Antonelle, donné à l'une des places publiques de cette ville. La municipalité et toutes les autorités d'Arles démentirent cette assertion avec beaucoup de force; et le député des Bouches-du-Rhône ne parut pas même s'en occuper. Il fut nommé à cette époque secrétaire de l'assemblée; mais il s'y montra rarement à la tribune, et ne répondit pas aux espérances qu'on avait conçues de ses talents oratoires. Le discours le plus important qu'il y prononça fut celui dans lequel il accusa les commissaires civils envoyés à Avignon, qu'il traita de *calomniateurs* et de *scélérats* (17 mars 1792). Il fut envoyé le 11 août, avec deux de ses collègues (Kersaint et Péraldy), à l'armée du centre que commandait Lafayette, afin d'y faire arrêter ce général, et d'y annoncer la révolution qui venait de compléter le renversement de la monarchie; mais ces commissaires furent arrêtés à Mézières par ordre des administrateurs du département eux-mêmes, puis conduits à Sedan, où ils allaient être massacrés par les soldats, si la fuite de Lafayette ne leur eût bientôt rendu la liberté et le pouvoir. Un an plus tard, cette arrestation causa la mort des administrateurs de la municipalité de Sedan et des plus honorables citoyens de cette ville, qui furent condamnés

(1) Antonelle vint en effet à Avignon dans l'été de 1791, non pour y fournir des munitions de guerre aux révolutionnaires contre le parti papiste, qui était abattu et déchu depuis un an, mais pour y opérer un rapprochement entre les chefs du parti dominant qui s'étaient divisés. Les modérés, à la tête desquels étaient la municipalité et le commandant de la garde nationale, père de celui qui signe cette note, ne désiraient que la réunion d'Avignon à la France. Les démagogues, tels que Duprat, Mainvielle, Rovère, etc., voulaient la république ou plutôt l'anarchie, le pillage des églises, des maisons d'émigrés, et l'adhésion forcée de Carpentras. Antonelle fut reçu avec enthousiasme à Avignon; cependant, malgré ses dehors séduisants, son élocution facile et brillante, son esprit aimable et ses talents de société, il échoua dans son rôle de conciliateur; mais, ce qui est fort rare, il sut se faire aimer et regretter des deux partis.

par le tribunal révolutionnaire où siégeait Antonelle, devenu l'un des membres les plus influents du jury. Il n'avait pas été élu député à la convention nationale; et, pour le dédommager de cette disgrâce, le conseil exécutif l'avait nommé un des commissaires qui durent aller organiser dans les colonies le système républicain; mais les vents contraires ne lui ayant pas permis de se rendre à St-Domingue, il vint habiter de nouveau Paris, où, s'étant trouvé en concurrence avec Pache dans l'élection d'un maire, il fit rayer son nom de la liste des candidats. On ne comprend guère comment un homme qui n'était pas naturellement sanguinaire préféra les fonctions de juré du tribunal révolutionnaire à celles de maire. Il était directeur du terrible jury dans l'affaire des Girondins, et il parut hésiter pour leur condamnation. Interpellé par Fouquier-Tainville, il eut le courage de déclarer que sa conscience n'était pas suffisamment éclairée; mais il n'en eut pas assez pour voter une absolution. (Voy. VERGNAUX.) Il publia quelques jours après une brochure dans laquelle il réclama plus d'indépendance et de liberté pour les jurés. Arrêté aussitôt après cette publication, par ordre du comité de salut public, il fut emprisonné au Luxembourg, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor; ainsi il ne fut pas juré dans le procès de la reine Marie-Antoinette, qui eut lieu au mois d'octobre 1793 (vendémiaire an 2). Ce fut pendant sa détention que, malgré les réclamations de quelques amis, on le raya, comme noble, de la liste des jacobins de Paris. Après la chute de Robespierre, il continua de se montrer un des démagogues les plus exaltés. Le tribunal révolutionnaire existait et jugeait encore; Antonelle, assis auprès des jurés, suivait tous les débats, et il exerçait même une grande influence à l'époque du procès de Carrier, qui fut condamné, parce qu'il était impossible de l'acquitter, et du comité révolutionnaire de Nantes, coupable de tous les crimes du proconsul, et dont les chefs les plus sanguinaires furent acquittés, ainsi que leurs plus exécrables agents. Antonelle concourut dans le même temps à la rédaction du *Journal des hommes libres*, l'un des organes les plus zélés du parti révolutionnaire. Poursuivi au 13 vendémiaire an 4 (octobre 1795) par les réactionnaires qui dirigeaient l'opinion publique, il se réfugia, avec tous ses amis, autour de la convention nationale devenue le dernier appui des démocrates; et ce fut sous les ordres de Bonaparte qu'il combattit les Parisiens dans cette journée célèbre. Il y fit preuve d'un grand sang-froid, et on le vit, au milieu des balles et des boulets, lire avec calme un ouvrage philosophique. Le directoire, voulant le gagner, lui confia la rédaction d'une feuille périodique; mais il y renonça bientôt, pour retourner au *Journal des hommes libres*. Compromis dans la conspiration de Babeuf, il échappa d'abord aux recherches en se tenant caché; mais, las de cette pénible existence, il se montra publiquement, et fut aussitôt arrêté par l'agent de police Dossonville. Conduit à Vendôme, il y parut avec audace devant la haute cour. Dédaignant de se justifier, il tourna en ridicule l'accusation et les juges, et fut néanmoins acquitté. Il revint alors à Paris, et

reprit ses travaux polémiques. Ce fut en vain que, par un mouvement de bascule, Merlin de Thionville essaya de le faire comprendre dans la proscription qui pesa sur le parti royaliste après la révolution du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797). Toutefois le directoire, qui le considérait toujours comme un de ses plus dangereux ennemis, l'exila dans le département de la Charente; mais il ne prit pas même la peine de s'y rendre, resta impunément à Paris, et fut nommé député au conseil des cinq-cents par une fraction du collège électoral de la Seine et par le département des Bouches-du-Rhône. Ces deux élections furent annulées, l'une par le directoire, et l'autre par le conseil des anciens. Après le triomphe de Bonaparte au 18 brumaire, Antonelle se vit au moment d'être déporté; mais l'arrêt des consuls fut révoqué presque aussitôt. La proscription qu'essuyèrent les démagogues après l'événement du 3 nivôse (la tentative de la machine infernale contre les jours de Bonaparte) fut plus sérieuse, bien qu'aussi peu méritée. Sur l'avis de Fouclé, Antonelle fut relégué à quarante lieues de Paris; et cette fois il fallut obéir. Un peu plus tard, la police le força même à s'éloigner davantage, et il se rendit en Italie. Lorsque les passions furent calmées, il lui fut permis de revenir dans sa ville natale; et il y vécut enfin dans le repos, bien que, par intervalle, on le dénonçât à l'empereur, qui, dédaignant ces dénonciations, le laissa se livrer tranquillement à ses spéculations philosophiques. On n'entendit plus parler d'Antonelle jusqu'au rétablissement des Bourbons en 1814. A cette époque, on vit avec une grande surprise le vieux démagogue prendre la défense de la restauration dans un écrit intitulé *le Réveil d'un vieillard*, où il déclara positivement que la France ne pouvait attendre sa liberté que du roi légitime. Cet ouvrage est le dernier qu'il ait publié. Il mourut à Arles, le 26 novembre 1817. Comme il n'avait pas reçu les derniers secours de la religion, l'autorité ecclésiastique refusa de concourir aux cérémonies qui devaient accompagner sa sépulture (1). Ses écrits sont : 1° *Catéchisme du tiers état*, Arles, 1789, in-8°. 2° *Quelques Réflexions sur la mémorable assemblée de Carpentras, sur la pétition du peuple avignonnais, et sur l'opinion de Stanislas Clermont-Tonnerre, membre de l'assemblée nationale*, Paris, 1791, in-8°. Cette brochure eut trois éditions. 3° *Observations sur le compte rendu au roi par*

(1) Antonelle, ayant dissipé sa fortune, avait longtemps végété à Paris. Couvert d'une vieille honnêteté, les cheveux gris et gras, le dos voûté, la tête inclinée, il ne ressemblait guère au brillant et semillant maire d'Arles, à la tête haute, toujours poudrée et bien frisée. Sept à huit ans avaient suffi pour opérer ce changement. Mais quelques années après la restauration, devenu riche par la succession de son frère aîné, l'amour des plaisirs, le désir et le besoin du repos, continuèrent d'absorber entièrement ses facultés. D'ailleurs il se montra toujours bon maître, généreux et bienfaisant. Il donnait à ses fermiers ses terres à bon marché, et leur faisait souvent remise des termes échus, préférant diminuer ses revenus que de poursuivre ses débiteurs. Sa plus proche parente était madame de Clermont-Lodève, mère de l'aide de camp du duc de Berri, et il lui aurait laissé sa fortune, si elle se fût hâtée de quitter Paris, suivant le conseil de son fils. En arrivant à Arles, elle trouva Antonelle mourant, et ne put ni prévenir ni faire annuler ses dernières dispositions.

*M. Debourge, l'un des commissaires civils envoyés à Arles, 1792, in-8°. 4° Quelques-uns des mensonges du commissaire Debourge dans les Observations sur l'affaire d'Arles, 1792, in-8°. 5° Supplément aux Observations sur le rapport de M. Debourge, 1792, in-8°. 6° Déclarations motivées d'Antonelle, juré au tribunal révolutionnaire dans diverses affaires, in-8° de 76 pages, Paris, an 2 (1793), Antonelle donne, dans cette brochure curieuse, les motifs de ses déclarations sur les affaires du jésuite d'Hervilly, des généraux Biron, Luckner, de Jules Dudon, de Duclos Dufresnoy, etc. 7° Le Contraste des sentiments, ou le citoyen Delacroix en présence d'un démocrate, an 3 (1793), in-8°. Voici l'épigraphie de cette brochure : « Le peuple est souverain dans la république, et vous « le faites sujet; nous avons la république démocratique, et votre plan constitue l'aristocratie et conduit « à la monarchie. » 8° Quelques Idées à l'ordre, mais peut-être pas à la couleur du jour; pluviôse an 3 (1793), in-8° de 95 pages. Antonelle voulait encore alors la terreur. Voici la conclusion de ses idées à l'ordre du jour : « La terreur, mais justement imprimée, mais sagement dispensée, mais réglée encore « et contenue dans son redoutable exercice; oui, la « terreur, ainsi précisée, rentre dans l'ordre éternel. « Il est un terme à tout, même à cette naturelle clémence d'un peuple qui sent sa grandeur et sa force. « Le peuple le plus exorable doit avoir ses jours d'inflexibilité, et quand elle arrive cette heure terrible « d'une sévérité rigoureuse, l'ordre éternel n'en est « point troublé, il est maintenu : c'est encore la justice. 9° Motion d'ordre à l'occasion de la brochure de Louvet, an 3 (1793), in-8°. Dans cette brochure, Antonelle fait encore le procès des Girondins; il les appelle des *quarterons révolutionnaires*, des *constitutionnels au bas titre*. Il répète que Buzot faisait de la destruction de Paris un des axiomes de sa politique; il persille Louvet et sa divine Lodoïska, etc. 10° Sur la prétendue conspiration du 21 floréal; Mon Examen de conscience, ou le détenu à Vendôme, an 3 (1797), in-4°. 11° Quelques observations qui peuvent servir d'appendice à la seconde lettre de Robespierre, in-8°. 12° Enfin beaucoup d'articles signés et anonymes dans divers journaux (1).*

M—D J.

ANTONELLI (NICOLAS-MARIE), comte de la Pergola, s'éleva par degrés, à la cour de Rome, dans les dignités ecclésiastiques, jusqu'à celle de cardinal. Il se distingua par un profond savoir, par une modestie rare et des mœurs pures. Il était né en 1697, et mourut le 24 septembre 1767. Il a laissé, entre autres ouvrages : 1° une dissertation latine, de *Titulis*

(1) Sans justifier les principes, on plutôt les opinions d'Antonelle (car il n'avait pas de principes), nous pouvons assurer qu'il n'était ni ambitieux, ni vindicatif, ni sanguinaire. C'était un épicurien, un libertin, un cerveau brûlé dans toute l'étendue du terme. On l'a vu se promener sur les remparts d'Arles, coiffé d'un monchoir et en robe de chambre; d'autres fois marcher tellement sur les bords d'un fossé, que ses pieds en étaient mouillés. Lorsqu'il écrivait, il avait à côté de lui une pile d'assiettes qu'il plaçait successivement sur son cou nu, pour le rafraîchir, et qu'il changeait à mesure qu'elles venaient à s'échauffer. Il prétendait rafraîchir ainsi les vapeurs bouillantes de son cerveau.

quos S. Evaristus romanis presbyteris distribuit, Rome, 1725, in-8°; 2° *Ragioni della Sede apostolica sopra il Ducato di Parma e Piacenza esposte a' sovrani e principi Cattolici dell'Europa*, 1742, 4 vol. in-4°, sans nom de lieu, d'imprimeur ni d'auteur, mais écrit par Antonelli et imprimé à Rome; 3° S. Athanasii archiepiscopi Alexandriæ Interpretatio Psalmorum, etc., Rome, 1746, in-fol.; ouvrage qu'il a eu le mérite de publier pour la première fois, et qu'il avait tiré d'un manuscrit original de la bibliothèque Barberini. Il y a joint une traduction latine, imprimée en regard du texte grec, des corrections et des notes. 4° *Vetus Missale romanum, præfationibus et notis illustratum*, Rome, 1756, in-4°. 5° Il cultivait aussi la poésie italienne, et l'on trouve des morceaux de lui dans le 10^e volume des poésies degli Arcadi di Roma, 1747, in-8°. Plusieurs des ouvrages de N.-M. Antonelli, imprimés d'abord séparément, ont été rassemblés en 1 vol. in-fol., Rome, 1756. G—É.

ANTONELLI (LÉONARD), cardinal de l'Église romaine, naquit en 1750 à Sinigaglia, dans le duché d'Urbin. Malgré ses talents et le crédit de son oncle, le cardinal Nicolas Antonelli, il ne parvint que fort tard aux dignités de l'Église; et, ce qui est bien digne d'être remarqué, ce fut son opposition aux doctrines philosophiques qui retarda son avancement. Le zèle avec lequel il défendit les jésuites éloigna de lui Clément XIV, qui venait de prononcer leur abolition. Ce ne fut que sous le pontificat de Pie VI qu'Antonelli fut décoré de la pourpre. Nommé depuis évêque d'Ostie et de Velletri, il devint préfet de la congrégation de la Propagande et membre de la congrégation d'État. Dans cette dernière place, il montra des vues dignes d'un habile politique; mais il donna souvent lieu, par sa fermeté, aux réclamations des novateurs et aux plaintes des hommes timides, qui auraient voulu que l'on combattit avec faiblesse les prétentions et les entreprises les plus audacieuses. Cependant il ouvrit, en 1791, au sacré collège, l'avis que les prêtres français fussent autorisés à prêter le serment à la constitution civile du clergé que l'assemblée nationale venait de décréter. Gardien né des prérogatives de l'Église romaine, personne n'était moins disposé que lui à souffrir qu'on y portât la moindre atteinte; mais il voyait, dans le refus du clergé français de se soumettre aux nouvelles lois, un motif pour le persécuter; et il craignait que l'éloignement des prêtres, et la cessation du culte pendant un temps qu'il était impossible de calculer, ne fissent en France un tort irréparable à la religion. Les vues de ce prélat dans cette circonstance ont été travesties, par quelques jeunes publicistes, d'une manière qui fait peu d'honneur à leurs lumières et à leur impartialité. Plus tard, ses liaisons avec le fiscal Barbieri, qu'explique assez la charge qu'il occupait dans le gouvernement, le firent accuser de n'être pas étranger aux troubles qui éclatèrent à Rome, et dans lesquels le général français Duphot fut tué. Les événements qui suivirent prouvent que les instigateurs et les auteurs de ce mouvement n'étaient pas, comme on le répandit

alors, les défenseurs du saint-siège, mais au contraire ceux qui ne demandaient qu'un prétexte pour le renverser (1). (Voy. DUPHOT.) Doyen du sacré collège depuis 1797, Antonelli concourut à l'élection du pape Pie VII en 1800; et il accompagna ce pontife dans son voyage à Paris en 1804. Expulsé de Rome par les Français en 1808, il fut conduit à Spoleto, puis à Sinigaglia, où il mourut presque subitement le 25 janvier 1811. La *Lettre d'Antonelli aux évêques d'Irlande*, publiée en Angleterre, et recueillie dans l'*Ami de la religion*, n° 457, suffirait pour prouver que ce prélat était bien éloigné d'avoir les opinions intolérantes que certains biographes lui attribuent dans un but trop facile à deviner. Pour achever de faire connaître cet illustre prélat, on doit ajouter que, malgré ses fonctions, il ne cessa jamais de cultiver les lettres. Sa réputation d'habile archéologue était si bien établie en France, qu'en 1783 il fut élu membre de l'académie des inscriptions, dans la classe des associés étrangers, où il remplaça le P. Pacciaudi. Possesseur d'une précieuse bibliothèque qu'il avait formée lui-même, il en confia la direction au savant abbé Cancellieri (voy. ce nom), dont la touchante reconnaissance atteste qu'Antonelli joignait aux dons de l'esprit les qualités les plus propres à se faire aimer. W—s.

ANTONELLO. Voyez ANTOINE de Messine.

ANTONI (ALEXANDRE-VICTOR PAPACINO D'), directeur de l'école royale d'artillerie du roi de Sardaigne, naquit le 20 mai 1744, à Villefranche, dans le comté de Nice, où son père était capitaine du port. Le nom d'Antoni, sous lequel il est plus connu, est celui de sa mère, qu'il ajouta au sien. Il entra au service à l'âge de dix-huit ans, dans le corps d'artillerie, et s'éleva au grade de capitaine; il fut même employé dans quelques négociations délicates; mais, au milieu des camps et des fatigues militaires, d'Antoni trouva le temps de s'occuper aussi des études théoriques relatives à son art, et se lia avec ceux qui pouvaient lui fournir des lumières. Il gagna surtout l'estime du comte Bertola, directeur des écoles d'artillerie qui venaient d'être fondées à Turin en 1759. D'Antoni fit tant de progrès en ce genre, qu'en 1755 il fut nommé lui-même directeur de ces écoles. C'est en cette qualité qu'il composa son *Cours de mathématiques, d'artillerie et d'architecture militaire* (traduit en français par Montrozard, 1777, in-8°). Il fut aidé dans quelques parties par Tignola et Bozzolino, officiers de son corps, et par Rana, architecte et professeur aux mêmes écoles. Ce cours a été adopté pour l'enseignement dans les écoles d'artillerie de Prusse, de Venise, etc. De toutes les parties qui le composent, celle qui fit le plus d'honneur à d'Antoni, c'est l'*Esame della Polvere*, ouvrage qui renferme un grand nombre d'expériences originales sur la force et les effets de la poudre à canon. Ce livre, traduit en plusieurs langues (en français, par Flavigny, 1775, in-8°), lui ac-

(1) On peut, à cet égard, consulter le tome 5 de la précieuse collection publiée récemment sous le titre de *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*.

quit une brillante réputation chez l'étranger. *L'Uso dell' armi da fuoco*, traduit aussi en français par St-Auban, et en anglais, en est comme un supplément. Dans un moment où les nouvelles connaissances mécaniques et physiques, qui commençaient à se répandre, excitaient partout le goût des recherches sur la théorie de l'artillerie, les artilleurs piémontais se distinguèrent par les travaux les plus étendus et les plus profonds. Un grand nombre d'expériences furent faites par ordre du gouvernement, et sous la direction des colonels d'artillerie, et en particulier de M. de Vincenti. Ce sont ces deux ouvrages qui ont servi de base aux deux ouvrages de d'Antoni. « On sera sans doute étonné, dit avec raison le savant traducteur français, du nombre et de la variété des différentes expériences qui ont été faites en grand sur chacun des objets ; de la rigueur, de la précision et de l'exactitude qu'on a employées, afin de pouvoir asseoir sur leurs résultats des jugements positifs, irrévocables et sans retour. » Il ne paraît pas que d'Antoni connût d'autres ouvrages modernes sur son art que celui de Robins (*New Principles of gunnery*). Il ne le cite même pas, mais il le réfute plusieurs fois indirectement. Au reste, outre les choses tout à fait nouvelles que son ouvrage contient, il a encore rectifié quelques-uns des résultats de l'auteur anglais. D'ailleurs ses principes se trouvent assez d'accord avec les expériences qui furent faites en France vers le même temps, et qui n'étaient pas encore connues lorsqu'il écrivait. On trouverait même bien peu de chose à changer dans la partie qui tient à la chimie, quoique l'auteur fût étranger à cette science, et que la théorie des gaz n'eût pas encore été éclaircie ; les dernières expériences de Rumford confirment en particulier ce qu'avait dit d'Antoni sur la part qu'ont les vapeurs dans la force de la poudre. Le roi de Sardaigne récompensa le mérite de d'Antoni par une commanderie des ordres réunis de St-Maurice et de St-Lazare : il lui confia, en 1785, la direction supérieure de tout ce qui appartient à l'artillerie. L'année d'après, il le nomma lieutenant général. D'Antoni mourut le 7 décembre 1786, regretté de tous les artilleurs dont il était le chef et le père. Ses *Principes fondamentaux de la construction des places, avec un nouveau système de fortifications*, ont été traduits en français par Flavigny, 1775. La vie de d'Antoni a été écrite par M. de Balbe en 1791, et insérée, en 1805, dans les *Mémoires de l'académie des sciences de Turin*, dont d'Antoni était membre.

B—BE.

ANTONI (VINCENTO-BERNI DEGLI), jurisconsulte italien, naquit le 25 avril 1747 à Bologne, où son père jouissait d'une grande réputation dans le barreau. Il fit ses études avec beaucoup de succès dans sa ville natale, et se rendit à Rome pour les perfectionner. Revenu à Bologne, il y remplit une chaire de droit civil à l'université, et fut successivement nommé auditeur de chambre de deux légats du pape. Fort attaché au gouvernement pontifical, il refusa de prêter serment à la république que les Français établirent dans sa patrie en 1798, et fut privé de sa chaire, puis arrêté et exilé. Il supporta

toutes ces persécutions avec beaucoup de courage, et fut nommé en 1799, après le retour des armées autrichiennes, membre de la régence qu'elles établirent à Rome. Lors de la seconde invasion des Français, il ne crut pas devoir s'éloigner, et accepta l'emploi de commissaire général des finances, qu'il remplit avec une grande probité ; puis, lorsque l'Italie devint un royaume, en 1806, il fut nommé par Napoléon procureur du roi près le tribunal de cassation et chevalier de la Couronne de Fer. Plus tard, lorsque l'autorité pontificale fut rétablie à Bologne, Pie VII désigna Antoni pour être président du tribunal d'appel ; mais sa santé ne lui permit pas d'accepter ces honorables fonctions. Ce profond jurisconsulte, auteur de plusieurs ouvrages de droit très-estimés, a aussi publié quelques poésies et même des comédies. Il était membre de plusieurs académies. Le comte Carlo Pepoli, son compatriote, a composé sur lui une notice biographique qui a été insérée dans plusieurs journaux. Z.

ANTONIA, vestale. Voyez CLAUDIA.

ANTONIA, seconde fille de Marc Antoine le triumvir, et d'Octavie 1^{re}, épousa Drusus, fils de Tibère-Claude Néron et de Livie, et en eut : Germanicus, Claude, depuis empereur, et une fille nommée Livie, fameuse par ses débauches. Antonia, veuve quoique jeune encore, se consacra entièrement à l'éducation de ses enfants, et donna l'exemple de toutes les vertus. Ce fut elle qui informa Tibère des trames de Séjan, par une lettre que lui porta l'affranchi Pallas. Elle vit régner Caligula, son petit-fils, qui, dans un de ses caprices, lui fit donner le nom d'Auguste, et décerner tous les honneurs qui avaient été prodigués à Livie. Bientôt il l'abreuva de tant d'humiliations et de dégoûts, qu'il la força de mettre fin à ses jours, s'il ne l'empoisonna pas. Elle mourut l'an 37 ou 58 de J.-C. Q—R—Y.

ANTONIANO (SILVIO), cardinal, originaire de Castello dans l'Abruzze, au royaume de Naples, et né à Rome, d'un marchand de draps et d'étoffes de laine, le 31 décembre 1540. Il montra, dans son enfance, des dispositions singulières pour les lettres, mais surtout pour la poésie et la musique. A dix ans il jouait parfaitement de la lyre, et il s'accompagnait en chantant des vers qu'il improvisait sur toute sorte de sujets, et dans toutes les mesures et toutes les formes de la poésie italienne. On l'appela *il poetino* (le petit poète). Sa réputation naissante le fit prendre en amitié par un cardinal, dont les bienfaits le mirent en état de continuer ses études et de se rendre habile dans les langues grecque et latine. Il n'en cultivait pas moins son talent d'improvisateur ; on rapporte des preuves étonnantes de ce talent, données dans des occasions heureuses, qui le firent connaître avantageusement des princes de la cour romaine, entre autres du cardinal Jean-Ange de Médicis, qui se souvint de lui lorsqu'il fut devenu pape, sous le nom de Pie VII. Avant cette époque, le duc de Ferrare, Hercule II, fut tellement ravi, dans un voyage qu'il fit à Rome, de la poésie, du chant et du talent de toucher la lyre du jeune Antoniano, qu'il l'emmena avec lui à Ferrare, d'où

le cardinal d'Est, frère du duc, le conduisit à Venise. Il y donna de nouvelles preuves de ses talents devant les assemblées les plus imposantes et les plus nombreuses. De retour à Ferrare, et n'ayant encore que seize ans, il obtint du duc une chaire publique de belles-lettres, qu'il remplit avec un grand concours d'auditeurs. Conduit à Florence, peu de temps après, par le prince Alphonse d'Est, il eut les mêmes succès qu'à Venise. Varchi en parle avec la plus grande admiration dans son *Ereolano*. Ce fut alors que le duc Hercule II étant mort, Antoniano fut appelé à Rome, en 1539, par Pie IV. Ce pape le donna pour maître, et pour secrétaire des lettres latines, au cardinal Charles Borromée, avec qui il se rendit à Milan. Il rédigea les actes du concile qui s'y tint, étendit beaucoup le nombre de ses amis et de ses protecteurs. Ramené à Rome par le cardinal, il fut nommé par le pontife professeur de belles-lettres au collège de la Sapience. Ses leçons eurent tant d'éclat, que le jour où il commença à expliquer le discours de Cicéron pour Marcellus, il avait vingt-cinq cardinaux pour auditeurs. Il fut un des membres les plus distingués de l'académie du Vatican, instituée par le cardinal Borromée; il en fut même président, lorsqu'il n'avait encore que vingt ans. Bientôt il quitta presque entièrement les lettres humaines pour se livrer tout entier à l'étude de la philosophie, de la théologie et des Pères. Ayant été ordonné prêtre en 1567, il fut nommé, peu de temps après, secrétaire du sacré collège; les papes Grégoire XIII et Sixte-Quint lui confièrent plusieurs missions et divers travaux, dont il s'acquitta toujours avec succès; Grégoire XIV voulut le nommer à trois évêchés, qu'il refusa successivement. Enfin Clément VIII le fit chanoine de la basilique du Vatican, et ensuite cardinal, le 5 mars 1598. Il mourut à Rome, le 15 août 1605. Ses ouvrages imprimés sont : 1° *dell' Educazione eristiana de Figliuoli libri tre*, Vérone, 1584, in-4°, réimprimé à Crémone et ensuite à Naples. Il composa cet écrit à la demande du cardinal Borromée, lorsqu'il lui était attaché. 2° *Orationes tredecim*, publiées pour la première fois après sa mort, Rome, 1610, in-4°, par Joseph Castiglione, qui y a joint la vie de l'auteur. 3° Plusieurs discours, dissertations, lettres et morceaux de poésie, tant latine qu'italienne, imprimés dans différents recueils. G—É.

ANTONIANUS (JEAN), dominicain de Nimègue, mort en 1588, était versé dans les écrits des Pères de l'Eglise, et on a de lui quelques éditions de leurs ouvrages les moins connus. Voici celles que lui attribue Hartzheim, *Biblioth. colon.*, p. 159 : 1° *Liber D. Gregorii epise. Nysseni de Creatione hominis, Supplementum Hexæmeri Basilii Magni, interprete Dionysio Romano exiguus, nunc primum typis exæusis*, Cologne, 1557, in-fol.; 2° *D. Paulini Nolani quotquot exstant Opera omnia, H. Grævii studio restituta et illustrata*, Cologne, 1560, in-8°; 3° *Epistolarum D. Hieronymi Decas I, ab Henr. Grævio priore quondam suo recensita et illustrata*, Anvers, 1568, in-8°. Jocher lui attribue encore l'édition de *Gregorii Nysseni lib. de Philosophia, et mystica*

mosaicæ vitæ Narratio, du même; *Basilii magni Tract. de Differentia usiæ et hypostasis*; *Gregorii Nazianz. Oratio in laudem Gregorii Nysseni*, et un sermon du même Père : *de moderandis Disputationibus*. S—R.

ANTONIDES NERDENUS (HENRI), de Naerden, près d'Amsterdam, né en 1546, mourut en 1604. Il s'appelait aussi HENRICUS ANTONIUS VAN DER LINDEN. On a de lui un *Systema theologiæ, Franekeræ*, 1613, in-4°, et *Initia academiæ Franekerensis*, ib., 1613, in-4°. Les persécutions du duc d'Albe, qui fit périr son père et une grande partie de sa famille, dans le massacre de Naerden, l'avaient forcé d'émigrer dans sa jeunesse. La préface de son *Systema theologiæ* contient des renseignements précieux sur les commencements et les progrès de la réforme dans les Pays-Bas. S—R.

ANTONIDES (JEAN) VAN DER LINDEN. Voyez LINDEN.

ANTONIDES (JEAN), appelé ALCKMARIANUS, d'Alckmar, lieu de sa naissance, savant orientaliste. On lui doit : *Epistola Pauli ad Titum, arabice, eum Jo. Anton. interlineari versione latina ad verbum, Antverpiæ*, 1612, in-4°. On ignore les années de sa naissance et de sa mort. S—R.

ANTONIDES (THÉODORE), théologien hollandais du commencement du 18^e siècle. Il a donné des commentaires en langue hollandaise sur les Epîtres de St. Jacques, St. Pierre et St. Jude, et sur le *Livre de Job*. Il était partisan de l'interprétation mystique. (*Voy. la Biblioth. theol. de Walch*, t. 4, p. 487, 745 et 753.) S—R.

ANTONIDES (JEAN), surnommé VAN DER GOES, à cause de la ville du même nom, en Zélande, où il naquit, en 1617, de parents peu fortunés. A l'âge de neuf ans, son père le mit à l'école latine d'Amsterdam, où il étudia sous les plus fameux maîtres. Le goût de la poésie semblait héréditaire dans sa famille; car son père, sans avoir fait aucune étude, la cultivait avec beaucoup d'ardeur. Les premiers essais d'Antonides furent des imitations d'Horace, d'Ovide et de Silius Italicus. Il composa ensuite une tragédie intitulée : *Trazet, ou la Chine envahie*, dont Vondel, poète célèbre de ce temps, fut fort content. Les éloges d'un homme du mérite de Vondel étaient faits pour encourager le jeune poète; aussi, après quelques pièces plus ou moins bien composées, il donna, en 1671, l'ouvrage que les Hollandais estiment le plus, et qui est intitulé : *Ystroom*, c'est-à-dire, la rivière de l'Y, à Amsterdam. La description de cette rivière, ou plutôt de ce lac, est le sujet de ce poème, divisé en 4 chants. Dans le 1^{er}, le poète fait une description très-pompeuse de tout ce qui est remarquable sur la rivière de l'Y, où Amsterdam est bâti; dans le 2^e, il commence par les éloges de la navigation, et décrit les flottes nombreuses qui couvrent l'Y, comme une immense forêt, et de là, vont dans chaque partie du monde pour en rapporter tout ce qui peut satisfaire les besoins, le luxe ou la vanité des hommes; dans le 3^e, le poète se suppose transporté à la source de la rivière de l'Y : il y voit les divinités

aquatiques, qui, accompagnées de demi-dieux et de nymphes, se parent pour aller à une fête qui doit être célébrée à la cour de Neptune; dans le 4^e, il décrit l'autre rive de l'Y, où s'élèvent plusieurs villes de la Nord-Hollande, et, à la fin du poème, il s'adresse aux magistrats d'Amsterdam, et attribue à leur sagesse la prospérité de cette ville. Ce poème, où il y a de grandes beautés, excita l'admiration générale. Plusieurs personnes s'intéressèrent vivement à l'auteur, qui n'avait encore que vingt-quatre ans, et qui était dans la boutique d'un apothicaire. Ils lui firent étudier la médecine à Utrecht, où il fut promu au grade de docteur, en 1675. Pendant son séjour à Amsterdam, il avait été membre de la société des artistes, et il avait eu part à la composition de plusieurs pièces, notamment du *Roi d'Albe*, d'*Orondate à Statire*, etc. Un de ses protecteurs le plaça ensuite avantagement dans l'admiration, ce qui procura à Antonides le moyen de se livrer commodément à son penchant naturel. Il projeta alors un grand poème, qui devait se composer de 12 livres, et contenir les actions mémorables de St. Paul, l'apôtre; mais il fut enlevé aux lettres en 1684, dans sa 58^e année. Les poètes les plus célèbres de son temps firent des élégies sur cette mort prématurée. La collection de ses œuvres a été imprimée à Amsterdam, en 1714, in-4^o. D—G.

ANTONILES (JOSEPH), peintre, né à Séville en 1636, apprit dans cette ville les éléments de la peinture, et alla ensuite à Madrid pour se perfectionner. Ce fut surtout dans le paysage qu'il excella; il avait un bon choix de sujets, sa touche était spirituelle et légère; il s'exerça aussi, mais avec moins de succès, dans les sujets de dévotion et dans le portrait. Alcalá de Henarès et Madrid possèdent quelques tableaux de cet artiste, qui mourut dans cette dernière ville, en 1676, âgé de 40 ans. D—T.

ANTONIN (TITUS AURÉLIUS FULVIUS ANTONINUS PIUS, connu sous le nom d'), tira son origine de Nîmes, et naquit à Lanuvium ou Lavinium, dans la campagne de Rome, le 19 septembre de l'an 86. Sa famille, nommée *Aurelia*, était très-ancienne; mais elle n'avait été honorée de grandes charges que depuis peu de temps. Il dut le jour à Aurélius Fulvius, personnage consulaire, et à Arria Fadilla. Dès son enfance, la douceur de son caractère le rendit cher à ses parents, et tous l'ayant choisi pour héritier, il devint possesseur d'une fortune considérable. Sa naissance et les amis que lui acquirent ses vertus lui firent bientôt posséder des charges honorables. L'an 120, il parvint au consulat, et fut choisi par Adrien pour l'un des quatre personnages consulaires entre lesquels fut partagée la suprême magistrature de l'Italie. Il devint ensuite proconsul d'Asie, et surpassa dans cette dignité la réputation qu'y avait acquise son grand-père Arrius, ami de Pline le jeune. De retour à Rome, Antonin obtint la confiance d'Adrien, et fut admis dans le conseil de ce prince, où il inclina toujours pour les mesures de douceur. Ayant épousé Faustine, fille d'Annius Vêrus, il évita tout scandale public dans sa manière d'agir envers cette femme, dont la conduite licen-

cieuse a déshonoré la mémoire. Il en eut quatre enfants, dont trois moururent dans un âge peu avancé. Faustine, dite *la jeune*, qui survécut à ses deux frères et à sa sœur, devint l'épouse de Marc-Aurèle. Ce ne fut pas sans quelque résistance qu'Antonin consentit à être adopté par Adrien. Il redoutait de se charger du fardeau de l'empire, et hésitait à souscrire aux conditions de l'empereur, qui l'obligeait d'adopter L. Vêrus et M. Annius Vêrus, depuis si connu sous le nom de Marc-Aurèle. Il y consentit enfin, et, en 158, année même de son adoption, il parvint à l'empire, aux acclamations des Romains. Sous ses lois, l'État jouit d'une tranquillité qui fournit peu de faits à l'histoire. D'ailleurs il ne nous reste, sur le règne de ce prince, que sa vie, composée sans méthode et avec beaucoup de confusion par Julius Capitolinus. Ce que Dion Cassius en avait écrit est perdu. Au reste, il demeure constant que le sénat joignit aux honneurs ordinaires qu'il lui décerna le surnom de *Pius*, qu'Antonin mérita, dans quelque sens que l'on prenne la signification de ce mot, par son respect pour la religion, et par son attachement pour ses parents. Pausanias dit à ce sujet qu'Antonin méritait non-seulement ce surnom, mais encore celui de *Père du genre humain*, autrefois décerné à Cyrus. Dès le commencement de son règne, il signala sa clémence, lors des conspirations qui eurent lieu contre lui. Quoiqu'il ne pût empêcher la justice d'atteindre les principaux coupables, il défendit qu'on recherchât leurs complices, et prit sous sa protection spéciale le fils d'Attilius, un des conspirateurs. Ses lieutenants apaisèrent quelques soulèvements qui s'élevèrent dans diverses parties de l'empire. Dans la Grande-Bretagne, les incursions des Brigantes furent réprimées, et les limites de l'empire romain étendues par la construction d'un nouveau mur, au nord de celui d'Adrien, depuis l'embouchure de l'Esk jusqu'à celle de la Tweed. En général, le règne d'Antonin fut extrêmement pacifique, et il mit en pratique ce beau mot de Scipion, qu'il répétait souvent : « J'aime mieux conserver les jours d'un seul citoyen, que de faire périr mille ennemis. » Il donna tout son temps au gouvernement de ses États, étendant ses soins jusque sur les contrées les plus éloignées, et s'occupant surtout de rendre ses peuples heureux. Il aimait à rendre compte au sénat des motifs de ses actions. En plus d'une occasion, il fit paraître la douceur de son caractère. Lorsqu'il était proconsul en Asie, il logea dans la maison du sophiste Polémon, alors absent. Celui-ci, étant survenu, s'en plaignit avec tant de violence, qu'Antonin sortit aussitôt et alla, au milieu de la nuit, chercher un autre logement. Lorsqu'il fut empereur, un comédien vint à se plaindre à lui de ce que le même Polémon l'avait chassé du théâtre en plein midi, et ajouta qu'il en appelait à sa justice. « Il m'a chassé à minuit, répondit Antonin, et je n'en ai point appelé. » Il fit venir de Chalcis à Rome le philosophe stoïcien Apollonius, pour être précepteur de Marc-Aurèle. (*Voy. APOLLONIUS de Chalcis.*) Par son ordre, l'infâme classe des délateurs fut anéantie;

et ainsi jamais les condamnations ni les confiscations ne furent plus rares que sous son règne. Plusieurs calamités publiques, telles que des disettes, des inondations, des incendies et des tremblements de terre, affligèrent ses peuples; sa bienfaisance et sa libéralité réparèrent ces malheurs autant qu'il était possible. Attentif à ne point fouler le peuple, il ne fit jamais de voyages lointains. Cette manière de penser le rendait économe des revenus publics et prodigue de son patrimoine. Il en donna la preuve en payant de ses propres deniers, et malgré l'opposition de sa femme, un don qu'il avait promis au peuple lors de son adoption. Son économie et son esprit de justice le portèrent à supprimer plusieurs pensions mal à propos accordées; toutefois il ne connaissait ni l'avarice ni la cupidité, et il dépensait volontiers des sommes considérables pour tout ce qui pouvait servir à l'ornement ou à l'utilité de l'empire, ainsi qu'aux plaisirs du peuple. Le plus remarquable des édifices qu'il fit élever à Rome fut un temple en l'honneur d'Adrien. On pense que c'est à Antonin que Nîmes, patrie de ses aïeux, dut son amphithéâtre et le magnifique aqueduc connu sous le nom de Pont du Gard. Antonin rendait lui-même la justice, et, parmi plusieurs décrets remarquables, on cite de lui les trois suivants : il ne voulut pas qu'un accusé acquitté pût être poursuivi de nouveau pour le même fait; il défendit qu'on déshéritât, comme auparavant, au profit du trésor public, les enfants de ceux qui avaient été reconnus citoyens romains; enfin il permit aux femmes accusées d'adultère de demander qu'on examinât la conduite de leurs maris. Il donna aussi des édits en faveur des chrétiens, pour les soustraire à des injustices légales et aux fureurs populaires. Un de ces édits se trouve dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe : cependant quelques critiques l'attribuent à Marc-Aurèle. Il est adressé au peuple de l'Asie Mineure, et rend hommage au caractère des chrétiens. Quelques rois voisins des frontières de l'empire vinrent visiter Antonin; d'autres lui envoyèrent des ambassadeurs, et le firent arbitre de leurs différends. Une seule lettre de sa main suffit pour détourner le roi des Parthes de faire la guerre aux Arméniens, et, sur sa recommandation, les Lazes, peuples de la Colchide, choisirent Pacorus pour leur roi. Dans sa vie privée, il était frugal, modeste, et rien n'altérerait la sérénité de son caractère. Peut-être, comme on l'a déjà indiqué, fut-il trop indulgent envers son indigne épouse, Faustine. (*Voy. FAUSTINE.*) Peu de temps après son avènement au trône, il manifesta son estime pour les vertus de Marc-Aurèle, en lui faisant épouser sa fille Faustine, et en le déclarant César. Dans la suite, il accumula sur lui toutes sortes d'honneurs, et fut payé de retour par la plus profonde soumission, et une tendresse vraiment filiale. Marc-Aurèle ne le quitta point, et partagea avec lui tous les soins du gouvernement, sans qu'aucun d'eux eût jamais la moindre défiance de l'autre. Antonin était parvenu à l'âge de 74 ans et demi, lorsqu'au mois de mars 161 de J.-C., il fut attaqué, dans sa campagne de Lori, d'une fièvre dont il prévint bientôt le fatal ré-

II.

sultat. Il fit venir les grands officiers de l'empire, et, en leur présence, choisit pour son successeur Marc-Aurèle, à qui il fit porter les ornements impériaux. Il eut ensuite le délire, et en ce moment même on vit combien cet excellent prince avait à cœur la félicité de ses peuples. Il mourut après un règne de 23 ans : ses cendres furent placées dans le tombeau d'Adrien, et le sénat lui décerna unanimement les honneurs divins. Tout l'empire pleura sa perte, comme une calamité publique. Une des plus fortes preuves de l'extrême vénération que son non inspirait fut que, pendant un siècle, tous les empereurs prirent le surnom d'*Antonin*, comme étant celui qui pouvait les rendre le plus chers au peuple. Marc-Aurèle et le sénat consacrèrent à sa mémoire une colonne entourée de bas-reliefs. Elle subsiste encore, et porte le nom de colonne Antonine; mais on a substitué la statue de St. Paul à celle de ce prince, qui était placée au sommet de ce beau monument. Nous avons quelques harangues publiées sous le nom d'Antonin, mais on doute qu'elles soient de lui. Il n'est pas non plus certain qu'il soit auteur de l'*Itinerarium Provinciarum*, où l'on trouve les routes militaires des Romains. On attribue également cet ouvrage à Marc-Aurèle, et même à Caracalla, aussi bien que l'*Iter Britannicum*. Il serait plus naturel de croire qu'ils auront été rédigés par ordre de quelqu'un de ces empereurs. Quoi qu'il en soit, tous deux sont utiles pour l'étude de la géographie des anciens. Les éditions de l'*Itinerarium Provinciarum* données par les Alde et les Junte sont fautives, et on doit leur préférer celles qui ont paru à Bâle, 1573, in-16, et à Cologne, 1690, in-8°, toutes deux avec des notes; mais la plus estimée, sans contredit, est celle d'Amsterdam, P. Wesseling, 1733, in-4°. L'*Iter Britannicum* a été aussi imprimé plusieurs fois : la meilleure édition est celle de Thomas Reynolds, Londres, 1799, in-4°.

D—T.

ANTONIN. *Voyez* MARC-AURÈLE.

ANTONIN de Forciglioni (Saint), archevêque de Florence, né dans cette ville en 1589, entra très-jeune dans l'ordre de St-Dominique, sachant déjà par cœur le *Décret de Gratien*, qui était alors, le livre par excellence. Il devint supérieur général d'une nombreuse congrégation, qui avait embrassé une austère réforme, et parut avec éclat au concile de Florence, où il fut chargé d'entrer en controverse avec les Grecs. Les Florentins ayant demandé, en 1446, à Eugène IV, un archevêque pieux, savant, et leur compatriote, afin qu'il connût les besoins du pays, et qu'il fût à même d'y pourvoir, toutes ces qualités se trouvèrent réunies dans la personne d'Antonin, qui fit d'inutiles efforts pour se soustraire au vœu de ses concitoyens et aux ordres du pape. A peine fut-il installé, qu'il retraça dans sa conduite les vertus qu'on avait admirées dans les évêques de la primitive Église. Austère dans sa vie privée, simple dans son extérieur, ennemi des honneurs, attaché à tous les devoirs de sa place, son zèle et sa charité ne connurent point de bornes, surtout pendant la peste et la famine qui affligèrent Florence en 1448. Ce fut au milieu de l'exercice de toutes les ver-

tus pastoraes qu'il mourut en 1459. Cosme de Médicis lui avait donné toute sa confiance. Eugène IV voulut mourir dans ses bras : Pie II assista à ses funérailles, et Adrien VI le mit, en 1523, au nombre des saints. Les études de St. Antonin avaient eu principalement pour objet l'histoire ecclésiastique et la théologie. Nous avons de lui : 1° *Historiarum opus trium partium historialium, seu Chronica, libri 24*, Venise, 1480; Nuremberg, 1484; Bâle, 1491, in-fol., 5 vol. L'édition de Lyon, en 1517, contient une lettre curieuse du rabbin Samuel au rabbin Isaac, sur les prophéties de l'Ancien Testament qui ont rapport à la destruction de la loi judaïque. L'auteur montre de la sincérité, de la bonne foi, mais il manque souvent d'exactitude pour les faits éloignés de son temps. 2° *Summa theologie moralis, partibus 4 distincta*, Venise, 1477 et 1479, in-4°, 4 vol.; Nuremberg, 1478, 4 vol. in-fol., Méming., 1485; Strasb., 1496, in-4°, 4 vol.; Bâle, 1514, in-fol. L'édition de Venise, 1582, 4 vol. in-4°, a pour titre : *Juris Pontificii et Caesarai Summa*, etc. Le P. Mamachi en a donné une nouvelle édition, dans la même ville, en 1751, 4 vol. in-4°, avec des notes très-prolixes. C'est le plus soigné des ouvrages de St. Antonin : on le consulte encore, mais il faut du courage pour le lire. 3° *Summula confessionis*, imprimée peu de temps après l'invention de l'imprimerie, en caractères gothiques, sous ce titre : *Tractatus de Instructione, seu Directione simplicium confessorum*, in-fol., sans nom de lieu et sans date; en latin, sous le titre de *Confessionale*, Venise, 1473, in-4°; en italien, Florence, 1474 et 1479, in-8°. Cet auteur a encore composé un traité sur l'excommunication, des sermons, et quelques autres ouvrages, dont plusieurs sont restés manuscrits.

T—D.

ANTONIN-HONORAT, évêque de Constantine, ou de Cirtbe, en Afrique, dans le 5^e siècle, est principalement connu par une lettre adressée à Areade, évêque espagnol, exilé par Genséric, avec trois autres évêques de la même nation, pour n'avoir pas voulu embrasser l'arianisme. Cette lettre, destinée à les encourager au martyre, plutôt que de renier leur foi, est remarquable par la vigueur du style, par les pensées vives et les raisonnements pressants. Elle produisit son effet, car ces quatre confesseurs de Jésus-Christ souffrirent le martyre en 437. Cette lettre leur avait été envoyée deux ans auparavant. On la trouve dans la *Bibliotheca Patrum*, et dans l'ouvrage de D. Ruinart, sur la persécution des Vandales.

T—D.

ANTONIN (JEAN), médecin, né à Kaszow, sur la frontière de Hongrie, vers la fin du 15^e siècle, fit ses premières études à Cracovie, sous le célèbre Rodolphe Agricola. Il se rendit ensuite à Padoue, y suivit les cours de la faculté de médecine, et prit le grade de docteur. Après un séjour de quelques années en Italie, Antonin résolut de se fixer dans sa patrie; il y retourna donc, en traversant Bâle, où se trouvait alors Erasme, qu'il désirait voir et avec lequel il se lia de l'amitié la plus étroite. De retour en Pologne, il fut reçu dans le collège des médecins, et continua d'exercer avec beaucoup de succès l'art de

guérir, sans néanmoins abandonner les belles-lettres, pour lesquelles il avait un goût particulier. Tous les savants formaient alors une seule famille, unie par le même esprit, animée du même zèle pour les progrès de la science : Antonin mit Tomicki, vice-amiral du royaume, en relation avec Erasme, et pendant longtemps ces deux illustres personnages entretenirent une correspondance très-suivie. On ignore l'époque précise de la mort de Jean Antonin. Il a laissé plusieurs ouvrages : 1° *Concilium animalium Joan. Dubravii* (Dubrawski), Cracovie, 1553, in-4°; 2° *de tuenda bona Valetudine*, ibid., 1553, in-4°; 3° des vers élégiaques sur la mort de Tomicki et sur celle d'Erasme, imprimés à Cracovie. CH—S.

ANTONINA, femme de Bélisaire, était fille d'un cocher du Cirque et d'une comédienne. Ses mœurs répondirent à cette extraction, et son caractère fut encore plus odieux que ses mœurs : elle eut néanmoins l'art de séduire Bélisaire, qui l'épousa vers l'an 527, au même instant où l'infâme Théodora s'unissait à Justinien, qui n'était encore que César. Ces deux femmes, destinées à ternir l'éclat de deux grands noms, par l'ascendant qu'elles prirent sur leurs époux, furent longtemps unies par l'intrigue, la débauche et le crime. Antonina avait été mariée une première fois, et Photius, né de ce mariage, était même assez âgé pour servir sous son beau-père, lors de la campagne d'Italie. Antonina suivait toujours Bélisaire dans ses expéditions, et quelquefois elle lui rendait des services essentiels, par son activité, son audace, son zèle à solliciter les renforts et les secours dont il avait besoin. Mais, sans respect pour les vertus et la gloire de cet homme illustre, elle se livrait à tous les désordres. Un jeune Thrace, nommé Théodose, qu'elle traînait effrontément à sa suite, fut plusieurs fois surpris jusque dans ses bras. Antonina se justifia avec audace auprès d'un époux trop faible, et poursuivit avec acharnement les indiscrets témoins de sa conduite. Ce fut ainsi qu'elle irrita Bélisaire contre un officier nommé Constantin, dont elle obtint la mort pendant le siège de Rome. Excitée par l'impératrice Théodora, elle contribua pareillement aux persécutions dirigées dans le même temps contre le pape Silvère. Sa lubricité n'épargna pas même son propre fils Photius, qui, honteux de cette infâme passion, en instruisit Bélisaire. Tous deux jurèrent de punir Antonina, dont un eunuque leur révéla tous les désordres. Celle-ci, accoutumée à faire tête aux orages de ce genre, trouva un appui dans l'impératrice Théodora. Bélisaire fléchit encore devant l'audace de sa femme; elle se fit rendre le Thrace Théodose, que Photius avait fait enfermer par un acte arbitraire, dont elle se vengea bientôt, en faisant infliger la torture à ce même fils, que sa jeunesse, la faiblesse de sa constitution, et la toge consulaire, ne purent sauver des cruautés d'une mère implacable. Elle le fit jeter ensuite dans un cachot, d'où il s'échappa trois ans après, pour se réfugier dans un cloître, où il prit l'habit monastique. Antonina éprouva néanmoins, de la part de Théodora, des contradictions qu'elle ne put éviter, et elle fut forcée de donner en mariage sa fille Joanine à un petit-fils naturel

de l'impératrice; mais, après la mort de cette princesse, elle fit casser cette union, qui blessait sa fierté. Enfin son âge, et la disgrâce de Bélisaire, la firent tomber peu à peu dans l'oubli. Après la mort de son époux, arrivée l'an 563, on lui rendit une partie de ses biens, qui avaient été confisqués, et elle chercha à expier sa vie criminelle en fondant un couvent. L'époque précise de sa mort n'est pas connue. L—S—E.

ANTONINI (PHILIPPE), savant archéologue, était né vers le milieu du 16^e siècle à Sarsina, petite ville de la Romagne, très-ancienne, mais à demi ruinée. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat, et, sans négliger aucun de ses devoirs, consacra tous ses loisirs à la recherche et à la description des monuments de sa ville natale. Il est auteur d'un ouvrage curieux et fort estimé : *Discorsi dell' antichità di Sarsina e de costumi romani*, Sarsina, 1607, 2 part. in-4^o. Cette édition est assez rare. La seconde, Faenza, 1769, in-4^o, est augmentée de dissertations par J.-Ant. Azalli sur l'histoire ecclésiastique de Sarsina, et d'un mémoire de Jos. Fantini sur les origines de cette ville. L'ouvrage d'Antonini, traduit en latin par Sigebert Haverkamp, a été inséré par Burmann dans le tome 7, 2^e part. du *Thesaurus antiquitat. ital.* Fabretti, Malvasia, Spon, etc., louent son exactitude à rapporter les inscriptions anciennes, dont il a su conserver un grand nombre. On lui doit encore : *Supplemento della chronica di Verruchio*, Bologne, 1621, in-4^o. C'est un bourg du territoire de Rimini dont l'historien est Frac. Gianettasi. W—s.

ANTONINI (JOSEPH), fils d'Alphonse Antonini, baron et seigneur titulaire d'une terre située dans la province de Salerne, fit ses études à Naples, au commencement du 18^e siècle, se livra particulièrement à l'étude des lois, et fut employé dans plusieurs provinces du royaume, en qualité d'auditeur et de juge fiscal, sous l'empereur Charles VI. Ce fut alors qu'il écrivit une *Histoire complète de la Lucanie*, imprimée ensuite à Naples. On y a aussi imprimé des lettres du même auteur, contenant des observations géographiques, adressées à Matteo Egizio, qui avait fait quelques corrections à la Géographie de Lenglet. Les réponses d'Egizio sont jointes à ces lettres. Ce fut Joseph Antonini qui fit présent au grand-duc de Florence, Cosme III, du manuscrit très-précieux du traité de François Philèphe de *Exilio*, qui s'était conservé dans l'ancienne bibliothèque de sa famille. G—É.

ANTONINI (ANNIBAL), frère du précédent, et plus connu que lui en France, naquit dans la terre de son père, près de Salerne, en 1702. Il fit à Naples une partie de ses études, sous la direction de son frère Joseph : après les avoir achevées à Rome, il voyagea en Angleterre, en Hollande, et définitivement en France, où il se fixa. Il enseigna pendant près de vingt-cinq ans à Paris la langue italienne, retourna ensuite dans sa patrie, et y mourut au mois d'août 1753. Pendant son séjour à Paris, il y a publié : 1^o *Dizionario italiano, latino e francese; francese, latino ed italiano*, imprimé, pour la première fois,

en 1753, 2 vol. in-4^o, réimprimé plusieurs fois, et le meilleur que l'on ait eu pour les deux langues (française et italienne) avant celui d'Alberti; 2^o *Grammaire italienne*, 1726, in-12, et 1729, id.; 3^o *Distinta descrizione de' contorni di Parigi*; 4^o *Traité de la prononciation française*. 5^o On lui doit de plus de bonnes éditions italiennes de l'*Italia liberata* du Trissin, des poésies de Jean de la Casa, de l'*Orlando Furioso* de l'Arioste, de la *Gerusalemme liberata*, de l'*Aminta* du Tasse, et un recueil ou choix de poésies italiennes de divers auteurs, fait avec goût, 1729, en 2 vol. in-12. G—É.

ANTONINUS LIBERALIS, écrivain grec, qui vivait, à ce qu'on croit, sous le règne des Antonins, vers l'an 130 de J.-C. Nous avons de lui un recueil de *Métamorphoses*, en 41 chapitres, recueillis de différents auteurs, et écrites avec assez d'élégance. La meilleure édition de cet ouvrage est celle qu'en a donnée H. Verheyck, en grec et en latin, avec ses notes et celles de Munckerus, Leyde, 1774, in-8^o. Cette édition a été réimprimée sans la traduction latine, à Leipsick, 1791, in-8^o; mais les notes de Munckerus et celles de Verheyck ont été tronquées, quoiqu'on annonce qu'elles sont entières. Un nouvel éditeur fera bien de profiter des variantes du manuscrit du Vatican, variantes que le savant Bast a publiées, avec ses remarques, dans sa *Lettre critique à M. Boissonade*, Paris, 1805, in-8^o, et traduite en latin, avec beaucoup d'augmentations, Leipsick, 1809, in-8^o. C—R.

ANTONIO (NICOLAS), né à Séville, en 1617, y fit ses humanités et sa philosophie chez les dominicains, et alla achever ses études à Salamanque, sous les plus célèbres professeurs, entre autres sous D. François Ramos del Manzano. Il revint à Séville, où, plongé dans l'étude, il passait tout son temps dans le couvent des bénédictins. Benoit de la Serra, abbé de ce monastère, y avait rassemblé une riche bibliothèque. Ce fut là qu'Antonio composa sa *Bibliothèque espagnole*. Son ouvrage était très-avancé, et il le porta à Rome, lorsqu'en 1639 il y fut envoyé par Philippe IV, avec le titre d'agent général des affaires concernant la couronne d'Espagne, les Deux-Siciles et l'inquisition. Il occupa cette place pendant vingt-deux ans. Charles II le rappela à Madrid, et le fit entrer dans son conseil. Malgré les fonctions qu'il avait remplies, Antonio, qui distribuait ses biens aux pauvres, se trouvait dans le besoin; et ce fut sans qu'il l'eût demandé que le pape Alexandre VII lui donna un canonicat à Séville, sur la recommandation du cardinal d'Aragon. Antonio mourut à Madrid, en 1684, chevalier de l'ordre de St-Jacques. On prétend qu'on trouva dans ses papiers un brevet de membre du conseil suprême de justice : il est certain cependant qu'il n'exerça pas cette charge. On a de lui : 1^o *de Exilio, sive de exilii Pœna antiqua et nova, exsulumque conditione et juribus, libri tres*, Anvers, 1641, in-fol.; 1659, in-fol. Seelen, qui cite la première édition, dit que l'auteur n'avait que vingt-trois ans lorsqu'il composa cet ouvrage très-estimé. 2^o *Bibliotheca Hispana nova, seu Hispanorum qui sive latina aut populari, sive alia quavis lingua scripto aliquid*

consignaverunt, Rome, 1672, 2 vol. in-fol.; nouvelle édition donnée par François Perez Bayer, de Valence : Madrid, Ibarra, 1783, 2 vol. in-fol. Antonio, suivant l'usage de son temps, a rangé les auteurs dans l'ordre alphabétique de leurs prénoms. C'est peut-être un défaut ; pour y remédier, il a multiplié les tables. La première donne les noms de famille ; dans la seconde, les auteurs sont classés par pays ; la troisième est consacrée aux ecclésiastiques séculiers ; la quatrième aux ecclésiastiques réguliers ; la cinquième les distingue par leurs emplois ecclésiastiques ; la sixième par leurs emplois civils ; la septième est une table systématique ; on y voit que cent soixante auteurs espagnols ont écrit sur l'immaculée conception de la Vierge. 3° *Bibliotheca Hispana vetus, complectens scriptores qui ab Octaviani Augusti imperio usque ad annum M floruerunt*, Rome, 1696, 2 vol. in-fol. Le titre contient une grosse faute d'impression, en annonçant que l'on y parle des auteurs depuis le règne d'Auguste jusqu'en l'an M (1000) ; il faut lire : M D (1500). Antonio n'avait pas laissé à ses héritiers de quoi faire imprimer cet ouvrage ; le cardinal d'Aguirre en fit les frais, et confia la direction de l'édition à Emmanuel Mars, savant Valencien. Les auteurs y sont rangés par ordre chronologique ; les tables y sont aussi multipliées. La *Bibliotheca nova*, quoique publiée la première, n'est que la suite de la *Bibliotheca vetus*, qui a été réimprimée aussi par les soins de Bayer, Madrid, Ibarra, 1788, 2 vol. in-fol. Ces deux ouvrages sont connus sous le nom de *Bibliothèque espagnole*. Baillet ne faisait pas de difficulté de les préférer à tout ce qui avait paru dans ce genre, même au P. Alegambe, pour quelques points. « La critique de l'auteur, dit-il, est saine, son latin est pur, son style n'est point rampant ; mais quelquefois, et rarement, obscur et embarrassé : ce qu'il faut attribuer à la longueur des phrases, qu'il entrelace, de temps en temps, les unes dans les autres. » Sa préface est une pièce fort belle et très-judicieuse. » Morhof cite l'ouvrage d'Antonio comme un modèle. David Clément dit que c'était la meilleure de toutes les Bibliothèques qu'il connaissait, excepté celle des PP. Quétif et Échard. Seelen et D. Clément reprochent seulement à Antonio d'avoir rendu les titres des ouvrages méconnaissables, en traduisant ces titres en latin, au lieu de les rapporter dans leur langue. 4° *Censura de historias fabulosas, obra postuma*, Valence, 1742, in-fol., ouvrage orné de cartes, et publié par D. Grégoire Mayans y Siscar. A. B — T.

ANTONIO (PASCAL-FRANÇOIS-JEAN-NÉPOMUCÈNE-ANIELLO-RAYMOND-SYLVESTRE DE BOURBON), infant d'Espagne, frère de Charles IV, né le 31 décembre 1753, veuf, le 27 juillet 1798, de sa nièce Marie-Amélie, infante d'Espagne, passa la plus grande partie de sa vie dans des exercices de piété et dans la pratique des arts mécaniques, particulièrement de la serrurerie, où il était devenu fort habile. On sent que de pareilles habitudes l'avaient rendu peu propre aux affaires de l'Etat, et qu'il dut se trouver embarrassé lorsque des circonstances difficiles l'obligèrent à s'en occuper. Ce fut dans le mois d'avril 1808 que Ferdinand VII, décidé à se

rendre à Bayonne, le chargea de présider la junte suprême qui dut gouverner le royaume en son absence. Le confiant monarque, espérant tout de son entrevue avec Napoléon, avait recommandé à la junte de faire toutes les concessions possibles à Murat, qui commandait les troupes françaises dans Madrid ; mais les exigences de ce général devinrent telles, que don Antonio se vit obligé de lui faire quelques représentations dans une lettre, d'ailleurs pleine de modération et de politesse, qu'il lui adressa comme président de la junte. Murat ayant demandé qu'on l'autorisât à réprimer des émeutes imaginaires, la junte lui représenta que le peuple espagnol était parfaitement tranquille ; qu'il avait accueilli les Français avec beaucoup de générosité, et que, s'il venait à s'insurger, ce ne pourrait être que par suite des mauvais traitements qu'on lui ferait éprouver, et surtout par le mécontentement de voir un étranger sur le trône de Ferdinand VII, qui n'y était monté qu'après l'abdication réelle et bien sincère de Charles IV. Don Antonio informa le roi son neveu de toutes ces circonstances ; mais la réponse de celui-ci fut interceptée par Napoléon ; et don Antonio resta dans un embarras d'autant plus grand, que Charles IV lui fit connaître à cette époque que son intention était de reprendre la couronne. Murat, qui seul avait suscité une résolution aussi inattendue, profita de l'agitation qu'elle dut exciter pour faire arriver de nouvelles troupes à Madrid. Dans la nuit du 2 mai, de nombreuses décharges de mousqueterie et d'artillerie furent exécutées par l'armée française sur des attroupements que l'inquiétude et la curiosité avaient formés ; un grand nombre d'habitants furent arrêtés, condamnés par des conseils de guerre, et exécutés sur-le-champ pour avoir osé résister. Si l'on réfléchit à une pareille situation, on se représentera facilement la consternation et l'effroi dans lesquels l'infant don Antonio se trouva plongé. N'osant rien décider ni rien faire, et tout à fait incapable d'une résolution énergique, il conçut l'idée bizarre d'aller se réunir à sa famille, et d'ajouter ainsi au nombre des prisonniers ou des victimes que Napoléon tenait dans ses mains. Rien ne put le détourner de ce projet funeste ; et ce fut en vain que tous les membres de la junte le conjurèrent de rester avec eux. Il partit de Madrid le 4 mai, laissant au doyen de l'assemblée le billet suivant : « Je fais savoir à la junte, pour sa règle, que je suis parti par ordre du roi ; et je prévins ladite junte qu'elle ait à se maintenir sur le même pied que si j'étais au milieu d'elle. Dieu nous soit en aide ! Adieu, messieurs, jusqu'à la vallée de Josaphat. » On sait l'effet que produisit un tel abandon sur les membres de la junte, et le résultat qu'il eut sur les destinées de l'Espagne. (*Voy. AZANZA.*) Don Antonio fut à peine arrivé à Bayonne que, prisonnier de Napoléon comme tous les siens, on le conduisit à Valençay avec Ferdinand VII. Il resta détenu dans ce château jusqu'en 1814, et il s'y fit remarquer par sa bonhomie, par sa bienfaisance, par son goût excessif pour le jardinage, comme aussi pour les ouvrages de lingerie et de broderie dont il avait établi

sous ses yeux des ateliers. Après la chute de Napoléon, il revint à Madrid avec Ferdinand VII, et il y reprit avec un nouveau zèle ces occupations de pitié et de bienfaisance qui, dans les temps de calme et de prospérité, font le bonheur des princes et des peuples; mais qui, dans les temps de crise et de révolution, ne sauvent pas les empires. Don Antonio est mort dans cette capitale, en avril 1817, sans laisser de postérité.

M—D j

ANTONIUS MUSA. *Voyez* MUSA.

ANTONIUS (GODEFROI), jurisconsulte célèbre, né à Freudenberg en Westphalie, mort en 1618, professeur en droit, et chancelier de l'université de Giessen, dont il a été un des fondateurs. Le landgrave Louis l'estimait beaucoup et lui confia des missions importantes. Il avait, sur les droits constitutionnels de l'empereur d'Allemagne, des idées plus favorables à ce chef de l'Empire que Hermann Vulléjus, avec lequel il soutint à ce sujet une controverse. On a de lui un grand nombre de dissertations sur presque toutes les parties du droit public et civil. On en trouve le catalogue dans les *Memoriae ictorum* de Witten, et dans la *Hesse savante* de Strieder. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Disputationes feudales* 15, Marbourg, 1604, in-4°. Elles ont été réimprimées six fois; l'édition de J. S. Stryk, Halle, 1699, in-4°, est la meilleure. 2° *De Camerae imperialis Jurisdictione*. Ce fut cette dissertation qui l'engagea dans une dispute avec Hermann Vulléjus et qui produisit : 3° *Disputatio apolog. de potestate Imperatoris legibus soluta*, et *Quatuor Disputationes antivulleganæ*, Giessen, 1609 et 1610, in-4°. Hermann Vulléjus montra, dans cette controverse, beaucoup plus de modération que Godefroi Antonius. — Son petit-fils, J. G. ANTONIUS, fut médecin, écrivit de *Ægro nephretico malo laborante*, et mourut à Giessen en 1715.

S—R.

ANTONIUS PRIMUS. *Voyez* PRIMUS.

ANTRACINO (JEAN), médecin, né dans le 15^e siècle, à Macerata, fut l'un des plus habiles praticiens de son temps. Les témoignages nombreux de ses plus illustres contemporains, recueillis par l'abbé Lancelotti dans les *Memorie di Ang. Colocci*, p. 72, attestent qu'il jouissait de la réputation du premier médecin de Rome. Honoré de la confiance du pape Adrien VI, il ne put cependant le tirer d'une maladie qui se compliquait avec un âge avancé. Les Romains, habitués au faste et à la prodigalité de Léon X, n'avaient pu voir l'économie un peu parcimonieuse de son successeur sans un vif sentiment de déplaisir. A la mort d'Adrien, ils suspendirent à la porte de son médecin une couronne de feuillage avec cette inscription : LIBERATORI ROMÆ S. P. Q. R. (*Voy. ADRIEN.*) Il est probable qu'Antracino fut continué par Clément VII dans la charge honorable et lucrative de médecin pontifical; mais on est du moins certain que, sous le règne de ce pontife, il avait le titre de protomédecin de Rome. Antracino mourut vers 1550. A l'exercice de son art, il joignait la culture des lettres; et on a de lui des poésies latines dont on vante l'élégance. Elles ont été recueillies par Bl. Palladio dans le volume intitulé : *Cory-*

ciana, Rome, 1524, in-4°. Prosp. Mandosio cite Antracino dans son *Theatrum archiatrium*; et l'abbé Marini lui a consacré une notice dans les *Vite degli archiatri pontefici*, 1, 323.

W—s.

ANTRAIGUES (EMMANUEL-LOUIS-HENRI LAUNAY, comte d'), l'un des intrigants politiques les plus célèbres de notre époque, naquit vers 1750, dans une famille noble du Vivarais, et fut élevé avec beaucoup de soins, non par l'abbé Maury, comme on l'a prétendu (ce qui était impossible, puisqu'ils étaient du même âge), mais par d'autres maîtres fort habiles de sa province. Il entra aussitôt après comme sous-lieutenant dans le régiment de Vivarais, passa comme capitaine dans celui de Piémont cavalerie, et fut bientôt obligé de quitter ce corps, à la suite d'une affaire d'honneur qu'il n'eut pas le courage de soutenir l'épée à la main. Il a dit plus tard lui-même, pour s'excuser, que ses goûts le portaient plutôt vers la carrière des lettres que vers celle des armes. D'Antraigues profita des loisirs que lui procura cette fâcheuse circonstance pour aller visiter une partie des mers de l'Archipel et la capitale de l'empire ottoman. A son retour en France, il trouva les esprits dans un état de fermentation qu'il paraît avoir partagé lui-même, puisqu'on trouve dans un ouvrage qu'il publia en 1788, sous le titre de *Mémoire sur les états généraux*, ces phrases remarquables : « La noblesse héréditaire est le plus grand fléau que Dieu, dans sa colère, ait jamais répandu sur les humains. » « ... On nous a rassasiés jusqu'au dégoût; on a avili pour nous ces mots si doux de *règne paternel*, d'*enfants chéris gouvernés par un père tendre*. Les ministres en ont abusé jusqu'à la niaiserie, jusqu'à la cruauté; car est-il rien de plus vil et de plus odieux que d'employer ces mots, gages du sentiment le plus tendre, pour nous tromper, nous ruiner, nous déshonorer? Qui croirait que c'est le jurisconsulte Loisel qui a établi cette opinion inconsidérée autant que tyrannique : *si veut le roi, si veut la loi*..... Ce principe sort du cloaque affreux de la plus basse flatterie et du plus effroyable despotisme. » Cet ouvrage, appuyé de tout le prestige, de toute la force de l'éloquence, peut être considéré comme un des premiers brandons jetés au milieu de la France pour opérer le vaste incendie qui l'a si longtemps dévorée. L'auteur avait pris pour épigraphe la formule employée par le justicier d'Aragon, lorsqu'il prête serment au roi, au nom des cortès : « Nous qui valons chacun autant que vous, et qui, tous ensemble, sommes plus puissants que vous, nous promettons d'obéir à votre gouvernement, si vous maintenez nos droits et nos privilèges; sinon, non. » L'ensemble de l'ouvrage n'est qu'un développement de ce texte : on y trouve tous les principes dont les conséquences imprudemment appliquées causèrent tant de désastres; l'insurrection des peuples y est légitimée en termes positifs; et lorsqu'un personnage fameux l'appela *le plus saint des devoirs*, il ne fit que reproduire une pensée qu'il avait recueillie dans ce *Mémoire*. « En Angleterre,

« dit le comte d'Antraigues, l'insurrection est « permise ; elle serait sans doute légitime, si le « parlement voulait détruire lui-même une consti- « tution que les lois doivent conserver. » Il voulait qu'on rétablît la constitution que la France avait sous Charlemagne, attaquait tous les souverains qui avaient régné depuis ce grand prince, et disait que sa place était isolée dans l'histoire depuis la chute de l'empire romain. Il déclarait la guerre aux ministres de tous les rois. Enfin il paraît que la monarchie constituée en France, même d'après les principes qu'il manifestait, n'était pas encore son gouvernement de prédilection, et les républicains de la convention, brissotins, girondins et autres, auraient pu trouver dans sa profession de foi des arguments très-propres à justifier leurs systèmes. Voici quelques-unes de ses réflexions : « Ce fut sans « doute pour donner aux plus héroïques vertus une « patrie digne d'elles que le ciel voulut qu'il existât « des républiques ; et peut-être, pour punir l'ambi- « tion des hommes, il permit qu'il s'élevât de « grands empires, des rois et des maîtres ; mais « toujours juste, même dans ses châtimens, Dieu « permit qu'au fort de leur oppression il existât « pour les peuples un moyen de se régénérer et de « reprendre l'éclat de la jeunesse en sortant des bras « de la mort. » Après avoir dirigé contre tous les gouvernements les attaques les plus vives, l'auteur ajoute : « Instruite par les écrits de quel- « ques hommes nés libres au sein de la servitude, « la génération actuelle, malgré ses vices, s'est im- « buë de leurs maximes ; le génie est venu embel- « lir les travaux de l'érudition pour la rendre po- « pulaire, et, sous les ruines éparées de notre « antique gouvernement, il a su démêler les droits « imprescriptibles de la nation, nous apprendre ce « qu'elle fut et ce qu'elle doit être. » D'Antraigues avait l'imagination tellement remplie de toutes ces idées, que lorsque le comte de St-Priest, son oncle, fut appelé au ministère, il lui adressa une lettre de félicitation, non pas sur la confiance que le roi venait de lui accorder, mais parce qu'il pensait, disait-il, que le nouveau ministre emploierait tous ses moyens auprès du prince pour faire rendre au peuple son indépendance et ses droits. Le comte de St-Priest répondit simplement qu'il n'oublierait rien de ce qui pourrait être utile au service du roi. Au surplus, les principes que professait alors d'Antraigues sont ceux de tous les hommes qui ont voulu faire des révolutions ; mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'il fut à peine arrivé aux états généraux, où le nomma la noblesse de la sénéchaussée de Villeneuve-de-Berg, qu'on l'entendit défendre de tous ses moyens une doctrine bien différente. Lorsqu'on discuta dans les trois chambres la question : si les pouvoirs des députés seraient vérifiés dans une salle commune ou dans les salles particulières de l'ordre auquel ils appartenaient, d'Antraigues fut choisi par la chambre de la noblesse pour défendre les anciens usages, dans les conférences qui eurent lieu à ce sujet entre les délégués des trois ordres. Il y soutint avec beaucoup de

vigueur les intérêts de ses commettants, de cette noblesse héréditaire qu'il avait voulu proscrire quelques mois auparavant, et, de concert avec le marquis de Bouthillier et son collègue Cazalès (voy. CAZALÈS), il fit prendre peu de jours après un arrêté portant que la séparation des ordres ayant le veto l'un sur l'autre était un des principes constitutifs de la monarchie, et que la noblesse ne s'en départirait jamais. Pendant le peu de temps qu'il siégea dans l'assemblée constituante, il resta fidèle à son nouveau système. Il fut néanmoins d'avis que la constitution dont on allait s'occuper fût précédée d'une déclaration des droits ; mais il défendit la sanction royale et les prérogatives qui y sont attachées, comme des principes essentiels du gouvernement monarchique ; il s'opposa aux systèmes d'emprunt proposés par Necker, et dont le peu de succès amena la spoliation du clergé, puis la création des assignats. A cela près, le comte d'Antraigues se fit assez peu remarquer dans l'assemblée constituante, et plusieurs députés qui avaient bien moins de réputation, entre autres Cazalès, y parurent avec plus d'éclat. N'ayant pas trouvé dans le parti qu'il avait embrassé la considération et l'influence qui convenait à son activité ou à son ambition, il quitta brusquement la France au commencement de 1790, et se rendit en Espagne, où bientôt il gagna la confiance du marquis de Las-Casas, et profita de la faveur de ce ministre pour se faire recommander par lui à Monsieur, depuis Louis XVIII, qui alors (1795) habitait Vérone. Avec des dehors séduisants, qui mettaient en défaut le tact des observateurs les plus exercés, et prévenaient les soupçons des hommes les plus défiant ; avec un ton dogmatique et tranchant qui subjuguait la raison de ceux dont il ne surprenait pas la faveur, d'Antraigues, doué d'ailleurs du talent de présenter les faits sous le point de vue qui lui convenait, et de les appuyer de pièces dont lui seul connaissait l'authenticité, ne manqua pas de moyens pour se présenter à Louis XVIII comme porteur des renseignements les plus précieux, ayant les relations les plus étendues, et capable de diriger les plus grandes affaires ; et ce fut au moyen de cette importunité à laquelle la politesse ne sait pas résister, ou de cet esprit entreprenant qui force l'irrésolution et qui s'empare de ce qu'elle craint d'accorder, qu'il se trouva en quelque sorte le ministre accrédité du prince. La variété prodigieuse de talents et de moyens qui le caractérisait ne tarda pas de donner aux affaires dont il s'était établi le directeur une activité qu'on prit pour un mouvement salutaire et qui leur était imprimé par le génie. Des correspondances établies comme par magie avec tous les cabinets de l'Europe et les chefs des divers partis en France, des pièces secrètes qui, à raison de leur importance, ne paraissaient pas assez chèrement payées, des mémoires sur tous les sujets, des déclarations sur toutes les questions, des manifestes prématurément enlevés aux puissances qui les préparaient, enfin tout ce qui sert à prouver l'activité, le crédit, la considération d'un individu,

vint au secours de d'Antraigues, pour montrer combien il était digne de la confiance qu'il avait plutôt conquise qu'obtenue. Il s'empara promptement des secrets qu'on ne lui avait confiés qu'à demi, et des négociations qu'on redoutait de livrer à son caractère entreprenant. Si les agents qu'il employait manquaient ou d'adresse ou d'esprit, il y suppléait en leur fournissant lui-même les renseignements qu'il lui convenait de communiquer ou les lettres qu'il lui était utile de se faire adresser. En 1793, son nom eut quelque retentissement en France par la découverte de la conspiration Lemaître (*voy.* ce nom), où l'on vit qu'il avait fait quelques efforts pour gagner à la cause du roi plusieurs révolutionnaires, entre autres Cambacérès, qui repoussa avec beaucoup de force une telle imputation. Comme tous les hommes sans conviction et sans probité qui ont changé d'opinion politique, il poussait alors jusqu'à l'extrême son exagération contre-révolutionnaire. « Lorsque nous rentrerons en France, » disait-il, « il faut que quatre cent mille têtes tombent sous la hache des bourreaux. Point de grâce pour tous ceux qui ont pris part à la révolution ; il ne faut conserver d'elle que la guillotine. Je serai, s'il le faut, le Marat de la royauté ! » Dans les diverses communications qu'il eut avec les agents de la cause royale, dans les révélations qu'il obtint des uns, les secrets qu'il surprit aux autres, il fut impossible qu'il ignorât les liaisons de Pichegru avec le parti des Bourbons ; et de ces diverses découvertes, ainsi que des choses que sa sagacité lui fit deviner ou que son génie inventif supposa, fut composée la fameuse déclaration connue sous le titre de : *Ma Conversation avec le comte de Montgaillard*. Il avait trouvé moyen, en se faisant nommer conseiller de légation russe, de se mettre à couvert des poursuites et des intrigues auxquelles tout Français émigré, agent autorisé ou volontaire des Bourbons, se trouvait exposé dans les pays où le gouvernement n'osait pas ouvertement protéger leur cause. C'était en cette qualité qu'il avait quitté Venise pour se rendre à Vienne, sans autre sauvegarde que son nom et son portefeuille. Il ne manqua pas d'être remarqué, et, comme il devait bien s'y attendre, d'être arrêté et conduit devant le général en chef de l'armée française. C'était à une époque où Bonaparte voyait avec une inquiétude jalouse la popularité dont Pichegru jouissait en France, et présageait le rôle que la voix publique l'appelait à remplir. Dans de telles circonstances, rien n'était plus heureux pour lui ; plus à propos, rien de mieux combiné, de mieux préparé que l'arrestation d'un homme appelé, par le rôle qu'il avait joué, à connaître beaucoup de secrets, entraîné par sa curiosité à en deviner un plus grand nombre, et capable, par sa fertile imagination, de leur donner à tous un vernis local utile aux vues de ceux qui les publiaient. L'astucieux général profita de toutes ces circonstances en homme prudent et habile, et, par des moyens qu'il est plus facile de deviner que d'expliquer, il obtint cet écrit également dirigé contre les princes français, dont il ridiculisait la cause et calom-

niait les entours, et contre Pichegru, dont il présentait les rapports et les engagements avec les royalistes sous le point de vue le plus convenable aux projets d'un rival ambitieux et aux intentions hostiles du directoire. Parmi une foule de réflexions, qui n'étaient que le préambule de tout ce que d'Antraigues a dit plus tard du parti qu'il avait abandonné et des princes qu'il avait reniés, parmi plusieurs faits dont il avait surpris la connaissance au moyen de ses fonctions ou de ses intrigues ; parmi plusieurs suppositions dont le but est évident, on doit remarquer que Bonaparte manquait de moyens pour perdre celui dont il s'était fait le rival ; le directoire n'avait pas de prétexte : la déclaration de d'Antraigues suppléa à tout, et le 18 fructidor fut résolu. Le parti royaliste fut renversé, et celui de la révolution triompha de nouveau. Sans doute qu'il dut ce triomphe, en grande partie, aux révélations de d'Antraigues et à celles que Montgaillard fit, dans le même temps, aux agents du directoire. (*Voy.* MONTGAILLARD.) On n'a pas oublié tout ce qui fut dit alors de la découverte d'une conspiration royaliste dans le portefeuille de d'Antraigues ; on se rappelle aussi que personne ne crut à la violence que Bonaparte prétendait avoir employée pour s'emparer de ce portefeuille, et aux précautions qu'il assurait avoir prises pour empêcher l'évasion du comte. Quoi qu'il en soit, depuis cette époque, Louis XVIII et les chefs du parti royaliste s'abstinrent de donner des preuves de confiance à d'Antraigues, ce qui n'empêcha pas les cabinets étrangers de l'employer dans des circonstances très-importantes. Il se rendit alors en Allemagne, résida quelque temps à Vienne, et y vécut des récompenses ou des bienfaits de plusieurs souverains. Plus tard il retourna en Russie, obtint le titre de conseiller de l'empereur, qui lui donna une mission pour Dresde, où il publia, en 1806, un écrit violent contre Bonaparte, sous le titre de *Fragment de Polybe*. Le puissant empereur demanda impérieusement son renvoi de cette ville et de toute la Saxe. La cour de Dresde céda, et d'Antraigues retourna en Russie, où il trouva la source d'une haute fortune dans la connaissance qu'il se procura des articles secrets du traité de Tilsitt. Muni de cette riche confidence, il se rendit à Londres et en fit part au ministère anglais, qui, en échange d'un tel présent, lui assura une pension très-considérable. On prétend qu'alors d'Antraigues eut la plus grande influence dans les délibérations du gouvernement anglais, en tout ce qui pouvait concerner les affaires de France, au point que Canning ne faisait jamais rien sans le consulter. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il passait alors en Angleterre pour un homme des plus habiles en politique. Néanmoins, il vécut éloigné d'Hartwell, où Louis XVIII tenait sa cour. Ce prince ne pouvait oublier les funestes révélations de Milan, et tant d'intrigues, tant de démarches qui en avaient été la suite. Le comte eut alors de fréquents rapports avec Dumouriez, dont l'existence avait des rapports si frappants avec la sienne. On prétend qu'avant les événements qui replacèrent le chef de la maison de Bourbon

sur le trône de France, d'Antraigues entretenait à Paris, avec de grands personnages, des relations qui contribuèrent beaucoup à ce grand changement, et qu'ainsi il n'y fut pas étranger. Mais il ne devait pas voir la restauration de cette famille, dont ses premiers écrits avaient préparé les malheurs : il fut assassiné au village de Barne, près de Londres, le 22 juillet 1812, au moment où il allait monter en voiture, par un Italien à son service nommé Lorenzo, que lui avait donné Dumouriez. Suivant les papiers anglais qui rendirent compte de cet événement, le cocher du comte en fut le seul témoin ; encore la déposition de cet homme, telle qu'ils l'ont rapportée, paraît-elle fort embarrassée. Il vit Lorenzo tirer sur son maître un coup de pistolet qui ne porta pas ; donner ensuite au comte un coup de poignard qui lui traversa l'épaule, et madame d'Antraigues, mortellement blessée, revenir vers sa voiture, chanceler et tomber ; enfin il vit encore le comte d'Antraigues, qui était remonté dans sa maison, étendu mourant sur un lit, privé de l'usage de la parole, et Lorenzo mort sur le plancher : on présuma que l'assassin s'était tué lui-même d'un second coup de pistolet dont le bruit s'était fait entendre avant que le cocher eût quitté sa voiture pour secourir ses maîtres. Le jury anglais, devant lequel l'affaire fut portée, déclara constant l'assassinat du comte et de la comtesse d'Antraigues par le suicidé Lorenzo. Quoi qu'il en soit, cet événement ne parut point suffisamment éclairci ; on prétendit que toutes les circonstances n'en avaient pas été examinées et recherchées avec assez de soin ; on crut enfin que si Lorenzo fut réellement l'assassin, il reçut lui-même la mort par l'ordre ou de la main de ceux qui l'avaient fait agir. Cette dernière version est d'autant plus probable que, dès le lendemain, le ministère fit saisir et enlever tous les papiers du comte, où se trouvaient consignés, sans aucun doute, des secrets de la plus haute importance. Ainsi finit ce personnage, dont la vie offre un des tableaux les plus frappants de l'inconstance de l'esprit humain : il était plein de talent et d'érudition, ses écrits en font foi ; mais son imagination fougueuse ne lui permit jamais de se renfermer dans les bornes que la perspicacité de son esprit et ses connaissances devaient lui faire découvrir. Quoiqu'appartenant à la noblesse d'épée, il n'avait aucun goût pour l'état militaire, et on ne le vit point figurer parmi les braves qui voulaient rentrer en France les armes à la main : il préféra les moyens dont on vient de parler dans cet article. Il était très-bel homme et avait le regard plein de vivacité et d'expression. Les avantages de son esprit, les agréments de sa figure le faisaient accueillir dans les plus hautes sociétés. Le succès de son fameux *Mémoire* l'avait en quelque sorte mis hors de lui-même, et il ne craignit pas un jour de demander à la reine si elle l'avait lu. La princesse, qui n'estimait pas le comte, répondit sèchement qu'elle ne s'occupait pas de discussions politiques. Outre le *Mémoire* et la *Conversation* dont il a été parlé, d'Antraigues a publié : 4° un

écrit sur cette question : *Quelle est la situation de l'assemblée nationale ?* 1790, in-8° ; 2° *Exposé de notre antique et seule règle de la constitution française, d'après nos lois fondamentales*, 1792, in-8° ; 3° *Mémoire sur la constitution des états de la province de Languedoc* ; 4° *Sur la régence de Louis-Stanislas-Xavier*, 1795, in-8° ; 5° *Lettre à M. de L. C. sur l'état de la France*, 1796, in-8° ; 6° *Dénonciation aux Français catholiques des moyens employés par l'assemblée nationale pour détruire en France la religion catholique*, 1791, in-8° ; 4° édition, 1792, in-8° ; ouvrage publié sous le pseudonyme d'Henri-Alexandre Audainel ; 7° *Discours d'un membre de l'assemblée nationale à ses codéputés*, 1789, in-8° de 58 pages, qui a été suivi d'un second en 46 pages ; 8° *Observations sur la conduite des princes coalisés*, 1795, in-8° ; 9° *Réponse au Coup-d'œil de Dumouriez ; Réflexions sur le divorce ; Adresse à la noblesse française sur les effets d'une contre-révolution*. C'est par erreur qu'on l'a nommé quelquefois d'Entraigues. Un de ses ouvrages porte sur le frontispice : « Par le comte D.A.N.T.R.A.I.G.U.E.S. » (avec un point après chaque lettre). Nous terminerons cette notice par une lettre qu'il écrivit le 31 août 1811, peu de temps avant sa mort, aux éditeurs d'une *Biographie* qui lui avaient demandé des renseignements sur sa propre vie. Nous en avons l'autographe sous les yeux, et nous la citerons tout entière, vu son peu d'étendue et les traits assez remarquables qui s'y trouvent. « J'ai reçu la lettre « que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ainsi « que la copie de l'article qui me concerne et qui « se trouve dans le dictionnaire imprimé à Paris. Il « y a des faussetés dans cet article, où je trouve « que mes poésies fugitives ont eu du succès. Je ne « m'y serais pas attendu, n'ayant jamais fait des « vers ; mais je n'ai pas dû attendre qu'un article « qui me concerne, imprimé dans la ville soumise « au tyran de l'Europe, pût être exact. Je reverrai « cet article, et j'en ôterai les faussetés et les er- « reurs. Je reverrais volontiers ceux de mon ami « Cazalès, du cardinal Maury, de M. de Malesher- « bes, mon respectable ami depuis 1771. Quant à « M. Boissy d'Anglas, quoique député du Vivarais, « je ne connais de lui que sa vie publique, et en- « core la connais-je imparfaitement ; et je ne sais « sur M. Regnaud de St-Jean-d'Angely que ce que « tout le monde sait. S'il y a un article sur un nom- « mé Gamon du Vivarais, je sais ce qui concerne « ce coquin-là. J'ai vu aussi dans un dictionnaire de « ce genre, imprimé en 1808, un article sur ma « femme rempli de faussetés ; je pourrai relever les « erreurs de cet article. J'ai l'honneur d'être, mes- « sieurs, etc. Le comte D'ANTRAIGUES. » Il avait épousé la St-Huberti, fameuse actrice de l'Opéra de Paris, qui le suivit dans l'émigration, et qui fut sa femme après avoir été longtemps sa maîtresse. Il lui avait fait obtenir du roi Louis XVIII le cordon de St-Michel. On vient de voir comment elle mourut assassinée. Quelques personnes ont dit qu'elle avait excité par son excessive parcimonie la

colère de Lorenzo, qui en avait tiré cette cruelle vengeance, ce qui est peu probable. M—D J.

ANUND, roi de Suède, surnommé BRAUT, c'est-à-dire *destructeur des forêts*, hérita, dans le 7^e siècle, des couronnes de Gothie et de Danemark, dont son père Inguar s'était rendu maître ; il prit aussitôt les armes pour venger la mort de ce prince, assassiné par des rebelles, et revint triomphant de cette expédition. Il fit ensuite jouir ses sujets de la paix et d'un gouvernement paternel. Dans un siècle où le Nord ne connaissait d'autre vertu qu'une bravoure aveugle et féroce, il se montra juste et généreux ; régna par lui-même, et publia les règlements les plus sages. On prétend qu'il fit ouvrir des routes, brûler une partie des immenses forêts qui couvraient la Suède, et qu'en distribuant des terres aux habitants les plus industrieux sans exiger de redevance, il parvint à faire fleurir l'agriculture. Anund périt dans un voyage, par la chute d'une masse de terre. Son fils Ingiald lui succéda. B—P.

ANUND II (JACOB), roi de Suède, succéda, en 1024, à son père Olaüs, premier roi chrétien, et fut surnommé KOLBRENER (charbonnier), parce qu'il fit une loi portant que celui qui ferait tort à son concitoyen serait condamné à voir brûler sa propre maison. Ce prince, après avoir donné aux lois de la viguerie, favorisa les progrès du christianisme dans ses Etats. Selon J. Gothus et Loccenius, il fut entraîné dans une guerre contre Canut le Riche, roi de Danemark et d'Angleterre, et périt dans une bataille en 1035. Son frère, Emund le Vicux, lui succéda. B—P.

ANVARI, poète persan. Voyez ANWÉRY.

ANVILLE (NICOLAS DE LA ROCHEFOUCAULD, duc d'), né au commencement du 18^e siècle, entra de bonne heure dans la marine française, et s'y fit remarquer par ses talents et son zèle, encore plus que par son nom. Il avait conservé, dans un service pénible, où la rudesse est trop souvent unie au courage, le goût des lettres et l'élégance des mœurs qui caractérisent son illustre maison. En 1745, le duc d'Anville fut envoyé dans les mers de l'Amérique septentrionale, avec une escadre de quatorze vaisseaux de ligne, pour essayer de reprendre Louisbourg, ou de ruiner la colonie anglaise d'Annapolis ; sa flotte fut dispersée par une violente tempête ; quelques-uns de ses vaisseaux périrent, d'autres tombèrent au pouvoir de l'ennemi, et le duc d'Anville, consumé par une maladie qui tenait peut-être également à la force de son âme et à la faiblesse de son corps, mourut, accablé de chagrins, sur le rivage barbare de Chibouctou, près de la place où les Anglais ont bâti depuis la ville d'Halifax, aujourd'hui capitale de la Nouvelle-Écosse. E—D.

ANVILLE (JEAN-BAPTISTE BOURGUIGNON D'), premier géographe du roi, pensionnaire de l'académie des inscriptions et belles-lettres, adjoint géographe de l'académie des sciences, de la société des antiquaires de Londres, de l'académie de Pétersbourg, et secrétaire ordinaire du duc d'Orléans, naquit à Paris, le 11 juillet 1697, de Hubert

Bourguignon, et de Charlotte Vaugon. Une carte géographique tombée par hasard entre ses mains, lorsqu'il n'avait que douze ans, lui donna occasion de manifester son goût pour la géographie. Il employa depuis une partie du temps de ses classes, et même de ses récréations, à dessiner les pays et les contrées dont parlent les historiens latins. Ce goût ne tarda pas à se convertir en une espèce de passion. Dès lors toutes les études du jeune d'Anville furent dirigées vers la géographie ; il ne lisait plus les poètes et les historiens grecs ou latins que dans l'intention de trouver la place que les villes dont ils ont parlé occupaient sur le globe, et il essayait de fixer les limites de ces vastes empires, dont il ne reste de traces que dans l'histoire. Il suivait sur ses cartes la marche des armées, à travers des contrées devenues désertes, et s'occupait à retrouver les champs de bataille où s'était autrefois décidé le sort du monde. Ses études, soutenues par un noble enthousiasme, et constamment dirigées vers le même but, lui avaient procuré de très-bonne heure d'immenses connaissances en géographie. Il se fit connaître, peu de temps après avoir fini le cours de ses classes, des savants les plus distingués ; avant l'âge de vingt-deux ans, il obtint le brevet de géographe du roi. C'est sans doute dans la conversation des hommes qui jouissaient alors de la plus grande réputation, qu'il puisa les premiers éléments de cette critique saine et judicieuse qui lui a fait assigner un rang si distingué à la tête des géographes. Il s'habitua à comparer les connaissances qu'il n'avait jusqu'alors que rassemblées ; il apprit à les classer, et finit par acquérir ce tact si délicat et si difficile à définir, qu'on l'a comparé à une espèce d'instinct ; mais vraisemblablement ce n'était chez d'Anville que le résultat des combinaisons d'un esprit extraordinairement juste, dont les idées bien ordonnées venaient en foule à l'appui d'une première conception, sans que la plus légère circonstance propre à la confirmer ou à la détruire pût lui échapper. Quoi qu'il en soit, de l'aveu de tous les géographes, d'Anville était doué, au plus haut degré, d'une finesse de tact surprenante, qui lui faisait presque toujours distinguer la vérité de l'erreur. Un des objets les plus importants dont il se soit occupé fut de déterminer la longueur des mesures itinéraires des anciens, et de les comparer avec celles des modernes. La sagacité avec laquelle il a su éclaircir un sujet si obscur et semé de tant de difficultés est ce qui lui fait le plus d'honneur ; et c'est à cette première connaissance, qui sert de base à toute la géographie ancienne, que d'Anville doit le plus grand nombre de ses autres succès. La partie de ses ouvrages qui comprend la géographie moderne contient tout ce qu'on savait sur les pays qu'il a décrits à l'époque où ses cartes ont été publiées ; mais nos connaissances se sont tellement accrues, que ces cartes sont inférieures à celles qui ont été faites depuis. C'est cependant dans cette partie, qui n'est presque plus consultée, que d'Anville a donné la preuve la moins contestable de la supériorité de son talent. Il parvint, par l'application des mesures anciennes qu'il avait établies, à

réduire considérablement l'étendue que l'on avait donnée à l'Italie, et il eut la satisfaction de voir les corrections qu'il avait faites à la carte de cette contrée confirmées par les opérations géodésiques exécutées, d'après les ordres du pape Benoît XIV, pour mesurer un arc du méridien dans l'État ecclésiastique. Ce succès surprenant tend à confirmer les différentes mesures dont il avait fait usage, et, d'après ce fait, on ne doit plus être surpris du degré d'exactitude qui a donné une si grande réputation à sa *Géographie ancienne*. La plupart des cartes qu'il a publiées sur cette matière ont été faites pour accompagner des dissertations sur l'histoire des peuples de l'antiquité. Nous avons eu depuis, sur les mêmes sujets, des ouvrages qui ont reculé nos connaissances; mais les auteurs à qui nous les devons n'ont pas cru pouvoir mieux faire que de se servir des cartes de d'Anville. A l'époque où nos connaissances sur les mœurs et l'histoire des anciens peuples avaient encore de si grands progrès à faire, d'Anville, par une sagacité plus qu'humaine, semble avoir posé les limites de celles que nous pouvons acquérir sur les pays qu'ils ont habités. Cette exactitude ne paraît peut-être pas extraordinaire, si nous n'avions, pour vérifier ses conjectures, que les ouvrages qui les ont fait naître; mais ce qui est une espèce de prodige, c'est que la plupart de ses opinions ont été confirmées par ceux qui ont visité les contrées qu'il a décrites. Le comte de Choiseul-Gouffier, dans son *Voyage pittoresque de la Grèce*, rend hommage à l'exactitude des cartes de d'Anville. Les cartes d'Égypte, pour lesquelles d'Anville a toujours témoigné une affection particulière, ont donné à sa gloire le plus grand éclat dont elle pût être couronnée; leur exactitude a été également confirmée par les savants français qui, d'après les ordres de Bonaparte, ont été chargés de visiter le pays et d'en dresser de nouvelles cartes. Les Anglais ont été forcés de rendre hommage à la supériorité de d'Anville, et le plus bel éloge qu'ils aient pu donner au major Rennel, le plus célèbre de leurs géographes, a été de le nommer le *d'Anville de l'Angleterre*. L'*Orbis veteribus notus*, l'*Orbis romanus*, doivent être entre les mains de tous ceux qui lisent l'histoire ancienne; ainsi que ses cartes de la Gaule, de l'Italie et de la Grèce ancienne; il en est de même des cartes des mêmes pays qui font partie de la géographie du moyen âge. D'Anville ne publiait guère de carte sur la géographie ancienne, sans l'accompagner ou la faire suivre d'un mémoire où il donnait, en détail, les raisons qu'il avait d'abandonner les idées de ceux qui l'avaient précédé, et d'en adopter de nouvelles. Les hommes curieux de s'instruire pourront juger, en les consultant, de la profondeur de son érudition et de la solidité de son jugement; mais, soit que, trop occupé du fond des choses, il eût négligé de former son style, soit que, dans la discussion, il ait trop souvent paru attacher autant d'importance aux plus légères considérations qu'aux principales raisons qui devaient le déterminer, on s'aperçoit avec peine que ses idées ne sont pas développées avec cette lucidité que l'on a droit d'attendre d'un esprit

aussi juste et d'un jugement aussi sain : ces mémoires ne peuvent être lus que par ceux qui se livrent à l'étude de la géographie. D'Anville a publié deux cent onze cartes et plans, et soixante-dix-huit mémoires, épars dans diverses collections et dans différentes bibliothèques. Les mémoires qu'il a composés sur les mesures itinéraires des Romains, des Grecs et des Chinois, sont les plus beaux monuments de géographie que nous possédions. D'Anville avait essayé de déterminer la figure de la terre, d'après les routes et les observations des navigateurs qui avaient fait le tour du globe ou qui avaient traversé la mer du Sud; nous ne nous étendrons pas sur cette partie de ses travaux, à laquelle on a peut-être voulu ajouter trop de prix : les résultats qu'il en a tirés doivent être rangés dans le très-petit nombre de ses erreurs. D'Anville avait formé une collection immense de cartes tant gravées que manuscrites; le gouvernement l'acquiesça en 1779, et l'en laissa jouir le reste de sa vie. Le dernier service que d'Anville ait rendu à la science fut de mettre cette collection en ordre. Quoique d'une constitution faible et délicate, il résista, depuis sa jeunesse jusqu'à un âge très-avancé, à un travail de quinze heures par jour. Il était naturellement simple et modeste; mais la conscience qu'il avait de ses forces l'avait peut-être rendu un peu trop sensible à la critique. Deux ans avant sa mort, il perdit l'usage de ses facultés, et termina sa carrière le 28 janvier 1782, âgé de près de 85 ans. Il avait épousé, en 1750, Charlotte Testard, qui mourut en 1781, dans un temps où les infirmités de d'Anville ne lui permettaient plus de sentir le prix de ses affections; il en avait eu deux filles, dont l'une mourut religieuse, et l'autre fut avantageusement mariée. L'éloge de d'Anville a été prononcé par Condorcet et par B.-J. Dacier; on le trouve dans les *Mémoires de l'Académie*. M. Demanne a publié la *Notice des ouvrages de d'Anville*, 1802, in-8°. Cette notice est composée de l'éloge de d'Anville par M. Dacier, et du catalogue des cartes et des ouvrages ou mémoires de ce géographe. Parmi ses cartes, on doit distinguer les quatorze qu'il fit pour l'*Histoire ancienne* de Rollin; les douze pour l'*Histoire romaine* de Rollin et Crévier; les cinq pour l'*Histoire des empereurs romains*, de Crévier, etc. Parmi ses ouvrages ou dissertations, on recherche : 1° *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem et de son temple*, 1747, in-8°, avec un plan; elle a été réimprimée dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de M. de Chateaubriand. 2° *Géographie ancienne*, 1768 ou 1782, 5 vol. in-12, avec cartes; 1769, gr. in-fol., avec neuf grandes cartes. — L'ouvrage publié sous le titre de *Géographie de d'Anville*, par M. B. D. M., Paris, 1807, 2 vol. in-8°, avec un atlas in-fol. de 25 cartes, est de M. Barentin de Montchal. R—L.

ANWÉRY, l'un des poètes les plus célèbres de la Perse, naquit à Bedneh, petit village dépendant du district d'Abiverd, en Khorasân. Lorsqu'il fut en âge de commencer ses études, on l'envoya à Thous, où il y avait une célèbre académie nommée *Manssourryah*. Le jeune homme fit des progrès

dans les sciences et les lettres; mais le hasard contribua plus que les leçons qu'il recevait de ses habiles maîtres à développer le germe de son talent poétique. Ce talent le conduisit à la fortune. Un soir qu'il était tristement assis sur la porte du collège, les équipages du sultan Sandjar le seldjouide vinrent à passer; il fut frappé de la bonne mine d'un cavalier magnifiquement vêtu et entouré d'esclaves empressés à le servir; il demanda qui était ce seigneur, et quand on le lui désigna comme un poète au service du sultan: « Quoi, s'écria-t-il, les « vers sont honorés à ce point? J'en jure par le « Très-Haut, je veux sous peu éclipser tout ce qu'il « y a de poètes à la cour du sultan! » L'imagination exaltée par un aussi beau projet, il compose, la nuit même, en vers, un éloge de Sandjar, et va, le lendemain, le présenter au monarque. Ce prince, ravi de la chaleur qui régnait dans cette composition, admit aussitôt Anwéry au nombre des beaux esprits qu'il avait réunis autour de sa personne. Cependant la poésie n'occupait pas seule tous les instants d'Anwéry; il sut y associer des études plus sérieuses, telles que celle de l'astronomie, où il paraît qu'il fit d'assez grands progrès; mais il partagea avec plusieurs astronomes de son pays la ridicule prétention de prédire l'avenir. Cette prétention lui devint très-funeste. Quelque temps avant la grande conjonction qui, suivant les *Tables Alphonsines*, eut lieu l'an 382 de l'hégire (1186 de J.-C.), Anwéry avait prédit que le jour où cette conjonction s'effectuerait, il s'élèverait un ouragan si furieux que les arbres et les maisons même en seraient renversés. La consternation, l'effroi se répandirent parmi les habitants de Merve, quand ils apprirent cette terrible prédiction; tous désertèrent la ville et fuient éperdus à travers la campagne, dans l'attente du fatal événement. Or, ce jour-là même l'air fut plus calme que jamais, et les lampes que l'on avait allumées au haut des mosquées ne vacillèrent même pas. Les ennemis d'Anwéry ne manquèrent pas de saisir cette occasion pour le tourner en ridicule auprès de Thoghrul-ben-Arslan, prince alors régnant, qui lui témoigna beaucoup de mécontentement. Inconsolable d'avoir perdu la faveur de son souverain, et sans cesse harcelé par les poètes ses envieux, qui ne cessaient de lui décocher les plus mordantes épigrammes, il fut obligé de quitter Merve, et se retira à Balkh, espérant y vivre plus tranquille; mais il fut presque lapidé par le peuple, qui l'aurait forcé d'abandonner la ville, s'il n'eût été l'ami du eadi Hamed-ed-Dyn, qui le prit sous sa protection; encore fut-il obligé de promettre publiquement et solennellement de ne plus se mêler d'astrologie ni de prédications. Ce fut dans cette ville qu'il mourut, l'an de l'hégire 597 (1200-1201 de J.-C.). On a d'Anwéry des éloges, des satires et des *ghazels*. L'éloge est le genre où il a le mieux réussi. Il l'emporte de beaucoup, à notre avis, sur Khacany, Nizamy, Saadi et Djany, dans le *cacydéh*; mais il le cède à Hafiz dans la *ghazel*, ou poésie érotique. Ce poète, rempli de verve et d'imagination, est encore fort peu connu en Europe. Il n'y a, à proprement par-

ler, que deux seuls morceaux imprimés de ses poésies qui puissent donner une idée de son esprit et de ses talents. Le premier est une élégie sur la captivité du sultan Sandjar, souverain de la Perse, fait prisonnier par les Ghouzz. Ce poème est un des plus beaux de la langue persane. Les images y sont généralement frappantes et justes, la diction nerveuse, élégante, animée et pure; et quoique la versification ne soit pas partout également douce et coulante, elle paraît très-bien adaptée au sujet. Le texte de ce petit poème a été publié avec une excellente traduction en vers anglais, par un des membres les plus distingués de la société asiatique de Calcutta, le capitaine Kirk Patrick, qui a fait insérer cet intéressant travail, t. I, p. 286-310 de l'*Asiatik Miscellany*, recueil aussi rare que curieux, publié à Calcutta, in-4°, 1785-1786, par les soins de M. Gladwin, dont il n'a paru que 2 volumes, et qui a été beaucoup trop tôt interrompu. L'autre, qui est un éloge de Maudoud-ben-Zengury, traduit en allemand, en octaves, par madame Chézy. Cette élégante traduction est insérée dans le 2^e numéro des *Mines de l'Orient*, journal destiné à la littérature orientale, et qui s'est imprimé à Vienne sous les auspices et aux frais du Mécène des orientalistes de l'Allemagne, le comte de Rzewuski. L—s.

ANYSIS, quoique aveugle, fut choisi pour roi d'Égypte, après la mort d'Asyehis. Peu de temps après son avènement à la couronne, Sabacos, roi d'Éthiopie, s'empara de l'Égypte, et Anysis se retira dans les marais, où il demeura cinquante ans, et forma, dit-on, une île de la cendre qu'il se faisait apporter. Il revint prendre la couronne lorsque Sabacos eut quitté l'Égypte. Larcher place le commencement du règne d'Anysis vers l'an 1012 avant J.-C. (1). C—r.

ANYTUS, fils d'Anthémios, était corroyeur à Athènes, c'est-à-dire qu'il avait un atelier où il employait des esclaves à travailler les cuirs, de même que le père de Démosthène en avait un où l'on fabriquait des épées. Cela ne l'empêchait pas de se livrer aux affaires publiques. Il fut élu, dans la 4^e année de la 92^e olympiade (409 avant J.-C.), de conduire trente vaisseaux au secours de Pylos, qui était assiégé par les Lacédémoniens, mais il ne put doubler le promontoire Malée. Il revint à Athènes, et le peuple, croyant qu'il avait trahi sa confiance, lui fit faire son procès. Il parvint à s'en tirer en corrompant les juges avec de l'argent, et on citait ce trait comme le premier de ce genre qu'on eût vu à Athènes. Je crois qu'il est le même qu'Anytus qui, banni par les trente tyrans, se mit à la tête de ceux qui s'étaient fortifiés à Phyle. Rentré à Athènes, il figura, l'an 599 avant J.-C., parmi les accusateurs de Socrate, que les exilés détestaient, parce qu'Aleibiade, qui avait porté la première atteinte à la démocratie, Thérémènes qui, dans son ambassade à

(1) Les travaux et les découvertes accomplis depuis vingt ans par les archéologues et les philologues ayant jeté un jour nouveau sur les annales égyptiennes, les savants ont reconnu que le nom d'Anysis (l'aveugle) figure la première des deux lacunes que l'on rencontre dans l'histoire d'Égypte après Bocchoris. C. W—r

Sparte, avait agi directement contre l'intérêt du peuple, et Critias, le plus cruel des trente tyrans, avait été les disciples du philosophe. On sait quelle fut l'issue de cette accusation. Anytus et ceux qui s'étaient joints à lui ne tardèrent pas à être punis de leur conduite par la haine publique, car personne ne voulut communiquer avec eux : on faisait changer l'eau des bains dans lesquels ils s'étaient lavés, et on leur refusait du feu lorsqu'ils en demandaient. Le peuple reconnut bientôt l'iniquité du jugement qui avait frappé Socrate, et Anytus fut exilé ; il se retira à Héraclée, vers le Pont-Euxin, où il fut, à ce qu'on dit, assommé à coups de pierres par les gens du pays. Le savant Fréret, dans une dissertation qui se trouve dans le 47^e volume des *Mémoires de l'académie des inscriptions*, semble douter de l'exil d'Anytus et de ce qu'on raconte au sujet de sa mort ; je partage son opinion, mais ce n'est pas ici le lieu de déduire les raisons sur lesquelles je me fonde. C—R.

AOD, fils de Géra, de la tribu de Benjamin, fut élu juge d'Israël après Othoniel, vers l'an 1443 avant J.-C. Ayant été choisi pour porter à Églon, roi de Moab, le tribut annuel que les Israélites lui payaient depuis dix-huit ans, il conçut le dessein de profiter de cette occasion pour délivrer son pays de l'oppression sous laquelle il gémissait. Après qu'il eut remis le tribut, il feignit d'avoir à communiquer au roi un secret important : Églon fit retirer tous ceux qui étaient dans son appartement, et, dès qu'ils furent seuls, Aod lui enfonça un poignard dans le sein, et se retira aussitôt en fermant la porte sur lui. Les gardes crurent que leur maître voulait reposer ; et, lorsqu'après avoir attendu quelque temps, ils entrèrent dans l'appartement, ils le trouvèrent étendu mort. Aod avait eu le temps, pendant le premier trouble qu'excita cet événement, de gagner les frontières d'Israël. Du haut de la montagne d'Éphraïm il sonna de la trompette, rassembla autour de lui une nombreuse troupe à laquelle il fit part de ce qui s'était passé, s'empara de tous les gués par lesquels les Moabites auraient pu s'échapper, fondit sur eux avec son armée, de sorte qu'il en périt 10,000 dans cette journée, qui procura une paix de quatre-vingt-dix ans à la terre de Chanaan. T—D.

AOUST (le marquis JEAN-MARIE D'), né dans la Flandre française vers 1740, de l'une des premières familles de la province, entra au service de bonne heure ; mais n'ayant pas obtenu l'avancement qu'il désirait, il se retira mécontent, et vécut dans ses terres jusqu'à l'époque de la révolution, dont il embrassa la cause avec beaucoup de chaleur. Nommé, en 1789, député de la noblesse du bailliage de Douai aux états généraux, il se plaça, dès les premières séances, dans la minorité de son ordre qui se réunissait au tiers état ; et, du reste, il fut peu remarqué dans cette assemblée, où il vota toujours avec la majorité et pour les mesures extrêmes, et ne prit pas la parole une seule fois. Nommé député à la convention nationale par le département du Nord, en septembre 1792, il dénonça, dans la séance du 30 de ce mois, toute la municipalité de St-Amand, ainsi

que celle d'Orchies, qui, dit-il, avaient accueilli les Autrichiens par des illuminations et des réjouissances ; et il proposa d'envoyer des commissaires sur cette frontière pour y surveiller les ennemis de la république, et diriger la défense de Lille, qui était assiégée par l'armée autrichienne. D'Aoust fut lui-même nommé un de ces commissaires, et on lut dans la séance du 7 octobre un rapport de leurs opérations, conforme en tous points, pour le fond et pour la forme, à toutes les pièces, à tous les discours de cette époque d'exaltation et de délire. Revenu au sein de la convention nationale, d'Aoust y vota en ces termes dans le procès de Louis XVI : « La mort de Louis ou de la république. Louis a trop vécu ; sa mort est une justice. » Il vota aussi contre l'appel au peuple et contre le sursis à l'exécution, et ne cessa point de se ranger du parti le plus exalté, ce qui ne l'empêcha pas d'être exclu comme noble de la société des jacobins de Paris, et de voir périr son fils aîné sur l'échafaud comme traître à la patrie, sans pouvoir le secourir. (*Voy.* l'article suivant.) Lorsque la session conventionnelle fut terminée, en 1795, d'Aoust fut nommé commissaire du directoire exécutif dans son département, et, après le 18 brumaire, le consul Bonaparte le fit maire de Quincy, où se trouvaient ses propriétés. Il est mort dans ce village, vers 1812. M—D J.

AOUST (EUSTACHE D'), fils aîné du précédent, naquit à Douai en 1765, et fut, avant la révolution, lieutenant au régiment du roi infanterie. Nommé, en 1790, aide de camp de Rochambeau, il fit avec ce maréchal la première campagne de la révolution sur la frontière du Nord, en 1792. Devenu général de brigade en 1793, il passa à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il obtint bientôt le grade et les fonctions de général de division. Il commanda même temporairement cette armée après la destitution de Puget-Barbantane, et dirigea l'attaque du camp retranché des Espagnols à Peyres-Tortes, qui fut emporté le 17 septembre 1793, et où les Français s'emparèrent de quarante-six bouches à feu et de cinq cents prisonniers, et délivrèrent Perpignan. Il y avait alors à l'armée des Pyrénées-Orientales un principe de désorganisation. Deux députés conventionnels, Fabre de l'Hérault et Cassanyès, y dirigeaient les opérations ; et Dagobert commandait, dans les deux Cerdagnes, un corps indépendant. Blessés à l'affaire de Peyres-Tortes, ils donnèrent le commandement de l'armée à Dagobert, qui échoua le 22, à l'attaque du camp de Trouilles, par suite de la jalousie et du mécontentement des autres généraux. Dagobert ayant été rappelé à Paris, l'armée aux ordres de d'Aoust avait repris plusieurs places sur les Espagnols, les avait rejetés au delà de la rivière de Tech, et repoussés sur le Boulou, après avoir enlevé leur camp d'Argelès. Lorsqu'elle passa, au commencement d'octobre, sous le commandement de Turreau, ce général attaqua le 14 les Espagnols dans leur forte position du Boulou. Cette affaire sanglante ne réussit point, parce que le conventionnel Fabre avait affaibli l'armée pour préparer une invasion en Catalogne. Turreau, voyant l'état de

dénûment et d'insubordination de cette armée, demanda son changement. Il fit une tentative inutile contre Céret, le 26 novembre, et partit le lendemain pour la Vendée. D'Aoust reprit encore le commandement provisoire jusqu'à l'arrivée de Doppet, qui vint, le 30, remplacer Turreau. Les mutations de généraux étaient alors si fréquentes, les rapports officiels si rares et si difficiles à faire, et les relations lues à la convention et insérées dans les journaux si mensongères, qu'on ne sait pas précisément si ce fut comme subordonné à Doppet, ou comme chargé pendant sa maladie du commandement en chef par intérim pour la quatrième ou cinquième fois, que d'Aoust fut attaqué, le 20 décembre, dans toutes les positions qui défendaient les places maritimes du Roussillon, du côté de la Catalogne, et qu'il essuya une déroute dans laquelle Fabre de l'Hérault fut tué, et qui fut suivie de la défection du commandant du fort St-Elme. La convention rendit d'Aoust responsable de cette inconstance de la fortune, ainsi qu'il advint à presque tous les généraux de cette époque qui eurent le même malheur. Accusé de trahison, et, ce qui était plus vrai, d'incapacité, il fut traduit au tribunal révolutionnaire de Paris, condamné à mort et exécuté le 2 juillet 1794 (1). M—D J.

APACZAI, APATZAI TSERE (JEAN), savant remarquable du 17^e siècle, né en Transylvanie, dans le village d'Apatza, fut envoyé, aux frais du gouvernement de son pays, à Utrecht, où il s'appliqua aux langues orientales, à la théologie, à la philosophie, avec tant de succès, qu'on lui offrit une chaire de professeur; mais il la refusa pour s'acquitter envers sa patrie, où il retourna vers l'année 1653. Il fut placé au collège de Weisscnbourg, pour y enseigner la géographie, la physique et l'astronomie. S'étant déclaré pour la philosophie de Descartes, et pour plusieurs opinions des presbytériens, il se fit un grand nombre d'ennemis, et fut condamné à être précipité du haut d'une tour. Un protecteur puissant lui sauva la vie, et on se contenta de le bannir. Il se rendit alors à Clausenbourg, obtint une place au collège de cette ville, et gagna la faveur de Jean Bethlem. Cependant il se forma contre lui un nouvel orage, qui allait éclater, lorsqu'il mourut, en 1659. On a de lui : 1^o *Dissertatio continens introductionem ad philosophiam sacram*, avec des lettres à Leusden, Glandorps Gelder, Utrecht, 1650; 2^o *Magyar Encyclopediat*, etc. (Encyclopédie en hongrois), Utrecht, 1653; 3^o *Magyar logica* (Logique en hongrois), Weisscnbourg, 1656; 4^o *Oratio de studio sapientie*, etc., Utrecht, 1655; 5^o *Dissertatio de politia ecclesiastica*, Clausenbourg, 1658, et quelques discours non imprimés. C—AU.

APAFFI. Voyez ABAFFI.

APAMÉ, fille d'Artabaze, satrape de la Bac-

triane, épousa Séleucus, l'un des généraux d'Alexandre, et donna son nom à trois villes, dont la plus célèbre fut Apamé en Syrie. — Une autre APAMÉ, fille d'Antiochus Soter et de Stratonice, fut mariée à Magas, roi de Cyrène. Le savant Visconti croit qu'elle est la même que l'Arsinoé dont parle Justin; mais j'ai quelques doutes à cet égard. (Voy. ARSINOÉ II et BÉRÉNICE.) C—R.

APCHON (CLÉMENT-MARC-ANTOINE D'), né à Montbrison, quitta le parti des armes pour l'Eglise, devint évêque de Dijon, archevêque d'Auch, consacra sa vie entière aux vertus utiles, exposa ses jours dans un incendie pour sauver deux enfants, et mourut à Paris, en 1785, à 60 ans. On a de ce prélat des *Instructions pastorales* pleines d'onction. N—L.

APEL (JEAN), en latin APELLUS, jurisconsulte contemporain de Luther, et un des professeurs de l'université de Wittemberg qui coopérèrent à la réformation. Il naquit à Nuremberg, en 1486; son père était citoyen de cette ville. Quoique chanoine du chapitre de Wurzburg, il épousa une religieuse, fut arrêté par les ordres de l'évêque, et n'obtint sa liberté que par la protection d'un régiment impérial qui était en garnison à Nuremberg, et après avoir donné sa démission de tous ses emplois. J. Apel mourut à Nuremberg, avec les titres de jurisconsulte de cette république et de conseiller de l'électeur de Brandebourg. On a de lui : 1^o l'apologie de son mariage, adressée au prince évêque de Wurtzburg, dont il était un des conseillers : *Defensio Jo. Apelli pro suo conjugio, cum præf. Lutheri ad Jo. Crojum*, Wittemberg, 1525, in-4^o; 2^o *Methodica dialectices Ratio, ad jurisprudentiam accommodata*, Nuremberg, 1533, in-4^o. C'est un traité du droit romain, ou plutôt une logique appliquée à l'étude du droit, dégagée de cette manie de l'allégorie qui infestait alors les écoles. Nic. Reusner l'a fait réimprimer dans sa *Cynosura*. 3^o *Brachylogus juris civilis, sive corpus legum*, abrégé de droit qu'on a longtemps cru être une production du 6^e siècle, et qu'on a même attribué à l'empereur Justinien. (Voy. le *Dictionnaire des savants de Nuremberg*, par Will, et les Suppl. de M. Frehrmann au *Nouveau Dict. historico-biogr.* de Grohmann, t. 8, p. 155.) S—R.

APEL (JEAN-AUGUSTE), légiste allemand qui s'est plus occupé des belles-lettres que de la jurisprudence, était né à Leipsick en 1774, d'une famille patricienne. Son père, bourgmestre de la ville, soigna son éducation, et voulut qu'il étudiât la jurisprudence, parce qu'il le destinait à la carrière des emplois publics, dans laquelle sa famille s'était dès longtemps distinguée. Le jeune homme, après avoir terminé ses études à Leipsick, alla suivre les cours de la faculté de droit de Wittemberg. En 1791, il y soutint une thèse de *Discrimine inter delicta atrocia et levia statuendo* (imprimée la même année à Leipsick, in-4^o); et en 1795 sur une nouvelle thèse : *Quædam de origine rusticorum dotalium eorumque inprimis in Saxoniam conditio*, il reçut les titres de docteur en droit, etc. Cette dissertation inaugurale est fort médiocre, et témoigne de son peu d'aptitude et d'application à l'étude de la jurisprudence. Cepen-

(1) Dans un *Précis de l'histoire d'Espagne* par M. de Boissy, continuée par M. de Barrins, on n'a fait qu'un seul et même personnage du général d'Aoust et du maréchal Davoust, et l'on y a exagéré quelques avantages obtenus par le premier, afin d'en faire un motif de louanges pour le second. Nos *Précis*, nos *Résumés*, nos *Beautés* de diverses histoires fourmillent de bévues de la même espèce.

dant il revint à Leipsick pour s'y livrer à la pratique de cette science ; et quelques opuscules, publiés dans les années suivantes (*Progr. de leg. in delicta circa arbores*, ib., 1796, in-4° ; *Dissertationes duo de causis matrimonii annullandi*, ib., 1798-1799, in-4°), montrent qu'il continua de s'en occuper un peu, et donnent à penser qu'il visait à quelque fonction ; mais il était riche ; il aimait les beaux-arts, la musique, la poésie, la peinture ; il était passionné pour la scène ; il faisait des vers, des expériences de chimie, de physique, de mécanique : on juge bien que de tels goûts, dans un homme maître de ses loisirs, empièterent promptement sur des études qu'ils faisaient trouver arides et rebutantes, et finirent par régner sans partage. Bien que dominé par son penchant littéraire, Apel éprouva d'abord quelque confusion de donner tout entière à des futilités poétiques une vie que la volonté de son père avait destinée à des travaux plus graves ; mais la lecture des écrits philosophiques de M. Schelling, alors dans leur nouveauté, le guérit de ces derniers scrupules ; la philosophie et la poésie, souvent confondues dans les écrits du philosophe, se marièrent dans son esprit ; la première rendait à l'autre, en gravité, ce qu'elle en recevait d'agréments et d'attraits ; Apel se persuada que la fantaisie poétique était aussi un mode d'investigation de la vérité, et le panthéisme mystique de M. Schelling eut en lui un enthousiaste dont la ferveur ne s'est jamais démentie. Il débuta dans la littérature par des articles de critique et quelques essais d'esthétique insérés dans le *Leipziger Literaturzeitung*, dans le *Musikalische Zeitung* et dans le *Deutsch. Merkur* (1800-1802). Pendant les années suivantes, il continua d'insérer dans plusieurs journaux et recueils périodiques ses essais poétiques et philosophiques, et des morceaux de divers genres. On cite comme des œuvres enrichies de ses productions l'*Allg. Literaturzeit.* d'Iéna, le *Journ. für deutsch. Frauen*, rédigé par Rechlitz, et continué sous le titre de *Selene*, le recueil du poète Kind, intitulé *Malven*, d'autres encore (*Aglaia* ; *Taschend. für Liebe und Freundschaft*, etc.). Il travaillait avec facilité, et il ne cessa de faire paraître chaque année des poésies lyriques, satiriques, élégiaques, sérieuses, badines, des légendes, des drames, des contes et des romans. La plupart de ces ouvrages trop nombreux eurent du succès lorsqu'ils parurent ; quelques-uns excitèrent des discussions par leur forme nouvelle ; aucun n'a joui d'une renommée durable, et la réputation de l'auteur, établie sur ces titres frivoles, sera sans doute éphémère comme eux. En 1804, il publia des ballades et des contes ; puis il mit successivement au jour des nouvelles, parmi lesquelles on distingue : *les Portraits de famille* (1805) ; *le Jugement de Dieu* ; *les Pierres tombées de la lune* ; *le Coq dans un panier*, etc. ; des légendes, *St. Jean et son chat* ; *les Lamentations déplorables du père Anselme* ; un joli conte, *l'Enfant paisible* ; un recueil de ballades et de légendes (1806). En 1807, il fit paraître un livre sur le beau et le romantique, dans lequel il prenait la défense des littératures classiques. Un poème

qu'on cite avec éloge, *Inès et Pédro*, et un recueil d'élégies, parurent la même année. En 1809, il publia, avec F. Laun, un volume intitulé *le Livre des fantômes*, dans lequel on remarquait surtout ses deux contes : *le Franc-Archer* et *la Danse des morts* ; le premier a fourni le sujet d'une pièce de théâtre à laquelle la musique de Weber a donné beaucoup de vogue. Il a été réimprimé à part, Leipsick, 1825, in-8°. Ce recueil eut du succès, et les auteurs en ont fait paraître six nouveaux volumes jusqu'en 1817. Parmi les productions qui suivirent, nous nous bornerons à citer : 1810, *la Visite du fiancé*, *Clara Montgomery*, nouvelles ; *les Cigales*, recueil de poésies en 4 vol., dans lequel il a reproduit la plupart de ses opuscules poétiques déjà cités ; le 3^e et le 4^e volume n'ont paru qu'en 1814 et 1812 ; 1811, le conte intitulé : *Der Schatzgraber*, qui passe pour son chef-d'œuvre en ce genre ; 1812, *l'Anneau nuptial* ; *l'Amour magique*, contes, etc. En 1814 il donna, avec Laun, *le Livre des merveilles* (*Wunderbuch*), *la Demoiselle d'argent*, et d'autres contes ; en 1816, à Berlin, *Zeitlosen*, contes et poèmes. Il convient de s'arrêter un peu plus sur les pièces de théâtre qu'Apel a fait paraître, mais dont aucune n'a subi l'épreuve de la représentation. Après avoir longtemps étudié l'art dramatique, il lui vint à l'esprit de reproduire, dans une série de compositions, les caractères distinctifs des époques principales de l'histoire de cet art, autant qu'on peut les saisir dans les grands écrivains dont chacun peut être considéré comme le représentant d'une de ces époques. Il résumait ainsi, dans un seul drame, tout ce qui distingue une période de l'art, ou la manière d'un maître ; et la série de ses pièces devait offrir une suite de tableaux de ces périodes, représentées avec une scrupuleuse fidélité dans tout ce qu'elles ont de plus sensible, la texture, la poésie et même la forme métrique des ouvrages. D'après ce plan, il donna en 1805 son drame de *Polyidos* comme copie de la manière d'Eschyle ; en 1806, parurent *les Étoliens* comme représentation de l'âge d'Euripide, et *Callirhoé* représentant la transition de la forme ancienne à la forme moderne. *Conrad de Kauffungen*, mis au jour en 1809, résume en lui les qualités et les défauts de la tragédie shakspearienne. Apel avait préparé une pièce à la manière de Sophocle, intitulée *Thémistocle* ; un drame satirique, *Hereule en Lydie*, sur le modèle sans doute du *Cyclope* d'Euripide ; une tragédie de *Faust* et quelques autres essais destinés à compléter le cercle de ses imitations. Ces derniers ouvrages n'ont point vu le jour, et ceux qu'a publiés l'auteur paraissent n'avoir été reçus du public qu'avec indifférence. Cependant ces études ingénieuses donnèrent naissance au plus important de ses écrits. Contraint d'approfondir, puisqu'il voulait le calquer dans ses imitations, le mécanisme de la prosodie grecque, les premiers ouvrages de M. Godefroi Hermann sur ce sujet furent d'abord ses guides ; puis il imagina, sur la cadence ou la mesure dans la versification grecque et sur les points de liaison de la musique et de la poésie, d'après le système poétique

de l'antiquité, une théorie opposée à celle de son maître. A la suite de sa pièce *les Étoliens* (1806; nouv. éd., 1811), il exposa ses idées principales sur ce sujet; elles firent quelque sensation, et il les reproduisit avec des développements dans l'*Allg. musik. Zeitung* de 1807 et 1808. M. Godefroi Hermann répondit dans le même journal (1809, n° 19), et n'eut pas de peine à prouver que si les idées d'Apel étaient ingénieuses, ses connaissances dans la philologie étaient assez peu profondes, et ses conjectures sur le rythme et la mélodie des anciens purement systématiques. Apel, entraîné par la contradiction à défendre ses opinions, et à les étayer sur de nouvelles recherches, composa un livre tout entier sur la métrique, et en fit paraître le 1^{er} volume en 1814 (in-8°, Leipsiek). M. Hermann n'y répliqua qu'avec beaucoup de ménagements et d'une manière détournée dans quelques passages d'une nouvelle édition de sa prosodie latine, qui parut la même année. Apel soutint la polémique jusqu'au bout; il revint sur les dernières objections de son adversaire, et il allait faire paraître le 2^e volume de sa *Metrik*, dont les dernières feuilles s'imprimaient, quand il fut atteint d'une esquincance qui l'enleva subitement, le 9 août 1816. Ce 2^e volume parut presque aussitôt; mais il eut peu de succès. M. Godefroi Hermann, dans son bel ouvrage *Elementa doctrinae metricæ*, publié quelques semaines auparavant, avait à peu près mis son adversaire hors de combat, en faisant voir que ceux qui avaient attaqué ses opinions ne les avaient pas suffisamment comprises. Les critiques allemands accordent des éloges au style d'Apel pour sa correction et son élégance. — *Frédéric-Auguste-Ferdinand APEL*, frère aîné du précédent, né à Leipsiek le 8 juillet 1768, étudia la jurisprudence, et parait avoir préféré des loisirs studieux dans ses terres de Dellitz, près Leipsiek, à la pratique des affaires. On eut de lui: 1^o *Dissertatio* (pres. Biener) *sistens histor. et jura suffragii electoralis saxonici et archimareschallatus S. Imp. rom.*, Leipsiek, 1789, in-4°. 2^o *Dissertatio inaug. de juribus singularibus clericor. in Saxonia*, *ibid.*, 1794, in-4°. Cette thèse est fort augmentée et corrigée dans la traduction allemande qui en fut publiée l'année d'après, in-4°. 3^o *Sur la nourriture artificielle des abeilles* (*Ueber kunstliche Bienenfuetterungen*, etc.), *ibid.*, 1805, in-8°. F—LL.

APELLES, peintre, naquit à Cos, selon la plupart des auteurs, et regut le droit de cité à Ephèse: il était fils de Pythius, et frère de Ctésiochus. Éphorus d'Ephèse lui donna les premières leçons de son art, et Pamphile d'Amphipolis fut son second maître. Apelles effaça tous les peintres qui l'avaient précédé, et il excella dans toutes les parties de l'art; mais il se fit remarquer surtout par une grâce inimitable, et par la pureté, l'élégance et le choix des formes. Les villes de la Grèce, de l'Archipel, de l'Asie, de l'Égypte, se décoraient et s'honoraient de ses nombreux chefs-d'œuvre. Apelles n'avait rien négligé pour porter son talent au plus haut degré; il visita les écoles les plus célèbres, entre autres celle de Sicyone, qui jouissait alors d'une grande réputation.

Il se rendit également à Rhodes pour voir Protogène, dont la célébrité excitait son émulation: ce dernier était absent lors de l'arrivée d'Apelles, qui, sans dire son nom, se contenta de tracer avec le pinceau un trait d'une précision et d'une pureté remarquables, et se retira. Protogène, de retour, reconnut la main d'Apelles, comme la seule capable de dessiner une esquisse aussi parfaite; mais il entreprit de la surpasser, et les nouveaux traits qu'il fit étaient encore plus légers et plus précieux. Apelles revint une seconde fois; on lui montra l'ouvrage de Protogène à côté du sien, et il remplit de nouveau l'espace qui restait, par un contour si délicat, que le peintre rhodien se confessa vaincu, et eourut chercher Apelles, qu'il regut chez lui, en lui rendant toutes sortes d'honneurs. Ce tableau, ou plutôt ce trait, sur lequel on a beaucoup disserté, était regardé comme un miracle de l'art; dans la suite il fut porté à Rome, et placé dans le palais des Césars, où un incendie le consuma. La douceur et la noblesse des manières et du langage d'Apelles le faisaient élévir de ses rivaux comme de ses élèves; il fit passer les ouvrages de Protogène pour les siens, afin qu'on en donnât un plus haut prix. Admirateur de la beauté, il en cherchait les plus rares modèles; ce fut lui qui distingua la fameuse Laïs, qui, jeune encore et ignorée, puisait de l'eau à une fontaine. Apelles l'engagea à le suivre, et comme ses amis se moquaient de son choix: « Avant trois ans, dit-il, elle n'aura plus rien à apprendre dans l'art de la volupté. » On croit aussi que la belle Phryné lui servit de modèle, et que ce fut après l'avoir vue dans le bain qu'il peignit, pour les habitants de Cos, une *Vénus Anadyomène*, qu'Auguste plaça depuis dans le temple de César, chef-d'œuvre qu'effaçait néanmoins une autre Vénus que la mort empêcha Apelles de terminer, et que personne n'osa achever. La gloire et le talent d'Apelles étaient à leur comble vers la 112^e olympiade, 352 ans avant J.-C. On le nommait le prince des peintres, et, depuis, la peinture fut appelée par excellence l'art d'Apelles. Alexandre le combla de ses faveurs, et ne voulut être peint que par lui; il lui permettait de l'entretenir familièrement; et un jour que ce monarque dissertait sur la peinture, et se trompait sur plusieurs points: « Prenez garde, lui dit Apelles, et parlez plus bas; car les ouvriers qui broient mes couleurs rient de vos discours. » Mais plusieurs auteurs font adresser cette réponse, un peu hardie, au grand prêtre d'Ephèse, homme riche et puissant, qu'Apelles avait peint conduisant la pompe d'un sacrifice: cet ouvrage était mis au rang des plus beaux de ce grand artiste. On était aussi un *Alexandre foudroyant*, dont la foudre et les bras semblaient se détacher du tableau; un *Antigone*, peint de profil, pour cacher un défaut de ce prince auquel il manquait un œil. Plusieurs auteurs ont parlé d'un cheval peint dont la vue faisait hennir les cavales (1). En peignant un autre tableau du même genre, Apelles

(1) Apelles avait peint ce tableau pour un concours. Les juges lui ayant refusé le prix, il se vengea de cette injustice en exposant son cheval sur une place publique, et les cavales hennirent, dit-on, à sa vue comme s'il eût été vivant.

essayait vainement de représenter l'écume qui sortait de la bouche d'un coursier fougueux ; impatienté de la faiblesse de son imitation, il saisit une éponge qu'il jeta sur cet ouvrage imparfait, et le hasard lui fit obtenir l'effet qu'il n'avait pu rendre jusque-là. Alexandre le chérissait tellement, qu'il n'hésita pas à lui sacrifier une esclave charmante, nommée Campaspe, dont ce prince était amoureux. Il avait chargé l'artiste de la peindre nue ; à la vue de tant de charmes, celui-ci ne put dissimuler son trouble, et Alexandre, qui s'en aperçut, la lui donna. Après la mort d'Alexandre, Apelles, jeté par une tempête sur les côtes d'Égypte où régnait Ptolémée, qui ne l'aimait pas, se rendit auprès de ce prince sur le faux avis d'un bouffon, et se présenta au milieu d'un festin qui se donnait à la cour : comme le roi paraissait irrité de cette hardiesse, le peintre, ne connaissant pas le nom de l'homme qui lui avait tendu ce piège, prit le parti d'en dessiner la figure sur la muraille ; chacun reconnut le coupable, et il fut puni. Peu de temps après, Apelles fut accusé par le peintre Antiphile d'avoir trempé dans une conspiration. (*Voy. ANTIPHILE.*) Plusieurs auteurs ont désigné cette conspiration comme celle de Théodote, gouverneur de Tyr ; mais cette dernière n'eut lieu que sous le règne de Ptolémée Philopator, cent ans après la mort d'Alexandre. Quoi qu'il en soit, Apelles vit ses jours menacés ; il fut chargé de fers, mais un des conjurés le justifia. De retour dans sa patrie, il peignit, en mémoire de cet événement, son fameux tableau de *la Calomnie*. On y voyait un roi avec des oreilles énormes ; à ses côtés se tenaient le Soupçon et l'Ignorance. La Calomnie, sous la figure d'une femme superbe, richement vêtue, et tenant une torche à la main, amenait devant lui un jeune homme qu'elle traînait par les cheveux, et qui semblait prendre le ciel à témoin de son innocence ; la Fraude et la Perfidie suivaient la Calomnie ; et, derrière ce groupe, on voyait le Repentir en habits de deuil, qui montrait plus loin la Vérité, sous les traits d'une femme belle et modeste (1). On ignore le temps et le lieu de la mort d'Apelles ; il avait écrit sur les secrets de son art trois traités, qui existaient encore du temps de Plinie. Apelles recueillait avec soin les avis du public sur ses ouvrages, et il exposait aux regards des passants ses tableaux, derrière lesquels il se cachait souvent pour entendre ce qu'on disait. Un cordonnier critiqua un jour le eothurne d'une de ses figures ; Apelles l'entendit et corrigea cette chaussure ; le même artisan, fier de voir qu'on avait profité de son avis, voulut le lendemain censurer une autre partie : « Cordonnier, » ne passez pas la chaussure, » lui dit Apelles. Il croyait qu'un peintre ne devait pas laisser écouler un jour sans manier le crayon. Un artiste lui montrait un ouvrage qu'il avait fait avec une extrême promptitude, et qui n'avait pas d'autre mérite ; et comme il s'enorgueillissait de cette célérité : « Je m'en étais aperçu,

» répondit Apelles, et je m'étonne seulement que vous » n'en ayez pas fait davantage dans le même temps. » Un de ses élèves avait peint une Hélène magnifiquement habillée ; Apelles dit en la voyant : « Tu n'as » pu la faire belle, et tu l'as faite riche. » Il ne se servait habituellement que de quatre couleurs, dont Plinie indique les bases et la composition. Il avait inventé un vernis qui donnait de l'harmonie à ses tableaux, et les garantissait de la poussière ; lui seul en avait le secret. Reynolds a prouvé que ce vernis différerait peu des nôtres. Plinie et Pausanias citent un très-grand nombre d'ouvrages d'Apelles. L—S—E.

APELLES, hérétique, vivait vers l'an 160. Il suivit d'abord la doctrine de Marcion, mais ensuite il adopta et propagea les opinions d'une prétendue prophétesse nommée Philuména. Tertullien prétend qu'ils avaient eu ensemble une intrigue criminelle. Sa doctrine sur la nature divine était qu'il existe un principe parfaitement bon, d'un pouvoir ineffable et supérieur à tout. Ce Dieu avait donné l'être à un autre Dieu, son inférieur et son sujet, et cette seconde divinité, qui était de la nature du feu, avait créé le monde. À l'égard de Jésus-Christ, il enseignait qu'il était le fils du Dieu bon, et son saint esprit, et qu'il avait eu un corps réel qu'il ne tenait point de la vierge Marie. Selon Apelles, il l'avait tiré des quatre éléments en descendant du ciel ; et en y retournant, avait rendu à chacun d'eux la portion qui lui appartenait. Il condamnait, comme Marcion, le mariage, rejetait l'autorité divine de l'Ancien Testament, ainsi que celle de Moïse, et soutenait que les prophètes étaient pleins de contradictions. On n'a plus aucun des nombreux ouvrages de cet homme, auquel les écrivains orthodoxes n'ont pas épargné les objections et les reproches. D—T.

APELLICON, de Téos, de la secte péripatéticienne, est un de ceux auxquels nous devons la conservation des livres d'Aristote. En mourant, le philosophe de Stagyre confia ses ouvrages à Théophraste, qu'il avait désigné pour son successeur. Théophraste les légua, par son testament, à Nélée, qui les transporta à Scepsis, sa patrie, dans la Troade. Après la mort de Nélée, ses héritiers, gens sans culture, éraignant les poursuites des rois de Pergame, qui faisaient enlever, dans toutes les villes de leur domination, les livres précieux, pour enrichir leur bibliothèque, cachèrent les ouvrages d'Aristote dans une caverne, où ils restèrent plus de cent trente ans, et souffrirent beaucoup des vers et de l'humidité. Au bout de ce temps, Apellicon les acheta de quelques descendants d'Aristote, ou de Théophraste. Il voulut ensuite les mettre en ordre, et réparer les lacunes occasionnées par l'altération des manuscrits ; mais, plus riche que savant, plus bibliomane que lettré, il s'acquitta mal de cette tâche difficile. Après sa mort, Sylla, s'étant emparé d'Athènes, la 4^e année de la 173^e olympiade, fit enlever et transporter à Rome les livres d'Apellicon, et ce fut Tyrannion, grammairien assez obscur, que l'on chargea de les classer, d'en corriger le texte, et de les copier. Apellicon, que sa grande fortune, et le titre de citoyen d'Athènes dont il jouissait, mettaient à même de satisfaire sa passion

(1) Raphaël a exécuté, d'après ces indications, un dessin à la plume, lavé de bistre, connu sous le nom de *la Calomnie d'Apelles*. On peut le voir au musée du Louvre. C. W—R.

pour les livres, ne se contenta pas toujours de les acheter; il en déroba quelquefois. Il enleva, des archives d'Athènes et d'autres lieux, les originaux des anciens décrets du peuple. Il fut même obligé de fuir, pour éviter la punition de ce vol. Il s'était lié avec Athénion, tyran d'Atlènes, qui le chargea d'aller à Délos enlever les trésors du temple d'Apollon. Mais, surpris et défait par le général romain, Apellicon fut trop heureux d'échapper à la mort par une prompte retraite. Il avait écrit un ouvrage pour la défense d'Aristote.

D. L.

APER (MARCUS), orateur romain, Gaulois de nation, voyagea dans sa jeunesse, alla jusque dans la Grande-Bretagne, et se rendit ensuite à Rome, où il fréquenta le barreau, et acquit beaucoup de réputation par son éloquence. Il fut successivement sénateur, questeur, tribun et prêteur; mais, s'il faut l'en croire, tous les agréments attachés à ces charges honorables avaient moins d'attrait pour lui que l'exercice de sa première profession. Il mourut vers l'an 85 avant J.-C. C'est un des orateurs qui brillent le plus dans le fameux dialogue intitulé : *des Orateurs, ou de la Corruption de l'éloquence*, qu'on a attribué longtemps, tantôt à Quintilien, tantôt à Tacite, et que D. Rivet ne fait point difficulté d'attribuer à Aper; il en donne des preuves qui paraissent concluantes. Du reste, les savants qui ont examiné ce point de critique avec le plus de soin conviennent que ce dialogue n'est ni de Quintilien, ni de Tacite. Il a été traduit en français par Giry, de l'Académie française, Paris, 1650, in-4°; par Maucroix, Paris, 1710, in-12; par Morabin, Paris, 1722, in-12; par Bourdon de Sigrais, de l'Académie des inscriptions, Paris, 1782, et par Dureau de la Malle, dans la seconde édition de sa traduction de Tacite, Paris, 1809, 5 vol. in-8°.

K.

APER (ARIUS). Voyez DIOCLÉTIEN.

APHTHONIUS, rhéteur d'Antioche, vivait dans le 3^e ou le 4^e siècle. Nous avons de lui des exercices (*Progymnasmata*) de rhétorique, adaptés aux préceptes d'Hermogène, et quarante fables. Aphthonius, suivant Suidas, a le défaut d'avoir négligé de traiter des premiers éléments de la rhétorique, et de ne s'être nullement appliqué à former le style de ceux qu'il voulait instruire. On ne trouve dans son traité que les règles oratoires, et l'application de ces règles à différents sujets. Les *Progymnasmata* ont été imprimés, pour la première fois, en grec, dans le recueil intitulé : *Rhetores Græci, Venetis*, Alde, 1508, in-fol. Dans le second volume de ce recueil, imprimé en 1509, et qui est extrêmement rare, on trouve un commentaire sur Aphthonius, qui n'a jamais été réimprimé. Quant à l'ouvrage d'Aphthonius, comme il a été longtemps en usage dans les écoles, il y en a un grand nombre d'éditions. Les meilleures sont : *Aphthonius, Hermogenes et Longinus, græce, cura Em. Porti, Geneva*, Crispin, 1570, in-8°; *Aphthonii Progymnasmata gr.-lat., Fr. Scobariorum interprete*, Hier. Commelin, 1597, in-8° (ses fables y sont jointes); *gr.-lat., cura D. Heinsii, Lug. Bat.*, 1626, in-8°; *ejusdem et Theonis Progymnasmata gr.-lat. cum notis*, J. Scheffer, *Upsaliæ*, 1670, in-8°. Le traité

d'Aphthonius a été traduit en latin, dans un recueil de traductions latines de divers rhéteurs grecs, imprimé à Venise, Alde, 1525, in-fol.; imprimé séparément en grec et en latin, Paris, 1621, in-8°; mais on préfère la traduction de François Escobar, qui parut à Barcelone, 1611, in-8°, et celle de Rodolphe Agricola, Amsterdam, Elzevir, 1642 et 1665, in-12, avec des notes de Reinhard Lorichius. Les fables d'Aphthonius se trouvent souvent à la suite de celles d'Esope, Venise, Alde, 1505, in-fol.; Francfort, 1610, in-8°, fig. Elles ont été traduites en français par M. Pillot, Douai et Paris, 1815, in-8°. C—R.

APIANUS (PIERRE), professeur de mathématiques à Ingolstadt, né en 1495, à Leysnick de Misnie; son nom allemand était BIENEWITZ : Biene signifie abeille, *apis*, d'où Apianus. Charles-Quint qui l'estimait, le nomma chevalier de l'empire germanique, et lui fit présent de 5,000 pièces d'or. On a de lui : 1° une cosmographie en latin, Landshut, 1524, et quelques ouvrages de géographie; 2° *Astronomicum Casareum*, Ingolstadt, 1540, format d'atlas. Cet ouvrage est dédié à Charles-Quint, et à son frère Ferdinand; il a pour objet de substituer les instruments aux tables astronomiques, pour trouver en tout temps la position des astres, et toutes les circonstances des éclipses. L'idée n'est pas heureuse, mais l'exécution prouve de l'adresse et une industrie que Képler appelle malheureuse (*miserabilem*), et qu'on ne saurait assez déplorer. La seconde partie de cet ouvrage renferme la description d'un instrument pour résoudre, sans calcul, tous les triangles sphériques; on y trouve les observations de cinq comètes, et cette remarque curieuse, que les queues des comètes sont toujours à l'opposé du soleil, et dirigées suivant une ligne qui est le prolongement de la droite, menée du centre du soleil à celui de la comète. Dans le privilège de ce livre, privilège dont la date est 1552, et la durée, trente ans, on voit la liste des ouvrages qu'Apianus se proposait de publier, tels que des éphémérides de 1554 à 1570, des livres d'arithmétique et d'algèbre, des almanachs avec des prédictions, les œuvres de Ptolémée, en grec et avec une traduction latine; ceux d'Azoph, ancien astrologue; des livres sur les éclipses, des cartes géographiques, et divers instruments. On n'y trouve ni l'ouvrage intitulé : *Inscriptiones S. S. vetustatis, non illæ quidem Romanæ, sed totius vere orbis*, Ingolstadt, 1554, qu'on lui attribue, qu'on dit excellent pour le temps, et beaucoup plus complet que tous ceux qui avaient paru en Italie, ni celui qui porte pour titre : *Tabulæ directionum projectionumque*, Wittemberg, 1606, qui paraît être celui de Regiomontanus. Apianus mourut à Ingolstadt, le 21 avril 1554. Il fut un des premiers à proposer l'observation des mouvements de la lune, pour découvrir les longitudes, et il exposa sa méthode dans la première partie de sa cosmographie. Il veut qu'on observe la distance de la lune à quelque étoile fixe, peu éloignée de l'écliptique, et c'est encore la méthode que l'on suit actuellement. — Philippe, son fils, lui succéda dans sa chaire de mathématiques, et publia plusieurs écrits, notamment : 4° *de cylindri Utilitate*; 2° *de Usu trientis instrumenti astronomici novi*, etc.

Il mourut à Tubingen, où il avait été forcé de se retirer après avoir embrassé la religion réformée. Tycho nous a conservé dans ses *Progymnasmes* la lettre qu'il écrivit de Tubingen au landgrave de Hesse-Cassel, sur l'étoile nouvelle de Cassiopeé, en 1572.

D—L—E.

APICATA. Voyez SÉJAN.

APICIUS. Il y eut trois Romains de ce nom, devenus fameux, non par leur génie, leurs vertus ou leurs grandes qualités, mais par leur gloutonnerie et leurs connaissances dans l'art gastronomique. Le premier vivait sous Sylla, le second sous Auguste et Tibère, et le troisième sous Trajan. C'est le second qui est le plus célèbre, et c'est de lui que Sénèque, Pline, Juvénal et Martial ont tant parlé. Athénée dit qu'il dépensa, pour satisfaire sa gourmandise, des sommes immenses, et inventa plusieurs espèces de gâteaux qui portèrent son nom. Sénèque, dont il était contemporain, nous apprend qu'il tenait une espèce d'école de bonne chère, et avait dépensé de cette sorte 2 millions et demi. Il ajoute qu'Apicius, de plus en plus endetté, fut obligé d'examiner enfin l'état de ses affaires, et que, voyant qu'il ne lui restait plus que 250,000 livres, il s'empoisonna, dans la crainte qu'une pareille somme ne lui suffît pas pour vivre. Dion atteste le même fait. Il ajoute une particularité rapportée aussi par Tacite, et qui est également honteuse pour Apicius et pour la jeunesse de Séjan. Pline parle souvent des ragôts qu'Apicius inventa, et l'appelle *nepotum omnium altissimus gurgis*. Le troisième Apicius vivait sous Trajan. Inventeur d'un secret pour conserver les huîtres, il en fit parvenir de très-fraîches à l'empereur, alors occupé à combattre les Parthes. Le nom des Apicius ne fut pas seulement donné à des gâteaux, il s'étendit à plusieurs espèces de sauces. Ils firent secte parmi les cuisiniers. Athénée dit que l'un d'eux fit le voyage d'Afrique, parce qu'on lui dit qu'on y trouvait des espèces de sauterelles d'eau beaucoup plus grosses que celles qu'il mangeait à Minturne. On croit que ces sauterelles n'étaient autre chose que des écrevisses. Il existe, sous le nom de Cœlius Apicius, un traité de *Re culinaria*, imprimé pour la première fois à Milan, 1498, in-4°. Les critiques regardent cet ouvrage comme fort ancien, mais ils ne croient pas qu'il ait été écrit par aucun des trois Apicius dont on vient de parler. Martin Lister en a donné une belle édition, sous le titre de *Obsoniis et Condiementis, sive de Arte coquinaria*, Londres, in-8°, 1705, tiré à cent vingt exemplaires, et Amsterdam, 1709, in-12. Bernhold en a donné une nouvelle édition, Lubeck, 1791, in-8°. De nos jours, l'art des Apicius a trouvé des panégyristes, qui en ont tracé sérieusement les leçons. Plus spirituel et plus heureux un de nos plus aimables poètes, Berchoux, a gaiement traité ce sujet dans son poème de la *Gastro-nomie*.

D—T.

APINUS (JEAN-LOUIS), médecin, né en 1668, à Hohenloë, en Franconie. Son goût pour les sciences le fit triompher de tous les obstacles, et surtout de son indigence. Afin de pouvoir se livrer à la médecine, qu'il chérissait par inclination, il fit des répéti-

tions à de jeunes élèves, et remplit les fonctions de correcteur dans une imprimerie; il trouva ainsi les moyens de séjourner à Altorf, et de s'y faire recevoir docteur, en 1691. Il alla ensuite exercer sa profession à Hersbruck, et revint, en 1702, occuper la chaire de physiologie et de chirurgie, dans l'université d'Altorf. Plusieurs sociétés savantes se l'aggrégèrent. Une mort prématurée l'enleva un an après, le 28 octobre 1705. Il a, par ses observations, enrichi les éphémérides de l'académie Léopoldine, où il était entré sous le nom de *Nonus*. On a de lui : 1° *Febris epidemicæ anno 1694, 1695, in Noricæ ditionis oppido Herspruccensi grassari deprehensæ historica Relatio, Norimbergæ, 1697, in-8°*; 2° *Fasciculus Dissertationum academicarum, Altorfii, 1718, in-8°*. Cet ouvrage dut le jour aux soins du fils d'Apinus. Il a laissé en manuscrit : *Collectanea de febribus et Observationes medico-chimica*. C. et A—N.

APINUS (SIGISMOND-JACQUES), philologue distingué, fils du précédent, né à Hersbruck, près de Nuremberg, en 1693, mort en 1752, recteur de l'école de St-Gilles, à Brunswick. Ses ouvrages les plus estimés sont : *Dissertationes de Intellectu puro; de Regula Lesbia*, Altdorf, 1715, in-4°; *de variis discendi Methodis memoriæ causa inventis; Observationes de Loricis lintcis veterum*, ibid., 1719, in-4°; *Vitæ Professorum philosophiæ Altorfiorum*, Nuremberg, 1728, in-4°; *Meditationes epistol., de incremento physices per medicos facto*, 1720, in-fol. (Voy. le Dictionn. des Savants de Nuremberg, par Will, et l'*Onomasticon* de Sax, t. 6, p. 306.) S—R.

APION, grammairien, natif d'Oasis, en Égypte, vint s'établir à Alexandrie, où il se fit recevoir citoyen. On lui donna le surnom de *Plistonices*, parce qu'il avait vaincu plusieurs fois ses antagonistes. Il avait quelque érudition, mais beaucoup plus de jactance, et c'est sans doute pour cela que l'empereur Tibère le nomma *Cymbalum mundi*. Apion se vantait de donner l'immortalité à ceux dont il parlait dans ses ouvrages, qui cependant ne sont pas parvenus jusqu'à nous; il soutenait, entre autres mensonges, qu'il avait évoqué l'âme d'Homère, pour savoir de quelle ville il était. Le seul des ouvrages d'Apion qui soit cité par les anciens est une histoire d'Égypte, qui contenait le détail de toutes les curiosités et antiquités de ce pays. Eusèbe et Tatien en rapportent quelques passages tirés du 5^e livre, qui, vraisemblablement, était le dernier. Apion déchirait les Juifs que les Alexandrins haïssaient mortellement; il composa encore un ouvrage entièrement dirigé contre eux, et qui était rempli de calomnies ridicules réfutées par Josèphe dans sa *Réponse à Apion*. C'est par cette animosité contre les Juifs qu'Apion mérita d'être mis à la tête de l'ambassade que les habitants d'Alexandrie envoyèrent à Caligula, pour se plaindre des Juifs qui habitaient leur ville. Après s'être moqué de la circoncision, il fut contraint, dans une maladie, de s'y soumettre; mais, par une punition divine, dit Josèphe, il mourut peu de temps après, des suites de l'opération. C—R.

APOCAUQUE était protovestiaire de l'empire d'Orient, en 1341, époque de la mort d'Andronie le

jeune, et de l'avènement de son fils Jean Paléologue. Il était d'une naissance obscure; mais son esprit remuant et fécond en ressources, ses talents et son ambition l'avaient fait monter aux premiers grades de l'État. Dès qu'Andronic eut fermé les yeux, Apocauque voulut persuader au grand domestique Cantacuzène de s'emparer du trône; mais cet homme vertueux, nommé à la régence, fit couronner à l'instant Jean, fils aîné d'Andronic. Dès lors Apocauque devint l'ennemi de Cantacuzène, et ne songea plus qu'à le perdre et à le supplanter, en l'accusant de projets ambitieux et en semant la discorde entre lui et l'impératrice Anne de Savoie, mère du jeune empereur. Cependant les troupes se déclarèrent pour le grand domestique, et leur fureur pensa devenir fatale au fourbe Apocauque, que Cantacuzène eut la générosité de sauver, et qui n'en fut que plus acharné à sa perte. Le régent s'étant rendu en Asie pour défendre l'empire menacé par ses nombreux ennemis, Apocauque profita de cette absence pour conspirer contre son rival; il forma le projet de l'assassiner et d'enlever l'empereur, qu'il voulait retenir prisonnier dans la tour d'Épibate, bâtie par ses soins près de Constantinople; mais il fut bientôt forcé, par la découverte de la conjuration, de s'y enfermer lui-même. Apocauque, audacieux dans les revers, voulut encore dicter des lois du fond d'une retraite qu'il croyait inaccessible. L'impératrice le menaça de déployer contre lui la rigueur des lois; Cantacuzène lui offrit de sages conseils et une médiation généreuse. Apocauque ne changea ni de sentiments, ni de ton, ni de résolution. On fut forcé de faire investir la tour, et Cantacuzène, ardent à sauver cet homme dangereux, vint le trouver lui-même avec confiance, parvint à opérer une réconciliation, et obtint d'Apocauque quelques marques de soumission envers l'impératrice. Aussitôt qu'Apocauque fut en liberté, il en profita pour ourdir de nouvelles intrigues, dans lesquelles il entraîna le patriarche et les principaux officiers de la cour. Tous se réunirent pour dénoncer Cantacuzène à l'impératrice, qui rejeta d'abord cette accusation, mais qui finit par entreprendre une guerre ouverte contre le régent, qu'elle déclara déchu de cette dignité. Apocauque triomphait; Cantacuzène, redoutant les malheurs d'une guerre civile, demanda des juges, et offrit de se remettre entre les mains de l'impératrice. Les prières de ses amis l'en détournèrent et le déterminèrent enfin à se faire associer à l'empire. Les villes et les provinces applaudirent à son élévation; mais Apocauque, maître dans Constantinople, agitait les brandons de la discorde; il fit traiter avec indignité des ambassadeurs que le nouvel empereur avait envoyés pour tenter un accommodement, et causa, par sa dureté et par les chagrins et les inquiétudes qu'il lui donna, la mort de la mère de Cantacuzène. Du reste, il se fit nommer grand-duc. La chance fut d'abord contraire à Cantacuzène; Apocauque publia avec arrogance la défaite de son rival et sa retraite dans un cloître; mais, après de longues variations de fortune, Cantacuzène, que les ennemis de l'empire, les Serviens, les Bulgares et les Turcs, servaient et abandonnaient alternativement, grâce

aux intrigues d'Apocauque, se vit enfin en état de menacer Constantinople. Apocauque chercha à le faire assassiner par un prisonnier nommé Alusien, qui ne put exécuter ce projet; cependant de nouveaux embarras et des guerres sans cesse renaissantes occupaient encore Cantacuzène, contre lequel Apocauque multipliait ses calomnies et ses complots. Ce factieux remplissait les prisons de Constantinople, et, comme elles ne se trouvaient plus assez grandes, il en fit construire une plus vaste dont il pressait lui-même les travaux. Un jour qu'il les visitait, des prisonniers, saisis d'indignation à sa vue, formèrent tout à coup le projet d'en délivrer l'empire; l'un d'eux, nommé Raoul, brisa ses fers et s'élança sur Apocauque, qui se défendit d'abord; mais les autres prisonniers accoururent et l'assommèrent avec les outils des ouvriers qui bâtissaient la prison. On fit mille insultes à son cadavre; mais sa mort fut cruellement vengée. L'impératrice, l'ayant apprise, fit entourer la prison, et permit à la veuve d'Apocauque de punir elle-même les coupables. Cette femme furieuse rassembla des matelots, leur distribua des largesses, les enivra de liqueurs fortes, et les conduisit à la prison, où elle leur ordonna le plus affreux massacre. Nicéphore Grégoras, témoin oculaire, en a fait un récit effrayant. La mort d'Apocauque arriva le 14 juin 1545.

L—S—E.

APOLLINAIRE (Saint), évêque d'Hiéraple, en Phrygie, se rendit célèbre, dans le 2^e siècle de l'Eglise, par de savants traités contre les hérétiques de son temps, où il s'attachait à montrer la source de leurs erreurs dans les anciennes sectes des philosophes; par cinq livres contre les païens, deux contre les juifs, deux *sur la vérité*, contre Julien, où il combattait, par la raison seule, les fausses idées du paganisme sur la divinité; par des commentaires sur plusieurs livres de l'Ancien Testament, dont on trouve des extraits dans les recueils intitulés : *Catenæ Patrum*. Apollinaire adressa vers l'an 177, à l'empereur Marc-Aurèle, une éloquente apologie pour les chrétiens. Elle produisit, du moins en partie, l'effet qu'on devait en attendre. Cette apologie était remarquable, en ce qu'il y prenait Marc-Aurèle lui-même à témoin du miracle opéré sous ses yeux, par les prières de la légion mélitine, toute composée de chrétiens, et auquel il avait dû le salut de son armée, dans la guerre contre les Quades. On ignore l'époque de la mort de St. Apollinaire, qui dut arriver sous le règne de Marc-Aurèle. Il ne nous reste aucun de ses écrits; mais Photius, qui les avait lus, en fait un grand éloge.

T—D.

APOLLINAIRE L'ANCIEN, professa d'abord la rhétorique à Béryste, puis à Laodicée. Sa femme étant morte dans cette dernière ville, il y reçut l'ordre de prêtrise. Lorsque Julien eut défendu aux chrétiens l'étude des belles-lettres, Apollinaire composa, avec son fils, dont il sera question dans l'article suivant, plusieurs ouvrages en prose et en vers, pour remplacer les auteurs profanes : 1^o une grammaire ou une rhétorique, dont les exemples, imités des plus beaux endroits des orateurs et des poètes païens, étaient présentés dans un sens conforme aux pré-

ceptes et aux faits de l'Évangile. 2° Les livres historiques de l'Ancien Testament, jusqu'au règne de Saül, mis en vers héroïques, et divisés en 24 livres, distingués par les 24 lettres de l'alphabet grec. On assure qu'il eut le talent d'y faire passer les tours et les expressions des meilleurs auteurs profanes, imitant parfaitement Ménandre dans le genre comique, Pindare dans le genre lyrique, etc. 3° Les quatre Évangiles en forme de dialogues, dans le goût de ceux de Platon. 4° Une tragédie sur la passion de Jésus-Christ, qui se trouve dans les œuvres de St. Grégoire de Nazianze. 5° Un traité *sur les différents âges des hommes*, Liège, 1577. On n'est pas sûr que ces deux derniers ouvrages soient de lui. 6° Livres contre Julien, au nombre de 30. 7° Une paraphrase des Psaumes, en vers hexamètres, dont il y a eu plusieurs éditions; elle est aussi dans la *Bibliothèque des Pères*. Il serait fort difficile de savoir au juste lesquels de ces ouvrages appartenaient au père ou au fils; il paraît seulement que la plupart ont été faits en commun. T—D.

APOLLINAIRE LE JEUNE, fils du précédent, fut, comme lui, professeur de belles-lettres à Laodicée. Il embrassa l'état ecclésiastique, servit l'église de cette ville en qualité de lecteur, et finit par en être élu évêque. Apollinaire avait été un des plus zélés défenseurs de la consubstantialité du verbe, contre les ariens; mais, en méditant sur les passages de l'Écriture qui donnent à Jésus-Christ tous les attributs de la Divinité, il jugea qu'une âme humaine lui était inutile, qu'il n'en avait point pris une, ou du moins, que l'âme humaine à laquelle le verbe s'était uni n'était qu'une âme sensitive, dénuée d'intelligence; que le verbe divin présidait à toutes ses actions, et faisait toutes les fonctions de l'âme. Cette opinion avait son fondement dans les principes de la philosophie pythagoricienne, qui suppose dans l'homme une âme raisonnable, intelligente, capable d'éprouver l'agitation des passions, et une âme purement sensitive, incapable d'intelligence. On attribue à Apollinaire d'avoir enseigné que l'âme humaine n'était point partie d'un bienfait de la rédemption; que le corps de Jésus-Christ, descendu du ciel, n'était point né de la Vierge Marie; qu'il était impassible, et n'avait souffert qu'en apparence. Le savant King prétend, dans son *Histoire critique du Symbole*, que ces dernières erreurs et plusieurs autres, qu'on met sur le compte de cet hérésiarque, n'étaient que des conséquences qu'on tirait de son erreur fondamentale sur la nature de Jésus-Christ, et qu'il ne les avait jamais professées. Il faut avouer qu'elles en étaient des conséquences bien immédiates. Ses disciples ajoutèrent à ses impiétés beaucoup d'autres rêveries, prises des manichéens, sur la nature du péché; de Tertullien, sur l'origine de l'âme; de Sabellius, sur la confusion des personnes divines. Les erreurs d'Apollinaire furent condamnées, en 362, d'abord par St. Athanase, son ancien ami, dans le concile d'Alexandrie, où l'on épargna sa personne, qui n'y fut pas même nommée, en considération des services qu'il avait précédemment rendus à l'Église, et dans l'espoir de le ramener à la vraie foi. Ce procédé n'ayant pu le

faire revenir, les conciles de Rome en 377, et d'Antioche l'année d'après, l'anathématisèrent, et il fut définitivement condamné dans le second concile œcuménique, en 381. Il mourut vers cette époque, en persistant dans son hérésie. Après lui, sa secte se divisa en plusieurs branches, qui finirent par aller se fondre dans l'eutychianisme. Whiston, dans le dernier siècle, a renouvelé son erreur principale. Apollinaire était regardé comme un des premiers hommes de son temps, pour les talents, l'érudition et la piété. Vincent de Lérins, Eusèbe, et d'autres anciens auteurs, disent que, dans une foule d'ouvrages, il avait confondu les hérésies, et réfuté victorieusement les calomnies de Porphyre contre les chrétiens. Ils reconnaissent qu'il eût été une des principales colonnes de l'Église, s'il ne se fût précipité dans l'hérésie. Il avait, dit-on, fait une version de la Bible, sur l'hébreu, qui fut rejetée par les juifs, comme n'étant pas conforme au texte original, et par les chrétiens, comme s'éloignant trop de celle des Septante. T—D.

APOLLINAIRE (C. SULPICUS), grammairien, qui naquit, dit-on, à Carthage, et vivait sous les Antonins. Il eut pour élève Helvius Pertinax, qui, après l'avoir remplacé dans sa profession, devint empereur. On le croit auteur des sommaires en vers placés au-devant des comédies de Térence. On a les six vers qu'il composa sur l'ordre que Virgile avait donné de brûler l'*Énéide*:

Infelix alio cecidit prope Pergamon igne,
Et pene est alio Troja cremata rogo, etc.

Ces vers ne sont que spirituels, au lieu que ceux qui furent composés par Auguste, sur le même sujet, sont remplis de sentiment. Aulu-Gelle, qui étudia sous Apollinaire, donne la plus haute idée de son savoir; mais il y ajoute un autre éloge préférable à celui-ci: il dit qu'il n'avait rien de cette morgue pédantesque, de cet air magistral, qui rendent quelquefois l'érudition repoussante. C'est surfoot dans le chapitre 4 du 18^e livre de ses *Noctes Atticæ*, qu'Aulu-Gelle a parlé avec étendue d'Apollinaire, et a donné, par des anecdotes, la meilleure idée de son esprit. D—T.

APOLLINAIRE (SIDOINE). Voyez SIDOINE.

APOLLODORE, né à Cassandree, anciennement Potidée, ville qui était alors soumise aux rois de Macédoine. Eurydice, fille d'Antipater, ayant rendu la liberté aux Cassandréens, après la mort de Ptolémée Céraunus, vers l'an 278 avant J.-C., Apollodore se montra le plus zélé partisan de la liberté, et obtint par ce moyen la faveur du peuple. Lorsqu'il se crut en état de tout oser, il fit une tentative pour s'emparer de l'autorité, et échoua, ce qui le fit accuser devant les juges; mais ils furent attendris par ses larmes et celles de sa femme et de ses filles. Cette disgrâce ne le rebuta point, et il recommença bientôt après; mais, pour s'assurer de la fidélité de ses conjurés, il les invita à un repas où il leur fit servir, sans qu'ils le sussent, les entrailles d'un jeune homme qu'il avait égorgé, et leur en fit boire le sang mêlé dans du vin rouge; ensuite il leur montra le corps de la victime, et, les ayant ainsi associés à

son crime, il les mit dans l'impossibilité de reculer. Il parvint par leur moyen, et avec le secours des esclaves à qui il avait promis la liberté, à s'emparer du pouvoir, et se livra alors à toute sa cruauté. Apollodore prit pour gardes des Gaulois accoutumés aux meurtres et au pillage, pour ministre un certain Calliphon, qui avait été un des agents d'Agathoclès, tyran de Syracuse, et il fit mourir tous ceux dont les biens pouvaient tenter sa cupidité. Il ne s'en tint pas là : voir couler le sang était pour lui un bonheur, surtout lorsqu'il était ivre, ce qui lui arrivait souvent, et il fit égorguer des citoyens uniquement pour se repaître de cet horrible spectacle. Il fut enfin détrôné par Antigone Gonatas, et on le fit mourir en le jetant dans une chaudière d'eau bouillante, après l'avoir écorché vif, et avoir fait brûler ses deux filles sous ses yeux. C—R.

APOLLODORE, fils d'Asclépiade, et célèbre grammairien d'Athènes, vivait vers l'an 150 avant J.-C. Il étudia la philosophie sous Panætius, et la grammaire sous le célèbre Aristarque. On comprenait alors sous le nom de grammairien tout ce qui tenait à l'explication des poètes, comme l'histoire, la géographie, etc. Apollodore s'acquit une telle réputation en ce genre, que les amphictyons lui décernèrent des honneurs publics. Il avait écrit un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux étaient un traité sur les dieux, en 20 livres au moins; un commentaire sur le catalogue des vaisseaux d'Homère, et une chronique en vers iambiques. Il nous reste sous son nom un ouvrage intitulé *Bibliothèque*, qui contient l'histoire des dieux et l'histoire héroïque, jusqu'au retour des Héraclides dans le Péloponèse; mais il est aisé de voir que cet ouvrage n'est pas du célèbre grammairien d'Athènes, et qu'il n'est qu'un abrégé extrait probablement des livres dont nous avons parlé. Ce n'en est pas moins un ouvrage très-important pour l'histoire héroïque et la mythologie. La première édition est celle qu'Æginus Spoletinus en a donnée avec sa traduction latine et des notes, Rome, 1550, in-8°. Les meilleures sont celles de Heyne, la première, en 4 vol. in-12, Goettingue, 1782-83; la seconde, dans la même ville, en 1803, in-8°, 2 vol. Il n'y a de traduction ni dans l'une ni dans l'autre de ces éditions; mais la dernière est de beaucoup préférable à la première. L'auteur de cet article en a aussi donné une édition avec une traduction française et des notes, Paris, 1805, 2 vol. in-8°. C—R.

APOLLODORE, savant médecin et naturaliste de l'antiquité, naquit à Lemnos; environ un siècle avant J.-C.; il a vécu sous les règnes de Ptolomée Soter et de Lagus, à l'un desquels il dédia ses livres, suivant Strabon. Le scoliaste de Nicander nous apprend qu'Apollodore avait écrit sur les plantes. Pline dit qu'il a vanté le suc des choux et des raiforts, comme un remède contre les champignons vénéneux; qu'il a parlé de l'ortie et de l'eryngium. Il est souvent cité par Athénée. Il paraît que c'est le même qui a écrit un traité sur les animaux venimeux, et il y a lieu de croire que c'est de son ouvrage que Galien a tiré la composition d'un antidote

contre la vipère. — Il y a eu plusieurs autres APOLLODORE qui ont écrit sur la médecine. Pline fait mention de trois, dont l'un était de Tarente, un de Cidium, et un de Pergame. D—P—s.

APOLLODORE, peintre athénien, avait porté son art à un degré de perfection inconnu jusque-là, vers la 93^e olympiade, 408 ans avant J.-C. Il connut le premier l'art de fondre, de dégrader les couleurs, et d'imiter l'effet exact des ombres. Pline en parle avec enthousiasme, et ajoute, peut-être au figuré, qu'il était écrit au bas des ouvrages d'Apollodore : « Il sera plus facile de les critiquer que de les imiter. » Ses tableaux les plus remarquables étaient : un *Prêtre en prières devant une idole*, et un *Ajax frappé de la foudre*. Du temps de Pline, ces deux chefs-d'œuvre existaient encore à Pergame, et y excitaient la plus vive admiration. Apollodore, fier de ses succès, se regardait comme le prince des peintres, et ne sortait jamais sans avoir sur sa tête une tiare, à la manière des Mèdes. Il avait écrit un traité *sur les règles de la peinture*. Toutefois il vit sa gloire éclipsée par celle de Zeuxis, qui perfectionna toutes les découvertes d'Apollodore. Ce dernier exhala son chagrin par des vers dans lesquels il convient de la supériorité de son rival. « J'avais trouvé, dit-il, pour la distribution des ombres, des secrets inconnus jusqu'à moi; on me les a ravés. L'art est entre les mains de Zeuxis. » L—S—E.

APOLLODORE, philosophe épicurien, que l'on croit avoir été contemporain de Cicéron, fut le maître de Zénon de Sidon. Il gouverna, comme chef, l'école d'Épicure, et la sévérité de son administration lui fit donner le surnom de *Cépotyrannos* (Tyran du jardin). Il avait, au rapport de Diogène Laërce, composé plus de quatre cents traités, et, entre autres, une vie d'Épicure. On ne doit point le confondre avec Apollodore le grammairien. D. L.

APOLLODORE, architecte, naquit à Damas, et parvint, sous le règne de Trajan, au plus haut degré de réputation. Il la dut aux monuments nombreux, hardis et magnifiques qu'il construisit par les ordres de ce grand prince, soit à Rome, soit dans les provinces de l'empire. Les principaux étaient le forum de Trajan, construit sur l'emplacement d'une montagne qu'on abaissa de 144 pieds, et au milieu duquel s'élevait la colonne Trajane, une bibliothèque immense, un odéon, la basilique ulpienne, des thermes, des aqueducs, et enfin ce pont célèbre jeté sur le Danube, dans la basse Hongrie. Il avait vingt et une arches, larges de 170 pieds; les piles s'élevaient à la hauteur de 150 pieds, et l'ensemble du pont à près du double. Les pierres qui le composaient étaient d'une dimension extraordinaire. Ce gigantesque ouvrage, fait pour braver le cours des siècles, n'eut pourtant qu'une durée de quelques années. La victoire l'avait fait élever sous Trajan, la crainte des barbares le fit détruire sous Adrien; mais ni le temps, ni les barbares, ni la fureur du fleuve rapide et profond dans cet endroit, n'ont pu empêcher que quelques piles, restées inébranlables, n'attestent encore aujourd'hui le génie d'Apollodore. Trajan, juste appréciateur du mérite, combla de faveurs cet habile artiste, avec lequel il se

plaisait à converser. Apollodore porta, dans le commerce des grands, une liberté et une franchise qui lui devinrent funestes. Un jour qu'il s'entretenait avec Trajan sur quelques parties de l'art, Adrien, qui était présent, ayant fait des observations peu fondées, Apollodore lui répondit par une amère raillerie; Adrien, parvenu à l'empire, et déjà irrité contre l'artiste, le consulta néanmoins sur un temple élevé en l'honneur de Vénus, et qu'on venait de bâtir d'après les plans donnés par ce prince. Apollodore en critiqua les proportions sans ménagement: « Eh quoi ! dit-il, si la déesse voulait sortir, elle se briserait la tête » contre la porte. » L'empereur, blessé profondément, lui supposa bientôt des crimes imaginaires, et le fit mourir, environ 150 ans après J.-C. L—S—E.

APOLLODORÉ, statuaire et modelleur, vivait dans la 114^e olympiade (524 ans avant J.-C.). Il se fit remarquer par le soin et la recherche qu'il mettait dans ses ouvrages; il poussait le scrupule au point qu'il brisait souvent les meilleurs morceaux sortis de sa main; ce qui le fit nommer *l'insensé*. Silanion, autre statuaire, l'avait représenté dans un de ces accès, avec tant de vérité, qu'on croyait voir la colère personnifiée. Pline dit qu'Apollodore, Asclépiodore, Androbole et Alevas, excellaient à représenter les figures des philosophes. L—S—E.

APOLLONIAS. *Voyez* APOLLONIS.

APOLLONIDES, de Cos, médecin célèbre, attaché à la cour des rois de Perse, n'est connu que par l'anecdote suivante. Il avait guéri d'une blessure dangereuse Mégabyse, gendre de Xercès: consulté ensuite sur une indisposition grave, par Amytis, sœur de ce monarque, devenue veuve de Mégabyse, il devint amoureux de cette princesse, et lui conseilla le commerce des hommes comme moyen infaillible de guérison. Le désir de sa conservation égara Amytis, elle céda aux instances d'Apollonides; mais la maladie n'ayant fait qu'empirer, elle tomba dans le marasme, et Apollonides l'abandonna. Soit par désespoir, soit par dépit, elle raconta ce qui s'était passé à Amestris, sa mère, et, en rendant le dernier soupir, la chargea de sa vengeance. Amestris obtint qu'on lui livrât Apollonides, et le fit enterrer vif dans le tombeau d'Amytis, après lui avoir fait souffrir pendant deux mois divers supplices. Plusieurs critiques pensent que ce récit a été imaginé par l'historien Ctésias, qui, médecin lui-même à la cour de Perse, fut, sans doute, jaloux de la considération dont Apollonides avait joui. Ils se fondent sur l'âge que devait avoir alors Amytis, sur le peu de régularité de ses mœurs, qui l'avait mise souvent à même d'apprécier l'influence du remède que lui avait proposé Apollonides, et ils en concluent que vraisemblablement ce médecin fut victime d'un aveugle despotisme, qui vengea sur le médecin l'impuissance de son art. C. et A—N.

APOLLONIDES, de Nicée, grammairien, dédia à l'empereur Tibère un commentaire qu'il avait fait sur les *Silles* de Timon.— Il y a eu plusieurs APOLLONIDES, et entre autres, un historien et géographe, qui avait composé un traité de *l'ambassade de Démosthène*, un recueil d'adages, une description des

côtes de l'Europe. *L'Anthologie* a conservé vingt-quatre de ses épigrammes. C—R.

APOLLONIS, née à Cyzique, dans un rang obscur, eut le bonheur de plaire à Attale, roi de Pergame, qui l'épousa. L'éclat de son nouveau rang ne changea point son caractère. Elle eut quatre fils, Eumènes, Attale, Philétère et Athénée, qui vécurent dans une telle union, que lorsque l'aîné fut monté sur le trône, les trois autres lui servirent de gardes. Ils conservèrent pour leur mère un attachement invariable; et, lorsqu'ils allèrent la voir à Cyzique, où elle s'était retirée après la mort de son mari, ils la placèrent au milieu d'eux, et ayant entrelacé leurs bras autour d'elle, ils la conduisirent ainsi dans les temples, et la promenèrent dans la ville, entourée d'un nombreux cortège. Après sa mort, ils lui érigèrent un temple à Cyzique, sur les colonnes duquel étaient placées dix-neuf tablettes, sculptées en bas-relief, qui retraçaient les traits les plus touchants de l'histoire et de la mythologie relatifs à l'amour filial. Au bas de ces tablettes étaient des inscriptions en vers, qui nous ont été conservées dans le manuscrit de l'*Anthologie* du Vatican, maintenant à la bibliothèque royale. Elles ont été publiées par le savant Jacob, dans le 2^e volume de l'ouvrage intitulé: *Exercitationes criticae in Scriptores veteres, Lipsiae, 1797 in-8°*; et par Chardon de la Rochette, *Magasin Encyclopédique*, 5^e année, t. 6, p. 159 et suivantes. C—R.

APOLLONTIUS, un des courtisans d'Antiochus Épiphane, fut envoyé, l'an 175 de J.-C., en Égypte pour féliciter Ptolémée Philométor sur son avènement. La même année, député à Rome, il eut un plein succès dans son ambassade, dont l'objet était de renouveler l'alliance de son maître avec les Romains. Quelques années après, chargé de détruire Jérusalem, il remplit cet ordre avec la plus grande cruauté, massacra les habitants, brûla la ville, et, sur ses débris, éleva une citadelle, où il mit une forte garnison. Deux ans après, Apollonius fut battu et tué par Judas Machabée. (Rollin, *Histoire ancienne*, t. 4.) N—L.

APOLLONIUS, de Perge en Pamphlie, est l'un des quatre auteurs que nous devons regarder comme les pères de la science des mathématiques, puisque c'est dans leurs écrits que les modernes en ont puisé la connaissance. Ces auteurs sont, dans l'ordre chronologique, Euclide, Archimède, Apollonius et Diophante. (*Voyez* ces articles et celui de PAPPUS.) Apollonius vit le jour du temps de Ptolémée Évergète, roi d'Égypte, dont le règne commença 247 ans avant notre ère. Il étudia longtemps à Alexandrie sous les disciples d'Euclide, et florissait sous Ptolémée Philopator, qui mourut, après seize ans de règne, en 205. On conjecture de là qu'il vécut environ quarante ans après Archimède, qu'il devança peu Géménius Rhodius, et qu'il est bien certainement antérieur à Hipparque. Vitruve (chap. 1^{er}, liv. 1^{er}) le cite avant Archimède. C'est à ce peu de renseignements que se borne tout ce qu'on sait sur l'existence d'Apollonius; ils ont été rassemblés par Halley dans la préface qu'il a placée à la tête des *Sections con-*

ques, principal ouvrage d'Apollonius. Ce traité lui mérita, dit Géminius, le titre de grand géomètre parmi ses contemporains. On ne peut pas dire cependant qu'il fut l'inventeur de tout ce que renferme son ouvrage; car c'est Aristée l'Ancien, qui vivait 350 ans avant notre ère, que l'on cite pour s'être appliqué le premier aux sections coniques: mais en recueillant ce qui avait été fait avant lui, Apollonius y ajouta considérablement. Il paraît que les premiers qui ont considéré les sections coniques supposaient le plan coupant perpendiculaire au côté du cône, et employaient par conséquent trois cônes distincts pour obtenir l'ellipse, la parabole et l'hyperbole, qu'ils désignaient sous les noms de *section du cône acutangle*, *section du cône rectangle*, *section du cône obtusangle*. Apollonius les a tirées toutes d'un cône oblique à base circulaire, mais quelconque d'ailleurs, et leur a assigné les noms qu'elles portent aujourd'hui; au moins pour l'ellipse et l'hyperbole, puisque le mot *parabole* se trouve dans les écrits d'Archimède. Apollonius eut des commentateurs illustres, tels que Pappus, la savante et malheureuse Hypatia, Serenus, Eutocius. L'étendue et l'élégance de son ouvrage des *Sections coniques* firent probablement disparaître les ouvrages qui l'avaient précédé, comme les *Éléments d'Euclide* survécurent à tous les autres traités du même genre. La difficulté de se procurer les exemplaires d'un ouvrage, avant qu'on eût inventé l'imprimerie, ne permettait guère que de s'attacher aux plus importants, et forçait souvent à se contenter d'extraits ou de fragments plus ou moins étendus; et, par malheur, ce sont de ces copies tronquées qui ont échappé seules à la main destructive du temps. Des huit livres qu'Apollonius avait écrits sur les sections coniques, il ne nous en est parvenu, en original, que quatre, dont Memmius a donné le premier une version latine, imprimée à Venise en 1537. Commandin, en 1566, en publia une nouvelle plus exacte, et à laquelle il joignit le commentaire d'Eutocius et les *Lemmes* de Pappus, qui donnaient quelques indications sur ce que devaient contenir les livres perdus. Les Arabes, lorsqu'ils transportèrent chez eux les sciences de la Grèce, ne négligèrent point les écrits d'Apollonius; ils en firent plusieurs traductions, et même des abrégés. Le géomètre persan Nassir-Eddin, en 1250, en revit un et l'enrichit de notes: mais tout cela était ignoré en Europe, où l'on ne s'appliquait point encore à la littérature orientale; et Viviani, géomètre italien, disciple de Galilée, travaillait à sa *Divination* des livres d'Apollonius, que l'on ne possédait pas, lorsque Alphonse Borrelli trouva, dans la bibliothèque des Médicis, à Florence, un manuscrit arabe, qu'à l'inspection des figures il reconnut pour une traduction des *Sections coniques* d'Apollonius. Il obtint la permission d'emporter l'ouvrage à Rome, où, avec l'aide d'Abraham Ecchellensis, il parvint à traduire en latin les 5^e, 6^e et 7^e livres, que cette traduction contenait de plus que les exemplaires grecs publiés jusqu'alors; mais Viviani, qui voulait s'assurer la propriété de ses découvertes sur cette matière, obtint que Borrelli ne publiât rien avant qu'il eût

lui-même fait paraître son travail. Depuis cette époque, il parvint en Europe d'autres traductions arabes, parmi lesquelles on remarque l'exemplaire apporté par le savant Golius; elles ne contenaient encore que sept livres; mais elles présentèrent des variantes précieuses, soit pour remplir des lacunes dans les livres précédents, soit pour corriger des passages défectueux. C'est avec leur secours qu'Halley a donné l'excellente édition du traité des *Sections coniques* d'Apollonius, déjà citée, et que Grégori avait commencée; le 8^e livre s'y trouve, mais seulement restitué par Halley, d'après les indications tirées des *Lemmes* de Pappus. Apollonius est encore l'auteur d'autres ouvrages, dont plusieurs ne sont connus que par leurs titres, ou par quelques fragments et des sommaires, insérés dans les collections mathématiques de Pappus. Ces ouvrages sont: *de Sectione rationis*, *de Sectione spatii*, *de Sectione determinata*, *de Tactionibus*, *de Inclinationibus*, enfin *de Locis planis*. Le premier nous est parvenu en arabe; Halley en a publié la traduction latine, en 1708, avec une restitution du second, fondée sur les indications transmises par Pappus; Robert Simson, géomètre du siècle dernier, qui s'est exclusivement occupé de la géométrie ancienne, a laissé, dans ses ouvrages posthumes, une restitution du traité *de Sectione determinata*. Les titres de la plupart des ouvrages indiqués ci-dessus ne peuvent guère en faire saisir l'objet aux lecteurs qui ne sont point initiés dans l'analyse géométrique des anciens, qui consistait dans un système de propositions lemmatiques, auxquelles ils ramenaient la démonstration des théorèmes et la solution des problèmes, et dont il importait par conséquent beaucoup d'augmenter le nombre et de varier les sujets, par la combinaison des rapports que pouvaient présenter les lignes et les espaces. C'est à ce genre d'ouvrages que se rapporte le traité *de Inclinationibus*, dont M. Horsley a donné une restitution, imprimée à Londres en 1770. On a des idées plus nettes sur celui *de Tactionibus*, qui a pour objet le contact des lignes droites et des cercles. Viète a tâché de le rétablir, et d'autres modernes ont résolu les questions qu'il pouvait contenir, et les ont généralisées en les étendant aux sphères. Ceux qui voudraient connaître en détail cette partie assez curieuse de l'histoire des mathématiques doivent consulter l'ouvrage que J.-G. Camerer a publié sous le titre d'*Apollonii Pergæi de Tactionibus quæ supersunt, ac maxime Lemmata Pappi in hos libros, cum observationibus*, etc., Gotha, 1795, in-8°. Le traité *de Locis planis*, ou *des lieux plans*, qui n'est qu'un recueil de propriétés du cercle et de la ligne droite, et qui répond à peu près à la construction des équations du premier et du second degré, a été restitué par Robert Simson. Je n'admets ici, au nombre des restitutions de ce dernier ouvrage, comme des autres, que celles qui sont composées dans les termes de la géométrie ancienne. Le fragment du second livre des collections mathématiques de Pappus, publié par Wallis, nous apprend qu'Apollonius s'est occupé de recherches arithmétiques, et qu'il a composé un traité sur la multiplication des

grands nombres. Enfin l'astronomie ancienne lui est redevable de la découverte, ou du moins de la démonstration du procédé pour représenter, par des épicyles, les phénomènes des stations et des rétrogradations des planètes; Ptolémée l'a cité, à ce sujet, dans son *Almageste*. Nous n'avons aucune anecdote sur la vie privée d'Apollonius, et son caractère ne nous est indiqué que par un parallèle désavantageux que Pappus fait de son amour-propre et de sa jalousie, avec la simplicité et le désintéressement d'Euclide. Ce sont sans doute ces défauts qui lui ont fait intenter l'accusation de plagiat, dont le justifie l'article qui le concerne dans le *Dictionnaire* de Bayle; car, en portant ses prétentions trop haut, on excite, dans les autres, une sorte de réaction d'amour-propre, qui les porte à contester les titres les plus légitimes. Les éditions remarquables des ouvrages d'Apollonius sont : 1° *Apollonii Pergæ Conicorum libri quatuor, ex versione Friderici Commandini*, in-fol., Bononiæ, 1566; 2° *Apollonii Pergæ Conicorum libri 5, 6, 7, Paraphraste Abalphato Aspharenensi nunc primum editi; additis in calce Archimedis Assumptorum liber, ex codicibus arabicis manuscr. Abrahamus Ecchellensis latine reddidit; J. Alfonsius Borellus curam in geometricis versionibus contulit libri, et notas uberiores in universum opus adjecit*, in-fol., Florentiæ, 1661; 3° *Apollonii Pergæ Conicorum octo, et Sereni Antissensis de Sectione cylindri et conii libri duo*, in-fol., Oxoniæ, 1740 (c'est l'édition donnée par Halley); 4° l'édition des quatre premiers livres du même, donnée en 1675 par Barrow, avec celles d'Archimède et de Théodose; 5° *Apollonii Pergæ de Sectione rationis libri duo; accedunt ejusdem de Sectione spatii libri duo restituti; præmittitur Pappi Alexandrini præfatio (græce edita), ad septimum collectionis mathematicæ cum Lemmatibus ejusdem Pappi in hos Apollonii libros, opera et studio Edmundi Halley*, in-8°, Oxoniæ, 1706. L—x.

APOLLONIUS DE RHODES naquit à Alexandrie, suivant Strabon; à Naukratès, suivant Élien et Athénée: il eut pour père Illée ou Sillée, de la tribu Ptolémaïde; sa mère s'appelait Rhodé. La date de sa naissance n'est pas connue; tout ce qu'on sait à ce sujet, c'est qu'il était à peu près du même âge qu'Ératosthènes, né l'an 276 avant J.-C., sous le règne de Ptolémée Philadelphie, et plus jeune que le poète Callimaque, sous lequel il étudia la grammaire et les belles-lettres. Apollonius commença à se faire connaître par des travaux d'archéologie et d'histoire; il s'essaya ensuite dans la carrière poétique, et fit paraître un poème sur l'expédition des Argonautes. Callimaque le vit avec déplaisir aspirer aux honneurs du Parnasse, et, non content d'avoir fait siffler son poème, il composa une satire dans laquelle, transformant son rival en ibis, il s'abandonnait contre lui à toutes les violences que peut suggérer la jalousie littéraire; enfin sa haine ne fut satisfaite que lorsqu'il eut fait usage de la faveur dont il jouissait à la cour pour le faire exiler. Apollonius se retira à Rhodes, où les lettres étaient en honneur depuis qu'Eschine y avait trouvé un asile. Il y professa

la rhétorique, et son école jeta tant d'éclat que les Rhodiens, par reconnaissance, lui accordèrent le titre de citoyen. Pendant son bannissement, le poète, dont l'âge avait mûri le goût et les talents, revit l'œuvre de sa jeunesse, et, n'ayant à profit les critiques dont elle avait été l'objet, il en fit paraître une seconde édition très-supérieure à la première, et qui obtint le plus brillant succès à Rhodes et en Égypte. Cependant la gloire ne suffisait pas à le rendre heureux; le souvenir de la patrie était vivant dans son cœur; ses regards se tournaient sans cesse vers elle, et ses vers recevaient la confiance de ses regrets; la comparaison suivante, que nous lisons dans le second livre de son poème, était sans doute une allusion à son sort et aux élans de son âme: « Lorsqu'un homme, errant loin de sa patrie par un malheur trop commun, songe à la maison chérie qu'il habite, la distance s'efface tout à coup devant lui: franchissant en imagination les terres et les mers, il embrasse à la fois de ses regards avides tous les objets de sa tendresse. » Apollonius touchait à la vieillesse, lorsque enfin ses vœux furent exaucés: il revit Alexandrie, qui le reçut avec honneur. Ptolémée Épiphanes, réparant l'injustice de son aïeul, confia au poète la direction de la bibliothèque d'Alexandrie, lorsque cette place honorable devint vacante par la mort d'Ératosthènes, qui eut lieu vers l'an 196 avant J.-C. Les derniers jours d'Apollonius s'écoulèrent au sein de cette paisible retraite. Il mourut dans un âge très-avancé, vers la 44^e année du règne de Ptolémée Épiphanes (186 ans avant J.-C.). Les Alexandrins déposèrent ses cendres dans le tombeau où reposaient déjà celles de Callimaque. Le poème des *Argonautiques* est une œuvre de décadence. Apollonius s'est trouvé à une époque où la muse grecque, affaiblie par l'âge et le malheur, ne conservait plus que le souvenir des inspirations naïves de sa jeunesse. Chez les poètes alexandrins, la mémoire et la science remplaçaient l'imagination et le sentiment; leurs œuvres, calculées sur les chefs-d'œuvre antiques, au lieu d'être dessinées d'après nature, peintes de couleurs artificielles et disparates, semées de fleurs cueillies dans les bibliothèques, manquaient de vie, de naturel et d'originalité. Le sujet choisi par Apollonius ne manquait ni de grandeur ni d'intérêt, mais il ne sut pas tirer parti de ces précieux avantages: le caractère véritable et les résultats de l'entreprise lui échappèrent: habitant d'une grande ville commerciale et maritime, il ne voit dans l'expédition de Colchide ni la conquête d'un nouveau monde, ni l'extension du commerce des Hellènes; les courses et les exploits des Argonautes, les amours de Jason et de Médée sont les seuls objets qui l'occupent. La disposition de son plan est purement historique et chronologique, et n'offre pas ces combinaisons savantes dont les grands artistes possèdent le secret, et qui resserrent un sujet dans les bornes d'une étroite unité. Son récit prend la forme d'un journal monotone et froid. Le principal mérite de l'ouvrage consiste dans des beautés de détail et dans les nombreuses descriptions qui font languir l'action, mais qui, en re-

vanche, offrent des tableaux sur lesquels l'œil s'arrête avec plaisir, et des informations précises sur les usages, les mœurs et les arts de la Grèce héroïque. Quant aux caractères, ils sont pour la plupart insignifiants et dépourvus d'originalité. Deux seuls font exception et se distinguent par des traits bien sentis et nettement accusés : ce sont ceux de Médée et d'Actès. Malgré ses incohérences, Médée est une belle création à laquelle Virgile a emprunté plus d'un trait de sa Didon. Le style des *Argonautiques* est pur, élégant, harmonieux, mais il ne porte pas de cachet particulier : les reminiscences homériques dont il est plein trahissent le travail d'un érudit plutôt que d'un poète. Tel qu'il est cependant, cet ouvrage a obtenu l'estime des anciens. Quintilien l'a bien caractérisé dans ce peu de mots : « Non contemnendum edidit opus æquali quadam mediocritate (1) ; » — « Apollonius ne tombe jamais, » dit Longin. Virgile l'a imité dans beaucoup d'endroits et lui a même pris des vers entiers. Ovide lui en a aussi dérobé plusieurs. Un autre poète du siècle d'Auguste, P. Terentius Varron, donna en vers latins une traduction des *Argonautiques*, qui était regardée comme son meilleur ouvrage ; enfin Valérius Flaccus en fit une imitation à laquelle il dut sa célébrité. Le poème d'Apollonius fut imprimé pour la première fois à Florence, chez Laurent F. Aloga, 1496, in-4°, en lettres capitales, avec des scolies grecques. Il fut réimprimé à Venise par les Aldes, 1521, in-8° ; et à Paris, en 1541. Ces premières éditions sont pleines de fautes, et très-rares. H. Estienne fit entrer Apollonius dans sa belle collection des poètes héroïques grecs, Paris, 1566, in-fol., et donna ensuite séparément, à Genève, une bonne édition du même poète, avec des scolies en marge, et une savante préface dans laquelle il éclairait quelques difficultés du texte et du commentaire. Vint ensuite l'édition de Jérémie Hælzlin, Leyde, 1641, in-8°, accompagnée d'une traduction intelligible et d'un fatras de notes qui ne le sont pas moins. Celle de Shaw parut à Oxford, 1777, in-4°, et 1779, in-8°. Apollonius doit beaucoup au savant Tib. Hemsterhuys et à D. Ruhnkenius son disciple, qui en ont éclairci le texte et corrigé bon nombre de passages. Mais personne n'a plus fait pour cet auteur que l'illustre Brunk, qui a lui-même collationné cinq manuscrits de la bibliothèque royale et s'est procuré trois autres collations. Dans son édition, qui est supérieure à toutes les précédentes, il a corrigé un grand nombre de passages corrompus et de fautes grammaticales et rythmiques (Strasbourg, 1780, in-8°). Apollonius a été traduit en anglais par Francis Fawkes, 1780, et par Edward Burnaby Greene, 1781 ; en allemand, par Bodmer, Zurich, 1780, in-8° ; en vers italiens, par le cardinal Flangini (2 vol. in-4°, Rome, 1791, avec notes, cartes et planches gravées) ; en français, par Caussin, 1797, in-8°, et 1838, dans le *Panthéon littéraire*.

C. W.—R.

APOLLONIUS, fils de Molon d'Alabande, dans la Carie, alla professer la rhétorique à Rhodes, et son école y jouit d'une grande réputation. Il forma, par ses leçons, les deux plus grands orateurs romains, Cicéron et Jules César. Il renvoyait ceux qu'il ne croyait pas faits pour devenir orateurs, et ne leur laissait pas perdre leur temps inutilement.

C—R.

APOLLONIUS de Tyanes, philosophe pythagoricien, naquit dans les premières années de l'ère chrétienne, à Tyanes, ville de Cappadoce. L'imagination superstitieuse des peuples a environné sa naissance de circonstances merveilleuses. « Sa mère, dit Philostrate, étant enceinte de lui, eut une vision, dans laquelle elle vit Protée, dieu d'Égypte, qui, selon Homère, prend diverses figures. Sans s'épouvanter, elle lui demanda ce qu'elle mettrait au monde. — Moi, répliqua le dieu. — Et qui êtes-vous ? — Protée, dieu d'Égypte. » Suivant le même biographe, l'enfant vint au monde dans une prairie, au chant d'une troupe de cygnes qui s'étaient réunis en cercle autour de sa mère. Son père, nommé aussi Apollonius, et l'un des plus riches citoyens de Tyanes, l'envoya à Tarse, à l'âge de quatorze ans, pour y étudier, sous le Phénicien Euthydémus, la grammaire et la rhétorique. Mécontent du luxe et de l'indolence des citoyens, Apollonius obtint de son père la permission de se retirer avec son précepteur à Ægæ, ville peu éloignée de Tarse. Il y connut les diverses doctrines des philosophes, et s'attacha de préférence à celle de Pythagore. Il eut pour maître Euxénus d'Héraclée, dans le Pont ; mais cet homme ne pratiquait pas les principes qu'il enseignait ; aussi Apollonius, dont l'âme était pleine d'austérité, le quitta-t-il aussitôt qu'il eut appris de lui tout ce qu'il en pouvait apprendre. Ferme et résolu à vivre selon les règles strictes établies par le fondateur de sa secte, il alla demeurer dans un temple consacré à Esculape et fameux par les miracles que le dieu de la santé y opérait en faveur des malades. Il s'abstint, d'après les institutions de Pythagore, de toute nourriture animale, et ne vécut que de fruits et d'herbes, ne but point de vin, et ne s'habilla que de toile, évitant de se servir de tout vêtement formé de substances animales. Il marchait pieds nus, et laissait croître ses cheveux. Les prêtres du temple lui trouvèrent des talents et des dispositions qui méritaient d'être cultivées dans leur école : ils l'initierent dans leurs mystères. On allait jusqu'à dire qu'Esculape lui-même se réjouissait d'avoir Apollonius pour témoin, de ses cures merveilleuses. Nous ne voyons cependant pas qu'il ait rien tenté de miraculeux alors. Il ne lit que se servir de l'intervention des dieux, pour donner plus de force à des leçons morales. Il dit à un jeune Assyrien, malade d'intempérance, que les dieux accorderaient toujours la santé à ceux qui voulaient la recevoir ; et, en lui recommandant l'abstinence, il lui rendit la santé. A la mort de son père, Apollonius vint à Tyanes pour l'ensevelir, ne se réserva qu'une faible portion de la succession, et revint à Ægæ, où il forma une école de philosophie. Ce fut alors qu'il

(1) Dans ce passage, le mot *mediocritas* désigne le genre tempéré : Cicéron et Quintilien l'emploient très-fréquemment dans ce sens.

parvint à ramener dans les voies de la vertu son frère, à qui il avait abandonné la plus grande partie de sa fortune. Bientôt, pour compléter son noviciat, et mériter à bon droit le titre de pythagoricien, il s'assujettit aux cinq années de silence prescrites par le philosophe à ses disciples. Pendant ce temps il visita plusieurs villes de Pamphylie et de Cilicie, sans prononcer une seule parole. Philostrate rapporte à cette époque de sa vie plusieurs faits extraordinaires; c'est ainsi que, dans la ville d'Aspenda, quelques mots écrits sur des tablettes lui suffirent pour calmer une sédition causée par la cherté des grains. Lorsque le temps du silence fut expiré, Apollonius visita Antioche, Éphèse, et d'autres villes, se liant partout avec les prêtres. Bientôt le bruit de sa sagesse se répandit dans toute l'Asie Mineure; de toutes parts on venait le consulter comme l'homme le mieux instruit dans tout ce qui concernait le culte des dieux, les cérémonies, les sacrifices, les oracles. Il recommandait le respect des anciens, condamnait les nouveautés, s'efforçait de ramener la religion à sa pureté et à sa simplicité primitives. Il annonçait sa doctrine d'un ton d'autorité, et lorsqu'on lui en demandait la raison, il répondait : « Quand j'étais jeune, je cherchais la vérité; maintenant je dois enseigner ce que j'ai appris : un sage doit parler en législateur, et ordonner au peuple la doctrine qu'il embrasse. » Après un séjour de huit années à Antioche, il forma la résolution d'aller, comme Pythagore, visiter les mages de Babylone et les brahmes de l'Inde. Il communiqua ce dessein à ses disciples, qui étaient au nombre de sept; mais, sans refuser de le suivre, ils manifestèrent la crainte que leur inspiraient les fatigues et les dangers d'un si long voyage. Apollonius partit sans eux et leur dit en les quittant : « J'avais cru que je trouverais dans votre cœur le même courage que dans le mien; mon espoir a été déçu. Restez ici en paix, et étudiez paisiblement la philosophie; moi, j'irai où la sagesse m'inspire d'aller : les dieux me conduiront. » Il quitta Antioche, suivi seulement de deux valets, et se rendit à Ninive, où le hasard lui offrit un nouveau disciple, nommé Damis, qui devint son compagnon fidèle et lui demeura attaché toute sa vie. Ce jeune homme, qui était versé dans les langues de l'Orient, fut très-utile à son maître dans son voyage, et professa constamment pour lui un respect religieux qui allait souvent jusqu'à la superstition. De Ninive ils allèrent à Babylone. Comme ils passaient par une ville nommée Zeugma, le péager invita le philosophe à déclarer ce qu'il avait avec lui, afin d'en acquitter les droits. « J'ai, répondit-il, justice, constance, sagesse, tempérance, modestie, patience, magnanimité, continence et courage. » Cet homme, s'imaginant avoir affaire à un marchand d'esclaves, le pria de répéter sa liste. « Ce ne sont pas des esclaves, répondit Apollonius; ce sont mes compagnes, mes sœurs, celles aux lois desquelles je me suis soumis, et dont le conseil m'est toujours nécessaire. » Le préposé, s'apercevant de sa méprise, laissa aller le philosophe. Arrivé à Babylone, il répondit au satrape qui lui demandait d'où il venait,

et qui l'avait envoyé : « Je ne reçois d'ordres de personne; c'est moi qui m'envoie moi-même. La terre est à tous les hommes; c'est notre patrie commune. Elle m'appartient ainsi qu'à vous, et j'ai le droit de la parcourir tout entière, sans que personne, à moins d'être un tyran exécrationnable, puisse s'y opposer. » A Babylone, il conversa avec les mages. En entrant dans le palais du roi, il montra son mépris pour la grandeur, en conversant avec Damis, comme s'ils eussent été en voyage, sans jeter les yeux sur les objets magnifiques dont ils étaient entourés. Apollonius n'en devint pas moins agréable au roi, qui lui offrit des présents qu'Apollonius refusa, et reçut de lui un grand nombre d'excellents conseils. Au bout de quatre mois employés à converser avec les mages, Apollonius prit la route de l'Inde, alors gouvernée par un roi nommé Phraortes qui résidait à Taxilas. Ce prince lui fit un accueil plein de bienveillance, et lui donna, pour le chef des philosophes, ou gymnosolistes indiens, une lettre ainsi conçue : « Le roi Phraortes, à son maître Iarchas et aux sages qui sont avec lui : Apollonius, homme très-sage, pensant que vous êtes plus sage que lui, vient vous voir, pour prendre connaissance de votre sagesse. Faites-lui part librement de tout ce que vous savez, et soyez assuré que vos instructions ne seront point perdues. Il est le plus éloquent des hommes, et a une excellente mémoire. Ses compagnons aussi méritent votre bon accueil, puisqu'ils savent aimer un pareil homme. » Après un séjour de quatre mois parmi les Indiens, Apollonius revint à Babylone, passa de là en Ionie, et visita plusieurs villes (1). Telle était la renommée qu'il avait alors acquise, que, lorsqu'il entra dans Éphèse, les artisans même quittèrent leurs travaux pour le voir. On assure qu'il prédit aux Éphésiens l'approche d'une peste, et de plus des tremblements de terre qui eurent lieu ensuite dans l'Ionie. A Pergame, et sur l'ancien emplacement de Troie, il passa seul une nuit sur le tombeau d'Achille, et ses disciples racontèrent dans la suite que, par le pouvoir d'un sortilège qu'il avait appris dans l'Inde, il avait évoqué ce héros de sa tombe, et avait eu un entretien avec lui. A Lesbos, il conversa avec les prêtres d'Orphée. De là il fit voile pour Athènes, où il s'attacha à réformer les abus qui s'étaient introduits dans toutes les parties du culte. L'hiérophante, jaloux peut-être de son pouvoir sur la multitude, ne voulut pas le recevoir aux saints mystères, sous prétexte qu'il empruntait les secours de la magie; cependant, peu d'années après, il fut admis. Il parla aux Athéniens de sacrifices, de prières, de la corruption de leurs mœurs, etc. Il visita encore Lacédémone, Olympie, et d'autres villes de la Grèce, obtenant partout la confiance et les hommages des peuples. De la Crète, Apollonius vint à Rome : Néron venait de rendre

(1) Il rassemblait le peuple dans les lieux publics pour lui enseigner sa doctrine; il recommandait surtout l'amour du travail, la fraternité et la communauté des biens. Son éloquence, simple et naturelle, empruntait ses effets des circonstances du moment; elle affectait souvent les formes populaires de l'apologue, et exerçait ainsi une influence puissante sur l'esprit de la foule. C. W—R

un édit pour bannir de la ville tous ceux qui pratiquaient la magie. Apollonius sentit qu'il pouvait être compris dans cette mesure, mais il n'en vint pas moins à Rome avec huit de ses compagnons : de trente-quatre qui l'avaient suivi en Italie, ils étaient les seuls qui fussent restés avec lui. Il fut conduit, le lendemain de son arrivée, au consul Télésinus, qui lui accorda la permission de visiter les temples et de converser avec les prêtres. Son biographe rapporte que, dans cette ville, il ressuscita une jeune femme. Dénoncé au préfet du prétoire pour des paroles trop libres qu'il avait prononcées contre Néron, il fut renvoyé absous ; mais peu après un nouvel édit contre les philosophes le força de quitter Rome. Il alla visiter les pays de l'Occident, parcourut la Gaule et l'Espagne, où il excita un gouverneur de la Bétique à se révolter contre Néron. Après la mort de cet empereur, il retourna en Italie, puis en Grèce, d'où il passa en Égypte, où Vespasien cherchait à établir son pouvoir. Ce prince connut ce que valait un auxiliaire tel qu'Apollonius, ayant un grand pouvoir sur le vulgaire, et se l'attacha en le consultant comme une espèce d'oracle. En retour, le philosophe employa son influence sur le peuple en faveur de Vespasien. Pendant son séjour en Égypte, Apollonius fit un voyage en Éthiopie. A son retour, il fut reçu favorablement par Titus, qui le consulta sur des affaires du gouvernement. Sur ce que cet empereur avait refusé la couronne de la victoire, après la prise de Jérusalem, Apollonius lui écrivit cette épître laconique : « Puisque vous refusez d'être applaudi pour une victoire sanglante, je vous envoie la couronne de la modération. Vous savez à quelle sorte de mérite des couronnes sont dues. » A l'avènement de Domitien, il fut accusé d'avoir excité une sédition dans l'Égypte en faveur de Nerva, se présenta volontairement devant le préteur, et fut acquitté. Apollonius passa ensuite en Grèce, visita le temple de Jupiter Olympien, l'autre de Trophonius en Arcadie, et d'autres lieux célèbres dans les fastes religieux. Il s'établit enfin à Éphèse, où il ouvrit une école pythagoricienne, et eut plusieurs disciples. On dit (Dion Cassius, liv. 57 ; Philostr., liv. 8, c. 26) qu'au moment où Domitien périt, Apollonius, au milieu d'une discussion publique, s'arrêta, et, changeant de voix, s'écria : « Bien, bien, Stéphanus, courage ! tue le tyran. » Ensuite, après un léger intervalle, il reprit : « Le tyran est mort ; il est tué à ce moment même... » On ne pourrait expliquer ce fait, s'il est vrai, qu'en admettant qu'Apollonius était dans le secret de la conspiration. Après cela, on ne sait plus rien d'Apollonius, sinon que Nerva lui écrivit, lors de son avènement à l'empire, pour lui demander des conseils, et qu'il reçut de lui une réponse énigmatique, d'où on conclut que bientôt ils se retrouveraient dans un autre monde. On n'a point d'informations certaines sur le temps, le lieu et le genre de sa mort : il est probable cependant qu'il mourut à Éphèse de pure vieillesse, pendant le court règne de Nerva, ou vers l'an 97, à l'âge de 100 ans. Damis avait écrit des mémoires très-détaillés sur son maître.

Légué par lui à un de ses parents, son manuscrit devint plus tard la propriété de l'impératrice Julie, femme de Septime-Sévère. Cette princesse le confia à Philostrate, sophiste éloquent, alors en réputation, qu'elle chargea de rédiger la vie du philosophe de Tyanes. Outre ces matériaux, Philostrate mit, à ce qu'il assure, à contribution, deux autres histoires écrites par des contemporains d'Apollonius, ainsi que les traditions qu'il put recueillir en visitant les lieux parcourus ou habités par ce dernier, et en consultant ses lettres. Malgré tous ces secours, son ouvrage est plein de contradictions et de contes merveilleux qui nuisent beaucoup aux vérités auxquelles ils sont mêlés (1). Cependant son récit fut, environ cent ans après qu'il eut paru, préféré à tous les autres par Hiéroclès, qui, le premier, voulut établir une comparaison entre Jésus-Christ et Apollonius. Eusèbe, en réfutant cette attaque contre le christianisme, admet en général le récit de Philostrate, et soutient que, d'après ce récit même, Apollonius ne mérite pas d'être comparé au Messie. L'existence d'Apollonius ne saurait être révoquée en doute, comme on l'a fait. On doit croire qu'il fut un pythagoricien sévère ; qu'il voyagea dans plusieurs contrées, et fut un philosophe parmi les sages, un magicien pour le peuple. Sa célébrité est démontrée par des preuves nombreuses. De son vivant, il fut appelé *Dieu*, et accepta cette dénomination, en disant que ce titre appartenait à tout homme de bien. (Philostr., liv. 8, c. 5.) Après sa mort, il fut longtemps compté parmi les divinités. Les habitants de Tyanes lui dédièrent un temple ; les Éphésiens lui consacrèrent une statue, sous le titre d'*Hercule Alexicacus*. Adrien recueillit ses lettres ; Alexandre Sévère le choisit pour l'un de ses patrons, et célébra en son honneur des cérémonies religieuses dans un oratoire où l'image du philosophe se trouvait avec celles des bons princes qui avaient reçu l'apothéose, et des âmes saintes, parmi lesquelles on voyait figurer celles d'Abraham, d'Orphée, de Jésus-Christ, etc. ; Caracalla lui dédia un temple. Aurélien ne saccagea point Tyanes, par respect pour sa mémoire ; Ammien Marcellin place ce philoso-

(1) Quelques altérations qu'ait subies l'histoire d'Apollonius, le caractère et le rôle de ce philosophe n'en éclatent pas moins avec évidence. Dans leur lutte contre le christianisme, les païens l'opposaient à Jésus-Christ, et plaçaient ses miracles au-dessus de ceux du Dieu fait homme. Les premiers Pères eux-mêmes admettaient qu'Apollonius avait opéré des prodiges contraires aux lois de la nature ; seulement ils les attribuaient à la magie et au démon. Plus tard, et à mesure que le triomphe du christianisme devint plus certain, les chrétiens parlèrent avec plus d'impartialité du caractère et des vertus de ce philosophe. « Ce fut, dit St. Jérôme, un sage qui a su profiter partout où il alla, et qui revint de ses longs voyages plus savant et meilleur. » Au 3^e siècle, Sidoine Apollinaire, évêque des Gaules, ne se fit pas scrupule d'écrire lui-même la vie de notre pythagoricien, dont il trace ce bel éloge dans une lettre adressée à un ami à la prière duquel il avait entrepris cet ouvrage. « Lisez, écrit-il, la vie d'un homme qui, la religion mise à part, vous ressemble en beaucoup de choses, d'un homme recherché des riches et qui n'a point recherché les richesses, qui aima la science et méprisa l'argent ; d'un homme frugal au milieu des festins, habillé de lin parmi les gens vêtus de pourpre, austère au centre de toutes les voluptés ; enfin, pour tout dire en un mot, d'un homme tel que peut-être l'historien chercherait vainement dans tout le passé une vie de philosophe comparable à la sienne. C. W.—R.

phe au rang des hommes éminents qui ont été assistés de quelque démon ou génie surnaturel, tels que Socrate et Numé. Eunape, platonicien crédule et ami des fables, parle d'Apollonius comme d'un être tenant du dieu et de l'homme, et ajoute que Philostrate aurait dû intituler son histoire : *la descente d'un Dieu sur terre*. Apollonius réunissait le caractère d'un sage et celui d'un imposteur; mais on ne voit pas trop que l'on puisse ajouter, avec Gibbon, celui d'un fanatique. Il ne reste, des écrits d'Apollonius, que son apologie à Domitien, donnée sans doute, tout au plus en substance, par Philostrate, et quatre épîtres, pour la plupart philosophiques, dont la doctrine tient du système d'Héraclite sur l'unité de la nature. Leur style laconique est une présomption en faveur de leur authenticité. Commelin les publia en 1601, in-8°, et H. Estienne, dans ses *Epistolia*, etc., en 1577. La vie d'Apollonius a été traduite en français, Berlin, 1774, 4 vol. in-12. L. Dupin avait donné (sous le nom de M. de Clairac) : *Histoire d'Apollon de Thyanes*, Paris, 1705, in-12 (1). M—D.

APOLLONIUS, philosophe stoïcien, natif de Chalcis, ou, suivant d'autres, de Chalcédon, s'acquit une telle réputation qu'Antonin le Pieux le fit venir à Rome pour lui confier l'éducation de Marc-Aurèle. Le royal disciple profita beaucoup des leçons de son maître, dont il a fait l'éloge dans l'ouvrage qu'il nous a laissé. — Un autre APOLLONIUS, de la secte mégarienne, fut disciple d'Eubulide. Straton l'appelle Cronus Apollonius, et veut que le deuxième nom lui soit venu d'Apollonie sa patrie, et le premier, de l'apreté de son caractère. — On compte deux autres APOLLONIUS, l'un stoïcien, natif de Nysée et disciple de Panatius; l'autre péripatéticien et à peu près contemporain d'Adraste. K.

APOLLONIUS, fils d'Archibius, grammairien d'Alexandrie, vivait sous le règne d'Auguste, et Apion fut l'un de ses disciples. Il nous reste sous son nom un lexique des mots d'Homère, publié pour la première fois, en grec et en latin, avec des notes très-étendues d'Ansse de Villoison, sous ce titre : *Apollonii sophistæ Lexicon græcum Iliadis et Odysseæ, Lutetia Parisior.*, 1775, 2 vol. in-4°, et réimprimé seulement en grec, avec les notes d'Her. Tollius, *Lugduni Bat.*, 1788, in-8°. Le fond de cet ouvrage peut bien être d'Apollonius; mais comme il y est cité, évidemment des compilateurs y ont ajouté. C—R.

APOLLONIUS (CITIENSIS), vivait, suivant Cœchi, vers l'an 70 avant J.-C. Il naquit à Citium dans l'île de Chypre, ainsi que le témoigne Strabon (liv. 14); il fut, avec Possidonius, disciple de Zopyre, qui professait la chirurgie à Alexandrie. Il est cité trois fois par Erotien, (pp. 7, 86, 198; éd. de Franz), et deux fois par Cœlius Aurelianus (*Morb. chron.*, l. 1, c. 4; ibid., l. 5, c. 4.) Beaucoup de médecins, depuis Hippocrate jusqu'au 5^e siècle après J.-C., ont porté le nom d'APOLLONIUS. Galien en cite jusqu'à neuf qui avaient

tous écrit, et dont il ne nous est rien resté : *A. Claudius*; *A. Archistrator*; *A. Empiricus*; *A. Biblas*; ces deux derniers avaient composé un livre *sur les Caractères*, qui se trouve dans les *Épidémies* d'Hippocrate; *A. de Memphis*, cité aussi par Erotien (p. 86) : il avait écrit des *Définitions médicales* et un traité *des parties du corps humain*; *A. Mus*, qui est peut-être le même qu'Apollonius de Citium; *A. Organicus*; *A. le Stratonique*; *A. de Tharse*. Il faut ajouter : *A. la Bête*, *A. le Serpent*, et peut-être *A. le Vieux*, mentionnés par Erotien (pp. 8 et 86); *A. l'Erasistrateen*, dont Oribase a conservé un fragment publié en grec par Matthæi dans son édit. d'Orib. (p. 144 à 141); *A. l'Hippocratique* et les deux *A. d'Antioche*, signalés par Chr.-F. Harless dans ses *Anal. hist. de Archigene medico et de Apolloniis medicis*, etc., Bamberg, 1816, in-4°. — C.-G. Kühn, dans ses *Add. ad Elench. med. vet. a Fabricio in Bibl. gr.*, t. 13, p. 17 à 456, Leips., 1826 à 1837, en 51 progr., in-4°, s'est occupé d'Apollonius de Citium. — Suivant M. Littre, Apollonius avait composé un traité en 18 livres contre un ouvrage en 5 livres d'Héraclide de Tarente; Erotien invoque aussi le témoignage d'Apollonius à propos d'un traité d'Héraclide sur les mots obscurs d'Hippocrate; il paraît, du reste, que le médecin de Citium s'était également occupé de ces mots obscurs, car le même Erotien rappelle une de ses explications. Au dire de Cœlius, Apollonius aurait composé un livre de *Epilepties*, et peut-être un autre sur les maladies du foie et de la rate. Mais de tous ses ouvrages un seul est arrivé jusqu'à nous, c'est un commentaire sur le traité *des Articulations* d'Hippocrate, dont le texte grec a été publié pour la première fois intégralement par Dietz, dans ses *Schol. in Hipp. et Gal.*, t. 1^{er}, p. 4-50. Nous reviendrons sur cet important travail aux articles DIETZ et HIPPOCRATE. D—B—G.

APOLLONIUS, surnommé DYSCOLE, à cause de son humeur élagrine, né à Alexandrie, y fleurit vers l'an 158 de J.-C. Il passa sa vie dans le Bruchium, quartier où les gens de lettres étaient logés et nourris aux dépens des rois d'Égypte. Le premier il a réduit la grammaire en système. Il avait fait sur cette science beaucoup d'ouvrages, presque tous perdus; mais Priscien en a profité dans sa grammaire latine. Il nous reste d'Apollonius un traité *sur la syntaxe*, en 4 livres, imprimé plusieurs fois. La meilleure édition est celle de F. Sylburg, avec la trad. latine d'Æ. Portus, et des notes, *Frankfurti*, ap. Wechel Heredes, 1590, in-4°; elle est fort rare. On trouve à la fin des *Græcæ linguæ Dialecti* de Maittaire, édition de Reitz, *Hagæ Comitum*, 1758, et édition de Sturz, *Lipsiæ*, 1807, des extraits de la grammaire d'Apollonius, que Vossius avait tirés d'un manuscrit de la bibliothèque royale de Paris. Ce manuscrit est beaucoup plus complet que les imprimés, et ce serait rendre un service important que de le faire imprimer avec les autres traités du même auteur qui se trouvent dans différentes bibliothèques. On attribue encore à Apollonius un recueil d'histoires merveilleuses : *Historiæ commentitiæ*, dont la meilleure édition est celle qui a été donnée par Meursius, *Lugd. Bat.*, 1620, in-4°, et qui a été réimprimée à

(1) C. L. Blottner (médecin), a publié : *Der entbloeste Apollonius von Tyana u. s. w., Apollonius dévoilé d'après les nouvelles doctrines magiques, par un ami de la nature* Leipsick, 1794, in-8°, avec pl.

Florence, dans le 7^e volume des Oeuvres de Meursius et séparément à Leipsiek, 1792, in-8°. Il est fort douteux que cet ouvrage soit de lui. Hérodien, célèbre grammairien, était fils d'Apollonius Dyscole. C—R.

APOLLONIUS de Rhodes, statuaire, fit, de concert avec Tauriseus, le groupe immense connu sous le nom de *Taurcau Farnèse*. Il représente Zéthus et Amphion attachant Dirce aux cornes d'un taureau furieux, pour venger leur mère Antiope, qu'elle avait persécutée. Antiope et un jeune pâtre assistent au supplice de Dirce. On ne peut guère douter que ce groupe ne soit le même que Pliny a décrit et qu'il attribue à ces deux sculpteurs; mais il s'en faut de beaucoup que leur ouvrage nous soit parvenu dans son entier. Il a subi une restauration si considérable qu'il n'y reste d'antique que la moitié inférieure de la figure de Dirce, les deux troncs et une jambe de Zéthus et d'Amphion. Antiope et le jeune pâtre étaient moins mutilés. Ces restes de la main des artistes grecs sont d'un grand caractère; les restaurations ont été faites assez faiblement par un sculpteur de Milan nommé Batista Bianchi. Suivant Pliny, le morceau, sculpté d'un seul bloc, fut apporté de Rhodes à Rome. Apollonius et Tauriscus y avaient gravé leurs noms. Cette inscription existait sans doute sur quelques-unes des parties perdues. Les débris antiques ont été retrouvés dans les bains de Caracalla. Il est impossible de décider aujourd'hui si l'ouvrage était réellement d'un seul morceau. D'après l'ordre dans lequel Pliny nomme ces deux sculpteurs, on peut juger qu'ils ont vécu quelques années après Alexandre le Grand. L—S—E.

APOLLONIUS, statuaire, fils de Nestor d'Athènes, vivait, selon Winckelmann, peu de temps après Alexandre le Grand. C'est de lui qu'est le fameux torse du Belvédère, qui fut découvert à la fin du 15^e siècle, et qui se voit à présent dans le Musée des antiques. On le regarde comme le débris d'un Hercule en repos, mais dans lequel la force et la puissance ont déjà pris le caractère calme et idéal de la divinité. Quoique cette statue n'ait plus ni tête, ni bras, ni jambes, elle est cependant encore un chef-d'œuvre de l'art. Elle a donné lieu à de nombreuses dissertations, dont l'utilité n'est pas bien démontrée; mais elle a fourni aux artistes une foule d'études excellentes. Michel-Ange l'a dessinée sous tous les aspects; il ne pouvait se lasser de l'admirer, et lorsque, dans sa vieillesse, il fut privé de la vue, il se faisait conduire près de ce chef-d'œuvre, en parcourait toutes les formes avec ses mains savantes, et devait encore aux beaux-arts des jouissances que son malheur semblait lui interdire. Le nom d'Apollonius est gravé dans le marbre; c'est d'après la forme de quelques lettres grecques qu'on prétend assigner le temps où vivait le sculpteur; mais cette conjecture ne peut être que très-approximative. L—S—E.

APOLLONIUS (LÆVINUS), voyageur du 16^e siècle, né dans un bourg près de Bruges, et mort aux îles Canaries, en se rendant au Pérou : ses écrits sont : 1^o *Libri 5 de Peruvia regionis inter novi or-*

bis provincias celeberrimæ Inventione et Rebus in eadem gestis, Anvers, 1567, in-8°; 2^o *de Navigatione Gallorum in terram Floridam, deque elade an. 1565 ab Hispanis accepta*; ib., 1568, in-8°. G—R.

APOLLONIUS (GUILLAUME), théologien de la communion des réformés, né à Middelbourg, au commencement du 17^e siècle, est connu par une controverse avec Nicolas Vedel, sur les limites du pouvoir du souverain dans les affaires ecclésiastiques. Les titres les plus bizarres, *Grallæ, Echasmus, Grallator et Grallopeus*, figurent dans cette dispute, et caractérisent le temps où ces écrits furent publiés. Un des plus célèbres restaurateurs de la saine philosophie, Chrétien Thomasius, en a donné un ample extrait dans son *Historia contentions inter Imperium et sacerdotium*, Halle, 1722, in-8°. On ne lit plus de pareils écrits, mais leur influence sur le progrès des idées, dans une matière de la plus haute importance, n'en est pas pour cela moins remarquable. On a encore de Guillaume Apollonius : *Disputationes de lege Dei*, Middelbourg, 1655, in-12. S—R.

APOLLONIUS COLLATIUS. Voyez COLLATIUS.

APOLLOPHANES, un des premiers disciples d'Érasistrate, était médecin d'Antiochus III, roi de Syrie, surnommé le Grand, et vivait dans le 5^e siècle avant J.—C. Hernias, ministre d'Antiochus, exerçait dans le royaume des concussions et des violences qui répandaient partout la désolation : personne n'osait porter au roi les plaintes du peuple, tant on craignait la vengeance du ministre oppresseur. Apollophanes osa le faire, oubliant ses intérêts pour ceux de son pays, et le ministre prévaricateur fut dévoilé et mis à mort, l'an 220 avant J.—C. Antiochus eut dès lors une grande confiance dans Apollophanes, qui lui donna d'excellents conseils. Après la mort d'Antiochus, Apollophanes se retira à Smyrne et y fonda une école d'érasistrateens, qui florissait encore du temps de Strabon. On croit que c'est le même que Galien et Celse citent en différents endroits avec éloge. C. et A—N.

APONO. Voyez ABANO.

APOSTOLI (FRANÇOIS), littérateur vénitien, était né vers le milieu du 18^e siècle. Doué d'un esprit vif, mais d'un caractère ardent et romanesque, il accrut encore son exaltation naturelle par la lecture des ouvrages les plus propres à remuer l'imagination. Après avoir achevé ses études, il entra dans les bureaux de la secrétairerie d'État; mais il ne tarda pas à abandonner cette carrière aussi lucrative qu'honorable. Son intention était de parcourir toute l'Europe, en commençant par l'Allemagne et la France, afin, disait-il, de connaître par lui-même les deux nations dont les mœurs et les inclinations présentent le plus de contraste. Il se rendit donc en Allemagne, où sa gaieté et son esprit original le firent rechercher. Le comte de Lamberg (voy. ce nom) l'accueillit dans son château de Landshut, et conçut tant d'estime pour Apostoli, qu'il lui dédia la seconde partie du *Mémorial du mondain*. Il resta dix-huit mois avec son nouvel ami, s'occupant de littérature et de philosophie, et passant, au

milieu des plaisirs de toute espèce, des jours heureux et qu'il eut plus d'une fois l'occasion de regretter. Enfin il quitta Landshut, comblé des témoignages d'affection de son généreux protecteur. Sur sa route il rencontra Le Roy de Lozembrune. (*Voy. ce nom.*) Entre deux hommes de ce caractère, la connaissance fut bientôt faite. Arrivés à Augsbourg, et se trouvant tous les deux sans ressource, ils composèrent à la hâte quelques nouvelles dans le genre sentimental que d'Arnaud-Baculard venait de mettre à la mode, et les vendirent à un libraire. Avec la petite somme qui lui revint, Apostoli paya ses dettes, et regagna Venise, où, par un bonheur qu'il ne sut pas apprécier, il retrouva dans les bureaux de la secrétairerie d'État la place qu'il avait si légèrement abandonnée. Honoré de la confiance de quelques sénateurs, il fut chargé de travailler à la révision du code criminel ; et, sans trop de présomption, il pouvait se flatter que ce travail serait récompensé par quelque emploi important. Mais, incapable de se fixer, il quitta Venise une seconde fois ; et, sans avoir égard aux plaintes de sa femme, qui mourut de chagrin, aux représentations de ses parents et de ses amis, il alla s'établir à Vienne. La révolution de France le ramena dans sa patrie ; et, sans autre mission que celle qu'il tenait de son caractère, il s'occupa par tous les moyens de lui faire des prosélytes. Ses démarches et ses propos plus qu'imprudents excitèrent l'attention des magistrats, et il fut envoyé dans l'île de Corfou sous la surveillance du provveditore. La culture des lettres, la société de quelques hommes d'esprit qui partageaient ses opinions, et enfin un nouveau mariage qui ne dut pas être plus heureux que le premier, l'aiderent à supporter son exil, qui ne finit qu'avec le gouvernement vénitien. Apostoli se rendit alors à Milan, et il parvint à se faire nommer consul de la république cisalpine à Ancône. Les succès des Autrichiens en Italie, dans l'année 1799, ne lui permirent pas d'arriver à sa nouvelle destination. Arrêté par leurs ordres, il fut conduit avec quelques autres révolutionnaires aux bouches du Cattaro. Les événements politiques le ramenèrent peu de temps après à Milan ; mais cette fois, n'ayant pu réussir à se faire employer, il accepta le titre d'envoyé de la république de St-Marin près de Bonaparte, alors premier consul. Aucune mission ne pouvait lui être plus agréable que celle qui lui procurait enfin le plaisir de voir Paris ; mais il n'eut pas lieu d'être aussi satisfait de son voyage qu'il l'avait espéré. Sa tournure grotesque et l'exiguïté de sa taille lui attirèrent des sarcasmes (4) auxquels, malgré tout son esprit, il n'était pas toujours en mesure de répondre. Fatigué de ces railleries continuelles, et d'ailleurs mécontent du peu d'accueil qu'il avait reçu des littérateurs, il s'enferma pour écrire l'*Histoire de la révolution française*. Il était occupé de ce travail, lorsqu'une lettre, dans laquelle il exprimait franchement son opinion sur le

(4) Suivant le P. Moschini, rien ne fatiguait plus Apostoli que de s'entendre dire, lorsqu'il paraissait aux Tuileries : Voici le petit envoyé de la petite république : *Piccola repubblica, piccolo rappresentante*.

premier consul et sur les personnes qui l'entouraient, tomba dans les mains du ministre de la police. Aussitôt il reçut ordre quitter de Paris dans vingt-quatre heures, et de sortir de France dans huit jours. De retour en Italie, Apostoli fut forcé pour subsister de se mettre aux gages de cette même police qui l'avait persécuté (4). Mais, par le crédit de quelques amis qui lui restaient encore, il ne tarda pas à obtenir la place d'inspecteur de la librairie à Padoue. Ayant perdu cet emploi par la rentrée des Autrichiens en Italie, il revint à Venise, où il composa pour le théâtre quelques farces assez gaies, mais dont le produit n'était plus suffisant pour le tirer de la misère. Tombé dans le dernier degré de l'avidité, méprisé de tous ceux qui l'avaient connu, Apostoli mourut de faim, au mois de février 1816, âgé d'environ 70 ans. « Il avait, dit M. de Stendhal, peut-être autant d'esprit que Chamfort. « Rien n'est plus rare en Italie. La prolixité y « étouffe l'esprit français. » (*Rome, Naples et Florence*, t. 1, p. 70.) La liste qu'on va lire de ses ouvrages, très-peu connus en France, est tirée de l'article que lui a consacré le P. Moschini, savant bibliographe vénitien, dans la *Biografia universale italiana* : 1^o *Lettres et contes sentimentaux de George Wanderson*, Augsbourg, 1777. Les contes sont en partie de Lozembrune ; mais les lettres sont d'Apostoli, qui s'est caché sous le nom de *Klost*. On y trouve de grands détails sur ses voyages et ses aventures. 2^o *Storia di Andrea ; Saggezza della follia*. Dans ces deux nouvelles, écrites avec beaucoup d'esprit, et dont la lecture est très-agréable, on remarque surtout le talent avec lequel l'auteur sait rapprocher naturellement et sans effort les choses les plus disparates. 3^o *Saggio per servire alla storia de' viaggi filosofici e de' principi viaggiatori*, Venise, 1782. 4^o *Lettre sirmiensi*. Cet opuscule très-curieux contient l'histoire de sa déportation aux bouches du Cattaro. « L'auteur y dit la vérité, même contre ses « compagnons d'infortune. Il ne tombe jamais dans « l'importance et dans le vague qu'un déporté français n'eût pas manqué de mettre dans une relation « de ce genre. » (Stendhal, *ibid.*) 5^o *Rappresentazione del secolo 18*, Milan, 3 vol. Ouvrage moins instructif qu'amusant. 6^o *Storia delli Galli, Franchi e Francesi*. Il n'a paru que le premier volume de cet ouvrage, qui n'eut aucun succès. 7^o *E tutto un momento ; la Merenda alla zuecca*. Ces deux pièces, jouées avec succès, sont insérées dans les recueils *di opere teatrali*. W—s.

APOSTOLIUS (MICHEL), né à Constantinople, vint en Italie vers le milieu du 15^e siècle, après la prise de cette ville par les Turcs. Il y fut d'abord accueilli par le cardinal Bessarion ; mais privé par la suite des secours qu'il en recevait, il passa dans l'île de Crète, où il gagnait sa vie à copier des livres.

(4) Apostoli fut employé par la police française jusqu'à la création des inspecteurs de la librairie dans le royaume d'Italie. M. de Stendhal dit que « le plus extrême dénûment força le pauvre Apostoli de se faire espion des Autrichiens à Milan. Il le disait à tous « ses amis réunis au café de Padoue, et l'infamie ne l'avait point « atteint. »

Il eut plusieurs fils dont le plus célèbre fut Arsénius, évêque de Monembasie. M. Apostolius avait fait un grand nombre d'ouvrages qui sont restés manuscrits. Le seul que je connaisse imprimé est le suivant : *Mich. Apostolii Paramia gr.-lat., ex versione et cum notis Pet. Pantini, Lugduni Bata-vorum*, Elzevir, 1619, in-4°. Cette édition a reparu avec un nouveau frontispice portant : *Centuriæ 21 Proverbiorum*, etc., ibid., Jean et Daniel Elzevir. (Voy. ARSENIUS, dont l'article avait été répété par erreur dans la première édition de la *Biographie*.) C—R.

APOSTOOL (SAMUEL), prédicateur de l'Eglise des mennonites, à Amsterdam, a donné son nom aux *apostolici*, apostoliens, une secte des anabaptistes, qu'on appelle *waterlandins*, parce qu'elle s'est particulièrement répandue dans le Waterland, contrée de la Nord-Hollande. En 1664, ces mennonites du Waterland, qu'on distingue des mennonites flamands, et qu'on appelle aussi mennonites relâchés (*crassiers*), se subdivisèrent en deux partis, les galenistes, ayant pour chef le médecin Galenus Abraham de Haan, et les adhérents de Samuel Apostool. Galenus voulait admettre dans la société religieuse dont il était un des ministres tous ceux qui croyaient la divine origine des livres saints, pourvu que leurs mœurs fussent pures et leur réputation de probité intacte : sans le dire ouvertement, il se rapprochait beaucoup des opinions des sociniens. Samuel Apostool, tout en défendant les dogmes caractéristiques des mennonites sur l'absurdité du baptême des enfants, sur l'inutilité des magistrats dans le royaume de Jésus-Christ, sur la forme visible de ce royaume dès cette vie, etc., maintenait l'orthodoxie sur tous les autres points de la doctrine des réformateurs. Vainement quelques hommes sages tâchèrent de prévenir une nouvelle scission dans la secte des waterlandins : depuis cette époque, les galenistes et les apostoliens formèrent, dans cette secte, constamment deux partis distincts, qu'aucun acte public, mais bien l'adoucissement général des esprits à l'égard des opinions religieuses, et l'indifférence du plus grand nombre, ont seuls rapprochés dans les derniers temps. Les apostoliens sont quelquefois désignés par la dénomination des *mennonites du soleil*, à cause de l'image qu'ils avaient prise pour symbole de leur lieu de réunion. On n'a de Samuel Apostool qu'un petit catéchisme, sous le titre de *Veritatis Exercitatio*, à la rédaction duquel son collègue Samuel de Deyl eut quelque part. On trouve sur Apostool et son adversaire Galenus les détails les plus exacts dans Herm. Schyn, *Deduct. plenior Histor. Mennonit.*, c. 15 et c. 18 ; et sur le parti qui porte son nom dans Gasp. Commelin, *Description de la ville d'Amsterdam* (en hollandais), t. 1, p. 500. (Voy. aussi Mosheim, *Instit. Hist. Eccles.*, p. 1012.) S—R.

APPEL (JACQUES), peintre, né à Amsterdam, le 29 novembre 1680, d'une honnête famille, reçut une bonne éducation ; et dès son enfance annonça un goût particulier pour les arts, en dessinant à la plume, ou en découpant de petites figures d'hommes,

d'animaux, etc. On le plaça comme élève chez Timothée de Graef, paysagiste. Les leçons de cet artiste, celles de Meyring, les ouvrages de Tempête, et l'étude assidue de la nature, formèrent tellement le jeune Appel, que, dès l'âge de dix-huit ans, il s'était placé au rang des bons artistes. Après avoir vu et étudié un grand nombre de sites, surtout aux environs de la Haye, il revint à Amsterdam, où il travailla beaucoup. Il se maria à vingt-deux ans, et peignit ensuite les portraits des principaux habitants de Sardam, qui lui firent faire aussi des tableaux d'histoire et des paysages. Revenu de nouveau dans le lieu de sa naissance, il établit une espèce d'atelier de peinture, où, sous sa direction, d'autres artistes exécutaient toutes sortes de sujets. Cette entreprise enrichit Appel, qui d'ailleurs ne négligeait point de travailler lui-même. Il fit un grand nombre de tableaux qui lui furent très-bien payés. Ce fut surtout dans le paysage qu'il eut les succès les plus nombreux et les plus assurés. On peut dire que son bonheur l'accompagna constamment jusqu'au dernier moment de sa vie ; car, s'étant couché un soir sans ressentir aucune incommodité, il fut trouvé mort dans son lit le lendemain, 7 mai 1751, à l'âge de près de 70 ans. Selon Descamps, dont l'ouvrage a fourni ces détails, Appel, très-inférieur à Berghem, était cependant supérieur à plusieurs paysagistes estimés.

D—R.

APPIANI (le chevalier ANDRÉ), peintre célèbre, naquit à Bosizio, en 1761, dans une maison de campagne de son père, médecin distingué de Milan. Sa famille était noble, et elle avait joui autrefois d'une assez grande illustration. Il fit ses études au collège des jésuites de Bréra. Son père le destinait au barreau ; mais il montra une aversion insurmontable pour la jurisprudence, et un goût décidé pour les beaux-arts, surtout pour la peinture. Sa famille s'opposant vivement à son inclination, il prit la résolution d'embrasser l'état ecclésiastique, et entra chez les jésuites qui l'avaient élevé, et qui auraient désiré le conserver à raison de ses talents et de son instruction. Mais le génie des arts l'emporta ; il quitta le noviciat ; et, quoique fort jeune, il obtint de son père, par l'intercession du duc de Castelbarco, l'autorisation de se rendre d'abord à Florence, puis à Rome, où il s'appliqua au dessin et à la peinture avec une ardeur et un zèle extraordinaires. Il passa dans ces deux villes plusieurs années, durant lesquelles il devint l'ami intime des artistes les plus distingués. Le pape Pie VI lui donna des preuves du plus tendre intérêt. Il revint ensuite dans sa patrie, et s'y livra avec enthousiasme aux travaux d'une profession où son génie et son goût l'avaient entraîné. Il leur associa la culture de la poésie et de la musique où il réussit également. Jeune, doué d'une figure agréable, d'un esprit cultivé et de talents déjà remarquables, il fut accueilli partout dans la haute société. L'archiduc d'Autriche, gouverneur du Milanais, l'employa à décorer le palais de Monza. Les aventures de Psyché qu'il y peignit à fresque commencèrent sa réputation dans ce genre difficile des Marco d'Oggioni et des Léonard de Vinci. Peu

de temps après il peignit la coupole de l'église de St-Celse à Milan, qui est une des plus belles de cette ville. La peinture à fresque ne l'empêcha pas de faire des tableaux à l'huile. Il excellait dans le portrait, dont il faisait souvent des sujets historiques. A l'époque de la conquête de la Lombardie par l'armée française, en 1796, il fut recherché et fêté par tous les officiers généraux. Le général en chef le combla d'honneurs et de distinction, et lui fit donner par le nouveau gouvernement la jouissance gratuite d'une charmante habitation. Quoique Appiani, livré tout entier à sa profession, se mêlât peu de politique, il fut nommé membre de la consulta cisalpine convoquée à Lyon pour offrir à Napoléon la couronne d'Italie. Le gouvernement italien le députa aussi à Paris pour assister au couronnement de Napoléon, qui lui accorda à cette occasion la croix de la Légion d'honneur. Ce ne fut qu'à ses talents et à son mérite personnel qu'il dut sa nomination de membre de l'institut du royaume d'Italie, de correspondant de celui de France, et de presque toutes les académies de l'Europe, et enfin de commissaire général des beaux-arts. A l'époque du couronnement de Napoléon comme roi d'Italie, Appiani fut nommé son premier peintre, et chargé de peindre les fresques du palais de Milan, qui mirent le dernier sceau à sa réputation. Il représenta en bas-reliefs dans la grande salle de ce palais, sur une balustrade de 400 pieds de tour, toute l'histoire du nouveau roi d'Italie, depuis sa nomination de général en chef jusqu'à son couronnement. Ce travail immense a été gravé en partie, d'après l'ordre du gouvernement italien, par les célèbres graveurs Lenghi, Rosaspina, etc. Les sujets mythologiques qui décorent les plafonds du palais sont travaillés avec une pureté de dessin, un ton et une chaleur de coloris bien au-dessus des fresques du célèbre Trabatesi, qu'on admire dans le même palais. Outre ces chefs-d'œuvre auxquels Appiani travaillait dans la belle saison, il s'occupait durant l'hiver à peindre des tableaux à l'huile non moins estimés, dont plusieurs ornent la galerie du comte de Sommariva. Les plus beaux font encore partie du cabinet de sa veuve, ainsi que les dessins et les cartons de ses fresques. Au mois de mai 1815, une attaque d'apoplexie vint l'arrêter dans ses travaux, à l'époque la plus brillante de sa carrière. Après avoir langué quelques années dans un état de paralysie, il mourut le 8 novembre 1817, à l'âge de 56 ans. Appiani était aussi distingué par les qualités du cœur et de l'esprit que par ses talents; bon et généreux, il employait en bienfaits une fortune qui eût été considérable s'il n'avait pas éprouvé de grandes pertes par les changements de gouvernement. L'institut de Milan lui a fait élever, dans le palais de Brera où il tient ses séances, un monument dont l'exécution fut longtemps retardée par la question de savoir dans quel costume on devait représenter le peintre des Grâces italiennes. Plusieurs projets furent successivement adoptés et refusés; enfin le monument fut achevé en 1826; il représente un groupe de trois Grâces, et il a été sculpté par Thorwaldsen. Le même sujet fut imité par M. Manfre-

dini dans une médaille que l'on distribua le jour de l'inauguration. M. Longhi, l'un des artistes les plus distingués que possède l'Italie, se chargea de prononcer l'éloge d'Appiani, et cet éloge a été imprimé à Milan, 1826, in-fol. Z.

APPIANO (JACQUES D'), tyran de Pise. Son père, Jacques d'Appiano, né de basse condition, sur le territoire de Florence, s'était attaché aux Gambacorti, chefs d'un parti dans Pise. Il eut la tête tranchée avec plusieurs d'entre eux, en 1348, par ordre de l'empereur Charles IV. Pierre Gambacorti, rappelé dans sa patrie en 1369, y ramena Jacques d'Appiano, à qui il accordait la plus entière confiance, et il le fit nommer chancelier perpétuel de la république. Appiano, rempli de talents et d'adresse, se rendit maître des principales affaires, et s'assura une foule de créatures indépendantes de celles de son protecteur. Il embrassa le parti gibelin avec un zèle extrême, et contracta une étroite alliance avec Jean Galéas Visconti, seigneur de Milan. Le 21 octobre 1392, Appiano excita un tumulte dans Pise, en faisant massacrer deux de ses ennemis; Gambacorti, qu'on avait vainement voulu prévenir contre lui, ne pouvait croire à une trahison de son vieil ami; ils avaient vécu et souffert ensemble, et tous deux avaient déjà passé soixante-dix ans. Gambacorti renvoya donc des partisans qui prenaient les armes pour sa défense. Il demanda une conférence à son ami, et, dès qu'il fut auprès de lui, Appiano le fit massacrer. Les fils de Gambacorti, tous deux blessés, tombèrent au pouvoir d'Appiano, qui les fit empoisonner dans leur prison. Les maisons de tous les amis des Gambacorti furent abandonnées au pillage, et le 23 octobre, le tyran obtint du peuple intimidé le titre de seigneur de Pise. Jacques d'Appiano régna dans Pise, plutôt comme une créature de Jean Galéas, que comme un prince indépendant. Il s'engagea dans toutes ses intrigues contre les Florentins, et attira sur son pays, à plusieurs reprises, les malheurs de la guerre. Cependant son fils aîné, le seul en qui il eût reconnu le talent de gouverner, mourut avant lui, et Jean Galéas voulut, de son vivant même, ôter au second son héritage. Il essaya, le 2 janvier 1398, de faire occuper, par surprise, toutes les forteresses de Pise; Appiano résista, les soldats du duc de Milan furent dévalisés, et le seigneur de Pise, éclairé sur la perfidie de son allié, fut sur le point d'embrasser le parti des Florentins. Cependant Jean Galéas réussit à l'apaiser. Appiano mourut le 5 septembre de la même année. S. S—1.

APPIANO (GÉRARD), fils et successeur de Jacques, capitaine et seigneur de Pise. Se sentant mal affermi dans sa domination, il entra aussitôt en négociation avec ses voisins. Il voulut d'abord s'assurer l'alliance des Florentins; mais il leur demanda de se rendre garants de sa tyrannie, et d'entretenir une garde pour sa défense. Les Florentins rejetèrent ces conditions, qui leur parurent honteuses pour un peuple libre. Alors Gérard d'Appiano se jeta dans les bras du duc de Milan; il lui vendit la seigneurie de Pise pour le prix de 200,000 florins, se réservant seulement la souveraineté de Piombino et de l'île

d'Elbe. Ce fut là qu'il se retira, au mois de février 1399, emportant avec lui les malédictions de ses concitoyens. Ses descendants sont demeurés pendant deux siècles princes de Piombino, après quoi cette souveraineté a été réunie à la couronne de Naples. S—S—1.

APPIANO, prince de Piombino, après que Gérard d'Appiano (*voy.* l'article précédent) eut échangé, en 1398, la seigneurie de Pise contre la principauté de Piombino. Il évita de se mêler dans les guerres de ses voisins ; son mariage avec Paula Colonna, sœur du pape Martin V, assura la protection de ce pontife à sa famille. Lui-même était mort avant l'élévation de son beau-frère au pontificat ; mais, en mourant, il avait déclaré la république florentine tutrice de son fils Jacques II d'Appiano. Les Florentins exercèrent fidèlement cette tutelle ; ils protégèrent, pendant tout le 15^e siècle, les différents princes de la maison d'Appiano, et ceux-ci s'engagèrent souvent au service de la république, comme *condottieri*. Lorsque Cosme 1^{er} de Médicis parvint, en 1537, à la dignité de duc de Florence, il ne fut point satisfait du pouvoir souverain qu'il avait usurpé dans sa patrie ; il voulait soumettre toute la Toscane, et la petite principauté de Piombino excitait sa cupidité, à cause des riches mines de fer de l'île d'Elbe, qui en fait partie ; mais Jacques V d'Appiano, qui régna jusqu'en 1543, s'était mis sous la protection de Charles Quint ; dépouillé plusieurs fois de ses États par Médicis, sous différents prétextes, il fut autant de fois rétabli par l'Empereur dans sa souveraineté. Le duc de Florence, renonçant à conquérir la principauté de Piombino, chercha dès lors à s'assurer l'alliance de ce petit État. Jacques VI d'Appiano qui, en 1545, succéda à son père, demeura, pendant tout son règne, dans la dépendance absolue des Médicis. Il avait laissé conquérir aux corsaires de Barbarie les deux îles de Pianosa et de Monte-Christo, qui faisaient partie de sa principauté, et il était sur le point de vendre l'île d'Elbe au grand-duc François, lorsqu'il mourut, le 15 mai 1583. Avec lui finit la ligne légitime des Appiani ; mais il avait laissé deux fils naturels, dont l'aîné, Alexandre, avait été légitimé par l'Empereur. En succédant à la principauté de Piombino, Alexandre fut obligé de recevoir une garnison espagnole. Sa femme, Isabelle de Mendoza, de concert avec le commandant espagnol qu'elle aimait, et avec les habitants de Piombino, mécontents de leur prince, fit assassiner Alexandre d'Appiano, le 28 septembre 1589. La maison d'Appiano étant ainsi éteinte, la principauté de Piombino demeura longtemps en séquestre entre les mains des Espagnols, malgré les instances des grands-ducs de Toscane, qui voulaient l'acquérir à tout prix. Le conseil aulique adjugea, vers l'année 1619, ce fief de l'Empire à la maison de Mendoza, comme plus proche héritière des Appiani. Les Ludovici l'achetèrent ensuite, et le réunirent à la principauté de Venosa ; enfin les Buoncompagni, ducs de Sora, en ont hérité, et l'ont possédé jusqu'à nos jours. S—S—1.

APPIEN, historien grec, né à Alexandrie vé-

II.

eut sous les empereurs Trajan, Adrien et Antonin. Il vint de bonne heure s'établir à Rome, où il se distingua dans la profession d'avocat, et fut nommé *procurator*, ou surintendant des affaires domestiques des empereurs ; quelques biographes ajoutent qu'il fut envoyé en Égypte comme gouverneur de cette province. Appien, dans son histoire, parle de la destruction de Jérusalem par Adrien comme d'un événement contemporain, et il dit, dans sa préface, que la puissance romaine avait duré 900 ans : ce qui prouve qu'il écrivait vers la 11^e année du règne d'Antonin. Son histoire, qui était divisée en 24 livres, n'était point asservie à l'ordre chronologique, mais à l'ordre des nations et des pays dont parle l'historien. Il raconte sans interruption, et séparément, tous les événements qui ont rapport, soit à l'Italie, soit à l'Afrique, ou à d'autres contrées. L'ensemble de son histoire générale se compose ainsi des histoires particulières de plusieurs peuples et de plusieurs provinces. Cette méthode, qui a été quelquefois imitée en partie chez les modernes, et surtout par Gibbon, présente quelques avantages ; mais elle a le grand inconvénient de détourner l'attention du sujet principal. Il est difficile de suivre, dans Appien, les progrès de la grandeur et de la décadence de l'empire dont il a fait l'histoire. Cependant les renseignements qu'il nous donne jettent de grandes lumières sur l'histoire de son temps, et sur la géographie ancienne. C'est par lui que nous savons que l'empire romain était borné à l'est par l'Euphrate le mont Caucase, la grande Arménie et la Colchide et au nord par le Danube, au delà duquel il dit que les Romains possédaient encore la Dacie, aussi bien que plusieurs autres pays au delà du Rhin. Selon le même historien, ils étaient maîtres de la moitié de la Grande-Bretagne ; mais ils négligeaient le reste. Ils possédaient plusieurs autres contrées qui leur coûtaient plus qu'ils n'en tiraient, et ils ne les conservaient que comme un poste militaire d'où ils pouvaient marcher à de nouvelles conquêtes : telles étaient les provinces de la grande Arménie. Appien nous apprend encore qu'il vit à Rome plusieurs ambassadeurs de peuples barbares, qui désiraient se soumettre à l'empire, mais qui furent refusés par l'empereur, parce qu'ils étaient pauvres. Quelque érudits ont pensé qu'il fallait lire Appien avec défiance ; mais d'autres, et Photius à leur tête, soutiennent que cet historien est plein de respect pour la vérité, et qu'il montre surtout une grande connaissance des affaires militaires. « En lisant l'histoire d'Appien, ajoute Photius, on croit assister aux batailles qu'il décrit. » On admire surtout les discours qu'il met dans la bouche des personnages, qui, sans avoir l'éloquence de ceux de Tite-Live, sont remarquables par la force des raisonnements. Quel que soit le jugement qu'on peut porter sur le mérite d'Appien, et sur l'ensemble de son ouvrage, on doit avouer que les 3 livres qui nous restent des guerres civiles sont un des morceaux les plus précieux qui nous soient parvenus de l'antiquité. Si ce morceau était perdu, une foule de détails curieux nous seraient restés inconnus. Appien descend, dans

cette partie de son ouvrage, jusqu'aux moindres particularités ; son récit est simple et sans ornement ; mais il porte tellement l'empreinte de la vérité, qu'on croit être témoin des événements qu'il raconte. Ses chapitres sur les proscriptions de Marius et de Sylla, sur celles des triumvirs, seront toujours une lecture attachante pour ceux qui ont eu le malheur d'étudier le cœur humain à l'école des révolutions. Montesquieu a beaucoup profité de la lecture d'Appien ; à l'aide du récit de l'historien, il peint à grands traits la corruption des Romains ; mais le simple et véridique Appien la décrit peut-être d'une manière plus énergique ; car, après avoir énuméré tous les crimes qu'enfantent l'ambition et l'avarice, il consacre un chapitre aux vertus qui se montraient au milieu du désordre général, et, dans ce chapitre, il ne trouve à louer que la conduite des femmes et des esclaves. Il ne nous reste que des extraits de ses 5 premiers livres, contenant l'histoire des Romains sous leurs rois, de leurs guerres en Italie, de celles des Samnites, de celles des Gaulois (dont nous n'avons qu'un abrégé très-succinct), et de celles de la Sicile et des îles. Les 3 livres suivants, qui contiennent les guerres d'Espagne, celle d'Annibal et les Puniques, nous sont restés ; nous avons cependant perdu la seconde partie des Puniques, qui contenait les guerres de la Numidie. Il nous reste des extraits du 9^e sur les guerres de Macédoine. Le 10^e, sur les guerres de la Grèce et de l'Ionie, est entièrement perdu. Il ne nous reste que la première partie du 11^e livre, qui contenait les Syriaques et les Parthiques. Ce que nous en avons en effet sous le nom d'Appius, sur la guerre des Parthes, n'est point de lui. C'est tout simplement un extrait des vies de Crassus et de Marc Antoine, de Plutarque. Le 12^e livre, sur les guerres de Mithridate, est entier. Les livres 13^e et 14^e contiennent l'histoire des guerres civiles jusqu'à la mort de Sextus Pompée, et sont entiers. Il ne nous reste rien des cinq suivants, qui contenaient la suite des guerres civiles, et l'histoire de l'empire romain sous les empereurs pendant cent ans. Le 25^e, sur les guerres d'Illyrie, nous reste. Le 24^e, sur les guerres d'Arabie, est entièrement perdu. La première édition grecque d'Appien a paru à Paris chez Charles Estienne, 1554, in-fol. Il y manque les guerres d'Annibal, et les Puniques qu'Henri Estienne publia pour la première fois en 1537, in-8^o, et les guerres d'Illyrie, publiées par D. Hoeschelius, Augsbourg, 1599, in-4^o. Ce dernier livre manque aussi dans l'édition gr. et latine donnée par Henri Estienne, 1592, in-fol., et dans celle qui a été donnée par Alex. Tollius, Amsterdam, 1670, 2 vol. in-8^o. Les extraits qui nous restent des livres perdus sont tirés des *Excerpta de legationibus*, publiés par Fulvius Ursinus, Anvers, 1582, in-4^o, et des *Excerpta de virtutibus et vitiis*, publiés par Henri de Valois, Paris, 1634, in-4^o. Tous ces extraits se trouvent réunis dans l'excellente édition d'Appien que Schweighæuser a donnée à Leipsiek, 1783, 3 vol. in-8^o, grec et latin. L'histoire d'Appien a été traduite en allemand par Seybold, 1795 ; en français, par Claude Seyssel, Lyon, in-fol., 1544 ; par Odet-Desmarres, Paris,

in-fol. 1659. Les 5 livres des guerres civiles ont été traduits séparément par M. Combes-Dounous, Paris, 1808, 3 vol. in-8^o. M—D.

APPIER, dit HANZELET (JEAN). *Voyez* HANZELET.

APPIUS CLAUDIUS, chef de la famille Claudia, l'une des plus illustres de Rome, et surtout remarquable par une opposition constante aux plébéiens. L'an 250 de Rome (504 avant J.-C.), Appius Claudius vint s'établir à Rome. Il était né chez les Sabins, de parents distingués, et s'appelait alors Actius Claudius. Il s'était opposé aux préparatifs de guerre que ses compatriotes faisaient contre les Romains, et, n'ayant pu les déterminer à prendre un parti pacifique, il avait renoncé pour toujours à eux, emmenant avec lui, dans sa patrie adoptive, 5,000 familles qui lui étaient attachées par les liens du sang ou par ceux de la dépendance. On reçut avec joie cet accroissement de population. Appius fut classé dans l'ordre des patriciens, et admis au nombre des sénateurs. On lui donna vingt-cinq acres de terre, et chacun de ceux qui étaient venus avec lui en eut deux, avec tous les privilèges des citoyens romains. Dans la neuvième année de son séjour à Rome, il fut nommé consul. Le sénat voulait l'opposer au peuple qui murmurait, surtout à causes des rigueurs exercées contre les débiteurs. L'inflexible Appius soutint que tout adoucissement aux volontés de la loi était une injustice envers les créanciers. Lorsqu'il fallut marcher contre les Volsques, empressés de profiter des circonstances, aucun citoyen ne s'enrôla. Servilius, collègue d'Appius, ne put, malgré sa popularité, mener contre l'ennemi qu'un petit nombre de soldats. Ils lui suffirent cependant pour vaincre ; mais, à l'intérieur, Rome n'en fut pas plus paisible. La vue d'un vieillard qui s'était trouvé à vingt-huit batailles, et qui, chargé de fers, montra au peuple ses cicatrices et les marques récentes des verges dont on l'avait frappé, mit les citoyens en fureur ; Appius fut contraint de se réfugier dans sa maison ; mais il se montra de nouveau dans le sénat, et soutint que toute faiblesse serait une source de troubles. Sur ces entrefaites, les Volsques firent une nouvelle irruption, plus redoutable que la première, et Servilius obtint enfin que le peuple combattrait sous ses ordres. Il remporta une victoire complète, et, pendant ce temps, Appius, resté à Rome, fit trancher la tête à trois cents otages donnés par les Volsques. Lorsque son collègue revint, et demanda les honneurs du triomphe, Appius engagea le sénat à les lui refuser, sous prétexte que Servilius s'était montré trop complaisant et trop libéral envers les soldats, ce qui fut cause que Servilius donna un exemple de mépris pour les lois et le premier corps de l'État, qui, dans la suite, ne fut que trop suivi. Il se décerna lui-même les honneurs du triomphe, et marcha au Capitole, aux acclamations du peuple et de l'armée. Appius, invariable dans sa conduite, ne vit pas plutôt cette guerre terminée, que, malgré les assurances données au peuple par Servilius, il ordonna qu'on livrât de nouveau à leurs créanciers ceux qui avaient été mis en liberté pour marcher contre l'ennemi. Lorsque, dans la suite, le

peuple se retira sur le mont Sacré, il fut le seul sénateur qui s'opposât à ce qu'on entrât en négociation avec ceux qu'il appelait des rebelles. Ce fut encore Appius qui fit sentir, dans un discours véhément, que le procès de Coriolan était une insulte au sénat. Un tel homme ne pouvait pas adopter le projet de la loi agraire : aussi, quand Sp. Cassius (*voy. CASSIUS*) fit cette proposition, qui devint pour Rome la source de tant de discordes, Appius déclara qu'il fallait, à la vérité, s'approprier une partie des terres conquises, mais les vendre, et en déposer le produit dans le trésor public. Le sénat se servit ensuite du nom d'Appius comme d'un épouvantail. Trompé plusieurs fois dans son attente, le peuple refusait de s'enrôler pour combattre les Véiens : les patriens répandirent le bruit qu'Appius allait être nommé dictateur, et la seule crainte de voir un homme si sévère investi du pouvoir suprême fit prendre les armes à la multitude. Appius donna au sénat un conseil très-utile, et qui fut suivi plus tard dans les circonstances difficiles : ce fut celui de s'assurer toujours de quelques tribuns du peuple, afin qu'ils s'opposassent à ce que leurs collègues proposeraient de désagréable aux patriens. Depuis cette époque, l'histoire ne parle plus d'Appius, qui sembla léguer à ses descendants sa fierté et sa haine contre le peuple.

D—T.

APPIUS CLAUDIUS, fils du précédent, se montra, s'il se peut, encore plus inflexible et plus ennemi des plébéiens que son père. L'an 285 de Rome (471 avant J.-C.), les patriens le firent nommer consul, quoiqu'il ne se fût pas trouvé aux comices. Le tribun du peuple Voléron avait proposé une loi portant qu'à l'avenir les tribuns seraient élus par tribus, et non par curies ; Appius s'y opposa fortement, et mit en usage un moyen auquel le sénat avait eu souvent recours, celui d'occuper par une guerre étrangère l'inquiète activité de la multitude. Après de violents débats, la loi de Voléron fut adoptée, et les deux consuls entrèrent en campagne. Capitolinus, aimé de ses soldats, remporta plusieurs avantages sur les Éques. (*Voy. CAPITOLINUS*.) Les troupes d'Appius, au contraire, qui l'appelaient le tyran de l'armée, conspirèrent, non contre sa personne, mais contre sa gloire, et se laissèrent battre par les Volsques. Appius, irrité, eut toute l'armée à son tribunal. Les magistrats du peuple obtinrent de lui qu'il ne donnât aucune suite à cet étrange emploi de son autorité ; mais il trouva bientôt une autre occasion d'exercer sa vengeance. Son arrière-garde ayant été mise en fuite, il fit déceimer les soldats, trancher la tête aux chefs qui avaient quitté leurs rangs, et battre de verges jusqu'à la mort ceux qui avaient perdu leurs enseignes. Il s'opposa, l'année suivante, avec tant de chaleur au partage des terres conquises, qu'il déterminait le sénat à rejeter cette proposition. Les tribuns, voulant se délivrer d'un si redoutable adversaire, l'accusèrent devant le peuple d'être ennemi de la liberté publique ; Appius se présenta fièrement à l'assemblée ; et, loin de s'abaisser aux excuses et aux prières, il se défendit avec tant d'énergie, que le peuple n'osa pas le condamner. Les tribuns, frappés

de stupeur, prirent le parti de remettre le jugement à un autre jour ; mais Appius ne vécut pas jusqu'à cette époque. Selon quelques auteurs, il mourut de maladie ; selon d'autres, dont l'opinion paraît vraisemblable, il prévint qu'il serait condamné, et se donna la mort. Les plébéiens, qui l'avaient tant haï pendant sa vie, n'insultèrent point à sa mémoire, et ce fut en vain que leurs tribuns tentèrent de lui faire refuser les honneurs funèbres. Les consuls permirent à son fils de prononcer son éloge public, et le peuple l'écouta avec recueillement.

D—T.

APPIUS CLAUDIUS CRASSINUS, le décemvir, fut nommé consul l'an 505 de Rome (451 avant J.-C.), et peu de temps après, au grand étonnement du sénat, il appuya la proposition de la loi Terentia, qui devait changer la forme du gouvernement, bien persuadé qu'il aurait plus de pouvoir sous un nouveau titre. Il fut effectivement nommé décemvir, et eut pour collègues Genucius, le second consul, les trois sénateurs qui avaient été envoyés en Grèce pour transcrire les lois de Solon, et d'autres personnages consulaires. Les commencements de cette magistrature extraordinaire furent assez doux. Appius se montra même plus populaire qu'aucun de ses collègues. Quand les dix tables de lois furent dressées, et que les pouvoirs des décemvirs furent expirés, ils firent procéder à de nouvelles nominations, sous prétexte de dresser encore deux tables, et Appius mit tout en usage pour être réélu. Malgré l'orgueil naturel à la famille Claudia, il eut recours aux bassesses auprès de la multitude. Les patriens le choisirent pour présider l'assemblée, dans l'espoir qu'il aurait assez de pudeur pour ne pas se proposer lui-même ; mais il trompa leurs conjectures, fut réélu, et fit choisir ses amis pour remplir les neuf autres places, à l'exclusion de plusieurs candidats distingués, et entre autres de C. Claudius, son oncle. On nomma d'abord six autres patriens, à qui leur attachement aux intérêts d'Appius tint lieu de mérite. Enfin, pour porter au comble le fol enthousiasme du peuple, Appius proposa et fit encore élire trois plébéiens. Alors il jeta le masque, et ne songea plus qu'à perpétuer son autorité. Ses collègues entrèrent facilement dans ses projets. Chacun d'eux se fit précéder de douze lieuteurs, et accompagna d'une foule de jeunes patriens qui recevaient d'eux, comme un don, les biens des condamnés, et qui préféraient, dit Tite-Live, la licence pour eux-mêmes à la liberté publique. Un grand nombre de patriens, obligés de fuir des tyrans dont les jugements étaient sans appel, se retirèrent à la campagne et dans les villes voisines. Les décemvirs publièrent, aux ides de mars, les deux tables de lois qui devaient compléter le nombre de douze, et le peuple fut content de ces lois si chèrement achetées, à l'exception de la dernière, qui défendait aux patriens de s'allier, par des mariages, aux familles plébéiennes. Les décemvirs attachaient une grande importance à ce qu'il n'existât pas de rapprochement entre les deux ordres. L'instant où leur puissance devait cesser étant arrivé, ils la prorogèrent de leur propre autorité. Montesquieu a caractérisé en peu de mots cette époque funeste : « On vit manifestement, dit-il, pendant le peu de temps

« que dura la tyrannie des décemvirs, à quel point « l'agrandissement de Rome dépendait de sa liberté ; « l'État sembla avoir perdu l'âme qui le faisait mou- « voir. » En effet, les Sabins et les Éques profitèrent des circonstances pour ravager le territoire romain. Les décemvirs alarmés convoquèrent le sénat, et le peuple fit cette réflexion douloureuse, que c'était à ses ennemis qu'il était redevable de cette ombre de liberté. Après de longs débats, on parvint à lever des troupes, qui se mirent en marche sous le commandement de huit des décemvirs. Appius et Oppius restèrent à Rome avec deux légions. Les Romains se laissèrent vaincre, ne voulant pas procurer de la gloire à des chefs qu'ils haïssaient. Appius mandait sans cesse à ses collègues d'employer les moyens rigoureux, et il n'était que trop écouté. Plusieurs soldats périrent par trahison, et entre autres le fameux Sicinius Dentatus (*voy. SICINIUS*), dont tout le crime était de s'être exprimé avec trop de franchise sur les malheurs de son pays. Mais l'abus du pouvoir en amena enfin le terme. Appius aperçut un jour dans la place la jeune Virginie, fille de Virginus, de la classe des plébéiens, mais très-considérée dans l'armée. Virginie, douée d'une rare beauté, était promise à Icilius, qui avait été tribun du peuple, et devait l'épouser à la fin de la campagne. Appius conçut pour elle une passion violente ; mais il était marié : le divorce, quoique autorisé, était jusqu'alors sans exemple ; et la propre loi d'Apicius, qui interdisait toute union conjugale entre les patriciens et les plébéiens, ne lui permettait d'employer que la séduction ou la violence. Le premier parti ne lui réussit pas : il eut recours au second. Par son ordre, un de ses clients, appelés M. Claudius, entra un jour, à la tête d'une troupe de misérables, dans l'école publique où était Virginie, et, la réclamant comme fille d'une de ses esclaves, il la saisit et voulut l'entraîner. Le peuple l'obligea à la remettre en liberté ; mais Claudius la cita au tribunal d'Appius, qui décida que provisoirement la prétendue esclave suivrait son maître. Le peuple demanda à grands cris que les parents de Virginie fussent entendus. Numitorius, son oncle, parut, ainsi qu'Icilius, son fiancé ; ils dévoilèrent les desseins criminels d'Appius. Un tumulte horrible s'ensuivit, et le décemvir fut obligé de laisser Virginie aux mains de sa famille ; mais il annonça qu'il prononcerait le lendemain son jugement. Virginus, mandé par son frère et par Icilius, parut sur la place en habits de deuil, ainsi que sa fille. Il donna des preuves certaines des liens sacrés qui les unissaient ; mais Appius, plein de confiance dans le nombre de ses satellites, ordonna à Claudius de s'emparer de son esclave. Alors Virginus demanda au décemvir la permission d'interroger de nouveau la nourrice de Virginie, en présence de Virginie elle-même, afin, disait-il, d'avoir au moins la consolation d'être dé trompé. Appius y consentit. Aussitôt ce père infortuné embrassa tendrement sa fille, et, la conduisant peu à peu vers une boutique de boucher, il y saisit un couteau ; puis, se tournant vers elle : « Ma chère « fille, lui dit-il, voici l'unique moyen de conserver « ton honneur et ta liberté ; va, Virginie, va rejoindre

« ta mère et tes aïeux, libre et pure. » A ces mots, il lui enfonce le couteau dans le sein ; et, le montrant tout ensanglanté à Appius : « C'est par ce sang inno- « cent, lui cria-t-il, que je dévoue ta tête aux dieux « infernaux ! » Appius commanda qu'il fût arrêté ; mais Virginus s'enfuit et arriva au camp. Valérius et Horatius, sénateurs et ennemis du décemvirat, appelèrent à la vengeance le peuple, dont le spectacle du cadavre de Virginie excitait déjà la fureur. Appius demanda en vain que l'on condamnât ses deux adversaires à être précipités du haut de la roche Tarpéenne. Alors il prit le parti de convoquer le sénat ; et le peuple s'apaisa, dans la confiance que le décemvirat allait être aboli ; mais le petit nombre des sénateurs qui étaient alors à Rome favorisait par crainte ou par intérêt le despotisme d'Appius. Ils se contentèrent d'exhorter le peuple à la patience. Cependant Virginus, de retour à l'armée, y raconta ses malheurs, et l'affreux parti qu'il s'était vu forcé de prendre pour soustraire sa fille à l'infamie. Les soldats émus, irrités, revinrent à Rome, malgré les décemvirs, traversèrent la ville, et allèrent se poster sur le mont Aventin. L'autre armée, opposée aux Sabins, suivit cet exemple. Le sénat alors résolut de faire renaitre la puissance consulaire et tribunitienne. Les décemvirs sentirent que les derniers moments de leur puissance étaient venus ; ils voulurent se faire honneur d'une modération tardive, et offrirent de résigner leur pouvoir. Valérius et Horatius consentirent à aller vers le peuple, dont Icilius leur porta les propositions. Le rétablissement du tribunat et du consulat n'éprouva aucune difficulté ; mais les plébéiens demandaient de plus qu'on leur livrât les décemvirs pour être brûlés vifs ; et le sénat ne voulut pas y consentir. De tous les décemvirs, Appius fut le seul qui, ne démentant point son caractère, s'opposa au rétablissement des tribuns ; mais il déclara en même temps qu'il ne refusait pas d'être la victime offerte aux fureurs populaires. On procéda à l'élection des tribuns et des consuls. Virginus, Icilius et Numitorius furent nommés les premiers parmi les magistrats du peuple. Valérius et Horatius obtinrent les faisceaux consulaires. Ce grand événement eut lieu l'an de Rome 505 (449 avant J.-C.). Accusé par Virginus, Appius fut traîné en prison, malgré les prières de son oncle, qui, après s'être retiré à Régille, pour fuir sa tyrannie, revint alors faire valoir auprès des citoyens tous les droits de la famille Claudia, honorée par tant de magistratures ; mais Virginus et la mémoire de sa fille parlèrent plus fortement que lui. Appius mourut en prison, avant le jour où il devait paraître en jugement. Tite-Live assure qu'il se tua lui-même. Denys d'Halicarnasse prétend que les tribuns le firent étrangler. Oppius fut accusé par un vétéran de l'avoir fait battre de verges, et éprouva le même sort qu'Appius. Les huit autres décemvirs, effrayés, s'exilèrent volontairement. On vendit leurs biens, et le prix en fut versé dans le trésor public.

D—T.

APPIUS CLAUDIUS, de la même famille que les précédents, fut élu censeur, l'an de Rome 442, et commença ses fonctions par humilier le sénat. On n'y avait reçu jusqu'alors que des patriciens, et les

plébéiens les plus recommandables ; Appius y introduisit des fils d'affranchis, et en fit admettre quelques-uns au nombre des prêtres d'Hercule, qui jusque-là n'avaient été choisis que dans la famille Potitia. Mais ce qui rendit sa censure plus célèbre fut la construction d'un aqueduc pour conduire de l'eau dans Rome, et la prolongation jusqu'au delà de Capoue, pendant environ 142 milles, du grand chemin auquel la reconnaissance publique donna le nom de voie Appienne. Ce chemin dura dans son intégrité près de neuf cents ans, et ce qui en en reste aujourd'hui excite encore l'admiration. Sur d'avoir captivé par ces travaux utiles l'affection du peuple, Appius refusa d'abdiquer la censure au bout de dix-huit mois, quoiqu'elle eût été limitée à ce terme par un décret. Il fut cité en jugement, et sept tribuns voulaient qu'on le conduisit en prison ; mais les trois autres se déclarèrent pour lui, et l'obstination d'Appius l'emporta sur une loi positive : il resta censeur et n'eut point de collègue. A peine était-il sorti de fonctions, qu'il se mit sur les rangs pour le consulat. Quoique Appius ne fût pas recommandable par des talents militaires, et que la république eût alors besoin de conserver à la tête de ses armées les grands généraux qu'elle possédait, il fut élu avec L. Volumnius Flamma, l'an de Rome 447 : c'était encore le peuple qui le favorisait. Le sénat, forcé de céder, voulut du moins que Fabricius, qui s'était illustré l'année précédente à la tête d'une armée, en conservât le commandement, avec le titre de proconsul. Appius n'ayant retiré de son consulat d'autre honneur que celui d'occuper quelque temps la première place de la république, se fit nommer préteur, et ce choix fut généralement approuvé, parce qu'Appius était orateur et habile jurisconsulte. L'an 298 avant J.-C., Appius, à qui l'extrême partialité du peuple envers lui n'avait pas fait oublier les principes inflexibles de la famille Claudia, tenta d'empêcher qu'aucun plébéien ne parvint au consulat ; mais il ne put y réussir. Deux ans plus tard, il reproduisit son projet, commença par se faire nommer consul, et demanda pour collègue Fabius, qui, en sa qualité de consul sortant de charge, présidait l'assemblée ; mais cet homme illustre refusa de donner un exemple aussi dangereux. Il résista aux prières des patriciens, et le plébéien L. Volumnius devint pour la seconde fois collègue d'Appius. Le sénat, qui avait toujours très-peu de confiance dans les talents militaires d'Appius, prorogea pour six mois le commandement des consuls précédents, et les chargea de continuer la guerre dans le Samnium. Les Samnites battus se réfugièrent dans le pays des Étrusques. Ces peuples se réunirent pour résister aux Romains, et appelèrent même un corps de Gaulois. Appius marcha contre eux avec deux légions et 2,000 auxiliaires ; mais son incapacité fut bientôt démontrée, tant aux ennemis qu'à ses soldats qu'elle jeta dans le découragement. On assure qu'alors il manda secrètement à son collègue de venir à son secours. Volumnius accourut, et l'armée d'Appius l'accueillit avec enthousiasme ; mais le fier patricien affecta un air de

hauteur, et lui exprima son mécontentement de ce que, abandonnant le soin de sa province, il venait offrir son aide à qui ne la réclamait pas. Une dispute, aussi violente que scandaleuse, s'ensuivit entre les deux consuls, en présence des armées ; et Volumnius, après avoir fait sentir à Appius que l'éloquence dont il se piquait n'était pas alors aussi nécessaire à l'État que le talent de se battre, lui laissa le choix du Samnium et de l'Étrurie ; mais les soldats demandèrent à grands cris que les deux consuls fissent ensemble la guerre dans ce dernier pays, et Volumnius céda à leurs instances. Dans la bataille qui eut lieu aussitôt, Appius, opposé aux Samnites, trompa toutes les conjectures, et montra tant de valeur et d'habileté, qu'il parut au moins l'égal de Volumnius. La victoire fut complète, et produisit entre les deux collègues une sincère réconciliation. L'année suivante, ils joignirent de nouveau leurs armes, et domptèrent encore les Samnites. Depuis cette époque, il ne paraît pas qu'Appius ait été revêtu d'aucune dignité publique. Dans un âge avancé, il perdit la vue, ce qui lui fit donner le surnom de *Cæcus* ; et le peuple superstitieux ne manqua pas de croire que les dieux lui faisaient éprouver ce malheur, pour punir le sacrilège qu'il avait commis, pendant sa censure, à l'égard du temple d'Hercule. Pyrrhus, roi d'Épire, ayant envoyé à Rome l'éloquent et sage Cynéas, Appius Claudius, retiré depuis longtemps au sein de sa famille, se fit porter au sénat, et fit décréter que la république n'entamerait aucune négociation avec le roi d'Épire, avant qu'il fût sorti de l'Italie. On ne sait dans quelle année mourut ce Romain, que Cicéron a placé au nombre des anciens orateurs. Il lui accorde de l'éloquence et de la chaleur ; et, dans son traité de la *Vieillesse*, il trace de lui cet éloge, qu'il met dans la bouche de Caton : « Appius, vieux et aveugle, gouvernait une « maison composée de quatre fils, hommes faits, de « cinq filles, et d'un grand nombre de domestiques. « Doué d'un esprit dont la vigueur n'était nul-
« lement affaiblie, il avait conservé non-seulement « l'autorité, mais un pouvoir suprême sur toute sa « famille. Ses esclaves le redoutaient, ses enfants « avaient de la vénération pour lui, et tous le ché-
« rissaient ; enfin, sa maison était le vrai modèle des « mœurs austères de nos aïeux. »

D—T.

APPONCOURT. Voyez GRAFFIGNY.

APRAXIN (FÉDOR-MATVÉITCH, comte), amiral russe sous le règne de Pierre le Grand, servit avec un égal succès sur terre et sur mer, et doit être considéré comme un des créateurs de la marine russe. Tandis que l'imprudent et infatigable ennemi de Pierre, marchant sur la Russie dont il avait rêvé la conquête, traversait la Desna après avoir perdu 2,000 hommes, Apraxin, à la tête d'un corps de troupes, attaqua et défit à Ingrie le général Lubecker qui voulait réparer les affaires des Suédois dans cette province, et il le força de se rembarquer précipitamment. En 1709, il reçut de Pierre une lettre par laquelle ce monarque lui faisait part de la victoire qu'il venait de remporter à Pultava. Cette lettre, monument de l'estime et de la confiance qu'il

inspirait au czar, se terminait ainsi : « Je te ferai « passer bientôt une description plus détaillée. Main- « tenant je suis trop occupé pour satisfaire entière- « ment ta curiosité. En peu de mots, l'armée enne- « mie est tombée dans l'anéantissement. Je ne puis « te rien dire du roi, j'ignore s'il est du nombre des « vivants, ou s'il est allé rejoindre ses aïeux. J'ai « envoyé le prince Golitzin et Baucr avec de la ca- « valerie à la poursuite des fuyards. Je te félicite « sur la bonne nouvelle que je te donne. » L'année suivante, l'amiral Apraxin ayant reçu ordre d'assié- ger Vibourg, capitale de la Carélie, qui déjà une fois avait été assiégée sans succès, força le commandant de cette place à capituler. Les assiégés étaient au nombre de 4,000 ; il fut convenu que tous sortiraient avec armes et bagages. On peut voir dans la vie de Pierre I^{er}, qui assista aux dernières opérations du siège, comment cette convention fut exécutée. Quelque temps après, lorsque la guerre éclata entre la Russie et la Turquie par les instigations de Charles XII retiré à Bender, Apraxin alla dans Azof prendre le commandement des troupes de terre et de mer. En 1715, il commanda la flotte qui marchait à la conquête de la Finlande, et sur laquelle Pierre servait en qualité de contre-amiral. Helihingfors et Borgaz étant tombés entre les mains des Russes, ils furent bientôt maîtres de la côte. Tandis que le czar était à Helihingfors, le général-amiral, réuni aux principaux officiers, le supplia de se mettre lui-même à la tête de ses troupes. Le monarque, après avoir vainement cherché l'ennemi, retourna à Pétersbourg. Apraxin, resté sur les côtes de Finlande, n'y fut pas inactif. Bientôt il courut à la découverte des Suédois, qu'il trouva à Tavartchas, bourg de la Botlnie. Il tomba sur eux à l'improviste, et les força de reculer, après avoir jeté leurs canons dans la mer, jusqu'à une rivière nommée Pelkin. Les Suédois, s'étant réfugiés derrière cette rivière et des marais, s'y croyaient en sûreté. L'amiral, réuni au prince Golitzin, traversa le fleuve, passa les marais sur une chaussée de planches construite par les soins de Golitzin, et fondit sur l'ennemi, qui, après une résistance de trois heures, prit la fuite avec tant de vitesse, qu'il fut impossible de l'atteindre. Apraxin se couvrit d'une nouvelle gloire dans l'année 1714. Commandant la flotte des galères qui fit voile vers la Finlande, il contribua puissamment à la bataille gagnée par Pierre auprès d'Angout ; bataille terrible où les galères s'attachèrent aux galères, où l'on combattit corps à corps, où aucun bâtiment ne se rendit sans en être venu à l'abordage, et dont les résultats furent la prise d'une grande partie de la flotte suédoise, et la possession de l'île d'Aland. Ce fut le comte Apraxin qui, au nom de son maître, écrivit au gouvernement suédois pour lui demander de mettre fin aux rigueurs exercées contre les prisonniers russes qui étaient dans ses mains. Le comte ajoutait que, si l'on ne recevait pas cette satisfaction dans le terme de six semaines, les prisonniers suédois seraient traités avec la même sévérité. Comme on ne daigna pas répondre à ce message, le czar, justement irrité, se crut permis d'user de représail-

les. Le général-amiral ternit bientôt l'éclat de ses exploits par de honteuses déprédations. Il fut au nombre de ces grands avides qui, sous des noms étrangers, se firent adjudger la fourniture des vivres et des munitions de guerre. Ces viles manœuvres furent découvertes. Traduit, ainsi que ses complices, devant un tribunal chargé de rechercher et de juger les auteurs des déprédations, il dut la remise de la peine qu'il avait méritée à l'utilité de ses services, mais plus encore à l'amitié de son souverain. Une grosse amende fut la seule punition que Pierre lui infligea. Mais plus tard l'amiral Apraxin se rendit encore une fois coupable de déprédation. Obligé de remettre son épée aux officiers de justice, il fut envoyé en prison pendant l'instruction de son procès. Ainsi que la première fois, il en fut quitte pour une peine pécuniaire, malgré la grandeur de sa faute, la sévérité des lois militaires d'après lesquelles il était jugé, et la dureté du czar. Il se présenta bientôt pour lui une occasion de faire oublier ses fautes. L'empereur d'Allemagne, le roi d'Angleterre et la reine de Suède, s'étant alliés dans l'intention d'abaisser la nouvelle et rapide puissance du conquérant russe, lui firent signifier d'abandonner les conquêtes qu'il avait faites sur la Suède, excepté Pétersbourg, Cronstadt et Narva. Le fier monarque répondit à cette sommation par des préparatifs de guerre ; et le comte Apraxin, à la tête de la grande flotte, courut attaquer la Suède au nord de Stockholm, tandis que le contre-amiral Lessy l'attaquait au midi de cette capitale. Le général-amiral détruisit Nordkoping, Nikoping, d'autres villes, des villages entiers, des châteaux et des maisons de campagne. Il incendia des moulins, des fabriques, des magasins, et jusqu'à 45,000 maisons. Enfin il occasionna aux Suédois une perte de plusieurs millions. De son côté, Lessy avait fait les mêmes ravages. Ces événements amenèrent la paix de Neustadt, qui laissa au czar toutes ses conquêtes. En 1721, Apraxin, de concert avec les officiers généraux de la flotte et les ministres, pria Pierre de recevoir le rang d'amiral comme la juste récompense de ses travaux maritimes. L'année suivante, il commanda la flotte qui portait l'empereur et son armée vers les contrées occidentales de la mer Caspienne ; contrées par lesquelles le monarque russe voulait s'ouvrir des communications, comme il s'en était ouvert avec l'occident par la paix de Neustadt. La campagne de Perse, où le nom russe se couvrit d'un nouvel honneur sous Pierre le Grand, mais qui n'eut aucun résultat avantageux, fut la dernière que fit Apraxin : il mourut l'année suivante. Cet officier avait rendu d'éclatants services à la Russie. On le compte justement parmi les hommes célèbres qui illustrèrent le règne de Pierre I^{er}. Mais tous ces lauriers ne furent ils pas flétris par ses déprédations et son insatiable avidité ?

M—D j.

APRAXIN (NICOLAS comte), feld-maréchal des armées russes, sous le règne de l'impératrice Élisabeth, était le petit-fils du précédent. Il fit ses premières campagnes contre les Turcs, sous les ordres du célèbre Munich, et parvint aux premiers grades

militaires, sans avoir illustré son nom par d'éclatants services; mais, dans la guerre de 1756, qui réunit la France, l'Autriche, l'Empire germanique et la Russie, contre Frédéric le Grand, le feld-maréchal Apraxin, à la tête de 40,000 Russes, entra dans le royaume de Prusse, s'empara de la ville de Mémel, et s'avança jusqu'auprès de Jägersdorff, où il fut attaqué par le général Lewald, l'un des plus illustres lieutenants de Frédéric. Après une action opiniâtre et sanglante, les Russes restèrent maîtres du champ de bataille et d'une partie de l'artillerie prussienne. Cette victoire porta l'alarme jusqu'aux portes de Berlin, et le feld-maréchal Apraxin, s'il eût profité de tous ses avantages, pouvait aisément marcher sur cette capitale sans défense. Elle fut sauvée, cette fois, par la fortune de Frédéric : les Russes, au grand étonnement de leurs alliés et de leurs ennemis, se replièrent tout à coup vers les frontières de la Courlande, et prirent leurs quartiers d'hiver. Une intrigue de cour avait dirigé ce mouvement rétrograde, qui étonna l'Europe. L'impératrice Élisabeth paraissait alors attaquée d'une maladie dangereuse. Son neveu, qui lui succéda deux ans après, sous le nom de Pierre III, était admirateur passionné du roi de Prusse, et personne n'ignore combien cet enthousiasme imprudent blessa la vanité de sa nation, lors de son avènement au trône. Le chancelier Bestucheff, qui le crut tout près d'y monter, n'hésita point à sacrifier ses sentiments particuliers et la fidélité qu'il devait à sa souveraine, à la chimérique espérance de conserver sa place et son crédit. Il défendit donc au maréchal Apraxin de profiter de sa victoire, et, peu de temps après, lui donna l'ordre de ramener ses troupes en Courlande. Une nouvelle intrigue changea bientôt la face des affaires, à la cour de Pétersbourg : Bestucheff, privé de tous ses emplois, déclaré coupable de lèse-majesté, condamné à perdre la tête sur un échafaud, fut exilé dans un village, par la clémence d'Élisabeth. Le maréchal Apraxin, arrêté à la tête de son armée victorieuse, fut envoyé prisonnier à Narva, et soumis à un conseil de guerre, qui n'osa le condamner ni l'absoudre; et, dès ce moment, il cessa de jouer un rôle dans les événements historiques dont la Russie fut le théâtre. On ignore l'époque de sa mort. E—D.

APRÈS DE MANNEVILLETTE (JEAN-BAPTISTE-NICOLAS-DENIS D') naquit au Havre, le 11 février 1707. Son nom n'est peut-être pas aussi généralement connu qu'il devrait l'être, mais il est très-répandu parmi les navigateurs, qui le regardent comme le premier hydrographe. Son père, Jean-Baptiste-Claude d'Après de Blangy, capitaine des vaisseaux de la compagnie des Indes, lui donna une éducation très-soignée, et prit soin de la surveiller lui-même. Il l'amena avec lui dans l'Inde à l'âge de douze ans, sur un vaisseau qu'il commandait; à son retour, il l'envoya à Paris, afin qu'il s'y perfectionnât dans la géométrie et l'astronomie, dont il lui avait enseigné les premiers éléments. Ce ne fut qu'en 1726 que d'Après de Mannevillette fit sa première campagne en qualité d'officier, sur un vaisseau de la compagnie des Indes; et c'est alors qu'il

manifesta les talents qui, depuis, l'ont placé au nombre des navigateurs les plus distingués et des plus habiles hydrographes. Le vaisseau *le Maréchal d'Estrées*, sur lequel il était embarqué, échoua sur les écueils du nord de St-Domingue, et, si l'on avait suivi la route que d'Après, alors âgé de dix-neuf ans, avait conseillé de tenir, on eût évité sa perte. Il avait également fait preuve dans cette même campagne d'un esprit sûr et fertile en expédients; mais cette fois on avait déferé à son avis, et on lui dut le salut du *Maréchal d'Estrées*, qui, pendant le terrible ouragan du 20 septembre 1727, avait perdu, près de la Martinique, tous ses mâts, et était sur le point de couler bas par une voie d'eau. D'Après est un des premiers Français qui aient fait usage des instruments d'astronomie à réflexion ou à miroir inventés par Hadley; il rectifia, en allant en Chine, avec un octant, la latitude de plusieurs points qui avaient été déterminée avec des instruments bien inférieurs à celui-ci. Frappé de ce nouveau moyen de perfectionner l'hydrographie, il se sentit animé d'un nouveau zèle, et forma le projet de corriger toutes les cartes de l'Inde on d'en faire de nouvelles. Du moins, ce fut pendant la campagne où il fit pour la première fois usage de cet instrument que, n'étant encore que simple officier, il commença à recueillir les cartes, les plans et les différents mémoires qu'il put se procurer sur la navigation des côtes d'Afrique, de l'Inde et de la Chine. Depuis l'année 1733, il travailla à exécuter ce projet, et, en 1742, il annonça aux directeurs de la compagnie qu'il avait construit un assez grand nombre de cartes pour en former une collection. Son travail fut soumis à l'académie des sciences, qui l'approuva. D'Après employa encore trois années à perfectionner son ouvrage. En 1743, il fut nommé correspondant de l'académie des sciences, et ce ne fut qu'en 1745 qu'il publia ses cartes, sous le nom de *Neptune oriental*. Il y joignit une instruction nautique, dans laquelle il donna la description de toutes les côtes, les divers aspects sous lesquels elles se présentent, vues de différents côtés, ainsi que les vents régnants et les courants qui ont lieu dans tous les parages pendant les diverses saisons de l'année; en un mot, il n'y a rien omis de ce qui peut faire connaître les routes que les vaisseaux doivent tenir. *Le Neptune oriental*, avec les instructions qui l'accompagnent, est le premier grand ouvrage de ce genre, le plus complet et le plus parfait qui ait paru. Il fut accueilli avec empressement par les navigateurs de toutes les nations. Plus de soixante ans d'expérience ont justifié l'opinion que l'on en avait d'abord conçue. D'Après a travaillé pendant trente ans à ajouter de nouvelles perfections à ce bel et important ouvrage; la seconde et dernière édition ne parut qu'en 1773, in-fol. atl., considérablement augmentée et corrigée. A sa mort, on trouva encore dans ses papiers plusieurs cartes achevées et des mémoires qui ont été publiés dans un volume séparé, sous le titre de *Supplément au Neptune oriental*. La partie la plus estimée de cet ouvrage est celle qui comprend les côtes de Malabar et de Coromandel, le golfe du Bengale, les détroits

de Malae et de la Sonde, et en général toutes les côtes qu'il avait visitées lui-même, ou qui étaient les plus fréquentées par les vaisseaux français. Il est encore auteur de *Description et usage d'un nouvel instrument pour observer la longitude, appelé le quartier anglais*; augmenté par Bory, 1751, in-42. Cet habile hydrographe est le premier qui ait employé la méthode des distances du soleil à la lune pour déterminer la longitude; ainsi il a pu placer les côtes avec assez de précision, relativement au temps où il a fait ses observations. Les renseignements d'après lesquels il a dressé les cartes des autres pays lui ont été fournis par des navigateurs français et par des étrangers; mais celui dont les communications ont le plus contribué à enrichir son ouvrage est le célèbre hydrographe anglais d'Alrymple, avec lequel il n'a jamais cessé d'être en correspondance, et qui, dans plusieurs écrits, lui a donné des témoignages de son estime. Dans l'état où se trouve le *Neptune oriental*, il y a bien peu de chose à changer aux cartes des côtes qu'on vient de citer. Il faudrait se contenter d'y faire de légères corrections, pour rectifier, avec des montres marines, les différences en longitude, qui n'ont été déterminées que par des routes estimées; mais on devrait y ajouter les cartes des pays qui n'étaient pas encore bien connus à l'époque de la mort de d'Après. Les renseignements contenus dans l'instruction nautique qui accompagne ce recueil de cartes font depuis longtemps autorité parmi les marins. Le cours des navigations de d'Après se trouva interrompu pendant qu'il travaillait à la rédaction de son grand ouvrage; il ne le reprit qu'en 1749. Ce fut lui qui, étant capitaine du *Glorieux*, conduisit au cap de Bonne-Espérance l'abbé de la Caille, avec qui il s'était intimement lié. On aime à voir s'associer deux hommes dont les travaux ont été si utiles; l'un, en ouvrant une nouvelle carrière à l'astronomie, nous a fait connaître la partie australe du ciel, tandis que l'hydrographie était occupée à décrire la vaste étendue de mer qui lui correspond. D'Après commanda un vaisseau de la compagnie, armé en guerre, dans l'escadre du comte d'Aché; il fut obligé de revenir en France pour se justifier de quelques reproches qui lui avaient été faits sur différentes manœuvres; mais voyant qu'il ne pouvait obtenir justice, il abandonna la navigation. Il ne discontinua cependant pas ses travaux hydrographiques. La compagnie créa, en 1762, un dépôt des cartes et plans de la navigation des Indes, et mit d'Après à la tête de cet établissement. Sa place lui fut conservée par le gouvernement à l'époque de la suppression de cette compagnie, et Louis XV lui accorda, en 1767, la décoration de St-Michel. D'Après s'était marié à l'âge de vingt-sept ans; il mourut le 4^{er} mars 1780, à 75 ans, sans avoir eu d'enfants.

R.—L.

APRIËS, fils de Psammiis, devint roi d'Égypte, après la mort de son père, vers l'an 595 avant J.-C. Il fit la guerre aux Phéniciens de Tyr et de Sidon. Il envoya aussi contre les Cyrénéens une armée qui fut défaite; ceux qui échappèrent, croyant qu'on ne les avait chargés de cette expédition que pour les faire

périr, se révoltèrent, et nommèrent roi Amasis, qu'Apriès leur avait envoyé pour les ramener à leur devoir. Il fut bientôt abandonné par le reste des Égyptiens. Il essaya cependant, avec les troupes qu'il avait à sa solde, de tenir tête aux révoltés; mais il fut vaincu et fait prisonnier, après un règne de 25 ans. Amasis eut pendant longtemps beaucoup d'égards pour lui, et fut à la fin obligé de l'abandonner aux Égyptiens, qui l'étouffèrent. C.—R.

APRONIUS (LUCIUS), chevalier romain, fut élu consul substitué avec Aulus Vibius Habitus, l'an de Rome 761 (de J.-C. 8). Il accompagna Drusus envoyé par Tibère dans la Pannonie pour apaiser la révolte des légions (de Rome 767; de J.-C. 14). L'année suivante, il obtint les honneurs du triomphe pour ses exploits dans la Germanie. Bientôt après il remplaça Furius Camille (*voy. ce nom*) dans le proconsulat de l'Afrique. Une de ses légions ayant plié devant l'ennemi, Lucius ordonna qu'elle fût décimée, et fit périr sous les verges tous ceux sur qui le sort était tombé. Les Frisons, aigris par les exactions des Romains, se soulevèrent (de Rome 778; de J.-C. 28); Lucius, alors proconsul de la basse Germanie, marcha contre ces peuples avec des forces considérables, mais, au lieu de les faire attaquer par son corps d'armée, il se contenta d'envoyer des détachements qui furent battus. C'était une faute inexcusable; cependant on ne voit pas que Lucius en ait été puni par son rappel. — LUCIUS APRONIUS CÆSIANUS, son fils, servit sous ses ordres en Afrique, et remporta de grands avantages sur les Numides. Il fut élu consul avec Caligula, qui l'était pour la seconde fois, l'an de Rome 792, de J.-C. 39. — APRONIA, sœur du précédent, fut mariée à Plautius Silvanus, préteur de Rome (l'an 777; de J.-C. 24), qui la précipita du haut de sa maison, sans qu'on puisse soupçonner le motif de cet acte de barbarie. Silvanus, poursuivi par son beau-père, prévint sa condamnation en se faisant ouvrir les veines. — APRONIA, sœur de la précédente, avait épousé Cnéus Lentulus Gétulicus, qui commandait les légions de la haute Germanie, dans le temps que son beau-père exerçait la charge de proconsul de la Germanie inférieure. Lentulus était adoré des soldats pour sa douceur; mais on lui reproche d'avoir porté cette qualité si loin que la discipline en souffrit quelquefois. Il avait marié son fils à la fille de Séjan. Après la chute de ce ministre, il écrivit à Tibère que, s'il avait recherché l'alliance de cet indigne favori, il ne l'avait fait que par son conseil. Tibère fut sans doute touché de cette raison, puisque Lentulus fut le seul de tous les alliés de Séjan qui conserva la vie; mais il périt dans une conspiration contre Caligula. (*Voy. LENTULUS.*) Il existe des médailles de la famille Apronia en grand, moyen et petit bronze. Les plus rares et les plus recherchées sont celles en grand bronze des fabriques de Carthage et d'Hippone. *Voy. l'ouvrage de M. Mionnet : de la Rareté et du Prix des médailles romaines.*

W.—s.

APROSIO (ANGELICO), religieux augustin, né à Vintimille dans la Ligurie, en 1607, rendit célèbre

le nom de sa patrie, ayant été souvent appelé simplement le P. Vintimille, dans le temps de sa plus grande réputation. Il annonça, dès l'enfance, un goût décidé pour les livres; son père, quoique très-pauvre, s'efforçait de lui en fournir; et, comme il en était toujours chargé lorsqu'il allait à l'école, on l'y appelait le philosophe. Il entra en 1623 dans l'ordre de St-Augustin, alla faire son noviciat à Gênes, et fit profession un an après; il prit alors le nom d'*Angelico*, au lieu de celui de *Lodovico* (Louis), qu'il avait porté jusqu'alors. Il voyagea ensuite, le plus souvent pour les affaires de son ordre, et alla successivement à Florence, à Bologne, à Ferrare, à Padoue, à Venise, et dans plusieurs autres villes, se liant partout avec les gens de lettres les plus connus, et s'instruisant avec curiosité de toutes les particularités littéraires de chaque ville. Le plus long séjour qu'il fit fut à Venise, où il fit imprimer la plupart de ses ouvrages. Il retourna ensuite à Gênes, se livra à la prédication, et ayant prêché le carême, en 1648, dans la cathédrale de Vintimille, sa patrie, il forma le dessein d'y fonder une bibliothèque par le don de ses livres et de ses manuscrits, dont la collection était aussi riche que nombreuse. Il consacra des sommes considérables à élever le bâtiment nécessaire pour la recevoir, et éprouva de grandes difficultés dans cette entreprise; il en vint à bout cependant, et c'est avec justice que cet établissement a toujours conservé depuis le nom de bibliothèque Aprosienne. Après avoir rémpli avec distinction plusieurs des grandes dignités de son ordre, il mourut dans sa patrie, en 1681, âgé de 74 ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart de critique littéraire, mais tous anonymes ou pseudonymes, sans doute parce que les sujets du plus grand nombre, et la manière dont ils sont traités, étaient peu convenables à l'état de l'auteur. Les premiers qu'il fit eurent pour objet de défendre le Marini, dont l'*Adonis* avait été fortement critiqué par le poète Stigliani. Ce poète ayant fait paraître un poème intitulé *le Nouveau Monde*; le P. Aprosio soutint que le premier chant de ce poème contenait lui seul plus de fautes que l'*Adonis* tout entier. Il entreprit de le prouver dans un pamphlet intitulé *il Vaglio* (le Crible), selon l'usage qu'avaient introduit les académiciens de la Crusea de donner aux écrits de ce genre des noms tirés de la mouture. Stigliani répondit, ou fit répondre par son fils, et donna à sa réponse le titre de *il Molino* (Moulin). Aprosio répliqua par *il Buratto* (Blutoir); dans le premier de ces deux opuscules il cacha son nom sous celui de *Masotto Galistoni da Terama*, qui n'est autre chose que l'anagramme de *Tommaso Stigliani da Matera*, nom du poète qu'il attaquait. Stigliani avait donné à sa critique de l'*Adonis* le titre de *l'Occhiale* (Lunette): Aprosio y répondit d'abord par *l'Occhiale stritolato* (Lunette brisée), et, cette fois, il se nomma *Scipio Glarcano*; ensuite par la *Sferza poetica* (Fouet poétique), de *Sapricio Saprici*, et enfin par *il Veratro* (Ellébore), du même prétendu auteur. Tous ces ouvrages furent imprimés, in-12, à Venise, depuis 1637 jusqu'en 1647. Il écrivit dans un genre

différent, mais toujours avec un titre singulier et sous un de ses faux noms, un ouvrage de morale contre le luxe, et qu'il intitula : *lo Scudo di Rinaldo, ovvero lo Spentrio del disinganno, opera di Scipio Glarcano*, Venise, 1642, in-12. Il traduisit même, de l'espagnol en italien, des sermons pour les dimanches et fêtes de l'avent, composés par le P. Agostino Osorio, provincial dans le royaume d'Aragon, et il y mit, au lieu de son nom, celui d'*Oldauro Scioppio*, Venise, 1643, in-4°. Il donna encore, sous son nom favori de *Scipio Glarcano*, un ouvrage d'érudition, avec le titre singulier de *la Grillaja* (la Lande, ou terre en friche); *Curiosità crudite*, etc., Naples, 1668, in-12. Il mit enfin son nom, ou du moins celui qu'il portait avant d'entrer en religion, à un autre ouvrage d'érudition sur la patrie du poète satirique Perse : *della Patria di A. Persio Flacco, dissertazione di Lodovico Aprosio*, etc. Gênes, 1664, in-4°. Il s'y propose de prouver que ce poète satirique n'était point né à Volterre, comme on le croit communément, mais dans la Ligurie. L'un des ouvrages les plus curieux de cet auteur est sa *Biblioteca Aprosiana, passatempo autunnale di Cornelio Aspasio Antivigilmi*, etc., Bologne, 1673, in-12. Il est fort rare; les autres le sont aussi, mais on s'en aperçoit peu, parce qu'on ne les cherche pas. On trouve dans la *Biblioteca Aprosiana* des notices et des faits particuliers qui ne sont nulle part ailleurs. Elle est comme divisée en deux parties; la première contient différentes particularités de la vie de l'auteur, et la seconde, une table alphabétique des personnes qui lui avaient fait présent de quelque livre, avec le titre entier de ce livre, accompagné le plus souvent de circonstances curieuses et quelquefois intéressantes; mais cette table ne contient que les trois premières lettres de l'alphabet; on croit que le P. Aprosio n'avait écrit que ce premier volume, et que la mort le surprit avant qu'il eût pu rédiger le second. Un autre ouvrage, encore plus rare, parce qu'il n'en fit tirer que quelques exemplaires pour ses amis, est celui qui a pour titre : *la Visiera alzata; hecatoste di scrittori*, etc., c'est-à-dire : *la Visière levée; Centaine d'écrivains, curieux d'aller en masque hors du temps de carnaval, et découverts par Jean-Pierre-Jacques Villani de Sienne, Passe-temps caniculaires*, etc., Parme, 1689, in-12. Ces cent auteurs qu'il démasque sont ceux qui avaient publié des ouvrages pseudonymes, surtout en Italie, et l'on voit qu'il pouvait, à bon droit, s'y donner une place. Il joint souvent à leurs noms des notes et des anecdotes piquantes, et qui rendent ce livre aussi curieux qu'il est rare. C'est un ouvrage posthume; l'éditeur avertit lui-même que l'auteur était mort depuis quelques années. Il est suivi d'un supplément imprimé dans le même volume, et intitulé : *Pentecoste d'altri scrittori*, etc. (Cinquantaine d'autres auteurs), dans le même goût que la première centaine. Des morceaux de poésie italienne du P. Aprosio ont été insérés dans plusieurs recueils. G—É.

APSINES, rhéteur grec de Gadare, dans la Phénicie, vivait sous le règne de Maximin, vers l'an 256 avant J.-C. Nous avons de lui une rhétorique

et un ouvrage sur les questions qu'on traitait dans les écoles des rhéteurs. On les trouve dans les *Rhetores græci* d'Alde, *Venetis*, 1508, in-fol. Ils n'ont pas été imprimés depuis. Plusieurs rhéteurs ont porté le même nom.

C—R.

APSYRTE, né à Pruse, ou à Nicomédie, embrassa la profession militaire sous le règne de Constantin. Il avait écrit un livre d'hippiatrique, ou médecine vétérinaire, dont il nous reste de très-longes extraits dans le recueil intitulé : *Veterinariae Medicinæ libri duo, græce, Basileæ*, 1537, in-4°; livre extrêmement rare, qui n'a jamais été réimprimé depuis, et beaucoup plus complet dans les manuscrits qui se trouvent dans la bibliothèque royale. Il a été traduit en latin par Jean Ruel, de Soissons, et imprimé à Paris, 1530, in-fol.

C—R

APTHORP (EUSTACHE), théologien anglais, né à Boston, dans la Nouvelle-Angleterre, en 1752, fut envoyé dans la mère patrie, où il fit ses études à l'université de Cambridge. De retour en Amérique comme missionnaire, il y fonda une église épiscopale à Cambridge, église dont il se sépara ensuite pour revenir en Angleterre. Là, sous les auspices de l'archevêque Secker, il s'engagea dans une controverse avec le docteur Mayhew de Boston, relativement à la mission des évêques dans l'Amérique septentrionale, et à la marche de la société instituée pour propager l'Évangile dans les contrées étrangères. Le primat le promut au vicariat de Croydon. Il était prébendier de Finsbury au moment de sa mort, arrivée le 17 avril 1816. On cite de lui : 1° *Discours sur les prophéties, prêchés*, etc.; 2° *Lettres sur l'influence du christianisme avant son établissement civil*, avec des observations sur la décadence de l'empire romain, par Gibbon. Ce grand historien a cité avec estime l'ouvrage du théologien. Z.

APULÉE (Lucius), ou plutôt, suivant d'autres, seulement APULÈS, philosophe platonicien, naquit au 2^e siècle, vers la fin du règne d'Adrien, à Madaure, ville d'Afrique, dont la position sur les confins de deux contrées lui fit donner le surnom de *Semi-Gétule*, *Semi-Numide*. Sa famille était illustre : Thésée, son père, remplissait dans sa patrie les fonctions de duumvir; et, par Salvia, sa mère, parente du philosophe Sextus, il descendait de Plutarque. Il fit ses premières études à Carthage, où l'idiome naturel était la langue punique; puis il s'embarqua pour Athènes, afin de s'y familiariser avec les lettres grecques. Il s'y rendit habile dans les arts libéraux, et s'adonna particulièrement à la doctrine de Platon. D'Athènes il vint à Rome, où, comme il le dit lui-même, seul, sans le secours d'aucun maître, il apprit la langue latine avec des peines infinies, *ærumnabili labore*. J'insiste sur cette dernière circonstance, parce qu'elle peut servir à expliquer ce que l'on trouve d'affecté, de pénible et de néologique dans les écrits latins d'Apulée. Il suivit pendant quelque temps le barreau; mais le désir de voyager, et le besoin d'accroître ses lumières, lui firent parcourir les diverses contrées de la Grèce, et le portèrent à se faire initier à tous les mystères. Il dissipa presque tout son patrimoine à satisfaire son

insatiable curiosité; revint à Rome, où, pour être admis au nombre des prêtres d'Osiris, il vendit jusqu'à ses habits; exerça la profession d'avocat, puis retourna dans sa patrie, espérant y rétablir sa fortune. Il ne fut pas trompé dans son attente : ses plaidoyers eurent un tel succès, que les magistrats de Carthage et de plusieurs autres villes lui firent ériger des statues. L'hymen vint ajouter à sa félicité : une veuve, nommée Pudentilla, lui fit partager son opulence; mais les parents de cette veuve, outrés de se voir ainsi frustrés de sa succession, accusèrent Apulée de magie, et le dénoncèrent à Claudius Maximus, proconsul d'Afrique. Apulée plaida lui-même sa cause, et prononça devant le proconsul une apologie qui se trouve parmi ses œuvres. Il confondit ses accusateurs, dévoila leur cupidité, leurs mensonges, et fut renvoyé absous. Depuis cette époque, il mena dans sa patrie une vie heureuse et tranquille, se livrant sans réserve aux charmes de l'étude. On ignore l'époque de sa mort. Apulée composa, soit en grec, soit en latin, un grand nombre d'ouvrages, dont il ne nous est parvenu que la moindre partie. Je vais indiquer successivement ceux que nous possédons et qui sont authentiques, ceux qu'on lui attribue, et ceux que nous avons perdus. On compte quarante-trois éditions des œuvres d'Apulée, dont neuf du 13^e siècle. La première, très-rare et non mutilée, fut faite à Rome, par l'ordre du cardinal Bessarion, et les soins de J. André, évêque d'Aleria, 1469, in-fol., de l'imprimerie de Conrad Swegneym, et d'Arnoul Pannartz. On trouvera la liste des autres éditions dans celle qui a été faite en 1788, par la société des Deux-Ponts, qui néanmoins en a omis une de Lyon, *sib. a Porta*, 1587, in-8°, 2 vol. Ces œuvres contiennent : 1° *la Métamorphose*, hyperboliquement appelée *l'Ane d'or*, en 11 livres; le plus considérable des ouvrages qui nous restent d'Apulée, imité du grec de Lucius de Patras, et, comme il le dit lui-même, composé dans le genre des fables milésiennes. La meilleure édition de cette fiction singulière est celle de Leyde, 1786, in-4°, *eum notis var.* *L'Ane d'or* a été traduit en français par Guillaume Michel, dit de Tours, Paris, sans date, et 1517, in-4°; 1518, 1522, in-fol.; par George de la Bouthière, Lyon, 1553, 1556, in-12; par Jean Louveau, Lyon, 1558, 1580, in-16; 1559, 1584, in-8°; Paris, 1586, in-16; par Jean de Montlyart, Paris, 1612, 1616, in-12; 1625, 1631, 1648, in-8°; ces trois dernières éditions avec d'assez jolies figures, de Crispin de Pas aux deux premières, et de Michel Lasne à la troisième; par l'abbé Compain de St-Martin, Paris, 1707, 1756, in-12, 2 vol., Francfort et Leipsick, 1769, in-8°, 2 vol. (1); par Bastien, Paris, 1787, in-8°, 2 vol.; et enfin par J.-A. Maury, Paris, 1822, in-8°, 2 vol. avec des fig. au trait. Aucune de ces diverses traductions ne peut donner une idée de l'élégance et du néologisme expressif et brillant d'Apulée. On compte quatre versions italiennes de sa

(1) A l'époque des bouleversements révolutionnaires, on en a fait à Paris une sorte de mutilation, sous le titre de *l'Ane au bouquet de roses*, in-18, 2 vol.

Métamorphose, par Boiardo, Firenzuola, Parabosei et Visani. *L'Ane d'or* a encore été traduit en espagnol, Madrid, 1605, in-8°; en allemand, par J. Siéder, Francfort, 1605, Magdebourg, 1606, in-8°, et par Aug. Rode, Dessau, 1785, in-8°, qui avait publié la *Psyché* séparément, Berlin, 1780, in-8°; en flamand, Harlem, 1656, Anvers, 1669, in-12, et en anglais, par Will. Adlington, Londres, 1571, 1659, in-4°. Aux 4^e, 5^e et 6^e livres de la *Métamorphose*, se trouve le fameux épisode de Psyché, que tous les arts ont à l'envi mis à contribution (1). Cet épisode, imprimé séparément, au nombre de 90 exemplaires, par le libraire Renouard, Paris, 1796, in-18, a été traduit en suédois par Nyman; en français, par Breugière, sieur de Barante, Paris, 1692, 1695, in-12; Rotterdam (Paris), 1719, in-12; puis par M. Blanvillain, d'Orléans, Paris, 1797, in-16; et en dernier lieu par M. de R. M., Hanibourg, 1798, petit in-8°, sous ce titre : *Recherches philosophiques sur le sens moral de la fable de Psyché et de Cupidon, tirée des Métamorphoses de l'Ane d'or d'Apulée*, etc. Cette traduction est peu fidèle. En 1802, MM. Dubois et Marellais, peintres, ont donné de cet épisode une superbe édition latine et française, grand in-4°, avec les trente-deux figures de Raphaël, gravées par eux au trait, d'après Mare-Antoine. Le texte, corrigé avec beaucoup de soin, est précédé d'une courte dissertation sur la fable de Psyché; la traduction est celle de Breugière, avec quelques corrections. M. Landon a depuis renouvelé cette édition. Tout le monde connaît l'imitation qu'a faite de cet épisode l'inimitable la Fontaine. Les autres se trouvent indiquées dans mon édition de 1802. 2° L'apologie d'Apulée, sous le titre de *Oratio de Magia*, que l'on divise quelquefois en deux discours. Elle a été imprimée séparément à Heidelberg, 1594, in-4°; à Leyde, 1607, in-8°, avec les corrections de J. Meursius; à Hanovre, la même année, in-8, avec un commentaire de Scipion Gentilis, et à Paris, 1655, in-4°, enrichie des notes de J. Pricæus. 3° Les *Florides*, ainsi nommées par emphase, et mal à propos divisées en 4 livres, puisque ce ne sont que des fragments des harangues prononcées par Apulée. On y trouve des particularités curieuses sur l'histoire et la mythologie. Elles ont été imprimées séparément à Strasbourg, 1516, in-4°, et à Paris, 1518, in-4°, avec les corrections de J. Pyrrhus. 4° Trois livres de philosophie, publiés sous ce titre : *de Habitudo doctrinarum et Nativitate Platonis*. Le 1^{er}, *de Dogmate Platonis*, traite de la philosophie naturelle; le 2^e, de la morale, et le 3^e, du syllogisme catégorique, ou de la philosophie rationnelle. 5° Un livre curieux, *de Deo Socratis*, que St. Augustin a réfuté très-durement : il est imprimé séparément avec les notes de Josias Mereier, Paris, 1624, in-16. Jacques Parrain, baron des Coutures, l'a traduit en français et publié avec le texte, Paris, 1698, in-12. Compain de St-Martin en a joint une traduction à celle de *L'Ane d'or*. 6° Un livre de *Mundo*, que l'on regarde comme une version assez exacte de celui

qu'Aristote composa. Ce livre a été imprimé séparément à Memmingen, 1494, in-fol., et à Leyde, 1591, in-8°, avec celui d'Aristote en grec, la version de Guillaume Budé, et les notes de Bonaventure Vulcanius. Les ouvrages douteux d'Apulée sont : 1° une traduction latine d'Asclépius, d'Hermès Trismégiste, *de Natura Deorum*; elle se trouve dans plusieurs éditions des œuvres du philosophe de Madaure. 2° Un livre de *Nominibus, Virtutibus, seu Medicaminibus herbarum*, que d'autres attribuent au médecin Apuléus Celsus, mais qui doit être d'un auteur plus moderne que ce dernier. Ce livre, qui se trouve dans quelques éditions d'Apulée, a été encore imprimé à Bâle, 1528, in-fol., à la suite de Plinius Valerianus; à Paris, même année et format, avec le traité de Galien *de Plenitudine*; à Zurich, 1557, in-4°, avec le traité de Musa *sur la Bêteine*; à Venise, chez les Alde, in *Antiq. Medicis lat.*; et avec les notes d'Ackermann, dans le recueil intitulé *Parabulum medicamentorum Scriptores antiqui*, Nuremberg, 1788, in-8°. 3° Un petit traité de *Notis adspirationis et de Diphthongis*, qui se trouvait en manuscrit dans la bibliothèque de Marq. Gudius, mais que l'on croit être d'un auteur plus moderne, Cæcilius Apuléius le grammairien. 4° Un traité *de Ponderibus, Mensuris ac Signis ejusque*, traduit du grec par J.-B. Nicolas, et que l'on trouve dans le supplément des œuvres de Mesué, Venise, les Junte, 1558, 1589, 1625, in-fol., et 1575, in-fol. 5° *Anachemnos*, petit poème érotique imité de Ménandre, qui se trouve dans quelques éditions d'Apulée, dans les *Amores* de Baudius, et avec les *Priapica* de Gasp. Scioppius, Francfort, 1606, in-12. 6° Enfin, *Ratio Sphæræ Pythagoricæ* (de la Roue de Pythagore), figure astrologique, que Barthius a publiée au ch. 7, liv. 50 de ses *Adversaria*. Les ouvrages perdus d'Apulée sont des épîtres, des gryphes, des proverbes, des facéties, des traités sur les arbres, sur les poissons, sur les nombres, sur la musique, sur le gouvernement, des questions médicales, naturelles, symposiaques, des dialogues, un hymne à Esculape, un éloge de ce dieu, deux livres d'Hermagoras, une harangue sur la statue que voulaient lui ériger les habitants d'Oéa, des histoires, des traités d'agronomie, des poèmes, une version latine du *Phédon* de Platon, etc. A ses nombreux talents, Apulée joignait tous les dons de la nature : il nous a fait lui-même son portrait au 2^e livre de *L'Ane d'or*. On trouve son effigie dans le *Thesaur. Antiq. græc.* de Jacq. Gronovius, dans Havercamp, dans l'édition des œuvres d'Apulée donnée à Deux-Ponts, et dans la collection de M. Landon. D.-G. Moller a publié une dissertation sur ce philosophe, Altdorf, 1691, in-8°. D. L.

AQUAPENDENTE. Voyez FABRICE D'ACQUAPENDENTE.

AQUAVIVA (CLAUDE), de la famille des Aquaviva, ducs d'Atri et de Teramo, dans le royaume de Naples, né en 1545, et mort en 1615, général des jésuites, fut regardé avec raison comme un des généraux de cet ordre qui montrèrent le plus de sagesse dans leur administration, quoiqu'il eût dans le caractère une fermeté qui ressemblait parfois

(1) On doit à Thomas Taylor une explication de la fable de Psyché.

aux effets de l'obstination. Ce fut lui qui fit dresser l'ordonnance connue sous le nom de *Ratio studiorum*, Rome, 1586, in-8°; ouvrage qui fut supprimé par l'inquisition, et vu de mauvais œil par les jésuites, qui ne voulaient pas être gênés dans leurs opinions. On l'a réimprimé avec des changements en 1591. Le P. Aquaviva a laissé plusieurs ouvrages de piété : 1° des épîtres, au nombre de seize, Rome, 1615, in-8°. 2° *Directorium exercitiorum S. Ignatii*. 3° *Meditationes in psalmos 44 et 118*, Rome, 1615, in-12. 4° *Oratio de Passione Domini*, 1641, in-12. Ce discours avait été prononcé devant Grégoire XIII, en 1575. 5° *Industria pro superioribus societatis ad eundem animam morbos*, Venise, 1611, in-12; Milan, 1624, in-12; Anvers, 1655, in-8°; traduit en français par le P. Pierre Parcelly, de l'ordre des frères mineurs, Paris, 1625, in-12; une traduction, sous le titre de *Manuel des supérieurs ecclésiastiques et réguliers*, fut imprimée à Paris, 1776, in-12. G—s.

AQUILA, prosélyte juif, était né à Synope, dans la province de Pont. Il s'attacha d'abord à l'étude des mathématiques et de l'architecture. L'empereur Adrien, au rapport de St. Épiphane, le fit intendant de ses bâtiments, et le chargea de rebâtir Jérusalem, sous le nom d'Elia. Cette commission lui fournit l'occasion de s'instruire de la religion chrétienne. Il reçut même le baptême; mais s'étant ensuite livré à l'astrologie judiciaire, il fut excommunié; ce qui le porta à embrasser le judaïsme. Aquila s'est rendu célèbre par sa version grecque de la Bible, qu'il publia en 158. C'est la première qui ait été faite depuis celle des Septante; elle est composée avec beaucoup de soin, quoi qu'en ait dit Buxtorf, qui contestait mal à propos à l'auteur une parfaite intelligence de la langue hébraïque. Sa méthode est de traduire mot à mot et d'exprimer jusqu'à l'étymologie des termes. Quoique cette version eût été entreprise dans le dessein de contredire celle des Septante, dont les Églises se servaient à l'exemple des apôtres, les anciens Pères la trouvaient en général si exacte, qu'ils y puisaient souvent leurs textes, comme plus propres, en certains endroits, à exprimer le vrai sens des auteurs sacrés. St. Jérôme, qui l'avait d'abord blâmée, en loua dans la suite l'exactitude. Les juifs hellénistes la préféraient aussi pour l'usage de leurs synagogues. On en trouve des fragments dans les *Hexaples* d'Origène. Aquila avait joint à une seconde édition de sa version les traditions judaïques, qu'il avait apprises du rabbin Akiba, son maître. Elle fut encore mieux reçue des juifs hellénistes que la première. Justinien leur en interdit la lecture, parce qu'elle contribuait à les rendre plus opiniâtres dans leur erreur. Les docteurs de la loi eux-mêmes défendirent de s'en servir dans les synagogues, et ordonnèrent de s'en tenir au texte original et aux paraphrases chaldaïques. T—D.

AQUILA (JEAN DELL'), médecin, né dans le royaume de Naples, professeur à l'université de Pise, et ensuite à Padoue, florissait dans le 15^e siècle; il fut regardé comme un autre Esculape dans toute l'Italie. Il professa pendant quarante-trois ans. Toppi,

dans sa *Bibliothèque napolitaine*, fait mention d'un de ses ouvrages : *de sanguinis Missionis in pleuritide, Venetiis, apud heredes Octav. Seote*, 1520. C. et A—N.

AQUILA (PIETRO), peintre et graveur, naquit à Palerme en Sicile, dans le 16^e siècle, suivant certains auteurs, et à Rome, en 1624, suivant d'autres. On a de lui *les Loges du Vatican*, d'après Raphaël, en 52 pièces, qu'il a gravées conjointement avec Fantetti; *la Bataille de Constantin*, en 4 pièces, d'après le même; *la Galerie du palais Farnèse*, en 12 pièces, d'après les tableaux d'Annibal Carrache, et beaucoup d'autres estampes, gravées à l'eau forte, d'après différents maîtres. Il avait d'abord embrassé l'état ecclésiastique, qu'il quitta pour se livrer aux arts. On ignore l'époque de sa mort. — Son frère, François-Faronnius AQUILA, a gravé également à l'eau forte différents sujets, parmi lesquels on distingue la suite des peintures que Raphaël a exécutées dans les chambres du Vatican, en 19 pièces; la coupole de l'église neuve de l'Oratoire à Rome, d'après le Cortone, et quelques autres estampes. P—E.

AQUILANO (SÉRAPHIN), ou d'AQUILA, poète italien, né en 1466. On dit dans sa vie, placée à la tête de ses œuvres, qu'il n'était pas de basse naissance, mais on ne dit pas le nom de sa famille; celui d'Aquilano qu'il prit et qui lui est resté n'indiquait que sa ville natale, Aquila dans l'Abruzzi, comme le surnom d'*Arétino*, pris de la ville d'Arezzo, est devenu le nom de Pierre Arétin. Selon le Quadrio, l'Aquilano était de la famille des Cimini. Il fut placé, dès son enfance, à la cour du comte de Potenza, il y apprit la musique de Guillaume Flamand, qui avait alors de la célébrité. Il s'appliqua pendant trois ans à étudier Pétrarque et le Dante, et à composer des chants figurés. Il alla ensuite à Rome, où il se fit une grande réputation par ses poésies, qu'il improvisait souvent, et qu'il chantaient avec beaucoup d'expression et de grâce, sur des airs de sa composition. Ces avantages réunis charmèrent au point qu'on allait jusqu'à mettre Aquilano au-dessus de Pétrarque. Il fut attaché pendant plusieurs années au cardinal Ascanio Sforza, ensuite à Ferdinand II, alors duc de Calabre, et, après la chute de cette famille, à François de Gonzague, marquis de Mantoue. Son dernier patron fut le fameux duc de Valentinois, César Borgia, qui le traitait avec beaucoup de distinction et de générosité. On ajoute que ce duc obtint pour lui le titre de chevalier de grâce dans l'ordre de Malte. Séraphin Aquilano mourut à Rome, dans le palais de Borgia, le 10 août 1500, à l'âge de 55 ans. Il fut enterré à Ste-Marie-du-Peuple. On grava sur son tombeau ces trois vers, faits par Bernard Accolti d'Arezzo, surnommé l'*Unico Arétino* (voy. ACCOLTI) :

Qui giace Serafin : partirti hor puoi
Sol d'haver visto il sasso che lo serra
Assai sei debitor alli occhi tuoi.

On imprima pour la première fois ses poésies à Venise, en 1502, in-4°, puis à Rome, en 1503, etc. Ce sont des sonnets, des éloges, des épîtres, des *capit-*

toli, ou pièces sur différents sujets, en tercets ou *terza rima*, et d'autres qui ne sont plus d'usage, comme des *strambotti*, espèce d'épigrammes en octaves, ou *ottava rima*, des *barzelette*, sortes de ballades ou chansons à danser, dont le premier vers sert de refrain à toutes les strophes, etc. L'Aquilano partagea avec le Tébaldeo, le Caritéo, l'Altissimo, et d'autres poètes de la fin du 15^e siècle, des éloges exagérés, et une renommée qui s'évanouit dès le commencement du 16^e.

G—É.

AQUILANO (SÉBASTIEN), médecin italien du 15^e siècle. Son véritable nom est inconnu; celui qu'il porte vient de la ville d'Aquila, au royaume de Naples, où il avait pris naissance. Il fut en réputation du temps de Louis de Gonzague, évêque de Mantoue, vers la fin du 15^e et au commencement du 16^e siècle. Il se montra, tant dans sa pratique que dans ses écrits, un des plus zélés défenseurs de Galien. On a de lui : 1^o *de Morbo Gallico*, Lyon, in-4^o, 1506, et Bologne, in-8^o, 1517, faisant partie de l'ouvrage de Marc Gattinaria, intitulé : *de medendis humani corporis malis Practica uberrima*, et quelques autres de Gentilis, de Foligni, de Blaise Astarius; 2^o *de Febre sanguinea ad mentem Galeni*, imprimé avec le traité précédent, dans la *Practica* de Gattinaria, Bâle, in-8^o, 1557; Lyon, in-8^o, 1558; Francfort, in-8^o, 1604. Aquilano est un des premiers qui aient accredité l'emploi du mercure dans les maladies vénériennes; mais il ne l'employait qu'à très-petite dose.

C. et A—N.

AQUILIUS (MANIUS), consul, et collègue de Marius. L'an 635 de Rome, 401 avant J.-C., il fut envoyé en Sicile, contre les esclaves révoltés que commandait Athénion. Il s'occupa d'abord de leur couper les vivres. L'année suivante, il retint le commandement en qualité de proconsul, et en vint aux mains avec l'ennemi : comme la victoire flottait incertaine, les deux généraux convinrent de décider la querelle par un combat singulier. Le proconsul, qui était d'une force de corps extraordinaire, étendit, du premier coup, Athénion mort à ses pieds, d'une blessure à la tête. Les Romains, profitant de sa victoire, chargèrent à l'instant les révoltés, et leur tuèrent tant de monde, qu'à peine 40,000 hommes regagnèrent leur camp, où ils aimèrent mieux s'entre-tuer que de se rendre; 1,000, qui restaient, capitulèrent avec le proconsul, qui, après leur avoir promis la vie, voulut les envoyer à Rome pour y combattre contre les bêtes féroces, dans le cirque; mais ils aimèrent mieux imiter l'exemple de leurs compagnons, et se tuer les uns les autres, que de se soumettre à cette ignominie. Aquilius, à son retour, ne fut honoré que de l'ovation, malgré l'importance de ses services, le triomphe ne s'accordant point à ceux qui remportaient des victoires sur les rebelles, et particulièrement sur des esclaves. Il fut accusé de concussions par L. Fuscus, avec beaucoup de chaleur et de talent, et même convaincu, dit Cicéron : mais il fut absous, en considération de ses grands succès dans la guerre des esclaves. Il périt misérablement, dans la guerre contre Mithridate, par la cruauté de ce prince. (Voy. MITHRIDATE.) Q—R—Y.

AQUILIUS (SABINUS), jurisconsulte romain, du 5^e siècle de l'ère chrétienne. Sa sagesse et ses connaissances lui firent donner le surnom de *Caton*. Il fut élu consul deux fois de suite, en l'année 214 et en 216. On a prétendu qu'il était père ou frère d'Aquila Sévera, vestale qu'Héliogabale contraignit à devenir sa femme; ce qui a pu le faire présumer, c'est la haine que cet empereur porta à Aquilius, dont la sagesse l'irritait. Il voulut le faire périr; mais un heureux hasard sauva cet homme vertueux. L'empereur ayant commandé à un de ses officiers de se défaire du consul Aquilius, cet officier, dont l'oreille était un peu dure, et qui avait regu l'ordre, quelques jours auparavant, de faire sortir de la ville le sénat entier, crut qu'on lui donnait le même ordre à exécuter à l'égard du consul, et il fit sortir de la ville Aquilius Sabinus. Aucun des ouvrages de ce jurisconsulte n'est parvenu jusqu'à nous. M—X.

AQUILIUS GALLUS, jurisconsulte romain, disciple de Scævola, fut d'abord chevalier, et exerça, avec Alteius Capito, la charge de tribun du peuple, dans la même année que Pompée obtint le consulat. On le regarde comme l'auteur de la loi *Aquila*; mais tout porte à croire que cette loi est plus ancienne. Ce fut lui qui régla la manière d'instituer héritiers les petits enfants posthumes : ce qui est prouvé par la loi *Gallus*, n^o 29, dans le Digeste, de *liberis et posthumis*. L'amitié de Cicéron est un grand titre à la réputation de Gallus, qui exerça la questure avec lui; ce grand orateur, dans son ouvrage de *Claris Oratoribus*, nous le dépeint comme un homme d'un esprit vif et pénétrant. Sa formule de *dolo malo* est appelée par Cicéron le remède contre toute espèce de fourberies, *everriculum malitiarum omnium*; cet éloge doit exciter nos regrets sur la perte de ce traité. M—X.

AQUIN (THOMAS D'). Voyez THOMAS.

AQUIN (PHILIPPE D'), savant rabbin de Carpentras, dont le véritable nom était MARDOCAÏ, ou MARDOCHÉE. Chassé de la synagogue d'Avignon, en 1610, à cause de son penchant pour le christianisme, il se retira dans le royaume de Naples, et se fit baptiser à Aquino, dont il prit le nom. Il en supprima la terminaison lorsqu'il vint en France, et se fit appeler d'Aquin. Le clergé lui donna une pension. Il vint ensuite, avec sa famille, s'établir à Paris, où il se consacra à l'enseignement de l'hébreu. Louis XIII le nomma professeur royal au collège de France, et interprète pour la langue hébraïque. Il occupa cette chaire jusqu'à sa mort, arrivée vers 1650, au moment où il préparait une version du Nouveau Testament en hébreu, avec des notes sur chaque Épître de St. Paul. On assure également que Lejay l'avait chargé de l'impression et de la correction des textes hébreu et chaldéen de sa Polyglotte. Voici la liste de ses ouvrages : 1^o *Dictionarium hebræo-chaldaico-talmudico-rabbinicum*, Paris, 1629, in-fol.; 2^o *Racines de la langue sainte*, Paris, 1620, in-fol.; 3^o *Veterum rabbinorum in exponendo Pentateucho libri 13*, Paris, Cramoisy, 1620, in-4^o; 4^o Traduction italienne des *Apophthegmes des anciens docteurs de l'Église judaïque*; 5^o *Aquinalis hebreæ ling. prof. Lacrymæ in obitum illustr. card. de Bérulle*.

Dans cet écri, où il s'aquitte envers son bien-facteur de la reconnaissance qu'il lui devait, il parle de deux autres ouvrages qu'il avait composés, l'un imprimé et tiré des rabbins, intitulé: *Examen mundi*; l'autre, qu'il était près de mettre au jour sous ce titre: *de utraque Politia judaica tam civili quam ecclesiastica*. On a encore de lui: *Discours du Tabernacle et du Camp des Israélites*, Paris, 1623, in-4°; *Discours des Sacrifices de la Loi mosaïque*, Paris, 1624, in-4°; *Interprétation de l'Arbre de la cabale des Hébreux*, Paris, in-8°, sans date; *Voies primigénies seu Radices græcæ*, Paris, 1620, in-16.—Son fils, Louis d'AQUIN, né à Avignon en 1600, pensionné comme lui par le clergé, fit aussi sa principale étude de la science rabbinique, et se rendit très-habile dans les langues orientales. Il traduisit en latin le commentaire de Levi ben Gerson sur Job, Paris, 1622, in-4°, et le commentaire sur Esther, qu'il enrichit de notes. — Antoine d'AQUIN, premier médecin de Louis XIV, mort en 1696, était petit-fils de Philippe, et père de Louis d'Aquin, évêque de Fréjus. J—N.

AQUIN (LOUIS-CLAUDE D'), fameux organiste, né à Paris le 4 juillet 1694, mort le 15 juin 1772. Ses dispositions, secondées par les leçons du musicien Bernier, le firent regarder comme un petit prodige, puisqu'à l'âge de six ans il étonna Louis XIV, devant qui il toucha du clavecin, et que, deux ans après, il cessa d'avoir des maîtres. Nommé organiste du Petit-St-Antoine à l'âge de douze ans, il fit admirer son exécution facile et brillante; il concourut, en 1727, pour l'orgue de St-Paul, et l'emporta sur Rameau, qui depuis acquit tant de célébrité comme compositeur de musique dramatique. En 1759, le roi le nomma l'un des organistes de sa chapelle. On assure que le célèbre Haendel vint en France exprès pour entendre d'Aquin. On a de cet organiste deux recueils gravés, l'un de *Pièces de clavecin*, l'autre de *Noëls*. P—X.

AQUIN DE CHATEAU-LYON (PIERRE-LOUIS), fils du précédent, et bachelier en médecine, mourut vers 1797, après avoir publié: 1° *Contes mis en vers par un petit cousin de Rabelais*, 1773, in-8°. 2° *Lettres sur les hommes célèbres dans les sciences, la littérature et les arts, sous le règne de Louis XV*, 1732, 2 vol. in-12; reproduits en 1735, sous le titre de *Siècle littéraire de Louis XV*. 3° *Lettres sur Fontenelle*, 1754, in-12. 4° *Observations sur les OEuvres poétiques de M. de Caux de Cappeval*, 1754, in-12. 5° *La Pleyade française, ou l'Esprit des sept plus grands poètes*, 1754, 2 vol. in-12. 6° *Semaine littéraire*, 1759, 4 vol. in-12 (en société avec de Caux). 7° *Idée du siècle littéraire présent, réduit à six vrais auteurs*, in-12, sans date. Ces vrais auteurs sont: Gresset, Crébillon, Trublet, Fontenelle, Montesquieu, et un sixième dont l'article est intitulé: *Auteur à deviner*. On attribue aussi cet ouvrage à l'abbé Blanchet. 8° *Poésies de Lainez*, 1755, in-8°. 9° *Satire sur la corruption du goût et du style*, 1759, in-8°. 10° *Almanach littéraire, ou Étrennes d'Apollon*, 1777-93, 17 vol. petit in-12; quelques volumes sont sous le nom d'un *Cousin de Rabelais*, d'autres sous le nom de *Rabelais d'Aquin*. C.-J.-B. Lucas-Rochement a ajouté 4

volumes à cette collection, 1801-1804. Ces 21 volumes sont un recueil de pièces en vers et en prose. Un 22^e volume, ne contenant que des poésies, a été publié par Millevoye, Paris, librairie économique, 1806. 11^e *Éloge de Molière, en vers, avec des notes curieuses*, 1775, in-8°. 12^e Quelques autres ouvrages, qui, comme ceux que nous venons d'indiquer, prouvent peu de talent, et eurent peu de succès. Aussi, faisant allusion à la profession de son père, a-t-on dit:

On souffla pour le père, on siffla pour le fils.

A. B—T.

AQUINO (CHARLES D'), jésuite, né à Naples en 1654, professa la rhétorique à Rome avec beaucoup d'éclat, fut ensuite recteur du collège de Rivoli, et revint à Rome, où il mourut en 1740. Il était de l'académie des sciences, et de celle des Arcades. Ses ouvrages, écrits en latin, sont estimés, tant par le choix des sujets que par le style et l'érudition qu'il a su y répandre. Les principaux sont: 1^o trois volumes de poésies, Rome, 1702, parmi lesquelles on remarque un *Anaereon recantatus*, c'est-à-dire des odes édifiantes que l'auteur a cru devoir opposer, comme antidote, aux odes érotiques du poète grec. 2^o *Orationes*, Rome, 1704, 2 vol. in-8°, dont le 1^{er} contient des oraisons funèbres, et le 2^e, des harangues sur divers sujets. 3^o *Lexicon militare*, Rome, 1707, in-fol., réimprimé en 1759. Outre l'explication des termes militaires, on trouve dans ce dictionnaire un grand nombre d'observations qui servent à éclaircir les écrivains anciens et modernes, et de savantes dissertations. 4^o Une histoire de la guerre de Hongrie, sous le titre de *Fragmenta historiae de bello Hungariæ*, Rome, 1726, in-12. L'auteur fut forcé d'abandonner cet ouvrage, faute d'avoir reçu les mémoires qu'on lui avait promis; il n'en reste que quelques parties où l'on trouve une description géographique de la Hongrie, l'histoire de la nation hongroise jusqu'au règne de Léopold, et le commencement des troubles excités par Émeric Tékéli. 5^o Une traduction en vers latins de la *Divine Comédie* du Dante, Naples, 1728, in-8°. 6^o *Nomenclator Agriculturae*, Rome, 1756, in-4°. C'est un dictionnaire de tous les termes d'agriculture employés par les auteurs latins qui parlent de cette science. Cet ouvrage est terminé par un index méthodique dans lequel tous les termes sont rangés sous vingt classes assez bien déterminées. G—S.

ARAB-SCHAH (AHMED BEN), historien arabe, est auteur d'une vie de Tymour (Tamerlan), ouvrage estimé, intitulé: *les Prodigieux Effets des décrets divins dans les affaires de Tymour*. Le style ne nous semble pas mériter les éloges pompeux qu'en ont faits quelques orientalistes; l'auteur, il est vrai, étale tout ce que l'imagination a de plus brillant, accumule les figures les plus exagérées, mais il s'étudie continuellement à employer des mots à double sens, et dont la signification est très-difficile à saisir. Il n'est donc pas étonnant que les traductions qu'on a faites de cette histoire, qui doit être lue dans la langue originale, soient très-fautives. Golius en a publié le texte à Leyde en 1656, et Vatiér, une

traduction française en 1658. Manger'en a publié le texte, accompagné d'une traduction latine, à Leuwardin, en 1767 et 1772, 2 vol. in-4°. On en a imprimé en outre, à Constantinople, une traduction turque, l'an 1442 de l'hégire (1729 de J.-C.). La bibliothèque royale en possède deux beaux manuscrits, d'après lesquels on pourrait en publier un texte pur. Arab-Schah est auteur de plusieurs ouvrages; il mourut en Égypte, l'an 854 de l'hégire (1456 de J.-C.). On trouve des détails sur cet historien dans la biographie d'Aboul-Mahaçan. J—N.

ARACKTSCHJEFF, célèbre général russe. Dès son entrée au service, il se fit remarquer par une certaine aptitude pour la tactique militaire, et par un zèle passionné pour la discipline. Il poussait si loin ses rigueurs contre les hommes placés sous ses ordres, que ses camarades eux-mêmes le taxaient de cruauté. Précédé, à la cour, de cette réputation, il ne pouvait manquer de plaire au grand-duc Paul, auquel il fut donné pour former une compagnie d'artillerie. Plusieurs feux d'artifice qu'il composa pour les fêtes de Pawlowski contribuèrent également à attirer sur lui l'attention. Aracktschejeff semblait né pour être l'instrument du czarévitch, qui déjà donnait des preuves de ses exigences si minutieuses, si bizarres et parfois si cruelles, dans les détails de costume et de discipline militaires. A l'avènement de Paul au trône impérial, la complaisance et les talents du jeune officier furent largement récompensés : il fut comblé de richesses, de titres et d'honneurs; il parvint aux premières dignités de l'empire, au gouvernement de la capitale; et par cette fonction, qui mettait en ses mains l'administration de la police, ce nerf des gouvernements absolus, il devint en quelque sorte le bras droit de l'empereur. Cependant sa sévérité, qui ne connaissait point de bornes, souleva contre lui des haines puissantes auxquelles l'oreille du maître ne put rester longtemps sourde. Paul fit à ses intérêts le sacrifice de son favori : il lui retira son gouvernement, sans oublier toutefois la reconnaissance qu'il devait à son dévouement et à ses services. Aracktschejeff ne remonta point au rang d'où il était tombé; mais il eut encore à remplir plusieurs missions de haute confiance. Il fut donné pour adjoint au czarévitch Alexandre, qui venait d'être nommé gouverneur militaire de St-Petersbourg. Sous prétexte d'alléger les travaux du jeune prince, il devait surveiller sa conduite, qui déjà excitait quelques soupçons dans l'esprit de son père. Lorsque les pressentiments d'une conspiration prochaine, éveillés par les démarches mystérieuses de Pallien, devinrent plus vifs, Aracktschejeff fut chargé du commandement d'un régiment dévoué qui était alors caserné à quelque distance de St-Petersbourg. Pallien ignorait le dessein de Paul à cet égard; mais, ayant fait arrêter le courrier porteur des dépêches impériales, il trouva dans ses papiers une lettre du czar, par laquelle il appelait à St-Petersbourg Aracktschejeff et un autre officier nommé Lindner. L'empereur voulait, avec le secours de leurs bras, opérer un coup de main sur sa famille, jeter en prison l'impératrice et ses fils. La découverte de

Pallien ne fit que hâter la chute et l'assassinat de Paul. Sous le nouveau règne, Aracktschejeff, dont Alexandre avait pu apprécier les talents, fut nommé ministre de la guerre. C'est alors qu'il conçut son plan pour l'organisation des colonies militaires. L'idée première de ces établissements n'appartenait point précisément au ministre; elle n'était point née sous le règne d'Alexandre; on en trouve des germes dans les ouvrages du célèbre Munich, et des applications informes et sans succès dans l'histoire des règnes précédents. Aracktschejeff eut le mérite de la formuler, d'en faire ressortir la fécondité aux yeux intelligents du prince. Il avait en vue l'accroissement de la population offensive et défensive de l'empire, l'économie de sommes énormes pour l'entretien de l'armée, l'organisation d'une force militaire immense (1). Il obtint la direction générale des travaux d'exécution (1817). Il commença par établir des colonies d'infanterie sur les bords du Volkoff, et des colonies de cavalerie sur ceux de la Siguiska, du Bug et du Dnieper. Les espérances fondées sur les premières ne se réalisèrent point; et quant aux secondes, elles subirent, en 1821, une réforme proposée par le général de Witt, qui était placé sous les ordres d'Aracktschejeff. Néanmoins Aracktschejeff demeura toujours à la tête des colonies militaires, qu'Alexandre regardait comme une des belles créations de son règne, et l'empereur témoigna plusieurs fois et publiquement à Aracktschejeff la satisfaction que lui faisait éprouver son administration éclairée. A la mort d'Alexandre, Aracktschejeff fut maintenu dans ses fonctions, mais pour un temps bien court; il ne put éviter une disgrâce. Après les troubles de St-Petersbourg, il fut envoyé à Naples. Sa carrière politique était terminée.

II. D—Z.

ARADON (JÉRÔME), de Quinipily, l'un des principaux officiers du duc de Mercœur dans la guerre de la ligue, fut obligé de rendre, en 1589, au prince de Dombes, la ville d'Hennebont, où il commandait; mais il contribua, l'année suivante, à la reprise de cette place, dont le gouvernement lui fut rendu. On a de ce capitaine un journal très-inexact et très-partial des événements qui eurent lieu dans cette partie de la Bretagne. Aradon de Quinipily demeura dans le parti des ligueurs, même après la conversion de Henri IV, et il ne se soumit à l'autorité légitime qu'en 1597, époque à laquelle le duc de Mercœur fit sa paix. Toute la famille d'Aradon, composée de cinq frères, était dévouée à ce chef, et lui rendit de grands services; l'un d'eux était gouverneur de Vanes; un troisième (Duplessis d'ARADON), évêque de cette ville, fut député aux états généraux de la ligue, en 1593.

D. N—L.

ARAGO (JEAN), général au service du Mexique, naquit en France, à Estagel, département des Pyrénées-Orientales, en 1788. Il était caissier de la monnaie de Perpignan lors de la seconde restauration. Sur une dénonciation absurde, Jean Arago,

(1) Les colonies militaires sont composées de soldats-cultivateurs mis à la charge de cultivateurs-soldats. Ces derniers, qui sont la base des établissements, sont des serfs de la couronne. Ainsi les colonies militaires reposent sur le principe du servage.

qui avait quatre ans à peine en 1792, fut destiné pour avoir joué un rôle dans notre grande période révolutionnaire. Sans but arrêté, il s'embarqua alors pour la Nouvelle-Orléans. Bientôt il se joignit à l'expédition de Mina jeune, et ses connaissances en administration militaire, puisées quelques années auparavant, en Espagne, auprès du général Duhesme, duquel il avait été secrétaire, furent d'un grand secours. Dans cette guerre de l'indépendance, entreprise pour secouer le joug des Espagnols, Jean Arago ne se distingua pas moins par sa bravoure personnelle que par ses talents militaires. En 1818, à la suite d'une espèce d'insurrection du corps des officiers contre le Padre Torres, il fut nommé par eux commandant en chef. Cette nomination fut confirmée par le gouvernement national. Depuis la fin de 1816 jusqu'à la fin de 1821, où les soldats de l'indépendance firent leur entrée à Mexico, tout fut travaux et dangers pour Jean Arago. Resté presque seul de la glorieuse tentative de Mina, il fut poursuivi, traqué, luttant sans cesse contre les troupes royales et contre toute espèce de privations, jetant partout des idées de liberté, et continuant la guerre nationale avec un succès inespéré. Tour à tour compagnon d'armes ou ami des hommes qui ont gouverné le Mexique, le général Arago ne chercha jamais à s'élever par l'intrigue ou la faveur. Né sur une terre étrangère, il comprenait qu'il avait à faire plus que les enfants du Mexique pour être vu sans jalousie dans cette seconde patrie que l'exil lui avait donnée. « Ce qui me rendra toujours fier, écrivait-il à « son frère aîné, M. F. Arago de l'Institut, c'est que « je crois avoir gagné l'estime générale, et que j'ai sans « cesse, en servant ma patrie adoptive, mis le plus « grand soin à conserver intact l'honneur du nom « français et de celui d'Arago, que je porte avec orgueil parce que tu l'illustres. » On aime à voir ces hommes, dont nos dissensions politiques ont privé notre pays, conserver sur la terre étrangère le sentiment de la famille et celui de la patrie. La France fut le rêve constant de Jean Arago, et ses compatriotes résidant au Mexique eurent souvent à lui rendre des actions de grâce. Sa bourse fut ouverte à tous les malheureux ; sa protection préserva plus d'une fois du pillage le quartier des négociants français durant les émeutes et les révolutions de la superbe Mexico. Santa-Anna lui dut une grande partie de ses premiers succès presque sans revers. En 1836, bravant des symptômes d'hydropisie, Arago voulut suivre l'expédition du Texas ; mais dans les derniers jours de juin il rentra à Mexico, où il expira, le 9 juillet 1836. Tour à tour directeur général du corps du génie, qui lui doit une organisation convenable, pacificateur de villes révoltées, major général d'armées expéditionnaires, gouverneur des provinces où sont situées les mines les plus riches du Mexique, Jean Arago ne laissa pas à sa mort la somme nécessaire aux frais de sa sépulture.

A—o (E.).

ARAGON (JEANNE D'). Un recueil de vers italiens, publié à Venise, en 1538, sous le titre de : *Tempio alla divina signora Giovanna d'Aragona*, et qui contient des morceaux d'un grand nombre de

poètes, à la louange de cette dame, n'est pas la seule preuve que l'on ait de son mérite, de son courage, de ses vertus presque héroïques. Dans le 16^e siècle, où l'Italie compta plusieurs femmes illustres, elle fut une des plus distinguées et des plus belles. Épouse d'Ascagne Colonne, prince de Tagliacozzo, elle eut occasion de faire preuve de ses grandes qualités dans les querelles de la famille Colonne avec le pape Paul IV. Son mari ayant été arrêté à Naples, elle voulait aller rejoindre ; elle eut défense de sortir de Rome, et le respect dû à son sexe empêcha seul qu'on ne l'arrêtât elle-même ; mais rien ne put lui arracher une marque de crainte ou de faiblesse. Elle mourut en 1577, dans un âge très-avancé. C—E.

ARAGON (TULLIE D'), l'une des femmes-poètes les plus célèbres d'Italie, florissait au 16^e siècle. Elle descendait de la branche de cette maison royale qui avait régné à Naples ; mais non par une descendance légitime. Le cardinal Pierre Tagliavia d'Aragon, archevêque de Palerme, l'avait eue à Rome d'une belle Ferraraise, nommée Giulia. Il lui assura une fortune suffisante pour la faire vivre dans l'aisance. Elle était belle, et une éducation soignée joignit à cet avantage naturel les talents les plus rares. Étant encore presque enfant, elle parlait et écrivait en latin et en italien, sur toutes sortes de sujets, comme le littérateur le plus instruit ; et lorsqu'elle parut dans le monde, sa beauté, son esprit, sa politesse, la décence de ses manières, l'élégante magnificence de ses habits, attirèrent tous les regards. Elle jouait de plusieurs instruments et chantait avec un goût et un art admirables ; ses discours étaient remplis de raison et de grâce ; rien enfin ne lui manquait pour séduire ; aussi eut-elle un grand nombre d'adorateurs, et principalement parmi les poètes. Ils lui adressaient des vers pleins d'admiration et d'amour ; elle leur répondait souvent dans le même langage, et elle passe pour avoir répondu à plusieurs d'entre eux autrement que par des vers. Le cardinal Hippolyte de Médicis, Hercule Bentivoglio, Philippe Strozzi, le Molza, Varchi lui-même, et, plus encore, Pierre Manelli de Florence, et le célèbre poète Muzio, furent ses intimes amis. Elle vécut le plus souvent à Ferrare et à Rome ; elle fit aussi un assez long séjour à Venise. Enfin, déjà assez avancée en âge, elle se retira à Florence, sous la protection de la duchesse Léonore de Tolède. Elle lui dédia le recueil de ses poésies, auxquelles elle joignit plusieurs de celles dont elle avait été l'objet ; et mourut, comme elle l'avait toujours désiré, avant d'arriver à une extrême vieillesse. Ses ouvrages sont : 1^o ses poésies, ou *Rime*, Venise, 1547, in-8^o, dédiées à la duchesse de Florence, et réimprimées ensuite plusieurs fois. 2^o *Dialogo dell' infinità d' Amore*, Venise, 1547, in-8^o ; dans ce dialogue sur la puissance infinie de l'amour, Tullie d'Aragon se met elle-même en scène avec Varchi, et un autre de ses amis intimes, Lactance Benucci. 3^o *Il Meschino, o il Guerino, poema (in ottava rima)*, Venise, 1560, in-4^o. Ce poème, en 56 chants, est tiré d'un vieux roman en prose, que Tullie dit espagnol, mais que les philologues italiens prétendent, avec plus de fondement, avoir

été d'abord écrit en vieux langage italien, d'où il avait été traduit en espagnol, et plus anciennement en vieux français. G—É.

ARAGONÈSE (SÉBASTIEN), dessinateur et antiquaire, descendait d'une famille espagnole qui s'établit vers le milieu du 15^e siècle dans le Brescian. Le docteur Labus conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il naquit à Ghedi, gros bourg où l'on voit encore dans l'église les épitaphes de ses ancêtres (1). Alphonse, son père, avait acquis la réputation d'un peintre habile. A son exemple, Sébastien cultiva d'abord la peinture; mais, effrayé bientôt des difficultés que présente cet art, et désespérant de les surmonter, il y renonça pour se borner au dessin à la plume, genre dans lequel on lui doit une foule de petits chefs-d'œuvre. Il réussissait surtout à rendre les anciennes médailles. On cite de Sébastien un recueil de seize cents pièces avec les revers, distribuées sur deux cents planches entourées d'arabesques et de cartouches (2) de son invention, du fini le plus précieux. Ottavio Rossi, qui possédait ce recueil, en parle avec une sorte d'enthousiasme dans la notice qu'il a consacrée à l'Aragonèse, parmi les *Elogi istor. de' Bresciani illustri*, p. 517. Sébastien avait dessiné de la même manière les antiquités, les marbres et les inscriptions qui se trouvaient de son temps à Brescia. Cet ouvrage, que possédait le comte Boari de Ferrare (*voy. Tiraboschi, Storia della Letterat. italiana*, t. 7, p. 238), est revenu en 1815 à Brescia, où il est conservé dans la bibliothèque Quirinienne. L'Aragonèse avait entrepris de le publier. Les planches qu'il grava en 1554, mais dont on ne connaît aucun tirage de cette époque, furent rachetées en 1611 d'un voiturier de Brescia pour quinze scudi, et données à Rossi qui travaillait à l'histoire de cette ville. (*Voy. Ottav. Rossi.*) Après la mort de Rossi, ces planches restèrent oubliées. Ce n'est qu'en 1778 qu'elles furent retrouvées et placées dans les archives de Brescia. Un amateur en fit tirer alors quelques épreuves pour les distribuer à ses amis. Ce travail est intitulé : *Monumenta antiqua urbis et agri Briziani, summa cura et diligentia collecta per me Sebastianum Aragonensem Brizianum*. C'est un grand in-fol. de 54 planches gravées en bois avec des lettres blanches sur un fond noir. Le docteur Labus a donné la description détaillée de ce rarissime opuscule dans une lettre à Millin, insérée dans les *Annales encyclopédiques*, 1818, t. 2, p. 201-14. Ce savant conjecture que l'Aragonèse mourut vers 1554, date de son ouvrage, qu'il aurait sans doute terminé s'il eût vécu plus longtemps; mais, suivant Rossi (*loco cit.*), l'Aragonèse vivait encore en 1561, et l'Orlandi (*Abecedario pittorico*, 454) lui fait prolonger sa carrière au moins jusqu'en 1567. D'après les calculs du docteur Labus, l'Aragonèse n'aurait vécu que 31 ans; mais il n'est pas vraisemblable qu'il soit mort si jeune. W—S.

(1) Le docteur Labus place la naissance de Sébastien en 1525; mais puisque Sébastien avait un fils en 1558, il faudrait supposer qu'il se fût marié avant l'âge de quinze ans, ce qui, à la rigueur, est possible, mais ce qu'on ne doit pas admettre sans preuve.

(2) Le traducteur de la lettre du docteur Labus, dans les *Annales encyclopédiques*, a fait de ces deux cents cartouches (*cartelloni*) deux cents petits châteaux. *Voy. p. 208.*

ARAGNON (JEAN-LOUIS), avocat, née à Paris, est auteur d'une tragédie intitulée : *le Siège de Beauvais*, ou *Jeanne Lainé*, Paris, 1766, in-8°. Il avait voulu faire pour la gloire de Beauvais ce que de Belloy avait fait pour celle de Calais; mais il n'eut pas le même succès. Le maire et les échevins de St-Malo furent les seuls qui l'en récompensèrent, en lui décernant un brevet de citoyen de cette ville, et en le gratifiant d'une médaille d'or. Il témoigna sa reconnaissance à ces magistrats en leur dédiant *le Vrai Philosophe*, comédie en 5 actes et en prose, Paris, 1767, in-8°. *La France littéraire de 1778* (t. 5, p. 4 et 224) donne à cette pièce le titre de *comédie pour rire*. C'est probablement par antiphrase; car elle est plutôt d'un genre pathétique. Des situations attendrissantes doivent la faire ranger au nombre de ces drames que l'on appelait alors larmoyants. Au surplus, elle partagea le sort du *Siège de Beauvais*, et ne fut pas représentée. En 1770, Aragnon s'était proposé de publier, par souscription, des contes philosophiques en 6 volumes in-12. Il ne paraît pas que ce projet ait été exécuté, quoique plusieurs bibliographes mentionnent l'ouvrage comme ayant été imprimé. Aragnon avait fait représenter au Théâtre-Italien, en 1753, une parodie de la troisième entrée des *Talents lyriques*, ou les *Fêtes d'Hébé*, opéra de Mondorge et de Rameau; mais cette parodie n'eut aucun succès. L—M—X.

ARAJA (FRANÇOIS), compositeur de musique, né à Naples. Le premier opéra qu'il fit représenter est *Bérénice*; il fut exécuté dans le château du grand-duc, près de Florence. Après avoir composé quelques autres ouvrages en Italie, et principalement l'opéra d'*Amore per regnante*, représenté à Rome en 1751, il fut appelé, en 1755, à Pétersbourg, avec plusieurs chanteurs italiens, et nommé maître de la chapelle impériale. Pendant son séjour en Russie, il fit exécuter sur le théâtre de la cour les opéras italiens d'*Abiatare*, de *Sémiramide*, de *Scipione*, d'*Arsace* et de *Seleuco*; mais l'ouvrage le plus remarquable de ce compositeur est *Céphale et Procris*, écrit en russe, et qu'on regarde comme le premier grand opéra exécuté dans cette langue. L'impératrice fut si satisfaite de la musique de cet ouvrage, qu'elle fit présent à l'auteur d'une très-belle pelisse en zibeline. Lorsqu'Araja eut amassé de quoi vivre dans l'aisance, il vint terminer ses jours dans sa patrie. P—X.

ARALDI (MICHEL), physiologiste et mathématicien, naquit à Modène, le 10 février 1740. Avec un esprit vif et pénétrant, il avait reçu de la nature cette force de volonté qui triomphe des obstacles, et cette patience que rien ne peut lasser. Ce fut moins par inclination que pour obéir à ses parents qu'il étudia la médecine, science dans laquelle il devait obtenir des succès si brillants. Il cultivait en même temps les mathématiques et les lettres; et ses progrès furent si rapides, qu'à dix-huit ans il reçut le laurier dans toutes les facultés. Nommé, deux ans après (1760), à la chaire de physiologie de l'université de Modène, lors de la réorganisation de cette école en 1772, il y joignit celle d'anatomie, illustrée par les premiers travaux de Scarpa; et dans la suite il fut en

autre chargé de l'enseignement de la pathologie. Des devoirs si multipliés auraient suffi pour occuper un homme d'une moins grande activité; mais, indépendamment de ces cours, Araldi, comme médecin, était souvent appelé dans les consultations; et cependant il se tenait au courant de toutes les découvertes en mathématiques, et il faisait marcher de front la culture de la philosophie et celle des lettres. A la création de l'institut national d'Italie, il en fut nommé l'un des premiers membres; et après la mort de l'abbé Fortis (*voy. ce nom*), il en fut élu secrétaire perpétuel. Il mourut à Milan, le 5 novembre 1815. Il était chevalier de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer. Zélé défenseur des principes fondamentaux de l'ordre social, Araldi chercha dans plusieurs mémoires à les justifier contre les attaques de philosophes moins audacieux encore qu'imprévoyants. Dans d'autres mémoires il essaya de donner des explications plus exactes de divers phénomènes physiologiques, et dans d'autres enfin il tenta de résoudre quelques-uns des grands problèmes dont la solution avait exercé longtemps les plus illustres géomètres. Les *Attes* de la société des sciences de Modène, dont il était un des principaux ornements, contiennent de savants mémoires d'Araldi *sur les apogées*; — *sur la force et l'influence du cœur dans la circulation du sang*, etc.; — *sur la loi de la continuité*. On en trouve aussi plusieurs (1) dans le recueil de l'institut national d'Italie, dont en outre il rédigea les préfaces, dans lesquelles, ainsi que dans plusieurs endroits de ses ouvrages, il cherche à relever l'honneur des Italiens, et à les venger des injustes reproches que leur adressent les étrangers. On n'a d'Araldi que deux ouvrages imprimés séparément. L'un est son fameux mémoire : *de l'Usage des anastomoses dans les vaisseaux des machines animales, et particulièrement dans le système de la circulation du sang*, qu'il traduisit lui-même en français, Modène, 1816, in-8°; et l'autre un *Essai d'Errata* (2) dans lequel il examine, en les opposant les unes aux autres, les opinions des plus célèbres physiologistes modernes. L'*Éloge d'Araldi* par Rovida, Milan, 1817, in-4°, contient une analyse des ouvrages de ce savant médecin; celui que le marquis Louis Rangoni a lu dans une séance de la société des sciences de Modène (t. 19, *Physiq.*, 1^{er}) est terminé par la liste de toutes ses productions imprimées ou inédites. On y renvoie les curieux, ainsi qu'à la *Storia della Letterat. de Lombardi*, t. 2, p. 261. W—s.

ARAM (EUGÈNE), savant anglais, né à Ramsgill, dans le comté d'York, était fils d'un pauvre jardinier, et destiné à la même profession; mais, animé du désir de s'instruire, il acheta des livres, qu'il apprenait par cœur dans ses moments de loisir. Ce fut ainsi qu'il acquit la connaissance des langues savantes, de plusieurs sciences, de l'histoire, des antiquités, etc. En 1744 il vint à Londres, où il se mit à enseigner

l'écriture et la langue latine dans différentes maisons d'éducation, ne laissant échapper aucune occasion d'ajouter de nouvelles connaissances à celles qu'il avait acquises. Il travaillait à la composition d'un dictionnaire comparé des langues celtique, anglaise, latine, grecque et hébraïque, lorsqu'un événement affreux vint arrêter ses progrès : il fut saisi, en 1758, à Lynn, dans le comté de Norfolk, comme assassin d'un eordonnier nommé Daniel Clark, disparu depuis plus de treize ans. Aram fit une défense remplie de talent et d'adresse, mais n'en fut pas moins convaincu du crime, et il l'avoua ensuite lui-même au ministre qui l'assista au supplice, qu'il subit avec une grande résignation. Il paraît que son crime lui avait été inspiré par la jalousie : il croyait avoir lieu de soupçonner Clark d'entretenir un commerce illicite avec sa femme. Il tenta vainement de se détruire après son jugement, et fut exécuté à York en 1759. X—s.

ARAMON, ou ARAMONT (GABRIEL DE LUTZ, baron d'), ambassadeur de France à Constantinople, sous le règne de Henri II, est appelé citoyen de Nimès par Poldo d'Albenas; d'autres circonstances se réunissent pour prouver qu'il naquit dans cette ville, ou aux environs, dans le commencement du 16^e siècle, et qu'ainsi Moréri et Bayle se sont trompés en le disant natif de Gascogne. Il se maria en 1526, et, ayant essuyé quelques dégoûts dans sa province, se rendit à la cour, où il obtint la confiance de François 1^{er} et de Henri II. Ambassadeur à Constantinople, depuis 1546 jusqu'en 1555, il ramena dans les intérêts de la France Soliman II, qu'on en avait éloigné, et obtint de ce prince une flotte pour faire, en menaçant Naples et la Sicile, une utile diversion en Italie. Charles-Quint, informé de cette négociation, ne manqua pas de se récrier sur le scandale de l'alliance du roi très-chrétien avec des infidèles, plaintes hypocrites que l'Empereur, comme l'a judicieusement observé Bayle, se serait lui-même mis peu en peine d'exciter. D'ailleurs l'idée du renouvellement de l'alliance avec le Grand Seigneur avait été inspirée par le pape Paul III, et, sans doute, il n'en aurait pas fallu davantage pour triompher des scrupules de Henri II, si ce prince en avait eu dans une telle circonstance. Les fausses mesures de la cour de France rendirent à peu près inutile le succès de cet ambassadeur, et un incident qu'il s'efforça en vain de prévenir le compromit quelque temps d'une manière assez grave. Revenu en France pour rendre compte de sa mission, et prendre de nouveaux ordres, il retournait à Constantinople. De Malte, où il avait touché, il alla, sur la demande du grand maître, essayer d'engager, au nom du roi de France, Dragut, qui attaqua Tripoli, à renoncer au siège de cette place. Il n'y réussit point, et le grand maître, Espagnol de naissance, n'épargna rien pour accuser l'ambassadeur français; mais d'Aramont se justifia, et alla reprendre son poste auprès de Soliman II. Quelques historiens disent que le don des îles d'Or (d'Hères), érigées en marquisat en faveur d'Aramont, avait été le prix de ses services. C'est une erreur : il ne les posséda que par la cession que lui en fit un Allemand,

(1) Dans le nombre, il faut distinguer son *Saggio di un nuovo commento delle opere di Virgilio* (Essai d'un nouveau commentaire sur les œuvres de Virgile), tome 1^{er} de la classe de littérature.

(2) *Saggio di un Errata di cui sembrano bisognosi alcuni libri elementari*, Milan, 1812, tome 1^{er}. C'est jusqu'ici le seul qui ait paru.

le comte de Roquendolf. D'Aramont, par son crédit, avait fait sortir cet Allemand du château des Sept-Tours, et Roquendolf, par reconnaissance, fit don à d'Aramont de ces îles, que le roi lui avait données. Il paraît certain qu'au lieu d'obtenir quelque récompense de ses services, d'Aramont ne parvint pas même à se faire restituer des terres qu'on lui avait confisquées avant son ambassade : ces terres, immédiatement après sa mort, furent données à Diane de Poitiers. Il suivit Soliman II dans une expédition en Perse, et passa de là en Syrie, dans la Palestine et en Égypte. La relation de ses voyages a été écrite par Jean Chesneau, son secrétaire. « Cette « pièce, disent avec raison les compilateurs qui l'ont « publiée, l'une des plus curieuses du 16^e siècle, nous « fait connaître l'état de Constantinople, de Jérusalem et du Caire, au milieu de ce siècle. Elle nous « apprend des particularités intéressantes de ces régions éloignées, et qui ne se trouvent point ailleurs. « On y voit un détail de la campagne de Soliman II « en Perse. » D'Aramont, revenu de son ambassade, se retira en Provence, où il mourut vers l'an 1555. V. S—L.

ARANDA (EMMANUEL D'), natif de Bruges, passa sa jeunesse en Espagne, en revenant dans sa patrie fut pris par un corsaire algérien, et resta esclave pendant deux ans. De retour dans le Brabant en 1642, il fit, en espagnol, une relation de sa captivité, relation qui a été traduite en latin, la Haye, 1657, in-12; en flamand, en anglais. La traduction française, imprimée à Bruxelles, 1656, in-12, a été réimprimée à Paris, sous ce titre : *Relation de la captivité et liberté du sieur Emmanuel d'Aranda, jadis esclave à Alger, où se trouvent plusieurs particularités de l'Afrique, dignes de remarque; nouvelle édition, augmentée de treize relations*, Paris, 1665, in-16. Indépendamment d'un sommaire sur l'antiquité d'Alger, et de quelques détails assez instructifs sur la forme du gouvernement et de la police de cette ville, cette relation, et celles des treize esclaves, donnent quelques lumières sur les mœurs et les usages des habitants. Le *Dictionnaire historique des Pays-Bas* fait mention d'une édition augmentée, Bruges, 1682. On ignore les dates de la naissance et de la mort de l'auteur. — Antoine d'ARANDA a publié *Verdadera Informacion de la tierra santa*, Tolède, 1545, in-4^o, gothique. — Jean d'ARANDA a laissé : *Lugares communes de conceptos, dichos y sentencias en diversas materias*, Séville, 1595, in-4^o. A. B—T.

ARANDA (DON PÉDRO-PABLO ABARCA DE BOLEA, comte d'), d'une des familles les plus distinguées de l'Aragon, naquit vers l'an 1719. Il embrassa d'abord la profession des armes; mais comme il annonça de l'aptitude aux affaires qui demandent un esprit observateur, Charles III, peu après son avènement au trône, le nomma son ministre auprès d'Auguste III, son beau-père. Le comte d'Aranda passa, en cette qualité, près de sept ans auprès du roi de Pologne, tant à Varsovie qu'à Dresde. A son retour en Espagne, Charles III le plaça comme capitaine général à Valence, d'où il le rappela en 1765, à la suite de l'émeute de Madrid, qui lui avait fait sen-

tir la nécessité de mettre à la tête de son administration un homme d'un caractère vigoureux. D'Aranda justifia son choix, comme président du conseil de Castille : ce fut lui qui prépara dans le plus grand secret, et fit exécuter dans le plus grand ordre, l'expulsion des jésuites hors de tous les États du roi; mais les intrigues de Rome et du clergé forcèrent le roi à écarter honorablement d'Aranda en le nommant ambassadeur en France. Pendant les neuf ans qu'il résida à Paris, il s'y concilia la considération universelle; mais la roideur de son caractère, qui souvent servit bien sa cour auprès de celle de Versailles, avait indisposé le roi d'Espagne, ou plutôt le comte de Florida Blanca, son ministre principal. D'Aranda fut rappelé à Madrid en 1784, avec le titre honorifique de conseiller d'État. Il vivait dans une sorte de disgrâce, lorsque la reine le fit nommer à la place du comte de Florida Blanca, dont elle était très contente (mars 1792). Ce retour à la faveur fut de courte durée : quelques mois après, au grand scandale de la cour et de la nation, le comte d'Aranda fut tout à coup remplacé par don Manuel Godoy, si connu depuis sous le nom de prince de la Paix. Il resta cependant doyen du conseil d'État, que, pendant son ministère, il avait remis en activité; mais ayant, dans ce conseil, énoncé son opinion sur la guerre contre la France, il fut exilé dans ses terres d'Aragon, où il termina, en 1794, sa longue et honorable carrière, en laissant une jeune veuve dont il n'avait pas eu d'enfants. Rigoureusement parlant, le comte d'Aranda ne fut ni un grand homme ni un homme de génie; mais ce qui le plaçait au-dessus des hommes vulgaires, c'était l'indépendance de son caractère, la force de sa volonté. Exempt de beaucoup des préjugés qu'on prête à ses compatriotes, il méritait, à quelques égards, le titre de philosophe dans l'acception favorable. Pendant qu'il était président du conseil de Castille, il fit contre l'inquisition quelques tentatives, et c'en fut assez pour le faire préconiser par le parti qui distribuait alors les réputations; mais les éloges des philosophes ne servirent qu'à éveiller la méfiance du pieux Charles III. La capitale de l'Espagne lui doit, en grande partie, sa sûreté, sa propriété et la réforme de plusieurs abus. Il n'avait rien d'imposant ni de prévenant dans son extérieur, qui pouvait même paraître un peu grotesque; il avait des opinions saines sur beaucoup d'objets, de l'originalité dans les idées, et surtout dans la manière de les rendre. Ses lumières n'étaient pas très-étendues; mais il savait, dans un certain ordre de choses, concevoir, vouloir, exécuter. Le marquis de Carracioli, ambassadeur de Naples, qui l'avait beaucoup connu à Paris, comparait assez ingénieusement son esprit à un puits profond dont l'orifice est étroit. B—G.

ARANTIUS (JULES-CÉSAR), célèbre anatomiste, né à Bologne, vers l'an 1550. Élève de Vesale et de Barthélemy Maggini, son oncle, il concourut aux travaux par lesquels le premier a marqué les progrès de l'anatomie chez les modernes, et l'on pourrait dire chez les anciens; car leurs institutions religieuses et civiles ne leur permettaient pas de la

cultiver. Il fut reçu docteur en médecine par l'université de Bologne, et bientôt nommé professeur de chirurgie et d'anatomie. Il en remplit les fonctions pendant trente-deux ans, jusqu'à sa mort, arrivée en 1589. Arantius a fait faire plus particulièrement quelques pas à la partie de l'anatomie qui traite des muscles, et jeté aussi quelques lumières sur la théorie de la circulation. Voici les ouvrages qu'on lui doit : 1° *de Humano Fœtu liber*, Venetiis, 1571, in-8° ; *Basileæ*, 1579, in-8° ; *Lugduni Batavorum*, 1664, in-12. Arantius, dans cet ouvrage, entre dans de grands détails sur la structure de l'utérus, du placenta et des membranes du fœtus. Il y en a encore deux éditions, Venise, 1587 et 1593, in-4°, auxquelles on a joint deux autres ouvrages du même auteur : *Anatomicarum Observationum liber*, et *de Tumoribus secundum locos affectos*. 2° *In Hippocratis librum de Vulneribus capitis Commentarius brevis, ex ejus lectionibus collectus*, Lugduni, 1580, in-8° ; *Lugduni Batavorum*, 1639, 1641, in-12. Il est assez remarquable que ce soit en Italie, le pays le plus chaud de notre Europe, qu'ait été cultivée principalement l'anatomie, surtout dans les premiers temps de la naissance de cette science ; Mundino, Gabriel Zerbi, Bérenger de Carpi, Fallope, Eustachi, etc., anatomistes distingués de ce siècle, étaient Italiens, ou au moins attachés à des écoles d'Italie ; les universités de Bologne et de Padoue sont aussi celles qui rendirent alors les plus grands services à cette science. C. et A.—N.

ARAS. Voyez ARE-FRODE.

ARATOR, secrétaire et intendant des finances d'Athalaric, puis sous-diacre de l'Eglise romaine, florissait au 6^e siècle. Il était Ligurien ; mais de son temps la Ligurie comprenait une grande partie de la Lombardie, et Milan en était la ville principale. De là naissent les différents avis sur la patrie d'Arator, les uns réclamant pour Gênes, les autres pour Milan, d'autres pour Pavie, l'honneur de l'avoir produit. Il mourut en 556. Il avait d'abord exercé son talent pour la poésie sur des sujets profanes ; mais depuis qu'il eut changé d'état, il changea aussi de sujets. Il présenta, en 544, au pape Vigile, les *Actes des Apôtres* en vers latins. Ce pontife en fut si satisfait, qu'il ordonna de les lire publiquement dans l'église de St-Pierre-aux-Liens. L'ouvrage y fut universellement applaudi. On y trouve beaucoup d'allégories dont le vénérable Bède a orné ses commentaires sur les *Actes des Apôtres*. Le poème d'Arator est imprimé avec d'autres poèmes chrétiens, Venise, Alde, 1502, in-4° ; Strasbourg, 1507, in-8° ; Leipsick, 1515, in-4°. On le trouve aussi dans plusieurs des recueils intitulés : *Bibliothèque des Pères*, notamment dans celles de Paris, 1575, 1589, etc., de Cologne, 1618, de Lyon, 1677, etc. Le P. Sirmond a publié le premier, à la fin de son édition d'Ennodius, une épître en vers élégiaques d'Arator à Parthénus, qui était alors en France, pour l'engager à y publier son poème. G.—É.

ARATUS, fils de Clinias, né à Sicyone, vers l'an 272 avant J.-C., n'avait que sept ans lorsque son père, magistrat électif, fut tué dans un mouvement

révolutionnaire ; l'enfant s'échappa à la faveur du désordre, et fut conduit à Argos, où il fut élevé avec soin chez les hôtes et les amis de sa famille. Devenu grand, il se livra à la gymnastique avec tant de succès, qu'il remporta des prix au pentathlon. Presque toutes les villes du Péloponèse étaient alors soumises à des tyrans protégés par Antigone Gonatas, et Sicyone avait encore plus souffert que les autres, la tyrannie ayant plusieurs fois changé de main. Après la mort de Clinias, Abantidas s'empara du pouvoir. Ce dernier ayant été tué, Paséas, son père, prit sa place, et fut assassiné par Nicoclès. Ce fut sous le règne de ce dernier qu'Aratus, à peine âgé de vingt ans, résolut d'exécuter le projet qu'il nourrissait depuis longtemps d'affranchir sa patrie. Quelques-uns de ses compagnons d'exil, auxquels il s'ouvrit, s'engagèrent avec empressement à le seconder. Le plus grand nombre, effrayé du danger de l'entreprise, chercha à l'en détourner ; mais sa résolution était irrévocablement prise. Lorsque ses préparatifs furent terminés, il partit d'Argos pendant la nuit, et rejoignit ses amis au rendez-vous qu'il leur avait indiqué, sur le chemin de Sicyone. Arrivés au but de leur marche un peu avant le lever du jour, ils escaladèrent les murailles à la faveur de l'obscurité, marchèrent droit au palais du tyran, le forcèrent à se rendre, et proclamèrent aussitôt la liberté dans Sicyone au nom d'Aratus, fils de Clinias. Cet événement eut lieu l'an 251 avant J.-C. Aratus rappela tous ceux qui avaient été bannis par Nicoclès, au nombre de quatre-vingts, ainsi que ceux qui l'avaient été par les autres tyrans, et qui n'étaient pas moins de cinq cents. Le retour de ces exilés occasionnait beaucoup de trouble à Sicyone, ceux qui avaient acheté leurs biens refusant de les leur rendre. Aratus eut recours à Ptolémée Philadelphie, roi d'Égypte. Ce prince aimait les arts : Aratus lui envoya des tableaux peints par les meilleurs maîtres de la fameuse école de Sicyone. Le roi lui avait déjà fait tenir 25 talents, qui avaient été distribués entre les citoyens pauvres. Aratus se rendit en Égypte pour obtenir de nouvelles sommes, et en rapporta 150 talents, avec lesquels il indemnisa les nouveaux acquéreurs, et rendit les biens aux anciens propriétaires. Pendant les troubles, Antigone, roi de Macédoine, avait cherché à se rendre maître de Sicyone. Aratus déjoua ses projets en faisant entrer cette ville dans la ligue achéenne, qui ne comptait encore que vingt-quatre ans d'existence. Il s'occupa aussi de l'organisation intérieure de Sicyone, et remplaça le gouvernement aristocratique par une démocratie tempérée. Après avoir servi peu de temps dans la cavalerie achéenne, il fut élu, malgré sa jeunesse, stratège ou chef suprême de la ligue (250 avant J.-C.). Aratus se servit de son pouvoir pour réaliser le plan qu'il avait formé de faire de la ligue une vaste confédération, embrassant tous les États helléniques et fondée sur les ruines des tyrannies locales et de la domination étrangère. Dès ce moment, il marcha, sans se laisser arrêter par les obstacles de tout genre que lui suscitaient les rivalités des villes et les intrigues des princes, vers le but élevé qu'il s'était proposé, et déploya dans l'ac-

complissement de cette grande œuvre les ressources d'un caractère ferme et hardi et d'un génie puissant. « Le premier, dit Plutarque, qui, d'un état de faiblesse et d'abaissement, avait élevé la république des Achéens à un haut degré de puissance et de dignité, c'était Aratus, qui, ayant trouvé chaque ville divisée d'intérêts, les réunit toutes ensemble, et qu'il établit parmi elles un gouvernement fondé sur des principes d'honnêteté, et digne d'une nation grecque. » De 250 à 229 avant J.-C., il poursuivit sans relâche l'accession des villes. Il commença par chasser la garnison macédonienne qui occupait l'Aerocorinthe, citadelle qu'Antigone gardait avec le plus grand soin, comme la clef du Péloponèse. Aratus rendit la liberté aux habitants, et les fit entrer dans la ligue. Les Mégariens, les Epidauriens, les Trézéniens suivirent bientôt cet exemple. Antigone étant mort peu de temps après, la guerre se déclara entre Démétrius, son fils, et les Éoliens, qui eurent alors recours aux Achéens. Cette guerre dura pendant tout le règne de Démétrius. Après sa mort, beaucoup de tyrans du Péloponèse, se voyant privés de son appui, et sachant qu'Aratus se disposait à les attaquer, prirent le parti de se démettre volontairement : ce fut ainsi que les villes de Mégalopolis, d'Argos, d'Hermione, de Phliase, et beaucoup d'autres entrèrent dans la confédération achéenne. A peu près vers le même temps, Aratus engagea Diogène, qui commandait les garnisons que les rois de Macédoine tenaient au Pyrée, à Munychie, à Sunium et à Salamine, à remettre ces places aux Athéniens, moyennant 150 talents, dont il fournit la sixième partie. L'accession de ces trois villes porta à son plus haut degré la puissance de la ligue, qui s'était encore fortifiée au dehors par l'alliance de l'Égypte, dont la politique tendait sans cesse à neutraliser l'influence macédonienne ; mais à partir de cette époque (229 ans avant J.-C.), la fortune des Achéens s'inclina pour ne se relever que sous Philopèmen. — Dans tout le Péloponèse, une seule ville, Sparte, était restée en dehors de la confédération ; Aratus, qui n'attendait qu'une occasion pour l'y incorporer, choisit le moment où Cléomènes tentait d'établir dans cette république l'égalité des personnes et des biens. L'an 225, il conduisit une armée au secours des villes d'Arcadie menacées par les Lacédémoniens ; mais il fut vaincu dans trois combats successifs, sur le mont Lyné, près de Mégalopolis, et dans le pays de Dymé, et la ligue perdit Mantinée, Tégée et Orchomène. En même temps, dans la plupart des villes, les prolétaires, enhardis par les victoires de Sparte, s'agitaient en faveur de Cléomènes, à qui ils supposaient l'intention d'introduire partout le partage des terres et l'abolition des dettes. Un soulèvement était à craindre : dans ce péril, les Achéens demandèrent la paix. Cléomènes consentit à la leur accorder, à condition qu'il serait nommé généralissime de la ligue. Aratus rejeta cette offre, et, pour arrêter les Lacédémoniens victorieux, il eut recours à un moyen odieux et qui sera dans tous les temps une tache pour sa gloire : il appela Antigone. Plutarque attribue à la jalousie le refus d'Aratus, et lui reproche

d'avoir préféré, par ambition, l'alliance d'un barbare à celle d'un descendant d'Hercule. Mais il est à croire que sa conduite fut dictée par un autre motif, et que, chef d'une confédération où le pouvoir était entre les mains de cette classe moyenne qui ne sacrifia jamais ses intérêts ni son bien-être à l'indépendance nationale, il préféra la domination étrangère à celle de la multitude. Antigone fit une descente dans la Grèce, et, pour prix de ce service, les Achéens lui rendirent l'Aerocorinthe, et le nommèrent généralissime de leurs troupes. Beaucoup de villes qui avaient abandonné la ligue pour se ranger du côté des Lacédémoniens changèrent de nouveau de parti, dès qu'elles virent Antigone à la tête des affaires. Ce prince entra dans la Laconie, défit, à Sellasie, Cléomènes, qui se réfugia auprès de Ptolémée, prit Sparte, et lui rendit ses lois, que Cléomènes avait abrogées. Antigone témoigna toujours beaucoup de considération pour Aratus, et se gouverna d'après ses conseils, en ce qui concernait les affaires de la Grèce. Philippe, son neveu et son successeur, en fit de même pendant les premières années de son règne. Une nouvelle guerre ayant éclaté entre les Achéens et les Éoliens, au sujet de la Messénie, que ces derniers avaient ravagée, Aratus fut nommé stratège ; mais il se laissa surprendre par les Éoliens, et fut complètement défait. Ses ennemis profitèrent de cet échec pour l'accuser devant le peuple ; il convint de ses torts ; et, comme on lui avait de grandes obligations, il ne perdit rien de la confiance qu'on avait en lui ; on recourut à Philippe, et il s'engagea une guerre qui fut très-longue, mais où Aratus ne joua plus qu'un rôle secondaire. Philippe se laissa même prévenir contre lui, et chercha à le faire éloigner du gouvernement ; il ne tarda pas cependant à lui rendre sa confiance. Cette guerre terminée, Philippe voulut tourner ses armes du côté de l'Italie ; il fut repoussé, et essaya de nouveau à agiter la Grèce, en semant la division parmi les Messéniens ; il s'empara même de leur ville, à l'aide de l'un des partis qu'il y avait formés. Il écouta encore Aratus en cette occasion, et rendit Ithome aux Messéniens, au lieu d'y mettre une garnison, comme le lui conseillait Démétrius de Pharos. Mais à partir de cette époque, Aratus s'éloigna de plus en plus de Philippe, dont les vices se développaient de jour en jour, et dont il voyait avec peine le commerce scandaleux avec la femme d'Aratus, son fils. Philippe, de son côté, qui trouvait dans Aratus un censeur sévère, résolut de le faire empoisonner, et il employa pour cela un certain Taurion, qui gouvernait pour lui le Péloponèse. Aratus ne tarda pas à sentir les effets du poison lent qu'on lui avait fait prendre ; mais il n'en dit rien à personne. Cependant un de ses esclaves, qui avait sa confiance, lui faisant un jour observer qu'il venait de cracher du sang : « C'est le prix, lui dit-il, de l'amitié de Philippe. » Il mourut bientôt après, dans un âge avancé, et les Achéens lui rendirent les plus grands honneurs. On l'enterra dans la ville de Sieyone, distinction qu'on n'accordait qu'aux héros. Aratus avait écrit des mémoires que Polybe eut avec

éloge ; ee fut plutôt un homme d'État qu'un grand général, car il éprouva plusieurs défaites. Il avait un fils du même nom que lui, du même âge à peu près que Philippe, et qui fut très-lié avec ee prince, ce qui n'empêcha pas ce dernier de le faire aussi empoisonner. Il n'en mourut pas ; mais il tomba dans un état de démence si déplorable, que ses amis regardèrent sa mort comme un bonheur. C—R.

ARATUS DE SOLI, poète grec de l'école d'Alexandrie, né en Cilicie, à Tarse, selon quelques auteurs, à Soli, suivant le plus grand nombre, florissait sous le règne de Ptolémée Philadelphie, dont il partagea les faveurs avec Callimaque et Théocrite. Appelé en Macédoine par Antigone de Goni, il vécut dans l'intimité de ce prince. Les autres circonstances de sa vie sont incertaines ou inconnues : on ignore également s'il retourna en Égypte après la mort d'Antigone (243 avant J.-C.), qui précéda la sienne. Dès le 3^e siècle avant J.-C., la protection éclairée et glorieuse accordée aux lettres par les Ptolémées avait déplacé le centre du monde intellectuel, et transporté d'Athènes à Alexandrie la suprématie des arts et des sciences. En changeant de patrie, la littérature grecque changea aussi de caractère. La poésie surtout oublia eet art charmant de simplicité et de naturel, cette vivacité spirituelle, gracieuse et légère qui la distinguaient au temps de Périclès, et se fit laborieusement érudite et savante ; par un de ces penchants inévitables qui ramènent, dans leur vieillesse, les littératures comme les nations et les individus aux habitudes et aux goûts de l'enfance, elle revint au genre didactique ; et, de même que dans l'âge héroïque elle avait prêté sa voix aux prêtres et aux législateurs, on la vit, sous les successeurs d'Alexandre, s'associer à l'œuvre des physiciens, des astronomes et des naturalistes, sachant ainsi se mettre en rapport avec les besoins nouveaux développés par l'esprit humain. Aratus tient la première place parmi ces versificateurs alexandrins qui se donnèrent alors pour mission de proclamer et de vulgariser les travaux de la science, d'attirer sur elle les regards du monde en les décorant d'une brillante parure poétique, et de les fixer dans la mémoire par le rythme et l'harmonie. Son poème intitulé *les Phénomènes* offre le tableau complet des notions que l'on possédait de son temps sur la sphère, sur la figure et les mouvements des constellations et des planètes. La seconde partie de cet ouvrage, consacrée aux pronostics (*Αἰσχυρία*), traite des signes précurseurs des changements de temps, et de l'influence sidérale ou atmosphérique sur les animaux : c'est un recueil de préjugés et d'erreurs populaires. Le savant Ératosthène, directeur de la bibliothèque d'Alexandrie, et contemporain du poète, composa un abrégé d'astronomie, destiné à servir d'introduction aux *Phénomènes* et à en faciliter la lecture. De nos jours, l'authenticité de ee commentaire a été révoquée en doute par les savants. Le poème d'Aratus fut également commenté par Hipparque. Ce grand astronome paraît croire qu'Aratus ne savait pas l'astronomie, et n'avait fait que mettre en vers deux ouvrages d'Eudoxe de

Cnide (*voy.* ce nom), *les Phénomènes* et le *Miroir*, dont le commentateur nous a conservé quelques fragments. Delambre (*Histoire de l'astronomie ancienne*) exprime formellement la même opinion, fondée sur cette circonstance, que, dans le poème d'Aratus, les positions des étoiles ne se rapportent pas toutes à la même époque. Quant au mérite littéraire des *Phénomènes*, il est justement apprécié par Quintilien : « C'est, dit-il, un poème sans action, sans « passions, sans caractères, sans variété. » Tous ces défauts sont inhérents au genre didactique, et le poète ne pouvait pas les éviter. Du reste, son ouvrage se recommande par une disposition régulière et méthodique, par des épisodes bien choisis et des vers heureux ; aussi l'aristarque latin se hâta-t-il d'ajouter : « L'auteur, cependant, n'est pas resté « au-dessous de son sujet. » Aratus jouit d'une grande considération parmi les Grecs et les Romains. Il fut un des astres de cette pléiade poétique d'Alexandrie qui répandit tant d'éclat sur le trône des Ptolémées. Callimaque et Ptolémée, dans des épigrammes que le temps a épargnées, le félicitent sur le tour élégant et subtil de ses vers. Ovide lui promet une gloire éternelle, comme celle des astres qu'il avait chantés :

Cum sole et luna semper Aratus erit.

Il eut une foule de seoliastes et de commentateurs. Cicéron, César, Avienus, Ovide et Germanicus le traduisirent ou l'imitèrent en vers latins. Les fragments qui nous restent de ces versions ont été réunis par Grotius dans son *Syntagma Arateorum*, Leyde, 1600, in-4°. C'est sur le travail de Cicéron, complété par le précédent éditeur, que le chanoine Pingré a composé la traduction des *Phénomènes* qu'il a publiée à la suite des *Astronomiques* de Manilius, Paris, 1786, 2 vol. in-8°. Une autre édition d'Aratus, très-correcte et très-estimée, a été donnée par Jean Fell avec les *Catastérismes* d'Ératosthène, Oxford, 1672, in-8°. Une autre édition plus récente, mais de peu de valeur, est celle de Bandini, Florence, 1724 et 1765, in-8°. La plus complète des éditions des *Phénomènes* est due à Théophile Buhle, Leipsiek, 1795-1801, 2 vol. in-8° ; on y trouve les anciens commentateurs grecs avec quelques additions tirées des manuscrits. Nous ne savons pas si celle que préparait Ancher, savant danois, a vu le jour. On peut consulter sur la vie et le poème d'Aratus l'*Uranologion* du P. Petau, et l'*Histoire de l'astronomie ancienne* par Delambre. C. W—R.

ARAUJO DE AZEVEDO (ANTONIO DE), comte de Barca, ministre d'État portugais, né à Ponte de Lima en mai 1752, de parents riches, fut élevé par son oncle, colonel de cavalerie et premier aide de camp du gouverneur de Porto. Il fit des progrès rapides dans les lettres. De retour dans sa ville natale après avoir terminé ses études, il y fonda une société économique qui a rendu des services aux habitants du Minho, en les éclairant sur les améliorations dont l'agriculture de la province était susceptible, et sur les moyens de perfectionner la filature du lin, qui est l'industrie principale du nord du

Portugal. Lors de la création de l'académie des sciences de Lisbonne, le duc de Lafões, son véritable fondateur, y fit admettre Araújo, qu'il ne cessa de protéger pendant tout le cours de sa vie. Nommé ministre de Portugal à la Haye en 1789, Araújo, avant de se rendre à sa destination, parcourut en observateur éclairé l'Angleterre et la France, et forma des liaisons avec des personnes d'un mérite distingué, qui le mirent à même de juger sainement la marche et les suites de la révolution qui éclatait en France et la politique future du cabinet anglais. Convaincu dès lors que le Portugal devait rester étranger à la lutte qui allait s'engager, il s'efforça constamment de faire observer par sa cour la plus stricte neutralité. Cependant la guerre étant survenue entre la république française et l'Espagne en 1793, le cabinet portugais, se laissant entraîner par la double influence de l'Angleterre et de l'Espagne, consentit à envoyer en Catalogne un corps de troupes auxiliaires commandé par le général sir James Forbes, Anglais d'origine, sans toutefois déclarer la guerre à la France, qui, de son côté, ne commit aucun acte d'hostilité contre les possessions ou le commerce portugais. La paix de Bâle, en août 1795, ayant mis fin à la guerre entre l'Espagne et la France, le corps auxiliaire revint en Portugal. L'opinion d'Araújo, appuyé par le ministre Seabra et le duc de Lafões, fut alors que le Portugal devait se maintenir dans la plus exacte neutralité ; mais les autres membres du conseil, dévoués au cabinet anglais, commencèrent les hostilités par la prise d'un bâtiment français aux îles Açores. La république en tira une cruelle vengeance ; ses croiseurs firent éprouver aux négociants portugais une perte de plus de 400 millions de francs, tandis que les vaisseaux mal équipés que la cour de Lisbonne envoyait dans les ports anglais ne furent pas même employés par un allié qui n'en avait aucun besoin. Les succès des armes françaises, et surtout les réclamations des négociants et des armateurs, firent ensuite le régent à écouter les représentations répétées de Seabra et du duc de Lafões, et il fut décidé que d'Araújo se rendrait à Paris pour y négocier la paix. Cette résolution ne fut point communiquée au ministre des affaires étrangères Pinto, ni aux autres membres du cabinet. D'Araújo, par suite des rapports qu'il avait su établir avec des hommes influents à Paris, se croyait assuré d'obtenir une paix honorable et qui ne blesserait toutefois en rien les intérêts de l'Angleterre. Arrivé à Paris au commencement de l'été de 1797, le chevalier d'Araújo sut inspirer de la confiance, et ne rencontra pas d'obstacle sérieux à sa négociation avec Charles Lacroix, alors ministre des relations extérieures. Le directoire, pour se populariser, avait besoin de se montrer pacifique, et quoique la guerre avec le Portugal fût loin de porter préjudice à la France, il pensait que la présence dans la capitale d'un nouveau membre du corps diplomatique ajouterait à l'éclat de son pouvoir. Le traité définitif fut signé le 17 août 1797, et il devait être ratifié par les deux parties dans le délai de deux mois ; mais il présen-

tait si peu d'avantages pour la France, que Barbé-Marbois, rapporteur de la commission nommée par le conseil des anciens pour l'examiner, conclut au rejet. La révolution du 18 fructidor ayant amené le coup d'État par suite duquel ce député fut déporté, Barras obtint sans difficulté la ratification par les deux chambres législatives. Mais, tandis que la fortune favorisait d'Araújo à Paris, les intrigues du ministre Pinto entravaient la ratification du régent, dont l'irrésolution servait merveilleusement les vues du cabinet britannique. Le terme péremptoire pour la ratification fut dépassé, le traité devint caduc, et le rôle du négociateur portugais se trouva terminé. Cependant il tint bon, et, comptant un peu trop sur la puissance de l'argent, il crut avoir gagné la partie en obtenant des directeurs une prolongation de délai, en même temps qu'il recevait de ses amis de Lisbonne l'assurance que le régent finirait par ratifier. Sur ces entrefaites, des intrigants, aux gages d'Araújo, se vantaient publiquement qu' aussitôt après la ratification du cabinet de Lisbonne celle du directoire était assurée, attendu qu'on avait gagné le directeur Barras et deux de ses collègues moyennant une somme d'argent. C'était précisément à l'époque où la vénalité du directeur passait pour chose avérée ; et l'arrestation d'un agent diplomatique vénitien, motivée sur une intrigue du même genre (voy. BARRAS), avait ajouté à la conviction générale. Le directoire voulut, par un acte de rigueur, prouver son innocence en sacrifiant d'Araújo. Ce diplomate fut emprisonné au Temple, accusé d'avoir manqué au gouvernement français, et d'avoir abusé de la condescendance qu'on avait eue pour lui en permettant qu'il prolongeât son séjour à Paris après l'expiration de ses pouvoirs. Mais tout cela n'était qu'une vaine démonstration : après plusieurs mois de détention et beaucoup de propos ridicules sur le procès qu'on devait lui faire subir, d'Araújo fut mis en liberté, et il revint à la Haye. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'au moment où ce trop crédule diplomate était à Paris victime d'ignobles intrigues, ses ennemis osaient proposer dans le conseil du régent de Portugal sa mise en accusation pour avoir agi contre les ordres du ministre des affaires étrangères ! Le prince régent savait mieux que personne qu'Araújo n'avait rien fait que d'après des ordres émanés de lui et transmis par Seabra, à l'insu de Pinto et des autres ministres ; mais il eut la faiblesse de ne pas en faire l'aveu et de souffrir que cette accusation fût portée en sa présence : il est inutile de dire que tout cela n'eut aucune suite. On conviendra cependant que, dans la position critique où d'Araújo se trouva placé par la non-ratification du traité dans le délai stipulé, il montra beaucoup de légèreté et trop de confiance en son habileté. Les intrigues du cabinet de Madrid, dont il ne se méfiait pas assez, contribuèrent aussi à sa mésaventure ; et il est aujourd'hui reconnu que ce fut le prince de la Paix qui arrêta à Madrid un courrier chargé de porter à d'Araújo la résolution définitive de la cour de Portugal. La ratification arriva enfin à Paris, mais beaucoup trop tard, et le directoire déclara le traité nul

et non avenu. Dans cet intervalle, le cabinet de St-James, prétextant les dangers dont le Portugal était menacé par l'expédition dont on commençait à s'occuper en France, avait envoyé à Lisbonne plusieurs régiments d'émigrés français et quelques corps anglais, qui occupèrent les forts de la barre et tinrent garnison dans la capitale. Pour faire bien apprécier ce que le Portugal a perdu par le rejet du traité qu'avait signé Araújo, nous citerons une note de Bourgoing insérée dans la seconde édition du *Voyage du duc du Châtelet en Portugal*. Ce diplomate a parfaitement prévu et nettement annoncé le sort réservé à ce pays. « Le premier traité, dit-il, fut donc déclaré comme non avenu par le gouvernement français, et le Portugal fut livré à de nouvelles crises. Telles sont les obligations qu'il a à ses puissants alliés : il n'obtiendra plus la paix qu'après avoir essuyé des revers, ou qu'en faisant des sacrifices bien plus douloureux que ceux qu'on avait d'abord exigés de lui; et l'Angleterre l'en dédommagera-t-elle? Le Portugal profitera-t-il de cette leçon amère pour adopter enfin une politique moins versatile?... Nous allons placer ici le sommaire du traité de paix qu'il eût accepté s'il eût été mieux conseillé : on pourra le comparer avec celui que la victoire ou la crainte lui dicteront tôt ou tard. » On dirait que l'auteur qui écrivait en 1798 avait deviné dès lors ce qui eut lieu en 1801, 1805 et 1807. Les points saillants du traité sont : 1° la fixation des limites des deux Guyanes (française et portugaise), toute favorable aux Portugais; ce fut le résultat d'une erreur ou de l'ignorance de Charles Lacroix en fait de géographie : elle a été rectifiée par le traité de 1801. 2° La république française consentait à l'exclusion des draps français des ports du Portugal. 3° La France n'obtenait aucun avantage particulier, et aucun sacrifice n'était imposé au Portugal. Il n'y fut pas même stipulé des indemnités pour les Français dépouillés de leurs propriétés avant la déclaration de guerre, sur les côtes d'Afrique, à Lisbonne et ailleurs. Le chevalier d'Araújo résida quelque temps à la Haye, fut ensuite nommé ministre à Berlin, et se lia avec plusieurs savants et littérateurs de l'Allemagne, qui apprécieraient l'étendue de ses connaissances, comme on peut le voir dans la *Correspondance astronomique* de Zach. Rappelé en Portugal en 1800, lorsque ce pays était menacé par les forces combinées de l'Espagne et de la France, il fut chargé d'aller négocier une paix séparée avec le premier consul, et se rendit sur une frégate portugaise à Lorient; mais il ne lui fut pas même permis de débarquer. De retour à Lisbonne, il trouva la paix signée à Badajoz par Pinto, et le duc de Lafões disgracié. Ce trop confiant vieillard, de même que son protégé d'Araújo, s'était laissé jouer par ses ennemis. En envoyant d'Araújo en France, on avait voulu priver le duc d'un conseiller éclairé et dévoué, afin de l'entourer de faux amis qui devaient le conduire à sa perte. La vanité de ce diplomate lui fit envisager la mission comme glorieuse et d'une réussite probable. Il était pourtant évident

qu'à cette époque Bonaparte avait trop d'intérêt à flatter l'Espagne et le prince de la Paix pour consentir à conclure un traité séparé avec le Portugal. Le chevalier d'Araújo resta quelque temps sans emploi; mais après la paix d'Amiens, il fut nommé ministre à St-Petersbourg, où il résida jusqu'en 1803. Il fut alors rappelé pour remplacer le comte d'Almeida, que l'influence du cabinet français avait fait renvoyer du ministère. Devenu ministre des affaires étrangères et de la guerre, le chevalier d'Araújo trompa l'espoir de ses amis et de la nation; uniquement occupé du soin de sa fortune et des intérêts de ses parents, il ne fit rien pour son pays, et ne songea qu'à faire la cour au prince régent et à son ministre favori, le comte de Villaverde. Après la mort de celui-ci, en 1806, on crut que d'Araújo prendrait quelque ascendant sur le faible Jean VI, qui, atteint d'une mélancolie profonde et miné par des chagrins domestiques, cherchait en vain un ami capable de lui inspirer de la confiance. Le chevalier d'Araújo aurait pu se rendre nécessaire au prince dans la crise que tout le monde voyait approcher; mais ce ministre montra une incapacité absolue comme homme d'État; il parut avoir oublié tout ce qu'il avait appris dans sa longue carrière diplomatique; surtout il se trompa grossièrement sur les vues de Napoléon et sur les projets de ce conquérant à l'égard de l'Espagne. Mal servi par les agents diplomatiques portugais à Paris et à Madrid, il perdit la tête lorsqu'il vit l'abîme s'ouvrir devant ses pas. M. de Lima et le comte de Ega n'avaient pas eu le plus léger soupçon des négociations qui conduisirent à la signature du fameux traité de Fontainebleau (27 octobre 1807), et le cabinet portugais fut frappé de stupeur à la réception de la note présentée par M. de Rayneval, chargé d'affaires de France, de concert avec le marquis de Campo-Alange, ambassadeur d'Espagne. Les propositions de Napoléon étaient : que le Portugal fermât ses ports aux Anglais; qu'il déclarât la guerre à l'Angleterre, et qu'il se disposât à joindre ses forces navales à celles de la France et de l'Espagne; enfin qu'on arrêtât tous les sujets britanniques, et qu'on mit le séquestre sur leurs propriétés. En cas de refus, on menaçait d'occuper le Portugal et de mettre des garnisons françaises dans ses ports. Le chevalier d'Araújo, tout à fait déconcerté, ne trouva rien de mieux que de faire une réponse évasive, croyant qu'il aurait le temps de consulter le cabinet de St-James. Se flattant de conjurer l'orage par des négociations et de nouveaux sacrifices pécuniaires, il crut que c'était encore une fausse alarme comme les menaces qui avaient été faites l'année précédente pour effrayer le ministère anglais, lorsque Talleyrand déclara à lord Lauderdale que, si la paix n'était pas conclue, l'armée assemblée à Bayonne se mettrait immédiatement en marche pour faire la conquête du Portugal, et lui annonça le partage de ce royaume tel qu'il fut réglé l'année suivante dans le traité de Fontainebleau (1). D'Araújo avait décidé le régent

(1) Voy. l'écrit du comte de Funchal, ministre de Portugal à Londres, intitulé *les Quatre Coïncidences de dates*.

de Portugal à refuser, à cette époque, les secours de l'Angleterre en hommes et en argent, après avoir convaincu le cabinet britannique que ce n'était qu'une ruse diplomatique. En vain le comte de Funchal chercha-t-il à persuader à sa cour qu'il fallait néanmoins accepter les offres de la Grande-Bretagne en argent pour mettre l'armée sur un pied respectable : d'Araújo refusa tout, de peur de compromettre la neutralité du Portugal ; et, lorsque le danger arriva, le royaume se trouva sans moyens de défense, sans ressources. Ce fut alors que, ne sachant plus que tergiverser, le régent refusa de saisir les propriétés anglaises et de faire arrêter les sujets britanniques, et qu'il consentit aux autres propositions, ne demandant que du temps pour les exécuter. Trois jours avant la présentation des notes de MM. de Rayneval et de Campo-Alange, le ministère avait reçu du cabinet de St-James l'assurance qu'il n'y aurait point de réclamations pour le fait de la clôture des ports, pourvu qu'on respectât les propriétés anglaises. Le chevalier d'Araújo chargea M. de Souza (depuis comte de Funchal), ministre à Londres, de remercier le gouvernement anglais pour son indulgente condescendance, et d'accepter son offre d'une escadre qui se réunirait à la flotte portugaise, dans le cas où le prince se verrait forcé de quitter le Portugal. On promit en même temps strictement pour les propriétés et les sujets britanniques, et l'on donna l'assurance que la marine portugaise ne se joindrait point à celle des ennemis de l'Angleterre. Mais, pendant qu'on délibérait dans le conseil à Lisbonne, l'armée française entra en Espagne. Le gouvernement portugais permit à quatre convois considérables de sortir de Lisbonne et de Porto, chargés de propriétés anglaises, et ce ne fut qu'après le départ de ces convois et celui de presque tous les Anglais, que d'Araújo fit paraître le décret par lequel le prince régent déclara les ports de ses États fermés à tout bâtiment anglais. MM. de Rayneval et de Campo-Alange quittèrent Lisbonne, regardant les propositions de leurs gouvernements comme éludées. Il ne restait d'autre ressource que de s'occuper sans relâche des préparatifs de départ ; mais il régnait une telle indécision dans le cabinet, que la famille royale ne dut son salut qu'à un heureux hasard et à la précipitation que mit Napoléon à prononcer la déchéance de la maison de Bragance. Lord Strangford, après avoir quitté Lisbonne, s'était rendu à bord de l'escadre anglaise qui croisait devant ce port ; il y reçut le *Moniteur* du 11 novembre, dans lequel l'empereur des Français déclarait que la maison de Bragance avait cessé de régner. Il s'empressa de se rendre au palais et de communiquer cette pièce au régent. Toute hésitation fut alors impossible, et le départ fut fixé pour le 27 à neuf heures du matin ; mais il ne put s'effectuer que le 29. Junot fit son entrée à Lisbonne le lendemain, et il réussit encore à prendre quelques navires. Sans le changement de vent qui favorisa la sortie dans la journée du 29, et qui devint contraire le 30, toute la flotte portugaise tombait au pouvoir des Français par la coupable imprévoyance des ministres. Ce

qu'on aura peine à croire, c'est que l'armée française était déjà le 26 à Abrantès, sans que le ministre de la guerre en eût reçu le moindre avis. On avait placé toutes les troupes sur les côtes, en laissant aux Français les chemins de la capitale entièrement libres. Tant d'insouciance de la part d'Araújo, que l'influence française avait fait entrer au ministère, fut, aux yeux du public, un indice de trahison, et lorsqu'il voulut s'embarquer, il fut accueilli par les huées de la populace, et ne put se rendre à bord d'un vaisseau qu'à la faveur de la nuit. Il est pourtant bien reconnu que ce ministre n'eut jamais l'intention de trahir son prince ; mais il ne l'est pas moins que son aveugle imprévoyance exposa la famille royale au plus imminent danger, et qu'elle livra sans coup férir le Portugal à son plus dangereux ennemi. Quelque temps avant le départ de la cour, on avait envoyé à Paris le marquis de Marialva, avec des pleins pouvoirs, demander la main d'une fille de Murat pour le jeune dom Pedro (depuis empereur du Brésil). Cette mission n'eut point de suites ; et le marquis de Marialva alla se réunir à la députation portugaise de Bayonne, et demander à Napoléon un roi de son choix pour gouverner le Portugal. — Arrivé au Brésil, d'Araújo fut disgracié en apparence et remplacé par dom Rodrigo de Souza ; mais il conserva les bonnes grâces du prince, et il eut encore assez d'influence. En 1814, il fut nommé au département de la marine et des colonies ; et l'année suivante il fut créé comte *da Barca*. Par suite de la mort de deux ministres, il se trouvait chargé de trois portefeuilles au moment où il mourut, le 21 juin 1817. Il avait rendu des services au Brésil et s'y était fait aimer par ses manières affables. C'est grâce à ses soins, et en partie à ses frais, que fut établi à Rio-Janeiro un laboratoire de chimie dont le gouvernement fit, en 1812, un établissement public. D'Araújo avait cultivé dans sa jeunesse la poésie et composé deux tragédies qui sont restées inédites, et auxquelles il travaillait encore au Brésil, l'une intitulée *Osmia*, et l'autre *Inez de Castro*. Il avait traduit les odes d'Horace. Son ami dom Souza-Botelho fit imprimer à Hambourg la traduction par d'Araújo de l'éloge sur un *Cimetière de campagne* et de quelques odes de Gray, ainsi que celle de l'ode de Dryden à Ste. Cécile ; le mérite littéraire en est fort mince. D'Araújo avait du goût, mais il manquait de verve, et n'était qu'un versificateur médiocre. L'académie des sciences de Lisbonne a inséré dans son recueil un mémoire dans lequel ce diplomate défend le Camoëns contre les critiques de Laharpe. Il fut l'ami et le protecteur généreux du célèbre Francisco Manoel de Nascimento, l'un des plus grands poètes de sa nation. D'Araújo était conseiller d'État, grand-croix de l'ordre du Christ, de la Tour et de l'Épée, de l'ordre espagnol d'Isabelle la Catholique, et grand aigle de la Légion d'honneur. Avant d'entrer au ministère, il jouissait dans toute l'Europe d'une grande réputation : il l'eût probablement conservée s'il n'eût point quitté la carrière diplomatique ; assez habile pour conduire une négociation, il n'avait pas les qualités néces-

saïres pour tenir les rênes de l'État dans des temps orageux. C—o.

ARBACE, capitaine mède, jeta les fondements d'une nouvelle monarchie sur les ruines du trône d'Assyrie, dont il renversa Sardanapale, devenu odieux et méprisable par sa vie efféminée. Ce fut, selon Ctésias, la seule cause de sa chute. Il se faisait garder par des troupes qui venaient alternativement de chacun des pays de sa domination. Arbace vint à son tour à Ninive, avec les Mèdes. C'était un capitaine d'une grande réputation. Il avait le cœur élevé, des mœurs sévères, et il fut indigné des excès honteux du monarque. Il se lia avec Bélésis, chef des troupes de Babylone, homme rusé et ambitieux, versé dans l'astrologie, et le premier de ce célèbre collège de prêtres babyloniens qu'on appelait Chaldéens. Bélésis excita Arbace à la révolte, et lui annonça qu'il a vu dans les astres des signes certains de sa grandeur future. Arbace promit à Bélésis, en cas de succès, le gouvernement de Babylone, et ils entraînèrent dans leur parti les principaux officiers de l'armée. Arbace retourna en Médie pour faire soulever ses compatriotes, tandis que Bélésis excitait les Babyloniens à la révolte. On fit entrer dans le complot les commandants des troupes qui devaient servir l'année suivante dans l'armée de Ninive. Enfin les soldats marchèrent de toutes parts, et se réunirent sous la conduite d'Arbace. Sardanapale sortit enfin de sa léthargie, et se mit à la tête des troupes qui lui étaient restées fidèles. (*Voy. SARDANAPALE.*) Il marcha au-devant d'Arbace, le défait successivement dans trois batailles, et chaque fois l'obligea à se réfugier dans les montagnes de la Médie, jusqu'à ce qu'Arbace eût réussi à ranger sous ses drapeaux une armée de Bactriens, qui venaient au secours de Sardanapale. Avec ce renfort, il reprit l'offensive, surprit de nuit le camp assyrien, contraignit le roi de se renfermer dans sa capitale, et remporta, peu de temps après, deux victoires, sous les murs de Ninive, dont il forma le siège. Il fit peu de progrès pendant deux ans; mais un débordement du Tigre ayant renversé une partie des murailles, il ne rencontra plus d'obstacles pour entrer dans Ninive. Selon les uns, Sardanapale mit lui-même le feu à son palais, et périt dans les flammes; selon d'autres, il sortit secrètement de Ninive, et parvint à s'échapper. Arbace fut revêtu du manteau impérial, et tout se soumit à lui. Il sut conserver, au milieu de ses victoires, une grande modération. Cette révolution donna naissance à plusieurs royaumes, dont Arbace composa un empire fédératif, et dont il fut le premier souverain. La royauté, quoique héréditaire, ne fut plus absolue, le monarque n'ayant pas le droit de changer les lois consenties par les princes confédérés. Il régna 28 ans, et eut Mandocès, son fils, pour successeur. La confédération qu'il avait établie ne subsistait plus un siècle après sa mort, les rois de Ninive ayant reconquis leur pouvoir sur les quatre grandes monarchies asiatiques. Les chronologistes ne sont pas d'accord sur l'époque de la révolte d'Arbace; ils la placent généralement vers l'archontat d'Arphron, 9^e archonte perpétuel

d'Athènes; mais ils ne s'accordent pas davantage sur l'époque précise de cet archontat, que les uns font remonter en 917, d'autres en 898 avant J.-C. B—p.

ARBAUD (FRANÇOIS), sieur de Porchères, né à St-Maximin en Provence, fut un des premiers membres de l'Académie française. Il n'aurait guère mérité cet honneur, si le sonnet ridicule qu'on lui a attribué, *sur les yeux de Gabrielle d'Estrées*, était effectivement de lui; mais il est prouvé que ce sonnet est de Laugier de Porchères, qui fut récompensé de cette misérable pièce par une pension de 1400 liv. François Arbaud avait appris de Malherbe à faire des vers, et il en a composé quelques-uns, dans la manière de son maître, que peut-être celui-ci n'eût pas désavoués. Fatigué de la vie des cours, il se retira en Bourgogne, où il se maria. Il mourut peu de temps après, en 1640. On a de lui : 1^o *Ode à Louis XIII*; 2^o *Paraphrase des psaumes graduels, et Poésies sur divers sujets*, Paris, 1633, in-8^o. Il avait composé un poème de *la Madeleine*, qui est perdu. On doit le regretter, si l'épigramme suivante de Racan n'est pas trop flatteuse :

Cette sainte dont tes veilles
Mettent la gloire en si haut lieu,
Fait voir deux sortes de merveilles,
Les tiennes et celles de Dieu.
Il est vrai que je porte envie
À tes beaux vers comme à sa vie;
Mais, quoi que je veuille tenter,
Ma faiblesse y fait résistance :
Je ne puis non plus imiter
Tes écrits que sa pénitence.

— Jean ARBAUD, son frère, gentilhomme de la chambre du roi, a aussi publié plusieurs sonnets dans des recueils, et une *Traduction de quelques psaumes*, Grenoble, 1651, et Marseille, 1684. W—s.

ARBELLES (ANDRÉ D'). *Voyez* ARNÉ.

ARBETION, général des armées romaines, sous le règne de Constance, servit d'abord dans les grades les plus obscurs, et s'éleva rapidement, par beaucoup d'intrigues et par quelques talents. En 335, Constance l'envoya contre les Allemands révoltés; Arbétion, d'abord vaincu, obtint ensuite des succès. Jaloux de la réputation de Sylvain, autre général romain, il feignit longtemps de l'appuyer, et lui fit donner le commandement de l'armée des Gaules, croyant, par là, le conduire à l'ignominie, dans une guerre difficile; Sylvain, au contraire, triompha de tous les obstacles. Arbétion, furieux, multiplia tellement ses artifices, entoura son rival de tant de pièges, qu'il le força à une révolte, à la suite de laquelle cet officier, plus malheureux que coupable, fut massacré. Ce ne fut point la seule victime qu'Arbétion immola à son ambition; aidé de Rufin, préfet du prétoire, et de l'eunuque Eusèbe, en 357, il multiplia les délations, pour plaire à Constance, et pour s'enrichir des dépouilles des condamnés; mais lui-même fut accusé d'aspirer à l'empire : ses amis prévirent sa ruine, et assoupirent cette affaire. L'empereur lui rendit sa confiance, et, en 360, le chargea des informations dirigées sur la conduite d'Ursicin, à l'occasion de la prise d'Amide. Arbétion

contribua à le faire condamner injustement. En 561 il fut envoyé contre les Perses, avec Agilon. Constance voulut aussi l'opposer à Julien. Ce dernier étant devenu maître de l'empire, par la mort de Constance, fit poursuivre les courtisans de ce prince ; mais Arbétion, à force de souplesse et d'intrigues, parvint à se faire mettre à la tête d'une commission formée à Chalcedoine pour diriger ces poursuites. Il vivait encore dans la retraite, sous le règne de Valens, en 565, lorsqu'un révolté, nommé Procope, dont le parti devenait de jour en jour plus redoutable, le sollicita de s'unir à lui ; Arbétion s'y refusa, et vit piller sa maison. Outré de cette injure, il prit le parti de Valens, courut au camp de l'empereur, et, s'avançant seul vers les révoltés, il leur montra ses cheveux blancs, les rappela à leur devoir, et en ébranla un grand nombre, ce qui amena bientôt après la défaite de Procope. Ce trait répand quelque honneur sur la fin d'une vie dégradée par l'intrigue et par la bassesse. L—S—E.

ARBOGAST (LOUIS-FRANÇOIS-ANTOINE), géomètre français, né à Mutzig, petite ville d'Alsace, en 1759. D'abord professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de Strasbourg, il devint ensuite recteur de l'université nationale de la même ville, et député du département du Bas-Rhin à l'assemblée législative et à la convention nationale. Son caractère doux et timide ne lui permit pas de prendre beaucoup de part aux travaux de ces assemblées ; il n'y est cité que pour la vérification du télégraphe de Chappe, et un rapport sur l'uniformité des poids et mesures. Consacrant tout son temps à l'étude dans la bibliothèque du comité d'instruction publique, à la formation de laquelle il avait beaucoup contribué, il s'occupait des recherches qui ont servi de base à son traité du *Calcul des dérivations*, dont le but est d'offrir des procédés réguliers et faciles pour développer des puissances et des fonctions de polynômes ordonnés suivant les puissances d'une ou plusieurs variables. Ces procédés, qui sont une modification de ceux du calcul différentiel, l'ont conduit à des résultats élégants, et à des rapprochements curieux. On croit cependant qu'il aurait pu se dispenser d'introduire autant de signes nouveaux qui rendent assez pénible la lecture de son livre, et rapprocher davantage ses méthodes de la différentiation ordinaire. On pense aussi que ce n'est pas du côté vers lequel Arbogast avait tourné ses recherches qu'il faut attendre le dénouement des difficultés qui arrêtent maintenant les progrès de l'analyse. Cependant, sans rien préjuger sur le sort futur du *Calcul des dérivations*, on doit dire qu'il paraît supérieur aux règles de l'*Analyse combinatoire*, dont on s'est occupé depuis quelque temps en Allemagne pour la formation des mêmes développements. Arbogast a présenté en 1789, à l'académie des sciences, un *Essai sur de nouveaux principes de calcul différentiel et intégral, indépendants de la théorie des infiniment petits, et de celle des limites*. Ce mémoire n'a pas été imprimé, mais on en trouve un extrait dans la préface de l'ouvrage cité plus haut. En 1792, le même géomètre remporta le prix proposé par l'a-

cadémie de Pétersbourg, pour déterminer la nature des fonctions arbitraires, introduites par l'intégration des équations différentielles partielles : ce mémoire est imprimé. Après sa sortie de la convention, Arbogast alla remplir la place de professeur de mathématiques à l'école centrale de Strasbourg, et y mourut le 8 avril 1805. Il était associé de l'Institut. Son traité du *Calcul des dérivations* a paru à Strasbourg, en 1800, en un vol. in-4°. L—X.

ARBOGASTE, Gaulois d'origine, était l'un des principaux officiers de l'armée de Théodose, lorsqu'en 588, ce prince passa de Constantinople en Italie pour défendre Valentinien II contre l'usurpateur Maxime. Ce fut Arbogaste qui surprit Maxime dans Aquilée, et qui marcha ensuite dans les Gaules pour extirper les restes de la rébellion. Théodose, retournant à Constantinople, le laissa près de Valentinien pour l'aider de ses conseils et de ses services. Ses talents, son désintéressement et sa bravoure firent applaudir à ce choix ; mais l'habitude du pouvoir fit naître l'ambition d'Arbogaste, qui ne regarda plus Valentinien que comme son esclave. Ce prince, impatient du joug qu'on lui imposait, voulut trop tard réprimer l'orgueil d'Arbogaste, et le priver de ses emplois : le fier Gaulois refusa avec insolence d'obéir, s'empara de plus en plus de l'autorité, poursuivit ou fit périr les amis de Valentinien, qui fut obligé de recourir à l'appui de Théodose et à la médiation de St. Ambroise. Arbogaste, redoutant également l'un et l'autre, les prévint en faisant périr Valentinien, qui se trouvait à Vienne en Dauphiné. On croit que ce prince fut étranglé par des eunuques. Arbogaste n'osa avouer le crime ni en recueillir ouvertement le fruit ; il choisit le rhéteur Eugène pour porter le sceptre sous sa direction, et ce fut en son nom qu'il rechercha l'alliance de Théodose et l'amitié de St. Ambroise. Cependant il marcha contre Mareomir et Sunnon, chefs des Francs, qu'il poursuivit sur les terres des Bructères et des Chamaves, aujourd'hui la Westphalie ; mais, sur le bruit des préparatifs que Théodose faisait contre Eugène et contre lui, il revint en Italie, où, appuyé de Flavien, consul et pontife païen, il rétablit le culte des idoles. Cependant Théodose approchait à la tête d'une armée nombreuse ; Arbogaste et Eugène voulurent l'arrêter dans les défilés des Alpes Juliennes ; déjà l'empereur, après avoir forcé les passages, défait et tué Flavien, était parvenu sur les bords du Frigidus, aujourd'hui le Vipao, dans le comté de Gorice. La bataille se livra en 594. La première journée fut contraire à Théodose. Eugène et Arbogaste triomphaient et s'apprétaient à l'envelopper ; mais le lendemain le ciel sembla tout à coup se déclarer pour l'empereur grec ; le courage et la pitié du prince enflammèrent ses soldats ; un tourbillon de sable aveugla les troupes d'Arbogaste, dont une partie mit bas les armes. Eugène fut pris et décapité ; Arbogaste, après des prodiges de valeur, se sauva dans les montagnes ; mais, voyant qu'il ne pourrait échapper, il se tua de deux coups d'épée. L—S—E.

ARBORIO DE GATTINARA (MERCURIN), chancelier de Charles-Quint, naquit en 1465, d'une fa-

mille noble de Verceil, devint un des plus grands jurisconsultes de son temps, fut conseiller du duc de Savoie, et ensuite président du parlement de Franche-Comté. En 1508, l'empereur Maximilien le chargea d'une négociation à la cour de Louis XII, au sujet du traité de Cambray. Charles-Quint le nomma son chancelier en 1518, et l'employa avec succès dans plusieurs négociations importantes. Ce fut lui qui dressa les articles de pacification entre Clément VII et Charles-Quint. Ce même pontife le créa cardinal en 1529. Au mois de décembre de la même année, Arborio conclut à Bologne, pour la défense de l'Italie, un traité que le cardinal de Granvelle appelle un chef-d'œuvre de politique. Il mourut à Inspruck, le 5 juin 1530, à l'âge de 63 ans. B—P.

ARBORIO DE GATTINARA (ANGE-ANTOINE), patricien de Verceil, descendait de la même famille que le précédent. Né à Pavie, en 1658, du comte Hercule Arborio, il se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique, et entra dans l'ordre des barnabites, où il ne tarda pas à se distinguer sous le nom de frère François, comme professeur et comme prédicateur. Le pape Clément XI l'ayant chargé, en 1706, d'une mission importante dans la ville de Milan, le récompensa du zèle et de l'habileté qu'il y déploya, en le nommant, la même année, à l'évêché d'Alexandrie. Des contestations s'étant élevées entre le pape Benoît XIII et le roi Victor-Amédée II, au sujet des immunités et de la juridiction ecclésiastiques dans différents fiefs de l'Astésan, le sénat de Turin rendit, sur les réquisitoires de l'avocat général du roi, un arrêt très-ferme contre les prétentions de la cour de Rome; et les parties s'agrippaient dans un long débat, lorsque l'évêque d'Alexandrie, interposant sa médiation, parvint à terminer le différend, de telle sorte que les deux cours lui en témoignèrent leur satisfaction. Le pape le nomma, en 1724, archevêque de Turin, et le roi, évêque de cour et grand aumônier. Lorsque Victor-Amédée II (*voy.* ce nom), voulant reprendre la couronne qu'il avait abdiquée en faveur de son fils, se présenta seul à cheval, la nuit du 28 septembre 1751, à la porte de la citadelle de Turin pour sommer le gouverneur de lui en livrer les clefs, un conseil, convoqué dans la même nuit par Charles-Emmanuel III, s'assembla en présence de ce monarque. L'archevêque Arborio, qui en faisait partie, parlant un des premiers, déclara qu'il n'était point au pouvoir du vieux roi d'annuler l'acte libre de son abdication; il rejeta les torts de sa conduite sur les insinuations de la marquise de Spino; il vota pour que l'on s'assurât de la personne de Victor-Amédée et de celle de sa femme, et qu'on les mit l'un et l'autre dans l'impossibilité de troubler la tranquillité de l'État. Cet avis, proposé avec fermeté, soutenu avec éloquence, fixa les irrésolutions de l'assemblée, et Charles-Emmanuel, qui avait songé quelques instants à rendre le sceptre à son père, signa en pleurant l'ordre de l'arrêter. Arborio de Gattinara mourut au mois de novembre 1743. On a de lui : 1° des homélies et des sermons imprimés, qui passent pour éloquents, et parmi lesquels il faut distinguer celui qu'il prononça dans la cathédrale de Turin, un

mois avant sa mort, sur la conclusion de la paix; 2° *Decreta condita in prima diœcesana synod.*, 1729, Turin, 1 vol. in-4°. (*Voy.* son portrait dans la *Storia della Vercellese Letterat.*) G—G—Y.

ARBORIO DE GATTINARA (JEAN-MERCURIN), patricien de Verceil, troisième frère du précédent, naquit à Lueques en 1685, où des affaires de famille avaient conduit ses parents. Suivant l'exemple de son frère, il entra dans la congrégation des barnabites, s'y distingua de manière à mériter les premières charges de l'ordre, et fut appelé, en 1722, à l'évêché d'Alexandrie, après y avoir prêché le carême avec succès. Il fut chargé, en 1752, de prononcer l'oraison funèbre du roi Victor-Amédée II, et s'acquitta habilement de cette tâche difficile. Il mourut à Alexandrie, le 4 août 1743, léguant, suivant l'usage des évêques de Piémont, ses biens à son église et à la congrégation des barnabites. La cathédrale d'Alexandrie, démolie en 1804 pour faire une place, renfermait son mausolée avec une inscription. Nous connaissons d'Arborio quelques opuscules en italien et en latin, parmi lesquels on distingue : 1° *Oraison improvisée à la fête nuptiale du prince de Piémont* (depuis le roi Charles-Emmanuel III), avec la princesse Anne-Christine de Salzbach, Alexandrie, 1722, in-4°; 2° *Oraison funèbre de Victor-Amédée II, prononcée à Turin, le 11 octobre 1752*, Turin, in-4°; 3° *Oraison funèbre de la reine Polyxène-Jeanne-Christine de Reinfels-Rottenbourg* (seconde femme de Charles-Emmanuel III), prononcée dans la cathédrale de Turin, le 19 février 1753, *ibid.*, in-4°; 4° *Oraison improvisée dans la cathédrale d'Alexandrie, le 21 avril 1754, après une sécheresse de neuf mois*; 5° *Constitutions synodales quas condidit anno 1752, etc.*, in-4°. G—G—Y.

ARBORIO-BIAMINO (PIERRE), patricien de Verceil, naquit dans cette ville, le 29 mars 1767, du comte de Caresana, d'une branche collatérale de la maison d'Arborio de Gattinara, qui se dit originaire de France et compte parmi ses ancêtres Æmilius Magnus Arborius. (*Voy.* ARBORIUS.) Fils aîné de cette illustre famille, et destiné par sa naissance à la carrière militaire, Pierre Arborio entra très-jeune dans le régiment d'Aoste; mais les événements de la révolution l'ayant privé de l'avancement et des distinctions auxquels il avait droit, il quitta le service, épousa, en 1801, Erneste Morosini de Milan, et se retira à Verceil. Bonaparte le nomma maire de cette ville; et, satisfait du dévouement qu'il lui avait témoigné, il lui confia la sous-préfecture de Lille en 1805, puis celle de Douai. Six mois après Arborio remplaça, comme préfet de la Stura, J.-A. de Grégory, comte de Marcorengo. En 1810, il passa à la préfecture de la Lys; et il mourut à Bruges, le 14 août 1811. Napoléon lui avait conféré le titre de chevalier de la Légion d'honneur et celui de baron de l'empire. Pendant qu'il administrait le département de la Stura, Arborio composa des *Instructions d'économie publique* qui ont été imprimées à Coni. Son oraison funèbre, prononcée par le chanoine Revelli, et une notice historique que lui a consacrée, en 1812, M. Destouches, ont été imprimées. — Sa fille, qui a épousé le comte Albert

Avogrado Colebiana, est le dernier rejeton de la branche des Arborio-Biamino. G—G—Y.

ARBORIUS (ÆMILIUS MAGNUS), rhéteur célèbre, naquit dans l'Aquitaine, vers l'an 270, suivant les bénédictins. Son père, Cæcilus Argicius Arborius, aïeul maternel du poète Ausone, appartenait à une famille noble et riche du pays des Éduens, qui avait été forcée de se réfugier à Dax, par suite des troubles qui agitérent les Gaules lorsque Victorin eut été associé à l'empire. Arborius étudia sous les maîtres les plus distingués des écoles de Bordeaux, et ce fut aussi dans cette ville qu'il professa d'abord les belles-lettres. Il vint ensuite à Toulouse, où il épousa, jeune encore, une femme très-riche, et enseigna pendant quelque temps la rhétorique avec beaucoup d'éclat. On prétend même qu'il compta parmi ses élèves, et plus tard parmi ses amis, Delmace, Jules Constance et Annibalien, frères de l'empereur Constantin, qui se trouvaient alors à Toulouse dans une espèce d'exil. A cette époque, la plupart des rhéteurs étaient avocats, poètes ou historiens : sans abandonner son école, Arborius se lança dans la carrière du barreau, et bientôt les succès qu'il y obtint l'engagèrent à la suivre exclusivement. Il plaida dans la Narbonnaise, la Novempopulanie et l'Espagne, puis il passa à Constantinople, où, sur le bruit de son mérite, Constantin lui confia l'éducation d'un de ses fils. Les bénédictins (*Hist. littér. de la France*, t. 1), et, d'après eux, tous les biographes, placent la naissance d'Arborius vers 270, et sa mort vers 553 ; il aurait donc atteint l'âge de 60 à 65 ans, tandis qu'il ne vécut que 50 ans, selon Ausone (*Parentalia*, 6, v. 25) :

Amissum flecti post trina decennia natum.

Ce qui est incontestable, c'est que notre rhéteur mourut à Constantinople, entouré d'honneurs et comblé des faveurs de la fortune, et que, par ordre exprès de l'empereur, son corps fut envoyé à Bordeaux pour être rendu à la famille. C'était peut-être un des hommes les plus éloquents de son siècle, et il joignait, à beaucoup de goût et d'aptitude pour les belles-lettres, des connaissances très-étendues dans les mathématiques et l'astronomie. Arborius avait composé plusieurs ouvrages qui ne nous sont point parvenus. On lui attribue cependant un poème élégiaque intitulé *ad Nympham nimis cultam*, et publié par Rivinus, par Lotich, par Burmann, et par Wernsdorf, dans ses *Poetæ minores*. Cette pièce, dont la versification ne manque pas d'élégance et de facilité, est imitée de Propertius ; elle a été traduite par M. de Guerle (t. 2 du Pétrone de la *Bibliothèque lat.-franç.* de Panckoucke), et plus récemment par M. Cabaret-Dupaty (t. 1^{er} de la 2^e série de la même collection). Ausone a consacré deux pièces de vers à la mémoire d'Arborius, son oncle et son premier maître. (*Voy. AUSONE.*) On trouve la première dans ses *Parentalia* ; la seconde, dans sa *Commemoratio Professorum*, ouvrage consacré à l'éloge des professeurs les plus illustres de son temps. CH—S.

ARBRISSEL (ROBERT D'), fondateur de l'ordre de Fontevrault et de l'abbaye de ce nom, naquit, en

1047, dans le village d'Arbrissel, à sept lieues de Rennes, vint de bonne heure à Paris, où il fit des progrès rapides dans les lettres, et fut reçu docteur en théologie. Son évêque, Silvestre de la Guerche, le rappela auprès de lui, s'aïda de ses lumières, lui conféra les dignités d'archiprêtre et d'official, et eut la satisfaction de le voir combattre avec succès la simonie, l'incontinence et les autres vices de son clergé. Après avoir travaillé pendant quatre ans à l'extirpation de ces désordres, Robert se vit exposé, par la mort de son protecteur, au ressentiment des ecclésiastiques qu'il avait humiliés ; et Marbodius, successeur de la Guerche, qui apparemment n'aimait pas autant que celui-ci les réformes et les réformateurs, le remercia de ses soins, et le laissa partir pour Angers, où il alla enseigner la théologie. Ce fut là qu'Urbain II, qui l'entendit prêcher, fut si content de ses sermons, qu'il lui conféra le titre de prédicateur apostolique, avec la permission de prêcher *per universum mundum*. A quelque temps de là, Robert, cédant à son goût pour la vie solitaire, se retira avec un compagnon dans la forêt de Cruon, en Anjou. Il s'y vit bientôt entouré d'une foule d'anachorètes attirés par la renommée de ses vertus et de la sainte austérité de sa vie. Il les partagea en trois colonies, se chargea d'en gouverner une, et confia les autres à Vital de Mortain et à Raoul de la Futaye. Robert quitta ensuite cette solitude et s'en alla prêchant partout la parole de Dieu, et partout entraînant après lui une foule d'auditeurs de tout âge et de tout sexe, que son éloquence attachait à sa personne. Ce mélange d'hommes et de femmes ne manqua pas d'éveiller la curiosité publique et de scandaliser quelques personnes. C'est ce dont on peut juger par deux lettres contemporaines qui nous sont restées, l'une de Geoffroy, abbé de Vendôme, qui, quoique lié avec Robert, l'accuse d'indiscrétion dans sa trop grande familiarité avec les femmes qu'il gouvernait. Voici un passage de cette lettre : *Fæminarum quasdam, ut dicitur, nimis familiariter tecum habitare permittis, et cum ipsis etiam, et inter ipsas noctu frequenter cubare permittis...* L'autre lettre est de Marbodius, évêque de Rennes, qui, outre les mêmes reproches, lui fait ceux de *singularité dans sa conduite et d'excès dans son zèle*, principalement contre les prêtres et les évêques ; il l'exhorte à la prudence et à la discrétion, « afin d'imposer silence à la calomnie, et de « faire cesser des discours auxquels sa conduite « donne lieu. » Robert prit alors une résolution bien extraordinaire : ce fut, comme dit Bayle, de *fixer ses tabernacles dans les solitudes de Fontevrault*, de soumettre les hommes à l'empire des femmes ; et tandis qu'il imposait à celles-ci l'obligation de prier, il voulut que ceux-là, leurs *serviteurs perpétuels*, fussent occupés à dessécher des marais, à défricher des landes, à labourer les terres qu'ils avaient conquises sur les eaux et sur le désert (1). L'abbaye de Fontevrault, fondée par ses

(1) Tout en proclamant en principe l'émancipation de la femme, le christianisme, par une contradiction qu'explique suffisamment son mépris pour la nature et la vie, pour leurs jouissances et pour

soins en 1103, devint en peu de temps considérable et célèbre, quoi qu'en aient dit quelques prélats de son temps, dont il n'eût pas osé accuser les mœurs, si les siennes n'eussent pas été exemptes de reproche; et les tristes échos de Bayle, qui ont trouvé plaisant de répéter après lui que Robert d'Arbrissel ne faisait qu'un même lit avec ses plus jolies prosélytes, afin de vaquer plus commodément à l'oraison. Il est certain que sa piété ne se démentit jamais; que sa réputation fut attaquée et non flétrie par les accusations dont nous venons de parler; que les papes, les rois et les prélats les plus distingués lui rendirent justice et le protégèrent contre toutes les interprétations malignes. Lorsqu'il crut que son établissement pouvait se passer de lui, il reprit son premier emploi de prédicateur ambulant, parcourut la France, exhortant les riches à la charité, les pauvres à l'humilité, les femmes à la continence, et les hommes à l'amour de Dieu. Il assista, en 1104, au concile de Beaugency, et prit place parmi les prélats. L'évêque de Poitiers fut si satisfait de sa doctrine et des lois qu'il avait données à ses disciples, qu'il sollicita auprès du saint-siège les bulles de confirmation; et, en les délivrant, le pape Pascal II déclara qu'il prenait cet ordre sous sa protection spéciale. Ce fut au milieu de ses travaux apostoliques que Robert tomba malade; il fut obligé de s'arrêter au prieuré d'Orsan, diocèse de Bourges, et il y mourut, le 24 février 1117. L'archevêque de cette ville, son clergé, la noblesse des environs et une foule de

leurs joies, laissait planer sur cette moitié du genre humain d'injurieuses préventions qui la maintenaient dans une condition d'infériorité. Cet état de choses change au 12^e siècle, et la femme obtient enfin une complète réhabilitation. Après avoir été si longtemps considérée comme une cause de péché, comme l'auxiliaire du démon, elle devient pour l'homme un puissant mobile de vertu et d'héroïsme; elle récompense la valeur, dispense et consacre la gloire. Les plus puissants barons, les guerriers les plus illustres briguent ses suffrages, avouent sa suprématie, lui jurent obéissance, respect, dévouement, et la placent, dans leurs devises héraldiques, après Dieu et avant le roi. Deux faits ont exercé une grande influence sur cette révolution sociale; d'abord le dévouement de la célèbre comtesse Mathilde envers Grégoire VII et les services rendus par elle à la puissance pontificale; puis la fondation de l'ordre de Fontevrault par Robert d'Arbrissel. « Le libre mysticisme, dit M. Michelet, entreprit alors de relever « ce que la dureté sacerdotale avait traîné dans la boue. Ce fut sur-
« tout un Breton, nommé Robert d'Arbrissel, qui remplit cette mis-
« sion d'amour. Il ouvrit aux femmes le sein du Christ, fonda
« pour elles des asiles, leur bâtit Fontevrault, et il y eut bientôt
« des Fontevrault par toute la chrétienté. L'aventureuse charité de
« Robert s'adressait de préférence aux grandes pécheresses; il en-
« seignait dans les plus odieux séjours la clémence de Dieu, son
« incommensurable miséricorde. Un jour qu'il était venu à Rouen,
« il entra dans un mauvais lieu, et s'assit au foyer pour se chauffer
« les pieds. Les courtisanes l'entourèrent, croyant qu'il est venu pour
« faire folie; lui, il prêche les paroles de vie, et promet la miséri-
« corde du Christ. Alors celle qui commandait aux autres lui dit :
« Qui es-tu, toi qui dis de telles choses? Tiens pour certain que
« voilà vingt ans que je suis entrée en cette maison pour commettre
« des crimes, et qu'il n'y est jamais venu personne qui parlât de
« Dieu et de sa bonté. Si pourtant je savais que ces choses fussent
« vraies!... » A l'instant il les fit sortir de la ville; il les condui-
« sit, plein de joie, au désert, et là, leur ayant fait faire pénitence,
« il les fit passer du démon au Christ. C'était chose bizarre de voir
« le bienheureux Robert d'Arbrissel enseigner, la nuit et le jour,
« au milieu d'une foule de disciples des deux sexes, qui reposaient
« ensemble autour de lui. Les railleries amères de ses ennemis, les
« désordres même auxquels ces réunions donnaient lieu, rien ne
« rebutait le charitable et courageux Breton. Il couvrait tout du
« large manteau de la grâce. »

C. W—R.

laïcs, accompagnèrent son corps jusqu'à l'abbaye de Fontevrault, où on lui fit des obsèques magnifiques. En 1655, Louise de Bourbon, abbesse de Fontevrault, fit placer les restes de Robert dans un superbe tombeau de marbre, sur lequel on lisait l'építaphe qu'Hildebert, évêque du Mans, avait faite en son honneur, et dont voici quelques vers :

Attrivit lorica latus, sitis arida fauces,
Dura fames stomachum, lumina cura vigil.
Indulsit raro requiem sibi, rarius escam.
Guttura pascebat gramine, corda Deo.
Legibus est subjecta caro dominæ rationis;
Et sapor unus ei, sed sapor ille Deus.

L'ordre de Fontevrault, supprimé avec tous les autres, par suite de la révolution, était divisé en quatre provinces, savoir : la province de France, dans laquelle il y avait quinze prieurés; la province d'Aquitaine, quatorze prieurés; la province d'Auvergne, quinze prieurés; la province de Bretagne, treize prieurés. L'habit des hommes consistait en une robe noire, une chape, un chaperon ou grand capuce, auquel étaient attachées par derrière et par devant deux petites pièces de drap nommées *roberts*. L'habit des femmes consistait en une robe blanche, une cuculle noire, un surplis blanc et une ceinture de laine noire. En prononçant leurs vœux, les hommes et les femmes promettaient stabilité, conversion de mœurs, chasteté pure, pauvreté nue et obéissance. Le P. de Soris a publié pour la défense de Robert d'Arbrissel l'ouvrage suivant : *Dissertation apologétique pour le bienheureux Robert d'Arbrissel, sur ce qu'en a dit M. Bayle dans son Dictionnaire*, Anvers, 1701, petit in-8°. G—s.

ARBUTHNOT (ALEXANDRE), théologien anglican, fils du baron d'Arbuthnot, était né en Écosse en 1558. Il se fit remarquer par un grand zèle pour la religion réformée et par une habileté particulière dans les affaires ecclésiastiques. En 1569, il fut nommé principal du collège du roi à Aberdeen. Ayant encouru ensuite le ressentiment de Jacques VI par la publication de l'*Histoire d'Écosse*, de Buchanan, il en fut tellement affecté qu'il ne fit plus que languir, et mourut à Aberdeen en 1585. On a de lui un ouvrage intitulé : *Orationes de origine et dignitate juris*, Édimbourg, in-4°, 1572. X—s.

ARBUTHNOT (JEAN), Écossais, célèbre comme médecin et comme homme de lettres, était né à Arbuthnot, près de Montrose, quelque temps après la restauration. Il prit le degré de docteur en médecine à l'université d'Aberdeen, et alla ensuite s'établir à Londres, où il joignit d'abord l'enseignement des mathématiques à la pratique de son art. Il se fit bientôt connaître par quelques ouvrages scientifiques qui le firent recevoir dans la société royale. Il fut successivement médecin extraordinaire du prince George de Danemark et l'un des médecins de la reine Anne. En 1710, le collège des médecins de Londres l'admit au nombre de ses membres. Ce fut vers ce temps que commença entre Swift, Pope, Gay et lui, une liaison très-étroite qui dura jusqu'à sa mort. En 1744, il congut avec les deux premiers le plan d'une satire sur les abus de l'érudition, pré-

sentée sous une forme ironique, comme le récit des aventures d'un personnage supposé. La seule partie de cette satire qui ait paru a été imprimée dans les œuvres de Pope, sous le titre de *Mémoires de Martinus Scriblerus*; elle est regardée presque entièrement comme l'ouvrage du docteur Arbuthnot. La mort de la reine Anne l'affecta sensiblement. Il fit un voyage à Paris pour se distraire. De retour en Angleterre, il continua de pratiquer la médecine avec beaucoup de réputation. Il publia aussi, par intervalles, divers traités dogmatiques et quelques écrits pleins d'esprit, de raison et d'originalité, mais où domine une teinte très-marquée d'esprit de parti. Le premier ouvrage qui fit connaître Arbuthnot est un examen critique de l'hypothèse du docteur Woodward, pour expliquer le déluge, et qui se trouve dans un *Essai sur l'histoire naturelle de la terre*, publié par ce savant physicien en 1695. Arbuthnot attaqua cette hypothèse comme incompatible avec les principes des mathématiques et de la saine philosophie. Son ouvrage sur ce sujet avait pour titre : *Examen de l'explication du déluge, par le docteur Woodward, suivi d'une comparaison de la doctrine de Stenon avec celle du docteur, relativement aux corps marins contenus dans le sein de la terre*, 1697. Un petit écrit, qu'il publia peu de temps après, le fit connaître encore plus avantageusement; il est intitulé : *Essai sur l'utilité des mathématiques*, 1700. Cet écrit le plaça au rang des esprits supérieurs; il n'a paru, même depuis Arbuthnot, aucun ouvrage qui offre sur ce sujet des idées plus justes sous une forme plus imposante. Les principaux avantages que l'auteur prétend résulter de l'étude des mathématiques, sont : 1° d'accoutumer l'esprit à une forte attention; 2° de lui faire contracter l'habitude d'une logique serrée et des démonstrations rigoureuses; 3° de lui apprendre à écarter du raisonnement toute espèce de préjugé, de crédulité et de superstition. Arbuthnot fait ensuite l'application de ces principes à l'étude de toutes les autres sciences; et c'est dans ces développements qu'il montre autant de pénétration que de sagacité. Les principaux de ses autres ouvrages sont : 1° *de la Régularité des naissances des deux sexes*; 2° *Tables des Monnaies, Poids et Mesures des anciens, expliquées avec des exemples, dans une suite de dissertations*, 1727, in-4°; 3° *de la Nature et du Choix des aliments*, 1752; 4° *des Effets de l'air sur le corps humain*, 1755; 5° *Traité sur la manière de quereller chez les anciens*; 6° *l'Art de mentir en politique*; 7° *le Procès sans fin, ou Histoire de John Bull*, roman allégorique publié sous le nom de Swift, très-estimé en Angleterre, et où le peuple anglais est désigné sous le nom de John Bull, dénomination dérisoire qui a été depuis adoptée par l'usage. On lui attribue quelques autres petits ouvrages où la satire est toujours traitée sur le ton de l'ironie. En 1751, on publia à Glasgow les *OEuvres mêlées du docteur Arbuthnot*, en 2 vol. in-8°, où l'on trouve beaucoup de pièces qui ne lui appartiennent pas. Arbuthnot est un des hommes célèbres d'Angleterre qui a réuni le plus de genres d'esprit

aux connaissances les plus solides et les plus étendues. Les qualités de son cœur égalaient les agréments de son esprit. C'est un témoignage que lui rendait Swift, qui disait de lui : « Il a plus d'esprit que nous tous, et son humanité égale son esprit. » Il fut l'ami des hommes les plus distingués de son temps, Swift, Pope, Gay, les lords Bolingbroke et Chesterfield. Il était d'une constitution délicate, qui faisait dire au docteur Swift : « C'est un homme propre à tout, excepté à marcher. » Les dernières années de sa vie furent éprouvées par de vives et continuelles souffrances, qu'il supporta, non-seulement avec courage, mais avec gaieté. Il mourut à Londres en 1755. Ses ouvrages de plaisanterie ne peuvent guère être appréciés par les étrangers; mais quelques écrits solides, tels que son traité *de la Nature et du Choix des aliments*, et ses *Tables des Monnaies, des Poids et des Mesures des anciens*, suffiront pour recommander sa mémoire chez toutes les nations éclairées. Boyer de Prébandier a traduit en français le traité *de la Nature et du Choix des aliments*, 1741, 2 vol. in-12, ainsi que celui des *Effets de l'air*, 1742, in-12. L'*Histoire de John Bull* a été traduite par l'abbé Velly, 1753, in-12. S—D.

ARC (JEANNE D'). Voyez JEANNE.

ARC (PHILIPPE-AUGUSTE DE SAINTE-FOIX, chevalier d'), fils naturel du comte de Toulouse, mourut en 1779, à Tulle, où il était exilé. Il a laissé : 1° *Lettre d'Osman*, 1755, 3 parties, in-12. 2° *Le Roman du jour, pour servir à l'histoire du siècle*, 1754, 2 vol. in-12. 3° *Le Palais du Silence*, 1754, in-12. 4° *Mes Loisirs*, 1755, in-12. 5° *La Noblesse militaire, ou le Patriote français opposé à la noblesse commerçante* (de l'abbé Coyer), 1756, in-12. 6° *Histoire générale des guerres*, t. 1^{er}, 1756, t. 2, 1758, in-4°. L'auteur avait divisé son ouvrage en trois époques; la première, depuis le déluge jusqu'à l'ère chrétienne; la seconde, depuis l'ère chrétienne jusqu'à la chute de l'empire d'Orient; la troisième, depuis la chute de l'empire d'Orient jusqu'en 1748. Les deux volumes publiés contiennent l'histoire de la grande Arménie, des deux petites Arménie, de la Cappadoce, du Pont, de la Paphlagonie, de la république d'Héraclée, de la Bithynie, de Pergame, de la Phrygie et de la Lydie. Cet ouvrage eut peu de succès, et ne fut pas continué; le 1^{er} volume a été réimprimé en Hollande en 1758, in-12. 7° *Histoire du commerce et de la navigation des anciens et des modernes*, 1758, 2 vol. in-12. C'est encore un ouvrage interrompu. Les deux volumes imprimés ne traitent que du commerce des anciens. L'auteur s'est proposé de faire voir en général que les nations belliqueuses n'ont pas fait le commerce par elles-mêmes, et que la noblesse ne doit pas être commerçante. L'histoire nous ayant conservé peu de détails sur le commerce des peuples anciens, il s'est rejeté sur leur état et sur leur politique en général, de sorte qu'à cet égard son ouvrage est inférieur à celui de Huet sur la même matière, où l'on trouve plus de faits particuliers relatifs au commerce et moins de choses étrangères.

A. B—T.

ARCADIO (JEAN-FRANÇOIS), né à Bistagno dans le Montferrat, vers le milieu du 16^e siècle, exerça la médecine avec succès à Savone et dans d'autres villes du Piémont. Une pleurésie maligne ayant régné dans la contrée, il proposa la saignée comme moyen de la combattre dès l'origine, et développa son opinion dans un écrit intitulé : *de Secanda Vena in pleuritide*, Asti, 1609. Comme il devait s'y attendre, ce système ne fut point admis par tous ses confrères. Le médecin Hercule Roseo l'attaqua dans une brochure intitulée : *de secanda vena Antilogia* Arcadio répliqua, en 1610, par son *Discorso sopra l'Antilogia del Roseo*. Ces écrivains manquaient, ainsi que leur siècle, de la philosophie médicale nécessaire pour éclaircir une question aussi grave. On connaît encore un traité d'Arcadio sur une méthode également célèbre dans l'histoire de l'art de guérir : *Parafrasi sopra la medicina Santoriana*, Loano, 1618, in-12. Deux ouvrages inédits de ce médecin sont conservés parmi les manuscrits de la bibliothèque de Turin. L'un traite de l'antimoine et de la manière de le préparer ; l'autre est un discours sur l'inclination naturelle de l'homme pour les arts et les sciences. — *Alexandre* ARCADIO, premier médecin de la province de Montferrat, dans le 17^e siècle, a publié un grand nombre d'ouvrages, tant sur son art que sur des matières politiques et morales. Il se fit même connaître comme poète. Ses principales productions sont : 1^o *Contemplazioni medicinali sopra il contagio*, Tortone, 1652, in-12 ; 2^o *Triturationes supra tres libros Prænosticorum Hippocratis* ; 3^o *Pietto d'Apollon*, Tortone, 1628, in-12 ; 4^o *le mondane Pazzie*, Tortone, 1654, in-12. L—M—X.

ARCADIUS, empereur de Constantinople, fut l'indigne successeur du grand Théodose, qui laissa, en mourant, le sceptre d'Occident à Honorius, et celui d'Orient à Arcadius. Ce dernier était né en Espagne en 377 ; ce fut le premier enfant que Théodose eut de Flaccille. Dès sa plus tendre jeunesse, il donna des marques de son mauvais naturel, en maltraitant Arsène qui était son précepteur, et qui, effrayé des dispositions d'un tel élève, se retira, malgré les prières de Théodose, dans les déserts de l'Égypte. Décoré de la pourpre et associé à l'empire à l'âge de sept à huit ans, Arcadius n'avait que dix-huit ans lorsque la mort de Théodose le laissa seul possesseur du trône d'Orient, qu'il n'occupa que pour être le vil esclave des ambitieux qui, tour à tour, déchirèrent l'État par leurs perfidies, leurs querelles et leur connivence avec les Goths, les Huns et les Vandales, auxquels ils livrèrent les provinces et les trésors de l'empire. L'histoire d'Arcadius n'est, en quelque sorte, que celle des hommes dont sa faiblesse et ses vices servirent et excitèrent l'audace et les fureurs ; d'un Rufin qui, chargé par Théodose de diriger le jeune prince, voulut bientôt lui faire épouser sa fille et devenir son collègue, et qui, trompé dans ses desseins ambitieux, appela les Goths dans l'Asie et dans la Grèce ; d'un Eutrope, vil eunuque, qui succéda au crédit de Rufin, après la mort tragique de ce dernier, et qui, plus scélérat encore, acheva, par ses

violences, d'avilir et de décourager les Romains ; d'un Gainas, général qui ravagea l'empire, au lieu de le défendre, mais qui contribua à perdre Eutrope ; d'une impératrice Eudoxie, tantôt l'ennemie, tantôt l'appui des ambitieux, qui persécuta le vertueux Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople. Arcadius servit successivement les passions de ces lâches tyrans. Il vit avec une égale indifférence Alaric ravager ses États, ses sujets gémir dans l'oppression, les secours que lui amenait Stilicon, général et tuteur d'Honorius, devenir inutiles par la perfidie et les intrigues des ministres grecs, les meilleurs citoyens tomber sous les proscriptions, et l'arianisme désoler la religion, que défendait en vain St. Jean Chrysostome. Tel fut, en peu de mots, le règne de ce prince, qui mourut en 408, dans la 31^e année de son âge, après en avoir régné 14. Son extérieur était digne de son caractère : une figure désagréable, une taille petite et mal faite, un air faible, un parler lent, des yeux éteints, annonçaient le plus lâche et le plus imbécile des empereurs. Il eut, d'Eudoxie, Théodose II, qui lui succéda. L—S—E.

ARCADIUS, grammairien grec d'Antioche, a fait un abrégé en 19 livres de la *Prosodie universelle*, ou *Traité des accents* du célèbre grammairien Hérodien. Cet ouvrage se trouve dans le manuscrit 2,103 de la bibliothèque royale. Villoison en a donné quelques extraits à la suite de ses *Epistolæ Vinarienses* ; mais il serait à souhaiter que l'ouvrage fût publié en entier. Suidas attribue à Arcadius quelques autres ouvrages sur la grammaire. C—R.

ARCÆUS (FRANÇOIS) exerça la médecine et la chirurgie en Espagne, et à l'âge de quatre-vingts ans, en 1573, écrivit le traité intitulé : *de Recta curandorum vulnerum ratione libri duo ; accessit ejusdem de febrium curandorum ratione libellus*, imprimé à Anvers, 1574, in-8°, avec les notes de Louis Nonnius ; en flamand, Amsterdam, 1658, in-12 ; Levarde, 1667, in-8° ; en allemand, Nuremberg, 1674, in-8°. Arcæus pressentit, dans la chirurgie, plusieurs des pratiques consacrées de nos jours. Il défendait le tamponnement des plaies, et se bornait à l'emploi de l'onguent, vulgairement appelé *baume*, qui porte son nom, et qui dut peut-être tous ses succès au nouveau procédé de pansement que suivait Arcæus. Il blâmait aussi l'usage des sutures. C. et A—N.

ARCANO (GIOVANNI MAURO D'), l'un des poètes italiens les plus célèbres dans le genre burlesque, et communément appelé LE MAURO, florissait vers 1530. Il était d'une famille noble du Frioul, qui tirait son nom du château d'Arcano, dont elle était propriétaire. Son talent poétique se déclara de très-bonne heure. Il fut attaché, à Rome, en qualité de secrétaire, au cardinal Alexandre Césarini, et le suivit dans plusieurs voyages à Sienne, à Florence, à Bologne, à Venise, et peut-être même en Espagne, comme le feraient croire un passage de ses poésies et la connaissance qu'il avait de la langue espagnole. On dit qu'il vécut aussi à la cour du cardinal Hippolyte de Médicis. Il fut un des principaux membres de l'académie des *Vignajuoli* (Vignerons), qui se réunissait chez Oberto Strozzi, et

dont tous les académiciens prenaient des noms tirés de la culture de la vigne, ou d'autres objets champêtres. Il mourut à Rome, à l'âge de 55 ou 56 ans, d'une fièvre qui l'emporta en peu de jours. Il eut pour amis presque tous les beaux esprits de son temps; mais il fut un des ennemis les plus irréconciliables de l'Arétin, qu'il n'épargna pas dans ses poésies satiriques. Elles sont presque toutes de ce caractère, ainsi que la plupart de celles que l'on appelle burlesques, genre dans lequel on sait que le Berni s'est principalement distingué. Les poésies de Mauro d'Arcano, ou du Mauro, sont imprimées avec celles de ce dernier poète, et de quelques autres du même genre. Elles consistent en vingt et un *capitoli* et se rapprochent beaucoup de celles du Berni, avec lesquelles même quelques critiques les ont mises de pair. G—É.

ARCASIO, professeur de droit romain à l'ancienne université de Turin, né le 25 janvier 1712, à Bisagno, province d'Acqui, fut reçu avocat en 1755, s'attacha particulièrement à l'étude des antiquités et de la jurisprudence romaines, et cultiva avec beaucoup de succès les lettres latines. En 1748, le roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel III, le nomma professeur de droit civil. Le successeur de ce prince lui accorda, après trente années de service, une pension et le titre de sénateur. Cette distinction avait été jusqu'alors sans exemple dans l'histoire de l'université de Turin. Arcasio ne cessa de professer que vers la fin de sa carrière; il mourut à Bisagno, le 25 novembre 1791. Il a laissé plusieurs ouvrages imprimés. Ses commentaires de droit civil (*Commentaria juris civilis*), publiés à Turin en 1782 et en 1784, sont très-estimés, et offrent un cours de droit romain qui sera toujours utile. Arcasio, porté naturellement au recueillement et à la méditation, aimait la solitude, et, sur le déclin de sa vie, il se retirait tous les ans, pendant un mois, dans un couvent de camaldules près de Turin. Le baron Vernazza de Freney a publié son éloge, qui est inséré dans la *Bibliotheca Oltremontana*. P—I.

ARCÈRE (LOUIS-ÉTIENNE), prêtre de l'Oratoire, né à Marseille en 1698, se distingua, pendant qu'il fut employé à professer les humanités, par plusieurs prix de poésie qu'il remporta dans diverses académies de province, dont quelques-unes s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes. Fixé, vers 1745, à la Rochelle, il devint secrétaire perpétuel de la société royale d'agriculture, et travailla, conjointement avec le P. Jaillot, son confrère, à l'*Histoire de la Rochelle et du pays d'Aunis*. Le P. Jaillot, qui en avait amassé les matériaux, étant mort en 1749, le P. Arcère se trouva seul chargé de l'ouvrage, qui parut, en 1756, en 2 vol. in-4°. Cette histoire, la meilleure qu'on eût encore vue en ce genre, par les recherches curieuses qu'elle contient, par l'exactitude des faits, la sagesse des vues, la profondeur des réflexions, et à laquelle il ne manque que d'être écrite d'un style plus simple et sur un ton plus naturel, valut à l'auteur une pension de la province, et le titre de correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Le P. Arcère est encore auteur d'un *Journal*

historique de la prise de Mahon, d'un *Mémoire apologetique de la révolution de Corse, en 1760*, de plusieurs mémoires insérés dans le recueil de l'académie de la Rochelle; d'une savante *Dissertation sur l'état de l'Agriculture chez les Romains, dans ses rapports avec le gouvernement, les mœurs et le commerce*, in-8°, Paris, 1776, qui eut l'accessit du prix proposé sur ce sujet par l'académie des inscriptions. L'auteur avait soixante-seize ans quand il la composa. Il savait plusieurs langues anciennes et modernes, et fut chargé de mettre en état de paraître un dictionnaire turc, latin et français, composé par son oncle Antoine Arcère. Un assez long séjour dans le Levant avait procuré à celui-ci tous les moyens nécessaires pour la composition d'un pareil ouvrage. Le neveu ayant été arrêté dans ce travail par la faiblesse de sa vue, et par son âge avancé, en légua le manuscrit à la bibliothèque du roi; il légua pareillement à la bibliothèque de l'Oratoire de Marseille ses propres manuscrits, qui composent 4 vol. in-fol., intitulés : *Arcriana*. Ses poésies, où il y a du feu et de l'élevation, sont répandues dans différents recueils. Ce savant respectable mourut à la Rochelle, supérieur de la maison de sa congrégation, le 7 février 1782. T—D.

ARCÉSILAS, de la secte académique, naquit, d'un père seythie, à Pitane en Éolide, la première année de la 116^e olympiade. Son éducation fut très-soignée. Il apprit les mathématiques d'Autolyeus et d'Hipponicus le géomètre; la musique, de Xanthus l'Athénien, et cultiva même la poésie. Mais Moéréas, son frère aîné, qui devint son tuteur, l'envoya bientôt à Athènes, pour s'y livrer à la profession de rhéteur, à laquelle il le destinait. Arcésilas ne répondit point à ses vues. La philosophie eut pour lui plus de charme que l'éloquence : il suivit les leçons de Théophraste le péripatéticien, puis celles de Crantor; et, après la mort de Cratès, se trouvant à la tête de l'école, il devint le fondateur de la seconde académie. Il fit néanmoins de grands changements à la doctrine académique. Platon et ses successeurs avaient distingué deux sortes d'êtres : les uns, substantiels, exerçant leur action sur les sens; les autres, abstraits, perceptibles seulement par l'esprit. La connaissance des premiers constituait, disaient-ils, l'*opinion*; celle des autres, la *science*. Arcésilas, se rapprochant du scepticisme, ou plutôt l'outrageant, niait que l'on pût rien savoir, pas même, comme Socrate, que l'on ne savait rien. Il rejetait, comme faux ou trompeur, le témoignage des sens, et prétendait qu'en conséquence le vrai sage ne doit jamais rien affirmer; qu'au contraire, il peut, avec une égale supériorité, combattre toutes les assertions reçues. Cependant, comme il fallait bien faire concorder ces idées bizarres avec la nécessité de vivre, imposée à tous les êtres animés, il disait que ces principes n'étaient de rigueur que pour la science; que, du reste, dans le commerce de la vie, on pouvait agir comme les autres, et s'en tenir aux apparences. C'est ainsi que, par d'ingénieuses et subtiles distinctions, le rigoriste le plus sévère eût pu justifier aux autres, et souvent à lui-même,

ses faiblesses et ses goûts. Aussi Arcésilas, malgré son scepticisme, ne fut point ennemi des plaisirs ; et son humeur libérale, à laquelle sa fortune et les faveurs d'Euménès, roi de Pergame, lui permettaient de se livrer, le rendit cher à ses concitoyens. Dans les secours qu'il portait aux indigents, il savait mettre cette délicatesse si rare qui double le prix du bienfait. Émule d'Aristippe, il partagea son temps entre l'Amour, Bacchus et les Muses, sans jamais se mêler des affaires publiques. Il était enthousiaste de Pindare et d'Homère, et, lorsqu'il se livrait à la lecture de ce dernier, il avait coutume de dire qu'il allait chez sa maîtresse. Ce philosophe aimable et bizarre eut une fin bien digne de lui : il mourut, si l'on en croit l'histoire, d'un excès de vin, à l'âge de 75 ans, la quatrième année de la 134^e olympiade. Il eut pour successeur Lacydes. — On compte trois autres ARCÉSILAS : l'un, poète de l'ancienne comédie ; l'autre, élégiaque ; le troisième, statuaire, fils d'Aristodicus.

D. L.

ARCÉSILAUS, peintre grec, était de Pharos, et contemporain de Polygnote : il peignait à l'encaustique. On voyait au Pyrée un tableau dans lequel il avait représenté Léosthènes et ses enfants. — Il y eut aussi à Rome un statuaire du même nom, qui vivait 65 ans avant J.-C. Lucullus l'aimait et lui fit faire plusieurs ouvrages ; on les payait plus cher que ceux des autres artistes. Varron en parle avec éloge ; il eut un groupe de marbre, d'un seul morceau, de la main d'Arcésilaüs, et représentant une lionne avec laquelle jouaient des Amours ailés.

L—S—E.

ARCEŦ. Voyez DARCET.

ARCHAGATHUS, premier médecin grec qui vint s'établir à Rome, l'an 554 de la fondation de cette ville, 219 ans avant J.-C. Pline l'Ancien, de qui nous tenons ce fait, s'exprime ainsi au sujet d'Archagathus : « Cassius Hemina, auteur très-ancien, nous apprend que le premier médecin à Rome fut Archagathus, fils de Lysanius ; qu'il y vint du Péloponèse, sous le consulat de L. Emilius et de M. Livius, l'an 553 de la fondation de la ville (1) ; qu'il fut investi des droits de citoyen romain, et reçut, aux frais de l'État, une boutique dans le carrefour Acilius pour y pratiquer son art ; qu'il fut nommé le *Vulnérable* (guérisseur de plaies), en raison de son talent ; et que, dans les premiers temps de son arrivée, il fut merveilleusement accueilli ; mais que bientôt, à force de tailler et de brûler, il s'attira le surnom de bourreau, et fit prendre en aversion la médecine et tous les médecins. » (2) Cette haine néanmoins fut peu du-

(1) Le texte de Pline aura probablement été altéré en cet endroit ; la date 553 qu'il donne est erronée : le consulat de M. Livius Salinator et de L. Emilius Paulus est rapporté par tous les historiens à l'année qui précéda immédiatement la seconde guerre punique (217 avant J.-C., ou 554 de Rome).

C. W—R.

(2) Est-il croyable que la nation romaine, placée entre deux foyers de civilisation, l'Étrurie et la Grèce, ait existé près de cinq cents ans avant de connaître et de pratiquer la médecine ? que, pendant cette longue suite d'années, elle ait fait continuellement la guerre, sans étudier les moyens de secourir les malheureux qu'atteignait le fer ennemi ? Non. D'ailleurs, l'assertion du chroniqueur cité par Pline est formellement contredite par un passage de Denys d'Halicarnasse. Cet historien, dont le témoignage est bien

rable, et Asclépiade acquit bientôt aux savants de cette profession la considération de ce peuple, plus militaire qu'éclairé. On a aussi donné à ce médecin le nom d'*Archagathus* ; ce qui a trompé des biographes qui, par erreur, en ont fait deux personnages différents.

C. et A—N.

ARCHÉLAUS, roi de Macédoine, était fils naturel de Perdiccas, et d'une esclave d'Alcétas, son frère. Perdiccas, en mourant, le laissa tuteur d'Alcétas, fils légitime qu'il avait eu de Cléopâtre, son épouse, et qui n'avait que sept ans. Archélaüs, voulant s'emparer du trône, commença par mander Alcétas son oncle, et Alexandre son fils, comme s'il eût voulu leur rendre la couronne que Perdiccas avait usurpée. Ces infortunés furent assez édules pour se rendre à cette invitation : Archélaüs les fit égorger, jeta dans un puits Alcétas, son jeune frère, puis écrivit à sa mère qu'il y était tombé en poursuivant une oie. Après s'être ainsi ouvert le chemin du trône, il sembla vouloir faire oublier par sa conduite les moyens qu'il avait employés pour y parvenir, et se distingua par sa modération. La Macédoine était sans cesse exposée aux ravages des peuples voisins ; il fit construire des places fortes et ouvrit des grandes routes. Il fit des amas considérables d'armes, et se procura des chevaux pour monter sa cavalerie. Il fit même construire des vaisseaux pour s'opposer aux incursions des Athéniens ; et comme Pydne, ville maritime de la Macédoine, leur servait de point de débarquement, il s'en empara, malgré leurs efforts, et en transporta les habitants dans l'intérieur. Il aimait les arts et les lettres ; car il dépensa 7 talents (environ 40,000 fr.) à faire peindre son palais par Zeuxis, qui lui reconnut sans doute un goût réel pour la peinture, puisqu'il lui fit présent, par la suite, de son tableau de *Pan*. Archélaüs fit venir à sa cour Euripide et Agathon, deux poètes tragiques célèbres. Il voulut aussi y attirer Socrate ; mais ce philosophe ne se rendit pas à son invitation. Il fut victime d'une conspiration formée par Cratylus, à qui il avait promis en mariage une de ses filles donnée ensuite à un autre ; par Hellenocrates de Larisse, qu'il avait abusé en lui faisant la promesse de le rétablir dans ses États, et par Décamnichus, l'un de ses courtisans, qu'il avait livré à la vengeance d'Euripide. Il fut assassiné, l'an 398 avant J.-C., après avoir régné 14 ans, et laissa un fils en bas âge, nommé Oreste.

C—R.

ARCHÉLAUS, né dans la Cappadoce, devint l'un des plus habiles généraux de Mithridate, qu'il servit avec zèle dans sa première guerre contre les Romains. Ce prince l'ayant ensuite envoyé en Grèce,

plus digne de foi, raconte, au 10^e livre de ses *Antiquités romaines*, que, lors de la peste qui dépeupla Rome, l'an 301, les médecins ne suffirent pas à la multitude des malades. Ainsi Rome possédait des médecins plus de deux siècles avant Archagathus ; mais ce dernier, en initiant les Romains aux travaux d'Hippocrate, d'Hérophile, d'Érasistrate, fit faire un pas immense à l'art de guérir chez ce peuple où il devait être peu avancé, puisque Caton le Censeur, écrit éminemment observateur et critique, ne savait pas d'autre remède pour la guérison des luxations et des fractures, que de prononcer ces quatre mots mystérieux : *Daries, dardaries, astataries, dissanapiter*.

C. W—R.

avec une nombreuse armée, pour y exciter les habitants à la révolte, Archélaüs les souleva presque entièrement, se rendit maître d'Athènes, et fit mourir ou envoya à Mithridate tous ceux qui avaient favorisé les Romains; mais Athènes fut prise sous ses yeux par Sylla, qui le défait deux fois en bataille rangée, à Chéronée et à Orchomène. Archélaüs, convaincu de la supériorité des Romains, engagea Mithridate à demander la paix, et ce fut lui-même qui en stipula les conditions avec Sylla, dont il sut acquiescer l'estime. Quelques années après, il devint suspect à Mithridate, et connaissant la cruauté de ce prince, il se retira auprès des Romains, qui le traitèrent avec beaucoup d'égards. C—R.

ARCHÉLAUS, fils du précédent, resta attaché aux Romains, et Pompée, après avoir terminé la guerre contre Mithridate, le nomma grand prêtre de la déesse qu'on adorait à Comane, dans l'Arménie, et dont le temple avait un territoire très-étendu, un grand nombre d'esclaves, ce qui faisait de ce grand prêtre une espèce de roi. Mais une place aussi tranquille ne convenait pas à son ambition, et lorsque Gabinus, dont il était l'ami, vint commander dans la Syrie, il se rendit vers lui, dans l'espoir d'être employé dans une expédition contre les Parthes; cette expédition n'ayant pas été approuvée par le sénat romain, Archélaüs alla en Égypte. Les Égyptiens venaient de chasser Ptolémée, et avaient nommé pour reine Cléopâtre, sa fille, à qui ils cherchaient un époux digne d'elle. Archélaüs s'offrit en se disant fils de Mithridate, et il fut accepté. Gabinus, qui avait laissé Archélaüs aller en Égypte, quoiqu'il connût bien ses projets, vint peu de temps après l'attaquer pour rendre la couronne à Ptolémée Aulète, et le nouveau roi se montra digne du trône par sa valeur; mais peu secondé par les Égyptiens, il fut tué dans la bataille. Marc Antoine, qui avait été son ami, lui donna la sépulture. Il avait eu de la courtisane Glaphyra deux fils, Archélaüs et Sisinna. C—R.

ARCHÉLAUS, fils du précédent, devint, après la mort de son père, grand prêtre de la déesse de Comane, dignité dont Jules César le priva après la défaite de Pompée. Quelques années après (l'an 56 avant J.-C.), Marc Antoine, qui avait eu beaucoup d'amitié pour son père, et à qui Glaphyra, sa mère, n'était pas indifférente, le fit roi de Cappadoce, à la place d'Ariarathe X. Archélaüs se trouva avec Antoine à la bataille d'Actium; cependant Auguste lui pardonna et lui conserva ses États; il les agrandit même par la suite, en lui donnant la petite Arménie et la Cilicie pierreuse, en récompense de ce qu'il avait aidé Tibère à rétablir Tigraue sur le trône d'Arménie. Lorsque Tibère se retira à Rhodes, ce qui ressemblait à une espèce d'exil, Archélaüs négligea de lui rendre ses hommages, et ce prince, irrité de ce manque de respect, le fit mander à Rome, lorsqu'il fut devenu empereur, et lui suscita des accusateurs; mais son âge avancé, et la faiblesse de son esprit, désarmèrent le sénat et même l'empereur. Archélaüs mourut à Rome, l'an 17 de J.-C., après avoir régné 52 ans. Il avait eu d'une

première femme Glaphyra, qu'il donna en mariage à Alexandre, l'un des fils d'Hérode. Il avait épousé, après un premier mariage, Pythodoris, veuve de Polémon, roi de Pont, dont il paraît qu'il n'eut point d'enfants. Après sa mort, la Cappadoce devint une province romaine. C—R.

ARCHÉLAUS, fut appelé au trône par son père Hérode le Grand. Comme ce prince avait fait auparavant un autre testament, où il nommait Philippe Antipas, un autre de ses fils, pour son successeur, il s'éleva des débats entre les deux frères, et ils allèrent à Rome pour être jugés par Auguste. Ce prince, après les avoir entendus, donna à Archélaüs, sous le titre de tétrarque, la moitié des États d'Hérode, qui comprenaient la Judée proprement dite, et l'Idumée. Archélaüs, de retour à Jérusalem, se livra à la cruauté héréditaire dans sa famille, et même dans sa nation; on porta des plaintes contre lui à Auguste, qui le destitua en l'an 6 de J.-C. et l'envoya en exil à Vieune en Dauphiné: il était dans la 10^e année de son règne. C—R.

ARCHÉLAUS, de Milet, ou, suivant d'autres, d'Athènes, eut pour maître Anaxagore, qu'il suivit dans son exil à Lampsaque, et auquel il succéda dans la secte ionique. Après la mort de son maître, il revint à Athènes, où l'on prétend qu'il eut pour disciples Euripide et Socrate. On lui donna le surnom de *Physicien*, parce que, à l'exemple d'Anaxagore, il s'occupait particulièrement des sciences naturelles. Suivant Plutarque, Archélaüs admettait deux principes des choses: l'air et l'infini; le premier, susceptible de condensation et de dilatation. De ces deux mouvements, le dernier produisit le feu, l'autre l'eau. La génération a de même deux causes, le chaud et le froid. Les animaux sont nés du limon échauffé de la terre, qui fut leur nourriture première. La terre, dans le principe, était un marais, élevé sur ses bords, concave dans le milieu, mais de figure ronde. Le soleil est le plus grand des astres, etc. Archélaüs, le premier chez les Grecs, divisa la science philosophique en deux parties, la physique et la morale. Comme les sophistes, il disait que le juste et l'injuste ne sont point dans la nature, et n'existent que par la loi. Ce philosophe fut le dernier représentant de l'école fondée par Thalès, un siècle et demi avant lui. — On compte dans l'antiquité plusieurs personnages du même nom, dont on peut voir l'énumération dans la *Bibliotheca græca* de J.-A. Fabricius. D. L.

ARCHÉLAUS, sculpteur, né à Priène, et fils d'Apollonius, est un de ces artistes dont les noms ne nous sont parvenus que par les monuments, et dont les anciens auteurs n'ont pas fait mention. L'inscription grecque qui nous a conservé le nom et la patrie d'Archélaüs se lit au bas de l'*Apothécose d'Homère*, bas-relief de petite proportion, qui fut trouvé sur la voie Appienne, près d'Albano, dans un lieu nommé autrefois *ad Bovillas*. L'empereur Claude avait une maison dans cet endroit, et il est probable que ce bas-relief la décorait. L'Anglais Reynolds a voulu prouver, par la forme des lettres de l'inscription qu'il n'avait pas vue, que l'ouvrage

appartenait à une époque fort ancienne de la sculpture grecque, entre la 72^e et la 94^e olympiade ; mais cette opinion a été réfutée complètement par Winkelmann, et le style même du monument permet de conjecturer que le sculpteur vivait sous les premiers Césars.

L—S—E.

ARCHENHOLZ (JEAN-GUILLAUME), historien et journaliste allemand, naquit le 3 septembre 1741, à Langenfurth, l'un des faubourgs de Dantzick, et reçut, pour deuxième nom de baptême, celui de Daniel, auquel il substitua plus tard celui de Guillaume. Destiné à la carrière des armes, il fréquenta l'académie militaire de Berlin, et entra, vers 1760, comme enseigne dans l'armée prussienne. Ses talents et sa bravoure le firent parvenir en peu de temps au grade de capitaine ; mais, à la fin de la guerre de sept ans (1763), il fut congédié, ou plutôt cassé, parce que Frédéric II, qui était très-sévère sur les mœurs des officiers de son armée, avait appris qu'il s'adonnait au jeu. Rendu à la vie privée, Archenholz quitta la Prusse, et passa seize ans à visiter les contrées les plus remarquables du nord et du midi de l'Europe. On assure que, privé de fortune, le jeu et un commerce très-décrié furent alors ses uniques moyens de subsistance. Pendant son séjour à Florence il se cassa une jambe en tombant de cheval, et cet accident le rendit, pour le reste de sa vie, perclus du pied droit. Revenu en Allemagne, il demeura successivement à Dresde, à Leipsick et à Berlin, coopérant à la rédaction de divers journaux. Archenholz n'avait pas reçu une éducation littéraire proprement dite, mais il était doué d'un esprit observateur et de cette sagacité rare qui fait démêler au premier coup d'œil les rapports les plus intimes des événements et de leurs causes ; il avait acquis une profonde connaissance des hommes et du monde, et le talent de s'exprimer avec facilité et élégance ; qualités qui le rendaient éminemment propre à la profession de journaliste, et qui expliquent la vogue qu'eurent les différentes feuilles auxquelles il travailla. Le premier ouvrage périodique qu'il publia sous son nom fut le journal mensuel intitulé *Littérature et statistique des nations* (Leipsick, 1783-1791), aussi distingué par le choix, la nouveauté et la variété des matières, que par la supériorité des vues avec laquelle elles étaient traitées. Encouragé par les éloges que lui valut cette publication, il fit paraître son ouvrage intitulé : *l'Angleterre et l'Italie* (Leipsick, 3 vol. in-8°), où il consigna les souvenirs de son séjour dans ces deux pays. Ce livre, qui a été réimprimé très-souvent en Allemagne, et traduit dans presque toutes les langues de l'Europe (1), obtint dès son apparition un succès immense, et fonda la réputation de l'auteur. On y admirait son talent pour les descriptions à effet, et l'art avec lequel il répandait de l'agrément sur les moindres détails, et donnait la grâce de la nouveauté aux choses les plus connues. Du reste, cette production four-

mille d'erreurs ; elle est entachée d'un bout à l'autre d'une partialité puérile pour l'Angleterre, et fournit ainsi une nouvelle preuve, qu'en littérature comme en beaucoup d'autres choses, c'est plutôt l'agrément des formes que la solidité du fond qui captive les suffrages du public. Dans l'*Almanach historique de Berlin* pour 1789, Archenholz fit insérer une *Histoire de la guerre de sept ans*, qui a le mérite, fort rare en Allemagne, d'être écrite avec précision et clarté, mais où l'on ne trouve pas toujours l'impartialité désirable dans un historien. Cet ouvrage, dont il donna en 1793 une seconde édition considérablement augmentée (Leipsick, 2 vol. in-8°), a été traduit en français par le baron de Boeck (Strasbourg, 1789, 2 vol. in-8°) ; et par d'Arnex (Berne, 1789, in-8°). En 1791, Archenholz fit un voyage à Paris, et l'année suivante il s'établit à Hambourg, où il commença à publier une *Minerve*, recueil mensuel politique et littéraire, dont la réputation devint bientôt européenne. Les principes libéraux et l'admiration exclusive pour l'Angleterre qu'il professait dans ce journal étaient peu faits pour lui concilier la faveur des hommes influents de l'Allemagne. On ne manqua pas de lui susciter des embarras de toute espèce pour le dégoûter de son entreprise, mais il tint ferme et la continua, à de courtes interruptions près (en 1806 et 1810), jusqu'à la fin de l'année 1811. A cette époque, il céda la *Minerve* à M. Bran, libraire d'Iéna, qui en poursuivit la publication de 1812 à 1823. Si Archenholz, comme écrivain politique, ne se montre pas toujours rigoureusement conséquent dans ses opinions, et se laisse quelquefois dominer par les circonstances, il rachète ces défauts par une franchise pleine de courage et de dignité. Ce fut lui qui, le premier en Allemagne, osa blâmer hautement la détention du général Lafayette à Olmutz. L'article qu'il inséra à ce sujet dans la *Minerve* (février 1793) lui valut de la part du prisonnier une lettre de remerciements qui a été rapportée dans l'*Histoire de France depuis la révolution de 1789*, par Toulangeon. Malgré le travail assidu auquel l'obligea la *Minerve*, dont presque tous les articles sont sortis de sa plume, Archenholz trouva encore le temps de composer plusieurs ouvrages d'une grande étendue. Ainsi, de 1789 à 1798, il publia ses *Annales britanniques* (Hambourg, Brunswick et Tubingue, 20 vol. in-8°), qui comprennent les dix années 1788-1797, et présentent un résumé exact des débats du parlement, et de tout ce qui s'est passé de remarquable dans les trois royaumes pendant cet espace de temps. Il fournit au *Calendrier historique des dames* (Leipsick, 1798) une *Histoire de la reine Élisabeth* (imprimée séparément en 1 vol. in-8°, Berlin, 1798), où les événements sont développés et racontés d'une manière si dramatique et dans un style si plein de poésie, qu'on aurait de la peine à trouver un roman d'une lecture plus attrayante. En 1801 parut son *Histoire de Gustave Wasa, suivie d'un aperçu de l'état de la Suède depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin du 15^e siècle*, Tubingue, 2 vol. in-8° (traduite en français par le chevalier de Propiac, 1803, 2 vol. in-8°),

(1) On en a deux traductions françaises : l'une par Bilderbeck, Paris et Strasbourg, 1787, 3 vol. in-12 ; l'autre par un anonyme, Bruxelles, 1783, 2 vol. in-12.

ouvrage écrit avec la supériorité ordinaire de l'auteur, mais où l'on chercherait en vain les développements et les rapprochements qu'il promet dans la préface, et auxquels on devait s'attendre d'après les matériaux que le gouvernement suédois avait mis à sa disposition. Peu de temps après, il donna son *Histoire de la reine Christine*, qui passe, en Suède même, pour la meilleure qui existe de cette femme célèbre. — En 1810, Archenholz se rendit à Berlin, où il accepta la proposition que lui fit un libraire de publier une nouvelle édition de ses œuvres historiques. De retour à Hambourg après une absence de six mois, il se livra aussitôt à une révision minutieuse des volumes à réimprimer; mais avant qu'il eût terminé ce travail la mort le surprit, le 28 février 1812, dans la 71^e année de son âge. Outre les ouvrages cités dans cet article, on a de lui : 1^o *les Anglais aux Indes*, d'après Orme, 5 vol. in-8°, traduit en français par Koenig, Lausanne, 1791, 5 vol. in-12; et par un anonyme, Berne, 1791-92, 5 vol. in-12; 2^o *Histoire des flibustiers*, traduite en français, avec des notes, par Bourgoing, Paris, 1804, 1 vol. in-8°; 3^o *Tableau de l'armée prussienne*, 1 vol. in-4°; 4^o *la Guerre de la Vendée*, 2 brochures in-8°; 5^o *Lycée anglais*, 1 vol. in-8°; 6^o *le Mercure anglais*, 11 vol. in-8°; 7^o *Miscellanées pour servir à l'histoire du jour*, 2 vol. in-8°; 8^o *les Parisiens dans leurs séances, ou Observations sur la société de Paris*, 1 vol. in-12; 9^o *Opuscules historiques*, 2 vol. in-8°; 10^o *Calendrier historique pour l'an 1790, destiné aux dames* (publié conjointement avec Wieland), 1 vol. in-12. Tous les ouvrages d'Archenholz sont en allemand, excepté les numéros 5 et 6, qui sont en anglais. — Il ne faut pas confondre cet écrivain, comme l'ont fait quelques biographes, avec l'historien finlandais Arckenholz, mort en 1777. (Voy. ce nom.) M—A.

ARCHESTRATE, poète grec, naquit à Syracuse selon Athénée, et florissait peu de temps après le règne d'Alexandre. Vossius (*de Poet. græc.*, p. 85) le place parmi les poètes d'une époque incertaine. Ce qu'il y a de plus sûr à son égard, c'est le genre et l'emploi de son talent, uniquement consacré à tracer les lois de la table. Voici ce qu'en dit Barthélemy, d'après Athénée : « Cet auteur fut l'ami d'un « des fils de Périclès. Il avait parcouru les terres et « les mers pour connaître par lui-même ce qu'elles « produisaient de meilleur. Il s'instruisait dans ses « voyages, non des mœurs des peuples, dont il est « inutile de s'instruire, puisqu'il est impossible de « les changer; mais il entraînait dans les laboratoires « où se préparent les délices de la table, et il n'eut « de commerce qu'avec les hommes utiles à ses plaisirs. Son poème est un trésor de lumières, et ne « contient pas un vers qui ne soit un précepte. « C'est dans cette école que plusieurs cuisiniers ont « puisé les principes d'un art qui les a rendus immortels. » C'est ce passage de l'auteur d'*Anacharsis* qui a donné à Berchoux l'idée de son charmant poème. Chrysippe regarde les leçons d'Archestrate comme le point fondamental de la doctrine épicurienne, et la vraie théogonie des philosophes gourmands. Il avait pour précepte que, quand le non-

bre des convives excède celui de trois ou de quatre, ce n'est plus qu'un rassemblement de journaliers ou de soldats qui mangent leur butin. Il paraît que ses leçons ne contribuèrent pas à l'enrichir, car Plutarque rapporte cette exclamation d'un partisan du poète et de sa doctrine : « O Archestrate! que n'as-tu vécu sous Alexandre! chacun de tes vers eût « obtenu Chypre ou la Phénicie pour récompense! » — Plutarque fait mention d'un autre ARCHESTRATE, poète tragique, dont les pièces furent jouées pendant la guerre du Péloponèse. A—D—R.

ARCHIAS, poète grec, d'Antioche, jouit à Rome d'une grande considération, sous le consulat de Métellus et d'Afranius, et grâce à la protection signalée des Lucullus, qui lui avaient procuré le droit de cité à Héraclée, ville alliée qui jouissait des privilèges de la cité romaine; mais un incendie ayant dévoré les archives de cette ville et anéanti les preuves du titre d'Archias, un certain Gratius lui contesta juridiquement le titre et les droits de citoyen romain. Ce fut à cette occasion que Cicéron, l'élève et l'ami d'Archias, prononça ce magnifique plaidoyer dans lequel il a si éloquemment signé son amour pour les lettres et son admiration pour ceux qui les cultivent. Archias avait composé un poème sur la guerre des Cimbres, et il en avait commencé un autre sur le consulat de Cicéron. Il ne nous reste de lui qu'une quarantaine d'épigrammes, recueillies d'abord dans l'*Anthologie grecque*, et publiées ensuite à part, avec un commentaire, par Daniel Alsworth, le même qui imprima en 1593, à Rome, une traduction des *Géorgiques* en vers grecs. Brunck a recueilli trente-quatre des épigrammes d'Archias, dans ses *Analecta veterum Poetarum græcorum*, t. 2, p. 92. Ces mêmes fragments ont été publiés depuis, accompagnés de notes et d'une version latine, par Ilgen (1800), avec une épître critique sur la personne et le génie d'Archias. Il est difficile de concilier les éloges dont Cicéron comble ce poète avec l'extrême médiocrité des pièces qui lui sont attribuées. Imitateur servile du Tarentin Léonidas et d'Antipater, il se traîne sur des sujets qu'ils ont traités avant lui, et n'en reproduit que d'inlidèles copies. Deux ou trois pièces à peine méritent d'être distinguées : ce sont les épigrammes sur le sanglier de Calydon; sur le Priape placé sur les rives du Bosphore; sur une hirondelle, etc.; celle enfin sur Diogène le Cynique qui veut passer l'Achéron : encore cette dernière n'est-elle qu'une imitation de Léonidas. Il faut donc supposer que les poèmes que nous n'avons plus, et dans lesquels Archias avait célébré la guerre des Cimbres et celle de Mithridate, étaient des morceaux d'un mérite bien supérieur à ce qui nous reste. A—D—R.

ARCHIAS, architecte, né à Corinthe, fut appelé en Sicile par le roi Hiéron, qui le chargea de diriger les travaux d'utilité et d'agrément que ce prince faisait exécuter dans son royaume. Archias poussa surtout très-loin l'art des constructions navales : on lui attribue les plus belles de ces fameuses galères siciliennes dont l'histoire a souvent parlé, et dont les mâts et les principales pièces de

bois étaient tirés des forêts de la Gaule et de la Bretagne. Archias vivait vers la 153^e olympiade, 240 ans avant J.-C.

L—S—E.

ARCHIDAMIE, femme lacédémonienne; aussitôt qu'elle eut appris qu'on avait résolu d'envoyer les femmes dans l'île de Crète, parce qu'on craignait à chaque instant que la ville ne fût prise par Pyrrhus, elle se présenta au sénat une épée à la main, et dit que les hommes les connaissaient bien peu s'ils croyaient qu'elles pussent survivre à la ruine de leur patrie. Ce trait, que l'on répète sur la foi de Plutarque, est hasardé, ainsi que beaucoup d'autres du même genre, et il s'en faut de beaucoup que les femmes de Sparte fussent telles qu'il les représente. Aristote, qui vivait à une époque où la république existait encore, les peint comme livrées au luxe et au libertinage, et il ajoute que lorsque les Thébains, commandés par Épaminondas, entrèrent dans la Laconie, loin de contribuer à la défense de leur pays, comme le faisaient les femmes dans les autres villes, elles occasionnèrent plus de trouble que les ennemis eux-mêmes. Cette Archidamie est probablement la même que la grand'mère d'Agis IV, dont nous avons parlé à l'article de ce prince.

C—R.

ARCHIDAMUS, fils d'Anaxidamus, de la seconde branche des rois de Sparte, monta sur le trône après la mort de son père, vers l'an 620 avant J.-C. Comme les Lacédémoniens étaient affaiblis par les pertes qu'ils avaient éprouvées durant la seconde guerre de Messine, ils restèrent paisibles sous son règne, qui ne nous offre aucun événement remarquable. Archidamus eut pour successeur Agasielès, son fils.

C—R.

ARCHIDAMUS II, fils de Zeuxidamus, de la seconde branche des rois de Sparte, monta sur le trône l'an 476 avant J.-C. Il ne succéda pas à son père, qui mourut sans avoir été roi; mais à Léotychidès, son grand-père, que les Lacédémoniens avaient exilé. La Laconie fut dévastée, vers la douzième année de son règne, par des tremblements de terre, à la suite desquels les Messéniens se révoltèrent et se fortifièrent sur le mont Ithome. Archidamus montra beaucoup de présence d'esprit dans ces événements, et il alla assiéger les Messéniens, qui, après s'être défendus pendant dix ans, capitulèrent, à condition qu'on leur permit de se retirer où ils voudraient. Il s'opposa à la guerre du Péloponèse; mais ses conseils n'ayant pas été suivis, il prit le commandement de l'armée et fit plusieurs invasions dans l'Attique. Il prit aussi la ville de Platée, alliée des Athéniens. Il mourut l'an 428 avant J.-C., laissant deux fils, Agis, Agésilas, et une fille, Cynisca. C—R.

ARCHIDAMUS III, fils d'Agésilas, de la seconde branche des rois de Sparte, fut, du vivant de son père, chargé du commandement des troupes que les Lacédémoniens envoyèrent au secours des leurs, après la bataille des Leuctres. De retour dans le Péloponèse, il remporta quelques avantages sur les Arcadiens, quoique les Thébains fussent venus à leur secours. Étant monté sur le trône, l'an 361 avant J.-C., il engagea, par haine pour les Thé-

bains, les Lacédémoniens à donner des secours aux Phocéens, qui s'étaient emparés du temple de Delphes; et l'on prétend que quelques présents, faits par leur chef à Dinicha, son épouse, ne contribuèrent pas peu à le décider. On doit cependant le louer de ce qu'il empêcha les Phocéens de massacrer les Delphiens, et de vendre leurs femmes et leurs enfants comme esclaves. Il prit beaucoup de part à cette guerre, connue sous le nom de *sacrée*. Il alla ensuite en Italie, au secours des Tarentins, qui étaient en guerre avec des peuples de leur voisinage, et il y fut tué dans un combat, l'an 358 avant J.-C. On ne put pas retrouver son corps pour lui donner la sépulture; ce qu'on ne manqua pas d'attribuer à la vengeance d'Apollon. Il laissa un fils, nommé Agis.

C—R.

ARCHIDAMUS IV, fils d'Eudamidas, était roi de Sparte, lorsque Démétrius, fils d'Antigone, vint attaquer cette ville, l'an 293 avant J.-C. Il fut défait, à la vue de Sparte même, par ce prince, qui aurait pris la ville, sans les événements qui l'appelèrent ailleurs. Le reste de l'histoire d'Archidamus IV est inconnu. Larcher prétend qu'il monta sur le trône l'an 304 avant J.-C., et qu'il régna 46 ans. Plutarque, qu'il cite, n'en dit rien. Je ne sais donc pas sur quoi Larcher fonde ses calculs. — On connaît plusieurs autres ARCHIDAMUS dans l'histoire de Sparte; le premier, fils de Théopompe, mourut avant son père, vers l'an 720 avant J.-C. Il laissa un fils nommé Zeuxidamus. — Un autre ARCHIDAMUS, fils d'Eudamidas, s'enfuit à Messène, lorsqu'Agis IV, son frère, eut été tué par les éphores; il en fut rappelé par Cléomènes; mais à peine fut-il arrivé à Sparte que les meurtriers de son frère le firent périr.

C—R.

ARCHIGENE, médecin célèbre, né à Apamée en Syrie, étudia la médecine sous Agathinus, et vint l'exercer à Rome sous Domitien, Nerva et Trajan. Il était de la secte pneumatique, dont il avait reçu les principes d'Agathinus, disciple immédiat d'Athénée, qui en était le fondateur. Cependant on le regarde aussi comme le chef de la secte des éclectiques ou *choisisseurs*, qui, pensant que la médecine ne peut avoir pour base aucune considération exclusive, prenaient dans toutes les philosophies l'observation fondamentale qui en faisait l'essence, pour l'appliquer aux faits qu'elle expliquait. Archigène eut à Rome une grande réputation. Juvénal, son contemporain, en parle plusieurs fois dans ses satires, et Galien le cite souvent avec éloge; il l'indique comme l'auteur de dix livres *sur les Fièvres* et de douze lettres savantes. Il ne nous en est parvenu que quelques fragments qu'on trouve dans *Ætius*, comme : *Hiera; de Balneis naturalibus; de Vertiginosis, insania, resolutione, tetano et convulsione, cephalæa et hemicrania; de spongiæ Usu; de Dropacæ, Picatione et Sinapismo; de pectore Suppuratis; de Vulculo, caltiaca Affectione, Dysenteria; de hepatis Abcessu; de his qui per circuitum quemdam sanguinem mingunt; Ischiadis exacerbata Cura; de Elephantiasi; de viperarum Esu et Pruritibus; de Lepra; de Cancris mammæarum, Fluxu muliebri, uteri*

Abcessu, uteri Exulceratione, uteri Canceris. Selon Suidas, Archigène mourut à 73 ans, la dernière année du règne de Trajan. C. et A—N.

ARCHILOQUE, poète grec, né à Pâros, l'une des Cyclades, vers l'an 700 avant J.-C., d'une famille des plus illustres de cette île, mais dont l'éclat fut terni par son père Télésiclès, qui épousa l'esclave Enipo. C'est à cette union si disproportionnée qu'Archiloque dut sa naissance. Il porta d'abord les armes ; mais il ne nous donne pas une grande idée de sa bravoure, en nous apprenant qu'il prit la fuite dans un combat, et que, pour être plus léger à la course, il laissa son bouclier sur le champ de bataille. Il fut plus redoutable la plume à la main. La fureur avec laquelle il se déchaina contre Lyeambe, qui, malgré sa promesse, donna sa fille Néobulé à un concurrent plus riche, était si forte, que ce bon homme, désolé de se voir déchiré cruellement dans des vers que tout le monde chantait, se pendit de désespoir, et son exemple fut suivi par ses trois filles. Fier de ce premier succès, Archiloque se livra sans réserve à son dangereux talent contre tous ceux de ses concitoyens qui avaient le malheur de lui déplaire. Cet acharnement lui suscita un grand nombre d'ennemis, et les désordres de sa vie licencieuse achevèrent de lui aliéner les esprits. Non content d'avoir séduit plusieurs filles et femmes de Pâros, il rendit dans ses vers leur déshonneur public. Réduit enfin à la plus extrême misère, odieux à tout le monde, il alla chercher des ressources dans l'île de Thasos, colonie qui devait l'existence à son père, et pour laquelle il avait lui-même combattu. Les Thasiens le redoutaient trop pour remplir les devoirs de la reconnaissance aux dépens de leur tranquillité : il se vengea de leur ingratitude par des vers sanglants. Les Lacédémoniens ne voulurent pas lui permettre de coucher seulement dans leur ville ; mais les jeux olympiques ouvrirent un théâtre plus brillant à ses talents. Il y remporta la couronne par un hymne en l'honneur d'Hereule, qu'il chanta lui-même, et dont les paroles et la musique étaient de sa composition. On le chantait encore du temps de Pindare pour célébrer les vainqueurs dans ces courses renommées. Ce triomphe réconcilia Archiloque avec sa patrie. Il y reporta son funeste talent pour la satire, et périt enfin par le fer de ceux qui étaient les objets de ses vers sanglants. L'oracle de Delphes s'intéressa à sa mort et obligea l'assassin d'apaiser ses mânes par des sacrifices. Les Pariens, qui l'avaient redouté vivant, le comblèrent d'honneurs après sa mort, et sa mémoire resta en vénération dans toute la Grèce. On célébrait tous les ans sa naissance comme celle d'Homère, et l'on chantait ses vers dans les fêtes publiques, comme ceux de ce père de la poésie, qui lui avait servi de modèle : l'un et l'autre passaient pour avoir atteint la perfection, chacun dans son genre. Les anciens vantaient dans Archiloque l'énergie du style, la vivacité des images, une précision pleine de sens, des sentiments élevés et une satire vigoureuse. Quintilien a dit de lui : *Summa in eo vis, elegantes vibrantesque sententiæ ; plurimum sanguinis et nervorum, etc.* ; mais ces grandes qualités étaient

dégradées par des calomnies infâmes et par de honteuses obscénités. Ce sont ces défauts qui firent proscrire ses productions par la sévère Lacédémone, et qui obligèrent l'empereur Julien d'en interdire la lecture aux prêtres du paganisme. Cicéron faisait allusion aux traits mordants qu'ils renferment, en donnant le nom d'*Archiloquia edicta* aux placards injurieux affichés dans Rome contre César. La poésie grecque lui dut l'invention ou du moins la perfection des épisodes, des vers iambes et seazons. Il était aussi excellent musicien que poète, et cet art se perfectionna beaucoup par les changements qu'il y fit : on peut voir là-dessus une dissertation de P.-J. Burette dans le tome 10^e des *Mémoires de l'académie des inscriptions*. Tous ses ouvrages ont été la proie du temps, à l'exception de quelques fragments qu'on a recueillis dans les *Poètes grecs* de Genève, 1606 et 1614, in-fol., 2 vol. ; et dans les *Analecta* de Brunck, t. 1^{er}, p. 40, et t. 3, p. 6 et 236. T—D.

ARCHIMÈDE, le plus célèbre des géomètres anciens, est peut-être celui de tous les savants qui a eu la réputation la plus étendue et la plus populaire, parce qu'à ses travaux sur les théories abstraites il a joint des inventions mécaniques d'une utilité frappante, et qu'il s'est trouvé dans les circonstances les plus propres à les faire valoir. Il naquit à Syracuse vers l'an 287 avant l'ère chrétienne. Il était parent d'Hiéron, roi de cette ville ; mais il ne paraît pas qu'il ait occupé aucune place dans le gouvernement : il s'est renfermé tout entier dans la culture des sciences. Considérons-le d'abord dans les progrès qu'il a fait faire aux théories mathématiques. Pour l'apprécier complètement sous ce rapport, il nous manque une connaissance exacte de l'état de la science avant lui et des travaux des géomètres qui l'ont précédé ; il ne nous reste de ce temps que les écrits d'Euclide et quelques fragments, ou plutôt des indications données par ses commentateurs, Théon et Proclus, et par Pappus, dans ses *Collections mathématiques*. Mais, quoi qu'il puisse devoir à ses devanciers, Archimède a enrichi la science de découvertes de la plus haute importance, et que l'on peut regarder comme la base sur laquelle les modernes se sont appuyés pour mesurer les espaces terminés par des lignes ou par des surfaces courbes. Dans ses *Éléments*, Euclide considère seulement le rapport que quelques grandeurs de cette espèce ont entre elles ; il ne dit rien sur leur mesure absolue, c'est-à-dire sur leur rapport avec les figures terminées par des lignes droites ou par des plans. A la vérité, le moyen employé pour parvenir au premier de ces rapports devait mettre sur la voie qui conduisit au second ; néanmoins il y avait encore bien des propositions intermédiaires à développer : c'est ce qu'Archimède a fait dans ses traités de la sphère et du cylindre, des sphéroïdes et des conoïdes, et dans celui de la mesure du cercle. Il s'est élevé à des considérations encore plus difficiles dans son traité des spirales, courbes qui sont regardées aujourd'hui comme transcendantes, et dont il sut cependant mener les tangentes et mesurer les aires. Il y a lieu de penser que ce n'est point

de la manière dont il les présente qu'il a découvert ses principaux théorèmes. Si l'on s'arrêtait au sens propre des expressions dont il se sert dans les lettres d'envoi qui précèdent les ouvrages que nous avons cités, on serait autorisé à croire qu'il connaissait ces théorèmes avant d'en avoir la démonstration ; c'est pour cela qu'il serait curieux de posséder le tableau de la science à l'époque où il écrivait, afin de saisir le fil qui a pu le diriger. Quoi qu'il en soit, on peut remarquer, par la comparaison des traités *de la sphère et du cylindre, de la mesure du cercle*, avec les propositions correspondantes dans quelques éléments de géométrie, où l'on s'est relâché sur la rigueur des démonstrations, que c'est seulement cette rigueur et les détours qu'il faut employer pour l'obtenir qui ont dû coûter de la peine à Archimède, et qui rendent difficile la lecture de ses écrits. La vérité des propositions se trouve en quelque sorte le dernier terme d'une approximation qui se présente d'elle-même, et que la considération des indivisibles de Cavalieri, ou celle des infiniment petits de Leibnitz, transforment en une évaluation rigoureuse. Comme je l'ai déjà dit, le traité *des spirales* renferme des propositions d'un ordre plus élevé, mais il est aussi plus obscur. Boulliau, astronome célèbre et géomètre instruit, déclarait n'y rien comprendre, et Viète l'accusait de fausseté : mais c'est à tort ; car le calcul différentiel et le calcul intégral en ont fait retrouver tous les résultats. Ce traité est donc une preuve d'une grande force de tête dans son auteur, et celui de la quadrature de la parabole n'annonce pas moins de sagacité. Archimède est le seul des anciens qui nous ait laissé quelque chose de satisfaisant sur la théorie de la mécanique et sur l'hydrostatique, dans ses traités *sur les centres de gravité des lignes et des plans, et sur l'équilibre des corps plongés dans un fluide*. Il a, le premier, fait connaître ce principe, « qu'un corps plongé dans un « fluide perd une partie de son poids égale à celui « du volume de fluide qu'il déplace. » Il s'en est servi pour déterminer l'alliage introduit en fraude dans une couronne que le roi Hiéron avait commandée en or pur. La solution de ce problème lui causa tant de joie, dit-on, qu'il sortit tout nu du bain et courut dans Syracuse, en criant : « Je l'ai « trouvé ! je l'ai trouvé ! » Cette anecdote, qu'on lit dans toutes les vies d'Archimède, pourrait bien n'être qu'une de ces exagérations dont le vulgaire croit devoir embellir l'histoire des grands hommes ; elle a sans doute pour fondement la préoccupation assez ordinaire aux esprits livrés à des méditations profondes, et qu'Archimède, à ce qu'il paraît, portait très-loin. Il fut ainsi consulté, dans plus d'une occasion, par les premières personnes de l'État ; c'est au roi Gélon, fils d'Hiéron, qu'il adressa le livre intitulé : *Arénaire*, dans lequel il se montre astronome et arithméticien habile, à une époque où les calculs numériques n'étaient pas réduits en règles, comme ils le sont maintenant. Cet ouvrage, qui semble d'abord n'être qu'un jeu d'esprit, avait pourtant un but très-philosophique, puisqu'en donnant la formation d'une progression numérique, au

moyen de laquelle on pouvait exprimer non-seulement le nombre des grains de sable contenus dans un volume égal à celui de la terre, mais encore dans une sphère de même rayon que celle à la surface de laquelle on supposait alors les étoiles fixes attachées, il tendait à préciser les idées qu'on se faisait sur le système du monde. Ce problème indiquait un esprit de calcul peu commun, à ce qu'il paraît, dans ce temps, et sa solution n'était pas sans quelque difficulté, parce qu'on n'avait point de notation commode pour représenter de grands nombres. Il semble aussi que la mécanique pratique était une science toute nouvelle au temps d'Archimède ; car Pappus, en lui faisant dire qu'il ne demandait qu'un point d'appui pour mouvoir la terre, exprime l'espèce d'enthousiasme que lui avait inspiré la puissance que les machines ajoutent aux efforts de l'homme. Il est peut-être le premier inventeur des mouffes, c'est-à-dire d'une combinaison de poulies avec laquelle on élève les plus grands fardeaux : ce n'est du moins que de cette manière qu'on peut entendre ce que dit Athénée de la machine qu'employait Archimède pour mouvoir un vaisseau d'une grandeur extraordinaire. Probablement il y a encore de l'exagération dans ce que l'on raconte à ce sujet, et je renvoie sur cela le lecteur aux réflexions judicieuses de Montucla. (*Histoire des Mathématiques*, 2^e édition, t. 4^{er}, p. 250.) On met encore au nombre des inventions d'Archimède la vis sans fin et la vis creuse, dans laquelle l'eau monte par son propre poids. Il imagina cette dernière pendant le voyage qu'il fit en Égypte, où il l'appliqua à dessécher des terres inondées par le Nil ; mais c'est pendant le siège de Syracuse qu'Archimède déploya tous ses moyens pour la défense de sa patrie. Polybe, Tite-Live et Plutarque, dans la *Vie de Marcellus*, parlent en détail et avec admiration des machines puissantes et variées qu'il opposa aux attaques des Romains. On sait que ce ne fut que par surprise qu'ils parvinrent à s'introduire dans la place. On dit qu'Archimède, absorbé par ses méditations, ignorant que la ville était tombée au pouvoir de l'ennemi, fut tué par un soldat romain, qui venait le chercher de la part de Marcellus, et qui fut irrité de ne pouvoir l'arracher aux réflexions dans lesquelles il était plongé. En racontant cette mort, Plutarque ajoute que Marcellus eut en horreur le meurtrier d'Archimède, et qu'il rechercha, caressa et honora les parents de ce grand géomètre. On fixe la prise de Syracuse à l'an 212 avant l'ère chrétienne ; ainsi Archimède avait 75 ans lorsqu'il perdit la vie. Ses intentions furent suivies après sa mort, puisqu'on lui éleva un tombeau surmonté d'une colonne, ou cylindre, sur laquelle on grava le rapport de la capacité de ce corps à celle de la sphère inscrite, découverte à laquelle Archimède attachait un grand prix. Le souvenir de la forme de ce tombeau se conservait à Rome, lorsque les compatriotes d'Archimède croyaient que le monument n'existait plus. Cicéron, étant questeur en Sicile, le découvrit au milieu des ronces qui le cachaient en partie. Plutarque dit qu'Archimède prisait beaucoup plus

ses découvertes géométriques que ses inventions mécaniques, et qu'il n'écrivit point sur ces dernières; du moins ne nous est-il resté aucune indication précise d'ouvrages où elles soient décrites, si ce n'est à l'égard d'une sphère qui, suivant Cicéron, représentait les mouvements des astres dans les rapports de leurs vitesses respectives : Claudien en parle aussi. Par ce qu'ils en ont dit tous deux, on reconnaît que ce devait être une sphère mouvante; ou, s'il faut douter qu'elle se soit mue d'elle-même par un mouvement d'horlogerie, il est facile de concevoir qu'elle pouvait ressembler à ces machines inventées pour rendre sensibles les phénomènes astronomiques, et que l'on fait mouvoir à la main. Tzetzès et d'autres écrivains du Bas-Empire, en citant des passages perdus d'historiens plus anciens, ont affirmé qu'Archimède, au moyen de miroirs ardents, incendia la flotte des Romains au siège de Syracuse; mais, sans entrer dans aucune discussion sur la forme que devaient avoir ces miroirs pour produire l'effet indiqué, je me bornerai à dire que, puisque Polybe, Tite-Live et Plutarque, écrivains beaucoup plus rapprochés de l'événement, surtout le premier, ne parlent point d'un fait si merveilleux et si nouveau, il est au moins très-douteux, et pourrait bien n'être encore qu'un conte auquel aura donné lieu la haute réputation qu'avait laissée Archimède. Ses ouvrages nous sont tous parvenus en original, à l'exception des deux livres sur l'équilibre des corps plongés dans un fluide, et d'un livre de lemmes, que Borelli trouva à la suite des trois livres d'Apollonius qu'il découvrit dans un manuscrit arabe. (Voy. APOLLONIUS de Perge.) Quelques personnes ne regardent pourtant point ce dernier livre comme authentique. Le plus grand nombre des traités d'Archimède est accompagné d'un commentaire d'Eutocius, où l'on trouve, sur l'histoire des mathématiques, des particularités remarquables et des indications d'ouvrages inconnus aujourd'hui, parce qu'ils ont péri sans doute avec la bibliothèque d'Alexandrie. Voici la notice des principales éditions d'Archimède : 1° *Archimedis Syracusani, philosophi ac geometræ excellentissimi, Opera quæ quidem extant, atque a quam paucissimis hactenus visa, nuncque primum et græce et latine in lucem edita. Adjecta quoque sunt Eutocii Ascalonitæ in eosdem Archimedis libros Commentaria, item græce et latine, numquam antea excusa, Basileæ, Jo. Hervagius excud. fecit, an. 1544*, in-fol. C'est l'édition princeps; elle fut faite par les soins de Thomas Geckaufl, surnommé Venatorius. 2° *Archimedis Opera quæ extant, gr. et lat., novis demonstrationibus commentariisque illustrata per Davidem Rivaltum a Florentia*, Paris, 1615, in-fol.; 3° *Admirandi Archimedis Syracusani Monumenta omnia mathematica quæ extant, ex traditione Francisci Maurolicæ, Panormi*, 1685, in-fol. Cette édition n'est encore qu'une sorte d'imitation des écrits d'Archimède. 4° *Archimedis Opera, Apollonii Pergæi Conicorum libri 4, etc., methodo nova illustrata et succincte demonstrata, per Is. Barrow, Londini*, 1675, in-4°. 5° *Archimedis quæ supersunt omnia cum Eutocii Ascalonitæ commentariis, ex recensione*

Josephi Torelli Veronensis, cum nova versione latina; accedunt lectiones variantes ex codd. Mediceo et Parisiensibus, Oxonii, 1793, in-fol. Cette belle édition, qui fait suite à l'Euclide de Grégori et à l'Apollonius de Halley, est la première vraiment complète que l'on ait donnée d'Archimède. Sa publication est due aux soins de l'université d'Oxford, sollicitée d'abord, par M. Philippe Stanhope, à se charger de l'impression du manuscrit resté entre les mains des héritiers de Torelli. Les œuvres d'Archimède ont aussi été traduites dans quelques langues vivantes, savoir : en allemand, par Sturm, en 1670, et en français, par F. Peyrard, 1807, in-4°, 1808, 2 vol. in-8°, fig. A la suite de cette dernière traduction, qu'il a revue, Delambre a joint un mémoire sur l'arithmétique des Grecs, sujet très-curieux; car il ne nous est resté, pour ainsi dire, que quelques indices sur les procédés qu'ils employaient pour effectuer de grands calculs. L—x.

ARCHINTO (OCTAVE), comte milanais, fils d'Horace Archinto et de Léonore Tonsa, naquit vers la fin du 16^e siècle. Il occupa plusieurs emplois publics, et reçut de Philippe III, roi d'Espagne, le titre de comte de Barate. Il mourut le 15 juin 1636. Archinto avait de grandes connaissances en antiquités, et avait particulièrement étudié celles de sa patrie. Il avait rassemblé une collection curieuse de monuments dont il a publié les descriptions. Ses principaux ouvrages sont : *Epilogati raconti delle antichità, e nobiltà della famiglia Archinti*, etc. *Aggiuntavi una breve esposizione degli antichi marmi, che ne' palagi di questa famiglia si leggono*, Milan, 1648, in-fol.; 2° *Collectanea antiquitatum in ejus domo*, in-fol., sans date ni nom de lieu, ouvrage tellement rare qu'il a été inconnu à Argellati, qui n'en fait pas mention dans sa *Bibliotheca Scriptorum Mediolanensium*. G—É.

ARCHINTO (le comte CHARLES), fils du sénateur Philippe Archinto, naquit à Milan, le 30 juillet 1669. Après avoir fini, dans sa patrie, ses premières études au collège de Bréra, il alla étudier à Ingolstadt, en Bavière, la philosophie et les mathématiques. Il voyagea ensuite pendant quelques années en France, en Allemagne, en Hollande et dans toute l'Italie. Il s'arrêta principalement à Rome, et ne revint se fixer à Milan qu'en 1700. Il institua, deux ans après, une académie qui embrassait dans ses travaux les sciences et les beaux-arts. Il rassembla aussi dans son palais une bibliothèque nombreuse et choisie, qu'il enrichit des instruments de mathématiques les mieux travaillés et les plus rares, construits par les artistes les plus habiles d'Italie, de France et d'Angleterre. Ce fut à lui que l'on dut la réunion de la célèbre société palatine, qui donna au monde savant des éditions si précieuses, et qui commença par la grande collection de Muratori, *Scriptores Rerum italicarum*. (Voy. ARGELLATI.) Charles Archinto fut revêtu des premières dignités dans sa patrie; créé par l'empereur Léopold gentilhomme de sa chambre, et par les rois d'Espagne Charles II et Philippe V, chevalier de la Toison d'or et grand d'Espagne. Il mourut le 17 décembre 1732. On n'a

imprimé de lui que quelques notes sur trois livres de l'*Histoire d'Arnolphe de Milan* (*Script. Rer. ital.*, t. 4), et quelques *Tables des sciences et des arts*, publiées à Venise après la mort de l'auteur, sous ce titre : *Tabulæ præcipua scientiarum et artium capita digesta per ordinem representantes*; mais il laissa un assez grand nombre de manuscrits qui se sont conservés dans sa famille. Ils sont écrits les uns en latin, les autres en italien, et ont tous pour objet la philosophie ou les sciences, tels que : 1° *Ragionamenti quattro della storia filosofica*, in-fol.; 2° *Sylvæ pro dissertationibus philosophicis*, in-4°; 3° *de rerum existentia contra scepticos Disputatio*, in-fol.; 4° *Demonstrationes mathematicæ in ordine ad sphaeram*, in-4°; 5° *Tractatus de horologiis*, in-4°; 6° *Progetto della nuova conferenza da farsi sopra le scienze ed arti*, in-fol., etc.; enfin, ce qui fait voir que cet illustre ami des sciences avait en effet le goût des arts de l'imagination, un recueil intitulé : *Carmina plura latina*. G—É.

ARCHON (LOUIS), né en 1643, à Riom, en Auvergne, où il mourut en 1717, fut licencié en Sorbonne, chapelain de Louis XIV, sacristain de la chapelle de Versailles et abbé de St-Gilbert-Neuf-Fontaines. On a de lui une *Histoire ecclésiastique de la Chapelle des rois de France, 1704-1711*, 2 vol. in-4°. Cette histoire ne va que jusqu'au règne de Louis XIII inclusivement. Un 3° volume devait contenir l'histoire de la chapelle royale sous Louis XIV. Les *Mémoires de Trévoux* firent l'éloge de ce livre, dont M. Oroux préparait, en 1771, une nouvelle édition. A. B—T.

ARCHYTAS, de Tarente, 8° successeur de Pythagore, fut contemporain de Platon, qui suivit pendant quelque temps ses leçons. Il eut même le bonheur de soustraire le fils d'Ariston à la colère de Denys le tyran, qui voulait le faire périr. Archytas se livra particulièrement à l'étude des sciences mathématiques et mécaniques. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de sa *colombe volante*. On lui attribue l'invention de la poulie, de la vis, de la crécelle, et la solution de plusieurs problèmes de géométrie. Ses profondes méditations ne l'empêchèrent point de se rendre utile à ses concitoyens. Sept fois consécutives il fut mis à la tête du gouvernement de sa patrie. Il commanda, dans plusieurs rencontres, les troupes combinées de la Grèce, et ne fut jamais vaincu. Rigide observateur des préceptes de Pythagore, il disait à son intendant, qui, pendant son absence, n'avait pris aucun soin de ses biens : « Tu es bien heureux que je sois en colère; car autrement je ne laisserais point ta négligence impunie. » Archytas périt dans un naufrage, et fut trouvé mort sur les côtes de la Pouille. Le souvenir de sa mort a été immortalisé par Horace dans la 28° ode du livre 1^{er}.

Te maris et terræ, numeroque carentis arenæ
Mensorem cohibent, Archyta,
Pulveris exigui prope litus parva Matinum
Munera : nec quidquam tibi prodest
Aeris tentasse domos, animoque rotundum
Percurrisse popum, morituro.

Archytas avait composé plusieurs ouvrages, dont on

peut voir les titres dans Stanley. Presque tous se sont perdus. Il nous reste cependant sous son nom un traité sur les *Universaux*, ou les *Catégories*, un fragment sur les *Mathématiques* et un autre sur la *Sagesse*. Le traité sur les *Universaux* a été publié en grec par Joachim Camérarius, à Leipsick, 1564, in-8°, et à Venise, 1571, in-4°, grec et latin. Le fragment sur les *Mathématiques*, édité d'abord avec d'autres opuscules, par Henri Estienne, Paris, 1557, in-8°, a été réimprimé, grec et latin, à Copenhague, 1707, in-4°, par les soins de Jean Gramm, Danois, qui l'a enrichi d'une dissertation sur ce philosophe. Thomas Gale, d'après Stobée, a publié le fragment sur la *Sagesse*, dans ses *Opuscules mythologiques*. Il serait possible d'en recueillir d'autres dans les écrits des anciens commentateurs. D. L.

ARCIMBOLDO (JEAN-ANGELO), archevêque de Milan, naquit en 1485, dans cette ville, d'une famille patricienne qui a fourni quatre prélats au même siège et plusieurs personnages distingués par leurs talents. (Voy. PH. ARGELLATI, *Biblioth. Scriptor. Mediol.*, t. 4, 78-85.) Angelo fut attaché dans sa jeunesse au duc Maximilien Sforce, et lui rendit des services importants. Lorsque ce prince eut été dépouillé de ses États, en 1515, Angelo se rendit à Rome avec le cardinal de Siën. Il y fut accueilli par le pape Léon X, qui le créa référendaire apostolique, et le nomma son légat en Allemagne. De retour de cette mission, il fut envoyé par le duc François Sforce en Espagne pour complimenter le pape Adrien sur son élection. Les services qu'Angelo n'avait cessé de rendre à l'Église furent enfin récompensés par l'évêché de Novare. En 1529, l'empereur Charles-Quint le nomma l'un de ses conseillers, et lui conféra le titre de prince du saint-empire. Angelo profita de sa faveur pour obtenir la confirmation des privilèges dont jouissait l'église de Novare, et pour lui faire restituer ceux qu'elle avait perdus dans les dernières guerres. Transféré par le pape Jules III, en 1550, sur le siège de Milan, il mourut le 6 avril 1553, et fut inhumé dans le tombeau qu'il avait fait élever au cardinal Jean et à Guilaume Arcimboldo ses grands-oncles, tous deux archevêques de Milan. Angelo avait publié, l'année qui précéda sa mort, un catalogue des hérétiques dont la doctrine et les ouvrages étaient condamnés. Ce catalogue fut traduit en italien, et réimprimé par le fameux Vergerio (voy. ce nom) sous ce titre : *Catalogo ove Arcimboldo, archives. di Milano, condanna e diffama per heretici la maggior parte de' figliuoli di Dio, etc., con una riposta*, 1554, in-8°. Cette édition, devenue très-rare, est recherchée des curieux. Le catalogue publié par Angelo est un de ceux qu'on retrouve dans le *primus tomus Operum Vergerii*, avec les notes de cet hérésiarque. W—s.

ARCISZEWSKI (CHRISTOPHE), né en Pologne, vers la fin du 16^e siècle, entra fort jeune dans l'armée polonaise, et s'éleva par degrés au rang de colonel. Ayant embrassé les erreurs des sociniens qui s'étaient répandus dans sa patrie, il fut obligé de s'en éloigner en 1622, et vint offrir ses services aux Hollandais, auxquels il fut très-utile lorsqu'ils enlevèrent le Brésil aux Portugais. Ils le nommèrent gouverneur

de cette contrée; et les premiers soins d'Arciszewski furent de mettre sur un pied respectable les places de son gouvernement. C'est à lui que Rio-Janciro, Bahia et Fernambouc doivent leurs fortifications. Il combattit avec tant de succès les Espagnols et les Portugais, que les Hollandais reconnaissants firent frapper en son honneur une médaille où l'on voit la forteresse de Rio-Janeiro, élevée sur les bords de la mer, et près d'elle une colonne à laquelle sont suspendues les armes de la famille Arciszewski, couronnées de lauriers. L'inscription porte : *Hostibus Hisp. profligatis*. Sur le revers de la médaille on lit : *Heroi, generis nobilitate, armorum et litterarum scientia longe præstantissimo, Christ. Arciszewski, rebus in Brezilia per triennium prudentiss., fortiss., felicissime gestis. Societas Americana suæ gratitudinis, et ipsius fortitudinis ac fidei hoc monumentum esse voluit. Anno 1637*. Cette médaille est très-rare dans les collections numismatiques. J.-V. Niemcewicz, dans son *Recueil* (1), dit qu'il en a une dans son cabinet. Le même savant a publié une lettre qu'Arciszewski écrivit d'Amsterdam (1^{er} septembre 1637) à Vladislav VII, pour le remercier des lettres par lesquelles ce prince lui offrait le rang de général d'artillerie ou le commandement de la flotte que la Pologne avait sur la mer Baltique. « Vous avez même daigné, ajoute-t-il, me donner l'assurance qu'après la mort du duc de Poméranie vous donneriez à mon frère et à moi les domaines de Bytum et Lauenbourg, pour en jouir comme fiefs royaux. Je me fie à cette parole royale, qui m'a été envoyée si loin, *per tot spatia terrarum*. » Arciszewski témoigne un vif désir de rentrer au service de Pologne; mais il assure qu'il ne peut quitter la religion socinienne, qu'il dit avoir embrassée avec connaissance de cause. Dans sa lettre au roi, il parle des tentatives que l'Espagne avait faites pour l'attirer à son service. Selon Niemcewicz, ce général a publié en latin un traité sur l'artillerie, lequel passa longtemps pour le meilleur qu'il y eût en Europe. Arciszewski entra en Pologne sous le règne de Jean Casimir, et il mourut à Leszno. Cette ville, ayant été brûlée par les Suédois, l'église où se trouvait déposé son corps fut réduite en cendres. G—V.

ARCKENHOLZ (JEAN), historien, né en Finlande en 1693, accompagna un gentilhomme suédois dans ses voyages, et s'arrêta longtemps à Paris. Ce fut dans cette ville qu'il rédigea des *Considérations politiques*, ayant pour but de prouver que l'alliance de la France était désavantageuse à la Suède. Il communiqua son manuscrit à quelques personnes, et, de retour en Suède, il fut enfermé dans une forteresse. On lui rendit cependant peu après la liberté, à condition qu'il ferait réparation par écrit au cardinal de Fleury. Le roi Frédéric I^{er}, de la maison de Hesse-Cassel, qui appréciait son mérite littéraire, le nomma, en 1746, bibliothécaire et garde du cabinet des médailles à Cassel, où il resta pendant vingt années. Ayant désiré retourner en Suède, il en obtint

la permission, et fut chargé par les états d'écrire l'histoire de Frédéric, mort en 1751; mais sa tête s'était affaiblie : il donna dans les visions, renonça aux travaux historiques, et mourut le 14 juillet 1777, âgé de 82 ans. Arckenholz est connu principalement par ses *Mémoires concernant Christine, reine de Suède*, en 4 vol. in-4^o, Amsterdam, 1751 à 1760. Ils sont écrits en français, d'un style lourd et diffus. Les événements remarquables et les pièces intéressantes y sont mêlés de détails minutieux et de lettres insignifiantes. D'Alembert a tiré de cette compilation les anecdotes sur Christine, insérées dans ses *Mélanges*. Arckenholz a fait de plus : 1^o *Lettres sur les Lapons et les Finnois*, en français, Francfort et Leipzig, 1736, in-8^o; 2^o *Mémoires de Rusdorf, ministre de l'électeur palatin*, traduits en allemand sur le manuscrit français, par Casparson, Francfort et Leipzig, 1762; 3^o *Recueil des sentiments et des propos de Gustave Adolphe*, en français, Stockholm, 1769, etc. Ses *Considérations politiques sur l'alliance de la Suède et de la France* ont été imprimées dans le *Magasin pour l'histoire et la géographie des temps modernes* de Antoine-Frédéric Büsching. C—AU.

ARCO (ALEXIS DEL). Voyez ALEXIS.

ARCO (NICOLAS, comte d'), bon poète latin du 16^e siècle, second fils du comte Oderic, conseiller intime de l'empereur Maximilien I^{er}, naquit le 3 décembre 1479, à Areo, petite ville du Tyrol, dans le diocèse de Trente, qui était l'ancien fief de sa famille. Il fut d'abord page de l'empereur Frédéric III, père de Maximilien, ce qui ne l'empêcha point de se livrer à l'étude des lettres. Il se rendit savant dans les langues anciennes, et parlait toutes celles de l'Europe aussi facilement que la sienne. Son père, qui le destinait à la profession des armes, le retira de la cour, en obtenant pour lui une compagnie de cavalerie; d'Arco servit sous les ordres de Volfang de Furstemberg, l'un des généraux les plus estimés de son temps; mais la mort de son frère aîné lui fit abandonner la carrière militaire; il revint dans son fief, avec le consentement de l'empereur, et fut successivement décoré de plusieurs ordres, et revêtu de divers emplois. Depuis lors il ne s'occupa plus que des lettres; il fut lié avec tous ceux qui s'y distinguaient le plus, tels que Paul Jove, Annibal Caro, Flaminio, Fracastor, et plusieurs autres. On présume qu'il mourut vers la fin de l'année 1546. Ses poésies latines parurent, pour la première fois, la même année, sous ce titre : *Nicolai Archii comitis Numeri*, Mantoue, 1546, in-4^o, édition devenue très-rare, mais à laquelle peut suppléer celle que Comino a donnée de ces poésies, avec celles de Fumani et de Fracastor, Padoue, 1739, 2 vol. in-4^o. D'Areo avait composé d'autres ouvrages en vers et en prose, qui sont conservés en manuscrit dans quelques bibliothèques d'Italie, mais qui n'ont point vu le jour. — Un de ses descendants, le comte Giambattista d'Arco, intendant impérial à Mantoue, de l'académie royale des sciences et belles-lettres de cette ville, s'est aussi rendu recommandable par divers bons écrits, par une dissertation savante sur le fameux troubadour Sordello, par l'éloge du comte de Firmian (1783), et par la

(1) *Recueil de monuments historiques sur l'ancienne Pologne* (en polonais), Varsovie, t. 4, p. 269.

protection qu'il a accordée aux arts. On doit à ses soins la découverte du beau buste original de Virgile que cette ville possédait. G—É.

ARCO (le comte PHILIPPE D'), de la même famille que les précédents, né en 1740, dans le Tyrol, entra dans l'ordre de Malte, séjourna quelques années dans cette île, et fut nommé ambassadeur de l'ordre à la cour électorale de Bavière. Après l'avènement de la branche de Deux-Ponts, en 1801, l'électeur Maximilien le nomma chambellan et référendaire pour les affaires étrangères, puis commissaire et président de la direction de Souabe. Il fut installé en cette qualité à Ulm, où il mourut en 1805, dans un âge très-avancé. — ARCO (le comte Ignace-Charles D'), son frère, entra aussi dans la carrière politique au service de Bavière. Devenu roi, Maximilien le nomma, en 1806, son commissaire pour prendre possession des parties du Tyrol qui lui avaient été concédées par le traité de Presbourg; et lui accordant de plus en plus sa confiance, il le fit son conseiller intime, puis directeur général de la police du royaume, et lui donna la décoration du Mérite civil. Ce ministre mourut à Munich, le 12 mai 1812, comblé des bienfaits de son souverain. Z.

ARÇON (JEAN-CLAUDE-ÉLÉONORE-LEMICHAUD D'), naquit en 1753, à Pontarlier. Son père, avocat instruit, est auteur de plusieurs brochures relatives à des questions concernant la coutume de Franche-Comté. Afin d'inspirer à son fils du goût pour l'état ecclésiastique, auquel il le destinait, il le fit pourvoir d'un bénéfice; mais d'Arçon eut dès son enfance une passion dominante pour les armes. Au lieu d'étudier le latin, il dessinait et traçait des ouvrages de fortifications. Il se servit d'un moyen ingénieux pour faire connaître à ses parents l'erreur dans laquelle ils étaient sur sa vocation. On venait de faire son portrait : il substitua lui-même, de sa propre main, l'habit d'ingénieur à celui d'abbé, sous lequel il avait été peint. Le père entendit ce langage muet, abandonna ses premiers projets, et ne songea plus qu'à seconder ceux de son fils. Admis à l'école de Mézières en 1754, d'Arçon fut reçu ingénieur ordinaire l'année suivante. Il se distingua dans la guerre de sept ans, et particulièrement en 1761, à la défense de Cassel. En 1774 il fut chargé de lever la carte du Jura et des Vosges. Pour accélérer cette opération, il inventa une nouvelle manière de lavis à la sèche avec un seul pinceau, beaucoup plus expéditive, et produisant plus d'effet que le lavis ordinaire. Cette invention heureuse a été regardée comme une véritable conquête pour l'art. Doué d'une imagination inépuisable et d'une infatigable activité, d'Arçon s'occupait sans cesse des moyens d'accroître les progrès de l'art militaire. En 1774 et 1775, il se mêla de la querelle occasionnée par l'opinion du comte de Guibert, sur l'ordre profond et sur l'ordre mince, et il publia deux brochures, intitulées : *Correspondance sur l'art militaire*. Dans ces écrits, comme dans tous ceux du même auteur, on remarque une abondance d'idées et des traits de génie qui, malgré quelques néologismes et des incorrections, en rendent la lecture intéressante. Les obstacles ne faisaient

qu'irriter son courage. Ce fut lui qui conçut, en 1780, pour le siège de Gibraltar, le projet audacieux dont l'exécution demandait des moyens si extraordinaires. Ce projet, qui fit tant de bruit en Europe, a été mal apprécié, parce qu'on ne juge que d'après l'événement. L'attaque de terre étant alors regardée comme impossible, il fallait sortir des règles communes. Convaincu de cette vérité, d'Arçon, après de longues méditations et quelques expériences sur la combustion, rédige son fameux projet des batteries insubmersibles et incombustibles, destinées à faire brèche au corps de la place du côté de la mer, en même temps que l'on devait, par d'autres batteries avancées sur le continent, prendre de revers tous les ouvrages que les batteries flottantes attaqueraient de front. Leur donner une construction analogue au but qu'il fallait atteindre; les revêtir d'une forte cuirasse en bois; y ménager une circulation d'eau entretenue par des pompes, pour les garantir du feu; établir un équilibre parfait, au moyen d'un lest capable de contrebalancer le poids de l'artillerie; couvrir ces nouvelles machines de guerre d'un blindage assez fort pour résister aux bombes; les faire revêtir d'un lit de vieux câbles, dont l'élasticité devait annuler la chute des projectiles; enfin, les soutenir par des chaloupes canonnières, des vaisseaux de ligne et des bombards, manœuvrant sur plusieurs points pour occuper les assiégés et les obliger à plusieurs diversions : telles furent les précautions qu'ajouta la prudence à l'audace, et qui justifiaient la témérité du général d'Arçon. Cinq machines à deux rangs de batteries, et cinq autres à un seul rang, formaient une artillerie de cent cinquante pièces. La cour d'Espagne accueillit ce projet avec enthousiasme. Pour être plus sûr de la position de ses prames et de la justesse de ses calculs, d'Arçon s'était embarqué sur un frêle esquif exposé au feu de la place, afin de sonder lui-même en avant des fronts qu'on devait attaquer. En conséquence de ce travail, on détermina la route qu'auraient à tenir les machines et leur position définitive. L'expédition eut lieu le 13 septembre 1782, non comme on l'avait combinée, mais de manière à montrer l'intention évidente de la faire échouer. Deux des prames mirent à la voile, et furent suivies des huit autres, qui se portèrent beaucoup trop en arrière, de sorte que les premières essayèrent sans partage tout le feu de la place. Au lieu de les faire retirer pour rejoindre les autres, on apporta, pendant cette attaque, l'ordre de les consumer toutes les dix, sous prétexte qu'elles pouvaient tomber au pouvoir des Anglais. Cette mesure, que l'envie et l'intention de faire manquer l'entreprise expliquèrent bientôt après, réduisit le général d'Arçon à un désespoir concentré, et il en conserva toute sa vie un profond ressentiment. La jalousie et le peu d'accord qui régnait entre les officiers espagnols et les officiers français firent échouer ce projet, qu'Elliot, défenseur de Gibraltar, sut apprécier, en rendant à l'inventeur un témoignage glorieux. D'Arçon fit imprimer une espèce de justification. On y voit une âme vivement affectée. Toujours occupé de son art, il écrivit et publia un mémoire sur les lunettes à réduit et à feux

de revers, dont l'objet est d'établir une résistance imposante, quoiqu'à peu de frais, sur un très-petit espace isolé. Chargé, en 1795, de faire une reconnaissance au mont St-Bernard, il fut dénoncé et obligé de se retirer à St-Germain; mais on se souvint de ses talents, et on l'arracha de sa retraite pour exécuter le projet de l'invasion de la Hollande. Il enleva plusieurs places aux ennemis, entre autres Breda, et cette campagne dans un pays marécageux altéra sa santé. Dénoncé de nouveau, il se tint à l'écart, et rédigea dans la solitude son dernier ouvrage, qui fut imprimé par ordre du gouvernement; il est intitulé : *Considérations militaires et politiques sur les fortifications*. Porté au sénat par le premier consul, en 1799, d'Arçon y fut reçu par acclamation; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur, et mourut le 1^{er} juillet 1800, âgé de 77 ans. Il était membre de l'Institut. Girod Chantrans, officier du génie, a fait imprimer une notice sur d'Arçon, Besançon, 1801, in-12. Les ouvrages qu'on a de lui sont : 1^o *Réflexions d'un ingénieur, en réponse à un tacticien*, Amsterdam, 1775, in-12; 2^o *Correspondance sur l'art de la guerre, entre un colonel de dragons et un capitaine d'infanterie*, Bouillon, 1774, deux parties, in-8°; 3^o *Défense d'un système de guerre nationale, ou Analyse raisonnée d'un ouvrage intitulé : Réfutation complète du système de M. Mesnil Durand*, Amsterdam, 1779, in-8°; 4^o *Conseil de guerre privé, sur l'événement de Gibraltar, en 1782, sans nom de ville*, 1783, in-8°; 5^o *Mémoires pour servir à l'histoire du siège de Gibraltar*, par l'auteur des batteries flottantes, Cadix, Hernill, 1785, in-8°; 6^o *Considérations sur l'influence du génie de Vauban dans la balance des forces de l'État*, 1786, in-8°; 7^o *Examen détaillé de l'importante question de l'utilité des places fortes et retranchements*, Strasbourg, 1789, in-8°; 8^o *de la force militaire considérée dans ses rapports conservateurs*, Strasbourg, 1789, in-8°, suite, 1790, in-8°; 9^o *Réponse aux Mémoires de M. de Montalembert sur la fortification dite perpendiculaire*, 1790, in-8°; 10^o *Considérations militaires et politiques sur les fortifications*, Paris, imprimerie de la république, 1793, in-8°. Cet ouvrage, imprimé aux frais du gouvernement, est le plus important de ceux de d'Arçon; il contient, pour ainsi dire, le résumé de toutes ses observations, et de tout ce qu'il avait écrit sur un art qu'il étudia toute sa vie.

D—M—T. et W—s.

ARÇONS (CÉSAR D'), avocat au parlement de Bordeaux, mort en 1681, était de Viviers, bourg de la Gascogne : ses ouvrages n'ont rien d'analogue à son état; ils roulent tous sur la physique et sur la philologie sacrée. 1^o *Du Flux et du Reflux de la mer, et des Longitudes*, Rouen, 1655, in-8°, Bordeaux, 1667, in-4°. 2^o Divers traités de physique, Bordeaux, 1668, in-4°, où il veut tenir le milieu entre Aristote et Descartes. 3^o Trois dissertations, Bruxelles, 1680, in-4°, sur la dispute entre St. Pierre et St. Paul; sur l'endroit où Jésus-Christ établit St. Pierre pour son vicaire en terre; sur la généalogie de Jésus-Christ. 4^o *Eschantillon, ou le Premier des trois tomes d'un ouvrage qui fera voir dans l'Apocalypse les traditions apostoliques, ou les mystères de l'Eglise passés, pré-*

sents et à venir, dédié au Sacrement de l'autel, Paris, 1658, in-4°. Cet ouvrage avait pour objet de découvrir dans l'*Apocalypse* les sept sacrements, les sept ordres de la hiérarchie, etc. Heureusement que l'auteur fit grâce au public des trois tomes annoncés par cette espèce de prospectus. D'Arçons avait eu la confiance du nonce Bargellini dans l'affaire de la paix de Clément IX. Il a laissé, dans un mémoire imprimé, le détail des conférences qu'ils eurent ensemble à ce sujet.

T—D.

ARCONVILLE (THIROUX D'). Voyez THIROUX.

ARCQ. Voyez ARC.

ARCUDI (ALEXANDRE-THOMAS), dominicain, qui florissait à la fin du 17^e siècle et au commencement du 18^e, n'était pas Vénitien, comme on l'a prétendu, mais né à St-Pierre en Galatine, dans la Pouille, au royaume de Naples. Sa famille était noble et originaire de Corfou. Il dit lui-même, dans la dédicace d'un de ses ouvrages, que leur nom d'*Arcudi* était dérivé d'*arctos* grec, ou d'*arcturus* latin, qui signifient la petite ourse; qu'ils portaient une ourse pour armes, et que ses ancêtres, à Galatine, avaient reçu d'un prince de la maison Orsini, qui avait eu de tout temps cette insigne, la permission de la porter. Il mourut en 1720. Ses principaux ouvrages imprimés sont : 1^o *Anatomia degl' Ipocriti*, sous le faux nom de *Candido Malasorte Ussaro*, 1699, in-4°. 2^o *Galatina letterata*, Gênes, 1709, in-8°. Cet ouvrage contient quarante-quatre articles, sur autant d'hommes distingués dans les lettres, qui ont illustré St-Pierre en Galatine, leur patrie; il devait suffire pour indiquer que c'était aussi celle de l'auteur. Ce livre fut vivement critiqué, ce qui donna lieu au P. Arcudi de publier un recueil de réponses et de défenses, sous ce titre : *le due Galatine difese, il libro e la patria*, sous le nom de Fr. Saver. Volante, prétendu neveu de l'auteur, Gênes, 1713, in-8°. 3^o *Prediche quaresimali*, Lecce, 1712, in-4°. 4^o *Sant' Atanasio magno*, Lecce, 1714, in-4°. Il laissa de plus un certain nombre d'ouvrages de piété, tant en prose qu'en vers, qui n'ont point été publiés.

G—É.

ARCUDIUS (PIERRE), savant prêtre grec, né dans l'île de Corfou, élevé à Rome, où Clément VIII l'employa dans plusieurs négociations, dont il s'acquitta avec succès, notamment en Russie, où il fut envoyé pour régler des contestations élevées dans ce pays sur certaines questions de doctrine, qu'il eut le bonheur de terminer. A son retour, il s'attacha au cardinal Borghèse, neveu de Paul V; mais, ayant perdu tout espoir de parvenir aux dignités auxquelles il aspirait, il se retira au collège des Grecs de Rome, et y mourut vers 1654. Arcudius était si attaché aux sentiments de l'Eglise latine, qu'il obtint du pape la permission de célébrer la messe selon le rit latin, après s'être jusque-là conformé au rit grec. Il avait conçu la plus forte prévention contre les luthériens et les calvinistes. C'est dans cet esprit qu'il composa son traité de la *Concorde de l'Eglise occidentale et de l'Eglise orientale, sur l'administration des sacrements*, Paris, 1619, in-fol. Son but est de prouver que les deux Eglises étaient anciennement parfaitement d'accord, non-seulement sur la doctrine, mais encore

sur les sept sacrements; que les Grecs modernes n'ont rien changé sur leur nature, leur nombre et leur vertu; que les changements qu'ils se sont permis dans l'administration sont peu considérables, et n'ont rien d'incompatible avec la discipline de l'Eglise latine à cet égard. Cet ouvrage est estimable par les documents que l'auteur y a consignés avec beaucoup de soin et d'exactitude; mais il est déparé par l'emportement qui y règne, par les injures qui y tiennent souvent la place de bonnes raisons, par des digressions qui y jettent beaucoup de confusion; enfin par la méthode et les opinions des scolastiques, auxquelles il attache trop d'importance. Nous avons de Pierre Arcudius deux traités rares et curieux: 1° *Opusculum quod inscribitur: Utrum detur purgatorium, et an illud sit per ignem?* Rome, 1652; 2° de *Purgatorio Igne adversus Barlaam*, Rome, 1657, in-4°. Il a encore traduit du grec en latin, et fait imprimer à Rome en 1650, plusieurs traités des nouveaux Grecs, principalement sur la fameuse question de la procession du St-Esprit. T—D.

ARCULPHE, théologien français, qui vivait dans le 7^e siècle, entreprit, vers l'an 690, un voyage en Orient, et visita la terre sainte, Constantinople et d'autres lieux. Comme il revenait en France, il fut jeté par une tempête sur la côte occidentale de la Grande-Bretagne, et reçu avec hospitalité par l'abbé Adamnan. D'après ses conversations, Adamnan mit par écrit le détail de ses voyages et une description des lieux saints. L'ouvrage forma trois volumes, et fut publié par Seranius sous le titre de *Libri de situ terræ sanctæ*, Ingolstadt, 1619. Des extraits de son ouvrage furent recueillis par Bède; et J. Mabillon les a fait imprimer dans ses *Acta Sanctorum ordinis S. Benedicti*. D—r.

ARCUSSIA (CHARLES D'), célèbre théreuticographe, était issu d'une ancienne et illustre maison de Provence. Il comptait parmi ses ancêtres Elisée d'Arcussia, comte de Caprée, général des galères de l'empereur Frédéric Barberousse, et auteur d'un traité latin sur la fauconnerie, resté manuscrit. Charles naquit en 1547 (1), suivant toute apparence, au château d'Esparron. Son éducation dut être confiée à d'habiles maîtres, puisqu'il conserva toute sa vie un goût très-vif pour les lettres, assez négligées alors, même dans l'ancienne patrie des troubadours. A dix-huit ans, il visita les principales cours d'Italie, et parut ensuite à celle de France, où il se fit remarquer non moins par son esprit que par son adresse dans les exercices du corps. S'étant marié en 1572, il se retira dans la terre d'Esparron, où il partagea ses loisirs entre l'étude et la chasse au faucon, pour laquelle il s'était passionné de bonne heure. A la prière d'un de ses amis, qui avait la même ardeur pour cette espèce de chasse, il jeta sur le papier quelques instructions sur la fauconnerie; mais il se repentit bientôt de sa complaisance, car l'indiscrétion de cet ami fut cause que le nombre des chasseurs à

l'oiseau s'accrut au point qu'on ne pouvait plus se procurer qu'avec peine des valets de chasse, et que le gibier disparut presque entièrement de la Provence. C'est par une grave erreur que Bouche (1) place la mort de Charles d'Arcussia dans l'année 1579. Il était en 1597 député de la ville d'Aix aux états de Provence. Le duc de Guise ayant transféré leur assemblée à Marseille, les députés des communautés se réunirent à Aix, dans la maison même de d'Arcussia, pour protester contre cette mesure et dresser des remontrances au roi à l'effet d'obtenir la restitution des privilèges de cette ville (2). Un procès assez important l'obligea, comme il nous l'apprend lui-même, de fixer momentanément sa résidence à Aix: privé du plaisir de la chasse, il voulut s'en consoler en rédigeant des observations qu'une expérience de plus de trente ans l'avait mis à même de faire sur les différentes espèces de faucons, sur la manière de les élever, de les corriger de leurs défauts, de les soigner dans leurs maladies; et telle est l'origine de la *Fauconnerie* de d'Arcussia, dont les 5 premiers livres furent imprimés à Aix en 1598, in-8°, fig. Cet ouvrage eut un grand succès. Les réimpressions de Paris, 1604 et 1608, in-8°, ne contiennent que 3 livres; mais les suivantes, toutes in-4°, sont augmentées de 5 livres nouveaux. L'édition de Rouen, 1677, in-4°, fig., passe pour la plus complète, et par conséquent est la plus recherchée des curieux. Ce n'est pas seulement en France que l'ouvrage de d'Arcussia trouva de nombreux lecteurs, il fut traduit en allemand et en italien. On doit dire qu'aucun traité sur la chasse au faucon ne renferme autant d'observations judicieuses et instructives; si des erreurs s'y trouvent mêlées, c'étaient celles du temps. Les anecdotes dont l'auteur a semé son ouvrage en rendent encore aujourd'hui même la lecture fort amusante. Lallemand en a donné une analyse étendue dans sa *Bibliothèque des théreuticographes*. On conjecture que d'Arcussia mourut en 1617, à l'âge de 70 ans. Son portrait a été gravé par Briot, in-4°. W—s.

ARCY (PATRICE D'), né d'une famille noble et ancienne, à Galloway, en Irlande, le 18 septembre 1723. Ses parents, qui étaient catholiques, l'envoyèrent, en 1739, à Paris, où le goût naturel qu'il avait pour les mathématiques se développa et se fortifia par les circonstances qui le lièrent avec le jeune Clairaut. Dès l'âge de dix-sept ans il donna la solution de plusieurs problèmes qui exigeaient beaucoup de sagacité. La guerre vint l'enlever à ses études: il entra au service, et fit plusieurs campagnes en Allemagne et en Flandre, comme capitaine au régiment de Condé. En 1746, il fut destiné à faire partie des troupes envoyées en Ecosse au secours du prétendant. Une flotte anglaise enleva le convoi; et d'Arcy, Irlandais d'origine, pris les armes à la main contre son pays, pouvait être légitimement condamné à mort; mais l'humanité du commandant anglais le sauva. Il avait publié, pendant la guerre, quelques mémoires, qui, après qu'il eut été échangé, lui ouvrirent les portes

(1) Cette date s'accorde avec ce qu'il dit lui-même, qu'il avait cinquante ans passés lorsqu'il publia la première édition de son traité sur la Fauconnerie

(1) *Essai sur l'Histoire de Provence*, t. 2, p. 292.

(2) *Histoire générale de Provence* par Papon, t. 4, p. 442.

de l'académie des sciences en 1749. L'un de ces mémoires renfermait un principe général de mécanique, celui de la conservation du mouvement giratoire, ou de la conservation d'action, principe au moyen duquel il résolut plusieurs problèmes importants, et qu'il appliqua même au problème de la précession des équinoxes. Il fit avec Leroy, son collègue à l'académie des sciences, une série d'expériences sur l'électricité, et se livra ensuite seul à des expériences sur la poudre à canon, dont il rassembla les résultats dans un *Essai sur l'artillerie*, publié en 1760. Il reprit les armes, et fit, comme colonel à la suite du régiment de Fitz-James, la campagne de 1757. Rendu de nouveau aux sciences par la paix, il donna, en 1765, un *Mémoire sur la durée des sensations de la vue*, celui de ses ouvrages où brillent le plus son talent et sa sagacité. En 1770, il fut nommé maréchal de camp, et cette même année, l'académie des sciences l'admit au rang de pensionnaire. Il épousa, en 1777, une nièce élevée à Paris sous ses yeux, et il prit alors le nom de comte d'Arcy. Il mourut deux ans après son mariage, le 18 octobre 1779, âgé de 54 ans. Plusieurs de ses écrits sont insérés dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions*. Il a publié de plus : 1° *Réflexions sur la théorie de la lune*, 1749, in-8°; 2° *Observations sur la théorie et la pratique de l'artillerie*, 1751, in-8°; 3° *Essai d'une nouvelle théorie d'artillerie*, 1766, in-8°; 4° *Recueil de pièces sur un nouveau fusil*, 1767, in-8°. On trouvera une analyse très-détaillée de tous les travaux de d'Arcy dans l'éloge qu'a fait de lui Condorcet, alors secrétaire perpétuel de l'académie des sciences. Cet éloge fait autant d'honneur au caractère qu'au talent de Condorcet, qui avait été constamment l'objet de la haine la plus injuste de la part de d'Arcy, et qui paraît s'être attaché à relever, avec un soin particulier, tous les genres de mérite qui pouvaient honorer la mémoire et relever la réputation de l'académicien dont il avait tant à se plaindre. S-D.

ARDABURIUS, général sous le règne de Théodose II, était Alain d'origine. En 421, il commanda l'armée qui marcha contre les Perses sur les bords du Tigre. Il battit Narsés et l'assiégea dans Nisibe; mais ses troupes s'effrayèrent à la nouvelle de l'arrivée du roi de Perse, et regagnèrent en désordre les frontières de l'empire, après avoir brûlé les machines qu'elles avaient construites pour renverser les murs de Nisibe, tandis que de leur côté les Perses, frappés de la même terreur, se précipitaient dans l'Euphrate. En 425, Ardaburius et son fils Aspar furent envoyés en Italie par Théodose II, pour soutenir Valentinien III et sa mère Placidie contre l'usurpateur Jean. Aspar marcha sur Aquilée avec la cavalerie; Ardaburius s'embarqua avec l'infanterie pour aller former le siège de Ravenne; mais une tempête jeta son vaisseau dans le port même de cette ville. Jean, voulant profiter de cette capture inattendue, traita Ardaburius avec égards, dans l'espérance que Théodose ferait la paix pour sauver son général. Celui-ci profita de la liberté qu'on lui donnait pour se ménager des intelligences dans la place; il fit prévenir Aspar de s'approcher en grande hâte, gagna les prin-

cipaux officiers de l'armée de Jean, et, lorsqu'Aspar se présenta, Ardaburius se saisit du tyran et le fit conduire à Aquilée devant Placidie et Valentinien. Quelque temps après, Ardaburius s'attacha un Thrace nommé Marcien, qui venait de s'enrôler dans la milice, et que la fortune porta depuis sur le trône d'Orient. On ne doit pas confondre Ardaburius avec un fils d'Aspar qui porta le même nom que son aïeul, et qui périt avec son père en 474. (*Voy. ASPAR.*) L-S-E.

ARDECHYR BABÉGAN, fondateur de la dynastie des Saçanydes, et nommé ARTAXERCES par les historiens grecs, était fils de Babek, intendant général des pyrées de la Perse, et petit-fils d'un nommé Saçan. Celui-ci, quoique descendant d'un fils d'Ardechyr Longue-Main, deshérité en faveur de la reine Homai, avait mené une vie très-misérable, car il était, suivant quelques écrivains orientaux, berger de Babek, et père d'Ardechyr. Nous n'entreprendrons pas de concilier les différentes opinions de nos auteurs touchant l'origine de ce dernier. Il y a seulement lieu de croire que la protection toute particulière de Babek, personnage très-important vers la fin du dernier monarque arsacide, favorisa beaucoup les projets ambitieux d'Ardechyr. Il n'hésita même plus à les réaliser, d'après l'apparition d'un ange qui lui annonça que Dieu lui avait donné la souveraineté de la terre entière. Secondé d'un assez grand nombre de mécontents, que la mauvaise administration d'Ardwan (Artaban) augmentait chaque jour, il s'empara de l'Irak et de l'Azerbaïdjan; enfin il n'hésita pas à se mesurer avec son souverain légitime. Après avoir remporté sur lui deux victoires éclatantes, en 225 de J.-C., il prend les insignes de la royauté, et se fait reconnaître souverain de la Perse; on prétend cependant qu'Ardwan ne fut déposé qu'en 225, et périt dans une grande bataille qu'il livra à ce rebelle, en 226, époque où l'usurpateur se vit maître paisible et absolu de son nouvel empire; car, avant cette époque, il avait déjà vaincu et exterminé un de ses frères, qui prétendait lui disputer la couronne. Quoique usurpateur, Ardechyr paraît avoir régné fort paisiblement, et gouverné ses peuples avec douceur et équité; on peut en juger par la maxime qu'il se plaisait à répéter : « Un lion dévorant est « moins à redouter qu'un monarque injuste. » Il réunissait la plus rare prudence au courage le plus héroïque, et l'amour des lettres à la passion des armes. Doué d'une vaste érudition, et même de talents militaires, il ne dédaigna pas de composer plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite un *Kar-Nameh*, ou commentaire de sa vie et de ses actions, et un traité de morale, dont le célèbre Nonchyrwan, un de ses successeurs, donna, quelques siècles après, une nouvelle édition. Ardechyr mourut en 240, après avoir régné 14 ou 15 ans; car il exerça l'autorité suprême, comme nous l'avons remarqué, quelques années avant la mort d'Ardwan. La dynastie des Saçanydes, dont il est le fondateur, dura 429 ans, suivant le calcul le plus communément adopté. L-S.

ARDEE (JACQUES D'), né au pays de Liège vers la fin du 16^e siècle, fit profession de la vie cénobi-

tique en 1615 dans le monastère des Croisiers, à Huy. Il acquit une assez grande réputation en y enseignant la théologie, quoiqu'il s'occupât principalement de compositions poétiques. L'*Ecclesiaste* de Salomon lui a fourni le sujet de la première pièce d'un volume imprimé à Liège sous ce titre : *Ecclesiastæ Eneomia de vanitate; item Rosarium marianæ sanctitatis et quodlibeticæ quæstiones ex fontibus grammaticorum, sive pædotechnia et ænigmata puerilia*, Liège, 1652, in-4°. Ce poète était fort modeste; ses vers ne manquent pas d'élégance. Nous avons encore de lui une histoire des évêques de Liège, aussi en vers latins, imprimée dans cette même ville en 1654, in-4°, dans laquelle d'Ardene adopte les rêveries des vieux chroniqueurs liégeois. Il commence la liste des évêques à St. Materne et la termine à Ferdinand de Bavière, à qui il a dédié son livre. P—N.

ARDELL (JEAN-MAC), né en Irlande, et mort jeune à Londres, en 1765, est un des meilleurs graveurs en manière noire que l'Angleterre ait produits. Ses estampes sont d'un beau ton, et d'un faire très-moelleux. Il a gravé, d'après Rembrandt, plusieurs sujets qui rendent parfaitement l'original, son genre de gravure étant, sans contredit, le plus propre à imiter l'effet et l'harmonie des tableaux de ce maître. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : les portraits de Rubens et de sa femme, figures en pied; celui du duc de Buckingham, et un *Moïse sur les eaux*, d'après van Dyck; une *Assomption*, d'après Murillo, et beaucoup de portraits d'après Reynolds, Lely, Ramsay. P—E.

ARDENE (ESPRIT-JEAN DE ROME D'), né à Marseille, d'un commissaire des galères, le 5 mars 1684, fit ses premières études à Nancy, et vint les achever sous les yeux de ses parents, qui habitaient alors une petite terre près de Lyon. D'Ardenne grava ses premiers vers sur des arbres. Le séjour de la campagne lui inspira des idylles et des églogues. Vainement ses parents le pressèrent de prendre un état; il s'y refusa : sa fortune le lui permettait. Il se maria en 1711, et, peu de temps après, vint faire un voyage à Paris, où il se lia avec Dubos, Danchet et Fontenelle. Pendant son séjour dans cette ville, il composa ses premières fables. En 1724, il revint en Provence, et concourut pour quelques prix proposés par des académies de province. Il fit imprimer ses discours en 1727; il retourna à Paris, y séjourna assez longtemps, et revint en Provence, où il habitait la campagne. Le dérangement de sa santé le fit revenir à Marseille, où il mourut le 27 mars 1748. On a de lui : 1° *Recueil de Fables nouvelles en vers*, 1747, in-12; 2° *Oeuvres posthumes*, Marseille, 1767, 4 vol. petit in-12, publiés par son frère. On y trouve un volume entier de nouvelles fables, une comédie en 5 actes et en vers, intitulée : *le Nouvelliste*, des odes, des épigrammes, des épîtres en vers et en prose, des discours académiques en prose. Le discours préliminaire sur la fable, inséré dans le 1^{er} volume, est très-estimé. A. B—T.

ARDENE (JEAN-PAUL DE ROME D'), frère du précédent, et prêtre de l'Oratoire, né à Marseille en 1689, remporta quelques prix de poésie dans des

académies de province, et devint supérieur du collège de sa congrégation, dans sa patrie. La délicatesse de sa santé ne lui permettant pas d'occuper des places qui auraient exigé quelque contention d'esprit, il se retira au château d'Ardenne, près de Sisteron, où il passa le reste de ses jours dans la pratique des vertus analogues à son état, et surtout dans un exercice continu des œuvres de charité, qui le firent regarder comme le père des pauvres du canton. Il mourut le 5 décembre 1769. Le P. d'Ardenne, qui s'était adonné à la botanique, possédait un jardin qui attirait dans sa retraite les curieux et même les savants amateurs de plantes et de fleurs rares. Ses observations sur les unes et sur les autres nous ont valu les ouvrages suivants : 1° *Traité des Renoneules*, Paris, 1746, in-8°; 2° *Traité des Tulipes*, 1760, in-12; 3° *Traité des OEilletts*, 1762, in-12; 4° *Traité des Jacinthes*, in-12; 5° *Traité de l'Oreille-d'ours*, in-8°; 6° *Lettres intéressantes pour les médecins de profession, utiles aux ecclésiastiques*, Avignon, 1759, 2 vol. in-12; 7° *Année champêtre*, Florence (Lyon), 1769, 3 vol. in-12. Cet ouvrage fut regardé dans le temps comme le meilleur qu'on eût en ce genre; on y trouve un extrait bien fait de ce qu'il y avait de plus certain dans les auteurs qui ont traité de ces matières. Cette première partie, qui roule sur le potager, devait être suivie de deux autres, sur le parterre et sur la ferme, dont le manuscrit passa dans les mains du président de la Tour-d'Aigues, ami de l'auteur. On a encore du P. d'Ardenne un discours qui avait remporté le prix à l'académie de Marseille, en 1744, sur cette question : « Il est plus difficile et plus glorieux de remplir exactement son devoir, que de faire des actions brillantes que ce devoir n'exige pas. » Il fut l'éditeur des *Oeuvres posthumes d'Esprit Jean d'Ardenne*, son frère aîné. T—D.

ARDENNE ou ARDUENNA (REMACLE D'), l'un des meilleurs poètes latins de son temps, était né vers 1480, à Florennes, près de Maubeuge. Après avoir achevé ses études et reçu le doctorat dans la double faculté de droit, il vint à Paris pour s'y perfectionner par la fréquentation des savants. Il était, en 1512, à Londres, et l'on conjecture qu'il y avait accompagné quelques jeunes gentilshommes dont il surveillait l'éducation. Dès la même année, il fut de retour à Paris, où il prolongea son séjour jusqu'en 1517. Ses poésies l'ayant fait connaître de Marguerite de Bourgogne, gouvernante des Pays-Bas, cette princesse le nomma secrétaire de son conseil privé. Il remplit cette place de confiance avec beaucoup de zèle et de fidélité, et mourut à Malines, le 15 mai 1524. Ses restes furent déposés dans une chapelle de l'église St-Pierre. Paquot découvrit son épitaphe en langue flamande, qu'il a rapportée dans son *Histoire littéraire des Pays-Bas*, t. 2, p. 459, édition in-fol. On connaît d'Ardenne : 1° *Epigrammatum libri tres*, 1507, in-4°, volume très-rare que l'on croit imprimé à Cologne ou à Paris. 2° *Palamedes, palliata comædia*, Londres, 1512, in-fol. Cette édition, presque inconnue, n'avait été citée par aucun bibliographe avant 1818. (Voy. le *Manuel du libraire* de Brunet, au mot *Palamedes*.) La bibliothèque du

roi en possède une seconde : *Palamedes, fabula, et carmen sacrum*, Paris, Gilles de Gourmont, 1 vol. in-4°. (Voy. le catalogue Y, 1951.) La dédicace, adressée à Pierre Griffi (*Gryphus*), légat du saint-siège dans la Grande-Bretagne, est datée de Londres le 1^{er} janvier 1512. A la suite de *Palamedes*, comédie en 5 actes, composée à l'imitation des pièces grecques, on trouve un poème sur la vie de Jésus-Christ, une élégie sur l'assomption de la Ste-Vierge, et une pièce de vers à la louange de Marguerite de Bourgogne. 3^e *Amorum libri*, Paris, 1515, petit in-4°. Tous les ouvrages d'Ardenne sont de la plus grande rareté; mais Paquot a publié quelques-unes de ses pièces, qui suffisent pour faire apprécier ses talents.

W—S.

ARDERN (JOHN), chirurgien anglais du 14^e siècle, dont le docteur Freind a honorablement parlé dans son *History of Physic*, paraît avoir été un des premiers qui, dans son pays, pratiquèrent la chirurgie d'après des principes fixes. Il habita Newark, de 1549 à 1570; alors il se rendit à Londres, où sa réputation s'était déjà étendue. Ce fut un homme instruit, et un praticien habile, pour le temps où il vivait. Il a laissé, sur la médecine et la chirurgie, et particulièrement sur ce dernier art, un gros volume latin, dont il existe plusieurs manuscrits; mais on n'en a imprimé que le traité *sur la Fistule à l'anus*, traduit en anglais par John Read, en 1588. Sa pratique est surtout empirique, et se ressent de la superstition de son siècle; cependant on trouve dans ses écrits des observations utiles, et on doit le placer parmi ceux qui ont rendu à leur profession des services réels. Il abonde en ordonnances, dont plusieurs sont de sa propre invention, et qui furent ensuite reçues dans les pharmacopées. Il inventa un instrument pour donner des lavements, opération pour laquelle il possédait un talent tout particulier, dont il tirait vanité.

K.

ARDICES de Corinthe, et TÉLÉPHANES de Siccyone, furent deux des premiers artistes qui cultivèrent la peinture, inventée, selon Plinie, par Philodès Égyptien, ou par Cléanthe de Corinthe. Tout leur art consistait alors à tracer quelques lignes au moyen desquelles ils faisaient sentir les ombres et les lumières; du reste, ils ne connaissaient pas l'emploi des couleurs.

L—S—E.

ARDIZON (JACQUES D'), jurisconsulte, florissait à Vérone, dans le 14^e siècle. Il consacra sa vie à l'étude des lois, et l'Italie le compte parmi ses savants les plus distingués. Son ouvrage sur les fiefs, appelé communément *Summa feudorum*, mais dont le véritable titre est *Summa in usus feudorum*, a été généralement estimé; il en a été fait plusieurs éditions: une à Lyon, 1518, in-fol; les autres à Cologne, 1562, 1566, 1569, in-8°. Cette dernière était la plus recherchée; mais elle n'a d'autre avantage que d'être d'un format plus commode. Depuis la suppression en France de tout ce qui tient à la féodalité, les traités d'Ardizon offrent peu d'intérêt, et on les consulte rarement.

M—X.

ARDOINI ou ARDUINO (SANTE), médecin du 15^e siècle, était de Pesaro, dans le duché d'Ur-

bin. Il pratiquait son art à Venise en 1450; mais on ignore l'époque de sa mort. Simphor. Champier le cite avec éloge dans son livre *de Medicinæ claris Scriptorib.*, et Mazzuchelli lui a consacré une courte notice dans les *Serittori d'Italia*, t. 1, p. 987. Il est auteur d'un traité fort estimé sur les poisons (*de venenis*), publié pour la première fois par Dominique Canali de Feltre, Venise, 1492, in-fol. Il a été réimprimé avec le *Commentarium de venenis* du cardinal Ferdin. Ponzetti (1), Bâle, 1552 et 1565, in-fol. Cette édition, devenue assez rare, est la plus recherchée des curieux. Elle est ornée d'une préface de Théod. Zwinger, dans laquelle cet écrivain a rassemblé toutes les observations faites dans le 16^e siècle sur les poisons et sur les moyens de s'en garantir. L'ouvrage d'Ardoini contient tout ce que les Grecs et les Arabes nous ont laissé sur cette matière. Il est divisé en 2 livres dont le 1^{er} traite des différentes espèces de poisons, et le 2^e de leurs antidotes ou préservatifs. Dans l'*Epitome de la Bibliothèque universelle* de Conrad Gesner, p. 745, on attribue à Sante Ardoini (2), outre le traité des poisons, le seul de ses ouvrages qui soit connu, un livre *de Odoratione*, un autre *de Prolificatione*, que Mazzuchelli soupçonne n'avoir jamais été imprimé, et quelques autres opuscules.

J—D—N et W—S.

ARDUIN, chef normand. Voyez ROBERT GUISCARD.

ARDUIN, marquis d'Yvrée, roi d'Italie, élu par les Italiens le 15 février 1002, après la mort d'Othon III; mais, dans le même temps, Henri, duc de Bavière, était élu par les Allemands sous le nom de Henri II, et ce dernier prétendait succéder à tous les droits que les Othon avaient eus sur l'Italie. Malheureusement pour Arduin, plusieurs des grands seigneurs de ses États prirent parti pour le monarque allemand. Arnolphe, archevêque de Milan, et Othon, marquis de Vérone, furent les plus zélés pour Henri II. Ils l'introduisirent, en 1004, dans toutes les villes de Lombardie, et le firent couronner à Pavie, le 14 mai. Arduin, abandonné par ses compatriotes, se vit obligé de s'enfermer dans les forteresses du marquisat d'Yvrée, et d'attendre la retraite volontaire des Allemands. Dès lors l'Italie, partagée entre deux concurrents, secoua presque absolument le joug de l'autorité royale; les villes s'attaquèrent au nom des deux rois, sans vouloir cependant obéir ni à l'un ni à l'autre. Arduin, reconnu à Pavie, ne sortit guère cependant de son marquisat d'Yvrée. Il ne put point mettre obstacle à la seconde invasion de l'Italie par Henri II, en 1015 et 1014, et, après le départ de cet Empereur, en 1015, étant tombé gravement malade, il déposa les ornements royaux sur l'autel du couvent de Fructerie, au diocèse d'Yvrée. Il y revêtit l'habit religieux, et y mourut le 30 octobre de la même année. On assure que la violence de son caractère, et l'orgueil avec lequel il traitait ses courtisans, furent

(1) Ce prélat mourut à Rome, en 1508.

(2) Le nom de Sante Ardoini ou Arduino s'écrit aussi de *Ardynis* et de *Ardeynis*.

les causes principales de l'abandon où le laissèrent les Italiens, lorsqu'il fut attaqué par un monarque étranger. S—S—1.

ARDUINI (PIERRE), né à Vérone, a publié un ouvrage sur la botanique, intitulé : *Animadversionum botanicarum Specimen*, pars 1, Patavii, 1759, in-4°, tab. 12; pars 2, Venitiis, 1764, in-4°, tab. 20. Il contient des observations et des remarques intéressantes, avec la description de plusieurs plantes rares, dont quelques-unes sont entièrement nouvelles. La 1^{re} partie n'a que 12 planches. Dans la 2^e, publiée cinq ans après à Venise, l'auteur décrit plusieurs plantes qui ont été découvertes aux environs de Padoue : elle renferme 20 planches. Ayant été nommé depuis professeur d'agriculture et d'économie rurale à Padoue, Arduini publia des observations et des expériences sur la culture et les usages de diverses plantes qui peuvent servir dans l'économie rurale et domestique, sous ce titre : *Memorie di Osservazioni e d'Esperienze sopra la coltura e gli usi di varie piante che servir possono all'economia*, Padoue, 1766, in-4°. D'autres observations ont été insérées dans les *Opusc. scientif.*, t. 6. Arduini a considéré la botanique sous les rapports d'une utilité immédiate; il a décrit et donné de bonnes figures de beaucoup de végétaux indigènes intéressants par leurs produits; il a fait voir tous les avantages que l'on en pouvait retirer, et qui avaient été négligés ou à peu près inconnus jusque-là. Haller, dans sa *Bibliothèque botanique*, dit qu'Arduini ou Arduin se nommait *Harduin* dans ses derniers ouvrages. Linné lui a dédié, sous le nom d'*Arduinia*, un genre de plantes qui a été réuni depuis à celui du *Carissa*. D—P—s.

ARDUINI (LOUIS), né à Padoue, en 1759, était fils d'un professeur d'économie rurale à l'université de cette ville, et petit-fils d'un professeur de botanique à la même université. L'amour des sciences agricoles lui fut inculqué dès l'enfance, et il y fit de tels progrès, qu'à l'âge de vingt ans il mérita au concours la place de professeur suppléant à la chaire de son père. Son premier ouvrage fut la traduction d'un mémoire de M. Tessier, de l'Institut de France, sur la carie des blés. Il publia ensuite en italien les *Éléments d'agriculture* de Wallérius, traduction qu'il enrichit de notes pleines d'intérêt. A la mort de son père, il fut nommé professeur titulaire, après avoir soutenu l'examen dans un concours public, selon les statuts de l'université de Padoue. Ce savant a composé plusieurs ouvrages remarquables : 1° sur l'*Éducation des abeilles*; 2° sur la *Culture des plantes tinctoriales*; 3° de l'*Orge nue*; 4° du *Chou de Laponie*; 5° sur la *Méthode de prévenir la maladie des blés*; 6° sur l'*Application de la technologie à l'agriculture*. En 1810, un prix ayant été proposé par Napoléon sur les moyens de remplacer le sucre de canne par quelque matière indigène, Arduini publia un écrit très-intéressant sous ce titre : *de l'Extraction du sucre de la plante nommée holcus-cafer*, par l'aïeul de l'auteur, Jacques Arduini, qui a laissé un ouvrage remarquable (2 vol. in-4° avec planches) sur les différentes espèces d'*holcus-sorghum* connues

en Italie. On voit dans ce traité que cette plante, qui produit des graines de la forme du millet, d'une couleur rouge foncée, n'a rien de commun avec la grosse graine du maïs ou blé de Turquie, dit aussi sarrasin, qui fut apporté dans le Montferrat, au 15^e siècle, par le duc Boniface revenant de la croisade avec le chevalier Beccaria d'Incisa. L'*holcus-cafer* Arduini, dont la canne forte est plus élevée que celle du maïs, donna un produit de sucre abondant et d'une cristallisation tellement parfaite, que Napoléon ne put le distinguer de celui des Indes. M. Marsan, professeur d'économie politique à l'université de Padoue, apporta des essais de sucre, de sirop et de rhum Arduini à Paris. En 1815, il lut à l'Institut un mémoire concernant la culture de l'*holcus*, mémoire sur lequel M. Deyeux fit un rapport très-favorable. M. Marsan publia ensuite, en italien, un ouvrage sur l'utilité de cette découverte. Louis Arduini est mort à Padoue, le 5 février 1855, dans sa quatre-vingt-quatorzième année. Il était directeur du jardin d'agriculture de l'université. G—G—Y.

ARDYS, fils de Gygès, monta sur le trône de Lydie, vers l'an 678 avant J.-C. Il combattit les Ioniens, prit la ville de Priène, et fit plusieurs irruptions dans le pays de Milet. Il vit ses États envahis par les Cimmériens, chassés des bords du Bosphore qui porte leur nom par les Scythes nomades. Les Cimmériens prirent la ville de Sardes, à l'exception de la citadelle. Ardys régna 49 ans, et laissa son trône à Sadyatte, son fils. C—R.

AREAGATHUS. Voyez ARCHAGATHUS.

ARE-FRODE, c'est-à-dire, ARE LE SAVANT, historien islandais, le plus ancien et un des plus estimés des annalistes du Nord, dont le nom de famille ou plutôt le nom patronymique était THORGILSEN, naquit en Islande, l'an 1068, et mourut en 1148. D'après le témoignage de Snorro, il a laissé un grand ouvrage historique sur les rois de Norwège, de Danemark et d'Angleterre; mais cet ouvrage est perdu. Le célèbre Snilm, dans son *Histoire critique*, t. 4, préface, p. 5, fait observer qu'un manuscrit conservé dans la collection d'Arnas Magnæus, sous ce titre : *Ættartal Noregs kononga*, c'est-à-dire Généalogie des rois de Norwège, paraît être l'abrégé de l'ouvrage d'Are-Frode; mais le seul reste authentique de cet ouvrage est le fragment intitulé : *Schedæ de Islandia*, publié par Théodore Thorlacius, évêque de Skalholt, à Skalholt, en Islande, 1688, par Worm, avec une version latine, à Oxford, 1697, in-8°, et par Bussrus, *Hafnia*, 1735, in-4°. Quoique cette dernière édition soit la plus estimée, le titre renferme une erreur ou du moins une conjecture très-hasardée; on y lit : *Arîi Schedæ, seu Islendinga-Boc*, etc.; mais M. Nyerup, dans son savant *Tableau historique de l'état ancien et moderne du Danemark*, vol. 2, p. 80, rend probable que l'*Islendinga-Boc* est un ouvrage différent des *Schedæ*. La partie importante de ces *Schedæ* est une table généalogique des ancêtres d'Are-Frode qui remonte depuis Rognoald, cousin du roi Haraldus Pulehricemus, vivant en 805, jusqu'à Ingre, contemporain d'Odin. Cette généalogie s'accorde généralement avec celle qui est nommée

Ynglingas-Tal, et ces deux monuments sont les principales bases de la chronologie du Nord, pendant les temps héroïques ou les premiers siècles de l'ère vulgaire.

M—B—N.

AREGONDE. Voyez CLOTAIRE I^{er}.

ARELLANO (JUAN DE), peintre espagnol, naquit à Toreas, près de Tolède, en 1607. Il apprit les principes de son art à Alcalá de Henarès, et fut élève de Juan de Solís. S'apercevant qu'il ne faisait que de médiocres progrès dans le genre historique, il eut le bon esprit de se borner à peindre des fleurs. Après avoir copié quelques tableaux de Mario Nuzzi, dit Mario di Fiori, il travailla dans le même genre d'après nature. Il avait la patience et l'assiduité nécessaires pour réussir dans ce genre estimable, comme l'est toute imitation de la nature, mais le plus facile de tous. Arellano mourut à Madrid, en 1670, à l'âge de 63 ans. La chapelle de Notre-Dame de Bon-Conseil, dans cette ville, possède quatre de ses tableaux.

D—T.

ARELLANO (GILLES RAMIREZ DE), membre du conseil de Castille et président de l'inquisition, est auteur d'un ouvrage intitulé : *el Memorial de la grandeza del conde de Aquilar*, et d'un traité de *Privilegiis creditorum*. — Un autre Ramirez DE ARELLANO écrivit en espagnol un traité sur l'orthographe de la langue castillane. — Un troisième ARELLANO (J. Salvador Bapt. DE), moine espagnol de l'ordre des récollets, vécut au commencement du 17^e siècle. On a de lui : 1^o *Antiquitates urbis Carmonæ, ejusque historiæ Compendium*; 2^o *de Origine imaginis S. Mariæ*; 3^o *de Reliquiis SS. Justæ et Rufinæ*..... Quelques-uns lui attribuent aussi l'ouvrage publié sous ce titre : *Antiquitates monasterii S. Trinitatis, quod est Seville*. — Enfin un quatrième ARELLANO Y LUNA (Michel Gomez DE), chevalier de l'ordre de St-Jacques et membre du conseil des affaires de l'Inde, a écrit : 1^o *Opera juridica tripartita*, Anvers, 1651, in-4^o; 2^o *Juris canonici Antilegomena*; 3^o *Theoremata pro immaculata Conceptione S. Mariæ*; 4^o *Supplicatio ad Innocentium X* (au sujet de la conception).

D—G.

ARELLIUS, peintre romain, florissait dans les dernières années de la république; il avait peint dans plusieurs temples des tableaux représentant des déesses; mais le sénat ayant appris qu'il avait retracé sous les attributs divins des courtisanes qu'il aimait avec passion, fit détruire ces ouvrages, malgré leur rare beauté, comme profanant, par leur origine, la sainteté des lieux qu'ils décoraient.

L—S—F.

AREMBERG (LÉOPOLD-PHILIPPE-CHARLES-JOSEPH due d'), due d'Aerschot et de Croÿ, gouverneur de la province du Hainaut, naquit à Mons en 1690. Son père, issu de l'illustre maison de Ligne, était capitaine général des gardes de l'Empereur, et il mourut des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Peterwaradin, le 19 août 1691. Léopold, quoique fils unique, suivit la carrière des armes. Marchant sur les traces de ses ancêtres, il fut blessé à la bataille de Malplaquet, dès l'âge de dix-neuf ans. Pourvu bientôt après de la charge de

grand bailli du Hainaut, il s'éleva successivement, par son mérite et son courage, aux premières dignités militaires. Il fit les campagnes de Hongrie, en 1716 et 1717, en qualité de major général des armées de l'Empereur, et fut blessé à la figure au siège de Temeswar. Il commanda l'aile droite de l'infanterie à la bataille de Belgrade, au gain de laquelle il contribua par de savantes manœuvres que les leçons et l'exemple du prince Eugène lui avaient inspirées. Nommé gouverneur de Mons et conseiller d'Etat honoraire de la régence des Pays-Bas, il quitta Vienne, en 1719, pour aller prendre possession de ces nouvelles fonctions. Après la signature de la paix entre la France et l'Empire, il fit un voyage à Paris. Son esprit et sa grâce toute française lui procurèrent de grands succès à la cour et dans le monde littéraire. La guerre s'étant rallumée en 1733, il continua de servir sous les ordres du prince Eugène, dans la campagne qui s'ouvrit sur le Rhin. En 1737, il fut élevé au grade de feld-maréchal et de commandant en chef des armées de l'Empereur dans les Pays-Bas. En 1743, il se trouva à la bataille d'Ettinghen, où il fut blessé d'un coup de feu (1). Le gouvernement du Milanais fut alors destiné au due d'Aremberg; mais l'esprit de patriotisme qui l'attachait au sol belge lui fit préférer son titre plus modeste de gouverneur du Hainaut. Il se retira dès lors du service, et mourut dans son château d'Héverlé, près de Louvain, le 4 mars 1754. Son corps fut transporté à Enghien et inhumé dans l'église des capucins de cette ville. Son esprit éclairé, son amour pour les sciences et les lettres, et la protection qu'il accorda à ceux qui les cultivaient, doivent le faire ranger au nombre des grands seigneurs qui ont le plus fait pour elles. En 1759, Voltaire passa plusieurs jours à Enghien avec madame du Châtelet. L'année suivante, il donnait à Bruxelles une fête brillante au due d'Aremberg, à cette dame et à la princesse de Chimai, et il écrivait, en 1758, au prince royal de Prusse, à propos d'un tonneau de tokai :

Ce nectar jaune de Hongrie
Enfin dans Bruxelles est venu;
Le due d'Aremberg l'a reçu
Dans la nombreuse compagnie
Des vins dont sa cave est fournie, etc.

Il est connu surtout par le patronage bienveillant qu'il exerça envers J.-B. Rousseau. Non-seulement il le recueillit dans sa maison et l'admit à sa table, mais lorsque ce grand poète eut des torts envers lui, il ne continua pas moins d'acquitter la pension qu'il lui avait d'abord assurée.

L—M—X.

AREMBERG (LOUIS-ENGELBERT, due et prince

(1) On lit à ce sujet une particularité curieuse dans l'*Histoire de l'ordre de la Toison d'or*, par M. de Reiffenberg : c'est qu'à cette bataille d'Ettinghen le due d'Aremberg reçut un coup de feu qui cassa sa toison d'or; que son fils le due Charles reçut une balle à la bataille de Torgau, au même endroit de la poitrine, sur sa toison, et que le prince Auguste, son petit-fils (voy. l'article de ce prince ci-après), reçut aux Indes la même blessure par un coup qui lui aurait aussi cassé la toison, s'il avait été chevalier du cet ordre, au lieu de l'être de celui de St-Hubert.

D'), petit-fils du précédent, né à Bruxelles, le 5 août 1750, épousa une demoiselle de Brancas-Lauragais. Destiné à parcourir une carrière brillante, il en fut éloigné par un événement funeste. Peu de temps après son mariage, un accident de chasse le priva pour jamais de la vue, à l'âge de vingt-quatre ans. Condamné dès lors à la retraite dans ses terres d'Engluien et d'Héverlé, il y passa les années les plus orageuses de la révolution, et si plus tard les faveurs de Bonaparte vinrent le chercher dans sa retraite, on ne peut voir dans cette distinction qu'un effet de la politique de ce conquérant, qui s'efforça constamment de rallier autour de lui les anciennes familles et les débris de la vieille aristocratie européenne. Le duc d'Aremberg, attiré à Paris par suite de ce système, fut nommé, le 19 mai 1806 membre du sénat conservateur, puis grand officier de l'ordre de la Réunion; mais il dut échanger son titre de duc contre celui de comte de l'empire. Après la chute de Napoléon, il retourna à Bruxelles, où il est mort, le 7 mars 1820. On raconte qu'il avait acquis une adresse remarquable à suppléer par ses autres sens à l'usage de celui dont il se trouvait privé dès sa jeunesse. — Son fils, le prince Prosper-Louis d'Aremberg, est général au service de la Hollande, après avoir servi longtemps en France sous le gouvernement impérial. — Sa fille, *Pauline d'Aremberg*, avait épousé le prince de Schwarzenberg; elle a péri, le 4^{er} juillet 1810, dans l'incendie qui éclata au bal donné par le prince ambassadeur pour célébrer le mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise. F—LL.

AREMBERG (AUGUSTE-MARIE-RAYMOND, prince D'), frère puîné du précédent, naquit à Bruxelles en 1753, et fut longtemps connu sous le nom de comte de la Marck, que lui avait imposé son aïeul maternel en lui laissant la propriété d'un régiment allemand au service de France, qui s'appelait ainsi. En 1778, le jeune prince d'Aremberg conduisit ce régiment dans l'Inde, où il combattit avec quelque distinction. De retour en France en 1784, il eut une affaire d'honneur avec un de ses officiers nommé Perron, qu'il tua d'un coup d'épée, et il fut lui-même blessé dans ce duel d'une manière assez grave. Ainsi que beaucoup de jeunes gentilshommes, le comte de la Marck était alors imbu de toutes les doctrines nouvelles; et, lorsque les états généraux furent convoqués en 1789, il profita des droits que lui donnait une terre dans la Flandre française, pour se faire nommer député de cette province. Dès le commencement il siégea dans cette assemblée avec la minorité de la noblesse qui se réunit au tiers état, et se lia intimement avec le célèbre Mirabeau. Une révolution ayant éclaté en Belgique, il s'y rendit aussitôt, et, de même que son frère aîné, sa sœur et son beau-frère le duc d'Ursel, il appuya de tout son pouvoir. Cependant, comme il arrivait toujours en pareil cas aux grands seigneurs et aux riches propriétaires, il fut bientôt victime des excès populaires. Se voyant menacé et même atteint dans sa personne et ses propriétés, il adressa aux états de Brabant une réclamation très-vive, dans laquelle il récapitulait

tous les services qu'il avait rendus à la révolution, et tout ce qu'il avait fait pour le triomphe *des droits imprescriptibles du peuple*. Cette plainte produisit peu d'effet sur une assemblée dont le pouvoir était dès lors fort éphémère; et les succès de l'armée autrichienne forcèrent bientôt le comte de la Marck à retourner à Paris. Il reprit sa place à l'assemblée nationale, et continua de se montrer le défenseur de la révolution qui devait renverser le clergé et la religion, après s'être montré à Bruxelles partisan d'une autre révolution que le clergé avait suscitée et dirigée dans ses intérêts. Cependant le zèle patriotique du comte de la Marck s'était un peu ralenti depuis que les décrets de l'assemblée nationale, après avoir supprimé les privilèges de la noblesse, lui avaient ôté son régiment. On l'avait entendu dire à Mirabeau que le temps allait venir où la propriété d'un régiment vaudrait mieux que celle d'une terre; mais reconnaissant alors son erreur, il se rapprocha de la cour, et contribua beaucoup à lui gagner Mirabeau, dont il fut l'intermédiaire auprès de Louis XVI, et surtout auprès de la reine. (*Voy. MIRABEAU.*) Il est probable que si le député d'Aix ne fût pas mort subitement à cette époque, ce changement aurait eu de grands résultats pour les destinées de la France. Par son testament, Mirabeau institua le comte de la Marck et Frochet ses exécuteurs testamentaires; et l'un et l'autre furent d'abord dépositaires de ses papiers les plus précieux (1). Lorsque le prince d'Aremberg jugea que la cause de Louis XVI était perdue sans ressource, il se retira dans les Pays-Bas, d'où les armées françaises vinrent bientôt le forcer de sortir. Il se réfugia alors à Vienne et fit sa paix avec l'Autriche, qui lui donna le grade de général major dans son armée. Le baron de Thugut lui confia ensuite plusieurs missions diplomatiques en Allemagne et en Italie, mais il ne fut jamais employé comme militaire. Lorsque son frère aîné fut nommé sénateur par Bonaparte, le prince Auguste d'Aremberg (il avait repris le nom de sa famille qu'il ne quitta plus) voulut rentrer au service de France; mais Napoléon lui ayant témoigné des dispositions peu favorables, il continua d'habiter Vienne jusqu'en 1814. A cette époque, il revint à Bruxelles, et y fut nommé lieutenant général par le nouveau roi des Pays-Bas. Il ne suivit pas l'armée hollandaise après la révolution de 1830; et il est mort à Bruxelles dans le mois de septembre 1855. En 1825, il avait fait venir auprès de lui de Paris notre collaborateur Beaulieu, afin de l'aider dans la rédaction de ses mémoires. Ce savant historien consacra plusieurs mois à ce travail, espérant être payé généreusement par un prince devenu fort riche; mais il n'en fut pas ainsi. Beaulieu revint à Paris très-mécontent, et bien que d'un caractère extrêmement doux, il ménageait peu dans ses discours un prince qui lui avait fait de si grandes et de si vaines promesses. Un autre écrivain français fut également employé à la rédaction des mémoires du prince d'Aremberg et n'eut pas davantage à s'en

(1) Tous les manuscrits de Mirabeau sont passés aux mains de M. Lucas de Montigny, dont ils sont la propriété et l'héritage.

louer. Plus d'une fois il eut à s'étonner de l'emportement avec lequel le prince lui dictait des déclarations furibondes contre la maison de Nassau. On sait que celle d'Aremberg avait la ridicule prétention de se croire appelée à régner en Belgique, et de considérer tout autre souverain de ce pays comme un usurpateur. M—D J.

AREMBERGH (JEAN DE LIGNE, comte d') servit avec zèle Charles-Quint, et fut tué dans une bataille près de Groningue, le 24 mai 1568. Un de ses descendants périt de blessures reçues à la bataille de Salankmène, livrée aux Turcs le 25 août 1691. — Le P. Charles d'AREMBERGH, capucin, de la même famille, né à Bruxelles vers 1593, mort en 1669, a publié, sous le titre de *Flores Seraphici* : 1° une histoire des écrivains de son ordre, depuis 1525 jusqu'en 1580, Cologne, 1640, in-fol ; 2° *Clypeus Seraphicus, sive Scutum veritatis in defensionem ordinis minorum*, 1650. N—L.

ARÉNA (ANTOINE D'), juriconsulte et poète macaronique du 16^e siècle, né à Solliers, diocèse de Toulon, d'une famille qui était connue dès le 15^e siècle sous le nom de la Sable. Il étudia sous Aleiat à Avignon, et fit imprimer quelques traités de jurisprudence d'un très-mauvais latin. Il est plus connu par des poésies macaroniques, genre ridicule qui consiste à réunir les mots d'un mauvais jargon italien, provençal et latin, ce qui produit un mélange tout à fait barbare et inintelligible. On a publié à Bruxelles (Avignon), en 1748, une édition in-8° de ces poésies, et une plus récente à Lyon, en 1760, in-8°. Voici les titres singuliers de la plupart de ces pièces : *de Arte dansandi* ; *Arena ad suos compagnones, qui sunt de persona friantes* ; *de Guerra Napolitana* ; *Meygra Entreprise catholiqui imperatoris, quando en 1556 veniebat per Provensam bene carossatus in postam prendere Fransam cum villis de Provensa*, etc. On lit à la fin : *Scribatum estando cum gaillardis paysanis per boscos, montagnas, forestas de Provensa, Avenione*, 1557, in-12. Bouche remarque que, de tous ceux qui ont écrit sur cette expédition, aucun n'en a transmis un aussi grand nombre de particularités que cet auteur, qui y était présent. On peut juger de son talent et de son courage par les vers suivants

De tali guerra non escapare putabant,
Et mihi de morte granda paura fuit.
Pou, pou, bombardæ de tota parte petebant...
In terram multos homines tombare videbam,
Testas et brassos atque volare pedes.
Non espargnabant ullos de morte ferire ;
Quem non blessabant ille beatus crat.

Aréna mourut en 1544, juge de St-Remy, diocèse d'Arles. Il paraît qu'il avait eu une jeunesse très-orageuse. On peut en juger par la dédicace de son *Ars dansandi, ad follotissimam suam garsam Janam Rosæam, pro passando tempus*, à la tête de laquelle il s'intitule : *Bragardissimus atque folotus homo*, et qui a eu treize éditions. T—D.

ARÉNA (JACQUES DE), juriconsulte, naquit, selon les uns, à Parme, et, selon d'autres, en Flan-

dre, dans le 15^e siècle. On l'a aussi confondu avec Jacques de Ravennes, juriconsulte français ; mais il n'y a pas tant d'incertitude sur ses écrits. Il a publié, sur le Code et sur le Digeste, des notes d'une grande érudition, et que l'on consulte encore avec utilité. Son ouvrage sur les exécuteurs testamentaires, intitulé : *de Commissariis*, Venise, 1584, 1 vol. in-fol., est fort estimé. Son traité sur les séquestres, intitulé : *de Excussione bonorum*, Cologne, 1591, in-8°, a beaucoup de réputation, et son traité de *Bannitis* l'a placé honorablement parmi les criminalistes dont on a recueilli les ouvrages à Franefort, en 1587, in-fol. M—x.

ARENA (JOSEPH), né dans l'île de Corse, devint adjudant général en 1795, et fut employé au siège de Toulon, puis député au corps législatif en 1797, et ensuite chef de brigade de gendarmerie, place dont il se démit à la suite de la révolution du 18 brumaire an 9 (9 novembre 1800). Il fut arrêté, le 10 octobre 1801, au spectacle de l'Opéra, étant accusé de vouloir attenter aux jours du premier consul ; et le tribunal criminel le condamna à mort le 30 janvier 1802, ainsi que Ceracchi, Topino-Lebrun, Demerville et Diana, ses complices. K.

ARÉNA (BARTHELEMY), frère du précédent naquit à l'île-Rousse, en Corse, quelques années avant que les Français fissent la conquête de cette île. La protection que le général Paoli accordait à sa famille, cruellement persécutée par les Génois, le plaça au premier rang des patriotes de cette époque, et le fit devenir plus tard un des agents les plus actifs du parti français. En récompense de son zèle et de l'activité qu'il déploya pour la cause de la révolution, on le nomma député suppléant aux états généraux, puis procureur général syndie en remplacement de Saliceti. Nommé, en 1791, député à l'assemblée législative, contre la volonté du général Paoli, Aréna s'y prononça avec beaucoup d'énergie pour les principes les plus exaltés de la révolution, et se fit remarquer parmi les adversaires des ministres qui avaient succédé à Roland et à Dumouriez. Revenu en Corse après la session, il ne garda plus de ménagements envers Paoli, et accusa hautement ce général d'avoir fait échouer, par ses intrigues, l'expédition tentée par les Français, en 1795, contre la Sardaigne. Paoli poursuivit à son tour Aréna et ses partisans, et réussit à le faire déclarer infâme par l'assemblée tenue à Corté, le 27 mai 1795. Banni de sa patrie, Aréna se rendit à Paris. Il y fréquenta avec beaucoup d'assiduité le club des Jacobins, où il déclama vivement contre les patriotes qui souffraient que la Corse restât au pouvoir des Anglais. Il retourna dans cette île après la révolution du 9 thermidor qui renversa Robespierre, et s'y fit élire, en 1798, député au conseil des cinq-cents, où il se rangea du parti de l'opposition contre le directoire, et se montra dans toutes les circonstances animé de la plus vive exaltation. C'est uniquement à cette exaltation révolutionnaire qu'il faut attribuer son aversion pour la famille Bonaparte, avec laquelle il avait conservé longtemps des relations amicales, deve-

nues plus intimes encore lorsqu'ils furent appelés à défendre en commun les principes révolutionnaires contre Paoli. Il est aujourd'hui constant qu'à la fameuse séance du 18 brumaire, Aréna, qui figurait au nombre des adversaires les plus prononcés de Napoléon, ne tira pas de poignard contre lui, et même qu'il n'avait aucune arme de cette espèce. Depuis cette époque, on l'a toujours vu réclamer contre cette accusation; et, dans le mois de mai 1815, c'est-à-dire aussitôt qu'il l'a pu, il a fait insérer dans les gazettes d'Italie une réclamation très-positive à cet égard. Placé, après la journée de brumaire, sur la liste des députés qui durent être déportés, Aréna eut le bonheur de se soustraire par la fuite à cette proscription, et se retira à Livourne, où il vécut longtemps dans la plus profonde obscurité. Il n'était certainement pas dépourvu d'intelligence. Doué d'une imagination très-vive, s'il eût fait des études plus soignées il serait sans doute devenu un des hommes les plus remarquables de son temps; mais lancé jeune encore sur la scène politique, il sacrifia des avantages réels à un désir immodéré de popularité, et fit, pour plaire à la multitude, beaucoup plus que pour lui être utile. Dans ses dernières années, il fréquentait habituellement un café où il exposait avec sa véhémence ordinaire les principes auxquels il a été fidèle toute sa vie; et il ne cessait de présager, pour l'Europe entière, une république démocratique universelle. Il est mort à Livourne en 1829, entouré des enfants de sa fille, dont le mari avait péri sur l'échafaud, comme coupable de conspiration.

G—G—Y.

ARENDS (THOMAS), poète hollandais, né à Amsterdam, en 1652, travailla dans le comptoir d'un marchand, auquel il succéda dans la suite. Ses poésies fugitives, dont la plus grande partie roule sur des sujets de piété, ont été publiées, en 1724, par Matthieu van Nidek, sous le titre de *Mengelpoezij*. Arens a aussi publié des tragédies et des comédies médiocres, où l'on reconnaît cependant quelque talent. Il mourut en 1700. — Un autre ARENDS (*Rodolphe*), aussi poète hollandais, mort à Dordrecht, en 1787, dans un état voisin de l'indigence, a été loué par Hœufft.

D—G.

ARENDR (MARTIN-FRÉDÉRIC), antiquaire danois (1), né à Altona en 1769, étudia la botanique à Goettingue et à Strasbourg, et, n'étant encore qu'élève, visita les principaux botanistes de l'Europe en traversant à pied la France, la Suisse, l'Allemagne et l'Italie. De retour dans sa patrie, il fut attaché comme surnuméraire au jardin de botanique à Copenhague, mais on le vit plus souvent dans les bibliothèques qu'au jardin. Envoyé par le gouvernement en Finmark pour recueillir des plantes, il n'en rapporta que des observations archéologiques, aussi fut-il congédié avec une gratification. Depuis lors, jusqu'à la fin de sa vie, il fut toujours errant, sans ressources, sans occupation fixe et sans

patrie. Il commença ses voyages archéologiques en 1789, par la Norvège, afin de chercher partout des monuments anciens, des manuscrits et d'autres antiquités. A cet effet, il ne se tenait pas seulement dans les villes, il parcourait aussi les campagnes, logeant chez les paysans ou chez les pasteurs, vivant de ce qu'on voulait bien lui donner, demandant sans façon, et partant sans remercier. Quelques personnes accueillaient avec plaisir un homme aussi profondément versé dans les antiquités nationales; d'autres, ne voyant en lui qu'un liôte importun, ne cherchaient qu'à s'en débarrasser. Un pasteur de village, chez lequel Arendt avait pris un logement sans s'inquiéter si cela lui convenait, ne vit d'autre moyen, pour s'en délivrer, que de le faire porter par quelques hommes vigoureux dans un bateau, et de lui faire traverser un golfe voisin. Dans un autre village on le chassa à l'aide de la fumée. Cependant des personnes plus généreuses et plus indulgentes lui fournirent les moyens de continuer ses études et ses voyages. Il traversa, en 1804, la Suède, revint en Danemark, et repassa par la Suède pour retourner en Norvège. Dans toutes ses courses il dessinait les monuments, et copiait les inscriptions runiques. De retour à Copenhague, en 1806, avec ses dessins et ses copies, il se fit connaître des savants comme parfaitement instruit dans l'ancienne langue islandaise; et la commission chargée de la publication des vieux manuscrits dans cette langue l'admit pour collaborateur, espérant beaucoup de son érudition; mais il se brouilla avec la commission, reprit le chemin de la Suède, et alla demander l'hospitalité à l'intendant de la cour, baron de Tham, amateur d'antiquités et possesseur d'un cabinet où il y avait des monnaies cufiques, que le baron aurait bien voulu voir expliquer. Arendt ne trouvait rien de plus simple que d'aller consulter les orientalistes; il porta d'abord les monnaies à Rostock, puis il se dirigea vers Paris pour compléter les explications. Arrivé dans cette ville, il s'aperçut qu'il avait laissé les monnaies à Rostock, et il alla patiemment les chercher. A Paris, un savant d'un aspect aussi étrange était quelque chose de nouveau, et l'on doit penser qu'il y eut peu de succès. Tombé malade, il fut porté à l'Hôtel-Dieu, et n'en sortit qu'après la perte d'un œil; peut-être devait-il ce malheur à sa manière de vivre dans le Nord, où il avait souvent couché à la belle étoile. Il se comparait depuis ce temps à Odin, le dieu de la mythologie Scandinave, et il ne perdit rien de son humeur caustique. Accueilli par Millin, conservateur du cabinet des antiques, il donna, dans le *Magasin Encyclopédique pour l'année 1808*, un précis de ses voyages et de ses travaux archéologiques, avec une courte notice sur les monuments cufiques qu'il avait apportés à Paris. Il mit en ordre la suite des médailles mérovingiennes que possède la bibliothèque du roi; il en dressa un catalogue qui est resté manuscrit, et que l'on conserve probablement au cabinet des médailles. Il fit encore imprimer un petit *Essai sur les pierres sépulcrales et les tessères sacrées des anciens Slaves du Mecklebourg*. Désirant depuis longtemps voir l'inscription runique

(1) Quelques biographes l'ont confondu avec Arndt l'historien (voy. ce nom ci-après) et même avec Arndt, auteur de *l'Esprit du temps*.

du lion de St-Marc à Venise, publiée par le Suédois Akerblad, il se mit en route en 1809, et fit plus de cinq cents lieues à pied pour cette seule inscription. Il étonna fort le peuple de Venise, qui ne put comprendre ce que voulait cet étranger grimant sur le monument dans la place publique, et y restant juhé en dépit de tous les efforts que l'on fit pour l'en déloger. L'année suivante, il reparut à Paris et il y reçut l'hospitalité chez son compatriote Malte-Brun; Arendt, par reconnaissance, lui donna une description du monument sépulchral de Kivike dans le Nord, avec un dessin de ces tombeaux antiques. L'un et l'autre ont été insérés dans les *Annales des Voyages*. Reçu à l'académie celtique, il écrivit pour cette société des remarques sur les plateaux circulaires construits de cailloux qui se trouvent au nord de l'Europe. Un jour il lui prit envie d'aller à Naples. Arrivé à une quinzaine de lieues de Paris, il fut arrêté par des gendarmes qui le prirent pour un vagabond, et le conduisirent au dépôt de mendicité de Melun. Réclamé par Malte-Brun, il fut bientôt mis en liberté. Il retourna, en 1810, dans le Holstein; et, secondé par les secours du landgrave de Hesse, qui est lui-même grand amateur d'antiquités, il mit deux ans à parcourir le Jutland dans tous les sens, logeant, selon sa coutume, partout où cela lui convenait, au risque d'être renvoyé par ceux qu'il choisissait pour ses hôtes. Il reparut à Copenhague en 1812, et sollicita les secours du gouvernement pour achever ses recherches archéologiques dans la Norwége. On lui donna quelque argent, et il se remit en route, après avoir déposé à la bibliothèque du roi un recueil de pièces et de notes, fruits de ses voyages, en recommandant de ne pas les communiquer aux antiquaires avant sa mort. Il parcourut pendant plusieurs années le Danemark, la Norwége et la Suède. En 1816, il annonça à Stockholm un cours de langue islandaise; mais, au lieu d'enseigner, il recommença ses courses. A Linköping, il fit imprimer, en 1818, un tableau contenant les divers alphabets runiques. Plusieurs nobles Suédois s'intéressaient à ce pauvre savant, et cherchaient à lui être utiles; mais Arendt, peu soucieux de son avenir, préféra sa liberté et le plaisir de voyager à toutes les faveurs des grands. On le vit, en 1820, en Allemagne, où il rédigea une notice sur les idoles des païens wendes conservées au cabinet de Strelitz (1). Peu de temps après, on le vit se livrer à des recherches sur la langue teutonique dans la bibliothèque de St-Gall en Suisse; de là, il recommença des excursions en Italie et en Espagne, vivant toujours misérablement quand aucune âme généreuse ne venait à son aide, et demandant des secours ou les refusant suivant les circonstances où il se trouvait. A Rome, il fut habillé à neuf par quelques compatriotes qu'il y trouva. On ignore plusieurs de ses voyages, parce qu'il n'en a tenu aucune note. Il racontait qu'une fois, à peine revenu de Madrid

en Allemagne, il lui vint un doute sur quelque objet qu'il aurait pu éclaircir dans la capitale de l'Espagne; aussitôt il se remit en route pour Madrid; et, dès qu'il se fut éclairé par ses yeux sur ce qui avait donné lieu à ses doutes, il reprit la route de l'Allemagne. En 1825, il passa par l'Autriche et la Hongrie. A Presbourg, il se présenta chez le baron de Mednyanszky pour demander communication pendant quelques heures, dans la cour de l'hôtel, des ouvrages que ce savant avait publiés sur l'histoire du pays. M. de Mednyanszky a rendu compte de son entrevue avec Arendt (1). Il vit entrer un petit homme chauve et borgne, dont le seul œil restant roulait avec une vitesse incroyable dans son orbite, portant une barbe blanche, ayant le corps ceint d'une corde, et les pieds enveloppés de toile et chaussés de sandales grossières à la manière des montagnards hongrois; un petit havresac était attaché sur son dos, et il tenait un bâton à la main. « Ce petit homme, d'un extérieur si piteux, dit-il, « étala une érudition qui aurait pu suffire à une « demi-douzaine d'académiciens. Pour fournir matière à la conversation, je touchai les sujets scientifiques les plus divers; il déploya sur tous les « points un savoir immense, une grande expérience « personnelle, et une mémoire extrêmement heureuse et constamment disposée à étaler des trésors « de science. » Arendt prit un peu de nourriture chez M. de Mednyanszky; mais il refusa l'argent qui lui avait été offert. Il se proposait de faire connaître au public les résultats de ses recherches sur la langue, la mythologie et l'histoire des Celtes; cependant, à l'exception de quelques notes griffonnées sur des bandes de papier, ces résultats étaient tout entiers renfermés dans sa tête et ils n'en sont jamais sortis. Il portait dans sa poche les poinçons d'un alphabet celtibérien, dont lui avait fait présent le comte de Witzay à Hederwar. Il a trainé avec lui cette masse de métal jusqu'à Copenhague, et son intention était de chercher dans l'imprimerie de la Propagande, à Rome, les autres caractères dont il avait besoin pour ses recherches sur les écritures antiques. Revenu en Danemark, il s'établit encore sans façon chez les pasteurs et chez les paysans; et, après avoir erré quelque temps dans ce royaume, il entreprit un nouveau voyage vers le midi de l'Europe. Il arriva en Italie à la malheureuse époque où les sociétés secrètes des carbonari donnaient des craintes aux souverains. Déjà en Allemagne, surtout en Autriche, Arendt avait été poursuivi par la police à cause de la ressemblance de son nom avec celui de l'auteur de *l'Esprit du temps*. A Naples, on ne douta pas qu'il ne fût un émissaire des carbonari allemands. Les alphabets runiques qu'il portait sur lui furent pris pour des chiffres secrets, et la police le jeta dans les cachots de St-François. Ce malheureux, traité comme le dernier criminel, y fut attaqué d'une obstruction au foie, dont son

(1) Grossherzog-Strelitzisches Georgium Nordslavischer Gottheiten und ihres Dienstes, aus den Urbildern zu Beförderung näherer Untersuchung dargestellt, Minden, 1820.

(1) Archiv für Geschichte, Statistik, etc., Vienne, 1824, cah. de nov., numéros 140 et 141.

compatriote le docteur Schoenberg parvint à le guérir. Mais sa santé était ruinée lorsqu'on le mit en liberté; il ne put atteindre Venise, et mourut à quelque distance de cette ville, d'une maladie nerveuse. Telle fut la fin déplorable d'un antiquaire qui, ayant eu plus que ses confrères occasion de voir et de comparer les monuments anciens des diverses nations, aurait pu porter beaucoup de lumière dans les ténèbres de l'antiquité et s'illustrer par de grands travaux. Dans une notice nécrologique de la *Gazette littéraire* de Copenhague de 1824, on lui rend ce témoignage qu'il distinguait parfaitement l'écriture des inscriptions anciennes; que les explications qu'il donnait des runes étaient naturelles et ses conjectures généralement heureuses; qu'il copiait les inscriptions avec une grande fidélité; qu'en examinant un manuscrit, il en signalait aussitôt les particularités paléographiques; que, quant à l'art numismatique, la partie qu'il connaissait le mieux était celle des médailles anglo-saxonnes, mérovingiennes et celtebiériennes. Ses idées sur l'affinité et les émigrations des peuples du Nord, qu'il a exposées dans un court aperçu inséré dans le recueil allemand de Dorow, 1825, ne sont pas aussi satisfaisantes, parce que là il n'a pu s'appuyer sur les antiquités qu'il avait observées. On regrette qu'il n'ait pas écrit davantage. La comparaison des monuments aurait pu le conduire à des résultats intéressants.

D—G.

ARENSBECK (PIERRE DIEDERICH), né en Suède, s'appliqua au grec et aux langues orientales, et visita les universités étrangères aux frais de la reine Christine. Il fut nommé professeur à Strengholm, et devint ensuite pasteur à Stockholm, où il mourut en 1675. Il travailla, sous la direction de l'évêque Jean Mathie, à une traduction de la Bible en suédois, et publia, à cette occasion, un ouvrage très-rare, même en Suède, ayant pour titre : *Specimen conciliationis linguarum, ex nativis earundem proprietatibus in textus aliquot sacros ad veram et convenientem linguæ suecicæ versionem deductum*, Streng., 1648. La traduction ne fut pas achevée.

G—AU.

ARESI (PAUL), Milanais, mais né à Crémone vers l'an 1574, lorsque son père venait d'y être nommé podestat. Il fut alors nommé César, et ne prit le nom de Paul qu'en entrant chez les clercs réguliers ou théatins, à l'âge de seize ans, après avoir perdu son père. Il montra dans ses études une telle subtilité d'esprit, que son professeur en théologie était obligé de se préparer avec une application particulière pour résoudre ses objections, ou réfuter ses arguments. Il était donc, de plus, d'une telle mémoire, qu'ayant reçu un jour l'ordre de faire le lendemain un discours au réfectoire, il y répéta, comme en extrait, tout le carême que venait de prêcher le supérieur même qui lui avait donné cet ordre. Il se fit une grande réputation comme prédicateur, quoiqu'il eût contre lui la prononciation et le geste. A Naples, à Rome, partout où il enseigna la philosophie et la théologie, il donnait aussi aux jeunes gens, pendant l'été, des leçons sur l'éloquence de la

chaire. Choisi pour confesseur à Turin par Isabelle de Savoie, qui fut ensuite duchesse de Modène, il fut nommé à l'évêché de Tortone. Il s'y fixa; et, après une vie exemplaire, partagée entre les devoirs d'un évêque, d'un religieux, et des travaux littéraires assortis à son état, il y mourut le 15 juin 1644. On a de lui, en latin : 1° *in libros Aristotelis de Generatione et Corruptione*, Milan, 1617, in-4°; 2° *de aquæ Transmutatione in sacrificio missæ*, Tortone, 1622, in-8°, et avec beaucoup d'additions, Anvers, 1628, in-8°; 3° *de Cantici canticorum Sensu, velutatio bina*, Milan, 1640, in-4°; 4° *Velitationes sex in Apocalypsim*, Milan, 1647, in-fol., ouvrage mis au jour après sa mort par le P. Paul Sfondrati, qui y joignit une vie de l'auteur; en italien : 1° *Arte di predicar bene*, Venise, 1611, in-4°; le même, augmenté par l'auteur, Milan, 1622, et réimprimé plusieurs fois. C'est le recueil des leçons qu'il donnait pendant l'été aux jeunes gens qui suivaient ses cours de philosophie et de théologie, et ce fut le premier ouvrage qu'il mit au jour. 2° *Imprese sacre con triplicati discorsi illustrate ed arricchite*, ouvrage publié d'abord, à peu près sous le même titre, Vérone, 1615 et 1615, in-4°, mais tellement augmenté ensuite par l'auteur, qu'il reparut en 7 vol. in-4°, les 2 premiers à Milan, 1621 et 1625, les 3 suivants à Tortone, 1650, le 6°, *ibid.*, 1654, et le 7°, *ibid.*, 1655. Il ajouta à son 1^{er} volume une réponse à ses critiques, sous le titre de *la Penna raffilata*, Milan, 1626, in-fol.; et après la publication du 7^e volume, un 8^e tout entier, intitulé : *la Ritroguardia* (l'Arrière-garde) *in difesa di se stesso, con un trattato dell' arte e scienza impresistica*, etc., Gènes, 1640, in-4°. 3° *Della Tribolazione e suoi rimedii*, Tortone, 1624, 2 vol. in-4°, Venise, 1627, et réimprimé plusieurs fois depuis. 4° *Panegirici fatti in diverse occasioni*, Milan, sans date; mais l'épître dédicatoire, de Mognana, est datée de 1644, in-8°, réimprimé, *ibid.*, 1659, in-4°; ce recueil contient dix-sept panégyriques; ils sont tous en italien. Les sermons latins d'Aresi sont un rêve bibliographique : au 17^e siècle, on ne prêchait plus dans toute l'Italie qu'en italien. G—É.

ARETA, ou ARETÉ, fille d'Aristippe. Voyez ARISTIPPE.

ARÉTAPHILE, fille d'Eglator, vivait à Cyrène, à l'époque des guerres entre Mithridate et les Romains. Nicocrates, tyran de Cyrène, ayant fait mourir Phædimus, son mari, devint éperdument amoureux d'elle, et l'épousa; mais quelque bon traitement qu'elle en reçût, elle ne perdit jamais de vue le dessein de venger la mort de Phædimus, et de rendre la liberté à sa patrie. Elle chercha d'abord à empoisonner Nicocrates, fut déconverte, et se justifia en disant qu'elle avait voulu composer un philtre pour se faire aimer davantage. Elle tourna alors ses vues d'un autre côté. Elle avait une fille très-belle, et que Léandre, frère du tyran, épousa. Ces deux femmes employèrent tous les moyens de séduction pour engager ce dernier à faire périr Nicocrates. Il y consentit, et le fit tuer par un de ses esclaves; mais il usurpa lui-même l'autorité, et ne se montra pas moins cruel que son frère, ce qui obligea Arétaphile d'avoir recours à d'autres moyens. Elle engagea secrètement un cer-

tain Anabus, roi d'un peuple de la Libye, à faire des incursions dans le pays de Cyrène, et comme la guerre et la tyrannie ne s'accordaient point, elle offrit d'aller négocier la paix. S'étant rendue vers Anabus, elle fit ses conditions avec lui, et, de retour vers Léandre, l'engagea à se rendre sans armes auprès d'Anabus, pour ratifier, disait-elle, le traité. A peine y fut-il arrivé qu'Anabus le fit arrêter, et le livra aux Cyrénéens, qui le firent mourir. Ils offrirent le gouvernement à Arétaphile, qui le refusa, leur donna des lois sages, de bonnes institutions, et alla finir ses jours dans la retraite. C—R.

ARÉTAS. Nom de plusieurs rois de l'Arabie Pétrée, que la faiblesse des rois de Syrie enhardit à faire des incursions dans la Coélésyrie. Le premier qui nous soit connu est celui qui battit Jason, chef des Hébreux, vers l'an 170 avant J.-C. — Un autre ARÉTAS s'empara de la Coélésyrie, vers l'an 84 avant J.-C., prit le titre de roi de Damas, et fit frapper des monnaies en son nom. Il alla au secours d'Hyrcan contre Aristobule, son frère; mais pendant ce temps, Scaurus, l'un des lieutenants de Pompée, reprit Damas. Il paraît cependant que Pompée lui rendit cette ville, et que ses descendants y régnèrent; car St. Paul, dans sa seconde *Épître aux Corinthiens*, chap. 2, parle d'un Arétas, roi de Damas, qui voulut le faire arrêter, vers l'an 55 de J.-C. C—R.

ARÉTÉE de Cappadoce (*Areteus*, Ἀρεταῖος, que quelques-uns écrivent ARETHÉE), médecin grec qui, par sa fidélité à suivre la méthode d'expérience et d'observation tracée par Hippocrate, mérite d'être mis au nombre des classiques en médecine. On ne sait en quel temps il a vécu; Wigan, un de ses éditeurs et commentateurs, prétend que c'est sous le règne de Néron; cependant Galien, qui a parlé de tous les auteurs antérieurs à lui, n'en fait pas mention, et certes il n'en aurait pas omis un d'un mérite aussi éminent qu'Arétée. Goulin penche à croire qu'il est le même qu'Athénée, chef de la secte des pneumatiques; il appuie son assertion sur de légères altérations de mots, accident qui doit arriver dans la langue grecque plus qu'en aucune autre langue. Quoiqu'il en soit de l'histoire personnelle d'Arétée, le petit nombre d'ouvrages qu'on attribue à cet auteur, et qui nous retracent les beaux temps et les principes sûrs de la médecine grecque et hippocratique, nous sont parvenus, mais avec beaucoup de lacunes; quelques chapitres même manquent en entier. Ils sont divisés en huit livres, deux sur les causes des maladies aiguës, deux sur celles des maladies chroniques, deux sur la description des maladies aiguës, et deux sur celle des maladies chroniques. Rien de plus exact que le tableau qu'y fait Arétée des maladies; rien de plus rationnel que la manière avec laquelle il en établit le diagnostic et en règle le traitement, puisé autant dans l'hygiène que dans la pharmacie. On croit relire Hippocrate; c'est la même méthode d'observation, même précision dans les détails, même étendue de vues dans leur généralisation, même style sentencieux et pittoresque pour leur expression. S'il ne saisit pas avec moins de sagacité qu'Hippocrate les divers mouvements de la nature dans le cours

d'une maladie, s'il n'en note pas avec moins d'exactitude la succession, il sait de même aussi allier le mérite d'observateur passif à celui de médecin agissant, qui, selon les cas, se propose d'influer sur les divers mouvements des maladies; et c'est à lui qu'on doit le premier emploi de ce dérivatif et excitant puissant, les cantharides en vésicatoire, que jusqu'alors on n'avait fait prendre qu'à l'intérieur. Arétée fait précéder l'histoire de chaque maladie de l'indication anatomique de l'organe qui en est le siège; et quelque imparfaite que soit cette anatomie, à cause des nombreux obstacles opposés à l'étude de cette science chez les anciens, cela n'en démontre pas moins la sage méthode que suivait Arétée; et même encore, sous ce rapport, mérite-t-il d'être consulté, comme présentant le tableau fidèle de l'état de cette science à cette époque. En somme, cet ouvrage doit être mis sur la même ligne que ceux du père de la médecine. Il a eu de nombreuses éditions; la première, en latin, parut en 1552, in-4°, à Venise, par les soins de Junius Paulus Crassus, professeur de Padoue; il y manque les 2, 3, 5, 6 et 7^e chapitres du 2^e livre de la curation des maladies chroniques. En 1554, J. Goupyl, de la faculté de Paris, en donna une en grec, à Paris, in-8°, où ces 5 chapitres étaient rétablis. Ces deux premières éditions se réimprimèrent plusieurs fois avec de légères additions. En 1605, il en parut une grecque et latine, in-fol., par George Henisch, avec d'assez mauvais commentaires de ce dernier. En 1725, J. Wigan en donna une grecque et latine, bien plus soignée, à Oxford, in-fol.; il la fit sur deux manuscrits grecs, dont l'origine pure lui était garantie sans avoir pu se procurer les éditions de Henisch et de Turnébe. Elle n'empêcha pas cependant Boerhaave d'en donner une autre, aussi grecque et latine, à Amsterdam, 1755, in-fol., et cette dernière doit être préférée, parce que l'éditeur profita des recherches de Wigan; Boerhaave y a suivi le texte grec de Goupyl, la version latine de Crassus, et y a ajouté de bons commentaires faits par Petit, médecin de Paris, et que le célèbre critique anglais Mattaire avait déjà fait imprimer séparément dès 1726. Henri Estienne, réunissant dans un seul ouvrage, intitulé *Medicæ artis Principes*, tout ce que les anciens avaient de recommandable en médecine, n'avait eu garde d'omettre Arétée, et, dès 1567, la version latine de ce médecin grec, par Crassus, avait été insérée dans cette intéressante et utile collection. Enfin, Haller, donnant une nouvelle édition de ces *Medicæ artis Principes*, en 1772, retoucha encore le bel Arétée qui compose le 5^e vol. de cette édition in-8°; mais Haller, dans ce travail, fut inférieur à lui-même, et l'édition de Boerhaave, quoique antérieure à la sienne, mérite encore aujourd'hui la préférence. Enfin Lefebvre de Villebrune en avait fait une traduction française, mais qui n'a pas encore été imprimée. C. et A—N.

ARETIN (LÉONARD), ou LÉONARD d'Arezzo. Voyez BRUNI.

ARETIN (FRANÇOIS). Voyez ACCOLTI.

ARETIN (BERNARD), surnommé l'Unico Are-
tino. Voyez ACCOLTI.

ARÉTIN (PIERRE), l'un des auteurs italiens du 16^e siècle qui fit le plus de bruit, mais qui dut le plus grande partie de sa réputation aux excès de sa plume. La bizarrerie de sa destinée répond à celle de son génie. Fils naturel d'un simple gentilhomme, il parvint à la faveur des princes et des rois. On le nomma leur fléau, et il poussa auprès d'eux la flatterie jusqu'à la plus basse adulation : il eut lui-même des admirateurs outrés et des flatteurs, malgré la virulence et l'emportement de ses satires : aussi rempli de jactance et d'orgueil que de fiel, il souffrit avec résignation les traitements qu'on ne hasarda qu'avec des lâches : écrivain licencieux, au point que son nom est devenu celui de l'effronterie, du scandale et de l'obscénité même, il fut aussi auteur dévot, et publia un assez grand nombre d'ouvrages de piété, qui ne paraissent pas lui avoir plus coûté que les autres, et qu'il préférerait quand ils lui rapportaient davantage ; enfin, auteur souvent au-dessous du médiocre, sinon dans un genre où il est honteux d'exceller, il reçut le surnom de *divin* ; il se le donna lui-même, le répéta, le signa, comme on ajoute à son nom une seigneurie ou un ornement de plus à ses armes. Né en 1492 dans cette ville de Toscane dont il a presque souillé le nom, il n'y fit que de médiocres études ; mais il annonça de bonne heure et des dispositions brillantes, et l'usage qu'il en devait faire un jour. Un sonnet contre les indulgences le fit chasser d'Arezzo. Réfugié à Pérouse, il y fut d'abord connu par une polissonnerie bouffonne. Une peinture édifiante, qui ornait la place publique, représentait la Madeleine aux pieds du Christ, tendant les bras dans l'attitude de la douleur. Pierre, qui peignait passablement, alla, pendant la nuit, y peindre un luth qu'il mit entre les mains de la sainte, et l'on conçoit quel échangeement cela fit dans l'expression du tableau. Il subsista quelque temps à Pérouse de l'état de relieur. Il se rendit ensuite à Rome à pied, et sans autres habits que ceux qu'il avait sur le corps. Il parvint en assez peu de temps à être attaché, sans que l'on sache à quel titre, au pape Léon X. Il le fut ensuite à Clément VII, successeur d'Adrien VI. Seize infâmes sonnets, qu'il fit pour les seize figures obscènes dessinées par Jules Romain, et gravées par Marc-Antoine Raimondi, le firent sortir de Rome. Jean de Médicis, connu dans les guerres d'Italie sous le nom de chef des bandes noires, peu effrayé sans doute de cette licence de mœurs, l'appela auprès de lui, et le conduisit à Milan, où l'Arétin eut l'occasion de se rendre agréable à François I^{er}. De retour à Rome, il fut, peu de temps après, poignardé et estropié par un gentilhomme bolonais, pour des vers qu'il avait faits pour ou contre une cuisinière, dont ils étaient amoureux à la fois, l'un, malgré l'orgueil de son talent, l'autre, malgré l'orgueil de sa noblesse. N'ayant pu obtenir justice de cet assassinat, il retourna auprès de Jean de Médicis, qui le prit si fort en amitié, qu'il lui faisait partager, non-seulement sa table, mais son lit. C'était alors le comble de la politesse. On n'est pas aujourd'hui aussi poli entre hommes, ou du moins on l'est autrement. Jean de Médicis, blessé dans un combat, mourut peu de temps après des suites de ses blessures,

et il mourut entre les bras de son cher Arétin, qui montra pour lui, pendant sa maladie, et même après sa mort, une affection, pour ainsi dire, passionnée. Il prit alors le parti de vivre libre, et du seul produit de sa plume. Il alla se fixer à Venise en 1527 : il s'y fit des amis puissants, dont l'un, évêque suffragant de Vienne, le réconcilia avec le pape Clément VII, et le servit si bien auprès de l'empereur Charles-Quint, que ce monarque lui envoya une de ces belles chaînes d'or que l'on portait alors au cou, comme objet de luxe et comme marque d'honneur. François I^{er} ne voulut pas être moins généreux que son rival, et fit présent à l'Arétin d'une chaîne pareille. Le fameux duc de Lève lui fit une forte pension. Pierre provoquait ces libéralités, en déclarant de temps en temps que, puisque les princes chrétiens récompensaient si mal son mérite, il passerait chez les infidèles, où il irait vieillir dans la pauvreté. Outre les pensions et les présents, écrivant sans cesse, dans une ville où il lui était permis de tout imprimer, il gagnait, selon ses propres expressions, 4,000 écus d'or par an, avec une rame de papier et une bouteille d'encre. Il prit, pour l'aider dans ses travaux, le célèbre Niccolo Franco, auteur aussi mordant et aussi impudent que lui, mais beaucoup plus savant, surtout en grec et en latin, langues dont l'Arétin ignorait entièrement l'une, et savait médiocrement l'autre, quoique dans ses écrits sérieux il ne fit aucune difficulté de décider et de trancher également sur toutes deux. Alors sa renommée s'accrut ; de toutes les parties de l'Italie, on lui écrivait, on le vantait, on lui adressait des dédicaces, et l'on venait le visiter. C'était une jouissance pour son orgueil, mais c'était aussi une perte de temps à laquelle il trouvait remède, en se réfugiant, pour travailler, chez quelques-uns de ses amis, ou, comme il l'avoue franchement, de ses amies. Il ne dissimulait pas plus sa vénéralité que son immoralité. Quelque temps il tint la balance des louanges égale entre Charles-Quint et François I^{er} ; mais le monarque espagnol lui fit une pension de 200 écus ; le monarque français ne l'imita pas cette fois ; toutes les louanges furent alors pour Charles ; et le nom de François disparut des vers et de la prose de l'Arétin. On lui promit, au nom du roi, une pension de 400 écus ; il promit, à son tour, que, dès qu'il aurait reçu le brevet de Sa Majesté, il célébrerait plus haut que jamais sa gloire. Le brevet ne vint pas, et le poète ne chanta plus que Charles-Quint. L'Empereur fit bientôt une plus forte recette en louanges, et l'Arétin en traitements honorables, et, ce qu'il aimait encore mieux, en or. Charles-Quint, à son retour en Allemagne en 1543, passant sur les États de Venise, le duc d'Urbin, député par le sénat pour le complimenter, mena l'Arétin avec lui. L'Empereur, qui était à cheval, comme l'ambassadeur et son cortège, ayant aperçu le poète décoré de sa belle chaîne, lui fit signe d'approcher, le mit à sa droite, et l'entretint, pendant tout le chemin, jusqu'à Peschiéra, où il eut encore avec lui une conversation longue et familière. Ce fut alors que l'Arétin lui récita un panégyrique de 500 vers, plein de ces exagérations qu'il n'y a de pudeur ni à

prononcer ni à entendre. Une somme considérable, que l'Empereur lui fit compter le lendemain, prouva qu'il n'en avait pas été blessé. Les ouvrages de dévotion que l'Arétin composait à Venise, en même temps que les œuvres les plus obscènes, avaient pour but, outre l'argent, celui de se concilier la cour de Rome. Les bonnes dispositions de Paul III enhardirent le duc de Parme à demander pour lui le chapeau de cardinal. Jules III, qui était d'Arezzo, ayant succédé à Paul, fut si touché d'un sonnet que lui adressa son compatriote, qu'il lui envoya 1,000 couronnes d'or, avec le titre et le cordon de chevalier de St-Pierre. Conduit à Rome, environ trois ans après, par le duc d'Urbino, et présenté au pape, il en fut accueilli avec honneur, presque avec tendresse; car Jules III alla jusqu'à le baiser au front, jusqu'à appliquer les lèvres d'un souverain pontife sur le front de l'Arétin! Celui-ci ne mit plus de bornes à ses espérances; il se crut sûr de ce chapeau, auquel il avait réellement l'effronterie d'aspirer. Mais tout ce grand accueil n'ayant rien produit de solide, il revint à Venise, où il ne manqua pas de dire et d'écrire qu'il avait refusé le cardinalat. L'âge ne le mûrissait point. Sa langue et sa plume conservaient leur impudente acrimonie. L'Italie retentissait de ses querelles avec ce même Niccolò Franco, qui, de son collaborateur et de son commensal, était devenu son plus mortel ennemi; avec un poète milanais, nommé Albicante, qui avait moins d'esprit que lui, mais non pas moins de fiel et d'emportement; avec plusieurs autres gens de lettres; et il n'était pas plus circonspect avec des gens qui, n'écrivant pas, pouvaient se venger autrement qu'avec la plume. On a vu comment il avait été traité à Rome dans sa jeunesse. Dans d'autres occasions, il en fut quitte pour la peur; mais elle fut grande, et il y avait de quoi s'en souvenir. Le célèbre capitaine, ou *condottiere*, Pierre Strozzi, s'étant mis au service de France, avait enlevé à l'Empereur la forteresse de Marano; l'Arétin s'avisait de le plaisanter dans une de ses satires. Strozzi, qui n'était pas plaisant, lui fit dire de changer de ton, ou qu'il le ferait poignarder jusque dans son lit. L'Arétin, qui le connaissait capable de lui tenir parole, eut tant de frayeur, qu'il se tint enfermé chez lui, n'y laissant plus entrer personne, et mena jour et nuit la vie la plus misérable, jusqu'au moment où le capitaine quitta les États de Venise. Deux peintres célèbres, le Tintoret et le Titien, s'étaient brouillés: l'Arétin prit parti pour le Titien, qui était son intime ami, et ne manqua pas, selon sa coutume, de se déchaîner contre le Tintoret. Celui-ci, le rencontrant un jour près de sa maison, feint de tout ignorer, lui dit qu'il désirait depuis longtemps de faire son portrait, le fait entrer chez lui, le place, et tout à coup, se saisissant d'un pistolet, vient à lui d'un air menaçant. « Eh! Jacques, s'écria le poète épouvanté, que « voulez-vous donc faire? — Prendre votre mesure, » répondit gravement le peintre; et l'ayant en effet mesuré, il ajouta du même ton: « Vous avez quatre « et demi de mes pistolets de haut. » Cela dit, il renvoya l'Arétin, qui ne se le fit pas dire deux fois. Un ambassadeur d'Angleterre, qui avait à se plaindre

de lui, ne se contenta pas de l'effrayer; et peu s'en fallut que, dans toute la force du terme, il ne le fit mourir sous le bâton. Si l'on en croit ses ennemis, il courut plus d'une fois risque de finir de cette manière; mais il était destiné à une mort plus gaie, si toutefois le gros rire du vice est vraiment de la gaieté. Il avait des sœurs qui menaient à Venise une vie aussi dissolue que la sienne. On lui conta un jour quelques-uns de leurs faits gaillards; il les trouva si comiques, qu'il se renversa sur sa chaise, en riant aux éclats. La chaise tomba, il frappa de la tête sur le pavé, et mourut à l'instant même, âgé de 65 ans, au milieu des convulsions du rire. Il n'est donc pas vrai, comme on l'a dit, qu'ayant reçu l'extrême-onction, il dit, en riant, ce vers impie :

Guardate mi da' topi or che son unto,

que l'on peut rendre par celui-ci :

Me voilà bien huilé, préservez-moi des rats.

Il avait conservé, malgré ses débauches, un tempérament robuste, qui lui promettait une longue vieillesse, et la nature, prodigue envers lui de ses dons, lui avait donné un goût particulier pour les arts. Il fut ami du grand Michel-Ange. On vient de voir qu'il le fut aussi du Titien, et ce fut à sa recommandation que Charles-Quint employa ce dernier peintre. Il aimait passionnément la musique, et jouait de quelques instruments; mais, ce qu'il aimait par-dessus tout, ce fut l'argent, la table et les femmes. On a vu des preuves du premier de ces goûts; quant au second, il paraît souvent, dans ses lettres, occupé de bonne chère, et c'était, assure-t-on, par gourmandise, qu'il ne dinait jamais hors de chez lui. Il eut beaucoup de maîtresses, de tout rang et de tous états. Les aimait-il? Leur nombre, la dépravation scandaleuse de plusieurs d'entre elles, et la sienne, en font douter; mais les preuves d'attachement qu'il leur donna quelquefois le feraient croire. Il eut trois filles naturelles: dans sa famille, on ne se reproduisait pas autrement; et il fut pour elles un très-bon père. S'il aimait l'argent, c'était pour le dépenser, pour vivre splendidement, s'habiller avec magnificence, se montrer libéral et même quelquefois bienfaisant, tant il réunissait de contrastes dans son caractère comme dans son esprit. On le loua beaucoup trop pendant sa vie, et surtout il se loua beaucoup trop lui-même. La postérité en a fait justice: elle a couvert son nom d'opprobre, quant aux mœurs; et, à l'égard du talent, si elle a conservé de l'estime pour quelques-uns de ses ouvrages, elle en a pros crit un bien plus grand nombre. Voici les principaux; car il serait aussi long qu'inutile de les citer tous. Ouvrages en prose: 1^o ses dialogues licencieux en italien: *Ragionamenti del Zoppin fatto frate e Lodovico p...niere, dove si contiene la vita e genealogia di tutte le cortigiane di Roma*, divisés en 3 parties, dont la 1^{re} a été imprimée à Venise, 1555; la 2^e à Turin, 1556; la 3^e à Novarre, 1558. Il y en a eu ensuite plusieurs éditions, avec quelques différences dans le titre, et des additions d'ouvrages du même genre; entre autres, avec un dialogue non moins

obscène, intitulé la *P.... errante, ovvero dialogo di Maddalena e Giulia*, que la plupart des biographes attribuent à Lorenzo Veniero, élève de l'Arétin. Mais cet élève, digne de son maître, a fait, sous le même titre, un petit poème de 158 octaves; le dialogue, au contraire, est en prose, et l'Arétin en est l'auteur. On les trouve tous réunis dans les meilleures éditions, entre autres dans celle des Elzevirs, 1660, in-12. Il faut distinguer, parmi ces dialogues, celui que l'on désigne par le titre abrégé *delle Corti* (des Cours). Le titre entier est : *Ragionamento*, etc.; (Dialogue dans lequel Pierre Arétin introduit quatre de ses amis, qui parlent des cours de ce monde et de celle du ciel); il parut dans la même année, 1558, à Novare, à Venise, et ailleurs. Celui-ci n'est ni licencieux ni obscène, mais fort ennuyeux. On y dit beaucoup de mal des cours, sans plaire à ceux qui ne les aiment pas : ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il est dédié au roi François I^{er}. La forme de la dédicace n'est pas moins singulière que le reste. Elle peut donner une idée du tour d'esprit de l'auteur. Elle signifie littéralement : « Ouvrage offert « comme l'hostie de la vertu, sur l'autel de la re- « nommée, consacré au nom du glorieux Fran- « çois I^{er}, roi de France, créature sage, et âme « pleine de valeur. » 2^o *I sette Sabmi della peniten- tia*, etc. C'est une paraphrase des sept Psaumes de la pénitence, qui tranche fortement avec ses premiers dialogues, et qui passe pour le mieux écrit de ses ouvrages, Venise, 1551, in-4^o, et réimprimé plusieurs fois, en divers formats, tant à Venise qu'ailleurs. 3^o *I tre Libri della humanità di Christo* (Trois Livres sur l'humanité du Christ), Venise, 1555, in-4^o, et ensuite souvent réimprimés, comme les sept Psaumes. 4^o *Il Genesi*, etc. (la Genèse), avec la vision de Noé, où l'on voit les mystères de l'Ancien et du Nouveau Testament), Venise, 1558 et 1559, in-8^o, réimprimé de même. Ces trois derniers ouvrages, sur lesquels il n'y a rien à dire, sinon qu'ils sont écrits le plus sérieusement du monde, et d'un air de persuasion égal à celui de quelque ouvrage de piété que ce soit, furent recueillis ensemble, dans une édition donnée par les Alde, en 1551, in-4^o, et dédiés au pape Jules III. En tête de cette édition, l'Arétin s'intitule *del sacro santo Monte humil germe*, parce que Jules III était de la famille del Monte, et il ajoute, comme pour se relever de cet acte d'humilité, ce que tout véritable homme de lettres désire pouvoir mettre au titre de ses ouvrages : *E per divina grazia huomo libero*, et par la grâce divine, homme libre. Ces trois mêmes ouvrages ont été traduits en français, savoir : la *Paraphrase des sept Psaumes de la pénitence*, deux fois, l'une par Jean de Vauzelles, prieur de Montrotier, Lyon, 1549, in-8^o; l'autre, par François de Rosset, Paris, 1605, in-12, les *Trois Livres sur l'Humanité du Fils de Dieu*, par le même Jean de Vauzelles, imprimés vers l'an 1549; la *Genèse*, traduite par le même, Lyon, 1542. Les dialogues obscènes l'ont aussi été dans notre langue : on nous permettra de n'en pas indiquer ici les éditions. 5^o La *Vie de Ste Catherine*, celle de la *Vierge Marie*, et celle de *St. Thomas*

d'Aquin, trois ouvrages qui parurent pour la première fois à Venise, les deux premiers en 1540, et l'autre en 1545, ne doivent point être séparés des précédents, et complètent cette classe d'écrits pieux tracés par la plume la plus profane. 6^o Nous rangerons sous le même numéro ses cinq comédies, la *Cortigiana*, il *Marescallo*, l'*Hipocrito*, il *Filosofo*, et la *Talanta*, imprimées successivement à Venise depuis 1555 jusqu'en 1555, et ensuite ensemble, à l'exception du *Philosophe*, en 1588, sans nom de ville, mais vraisemblablement à Paris. Il y a, en général, dans ces comédies, peu d'art et encore moins de décence; mais de la verve comique, des scènes singulièrement plaisantes, des caractères bien tracés, un dialogue vif et animé, des traits de satire imprévus et hardis : de tous les ouvrages de l'Arétin, ce sont aussi ceux dont le style est le meilleur, et qui peuvent le mieux justifier l'admission que lui ont accordée les académiciens de la Crusca parmi les auteurs qu'ils citent comme classiques. 7^o Six livres de lettres familières, imprimés d'abord l'un après l'autre, le premier dès 1558, et le sixième en 1557, recueillis ensuite en 6 vol., Paris, Mathieu le Maître, 1609, in-8^o. Elles sont curieuses pour l'histoire de la vie de l'auteur, et pour la connaissance de son caractère : il est impossible de se figurer, sans les avoir lues, la bizarrerie, la jactance, la cupidité, la bassesse et l'orgueil de ce personnage. Il n'est pas difficile d'y recueillir assez de traits de tous ces vices pour remplir dix colonnes et des pages entières; mais cela est plus dégoûtant qu'agréable ou utile, et il en reste encore, après cela, beaucoup plus à dire qu'on n'en a dit. Ce ne sont rien moins, d'ailleurs, que des modèles de style épistolaire : ce style doit tenir le milieu entre l'ampoulé et le trivial; l'Arétin va sans cesse de l'un à l'autre des deux extrêmes, sans s'arrêter jamais au milieu. Ouvrages en vers : 1^o les seize sonnets obscènes, *Sonnetti lussuriosi*, dont on a parlé dans sa vie; ils sont extrêmement rares, et ne peuvent jamais le devenir trop. 2^o Des *rima*, *stanze* et *capitoli*, les uns remplis de louanges outrées, et adressés à des papes, des princes et d'autres puissances; les autres, en plus grand nombre, satiriques et licencieux. Ceux de cette espèce sont insérés dans plusieurs recueils, tant parmi les poésies burlesques du Berni, du Molza et d'autres poètes du même genre, qu'ailleurs. Dans la plupart de ces pièces, l'auteur est moins prodigue de beautés poétiques que d'ordures et d'injures. Il est bien loin, pour la délicatesse d'esprit et de style, des autres poètes satiriques auxquels on l'a associé. 3^o Ce génie entreprenant essaya de s'exercer dans l'épopée; il en commença plusieurs, mais il s'arrêta toujours après les premiers efforts, et laissa imparfait tout ce qu'il avait tenté. Ses *Due canti di Marfisa*, dédiés au marquis del Vasto, furent suivis d'un 3^e chant et réimprimés ensemble à Venise en 1557; mais il n'alla pas plus loin, et l'on dit même que, mécontent de ce qu'il avait fait, il exigea de son libraire Marcolini qu'il en brûlât 5,000 stances ou octaves, ce qui ferait 21,000 vers. Ses *Lagrima d'Angelica*, publiées en

1538, en restèrent aussi aux deux premiers chants. Quoique l'*Orlandino*, qu'il avait entrepris pour se moquer de l'*Orlando*, fût plus conforme à son génie satirique, il s'arrêta de même à la 6^e octave du 2^e chant; et il ne remit jamais la main à aucune de ces trois ébauches. 4^e Enfin il manquait quelque chose à l'audace de ses entreprises, s'il n'avait osé faire une tragédie. Il l'osa, et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ce ne fut pas sans succès. Le sujet qu'il traita est austère, c'est celui des Horaces : il le traita dans toute son austérité, un siècle avant le grand Corneille; il est certainement fort au-dessous de ce grand homme dans ses trois premiers actes, quoique l'on y voie une certaine fidélité historique, une connaissance des mœurs et des usages civils et religieux de l'ancienne Rome, et un art de les mettre en scène, qui ne sont point à mépriser; mais j'ai osé dire ailleurs que, dans les deux derniers actes, à ne parler que du plan, il paraissait l'emporter à son tour. La cause d'Horace, meurtrier de sa sœur, y est plaidée par son père, d'abord devant les décemvirs, qui le condamnent, ensuite devant le peuple assemblé; c'est le peuple qui juge solennellement, et si l'auteur n'avait pas gâté cette fin par quelques inconvenances, et par l'intervention d'un dieu dans une machine, qui lui a paru le seul moyen de dénouer sa pièce, il n'y aurait pas la moindre comparaison à faire entre les deux dénouements. Sa tragédie, telle qu'elle est, est celui de tous ses ouvrages qui étonne le plus, quand on connaît tous les autres. La vie de l'Arétin a été écrite avec beaucoup de soin et d'exactitude par le savant Mazzuchelli, Padoue, 1741, in-8°. Boispréaux en a publié, en 1750, in-16, un extrait plutôt qu'une traduction, où l'on trouve beaucoup de fautes, comme dans presque tout ce qui est traduit de l'italien en français. On trouvera peut-être cet article trop long; mais on parle souvent de l'Arétin, on le méprise beaucoup, et on le connaît peu; j'ai voulu, non qu'on le méprisât moins, mais qu'on le connût davantage, et que l'on joignît aussi l'appréciation de ce qu'il a écrit de louable, à ce mépris qui lui est légitimement dû. G—É.

ARÉTIN. Voyez GUIDO.

ARÉTIN (JEAN-ADAM-CHRISTOPHE-JOSEPH, baron d'), ministre d'État de Bavière, né à Ingolstadt, le 24 août 1769, reçut une éducation soignée, se livra à l'étude de la jurisprudence, puis entra au service de l'État. Attaché à la chancellerie de Munich, il y remplit successivement différents emplois importants. En 1816 il devint conseiller intime en service ordinaire, et fut nommé chambellan du roi de Bavière. Au mois de février 1817, lorsque le comte de Reelberg fut rappelé à Munich pour y prendre le portefeuille des affaires étrangères, le baron d'Arétin lui succéda comme représentant du royaume de Bavière à la diète germanique. Il fut, jusqu'à sa mort, l'un des membres les plus distingués de cette assemblée, où il se faisait remarquer par la finesse de son esprit et la politesse de ses manières autant que par l'étendue de ses connaissances. Le baron d'Arétin est mort dans ses terres, à Heidemburg, le

16 août 1822. Il a publié, sous le voile de l'anonyme : 1^o *Magazin der Bildenden Künste* (Magasin des arts du dessin), Munich, 1791, in-8°, orné de gravures de Dillis; c'était un recueil périodique qui n'a eu que peu de durée. 2^o *Handbuch der Philosophie des Lebens* (Manuel de la philosophie de la vie), ib., 1795, in-8°, avec six vignettes de Dillis. 3^o *Catalogue des estampes gravées par Daniel Chodowiecki* (voy. ce nom), ibid., 1796, in-8°; contrefait la même année à Augsbourg, in-8°. 4^o *Collection des traités de Bavière*, Munich, 1801, in-8°. 5^o Un morceau dans le 1^{er} vol. des *Archives pour l'histoire ancienne de l'art en Allemagne*. Il a dirigé pendant quelques années la rédaction de la *Gazette d'État bavaroise*. Le baron d'Arétin, amateur éclairé des beaux-arts, consacrait à les cultiver tous les instants de loisir que lui laissaient ses fonctions. Il avait formé dès sa jeunesse une collection de gravures qu'il ne cessa d'enrichir pendant toute sa vie, et qui était devenue l'une des plus précieuses de l'Allemagne; il l'avait classée d'après un système de son invention. Les tableaux à l'huile de tous les âges et de toutes les écoles qu'il avait rassemblés formaient aussi une collection d'un grand prix. Il fut un des fondateurs de la société centrale formée à Francfort-sur-le-Mein, en 1819, pour la publication d'une édition générale des ouvrages du moyen âge sur l'histoire d'Allemagne, avec des éclaircissements. Le baron de Stein paraît avoir eu la première idée de cette entreprise; mais Adam d'Arétin, chargé de présenter à la diète germanique les statuts, la liste des membres et le plan des travaux, obtint pour cette société la protection des représentants du corps fédéral, qui mirent à sa disposition les bibliothèques et les archives de leurs États respectifs. (Voy. MEUSEL, *Gelehrte Teutschl.*, t. 11, p. 48; t. 17, p. 38; t. 22, p. 58.) F—LL.

ARÉTIN (JEAN-CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC, baron d'), frère du précédent, naquit à Ingolstadt, le 2 décembre 1775 (1). Son père, le baron Charles-Albert d'Arétin, remplissait dans cette ville un emploi considérable, et ne négligeait rien pour l'éducation de ses fils. Christophe commença ses études à Ingolstadt, alla les continuer à Heidelberg, puis à Gœttingue, et compléta son instruction par quelques voyages. Dans sa première jeunesse, avant même qu'il eût quitté sa ville natale, il se laissa entraîner par le prestige de la secte des illuminés, devint un des prosélytes les plus fervents de ses extravagances, et finit par se trouver, par suite des liaisons que ces opinions lui avaient fait contracter, impliqué dans des affaires dont le crédit de sa famille eut quelque peine à le tirer sans éclat. Cette mésaventure le rendit plus réservé, sinon plus sage; car il a conservé toute sa vie une exaltation d'idées et un fonds de principes radicaux et excentriques qui se retrouvent dans la plupart de ses écrits politiques. Destiné aux emplois publics, il vint se former à la connaissance des affaires par un stage dans le cabinet du baron

(1) Ou 1772, selon quelques biographes. Nous avons suivi l'autorité de Meusel et celle du *Neuer nekrolog der Deutschen* (Hannau, 2^e année, page 1216), qui nous paraît la mieux établie.

Steigentesch, assesseur de la cour de justice à Wetzlar. En 1795, il fut appelé à Munich avec le titre de conseiller de cour de l'électeur. Deux ans après on l'envoya à Wetzlar, comme commissaire à l'enquête dans les débats qui étaient survenus avec la ville impériale de Nuremberg. En 1799 il fut nommé membre des états de Bavière, et se montra l'un des plus zélés partisans de l'abolition des privilèges féodaux. Il fit en 1801 un voyage à Paris, sans autre but que celui d'y nouer des relations littéraires, et d'y visiter les établissements scientifiques. A son retour en Bavière, il devint membre de la commission chargée du classement et de la translation des bibliothèques des monastères récemment supprimés. Nommé peu après conservateur en chef de la bibliothèque centrale de Munich, il obtint, en 1804, le titre de vice-président de l'académie des sciences et belles-lettres de cette ville; en 1807 il y joignit celui de secrétaire de la première classe de la même académie. Le baron d'Arétin fit paraître, vers la fin de 1809, une brochure intitulée : *les Plans de Napoléon et de ses adversaires en Allemagne*, dans laquelle il se prononçait contre l'influence de la France sur les affaires intérieures de l'Allemagne, et la regardait comme nuisible aux intérêts de ce pays. Cette hardiesse produisit une grande rumeur; on attaqua violemment l'opinion du baron d'Arétin : il la soutint avec un emportement égal; et le roi de Bavière, cédant à la tyrannie qui pesait sur la moitié de l'Europe, fut contraint de punir l'auteur d'un écrit qu'il approuvait sans doute, si même il ne l'avait suggéré. Le baron d'Arétin fut privé de plusieurs de ses emplois, et relégué (1811) à Neubourg sur le Danube, comme premier directeur du tribunal d'appel de cette ville. En 1815 il en était vice-président; mais les événements qui survinrent le rappelèrent l'année suivante à Munich. Nommé en 1819 à la chambre des députés de Bavière, il fut l'un des membres les plus actifs et les plus influents de cette assemblée; et par une modération qu'on n'eût pas attendue de la fougue de son caractère, il y tint le milieu entre les partisans du gouvernement absolu et l'opposition radicale, qui reconnaissait pour chef M. de Hornthal. Il fit partie de la commission scientifique instituée dans le même temps pour la publication des monuments de l'histoire d'Allemagne, à laquelle on est redevable de quelques utiles travaux. Le baron d'Arétin mourut le 24 décembre 1824. Il n'a laissé, comme savant, qu'une réputation équivoque : c'était un homme d'une activité peu commune, d'un caractère ardent, qui défendait avec emportement des opinions souvent fort contestables et presque toujours exagérées; il a consumé sa vie dans des travaux considérables, mais disparates; il a voulu joindre les bruyantes agitations de la vie d'un homme public et d'un écrivain politique, en un temps de révolution, aux occupations sédentaires et calmes de l'érudition. Une telle alliance excédait ses forces : ses livres de polémique, que n'animait pas un talent d'écrire suffisant pour les faire vivre, sont morts avant lui; quant aux livres d'érudition qui ont paru sous son

nom, la plupart sont d'une utilité médiocre, diffus, mal digérés, d'une instruction peu approfondie; il est d'ailleurs reconnu que ce qu'ils renferment de bon et d'utile ne lui appartient guère qu'autant qu'il l'a fait faire et payé. On doit lui reprocher de s'être servi de son importance politique pour se faire accorder des emplois et des titres réservés aux seuls savants, et que certainement il n'aurait jamais obtenus si son mérite eût été son seul moyen d'avancement. Enfin aucune grande pensée n'ayant dirigé, et, si l'on peut le dire, fécondé cette infatigable activité dont il a donné tant de preuves, elle se réduit à n'avoir guère été qu'une pétulance mal réglée, qui a passé sans laisser de traces de sa durée; et le bruit même qu'elle a pu faire s'est assoûpi pour jamais avec elle. — Le baron Christophe d'Arétin a publié beaucoup de livres dont l'*Allemagne savante* de Meusel, et, plus spécialement encore, la *Bavière savante* de Baader, pourront fournir la liste aux curieux; voici les titres de quelques-uns, qui tous sont écrits en allemand : 1° *Des plus anciens monuments de l'imprimerie en Bavière*, etc.; mémoire lu dans une séance de l'académie de Munich, et imprimé dans cette ville, 1801, in-4°. 2° *Dissertation historique et littéraire sur la première collection imprimée des actes de la paix de Westphalie*, ibid., 1802, in-8°. 3° *Arrêts des cours d'amour tirés des anciens manuscrits, et accompagnés d'un traité historique sur les cours d'amour du moyen âge*, ibid., 1803, in-8°. 4° *Histoire des Juifs en Bavière*, Landshut, 1803 in-8°. 5° *Anciens contes sur la naissance et la jeunesse de Charlemagne, publiés et mis au jour pour la première fois*, Munich, 1803, in-8°. 6° *Essai sur l'histoire de la baguette divinatoire*, ibid., 1807 in-8°; réunion d'articles imprimés déjà dans un journal. 7° *Théorie abrégée de mnémonique*, Nuremberg, 1807, in-8°; le baron d'Arétin avait déjà donné des *Réflexions sur la véritable portée et sur l'utilité de la mnémonique ou science de la mémoire artificielle*, Munich, 1804, in-8°; et il a fait paraître encore une *Instruction systématique pour la théorie et la pratique de la mnémonique, suivi d'un Essai sur l'histoire et la critique de cette science*, Sultzbach, 1810, in-8°. Ce dernier ouvrage est fort curieux; sur les 634 pages qui le composent, l'histoire de la mnémonique dans les temps anciens et modernes en remplit 434; elle donne le précis des diverses méthodes qui ont été proposées et suivies, le catalogue et l'analyse des écrits qui existent sur cette matière, et contient des recherches intéressantes. Quant à la nouvelle méthode de mnémonique dont le baron d'Arétin se donnait comme l'inventeur, son sort a été celui de tant d'autres découvertes pompeusement annoncées : elle a duré ce que dure une mode, et les merveilleux effets qu'on lui attribuait ne l'ont point garantie de l'abandon et de l'oubli. 8° *Discours académiques sur les résultats immédiats les plus généraux de la déconverte de l'imprimerie*, Munich, 1808, in-4°. 9° *Prodrome d'un manuel littéraire sur l'histoire et la statistique de Bavière*, ibid., 1808, in-4°. 10° *Littérature de l'histoire de la Bavière et de toutes ses dépendances*, ibid., 1810, in-8°; ouvrage

couronné dix ans auparavant par l'académie de Munich. 14^e *Matériaux pour l'histoire de Bavière puisés à des sources non encore explorées et surtout étrangères*, ib., 1811, in-8°. 12^e *Annuaire de l'administration de la justice en Bavière*, ib., 1815-1818, in-8°. 15^e *La Saxe et la Prusse*, 1815, in-8°. Cet ouvrage est peut-être celui qui honore le plus la mémoire du baron d'Arétin, il y prenait, à l'époque du congrès de Vienne, le parti du roi de Saxe que les vainqueurs, abusant du droit du plus fort, dépouillaient arbitrairement de ses possessions. Pendant vingt-cinq ans le baron d'Arétin n'a cessé de faire paraître chaque année quelques écrits sur des matières de politique et d'administration. Il a rédigé plusieurs journaux politiques et littéraires; au mois de janvier 1804 il établit, avec Babo, une feuille politique quotidienne, intitulée *Aurora*, qu'il a continuée, avec Schärer, jusqu'en 1806. Au mois de juillet 1806, il publia le premier cahier d'un recueil mensuel, sous le titre de *Nouvel Indicateur littéraire*, in-4°, destiné à faire suite à un journal estimé de Leipsick. Ce journal ne dura que jusqu'à la fin de 1807; mais il s'est continué depuis à Tubingue. Les *Mémoires d'histoire et de littérature extraits surtout des trésors de la biblioth. de Munich*, in-8°, ont paru pendant plusieurs années depuis 1805, et forment 52 cahiers qui se relient en 7 volumes. On y trouve des notices intéressantes sur plusieurs manuscrits précieux de la bibliothèque de Munich, divers renseignements d'histoire littéraire et de bibliographie, notamment des *matériaux pour une histoire universelle de la censure des livres*. Depuis, le baron d'Arétin a fait paraître un *Journal littéraire mensuel pour le royaume de Bavière et les pays voisins*, 1818 et ann. suiv.; une gazette, *Allemannia*, 1813 et suiv., qui fut beaucoup lue en Allemagne, parce qu'elle était écrite avec indépendance, et que l'auteur soutint une polémique très-vive sur la prééminence intellectuelle des Allemands du nord comparés à ceux du midi, et des États protestants comparés aux catholiques; *Journal des États de Bavière*, dont on cite 20 cahiers. Les *Éphémérides littéraires* de Schrank, la *Gazette litt. de la haute Allemagne* et divers autres recueils périodiques renferment des articles de lui. C'est à tort qu'on cite communément, sous le nom du baron d'Arétin, le *Catal. eodd. mss. biblioth. regiae Bavaricae*, Munich, 1806-1812, 5 vol. in-4°, contenant les manuscrits grecs. Ce bel ouvrage est dû tout entier à Ignace Hardt (voy. ce nom); le baron d'Arétin y a mis en tout une préface de deux pages en tête du 1^{er} volume; l'avertissement d'une page, qui se lit au commencement du 5^e; une note de 15 lignes à la page 410, et une autre de 7 lignes à la page 520 du 5^e volume. Au surplus, la plupart des exemplaires portent de doubles frontispices, dont l'un ne contient que le nom de Hardt, tandis que l'autre y joint celui du baron d'Arétin. — Le baron Jean-George d'ARÉTIN, né à Ingolstadt le 28 avril 1771, est auteur de quelques ouvrages. On l'a plusieurs fois confondu avec les deux précédents dont il est le frère, et auxquels il a survécu. F—LL.

ARÉTIUS (BÉNÉDICT), théologien et botaniste,

né à Berne, au commencement du 16^e siècle. Étroitement lié avec Conrad Gesner, surnommé le *Pline de l'Allemagne*, il fut aussi en correspondance avec la plupart des savants et des botanistes de son temps, et particulièrement avec ceux de la Suisse. Occupé surtout des plantes des Alpes, il en a découvert et fait connaître environ quarante, qui sont très-rares, et qu'il a brièvement décrites. Il en a introduit plusieurs dans les jardins, à cause de leur beauté, en indiquant la manière de les conserver. Arétius a publié la description de deux montagnes du bas Symmenthal, dans le canton de Berne, le Niesen et le Stokhorn, remarquables par leur hauteur et le grand nombre de végétaux qui y croissent. C'est un petit ouvrage, en forme de lettre adressée à Pipérinus, son compatriote et son ami; elle est imprimée à la suite des œuvres de Valérius Cordus, sous ce titre : *Stokhornii et Nessi Helvetiae montium, et nascentium in eis stirpium Descriptio*, impr. in operibus Val. Cordi, Strasbourg, 1561. Conrad Gesner fait l'éloge d'Arétius dans son *Hortus germanicus* et dans plusieurs autres de ses ouvrages, et il a nommé *Aretia* une des plantes qu'il avait fait connaître le premier. Haller, et ensuite Linné ont conservé ce nom à la même espèce, et l'ont donné au genre dont elle fait partie : c'est une très-petite plante de la famille des primulacées. Arétius a mérité cet honneur, quoiqu'il n'ait pas publié de grand ouvrage. Le petit nombre de plantes qu'il a le premier fait connaître suffit pour le placer parmi les fondateurs de la botanique. Il a aussi publié quelques ouvrages de théologie, et, entre autres, un *Examen de Théologie*, qui a eu de nombreuses éditions; une vie de l'hérésarque Gentilis, et des sermons. Enfin, embrassant à la fois tous les genres, Arétius a donné un catalogue des comètes calculées jusqu'au temps où il vivait; des commentaires sur Pindare, les tables d'une grammaire hébraïque, etc. D—P—s.

ARÉUS, fils d'Acrotatus, de la première branche des rois de Sparte, monta sur le trône après la mort de Cléomènes II, son grand-père, l'an 509 avant J.-C. On ne connaît pas l'histoire des premières années de son règne. Vers l'an 285, il se rendit en Crète où l'appelaient les Gortyniens. En son absence, Cléonyme, son oncle, décida Pyrrhus, roi d'Épire, à venir attaquer Lacédémone. Aréus accourut pour défendre ses États, et força Pyrrhus à faire retraite. Il alla ensuite au secours des Athéniens, attaqués par Antigone Gonatas, et perdit la vie dans un combat contre ce prince, aux environs de Corinthe, l'an 268 avant J.-C. Il eut pour successeur Acrotatus, son fils. C—R.

ARÉUS, mal nommé ARIUS, natif d'Alexandrie, et philosophe pythagorien, suivant l'opinion la plus commune, fut un des maîtres d'Auguste, et jouit auprès de ce prince d'une telle faveur que, lors de son entrée à Alexandrie, après la défaite d'Antoine et de Cléopâtre, Auguste parut au théâtre ayant son maître à sa droite, s'entretenant familièrement avec lui, et déclara qu'une des causes pour lesquelles il pardonnait aux habitants était son amitié pour Aréus. L'éloquence et la philosophie de ce dernier étaient si

persuasives, qu'au rapport de Sénèque, il contribua puissamment à consoler Livie de la mort de son époux. Aréus eut deux fils, Denys et Nicanor. On a prétendu qu'il fut lié d'amitié avec Dioscoride, et que ce dernier lui dédia ses livres sur la matière médicale; mais le fait n'est point certain. — Il y eut un autre ARÉUS, philosophe stoïcien, surnommé *Didyme*. D. L.

AREZZO (le cardinal THOMAS) naquit, en 1756, à Orbitello, village de la Toscane, d'une famille de Palerme fort ancienne et déjà illustrée dans les lettres, l'Eglise et la politique, mais qui n'a rien de commun avec d'autres qui ont porté le même nom. (*Voy. ACCOLTI, et GUIDO.*) Son aïeul, Claudè-Marius Arezzo, était historiographe de l'empereur Charles-Quint, et son père capitaine général du royaume de Naples. Thomas fit ses études à Rome au collège Nazareno, où Joseph Beccaria lui enseigna la philosophie. Il étudia le droit civil sous les plus habiles maîtres, et le droit canon à l'académie ecclésiastique. Dès que son éducation fut achevée, le pape Pie VI le nomma vice-légat à Bologne, et il fut promu ensuite aux gouvernements de Fermo, de Pérouse et de Macérata. Le séjour des armées françaises en Italie ayant rendu ses fonctions aussi pénibles que difficiles, Arezzo y renonça en 1798 pour se retirer en Sicile, patrie de sa famille. Revenu à Rome en 1801, il y reçut de Pie VII le titre d'archevêque de Séleucie *in partibus*, puis celui de nonce du saint-siège à Pétersbourg. Sa mission en Russie était de la plus haute importance, puisqu'il s'agissait de la réunion de l'Eglise grecque déjà vainement tentée plusieurs fois. C'est ce qu'indique suffisamment l'épithaphe gravée sur sa tombe (1). Arezzo avait obtenu le plus grand succès auprès de Paul 1^{er}; déjà tout était convenu, et la plupart des emplois donnés avec le consentement des deux cours, lorsque la mort de ce malheureux prince vint rompre toutes les négociations. Le nouvel empereur, Alexandre, embrassa un système tout à fait contraire, et le nonce Arezzo, obligé de quitter Pétersbourg, se rendit comme légat à Dresde, où il séjourna plusieurs années. Il habitait-encore cette ville en 1807, lorsque Napoléon, vainqueur des Prussiens, le fit venir à Berlin, afin de lui communiquer une partie des projets qu'il méditait alors contre le trône pontifical. Il eut sans doute l'avoir fait entrer dans ses vues, et Arezzo partit pour Rome avec des instructions fort contraires aux intérêts du pontife; mais dès qu'il fut arrivé dans cette capitale, il informa Pie VII de tout ce qu'il avait appris, et ne fit usage des renseignements donnés par Bonaparte que dans l'intérêt du pontife, qui le nomma vice-gouverneur de sa capitale. On conçoit tout le ressentiment que dut en éprouver Napoléon. Le prélat fut arrêté et emprisonné à Florence (septembre 1808), puis à Novare. Cependant, à force de sollicitations, il obtint sa liberté, et il vint habiter Florence,

où il fut de nouveau arrêté et transféré en Corse dans la prison de Bastia. Déguisé en marin, il réussit à s'évader en 1813, et se réfugia en Sardaigne, où il fut accueilli avec les plus grands égards par le roi Victor-Emmanuel. Ce prince le consulta même souvent pour des affaires d'Etat, et n'eut qu'à se féliciter des conseils qu'il en reçut. En 1814 Arezzo se hâta de revenir sur le continent; et il débarqua dans le port de Gênes avec le roi de Sardaigne. Il alla ensuite attendre à Savone le retour du pape, qui venait d'être délivré de sa captivité, et se rendit avec le pontife à Rome, où il fut nommé président du saint office. En 1815, il accompagna encore Pie VII à Turin, lorsque Sa Sainteté fut obligée, par l'invasion de Murat, de s'éloigner de sa capitale. Revenu bientôt à Rome, le pontife créa Arezzo cardinal, et le nomma son légat à Ferrare. Ce prélat se fit chérir dans cette ville par ses vertus, et surtout par son humanité envers les nombreux prisonniers politiques qui y furent envoyés de Faenza et de Ravenne, par suite de la révolution qui éclata en 1820 dans les Etats de Naples. Arezzo les visitait fréquemment dans la prison, et il leur donnait tous les secours et toutes les consolations qui étaient en son pouvoir. Pie VIII le rappela à Rome en 1830, et lui conféra la dignité de vice-chancelier de l'Eglise. Ce prélat mourut dans cette capitale, le 3 février 1833, et fut inhumé avec de grands honneurs dans l'église St-Laurent. Le pape Grégoire XVI et les principaux dignitaires de l'Eglise assistèrent à ses funérailles. Il avait consacré ses jours d'exil et de captivité à la rédaction de mémoires qui ne peuvent manquer d'être fort curieux, mais qui n'ont pas encore été publiés.

G—G—Y.

ARFE (JUAN DE), sculpteur, né à Séville en 1603, commença par étudier son art dans cette ville, et fit ensuite le voyage d'Italie pour se perfectionner. De retour dans sa patrie, il exécuta, entre autres ouvrages remarquables, les statues en marbre, et de 20 pieds de hauteur, des *Évangélistes* et *Docteurs*, dans la chapelle de la communion de Séville. — Un autre Juan de ARFE Villafañe, né en 1524 à Léon, s'adonna tout à la fois à la sculpture et à l'architecture. Il publia un ouvrage curieux intitulé : *Quilalader*, c'est-à-dire, *l'Essayeur de l'or, de l'argent et des pierres précieuses*, Valladolid, 1572, Madrid, 1598 et 1678. Il mourut à Madrid, en 1595, à 71 ans. D—r.

ARGAIZ (GRÉGOIRE DE), moine espagnol de l'ordre de St-Benoît, vivait dans le 17^e siècle. Il publia à Madrid, en 1667, une histoire ecclésiastique de l'Espagne, qu'il prétendait avoir tirée des écrits de St. Grégoire, évêque de Grenade, et de la Chronique de Haubert, bénédictin, et à laquelle il donna le titre suivant : *Poblacion ecclesiastica de Espana, y noticia de sus primeras honras, hallada en los escritos de S. Gregorio obispo de Granada y en el Cronicon de Hauberto*, etc., 2 vol. in-fol. Pour accréditer sa fraude pieuse, il dédia cet ouvrage à la majesté suprême et souveraine de Dieu; mais les savants ne furent pas dupes de cette supercherie, et Garcia de Molina convainquit bientôt Argaiz d'avoir forgé les

(1)... *Petropolim ad imperatorem Russorum legatus a Pio VII, P. M., rem sacram apprime juxta studio religionis, suavitate morum, laude prudentie, etc.*

prétendus manuscrits de St. Grégoire, ainsi que celui de Haubert, et d'avoir puisé dans son imagination seule les détails de son histoire. D—G.

ARGAND (AIMÉ), né à Genève, et inventeur des lampes à courant d'air, n'est pas le premier qui ait vu donner à sa découverte le nom d'un autre. Les lampes connues sous le nom de *quinquets* devraient s'appeler des *argands*. C'est en Angleterre que, vers 1782, Argand fit sa première lampe. Peu de temps après, Ambroise-Bonaventure Lange, distillateur du roi à Paris, ayant eu communication des travaux d'Argand, perfectionna sa découverte, en resserrant la cheminée près de la flamme, ce qui rendait la lumière encore plus vive et plus éclatante, et il obtint le 7 septembre, de l'académie des sciences, un rapport dans lequel les commissaires Lemonnier et Brisson déclarèrent « qu'une seule de ces lampes éclairait « autant que vingt bougies qui seraient réunies. » Lange s'était donné comme inventeur; Argand voulut d'abord réclamer devant les tribunaux : il se rendit à Paris; mais, ayant trouvé son compétiteur bien appuyé et décidé à ne pas se relâcher de ses prétentions, il consentit, après de longs différends, à partager le mérite et les profits de sa découverte. Le 3 janvier 1787, Argand et Lange obtinrent des lettres patentes données sur arrêt, portant *permission exclusive de fabriquer et vendre dans tout le royaume des lampes de leur invention pendant quinze ans*. On lit, dans le considérant de ces lettres patentes, « qu'ils sont « inventeurs d'une lampe appelée à *courant d'air et « cheminée de verre*, qui réunit le double avantage « qu'il ne s'y forme aucune espèce de fumée, et que « la matière qui devrait la produire est convertie en « lumière, laquelle par cette raison se trouve considérablement augmentée; que les premiers essais « de cette lampe ayant été communiqués le 13 août « 1785, par le sieur Aimé Argand, au feu sieur Macquer, cet académicien en rendit les témoignages les « plus favorables, ainsi qu'il est résulté du rapport « qui en fut fait le 16 du même mois; que postérieurement le sieur Argand, étant en Angleterre, a « complété cette lampe, en ajoutant au courant d'air « introduit dans l'intérieur de la mèche une cheminée de verre qui, environnant ladite mèche à une « distance convenable, s'échauffant et concentrant la « chaleur, augmente le courant d'air intérieur, et en « occasionne un à l'extérieur de la mèche, ce qui « achève de détruire la fumée en la convertissant en « flamme. » Voilà bien l'invention constatée par le gouvernement en faveur du Genevois : le chimiste Macquer et les lettres patentes le reconnaissent aussi pour l'inventeur de la *cheminée de verre*, dont Lange avait voulu se faire honneur. Déjà, deux ans avant la révolution, il était établi dans ces lettres « que les « privilèges, qui sont en général odieux lorsqu'ils « portent sur des objets de première nécessité et ne « sont point le fruit du talent, cessent d'être tels lorsqu'ils sont accordés à l'invention. » Argand et Lange obtinrent donc un de ces privilèges exclusifs qu'on a depuis appelés *brevets d'invention*. Les patentes furent enregistrées au parlement. Bientôt les nouvelles lampes devinrent à la mode, et leur usage se répandit

avec une telle rapidité, que les ferblantiers de Paris intentèrent, en 1789, un procès pour faire annuler le privilège. C'est ainsi que les cristalliers de Londres avaient déjà poursuivi Argand en 1786 devant le banc du roi. Les ferblantiers publièrent un mémoire où l'injure avait plus de force que le raisonnement. Puisque, disaient-ils, Argand et Lange se sont longtemps disputé le mérite de l'invention, « il résulte « de cette querelle qu'ils ne sont point inventeurs. » Et dans une réponse imprimée à ce mémoire, Argand s'exprimait ainsi : « Peut-on répondre sérieusement « à un pareil raisonnement ? On ne l'a pas imaginé « lorsque Newton et Leibnitz se disputaient l'invention du *calcul différentiel*. » Mais la révolution étant arrivée, tous les privilèges furent abolis. Argand se trouva frustré des bénéfices de sa découverte, et même l'honneur lui en échappa : Quinquet, qui avait ajouté quelques nouvelles formes aux lampes à *courant d'air et à cheminée de verre*, leur donna son nom, et Argand put dire comme Virgile, et tant d'autres : *Sic vos non vobis*. Il se retira en Angleterre, où les chagrins altérèrent sa santé, et il alla mourir, jeune encore, dans sa patrie, le 24 octobre 1805. Il était physicien et chimiste. Il a donné des procédés utiles pour dégeler les vins, et d'autres pour les améliorer. Devenu mélancolique et visionnaire, il était descendu dans les sciences occultes. Il allait dans les cimetières recueillir les ossements et la poudre des tombeaux, qu'il soumettait à des procédés chimiques, et cherchait ainsi dans la mort même le secret d'allonger la vie. — Son frère, conseiller de préfecture dans le département du Léman, y remplissait les fonctions de secrétaire général lors de la chute de l'empire, en 1814. V—VE.

ARGELLATI (PHILIPPE), l'un des plus laborieux écrivains et des plus savants littérateurs de son temps, naquit vers la fin de l'année 1685, à Bologne, d'une des plus anciennes familles de cette ville, mais qui était originaire de Florence. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il se rendit à Florence, où il se lia avec les divers savants de cette ville, et en particulier avec le célèbre Antonio Magliabechi. De Florence, il passa à Lucques, ensuite à Livourne, où il avait dessein de s'embarquer pour venir en France; mais la mort d'un de ses oncles le força de retourner dans sa patrie. Ce fut alors qu'il entreprit de publier les ouvrages, tant inédits que déjà imprimés, d'Ulysse Aldrovandi, avec des additions, des observations et des corrections. Il s'associa, pour ce grand travail, plusieurs professeurs avantageusement connus dans les différentes parties des sciences; mais le plus grand nombre de ces savants étant morts successivement en peu d'années, il lui fallut renoncer à l'entreprise. Il ne tarda pas à en former d'autres. Il publia d'abord le recueil des poésies de Carantonio Bedori, gentilhomme bolonais, Bologne, 1715, in-4°. Deux ans après, s'étant trouvé à Bologne l'un des magistrats qui portaient le titre de tribuns du peuple, il adressa, en sortant de charge, un discours éloquent aux tribuns ses successeurs, sur les devoirs qu'ils avaient à remplir. Ce discours eut un si grand succès, que le tribunal même ordonna qu'il

fût transcrit dans ses actes. La plus importante des entreprises d'Argellati fut l'édition du grand recueil devenu si célèbre sous le titre de *Scriptores Rerum Italicarum*. Le savant Muratori lui ayant fait part du dessein qu'il avait formé de rassembler et de publier ces anciens écrivains de l'histoire d'Italie, lui avoua qu'il était arrêté dans son projet par l'impossibilité où l'on était alors de trouver en Italie une imprimerie capable de l'exécuter ; en effet, on y avait laissé déchoir de la manière la plus déplorable cet art où l'Italie s'était précédemment acquis tant de gloire. Argellati jugea que l'entreprise ne pouvait réussir qu'à Milan. Il s'y transporta aussitôt, communiqua le dessein de Muratori au comte Charles Archinto, protecteur des lettres, et son protecteur particulier. Archinto réunit une société de nobles Milanais qui prit le titre de *société Palatine*, et qui s'engagea, de concert avec lui, à suppléer aux frais de l'édition. Il y en eut jusqu'à seize qui fournirent chacun 4,000 écus. Argellati se donna tous les soins nécessaires pour l'établissement d'une magnifique imprimerie. Le premier ouvrage qui en sortit fut ce précieux et volumineux recueil. Argellati y eut beaucoup de part ; ce fut lui qui rassembla et qui fournit à Muratori le plus grand nombre des manuscrits et des notices pour les premiers volumes, et qui en rédigea les dédicaces, dont la plupart portent son nom. Il ne laissait pas de conduire en même temps d'autres impressions. La plus remarquable est celle des œuvres de Sigonius, *in aedibus Palatinis*, achevée en 1758, en 6 vol. in-fol. L'empereur Charles VI, à qui il la dédia, et qui l'avait déjà récompensé de la dédicace du 1^{er} volume des *Scriptores*, en lui accordant le titre de son secrétaire et une pension de 500 écus, doubla alors cette pension. Argellati continua de publier, avec une activité infatigable, différentes éditions d'ouvrages importants pour les lettres. Les principales sont : le *Opere inedite di Ludovico Castelvetro*, 1727, in-4^e ; le traité du P. Pietro Grazioli, barnabite, *de Antiquis Mediolani Aedificiis*, 1756, in-fol. ; *Thesaurus novus veterum Inscriptionum*, de Muratori, 1759, in-fol. Les réimpressions faites à Milan de l'ouvrage du P. Martène, *de antiquis Ecclesiae Ritibus*, des *Transactions philosophiques*, du *Recueil de Dissertations de divers auteurs*, Milan, 1750, de *Monetis Italiae*, et plusieurs autres. On a de plus de ce laborieux écrivain : 1^o *Bibliotheca Scriptorum Mediolanensium*, Milan, 1745, 2 vol. in-fol. ; 2^o *Biblioteca degli Volgarizzatori italiani*, Milan, 5 vol. in-4^e, publiés en 1767, et un grand nombre de dissertations ou de lettres éparses dans différents recueils. Argellati mourut à Milan, le 5 janvier 1753, après avoir eu le chagrin de perdre son fils François, qui est l'objet de l'article suivant.

G—É.

ARGELLATI (FRANÇOIS), fils du précédent, naquit à Bologne, le 8 mai 1712. Il se livra d'abord à l'étude de la philosophie et des lois, et fut reçu docteur en droit à Padoue en 1756. S'étant ensuite appliqué aux mathématiques, et spécialement au génie militaire, il fut nommé, en 1740, ingénieur de Sa Majesté Catholique. Il joignit à ces hautes sciences

le goût des lettres latines et italiennes. L'exemple de son père l'engageait à les cultiver. Il vécut presque toujours avec lui, soit à Milan, soit à Bologne, et mourut quelques mois avant lui à Bologne, en 1754. François Argellati a publié : 1^o *Pratica del foro Veneto*, Venise, 1757, in-4^e. 2^o Une traduction italienne de l'ouvrage du savant Huet, *de la Situation du Paradis terrestre*, 1757, in-8^o ; 3^o *Saggio d'una nuova filosofia*, Venise, 1740, in-8^o. 4^o *Storia della nascita delle scienze e belle lettere*, etc., Florence, 1745, in-8^o. Cet ouvrage devait être composé de 12 volumes, mais le 1^{er} seul a paru. 5^o *De praeclaris Jurisconsultis Bononiensibus Oratio*, etc., 1749, in-4^e, sans nom de ville ; mais le discours est suivi d'une lettre latine de Philippe Argellati, père de l'auteur, qui est datée de Milan. 6^o *Il Decamerone*, Bologne, 1751, 2 vol. in-8^o. Ce Décaméron, fait à l'imitation de celui de Boccace, contient de même cent nouvelles partagées en dix journées. Les sujets en sont tirés de quelques faits extraordinaires rapportés dans les *Transactions philosophiques d'Angleterre*, ou dans les relations de quelques voyageurs ; on y voit aussi des bons mots, des historiettes curieuses ou galantes, mais où les mœurs sont toujours respectées. 6^o *Novissimo Sistema di filosofia alla Capuccina, a vantaggio di chi non può intertenersi in lunghe applicazioni a questo studio*, Modène, 1753, in-8^o. Il avait aussi écrit la vie de Jean Gaston, grand-duc de Toscane, et celle d'une sainte religieuse du tiers ordre de St-François ; mais ces deux ouvrages n'ont point vu le jour.

G—É.

ARGENS (JEAN-BAPTISTE DE BOYER, marquis n^o) naquit le 24 juin 1704, à Aix en Provence. Son père, procureur général au parlement de cette ville, le destinait à la magistrature ; mais l'état militaire convenait mieux à ses goûts, et il y entra dès l'âge de quinze ans. Ses amours avec la belle Sylvie, dont il fait le récit dans ses *Mémoires*, lui firent quitter le service et la France, pour aller épouser cette comédienne en Espagne. Arrêté à la demande d'un ami de sa famille, avant d'avoir pu exécuter son projet, il fut ramené en Provence, et bientôt envoyé à Constantinople avec l'ambassadeur de France. Son séjour dans les pays musulmans fut marqué par plusieurs aventures folles et plaisantes, qui auraient pu lui coûter la vie. De retour en France, il voulut suivre le barreau pour complaire à sa famille ; mais de nouvelles liaisons avec les actrices l'enlevèrent encore à ce grave métier, et il finit par reprendre celui des armes. Il fut blessé, en 1754, au siège de Kelh ; et, après celui de Philisbourg, il fit une chute de cheval, qui le mit hors d'état d'y remonter jamais, et dans l'obligation d'abandonner le service. Déshérité par son père, il se fit écrivain pour vivre, et passa en Hollande, afin d'écrire plus librement. Ce fut là qu'il composa ses *Lettres juives, chinoises, et cabalistiques*. Frédéric II, qui n'était encore que prince royal, désira en connaître l'auteur, et se l'attacha. D'Argens répondit qu'avec sa taille de 5 pieds 7 pouces, il y aurait du danger pour lui à passer près de Frédéric-Guillaume. Ce roi-caporal étant

mort, son fils écrivit à d'Argens de ne plus craindre les bataillons des gardes, et de venir les braver jusque dans Postdam. Il s'y rendit, fut fort bien accueilli, et, après quelque temps d'incertitude sur son sort, reçut la clef de chambellan, 6,000 liv. de pension, et la place de directeur général des belles-lettres de l'académie. Il était des soupers et de la société habituelle du roi, qui paraissait le préférer à beaucoup d'autres, à cause de sa boullonomie et de sa conduite tout à fait exempte d'intrigue et de tracasserie, mais qui ne l'en épargnait pas davantage dans ses plaisanteries, et lui jouait même nombre de tours malins, auxquels il donnait lieu par ses manières hypocondriaques. Presque sexagénaire, il devint amoureux d'une comédienne, nommée Cochois, et l'épousa à l'insu de Frédéric, qui ne l'apprit pas sans beaucoup d'humeur, et en conserva toujours du ressentiment. Après la guerre de sept ans, étant allé voir sa famille en Provence pour la seconde fois depuis son établissement en Prusse, Frédéric imagina de composer sous le nom de l'évêque d'Aix, et de faire répandre sur la route du marquis un mandement où il était signalé et excommunié comme impie. Cet écrit lui donna d'abord de vives alarmes; heureusement il découvrit la ruse, au titre d'évêque d'Aix, que Frédéric, par mégarde, avait employé à la place de celui d'archevêque. Retourné en Prusse, il eut plus que jamais à souffrir de l'humeur caustique du roi; il demanda la permission de faire un troisième voyage en Provence; elle lui fut d'abord refusée, puis accordée pour six mois seulement. Il retournait auprès du roi, lorsqu'il tomba malade à Bourg en Bresse: le roi, qui se crut joué, se livra à des emportements indignes de lui. D'Argens, se regardant comme dégagé de sa promesse, reprit le chemin de la Provence, où il passa environ deux ans dans un petit bien que lui avait donné l'un de ses frères, trop généreux pour ne pas enfreindre en sa faveur l'acte d'exhérédation. Il mourut le 11 janvier 1771, dans sa 68^e année, après avoir manifesté des sentiments, et même exercé des pratiques de dévotion que sa vie et ses écrits ne faisaient point attendre de lui. Frédéric lui fit élever un mausolée dans l'église des Minimes d'Aix. Ses ouvrages sont : 1^o *Lettres juives*, 1754, 8 vol. in-12; 2^o *Lettres chinoises*, 1755, 6 vol. in-12; 3^o *Lettres cabalistiques*, 1769, 7 vol. in-12; 4^o *Philosophie du bon sens*, 1768, 3 vol. in-12; 5^o *Mémoires du marquis de Miramon, ou le Philosophe solitaire*, 1756, 1 vol. in-12; 6^o *Nouveaux Mémoires du comte de Bonneval*, publiés sous le nom de Mirone, 1757, 4 vol. in-12; 7^o *Mémoires du chevalier de****, 1745, 2 vol. in-8^o; 8^o *Mémoires du comte de Vaxère, ou le faux Rabbín*, 1757, 1 vol. in-12; 9^o *Mentor cavalier*, 1756, 1 vol. in-12; 10^o *Nonnes galantes, ou l'Amour embéguiné*, 1749, 1 vol. in-12; 11^o *Discours de l'empereur Julien contre les chrétiens*, nouvelle édition, avec des notes de Voltaire, 1768, 1 vol. in-8^o; 12^o *Songes philosophiques*, 1746, 1 vol. in-12; 13^o *Triomphe de la Vertu, ou Voyages sur mer et Aventures de la comtesse de Bressol*, 1741, 3 vol. in-12; 14^o Traduction d'Ocellus Lucanus, Berlin, 1762, 1 vol. in-12; 15^o Tra-

duction de Timée de Locres, Berlin, 1765, petit in-8^o; 16^o *Réflexions critiques sur les différentes Écoles de peinture*, 1750, in-12; 17^o *Mémoires secrets de la république des lettres*, 1744, 7 vol. in-12; 18^o *Lettres philosophiques et critiques, par madame Cochois, avec les Réponses de M. d'Argens*, 1744, 1 vol. in-12; 19^o *Mémoires du marquis d'Argens*, nouvelle édition, 1807, 1 vol. in-8^o; 20^o *Mémoires secrets et universels de la république des lettres*, Berlin, 1765-1768, 14 vol. petit in-8^o. C'est une nouvelle édition entièrement refondue des *Mémoires secrets de la république des lettres*. Ces nombreux ouvrages, fruit d'une philosophie audacieuse que ne contenait ni la crainte de l'autorité, ni celle des jugements publics, ont joui assez longtemps d'une sorte de vogue qui a fait place au dédain, et même à l'oubli. L'instruction y est grande et variée, mais employée avec trop peu de goût, de critique et de bonne foi; les rapprochements y sont quelquefois ingénieux, mais beaucoup plus souvent bizarres; le style en est facile, mais diffus, chargé de néologismes, et en général entaché de tous les défauts qu'entraîne l'habitude d'écrire vite et beaucoup, dégénérée en métier ou en manie. — Son frère, chevalier de Malte, a publié des *Réflexions sur le devoir et l'état des chevaliers de Malte*.

A—G—R.

ARGENSOLA. Il y a eu deux poètes espagnols de ce nom. Ils étaient frères et naquirent à Balbastro, en Aragon, d'une famille originaire de Ravennes. Leurs poésies, recueillies par Gabriel-Léonard d'Albion et Argensola, fils de Lupercio, ont été imprimées sous ce titre : *Rimas de Lupercio, i del docteur Bartolome Leonardo de Argensola*, Saragosse, 1654, in-4^o. Antonio (Nicolas) vante beaucoup leurs poésies, et, d'après lui, Baillet et Feutry ont dit qu'ils étaient les Horace de l'Espagne. Antonio ajoute « que la parfaite ressemblance de leur talent » les a fait prendre par leurs compatriotes pour des « jumeaux d'Apollon et de quelque Muse. » Lupercio ou Lobergo-Léonardo d'Argensola, né vers 1565, fut gentilhomme de la chambre du cardinal Albert d'Autriche, secrétaire de l'impératrice Marie d'Autriche, secrétaire d'État et de la guerre sous le comte de Lemos, vice-roi de Naples, où il alla en 1611. Il y contribua à la fondation de l'académie des Oisifs, et mourut en 1615. Il avait composé trois tragédies : *Isabelle, Philis et Alexandre*. Barthélemy-Léonard d'Argensola, né en 1566, successivement chanoine de l'église métropolitaine de Saragosse, chapelain de l'impératrice Marie d'Autriche, et recteur de Villa-Hermosa, accompagna son frère à Naples; et, après l'avoir perdu, voyagea quelque temps, revint à Naples, fut nommé historiographe d'Aragon, vint s'établir à Saragosse, et y mourut le 26 février 1651. Outre ses poésies recueillies avec celles de son frère, on a de lui : 1^o *Conquista de las islas Molucas*, Madrid, 1609, in-fol., traduit en français sous le titre d'*Histoire de la conquête des îles Moluques*, Amsterdam, 1706 ou 1707, 5 vol. in-12; 2^o *Primera parte de los Anales de Aragon, que prosigue los de Zurita*, Saragosse, 1650, in-fol. Cette première partie est la seule qui ait paru; ainsi que

le titre l'annonce, c'est une des continuations des *Annales d'Aragon*, par Zurita. (*Voy. ZURITA.*) 5° Quelques opuscules qui ne méritent pas d'être mentionnés. A. B—T.

ARGENSON. *Voyez VOYER.*

ARGENTAL (CHARLES-AUGUSTIN DE FERRIOL, comte d'), né à Paris, le 20 décembre 1700, était fils du comte de Ferriol, président au parlement de Metz, frère de Pont de Veyle, l'auteur du *Complaisant*, et neveu de la fameuse madame de Tencin. Destiné à l'état militaire, il accepta, par déférence pour ses parents, une charge de conseiller au parlement de Paris, à laquelle son frère avait renoncé. Ayant cédé cette charge après quarante ans d'exercice, il fut nommé ministre du duc de Parme auprès du roi de France. Il mourut le 5 janvier 1788, âgé de 88 ans. Dans sa jeunesse, il avait été éperdument amoureux de la célèbre actrice Lecouvreur. Une passion d'un autre genre, non moins forte et beaucoup plus longue, fut celle qu'il eut pour Voltaire ; elle avait commencé au collège, et elle ne finit qu'au tombeau. « Son admiration pour Voltaire, a dit Laharpe, était un sentiment vrai et sans aucune ostentation ; il adorait ses talents, comme il aimait sa personne, avec la plus grande sincérité. Il jouissait véritablement de ses confidences et de ses succès : « il n'en était pas vain ; il en était heureux, et de si bonne foi, que tous ceux qui le voyaient lui sa-vaient gré de son bonheur. » Marmontel, dans ses *Mémoires*, le représente comme un gobe-mouches, une espèce d'imbécile qui ne savait ni avoir ni exprimer une opinion. Il est difficile d'adopter celle-ci sur le compte d'un homme que, pendant soixante-dix ans, Voltaire consulta docilement sur tous ses ouvrages. Il lui est échappé un petit nombre de vers, qui ne manquent ni de sentiment ni de grâce. Le jour même de sa mort, il en adressa d'assez jolis à une de ses plus anciennes amies. S'il en faut croire le témoignage de cette dame, il est le véritable auteur du *Comte de Comminge*, que madame de Tencin publia comme son ouvrage. On dit encore qu'on a trouvé dans ses papiers plusieurs pages des *Anecdotes de la cour d'Edouard*, autre roman de sa tante, entièrement écrites et raturées de sa main. A—G—R.

ARGENTAN (LOUIS-FRANÇOIS D') prédicateur et auteur ascétique du 17^e siècle ; il appartenait à l'ordre des capucins. On a de lui : 1° *le Chrétien intérieur*, 2 vol. in-16, dont le 1^{er}, publié à Paris en 1659, y fut réimprimé en 1661, et dont le 2^e parut à Rome, 1677. 2° *Les Exercices du chrétien intérieur*, Paris, 1662, 2 vol. in-8°. Ces deux ouvrages furent traduits en italien, par le P. Antoine de Rapallo, Gênes, 1670, et Venise, à peu près vers la même époque. 3° *Conférence sur les Grandeurs de la vierge Marie*, Paris, 1670, 2 vol. in-4°. 4° *Conférences sur les Grandeurs de Jésus-Christ*, Paris, 1671, et Rouen, 1675, 2 vol. 5° *Conférences sur les Grandeurs de Dieu*, Rouen, 1675. K.

ARGENTELLE (LOUIS-MARC-ANTOINE ROBILLARD D'), né le 29 avril 1777, à Pont-l'Évêque, entra fort jeune dans la carrière militaire, et fit, sous Bonaparte, les premières campagnes d'Italie ;

mais, entraîné par un penchant irrésistible, il s'occupait presque exclusivement des beautés de la nature et de celles des arts, qui abondent également sur cette terre classique. Parvenu au grade de capitaine, il suivit, en 1801, le général Daccaen dans son expédition aux Indes orientales. A l'île de France il trouva d'autres objets de curiosité. Déjà il avait admiré à Florence des imitations en cire de beaucoup de plantes et de fruits ; il résolut de perfectionner encore cet art véritablement utile et de l'appliquer aux plantes et aux fruits de l'Orient ; mais, dans ces régions éloignées, la difficulté était plus grande, puisqu'il fallait trouver une composition qui fût à l'épreuve des chaleurs du climat, et qui pût arriver en Europe en passant sous la ligne équinoxiale sans que les couleurs fussent altérées. A force de recherches, d'Argentelle parvint à son but ; et lorsque la colonie où il se trouvait tomba au pouvoir des Anglais, son travail était fort avancé. Ne pouvant l'interrompre, il se fixa dans ce pays, et ne revint dans sa patrie qu'en 1826, avec une riche collection de cent douze plantes et fruits des Indes orientales, qu'il nomma *Carporama*. Cette collection fut mise sous les yeux du public à Paris en 1827, et l'Institut nomma trois commissaires, MM. Cassini, la Billardière et Desfontaines, qui furent chargés de l'examiner : ils reconnurent que rien dans ce genre n'avait encore paru de si parfait, et que cette collection méritait d'être placée honorablement dans un musée d'histoire naturelle, ce qui ne fut cependant pas adopté. Entre autres productions, cette collection était composée : 1° du cocotier de terre (*cocos nucifera*) et du cocotier de mer (*Lodoicea scyphularum*) ; 2° de la cambave de Java (*tacca phallifera*), contenant une substance farineuse alimentaire ; 3° du jaquier (*artocarpus integrifolia*), dont les fruits pèsent jusqu'à cent livres et qu'on mange crus ; 4° de l'arbre à pain ; 5° des pommes de Cythère ; 6° du dattier ; 7° du cacaoyer (*theobroma cacao*) ; 8° du cannellier ; 9° des tamarins ; 10° du cafier d'Arabie ; 11° de l'oranger de Chine ; 12° du poivrier ; 13° du muscadier ; 14° du bois jaune, du bois d'ébène, du bois de fer et d'autres productions inconnues en Europe. L'auteur de cette précieuse collection mourut au moment de son succès, à Paris, le 12 décembre 1828, ne laissant à personne le secret de ses compositions, qui n'ont pu qu'être soupçonnées par les commissaires de l'Institut. G—G—Y.

ARGENTERIO (JEAN). *Voyez ARGENTIER* (Jean).

ARGENTI, ou ARIENTI (AUGUSTIN), noble Ferrarais et poète italien, florissait vers le milieu du 16^e siècle ; il fut jurisconsulte de profession et particulièrement protégé du cardinal Louis d'Est. Il mourut le 20 août 1576. Ce poète est un des premiers qui aient écrit des pièces de théâtre dans le genre pastoral (*favole pastorali*). Il en composa une en vers libres (*sciolti*), intitulée : *lo Sfortunato, favola pastorale*, Venise, 1568, in-4°, et la dédia au cardinal d'Est, son protecteur. Cette pièce fut représentée à Ferrare, au mois de mai 1567, avec le plus grand succès. Dans le prologue qui la précède, Ar-

genti affirme que ce fut la première pastorale composée en italien, et qu'il l'avait éerite dans sa jeunesse; elle est divisée en 5 actes, sans chœurs, et avec neuf interlocuteurs. On a encore d'Augustin Argenti : *Cavallerie di Ferrara*, ouvrage dans lequel il décrit les fêtes publiques et les spectacles donnés à la cour des ducs de Ferrare. G—É.

ARGENTI (BORSO), frère du précédent, né à Ferrare, comme lui se livra aussi d'abord à la profession des lois. Il prit ensuite l'état ecclésiastique et fut fait archiprêtre de la cathédrale de Ferrare. Envoyé à Rome pour les affaires de son chapitre, il y mourut en 1594. La poésie italienne était pour lui un délassement. On trouve un essai de ses talents dans le *Rime scelte de' Poeti ferraresi*. On lui doit une comédie en prose, *la Prigione*, Ferrare, 1580, in-8°, et Venise, 1587, in-12, qui est regardée comme l'une des meilleures de ce temps-là. G—É.

ARGENTIER (JEAN), médecin, naquit à Quiers, ville de Piémont, en 1515. Des dispositions naturelles qu'il cultiva avec ardeur le firent triompher des obstacles que dut apporter à sa profession le peu de fortune de ses parents. En 1559, il commença à exercer la médecine à Lyon, où il avait été attiré par son frère aîné, Barthélemy, médecin comme lui; il y resta cinq ans, et, en 1545, passa à Anvers, puis en Italie; il enseigna avec succès à Naples, à Pise et à Turin, où il se fixa et épousa Marguerite Broglio, sœur de l'archevêque de cette ville. Il y mourut en 1572, âgé de 59 ans. Argentier avait reçu de la nature un génie actif, mais qu'il ne sut pas diriger; il acquit de vastes connaissances dans les diverses théories qui se sont succédé dans la médecine; il savait en débrouiller le chaos; mais entièrement occupé de cette étude critique, qu'on pourrait appeler l'étude des médecins plutôt que celle de la médecine, il n'acquit nullement la connaissance des mouvements que présente la nature malade, l'observation des lois qu'elle suit alors, ni enfin ce tact et cette expérience qui doivent diriger dans les applications. Il se fit remarquer par les préventions les plus injustes contre Galien, et il y revient sans cesse dans ses nombreux écrits, imprimés séparément en différents temps, qu'on a réunis plusieurs fois après sa mort, et dont l'édition la plus complète est celle de Hanovre, in-fol., 1610. Il faut joindre à ce volume le traité de *Erroribus veterum medicorum*, Florence, 1555, in-fol. C. et A—N.

ARGENTON (MARIE-LOUISE-MADELEINE-VICTOIRE LE BEL DE LA BOISSIÈRE DE SERY, comtesse d'), l'une des premières maîtresses du régent, était née vers 1680, à Rouen, d'une famille noble. Elle fut élevée à l'abbaye de Gomerfontaine, avec une de ses sœurs qui, ne se sentant aucun goût pour le monde, s'y fit religieuse. Mademoiselle de Sery, n'ayant pas la même vocation, fut placée par madame de Ventadour, sa parente, auprès de Madame (Charlotte-Elisabeth, voy. ce nom), comme fille d'honneur. « Sery, dit Madame, est aimable et fort amusante, mais sans beauté; elle n'a ni traits ni taille. » (*Fragments de lettres originales*, t. 1^{er}, p. 257.) Il est permis de douter que

ce portrait soit très-ressemblant. Suivant un auteur contemporain (le P. de la Motte), mademoiselle de Sery, sans être une beauté parfaite, avait de grands agréments et beaucoup d'esprit. Quoi qu'il en soit, elle inspira au duc d'Orléans la passion la plus vive qu'il ait jamais éprouvée, et elle y répondit avec la même ardeur. Bientôt, ne pouvant plus cacher les suites de sa faiblesse, elle fut obligée de sortir de chez Madame. Alors son amant lui donna un appartement au Palais-Royal, où elle accoucha d'un fils qui fut connu depuis sous le nom de chevalier d'Orléans. Dès ce moment elle eut une maison, des amis et une petite cour. Madame de Ventadour, qui, tout en affichant la dévotion, n'avait pas cessé de la voir, se chargea de la diriger, et lui donnait des conseils dont elle se trouvait fort bien. Après avoir fait reconnaître et légitimer son fils (juillet 1706), elle voulut avoir pour elle-même un titre qui lui rendit une partie de la considération qu'elle avait perdue. Le prince, toujours empressé de faire ce qui pouvait être agréable à sa maîtresse, lui fit présent de la terre d'Argenton, et obtint, non sans peine, du vieux roi, des lettres patentes qui permettaient à mademoiselle de Sery d'en porter le nom. On doit lui rendre la justice qu'elle n'abusa jamais de l'empire qu'elle avait sur son amant, et qu'elle fut constamment étrangère aux intrigues de la cour. Madame de Maintenon, qui ne l'aimait pas, lui reproche seulement le scandale qu'elle avait causé en allant à Grenoble au-devant du duc d'Orléans qui revenait de l'armée d'Italie; mais il est probable qu'elle ne fit qu'obéir à son amant, pressé de la voir après une assez longue absence. La durée d'un semblable attachement paraissait si peu naturelle que chacun cherchait à l'expliquer. « On croit, » dit madame de Maintenon, que, dans le fond, le « duc d'Orléans en est bien las, et que ce n'est « qu'une générosité et une bonté mal entendues « qui lui font soutenir la gageure. » (*Lettres à la princesse des Ursins*, t. 1^{er}, p. 180.) Il n'était guère possible que les deux amants véussent dans une intelligence parfaite. « Mon fils, dit Madame, s'est « brouillé avec Sery parce qu'elle exigeait qu'il l'aimât dans le genre pastoral, en berger qui sou- « pire. J'ai souvent ri quand il se plaignait à moi de « ce travers de Sery. Pourquoi vous affliger? lui di- « sais-je en plaisantant; si cela ne vous accorde « pas, laissez-la en paix; vous n'êtes point du tout « obligé de feindre un amour que vous ne sentez « pas. » (*Fragments*, etc., t. 1^{er}, p. 255.) Subjugué par sa passion, le prince était incapable de suivre les conseils de sa mère; et, après quelques jours qui lui avaient paru bien longs, il retournait aux pieds de sa maîtresse, plus amoureux que jamais. La force de cet attachement dans un prince qui passait pour léger finit par donner lieu aux conjectures les plus extraordinaires. On prétendit que le duc d'Orléans n'attendait que la mort de sa femme pour épouser sa maîtresse, et qu'il avait le projet de la faire reine d'Espagne. Quoique de pareils bruits, répétés avec malice par les courtisans, n'eussent aucune apparence de réalité, ils ne laissèrent pas que d'accroître

l'éloignement très-marqué de Louis XIV pour son neveu, et bientôt sa disgrâce fut complète. Le duc de St-Simon, attaché par toutes sortes de raisons au duc d'Orléans, et prévoyant les suites de sa disgrâce, osa lui proposer de rompre avec la comtesse d'Argenton, et finit par lui arracher cette promesse. A cette nouvelle, madame d'Argenton fut frappée comme de la foudre : « les larmes, les cris, les hurlements firent retentir sa maison et annoncèrent « la fin de sa félicité. » (*Mémoires de St-Simon*, janvier 1710.) Elle demanda comme une grâce la permission de se retirer près de sa sœur à l'abbaye de Gomerfontaine; mais madame de Maintenon la lui ayant refusée, elle alla chez son père, près de Pont-Ste-Maxence, résolue d'y passer le reste de ses jours dans la solitude. En la quittant, le duc d'Orléans lui avait assuré 2 millions qui devaient lui fournir les moyens de soutenir son rang dans le monde. Riche, aimable et jeune encore, elle ne pouvait manquer de consolateurs. Dans le nombre de ceux qui se présentèrent, elle distingua le chevalier d'Oppède, officier aux gardes, bel homme, mais brutal, qu'elle épousa secrètement en 1715. Quoiqu'elle lui eût fait d'assez grands avantages, le chevalier la traitait fort rudement. Devenue veuve en 1717, la comtesse d'Argenton ne songea point à contracter de nouveaux liens. Habitant Paris ou Argenton, elle y vécut entourée d'amis occupés de lui plaire, et mourut le 4 mars 1748, âgée d'un peu plus de 60 ans, peu de mois avant son fils. — Le chevalier *Jean-Philippe d'Orléans* (1), né en 1702, légitimé au mois de juillet 1706, fut fait général des galères en 1716, grand prieur de France en 1719, et grand d'Espagne en 1725. Il mourut à Paris, le 16 juin 1748. On a son portrait dans la *collection* de Desrochers. W—s.

ARGENTON (JEAN-CONSTANTIN), né le 10 janvier 1775, à Rabat (Arriège), entra au service comme simple soldat le 15 janvier 1792, et fut nommé caporal le 16 avril 1795, puis sergent et sous-lieutenant au 25^e régiment d'infanterie. Les généraux Lefebvre et Laplanche le prirent ensuite successivement pour aide de camp; il quitta ce dernier en 1807 pour être adjudant major du 18^e régiment de dragons. Nommé, l'année suivante, capitaine dans le même corps, il fit la campagne de Portugal sous le maréchal Soult en 1808, et fut arrêté en 1809, près d'Oporto, étant accusé d'avoir fait plusieurs voyages à Lisbonne auprès du général Wellesley (Wellington). Il parvint à s'évader et se réfugia d'abord à Lisbonne, puis en Angleterre. Après un séjour de quelques mois à Londres, il voulut revenir en France, et fut arrêté sur la côte par des douaniers entre Boulogne et Calais. Il commença par déguiser son nom; mais, amené à Paris, il y fut reconnu et traduit devant un conseil de guerre, qui le condamna à mort le 21 décembre 1809, comme ayant passé à l'ennemi. Il avait eu avec le maréchal Soult des rapports qu'il présenta

(1) Suivant la *Gazette de Verdun*. Dans la *Bibl. historique de la France*, on lui donne les prénoms de François-Jean-Paul.

comme une autorisation des démarches dont on l'accusait auprès du général anglais; mais, soit que ses explications fussent peu fondées, soit qu'il ne convint pas alors à Napoléon d'accréditer des soupçons contre le maréchal, on n'eut aucun égard à ces insinuations, et elles furent même démenties par une déclaration insérée dans le *Moniteur*, portant que l'empereur n'avait jamais cessé de se confier dans la fidélité ou dans l'attachement du maréchal Soult. Cependant il circula à cette époque dans le public des bruits fort opposés à cette déclaration. M—D j.

ARGENTRÉ (BERTRAND D'), né à Vitré en 1519, fut pourvu de la place de sénéchal de Rennes, que son père, l'un des hommes les plus instruits de son temps, avait occupée; et, suivant l'expression de Dumoulin, fut un des plus beaux ornements de cette famille, distinguée par son rang et les talents qui y semblaient héréditaires. A la prière des états de Bretagne, il entreprit d'écrire l'histoire de cette province, et son ouvrage fut publié à Rennes, en 1582, in-fol., et à Paris, en 1588. Cette histoire, écrite dans le style du temps, et dépourvue d'une saine critique, a beaucoup perdu de sa réputation. Quoique d'Argentré ait pris Pierre Lebaud pour guide, et qu'il l'ait copié, même dans ses erreurs, il n'a pas laissé de l'abandonner en plusieurs endroits, et souvent pour s'égarer encore davantage. Lebaud s'était arrêté au duc François II; d'Argentré a donné le règne de ce prince, et celui de sa fille Anne de Bretagne. Cette partie de son travail est une des plus défectueuses; il a négligé la recherche de beaucoup de pièces utiles, et n'a pas su toujours faire un bon emploi de celles qu'il avait entre les mains. D'Argentré a aussi publié des commentaires sur la coutume de Bretagne, dont Dumoulin parle avec éloge. Il avait achevé divers autres ouvrages qu'il n'eut pas le temps de publier. Les ligueurs, qui étaient parvenus à s'introduire dans Rennes, en furent bientôt chassés (1589); mais le parti du roi, qui redoutait de nouvelles entreprises, fit sortir de la ville les gens suspects. Bertrand d'Argentré fut du nombre des bannis, et cette rigueur abrégée ses jours. Il mourut le 15 janvier 1590, à l'âge de 71 ans. Son corps fut apporté à Rennes, et inhumé dans l'église des cordeliers. Le mauvais goût et la crédulité qu'on reproche à d'Argentré tiennent à l'époque où il a vécu. Ce qui lui appartient à plus juste titre, c'est la générosité de caractère, et les principes de probité dont il ne se départit jamais. S'il profita du travail de ses devanciers, il a mérité, à son tour, d'être lu et même consulté par ceux qui ont écrit après lui sur l'histoire de Bretagne. La collection des ouvrages de d'Argentré a été publiée en 1608 et 1612. — Son fils, *Charles d'Argentré de La Boissière*, président au parlement, fit de nombreuses corrections à l'*Histoire de Bretagne*, et en publia une nouvelle édition, à Paris, en 1612, 4 vol. in-fol. : cet ouvrage, ainsi revu et corrigé, a été réimprimé à Paris en 1618, et à Rennes en 1668. D. N—L.

ARGENTRÉ (CHARLES DUPLESSIS D'), évêque de Tulle, fils du doyen de la noblesse de Bretagne,

naquit le 16 mai 1673 au château du Plessis, paroisse d'Argentré, au diocèse de Rennes. Il se distingua pendant sa licence, fut docteur de Sorbonne en 1700, aumônier du roi en 1709, et le premier à qui l'on conféra gratuitement cette charge, évêque de Tulle en 1723. Ce savant prélat faisait ses délices de l'étude de la théologie, et y employait tous les moments que lui laissaient les fonctions de l'épiscopat, qu'il remplissait fidèlement. On a de lui : 1° des notes latines sur l'*Analyse de la Foi* de Holden, Paris, 1698. 2° *Apologie de l'amour qui nous fait désirer de posséder Dieu seul, par le motif de trouver notre bonheur dans sa connaissance et son amour, avec des remarques sur les maximes et les principes de M. de Fénelon*, Amsterdam, 1698, in-8°. 3° *Traité de l'Eglise*, Lyon, 1698, 2 vol. in-12. 4° *Elementa theologiæ*, etc., Paris, 1702, in-4°, suivis, en 1705, d'un *Appendix* à cet ouvrage, pour s'expliquer sur quelques sentiments particuliers qu'on lui avait reprochés. 5° *Lexicon philosophicum*, la Haye, 1706, in-4°. 6° *De propria ratione qua res supernaturales a rebus naturalibus differunt*, Paris, 1707, in-4°. 7° *Martini Grandini Opera*, Paris, 1710, 6 vol. in-8°, où il inséra plusieurs de ses ouvrages. 8° *Collectio judiciorum de novis erroribus*, 1725, 1735 et 1736, 3 vol. in-fol. Ce recueil renferme un grand nombre de pièces importantes, curieuses, et dont la plupart n'avaient pas encore été imprimées. 9° *Remarques sur la traduction de l'Ecriture sainte* de Sacy, in-4°. 10° *Instruction pastorale sur la juridiction qui appartient à la hiérarchie de l'Eglise*, 1731, in-4°. 11° *Dissertation pour expliquer en quel sens on peut dire qu'un jugement de l'Eglise qui condamne plusieurs propositions de quelque écrit dogmatique est une règle de foi*, Tulle, 1735, in-12, supprimée par arrêt du conseil. 12° Plusieurs livres de piété. Ce prélat était sur le point de mettre sous presse : *Theologia de divinis litteris expressa*, lorsqu'il mourut dans son diocèse, le 27 octobre 1740. T—D.

ARGENTRÉ (LOUIS-CHARLES DUPLESSIS D'), évêque de Limoges, né en 1724, fut nommé en 1789 député aux états généraux, et y siégea constamment avec le parti qui s'opposait à la révolution. Les temps de la persécution étant arrivés, il se réunit, à Paris, à l'évêque de Clermont, pour ordonner les ecclésiastiques qui restaient fidèles à leur vocation. Les circonstances le forcèrent à quitter la France; il se réfugia à Munster, d'où il correspondait avec les grands vicaires auxquels il avait confié l'administration de son diocèse. Le concordat de 1801 lui fit prendre une autre disposition. Il signa d'abord, avec trente-sept autres évêques français, les remontrances qui furent adressées à Pie VII; mais, craignant un schisme qui serait devenu fatal à l'Eglise, il fit passer, le 20 février 1802, aux fidèles de son diocèse, un avertissement, avec des instructions pour les vicaires généraux et pour le clergé, où il disait que le nouvel évêque étant entré en fonctions avec l'autorisation du pape, il retirait ses pouvoirs aux vicaires généraux que lui-même avait institués. Par suite de cette décision de l'évêque de Limoges, il n'y eut presque point d'ecclé-

siastiques dissidents dans ce diocèse, et l'ancien évêque fut constamment en relation avec son successeur. Ce prélat mourut à Munster, en avril 1808. G—Y.

ARGENVILLE. Voyez DEZALLIER.

ARGHOUN, fils d'Holakou, fut choisi Mogol de Perse, d'un commun accord, par tous les grands de l'empire, pour succéder à son oncle Alimed, nommé aussi Tengdar; il monta sur le trône de la dynastie Ilkhanyenne régnante à Tauryz, le 27 du mois de djomady 2^e, 685 de l'hégire (14 août 1284), suivant le *Habyb-al-Seiar* de Khondemyr. Aboul-Féda place le même événement au mois de djomady 1^{er}, 682 (août 1285). Fait prisonnier et gardé secrètement par son oncle Abaca-Kan, il ne dut la vie qu'à la haine et au mépris qu'inspirait ce lâche et timide usurpateur. Il avait ordonné de faire périr Arghoun; mais les officiers chargés de cet ordre profitèrent de l'absence d'Abaca pour rendre la liberté au prisonnier. Celui-ci eut bientôt réuni un gros de mécontents. Il se mit à la poursuite de l'usurpateur, le prit, et fut aussitôt salué empereur par toute l'armée. Arghoun signala son avènement par un acte de perfidie atroce bien digne d'un Mogol. Le président du divan, sous le règne précédent, avait eu devoir se soustraire par la fuite au ressentiment du nouveau monarque. Il avait passé d'Ispahan à Chyras, et de là à Hormouz (Ormus), dans l'intention de s'embarquer pour l'Inde, lorsque les protestations les plus rassurantes d'Arghoun l'engagèrent à revenir sur ses pas. Il fut mis à mort le 4 chaaban de la même année. Les immenses biens qu'il possédait dans l'Irak et dans l'Azerbaïdjan furent confisqués au profit du trésor impérial. Un Mogol, nommé Bouca, succéda au proscrit dans la place de président du conseil, et subjugué son faible souverain, au point d'être bientôt déclaré premier ministre et d'exercer réellement l'autorité suprême. Il reçut de son maître le titre de *djenksenek* (l'invincible), et, parmi un grand nombre de prérogatives, celles de commettre impunément neuf fois le même crime et de n'avoir jamais d'autre juge que le monarque. « Enfin, dit Khondemyr, Arghoun ne « garda que le titre de roi. » Bouca se conduisit envers le peuple avec une équité vraiment remarquable. Les honneurs dont il était environné et l'absolu pouvoir l'enivrèrent au point qu'il aspira à la couronne, et forma le projet de renverser son bienfaiteur pour occuper sa place. Peut-être aussi la jalousie des grands et les intrigues d'un médecin juif, autrefois crieur public, et nommé Saad ed-Daulah, contribuèrent-elles à la chute de ce favori. Au reste, il fut livré par ses propres officiers, et périt en l'an 690. Sa chute entraîna la perte de tous ses parents et de ceux qui avaient suivi sa fortune. Il eut pour successeur dans sa place, et surtout dans la faveur du souverain, ce juif dont nous venons de parler; les soins qu'il donna à Arghoun dans une maladie assez grave assurèrent sa fortune; mais il ne devait pas s'attendre à un sort plus heureux que celui du favori qu'il avait renversé et supplanté. Aussitôt après son élévation, il distribua les gouvernements de Bagdad,

de l'Azerbaïdjan, du Farsistan, à Fakhr ed-Daulah, son frère, « l'égal de Platon pour la sagesse, » à Chems ed-Daulah et à plusieurs de ses parents, et, quoique le monarque eût confié le gouvernement du Khorasân et de la Romélie à ses fils Ghazan et Kaï-Khatou, le nouveau ministre eut l'audace de les destituer et de les remplacer par deux de ses parents. Au reste, il faut convenir que jamais le royaume n'avait été aussi florissant et le peuple aussi heureux que sous le ministère de Saad ed-Daulah. Les grands et les généraux n'osaient commettre aucune injustice, aucune espèce de vexations envers les cultivateurs et autres sujets non militaires. Cet état heureux dura deux ans, c'est-à-dire autant que l'administration de ce favori; et ce temps lui suffit pour amasser dans le trésor public une somme de 2,000 tomans d'or. Chéri des peuples comme de son prince, le ministre affecta peut-être trop de familiarité, et voulut tenir les grands à une excessive distance. Ceux-ci, profondément indignés, saisissaient avec empressement toutes les occasions qui leur paraissaient favorables pour perdre l'odieux ministre qui les méprisait trop pour les craindre et pour s'imposer la plus légère circonspection. Un jour qu'il jouait au triétra avec le monarque, irrité d'avoir battu à faux, il jeta les dés à terre. Un grand, qui était présent, releva vivement cet acte d'insolence, mais le ministre obtint aisément son pardon. L'audace de Saad ed-Daulah croissait avec sa fortune. Les musulmans furent exclus du divan et supplantés par les juifs et par les chrétiens; on parla de profaner la Kaabah et d'en faire un temple d'idoles; d'autres actes arbitraires, dont l'énumération serait beaucoup trop longue, provoquèrent le mécontentement des grands. Une maladie grave menaça les jours d'Arghoun et favorisa les projets des conspirateurs. Ils s'assemblèrent chez un des principaux nobles, décoré, chez les Mogols, du titre de *Névyan*, et s'étant parfaitement concertés, « ils « commencèrent par s'emparer des affidés et intimes amis de Saad ed-Daulah; on les envoya « dans l'autre monde; le lendemain, on se saisit de « Saad ed-Daulah lui-même, et lui ayant fait boire « le sorbet de la destruction dans l'onde d'un eime-« terre flamboyant, on l'expédia pour le feu. » Les Mogols et les musulmans furent dans le ravissement; tout le monde se livra aux plus vifs transports de joie. Arghoun, qui était faible et languissant, demanda plusieurs fois son favori et fut très-inquiet de ne plus le voir paraître. On ignore si c'est le chagrin que lui donna cette catastrophe, quand il en fut instruit, ou quelque cause encore plus active, qui le conduisit au tombeau; il mourut le mardi 27 de raby 1^{er}, l'an 690 (du 2 au 3 avril 1291), laissant quatre fils, l'un nommé Ghazan-Kan : sa mère s'appelait Cotlue-Eikahy; Icoun-Tymour, Oldjaïtou-Sultan, tous deux fils de Oudouk-Khatoun, mère de l'émir Eirendjyz-Khataï-Oghoul, fils de Cotlue-Khatoun, fille de Cotlue-Bouca. Parmi ces quatre princes, deux, savoir : Ghazan-Kan et Oldjaïtou, montèrent sur le trône.

L—s.

ARGILLATA, ou DE ARGELLATA (PIERRE

DE), médecin de Bologne, y professa longtemps la logique, l'astronomie et la médecine, et y mourut en 1423. Il est un de ceux qui ont travaillé à perfectionner la chirurgie en Italie. Ses écrits, pleins d'ailleurs d'observations précieuses, sont encore remarquables par la candeur avec laquelle il avoue ses propres fautes. Entre autres vérités neuves pour son temps, on y trouve le conseil de restreindre beaucoup l'usage de la suture; une méthode curative, plus rationnelle, pour le *spina ventosa*; l'expression de ce dogme physiologique que le mouvement peut s'éteindre dans les muscles indépendamment du sentiment. Ses ouvrages, en moins de vingt ans, eurent quatre éditions : *Chirurgiæ libri sex*, Venetiis, 1480, 1492, 1497, 1499, in-fol. Le savant Haller parle d'une 5^e édition de 1520, in-fol. C. et A—N.

ARGIROPULO. Voyez ARGYROPULO.

ARGIS (BOUCHER D'). Voyez BOUCHER.

ARGIUS. Voyez POLYCLÈTE.

ARGOLI (ANDRÉ), mathématicien, né en 1570. à Tagliacozzo, dans le royaume de Naples, étudia la philosophie et la médecine, où il fit de grands progrès; mais il ne put se défendre des rêveries de l'astrologie. Ses ennemis tirèrent avantage de sa faiblesse pour le persécuter, et il fut obligé de se retirer à Venise, où le sénat lui fit un accueil honorable, lui fournit des instruments pour ses observations, et le nomma professeur de mathématiques dans l'université de Padoue, en 1632. Vers l'an 1640, il fut fait chevalier de St-Marc, et mourut, en 1653, âgé de 81 ans. On a de lui : 1^o *de Diebus criticis, Astronomicorum lib. manus, problemata astronomica*; de plus, *Primi mobilis Tabulæ*, Padoue, 2 vol. in-4^o, 1644, avec le portrait de l'auteur; 2^o *Observations sur la Comète de 1633*, imprimées en latin la même année; 3^o des *Éphémérides*, imprimées d'abord à Venise, in-4^o, en 1638, commençant à 1630, et dédiées à la république; elles furent ensuite réimprimées de nouveau à Padoue et à Lyon, avec des continuations. K

ARGOLI (GIOVANNI), fils du précédent, naquit à Tagliacozzo, dans l'Abbruzze, vers l'an 1609. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude des belles-lettres, et, dès l'âge de quinze ans, il composa et publia, en italien, une idylle sur le ver à soie, *Bambace e seta, idillio*, Rome, 1624, in-12. Deux années après, enflammé d'émulation par les applaudissements que valut à Gio. Battista Marini son poème d'*Adonis*, il voulut en composer un du même genre; il se renferma dans une chambre, dans laquelle on n'entraît que pour lui apporter sa nourriture, et il acheva, en sept mois, à l'âge de dix-sept ans, son poème d'*Endymion*, en 12 chants, 1626, in-4^o. Ce poème eut tant de succès, que, quoiqu'Argoli l'eût publié sous son nom, on avait de la peine à croire qu'il fût de lui, et qu'on l'accusa même de l'avoir pris dans les papiers de son père, qui cependant n'avait jamais fait de vers. En 1632, il suivit à Padoue son père, qui avait obtenu une chaire de mathématiques; Jean s'y livra à l'étude de la jurisprudence, et y fut reçu docteur en droit; bientôt après il abandonna cette science, et retourna aux belles-lettres, qu'il enseigna pendant

quelques années, et jusque vers l'an 1640, à Bologne, avec beaucoup de succès. Il revint ensuite à la jurisprudence, mais sans négliger les belles-lettres, qui lui servaient de délassement; il occupa dès lors différents emplois civils dans l'État de l'Église, et il obtint, entre autres, par l'entremise du cardinal Antonio Barberini, celui de podestat, ou bailli, à Cervia, et ensuite à Lugo. On ne connaît pas l'époque précise de sa mort, mais on croit qu'elle arriva vers l'an 1660. Argoli, outre ses poésies italiennes, a composé des vers latins : *Epithalamium in nuptiis Thaddei Barberini et Annæ Columnæ*, Rome, 1629, in-8°. — *Iatro Laurea Gabrielis Naudæi Parisini, græco carmine inaugurata a Leone Allatio, latine reddita a Bartholomæo Tortoletto et Joanne Argolo*, Rome, 1733, in-8°. Quoique la poésie ait été l'occupation favorite d'Argoli, il a aussi composé des ouvrages sur la philologie et l'archéologie : on a de lui une lettre sur une pierre sépulcrale antique, insérée dans le tome 1^{er} du recueil de Fortunio Liceti : *de quæsitis per epistolas a claris viris Responsa*, Bologne, 1640, in-4°, p. 412, sous ce titre : *de Lapide sepulchræli veterum*, de Gyso in *Herculis clypeo*, et de *Impostura lapidis indicii apud Thuanum* : elle est datée de Padoue, le 1^{er} juin 1659, et adressée à Fortunio Liceti ; une autre épître sur un temple de Diane : *Epistola ad Jacobum Philippum Tomasinum de templo Dianæ Nemorensis*, insérée dans l'ouvrage de Tomasini, *de Donariis et Tabellis votivis*, 1654, in-4°, p. 45, et que l'on trouve aussi dans le *Thesaurus Antiquit. roman.* de J.-G. Grævius, t. 42, p. 731 ; et, enfin, une édition des traités d'Onufrio Panvini, sur les jeux du cirque et sur les triomphes des Romains. Elle a paru à Padoue, en 1642, in-fol., et ensuite, dans la même ville, en 1684, in-fol., sous ce titre : *Onuphrii Panvini Veronensis de Ludis circensibus libri duo, et de Triumphis liber unus, quibus universa fere Romanorum veterum sacra ritusque declarantur ac figuris æneis illustrantur, cum notis Joannis Argoli J. U. D., et additamento Nicolai Pinelli*. On la trouve aussi au commencement du tome 9^e du *Thesaurus* de Grævius. Argoli a laissé en manuscrit : *Vita Columellæ et Q. Curtii Rufi*; *Animadversiones in Auctorem ad Herennium*; une traduction italienne des *Philippiques* de Cicéron; *Libellus de aqua Martia*; *Commentaria in Tacitum*; *Notæ in Juvenalem et Persium*; *Indagines, ubi expunctiones auctorum ac eorum menda continentur*, et un assez grand nombre de poésies latines et italiennes. K.

ARGONNE (NOËL, dit BONAVENTURE), né à Paris vers l'an 1654, s'appliqua à la jurisprudence, et exerça la profession d'avocat jusqu'à l'âge de vingt-huit ans. Dégoûté du monde, il entra dans l'ordre des chartreux, où son nom de Noël fut changé en celui de Bonaventure. Dans sa retraite, il conserva toujours son goût pour la littérature, et entretenait les liaisons qu'il avait eues dans le monde. Il mourut à la Chartreuse de Gaillon, en Normandie, le 28 janvier 1704. On a de lui : 1^o *Traité de la lecture des Pères de l'Église*, 2 parties, 1688, in-12, ouvrage dont Mabillon fait un grand éloge. L'édition de 1697, qui est la meilleure, est divisée en 4 parties. Les

deux dernières sont de Pierre Pelhestre, de Rouen, mort en 1710. 2^o *L'Éducation, maximes et réflexions de M. de Moncade, avec un discours du sel dans les ouvrages d'esprit*, 1691, in-12. 3^o *Mélanges d'histoire et de littérature, recueillis par Vigneul-Marville*, Rouen, 5 vol. in-12, 1699-1701, imprimés pour la quatrième fois en 1725, Paris, 3 vol. in-12, par les soins de l'abbé Banier, qui a fait beaucoup d'additions au 3^e volume. Ces *Mélanges* sont remplis d'anecdotes curieuses et hasardées. Ils ont été réimprimés sous le titre de *Vigneul-Marvillianæ*, et forment les tomes 5 et 6 d'une collection d'*Ana*, 1789, 40 vol. in-8°, dont on a rafraîchi le titre en l'an 7 (1799). Parmi plusieurs articles retranchés dans cette réimpression, nous citerons le long et intéressant passage sur plusieurs religieux de la congrégation de St-Maur. D'Argonne, qui n'avait pas mis son nom au premier ouvrage, et qui publia les autres sous les noms de Moncade et de Vigneul-Marville, « est, dit Voltaire, « le seul chartreux qui ait cultivé la littérature; » mais ce n'est pas le seul qui ait écrit. A. B—T.

ARGOTE (JÉRÔME CONTADOR D'), savant théatin portugais, né à Collares, dans l'Estramadure, en 1676, et mort à Lisbonne en 1749. Il fut un des premiers membres de l'académie royale d'histoire portugaise, dans les mémoires de laquelle on trouve plusieurs dissertations historiques de sa composition ; mais c'est aux ouvrages suivants qu'il doit surtout sa réputation : 1^o *de Antiquitatibus conventus Bracaraugustani libri quatuor*, 1728, 4 vol. in-4°. Il en publia une 2^e édition, aussi in-4°, en 1758, augmentée d'un livre. Cet ouvrage traite de tout ce qui a rapport aux antiquités de ce pays avant que les Romains en fissent la conquête, et sous leur domination ; il est surtout remarquable par le grand nombre de monuments que ses recherches surent déterrer, et qui s'y trouvent expliqués. 2^o *Mémoires pour servir à l'histoire de l'église primatiale de Brague*, 3 vol. in-4°, Lisbonne, 1752-1744. 3^o *Regras de lingua portugueza*, 4 vol. in-8°, Lisbonne, 1725. Argote a aussi laissé des sermons et des vies de saints, qui, quoique assez bien écrites, ne méritent pas une mention particulière. C—S—A.

ARGOTE DE MOLINA. Voyez MOLINA.

ARGOU (GABRIEL), avocat célèbre au parlement de Paris, naquit dans le Vivarais. Il fut lié avec tous les savants de son temps, et particulièrement avec l'abbé de Fleury. Sa réputation commença par les mémoires qu'il fit publier en 1674, relativement au comté de Neufchâtel, et aux différends élevés entre les duchesses de Longueville et de Nemours, pour la succession de cette souveraineté ; mais, ce qui lui assura un rang distingué parmi les juriconsultes, ce fut son livre intitulé : *Institution au droit français*, dont il fut fait deux éditions pendant sa vie. On prétend qu'un ouvrage de l'abbé de Fleury, son ami, ayant pour titre : *Histoire du droit français*, le déterminait à composer son *Institution*. D'autres ne craignent pas d'affirmer que cet ouvrage fut composé par l'abbé de Fleury lui-même, qui en fit présent à Argou. Cette assertion est entièrement dénuée de fondement. Argou mourut au commencement du

18^e siècle. Depuis sa mort, il a été fait beaucoup d'éditions de ses œuvres; les meilleures sont celles qui ont été publiées avec des augmentations, par Boucher d'Argis, Paris, 1735, 1762, 1771 et 1788, 2 vol. in-12.

M—X.

ARGUELLES (DON JOSE CANGA). *Voyez* CANGA.

ARGUES (GÉRARD DES). *Voyez* DESARGUES.

ARGUIZO (JUAN DE), poète espagnol, naquit dans le 16^e siècle, à Séville, d'une famille distinguée. Doué d'un goût très-vif pour la littérature, il composa quelques pièces de vers qui suffirent pour lui faire une grande réputation. Il jouait de plusieurs instruments avec une rare perfection, et nul ne savait mieux que lui diriger un concert ou chanter en s'accompagnant du sistre ou de la guitare. Mais la générosité d'Arguizo surpassait encore ses talents. Possesseur d'une fortune considérable (1), il l'employa tout entière à favoriser les progrès des arts, et mit si peu de mesure dans ses libéralités, qu'à la fin il se trouva réduit à la dot de sa femme pour tout bien. Il mourut vers 1620. Les poètes qu'il avait comblés de bienfaits lui décernèrent à l'envi les titres les plus magnifiques. Lope de Véga, qui lui a dédié plusieurs de ses ouvrages, nomme d'Arguizo le *Mécène* et l'*Apollon de l'Espagne*. Ses poésies peu nombreuses sont éparses dans divers *cancionerie*. Ses sonnets ne sont pas sans mérite, selon Butterweck. On trouve dans le tome 9 du *Parnaso Español* une chanson inédite de l'Arguizo sur la mort d'un de ses amis, en 70 stances. Cette pièce, suivant l'éditeur, est un modèle par la noblesse des pensées, la beauté des images et l'élégance du style.

W—s.

ARGYLE (le comte d'), chef de l'insurrection des covenantaires écossais sous Jacques II, était issu de l'ancienne et illustre famille des Campbell, et obtint très-jeune le titre de lord Lorn. Son père, le marquis d'Argyle, fut aussi un des principaux meneurs du parti que nous venons de nommer. Il se mit, en 1645, à la tête de 3,000 hommes pour agir contre les royalistes, fut surpris à Innersloeky par Montrose, et chercha son salut dans la fuite. Amnistié en 1651 par Charles II, il montra d'abord une grande déférence pour ce monarque, puis se déclara contre lui, en obtint un second pardon, le trahit de nouveau, et expia enfin tant de perfidies sur l'échafaud, en 1660. Dans sa jeunesse, lord Lorn, bien loin d'imiter l'exemple de son père, se fit remarquer par un dévouement sans bornes à la famille royale. Les historiens citent des faits qui ne permettent pas le moindre doute à cet égard. L'assemblée des états lui ayant envoyé le brevet de colonel, il refusa d'entrer en fonctions jusqu'à ce que sa nomination eût été confirmée par le roi Charles II. Pendant le séjour de ce prince en Écosse, il exposa plusieurs fois sa vie pour le servir; et lorsque, plus tard, il combattit contre les Anglais victorieux, il ne voulut se soumettre à aucune capitulation avant d'en avoir reçu l'ordre formel du monarque exilé. De parcs faits durent attirer sur lui des persécutions de la part des républicains : il fut mis en prison sous un prétexte

frivole, et ne recouvra sa liberté qu'à la restauration. Charles II, à qui le malheur n'avait point fait oublier les services de lord Lorn, lui rendit la majeure partie des biens confisqués sur son père, et peu de temps après il le créa comte d'Argyle. Mais ces faveurs et l'amitié dont le monarque ne cessait de l'honorer excitèrent la jalousie des courtisans. Une lettre à son ami lord Diffus, dans laquelle il parlait un peu librement des ministres du roi, ayant été interceptée, on se hâta de la dénoncer au parlement d'Écosse. Ce corps traduisit Argyle à sa barre; et, ressuscitant une vieille loi sur la diffamation (*leasing-making*), qui était tombée en désuétude depuis très-longtemps, il le condamna à la peine de mort. Cet arrêt, comme on le pense bien, fut annulé par Charles II; mais Argyle n'en avait pas moins subi un emprisonnement de plus d'un an. Dès le retour en Angleterre du duc d'York (depuis Jacques II), il eut souvent à combattre les projets de la cour tendant à favoriser ce qu'on était convenu d'appeler l'envahissement du papisme; mais, quelque zélé qu'il fût pour la religion protestante, son opposition ne passa jamais les bornes de la modération. Lorsque, plus tard, les partisans du bill qui avait pour objet de fermer l'accès du trône au duc d'York furent écartés, on convoqua le parlement d'Écosse, et ce prince fut chargé de l'ouvrir au nom du souverain. Le parlement, après avoir voté le fameux bill de la succession directe, s'occupa d'obtenir des garanties pour le culte protestant. Un bill fut proposé, portant que tous les employés civils et militaires seraient tenus de prêter un serment, dit *le test*, par lequel ils affirmeraient leur inviolable attachement au protestantisme. Le parti de la cour y ajouta deux clauses : 1^e qu'on jurerait aussi de ne jamais prendre part à aucune résistance de quelque nature qu'elle fût, de renoncer au covenant et de ne jamais concourir à une réforme dans l'Église ou dans l'Etat; 2^e que les princes du sang seraient exemptés du serment dont il s'agissait. Ces deux clauses furent combattues par les protestants, et notamment par le comte d'Argyle, qui parla contre la dernière avec beaucoup de véhémence. Il dit que le plus grand danger du papisme était qu'un membre de la famille royale s'y laissât entraîner, et qu'il aimait mieux n'avoir pas de test que de l'obtenir avec une pareille exception. Cette opinion, qui, du reste, ne fut point goûtée, car le bill passa avec tous ses articles, blessa profondément le duc d'York, et Argyle n'en ressentit que trop tôt les funestes conséquences (1). Lorsqu'il eut lui-même à prêter le serment du test comme membre du conseil privé, il crut devoir faire la déclaration suivante : « J'ai mûrement réfléchi sur « l'acte qui m'est proposé, et j'ai le désir le plus « vrai de porter l'obéissance aussi loin qu'elle peut « aller. Je ne puis croire que le parlement ait jamais « eu l'intention de prescrire des serments contradic- « toires, et, persuadé que nul homme n'a le droit « de les interpréter pour un autre, je prête celui qui

(1) Ce n'est qu'en 1828 que le serment du test a été aboli en entier. Mais, depuis 1817, un acte du parlement en avait exempté les officiers catholiques de l'armée de terre et de mer.

(1) Il jouissait de 1800 ducats de rente.

« m'est demandé, en tant qu'il est d'accord avec « lui-même et la religion protestante. Je déclare « donc que je n'entends m'engager, ni comme pair, « ni d'une manière légale, à ne pouvoir voter ni « tenter les changements que je croirais avantageux « à l'Église et à l'État, et qui ne seraient contraires « ni à ma conscience comme protestant, ni à ma « fidélité comme sujet; et j'entends que cette déclara- « tion fasse partie de mon serment. » Ni le duc d'York, auquel il avait préalablement communiqué ces restrictions, ni les autres membres présents à la séance ne firent d'observation. Argyle fut admis à siéger; mais quelle ne fut pas sa surprise, lorsque, au sortir du conseil, on vint l'arrêter comme prévenu de diffamation (*leasing-making*), de parjure et de haute trahison. Le tribunal qui devait prononcer sur la question de droit, appelée en Écosse *the relevancy of the libel*, était composé d'un grand juge, de cinq juges et d'un greffier. Argyle fut défendu par un avocat très-distingué, nommé Lockhart, qui prononça un plaidoyer de trois heures, et prouva clairement qu'il n'y avait pas crime de haute trahison, ni même simple délit. Selon les statuts de ce tribunal, le grand juge ne devait prononcer que dans le cas de partage. Un des juges était sourd et si vieux qu'il resta chez lui pendant tous les débats. Mais les voix des quatre autres s'étant partagées, on fit venir le vieillard, et il vota pour la condamnation. Le jury, qui n'avait à prononcer que sur le fait, déclara Argyle coupable de trahison, mais non coupable de parjure. Le roi, instruit des résultats de la procédure, ordonna de prononcer l'arrêt de mort, mais d'en suspendre l'exécution jusqu'à nouvel ordre. Le duc d'York assurait à qui voulait l'entendre que ni la vie ni les biens d'Argyle ne couraient aucun risque; qu'on n'avait poussé les poursuites jusqu'à cette extrémité que pour le faire renoncer à une juridiction héréditaire dans sa famille, qui lui donnait une influence dangereuse dans le haut pays, et entravait l'action des tribunaux ordinaires. Cependant Argyle put croire que le jugement serait exécuté. On fit venir à Édimbourg un détachement des gardes; il y avait dans la prison un appartement destiné aux pairs condamnés au dernier supplice, et cet appartement fut préparé; enfin une personne de qualité assura, sur son honneur, au malheureux condamné, qu'elle avait entendu dire à quelqu'un, fort en faveur auprès du duc, qu'il fallait exécuter l'arrêt. Argyle, ajoutant foi à ces paroles, s'évada de la prison sous un déguisement. Il vint à Londres; et, après s'y être caché pendant quelques mois, trouva l'occasion de passer en Hollande. Il s'établit dans la Frise, où il mena une vie très-retirée jusqu'à l'avènement de Jacques II (février 1685). Alors il quitta sa retraite, et se lia avec les plus marquants des émigrés anglais et écossais qui se trouvaient dans les Pays-Bas, tels que le duc de Monmouth, Halifax, Patrik Hume, André Fletcher de Saltoun, John Cochrane d'Ochiltree, Ayloff, neveu de lord Clarendon, et Rumbold, ce fameux marchand de drêche que l'on avait accusé d'être entré dans le complot de Rye-House. Tous se ligèrent, et résolurent de

mettre en campagne les covenantaires aussitôt qu'ils en auraient les moyens. Argyle prétendait qu'il n'avait besoin que d'une somme d'argent pour acheter des armes. Il voulait d'abord se rendre dans ses domaines (Argyleshire), espérant y lever facilement 5,000 hommes, et persuadé que les populations des comtés de l'ouest et du sud accourraient se ranger sous ses drapeaux, dès qu'il paraîtrait à la tête d'un corps de troupes. Une veuve d'Amsterdam, madame Smith, aussi riche que zélée pour la cause des réfugiés, et qui sut à quoi tenaient les projets d'Argyle, lui envoya 10,000 livres sterling. Avec ces ressources, toutes faibles qu'elles étaient, il se procura des vaisseaux, des armes et des munitions, par l'entremise d'un négociant vénitien, qui conduisit cette opération avec un grand secret et un rare bonheur, prétextant qu'il agissait pour le service de sa patrie. Argyle s'embarqua avec ses camarades dans le port d'Uly (2 mai 1685); mais ils furent à peine partis qu'il s'éleva entre eux de vives contestations. Le comte était d'avis de tourner l'Écosse et de débarquer sur la côte des provinces qui étaient dans sa dépendance. Hume trouva cette navigation trop longue et trop périlleuse; Argyle insista pour son plan, et il avait une telle idée de son influence personnelle et des résultats qu'il en obtiendrait, que ses compagnons, offensés de sa présomption, furent à plusieurs reprises sur le point de rompre avec lui. Monmouth se fut volontiers associé à l'expédition d'Argyle, mais celui-ci ne l'y engagea pas; il le pressa, au contraire, d'en tenter une pareille sur les côtes d'Angleterre; ce qu'il fit peu de temps après. La flottille d'Argyle consistait en trois bâtiments, un de trente canons, un de douze, et un autre de six, et en une vingtaine de petits bateaux. Le voyage fut heureux; Argyle doubla le nord de l'Écosse, et débarqua quelques-uns de ses amis dans les Orcades, afin de sonder les dispositions du peuple, sachant bien que ses forces n'étaient pas suffisantes pour frapper un coup décisif, et que le succès dépendait entièrement des renforts que devait lui procurer l'intérieur du pays. Deux de ses compagnons qu'il mit à terre, Spence et Blackadder, furent arrêtés à Kirkwall, par l'évêque du diocèse, et envoyés à Édimbourg. Par cette capture, le gouvernement, averti déjà de l'expédition, ne put plus avoir de doute sur le point où devait se faire le débarquement. Le parlement, jaloux de soutenir les prérogatives de la couronne, enjoignit à tous les sujets de prêter le serment d'allégeance, et fit arrêter les personnages les plus influents du clan d'Argyle. Les milices du royaume, qui s'élevaient à environ 22,000 hommes, furent mises sur pied, et l'on en envoya le tiers avec les troupes de ligne à la recherche de l'ennemi. On fit en outre surveiller les côtes par deux frégates, la *King's Fisher* et le *Falcon*. Repoussé par les vents contraires de l'île d'Hey où il voulait opérer une descente, Argyle revira de bord et cingla vers Dunstaffnage, dans le district de Lorn (Argyleshire). Là, il fit débarquer son fils, Charles Campbell, afin d'engager ses fermiers, ses amis, et tous ceux qui montraient de l'attachement pour sa famille, à faire

cause commune avec lui. Mais sa surprise fut grande en apprenant que des forces considérables étaient déjà rassemblées et prêtes à marcher contre lui. Sans perdre courage, il se dirigea vers le sud, et débarqua à Campbell-Town. Une proclamation qu'il fit dans cette ville étant restée sans résultats, il somma les habitants des campagnes de se ranger sous ses drapeaux, et écrivit à plusieurs gentils-hommes, les menaçant d'une exécution militaire s'ils ne prenaient pas les armes. Quelques-uns répondirent à son appel, et dès qu'il eut réuni environ six cents hommes de pied et cent cavaliers, il se rendit à Tarbel, y fit embarquer son monde et passa dans l'île de Bute. De là il fit voile pour le district de Cowel; mais instruit que les deux frégates royales étaient attendues à Locke-Rowen, il plaça sa flottille sous la protection du château d'Ellengreg, dont il répara les fortifications, et où il déposa ses armes et ses munitions, qui consistaient en quelques pièces de canon, 5,000 fusils, des armes blanches, cinq cents barils de poudre, des balles, etc. Il y laissa une garnison de cent cinquante hommes; mais, à la première apparition des frégates, cette troupe prit la fuite, abandonnant les vaisseaux, les bateaux, les armes et les munitions. En attendant, Argyle avait envoyé plusieurs détachements dans l'intérieur du pays; mais ils furent successivement défaits par les milices du marquis d'Athol, bien qu'ils leur fussent supérieurs en nombre. Ces petits succès donnèrent au comte Dunbarton, général en chef des forces royales, le temps d'avancer vers le gros des rebelles, commandé par Argyle en personne, et qui se montait à 5,000 hommes environ. Cette petite armée ayant passé la rivière du Leven, Dunbarton, pour l'atteindre, prit la route de Stirling: il la rencontra dans la paroisse de Keller; mais comme elle était dans une position avantageuse, et que la nuit approchait, il n'osa pas l'attaquer immédiatement. Argyle, prévoyant le danger, décampa sans bruit pendant la nuit, et, après avoir traversé la Clyde, arriva le lendemain à Renfrew, où il fit la triste découverte qu'une grande partie de ses soldats l'avaient quitté pendant la marche. Cette funeste retraite acheva de lui faire perdre toute espèce d'autorité sur ceux qui l'accompagnaient. Dans un moment aussi critique, Patrick Hume et sir John Cochrane ne daignèrent pas même conférer avec celui auquel ils avaient juré d'obéir, et ils le quittèrent, emmenant avec eux deux cents de ses soldats. Dunbarton se porta vers Glasgow; Argyle, averti, crut pouvoir l'éviter par un chemin plus court, et s'emparer ainsi le premier de cette ville; mais, par l'erreur de son guide, il se trouva engagé dans un terrain marécageux, et fut obligé d'abandonner sa cavalerie et son bagage. Son infanterie se divisa alors en plusieurs détachements. Dunbarton adopta une mesure pareille, et bientôt toutes les troupes d'Argyle furent prises ou dispersées par l'armée royale, et ce chef resta seul avec son ami Fullarton. Voyant l'impossibilité de faire de nouvelles levées, ou de se cacher dans les environs, ils se décidèrent à chercher un refuge au delà de la Clyde; mais, arrivés à un gué de l'Incanon, ils fu-

rent arrêtés par des soldats de milice. Voici comment Fox (1) raconte cette arrestation, d'après un écrit composé par Argyle même, et dont l'authenticité, dit-il, n'a jamais été révoquée en doute: « En vain Fullarton se servit de tous les expédients que « sa présence d'esprit put lui suggérer pour sauver « son général. Il employa tour à tour la douceur et « la menace pour amuser le chef de la milice, et fa- « voriser ainsi la fuite d'Argyle, qui était travesti en « paysan, et qu'il avait fait passer pour son guide. « Voyant enfin qu'il lui était impossible de détour- « ner les soldats de la poursuite de ce prétendu « guide, il leur offrit de se rendre sans coup férir, « pourvu qu'ils consentissent à s'en désister. Ces « conditions furent acceptées, mais non pas obser- « vées; et deux hommes à cheval furent détachés « pour s'assurer de la personne du fugitif. Argyle, « qui était aussi à cheval, se débattit longtemps, « renversa l'un d'eux, et tomba lui-même avec lui, « Il réussit d'abord à les écarter l'un de l'autre en « leur présentant ses pistolets de poche; mais cinq « des leurs survinrent, firent feu à la fois sur lui, « et le manquèrent. Il se croyait débarrassé d'eux, « lorsque, revenant à la charge, ils le frappèrent de « leurs sabres, et se saisirent de sa personne. Quand « ils surent que c'était Argyle qui était en leur pou- « voir, ils parurent fort troublés, mais ils n'osèrent « pas le laisser aller. » Fullarton, indigné de la mau- « vaise foi de ces hommes, s'empara d'une épée, réso- « lu de leur vendre chèrement sa vie; mais, bientôt accablé par le nombre, il eut le même sort que son ami. Argyle fut conduit à Edimbourg, où le comte de Perth, alors chancelier d'Ecosse, le traita avec tous les égards dus au malheur. Comme il avait déjà été condamné, on ne lui fit point un nouveau procès, et le parlement se borna à voter une adresse dans laquelle il supplia le roi de ne faire aucune grâce à un ingrat qui avait abusé de ses bienfaits et de ceux de son prédécesseur. Cette demande ayant été accueillie, la réponse suivante, revêtue du seing royal et contre-signée par lord Melvil, secrétaire d'Etat pour l'Ecosse, fut adressée au conseil privé d'Edimbourg: « Attendu que le ci-devant comte d'Argyle « est, avec l'aide de Dieu, tombé en notre pouvoir, « c'est notre volonté et notre bon plaisir que vous « preniez tous les moyens d'obtenir de lui la révê- « lation de ce qui importe le plus à la sûreté de notre « gouvernement, comme les noms de ceux qui l'ont « assisté en hommes, en armes ou en argent, de ses « associés, de ses correspondants; la connaissance « de ses desseins, etc. Mais tout cela doit être fait « assez rapidement pour que le châtiment qu'il mé- « rite n'éprouve aucun délai; et de manière qu'il « subisse celui des traîtres dans l'espace de trois « jours après la réception de la présente. Vous ren- « drez compte aussitôt, soit à nous-même, soit à nos « secrétaires d'Etat, de l'exécution de nos ordres, « ainsi que des aveux du coupable; et la présente

(1) *A History of the early part of the reign of James the second*, Londres, 1808, deux vol. in-8°. Il en existe une traduction française sous le titre d'*Histoire des deux derniers rois de la maison de Stuart*, Paris, 1809, 2 volumes in-8°. (Voyez ANDREZEL.)

« vous tiendra lieu d'ordre et de garantie à cet effet. » La fermeté et le calme qui avaient toujours fait le fond du caractère d'Argyle ne se démentirent pas dans les derniers jours de sa vie. Il se montra résigné à la volonté de Dieu, qui, disait-il, ne voulait pas que l'Ecosse fût affranchie pour le moment. Il se plaignit, mais sans amertume, de la pusillanimité de ses compagnons d'armes, et l'on sait qu'il employa le peu de moments qui lui restaient à solliciter le pardon de ses malheureux amis de l'Argyleshire, qui se trouvaient compromis. Au reste, il persista dans son refus de reconnaître l'autorité du roi, parce que celui-ci n'avait pas adopté le covenant. Lorsqu'on lui annonça qu'il allait être mis à la question, s'il ne révélait pas tous les détails de la conspiration, il ne manifesta aucune inquiétude, et se borna à dire que Dieu serait son soutien. Interrogé en particulier par lord Queensbury, il soutint qu'il n'avait concerté son projet avec qui que ce fût en Ecosse; qu'un seul individu avait consenti à lui prêter de l'argent (1), et qu'en général son erreur était d'avoir trop compté sur les dispositions du peuple aigri par la tyrannie du gouvernement. Cette déclaration fut sans doute regardée comme suffisante, car on n'eut point recours à la torture. Il demanda qu'on lui donnât M. Charteris pour l'assister dans ses derniers moments, ce qui lui fut accordé. Dès que le digne ecclésiastique se présenta, il lui déclara que sa conscience ne lui reprochait aucunement sa tentative de révolte, et le pria de donner une direction analogue à ses pieuses exhortations. Charteris, après lui avoir fait connaître son opinion sur ce point, consentit à ne plus lui en parler, et dès lors il ne fut plus question que de se préparer à bien mourir, ce qu'Argyle fit avec une admirable fermeté. Le jour de son exécution (50 juin 1685), Charteris arriva chez lui au moment où il finissait de dîner. *Sero venientibus ossa*, lui dit Argyle en plaisantant. Il passa quelque temps en prières, tantôt avec le pasteur, tantôt seul. Vers deux heures après midi, il fut conduit à la salle du conseil de Laigh, et de là il écrivit à sa femme et à quelques parents. Monté sur l'échafaud, il pria Dieu pour les trois royaumes; puis, se tournant vers le peuple, il prononça ces mots : « Messieurs, je vous supplie de ne pas mal interpréter ma conduite « en ce jour; je pardonne librement à tous les « hommes, et le mal qu'ils m'ont fait, et les torts « qu'ils ont eus envers moi, comme je désire que « Dieu me pardonne à moi-même. » Alors il embrassa ceux qui l'accompagnaient, et, après avoir remis à son gendre, lord Maitland, quelques gages de souvenir pour ses petits-enfants, il ôta lui-même quelques parties de ses vêtements, posa sa tête sur le fatal billot, fit encore une courte prière, et donna le signal à l'exécuteur. La mort d'Argyle mit fin à l'insurrection en Ecosse. Quant à ses complices, quelques-uns subirent la même peine que lui, d'autres parvinrent à se réfugier en pays étranger, et plusieurs furent graciés. Parmi les derniers se trouvaient les deux fils d'Argyle, John et Charles;

(1) Madame Smith.

mais les biens confisqués ne leur furent point rendus. M—A.

ARGYRE, prince et duc d'Italie, fils de Melo, puissant citoyen de Bari, ressera, en 1040, l'alliance conclue par son père avec les fils de Tancrede de Hauteville, avec leur assistance, se rendit maître de Bari, et prit, en 1042, le titre de duc d'Italie, quoiqu'il eût à peine soumis une partie de la Pouille et de la Calabre. Maniacès, le général grec auquel il faisait la guerre, ayant usurpé la pourpre, Argyre put se réconcilier avec l'empereur Constantin Monomaque, l'ennemi de son ennemi. Il reçut de lui les titres de patrice et de catapan. Ces dignités nouvelles l'éloignèrent des Normands, contre lesquels on le vit solliciter, en 1046, les secours des Grecs. Dès lors il fut toujours à la tête des ligues formées contre ces redoutables conquérants. Il conserva jusqu'en 1058 le gouvernement de Bari, et les titres pompeux que la cour de Constantinople lui avait donnés. Vers cette époque, il parait qu'il encourut la disgrâce de l'empereur, et qu'il mourut exilé de sa patrie. S—S—1.

ARGYROPULO (JEAN), né à Constantinople, passa en Italie vers l'an 1454, et séjourna quelque temps à Padoue. Il retourna ensuite dans sa patrie, où il enseigna la philosophie; mais les Turcs s'en étant emparés, il se rendit à Florence, où il fut accueilli par Cosme de Médicis qui le chargea d'enseigner la philosophie péripatéticienne, en lui assignant un traitement très-considérable. Après la mort de Cosme, il ne fut pas moins en faveur auprès de Pierre de Médicis; et il compta parmi ses disciples Laurent, fils de Pierre, ainsi que le célèbre Politien. La peste s'étant déclarée à Florence, il passa à Rome, où il enseigna le grec et la philosophie, et Reuchlin y fut un de ses auditeurs. Il mourut dans cette ville, on ne sait dans quelle année, à l'âge de 70 ans. Il avait traduit en latin plusieurs ouvrages d'Aristote, et avait fait un commentaire sur *la Morale*. Il avait aussi écrit en grec plusieurs ouvrages, qui sont, pour la plupart, encore manuscrits. Ses traductions d'Aristote se trouvent dans plusieurs anciennes éditions : elles ont été oubliées, parce qu'on en a fait de meilleures depuis; nous n'en devons pas moins beaucoup de reconnaissance à ceux qui ont ainsi ouvert la voie au retour de l'érudition; ce qui était le plus difficile. Hody a publié la vie d'Argyropulo, avec celles des plus illustres Grecs, 1742, in-4°. C—R.

ARIADNE, impératrice de Constantinople, était fille de l'empereur Léon I^{er} et de Véline. Son père, voulant s'attacher la nation des Isaures, fameuse par ses brigandages et par une valeur indomptable, attira près de lui Trascalsée, l'un des chefs de ces barbares, le revêtit de la dignité de patrice, et lui donna en mariage Ariadne, sa fille, en 468. Léon étant mort, Ariadne, se joignit à sa mère Véline, et leurs intrigues portèrent au trône Trascalsée, qui avait quitté son nom pour celui de Zénon. Peu d'années après, Zénon se vit forcé, par la révolte de Basilisque, de fuir en Isaurie; Ariadne le suivit, et opposa son courage à la faiblesse de son lâche époux.

Rentrée à Constantinople, après la défaite de Basilisque, elle tempéra la cruauté de Zénon dans le châtement des rebelles. Plusieurs circonstances de sa vie montrent qu'elle n'était pas inaccessible à la pitié. Elle traversa souvent les mauvais desseins des deux princes qu'elle épousa successivement; mais ses mœurs dissolues et la mort de Zénon flétriront à jamais sa mémoire. Depuis longtemps Ariadne entretenait un commerce secret avec Anastase le silentiaire; l'empereur en ayant eu des soupçons, l'impératrice saisit une occasion favorable de se soustraire à la vengeance d'un époux outragé. On rapporte que Zénon, qui était attaqué d'épilepsie, fut un jour saisi d'un accès si violent, que ses officiers le crurent mort; Ariadne s'empressa de le faire couvrir d'un suaire, et le fit porter secrètement au tombeau des empereurs; l'entrée en fut fermée par une pierre, et on y mit des gardes, avec défense, sous peine de la vie, de laisser approcher du tombeau, ou de l'ouvrir. Ils obéirent, et, malgré les cris lamentables de Zénon, ils n'osèrent lui donner aucun secours. Ce malheureux prince mourut de rage, en se rongant les bras avec les dents. Quarante jours après la mort de Zénon, Ariadne épousa publiquement Anastase, qu'elle avait eu l'adresse de faire élire empereur. Il ne paraît pas qu'elle ait pris part aux événements arrivés sous le règne de ce prince. Elle mourut sexagénaire, en 515, sans laisser de postérité.

L—S—E.

ARIARATHE, nom de plusieurs rois de la Cappadoce. Le premier était fils d'Ariamnès, et lui succéda. Il rendit de grands services à Artaxercès dans son expédition contre l'Égypte, et ce prince l'eut récompensé magnifiquement. Il vivait vers l'an 550 avant J.-C. Il eut deux fils, Ariarathe et Arézas; mais comme ils étaient fort jeunes lorsqu'il mourut, il laissa la couronne à Olopherne, son frère, avec qui il avait toujours vécu dans la plus grande union.

C—R.

ARIARATHE II, fils du précédent, succéda à Olopherne, son oncle. Alexandre le Grand étant entré dans l'Asie, Ariarathe resta fidèle au roi de Perse; mais comme son pays ne se trouvait pas sur le passage de l'armée macédonienne, on le laissa tranquille: il en profita pour mettre ses forces sur un pied respectable. Après la mort d'Alexandre, Perdicas alla l'attaquer, et, l'ayant vaincu et fait prisonnier, le fit mettre en croix, ainsi que tous ceux de la famille royale qui tombèrent entre ses mains. Cependant un des fils d'Ariarathe parvint à s'échapper.

C—R.

ARIARATHE III, ou I^{er}, suivant ceux qui ne commencent qu'à lui la suite des rois de Cappadoce, trouva le moyen de s'échapper lorsque son père fut pris par Perdicas, et se retira dans l'Arménie. Perdicas et Eumènes étant morts, Ariarathe profita de la guerre qui s'était allumée entre Antigone et Séleucus, et, de retour dans la Cappadoce avec des troupes qu'il avait reçues d'Ardoatus, roi d'Arménie, il défit les Macédoniens, tua Amyntas, leur général, et se remit en possession des États de son père, vers l'an 310 avant J.-C. Il eut trois fils, dont

nous ne connaissons qu'Ariamnès, qui lui succéda.

C—R.

ARIARATHE IV, fils d'Ariamnès II, vivait vers l'an 250 avant J.-C. Il épousa Stratonice, fille d'Antiochus Théos. Son père l'associa au trône de son vivant, et lui laissa ses États en mourant. Son alliance avec les rois de Syrie lui fit adopter l'usage de la langue grecque, qu'on trouve employée sur une médaille qui nous reste de lui. Il eut un fils nommé Ariarathe comme lui.

C—R.

ARIARATHE V, fils du précédent, était encore enfant lorsque son père mourut, vers l'an 220 avant J.-C. Il épousa Antiochis, fille d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, et prit le parti de ce prince dans les guerres contre les Romains. Antiochus fut vaincu, et Ariarathe demanda la paix à Manlius, qui exigea de lui six cents talents; bientôt, par considération pour Eumènes, qui venait d'épouser la fille d'Ariarathe, cette somme fut réduite à trois cents talents. Il fit ensuite, de concert avec son gendre, la guerre à Pharnace, qu'il força à demander la paix. Antiochis, épouse d'Ariarathe, craignant, après une longue stérilité, de mourir sans laisser d'enfant, s'en était supposé deux à l'insu de son mari, et les avait nommés Ariarathe et Olopherne; mais elle devint enceinte quelque temps après, accoucha successivement de deux filles et d'un fils et dévoila le secret de la naissance des deux princes. Comme ils étaient déjà grands, Ariarathe, qui avait conçu de l'attachement pour eux, envoya le jeune Ariarathe à Rome, et Olopherne dans l'Ionie, pour qu'ils ne pussent pas disputer le trône à son fils légitime. Il mourut vers l'an 168 avant J.-C.

C—R.

ARIARATHE VI, surnommé PHILOPATOR, était fils du précédent. Il se nommait Mithridate, et ne prit qu'en montant sur le trône, vers l'an 168 avant J.-C., le nom d'Ariarathe. Son père voulut lui céder la couronne de son vivant, mais il la refusa. Le premier soin du nouveau roi fut de renouveler l'alliance avec les Romains; il prit ensuite les armes pour rétablir Mithrobarzane sur le trône d'Arménie. Dénétrius Soter, roi de Syrie, ayant voulu lui faire épouser Laodicé, sa sœur, Ariarathe s'y refusa, et Dénétrius irrité donna des secours à Olopherne, dont il a été question plus haut, lequel se prétendait légitime héritier du royaume. Ariarathe, chassé de ses États malgré les secours d'Eumènes, roi de Pergame, se réfugia à Rome, et le peuple romain, quoique son allié, se contenta d'ordonner qu'il partagerait le royaume avec Olopherne. Il parvint cependant, par la suite, à recouvrer tous ses États, tant par le secours d'Attale qu'en épousant Laodicé. La guerre ayant éclaté, quelque temps après, entre les Romains et Aristonicus, qui réclamait le royaume de Pergame, Ariarathe se joignit avec ses troupes à l'armée romaine que commandait P. Crassus, et il périt dans la bataille où ce général fut défait. Il avait été élevé à la manière grecque, avait fait de grands progrès dans les lettres et dans la philosophie, et sa cour fut fréquentée par les savants. Il avait eu de Laodicé plusieurs fils, à qui les Romains donnèrent la Cilicie, et

la Lycaonie, en récompense du dévouement de leur père.

C—R

ARIARATHE VII, surnommé ÉPIPHANE, échappa seul, des six fils du précédent, à la cruauté de sa mère, qui, pour régner seule, voulait sacrifier ses enfants à son ambition. Celui dont nous parlons trouva moyen de se soustraire à la fureur de cette femme barbare, qui fut mise à mort par le peuple; il monta sans obstacles sur le trône, et épousa Laodice, sœur du célèbre Mithridate; mais ce prince, qui sacrifiait tout à son ambition, le fit assassiner par un certain Gordius, pour s'emparer de ses États: il aurait aussi fait périr les enfants, s'il n'en eût été empêché par Nicomède, qui s'empara de la Cappadoce, et épousa Laodice. Alors Mithridate, feignant de prendre le parti de son neveu, attaqua Nicomède, et le chassa de la Cappadoce, qu'il rendit à Ariarathe VIII. Ariarathe VII fut tué vers l'an 117 avant J.-C.

C—R.

ARIARATHE VIII, surnommé PHILOMÉTOR, fils du précédent, fut placé sur le trône par Mithridate. Ce prince, qui ne cherchait qu'un prétexte pour s'emparer de la Cappadoce, voulut l'obliger à rappeler Gordius; mais Ariarathe refusa de recevoir l'assassin de son père, Mithridate alors lui déclara la guerre, et entra en campagne à la tête d'une puissante armée; Ariarathe, qui s'y attendait, en avait rassemblé une non moins formidable, et Mithridate, craignant que le sort des armes ne lui fût pas favorable, eut recours à la trahison. Il fit proposer une conférence à Ariarathe, qui ne s'y rendit qu'avec défiance. Mithridate avait caché dans les plis de sa robe un poignard avec lequel il frappa son ennemi au cœur, en présence des deux armées, l'an 106 avant J.-C. Il s'empara alors de la Cappadoce, où il mit pour roi un de ses fils, âgé de huit ans, à qui il fit prendre le nom d'Ariarathe, et il lui donna Gordius pour tuteur. Le peuple se souleva bientôt, le chassa, et appela au trône Ariarathe IX, qui fut encore détrôné par Mithridate, et mourut de chagrin peu de temps après.

C—R.

ARIARATHE X, fils d'Ariobarzane II, prit le surnom de PHILADELPHIE, à cause de l'attachement qu'il avait montré à Ariobarzane III, son frère, après la mort duquel il devint roi de la Cappadoce. Quoique sa famille se fût déclarée contre les assassins de César, Marc Antoine lui enleva la couronne, pour la mettre sur la tête d'un certain Sisinna, fils d'une courtisane. Ariarathe parvint à s'en ressaisir, et il en jouit quelques années; mais il fut de nouveau détrôné par Antoine, qui le fit même mourir, si l'on en croit Valère-Maxime. Il paraît que c'était un prince sans mérite, et qui s'amusait à arrêter des fleuves, pour inonder les campagnes, et y former des îles. Après sa mort, un imposteur qui lui ressemblait beaucoup se fit reconnaître par la plus grande partie des peuples de la Cappadoce et des environs; mais il fut mis à mort par ordre d'Auguste.

C—R.

ARIAS MONTANUS (BENOÎT), né à Frexénal, en Estramadure, en 1527, était fils d'un notaire; il fit ses études dans l'université d'Alcala, s'y rendit

très-habile dans les langues anciennes, prit l'habit de l'ordre de St-Jacques, et accompagna, en 1562, l'évêque de Ségovie au concile de Trente, où il jeta les premiers fondements de sa réputation. De retour en Espagne, il se retira à l'ermitage de Notre-Dame-des-Anges, situé au haut d'un rocher, près d'Aracena, où il se proposait de se livrer entièrement à son goût pour la méditation; mais Philippe II, ayant entendu vanter son savoir, l'arracha à sa retraite, pour lui confier la direction d'une nouvelle Polyglotte, qui devait être imprimée à Anvers, par Christophe Plantin. Arias se rendit dans cette ville, et employa quatre ans, de 1568 à 1572, au travail confié à ses soins. Il remplit l'attente de son souverain et du public, en donnant, sous les titres de *Polyglotte d'Anvers*, de *Bible royale*, ou de *Philippe II*, 8 vol. in-fol. Les caractères en avaient été fondus par le fameux Guillaume Lebé, que Plantin avait fait venir de Paris. Elle renferme, outre ce qui se trouve dans la Bible d'Alcala, des paraphrases chaldaïques, une version syriaque du Nouveau Testament, en caractères syriaques et en caractères hébraïques, accompagnée d'une traduction latine, etc. Ce bel ouvrage fit beaucoup d'honneur à Montanus, mais il lui suscita un ennemi acharné, dans la personne de Léon de Castro, professeur de langues orientales à Salamanque. Castro dénonça Arias, d'abord à l'inquisition de Rome, puis à celle d'Espagne, pour avoir altéré le texte de la Bible, et confirmé les juifs dans leur croyance par ses paraphrases chaldaïques. Arias Montanus, obligé de faire plusieurs voyages à Rome pour sa justification, finit par confondre et livrer au mépris l'animosité de son adversaire. Justifié et absous en 1580, il refusa un évêché que Philippe II lui offrit, et se retira de nouveau dans son ermitage d'Aracena, espérant y terminer sa vie. Il y fit construire une habitation d'hiver et une autre pour la belle saison, et l'entoura de jardins et de vignes. À peine ces travaux étaient-ils terminés, que Philippe II arracha de nouveau Arias à sa solitude, pour lui confier la bibliothèque de l'Escurial, et le soin d'enseigner aux religieux les langues orientales. Enfin il se retira à Séville, où il termina sa carrière, en 1598, à 79 ans. Arias fut un des plus savants théologiens du 16^e siècle. Il savait très-bien l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, l'arabe, le grec et le latin, et parlait avec la plus grande facilité l'allemand, le français, le flamand et le portugais. Il était sobre, pieux, modeste, infatigable, et il n'avait pas d'autre lit qu'une planche couverte d'un manteau. Les savants, les artistes, les religieux et les grands recherchaient sa conversation, et on était toujours édifié de sa piété et de sa modestie. Il vécut presque dans la pauvreté, lui qui aurait pu obtenir des dignités et des richesses. Outre la *Polyglotte d'Anvers*, on a d'Arias Montanus : 1^o 9 livres sur les *Antiquités judaïques*, Leyde, 1593, in-4^o; 2^o les *Psaumes de David* et d'autres prophètes, en vers latins, 1574, in-4^o; 3^o un traité intitulé : *Humanæ salutis Monumenta*, Anvers, 1571, in-4^o, avec beaucoup de figures; 4^o une traduction latine de l'*Itinéraire* de Benjamin de Tudela; 5^o *Historia*

natura, 1601, in-4°; 6° une rhétorique en 4 livres, Anvers, 1569, in-8°, avec des notes d'Antoine Morales. On vante surtout ce dernier ouvrage : c'est, selon le savant Mayans y Sisear, un recueil d'excellents préceptes, disposés avec une méthode admirable. — *Pierre ARIAS DE BEAUVIDÈS*, né à Toro, dans le royaume de Léon, docteur en médecine, voyagea en Amérique, et donna à son retour : *Secretos de Chirurgia*, Valladolid, 1567, in-8°. D—G.

ARIAS (le Père FRANÇOIS), célèbre ascétique, naquit en 1535 à Séville. Ayant embrassé la règle de St-Ignace, il professa la théologie dans différents collèges et fut nommé recteur de celui de Cadix. Doué de talents rares, il était encore plus recommandable par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il renonça même à la carrière de l'enseignement, afin de se consacrer tout entier au service des prisonniers, pour lesquels il fut une image visible de la Providence. Député par ses confrères à Rome, il y assista à la cinquième assemblée générale de l'institut. Il mourut dans sa patrie, le 25 mai 1605, regardé comme un saint. On a de lui plusieurs ouvrages de piété dont St. François de Sales recommande la lecture, dans son *Introduction à la vie dévote*. Traduits de l'espagnol en latin par le P. Jean Busée, ils l'ont été depuis dans les principales langues de l'Europe. Les *Oeuvres spirituelles* d'Arias ont été mises en français par Antoine Girard dans le 17^e siècle, et par le P. Belon, Lyon, 1740, 2 vol. in-12. Le P. de Courbeville a traduit son *Imitation de la Ste-Vierge*, Paris, 1754, in-12. On trouve des détails sur Arias dans la *Bibliotheca societatis Jesu* du P. Nathaniel Southwell, et dans la *Bibliotheca Hispana* d'Antonio. W—s.

ARIBERT, fils de Clotaire II, roi de France, était frère de Dagobert I^{er}, mais plus jeune que lui, et né d'un autre lit. Il se trouvait auprès du roi son père quand celui-ci mourut : Dagobert, au contraire, était en Austrasie; ainsi il eût été facile à Aribert de s'emparer des trésors de Clotaire II, et de se faire déclarer son successeur, s'il avait été d'un âge plus mûr; mais il entra à peine dans sa quatorzième année. Dagobert usa d'une grande diligence, s'assura des seigneurs puissants dans les divers royaumes soumis à son autorité, et ne fit aucune part au jeune Aribert. Cependant, par les pressantes sollicitations des grands, révoltés de cette injustice, ce dernier obtint une partie des provinces qui formaient le royaume d'Aquitaine, et se fit couronner roi à Toulouse, où il établit le siège de son gouvernement. Il mourut deux ans après, et ne laissa qu'un fils qui lui survécut peu. Comme la mort de cet enfant était utile à Dagobert, auquel les crimes ne coûtaient rien, les historiens l'ont accusé de l'avoir avancée. D. Vaissette, auteur de l'*Histoire du Languedoc*, prétend qu'Aribert laissa deux autres fils qui échappèrent aux poursuites de leur oncle, et il fait descendre d'eux d'illustres maisons. Si l'on réfléchit que Clotaire II mourut en 628, qu'Aribert alors touchait à peine à sa quatorzième année, qu'il cessa de vivre en 630, ayant au plus seize ans, on croira difficilement qu'il fut père de

trois fils; et l'on mettra les recherches de l'*Histoire du Languedoc* au nombre des flatteries que les généalogistes inventent pour satisfaire la vanité des grands. F—E.

ARIBERT I^{er}, roi des Lombards, fils de Gundald, duc d'Asti, Bavaïois d'origine, fut nommé roi par les Lombards, en 653, pour succéder à Radoald. Il établit définitivement la religion catholique sur le trône, et proscrivit l'arianisme. Du reste, la mémoire d'aucune de ses actions ne s'est conservée. A sa mort, en 661, il partagea le royaume entre ses deux fils, Pertharite et Godebert. S—S—1.

ARIBERT II, roi des Lombards, était fils de Ragimbert, duc de Turin, qui, ayant usurpé, l'an 700, la couronne de Lombardie, associa son fils au trône, et mourut peu de mois après. Aribert fit mourir Liutbert, que son père avait dépouillé de la couronne; il fit mourir aussi Rotharis, duc de Bergame, qui s'était opposé à son usurpation. Il exerça contre la femme et les enfants d'Ansprand, tuteur de Liutbert, des cruautés inouïes. Il ne se montra généreux qu'envers l'Eglise romaine, à laquelle il restitua, en 707, les biens qu'elle avait possédés dans les Alpes Cottiennes. Il passait pour aimer la justice, et l'on a raconté de lui, comme du calife Aaron Al-Réchyd, qu'il sortait de nuit, déguisé, pour se mêler parmi ses sujets, voir la manière dont ses officiers exerçaient leurs emplois, et apprécier par lui-même les plaintes du peuple. Ansprand, qu'il avait chassé de Lombardie au commencement de son règne, revint, en 712, l'attaquer avec une armée bavaïoise. Aribert, abandonné par ses soldats, se jeta dans le Tésin pour s'échapper à la nage; mais l'or dont il s'était elargi lui rendit plus difficile de se soutenir sur les eaux : il se noya. Son corps cependant fut retiré de la rivière et inhumé à Pavie. S—S—1.

ARIEH, rabbin. Voyez JUDA (Léon de).

ARIEH, rabbin. Voyez LÉON de Modène.

ARIENTI. Voyez ARGENTI.

ARIGISE I^{er}, duc de Bénévent, succéda, en 591, à Zotton, fondateur de ce puissant État. Il en reçut l'investiture d'Agilulphe, roi des Lombards. Il fit de nouvelles conquêtes sur les Grecs, auxquels il enleva, en 596, la ville de Crotone. Il mourut en 641, après cinquante ans de règne : son fils Aione, qui lui succéda, fut tué, l'année suivante, par les Slaves. Il fit place à Radoald, qui fut élu par le peuple et confirmé par le roi des Lombards. S—S—1.

ARIGISE II, duc de Bénévent, donné, en 758, pour successeur à Liutprand, par Désidério, roi des Lombards. Arigise, qui avait épousé Adelberge, fille de Désidério, ne se soumit point à Charlemagne, lorsque le royaume des Lombards fut détruit; il prit le titre de prince, déclarant que sa couronne était désormais indépendante; il se fit sacrer par les évêques de ses États, et s'attribua tous les droits de la souveraineté; mais, en 787, après treize ans de lutte, il fut enfin obligé de se reconnaître pour feudataire de la couronne d'Italie; il promit un tribut annuel de 7,000 sous d'or, et il donna son fils Grimoald en otage pour l'observation de la paix.

La même année, Arigise mourut le 26 août, laissant la réputation d'un prince à la fois sage, pieux et brave. Il cultiva les lettres, et composa sa cour de philosophes, ou plutôt de grammairiens et d'érudits. Paul Diacre, ou Warnefrid, l'historien des Lombards, y chercha un refuge lorsque sa nation fut soumise par Charlemagne. Le fils d'Arigise, Grimoald, lui succéda.

S—S—1.

ARIGNOTE, fille de Pythagore et de Théano, composa divers traités sur les mystères de Cérès et de Bacchus ; mais c'est à tort que Vossius, trompé par un passage altéré de Clément d'Alexandrie, avance qu'Arignote avait écrit la vie de Denys le tyran. L'homonymie du nom de ce prince et de celui de Bacchus, en grec, a causé cette erreur, copiée par la plupart des biographes.

D. L.

ARIMAZE était gouverneur d'une forteresse située sur un rocher extrêmement escarpé de la Sogdiane, dans laquelle s'étaient réfugiés la femme et la fille d'Oxyarte. Sommé par Alexandre de se rendre, il lui demanda si les Macédoniens avaient des ailes pour le forcer dans ses murs. Alexandre choisit dans son armée tous ceux qui étaient accoutumés à gravir sur les rochers, et leur promit des récompenses considérables. Ils trouvèrent le moyen de monter sur la partie du rocher qui dominait la forteresse ; alors Arimaze proposa de se rendre ; mais Alexandre ne voulut point le recevoir à composition, et, à peine entré dans la place, il le fit pendre avec ses soldats, au bas du rocher. Tel est le récit de Quinte-Curce ; mais Arrien, qui ne nomme point le chef qui commandait dans cette forteresse, dit simplement qu'elle se rendit.

C—R.

ARINGHI (PAUL), prêtre de l'Oratoire à Rome, sa ville natale, où il est mort en 1676. Il est principalement connu par une traduction latine et des commentaires sur l'ouvrage de Bosio, intitulé *Roma sotterranea*, etc., Rome, 1631, 2 vol. in-fol. Il en a paru, Cologne et Paris, en 1659, une édition plus complète et plus correcte. En 1668, Christophe Bau mann en a publié un extrait en langue allemande, qui a été imprimé à Arnheim, et réimprimé, en 1671, in-12. Cette même année 1671, il en a aussi paru un extrait en langue latine, imprimé dans la même ville, in-12. M. Artaud en a donné un extrait raisonné dans son *Voyage aux Catacombes de Rome*, 1810, in-8°. Antoine Bosio avait écrit en italien cette *Roma sotterranea*, publiée après sa mort, et avec des additions considérables de Jean Severani, par les soins de Charles Aldrobandino, à Rome, 1632, format d'atlas ; mais l'ouvrage était très-incomplet. Aringhi l'a porté à un tel degré de perfection, que tous ceux qui ont parlé de son travail en ont fait l'éloge. On y trouve des recherches importantes sur les antiquités ecclésiastiques. (*Voy. BOSIO et BOTTARI.*) On a encore d'Aringhi : *Monumenta infelicitatis, sive Mortes peccatorum pessimæ*, Rome, 1664, 2 vol. in-fol. ; et : *Triumphus pœnitentiæ, seu selectæ pœnitentium Mortes*, Rome, 1670, in-fol.

K.

ARIOALD, roi lombard, mari de Gundeberga,

II.

sœur du roi Adaloald, fut élu roi à sa place en 625, lorsque ce prince devint fou. Ariold était encore arien, comme la plus grande partie de sa nation, tandis qu'Adaloald, étant catholique, avait voulu faire triompher sa foi. Les prêtres témoignèrent hautement leur aversion pour un roi qu'ils nommaient hérétique. L'abbé de Bobbio refusa, dans Pavie même, de rendre au roi le salut : on répandit qu'un miracle l'avait soustrait à la punition qu'il avait méritée ; et l'audace de ce moine fut généralement admirée. La reine Gundeberga ayant été accusée, par un homme qui avait voulu la séduire, d'avoir conspiré contre son époux Ariold, ce prince la fit enfermer pendant trois ans dans une tour à Lomello, jusqu'à ce qu'il se présentât un chevalier qui voulût se soumettre pour elle au jugement de Dieu. Ce chevalier ayant vaincu son adversaire, Gundeberga fut rétablie sur le trône, et comme le roi mourut quelques années après, en 636, ce fut elle qui disposa de la couronne en faveur de Rotharis, duc de Brescia, qu'elle épousa en secondes noces.

S—S—1.

ARIOBARZANE, surnommé PHILOROMÆUS, devint roi de Cappadoce de la manière suivante. Mithridate, après avoir vaincu Ariarathes IX, plaça sur le trône son propre fils, à qui il avait fait prendre le nom d'Ariarathes, et qu'il voulait faire passer pour un des descendants d'Ariarathes VI. Nicomède, de son côté, mit en avant un jeune homme qui était, suivant lui, un troisième fils d'Ariarathes VII, et qui était reconnu pour tel par Laodicée, veuve de ce prince. Le sénat romain, ayant pris connaissance de cette affaire, décida que les prétentions des deux concurrents étaient sans fondement, et qu'il ne restait plus personne de la famille royale. On déclara donc les Cappadociens libres ; mais comme ils étaient accoutumés au gouvernement monarchique, ils ne voulurent pas en changer, et ils choisirent pour roi Ariobarzane. Mithridate, qui ne renonçait pas facilement à ses projets, ne tarda pas à venir l'attaquer, et à remettre son fils sur le trône ; Ariobarzane eut recours aux Romains, et Sylla, qu'on avait chargé de différentes missions en Asie, le rétablit dans ses États. Il n'y resta pas longtemps tranquille ; car, dès que l'occasion s'en présentait, Mithridate envahissait la Cappadoce ; et il s'en était emparé pour la troisième fois, lorsque s'alluma cette guerre célèbre dans laquelle il s'en fallut de peu qu'il ne renversât l'empire romain. Vaincu à la fin par Sylla, il fut obligé de restituer toutes ses conquêtes, et la Cappadoce fut rendue à Ariobarzane. Il la lui enleva bientôt une quatrième fois ; mais Sylla, alors dictateur, envoya en Asie Gabinus, qui les obligea à faire la paix ; ce qui n'empêcha pas Mithridate de garder la plus grande partie de la Cappadoce, sous prétexte du mariage arrêté entre sa fille, qui n'avait que quatre ans, et Ariobarzane. Ce dernier s'étant plaint aux Romains, ils forcèrent Mithridate à rendre tout ce qu'il avait pris. N'osant plus alors attaquer ouvertement Ariobarzane, il engagea Tigrane, roi d'Arménie, à faire une invasion dans la Cappadoce. Ce

princes s'en étant emparé, en enleva 300,000 hommes, qu'il emmena pour peupler Tigranocertes qu'il venait de fonder, et il rendit le pays au fils de Mithridate. Ce fut l'occasion d'une nouvelle guerre, qui finit par la mort de Mithridate, et Pompée rétablit Ariobarzane sur le trône : mais ce prince, déjà très-âgé, et fatigué du poids d'une couronne qui lui avait occasionné tant de tourments, voulut la céder à Ariobarzane, fils qu'il avait eu d'Athénaïs, son épouse. Ce jeune prince ne voulut pas l'accepter, et il s'engagea un combat entre l'amour paternel et l'amour filial, auquel Pompée mit fin en décidant le fils à monter sur le trône.

C—R.

ARIOBARZANE II, surnommé **PHILOPATOR**, fils du précédent, devint roi par l'abdication de son père, vers l'an 67 avant J.-C., et sa conduite à cette occasion lui fit donner le surnom de Philopator. On voit, par une inscription trouvée à Athènes, qu'il entreprit de faire rebâtir l'Odéon de cette ville, qui avait été brûlé par Sylla. Sa femme se nommait Athénaïs, ainsi que sa mère, ce qui pourrait faire conjecturer qu'il avait épousé sa sœur, comme c'était l'usage parmi les rois de l'Asie. Il en eut deux fils, Ariobarzane et Ariarathe. Cicéron, dans ses *Lettres familières*, liv. 43, ép. 2, nous apprend qu'il fut victime d'une conjuration, mais on en ignore les détails. Il mourut vers l'an 52 avant J.-C. C—R.

ARIOBARZANE III, surnommé **EUSEBES PHILOROMÉUS**, fils du précédent, monta sur le trône vers l'an 52 avant J.-C. Il paraît qu'il fut obligé de faire de grands sacrifices pour acheter la protection du peuple romain, et lorsque Cicéron arriva dans la Cappadoce, peu de temps après l'avènement d'Ariobarzane au trône, il le trouva débiteur de sommes considérables envers Pompée et Brutus. Son autorité n'était pas non plus très-affermie ; Athénaïs, sa mère, femme altière, lui avait fait beaucoup d'ennemis, et les mécontents avaient proposé la couronne à Ariarathe ; mais l'union qui existait entre les deux frères rendit impossible toute tentative de ce genre. Cicéron, à qui ce prince avait été recommandé par le sénat, fit tout ce qui dépendait de lui pour l'assurer sur le trône. Le grand prêtre d'Enyo, ou Bellone, qui était la seconde personne de l'État et avait beaucoup de pouvoir, se trouvait à la tête des mécontents ; Cicéron l'obligea à sortir du royaume. Il paraît que cet Ariobarzane avait rendu quelques services aux Athéniens, car ils lui avaient érigé une statue dont il nous reste l'inscription. Après la mort de César, il prit le parti des triumvirs contre les meurtriers, et Cassius, qui se trouvait en Asie, le fit assassiner, et s'empara de ses trésors vers l'an 42 avant J.-C.

C—R.

ARION, de Méthymne, célèbre lyrique grec, fils de Cyclée et disciple d'Alcman, s'illustra vers la 38^e olympiade, selon Larcher (dans sa *Chronologie d'Hérodote*), l'an du monde 4088, avant J.-C. 626. Hérodote rapporte qu'il vécut contemporain de Périandre, tyran de Corinthe ; qu'il fut le plus habile musicien de son siècle sur la lyre ; et que c'est à lui qu'on doit l'origine et le nom du dithyrambe. Il avait composé un grand nombre de poésies lyriques,

dont il ne nous reste aujourd'hui qu'un hymne en l'honneur de Neptune, conservé par Élien (*Hist. des Animaux*, liv. 42, c. 43), et transporté, avec des corrections, par Brunck, dans ses *Analecta*, t. 3, p. 337. Arion introduisit un nouveau mode musical dans la tragédie, assujettit les satires des chœurs au langage métrique, et donna le nom de dithyrambe au chant de ces mêmes chœurs. On raconte qu'après avoir amassé de grandes richesses à la cour de Corinthe, il s'était embarqué sur un vaisseau avec toute sa fortune, pour retourner dans sa patrie ; que les matelots ayant voulu le jeter à la mer pour s'emparer de ses trésors, il obtint de jouer auparavant un air funèbre sur sa lyre ; et qu'un dauphin, attiré par le charme de sa mélodie, le reçut sur son dos au moment où il se précipita dans les flots, et le porta jusqu'au cap Ténare, d'où Arion retourna à Corinthe. Après avoir érigé une statue dans le temple d'Apollon pour consacrer cet événement, Périandre fit mourir tous les coupables, et élever un tombeau au dauphin dont le nom fut aussi donné à une constellation. Toute fabuleuse que peut paraître cette histoire, elle a été très-accréditée dans l'antiquité, et la poésie, comme la sculpture s'est souvent plu à la célébrer ; ce qu'il y a de positif, c'est qu'Arion fit naufrage vers les côtes de Laconie, se sauva sur le cap Ténare, où on l'accueillit avec humanité, et érigea dans le temple d'Apollon, situé sur le même promontoire, une statue de bronze, comme monument de sa reconnaissance. Le distique qui l'accompagnait se trouve également dans les *Analecta* (même vol., p. 338).

A—D—R.

ARIOSTE (Louis) naquit à Reggio de Modène, le 8 septembre 1474, d'une famille noble, et d'un père qui, ayant été attaché longtemps au duc de Ferrare, Hercule I^{er}, et l'ayant servi dans divers emplois, fut fait par lui juge du premier tribunal de Ferrare. Louis fut l'aîné de dix enfants ; il montra des dispositions poétiques dans les jeux mêmes de son enfance ; il composait des espèces de tragédies qu'il représentait avec ses frères : il en fit une, entre autres, de *Pyrame et Thisbé*. Entré au collège à Ferrare, il se distingua dans ses études ; et il était à peine dans sa première adolescence, qu'il y prononça, pour l'ouverture des cours, une harangue latine qui fit concevoir de lui les plus grandes espérances. Son père, comme les pères de plusieurs autres grands poètes, voulut qu'il étudiât les lois : après cinq ans de dégoûts et d'efforts inutiles, le jeune Arioste y renonça, pour se livrer entièrement aux lettres. Il suivit alors les leçons du savant Grégoire de Spolète. Plaute et Térence, qu'il expliquait, lui donnèrent l'idée de deux comédies, la *Cassaria* et la *Suppositi*, qu'il ébaucha dès ce temps-là. Des poésies lyriques, italiennes et latines, remarquables par l'élégance et la facilité du style, le firent connaître du cardinal Hippolyte d'Est, fils du duc Hercule I^{er}. Hippolyte se l'attacha, vers l'an 1503, en qualité de simple gentilhomme ; mais il ne tarda pas à l'employer dans ses affaires même les plus importantes ; et, à la mort d'Hercule, Alphonse, frère du cardinal, ayant succédé à leur père, n'accorda

pas à l'Arioste moins de confiance. C'est dans cette cour qu'il entreprit, et qu'au milieu des distractions de toute espèce, il parvint, en dix ou onze ans, à terminer son grand et immortel ouvrage, le poème de *Roland furieux*. Il en commença l'impression en 1515, et le publia en 1516. Tout le monde sait le mot qu'on attribue au cardinal Hippolyte, quand l'Arioste lui en eut présenté un exemplaire, mot qu'on ne peut traduire honnêtement en français que par ceux-ci : *Maître Louis, où avez-vous pris tant de niaiseries, ou de bagatelles, ou même de sottises ?* Si ce mot est vrai, que prouve-t-il, sinon qu'Hippolyte d'Est, quoique homme d'esprit, prince et cardinal, était plus capable de dire lui-même une sottise que d'apprécier le génie supérieur de l'Arioste, et qu'il était peu digne de le posséder auprès de lui ? Il l'y voulut cependant avoir, en 1517 ou 1518, dans son voyage en Hongrie, où ses affaires le retinrent deux ans. La dureté du climat et la faible santé de l'Arioste ne lui parurent pas des excuses suffisantes ; le poète, persistant dans son refus de l'y suivre, perdit entièrement la faveur du cardinal, et celui-ci passa même d'une protection froide et indifférente à une haine déclarée. L'Arioste fut alors recueilli par le duc Alphonse, qui le fit son gentilhomme, l'admit à sa familiarité, mais le laissa en proie à des embarras de famille et de fortune, à des procès ruineux, et, quoique habituellement magnifique, ne le récompensa jamais que mesquinement. Crut-il le récompenser ou le punir en lui donnant, en 1521 ou 1522, la commission d'apaiser les troubles qui s'étaient élevés dans une partie montueuse et sauvage de ses États, nommée la Garfagnana ? Elle était infestée par des brigands, reste des partis et des factions qui l'avaient agitée. L'Arioste parvint, en peu de temps, à en purger le pays, et à ramener tous les esprits à la soumission et à la concorde. Ce fut là que lui arriva cette aventure avec le chef de brigands Pacchione, que le Garofalo a racontée le premier dans sa *Vie de l'Arioste*, et que les autres biographes ont altérée en la copiant. Selon le récit du Garofalo, le poète passait, avec six ou sept domestiques, à cheval comme lui, entre des montagnes. Ils trouvèrent une troupe d'hommes armés qui étaient assis à l'ombre. Leur mine suspecte engagea l'Arioste à s'écarter d'eux et à presser le pas. Lorsqu'il fut passé, le chef de la troupe arrêta celui des domestiques qui marchait le dernier, et lui demanda qui était ce gentilhomme. Le domestique l'ayant nommé, le brigand courut, tout armé comme il était, après l'Arioste. Celui-ci s'arrêta, ne sachant ce que cet empressément voulait dire, ni comment cela finirait. L'homme armé le joignit, le salua respectueusement, lui dit qu'il était Philippe Pacchione, lui demanda pardon de ne lui avoir rien dit à son passage : il ignorait alors son nom ; l'ayant appris, il était accouru pour connaître de vue celui qu'il connaissait si bien de réputation. Enfin, après lui avoir fait les offres les plus polies, il prit congé de lui avec de grandes marques de respect. L'Arioste, de retour à Ferrare, après trois ans d'absence, y fut occupé, pendant plusieurs années, à composer, ou

du moins à faire jouer ses comédies sur le théâtre de la cour, dans les fêtes que le duc y donnait sans cesse. Il travaillait en même temps à corriger, achever et perfectionner son poème, dont il donna la seconde édition en 1532. Peu de temps après, il fut attaqué d'une maladie de vessie, dont il mourut après huit mois de souffrances, le 6 juin 1533, dans la 58^e année de son âge. L'Arioste joignait aux avantages extérieurs de la taille et de la figure un caractère doux, des manières polies et l'esprit le plus aimable. S'il avait été riche, il eût aimé la magnificence. Il aimait les bâtiments et les jardins, plus qu'il ne convenait à sa fortune. Obligé de ne bâtir qu'une maison très-petite, il l'avait du moins rendue agréable et commode. Il avait fait graver ce distique latin sur l'entrée :

Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non
Sordida, parva meo sed tamen ære domus.

« Maison petite, mais commode pour moi, mais incommode à personne, mais assez propre, mais « pourtant achetée de mes propres fonds. » Ces derniers mots prouvent que Tiraboschi a eu tort de répéter, après d'autres biographes, que l'Arioste tenait cette maison des libéralités du duc Alphonse. Cette famille, destinée à être encore plus ingrate envers un autre grand poète, ne fit, en quelque sorte, que pourvoir aux besoins de l'Arioste, et ne fit rien pour sa fortune. Une autre circonstance de même espèce est peut-être encore plus remarquable. Léon X, lorsqu'il était le cardinal Jean de Médicis, exilé de Florence avec toute sa famille, avait été généreusement accueilli à la cour de Ferrare : il s'y était lié de l'amitié la plus intime avec l'Arioste, et lui avait promis que, s'il parvenait jamais au pouvoir, il s'en servirait pour le rendre heureux. Il devint pape, et l'Arioste, qui alla le complimenter à Rome, ne reçut de lui d'autre bienfait que le bref pontifical pour l'impression de son poème, bref dont l'expédition ne fut même pas gratuite. C'est une singularité qu'il faut ajouter à celles que présente le privilège donné, par un tel pouvoir, pour la publication d'un tel ouvrage. On demandait un jour à l'Arioste comment il avait fait bâtir une maison si simple, lui qui avait décrit dans son *Roland* tant de palais magnifiques, tant de beaux portiques et d'agréables fontaines : « C'est, répondit-il, parce qu'on rassemble bien plus vite et plus facilement des mots que des pierres. » Cependant ce n'était pas sans travail et sans peine qu'il rassemblait des mots, et qu'il composait ses poésies. Il les corrigeait sans cesse, et les manuscrits de son *Roland*, conservés à Ferrare, sont chargés de ratures. Ceux du Tasse, au contraire, l'étaient fort peu. C'est pour cela, sans doute, que les beaux vers du Tasse ont quelquefois je ne sais quoi de pénible, et que ceux de l'Arioste ont toujours une admirable facilité. Lorsqu'il eut choisi le sujet qu'il voulait traiter, le cardinal Bembo, son ami, l'engageait fortement à l'écrire en vers latins. Il répondit qu'il aimait mieux être le premier entre les poètes toscans, qu'à peine le second parmi les latins. On lui conseillait aussi de composer, non un poème ro-

manesque, mais un véritable poème épique : « Je « ferai un roman, répondit-il (selon Camille Pelle- « grini, dans son *Dialogue sur la poésie épique*), « mais je m'élèverai si haut, par mon sujet et par « mon style, que j'ôterai à tout autre poète l'espérance « de me surpasser et même de m'égaler dans un « poème du même genre que le mien. » Cet auteur italien a peut-être mis dans la bouche de l'Arioste son propre jugement ; peut-être aussi ce grand poète, quoique doux et habituellement modeste, sentait-il cependant sa force, et ne craignait-il pas de parler ainsi dans un épanchement d'amitié. Ce qui est certain, c'est qu'il tint parole. Aucun poète en effet ne l'a égalé dans ce genre d'épopée, où l'imagination a bien une autre carrière à fournir que dans l'épopée purement héroïque. Aucun n'a mêlé avec autant d'adresse le sérieux et le plaisant, le gracieux et le terrible, le sublime et le familier. Aucun n'a mené de front un aussi grand nombre de personnages et d'actions diverses, qui tous concourent au même but. Aucun n'a été plus poète dans son style, plus varié dans ses tableaux, plus riche dans ses descriptions, plus fidèle dans la peinture des caractères et des mœurs, plus vrai, plus animé, plus vivant. Pour lui préférer, pour lui comparer même un autre poète épique italien, qui dispute ou partage avec lui le premier rang, qu'aucun autre poète moderne ne peut ni leur disputer ni partager avec eux, il faut commencer par établir la supériorité du genre qu'a choisi le Tasse, sur celui que l'Arioste a préféré. Presque partout où l'on peut les comparer dans des sujets parallèles, ou semblables, il est rare que l'Homère de Ferrare n'ait pas l'avantage sur son rival. Les deux éditions les plus rares de ce poème sont : la première de Ferrare, 1516, in-4°, où il n'est qu'en 40 chants, et la seconde, donnée aussi à Ferrare, par l'auteur, en 1552, in-4°, où il est en 46 chants, et tel qu'il est toujours resté depuis. Cette dernière est cependant si incorrecte, que l'on assure que le chagrin qu'en eut l'Arioste contribua à lui donner la maladie dont il mourut. On distingue encore, parmi les éditions rares, celle des Aldes, Venise, 1545, in-4°, où sont les 5 chants détachés qui font suite au poème ; plusieurs des éditions de Valgrisi, à Venise, dont la première est de 1536 ; plusieurs de celles de Gabriel Giolito, aussi à Venise, dont la première est de 1549, et la dernière de 1560 ; mais plus encore celle de Franceschi, Venise, 1584, in-fol., avec les arguments de Scipion Ammirato, les notes et les avertissements de Ruscelli, la *Vie de l'Arioste*, écrite par J.-B. Pigna, et par le Garofalo, plusieurs autres pièces importantes et curieuses, et surtout les belles gravures de Girolamo Porro. Les exemplaires en sont très-chers, principalement ceux où la planche 54 ne manque pas. Dans le plus grand nombre des exemplaires, au lieu de la gravure du 54^e chant, qui doit représenter la descente d'Astolphe aux enfers, et son ascension dans la lune, où il trouve St. Jean, et où il reprend la fiole du bon sens de son cousin Roland, et celle qui contenait le sien même, on a répété la gravure du chant précédent, qui représente Bradamante et une société nombreuse, regardant,

aux flambeaux, les guerres futures d'Italie, peintes sur les murs de la grande salle d'un château. On ignore la cause de cette particularité ; mais il est bon que les amateurs en soient instruits. Celle des éditions plus modernes qui a eu longtemps l'avantage sur toutes les autres est celle qui fut donnée en 1772, avec les caractères de Baskerville, en 4 vol. grand in-8° ; mais les plus belles éditions de luxe sont aujourd'hui celles de Bodoni à Parme, et de Mussi à Milan. Le *Roland furieux*, traduit en vers dans presque toutes les langues, l'a été quatre fois en prose dans la nôtre, pendant le siècle dernier. La traduction de J.-B. Mirabaud est tronquée, altérée, et très-imparfaite ; celle de Tressan, ouvrage de sa vieillesse, est d'un style précieux, et souvent emphatique, qui est tout l'opposé de celui de l'Arioste, et qu'on ne pardonnerait pas à un jeune homme ; celle de d'Ussieux est faible et sans couleur ; elle qu'ont donnée Panckoucke et Framery est simple, souvent élégante, et presque toujours fidèle : elle est fort utile pour l'étude et l'intelligence du texte. Enfin M. V. Philipon de la Madelaine publie en ce moment (1843) une nouvelle traduction de *Roland furieux*, en un vol. grand in-8° magnifiquement illustré. Outre ce poème, qui est son premier titre de gloire, on a de l'Arioste : 1^o sept satires, où la malice est sans amertume, et qui tiennent plus de l'urbanité d'Horace que de l'aéreté de Juvénal ; elles ont de plus le mérite d'offrir un grand nombre de faits utiles pour l'histoire de sa vie, et qui ne sont même pas inutiles pour celle de son temps. 2^o Cinq comédies, la *Cassaria*, i *Suppositi*, la meilleure des siennes, la *Negromante*, la *Lena* et la *Scolastica* ; il commença cette dernière pour le mariage de madame Renée, fille du roi Louis XII, avec Hercule, fils du duc Alphonse ; mais il n'en fit que trois actes et trois scènes ; le reste fut fait, après sa mort, par son frère Gabriel. Son fils Virginio la mit tout entière en prose, et la refit ensuite en vers ; aussi n'est-elle pas regardée comme un ouvrage de l'Arioste, et les académiciens de la Crusea ne la citent pas. La versification de ses quatre autres comédies est élégante et facile ; mais il y emploie, du commencement à la fin, le vers *sdrucchiolo*, glissant, qu'on devrait plutôt appeler sautillant, et qui se termine toujours par un dactyle ; cela produit une uniformité fatigante à la lecture, et qui doit l'être encore plus au théâtre. 3^o Ses *rima*, ou poésies diverses, consistant en élégies, odes ou *canzoni*, sonnets, madrigaux, etc. 4^o Ses poésies latines, en deux livres, imprimées d'abord en 1535, à Venise, avec celles de Pigna et de Célio Calcagnini, et réimprimées ensuite dans presque toutes les éditions de ses œuvres. 5^o Un petit écrit en prose intitulé *Erbolato*, où il introduit un certain Antonio de Faenza, qui parle de la noblesse de l'homme et de l'art de la médecine, imprimé à Venise, par Niccolini, en 1545, in-8°, avec le portrait de l'Arioste gravé en bois, réimprimé ensuite plusieurs fois dans ses œuvres. Ces divers ouvrages ont sans doute différents degrés de mérite ; mais on reconnaît dans tous la même clarté d'idées, la même facilité de style, et, selon les sujets, ce don de plaire

et cette grâce dont la nature l'avait éminemment doué. G—É.

ARIOSTI (ATTILIO), dominicain, naquit à Bologne vers 1660, et s'adonna de bonne heure à l'étude de la musique. Il paraît qu'il obtint une dispense du pape qui l'exempta des devoirs de son état et lui permit de se livrer à des compositions dramatiques. Après avoir fini ses études, il écrivit pour le théâtre de Venise, en 1696, l'opéra de *Dafne* d'Apost. Zeno; deux ans après, il fut nommé maître de chapelle de l'électrice de Brandebourg. L'anniversaire du mariage du prince Frédéric de Hesse-Cassel avec la fille de l'électrice donna lieu, en 1700, à des fêtes brillantes où l'on repré senta un intermède d'Ariosti, intitulé *la Festa d'Imenco*. Dans cet ouvrage, ainsi que dans ceux qui succédèrent immédiatement, Ariosti imita servilement le style de Lully; mais dans son opéra d'*Atis* il changea de manière, et se rapprocha de celle d'Alexandre Scarlatti, sans pouvoir jamais en avoir une qui lui fût propre. Au bout de quelques années de séjour à Berlin, il reçut une invitation pour se rendre à Londres, où il arriva en 1716, et où il obtint des succès assez brillants dans son *Coriolan* et son *Lucius Verus*. On en imprima même les partitions entières, distinction jusqu'alors sans exemple en Angleterre. Mais à l'arrivée de Handel dans ce pays, ses faibles rivaux Bernoncini et Ariosti perdirent la faveur du public, et leurs pâles compositions disparurent devant les œuvres de ce grand musicien. Ariosti finit par tomber dans un état voisin de la misère, et fut obligé de publier par souscription, en 1728, un livre de cantates de sa composition qu'il dédia au roi George I^{er}. Heureusement ces sortes d'entreprises sont ordinairement couronnées par le succès en Angleterre. Celle-ci produisit un bénéfice de près de 1,000 liv. sterl. Peu de temps après, Ariosti partit pour l'Italie et se retira à Bologne. On ignore l'époque de sa mort. A ses talents comme compositeur, il joignait le mérite d'être bon violoncelliste et habile exécutant sur la viole d'amour. A la sixième représentation de l'*Amadis* de Handel, il exécuta un morceau sur cet instrument alors inconnu en Angleterre, et y excita un enthousiasme général. Il était d'un caractère doux, affable, mais homme de peu de génie. Voici la liste de ses compositions connues : 1^o *Dafne*, en 1 acte, 1696; 2^o *Erifile*, Venise, 1697; 3^o *Madre de Maccalci*, Vienne, 1704; 4^o *la Festa d'Imenco*, Berlin, 1700; 5^o *Atis*, Luttenbourg, 1700; 6^o *Nabuchodonosor*, Vienne, 1706; 7^o *la più gloriosa fatica d'Ercole*, Bologne, 1706; 8^o *Amor tra Nemici*, Vienne, 1708; 9^o *Ciro*, Londres, 1721; 10^o le premier acte de *Mutius Scevola*, ibid., 1721; 11^o *Coriolano*, ibid., 1723; 12^o *Vespasiano*, ibid., 1724; 13^o *Artaserse*, 1724; 14^o *Dario*, Londres, 1725; 15^o *Lucius Verus*, ibid., 1726; 16^o *Canzone*, ibid., 1727; 17^o *Cantatos and a collection of Lessons for the viol d'amore*, Londres, 1728; 18^o *S. Radegonde, regina di Francia, oratorio*, 1695. F—T—s.

ARIOSTO (GABRIEL), l'un des frères du grand Arioste, eut aussi quelque talent, surtout pour la poésie latine. Lilio Giraldi en fait même un grand

éloge dans ses *Dialogi de poetis nostrorum temporum*. Il était né contrefait, et vécut dans de continuelles souffrances. Il mourut à Ferrare, sa patrie, vers l'an 1552, selon Mazzuchelli (*gli Scrittori d'Italia*) et d'après les auteurs des *Rime scelte di poeti Ferraresi*; mais ce dut être beaucoup plus tard, puisqu'il laissa un fils qui, selon Mazzuchelli lui-même, naquit en 1555. Il est probable que celui des frères de l'Arioste qui mourut en 1552 est Galasso, mort, selon le Garofalo dans sa *Vie de l'Arioste*, à Ingolstadt, où il était ambassadeur du duc de Ferrare auprès de l'empereur Charles-Quint. Ce fut Gabriel qui acheva la *Scolastica*, comédie que son frère Louis avait laissée imparfaite. On a publié ses poésies latines, Ferrare, 1582, in-8°. G—É.

ARIOSTO (HORACE), fils du précédent, neveu du célèbre poète, et poète lui-même, naquit en 1555. Baruffaldi et Crescimbeni ne le font même naître qu'en 1559. Il faut donc retarder de deux ou trois ans au moins, et peut-être de six ou sept, la mort de son père. (Voy. l'article ci-dessus.) Il fut prêtre séculier et chanoine de la cathédrale de Ferrare. Intime ami de l'abbé Angelo Grillo, poète de quelque célébrité, il le fut aussi du Tasse. Il lui donna une grande preuve d'amitié, en composant les arguments de tous les chants de *la Jérusalem délivrée*, qui y sont joints dans plusieurs éditions de ce poème. Dans la dispute qui s'éleva entre les partisans de son oncle et ceux du Tasse, Horace Arioste écrivit un ouvrage intitulé : *le Difese dell' Orlando furioso dell' Ariosto*, etc.; mais dans ces défenses mêmes, il témoigna tant d'admiration pour le Tasse, que celui-ci lui en fit quelque reproche dans une lettre imprimée parmi ses œuvres. Horace Arioste avait entrepris un grand poème intitulé *l'Alfeo*, dont il avait composé 16 chants lorsqu'il mourut, à l'âge de 58 ans, le 19 avril 1595. Ces 16 chants se sont conservés longtemps en manuscrit à Ferrare; ils appartenaient au célèbre Baruffaldi. On dit aussi qu'il avait composé une comédie intitulée *la Strega*, qui n'a jamais été imprimée. G—É.

ARIOT (THOMAS). Voyez HARRIOT.

ARIOVISTE, en allemand, EHRENVEST, chef germain, d'abord allié de Rome, se brouilla bientôt avec elle, en soumettant à son pouvoir les Éduens, les Séquanois, et quelques autres tribus de la Gaule. César le fit engager à choisir un lieu où ils pussent avoir une entrevue pour traiter de leurs affaires : Arioviste répondit que « s'il avait besoin de César, « il irait le trouver, et que si César avait besoin de « lui, il n'avait qu'à venir le trouver à son tour; « que, du reste, il était fort surpris que César et le « peuple romain eussent quelque chose à voir dans « une partie de la Gaule qu'il avait conquise. » César irrité se disposa à marcher contre lui; mais l'armée romaine fut saisie d'une telle frayeur, qu'un grand nombre de soldats firent leur testament : il ne fallut rien moins que l'éloquence et les victoires passées de leur général pour relever leur courage. Lorsque les deux armées furent en présence, César eut avec le chef germain une entrevue qui n'amenâ aucun accommodement; deux jours après, il lui envoya

des députés pour renouveler les négociations ; mais Arioviste les fit mettre aux fers, s'approcha du camp des Romains, chercha à intercepter les convois ; et, soigneux cependant d'éviter une action, se contenta d'escarmoucher avec sa cavalerie. La superstition des Germains fournit bientôt à l'habileté de César le moyen de les contraindre à un combat désavantageux : il apprit, par les prisonniers, que les matrones chargées de rendre des oracles avaient prédit que les Germains ne pouvaient vaincre s'ils combattaient avant la nouvelle lune. César s'empressa alors de les attaquer, et, malgré leur courage désespéré, malgré l'impossibilité où ils s'étaient mis de fuir, en s'entourant de tout leur bagage militaire, la discipline et la valeur romaine triomphèrent de leurs efforts : 80,000 Germains restèrent sur le champ de bataille : Arioviste repassa le Rhin ; deux de ses femmes et une de ses sœurs furent tuées dans l'action. Cette victoire fut remportée à six journées de Besançon. Ceux qui ont cru qu'il s'agissait de six journées comme pour des troupes ont placé le lieu du combat à Dampierre, village au confluent du Doubs et de la Halle, distant de six journées militaires de Besançon, et d'environ 50 milles du Rhin ; mais ceux qui ont pensé que César avait fait faire à ses troupes des marches forcées ont placé ce lieu plus près du Rhin, à une distance de 5 milles. G—T.

ARIPERT. Voyez ARIBERT.

ARISI (FRANÇOIS), savant littérateur et jurisconsulte de Crémone, y naquit, le 3 février 1657, de Louis Arisi et de Lucie Negri, deux familles distinguées de cette ville. Presque toujours malade dans son enfance, il fut confié aux soins d'un précepteur, prêtre séculier, et fit ensuite chez les jésuites son cours de philosophie. Son père l'envoya, en 1674, étudier les lois à Rome : il y resta jusqu'en 1677, et passa ensuite à Bologne, pour y suivre les mêmes études : mais la mort de son père le força, l'année suivante, à revenir dans sa patrie. Enfin, désirant achever son cours, il alla d'abord à Pavie, où il obtint le doctorat en 1679 ; de là il se rendit à Milan, et travailla pendant six mois sous un avocat célèbre. De retour à Crémone, il partageait son temps entre les études de l'état qu'il avait embrassé et la culture des lettres, surtout de la poésie, pour laquelle il avait eu, dès sa première jeunesse, un penchant particulier. En relation avec les plus célèbres littérateurs de son temps, avec lesquels il entretenait une correspondance assidue, Arisi fut aussi membre du plus grand nombre des académies d'Italie. La réputation de savoir et de probité dont il jouissait dans sa profession de jurisconsulte le fit revêtir de plusieurs emplois honorables dans lesquels il acquit une grande considération : il fut envoyé jusqu'à quatorze fois à Milan, pour les affaires les plus épineuses, qu'il termina toujours à la satisfaction et des ministres et de sa patrie. Enfin, après une assez longue maladie, il mourut le 25 janvier 1743, à l'âge de 86 ans 4 mois et 10 jours. Mazzuchelli donne la liste des ouvrages d'Arisi ; elle se monte à soixante-quatre articles, tant manuscrits qu'imprimés : parmi ces derniers, nous

citerons : 1° *la Tirranide soggiogata*, oratorio pour St-Antoine de Padoue, Crémone, 1677, in-4° : il en publia trois autres dans différentes années, pour la fête du même saint. 2° *Cremona litterata, seu in Cremonenses, doctrina et litterariis dignitatibus eminentiores, chronologica adnotationes*, 3 vol. in-fol. Les deux premiers parurent à Parme, en 1702 et 1705, et le troisième à Crémone, en 1741. 3° *Senatorum Mediolanensium ex collegio judicum Cremonæ ab ipso erecto, usque ad hæc tempora, continuata series*, etc., Crémone, 1705, in-fol. 4° *Rime per le sacrestimate del santo patriarca Francesco*, etc., Crémone, 1713, in-4°. On ne croirait peut-être pas que l'on pût faire trois cent vingt-cinq sonnets sur les stigmates de St. François : ce volume n'en contient cependant ni plus ni moins. 5° *La Vendemmia, baccanale ditirambico*, Crémone, 1722, in-12. 6° *Il Tabacco mastiato, e fumato, trattenimenti ditirambici colle sue annotazioni*, Milan, 1725, in-4°. 7° *Il Cioccolato, trattenimento ditirambico*, Crémone, 1736, in-4°. 8° *Poesie liriche*, ibid., 1° partie, 1680 ; 2° partie, 1684, in-12. 9° Le 20° et dernier chant du poème plaisant et original, intitulé : *Bertholdo con Bertholdino e Cacasenno*, Bologne, 1736, in-4°. 10° Un grand nombre de sonnets et d'autres poésies, dans les *Rime de' Pastori Arcadi*, et dans plusieurs autres recueils. G—É.

ARISTAGORAS, fils de Molpagoras de Milet, avait épousé la fille d'Histias, tyran de cette ville, qui, en partant pour Suse, lui en confia le gouvernement. S'étant engagé à faire, pour le roi de Perse, la conquête de l'île de Naxos, il eut l'imprudence de se brouiller avec Artaphernes, satrape de la Lydie, qui fit échouer son expédition. Craignant alors qu'on ne le rendit responsable de cet événement, et poussé d'ailleurs par les conseils d'Histias, il se décida à faire révolter les Ioniens. Il chassa donc de toutes les villes les tyrans qui y avaient été placés par le roi de Perse, et y rétablit le gouvernement populaire. Il alla ensuite dans la Grèce, pour obtenir des secours, et s'adressa d'abord aux Lacédémoniens, qui le refusèrent ; mais il fut plus heureux à Athènes, et on lui accorda vingt vaisseaux auxquels se joignirent cinq vaisseaux érétriens. Lorsqu'ils furent arrivés dans l'ionie, il envoya les troupes qui y étaient embarquées, avec celles qu'il avait rassemblées, pour assiéger la ville de Sardes, qui fut prise et brûlée par cette armée, l'an 505 avant J.-C. Les Athéniens retournèrent ensuite dans leur pays. Les Ioniens, quoique restés seuls, persistèrent dans leur révolte, et soulevèrent presque toute la Carie, ainsi que les îles ; mais Aristagoras n'avait pas assez d'habileté pour soutenir ce qu'il avait commencé, et, après avoir éprouvé plusieurs échecs, il désespéra de pouvoir résister aux forces du roi de Perse, et confiant Milet à Pythagore, il s'embarqua avec ceux qui voulurent le suivre, et alla s'établir dans la Thrace, où il fut tué par les barbares, vers l'an 498 avant J.-C. C—R.

ARISTARQUE, astronome grec, né à Samos, et, selon Plutarque, contemporain de Cléanthe, successeur de Zénon, dans la 129^e olympiade, 264 ans

avant J.-C. Il était connu comme astronome du temps d'Archimède, qui parla de lui dans son *Psammitè* ou *Arenarius*. Aristarque soutint l'opinion enseignée, dit-on, par Pythagore avant lui, et qui a été démontrée par les astronomies modernes, que la terre tourne autour du soleil. Dans l'ouvrage qu'on vient de citer, Archimède dit : « Aristarque de Samos, réfutant ces opinions des astrologues, a fait une hypothèse, d'où il résulte que le monde est beaucoup plus grand que nous ne l'avons cru ; car il suppose que les étoiles fixes et le soleil sont immobiles, et que la terre tourne autour du soleil, dans la circonférence d'un cercle. » Plutarque (*Quæst. Plat.*) observe que cette opinion du mouvement de la terre fut enseignée comme une hypothèse par Aristarque, et que Séleucus l'établit dogmatiquement. Sextus Empiricus (*Adversus Mathematicos*) dit qu'Aristarque niait le mouvement de l'univers, mais qu'il croyait que la terre est mobile. Au moyen de la judicieuse correction du passage de Plutarque proposée par Gassendi, et adoptée par Ménage, Fabricius et Bayle, on a un autre témoignage décisif, qui prouve qu'Aristarque soutenait cette opinion. Le passage, corrigé de cette manière, peut être ainsi rendu (Plutarque, *de Facie in orbe lunæ*) : « Ne nous accusez point d'impiété, comme Cléanthe pense que les Grecs auraient dû en accuser Aristarque le Samien, parce qu'il avait détruit les fondements du monde, et qu'il voulait expliquer les aspects des astres, en supposant que les cieux sont immobiles, et que la terre tourne autour, dans un orbite oblique, et, en même temps, tourne sur son axe. » Aristarque inventa une espèce particulière de cadran solaire, dont parle Vitruve. Le seul ouvrage existant de cet astronome est un traité sur les grandeurs et les distances du soleil et de la lune, et il est à remarquer que, dans cet ouvrage, il ne dit pas un seul mot du système qui lui est attribué ; mais on y trouve le moyen ingénieux par lequel il essaie de prouver que la distance du soleil à la terre est de dix-huit à vingt fois plus grande que celle de la lune à la terre. Cette détermination est fort inexacte, ainsi que tous les rapports de grandeurs calculés par Aristarque ; mais la méthode était bonne, et, pendant dix-huit cents ans, les astronomes n'en ont pas connu de meilleure : elle consiste à mesurer l'angle entre la lune et le soleil, à l'instant où la lune entre dans son premier ou son dernier quartier. Si l'on prend pour rayon ou pour unité la distance de la lune à la terre, la distance du soleil à la terre sera la sécante de cet angle. La difficulté était de saisir avec assez de précision l'instant où la lune est moitié éclairée et moitié obscure, où la lumière et l'ombre ont pour limite commune une ligne droite. Aristarque trouva qu'il s'en fallait de 5° que cet angle ne fût de 90° ; il ne s'en faut que de quelques minutes. Il fit, en conséquence, la distance vingt fois trop petite. L'ouvrage d'Aristarque : *de Magnitudinibus et Distantiis solis et lunæ liber*, fut publié in-fol., à Venise, en 1498, ensuite par Wallis, in-8°, Oxford, 1688, et dans le 5^e volume des ouvrages de Wallis, imprimés in-fol., à Oxford, en 1699. M. de

Fortia en a donné une traduction française, Paris, 1810, in-8°.

D—L—E

ARISTARQUE. Ce critique célèbre, formé à l'école d'Aristophane le grammairien, et qui a mérité que son nom désignât, dans tous les siècles, un censeur sévère, mais juste et éclairé, était né dans la Samothrace, 160 ans avant J.-C., et eut Alexandrie pour patrie adoptive. Il fut fort estimé de Ptolémée Philométor, qui lui confia l'éducation de ses enfants. Il avait beaucoup travaillé sur Pindare, sur Aratus, et sur d'autres poètes ; mais il n'est plus connu aujourd'hui que comme éditeur d'Homère. Jamais critique plus rigoureuse ne fut exercée sur les ouvrages de ce génie immortel. Les éditeurs précédents, depuis Lycurgue jusqu'au poète Aratus, s'étaient bornés à recueillir, à mettre en ordre et à publier, le plus correctement possible, tout ce qu'ils avaient pu rassembler d'Homère. Aristarque fit plus : il nota sévèrement tous les vers qui lui déplaisaient, admettant ou rejetant sans scrupule tout ce qui lui paraissait plus ou moins digne du prince des poètes. Aussi son édition fut-elle vivement attaquée. Zénodote le jeune, le stoïcien Cléanthe, Lucien, Philoxène, et une foule d'autres s'élevèrent contre Aristarque. Strabon, Plutarque et Athénée ne l'épargnèrent pas davantage. Grâce à l'excellente édition de l'*Iliade* publiée par Villoison les philologues modernes sont à portée d'apprécier aujourd'hui la justesse ou la témérité des conjectures d'Aristarque et des premiers éditeurs d'Homère. Ce grand critique mourut dans l'île de Chypre, âgé de 72 ans. Il était attaqué d'une hydropisie ; il désespéra d'en guérir, et se laissa, dit-on, mourir de faim. — Suidas fait mention d'un autre ARISTARQUE, poète tragique, de Tégée en Arcadie, qui vécut plus de 100 ans, fut le contemporain d'Euripide, et fit, dit-on, chausser, le premier, le cothurne aux acteurs tragiques. Il avait composé soixante-dix tragédies, dont une (*Achillis*) avait été traduite par Ennius, et imitée par Plaute dans son *Pœnulus*. Athénée cite cet Aristarque vers la fin de son 15^e livre.

A—D—R.

ARISTÉE. Nous avons sous son nom l'histoire des Septante, c'est-à-dire de la manière dont a été faite la version grecque de la Bible connue sous le nom des Septante. Cet Aristée, qui se dit attaché à la personne de Ptolémée Philadelphe, raconte que ce prince, ayant chargé Démétrius de Phalère du soin de lui former une bibliothèque, apprit de lui que les Juifs avaient, dans leur langue, des livres qu'il était important de faire traduire en grec, pour compléter cette bibliothèque. Ptolémée envoya des ambassadeurs, du nombre desquels était Aristée, et des présents considérables à Eléazar, souverain pontife des Juifs, pour lui demander ces livres, et des interprètes qui pussent les traduire. Eléazar choisit, dans chacune des douze tribus, six personnes également versées dans la connaissance des livres saints et dans celle de la langue grecque, et il les chargea de porter ces livres à Ptolémée et de les traduire ; on plaça ces soixante-douze interprètes dans l'île de Pharos, pour qu'ils fussent moins détournés de leur travail,

et ils y firent cette version célèbre, dont faisaient usage dans leurs synagogues les Juifs établis en Égypte, qui ignoraient, en général, la langue hébraïque; et elle est encore la seule que reconnaissent les Églises grecques. Pour rendre la chose plus merveilleuse, on ajouta, par la suite, que ces soixante-douze interprètes, enfermés dans des cellules particulières, traduisirent chacun la Bible en entier, et que, lorsqu'on compara ces traductions, on trouva qu'ils s'étaient rencontrés, non-seulement pour le sens, mais encore pour les expressions. Il est reconnu maintenant que toute cette histoire a été imaginée par quelque Juif d'Alexandrie, qui a voulu relever le mérite de cette version, que les Juifs de la Palestine étaient bien éloignés d'approuver, puisqu'ils la regardaient comme une profanation, pour l'expiation de laquelle ils instituèrent, dit-on, un deuil annuel. Cependant l'ouvrage que nous avons sous le nom d'Aristée est ancien, car Philon le juif et Josèphe le citent. Il a été imprimé plusieurs fois séparément : la meilleure édition est celle qui a paru en grec et en latin, *Oxonii*, 1692, in-8°. On le trouve aussi, avec une réfutation très-savante, dans l'ouvrage intitulé : *Humfr. Hodii de Bibliorum textibus originalibus libri 4*, *Oxonii*, 1705, in-fol., et, à la suite de la dissertation de van Dale, de *septuaginta Interpretibus super Aristeam*, *Amselodami*, 1705, in-4°. On croit maintenant que la version dite des Septante a été faite par parties, et à différentes époques, par des Juifs d'Alexandrie. celle du *Pentateuque* est la plus ancienne, et peut bien remonter au règne de Ptolémée Philadelphie. Les autres livres ont été traduits un peu plus tard, mais longtemps avant la conquête de l'Égypte par les Romains. Cette traduction est la première dont les chrétiens se soient servis, et c'est d'après elle que les apôtres citent l'Ancien Testament. Elle a été imprimée un grand nombre de fois; les meilleures éditions sont : celles qui furent données, 1° par les ordres de Sixte-Quint, d'après un manuscrit très-ancien du Vatican, Rome, 1587, in-fol., réimprimée avec le *Novum Testamentum gr. lat.*, studio Jo. Morini, *Parisiis*, 1628, in-fol., 3 vol.; 2° par Lambert Bos, d'après le manuscrit du Vatican, avec des variantes, *Franeckeræ*, 1709, in-4°, 2 vol.; 3° par Grabe, d'après le manuscrit d'Alexandrie, qui se trouve dans la bibliothèque du roi d'Angleterre, *Oxonii*, 1707 et suivantes, in-fol., 2 vol., réimprimée à Zurich (*Tiguri*), par les soins de Breitinger, 1750, in-4°, 4 vol.; 4° par David Millius, *Trajecti ad Rhenum*, 1725, in-8°, 2 vol. Holmes, savant anglais, avait entrepris d'en donner une, avec les variantes de tous les manuscrits : il en a paru un spécimen contenant la *Genèse*, *Oxonii*, 1798, in-fol. Nous ignorons si cet ouvrage a été continué. Le *Livre de Daniel*, qui se trouve dans toutes les éditions des Septante, n'était point de la même traduction que le reste; celle des Septante a été imprimée pour la première fois à Rome, 1772, in-fol., et réimprimée avec les notes de Ségaar, *Trajecti ad Rhenum*, 1775, in-8°. C—R.

ARISTENÈTE, auteur grec du 4^e siècle après

J.-C., né à Nicée, mourut dans le tremblement de terre de Nicomédie, en 558. Il fut l'ami de Libanius. On présume qu'il est l'auteur des lettres connues sous son nom. Ces lettres furent imprimées pour la première fois par les soins de Sambucus, Anvers, 1566, in-4°. Josias Mercier en donna, en 1595, une nouvelle édition, avec une version latine et des notes, réimprimée en 1600, 1610, 1639. La meilleure édition est celle qui a été donnée par Frédéric Abresch, Zwoll, 1749, in-8°. On trouve à la suite *Lectio num Aristænetarum libri duo*. On doit y joindre : *Virorum aliquot eruditorum in Aristæneti Epistolas Conjecturæ*, Amsterdam, 1752, in-8°. Il a paru à Vienne, en 1805, une édition toute grecque d'Aristenète, avec une lettre qui n'avait jamais été imprimée. Il existe plusieurs traductions françaises des *Lettres d'Aristenète*. Cyre-Foucault en donna une dès 1597. Lesage publia la sienne en 1695, in-8° : elle a été réimprimée à Lille, dans le format in-18, et insérée dans le *Manuel des Boudoirs*. Cette traduction est bien moins exacte que celle de Cyre-Foucault. Moreau, procureur du roi au Châtelet, donna, en 1752, une nouvelle traduction, ou plutôt imitation d'une partie des *Lettres d'Aristenète*. M. Félix Nogaret a publié, en 1797, 2 vol. in-18, l'*Aristenète français*. C'est une espèce d'imitation des *Lettres d'Aristenète*. M. Boissonade a traduit en entier cet auteur, et son travail n'a pas encore vu le jour. « Des critiques très-éclairés, dit le moderne traducteur, ont parlé du style des *Lettres d'Aristenète* avec beaucoup d'éloges; mais il faut convenir qu'il manque trop souvent de goût et de naturel, qu'il est presque toujours déclamatoire, et que cet ouvrage n'a vraiment de mérite que celui de son antiquité, et des peintures toujours précieuses des mœurs de la Grèce ancienne. » Ces lettres sont du genre romanesque; leur objet est l'amour; elles n'appartiennent au genre épistolaire que par la forme. A. B—T.

ARISTIDE, fils de Lysimaque, de la tribu Antiochide, était de l'une des principales familles d'Athènes. Il se distingua de bonne heure par une probité sévère, ce qui lui valut le surnom de *juste*. Il était polémarque, ou capitaine de sa tribu, lorsque les Athéniens combattirent les Perses à Marathon. Chacun de ces polémarques avait à son tour le commandement de l'armée pour un jour seulement, ce qui empêchait qu'on ne pût mettre de la suite dans les opérations militaires; Aristide, sentant le vice de cette institution, céda son jour à Miltiades, celui d'entre eux qui avait le plus de talent, et engagea les autres polémarques à en faire de même; et ce fut principalement à cette mesure qu'on dut le gain de la bataille de Marathon. Après le combat, il resta avec sa tribu pour garder les prisonniers et les dépouilles des Perses, tandis que les neuf autres retournèrent en hâte à la ville, dans la crainte que les Perses ne tentassent un débarquement. Il fut archonte l'année suivante. La considération dont il jouissait excita la jalousie de Thémistocle, qui cherchait à s'avancer aux dépens de tout ce qu'il y avait de plus distingué à Athènes; il n'osa pas l'attaquer

ouvertement, mais il fit répandre sourdement le bruit qu'Aristide s'arrogeait une espèce de royauté, en attirant à lui tous les procès pour les accommoder, ce qui laissait les tribunaux dans l'inaction, accusation d'un grand poids auprès de la dernière classe du peuple, à qui les jugements étaient abandonnés, et qui tenait beaucoup à ces fonctions, à cause du salaire qui y était attaché. Ces insinuations produisirent leur effet, Aristide fut exilé par l'ostracisme, moyen dont le peuple athénien, naturellement jaloux et ingrat, se servait pour se débarrasser de ceux dont le mérite l'offusquait. On raconte à ce sujet qu'un citoyen obscur qui se trouvait à côté d'Aristide, dans l'assemblée où il fut condamné, s'adressa à lui-même pour faire écrire son nom sur sa coquille. « Aristide vous aurait-il offensé? lui demanda celui-ci. — Non, répondit l'homme du peuple; je ne le connais même pas; mais je suis las de l'entendre toujours nommer le *juste*. » En quittant la ville, il pria les dieux qu'il n'arrivât rien à sa patrie qui pût le faire regretter. Ses vœux ne furent point exaucés; car Xercès vint, trois ans après, attaquer la Grèce avec une armée formidable. Aristide, qui était alors à Egine, accourut à Salamine, fit appeler Thémistocle, se réconcilia avec lui, et lui annonça que l'armée grecque était presque enveloppée par les Perses; Thémistocle alors lui communiqua le stratagème qu'il avait employé pour préserver de ce danger les forces navales de la Grèce. Aristide passa avec quelques troupes dans la petite île de Psyttalie, qu'il reprit aux Perses : ce qui fut d'un grand secours aux Grecs, ceux dont les vaisseaux étaient submergés y trouvant un refuge assuré. Il commanda les Athéniens à la bataille de Platée, et eut beaucoup de part à la victoire qui fut remportée sur les Perses. On croit qu'il fut encore archonte l'année suivante. Il fit rendre une loi pour que le peuple fût admis à toutes les places, même à celle d'archonte. Thémistocle ayant annoncé qu'il avait un projet très-important pour la république, mais qu'il ne pouvait pas communiquer en assemblée publique, on lui dit d'en faire part à Aristide, et de le discuter avec lui; ce projet était de brûler les vaisseaux des Grecs qui étaient tous réunis dans un port voisin, pour assurer l'empire de la mer aux Athéniens. Aristide vint dire au peuple qu'il n'y avait rien de plus avantageux et en même temps de plus injuste que le projet de Thémistocle, et on le rejeta sur-le-champ. Les Grecs avaient envoyé en Asie une escadre considérable pour faire la guerre au roi de Perse, et Pausanias, l'un des rois de Sparte qui en avait le commandement, se conduisait avec beaucoup de hauteur et d'insolence envers les alliés; Cimon et Aristide étant venus prendre celui des vaisseaux athéniens qui faisaient partie de cette escadre, mirent tant de douceur et de modération dans leur conduite, que les Grecs abandonnèrent les Lacédémoniens et décernèrent le commandement général aux Athéniens. Aristide les décida ensuite à se soumettre à une contribution réglée pour subvenir aux frais de la guerre, contribution qui devait être payée entre les

maines des trésoriers nommés en commun, et déposée à Délos. On le chargea d'en faire lui-même la répartition, et il s'en acquitta d'une manière qui ne fit que confirmer la haute opinion qu'on avait de son équité. Plutarque raconte que cette répartition fut l'objet d'un traité entre les Athéniens, d'un côté, et les alliés, de l'autre, dont l'observation fut sanctionnée par les serments les plus sacrés qu'Aristide prêta au nom de ses concitoyens; que l'occasion s'étant présentée par la suite de violer ce traité, il dit aux Athéniens qu'ils pouvaient agir suivant leurs intérêts, et rejeter le parjure sur lui. Il ajoute que lorsqu'on proposa d'enlever de Délos les sommes qui y étaient en dépôt pour les apporter à Athènes, il l'approuva, en disant que cela était utile, quoique injuste. Ces deux anecdotes sont si peu dans le caractère d'Aristide, que je ne balance pas à les rejeter. Il n'y avait pas besoin d'un traité pour que les Grecs donnassent aux Athéniens le commandement de leurs forces réunies, et l'argent de Délos ne fut transporté à Athènes que longtemps après la mort d'Aristide. Plutarque, qui n'est pas très-sévère dans le choix de ses anecdotes, avait tiré ces deux-là d'un ouvrage attribué au philosophe Théophraste, mais qui était sans doute supposé. On ne doit pas ajouter plus de foi à l'anecdote suivante. Plutarque dit qu'Aristide voyant que Thémistocle était très-remuant et s'opposait à toutes les propositions qu'il faisait, prit le parti d'en faire de même, et qu'un jour, après avoir fait rejeter un projet très-avantageux qu'avait présenté son antagoniste, il ne put s'empêcher de dire en sortant qu'il n'y aurait pas de salut pour la république qu'on ne les eût jetés tous les deux dans le *Barathrum*, lieu où l'on précipitait les malfaiteurs. Il mourut à un âge très-avancé, et comme il ne laissa pas de quoi faire les frais de sa sépulture, le peuple s'en chargea et lui fit ériger un tombeau à Phalères. Il avait deux filles, et un fils nommé Lysimaque. On dota les deux premières aux dépens de la république, et on leur donna à chacune 3,000 drachmes (2,700 fr.); on donna à son fils 100 mines d'argent (9,000 fr.), et un terrain planté d'arbres, de 100 plèthres d'étendue (le plèthre était d'un peu plus de 14 toises en carré). Quelques auteurs disent que Socrate, quoique déjà marié, épousa Myrto, la petite-fille d'Aristide, qui se trouvait veuve et dans la plus grande indigence; Plutarque lui-même révoque ce fait en doute. Le surnom de *juste*, que lui a confirmé la postérité, lui fut donné de son vivant. A la représentation d'une pièce d'Eschyle, l'acteur ayant récité un vers sur Amphiaras dont le sens était : *Il ne veut pas paraître homme de bien mais l'être en effet*, tout le monde jeta les yeux sur Aristide. — La vie d'Aristide a été écrite par Plutarque et par Cornélius Népos.

C—R.

ARISTIDE de Milet, écrivain dont l'époque n'est pas bien connue, quoiqu'on sache qu'il florissait longtemps avant J.-C. Il avait écrit différents ouvrages historiques dans lesquels il y avait beaucoup de fables, à en juger par ce que nous en trouvons dans les anciens. Il était beaucoup plus connu par ses *Milésiaques*, qui étaient un recueil de contes

très-obscènes, et Plutarque raconte que Suréna les ayant trouvés dans le bagage d'un Romain de l'armée de Crassus, les fit voir au sénat de Séleucie, pour le mettre à portée de juger de la dissolution des mœurs des Romains, qui, au milieu même des camps, se livraient à des lectures de ce genre. Sisenna les avait traduites en latin. Apulée, dans sa préface de l'*Ane d'or*, avertit qu'il va écrire des contes à la *Milésiaque*. C—R.

ARISTIDE (ÆLIUS), disciple de Polémon, était né à Hadrianes dans la Bithynie, l'an de J.-C. 129. Après avoir fréquenté les écoles des rhéteurs les plus célèbres de son temps, et entrepris plusieurs voyages, poussa ses courses jusque dans l'Éthiopie : il se vantait d'avoir parcouru quatre fois l'Égypte tout entière. Il se fixa enfin à Smyrne, où son éloquence lui fit bientôt une grande réputation ; mais ce qui contribua le plus à sa célébrité, ce fut le service qu'il rendit à cette ville, presque entièrement renversée, l'an 178 de J.-C., par un tremblement de terre. L'empereur Antonin lui en accorda la restauration ; et la reconnaissance des habitants fut sans bornes. On éleva à Aristide une statue d'airain auprès du temple d'Esculape. Ce rhéteur était fort instruit, écrivait et parlait avec une grâce particulière, mais s'exagérait son mérite comme orateur, au point d'oser lutter avec Isocrate (dans son *Panathénaique*) pour l'élégance et la pureté du style ; et avec Démosthène lui-même, pour la force et la véhémence, dans son discours *contre Leptine*. Il imposa réellement à la plupart de ses contemporains ; mais la postérité a considérablement rabattu de ces éloges outrés, et les juges éclairés ont reconnu que le principal, pour ne pas dire l'unique mérite des cinquante-quatre discours qui nous restent d'Aristide, consiste dans le choix et l'arrangement des mots, vain et frivole artifice qui ne déguise jamais qu'imparfaitement le vide des choses. Les discours d'Aristide ont été publiés pour la première fois, à Florence chez les Junte, 1517, in-fol. ; à Venise, chez les Alde, 1527 ; à Genève, 1604, 3 vol. in-8°, par P. Étienne ; à Oxford, enfin, 1722-30, par Samuel Jebb, 2 vol. in-4°, avec les notes de tous les commentateurs et les corrections de l'éditeur, édition très-incorrecte et très-incommode, comme la plupart de celles publiées en Angleterre. A la suite de son édition du *Discours de Démosthène contre Leptine*, Halle, 1789, in-8°, F.-A. Wolf a publié celui d'Aristide sur le même sujet ; c'est une simple réimpression du texte grec, donné pour la première fois à Venise, 1783, par le savant abbé Morelli. A—D—R.

ARISTIDE (Saint), apologiste de la religion, né à Athènes, fut d'abord philosophe et en garda l'habit, même après avoir embrassé le christianisme. L'empereur Adrien se trouvant à Athènes, en 125, Aristide lui présenta lui-même une *Apologie pour les chrétiens*, afin de faire cesser la persécution qu'on exerçait contre eux dans toute l'étendue de l'empire. Cette *Apologie* contribua à faire rendre le célèbre édit par lequel l'empereur ordonna de ne faire mourir personne qu'après une accusation et une conviction juridique de son crime, ce qui étant ap-

pliqué aux chrétiens leur procura plus de calme qu'ils n'en avaient eu jusque-là. Cet ouvrage, qui fut regardé comme un monument de l'esprit et de l'éloquence de son auteur, est perdu. St. Jérôme, qui l'avait lu, nous apprend qu'il était rempli de passages choisis des philosophes. Adon prétend que cette *Apologie* se conservait encore de son temps à Athènes. Guillet de St-George assure même, dans son *Athènes ancienne et nouvelle*, que quelques caloyers se vantent de la posséder dans la bibliothèque du monastère de Medelli, à 6 milles d'Athènes. T—D.

ARISTIDE QUINTILIEN vivait, à ce qu'on croit, vers le commencement du 2^e siècle de notre ère, un peu avant Ptolémée. Nous avons de lui trois livres sur la musique, dont la meilleure édition est celle que Marc Meibom a donnée en grec et en latin, avec ses notes, dans le recueil intitulé : *Antiquæ musicæ Auctores, Amstelodami*, L. Elzevir, 1652, in-4°. Aristide ne s'appesantit point, dans ce traité, sur la partie technique de la musique, mais sur la partie morale. Il est étonnant que cet ouvrage, plein de sages principes, d'esprit et de grâce, n'ait pas trouvé un traducteur français. C—R.

ARISTIDE de Thèbes, peintre, fut élève d'Euxénidas, et vécut vers la 140^e olympiade, 540 ans avant J.-C. Il fut le premier qui sut donner de l'expression aux figures, et y retracer le caractère des passions et les mouvements de l'âme. Son chef-d'œuvre était un tableau représentant le sac d'une ville ; on y voyait une mère blessée et mourante, ayant près d'elle son enfant qui cherchait encore la mamelle ; les traits de cette femme exprimaient l'inquiétude qu'elle éprouvait que l'enfant ne suçât le sang dont elle était baignée. Alexandre fit transporter ce tableau à Pella. Aristide peignit pour Mnason, tyran d'Élatée, un combat livré aux Perses, et ce tableau lui fut payé à raison d'une mine par figure ; il y en avait cent. Pline cite en détail les principaux ouvrages d'Aristide ; une grande partie fut détruite à la prise de Corinthe par les Romains. Polybe rapporte que les tableaux étaient jetés pêle-mêle, et que les soldats jouaient aux dés dessus, sans en connaître le prix. Le roi Attale ayant aperçu, lors de la vente du butin, un tableau de *Bacchus*, de la main d'Aristide, le paya 6,000 sesterces. Ce prix fit soupçonner au consul Mummius le mérite de l'ouvrage ; il le retira des mains d'Attale, et le porta à Rome, où l'on n'avait point encore vu de peinture étrangère. Un autre tableau du même artiste fut brûlé à Rome dans l'incendie du temple de Cérès. Aristide, en mourant, laissa imparfaite une *Iris* que personne n'osa terminer. Ses principaux élèves furent Euphranon, Antorides, et ses propres enfants, Nicéros et Aristippe : ce dernier avait peint un Satyre avec une coupe sur la tête. On croit aussi qu'Aristide avait connu la peinture à l'encaustique. — Plin parle d'un autre ARISTIDE, peintre, élève de Nicomaque. — Il y a eu encore un statuaire de ce nom, élève de Polyclète, et qui excellait à représenter des chars à deux et à quatre chevaux ; il était de Sicyle, et vivait dans la 87^e olympiade, 452 ans avant J.-C. — Pausanias cite aussi un ARIS-

TIDE, qui avait perfectionné la barrière des jeux olympiques, inventée par Cléotas. L—S—E.

ARISTION, fils d'un Athénien, philosophe péripatéticien, et d'une esclave égyptienne, se nommait Athénion dans sa jeunesse. Son père prit soin de l'instruire dans les belles-lettres et la philosophie, et lui laissa ses biens en mourant. Athénion se rendit alors à Athènes, où il se fit recevoir citoyen, et prit le nom d'*Aristion*. Comme il ne manquait pas de talents, il se mit à professer les belles-lettres à Messène et à Larisse, dans la Thessalie, et, après avoir amassé beaucoup de bien, il revint à Athènes. Peu de temps après, Mithridate ayant déclaré la guerre aux Romains, les Athéniens, qui furent toujours amis du changement, lui envoyèrent des ambassadeurs, du nombre desquels fut Aristion. Il parvint à s'insinuer dans la confiance du roi, et devint l'un de ses amis. Mithridate, après avoir soulevé l'Asie entière contre les Romains, envoya Archélaüs, l'un de ses lieutenants, avec une escadre, et Aristion avec lui, pour faire révolter les Grecs de l'Europe. Archélaüs aborda d'abord à Délos, qu'il prit et rendit aux Athéniens; puis, voulant leur envoyer les trésors sacrés, il chargea Aristion de les conduire à Athènes, et lui donna 2,000 hommes; au premier bruit de son arrivée, les Athéniens envoyèrent des vaisseaux à Carystos, dans l'Eubée, où il avait été jeté par la tempête. Lorsqu'il fut dans la ville, il leur fit un discours dans lequel il exalta le pouvoir de Mithridate, et ses bonnes dispositions à l'égard des Athéniens, à qui il voulait rendre la démocratie; il les décida ainsi à se déclarer pour ce prince, et le peuple, toujours prompt à se livrer aux espérances les moins fondées, donna le commandement général des troupes à Aristion. Bientôt après il s'empara de la citadelle, à l'aide des 2,000 hommes qu'il avait amenés, se déclara tyran, et s'emparant de tous ceux qui tenaient au parti des Romains, il fit périr les uns sur-le-champ, et envoya les autres à Mithridate; donnant ensuite l'essor à sa cupidité, il s'empara du bien des riches et même des étrangers, et il envoya Apellicon à Délos, pour piller les trésors du temple. Sylla, étant alors arrivé dans la Grèce, envoya une partie de son armée assiéger Athènes, et alla, avec le reste, attaquer le Pirée, que tenait Archélaüs; mais il ne put le prendre d'assaut, et tourna tous ses efforts contre la ville, qui se défendit longtemps. Aristion, qui avait fait provision de vivres pour sa garnison et pour lui, s'inquiétait fort peu de voir les habitants en proie à la famine la plus cruelle; il insultait même à leur misère, en se livrant à la débauche la plus effrénée; il s'enivrait fréquemment, et venait, dans cet état, sur les murs, d'où il proférait contre Sylla et Métella, son épouse, les propos les plus outrageants. A la fin cependant Sylla prit la ville d'assaut; et Aristion, qui s'était réfugié dans la citadelle, fut, bientôt après, obligé de capituler, et mis à mort. Appien dit qu'il était de la secte d'Epicure; mais on doit plutôt croire Posidonius, qui dit qu'il était péripatéticien. C—R.

ARISTIPPE devint tyran d'Argos, après la mort du premier Aristomachus. Il y avait peu de temps qu'il était maître du pouvoir, lorsqu'Aratus forma le projet de rendre la liberté aux Argiens, et essaya de prendre la ville par surprise; mais les habitants ne le secondèrent point, il fut obligé de se retirer, et Aristippe chercha, par la suite, à le faire assassiner. Ce tyran, quoique protégé par Antigone Gonatas, vivait dans des alarmes continuelles, ne se fiant ni à ses esclaves, ni même à ses gardes; il s'enfermait pendant la nuit, avec sa maîtresse, dans une chambre écartée, où il entraît par une trappe, et avec une échelle que la mère de sa maîtresse avait soin d'enlever tous les soirs; elle venait la remettre le lendemain. Aratus, n'ayant pu réussir à prendre Argos par surprise, déclara la guerre aux Argiens, et Aristippe fut tué dans un combat, près de Mycènes, l'an 242 avant J.-C. Les Argiens ne recouvrèrent cependant point leur liberté, et le second Aristomachus se fit tyran d'Argos. Il n'est question d'Aristippe que dans Plutarque, et Polybe, qui entre dans beaucoup de détails sur Aratus et sur la ligue achéenne, n'en dit pas un mot. C—R.

ARISTIPPE, célèbre philosophe, était né à Cyrène, d'une famille qui était dans l'aisance; car Arétadès, son père, l'envoya aux jeux olympiques, probablement pour disputer le prix de la course des chars; il y rencontra Ischomachus, qui lui parla de Socrate, et lui inspira un tel désir de l'entendre, qu'il vint sur-le-champ à Athènes, et se rangea au nombre de ses disciples. Il n'adopta cependant pas tous ses principes; il pensait, comme lui, qu'on devait s'abstenir de raisonner sur les choses qui sont hors de la portée humaine; il lui ressemblait aussi par le peu de cas qu'il faisait des sciences physiques et mathématiques; mais sa morale différait beaucoup de celle de Socrate. Ses principaux dogmes étaient que toutes les affections de l'homme peuvent se réduire à deux, le plaisir et la douleur. Le plaisir est un mouvement doux, la douleur un mouvement violent; tous les animaux recherchent le premier, et évitent l'autre. Le bonheur n'est que l'assemblage de plusieurs plaisirs particuliers; et, comme c'est le but auquel tous les hommes tendent, on ne doit se refuser à aucune espèce de volupté. Il faut seulement y mettre du choix, et la raison doit toujours nous diriger dans nos jouissances. Cette morale ne plaisait pas beaucoup à Socrate; si nous en croyons Xénophon, il eut plusieurs discussions à ce sujet avec Aristippe, qui, sans doute pour éviter les reproches, passait une partie de son temps à Égine, où il se trouvait lorsque son maître mourut. Il fit plusieurs voyages en Sicile, où il fut admis dans l'intimité de Denys le Tyran, qui s'accommodait fort de son genre d'esprit. Il y conserva cependant jusqu'à un certain point son indépendance, et ce prince lui ayant récité deux vers de Sophocle, dont le sens est que celui qui vient à la cour d'un tyran devient son esclave s'il était libre auparavant, il répliqua en changeant un seul mot, « ne devient point esclave, s'il était libre » auparavant. » Denys lui reprochant un jour le peu d'utilité qu'il tirait de ses leçons : « Cela est vrai,

« répondait Aristippe; car si vous aviez fait quelque « progrès, vous vous seriez défait de la tyrannie « comme d'un fardcau très-incommode. » Il passait aussi une partie de son temps à Corinthe, où il était attiré par les charmes de Laïs, célèbre courtisane; et quelqu'un lui reprochant la dépense qu'il faisait avec cette femme, qui se livrait gratis à Diogène le Cynique : « C'est pour qu'elle m'accorde ses faveurs « que je la paye, dit-il, et non pour qu'elle ne les ac- « corde pas à d'autres. » A cette occasion il dit encore : « Je possède Laïs, mais elle ne me possède « pas. » Quoique adonné aux plaisirs, il savait s'en abstenir pour prouver qu'il était maître de lui-même. Denys lui ayant donné le choix entre trois belles courtisanes, il les emmena toutes trois, en disant que Pâris s'était mal trouvé d'un pareil choix; et arrivé à la porte de sa maison, il les congédia. Son valet, chargé d'argent, avait de la peine à le suivre; il lui dit d'en jeter une partie. Souvent revêtu de la laine de Milet la plus fine, il prenait d'autres fois le manteau grossier du philosophe, sans en avoir l'air plus emprunté; et Platon, qui ne l'aimait pas, était forcé de convenir qu'il était le seul à qui la pourpre et le pallium allassent également bien; idée qu'Horace a exprimée dans ce vers :

Omnis Aristippum decuit color et status et res.

Étant un jour à Corinthe, Diogène, qui lavait des herbes, lui dit : « Tu ne ferais pas la cour aux ty- « rans, si tu savais te contenter de cela. — Tu n'en « serais pas réduit à laver des herbes, si tu savais « vivre avec les hommes, » répliqua Aristippe. Il retourna encore en Sicile sous le règne de Denys le Jeune, et il eut le bonheur d'y rendre service à Eschine, qui était venu chercher fortune. Il s'y trouva aussi avec Platon, et prévint que ce philosophe et le tyran ne seraient pas longtemps d'accord. Diogène Laërce prétend qu'il revint ensuite à Athènes, où il ouvrit une école; mais cela ne paraît guère probable; en effet, il aurait eu des disciples, et cependant nous n'en connaissons aucun; car sa doctrine ne fut propagée que par Aréta ou Arété, sa fille, et Antipater de Cyrène, qu'il eut sans doute pour auditeurs dans sa vieillesse, et lorsqu'il se fut retiré dans sa patrie. Il avait un fils et une fille : le fils se conduisant mal, il l'abandonna; mais il s'attacha à l'éducation de sa fille Arété, qui fit de grands progrès dans la philosophie. Elle s'y rendit très-célèbre, et fit elle-même l'éducation de son fils, nommé Aristippe, comme son aïeul. Boccace prétend qu'Arété enseigna publiquement à Athènes. On ignore absolument l'époque de sa mort. On rapporte de lui beaucoup de mots ingénieux, dont les plus remarquables sont les suivants : il demandait de l'argent à Denys, qui lui répondit : « Ne dites-vous pas que le sage ne « manque jamais de rien ? — Donnez d'abord, ré- « pliqua Aristippe; nous examinerons ensuite cette « question. » Ayant reçu l'argent : « Vous voyez « bien que le sage ne manque jamais de rien. » Le même lui faisant remarquer qu'on voyait souvent les philosophes à la porte des riches, et jamais les riches à celle des philosophes : « C'est, dit Aristippe, parce

« que les uns connaissent leurs besoins, et les autres « non. — A quoi sert la philosophie? lui demandait « quelqu'un. — A ce que ceux qui la professent, ré- « pondit-il, ne changeraient pas de manière de « vivre, lors même qu'il n'y aurait plus de lois. » Il avait fait beaucoup d'ouvrages qui sont perdus. Diogène Laërce cite souvent sous son nom un ouvrage intitulé : *du Luxe ancien*, dans lequel on calomniait sans pudeur les plus grands philosophes de l'antiquité; mais il est évident qu'il n'est point de notre Aristippe, comme l'a fort bien prouvé J. Luzac, dans ses *Lectiones Atticæ*, section 2, § 2. Il en est de même des lettres publiées sous son nom, et qui se trouvent dans quelques collections. Wieland a donné un ouvrage intitulé : *Aristippe et quelques-uns de ses contemporains*, traduit en français par Coiffier, 1802, 5 vol. in-8°; 1805, 7 vol. in-12. — On compte deux autres ARISTIPPE; l'un écrivit l'histoire d'Arcadie; l'autre fut un philosophe de la nouvelle académie. C—R.

ARISTOBULE, fils d'Aristobule, l'un des officiers de l'armée d'Alexandre, le suivit dans toutes ses expéditions, et fut chargé par lui de rétablir le tombeau de Cyrus. Il écrivit l'histoire d'Alexandre, qu'il ne voulut publier qu'après sa mort, pour qu'on ne le soupçonnât pas de flatterie; et Arrien, qui en a fait beaucoup d'usage, loue son exactitude. Il ne faut pas le confondre, comme l'ont fait Vossius et plusieurs savants, avec Aristobule de Cassandree, aussi historien, qui ne se mit à écrire qu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans; car, en supposant qu'Aristobule fût né à Potidée, il n'aurait pas adopté le nom que cette ville prit, lorsque Cassandre la rétablit, neuf ans après la mort d'Alexandre. C—R.

ARISTOBULE, fils d'Hyrkan, devint, après la mort de son père, vers l'an 105 avant J.-C., grand prêtre des Juifs. L'autorité souveraine était ordinairement réunie à cette dignité; cependant Hyrcan en avait disposé en faveur de son épouse; mais Aristobule la fit enfermer, et prit le diadème et le titre de roi, qui n'était pas en usage chez les Juifs. Il entreprit ensuite une expédition contre les Ituréens, qu'il soumit en grande partie, et à qui il fit embrasser la religion juive. Étant tombé malade, il laissa à Antigone son frère, qu'il aimait beaucoup, le soin de terminer cette conquête, et revint à Jérusalem. Son épouse profita de l'absence d'Antigone pour le calomnier, et fit entendre à son mari qu'il cherchait à s'emparer de l'autorité. Sur ces entre-faites, Antigone, qui avait terminé la guerre, étant revenu à Jérusalem, avec son armée, pour la fête des Tabernacles, Aristobule lui fit dire de venir lui parler dans son palais. On s'y rendait par un passage souterrain, où il avait placé quelques-uns de ses gardes, avec ordre de tuer son frère, s'il se présentait avec ses armes, et de le laisser passer s'il ne les avait pas. La reine, qui voulait perdre Antigone, lui fit dire qu'elle désirait voir son armure. Celui-ci, ne se méfiant de rien, se présenta donc tout armé, et fut tué aussitôt. Les remords qu'Aristobule eut de ce meurtre aggravèrent sa maladie, et il mourut après un règne d'une année. Trois de ses frères,

qu'il tenait dans les fers, furent mis en liberté, et l'aîné, nommé Alexandre Jannée, monta sur le trône.

C—R.

ARISTOBULE était le second fils d'Alexandre Jannée; il n'avait, par conséquent, aucun droit au trône ni au souverain pontificat; mais comme Hyrcan, son frère aîné, que sa mère avait fait reconnaître grand prêtre, était entièrement livré aux pharisiens et ne s'occupait que de religion, il crut pouvoir aspirer à l'un et à l'autre. S'étant fait des partisans dans l'armée, dont sa mère lui avait donné le commandement, il n'eut pas plutôt appris la mort de celle-ci, qu'il sortit la nuit de Jérusalem et alla parcourir les forteresses où s'étaient réfugiés les amis de son père, que les pharisiens persécutaient. Ils le nommèrent roi, et il alla avec eux attaquer Hyrcan, son frère, qu'il défit. Comme les Juifs ne supportaient qu'avec peine le joug des pharisiens, Aristobule se rendit facilement maître de Jérusalem, et força Hyrcan à se démettre de la royauté et du sacerdoce; mais il ne fut point reconnu pour roi par les Romains; et Pompée étant venu dans la Syrie, l'an 63 avant J.-C., Hyrcan se rendit auprès de lui pour réclamer le trône; Aristobule s'y rendit aussi d'après les ordres de Pompée, et, s'étant aperçu que le jugement ne serait point en sa faveur, il retourna dans la Judée pour se mettre en défense; Pompée l'y suivit et l'assiégea dans Jérusalem, où il le prit, après trois mois de siège, grâce à la superstition des Juifs, qui ne voulurent pas se défendre un jour de sabbat; il le conduisit à Rome, où il le fit paraître à son triomphe. Au bout de quelques années, Aristobule parvint à s'échapper avec Antigone son fils, et retourna dans la Judée, où il excita de nouveaux troubles. Gabinus, qui en fut instruit, fit marcher contre lui des troupes, se rendit maître de sa personne, et l'envoya à Rome, vers l'an 50 avant J.-C. La guerre civile ayant éclaté entre Pompée et César, celui-ci relâcha Aristobule et le renvoya dans la Judée avec deux légions pour faire déclarer ce pays en sa faveur; mais les partisans de Pompée trouvèrent le moyen de le faire empoisonner en chemin.

C—R.

ARISTOBULE, frère de Mariamne, et ARISTOBULE, fils d'Hérode. Voyez HÉRODE LE GRAND.

ARISTOBULE, juif d'Alexandrie, et philosophe péripatéticien, composa un commentaire en grec sur le *Pentateuque*, et le dédia à Ptolémée Philométor. Son but, dans cet ouvrage très-volumineux, était de prouver que les anciens poètes et les anciens philosophes grecs avaient profité des livres de Moïse, et que le peuple juif et son histoire n'avaient point été inconnus aux anciens historiens grecs. Pour y parvenir, il se permit de forger un grand nombre de passages de poètes et d'historiens, et il le fit avec assez d'art pour tromper, non-seulement quelques Pères de l'Eglise, mais encore des écrivains profanes. Voy. L.-G. Valckenaër, *Diatrise de Aristobulo Judaico*, Lugd. Bat., 1806, in-4°. — Un des frères d'Épircure se nommait ARISTOBULE.

C—R.

ARISTOCLES. Il y eut en Grèce plusieurs artistes célèbres de ce nom; le plus ancien, né à Cydonia, en Crète, était sculpteur et florissait avant

l'époque où la ville de Zancle prit le nom de Messine; événement qui se rapporte à la 29^e olympiade, 664 ans avant J.-C. Il avait fait, pour la ville d'Élis, un *Hereule combattant contre l'Amazone Antiope pour lui ravir sa ceinture*. — Un autre ARISTOCLES, sculpteur de Sycone, vivait dans la 95^e olympiade, 400 ans avant J.-C. Il était frère de Canachus, autre sculpteur très-renommé, et maître de Synnoon. Suivant Pausanias, Aristoclès était fils et disciple de Cléotas, et avait fait à Élis un groupe représentant *Jupiter et Ganymède*. — Enfin il y eut un peintre de ce nom, élève de Nicomaque.

L—S—E.

ARISTOCLES de Messine, philosophe péripatéticien du 2^e siècle, eut pour disciple Alexandre d'Aphrodisée. Il composa dix livres de l'*Histoire des philosophes et de leurs opinions*, dont Eusèbe nous a conservé de précieux fragments aux 14^e et 15^e livres de sa *Préparation évangélique*. Il avait écrit aussi des commentaires particuliers sur la *Philosophie* d'Aristote. — Un autre ARISTOCLES, de Pergame, suivit également l'école péripatéticienne, mais la quitta pour embrasser la profession de rhéteur. Il eut pour maître d'éloquence Hérode Atticus. — L'aïeul de Platon se nommait ARISTOCLES, et Platon lui-même porta ce nom dans son enfance.

K.

ARISTOCRATE I^{er}, fils d'Echmis, devint roi d'Arcadie après la mort de son père, vers l'an 720 avant J.-C. Étant devenu amoureux d'une jeune prêtresse de Diane nommée Hymnia, il la viola dans le temple même de la déesse; les Arcadiens le lapidèrent pour expier ce forfait, et décidèrent qu'à l'avenir on choisirait une femme mariée, et non une fille; pour prêtresse de Diane. Aristocrate eut pour successeur Hicéas, son fils.

C—R.

ARISTOCRATE II, fils d'Hicéas, et petit-fils du précédent, devint roi de l'Arcadie vers l'an 640 avant J.-C. Les Messéniens s'étant, peu de temps après, révoltés contre les Lacédémoniens, les Arcadiens leur envoyèrent des secours; mais les Lacédémoniens corrompirent à prix d'argent Aristocrate, qui trahit les Messéniens au combat de la Grande-Fosse, et les abandonna au moment où la bataille allait s'engager, ce qui fut cause de leur défaite. Lorsque la forteresse d'Ira eut été prise, les Messéniens se réfugièrent dans l'Arcadie, et Aristomènes forma le projet d'aller attaquer Sparte même, tandis que ses habitants étaient occupés au pillage d'Ira. On fut obligé de remettre au lendemain l'exécution de ce projet; mais Aristocrate en fit avertir les Lacédémoniens durant la nuit. Sa trahison ayant été découverte, les Arcadiens le lapidèrent et ne voulurent plus de roi par la suite. Il laissa deux enfants, Aristodème, qui, bien qu'il n'eût pas le titre de roi, conserva beaucoup d'autorité dans l'Arcadie, et Éristhénie, mère de Mélisse, femme de Périandre, tyran de Corinthe.

C—R.

ARISTODÈME, Messénien, était l'un des descendants d'Epytus, et de la race des Héraclides. Il se distingua par sa valeur dès le commencement de la première guerre de Messénie. L'oracle ayant ordonné de sacrifier aux dieux infernaux une vierge du sang d'Epytus, Aristodème offrit sa fille; alors un jeune

Messénien, à qui elle était promise en mariage, dit qu'elle était grosse, pour empêcher qu'elle ne fût sacrifiée; le père la tua, et l'ouvrit de ses propres mains, pour faire voir qu'elle était vierge. Après la mort d'Euphaès, l'an 731 avant J.-C., Aristodème monta sur le trône, et remporta plusieurs victoires signalées sur les Lacédémoniens; mais comme la Messénie était ruinée par les suites de la guerre, tous les efforts du nouveau roi n'aboutirent qu'à retarder de quelque temps la prise d'Ithome et l'asservissement de sa patrie; et, voyant que l'un et l'autre étaient inévitables, il se tua lui-même sur le tombeau de sa fille, l'an 724 avant J.-C. C—R.

ARISTODÈME, surnommé MALACUS (le mol), soit parce qu'il avait été efféminé dans sa jeunesse, soit pour quelque autre raison qui nous est inconnue, était d'une des meilleures familles de Cumès, en Italie. Des Tyrrhéniens, chassés des bords de la mer Adriatique par les Gaulois, s'étant réunis aux Ombrins, aux Dauniens et à d'autres barbares, vinrent assiéger Cumès, l'an 524 avant J.-C. Les Cuméens, quoique bien inférieurs en nombre, osèrent leur livrer bataille, et les défirent entièrement. Aristodème, qui était alors très-jeune, se conduisit avec tant de bravoure, que lorsqu'il s'agit de décerner le premier prix de valeur, le peuple voulut qu'on le lui donnât. Les grands, de leur côté, voulaient le faire donner à Hippomédon, général de la cavalerie, et comme le gouvernement de Cumès était aristocratique, le sénat penchait de leur côté : le peuple cependant ne voulant pas céder, on était près d'en venir à une sédition, lorsque les vieillards, s'en étant mêlés, firent un accommodement, par lequel il fut convenu que le premier prix serait partagé entre les deux prétendants. À partir de cette époque, Aristodème se trouva le chef du peuple, et en butte, par conséquent, aux attaques des grands, qui cherchaient les moyens de s'en délivrer. Ils eurent en trouver l'occasion vingt ans après. Les Ariciniens, assiégés par Arron, fils de Porsenna, avaient envoyé demander des secours à Cumès; le parti aristocratique imagina de leur envoyer Aristodème, avec 2,000 hommes, qu'on eut soin de choisir parmi ce qu'il y avait de plus pauvre et de plus séditieux dans la populace : on leur donna dix vaisseaux vieux et en très-mauvais état, et on les força de s'embarquer, dans l'espérance qu'il n'en échapperait guère aux dangers de la mer. Aristodème devina bien leurs intentions; cependant il ne crut pas devoir refuser cette expédition. Il parvint à Aricie avec un bonheur inespéré, défit, presque avec ses seules troupes, l'armée ennemie, et fit beaucoup de butin et un grand nombre de prisonniers. Lorsqu'il se fut embarqué pour revenir, il fit connaître à ses soldats le danger auquel on avait voulu les exposer, et leur fit promettre de le seconder en tout ce qu'il voudrait entreprendre. Il dévoila ensuite ses projets à ceux sur qui il comptait le plus, et rendit la liberté aux prisonniers pour se les attacher. Arrivé à Cumès, il fit convoquer le sénat pour lui rendre compte de son expédition, et à peine eut-il commencé à parler, que ses satellites, pénétrant dans le lieu de l'assemblée, massacrèrent tous les principaux de la ville. Il s'em-

para ensuite de la citadelle, des vaisseaux, et des endroits les plus forts de la ville, et convoqua le lendemain une assemblée du peuple, dans laquelle il chercha à justifier ce qui s'était passé la veille, en accusant ceux qui avaient été tués, et il se fit investir de toute l'autorité par le peuple, en lui promettant un nouveau partage des terres et l'abolition des dettes. Il n'eut pas beaucoup de peine alors à s'emparer de la tyrannie; et, s'étant formé une garde composée de ce qu'il y avait de plus corrompu dans la populace, d'esclaves qui avaient massacrés leurs maîtres, et de troupes étrangères, il désarma le reste des citoyens. Il voulait faire périr les fils de ceux qui avaient été tués; mais leurs mères, qu'il avait mariées malgré elles à ses satellites, employèrent en leur faveur le crédit de leurs nouveaux époux, et il se contenta de les reléguer à la campagne, où on les occupait aux emplois les plus vils. Quant au reste de la jeunesse, il la faisait élever de la manière la plus efféminée, pour qu'elle fût hors d'état de former aucun projet contre lui. Toutes ces mesures, par lesquelles il croyait avoir bien assuré son autorité, n'aboutirent cependant à rien, et il se perdit par un excès de précaution. Comme il avait toujours des craintes sur ceux qu'il avait relégués à la campagne, il résolut de s'en défaire; ceux-ci en furent instruits, et se retirèrent dans les bois, d'où ils ne sortaient que pour ravager le pays; mais les exilés qui s'étaient établis à Capoue, et à la tête desquels étaient les fils d'Hippomédon, se réunirent à eux, s'emparèrent de Cumès par surprise, firent périr Aristodème dans les tourments les plus affreux, tuèrent ses enfants et toute sa famille, et rétablirent l'ancien gouvernement. Sa tyrannie avait duré quatorze ans. Il fut donc tué vers l'an 490 avant J.-C. C—R.

ARISTODÈME, Athénien et acteur tragique, avait, par son état, la facilité d'aller partout, même en temps de guerre; il se rendit avec Néoptolème, acteur tragique comme lui, auprès de Philippe, roi de Macédoine, qui était alors en guerre avec les Athéniens. Ce prince, qui avait sur la Phocide et quelques autres pays des projets que cette guerre l'empêchait d'exécuter, imagina de la terminer par le moyen de ces deux acteurs, et, les ayant comblés de présents, il les envoya à Athènes, en leur disant qu'il était ami des Athéniens, et qu'il ne savait pas pourquoi ils lui faisaient la guerre : ceux-ci, de retour, ne manquèrent pas de le dire, et le peuple athénien, qui désirait aussi la paix, nomma sur-le-champ des ambassadeurs, du nombre desquels furent Démosthène et Eschine. Ce dernier se laissa gagner par Philippe, et conclut un traité très-désavantageux pour les Athéniens; ses prévarications dans cette ambassade sont le sujet d'un des plus beaux discours de Démosthène. C—R.

ARISTOGITON, Athénien de la classe moyenne, avait conçu une passion honteuse pour Harmodius, jeune homme de la plus grande beauté. Hipparque, l'un des Pisistratides, étant devenu son rival, Aristogiton, transporté de jalousie, forma une conspiration contre lui et ses frères, et y entraîna Harmodius. Ils attendirent, pour la faire éclater, la

fête des Panathénées, où les principaux citoyens étaient armés pour escorter la procession. Ce jour arrivé, ils se disposaient à exécuter leur projet; mais voyant un des conjurés parler à Hippias, ils crurent qu'on lui dévoilait leur conjuration; ils sortirent alors comme des furieux, et rencontrant Hipparque, ils fondirent sur lui et le tuèrent. Aristogiton parvint d'abord à s'échapper, mais il ne tarda pas être arrêté. Livré à la torture avant d'être mis à mort, et sommé de faire connaître ses complices, il nomma successivement les plus intimes amis d'Hippias, qui furent aussitôt mis à mort, après quoi le tyran lui demanda s'il n'y en avait plus : « Il n'y a plus que toi, lui répondit en souriant Aristogiton, qui soit digne de mort. » On raconte la même chose de Zénon d'Elée, ce qui peut faire douter de la vérité de cette anecdote, dont il n'est pas question dans Thucydide. On leur érigea des statues par la suite, et leur nom servait de signe de ralliement contre tous ceux qu'on soupçonnait de vouloir attenter à la liberté. C—R.

ARISTOGITON, fils de Cydimaque, orateur athénien, surnommé LE CHIEN, à cause de son impudence, fut plusieurs fois condamné à l'amende comme calomniateur, et emprisonné faute de paiement de ses amendes; il ne se rebuta cependant point, et continua le même métier, à la grande satisfaction du peuple d'Athènes, qui aimait beaucoup, comme l'on sait, à voir persécuter les hommes de mérite. Aristogiton fut lui-même en butte à différentes accusations, et nous avons contre lui deux discours sous le nom de Démosthène, un de Dinarque, et il en a été perdu un de Lyeurgue. A la fin il succomba, et fut condamné à mort. Étant entre les mains des Onze, sur le point de boire la ciguë, il fit demander Phocion pour lui parler; et, comme les amis de ce dernier s'opposaient à ce qu'il se rendit à cette invitation, il leur dit : « Laissez-moi aller. Ou pourrais-je voir Aristogiton avec plus de plaisir? » C—R.

ARISTOLAUS, peintre athénien, fils et disciple de Pausias; il avait peint Épaminondas, Périclès et plusieurs autres grands hommes. On était aussi de lui un tableau représentant le peuple athénien personnifié, sujet qui exerçait assez souvent le génie des artistes grecs. Pline donne la liste des ouvrages d'Aristolaüs, recommandables surtout par la correction du dessin. Il vivait environ 525 ans avant J.-C. L—S—E.

ARISTOMACHUS. Il y a eu, suivant Plutarque, deux tyrans de ce nom à Argos, tous les deux contemporains d'Aratus, qui chercha à faire tuer le premier pour rendre la liberté aux Argiens, chez qui il s'était retiré pendant son exil; mais cette conspiration fut découverte. Aristomachus fut tué peu de temps après par ses esclaves, et Aristippe, protégé par Antigone Gonatas, se fit tyran à sa place. — Ce dernier eut pour successeur un autre ARISTOMACHUS, qui, se voyant privé de tout appui après la mort de Démétrius, roi de Macédoine, rendit lui-même la liberté aux Argiens, et les fit entrer dans la ligue achéenne, dont il devint stratège par la suite. Polybe, de son côté, ne semble reconnaître qu'un seul Aristomachus, qui était tyran d'Argos lorsqu'Aratus chercha

à prendre cette ville par surprise. Ce général n'ayant pas réussi, Aristomachus fit périr dans les tourments les plus affreux quatre-vingts des principaux citoyens d'Argos qu'il soupçonnait d'intelligence avec Aratus. Il déposa par la suite son autorité, parce qu'il voyait qu'il n'était plus possible de la conserver, et il devint stratège des Achéens; mais il saisit la première occasion qui se présenta pour les trahir, et fit entrer les Argiens dans le parti de Cléomènes. Il fut fait prisonnier quelque temps après par Antigone et les Achéens, qui le noyèrent à Cenchrées. Phylarque, que Plutarque a suivi, prétendait qu'il avait été sacrifié à la jalousie d'Aratus; mais Polybe justifie très-bien ce grand homme, et prouve qu'Aristomachus avait mérité son sort. C—R.

ARISTOMAQUE, philosophe péripatéticien, né à Soles en Cilicie, et disciple de Lyeon, cultiva l'histoire naturelle, et s'occupa principalement des abeilles, sur lesquelles il fit des observations pendant cinquante-huit ans; il avait écrit aussi sur l'agriculture. Pline le cite souvent. Son portrait nous a été conservé sur une cornaline, où il est représenté contemplant des ruches. On en trouve la gravure dans le premier volume de l'*Iconographie* de Visconti. C—R.

ARISTOMÈNES, Messénien, était né à Andanie. Nicomède, son père, descendait des anciens rois de Messène; sa mère se nommait Nicotélie. Lorsqu'il vit le jour, la Messénie était depuis longtemps sous le joug des Lacédémoniens; mais elle s'était peuplée d'une jeunesse nombreuse qui, impatiente du joug, n'attendait qu'un chef pour le secouer. Elle le trouva dans Aristomènes, qui réunissait les plus grandes qualités aux droits qu'il tenait de sa naissance. Comme il n'avait pas moins de prudence que de valeur, il commença par s'assurer des dispositions des peuples voisins, et, lorsqu'il les sut prêts à seconder les Messéniens, il leva l'étendard de la révolte. Les Lacédémoniens ayant envahi sur-le-champ la Messénie pour la faire rentrer dans le devoir, il leur livra, vers Déræ, un combat dont le succès fut incertain, mais où il fit de tels prodiges de valeur, qu'on voulut lui donner le titre de roi, qu'il refusa. Il harcela tellement les Lacédémoniens, que ceux-ci, réduits au désespoir, consultèrent l'oracle, qui leur dit de demander un chef aux Athéniens, et ceux-ci leur envoyèrent le poète Tyrée. Cela n'empêcha pas que les Lacédémoniens ne fussent défaits vers le monument du Sanglier, et qu'ils n'éprouvassent plusieurs échecs particuliers. Ils eurent alors recours à la trahison, et parvinrent, à prix d'argent, à corrompre Aristocrate II, roi d'Arcadie, qui abandonna les Messéniens au moment d'une bataille générale, vers la Grande-Fosse, et fut la cause d'une déroute complète; Aristomènes alors se fortifia sur le mont Ira avec ce qui lui restait de troupes, et se mit à faire des incursions, tant dans la Laconie, qu'il ravagea entièrement, que dans la portion de la Messénie qui était au pouvoir des Lacédémoniens; il prit même et pilla Amycies, ville voisine de Sparte. A la fin cependant il fut lui-même fait prisonnier dans une de ces incursions, et les Lacédémoniens le précipitèrent dans le Céadas (on donnait ce nom à un précipice où l'on jetait ceux

qu'on condamnait à mort), d'où il s'échappa comme par miracle. A peine revenu dans la Messénie, il tailla en pièces des troupes que les Corinthiens envoyaient au secours des Lacédémoniens. Aristomènes fut pris une seconde fois par des archers crétois, et il parvint encore à s'échapper de leurs mains. Cependant, malgré tous ses efforts, il lui était difficile de se défendre bien longtemps dans une place isolée, au milieu d'un pays dont les Lacédémoniens étaient entièrement maîtres; il s'attendait donc à chaque instant à en être chassé, et les Lacédémoniens s'étant emparés par surprise de la citadelle d'Ira, dans la 14^e année de la guerre, il ne défendit la ville qu'autant de temps qu'il lui en fallait pour se disposer à une retraite honorable; il parvint à la faire avec toutes ses troupes, et emmena même les femmes, les enfants et les vieillards. Ils se retirèrent dans l'Arcadie, où ils furent très-bien reçus. Il forma le projet hardi d'aller le lendemain même attaquer la ville de Sparte, dont les habitants étaient occupés au pillage d'Ira; mais il fut encore trahi par Aristocrate, qui dévoila ce projet aux Lacédémoniens. Il donna alors Gorgus, son fils, pour chef aux Messéniens, qui allèrent s'établir à Rhégium, et il resta quelque temps dans l'Arcadie, où il maria deux de ses filles; Damagétus, roi d'Ialysos, dans l'île de Rhodes, épousa la troisième. Aristomènes la suivit dans l'île de Rhodes, où il termina ses jours. Sa vie a été écrite avec beaucoup de détail par Pausanias, dans le 4^e livre de sa *Description de la Grèce*. On la trouve aussi dans le 2^e volume de l'*Histoire des premiers temps de la Grèce*. C—R.

ARISTON, fils d'Agasielès, de la seconde branche des rois de Sparte, monta sur le trône vers l'an 560 avant J.-C. Les Lacédémoniens, sous son règne, prirent enfin l'ascendant sur les Tégéates, qui les avaient vaincus plusieurs fois sous les règnes précédents. Comme leurs victoires leur donnaient une grande prépondérance dans la Grèce, Crésus rechercha leur alliance pour se défendre contre Cyrus. Ariston, après avoir épousé successivement deux femmes sans en avoir d'enfants, devint amoureux de l'épouse d'Agétas, son ami, qui était la plus belle femme de Sparte. Il parvint à se la faire céder par une ruse dont on peut voir les détails dans Hérodote, et au bout de sept mois de mariage, elle accoucha de Démarate, sur la légitimité duquel Ariston eut quelques soupçons, comme on le verra à l'article DÉMARATE. C—R.

ARISTON, natif de l'île de Chio, surnommé PHALANTHUS, parce qu'il était chauve, et SIRÈNE, à cause de la douceur de son éloquence. Il fut d'abord disciple de Zénon, fondateur de la secte stoïcienne; mais la sévérité des principes du maître s'accordant mal avec ses mœurs douces, il le quitta pour s'attacher à Polémon; puis, s'étant formé une doctrine particulière, il s'établit dans le Cynosarge, et ouvrit une école, dont les disciples retinrent son nom. La philosophie d'Ariston fut du nombre de celles dont il est facile d'abuser. Il était adiaphoriste, faisant consister la sagesse dans l'indifférence pour ce qui n'est ni vice ni vertu. Le sage lui paraissait semblable au comédien habile, qui joue également bien le rôle d'Agamemnon et celui de Thersite. Il rejetait des

études la logique et la science de la nature; la première, comme inutile; la seconde, comme excédant les bornes de notre intelligence, et voulait que l'on se bornât à cultiver les mœurs. Il ne reconnaissait en substance qu'une seule vertu, qu'il appelait *santé*, toutes les autres n'étant que des modifications de celle-là. C'est ainsi, disait-il, qu'on appelle la vertu tempérance, quand elle modère notre appétit; prudence, quand elle règle nos actions; justice, lorsqu'elle prévient les délits; mais elle n'en est pas moins une, de même que le feu ne change point de nature, quoique ses propriétés soient infinies. Il regardait la forme des dieux comme incompréhensible, ne leur accordait point de sens, et doutait si l'on pouvait les compter parmi les êtres vivants. Ariston composa plusieurs ouvrages, dont on peut voir les titres dans Diogène Laërce. Sa morale était peu austère; aussi, dans sa vieillesse, se livra-t-il aux plaisirs. Il mourut des suites d'un coup de soleil. — Un autre ARISTON, philosophe péripatéticien, surnommé *Iulietes*, parce qu'il était natif de Iulis, dans l'île de Zée, fut disciple et successeur de Lycon. — On compte encore deux péripatéticiens du même nom; l'un, natif de l'île de Cos, disciple de Iulietes, qui l'institua son héritier; l'autre, natif d'Alexandrie. D. L.

ARISTON (TITUS), juriconsulte romain, qui vivait du temps de Trajan. Nous ne connaissons de ce personnage que ce qu'en a dit Pline le jeune dans deux épîtres, où il témoigne pour lui beaucoup d'estime et d'affection, et vante ses connaissances dans toutes les branches de la jurisprudence. Il faut observer qu'Ariston était l'ami de Pline, et que celui-ci aimait surtout le genre du panégyrique. Aulu-Gelle dit qu'Ariston avait composé beaucoup de livres, et fait mention d'un de ses ouvrages. K.

ARISTONICUS, fils naturel d'Eumènes, roi de Pergame, et d'une joueuse d'instruments d'Éphèse, entreprit, après la mort d'Attale, de se remettre en possession des États de son père. Les Romains ayant envoyé contre lui le consul P. Licinius Crassus, il le défait et le fit périr, l'an 128 avant J.-C.; mais Perpenna vint aussitôt après en Asie, battit Aristonicus, et le fit prisonnier. On le conduisit à Rome, où il termina ses jours en prison. Ce prince fut le dernier de la dynastie des Attalides, qui avait occupé le trône pendant 154 ans. C—R.

ARISTOPHANE, célèbre poète comique, était fils de Philippe, et Athénien de naissance, suivant l'ancien auteur de sa vie, plus croyable à cet égard que Suidas, compilateur sans jugement. Il commença à se faire connaître, dans la quatrième année de la guerre du Péloponèse (427 avant J.-C.), par *les Dataliens*, comédie que nous n'avons plus. Il osa, l'année suivante, dans *les Babyloniens*, attaquer la coutume des Athéniens de nommer les archontes et d'autres magistrats par la voie du sort. Comme il s'était déjà sans doute permis dans cette pièce quelques plaisanteries sur Cléon, ce démagogue l'accusa d'usurper le titre de citoyen d'Athènes. Aristophane répondit à cette accusation par les deux vers qu'Homère met dans la bouche de Télémaque, lorsqu'on lui demande s'il est fils d'Ulysse : « Ma

« mère me l'a dit, je ne le sais pas autrement; qui « peut en effet se flatter de connaître son père? » Cette accusation fut renouvelée deux fois par la suite, mais il s'en tira toujours avec honneur. Il se vengea bientôt après de Cléon, en le couvrant de ridicule, et en l'accusant de dilapidations, dans la comédie des *Chevaliers* (1). Aucun acteur n'ayant osé se charger du rôle de Cléon, qui était alors tout-puissant, Aristophane prit le masque, et le joua lui-même. Enhardi par le succès, il mit sur la scène les juges, les philosophes et les dieux eux-mêmes. Sa comédie des *Guêpes*, qui a fourni à Racine l'idée de celle des *Plaideurs*, est une satire très-ingénieuse de la passion des Athéniens pour juger. Dans les *Nuées*, il attaqua Socrate sur son mépris pour les dieux, sur sa manière de raisonner qui tendait à mettre tout en problème, jusqu'aux notions sur le juste et l'injuste, et il tourne en ridicule les vaines spéculations du philosophe. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner jusqu'à quel point ces accusations étaient fondées; mais il est certain qu'elles n'eurent aucune influence sur la condamnation de Socrate, qui n'eut lieu que vingt-trois ans après. Dans les *Grenouilles* et dans la *Paix*, Aristophane se permet sur Bacchus, Hercule et Jupiter, des railleries qu'il est assez singulier que le peuple athénien, superstitieux comme il l'était, ait souffertes. Cette tolérance venait sans doute de ce que la comédie faisait partie du culte de Bacchus. Les poètes ses contemporains, Agathon, Caréinus, Euripide, etc., furent aussi souvent en proie à ses sarcasmes; il en voulait surtout à Euripide, et il en revient à lui à chaque instant; il le traduisit même sur la scène, ainsi qu'Agathon, dans les *Femmes célébrant les Thesmophories*. Le peuple athénien, tout susceptible qu'il était, n'échappa pas davantage à ses plaisanteries: il lui reproche sans cesse son inconstance, sa légèreté, son amour pour la flatterie, sa sottise crédulité, et sa facilité à se livrer à des espérances chimériques; enfin il lui dit les vérités les plus dures. Aussi se vante-t-il, dans une de ses pièces, d'avoir osé le premier relever ses défauts avec franchise, et il prétend que le roi des

Perses trouvait les armes des Athéniens beaucoup plus redoutables depuis qu'il leur donnait des conseils. Il faut qu'il y eût quelque chose de vrai dans tout cela; car, loin de s'offenser de ses avis, les Athéniens lui décernèrent une couronne de l'olivier sacré, ce qui était un honneur extraordinaire. Cette licence de la vieille comédie, qu'on avait regardée pendant longtemps comme une des sauvegardes de la démocratie, devint bientôt à charge, lorsque les orateurs se furent emparés de l'esprit du peuple, ce qui arriva à la suite de la guerre du Péloponèse. Ces orateurs, jaloux de l'influence des poètes comiques, firent rendre, vers l'an 588 avant J.-C., sur la proposition d'un certain Antimaclus, une loi qui défendait de nommer personne sur le théâtre. Cette loi mit dans le plus grand embarras les administrateurs des jeux. La comédie était, comme nous l'avons dit, une partie essentielle des fêtes de Bacchus, et aucun poète ne voulait plus se charger de faire des pièces. On eut alors recours à Aristophane, qui fit le *Cocalus*, pièce dans laquelle une fille violée par un jeune homme est ensuite reconnue, et se marie avec celui qui l'a violée. Cette comédie, qu'il donna sous le nom d'Ararus, son fils aîné, fut l'origine de la comédie nouvelle. Ménandre et les autres poètes plus récents l'imitèrent, et firent souvent usage de cette intrigue, comme nous le voyons dans les pièces imitées d'eux par Plaute et Térence. Aristophane était alors très-âgé, et il paraît qu'il ne vécut pas longtemps après. Il ne faut pas juger ses comédies par ce qu'en ont dit quelques littérateurs modernes, qui n'étaient pas en état de les entendre, et qui ont voulu les comparer à celles de Ménandre, ou à nos comédies modernes. La comédie, du temps d'Aristophane, n'était autre chose qu'un dialogue satirique en vers, mêlé de chœurs, et il ne pouvait pas s'écarter du genre adopté (1). On lui reproche les obscénités dont ses pièces sont remplies, qui tiennent même quelquefois au sujet, comme dans la *Lysistraté*, mais cette licence était autorisée; la comédie ne fut pas plus décente à Rome dans ses commencements, quoique les mœurs y fussent très-sévères, et il en fut de même de nos premières représentations théâtrales. Il ne faut donc chercher dans Aristophane que l'élégance du style, l'urbanité attique, un grand talent pour saisir les ridicules, et une peinture fidèle des mœurs athéniennes. Il faut convenir que sur tous ces points il ne laisse rien à désirer. Platon, si bon juge en fait de style, avait fait sur Aristophane deux vers dont le sens était que les Grâces, voulant se faire un temple impérissable, avaient choisi l'esprit d'Aristophane. Il lisait sans cesse ses comédies; on les trouva sur son lit à sa mort, et il les envoya à Denys le Tyran, qui désirait connaître le gouvernement d'Athènes. Enfin il en fit un des acteurs de son *Banquet*. On pourrait joindre au témoignage de Platon celui de

(1) La plupart des pièces d'Aristophane sont essentiellement politiques: les actes et la marche du gouvernement, ses abus, ses fautes; les manœuvres, les intrigues, les corruptions, les vices et les ridicules des ambitieux qui se disputent le maniement des affaires; la lâcheté et l'incapacité des généraux; la vénalité des juges; la sottise crédulité, l'ignorance et la vanité de la multitude, sont tour à tour le but des traits pénétrants qu'il décoche avec une justesse et une verve comique inimitable. Sous sa plume, la comédie se fait une place parmi les pouvoirs de l'État, et la liberté de la scène, avec ses avantages et ses inconvénients, devient à Athènes ce qu'est chez nous la liberté de la presse, une garantie, un frein nécessaire dans la démocratie. « La comédie des *Chevaliers*, dit A.-W. Schlegel, est, de toutes les « pièces d'Aristophane, celle dont le but politique est le plus remarquable... Il ne s'agissait de rien moins que de renverser Cléon qui « s'était mis à la tête des affaires de l'État après la mort de Périclès. « Ce Cléon, un des fauteurs de la guerre (du Péloponèse), homme « vulgaire et dépourvu de mérite, était l'idole du peuple aveuglé. Il « n'avait contre lui que les riches propriétaires qui formaient la « classe des chevaliers, et ce sont eux qu'Aristophane eut l'art de lier « étroitement à sa cause en les faisant représenter par le chœur... « On peut se figurer l'orage que dut exciter cette représentation « parmi le peuple assemblé, et cependant l'audace du poète avait été « accompagnée de tant d'habileté, que le succès le plus heureux le couronna, et que sa comédie remporta le prix. » C. W.-n.

(1) Cette observation ne saurait s'appliquer à toutes les pièces d'Aristophane; celle des *Thesmophories*, par exemple, offre un plan habilement tracé, une intrigue et un nœud bien formés, et un intérêt qui se soutient jusqu'au dénouement. C. W.-n.

St. Jean Chrysostome, s'il était vrai qu'il eût toujours les comédies d'Aristophane sous son chevet; mais Alde Manuce est le seul qui le dise, et la pureté des mœurs de St. Jean Chrysostome ne permet pas de croire qu'il se plût à la lecture d'un poète aussi licencieux. Il ne nous reste que onze comédies d'Aristophane, qui ont été imprimées un grand nombre de fois. Les meilleures éditions sont les suivantes : 1^o avec la traduction latine, Amsterdam, 1670, in-12; 2^o avec la traduction latine, les scolies grecques, les notes de divers savants, et celles de Lud. Kuster, Amsterdam, 1710, in-fol.; 3^o avec les notes de Bergler, Amsterdam, 1760, in-4^o, 2 vol.; 4^o avec les notes de Brunck, Strasbourg, 1783, in-8^o, 3 vol., quelquefois en 4; 5^o celle d'Invernizi, d'après un manuscrit du 10^e siècle, trouvé à Ravenne, Leipsick, 1794, in-8^o, 2 vol. On aurait su beaucoup plus de gré à Beck, éditeur de cet ouvrage, s'il avait publié le scoliaste grec, qui est absolument nécessaire pour l'intelligence des comédies d'Aristophane, au lieu de nous donner, dans un énorme volume in-8^o qui a paru en 1809, tous les commentaires sur le *Plutus*. On a publié à Leipsick, en 1804, un premier volume d'Aristophane, contenant le *Plutus*, avec un commentaire peu important de J.-F. Fischer. Mais cette édition n'a pas été continuée. Parmi les éditions de pièces détachées d'Aristophane, on doit remarquer le *Plutus*, avec les scolies grecques et les notes de Tib. Hemsterhuis, Harlingue, 1745, in-8^o, et les *Oiseaux*, avec les notes de Beck, Leipsick, 1782, in-8^o. Traductions françaises : 1^o du *Plutus* et des *Nuées*, par madame Dacier, Paris, 1684, 1692; 2^o des *Oiseaux*, par Boivin; 3^o d'une grande partie des *Guêpes*, par Geoffroi, dans son édition de Racine, Paris, 1808; 4^o du théâtre complet, par Poinssinet de Sivry, 1784 ou 1790, 4 vol. in-8^o; quelques pièces sont traduites en vers, quelques autres en prose; 5^o du théâtre complet, en prose, par A.-Ch. Brottier, neveu de l'éditeur de Tacite; t. 10 à 15 de la nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*; 6^o *Lisistrata*, opéra d'Hoffmann; 7^o du théâtre complet, par M. Artaud, inspecteur général des études, Paris, 1850, 6 vol. in-8^o; réimprimé en 2 vol. dans la *Bibliothèque Charpentier*, 1 vol. in-12. C—R.

ARISTOPHANE, célèbre grammairien, né à Byzance, étudia sous Callimaque et sous Zénodote, vers l'an 198 avant J.-C. (1), et vint à Alexandrie, où se trouvaient le plus de ressources pour ceux qui se livraient à la grammaire et à la critique. Il est souvent cité par les scolastes des anciens poètes. Si l'on en croit Vitruve, Aristophane obtint de la manière suivante la place de surintendant de la bibliothèque d'Alexandrie. Ptolémée Physcon, qui régnait alors en Égypte, employait toutes sortes de moyens pour augmenter sa bibliothèque; il accor-

daît des honneurs et des récompenses aux écrivains, et voulait qu'il y eût sept juges pour décider du mérite des ouvrages. On n'en trouva que six parmi les gens de lettres qui étaient alors à Alexandrie. Ces six juges proposèrent au roi de s'adjoindre Aristophane, qui était occupé continuellement à lire les livres de la bibliothèque : le roi y consentit. Les poètes lurent les premiers leurs ouvrages. Six juges avaient déjà décidé en faveur de quelques-uns pour qui le peuple avait témoigné du penchant; mais Aristophane accorda le premier prix à un poète qu'on n'avait presque pas daigné écouter; il soutint qu'il était le seul qui eût réellement composé ses ouvrages, et que tous les autres n'étaient que des plagiaires. Il les en convainquit publiquement, ayant fait apporter de la bibliothèque des livres où il montra les endroits qu'ils avaient pillés. Ce jugement d'Aristophane fut une preuve de sa capacité, et lui mérita la place de surintendant de la bibliothèque. Ce même Aristophane est cité comme ayant partagé les *Dialogues* de Platon en trilogies. C—R.

ARISTOTE, philosophe, naquit à Stagyre, ville de Macédoine, la première année de la 99^e olympiade (384 avant J.-C.). Nicomaclus, son père, descendait de Mæaon, fils d'Esculape. Phaestis, sa mère, appartenait aussi à des parents illustres. La médecine était une profession héréditaire dans la famille des Asclépiade, et le père d'Aristote s'y était livré avec succès. Il avait même laissé quelques ouvrages sur cette science, et ses connaissances l'avaient fait appeler à la cour d'Amyntas III, roi de Macédoine, père de Philippe et aïeul d'Alexandre. Il destina son fils à la même carrière, et le dirigea lui-même dans l'étude de la médecine et dans celle de la philosophie, qui en était déjà la compagnie inséparable, comme le prouvent les ouvrages d'Hippocrate. On ne sait jusqu'où Aristote porta ses études en ce genre; mais on voit par ses *Problèmes*, et quelques autres écrits, qu'il aurait obtenu de grands succès dans cette science, s'il avait voulu s'y livrer uniquement. Ce fut sans doute à cette première éducation qu'il dut le goût qui se développa chez lui, dans la suite, pour l'histoire naturelle, dont il fut le créateur, puisqu'il est le premier qui ait fait des observations exactes. Ayant perdu son père et sa mère à l'âge de dix-huit ans, il alla d'abord à Atarné, auprès de Proxénus, ami de sa famille; après y avoir demeuré peu de temps, il se rendit à Athènes, pour y entendre Platon, dont l'école était alors très-renommée. Quelques auteurs prétendent que, dans sa première jeunesse, il avait dissipé sa fortune, et qu'il fut obligé d'embrasser l'état de pharmacien à Athènes; mais ce fait, rapporté dans une lettre d'Épicure, qui est évidemment supposée, ne mérite aucune croyance. Il est cependant possible qu'il ait exercé la profession de médecin à Athènes, et qu'il ait vendu des remèdes comme le faisaient tous les anciens médecins, ce qui n'avait rien de déshonorant. Aristote resta, pour cette première fois, vingt ans à Athènes, et ne se borna point à suivre, pendant un si long espace de temps, les leçons de Platon; car Cicéron, et plusieurs autres auteurs, disent qu'il

(1) Callimaque, qui eut pour disciples Eratosthène et Apollonius de Rhodes, nés l'un et l'autre vers 276 avant J.-C., était mort dès les premières années du règne de Ptolémée Evergète (247-222); il est donc impossible qu'Aristophane de Byzance, qui vivait sous le règne de Ptolémée Physcon (146-117), ait reçu les leçons de Callimaque. C, W—R.

ouvrit une école d'éloquence, pour rivaliser avec Isocrate, ce qu'il n'a pu faire qu'à cette époque, Isocrate étant mort l'an 359 avant J.-C. Il est probable qu'il y publia aussi quelques ouvrages sur la philosophie, qui commencèrent à le faire connaître, et que ce fut d'après sa réputation que Philippe de Macédoine lui écrivit, peu de temps après la naissance d'Alexandre, l'an 356 avant J.-C., cette lettre célèbre : « Philippe, « roi de Macédoine, à Aristote, salut. Sachez qu'il « m'est né un fils : je remercie les dieux, non pas « tant de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître « du temps d'Aristote. J'espère que vous en ferez un « roi digne de me succéder et de commander aux « Macédoniens. » Quelques auteurs disent que, peu de temps avant la mort de Platon, Aristote rompit avec lui, et chercha même à élever une école rivale de la sienne. Nous n'avons, à la vérité, d'autre autorité là-dessus que celle d'Aristoxène, disciple d'Aristote, et qui, irrité, contre lui, de la préférence qu'il avait donnée à Théophraste, pour le placer à la tête de son école, ne l'avait guère ménagé dans ses écrits. Cependant on ne peut le soupçonner que d'exagération ; car il n'est pas probable qu'il eût inventé ces faits. Il est assez naturel de penser que Platon fut offusqué par la réputation toujours croissante de son élève, qui avait abandonné sa manière de traiter la philosophie, pour en adopter une autre, fondée sur des principes plus certains. La lettre de Philippe dut encore augmenter sa jalousie ; mais, malgré le refroidissement qui eut lieu entre eux, ils n'en virent jamais à une scission ouverte. Aristote témoigna toujours à Platon les plus grands égards, et ne parle de lui qu'avec respect dans tous ses ouvrages. Platon étant mort l'an 348 avant J.-C., et les Athéniens ayant, vers le même temps, déclaré la guerre à Philippe, Aristote ne crut pas devoir rester à Athènes, et se rendit à Atarné, où Hermias, son ami, avait l'autorité souveraine. Nous ne répéterons pas les bruits que la calomnie avait répandus sur ce voyage : ils sont si absurdes, qu'ils ne méritent pas d'être réfutés. Peu de temps après, Hermias s'étant confié imprudemment à Mentor Rhodien, frère de Memnon, général des troupes grecques à la solde du roi de Perse, fut livré par ce traître à Artaxercès, qui le fit mourir de la manière la plus ignominieuse. Aristote, très-affligé de sa mort, chercha à éterniser sa mémoire par un hymne qui est un des plus beaux morceaux de poésie que nous connaissions. Aristote érigea aussi dans Delphes une statue à Hermias, avec une inscription qui rappelait la trahison dont il avait été victime. Hermias avait une sœur, nommée Pythias, beaucoup plus jeune que lui, et qu'il élevait comme sa fille. Elle se trouvait dénuée de tout secours par la mort de son frère, et Aristote, qui ne voulut pas l'abandonner, l'épousa. Elle mourut longtemps avant Aristote, qui la regretta au point de donner lieu à une accusation d'une espèce singulière. On prétendit que, lorsqu'il l'eut perdue, il en fit une divinité, et lui rendit le même culte que les Athéniens rendaient à Cérès. Il paraît qu'après la mort d'Hermias, Aristote alla passer quelque temps à Mitylène ; mais, vers l'an 343 avant J.-C., Philippe

l'appela à sa cour, pour le charger de l'éducation d'Alexandre, son fils, alors âgé de treize ans. Nous ne connaissons guère les détails de cette éducation ; mais, à voir les grandes qualités qu'Alexandre déploya dans les premières années de son règne, l'empire qu'il conserva sur ses passions tant qu'il ne fut pas corrompu par ses flatteurs ; enfin le goût éclairé qu'il eut toujours pour les sciences, les lettres et les arts, on doit croire que le philosophe n'avait pas prodigué à son élève d'inutiles leçons. On lui reprochera peut-être de n'avoir pas su prémunir Alexandre contre l'ambition et la passion des conquêtes ; mais Aristote était Grec, et, par conséquent, ennemi naturel du roi de Perse ; sa haine s'était accrue par le meurtre d'Hermias ; enfin la conquête de la Perse était, depuis longtemps, l'objet des vœux de toute la Grèce. Aristote dut donc employer tous ses talents pour mettre son royal disciple en état de réaliser ce projet, et pour lui apprendre à faire tourner cette conquête au profit de la civilisation ; il faut convenir qu'il y avait bien réussi, car peu de conquérants ont montré autant de talents politiques qu'Alexandre, et il aurait peut-être fait une révolution très-heureuse dans le sort du genre humain, si la mort ne l'eût arrêté au milieu de sa carrière. Philippe ayant été assassiné l'an 337 avant J.-C., Alexandre monta sur le trône, et, par affection pour son maître, rebâtit la ville de Stagyre, que Philippe avait détruite. Les Stagyrites, en reconnaissance, instituèrent en l'honneur d'Aristote une fête nommée *Aristotelia*, qu'ils célébraient tous les ans. Aristote engagea aussi, par la suite, son disciple à épargner la ville d'Eressos, patrie de Théophraste, son disciple chéri. Il paraît constant qu'Aristote resta au moins un an avec Alexandre, après son avènement au trône, et l'on prétend qu'il se retira ensuite à Athènes ; mais je trouve dans sa vie, par Ammonius, qu'il suivit son élève dans une partie de ses expéditions ; et cela me paraît très-croyable, car on ne conçoit guère comment ce prince aurait pu envoyer à Athènes tous les animaux dont Aristote avait donné la description anatomique de la manière la plus exacte, ce qui prouve qu'il les avait disséqués lui-même. Je suis donc porté à croire qu'il le suivit jusqu'en Égypte, et qu'il ne revint à Athènes que vers l'an 331 avant J.-C., apportant tous les matériaux nécessaires pour la composition de son immortel ouvrage, l'*Histoire des animaux*. Il laissa auprès d'Alexandre Callisthènes, son parent et son disciple, qui eut le malheur de s'attirer la haine de ce prince. Quelques auteurs prétendent que cette haine s'étendit jusqu'à Aristote ; et Plutarque en donne pour preuve une lettre où Alexandre semble désigner Aristote comme son ennemi ; mais on avait forgé beaucoup de lettres sous le nom du roi de Macédoine, et celle-là est sans doute de ce nombre. Alexandre ne dut jamais oublier les obligations qu'il avait à son maître, et les persécutions auxquelles Aristote fut exposé immédiatement après sa mort semblent prouver que les Athéniens le considéraient comme lui étant entièrement dévoué. Aristote, revenu à Athènes, y ouvrit une école de philosophie dans le Lycée, gymnase à peu de distance de la ville. Il s'y rendait

deux fois par jour. Le matin était destiné à ses disciples, et il leur expliquait ce que les sciences offrent de plus difficile. Le soir, il admettait tous ceux qui désiraient l'entendre, se mettait à la portée de tout le monde, et raisonnait sur les connaissances qui sont d'un usage plus habituel dans le cours de la vie. C'est à cette distinction que l'on doit la division de ses ouvrages en *isotériques* et en *acroamatiques*. Les premiers contenaient une doctrine usuelle, et chacun pouvait les entendre ; les seconds, destinés plus particulièrement à ses disciples, avaient besoin d'être expliqués par des leçons. L'an 324 avant J.-C., Alexandre mourut, et Aristote, privé de son protecteur, se trouva, de plus, en butte à la calomnie. De toutes les inculpations qu'elle ait inventées contre lui, celle de sa complicité avec les prétendus assassins d'Alexandre est sans doute la plus absurde. Les Athéniens, espérant se mettre encore une fois à la tête de la Grèce, cherchèrent à la soulever pour lui faire secouer le joug des Macédoniens ; et comme l'attachement d'Aristote à Philippe, à Alexandre et à Antipater le rendait suspect, les démagogues se déchaînèrent contre lui, et ils furent secondés, non-seulement par les sophistes, dont il avait dévoilé les vaines subtilités, mais encore par les platoniciens, qui ne lui pardonnaient pas la célébrité que son école avait acquise. On suscita contre lui l'hiérophante Eurymedon, ou un certain Démophile, pour l'accuser d'impiété. Il ne crut pas devoir courir la chance d'un jugement, et voulant, disait-il, en faisant allusion à la condamnation de Socrate, épargner aux Athéniens un second attentat contre la philosophie, il prit le parti de la retraite, et alla s'établir à Chalcis, dans l'Eubée, avec la plus grande partie de ses disciples. Il mourut de maladie, peu de temps après, l'an 322 avant J.-C., à l'âge de 63 ans. Car il ne faut ajouter aucune foi à ce que dit Hésychius de Milet, écrivain du Bas-Empire, qu'Aristote fut condamné à boire la ciguë et que l'arrêt fut exécuté. Nous avons vu que Pythias, son épouse, était morte avant lui. Elle lui avait laissé une fille nommée Pythias comme elle, et il avait eu un fils, nommé Nicomachus, d'Herpyllis de Stagyre, qu'il avait prise pour concubine après la mort de sa femme. On prétend qu'il avait, outre cela, adopté Proxénus, fille de Nicanor son ami, mort depuis longtemps. Nous voyons bien, effectivement, qu'il avait élevé Nicanor, mais rien ne prouve qu'il l'eût adopté. Diogène Laërce nous a conservé son testament, dans lequel son caractère se peint d'une manière très-avantageuse ; car il n'est pas un seul de ceux qui lui avaient été attachés qui n'y obtienne quelque marque de souvenir. Il règle le sort de ses enfants, celui d'Herpyllis, et donne la liberté à ses esclaves ; il charge ses six exécuteurs testamentaires, parmi lesquels on comptait Antipater et Théophraste, de faire terminer par Gryllion les statues de Phaestis sa mère, de Proxénus son père, d'Arminestus son frère, et de Nicanor. Il désire enfin qu'on réunisse les restes de Pythias aux siens dans un même tombeau. On voit par ce testament qu'Aristote avait une fortune assez considérable, qu'il tenait en partie de son père, en partie de la libéralité d'Alexandre.

Il fut le fondateur d'une secte de philosophie qui prit le nom de *péripatéticienne*, quelle que soit d'ailleurs l'étymologie de ce mot. Son école, qui revint bientôt à Athènes, y subsista longtemps ; mais sa doctrine ne tarda pas à s'altérer, et Théophraste, son successeur, fut presque le seul qui se montrât digne d'un tel maître, par le soin avec lequel il conserva sa doctrine, et les recherches qu'il fit pour la compléter par de nouvelles découvertes. Après sa mort, les écrits d'Aristote et les siens, ou tout au moins ceux qui ne pouvaient être compris sans des leçons particulières, tombèrent presque dans l'oubli, et l'on ne doit pas s'en étonner. Doué du génie le plus éminemment philosophique que la nature ait jamais donné en partage à aucun individu, Aristote avait créé un système de philosophie sur la raison, sur l'expérience, et n'avait presque rien sacrifié à l'imagination. Son style avait pris l'empreinte de son génie. Avare de mots, il n'en emploie pas deux, lorsqu'il peut exprimer sa pensée par un seul, et il en a souvent créé de nouveaux pour éviter des circonlocutions. Enfin il s'est fait un style philosophique qui doit être l'objet d'une étude particulière, et cette étude n'était point du goût des Grecs, qui s'occupaient beaucoup moins des choses en elles-mêmes que de la manière dont elles étaient énoncées ; et il faut convenir qu'à cet égard Platon eut un grand avantage sur Aristote. Le premier raisonne souvent mal, ou plutôt il lui arrive rarement de raisonner juste ; mais son style, le modèle du style attique, est si élégant et si gracieux, qu'il n'est pas surprenant que ses ouvrages aient eu plus de lecteurs que ceux d'Aristote, où l'on ne trouvait que le langage de la froide raison. Les péripatéticiens eux-mêmes négligèrent les écrits de leurs deux premiers maîtres pour se jeter dans de vaines disputes de mots, et se livrer à des études étrangères à la philosophie. Il est cependant difficile de croire qu'à aucune époque les ouvrages d'Aristote aient été entièrement ignorés, comme le dit Strabon. Quoique Théophraste en eût gardé les originaux, il avait dû en laisser des copies à ses successeurs, et ils se trouvaient sans doute dans les grandes bibliothèques ; mais on ne daignait pas chercher à les lire. Ils ne commencèrent à être un peu plus connus que lorsque les Romains s'adonnèrent à la philosophie. Sylla avait apporté à Rome la bibliothèque d'Apellion, où se trouvaient les originaux des ouvrages d'Aristote et de Théophraste. Il permit à qui le désira d'en faire des copies, et Andronicus de Rhodes, se les étant procurés, les mit en ordre, y ajouta des sommaires, et les revit avec beaucoup de soin. Ils ne se répandirent cependant pas très-promptement, car Cicéron dit que de son temps, il y avait encore peu de philosophes qui les connussent. Les Romains furent les premiers qui en sentirent le prix, et ils contribuèrent beaucoup, ainsi que le remarque Strabon, à en ramener l'étude. Les péripatéticiens se mirent dès lors à professer la véritable doctrine d'Aristote, qui, depuis cette époque, a éprouvé une infinité de vicissitudes, dont on peut voir l'histoire dans le traité de Launoy, de *varia Aristotelis fortuna*. Il n'est cependant pas indifférent de rapporter ici, ne fût-ce que

pour faire sentir la bizarrerie de certaines destinées, et jusqu'à quel point l'esprit humain peut s'égarer, quelques-unes des opinions que l'on eut dans la suite sur Aristote; car il est bien constant que l'histoire de ce philosophe ne finit point avec sa vie. Il a trouvé chez toutes les nations policées d'ardents admirateurs. L'Arabe Averrhoës n'hésite point à l'appeler *le comble de la perfection humaine*, etc. Dans plusieurs sectes chrétiennes, il a été l'objet d'un véritable culte, et la certitude de son salut a été soutenue par plus d'un docteur. La philosophie d'Aristote, longtemps négligée par les Grecs, à l'imagination riante desquels elle ne convenait point, et par les Romains, à qui toute philosophie spéculative était assez indifférente; condamnée par les premiers chrétiens qui furent presque tous des platoniciens outrés, reprit faveur chez les Arabes, et fut introduite par eux, dans le moyen âge, en Europe, où on lui voua un culte tout à fait superstitieux. Non-seulement on en adoptait les principes généraux, que l'on développait avec une subtilité exagérée et dans un style barbare, mais on regardait encore comme indubitables jusqu'aux moindres choses de fait rapportées par le philosophe. Ramus fut assassiné pour avoir voulu attaquer cette prévention, et si Descartes réussit à la détruire, ce ne fut pas sans éprouver des persécutions cruelles; mais, par une de ces révolutions trop ordinaires dans les opinions de la foule, même quand cette foule est savante, on tomba dans un excès opposé; la philosophie d'Aristote fut méprisée; on s'en moqua dans des satires, dans des comédies; le nom même de ce philosophe fut quelque temps ridicule, et ses écrits ont fini par être presque oubliés des maîtres et des jeunes gens (1). Le fait est cependant que Platon et Aristote sont les chefs des deux grands partis qui ont divisé la philosophie jusqu'à nos jours: l'un qui attribue aux idées générales une existence indépendante, et qui prétend conclure de la définition des choses à leur nature; et l'autre qui affirme, au contraire, que nos idées générales ne naissent que par abstraction, et ont dans l'observation et dans l'expérience leurs premières racines. Sous les noms de platoniciens, de réaux, d'idéalistes, les philosophes du premier parti ont toujours penché vers les illusions du mysticisme; sous ceux de péripatéticiens, de nominalaux, d'empiristes, ceux de l'autre parti nous ont conduits, à l'aide de l'expérience et d'une raison calme, à tout ce que nous savons de réel touchant la nature physique et morale. Newton et Locke se sont déclarés les chefs des péripatéticiens modernes; le premier, en admettant comme vraies les propriétés reconnues par l'expérience, et en cherchant à en déduire les effets qui en dépendent, sans s'inquiéter si ces propriétés sont occultes ou non; le second, en soutenant que l'esprit est une table rase, qui ne reçoit que de l'expérience les germes de ses idées. Ce

sont les deux pivots sur lesquels Aristote appuie toute sa philosophie générale, et sur lesquels roulent toutes les applications qu'il en a faites. Ces applications ne sont pas toutes également heureuses: la métaphysique et la physique d'Aristote ne sont pas bonnes (1),

(1) Ce jugement arbitraire, quant à la métaphysique, n'a plus besoin d'être réfuté. Rien n'atteste mieux la haute valeur des conceptions ontologiques d'Aristote que les commentaires sans nombre dont elles ont été l'objet. Nous croyons devoir réparer ici une omission commise par les auteurs de cet article, en donnant, d'après la savante introduction de MM. Pierron et Zévort, une notice succincte de ces commentaires.

Alexandre d'Aphrodisée est l'auteur du plus ancien et du meilleur commentaire qui nous soit parvenu sur la métaphysique. Au 16^e siècle, son ouvrage fut traduit en latin par le philosophe espagnol Sépulveda, et imprimé sous ce titre: *Alexandri Aphrodisiæ Commentaria in duodecim Aristotelis libros de prima philosophia, interprete Joanne Genesio Sepulveda Cordubensi*, etc., Venetiis, 1561, in-fol. Cette traduction n'est pas moins estimée que l'original. Le texte d'Alexandre d'Aphrodisée a été publié pour la première fois en 1856. Il fait partie du 4^e volume de la grande édition d'Aristote, imprimée par ordre de l'Académie de Berlin. Un autre commentaire, attribué à Jean Philopon (6^e siècle après J.-C.), existe manuscrit dans la bibliothèque de Vienne, dans celle de l'Escurial et dans celle du Vatican; le texte n'en pas été publié; il a été traduit en latin par Patrizzi sous ce titre: *Joannis Philoponi breves, sed apprime doctæ et utiles Expositiones, in omnes 14 Aristotelis libros eos qui vocantur Metaphysici, quas Fr. Patricius de græcis latinis fecerat*, etc. Ferraria, 1583, in-fol. Le latin de Patrizzi est d'une extrême barbarie et fourmille de fautes d'impression. Vers la fin du 4^e siècle, le rhéteur Thémistius commenta le 12^e livre; le texte grec ne nous est pas parvenu, mais nous en avons une traduction latine faite d'après une ancienne version hébraïque, par Moïse Fintz, et imprimée sous ce titre: *Themistii Paphlagonis Paraphrasis in librum duodecimum Metaphysicorum Aristotelis latine tantum ex hebraico a Mose Fintzio, Hebræo, converso, Venetiis*, 1538, in-fol. (Très-rare.) Un autre commentaire partiel, très-inférieur aux précédents, mais qui ne laisse pas d'être utile, c'est celui d'Asclépius de Tralles (fin du 5^e siècle), rédigé d'après les leçons d'Ammonius, fils d'Hermias. Il n'a été ni traduit ni publié; seulement Brandis en a donné des fragments dans sa collection. Le commentaire de Syrianus Philoxenus (première moitié du 5^e siècle) sur les livres 3, 43 et 44, a été traduit en latin par Jérôme Bagolini, 1538, in-4^e. C'est une réédition des idées péripatéticiennes. Brandis doit l'insérer dans le tome 5^e de la grande édition allemande d'Aristote. Le philosophe de Stagyre fut, comme l'on sait, en grande réputation chez les Arabes, et trouva parmi eux de nombreux interprètes. L'immense commentaire d'Averrhoës a été traduit en latin: *Aristotelis Opera omnia cum commentariis Averrhois, Venetiis*, 1493, in-fol.; ainsi que celui d'Avicenne: *Metaphysica, per Bernardum Venetum, Venet.*, 1493, in-fol. On est fondé à croire que ni Avicenne ni Averrhoës n'ont travaillé sur le texte grec. De tous les commentaires du moyen âge, le plus fameux est celui de St. Thomas; il est d'un grand secours pour l'intelligence des parties subtiles de la logique et de la métaphysique: *Divi Thomæ Aquinatis, doctoris Angelici, in 12 libros Metaphysicorum Aristotelis Expositio*, dans le tome 4 de l'édition de St. Thomas, donnée à Anvers en 1612. Tous les commentaires du 16^e siècle sont conçus dans un esprit hostile à Aristote; le livre de Patrizzi est un véritable pamphlet: *Discussionum peripat.*, Bâle, 1581, 4 vol. in-fol. Celui de Ramus: *Dialecticæ Institutiones et Aristotelicæ Animadversiones, scholæ metaphysicæ*, respire une antipathie profonde pour les idées du Stagyre. Excepté l'*Exposition de la métaphysique* par Duval, les travaux du 17^e siècle sur Aristote ne méritent aucune attention. Aristote fut méprisé et oublié pendant le 18^e siècle. Le 19^e a dignement réparé cette injustice. En Allemagne, Brandis a fait paraître: *de perditis Aristotelis libris de Ideis et de Bono sive Philosophia*, Bonnæ, 1825, in-8^e; on doit à Titze: *de Aristotelis operum Serie et Distinctione*, Lipsiæ, 1826, in-8^e; à Trendelenburg: *Platonis de ideis et numeris doctrina et Aristotele illustrata*, Lipsiæ, 1826, in-8^e; à M. Michelet, Berlin: *de Examen critique de l'ouvrage d'Aristote intitulé Métaphysique*, 1856, in-8^e. — A M. Cousin revient l'honneur d'avoir donné l'impulsion au mouvement péripatéticien français, par son enseignement de l'école normale, par le choix des sujets qu'il a proposés pour les concours, et par son *Rapport sur le concours de 1857, suivi d'un essai de traduction du 1^{er} et du 12^e livre de la Métaphysique*, Paris, 1858, in-8^e. C'est sous son inspiration féconde qu'ont été com-

(1) Cette assertion a cessé d'être vraie. Depuis que Brandis, en Allemagne, et en France M. Cousin, ont appelé l'attention de leurs disciples sur les doctrines péripatéticiennes, la *Métaphysique* a été l'objet d'études lumineuses et approfondies, et notre siècle a vu Aristote se relever de sa chute et remonter avec gloire au rang élevé qui lui appartient dans l'histoire de l'esprit humain. C. W.—R.

mais c'est une preuve de plus de la justesse de ses principes; car nos idées générales ne naissant que des idées particulières, les plus générales de toutes ne pouvaient se développer que les dernières. Lorsqu'Aristote établissait l'horreur du vide, il se formait une idée générale, telle que la donnaient les expériences d'alors. Quand on eut observé que les pompes ne soulevaient l'eau qu'à 52 pieds, et le mercure qu'à 28 pouces, il fallut bien en chercher une autre. On se borna alors à reconnaître la pesanteur de l'air. De là au principe de la pesanteur universelle, il y a encore loin sans doute. Cependant l'on y est arrivé en suivant le même chemin. Aristote dut être plus heureux dans les matières plus rapprochées, où il n'est pas nécessaire de s'élever à de si hautes abstractions; et en effet, sa *Poétique* et sa *Rhétorique* contiennent sur tous les genres d'écrire les règles les plus saines; sa *Morale* offre une analyse délicate de tous les penchants du cœur, et une distinction fine de toutes les vertus et de tous les vices; dans sa *Logique*, il développe, avec une sagacité infinie, la marche et les ressorts du raisonnement; il lui trace la route propre à l'empêcher de s'égarer, et poursuit dans tous leurs détours les sophismes les plus spécieux. Mais de toutes les sciences, celle qui doit le plus à Aristote, c'est l'histoire naturelle des animaux. Non-seulement il en a connu un grand nombre d'espèces, mais il les a étudiés et décrits d'après un plan vaste et lumineux, dont peut-être aucun de ses successeurs n'a approché, rangeant les faits, non point selon les espèces, mais selon les organes et les fonctions, seul moyen d'établir des résultats comparatifs: aussi peut-on dire qu'il est non-seulement le plus ancien auteur d'anatomie comparée dont nous possédions les écrits, mais encore que c'est un de ceux qui ont traité avec le plus de génie cette branche de l'histoire naturelle, et celui qui mérite le mieux d'être pris pour modèle. Les principales divisions que les naturalistes suivent encore dans le règne animal sont dues à Aristote, et il en avait déjà indiqué plusieurs, auxquelles on est revenu dans ces derniers temps; après s'en être écarté mal à propos. Si l'on examine le fondement de ces grands travaux, l'on verra qu'ils s'appuient tous sur la même méthode, laquelle dérive elle-même

posés la plupart des ouvrages qui ont le plus efficacement contribué, de nos jours, à réhabiliter Aristote et à répandre la connaissance de ses écrits. Citons en première ligne, parmi ces travaux, l'*Essai sur la métaphysique d'Aristote*, par M. Félix Ravaisson, couronné par l'Institut, 1837, 2 vol. in-8°. Le 1^{er} volume, le seul qui ait paru, contient l'exposition de la *Métaphysique* disposée dans un ordre nouveau; dans la pensée du critique, ce remaniement était nécessaire pour rendre à l'œuvre d'Aristote sa forme primitive; dans le 2^e volume, qui doit paraître prochainement, M. Ravaisson dira l'influence que la métaphysique péripatéticienne a exercée sur l'esprit humain, les fortunes diverses qu'elle a subies pendant plus de vingt siècles; il appréciera la valeur de cette grande et célèbre doctrine, et déterminera le rôle qu'elle est appelée à jouer encore dans la philosophie. *Mémoire sur l'ordre des livres de la Politique d'Aristote*, lu à l'Académie des sciences morales et politiques, en 1835, par M. Barthélemy St.-Hilaire. De la *Logique d'Aristote*, par le même; ouvrage couronné par l'Académie, Paris, 1838, 2 vol. in-8°. *Théorie des premiers principes selon Aristote*, par M. E. Vacherot, 1836, in-8°. *Aristote considéré comme historien de la philosophie*, par M. A. Jacques, 1837, in-8°. Citons encore l'excellente introduction placée par MM. Pierron et Zévort en tête de leur traduction de la *Métaphysique*. C. W.—R.

de la théorie sur l'origine des idées générales. Partout Aristote observe les faits avec attention; il les compare avec finesse, et cherche à s'élever vers ce qu'ils ont de commun; ainsi, sa *Poétique* est fondée sur les ouvrages d'Homère et des grands tragiques; sa *Politique*, sur les constitutions d'un grand nombre de gouvernements grecs et barbares, et son *Histoire naturelle*, sur cette immensité d'observations que lui procurèrent les généreux secours d'Alexandre. Son style est accommodé à sa méthode; simple, précis, sans recherche et sans chateur, il semble en tout l'opposé de celui de Platon; mais aussi a-t-il le mérite d'être généralement clair, excepté en quelques endroits, où ses idées elles-mêmes ne l'étaient pas. Théophraste, qui succéda à Aristote dans la chaire du lycée, employa la même méthode et en retira les mêmes avantages dans ses ouvrages classiques sur les plantes et sur les caractères. Il s'en faut beaucoup que nous ayons tous les ouvrages d'Aristote; nous en avons perdu de très-importants, et entre autres le recueil qu'il avait fait des institutions politiques de cent cinquante-huit États démocratiques, aristocratiques, oligarchiques et tyranniques. Il nous en reste cependant un grand nombre. On en trouvera le détail ci-après. Ils ont été imprimés plusieurs fois conjointement; la première édition, toute grecque, a été donnée à Venise par Alde Manuce, de 1495 à 1498, en 5 vol. in-fol. Erasme en donna une à Bâle, en 1532, réimprimée plusieurs fois dans la même ville. On recherche aussi celle que Canotius a donnée à Venise, chez Paul Manuce, 1551-55, in-8°, 6 vol.: le 6^e contient les ouvrages de Théophraste. Ces éditions n'ont d'autre mérite que leur rareté. Mais la meilleure de toutes jusqu'à ces derniers temps est celle que Fréd. Sylburg a donnée, in-4°, à Francfort, chez les héritiers d'André Wechel, et dont voici le détail: *Organon*, 1585; — *Rhetorica et Poetica*, 1584; — *Ethica ad Nicomachum*, 1584; — *Ethica magna*, etc., 1584; — *Politica et Oeconomica*, 1587; — *Animalium Historia*, 1587; — *de Animalium Partibus*, etc., 1585; — *Physica Auscultationis lib. 8, et alia opera*, 1596; — *de Caelo lib. 4*, sans titre; — *de Generatione et Conceptione*, sans titre; — *de Meteoris lib. 4*, sans titre; — *de Mundo*, sans titre; — *de Anima*, sans titre; — *Parva Naturalia*, sans titre; — *Varia Opuscula*, 1587; — *Aristotelis, Alexandri et Cassii Problemata*, 1585; — *Aristotelis et Theophrasti Metaphysica*, 1585. Cette édition, toute grecque, se trouve rarement complète; elle est très-recherchée par les savants. On estime aussi les suivantes: *Aristotelis operum nova editio gr.-lat., ex bibliotheca Is. Casauboni*, Genève, 1590, 1596, 1605, in-fol., 2 vol. (1). Ces éditions, qui portent tantôt le titre de Genève, tantôt celui de Lyon, tantôt celui de *Colonia Allobrogum* (Cologne, petite ville dans le voisinage de Genève), sont également bonnes. — *Aristotelis Opera gr.-lat., cura Gul.* (2)

(1) Les corrections de Casaubon sont sans importance; il s'est, à peu de chose près, contenté de reproduire le texte de Sylburg. Juste Lipse assure que cette édition a été faite au pas de course: *Cursus egissse Casaubonum*; et celui-ci en convient. C. W.—R.

(2) C'est la plus répandue des éditions d'Aristote. Duval reproduit fidèlement Casaubon, comme celui-ci avait reproduit Sylburg. C. W.—R.

Duval, Parisii, 1619, 1629, 1654, en 2 ou en 4 vol. in-fol. Les deux dernières sont un peu plus amples que les autres. Buhle, professeur du droit de la nature et des gens à Moscou, a commencé à donner une édition d'Aristote en grec et en latin, avec des notes critiques. Il n'en a paru jusqu'à présent que 5 vol. in-8°, le 1^{er} à Deux-Ponts, en 1791, et le 5^e à Strasbourg, en l'an 8 (1). Ils contiennent l'*Organon*, les livres sur la rhétorique, et la *Poétique*. Les ouvrages d'Aristote ont été, pour la plupart, imprimés séparément un grand nombre de fois, avec ou sans commentaires. Nous allons indiquer les meilleures de ces éditions : *Aristotelis Organon*, gr.-lat., *Julio Pacio interprete, cum argumentis, tabulis et notis synopticis*, Genevæ, 1605, in-4°. Cette édition, réimprimée plusieurs fois depuis, est la meilleure de ce recueil, qui contient tous les ouvrages d'Aristote sur la logique. — *Aristotelis Rhetorica gr., cum commentariis gr. anonymi*, Parisii, 1539, in-fol., édition très-rare, ce commentaire n'ayant pas été réimprimé ; — *cum commentario Joannis Sturmii*, gr.-lat., *Argentorati*, 1570, in-8° ; — *gr.-lat., cum commentario P. Victorii*, *Florentiæ*, les Junte, 1579, in-fol. ; — *gr.-lat., cum commentariis Fr. Porti Cretensis*, *Spiræ*, 1598, in-8° ; — *gr.-lat., cum commentario Christ. Schroderi, Helmstadii*, 1672, in-4° ; — *gr.-lat., cum notis selectis, Cantabrigiæ*, 1728, in-8° ; — *gr., cum variis lectionibus et notis, Oxonii*, 1759, in-8° : le grec est imprimé sans accents ; — *Aristotelis de Poetica liber, gr. et lat., cum commentario P. Victorii*, *Florentiæ*, les Junte, 1560, 1575, in-fol. ; — en grec et en italien, avec le commentaire italien de Louis Castelvetro, Bâle, 1570, in-4° ; — *gr.-lat., cum notis, Oxonii*, 1760, in-8° ; — *gr.-lat., cum animadversionibus Th. Christ. Harles, Lipsiæ*, 1780, in-8° ; — *gr.-lat., cum notis Th. Thyrrhvit, Oxonii*, 1794, in-8° ; — *gr.-lat., cum commentario God. Hermann*, *Lipsiæ*, 1805, in-8°, excellent commentaire par un des plus savants hommes de l'Allemagne ; — *Aristotelis Ethica ad Nicomachum gr., cum Eustratii, Aspasii, Michaelis Ephesii aliorumque commentariis, Venetiis*, Aldæ, 1536, in-fol. ; — *gr.-lat., cum notis D. Lambini et Ch. Zuingeri scholiis, Basileæ*, 1566, in-4° ; — *cum commentariis P. Victorii*, *Florentiæ*, les Junte, 1585, in-fol. ; — *gr.-lat., cum notis Gul. Wilkinson*, *Oxonii*, 1716, in-8° ; — *Aristotelis Politicorum lib. 8, cum commentariis P. Victorii* ; — *gr.-lat., Florentiæ*, les Junte, 1576, in-fol. ; — *cum duplici versione latina D. Lambini, P. Victorii commentariis et scholiis Th. Zuingeri*, *Basileæ*, 1582, in-fol. ; — *gr.-lat., cum paraphrasi latina Dan. Heinsii*, *Lug. Bat.*, Elzevir, 1621, in-8° ; — *gr.-lat., cum notis Herm. Conringii, Helmstadii*, 1659, in-4° ; — *gr.-lat., cum commentario Jo. Gottl. Schneideri, Francofurti ad Viadrinam*, 1809, in-8°, 2 vol., excellente édition, comme toutes celles qui ont été données par Schneider. — *Aristotelis Historia Animalium, gr.-lat., cum versione et commentariis Jul. Cæs. Scaligeri, Tolosæ*, 1619, in-fol. — *Aristotelis de Animalibus Historiæ libri 10, græc.-lat., text. recensuit J. Cæs.*

Scaligeri, versionem diligenter recognovit, commentarium amplissimum, indicesque adjecti Jo.-Gottl. Schneider, Saxo, Lipsiæ, 1811, 2 vol. in-8°. Pour le livre 10, l'éditeur a adopté la traduction d'Albert le Grand, qui est plus fidèle que celle de Scaliger. — *Aristotelis de Mundo lib. gr., cum duplici interpretatione Luc. Apuleii et G. Budæi, scholiis et castigationibus Bon. Vulcanii, Lug. Bat.*, 1591, in-8° : — *cum notis J. Frid. Kappii, Altenburgi*, 1792, in-8°, le texte est imprimé sans accents ; — *Aristotelis liber de mirabilibus Auseultationibus gr.-lat., explicatus a J. Beckmann, Gottingæ*, 1786, in-4°. Ces deux derniers traités ne sont pas d'Aristote (1). Voici les traductions françaises qui sont parvenues à ma connaissance : les *Éthiques et les Politiques*, traduits par Vrir. Oresme, Paris, Verard, 1488-1489, 2 vol. in-fol. — Les *Politiques*, traduites en français, avec des annotations, par Lcroy, dit Regius ; dans le même volume sont la *République* et le *Phédon* de Platon, traduits par le même, Paris, 1600, in-fol. Cette traduction, qui a été imprimée plusieurs fois, est encore la meilleure, quoique le style en soit très-suranné ; — *Id.*, avec des notes, par M. Ch. Millon, Paris, 1803, in-8°, 3 vol., traduction assez bonne. — Les *Politiques*, traduits par J.-Fr. Champagnac, Paris, 1797, 2 vol. in-8°. — La *Rhétorique*, traduite par Cassandre, Paris, 1675, in-12 ; cette traduction, quoique paraphrasée, est très-fidèle, et il serait à souhaiter qu'elle fût plus répandue ; elle a été imprimée plusieurs fois. — La *Poétique*, traduite en français, avec des remarques, par Dacier, Paris, 1682, in-4°. Cette traduction, avec des remarques très-diffuses, a été imprimée plusieurs fois. — La même, en grec et en latin, par l'abbé le Batteux, dans les *Quatre Poétiques*, Paris, 1771, in-8° et in-12 12, vol. — *L'Histoire des animaux*, traduite en français, avec le texte grec à côté, et des notes, par Camus, 1785, in-4°, 2 vol. Camus n'était pas assez savant en grec et en histoire naturelle pour une entreprise pareille. — Le traité de *Mundo*, attribué à Aristote, se trouve en grec et traduit en français, par l'abbé le Batteux, dans le 1^{er} volume de son *Histoire des causes premières*, Paris, 1763, in-8° (2). Nous n'avons pas cru devoir parler

(1) Une excellente édition de la *Métaphysique* fut donnée par Brandis, en 1825, sous ce titre : *Aristotelis et Theophrasti Metaphysica, ad vet. codd., etc.* ; vol. in-8°. Le savant éditeur a collationné son texte sur une foule de manuscrits ; il l'a enrichi d'un grand nombre de variantes, a corrigé les passages corrompus et restitué jusqu'à des phrases entières. On achève en ce moment à Berlin une grande édition des œuvres d'Aristote. Bekker a été chargé de collationner les manuscrits et de revoir le texte, et Brandis, de publier les commentaires. Les quatre premiers volumes ont paru ; ils contiennent le texte avec la traduction latine, et la première partie du travail confié à Brandis.

C. W.—R.

(2) On peut consulter, sur les anciennes versions latines d'Aristote, la dissertation d'Eusèbe Renaudot, de *barbaricis Aristotelis Versionibus*, insérée dans le tome 5 de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius ; et les *Recherches critiques sur les anciennes traductions latines d'Aristote*, par Jourdain ; Paris, 1819, in-8°. La version latine qui accompagne ordinairement le texte grec d'Aristote est du cardinal Bessarion ; c'est un calque servile et quelquefois inintelligible de l'original. On doit à un autre Grec du 15^e siècle, Jean Argyropoulos, une traduction des 12 premiers livres de la *Métaphysique*, très-supérieure à la précédente, quoique moins connue. La première traduction

(1) Cette édition est restée inachevée.

C. W.—R.

des commentaires grecs d'Aristote, qui sont en très-grand nombre. — Il y a eu beaucoup d'autres ARISTOTE, dont on peut voir le catalogue dans Diogène Laërce, et dans les notes de Ménage sur cet auteur. — ARISTOTE était aussi le nom d'un des Battus, roi de Cyrène. Voy. BATTUS. C—v—R et C—R.

ARISTOTE, dit FIORAVANTI, célèbre architecte vénitien du 15^e siècle, se fit connaître dans sa patrie par la construction d'une grande église et d'une des plus belles portes de la ville. Appelé par Mahomet II pour construire un palais à Constantinople, il hésitait à répondre au désir du sultan, lorsque Tolbouzin, envoyé du czar Iwan III (voy. ce nom), vint l'inviter à se rendre en Russie, et lui fit, pour le déterminer, les offres les plus séduisantes. Aristote dut en référer au sénat de Venise, et il n'en obtint la permission d'aller à Moscou qu'après les plus vives instances. Arrivé dans cette capitale, il fut chargé d'examiner les ruines de l'église du Kremlin, et fit voir que cet édifice était tombé parce que la chaux avait été mal préparée et que la pierre était trop tendre. Après avoir fait décider que les voûtes seraient construites en pierre de taille, il donna la mesure des briques que l'on devait employer pour le nouvel édifice : il enseigna la méthode de les cuire, de préparer la chaux, et il découvrit dans les campagnes voisines une excellente terre glaise. Les Russes ne connaissaient pas encore le béliet, Aristote en construisit un avec lequel il renversa les murs qui étaient restés debout après la chute de l'église du Kremlin. Il creusa de nouveaux fondements, et éleva la basilique de l'Assomption, que l'on admire encore aujourd'hui comme un des plus beaux monuments de l'architecture gréco-italienne que la Russie possède. Cette église fut consacrée le 12 août 1479. D'après une chronique du temps, Aristote construisit aussi un pont si admirable qu'il fut créé chevalier à cette occasion, et qu'il obtint la permission de battre monnaie et d'y inscrire son nom.

de la *Métaphysique* dans une langue moderne parut à Londres, 1806-1812; elle fait partie de la traduction complète publiée par Taylor, 40 vol. in-4°. S'il faut en croire Creutzer, c'est un livre de peu de valeur. Une traduction allemande de la *Métaphysique* parut à Bonn sous ce titre : *Aristoteles metaphysik ubersetzt von Dr. Ernest Wilh. Hengstenberg; mit Anmerkungen und erläuternden Abhandlungen von Dr. Christian August Brandis*, etc., 1824, in-8°. Les remarques de Brandis n'ont point encore été publiées; il s'est contenté de revoir le travail de son ami. On reproche à cette traduction une tendance exagérée à la littéralité. M. Cousin a publié un *Essai de traduction du 4^e et du 42^e livres de la Métaphysique*; on le trouve à la suite du *Rapport sur le concours de l'académie des sciences morales et politiques*, Paris, 1838, in-8°, 2^e édit. M. Barthélemy St-Hilaire a repris de doter notre littérature d'une traduction des œuvres complètes d'Aristote; il a déjà fait paraître : la *Politique*, traduite en français (avec le texte grec), Paris, imprimerie royale, 1837, 2 vol. in-8°; et la *Logique*, trad. en français pour la première fois, et accompagnée de notes perpétuelles; Paris, 1839, in-8°. La traduction de la *Logique* doit former quatre volumes. Enfin deux anciens élèves de l'Ecole normale, MM. Alexis Pierron et Ch. Zévort, ont publié récemment : la *Métaphysique d'Aristote*, traduite en français pour la première fois, accompagnée d'une introduction, etc., Paris, 1840, 2 vol. in-8°. Cette traduction a réuni les suffrages de tous les hommes compétents; la pensée de l'original y est reproduite avec justesse, précision et clarté; elle se distingue surtout par cette fidélité libre et intelligente qui atteste la longue familiarité des traducteurs avec l'original, et une connaissance approfondie des matières et de la langue philosophiques. C. W—R

On trouve en Russie, dans les cabinets de médailles, des pièces de monnaie sur lesquelles on lit : *Aristoteles*. Un médecin, compatriote d'Aristote, avait promis de guérir le fils aîné d'Iwan. Ce prince étant mort (1490), le père fit arrêter le docteur, qui fut mis à mort sur la place publique. Quelques autres actes de barbarie effrayèrent tellement Aristote qu'il déclara hautement sa résolution de retourner dans sa patrie. Iwan, furieux, le fit arrêter; cependant il se laissa fléchir, et Aristote reprit ses occupations jusqu'au moment de sa mort. Il fit venir de Venise d'autres architectes, notamment Marco et Pietro Antonio, qui bâtirent l'église de l'Annonciation et le palais dit *Granovitaia Palata*. On voit dans ce dernier édifice le trône sur lequel les souverains russes se plaçaient après leur couronnement pour recevoir les hommages de la nation. En 1492, Aristote fit, par ordre d'Iwan, abattre l'ancien château, et il en construisit un nouveau sur la place d'Iaroslav, derrière l'église de St-Michel. En 1497, un autre palais en brique fut construit par Aristote sous le nom de palais du Belvédère. C'est au même architecte que Moscou doit les murailles qui entourent le Kremlin et les tours qui le défendent. Le dernier de ses travaux fut la cathédrale de St-Michel, où l'on transféra les restes des anciens princes de Moscou. D'après les conseils d'Aristote, Iwan fit venir d'Italie des fondeurs et des graveurs. En 1488, Bossio fonda un énorme canon, que l'on appela *tzar pouchka*, ou roi des canons. Plusieurs pièces d'artillerie et de monnaie portent l'inscription *Aristoteles*, ce qui fait croire que cet artiste fut alors en Russie à la tête de tous les ateliers. G—Y.

ARISTOTIMUS, fils de Damarétus, fils d'Etymon, se fit tyran de l'Élide avec le secours d'Antigone, fils de Démétrius, roi de Macédoine. Ne se fiant pas aux gens du pays, il avait une garde composée de barbares de toute sorte de nations, et, comme il avait besoin d'eux, il leur permettait tous les excès auxquels ils voulaient se livrer. Il avait fait périr un grand nombre de citoyens, et beaucoup d'autres avaient été exilés; huit cents de ces derniers s'étant retirés chez les Étoliens, lui firent demander leurs femmes et leurs enfants, et Aristotimus fit annoncer publiquement que les femmes qui voudraient aller rejoindre leurs maris pourraient le faire, et emporter ce qu'elles voudraient de leurs biens. Plus de six cents s'étant disposées à user de cette permission, il leur fixa un jour pour partir, en leur annonçant qu'il veillerait à ce qu'elles fissent la route en sûreté; ce jour arrivé, ces femmes s'étant rassemblées vers la porte désignée, avec leurs enfants et ce qu'elles voulaient emporter, les satellites du tyran survinrent, et, à grands coups de fouet, les firent rentrer dans la ville, où on les mit toutes en prison, et Aristotimus s'empara de leurs effets. Les seize prêtresses de Bacchus étant allées le supplier pour ces femmes, il les fit chasser, et les condamna chacune à une amende de deux talents. Sur ces entrefaites, Hellanicus, homme avancé en âge, et dont les deux fils avaient été tués, forma une conspiration contre le tyran, et ceux qui avaient été exilés dans l'Éto-

lie étant revenus, s'emparèrent d'Anyamone, lieu de l'Élide fortifié et commode pour faire la guerre, et beaucoup d'Éléens se réunirent à eux. Aristotimus s'adressa alors à leurs femmes qu'il tenait en prison, et leur dit d'engager leurs maris à se retirer, ou qu'il les ferait mourir de la manière la plus ignominieuse, après avoir tué leurs enfants; mais elles refusèrent courageusement. Quelques jours après, sachant que Cratérus, l'un des généraux d'Antigone, venait à son secours, et était déjà à Olympie avec ses troupes, il reprit courage, et se rendit sur la place publique, accompagné du seul Cylon qu'il croyait de ses amis, mais qui était un des conjurés; alors Hellanicus, Chilon, Lampis et d'autres, se jetèrent sur lui et le tuèrent. On fit mourir ses deux filles.

C—R.

ARISTOXÈNE, né à Tarente, en Italie, était fils de Spintharus; il se livra, sous la direction de son père, à l'étude de la musique et de la philosophie. Il alla ensuite voyager dans la Grèce, où il reçut des leçons de Lamprus d'Erythres, de Xénophile de Chalcis, philosophe pythagoricien, et enfin d'Aristote, à qui il resta longtemps attaché; mais ce philosophe, en mourant, ayant désigné Théophraste pour son successeur, Aristoxène, irrité de cette préférence, chercha à noircir la mémoire de son maître, et on lui attribue une partie des calomnies qui ont été débitées sur ce grand homme. Il avait fait un grand nombre d'ouvrages, dans plusieurs desquels il avait cherché à rassembler les institutions et les principes des pythagoriciens. Il avait aussi écrit les vies de plusieurs grands hommes, tels que Pythagore, Archytas, Socrate et Platon; mais, dominé par une basse jalousie, il avait adopté et même inventé sur leur compte, au moins à l'égard des deux derniers, beaucoup de faussetés, et ses écrits n'ont pas peu contribué à jeter de l'incertitude sur l'histoire de la philosophie. Il nous reste de lui des *Éléments harmoniques*, en 3 livres, ouvrage fort utile pour la connaissance de la musique ancienne. La meilleure édition est celle que Marc Meibom a donnée, en grec et en latin, dans le recueil intitulé: *Antiquæ musicæ Auctores, Amstelodami*, Elzevir, 1652, in-4°. Morelli, savant bibliothécaire de Venise, a publié à Venise, en 1786, d'après deux manuscrits, l'un de la bibliothèque de St-Marc, l'autre de celle du Vatican, quelques fragments des *Éléments rythmiques* d'Aristoxène. On peut consulter sur cet auteur la savante dissertation de M. Mahme, intitulée: *Diatrise de Aristoxeno philosopho peripatetico, Amstelodami*, 1793, in-8°; et les *Lectiones Atticæ* de Jean Luzac, *Lugd. Bat.*, 1809, in-4°. On trouvera dans ce dernier ouvrage beaucoup de preuves de la mauvaise foi d'Aristoxène, et de sa malveillance envers ses maîtres.

C—R.

ARIUS, le plus fameux hérésiarque qui ait paru dans les premiers siècles de l'Église, était natif de la Libye cyrénaïque. C'était un homme d'une taille avantageuse, d'une figure imposante, d'un maintien grave qui inspirait le respect. Son abord affable et gracieux, sa conversation douce et agréable appelaient la confiance. Des mœurs austères, un air pé-

nitent, un zèle apparent pour la religion, soutenu par des connaissances assez étendues dans les sciences profanes et ecclésiastiques, et par un rare talent pour la dialectique, faisaient espérer que l'Église trouverait en lui de grands secours contre ses ennemis. Malheureusement tout cela couvrait un fond de mélancolie, d'inquiétude, d'ambition, et un goût secret pour les nouveautés, qui, joints à tant de qualités éminentes, n'en firent qu'un dangereux chef de parti. Ces qualités en imposèrent à trois saints patriarches qui se succédèrent immédiatement sur le siège d'Alexandrie; à Pierre, qui l'ordonna diacre, et fut ensuite obligé de l'interdire, à cause de ses liaisons avec les méliciens; à Achillas, qui, touché de son repentir hypocrite, l'éleva au sacerdoce; et à Alexandre, qui lui donna le premier rang dans son clergé, et le chargea du soin d'une église considérable. Après la mort de St. Achillas, Arius, qui s'était mis sur les rangs pour le remplacer, avait conçu une violente jalousie de la préférence donnée à Alexandre, bien résolu de saisir la première occasion de s'en venger. Un jour que le patriarche, conférant avec son clergé, dit qu'il y avait unité de substance dans les trois personnes divines, Arius l'accusa hautement de donner dans l'erreur de Sabellius qui avait confondu ces trois personnes, et il soutint que le Fils était une pure créature tirée du néant; que le nom de Dieu ne lui convenait que par participation, comme à toutes les autres créatures douées de grâces extraordinaires. Ebion, Artémas et Théodote avaient bien nié, avant Arius, la divinité de Jésus-Christ; mais il était le premier qui eût dit que le fils de Dieu est tiré du néant et sujet au péché. Il commença d'abord à insinuer sa nouvelle doctrine dans des assemblées particulières, et ne la produisit en public qu'après s'être assuré d'un grand nombre de sectateurs. Alors il la débita dans le monde, la prêcha dans l'église, et la propagea dans les campagnes; pour l'insinuer plus facilement dans les dernières classes du peuple, il la mit en chansons et en cantiques burlesques, dont le plus fameux, connu sous le nom de *Thalie*, était sur la mesure et sur l'air des chansons que Sotade avait autrefois composées pour les festins et les danses profanes. St. Alexandre, après avoir inutilement cherché à le ramener par toutes les voies de douceur que sa charité put lui suggérer, le cita en plein concile. Arius y soutint sa doctrine avec tant d'obstination, que les Pères furent obligés de le condamner, et d'anathématiser sa personne et celle de ses partisans, au nombre desquels se trouvaient deux évêques, des prêtres, des diacres et des vierges. Dès ce moment, Arius se mit à courir les provinces voisines, cherchant partout à apitoyer sur son sort, à jeter de l'odieux sur Alexandre, déguisant ses erreurs sous des formes équivoques, n'annonçant que des dispositions pacifiques. Plusieurs évêques se laissèrent séduire par ses discours hypocrites. Eusèbe de Nicomédie l'absout, dans un concile de Bithynie, de l'excommunication lancée contre lui par le concile d'Alexandrie, et il écrivit à tous les évêques d'Orient, au nom de son concile, pour les engager à le

recevoir dans leur communion. Ce prélat courtisan, consulté par l'empereur Constantin, qui commençait à s'alarmer des troubles que causait la division entre Arius et Alexandre, voulut lui faire entendre qu'il ne s'agissait que d'une querelle particulière sur une question de mots, qui ne touchait point au fond de la religion ; que le plus grand mal venait de l'aversion de l'évêque Alexandre pour le prêtre Arius, et qu'il fallait employer l'autorité impériale pour imposer silence au premier ; mais les procédés séditionnaires se multipliant chaque jour à Alexandrie, Constantin chargea le célèbre Osius d'aller faire des informations sur les lieux : elles ne furent pas favorables à Arius, qui, plein de confiance dans le crédit de l'évêque de Nicomédie, son zélé protecteur, présenta à l'empereur une confession de foi captieuse, pour infirmer le rapport d'Osius ; mais ce prince jugea, d'après ce rapport, que le sujet de la dispute était assez important pour avoir besoin d'être sérieusement examiné dans un concile par tous les évêques de son empire. Ce fut ce qui produisit la convocation du célèbre concile de Nicée, en 325. Arius, appelé dans des conférences préliminaires, exposa sa doctrine sans détour, et la soutint avec impudence. Il comparut ensuite dans le concile, où elle fut examinée contradictoirement en présence de Constantin. Plusieurs formules de profession de foi y furent proposées. Arius rejeta toutes celles où la divinité de Jésus-Christ et la consubstantialité du Verbe étaient exprimées. N'ayant voulu, ni céder à l'autorité des Pères, ni se rendre à leurs pressantes sollicitations, il fut anathématisé par le concile, et exilé en Illyrie par l'empereur, avec les deux seuls évêques qui lui étaient restés attachés. Après trois ans d'exil, Constantin, gagné par un prêtre arien, qui était l'agent secret d'Eusèbe de Nicomédie, le rappela sur une confession de foi équivoque, où il semblait adhérer aux décisions du concile de Nicée, et le renvoya à Alexandrie pour y reprendre possession de son église ; mais le grand Athanase, successeur de St. Alexandre, qui connaissait la fourberie d'Arius, ne voulut jamais l'admettre. Il eut plus de succès dans les conciles de Tyr et de Jérusalem, où les eusébiens, qui y dominaient, le reçurent sans difficulté à leur communion, et le recommandèrent à St. Athanase, qui connaissait trop bien ses ruses et celles de ses partisans pour se laisser prendre à une semblable recommandation. Arius, mandé à Constantinople pour rendre raison des troubles que sa présence excitait à Alexandrie, présenta à l'empereur une troisième confession de foi, rédigée avec tant d'artifice, que l'hérésie n'y paraissait point. Il protesta même, avec serment, de sa soumission au concile de Nicée. Le patriarche Alexandre fit de vains efforts pour démentir l'empereur. Il eut ordre de recevoir Arius. Les eusébiens menacèrent de l'introduire de force dans l'Église, si le patriarche entreprenait de s'y opposer : alors le saint vieillard, prosterné au pied de l'autel, fondant en larmes, le visage contre terre, adressa cette prière à Dieu : « Seigneur, si Arius a doit être reçu dans l'Église, retirez votre serviteur de ce monde ; mais si vous avez encore pitié de

« votre troupeau, ne permettez pas que votre héritage soit livré à l'opprobre, ne souffrez pas qu'il « soit souillé par la présence de l'hérésiarque. » Cependant les eusébiens s'avançaient en triomphe. Arius, à leur tête, haranguait le peuple qui le suivait en foule. Comme il s'approchait du temple, où on lui avait préparé une réception solennelle, il sentit tout à coup les douleurs d'une colique violente, qui lui déchirait les entrailles. Pressé par un besoin naturel, il alla dans un lieu retiré, et l'histoire rapporte que, lorsque étonné de ce qu'il ne paraissait plus, on alla le chercher, il fut trouvé mort dans une affreuse attitude, et ayant rendu ses entrailles. Ses sectateurs dirent qu'il avait été empoisonné, et les catholiques regardèrent cet événement, vraiment extraordinaire dans la circonstance, comme un effet miraculeux des prières d'Alexandre, et, pendant longtemps, ils n'approchèrent qu'avec horreur du lieu où il était arrivé, en 336. On peut consulter, sur les détails de l'histoire d'Arius, la vie qu'en a publiée à Venise, en 1746, le P. Travasi, théatin, auteur des *Vies des hérésiarques des trois premiers siècles*. L'Église ne fut point délivrée, par la mort de cet hérésiarque, des maux qu'il lui avait causés. Tant que les ariens furent unis entre eux, ils formèrent une secte dangereuse dans l'Église et une faction redoutable dans l'État, et ils firent éprouver aux catholiques des vexations de tout genre. Forcés, sous l'empire de Théodose le Grand, de se replier sur eux-mêmes, ils agitèrent entre eux diverses questions subtiles qui les divisèrent. Tous ces partis ne communiquèrent bientôt plus les uns avec les autres : ils se donnèrent des noms odieux, se rendirent ridicules, tombèrent dans le mépris, et s'éteignirent insensiblement, de sorte qu'au commencement du 5^e siècle, les ariens n'avaient plus ni évêques, ni églises, et ne formaient plus corps dans l'empire. Cependant l'arianisme subsista encore parmi les Vandales, chez les Goths, qui le communiquèrent aux Bourguignons, et même chez les Francs, où il disparut insensiblement après la conversion de Clovis. Plusieurs siècles après, il ressuscita, du principe de la réforme qui soumet tous les dogmes de la religion à l'examen particulier. Capiton, Cellarius, Servet, guidés par ce principe, combattirent la consubstantialité du Verbe. L'arianisme se répandit en Allemagne, en Pologne, en Hollande, en Angleterre, à Genève, et forma une infinité de sectes dans ces différents pays. Parmi les noms illustres inscrits sur la liste des nouveaux ariens, on distingua les Locke, les Newton, les Clarke, les Whiston, les Leclerc, les Sandius, les Zuikerfi. Heureusement l'arianisme moderne, réduit à n'être qu'une erreur systématique, n'a point fait de fanatiques comme l'ancien : néanmoins ses progrès ont paru si alarmants pour la religion en Angleterre, qu'on y a fait, dans le dernier siècle, pour le combattre, une fondation semblable à celle que Boyle avait faite pour combattre l'athéisme. T—D.

ARKWRIGHT (SIR RICHARD), célèbre manufacturier d'Angleterre. Né pauvre, il travailla d'abord chez un barbier, à Manchester ; et, avec ses épargnes, loua une cave, où il établit une boutique de barbier,

avec cette enseigne : *Au Barbier souterrain, on rase pour un penny* (2 sous). Cette nouveauté eut tant de succès, que les autres barbiers furent obligés de baisser leur prix; et alors il baissa lui-même le sien jusqu'à un demi-penny. On raconte qu'un savetier étant venu chez lui avec une barbe extrêmement dure, le barbier fit observer qu'il lui en coûterait un rasoir, et qu'il n'en pouvait être dédommagé par le demi-penny; mais que le savetier persista à ne payer que selon la taxe de l'enseigne, dont Arkwright se contenta. Ce trait excita l'admiration du savetier, au point qu'il prit en affection Arkwright, et lui fit faire la connaissance d'un homme qui avait inventé une machine à filer, ce qui fut l'origine de la fortune d'Arkwright. Il avait l'esprit inventif, et cette persévérance si nécessaire à ceux qui veulent mettre à exécution des projets nouveaux. Il quitta la profession de barbier, et se fit marchand de cheveux : ce fut en cette qualité qu'il parcourut quelques comtés d'Angleterre. Il avait, dit-on, conçu le projet d'une mécanique qui devait réaliser le problème du mouvement perpétuel. Vers l'an 1767, Arkwright fit connaissance, à Warrington, avec un horloger nommé John Kay, qui le détourna de son projet, et lui fit entendre qu'en appliquant l'invention qu'il méditait aux filatures de coton, il pouvait en tirer de plus grands profits. Arkwright, qui savait que plusieurs inventeurs de mécaniques à filer s'étaient successivement ruinés, n'était pas trop disposé à suivre le conseil de Kay. Il lui demanda s'il pouvait faire une petite machine avec très-peu de dépense. Kay, qui avait été employé comme ouvrier machiniste dans une filature de coton, s'associa avec Arkwright, et ils s'adressèrent à P. Attheaton, pour faire la machine qu'ils avaient projetée. Les apparences misérables d'Arkwright n'inspirant aucune confiance à Attheaton, il refusa d'entreprendre la machine, mais il consentit à prêter à Kay deux de ses ouvriers; ce fut ainsi que Kay parvint à faire la première machine à filer d'Arkwright, pour laquelle il obtint une patente. Arkwright s'associa ensuite à Smulley de Preston, dans le Lancashire; leurs affaires tournèrent mal : ils se rendirent à Nottingham, et y trouvèrent des capitalistes plus confiants, par le secours desquels ils élevèrent une filature considérable, mise en mouvement par des chevaux. Ces succès d'Arkwright lui suscitèrent des envieux; on l'accusa de n'être pas l'inventeur des machines qu'il employait, et on chercha à lui faire retirer sa patente. Les mécaniques à filer n'étaient pas, il est vrai, une invention nouvelle lorsqu'Arkwright s'en occupa; mais les tentatives qu'on avait faites jusqu'à lui avaient eu peu de succès. Un M. Hayes, qui avait établi des machines cylindriques à carder le coton, et chez lequel Kay avait été employé comme mécanicien, fut appelé en témoignage dans le procès intenté à Arkwright pour lui faire retirer sa patente. Ce procès fut instruit devant la cour du banc du roi, le 23 juin 1783. Hayes prouva qu'il était l'inventeur de la machine; mais Arkwright l'avait beaucoup perfectionnée. Celui-ci établit qu'environ cinquante ans avant lui, un nommé Paul, et quelques autres

personnes de Londres, avaient inventé une machine à filer le coton et obtenu une patente; qu'ils s'établirent à Nottingham et dans d'autres lieux; qu'ils avaient fait des essais très-malheureux, et ruiné tous ceux qui s'étaient associés à leurs entreprises; que, depuis vingt ou trente ans, plusieurs machines avaient été construites pour filer le coton, le lin, la laine, etc., mais qu'on n'en avait retiré aucun avantage réel; qu'en 1767, un nommé Kargrave de Blackwell construisit aussi une machine à filer; mais qu'après avoir souffert par la destruction de cette machine, dans les émeutes populaires qui eurent lieu dans le Lancashire, il s'était retiré à Nottingham, où une association formée contre lui fit annuler sa patente et le réduisit à une grande détresse; que lui Arkwright, pour atteindre le perfectionnement auquel il était arrivé, avait dépensé plus de 12,000 livres sterling avant d'avoir pu obtenir aucun profit; qu'on devait protéger un homme qui, après s'être aventuré dans une entreprise si utile à l'État, et où tant d'autres avaient échoué, avait montré tant de persévérance. Arkwright avait beaucoup de partisans, mais il avait aussi de nombreux ennemis; les uns le représentaient comme un génie supérieur, un inventeur habile, infatigable; les autres, comme un homme rusé, toujours prêt à s'emparer des découvertes des autres, ingrat envers ses bienfaiteurs. Ses succès prouvent un mérite peu commun, et ils ont donné aux fabriques anglaises une grande supériorité. Il fut créé chevalier par le roi, à St-James, le 22 décembre 1786, sur une adresse présentée par les notables de Wickworth. Il mourut, au milieu de ses travaux, à Crumbford, dans le Derbyshire, le 3 août 1792, laissant à sa famille une fortune de 500,000 livres sterling.

V.—R—x.

ARLAUD (JACQUES-ANTOINE), naquit à Genève, en mai 1668. Il voulut se destiner à la théologie, mais la nature avait décidé, avant lui, qu'il serait peintre. Il étudia pendant deux mois le dessin avec un maître : son travail et son goût lui enseignèrent le reste. A l'âge de vingt ans, il vint à Paris, où il peignait pendant le jour les portraits qu'on lui demandait, et il dessinait pendant la nuit. Arlaud devint bientôt si célèbre, que G. Brice disait, en 1715, « qu'aucun peintre en miniature ne pouvait l'emporter sur Arlaud. » Le duc d'Orléans, qui fut depuis régent, disait aussi : « Jusqu'à présent les « peintres en miniature ont fait des images; Arlaud « leur a appris à faire des portraits. » Le duc le choisit pour son maître, et lui donna un appartement dans le château de St-Cloud. Arlaud pénétrait si bien la physionomie et le caractère de ceux qu'il peignait, qu'un courtisan s'écria un jour : « Il lit « jusque dans le fond de nos âmes. » Arlaud fit aussi quelques tableaux; il avait fait une *Léda*, qu'il copia sur un bas-relief de Michel-Ange; il la déchira, on ne sait pour quel motif : on présume que ce fut par scrupule. On conserve les deux mains de cette *Léda* dans la bibliothèque de Genève. Le duc de Médicis fit demander à Arlaud son portrait, pour le placer dans la galerie des peintres de Florence. Newton fut son ami, et lui fut présent de la version française

de son *Optique* ; il était en correspondance avec lui. Arlaud revint à Genève sur la fin de sa vie, avec une fortune considérable, et il mourut dans cette ville, en 1746. Il légua à la bibliothèque plusieurs médailles en or et en argent, de beaux tableaux, d'amples recueils d'estampes, et plusieurs livres de prix. — *Benoît ARLAUD*, frère du précédent, s'établit en Angleterre, et y mourut en 1749. On a de lui le portrait de Shakspeare, gravé par Duchange. — *Louis-Amé ARLAUD*, leur neveu, a fait des peintures en miniature bien supérieures à celles qui rendirent Jacques-Antoine si célèbre.

A. B—T.

ARLINGTON (HENRI, comte D'). Voyez BENNET.

ARLOTTI (RODOLPHE), poète italien, né à Reggio, en Lombardie, florissait vers 1590. Après avoir pris à Ferrare le degré de docteur en droit civil et en droit canon, il résida pendant plusieurs années, au nom de sa patrie, auprès du duc Alphonse II, et fut secrétaire du cardinal Alexandre d'Est. Son goût pour les lettres, et ses talents pour la poésie, le lièrent d'amitié avec plusieurs hommes célèbres, tels que le Tasse, Guarini, etc. Ses productions sont répandues dans plusieurs recueils du temps. Il avait commencé un poème en octaves, sur la conquête de Grenade par le roi Ferdinand de Castille ; sujet traité depuis, avec succès, par le Graziani. Arlotto a aussi laissé imparfaite une tragédie, dont Jean Guasco a publié la première scène dans le 3^e livre de son *Histoire littéraire de Reggio* ; il y a de plus inséré, liv. 4, p. 191, douze lettres du même auteur, écrites avec goût, et d'un très-bon style.

G—É.

ARLOTTA MAINARDO, Florentin, *piovano*, ou curé d'une paroisse de l'évêché de Fiésole, mort en 1483, à 87 ans, se rendit célèbre par ses bons mots et ses facéties, dont le recueil fut publié après sa mort, sous ce titre : *Facezie piacevoli, fabule e motti del Piovano Arlotto, prete fiorentino*, Venise, 1520, in-8°, édition plus complète que toutes celles qui ont paru depuis. Le *piovano* Arlotto paraît être un personnage idéal, ou de fantaisie ; ce fut cependant un très-réel, très-bon, mais très-joyeux curé. Jean Mainardo, son père, était originaire du canton de Mugello ; l'enfant, né à Florence, le 25 décembre 1395, ne reçut au baptême d'autre nom que celui d'Arlotto, qui signifie proprement un homme grossier, malpropre et glouton. Arlotto fit pourtant de bonnes études ; il fut ensuite, pendant quelques années, ouvrier en laine, ce qui était alors un assez bon état à Florence ; mais enfin il prit l'habit ecclésiastique, et se fit prêtre à vingt-huit ans. Il obtint d'abord une chapellenie du dôme de Florence, et ensuite la cure de St-Cresci di Maciuoli, dans l'évêché de Fiésole, qu'il garda presque toute sa vie. Il y fit beaucoup de bien, et commença par faire rebâtir à ses frais l'église, qui tombait en ruines. Les curés n'étaient pas alors obligés à une résidence continue ; car notre Arlotto voyagea beaucoup : il alla en Flandre jusqu'à neuf fois, passa en Angleterre, où il fut présenté au roi Édouard, qu'il amusa par ses plaisanteries, et qui l'en récompensa par de riches présents. Dans un autre voyage qu'il fit à Naples, sur les galères de

Florence, il en obtint autant, et par les mêmes moyens, du roi Alphonse, et autant encore en Provence, du roi René d'Anjou. Chacun le recherchait, et sa bonne humeur, accompagnée de beaucoup de bon sens, le rendait agréable à tout le monde. A la cour, à la ville, en campagne, il était partout le même : il tint, pendant quelque temps, maison à Florence, et il ne se passait point de jour qu'il ne circulât dans la ville quelques-uns de ses bons mots. Parvenu à une extrême vieillesse, et seulement un an avant sa mort, il résigna son bénéfice entre les mains du chapitre de Florence. Il fut enterré dans un tombeau qu'il avait fait construire, et sur lequel il avait fait graver une inscription italienne, qui voulait dire : *Le curé Arlotto a fait construire ce tombeau pour lui-même, et pour ceux qui voudront s'y loger avec lui*. Le premier des bons mots qui composent son recueil peut faire juger des autres. Il raconte que, l'archevêque de Florence lui ayant demandé quel nom il avait reçu au baptême, il lui répondit : « *Arlotto*. — Quel singulier nom ! reprit l'archevêque. Comment votre père, qui était un « homme d'esprit, a-t-il fait la sottise de vous le « donner ? — Ne vous en étonnez pas, monseigneur, « il en a fait de bien plus grandes. — Quelles sont « ces autres sottises ? — En voici une : Quand il « pouvait prêter à usure, il y empruntait. — Eh ! « ne savez-vous pas que de prêter à usure l'aurait « fait aller en enfer ? — Fort bien, mais d'emprun- « ter l'a fait aller en prison pour dettes, et il y est « mort. » Les deux plus anciennes éditions de ses facéties, après la première citée ci-dessus, sont celles de Milan, 1523, et Venise, 1525, toutes deux in-8°. Il y en a de plus une sans date et sans nom de lieu, in-4°, qui est à peu près du même temps : ce sont les plus rares. Dans l'édition de Venise, 1558, et dans la plupart des suivantes, que l'on cite, les bons mots d'Arlotto sont joints à ceux de Gonella et de quelques autres. On a publié en français : *Patron de l'honnête raillerie, contenant les brocards, bons mots, agréables tours et platsantes rencontres du piovano Arlotto*, Paris, 1650, petit in-8°. G—É.

ARLUNO (BERNARDIN), noble milanais, florissait au commencement du 16^e siècle. Après avoir étudié la jurisprudence, d'abord à Pavie, puis à Padoue, où il fut reçu docteur, il retourna à Milan, où il fut agrégé au collège des jurisconsultes, depuis 1507 jusqu'en 1555. On a de lui : 1^o *de Bello Veneto libri 6, ab anno 1500 ad 1516*, imprimé dans le *Thesaurus Antiquit. Italiæ*, t. 5, p. 4, Leyde, in-fol. Pierre Burmann, dans la préface qui se trouve t. 4, part. 1^{re} du *Thesaurus*, fait l'éloge de cette histoire ; il la trouve exacte, véridique et surtout bien écrite. Il ajoute seulement qu'Arluno y étale trop d'érudition, qu'il parle souvent moins en historien qu'en poète, et qu'il a trop facilement foi aux prodiges. 2^o *Historia patriæ*, 3 vol. in-fol. Cette histoire de Milan commence depuis la fondation de cette ville jusqu'au temps où vivait l'auteur. L'impression fut commencée à Bâle, par Jean Oporin ; mais, ayant été interrompue, sans qu'on en sache le motif, elle n'a pas été reprise. Le manuscrit est conservé à Mi-

lan, dans la bibliothèque Ambrosienne, où l'on garde aussi plusieurs autres ouvrages d'Arluno, tant en prose qu'en vers latins, qui n'ont jamais vu le jour. — On a de Jean-Pierre ARLUNO, son frère, qui était médecin, 1 vol. in-fol. (Milan, 1515), d'ouvrages de sa profession, parmi lesquels on distingue : 1° de *faciliori Alimento Commentarius tripartitus*; 2° de *Balneis Commentarius*; 3° *Vinumne mixtum an meracum obnoxii junctarum doloribus magis conveniat*; ces trois traités ont été ensuite réimprimés séparément; 4° de *lotii Difficultate*; 5° de *Articulari Morbo quem Podagram vocitant*; 6° de *spirandi Difficultate*; 7° de *Febre quartana*, etc. Dans des dictionnaires où l'on fait de ce Jean-Pierre Arluno et d'un Pierre ARLUNO deux médecins différents, dont l'un est frère de Bernardin, et l'autre ne l'est pas, on attribue au premier le recueil in-fol. de Milan, 1515, et au second, ces différents traités, quoique la liste des traités ne soit en quelque sorte que la table du recueil. G—É.

ARMA (JEAN-FRANÇOIS), né à Chivasso (*Clavusium*) en Piémont, vers le commencement du 16^e siècle, était premier médecin d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. On a de ce savant : 1° de *Pleuritide*, Turin, 1548 et 1549, in-8°; 2° *Paraphrasis in librum de Venenis Petri de Albano*, Biella, 1550, in-8°; Turin, 1557, in-8°; 3° de *vesicæ et renum Dignotione et Medicatione*, Biella, 1550, in-8°, imprimé avec le précédent; 4° *Examen trium specierum hydropum in dialogos deductum*, Turin, 1566, in-8°; 5° *Quod medicina est scientia et non ars*, Turin, 1567, in-8°; et 1575, in-8°; 6° *Commentarius de Morbo sacro*, Turin, 1568, in-8°, et 1589, in-8°; 7° *Che il pane fatto col decotto di riso non sia sano*, Turin, 1569; 8° de *tribus capitibus Affectibus*, Turin, 1575, in-8°; 10° *del Significato della stella crinita*, Turin, 1578. Ce dernier ouvrage fut composé d'abord en latin, ensuite en italien. On trouve un sonnet de François Arma à la page 53 du 2^e livre des *Rime toscane* de Faustina Tasse, Turin, 1573, in-4°. P—1.

ARMAGNAC (JEAN 1^{er}, comte d'), fils et successeur de Bernard VI, comte d'Armagnac, issu de la race mérovingienne, descendait de Clovis par les ducs d'Aquitaine et les ducs de Gascogne. Les domaines de cette maison comprenaient l'Armagnac, le Rouergue, et le val Dorat, à une époque où les possesseurs de grands fiefs étaient tout-puissants en France. Jean 1^{er} seconda, en 1356, le comte d'Eu, connétable de France, dans la guerre contre les Anglais, en Gascogne et en Guienne. Nommé, par le roi Jean, commandant du Languedoc, en 1353, il présida les états de cette province, et refusa de passer sous la domination anglaise; après le traité de Bretigny. Des intérêts de famille ayant fait naître une longue inimitié entre les maisons de Foix et d'Armagnac, la guerre s'alluma, et le comte d'Armagnac fut fait prisonnier à la suite d'un combat sanglant livré près de Toulouse, en 1362. Le comte de Foix exigea 50,000 livres pour sa rançon. Jean d'Armagnac accompagna Édouard, prince de Galles, dans son expédition en Espagne, en faveur de Pierre le Cruel, se brouilla à son retour avec le prince an-

glais, embrassa les intérêts de la France, contribua à la soumission de Limousin, et mourut en 1375.

B—P.

ARMAGNAC (JEAN III, comte d'), petit-fils du précédent, fit, en 1391, une expédition dans le Milanais, contre Galéas Visconti, avec une armée de 15,000 aventuriers, tirés des bandes qui avaient pendant si longtemps désolé la France et l'Espagne. Le comte d'Armagnac vint mettre le siège devant Alexandrie-de-la-Paille, et tomba, avec son avant-garde, dans une embuscade. Ses troupes furent taillées en pièces, et lui-même, ayant été blessé et fait prisonnier, mourut le lendemain, 23 juillet de la même année. Après sa mort, son armée, sans chef, se dispersa; une partie fut exterminée en Lombardie; le reste, trouvant le passage des Alpes fermé, périt de faim et de misère.

B—P.

ARMAGNAC (BERNARD VIII, comte d'), connétable de France, embrassa, en 1410, le parti de Charles, duc d'Orléans, contre le duc de Bourgogne, et devint le principal mobile de la faction d'Orléans, à laquelle il eut le triste honneur de donner son nom. Ses liens avec le duc d'Orléans furent cimentés par le mariage de ce prince avec sa fille. Remontant par ses aïeux au berceau de la monarchie, Bernard d'Armagnac ne voyait au-dessus de lui que la maison régnante. L'étendue de ses domaines, la force et la situation de ses places, lui offraient de puissants moyens de satisfaire son ambition; et il fut le principal moteur de cette longue guerre civile qui embrasa le royaume, sous le malheureux règne de Charles VI. Il combattit d'abord contre son roi, conjointement avec les Anglais, et se réconcilia avec la cour en 1415. Le duc de Bourgogne ayant été forcé de quitter Paris l'année suivante, le comte d'Armagnac entra dans cette ville, à la tête de l'armée royale, et fit éprouver aux Parisiens un traitement rigoureux, et qu'ils ne purent jamais oublier. L'armée royale arbora les couleurs et l'étendard de sa maison. Appelé par le reine Isabeau de Bavière à la défense du royaume, après la défaite d'Azincourt, il exigea la dignité de connétable, et la place de premier ministre. Arrivé à Paris avec un corps considérable de troupes, il fit aussitôt changer de face à toute l'administration, et y montra toute la hauteur et l'inflexibilité de son caractère. Il se fit accorder la surintendance des finances et le gouvernement général de toutes les forteresses du royaume; il établit de nouveaux impôts; et le trône, entouré d'alarmes et de soupçons, ne fut plus accessible qu'aux délateurs; les destitutions, les emprisonnements et les supplices, portèrent la terreur dans toute la France. Le connétable étant allé en Normandie pour réprimer les courses de la garnison anglaise de Harfleur, une conspiration s'ourdît contre lui dans la capitale; mais elle fut découverte, et le connétable se hâta de venir rassurer la cour. Sa présence répandit la terreur dans toute la ville. Il désarma les habitants, interdit les réunions, et fit démolir la grande Boucherie, qu'on pouvait regarder comme le berceau des premières séditions excitées en faveur du duc de Bourgogne. On aug-

menta les taxes, on multiplia les proscriptions, et les troupes des deux partis infestèrent les provinces. La reine, opprimée comme le reste de la France, attendait que son fils fût à même de la tirer de cette fâcheuse position, lorsque ce jeune prince mourut presque subitement. Cette mort, à laquelle le connétable fut soupçonné d'avoir contribué, renversa toutes les espérances. Le connétable ne garda plus aucun ménagement : il fit reléguer la reine à Tours ; mais le duc de Bourgogne la délivra bientôt ; et ce prince, s'approchant de Paris avec une puissante armée, vint jeter le connétable dans les plus vives alarmes. Armagnac fut, dans le même temps, déclaré schismatique par le concile de Constance. Plusieurs conjurations furent découvertes, et produisirent des rigueurs qui augmentèrent le nombre des mécontents. Il fut réduit à ne plus faire dépendre sa sûreté que de la terreur, et rejeta même tous les projets de paix avec l'Angleterre ; mais au moment où il avait le plus besoin de ses troupes pour contenir les Parisiens, il en envoya une partie vivre à discrétion dans la Brie, afin de se dispenser de payer leur solde. Cette imprudence causa sa perte. Paris fut livré au duc de Bourgogne, le 29 mai 1418. Le connétable, effrayé, sort en secret de son hôtel, et va se réfugier chez un maçon. Ce fut dans cet asile que ce seigneur, quelques moments auparavant si fier, si redoutable, crut échapper, sous les haillons d'un mendiant, à une populace furieuse, qui venait de prendre les armes pour égorger tous les Armagnacs. Trahi par celui chez lequel il s'était caché, sa vie fut d'abord respectée par ses ennemis, qui espéraient lui faire avouer où étaient ses trésors ; mais, peu de jours après, la populace furieuse força la prison et le massacra. Son corps fut exposé aux regards de ses ennemis. Ce ne fut que dix-huit ans après, lors de la rentrée de Charles VII à Paris, que les enfants du comte d'Armagnac firent célébrer les obsèques de leur père. Ses restes furent alors transportés dans le comté d'Armagnac, pour y être inhumés près de ses ancêtres.

B—P.

ARMAGNAC (JEAN V, comte d'), petit-fils du précédent, fils de Jean IV, comte d'Armagnac, et d'Isabelle de Navarre, naquit vers l'an 1420, fit ses premières armes sous les drapeaux du comte de Dunois, et contribua, en 1451, à la conquête de la Guienne sur les Anglais. Devenu prince souverain d'Armagnac par la mort de son père, arrivée en 1450, il avait conçu, vers cette époque, l'amour le plus violent pour Isabelle, la plus jeune de ses sœurs, princesse d'une rare beauté, et qui, dans d'autres temps, avait été destinée au roi d'Angleterre. Il la séduisit, et deux enfants, nés de ce commerce incestueux, rendirent le scandale public. La passion déplorable du comte d'Armagnac ayant rendu inutiles les exhortations du pape et les remontrances de Charles VII, il fut excommunié, et n'obtint son absolution qu'en promettant de renoncer à ses liens criminels ; mais son amour s'irritait par les obstacles, il résolut de légitimer une alliance si contraire à nos mœurs, et sollicita à Rome une dispense, qui lui fut refusée. Aveuglé enfin par sa

passion, et voulant apaiser les remords de sa sœur, il l'épousa publiquement, en vertu d'une prétendue bulle de Calixte III, qu'il avait fait fabriquer par deux ecclésiastiques dévoués à ses intérêts. Cette union scandaleuse indigna toute la France, et attira au comte d'Armagnac une seconde excommunication ; mais peut-être aurait-il joui de l'impunité, si, au lieu d'adoucir Charles VII, il n'eût irrité ce prince, en forçant le chapitre d'Auch de nommer, à l'archevêché de cette ville, Jean de Lescun, son frère naturel, au préjudice de Philippe de Lévi, que protégeait le roi de France. Le mariage incestueux de ce seigneur, et l'emportement de ses démarches, n'étaient pas les seuls crimes qu'on avait à lui reprocher ; on l'accusait de favoriser en secret les Anglais, d'avoir témoigné une joie indiscrete de leur descente en Guienne, et d'avoir tenu des propos indécents contre le roi et l'État. Charles VII donna ordre à ses généraux de se saisir de sa personne. Le comte fortifia ses places, et parut vouloir se défendre ; mais, à l'approche des troupes royales, la plupart de ses villes ouvrirent leurs portes, et, obligé de chercher un asile hors du royaume, il se réfugia, en 1455, avec sa sœur, en Aragon, où il possédait encore quelques châteaux. Le roi chargea le parlement de Paris d'instruire son procès ; le comte, absent, prétendit être jugé par la cour des pairs, en qualité de prince du sang par *Élisabeth de Navarre*, sa mère, et comme issu, disait-il, du côté paternel, depuis plus de mille ans d'hoir en hoir, des rois d'Espagne et des anciens ducs d'Aquitaine. Sa requête n'ayant point été admise, il fit alléguer qu'il était clerc tonsuré, ajoutant qu'un chevalier, combattant pour l'État, ne pouvait être privé du privilège de cléricature. Ainsi, un incestueux bigame, car le comte d'Armagnac avait une autre femme que sa sœur, déclinait la juridiction séculière, et demandait son renvoi par-devant le juge ecclésiastique. Cette singulière prétention n'eut pas plus de succès que la première. Sommé de comparaître en personne, il osa se présenter au parlement, à la vérité avec un sauf-conduit, mais qui ne fut pas respecté. Arrêté au milieu de la capitale, puis élargi, à condition de ne pas s'éloigner de plus de dix lieues de Paris, il fut effrayé de la vivacité avec laquelle on instruisait son procès, et se réfugia à Besançon. Le parlement, par un arrêt définitif, le condamna au bannissement, et confisqua ses domaines au profit de la couronne. Le comte d'Armagnac eut recours au pape Pie II, et fit à Rome un voyage de pénitence, pour obtenir l'absolution du souverain pontife, et son intervention auprès du roi de France. Pie II le releva de l'excommunication, mais Charles VII demeura inflexible. Ce ne fut que sous le règne suivant que le comte rentra en France, et obtint, en 1461, de Louis XI, la restitution de ses domaines. Il servit d'abord ce prince dans ses prétentions sur la Navarre, et marcha contre le comte de Foix ; mais il se montra bientôt ingrat envers son bienfaiteur, et prit les armes, en 1465, contre Louis XI, avec les seigneurs mécontents, dans la guerre appelée du *bien public*. Au traité de Conflans, qui pacifia le

royaume, il parvint à se faire restituer quatre châtellenies, et obtint même une pension et une compagnie d'ordonnance. Enhardi par ce succès, il aggrava bientôt, par de nouvelles perfidies, le crime de sa première ingratitude. En butte à la haine publique par les violences qu'il exerçait contre ses voisins, il avait à sa solde une armée toujours subsistante, à l'entretien de laquelle il ne pouvait subvenir qu'en tolérant les excès des brigands qui la composaient. Louis XI savait d'ailleurs qu'il entretenait des intelligences avec l'Angleterre, et qu'il fomentait de nouveaux troubles; il lui offrit 10,000 livres s'il consentait à congédier ses gendarmes. D'Armagnac reçut les 10,000 livres, et conserva son armée. Louis, indigné, envoya contre lui des forces considérables. Le comte alla une seconde fois chercher un asile dans les terres du roi d'Aragon; mais il ne perdit rien de son audace. Dépouillé encore une fois de ses biens, et condamné à mort par arrêt du parlement, il se jeta dans le parti du duc de Guienne, frère et ennemi de Louis XI, reprit à main armée ses anciennes possessions, et se vit en état, après la mort de son protecteur, arrivée en 1472, de se défendre, pendant quelque temps, contre l'armée royale. Louis XI, forcé de porter ailleurs ses armes, ne dédaigna même pas de traiter avec le comte d'Armagnac, et de lui accorder la jouissance de plusieurs villes, à condition qu'il y vivrait paisible; mais le comte, incapable de changer, crut pouvoir profiter des embarras de son souverain pour s'emparer de Lectoure, regardé alors comme le boulevard de la Guienne et de la Gascogne. Son nom, son courage et la vie licencieuse qu'on menait à sa cour, lui avaient gagné la noblesse de Languedoc et de la Guienne, et, s'étant ménagé des intelligences dans Lectoure, il engagea Charles d'Albret, seigneur de St-Bazeille, à surprendre cette ville, qui tomba ainsi en son pouvoir. Enfermé dans cette forte place, qu'il avait eu le temps d'approvisionner, il semblait y défier le roi de France qui, n'osant dégarnir ses frontières du côté de la Bourgogne, se contenta d'envoyer contre le rebelle les milices des provinces méridionales, sous le commandement du cardinal Jouffroi, évêque d'Albi, et de Gaston du Lyon, sénéchal de Toulouse; ils avaient ordre d'assiéger la place dans les formes. A l'approche des troupes royales, on conseilla au comte d'Armagnac d'abandonner Lectoure, et de se retirer dans quelque place du royaume d'Aragon, d'où il pourrait traiter en sûreté avec le roi; mais le comte, qui se rappelait tout ce qu'il avait eu à souffrir pendant son premier exil, ne put se résoudre à s'exposer au même malheur. Il résolut de se défendre, espérant d'ailleurs qu'il surviendrait au roi des affaires qui l'obligeraient à rappeler ses troupes. Il soutint pendant deux mois, avec beaucoup de valeur, tous les efforts des assiégeants. Louis XI, voyant que la saison s'avavançait, et que le roi d'Aragon profitait de la longueur du siège pour achever d'envahir le Roussillon, donna ordre au cardinal d'Albi d'entrer en négociations avec le comte d'Armagnac. Les conditions que proposa ce seigneur furent acceptées, en

apparence, par le cardinal, qui, pour le mieux tromper, rompit une hostie consacrée, dont il prit une moitié et lui donna l'autre, comme une garantie de la capitulation. Déjà l'on commençait à en exécuter les articles, lorsque les troupes du roi, profitant de la sécurité des assiégés, s'introduisirent dans la ville, pénétrèrent sans résistance dans le palais du comte, et le percèrent de plusieurs coups de poignard, dans les bras de Jeanne de Foix, son épouse légitime. Les femmes de la comtesse, et la comtesse elle-même, sont dépouillées par la soldatesque, la ville entière est abandonnée au pillage et livrée aux flammes, et tous les habitants égorgés sans pitié. Cet événement eut lieu le 5 mars 1475. Gorgias, qui avait porté le premier coup au comte, reçut de Louis XI une tasse d'argent remplie d'écus, et fut fait archer de la garde. Traînée prisonnière au château de Burzet, la comtesse d'Armagnac fut contrainte d'avaler un breuvage empoisonné, qui fit périr l'enfant qu'elle portait dans son sein, et la délivra elle-même, deux jours après, du fardeau de la vie. Charles d'Armagnac, frère de Jean V, enveloppé dans la même proscription, fut chargé de fers, traîné dans les prisons, appliqué à la torture, et remis entre les mains du parlement de Paris. Il touchait au moment d'être justifié de sa prétendue participation à la révolte de son frère, lorsqu'il fut tiré de la Conciergerie pour être livré à Philippe l'Huillier, gouverneur de la Bastille, qui l'enferma dans un cachot infect, et lui fit éprouver les plus cruels traitements. Ce ne fut qu'au bout de quatorze ans, sous la minorité de Charles VIII, qu'on lui rendit la liberté. Réduit à la plus déplorable détresse, il implora, à genoux, et fondant en larmes, la justice et les secours des états généraux du royaume, en 1484, pour être remis en possession de ses domaines, et mourut en 1497, après avoir fait une donation de ses biens au duc d'Alençon, son neveu.

B—P.

ARMAGNAC (JACQUES D'). Voyez NEMOURS.

ARMAGNAC (LOUIS D'). Voyez NEMOURS.

ARMAGNAC (GEORGE D'), fils de Pierre d'Armagnac, bâtard de Charles d'Armagnac, comte de l'Île-en-Jourdain, fut élevé par les soins de Louis, cardinal d'Amboise, son parent, auquel il témoigna depuis sa reconnaissance, en lui faisant dresser un mausolée à Notre-Dame-de-Lorette. Il fut successivement évêque de Rhodes, et en même temps administrateur des évêchés de Vabres et de Lectoure, ambassadeur à Venise, à Rome, conseiller d'État, archevêque de Toulouse, associé, en qualité de collègue, au cardinal de Bourbon, légat d'Avignon. Il sut, par sa bonne administration, gagner le cœur des peuples de ce petit État, et, par là, le conserver au saint-siège, au milieu des guerres civiles qui désolaient les provinces voisines. Paul III l'avait créé cardinal en 1544. Il succéda, en 1577, à Félicien Capiton, dans le siège d'Avignon, y fit plusieurs fondations religieuses, et y mourut en 1585, âgé de 84 ans. D'Armagnac protégea les gens de lettres; il les faisait connaître à François I^{er}, et en avait plusieurs chez lui. C'était un homme très-attaché à la religion. Les *Mémoires de Condé* contiennent deux

lettres de ce prélat, l'une à la reine de Navarre, pour lui faire des remontrances sur ce qu'elle faisait arracher les images, enlever les ornements, détruire les autels et les fonts baptismaux de l'église de Lescar; l'autre, à Louis d'Albret, évêque de cette ville, qui consentait à ces désordres. Ce cardinal avait fait des *Statuts synodaux* pour l'évêché de Rodez, imprimés à Lyon, en 1556, in-8°. On conserve de lui un volume in-fol. de lettres en manuscrit, écrites pendant les années 1534-55-56-57-59.

T—D.

ARMAND DE BOURBON, prince de Conti.
Voyez CONTI.

ARMAND (FRANÇOIS-ARMAND HUGUET), comédien. On le place ici sous l'un de ses prénoms, parce qu'il n'est connu que sous ce nom, qui lui fut donné par son parrain, le maréchal de Richelieu, et qu'il le porta toujours par respect et par reconnaissance. Né, en 1699, à Richelieu, d'un honnête bourgeois, il quitta fort jeune cette petite ville, et fut confié, à Paris, aux soins de l'abbé Nadal, connu par quelques ouvrages. Cet abbé, après avoir essayé d'en faire un musicien, le plaça chez un notaire; mais dès lors tout annonçait son goût pour le théâtre, et l'on peut dire sa vocation pour l'état de comédien. Aussi prompt à saisir les ridicules des personnes qui fréquentaient la maison du notaire, qu'habile à les représenter, ceux mêmes dont il singeait les manières ne pouvaient s'empêcher de sourire à des portraits un peu outrés; et l'abbé Nadal, témoin de ces parodies, dit un jour, que, s'il n'y avait jamais eu de comédiens, Armand aurait pu donner l'idée de cette profession. Il n'en fallait pas davantage pour lui faire vivement désirer de voir la comédie. L'abbé Nadal l'y conduisit, et il est inutile de dire quelle impression le spectacle fit sur un enfant de treize ans, qui annonçait de semblables dispositions. Dès ce moment, les représentations théâtrales firent tout son amusement, et il employa ses économies à se procurer les moyens d'aller souvent au Théâtre-Français. Il inspira ses goûts aux autres clercs, leur distribua des rôles, construisit un petit théâtre, et fit de l'étude du notaire un véritable foyer de comédie. Cette vie, si conforme à ses goûts, dura peu: une espièglerie l'ayant brouillé avec le maître de la maison, il ne sut où donner de la tête, et s'enrôla dans une troupe de désœuvrés, qui allaient en pèlerinage à Ste-Reine, en Bourgogne. Cette troupe différait peu d'une bande de bohémiens, et, comme il y a quelques rapports entre cette vie errante et celle de comédien ambulante, Armand passa sans secousse de l'une à l'autre, et joua la comédie en Languedoc. Il se fit surtout remarquer dans une troupe composée en partie d'Italiens, et entre autres du fameux Dominique. On pense bien que toute son ambition était de revenir à Paris. Il fit solliciter un ordre de début, parut pour la première fois au Théâtre-Français, le 2 mars 1723, dans l'emploi des premiers comiques, et fut reçu l'année suivante. Il remplit cet emploi pendant quarante-deux ans, et créa un grand nombre de rôles. Sa physionomie se prêtait surtout à ceux de valets

fourbes et intrigants. Il paraît que vers la fin de sa carrière dramatique, Armand perdit une partie de sa verve comique, et chercha à la remplacer par une exagération que le bon goût réprouve. Lekain, après avoir dit dans ses *Mémoires* qu'Armand est le modèle de tous les comédiens, ajoute: « J'observerai seulement, pour le malheur de l'humanité, que le génie usé par le temps cherche des moyens qui, visant à la charge, sont hors de la nature... » Armand contait avec beaucoup d'intérêt. Il mourut à Paris, le 26 novembre 1765.

P—x.

ARMATI (SALVINO degli), Florentin. On possède peu de renseignements sur sa vie; seulement on sait qu'il mourut en 1517, comme le prouve son épitaphe que Léopold del Migliore nous a conservée dans sa *Firenze illustrata*. Armati mérite une mention spéciale comme inventeur des besicles. On a cru longtemps qu'elles étaient dues au frère Alexandre Spina de Pise, mort en 1515; mais la chronique de Simon de Cascia, sur laquelle on s'appuyait pour attribuer à Spina cette découverte, dit seulement « qu'il fit des besicles inventées d'abord par une autre personne qui ne voulait pas communiquer son secret. » Cette autre personne a dû être très-probablement Salvino degli Armati, puisque son épitaphe le désigne comme l'inventeur des besicles. Cette découverte doit être placée dans les dernières années du 15^e siècle. Vanni del Busca, Florentin, écrivait en 1299: « Cette découverte récente est utile surtout aux pauvres vieillards qui ont la vue fatiguée. » Frère Giordano de Rivalto, qui prêchait à Florence vers 1505, dit, dans un de ses sermons: « Il n'y a pas vingt ans que les besicles ont été inventées; » et Bernard Gordon, professeur à Montpellier, parle des besicles dans son *Lilium medicinae*, composé en 1505. C'est vraiment dommage qu'aucun détail biographique ne nous soit parvenu sur l'auteur d'une découverte si utile à l'humanité (1). On sait seulement qu'Armati appartenait à une famille de banquiers; qu'un de ses neveux obtint cinq fois l'une des premières charges de la république de Florence, et qu'il laissa un fils qui mourut en 1535.

L—1.

ARMELLINI (JÉRÔME), dominicain, né à Faenza, que quelques auteurs appellent ARMENINI, et plus communément JÉRÔME DE FAENZA, était inquisiteur général pour la foi catholique à Mantoue, vers l'an 1516. Il reçut, de son vivant, de grands éloges pour avoir écrit un livre contre un certain Tiberio Rossiliano, Calabrois et astrologue, qui soutenait que l'astrologie aurait pu facilement prévoir, par la conjonction des planètes, le déluge de Noé. Ce livre n'est connu aujourd'hui que par ce qu'en dit Échard, *Script. ord. Prædic.*, vol. 2, p. 33; mais il prétend que le livre était en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican, que peut-être même il a été imprimé. Mazzuchelli, malgré ses recherches, n'a pu avoir connaissance ni de l'imprimé, ni du

(1) On peut voir, dans Manni, *degli occhiali da naso* (Florence, 1738, in-4°), une discussion assez détaillée sur l'invention des besicles.

manuscrit ; mais il a découvert dans la bibliothèque du Vatican un autre manuscrit du même auteur : c'est une explication morale du psaume *Dixit Dominus Domino meo*, adressée au cardinal Adrien, par une lettre datée du 15 novembre 1506. Pio, dans ses *Uomini illustri di S. Domenico*, et, d'après lui, d'autres auteurs assurent que Jérôme Armellini avait aussi écrit sur les œuvres d'Aristote. G—É.

ARPELLINI (MARIANO), moine bénédictin, né à Ancône, s'est rendu recommandable dans son ordre, vers le commencement du dernier siècle, par plusieurs ouvrages dont cet ordre même est l'objet. Il s'adonna d'abord à la prédication et prêcha le carême à Ste-Marie de *Transtevere*, à Rieti, Viterbe, Ravenne et Reggio. Il fut fait prieur en 1722, et abbé par dispense en 1725. Il fut successivement abbé en exercice à Sienné, Assise et Foligno. Il mourut dans ce dernier monastère, le 4 mai 1757. Il a publié : 1° *Bibliotheca Benedictino-Cassinensis*, ou *Notices de la vie et des ouvrages des écrivains de la congrégation du Mont-Cassin, qui y ont fleuri jusqu'au temps de l'auteur*, 1^{re} partie, Assise, 1751, in-fol. ; 2° partie, Assise, 1752, in-fol. 2° *Catalogi tres monachorum, episcoporum reformatorum et virorum sanctitate illustrium e congregatione Cassinensi*, Assise, 1755, in-fol. Le troisième de ces catalogues n'est imprimé à Assise que jusqu'à la page 20. Il fut continué à Rome sous ce titre : *Continuatio Catalogi virorum sanctitate illustrium*, etc., 1754, in-fol. 3° *Additiones et Correctiones Bibliothecæ Benedicto-Cassinensis*, etc., à Foligno, 1755, in-fol. Avant ces grands travaux, Armellini s'était essayé dans une *Vie de la bienheureuse Marguerite Corradî*, écrite en italien, Venise, 1726, in-12, ouvrage qui n'annonçait ni les mêmes connaissances, ni le même esprit de recherches. Il laissa de plus, en manuscrit, une *Bibliotheca synoptica ordinis S. Benedicti*, qui complète ses travaux sur son ordre, dont on voit qu'il fut sans cesse occupé. G—É.

ARMENONVILLE. Voyez MORVILLE.

ARMFELDT (CHARLES—GUSTAVE, baron D'), général suédois, né en 1666, servit d'abord avec distinction dans l'étranger, et retourna en Suède pour prendre part aux exploits de Charles XII. Lorsque ce prince eut été défait à Pultava et que ses Etats furent attaqués sur tous les points, Armfeldt eut un commandement en Finlande contre les Russes, et il fut un de ceux qui firent de généreux efforts pour réparer les malheurs de leur patrie. En 1715, Pierre I^{er} parut lui-même, avec une flotte considérable, devant Helsingfors, pour s'emparer de cette place importante. Armfeldt, ne pouvant l'empêcher d'entrer dans le port, fit une résistance dans la ville et le long de la côte ; mais n'ayant qu'un très-petit nombre de combattants et ne recevant aucun secours, il fut obligé de se retirer. Cependant, avant d'effectuer sa retraite, il engagea les habitants d'Helsingfors à abandonner la ville, et toutes les maisons ayant été brûlées, l'ennemi ne put conquérir que des ruines. Il obtint ensuite le commandement de toutes les troupes de Finlande, se dirigea vers les parties septentrionales de ce pays, et y rassembla

environ 6,000 hommes ; le général russe Apraxin s'étant présenté avec 18,000 hommes, le combat s'engagea, le 15 février 1714, près de Storkyro, en Ostrobothnie, au milieu des neiges et des glaces. L'infanterie suédoise, après avoir lutté avec une fermeté inébranlable, fut abandonnée par la cavalerie, et l'ennemi resta maître du champ de bataille, qu'Armfeldt lui-même quitta le dernier. Malgré cet échec, il sut opposer des obstacles aux progrès des Russes. En 1718, Charles XII, qui était de retour en Suède, lui donna l'ordre de pénétrer dans les divisions septentrionales de la Norwège, vers Drontheim, avec un corps de 6,000 hommes. On ne pouvait exécuter ce projet qu'en franchissant des lacs, des torrents et des montagnes escarpées. Pendant la marche, une tempête violente s'éleva, et la neige tomba en si grande abondance que les chemins en furent couverts. Des guides maladroits ou perfides égarèrent les Suédois, qui se trouvèrent dans la situation la plus critique. Ils rencontrèrent rarement des troupes ennemies ; mais les éléments avaient conjuré leur perte. Le plus grand nombre expira de froid au milieu de la neige ; les autres, tourmentés par la faim et accablés de fatigue, cherchèrent des asiles que leur accorda la pitié des paysans norvégiens. Les chevaux ayant succombé également, il fallut abandonner l'artillerie et le bagage, et Armfeldt ne revint de cette expédition qu'avec quelques officiers, pour apprendre la mort de Charles XII. Lorsque la paix eut enfin terminé une des guerres les plus désastreuses, et qui avait duré plus de vingt ans, Armfeldt fut envoyé en Finlande pour réorganiser les troupes de cette province. Il mourut en 1756. C—AU.

ARMFELDT (GUSTAVE—MAURICE, baron, puis comte D'), dont l'Anglais Brow a, dans son indigeste compilation intitulée *les Cours du Nord*, fait l'être le plus indéfinissable, en le confondant avec son oncle, chef de la confédération d'Anjala, et en ramassant toutes les calomnies qu'une haineuse jalousie avait semées sur le compte du fidèle serviteur de Gustave III, était fils du général major Magnus d'Armfeldt, arrière-petit-fils du baron Charles-Gustave d'Armfeldt, qui fait le sujet de l'article précédent. Il naquit à Juva, dans le gouvernement d'Abo, le 1^{er} avril 1757. Après avoir dû à son père l'éducation la plus soignée, il la terminait au corps des cadets de Karlsron, quand le colonel Springsporten, stationné en Finlande, rassembla en 1772 une troupe de jeunes gens zélés pour la cause monarchique, et fit déclarer la province contre le sénat, avant même qu'on pût savoir les succès du roi à Stockholm. Maurice d'Armfeldt se distingua alors par des sentiments d'autant plus remarquables qu'ils contrastaient avec ceux de sa famille, l'une des plus puissantes de la Finlande. Aussi, quoique simple enseigne, en 1773, dans les dragons légers, il fut très-favorablement accueilli du monarque, que séduisaient sa jolie figure, son caractère, son esprit très-précoce ; et le jeune officier devint l'inséparable ami d'un souverain dont il partageait les goûts pour les plaisirs, le faste, la littérature et les beaux-

arts. Jamais deux hommes n'avaient été aussi complètement créés l'un pour l'autre : même élan chevaleresque, même amour de la gloire, même horreur pour l'anarchie, même enthousiasme pour une sage, véritable et noble liberté. Il accompagna son maître à Pétersbourg en 1777 ; il contribua par ses conseils, en 1780, à la signature du remarquable traité de la neutralité armée ; entra à la même époque dans les gardes du corps du roi ; suivit Gustave III en Hollande, à Spa, à Aix-la-Chapelle ; fut fait aide de camp du monarque, premier gentilhomme de sa chambre, et directeur des spectacles en 1781. Il se rendit à la suite de Gustave aux conférences que ce prince eut en Finlande avec Catherine II, et voyagea avec lui en Italie et en France dans les années 1783 et 1784, laissant partout de doux et honorables souvenirs. Le roi le maria, en 1783, avec une des plus aimables personnes de sa cour, héritière de l'illustre maison de la Gardie (1). Envoyé à Copenhague en 1786, il y fut décoré de l'ordre de l'Éléphant, et devint, l'année suivante, membre de l'académie suédoise, colonel, aide de camp général, chef du régiment de Nyland. Depuis la révolution de 1772, le cabinet de St-Petersbourg ne cessait d'employer l'intrigue et l'or pour exciter à la révolte les sujets suédois, et surtout la province de Finlande. Il fallait subir lâchement ses insultes ou s'en affranchir par les armes. D'Armfeldt contribua puissamment au choix de cette dernière et noble résolution, prise au moment où la Russie, engagée dans une guerre ruineuse contre les Turcs, craignant une insurrection en Pologne, et surtout la coopération hostile de la Prusse et de l'Angleterre, faisait présager à la Suède un succès prompt, glorieux et libérateur. Mais Gustave, arrivé déjà presque à la vue de Pétersbourg, ville sans défense, vit ses forces paralysées par la révolte des officiers de son armée, qui deux fois cherchèrent à le livrer à l'ennemi ou à l'assassiner, d'abord le 19 août 1788, dans un fourrage où il s'était trop avancé, puis lorsqu'il revint en Suède pour s'opposer à l'invasion des Danois ; occasions dans lesquelles il fut sauvé par d'Armfeldt. Gustave, attaqué, à l'instigation de la Russie, par ses voisins de l'ouest, envoya vers les fidèles Dalécarliens d'Armfeldt, qui devint leur idole en adoptant leur costume, leur langage, leurs mœurs et jusqu'à leur frisure, en vivant et mangeant avec eux comme leur camarade. Il parvint à y former un corps de 12,000 hommes, repoussa les Danois, qui firent la paix, et détermina, malgré les rigueurs de la saison, cette troupe dévouée à un tel chef à marcher vers la capitale. Il la cantonna au château de Drottningholm durant la diète de 1789, afin d'être en mesure de secourir le monarque en cas de besoin. « Prenez-y garde, lui avait dit un sénateur, vous

« pourriez être cruellement compromis. — Votre « excellence voit donc là de grands dangers pour « moi ? — Oui, certes ! — Eh bien, reprit d'Arm- « feldt, j'en cours les risques, et pars à l'instant « même. » Ce qu'il fit en effet. Nommé membre du gouvernement provisoire durant une courte absence du monarque, il repassa bientôt en Finlande à la tête des Dalécarliens ; s'y distingua aux affaires d'Helsingfort, Pardokoskis, Karnakoskis, Savitoïpol ; fut dangereusement blessé après avoir essuyé pendant six heures le feu d'un ennemi très-supérieur en nombre, n'ayant lui-même qu'une poignée de troupes et abandonné par ceux qui devaient le soutenir. Élevé à cette occasion au grade de général major, et fait grand-croix de l'ordre de l'Épée, il signa, le 19 août 1790, la paix de Varela, suivie, en 1791, d'un traité d'alliance offensive, dont les stipulations secrètes portaient union des deux couronnes contre la révolution de France. D'Armfeldt devint alors chevalier de l'ordre des Séraphins de Suède, et de St-André de Russie, et il obtint le commandement du deuxième régiment des gardes. Il suivit le roi à Aix-la-Chapelle en juillet 1791, y vit le comte d'Artois ; et, au récit des malheurs d'un pays qu'il idolâtrait, il devint aussi Français royaliste par le cœur qu'il l'était déjà par les manières, les mœurs et le caractère. Gustave III, vivement poussé par d'Armfeldt, s'occupait des préparatifs de son expédition contre la France révolutionnaire, quand, le 16 mars 1792, il tomba sous les coups du régicide Anckarstroem. Dès lors d'Armfeldt ne quitta plus son royal ami que pour se livrer à la recherche de son assassin ou de ses complices, et son activité, comme sa profonde douleur, contrasta singulièrement avec la froide indifférence du duc de Sudermanie (voy. CHARLES XIII), à qui Gustave, mort le 29 mars, ne pouvant ôter la régence, enjoignit du moins de conserver dans son conseil le baron d'Armfeldt, qu'il nommait gouverneur de Stockholm. Mais le régent, gêné dans ses projets d'usurpation par un homme revêtu des plus hautes dignités, et qui, premier gentilhomme de la chambre du jeune prince, jouissait déjà près de lui de la plus grande faveur, fit répandre sur le compte de son ennemi des calomnies sans nombre par les mécontents du dernier règne, et, n'osant l'attaquer ouvertement et en sa présence, il le nomma lieutenant général et ambassadeur à Naples. D'Armfeldt, ne pouvant refuser cette mission, se contenta de dévoiler au roi, alors âgé de treize ans, les coupables desseins de son oncle, et de combiner les moyens d'entretenir avec son jeune maître une correspondance secrète. Sachant bientôt que le régent traitait avec le gouvernement révolutionnaire de France, dont il cherchait à obtenir des subsides et la reconnaissance éventuelle de son usurpation projetée, il pensa devoir intéresser la Russie au salut de sa patrie, par le mariage d'une des petites-filles de Catherine II avec le jeune roi ; il agit également en sa faveur près des cabinets de Vienne et de Berlin. Alors le duc de Sudermanie l'accusa de trahison et demanda son arrestation à la cour de Naples. D'Armfeldt fut prévenu à temps, et son valet de chambre français,

(1) Madame d'Armfeldt, issue d'une maison royale, était l'une des femmes les plus distinguées de la cour de Suède. Elle fut nommée grande gouvernante du jeune prince Gustave, aujourd'hui au service d'Autriche et marié à l'une des filles de Stéphanie de Beauharnais, grande-duchesse douairière de Bade ; et elle est devenue, en 1844, dame d'honneur des deux impératrices de Russie Marie Fédorowna et Elisabeth Alexiewna.

secondé par le consul de Suède Piranesi, le fit évader. Tandis que déguisé il errait en Allemagne, le duc de Serra-Capriola, ambassadeur napolitain, lui rendit le double service de retirer ses correspondances d'Autriche et de Prusse, et de lui obtenir un asile en Russie, où il vécut, sous un nom supposé, dans la ville de Kalouga, d'une pension que lui accorda l'impératrice Catherine. Le duc de Sudermanie, furieux d'avoir vu échapper son ennemi, avec les papiers sur lesquels il espérait établir une accusation de crime de lèse-majesté, fit fabriquer, en 1795, de fausses correspondances (1). D'Armfeldt fut condamné à mort par contumace et mis hors la loi. On confisqua ses biens, et nombre de personnes furent les victimes de cette odieuse vengeance, entre autres ses amis Munk et Rehausen, obligés de se réfugier, celui-ci en Hollande, celui-là à Massa; Ehermstrom, condamné au dernier supplice, ne reçut que sur l'échafaud sa commutation de peine, et la comtesse de Rudenskiow, également atteinte par un arrêt infamant, parvint avec peine à s'échapper. Quoique exilé, d'Armfeldt, qui conservait en Suède beaucoup d'amis, et qui en avait dans tout le corps diplomatique de l'Europe, n'en faisait pas moins surveiller le duc de Sudermanie, qui, forcé d'ajourner ses projets d'usurpation, rappela, dans la dernière année de sa régence, les amis fugitifs du feu roi. Mais d'Armfeldt, à qui l'on fit de favorables et peut-être perfides propositions, ne voulut rentrer dans sa patrie qu'à la majorité de Gustave-Adolphe, qui lui rendit ses dignités, ses biens, et le combla de nouvelles faveurs. Nommé plus tard ministre à Vienne, il resta quelque temps à Paris, observateur attentif de ce qui s'y passait. Sa présence ayant inquiété le premier consul, on lui donna le conseil de partir. « Quand cela me conviendra, dit-il à l'agent de Fouché, à moins qu'on n'emploie la force, et je pourrais juger alors de l'aménité française et de la liberté républicaine. » Rendu à Vienne, il y acquit l'estime de la famille impériale; mais François II s'étant déclaré empereur héréditaire (11 août 1804), et la Suède ne lui reconnaissant pas ce titre, le comte de Ladron, ambassadeur autrichien à Stockholm, fut rappelé, et le baron d'Armfeldt se vit obligé de quitter Vienne, le 2 jan-

vier 1805, sous prétexte de sa nomination au gouvernement général de Finlande; l'empereur et l'impératrice lui donnèrent alors leurs portraits enrichis de diamants. Dans cette même année 1805, il commandait la gauche de l'armée suédoise en Poméranie. Vivement affligé des désastres de l'Autriche, il sollicita la permission de se rendre à l'armée autrichienne, et d'y servir tant que sa patrie n'aurait pas besoin de lui. De retour d'un voyage que la rapidité des mouvements militaires rendit inutile, il battit un corps français à Anklam (1806); favorisa par une marche hardie la valeureuse entreprise de Schill; défendit Stralsund, où il fut blessé, et devint général d'infanterie et commandeur de l'ordre de St-Jean de Jérusalem. Il servit jusqu'à cette paix de courte durée, qui fut rompue, sans déclaration de guerre, par l'invasion de la Finlande. Armfeldt fut alors (1808) mis à la tête de l'armée de Norwège, qui ne consistait qu'en 3 ou 4,000 hommes dénués de tout. Ses opérations s'en ressentirent; il se plaignit: on l'exila, et il fut remplacé par l'un des chefs de la conjuration contre le roi, qui, privé par sa faute du seul homme capable de le défendre, fut contraint de signer son abdication le 29 mars 1809, jour anniversaire de la mort de Gustave III. Monté enfin sur le trône le 6 juin 1800, Charles XIII rendit au baron d'Armfeldt le commandement de l'armée de l'ouest, le nomma grand du royaume et président du département militaire, ce qu'il n'accepta que comme un solennel aveu de la fausseté des accusations précédemment portées contre lui. Mais il était gentilhomme finlandais; sa province avait passé sous la domination russe, et il se retira en 1810 dans son superbe château d'Amine, situé à la porte de la capitale de Finlande. Il se rendit la même année à St-Petersbourg, où il fut très-mal accueilli, car il avait repoussé avec indignation, en 1808, la proposition que lui avait faite le ministre Alopetis, de trahir son pays en faveur de la Russie, et fait même imprimer les lettres du comte Romanzoff et ses réponses. Ce ministre, devenu grand chancelier, ne le lui pardonnait point; mais l'empereur avait besoin de s'attacher un homme dont le crédit était immense dans une province nouvellement acquise; il rappela donc d'Armfeldt en 1811, le nomma premier comte de Finlande et président, avec titre de ministre du comité chargé des affaires de cette province; ce poste le mit à même de veiller aux intérêts de son pays, qui, grâce à lui, conserva ses privilèges, et auquel il obtint la réunion de l'ancienne Finlande, dont, sur son rapport, les paysans indûment faits serfs furent affranchis. Ennemi constant du souverain qui gouvernait alors la France, il seconda de tout son zèle un projet de guerre déjà secrètement arrêté, et dont la favorable issue devait, selon lui, amener la restauration de la maison de Bourbon. Cependant, toujours en butte aux accusations les plus absurdes, on lui supposa alors le dessein de faire assassiner Bernadotte: il s'en défendit avec indignation, et ses ennemis l'accusèrent d'être la créature de Napoléon que, plus que tout autre, il cherchait à renverser, car il était devenu chef d'une

(1) Une anecdote peu connue, mais dont nous garantissons l'exactitude, fera connaître l'acharnement avec lequel le duc de Sudermanie poursuivait alors d'Armfeldt. Ce général, qui s'occupait d'écrire l'histoire de Gustave III, avait remis, pour y travailler, différents papiers à l'abbé d'Héral, émigré qui habitait obscurément, dans le mois de février 1794, à Dusseldorf, un petit logement où il fut très-étonné de voir entrer un jour brusquement un officier suédois nommé Piper, qui lui signifia de la part du prince régent l'ordre de remettre à l'instant tous les papiers qu'il tenait du comte d'Armfeldt et de le suivre à Altona. Cette sommation, faite par un étranger dans un pays tout-à-fait indépendant de la Suède, était fort ridicule, et l'abbé pouvait s'en moquer; cependant elle le déconcerta au point qu'il était près de suivre l'officier, lorsque le chevalier d'Héral, étant survenu, éloigna pour un instant son frère, sous prétexte d'aller chercher les papiers; et se trouvant seul avec l'audacieux Suédois, lui fit comprendre tout le ridicule et le danger de sa démarche. Les magistrats de Dusseldorf, ayant été prévenus, donnèrent à l'abbé toute espèce de sécurité; mais il était si timide et si faible qu'il consentit à remettre quelques papiers, d'ailleurs peu importants, s'estimant fort heureux de ne pas être forcé de partir pour Altona.

diplomatique occulte, par laquelle l'empereur Alexandre communiquait avec les ennemis déclarés et les alliés mécontents du dominateur de l'empire français. Initié à tous les projets hostiles, mais encore ignorés de tout le monde, qu'avait formés l'empereur Alexandre, il fut chargé de la visite des magasins militaires; suivit son nouveau souverain dans la campagne de 1812, l'accompagna à la conférence que ce monarque eut à Abo avec Bernadotte; et, après avoir puissamment contribué à l'importante paix de la Turquie, il invita Alexandre à l'émancipation de la Pologne, à la générosité envers la France, au rétablissement de Louis XVIII; enfin à des idées protectrices pour le souverain pontife romain, quoique lui-même il ne fût point catholique. Il mourut presque subitement dans sa maison de campagne, à Tzarco-Salo, le 19 août 1814, au moment où ses plans favoris venaient de se réaliser. Le comte d'Armfeldt était d'une taille élevée, d'une figure et d'une tournure imposantes; il parlait et écrivait avec facilité presque toutes les langues de l'Europe; il avait beaucoup vu, il savait beaucoup et racontait à merveille. Ses passions étaient ardentes, ses sentiments nobles et élevés; accoutumé à vivre parmi les grands et les rois, il était loin de dédaigner les hommes d'un ordre inférieur, et les talents avaient sur lui plus d'empire que les plus hautes dignités. Indulgent pour les erreurs ou les faiblesses, sa tolérance ne s'arrêtait qu'à l'aspect de la bassesse ou du crime; et il ne pouvait être le courtisan d'un prince qu'autant que ce prince deviendrait et demeurerait son ami. A—L—E.

ARMINIUS. En traitant de cet illustre chef des Chérusques, sous le nom que les anciens lui donnent, et non sous celui de HERMANN, son véritable nom, nous consultons la commodité de la plus grande partie de nos lecteurs, qui connaissent beaucoup mieux l'Arminius de Tacite que le Hermann de Klopstock. Nous n'avons malheureusement que bien peu de détails sur la vie du plus grand des Germains, né l'an 48 avant J.-C. : tout ce que nous en savons se réduit à quelques mots du récit que les anciens nous ont laissé de la défaite de Varus. Les victoires de Drusus avaient agrandi l'empire romain de tous les pays d'Allemagne compris entre le Rhin, l'Elbe et la Saale. Pour maintenir sous leur obéissance les belliqueux habitants de ces contrées, les Romains prirent toutes les mesures que la prudence et le caractère de leurs nouveaux sujets pouvaient leur dicter. Quelques-unes des peuplades les plus puissantes, comme les Sicambres, dont l'énergie avait été si funeste à Lollius, furent transplantées sur les bords du Rhin et jusque dans l'intérieur des Gaules, pendant qu'on tâchait de s'assurer de la fidélité des autres, en prenant des otages, et en donnant aux enfants de leurs principaux chefs une éducation toute romaine. Arminius, qui était fils de Sigimer (*Sigmer* ou *Siegmar* signifiait, dans l'ancien langage teutonique, *illustre par la victoire*), le premier d'entre les Chérusques, fut élevé à Rome, décoré du titre de chevalier, et employé dans les armées d'Auguste. Cependant, ni les faveurs de ce

prince, ni les prestiges d'une civilisation qui était bien propre à fasciner les yeux d'un barbare, ne purent changer son âme germanique. Il resta fidèle aux souvenirs et aux dieux de sa patrie. Au lieu de lui forger des chaînes, Rome lui fournit des armes, et, formé à l'école des Romains, il apprit à vaincre Rome dans Rome. Il semble qu'on le voie à la cour, à la ville, dans les camps, n'observer que ce qui peut l'aider dans l'exécution de son grand projet, ne méditer que la délivrance de sa patrie. Malheureusement pour sa gloire, qui devait être plus grande que pure, il désespéra du succès d'une lutte engagée ouvertement; mais, si la puissance colossale de l'empire le força de recourir à une ruse indigne des motifs qui l'animaient et des résultats qu'il obtint, quelques circonstances le favorisèrent singulièrement. Le proconsul Quintilius Varus, qui, suivant l'expression d'un écrivain de son temps, « était entré « pauvre dans la Syrie riche, et était sorti riche de « la Syrie pauvre, » commandait la plus belle des armées romaines, destinée à maintenir dans la soumission les nouvelles acquisitions d'outre Rhin. Les historiens déplorent son imprudence, et vantent la douceur de ses mœurs, qui, selon toute probabilité, n'était autre chose qu'une funeste indulgence pour ses complices, et pour tous les citoyens de Rome qu'il avait intérêt à obliger. L'insolence et les exactions de ses agents exaspérèrent des peuples fiers et pauvres; mais ce qui mit le comble à l'irritation fut le projet insensé de jeter les tribus germaniques dans le moule des institutions romaines (1); écueil que la sagesse de l'ancien sénat avait toujours su éviter, en laissant aux peuples vaincus leurs lois et leurs usages, et que le désastre de Varus signala vainement aux héritiers de la puissance et de l'ambition des Césars. Varus traînait à sa suite une multitude de légistes, et se croyait lui-même plutôt appelé à remplir les fonctions d'un proconsul, et à exercer la juridiction d'un préteur, au sein d'une province vieillie dans des habitudes de soumission à l'influence romaine, qu'à surveiller des peuplades aguerries et jalouses d'une liberté, naguère leur suprême jouissance, et toujours leur idole unique. Arminius jugea le moment favorable à l'exécution de ses desseins, et, l'énergie nationale secondant son activité, il parvint à y associer les chefs de presque toutes les tribus germaniques domiciliées entre l'Elbe et le Rhin. L'insuffisance des renseignements que nous ont transmis les historiens de l'antiquité sur cette confédération à jamais mémorable, et la confusion qui règne dans tout ce qu'ils nous disent de la Germanie, ne nous permettent pas de juger toute l'étendue du plan d'Arminius. A cette même époque (l'an 9 de notre ère), une insurrection générale éclata dans la Pannonie et sur les limites de la Dalmatie. Si nous pouvions supposer quelque liaison entre tous ces mouvements de peuples aussi éloignés, s'il était permis de croire que ces attaques simultanées

(1) Les expressions de Dion Cassius sont aussi positives qu'énergiques : « Il se hâta de les métamorphoser en masse, et sur-le-champ. » Liv. 56, ch. 48, p. 819, éd. Reim

étaient des diversions faites dans l'intention de parer les coups que les Romains allaient porter à la monarchie que Marbod venait de former entre l'Elbe, la Saale et l'Oder, nous serions étonnés sans doute de trouver une si vaste conception et des combinaisons si savantes, à une époque et chez des peuples où l'on est peu disposé à les chercher ; mais nous en comprendrions mieux comment Arminius a pu exécuter une entreprise qui n'avait encore réussi à aucun ennemi des Romains, et pourquoi ce héros est devenu l'objet du culte et le sujet des chants guerriers des peuples barbares (1). Au reste, on n'a pas besoin de lui attribuer un plan si vaste, pour admirer et les talents qu'il déploya, et le concert qui régna entre les opérations des confédérés, concert que la défection même de Ségeste ne parvint pas à troubler. Ce chef des Cattes, soit par un scrupule qui ne lui permettait pas de conquérir l'indépendance en blessant la loyauté, soit par un motif moins louable, dénonça au général romain la trame qui s'ourdissait ; mais la présomption et la légèreté de Varus lui firent négliger cet avis, et Arminius redoubla de soins auprès de lui pour dissiper ses doutes, en portant son attention sur les troubles qui venaient d'éclater sur les bords du Weser, et qu'Arminius avait excités lui-même, dans le but d'attirer l'armée romaine dans l'intérieur de la Germanie. Les troupes allemandes, qui servaient comme auxiliaires dans cette armée, affectèrent la plus entière soumission, et leurs officiers, amis d'Arminius et ses complices, confirmèrent de plus en plus Varus dans son aveugle sécurité. Des soulèvements concertés et partiels eurent d'abord lieu dans des contrées lointaines, pour obliger le préfet romain à disséminer ses forces. Quand le corps de l'armée se trouva réduit à trois légions, à quelques cohortes et aux perfides auxiliaires, l'insurrection devint plus générale ; Hermann et ses amis, vivant dans l'intimité de Varus et admis à son conseil, multiplièrent les preuves apparentes de zèle, et insistèrent sur la nécessité de ne pas attendre les rebelles, mais d'aller étouffer le feu de la révolte dans son foyer. En vain le traître Ségeste renouvelait-il ses avertissements ; tous les jours l'armée s'éloignait davantage du Rhin, et s'enfonçait dans les contrées où l'attendait le piège le plus funeste. Arrivée près des sources de la Lippe, dans le pays des Bructères, après une marche pénible sur un terrain, tantôt glissant, tantôt marécageux, et où il fallait à chaque pas se faire jour à coups de hache, elle vit tout à coup, dans un bassin entouré de collines élevées, toutes les hauteurs voisines couvertes de Germains, et apprit en même temps qu'Arminius était tombé sur les Romains de l'arrière-garde qui lui était confiée, et qu'il était l'âme des mouvements hostiles qui se développaient devant eux (2). Alors se dessillèrent les yeux de l'infortuné Varus ; le courage et la discipline des vainqueurs du monde firent des prodiges, mais ne servirent qu'à prolonger leurs

souffrances. Elles durèrent trois jours. Peut-être la valeur et la constance romaines, déployées dans ces jours funèbres, sauvèrent-elles les Gaules, en détournant les Germains d'une invasion, dont la crainte remplit Auguste de terreur dans les premiers moments (1) ; mais elles n'empêchèrent pas Arminius de s'emparer de trois aigles romaines, et de mettre pour jamais un terme à leurs progrès dans le nord de la Germanie. Varus ne voulut pas survivre à sa honte. Arminius souilla sa victoire par des cruautés inutiles. La rage des vainqueurs s'exerça particulièrement sur ces hommes de loi, dont les idées et les arguties avaient si fort contrarié leurs habitudes nationales : aux uns ils coupaient les mains ; ils crevaient les yeux aux autres. Un soldat ayant arraché la langue à un de ces légistes, et cousu sa bouche, ne pouvait se rassasier de cet horrible spectacle, et s'écriait, en serrant la langue dans sa main : « Vi-
« père, maintenant tu cesses de siffler. » Le lieu précis du champ de bataille est difficile à déterminer, les anciens ne le désignant que sous le nom vague de forêt Teutoburgienne ; mais les indications qu'offre le récit de Tacite repoussent entièrement l'opinion du savant géographe Mannert, qui le cherche sur les confins des comtés de la Lippe méridionale, de la Marche, et du duché de Westphalie ; elles s'accordent mieux avec la tradition qui place la bataille de Varus non loin des sources de l'Ems et de la Lippe, auprès de la petite ville de Dethmold. Les lieux voisins sont pleins des souvenirs de ce mémorable événement. Le champ qui est au pied du Teuteberg s'appelle encore *Wintfeld*, ou champ de la Victoire ; il est traversé par le *Rodenbecke*, ou ruisseau de Sang, et le *Knochenbach*, ou ruisseau des Os, qui rappelle ces ossements trouvés six ans après la défaite de Varus, par les soldats de Germanicus, venus pour leur rendre les derniers honneurs. Tout près de là est *Feldrom*, le champ des Romains ; un peu plus loin, dans les environs de Pyrmont, le *Hermingsberg*, mont d'Hermann (Arminius), couvert des ruines d'un château qui porte le nom de *Harminsbourg*, et sur les bords du Weser, dans le même comté de la Lippe, on trouve *Varenholz*, bois de Varus. C'est aussi dans cette même contrée que Charlemagne s'empara d'Ermensul, image d'un guerrier, objet de la plus fervente adoration des peuples, et, suivant toutes les probabilités, dernier reste du culte que les nations de la Germanie rendaient à leur libérateur. Après avoir délivré son pays, Arminius ne demeura pas inactif sous ses lauriers ; il détruisit les forts que les Romains avaient fait bâtir sur l'Elbe, le Weser et le Rhin. Il fit plus ; il nourrit dans sa nation l'ardeur guerrière qu'il croyait, avec raison, être le meilleur boulevard contre la soif de conquêtes qui animait les Césars. Ses efforts ne furent sans doute pas infructueux ; mais il eut à

(1) A la première nouvelle, il déchira ses vêtements, prit toutes les mesures que pouvaient inspirer la consternation et l'effroi, et ne cessa pendant plusieurs mois de s'écrier, en donnant les marques du plus violent désespoir : (*Ut per continuos menses barba capilloque summisso, caput interdum foribus illideret, vociferans.*) « Quin-
« tilius Varus, rends-moi mes légions ! » Suét., *Aug.*, ch. 23. 34.

(1) *Canitur adhuc barbaras apud gentes.* Tac., *Ann.*, l. 1^{re}, ch. 88.

(2) Les Bructères et les Marses, peuples de la Westphalie, entre l'Ems et le Rhin, et, après les Chérusques, membres principaux de la ligue d'Arminius.

combattre ses propres concitoyens, dont un grand nombre demandait la paix à tout prix, et surtout le chef d'une tribu puissante, Ségeste, dont il avait enlevé la fille promise à un autre prince. Ségeste, attaqué par le parti national, dont Arminius était l'âme, appela Germanicus; les Romains, accourus à sa prière, le délivrèrent d'une espèce de siège, et, parmi les prisonniers qui tombèrent entre leurs mains, ils comptèrent avec orgueil la femme d'Arminius (1). Elle se présenta devant Germanicus avec un maintien et des sentiments dignes de son époux; sa douleur, dit Tacite, était muette; elle ne laissa échapper ni larmes ni prières. Ce grand peintre ajoute qu'elle tenait ses mains serrées, et que ses regards étaient fixés sur le sein qui portait le fils du libérateur de la Germanie (2). La trahison de Ségeste et le sort de Thousnelda enflammèrent le patriotisme d'Arminius, et donnèrent une nouvelle énergie à sa voix. Son oncle Inguiomar, guerrier d'un grand et ancien renom dans l'armée romaine, lui prêta tout son appui, Germanicus sentit la nécessité de prévenir l'attaque, et engagea une lutte (3) dont les résultats, quelque brillants que fussent les succès partiels de la valeur et de la discipline romaines, ne firent qu'accroître la confiance et cimenter la ligue de ses ennemis. Il faut en voir les détails dans Tacite; il n'échappera pas au lecteur attentif combien, en conservant un cœur entièrement romain, sa grande âme rend justice à la cause et au caractère d'Arminius; il prend plaisir à donner aux discours qu'il met dans sa bouche toute l'énergie et toute la chaleur de ce Chérusque; il semble même qu'il écrive avec un pressentiment sombre, avec le présage que la barrière élevée contre les envahissements de Rome par le génie d'Arminius, s'ouvrant un jour, versera la honte et la destruction sur sa patrie dégénérée. Il fait clairement entendre que, sans la fougue d'Inguiomar, qui négligea les conseils d'un héros non moins prudent que brave, Arminius aurait fait éprouver le sort de Varus aux légions de Cécina. L'année suivante, Germanicus fit de nouveaux efforts; ses préparatifs furent prodigieux, et son plan aussi sagement conçu que vigoureusement exécuté; mais cette expédition, qui est sa quatrième en Germanie, quoique illustrée par la défaite d'Arminius dans les champs d'Idistavisus, sur les bords du Weser (4), n'amena aucun résultat décisif, puisqu'elle finit par la retraite des Romains et par la défaite navale la plus désastreuse. C'est au

commencement de cette campagne et peu avant la bataille d'Idistavisus qu'Arminius demanda une entrevue avec son frère Flavius, élevé en Italie comme lui et resté dévoué aux intérêts de Rome : elle eut lieu sur le Weser, et se fit d'une rive à l'autre, dans la langue des Romains. Arminius tenta inutilement de rattacher son frère à la cause nationale, en traitant les décorations militaires dont il était orné de vil salaire de sa bassesse et de gages d'une servitude honteuse. Le fleuve seul les empêcha de fondre l'un sur l'autre. Flavius fut emmené par les siens. La jalousie de Tibère contre Germanicus vint encore seconder les efforts des confédérés; mais, tranquilles au dehors, ils tournèrent bientôt leurs armes contre eux-mêmes. Maroboduus, roi des Suèves et fondateur de la monarchie des Marcomans, voulut étendre ses conquêtes au delà de la Saale et de l'Elbe; il avait été élevé à Rome comme Arminius et en avait rapporté des principes entièrement opposés à ceux du chef des Chérusques; mais il trouva dans Arminius un aussi redoutable ennemi de ses projets d'asservissement, que les Romains l'avaient éprouvé défenseur ardent de l'indépendance de son pays. Malgré la défection d'Inguiomar qui, dédaignant de servir sous les ordres de son neveu, se joignit à Maroboduus, Arminius sortit vainqueur de cette guerre civile, et eut la gloire de sauver ses compatriotes de l'oppression qui les menaçait dans l'intérieur, après les avoir affranchis du joug de l'étranger. L'action qui décida la querelle fut longue et sanglante; les Germains ne se battaient plus en corps détachés et sans s'assujettir à aucun ordre; Arminius les avait accoutumés à la discipline romaine et leur avait fait faire des progrès rapides dans toutes les parties de l'art militaire. Les dispositions des combattants furent dignes de l'école où leurs chefs s'étaient formés, et le succès longtemps indécis. Mais le roi des Marcomans ayant le premier retiré ses troupes du champ de bataille, l'opinion le déclara vaincu; il perdit par désertion la plus grande partie de son armée, fut obligé de rentrer avec précipitation dans le centre de ses États, en Bohême, et finit par se réfugier en Italie, où il vécut dans le mépris. Quand on considère toutes les preuves de dévouement à la cause de la liberté qu'Arminius avait données, il est bien difficile de croire qu'il ait pu former le projet d'asservir les hommes libres de la Germanie. Cependant Tacite l'affirme, et son autorité doit prévaloir sur des considérations purement morales. Tacite nous apprend, qu'aspirant à la royauté, il s'attira la haine de ses compatriotes et périt à l'âge de 37 ans (1), victime d'un complot de ses proches. Peu de temps avant sa mort, Adgandestes ou Adgandestrius, prince des Cattes, avait écrit au sénat pour offrir d'empoisonner Arminius. Mais le sénat avait refusé de faire commettre ce crime. Arminius n'avait que vingt-six ans quand il extermina les légions de Varus. Deux ans avant sa mort, il remporta sa victoire sur Maro-

(1) Strabon nous a conservé son nom, peut-être défiguré. Les meilleures éditions l'écrivent *Thousnelda*. Adelung (liv. 4^{er}, p. 337) croit que c'est la contraction ou l'altération de *Theodelinda*. Quand Strabon rédigeait l'article de sa géographie qui traite de la Germanie, le fils dont elle était accouchée à Ravenne, lieu de sa captivité, avait trois ans; il le nomme *Thoumelicus*.

(2) *Compressis intra sinum manibus, gravidum uterum intuens*. (Ibid.)

(3) C'est sa troisième campagne; elle coïncide avec l'an 46 de notre ère. Tac., *Ann.*, liv. 4^{er}, ch. 60-72.

(4) Entre Minden et Hameln, suivant le prince évêque de Paderborn (Voy. *Monum. Paderb.*, p. 74.); selon Gatterer, un peu au-dessus de Nienbourg. Mannert cherche le local de la seconde défaite entre Lockum et le lac de Steinhude, dans le pays d'Hanovre (t. 3, p. 415.).

(1) L'an 772 de Rome, 49 de J.-C. (Tac., *Ann.*, liv. 2, c. 88.). Selon quelques chronologistes, la mort d'Arminius doit être placée sous l'an 20 ou 21 de J.-C. Nous suivons l'exact et savant Gatter

boduus. « Arminius, dit Tacite, fut incontestablement le libérateur de la Germanie ; il ne combattit pas le peuple romain dans les commences de sa puissance, comme d'autres rois et d'autres généraux, mais au faite de sa gloire et dans les temps où l'empire avait atteint le plus haut degré de splendeur : il ne fut pas toujours heureux ; mais il ne cessa pas un moment d'imposer au vainqueur, par son attitude et par ses forces. Pendant douze ans l'arbitre des affaires de la Germanie, du gré de ses concitoyens, il fut l'objet de leur vénération après sa mort. » C'est à lui qu'ils doivent la conservation de leur indépendance politique, de leur existence nationale, et, par conséquent, de leur langue, qui, sans les victoires d'Arminius, chassée par le latin, ou reléguée, comme le celtique, dans quelques districts écartés, ne serait plus aujourd'hui le lien de tant de peuples estimables, et l'instrument d'une des littératures qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. Il ne faut donc pas s'étonner que la mémoire de ce héros leur soit chère, et que leur plus grand poète l'ait célébrée. On a deux poèmes de l'auteur de la *Messie*, dont Hermann est le sujet : il en sera parlé à l'article de KLOPSTOCK. (Voy. aussi celui de LOHENSTEIN, dont l'*Arminius* eut le plus grand succès, à une époque où le goût des Allemands n'était pas encore formé.) L'historien moderne qui a mis le mieux en œuvre les passages des anciens où il est fait mention de Hermann est Schmidt, dans le 1^{er} volume de son *Histoire des Allemands*. S—R.

ARMINIUS (JACQUES), proprement HARMENSEN (et non *Hermanns*), chef de la secte des arminiens, ou remontrants, naquit en 1560 à Oude-Water, dans la Sud-Hollande, où son père était conseiller. Il le perdit de bonne heure, et n'aurait pu se livrer aux études, sans le secours de quelques bienfaiteurs et du magistrat de Leyde. Il les fit dans cette dernière ville, à Marbourg, à Genève, sous Th. de Bèze, et à Bâle, sous Gryneus. De là, il retourna à Genève, où l'ardeur avec laquelle il avait soutenu la philosophie de Ramus lui avait, pendant son premier séjour, attiré des désagréments. Le désir d'entendre Jacques Zabarella lui ayant fait faire le voyage de Padoue, la curiosité le conduisit à Rome ; curiosité dont on ne lui sut pas de gré en Hollande ; mais les préventions qui s'étaient élevées contre lui se dissipèrent bientôt, lorsque, de retour dans son pays, il se fit entendre dans les chaires de l'église réformée. Ses succès lui valurent une place de pasteur à Amsterdam, en 1588, et bientôt après une correspondance qui lui donna occasion de changer ses idées en théologie et fit naître le parti considérable connu sous son nom. Des ecclésiastiques de Delft avaient publié un livre où la doctrine de Calvin sur la prédestination était combattue ; Martin Lydius, professeur à Franeker, s'adressa à Arminius, pour l'engager à réfuter cet écrit. Arminius, en l'examinant, trouva les doutes des théologiens de Delft fondés, et finit non-seulement par adopter leurs sentiments sur le point en litige, mais par leur donner beaucoup plus de développement, en se pro-

nonçant avec force contre le *supralapsarisme*, c'est-à-dire contre le dogme qui représente la chute d'Adam comme la suite et non comme la cause des décrets de Dieu sur la rédemption. Révolté de l'idée que l'être souverainement bon devait avoir, de toute éternité, condamné les uns au péché et à la douleur, et prédestiné les autres à l'adoption de la foi salutaire et à la félicité céleste, sans autre motif que son bon plaisir, pour faire des premiers des monuments de sa justice, pendant que les derniers prouveraient sa miséricorde, il enseigna que Dieu avait laissé à tous les hommes la faculté de s'appliquer les bienfaits de sa grâce, offerts à tous ceux qui s'en rendraient dignes par leurs efforts. Cette doctrine fit, dès son origine, beaucoup de bruit et trouva un grand nombre d'adversaires ardents ; mais elle n'empêcha pas les curateurs de l'université de Leyde d'offrir, en 1603, à Arminius, une chaire de théologie, vacante par la mort de François Junius. Dans cette nouvelle place, que ses paroissiens le virent accepter avec regret, il eut à soutenir les attaques de son collègue François Gomar, zélé calviniste ; la dispute s'échauffa, les deux partis des arminiens et des gomaristes se formèrent ; et, bien que les plus grands hommes de la république, Hugues de Groot (Grotius), Rembold Hoogerbeets, et l'ornement de sa patrie, Jean van Olden-Barneveldt, penchassent pour ses opinions et le protégéssent contre la violence des gomaristes, cette controverse, prenant chaque jour une tournure plus alarmante, ôta toute tranquillité à Arminius, et contribua indubitablement à abrégér ses jours. Il mourut le 19 octobre 1609, laissant sept fils et de nombreux disciples, qui obtinrent d'abord la faculté de professer leurs principes en toute liberté ; mais qui ensuite, victimes de la haine de Maurice, prince d'Orange, contre Olden-Barneveldt, furent enveloppés dans la chute du parti républicain, et condamnés par le synode de Dordrecht, convoqué, en 1618, par leurs ennemis religieux et politiques. Voici les cinq articles que les arminiens présentèrent aux états de Hollande en 1610, comme renfermant toute la doctrine de leur chef, tels qu'ils se trouvent dans leur mémoire, intitulé *Remontrances*, d'où ils ont pris le nom de *remontrants* : 1^o Dieu a, de toute éternité, décrété d'admettre au nombre des élus ceux qu'il a prévu devoir garder la foi en Jésus-Christ, inviolable jusqu'à leur mort ; 2^o Jésus-Christ a expié les péchés de tous les hommes, sans exception, quoique ceux-là seuls qui croient en lui puissent s'en appliquer les fruits ; 3^o sans la coopération du St-Esprit, l'homme, naturellement enclin au mal, ne peut produire en lui la foi salutaire ; 4^o la grâce divine est la source de tout bien dans l'homme, et les bonnes œuvres ne peuvent être attribuées qu'à ce secours de Dieu ; mais la grâce n'exerce pas sur la volonté du pécheur une force irrésistible, et peut être repoussée par sa perversité ; 5^o ceux qui sont unis au Christ par la foi ont des forces suffisantes pour vaincre tous les obstacles au bien ; en revanche, on ne pourra qu'au moyen d'un examen plus approfondi des saintes Écritures, déterminer s'il est pos-

sible que l'homme régénéré sorte de l'état de grâce et perde sa foi. Ces cinq articles n'offrent rien qui ne soit conforme à la doctrine orthodoxe de l'Eglise luthérienne; les gomaristes, ou antiremontrants, n'auraient pas eu l'ombre de droit d'accuser les arminiens d'hérésie, si les successeurs d'Arminius ne s'étaient pas expliqués avec moins de retenue sur les conditions du salut, que ne l'avait fait ce chef. Lorsqu'après la mort de Maurice, ils obtinrent la faculté de rentrer dans leur patrie, et de professer librement leurs principes, Episcopius, et ses successeurs dans la chaire de théologie au gymnase fondé à Amsterdam par les arminiens, enseignèrent ouvertement que, pour avoir des droits au titre de disciple, et aux bienfaits de Jésus-Christ, il suffisait de reconnaître le Nouveau Testament pour règle de la foi, de fuir l'idolâtrie et le vice; de mener une vie conforme à l'Evangile, et de regarder comme frères tous ceux qui faisaient de même, quelles que fussent d'ailleurs leurs opinions sur le dogme, pourvu qu'ils n'adoptassent aucune maxime d'exclusion et d'intolérance envers les chrétiens dissidents. L'équitable et judicieux Mosheim n'hésite pas à attribuer à Arminius des sentiments analogues à ceux des arminiens modernes, et le projet de réunir, à l'exception de la communion romaine, toutes les autres sectes chrétiennes en une seule société religieuse. Il croit que la prudence et une mort prématurée l'empêchèrent seules de parler avec la même franchise, et de prêcher cette doctrine de ses illustres successeurs, qui, dans les temps modernes, a fait de si grands progrès au sein de toutes les Eglises chrétiennes de l'Europe éclairée. La vie d'Arminius fut irréprochable, et sa piété aussi douce que sincère. Sa devise était : *Une bonne conscience est le paradis*. Ses œuvres consistent en quelques traités de théologie sur la prédestination, et en une analyse des chapitres 7 et 9 de l'*Epître aux Romains*, texte classique pour toute cette discussion; elles forment un vol. in-4°, imprimé à Leyde, en 1629, et très-souvent dans la suite. Gaspard Brandt est le meilleur biographe d'Arminius, *Hist. vitæ J. Arminii*, Leyde, 1724, in-8°. Son portrait est dans la *Biblioth. calogr.* de Boissard, n° 226.

S—R.

ARMONVILLE (JEAN-BAPTISTE), député à la convention nationale, naquit à Reims, le 18 novembre 1736. Fils d'un cabaretier de cette ville, il fut lui-même cordier et cardeur en laine. Dès le commencement de la révolution, il s'en montra fort enthousiaste, et réussit par là, en septembre 1792, à se faire nommer député du département de la Marne à la convention nationale (1), où il se fit remarquer par la grossièreté de ses discours. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort sans appel et sans sursis. On l'appela le *chien courant de la Montagne*. Siégeant sur la crête de cette montagne, à côté de Marat, il ne faisait pas un mouvement, ne disait pas un mot sans

en avoir reçu de lui la permission ou le signal. Habituellement ivre, il s'attira souvent des disputes dans les cabarets et les cafés, et ne parut jamais à l'assemblée que couvert d'un sale bonnet rouge, ce qui le fit surnommer *Armonville bonnet rouge*. Fidèle à ses principes, il lutta de toutes ses forces contre la réaction thermidorienne, persista dans ses habitudes, et fut plusieurs fois honni par ses collègues eux-mêmes, qui l'obligèrent de parler la tête découverte. Mécontent de cette exigence, il plaça un jour son bonnet sur le buste de Marat, et fut vivement applaudi pour ce fait par les partisans de ce démagogue, encore nombreux dans l'assemblée. Lors de la clôture du club des jacobins, dont Armonville était un des membres les plus assidus, il protesta avec énergie contre la violation du droit d'association; il essaya même de haranguer la populace, et s'étant répandu en éloges de la société, fort extraordinaires à cette époque, il fut menacé, et reçut même des coups de bâton, ce dont il se plaignit à la tribune quelques jours plus tard avec beaucoup de calme et d'audace. Après la session conventionnelle, il ne voulut accepter aucune fonction publique, et retourna dans sa ville natale, où il reprit ses habitudes de cabaret et ses travaux d'ouvrier. Il mourut à Reims, le 14 décembre 1808. Cet homme, que la révolution seule pouvait tirer de l'obscurité, avait épousé successivement trois femmes. Il n'eut qu'un seul fils, qui fut élève de l'école impériale des arts et métiers.

M—D j.

ARMSTRONG (Jean), poète et médecin écossais, né vers l'année 1709, était fils d'un ecclésiastique de Castleton, dans le comté de Roxburgh. Après avoir étudié la médecine à l'université d'Edimbourg, il vint, en 1732, s'établir à Londres, où il se fit bientôt remarquer, mais plutôt comme littérateur et homme d'esprit que comme médecin. Le premier essai public qu'il fit de ses talents, en 1755, fut une satire ingénieuse contre les empiriques, écrite à la manière de Lucien, et intitulée : *Essai sur l'art d'abrégier l'étude de la médecine*, auquel étaient joints un *Dialogue entre Hygie, Mercure et Pluton, relativement à la pratique de la médecine, suivant la méthode de certaine illustre société*; et une *Epître du Persan Usbeck à Josué Ward*. Il publia en 1757 un traité dogmatique sur la maladie vénérienne, et bientôt après, un poème intitulé *l'Economie de l'Amour* (1). Ce poème eut un grand succès, mais un genre de succès qui compromit le caractère moral de l'auteur plus encore qu'il n'honora son talent poétique, car il tenait plus à certaines peintures licencieuses qu'à la beauté des vers. Armstrong chercha à réparer ce scandale dans une édition qu'il donna de son poème en 1768, et dans laquelle il retrancha ou adoucit ce qu'il y avait de plus libre dans la première. L'ouvrage sur lequel se fonde principalement aujourd'hui sa réputation, c'est son poème de *l'Art de conserver la santé*, publié en 1744, et regardé comme l'un des plus beaux poèmes didactiques qui existent dans la

(1) « Quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire. Pour forcer les électeurs de nommer ce cordier sans-culotte, plusieurs coupe-tête se mirent à la porte de l'assemblée électorale, et menacèrent de la mort ceux des électeurs qui seraient assez royalistes pour refuser leur voix à ce patriote énergique. » (*Dict. des Jacobins vivants*, 1799, in-8°, p. 45.)

(1) Peyron en a donné une imitation en prose; on la trouve dans le volume intitulé *les Jeux de Calliope*, ou collection de poèmes anglais, italiens, etc. Paris, 1776, petit in-8°.

langue anglaise. Les gens de goût le mettent au nombre des ouvrages classiques de cette langue. L'auteur, au jugement de ses compatriotes, écrit avec chaleur, et joint l'énergie de la pensée à la clarté et à l'élégance du style. Il ne croit pas, comme la plupart des poètes anglais, que le langage poétique consiste dans les inversions forcées, les images bizarres ou les constructions inusitées. *L'Art de conserver la santé* a été très-souvent réimprimé, soit séparément, soit dans différentes collections. Armstrong était d'un naturel indolent et mélancolique, et portait dans la société une habitude de taciturnité et une susceptibilité de caractère qui nuisirent à sa fortune comme à sa réputation. Il obtint en 1760 la place de médecin de l'armée d'Allemagne, qu'il exerça jusqu'à la paix de 1765, époque où il revint à Londres. Il fit en 1771 un voyage en France et en Italie, dont il a donné une courte relation, en se déguisant sous le nom de Lancelot Temple. Outre les ouvrages dont nous avons fait mention, on a de lui un poème sur la bienveillance, 1751; *le Goût, épître à un jeune critique*, 1755; *Essais sur différents sujets*, en prose, publiés sous le nom de Lancelot Temple, en 1758; *le Jour*, poème; *Essais de médecine*, et quelques autres écrits. Il mourut en 1779. S—D.

ARMSTRONG (JEAN), médecin anglais, né en 1784, exerça d'abord la médecine à Sunderland, où il eut peu de renommée. Il vint s'établir à Londres au commencement de 1818, sans y avoir presque aucune recommandation, et cependant il y acquit en peu de temps une grande réputation. A la vérité son traité du typhus récemment publié l'avait fait connaître avantageusement. Il fut d'abord nommé médecin d'un hôpital spécialement consacré aux maladies fébriles contagieuses. Sa clientèle s'étendit bientôt, et devint considérable et lucrative. Il donna des leçons de médecine, qu'il rendit très-brillantes par son éloquence, et qui attirèrent un grand concours d'auditeurs. Elles ont été publiées il y a quelques années. Armstrong enseigna en Angleterre une nouvelle doctrine médicale qui a des rapports avec celle de Broussais. Il regarde l'état inflammatoire comme étant la cause de presque toutes les maladies, et se montre grand partisan de la saignée, qu'il recommande comme devant être faite souvent jusqu'à défaillance. Ses préceptes sur l'emploi du calomel sont loin d'être aussi exclusifs que ceux des autres médecins anglais. Il avoue que ce remède, administré sans les précautions convenables, peut causer les accidents les plus funestes et même la mort. Au reste, ses opinions ont souvent changé. Comme ses doctrines étaient opposées à celles de plusieurs de ses compatriotes, il eut beaucoup d'ennemis. Armstrong était au comble de ses succès, lorsqu'il éprouva les premiers symptômes d'une phthisie pulmonaire qui dura huit mois, et à laquelle il succomba le 12 décembre 1829, âgé de 46 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Practical Illustrations of typhus, and other febrile diseases* (Traité pratique sur le typhus et autres maladies fébriles), Londres, 1747, in-8°. Ce traité a eu plusieurs éditions. Il a été traduit en allemand par E.-G. Kühn, Leipsick 1821 in-8°.

U.

L'auteur recommande la saignée dans le typhus, mais avec des restrictions. 2° *Practical Illustrations of the scarlet fever* (Traité pratique de la fièvre scarlatine), Londres, 1818, in-8°. 3° *The morbid Anatomy of the bowels, etc.* (Anatomie pathologique des intestins, du foie, de l'estomac, éclaircie par une série de planches, etc.), Londres, 1828, in-4°. On trouve une notice historique sur ce médecin dans le journal anglais intitulé *Medico-chirurg. Review*, janvier 1850. — Un autre ARMSTRONG fut médecin de l'hôpital des Enfants-Trouvés à Londres, et publia sur leurs maladies un ouvrage estimé dont Lefebvre de Villebrune a fait usage dans sa traduction du *Traité des maladies des enfants du premier âge*, Paris, 1786, in-8°. G—T—R.

ARNALDO (PIERRE-ANTOINE), né en 1658, à Villefranche, comté de Nice, alla, à l'âge de dix-sept ans, étudier la théologie au collège de Brera, à Milan; il y fut reçu docteur, et devint protonotaire apostolique. On a de lui, outre quelques ouvrages de piété : 1° un *Discours sur l'inauguration du pape Alexandre VII*, et un *Éloge de l'évêque de Nice*; 2° *Honorato II, principi Monacæo, etc., poetica Gratulationes*, Milan, in-4°; 3° *la Gloria vestita a lutto per la morte di Carlo Emmanuelle II, duca di Savoia*, Turin, 1676, in-4° : c'est un poème en octaves; 4° *il Giardin del Piemonte oggi vivente nell' anno 1675, diviso in principi, dame, prelati, abati, cavalieri, ministri, etc.*, Turin, 1685, in-8°. C'est un recueil de sonnets, d'odes ou *canzoni*, à la louange des personnages les plus illustres de la cour de Turin de ce temps-là. G—É.

ARNAUD DE CARCASSÈS. Il nous reste de ce troubadour une pièce d'environ trois cents vers, intitulée *le Perroquet*. Ce petit poème paraît avoir joui d'une grande et longue célébrité au moyen âge; il rentre dans le genre des *novelles*; la forme est celle des fabliaux : « L'esprit brillant de la chevalerie s'y confond, dit Raynouard, avec le goût anaérontique que des fictions extravagantes de l'Orient. » Ce conte fantastique développe une pensée dont le sens moral est très-équivoque. Une dame, confinée par son mari, fort amoureux et fort jaloux, dans un jardin entouré de hautes murailles, se laisse prendre aux discours séducteurs d'un perroquet envoyé par le prince Antiplanore. Un rendez-vous est accordé. L'oiseau, du consentement de la dame, met le feu grégeois aux quatre coins du château, et son maître s'introduit dans le jardin à la faveur du désordre occasionné par l'incendie. « C'est Arnaud de Carcassès qui a écrit ceci, ajoute l'auteur, lui qui a si souvent sollicité les dames. Il a voulu châtier les maris qui croient pouvoir séquestrer leurs femmes, et montrer qu'il vaudrait mieux les laisser agir selon leur volonté. » La vie d'Arnaud de Carcassès ne nous est pas connue. On suppose qu'il mourut au retour de la dernière croisade, vers 1270. C. W—R.

ARNAUD DE MARVEIL, ou ARNAUT, troubadour du 12^e siècle. Né de parents pauvres, il fit des efforts pour s'élever au-dessus de leur basse condition. Après avoir exercé quelque temps l'état

de clerc, qualité que l'on donnait non-seulement aux ecclésiastiques, mais aussi aux laïcs qui remplissaient des fonctions assez semblables à celles des notaires, il pensa qu'avec une figure agréable et quelques talents pour la poésie, il se distinguerait dans le monde. Il fut en effet très-bien accueilli à la cour d'Adélaïde, comtesse de Béziers, femme de Roger II, vicomte de Béziers, surnommé *Taillefer*. Selon l'usage, Arnaud célébra la beauté et les grâces de sa bienfaitrice; mais ces éloges, d'abord dictés par la reconnaissance, furent bientôt inspirés par la passion la plus vive. Plusieurs pièces de vers très-longues peignent ses sentiments et ses espérances, et, lors même qu'il se plaint de l'exagération de ses confrères, il épuise les comparaisons. « La fraîcheur « de l'air, l'émail des prés, le coloris des fleurs, en « me retraçant quelques-uns de ses appas, m'invite « tent sans cesse à la chanter. Grâce aux exagérations des troubadours, je puis la louer autant « qu'elle en est digne; je puis dire impunément « qu'elle est la plus belle dame de l'univers. S'ils « n'avaient pas prodigué cent fois cet éloge à qui ne « le méritait point, je n'oserais le donner à celle « que j'aime : ce serait la nommer. » Il est difficile, quand on chante aussi longuement, de ne pas commettre quelques indiscretions. Adélaïde fut obligée d'éloigner son troubadour : il se retira à la cour du seigneur de Montpellier, où, après avoir exhalé ses regrets et ses remords, il composa une pièce d'environ quatre cents vers, dans laquelle il semble avoir pour objet d'enseigner l'art de se conduire dans le monde. Cette épître morale paraît être la dernière production de ce poète : elle offre quelques traits qui peignent les mœurs du temps; mais, amoureux ou moraliste, Arnaud de Marveil fut toujours très-diffus. Ce troubadour dut le nom de *Marveil* ou *Marvelh* à celui d'un château du Périgord, dans lequel il était né.

P—x.

ARNAUD (DANIEL), troubadour du 12^e siècle, né de parents nobles, au château de Ribeyrac, en Périgord. Si l'on juge du mérite de ce poète par les pièces qu'on a recueillies de lui, on aura de la peine à lui accorder la préférence sur d'autres troubadours de son temps; cependant les anciens auteurs italiens semblent lui assigner le premier rang : le Dante surtout le cite comme le poète qui faisait le mieux des vers tendres en langue romance provençale, et ne prise pas moins la prose de ses romans. Pétrarque, qui le place à la tête des poètes provençaux, l'appelle *le grand maître d'amour*; l'amant de Laure a même terminé une strophe d'une de ses chansons par un des vers d'Arnaud Daniel; à la vérité, on a prétendu que ce vers n'était point de ce troubadour, et ce doute est l'objet d'une longue digression qu'on peut lire dans l'ouvrage de Crescimbeni. Il paraît, au reste, que les meilleures pièces de ce poète ont été perdues, puisque celles qui nous restent ne pourraient soutenir la comparaison, du côté de l'imagination et de la grâce, avec celles de quelques-uns de ses contemporains. Arnaud Daniel est l'inventeur d'un genre de composition nommé *sestine*, dont le mérite consiste dans certaines combinaisons et ré-

pétitions : il attachait surtout beaucoup d'importance à la rime. Il joignait au talent de la poésie celui de faire les airs de ses chansons, qu'il exécutait aussi bien que le meilleur jongleur.

P—x.

ARNAUD DE MARSAN, troubadour, sur la vie duquel on n'a point de détails, mais que Millot suppose appartenir à l'illustre maison de Marsan. On peut croire en effet, d'après la pièce qui nous reste, que ce poète, qui florissait sans doute vers la fin du 15^e siècle, joignait l'éclat d'un grand nom à celui du talent. Cette pièce est très-curieuse, parce qu'elle peint les modes, et la manière de vivre des grands seigneurs du temps : c'est une espèce d'instruction de chevalerie dont Millot donne un long extrait dans son *Histoire littéraire des Troubadours*. Cette instruction est remarquable en ce qu'elle ne contient aucun conseil dont l'honnêteté puisse s'offenser, ce qui est fort remarquable dans les pièces du même genre et du même temps.

P—x.

ARNAUD DE TINTIGNAC, troubadour du 14^e siècle, que Nostradamus nomme, avec raison, *Arnaut de Cotignac*, naquit sans fortune, et dut à ses talents poétiques la faveur de Louis, roi de Sicile et comte de Provence, qui l'employa dans des négociations dont le succès fut récompensé par le fief de Cotignac. Il fut moins heureux en amour; n'ayant pu faire agréer ses vœux à Isnarde, fille du seigneur d'Antravènes, il se décida à voyager dans le Levant. Les trois chansons qu'on nous a conservées de ce troubadour justifient assez l'indifférence d'Isnarde. Raynouard en a publié des extraits. On a été obligé de tirer ces détails de Nostradamus, historien peu digne de foi, et que Crescimbeni a consulté. Papon, dont l'opinion a plus de poids, présume qu'Arnaud était frère ou neveu de Guillaume de Cotignac, administrateur du comté de Provence, après la mort de Raimond Bérenger.

P—x.

ARNAUD DE BRESCIA, né au commencement du 12^e siècle, vint en France dans sa jeunesse, et fut disciple d'Abailard. Il s'élevait alors des opinions nouvelles qui entraînaient les meilleurs esprits; et St. Bernard s'en plaint dans plusieurs de ses lettres. Cet amour des nouveautés dangereuses enflamma l'imagination d'Arnaud et égara son zèle. Il quitta l'école d'Abailard pour retourner en Italie, où il prit l'habit monastique, et chercha bientôt à se faire un nom en prêchant la réforme du clergé, qui était alors fort corrompu : déjà l'abbé de Cîteaux et quelques autres avaient entrepris de le réformer; Arnaud alla beaucoup plus loin, il voulut le dépouiller de tous ses biens temporels, et le ramener au temps de la primitive Église; il eut pour lui les nobles, jaloux de la puissance des prêtres, et le peuple, toujours prêt à adopter les opinions qui tendent à dépouiller les riches. Sa doctrine fit fermenter toutes les têtes, et le premier succès de ses prédications fut une révolte du peuple de Brescia contre son évêque. Le clergé porta de toutes parts ses plaintes au pape, qui, dans le second concile de Latran, en 1159, condamna la doctrine d'Arnaud, et ordonna qu'il fût enfermé. Poursuivi par les foudres de Rome, Arnaud quitta l'Italie, et vint à Zurich, où il déclama avec

succès contre l'opulence des prêtres, au milieu d'un peuple et d'un clergé pauvres; il était sur le point d'entraîner dans son parti le légat du pape, lorsque les épîtres de St. Bernard vinrent affaiblir l'autorité de ses discours, et troubler sa retraite. Il fut bientôt persécuté en Suisse comme il l'avait été en Italie; mais sa doctrine faisait des progrès rapides, et menaçait le souverain pontife jusque sur la chaire de St. Pierre. Innocent II venait de mourir; son faible successeur, Lucius, n'avait pu étouffer l'esprit de sédition qui s'était emparé du peuple de Rome; Eugène III, plus faible encore, vit éclater la révolte sans pouvoir l'arrêter. Ce fut alors qu'Arnaud conçut le projet hardi de se rendre à Rome, et de porter l'étendard de la réforme ecclésiastique et de la liberté civile dans la capitale du monde chrétien. Il avait peut-être été appelé, dit Gibbon, par les nobles et par le peuple. Il déclama avec violence contre le luxe et les vices du clergé: mêlant dans ses discours les passages de Tite-Live et de St. Paul, les maximes de l'Évangile et celles de la politique, il rappela aux Romains la grandeur de l'ancienne Rome et la simplicité de la primitive Église, réveillant ainsi toutes les passions. Il réussit à faire chasser le pape de Rome, et resta le chef du peuple, que sa doctrine avait entraîné dans la révolte. Son règne dura dix ans, et ne fut qu'une longue sédition, dans laquelle on pillait les palais, on démolit les maisons, on se partagea les dépouilles des vaincus, en invoquant tour à tour le nom des apôtres et celui des Catons, des Paul-Émile et des Fabius. St. Bernard déclame vivement, dans ses lettres, contre les Romains entraînés par Arnaud de Brescia, et l'histoire est forcée d'avouer que ce qu'il en dit n'est point exagéré. Cependant les choses commencèrent à changer à l'avènement d'Adrien IV, et la démocratie fondée par Arnaud trouva son écueil dans ses excès. Un cardinal, blessé ou tué dans la rue, commença à dépopulariser le parti des séditeux. Le pape profita de cette occasion pour jeter un interdit sur le peuple de Rome; depuis Noël jusqu'à Pâques, la ville fut privée du culte religieux. Le peuple, qui avait fait trembler le souverain temporel, trembla à son tour devant le chef spirituel de l'Église. Les Romains expièrent leur révolte par le repentir, et n'hésitèrent point à acheter leur grâce et leur absolution par l'exil du prédicateur qu'ils avaient longtemps révérendi comme un législateur et comme un prophète. Arnaud se retira à Ottricoli en Toscane, où il fut accueilli par le peuple et même par les grands, qui étaient opposés au souverain pontife; sa doctrine avait trop de partisans pour que, dans sa retraite, il ne donnât pas au pape de vives inquiétudes. Le couronnement de Frédéric Barberousse vint offrir à Adrien une occasion de se défaire du plus dangereux de ses ennemis; le pape exposa à l'Empereur les funestes conséquences de la doctrine d'Arnaud de Brescia; Frédéric se laissa d'autant plus facilement persuader, qu'il avait lui-même quelque chose à obtenir du souverain pontife; il fit enlever Arnaud, qui fut traîné à Rome, condamné par le préfet, et brûlé vif en 1155, sous les yeux du peuple, qui applaudit à sa mort et ne tarda pas à le regretter.

Les cendres du martyr de la liberté furent jetées dans le Tibre, pour qu'il ne restât rien de lui qui pût réveiller l'enthousiasme de ses partisans; mais sa doctrine vivait encore dans l'esprit de la multitude, et souleva plusieurs fois dans la suite les Romains contre les chefs de l'Église. Arnaud de Brescia, comme tous les novateurs, avait un esprit inquiet et une imagination ardente; son caractère ne connaissait point d'obstacles; son éloquence était vive et entraînante; apôtre fanatique de la pauvreté, il n'est pas inutile de remarquer, pour le temps où nous sommes, qu'il méprisait de bonne foi les richesses; partisan de la réforme ecclésiastique, il était irréprochable dans ses mœurs: il n'en fit pas moins beaucoup de mal, et fut entraîné sans doute beaucoup plus loin qu'il ne l'aurait voulu. Ses contemporains lui reprochèrent plusieurs hérésies sur la Trinité et sur quelques autres points de notre croyance; mais on ne se souvient plus que de son hérésie politique, qui a trouvé de nos jours de chauds partisans.

M—D.

ARNAUD, de Villeneuve, médecin de la fin du 15^e siècle. On n'est pas d'accord sur l'époque et sur le lieu de sa naissance: les uns croient qu'il naquit à Villeneuve, petit village voisin de Montpellier; d'autres hésitent, parce qu'il y a aussi en Catalogne, en Languedoc, en Provence, des bourgs de ce nom. Quoi qu'il en soit, Arnaud eut beaucoup de réputation comme médecin, théologien et alchimiste. Ce n'est plus guère que sous ce dernier rapport qu'il peut être de quelque intérêt pour nous; c'est en effet par lui et par Raimond Lulle, son disciple, que la chimie commença à faire des découvertes. Il découvrit les trois acides sulfurique, muriatique et nitrique; il composa le premier de l'alcool, et s'aperçut même que cet alcool pouvait retenir quelques-uns des principes odorants et sapides des végétaux qui y macèrent, d'où sont venues les diverses eaux spiritueuses employées en médecine et pour la cosmétique. On lui doit aussi les premiers essais réguliers de distillation; il fit connaître l'essence de térébenthine; il composa les premiers ratafias. Mais il fut conduit sur le chemin de ces diverses découvertes en se proposant de faire de l'or, et il assura même en avoir le secret. Arnaud est moins remarquable comme médecin; cependant il est un des premiers docteurs de Montpellier qui se soient montrés moins serviles imitateurs des Arabes, dont la doctrine dominait alors tout le monde savant. Il connaissait plusieurs langues, surtout le grec, l'hébreu et l'arabe. Il voyagea en Espagne, et séjourna longtemps ensuite à Paris et à Montpellier; il paraît même assez prouvé qu'il fut quelque temps régent de la faculté de cette dernière ville. Malheureusement il associa à ses connaissances médicales proprement dites des rêveries sur l'astrologie: c'était la folie de son siècle; il prédit la fin du monde, qu'il annonça devoir arriver en 1355. Les propositions qui lui attirèrent la censure ecclésiastique se réduisaient à celle-ci: « Les œuvres de charité et les services que rend à l'humanité un bon et sage médecin sont préférables à tout ce que les prêtres appellent œuvres pies, aux prières, et même au saint sacrifice de la messe. » Poursuivi comme

hérétique par l'université de Paris, il s'enfuit en Sicile, où il fut accueilli par Frédéric d'Aragon, et par Robert, roi de Naples : le premier lui confia même des missions diplomatiques. Le pape Clément V, étant tombé malade à Avignon, réclama les soins d'Arnaud, qui revint pour le soigner ; mais, dans la traversée, le vaisseau qui le portait fit naufrage ; et Arnaud périt à l'âge de 76 ans, en 1314, et fut enterré à Gênes. Le pape fut tellement affligé de sa mort, qu'il ordonna, sous peine d'excommunication, qu'on lui remit fidèlement un traité de *Praxi medica*, que lui avait promis le docteur. Les divers traités d'Arnaud se ressentent généralement, pour le fond et pour le style, du temps où il écrivait ; ils sont courts, et paraissent être plutôt des mémoires, des consultations que des traités dogmatiques. Parmi ses ouvrages, nous citerons son commentaire sur l'école de Salerne, *Schola Salernitana Opusculum*, qu'il fit pendant sa retraite en Sicile ; un traité de *conservanda Juventute et de retardanda Senectute*, qu'il dédia au roi Robert. Sans doute beaucoup des ouvrages qui lui sont attribués ne lui appartiennent pas ; car ce fut une pratique constante des alchimistes de mettre sous le nom de ceux qui avaient illustré leur secte un grand nombre de productions, afin de les faire passer à la faveur de ce nom célèbre : aussi plusieurs de ses œuvres véritables lui ont peut-être été dérobées. Il fut ridiculement accusé de magie, et Mariana va jusqu'à lui reprocher d'avoir essayé de former un homme avec de la semence, mêlée dans une citrouille à de certaines drogues ; ce bizarre essai ne supposerait tout au plus que la marche fautive d'un esprit bouillant et avide de connaissances ; du reste, c'était le reproche banal fait à tous les génies extraordinaires de ces temps de ténèbres. La condamnation qu'avaient portée contre Arnaud les théologiens de Paris, suspendue par la protection du pape Clément V, fut renouvelée, trois ans après la mort de ce pontife, par l'inquisiteur de Tarragone, et quinze des propositions de notre docteur furent censurées. Toutes les œuvres d'Arnaud ont été réunies en un volume. La première édition parut à Lyon en 1504, in-fol., avec une préface de Thomas Murchius. Il en a paru ensuite plusieurs du même format, Paris, 1509 ; Venise, 1514 ; Lyon, 1520, avec la vie d'Arnaud, par Symphorien Champier ; et à Bâle en 1515, 2 vol., avec quelques annotations de Jérôme Tauerellus, de Montbelliard. Haitze, sous les noms de *Pierre Joseph*, a donné la *Vie d'Arnaud*, Aix, 1719, in-12.

C. et A.—N.

ARNAUD (GEORGE D') naquit à Franecker, le 16 septembre 1711. Il appartenait à une famille de réfugiés français. Son grand-père, Antoine d'Arnaud, avait exercé les fonctions d'avocat au siège de Puy-Laurens, et son aïeul maternel, Philippe Couppé, celles de professeur de théologie à St-Hilaire, dans le diocèse de Poitiers. Honoré d'Arnaud, son père, fut élu, en 1728, pasteur de l'église française de Franecker, et parvint à une extrême vieillesse : il vivait encore en 1765. George d'Arnaud publia, à l'âge de douze ans, des vers latins et grecs, où l'on remarqua de l'élégance et de l'harmonie. Après ce brillant dé-

but, il entra à l'université de Franecker, et y reçut les leçons de Wesseling et de Hemsterhuis. Encouragé par ce dernier, il mit au jour, en 1728 : *Specimen animadv. criticarum ad aliquot scriptores græcos*, etc., in-8°, Harling. Ces auteurs sont : Anacréon, Callimaque, Eschyle, Hérodote, Xénophon, et le grammairien Héphestion. Deux ans après, il fit paraître un nouveau volume de critique : *Lectionum græcarum libri duo*, etc., in-8°, la Haye, 1750. D'Arnaud s'y occupe principalement d'Hesychius, d'Aratus, de Théon, d'Appien et d'Apollonius de Rhodes. En 1752, il donna une savante dissertation : *de Diis παρέδραις, sive adsectoribus et conjunctis*, in-8°, la Haye. Vers ce temps, il fit un voyage à Leyde, pour recueillir dans la riche bibliothèque de cette ville les matériaux d'une édition de Sophocle, qu'il avait projetée, mais qu'il ne donna pas. Revenu à Franecker, d'Arnaud, par les conseils de Hemsterhuis, se livra à l'étude de la jurisprudence : il eût préféré le ministère ecclésiastique, si la faiblesse de sa poitrine ne lui eût pas interdit les travaux de la prédication. Abr. Wieling fut son professeur de droit, et lui fit soutenir, sous sa présidence (le 9 octobre 1754), une thèse : *de Jure servorum apud Romanos*. Le jeune candidat montra dans cet acte tant de talent et d'érudition, qu'au mois de juin de l'année suivante il fut créé lecteur en droit. Ses deux livres de conjectures diverses (*Variarum conjecturarum libri duo*) virent le jour à Franecker en 1758, in-4°. Il y traite de plusieurs questions de droit civil, et explique ou corrige un grand nombre de passages pris dans les livres de jurisprudence et de littérature. Ce volume fut réimprimé à Leuwarde en 1744, in-4° ; et on joignit à cette seconde édition la dissertation : *de Jure servorum*, et une autre thèse dont il avait été président, le 17 juin 1759 : *de iis qui pretii participandi causa semel venditari patiuntur*. Cette même année 1759, Abr. Wieling quitta l'université de Franecker pour celle de Leyde, et sa chaire fut donnée à d'Arnaud ; mais il mourut avant d'avoir pris possession, le 1^{er} juin 1740, n'ayant pas encore 29 ans accomplis. Dans les vol. 4, 5 et 6 des *Miscellanæ Observat.* d'Amsterdam, il y a quelques morceaux de lui, signés des initiales G. D. A. Il avait laissé, manuscrite, une dissertation sur la famille des Scévola (*Vitæ Scævolarum*) ; elle a été publiée par H.-J. Arntzenius, à Utrecht, 1767, in-8°. On sait encore qu'il avait eu le projet de donner une nouvelle édition de la paraphrase grecque de Théophile. Son oraison funèbre fut prononcée par Hemsterhuis ; elle se trouve dans le recueil intitulé : *Tiberii Hemsterhusii et L.-C. Valckenarii Orationes*, Leyde, 1784, in-8°. B—ss.

ARNAUD DE RONSIL (GEORGE), habile chirurgien français, après avoir enseigné dans l'école de St-Côme, à Paris, se retira à Londres, où il jouit d'une grande réputation, et où il est mort le 27 février 1774. Ses ouvrages ont de la clarté et de la profondeur. En voici la liste : 1° *Traité des hernies ou descentes*, 1749, 2 vol. in-12, en anglais ; 1754, in-8° ; 2° *Observations sur l'anévrysme*, 1760, in-8°, qui parut aussi préalablement en anglais ; 3° *Instructions simples et aisées sur les maladies de l'urètre et de la*

vessie, en anglais, Londres, 1765, in-8°; en français, Amsterdam, 1764, in-12; 4° *Dissertation sur les hermaphrodites*, 1763, in-8°; 5° *A discourse on the importance of anatomis*, Londres, 1767, prononcé dans une séance académique; 6° *Mémoires historiques sur l'étude de la chirurgie et de la médecine en France et en Angleterre*, Londres et Paris, 1768, 2 vol. in-4°, avec la vie du docteur Hunter; 7° *Remarques sur la composition, l'usage et les effets de l'eau végétal-minérale de Goulard*, Londres, 1771. Il y a une édition complète de tous ces ouvrages traduits en français, 2 vol. in-4°. Arnaud vivait dans le temps de la splendeur de l'académie de chirurgie, et partagea le mouvement heureux que cette compagnie imprimait à tous ceux qui cultivaient cette science.

C. et A.—N.

ARNAUD (FRANÇOIS), né à Aubignan, près de Carpentras, le 27 juillet 1721, s'engagea dans l'état ecclésiastique, vint à Paris en 1752, et fut, en 1762, reçu à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il fut, pendant quelque temps, attaché au prince Louis de Wurtemberg, depuis souverain de ce duché, mais alors attaché au service de France. L'avocat Gerbier, son ami, ayant, en 1765, gagné une cause importante pour le clergé de France contre l'ordre des bénédictins, demanda pour prix de ses travaux, et obtint pour l'abbé Arnaud, l'abbaye de Grandchamp. A peine entra-t-il dans son abbaye, qu'un curé vint lui demander le paiement d'une portion congrue; l'abbé veut d'abord se défendre; mais, touché de l'indigence du curé, il cherche des titres contre lui-même, les remet à son adversaire, et parvient ainsi à faire établir son droit en sa faveur. Reçu à l'Académie française, le 15 mai 1771, Arnaud obtint, par la suite, la place de lecteur et bibliothécaire de Monsicur, et la survivance de la place d'historiographie de l'ordre de St-Lazare. Il mourut à Paris, le 2 décembre 1784, et fut remplacé à l'Académie française par Target. L'abbé Arnaud fut un homme instruit, et doué d'un sentiment vif pour les beaux-arts; mais le goût du monde et un peu de paresse l'ont empêché de développer tous ses talents. Il parlait mieux qu'il n'écrivait, ce qui explique pourquoi il obtint plus de succès dans les salons que dans la république des lettres. D'Arnaud avait d'abord écrit contre les philosophes une lettre à Fréron, que Pailissot qualifie de sermon; mais il passa ensuite dans le camp de ceux qu'il avait d'abord combattus. Lorsque le parti des gluckistes et celui des piccinistes se furent formés sous les drapeaux opposés de l'abbé et de Marmontel, les deux académiciens soutinrent cette guerre par un feu roulant d'épigrammes et de satires. Marmontel composa contre Arnaud le poème de *Polymnie*, où le défenseur de Gluck était fort maltraité. Morellet convient même dans ses *Mémoires* que Marmontel a fait Arnaud plus noir qu'il n'était. Une des meilleures épigrammes qui aient été aiguës pour cette lutte est celle où, se moquant de la prétention qu'avait son adversaire de posséder le secret des vers de Racine, Arnaud dit :

Jamais secret ne fut si bien gardé.

Suard, dans une lettre qu'il écrivit à l'éditeur des œuvres de l'abbé Arnaud, et qu'il fit imprimer en 50 pages in-8°, donne des détails intéressants sur sa liaison avec cet aimable littérateur, liaison qui dura plus de vingt-trois ans, sous le même toit, sans être troublé, dit-il, par aucun nuage. On y lit aussi des anecdotes et des jugements sur plusieurs de leurs contemporains, tels que Laharpe, Marmontel, Gluck, Vico et Carle Vanloo. On a de l'abbé Arnaud une *Lettre sur la musique, au comte de Caylus*, 1754, in-8°. Cette brochure, qui commença sa réputation, n'était que le prospectus d'un grand ouvrage sur la musique des anciens, « qu'il avait, disait-il, médité « au fond de la province, dans les ombres du cabinet « et le silence de la réflexion, » mais que l'auteur n'a ni terminé, ni même, à ce qu'il paraît, commencé sérieusement : il ne travailla le reste de sa vie que par morceaux détachés, et à mesure que les sujets se présentaient. Ardent admirateur de Gluck, l'abbé Arnaud fit, à l'occasion des querelles qui s'élevèrent en 1777 sur la musique, imprimer, dans le *Journal de Paris*, un assez grand nombre de morceaux en faveur du musicien allemand. Il a été, avec son ami Suard, éditeur de l'*Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, par du Buat, 1772, 12 vol. in-12. Voici l'indication des ouvrages auxquels il a coopéré : 1° *Journal étranger*, avec Suard, de janvier 1760 à mars 1762. La collection complète de ce journal, depuis 1754, forme 45 vol. in-12. Les deux amis abandonnèrent cette entreprise pour se charger de la rédaction de la *Gazette de France*. 2° *Gazette littéraire de l'Europe*, 1764-1766, 8 vol. in-8°, avec Suard. 3° *Variétés littéraires, ou Recueil des pièces tant originales que traduites, concernant la philosophie, la littérature et les arts*, 1768-1769, 4 vol. in-12; c'est un choix fait par Arnaud et Suard des meilleurs morceaux qui avaient paru dans le *Journal étranger* et dans la *Gazette littéraire*. 4° *Description des principales pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans*, 1780, 2 vol. in-fol. Le 1^{er} volume est de l'abbé Arnaud (1). 5° Des dissertations dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres*. Les opuscules de l'abbé de Grandchamp ont été recueillis presque en entier, et publiés par M. Léonard Boudou, sous le titre d'*Oeuvres complètes de l'abbé Arnaud*, 1808, 5 vol. in-8°; ils sont incorrectement imprimés; mais, quoi qu'en dise le *Diet. hist. des musiciens*, on y trouve la *Soirée perdue à l'Opéra*, etc. La plupart de ces opuscules, comme l'a remarqué Ginguené, sont, sans que l'auteur en ait averti, imités ou traduits de Carlo Dati, du Quadrio, de l'abbé Conti, etc. Malgré quelques erreurs, malgré quelques constructions irrégulières, quelques-unes des productions littéraires de l'abbé Arnaud lui méritent une place parmi nos écrivains distingués. La compilation publiée sous le titre de : *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution opérée dans la musique par le chevalier*

(1) Le second, rédigé par Coquille, conservateur de la bibliothèque Mazarine, est attribué par Barbier aux abbés Leblond et de Lachaux, dont les noms se trouvent au bas de l'épître dédicatoire,

Gluck, 1781, in-8°, est de l'abbé Leblond, et non de l'abbé Arnaud.

A. B—T.

ARNAUD (FRANÇOIS-THOMAS-MARIE DE BACULARD D'), naquit à Paris, le 15 septembre 1718, d'une famille noble, originaire du comtat Venaissin. Il étudia aux jésuites de Paris, et fut du nombre des enfants précoces. Dès l'âge de neuf ans, il faisait passablement des vers. Il composa, dans sa jeunesse, trois tragédies qui ne furent point jouées : *Idoménée*, *Didon*, et *Coligni, ou la St-Barthélemy*; cette dernière fut imprimée en 1740. Ces divers ouvrages lui procurèrent la connaissance de Voltaire, qui le prit en amitié, lui donna des conseils, et lui fit compter de temps en temps de petites sommes d'argent, qui l'aiderent à suivre son penchant pour les lettres. C'est à lui qu'est due la liaison de deux hommes qui, pendant longtemps, ont associé leurs grands talents pour leur gloire mutuelle et pour les plaisirs de la France, la liaison de Voltaire et de Lekain. En 1750, il fit représenter sur un théâtre de société sa comédie du *Mauvais Riche*, où Lekain jouait le principal rôle. Voltaire, qui assistait à la représentation, prévint dès lors tout ce que Lekain pouvait devenir un jour, et il pria d'Arnaud de le lui amener. Quelques poésies fugitives assez agréables, entre autres l'*Épître à Manon*, plus connue sous un titre un peu plus libre, avaient attiré sur d'Arnaud l'attention du roi de Prusse Frédéric, qui le fit, pendant deux ans, son correspondant littéraire à Paris, et l'appela ensuite à Berlin. Il lui fit la réception la plus aimable, le nomma son Ovide, et lui adressa des vers qui finissaient ainsi :

Déjà l'Apollon de la France
S'achemine à sa cadécence;
Venez briller à votre tour;
Élevez-vous, s'il baisse encore:
Ainsi le couchant d'un beau jour
Promet une plus belle aurore.

L'Apollon de la France, Voltaire, fut fort blessé de la comparaison, et la fit expier à d'Arnaud par beaucoup de plaisanteries sur sa personne et sur ses vers. Ils se retrouvèrent à Berlin; d'Arnaud en sortit après moins d'un an de séjour, et se retira à Dresde, où il fut nommé conseiller de légation. Le désir de revoir sa patrie, et l'invitation du comte de Frise, neveu du maréchal de Saxe, le déterminèrent à revenir à Paris. Il y vécut pendant plusieurs années, fort répandu dans la société, et ensuite s'en retira peu à peu, pour se livrer à la composition de ses nombreux ouvrages. Il fut légèrement impliqué dans le fameux procès de Beaumarchais avec Goëzman, et il eut sa part du ridicule que le premier jeta, avec tant d'esprit et de gaieté, sur tous ses adversaires. Il fut mis en prison pendant la terreur, et n'en sortit que pour mener une vie fort malheureuse, qu'il aurait pu rendre beaucoup plus honorable. Il était sans fortune, et son défaut d'économie rendait insuffisants les secours du gouvernement et le produit de ses ouvrages. Il avait montré autrefois plus d'élévation d'âme. On peut citer, comme un mot plein de noblesse et de courage, ce qu'il dit un

jour au roi de Prusse, dans un souper où tous les convives professaient à l'envi le plus pur athéisme. Lui seul se taisait : « Eh bien ! d'Arnaud, lui dit le « roi, quel est votre avis sur tout cela ? — Sire, répondit-il, j'aime à croire à l'existence d'un être « au-dessus des rois. » Il mourut le 8 novembre 1805, dans sa 89^e année. Il a prodigieusement écrit. Ses principaux ouvrages sont : *les Épreuves du sentiment*, *les Délassements de l'homme sensible*, et *les Loisirs utiles*; ce sont des recueils d'anecdotes, de nouvelles et de contes qui, suivant Laharpe, ne « sont pas des contes bleus, mais des contes noirs, « la plupart tirés de l'anglais, et surchargés d'une « déclamation prolixe, qui est le genre d'éloquence « de l'auteur. » Il y a dans presque toutes cependant une sorte de chaleur et d'intérêt. J.-J. Rousseau disait de d'Arnaud : « La plupart de nos gens « de lettres écrivent avec leur tête et leurs mains : « M. d'Arnaud écrit avec son cœur. » Les nouvelles qui composent ses *Épreuves du sentiment* et ses *Délassements de l'homme sensible* eurent dans le temps beaucoup de vogue, furent traduites dans plusieurs langues, et fournirent quelques sujets au théâtre. Il faut y ajouter *les Époux malheureux, ou Histoire de M. et de madame de la Bédoyère*, qu'il publia pour la première fois en 1745, et dont il donna une suite en 1785. Ses derniers romans, trop nombreux et trop peu connus pour qu'on en rapporte les titres, se ressentent singulièrement de la caducité de l'âge et de la précipitation du besoin. Son théâtre est composé de quatre pièces d'un genre tout à fait sombre et lugubre : le *Comte de Comminges*; *Euphémie, ou le Triomphe de la religion*; *Fayel*, et *Merival*; elles ne furent point représentées, à l'exception du *Comte de Comminges*, qui ne le fut qu'en 1790, et ne dut une ombre de succès qu'à l'horrible nouveauté du spectacle. Le nombre de ses poèmes est infini; une partie a été recueillie en 5 vol. in-12, 1751. Ses *Lamentations de Jérémie*, odes sacrées, ont été imprimées en 1752, et ont eu plusieurs éditions.

A—G—R.

ARNAUD (ANDRÉ). Voyez WENDELIN.

ARNAUDIN (.... D'), littérateur auquel il n'a manqué qu'une carrière un peu plus longue pour mériter une grande réputation, naquit à Paris vers 1690. Il était neveu du docteur d'Arnaudin, l'un des examinateurs les plus accrédités de son temps pour les ouvrages de théologie. Élevé sous les yeux de cet homme respectable, il fit de rapides progrès dans ses études; et il avait déjà publié quelques opuscules lorsqu'il mourut, à l'âge de 27 ans. Outre une traduction estimée du traité de Cornel. Agrippa, de *Nobilitate*, etc., *famini sexus*, Paris, 1715, in-12 (voy. le *Journal des savants*), on lui attribue : 1^o *Réputation par le raisonnement du livre* (du docteur Bourcier) intitulé : *de l'Action de Dieu sur les créatures*, ib., 1714, in-12; 2^o *Vie de D. Pierre Lenain, sous-prieur de la Trappe*, ibid., 1715, in-12.

W—s.

ARNAULD (ANTOINE), fils aîné d'Antoine Arnauld, avocat général de Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1560. Sa famille était originaire de Provence, où elle tenait un rang distingué dès le

12^e siècle. Une des branches passa en Auvergne. Son père, attaché au connétable de Bourbon, s'était distingué par son zèle pour les intérêts de la maison de ce prince, et il avait favorisé son évasion; reçu avocat au parlement, le fils s'y fit un nom par son éloquence. Lorsque Henri IV voulut donner au duc de Savoie une idée du barreau français, il choisit un jour où Arnauld devait plaider. Il s'agissait d'une femme qui accusait un jeune homme d'avoir tué son fils; Arnauld, avocat de la mère, gagna sa cause, et le roi fut si satisfait qu'il le nomma conseiller d'État. L'avocat général Marion fut un jour si enchanté de l'entendre, qu'après l'audience il l'emmena chez lui, et lui donna sa fille aînée en mariage. Le plus célèbre de tous ses plaidoyers fut celui qu'il fit en 1594, en faveur de l'université de Paris, contre les jésuites, dont il était l'élève. Il mit sur leur compte tous les forfaits de la ligue, et conclut à leur expulsion du royaume. Cette violente déclamation, qui, dans le temps, fut appelée une *Philippique*, a été imprimée plusieurs fois, et notamment en 1717, in-12; et le président de Thou en a inséré une partie dans son *Histoire*. Mais ce qui est plus estimable qu'un beau discours, c'est le désintéressement avec lequel Arnauld refusa les présents que lui offrit l'université. Cette compagnie s'en vengea par un décret honorable, qui obligeait tous les ordres de l'université, envers son défenseur et ses descendants, à tous les devoirs d'un client envers son patron. Un autre ouvrage qu'Antoine Arnauld publia contre la société de Jésus a pour titre : *le Franc et véritable Discours du roi sur le rétablissement qui lui est demandé par les jésuites*, in-8°. On a encore de lui : l'*Anti-Espagnol*, imprimé dans le *Recueil des excellents et libres Discours sur l'état présent de la France*, 1606, in-12, et dans les *Mémoires de la ligue*, t. 4, p. 250; la *Fleur de lys*, 1595, in-8°; la *Délivrance de la Bretagne*; la *Première Savoisienn*, 1601, in-8°, réimprimée à Grenoble en 1650, avec la seconde; un *Avis au roi Louis XIII pour bien régner*, 1615, in-8°; la *première et la deuxième Philippique* contre le roi d'Espagne Philippe II, 1592, in-8°. Il mourut le 29 décembre 1619, âgé de 59 ans. Catherine Marion, son épouse, lui avait donné vingt enfants, dont dix morts en bas âge, quatre fils et six filles toutes religieuses à Port-Royal, monastère dont il avait été comme le second fondateur. Sa probité, son attachement aux véritables intérêts du royaume, sa modestie, égalèrent ses talents. Il avait refusé les places d'avocat général au parlement de Paris, de premier président à celui de Provence. Catherine de Médicis voulut le faire secrétaire d'État; mais il eut le désintéressement de répondre « qu'il « la servirait mieux en qualité d'avocat général. » Lemaistre, son petit-fils et son filleul, fait allusion à cette anecdote dans cette épigramme qu'il fit en son honneur :

Passant, du grand Arnaud révère la mémoire;
Ses vertus à sa race ont servi d'ornement,
Sa plume à son pays, sa voix au parlement,
Son esprit à son siècle, et ses faits à l'histoire

Contre un second Philippe, usurpateur des lis,
Ce second Démosthène anima ses écrits,
Et contre Emmanuel arma son éloquence.
Il vit comme un néant les hautes dignités,
Et préféra l'honneur d'oracle de la France
A tout le vain éclat des titres empruntés.

Son animosité contre les jésuites lui valut, de leur part, le reproche d'être huguenot; mais la vérité est qu'il sut tenir le milieu entre la ligue et le calvinisme, modération qui, si elle avait été plus commune, eût épargné bien des malheurs à la France. On avait une telle vénération pour Antoine Arnauld qu'après sa mort on fut obligé de l'exposer sur un lit pendant quelque temps, pour satisfaire le public qui le demanda avec instance. N—L.

ARNAULD D'ANDILLY (ROBERT), fils aîné du précédent, né à Paris en 1689, occupa, jeune encore, des charges importantes, et les remplit avec une supériorité de génie et une intégrité peu communes. Il jouit à la cour d'un grand crédit, et n'en usa que pour rendre service. Il avait l'esprit noble, les inclinations généreuses et le courage de les suivre. Ayant rencontré dans une prison des personnes dont la détention était injuste, il brava tout pour faire cesser leur captivité. Innocent au milieu de la cour, incorruptible au milieu des plus grandes occasions de s'enrichir, il mérita que Balzac dit de lui : « Il ne rougit point des vertus chrétiennes, et « ne tira point vanité des vertus morales. » A l'âge de cinquante-cinq ans il quitta le monde pour se retirer dans le monastère de Port-Royal-des-Champs. Comme on répétait à la cour que les solitaires de Port-Royal faisaient des sabots par humilité, il dit à la reine mère, en prenant congé d'elle, « que si Sa Majesté entendait dire qu'il « faisait des sabots à Port-Royal, elle n'en crût « rien; mais que si on lui rapportait qu'il y eût « vait des espaliers, elle le crût, et qu'il espérait en « faire manger des fruits à Sa Majesté. » En effet, comme chaque solitaire s'imposait un travail manuel, il choisit pour le sien la culture des arbres. Il envoyait tous les ans à la reine des fruits que le cardinal Mazarin appelait en riant des *fruits bénis*, et la reine avait recommandé qu'on ne les lui servit jamais sans la prévenir que c'était un présent d'Arnauld d'Andilly. Lorsque le marquis de Pomponne, son fils, fut élevé à la place de ministre des affaires étrangères, « Louis XIV voulut voir le *bonhomme*, « dit madame de Sévigné, l'entretint longtemps, le « fit promener en calèche dans ses jardins, et lui fit « un accueil si aimable, qu'Arnauld enchanté répé- « tait de moment en moment : *Il faut s'humilier.* » Il avait épousé la fille du sieur Lefèvre de la Boderie, connu par son ambassade en Angleterre; il en eut trois fils et cinq filles. Il mourut le 27 septembre 1674, à 85 ans, après avoir conservé la vigueur de l'esprit et du corps jusqu'à ses derniers instants. « Ses yeux vifs, dit l'historien de Port- « Royal, sa démarche prompte et ferme, sa voix de « tonnerre, son corps sain et droit, plein de vigueur; « ses cheveux blancs qui s'accordaient si bien avec

« le vermillon de son visage; sa grâce à monter et à se tenir à cheval, la fermeté de sa mémoire, la promptitude de son esprit, la sûreté de sa main, « soit en tenant la plume, soit en taillant les arbres, « étaient pour lui une espèce d'immortalité. » On a de lui : 1° la traduction plus élégante que fidèle des *Confessions* de St. Augustin, in-8° et in-12; 2° de l'*Histoire des Juifs*, de Josèphe, 5 vol. in-8° et in-12, et dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1681, 2 vol. in-fol., avec figures; 3° des *Vies des Saints Pères du désert et de quelques Saintes*, écrites par les Pères de l'Eglise, 3 vol. in-8°; 4° de l'*Échelle Sainte* de St. Jean Climaque; du traité du *Mépris du monde*, par St. Eucher; du *Pré spirituel* de Jean Moschus; 5° des œuvres de Ste. Thérèse, in-4°, 1670; 6° de celles du bienheureux Jean d'Avila, in-fol.; 7° *Mémoires* de sa vie écrits par lui-même, publiés par l'abbé Goujet, 2 vol. in-12, 1734, pleins de candeur et d'intérêt; 8° poème sur la *Vie de Jésus-Christ*, petit in-12; 9° *Œuvres chrétiennes*, en vers, et plusieurs autres ouvrages. N—L.

ARNAULD (HENRI), frère du précédent, naquit à Paris en 1597, et annonça de bonne heure le mérite qui distinguait si honorablement tous les Arnauld. Il fut d'abord destiné au barreau. Le cardinal Bentivoglio l'emmena à Rome, et ce fut durant cette absence, qui dura cinq ans, que la cour lui donna l'abbaye de St-Nicolas, en 1624. A son retour, en 1637, le chapitre de Toul, dont il était le doyen, l'élut tout d'une voix pour évêque de cette ville, et cette nomination fut confirmée par le roi, à la prière du P. Joseph, capucin; mais d'après les contestations survenues entre le pape et le roi sur le droit d'élire, Arnauld remercia. Il refusa aussi, en 1644, la charge de visiteur général en Catalogne, que le cardinal Mazarin fit, à son refus, donner à Pierre de Marca. En 1645, lors de la brouillerie des Barberini avec Innocent X, le comte de Lionne fit envoyer l'abbé de St-Nicolas à Rome, en qualité de chargé des affaires de France. Le négociateur traita en passant des affaires importantes dans les cours de Parme, de Modène et de Plaisance, prit part aux mouvements de Naples, et, si ses conseils eussent été suivis, peut-être alors ce royaume eût-il été perdu pour l'Espagne. Arrivé à Rome, il trouva le pape aigri contre les Barberini, au point de faire saisir tous leurs biens. La première preuve qu'il donna de son habileté fut l'expédient qu'il suggéra pour empêcher la saisie du palais Barberini, un des plus beaux de l'Italie. Ce fut une vente simulée faite au roi de France, et conclue dans le plus grand secret. La nuit qui précéda celle où devait avoir lieu la saisie, les armes de France furent apposées aux quatre coins du palais, de sorte que lorsque les agents du pontife se présentèrent pour en prendre possession, ils furent obligés de respecter une propriété devenue française. Le pape, malgré son dépit, conçut tant d'estime pour l'abbé de St-Nicolas, qu'il lui accorda la grâce et le retour des Barberini, négociation dont Arnauld eut toute la gloire. Aussi les cardinaux de ce nom, rétablis dans leurs biens et leurs dignités, firent frapper

une médaille en son honneur, et lui élevèrent dans leur palais une statue, avec ce vers que Fortunat avait composé pour St. Grégoire de Tours :

Alpibus Arvernus veniens Mons altior ipsis;

allusion aux armes et à la patrie des Arnauld, dont la famille était originaire d'Auvergne, et dont les armes étaient une montagne. De retour en France, l'abbé de St-Nicolas fut fait évêque d'Angers en 1649, et se voua tout entier aux obligations de son état. Il ne quitta qu'une seule fois son diocèse, et ce fut pour avoir avec le prince de Tarente, et à la prière de ce seigneur une conférence, dont le résultat fut sa conversion et sa réconciliation avec le duc de la Trémouille, son père. Angers dut, en 1652, sa conservation et celle de ses habitants à son courage. Chassé de la ville par une troupe de factieux, il alla trouver la reine mère qui s'avancait pour punir cette révolte, et la trouvant inflexible, il lui dit un jour, en la communiant : « Recevez, ma-dame, votre Dieu, qui a pardonné à ses ennemis « en mourant sur la croix. » Ce peu de mots désarma la reine, qui ne fit éprouver aux rebelles que les effets de sa clémence. Cette doctrine devait avoir un grand poids dans la bouche d'un homme qui la suivait dans la pratique, au point qu'il était passé en proverbe que le meilleur titre pour obtenir des grâces de M. d'Angers était de l'avoir offensé. Il avait même une liste des noms de ceux qui lui avaient rendu de mauvais offices, et ne la consultait que pour leur en rendre de bons. Il allait tous les dimanches visiter l'hôpital et consoler les malades. Ceux à qui une noble fierté faisait dissimuler leur indigence étaient étonnés de voir à la fois leur secret pénétré, leur pauvreté secourue et leur délicatesse respectée par les ingénieuses libéralités de leur pasteur. Sa charité était aussi active que modeste. Un jour qu'il avait reçu une somme de 2,000 livres pour les lods et vente d'une terre, il n'accorda la diminution que lui demandait l'acheteur qu'à condition que le prix serait remis entre ses mains et non entre celles de ses gens d'affaires, qui auraient pu mettre obstacle à ses largesses. Dans une grande disette dont Angers fut désolé, le charitable évêque employa, en une seule fois, jusqu'à 10,000 livres pour ramener l'abondance; et cette libéralité fut tellement secrète, que la gloire en fut attribuée au maréchal de la Meilleraie, alors gouverneur de Bretagne, et que le hasard seul en fit découvrir l'auteur. Doux, égal, d'un accès facile, il ne rebutait jamais personne, et faisait aimer jusqu'au refus, par la bonté qu'il y mettait. Ne donnant que quatre heures au sommeil, la prière, la lecture, et plus encore la visite des malades, la consolation des malheureux, ses fonctions de l'épiscopat occupaient tout son temps. Un de ses amis lui représentant qu'il devait prendre un jour de la semaine pour se délasser : « Volontiers, répondit-il, « pourvu que vous me donniez un jour où je ne « sois pas évêque. » Étranger aux troubles qui agitérent alors la France, il demeura fidèle au roi. Malheureusement la querelle du jansénisme vint

agiter quelque temps ses dernières années. Ami du monastère de Port-Royal, où il avait été sacré et où il avait sa mère, six sœurs, cinq nièces et plusieurs de ses proches, il eut à essayer les mêmes traverses pour la même cause, et fut un des quatre évêques qui se signalèrent dans l'affaire du Formulaire. Il le signa enfin, en ménageant, par une clause expresse, les intérêts de Port-Royal ; fit sa paix avec Clément IX, et ne s'occupa plus que du bonheur et de l'édification de son diocèse, conservant dans un âge avancé, comme le témoigne madame de Sévigné, toute la vivacité d'esprit des Arnauld. Il perdit la vue cinq ans avant sa mort, et mourut le 8 mars 1692, à l'âge de 93 ans, après quarante-quatre ans d'épiscopat, pleuré de son peuple, qui le regardait comme un saint, et dont le pieux enthousiasme se disputa les moindres choses qui avaient pu être à son usage. Ses négociations à la cour de Rome et en différentes cours d'Italie ont été publiées à Paris en 5 vol. in-12, 1748, par les soins de son petit-neveu, l'abbé de Pomponne ; on y trouve beaucoup de particularités intéressantes. Le manuscrit en était conservé dans la bibliothèque de Lyon, où le P. la Chaise l'envoya. N—L.

ARNAULD (ANTOINE), frère du précédent, et le vingtième des enfants d'Antoine Arnauld et de Catherine Marion, naquit à Paris, le 6 février 1612. La vivacité de son génie s'annonça de bonne heure. Étant encore enfant, et se trouvant à la campagne, dans le cabinet du cardinal Duperron, il lui demanda une plume. « Qu'en voulez-vous faire ? lui » dit le prélat. — Écrire comme vous contre les » huguenots. — C'est très-bien, répondit Duperron ; » je suis vieux, et j'ai besoin d'un substitut. Je vous » la donne donc, comme le berger Daméas remit, » en mourant, son chalumeau au petit Corydon. » Arnauld, après avoir fait avec distinction ses humanités et sa philosophie aux collèges de Calvi et de Lisieux, voulut se livrer à l'étude de la jurisprudence ; mais le vœu de sa mère et les conseils de l'abbé de St-Cyran, son directeur, le décidèrent à préférer la théologie. Il en prit des leçons sous Lescot ; mais ne trouvant point la doctrine de ce professeur de Sorbonne sur la grâce conforme à celle de St. Paul, il étudia particulièrement cette matière dans St. Augustin ; et dans son acte de tentative, soutenu en 1636, et dédié au clergé de France, alors assemblé à Paris, il soutint des sentiments entièrement opposés à ceux qu'on lui avait dictés. Lescot en conçut un ressentiment que ni l'éloquence ni le talent du candidat ne purent adoucir. « Ce confesseur du » cardinal de Richelieu, qui n'avait point, dit Bayle, » appris à son pénitent à pardonner, et qui avait » appris de son pénitent à ne pardonner jamais, re- » tarda, par son crédit, l'admission d'Arnauld dans » la maison de Sorbonne. » Enfin la mort du cardinal leva cet obstacle ; Arnauld prit le bonnet de docteur en 1641, et, en prêtant le serment ordinaire, dans l'église de Notre-Dame, sur l'autel des Martyrs, il jura « de défendre la vérité jusqu'à l'e- » fusion de son sang, » promesse que firent depuis tous les docteurs. Deux ans après, il publia son livre

de (ou plutôt contre) la fréquente Communion. Ce traité, revêtu de l'approbation de la province ecclésiastique d'Auch, en corps, de plusieurs évêques, et de vingt-quatre docteurs de Sorbonne, fut vivement attaqué par les jésuites, contre lesquels il paraissait dirigé, et qui venaient de laisser publier le livre du P. Séguirand, sur cet objet ; ils le combattirent dans leurs sermons et dans leurs écrits, comme rempli d'une pernicieuse doctrine ; madame de Sévigné parle d'un auteur qui avait entrepris de prouver que cet écrit renfermait trente-deux hérésies. L'adversaire d'Arnauld disait, au commencement de l'ouvrage : « Comme nous le prouverons ci-dessous ; » et, à la fin, il disait : « Comme nous l'avons prouvé » ci-dessus, » sans que ni dessus ni dessous il y eût rien de prouvé. Cet ouvrage, qui fait époque dans l'Église de France par la réforme qu'il opéra dans l'administration des sacrements, fut le principe des persécutions que l'auteur essuya dans la suite. Le P. Nouet ayant traité Arnauld d'hérétique pire que Luther et Calvin, et les approbateurs, d'aveugles, fut obligé d'en demander pardon à genoux, devant l'assemblée du clergé, en présence des supérieurs des jésuites de Paris. Voltaire relève gaïement l'expression emphatique d'un *Dictionnaire critique*, au sujet de cet ouvrage : Aussitôt que le livre de la fréquente Communion parut, l'enfer en frémit. « Il est difficile, dit l'historien du » siècle de Louis XIV, de savoir au juste quelle est » l'opinion de l'enfer sur un livre nouveau. » Au reste, ce triomphe d'Arnauld enflamma d'autant plus la haine de ses adversaires. Les disputes sur la grâce, qui s'élevèrent alors, vinrent ajouter encore à cette animosité. Arnauld prit le parti de Jansénius, et le soutint avec la plus grande force. Cependant il n'y avait point encore lieu à une censure juridique, lorsqu'il en fournit une occasion. Le duc de Liancourt, qui faisait élever sa petite-fille à Port-Royal, et qui donnait asile à un abbé de Bourzéis, janséniste, s'étant vu refuser l'absolution par un prêtre de St-Sulpice, parce que, d'ailleurs, il ne croyait pas que les cinq propositions de Jansénius fussent dans le gros livre de cet évêque flamand, Arnauld écrivit deux lettres à cette occasion. Deux propositions contenues dans ces écrits furent censurées par la Sorbonne, en 1656. La première, qu'on appelait *de droit*, était ainsi conçue : « Les Pères » nous montrent un juste dans la personne de St. » Pierre, à qui la grâce, sans laquelle on ne peut » rien, a manqué, dans une occasion où l'on ne sau- » rait dire qu'il n'ait point péché. » La seconde, qu'on appelait *de fait* : « L'on peut douter que les » cinq propositions condamnées par Innocent X et » par Alexandre VII, comme étant de Jansénius, » évêque d'Ypres, soient dans le livre de cet au- » teur. » L'examen en fut confié à des commissaires ennemis de l'auteur ; trente-deux moines mendiants de plus que ne permettaient les statuts de la faculté furent introduits dans l'assemblée, qui se tint sous l'influence du chancelier Séguier. On n'eut aucun égard aux explications offertes par Arnauld. Il fut réduit à sortir de Port-Royal, pour mettre sa

personne en sûreté dans une retraite ignorée de ses ennemis. Arnauld refusa de souscrire à cette censure, et comme, d'ailleurs, il eut pour juges les docteurs contre lesquels il avait écrit, et ce même Lescot dont il a été question, il fut exclu de la faculté, malgré ses protestations contre l'irrégularité de sa condamnation. Avec lui furent enveloppés dans la même disgrâce soixante-douze docteurs, et plusieurs licenciés et bacheliers, sur leur refus de prendre part à cette censure, que l'on a continué depuis de faire signer à ceux qui voulaient devenir docteurs. Depuis les troubles qu'avait excités son premier ouvrage, et qui l'avaient fait éiter à Rome, il s'était retiré à Port-Royal; il s'envelait encore plus profondément dans sa retraite, et n'en sortit qu'à la paix de Clément IX, en 1668. L'archevêque de Sens et l'évêque de Châlons, médiateurs de cet accommodement, firent comprendre Arnauld dans cette pacification, et le présentèrent au nonce. Ce prélat l'accueillit avec la plus grande distinction, et lui dit « qu'il ne pouvait mieux employer sa plume « d'or qu'à défendre l'Eglise. » Louis XIV voulut voir aussi un théologien si renommé, et il lui fut présenté par Pomponne, son neveu. « J'ai été bien « aise, lui dit ce prince, de voir un homme de votre « mérite, et je souhaite que vous employiez vos « grands talents à la défense de la religion. » Et toute la cour fêta le savant docteur. Mais Annat et Péréfixe empêchèrent son rétablissement en Sorbonne. Durant les premières années qui suivirent la paix de l'Eglise, Arnauld tourna contre les calvinistes les armes dont il s'était servi contre ses adversaires. Ce calme heureux produisit : 1° *la Perpétuité de la foi*, qu'il avait commencée avec Nicole, lorsqu'il se tenait caché à l'hôtel de Longueville, où la duchesse lui avait donné un asile, et qui produisit le plus grand effet dans le parti de la réforme, auquel elle enleva des partisans illustres et nombreux; 2° *le Renversement de la morale de Jésus-Christ par les calvinistes*, et plusieurs autres ouvrages de controverse, qui le firent redouter des protestants. Mais la tranquillité ne fut pas de longue durée : la démanigaison de dogmatiser dans les uns, et l'ardeur de combattre les dogmatisants dans les autres, rallumèrent la guerre. Arnauld ne fut pas des derniers à recommencer les hostilités. Suivant des autorités graves, il fut fidèle à ses engagements, et s'interdit toute composition sur les affaires du jansénisme. Mais de Harlay, dit-on, protégeait sourdement toutes les provocations contre lui. Quoi qu'il en soit, il en revint aux jésuites, ses ennemis naturels. Aussi prétendait-on, dans le temps, que sa haine contre cette compagnie célèbre était une haine d'éducation, et le compara-t-on au jeune Annibal, promettant à son père, dès ses plus tendres années, qu'aussitôt qu'il serait en âge de porter les armes, il ferait aux Romains une guerre éternelle. Arnauld, devenu suspect par le concours des visites qu'il recevait, et regardé comme dangereux par Louis XIV, que l'archevêque de Paris, de Harlay, ne cessait d'animer contre lui, crut devoir disparaître pour quelque temps. Il se retira dans les pays étrangers,

en 1679. Innocent XI lui fit offrir une retraite honorable à Rome, qu'il refusa, de peur de se rendre suspect à Louis XIV, à cause des disputes sur la régale. Ce fut alors que Boileau, devant qui l'on disait que le roi faisait chercher le docteur pour qu'on l'arrêtât, répondit : « Le roi est trop heureux pour « le trouver. » Il y a toute apparence que ces recherches ne furent que éminatoires; car Arnauld trahissait à chaque instant son secret par l'impétuosité de son caractère. On peut en juger par les anecdotes suivantes. Il avait trouvé une retraite à l'hôtel de Longueville, à condition qu'il n'y paraîtrait qu'en habit séculier, une grande perruque sur la tête et l'épée au côté. Il y fut attaqué de la fièvre, et madame de Longueville ayant fait venir le médecin Brayer, lui recommanda un gentilhomme qu'elle honorait d'une protection particulière, et à qui elle avait donné un appartement dans son hôtel. Brayer monte chez le malade, qui, après avoir parlé de son indisposition, demande des nouvelles. « On « parle, lui dit le médecin, d'un livre nouveau « qu'on attribue à M. Arnauld ou à M. de Sacy; « mais je ne le erois pas de M. de Sacy : il n'écrit « pas si bien. » A ce mot, Arnauld, oubliant son habit gris et sa perruque, lui répond vivement : « Que voulez-vous dire ? Mon neveu écrit mieux que « moi. » Brayer envisage son malade, se met à rire, descend chez madame de Longueville, et lui dit : « La maladie de votre gentilhomme n'est pas consi- « dérable; je vous conseille pourtant de faire en « sorte qu'il ne voie personne; il ne faut pas le « laisser parler. » Bientôt, craignant d'être recherché même chez cette princesse, il alla se loger au faubourg St-Jacques, dans un taudis ignoré; il y tomba malade. Ses amis lui envoyèrent un médecin, qui, dans la conversation, comprit bientôt que son malade était un homme de mérite. Arnauld, curieux de nouvelles, lui demanda ce qu'on disait dans Paris. « Rien d'intéressant, répondit le médecin, si ce n'est « que M. Arnauld est arrêté. — Oh ! pour cette nou- « velle, répliqua ce dernier, elle est un peu diffi- « cile à croire; c'est moi qui suis Arnauld. » Le médecin, étonné, lui remontra son imprudence. « Heureusement, ajouta-t-il, vous avez affaire à un « honnête homme. Sans cela, voyez à quoi vous « vous exposez. » Il fit avertir la duchesse de Longueville, qui, toute alarmée, envoya chercher Arnauld. Elle lui donne un logement, le fait cacher dans une chambre, et ne veut se reposer que sur elle-même du soin de lui porter à manger. Cette princesse, étonnée des indiscretions qui échappaient souvent à Arnauld et à Nicole, disait « qu'elle ai- « merait mieux confier son secret à un libertin. » Craignant donc les conséquences de l'animosité de ses ennemis et des préventions du roi, Arnauld s'exila lui-même de sa patrie, et se retira dans les Pays-Bas. Après avoir erré en différents endroits, il se fixa à Bruxelles, où le marquis de Grana le fit assurer de sa protection, et témoigna un grand désir de voir un homme dont la réputation avait déjà rempli l'Europe. L'illustre fugitif ne refusa point cette protection; mais il fit prier le marquis de le laisser dans

son obscurité, et de ne point l'obliger à voir un gouverneur des Pays-Bas espagnols pendant que l'Espagne était en guerre avec la France; délicatesse que de Grana ne put blâmer. Le premier fruit de sa retraite fut l'*Apologie pour les catholiques contre les faussetés du ministre Jurieu*, ouvrage qui, au jugement de Racine, présente la force et l'éloquence des *Philippiques* de Démotène, et où l'auteur prit généreusement la défense des jésuites, ses persécuteurs. Jurieu, que sa violence et son fanatisme avaient rendu odieux à son propre parti, rassembla, dans un libelle qu'il intitula *l'Esprit de M. Arnauld*, mille calomnies grossières contre le docteur, qui dédaigna d'y répondre, mais qui n'y fut pas moins sensible. Le P. Simon doute que ce recueil d'infamies ait été fait par Jurieu; il pense qu'il fut composé à Paris, et qu'on en fit passer le manuscrit à Jurieu, qui l'arrangea à sa manière. Le repos était un état violent pour cet athlète infatigable; il trouva moyen de s'engager bientôt dans une nouvelle querelle. Le père Malebranche, qui avait embrassé des sentiments différents sur la grâce, les développa dans un traité, et le fit parvenir à celui qu'il regardait comme son maître. Le docteur voulut arrêter l'impression de son livre; mais, n'ayant pu y réussir, il lui déclara la guerre en 1685. Il y eut plusieurs écrits de part et d'autre, remplis d'expressions piquantes et de reproches très-vifs. Arnauld n'attaquait pas le *Traité de la Nature et de la Grâce*; mais l'opinion que l'on voit tout en Dieu, exposée dans la *Recherche de la vérité*, qu'il avait lui-même vantée autrefois. Il intitula son ouvrage : *Traité des vraies et des fausses Idées*. Il prenait ce chemin pour apprendre, disait-il, à Malebranche, à se défier de ses plus chères spéculations métaphysiques, et le préparer ainsi à se laisser plus aisément désabuser sur la grâce. Malebranche se plaignit de la malignité qu'il y avait à choisir une matière dont il n'était nullement question, parce qu'elle était la plus métaphysique, et par conséquent la plus susceptible de ridicule aux yeux de la plupart des lecteurs. Le danger des discussions polémiques de cette nature est de mener les cœurs les plus droits et les esprits les plus justes beaucoup plus loin qu'ils ne se le proposent eux-mêmes. Arnauld en vint à des accusations révoltantes; selon lui, son adversaire met en Dieu une étendue matérielle, et insinue artificieusement des dogmes qui corrompent la pureté de la religion. Ses *Réflexions philosophiques et théologiques sur le Traité de la Nature et de la Grâce*, publiées en 1685, ouvrage composé à la sollicitation de Bossuet, le rendirent vainqueur dans l'esprit de ses nombreux partisans, qui chantaient victoire pour leur chef dès qu'il entra dans la lice; mais Malebranche le fut aux yeux de ses disciples. Ce dernier, aussi pacifique que l'autre était guerrier, eut du moins sur lui l'avantage d'une plus grande modération, en déclarant à son adversaire « qu'il était las de donner au monde un spectacle, et de remplir le *Journal des Savants* de leurs *pauvretés* réciproques. » On peut dire pourtant que si le théologien avait mis trop de dureté dans quelques-

uns de ses écrits, le philosophe mit aussi trop de fiel et d'amertume dans les siens, en accusant ce malheureux exilé, son ancien ami, d'être chef de secte, et d'entretenir le schisme. On voulut engager Arnauld à reproduire la rétractation que son antagoniste lui avait confiée autrefois de la signature du Formulaire. Arnauld se révolta contre un tel procédé : « Rien ne serait plus malhonnête, dit-il, que « d'abuser de cette confiance. J'aimerais mieux qu'on « m'eût coupé la main que de lui en faire aucun reproche. » Cette querelle, qui dura jusqu'à la mort d'Arnauld, ne l'empêcha pas d'en avoir une autre avec le P. Simon, à l'occasion de la traduction des livres saints en langue vulgaire. « Enfin, après « une carrière si orageuse et malheureuse, dit Voltaire, selon les idées ordinaires qui mettent le « malheur dans l'exil et la pauvreté, sans considérer « la gloire, les amis et une vieillesse saine, qui furent « le partage de cet homme fameux, » Arnauld vit approcher la mort sans trouble ni faiblesse; il expira entre les bras du P. Quesnel, à Bruxelles, le 8 août 1694, à 85 ans, et fut enterré dans le chœur de la paroisse Ste-Catherine. Sa mort enleva aux partisans de Jansénius le plus habile défenseur qu'ils aient jamais eu, et aux jésuites leur plus redoutable adversaire. Le lieu de sa sépulture fut longtemps ignoré; mais son cœur fut porté à Port-Royal, puis transféré à Palaiseau. Les poètes les plus illustres lui firent des épitaphes. On eût pu lui appliquer celle de Trivulce : *Hic quiescit, qui nunquam quiescit*. Boileau ne craignit pas de déplaire aux ennemis de Port-Royal, en consacrant les vers suivants à sa mémoire :

Au pied de cet autel de structure grossière,
Git sans pompe, enfermé dans une vile bière,
Le plus savant mortel qui jamais ait écrit;
Arnauld, qui sur la grâce instruit par Jésus-Christ,
Combattant pour l'Eglise, a, dans l'Eglise même,
Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème.
Plein d'un feu qu'en son cœur souffla l'Esprit divin,
Il terrassa Pélage, il foudroya Calvin;
De tous ces faux docteurs confondit la morale;
Mais, pour fruit de son zèle, on l'a vu rebuté,
En cent lieux opprimé par la noire cabale,
Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté;
Et même par sa mort, leur fureur mal éteinte
N'en eût jamais laissés les cendres en repos,
Si Dieu lui-même, ici, de son ouaille sainte
A ces loups dévorants n'avait caché les os.

Le *Nécrologe de Port-Royal* en attribue deux autres à Racine. Santeuil fit pour Arnauld cette épitaphe, placée sur la pierre qui couvrait son cœur à Port-Royal :

Per quem religio stetit inconcussa fidesque,
Magnanima et pietas et constans regula veri,
Contemplantur virum; se totum agnoscit in illo
Rugis pulchra suis Patrum redidiva vetustas.

On ignore l'auteur de cet autre distique, remarquable par sa précision :

Hic jacet Arnaldus, lucem cui Gallia, portum
Flandria, Roma fidem, præbuit astra Deus.

Une petite pièce du temps nous apprend une anecdote assez piquante, c'est que Racine fut le seul qui osa se trouver à son convoi. Les jésuites opposèrent à tous ces éloges quelques pièces satiriques, et ils s'élevèrent surtout avec violence contre l'épithète de *grand*, dont les jansénistes accompagnaient le nom d'Arnauld. Bourdaloue, qui, plus d'une fois, a fait servir le ministère évangélique à la défense de sa compagnie, y fit allusion dans son sermon sur l'aveugle-né. On attribua aussi, non sans quelque fondement, à l'animosité des jésuites, la suppression des articles de Pascal et d'Arnauld dans l'ouvrage de Perrault, intitulé : *les Hommes illustres du 17^e siècle*; l'on fit à cette occasion l'application ingénieuse de ce passage de Tacite : *Præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quod effigies eorum non visebantur*; mais si personne n'eut droit de s'étonner de voir cette compagnie conserver quelque ressentiment des coups terribles qu'Arnauld lui avait portés, beaucoup de personnes furent offensées du ton léger et presque amer dont l'abbé de Rancé annonça la mort d'un homme avec lequel il avait eu des liaisons d'estime et d'amitié, ce qui valut à cet abbé une lettre sévère attribuée au P. Quesnel, qui crut devoir la désavouer. Quelque respect qu'on ait pour la mémoire du réformateur de la Trappe, il est permis de soupçonner que ce pieux solitaire n'avait pas pardonné à Arnauld le parti qu'il avait pris dans la querelle sur les études monastiques entre lui et le P. Mabillon. En effet, Arnauld était trop érudit et trop lettré pour approuver un système qui condamnait les moines à la paresse et à l'ignorance. Arnauld était plus que savant : « Personne, dit un « écrivain célèbre, n'était né avec un esprit plus « philosophique ; mais sa philosophie fut corrompue « par la faction qui l'entraîna. Cette faction illustre, « qui voyait à sa tête les Arnauld, les Pascal, les « Nicole ; qui comptait dans ses rangs les person- « nages les plus distingués du royaume par l'éclat « de la naissance et des talents ; qui peut s'enor- « gueillir d'avoir eu pour partisans Boileau et Ra- « cine, plongea, durant soixante ans, dans des con- « troverses toujours longues et souvent inutiles, un « esprit fait pour éclairer les hommes ; » réflexion judicieuse, mais qui peut s'appliquer avec la même justesse aux esprits supérieurs du parti opposé. Une anecdote peint l'inflexibilité de son caractère. Nicole, son compagnon d'armes, et qui avait partagé sa retraite et toutes les agitations de sa vie errante, mais né avec un caractère plus doux et plus accommodant, lui représentant un jour qu'il était las de guerroyer sans cesse, la plume à la main, et qu'il voulait enfin se reposer : « Vous reposer ! reprit « l'impétueux docteur. Eh ! n'aurez-vous pas pour « vous reposer l'éternité tout entière ? » Pour lui, il donna, jusqu'au dernier moment, l'exemple d'une âme forte, inébranlable et supérieure à la mauvaise fortune, selon les uns, et, selon les autres, d'une opiniâtreté que l'on confond trop souvent avec la fermeté. Il vécut dans une retraite ignorée, sans fortune, sans domestique, lui dont le neveu avait été ministre d'État, lui qui aurait pu être cardinal ! Ses

partisans prétendent en effet qu'Innocent XI lui fit offrir la pourpre, et qu'à sa mort plusieurs cardinaux dirent, en plein consistoire, qu'on eonnaissait des saints qui n'avaient pas rendu tant de services à l'Eglise ; mais le plaisir d'écrire en liberté, et peut-être aussi l'orgueil d'être chef de parti, lui tinrent lieu de tout. Son extérieur ne prévenait point en sa faveur. Sa taille était petite, et sa tête d'une grosseur disproportionnée. Ses traits n'auraient annoncé que la stupidité, sans la vivacité de ses yeux qui révélait le secret de son génie. Cet homme, si terrible la plume à la main, apportait dans la société des mœurs simples et douces. Sa conversation était grave et réfléchie, sans exclure pourtant une honnête gaieté. Sa mémoire, vraiment extraordinaire, lui fournissait toujours, à point nommé, quelque trait de ce que les auteurs avaient dit de plus saillant sur ce qui faisait le sujet de l'entretien. Il possédait à fond les poètes latins, et en appliquait les plus beaux endroits avec autant de justesse que de présence d'esprit. Il s'exprimait d'un ton fort haut lorsqu'il soutenait ses opinions. Plusieurs traits prouvent cependant qu'il était plus modeste que ses ennemis n'ont voulu le faire croire. Son frère, l'évêque d'Angers, l'ayant invité à le venir voir, il prit la voiture publique. On vint à parler de son livre de *la Perpétuité de la foi* ; on le vantait beaucoup, lui seul le déprécia. Un des voyageurs indigné lui dit : « Il vous appartient bien de vous ériger en censeur « du grand Arnauld ! Et que trouvez-vous à blâ- « mer dans son livre ? — Beaucoup de choses, ré- « pondit Arnauld ; on a manqué tel et tel endroit : « on eût dû mettre plus d'ordre, pousser davantage « le raisonnement. » Il parla de tout en maître, et cependant personne ne fut désabusé. Le carrosse de son frère étant venu le prendre à quelques lieues d'Angers, on reconnut que le censeur d'Arnauld était Arnauld lui-même, et chacun se répandit en excuses. « Ce qu'il y a de singulier, dit l'auteur de « l'*Histoire des querelles littéraires*, c'est que cet « homme, qu'on a cru l'ennemi des papes, avait de « Rome la permission de dire la messe dans sa « chambre. » Ses liaisons avec cette cour, pour être étonnantes, n'en sont pas moins véritables. Il entretenait toute sa vie des correspondances avec des membres du sacré collège. Il avait des instructions très-sûres concernant les papiers importants envoyés à la congrégation de la Propagande. Personne ne connaissait mieux que lui la bibliothèque du Vatican : il citait les pièces originales, l'endroit où on les avait placées, et défiait les jésuites d'en contester l'authenticité. Ils ne purent pas faire mettre à l'index sa *Morale pratique*, tandis que la *Défense des nouveaux chrétiens et des missionnaires de la Chine*, etc., du P. Letellier, y fut mise. Son crédit à Rome était tel qu'il en plaisantait lui-même. « On me croit en France, « disait-il, le plus grand ennemi des papes, et l'on « ignore comme j'ai toujours été chez eux. » Une lettre de Rome, insérée dans le *Mercur* de février 1696, ajoute à ces détails une anecdote qui vient à l'appui ; c'est qu'un des plus célèbres professeurs du collège de la Sapience, ayant appris la mort d'Arnauld, la veille

du jour où il devait faire un discours latin d'aparat, auquel tout Rome était invité, consacra sa harangue tout entière à l'éloge de ce docteur, ne parla que de la grande perte que l'Église venait de faire en sa personne, et le mit au-dessus de tous les écrivains anciens et modernes. Cet homme extraordinaire ne fut pas seulement profond dans la théologie, dans l'intelligence de l'Écriture, dans la science ecclésiastique, il était encore versé dans la dialectique, la géométrie, la grammaire et la rhétorique. Les anciens lui étaient familiers; mais il paraît avoir surtout affectionné Cicéron. On lui demandait ce qu'il fallait faire pour se former un bon style : « Lisez Cicéron, répondit-il. — Il ne s'agit pas, répliqua-t-on, d'écrire en latin, mais en français. — En ce cas, reprit le docteur, lisez Cicéron. » Il avait lui-même profité de cette lecture; son style était plein de chaleur et d'énergie, et cette énergie serait plus frappante s'il avait eu l'art de se resserrer. « Arnauld, dit Bossut, était né avec une grande éloquence; mais il n'en réglait pas assez les mouvements. Les négligences de la diction, le ton pesant et dogmatique nuisaient quelquefois à la force de sa logique, et dans les premières disputes que le signalèrent, il eut besoin que Pascal fit valoir ses raisons par les charmes de l'expression et par le piquant de la plaisanterie. Il n'eut pas, comme cet écrivain inimitable, l'art de se resserrer, et d'être précis sans cesser d'être éloquent. » On a de cet homme illustre environ cent quarante volumes en différents formats, dont plusieurs ont été faits en société avec Pascal, Nicole, Lami, etc., et malgré l'inépuisable fécondité de l'auteur, rien n'empêche de croire qu'un grand nombre est l'ouvrage de ses disciples, qui ont voulu en faire honneur à leur chef, ou les mettre en crédit par l'autorité d'un grand nom. Le recueil complet de ces écrits a été publié en 45 vol. in-4°, à Lausanne, en 1777-78-79-83. On peut diviser ces écrits en cinq classes : la 1^{re}, composée des livres de belles-lettres et de philosophie : 1° *Grammaire générale et raisonnée, contenant les fondements de l'art de parler*, etc., par MM. de Port-Royal; nouvelle édition, augmentée des notes de M. Duclos, de l'Académie française, et d'un supplément par M. l'abbé Froment, in-12, 1756. Cet ouvrage fondamental, et qui est la clef de toutes les langues, a été réimprimé en 1805 et en 1811, in-8°, avec des notes de M. Petitot. 2° *Eléments de géométrie*. 3° *L'Art de penser*, avec Nicole, livre excellent, qui a fait révolution dans l'enseignement de la logique. Les auteurs ont cru devoir, par ménagement pour les partisans de l'ancienne barbarie scolastique, y faire entrer des matières que, plus tard, ils n'auraient pas manqué d'exclure. Arnauld, du moins, y fait assez sentir le cas qu'il faisait de ces sottises, dont Molière fit justice peu de temps après. 4° *Réflexions sur l'éloquence des Prédicateurs*, Paris, 1695. Cet écrit fut composé à l'occasion d'une préface de Dubois, qui interdisait l'éloquence aux orateurs chrétiens. Arnauld, à qui il avait envoyé son ouvrage, répondit à ses sophismes avec une telle supériorité de dialectique et de raison, que Nicole dit

en le lisant : « Si M. Dubois n'était pas mort, il en mourrait. » En effet, l'écrit d'Arnauld ne fut imprimé qu'après la mort de ce faible traducteur de Cicéron et de St. Augustin. Ce livre obtint le suffrage même des jésuites, qui d'ailleurs n'étaient pas fâchés de voir le maître humilier le disciple. Le P. Bouhours fit la préface de l'édition de 1700, qui parut sous le titre général de *Réflexions sur l'Éloquence*, avec des lettres de Brulart de Sillery, évêque de Soissons, contre D. Lami, bénédictin, sur le même sujet. Enfin on le réimprima, en 1750, en Hollande, dans le *Recueil de divers traités sur l'éloquence et la poésie*, publié par Bruzen de la Martinière. 5° *Objections sur les Méditations de Descartes*. 6° *Traité des vraies et des fausses Idées*, Cologne, 1685. La deuxième classe est celle des ouvrages sur les matières de la grâce. On en trouve une liste fort longue dans le *Dictionnaire de Moréri*, et dans le *Supplément au Nécrologe des principaux défenseurs et confesseurs de la vérité*. Le principal est celui dont nous avons parlé plus haut, sous le titre de *Réflexions philosophiques et théologiques*. La plupart des autres ne roulent que sur des disputes particulières, si l'on en excepte la traduction des livres de St. Augustin, des *Mœurs de l'Eglise catholique, de la Correction et de la Grâce, de la véritable Religion; de la Foi, de l'Espérance et de la Charité*, 1648. La troisième, des livres de controverse contre les calvinistes : 1° *la Perpétuité de la foi*, ouvrage auquel il avait en beaucoup de part, et qu'il publia sous son nom, comme Nicole, son principal coopérateur, l'avait désiré. Clément IX, à qui il fut dédié, Clément X et Innocent XI, lui firent écrire des lettres de remerciement. 2° *Le Renversement de la morale de Jésus-Christ par les calvinistes*, en 1672, in-4°. 3° *L'Impiété de la morale des calvinistes*, en 1675. 4° *L'Apologie pour les catholiques*, 1681-82, 2 vol. in-12. 5° *Les Calvinistes convaincus de dogmes impies sur la morale*. 6° *Le prince d'Orange, nouvel Absalon, nouvel Hérode, nouveau Cromwell*. L'auteur du *Siècle de Louis XIV* doute que ce livre soit d'Arnauld parce que le style du titre ressemble à celui du P. Garasse. Cependant le *Supplément au Nécrologe*, déjà cité, le range dans la longue liste des écrits du docteur. On dit même que Louis XIV ordonna qu'on le fit imprimer, et qu'on en envoyât des exemplaires dans toutes les cours; mais cette assertion n'est pas prouvée. On a plus de plaisir à penser, comme de savants théologiens l'assurent, que ce fut à l'*Apologie pour les catholiques* que Louis XIV fit cet honneur. La quatrième classe, des écrits contre les jésuites, parmi lesquels on distingue la *Pratique morale des jésuites*, en 8 vol., qui sont presque tous d'Arnauld, à l'exception du premier et d'une partie du second, qui sont de Cambout de Pont-Château. Il y a dans cet ouvrage, comme dans tous les écrits de parti, des vérités et des exagérations. On doit pourtant convenir qu'il est précieux par le nombre et la qualité des pièces originales qu'il contient, dont l'authenticité n'a jamais été contestée par ceux qui y avaient le plus d'intérêt, et qu'on peut proposer

comme un modèle de la méthode avec laquelle on doit traiter, approfondir, épuiser une matière. On peut comprendre dans cette quatrième classe tous les écrits contre la morale relâchée, dont Arnauld était un des plus ardents ennemis. Le *Supplément au Nécrologe*, etc., nous apprend qu'il eut part aux 5^e, 9^e, 11^e, 12^e, 13^e, 14^e et 15^e *Lettres provinciales*. Dans la cinquième partie, sont tous les écrits sur l'Écriture sainte : 1^o *Histoire et Concorde évangélique*, en latin, 1653 ; 2^o *Traduction et Explication du Missel en langue vulgaire*, autorisée par l'Écriture sainte, etc., 1661, in-4^o, faite avec de Voisin ; 3^o *Défense du Nouveau Testament de Mons, contre les Sermons de Maimbourg*, avec Nicole, etc. On a imprimé, après sa mort, neuf volumes de lettres, où l'on distingue les noms de Boileau, de Leibnitz, etc. Le P. Quesnel a publié sa vie, avec des pièces relatives et des écrits posthumes. On y trouve une réponse au reproche qu'on lui avait fait de se servir de termes injurieux contre ses adversaires. L'objet de cette dissertation est de prouver, par l'Écriture et par les Pères, qu'il est permis de combattre ses adversaires avec des traits forts et piquants. L'éditeur des *Oeuvres complètes d'Arnauld* a mis à la tête de sa collection une vie extrêmement détaillée, qu'on a reimprimée en 2 vol. in-8^o, Lausanne, 1785. Les journaux ont rapporté dans le temps cet article du testament de Grosley : « Je « lègue une somme de 600 livres pour contri- « bution de ma part au monument à ériger au cé- « lèbre Antoine Arnauld, soit à Paris, soit à Bruxel- « les. L'étude suivie que j'ai faite de ses écrits m'a « offert un homme courageux au milieu d'une per- « sécution continue, supérieur aux deux grands mo- « biles des déterminations humaines, la crainte et « l'espérance. Ses ouvrages sont l'expression de l'é- « loquence du cœur, qui n'appartient qu'aux âmes « fortes. » Il ne paraît pas que cette disposition ait eu aucune suite. N—L.

ARNAULD (ANTOINE), fils aîné de Robert Arnauld d'Andilly, servit d'abord dans le régiment d'un de ses cousins, Isaac Arnauld, gouverneur de Philisbourg, et mestre de camp, embrassa l'état ecclésiastique, devint abbé de Chaumes, se retira auprès de son oncle, l'évêque d'Angers, dont il gouverna le temporel, qu'il déranger considérablement, et mourut en 1698. Ses *Mémoires*, où il se plaint beaucoup de son père, ont paru, en 1756, en trois parties, in-8^o, publiées par le P. Pingré. On y trouve des faits curieux, des anecdotes piquantes qu'on chercherait vainement dans les nombreux mémoires sur le siècle de Louis XIV. Il y professe la même manière de penser que les autres Arnauld, sur les affaires du temps. N—L.

ARNAULD (ANTOINE), général français, naquit à Grenoble, en 1749, dans une condition obscure, et s'engagea comme soldat, en 1767, dans les gardes de Lorraine, où il servit jusqu'en 1779. Il obtint alors son congé, et se retira en Normandie, où il vécut du travail de ses mains jusqu'à l'époque de la révolution. Il s'enrôla, en 1791, dans le premier bataillon de volontaires nationaux du Calvados, et y

fut aussitôt nommé capitaine, puis lieutenant-colonel. Il commanda cette troupe dans les armées du Nord sous Dumouriez, et se trouva, en 1795, à la bataille de Hondscoote, où il eut le bras fracassé d'un coup de feu. Nommé, en 1794, chef de la 4^e demi-brigade d'infanterie, il la commanda avec beaucoup de distinction dans l'invasion de la Belgique, puis dans celle de la Hollande sous Pichegru. Étant passé, en 1800, à l'armée du Rhin, il y commanda le 48^e régiment d'infanterie, et se distingua notamment à l'attaque de Baltzeim et à la bataille de Hohenlinden, où il faisait partie de la division de Richepanse. (Voy. ce nom.) En 1802, le colonel Arnauld passa à l'armée de Hanovre, et il fut nommé général de brigade le 25 août 1805, et commandant de la Légion d'honneur le 14 juin 1804. Employé au camp de Zeitz, sur les côtes de la Hollande, il y mourut, dans la même année, par l'effet meurtrier du climat. M—D j.

ARNAULD, marquis de Pomponne, et ARNAULD, abbé de Pomponne. Voyez POMPONE.

ARNAULD (MARIE-ANGÉLIQUE) de St-Madeleine, sœur d'Antoine Arnauld, né en 1591, abbesse de Port-Royal-des-Champs, à quatorze ans, y rétablit à dix-sept ans la réforme de Cîteaux et le premier esprit de l'institut de St.-Bernard. Chargée, par le général de l'ordre, d'introduire la réforme dans l'abbaye de Maubuisson, que gouvernait alors sœur Gabrielle d'Estrées, qui s'y était fait installer à main armée, elle en vint à bout, après bien des peines, en donnant le premier exemple de toutes les privations qu'elle imposait à ses religieuses. Ce fut alors qu'elle se mit sous la direction de St. François de Sales. De retour à Port-Royal, elle transféra son monastère des Champs à Paris; et, persuadée que son élection n'avait pas été canonique, après avoir obtenu que l'abbesse fût désormais triennale et élective, elle donna sa démission. Quelques années après, le pape la nomma pour établir un nouveau monastère, que la duchesse de Longueville voulait fonder en l'honneur du saint sacrement. Cet établissement n'ayant pas subsisté, la mère Marie-Angélique revint à Port-Royal, dont les religieuses l'éurent abbesse, douze ans après sa démission, et la continuèrent pendant douze ans de suite. Lorsque le monastère des Champs eut été rétabli, elle se partagea entre le gouvernement des deux maisons, y déploya des qualités éminentes, et mourut, le 9 août 1661, à 70 ans, après cinquante-quatre ans de profession, laissant une grande réputation d'esprit, de savoir et de vertu. Racine, dans l'*Histoire de Port-Royal*, lui attribue la relation des persécutions qu'on fit souffrir à ces religieuses, publiées à Paris en 1724. —Sa sœur, la mère Agnès, fut d'abord, malgré sa jeunesse, maîtresse des novices, gouverna Port-Royal durant les cinq ans que la mère Marie-Angélique passa à Maubuisson, devint sa coadjutrice, fut elle-même élue abbesse, et, durant vingt-sept ans, gouverna Port-Royal alternativement avec sa sœur, à laquelle elle survécut neuf ans, éprouva de grands chagrins à l'occasion du Formulaire, vit enfin rétablir le monastère de Port-Royal, et mourut,

le 49 février 1671, à 77 ans, après soixante-douze ans de profession et soixante-deux de gouvernement. Elle publia deux livres, l'un intitulé : *l'Image de la Religieuse parfaite et imparfaite*, Paris, 1665, in-12; et l'autre : *le Chapelet secret du saint sacrement*, 1665, in-12, supprimé à Rome, sans être censuré. On lui attribue aussi : *les Constitutions de Port-Royal*. Ces deux abbesses eurent quatre sœurs, toutes religieuses dans le même monastère, et toutes attachées au parti janséniste, et occupées de disputes sur la grâce; « comme si, dit Bossuet, « la simple foi ne valait pas mieux que tout cela. » C'est ce qui faisait dire à l'archevêque de Paris, Péréfixe, « que ces filles étaient pures comme des anges, « mais orgueilleuses comme des démons. » — Leur nièce, la mère *Angélique de St-Jean* ARNAULD, née en 1624, entra à Port-Royal à six ans, fut élevée par ses deux tantes, entre les mains desquelles elle devint un prodige d'esprit et de vertu, fut durant vingt ans maîtresse des novices, puis abbesse, et mourut en 1684, âgée de 59 ans. Elle eut une grande part aux articles du *Nécrologe de Port-Royal*. On a de plus d'elle des *Relations*, des *Réflexions*, et des *Conférences*. Ce dernier écrit a été publié par D. Clémencet, en 1760, 3 vol. in-12. Madame de Sévigné vante une lettre qu'elle écrivit à l'occasion de la disgrâce de son frère, le marquis de Pomponne. « C'était, ajoute-t-elle, la chère fille de M. d'Angilly, et dont il me disait : Comptez que tous « mes frères, tous mes enfants, et moi, nous sommes « des sots, en comparaison d'Angélique. Jamais rien « n'a été bon de tout ce qui est sorti de ces pays-là, « qui n'ait été corrigé et approuvé d'elle. Toutes les « langues, toutes les sciences lui sont infuses, etc. » Antoine Arnauld et l'abbé Duguet ont fait son éloge.

N—L.

ARNAULT DE NOBLEVILLE (LOUIS-DANIEL), agrégé au collège des médecins d'Orléans, de la société et correspondance royale de médecine, né à Orléans, le 24 décembre 1701, mort le 1^{er} mars 1778, a publié : 1^o *le Manuel des dames de Charité, ou Formules de médicaments faciles à préparer*, 1747, in-12, réimprimé en 1750, 1757, 1760, 1766, in-12, traduit en italien et en hollandais. 2^o *Ædologie, ou Traité du rossignol franc ou chanteur*, 1751, in-12. 3^o *Histoire naturelle des animaux, pour servir de suite à la matière médicale de Geoffroy*, 1756, 9 vol. in-12. Arnauld eut pour collaborateur un nommé Salerne. 4^o *Description abrégée des plantes usuelles employées dans le Manuel de charité* (avec le même collaborateur), 1767, in-12. 5^o *Cours de médecine pratique, rédigé d'après les principes de Ferrein*, 1769, 3 vol. in-12; 1781, 3 vol. in-12. — François

ARNAULT DE LA BORIE, chanoine de St-Étienne et de St-Front, de Périgueux, sa patrie, successivement archidiacre et chancelier de l'université de Bordeaux, mort en 1607, dans un âge très-avancé, est auteur des *Antiquités de Périgord*, imprimées en 1577, dit le P. Lelong. Il avait, suivant l'abbé Gouget, traduit le *Traité des anges et des démons*, de J. Maldonat, et composé *l'Anti-Drusac*, Toulouse, 1564.

A. B—T.

ARNAULT (ANTOINE-VINCENT), de l'Académie française, l'un des hommes les plus distingués de cette période littéraire qu'on a appelée *la littérature de l'empire*, naquit à Paris, le 22 janvier 1766; il fit ses études chez les oratoriens, au collège de Juilly, où il eut pour professeurs les PP. Fouché et Billaud (de Varennes), lesquels ont acquis plus tard une si funeste célébrité révolutionnaire, et pour condisciples MM. Pasquier, Duplex de Mézy, Eyriès, Boiste, Salverte, Durand de Mareuil, Creuzé de Lessert, Sallenave, dont bien peu lui ont survécu, et qui tous se sont plus ou moins fait remarquer dans les lettres, les affaires ou la politique. La passion des vers le domina dès l'enfance et lui ménagea quelques succès précoces. Il perdit de fort bonne heure son père, qui avait sacrifié une partie de sa fortune pour obtenir dans la maison de Monsieur, comte de Provence (depuis Louis XVIII), une charge dont la finance ne fut pas restituée à sa famille, et pour laquelle une pension fut assignée à sa veuve. Au sortir du collège, Arnauld fut placé chez un procureur, où il ne s'occupa que de poésie, et composa un grand opéra intitulé *Sapho*, dont il se flattait que l'illustre Piccini ferait la musique; mais cette illusion, si flatteuse pour un débutant, ne se réalisa point. Un de ses parents, receveur de rentes, M. DeFrance, homme riche et instruit, chez qui il allait souvent, aimait à recevoir les savants et les gens de lettres. Arnauld fréquentait aussi quelques littérateurs affiliés au musée de Court de Gébelin, entre autres St-Ange, le traducteur d'Ovide, et le fabuliste Lebaillly. « Que je portais envie à ces « messieurs, écrivait-il cinquante ans après dans « ses *Souvenirs*! que les applaudissements excités « par la lecture de leurs ouvrages retentissaient « profondément dans mon âme! Nulle gloire ne me « paraissait préférable à celle dont ils semblaient « déjà saisis, etc. » Il ne suivait pas le théâtre avec moins d'avidité que les séances académiques; enfin il s'essayait déjà dans divers genres, tels qu'héroïdes, élégies, romances. L'une de ces romances, intitulée *l'Absence*, fut mise en musique par mademoiselle Garre, sœur de madame Gail. Laharpe l'inséra avec éloge dans sa *Correspondance littéraire* adressée au comte de Shouvalof. Madame, comtesse de Provence, s'intéressa aux premiers succès d'un jeune homme qu'elle connaissait depuis l'enfance, et l'attacha à sa personne en qualité de secrétaire de son cabinet (1786). La même année, Arnauld, quoiqu'à peine âgé de vingt ans, se maria, autant pour se distraire d'une première passion sans espoir, que par le désir de sortir de la tutelle où le retenait sa mère. « Comme celui qui se jette l'eau pour se « sauver de la pluie, dit-il à lui-même (1), je me « mariai pour devenir indépendant. » Au reste, toutes les raisons de convenances et même de fortune justifiaient cette union avec l'une des filles du premier valet de chambre de Monsieur, mademoiselle de Bonneau, qui lui donna deux fils. Madame, qui voulut signer le contrat, accorda sur sa

(1) *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. 1, p. 146.

cassette à Arnault mille écus de traitement, dont les deux premières années seules furent payées. Ce fut vers ce temps qu'affilié à la loge du Patriotisme à Versailles, il composa pour une solennité maçonnique une scène lyrique, dont le succès engagea un musicien nommé Simon à lui conseiller de mettre sur la scène l'aventure de Gil Blas chez les voleurs. Arnault entreprit cet ouvrage et le fit présenter aux comédiens du Théâtre-Italien ; mais rien que sur le titre, la pièce fut repoussée par ces messieurs, qui ne voulaient pas jouer des brigands. Arnault, sans se décourager, entreprit une tragédie, *le Mariage de vengeance*, sujet également tiré du roman de le Sage. Son œuvre achevée, il voulut la lire à Ducis, qui, après le lui avoir promis, ne voulut pas l'entendre. Loin de se laisser abattre par tous ces déboires, le persévérant jeune homme mit aussitôt sur le métier une troisième pièce : c'était celle qui devait faire sa réputation : c'était *Marius à Minturnes*. Cependant sa pension sur la cassette de Madame cessa de lui être payée, Monsieur n'ayant pas approuvé cette dépense. Alors la mère d'Arnault, espérant par là qu'on obtiendrait facilement la ratification du traitement en question, engagea son fils à acheter, de moitié avec Sylvestre, membre de l'académie des sciences, une charge de *valet de garde-robe* (1). Il est curieux de voir avec quel soin, dans ses *Souvenirs*, Arnault dissimule ce titre qui n'avait rien que d'honorable pour des bourgeois avant la révolution, mais qui pesait si cruellement à son amour-propre depuis que le niveau de 1792 avait passé sur toutes les distinctions domestiques de la vieille cour. Pour comble de ridicule, il cherche dans ce passage de ses mémoires à s'assimiler au comte d'Avary et au duc de Liancourt, grands maîtres de la garde-robe, l'un du roi Louis XVI, l'autre de Monsieur (2). Il avoue au surplus que si d'abord il fut assez gauche dans ses fonctions, il devint par la suite un peu plus adroit, sans que le prince parût plus s'apercevoir de sa gaucherie que de sa dextérité. Dans tous les cas, Arnault avait alors mal choisi son temps pour acheter une charge à la cour ; et comme il le dit lui-même, après Chamfort, placer ainsi son argent en 1788, c'était *se faire marchand de poisson après Pâques*. Rien n'était plus aventureux que les placements de cette espèce dans un temps où les princes obérés ne pouvaient, malgré les réformes que leurs maisons avaient subies, les maintenir sur le pied dispendieux où elles étaient encore. Mais à Versailles faisait-on ces réflexions ? On y vivait avec une sécurité que les premières secousses de la révolution de 1789 purent à peine dissiper. Cousin de l'infortuné Flesselles, Arnault dut voir avec horreur les sanglants débuts de ce grand ébranlement social. Au surplus, lui-même rend compte de ses sentiments royalistes d'alors avec bonne foi sans doute, mais aussi avec une sorte de regret et presque de mau-

vaïse honte : « Quelles étaient alors mes opinions politiques », dit-il dans ses *Souvenirs* ? Je serais « assez embarrassé de le dire au juste. Au collège, « le mot de liberté avait noblement résonné à mon « oreille ; mais j'étais trop familiarisé dès l'enfance « avec l'ordre établi pour y voir un esclavage. « Comme le roi était bon, je ne concevais pas qu'on « eût rien à redouter de son pouvoir, quelle qu'en « fût la nature. Ce n'est pas d'ailleurs dans la ville « où l'on vivait d'abus que les inconvénients des « abus se faisaient sentir. Cependant, aux appro- « ches de la révolution, mon caractère, qui me porte « à l'indépendance, n'avait fait partager un mo- « ment les espérances de la nation ; mais le spec- « tacle du mal que faisait à une famille que j'aimais « cette révolution, qui n'améliorait pas encore le « sort du peuple, me la fit bientôt prendre en aver- « sion. Je sentais au fait plus que je ne réfléchissais. « Dominé par des affections plus que par des opi- « nions, j'étais aristocrate. » Voilà le mot : Arnault n'était rien moins que royaliste : il était *aristocrate*, très-aristocrate, comme nous avons pu le voir sous l'empire, et comme il s'est peint lui-même en 1853, en ne voulant pas à toute force avoir été l'un des valets de Louis XVIII. Après les journées des 5 et 6 octobre, Monsieur était venu habiter le Luxembourg, où Arnault l'avait suivi. Depuis un an qu'il était au service de ce prince, ce fier patron ne lui avait pas adressé un seul mot. A Paris il rompit enfin le silence, mais pas tout à fait à la satisfaction du jeune poète. On venait de donner *Charles IX*. Un jour qu'Arnault était présent au lever du prince, Rhulière y vint ; Monsieur dit beaucoup de mal de cette tragédie, dont la cour était révoltée, puis termina sa diatribe par ces mots : « Je n'ai encore rencontré personne qui ait vu cette « pièce deux fois. — Je ne l'ai vue qu'une, dit com- « plaisamment Rhulière. — Et moi, je l'ai vue « deux, répliqua Arnault étourdiment. — Je vous « en fais mon compliment, » reprend le prince d'un ton qui ne permettait pas la réplique. Déconcerté de cette répartie, Arnault craint que Monsieur ne pense qu'il l'ait voulu braver ; il s'empresse de rimer une pièce de vers qui contient une critique amère et l'on peut dire assez juste de *Charles IX*, retourne le lendemain au lever, et remet ses vers au prince qui, par des mots aimables, répara tout ce qu'avait d'amer le propos de la veille. De cette époque date la liaison d'Arnault avec Frochet et l'abbé Maury, membres de l'assemblée constituante, avec Méjan et Maret, qui, alors simples journalistes, étaient destinés à faire une si brillante fortune, et devaient aussi contribuer à celle de leur ami. Ses opinions l'enrôlèrent parmi les malins et spirituels rédacteurs des *Actes des Apôtres*. Cependant sa tragédie de *Marius à Minturnes* était achevée ; les comédiens la reçurent ; elle était en cinq actes. Pendant les diverses lectures qui en furent faites, l'auteur, docile aux conseils de Palissot et de plusieurs amis éclairés, eut le bon esprit d'y reconnaître des longueurs et surtout une intrigue amoureuse qui rompait l'unité ; il réduisit sa pièce en trois actes. Af-

(1) L'*Almanach* de Versailles porte Sylvestre parmi les premiers valets de garde-robe. Il y avait ensuite les valets de garde-robe par quartier, puis les garçons de garde-robe.

(2) Voir les notes du 1^{er} volume.

fable depuis lors avec Arnault, Monsieur à son lever ne lui parlait que de théâtre :

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous (1),

lui dit-il le matin du jour de la première représentation. Ce fut en effet, pour le jeune auteur, le plus beau jour de sa vie. La pièce, admirablement jouée, fut applaudie avec transports. Le caractère fortement tracé du héros, des traits énergiques, la belle scène du Cimbre, la simplicité de l'action, la noblesse élevée du style, justifiaient bien ce succès, et cette tragédie est encore vue aujourd'hui avec plaisir. Dès ce moment Arnault prit rang parmi les gens de lettres, qui le traitèrent généralement avec bienveillance. Peu de temps après, sur l'invitation de Palissot, il se réunit au cortège qui, sous le nom de la famille de Voltaire, suivit le sarcophage de ce grand homme, le jour où ses cendres furent transportées au Panthéon (2). Bientôt la fuite de Monsieur laissa Arnault sans patron. En perdant sa place, il en perdit aussi la finance, avec la perspective des bienfaits que semblait lui assurer la faveur toujours croissante du prince. L'ivresse d'un premier succès dramatique, l'espoir d'en obtenir un second, empêchèrent Arnault d'apprécier tout le dommage que cet événement portait à ses intérêts. Il ne craignit point d'essayer un sujet d'une extrême difficulté, celui de *Lucrèce*. En peu de mois sa tragédie fut faite et présentée aux comédiens français, qui, charmés du personnage de Brutus, le reçurent avec enthousiasme, et décidèrent qu'à cette occasion le matériel des tragédies romaines serait renouvelé, et que, pour la confection des décorations et les costumes, on consulterait David. Arnault se rendit avec confiance chez ce peintre célèbre, qui, plusieurs fois, lui avait témoigné un vif intérêt. En effet, David le reçut d'abord avec bienveillance; mais bientôt son sourire affectueux fait place à une froideur repoussante : « Je n'ai pas de dessins pour vous, lui dit-il; je n'ai pas de dessins pour « quelqu'un qui porte ce que vous portez là; » puis, fronçant le sourcil, il lui frappe sur le ventre. Cette boutade force Arnault à s'examiner lui-même; il s'aperçoit que, selon la mode des jeunes aristocrates, son gilet, sa cravate et ses gants sont semés de fleurs de lis. « Monsieur David, lui répliqua-t-il « sans se démonter, nous ne rougissons pas de ces « marques-là dans notre parti; nous aimons même « à les montrer, tandis que dans le vôtre les gens « qui les portent, et il y en a plus d'un, se gardent « bien de s'en vanter, et pour cause (3). » Arnault trouva dans le peintre Vincent et dans MM. Percier et Fontaine, architectes, la complaisance et les secours que lui avait refusés l'auteur du tableau des

Horaces. Ces préparatifs contribuèrent à donner beaucoup d'éclat à la première représentation de *Lucrèce*, qui eut lieu au mois de mai 1792. Au dire d'un contemporain (4), le style de l'auteur parut s'être fortifié; mais les circonstances politiques dans lesquelles fut donnée sa pièce nuisirent à sa complète réussite, sans lui enlever des applaudissements mérités. Quoique, depuis ses premières représentations, elle n'ait pas reparu au théâtre, ce fut une idée très-heureuse que d'avoir hasardé sur la scène la folie simulée de Brutus, folie d'un bien plus grand caractère et d'un effet supérieur à la folie du roi Lear, qui est un véritable égarement d'esprit, une vraie maladie, et qui, par cette raison-là même, semble ne pouvoir se concilier avec la véritable dignité de la tragédie. « Ce n'était pas une entre-prise vulgaire, dit Chénier, que de peindre ce « vieux fondateur de la plus illustre des républiques, cachant tout l'avenir de Rome dans les replis de son âme profonde, et jouissant avec délices d'un avilissement passager qui assure la liberté de sa patrie. » Malheureusement Arnault avait gâté sa pièce en supposant de la part de *Lucrèce* un amour combattu pour Sextus; il retombait aussi dans ce vieil esprit de galanterie qui gâte plus d'une tragédie de Corneille, et que Voltaire a signalé tant de fois comme le vice radical de notre théâtre. Mais d'autres tragédies bien autrement sanglantes se jouaient alors sur le pavé de Paris. Le 17 juillet, quand d'Épréménil pensa être assassiné par la populace et fut sauvé par le maire Péthion, qui, pour tromper la fureur du peuple, l'envoya dans la prison de l'Abbaye, Arnault obtint la permission d'y accompagner son ami, qui fut bientôt mis en liberté. Ce fut alors que, privé de sa fortune par les circonstances, l'auteur de *Marius* fut obligé, afin de subvenir aux besoins de sa famille, d'accepter une modique place dans les bureaux créés pour la confection des assignats. Le 10 août il fut arrêté aux barrières, et ne dut son salut qu'au dévouement d'un ami, qui persuada au peuple que l'auteur de tragédies républicaines ne pouvait être un aristocrate. A la suite des journées des 2 et 3 septembre, Arnault s'enfuit de Paris et passa en Angleterre; mais il ne sympathisait nullement d'opinion avec les émigrés qui affluaient à Londres; il se hâta, au bout de quatre mois, de revenir sur le continent pour ne pas encourir les décrets sévères de la convention, qui fermaient à jamais la France aux Français fugitifs. Après avoir parcouru la Belgique, il arriva à Dunkerque, où il fut mis en prison comme émigré; mais à Paris plusieurs personnages influents s'intéressèrent à lui : à la sollicitation de mademoiselle Contat et de Maret, on vit Fabre d'Églantine, Tallicn et le ministre Roland se réunir à Pons de Verdun, pour empêcher que la loi lui fût appliquée; et le comité de surveillance de la convention décida que, voyageant dans l'intérêt de l'art dramatique, Arnault était dans le cas d'exception portée par cette loi. Pendant cette terrible

(1) Vers d'un opéra de Quinault.

(2) Plus tard, Jean-Jacques Rousseau eut sa fête, et, comme Arnault le dit lui-même, « la famille de Voltaire, devenue celle de Rousseau, quoique ces philosophes ne fussent pas cousins, « ayant été requise d'accompagner le cortège, je me réunis à elle « pour remplir ce pieux devoir. »

(3) On sait que sous l'ancien régime les galériens étaient marqués d'une fleur de lis.

(4) Palissot, *Mémoires sur la littérature*, article ARNAULT.

période, il trouva son refuge dans les lettres : exempt de la conscription comme homme marié, il ne chercha pas même à rentrer dans les bureaux de la fabrication du papier-monnaie, et il fit bien : car alors le moindre employé était sujet aux dénonciations ; et pour peu qu'il fût vulnérable, il finissait par recevoir sa destitution sur l'échafaud. Heureux de conserver au milieu des troubles et des malheurs publics tout son calme, toute sa liberté d'esprit, ce fut durant cet intervalle qu'il fit représenter, sur différents théâtres, tragédies, opéras-comiques, vaudevilles, etc. D'abord, au Vaudeville, la *Tentation de St. Antoine*, comédie-parade qui eut douze représentations et qui n'a pas été imprimée, le manuscrit ayant été soustrait par le souffleur du théâtre. Il composa ensuite *Phrosine et Mélidor*, opéra-comique dont Méhul fit la musique. La censure dramatique, alors exercée par des agents de la commune de Paris, était fort tracassière. Baudrais, chargé d'examiner le manuscrit, ne trouva dans la pièce rien que d'innocent ; « mais ce n'est pas assez, ajoutait-il, qu'un ouvrage ne soit pas pour nous. L'esprit de votre ouvrage n'est pas républicain ; les mœurs des personnages ne sont pas républicaines ; le mot *liberté* n'y est pas prononcé une seule fois. Il faut mettre votre opéra en harmonie avec nos institutions. » Pour satisfaire à cette exigence, Arnault amena plusieurs fois dans son drame le mot en question. *Phrosine et Mélidor* allait être représenté, lorsqu'on lui fit observer, ainsi qu'à Méhul, qu'il fallait payer à l'esprit de la république un tribut encore plus marqué. Alors les deux auteurs se réunirent pour improviser les vers et la musique de quelques scènes intitulées : *Horatius Cocles*. Cette pièce patriotique eut le plus grand succès auprès des meneurs de l'époque, et ouvrit enfin l'accès du théâtre à *Phrosine et Mélidor*, qui, grâce surtout à la charmante musique de Méhul, eut quarante représentations non interrompues. Si Arnault ne se fit pas scrupule, comme tant d'autres, de se conformer à l'esprit du temps, du moins ne fut-il jamais au nombre des panégyristes de Robespierre ou de ses rivaux, qui, « pour être moins cyniques en « cruauté, n'en étaient pas plus humains (1). » Loin de là, au moment où ce farouche triumvir était plus puissant que jamais, Arnault conçut l'idée de la tragédie de *Cincinnatus, ou Conspiration de Spurius Melius*. D'Avrigny, Legouvé, Méhul et Hoffmann, auxquels il récita le second acte dans les premiers jours de thermidor, furent étonnés de l'audace de ses intentions. « Cette pièce vous perdra, disaient-ils, si le monstre ne se perd pas avant vous. — Mais continuez, ajoutait Hoffman, vous n'arrivez pas au dénouement avant lui. » En effet, cette tragédie, qui fait une allusion continuelle à la politique de Robespierre, n'était pas encore achevée, quand la mort de ce tyran vint dénouer le drame que lui-même jouait en réalité. *Cincinnatus* ne fut donc représenté qu'après le 9 thermidor. Malgré la faiblesse du plan, le facile mérite des allusions pro-

(1) *Souvenirs d'un sexagénaire*

cura à cette tragédie un succès justifié d'ailleurs par la mâle énergie du style et la force des pensées. L'auteur a représenté, selon l'expression de Chénier, *l'âge d'or de la république romaine* : on y voit une liberté sage et l'empire des lois triompher d'un ambitieux, d'un démagogue hypocrite. Le moment était venu où, pour se réconcilier avec la civilisation (1), la convention affectait de relever l'honneur des lettres. C'est alors qu'elle accorda des secours à un assez grand nombre de littérateurs, parmi lesquels était Arnault. Il n'accepta point. « Mon refus, écrivait-il au président du comité d'instruction publique, « ne doit surprendre ni offenser personne. J'aime à croire que Vigée et Picard ne me feraient pas l'injure de douter que je n'eusse été fier de me trouver placé près d'eux, etc. » Arnault était alors tout occupé d'une nouvelle tragédie : *Oscar, fils de Dermid* ; et comme il composait ses vers en se promenant aux environs de Montmorency, les paysannes qui le voyaient gesticuler le prenaient pour un prédicateur ; trait que Picard a rappelé dans sa comédie des *Amis de collège* :

Les dévots du pays l'ont pris pour le vicaire,
Répétant le sermon qu'il nous doit dire en chaire.

Dans *Oscar*, l'amour furieux et jaloux est aux prises avec l'amitié ; l'énergie des passions s'y déploie ; plusieurs scènes offrent des traits du plus beau dialogue ; enfin l'ouvrage est écrit avec chaleur. Les trois premiers actes furent couverts d'applaudissements mérités ; mais l'auteur fut obligé de changer le quatrième et surtout le cinquième acte, qui avaient été mal reçus du public. Entre la réception et la première représentation de cette tragédie, il avait fait avec le négociant Lenoir, son ami, un voyage dans le midi de la France. Après avoir visité Lyon qui sortait à peine des ruines du siège, il alla passer quatre mois à Marseille, où il se lia avec le conventionnel Fréron et avec plusieurs membres de la famille de Bonaparte. Admis à son retour à Paris dans les salons du directoire, il se trouva en relation avec les personnages les plus marquants de l'époque. Il était de la société de mesdames Bonaparte et Tallien ; et, à cette occasion, il raconte dans ses *Souvenirs* plus d'une piquante anecdote. C'était le moment où le succès d'*Oscar* ajouta à sa réputation, et par conséquent aux agréments qu'il pouvait trouver dans cette agglomération d'hommes politiques, de fournisseurs, de littérateurs, et de femmes plus ou moins affichées, qui formaient alors ce qu'on appelait le beau monde. Dans ces brillantes réunions, Arnault n'était le courtisan de personne. Doué d'un caractère peu flexible, il parut toujours moins jaloux d'être aimé que d'être craint. Vers la fin de 1796, il commença sa tragédie des *Vénitiens, ou Blanche et Montecassin*, sujet qui lui fut indiqué par Marct, lequel l'avait trouvé lui-même dans un recueil intitulé : *Soirées littéraires*. Pour peindre avec plus de vérité dans cette tragédie les institutions vénitiennes, Arnault se mit à étudier le livre

(1) *Souvenirs*, t. 1, p. 52.

d'Amelot de la Houssaie sur le gouvernement de Venise. Déjà il avait composé les deux premiers actes et se proposait d'aller au printemps achever les trois autres dans la vallée de Montmorenci, lorsque le sort l'appela sur les lieux mêmes où s'était passée la tragique histoire de Blanche et Montcassin. Le général Leclerc, qui était venu à Paris porter les préliminaires du traité de Léoben, emmena Arnault à Milan, où il trouva son beau-frère Regnault de St-Jean-d'Angéli qui remplissait les fonctions d'administrateur général des hôpitaux de l'armée d'Italie. Bonaparte accueillit avec distinction l'auteur de *Marius*, le fit en quelque sorte son commensal ; et désormais eurent lieu entre Arnault et le futur souverain de la France *ces conversations franches et prophétiques qui déjà étaient de l'histoire* (1). Arnault semblait n'avoir plus qu'à désirer pour obtenir un rapide avancement. L'ordonnateur Villemanzy lui offrit une place de commissaire des guerres ; mais il refusa d'après le conseil de Bonaparte, qui le nomma, quelques jours après, commissaire du gouvernement français près de la nouvelle république des îles Ioniennes, avec le rang et le traitement de chef de brigade. En se rendant à sa destination, Arnault visita Venise, où il put étudier, sur les lieux mêmes, ces sombres institutions qu'il devait si bien peindre dans sa tragédie. Pendant son séjour dans cette ville, il fut témoin de l'incendie du *Bucentaur*, et vit aussi jeter au feu le fameux livre d'or. Arrivé à Corfou (juin 1797), il organisa, de concert avec le général Gentili, le gouvernement et l'administration des Sept-Îles. On peut lire dans les *Souvenirs* la manière dont il exécuta les instructions du général en chef. Loin d'être ébloui du pouvoir dont il était revêtu, il abrégéa le plus possible sa mission. « Après avoir donné des lois à Corfou, » dit-il, laissant à d'autres l'honneur de les faire « exécuter, j'abdiquai le pouvoir aussi héroïquement que Lycurgue et plus prudemment que Sancho, puisque je n'attendis pas pour le répudier « que l'expérience m'en eût démontré tous les inconvénients. » Il revint en Italie par Otrante (juillet 1797), parcourut toute la partie orientale du royaume des Deux-Siciles, et se reposa six semaines à Naples. La république française avait alors pour ambassadeur auprès du roi Ferdinand IV le général Canclaux, qui, doué d'un caractère conciliant, ménageait la cour de Naples. Loin d'imiter cette conduite, Arnault affecta en toute occasion cet esprit de taquinerie républicaine, esprit de mauvais ton et de mauvais goût, dont plus que tout autre aurait dû être exempt un littérateur élevé pour ainsi dire à la cour de Versailles, et qui jusqu'alors avait passé pour aristocrate. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est de voir que dans ses *Souvenirs*, fruits de sa vieillesse, Arnault se targue de ces niaiseries forfanteries, comme on pourrait le faire de belles actions. Au spectacle, par exemple, quand

le roi de Naples se leva dans sa loge ; seul de tous les spectateurs, l'insolent poète resta assis. A Naples, il reçut de Bonaparte un arrêté qui le chargeait d'une mission auprès du bey de Maïna ; mais il ne jugea pas à propos de repasser en Grèce. Arrivé à Rome, il fut, pendant les quinze jours qu'il y passa, le commensal de Joseph Bonaparte, alors ambassadeur de la république auprès de Pie VI. Dans cette partie de ses *Souvenirs*, Arnault n'épargne pas à ses lecteurs sa description de Rome tant de fois décrite ; il ne se fait pas faute non plus de quelques tristes quolibets contre la religion. A Florence il tint à peu près la même conduite qu'à Naples ; aussi avoue-t-il franchement que l'ambassadeur de la république, Cacciatore, diplomate sage et modéré, *le vit partir sans trop de chagrin*. Dans cet endroit de ses mémoires, Arnault a du moins le bon esprit de s'étonner lui-même de sa susceptibilité républicaine, lui qui, en s'interrogeant, ne se trouvait pas plus d'affection pour les doctrines révolutionnaires qu'il n'en avait dans l'origine ; « mais je commençais, ajoute-t-il, à tenir à quelques conséquences de la révolution. » Son intime liaison avec la famille Bonaparte avait d'ailleurs fait germer dans son cœur des affections durables, et qui ne pouvaient pas se concilier avec l'attachement, du reste assez peu prononcé, qu'il avait pu avoir pour les Bourbons. Il rejoignit à Passeriano, dans l'État vénitien, le général en chef, qui, en approuvant ce qu'avait fait Arnault dans les îles Ioniennes, parut regretter qu'il n'eût pas fait davantage. « C'est vous, lui dit-il, qui auriez dû traiter avec Ali, » pacha de Janina ; » puis, en le congédiant : « Vous savez bien, ajouta Bonaparte, que votre couvert est toujours mis ici. » A Udine, Arnault eut l'honneur de jouer à l'oie avec le vainqueur de l'Italie ; il paraît que ce fut tout de bon que les deux joueurs, également entêtés, s'attachèrent à cette partie. « J'y prenais d'autant plus de plaisir, dit Arnault, que je n'étais pas là plus complaisant pour mon adversaire que le sort, et que je ne lui passais rien. Général, lui disais-je, *il n'en est pas de ce jeu-ci comme de la guerre : le génie n'y peut rien ; j'y suis tout aussi fort que vous*. » A son retour en France, Arnault s'arrêta pendant un mois à Lyon, pour attendre son beau-frère Regnault. En se promenant dans les campagnes qui environnent cette ville, il retrouva les mêmes inspirations que dans la vallée de Montmorenci, et, la tête encore toute pleine des observations et des impressions qu'il venait de recueillir sur les lieux, il acheva entièrement sa tragédie des *Vénitiens*. Sa première pensée avait été de faire mourir tragiquement les deux amants qui sont les héros de la pièce. Bientôt, cédant aux conseils de quelques dames à qui il avait lu son ouvrage, il le termina par le bonheur de ce couple intéressant ; mais lorsqu'à Paris Bonaparte entendit la lecture des *Vénitiens*, cet homme, qui avait des idées aussi arrêtées en littérature qu'en politique, voulut que les héros mourût. Arnault revint à sa première idée, et les applaudissements du public confirmèrent la sentence. Toutefois deux années devaient se passer avant qu'il présentât sa pièce aux Français. Bona-

(1) M. Scribe (successeur d'Arnault), discours de réception à l'Académie française.

parte, à son retour d'Italie, revit comme un ami de famille Arnault, qui ne chercha point à se dérober à une intimité dont il était fier. Quand par hasard il laissait passer une soirée sans paraître, le général lui adressait cet aimable reproche : « On « ne vous voit plus : que devenez-vous donc, monsieur « le marquis ? » Jaloux de se faire des amis parmi les gens de lettres et les savants, Bonaparte chargeait Arnault de lui donner la liste de ceux qu'il devait inviter, et plus d'une personne que ces invitations allaient chercher ont dû par la suite leur fortune à cette distinction. Bientôt, lorsque Bonaparte médita l'expédition d'Égypte, Arnault résistait à ses secrets, eut mission de recruter les littérateurs et les artistes qui devaient accompagner le général. Entre autres personnages plus ou moins célèbres qu'il embaucha pour ce glorieux voyage, on peut citer Denon, le comte Henri de Saint-Aignan, Parseval de Grandmaison, les musiciens Villoteau et Rigel, etc. Pour lui, il partit avec Bonaparte sur le vaisseau *l'Orient*, et fut chargé de la bibliothèque. Pendant les ennuis de la traversée, ils avaient ensemble de longs entretiens sur la littérature, et surtout sur l'art dramatique. Bonaparte revenait souvent à ce dernier sujet, sur lequel il avait toute une théorie. La politique, les intérêts de l'État lui semblaient seuls matière tragique, et tout ce qui n'était qu'amour, il le renvoyait à la comédie. Arnault résistait à ses innovations, et comme un jour le général lui disait, après un long débat : « Il n'importe : je veux que « nous fassions une tragédie ensemble. — Volontiers, « lui répondit Arnault, quand nous aurons fait en- « semble un plan de campagne. » Malgré cette familiarité et sa confiance en l'étoile du conquérant, Arnault n'acheva pas le voyage. Au début de la conquête, il fut retenu à Malte par un devoir d'amitié : son beau-frère Regnault, chargé de l'administration de cette île, fut atteint d'une maladie qui paraissait mortelle. Le rétablissement inespéré de ce dernier leur permit de s'embarquer tous deux pour la France ; en chemin, ils furent faits prisonniers par les Anglais, puis échangés au bout de sept jours. De retour à Paris, Arnault revint alors à ses habitudes, à ses relations littéraires, et fut, avec Legouvé, Laya et Vigée, un des coryphées du lycée Thélusson. Ce fut alors qu'il fit jouer au Théâtre-Français sa tragédie des *Vénitiens*. On sait qu'une des scènes de cette pièce représente la célébration du mariage de Blanche et de Capello. La censure d'alors voulut proscrire cette scène : *Point de prêtres, point de prêtres !* fut-il mis en marge du manuscrit ; et, comme l'auteur ne voulut pas céder, la première représentation fut interdite. Plusieurs journalistes, entre autres Duviquet, réclamèrent avec véhémence, et tancèrent vertement le ministre de la police. Tout fut raccommodé par l'entremise de Palissot, qui, lié avec le directeur Treillard, obtint de lui la levée de cette prohibition, et la pièce fut donnée le 15 septembre 1798. Le sujet est en partie d'invention, en partie emprunté de l'histoire. L'auteur a eu pour but de peindre l'effrayant pouvoir confié dans cette répu-

blique au conseil des Dix. La scène de terreur que produit au 5^e acte un jugement de ce conseil, aussitôt exécuté que rendu, est la catastrophe de la pièce. Elle fit sur les spectateurs, elle fait même à la lecture une impression profonde. Le style est nourri de pensées fortes et d'une noble simplicité ; le succès fut complet. Bientôt, à la mort de l'abbé Barthélemy, Arnault fut appelé à la deuxième classe de l'Institut ; il avait pour concurrents Lermecier et Parny. Quelque temps auparavant, il avait été admis dans la société Philotechnique, et, après son entrée à l'Institut, il ne dédaigna pas de s'affilier à la société des Bêtes, réunion formée par Radet, Barré, Despréaux et autres parodistes de l'époque. Il rédigeait alors les articles *théâtre* dans un journal intitulé *le Propagateur*, et eut le premier l'idée de placer ces articles dans la partie du journal appelée feuilleton, qui jusqu'alors n'avait été consacrée qu'à recevoir les annonces de librairie. Cependant Bonaparte revint d'Égypte ; et, au 18 brumaire, Arnault fut avec Regnault un des plus zélés complices de ce coup d'État militaire. Homme de lettres avant tout, un peu insouciant et fier, il ne poussa pas bien haut sa fortune sous un maître qui, gâté promptement par le pouvoir, ne s'accommodait plus que de gens souples et complaisants. Toutefois ils avaient encore ensemble des conversations que le premier consul dirigeait vers la littérature, et qu'Arnault tournait de son mieux à la politique, ce qui ne convenait pas toujours à Bonaparte, qui dit un soir à ce sujet à Regnault : « On dit que pour être agréable aux gens, il faut « leur parler de ce qu'ils font ; je ne sais comment « la chose arrive, mais il est de fait qu'en suivant « cette voie, votre ami et moi nous nous déplaçons « mutuellement. — C'est, répliqua Regnault, que vous « voulez être littéraire, et que la fantaisie d'Arnault « est pour la diplomatie ; or, vous parlez non de ce « qui vous convient au fond, mais seulement de ce « que vous préférez en apparence. » Arnault du reste avait avec ses meilleurs amis des coups de boutoir fort déplaçants ; mais plus d'une fois il lui arriva de trouver à qui parler, témoin le bon Parseval de Grandmaison qu'il avait appelé *onagre* en poésie. « Mon ami, lui riposta celui-ci, si tu dis que je suis « un onagre, je dirai que tu es un aigle ; et sais-tu ce « qui en arrivera ? c'est qu'on ne nous croira ni l'un « ni l'autre. » Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieur, mit Arnault à la tête de la division de l'instruction publique et des théâtres ; puis bientôt après l'emmena en Espagne, où il se rendait comme ambassadeur de la république française (1801). Arnault fut alors admis au nombre des membres de l'académie de Madrid. Il y prononça un discours dans lequel, après avoir exposé l'état des sciences et des arts en France, il exprimait le vœu de voir s'établir entre les savants des deux nations une communication aussi intime et une union aussi ferme que celles qui existaient entre les deux gouvernements, vœu philanthropique, qui ne devait pas plus se réaliser dans le domaine de la politique que dans celui de la littérature. De retour à Paris, il re-

prit ses fonctions dans les bureaux de l'instruction publique, où il fut huit ans le collaborateur du célèbre Fourcroy, directeur général de cette partie, dans laquelle il a laissé des souvenirs si honorables. Arnault sous ce rapport mérite aussi sa part d'éloges, comme ayant contribué à l'organisation des écoles centrales et des lycées. Il a prononcé aux distributions solennelles des prix plusieurs discours, où sont développées de grandes et saines idées d'instruction nationale. En 1802, une polémique s'étant élevée dans les journaux au sujet de *Misanthropie et Repentir*, drame imité de Kotzebue, Arnault publia une brochure dans laquelle il entassa en faveur de ce genre bâtard des arguments plus spécieux que solides. Cette levée de boucliers parut singulière de la part d'un homme placé par ses fonctions à la tête de la république des lettres (1). On a dit en pleine académie, il y a quelques années, qu'Arnault, admirateur passionné de Napoléon, ne fut pas le chantre de son règne, et qu'il ne l'avait beaucoup loué qu'après sa chute. Pour avancer ce fait, il fallait non-seulement n'avoir pas lu les discours que nous venons de citer, mais même les recueils officiels de l'Institut de 1804 à 1814. On y voit que le 29 janvier 1806, Arnault, en qualité de président de ce corps illustre, félicita Napoléon à son retour de la campagne d'Austerlitz. Si dans cette occasion ce n'était de sa part que l'accomplissement d'un devoir officiel, on ne peut en dire autant des chants lyriques qu'il composa, soit pour les exercices du Conservatoire, soit, en 1809, pour l'inauguration de la statue de l'empereur, en 1810, pour célébrer le mariage de Napoléon, en 1814, pour la naissance du roi de Rome, etc., toutes pièces mises en musique par Méhul, chantées dans des fêtes publiques, et consignées dans ces mêmes recueils. Enfin cet autre recueil intitulé *l'Hymen et la Naissance* renferme cinq pièces d'Arnault. Lorsqu'en 1806, Daru vint remplacer Collin-d'Harleville au fauteuil académique, Arnault, dans sa réponse comme président de l'Académie, n'oublia point encore cette fois l'éloge « du « chef qui, tout en gouvernant la France, embrasse « par son génie tous les intérêts du monde, les rè- « gle par sa volonté, et trouve encore des moments « à donner à l'étude des sciences et à la culture des « beaux-arts. » Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'en dépit de cet enthousiasme pour l'empereur, Arnault nourrissait, sinon dans son cœur, du moins dans son cerveau, ces pensées fières et républicaines qui distinguent toutes ses tragédies. En 1802, il avait donné au théâtre *Don Pèdre, ou le Roi et le Laboureur*, tragédie en 5 actes, qui tomba à la première représentation, moins à cause de la faiblesse dramatique qu'on pouvait lui reprocher, que par le défaut moins excusable de choquer les idées reçues. Le premier consul ne fut pas des derniers à applaudir à cette chute, et la première fois qu'il vit Arnault :

« Voilà ce que c'est, lui dit-il, que de faire des tra-
« gédies après Corneille et Racine. — Général, ré-
« pliqua le poète, vous donnez bien des batailles
« après Turenne. » Dépit de cette chute, il sembla
quelque temps abandonner le théâtre : en effet, de-
puis lors, il ne composa qu'un drame héroïque inti-
tulé *Scipion*, pour être joué par les élèves du pry-
tanée de St-Cyr. Cette pièce en un acte est écrite
dans le vrai style de la tragédie. On voit que, dans
le personnage de Scipion, l'auteur a voulu caracté-
riser Napoléon, allusion qui, transportée sur notre
scène lyrique, a servi de modèle au *Triomphe de
Trajan*. Cependant Arnault lisait à l'Institut des
fragments de plusieurs tragédies, telles que *Zénobie*,
qui n'a point été achevée, et *les Guelfes et les Gibelins*,
dont quelques scènes ont été insérées dès 1815 dans
les recueils de l'Académie française, avec la traduc-
tion italienne de Masi de Pise, faite par ordre de la
députation de Toscane. On verra que plus tard *les
Guelfes et les Gibelins* ont été représentés au
Théâtre-Français. Depuis longtemps Arnault était
membre de la commission chargée du travail
préparatoire pour le *Dictionnaire de l'Académie*.
Il fut aussi, en 1810, nommé secrétaire spécial
pour le classement et la rédaction des rapports
demandés à chaque classe de l'Institut, lors du
concours pour les prix décennaux. La *Lettre
à l'empereur* qui est en tête de ce travail, et les
conclusions qui le terminent, sont en totalité son ou-
vrage. Le 12 janvier 1811, organe de l'Institut aux
funérailles de Chénier, il rappela ces temps désas-
treux de la révolution où « c'était être rebelle que
« d'être raisonnable, et traître que de n'être pas
« cruel. » Le 6 mars 1813, aux funérailles de De-
lille, il porta la parole au nom de l'université impé-
riale, dont Arnault était conseiller ordinaire et
secrétaire général, depuis sa création en 1808. Mais il
sympathisait peu avec le grand maître Fontanes,
qu'il connaissait depuis longtemps et qu'il n'avait
jamais aimé, ainsi que lui-même le dit dans ses
Souvenirs. En effet, Fontanes, malgré son dévoue-
ment de commande pour l'empereur, était attaché à
des idées religieuses et monarchiques dont les opi-
nions d'Arnault s'éloignaient chaque jour davantage.
Ce fut par la protection de ce dernier que le poète Bé-
ranger fut admis dans les bureaux de l'université.
En 1813, Arnault joignit à toutes ses dignités aca-
démiques celle de membre de la société royale de
Naples. Mais il venait d'acquérir un nouveau titre
littéraire aux yeux du public par la publication de
ses *Fables*. Depuis longtemps, surtout dans ses voya-
ges en Italie, il avait employé ses heures perdues à
rimer des apologues, dont le nombre s'accrut insen-
siblement dans son portefeuille. Quelques-unes fu-
rent imprimées dans les journaux, quelques autres
lues dans des séances particulières de l'Institut, et
toujours avec succès ; mais Arnault ne songeait pas
à les publier, lorsque le poète Millevoe, qui avait
la passion des chevaux sans avoir toujours de quoi
les nourrir, vint proposer à l'auteur de *Marius à
Minturnes* de lui revendre pour 50 louis une su-
perbe bête qui lui en avait coûté 75. Arnault, qui

(1) MM. Étienne et Martainville, dans leur *Histoire du Théâtre-Français*, publiée en 1802, s'exprimaient ainsi à ce sujet : « C'est ou-
« trager les muses, dont il est à la fois le disciple et le protecteur,
« que d'accorder une place dans leur temple à un intrus qui essaie
« chaque jour d'en saper les fondements. »

partageait le même goût et qui avait déjà dans son écurie quatre chevaux, se souciait peu de faire une semblable acquisition : « Je n'ai pas 50 louis, dit-il, « à mettre à une fantaisie. — Vous les avez en portefeuille », répliqua Millevoye. Donnez-moi cinquante fables, que je vais porter à un libraire. » Le marché se conclut. Un libraire se chargea volontiers de cette publication ; seulement il demanda à Arnault, avec une vingtaine d'autres fables, une préface et des notes, que celui-ci lui livra gratuitement. Personne ne fut mécontent du marché, ni Millevoye, ni le libraire, qui vendit bien son édition, ni Arnault, qui, *se promenant tous les jours sur le produit de ses fables* (1), voyait s'accroître sa réputation littéraire. En effet, son recueil est, sans contredit, un des plus piquants et des plus agréables qui aient paru depuis la Fontaine. C'est même le seul qui ait véritablement un caractère qui lui soit propre. D'abord l'auteur a inventé tous ses sujets et n'a composé chacune de ses fables que d'après une vue, d'après un rapport qui avait frappé son esprit dans l'observation de la nature et de la société ; ensuite il a été guidé, dans l'investigation et dans la découverte de ses sujets, par l'instinct de ses propres affections. Mais l'apologue, en s'offrant chez lui dans un nouveau jour, a pris trop souvent, sous son pinceau austère, la couleur de l'épigramme, de la satire. C'est ce qui a fait dire au successeur d'Arnault à l'Académie (2) : « C'est Juvénal fabuliste.... On a reproché à Florian d'avoir mis dans ses bergeries trop de moutons ; peut-être dans les fables de M. Arnault y a-t-il trop de loups. » — « Vos fables, lui disait M. Villemain (3), ont un caractère à vous. Elles sont, j'en conviens, quelque peu satiriques. En les lisant on ne s'arrête pas à chaque page en disant : *le bon homme !* mais on dira toujours : *l'honnête homme !* » La situation d'Arnault était des plus prospères ; toujours bien vu du maître, malgré ses boutades de franchise, il participait à l'immense crédit dont jouissait son beau-frère Regnault, lorsque les événements de 1814 vinrent bouleverser une existence si désirable. Cédant à l'orage comme tant d'autres, Arnault, qui espérait d'ailleurs que ses antécédents royalistes lui seraient comptés pour quelque chose, n'hésita pas à adhérer, comme conseiller de l'université, à la déchéance de Napoléon et au rappel de Louis XVIII. Il alla même à Compiègne au-devant de ce monarque, son ancien patron ; mais il reçut un accueil assez froid ; puis, au mois de janvier 1815, lorsque Louis XVIII réorganisa l'université, Arnault y perdit ses doubles fonctions. Cette année 1814 ne fut heureuse pour lui sous aucun rapport : la *Rançon de Duquesclin*, ou les *Mœurs du 12^e siècle*, comédie qu'il fit représenter au Théâtre-Français, fut sifflée. Le retour de Napoléon rendit Arnault à ses doubles fonctions universitaires ; il obtint même dans cette administration la principale influence, à la faveur des dissentiments qui régnaient entre le prince Lebrun (voy. ce nom),

alors grand maître, et le ministre de l'intérieur Carnot. On doit dire que dans cette position Arnault n'a laissé que des souvenirs de justice et de bienveillance. Devenu, pour son malheur, un personnage politique, il fut nommé membre du conseil général de la Seine, assista, comme électeur de ce département, au champ de mai, le 4 juin ; enfin, quelques jours après, fut appelé à la chambre des représentants, où il se fit remarquer parmi les hommes les plus dévoués à Napoléon. La commission de gouvernement nommée après la seconde abdication ayant soumis à cette assemblée un projet de loi sur les mesures de sûreté générale, à la séance du 26 juin, Arnault demanda, de concert avec Regnault de St-Jean-d'Angély, que cette loi révolutionnaire fût discutée d'urgence. Le lendemain, il insista pour que l'adresse des fédérés parisiens, présentée à la chambre, fût lue dans son entier. « Dans un moment, dit-il, où nous avons besoin de tous les bras et du concours de tous les efforts, je crois que ce serait faire injure aux braves fédérés que de ne pas donner lecture entière de l'expression de leurs nobles dispositions, etc. » Les représentants, dans leur séance du 29, venaient de voter une députation à l'armée qui était aux portes de Paris ; on mit en question si, pour donner plus de solennité à cette démarche, il ne serait pas convenable d'y faire concourir la chambre des pairs. Arnault, ne voyant dans cet amendement qu'une cause de délais et de tergiversations, fut d'un avis contraire, et, sur sa proposition, la chambre des représentants donna simplement communication à la chambre des pairs de la mesure qu'elle venait d'adopter. Il fit partie de la députation ; et à son retour, il demanda que le rapport des commissaires revenant de l'armée fût imprimé, distribué et affiché dans Paris, ce qui fut fait. Sur sa proposition, la chambre vota une souscription de 50 fr. par député en faveur des militaires blessés. Le 5 juillet, le général Mouton-Duvernét ayant fait la motion d'envoyer à l'armée un grand nombre d'exemplaires du journal intitulé *l'Indépendant*, Arnault s'y opposa, quoiqu'il fût un des rédacteurs de cette feuille, et ajouta que la chambre ferait mieux d'envoyer l'extrait de ses procès-verbaux. Le 8 juillet, il fut du nombre des députés qui, trouvant les portes du corps législatif fermées, se réunirent chez le président Lanjuinais pour rédiger et signer une protestation. Tous ces actes indiquaient assurément dans Arnault un ennemi des Bourbons ; mais devait-il plus que mille autres être atteint par cette ordonnance du 24 juillet, qui le plaça, ainsi que son beau-frère Regnault, sur la liste des prétendus complices du retour de Bonaparte ? Il fut d'abord exilé à vingt lieues de Paris ; puis il obtint du ministre de la police Fouché la permission de résider dans une maison de campagne aux environs de la capitale. Enfin l'ordonnance du 16 janvier 1816 le contraignit de se réfugier dans le royaume des Pays-Bas. Il se rendit d'abord à Bruxelles, puis à Maestricht, et vécut tantôt en Belgique, tantôt en Hollande, selon qu'il y était forcé par la surveillance

(1) *Souvenirs d'un Sexagénaire*, t. 2, p. 225.

(2) *Discours de M. Scribe*.

(3) Réponse au discours de réception d'Arnault, en 1829.

des autorités. Toutefois Arnault trouva des ressources et des consolations dans l'étude des lettres et dans l'accueil que lui firent les habitants les plus illustres de la Belgique. La plus grande partie des articles de morale, de littérature et de philosophie insérés dans le journal belge *le Libéral* sont de lui. On y reconnaît son esprit caustique et mordant ; mais il crut devoir les désavouer, lorsqu'un libraire de Paris les réimprima en 1825 sous le titre de *Loisirs d'un banni*, 2 vol. in-8°. Malgré sa proscription, il eut le crédit de faire recevoir au Théâtre-Français une pièce nouvelle, *Germanicus*, tragédie en 5 actes, dont la première représentation eut lieu le 22 mars 1817, au milieu du conflit des passions politiques qui agitaient la France. Applaudi à outrance par les amis de l'auteur ou plutôt par les bonapartistes et les libéraux, qui avant l'ouverture des bureaux avaient envahi les galeries, l'orchestre et le parterre, la pièce ne put être écoutée que par un petit nombre de spectateurs impartiaux. Après la dernière scène on demanda l'auteur : quelques sifflets qui se firent entendre devinrent le signal d'un tumulte affreux dans le parterre ; il y eut véritablement combat, et le nom de *Germanicus*, donné à d'énormes gourdins qui furent alors un instant de mode, prouve que cette petite guerre ne laissa pas d'être sérieuse. Il fallut que la force armée vint rétablir l'ordre ; l'auteur ne fut pas nommé. Au surplus, dans ce conflit son œuvre ne fut pas jugée, et l'autorité prit le parti d'en empêcher une seconde représentation. Les journaux rendirent compte de la pièce selon leur couleur. Arnault dut plus que tout autre déplorer cette scène ; car si *Germanicus* eût réussi sans scandale, l'intention du ministre était de rappeler l'auteur. Il se hâta de faire imprimer sa tragédie, avec une lettre adressée à sa patrie, dans laquelle il se plaignait de l'aclarnement que ses ennemis avaient montré contre sa pièce, malgré les soins du gouvernement qui avait su respecter les droits dans un citoyen proscrit. Désormais *Germanicus* fut apprécié, et l'on put se convaincre que si la critique, qu'entre autres censeurs passionnés, Martainville en avait faite dans la *Quotidienne*, n'était pas entièrement injuste, elle était du moins trop personnelle, et par conséquent peu généreuse envers un auteur proscrit. Un des fils de celui-ci (M. Étienne-Pierre Arnault, jeune officier alors en demi-solde) crut devoir venger son père offensé, et Martainville, appelé en duel, paya, selon l'expression d'un biographe, « par une blessure légère, la légère intempérance de sa langue. » Jouée pour la seconde fois en 1825 au Théâtre-Français, la tragédie de *Germanicus* n'a eu qu'un succès médiocre. Les gens de goût y ont reconnu de belles scènes, des tirades bien versifiées quoiqu'un peu sentencieuses, d'heureuses imitations de Tacite, mais une action vide et mal conduite, et souvent un style rude et incorrect. Cependant Arnault avait conservé de nombreux amis à l'Académie et parmi les gens de lettres. Au commencement de 1818, on vit un des rédacteurs les plus spirituels de la *Quotidienne*, M. Merle, publier une lettre dans laquelle « il réclamait contre la proscription d'Arnault,

« de Mellinet et de Bory de St-Vincent. » Il les représentait comme les victimes de la haine de Fouché. On sait en effet qu'Arnault avait encouru l'animadversion de ce ministre, par cette franchise brusque qui ne ménageait personne, entre autres par un mot sanglant qui allait trop bien à son adresse. Fouché dormait à moitié après son dîner ; Arnault entra chez lui et le réveilla. « Vous venez bien à propos, » dit le ministre, je rêvais que vous étiez sur le « point de mourir ou de la corde ou d'une galanterie. — Le genre de mort serait en effet décidé, » répliqua le poète, si on épousait votre maîtresse ou « vos principes. » Vers le même temps, sur la proposition de Lanjuinais, l'Académie souscrivit à l'édition des œuvres d'Arnault qui se publiait en Belgique. Ce poète remercia ses anciens collègues de cette preuve éclatante d'intérêt dans une lettre pleine de dignité (1^{er} février 1818). « Messieurs, disait-il, « l'honneur seul peut rompre les liens qu'il protège : « je savais bien que les nôtres étaient indissolubles ; « aussi la preuve que vous m'en donnez me touche-t-elle plus qu'elle ne me surprend... Dans un « malheur que le temps ne fait qu'accroître, je ne « pouvais pas recevoir de plus douce, de plus noble « consolation. Tout mon être en a été ému. Vous « avez sur moi bien plus d'empire que mes ennemis : si puissants qu'ils soient, ils ne m'ont jamais « arraché une larme. » La publication de ses œuvres fournit à tous les journaux l'occasion d'en faire l'objet d'un examen spécial ; les moins bien intentionnés pour Arnault s'abstinrent du moins d'attaquer son caractère, d'autres en firent l'éloge le plus éclatant. « M. Arnault, disait M. Tissot dans la *Minerve*, « avait chéri la famille des Bourbons et faisait des « vœux pour leur bonheur jusque dans une autre « cour ; et depuis d'autres bienfaits l'ont trouvé fidèle « à la reconnaissance ; enfin il ne désavoue point sa « vie pour se racheter de l'exil et du malheur... « Dans le cours de la révolution jamais on n'entendit la voix de M. Arnault s'élever contre un citoyen. Jamais son opinion ne le rendit intolérant « envers ceux d'une opinion contraire ; toujours « modéré, il ne fut ni apôtre ni persécuteur... En-nemi découvert, mais ami fidèle, sa vengeance « s'exhalait dans une épigramme échappée à sa « verve satirique, son attachement éclatait à toutes « les heures et ne se démentait jamais... Ajoutez à « tant de qualités, à une vie si exempte de reproches « sérieux, un talent qui avait donné de hautes espérances, et souvent éclaté par des succès ; voilà sans « doute assez d'éléments pour composer une destinée brillante. Une épreuve terrible l'attendait ; il « devait perdre sa place, ses honneurs, et subir la « peine d'un exil politique. Je n'entrerais pas dans « l'examen des causes qui ont attiré un tel malheur « sur la tête d'un poète devenu homme d'État pour « un moment ; je ne fouillerai point dans certaines particularités propres à fournir quelques traits de plus « à la peinture de cet égoïsme incurable, qui aurait conduit certains politiques à une si profonde indifférence sur les hommes et sur les choses, qu'ils auraient « pu prendre leurs victimes par ordre alphabétique, et

« placer leur ami sur une table de proscription, « parce que son nom se serait offert le premier à « leurs regards distraits, etc. » De tous côtés arrivaient à Arnault des témoignages d'estime et d'intérêt. M. de Jouy, de l'Académie française, lui dédiait sa tragédie de *Bélisaire*. Un jeune poète habitant la ville de Bruxelles, et du nom de Roucher, ne connaissant pas l'asile de l'illustre proscrit, lui adressa, par les journaux belges, la dédicace d'un volume de poésies dont il était l'auteur. Le célèbre critique Dussault venait de recueillir en 4 volumes les principaux articles publiés par lui dans les journaux depuis vingt ans. Dans ce nombre il s'en trouvait, sur les ouvrages d'Arnault, quelques-uns dont la critique pouvait paraître amère; mais alors Arnault était heureux et puissant : Dussault les retrancha de son recueil, et n'en conserva qu'un seul où il faisait l'éloge des fables de ce poète. Dans sa séance du 3 mars 1818, sur la proposition d'Aignan (voy. ce nom), l'Académie arrêta qu'il serait porté par elle une respectueuse prière au roi pour obtenir le rappel d'Arnault. Il fut décidé en outre que cette démarche serait concertée avec le ministère, qui avait alors pour président le duc de Richelieu, directeur actuel de l'Académie. Au moment où l'Académie faisait pour lui cette honorable manifestation, Arnault était atteint d'une maladie qui faisait craindre pour ses jours. Rappelé avant lui de la terre d'exil, son beau-frère Regnault n'avait revu la France que pour y trouver une tombe (mars 1819). Aussi, aux obsèques de ce dernier, entendit-on M. de Jouy, qui porta la parole sur le cercueil, dire avec émotion : « Un proche parent « de M. Regnault manque à cette douloureuse cérémonie : la fraternité qui les unit a été consacrée « par celle du malheur; quelle douleur ne sera-ce « pas pour l'auteur de *Marius* que d'être privé de « rendre à celui qu'il traitait de père et de frère « les derniers devoirs d'une sainte amitié! » Arnault fut enfin rappelé en novembre 1819. La pension de retraite à laquelle ses services dans différentes administrations lui donnaient droit fut rétablie par une ordonnance royale. Au commencement de janvier 1820, des affaires d'intérêt l'ayant rappelé pour quelques jours à Bruxelles, les rédacteurs de *la Minerve*, en apprenant cette nouvelle à leurs lecteurs, leur annoncèrent qu'Arnault serait désormais l'un de leurs collaborateurs; mais la suppression de cette feuille fut cause qu'il ne put y donner qu'un seul article; c'était l'analyse de la tragédie de *Marie Stuart* par M. Lebrun. Il entreprit alors, avec MM. Jay, Jouy et Norvins, la *Biographie nouvelle des contemporains*, *Dictionnaire historique et raisonné de tous les hommes qui, depuis la révolution française, ont acquis de la célébrité par leurs actions, leurs écrits, leurs erreurs, soit en France, soit dans les pays étrangers*. Cette publication, rivale et très-souvent plagiaire de la *Biographie des hommes vivants* de M. Michaud, et, pour nombre d'articles, de notre *Biographie universelle*, fut loin de se recommander par l'impartialité qu'elle reprochait à celle-ci de ne pas avoir. Le bruit courut d'ailleurs dans le public que les signataires de cet ouvrage y contribuaient peu par leur plume,

et laissaient les articles à faire à des écrivains inconnus. On ne peut nier cependant que la notice consacrée à Arnault lui-même dans le 1^{er} volume ne soit rédigée avec un soin particulier; on y reconnaît à certaines réticences la main d'un ami, sinon celle d'Arnault lui-même. On se garde bien surtout d'articuler le titre de la fonction que l'auteur de *Marius* avait exercée auprès du comte de Provence. Cependant Napoléon, pour reconnaître le dévouement du vertueux Arnault, lui légua une somme de 100,000 fr. par son testament. Le poète, dans sa reconnaissance, entreprit en 1822 l'histoire de son bienfaiteur, qu'il publia sous ce titre : *Vie politique et militaire de Napoléon*, Paris, 1822 et années suiv., 5 vol. in-fol. Cet ouvrage, écrit avec une grande vigueur de style, enrichi de documents jusqu'alors inédits, est orné de planches lithographiées d'après les tableaux et dessins des premiers peintres de l'école française. Arnault donna en 1824 une seconde édition de ses *Oeuvres complètes* en 8 vol. in-8°. Le tome 1^{er} contient : *Marius*, *Lucrèce*, *L. Cincinnatus*, *Oscar et Scipion*, *consul*. Tome 2 : *Blanche et Montcassin*, *Don Pèdre*, *ou le Roi et le Laboureur*, *Germanicus* et *Guillaume de Nassau*, tragédie inédite. Dans le voyage qu'il fit en Belgique depuis son rappel, Arnault fut admis à la lire au prince royal de Hollande, Frédéric, dont il reçut, ainsi que du roi Guillaume, l'accueil le plus bienveillant. Le sujet est l'assassinat de Guillaume de Nassau, prince d'Orange; on trouve dans cette tragédie, comme dans presque toutes les pièces de son auteur, de belles scènes, de beaux caractères, mais une action faible et sans intérêt. Tome 3 : *les Gens à deux visages*, *ou le Retour de Trajan*, comédie critique et politique en 2 actes et en vers libres (inéd.); *la Raçon de Duguesclin*, *Phrosine et Mélidor*, *Horatius Coclès*, *le Couronnement de Junon*, opéra-ballet en 1 acte (inéd.); *Poésies et Mélanges*. Tome 4 : *Fables et poésies diverses*. Tome 5 : *Mélanges académiques*. Tomes 6 et 7 : *Mon Portefeuille*, *ou Critiques philosophiques et littéraires*. Tome 8 : *Notices sur quelques personnages célèbres*. En 1829, Arnault fut rappelé à l'Académie, où il prit séance à la place de Picard, le 24 décembre. Dans son discours de réception, après avoir parlé avec beaucoup de convenance de sa position personnelle, il présenta une analyse complète, et qui parut un peu prolix, des nombreux ouvrages dramatiques de son prédécesseur. Dès ce moment, Arnault se montra un des académiciens les plus zélés et des plus assidus. Le 29 juin 1830, en qualité de président de l'Académie, il répondit au discours de réception de M. le comte Philippe de Ségur, qu'il loua de son style plein de hardiesse, mais exempt de tout néologisme. Le 19 juin 1832, répondant encore à M. Jay, qui succédait à l'abbé de Montesquieu, Arnault s'exprima avec une louable modération sur le compte de cet ancien ministre, dont il avait eu, dit-on, à se plaindre. En 1833, la place de secrétaire perpétuel étant devenue vacante par la mort d'Andrieux, Arnault fut désigné pour le remplacer, et l'on trouve dans les recueils de l'Académie trois rapports qu'il fit en cette qualité sur les concours d'éloquence et

de poésie. Bien que d'un âge avancé, il jouissait de la plus brillante santé, fruit de la tempérance et d'un exercice continu. Durant l'été de 1836, par une chaleur excessive, il avait fait, selon son habitude, une très-longue marche en composant, et rentra fatigué : il dit à sa fille (1) : *Mets-toi au piano*, « et la jeune fille obéit, pendant que son père reposait. Elle jouait toujours, et son père n'était plus : il venait de s'éteindre, sans souffrance, sans agonie, le sourire sur les lèvres. » Il fut remplacé par M. Scribe, qui, dans son discours de réception, apprécia sans adulation le talent et le caractère de son prédécesseur. On en jugera par ce passage : « C'était un homme chez qui restait profondément gravé le souvenir soit du bien, soit du mal. Si « personne moins que lui n'oublia une mauvaise action, personne non plus ne portait plus avant « dans son cœur la reconnaissance d'un service ou « d'un bienfait. La tournure vive et piquante de « son esprit ne lui permettait guère de résister au « plaisir d'un bon mot : ajoutez à ce trait celui « d'une extrême franchise, et l'on aura aisément une « idée des ennemis qu'il dut se faire. » Quant à la nature de son talent, voilà comment l'a caractérisé M. Villemain, qui répondait à M. Scribe : « Auteur « tragique de l'école de Ducis, il a dans ses ouvrages mêlé aux anciennes formes un nouveau degré « de terreur et quelquefois de simplicité. » Arnault avait consacré les dernières années de sa vie à rédiger ses mémoires sous ce titre : *Souvenirs d'un sexagénaire*, dont il n'a paru que 4 volumes (Paris, 1833, in-8°), qui vont jusqu'au commencement de l'empire : la suite est demeurée inédite. Voici encore comment le même académicien, successeur d'Arnault dans les fonctions du secrétariat perpétuel, a jugé cet ouvrage : « Les mémoires qu'il « écrivait avec une verve piquante et négligée sont « un monument curieux de sa vieillesse. Spectateur « intelligent et sans ambition, mêlé aux événements « du siècle et n'en profitant pas, Arnault avait vu « beaucoup de choses et les avait toujours apprécies avec cette droiture de conscience qui donne « de nouvelles lumières à l'esprit. Ni l'intérêt ni « les engagements politiques ne prévalaient sur la « véracité de ses souvenirs, etc. » Arnault, depuis son rappel de l'exil, avait fait recevoir aux Français trois nouvelles tragédies : *Lycurque*, *Pertinax*, ou *les Prétoriens*, et *les Guelfes et les Gibelins*. Sous la restauration, la censure mit longtemps obstacle à la représentation des *Guelfes et des Gibelins*, qui, donnés enfin le 9 juillet 1827, obtinrent un succès d'estime. On s'attendait à ce que cette pièce offrirait le tableau des sanglantes factions qui désolèrent l'Italie; le poète a eu le malheur de concevoir son sujet de manière à ne présenter que les infortunes d'une seule famille. De même *Pertinax* n'a eu que quelques représentations. Arnault avait travaillé à plusieurs ouvrages périodiques : outre ceux que nous avons mentionnés dans le cours de cette notice, nous citerons : *les Veillées des Muses*, en 1797 ; *le Mercure* ; *le Miroir des Spectacles, des Lettres, des*

Mœurs et des Arts, et en dernier lieu *l'Opinion*. Enfin il avait publié en 1801 : *de l'Administration des établissements d'instruction publique et de l'enseignement*, 2^e édition, 1804, in-8°. Il est l'auteur de la *Notice biographique sur Chénier*, en tête de l'édition des œuvres de ce poète. Il est assez remarquable que celui des écrits d'Arnault qu'on peut regarder comme l'un des derniers en date est à la louange d'un écrivain contre lequel il avait composé l'un de ses premiers écrits. Le titre des *Fastes civils de la France* porte aussi le nom d'Arnault comme un des auteurs ; mais il n'a rien fourni à cet ouvrage. Arnault a laissé trois fils, dont l'aîné, M. Lucien-Émile, né à Versailles, le 1^{er} octobre 1787, s'est fait avantageusement connaître comme poète tragique et comme administrateur. D—R—R.

ARNAVON (FRANÇOIS) naquit, vers 1740, à Lisle, petite ville sur la Sorgue, près de la fontaine de Vaucluse, dans le comtat Venaissin. Après avoir fait ses études en Sorbonne, où il prit le grade de bachelier, il fut nommé chanoine de la collégiale de Lisle et prieur-curé de Vaucluse. Il publia, en 1775, un *Discours apologétique de la religion chrétienne, au sujet de plusieurs assertions du Contrat social et contre les paradoxes des faux politiques du siècle*, in-8°. Grimm ne ménagea ni l'auteur ni son ouvrage, dans sa *Correspondance littéraire*. « L'abbé Arnavon, « dit-il (2^e partie, t. 2, p. 477), en veut surtout « au dernier chapitre du *Contrat social*. C'est le « sort de Rousseau d'être réfuté par des gens qui « n'ont pas voulu ou qui n'ont pas su l'entendre. » Mais, vingt années plus tard, Grimm aurait pu appliquer plus justement cette réflexion aux novateurs qui essayèrent de mettre en action le *Contrat social*. —Arnavon servit de cicérone au comte de Provence (depuis Louis XVIII), lorsque ce prince visita la fontaine de Vaucluse en 1777. Dès lors le prieur-curé conçut le projet, qu'il exécuta plus tard, de décrire cette fontaine, qui dut à Pétrarque la même célébrité dont les eaux de Tibur avaient été redevables au lyrique romain ; et en même temps d'éclaircir l'histoire des fameuses amours de Pétrarque et de Laure, et de justifier le poète auteur de plus de trois cents sonnets en l'honneur d'une femme mariée qui, toujours chaste, fut enfin enlevée par la peste au délire platonique de son amant. (*Voyez* PÉTRARQUE et NOVES.) —Lorsque la révolution de 1789 éclata, le comtat Venaissin fut agité de troubles graves, qui ensanglantèrent souvent les villes de Carpentras et d'Avignon. Au milieu de la violence des partis, la réunion du comtat à la France fut plusieurs fois demandée par les Avignonnais à l'assemblée constituante, qui hésita pendant deux ans à la prononcer. En 1790, Arnavon fut député à Rome par l'assemblée représentative et nationale qui siégeait à Carpentras. Il était chargé de suivre auprès de Pie VI les intérêts de la partie du pays Venaissin qui voulait demeurer sous la domination du saint-siège. Sa mission se trouva naturellement terminée par la réunion du comtat à la France, le 14 septembre 1791. Mais il ne rentra dans sa patrie que lorsque la loi du 12 ventôse an 8 (5 mars 1800) lui

(1) Discours de M. Scribe.

en eut ouvert les portes, en prononçant la clôture de la liste des éniérés. Alors il réclama auprès du gouvernement consulaire le paiement des frais de sa mission ; mais il éprouva beaucoup de difficultés. Il écrivait au ministre des finances : « A l'époque de « cette réunion, ma mission a été terminée de fait et « non de droit, puisqu'il est de principe en diplo- « matie que tout envoyé dans les cours étrangères « ne peut et ne doit revenir sans un rappel notifié. « Ce rappel, je n'ai cessé de le demander, et je n'ai « pu l'obtenir. Je suis revenu, lorsque cela m'a été « possible, lorsque cela m'a été permis, selon les « expressions du citoyen Talleyrand, ministre des « relations extérieures, dans un mémoire imprimé « où il a retracé sa situation à peu près semblable à « la mienne. » Arnavon se plaignait du silence qu'avaient gardé toutes les administrations sur ses demandes continuelles de rappel ou de passe-port. Il exposait qu'il n'avait pas reçu un écu pour toutes les dépenses faites dans sa mission ; que d'ailleurs il ne devait être payé de la totalité de sa dette qu'en bons consolidés ; et il demandait une somme en numéraire, « laquelle, disait-il, acquitterait tout ce qui « peut m'être dû (1). » Il paraît que cette demande ne fut point accueillie. Mais lorsque le culte eut été rétabli en France (avril 1802), Arnavon fut nommé chanoine titulaire de l'église de Paris ; il obtint aussi le titre honorifique de vicaire général de l'archevêque de Corfou. Dès lors il ne s'occupa plus que de travaux littéraires, et publia successivement, sans y attacher son nom, trois ouvrages dont voici les titres : 1° *Pétrarque à Vaucluse, prince de la poésie lyrique italienne, orateur et philosophe le plus renommé de son siècle, et non moins célèbre par la constance de sa passion pour la vertueuse Laure*, Paris, Gillé, an 11 (1803), in-8° ; nouv. édit., Paris, Lenormand, 1805, in-8° ; 2° *Voyage à Vaucluse*, Paris et Avignon, 1804, in-8° ; 3° *Retour de la fontaine de Vaucluse, contenant l'histoire de cette source, et tout ce qui est digne d'observation dans cette contrée*, Paris, Debray, 1805, in-8°. A l'époque de la restauration, l'abbé Arnavon voulut rappeler à Louis XVIII son voyage à Vaucluse en 1777 ; il réunit ses trois ouvrages sous un même frontispice, et les dédia au prince. Il avait trouvé d'amples matériaux dans les *Mémoires sur la vie de F. Pétrarque*, publiés par l'abbé de Sade en 1764, 3 vol. in-4°. Les détails qu'il a rassemblés sur Pétrarque et sur Vaucluse sont intéressants ; mais ils pourraient être disposés dans un meilleur ordre, et le style manque trop souvent d'élégance et de couleur. Sa dissertation sur les biographies de Pétrarque, et sur l'état des lettres et des arts dans le siècle où il a vécu, est incomplète et très-superficielle. François Arnavon est mort doyen du chapitre de Paris, le 25 novembre 1824, âgé de plus de 84 ans.

V—VE.

ARNAY (.... D'), littérateur modeste et laborieux, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, professait, au milieu du 18^e siècle, les belles-lettres et l'histoire à l'académie de Lausanne. On lui doit

un ouvrage estimable : *de la Vie privée des Romains*, Lausanne, 1752, in-12 ; réimprimé avec des additions, ibid., 1757 ou 1758, in-12, et sous le titre d'*Habitudes et mœurs privées des Romains*, Paris, 1795, in-8°. On en a des traductions en allemand, en anglais, en polonais et en suédois. La *France littéraire* lui attribue la traduction française des *Opuscula anatomica* de Haller, Lausanne, 1760, in-8°. Il mourut avant 1780. On l'a confondu quelquefois avec D'ARNAY ou D'ARNEX (*Simon-Auguste*). Celui-ci, né, vers 1750, à Milden, dans le canton de Berne, fut d'abord instituteur en Hollande. De retour en Suisse, il fut attaché, depuis 1788, comme traducteur, à la chancellerie de Berne, jusqu'à l'occupation de cette ville par les Français, en 1798. A cette époque, obligé d'abandonner son pays, il vint chercher un asile en Allemagne. Nommé précepteur du prince héréditaire de Bade, il était en 1802 à Carlsruhe, et l'on peut conjecturer qu'il y mourut peu d'années après. D'Arnay a été le principal rédacteur de la *Gazette* de Berne, pendant qu'il habitait cette ville. Il a traduit de l'allemand en français un assez grand nombre d'ouvrages ; de Pfanenschmidt : *Essai sur la manière de mélanger et de composer toutes les couleurs*, Lausanne, 1784, in-8° ; — de Busching : *Caractère de Frédéric le Grand*, Berne, 1788, in-8° ; — d'Archenholz : *Histoire de la guerre de sept ans*, ibid., 1789, in-8° ; — de Campe : *Recueil de voyages pour l'instruction et l'amusement des enfants*, ibid., 1788-1792, 8 vol. in-12, et le *Nouveau Robinson*, ibid., 1794, in-8° ; — de Haller : *Fragments d'un roman politique* (Usong) sur le gouvernement aristocratique, ibid., 1791, in-8° ; — Christophe de Schiller : *Histoire de la guerre de trente ans*, ibid., 1794, 2 vol. in-8° ; — *Avis aux voyageurs en Suisse*, ibid., 1796, in-8°. On en a outre de D'Arnay : *Lettres d'un observateur impartial sur les troubles actuels de la Hollande*, 1787, in-8°.

W—s.

ARND (JEAN), un des théologiens de la communion luthérienne qui ont le plus contribué à donner à l'instruction religieuse une tendance pratique. Il naquit à Ballenstadt, dans le duché d'Anhalt, en 1555. Il étudia d'abord la médecine, et c'est apparemment à ces premières études qu'on doit les fréquentes allusions à la mauvaise chimie de son temps, qui jettent de l'obscurité sur un grand nombre de passages de ses écrits, et qui leur ont donné une teinte de mysticité. Une dangereuse maladie lui fit, dit-on, embrasser la carrière théologique, dans laquelle il se distingua par une charité inépuisable, qui, d'après la modicité de sa fortune, lui valut la réputation d'avoir trouvé la pierre philosophale, et par des écrits ascétiques pleins d'onction et de chaleur, dont le plus connu, intitulé : *du vrai Christianisme*, a été traduit en latin, en français par Samuel de Beauval, et dans presque toutes les langues de l'Europe et de l'Asie. Ce livre, dont les expressions ne sont pas toujours réglées avec rigueur sur la théologie luthérienne, lui attira de vifs reproches de la part de quelques théologiens de cette communion, surtout de Luc Osiander. Il mourut à Zell, en 1621,

(1) Collection d'autographes de l'auteur de cet article.

surintendant des églises du duché de Lunebourg ; peu d'heures avant sa mort, il avait fait un sermon sur ces paroles du 126^e psaume : *Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie*, et était rentré chez lui en disant qu'il venait de prononcer son oraison funèbre. Il supporta les injures et les persécutions de quelques-uns de ses contemporains avec une douceur angélique. Le théologien Wernsdorf, de Bâle, a écrit un très-bon morceau sur Arnd, qu'on trouve dans la collection de ses œuvres. (Voy. aussi Witte, *Memoria Theologorum*, déc. 2, p. 171.) S—R.

ARND (CHRISTIAN), né en 1625, fit ses études à Leyde, à Wittenberg, à Leipsick, à Strasbourg, et mourut à Rostock, en 1685, après y avoir occupé trois ans la chaire de logique. On a de lui : 1^o *Dissertatio de philosophia veterum*, Rostock, 1650, in-4^o ; 2^o *Discursus politicus de principii constitutibus et conservantibus rempublicam*, ibid., 1651 ; 3^o *de vero Usu logice in theologia*, ib., 1650. G—T.

ARND (JOSUÉ), ministre du culte luthérien, né à Gustrow, en 1626, succéda, en 1653, à son frère Chrétien Arnd dans la chaire de logique à Rostock, fut ensuite aumônier du duc de Mecklenbourg, Gustave-Adolphe, et mourut en 1685, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages de philosophie, d'histoire et de controverse. La plupart sont indiqués dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 43. Les plus remarquables sont : 1^o *Lexicon antiquitatum ecclesiasticarum*, Greifswald, 1667, 1669, in-4^o ; 2^o *Genealogia Scaligerorum*, Copenhague, 1648 ; 3^o *Trutina Statuum Europæ ducis de Rohan*, imprimé plusieurs fois, et à Gustrow, en 1665, in-8^o ; 4^o *Laniena Sabaudica*, Rostock, 1653, in-4^o ; 5^o *Exercit. de Claudii Salmasii erroribus in theologia* ; Witteb., 1651, in-4^o ; 6^o *Observat. ad Franc. Vavassoris librum de forma Christi*, Rostock, 1666, in-8^o ; 7^o des poésies latines, etc. ; 8^o une traduction en latin de l'*Histoire de Wallenstein*, écrite en italien par Gualdi, avec des notes, ibid., 1669. Josué Arnd était très-versé dans l'histoire de la guerre de trente ans. S—R.

ARND (CHARLES), fils du précédent, né en 1675, à Gustrow, mort en 1721, professeur de langue hébraïque à Rostock. Sa vie est racontée dans les *Annales littéraires. Meklenburg. ad an. 1721*, p. 37-57. Les principaux de ses ouvrages sont : 1^o *Schediasma de phalaride, M. Antonini scriptis et Agapeti Schedæ regia*, Rostock, 1702, in-4^o. 2^o *Schediasma Bibliothecæ græcæ difficiolioris*, ibid. 3^o *Bibliotheca politico-heraldica*, 1705, in-8^o. 4^o *Systema litterarium, complectens præcipua scientiæ litterariæ monumenta*, Rostock, 1714, in-4^o. Ch. Arnd est un des créateurs de l'histoire bibliographique générale. 5^o *Dissert. philolog. trigo.*, 1^o de cancellariorum et procancelariorum apud Hebræos Vestigiis ; 2^o de Apostolo Paulo doctoris titulo condecorato ; 3^o de præconiorum, promotiones hodiernas antecedentium, Rudimentis apud Hebræos, ibid., 1714, in-4^o. 6^o Il y a plusieurs morceaux de lui dans les *Miscellan. Lips.*, t. 3, 8, 9 et 11. 7^o Une vie de son père. S—R.

ARNDT (JEAN-GODEFROI), né à Halle en

Saxe, le 12 janvier 1713, fut élevé à la maison des orphelins de cette ville, habita dans sa jeunesse la Livonie, comme précepteur des enfants d'un grand seigneur de ce pays ; fut depuis recteur de l'école d'Arensbourg dans l'île d'Oesel, d'où il passa, avec le même titre, en 1747, au lycée impérial de Riga. Il mourut le 1^{er} septembre 1767. Ses ouvrages sont : 1^o *Chroniques livoniennes* (en allemand) ; 1^{re} partie, contenant l'histoire de la Livonie sous ses premiers évêques, ou les Origines de la Livonie sacrée et civile, Halle, 1747 ; — 2^o partie, contenant l'histoire de la Livonie sous ses grands maîtres, etc., ib., 1753, in-fol. Cet ouvrage est précieux en ce qu'il renferme un nombre considérable de citations et d'extraits d'ouvrages imprimés ou manuscrits sur la Livonie, et la transcription de pièces authentiques, documents originaux et autres dont plusieurs remontent à des époques assez reculées. Il est terminé par des tables qui donnent les noms des archevêques et des évêques de Riga, Revel, Dorpat et Oesel, les sceaux des grands maîtres de l'ordre Teutonique, les armoiries des villes livoniennes, etc. 2^o *Réflexions programmatiques sur l'origine des belles-lettres dans la Livonie* (en allemand), Riga, 1754, in-4^o. Arndt a publié, comme éditeur, en l'accompagnant d'une préface, l'ouvrage de Jean-Bernard de Fischer (voy. ce nom), qui a pour titre : *Liefstaendisches Landwirthschaftsbuehauf die Erdgegend von Lief- Est- und Curland eingerichtet* (Économie rurale de Livonie, etc.), Halle, 1753, in-8^o ; 2^o édit., Riga, 1772, in-8^o. On cite encore de lui un ou deux opuscules de circonstance, et beaucoup de morceaux dans les journaux littéraires de Riga, 1762-1767. F—LL.

ARNDT (GODEFROI-AUGUSTE), seigneur héréditaire de Paunsdorf, né à Breslau, le 24 novembre 1748, fut nommé, en 1780, professeur extraordinaire de philosophie à l'université de Leipsick, et depuis professeur ordinaire de morale et d'économie politique à la même université. Il est mort le 10 octobre 1819, après quarante ans de professorat et d'études laborieuses sur l'histoire de son pays, et doyen du collège pour l'éducation des femmes. Ses ouvrages sont : 1^o *Progr. quibus causis commotus Henricus I, rex Germanorum, urbem Misenam condiderit*, Leipsick, 1776, in-4^o ; 2^o *Collection complète d'écrits politiques pour servir à l'histoire de Bavière depuis la mort de l'électeur Maximilien III et l'extinction, en sa personne, de la branche Guillelmine de la maison de Bavière* (en all.), Francfort et Leipsick, 1778-1779, 5 parties in-8^o ; chaque partie se compose de 6 cahiers ; 3^o *Progr. Johannem Constantem et Johannem Fridericum, Saxonie electores, nequaquam religionis causa oppugnasse creationem Ferdinandi I, regis Romanorum*, Leipsick, 1780, in-4^o ; 4^o les Conditions (Wahlkapitulation) souscrites par Ferdinand I^{er}, le 7 janvier 1531, pour son élection de roi des Romains, publiées avec des additions et des notes (en all.), Leipsick, 1781, in-4^o ; 5^o *Archives de l'histoire de Saxe* (en all.), ibid., 1^{re} part., 1784 ; 2^o part., 1785 ; 3^o part., 1786, gr. in-8^o ; 6^o *Diss. 1 et 2 de variis principum Saxonie contro-*

versis, pacto Numburgico, anno 1554, transactis, ibid., 1791, in-4°; 7° *Progr. de origine accisæ provincialis*, ibid., 1796, in-4°; 8° *de directorio evangelicorum a Johanne Georgio I, Saxonie principe electore, in pacificatione Vestfalica repudiato Prolusio 1*, ibid., 1804, in-4°; 10° *Progr. de primis initiis vectigalis carniæ in Saxonia electorali*, ibid., 1801, in-4°; 10° *Nouv. Archives de l'hist. de la Saxe* (en all.), 1^{re} part., ibid., 1804, in-8°; 11° *Progr. nonnulla de ingenio et moribus Mauritiæ, principis electoris Saxonie*, ibid., 1806, in-4°; 12° *Progr. variarum observationum statum regni Saxonie publicum, cum pristinum tum hodiernum, illustrantium*, Leipsick, 1808-1809, 2^e part., in-4°; 13° *Progr. de pactione Ferdinandi, regis Romanorum, ac Mauritiæ, ducis Saxonie, Pragæ, die 14 octob. 1546, confecta*, ibid., 1815, in-4°. F—LL.

ARNE (THOMAS-AUGUSTIN), musicien anglais, né en 1710, était fils d'un tapissier de Covent-Garden. Il était destiné au barreau; mais un goût irrésistible l'entraînait à l'étude de la musique, et il s'y livra à l'insu de ses parents; il fit de si rapides progrès qu'il fut admis, très-jeune encore, comme chef d'orchestre, dans la troupe de Drury-Lane. L'université d'Oxford lui conféra, en 1759, le degré de docteur en musique. Il réunissait le talent de l'exécution à celui de la composition, et il a formé d'excellents élèves pour le chant. Le docteur Burney lui accorde l'honneur d'avoir introduit en Angleterre un nouveau style musical, formé d'un mélange de style anglais, italien et écossais. Ses chants patriotiques et populaires sont aujourd'hui à peu près tout ce qu'on connaît de lui, mais suffisent pour honorer sa mémoire. L'espèce d'hymne surtout qui commence par *Rule, Britannia* (Triomphe, Angleterre), est exécuté dans toutes les occasions où l'on veut célébrer quelque événement honorable pour la nation, ou exciter le patriotisme national. Les autres ouvrages de Thomas Arne sont la musique de la *Rosamonde*, opéra d'Addison; du *Comus*, de Milton, et de l'*Alfred*, de Mallet, etc. On lui doit aussi les opéras d'*Artaxerce*, du *Tuteur trompé*, de la *Rose*, et autres, dont il a composé les paroles et la musique; mais le talent du poète y est fort au-dessous de celui du musicien. Il mourut en 1778, âgé de 68 ans. Il était frère de la célèbre actrice mistriss Cibber, dont il guida les premiers pas dans la carrière du théâtre, et il avait épousé une fameuse cantatrice dont il eut un fils, Michel ARNE, connu par la musique de quelques opéras. S—D.

ARNEMANN (JUSTIN), médecin, naquit à Lunébourg, le 23 juin 1765. L'université de Goettingue, où il fit ses études, l'admit au nombre de ses professeurs, après qu'il eut obtenu le bonnet doctoral; mais il ne conserva pas longtemps la chaire qui lui avait été confiée, des circonstances particulières l'ayant déterminé à se rendre à Lunébourg, où il exerça quelque temps l'art de guérir. Il se brûla la cervelle le 23 juillet 1807. On présume que le dérangement de ses affaires put seul le porter à cet acte de désespoir. Quoiqu'il n'ait pas fourni une longue carrière, il a laissé de nombreux ouvrages,

dont quelques-uns offrent un certain degré d'intérêt : 1° *Commentatio de oleis unguinis*, Goettingue, 1785, in-4°. C'est un mémoire qu'il envoya au concours, et qui, depuis les travaux des modernes sur les corps gras, ne mérite plus aucune attention. 2° *Sur la Reproduction des nerfs* (en allemand), Goettingue, 1786, in-8°. 3° *Experimentorum circa redintegrationem partium corporis in vivis animalibus institutorum Prodomus*, Goettingue, 1786, in-4°. 4° *Expériences sur les régénérations chez les animaux vivants* (en allemand), Goettingue, 1787, 2 vol. in-8°, avec onze planches. Dans le 1^{er} volume, qui n'est guère qu'une paraphrase des deux ouvrages précédents, Arnemann combat l'opinion de ceux qui admettaient la régénération de la substance nerveuse après la section des nerfs. Il a décrit et figuré tous les phénomènes qu'on observe à la suite de cette opération. Son opinion était que la matière interposée entre les deux tronçons ne constituait qu'une simple masse celluleuse et spongieuse. On sait aujourd'hui qu'il s'est trompé, et que, dans beaucoup de cas, les bouts coupés d'un nerf se réunissent assez bien pour que la sensibilité reparaisse dans les parties auxquelles aboutit ce dernier. Dans le 2^e volume, qui roule sur le cerveau et la moelle épinière, et où l'on trouve des faits intéressants sur les lésions de ces deux organes, Arnemann émet des opinions physiologiques fort hasardées, celle, entre autres, que les nerfs s'allongent et se raccourcissent lorsqu'ils rentrent en action. Reil et Brandis ont profité ensuite de cette hypothèse sans fondement pour établir leur théorie du mouvement des nerfs dans l'acte de la sensation. 5° *Commentatio de aphthis*, Goettingue, 1787, in-8°. 6° *De morbo venereo Analecta quædam*, Goettingue, 1789, in-4°. Ce sont de nouveaux arguments qu'Arnemann croit favorables à l'hypothèse inadmissible de l'origine américaine des maladies vénériennes. 7° *Bibliothèque de chirurgie et de médecine pratique* (en allemand), Goettingue, 1790-1794, in-8°. Ce recueil n'a eu que trois cahiers, publiés à de longs intervalles. 8° *Esquisse d'une matière médicale pratique* (en allemand), Goettingue, t. 1^{er}, p. 1791, t. 2^e, p. 1792, in-8°. C'est un excellent manuel qui a eu quatre éditions, dont la dernière est de 1803. Il y règne un ordre lumineux et une érudition choisie. Quant à l'action des médicaments, elle est énoncée d'après l'esprit de la doctrine du solidisme exclusif, qui dominait alors dans toutes les écoles. 9° *Remarques sur la perforation de l'apophyse mastoïde dans certains cas de surdité* (en allemand), Goettingue, 1792, in-8°, avec trois planches. Assez bonne compilation. 10° *Synopsis nosologiæ in usum prælectionum academicarum*, Goettingue, 1793, in-8°. 11° *Revue des instruments de chirurgie les plus célèbres et les plus usités des temps anciens et modernes* (en allemand), Goettingue, 1796, in-8°. Ouvrage utile et savant, qui offre une histoire assez complète des instruments dont l'arsenal chirurgical s'est composé aux différentes époques de l'art. 12° *Introduction à la matière médicale* (en allemand), Goettingue, 1797, in-8°. 13° *Compte rendu de la*

clinique chirurgicale de Goettingue (en allemand), Goettingue, 1797-1800, in-8°. Ce journal a eu six fascicules : il offre peu d'intérêt. 14° *Magasin chirurgical* (en allemand), Goettingue, in-8°, t. 1^{er}, 1797-1798; t. 2°, 1799-1800; t. 3°, 1801-1804. Toutes les observations insérées dans ce recueil ne sont pas d'Arnemann, non plus que celles qu'on trouve dans le suivant. 15° *Bibliothèque de médecine, de chirurgie et d'accouchement* (en allemand), Goettingue, 1799-1800, in-8°. 16° *Système de chirurgie, etc.*, (en allemand), Goettingue, t. 1^{er}, 1800; t. 2°, 1801, in-8°. Abstraction faite du défaut d'ordre et du vice des explications pathologiques, ce manuel n'est pas dépourvu d'intérêt. 17° *Manuel de médecine pratique* (en allemand), Goettingue, in-8°. Arnemann a encore publié les quatre premiers cahiers d'un journal intitulé : *Nouvelle littérature médicale pour les médecins praticiens*, de concert avec J.-C.-T. Schlegel, qui depuis a continué seul ce recueil. On lui doit aussi la publication d'un ouvrage allemand de J.-E. Biester et J.-A.-H. Reimarus, qui a pour titre : *Observations détachées sur les sourds-muets*, Berlin, 1800, in-8°. J—D—N.

ARNEX. Voyez ARNAY, ci-dessus.

ARNHEIM, ou ARNIM (JEAN-GEORGE), général saxon, né en 1581, dans l'Uckermark, d'une famille noble, entra d'abord au service de Pologne, ensuite à celui de la Suède, et passa, en 1626, dans l'armée de l'empereur Ferdinand II, où il acquit si bien la faveur du général Wallenstein, qu'en 1627 il fut fait feld-maréchal, et chargé, en 1628, d'assiéger Stralsund. Forcé de lever ce siège, il fut envoyé au secours de Sigismond III, roi de Pologne. Des querelles qui s'élevèrent entre les chefs polonais et lui l'engagèrent à se retirer du service de l'Empereur. Il passa alors, avec le titre de feld-maréchal, à celui de l'électeur de Saxe, et combattit sous les drapeaux de Gustave-Adolphe à la bataille de Breitenfeld : il prit Prague, Egra, Elmbogen; mais il se vit bientôt forcé, par Wallenstein, d'abandonner ses conquêtes. On l'accusa de ne les avoir pas défendues. Un mot piquant de Gustave-Adolphe l'avait irrité, dit-on, contre ce roi et contre les protestants; et, pour s'en venger, il s'entendit secrètement avec les impériaux; il fut soupçonné d'avoir joué le même rôle dans la campagne de Silésie; mais lorsque la guerre recommença, en 1633, il s'opposa, par une marche rapide, à Wallenstein, qui se dirigeait vers le Palatinat, et protégea, avec autant de bravoure que de vigilance, les frontières de l'électeur de Brandebourg. Au commencement de l'année 1634, il fut employé pour les propositions de paix que Wallenstein fit faire aux électeurs de Saxe et de Brandebourg, et qui échouèrent. Arnheim rentra alors en campagne, prit Bautzen, Limbourg, et battit les impériaux à Liegnitz. En 1635, il fut envoyé par l'électeur de Saxe aux négociations de Berlin, et, après le traité de Prague, il fit sortir ses troupes de la Silésie. Comme les droits des luthériens ne lui parurent pas assez respectés, assez assurés par ce traité, il donna sa démission, et se retira dans son

château de Boitzenbourg, dans l'Uckermark; il y fut saisi et enlevé, le 17 mars 1657, par ordre du roi de Suède, qui le soupçonnait de former contre lui des complots dangereux. On le conduisit d'abord à Stettin et ensuite à Stockholm; il s'échappa de cette ville en 1658, à la faveur d'une fête donnée à la cour, pendant laquelle on le surveillait avec moins d'exactitude. De retour en Allemagne, il se tint caché quelque temps dans une cabane de pêcheur, rentra peu après au service de l'électeur de Saxe, alors allié de l'Empereur, et voulut lever une nouvelle armée. N'ayant pas réussi, il tomba malade à Dresde et y mourut, le 18 avril 1661. C'était un homme d'une activité prodigieuse, prêt à la faire servir aux intérêts de ses passions comme à ceux de son prince; sa tempérance était si remarquable, qu'on le nommait le *capucin luthérien*. Il se distingua dans le nombre de ces généraux qui, pendant la guerre de trente ans, commandant des troupes à leur solde et dévouées à leur personne, rendirent leur nom aussi redoutable que leurs armes. G—T.

ARNIGIO (BARTHÉLEMY), né à Brescia, ville de Lombardie, en 1525, dans la plus basse condition, fut un des plus célèbres littérateurs de son temps. Son père était forgeron, et lui apprit d'abord cet état, qu'il exerça jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Alors, poussé par son génie, il commença à se livrer à l'étude des lettres, tirant des secours, tantôt d'un de ses amis, tantôt d'un autre. Il parvint ainsi, non sans peine, à se mettre en état d'entrer dans l'université de Padoue. Il y étudia particulièrement la médecine, et dut les moyens d'y être reçu docteur à la générosité de quelques gentilshommes de son pays, qui reconnaissaient en lui des talents naturels et des dispositions extraordinaires. De retour à Brescia, il s'y mit sous la protection du médecin Conforto, qui lui procura des pratiques utiles; mais de nouvelles expériences qu'il voulut faire lui réussirent si mal, et il lui mourut tant de malades, qu'il fut sur le point d'être lapidé et ne dut son salut qu'à la fuite. Abandonnant alors la médecine, qu'il avait cultivée plus par nécessité que par goût, il se livra entièrement aux lettres et surtout à la poésie. Il séjourna quelque temps à Venise et dans d'autres villes, où il se fit un grand nombre d'admirateurs. Il était retourné depuis peu de temps dans sa patrie, quand il y fut attaqué d'une maladie contagieuse dont il mourut le cinquième jour, en 1577. Ses principaux ouvrages imprimés sont : 1° *le Rime*, Venise, 1555, in-8°. 2° *Lettera, Rime, ed Orazione*, 1558, in-4°, sans nom de lieu ni d'imprimeur. 3° *Lettura letta pubblicamente sopra il sonetto del Petrarca*,

Licte, pensose, accompagnate, e sole.

Brescia, 1565, in-8°. 4° *Meteorica, ovvero discorso intorno alle impressioni imperfette umide e secche, etc.*, Brescia, 1568, in-8°. A ce traité, le plus ancien peut-être que les modernes aient écrit sur ces matières, sont joints des pronostics perpétuels, des éphémérides, et d'autres applications plus ou moins arbitraires de la philosophie naturelle. 5° *Dieci Veglie degli ammendati costumi dell' umana vita, etc.*,

Brescia, 1577, in-8°, ouvrage de morale qui eut une grande réputation, et qui en conserve assez pour que l'on ait reproché à Fontanini de ne lui avoir point donné place dans sa *Bibliothèque italienne*. 6° *La Medicina d'amore*, citée par Mazzuchelli : selon ce biographe, aucun de ceux qui ont parlé de cette production n'affirme qu'elle ait été imprimée. G—É.

ARNIM (LOUIS ACHIM D') (1), célèbre romancier et poète allemand, naquit à Berlin, le 26 janvier 1781 (2). Il appartenait à une famille opulente et noble, originaire du vieux Brandebourg ; aussi tous les secours d'une instruction abondante et toutes les ressources d'une éducation cultivée répondirent-ils aux brillantes dispositions que le jeune homme laissait voir dès son bas âge. Ses premiers goûts l'attirèrent vers l'histoire naturelle et les sciences physiques ; il s'y appliquait avec ardeur et non sans un succès remarquable, puisqu'il n'avait pas plus de dix-huit ans quand parut son livre intitulé : *Recherches d'une théorie des phénomènes électriques* (en allemand), Halle, 1799, in-8°. Il est naturel de penser que l'imagination tenait dans cet ouvrage bien plus de place que la science. Il est devenu aujourd'hui complètement inutile ; mais quand il parut, les savants y distinguèrent quelques aperçus ingénieux, et il valut parmi eux à son auteur une réputation précoce. Arnim fit insérer dès lors divers articles dans les *Annales de physique* de Gilbert (1799-1801), dans le *Journal de chimie* et dans les *Archives pour la chimie théorique* de A.-N. Schérer. Cependant, malgré son doctorat et un début qui semblait lui promettre beaucoup dans cette carrière, Arnim s'en dégoûta : la mobilité de son imagination, la pétulance de son esprit, la lui firent quitter pour les lettres et la poésie ; et on lui doit la justice de dire qu'il s'est assez distingué dans ces nouvelles études pour ne laisser ni à lui-même ni aux autres de regrets sur son changement. Le grand mouvement poétique qui, sous l'impulsion d'un ou de deux écrivains de génie, agitait alors la littérature allemande ; l'ébranlement de tant d'opinions jusqu'alors suivies sans examen ; l'esprit novateur le plus téméraire succédant à deux siècles de plate et servile imitation ; le projet avoué par les maîtres de renverser tout l'édifice des vieilles allégories poétiques, élevé sur les données de la mythologie grecque, pour en reconstruire un autre dont les sentiments et les opinions des âges chrétiens seraient la base ; le travail de régénération générale des arts qu'une foule de novateurs audacieux poussaient à l'unisson ; ces plans développés dans un nombre infini de livres, ces espérances prestigieuses que la nouveauté fait toujours naître, et que l'esprit aventureux de la jeunesse exagère souvent jusqu'à l'extravagance ; tout cela séduisit Arnim et le captiva sans partage. Il était tout à fait dominé par ces idées, quand il entreprit les voyages par lesquels on complète en Allemagne

toute éducation libérale ; il parcourut quelques États de l'Europe, et visita surtout avec soin toutes les parties du vaste empire germanique. Il paraît avoir été principalement attentif, pendant ses voyages, à observer la société dans ses classes les moins cultivées ; partout il recueillait les traditions et les contes populaires, rassemblait les pièces de poésie conservées par tradition dans la bouche des habitants ; se mêlait partout au peuple pour l'étudier d'aussi près qu'il pouvait. C'est là qu'il a puisé les observations de mœurs répandues depuis dans ses romans ; elles leur donnent un caractère particulier de naturel et de gaieté, et mettent Arnim dans le nombre respecté des moralistes ingénieux qu'a produits l'Allemagne. Fixé à Heidelberg, après son retour, il fit paraître *les Révélationes d'Ariel* (*Ariel's Offenbarungen, ein Roman*), Goettingue, 1804, roman qui fit du bruit par son originalité, qui trouva des lecteurs, mais qui est oublié maintenant. Arnim s'occupa ensuite de publier, de concert avec un littérateur de ses amis, M. Clément Brentano, devenu plus tard son beau-frère, un recueil de chants populaires allemands, sous ce titre : *L'Enfant au cor merveilleux* (des *Knaben Wunder-Horn, alte deutsche Lieder*), dont la 1^{re} partie, mise au jour à Heidelberg, en 1806, grand in-8°, fut suivie de deux autres en 1808. Le 1^{er} volume seul a été réimprimé en 1819 ; Arnim y a inséré un morceau de prose sur les poésies populaires, qui est intéressant et curieux. Quant à l'ouvrage même, c'est un choix fait avec discernement et avec soin de toutes les chansons allemandes dans lesquelles le caractère de la nation est le plus fidèlement exprimé, et qui, caressant les sentiments favoris du peuple, sympathisant avec l'esprit qui l'animait, sont devenues populaires, sans que toutes ces poésies aient, à beaucoup près, été composées pour le peuple, ni, bien moins encore, par des gens du peuple. Ce recueil embrasse les trois derniers siècles ; aucun genre n'en est exclu : on y rencontre des cantiques catholiques et des hymnes huguenots ; des chants de guerre et d'extermination contre la réforme, et des chants d'insurrection des confédérés contre Charles-Quint ; des romances, des légendes, des ballades, des chansons d'artisans, le plus souvent bouffonnes et grotesques ; des plaintes de chanteurs de foires et de carrefours ; il serait possible d'y suivre, pour ainsi dire, le reflet des superstitions, des affections et des haines qui ont régné depuis trois cents ans sur les populations de l'Allemagne. Le 1^{er} volume obtint, dès son apparition, l'estime des connaisseurs, et il l'a conservée. Goethe, qui en avait agréé la dédicace, en rendit, dans un journal littéraire du temps, un compte détaillé fort avantageux, qui a été reproduit dans la collection de ses œuvres (1). Toutefois il faut dire que, si, comme monument poétique, ce recueil a mérité de grands témoignages d'estime, une critique sévère aurait eu droit d'exiger des auteurs, sous le rapport historique, quelques éclaircissements sur les sources dans lesquelles ont été puisés

(1) La seule biographie française qui jusqu'à ce jour ait consacré une notice à cet écrivain allèra l'orthographe de son nom.

(2) D'autres auteurs ont fait naître Arnim à Brandebourg, en 1785 ; mais, si cette opinion était fondée, Arnim, à la publication de son premier ouvrage, n'aurait pas eu quatorze ans.

(1) *Vollstaendige letzter Hand Ausgabe*, t. 33, p. 175 et suiv.

la plupart des morceaux qui le composent. — Arnim a publié depuis : 1° *Passe-temps de la solitude*, contes et poésies, Heidelberg, 1808, in-4°, intitulé aussi : *Journal des solitaires*. 2° *Le Jardin d'hiver*, nouvelles, Berlin, 1809, in-8°. 3° *Nuit de fête*, cantate, Berlin, 1810, in-8°. 4° *Pauvreté, richesse, faute et pénitence de la comtesse Dolores, histoire véritable*, etc., Berlin, 1810, 2 vol. in-8°. 5° *Halle et Jérusalem, farces d'étudiants et aventures de pèlerins*, roman dramatique en 3 actes, Heidelberg, 1811. 6° *Isabelle d'Égypte, premier amour de jeunesse de Charles-Quint*, conte, Berlin, 1812, in-8°. Le même volume contient : *Meluck, la devineresse d'Arabie*, anecdote ; *les Trois Sœurs charitables et l'Heureux Teinturier*, peinture de mœurs ; *Angélique la Génoise et Cosme le danseur de corde*, nouvelle. 7° *Théâtre*, ibid., 1815, in-8°, 1^{er} vol. 8° *Les Gardes de la couronne*, ibid., 1817, reproduit sous ce titre : *Vie de Berthold I et II*, roman. 9° *Les Égaux* (die Gleichcn), pièce de théâtre en 6 actes, ibid., 1819, grand in-8°. 10° *Séjour à la campagne* (Landhausleben), contes, Leipsick, 1826, in-8°, 1^{er} vol., le seul qui ait été publié. Il renferme trois nouvelles en prose, un conte en vers, *l'Encan de Rembrandt*, et une tragédie, *Marino Caboga*, écrite en prose, et dont le tremblement de terre de Raguse, en 1667, a fourni le sujet. Cette pièce n'a point été destinée à la scène ; mais on la lit avec intérêt. Quelques coupures, quelques modifications légères suffiraient probablement pour qu'on la vit représentée avec non moins de plaisir. — Arnim a montré, dans tous ces ouvrages, un talent que ses qualités et ses défauts rendent également remarquable, mais dont il est difficile de donner en peu de mots une idée suffisante. Son imagination est d'une fécondité inépuisable, mais sans mesure, sans goût, et d'une bizarrerie qui paraît avoir nui au succès de la plupart de ses productions. Il a beaucoup d'esprit, de gaieté, une observation fine et judicieuse ; mais ce qu'il pourrait avoir de verve et de feu est noyé dans une prolixité fatigante ; il s'abandonne trop à sa facilité pour inventer et pour écrire. Les contes de revenants, les histoires d'apparitions, de démons, de sorcières, ce mélange qui s'est fait, dans l'imagination des peuples du Nord, des mystères du christianisme et des superstitions du moyen âge avec les antiques croyances mythologiques des Scandinaves et des Germains : tel est le sujet de la plupart de ses romans ; mais il a trouvé le moyen d'innover dans ces inventions, qui semblaient épuisées, et de se distinguer au milieu de tous les autres écrivains de la même école. Une des ressources dont il s'est servi pour produire des effets neufs et originaux, c'est d'entremêler les êtres fantastiques les plus follement imaginés avec les personnages les plus vulgaires de notre société. Ainsi, après avoir formé, par le moyen de quelques abominables procédés magiques dont l'imagination d'Arnim a seule eu le secret, un personnage qui n'a d'humain, dans la forme et dans la pensée, que ce qui lui est strictement indispensable pour vivre sur cette terre, il se complait à le promener bourgeoisement par les tavernes, les

tables d'hôte et les diligences de Saxe ou de Wurtemberg. Ce mélange de tout ce qui se peut concevoir de plus monstrueux avec des scènes de grotesques bourgeois est la réunion des deux genres dans lesquels excelle l'imagination allemande : il explique la disparate par laquelle on a pu citer Arnim au nombre des romanciers fantastiques, tout en louant la vérité comique des peintures de mœurs dont il a semé ses romans. Son style est ingénieux, spirituel, quelquefois animé et semé de traits heureux ; mais on pourrait lui reprocher l'abus de termes recherchés, d'expressions nouvelles, d'alliances de mots, de périodes contournées, qui le rendent obscur, diffus, pénible à lire. En somme, on ne saurait garantir que les productions de la plume d'Arnim lui survivront longtemps, et le recueil des chants populaires d'Allemagne paraît être son titre le plus durable, sinon même le seul durable, dans l'avenir. L'extrême bizarrerie qu'il a recherchée a restreint, ainsi que nous l'avons dit, sa popularité, et le genre de sujets qu'il a choisi commence à perdre beaucoup de sa vogue. Mais il est, sans contredit, après Jean-Paul, un des auteurs dans lesquels le caractère littéraire allemand est le plus complètement et le plus nettement représenté ; et ce caractère, dans ses qualités comme dans ses défauts, est de tout point si différent de l'esprit des peuples classiques, qu'il doit être pour les gens de lettres nourris de cet esprit en France, en Italie, en Angleterre, un objet de curiosité et d'étude. S'il peut leur être donné de raviver encore les sources de leur inspiration, ils ne sauraient nulle part puiser avec plus d'abondance ; et le philosophe même, qui ne tiendrait compte que des littératures de l'Europe méridionale, serait loin d'avoir une idée suffisante de l'étendue des développements dont l'esprit humain est susceptible. Arnim a publié, avec une préface, la traduction, par W. Muller, de la tragédie du *Docteur Faust* de Ch. Marlowe, 1818, in-8°. Il a rédigé pendant quelques mois, vers 1810, le *Correspondant prussien*. — Il a d'ailleurs coopéré à la rédaction de beaucoup de journaux ; nous pouvons citer l'*Annuaire littéraire* d'Heidelberg, que publiait Jean-Paul ; la *Vesta* de Schroetter ; le *Phæbus* de H. Kleist et Ad.-H. Muller ; les *Analectes* de F.-A. Wolff ; l'*Isis* de M. Oken ; l'*Europa* de M. Schlégel, et le *Morgenblatt*. — Arnim vivait simplement, dégagé de toute fonction publique, et livré aux soins de l'éducation d'une famille nombreuse, à Berlin et dans ses terres, à quelque distance de cette capitale. Il y est mort le 21 janvier 1831. F—LL.

ARNISOEUS (HENNINGUS), né aux environs d'Halberstadt, dans la Basse-Saxe, étudia la médecine, et voyagea en France et en Angleterre pour se perfectionner dans cette science. Il l'enseigna ensuite avec beaucoup de réputation à Francfort-sur-l'Oder, et à Helmstadt, au duché de Brunswick. Arnisœus, pour suppléer à ce qui manquait à cette dernière université, y fit bâtir, à ses frais, un laboratoire de chimie, et y créa un jardin botanique. Pour remplacer les dissections anatomiques, qui ne s'y faisaient que très-rarement, il avait exécuté, par ordre du duc de Brunswick, vingt-cinq planches représentant les

muscles avec leur grandeur et couleur naturelles, mais qui n'étaient point assez nettes. Il y en avait aussi de relatives aux parties sexuelles de la femme. En 1650, Arniseus quitta cette université pour aller occuper la place de premier médecin du roi de Danemark, Christiern IV. Il n'en jouit pas longtemps, car il mourut en 1656. Il a composé plusieurs ouvrages sur la médecine, la politique et la jurisprudence : 1° *Observationes anatomicæ ex quibus controversiæ multæ physicæ et medicæ breviter deciduntur*, Francfort, 1610, in-4°; Helmstadt, 1618, in-4°, avec ses *Disquisitiones de partus terminis*; 2° ce dernier ouvrage séparément, Francfort, 1642, in-42; 3° *Disputatio de lue venerea cognoscenda et curanda*, Oppenheim, 1610, in-4°; 4° de *Observationibus quibusdam anatomicis Epistola*, qui se trouve parmi les *Observations medicinales* de Grégoire Horst, qui ont paru à Ulm en 1628, in-4°; 5° de *Auctoritate principum in populum semper inviolabili*, Francfort, 1612, in-4°; 6° de *Jure majestatis*, 1635, in-4°; 7° de *Subjectione et Exemptione clericorum*, 1612, in-4°; 8° *Lectiones politicæ*, in-4°. C. et A—N.

ARNKIEL (TROGILLUS), mort en 1715, surintendant des églises luthériennes du Holstein, a bien mérité de l'ancienne histoire du Nord. La dernière édition de sa *Religion des Cimbres païens* (en allemand), a paru à Hambourg en 1765, in-4°. Il a aussi donné l'*Histoire de la conversion des peuples du Nord, accompagnée d'un tableau de leurs mœurs*, etc. (en allemand), et un grand nombre d'ouvrages de controverse et de piété. Nous indiquerons encore son traité de *Philosophia et Schola Epicuri*, Kiel, 1671, in-4°. — Son fils, Frédéric ARNKIEL, bourgmestre d'Appenrade, dans le Holstein, a publié, en allemand, une histoire intéressante de l'établissement du christianisme dans le Nord, Gluckstadt, 1712, in-4°; elle est en grande partie d'une tendance polémique contre l'historien ecclésiastique Godefroi Arnold. S—N.

ARNOBE, L'ANCIEN, célèbre apologiste de la religion chrétienne, était né à Sicque, en Numidie, dans le 3^e siècle. Chargé d'enseigner la rhétorique dans sa patrie, son savoir et son éloquence lui acquirent une grande réputation. Dans ces premiers temps, l'esprit de Dieu, dit Origène, frappait souvent les âmes d'une impression subite, en songe ou en vision, qui les portait à embrasser le christianisme. Arnobe, pressé par une impulsion de cette nature, dans laquelle il crut entendre la voix du ciel, quitta aussitôt le paganisme; mais comme, dans ses leçons, il s'était fortement prononcé contre la religion chrétienne, l'évêque de Sicque exigea, avant de l'admettre au baptême, qu'il constatât sa conversion par quelque acte public. Ce fut pour remplir cette condition qu'il composa son traité contre les gentils : *Disputationum adversus gentes lib. 7*; dès lors l'Eglise lui ouvrit promptement son sein. Trithème a prétendu qu'il fut par la suite élevé aux ordres sacrés. Son ouvrage, selon l'opinion la plus probable, date du commencement du 4^e siècle, au temps de la persécution de Dioclétien. On croit que le dernier livre ne nous est pas parvenu dans son intégrité. La première édition est de Rome, 1542, in-fol., faite

sur un vieux manuscrit du Vatican, qui est maintenant à la bibliothèque royale (c'est le seul qu'on connaisse de cet auteur), plein de fautes qui ont passé dans l'imprimé : on y donne comme 8^e livre de cet auteur l'*Octavius* de Minutius Félix. Elle fut suivie de plusieurs autres, à Bâle, à Paris, à Heidelberg, où chaque éditeur se donna la liberté de corriger le texte sur de simples conjectures. Fulvius Ursinus en publia une nouvelle à Rome, en 1583, in-4°, dans laquelle il réforma plusieurs leçons que des personnes malintentionnées y avaient insérées. Celle de Leyde, en 1651, in-4°, revue par Saumaise, est préférée à toutes les autres, à cause des notes de différents savants qui y sont jointes, et de la correction du texte. Saumaise avait entrepris un commentaire sur cet auteur : la mort l'arrêta dans son travail. Ce qu'il en avait fait a été publié par J.-A. Fabricius, dans le 2^e vol. des Œuvres de St. Hippolyte, Hambourg, 1718, in-fol. La meilleure édition du traité d'Arnobé est celle de Leipsick, 1816, 2 vol. in-8°. Le commentaire latin sur les Psaumes qui porte le nom de cet ancien apologiste du christianisme est d'un auteur du même nom qui a vécu dans le 5^e siècle. La profession d'Arnobé l'ayant obligé de lire les auteurs profanes anciens et modernes, il s'était rendu très-habile dans la théologie païenne, où il puisa depuis les arguments qui lui servirent à la terrasser; mais, comme tous les nouveaux convertis, qui connaissent mieux le faible de la religion qu'ils abandonnent que les dogmes de celle qu'ils embrassent, il montre plus d'habileté à combattre le paganisme qu'à défendre le christianisme. Il écrivit son ouvrage n'étant encore que catéchumène, avant d'avoir eu le temps de s'instruire des dogmes de la religion. C'est ce défaut d'instruction qui l'a fait tomber dans quelques erreurs sur l'origine et la nature de l'âme, et sur d'autres vérités importantes, très-mal présentées dans ses livres, mais qui ne doivent pas tirer à conséquence pour son orthodoxie, d'autant qu'il ne s'est point attaché opiniâtement aux erreurs qu'on lui reproche, et que, dans d'autres endroits, il s'explique plus exactement sur ces mêmes vérités. Vossius appelle Arnobe le Varron des écrivains ecclésiastiques. Son style africain est inégal, dur, enflé, et quelquefois obscur : on y remarque cependant une certaine élégance, de l'énergie, des tours et des raisonnements subtils; il a du talent pour une raillerie ingénieuse, dans la manière dont il représente la théologie païenne, ne se permettant jamais aucune satire personnelle. D. Lenourry, D. Ceillier, et le P. Merlin, dans le *Journal de Trévoux*, ont justifié Arnobe des erreurs que Bayle lui impute. — ARNOBE le jeune, dont nous avons parlé, fut moine à Lérins ou à Marseille dans le 6^e siècle. Il adopta les opinions des semi-pélagiens sur la grâce, et attaqua vivement la doctrine de St. Augustin. Son commentaire sur les sept Psaumes, écrit en style barbare, a été souvent réimprimé. T—D.

ARNOLD, archevêque et électeur de Mayence, élu en l'an 1153. Quelques historiens prétendent qu'il était d'abord prévôt de Mayence, et qu'ayant été envoyé à Rome par l'archevêque Henri 1^{er}, pour défendre celui-ci contre des accusations qui avaient

été portées devant le pape, il corrompit deux cardinaux, et fit si bien que le pape déposa Henri, et nomma Arnold à sa place. S'il est vrai qu'il parvint à ce haut rang par une semblable perfidie, il en fut cruellement puni : à la suite d'une violente discussion qu'il eut avec les bourgeois de Mayence, au sujet de certains privilèges, il fut massacré par le peuple, dans le cloître de St-Jacques; son corps, après avoir été traîné nu dans les rues, fut jeté sur un tas de fumier, mis en morceaux et enterré sans honneur. L'empereur Frédéric 1^{er}, auprès duquel il jouissait d'une grande faveur, tira de ce meurtre une vengeance non moins cruelle : s'étant rendu à Mayence trois ans après, il condamna à mort les trois principaux chefs de la sédition, fit raser les remparts et le cloître de St-Jacques, anéantit tous les privilèges de la ville, et la convertit en une vaste solitude : elle resta trente-six ans dans cet état. Christian II, l'un des successeurs d'Arnold, a écrit sa vie. G—r.

ARNOLD (NICOLAS), naquit à Lesna, en Pologne, le 17 décembre 1618. Après avoir étudié avec succès sous les plus habiles maîtres de Lesna et de Dantzick, il fut placé, en 1659, à la tête de l'école et de l'église de Jablonow. Les talents qu'il montra dans cette place engagèrent ses supérieurs à l'envoyer dans les universités étrangères, afin qu'il y trouvât, pour perfectionner ses études, les secours qui lui manquaient dans sa patrie. En 1641, il arriva à Franeker, et suivit les leçons de Makowski, du fameux Cocceius, de Vedel, de Cloppenburg. Il alla passer, en 1643, quelques mois dans les universités de Leyde, de Groningue et d'Utrecht, pour y écouter Voet, Spanheim, et quelques autres savants théologiens. On lui confia, en 1645, la direction d'une petite église hollandaise, à laquelle il s'attacha tellement, que des offres plus brillantes ne purent la lui faire quitter. Cocceius ayant été appelé par l'université de Leyde, la chaire de théologie qu'il occupait à Franeker resta vacante; les magistrats la donnèrent à Arnold, en 1651, et, trois ans après, ils y joignirent la place de prédicateur académique. Arnold, qui possédait parfaitement le hollandais, et s'était, dès les premières années de son séjour en Hollande, exercé avec succès au ministère de la parole, se fit, dans ces nouvelles fonctions, une fort grande réputation. Ses ouvrages sont écrits en latin, et appartiennent presque tous au genre dogmatique et polémique; il suffira d'en indiquer quelques-uns : 1^o *Scopæ dissolutæ H. Echardi*, Franeker, 1654, in-8°; 2^o *Lux in tenebris*, etc., ou *Défense et Conciliation des passages de la Bible dont les sectaires se servent pour établir leurs erreurs*, 2 vol. in-8°, ibid., 1662; et 1665, in-4°; 3^o *Atheismus socinianus J. Bidelli refutatus*, ibid., 1659, in-4°; 4^o oraison funèbre de Christ. Schotanus, professeur à Franeker, ibid., 1671, in-fol. Arnold mourut le 15 octobre 1680. — Michel ARNOLD, un de ses fils, mort le 28 mars 1738, à Harlem, où il était ministre du saint Évangile, a publié, en 1680, à Franeker : *Codex talmudicus Tamid*, etc., avec une traduction et des commentaires. Cet ouvrage a été inséré dans le tome 5 de la *Mishna* de Surenhusius. On connaît encore de lui des *Méditations chrétiennes*, écrit en

hollandais et publiées à Harling, 1687, in-12; et une oraison funèbre du prince Henri Casimir, Leuw., 1697, in-4°.

B—ss.

ARNOLD (CHRISTOPHE), philologue, né en 1627, mort à Nuremberg, professeur d'histoire, d'éloquence et de poésie. Il eut des relations avec les savants les plus distingués de son temps. (Voy. sa vie dans Will, *Dictionnaire des savants de Nuremberg*.) On y trouve un catalogue de ses nombreux écrits; celui qu'offre Adelung est plus complet. Nous n'indiquons ici que les plus remarquables : 1^o *Val. Catonis grammatici Divæ, cum commentario perpetuo*, Leyde, 1652, édition très-rare. 2^o *Oratio de Jano et Januario*. 3^o *Ornatus linguæ latinæ*, imprimé quatre fois à Nuremberg. 4^o *Testimonium Flavinium de Christo*, lib. 18 *Antiq.*, c. 4, Nuremberg, 1661, in-12. Ce sont trente dissertations en forme de lettres, que Havercamp a insérées dans le 2^e volume de son Joseph. 5^o *De Parasitis*, en tête de l'*Epulum parasiticum*, ib., 1665, in-12. 6^o *Notæ ad Jo. Eph. Wargenseilii commentarium in Sotam*, ib., 1670, in-4°. 7^o Ses lettres à Nicol. Heinsius se trouvent dans la collection de Burmann, t. 5.

S—r.

ARNOLD (GODEFROI), théologien de la communion de Luther, et historiographe du roi de Prusse Frédéric 1^{er}, naquit, le 5 septembre 1665, à Annaberg, dans l'Ertzgebürg. Il fit ses études à Géra et à Wittenberg, fut nommé professeur d'histoire à Giessen, mais résigna presque aussitôt cette place par des motifs de piété dont il rendit compte au public, en 1698, dans un écrit particulier. G. Arnold remplit ensuite les fonctions de pasteur à Altstaedt, dans le duché d'Eisenach, à Werben et à Perleberg, dans la Marche de Priegnitz, et mourut, le 20 mai 1714, de douleur d'avoir vu des recruteurs prussiens entrer dans l'église où il administrait le saint sacrement, et enlever de force plusieurs jeunes gens de sa paroisse. Avant de mourir, il exprima à un de ses amis le regret d'avoir écrit le livre mystique intitulé : *Sophia, ou Mystères de la sagesse divine*, Leipsiek, 1700, et Amsterdam, 1702, in-8° (en allem.), et de n'avoir pas rédigé avec plus de circonspection sa grande *Histoire de l'Église et des hérésies*. Ce dernier ouvrage, qui comprend tous les siècles chrétiens jusqu'à l'an 1688, et qui parut pour la première fois à Francfort-sur-le-Mein, en 1699-1700, en 4 parties (2 vol. in-fol.), et augmenté à Schaffhouse, de 1740-42, en 3 vol. in-fol., a fait sa réputation et ses malheurs. Les théologiens orthodoxes ne purent lui pardonner ses diatribes contre le clergé dominant, et sa prédilection pour tous les sectaires qui avaient, soit par ignorance, soit dans des intentions pécuses, essayé de dépouiller la doctrine chrétienne de toutes les subtilités de la dogmatique, et de la réduire à la morale évangélique en préceptes et en action. Il est probable que les conférences de Spener sur la religion, connues sous le nom de *Collegia pietatis*, entretiens auxquels Arnold avait assisté à Dresde en 1686, eurent une grande part à la direction que prit son esprit. Le judicieux Mosheim, qui parle durement d'Arnold, ne paraît pas avoir apporté dans son jugement l'équité qui le distingue; il a trop vu ce qui manquait

à Arnold comme logicien et comme historien, et trop peu ce qui enflammait l'homme uniquement occupé des progrès de la piété. Voy. *Instit. Hist. eccles.* *sæc.* 18, sect. 2, part. 2, ch. 1, vol. 52, p. 948 et suiv. Ce serait faire tort à Arnold que de le confondre avec les fanatiques ignorants qu'il s'est plu à vanter. Il avait fait d'excellentes études, et connaissait bien toutes les sources de l'érudition. Son *Tableau de la Foi et de l'Amour des premiers chrétiens* (Francfort-sur-le-Mein, 1690, in-fol., et pour la sixième fois, Leipsick, 1740, in-4°) peut être taxé de partialité; mais on doit y reconnaître des recherches savantes et une sagacité rare. Les mêmes défauts et les mêmes qualités se font remarquer dans son *Historia et Descriptio theologiæ mysticæ, seu theosophiæ arcanae et reconditæ, itemque veterum et novorum mysticorum*, Francfort, 1702, in-8°. On peut faire des reproches plus graves à son *Tableau du Christianisme intérieur* (en allem.), Francfort, 1709, in-4°, et réimprimé plusieurs fois depuis. C'est tout simplement une exposition de son système mystique, bien que l'exaltation s'y fasse moins apercevoir que dans la *Sophia* que nous avons déjà citée. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque encore : 1° *Christianorum ad metalla damnatorum Historia*, que l'illustre Chrétien Thomasius, ami zélé d'Arnold, auquel il fournit beaucoup de matériaux pour son *Histoire des hérésies*, a insérée dans son *Historia sapientiæ et stultitiæ*, t. 5, art. 7. 2° Sa vie a été écrite par lui-même, en allemand, Leipsick, 1716, in-4°; et en latin, par Jean-Christophe Coler, Wittenberg, 1718, in-8°.

S—R.

ARNOLD (CHRISTOPHE), paysan de Sommerfeld, dans les environs de Leipsick, vécut et termina sa vie dans son village. Il fit des progrès en astronomie tels, que ses observations de la comète de 1685, de celle de 1686, et du passage de mercure en 1690, attirèrent l'attention des astronomes. Les magistrats de Leipsick lui donnèrent plusieurs marques de considération; son portrait est à la bibliothèque du conseil de cette ville. Christophe Arnold naquit en 1650, et mourut en 1697, après avoir fait de nombreuses observations astronomiques et météorologiques, dont une partie fut, par lui, remise à l'astronome Godefroi Kirck, et reste déposé dans la bibliothèque de Leipsick.

S—R.

ARNOLD (SAMUEL), musicien organiste, et compositeur de la cour du roi d'Angleterre, né en Allemagne, et mort à Londres, le 22 octobre 1802, à l'âge de 65 ans. Il a donné sur les théâtres de cette ville un très-grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns sont conservés. On estime surtout son oratorio de la *Guérison de Saül*, exécuté en 1767, et celui de la *Résurrection*, exécuté en 1770. Ces deux ouvrages eurent le plus brillant succès; les chœurs du premier sont regardés comme ce qu'Arnold a produit de plus beau. Il a en outre publié, à diverses époques, quinze volumes d'ariettes, de canons, de sonates, d'ouvertures et de concertos pour le clavecin. Il était un des disciples et des admirateurs de Haendel. Il se chargea, en 1786, de l'édition des ouvrages de ce célèbre compositeur, arrangés pour le

clavecin. Les opéras italiens de Haendel ne font point partie de ce magnifique recueil. P—x.

ARNOLD (BENOÎT), l'un des généraux les plus célèbres de l'armée américaine, pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis, faisait, avant cette époque, le commerce des chevaux. Il embrassa avec ardeur le parti de la révolution. Son audace le fit distinguer, et il ne tarda pas à être nommé colonel, se trouva à la prise du fort Ticondéroga, et fit partie, peu de temps après, de l'expédition du Canada. Sa marche, dans le cours de l'hiver, à travers les montagnes inhabitées du Maine, est une des entreprises les plus hardies que jamais chef militaire ait tentées. Il commandait un détachement de l'armée du congrès qui donna l'assaut à Québec, dans les derniers jours de 1775. Arnold fut blessé dans cette occasion, et obligé de se retirer du combat. Par suite de sa blessure, et par la mort de Montgommery, l'assaut n'eut point de succès. Dans un combat naval qu'il livra aux Anglais, sur le lac Champlain, il soutint sa réputation militaire; et il fit, sous les ordres de Gates, des prodiges de valeur dans deux batailles sanglantes, que celui-ci livra au général anglais Burgoyne sur les bords de la rivière du Nord, en 1777. On lui doit, en grande partie, le succès de ces deux journées, qui obligèrent toute l'armée anglaise à mettre bas les armes. Arnold fut nommé commandant de Philadelphie, lorsque les Anglais eurent évacué cette place, en 1778; mais ce fut alors qu'il commença à se faire remarquer par une conduite qui contrastait vivement avec les mœurs de son pays et avec les circonstances où se trouvait sa patrie. Il faisait tous les jours une dépense énorme en diners, en bals, en concerts, et montrait une insolence à laquelle on n'était pas accoutumé, témoignant les plus grands mépris pour l'autorité civile. Ses dettes s'accumulèrent et il fut accusé de péculat par l'assemblée de Pensylvanie. On le condamna à être réprimandé par le général Washington. Son âme altière ne put supporter un pareil affront : ce fut alors qu'il forma le projet de trahir sa patrie et de se vendre aux Anglais. Il demanda et obtint le commandement du poste important de West-Point, situé dans le voisinage de New-Yorck, quartier général de l'armée anglaise. Une correspondance s'établit bientôt entre lui et le général anglais Clinton, par l'intermédiaire du major André, aide de camp de ce dernier. André lui-même vint trouver Arnold à West-Point : le projet était de livrer cette place aux Anglais, et de faire prendre au corps d'armée commandé par Arnold une position telle, que l'armée anglaise pût le surprendre, le faire prisonnier, et s'emparer de toutes ses armes et de ses munitions; mais le major André fut arrêté en retournant à New-Yorck, et la trame découverte; Arnold, ayant eu le temps de se sauver auprès de Clinton, publia deux manifestes, et attribua son changement d'opinion à la déclaration de l'indépendance et à l'alliance avec la France, quoiqu'il eût continué à servir sous les drapeaux du congrès longtemps après ces deux événements. Il fut nommé major général dans l'armée anglaise; mais il ne fit plus la guerre qu'en brigand; il brûla

et dévasta un pays qu'il avait si bien défendu. Après le traité de paix qui reconnut l'indépendance des États-Unis, il vint en Angleterre, où il mourut à la fin du 18^e siècle, universellement méprisé. B—A.

ARNOLD (THOMAS), médecin anglais, membre du collège royal des médecins de Londres et de la société médicale d'Édimbourg, doyen (*senior*) des médecins de l'infirmerie, et seul médecin de l'hospice pour les aliénés à Leicester, a publié plusieurs ouvrages particulièrement consacrés aux maladies de l'esprit. 1^o *Dissertatio de Pleuritide*, 1766, in-8^o; 2^o *Observations sur la nature et les causes de la démence, et sur les moyens de la prévenir*, Londres, 1782, 2 vol. in-8^o, où l'auteur a très-bien résumé et apprécié les opinions des anciens et des modernes sur ce sujet important, et où il recueille des faits curieux; 3^o *Cas d'hydrophobie traitée avec succès*, 1793, in-8^o; 4^o *Observations sur le traitement des aliénés*, 1809, in-8^o. Thomas Arnold, qui avait épousé une sœur de la célèbre Macaulay Graham, est mort à Leicester, le 2 septembre 1816. Z.

ARNOLD (GEORGE-DANIEL), professeur de droit à Strasbourg, né dans cette ville, le 18 février 1780, fut orphelin dès l'enfance et privé de toute fortune. Il fit presque seul ses premières études, et trouva dans sa ville natale des professeurs, tels qu'Oberlin, Koch, Schweighœuser, qui le distinguèrent et devinrent ses protecteurs. A l'exemple de ces habiles maîtres, il alla perfectionner son éducation dans les principales universités d'Allemagne, surtout à Goettingue, où il suivit les leçons d'archéologie de Heyne, celles d'histoire de Heeren, du droit des gens de Martens, et du droit civil de Hugo. Il reçut à Weimar l'accueil le plus encourageant du célèbre Goethe. Avidé de tous les genres d'instruction, Arnold vint ensuite à Paris, où l'appelait l'amitié de Koch. Son mérite fut bientôt apprécié, et quoiqu'il eût à peine vingt-six ans, il fut nommé professeur de code civil à l'école de droit de Coblenz, qui faisait alors partie de l'empire français. Avant d'aller prendre possession de cette chaire, il voulut visiter l'Italie, et parcourut cette contrée en homme éclairé. Ne se bornant pas à la contemplation des monuments de l'art, il fit une étude particulière de l'histoire de ses progrès. Cependant il n'aspirait qu'à revenir dans sa ville natale; le grand maître de l'université remplit ses vœux, en lui conférant une chaire d'histoire à Strasbourg (1810). L'année suivante, il put rentrer dans la faculté de droit, pour laquelle ses études lui donnaient plus de prédilection. Chargé de l'enseignement du droit romain, il y développa toutes les ressources d'une profonde érudition, et il dut à la renommée de son savoir en cette partie l'honneur d'être un des juges du concours ouvert, en 1819, pour la chaire de droit romain. Lezay-Marnesia, préfet du Bas-Rhin, le fit nommer, en 1820, conseiller de préfecture, fonctions qu'il résigna plus tard afin de ne pas avoir à faire exécuter des ordres qui répugnaient à sa conscience. Vers la même époque, il succéda, comme doyen de la faculté de droit, à Herman. Indépendamment de ses leçons sur le droit romain, il faisait chaque année des cours extraordi-

naires sur le droit des gens et sur l'histoire de la jurisprudence. Il fit même revivre l'école de diplomatie que Koch avait fondée. Au milieu de tant d'occupations, il trouvait encore des loisirs pour se livrer à des travaux littéraires, et surtout à la culture de la poésie allemande. Il fit un voyage en Angleterre et put satisfaire le désir qu'il avait de visiter l'université d'Oxford. Tout devait faire espérer que ce savant serait encore longtemps l'honneur de sa patrie, quand il mourut, le 18 février 1829. Plusieurs éloges furent prononcés sur sa tombe et réunis en un recueil imprimé sous ce titre : *Discours prononcés aux obsèques de M. G.-D. Arnold*, Strasbourg, 1829, in-8^o de 58 p. (1). On doit à G.-D. Arnold : 1^o *Elementa juris civilis Justiniani, cum codice Napoleoneo et reliquis legum codicibus collata*, Strasbourg et Paris, 1812, in-8^o. Le principal but de l'auteur, en publiant ce travail, était de disposer ses élèves à l'intelligence du droit romain, par la comparaison de nos lois civiles avec les Institutes de Justinien. Cette méthode élémentaire, où l'érudition et l'esprit d'analyse se faisaient remarquer, obtint le genre de succès qu'Arnold ambitionnait le plus, en devenant le manuel de la jeunesse. 2^o *Notice littéraire sur les poètes anciens*, Paris, 1806, in-8^o. Cette notice, qui fut insérée dans le *Magasin Encyclopédique* (juin 1806) et tirée à part, à un petit nombre d'exemplaires, devait faire partie d'une histoire littéraire d'Alsace que les occupations d'Arnold ne lui permirent pas d'achever. Il mérita lui-même d'être compté parmi les poètes alsaciens, en mettant au jour plusieurs compositions en langue allemande. 3^o *Le Lundi de la Pentecôte*, comédie en 5 actes et en vers en dialecte strasbourgeois, Strasbourg, 1816, in-8^o; drame original et populaire, qui avait pour but de peindre les anciennes mœurs de la cité où l'auteur avait pris naissance. « C'est, dit le professeur Willm, un monument et un précieux débris d'une nationalité qui tend de plus en plus à s'effacer, et de l'idiome naïf à la fois et énergique qui en était l'expression (2). » Goethe, dans le journal intitulé : *l'Art et l'Antiquité*, fait de cette pièce un éloge mérité : « Partout, dit-il, éclate la connaissance profonde que l'auteur a du cœur humain. » Le produit de la vente de cet ouvrage fut consacré par l'auteur au soulagement des habitants de l'Alsace qui avaient le plus souffert des invasions de 1814 et 1815. Arnold s'exerça avec succès dans d'autres genres de poésie. On cite particulièrement son élégie sur la mort du pasteur Blessig. « Il a laissé, selon M. Bloechel, une description de son voyage en Italie qui a été imprimée et distribuée à ses amis (3). » Il a fourni de très-bons

(1) On trouve dans ce recueil : 1^o *Discours prononcé dans la salle des actes de l'Académie*, par M. Bloechel, professeur à la faculté de droit; 2^o *Discours prononcé à l'église St-Nicolas*, par M. Schuler, pasteur; 3^o *Discours* (en langue allemande) *prononcé sur la tombe*, par M. le baron Turckheim; 4^o *Discours* (remarquable) *prononcé à la reprise du cours de droit romain*, par M. Hepp, professeur suppléant; 5^o *Notice nécrologique*, par M. le professeur Willm; 6^o *Élégies* (en langue allemande) *sur la mort de M. Arnold*.

(2) *Nouvelle Revue germanique*, février 1829.

(3) *Discours prononcé aux obsèques de M. G.-D. Arnold*, p. 9. Ar-

articles au *Magasin Encyclopédique*, à la *Thémis*, etc. L—M—X.

ARNOLDI (JEAN DE), né à Herborn, le 50 décembre 1731, fils de Valentin Arnoldi, conseiller supérieur du consistoire et bibliothécaire de l'académie de Herborn. Sa mère était fille de l'orientaliste Albert Schultens, de Leyde. Il montra de bonne heure de grandes dispositions, et son goût pour l'histoire fut entretenu par son père, qui lui-même avait des connaissances étendues dans cette partie. Très-jeune encore, Arnoldi se crut destiné à l'état militaire. Un vieil oncle qui était au service de Hollande fortifiait ce penchant, que venait augmenter la vue des troupes qui pendant la guerre de sept ans séjournèrent à Herborn. Le grand Frédéric était son héros de prédilection, et combattre avec les soldats de ce monarque fut le but de tous ses desirs. Mais la paix vint refroidir ces dispositions guerrières, qui furent bientôt remplacées par un amour exclusif pour les livres et pour l'étude. A peine âgé de seize ans, Arnoldi fut admis au nombre des académiciens de sa ville natale. Après avoir profité pendant quatre ans des leçons des meilleurs maîtres, il passa deux ans et demi à l'université de Goettingue. De retour à Herborn, et après avoir pratiqué la jurisprudence sans y prendre beaucoup de goût, il obtint la place de secrétaire de la régence. En 1774, il fut nommé auditeur à la chambre des comptes, et remplit, en 1792, les mêmes fonctions près de la régence. La guerre de la révolution ayant éclaté, il fut chargé par son souverain de toutes les affaires militaires, et reçut à cet effet des pouvoirs illimités. Ses fréquents voyages dans l'intérieur et hors du territoire, ses relations avec des personnages distingués de différentes nations, le mirent souvent à même de rendre de grands services à son pays, et d'adoucir les charges qu'une guerre longue et désastreuse fit peser sur ses habitants. Avant que le système des réquisitions se fût introduit dans les armées d'Allemagne, on voyait souvent Arnoldi revenir avec de fortes sommes qu'il avait obtenues en indemnité pour son pays. Dans un de ces voyages, le hasard lui procura le bonheur de sauver la vie au conseiller de justice Boettcher, littérateur distingué, arrêté par les troupes autrichiennes et soupçonné d'espionnage, Boettcher allait être pendu, lorsqu'Arnoldi se présente, et, répondant de son ami, obtient sa liberté. En 1797, le congrès de Rastadt venait de commencer ses opérations. Par suite de la révolution des Pays-Bas, la maison d'Orange avait non-seulement perdu le stathoudérat, mais aussi les nombreux domaines des ancêtres de Guillaume V. Arnoldi, qui, l'année précédente, avait été nommé directeur des archives à Dillenburg, fut chargé de rédiger une demande d'indemnité que l'on envoya au ministre de la maison d'Orange près du congrès. Cette de-

mande, accueillie d'abord, n'eut cependant aucun succès, puisque le congrès fut dissous. Ce ne fut qu'en 1801, lors du traité de Lunéville, que les réclamations de la maison d'Orange, fortement appuyées par le cabinet de Berlin, furent prises en considération. Arnoldi séjourna pour cet objet pendant un an dans la capitale de la Prusse, et il profita de quelques moments de loisir pour s'y livrer à des travaux littéraires. Le siège de la commission d'indemnité ayant été transféré à Paris, il quitta Berlin, et retourna dans sa famille avec le titre de conseiller intime de légation. En 1802, il fut envoyé par Guillaume et par le prince héréditaire auprès de leur député qui siégeait au congrès de Ratisbonne. Là devait s'opérer de grands changements dans tout l'empire; Arnoldi s'acquitta de sa mission à la satisfaction de ses commettants, et se renvint en route à la fin de l'année pour retourner à Dillenburg; mais, en passant à Fulde, il y vit le nouveau prince Guillaume-Frédéric, qui lui proposa d'entrer à son service. Arnoldi accepta et fut attaché au cabinet de ce prince. En 1805, Guillaume-Frédéric ayant supprimé la commission des conférences, la remplaça par un ministère sous la dénomination de collège du conseil privé. Arnoldi en fit partie, et fut l'un des membres titulaires qui eurent droit de prendre le titre d'*excellence*. La guerre qui éclata dans la même année entre la France et l'Autriche, la bataille décisive d'Austerlitz, les rapports équivoques qui régnaient entre la France et la Prusse, tout menaçait encore une fois l'Allemagne de grands changements. On devait surtout s'attendre que ces changements atteindraient la maison d'Orange, si étroitement liée avec la Prusse: ce que l'on redoutait arriva. La bataille d'Iéna décida du sort de cette puissance. Arnoldi, ayant trop de répugnance à servir sous Napoléon, refusa de faire partie du conseil privé qui alors gouverna pour le compte de la France. Il mit en sûreté les papiers de son prince, quitta Fulde, et se rendit à Francfort, d'où il envoya sa démission. Après la paix de Tilsitt, si funeste à la Prusse et à la maison d'Orange, Arnoldi alla rejoindre son prince à Berlin, et il remplit encore plusieurs missions ostensibles et secrètes. En 1809, pendant que la France et l'Autriche étaient en guerre, des tentatives furent faites pour soulever plusieurs parties de l'Allemagne, et particulièrement la Westphalie. Arnoldi fut l'un de ceux auxquels on confia le soin de préparer et de diriger ces soulèvements, et il reçut toute espèce de pouvoirs du prince d'Orange, qui y joignit plusieurs traites sur un banquier de Francfort, pour les dépenses de cette grande entreprise. Le chef militaire avec lequel il fut mis en rapport était le major Diepenbroik, à Dillenburg. Mais Napoléon venait en peu de jours d'anéantir la puissance de l'Autriche; et tous les plans de ses ennemis furent dès lors renversés. En 1815, le sort de la maison d'Orange prenant une tournure favorable, Arnoldi retourna dans sa ville natale avec les troupes russes, et ensuite à Dillenburg, où, après le départ des autorités françaises, il prit la direction des affaires. En 1814, devenu par ancienneté conseiller intime titulaire,

Arnoldi fit le voyage d'Italie avec un jeune homme spirituel (M. Esprit de Chasnon), qui publia, à son retour en France, sous le voile de l'anonyme, un *Voyage autour du lac de Genève, dans les Alpes et en Italie*; Paris, 1803, in-8°. Cet écrit fut imprimé seulement pour les amis de l'auteur.

il fit partie du conseil privé de la maison d'Orange, et fut en outre chargé de la section des finances, qu'il quitta bientôt pour devenir chef du collège du conseil privé. En 1815, son pays passa sous la domination de la Prusse, qui en avait cédé une partie à la maison de Nassau. Arnoldi, décidé à ne servir sous aucun prince étranger, se retira du service actif. Mais la reconnaissance de son souverain lui conserva le rang de conseiller intime, avec le traitement qui y était attaché. Lors de la fondation de l'ordre du Lion belge, il en fut nommé chevalier, et plus tard commandeur, avec l'assurance d'une pension pour sa veuve et pour ses filles après sa mort. Arnoldi mourut le 2 décembre 1827. On a de lui plusieurs morceaux politiques insérés dans différents recueils : les plus remarquables sont : 1° *la Régénération de l'Allemagne*, avec cette épigraphe : *Nil desperandum*, publié dans la *Minerve* d'Archenholz, 1808 ; 2° plusieurs articles sur la confédération du Rhin, dans le journal de Winkopps ; 3° *Notice sur Guillaume-Frédéric, prince d'Orange, roi des Pays-Bas*, dans les *Zeitgnossen*, imprimé séparément à Leipsick, 1817 ; 4° *Histoire des pays d'Orange-Nassau et de leurs souverains*, 1816, in-8°.

M—D j.

ARNOLFE, ou ARNOUL, de Milan, et historien milanais, vivait à la fin du 11^e siècle. Il se déclara d'abord pour le mariage des prêtres ; mais ensuite il se rapprocha sur ce point de l'Église romaine. Il était petit-neveu d'un frère d'Arnolphe, archevêque de Milan dans le 10^e siècle, ce qui a fait dire, par une bévue plaisante, dans un article sur notre Arnolfe, que, dans ses opinions sur le mariage des prêtres, il n'avait plu ni à la cour de Rome, ni à son oncle, archevêque de Milan (qui était mort depuis près d'un siècle). Il a composé une histoire de Milan depuis 923 jusqu'en 1077, remarquable par la fidélité et l'exactitude. Elle parut d'abord dans le 3^e vol. des *Scriptorum Rerum Brunsvic.* de Leibnitz, 1711 ; puis dans le 4^e du *Thesaurus Antiq. Ital.* de Burmann, 1722, et enfin, dans le 4^e du *Rer. Ital. Scriptores* de Muratori. Cette dernière édition, qui a été collationnée sur quatre manuscrits authentiques, et enrichie de notes savantes, doit être préférée à toutes les autres.

G—É.

ARNOLFO DI LAPO, architecte et sculpteur, originaire de Colle di Valderso, naquit en 1232. Son père, également architecte, fit le modèle de l'église St-François-d'Assise, et fonda, en 1218, les piles du pont à la Carraya, à Florence, pont qui fut achevé en bois, comme c'était alors l'usage. Ce fut encore lui qui pava la ville avec de larges dalles : les rues ne l'avaient été jusque-là qu'en briques posées sur champ. Arnolphe apprit de son père les principes de l'architecture et le dessin sous Cimabué ; il consulta ensuite les modèles antiques ; dès lors il commença à s'écarter de la manière gothique, et contribua à faire renaître le bon goût ; en un mot, il fit pour l'architecture ce que Cimabué avait fait pour la peinture. En 1284, il fonda la troisième enceinte des murs de Florence, qu'il flanqua de tours, et, en 1294, l'église de Ste-Croix, où l'on voit son portrait de la main de

Giotto. Il construisit aussi la place appelée *Or San Michele*, la loge et la place des *Priori*, l'église de la *Badia*, et le palais de *Signori*, actuellement appelé le palais Vicux, sur le plan d'un édifice que son père avait projeté, et enfin une foule de palais, de châteaux forts et d'autres monuments. Son dernier ouvrage est un pont très-hardi, et d'une seule arche, sur la rivière d'Ersa, à l'endroit où se croisent les routes de Florence à Sienne et de Colle à Volterre ; mais l'ouvrage qui a immortalisé le nom d'Arnolphe est la fameuse église de *Santa Maria del Fiore*, cathédrale de Florence, l'un des plus vastes édifices modernes, et qui suppose dans celui qui en donna le plan un génie hardi et qui avait devancé son siècle. Il ne vécut point assez pour achever ce monument ; mais il fit une grande partie du revêtement extérieur, éleva le pourtour des murs, et banda les quatre grands arcs qui devaient recevoir cette fameuse coupole dont l'honneur était réservé au célèbre Brunelleschi. On peut dire que cet édifice, antérieur au renouvellement de l'architecture, fait époque dans son histoire, en ce que, tenant le milieu entre le style gothique qui avait régné jusqu'alors, et le style antique qui bientôt reparut, il sert à marquer la nuance du passage d'un style à l'autre. Arnolphe, auquel de si nombreux et de si importants ouvrages avaient mérité le titre et les droits de citoyen de Florence, termina sa carrière l'an 1300, âgé de 68 ans.

C—N

ARNOLPHE, ou ARNOUL, de Calabre, écrivain du 10^e siècle, a laissé une chronique historique de son pays, depuis 903 jusqu'en 963. Tafuri l'a publiée dans le vol. 2^e de son *Istoria degli scrittori nati nel regno di Napoli*, sous le titre de *Chronicon Saracenico-Calabrum*.

G—É.

ARNOUL, empereur, successeur de Charles le Gros, son oncle, était fils naturel de Carloman, roi de Bavière, et petit-fils, par conséquent, de Louis le Germanique. Il commença par être exclu de l'héritage de son père, en 882, à cause de l'illégitimité de sa naissance ; mais, six ans après, il succéda à Charles le Gros, qu'il avait fait déposer à la diète de Tribur. Arnoul eut plusieurs guerres à soutenir, et fut presque toujours victorieux. Allié du roi Eudes, il défit les Normands près de Louvain, en 892. Il passa en Italie l'année suivante, vainquit le roi Gui, qui lui disputait la souveraineté de cette contrée, s'empara de plusieurs villes, et se fit couronner roi d'Italie, à Pavie. Peu de temps après, assisté par les Hongrois, il attaqua Zwentebold, roi de Moravie, auquel il avait conféré le duché de Bohême, et qui abusait de cette faveur pour essayer de se rendre indépendant. Arnoul força Zwentebold à se soumettre et à se reconnaître son tributaire. En 893, Hildegarde, sa cousine, qui l'avait aidé à monter sur le trône, tenta de l'en renverser. Cette conspiration fut découverte, et Hildegarde exilée. Arnoul retourna en Italie, pénétra jusqu'à Rome, et le pape Formose le couronna empereur ; mais son élection et son sacre furent annulés par le concile de Rome, en 898. Arnoul mourut à Ratisbonne, le 29 novembre 899, empoisonné, à ce que plusieurs historiens

prétendent. On voit encore son tombeau dans une église de cette ville. Il eut deux enfants légitimes, Ghismute ou Ghismonde, qui fut mère de Conrad I^{er}, et Louis IV, qui succéda à son père. Il eut aussi trois enfants naturels, dont l'aîné, nommé Zwentebold, fut roi de Lorraine.

B. C—r.

ARNOUL (Saint), tige de la race carlovingienne, naquit vers 580, au château de Lay, près Nancy. Élevé par les soins de Gondulphe, maire du palais d'Austrasie, sous Théodebert II, il fut à la fois guerrier, évêque, diplomate, homme d'État, et acquit dans chacune de ces professions une réputation de sagesse et d'habileté dont l'histoire nous a transmis le souvenir, trop négligé par les biographes modernes. Il gouvernait, sous Clotaire, le vaste royaume d'Austrasie, dont Metz était la capitale, lorsque la chaire épiscopale de cette ville devint vacante. Tous les regards, tous les vœux se portèrent aussitôt sur lui, et on le força de prendre les ordres et de recevoir le bâton pastoral (611). Ses vertus brillèrent alors d'un nouvel éclat; il conduisit avec sagacité les affaires de l'Église et de la monarchie, et sut concilier les intérêts du peuple avec ceux du trône; mais le tumulte du grand monde, l'éclat belliqueux de la cour, lui devenaient de jour en jour plus pénibles à supporter: il aspirait après la retraite, tournait toutes ses pensées vers la religion et réclamait un successeur. Clotaire le retint à la cour malgré lui et le força d'enseigner l'art de régner à son fils, à ce jeune Dagobert qu'il venait d'associer à l'empire. Arnoul obéit, et tant que son royal élève écouta ses conseils, tant qu'il consentit à gouverner par son ministre plutôt que par lui-même, la nation fut heureuse. Mais le mauvais naturel du prince l'emporta: livré à toute la fougue de ses passions, il méprisa les avis d'Arnoul; et le saint prélat, perdant tout espoir de le ramener dans la bonne voie, quitta une cour aussi dissolue qu'orageuse, pour aller s'en-sevelir dans un désert des Vosges, près de Remiremont, où St. Romaric, son ami, avait fondé un monastère. Ce fut là qu'Arnoul mourut, en 640, après avoir mené quatorze ans la vie érémitique, suivant la règle la plus sévère et donnant l'exemple de toutes les vertus. St. Romaric fit transporter ses restes au monastère de St-Mont, près du lieu qui depuis a reçu le nom de Remiremont. Une année après, Goëric, parent de St. Arnoul et son successeur à l'évêché de Metz, alla présider à leur exhumation et les fit transporter avec pompe dans l'église des Apôtres, hors des murs de la capitale de l'Austrasie, là où fut ensuite établie l'abbaye devenue célèbre sous l'invocation de St. Arnoul. Ce prélat avait épousé Dode, fille du comte de Boulogne, dont il eut deux fils, Anchise et Glodulphe. Le premier donna naissance à Pepin d'Héristal, père de Charles Martel et aïeul de Charlemagne; le second, connu sous le nom de St. Clou, gouverna pendant quarante ans l'Église de Metz. St. Arnoul fut ainsi la tige de la seconde race des rois de France et de plusieurs autres maisons souveraines. Il serait superflu d'examiner s'il descendait aussi des rois de la première race, par Blitilde, fille de Clotaire, qui, selon plusieurs généalogies, fut

son aïeule (1). La vie de St. Arnoul que Mabillon a insérée dans le tome 1^{er} des *Acta Sanctorum ordinis S. Benedicti*, p. 140, est intitulée: *Vita sancti Arnulphi, auctore monacho anonymo coevo*. Elle a été traduite en français par Arnould d'Andilly (2). L'auteur anonyme dit qu'il a été témoin de la plupart des faits qu'il raconte, ou qu'il en a été instruit par des personnes qui avaient vécu avec St. Arnoul. Cette vie a éprouvé le sort de beaucoup d'anciennes chroniques. Un copiste nommé Umnon, sous prétexte d'en retoucher le style et de réparer des omissions, y a interpolé plusieurs anecdotes au moins suspectes. Elle a été attribuée mal à propos à Paul Diacre par quelques écrivains, qui l'ont confondue avec l'article qu'il a consacré à St. Arnoul dans les *Gesta episcoporum Metensium* (3). Paul Diacre rapporte, ainsi qu'Umnon, l'histoire de l'anneau jeté par Arnoul dans la Moselle, et qui se retrouva, quelques années après, dans les entrailles d'un poisson destiné à être servi sur sa table. Il assure avoir recueilli le fait de la bouche même de Charlemagne. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on célébrait tous les ans, le 16 août, à l'abbaye de St-Arnoul, une cérémonie qui rappelait ce prodige. Les détails curieux de cette solennité ont été retracés par les bénédictins de St-Vannes (4). L'anneau du saint, que l'on conservait dans le trésor de la cathédrale de Metz, a été gravé dans l'*Histoire de Lorraine* par D. Calmet, in-fol., t. 1, pl. 5, fig. 22. Il n'était sans doute pas nécessaire que cette bague eût été retrouvée dans les entrailles d'un poisson, pour qu'une fête commémorative vînt, en consa-

(1) Duchesne, *Hist. Fr. Script.*, t. 2, p. 643; la Chronique de Fontenelles, publiée par d'Achèry (*Spicilég.*, t. 3, p. 185), font descendre St. Arnoul de Blitilde et d'Ansbert, sénateur. Un très-ancien manuscrit, qui se trouvait dans l'abbaye de Longeville-lez-Metz (*Histoire de Lorraine*, par D. Calmet, t. 1, preuves, p. 101), et l'Inventaire général des archives de Lorraine, par Honoré Caille du Fourny (Mss. in-fol., t. 1, p. 192), nous apprennent que l'empereur Justinien avait envoyé Ansbert, un des principaux seigneurs de sa cour, vers Clotaire, roi de Soissons, pour le détourner de ses projets d'envahissement sur le royaume d'Austrasie. Clotaire, désirant se rendre l'empereur favorable, donna sa fille en mariage à Ansbert. De cette union naquirent quatre enfants, dont l'aîné, Arnoul, fut le père de S. Arnoul. Ces récits apocryphes ont donné lieu à des discussions très-vives entre plusieurs savants, dans les années 1647 et 1648. Chifflet et le P. Labbe se firent remarquer par la chaleur qu'ils mirent à soutenir, contre Chantereau-Lefevre et Adrien Valois, que le mariage d'Ansbert et de Blitilde n'était point imaginaire. Les bénédictins auteurs de l'*Histoire de Metz* (t. 1, p. 358), expriment un sentiment contraire. D. Calmet, dans la première édition de son *Histoire de Lorraine* (t. 1, p. 378), l'avait d'abord embrassé, mais dans la seconde (t. 1, preuves, p. 116), il revint au système de Chifflet. Dans ses *Antiquités de la maison de France et des maisons mérovingienne et carlienne* (p. 289), Legendre de St-Aubin a achevé de le battre en brèche. Toute cette polémique présenterait par elle-même peu d'intérêt, si elle ne se rattachait aux prétentions que l'on supposait, du temps de la Ligue, aux princes de la maison de Lorraine, qui, s'il fallait en croire des généalogistes zélés, descendaient, non-seulement des Carlovingiens, mais encore des rois de la première race. C'est ce que le marquis de Fortia eût avoir prouvé aussi bien qu'on peut le faire pour ces temps reculés. (Voy. l'*Histoire de Hainaut*, par Jacques de Guyse, préface des t. 6 et 7.)

(2) *Vies des saints illustres*, trad. en français, Paris, 1675, p. 318.

(3) Cette chronique est insérée dans le *Corpus historie Francorum*, et dans les *preuves* de l'*Histoire de Lorraine* de D. Calmet.

(4) *Histoire de Metz*, par D. Jean-François et D. Nic. Tabouillot, Metz, 1769-87, in-4°, t. 1, p. 362.

crant le souvenir d'un grand homme, témoigner tout le prix qu'on devait attacher à un objet qui lui avait appartenu. L'article que D. Calmet a donné sur St. Arnoul, dans sa *Bibliothèque de Lorraine*, p. 69, est loin d'être complet. Tandis que les plus minces théologiens y figurent dans de hautes proportions, le père des Carolingiens y obtient à peine trente lignes.—ARNOUL (Saint), évêque de Soissons, fonda le monastère d'Aldenbourg près de Bruges, et y mourut en 1087.

L—M—X.

ARNOUL, ou ARNULPH, évêque de Rochester, sous le règne de Henri 1^{er}, était né à Beauvais, vers l'an 1050. Il passa en Angleterre à la sollicitation de Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, sous la discipline duquel il avait été dans l'abbaye du Bec, et il ne tarda pas à être appelé au siège de Rochester. Imbu de la superstition de son siècle, il raconta aux moines, le jour de son élection, que, peu de temps auparavant, Gondolphe, l'un de ses prédécesseurs, lui était apparu pour lui offrir un anneau pastoral d'un grand poids; que d'abord il avait refusé cet anneau comme trop fort pour lui, mais que Gondolphe l'avait obligé de l'accepter, puis s'était dérobé à sa vue; et les religieux le prièrent, au moment où il devait être consacré, de prendre l'anneau donné réellement par Gondolphe à Ralph, prédécesseur immédiat d'Arnoul. Ce prélat a écrit l'histoire de l'Eglise de Rochester, connue sous le titre de *Textus Roffensis*, dont Warton, dans son *Anglia sacra*, a donné un extrait. On a encore de lui un traité de *Incertis Nuptiis*, et un autre contenant des *Réponses à diverses questions de Lambert, abbé de Munster, principalement sur le corps et le sang de notre Seigneur Jésus-Christ*. Il mourut en 1124, âgé de 84 ans.

L—P—E.

ARNOUL, évêque de Lisieux dans le 12^e siècle, fit, l'an 1147, le voyage d'outre-mer avec Louis le Jeune, et revint l'an 1149. Il se trouva, en 1154, au couronnement de Henri II, roi d'Angleterre, et ne contribua pas peu à le retenir dans les sentiments de l'orthodoxie. Ce prince l'honora de sa bienveillance, dont Arnoul voulut profiter pour le réconcilier avec St. Thomas de Cantorbéry; mais ses efforts furent inutiles. Le chagrin qu'il en eut lui inspira la résolution de se retirer dans un monastère, projet qu'il n'exécuta que quelques années après, en se faisant chanoine régulier de St-Victor de Paris, où il mourut le 31 août 1182. Le dernier éditeur de la *Méthode* de Lenglet ne fait mourir ce prélat qu'en 1184. Arnoul a laissé plusieurs ouvrages : 1^o *Epistolæ, Conciones et Epigrammata*, publiés par Odon Turnèbe, fils d'Adrien, Paris, 1585, in-8^o; Paris, 1614, in-4^o; réimprimé dans la *Bibliotheca Patrum* et dans le tome 13 du *Spicilegium* de d'Achéry. Quelques-unes des lettres sont écrites avec élégance et d'une grande utilité pour l'histoire du temps. Les poésies sont de peu d'importance. (*Journal des Savants*, 1678, p. 72 et suiv.) 2^o Un traité touchant le schisme qui suivit la mort d'Honorius II, imprimé dans le tome 2 du *Spicilegium*, et dans le 3^e volume du recueil intitulé : *Rerum Italicarum Scriptores*.

C. T—Y.

ARNOUL (RENÉ), poète français, naquit en 1569, à Poitiers. Après avoir terminé ses premières études avec succès, il suivit, pour obéir à ses parents, les cours de droit à l'université de sa ville natale; mais il n'en continua pas moins de cultiver en secret la poésie, pour laquelle il avait de véritables dispositions. D'après ses essais, on ne peut guère douter qu'il ne se fût distingué parmi les poètes de son temps, s'il n'eût été détourné de cette carrière. Reçu avocat au parlement, il fut dans la suite pourvu de la charge de conseiller et de contrôleur de la maison de Gaston, frère de Louis XIII. Il mourut à Orléans, en 1659, âgé de 70 ans. Le seul ouvrage que nous avons de lui est l'*Enfance de René Arnoul*, Poitiers, 1587, in-4^o. Ce volume, très-rare, est divisé en 3 parties. La 1^{re} contient les amours de l'auteur, c'est-à-dire une suite de sonnets dans lesquels il célèbre les charmes « d'une belle et jeune « demoiselle qu'il aimait et qui se nommait Catherine de la Place; » la 2^e, des odes; et la 3^e, des épigrammes traduites ou imitées pour la plupart de l'*Anthologie* et des poètes latins anciens et modernes. Ses odes sont inférieures à ses sonnets. On trouve une notice sur Arnoul dans les *Vies des poètes français*, par Colletet. Barbier en a donné l'extrait dans son *Examen critique des dictionnaires*, où il rapporte de ce poète un sonnet commençant par ces vers, dont la facture est assez remarquable :

J'avais trois fois cinq ans, et trois ans davantage,
Quand j'écrivis ces vers, témoins de ma douleur.

W—S.

ARNOUL DE LENS. Voyez LENS.

ARNOUL de Milan. Voyez ARNOLFE.

ARNOULD de Rotterdam (ARNOLDUS ROTTERODAMENSIS), théologien du 15^e siècle, dont le nom de famille était Gheilhoven. Après avoir fréquenté les cours des académies de Bologne et de Padoue, il reçut le laurier dans la faculté de droit canonique, et prit le titre de docteur es décrets (*doctor decretorum*). De retour en Flandre, il entra dans l'institut des Frères de la vie commune (voy. GÉRARD GROOT), qui suivaient la règle de St-Augustin. Pour n'avoir pas connu cette particularité, plusieurs biographes ont fait d'Arnould un chanoine régulier. Il prononça ses vœux dans le monastère de Val-Vert ou Groenendaël, près de Bruxelles. Ce fut dans cette retraite qu'il passa le reste de sa vie, partageant son temps entre les exercices de piété, la transcription des manuscrits, et la rédaction d'ouvrages qui prouvent des connaissances assez étendues dans les sciences ecclésiastiques. Il y mourut le 31 août 1442, âgé de plus de 60 ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Gnotosolitos* (1), sive *Speculum conscientiarum*, Bruxelles, 1476, in-fol. Ce volume, que Lambinet a décrit avec exactitude dans l'*Origine de l'imprimerie*, t. 2, p. 188, est le premier livre, du moins avec date, imprimé par les Frères de la vie commune à

(1) Par une faute du copiste ou d'impression, pour ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΤΤΟΝ ou Nosce te ipsum.

Bruxelles. Oudin cite une seconde édition de cet ouvrage, de 1479 (voy. *Commentar. de Scriptor. Eccles.*, t. 3, p. 2298); mais il est évident qu'elle ne doit son existence qu'au renversement du dernier chiffre. Celle de 1490, citée par Maittaire, d'après un seul catalogue (voy. *Annal. typograph.*), paraît presque également suspecte. Les autres écrits d'Arnould sont : 1° *Confessionale foeneratorum*; 2° *Somnium Joctrinale*; 3° *Canonicalis Expositio in regulam S. Augustini*; 4° *Lectura super constitutionibus Benedicti papæ XII*; 5° *Speculum collationum juris*; 6° *Vaticanum, sive Speculum philosophorum et poetarum*. On trouve, dans la *Bibliotheca Belgica* de Foppens, t. 1, p. 102, et dans l'ouvrage d'Oudin, qui contiennent un article assez étendu sur Arnould, quelques détails sur ces six derniers ouvrages restés manuscrits, mais dont on ne conserve qu'une partie à Cambray, à Louvain et dans quelques autres villes des Pays-Bas. W—s.

ARNOULD (JOSEPH), horloger et mécanicien célèbre, membre de l'académie royale de Nancy, né à Gulligny, en 1725, est l'inventeur de plusieurs ouvrages ingénieux auxquels il a dû une grande réputation. Tels sont : 1° une pendule à carillon, qui jouait un air à chaque heure, et dans le pied de laquelle l'artiste avait adapté un clavecin composé de trois octaves, dont le jeu était aussi doux que celui d'un forté-piano. Jusqu'alors on n'avait pas encore trouvé le moyen de corriger la confusion qui régnait dans ces carillons. Arnould y parvint en écartelant les timbres, sans nuire à leur vibration. 2° Un bateau construit pour le roi de Pologne, qui remontait le cours de l'eau au moyen de deux chevaux tournant dans une enceinte intérieure, et faisant mouvoir plusieurs avirons à la fois. On a depuis généralisé et perfectionné cette invention; mais Arnould en a eu la première idée. Cet artiste a construit, en outre, plusieurs machines hydrauliques très-utiles. Stanislas fut si satisfait de ses essais, qu'il lui accorda des récompenses honorables, et voulut que son portrait ornât la salle des séances de l'académie. Arnould est mort à Nancy, en 1798. Il a laissé un fils qui se distingue dans la même carrière, et qui est auteur de plusieurs mémoires. B—N.

ARNOULD (JEAN-FRANÇOIS MUSSOT, plus connu sous le nom d'), l'un des créateurs de la pantomime en France, naquit à Besançon, en 1734. Son père était avocat au parlement. Après avoir achevé ses études, il entra dans le cabinet d'un jurisconsulte qui lui faisait transcrire ses consultations. Fatigué bientôt d'un genre de vie si propre à le dégoûter du barreau, pour lequel il ne se sentait à l'aise aucun penchant, il s'enfuit de chez ses parents, et vint à Paris, résolu d'embrasser l'état de comédien. Doué d'un physique agréable et de plus d'esprit qu'il n'en faut pour remplir les rôles d'amoureux, il s'engagea dans une troupe que le prince de Conti venait de former pour jouer à Versailles et à l'Île-Adam. Le préjugé qui subsiste encore contre l'état de comédien était alors dans toute sa force. A l'exemple de ses camarades, il quitta son nom de famille et prit celui d'Arnould. Deux actes de sa composition qu'il

fit jouer, *l'Heureux Jaloux*, à l'Île-Adam, et *la Petite Meunière*, à Versailles, donnèrent une idée avantageuse de son entente de la scène, et de ce talent, qu'il développa dans la suite, d'inventer des situations capables de réveiller ou de soutenir la curiosité des spectateurs. Audinot (voy. ce nom), qui avait dirigé la troupe du prince de Conti, ayant obtenu, en 1770, le privilège de l'Ambigu-Comique, fut secondé par Arnould, qui se chargea de former ses enfants acteurs, et d'alimenter son théâtre de nouveautés. Pour reconnaître ses services, Audinot l'associa, en 1775, à son entreprise. Ce fut Arnould qui en fit la fortune, en transportant au boulevard les ballets dans des pantomimes dont le succès constant donna de la jalousie à l'Opéra. « Homme plein de talent et d'enthousiasme, dit Linguet, Arnould a le premier marché sur les pas de « Noverre, et donné au genre qu'il cultivait un développement, un caractère que l'inventeur lui-même n'avait pas été le maître d'adopter. » Leur société dura jusqu'en janvier 1785, époque où l'Opéra leur ôta ce spectacle et en céda le privilège, avec un bail de quinze ans, à Gaillard et Dorfeuille, fondateurs du théâtre du Palais-Royal. Audinot et Arnould en établirent un au bois de Boulogne, près de la Muette. Ils y donnèrent des représentations jusqu'à la fin d'octobre; ayant alors obtenu la rétrocession du bail, ils rouvrirent l'Ambigu-Comique. En 1786, ils firent reconstruire et agrandir leur salle dans la forme où elle est restée jusqu'à l'incendie de 1827. Ils passèrent tout le temps de la reconstruction, tant aux foires de St-Germain et St-Laurent qu'à la salle des Variétés amusantes, au coin de la rue de Bondy, et à celle des élèves de l'Opéra. L'administration sociale d'Audinot et Arnould, qui avait résisté avec succès aux intrigues et aux tracasseries que lui avaient suscitées les spectacles royaux, se ressentit des contre-coups de la révolution, par suite de la multiplicité de nouveaux théâtres. Devenus adultes, plusieurs des sujets qui composaient leur troupe s'enrôlèrent sous d'autres bannières. Atteint d'une maladie qui l'empêchait de donner ses soins à l'entreprise et de composer de nouveaux ouvrages, et qui peut-être avait aigri son caractère, Arnould repoussait les auteurs par ses manières hautaines et grossières. La discorde se mit entre les deux associés. Leur bail avait encore cinq ans à courir, lorsqu'en avril 1795, ils cédèrent le reste de leur jouissance à quelques acteurs de leur théâtre, dont Piccardeau était le chef. Arnould mourut à Paris, sur la fin de 1795, âgé de 61 ans. La liste nombreuse des pièces qu'il a données sur les théâtres forains complètera cet article. COMÉDIES en 1 acte, mêlées de vaudevilles : 1763, *le Savetier dupé*; *le Testament de Polichinelle*; *Polichinelle de retour de l'autre monde*; *la Fontaine merveilleuse*. 1770, *les Audiences de Cythère*; *Monnaie fait tout*, ou *la Réconciliation intéressée*; *le Dénicheur de merles*. 1771, *le Répertoire*; *la Veillée villageoise*. 1772, *Robinson Crusô*; *l'Arbre de Craeovie*; *le Ranelagh*. 1773, *Aminle*, pastorale; *le Sculpteur*, ou *les Mannequins*; *le Compliment de clôture de la foire St-Germain*

1774, *les Deux Solitaires; les Trois Rivaux; Pier-
rin et Pierrette; Riquet à la houe*. — PANTOMIMES :
1770, *le Chat botté*. 1771, *le Villageois clairvoyant*;
Alceste, ou la Force de l'amour et de l'amitié. 1772,
l'Astrologue; le Mariage assorti. 1773, *Alcimaten-
dre, parodie d'Alcimadure; le Meunier gaulois, pa-
rodie d'Iphigénie; la Fête de Colette; le Braconnier*,
en 2 actes. 1774, *l'Oiseau chéri; la Bonne femme*,
parodie d'*Alceste*. 1775, *le Braconnier anglais; la
Belle au bois dormant*. 1776, *les Audiences de Cy-
thère*, sujet qu'il avait déjà traité en comédie. 1777,
*les deux petits Arlequins; le Vice puni, ou le nou-
veau Festin de Pierre*, en 3 actes. 1778, *les Fourbe-
ries de Sganarelle*, en 3 actes; *Arlequin gros lot*;
l'Intrépide, remis au théâtre en 1786 sous ce titre :
le Brave homme, ou les Naufragés (il s'agit du brave
Boussard de Dieppe); *la Complainte des Barméci-
des*, parodie de la tragédie de Loharpe. Le succès
étonnant de cette pantomime est constaté dans la
Correspondance de Grimm. 1781, *Pierre de Pro-
vence et la belle Maguelone*. 1782, *les Deux n'en
font qu'un*. 1783, *Malbrough s'en va-t-en guerre*;
Péronnette, parodie du *Siège de Péronne*; *les Noces
de Thétis et de Pélée* (1); *le Maréchal des logis*.
1785, *les Quatre Fils Aymon*. 1786, *le Vétéran, ou
le Bûcheron déserteur*; *Rosinette*, parodie de l'opéra
de *Rosette*; *l'Héroïne américaine*, sujet tiré de l'*His-
toire philosophique* de l'abbé Raynal. 1787, *la Mort
du capitaine Cook*. 1788, *le baron de Trenck, ou le
Prisonnier prussien*. On attribue à Arnould l'*Alma-
nach des petits spectacles de Paris*, 1779 et années
suivantes, 9 vol. in-16, sans doute parce qu'il y est
fréquemment loué, et que Nicolet, directeur d'un
théâtre rival, s'y trouve fort maltraité. Cette collec-
tion est devenue assez rare. — Nicolas-François AR-
NOULD, né à Auteuil en 1795 et mort en 1850, est
auteur de trois opéras reçus au théâtre, mais qui
n'ont pas été joués, savoir : *Pygmalion, Crostiati et
Atala*.

A—T et W—S.

ARNOULD (SOPHIE), actrice de l'Opéra, à Paris,
débuta le 15 décembre 1757, et dut à une voix tou-
chante, à une sensibilité vraie, l'avantage d'être
reçue dès l'année suivante : elle joua les premiers
rôles jusqu'en 1778, époque de sa retraite, et se dis-
tingua surtout dans celui de Thélaira, de *Castor et
Pollux*; dans ceux d'Ephise, de *Dardanus* et d'*I-
phigénie en Aulide*. On assure que dans un voyage
que Garrick fit à Paris, ce comédien donna les plus
grands éloges à mademoiselle Arnould; Dorat l'a
célébrée dans son poème de *la Déclamation*. On
cite une foule de bons mots de cette actrice, mais
la plupart sont d'un cynisme qui les exclut de cet
ouvrage. Malgré le mordant de ses saillies, elle
n'eut point d'ennemis et laissa de justes regrets à
ceux qui l'avaient connue. Une dame, qui n'était

que jolie, se plaignait d'être obsédée par la foule de
ses amants : « Eh ! ma chère, lui dit mademoiselle
« Arnould, il vous est si facile de les éloigner : vous
« n'avez qu'à parler. » A une époque où un homme
de qualité, fort riche, était son amant en titre, il la
surprit en tête à tête avec un chevalier de Malte et
voulut se fâcher, quoiqu'il fût lui-même très-connu
par sa légèreté et son inconstance. « Votre procédé
« est injuste, dit mademoiselle Arnould, monsieur
« accomplit son vœu de chevalier de Malte : il fait
« la guerre aux infidèles. » Une cantatrice assez mé-
diocre, et qui avait un organe rauque et commun, fut
un jour très-mal accueillie dans le rôle de Clytem-
nestre : « C'est étonnant, dit mademoiselle Arnould,
« elle a cependant la voix du peuple. » Ayant acheté,
dans les premières années de la révolution, pour en
faire sa maison de campagne, le petit presbytère de
Luzarche, elle fit mettre sur la porte d'entrée : *Ite,
missa est*. Ces saillies prouvent plus d'esprit que de
respect pour les convenances. Nous terminerons
par un mot qui, du moins, n'a pas le défaut qu'on
peut reprocher aux autres. Elle dit à quelqu'un qui
lui montrait une boîte sur laquelle la flatterie avait
accolé au portrait de Sully celui du ministre Choiseul :
« C'est la recette et la dépense. » Mademoi-
selle Arnould était née à Paris, le 14 février 1744,
dans la chambre où l'amiral Coligni avait été mas-
sacré. Elle est morte en 1805. Elle a fourni aux au-
teurs du Vaudeville le sujet d'une petite pièce. On a
publié en 1813 : *Arnoldiana, ou Sophie Arnould
devant ses contemporains*, ouvrage écrit d'un style
lourd et plein de gravelures.

P—X.

ARNOULD (AMBROISE-MARIE), tribun et con-
seiller d'État, naquit à Dijon vers 1750, fit ses étu-
des dans cette ville, et vint de bonne heure à Paris,
où il s'occupa de finances et d'économie politique.
Il embrassa avec modération les principes de la révo-
lution, et publia en 1791 un ouvrage remarquable,
sous ce titre : *de la Balance du commerce et des Re-
lations commerciales extérieures de la France, dans
toutes les parties du globe*; seconde édition, Paris,
1795, 2 vol. in-8°, avec un atlas. Arnould obtint à
cette époque au ministère un emploi de chef du bu-
reau du commerce, qu'il perdit en 1794, lorsque
toute espèce de commerce eut cessé. Après le 9 ther-
midor, il se montra fort opposé à la convention na-
tionale; et quand les Parisiens se révoltèrent contre
cette assemblée, le 15 vendémiaire an 4 (octobre
1795), il fut un de leurs chefs. Obligé de fuir après
le triomphe de la convention, il se livra dans sa re-
traite à de nouveaux travaux, et fit paraître un mé-
moire sur le système monétaire métallique, une in-
struction pour les rentiers, et un ouvrage plus im-
portant intitulé : *Système maritime politique des
Européens pendant le 18^e siècle*, 1 vol. in-8° (1797).
Ces écrits lui firent une réputation; il fut nommé
en 1798, par le département de la Seine, membre
du conseil des anciens, et consacra alors tout son
temps à des rapports sur le commerce, les finances
et l'administration. En 1799, il fut nommé député
au conseil des cinq-cents et continua à s'y occuper
des mêmes objets. Il concourut de tout son pouvoir

(1) A l'occasion de cette pièce, un des admirateurs d'Arnould lui adressa une épître, insérée dans la 7^e partie de l'*Almanach des petits spectacles*, et qui commence ainsi :

Arnould, laisse crier l'envie,
De nos petits auteurs méprise les propos;
Tu le sais, de tout temps les sots
Furent les rivaux du génie.

à la révolution du 18 brumaire, et fut un des membres chargés de rédiger une nouvelle constitution. Il présenta, le 27 décembre 1799, un long rapport sur les moyens de relever le crédit public, annonçant que sa renaissance était un des effets assurés de la révolution qui venait de s'opérer. Son zèle lui valut une place dans le tribunat. On croit qu'Arnould eut alors la prétention de devenir ministre des finances; mais il ne put y réussir, quel que fût son dévouement à Bonaparte. Ce fut lui qui, d'accord avec celui-ci, proposa à cette époque de donner à Sièyes la terre de Crosne pour récompense des services rendus à la république par ce député. Arnould se montra encore en 1804 un des premiers et des plus ardents à mettre sur le front de Bonaparte la couronne impériale, et dans la discussion qui eut lieu sur cet important objet, il combattit Carnot avec beaucoup d'aigreur; il se permit même, dans la discussion, des personnalités inconvenantes contre son collègue. Après la suppression du tribunat, Arnould fut nommé maître des comptes, officier de la Légion d'honneur, puis conseiller d'État; et il continua à jouir de toute la faveur impériale jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1812. On a encore de lui : 1° *Répartition de la contribution foncière, ou division, en huit classes fondamentales, des quatre-vingt-trois départements*, Paris, 1791, in-8°; 2° *Point de terrorisme contre les assignats*, Paris, 1794, in-8°; 3° *Mémoires sur différents sujets relatifs à la marine*, Paris, 1799, 2 vol. in-8°; 4° *Résultats des guerres, des négociations et des traités qui ont précédé et suivi la coalition contre la France, pour servir de supplément au droit public de l'Europe*, par Mably, Paris, 1803, in-8°; 5° *Histoire générale des finances depuis le commencement de la monarchie, pour servir d'introduction au budget annuel*, Paris, 1806, in-4°. Arnould fit hommage de cet ouvrage au corps législatif, dans la séance du 10 mars 1806.

M—D J.

ARNOULT (JEAN-BAPTISTE), ex-jésuite, né en 1689, et mort à Besançon en 1755, a composé quelques ouvrages assez singuliers. Le premier est un recueil de proverbes français, italiens et espagnols, intitulé : *Traité de la prudence*, petit ouvrage assez rare (Besançon), 1753, in-12. L'auteur se cacha sous le nom d'Antoine Dumont, pour éviter les désagréments que n'auraient pas manqué de lui attirer les plaisanteries qu'il s'était permises contre les jansénistes, puissants à cette époque. Il publia, en 1758, sous le même nom, en latin, un traité de la grâce. Son ouvrage le plus considérable est intitulé : *le Précepteur*, c'est-à-dire huit traités, savoir : une *Grammaire française*; une *Orthographe française*; les *Éléments de l'arithmétique*; un *Abrégé de la Chronologie, de la Géographie*; les *Éléments de la religion chrétienne*, et l'*Art de se sanctifier*, 2250 (Besançon, 1747), in-4°. Suivant Sabatier, cet ouvrage est mal écrit, mais il contient des réflexions utiles. L'abbé Arnould attachait beaucoup d'importance à ses idées sur la réforme de notre orthographe; et il se proposait de les appliquer dans des éditions qu'il préparait des dictionnaires français-latin, et latin-

français, de Joubert et Danet. Ce projet n'a pas eu de suite.

W—s.

ARNOULT (CHARLES), né au village de Bèze en Bourgogne, vers 1750, était avocat au parlement de Dijon et conseiller des états de la province, lorsqu'il fut nommé député du tiers état de Bourgogne aux états généraux en 1789. Il vota dans cette assemblée avec la majorité et dans le sens de la révolution. Sa première proposition fut pour la suppression des dîmes; et la seconde pour que la branche des Bourbons d'Espagne fût déclarée inadmissible au trône de France. Il se plaignit ensuite de l'exportation des grains, et proposa, pour l'empêcher, de supprimer la commission des subsistances, afin de faire peser sur le ministère une plus grande responsabilité. Dans la séance du 21 juin 1790, à la suite d'un long rapport, il fit décréter qu'un tribunal provisoire serait établi à Dijon, pour remplacer le parlement, qu'il représenta comme entièrement désorganisé par l'émigration d'une partie des juges et la mauvaise volonté des autres. Après la session, Arnould se retira dans sa province, où il reprit ses anciens travaux, et mourut en 1795. On a de lui : 1° *Collection des décrets des assemblées nationale, constituante et législative*, 1792, 7 vol. in-4°; 2° *Collection des décrets de l'assemblée constituante*, Dijon, 1792, in-8°.

Z.

ARNOUX (JEAN), né à Riom, dans la Basse-Auvergne, vers le milieu du 16^e siècle, entra dans la compagnie de Jésus à l'âge de dix-sept ans et y professa successivement les humanités, la philosophie et la théologie. Il prêcha à la cour avec succès, devint en 1617 confesseur de Louis XIII, à la mort du célèbre P. Cotton. Grégoire, qui n'était pas l'ami des jésuites et qui ne l'était pas davantage des confesseurs des rois, avoue néanmoins que le P. Arnoux avait des qualités louables, et qu'on doit lui tenir compte de ses efforts pour réconcilier Louis XIII avec Marie de Médicis, sa mère (1). En effet, l'abbé Archon rapporte qu'à l'époque où leur division était le plus éclatante, Arnoux avait eu le courage, en chaire, de rappeler au roi que le trône ne le dispensait pas d'honorer celle qui l'avait mis au monde (2). Éloigné de son emploi, en 1621, par la jalousie du connétable de Luynes, Arnoux, après beaucoup d'intrigues pour se maintenir, fut contraint de se retirer à Toulouse, où on le considéra toujours comme un religieux édifiant, savant et éloquent (3). L'année qui suivit sa disgrâce, il fit un voyage à Rome avec le jeune Amable de Bourzéis (voy. ce nom), et y séjourna quelque temps. Le duc de Montmorenci, qui fut décapité le 30 octobre 1652, le choisit pour se préparer à la mort, et le roi le lui accorda par l'intercession du cardinal de la Valette. Sur la fin de ses jours, Arnoux, suivant l'abbé Faydit, se croyait métamorphosé en coq; il chantait comme les coqs, s'efforçait de voltiger, de s'élancer sur des perches

(1) *Histoire des confesseurs des rois et des princes*, p. 554.

(2) *Histoire de la chapelle des rois de France*, t. 2, p. 753.

(3) *Historia prostrata a Ludovico XIII seclariorum in Gallia rebelliorum*, p. 471.

qu'il avait tendues d'une muraille à l'autre, ne voulait manger que des miettes de pain et de la viande hachée dans une écuelle de bois. Dès avant le jour il parcourait les dortoirs en chantant de toutes ses forces comme les coqs, et servait ainsi de réveil-matin à ses confrères (1). Il mourut à Lyon en 1636. On a de lui : *Oraison funèbre sur le déplorable trespas de très-chrétien, très-puissant et très-grand Henri IV, roi de France et de Navarre, dite à Tournon en la grande église de St-Julien, le 29 juillet 1610*, imprimée dans la même ville, même année, in-4°; et dans le recueil de Dupcyrat, Paris, 1614, in-8°. Ce discours paraît avoir servi de modèle à l'éloge de Marc-Aurèle par Thomas. Il y a de l'imagination, mais le style en est pitoyable. On y remarque cette pensée : « Les rois ne sont pas rois « pour eux-mêmes; ce sont les soleils de la terre, « qui font fondre sur elle leurs rayons; les sujets « sont pour eux, ils sont pour les sujets, les uns et « les autres pour Dieu. » Le dimanche, 18 juin 1617, le P. Arnoux avança, dans un sermon prêché devant Louis XIII à Fontainebleau, que tous les passages cités dans la confession de foi des calvinistes sont *faussement allégués*. Le dimanche suivant, 25, il montra, par ordre du roi, que les articles que les ministres affirment contre les catholiques n'ont aucun fondement dans la parole de Dieu, et que la même Écriture les combat et les presse eux-mêmes par des textes bien plus clairs. Après le sermon, un gentilhomme protestant engagea le P. Arnoux à lui remettre ses preuves couchées par écrit; ce qui fut exécuté sur-le-champ, parce que le prédicateur les avait rédigées d'avance dans un mémoire, *pour ne pas ennuyer S. M. par la perte du temps qui eût coulé pendant la recherche des passages*. Le gentilhomme, à l'insu du P. Arnoux, communiqua aux quatre ministres de Charenton, Montigny, Dumoulin, Durand et Mestrezat, l'écrit dont il s'était rendu dépositaire. Ces ministres publièrent, au commencement de juillet, à la Rochelle et à Charenton, in-8°, *la Défense de la confession des Eglises réformées de France*, à la fin de laquelle ils insérèrent l'écrit du P. Arnoux, sans altération. Vers le milieu de ce mois de juillet parut la *Confession de foi de MM. les ministres, convaincue de nullité par leurs propres Bibles, avec la réplique à l'écrit concerté, signé et publié par les quatre ministres de Charenton*, par le P. Arnoux, 1617, in-8°. Il y prouve, suivant sa promesse, « que « les protestants n'ont en l'Écriture sainte, même « prise dans leurs Bibles, aucun texte formel en « confirmation des articles contraires à la croyance « catholique, et qu'en tous les textes cités à la marge « de leur confession de foi ou dans leur écrit, pour « suppléer au défaut des marges, il n'y a aucune « preuve qui ne s'en aille en fumée aussitôt qu'on « la regarde d'un oeil ferme, toute nue et séparée « de leurs explications, qui sont traditions humaines. » On y remarque principalement les deux pièces intitulées : *Diverses voies d'évasion des mi-*

reserves clairement découvertes, et Réponse aux demandes des ministres. Les quatre pasteurs avaient accusé le prédicateur d'avoir mêlé dans son discours *plusieurs paroles odieuses contre les réformés et d'avoir proposé l'exemple des prinées allemands, qui ne souffrent en leur pays qu'une religion*. Le P. Arnoux leur répond qu'à la vérité il a avancé qu'il serait possible de ramener les protestants sans violence et par la *favor royale*; mais, ajoute-t-il : « Si « j'avais dit autre chose contre les règlements de « paix, j'aurais fait une folie qui ne serait pas sans « témoins et que j'aurais réservée à trop bonne « compagnie pour me *faire fête avec eux qui parlent trop*; m'étant jusqu'ici tu, selon le devoir de « ma charge et la règle de mon inclination. » En 1618, Pierre Dumoulin donna les *Fuites et évasions du sieur Arnoux, jésuite*, in-8°; et bientôt après le *Bouelher de la foi*. Il ne paraît pas que le P. Arnoux ait continué cette polémique, ni aucune autre avec Pierre Dumoulin, quoique cet infatigable écrivain ait publié dans le même temps son *Traité de la juste providence de Dieu*, la Rochelle, 1617, in-8°, au sujet d'un écrit en sept articles, dans lesquels le P. Arnoux prouve que Calvin fait Dieu auteur du péché. Bien que le P. Arnoux ait montré beaucoup de sagesse dans l'exercice de ses fonctions, et qu'il ait répondu victorieusement aux imputations des ministres de Charenton, elles n'en ont pas moins trouvé de l'écho dans le parti. Les protestants se sont déchainés avec fureur contre ce religieux, ils ont accumulé sur lui les invectives et les accusations d'intolérance et de persécution; mais bien injustement, puisque dans un autre sermon prêché le jour de la Purification, il avait rappelé à Louis XIII que sa protection leur était due comme aux autres sujets, et qu'en attaquant l'hérésie il ne cessait d'inspirer à ce monarque des sentiments de modération et de douceur pour les hérétiques, ainsi que le témoignent tous les historiens, et notamment le barnabite Mirasson, qui l'a parfaitement vengé de toutes ces calomnies (1). Arnoux était habile controversiste et grand prédicateur, et cependant il a laissé peu de chose en cette double qualité. On lui attribue une relation en latin de la courte expédition qui établit la religion catholique dans le Béarn. Elle est intitulée : *Bearnica christianissimi regis quinque dierum Expeditio*, Lyon, 1620, in-8°, 46 pages, y compris le titre. Mais cette relation ne peut être du P. Arnoux, qui n'aurait pas parlé ainsi de lui-même : *Regium eoneionatorem... potenti de more faeundia, e suggestu tonantem, eatholici pariter et hæretici æquis animis suspexere*, p. 12. L'abbé Faydit raconte une anecdote assez curieuse au sujet des souvenirs de la langue naturelle. « Le P. Arnoux, prêchant à la « cour, s'avisait de dire : Chacun sait où son soulier « le eaehe (le mot est auvergnat, il signifie blesse). « Un seigneur répondit tout haut : Il faut qu'un « soulier soit bien grand pour pouvoir eaeher un « homme (2). »

L—B—E.

(1) *Nouvelles remarques sur Virgile et sur Homère*, p. 89.

(1) *Histoire des troubles du Béarn au sujet de la religion*, p. 246.

(2) *Nouvelles remarques sur Virgile, etc.*, p. 89.

ARNOUX ou ARNOULX (FRANÇOIS), écrivain ascétique, naquit en Provence dans les premières années du 17^e siècle. Après avoir terminé ses études, il se fit recevoir avocat au parlement d'Aix. Dans les loisirs de sa profession, il composa divers ouvrages que la singularité de leurs titres a fait rechercher des curieux. (Voy. le *Dictionnaire typographique* d'Osmond.) Les plus connus sont : 1^o *l'Hercule chrétien contre la tyrannie que le péché exerce sur les humains*, Lyda (Aix), 1626, petit in-12 ; 2^o *les États généraux convoqués au ciel*, Lyon, 1628, petit in-8^e ; 3^o *la Poste royale du Paradis*, ibid. 1633, in-12 ; 4^o *Recueil et inventaire des corps saints et autres reliques qui sont au pays de la Provence*, la plupart visités par Louis XIII en 1622, Aix, 1636, in-8^e ; 5^o *l'Échelle de Paradis pour, au partir de ce monde, escheller les cieux*, Rouen, 1661, in-12 ; 6^o *Merveilles de l'autre monde*, et pratique spirituelle, ibid., 1668, petit in-12.

W—s.

ARNOUX (LAFFREY). Voyez LAFFREY.

ARNTZENIUS (JEAN), né à Wesel, en 1702, eut pour père Henri Arntzenius, qui, après avoir été successivement directeur des gymnases de Wesel, d'Arnheim et d'Utrecht, mourut en 1728. Arntzenius joignit l'étude de la jurisprudence à celle des lettres. Il suivit à l'université d'Utrecht les leçons de Drakenborek et de Duker ; à Leyde, celles de P. Burmann et de Havereamp. Ses cours n'étaient pas encore finis, quand, sur son excellente réputation, les magistrats de Nimègue lui offrirent la direction des petites écoles de leur ville. Avant d'entrer en fonctions, il prit à Utrecht le degré de docteur en droit, et soutint, pour ce grade, en juillet 1726, une thèse : *de Nuptiis inter fratrem et sororem*, imprimée à Nimègue cette même année. En 1728, il fut nommé professeur d'histoire et d'éloquence à l'athénée de Nimègue ; et, en 1742, l'université de Franecker lui donna la chaire de Burmann. Ce philologue estimable a laissé plusieurs ouvrages, dont voici l'indication : 1^o *Dissertationes de colore et tinctura comarum et de civitate romana apostoli Pauli*, Utrecht, 1723, in-8^e ; 2^o *Oratio de lectu scriptorum qui juventuti in scholis prælegendi sunt*, Nimègue, 1726, in-4^o ; 3^o *Oratio de caussis corruptæ eloquentiæ*, Nimègue, 1728, in-4^o ; 4^o une édition très-estimée d'Aurélius Victor, Amsterdam, 1733, in-4^o ; 5^o une édition du *Panegyrique* de Plinie, Amsterdam, 1758, in-4^o ; 6^o une édition du *Panegyrique* de Drepanius, Amsterdam, 1753, in-4^o. 7^o Il a dirigé une réimpression des *Semestria* de Faur de St-Jorri, Franecker, 1737, in-fol. 8^o Ses poèmes latins et trois discours ont été publiés après sa mort par son fils H.-J. Arntzenius, Leuw., 1762, in-8^e. Il mourut en 1759.

B—ss.

ARNTZENIUS (OTHON), frère du précédent, naquit en 1705, à Arnheim, et mourut en 1763. Il professa les belles-lettres d'abord à Utrecht, puis à Goude, ensuite à Delft, enfin à Amsterdam. Son premier ouvrage est une dissertation *de Milliaro aureo*, Utrecht, 1728, in-4^o ; réimprimée dans le *Thesaurus dissertationum* de Gérard Oelrichs, Leipsick, 1769. En 1753, il donna à Utrecht une

bonne édition des *Distiques* de Caton, *cum notis Variorum* ; elle reparut à Amsterdam, 1754, augmentée de deux dissertations de Withof sur l'auteur et le texte des *Distiques*. On connaît encore de lui quelques harangues académiques : *Pro latina eruditorum lingua*, Goude, 1737, in-4^o ; *de græca latini sermonis origine*, etc., Delft, 1741, in-4^o ; *de Mercurio*, etc., Amsterdam, 1746, in-4^o. Ses remarques et ses corrections sur le *Pseudo-Hégésippe* sont restées manuscrites entre les mains de J.-H. Arntzenius, son neveu.

B—ss.

ARNTZENIUS (JEAN-HENRI), fils de Jean Arntzenius, naquit à Nimègue en 1754. Il suivit, comme son père et son oncle, la carrière de l'éducation publique ; et, après avoir professé dans les écoles de Leuwarde et de Zutphen, il obtint une chaire de droit dans l'université de Groningue, d'où il passa à celle d'Utrecht. Ses ouvrages sont nombreux ; nous nous bornerons à indiquer les plus intéressants : 1^o *Dissertation philologico-juridique sur la loi : De in jus vocando*, Franeck., 1753, in-4^o ; elle a été réimprimée à la suite de ses *Miscellanea* ; 2^o un discours sur l'importance des inscriptions et des pierres savantes (*lapidum eruditorum*), Leuw., 1760, in-4^o ; 3^o une édition des poésies de Sedulius, *cum notis Variorum*, Leuw., 1761, in-8^e ; — un discours de *Natalibus et Incrementis gymnasii Leovardiensis*, Leuw., 1762, in-4^o ; 4^o *Miscellanea*, Utrecht, 1763, in-8^e ; 5^o une édition des poésies d'Arator, Zutph., 1769, in-8^e ; 6^o un discours de *legibus quibusdam regis, civilis apud Romanos sapientiæ fonte*, Gron., 1774, in-4^o ; 7^o *Institutiones juris belgici*, Gron., 1783, et la seconde partie, Utrecht, 1788, in-8^e ; 8^o une édition des *Panegyrici veteres*, 2 vol. in-4^o, Utrecht, 1790, 1797 ; 9^o une *Lettre critique sur Pindare* adressée à Ruard, J.-H. Arntzenius est mort le 7 avril 1797, avec la réputation d'un philologue laborieux et savant.

B—ss.

ARNU (NICOLAS), théologien célèbre, né à Mérencourt, près de Verdun (Meuse), le 11 septembre 1629, eut dans sa jeunesse une existence fort malheureuse. Orphelin dès l'enfance, confié à un tuteur qui le maltraitait et le privait même du nécessaire, il ne pouvait étudier qu'à la dérobée et consacrait à cultiver son intelligence précoce le peu de loisir que lui laissaient les travaux de la campagne, incompatibles d'ailleurs avec la délicatesse de sa constitution. Las enfin d'un joug insupportable, il quitte le village et arrive à Paris, espérant obtenir une bourse ou quelque pension gratuite ; mais, privé de protecteurs, il se trouva bientôt sans ressources et forcé pour vivre de se mettre aux gages d'un gentilhomme catalan, qui l'emmena à Perpignan, où il fit d'excellentes études classiques. Arnau entra dans l'ordre de St-Dominique en 1644, et suivit des cours de philosophie et de théologie à Gironne, à Puyecerdà, d'où ses supérieurs l'envoyèrent à Urgel enseigner les belles-lettres. Ordonné prêtre, on le vit professer pendant sept années consécutives, avec une réputation croissante, la théologie à Tarragone, puis à Perpignan, qu'il habita dix années. Ce fut dans cette dernière ville qu'on lui accorda la

première chaire et la place de préfet du collège. Ses sermons ne lui firent pas moins d'honneur que ses cours, et, en 1665, Thomas de Rocaberti, général de l'ordre, lui confia les fonctions de régent du collège St-Thomas de Rome. Elevé ensuite à la chaire de métaphysique à l'université de Padoue, sa réputation devint européenne, et il fut compté parmi les premiers théologiens du 17^e siècle. Arnu, mort à Padoue en 1692, a laissé beaucoup de manuscrits qui n'ont pas été publiés. Les ouvrages suivants sont les seuls qui soient cités par les biographes : 1^o *Clypeus philosophiæ Thomisticæ*, Béziers, 1672, 6 vol. in-12; 2^e édition entièrement remaniée, ayant pour titre : *Philosophiæ Syntagma*, Padoue, 1686, 8 vol. in-8^o; 2^o *Doctior angelicus, divus Thomas divinæ voluntatis et sui ipsius interpres*, 4 vol. in-12. Les deux premiers ont paru à Rome en 1679; les deux autres à Lyon en 1686. L'auteur en a publié une seconde édition in-fol. une année avant sa mort. On lui attribue encore des *Réflexions morales sur la ligue entre l'Empereur et le roi de Pologne contre les Grands Seigneurs*. C'est une compilation indigeste de pronostics et de prophéties peu digne de la plume d'Arnu, et qui fut imprimée à Padoue en 1684. B—N.

AROMATARI (JOSEPH DE GLI), savant médecin, naquit à Assise, vers l'année 1586. Son père, qui était également bon médecin, ne négligea rien pour lui donner une éducation convenable à l'état qu'il voulait lui faire embrasser. Après avoir commencé ses études à Pérouse, le jeune Aromatari eut dessein de les aller terminer à la célèbre université de Montpellier; mais il fut retenu à Padoue, où il étudia successivement la logique, la philosophie et la médecine. Ayant obtenu le doctorat à dix-huit ans, il alla pratiquer à Venise, où il exerça pendant cinquante ans. Il n'en voulut point sortir, malgré les offres avantageuses qu'il reçut du duc de Mantoue, du roi d'Angleterre, et du pape Urbain VIII, et il y mourut, le 16 juillet 1660. Aromatari avait rassemblé une immense bibliothèque, remarquable surtout par un grand nombre de manuscrits. Il joignit le goût et la culture des lettres aux études de sa profession. Il n'a laissé, dans ce dernier genre, qu'une dissertation sur la rage, moins connue qu'une lettre qui la précède, dont il sera parlé plus bas, et que les deux ouvrages suivants : 1^o *Riposte alle considerazione di Alessandro Tassoni, sopra le rime del Petrarca*, Padoue, 1614, in-8^o. Le Tassoni répondit à cet écrit, sous le nom supposé de *Creseenzio Pepe*, par : *Avvertimenti di Creseenzio Pepe a Giuseppe degli Aromatari intorno alle riposte da te da lui alle Considerazioni di Alessandro Tassoni sopra le rime del Petrarca*, Modène, 1614, in-8^o. Aromatari répliqua par l'ouvrage suivant, en se couvrant à son tour d'un nom supposé : *Dialoghi di Falcidio Melampodio in riposta agli Avvertimenti dati sotto nome di Creseenzio Pepe a Giuseppe degli Aromatari*, etc., Venise, 1615, in-8^o; mais l'ouvrage qui fait le plus d'honneur au génie d'Aromatari est sans nul doute sa lettre : *de Generatione plantarum ex seminibus*, adressée à Barthélemy Nanti, imprimée pour la

première fois en tête de la dissertation sur la rage, sous ce titre : *Disputatio de rabie contagiosa, cui præposita est Epistola de generatione*, etc., Venise, 1625, in-4^o; Francfort, 1626, in-4^o. La lettre fut insérée dans les *Epistolæ selectæ* de G. Richt, Nuremberg, 1662, in-4^o. Le célèbre Harvey, en ayant eu connaissance, en adopta les principes; ce qui a fait dire que c'était à lui qu'elle était adressée. Elle fut traduite en anglais, et insérée dans les *Transaetions philosophiques*, n^o 211. Elle a été réimprimée à la suite des œuvres de Junge, en 1747, à Cobourg. Cette lettre ne contient, pour ainsi dire, que l'annonce qu'Aromatari faisait à son ami Nanti d'un traité complet sur la génération. Il y fait une esquisse rapide de sa manière d'envisager la germination des plantes, mettant des faits à la place des mots vides de sens de *ætu* et *potentia*, par lesquels les scolastiques voulaient expliquer la génération. Il démontra la grande analogie qui existe entre les graines des plantes et les œufs des animaux; en sorte que, dans les uns comme dans les autres, l'admission d'une matière subtile détermine l'existence de l'embryon; qu'alors il emploie à son développement, par sa propre organisation, les substances déposées dans la coque ou dans les téguments, et que, dans certaines graines, une partie se trouve convertie en une espèce de lait, qui sert, par la suite, à son développement. La mauvaise santé d'Aromatari, et surtout les soins qu'il était obligé de donner à ses malades, l'empêchèrent de développer ses grandes conceptions; elles étaient d'ailleurs trop au-dessus des connaissances qu'on avait alors pour être saisies. Ce ne fut que successivement qu'on en reconnut la vérité; c'était une espèce de problème qui, durant l'espace d'un siècle et demi, n'a eu que des solutions partielles. La découverte du sexe des plantes, commencées par Grew, et continuée jusqu'à Vaillant, a été la première; enfin, l'anatomie de l'intérieur de la graine, par Gartner et de Jussieu, ont été les dernières; mais elles n'ont pas encore complété l'explication des principes posés par ce savant médecin. Peu de personnes, en France, ont été à portée de lire l'original, parce qu'il ne se trouve que dans des livres assez rares, et qu'on n'en connaît point de traductions. G—É et D—P—S.

AROUET (RENÉ), fils de Pierre Arouet, notaire à St-Loup (1), naquit dans cette petite ville du Poitou, en 1440, et mérite une place dans ce dictionnaire, moins par lui-même, que parce qu'il fut un des aïeux de l'homme extraordinaire qui, sous le nom de Voltaire (2), domina le 18^e siècle comme auteur dramatique, poète épique, historien et écrivain philosophe. René Arouet fit ses études à l'université de Poitiers, et ses progrès y furent rapides et presque surprenants. Revenu dans sa ville na-

(1) St-Loup se vantait aussi d'avoir vu naître la Quintinie; mais une petite ville de l'Angoumois, Chabannais, lui conteste cet honneur. (Voy. QUINTINIE.)

(2) Une histoire de Voltaire a été écrite par F.-A.-J. Mazure, qui a passé presque toute sa vie dans le Poitou; mais il n'a pas traité le point relatif au lieu d'habitation de la famille Arouet. Il se borne à dire que le père de Voltaire était originaire du Poitou.

tale, il composa divers ouvrages que, par modestie, il ne voulut point faire imprimer, et mourut en 1499, laissant sa famille dans la même position sociale où sa naissance l'avait trouvée. Malgré le défaut d'ouvrages imprimés d'Arouet, on doit croire que ses travaux littéraires avaient obtenu de la réputation dans sa province, puisque Étienne Rousseau, enquêteur au bailliage de Loudun, qui vivait dans le même temps que lui, atteste que son contemporain était un grand poète et que ses ouvrages étaient dignes de la presse. Un des amis de René Arouet, Antoine Dumoustier, sensible à sa mort, fit sur cet événement la pièce de vers suivante :

Muses, que pensiez-vous quand la mort l'a surpris ?
Étiez-vous, dites-moi, dans quelque profond sompis ?
Parmi vous et les dieux il était d'un grand prix ;
Il a vécu comme eux ; il est mort comme un homme.
Mais lequel doit-on plus admirer ou pleurer ?
Admirer ses beaux ans, ou bien pleurer sa perte ?
Quant à moi, je ne puis me lasser d'admirer,
Non plus que de pleurer la mort qu'il a soufferte.
Non, ce n'est pas assez de répandre des pleurs ;
Ne restons après lui ; sa mort nous fait envie ;
Et suivons au tombeau, pénétrés de douleurs,
Celui dont on ne peut approcher de la vie (1) !

Dumoustier-Delafond, descendant d'Antoine, auteur d'une histoire de la ville de Loudun, sa patrie, envoyait à Voltaire les vers sur la mort de René Arouet, en lui faisant connaître que sa ville et St-Loup se disputaient l'honneur d'avoir été le berceau de sa famille. — Le grand homme à qui cet hommage était adressé répondit, le 27 avril 1778, à l'historien de Loudun, dans les termes suivants : « Monsieur, l'île de Délos eut son Apollon, la Sicile « ses Muses, et Athènes sa Minerve. Les villes de « Loudun et de St-Loup, à l'exemple des sept villes « qui combattirent autrefois pour la naissance d'Hercule, voudraient-elles aujourd'hui combattre pour « le lieu de la naissance de nos ancêtres ? Je n'ai « aucune voie de conciliation à leur proposer. Si « cette découverte les intéresse, elles ne manquent pas de moyens pour la faire. Les vers que « fit Antoine Dumoustier, un de vos ancêtres, sur la « mort de René Arouet, qui peut-être aussi fut un « des miens, sont animés d'un caractère d'amitié « qui fait honneur au cœur de celui qui les a écrits. « Puisque vous travaillez à l'histoire de votre province, évitez avec soin le trop grand flegme de « style assez ordinaire aux personnes qui, comme « vous, par état ou par goût, s'appliquent aux matières « thématiques. Je suis, etc. » La famille Arouet, dont l'existence à Loudun est assez douteuse, continua à habiter St-Loup jusqu'au 18^e siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'aïeul, si ce n'est le père de Voltaire, vint se fixer à Paris. Samuel Arouet notamment était notaire à St-Loup de 1618 à 1641, et il existe encore dans une étude de cette ville une procuration donnée par un Arouet, marchand à Paris, à un Arouet de St-Loup, pour régler des af-

aires de famille. Les familles Deschamps et Gougeard, de Bressuire, ville peu éloignée de St-Loup, étaient alliées aux Arouet, et Voltaire reconnut cette parenté, lorsqu'il était à l'apogée de sa gloire. — La ville de St-Loup fut tellement glorieuse d'avoir été le lieu d'origine de l'un des plus beaux génies de son siècle, qu'à l'époque de la révolution, où les noms de saints furent proserits, elle adopta celui de Voltaire, qu'elle conserva jusqu'au retour de l'ordre. Pour compléter ces détails, qui seraient minutieux pour tout autre nom, on doit ajouter que Marguerite d'Amurat, qui, de son mariage avec François Aronet, ancien notaire au Châtelet de Paris et trésorier de la chambre des comptes, eut l'auteur de la *Henriade*, n'était point d'une famille noble du Poitou, comme le disent toutes les biographies ; il n'a existé dans cette province aucune maison patricienne de ce nom. F—T—E.

ARPAJON (Louis, marquis de Séverac, duc D'), général français sous Louis XIII, reçut neuf blessures au combat de Félassant, se distingua, en 1621, au siège de Montauban, et, par la défaite d'un corps de calvinistes, assura le Languedoc à l'autorité royale. Il contribua ensuite à défendre Casal, Mont-Ferrat et le Piémont. La Franche-Comté, Trèves, St-Omer et le Roussillon furent aussi témoins de son courage et de ses talents militaires. Lorsqu'en 1643, le sultan Ibrahim menaça Malte, d'Arpajon se signala pour la défense des chevaliers. Il fit prendre les armes à tous ses vassaux, leva 2,000 hommes à ses dépens, chargea quelques vaisseaux de munitions, et vint trouver le grand maître, Paul Lasearis Castellar, à la tête d'un grand nombre de gentilshommes, ses parents ou ses amis, « lui présentant ainsi, dit Vertot, un secours si considérable, qu'il n'eût osé en espérer un semblable de plusieurs souverains. » Il fut nommé général, avec pouvoir de se choisir trois lieutenants généraux. Lorsque le danger fut passé, le grand maître, de l'avis du conseil, lui accorda plusieurs honneurs et privilèges, dont le plus remarquable fut qu'un de ses fils ou descendants serait reçu chevalier dès sa naissance, et grand-croix à l'âge de seize ans. Après l'extinction des mâles de la famille d'Arpajon, ces privilèges passèrent à la famille de Noailles. De retour en France, d'Arpajon fut nommé ambassadeur extraordinaire en Pologne, près de Ladislas IV, et favorisa l'élection de Casimir, successeur de ce prince. En 1651, il fut créé duc par Louis XIV, et mourut en 1679, à Séverac, où il fut enterré. D—T.

ARPAJON (Louis, marquis D'), petit-fils du précédent, se montra très-jeune animé du sang de ses aïeux (lettres patentes de Louis XV, du mois d'octobre 1720), et s'éleva successivement, par tous les degrés militaires, au rang de lieutenant-général. Il se signala dans les Pays-Bas, au siège de Mons et devant Namur ; se trouva aux batailles de Nérvinde, d'Hoschtett et d'Oudenarde, où il reçut deux blessures en chargeant jusqu'à cinq fois les ennemis. Employé en Espagne, il battit les Miquelets dans plusieurs affaires, fit attaquer les places d'Arens, Venasque, Castel-Léon et Tortose, dont il s'em-

(1) Il est permis de croire que Dumoustier-Delafond a retouché ces vers et en a fait disparaître les expressions trop vieilles.

para, et se trouvait encore, en 1711, au siège de Barcelone; mais il ne put contribuer à la prise de cette place importante, parce qu'il revint en France pour prendre possession de la charge de gouverneur général du Berri, dont il avait été pourvu après la démission du duc de Noailles. Il mourut le 21 août 1736. De trois enfants qu'il eut de son mariage avec Charlotte le Bas de Montargis, deux fils moururent en bas âge, et Anne-Claude d'Arpajon, sa fille, épousa le second fils du duc de Noailles. Elle fut appelée, à défaut de mâles, à jouir de la prérogative qui avait été accordée à son bisaïeul par Jean-Paul Lascaris (*voy.* l'art. précéd.), et fut reçue en conséquence grand-croix de l'ordre de Malte, lorsqu'elle eut atteint l'âge de seize ans. Elle transmit ce privilège à la maison de Noailles. Ainsi s'éteignit la maison d'Arpajon, issue des anciens comtes de Toulouse, et qui, par son alliance avec celle de Séverac (4), tirait son origine des rois d'Aragon, comtes de Barcelone, et d'une princesse d'Irlande.

L—M—X.

ARPE (PIERRE-FRÉDÉRIC), jurisconsulte et philologue distingué, mais qui s'est trop occupé dans ses recherches de choses futiles ou singulières, naquit en 1682, à Kiell dans le Holstein. Il apprit de son père, qui remplissait dans cette ville les fonctions de consul, les premiers éléments des langues et de la littérature. Après avoir achevé ses études au gymnase, puis à l'université de Kiell, il se rendit à Copenhague pour y perfectionner ses connaissances, et peut-être aussi pour y trouver un emploi que la médiocrité de sa fortune lui rendit nécessaire. Placé près d'un jeune seigneur pour l'aider dans ses études, il sut se concilier dans ce poste la bienveillance des parents de son élève et l'estime des personnes du rang le plus distingué. Le temps qu'il vécut à Copenhague ne fut point perdu pour sa propre instruction. Il employait ses loisirs à suivre les cours des plus habiles professeurs, et à recueillir dans les bibliothèques des matériaux pour les ouvrages qu'il se proposait de publier dans la suite. S'étant chargé d'une seconde éducation, il accompagna son nouvel élève à l'académie de Wolfenbuttel, puis en Hollande, où il publia, mais en gardant l'anonyme, son apologie de Vanini. (*Voy.* ce nom.) Cet ouvrage, soit qu'on le regarde comme un jeu d'esprit, soit qu'on le prenne au sérieux, n'offre rien de plus singulier, ni de plus hardi que son titre. Le but de l'auteur est de prouver qu'on a eu tort de regarder Vanini comme un athée, et que par conséquent sa condamnation fut injuste. Avant lui, Bayle (2) avait

soutenu la même opinion dans les *Pensées diverses sur la comète*. Ainsi l'apologiste de Vanini n'avait pas même l'avantage de dire une chose nouvelle, et le titre seul de son livre en assura le succès. Au surplus ce livre ne fit aucun tort à l'auteur, qui pourtant fut bien connu. Il en préparait une seconde édition, lorsqu'il fut rappelé en 1717 à Kiell pour y professer le droit. Il se démit de sa chaire en 1722, afin de pouvoir se livrer entièrement à la rédaction des nombreux ouvrages dont il se proposait d'enrichir la littérature. Il se retira quelque temps après à Hambourg; et il y passa le reste de sa vie, formant sans cesse de nouveaux projets, qui sont restés presque tous sans exécution. Arpe mourut en 1748, à l'âge de 66 ans. Il avait beaucoup d'érudition et une vaste mémoire; mais on doit lui reprocher d'avoir employé son temps à des recherches frivoles. Il était l'ami du savant Mosheim, de Z.-C. Uffenbach, etc. On trouve deux lettres de lui dans le tome 2 du *Commercium epistolare* d'Uffenbach, publié par Schelhorn. On connaît de lui les ouvrages suivants : 1^o *I. P. F. R. P. epistolarum Decas, sive brevis Delinatio Musæi scriptorum de divinatione, majoris operis prodromus*, Wolfenbuttel, in-8^o de 66 pages (1). Arpe n'a point publié l'ouvrage qu'il annonçait sur la divination, et qui pouvait être fort curieux. 2^o *Pyrrhonismi historici, sive observationum de historia et historicis antiquis Argumentum*, ibid., 1711, in-8^o de 24 pages. C'est encore le prodrome ou le plan d'un ouvrage dans lequel Arpe se proposait de montrer l'incertitude qui règne dans les récits des historiens de l'antiquité; mais, malgré les sollicitations de ses amis, il ne l'a jamais exécuté. 3^o *Apologia pro Casare Vanino, Cosmopoli* (Rotterdam), 1712, in-8^o. Ce livre, qui fit beaucoup de bruit à son apparition, est presque oublié maintenant. Arpe est convenu avec Mosheim qu'il ne l'avait composé que pour exercer son esprit, et qu'il n'avait jamais eu la prétention de justifier Vanini; mais il déclara, dans ses *Feræ æstivales*, p. 30, qu'en publiant l'apologie de Vanini, il n'avait été guidé que par l'amour de la vérité et le désir d'être utile aux hommes, en combattant de tout son pouvoir la superstition. Quoi qu'il en soit, il annonçait en 1717 une seconde édition de cet ouvrage, avec des notes (2); et en 1728, il écrivait à Uffenbach qu'il allait réimprimer l'apologie de Vanini, avec son procès, dont un avocat de Toulouse lui avait fait passer une copie; mais ce projet n'a pas été réalisé. 4^o *Theatrum fati, sive Notitia scriptorum de providentia, fortuna et fato*, Rotterdam, 1712, in-8^o; c'est un catalogue chronologique des auteurs qui ont écrit sur le destin ou la providence, depuis Hermès jusqu'à J.-Conrad Rhumet, en 1652. 5^o *De prodigiis naturæ et artis operibus talismanes et amuleta dictis, cum recensione scriptorum hujus ar-*

(1) La maison de Séverac, dont un des chefs mourut maréchal de France, en 1427, existe encore, mais déchuë de son rang et de sa fortune, dans la petite ville de St-Félix de Caraman (Haute-Garonne).

V—VE.

(2) Barbier, dans son *Examen critique des dictionnaires*, dit qu'Arpe se lia dans la Belgique avec Vitriarius, Noodt, Bayle et Basnage. Puis il ajoute que ces grands hommes concurent de l'estime pour lui et lui conseillèrent de publier l'*Apologie de Vanini*, dont il s'occupait. Arpe vint au plus tôt en Hollande sur la fin de 1711. A cette époque, Bayle et Basnage étaient morts depuis plusieurs années. Quant à Vitriarius et Noodt, il est plus que douteux qu'ils aient jamais donné à un jeune homme qui venait suivre leurs leçons le pernicieux conseil de publier un ouvrage qui ne devait avoir d'autre effet que de causer du scandale.

(1) Barbier n'a pas connu cet ouvrage, puisqu'il ne le cite pas dans son *Dict. des anonymes*. Dans son art. ARPE, il change le titre en celui de *Bibliotheca fatidica*.

(2) On pourrait conjecturer, d'après une lettre de Mosheim à la Croze, que la seconde édition était sous presse en 1717; mais il est probable qu'elle n'a pas été terminée. Barbier cite cependant une édition de 1718; mais on ne la trouve dans aucun catalogue.

gument, liber singularis, Hambourg, 1717, in-8°; compilation dans le genre de la précédente. 6° *Lai-cus veritatis vindex, sive de jure laicorum, præcipue Germanorum in promovendo religionis negotio*, Kiell, 1717, in-4°; 2° éd. augment., ibid., 1720, in-4°. L'auteur soutient dans cet ouvrage que la division des chrétiens en ecclésiastiques et en laïques est injurieuse pour ces derniers; et cherche à prouver que cette division est fondée sur des principes contraires à la loi naturelle, à celle de Moïse, à l'évangile, aux usages de la primitive Église et aux règles de la jurisprudence. 7° *Feria æstivales, sive scriptorum suorum Historia, liber singularis*, Hambourg, 1726, in-8°. C'est sinon le plus utile, du moins le plus curieux de tous les ouvrages d'Arpe. Il y donne l'histoire de tous les livres qu'il avait composés, imprimés ou manuscrits. Parmi les manuscrits, les plus importants sont : *Hierophantes, sive de hierologia et hierographia*, etc. C'est un catalogue des auteurs qui ont écrit sur les fables, les énigmes; et à cette occasion il se proposait de traiter des hiéroglyphes, des symboles, des nombres mystérieux, des notes ou sigles des anciens calligraphes, de la sténographie, des écritures cachées, etc. Un supplément à l'ouvrage de Naudé : *Apologie pour les grands hommes fausement soupçonnés de magie*; une *Bibliographie physiologique*, ouvrage dont les auteurs des *Acta eruditorum Lipsiens* désiraient la prompte publication; et enfin deux livres de mélanges, qu'il avait intitulés *Fortuita*, parce que les matières s'y trouvaient placées comme au hasard; ces deux livres devaient comprendre ses recherches sur la philosophie mystique, sur les causes naturelles de l'antipathie et de la sympathie, sur l'amour et ses différentes espèces, sur les livres, les tableaux et les statues obscènes des anciens et des modernes, sur les métamorphoses physiques ou morales des hommes, etc., et l'analyse des ouvrages manuscrits les plus recherchés des curieux, tels que le dialogue de Bodin : *de rerum sublimium Arcanis*, le *Fléau de la foi*, de Geoffroy Vallée, etc. (1). 8° *Themis cimbrica, sive de Cimbrorum et vicinarum gentium antiquissimis institutis Commentarius*, Hambourg, 1737, in-4°; ouvrage savant et plein de recherches utiles sur les anciennes coutumes du Jutland. Leibnitz, dans une lettre à Lacroze, publiée par Dutens et par Kortholt, fait Arpe auteur de la *Réponse à la Dissertation de la Monnoie sur le traité des Trois Imposteurs* (2), la Haye, 1726, in-12; Prosp. Marchand l'attribue à je ne sais quel aventurier littéraire, qui signe IL. R. L. (Voy. *Dict. historiq.*, t. 1, p. 322.) On croit que c'est Rousset. Dans son *Cata-*

(1) L'ouvrage de Vallée est imprimé; mais comme les exemplaires en sont très-rare, Arpe ne l'avait sans doute vu que manuscrit.

(2) Leibnitz se trompait en attribuant cette réponse à Arpe. Offenbach lui écrivit en 1728 de vérifier si, comme on le lui avait assuré, il existait dans la bibliothèque du duc de Holstein un exemplaire du fameux traité *des Trois Imposteurs*. Arpe lui répond que cet exemplaire n'a d'existence que dans l'imagination de quelques rêveurs (*dulce est somnium*). Puis il ajoute : « Je suis convaincu que ce livre détestable n'a jamais existé. Je partage intimement l'opinion de M. de la Monnoie à cet égard. »

logue de la bibliothèque d'un amateur (t. 1, p. 120), M. Renouard donne Arpe comme le véritable auteur d'une traduction française du traité *des Trois Imposteurs*, imprimée en 1775, in-8°; mais Prosp. Marchand a prouvé que cette prétendue traduction d'un livre qui n'a point existé en latin avant le milieu du dernier siècle n'est autre chose que *l'Esprit de Spinosa*, imprimé, dès 1719, à la suite de la vie de ce sectaire. (Voy. SPINOSA.) W—s.

ARPINO (JOSEPH-CÉSAR). Voyez JOSEPPIN.

ARQUIER (JOSEPH), compositeur dramatique et violoncelliste, naquit à Toulon en 1765, et non en 1773, comme le dit la *Statistique morale du département du Var*. Il annonça de bonne heure des dispositions pour l'art musical, et il ne lui a manqué, pour se faire une grande réputation, qu'un heureux concours de circonstances, et surtout un caractère moins modeste et moins éloigné de l'intrigue. Arquier a beaucoup travaillé; mais ses ouvrages sont peu connus à Paris, parce que les uns n'y ont paru que sur des théâtres secondaires qui n'existent plus, et que les autres ont été représentés en province. La vie d'Arquier fut errante. En 1784, il jouait de la basse au théâtre de Lyon; en 1788, il était à Carcassonne, où il donna *l'Indienne*, qui paraît avoir été son premier opéra; en 1789 il dirigeait l'orchestre de Marseille, où il fit jouer *Daphnis et Hortense*, opéra dont le commandeur de St-Priest avait composé les paroles. Le succès de cette pièce et celui du *Pirate*, représenté la même année à Toulon, déterminèrent Arquier à venir à Paris en 1790; il espérait y être nommé second chef d'orchestre de l'Académie royale de musique, et comptait sur la protection du ministre St-Priest, surintendant de ce théâtre; mais les premiers événements de la révolution l'ayant privé de cet appui, il entra comme violoncelliste au théâtre Molière, nouvellement fondé et dirigé par Boursault-Mallierbe, sous lequel il avait été à celui de Marseille. Arquier en devint chef d'orchestre en 1792, lorsque Scio et sa femme eurent passé au théâtre Feydeau, et il l'était encore en 1794. Dans cet intervalle il avait donné, en 1790, au théâtre comique et lyrique de la rue de Bondi, *le Mari corrigé*, opéra bouffon en 2 actes, dont le succès, uniquement dû à sa musique, fit dire que *le mari était doublement corrigé*; en 1791, au théâtre du Cirque du Palais-Royal, *la S...* et quelques autres opéras; au théâtre Molière, *la Peau de l'Ours*, en 1 acte, et dont le poème fit tort à la musique; en 1791, au théâtre Montansier, *le Congé, l'Hôtellerie de Sarzana*, remise l'année suivante sous le titre de *l'Hôtellerie de Fontainebleau*. Il avait refait pour ce théâtre la musique de *l'Amant jaloux* et du *Tableau parlant*, dont un ordre supérieur, sollicité sans doute par les sociétaires de l'Opéra-Comique et par Grétry, empêcha la représentation. Après la faillite de diverses administrations du théâtre Molière, Arquier retourna en province, et on le vit, en 1798, à Tours, où il donna *les Péruviens*. Rappelé à Paris, il fit jouer au théâtre des Jeunes-Élèves de la rue de Thionville, en 1800, *l'Ermitage des Pyrénées*, et *les Deux petits Troubadours*. La direction de ce spectacle ayant

passé en d'autres mains, Arquier suivit, en 1801, Grasset St-Sauveur comme chef d'orchestre d'une cargaison dramatique destinée pour le nouveau monde, emportant avec lui *le Désert d'Oasis*, qu'il venait de composer, et qu'il fit sans doute représenter en Amérique. L'entreprise ayant échoué, il revint en France, et fit jouer à Brest, en 1804, *la Fée Urgèle*, avec une nouvelle musique qui fut exécutée à Paris, en 1805, au théâtre des Jeunes-Élèves, dont il dirigeait l'orchestre. Lorsqu'un décret impérial eut supprimé ce spectacle et plusieurs autres, en 1807, Alquier alla courir encore la province, fut maître de musique à Toulouse, puis au théâtre du Pavillon à Marseille, où il fit représenter *Monrose et Zisac*, et *la Suite du Médecin Turc*, refusé par les sociétaires du théâtre Feydeau, par égard pour Nicolo, auteur de la musique du *Médecin Turc*. Il passa de là à Perpignan, où il donna *Zipéa*, en 1812; revint à Toulouse, et alla mourir à Bordeaux en octobre 1816. Arquier a laissé un grand opéra, *Philoctète*, dont il n'avait achevé que les deux premiers actes. La musique de ce compositeur se fait remarquer par une mélodie facile et gracieuse, par des accompagnements brillants et légers, et une entente parfaite de la scène.

A—T.

ARQUIER. Voyez DARQUIER.

ARRAULT (CHARLES), avocat au parlement de Paris, naquit à Bois-Commun, dans le Gâtinais, en 1645. Ses débuts au barreau eurent un éclat qu'il soutint par des succès toujours croissants. Il fut chargé de plusieurs causes célèbres, entre autres de celle du duc de Gesvres contre sa femme qui l'accusait d'impuissance. Les mémoires qu'il publia à cette occasion sont compris dans le *Recueil général des pièces du procès*, publié en 1714, à Rotterdam, 2 vol. in-42. Arrault mit au jour, en 1707, un *Mémoire touchant le droit de M. le prince de Conti sur la principauté de Neufchâtel*, in-4°. Déjà les prétentions du prince avaient été écartées, à la mort du prince de Longueville, par les états de Neufchâtel, qui confèrent la souveraineté à la duchesse de Nemours. Celle-ci étant décédée, le prince de Conti se remit sur les rangs avec d'autres prétendants; mais il échoua de nouveau. Ce fut au roi de Prusse que les états adjugèrent la souveraineté. On connaît encore d'Arrault un *Mémoire pour le prince de Monaco contre le duc de Savoie, touchant les seigneuries de Menton et de Roquebrune*, Paris, 1712, in-4°. Le zèle et le talent avec lesquels il défendait ses clients le firent admettre dans le conseil de la maison du duc d'Orléans, régent. Il fut bâtonnier de l'ordre des avocats en 1717, et mourut l'année suivante. Administrateur des hôpitaux, il y fit preuve d'un dévouement éclairé. On lui doit les matériaux d'un écrit intitulé : *Abrégé historique de l'établissement de l'hôpital des Enfants-Trouvés*, Paris, 1746, in-4°, qui fut publié par son fils, Charles Arrault.

L—M—X.

ARRAES (AMADOR), un des élégants écrivains du Portugal, où son autorité est classique en fait de langue. Il naquit à Béja, dans la province d'Alentejo, en 1530. A l'âge de quinze ans, il entra dans l'ordre des carmes, et, bien jeune encore, acquit beaucoup

de réputation par l'élégance de ses sermons et par ses connaissances théologiques. En 1578, le cardinal D. Henri, infant de Portugal, archevêque d'Évora, le nomma son suffragant et le fit sacrer évêque *in partibus* de Tripoli, et, trois ans après, Philippe II le nomma à l'évêché de Portalegre, qu'il résigna, en 1596, pour se retirer auprès de ses moines à Coimbre, où il mourut en 1600. Ses *Dialogues moraux*, au nombre de dix, sont l'ouvrage qui lui a mérité la grande réputation dont il jouit parmi les Portugais. Il avait pris Platon pour modèle; mais la nature lui avait donné un caractère fort différent; car ce n'est pas l'harmonie et l'aménité qui brillent dans ses dialogues, mais l'énergie et la force, et quelquefois même la dureté dont il n'a pas toujours su se garder.

C—S—A.

ARRHACHION ou ARRHICHION, athlète de Phigalie, en Arcadie, fut vainqueur au pancrace à Olympie, dans la 42^e et 43^e olympiade (612 et 608 avant J.-C.). Il se présenta également dans l'olympiade suivante, et fut encore vainqueur de tous ses rivaux, à l'exception d'un seul, qui, étant parvenu à l'enlacer avec ses pieds, le saisit à la gorge avec ses mains, et le serra jusqu'à l'étrangler. Comme dans ce combat il fallait se confesser vaincu pour que l'adversaire eût la victoire, il arrivait que celui qui était le plus fort tuait quelquefois son antagoniste, lorsque celui-ci tardait trop à se rendre; mais Arrhachion, en mourant, serra si fortement un doigt du pied de son adversaire, que la douleur lui arracha l'aveu qu'il était vaincu; aussi notre athlète fut-il couronné, quoique mort. On lui avait érigé, sur la place publique de Phigalie, une statue, qui était un des plus anciens ouvrages de l'art grec; car les pieds n'étaient presque pas séparés, et les bras et les mains étaient attachés au corps jusqu'aux genoux, comme dans l'ancien style égyptien.

C—R.

ARRHENIUS (JACOB), professeur d'histoire à Upsal, né à Linkœping en 1642, était frère de Claude Arrhénius OErnhielm, auteur d'une histoire ecclésiastique de Suède, estimée. Il fut d'abord secrétaire de l'université d'Upsal; puis obtint la chaire d'histoire. En même temps il était chargé des finances de l'université, à laquelle il rendit des services importants par son crédit et sa probité. Il procura à la bibliothèque des manuscrits précieux, et fit construire l'édifice où elle est placée. Les statuts relatifs à l'organisation et à la police intérieure furent rédigés sous sa direction. En 1716, il demanda à être remplacé par son fils dans la chaire d'histoire. Il mourut en 1725, dans un âge avancé. Ses ouvrages sont : 1^o *Patria et ejus amor, ex Cicerone de legibus, libr. 2*, Upsal, 1670; 2^o *Recueil de Cantiques*, en suédois, Upsal, 1689; 3^o dissertations latines sur divers sujets d'histoire et de littérature.

C—AV.

ARRHIDÉE ou ARIDÉE, fils naturel de Philippe et d'une courtisane de Larisse, fut placé sur le trône par les Lacédémoniens, après la mort d'Alexandre le Grand, l'an 521 avant J.-C. Comme il était également faible d'esprit et de corps, Perdiccas avait toute l'autorité, et, après la mort de ce général, il se laissa conduire par Eurydice, sa nièce

et son épouse. Il finit par tomber entre les mains d'Olympias, qui le fit mourir, l'an 315 avant J.-C. (Voy. CLEODÆUS.) C—R.

ARRIA, femme de Cæcina Pætus, Romain consulaire, qui, s'étant trouvé engagé dans la révolte malheureuse de Camillus Scribonianus, en Illyrie, contre l'empereur Claude, fut arrêté pour être conduit à Rome par mer. Arria fit les plus vives instances pour qu'on la souffrit auprès de Pætus, qu'elle voulait continuer de servir; ne pouvant obtenir cette faveur, elle loua une barque de pêcheur, et suivit le vaisseau. Arrivée à Rome, elle se rendit au palais de l'empereur, où, rencontrant la femme de Scribonianus, qui dénonçait ses complices, elle lui fit, devant Claude même, un crime de vivre encore, après avoir vu tuer son mari dans ses bras. Ces paroles, et d'autres semblables, donnèrent à penser qu'elle était résolue à mourir. Sa famille la fit garder quelque temps pour l'empêcher de s'ôter la vie. Elle, pour faire voir qu'elle en trouverait toujours le moyen, se précipita la tête contre un mur, et tomba demi-morte du coup. Lorsqu'elle eut perdu tout espoir de sauver son mari, qui n'avait pas de lui-même le courage de se donner la mort, elle prit un poignard devant lui, se l'enfonça dans le sein, et, le retirant, elle le lui présenta, en disant froidement : *Pæte, non dolet*; « Pætus, cela ne fait point de mal. » Pætus se donna la mort, à l'exemple de sa femme. Q—R—V.

ARRIAGA (RODERIC DE), jésuite, né à Logrono, en Castille, en 1592, enseigna la philosophie à Valladolid, et la théologie à Salamanque, se rendit ensuite à Prague, en Bohême, où il professa pendant treize ans la théologie. Il fut pendant vingt et un ans préfet général des études, et pendant douze ans chancelier de l'université de Prague. Les jésuites de Bohême l'envoyèrent trois fois à Rome pour assister aux assemblées de leur ordre. Il fut très-estimé non-seulement par Urbain VIII et Innocent X, mais encore par l'empereur Ferdinand. Il mourut à Prague, en 1667. On a de lui un *Cours de Philosophie*, 4 vol. in-fol., 1652, et un *Cours de Théologie*, en 8 vol. in-fol., Anvers, 1645-1655. Il travaillait au 9^e volume lorsqu'il mourut. On dit qu'il savait mieux réfuter les opinions des autres que prouver les siennes. Bayle traite assez longuement du mérite de ce jésuite. « C'est dom-mage, dit-il, qu'un esprit si net et si pénétrant n'ait pas eu plus d'ouverture sur les véritables « principes; il eût pu les pousser très-loin. » — Deux autres ARRIAGA ont figuré dans la littérature espagnole. L'un (*Gonzalve*), dominicain, né à Burgos, mort en 1657, recteur du collège de St-Thomas publia, en espagnol, la vie de St. Thomas d'Aquin, et celle de Jean de Zazcano; l'autre (*Paul-Joseph*), jésuite, né à Vergura, alla au Pérou, où il fut préfet du collège de Lima. Il périt dans un naufrage, en 1622. Il a laissé les ouvrages suivants : 1^o *Rhetor Christianus*; 2^o *Directorium spirituale*; 3^o de *Extirpatione idololatriæ, et de mediis ad conversionem Indorum aptissimis*, ouvrage imprimé au Pérou en 1621; 4^o *Exercitia spiritualia*. D—G.

ARRIBAS (PAUL-ANTOINE), ministre d'Espagne, né en 1771. S'étant distingué dans le cours de ses études, il obtint à l'âge de dix-neuf ans, au concours, la chaire de physique à l'université de Valladolid. Il y professa ensuite le droit, et les talents qu'il développa lui firent accorder par le conseil de Castille une dispense d'âge pour être reçu avocat, distinction dont on a peu d'exemples en Espagne. Il exerça cette profession près de la chancellerie de Valladolid. A trente-trois ans, il fut nommé par le roi Charles IV procureur général près la cour des alcades del Corte. En 1808, il embrassa la cause du roi Joseph Bonaparte, et fut nommé membre de son conseil d'Etat, ensuite ministre de la police générale et de la justice. Obligé de quitter l'Espagne après le retour de Ferdinand VII en 1814, il vint habiter le village de Colombe aux environs de Paris, où il acquit une petite propriété; il y mourut en 1828. G—Y.

ARRIEN (FLAVIUS), né à Nicomédie, dans la Bithynie, fut disciple d'Épictète, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer à la profession des armes, dans laquelle il se distingua bientôt de manière à attirer sur lui les regards de l'empereur Adrien, qui le fit citoyen romain, et lui donna le gouvernement de la Cappadoce, qu'il défendit contre les Alains, l'an 154 après J.-C. Adrien le récompensa par la dignité consulaire et le titre de sénateur; on le fit aussi, dans sa patrie, grand prêtre de Cérès et de Proserpine. Philosophe, historien, géographe distingué, il possédait en même temps les connaissances et les talents d'un bon administrateur et d'un chef d'armée. Ses éminentes qualités lui méritèrent l'amitié des hommes les plus illustres de son temps. Lucien ne le nomme qu'avec respect, et Pline le jeune lui a consacré sept de ses lettres. On dit qu'Arrien se proposa Xénophon pour modèle. En effet, Xénophon avait rédigé les *Diets* de Socrate; Arrien écrivit ceux d'Épictète. Xénophon avait publié sept livres de l'expédition de Cyrus qui fonda la grandeur des Perses; Arrien composa sept livres sur l'expédition d'Alexandre qui détruisit l'empire des Perses. Les *Heiléniques* de Xénophon donnèrent, dit-on, naissance aux *Bithyniques*, aux *Alaniques* d'Arrien. Xénophon avait traité de la chasse et de la tactique; Arrien traita de la tactique et la chasse: copiste à la fois du style et du caractère de Xénophon, Arrien se montra aussi jaloux de la réputation de bon général que de celle de bon écrivain. En lisant ces deux auteurs avec attention, on trouve que Xénophon est plus naïf, et Arrien plus sec. On sent que l'un fut disciple de Socrate, et l'autre d'Épictète. Les ouvrages d'Arrien perdus pour nous sont des *Discours familiers d'Épictète*, en 12 livres; de la *Vie et de la Mort d'Épictète*; les *Guerres contre les Parthes*, en 17 livres; la vie de Tilliborus, brigand célèbre; dix livres des *Événements qui suivirent la mort d'Alexandre*: on en trouve un abrégé dans Photius; les *Gestes de Timoléon*; de l'*affranchissement de Syracuse par Dion*; les *Bithyniques, ou Origine et Histoire de la Bithynie*, en 8 livres: cet ouvrage n'est connu que par le témoignage de Photius. Il reste des ouvrages d'Arrien: 1^o le *Manuel d'Épictète* et les *Dis-*

sertations sur *Épictète et sa philosophie*, dont nous n'avons que 4 livres, de 8 qu'il avait faits. (*Voy. ÉPICTÈTE.*) (1) 2^e Sept livres des *Expéditions d'Alexandre*. Cet ouvrage, écrit d'après les relations, perdues pour nous, d'Aristobule et de Ptolémée qui accompagnèrent ce prince dans toutes ses entreprises, est très-estimé (2). Photius pense qu'Arrien doit être rangé parmi les meilleurs historiens. C'est le seul de tous les historiens d'Alexandre qui ait écrit d'une manière raisonnable : à peine trouve-t-on dans son histoire un seul événement miraculeux qui puisse la rendre suspecte, si on veut excepter quelques prédictions d'Aristandre, avec le conte de ces deux fontaines nouvelles d'eau et d'huile, qui parurent auprès du fleuve Oxus, aussitôt qu'Alexandre y fut campé. Un second ouvrage d'Arrien, les *Indiques ou Traité des singularités naturelles de l'Inde*, en 1 seul livre, écrit en dialecte ionien, offre de précieux renseignements sur l'Inde et ses habitants, et sert de complément aux *Expéditions d'Alexandre*. « Tous les voyages des Indes orientales faits depuis cinquante ans, écrivait la Mothe le Vayer, déposent de la vérité des descriptions d'Arrien. » Une circonstance, ajoute D. Vincent, qu'il faut remarquer à la gloire d'Arrien et qui lui fut particulière, c'est qu'on a mieux apprécié le mérite de sa relation chaque fois qu'on a porté un œil plus attentif sur les événements dont il nous a transmis le souvenir. A mesure qu'on s'est éclairé en Europe sur l'état de l'Inde, on a reconnu l'exactitude de ses recherches historiques; de même aussi, plus les bornes des connaissances géographiques ont été reculées, plus on l'a trouvé vrai dans les éclaircissements qu'il fournit, plus on s'est convaincu de l'excellence des sources dans lesquelles il a puisé. » Ces deux ouvrages sont ordinairement réunis; les meilleures éditions sont celles de Jacques Gronovius, grec-latin, Leyde, 1704, in-fol.; celle de Raphelius, grec-latin, Amsterdam, 1757, in-8°; celle de Schmieder, qui a publié les 7 livres des *Expéditions d'Alexandre*, Leipsick, 1798, in-8°, et les *Indiques, Halis Magdeburgieis*, 1798, in-8°. Cette édition est très-estimée (3). Per-

rot d'Ablancourt a donné une traduction française des *Expéditions d'Alexandre*. (*Voy. PERROT.*) P. Chaussard en a donné une nouvelle traduction, avec des commentaires, Paris, 1802, 3 vol. in-8°, et atlas (1). 4^e Un *Périple du Pont-Euxin*, adressé à l'empereur Adrien. 5^e Un *Périple de la mer Erythrée*, que quelques savants veulent lui ôter, mais qui paraît de lui : ces deux ouvrages se trouvent en grec et en latin dans le 1^{er} volume des *Petits Géographes d'Oxford*. 6^e Deux traités sur la *Taëtique*. 7^e Un traité sur la *Chasse*, pour servir de supplément à celui de Xénophon : ce traité a été traduit en français par Fermat, Paris, 1680, in-12, et par Gail, Paris, 1804, in-18. 8^e *De la manière de faire la Guerre aux Alains*. Ces cinq derniers traités, ainsi que le *Manuel d'Épictète*, se trouvent réunis dans le recueil intitulé : *Fl. Arriani lacticae Aeiæ contra Alanos*, etc., grec-latin, cum notis variorum, ed. Nie. Blancardo, Amsterd., 1685, ou, avec le titre seullement de changé, 1750, in-8°. — Un poète du nom d'ARRIEN florissait sous Auguste et sous Tibère. — On cite un autre historien grec également nommé ARRIEN qui a parlé dans ses ouvrages des empereurs Maxime et Balbin. On ne sait pas précisément dans quel temps il a vécu. C—R.

ARRIGHETTI (PHILIPPE), gentilhomme florentin, né en 1582, fit ses études dans l'université de Pise, et ensuite dans celle de Padoue, où il apprit la langue grecque, la philosophie d'Aristote et de Platon, sous les plus célèbres professeurs : il prit ses degrés en théologie dans l'université de Florence. Peu après, le pape Urbain VIII le nomma chanoine pénitencier de la cathédrale de la même ville; il fut ensuite examinateur synodal jusqu'à sa mort, arrivée le 27 novembre 1662. Arrighetti était un des membres les plus distingués de l'académie florentine, et de celle des Alterati, dans lesquelles il prenait le nom de *Fiorito*, et pour devise un raisin en fleur avec ces mots grecs : ΔΟΤΕ ΑΥΑΙΟΝ. Il n'a rien publié; ses différents ouvrages sont restés manuscrits. Negri en a donné la liste, *Istor. degli Scrittori Fiorentini*, p. 166. On y distingue : 1^o la *Retorica d'Aristotile*, expliquée en cinquante-six leçons; 2^o la *Poëtica d'Aristotile*, traduite, expliquée et récitée dans l'académie des *Scogliati* de Pise; 3^o *Quattro Discorsi accademici, cioè del Piacere, del Riso, dell' Ingegno, e dell' Onore*, récités dans l'académie florentine; 4^o *Sermoni saeri, volgari, e latini*, prononcés dans diverses églises ou assemblées de Florence; 5^o *Vita di S. Francesco Saverio*, extraite de la relation faite dans le consistoire par François-Marie, cardinal del Monte, etc. G—É.

ARRIGHETTI (NICOLAS), né à Florence, où il mourut en 1659, se distingua dans plusieurs genres de littérature, et principalement dans les mathématiques, dans la philosophie platonique, dans les sciences naturelles, et dans les belles-lettres. Il fut un des plus illustres élèves du célèbre Galilée, et il remplit une place distinguée dans l'académie floren-

(1) Ce monument précieux pour l'histoire de la philosophie a été traduit en latin par Politien, et plus tard dans la plupart des langues modernes. Le *Manuel d'Épictète* est dédié à M. Val Messalinus, qui fut consul l'an de Rome 900. Il a été commenté par Simplicius. (*Voy. ce nom.*) C. W—R.

(2) Arrien a également consulté le journal d'Alexandre, publié par Eumènes, son secrétaire, l'itinéraire décrit par Diogène et Berton, géomètres employés à la suite de l'armée, et la description des provinces composant l'empire d'Alexandre, rédigée par son ordre, et dont Patrocle avait eu communication par Xénoclès, garde du trésor royal. Le soin avec lequel Arrien discute et contrôle les documents qu'il met à contribution, la sagacité et le discernement dont il fait preuve dans ce travail de critique, son zèle pour la vérité, la noble simplicité de son style, qui n'a, il est vrai, ni l'élégance ni l'harmonie de Xénophon, mais qui est, sauf quelques rares exceptions, toujours clair et précis; toutes ces qualités placent son ouvrage au-dessus de toutes les autres histoires d'Alexandre. Arrien est surtout précieux sous le rapport stratégique; il mentionne plusieurs faits négligés par les autres historiens.

(3) Les *Expéditions d'Alexandre* ont été traduites en italien par Ramusio, en anglais par Brook et par Harris. La plus ancienne version française est celle de Claude Witart, 1581, in-4°. C. W—R.

(1) Cette traduction est supérieure à celles qui l'ont précédée. Elle a été réimprimée par M. Buchon dans la collection du *Panthéon littéraire*. C. W—R.

time et dans celle de la Crusca. C'est dans la première qu'Arrighetti occupa la charge de conseiller depuis 1614 jusqu'en 1625, qu'il fut nommé consul. Il fut aussi l'un de ceux qui formèrent à Florence l'académie platonique, rétablie par le grand-duc Ferdinand, et par le prince, depuis cardinal, Léopold de Toscane. Il fut choisi pour composer le discours d'ouverture, qui se trouve dans les *Prose Fiorentine*. Ce fut alors qu'il entreprit de traduire en langue toscane les dialogues de Platon ; il était près de terminer ce travail quand la mort vint le surprendre. Son neveu, le célèbre Charles Dati, prononça son éloge à l'académie de la Crusca, le 15 mai 1643 ; on le trouve dans le même recueil des *Prose Fiorentine*. Les ouvrages imprimés d'Arrighetti, sont : 1° *Delle lodi del sig. Filippo Salviati*, Florence, 1614, in-4°, et dans la première partie du 3° volume des *Prose Fiorentine* ; 2° *Orazione recitata al serenissimo granduca di Toscana Ferdinando II, nell'esequie della granduchessa sua madre*, Florence, 1631, in-4°, et dans la première partie du 4° volume des *Prose Fiorentine* ; 3° enfin, *Orazione fatta da lui nel dar a spiegare Platone ; Cicalata sopra il Citriolo ; Cicalata in lode della Torta*, tous trois imprimés dans le recueil déjà cité. Ces *Cicalate*, autrefois en usage dans l'académie florentine, étaient, comme on sait, des discours ironiquement sérieux sur des sujets plaisants, comme ici le cornichon, ou le concombre ou la tourte. Arrighetti a laissé, en outre, un très-grand nombre d'ouvrages manuscrits en vers et en prose, conservés dans plusieurs bibliothèques.

G—É.

ARRIGHETTO, ou ARRIGO (HENRI), *da Settimello*, poète latin du 12^e siècle, naquit de parents laboureurs à Settimello, village à 7 milles de Florence. C'est lui qui nous apprend ces particularités dans une élégie dont nous parlerons plus bas. Malgré l'humble état où il était né, il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude des arts libéraux, de la poésie et de la philosophie : il parait, d'après la même élégie, que ce fut à Bologne qu'il fit ses études. Il était alors réduit à une telle misère, que, ne pouvant se procurer du papier ou du parchemin, il écrivait, dit-on, sur une vieille pelisse toute usée. Jean Villani (*Vite d'uomini illustri Fiorent.*, traduit par Mazuchelli) nous apprend qu'Arrighetto se fit prêtre, et qu'il obtint la cure de Calenzano, bénéfice d'un grand revenu, qui lui laissait le temps de s'occuper de littérature ; mais que cette dignité fut pour lui une source de disgrâces et de persécutions. Il eut un procès à soutenir contre l'évêque de Florence, et, après avoir mangé son chétif patrimoine sans en voir la fin, il fut obligé d'abandonner son bénéfice, et se vit réduit à mendier. L'état de pauvreté où il tomba lui fit donner le nom de *Arrigo il povero* (Henri le pauvre). Il a raconté lui-même ses disgrâces dans un poème en vers élégiaques, intitulé : *de Diversitate fortunæ et philosophiæ Consolatione*, qui contient à peu près mille vers, et qu'il a divisé en 4 parties. Dans les deux premières, il se plaint de ses malheurs, et dans les deux autres, à l'exemple de Boèce, il introduit la philosophie, à

laquelle il reproche tous les maux qu'il a soufferts ; puis il la prie de le consoler et de venir à son secours. Cette production fut estimée du temps de l'auteur, au point qu'on la lisait dans les écoles, et qu'elle était proposée pour modèle. On revint sans doute ensuite de cette opinion, et son poème resta longtemps manuscrit dans diverses bibliothèques. Il fut publié, la première fois, sans date (vers 1495), in-4° ; Lyon, 1514, avec un commentaire ; Kemnitz, 1684, in-8°, d'après une copie communiquée à Christian de Daum par le savant Magliabecchi ; et par Polycarpe Leyser, dans son *Historia poetarum mediæ ævi*. On est redevable de la meilleure édition à Dominique-Marie Manni, Florence, 1750, in-4°, avec une traduction italienne fort élégante, et souvent citée dans le Vocabulaire de la Crusca.

G—É.

ARRIGHI (ANTOINE (1)), célèbre professeur de l'académie de Padoue, était né vers la fin du 17^e siècle dans l'île de Corse, d'une famille alliée à celle des Bonaparte. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il vint en Italie pour suivre la carrière de l'enseignement. En 1727 (2), il fut pourvu d'une chaire de droit canonique à l'académie de Padoue ; et, peu de temps après, il obtint celle de droit romain qu'il remplit avec un tel succès, qu'en 1741, il fut inscrit au nombre des citoyens de Venise. L'épithaphe qu'il avait composée pour le chanoine Pappafava fut attaquée par un anonyme avec beaucoup de vivacité. Arrighi répondit à son critique sur le même ton, et la dispute prit un caractère si sérieux, que l'autorité se crut obligée d'intervenir pour la faire cesser. Arrighi mourut vers 1755. Outre quelques discours imprimés séparément, et recueillis dans la *Calogerana*, on a de lui : 1° *Acroases 4 de jure pontificum universo*, Padoue, 1728, in-4°. 2° *Historia juris pontificii*, ibid., 1751, gr. in-4°. On trouve ordinairement à la suite trois harangues ou dissertations : *pro Jurisdictione pontificum ; — de Ecclesiis suburbicariis*, sujet déjà traité par notre P. Sirmond (voy. ce nom) ; — *de Agro limitato*. 3° *De Vita et Rebus gestis Fr. Mauroceri, principis Venetorum*, ibid., 1749, in-4°. Cette vie de Morosini est très-estimée. Dans la liste des pièces justificatives de son *Histoire de Venise*, Daru cite une lettre d'Arrighi sur Padoue, et une épithaphe de Morosini, conservées dans les manuscrits de la bibliothèque des camaldules in *Murano*.

W—S.

ARRIGONI (POMPÉE), cardinal, naquit à Rome, en 1552, de J.-J. Arrigoni de Milan, et d'Eugénie Tara, Romaine, tous deux de noble famille. Après avoir étudié à Pérouse, puis à Bologne, et enfin à Padoue, où il reçut, dans l'une et l'autre loi, ce que nous appelons le bonnet, et ce qu'en Italie on nomme le laurier de docteur, il retourna dans sa patrie. Il se distingua tellement dans la jurispru-

(1) Suivant Lombardi, *Storia della letterat. ital.*, 2, 321, Arrighi se nommait Antoine-Marie ; mais il n'a pris que le nom d'Antoine à la tête de ses ouvrages.

(2) Le discours qu'Arrighi prononça en prenant possession de cette chaire est imprimé, Padoue, Comino, 1729, in-4°. Voy. *Annali della tipograf. Volpi-Cominiani*, 129. C'est donc par erreur que Lombardi retarde sa nomination jusqu'en 1750.

dence, que le roi d'Espagne le choisit pour être son avocat à Rome. Grégoire XIII le nomma, en 1584, avocat consistorial, et Grégoire XIV auditeur des causes du palais apostolique. Il fut fait ensuite auditeur de rote, et créé cardinal diacre, par Clément VIII, en 1596. Il exerça la charge de dataire sous les deux pontificats de Léon XI et de Paul V, qui le nomma archevêque de Bénévent en 1607. Arrigoni mourut, le 4 avril 1616, dans un des faubourgs de Naples, d'où il fut transporté à Bénévent, et inhumé dans l'église métropolitaine. On lui attribue divers ouvrages, parmi lesquels on distingue un discours latin prononcé à Rome, le 25 juillet 1588, dans le consistoire, sur la canonisation de St. Diego d'Alcala. Il est imprimé avec la relation de cette canonisation à Rome, 1588, in-4°. On le dit encore auteur : 1° d'un discours prononcé en 1584, en présence de Grégoire XIII, lors de la nomination des cardinaux Fondrati et Aug. Valière ; 2° de plusieurs lettres qui se trouvent, dit-on, imprimées parmi celles de Jean-Baptiste Lauro, Cologne, 1624, in-8° ; mais Mazzuchelli révoque en doute l'existence du discours, et atteste que les lettres ne se trouvent point parmi celles de Lauro, dont il avait l'édition sous les yeux. G—É.

ARRIQUIBAR (DON NICOLAS), commerçant de Bilbao, composa, en 1770, sur l'économie politique, science alors peu connue de ses compatriotes, un ouvrage intitulé : *Recreacion politica*, imprimé à Vittoria, après sa mort, en 1779. Il y combat non-seulement les préjugés de son propre pays, relativement aux finances, à l'industrie, au commerce et à la population, mais encore les principes des économistes des autres pays, et notamment ceux de l'*ami des hommes*. Son ouvrage n'est pas exempt d'erreurs de calcul, mais il développe des idées très-saines, dont l'Espagne a profité à quelques égards. Il n'a pas été traduit en français. B—G.

ARRIVABENE (JEAN-FRANÇOIS), poète italien du 16^e siècle, naquit à Mantoue. On a de lui diverses poésies, parmi lesquelles on distingue particulièrement deux éloges maritimes en vers libres, ou *sciolti*. Elles sont intitulées, l'une *Idromanzia*, et l'autre *Cloanto*, dans les poésies des académiciens argonautes, parmi lesquels l'auteur prenait le nom d'*Oronte*. Ces éloges sont imprimées avec les *Dialogues maritimes* de J.-J. Botazzo, Mantoue, 1547, in-8°. Outre ces compositions, on trouve aussi des poésies d'Arrivabene dans le 4^e livre des *Rime di diversi eccellentissimi autori*, recueillies par Hereule Bottrigari dans le recueil de Jean Offredi, et dans plusieurs autres recueils. Il écrivait aussi fort bien en prose ; on a de lui un discours intitulé : *Orazione agli amanti*, etc., discours aux amants, dans lequel on veut les rappeler de tous les autres amours à l'amour platonique ; il se trouve à la fin des *Lettres de différents auteurs*, publiées par Raffinelli, Mantoue, 1547, in-8°. Dans une lettre de ce recueil, on apprend qu'Arrivabene florissait en 1546, que son père vivait encore, et que notre poète fut lié d'amitié avec J.-B. Possevin et le célèbre Nicolo

Franco. Une autre lettre nous apprend qu'Arrivabene était assez bien partagé des biens de la fortune, et qu'il vivait dans l'aisance ; qu'il était dans un mouvement perpétuel de corps et d'esprit, allant sans cesse de la cour d'un roi à celle d'un autre ; qu'il fut principalement attaché au cardinal de Mantoue ; qu'enfin il fut marié, et qu'il eut plusieurs enfants. G—É.

ARRIVABENE (JEAN-PIERRE), de Mantoue. Il fut disciple du célèbre Philèphe, et devint très-habile dans la langue grecque. Il demeura à Rome en qualité de secrétaire apostolique, et étant devenu évêque d'Urbino, il mourut dans cette ville, en 1504, à 65 ans. Il fit un poème latin intitulé *Gonzagidos*, en l'honneur du marquis Louis III de Gonzague, célèbre général du duc de Mantoue, mort en 1484. Ce poème fut imprimé pour la première fois par Menschenius, en 1758. Il y a quelques lettres latines d'Arrivabene, imprimées à Milan en 1506, avec celles du cardinal Jacques Ammanati de Piccolomini, cardinal de Pavie. (*Voy. Mazzuchelli, Scritt. Ital.*, vol. 1^{er}, p. 11.) G—É.

ARROWSMITH (A....), cartographe anglais et hydrographe du roi, mourut à Londres, le 16 avril 1824, à l'âge de 75 ans. Le nombre de cartes qu'il a publiées, dont quelques-unes en plusieurs feuilles, se monte à plus de cent trente ; on remarque l'*Angleterre* en 18 feuilles, l'*Écosse* en 4, la *Mappemonde* en 6, le *Grand Océan* en 9, la *Manche* en 7. On a aussi de lui un atlas universel en 45 cartes, et des atlas partiels. Les cartes d'Arrowsmith sont dessinées avec beaucoup de netteté et bien gravées ; c'est leur principal mérite, et ce qui leur valut d'abord dans toute l'Europe une réputation prodigieuse ; mais un examen plus approfondi fit bientôt reconnaître qu'elles ne méritaient pas tous les éloges qui leur avaient été prodigués. On ne peut compter sur leur exactitude que pour les îles Britanniques ; quant au continent européen, elles sont fautives. Elles ne se recommandent pas davantage pour les autres parties du monde, notamment pour l'Asie, et quelquefois elles offrent des erreurs si grossières qu'on est tout étonné de l'ignorance ou de l'extrême négligence qui a pu les faire commettre. Il suffira d'en citer un exemple. Une carte faite par des Japonais avait tracé assez grossièrement des îles au sud-est de leur empire ; Arrowsmith, en copiant la carte japonaise, ne fit pas la réduction nécessaire, de sorte qu'une île dont le circuit est au plus de 47 milles et demi anglais, en a sur sa carte un de 140 milles au moins. Notre collaborateur, M. Walckenaër, a dit qu'Arrowsmith méritait la dénomination d'artiste respectable, et non une meilleure, puisque, en se procurant sans cesse des matériaux nouveaux, il a su, sans érudition géographique, dresser beaucoup de cartes curieuses pour les géographes. Un ouvrage signé A. Arrowsmith a été publié en anglais sous ce titre : *Construction géométrique des cartes et des globes*, Londres, 1825, in-4°, avec planches. L'apparition de ce volume étant postérieure au décès d'Arrowsmith, on ne sait s'il est de lui ou de son fils, qui continue son

commerce : la préface n'instruit pas sur ce point. C'est un livre élémentaire destiné aux personnes peu versées dans la science. Il est écrit avec clarté et indique avec précision les procédés qu'on doit employer. E—s.

ARROY (BÉSIA), docteur en Sorbonne et théologal de Lyon, a donné : 1° *Questions décidées sur la justice des armes des rois de France et l'alliance avec les hérétiques et les infidèles*, 1654, in-8° ; ouvrage composé pour la défense des traités de Louis XIII avec les Suédois et les protestants d'Allemagne, et qu'essaya de réfuter Jansénius, qui, sous le nom d'Alexandre, patrice d'Arnach, publia le *Mars Gallieus*. 2° *Apologie pour l'Eglise de Lyon contre les notes et prétendues corrections sur le nouveau Bréviaire de Lyon*, 1644, in-8°. Cette apologie, qui contient l'éloge des premiers archevêques de Lyon, dont l'auteur relève la noblesse et la sainteté, est une réponse à un ouvrage de Claude le Laboureur. (Voy. LABOUREUR.) 3° *Briève et dévote Histoire de l'abbaye de l'île Barbe*, Lyon, 1664, in-12. C'est encore un ouvrage contre le Laboureur. 4° *Domus Umbrevallis Viniacæ descriptio*, 1661, in-4°. C'est une description de la maison de campagne de l'archevêque de Lyon. A. B—r.

ARSACES I^{er}, fondateur de la monarchie des Parthes, commença sa carrière vers l'an 330 avant J.-C., en excitant une révolte contre l'officier qui gouvernait le pays pour Antiochus Théos, et qui avait voulu faire un outrage infâme au jeune frère d'Arsaces. Le gouverneur fut tué, et Arsaces engagea ses compatriotes à se joindre à lui pour chasser les conquérants, et établir l'indépendance nationale. Il parvint à exécuter tous ces desseins ; les Parthes l'élevèrent sur le trône, et il fixa sa résidence à Hécatompolis. Séleucus Callinicus, successeur d'Antiochus, tenta de recouvrer les provinces parthes ; mais Arsaces le vainquit et le fit prisonnier dans une grande bataille que les Parthes regardèrent comme la véritable époque de leur indépendance, et dont ils célébrèrent longtemps l'anniversaire. Arsaces se rendit ensuite maître de l'Hircanie, de quelques provinces voisines, et, après un règne prospère d'environ 58 ans, il périt dans une bataille contre le roi de Cappadoce. Son nom fut très-célèbre en Orient, et les rois parthes, ses successeurs, le prirent tous, comme les empereurs romains prenaient celui de César. On les appela les *Arsacides*. D—r.

ARSACES II, roi des Parthes, succéda à son père, Arsaces I^{er}, et fut comme lui un prince belliqueux. Pendant qu'Antiochus le Grand était engagé dans une guerre contre Ptolémée, roi d'Égypte, Arsaces entra dans la Médie et s'en rendit maître. Antiochus, lorsque la guerre d'Égypte fut terminée, marcha contre le roi des Parthes, le chassa de la province qu'il avait conquise, et, le poursuivant même jusque dans ses États, l'obligea de se réfugier en Hyrcanie ; mais Arsaces rassembla une armée de 10,000 hommes de pied et de 20,000 chevaux, revint sur ses pas, et parut à Antiochus un ennemi si formidable, que ce roi s'estima heureux de le confirmer

dans la possession du pays des Parthes et de l'Hyrcanie, sous la seule condition d'une alliance entre eux. On ne sait plus rien de l'histoire d'Arsaces, sinon qu'il laissa son trône à son fils Arsaces Priapatus. D—r.

ARSACES TIRANUS, roi d'Arménie, à l'époque où Julien fit une invasion dans la Perse. Cet empereur le somma de réunir ses forces à celles des Romains, par une lettre pleine de hauteur (si toutefois celle qui existe sous son nom n'est pas apocryphe). Le prince arménien, qui, en qualité de chrétien, ne souhaitait pas que Julien acquit de la gloire, fit, dit-on, désertir ses troupes dans un moment où les Romains avaient le plus besoin de leur secours, ce qui contribua beaucoup à faire échouer l'entreprise. Lorsque Jovien fut forcé de faire avec le roi des Perses une paix ignominieuse, on stipula spécialement que les Romains renonceraient à la souveraineté de l'Arménie, et ne donneraient aucune assistance à Arsaces, s'il était attaqué par les Perses. Peu d'années après, Sapor entra dans l'Arménie avec une armée, mais sans annoncer contre Arsaces aucune intention hostile. Il l'invita même à un festin splendide ; mais, au milieu de la fête, il le fit charger de chaînes d'argent et mettre en prison. Arsaces, après une captivité de peu de durée, dans la tour de l'Oubli, à Ecbatane, fut assassiné l'an 369 de J.-C., et l'Arménie devint une province de la Perse. D—r.

ARSACHEL. Voyez ARZACHEL.

ARSAMÈS, ou ARSAMAS, l'un des premiers rois de l'Arménie, lorsqu'elle eut secoué le joug des rois de Syrie, successeurs d'Alexandre, ne nous est connu que par une médaille dont l'exergue est en grec, et par un passage de Polyen, qui nous apprend que ce prince donna des secours à Antiochus Hiérax, réfugié dans ses États. On croit qu'il fut le fondateur d'Arsamosate, ville de l'Arménie. Il vivait vers l'an 245 avant J.-C. — Il est question de plusieurs Arsamès dans l'histoire de la Perse, savoir : ARSAMÈS, père d'Hystaspe, père de Darius ; ARSAMÈS, fils de Darius ; ARSAMÈS, contemporain du même prince, et qui se révolta contre lui ; ARSAMÈS, fils d'Artaxercès Longue-Main, qu'Artaxercès-Ochus fit assassiner ; ARSAMÈS, qui commandait l'armée des Perses au passage du Granique, et qui fut tué à la bataille d'Issus. C—r.

ARSEGNINO, de Padoue, grammairien très-obscur du 13^e siècle, s'est glissé dans presque toutes les biographies sur la seule autorité du Scardéone, qui, dans son ouvrage intitulé : *de Antiquitate urbis Patav. et claris civibus*, p. 229, affirme avoir vu un ancien manuscrit où cet Arseguino avait rassemblé sous le titre de *Quadrige* quelques règles de grammaire, des sentences, des proverbes et quelques épitres. On dit donc, et l'on répète, qu'il nous a laissé cet ouvrage, quoique personne, depuis Scardéone, ne puisse se vanter de l'avoir vu. G—é.

ARSÈNE, patriarche grec, était moine laïc dans un monastère de la Macédoine, lorsqu'en 1255, Lascaris II résolut de l'élever sur le siège patriarcal. Dans l'espace d'une semaine, Arsène fut fait

diacre, prêtre, patriarche, et couronna son souverain. Lascaris en mourant, quatre ans après, le chargea, conjointement avec Muzalon, de la tutelle du jeune empereur Jean Lascaris. Mais Muzalon ayant été assassiné, et Michel Paléologue s'étant emparé peu à peu de toute l'autorité, Arsène prévint le sort qui menaçait son pupille, sans avoir assez de talent ni de caractère pour s'opposer aux desseins de Paléologue; tout ce qu'il put faire fut de se retirer avec éclat dans un monastère près de Nicée. Michel le fit déposer et fit élire Nicéphore en sa place. L'église grecque se divisa entre ces deux patriarches. Cependant, en 1261, après avoir repris Constantinople sur les Latins, Michel rétablit Arsène, qui le couronna dans Ste-Sophie, et qui bientôt s'en repentit amèrement, lorsque Paléologue eut fait crever les yeux au jeune Lascaris. Arsène, tendrement attaché à son pupille, éclata sans ménagement et excommunia l'empereur. Celui-ci feignit de fléchir et témoigna plus d'égards pour Arsène; mais la hauteur imprudente et l'inflexibilité du patriarche irritèrent de nouveau Michel, qui, s'étant assuré du consentement de plusieurs évêques, convoqua, en 1266, un concile dans lequel Arsène fut condamné et déposé. Il reçut son arrêt avec fermeté, et fut transporté, la nuit suivante, dans l'île de Proconnéze, où on le garda étroitement. Le schisme recommença avec plus de fureur. En 1267, les ennemis d'Arsène l'accusèrent d'avoir trempé dans une conjuration contre Michel, qui le fit interroger dans son exil; mais l'état misérable du patriarche et sa justification noble et vigoureuse persuadèrent l'empereur de son innocence et firent apporter quelques adoucissements à son sort. Arsène mourut dans son exil, le 30 septembre 1273, et laissa, dans son testament qui nous est parvenu, des preuves de son inflexibilité et de sa haine contre Paléologue. On a encore de ce patriarche un recueil de canons, rapprochés des lois des empereurs, avec des notes tendant à en établir la concordance. L—S—E.

ARSENIUS, fils de Michel Apostolius (voy. ce nom). Dans son enfance il s'appelait Aristobule; mais, suivant l'usage des Grecs, il prit le nom d'Arsénios lorsque Léon X l'eut nommé à l'archevêché de Monembasie ou Malvoisie. Depuis longtemps il se proposait de publier un recueil, formé par son père, des meilleures pièces des différents auteurs grecs. Il en fit paraître un extrait petit in-8°, sans date, sous ce titre : *Præclara dicta philosophorum, imperatorum et poetarum, ab Arsenio, Monembasiæ archiepiscopo, collecta, græce*. Ce rare volume, dont on trouve la description dans le *Manuel du libraire* de M. Brunet, doit être antérieur à l'année 1522, puisqu'il est dédié au pape Léon X. La bibliothèque du St-Synode, à Moscou, possédait une copie de cet ouvrage, beaucoup plus ample que l'imprimé. Arsénios avait publié dans sa jeunesse la *Galeomyomachie* (le Combat des chats et des rats), espèce de tragédie burlesque en vers iambiques, dont il ne connaissait pas l'auteur : on sait maintenant qu'elle est de Théodore Prodrome. (Voy. ce nom.) Il entretenait un commerce épistolaire avec le pape Paul III,

et il lui offrit la dédicace de ses scolies sur les sept tragédies d'Euripide, Venise, 1534, in-8°. Ses liaisons avec la cour de Rome ne pouvaient manquer de le rendre odieux aux Grecs schismatiques, et Pacôme, patriarche de Constantinople, finit par l'excommunier. Arsénios vint alors chercher un asile à Venise, et il y mourut en 1553. C'était une croyance établie parmi les Grecs qu'après sa mort il était tombé au pouvoir du démon, qui ranimait son cadavre pendant la nuit, et l'obligeait à commettre toutes sortes d'excès. (Voy. Guillet de St-George, *Lacédémone ancienne et nouvelle*, p. 527, édition de 1679.) On peut consulter, pour plus de détails, les *Mélanges* de Chardon de la Rochette, t. 1, p. 258-41. W—s.

ARSENNE, saint anachorète en Égypte, naquit à Rome vers la fin du 4^e siècle, d'une famille alliée à plusieurs sénateurs. Dès son enfance, il se montra plein d'ardeur pour l'étude et pour la pratique de la vertu, et se rendit bientôt habile dans la connaissance des auteurs grecs et latins, et de l'Écriture sainte. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut ordonné diacre et vécut longtemps dans la retraite; mais l'empereur Théodose le Grand cherchant un gouverneur pour l'éducation de ses enfants, son choix tomba sur Arsenne, qui fut élevé à la dignité de sénateur et nommé tuteur des jeunes princes. L'empereur voulut qu'Arsenne eût un train magnifique, et cent domestiques, richement habillés, furent attachés à son service. Un jour que Théodose était allé voir les jeunes princes pendant leurs études, il les trouva assis, tandis qu'Arsenne était debout devant eux; il fit de vifs reproches à ses enfants, les dépouilla pour quelque temps des marques de leur dignité, et ordonna que pendant leurs leçons ils fussent debout et Arsenne assis. Mais tous ces honneurs ne remplissaient point le cœur d'Arsenne. Doué d'une âme vive et tendre, et peut-être en secret tourmenté par une passion que sa piété cherchait à étouffer, il ne soupirait qu'après la solitude. Un jour, Arcadius, un des enfants de Théodose, ayant commis une faute, Arsenne voulut l'en punir; mais le jeune prince n'en devint que plus indocile et plus opiniâtre. Arsenne profita de cette occasion pour quitter la cour; il s'embarqua secrètement sur un vaisseau qui faisait voile pour Alexandrie, d'où il se rendit dans le désert de Sceté pour y vivre en anachorète. L'empire romain s'écroulait alors sous les coups des barbares; le monde était ravagé par tous les genres de fléaux, et ne présentait partout que le spectacle de la plus honteuse barbarie. Dans cet affreux désordre, beaucoup de chrétiens oublièrent ces paroles de l'Écriture : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul*, et se réfugièrent dans les lieux écartés. Lorsqu'Arsenne arriva dans le désert de Sceté, et qu'il parla de la cour de Constantinople aux anachorètes depuis longtemps retirés du monde, il leur causa la plus vive surprise; dans leur simplicité, ils ne concevaient pas que des hommes s'occupassent à bâtir des villes, recherchaient les pompes et la vaine gloire, et daignassent occuper des trônes; mais ce qu'ils comprenaient en

core moins, c'étaient la corruption, la perfidie, l'impunité; ils ne pouvaient s'expliquer les récits d'Arsenne. Comme il venait de quitter un monde qui leur était inconnu et qui ne leur inspirait que des défiances, ils résolurent de le soumettre aux plus rudes épreuves, pour savoir si une vaine curiosité ne l'avait point amené dans le désert. St. Jean, surnommé *le Nain*, leur supérieur, s'assit avec ses frères pour prendre un peu de nourriture, et laissa Arsenne debout, sans faire attention à lui. Cette épreuve devait paraître dure à un homme élevé à la cour; mais elle fut suivie d'une autre plus dure encore. Au milieu du repas, St. Jean prend un morceau de pain qu'il jette à terre devant Arsenne, en lui disant avec un air de mépris qu'il peut manger s'il a faim. Arsenne se couche à terre et mange dans cette posture. St. Jean, édifié de tant d'humilité, n'exigea plus d'autre épreuve: « Allez, dit-il « aux frères, retournez dans vos cellules avec la bénédiction du Seigneur; priez pour nous: cet homme est appelé à la vie religieuse. » Dès lors Arsenne prit sa place parmi les pères du désert. Comme les autres anachorètes, il faisait des nattes et des ouvrages de junc, se nourrissait de pain noir, et couchait sur la terre. Cependant Théodose, affligé de sa fuite, le fit chercher dans tout son empire. Après la mort de ce prince, Arcadius, qui lui succéda, n'oublia pas non plus Arsenne, et voulut le rappeler à la cour. Ayant appris qu'il était dans les déserts de Sceté, il lui écrivit pour se recommander à ses prières. Dans sa lettre, il offrait de lui abandonner les tributs de l'Égypte, pour être employés aux besoins des monastères et au soulagement des pauvres; le pieux cénobite se contenta de répondre à l'envoyé de l'empereur: « Je prie Dieu qu'il nous pardonne à tous nos péchés; quant à la « distribution de l'argent, je ne suis point capable « d'un tel emploi, étant déjà mort au monde. » De tous les moines de Sceté, il n'y en avait point qui fût plus pauvre, plus humble, plus mal nourri et plus mal vêtu que l'ancien gouverneur d'Arcade. Dans une longue maladie, il fut secouru par la charité de ses frères, et transporté dans un logement plus commode que le sien; on le coucha sur un lit de peaux de bêtes; un oreiller fut placé sous sa tête affaiblie; un des moines, étant venu le voir, se scandalisa de le trouver ainsi couché, et s'écria qu'il ne reconnaissait pas le père Arsenne. Le supérieur demanda alors au moine qui montrait cette surprise quelle avait été sa profession avant d'être cénobite? « J'étais berger, répondit-il, et j'avais beaucoup de « peine à vivre. — Vous voyez l'abbé Arsenne, répliqua le supérieur; il fut le père des empereurs; « il avait à sa suite cent esclaves habillés de soie; « il était mollement couché sur des lits magnifiques; « pour vous, qui étiez berger, vous vous trouviez « plus mal à votre aise dans le monde qu'ici. » Le bon moine, touché de ces paroles, s'humilia et se retira plein de respect pour Arsenne. Un des officiers de l'empereur apporta un jour à Arsenne le testament d'un sénateur de ses parents, qui lui donnait tous ses biens; le solitaire refusa l'héritage, en

disant: « Je suis mort avant mon parent; je ne « puis être son héritier. » Il continua à vivre dans la pauvreté et la mortification; lorsqu'il se ressouvint des jours qu'il avait passés à la cour des empereurs, il ne pouvait retenir ses larmes, et rien ne pouvait l'arracher à sa solitude, ni le détourner de la pensée de Dieu. Un jour, une dame romaine nommée Mélanie, qui avait quitté Rome pour voir le père Arsenne, parut à la porte de sa cellule et se jeta à ses pieds; le serviteur de Dieu lui dit: « Une « femme ne doit point quitter sa maison et traverser les mers pour satisfaire une vaine curiosité. » Mélanie, toujours prosternée, le conjura de se souvenir d'elle et de prier pour sa sanctification. « Je « prie Dieu, lui répondit-il, de ne jamais me ressouvenir de vous. » Il s'éloigna plein de trouble et les yeux mouillés de larmes. Arsenne avait un goût si profond pour la retraite, qu'il évitait jusqu'à la société de ses frères du désert; il ne leur parlait presque jamais: « Je me suis toujours repenti, dit-il, d'avoir conversé avec les hommes, et jamais d'avoir gardé le silence. » Il recevait néanmoins les avis des plus simples d'entre les moines. « J'ai eu la science des Grecs et des Romains; mais « les hommes les plus simples sont plus avancés « que moi dans la science de la vertu. Les hommes « simples sont ceux qui plaisent à Dieu, car il veut « des âmes qui ne soient pas toujours devant un « miroir, pour se composer avec art. » Arsenne avait quarante ans lorsqu'il quitta la cour de Constantinople; après avoir passé plusieurs années dans le désert de Sceté, il fut obligé de le quitter quelque temps, à cause d'une irruption que firent les Massiques, peuple barbare de la Libye. Le danger passé, il revint dans sa cellule; mais il fut obligé de l'abandonner pour toujours vers l'an 434, à cause d'une seconde irruption des barbares qui massacrèrent plusieurs ermites. Il se retira d'abord sur le roc de Troë, ou Pura, vis-à-vis de Memphis, et dix ans après à Canope, près d'Alexandrie. Le voisinage d'une ville lui fit regretter le désert; il revint à Troë, où il mourut. Voyant approcher sa dernière heure, il fondait en larmes. « Vous craignez « donc de mourir? lui dit un de ses disciples. — « J'avoue, répondit-il, que je suis saisi de crainte, « et que cette crainte ne m'a point quitté depuis « que je suis dans le désert. » Il était âgé de 93 ans et en avait vécu cinquante dans la solitude. Les compagnons d'Arsenne lui donnèrent la sépulture, en disant: « Heureux Arsenne d'avoir pleuré « sur lui-même tant qu'il était sur la terre! » St. Arsenne a été souvent cité comme le modèle de la vie monastique. Il est nommé sous le 19 juillet dans le martyrologe romain.

M—D.

ARSES, le plus jeune des fils d'Artaxercès Ochus, fut placé sur le trône par l'eunuque Bagoas, qui avait fait périr son père et ses frères vers l'an 456 avant J.-C. Il n'en jouit pas longtemps; car le même Bagoas, voyant qu'il prenait des mesures pour le punir, le fit mourir dans la 3^e année de son règne.

C—R.

ARSILLI (FRANÇOIS), de Sinigaglia, dans le du-

ché d'Urbain, célèbre poète et médecin, florissait à Rome sous les pontificats de Léon X et de Clément VII. Paul Jove, qui fut son ami, lui a accordé une place dans ses éloges. Il rapporte qu'Arsilli, obligé de pratiquer la médecine, ne laissait pas néanmoins de produire chaque jour quelques compositions poétiques. Honnête homme et attaché à sa liberté, ce poète peu courtisan n'eut pas le bonheur de plaire au pape et à sa cour ; il s'en tint toujours éloigné, et on ne le rechercha pas. Après avoir exercé la médecine pendant l'espace de trente ans, Arsilli mourut d'une hydropisie, dans la 76^e année de son âge. On a de lui un poème élégiaque intitulé : *de Poetis urbanis*, qu'il adressa à Paul Jove, et dans lequel il parle de tous les poètes de son temps qui florissaient à Rome ; il est imprimé dans un recueil de poésies latines de plusieurs auteurs, sous le titre de *Coryciana*, Rome, 1524, in-4^o, et a été réimprimé par Tiraboschi, à la fin du t. 7, part. 3, de sa *Storia della Letteratura italiana*, 1^{re} édition de Modène, in-4^o. Paul Jove et Giraldi attribuent aussi à Arsilli une traduction des prologues d'Hippocrate en vers latins, mais elle n'a pas été imprimée. G—É.

ARSINOË, fille de Ptolémée, fils de Lagus, roi d'Égypte, et de Bérénice, épousa Lysimaque, roi de Thrace, qui était déjà avancé en âge, et avait plusieurs enfants. Elle devint jalouse d'Agathoclès, l'ainé des fils de ce prince, qui était marié à Lyssandra, fille du même Ptolémée et d'Eurydice ; d'autres disent qu'elle conçut une violente passion pour lui, et qu'il ne voulut pas la satisfaire ; quoi qu'il en soit, elle parvint à le perdre dans l'esprit de son père, qui le fit mourir. Quelque temps après, Lysimaque partit pour l'Asie, laissant Arsinoë dans la Macédoine, avec Lysimaque et Philippe, deux fils qu'il avait eus d'elle ; ce prince ayant été tué dans une expédition, Ptolémée Céraunus s'empara de la Macédoine : mais il ne put pas prendre Cassandree, où Arsinoë s'était renfermée avec ses enfants. Alors il lui fit proposer de l'épouser ; elle eut beaucoup de peine à s'y décider ; cependant, à la fin, elle y consentit, et voulut bien même le recevoir dans la ville de Cassandree ; mais à peine y fut-il entré, qu'il fit massacrer ses deux fils, et l'exila elle-même dans l'île de Samothrace, d'où elle sortit bientôt pour épouser Ptolémée Philadelphie, son frère de père et mère ; et, quoiqu'elle fût beaucoup plus âgée que lui, elle lui inspira une telle passion, qu'après sa mort, il donna son nom à un des nomes de l'Égypte ; il lui fit faire une statue de quatre coudées de haut, d'une seule pierre qui ressemblait à la topaze, et il lui consacra une enceinte où il fit placer un obélisque. Il voulait lui ériger un temple dont la voûte aurait été en aimant, pour que la statue, qu'il aurait fait exécuter en fer, restât suspendue en l'air. Ptolémée n'avait point eu d'enfants d'Arsinoë, mais il lui fit adopter ceux qu'il avait eus de sa première femme, Arsinoë, fille de Lysimaque. Voy. l'art. suivant. C—R.

ARSINOË, fille de Lysimaque, roi de Thrace, épousa Ptolémée Philadelphie, dont elle eut trois en-

fants, Ptolémée, Lysimaque et Bérénice. Son époux ayant cru qu'elle avait conspiré contre lui, l'exila à Coptos, dans la Thébaïde ; elle trouva le moyen de s'en échapper, et se rendit auprès de Magas, frère de mère de Ptolémée, et roi de Cyrène, qui l'épousa, et adopta Bérénice sa fille, qu'elle avait emmenée. Ptolémée et Magas, pour mettre fin à la guerre qu'ils se faisaient depuis très-longtemps, convinrent que Ptolémée, fils de Ptolémée Philadelphie et d'Arsinoë, mais qu'il avait fait adopter par Arsinoë sa sœur et sa seconde femme, épouserait Bérénice. Magas mourut sur ces entrefaites, Arsinoë, sa veuve, voulant rompre un mariage auquel elle n'avait pas consenti, fit venir de la Macédoine Démétrius, fils de Démétrius Poliorcètes, pour lui faire épouser sa fille, et, lorsqu'il fut arrivé, elle le prit pour son amant, et lui abandonna toute son autorité. Comme il en abusait, il se forma contre lui une conspiration, à la tête de laquelle était Bérénice elle-même. On le tua dans la chambre même d'Arsinoë, et entre ses bras ; mais on ne lui fit à elle aucun mal. C'est ainsi que j'ai cru devoir concilier Callimaque et Justin, qui disent, le premier, que Bérénice était fille d'Arsinoë et de Ptolémée, le second, qu'elle était fille d'Arsinoë et de Magas. (Voy. APAMÉ et BÉRÉNICE.) C—R.

ARSINOË, fille de Ptolémée Evergète et de Bérénice, épousa Ptolémée Philopator, son frère ; elle se trouva avec lui au combat de Raphia, contre Antiochus, et ne contribua pas peu au succès de cette journée. Ptolémée, par la suite, étant devenu amoureux d'Agathoclée, se laissa entièrement subjugué par cette femme et par ses frères, qui obtinrent de lui l'ordre de faire mourir Arsinoë, et ils chargèrent un certain Philanmon de lui ôter la vie. C—R.

ARTABAN, frère de Darius. Voyez DARIUS.

ARTABAN, capitaine des gardes de Xercès. Voyez XERCÈS.

ARTABAN IV, roi des Parthes, était frère de Volgèse III. Excité par quelques nobles mécontents, il lui disputa la couronne. Après la mort de ce prince, il lui succéda sans opposition, quoique Tiridate eût un droit plus légitime, en qualité d'ainé. Comme il était en paix avec l'empire romain, il ne se tint pas assez sur ses gardes quand Sévère ravagea les territoires voisins, et, dans une incursion des troupes romaines, il manqua d'être fait prisonnier. Caracalla le mit dans un danger encore plus grand, par un des actes de perfidie les plus odieux dont l'histoire fasse mention. Sous prétexte d'assurer entre les deux nations une paix durable, il demanda en mariage la fille d'Artaban, et, quoique d'abord le roi des Parthes eût rejeté cette proposition, on finit par obtenir son consentement. Le général romain fit en conséquence marcher son armée dans le pays des Parthes, et fut reçu partout en ami. Lorsqu'il approcha de la capitale, Artaban vint à sa rencontre avec un brillant cortège et des démonstrations de joie ; mais tandis que les Parthes ne songeaient qu'à se livrer aux plaisirs, Caracalla donna le signal à ses troupes, qui se jetèrent l'épée à la main sur ces hommes désarmés, en firent périr le plus grand

nombre, et dispersèrent le reste : Artaban lui-même eut peine à échapper au massacre. Caracalla pilla et incendia tout le pays voisin, et se retira ensuite en Mésopotamie. Artaban, brûlant de se venger, rassembla l'armée la plus considérable que les Parthes eussent encore mise sur pied, passa l'Euphrate, et, mettant tout à feu et à sang, entra dans la Syrie, où les Romains marchèrent à sa rencontre. Ils avaient alors substitué Macrin à Caracalla. L'action dura deux jours. Le champ de bataille était déjà couvert de 40,000 morts, lorsque, le troisième jour, Artaban renouvela l'attaque, en disant qu'elle ne faisait que de commencer, et qu'il la continuerait jusqu'à ce que le dernier des Parthes ou des Romains eût péri. Un héraut d'armes, envoyé par Macrin, l'informa de la mort de Caracalla, et proposa un traité entre les deux empires. Cette offre fut acceptée. On rendit au roi des Parthes les captifs qu'on lui avait faits; on lui paya les frais de la guerre, et il retourna dans son pays, en l'an 217. Ses succès l'avaient tellement exalté, que, le premier des monarques parthes, il prit le double diadème et le titre de *grand roi*; mais sa prospérité fut de peu de durée. Adshir Babegan, ou Artaxerce, excita les Persans à se révolter contre lui, et, dans une sanglante bataille, Artaban fut défait, pris et mis à mort. Par cet événement, l'empire des Parthes, qui avait subsisté quatre cent soixante-quinze ans, fut détruit. Cependant la famille des Arsacides ne s'éteignit point dans la personne d'Artaban; elle continua de régner en Arménie, comme tributaire des monarques persans, jusqu'au temps de l'empereur Justinien. D—r.

ARTABASDE, né en Arménie, commandait dans cette province un détachement des armées romaines, en 716, lorsque Léon III l'Isaurien disputa l'empire à Théodose III, qui venait de détrôner Anastase II; Artabasde promit à Léon de le favoriser, et celui-ci s'engagea à le prendre pour gendre. Effectivement, lorsque Léon eut été couronné, Artabasde épousa la princesse Anne, et fut nommé curopalate. En 742, Léon l'Isaurien étant mort, laissa le sceptre à son fils Constantin Copronyme; la haine qu'on portait à celui-ci fit concevoir à Artabasde la possibilité de s'emparer du trône. Il leva l'étendard de la révolte, et marcha contre Constantin qui s'avavançait en Phrygie pour combattre les Sarrasins. Les premiers succès furent pour Artabasde; il en profita pour s'approcher de Constantinople, où le patrice Théophane et le patriarche Anastase venaient de soulever le peuple contre Constantin, dont ils avaient fausement publié la mort. Artabasde fut reçu dans la capitale et reconnu empereur; mais Copronyme rassemblait dans la ville d'Amorium les débris de son parti. Cependant les deux empereurs implorèrent l'appui des califes sarrasins, les plus cruels ennemis de l'empire. En 743, Artabasde, après avoir fait couronner Nicéphore, son fils aîné, passa en Asie avec son autre fils Nicéas, et se mit à ravager les provinces qui lui étaient opposées; mais son armée fut surprise par celle de Constantin, et taillée en pièces près de Sardes. Artabasde, vaincu et poursuivi, regagna Constantinople avec peine.

Bientôt il s'y vit assiéger par son rival; la ville n'était point approvisionnée, et en peu de jours la famine s'y fit sentir. Enfin, le 2 novembre, Constantin s'en rendit maître; Artabasde se sauva à Nicée, et de là au fort de Puzane, dans lequel il fut pris. Constantin lui fit crever les yeux, ainsi qu'à Nicéas et à Nicéphore : on les promena pendant les jeux du cirque, montés sur un âne, et le visage tourné vers la queue. Après cette catastrophe, l'histoire ne parle plus d'Artabasde. L—S—E.

ARTABAZE, fils de Pharnace, commandait les Parthes et les Chorasmien, dans l'expédition que Xercès fit contre la Grèce. Ce prince, après la défaite de son escadre, voulant retourner dans la Perse, voulut qu'Artabaze l'escortât avec 60,000 hommes pour traverser l'Europe, et lui ordonna de retourner joindre Mardonius pour faire la guerre aux Grecs. Artabaze soumit, pendant l'hiver, quelques villes maritimes de la Macédoine, et, étant revenu au printemps vers Mardonius, il chercha à le dissuader de livrer la bataille de Platée. Au moment du combat, jugeant, par ses dispositions, qu'il serait battu, il se tint à l'écart, et se retira avec son armée, en répandant sur toute la route que Mardonius était vainqueur, afin qu'on le laissât passer sans l'attaquer. C—r.

ARTABAZE, l'un des généraux d'Artaxercès Longue-Main; il lui resta fidèle jusqu'à la fin, et fit tous ses efforts pour soumettre Datame qui s'était révolté. Après la mort de ce prince, il se révolta lui-même contre Artaxercès Ochus, son successeur, et défait deux fois ses troupes. Obligé à la fin de céder, il se réfugia dans la Macédoine. Quelque temps après, Mentor de Rhodes, dont il avait épousé la sœur, pour prix des services qu'il avait rendus à Artaxercès Ochus dans son expédition contre l'Égypte, obtint la grâce de son beau-frère, vers l'an 350 avant J.-C. Artabaze se trouva, plus tard, avec Darius Codoman, à la bataille d'Arbelles, et il le suivit dans sa fuite; mais il ne voulut pas se prêter aux projets de Bessus contre ce prince, et se retira, de concert avec ses fils et avec les troupes grecques, auprès d'Alexandre, qui le fit satrape de la Bactriane, vers l'an 350 avant J.-C. Environ deux ans après, il pria Alexandre de donner sa satrapie à un autre, parce qu'il était trop vieux pour la gouverner. Il avait un grand nombre de fils à qui Alexandre donna des gouvernements. Ses filles furent mariées, l'une à Ptolémée, fils de Lagus; l'autre à Eumènes de Cardie, et une troisième à Séleucus. C—r.

ARTABAZE, ou ARTAVASDE (car c'est le même nom), fils de Tigrane, hérita de la portion des États de son père qui ne lui avait pas été enlevée par les Romains, et qui se réduisait à peu près à l'Arménie. Lorsque Crassus entreprit son expédition contre les Parthes, Artabaze lui promit des secours considérables; mais attaqué presque dans le même temps par Hyrodès, roi des Parthes, il ne put pas les envoyer, et il fit même bientôt sa paix avec les Parthes. Quelques années après, l'an 55 avant J.-C., il engagea Antoine à faire la guerre à Artabaze, roi des Mèdes, et aux Parthes, en lui promettant de se réunir à lui

avec toutes ses forces, et il l'abandonna encore, ce qui exposa Antoine à de très-grands dangers. Irrité de cette trahison, celui-ci trouva le moyen de se saisir d'Artabaze, et l'emmena en Égypte, où il le fit servir d'ornement à son triomphe. Après la bataille d'Actium, Cléopâtre, revenue en Égypte, et voulant obtenir des secours du roi des Mèdes, fit couper la tête à Artabaze, ennemi de ce prince, et la lui envoya, l'an 28 avant J.-C. Artabaze ou Artavasde était très-instruit, et il avait écrit en grec des tragédies, des discours et des ouvrages d'histoire, dont quelques-uns existaient encore du temps de Plutarque. C—r.

ARTALE (JOSEPH), poète italien, né en 1628, à Mazzareno, en Sicile, s'adonna d'abord à l'art militaire, et se trouva à Candie lorsque cette place fut assiégée par les Turcs. La valeur qu'il déploya en diverses rencontres le fit juger digne du titre de chevalier de l'ordre Constantinien de St-Georges, qui lui fut conféré, avec la faculté de pouvoir ajouter aux armes de sa famille l'aigle à deux têtes. Il était si fort à l'escrime, qu'on l'appelait communément *il cavalier sanguinario*. Il mourut à Naples, des suites de maladies honteuses et de la goutte, le 11 février 1679. On a de lui : 1° *dell' Enciclopedia, parte prima*, Pérouse, 1638, in-8°; Venise, 1660 et 1664, in-12; *parte seconda, ou la Guerra fra i vivi e morti, tragedia, di lieto fine, et il Cor di Marte, romanzo*, Naples, 1679, in-12; *parte terza, ou l'Allo-ro fruttuoso*, ibid., 1679, in-12; 2° *la Pasife* (Pasiphaé), *ovvero l'impossibile fatto possibile, dramma per musica*, Venise, 1661, in-12; 3° *la Bellezza atterrata, elegia (in seste rime)*, Naples, 1646, réimprimée à Venise en 1661, in-12. G—É.

ARTAUD, archevêque de Reims au 10^e siècle, est fameux par la contestation qu'il eut avec Hébert et Hugues, comtes de Paris. Ces nobles, jaloux de l'accroissement du pouvoir des ecclésiastiques, engagèrent, en 940, Guillaume, duc de Normandie, à se joindre à eux pour assiéger Reims. Dès le sixième jour, le prélat fut abandonné par ses vassaux, et se soumit. Ses ennemis l'obligèrent à résigner son archevêché et à quitter le diocèse. Il s'enfuit à Laon, et se présenta devant la cour, qui s'y trouvait alors. On mit tout en usage pour l'intimider et pour le faire consentir à l'ordination de Hugues, son compétiteur, qui n'avait pas plus de vingt ans. Artaud résista fermement, et menaça de l'excommunication et de l'appel au pape, si l'on élisait un autre archevêque de Reims pendant sa vie. Hugues fut cependant ordonné dans une assemblée d'évêques, tenue à Soissons, en 941 : depuis ce temps, le droit au siège archiepiscopal fut le sujet d'une longue contestation entre les deux prétendants, jusqu'à ce qu'en 947 le roi rétablit Artaud. Peu après Hugues fut excommunié dans un concile tenu à Trèves. Artaud avait sacré, en 936, Louis d'outre-mer; en 953, il sacra Lothaire, fils de ce prince : tous deux lui accordèrent leur confiance et le nommèrent leur grand chancelier. Il mourut le 30 septembre 961. Il a laissé une relation de ses démêlés avec le jeune Hugues, qu'on trouve dans l'*Histoire*

de l'Eglise de Reims, la *Gallia Christiana*, et ailleurs. M—D.

ARTAUD (PIERRE JOSEPH), né à Bonieux dans le comtat Venaissin, en 1706, vint très-jeune à Paris, et s'y distingua dans le ministère de la chaire. On lui confia d'abord la cure de St-Méry; ses talents et ses vertus lui méritèrent ensuite l'évêché de Cavaillon, dont il fut pourvu en 1756. La mort l'enleva, le 5 septembre 1760, au troupeau qu'il instruisait autant par ses exemples que par ses prédications. Son *Panegyrique de St. Louis*, 1754, in-4°; son *Discours sur les mariages*, à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne, 1757, in-4°; ses mandements, ses instructions pastorales, etc., ne sont dépourvus ni d'élégance ni d'onction. Ses prêches, qui n'ont point été imprimés, passaient pour des modèles dans le genre familier. Sr—r.

ARTAUD (JEAN-BAPTISTE), né à Montpellier, en décembre 1732, se fit d'abord connaître par un pamphlet intitulé : *la Petite Poste dévalisée*, 1767, in-12. Il donna ensuite *la Centenaire de Molière*, jouée au Théâtre-Français le 18 février 1773, pour la célébration de l'année séculaire de la mort de notre premier comique. Cette pièce a été imprimée in-8° la même année (1). Le succès de *la Centenaire de Molière* avait engagé les comédiens français à proposer aux gens de lettres un concours pour célébrer en 1784 la révolution séculaire de la mort du grand Corneille. Plusieurs auteurs traitèrent ce sujet. Grimm regrette que la pièce composée par Artaud ou celle de Cubière n'ait pas eu la préférence. Artaud est encore auteur d'un ouvrage anonyme qui a pour titre : *Taconnet, ou Mémoires historiques pour servir à la vie de cet homme célèbre*, 1775, in-12. Le rival de Vadé, sans avoir mérité tous les dédains de Favart, ne peut pas non plus être appelé *un homme célèbre*. Artaud devint secrétaire et bibliothécaire du duc de Duras, et, s'il faut en croire les *Mémoires secrets*, il perdit cette place en 1774 pour quelques infidélités. Les auteurs de la *Gazette de France*, en vertu de leur privilège exclusif, avaient obtenu la suppression du *Courrier d'Avignon*, journal rédigé par Morénas, avant l'occupation du comtat par les troupes françaises, en 1768. Artaud fit revivre cet écrit périodique en 1775, mais il ne put lui rendre l'esprit indépendant qu'il respirait même sous la domination papale. Grimm (*Corresp. litt.*, t. 4 de la 5^e part., p. 570) cite des vers passablement ridicules qu'Artaud adressait à l'abbé Delille, pour l'engager à venir occuper un appartement au Palais-Royal; il lui dit, entre autres choses exemplaires :

Nous sommes dans le voisinage
De cent grâces et des neuf sœurs;
Vous aurez le rare avantage
De choisir entre leurs faveurs.

On cite encore de J.-B. Artaud *l'Echange raisonnable*; *l'Heureuse entrevue*; *Sophie*, comédies dont

(1) On avait joué la veille, sur le même théâtre, *l'Assemblée*, comédie de Lebeau de Schosne, sur le même sujet; et le public eut lieu de s'étonner que les auteurs dramatiques eussent laissé à deux débutants le soin de célébrer Molière. A—r.

les deux dernières sont en vers; mais il ne paraît pas qu'elles aient été imprimées. Censeur royal longtemps avant la révolution de 1789, Artaud figure encore sur la liste des gens de lettres rémunérés par la convention nationale en 1795. Il mourut à Paris, en 1796.

L—M—X.

ARTAXERCÈS, surnommé LONGUE-MAIN, à cause de la longueur de l'un de ses bras, était second fils de Xercès. Son père, ainsi que Darius, son frère aîné, ayant été tué par Artaban (*voy.* XERCÈS) et d'autres conjurés, il eut le bonheur de leur échapper, et monta sur le trône l'an 464 avant J.-C. Son premier soin fut de punir les assassins de son père. Il se vit ensuite obligé de faire la guerre aux Égyptiens qui s'étaient révoltés dès qu'ils avaient appris la mort de Xercès, et avaient appelé à leur secours les Athéniens. Artaxercès parvint à les faire rentrer dans le devoir; mais les Athéniens continuèrent à leur faire la guerre, et Cimón s'empara de la plus grande partie de l'île de Chypre; alors Artaxercès, qui n'était point belliqueux, résolut de faire la paix à quelque condition que ce fût, et ses généraux conclurent avec les Athéniens un traité par lequel le roi de Perse consentait à ce que toutes les villes grecques de l'Asie fussent libres, et s'engageait à empêcher que ses satrapes n'approchassent de la mer de plus de trois journées. Ce fut à la cour d'Artaxercès que Thémistocle se réfugia et fut reçu avec de grands honneurs. Ce roi se montra très-favorable aux Juifs, et l'on croit qu'il est l'Assuérus de l'Écriture, qui épousa Esther et permit à Esdras de rétablir le culte juif et le gouvernement civil à Jérusalem. Il passa le reste de ses jours en paix, et mourut l'an 424 avant J.-C., après avoir régné 40 ans; Xercès son fils lui succéda.

C—R.

ARTAXERCÈS, surnommé MNÉMON, devint roi de Perse après la mort de Darius II, son père, l'an 405 avant J.-C. Cyrus, son jeune frère, que Parysatis, leur mère, avait cherché à faire placer sur le trône, ayant conspiré contre lui, il eut la générosité de lui pardonner, et de le faire satrape de la Lydie et des côtes de l'Asie, ce qui ne l'empêcha pas de se révolter encore par la suite, et de rassembler une armée considérable pour s'emparer de l'autorité souveraine. Artaxercès s'avança à sa rencontre, et il se livra une bataille près de Cuxaxa, à 25 lieues de Babylone. (*Voy.* XÉNOPHON et CYRUS LE JEUNE.) Cyrus y fut tué; les Grecs qui servaient dans son armée refusèrent de se rendre, et opérèrent cette mémorable retraite dont Xénophon s'est fait l'historien. Artaxercès resta paisible possesseur du trône. Mécontent des Lacédémoniens qui avaient embrassé la cause de son frère, il prit à son service Conon, général athénien, et leur enleva, par son moyen, l'empire de la mer. Artaxercès fournit ensuite de l'argent pour faire relever les murs d'Athènes. Il parvint aussi, par les divisions qu'il sema dans la Grèce, à forcer Agésilas d'abandonner ses États, où le roi de Sparte avait déjà fait de grands progrès. Enfin il amena les Spartiates à signer ce honteux traité d'Antalcidas (387 avant J.-C.), par lequel ils lui abandonnaient les villes et les îles grecques de

l'Asie. Libre du côté de la Grèce, Artaxercès tourna l'effort de ses armes contre Évagoras II, roi de Salamine, dans l'île de Chypre. Malgré les secours qu'il reçut d'Achoris, roi d'Égypte, révolté comme lui contre la Perse, et d'un prince arabe, Évagoras, battu sur mer en 386, fut réduit à payer un tribut annuel. Les Égyptiens étaient presque toujours en révolte contre le roi de Perse; Artaxercès chercha à les réduire, avec l'aide des Grecs; mais il ne put en venir à bout. Il marcha ensuite contre les Cadusiens, peuple situé au nord de la Médie, et courut risque de périr dans cette expédition, dont l'issue ne fut pas heureuse. Les revers d'Artaxercès, ses cruautés et la faiblesse de son gouvernement inspirèrent à une foule de satrapes l'idée de se rendre indépendants: vers 362, presque tous les gouvernements de ses provinces occidentales et maritimes se révoltèrent et se confédérèrent, soit entre eux, soit avec Tachos, roi d'Égypte, soit avec plusieurs républiques grecques. La trahison d'Oronte, que les rebelles avaient pris pour chef, tira l'empire de ce grand danger. Artaxercès avait épousé Amestris et Atosse, deux de ses propres filles, et l'on croit qu'il donna le premier exemple de ces sortes de mariages, qui, à ce qu'il paraît, n'étaient pas défendus par la religion des mages. Il se laissa gouverner par Parysatis, sa mère, qui lui fit commettre de très-grandes injustices. Après avoir fait périr Darius, l'aîné de ses fils, qui avait conspiré contre lui, il fut tué par Ochus, le plus jeune, qui lui succéda l'an 361 avant J.-C. Artaxercès avait régné 43 ans.

C—R.

ARTAXERCÈS III, ou OCHUS, était le troisième des fils légitimes d'Artaxercès Mnémon; il monta sur le trône après la mort de son père, l'an 362 avant J.-C., et prit le nom d'Artaxercès. Il commença son règne par faire massacrer son frère et tout ce qui tenait à la famille royale, et la suite ne répondit que trop à ces commencements. L'Égypte était alors en pleine révolte, et Artaxercès Mnémon avait vainement tenté de la soumettre; Ochus continua longtemps à y faire la guerre par ses généraux; mais, ayant appris que les Égyptiens faisaient des railleries sur sa personne, et voyant que la Phénicie et l'île de Chypre s'étaient révoltées (354), il sortit de cet état d'inertie et se mit à la tête des armées. Il alla d'abord attaquer la Phénicie, où il aurait obtenu peu de succès, sans la trahison de Mentor de Rhodes, qui commandait les troupes grecques à la solde du roi de Sidon, et qui, de concert avec le roi lui-même, livra les principaux de cette ville à Ochus, qui les fit massacrer: les habitants aimèrent mieux périr dans les flammes que de se rendre. Les autres villes se soumirent sans combat. Il entra ensuite dans l'Égypte. Nectanebis II fut vaincu près de Péluse, et la valeur des Grecs auxiliaires, jointe aux talents de Bagoas, eut bientôt replacé cette province sous le joug des Perses. Une fois maître du pays, il s'y livra à toutes sortes de cruautés, détruisit les temples, fit égorger le bœuf Apis, qui par son ordre lui fut servi dans un repas, ce qui excita au plus haut point l'indignation de Bagoas, né en Égypte, et très-attaché à sa religion. Il ne témoigna pas tout

de suite son ressentiment; mais Oclius, de retour dans la Perse, ayant commis de nouveaux excès, et abandonné tous les soins du gouvernement à son ministre, celui-ci le fit empoisonner (538), donna son corps à manger à des chats, et fit faire, avec ses os, des poignées de sabres, pour rappeler son humeur farouche et sanguinaire. Il plaça ensuite sur le trône Arsès, le plus jeune des fils d'Artaxercès, et fit mourir tous les autres. C—R.

ARTAXERCÈS BABEGAN. Voyez ARDECHYR.

ARTAXIAS, ou ARTAXAS, fils d'Artabaze, fut proclamé roi d'Arménie par l'armée, lorsque son père se fut laissé prendre par Marc Antoine. Ce général, de concert avec Artabaze, roi des Mèdes, l'ayant attaqué, il fut vaincu et prit la fuite; mais il revint bientôt, et, après avoir vaincu et fait prisonnier Artabaze, il entra en possession de ses États. Artaxias fut tué quelque temps après. C—R.

ARTAXIAS, gouverneur de la grande Arménie pour Antiochus le Grand, profita des victoires remportées sur ce prince par les Romains pour se soustraire à son autorité et se faire roi de cette province (189 avant J.-C.), soumise à la Syrie depuis la bataille d'Issus. Il donna asile à Annibal et fonda, d'après des plans tracés par cet illustre fugitif, la ville d'Artaxate, dont il fit la place d'armes et la capitale de son royaume. Les descendants d'Artaxias régnèrent sur la grande Arménie jusqu'à l'an 5 avant J.-C. C. W—R.

ARTÉAGA (ÉTIENNE), jésuite espagnol, était fort jeune lors de la suppression en Espagne de la compagnie de Jésus. Il se retira en Italie, et vécut longtemps à Bologne, dans la maison du cardinal Albergati. Artéaga suivit en France son ami le chevalier Azara, et mourut chez lui, à Paris, le 30 octobre 1799. On a de lui : 1° *Traité sur le beau idéal* (en espagnol). 2° *Rivoluzioni del teatro musicale italiano, dalla sua origine, fino al presente*, Venise, 1783, 3 vol. in-8°. C'est la seconde édition, mais la seule qui soit complète. La première était en un seul volume : elle avait paru à Bologne plusieurs années auparavant. L'auteur ayant terminé son ouvrage, des difficultés arrêtaient l'impression de ce qu'il y avait ajouté. Il se décida à donner à Venise une seconde édition complète, en faisant, dans le 1^{er} volume, de tels changements que l'ouvrage était entièrement neuf. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans son avertissement. C'est sur une troisième édition qu'a été fait l'extrait publié en français sous ce titre : *les Révolutions du théâtre musical en Italie, depuis son origine jusqu'à nos jours*, traduites et abrégées de l'italien, Londres, 1802, in-8° de 102 pages. 3° Plusieurs dissertations savantes, et des poésies grecques et latines dont il se proposait de publier le recueil. « Artéaga a laissé en manuscrit, » dit Grainville, un ouvrage en italien *del Ritmo « sonoro, et del Ritmo muto degli antichi disserta- « zioni 7*, dont il m'avait confié la traduction. L'auteur y a mis à contribution les plus célèbres écrivains de l'antiquité; il y traite de la musique, de la poésie, de la grammaire, de la pantomime, de la danse, etc. D'après l'avis de plusieurs savants

« du premier ordre, ses découvertes sont absolument « neuves et très-essentielles à l'art..... Il avait été « question d'imprimer cet ouvrage à Parme avec les « caractères de Bodoni; mais la révolution, qui a « fait de l'Italie un des théâtres de la guerre, avait « suspendu cette entreprise littéraire. » La mort d'Artéaga suspendit aussi la traduction de Grainville, qui était à peine au tiers de son ouvrage. (Voy. GRAINVILLE.) A. B—T.

ARTEAGA (le Père HORTENSIO-FÉLIX PARAVINCINO Y), littérateur espagnol, naquit en 1580 à Madrid, de parents nobles. Dès son enfance il se fit remarquer par son esprit vif, pénétrant, et par la rapidité de ses progrès. Après avoir terminé son cours de droit à Salamanque, ne se sentant aucune vocation pour la magistrature, il entra dans l'ordre des trinitaires et se fit recevoir docteur en théologie. Ses talents pour la chaire ne tardèrent pas à le faire connaître. Il avait eu l'honneur de complimenter Philippe III à son passage à Salamanque, en 1616; ce prince fut si content de sa harangue, qu'il le nomma son prédicateur. Le P. Hortensio remplit cette place pendant vingt ans; et quoiqu'il ne fût pas exempt d'enslure, de recherche et des autres défauts que l'on reproche à la plupart des prédicateurs espagnols, il sut les faire excuser par ses qualités brillantes. Élevé aux premières dignités de son ordre, il en était vicaire général lorsqu'il mourut à Madrid, le 22 décembre 1653. Aux vertus d'un religieux il joignait les manières et la politesse d'un homme du monde. La finesse de son esprit était passée en proverbe. Comme poète il appartient à l'école maniérée de Gongora. (Voy. ce nom.) Ses vers recueillis sous ce titre : *Obras de D. Felice de Arteaga* (1), furent imprimés à Lisbonne, 1643, et à Madrid, 1650, 4 vol. in-4°. On trouve trois romances mystiques de D. Félix, avec une courte notice sur sa vie, dans le tome 5 du *Parnaso español* de Sedano. Lope de Vega l'a célébré dans son *Laurel de Apolo*. Ses divers recueils de sermons ont été publiés; mais il a laissé manuscrit un traité de philosophie : *Constancia cristiana o discursos del animo y tranquilidad estoyca*; on conserve cet ouvrage à la bibliothèque St-Philippe de Madrid. W—s.

ARTEDI (PIERRE), médecin et naturaliste suédois, ami et contemporain de Linné, naquit en 1703 dans la province d'Angermanland, en Suède. Destiné d'abord par son père à l'état ecclésiastique, son goût l'entraîna vers l'histoire naturelle. Il commença ses études à Upsal, et c'est là qu'il contracta avec Linné une amitié qui s'étendit au delà du tombeau. Ils travaillèrent de concert à l'histoire naturelle, leur science favorite : l'obligation de voyager, que cette science impose à ceux qui la cultivent, les sépara momentanément; Artedi partit pour l'Angleterre et Linné pour la Laponie; mais avant de se quitter, ils firent un accord par lequel, en cas de malheur, le survivant devait hériter des manuscrits de son ami. En 1753, ils se rejoignirent à Leyde, pour entendre

(1) C'est le nom de sa mère qu'il a mis à la tête de ses poésies. Les sermons ont paru sous celui de P. Hortensio.

les leçons de Boerhaave. Ce savant, juste appréciateur du mérite, en leur procurant une existence honorable, leur fournit les moyens de développer leur génie. Il les plaça auprès de deux riches amateurs d'histoire naturelle, Linné chez Clifford, et Artedi chez le naturaliste Seba. Celui-ci avait employé une immense fortune à composer un cabinet d'histoire naturelle, le plus riche qu'on eût encore vu. Il en faisait imprimer alors la description avec de très-belles planches. (*Voy. SEBA.*) Artedi s'engagea à concourir à ce magnifique travail ; de plus il profita de la position où il se trouvait pour composer une histoire des poissons, mais il ne put la faire paraître lui-même, car un accident terrible vint terminer sa carrière au moment où il donnait les plus grandes espérances. Artedi, sortant un soir de chez Seba, tomba dans un des canaux d'Amsterdam et s'y noya. Ce fut en 1753 ; il n'avait que 50 ans. On peut juger de la douleur qu'éprouva Linné ; mais il ne s'en laissa point abattre, et songea tout de suite à élever un monument à la mémoire de son ami : ce fut en faisant imprimer le traité des poissons qu'il avait laissé, sous le titre d'*Ichthyologia, Lugd. Batav., 1758*, in-8°, avec une vie d'Artedi par Linné, en latin. Cet ouvrage, plein de ces vues savantes qui ont illustré depuis Linné, est écrit dans la manière concise de ce grand naturaliste. Il est divisé en 5 parties, dont la 1^{re} est la *Bibliothèque ichthyologique* ; la 2^e, la *Philosophie ichthyologique* ; la 3^e, la *Description des genres* ; la 4^e, la *Synonymie* ; la 5^e, la *Description des espèces*. C'était l'ouvrage le plus complet qui eût encore paru sur cette partie. On admire le plan, l'ordre et le goût avec lesquels l'auteur a su réunir et distribuer une si grande variété de connaissances. C'est un modèle à suivre, pour faire l'histoire complète et détaillée des êtres. Ce chef-d'œuvre n'a point encore été surpassé, et s'il a perdu de son utilité, c'est que le grand nombre d'espèces qui ont été observées depuis dans les diverses parties du monde ont nécessité de grands changements dans cette branche de la zoologie. Il en a paru une nouvelle édition, corrigée et augmentée, sous ce titre : *Petri Artedi Ichthyologia, nova editio, emendata et aucta a Joanne Julio Walbaum, Grypswaldæ, 1788*, in-4°. Jean Gottlob Schneider a aussi donné une nouvelle édition d'une partie de cet ouvrage, également corrigée et augmentée, avec trois planches ; elle est intitulée : *Petri Artedi Synonymia piscium, etc., Lipsiæ, 1789*, in-4°, tab. *æneæ* 3. Le seul reproche qu'on ait fait à Artedi, c'est d'avoir compris les cétaqués parmi les poissons ; mais il n'a fait en cela que suivre l'opinion des auteurs qui l'avaient précédé ; c'était une erreur consacrée : ce n'était pas encore lui qui devait la faire disparaître. Artedi s'était occupé d'abord de la botanique, et il avait fait une étude particulière de la famille des ombellifères ; mais comme les tentatives que l'on avait faites jusqu'alors pour les ranger méthodiquement, ou pour établir leur genre d'après leurs fleurs et leurs graines, avaient présenté peu d'avantages, il crut trouver plus de certitude dans la considération d'une partie à laquelle jusque-là on avait fait peu d'attention : c'est celle des feuilles ou

folioles qui sont à la base de l'ombelle, et qu'il désigne par le nom d'involucre (*involucrum*) dans l'ombelle générale, et par celui d'involucelle (*involucellum*), lorsqu'il y en a dans l'ombelle particulière. Cette partie présente effectivement un caractère facile à saisir ; mais, comme tous les autres, il ne peut être employé seul, parce que souvent il sépare des plantes qui ont de l'affinité, et en réunit qui sont disparates. Linné consacra à la mémoire de son ami, sous le nom d'*Artedia*, un genre de plantes de cette même famille des ombellifères, qui avait été le sujet de ses observations. On n'en connaît qu'une espèce, qu'il surnomma écailleuse (*squamata*), faisant allusion aux poissons écaillés dont Artedi avait fait l'histoire.

D—P—s.

ARTÈME (Saint), général des Romains, en Égypte, sous le règne de Constance, se chargea de commissions qui le firent soupçonner d'être ennemi de St. Athanase ; chargé de l'arrêter, il le chercha vainement dans le désert de la Thébaïde. Du reste, on a toujours pensé qu'Artème n'avait obéi à l'empereur que par faiblesse ; car il n'approuva jamais l'hérésie. Son orthodoxie parut plus tard d'une manière éclatante. Les païens d'Égypte l'ayant accusé d'avoir démoli leurs temples et brisé leurs idoles, l'empereur Julien le fit comparaître devant lui, à Antioche, en 362, et, sur cette simple accusation, ce prince le condamna à perdre la tête, au mois de juin de la même année. Les Grecs l'honorent parmi ceux qu'ils appellent grands martyrs.

K.

ARTEMIDORE, natif d'Éphèse, vivait sous le règne d'Antonin le Pieux. On lui donna le surnom de *Daldien*, parce que, par sa mère, il était originaire de Daldis, en Lydie. Il est auteur d'un traité des songes en 5 livres, intitulé : *Onciocrinicon*, publié pour la première fois, en grec, à Venise, Aldé, 1518, in-8°, et plusieurs fois réimprimé. Nic. Rigaud en donna une édition grecque-latine, avec le traité d'Achmet sur la même matière, et des notes, Paris, 1605, in-4°. La traduction est du médecin Jean Haguénbot, connu sous le nom de *Janus Cornarius*. Jo.-Goth. Reiff a publié de nouveau le texte grec, Leipsick, 1805, in-8°, 2 vol. Cet ouvrage a été traduit en italien par Pierre Lauro de Modène ; en français, les trois premiers livres seulement, par Ch. Fontaine, Lyon, 1546, 1555, in-8° ; Paris, 1547, in-16 ; et, en entier, par Antoine Dumoulin, avec le traité d'Augustin Nifo sur les augures, Rouen, 1664, in-12. — Un autre ARTEMIDORE, géographe, vivait environ 100 ans avant J.-C. Strabon et Pliny parlent souvent avec éloge de sa description de la terre. Hudson a recueilli, dans le 1^{er} volume de son édition des *Geographiæ veteris Scriptores græci minores*, Oxford, 1705, des fragments de cet écrivain. — Il y eut encore un ARTEMIDORE, dialecticien, cité par Diogène Laërce, qui écrivit un livre contre Chrysippe.

K.

ARTÉMISE, fille de Lygdamie et reine d'Halicarnasse. Le nom de son époux ne nous est pas connu. Devenue veuve, elle régna en qualité de tutrice de son fils Pisindéas, suivit Xercès dans son expédition contre la Grèce, et se distingua dans les

combats qui précédèrent la journée de Salamine. Appelée dans le conseil de guerre qui fut tenu la veille de la bataille, elle fut d'avis qu'il fallait éviter d'en venir à une action, et attendre que le manque de vivres forçât la flotte grecque à se disperser. Le lendemain Artémise combattit avec une grande valeur, et fit voir que son courage égalait sa prudence. Entourée d'ennemis au moment de la défaite générale et se voyant poursuivie par un vaisseau athénien, elle attaqua, pour lui donner le change, un vaisseau calyndien, de l'escadre du roi de Perse, et le coula à fond; et l'athénien, croyant qu'elle faisait partie de l'escadre grecque, cessa de la poursuivre. Artémise tira deux avantages de ce hardi stratagème : elle se garantit d'une mort certaine, et fit périr Damas Acymus, avec lequel elle avait eu de violents démêlés. Xercès, en apprenant l'action héroïque de cette princesse, s'écria : « Les hommes aujourd'hui se sont comportés en femmes, et les femmes en hommes. » Ce prince la combla d'éloges; et lors de son départ, il la pria de conduire ses enfants jusqu'à Éphèse. Les Grecs devenus maîtres de la mer, Artémise fut la seule personne à qui Xercès eut devoir confier la conservation de ses enfants. Les Athéniens la redoutaient tellement, qu'ils avaient promis de magnifiques récompenses à celui qui l'arrêterait, ou qui la ferait prisonnière. La statue que les Lacédémoniens lui érigèrent ne fait pas moins d'honneur à sa mémoire. De retour à Halicarnasse, Artémise saisit toutes les occasions qui se présentent d'étendre les bornes de ses petits États, fit le siège de Patmos, et soumit cette ville. La fin de la vie de cette princesse ne répondit pas à de si beaux commencements. Dans un âge où la raison doit exercer tout son empire, elle s'éprit d'un jeune homme d'Abydos, nommé Dardanus; et pour se venger de ses mépris, elle lui creva les yeux tandis qu'il dormait; mais son amour, au lieu de diminuer, se ralluma avec plus de violence encore, et elle fit le saut du rocher de Leucate, où elle périt misérablement. Cependant, comme ce récit n'est appuyé que sur le témoignage de Ptolémée Héphestion, il est permis de ne pas y ajouter beaucoup de foi.

K.

ARTÉMISE, fille d'Hécatomus, roi de la Carie, fut mariée à Mausole, son frère, sorte de mariage que la coutume autorisait en Carie, selon Arrien. Elle le perdit, l'an 353 avant J.-C., et en fut inconsolable. Elle proposa des prix considérables à ceux des Grecs qui composeraient le meilleur discours à la louange de son époux. Isocrate, Théodecte, Naucrète et Théopompe parurent, selon Aulu-Gelle, à cette espèce de concours. Artémise fit ériger à Mausole un tombeau magnifique, connu sous le nom de *Mausolée*, et qu'on regardait comme l'une des sept merveilles du monde. Les Grecs et les Romains ne se lassaient pas d'admirer ce monument, qui faisait le plus bel ornement d'Halicarnasse. Il a subsisté plusieurs siècles, et Pliny en a laissé une description dont la vérité ne saurait être contestée. La douleur d'Artémise, quelque vive qu'elle fût, ne lui fit pas négliger le soin de ses États; car elle

s'empara de l'île de Rhodes, de celle de Cos, et de quelques villes grecques du continent; on dit cependant qu'elle mourut de douleur, deux ans après son époux. Théopompe, auteur contemporain, et Cicéron après lui, la font mourir de plithisie. Il y a quelque chose de plus merveilleux, et dès lors de moins croyable, dans le récit de Valère-Maxime et d'Aulu-Gelle : selon eux, elle but les cendres de son mari, ainsi que ses os, broyés avec des perles et jetés dans un vase rempli d'eau. Elle ne jouit pas, dans un règne si court, de la satisfaction de voir le tombeau qu'elle élevait à son mari, conduit à sa perfection. Hydricus, son frère et son successeur, eut probablement la gloire de l'achever. (*Voy. A.D.A.*) B—P.

ARTEMON, de Clazomène, mécanicien célèbre, se trouva avec Périclès au siège de Samos, et inventa, pour réduire cette ville, la tortue et d'autres machines de guerre. Éphore, cité par Plutarque, dit qu'il était boiteux, et qu'il se faisait porter dans une litière, ce qui le fit nommer *Périphorétos*; mais il est probable qu'il l'avait confondu avec un autre ARTEMON, contemporain d'Anacréon, qui, né dans la plus basse classe du peuple, avait acquis une très-grande fortune, et était devenu si efféminé et si peureux, que, lorsqu'il était dans sa maison, deux esclaves lui tenaient un bouclier de cuivre sur la tête, pour le garantir de ce qui pourrait tomber, et qu'il ne sortait jamais que dans un lit suspendu. La blonde Eurypyle lui donna, à cause de sa richesse, la préférence sur Anacréon, qui s'en vengea par une chanson conservée par Athénée. — Il est question, dans Pliny, d'un autre ARTEMON, homme du peuple, dont la ressemblance avec Antiochus II était si frappante, que Laodicée, après avoir empoisonné son époux, lui en fit jouer le rôle pendant quelques jours, pour avoir le temps de faire désigner son successeur. (*Voy. ANTIOCHUS II.*) C—R.

ARTEMON, peintre, a vécu sous les Césars. Rome s'était ornée d'un grand nombre de ses ouvrages, parmi lesquels on remarquait surtout une *Stratonice*, et une *Danaë recevant la pluie d'or*. Les portiques d'Octavie avaient été décorés par cet artiste de peintures très-précieuses. — Il y eut aussi un ARTEMON sculpteur, qui fit plusieurs belles statues pour le palais des Césars. L—S—E.

ARTEPHIUS, philosophe hermétique, vivait vers 1150. Il est auteur des traités suivants : 1° *Clavis majoris sapientiæ*, imprimé dans le *Theatrum chemicum*, à Francfort, 1614, in-8°, à Strasbourg, 1699, in-12, puis traduit en français. 2° *Liber secretus*. 3° *De Characteribus planetarum, Cantu et Motibus avium, rerum præteritarum et futurarum, Lapideque philosophico*. 4° *De Vita propaganda*, ouvrage que l'auteur composa, dit-il, à l'âge de mille vingt-cinq ans. 5° *Speculum speculorum*. Le traité d'Artéphijs sur la pierre philosophale a été traduit en français, par Pierre Arnauld, sieur de la Chevalerie, et imprimé avec ceux de Synesius et de Flamiel, Paris, 1612, 1659, 1682, in-4°. K.

ARTEVELLE ou ARTEVELDE (JACQUES D'), n'était pas brasseur, comme la plupart des biogra-

phes l'ont répété d'après Froissart; mais il s'était fait inscrire dans la corporation des brasseurs, afin de prendre plus d'ascendant sur la bourgeoisie. Son adresse, son éloquence, ses richesses, le rendirent plus absolu, dans le 14^e siècle, à la tête du parti populaire, que jamais aucun comte de Flandre ne l'avait été. Suivi de la populace, il ne cessait de déclamer contre le prince et la noblesse, et ne paraissait qu'escorté d'une troupe de satellites qui exterminaient, au moindre signal, ceux qui avaient le malheur de lui déplaire. En vain le comte de Flandre voulut s'opposer aux entreprises de ce nouveau tribun du peuple: il fut contraint de se réfugier en France. Artevelle se vit, par cette retraite, souverain absolu, et ce fut par son entremise qu'Édouard III, roi d'Angleterre, régla les conditions d'un traité de commerce avec les Flamands. Cette alliance ne tarda pas à prendre un caractère politique. Édouard, ayant déclaré la guerre à la France, Artevelle mit tout en œuvre pour décider ses compatriotes à faire cause commune avec l'Angleterre. Une assemblée générale de tous les alliés fut indiquée à Bruxelles. Artevelle y parut avec le cortège d'un souverain, traînant à sa suite les députés des villes de Flandre, tous dévoués à ses ordres. Un scrupule arrêta encore les Flamands: ils s'étaient engagés, par serment, à ne point faire la guerre à la France, sous peine d'excommunication. Ce fut pour lever ces difficultés qu'Artevelle conseilla, dit-on, au roi d'Angleterre, de prendre le titre et les armes de roi de France, et, aussitôt après, à la tête d'un corps de troupes, il vint ravager le Tournaisis, en combinant ses mouvements avec l'armée anglaise; mais les comtes de Salisbury et de Suffolck ayant été battus et faits prisonniers par la garnison de Lille, Artevelle se retira. Convaincu qu'il était allé trop loin pour pouvoir se soustraire à la vengeance du comte de Flandre, il résolut de faire passer la souveraineté au prince de Galles, fils d'Édouard et héritier présomptif de la couronne d'Angleterre. Suivi des députés des villes de Flandre, il vint trouver Édouard et le prince de Galles à l'Écluse; mais il employa vainement son éloquence et son autorité: les députés furent inébranlables, et répondirent unanimement qu'ils ne consentiraient jamais à déshériter leur comte pour un prince étranger. Artevelle prit alors d'autres mesures avec Édouard: il introduisit secrètement cinq cents Anglais dans la ville de Gand; mais le peuple se souleva contre lui, investit sa maison, et le perça de mille coups, en 1345. Édouard se hâta de retourner en Angleterre.

B—P.

ARTEVELLE (PHILIPPE D'), fils du précédent, fut choisi pour chef par les Gantois, révoltés contre Louis III, comte de Flandre, en 1382. Le nom d'Artevelle, toujours cher aux Flamands, ne fut pas plutôt prononcé par les factieux, qu'ils coururent en foule à la maison de Philippe, le conduisirent sur la place publique, et lui prêtèrent serment de fidélité comme à leur souverain. Son premier acte d'autorité fut de venger la mort de son père, en faisant mourir, sous ses yeux, douze des principaux auteurs de

ce meurtre. Il déclara ensuite la guerre au comte de Flandre, qui vint investir Gand, mais sans succès. Artevelle le défait, s'empara de Bruges, et fut proclamé régent de Flandre. Enflé de cette victoire, il affecta le faste d'un souverain; mais le comte de Flandre implora le secours de la France, et Artevelle s'efforça en vain de conjurer l'orage. N'ayant pu obtenir de secours ni du roi d'Angleterre, ni des maillotins de Paris, il essaya d'entamer des négociations avec les conseillers de Charles VI, qui rejetèrent ses propositions. Une nombreuse armée française, commandée par le connétable de Clisson, et à la tête de laquelle on voyait le jeune roi Charles VI, pénétra en Flandre. Artevelle fit prendre les armes à tous ceux qui étaient en état de les porter, et il eut la témérité de se mesurer avec les Français dans une bataille rangée, qui se donna dans la plaine, entre Rosbec et Courtray, le 27 novembre 1382. Les Flamands furent taillés en pièces, Artevelle périt, et son corps, trouvé sous un monceau de cadavres, fut pendu à un arbre. Cette défaite étouffa la révolte, et le comte de Flandre rentra sans obstacle dans ses États.

B—P.

ARTHUR, ou ARTUS. La vie de ce fameux prince de la Grande-Bretagne est tellement mêlée de fables, que quelques critiques ont nié jusqu'à son existence; mais ces fables nombreuses suffisaient elles-mêmes pour prouver qu'il vécut et qu'il fit des exploits mémorables. Voici au reste son histoire, telle que nous l'ont transmise Geoffroi de Monmouth, et d'autres anciens historiens, sans mélange de contes incroyables. Arthur était fils d'Igerne, femme de Gorlois, duc de Cornouailles; mais Uther, *pendragon* ou dictateur des Bretons, était, dit-on, son père, et pour relever ce commerce adultère, on inventa une histoire semblable à celle de Jupiter et d'Alcmène, et dans laquelle on fit intervenir le pouvoir magique du fameux Merlin. Lorsque Uther mourut, en 516, Arthur lui succéda, et commença, contre les Saxons envahisseurs de l'île, cette suite d'exploits qui ont rendu son nom illustre. Il mit en déroute, sur les bords de la rivière Douglas, dans le Lancashire, une armée combinée de Saxons, d'Écossais et de Pictes. Il marcha de là sur York et mit le siège devant cette ville; mais un puissant renfort étant arrivé aux Saxons, il se retira sur Londres, obtint des secours de Hoel, roi de l'Armorique, fils de sa sœur, marcha de nouveau à la rencontre des Saxons, assiégea Lincoln, qu'il prit, et força ce qui restait des défenseurs de la place à se rendre, sous la condition de quitter l'Angleterre. Un autre parti de Saxons débarqua dans l'Ouest, fit de grands ravages, et mit le siège devant Badon ou Bath. Cet événement détourna Arthur d'une expédition projetée contre les Écossais; il marcha rapidement contre les Saxons, les défait dans un combat sanglant, qui dura deux jours, et tua deux de leurs chefs. Alors il retourna au Nord, avec la même rapidité, pour débloquer son neveu Hoel, que les Écossais et les Pictes avaient investi dans Dunbritton. Là encore il fut victorieux; il obligea l'ennemi, qui fuyait, de capituler, et plaça en Écosse un souverain

de son choix. Revenu à Yorck, il rétablit la foi chrétienne sur les ruines du paganisme, et épousa une femme appelée Guanhumara, élevée dans la famille de Cadur, duc de Cornouailles, la même qui, sous le nom de Genièvre, a été le sujet de plusieurs romans en vers, et qui est plus renommée par sa beauté que par sa fidélité conjugale. On le représente ensuite comme envahissant l'Irlande, l'assujettissant entièrement, et obtenant le même succès dans l'Islande, la Gothlande et les îles Orcades; mais ce ne sont pas là les plus croyables de ses aventures. Pour se reposer de ces travaux, il gouverna son royaume en paix pendant douze ans, et éleva, dit-on, sa cour à un degré de splendeur et de civilisation qui s'accorde mal avec la barbarie du siècle. Il institua son fameux ordre des chevaliers de la *table ronde*, ces modèles de la chevalerie, devenus si fameux chez les romanciers. Le reste de son histoire est mêlé des plus extravagantes fictions. L'orgueil et l'ignorance de quelques anciens écrivains, ses compatriotes, lui font conquérir la Norvège, le Danemark et la France, tuer un géant espagnol et déclarer la guerre à l'empire romain. Selon eux, il était en pleine marche sur Rome, lorsqu'il reçut la nouvelle que son neveu Modred s'était, en son absence, révolté contre lui, et avait épousé sa femme. Arthur, obligé de revenir défendre ses propres États, livra trois batailles à Modred, qui avait appelé à son secours les Saxons et les barbares du Nord. Dans la dernière, il fut victorieux; mais il reçut tant de blessures, qu'il se retira dans l'île d'Avalon, où il mourut, l'an 542. Whitaker est l'écrivain qui a mis le plus de soins à éclaircir cette histoire. Il admet qu'Arthur fut souverain (*arth-uir*) des Silures, et qu'il combattit sous les ordres d'Ambrosius, pendragon des Bretons (*voy. AMBROSIIUS*), qui l'envoya secourir les Bretons du Nord, opprimés par les Saxons, et qu'ensuite il devint lui-même chef suprême de ses compatriotes. Arthur fut enterré à Glassenbury, et sous le règne de Henri II, vers l'an 1189, son cercueil fut découvert, et on trouva près de son corps une petite croix de plomb, sur laquelle étaient gravés ces mots : *Hic jacet sepultus inclytus rex Arturius in insula Avalonia*. Après avoir rapporté cette preuve irrécusable de l'existence d'Arthur, on ne peut mieux terminer cet article que par l'observation judicieuse d'un écrivain anglais : « Si ce héros eût été moins célébré par les faiseurs de romans, on n'aurait peut-être pas révoqué en doute la vérité des exploits que de plus graves historiens lui ont attribués. » Le récit des exploits fabuleux d'Arthur peut se lire dans l'*Histoire de la poésie anglaise* de Warton, dans le *Recueil de vieilles romances anglaises* d'Ellis, et dans l'*Histoire des fictions* de Dunlop. L'histoire de sa vie a été écrite par Sharon Turner, *Histoire des Anglo-Saxons*.

ARTHUR DUCK. *Voyez* DUCK.

ARTHUS, ou ARTUR, 1^{er} duc de Bretagne, fils posthume de Geoffroi, troisième fils du roi d'Angleterre Henri II, et de Constance de Bretagne, héritière de ce duché, naquit à Nantes, le 50 avril

1187. Il n'avait pas encore neuf ans, que son oncle Richard 1^{er}, roi d'Angleterre, en partant pour la terre sainte avec Philippe-Auguste, s'engagea, par un traité avec Tancrède, roi de Sicile, à faire épouser la fille de ce prince au jeune Arthus, son héritier présomptif. Les droits d'Arthus à la couronne d'Angleterre furent alors établis d'une manière non moins authentique par l'évêque d'Éli, régent du royaume; il reconnut le jeune prince pour héritier de Richard, et le fit reconnaître, en la même qualité, par le roi d'Écosse. La duchesse Constance fit aussi proclamer son fils duc de Bretagne, dans une assemblée générale à Rennes, en 1196. Richard ne conserva pas longtemps ces bonnes dispositions pour son neveu. Il résolut de le dépouiller de ses États; mais connaissant toutes les difficultés de cette entreprise tant que la duchesse Constance veillerait aux intérêts de son fils, il la pria de venir le trouver en Normandie, et la fit enlever en route, par son mari, le comte de Chestre. Fier du succès de sa ruse, le roi d'Angleterre entra en Bretagne, et y commit mille atrocités. Il ne put cependant se rendre maître de la personne d'Arthus, qui fut sauvé par l'évêque de Vannes, et conduit à la cour de France. Cette évasion, et la crainte de voir les Bretons embrasser le parti de Philippe-Auguste, rendirent peut-être Richard moins difficile sur les conditions de la paix. Elle fut conclue en 1197 : Constance fut mise en liberté, et continua de gouverner la Bretagne pendant la minorité de son fils; Richard feignit même d'avoir rendu son amitié au jeune Arthus; mais en mourant (le 6 avril 1199), il déclara, par son testament, Jean-sans-Terre son successeur, au préjudice d'Arthus. On prétendit que ce testament était supposé. L'Anjou, le Maine et la Touraine se déclarèrent en faveur d'Arthus; le roi de France reçut son hommage pour ces trois provinces, ainsi que pour la Bretagne, le Poitou et la Normandie. Le jeune prince annonçait les qualités les plus brillantes et les plus aimables; tous les cœurs étaient pour lui; mais il était sans argent, sans armée, tandis que son compétiteur, qui s'était emparé des trésors de Richard, n'avait pas perdu de temps pour lever des troupes. On proposa de laisser l'Angleterre à Jean, et de donner les provinces du continent à Arthus. La duchesse Constance mourut en 1201, au milieu de ces négociations, qui n'eurent aucun résultat. Arthus ne pouvait pas faire une plus grande perte dans de telles circonstances. Cependant Philippe-Auguste, qu'on avait vu abandonner ou protéger le duc de Bretagne, selon qu'il y trouvait son avantage, l'arma chevalier à Gournay, reçut de nouveau son hommage, et déclara la guerre à Jean. Arthus, plein de feu et de courage, court assiéger la ville de Mirebeau en Poitou; mais le roi Jean, qui était en Normandie, arrive à la tête de forces considérables, le surprend et le fait prisonnier avec les principaux seigneurs de son parti. Il en fit enfermer vingt-deux des plus distingués par leur valeur dans le château de Corf, où ils périrent de faim, et il envoya Arthus dans la prison de Falaise. Jean conquit alors le

dessein de faire mourir son neveu ; et il employa les caresses et les présents auprès de ceux qu'il crut devoir lui être le plus dévoués, afin de les engager à commettre ce crime. Ne trouvant personne qui voulût servir sa vengeance, il fit conduire le jeune prince à Rouen, où on l'enferma dans une tour sur la rivière ; et de nouvelles recherches furent faites pour trouver des assassins, mais inutilement : l'honneur inspirait les uns, la crainte arrêta les autres. On savait trop bien que Jean était capable d'immoler le bourreau après la victime. Ce monstre, voyant qu'il ne pouvait compter que sur lui-même, se rendit par eau, pendant la nuit, au pied de la tour de Rouen, fit amener le prince dans sa barque, lui passa plusieurs fois son épée au travers du corps, et le jeta ensuite dans le fleuve avec une grosse pierre au cou. On assure que, malgré ces précautions barbares, le corps d'Arthur fut retiré par les filets d'un pêcheur, et enterré à l'insu de Jean, dans le prieuré de Notre-Dame-du-Pré. Philippe-Auguste cita le meurtrier à la cour des pairs, qui rendit l'arrêt suivant : « Jean, duc de Normandie, ayant violé « son serment envers le roi Philippe, son seigneur ; « tué le fils de son frère aîné, vassal de la couronne « de France, cousin du roi, et commis ce crime dans « l'étendue de la seigneurie de France, est déclaré « coupable de félonie et de trahison ; toutes les terres « qu'il tient à hommage seront confisquées. » (*Voy. JEAN-SANS-TERRE*). L'assassinat d'Arthur est de l'an 1202 ; ce prince avait alors 15 ans D. N.—L.

ARTHUS ou ARTUR II, duc de Bretagne. *Voyez* BRETAGNE.

ARTHUS ou ARTUR III. *Voyez* RICHEMONT.

ARTIEDA (ANDRÉ REY DE), poète espagnol, était né vers 1560 à Valence, d'une famille noble, originaire de l'Aragon. A quatorze ans, il prit ses grades dans la faculté des arts, et à vingt, dans celle de droit, de la manière la plus brillante. Sans rompre avec les muses, il embrassa la profession des armes et fut fait capitaine dans un régiment d'infanterie à l'armée de Flandre. Il servit sous les ordres du duc de Parme (*voy. Alex. FARNÈSE*) dans les guerres de la ligue ; il fit ensuite une campagne en Hongrie contre les Turcs. Quelques auteurs prétendent qu'Artieda donna des leçons d'astronomie et de mathématiques à Barcelone ; mais il est peu vraisemblable qu'un guerrier, déjà sur le retour de l'âge, ait échangé sa cuirasse contre une robe de professeur. De retour en Espagne, il publia, sous le nom d'*Artemidoro*, sorte d'anagramme du sien : *Discursos, epistolae y epigrammas*, Saragosse, 1605, in-4°. L'une des meilleures pièces de ce recueil, devenu fort rare, est une épître au marquis de Cuelblar sur la comédie, dans laquelle Artieda signale, avec autant de franchise que de goût, les défauts du théâtre de sa nation. Elle a été reproduite dans le *Parnasso español*, t. 1^{er}, p. 532. Il comptait au nombre de ses amis les littérateurs les plus distingués de son temps, entre autres Lupercio d'Argensola (*voy. ce nom*), dont on a un sonnet à sa louange, et Lope de Vega, qui l'a comblé d'éloges dans son *Laurel de Apollo*. Les critiques modernes n'en parlent pas d'une manière moins

favorable. L'éditeur du *Parnasso español*, qui lui a consacré, dans son 2^e volume, une courte notice, dit qu'il joignait à une vaste érudition un esprit solide, et que son style élégant et pur brille par la douceur et l'harmonie. Artieda avait composé dans sa jeunesse une tragédie, *los Amantes*, imprimée à Valence, 1581, in-8° ; mais on n'en connaît plus aucun exemplaire. W—s.

ARTIGAS (DON JUAN), né à Montevideo, en 1746, d'une famille originaire d'Espagne, entra, eune encore, dans la carrière des armes. Après de longs services il était parvenu au grade de capitaine, et il continuait de servir en 1810 dans l'armée royale avec zèle et exactitude, lorsque, à la suite de quelques démêlés avec le gouverneur de la colonie portugaise del Santo-Sacramento, il alla faire offre de son épée à la république de Buenos-Ayres, qui, vers le commencement de 1811, lui confia des armes et des munitions, au moyen desquelles il se chargea d'exciter une révolte dans la Banda-Oriental, et d'enlever cette province à la métropole. Il parvint à organiser des guérillas, qu'il grossit encore des troupes revenues du Paraguay, et défit les royalistes en plusieurs rencontres. A Las-Piedras il remporta sur eux une victoire complète, et fit leur général prisonnier. Aussitôt après cet exploit, il marcha contre les Portugais, qui, sous prétexte de défendre la cause du roi d'Espagne, cherchaient à s'emparer du pays qui s'étend à la rive gauche de la Plata. Il les battit dans différentes occasions, et contraignit le gouvernement du Brésil à traiter avec la république de Buenos-Ayres, dont il était devenu le général ; mais il y avait déjà rencontré des rivaux et des ennemis redoutables. Comme il arrive dans toutes les révolutions, dès que l'autorité de la métropole eut cessé, les chefs du parti qui l'avaient renversée se divisèrent entre eux, et les ambitions individuelles se manifestèrent (1). Venu dans de pareilles circonstances, Artigas ne pouvait manquer de causer de l'ombrage. Ses succès, la confiance des soldats, l'influence qu'il obtint dès le commencement sur une grande partie de la contrée, toutes ces causes réunies excitèrent au plus haut degré les appréhensions du directeur Puyredon, qui aspirait ouvertement à la dictature ; il suscita toutes sortes de tracasseries à Artigas, et l'accusa d'aspirer lui-même à la domination. Le général mécontent s'éloigna avec sa troupe de l'armée qui assiégeait Montevideo sous les ordres de Rondeau, et qu'il était venu renforcer. Par cette défection, il mit l'armée dans la nécessité d'abandonner son entreprise ; et, s'étant répandu dans la campagne, il y fit des levées d'hommes, et chercha par tous les moyens à fortifier son parti. On conçoit de quelle indignation furent transportés, à cette nouvelle, les chefs de la nouvelle république. Posarda, qui venait d'être nommé directeur, et qui n'avait pas plus que Puyredon de penchant pour Artigas, le fit déclarer infâme et traître. Sa tête fut mise à prix, et

(1) C'est un triste plaidoyer pour la république que les guerres civiles, les troubles continuels et l'agitation permanente de l'Amérique espagnole, depuis que ses provinces insurgées, constituées en républiques, sont devenues des théâtres sanglants de discorde et de désolation. C'est un spectacle et une leçon pour l'Europe. V—ve.

On promit 6,000 fr. à celui qui l'apporterait. S'il était permis de comparer de petites révolutions avec des événements beaucoup plus considérables, mais qui semblent en être le type, on pourrait dire qu'Artigas fut alors dans la république de Buenos-Ayres un autre Dumouriez. Mais plus habile, ou peut-être plus heureux que le général français, et n'abandonnant pas la partie au moment décisif, il ne songea qu'aux moyens de résistance. Aussi actif qu'intrépide, chéri de ses soldats, dont, malgré son âge (soixante-dix ans), il partageait toutes les habitudes, il excita dans ce moment un grand enthousiasme. A sa voix de nombreuses levées furent opérées dans le pays qui s'étend entre l'Uruguay, le Parana et le Brésil, et il put bientôt marcher à la tête d'une armée contre celle que ses ennemis firent sortir de Buenos-Ayres. Artigas battit cette armée dans la première rencontre, et s'empara de Montevideo, de Santa-Fé, en 1815. Un nouveau corps envoyé contre lui sous le général Valsecarcel subit le même sort, et la république n'eut plus d'autre parti à prendre avec son général révolté, que celui des négociations; elle lui céda, par un traité, Santa-Fé, et toute la rive orientale de la Plata. On sait qu'en pareil cas les voisins, profitant des divisions intestines, ne manquent pas de faire quelques tentatives d'envahissement. Les Portugais voulurent donc en 1816, pour la seconde fois, s'emparer de tout le pays jusqu'à la Plata. Mais Artigas, fidèle aux intérêts de sa nouvelle patrie, ne songea plus alors qu'à repousser une agression étrangère; il marcha contre les Portugais, et, quoique vaincu dans une première attaque, il ne se laissa point abattre. Après plusieurs affaires, dans lesquelles les succès furent alternatifs, il obligea le gouvernement de Rio-Janeiro à entrer en négociation avec la république de Buenos-Ayres. Les craintes d'un armement qui se préparait dans les ports de la métropole, pour soumettre les colonies de l'Espagne, forcèrent, à cette époque, les divers partis de la république à se réunir; et le général Artigas lui-même parut un instant se rapprocher de ses rivaux; mais dès que la révolution des Riego et des Quiroga eut aussi triomphé dans la métropole (1820), les divisions et les haines des partis reprirent toute leur force dans la république de Buenos-Ayres. Le directeur Puyredon, se livrant de nouveau à ses projets de domination, envoya contre Artigas une armée commandée par Rondeau; ce général fut bientôt abandonné par une partie de ses troupes, qui vinrent se mettre sous les ordres d'Artigas, et tous ensemble, marchèrent contre la capitale, d'où Puyredon et les siens furent contraints de s'éloigner. Artigas triomphait; mais peu fait pour les discussions et les intrigues de la politique, il ne sut pas longtemps conserver un pouvoir que se disputaient à la fois une foule d'intrigants ambitieux et plus adroits que lui. Obligé de quitter encore Buenos-Ayres, abandonné d'une partie de ses soldats, il fut vaincu dans un combat décisif au mois d'octobre 1820. Retenu ensuite au Paraguay, par le docteur Francia, dans une espèce de captivité, il y mourut au commencement de 1826. M—D j.

ARTIGNY (ANTOINE GACHET D'), chanoine de

l'église primatiale de Vienne en Dauphiné, était né en cette ville, le 8 novembre 1706. Littérateur modeste et laborieux, il passa sa vie dans l'obscurité de son cabinet, occupé surtout de remarques critiques et bibliographiques. En 1759, il publia une brochure intitulée : *Relation d'une assemblée tenue au bas du Parnasse, pour la réforme des belles-lettres*, in-12. Sabatier a dit, avec plus de malignité que de raison, que le lieu de l'assemblée était bien choisi. Cette brochure est écrite avec plus de finesse et d'esprit qu'on ne le devait attendre d'un homme occupé de recherches minutieuses, et qui songeait moins à soigner son style qu'à augmenter ses collections. Elle eut quelque succès, et il se proposait d'en donner une nouvelle édition; il avait même adressé son manuscrit à un libraire de Hollande, qui se contenta d'en publier la première partie, sans en nommer l'auteur, dans une compilation ayant pour titre : *Petit Réservoir, contenant une variété de faits historiques et critiques*, la Haye, 1750, 5 vol. in-8°. L'abbé d'Artigny abandonna donc son projet d'une nouvelle édition; mais il inséra les changements et les additions qu'il avait faits à son ouvrage dans le dernier volume de ses *Nouveaux Mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, Paris, 1749-56, 7 vol. in-12. Il a réuni dans ce recueil plusieurs pièces également rares et curieuses; des dissertations sur différents points de l'histoire littéraire, remarquables par un ton décent de critique, et par un air de bonne foi qui plaît au lecteur et qui le persuade. On a reproché à l'abbé d'Artigny d'avoir tiré les articles les plus intéressants de son recueil d'une histoire manuscrite des poètes français, composée par l'abbé Brun, doyen de St-Agricole d'Avignon. On ne peut douter que l'abbé d'Artigny ne connût l'existence de l'ouvrage de Brun, puisqu'il dit que le manuscrit en était resté dans la bibliothèque du séminaire de St-Sulpice de Lyon, ainsi qu'un traité du plagiat, par le même auteur; mais les articles concernant les poètes français ne sont pas les plus intéressants de son recueil, comme on a affecté de le dire; et l'abbé d'Artigny aurait pu avouer qu'il les avait empruntés à Brun, sans que sa réputation en souffrit. Il s'occupait d'un abrégé de l'histoire universelle, dont on a trouvé le manuscrit informé dans ses papiers. Sur la fin de sa vie, il abandonna tous ses projets littéraires pour se livrer à l'étude des médailles, devenue pour lui une passion. Dans sa jeunesse, il avait fait des vers qu'il supprima dans un âge plus mûr, et avec raison, si l'on en juge par ceux qu'il a laissés, en petit nombre. Il mourut à Vienne, le 6 mai 1778, dans sa 62^e année. W—s.

ARTIS (JEAN D'), en latin ARTISIUS, habile canoniste, était de Cahors, où il naquit en 1572. Ses premières études étant achevées, il alla faire son cours de philosophie à Rodez, où il se lia de l'amitié la plus étroite avec D. Tarsis, alors prieur de Cessenon, et depuis général de la congrégation de St-Maur. Après avoir terminé son cours, il rejoignit D. Tarsis à Cessenon, et il y passa trois ans, uniquement occupé de se perfectionner dans la connaissance des langues et des meilleurs écrivains de l'an-

tiquité. Il revint ensuite à Cahors, où il commença ses études en droit et prit ses premiers grades. D. Tarrisse ayant un procès devant le parlement de Toulouse, le pria de l'accompagner dans cette ville pour l'aider de ses conseils. D'Artis ne put se refuser au désir de son ami ; il profita de cette circonstance pour suivre les leçons des plus habiles professeurs, et s'étant fait recevoir docteur dans l'une et l'autre faculté, il fréquenta le barreau de Toulouse. Ses talents comme jurisconsulte lui méritèrent la bienveillance du premier président de Verdun, qui le chargea du soin de sa bibliothèque et l'admit à son intimité. En 1612, ce magistrat fut nommé premier président du parlement de Paris, et d'Artis y suivit son protecteur, dont il ne voulut jamais se séparer, malgré les offres les plus séduisantes. Une chaire de droit canonique étant venue à vaquer en 1618 à la faculté de Paris, il se mit sur les rangs et l'obtint au concours. Après la mort de Hugues Guignon (*voy. ce nom*), en 1622, il fut pourvu de la place de professeur au collège royal. Il remplit ces deux chaires avec beaucoup de zèle et d'exactitude, et mourut le 21 avril 1651. Quoique dépourvu de fortune et sans autre ressource que le traitement de ses deux chaires et le revenu de quelques bénéfices peu considérables qui lui furent accordés sur la fin de sa vie, il ne laissa pas d'amasser plus de 100,000 fr. par son économie, qu'il poussa, dit l'abbé Goujet, peut-être un peu trop loin. (*Mémoire sur le collège royal de France*, t. 3, p. 590.) Il légua 20,000 fr. à la faculté de droit de Paris pour améliorer le sort des professeurs, et le surplus à la congrégation de St-Maur. D'Artis était très-instruit ; mais il avait plus de mémoire que de jugement, et ses ouvrages, qu'on peut regarder comme des compilations, n'offrent plus aucun intérêt. Doujat (*voy. ce nom*), son successeur au collège royal, a publié les œuvres d'Artis, Paris, 1656, in-fol. Elles sont précédées d'une vie de l'auteur, que Chr.-Gott. Buder a reproduite avec des notes dans les *Vita clarissimorum Jurisconsultorum*, Iéna, 1722, in-8°. Le P. Nicéron, dans ses *Mémoires*, t. 50, p. 11-14, donne la liste de dix-sept ouvrages d'Artis, dont quatre ne font point partie du recueil publié par Doujat. Mais il n'a pas connu le plus rare de ses opuscules, et le seul qui mérite encore d'être recherché des curieux. Il est intitulé : *J. Artisii Admiranda pedis* (les Merveilles du pied), Paris, Billaine, 1629, in-8° de 56 pages. D'Artis composa ce petit traité pour se délasser de travaux plus sérieux. Suivant l'usage des savants de son temps, il y prodigue l'érudition. Mais on y trouve aussi quelques bonnes plaisanteries, et des idées singulières sur le rapport qu'on remarque entre le caractère et la forme du pied, idées que des écrivains modernes ont développées, sans rendre à d'Artis l'honneur qui devait lui en revenir. Mercier de St-Léger a donné de cet ouvrage une notice très-intéressante dans l'*Année littéraire*, 1775, t. 8, p. 44-67. Barbier, dans son *Dictionnaire des anonymes*, attribue à d'Artis, mais sans en expliquer la raison : *Satyra diatetes, sive arbiter rerum*, per Joann. de Manibus, Paris, in-12,

1614, daté par erreur 1514. Ce petit ouvrage est dédié au cardinal du Perron, par une épître au bas de laquelle on trouve, comme sur le frontispice, le nom de *Joann. de Manibus*. W—s.

ARTIS (GABRIEL D'), connu surtout par ses efforts pour empêcher le socinianisme de s'introduire dans les différentes communions protestantes, était né vers 1660, à Millhaud, dans le Rouergue. Ses études théologiques terminées, il se rendit en Prusse avec sa famille, et dut à ses talents pour la chaire d'être attaché à l'Église française de Berlin. Après la révocation de l'édit de Nantes, la plupart des pasteurs avaient été forcés, pour se soustraire à la persécution, de chercher un asile dans les pays étrangers. Cette conduite, qui n'offrait rien que de conforme au véritable esprit de l'Évangile, fut cependant blâmée hautement par quelques protestants zélés. Élie Benoit, dans l'espoir de faire cesser ces déclamations, publia : *Histoire et Apologie de la retraite des pasteurs*, etc. (*Voy. BENOÎT*.) D'Artis y répondit par les *Sentiments désintéressés*, etc., ouvrage dans lequel il prétend que les pasteurs, en abandonnant leurs églises pendant la persécution, ont trahi leurs devoirs, et qu'ils sont tenus de braver tous les dangers pour se réunir à leur troupeau. Cet ouvrage ne pouvait qu'exciter encore la division qui régnait déjà parmi le clergé protestant. Benoit s'empressa d'y répondre. D'Artis lui répliqua ; mais, à la demande de quelques amis, il consentit à supprimer son manuscrit. Ce sacrifice tardif fait à la paix ne l'empêcha pas d'être suspendu de ses fonctions pastorales par le consistoire de Berlin. Privé de son emploi, il se rendit en Hollande, où il se flattait de trouver dans l'exercice de ses talents les ressources qui lui manquaient du côté de la fortune. Il résolut d'entreprendre un journal, et il en communiqua le plan à Bayle, qui le trouva très-bien conçu (lettre à d'Artis). Le premier numéro parut à Amsterdam, sous le titre de *Journal d'Amsterdam*, le 5 septembre 1693 ; mais la publication en resta suspendue jusqu'au mois de février suivant. D'Artis étant allé demeurer à Hambourg, y reprit sa feuille, sous le titre de *Journal de Hambourg*, et la continua jusqu'au 27 avril 1696. Rétabli, vers cette époque, dans ses fonctions pastorales, il revint à Berlin après une absence de douze ans ; mais il ne put y vivre longtemps en bonne harmonie avec ses confrères : il se permit de les accuser de socinianisme, et fut exclu pour la seconde fois du ministère. Il fit, en 1714, un voyage à Deventer. Sur la recommandation de Lacroze, il y reçut un accueil bienveillant de Cuper, qui le jugeait un ministre zélé de Jésus-Christ, mais qui lui souhaitait plus de prudence. (*Lettres de critique*, etc., p. 162.) L'année suivante, d'Artis se rendit en Suède, puis en Angleterre, où l'on conjecture qu'il fut attaché à l'église St-James de Londres. L'âge n'avait point diminué son ardeur pour les disputes. Ayant eu l'occasion de voir entre les mains d'un de ses amis la traduction française du Nouveau Testament, par Beausobre et Lenfant, il crut y remarquer des traces de socinianisme, et s'empressa de mettre en garde les fidèles contre cette version, par une lettre pas-

torale dans laquelle il s'intitule le plus ancien et le plus légitime pasteur de l'Eglise française de Berlin. Cette lettre lui attira des réponses très-vives de Lenfant. D'Artis y répliqua d'une manière peu écharitable. Il alla même jusqu'à recourir à l'autorité séculière pour obtenir la punition des prétendus sociniens. Dans un mémoire qu'il fit remettre au grand maréchal de Prusse, il lui offre d'extraire de la traduction du Nouveau Testament plus de soixante passages suspects, et d'en fournir la critique. Cette démarche n'ayant pas eu l'effet qu'il s'en promettait, il s'éloigna de Berlin pour toujours. On conjecture qu'après avoir erré dans les Pays-Bas et l'Allemagne, il prit enfin le parti de retourner à Londres et qu'il y mourut, après 1750, dans un âge avancé. Outre le *Journal d'Amsterdam et de Hambourg*, dont la collection forme 4 vol. petit in-8°, on connaît de d'Artis : 1° *Sentiments désintéressés sur la retraite des pasteurs de France, ou Examen du livre intitulé : Histoire et Apologie de la retraite, etc., d'Élie Benoit*, Deventer, 1688, in-12. 2° Deux lettres à l'auteur de l'*Histoire critique de la république des lettres* (Masson), au sujet de la dissertation éritique sur le psaume 110, dans le *Journal littéraire de la Haye*, t. 3, p. 142-60; t. 4, p. 153-73. 3° *Recueil de trois écrits sur des sujets importants à la religion*, la Haye, 1705, in-8°. D'Artis est l'éditeur de ce recueil. Dans la préface, il se déclare l'auteur de la dissertation sur la théocratie d'Israël. Les deux autres pièces sont : *Lettre à un ministre nouvellement reçu*, et *Discours sur la nécessité de connaître la religion et de la pratiquer*. 4° *Lettres de M. d'Artis et de M. Lenfant sur les matières du socinianisme*, Berlin, 1719, in-4°. 5° *Mémoire abrégé concernant le système et les artifices des sociniens modernes*; dans le *Journal de Trévoux*, mai 1723, p. 909-22. C'est l'extrait du mémoire qu'il remit au grand maréchal de Prusse contre la traduction du Nouveau Testament par Beausobre et Lenfant. 6° *La maîtresse clef du royaume des cieux, qui est une clef d'or d'Ophir, enrichie de perles du plus grand prix; ou Dissertation contre le papisme*, Londres, sans date, petit in-8°. Ouvrage rare et recherché des curieux, peut-être à cause de la singularité du titre ou de la violence des attaques contre le saint-siège. (Voy. le *Manuel du libraire* de M. Brunet, au mot *Maîtresse*.) Barbier, dans son *Examen critique des dictionnaires*, a donné sur d'Artis un article très-incomplet. W—s.

ARTOIS (JACQUES VAN), peintre, né à Bruxelles en 1615. On ignore quel fut son maître; mais on sait qu'il étudia la nature avec assiduité. Il acquit, par cette méthode, la plus sûre de toutes, une grande manière, une touche agréable, et le talent de donner à chaque objet le caractère qui lui est propre. Il avait acquis également un coloris très-vigoureux; mais la plupart de ses tableaux ont poussé au noir. Téniers, qui était très-lié avec van Artois, a souvent peint ou retouché les figures et les animaux dans les tableaux de cet artiste. Van Artois peignant avec beaucoup de facilité, faisant payer fort cher ses ouvrages, et jouissant d'une grande réputation, eût pu acquérir de la fortune, s'il ne se fût avisé de fré-

quenter les grands et de leur donner des repas somptueux. Avec ce genre de vie, il mourut pauvre, on ne sait précisément en quelle année. On voit de ses ouvrages à Bruxelles, à Malines, à Gand et à Dusseldorf. D—r.

ARTOPAEUS (JEAN-CHRISTOPHE BECKER ou), historien et philologue, né en 1626 à Strasbourg, consacra sa longue carrière à l'enseignement. Après avoir professé trente-deux ans la littérature latine au gymnase de sa ville natale, il fut pourvu en 1685 d'un canonicat du chapitre de St-Thomas et de la chaire d'histoire à l'académie, dont il mourut doyen le 21 juin 1702. C'était un savant du premier ordre, très-versé dans les langues, l'histoire et les antiquités; et s'il n'est pas aussi connu maintenant qu'il mérite de l'être, c'est qu'il n'a guère publié que des thèses et des dissertations, genre d'ouvrages dont la réputation franchit rarement l'enceinte des académies. La plupart de ses thèses roulent sur des points choisis de l'histoire sacrée et de l'histoire ancienne. Uffenbach en avait recueilli un grand nombre dont on trouve les titres dans le catalogue de sa bibliothèque. (Voy. UFFENBACH.) Artopaeus a eu part au *Compendium histor. ecclesiasticæ*, etc., in usum gymnasii Gothani, Gotha, 1666, in-8°, et souvent réimprimé depuis en Allemagne. (Voy. SECKENDORF.) On lui attribue : *Seria disquisitio de statu, loco et vita animarum postquam discesserunt a corporibus præsertim fidelium*, in-12 de 214 pages, édition imprimée, suivant Placcius (*Theatrum anonymorum*), dans le duché de Lunebourg, vers 1670. Cet ouvrage curieux, mais paradoxal, reparut, dès l'année suivante, à Strasbourg, chez Zelzner, in-12, augmenté d'un examen éritique par Balth. Bebel. Il a été inséré dans le *Fasciculus rariorum ac curiosorum Scriptorum theologicorum de anima*, Francfort, 1692, in-8°; enfin on en indique, dans la *Bibliotheca selectissima* d'Engel, une édition de Leipsiek, 1702, in-8°. Quoiqu'il ait eu quatre éditions, l'ouvrage est assez rare, ainsi que Dav. Clément le témoigne dans la *Bibliothèque curieuse*, t. 1, p. 550, au mot *Anima* (1). Placcius en a donné l'analyse dans son *Theatrum* déjà cité, p. 71. Parmi les thèses d'Artopaeus, on distingue celle qu'il a publiée sous ce titre : *Meletema historicum quod narratio de Juditha et Holopherne non historia sit, sed epopeia*, Strasbourg, 1694, in-4°; réimprimée dans le *Compendium historiæ ecclesiast.*, Gotha, 1705, in-8°. Artopaeus a fourni des notes à l'édition de Dictys de Crète, publiée par Obreeht, Strasbourg, 1691, in-4°; et il a corrigé les *Tables chronologiques* de Ch. Schrader. Ce dernier ouvrage n'a été publié qu'après la mort de l'auteur, par Bartenstein, Strasbourg, 1713, in-4°. W—s.

ARTUR et ARTUS. Voyez ARTHUR et ARTHUS.

ARTUSI (JEAN-MARIE), né à Bologne, vers le milieu du 16^e siècle, chanoine régulier de la congrégation du St-Sauveur, fut un célèbre professeur de musique.

(1) Dav. Clément ne connaissait pas l'édition de Strasbourg 1671, in-12. Elle est citée dans le Catal. de la biblioth. du roi, D. 281.

Il florissait vers 1590. On a de lui : 1° *l'Arte del contrapunto ridotto in tavole, parte prima*, Venise, 1586, in-fol., et *parte seconda*, Venise, 1589, in-fol. Cet ouvrage, fort estimé, est rare. 2° *Delle imperfezioni della moderna musica*, Venise, 1600, in-fol., réimprimé en 1605, dans le même format. 3° *Impresa del R. P. Gioseffo Zarlino da Chioggia dichiarata dal R. D. G. Artusi*, etc., Bologne, 1604, in-4°.

G—É.

ARTUSINI (ANTOINE), de Forlì, et non pas de Ravenne, comme l'ont cru quelques écrivains, naquit le 2 octobre 1554. Il fut jurisconsulte, poète et orateur. Il prenait le titre de chevalier, et vivait encore en 1624, comme il paraît par le titre de cet ouvrage : *Oratio habita in publico consistorio ad S. D. N. Urbanum VIII, pont. opt. max., in kal. maii 1624, dum illustrissimi Helvetiorum legati universæ Helvetiorum cathol. reipub. debitum eidem pont. obsequium redderent*, Rome, in-4°. A la fin de ce discours, où il se nomme lui-même *Antonius Astusinus Foroliviensis*, se trouve la réponse faite par le célèbre J.-B. Ciampoli, de Florence. On trouve encore d'Artusini quelques pièces de vers, entre autres une *canzone* italienne, dans les *Rime scelte de poeti Ravennati*, où elle a été insérée par erreur, et un sonnet, mis en tête du recueil des cinq discours intitulés *Corone*, etc., par Étienne Lusignan, Padoue, 1577, in-4°.

G—É.

ARUM (DOMINIQUE VAN), noble frison, né à Leuwarde, en 1579, s'appliqua de bonne heure à la jurisprudence. Après avoir fait d'excellentes études à Franeker, à Oxford et à Rostock, il se rendit, en 1599, à Iéna, où il fut nommé professeur de droit en 1603, et il y mourut le 24 février 1637. Il rendit d'importants services au droit public de l'Allemagne, et fut un de ceux qui commencèrent à le réduire en un corps de doctrine. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Discursus academici de jure publico*, Iéna, 1617-25, 3 vol. in-4°; 2° *Discursus academici ad auream bullam Caroli IV*, ibid., 1617, in-4°; 3° *Commentar. de comitiis Roman. German. imp.*, ibid., 1650-55-60, in-4°. Ce traité est un des meilleurs qui soient sortis de sa plume.

G—T.

ARUNDEL (THOMAS), archevêque de Cantorbéry, naquit en 1535, d'une maison illustre, et fut nommé évêque d'Ély à l'âge de vingt et un ans, exemple unique dans l'histoire de ce pays. On l'accuse d'avoir, dans toute sa carrière épiscopale, montré un goût puéril pour l'ostentation et le luxe; ce qui tourna cependant quelquefois au profit des églises dont il fut successivement le chef. De l'archevêché d'Yorck, il passa, en 1596, à celui de Cantorbéry; mais, dans les dix années qui précédèrent cette dernière nomination, ses fonctions ecclésiastiques ne l'empêchèrent pas d'occuper, avec quelques interruptions, le poste important de lord chancelier. En 1595, il transporta les cours de justice de Londres à Yorck, afin, disait-il, de punir l'orgueil que le roi reprochait aux habitants de la capitale; mais probablement aussi pour donner plus d'éclat et de richesses à son diocèse. Bientôt on sentit l'inconvénient d'un tel déplacement, et l'ordre ancien qui existe encore

fut rétabli. Comme Arundel, en obtenant une commission qui donnait la régence au duc de Gloucester, au comte d'Arundel et autres, avait pris une part très-active aux premiers efforts tentés pour délivrer la nation de l'oppression de Richard II, il fut banni par ce prince, et le pape Boniface IX, qui avait à se plaindre du roi et du parlement, se vengea en accueillant un de leurs ennemis; il nomma Arundel à l'archevêché de St-André en Écosse, et déclara l'intention où il était de lui accorder en Angleterre d'autres honneurs ecclésiastiques; mais une lettre où Richard faisait sentir au souverain pontife la nécessité d'un rapprochement et de l'harmonie la plus entière entre le trône et l'autel fit changer les dispositions de la cour de Rome. Heureusement pour Arundel, il ne tarda pas à trouver, dans le mécontentement toujours croissant du peuple anglais contre le roi, une occasion de revoir sa patrie, et d'y reprendre ses dignités. Il était arrivé dans la Bretagne au moment où la noblesse d'Angleterre et une autre partie de la nation sollicitaient Henri, duc de Lancastre, excité par Richard, de quitter la France pour venir recevoir la couronne de ce monarque lui-même. On chargea l'archevêque de Cantorbéry de remettre au duc une lettre pressante, qu'il accompagna des plus vives remontrances sur l'état où se trouvait le royaume, et sur la nécessité de remédier promptement au mal. Henri, retenu par quelques scrupules sur la légitimité d'une pareille succession, finit par se rendre, et Arundel plaça la couronne sur la tête de Henri IV, son nouveau maître. Au commencement du règne de ce prince, les besoins de l'État exigeant des secours considérables, on employa (dans le parlement convoqué à Coventry, en 1404) des arguments renouvelés souvent depuis pour prouver que ces secours pouvaient être pris sur les biens du clergé. Arundel mit en œuvre, auprès du parlement et du roi, tous les moyens possibles pour détourner le coup, et parvint du moins à le suspendre. Il combattit ensuite une nouvelle secte d'hérétiques (les lollards ou wickleffites), avec toute l'ardeur et l'activité de son caractère. Il alla jusqu'à déclarer que cette hérésie ne pouvait se punir que par le feu, et une exécution préparée par ses ordres eut lieu; il venait de prononcer, sous le règne de Henri IV, une pareille sentence contre lord Colham, lorsqu'il fut saisi d'une inflammation à la gorge dont il mourut presque subitement. L'esprit superstitieux de ce temps-là ne manqua pas d'attribuer une fin si prompte à la justice divine. Arundel fut le premier qui, par un zèle mal entendu, défendit de traduire l'Écriture sainte en langue vulgaire.

L—P—E.

ARUNDEL (THOMAS HOWARD, comte d'), maréchal d'Angleterre, sous les règnes de Jacques I^{er} et de Charles I^{er}, était un zélé protecteur des savants et des artistes. Après avoir passé quelques années sur le continent, pour se livrer à l'étude des arts et de la littérature, il revint dans sa patrie, et dès lors son palais, situé sur le bord de la Tamise, et sa maison de campagne, dans la province de Surrey, devinrent le séjour des hommes les plus distingués

par leurs talents. Doué lui-même d'un goût exquis, il dirigea, avec Inigo Jones, dont il était le protecteur, les embellissements des bâtiments de Westminster; et, en 1618, il fut chargé, avec d'autres pairs, de diriger les édifices de Lincoln's-Inn-Fields, etc., dont les dessins, par Inigo Jones, sont aujourd'hui chez le lord Pembroke, à Wilton. Lord Arundel et lord Pembroke furent les premiers qui formèrent en Angleterre des collections de monuments antiques. Arundel associa à ses travaux le savant Jean Evelyn, qu'il envoya à Rome. Il envoya ensuite dans le Levant Guill. Petty, et ce fut lui qui, en 1627, apporta en Angleterre les marbres connus sous le nom de *marbres d'Arundel*, parmi lesquels se trouve la célèbre *Chronique de Paros*, qui contient les époques les plus mémorables de l'histoire de la Grèce depuis 1582 avant J.-C., époque de la fondation d'Athènes, jusqu'en 264 avant J.-C., et plusieurs traités relatifs à Priène, à Magnésie et à Smyrne. (Voy. MAITTAIRE, CHANDLER, PEIRESC.) Dès que lord Arundel eut réuni les trésors qu'il avait rassemblés à Rome et dans la Grèce, les statues et les bustes furent placés dans sa galerie; les marbres écrits furent appliqués aux murs du jardin de son hôtel, et les statues d'un mérite inférieur, ou qui étaient mutilées, occupèrent son jardin d'été à Lambeth. La collection contenait trente-sept statues, cent vingt-huit bustes, et deux cent cinquante marbres chargés d'inscriptions, sans compter les autels, les sarcophages, divers fragments, et des bijoux d'un grand prix. Arundel ne jouit du fruit de ses soins que jusqu'en 1642, où la guerre civile le força de quitter sa patrie, et d'y laisser tous ses biens et sa collection, à l'exception de ses diamants, de ses pierres gravées et de ses tableaux, qui furent transportés à Anvers; lui-même se réfugia en Italie, et s'établit à Padoue, où il mourut en 1646. A sa mort, il partagea sa précieuse collection entre son fils aîné et Guillaume Howard, l'infortuné comte de Stafford. Le partage de l'aîné devint dans la suite l'héritage de son fils Henri Howard, comte d'Arundel, qui, en 1667, à la sollicitation de Jean Selden et de Jean Evelyn, fit don à l'université d'Oxford de tous ses marbres écrits, qui, depuis cette époque, ont été connus sous le nom de *marbres d'Oxford* (*marmora Oxoniensia*). On peut voir, dans la traduction que Millin a donnée de l'ouvrage de Dallaway, intitulé : *Anecdotes des beaux-arts en Angleterre*, quel a été le sort du reste de la magnifique collection d'Arundel. Ces marbres furent déchiffrés, aussitôt après leur arrivée, par le savant Jean Selden : il les publia, en 1629, avec une traduction latine et un commentaire, sous ce titre : *Marmora Arundelliana, sive saxa græce incisa, ex venerandis prisca Orientis gloriæ ruderibus, auspiciis et impensis Thomæ, comitis Arundellia, etc. ; accedunt Inscriptiones aliquot veteris Latii, ex ejusdem vetustatis thesauro selectæ*, Londres, in-4°. En 1676, Homfroi Prideaux les publia de nouveau, avec d'autres marbres qui avaient été donnés à l'université d'Oxford; il les accompagna, dans cette édition (qui est intitulée : *Marmora Oxoniensia, ex Arundellianis, Seldenianis, aliisque conflata*, Oxford,

1676, in-fol.) d'un commentaire auquel il ajouta les observations de Selden et de Thomas Lydiat. Cette édition a été réimprimée à Londres en 1732, in-fol., par les soins de Michel Maittaire, sous ce titre : *Marmorum Arundellianorum, Seldenianorum, aliorumque academiæ Oxoniensi donatorum, etc., cum variis commentariis et indice*. Maittaire y a disposé les marbres dans un meilleur ordre que Prideaux ne l'avait fait, et a ajouté aux commentaires de Prideaux et de Selden les observations d'autres savants qui se sont occupés de ces belles antiquités. La meilleure et la plus belle édition de ces marbres est celle du savant et célèbre docteur Richard Chandler, intitulée : *Marmora Oxoniensia*, Oxford, 1763, in-fol., format d'atlas. Il y a, cependant, dans les deux éditions précédentes, de bons commentaires qui ne se trouvent pas dans celle-ci, et qui les rendent nécessaires. Des inscriptions, mais sans gravures, ont été réimprimées à Oxford, 1791, in-8°. La *Chronique de Paros* a été traduite par Scipion Maffei, Lenglet-Dufresnoy, le docteur Playfair et M. Robinson. (Voy. la *Dissertation* de ce dernier, concernant l'authenticité de la *Chronique de Paros*, 1788, in-8°; les *Observations* de Gibert sur le même sujet, *Mém. de l'acad. des inscr.*, t. 23; une *Réclamation en faveur de la Chronique de Paros*, par Hewlett, dans une lettre à Robinson.) Lord Arundel a été peint par van Dyck, regardant la belle tête d'Homère qu'il possédait et qui est à présent dans le musée Britannique. C'est d'après ce buste qu'a été gravée la planche de la collection de Landon. On voit, au château de Warksop, son portrait et celui de sa femme, lady Alatheia Talbot, réunis dans un même tableau, par Paul van Somer. — Un comte d'ARUNDEL, de la même famille que les précédents, fut, à la fin du 16^e siècle, emprisonné pendant trois ans, condamné à mort et exécuté, pour avoir entretenu une correspondance avec le cardinal Alan. (Voy. ALAN.) K.

ARUNS, petit-fils de Tarquin l'Ancien, roi de Rome, et frère de Lucius Tarquin, dit le Superbe. Servius Tullius, successeur de Tarquin l'Ancien, était le tuteur des jeunes princes. Il résolut, pour s'attirer leur affection, de leur faire épouser ses deux filles; mais il eut plus égard aux rapports de l'âge qu'à ceux des caractères. Lucius, qui était l'aîné, annonçait déjà des inclinations violentes : il eut une épouse douce et vertueuse. Aruns, bien plus humain que son frère, trouva dans Tullie une compagne ambitieuse et capable des plus grands forfaits. Plus Servius devint âgé, plus elle chercha à porter aux entreprises les plus hardies Aruns, qui ne faisait consister son bonheur que dans une vie paisible. Elle se plaignait sans cesse de la destinée qui avait uni son sort à celui d'un époux indolent, et désirait avec ardeur d'en être délivrée. Des inclinations également perverses lièrent bientôt Tarquin et Tullie. Tarquin empoisonna sa femme; Tullie se délivra d'Aruns par un crime semblable, et ces deux coupables s'unirent vers l'an 218 de Rome, 436 avant J.-C. (Voy. TULLIE.) D—r.

ARUNS, fils de Tarquin le Superbe. Voyez BRUTUS

ARUNS, fils de Porsenna. *Voyez CLÉLIE.*

ARVIDSON (TRULS), graveur suédois, né vers le milieu du 17^e siècle, mort en 1705, voyagea, aux frais du gouvernement, en plusieurs pays, et revint dans sa patrie avec une religieuse de Flandre, qu'il épousa à Stockholm. Il fut employé principalement à dessiner et à graver les anciens monuments du Nord, dont l'étude était alors protégée par Charles XI et par plusieurs grands du royaume. On trouve une notice sur les ouvrages d'Arvidson dans le *Specimen biographicum* de Dahl, imprimé à la suite de la vie de l'antiquaire Hadorph. Arvidson ne se bornait pas au travail du burin. Il avait fait un cours d'études à Upsal, et s'occupait aussi des sciences, surtout des langues orientales. Il portait habituellement sous le bras la Bible hébraïque de Leusden, imprimée sans points, et la lisait avec une grande facilité. En 1703, il publia un ouvrage singulier ayant pour titre : *Psalmi Davidis idiomate originali hebræo, adscripta ad latus litteris italicis vocum lectura*. Cet ouvrage avait pour but de faire connaître les sept premiers Psaumes dans la langue orientale, suivant le rythme musical des Hébreux, en indiquant le ton de chaque mot. Arvidson n'eut pas lieu d'être satisfait du succès de cette production, qui lui attira beaucoup de critiques ; mais, malgré ces critiques et malgré plusieurs autres difficultés, il se proposait d'achever son travail et de publier de la même manière tout le Psautier, lorsque la mort mit un terme à son activité et à son zèle. C—AU.

ARVIEUX (LAURENT D'), né à Marseille, le 21 juin 1635, d'une famille originaire de Toscane, fit paraître, dès son enfance, les plus heureuses dispositions pour l'étude des langues, et une grande passion pour les voyages. En 1653, il suivit Bertandier, son oncle, nommé consul à Seyde, séjourna douze ans dans les différentes Echelles du Levant, y apprit les langues persane, arabe, hébraïque, syriaque, et revint en France pourvu de toutes sortes de connaissances sur l'histoire, les mœurs, les coutumes et la politique des nations du Levant. Louis XIV, instruit de ses talents, l'envoya en 1668 à Tunis, pour y négocier un traité avec le dey. D'Arvieux s'acquitta de sa commission au gré de la cour, délivra trois cent quatre-vingts esclaves français, qui voulurent lui témoigner leur reconnaissance par une bourse de 600 pistoles, qu'il refusa généreusement. D'Arvieux fut envoyé, en 1672, à Constantinople. Il eut beaucoup de part au traité que le marquis Nointel, ambassadeur de France, conclut avec Mahomet IV, par la facilité avec laquelle il parlait le turc, ce qui étonna et lui rendit favorable le vizir Aehmet Kupral. Turenne l'avait chargé de s'informer, des Grecs les plus instruits, quelle était la croyance de leur Église sur le mystère de l'eucharistie. Le résultat de ses informations fut qu'elle était la même que celle des Latins. A son retour, en 1675, il fut fait chevalier de St-Lazare et pourvu d'une pension de 4,000 livres sur l'évêché d'Apt. Son expérience et son intelligence dans la conduite des affaires du Levant engagèrent la cour à l'envoyer consul à Alger. D'Arvieux sut si bien se

concilier les bonnes grâces du dey qu'il en obtint à son départ la liberté de deux cent quarante esclaves français. Colbert le fit ensuite nommer au consulat d'Alep, où il resta six ans, de 1679 à 1686. Innocent XI, instruit des services qu'il y rendait à la religion, le nomma à l'évêché de Babylone, qu'il refusa, et lui permit d'ajouter à ses armes celles de Jérusalem. En 1686, le chevalier d'Arvieux revint se fixer à Marseille et s'y maria. Les dernières années de sa vie furent entièrement consacrées à l'étude de l'Écriture sainte, qu'il lisait dans les textes originaux. Il mourut dans sa ville natale, en octobre 1702. Il avait composé la *Relation d'un voyage fait par ordre de Louis XIV vers le grand émir*, chef des princes arabes du désert, et un *Traité des mœurs et coutumes des Arabes*. J. de la Roque a publié l'un et l'autre avec des notes, et une traduction de la *Description de l'Arabie* d'Aboul-Féda, Paris, 1717, in-12. Ses *Mémoires* ont été donnés au public par le P. Labat, Paris, 1753, 6 vol. in-12. Ils furent attaqués par les *Lettres critiques de Hadjy-Mohammed-Effendi*, Paris, 1753, in-12, attribuées à Pétis de la Croix. T—D.

ARYSDAGHÈS (Saint), né en Césarée de Capadoce, vers l'an 279 de l'ère vulgaire, étudia avec succès auprès d'un maître habile, nommé Nicomaque, qui venait d'embrasser la religion de Jésus-Christ. En 318 il fut appelé à Valarsabad, ville capitale de la grande Arménie, par le roi Tiridate et par son père, St. Grégoire l'Illuminateur, qui venait d'établir publiquement le christianisme dans ce royaume, par l'ordre de son souverain. Arysdaghès y fut sacré évêque de Diospont et d'une partie de l'Arménie majeure, par son père, qui, ayant abdiqué vers l'an 331, lui laissa le soin de gouverner l'Église naissante d'Arménie. St. Arysdaghès s'y maintint avec fermeté ; il était plein d'ardeur pour la défense de la religion, fit éclater un grand zèle contre les païens, et punit avec sévérité ceux qui n'observaient pas rigoureusement la loi évangélique. Quelques hommes puissants s'opposèrent ouvertement à ses entreprises ; mais ils furent réprimés par l'ordre du roi Tiridate. St. Arysdaghès établit des monastères dans plusieurs provinces d'Arménie, et il y appela des hommes instruits dans la religion, leur assura des moyens d'existence, et les chargea de prêcher la doctrine de l'Évangile. Il bâtit ensuite une église dans le bourg de Tilnavan, qui lui avait été donné en apanage, et une autre à Khozan, dans la province de Sophène. Le gouverneur de cette contrée, nommé Arehélaüs, l'un des ennemis de ce patriarcat, le surprit un jour dans un voyage, et le mit à mort, l'an 339 de J.-C. — Un autre ARYSDAGHÈS, surnommé *Krasser*, c'est-à-dire bibliophile, vivait dans la même contrée, à la fin du 12^e siècle, et a laissé une grammaire et un dictionnaire arménien. Z.

ARZACHEL (ABRAHAM), autrement dit EIZARAKEL, né à Tolède, dans le 12^e siècle, fut un des plus célèbres astronomes qui aient vécu après les Grecs et avant la renaissance des lettres. Il écrivit un livre sur l'obliquité du zodiaque, qu'il fixa, pour

son temps, à 25° 34', et détermina l'apogée du soleil par quatre cent deux observations. Les fameuses *Tables alphonsines*, publiées par ordre d'Alphonse le Savant, roi de Castille, sont en partie tirées des ouvrages d'Abraham Arzachel. On ignore l'année de la naissance et celle de la mort de cet astronome, qui professa la religion juive. Montucla dit que ses tables existent en manuscrit, dans plusieurs bibliothèques, avec une introduction qui en explique l'usage.

C—S—A.

ARZAN, pontife païen, en Arménie, au commencement du 4^e siècle, était en grande vénération dans cette contrée; il exerçait un pouvoir souverain dans la province de Daron. Les bourgs de Horan, de Govars, de Meghdy et d'Achdichad formaient l'apanage de sa maison. Il avait sa résidence à Richab, et prenait le titre fastueux d'*enfant du soleil*, gardien des temples des dieux *Kissan* et *Thémetz*. Lorsque St. Grégoire l'Illuminateur établit le christianisme en Arménie, Arzan fit de vains efforts pour s'y opposer. St. Grégoire, au retour d'un voyage à Césarée de Cappadoce, eut le dessein de passer par cette province, afin de convertir ses habitants et de détruire les idoles. Les officiers et les seigneurs du pays, qui l'accompagnaient par l'ordre du roi Tiridate, rassemblèrent une armée de 7,000 hommes. Arzan, averti des préparatifs qu'on faisait contre lui, forma à la hâte une armée de 6,000 combattants, et vint à la rencontre de son ennemi, aux environs de Govars. St. Grégoire se retira alors dans la forteresse d'Olgan, avec plusieurs personnes de sa suite, et entre autres Glap-Zenop, qui a laissé l'histoire de cet événement. La bataille se donna bientôt au pied d'une montagne. Arzan, quoique dans un âge avancé, se battit en désespéré. Il poussa l'ennemi à plusieurs reprises avec une impétuosité extraordinaire, et il excitait ses soldats à le suivre, en criant à haute voix : « Il vaut mieux se battre pour mourir en héros, que de vivre pour voir nos temples détruits et nos dieux outragés. » Et, s'adressant aux chrétiens : « O renégats des dieux de la patrie, leur criait-il, sachez que c'est le glorieux Kissini qui se bat contre vous ! » Arzan, malgré ses efforts, voyant ses forces diminuer, s'élança dans le centre de l'armée chrétienne, pour appeler le prince d'Angheshdam, qui le commandait, à un combat singulier. Les deux chefs s'élancèrent aussitôt l'un contre l'autre, et, après quelque résistance, le pontife Arzan fut tué d'un coup sur la tête, l'an 302 de J.-C. — Un autre ARZAN, qui florissait dans le 5^e siècle, traduisit en arménien les œuvres de St. Athanase et a laissé manuscrit : 1^o *Traité contre le pyrisme, ou la religion du feu*; 2^o *Discours sur l'ascension de Jésus-Christ*; 3^o *Homélie sur l'apôtre St. Paul*.

Z.

ASA, roi de Juda, succéda à son père Abia, vers l'an 955 avant J.-C. Les premières années de son règne furent marquées par la destruction des autels élevés aux idoles, par le rétablissement du culte du Seigneur, et par la paix dont Dieu récompensa son zèle. Il en profita pour réparer et fortifier les

villes de Juda, qui avaient beaucoup souffert des guerres de son prédécesseur. Il obligea sa grand-mère, qui s'était faite prêtresse de Priape, de renoncer à ce culte abominable, déposa dans le temple toutes les richesses que son père avait rapportées de son expédition contre Jéroboam, roi d'Israël. En la quinzième année de son règne, les Madianites, ou Cluséens, qui habitaient l'Arabie déserte, ayant fait marcher contre lui, dit l'Écriture, une armée d'un million d'hommes et de trois cents chariots, il les défit, à la tête de 380,000 hommes. Il eut le même succès contre Zara, roi d'Éthiopie, sur lequel il fit un immense butin. Asa avait négligé de détruire les hauts lieux; il est vrai qu'on n'y adorait que le Seigneur; mais depuis que Dieu avait concentré tout son culte dans le temple de Jérusalem, celui qu'on pouvait lui rendre en tout autre endroit était devenu illégitime. A cette première faute il ajouta celle d'acheter avec l'argent du temple et du trésor royal le secours de Bénadab, roi de Syrie, contre Baasa, roi d'Israël, qui lui avait déclaré la guerre, et de faire mettre en prison le prophète Ananias, chargé de lui reprocher, de la part de Dieu, d'avoir imploré des secours étrangers, au lieu de mettre toute sa confiance dans le Seigneur, qui lui avait été constamment favorable dans ses autres guerres. Sur la fin de ses jours, Asa, attaqué d'une grave maladie, eut recours aux médecins, sans s'adresser à Dieu par la prière. Cette maladie le conduisit au tombeau, après un règne de 43 ans. Il eut son fils Josaphat pour successeur.

T—D.

ASAD ou ACAD-KAN, l'un des souverains éphémères de la Perse, dans le dernier siècle, appartenait à une tribu d'Afghans, et naquit dans les environs de Caboul, vers 1745. Il entra au service de Nadir-Schah avec le corps de troupes que sa nation offrit à ce conquérant, lorsqu'il revenait de l'Inde, en 1739. Jeune alors et simple cavalier, Asad se fit bientôt remarquer; il obtint de l'avancement, et commandait un corps de 4,000 hommes dans la province d'Érivan, lorsque Nadir fut assassiné (1747). Les révolutions qui éclatèrent par suite de cet événement développèrent l'ambition d'Asad et lui offrirent les moyens de la satisfaire. Il se mit d'abord au service de Teymouras II et de son fils Héraclius, princes de Géorgie, qui profitaient aussi des circonstances pour affranchir leur pays du joug qu'il subissait depuis deux siècles et demi sous la domination persane. Asad ne tarda pas à quitter ses nouveaux maîtres; et voulant, à leur exemple, travailler pour son propre compte, il se joignit aux Lesghis, peuples caucasiens qui, à la faveur du désordre, pillaient et ravageaient impunément les États musulmans et chrétiens. En 1751, il assiégea Éri- van, dont le gouverneur n'implora pas en vain le secours d'Héraclius. Forcé de s'éloigner, Asad se jeta sur l'Adzerbaïdjan, en chassa les troupes géorgiennes, s'empara de Tauris, et conclut avec Héraclius, à la fin de 1752, un traité de paix par lequel il fut convenu que les rives de l'Araxe seraient la limite de leurs États respectifs. Maître, par ce traité, de tout l'Adzerbaïdjan, Asad, après avoir recruté son

armée d'aventuriers de tous les pays, ajouta à ses conquêtes Cazbin et Sulthanieh ; il entra dans le Ghilan, y fit des levées d'hommes et d'argent, et s'avança dans le Mazanderan contre Mohammed Haçan-Kan, tandis que ce dernier était attaqué d'un autre côté par Kérym-Kan. Le plan d'Asad était d'attendre le résultat de la lutte entre ces deux rivaux, et de tomber ensuite sur le vainqueur, dont il espérait avoir bon marché. Mais ayant appris que Mohammed Haçan, vainqueur de Kérym, se disposait à venir le combattre, il n'osa pas se risquer sur un terrain resserré entre la mer Caspienne et de hautes montagnes, et retourna à Cazbin. Kérym, après avoir réparé ses pertes, vint l'y assiéger en 1753. La vigoureuse résistance d'Asad força son rival de décamper. Il revint l'année suivante ; mais cette fois Asad, qui avait renforcé son armée, ne resta pas sur la défensive. Il alla camper dans les environs de Cazbin, y livra bataille à Kérym, le défit, et le poursuivit avec tant de vigueur, qu'il ne lui laissa pas le temps de se fortifier ni même de se reposer à Ispahan et à Chiraz : il s'empara de ces deux villes importantes. Kérym s'était retiré dans le Kermesir, où les montagnards s'armèrent pour sa défense. Asad, qui le suivait de près, s'engagea imprudemment dans un défilé où ses troupes furent écrasées. Sa déroute fut complète, et il ne parvint qu'avec peine et dans le plus grand désordre à se replier sur Chiraz, où il pilla les caisses publiques et les magasins de vivres : il gagna enfin Ispahan, et comptait s'y fortifier pendant l'hiver ; mais n'ayant pas reçu les recrues qu'il avait demandées, et se voyant menacé à la fois par les armées de Mohammed Haçan et de Kérym, il craignit de se mesurer contre ces deux compétiteurs, et préféra aller attendre à Tauris l'issue d'une seconde lutte qui ne pouvait manquer de s'engager entre eux. En effet, Mohammed triompha de Kérym et s'empara d'Ispahan. Vaincu à son tour devant Chiraz, il retourna dans le Mazanderan pour y réparer ses pertes. Il marcha sur Tauris au printemps de 1757. La puissance d'Asad, affaiblie par ses guerres avec Kérym, était alors sur son déclin. Ses troupes mal payées fatiguaient les peuples de l'Adzerbaïdjan par leurs brigandages. Il manquait de vivres et de munitions ; et plusieurs de ses officiers généraux allèrent avec leurs soldats se ranger sous les drapeaux de Mohammed Haçan. Effrayé de cette désertion, Asad laissa un corps de troupes sous les ordres de Feth Ali-Kan, pour défendre Ourmiah, la plus forte place de l'Adzerbaïdjan, et il s'achemina vers Bagdad avec une faible escorte. En traversant le Kourdistan, il s'arrêta chez son beau-père ; mais ce barbare, sans respect pour les liens de la parenté ni pour un souverain déchu, le dépouilla de tous ses joyaux, en lui disant impudemment que ces parures ne convenaient plus à sa position. Asad, arrivé à Bagdad dans un dénûment presque absolu, y fut bien accueilli du pacha Soliman ; mais il ne put en obtenir des secours pour rentrer en Perse. Comme il cherchait à se faire un parti, et comme ses intrigues pouvaient compromettre la neutralité

dont ce gouverneur voulait ne pas se départir avec Kérym-Kan (*voy.* ce nom), Asad reçut ordre de s'éloigner, et prit le parti de se retirer en Géorgie, auprès du prince Héraclius, qui lui assura une existence honorable à Tiflis, mais qui, satisfait d'avoir recouvré l'indépendance de sa couronne et de son pays, refusa aussi de favoriser les projets ambitieux de son hôte. Dans cet intervalle, Feth Ali-Kan, abandonné à ses propres forces, avait livré Ourmiah à Mohammed Haçan. (*Voy.* ce nom.) Celui-ci, à son tour, avait été vaincu et tué par Kérym, qui restait maître de toute la Perse. Héraclius, sommé par ce prince de livrer Asad, ne voulut pas violer les lois de l'hospitalité ; mais il engagea Asad à se rendre auprès d'un prince dont on vantait la clémence et la loyauté. Asad-Kan suivit ce conseil, et s'en trouva bien. Olivier, dans la relation de ses voyages en Orient, nous a conservé le récit de l'entrevue de ces deux personnages et le texte même de leur conversation. Il est difficile de croire à l'authenticité de ces détails, et surtout à celle des discours. Mais, en somme, Kérym pardonna généreusement à son ancien rival, lui accorda sa confiance, l'admit dans son conseil, et lui offrit tous les moyens de mener une vie douce et paisible, dans tel lieu qu'il lui plairait de choisir. Asad préféra demeurer à Chiraz, auprès d'un prince qui avait acquis tant de droits à sa reconnaissance et à son amitié. Il lui donna souvent des avis salutaires, le servit avec zèle et courage à l'armée ; mais, refusant tous les emplois, toutes les dignités, il disait souvent qu'il n'avait jamais été plus heureux que depuis sa chute. Il survécut à Kérym et mourut à Chiraz en 1780, pendant que cette ville était assiégée par Ali Mourad-Kan. (*Voy.* ce nom.) Son corps fut déposé dans une mosquée, et ce ne fut qu'après la reddition de cette ville que ses restes, comme il l'avait désiré, furent portés à Kaboul, accompagnés de ses femmes et de ses esclaves. A—T.

ASANDRE, l'un des généraux de Pharnace II, roi de Pont, se révolta contre la cruauté de ce prince, qui, vaincu par César, voulut rentrer dans ses États ; mais Asandre alla à sa rencontre, le défit et le tua. César disposa de la couronne en faveur de Mithridate le Pergaménien, fils naturel du grand Mithridate ; Asandre le défit aussi. Il se contenta cependant du titre d'archonte, qu'on voit sur plusieurs médailles, et il n'osa prendre celui de roi que lorsqu'Auguste l'eut confirmé dans son autorité. Il épousa Dynamis, fille de Pharnace, et mourut l'an 14 avant J.-C., âgé de 93 ans. C—R.

ASBJÖRN, surnommé BLAK, seigneur danois, beau-frère du roi Harald, se mit, en 1085, à la tête de la multitude révoltée contre Canut IV. Pour mieux assurer son entreprise, il passa lui-même dans le camp du roi, sous prétexte de concerter avec Canut les moyens d'étouffer la rébellion. Après avoir donné à ce prince le conseil perfide de se montrer dans la ville d'Odensé, en Fionie, il revint trouver une petite troupe de rebelles, et, pénétrant avec eux dans la ville, il massacra le roi, agenouillé devant l'autel, avec ses principaux courtisans. Quel-

ques auteurs prétendent qu'Asbiorn ayant voulu se faire proclamer roi lui-même, ses partisans l'abandonnèrent, que son armée se dissipa, et qu'il périt peu de temps après, d'une manière misérable. La mémoire du crime de ce rebelle s'est tellement conservée, que le peuple, en Danemark, dit encore proverbialement : « Monter le cheval de Blak, » pour désigner un traître qui se donne un faux air de conciliateur entre deux partis. M—B—N.

ASCELIN, ou ANSELME (NICOLAS), religieux missionnaire, fut envoyé, par Innocent IV, vers un des généraux mongols, en 1247, suivit le sud de la mer Caspienne, traversa la Syrie et la Perse, et se présenta devant Bajou-Novian (Bajothnoï), un des chefs mongols, qui probablement campait, avec ses nomades, dans le Chowarezem. La relation de ce voyage, moins importante que celle de Carpin, a peu contribué aux progrès de la géographie de cette partie de l'Asie. Le bon religieux, observateur crédule et superficiel, n'entre dans quelques détails que relativement à son séjour parmi les Mongols. Son journal ne nous est pas parvenu en entier ; ce que nous en avons nous a été conservé par Vincent de Beauvais, qui tenait cet extrait de Simon de St-Quentin, compagnon d'Ascelin, et qui l'inséra dans son *Miroir historique*. Bergeron l'a traduit en français dans son recueil, à la suite de la relation de Carpin, Paris, 1654. L. R—E.

ASCH (GEORGE-THOMAS, baron D'), médecin des armées russes, conseiller d'État, et membre de plusieurs académies, né à St-Petersbourg, de parents allemands, en 1729, mort en la même ville, en 1807. D'Asch, comme tant d'autres Russes, devenus depuis célèbres dans les sciences ou dans la politique, fit ses études à l'université de Goettingue, où il suivit particulièrement les cours de Haller. La plus belle partie de sa réputation se fonde sur le constant et noble attachement qu'il conserva toute sa vie pour cette illustre école, et pour les grands maîtres sous lesquels il s'y était formé. Sa fortune et ses nombreux voyages lui donnèrent la possibilité de rassembler de précieuses collections, dont il envoyait chaque année une partie à Goettingue. Il a enrichi la superbe bibliothèque de cette université d'une bibliothèque entière de livre russes, d'un beau *Coran*, de manuscrits turcs et de plusieurs autres raretés, et le musée, d'une foule d'objets instructifs et curieux, tant de la Sibérie que des autres provinces du vaste empire russe, comme vêtements, instruments, armes de divers peuples, minéraux, médailles, antiquités. Il a de même contribué à compléter les collections particulières du savant Blumenbach. D'Asch, dont la mémoire mérite d'être honorée comme citoyen autant que comme savant, eut trop de devoirs divers à remplir pour pouvoir beaucoup écrire. Il eut cependant une part principale à la *Pharmacopée russe*, imprimé à Pétersbourg, 1778, in-4°. On a de lui encore quelques morceaux, en latin et en allemand, sur divers points de physiologie et de médecine. Sa dissertation inaugurale : *de primo Pare nervorum medullæ spinalis*, Goettingue, 1750, in-4°, parut, dans le temps, neuve et remarquable ; peut-être que

Haller y eut quelque part. Entre ses autres ouvrages, il faut surtout distinguer celui qu'il publia sur la peste, où l'on trouve d'excellentes observations, et les meilleurs moyens de se préserver de cette maladie. On peut voir les titres et les dates de ces écrits dans l'*Allemagne littéraire* (Gelehrte Teutschland) de Meusel, 4^e édition, t. 1^{er}, p. 98. Heyne a publié à Goettingue, en 1807, son éloge historique, sous ce titre : *de Obitu bar. de Asch, ad viros amantissimos J. Fr. Blumenbach et J. D. Reuss.*, 12 pages in-4°. V—s.

ASCHAM (ROGER), né dans le Yorkshire, vers 1515. En 1530, il entra au collège St-Jean, à Cambridge, où il devint professeur de grec. Henri VIII lui fit une pension de 40 livres sterling, le plaça comme instituteur auprès d'Élisabeth, à laquelle il expliquait Cicéron, Sophocle et d'autres auteurs anciens. Après avoir été occupé deux ans dans ces honorables fonctions, il revint à Cambridge et y remplit la place d'orateur avec une grande distinction. En 1550, il suivit sir Richard Morysine dans son ambassade auprès de Charles-Quint, et resta plusieurs années en Allemagne. Pendant ce temps, Ascham fut nommé secrétaire latin du roi Édouard ; mais, à la mort de ce prince, il perdit sa place et sa pension. Il devint secrétaire latin de la reine Marie, et fut employé par le cardinal Pole. A l'avènement de la reine Élisabeth, il fut rétabli dans la place de secrétaire, et devint son instituteur particulier pour les langues anciennes. Il mourut à Londres, en 1568. Son ouvrage le plus estimé est intitulé : *le Maître d'école, ou Moyen simple d'apprendre aux enfants à entendre, à écrire et à parler la langue latine*. Upton en a donné une bonne édition en 1711, in-8°. Ses lettres latines, Oxford, 1703, in-8°, ont été souvent imprimées. On a recueilli ses œuvres, en 1769, in-4°. — Un autre ASCHAM (Antoine), républicain anglais, fut membre du long parlement, et ensuite envoyé comme ambassadeur en Espagne, où six royalistes exilés l'assassinèrent, ainsi que son interprète, le 6 juin 1650. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *Révolutions des gouvernements*, 1649, in-8°. — Enfin un troisième ASCHAM, vicaire de Burnishton, vivait sous Édouard VI, et a publié quelques écrits sur l'astrologie et sur la botanique. B—R j.

ASCHANÆUS (MARTIN), ecclésiastique suédois, vécut dans le 17^e siècle, et se livra avec beaucoup de succès à l'étude de l'histoire et des antiquités ; mais ce qui le rend surtout remarquable, c'est d'avoir été un des premiers, en Suède, qui se soit occupé d'y former la langue du pays par des traductions. Il fit paraître en suédois, vers l'année 1613, le traité de Chytraeus, de *Patientia et Consolatione*, qui avait une grande vogue dans ce temps. Peu après, parurent les traductions de quelques autres ouvrages étrangers, et, dans le dernier siècle, cette partie de la littérature nationale s'est étendue considérablement. On a même traduit en vers, avec succès, Anacréon, une partie d'Homère et d'Horace, l'*Énéide* de Virgile, plusieurs tragédies de Racine et de Voltaire. C—AU.

ASCHARY. Voyez ACHARY.

ASCHEMBERG (RUTGER, comte d'), feld-maréchal de Suède, avait appris l'art de la guerre dans les campagnes brillantes de Charles X, ou Charles Gustave, en Pologne et en Danemark. Son courage et son expérience eurent occasion de se signaler, lorsqu'au commencement du règne de Charles XI, les Danois firent une invasion dans la province de Scanie. Le roi conduisit dans cette province une armée considérable, pour arrêter les progrès de l'ennemi; deux batailles gagnées par les Suédois, l'une près de Lund, en 1676, l'autre près de Lands-crona, en 1677, sauvèrent la Suède, et forcèrent les Danois à repasser le Sund. Pendant ces deux batailles, Aschenberg ne quitta point le roi, l'aïda de ses conseils, et décida la victoire. La paix ayant été conclue, Aschenberg rendit à sa patrie des services d'un autre genre. Nommé sénateur, il prit part à toutes les délibérations importantes, encouragea les travaux utiles, et protégea les sciences, les lettres et les arts. Charles XI avait en lui la plus grande confiance, et, pour récompenser ses services, il lui accorda le titre de comte, le créa feld-maréchal, et lui donna le gouvernement général des provinces du Midi. La vie du feld-maréchal d'Aschenberg a été écrite en suédois par Sven Lagerbring. C—AU.

ASCHER (RABBI) BEN JÉCHIEL, juif allemand, mort en 1321, à Tolède, recteur de la synagogue, et père de huit fils qui se sont distingués dans la carrière des lettres. On a de lui : 1° *Fasciculus, sive Collectanea*, imprimé à Cracovie en 1571, in-fol.; ce sont des observations sur différents passages du Talmud. 2° *Schedloth et Thesuroth*, c'est-à-dire, *des Questions et des Réponses*. 3° *Thouscphoth*, c'est-à-dire, *Appendices*; c'est encore un commentaire du Talmud. 4° *Diss. super effato Judæorum : Israel nulli planetæ est subjectus*, qui est encore en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. D'autres ouvrages d'Ascher ont été compris dans la collection de Sal. Ben Jehuda Læw, Prague, 1725, in-4°. (*Voy. la Biblioth. rabbinica* de Bartolucci.) S—A.

ASCHOD est le nom de plusieurs princes arméniens de la race des Bagratides, Juifs d'origine, qui régnèrent sur la Géorgie, et dont la famille existe encore en Russie. — ASCHOD, fils de Piourad, voyant l'Arménie livrée à la fureur des guerres civiles, depuis qu'en l'année 685 le patrice Grégoire périt dans une bataille contre les Khazars, qui l'avaient envahie, s'empara du gouvernement en 685, et prit le titre de patrice. Il nomma son frère Sempad *sharabied* ou généralissime des troupes; et, dans l'espoir d'assurer la tranquillité de son pays, il fit la paix avec le calife Abdel-Mélek, et lui paya un tribut. Mais l'empereur Justinien II, irrité de cet acte de soumission des Arméniens, envoya contre eux, en 686, une armée qui dévasta pendant deux ans leur malheureux pays. D'un autre côté, les Arabes, soupçonnant quelque intelligence secrète entre les Grecs et les Arméniens, attaquèrent ces derniers. Aschod marcha à la rencontre de l'ennemi, et périt dans la bataille, l'an 690, après avoir gouverné 4 ans et 8 mois. — ASCHON, fils de Sahag,

profitant des guerres civiles qui élevèrent la puissance des Abbassides sur celle des Ommiades, se fit nommer patrice et prince des princes d'Arménie en 743, par Merwan II, dernier calife de la race des Ommiades, et gouverna 15 ans. Attaqué en 758 par les autres princes arméniens, à cause de ses liaisons avec les musulmans, il fut vaincu, fait prisonnier et privé de la vue. Il survécut quatorze ans à ce malheur, et fut renoué par son fils Sempad. — ASCHON I^{er}, dit le Grand, premier roi d'Arménie de la dynastie des Bagratides, était fils de Sempad le Confesseur qui souffrit le martyre en 836. Ayant appris la mort glorieuse de son père, et se mit en possession de ses États en Arménie, et sut, par sa prudence et sa sagesse, se concilier à la fois la confiance des princes arméniens et l'amitié des Arabes; aussi le calife Motawakkel fit cesser les incursions des musulmans en Arménie, et, au lieu d'un *osdigan* ou gouverneur, il n'y envoya plus qu'un commandant qui dépendait du gouverneur de l'Adzerbaïdjan. Il fit plus : en 859 il éleva Aschod à la dignité de prince des prêtres et lui donna sur l'Arménie tous les droits de la souveraineté, à la charge d'un tribut annuel. Aschod s'appliqua à maintenir la paix dans ses États, et à réparer les maux qu'y avaient causés les Arabes. Il conféra à son frère Apas la dignité de *sharabied*, et se fortifia par des alliances avec les plus puissants princes arméniens, qui se souvinrent à lui avec joie en devenant ses gendres. Maître du centre de l'Arménie sur les bords de l'Araxe, Aschod résidait alternativement à Kars, à Ani et à Eraskavors, et comptait parmi ses vassaux le prince de Géorgie, son parent, et le roi de Colchide. La partie méridionale de l'Arménie était encore occupée par les Arabes dont le commandant militaire résidait à Tovin, pour y surveiller les princes arméniens et recevoir leurs tributs. En 861, cet émir ayant fait une incursion en Arménie, fut vaincu par Aschod et par son frère Apas. Le calife Motawakkel, loin de venger la honte de son lieutenant, rendit la liberté à tous les princes arméniens qui avaient été emmenés captifs à Bagdad avec Sempad, et leur permit de retourner au christianisme qu'ils avaient été forcés d'abandonner. Aschod gouvernait l'Arménie depuis vingt-six ans, lorsque le calife Motamed crut devoir récompenser sa fidélité et sa sagesse en lui conférant le titre de roi. Il lui envoya, en 885, un diadème, des vêtements royaux, des chevaux, des armes et d'autres riches présents. Aschod fut couronné par l'ambassadeur musulman à Ani, en présence des grands de la nation. Quelque temps après, l'empereur Basile le Macédonien, qui se prétendait issu des Arsacides, anciens rois de l'Arménie, envoya une couronne à Aschod, avec une lettre pleine de compliments et de témoignages d'affection, et fit avec lui un traité d'alliance et d'amitié. Ainsi fut rétabli le royaume d'Arménie, environ quatre siècles et demi après la destruction de la dynastie des Arsacides. Aschod vainquit les peuples barbares qui habitaient les vallées septentrionales et les gorges du Caucase, reprima leurs brigandages, et leur donna des gou-

verneurs. Ils se révoltèrent en 888, et furent vaincus par Sempad, fils aîné du roi, qui, s'étant mis à la tête d'une nombreuse armée d'Arméniens et de Géorgiens, les soumit, et résida quelque temps chez eux en qualité de vice-roi, pour les accoutumer à l'obéissance. Aschod fit la même année un voyage à Constantinople, où il fut reçu avec les plus grands honneurs par l'empereur Léon le Philosophe; mais il tomba malade à son retour sur les frontières de ses États, et mourut vers la fin de l'an 889, après avoir porté pendant cinq ans le titre de roi, laissant pour successeur Sempad, l'aîné de ses quatre fils. — ASCHOD II, petit-fils du précédent, succéda, l'an 914, à son père Sempad, dont la mort tragique avait plongé l'Arménie dans un abîme de maux. Ce prince, qui par ses exploits mérita le surnom d'*Ergathi* (de fer), secondé par son frère Apas, rassembla six cents guerriers avec lesquels il soutint une lutte inégale contre les musulmans et les rebelles. Malgré son courage, son activité et ses hauts faits d'armes, malgré la couronne qu'il avait reçue des rois de Géorgie et des Abkhaz, il ne put délivrer son pays du joug des infidèles. Moins roi que chef d'aventuriers, borné à la possession de quelques forts, il n'aurait pu, sans le secours des étrangers, recouvrer le trône de ses pères, et relever la puissance des Bagratides en Arménie. Enfin, après dix ans de malheurs, Aschod fut informé, l'an 920, que l'empereur Constantin Porphyrogénète invitait les Arméniens à oublier leurs dissensions, et à se réunir aux rois de Géorgie et des Abkhaz, promettant de leur envoyer de puissants secours pour les aider à chasser les Arabes. Aschod se rendit l'année suivante à Constantinople, d'où il revint avec une armée qui l'aidera à recouvrer entièrement son royaume. Pendant son absence, la révolte de Kakig, roi du Vazbouragan, et de quelques autres princes arméniens alliés des Arabes, avait forcé Yousouf, chef de ces derniers, à évacuer l'Arménie; mais il y avait laissé un ferment de division en créant roi, dans la ville de Tovin, un autre Aschod, cousin du roi d'Arménie. La guerre qu'Aschod eut à soutenir contre ce compétiteur ne l'empêcha pas de soumettre plusieurs peuples du nord de l'Arménie, de faire la paix avec Yousouf, de vaincre son propre frère Apas, auquel il pardonna sa révolte soutenue par le roi des Abkhaz, et de terminer heureusement plusieurs guerres contre ce dernier et d'autres princes arméniens. Le successeur d'Yousouf renouvela l'alliance avec le roi d'Arménie, et lui donna le titre de *schahanschah* (roi des rois), pour marquer sa suprématie sur les rois de Colchide, de Géorgie, d'Albanie, de Vazbouragan et de Tovin; mais les empereurs grecs ne lui accordèrent que le titre de prince des princes. Par la médiation du patriarche Jean VI et des évêques arméniens, Aschod fit la paix avec son cousin, qu'il reconnut roi de Tovin, fut heureux dans toutes ses entreprises, et mourut en 928, dans la quinzième année de son règne, laissant pour successeur son frère Apas. — ASCHOD III *Oghormadz* (le Miséricordieux), neveu d'Aschod II, succéda, en 932, à son père Apas dont le règne avait été tran-

quille. A son exemple, il fit construire plusieurs édifices, il embellit et agrandit la ville d'Ani, sa capitale. En 961, il donna le titre de roi et la ville de Kars à son frère Mouschlegh, dont la postérité y régna pendant un siècle. Aschod parvint à un très-haut degré de puissance. Les rois de Géorgie, d'Albanie, de Kars, de Vazbouragan, tous les princes arméniens et plusieurs émirs musulmans reconnaissaient sa suprématie. Il n'avait plus à redouter le califat avili sous la tyrannie des princes Bowaïdes. (Voy. MOTHY-LILLAU). Ayant vaincu, en 961, Seif-ed-daulah, prince Hamdanide, souverain d'Alep et d'une partie de la Mésopotamie, il reçut du calife une lettre de félicitation et le titre de Schah-Armen. En 974, il fit alliance avec l'empereur Jean Zimiscès, et le seconda puissamment dans sa brillante expédition contre les princes musulmans de Syrie et de Mésopotamie. Aschod III mourut en 977, après un règne de 25 ans, laissant pour successeur Sempad II, et deux autres fils, Kakig I^{er} et Kourken, qui fonda le royaume de l'Albanie arménienne. — ASCHOD IV, surnommé *Khadeh* (le Vaillant), fils puîné de Kakig I^{er}, se révolta, l'an 1021, contre le roi Jean, son frère; soutenu par le roi de Vazbouragan, il l'assiégea dans Ani, après avoir conquis la plus grande partie du royaume, et le força de lui en céder la moitié. Mais les entreprises de l'empereur Basile II et les invasions des Turcs seldjoukides affaiblirent l'Arménie, et la plongèrent dans l'anarchie. Aschod mourut en 1059; et, comme il ne laissait qu'un fils âgé de quatorze ans, ses États retournèrent à son frère Jean, qui ne lui survécut que quelques mois. Ce ne fut qu'après deux ans de malheurs que le fils d'Aschod parvint au trône, qui fut bientôt perdu pour lui et pour sa famille. A—T.

ASCHRAF-SCHAH II, le second des souverains afghans khildjis qui interrompirent la dynastie des Sofis en Perse, était fils de Mir-Abdallah que Mir-Mahmoud avait fait périr à Candahar. Aschraf, cousin de ce dernier, sut dissimuler sa haine contre le meurtrier de son père; il le suivit dans ses expéditions contre la Perse, et prit part à la conquête d'Ispahan, en 1722. Après que Mahmoud se fut assis sur le trône des Sofis, Aschraf, exposé aux persécutions de sa défiante jalousie, fut protégé par l'affection des Afghans. Accusé d'avoir, par trahison ou par lâcheté, favorisé, pendant le siège d'Ispahan, l'évasion du prince Thahmasp, il se justifia en prouvant qu'il avait fait toute la résistance dont était susceptible la faiblesse du poste qu'il commandait, et fut acquitté par un conseil de guerre. Il s'éloigna de la capitale où il portait ombrage à Mahmoud, et fut un des chefs de l'expédition qui s'empara de Cazbin; mais cette ville s'étant révoltée, les habitants firent main-basse sur les Afghans: Aschraf parvint à s'échapper, et n'osant reparaitre à Ispahan, où il craignait de courir les chances d'une nouvelle accusation, il se retira à Candahar. Les vœux des Afghans forent bientôt Mahmoud de le rappeler et de le déclarer son successeur. Il parait néanmoins que pendant la maladie cruelle et délirante qui accabla l'usurpateur, et

qui lui fit répandre tant de sang (*voy.* MIR-MAHMOUD), Aschraf fut emprisonné; mais bien tôt ses fers se brisèrent, et il fut placé sur le trône en avril 1725, soit immédiatement après, soit peu de moments avant la mort de son ennemi, dont on lui apporta la tête. Aschraf était aimé des soldats de sa nation. Sage, courageux et modéré, il avait toutes les qualités propres à rendre sa domination supportable aux Persans dans des temps ordinaires; mais les circonstances contrarièrent ses bonnes intentions, en aigrissant son caractère. Schah-Thahmasp, le dernier des Sofis, avait été reconnu roi dans le Mazanderan, où il s'était réfugié, et dans quelques districts voisins. Les Russes, dont ce prince avait réclamé le secours, s'étaient emparés du Chirwan et du Ghilan; et les Turcs, sous prétexte de jouer le rôle de médiateurs dans les troubles de la Perse, s'entendant avec les Russes pour la partager, avaient conquis l'Arménie et la plus grande partie de l'Adzerbaïdjan. Les Afghans Abdallis étaient toujours maîtres de Hérat et de plusieurs autres places du Khorasân. Le reste de cette province, ainsi que le Seïstan, étaient au pouvoir de Mélik-Mahmoud, qui avait pris le titre de roi. Il ne restait à Aschraf que l'Irak, le Farsistan et le Kerman, où son autorité n'était pas même reconnue partout. Ses premiers actes prouvèrent qu'il craignait moins les Persans que ses propres généraux. Il en fit périr plusieurs, les uns à cause de leur attachement pour Mahmoud, les autres pour avoir conspiré en sa faveur contre ce prince. Ces exécutions enrichirent son trésor, et lui gagnèrent l'affection des habitants d'Ispahan. Il fit porter solennellement dans la sépulture de leurs ancêtres les cadavres des princes persans égorgés par Mahmoud, et poussa l'hypocrisie jusqu'à feindre de refuser une couronne souillée de sang, et de ne l'accepter que sur une renonciation formelle du malheureux Schah-Houcaïn, auquel il l'avait offerte. Aschraf, avant de monter sur le trône, avait eu des relations secrètes avec Thahmasp; mais, devenu roi, il changea de politique, et tenta d'attirer ce prince dans un guet-apens. Le coup ayant manqué, il s'en vengea sur quelques seigneurs persans, qu'il accusa d'intelligence avec l'héritier des Sofis. Aschraf employa la première année de son règne à affermir son gouvernement intérieur, et à pourvoir à sa sûreté personnelle par le moyen d'une forteresse qu'il fit construire au milieu d'Ispahan. Une ambassade qu'il avait envoyée à Constantinople ayant été congédiée sans audience, les Turcs commandés par Ahmed, pacha de Bagdad, prirent Cazbin, et s'avancèrent vers la capitale. Aschraf surprit un de leurs corps, et employa la ruse contre des ennemis qu'il voulait ménager et ne pas provoquer à de plus grands efforts. Ses émissaires travaillaient secrètement les soldats kourdes et ottomans, et leur persuadaient que l'alliance de la Porte avec une puissance chrétienne pour faire la guerre à un prince musulman et orthodoxe était aussi impie qu'impolitique. Des imans, qu'il envoya au sérasquier, lui prêchèrent hautement la même doctrine, et se joignirent aux officiers turcs, lorsque l'heure de la

prière les appela à remplir ce devoir. Leur mission produisit tout l'effet qu'Aschraf pouvait espérer. La désertion, l'indécision, désorganisèrent l'armée ottomane. Il en triompha aisément avec des forces bien inférieures, la contraignit à la retraite, et obtint une paix honorable en 1727. Aschraf échoua ensuite dans une tentative contre Candahar; et cette entreprise l'affaiblit doublement, en semant la division parmi les Afghans Kildjis. Il s'empara de Yezd, et son ambassadeur fut reçu à Constantinople avec distinction; mais ces faveurs de la fortune furent pour lui les dernières. L'étoile de Schah-Thahmasp commençait à briller d'un éclat qui fit pâlir celle d'Aschraf. Un de ces hommes extraordinaires qui apparaissent à diverses époques dans le monde se montra le vengeur de la race des Sofis, qu'il devait détruire un peu plus tard. (*Voy.* NADIR-SCHAH.) Nadir avait fait rentrer le Khorasân et le Seïstan sous l'autorité de Schah-Thahmasp, et se disposait à marcher contre les Afghans, lorsqu'il fut prévenu par ceux-ci. Cette imprudence d'Aschraf fut cause de tous ses revers. Vaincu dans une première bataille près de Demgan, il perdit son camp et ses bagages, et se retira sur Ispahan: après avoir éprouvé un second échec, il se porta à quelques lieues au nord de cette capitale, dans la forte position de Mourtehakoureh, où il essuya une troisième défaite en novembre 1729. Rentré dans Ispahan, il songeait à y faire massacrer tous les Persans; mais il eut à peine le temps d'y verser le sang de l'infortuné Schah-Houcaïn, et de se retirer en désordre avec les débris de son armée et tous les individus de sa nation, hommes, femmes et enfants. Aschraf prit la route de Chyras, où il espérait se fortifier pendant l'hiver. Poursuivi par le vainqueur, il osa tenter encore le sort des armes près des ruines de Persépolis, en janvier 1730; mais sa défaite fut une véritable déroute. Alors il eut recours aux négociations, offrit de rendre toutes les princesses de la famille royale, qu'il avait emmenées, et ne demanda que la liberté de retourner à Candahar. Mais Nadir ne voulut rien entendre, et menaça les Afghans de ne leur faire aucun quartier, s'ils ne livraient leur chef. Craignant d'être trahi, Aschraf s'enfuit avec deux cents hommes. Un de ses frères, auquel il avait confié une partie de ses trésors, afin de se ménager une retraite à Bassora, fut massacré par les peuples insurgés du Laristan; et lui-même, après avoir traversé le Kerman, dont les habitants s'étaient aussi révoltés, n'était plus suivi que de deux hommes, lorsqu'il fut attaqué et assassiné par les Beloutchis, dont ses joyaux tentèrent la cupidité. Les circonstances de sa fuite et de sa mort sont racontées de diverses manières. Aschraf ne manquait ni de courage ni de talents, et, dans des conjonctures moins difficiles, il aurait pu être un grand prince. Il n'avait régné que 4 ans et demi, et en lui finit la tyrannie des Afghans, qui avait duré un peu plus de 7 ans. (*Voy.* THAH-MASP II.)

A—T.

ASCLÉPIADE, médecin, natif de Pruse, en Bithynie, est le premier qui rendit l'art de la médecine recommandable à Rome. Il vint s'établir dans cette ca-

pitale, l'an 616 de sa fondation, 440 ans avant J.-C., après s'être fait une réputation en Asie, où il refusa les offres de Mithridate, roi de Pont, qui voulait l'attirer près de lui. C'était un de ces esprits ardents destinés à faire révolution dans les carrières qu'ils parcourent. La nature l'avait doué d'une éloquence entraînant dont il abusa souvent. A Rome, il commença par donner des leçons de rhétorique; mais tout à coup, persuadé, malgré ses connaissances assez superficielles en médecine, qu'il connaissait à fond cet art, il se mit à le pratiquer; malheureusement, il y porta toute la fougue de son esprit indépendant, et toutes les erreurs des opinions philosophiques que, comme rhéteur, il avait successivement adoptées. Les Romains, qui d'abord avaient paru accueillir favorablement Aréhagathus, l'avaient ensuite injustement pris en haine, parce qu'il avait recouru quelquefois dans ses traitements à des moyens douloureux. Asclépiade, pour se faire une réputation, prit une méthode inverse; il s'attacha d'abord à ne donner que des remèdes agréables et faciles; il fit à la médecine une fausse application de toutes les philosophies du temps; et, parlant ainsi aux Romains de choses qui entraient dans le plan de leurs études, et les entraînant d'ailleurs par le charme de son éloquence, il les séduisit et les gagna d'autant plus facilement qu'il était lui-même séduit et se croyait près de la vérité. Il adopta la philosophie corpuseulaire d'Épicure, comme base de sa doctrine; et celle d'Hippocrate, la seule vraie, cette sage réserve avec laquelle le prince de la médecine reste souvent spectateur des mouvements de la nature, et en attend la favorable, mais spontanée solution, Asclépiade la qualifiait de *méditation sur la mort*. Du reste, comme cela se remarque chez tous les esprits ardents qui adoptent pour règle de leur conduite un principe pris hors de la limite rigoureuse de l'observation et de l'expérience, rien de plus mobile, de plus contradictoire que les dogmes théoriques et pratiques d'Asclépiade. Par exemple, s'il mérite d'être loué pour avoir souvent employé l'exercice comme moyen perturbateur, souvent aussi il est tombé à cet égard dans l'excès reproché à Hérodien : on le voit à la fois prescrire le vin dans les maladies causées par la faiblesse et dans les frénésies; saigner dans les pleurésies et dans les maladies nerveuses, comme l'épilepsie; faire une proscription absolue des purgatifs; défendre toute boisson aux malades dans les deux premiers jours de leur maladie, c'est-à-dire dans le temps où ils en demandent avec le plus d'instances, etc. En somme, ses principes sont si vagues, qu'on ne peut pas même dire qu'il ait fait école. Plinie rapporte à cinq chefs ses principaux moyens de traitement : l'abstinence des viandes, celle du vin, les frictions, la promenade, et la gestation à cheval et en voiture; on peut expliquer tous les succès pratiques qu'on lui attribue par l'effet le plus général de ces moyens, qui tendent tous à exciter l'action de la peau, cet émonctoire important de l'économie, point de pratique qu'avait entrevu Asclépiade, mais qu'il ne se proposait que d'après les vues fausses de sa philosophie corpuseulaire. Ce que nous avons dit de l'éloquence

d'Asclépiade et du soin qu'il prenait à satisfaire les moindres fantaisies de ses malades explique assez sa grande réputation, qui s'est évanouie avec lui. Une circonstance heureuse vint d'ailleurs la justifier en quelque sorte; passant près d'un convoi, il reconnut que le corps qu'on portait au bûcher avait encore un reste de vie; il lui prodigua des secours qui furent suivis de succès, et il parut plutôt ressusciter un mort que guérir un malade. Il osa se vanter de n'être jamais malade, et, si l'on en croit Plinie, le hasard le servit encore à cet égard; car il dit qu'il mourut vieux et par suite d'une chute. Cependant Suidas nie ce fait, et attribue sa mort à une inflammation de poitrine. Asclépiade fut le maître de Thémison, chef de la secte des méthodistes; mais la doctrine professée par ces derniers est tout entière le fait de Thémison, et ne doit nullement être rapportée à Asclépiade, trop bouillant pour se plier ainsi toujours à un même système. Il nous reste quelques fragments des ouvrages d'Asclépiade dans Aétius : *Malagmata hydropica quæ evacuant humorem*; *Emplastrum a scilla quæ uterî ulcera ad cicatricem ducunt*, corrigés, augmentés et publiés par Ch.-G. Grunpert sous ce titre : *Asclepiadis Bythini Fragmenta*, Weimar, 1798, in-8°. Celse et Cœlius Aurélianus le citent comme auteur de plusieurs traités. C. et A.—N.

ASCLÉPIADES, philosophe platonicien, natif de Phliase, s'établit à Athènes, et se lia d'une étroite amitié avec Ménédème. Ils étaient tous deux si pauvres, qu'ils servirent d'abord les maçons, puis se louèrent à un boulanger, chez lequel ils passaient les nuits à moudre du blé. Cités devant l'aréopage pour justifier de leurs moyens d'existence, ils firent comparaître le boulanger, et les magistrats, charmés de leur amour pour l'étude, leur donnèrent à chacun 200 drachmes. Asclépiades quitta l'école platonique pour celle de Stilpon de Mégare; cette dernière, pour le séjour d'Élis, et d'Élis il se rendit à Érétrie, toujours accompagné de Ménédème, qui fut le fondateur de la secte Érétrique. (*Voy. MÉNÉDEME.*) Les deux amis avaient d'abord fait vœu de rester célibataires; mais ils changèrent de résolution, et se marièrent tous deux en même temps, Ménédème épousant la mère, et Asclépiades, la fille. Celle-ci mourut, et Ménédème céda sa femme à son ami. Asclépiades termina ses jours dans un âge avancé, vers le milieu du 3^e siècle avant notre ère, laissant un fils dont Ménédème prit soin. D. L.

ASCLÉPIADES. *Voyez ESCULAPE.*

ASCLÉPIODORE, peintre athénien, florissait en même temps qu'Apelles, sur lequel il l'emportait pour les proportions et pour l'ordonnance. Apelles était le premier à l'admirer sous ce rapport. Mnason lui fit peindre les douze dieux, et lui paya 300 mines pour chacun. — Il y eut un autre ASCLÉPIODORE, statuaire, qui excellait à faire les têtes des philosophes. L.—S.—E.

ASCLÉPIODOTE, natif d'Alexandrie, fut disciple de Proclus, pour la médecine et pour la philosophie éclectique. Il s'acquit dans l'une et l'autre science une grande réputation. Damascius a parlé

de lui fort au long, dans la vie d'Isidore dont Suidas et Photius nous ont conservé des fragments. Asclépiodote, dirigeant ses recherches vers la philosophie naturelle, s'attachait particulièrement à connaître la cause des choses : il déterminait le nombre des couleurs primitives et des diverses nuances que l'on peut former par leur mélange, distingua cinq cents espèces de bois, étudia les vertus des plantes et celles des animaux, cultiva la musique, et, dans la médecine, surpassa son maître. Il remit en usage, comme remède, l'ellébore blanc, avec lequel il fit des cures très-heureuses. De ces recherches, à la magie, il y a peu de chemin, surtout dans un siècle peu éclairé; aussi Damascius rapporte-t-il qu'Asclépiodote lisait dans les plus épaisses ténèbres; que, près de se noyer dans le Méandre, il se retira des eaux par la vertu de certaines paroles, etc. De tout cela on doit conclure qu'Asclépiodote fut un thaumaturge. Il avait fait, sur le *Timée* de Platon, un commentaire qui s'est perdu. Nous avons, sous son nom, un ouvrage manuscrit sur la tactique, mais on ignore s'il est de lui ou de son gendre, médecin célèbre.

K.

ASCLEPIUS, de Tralles, l'un des disciples d'Ammonius Hermias, chercha, comme les autres éclectiques, à concilier les dogmes de Platon avec ceux d'Aristote. Ce philosophe appartient à la dernière époque de l'école néo-platonicienne; sa vie ne nous est pas connue; on le rapporte à la fin du 5^e siècle de notre ère. Il nous reste de lui des scolies sur les six premiers livres des *Métaphysiques* d'Aristote, et sur l'*Arithmétique* de Nicomaque. Ces deux ouvrages, qui n'ont jamais été imprimés, se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque royale. Ste-Croix a donné dans le *Magasin encyclopédique*, t. 27, une notice sur les ouvrages manuscrits d'Asclépius de Tralles (1).

C—R.

ASCOLI (le duc TROJANO-MARCELLI D') offrit, dans un temps si funeste pour les rois, un exemple de dévouement et de fidélité qui eut peu d'imitateurs. Né dans les États du roi de Naples, il entra au service de ce prince comme gentilhomme de la chambre en 1792, et fut nommé, peu d'années après, vicaire général de la Basilicate et des trois provinces de la Pouille, alors menacées d'une invasion par les Français. Il s'y conduisit avec autant de zèle que de sagesse. La levée de boucliers du général Mack, à la tête des troupes napolitaines, contre les Français, qu'il chassa de Rome à la fin de novembre 1798, ayant été bientôt suivie de sa défaite, et Naples ayant été prise par les Français le 23 janvier 1799, le duc d'Ascoli fut obligé de suivre la famille royale en Sicile, et la capitale resta livrée aux plus horribles désordres. Mais lorsque peu de mois après l'armée française eut été forcée d'évacuer cette ville pour marcher contre les Austro-Russes, une subite réaction

(1) Le commentaire d'Asclépius, rédigé d'après les leçons de son maître Ammonius, est d'un grand secours pour l'intelligence de quelques parties obscures de la *Métaphysique* d'Aristote; il n'a pas été traduit en latin. Brandis en a publié des extraits considérables dans la grande édition d'Aristote (voyez ce nom), imprimée par ordre de l'académie de Berlin.

C W—R.

entraîna des crimes encore plus épouvantables. Dans ces circonstances difficiles, le duc d'Ascoli fut nommé par son souverain, en 1800, surintendant général de la police et de la justice criminelle du royaume. Il répondit à la confiance du roi, déploya encore dans ces importantes fonctions autant d'habileté que de prudence, comprima partout les excès, rétablit l'ordre et la sécurité dans sa patrie, et y ramena le calme et la justice; mais il ne lui fut pas donné de sauver la monarchie napolitaine de tous les périls qui la menaçaient pour la seconde fois. Obligé de se réfugier encore en Sicile avec la cour, après l'invasion de Joseph Bonaparte en 1806, il y fut le conseiller habituel du roi Ferdinand IV, qui lui confia plusieurs missions diplomatiques en Espagne et dans l'île de Sardaigne. Il ne revint à Naples qu'avec ce prince, en 1815, et fut alors réintégré dans toutes ses fonctions, et nommé grand écuyer. Le duc d'Ascoli mourut dans cette ville, le 19 juin 1825, dans le temps où les Autrichiens l'occupaient sous les ordres du général Frimont. Ils lui rendirent de grands honneurs funèbres, et de nombreux corps de troupes napolitaines et autrichiennes assistèrent à son convoi.

Z.

ASCONIUS PEDIANUS (QUINTUS), grammairien, né à Padoue, tenait une école d'éloquence à Rome, sous le règne de Tibère. On sait, par un passage des *Institutions oratoires*, que Tite-Live et Quintilien lui-même fréquentèrent dans leur jeunesse l'école d'Asconius, et tous deux parlent avec respect de leur maître. Il perdit la vue à soixante-treize ans, supporta ce malheur avec résignation, et mourut sous Néron, âgé de 85 ans. Il avait vu Virgile à un âge où tout ce qui est beau semble avoir des droits à notre admiration, et il s'était formé entre eux une liaison durable; mais St. Jérôme, dans sa *Chronique*, ayant reculé la mort d'Asconius jusqu'à la 7^e année du règne de Vespasien, quelques critiques en avaient conclu que l'ami de Virgile était différent d'Asconius le grammairien, et, en conséquence, avaient admis deux auteurs de ce nom. L'erreur échappée à St. Jérôme a été justement relevée, et tous les savants, en reconnaissant qu'il n'a existé qu'un seul Asconius, s'accordent à fixer l'époque de sa mort comme nous l'avons fait plus haut. Il nous reste de lui des commentaires utiles et fort intéressants sur trois des *Verrines*, le commencement de la quatrième, et cinq autres discours de Cicéron. Il est certain que nous ne possédons qu'une partie de son travail sur les ouvrages du plus éloquent des orateurs romains, et c'est à Pogge que nous en devons la conservation. Ces commentaires ont été imprimés pour la première fois à Venise, en 1477, in-fol.; à Venise, Alde, 1522, in-8°; à Lyon, 1551, même format, et à Leyde, 1644, in-12: on les a insérés dans les éditions de Cicéron publiées par Maupeou, Gruter, Gronovius et l'abbé d'Olivet. Asconius avait composé une vie de Virgile et une de Salluste, dont on doit regretter la perte.

W—s.

ASCOUGH (sir GEORGE), vice-amiral dans la marine anglaise, né au commencement du 17^e siècle, fut chargé, en 1651, de réduire sous l'obéissance

du parlement la Barbade et les autres colonies anglaises des Antilles, qui ne voulaient reconnaître que l'autorité du roi. Lord Willoughby, gouverneur de la Barbade pour Charles II, se défendit plusieurs mois contre les forces de terre et de mer confiées au chevalier Ascough. Il est vrai que l'amiral, forcé d'exécuter les ordres d'un gouvernement tyrannique, avait dans son caractère autant de modération et d'équité qu'il y avait d'injustice et de violence dans la conduite de ceux dont il exerçait le pouvoir. Il accorda la capitulation la plus honorable au lord Willoughby ; et, passant ensuite à St-Christophe et à la Virginie, il ramena pareillement les colons sous les lois de la république anglaise, sans que le succès de cette mission délicate fût souillé par les cruautés inutiles, malheureusement si fréquentes dans les révolutions politiques et les troubles civils. Charles II, remonté sur le trône, ne fit pas un reproche au chevalier Ascough des services qu'il avait rendus à son pays sous le protectorat de Cromwel. Ce brave officier continua de commander les flottes britanniques ; et tantôt en chef, tantôt sous les ordres du duc d'York, du comte de Sandwich et du duc d'Albemarle, livra plusieurs combats aux amiraux hollandais van Tromp, Ruyter et Wassenaër, qui soutenaient alors avec tant d'éclat la gloire et la puissance maritime de leur patrie. Ce fut dans une de ces actions sanglantes, le 2 juin 1666, que le vaisseau le *Prince Royal*, monté par sir George Ascough, amiral de l'escadre Blanche, ayant touché sur un banc de sable, fut brûlé par les ennemis : le chevalier fut fait prisonnier, et sa perte contribua beaucoup aux revers de cette journée. Il paraît que, depuis cette époque, il cessa de commander, et qu'il survécut peu de temps au premier malheur qu'eussent éprouvé son courage et son habileté. E—D.

ASDRUBAL, général carthaginois, fils de Magon, hérita des vertus de son père, et, après avoir été onze fois l'un des suffètes, ou magistrats suprêmes, et s'être vu honoré de quatre triomphes, il fut choisi vers l'an 489 avant J.-C., pour entreprendre la conquête de la Sardaigne ; il débarqua dans cette île, et obtint de grands avantages ; mais blessé mortellement dans une action, vers la fin de la guerre, il remit le commandement de l'armée entre les mains de son frère Amilcar, et mourut presque aussitôt. Son fils fit la guerre aux Maures et aux Numides, et parvint à affranchir les Carthaginois d'un tribut qui remontait à l'origine de leur ville. B—P.

ASDRUBAL, fils de Hannon, envoyé en Sicile, vers l'an 255 avant J.-C., attaqua Panorme, où était renfermé le proconsul Métellus, perdit une grande bataille et cent trente éléphants, et fut mis à mort, à son retour à Carthage. B—P.

ASDRUBAL, surnommé LE CHAUVÉ, contemporain du précédent, conduisit, vers l'an 215 avant J.-C., une expédition pour soutenir les Sardes, qui étaient las du joug des Romains ; mais ils avaient été défaits par Manlius avant son arrivée. Asdrubal fit cependant sa jonction avec les insulaires, et marcha droit à Caralis, dans le dessein de s'emparer de cette capitale de l'île. Prévenu par Manlius il en

vint à une action générale, et balança la victoire pendant quatre heures. Vaincu à la fin, il fut fait prisonnier, et l'île entière fut réduite sous l'obéissance des Romains. B—P.

ASDRUBAL, gendre d'Amilcar Barca, et beau-frère d'Annibal, fut surnommé LE BEAU, à cause des grâces de sa figure. Il s'attacha, jeune encore, à Amilcar, et l'accompagna dans ses expéditions ; mais ayant été accusé publiquement de s'être prostitué à ce général, il reçut des magistrats chargés de la censure l'ordre de s'éloigner de lui. Cependant, comme les lois de Carthage ne permettaient pas de séparer un gendre de son beau-père, Amilcar Barca donna sa fille en mariage à Asdrubal, et l'emmena en Espagne, l'an 257 avant J.-C. Le jeune homme ne tarda point à se distinguer sous les yeux de son beau-père ; mais ce fut surtout en Afrique qu'il trouva une occasion de signaler ses talents et son courage. Les Numides s'étaient révoltés tandis que les Carthaginois combattaient en Espagne : Amilcar envoya contre eux son gendre à la tête d'un corps d'armée. Asdrubal exécuta cette commission avec autant de vigueur que d'intelligence, et revint en Espagne. A la mort d'Amilcar, l'an 250 avant J.-C., l'armée proclama général Asdrubal. Ce choix fut confirmé par le sénat, qui envoya de puissants renforts en Espagne pour le mettre en état de conserver et d'étendre ses conquêtes. Pénétré de reconnaissance pour la mémoire de son beau-père, le nouveau général sollicita le sénat de lui envoyer le jeune Annibal pour le faire entrer de bonne heure dans la carrière de la gloire. Asdrubal marqua les premiers jours de son commandement par une grande victoire qu'il remporta sur un prince espagnol nommé Orisson. Douze villes lui ouvrirent leurs portes immédiatement après la bataille, et cet exemple fut suivi par un grand nombre d'autres. Pour assurer ses conquêtes, il bâtit Carthage la Neuve, appelée aujourd'hui Carthagène, qu'il destinait à servir de boulevard et de place d'armes aux possessions des Carthaginois en Espagne. Cette ville, par sa situation avantageuse, devint bientôt une des plus opulentes du monde. Les Romains, occupés jusqu'alors contre les Gaulois qui avaient pénétré dans l'Italie septentrionale, crurent devoir arrêter enfin par une négociation les progrès des Carthaginois, dont ils commençaient à prendre ombrage ; ils conclurent un traité par lequel ceux-ci s'engagèrent à ne point passer l'Èbre. Asdrubal l'observa religieusement, et, poussant ses conquêtes du côté opposé, soumit, autant par son affabilité que par sa valeur, toute cette partie de l'Espagne qui s'étend depuis l'Océan jusqu'à l'Èbre. Son mariage avec la fille d'un prince espagnol contribua à consolider ses conquêtes. Il gouvernait l'Espagne depuis neuf ans avec autant de sagesse que d'activité, lorsqu'il fut assassiné, 225 ans avant J.-C., par un esclave gaulois dont il avait fait périr le maître. Annibal lui succéda dans le commandement. B—P.

ASDRUBAL—BARCA, fils d'Amilcar et frère d'Annibal, partagea la haine de sa famille contre Rome, et se signala de bonne heure en Espagne, sous

son illustre frère, qui lui laissa le commandement en chef lorsqu'il porta la guerre en Italie. Quoique vaincu souvent par les Romains, et abandonné par les Espagnols, Asdrubal se soutint pendant plusieurs années, et acquit même la réputation d'un grand capitaine. Défait en bataille rangée, l'an 219 avant J.-C., vers l'embouchure de l'Èbre, par Cneïus Scipion, réuni aux Celtibériens, il se retira en Lusitanie; et reçut enfin quelques renforts, avec ordre du sénat d'aller en Italie au secours de son frère. Asdrubal s'avança d'abord contre les Carpiens, qui s'étaient révoltés, et les soumit; il marcha ensuite vers les Pyrénées; mais Scipion s'étant mis en devoir de lui fermer la sortie de la péninsule, il fut poursuivi dans sa marche et obligé de combattre. Vaincu et forcé de rétrograder, il se borna à la défense de l'Espagne méridionale; puis, ayant gagné les Celtibériens, il réunit ses forces à celles de son frère Magon et de Masinissa, roi des Numides, attaqua séparément les deux Scipions, et détruisit leur armée dans deux combats différents, où ces généraux perdirent la vie, 215 ans avant J.-C. Après cette victoire, Asdrubal se mit enfin en état de passer en Italie pour joindre ses troupes à celles d'Annibal; mais attaqué par le jeune Scipion, son camp fut forcé et pillé, et son armée presque détruite. Le génie fécond d'Asdrubal en créa bientôt une nouvelle; et il fut impossible au vainqueur de lui fermer les Pyrénées. Asdrubal, après avoir surmonté tous les obstacles, se dirigea vers l'Italie, laissant le commandement de l'armée d'Espagne à Asdrubal, fils de Giscon. Quelques nations gauloises facilitèrent sa marche. Arrivé devant Plaisance, il entreprit imprudemment le siège de cette ville, et donna le temps aux Romains de ressembler des forces pour le combattre. Il se hâta de lever le siège, et prit la route de l'Ombrie. Il s'avançait plein d'espérance, lorsqu'il fut attaqué à l'improviste, près du Métauro, par les consuls Livius Salinator et Claudius Néron, qui s'étaient réunis. Il rangea aussitôt son armée en bataille, se place au centre, anime ses soldats, dispute longtemps la victoire, et, voyant qu'elle se déclare pour les Romains, il se précipite au milieu d'une cohorte, et meurt comme il convenait au fils d'Amilcar et au frère d'Annibal. Cette bataille, donnée l'an 207 avant J.-C., que Tite-Live compare à celle de Cannes, décida du sort de l'Italie. Annibal n'apprit ce terrible revers qu'à la vue de la tête de son frère, que le consul Néron fit jeter dans son camp. Attendri et consterné, il s'écria : « C'en est fait; en perdant Asdrubal, j'ai perdu mon bonheur, et Carthage toute son espérance. »

B—P.

ASDRUBAL, fils de Giscon, se signala de bonne heure en Espagne, au commencement de la seconde guerre punique, et prit le commandement de l'armée lorsque Asdrubal Barca passa en Italie, l'an 207 avant J.-C. Scipion ayant ramené la victoire sous les drapeaux des Romains en Espagne, Asdrubal se retira en Lusitanie, et prit soin d'éviter tout engagement. L'année suivante, il rassembla une armée nombreuse, et vint présenter la bataille à Scipion; mais il fut défait et forcé de se réfugier à Cadix; d'où,

passant à la cour de Syphax, il parvint à attirer ce prince dans le parti des Carthaginois, en lui faisant épouser sa fille Sophonisbe. Appelé à la défense de son pays, lorsque Scipion débarqua en Afrique, il fut joint par Syphax, à la tête d'une armée, et fit échouer les projets de Scipion sur Utique, l'an 204 avant J.-C. Mais l'année suivante, le général romain attaqua son camp et celui de Syphax, y mit le feu, et détruisit, le même jour, les deux armées carthaginoise et numide. Asdrubal se sauva, n'ayant plus avec lui que 2,000 hommes d'infanterie et 500 cavaliers. Appien assure qu'il fut mis en croix à son retour à Carthage; mais, selon Tite-Live, il parvint, au contraire, à détourner le sénat et les suffètes d'une paix déshonorante, hasarda même une seconde bataille contre Scipion, qui tailla son armée en pièces, et mourut peu de temps après, vers l'an 201 avant J.-C. (*Voy. SOPHONISBE.*)

B—P.

ASDRUBAL, surnommé HÆDUS, ennemi de la faction Bareine, fut envoyé à Rome après la bataille de Zama, l'an 201 avant J.-C., pour obtenir la ratification du traité conclu entre Scipion et Carthage; il fit un discours touchant au sénat romain, et rejeta tout le blâme de la seconde guerre punique sur la famille d'Amilcar, dont il déplora l'ambition. Après avoir vanté sa conduite et celle de Hannon envers Rome, il implora la paix. « Quels dieux rendez-vous « garants de la sincérité de vos serments? lui dit « le consul Cornélius Lentulus, qui opinait déjà « pour l'entière destruction de Carthage. — Les « mêmes, répondit Asdrubal, qui ont si sévèrement « puni nos parjures! » Cette réponse fut applaudie de tout le sénat, et Asdrubal obtint la paix, mais à des conditions humiliantes.

B—P.

ASDRUBAL, dernier suffète de Carthage, d'une autre famille que celle des Asdrubal Barca, donna lieu à des troubles par son caractère turbulent, et, après la seconde guerre punique, entraîna sa patrie dans une guerre malheureuse contre Masinissa, qui le défait en bataille rangée. Il fut condamné à mort par le parti de la paix, pour avoir offensé Rome en faisant la guerre au roi des Numides, son allié; mais ayant pris la fuite, il rassembla un corps de 20,000 hommes, et marcha vers Carthage, dans le dessein d'en faire le siège. C'était au moment même où les Romains, contre la foi des traités, ordonnaient aux Carthaginois d'abandonner leur ville. Ceux-ci, réduits au désespoir, rappelèrent Asdrubal pour les défendre contre l'armée romaine. Ce général mit sur pied des forces imposantes, campa sur une haute montagne qui paraissait inaccessible, et d'où il coupait les vivres aux Romains, au moyen de sa cavalerie. Le consul Manlius ayant voulu le chasser de ce poste, Asdrubal fondit sur son armée, tailla en pièces son arrière-garde, et continua de harceler les troupes ennemies qui assiégeaient Carthage; mais il fallut bientôt céder à l'ascendant et à l'habileté de Scipion Emilien. Après avoir abandonné la campagne, Asdrubal se renferma dans Carthage; ses efforts pour la défendre furent inutiles, Scipion s'en étant rendu maître de vive force, l'an 146 avant J.-C. Asdrubal se retrancha d'abord dans le temple

d'Esculape, avec les transfuges romains, et en sortit bientôt pour se jeter aux pieds du vainqueur. Sa femme, qui l'aperçut en cet état, se para de ses plus riches habits, vomit contre son mari des imprécations, mit le feu au temple, se jeta dans les flammes avec ses deux enfants, et périt avec neuf cents transfuges que le général romain avait exceptés du pardon. Appien est le seul auteur qui assure qu'Asdrubal se tua lui-même pour se soustraire à la honte d'être mené à la suite du vainqueur et d'orner son triomphe.

B—P.

ASDRUBAL, petit-fils de Masinissa, roi des Numides, fut associé au précédent, pour commander les troupes qui défendaient Carthage contre les Romains, et mit le feu à leur flotte, dont la plus grande partie fut réduite en cendres ; mais, accusé ensuite d'être d'intelligence avec les ennemis, et de vouloir livrer la ville à son oncle Gulussa, roi des Numides, les partisans de son collègue Asdrubal excitèrent le peuple contre lui, et le firent massacrer dans la place publique, l'an 147 avant J.-C.

B—P.

ASEDY-THOUCY, l'un des plus anciens poètes persans, contemporain du sultan Mahmoud le Gasnevide, fut le maître du célèbre Ferdoucy et de presque tous les poètes qui parurent alors en Kho-raçan. On lui avait proposé plusieurs fois de mettre en vers le *Schah-Nameh* (voy. FERDOUCY) ; mais il s'en était excusé sur son âge et sa faiblesse, et il engageait Ferdoucy à s'en charger, lorsque celui-ci, après avoir longtemps erré, revint enfin à Thous. Sentant approcher sa fin, il témoigna à Asedy la crainte que personne ne pût achever le *Schah-Nameh*, dont il ne restait plus qu'une très-petite partie à mettre en vers. Asedy lui promit que, s'il lui survivait, il terminerait ce beau poème épique. Il s'en occupa, en effet, dès ce moment, et ne tarda pas à en présenter près de quatre mille vers à Ferdoucy, qui les loua beaucoup. Asedy avait pris l'ouvrage au moment où les Arabes entrèrent sur le territoire persan, et il l'avait terminé. Quel qu'ait été son talent, il est resté inférieur à son élève, et il est facile de reconnaître où finit la versification de Ferdoucy. Asedy excellait dans les petites pièces de vers nommées *Mounazerah*, ou comparaisons. On en trouve une sur le Jour et la Nuit, dans la *Biographie des poètes persans* de Daulet-Schah.

J—N.

ASELLI (GASPARD), médecin, né à Crémone, dans le 16^e siècle, fut professeur d'anatomie à Pavie, et se fit un nom dans cette science par la découverte des vaisseaux lactés. Il la dut tout à fait au hasard, c'est-à-dire qu'elle fut le résultat de dissections faites dans un autre but. N'en connaissant pas même l'ensemble, il adopta sur ces vaisseaux beaucoup d'erreurs, telles que de regarder le foie comme leur point de réunion. Cependant ce n'est pas moins à Aselli que remonte cette découverte physiologique importante, qu'il présenta toujours d'ailleurs avec la plus grande modestie. De plus, il prépara la découverte des vaisseaux absorbants, ou au moins la rendit dès lors assurée. En effet, jusqu'à lui, on avait cru que l'absorption se faisait par les veines ; mais dès qu'on eut reconnu que la partie nutritive des

aliments était puisée au milieu de la masse alimentaire, et portée dans le torrent de la circulation par un ordre particulier de vaisseaux, on soupçonna que l'absorption n'était pas plus exercée ailleurs par les veines. L'éveil fut donné à l'observation, et la découverte des vaisseaux chylifères par Aselli mit ainsi sur la voie de celle de tout le système absorbant. La dissertation de *Venis lacteis, cum figuris elegantissimis*, dans laquelle il développe sa découverte, imprimée d'abord à Milan, 1627, in-4^o, puis à Bâle, 1628, in-4^o, à Leyde, 1540, in-4^o, et parmi les traités de Spigel, in-fol., Leyde, 1645, fut probablement un ouvrage posthume, car il paraît qu'Aselli mourut en 1626 à Milan.

C. et A—N.

ASFELD (BIDAL, chevalier d'), s'est illustré par la défense de Bonn, en 1689. Après avoir bloqué cette place pendant deux mois, l'électeur de Bavière, que l'armée du duc de Lorraine venait de joindre, se détermina à faire le siège dans les formes. L'intérieur de la place n'était qu'un monceau de ruines. D'Asfeld en avait fait sortir les femmes, les vieillards et les enfants. Sans abri pour la garnison, il se défendit encore pendant deux mois. L'ennemi fit brèche à l'enceinte. La garnison n'avait plus de munitions, et depuis longtemps elle était réduite à manger les chevaux. D'Asfeld offre de capituler, exigeant que sa troupe sortit libre avec ses armes. Le duc de Lorraine veut tout accorder ; l'électeur s'y refuse, et se montre inflexible aux représentations du duc, qui lui déclare que, puisqu'il veut que la garnison soit prisonnière, c'est à lui de la prendre. Le prince furieux choisit l'élite des Bava-rois, monte à l'assaut, est repoussé, revient à la charge, rallie ses soldats, et parvient enfin sur la brèche : mais il est encore vaincu et arrêté par d'Asfeld. Le spectacle de 2,000 Bava-rois précipités du haut des murs ne fait qu'augmenter la fureur du prince. Il veut recommencer ; mais ses troupes refusent d'obéir, et il est forcé de souscrire aux conditions exigées par d'Asfeld. On vit alors sortir par la brèche huit à neuf cents hommes presque nus, exténués de faim et de fatigue, et l'on s'étonna d'abord de ne voir sur leurs visages que des marques de douleur ; mais on en sut bientôt la cause, en voyant d'Asfeld, blessé d'un coup mortel dans le dernier assaut, porté sur un brancard par ses grenadiers, ayant à ses côtés les officiers de son état-major. L'électeur détourna ses regards. Le duc de Lorraine et les autres généraux entourèrent le brave et malheureux d'Asfeld, qui survécut peu à sa gloire et, aux marques d'estime qu'il reçut de ses ennemis.

D—M—T.

ASFELD (CLAUDE-FRANÇOIS-BIDAL d'), maréchal de France, de la même famille que le précédent, était fils du baron d'Asfeld, ministre de Suède auprès des cours de France, d'Italie et l'Espagne, anobli par la reine Christine pour les services qu'il lui avait rendus. Le chevalier d'Asfeld son fils, né le 2 juillet 1667, embrassa la carrière militaire, devint mestre de camp d'un régiment de dragons, fut fait brigadier des armées du roi en 1694, maréchal de camp en 1702, et reçut le grade de lieutenant géné-

ral en 1704, avec l'ordre d'aller commander en Espagne, sous le maréchal de Berwick. Il contribua, en 1707, au gain de la bataille d'Almanza; fut chargé, avec vingt bataillons et trente-six escadrons, de réduire le royaume de Valence, et s'empara de Xativa, de Tortose et d'Alicante. La paix d'Utrecht le ramena en France en 1713. Cette paix ne terminait pas la guerre d'Allemagne, et le chevalier d'Asfeld reçut du maréchal de Villars l'ordre d'aller investir Landau; la même année, il se trouva à la prise de Fribourg en Brisgaw, dont il eut le commandement. Envoyé de nouveau en Espagne, il aida, en 1714, le maréchal de Berwick à prendre Barcelone, et Philippe V n'eut plus de sujets rebelles que dans l'île de Majorque, qui fut aussi soumise l'année suivante par d'Asfeld. Le titre de marquis, l'ordre de la Toison d'or, le droit d'ajouter à ses armoiries celles de Valence, furent la récompense de ses services. A son retour, en 1715, il fut nommé membre du conseil de guerre et directeur général des fortifications. La guerre ayant été déclarée à l'Espagne en 1719, le marquis d'Asfeld refusa de commander une armée destinée à marcher contre son bienfaiteur; le régent ne l'en estima que davantage, et l'envoya remplacer en Guienne le maréchal de Berwick. Enfin, en 1734, le marquis d'Asfeld, le compagnon d'armes de Berwick, fut appelé à lui succéder dans le commandement de l'armée, après que ce général eut été emporté d'un coup de canon. Deux jours après son arrivée, le marquis d'Asfeld fut fait maréchal de France; il joignit à la gloire de remplacer Berwick, et de faire tête au prince Eugène, celle de prendre Philisbourg, qui résistait depuis quarante jours de tranchée ouverte. Le commandement de Strasbourg, qu'avait eu le maréchal de Berwick, fut confié au maréchal d'Alfeld; il termina sa glorieuse et longue carrière le 7 mars 1745, à l'âge de 78 ans. Digne successeur de Vauban, l'attaque et la défense des places fondèrent sa réputation. Ses vertus et sa piété le firent respecter et chérir chez l'étranger comme dans sa patrie. — L'abbé d'ASFELD de la Vieuville, son frère, défendit avec chaleur le jansénisme, ce qui lui attira une lettre de cachet. Il composa quelques écrits qui n'ont pas survécu aux circonstances qui les ont fait naître, et donna un supplément à l'*Explication de plusieurs Psaumes*, par Duguet. Il est mort en 1745. S—v.

ASGILL (JEAN), avocat anglais, né vers le milieu du 17^e siècle, se fit connaître de bonne heure par des productions très-originales, où l'on trouve un mélange singulier de gravité et de plaisanterie. Il publia, vers 1698, un pamphlet sur *la création d'une espèce de monnaie autre que l'or et l'argent*, et un *Essai sur un registre pour les titres de terres*. Ces deux ouvrages furent généralement goûtés. En 1669, il passa en Irlande, où ses talents au barreau lui acquirent beaucoup de réputation et de fortune, et le firent élire membre du parlement d'Irlande. Il avait publié, quelque temps auparavant, un traité, en anglais, sur la possibilité d'éviter la mort, sous un titre singulier, dont voici la traduction : *Argument qui prouve que, conformément à la conviction de la vie*

éternelle, révélée dans l'Écriture, l'homme peut y être transporté sans passer par la mort, quoique la nature humaine du Christ lui-même n'ait pu y être transportée jusqu'à ce qu'il eût passé par la mort. Ce livre excita un cri général contre l'auteur, qui fut regardé comme blasphémateur, et en conséquence expulsé de la chambre des communes, quatre jours après qu'il y avait été admis. Il revint en Angleterre en 1703, et fut élu membre de la chambre des communes de ce royaume. Après y avoir siégé quelques années, les anciennes accusations d'impiété furent renouvelées contre lui à l'occasion de son ouvrage; et, malgré une défense très-énergique, il fut également expulsé du parlement anglais. Ses affaires étaient alors dans le plus mauvais état; le défaut d'ordre et d'économie ayant détruit sa fortune, il se vit arrêté et emprisonné pour dettes. Il mourut dans la prison du Banc-du-Roi, en 1758, âgé de plus de 80 ans, après une détention de trente années, durant lesquelles il publia un grand nombre de traités, entre autres celui intitulé : *de Jure divino*, dans lequel il a voulu prouver que la maison de Hanovre a un droit divin au trône d'Angleterre. Ces écrits furent presque tous favorablement accueillis, mais ce succès ne put rétablir ses affaires. X—s.

ASGILL (sir CHARLES), général anglais, était troisième enfant et fils unique d'un riche négociant de Londres, qui, après avoir rempli les fonctions d'alderman et de shérif de cette capitale, fut créé baronnet et mourut en 1778. Sir Charles entra fort jeune, comme enseigne, dans le premier régiment des gardes à pied, et y obtint, vers 1780, une lieutenance avec le grade de capitaine. Il alla aussitôt joindre l'armée du marquis Cornwallis dans l'Amérique du nord, et fit dans cette armée toute la campagne de 1781. Au mois d'octobre de la même année, il fut fait prisonnier avec elle au siège d'York-Town (Virginie), et conduit, ainsi que ses camarades, à un dépôt dans l'intérieur du pays. L'année suivante, les Américains ayant résolu de venger la mort d'un capitaine Huddy, assassiné par un *loyaliste* de leur nation, que les Anglais refusaient de livrer, le général Washington rassembla tous les prisonniers anglais du même grade, et les força à tirer au sort pour désigner celui d'entre eux qui devait être sacrifié par représailles. La boule fatale échoit au capitaine Asgill, qui, dès lors, fut conduit dans une forteresse de l'état de Jersey, où ses geôliers l'accablèrent de mauvais traitements, en attendant le jour de son exécution. Sa mère, lady Asgill, réduite au désespoir par une nouvelle si terrible, accourut de Londres à Versailles, et implora l'intercession de la reine Marie-Antoinette. Cette princesse ne fut point insensible aux larmes d'une mère. Sur ses instances, Louis XVI fit faire au gouvernement américain, en faveur de sir Charles, des représentations qui furent accueillies avec une grande déférence. Un acte du congrès révoqua l'arrêt de mort qui frappait l'officier anglais, et l'on consentit même à le laisser retourner en Angleterre sur sa parole. Il profita de cette faveur; mais à peine rentré dans sa patrie, il alla à

Versailles témoigner sa reconnaissance à celle qui lui avait sauvé la vie (1). Devenu, en 1790, lieutenant-colonel et commandant d'une compagnie des gardes, il fut attaché, vers la fin de 1795, à l'armée du duc d'York, avec laquelle il fit la campagne de Flandre, ainsi que la retraite à travers la Hollande, dans l'hiver si rigoureux de 1794. Après avoir obtenu successivement les grades de colonel et de brigadier général, il fut promu, en 1798, à celui de major général, et bientôt après son souverain lui confia le commandement des troupes destinées à agir contre les rebelles d'Irlande; mission difficile, dont il s'acquitta avec autant de prudence que d'habileté. Sir Charles fut nommé, en 1800, lieutenant général; et à partir de cette époque, il remplit les fonctions de commandant de la ville de Dublin, et ensuite celles de gouverneur de la partie nord de l'Irlande. Dans ces malheureuses contrées où s'agitaient sans cesse des factions violentes, il sut maintenir la paix publique par sa fermeté et sa modération. Sir Charles Asgill obtint, en 1814, le grade de général, et il mourut en 1825. C'était un des meilleurs officiers de l'armée anglaise. Des études profondes et une longue expérience l'avaient familiarisé avec toutes les branches de l'art militaire. M—A.

ASHBY (sir JOHN), amiral anglais, né en 1642 : il fut regardé comme un des meilleurs officiers de la marine britannique, à l'époque où elle a produit ses amiraux les plus célèbres, et dans la guerre la plus féconde en événements mémorables. Guillaume et Marie étaient montés sur le trône, où n'avait pu se maintenir Jacques II, qui, n'étant encore que duc d'York, avait souvent conduit les flottes anglaises à la victoire; la bataille de la Boyne avait décidé du sort de l'Irlande : le chevalier John Ashby fut chargé, avec les amiraux Haddock et Killegrew, d'éloigner les escadres françaises de cette île importante, où le vœu des habitants catholiques rappelait sans cesse la maison de Stuart; et il s'acquitta de cette commission difficile avec autant d'activité que de bonheur. Deux ans après (1692), commandant l'escadre Bleue dans l'armée navale d'Angleterre et de Hollande, réunie sous les ordres de l'amiral Russel, sir John Ashby combattit à cette fameuse journée de la Hogue, la plus sanglante et la plus décisive dont l'histoire de la marine moderne ait conservé le souvenir. Les officiers généraux qui servaient sous lui étaient George Roock, illustré depuis par la prise de Gibraltar, et le contre-amiral Carter, qui fut tué dans l'action. Sir John Ashby se conduisit avec sa valeur accoutumée. Une partie de

son escadre, commandée par le vice-amiral Roock, brûla onze vaisseaux français dans la baie de la Hogue. Ashby lui-même fut moins heureux en poursuivant les restes de l'armée, que Pannetier parvint à rallier dans la rade de St-Malo. L'évêque Burnet prétend que cette partie de la flotte française ne fut sauvée que par la négligence de l'amiral anglais; et sir John Ashby, ainsi que Russel, furent accusés l'un et l'autre par le comte de Nottingham, secrétaire d'État, devant le parlement britannique : mais ils furent tous les deux déchargés de l'accusation, et reçurent les témoignages les plus honorables de l'estime publique. Russel reprit, au bout d'un an, le commandement des forces navales de sa patrie; mais il paraît que sir John Ashby quitta sans retour le service, dans lequel il avait acquis une si glorieuse réputation. E—D.

ASHBY (HENRY), célèbre calligraphe, né le 17 avril 1744, à Wotton-Under-Edge, reçut dans cette ville les premiers éléments de la gravure. Placé comme apprenti chez un horloger, il y consacrait tous ses loisirs à graver sur cuivre, sur étain, sur fer, etc. Ce fut ainsi qu'il acquit une grande facilité à manier le burin. Il se rendit bientôt dans la capitale, où il contracta d'abord un engagement avec M. Jefferies, qui le chargea de graver les titres de ses cartes géographiques et maritimes. Le jeune Ashby s'en acquitta avec une rare perfection. Il passa ensuite chez Spilsbury, célèbre graveur calligraphe qui mourut à cette époque. Ashby épousa sa veuve et succéda à ses affaires, ce qui lui valut bientôt une grande renommée. Sous sa main le burin avait pris la flexibilité de la plume, et les planches exécutées par lui, d'après les copies des meilleurs maîtres d'écriture, surpassèrent tout ce que l'on avait vu jusqu'alors. D'innombrables pièces d'écriture furent gravées par ses soins avec une rare perfection; mais ce qui plus que tout le reste servit à sa réputation et à sa fortune, ce furent ses relations avec Tomkins qui l'employa à ses travaux littéraires, et lui fit graver les lettres et les actes publics de la cité de Londres. Les principaux ouvrages d'Ashby sont : 1° plusieurs planches de l'élégant ouvrage intitulé : *Beautés de la littérature*; 2° les *Lettres de lord Nelson après la bataille du Nil*; 3° l'*Épître dédicatoire* de la Bible de Macklin; 4° l'*Épître dédicatoire* de la nouvelle édition des *Saisons* de Thomson; 5° une *Épître dédicatoire* à l'impératrice Catherine. Ashby passa la dernière année de sa vie à Exning, dans le comté de Suffolk, où, tout en cultivant son jardin, il ne cessa de s'occuper de gravure, tandis qu'un de ses fils conduisait ses affaires à Londres. Il mourut dans ce village, le 31 août 1818. Z.

ASHMOLE (ÉLIE), antiquaire anglais, fondateur du musée Ashmolée, à Oxford, naquit en 1617, à Litchfield, et y reçut sa première éducation. Vers l'âge de seize ans, il vint à Londres pour s'y livrer à l'étude du droit, et devint, en 1641, procureur à la cour des plaids communs. En 1644, pendant les troubles de la guerre civile, il se rendit à Oxford, où le roi Charles 1^{er} était alors réfugié, et

(1) Cet épisode de la vie d'Asgill a fourni le sujet d'un drame de Sauvigny, représenté à Paris sur le Théâtre-Français, en janvier 1785, sous le titre d'*Abdir*, nom supposé ainsi que ceux de tous les autres interlocuteurs et du lieu de la scène. Mayer en avait précédemment fait un roman intitulé *Asgill, ou les Désordres des guerres civiles*, dans lequel sont insérées deux lettres de la mère d'Asgill au ministre Vergennes, qui se trouvent aussi dans la *Correspondance* de Grimm. Enfin le même sujet a été mis sur la scène de l'Opéra-Comique de la rue Favart, en 1793, par Marsollier et Dalayrac, sous le titre d'*Asgill, ou le Prisonnier de guerre*. A la même époque parut un portrait d'Asgill fort bien gravé par Chevillet. La France entière s'était intéressée au jeune Anglais, et il dut à son malheur son élévation et sa fortune. A—T,

passa de là à Worcester, où il fut fait capitaine dans l'armée royale, et contrôleur de l'artillerie. Après la défaite du parti royaliste, Ashmole revint à Londres, où il se trouva lié avec le fameux Lilly et quelques autres astrologues anglais qui lui inspirèrent le goût de l'alchimie. Il publia en 1650 un traité du docteur Arthur Déc sur la pierre philosophale, ainsi qu'un autre traité sur le même sujet, par un auteur inconnu, sous le titre de *Fasciculus chemicus*, ou *Collections chimiques*, etc., mis en anglais par Jacques Hasolle, ou le *Mercuriophile anglais*, Londres, 1650, in-12. Il publia ensuite le *Theatrum chemicum britannicum*, contenant différents poèmes des fameux philosophes anglais qui ont écrit dans leur vieux langage sur les mystères hermétiques, fidèlement recueillis en un volume, et accompagnés de notes, par Elie Ashmole, ou le *Mercuriophile anglais*, Londres, 1652, in-4°. Ce recueil fut suivi, en 1658, de la publication d'un volume in-4°, intitulé : *le Chemin du bonheur*, en 3 livres. Ce dernier traité, qui n'était point l'ouvrage d'Ashmole, mais auquel il avait ajouté une préface, roule également sur la pierre philosophale ; mais il se livra ensuite à des travaux plus utiles et plus estimables, et commença à recueillir les matériaux de son histoire de l'ordre de la Jarretière, imprimée pour la première fois, en 1672, en 1 vol. in-fol., et intitulé : *Institution, lois et cérémonies de l'ordre illustre de la Jarretière*. Charles II, rétabli sur le trône, le nomma, en 1660, héraut d'armes de Windsor, et secrétaire de Surinam, en 1662. La société royale de Londres l'avait admis l'année précédente au nombre de ses membres. Il mourut, le 18 mai 1692, âgé de 73 ans, laissant à l'université d'Oxford, pour laquelle il avait une affection particulière, ses manuscrits et sa bibliothèque. Il avait donné à cette université, en 1683, une riche collection d'objets rares et curieux, qui ont été déposés dans le magnifique cabinet ou musée qui porte son nom. Ashmole a encore laissé quelques ouvrages manuscrits, dont plusieurs ont été imprimés après sa mort, tels que des mémoires sur sa vie, publiés par Charles Burman, Londres, 1717, in-12. X—s.

ASTHON (CHARLES), prêtre anglais et principal du collège de Jésus à Cambridge, vers l'an 1704, est regardé comme un des plus savants critiques de son temps. On a de lui divers ouvrages publiés sans nom d'auteur, parmi lesquels on remarque : 1° *Locutus Justinii martyris emendatus in Apol.* 1, p. 11, édit. Thirlby, 1744 ; 2° *Cicéron et Hirtius conciliés sur le temps du départ de César pour la guerre d'Afrique*, avec une explication de l'ancienne année romaine, réglée par Jules César ; 3° *Orig. de oratione* ; 4° *Hieroclis in aurea carmina Pythagorea Comment.*, Londres, 1742, in-8°. X—s.

ASIATICUS fut dans sa jeunesse l'esclave de Vitellius et l'agent de ses infâmes plaisirs. L'esclave se dégoûta du maître : celui-ci le fit arrêter et mettre aux fers ; mais bientôt après il lui rendit la liberté, et l'associa de nouveau à ses plaisirs. Fatigué de ses vices, il le vendit, le reprit ensuite et l'affranchit, lorsqu'il eut le gouvernement de la Germanie. Dans

les premiers jours de son règne, son armée lui ayant demandé pour Asiaticus la dignité de chevalier, Vitellius repoussa cette injurieuse adulation, puis, par un effet de la mobilité de son esprit, il accorda, dans le secret de sa débauche, ce qu'il avait refusé publiquement, et décora Asiaticus de l'anneau de chevalier. Il paraît que ce favori usa insolemment de sa puissance. Après la mort de Vitellius, il expia ses succès par le supplice des esclaves, l'an de Rome 820. Q—R—v.

ASINARI (FRÉDÉRIC), noble d'Asti, en Piémont, comte de Camerano, florissait vers 1530 ; il s'adonna de bonne heure aux armes, et fut envoyé par le duc de Savoie, avec quatre cents arquebusiers, au secours de Maximilien II, lorsque celui-ci tenait la diète, pour s'opposer aux victoires et aux troupes de Soliman. J.-J. Lucchio, dans son *Sylloge numismatum elegantiorum, Argentinae*, 1620, in-fol., prétend que c'est en cette occasion qu'il fut frappée une médaille qui représentait, d'un côté, Asinari en habit militaire, avec cette inscription : *Fridericus Asinarius co. Camerini* ; et au revers, Diane allant à la chasse, sonnant du cor qu'elle tient dans la main droite, et dans la gauche portant son dard. Asinari faisait ses délassements de la poésie, et soumettait ses compositions au jugement du célèbre Annibal Caro ; elles se trouvent répandues dans divers recueils : 1° deux sonnets dans la seconde partie de la *Scelta di rime di diversi eccellenti Poeti*, publiée par Zabata, Gênes, 1579, in-12. 2° Quatre *canzoni* et un sonnet dans la deuxième partie des *Musc Toscano*, recueillie par Gherardo Borgogni, Bergame, 1594, in-8°. 3° Quatre-vingt-deux pièces, consistant en sonnets, *canzoni*, madrigaux, etc., dans les *Rime di diversi illustri Poeti*, données par le même Borgogni, Venise, 1599, in-12, etc., etc. Asinari avait composé plusieurs autres ouvrages, qui sont restés manuscrits. La bibliothèque de Turin possède : 1° *Vari Sonetti e Canzoni* ; 2° *il Tancredi, tragedia* ; 3° *Tre libri delle Trasformazioni* ; 4° *Tre libri dell'Ira d'Orlando*. Les mêmes poésies se trouvent encore parmi les manuscrits de la bibliothèque St-Marc, à Venise. La tragédie de *Tancredi*, notée ici n° 2, a été imprimée à Paris, 1587, in-8°, sous le titre de *Gismonda*, nom de l'un des personnages, et attribuée à *Torquato Tasso* : l'année suivante on corrigea cette erreur dans une édition faite à Bergame, 1588, in-4° ; mais on se trompa encore, en attribuant le *Tancredi* à *Ottavio Asinari, conte di Camerano*, parent de Frédéric Asinari, qui fait le sujet de cet article ; et Gherardo Borgogni, qui en fut l'éditeur, ignore ou feignit d'ignorer la première édition de Paris, comme on le voit par son épître dédicatoire, adressée au comte J.-B. Borromeo. G—É.

ASINÉE. Voyez ANILÉE.

ASINIUS POLLIO. Voyez POLLION.

ASIOLI (BONIFACE), compositeur musicien, naquit à Correggio, le 30 avril 1769, et reçut, dès l'âge de cinq ans, des leçons de musique. Il avait à peine atteint sa treizième année que déjà il avait composé trois messes, divers morceaux de musique d'église, un concerto pour le piano avec accompagnement

d'orchestre, deux sonates à quatre mains et un concerto pour le violon. En 1787, il se rendit à Turin, où il demeura neuf ans, et fut bien accueilli par tout ce que cette capitale avait de plus distingué. Il y composa dix cantates qui lui ont acquis une brillante réputation. En 1796, il accompagna à Venise le marquis Gherardini, dernier ambassadeur de la république près la cour de Sardaigne, et il y resta jusqu'en 1799, époque à laquelle il alla s'établir à Milan. Lors du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, il vint à Paris, et composa pour cette solennité plusieurs morceaux remarquables. Dégouté du monde, il se retira en 1815 dans sa patrie, et y mourut le 26 mai 1852. On lui doit les ouvrages suivants, qui sont tous en italien : 1° *Principes élémentaires de musique*, ouvrage traduit sous le titre de *Grammaire musicale, ou Théorie des principes de musique*, par demandes et par réponses, Lyon, 1819, in-8° ; 2° *L'Élève au clavecin*, Milan, in-8° ; 3° *Premiers éléments du chant* ; 4° *Éléments de contre-basse* ; 5° *Traité d'harmonie et d'accompagnement* ; 6° *Dialogues sur le traité d'harmonie*. G—G—V.

ASKEW ou ASCUE (ANNE), fille de sir William Askew de Kersay, dans le comté de Lincoln, née en 1521, fut élevée avec beaucoup de soin dans la religion catholique, et montra, dès sa plus grande jeunesse, un goût particulier pour les études théologiques. La réformation agitait alors tous les esprits. Elle fut curieuse d'examiner par elle-même les questions qui divisaient les catholiques et les protestants. Cet examen éleva dans son esprit des doutes sur la doctrine qu'elle avait professée jusque-là, et elle finit par adopter les principes des réformateurs. Elle avait épousé un gentilhomme du voisinage qu'elle n'aimait pas, et qui, zélé catholique, fut indigné de voir une jeune femme oser, d'après ses propres lumières, rejeter la religion de ses pères. Il la chassa de chez lui. Anne prit le parti d'aller à Londres solliciter une sentence de séparation, espérant trouver de l'appui dans les personnes puissantes attachées au protestantisme. Elle fut en effet accueillie très-favorablement par les femmes les plus considérables de la cour et par la reine elle-même. Sa conduite d'ailleurs fut à l'abri de tout reproche. Mais son mari, excité par des prêtres fanatiques, la dénonça à Henri VIII comme dogmatissant sur le sujet de la présence réelle. Henri, aussi capricieux dans ses opinions que cruel dans son gouvernement, faisait, dans le même temps, pendre les partisans du pape, et brûler ceux de Luther. Il fit arrêter Anne Askew, et chargea le chancelier, le lord maire et quelques évêques de l'examiner sur sa croyance, relativement à la transsubstantiation et aux messes dites pour les âmes des morts. Elle exposa ses opinions avec franchise et fermeté ; le lord maire lui demanda « si elle ne croyait pas qu'un prêtre pût faire d'une hostie le corps de Jésus-Christ ? » Elle répondit : « J'ai lu que Dieu avait fait l'homme ; mais je n'ai jamais lu que l'homme puisse faire Dieu, et je ne crois pas que vous le lisiez jamais nulle part. » Le lord maire reprit : « Si un rat mangeait l'hostie, après qu'elle a été consacrée, qu'arriverait-il au

« rat ? — Je ne puis vous le dire, milord, répondit « Anne. — Eh bien, répliqua le lord maire, je dis « que le rat serait damné. — Pauvre rat ! » dit-elle en souriant. Le chancelier l'ayant menacée d'être brûlée vive, elle observa qu'après avoir étudié les saintes Écritures, elle n'avait pu y découvrir que le Christ ou ses apôtres eussent jamais mis à mort une créature humaine. Le chancelier lui reprocha durement de citer l'Écriture, en disant que St. Paul avait défendu aux femmes de parler de la parole de Dieu. Elle répondit avec modestie que St. Paul leur avait défendu simplement d'enseigner publiquement dans les congrégations. Les détails de cette conférence, écrits par elle-même, ont été publiés après sa mort. Anne fut mise en prison, et privée de toute communication avec ses amis. On employa toutes sortes de moyens pour l'engager à rétracter ses opinions ; mais rien ne put vaincre sa fermeté. Le roi ordonna qu'elle fût conduite de Newgate à la Tour de Londres, et qu'on l'interrogât sur les personnes de la cour avec qui elle était en correspondance, en lui déclarant que si elle refusait les communications qu'on lui demandait, elle serait mise à la torture. Cette menace ne put lui arracher aucun aveu. Son sexe, sa beauté, son esprit et son noble courage avaient fini par attendrir presque tous ceux qui étaient témoins des persécutions qu'on lui faisait essuyer. Le chancelier Wriothesley, inaccessible à tout sentiment d'humanité, ordonna au lieutenant de la Tour d'appliquer Anne à la torture ; mais celui-ci s'y refusa obstinément. On assure que le chancelier, par un zèle aussi servile que féroce, se dépouilla de sa robe pour faire lui-même l'office de bourreau, et fit subir à la malheureuse Anne les plus horribles tourments, sans obtenir d'elle aucun symptôme de faiblesse. Cependant la violence des douleurs lui fit perdre connaissance, et, lorsqu'elle eut repris ses sens, elle retrouva tout son courage. On lui offrit de nouveau sa grâce, à condition qu'elle désavouerait ses principes ; de nouveau elle refusa la vie à ce prix, et se résigna au supplice barbare qu'on lui annonçait. La torture avait disloqué tous ses membres ; elle ne pouvait faire aucun mouvement ; on la transporta dans un fauteuil au lieu de son supplice. Attachée au poteau où elle allait être livrée aux flammes, on lui apporta une lettre du chancelier, qui l'exhortait encore à racheter sa vie par une rétractation de ses erreurs. En détournant les yeux du papier qu'on venait lui faire lire, elle dit avec calme et simplicité : « Je ne suis pas venue ici pour renier mon seigneur et mon maître. » Elle vit mettre le feu au fatal bûcher sans paraître troublée, et reçut la mort en recommandant son âme à la miséricorde divine. Anne Askew mourut le 16 juillet 1546, dans la 25^e année de son âge. On a publié après sa mort, indépendamment de la relation de son procès et de ses souffrances, des prières et quelques écrits de dévotion qu'elle avait composés dans sa prison. S—D.

ASKEW (ANTOINE), médecin anglais, résidant à Hampstead, où il mourut le 27 février 1775, a été moins utile à son art qu'à la littérature ancienne, à

laquelle il a rendu d'éminents services. Possesseur d'une fortune considérable, il la consacra tout entière aux progrès des lettres, parcourut la France, l'Allemagne, l'Italie et la Grèce, rassemblant partout des manuscrits grecs ; et, à son retour en Angleterre, il fit le plus noble usage des trésors littéraires qu'il avait acquis, en les mettant à la disposition de tous ceux qui pouvaient en apprécier la valeur. Un Épirote nommé Jean Carabellas était chargé du soin de sa riche bibliothèque, dans laquelle on remarquait surtout une collection, peut-être unique en son genre, de toutes les éditions bonnes ou mauvaises qui ont été faites des divers écrivains de la Grèce, ou du moins de celles qu'il avait pu se procurer. On ne connaît aucun ouvrage d'Askew. Le catalogue de sa précieuse bibliothèque a paru sous le titre de : *Bibliotheca Askewiana, seu Catalogus librorum rarissimorum Antonii Askew*, Londres, 1775, in-8°.

J—D—N.

ASMAÏ (ABDELMELEK-BEN-CORAÏB), grammairien arabe, naquit à Bassora, l'an 422 de l'hégire (759 de J.-C.), et alla habiter Bagdad, où il obtint la faveur du célèbre Aaron Al-Réchydy. Outre un grand nombre d'ouvrages précieux sur la grammaire, l'éloquence, l'ancienne poésie des Arabes et le droit, Asmaï a composé plusieurs traités sur les chevaux et les bêtes de somme. Il mourut l'an 215 de l'hégire. Ibn-Khalekan a conservé dans sa biographie la nomenclature de ses écrits. J—N.

ASMONEE, ou ASSAMONEE, de la tribu de Lévi, n'est personnellement connu dans l'histoire que pour avoir donné son nom à l'illustre famille des Asmonéens ou Macchabées. Les Asmonéens réunirent sur leur tête la dignité de grand sacrificateur et la souveraineté de la nation : ils s'attirèrent l'amour des Juifs, qu'ils délivrèrent du joug des Macédoniens et qu'ils firent triompher de leurs autres ennemis. Ils se rendirent formidables aux étrangers par leurs victoires, et sont devenus célèbres dans tout l'univers, par une suite d'actions éclatantes, telles que l'histoire d'aucun peuple n'en offre pas de semblables. La famille des Asmonéens dura cent vingt-six ans, depuis Simon, fils d'Asmonée, qui fut le premier de ces héros, jusqu'à Antigone, le dernier qui porta le sceptre, qu'Hérode sacrifia à son ambition, et à Aristobule, souverain sacrificateur, que le même Hérode fit étouffer dans un bain à Jéricho, lorsqu'il n'avait encore que dix-huit ans. C'est par ce double crime que le sceptre des Juifs passa entre les mains de l'assassin de leur chefs. T—D.

ASNIER (L'). Voyez LASNIER.

ASP (MATTIEU), archidiaire de la cathédrale d'Upsal, né en 1696, fit des voyages en Allemagne, en Angleterre et en France. Comme les langues savantes étaient l'objet auquel il s'appliquait principalement, il se lia à Paris avec Fourmont, Longuerue, Montfaucon et madame Dacier. Se trouvant à Altdorf, en 1717, pendant la fête séculaire de l'université, il soutint, pendant neuf heures consécutives, des thèses sur Luther, contre des théologiens catholiques, et fut créé, à la suite de ce combat académique, maître ès-arts de la faculté de théologie. Retourné en

Suède, il professa successivement à Upsal l'éloquence, les langues anciennes et la théologie. Il portait souvent la parole au nom de l'université, dans les circonstances solennelles, et il prononça même des discours en langue grecque. Il mourut en 1763. L'archevêque d'Upsal fit lui-même l'oraison funèbre du savant Asp. On a de lui plusieurs dissertations en latin sur la littérature ancienne, et deux oraisons funèbres en suédois, l'une du docteur Olaüs Celsius, l'autre de l'archevêque Henri Benzélius. Le docteur Asp laissa un fils qui fut anobli, et qui mourut en 1808, après avoir été ministre de Suède près de plusieurs cours. En revenant d'une mission à Constantinople, il fit un voyage dans les îles de l'Archipel, et recueillit plusieurs observations intéressantes, qui furent imprimés en suédois peu avant sa mort. Il publia aussi quelques ouvrages sur les finances de la Suède.

C—AU.

ASPAR, patrice et général des armées romaines, pendant le règne de Théodose II et de ses successeurs, fit ses premières armes sous la conduite de son père Ardaburius, et partagea bientôt avec lui les honneurs du commandement ; le père et le fils furent chargés, en 425, de passer en Italie, pour défendre Valentinien III et sa mère Placidie, contre le rebelle Jean ; Aspar devait les conduire par terre en Italie, tandis qu'Ardaburius attaquerait Ravenne par mer. Aspar surprit d'abord Aquilée, mais il eut la douleur d'apprendre que la tempête avait conduit le vaisseau monté par son père dans le port ennemi, où ce général se trouvait prisonnier. Cependant un avis secret que reçut Aspar le déterminait à marcher vers Ravenne en toute hâte ; un berger lui indiqua une route inconnue, qui le conduisit au pied des murs ; Ardaburius avait séduit les troupes de Jean, et lorsqu'Aspar arriva pour attaquer Ravenne, il trouva les portes sans défense, et fut bientôt maître de la ville et de la personne du tyran, qui fut conduit à Aquilée, et mis à mort par ordre de Placidie. Trois jours après, Aétius, qui avait embrassé le parti de Jean, parut avec une armée de 60,000 Huns. Aspar lui livra une bataille sanglante, dont le succès fut incertain, mais qui fut suivie de la soumission d'Aétius. En 431, Aspar passa en Afrique, pour secourir le comte Boniface contre Genseric, roi des Vandales ; les Romains furent taillés en pièces, et Aspar s'enfuit à Constantinople. Il conserva son crédit et sa puissance sous le règne de Marcien, et fut soupçonné d'avoir hâté, par le poison, la mort de ce prince vertueux. Ce qui est plus certain, c'est qu'il profita de cet événement pour disposer du sceptre, dont il n'osait s'emparer ouvertement, parce qu'il était arien. Il plaça sur le trône Léon, simple tribun, et sa créature, auquel il fit promettre de nommer César un de ses fils. Mais bientôt le nouvel empereur oublia cette promesse ; Aspar en exigea l'accomplissement, avec une hauteur qui ne parut point effrayer Léon. Dans l'horrible incendie qui dévasta Constantinople en 463, Aspar montra un courage et une activité dont l'histoire a fait une mention honorable. Cependant, mécontent de l'empereur, qui s'était affranchi de sa tyrannie, il forma, de concert

avec son fils Ardaburius, plusieurs intrigues pour faire échouer les entreprises de Léon ; celui-ci, pour se concilier ces hommes dangereux, déclara enfin César Patricius, le second fils d'Aspar, et lui fiança sa fille Léontie. Mais Aspar et Ardaburius, peu satisfaits d'avoir fait trembler leur maître, conspirèrent de nouveau ; Léon en fut instruit, et les manda au palais, où ils furent massacrés par les eunuques, en 471. La puissance et le crédit de cet homme ne furent point anéantis par sa mort ; des officiers goths voulurent le venger, et excitèrent des troubles violents ; Constantinople fut menacée, les provinces furent ravagées, et l'esprit séditieux d'Aspar, du fond de la tombe, fut encore funeste à l'empire qu'il avait si longtemps opprimé. L—S—E.

ASPASIE. Lorsqu'on est appelé à caractériser les femmes de l'antiquité et surtout de la Grèce, on éprouve un genre d'enlaidissement très-pénible ; on est séduit par leurs talents, et repoussé par leur conduite. Rarement les femmes illustres, à cette époque de la civilisation, méritaient tout à la fois l'admiration et l'estime, et, parmi les bienfaits sans nombre de la religion chrétienne, il faut compter l'introduction de ces mœurs sociales et pures qui permettent aux femmes de se montrer sans s'avilir, et de manifester leur âme sans souiller leur réputation. Aspasia naquit à Milet, en Ionie ; elle était fille d'Axiochus. On prétend que les femmes de l'Asie Mineure étaient plus belles que celles d'Athènes. L'Asie a quelque chose de merveilleux qu'on retrouve sous mille formes diverses. Une autre beauté d'Ionie, Thargélie, avait, avant Aspasia, donné l'exemple de la singulière réunion des talents politiques et littéraires, avec toutes les grâces de son sexe. Il paraît qu'Aspasia la prit pour modèle, quoiqu'elle ne consacra pas, comme Thargélie, ses moyens de plaire à faire des partisans au roi de Perse. Les femmes étrangères étaient, pour ainsi dire, prosrites par les lois d'Athènes, puisque leurs enfants, nés dans le mariage, ne pouvaient être considérés comme légitimes : peut-être cette situation contribuait-elle à placer Aspasia dans la classe des courtisanes. Quand l'ordre social est injuste, les individus sur lesquels il pèse s'affranchissent souvent de toutes les barrières, irrités qu'ils sont de n'avoir pas été protégés par elles. Dans les monarchies, on se sent une sorte d'éloignement pour les femmes qui se mêlent des affaires publiques ; il semble qu'elles deviennent les rivales des hommes, en usurpant la carrière dans laquelle ils peuvent se mouvoir ; mais, dans une république, la politique étant le premier intérêt de tous les hommes, ils ne seraient point associés du fond de l'âme avec les femmes qui ne partageraient pas cet intérêt. Aspasia s'occupa donc d'une manière remarquable de l'art des gouvernements, et en particulier de l'éloquence, l'arme la plus puissante des pays libres. Platon, dans son *Dialogue de Menexène*, cite une très-belle harangue d'Aspasia, en l'honneur des Athéniens morts à Léchée. Il dit qu'elle avait enseigné l'art oratoire à Périclès. Le poète élégiaque Hermésianax nous peint Socrate comme amoureux d'Aspasia : « Vénus, dit-il, se vengea sur lui

« de son austère sagesse, en l'enflammant pour Aspasia ; son esprit profond n'était plus occupé que « des frivoles inquiétudes de l'amour. Toujours il « inventait de nouveaux prétextes pour retourner « chez Aspasia, et lui qui avait démembré la vérité « dans les sophismes les plus tortueux, ne pouvait « trouver d'issue aux détours de son propre cœur. » Aspasia elle-même adressa des vers à Socrate, pour le consoler de l'amour malheureux qu'il ressentait ; mais il est permis de penser qu'elle s'enorgueillissait un peu d'un empire dont Socrate pouvait toujours se dégager à son gré. La gloire de la vie d'Aspasia, ce fut le sentiment sincère et durable qu'elle sut inspirer à Périclès, à ce grand homme qui savait être à la fois citoyen et roi d'une république. On l'avait surnommé Jupiter Olympien, et sa compagne Aspasia fut appelée Junon ; il avait d'elle un fils naturel. Toutefois l'égarément de la passion ne suffit point à son bonheur ; il voulut contracter des liens plus intimes avec elle, et se sépara de sa femme pour épouser Aspasia. Plutarque raconte qu'il avait pour elle la tendresse conjugale la plus parfaite : un tel sentiment peut-il être inspiré par une femme dépravée ? Aspasia fut accusée d'avoir été la cause de deux guerres : entre les Athéniens et les Samiens, à cause de Milet, sa patrie ; et entre les Athéniens et les Lacédémoniens, à l'occasion de la ville de Mégare. Plutarque la justifie de ce tort, et Thucydide ne prononce pas son nom, en racontant avec détail toutes les causes de la longue guerre du Péloponèse. Le seul Aristophane désigne Aspasia comme en étant la cause ; mais Aristophane attaquait tous ceux dont la réputation faisait du bruit dans Athènes, parce que le succès de ses comédies tenait non-seulement au brillant de son esprit, mais à l'audace de son caractère. D'ailleurs, dès qu'une femme a du crédit sur les chefs de l'Etat, il est impossible qu'on ne lui attribue pas les revers quelconques qui tombent sur la chose publique ou sur les particuliers. L'imagination s'exerce sur la puissance secrète dont personne ne peut calculer l'étendue, et les malheureux aiment à s'en prendre de ce qu'ils souffrent, à ce qu'ils ignorent. Le peuple d'Athènes, irrité contre Périclès, intenta des procès pour cause d'impiété à Anaxagore, à Phidias et à Aspasia. Il poursuivait les premiers objets de l'affection de Périclès, n'osant pas s'attaquer à lui-même. Périclès ne put sauver de l'exil Anaxagore ni Phidias ; mais, au milieu de l'aréopage, il versa des larmes en défendant Aspasia. Le sentiment qu'on dut éprouver en voyant une âme si forte atteinte par une émotion si touchante désarma les juges. Périclès mourut la troisième année de la guerre du Péloponèse, et l'on dit qu'Aspasia, l'amie de Socrate, la compagne de Périclès, l'objet des hommages d'Alcibiade, s'attacha dans la suite à un homme obscur et vulgaire, nommé Lysiclès ; mais bientôt elle le pénétra de son âme, et il acquit en peu de temps un grand pouvoir dans Athènes. Quelques poètes comiques du temps ont accusé Aspasia de tenir une école de mauvaises mœurs, et d'en donner à la fois l'exemple et le prétexte. Peut-être la jalousie qu'inspiraient ses rares

talents et sa brillante existence a-t-elle envenimé ces imputations. On a vu plusieurs exemples à Paris de femmes qui réunissaient autour d'elles le cercle le plus distingué, et sans lesquelles les hommes d'esprit de France n'auraient pu goûter le plaisir de se communiquer entre eux, et de s'encourager mutuellement; mais l'ascendant d'Aspasie était d'une tout autre nature : on aimait à l'admirer comme orateur, tandis qu'en France, la parole n'était jamais qu'un jeu facile et léger. Aspasie influait sur la nation entière, dont elle pouvait presque se faire entendre; car le nombre des citoyens qui formaient l'État politique d'Athènes était singulièrement resserré. Les beaux-arts se reproduisaient en Grèce sous toutes les formes. Non-seulement l'éloquence, mais la science du gouvernement elle-même était inspirée par une sorte d'esprit artiste, qui prenait naissance dans les mœurs et la religion des Athéniens. Ce pouvoir universel de l'imagination donnait un grand empire à Aspasie, puisqu'elle en connaissait tous les secrets. S'enivrer de la vie était presque un devoir dans le culte des Athéniens. Le renoncement au monde et à ses pompes doit être la vertu des modernes; il est donc impossible de juger d'après les mêmes principes deux époques si différentes dans l'histoire des sentiments humains. Un poète allemand a donné à une femme le nom de Ste. Aspasie. Ce serait une belle chose, en effet, que de réunir toute la magie de la culture poétique des Grecs, avec la sévérité de morale qui fortifie l'âme, et peut seule lui donner du sérieux et de la profondeur. Le nom d'Aspasie était devenu tellement célèbre, que le jeune Cyrus le fit prendre à sa maîtresse Milto (*voy. l'article suivant*), afin d'exprimer ainsi l'enthousiasme qu'il éprouvait pour ses grâces et pour ses charmes : Aspasie signifiait la plus aimable des femmes, comme Alexandre le plus grand des héros. Appeler une femme Aspasie, c'était presque la comparer à quelque divinité de la fable; car, en Grèce, les hommes et les femmes célèbres dans quelque genre que ce fût se confondaient bien vite avec les habitants de l'Olympe, qui touchait de si près à la terre.

S.—H.

ASPASIE, fille d'Hermodotus, née à Phocée dans l'Ionie; elle était d'une beauté si accomplie, qu'un satrape de l'Asie Mineure l'enleva pour en faire présent à Cyrus le jeune. Amenée devant ce prince avec beaucoup d'autres femmes, Aspasie ne voulut se prêter à aucune de ses caresses, et jeta des cris lorsqu'il voulut prendre quelque liberté avec elle. Cette résistance plut beaucoup au jeune prince : loin d'employer la violence, il s'étudia à gagner ce cœur rebelle, et, naturellement aimable, il y réussit facilement. Ils s'attachèrent tellement l'un à l'autre que Cyrus oublia son sérail pour vivre avec son esclave comme avec une épouse légitime, union qui devint célèbre dans toute la Grèce. Après la mort de ce prince, Aspasie tomba entre les mains d'Artaxercès, qui chercha vainement à s'en faire aimer : la mémoire de Cyrus lui était toujours chère. Elle céda cependant enfin à la nécessité. Quelques années après, Darius, qu'Artaxercès, son père, ve-

nait d'associer à l'empire, demanda Aspasie; le roi, n'osant pas refuser, répondit qu'elle était maîtresse de choisir. Aspasie donna la préférence au fils, et Artaxercès, irrité, s'en vengea en la faisant grande prêtresse de la déesse Anaitis, à Ecbatane, dignité qui l'obligeait à vivre dans la chasteté le reste de ses jours. Elle se nommait d'abord Milto; ce fut Cyrus qui lui donna le nom d'Aspasie, devenu célèbre par le rôle que la précédente avait joué. Leconte de Bièvre a publié, en 1756, en un vol. in-12 : *Histoire des deux Aspasie*, ouvrage déjà donné, la même année et sous le même titre, par un anonyme.

C.—R.

ASPASIE (CARLEMIGELLI). *Voy. CARLEMIGELLI*.

ASPASIUS, célèbre sophiste, contemporain des Philostrate, était de Ravenne, et vivait dans le 5^e siècle. Il reçut de Démétrianus, son père, habile rhéteur, les premières leçons de l'art oratoire; et il fréquenta depuis les écoles de Pausanias et d'Hippodrome (1). Sans affecter un respect superstitieux pour les anciens, il sut se préserver des défauts de la plupart des sophistes de son temps, et se fit un style à la fois simple et élégant. Il acquit aussi par le travail le talent d'improviser, que la nature lui avait refusé. L'empereur Alexandre Sévère l'ayant choisi pour son secrétaire, il accompagna ce prince dans ses expéditions tant en Orient que dans l'Illyrie. Il avait déjà visité ou depuis il visita d'autres contrées, cherchant partout l'occasion d'accroître ses connaissances. Aspasius enseigna longtemps la rhétorique à Rome. Tant qu'il fut dans la vigueur de l'âge, on n'eut que des éloges à lui donner : mais en vieillissant il devint opiniâtre, et dans ses disputes assez fréquentes il ne voulut céder à personne. Il en eut une très-vive avec Philostrate l'ancien; mais on peut conjecturer que dans la suite ils se réconcilièrent, puisque Aspasius soumit une de ses improvisations au sophiste de Lemnos, en le priant de la corriger. C'est sans doute ce même Philostrate qui lui avait adressé une lettre sur le style épistolaire (2), dans laquelle il lui donne de sages conseils sur celui qu'il devait employer en écrivant au nom de l'empereur. Déjà très-vieux, il professait encore à Rome dans le temps que Philostrate le jeune recueillait les vies des sophistes, dont la dernière est celle d'Aspasius. Suidas lui a consacré un article en partie tiré de Philostrate. Il y donne les titres de deux de ses harangues *contre les Médisans* et *contre Ariston*. Moréri lui attribue un traité de rhétorique et une histoire de l'Épire en 20 livres; mais ce dernier ouvrage est d'un autre Aspasius. Ginnani, dans ses *Scriptor. Revenati*, I, 60, donne une liste assez étendue des auteurs qui ont parlé du sophiste de Ravenne.

W.—S.

ASPECT (n°) naquit en Provence, s'il faut s'en rapporter à une indication donnée par Desessarts (*Siècles littéraires*, t. 1, p. 84). Cependant on

(1) Hippodrome était l'élève de Philostrate l'ancien.

(2) Dans l'édition des œuvres de Philostrate par Orléans, cette lettre est la première.

sait que la châtelainie d'Aspet dépendait du comté de Comminges. L'auteur qui porte ce nom est connu par une *Histoire de l'ordre royal et militaire de St-Louis*, Paris, 1780, 3 vol. in-8°. Ces trois volumes ne contiennent que l'histoire de l'ordre sous Louis XIV. Les deux premiers sont consacrés à l'armée de terre ; le troisième à la marine. On y trouve quelques renseignements curieux tirés du dépôt de la guerre. L'auteur se qualifiait historiographe de l'ordre de St-Louis, et cependant cet office avait été supprimé en janvier 1779. Celui qui l'occupait au moment de la réforme était Gautier de Sibert, de l'académie des inscriptions. D'Aspet avait promis de continuer son ouvrage jusqu'au règne de Louis XVI ; mais cette suite n'a pas vu le jour. L—M—X.

ASPER (JEAN), peintre, né à Zurich en 1499, y mourut en 1571. Il imita son célèbre contemporain, J. Holbein, et parvint quelquefois à l'égalé dans ses portraits, qu'on recherche. Les gravures de l'*Helvetia sancta* de Henri Murer (Lucerne, 1648, in-fol.), ont été faites sur ses dessins. Les habitants de Zurich firent frapper une médaille en son honneur ; ce qui ne l'empêcha pas de mourir dans l'indigence. — Deux de ses fils ont suivi la même carrière, et leurs tableaux ont été souvent pris pour ceux de leur père. U—I.

ASPER (CONSTANT-GHILAIN-CHARLES VAN HOOBROUCK, baron d') (†), naquit en 1754 à Gand. Son père, Emmanuel van Hooibrouck, jouissait d'une fortune considérable, mais sa famille était nombreuse ; il avait dix-sept enfants. D'Asper fit ses études au collège des jésuites anglais, à Bruges ; toutefois il ne les poussa pas fort loin : le grec et le latin avaient peu d'attrait pour lui ; toutes ses pensées se dirigèrent de bonne heure vers la carrière des armes. En 1770, il obtint un drapeau dans le régiment du prince de Ligne, et parvint successivement au grade de capitaine, qu'il aurait eu deux ans plus tôt sans une circonstance digne d'être rapportée, parce qu'elle fit éclater la générosité de son caractère. Un grand seigneur, du reste homme de mérite, mais le plus jeune officier du régiment, le comte de Mérode, depuis sénateur de l'empire, fut pourvu d'une compagnie vacante. Grande rumeur parmi les lieutenants ; ils s'assemblent et prennent la résolution d'appeler, l'un après l'autre, le nouveau capitaine en duel. D'Asper, le plus ancien d'entre eux, leur dit : « Messieurs, est-il un seul de vous qui, sur son honneur, osât déclarer que dans le cas où une semblable promotion lui eût été offerte, il l'aurait refusée ? » Vous restez tous muets ; vous voyez bien, ajouta-t-il, que votre décision est injuste ; si vous y persistez, c'est moi qui me chargerai de vous répondre. » On sent assez que cette affaire n'eut point de suite. La révolution belge fournit à Asper, en 1789, l'occasion de se signaler. Partisan du système de Joseph II, enthousiaste par caractère et doué de cet esprit chevaleresque si propre à remuer les masses, il se jeta dans le Limbourg, et, par la persuasion plus encore que par la force, il étouffa les symptômes

de révolte qui s'y étaient manifestés. A la tête d'un corps de volontaires, il défait complètement 5,000 patriotes, et ce premier exploit lui valut le brevet de major. Son activité le multipliait en quelque sorte ; il se trouvait partout, et l'ennemi ne pouvait parvenir à se faire jour sur aucun point. Il seconda puissamment de cette manière les opérations de l'armée autrichienne du Luxembourg, et contribua beaucoup au rétablissement du prince-évêque de Liège (Hooisbrouck) dans ses États. Il vint ensuite recevoir, des mains du maréchal Bender, la croix de Marie-Thérèse ; et les habitants du Limbourg lui firent présent d'une épée qui portait cette légende : *Provincia Limburgis suo liberatori*. Son nom, dès lors célèbre, devait bientôt l'être davantage par les services qu'il allait rendre à l'Autriche dans le cours des guerres de la révolution. Une organisation nouvelle et plus régulière avait été donnée, avec le nom de *Laudon*, à ses chasseurs ; il en resta le chef, et le grade de lieutenant-colonel lui fut conféré. Il se mesura dès le commencement de la campagne de 1792 avec les avant-gardes de l'armée française, et presque toujours son audace fut couronnée de succès. Cependant, chargé par le duc de Saxe-Teschén de sommer la ville de Lille, il y courut risque de la vie, tant l'effervescence du peuple était grande. Le 1^{er} mars 1793, il prit une part active à la bataille d'Altenhoven (voy. LANOUE), puis à celle de Nerwinde. Le 12 mai il conduisit une colonne contre le bois d'Hasnou, et s'empara d'une forte redoute. Clairfait lui donna publiquement ce jour-là le surnom de *brave entre les braves*. Colonel en 1794, d'Asper assura par sa bonne contenance la retraite de l'armée. Bravant une grêle de balles, il ne quitta le pont sur la Lys, près de Deinse, et ne le fit rompre qu'après avoir acquis la certitude qu'aucun Autrichien n'était resté au delà de la rivière. Il fit partie, en 1796, de l'armée du comte de Latour. Un corps de cette armée défendit le Pas-du-Diable (*Teufels-Pass*), dans la Forêt-Noire, contre des forces supérieures, et d'Asper fut blessé grièvement d'un coup de feu, à la fin de cette campagne, au combat de Neustadt ; il reçut à cette occasion une lettre très-flatteuse de l'archiduc Charles qui lui envoya son chirurgien. Nommé général-major en 1798, il commandait les chasseurs francs, qui furent souvent cités pendant les campagnes de 1798, 1799 et 1800 en Italie, mais surtout dans les combats de Vérone, Legnago, et au passage de l'Adda. Lorsque Suwarow envoya un corps de troupes contre l'armée de Naples que ramenait Macdonald, le général d'Asper se porta sur Modène avec quelques centaines de hussards ; il établit ses postes le long du Tanaro et du Tidone, où il résista longtemps à l'attaque de l'ennemi ; mais craignant d'être tourné, il se replia sur le principal corps d'armée. C'est alors qu'eurent lieu les combats sanglants de la Trebia, auxquels il prit une part très-honorable. Il se trouvait à Bologne lorsque le peuple, excité par quelques hommes violents, se précipita vers la citadelle pour y massacrer sept cents prisonniers français. La voix des magistrats était méconnue ; le crime allait se consommer.... D'Asper se rend sur les lieux

(†) Ce nom, qui se prononce d'Aspre, doit s'écrire d'Asper.

de cette horrible scène, et, par la seule énergie de ses paroles, dissipe la multitude. La ville de Bologne, en reconnaissance de cet éminent service, le força d'accepter un chef-d'œuvre du Guide, *la Madeleine repentante*. Bientôt après il dirigea les mouvements insurrectionnels de la Toscane et contraignit la garnison de Florence à capituler; elle se composait de 2,000 hommes; il fut convenu qu'elle s'embarquerait sur trois frégates françaises qui recevraient également à leur bord la garnison de Livourne, et les conduiraient toutes deux à Gênes, où Masséna était bloqué par l'armée autrichienne. D'Asper, sur-le-champ, part à frêne étrier pour s'assurer par lui-même de ce qui se passait à Livourne; les Français venaient de l'évacuer; il voit flotter sur les tours de cette ville le drapeau autrichien; il assemble les autorités, fait replacer les couleurs françaises, et range, des deux côtés du port, six canons, les seuls qu'il y eût. Un faux message achève d'induire en erreur le commandant de la petite flotte, qui, sans défiance, entre dans le port. D'Asper se présente en grand uniforme sur la rive; les cris *à fond de cale!* se font entendre de toutes parts; nul moyen de faire résistance. Les trois frégates et tout ce qui s'y trouvait tombent au pouvoir de l'aventureux général. Le collier de commandeur de Marie-Thérèse devint le prix de cette ruse de guerre. Le siège de Gênes fut moins favorable à d'Asper. Dans le mois d'avril 1800, les Français ayant attaqué la Bochetta, il défendit avec un rare courage ce poste important contre des troupes sans cesse renouvelées; mais, entouré par des forces supérieures, il fut contraint, sur le Monte-Fascio, de déposer les armes, après avoir vu tomber autour de lui la plus grande partie des siens. Revenu de sa captivité après la suspension d'armes de Marengo, il combattit avec succès les avant-postes français entre la Chiesa et le Mincio. Attaqué ensuite dans la position de San-Lorenzo, il réussit à s'y maintenir. Le comte de Bellegarde ayant donné l'ordre au général Vogelsang de s'emparer le 27 de Ceresara, le général d'Asper fut chargé de diriger l'attaque, et il enleva à la baïonnette le village, qui était occupé par huit cents hommes. La paix de Lunéville suspendit ses travaux guerriers et lui permit de revoir sa patrie et sa famille; il fit aussi dans ce temps-là quelque séjour à Paris, où le premier consul l'accueillit avec une grande distinction. La guerre s'étant rallumée en 1805, d'Asper fut chargé de ouvrir la marche du général Mack. Longeant la rive droite du Danube, il passa ce fleuve à Wertingen, et se jeta sur les derrières de l'armée française, dont le mouvement fut arrêté par cette manœuvre hardie. Après l'avoir harcelée avec 2,200 hommes dispersés en tirailleurs, il rallia sa troupe et voulut reprendre le chemin de Wertingen; mais un épais brouillard l'empêcha de se reconnaître; il tombe dans une embuscade, essuie un feu violent; son cheval s'abat, les dragons le désarment, et le général Savary, qui se trouvait à deux pas, vint recevoir le prisonnier; puis, se plaçant avec lui dans une calèche, il l'emmena au quartier général de l'empereur Napoléon. Pendant la route, Savary ne cessait de multiplier ses

questions; elles devinrent tellement indiscrettes, que d'Asper lui dit avec dignité : « Général, épargnez-vous la peine de me questionner davantage; si l'on « m'avait laissé mon épée, vous n'oseriez pas me « faire un pareil affront. » La ville d'Auxerre lui fut désignée pour prison. La paix qui suivit la bataille d'Austerlitz le rendit à la liberté. Il donna quelques jours à sa chère Belgique, et, de retour à Vienne, y reçut la main de la princesse Jablonska, veuve du palatin de Cracovie, et, peu de temps après, la clef de chambellan. L'empereur d'Autriche lui permit alors de quitter le service, avec le grade de lieutenant général, mais sous la condition expresse de reprendre de l'activité si les circonstances l'exigeaient. Elles ne se firent pas longtemps attendre. En 1809, les hostilités recommencèrent; d'Asper eut le commandement de 16,000 grenadiers. Sa conduite à la bataille d'Essling fut admirable; elle lui mérita le grade de *feldzeugmeister* (général d'infanterie), et le titre de colonel-propriétaire du régiment de Stuart, qui prit alors le nom d'Asper. Dirigeant l'aile gauche de l'armée autrichienne à Wagram, il parvint à s'emparer du village d'Aderklaw entouré de retranchements formidables; puis, enfonçant l'aile droite des Français, il allait peut-être décider la victoire en faveur des Autrichiens, lorsqu'un boulet le renversa de son cheval. Une partie du ventre emportée et le bras droit fracassé, il eut le courage de se faire remettre en selle. Toutefois ses forces l'abandonnèrent et il tomba sans connaissance. On lui fit l'amputation du bras dans un château, à deux lieues du champ de bataille. Il subit cette cruelle opération sans proférer une plainte; mais lorsqu'on voulut replacer ce qui lui restait d'entrailles, il expira. Un fils naturel qu'il avait fait légitimer, et qui, décoré déjà de la croix des braves, marchait sur ses traces, reçut son dernier soupir. Il fut enterré à Brunn. Un des traits caractéristiques du baron d'Asper était l'humanité pour les soldats et pour les prisonniers; il mettait aussi tous ses soins à rendre moins pénibles aux habitants les charges de la guerre. Doué d'un esprit vif, ses réparties étaient toujours promptes et piquantes. Il n'a point laissé de mémoires sur ses campagnes; mais une correspondance suivie avec sa famille, et particulièrement avec son frère, M. van Hoobrouck de Moereghem, aujourd'hui sénateur belge, pourrait y suppléer; elle fournirait les matériaux de plusieurs volumes intéressants. — Un autre frère, van Hoobrouck de Tevalle, colonel d'un régiment de hussards, est mort à Liège en 1802. Il était également cité comme un des plus braves officiers de l'armée autrichienne.

ST—T.

ASPETTI (TIZIANO), l'un des plus grands sculpteurs dont s'honore l'Italie, naquit à Padoue en 1565. Quelques biographes ont avancé que cet artiste descendait d'une ancienne et illustre famille; mais il n'en existe aucune de ce nom qui soit inscrite au registre des patriciens padouans. D'autres ont prétendu qu'il était neveu du Titien; mais il est impossible que ce peintre célèbre, né, comme l'on sait, en 1477, eût, à l'époque de la naissance d'Aspetti, une sœur en état d'avoir des enfants. On peut pré-

sumer que cette erreur, qui s'est introduite dans les ouvrages les plus estimables, vient de l'habitude des Italiens de désigner les artistes par leur nom patronymique, et qu'en parlant de leur grand sculpteur Tiziano, ils se sont insensiblement accoutumés à le regarder comme un parent de leur grand peintre Titien. Si ce n'est pour les éléments du dessin, Aspetti n'eut d'autre maître que son génie dans l'art qui devait l'immortaliser. Admirable dans ses compositions, il ne l'est pas moins par son habileté à traiter toutes les parties de la fonte. Ses ouvrages se distinguent surtout par cette hardiesse, par cette fierté dont il avait su prendre le goût dans l'étude des chefs-d'œuvre de Michel-Ange, qu'il aurait peut-être égalé, s'il n'eût pas vécu dans un temps de décadence où la simplicité n'est plus regardée que comme une marque de faiblesse et d'impuissance. C'est au ciseau d'Aspetti que la ville de Padoue doit le majestueux autel de St-Antoine, la statue du saint, celles de St. Louis et de St. Bonaventure, les quatre anges qui soutiennent les candélabres, et enfin les belles portes de cette église. Appelé par le sénat à Venise, il y décora la façade de St-Marc des statues de St. Pierre et de St. Paul. Sur la fin de sa vie, Aspetti se retira à Pise, où il ouvrit une école de sculpture. Il y mourut en 1607, âgé de 42 ans. On y voit son tombeau dans le cloître de Ste-Marie del Carmine.

W—s.

ASPREMONT (D'), vicomte d'Orthe, gouverneur de Bayonne sous le règne de Charles IX, à l'époque de la St-Barthélemy, fut un des hommes courageux et vraiment fidèles qui osèrent désobéir aux ordres de la cour, lorsqu'ils n'auraient pu la servir que par des assassinats. « J'ai trouvé, écrivait-il au prince, « parmi les habitants et les gens de guerre, des « hommes dévoués à Votre Majesté, mais pas un « bourreau. Ainsi, eux et moi nous vous supplions « de n'employer nos bras et nos vies qu'en choses « possibles, quelque hasardeuses qu'elles soient. »

D—T.

ASPREMONT (FRANÇOIS DE LA MOTHE VILLEBERT, vicomte D'), entré au service la même année que Vauban, se voua comme lui à la guerre des sièges, et quitta une compagnie des gardes pour être ingénieur. On le vit successivement soumettre Bordeaux, Bourg et Libourne (1635), assiéger Stenay, Landrecy, Condé, St-Guislain, et secourir Arras (1635). Il reçut une blessure au siège de Condé, trois à celui de Valenciennes, et une à celui de Gravelines. Plus heureux à la bataille des Dunes, aux sièges de Dunkerque, de Tournay et de Douai (1667), aux travaux d'Ath, qu'il dirigeait, il s'exposa impunément à tous les dangers. En 1672, il conduisit les attaques de plusieurs places, sert aux sièges d'Orsay, de Rheinberg, de Nimègue, et s'empare des forts de l'île de Bommel. Après avoir inspecté les travaux du Dauphiné et de la Provence, rédigea un projet d'agrandissement pour la place et le port de Toulon, d'Aspremont, fait maréchal de camp, est envoyé en Espagne (en 1677). A la bataille d'Espouilles, la gauche des ennemis s'était emparée d'une hauteur qui dominait la droite de l'armée française,

d'Aspremont les attaque l'épée à la main, et les chasse au delà du ruisseau qui séparait les deux camps. Le champ de bataille reste aux Français; mais la disette des vivres les oblige de revenir en Roussillon. Trois fois les ennemis tombent sur l'arrière-garde, et trois fois d'Aspremont les charge et les repousse. Ils menaçaient un autre corps, d'Aspremont vole à son secours, les devance, taille en pièces le régiment d'Aragon, les dragons espagnols, et fait prisonnier le marquis de Fuentes. Ce furent ses derniers exploits. A peine l'armée repassait les monts, qu'il reçut l'ordre d'aller à Toulon tracer les agrandissements projetés. Épuisé de fatigues, il tomba malade, et mourut le 27 juin 1678. D—M—T.

ASSAHARADDON, nommé ASSAR-ADDINUS dans Ptolomée, et OSNAPAR dans *Esdras*, le plus jeune des enfants de Sennacherib, lui succéda dans le royaume de Babylone, l'an 680 avant J.-C. La quatrième année de son règne, il reconquit ce que son père avait perdu de l'Assyrie et de la Palestine, et réunit sur sa tête les deux royaumes de Babylone et de Ninive qui avaient été démembrés. Étant ensuite entré dans le royaume d'Israël, il emmena en captivité tout ce qui s'y trouvait encore des dix tribus, qu'il remplaça par des colonies des pays situés au delà de l'Euphrate. Ainsi fut accomplie la prédiction d'Isaïe, faite la première année du règne d'Achaz : *Encore soixante-cinq ans, et Ephraïm cessera d'être un peuple*. Effectivement, tous ceux qui furent déportés prirent les mœurs et suivirent les superstitions des peuples parmi lesquels ils vécurent, se confondirent avec eux, perdirent leur nom, leur langage, tout, jusqu'au souvenir de leur origine, de sorte qu'il ne resta plus de trace des dix tribus dans l'histoire; car les Samaritains d'aujourd'hui descendent des colonies étrangères qu'Assaharaddon avait envoyées à Samarie. Après cette première expédition, ses généraux envahirent le royaume de Juda, défirent le roi Manassé, le réduisirent en captivité avec son peuple, et il le remplaça par des colonies, comme il avait fait dans le royaume d'Israël. Ces colonies étant tourmentées par des lions, parce qu'elles n'adoraient point le vrai Dieu, il y envoya un prêtre israélite, afin qu'il leur enseignât le culte du Dieu d'Israël; mais ces peuplades associèrent le culte du Seigneur à celui de leurs divinités, et ce culte, ainsi corrompu, fut la source de l'aversion des Juifs pour les Samaritains. Assaharaddon mourut l'an 668 avant J.-C., après avoir régné avec gloire 45 ans sur les Babyloniens et 59 ans sur les Assyriens. Ce prince a donné lieu à divers systèmes parmi les savants. Les uns veulent qu'il soit le même qu'Asserad du *livre de Judith*; les autres le prennent pour Astyages, bisaïeul maternel de Cyrus. Ceux-ci le confondent avec Artaxerxès Ochus; ceux-là avec Artaxerxès Mnémon; quelques-uns avec Darius le Mède.

T—D.

ASSARINO (LUCAS), historien et romancier, naquit en 1607 à Séville, où son père, marchand génois, avait fixé sa résidence dans l'intérêt de son commerce. Amené jeune en Italie, il trouva dans quelques nobles Génois, entre autres dans les Spi-

nola, des protecteurs qui l'encouragèrent à cultiver son goût pour les lettres. Ses romans, oubliés aujourd'hui, obtinrent dans le temps une grande vogue. Non-seulement les éditions se succédèrent plus rapidement que celles des meilleurs ouvrages, mais il s'en fit des contrefaçons dont Assarino se plaignait, moins pour le tort qu'il en recevait, que parce qu'elles étaient remplies de fautes d'impression. Il paraît qu'il avait surtout à se plaindre des Giunti, descendants et successeurs bien indignes des Giunti de Florence. Dans la préface des *Giunchi di Fortuna*, il les prévient que, dans le cas où la fantaisie leur viendrait de contrefaire aussi ce nouvel ouvrage, il se chargera avec plaisir de revoir et de corriger leurs épreuves. Assarino était alors à la cour de Savoie, qui l'avait nommé chevalier des ordres de St-Maurice et de St-Lazare. Il mourut à Turin, en 1672. On trouve une liste assez étendue de ses ouvrages dans l'*Athenæum Liguricum* du P. Oldoini, p. 402, et dans les *Suppléments* d'Adelung. Les plus connus sont : 1° *Stratoniea mæerata*, 1656, in-12 ; avec des additions et corrections, Venise, 1658, 1662, 1662 ; Gênes, 1647. Ce roman a été traduit en français par Malleville, qui fit présent de son travail à l'Audiguier. 2° *L'Almeriada*, Bologne, 1640 ; traduit en français par Malleville, Paris, 1646, in-8° ; et en allemand par Paul Bozius, depuis pasteur à Dresde, Leipsick, 1715. 3° *Nuova Scelta di lettere*, Venise, 1659, 1663, in-12. 4° *Ragguagli del regno d'amore eipro*, ibid., 1641, 1642, in-12. 5° *Notomia della retorica*, ibid., 1644, in-8°. 6° *Zampini d'Hippocrène, componimenti varii*, Gênes, 1642, in-16. 7° *Demetrio moseovita, istoria tragica*, Bologne, 1645, in-12 ; traduit ou imité en français, Paris, 1715, in-12 ; une analyse de ce dernier ouvrage fait partie de la *Bibliothèque des romans*, juillet 1782. 8° *Rivoluzioni di Catalogna*, Gênes, 1644, in-4° ; et avec la continuation, ibid., 1647, in-4°. 9° *Giunchi di Fortuna, successi d'Astiage e di Mandane*, Venise, 1656 ; 5° édition, 1661 ; ibid., 1681, 2 vol. in-12. 10° *Le Sere dell'ozio e della veglia intorno al fuoca, dialoghi morali*, Turin, 1665, in-12. 11° *Delle Guerre e successi d'Italia dell' anno 1415 al 1650*, ibid., 1665, in-fol.

W—s.

ASSAROTTI (OCTAVE-JEAN-BAPTISTE), fondateur de l'institution des sourds-muets à Gênes, était né dans cette ville, le 25 octobre 1753. A dix-huit ans il embrassa la règle des piaristes, religieux qui se dévouent en Italie, comme les frères de la doctrine chrétienne en France, à l'éducation de la classe pauvre. Après avoir professé la théologie dans sa congrégation, et rempli divers emplois qui lui furent confiés par ses supérieurs, il put enfin se consacrer à l'enseignement. Assarotti se fit chérir de ses élèves par sa douceur et par les soins qu'il prit pour leur rendre moins pénible l'étude si sèche et si rebutante des éléments de la grammaire. Occupé des moyens d'améliorer le sort des enfants, il ne put voir sans un vif intérêt celui des sourds-muets ; et, encouragé par l'exemple du bon abbé de l'Épée, il osa concevoir le projet de doter son pays d'une institution dans laquelle ces infortunés développe-

raient leur intelligence et se livreraient à l'exercice des arts et métiers. Son zèle surmonta les obstacles qui rendent toujours le bien si difficile, et, en 1802, avec l'autorisation du gouvernement génois, il ouvrit une école où, par ses soins, cinq ou six sourds-muets apprirent en fort peu de temps à lire et à écrire. Ce premier succès fit la réputation d'Assarotti. Dans son voyage à Gênes, en 1805, Napoléon visita cet établissement, et assigna un local avec la dotation annuelle de 6,000 fr. pour l'entretien de douze pensionnaires (1). Les élèves y reçoivent en commun l'instruction morale et religieuse ; mais, pour les autres parties de l'enseignement, ils sont distribués en deux classes, d'après les dispositions qu'ils annoncent pour les sciences ou pour les professions manuelles. Des exercices auxquels les parents seuls sont invités (2) servent moins à faire briller les élèves qu'à constater leurs progrès et à déterminer les directions qu'il convient de leur donner. Après avoir consacré sa vie et sa fortune particulière à l'instruction des sourds-muets, Assarotti leur a légué tout ce qu'il possédait. Gênes perdit cet homme vertueux le 29 janvier 1829. Le P. Ricci prononça son oraison funèbre. Assarotti a rédigé lui-même et imprimé tous les ouvrages nécessaires à ses élèves. Les Italiens parlent avec éloge surtout de sa grammaire. (*Voy.* la notice de M. G.... dans le *Mercure de France* et dans la *Revue encyclopédique*, t. 43, p. 535.)

W—s.

ASSAS (NICOLAS, chevalier d'), capitaine au service de France, dans le régiment d'Auvergne, naquit au Vigan, et périt victime d'un dévouement patriotique digne des Romains, dans la nuit du 15 au 16 octobre 1760, à Clostercamp, près de Gueldre, où il commandait une grand'garde. Étant allé au point du jour reconnaître les postes, il tomba sur une colonne ennemie, qui s'avancait en silence pour surprendre l'armée française. Aussitôt, des grenadiers le saisissent et le menacent de l'égorger s'il dit un seul mot. Il y allait du salut de l'armée française, qui n'était point préparée à cette attaque. D'Assas se recueille un moment pour enfler sa voix, et il cria : « A moi, Auvergne, voilà les ennemis. » Aussitôt il tomba percé de coups. Ce trait héroïque, longtemps oublié, a été rapporté par Voltaire avec tous les éloges dont il est digne. D'Assas était célibataire ; on créa pour sa famille une pension de 1,000 liv., reversible à perpétuité aux aînés de son nom. Supprimée pendant la révolution, cette pension a été rétablie sous l'empire, à la demande de M. Imbert de St-Paul, alors sous-préfet du Vigan. V. S—L.

ASSCHERADE (CHARLES-GUSTAVE SCHULTZ d'), ministre de Suède à Berlin, a écrit en latin une partie des événements du 18^e siècle. Il débute par

(1) En quittant Gênes, les ministres de l'empereur oublièrent l'école du P. Assarotti. Mais, en 1810, M. de Gregory, l'un de nos collaborateurs, alors député du département de la Sésia, s'étant chargé d'appuyer les réclamations du Sicard génois, un décret impérial, en confirmant la dotation, ordonna que l'arrière serait intégralement payé. Cette dotation a été portée, en 1817, par le roi de Sardaigne, à 9,000 fr. pour dix-huit pensionnaires, onze garçons et sept filles.

(2) Les étrangers y sont quelquefois admis.

un tableau du tremblement de terre de Lisbonne, en 1775. Les détails de la guerre de sept ans font le principal objet de cet ouvrage. Il est terminé par des pensées sur le caractère et les mœurs du 18^e siècle. Schultz d'Asscherade est mort à Stockholm, en 1799. Z.

ASSEDI. Voyez ASÉDY-THOUÏCY.

ASSEF-ED-DOULAH (YAHIA-KAN), nommé aussi Assef-Djah Behader, nabab d'Aoude, dans l'Indoustan, est le nom que prit Myrza-Many, l'ainé des fils légitimes de Choudjaa-ed-Doulah, en succédant, le 26 janvier 1775, à son père dont il ne possédait pas les talents, et encore moins la force d'esprit et de corps. Il fut reconnu sans trouble et sans opposition dans la souveraineté d'Aoude, et dans la charge héréditaire de vizir de l'empire mogol. L'argent et les intrigues des Anglais lui aplanirent les obstacles. La plupart des fidèles serviteurs du dernier nabab se logèrent auprès de son tombeau, et prirent l'habit de derviche, par haine contre son fils. Assef-ed-Doulah les rappela successivement; mais le premier acte de son règne avait suffi pour motiver leur défiance. En recevant les hommages du capitaine Gentil, qui, depuis quelques années, était au service de son père, il l'assura que le sacrifice de 10,000 lacks de roupies lui coûterait moins que de lui laisser prendre son congé; mais, huit jours après, il lui fit signifier l'ordre de partir, alléguant que ses alliés demandaient son renvoi et mettaient à ce prix la conservation de leur amitié, dont il ne pouvait se passer. Ce trait d'ingratitude ne fut pas le seul sacrifice du nouveau nabab à l'exigence des Anglais. Sous prétexte que ses frontières du nord et de l'ouest étaient menacées par les Sciks, les Afghans, et les Malrattes, ils lui firent souscrire un nouveau traité d'alliance, par lequel il leur céda ses droits au tribut qu'il recevait du rajah de Bénarès, et augmenta les subsides qu'il payait pour le service d'une brigade anglaise, qu'il croyait nécessaire au maintien de son indépendance dans les provinces d'Aoude, de Corah et d'Allahabad. Assef-ed-Doulah montra de nouveau son inconstance en quittant le séjour de Feyzabad, sa capitale, pour établir sa résidence à Lacknaw. Mais il donna une preuve bien plus frappante de son égoïsme et de son insensibilité. Le rajah de Bénarès, qu'il avait livré à la cupidité des Anglais, se lassa de leurs continuelles demandes, s'irrita de leurs extorsions et prit les armes en 1781. Les mêmes motifs entraînèrent dans sa révolte plusieurs provinces immédiatement soumises à l'autorité d'Assef-ed-Doulah, et l'on vit la mère et l'aïeule de ce prince favoriser les mécontents. Le dernier nabab avait laissé à ces princesses un domaine considérable en biens-fonds, en argent et en effets précieux, pour leur entretien, et pour celui de 2,000 personnes appartenant à leur famille ou attachées à leur service. Il n'en fallut pas davantage aux Anglais, qui convoitaient cette riche proie, pour trouver le prétexte et l'occasion de s'en saisir. Assef-ed-Doulah eut la lâcheté de consentir et de participer à la spoliation des deux reines : il leur extorqua 15 millions, et signa, avec le gouverneur général

Hastings, un traité par lequel, en échange de leurs biens, on stipula en faveur de ces princesses une forte pension qui fut successivement réduite et mal payée. Manquant du nécessaire, et renfermées dans un palais avec toute leur suite, elles s'échappèrent et vinrent étaler leur misère sur la place du marché de Feyzabad; mais ce fut à coups de bâton que les cipayes anglais et les sbires d'Assef-ed-Doulah les forcèrent à rentrer dans leur prison. Ce prince n'était cependant pas cruel; mais il était lâche, irrésolu; il tenait à ne pas se rendre suspect aux Anglais, et à conserver non point une puissance illusoire, mais les immenses revenus qu'il employait en prodigalités. Feyz-Ullah-Kan, chef rohilla de Rampour, et l'un des vassaux du nabab, était mort en 1794. Son fils Mohammed-Ali, qui lui avait succédé, fut détrôné et assassiné par son frère Gholam Mohammed. Le nabab-vizir, qui d'abord avait paru disposé à protéger le droit légitime, se laissa gagner par les présents de l'usurpateur, et ce ne fut qu'à regret qu'il se vit contraint d'unir ses troupes aux deux brigades anglaises qui, d'après de nouvelles conventions, tenaient garnison sur ses frontières. Gholam-Mohammed fut vaincu, forcé de se rendre aux Anglais, et la guerre se termina par un traité, du 7 décembre 1794, en vertu duquel tous les trésors de ce chef furent livrés aux Anglais, et ses Etats partagés entre Assef-ed-Doulah, et un petit-fils de Feyz-Ullah, qui devait demeurer vassal d'Aoude. Assef-ed-Doulah venait encore de prendre à sa solde deux régiments de cavalerie anglaise, lorsqu'il fut emporté par la petite vérole, en décembre 1799. Ses revenus étaient évalués à 75 millions, et son état militaire à 50,000 hommes, non compris les troupes alliées auxquelles il payait 12 millions par an. Ces troupes servaient moins à la garde de sa personne qu'à la perception rigoureuse des impôts dont les Anglais avaient la meilleure part; ils emportaient aussi la plus forte dans la haine des malheureux sujets d'Assef-ed-Doulah. Livré à la débauche et aux plaisirs les plus infâmes, ce prince ne laissa pas de postérité; mais sa haine pour sa famille l'avait porté à s'attacher par l'adoption un grand nombre d'enfants étrangers. Il attirait ou il faisait enlever des femmes enceintes, achetait celles que leurs maris lui vendaient, et il les renfermait dans son harem, où elles faisaient leurs couches. Quelquefois il achetait seulement les enfants à naître. On prétend que son successeur, fils d'un pauvre artisan, lui avait coûté 500 roupies (environ 1,500 fr.; voy. ALI). Le caractère indolent, paresseux et efféminé d'Assef-ed-Doulah, et surtout ses folles profusions, contribuèrent plus que les circonstances à le tenir dans une servile dépendance des Anglais. Souverain d'un pays vaste, fertile et bien peuplé, possesseur de trésors immenses, maître d'une armée nombreuse, il ne fut, malgré tous ces avantages, que l'esclave pompeux d'une compagnie de négociants, et l'un des plus méprisables instruments de la rapacité britannique. Il avait la manie de dépenser des sommes énormes pour faire venir d'Europe et de divers pays les objets d'art et de curiosité les plus rares. Le prix

lui importait peu, et il était souvent dupe de tous ceux qui ne mettaient point de bornes à leur avidité. Vouant faire de Lacknaw une capitale magnifique, il recherchait ardemment tout ce qu'il y avait de singulier, de remarquable ailleurs. Informé par un de ses ministres, qui revenait de Calcutta, que le fort William était la merveille de cette ville, il voulut avoir un fort William à Lacknaw, et l'on eut beaucoup de peine à le faire renoncer à ce bizarre dessein. Aucun souverain de l'Europe n'aurait pu égaler son faste. On évaluait ses bijoux à 200 millions. C'est dans l'Ina-Khaneh, un de ses palais, que l'on voyait encore quelques années après sa mort une partie des objets précieux qu'il y avait déposés : des estampes anglaises, richement encadrées, des ornements et des dessins chinois, des lustres, des glaces de toutes les formes et de toutes les dimensions, dont quatre, les plus grandes que l'on connaisse, avaient onze pieds et demi de haut sur six pieds de large ; des pendules, dont plusieurs enrichies de pierres précieuses, etc. Même faste dans ses parties de chasse où il employait 4,500 éléphants, 450 pièces de canon ; dans ses fêtes civiles et religieuses, où l'on ne se servait que de vases d'or et d'argent, et où il dépensait chaque fois 500,000 fr. Assef-ed-Doulah avait fait construire à Lacknaw une porte sur le modèle d'une de celles de Constantinople, et une mosquée dans laquelle était son tombeau en marbre blanc, surmonté d'un dais en drap d'or. Il avait légué cent roupies (275 fr.) par jour pour quarante fakirs qui devaient y lire le Coran et prier pour lui. Ce nombre, ainsi que la dépense, furent réduits au quart par un des successeurs de ce prince. La mosquée était éclairée à l'extérieur par une multitude de réverbères, et en dedans par des milliers de girandoles en verres de couleurs, garnies de bougies. Les sommes qu'Assef-ed-Doulah avait dépensées à Lacknaw en firent l'entrepôt du commerce du Bengale et de Cachemire, et l'une des plus riches et des plus grandes villes de l'Inde. Il y rassembla les matériaux des *Sept-Mers*, dictionnaire et grammaire en persan, qu'un de ses successeurs y a fait imprimer, 1812-1822, 7 part. in-fol. A—T.

ASSELIN, bourgeois de Caen. Voyez GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

ASSELIN (GILLES-THOMAS), docteur de Sorbonne, né à Vire, en 1682, fit ses études à Paris, et mérita d'être distingué par Thomas Corneille. Il se montra le digne élève de l'auteur d'*Ariane*, en remportant le prix de poésie à l'Académie française en 1709. Il publia, en 1725, un petit poème médiocre sur la religion. Ses odes sur *l'existence de Dieu*, *le mépris de la fortune*, *la foi et la paix du cœur*, toutes couronnées aux jeux floraux, ont quelquefois la pompe et la richesse du genre. La touchante élogie que lui inspira la mort de Thomas Corneille fut également couronnée aux jeux floraux. Nommé ensuite principal du collège d'Harcourt, Asselin consacra tous ses moments à ses nombreux élèves, donna une nouvelle activité aux études et fit des réformes utiles. Il mourut à Issy, où il s'était retiré, le 11 octobre 1767. Ses œuvres poétiques, suivies d'un dis-

cours pour disposer les déistes à l'examen de la vérité, ont été imprimées à Paris en 1775, 1 vol. in-8°. Le tome 8 de l'*Année littéraire* de Fréron contient une notice sur l'abbé Asselin. L. R—E.

ASSELIN (JEAN-RENÉ), évêque de Boulogne, fut un des plus savants prélats de son temps. Né à Paris en 1742, dans une condition humble, il s'éleva par son seul mérite. Il fit ses études avec distinction au collège de Navarre, et obtint le prix d'honneur au concours de l'université. Entré au séminaire des Trente-Trois, il suivit le cours des études théologiques, se fit admettre en Sorbonne, et fut le premier de sa licence. Ses succès le firent nommer, jeune encore, à la chaire d'hébreu fondée en Sorbonne par le duc d'Orléans, et la manière dont il s'acquitta de ses fonctions justifia un choix qui eût pu sembler prématuré. Dans les réunions des docteurs de Sorbonne, on remarquait son savoir et sa sagesse. Sa chaire ne l'empêchait pas de se livrer à l'exercice du ministère ecclésiastique, quoique rien ne l'y obligeât. M. de Beaumont, archevêque de Paris, l'attacha à son administration, en le nommant grand vicaire, et M. de Juigné lui donna la même marque de confiance. M. de Pompignan, archevêque de Vienne, étant devenu ministre de la feuille en 1789, proposa Asseline pour l'évêché de Boulogne, qui venait de vaquer. Nul choix ne pouvait être en même temps plus judicieux et plus populaire. Asseline fut sacré le 3 janvier 1790, et se rendit sur-le-champ dans son diocèse. Bientôt la gravité des circonstances où se trouvait l'Eglise de France vint fournir matière à son zèle. Il fut un des premiers à combattre les innovations de l'assemblée constituante. Son instruction pastorale du 24 octobre 1790 fut adoptée par un grand nombre d'évêques. L'année suivante le prélat fut obligé de se retirer en Flandre, d'où il passa en Allemagne quand les Français envahirent les Pays-Bas. Il ne cessa, pendant son exil, d'entretenir des relations avec son diocèse, et d'y faire passer des instructions et des écrits relatifs aux circonstances où se trouvait la religion. Sa réputation de savoir et de piété l'avait suivi en pays étranger ; elle le mit en rapport avec des hommes célèbres, et notamment avec le comte de Stolberg, si connu en Allemagne par ses ouvrages et par l'éclat de sa conversion. (Voy. STOLBERG.) Ce seigneur s'était adressé à l'évêque de Boulogne pour qu'il l'éclairât sur quelques dogmes et pratiques de la religion catholique. Une correspondance s'établit entre eux, et le prélat satisfait à toutes les objections du comte, qui abandonna l'Eglise luthérienne en 1800, et se fit catholique, ainsi que presque toute sa famille. Ce fut Asseline qui rédigea l'*Instruction sur les atteintes portées à la religion*, qui est datée du 15 août 1798, et signée de quarante-huit évêques. Lors du concordat de 1801, il eut beaucoup d'influence sur la détermination des évêques français retirés dans le pays de Munster ou dans les environs. Ces prélats y firent, tous de concert, des réponses dilatoires au bref du 15 août 1801. Asseline est auteur de la lettre du 26 mars 1802, des *Réclamations canoniques* du 4 avril 1803, signées de trente-huit

évêques, et de la *Suite des Réclamations*, datée du 8 avril 1804. Du reste, il blâma les excès des anticoncordataires, se montra toujours opposé au schisme, et autorisa les prêtres de son diocèse à se soumettre aux évêques nouvellement institués. Après la mort de l'abbé Edgeworth, en 1807, Asseline fut appelé auprès de Louis XVIII, qui se trouvait alors à Mitau; il partit sur-le-champ pour la Courlande; mais dans l'intervalle, le prince avait été obligé de quitter le territoire russe. Il passa en Suède, et de là en Angleterre. Le prélat l'y suivit, et n'arriva en Angleterre qu'en 1808. Louis XVIII, le duc et la duchesse d'Angoulême le choisirent pour leur confesseur. Il résidait à Ailesbury près Hartwell, et vivait dans l'intimité avec la famille royale. Ce prélat mourut le 10 avril 1815, avec une haute réputation d'habileté, de prudence et de vertu. Ses écrits sont nombreux; beaucoup avaient été imprimés séparément. En 1825, M. l'abbé Prémord, son ami, donna ses *Oeuvres choisies* en 6 vol. in-12, avec une notice sur sa vie. Les trois premiers renferment les écrits de piété, l'*Exposition du Symbole*, les *Réflexions sur les vertus théologiques*, les *Considérations sur l'Eucharistie*, des *Méditations* et *Pratiques de piété*, etc. Les tomes 4 et 5 sont remplis par onze instructions pastorales et par trois sermons. Le tome 6 est consacré tout entier à la controverse; on y trouve des lettres adressées à une dame protestante qui se convertit depuis, et des réflexions sur les doutes exposés par le comte de Stolberg. On regrette que l'éditeur n'ait pas fait entrer dans sa collection un plus grand nombre de lettres et de sermons, et qu'il n'ait pas au moins donné la liste des écrits de l'évêque. C'eût été un supplément à son édition, et un hommage à la mémoire d'un prélat dont toute la vie fut consacrée à des travaux aussi utiles qu'honorables.

P—C—T.

ASSELYN (JEAN), peintre, né à Anvers en 1610, mort à Amsterdam en 1660, fut élève d'Isaïe van den Velde, peintre de batailles. Il fit un voyage à Rome, et y étudia longtemps les antiquités et les grands maîtres: la manière de Bambocce fut celle qu'il suivit de préférence. A son retour, il séjourna à Lyon, où ses ouvrages furent recherchés; plusieurs d'entre eux retracent des vues prises aux environs de cette ville. Il y épousa la fille d'un de ses compatriotes, et revint avec elle à Amsterdam. Il contribua, par son exemple, à réformer le goût des artistes de son pays, et à leur inspirer une manière plus franche et plus conforme à la nature. Il a représenté quelquefois des sujets d'histoire et des batailles; mais le plus souvent des paysages ornés de monuments, de ruines, et animés par de très-bonnes figures. Son coloris a de l'éclat et de la chaleur, sa touche est fine, et ses compositions offrent beaucoup de goût dans le choix des sites et des ornements. Le musée du Louvre possède, entre autres tableaux de ce maître, un paysage avec bestiaux traversant le Tibre à gué, et une marine par un temps d'orage, dont l'effet est bien senti et la couleur très-vraie.

V—T.

ASSEMANI (JOSEPH-SIMON), Syrien maro-

II.

nite, archevêque de Tyr, préfet de la bibliothèque du Vatican, etc., naquit en 1687 et mourut le 14 janvier 1768. Il était très-versé dans la connaissance des langues anciennes et de celles de l'Orient. Il a publié plusieurs ouvrages qui le placent parmi les plus célèbres orientalistes de l'Europe: 1° *Bibliotheca orientalis Clementino-Vaticana, recensens manuscriptos codices, Syriacos, Arabicos, Persicos, Turcicos, Hebraicos, Samaritanos, Armenicos, Aethiopicos, Græcos, Ægyptios, Ibericos et Malabaricos*, etc., *jussu et munificentia Clem. XI, Romæ, 1719-1728*. Ce savant et bel ouvrage, sorti des presses de la Propagande, est le plus beau titre de la gloire d'Assemani. 2° *S. Ephrem, Syri, Opera omnia quæ extant, græce, syriace et latine, in sex tomos distributa, ad manuscriptos codices Vaticanos aliosque castigata, multis aucta, nova interpretatione, præfationibus, notis, variantibus lectionibus, illustrata, Romæ, 1752-1746*, 6 vol. in-fol. 3° *De Sanctis Fecrentinis in Tuscia Bonifacio ac Redempto episcopis; deque presbytero et martyre Eutychio, de quibus, S. Gregorius, papa, in libro Dialogorum scribit, Dissertatio, Romæ, 1745*. 4° *Italicæ historiæ Scriptores, ex biblioth. Vatic., etc., collegit, præfat. notisque illustravit J. S. Assemanus, Romæ, 1751-1755*, 4 vol. in-4°. 5° *Kalendaria Ecclesiæ universæ, etc., Romæ, 1755-1757*, 6 vol. in-4°. J—N.

ASSEMANI (ÉTIENNE-ÉVODE), archevêque d'Apamée, neveu du précédent et son successeur dans la charge de préfet de la bibliothèque du Vatican, mort en 1782. Il s'est rendu célèbre par ses connaissances dans les langues orientales et les ouvrages pleins d'érudition qu'il a donnés: 1° *Bibliotheca Mediceo-Laurentianæ et Palatinæ codicum manuscr. orientalium Catalogus*, etc. *Florentiæ, 1742*, 2 vol. in-fol., avec des notes d'A.-F. Gori; 2° *Acta sanctorum martyrum orientalium et occidentalem, in duas partes distributa, uti etiam Acta Sim. Stylitæ, e biblioth. apost. Vatic. in lucem protraxit, Chaldaicum textum recensuit, notis vocalibus animavit, latine vertit, admonit. perpetuisque annot. illustravit Steph. Ev. Assemani, Romæ, 1748*, 2 vol. in-fol. Il a publié, conjointement avec son oncle: *Biblioth. apost. Vatic. codic. manuscr. Catal.*, *Romæ, 1756-1769*. Cet ouvrage devait former 4 volumes, et il avait été déjà imprimé plusieurs feuilles du 4° volume, lorsque le feu prit au cabinet d'Assemani et consuma les matériaux qui devaient le composer. On doit encore à Étienne-Évode Assemani l'achèvement du tome 6 de l'édition des œuvres de St. Ephrem, que son oncle avait laissé à moitié fait.

J—N.

ASSEMANI (JOSEPH-LOUIS), neveu de Joseph-Simon et frère cadet d'Étienne-Évode (voy. les deux art. précéd.), naquit, vers 1740, à Tripoli de Syrie. Il fut amené de bonne heure à Rome, où, sous la direction de son oncle, il fit de grands progrès dans les langues orientales. Nommé professeur de syriaque au collège de la Sapience, il remplit cette chaire avec une rare distinction, et fut ensuite créé professeur de liturgie par Benoît XIV. Ce pontife l'admit à l'académie qu'il venait de fonder pour en

encourager les recherches historiques, et lui donna constamment des marques de sa bienveillance. Quoique très-savant, Assemani n'obtint pas une réputation aussi grande que celle de son oncle et de son frère, parce qu'il s'occupait de matières qui n'offrent d'intérêt qu'à un petit nombre d'érudits. Il mourut à Rome, le 9 février 1782. On connaît de lui : 1° *Codex liturgicus Ecclesiae universae*, in 15 *libros distributus*, Rome, 1749-65, 12 vol. petit in-4°. Cette collection précieuse est très-rare en France. 2° *De sacris ritibus Dissertatio*, *ibid.*, 1757, in-4°. 3° *Commentarius theologicus-canonico-criticus de ecclesiis, earum reverentia et asylo, atque concordia sacerdotii et imperii*, *ibid.*, 1766, in-fol. On a inscrit dans ce volume deux petits traités, l'un du P. Joseph dei Buoni, de *Oratoriis publicis*, et l'autre du P. Fortuné de Brescia, de *Oratoriis domesticis*. 4° *De Unione et Communione ecclesiastica, et de canonibus poenitentialibus Dissertationes*, *ibid.*, 1770, in-4°. 5° *De catholicis et patriarchis Chaldaeorum et Nestorianorum Commentarius historico-theologicus*, *ibid.*, 1775, in-4°. 6° *De synodo diaecesana Dissertatio*, *ibid.*, 1776, in-4°. W—s.

ASSEMANI (l'abbé SIMON), Syrien maronite, de la même famille que les orientalistes célèbres dont il vient d'être parlé, naquit à Tripoli de Syrie, le 20 février 1752, et fit ses études à Rome, où sa famille avait obtenu le patriciat : à l'imitation de ses illustres parents, et sous leurs auspices, il se livra avec ardeur à la culture des langues et de la littérature orientales. Entraîné par son goût pour les voyages, il se rendit dans l'Orient à l'âge de vingt ans, visita la Syrie et l'Égypte, recevant partout l'accueil le plus distingué. Privé depuis deux ans des nouvelles de sa famille, il revint à Rome en 1778. Son projet était de passer en Amérique; mais, à son arrivée à Gênes, où il devait s'embarquer, ayant été dépouillé de tout ce qu'il possédait, il prit, fort triste, le chemin de Vienne, où le cardinal Garampi chercha, par sa bienveillance, à le consoler de ses pertes. En 1785, il fut nommé professeur de langues orientales au séminaire de Padoue, et peu de temps après il devint membre de l'académie des sciences, des lettres et des arts de la même ville. En 1807, il fut appelé à la chaire de langues orientales de l'université de Padoue, et prit possession de cette chaire le 20 décembre, par un discours qui a été publié à Padoue en 1808, sous le titre suivant : *Discorso inaugurale alla cattedra di lingue orientali nella regia università di Padova*. La célébrité du professeur attirait à Padoue un grand nombre d'étrangers, qui s'estimaient heureux de pouvoir profiter des leçons d'un si habile maître. L'abbé Assemani était en correspondance avec l'illustre cardinal Borgia et les plus célèbres orientalistes contemporains, spécialement avec M. Silvestre de Sacy et M. Ol.-Gerh. Tychsen de Rostoch. Ce fut à la recommandation du savant abbé Morelli, bibliothécaire de St-Marc, qu'il fut chargé par le chevalier Nani de faire la description des manuscrits orientaux de sa bibliothèque, et celle des monnaies arabes de son cabinet. On a de

lui les ouvrages suivants : 1° *Saggio storico sull'origine, culto, letteratura e costumi degli Arabi avanti il pseudoprofeta Maometto*, Padoue, 1787, in-8°. Cet ouvrage n'est guère qu'un extrait des travaux de plusieurs célèbres orientalistes, tels qu'Ed. Pocock, G. Sales, William Jones, d'Herbelot, etc. Le père Mosehini dit qu'il a été traduit en français par Denon. 2° *Museo eufico Naniano illustrato*, en 2 parties, Padoue, 1787 et 1788, in-4°, avec des figures. 3° *Catalogo de' codici manoscritti orientali della biblioteca Naniana*. Ce catalogue, publié à Padoue, in-4°, est pareillement divisé en 2 parties, dont la 1^{re} a paru en 1787, et la 2^e en 1792. On y trouve de nombreux extraits des manuscrits et de savantes dissertations sur divers sujets, entre autres un long mémoire sur la nation des Coptes. Dans ce mémoire, l'auteur a traité en particulier, avec beaucoup de soin, du commerce tant actif que passif de l'Égypte moderne. Cette partie de son travail a été reproduite en français par M. Langlès, dans le *Magasin encyclopédique*, 6^e année, 1800, t. 4. L'orientaliste français oublia totalement d'indiquer la source où il avait puisé, ou plutôt l'original qu'il n'avait fait que traduire. Ce procédé fut vivement ressenti de l'abbé Assemani; mais il crut prudent de ne point donner de publicité à ses plaintes. 4° *Globus caelestis arabico-cuficus Veliterni musei Borgiani.... illustratus, praemissa.... de Arabum astronomia dissertatione*, Padoue, 1790, in-4°, avec planches. Ce livre est devenu très-rare. Il contient la description d'un globe céleste, dressé pour l'usage du sultan d'Égypte Malek-Camel en 1225, vers la latitude nord de 28 degrés (1). 5° Une dissertation imprimée sans date, mais qui est au plus tard de 1807, et dans laquelle l'auteur examine si les Arabes ont eu quelque influence sur la poésie moderne de l'Europe; elle a pour titre : *Se gli Arabi ebbero alcuna influenza sull'origine della poesia moderna in Europa, dissertazione*, etc. 6° Un autre mémoire sur les monnaies arabes avec figures : *Sopra le Monete arabe effigiate*, Padoue, 1809, in-4°. Sur la première de ces questions, Assemani, sans attribuer aux Arabes l'introduction de la rime dans la poésie moderne de l'Europe, soutient que ce sont les relations des Arabes d'Espagne avec les autres nations de l'Europe qui ont rendu l'usage de la poésie rimée général parmi ces nations. Sur la seconde, Assemani a mieux réussi, ce nous semble, à réfuter les conjectures de ceux qui avaient traité le même sujet avant lui, qu'à donner une solution satisfaisante de ce problème numismatique. En général, on pourrait désirer dans les ouvrages du professeur de Padoue une érudition plus vaste et une critique plus sévère. Les révolutions qui ont affligé sa patrie pendant les trente dernières années de sa vie ont contribué sans doute à priver la littérature d'un travail dont il s'était longtemps occupé, et qui avait pour objet les géographies arabes. Peut-être aussi n'avait-il pas à sa disposition les matériaux néces-

(1) On en trouve une description dans les notes de la traduction du *Purgatoire* du Dante, par M. le chevalier Artaud, Paris, 1850, in-32 t. 1 p. 468.

saïres pour bien exécuter des recherches de ce genre. Simon Assemani est mort à Padoue, au mois d'avril de l'année 1821. S. D. S.—Y.

ASSEN (JEAN-WALTHER VAN), graveur en bois, né à Amsterdam vers 1480. L'abbé de Marolles et le Comte, croyant voir dans son monogramme un H au lieu d'un A gothique, l'appellent à tort *Waer van Hossanen*. Il ne faut pas non plus le confondre avec un peintre du même nom, élève de Tempesta, et qui n'a rien gravé. Le burin de notre artiste ne s'est exercé que sur le bois : ses tailles sont d'une exécution spirituelle et savante, ses têtes ont beaucoup d'expression ; mais son dessin est peu correct. Ses estampes, recherchées avec avidité par les amateurs, deviennent de jour en jour plus rares. Les plus connues sont : 1° une suite de 60 pièces représentant la vie de Jésus-Christ ; 2° sept autres pièces comprenant chacune un sujet distinct distribué dans des compartiments d'architecture ; 3° une marche de cavaliers. B—N.

ASSENEDE (DIDIER ou THIERRI D'), ainsi nommé d'une petite ville de Flandre, florissait vers le milieu du 14^e siècle. Il traduisit du français en vers flamands le roman de *Floris et Blanchefleur*, et M. H. Hoffmann de Fallersleben donne à sa narration l'épithète de *suavissima*. Or, quel était le modèle suivi par Didier ? Il n'est pas aisé de le dire. Il paraît cependant qu'il appartenait au 15^e siècle, et son existence n'a été ignorée ni des éditeurs de la *Bibliothèque des romans*, ni de Roquefort. Peut-être est-ce l'épopée sur laquelle a travaillé le poète allemand Conrad von Flecke, qui appelle l'auteur original français Rupert de Orbent, tandis que Putterich de Richartshusen le surnomme d'Orléans. Au reste, cette fable a été traitée en d'autres langues, comme on peut le voir dans Eschenburg, *Denkmaler altde. Dicht.*, p. 214-230, et dans von der Hagen et Busching, *Liter. Grundriss*, p. 163. — Boccace l'a reproduite sous le titre de *il Filocolo* ou *Filocolo*. Jacques Vincent l'a traduite de l'espagnol ; et le comte de Tressan conjecture qu'elle a été écrite en cette langue au commencement du 9^e siècle. Les œuvres de ce dernier en contiennent une analyse. Dans le catalogue de la bibliothèque de la société littéraire de Leyde (1829, in-8°, p. 6-8), il y a une notice d'un manuscrit flamand du 14^e siècle, intitulé *Floris en Blanscheflor*. M. Fauriel, qui considère le roman de *Floris et Blanchefleur* comme ayant une origine provençale, dit, dans l'*Introduction aux chants populaires de la Grèce moderne*, que ce roman, après avoir été traduit dans toutes les langues de l'Europe, l'a été pareriellement en grec ; il ignore dans quel temps, mais il conjecture que ce dut être à une époque où cet ouvrage conservait encore quelque renom. Il ne croit pas que cette traduction ait été imprimée. *Floris et Blanchefleur* est aussi le titre d'un fabliau dont il y a deux versions différentes, sous le nom du *Jugement d'amour* et de *Huelène et Eglantine*. Le comte de Caylus a donné dans le *Mercur* de 1754 un extrait de la première version, publiée dans le recueil de Barbazan et de Méon, et Legrand

d'Aussy a traduit en prose la deuxième sur un manuscrit incomplet. R—G.

ASSER, célèbre docteur juif, auteur du *Thalmud* de Babylone, né dans cette ville, en 555, fut fait président de l'académie de Sora, sur l'Euphrate, à l'âge de quatorze ans. Les rabbins disent qu'il possédait la loi, la dévotion, l'humilité, la magnificence, quatre choses qu'aucun autre docteur n'a réunies. Asser imagina une nouvelle méthode d'enseigner. Au mois de février il dictait un traité à ses écoliers, qu'ils allaient étudier chez eux pendant six mois, et dont ils revenaient lui rendre compte au mois d'août. Alors il les faisait disputer en sa présence, levait leurs doutes par les décisions de ses prédécesseurs, chargeait les chefs de chaque classe, appelés les princes des couronnes, de leur expliquer plus amplement ce que le maître avait dit sommairement. On distribuait des couronnes à ceux qui s'étaient le plus distingués ; puis Asser dictait un autre traité qu'on devait étudier le semestre suivant. Le nombre de ses écoliers était de quatorze cents. C'est du recueil des matières ainsi discutées qu'après avoir enseigné pendant soixante ans il composa le *Thalmud* de Babylone ; mais ce docteur étant mort en 427, il n'eut pas le temps de l'achever ; ce furent ses enfants et ses disciples qui y mirent la dernière main. Les juifs le préférèrent à celui de Jérusalem. C'est une vaste compilation qui renferme les traditions, le droit canon des juifs et toutes les questions qui regardent la loi. La Misne de Juda le saint en forme le texte, et la Genumar en est le commentaire. On y a fait de temps en temps des additions. Il a été imprimé à Amsterdam, en 1744, avec tous ses commentaires, 12 vol. in-fol. T—P.

ASSER (ASSERIUS MENEVENSIS), prélat anglais du 9^e siècle, né dans le pays de Galles. Après avoir passé quelque temps chez les bénédictins de St-David, il vint à la cour du roi Alfred, qui lui confia l'éducation de son fils, et le nomma évêque de Shirburn. On dit que c'est d'après ses conseils que ce monarque fonda l'université d'Oxford. Asser est auteur d'une vie du roi Alfred, jusqu'à sa quarante-cinquième année, publiée à Londres en 1574, et réimprimée l'année suivante à Zurich. La meilleure édition est celle de 1722, Oxford, in-4°. On lui attribue un autre ouvrage, publié par le docteur Gale, à Oxford, en 1691, sous le titre d'*Annales*. Asser a la réputation d'un historien exact et véridique. Il mourut vers l'an 883, suivant quelques biographes, et en 909, suivant d'autres. X—S.

ASSEZAN (PADER D'), avocat à Toulouse, sa patrie, était fils de Hilaire Pader, peintre assez estimé, et poète. D'Assezan ayant remporté trois fois le prix des jeux floraux, crut devoir chausser le cothurne. Il vint à Paris, se lia d'amitié avec l'abbé Boyer, auquel il communiqua son *Agamemnon*. Ce dernier lui donna des conseils, peut-être même fit-il quelques corrections à cette pièce, qui fut représentée en 1680, imprimée la même année, in-12, et dont il prétendit ensuite être l'auteur. La pièce eut du succès, et d'Assezan retourna à Toulouse, piqué,

dit-on, des prétentions de l'abbé Boyer, qui, suivant quelques écrivains, ne fit ses réclamations qu'après le départ de l'auteur. L'abbé Boyer disait et imprimait, dans la préface de son *Artaxerce*, qu'il avait prié d'Assezan de lui prêter son nom. En 1686, d'Assezan revint à Paris, et y fit jouer *Antigone*, qui eut quelques représentations. Cette pièce a été imprimée, et, dans la préface, l'auteur détruit les prétentions de Boyer sur *Agamemnon*. D'Assezan, revenu à Toulouse, y mourut vers 1696. A. B.—r.

ASSHETON (GUILLAUME), théologien anglican, né en 1641, à Middleton, dans le comté de Lancastre, réunissait à quelques talents et à des vertus réelles une teinte de fanatisme et de superstition. On lui a reproché d'avoir écrit en faveur du roi Guillaume, après avoir montré un zèle ardent pour la cause de Jacques II. Ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est un projet de secours de bienfaisance, qu'il proposa en faveur des veuves des ecclésiastiques, et les soins qu'il se donna pour le faire réussir. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : 1° *la Tolérance désapprouvée et condamnée*, etc., Oxford, 1670; 2° *l'Apologie royale* (en faveur de Jacques II), Londres, 1685; 3° *Apologie de leurs majestés actuelles* (le roi Guillaume et la reine Marie), Londres, 1688; 4° *la Possibilité des apparitions*. Les autres écrits de ce théologien se composent de quelques traités de piété, et de beaucoup d'écrits de controverse, dirigés contre les papistes et surtout contre les dissidents. Il mourut à Beckenham, en 1711, dans la 70^e année de son âge. X—s.

ASSOUÇY ou DASSOUÇY (CHARLES COYPEAU D'), né à Paris, vers l'an 1604, eut une jeunesse très-désordonnée. A l'âge de neuf ans, il quitta la maison de son père qui était avocat au parlement, et se rendit à Calais, où il se donna pour un fils de César Nostradamus, et guérit par stratagème un malade d'imagination. Le peuple ayant voulu le jeter à la mer, comme sorcier, il se réfugia en Angleterre. Comme il jouait du luth et faisait des chansons, à son retour en France, Madame Royale, fille de Henri IV, et femme du duc de Savoie, le prit à son service pour qu'il la divertît. Ensuite il exerça la même charge auprès de Louis XIII et de Louis XIV enfant, à qui il lisait ses vers burlesques. Etant retourné à la cour de Turin, il y essuya quelques disgrâces, et la quitta de nouveau. Il se mit à errer en Italie et en France, escorté de deux petits pages de musique, qui exécutaient ses chansons, et partout il eut de fâcheuses aventures. Il fut emprisonné à Montpellier, pour avoir mal parlé de plusieurs dames considérables de cette ville. Un nommé Loret, auteur de la *Gazette burlesque*, écrivit qu'on l'y avait condamné au feu, pour un crime qui est en abomination parmi les femmes, Chapelle et Bachiaumont firent inalement usage de cette nouvelle, dans la relation de leur voyage. D'Assoucy s'en vengea, en imprimant à Chapelle le même crime. A Rome, il fut jeté dans les prisons du saint-office, pour avoir écrit des choses très-mordantes contre des prélats en crédit, et, pendant sa captivité, il composa un

livre de *Pensées sur la Divinité*. Le pape lui rendit la liberté, et lui donna sa bénédiction, des médailles et des indulgences. De retour à Paris, il fut mis à la Bastille, et de là au Châtelet, avec ses deux petits pages, qui donnaient toujours lieu à d'étranges soupçons. Cette nouvelle détention dura six mois; quatre ans après, il mourut, vers 1679, âgé d'environ 74 ans. Ses ouvrages sont : 1° *l'Ovide en belle humeur*, Paris, 1650 et 1659, in-4°; 2° *le Ravissement de Proserpine*, traduit de Claudien, en vers burlesques, Paris, 1664, in-12; 3° un *Recueil de poésies et lettres, contenant diverses pièces héroïques, satiriques et burlesques*, Paris, 1655, in-12; 4° ses *Rimes redoublées*, Paris, 1671, in-12; 5° ses *Aventures d'Italie*, Paris, 1677, 3 vol. in-12; ce recueil contient un grand nombre de poésies de l'auteur; 6° sa *Prison de Paris*, 1678, in-12, en prose et en vers; 7° ses *Pensées dans le saint-office de Rome*, 1678, in-12. Boileau ayant dit dans *l'Art poétique* :

Et jusqu'à d'Assoucy, tout trouva des lecteurs,

il fut très-sensible à ce trait de satire, et s'écria douloureusement « qu'on voulait faire déchoir de ses honneurs Charles d'Assoucy, empercur du burlesque, premier du nom. » Il se donne pour le maître de Chapelle, et l'ami de Molière, qui, s'il faut l'en croire, n'a pas dédaigné de mettre la main à l'une de ses chansons. Il est fort inférieur à Scarron, dans un genre misérable, où la supériorité même est honteuse.

A—G—R.

ASSUÉRUS, roi de Perse, célèbre dans l'Écriture sainte par son mariage avec Esther, et par le supplice d'Aman. Les savants sont peu d'accord sur celui des rois de Perse auquel ce nom appartient. Les uns pensent que c'est à Darius, fils d'Hystapes; les autres, que c'est à Xercès, et d'autres enfin, que c'est à Artaxercès Mnémon. L'opinion commune est pour Artaxercès Longue-Main. Cette opinion est fondée sur la version des Septante du *Livre d'Esther*, sur les additions de cette version au même livre, sur l'historien Josèphe, et sur les diverses circonstances de la vie d'Assuérus, rapportées dans ces anciens monuments, qui ne peuvent convenir qu'à Artaxercès Longue-Main. T—D.

ASSUMPÇAO (DON JOACHIM DE), chanoine régulier de la congrégation de Ste-Croix, membre de l'académie royale des sciences de Lisbonne, et un des meilleurs physiciens du Portugal, est mort à l'âge de 40 ans, en 1795, laissant imparfaits des travaux qui lui auraient procuré une grande réputation en Europe, s'il avait eu le temps de les terminer. Il reste de lui des mémoires sur des phénomènes électriques, et la description des conducteurs et de l'armure métallique, moyennant laquelle on a préservé des effets de la foudre le château royal de Mafra, qui, à cause de sa situation et du genre de son architecture, était exposé à de fréquents accidents. C'est d'Assumpçao qui avait imaginé, et qui fit exécuter ce travail, le plus remarquable dans ce genre. Il a aussi publié des observations météorologiques d'une grande exactitude, et il a été peut-être le premier qui ait cherché à lier à cette sorte d'observations

les mouvements de la population. Il mourut d'un excès de travail, et fut vivement regretté, à cause des grandes espérances qu'il donnait, et de l'aménité de son caractère. Ses connaissances étaient très-étendues dans d'autres sciences, comme en physique; mais il avait un zèle extraordinaire pour propager le goût de celle-ci, et il était parvenu à l'inspirer aux princes de la maison royale, et même aux courtisans.

C—S—A.

ASTARITA (JANVIER), compositeur de musique dramatique, né à Naples vers 1749, jouit d'une grande réputation, en Italie principalement, et réussit dans le genre comique. Dans le cours de sept années, il écrivit plus de quatorze opéras. Celui de *Circé et Ulysse* eut un succès prodigieux non-seulement en Italie, mais en Allemagne où il fut représenté en 1787. On connaît de lui : *la Contessa di Bimbinpoli*, 1772. *I Visionarii*, 1772. *Finezza d'amore*, o *la farsa non si fa, mà si prova*, 1773. *Il Marito che non ha moglie*, 1774. *I Filosofi immaginari*, 1788. *La Contessina e il Principe ipocondriaco*, 1774. *La Critica teatrale*, 1775. *Il Mondo della luna*, 1775. *La Dama immaginaria*, 1777. *L'Isola di Bingoli*, 1777. *Armida*, 1777. *Nicoletto bella vita*, 1779. Dans l'automne de 1791, il donna à Venise : *i Capricci in amore*; et au carnaval de 1792 : *il Medico parigino*, dans la même ville. Gerber (*Neues Biogr. Lex. der Tonkünstl.*) cite aussi de cet auteur : *la Molinara*, opéra buffa, 1783, à Ravenne; *il Divertimento in campagna*, opéra buffa, 1783, à Dresde; *il Francese bizzarro*, opéra buffa, 1786, ibid.; *il Perruchiere*, 1793, à Berlin. Astarita est mort dans les premières années du 19^e siècle (1).

F—T—S.

ASTELL (MARIE), savante anglaise, née à Newcastle, sur la Tyne, en 1668, était fille d'un négociant de cette ville. Un ecclésiastique, son parent, se chargea de son éducation. Instruite dans la philosophie, les mathématiques, la logique, et dans les langues grecque, latine et française, elle vint à Londres à l'âge de vingt ans. Elle y publia divers ouvrages, dont les principaux sont : 1^o *Lettres concernant l'amour divin*, 1695, in-8°; 2^o *Essai de défense du sexe féminin*, 1696; 3^o *Proposition sérieuse, adressée aux femmes, contenant une méthode pour le perfectionnement de leur esprit*, in-12, 1697; 4^o *Réflexions sur le Mariage*, 1700 et 1705, in-8°; 5^o *la Religion chrétienne professée par une fille de l'Eglise d'Angleterre*, 1705, in-8°; 6^o *Essais familiers sur le mariage, les contrariétés en amour et en amitié, écrits par une dame*, 1706, in-12. Marie Astell mourut en 1751, après avoir souffert l'opération cruelle du cancer au sein.

X—S.

ASTEMIO (LAURENT). Voyez ABSTEMIUS.

ASTÈRE ou ASTERIUS (SAINT), métropolitain d'Amasée, dans le Pont, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des belles-lettres, de l'éloquence,

du droit, et parut au barreau avec distinction. Il renonça ensuite à tous les avantages que ses talents lui promettaient dans cette profession, entra dans l'état ecclésiastique, et succéda, vers la fin du 4^e siècle, à Eulalius, sur le siège d'Amasée. Astère se montra, dans cette place, très-zélé pour la pureté de la foi, très-attentif à instruire les peuples confiés à ses soins, et mourut, dans un âge avancé, peu après le commencement du 5^e siècle. Photius le qualifie de bienheureux. Adrien II parle de l'estime qu'on avait dans tout l'Orient pour sa personne et ses écrits, et le septième concile œcuménique le considère comme un des Pères de la tradition ecclésiastique, ce qui le fait compter au nombre des docteurs de l'Eglise. On trouve, dans l'*Auctuarium* du P. Combefis, quatorze sermons, qui sont incontestablement de St. Astère. Cotelier en a fait imprimer sept autres sous le même nom, qui paraissent appartenir à un Astère différent de l'archevêque d'Amasée. Il en avait composé un grand nombre qui ne nous sont point parvenus. Photius nous a seulement conservé les extraits de six. Ceux qui nous restent ont été traduits en français par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1691, in-8°. De Maucroix a traduit l'*Homélie sur le martyre de Ste. Euphémie*. Malgré quelques termes extraordinaires, et cette éloquence asiatique qui approche de la diffusion, on y remarque de belles pensées, des réflexions justes et solides, des tours naturels, des expressions élégantes, de la vivacité, de la variété, de l'agrément dans les descriptions. La doctrine en est partout exacte et la morale pure : dans son *Sermon sur St. Pierre et St. Paul*, il établit formellement la primauté de juridiction du successeur des saints apôtres en Orient et en Occident. Dans le *Panegyrique de St. Phocas, martyr*, il s'exprime, comme le fait encore aujourd'hui l'Eglise catholique, sur l'invocation des saints, sur le culte des reliques, et sur les miracles. — Deux ASTERIUS sont morts martyrs dans les premiers siècles du christianisme; et un autre saint du même nom fut évêque de Pétra, en Arabie, dans le 4^e siècle. Après avoir partagé les erreurs d'Arius, il entra dans le sein de l'Eglise. St. Athanase a fait l'éloge de ce prélat dans sa *Lettre aux solitaires*. — Le même saint Père parle aussi d'un ASTERIUS, rhéteur de Cappadoce, qu'il appelle l'*avocat des Ariens*.

T—D.

ASTESANO (ANTOINE D'), né en 1412, à Villanuova, ancien château dans le territoire d'Asti, en Piémont, écrivit en vers élégiaques l'histoire d'Asti sa patrie; elle est divisée en 6 livres. Il annonce, au commencement, qu'il voulait la conduire jusqu'au temps où il vivait, c'est-à-dire au milieu du 15^e siècle; mais ce qui nous en reste, et qui a été publié par Muratori, *Scriptores Rerum Ital.*, t. 14, ne va que jusqu'à l'an 1542. Il emploie le 1^{er} livre et une partie du 2^e à parler de lui-même et des vicissitudes de sa vie, et ce récit est fait avec un air de sincérité qui donne du plaisir à le lire, quoique le fond en soit de peu d'intérêt. Cette histoire est, en grande partie, composée d'après les anciennes chroniques d'Oger Alfieri et de Guill. Ventura, insérées par Muratori dans le 41^e vol. du même recueil. On doit

(1) L'époque de la naissance et de la mort de ce compositeur est incertaine; son nom même paraît être un sobriquet ou un pseudonyme. Outre ses opéras, il a laissé plusieurs airs et rondeaux détachés, une cavatine pour le violoncelle, etc. Son style, agréable et facile, plaisait au public; mais l'opinion des connaisseurs ne lui était pas aussi favorable.

A—T.

regretter de n'avoir point la partie où l'auteur traitait des événements dont il fut le témoin, soit qu'il ne l'ait pas composée, soit qu'elle se soit perdue. G—É.

ASTLE (THOMAS), antiquaire anglais du 18^e siècle, mort en 1803, est auteur de divers écrits concernant l'histoire et les antiquités de son pays, imprimés dans les tomes 4, 7, 10, 12 et 13 de l'*Archæologia Britannica*, mémoires de la société des Antiquaires de Londres. Il a publié séparément : 1^o le *Testament du roi Henri VIII*, 1775, in-4^o ; 2^o l'*Origine et les Progrès de l'Écriture hiéroglyphique et élémentaire*, avec des planches gravées, suivie d'un *Précis sur l'origine et les progrès de la Peinture*, 1784, in-4^o. Une nouvelle édition de cet ouvrage a paru en 1803. X—s.

ASTOLPHE, roi lombard, troisième fils de Pennone, duc de Frioul, succéda, en 749, à Rachis son frère, sur le trône des Lombards. Ses prédécesseurs avaient eu constamment à lutter contre les intrigues et la perfidie des exarques de Ravenne et des Grecs, qui occupaient encore une partie de l'Italie. Astolphe résolut de les en chasser. Il enleva, en 751, Ravenne à Eutichius, le dernier des exarques ; il conquit également la Pentapole, soumit l'Istrie, et porta ensuite ses armes dans le duché de Rome ; mais le pape Étienne II, qui voulait conserver au saint-siège la haute influence qu'il exerçait dans Rome, sous l'autorité des empereurs de Constantinople, s'adressa, en 753, à Pepin, qu'un pape avait, l'année précédente, reconnu pour roi de France, au préjudice de Chilpéric. Étienne se rendit lui-même à Paris, auprès de Pepin, qui saisit avec empressement une occasion de plaire au pape, et d'enrichir en même temps ses soldats des dépouilles de l'Italie. Il y conduisit une armée en 754, mit le siège devant Pavie, et contraignit Astolphe à prendre vis-à-vis du pape l'engagement de restituer l'exarchat à l'empereur. Les rois lombards, sans doute à cause de la grande indépendance de leurs feudataires, ne pouvaient jamais rassembler leurs armées à temps pour résister à une invasion ; mais, après la retraite du roi français, Astolphe trouva ses sujets non moins honteux que lui de la paix qu'il avait été contraint de signer ; il recommença donc, à leur prière, les hostilités, et il vint, en 755, mettre le siège devant Rome. Étienne, de son côté, eut recours une seconde fois à la protection de Pepin ; il ne se contenta pas d'écrire lui-même au roi et à la nation, il fit paraître une lettre de l'apôtre St. Pierre, qui invitait les Français à défendre l'Église, en menaçant leur tiédeur des peines éternelles. Pepin entra en effet en Italie, sans qu'aucune armée lui en disputât le chemin ; il assiégea une seconde fois Astolphe dans Pavie, et il le contraignit à faire présent à St. Pierre de toutes les villes de l'exarchat et de la pentapole. Jusqu'alors il n'avait été question que de les recouvrer pour l'empire grec, et Constantin Copronyme réclama vainement à cette nouvelle, contre la domination de provinces qui n'appartenaient point encore au donateur. Les clefs de toutes les villes enlevées aux Grecs furent déposées sur l'autel de St-Pierre, et leurs otages furent conduits à Rome. Il ne paraît pas ce-

pendant que la souveraineté des papes ait été, dans cette occasion, bien établie dans l'exarchat. Ils recommencèrent bientôt à se plaindre de ce que les villes qui leur avaient été promises ne leur étaient point livrées, et ils formèrent contre Didier, successeur d'Astolphe, les mêmes plaintes qu'ils avaient formées contre lui. Astolphe, renversé à la chasse par un sanglier, en 756, mourut de ses blessures, trois jours après sa chute, sans laisser d'enfants. S—S—1.

ASTORGA. Voyez ALVA.

ASTORI (JEAN-ANTOINE), né à Venise, le 16 janvier 1672, l'un des plus savants littérateurs du commencement du 18^e siècle, s'adonna de bonne heure à l'étude de la langue latine, des belles-lettres, du dessin et de la musique. Après avoir fait son cours de philosophie, il étudia la langue grecque, dans laquelle il fit les plus grands progrès. Ayant perdu ses parents en 1698, il entra dans les ordres ; son mérite lui attacha des protecteurs, qui lui offrirent des places que l'amour des lettres lui fit refuser ; il fut membre, et même secrétaire de l'académie des *Animosi* de Venise ; il fut aussi de celle des Arcades de Rome, sous le nom de *Demade Olimpico*. Il était en commerce de lettres avec un grand nombre de savants, tant italiens qu'étrangers, et compta au nombre de ses amis Alexandre Burgos, évêque de Catania, Dom. Guglielmini, Mich. Ange Fardella, l'abbé Dom. Lazzarini, Apostolo Zeno, le marquis Scipion Maffei, J. Poleni, J.-B. Morgagni, etc., etc. Astori fut d'abord maître de chœur et de cérémonies, ensuite chanoine de l'église ducale de St-Marc ; il mourut le 23 juin 1743, et fut enterré dans l'église des pères de l'Oratoire. On a de lui : 1^o *Commentariolum in antiquum Alcanis poetæ laconis monumentum*, Venise, 1697, in-fol. Cet ouvrage, dédié par l'auteur au célèbre Magliabecchi, se trouve encore dans le tome 2 de la *Galleria di Minerva*, Venise, 1697, in-fol., et fut de nouveau publié par Sallengre, tome 2 du *Novus Thesaurus antiquitatum romanarum*, la Haye, 1718, in-fol. 2^o *De Deo Brontonte Epistola*, dans le tome 2 de la *Galleria di Minerva*. Cette dissertation fut faite à l'occasion d'un buste de marbre qui portait cette inscription : *Bono Deo Brontonti*, qu'on doit lire *Brontonti*, c'est-à-dire *Jovi Tonanti*, *Deo Domestico sacrum*. Cette dissertation a aussi été réimprimée dans Sallengre, tome 2 du recueil ci-dessus. 3^o Plusieurs lettres en forme de dissertations, sur des médailles, des sturines, telles que sur le dieu Téléphore, sur les dieux Cabires, etc., insérées dans diverses collections. 4^o *Mantui, tragædia sacra musice recitanda*, etc., Venise, 1713, sans nom d'imprimeur. 5^o *Supplices, tragædia sacra*, ibid., 1715, sans nom d'imprimeur. 6^o Enfin, plusieurs opuscules grecs, latins et italiens, en prose, et même en vers, épars dans divers recueils ; on croit aussi qu'il avait traduit en italien le *Traité du Sublime* de Longin : cette traduction était même annoncée dans le tome 1^{er} de la *Galleria di Minerva*, mais elle n'a jamais paru. G—É.

ASTRAMPSYCHUS, auteur d'un petit ouvrage

en vers iambiques sur l'explication des songes, qu'on trouve en grec et en latin à la suite d'Artémidore, dans l'édition donnée par Rigault. Il avait aussi écrit, suivant Suidas, un traité *sur les maladies des ânes*. L'époque à laquelle il a vécu nous est absolument inconnue; on voit seulement par son style qu'il était du Bas-Empire. C—R.

ASTRONOME (L'). On désigne ainsi l'auteur anonyme de la *Vie de Louis le Débonnaire*. Pierre Delalande (*Supplément aux conciles des Gaules*) assure avoir lu dans un manuscrit du couvent de St-Tron que le nom de l'*Astronome* était Luitwolf. Nous n'avons aucun moyen de vérifier cette assertion. Tout ce que nous savons sur cet historien, c'est qu'il fut l'un des deux astronomes consultés par Louis le Débonnaire sur la comète qui parut en 837. « Au milieu de ces saints jours, écrit-il, un phénomène toujours funeste et d'un triste présage, je veux dire « une comète, parut au ciel sous le signe de la « Vierge, en cet endroit où se réunissent sous son « manteau la queue du Serpent et le Corbeau. Ce « météore, qui ne marchait point, comme les sept « étoiles errantes, vers l'orient, après avoir, dans « l'espace de vingt jours, ce qui est miraculeux, tra- « versé les signes du Lion, du Cancer, des Gémeaux, « vint enfin déposer à la tête du Taureau et sous les « pieds du Cocher le globe de feu et la multitude « de rayons qu'il avait jusque-là portés de tous côtés. Dès que l'empereur, très-attentif à ces sortes « de phénomènes, eut le premier aperçu celui-ci, il « ne se donna plus aucun repos qu'il n'eût fait appeler « devant lui un certain savant et moi-même qui écris « ceci et qui passais pour avoir quelque science dans « ces choses. » Son ouvrage est d'un grand prix pour l'histoire; il embrasse un intervalle de soixante-deux ans, de 778 à 840. C'est le document le plus complet que nous possédions sur le règne et le caractère du successeur de Charlemagne. Quant aux sources où il a puisé les faits qu'il raconte, l'auteur a soin de nous les indiquer lui-même dans sa préface. « Ce « que j'ai écrit, dit-il, pour arriver jusqu'aux temps « de l'empire, je l'ai appris du récit du très-noble et « très-dévoit moine Adhémar (1), qui vécut contem- « porain de Charles le Grand, et fut élevé avec lui. « Pour le temps qui suit, ayant assisté aux événements arrivés dans le palais, j'ai rapporté ici tout « ce que j'ai vu ou pu apprendre. » Une partie de la *Vie de Louis le Débonnaire* (à partir de l'an 829) fut publiée pour la première fois par Reuber, en 1584; Pithou la donna en entier en 1588; on la trouve dans les recueils de Freher, de Duchesne et de D. Bouquet. Elle a été traduite en français par le président Cousin, dans le t. 1^{er} de son *Histoire de l'empire d'Occident*; et par M. Guizot, dans le t. 5 de sa *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*. C. W—R.

ASTRUC (JEAN), médecin distingué du 18^e siècle, naquit à Sauves, dans le bas Languedoc, le 19 mars 1684. Il fit ses études à Montpellier, et manifesta de bonne heure cette force de mémoire, et ce

degré de rectitude dans l'esprit qui, appliqué aux données certaines que présentent les livres, fait arriver à de grands succès d'érudition. C'est aussi à Montpellier qu'il étudia la médecine, et dans la faculté de cette ville qu'il fut reçu au baccalauréat en 1702, et au doctorat en 1703. Le système mécanique de Boërhaave s'établissait alors peu à peu sur les théories chimiques de Jacques Dubois, de Graaf et de Willis. Astruc, que la nature avait doué d'un esprit droit, mais non assez actif pour pressentir de lui-même aucune haute vérité, suivit cette fausse impulsion, et dans tout le cours de sa longue et laborieuse carrière, s'il se montra profond et habile dans la science des livres, il resta fort en arrière dans la voie rigoureuse de l'observation et de l'expérience; en un mot, sa médecine spéculative et pratique, au lieu d'être hippocratique, staalienne, vitale, fut entièrement mécanique et mathématique. Cependant peu d'hommes ont obtenu parmi leurs contemporains une aussi grande réputation; Astruc, sous le rapport théorique, la dut d'abord à son éloquence naturelle, et à un esprit de méthode qui, lui faisant diviser les sujets qu'il voulait développer, le faisait marcher d'une division à l'autre par des définitions rigoureuses, ce qui le rendait un professeur séduisant, en même temps que son zèle pour l'étude et sa prodigieuse mémoire en faisaient un homme érudit; et, sous le rapport pratique, à un esprit de réserve et de circonspection qui prescrivit le plus souvent au médecin, dans les maladies, une sage expectation, par laquelle il remplace, tant bien que mal, cette précieuse, mais rare qualité du tact médical. Astruc n'avait, dans sa théorie, aucune de ces vues grandes qui pénètrent jusqu'aux bases profondes d'une philosophie de la médecine, ni dans la pratique ce coup d'œil rapide et sûr qui juge, tout de suite et sans risque de la moindre erreur, les mouvements de la nature dans les maladies. Cela, en effet, ne se retrouve dans aucun des nombreux écrits qu'il a composés. Dès 1702, il publia une dissertation *de motus fermentativi Causa*, Montpellier, in-12, sur l'effervescence, qu'il expliquait par un fluide subtil, selon la philosophie cartésienne, théorie fautive comme on le voit, mais dans l'exposition de laquelle on reconnaît déjà ce mérite particulier à l'auteur, de séduire ses lecteurs par une marche tellement méthodique, qu'elle fait croire à l'évidence des résultats, comme à la vérité des raisonnements. L'illustre Vieussens la jugea digne d'une critique publique, à laquelle répondit, sinon victorieusement, au moins avec modestie, notre jeune auteur. De 1703 à 1710, Astruc se livra à des études solitaires, passant en revue tout le matériel de l'art; cependant il commença à y faire une application des mathématiques, application plus précieuse que solide, et dans laquelle il suivait l'exemple de ses maîtres Borelli et Bellini; il imprima seulement deux mémoires, parmi ceux de l'académie des sciences de Montpellier, 1708, un *sur les Pétrifications de Boutonnet*, petit village près de Montpellier, et un intitulé : *Conjectures sur le redressement des plantes inclinées à l'horizon*. Il commença aussi alors la carrière de l'enseignement,

(1) M. Guizot pense qu'il veut parler d'Eginhard, dont le nom aurait été altéré par les copistes.

et, pendant les années 1707, 1708 et 1709, occupa la chaire de Chirac, appelé à l'armée. En 1710, il publia une dissertation physico-mathématique sur le mouvement musculaire : *Dissertatio physica de motu musculari*, Montpellier, in-12, écrite dans les faux principes de Borelli, mais d'une élégance de style dont l'école de Montpellier présentait alors peu d'exemples. Cette même année, il lut encore à la société des sciences de Montpellier une dissertation sur la digestion : *Mémoire sur la cause de la digestion des aliments*, Montpellier, in-4°, qui, plus tard, occupa beaucoup le monde savant. En 1711, il obtint, au concours, une chaire d'anatomie dans l'université de Toulouse, et c'est dans cette ville que parut son *Traité de la cause de la digestion*, Toulouse, 1714, in-4°. Il y renverse la doctrine des mécaniciens, à la tête desquels était Pitcarn, qui établit la trituration comme l'essence de cette fonction; mais c'est pour y substituer une hypothèse aussi gratuite, la fermentation. Le médecin écossais réfuta Astruc, et même, sous le nom d'un de ses disciples, Thomas Boër, lui prodigua des injures; notre docteur ne resta pas muet; ses *Epistolæ Joan. Astruc, quibus respondetur epistolari dissertationi Thomæ Boeri de concoctione*, Toulouse, 1715, parurent; et si, de nos jours, on trouve, avec raison, la cause d'Astruc aussi mauvaise que celle de son antagoniste, au moins peut-on le citer comme un modèle de bienséance dans les controverses. Cependant la réputation d'Astruc s'établissait, et, dès 1715, elle était telle que Chirac, qui occupait la première place de son état, le prit pour juge dans une discussion scientifique qui s'était élevée entre lui et Vicussens, et lui pardonna même de leur avoir démontré qu'ils avaient également tort. En 1716, il eut enfin une chaire à Montpellier, et établit alors sa réputation comme professeur, fondée, comme nous l'avons dit, sur cette qualité de son esprit qui le portait sans cesse à diviser ses matières, et à parcourir ensuite chaque division par des définitions précises. Livré tout entier à l'enseignement, il ne publia rien jusqu'en 1725, si ce n'est quelques thèses qu'il présida, savoir : *Dissertatio de ani fistula*, Montpellier, 1718, in-12; *Dissertatio medica de hydrophobia*, 1720, et certaines autres sur la métaphysique, science qu'il cultivait avec attrait, mais dans laquelle il ne porta, pas plus que dans les autres, ce génie d'observation qui y est peut-être encore plus nécessaire, et qui seul la féconde; *Dissertatio de sensatione*, Montpellier, 1720, in-8°; *Questio medica de naturali et præternaturali judicii exercitu*, id.; *Disputatio de phantasia et imaginatione*, Montpellier, 1725, in-8°. Ces divers écrits de métaphysique devaient être fondus dans un ouvrage général, où il exposait une physique des sens, et qu'il intitulait : *de Animistica*. La cour, instruite alors des travaux et du zèle d'Astruc, le récompensa par une pension de 700 livres, et par la place d'inspecteur des eaux minérales du Languedoc. La peste, qui ravageait alors Marseille et le midi de la France, vint bientôt fournir à Astruc l'occasion de reconnaître ces bienfaits, et de servir son pays et la science. Chirac, qui, par sa place et son

caractère impérieux, dominait alors la médecine française, soutenait la maladie non contagieuse, et donnait ainsi au gouvernement le conseil tacite d'abandonner toutes les précautions de séquestration; Astruc ne craignit pas d'attaquer ouvertement cette dangereuse et fausse assertion, dans trois écrits : *Dissertation sur l'origine des maladies épidémiques, et particulièrement de la peste*, 1722, in-8°; *Dissertation sur la peste de Provence*, Montpellier, 1720-1722, in-8°; *Dissertation sur la contagion de la peste, où cette qualité contagieuse est démontrée*, Toulouse, 1724-1725, in-8°. Astruc remporta cette fois une victoire complète, et s'il la dut à la bonté de sa cause, il la dut aussi à la manière dont il la présenta. Montpellier n'était plus, dès lors, un champ assez vaste pour les travaux d'Astruc : deux entreprises bibliographiques, et qui sont ses plus beaux titres de gloire, son ouvrage sur la maladie vénérienne, et ses recherches sur la faculté de Montpellier, l'occupaient alors, et exigeaient de nombreux matériaux : il vint à Paris. Cependant il s'en éloigna quelque temps, attiré, en 1729, par le roi de Pologne, en qualité de premier médecin; mais le séjour d'une cour devait peu lui convenir, et, dès 1730, il était rendu à ses livres et à ses amis. C'est dans cette année que la ville de Toulouse, où il avait professé, le nomma, par reconnaissance, son capitoul; le roi, son médecin consultant; et la faculté de Paris, son régent et professeur au collège royal. Il ne démentit pas l'opinion qu'on avait de lui comme professeur; et de plus, ayant bientôt dans la capitale une pratique assez étendue, quoique bien éloignée de la doctrine hippocratique, elle fut néanmoins assez heureuse, parce que, naturellement circonspect, il se renfermait le plus souvent dans une sage expectation, et laissait ainsi à la nature le temps de marquer, par des traits saillants, ce que le génie et le tact médical savent deviner, d'après les qualités les plus fugitives. C'est alors qu'il compléta son grand travail sur la maladie vénérienne, *de Morbis Veneris libri sex, Parisiis*, in-4°, 1736, dont la seconde édition, augmentée par l'auteur, parut en 1740, 2 vol. in-4°, ouvrage qui a souvent été réimprimé, traduit en plusieurs langues, dont il y a une traduction française en 4 vol. in-12, 1743-1755-1777, par Jault, avec des remarques de Louis, et qui, sous le rapport de l'érudition et des recherches historiques, est encore le plus complet que l'on ait sur ce sujet. De si grands travaux n'empêchaient pas cependant Astruc de s'occuper de sciences en quelque sorte accessoires : il imprima, en 1737, in-4°, des *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du Languedoc*, avec fig. et cart. en taille-douce, et, dans le même temps, le procès entre les chirurgiens et les médecins, qui s'agitait devant le parlement, lui fournit le sujet de cinq lettres, où il soutient, avec autant d'esprit que de raison, la cause de la médecine. Ce service, rendu à la faulté, l'associa de cœur à cette compagnie; il voulut encore lui appartenir de droit, il s'y fit agréger en 1745, et subit, à cet effet, les examens et thèses exigés; sa thèse avait pour titre : *An sympathia partium a certa nervorum*

positura in interno sensorio. Depuis lors, il concourut, avec le plus grand zèle, aux travaux de cette compagnie, faisant des leçons aux sages-femmes, visitant les pauvres malades qui étaient sous sa bienveillante surveillance, etc. Nous avons dit que la métaphysique était une de ses occupations favorites; en 1755, elle lui inspira ses *Conjectures sur les Mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse* (1), Bruxelles (Paris), 1755, in-12; et bientôt, pour détruire les doutes que cet ouvrage avait fait élever sur son orthodoxie, il publia encore deux dissertations sur *l'immortalité, l'immatérialité et la liberté de l'âme*, 1755, in-12. L'année 1756 vit encore paraître ses *Doutes sur l'incarnation*, Paris, in-12. Enfin l'usage qu'il avait de dicter ses leçons dans ses cours, et l'impression prématurée qui en fut faite par plusieurs élèves, et qui avait été accueillie par l'Angleterre, nation rivale qui fait rarement cet honneur aux écrivains des autres peuples, vinrent lui commander de nouveaux travaux. Dès 1745, avait paru à Genève, par les soins d'un nommé Lamotte, qui n'indiqua pas la source où il avait puisé pour s'en attirer tout le mérite, un ouvrage intitulé : *Tractatus therapeuticus*, que du reste Astruc renia constamment; et, dans la même ville, en 1755, un autre ouvrage : *Tractatus pathologicus*, in-8°, partant aussi de la même origine, et qu'Astruc reconnut pour être, à peu de chose près, littéral. Dès lors notre laborieux écrivain se déterminait à les publier lui-même, et il donna successivement : *Traité des tumeurs et des ulcères*, 2 vol. in-12, 1759, accompagné de deux lettres relatives à quelques objets de matière médicale : *Traité des maladies des femmes*, 6 vol. in-12, dont les quatre premiers parurent en 1761, et les deux derniers en 1765; et : *Manuel des accouchements à l'usage des sages-femmes*, in-12, 1766. La mort qui, dans cette année 1766, vint le frapper à l'âge de 82 ans, le 5 mai, l'empêcha de publier lui-même ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier*, in-4°, qui ne furent publiés qu'en 1767, par les soins de Lorry. L'année suivante, parut un autre ouvrage posthume, sous ce titre : *l'Art d'accoucher réduit à ses principes*, 1 vol. in-12, dans lequel l'auteur expose les pratiques les plus sûres et les plus usitées dans les différentes sortes d'accouchements. Cette longue suite de travaux, leur caractère, l'esprit qui y règne, confirment assez le jugement que nous avons porté d'Astruc, médecin doué d'une mémoire prodigieuse, d'un esprit droit, mais froid et peu inventif; plus capable de recevoir une impulsion que de l'imprimer; qui ne contribua nullement à l'heureuse révolution qui ramena la médecine dans les sûrs et bons principes d'Hippocrate; qui ne passa pour bon praticien que parce que, le plus souvent, il laissait agir la nature; mais qui, par l'ordre qu'il établit dans ses vastes travaux d'érudition, doit servir de modèle à ceux qui aspirent au même genre de succès.

C. et A—N.

(1) Cet écrit a été réfuté par Bjornsthal, dans ses *Animadversiones in conjecturas de transcriptis a Mose commentariis*, Upsal, 1761, in-4°.

II.

ASTYAGE, fils de Cyaxare, roi des Mèdes, monta sur le trône après la mort de son père, vers l'an 594 avant J.-C. Il avait épousé Aryénis, fille d'Alyatte et sœur de Crésus. On ne sait si ce fut d'elle ou d'une autre femme qu'il eut Mandane. Craignant d'être détrôné par son petit-fils, il maria Mandane à un Persen nommé Cambyse, et ordonna de tuer le fils qu'elle en eut. Ce fils, qui fut le grand Cyrus, élevé par un berger, se fit reconnaître plus tard par son grand-père et finit par le détrôner, l'an 559 avant J.-C., comme on le verra plus en détail à son article. Tel est du moins le récit d'Hérodote. Mais si l'on ajoute foi à celui de Xénophon, qui, tout en faisant un roman de la vie de Cyrus, a dû respecter le fond des événements, Astyage aurait eu, outre sa fille, un fils nommé Cyaxare, qui lui succéda, et qui, mourant sans enfants, laissa ses États à Cyrus.

C—R.

ASYCHIS, roi d'Égypte, successeur de Mycérius. Les historiens ne fournissent aucun renseignement sur la durée de son règne. Larcher, dans sa *Chronologie d'Hérodote*, l'évalue à 40 ans (1052-1012 avant J.-C.), d'après une induction tirée du temps que ce prince dut employer à la construction des monuments qu'on lui attribue. Asychis, au rapport d'Hérodote, voulut surpasser tous ses prédécesseurs par la magnificence et la grandeur de ses édifices. Il fit élever une pyramide de briques qui portait cette inscription : « Ne me méprise pas « en me comparant aux pyramides de pierre. Je « suis autant au-dessus d'elles que Jupiter est au- « dessus des autres dieux; car j'ai été bâtie de bri- « ques faites du limon tiré du fond du lac. » Le portique oriental du temple de Vulcain fut aussi son ouvrage. Ce prince fut en même temps un sage législateur : « Sous son règne, comme le commerce « souffrait de la disette d'argent, il publia, me di- « rent les prêtres, une loi qui défendait d'emprun- « ter, à moins qu'on ne donnât pour gage le corps « de son père. On ajouta à cette loi que le créancier « aurait en sa puissance la sépulture du débiteur, « et que, si celui-ci refusait de payer la dette pour « laquelle il aurait hypothéqué un gage si précieux, « il ne pourrait être mis après sa mort dans le sé- « pulcre de ses pères ni dans quelque autre que ce « fût, et qu'il ne pourrait, après le trépas d'aucun « des siens, leur rendre cet honneur. » (Hérod., liv. 2.)

C. W—R.

ATAHUALPA, Inca du Pérou, plus connu en Europe sous le nom défiguré d'*Atabalipa*, fils d'Huayna Capac, douzième Inca, et d'une princesse de Quito, hérita en 1517 de ce dernier royaume, que son père avait réuni au Pérou. Le reste de l'empire étant échu à Huascar, son frère, né d'une princesse du sang des Incas, les deux frères ne tardèrent pas à se disputer ce bel héritage, et à vider leur querelle les armes à la main. Cette guerre était dans toute sa force, quand Pizarre aborda au Pérou, en 1532. La renommée avait grossi ses forces et ses exploits, et, de même que les Mexicains, les Péruviens regardèrent les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Dans leur haine aveugle, chacun

des deux Incas crut qu'il pourrait se servir de ces étrangers contre son rival. Un envoyé d'Huascar vint demander, au nom de ce prince, des secours à Pizarre, qui déjà marchait vers le centre de l'empire, pour profiter de ces divisions, lorsque Huascar fut fait prisonnier par son frère, à la suite de deux batailles sanglantes. Maître de l'empire, Atahualpa fit égorger tous les princes du sang des Incas; il envoya ensuite plusieurs ambassadeurs à Pizarre, avec de riches présents; il ouvrit même une espèce de négociation avec les Espagnols, et consentit à recevoir Pizarre en qualité d'ambassadeur du roi d'Espagne, mais à condition qu'il sortirait incontinent de ses États. Pour toute réponse, Pizarre précipite sa marche à la tête de ses troupes, arrive à Caxamarca, et y attend l'Inca, qui était campé à deux lieues de cette ville, avec 20,000 Indiens. Le lendemain, 16 novembre 1532, l'empereur, voulant avoir une entrevue avec Pizarre, se présente avec un cortège magnifique. Pizarre fond aussitôt sur les Indiens, étonnés de cette perfidie, en fait un horrible massacre, et se saisit lui-même de l'empereur. Chargé de chaînes, Atahualpa promet, pour prix de sa liberté, de remplir d'or une des salles de son palais, et les Péruviens s'empressaient d'apporter de quoi satisfaire à cette énorme rançon, lorsqu'une action cruelle de l'Inca fournit à Pizarre un prétexte pour s'en débarrasser. Atahualpa, craignant que les Espagnols ne rendissent la couronne à son frère, qu'il tenait toujours prisonnier, donna des ordres secrets pour qu'on le fit périr. Pizarre, irrité de ce meurtre, ou feignant de l'être, fit juger l'empereur du Pérou; et, d'après des dépositions concertées, il le fit condamner à être brûlé vif, pour avoir usurpé l'autorité et fait assassiner son frère, et ordonné à ses sujets de massacrer les Espagnols. L'aumônier Valverde promit de faire adoucir ce jugement, si le malheureux Inca embrassait le christianisme. L'effroi soumit ce prince à la volonté de ses bourreaux; il reçut le baptême, et on parut lui accorder une espèce de faveur en le faisant étrangler, en 1533, sur la place publique. B—P.

ATAÏDE (don Louis d'), comte d'Atougia, vice-roi des Indes, servit de bonne heure sous Étienne de Gama, et, s'étant distingué dans l'expédition de la mer Rouge, fut armé chevalier, par ce vice-roi, à l'âge de vingt-deux ans. De retour en Portugal, il fut envoyé en ambassade auprès de Charles-Quint, qu'il accompagna à la bataille de Muhlberg, en 1547, et il reçut de ce prince un cheval magnifique, en reconnaissance de ce qu'il l'avait aidé de ses conseils et de son bras dans cette fameuse journée. Ataïde fut nommé en 1569 vice-roi des Indes, au moment où toutes les puissances indiennes se liguèrent pour chasser les Portugais de l'Asie. A son arrivée à Goa, ses officiers effrayés proposèrent d'abandonner les possessions éloignées et de ne défendre que Goa. « Compagnons, leur dit Ataïde, je « veux tout conserver; et, tant que je vivrai, les « ennemis ne gagneront pas un pouce de terrain. » Il expédia aussitôt des secours pour toutes les places menacées, et, opposant à un si grand nombre d'en-

nemis la force des armes et la politique, il contraignit Idalcán à lever le siège de Goa, vint au secours de Choul, et défit le Zamorin. Vainqueur de tous les princes de l'Inde, il rétablit l'ordre dans l'administration. De retour à Lisbonne, en 1575, il fut reçu, par Sébastien, sous un dais, avec les plus grands honneurs; mais ce grand homme déplut bientôt à la cour par sa franchise, et il en fut éloigné. Cependant on eut encore besoin de ses services. Envoyé une seconde fois dans les Indes, en qualité de vice-roi, il mourut à Goa, en 1580, emportant les regrets de toute la nation portugaise, qu'il avait élevée au plus haut point de gloire dans l'Inde. B—P.

ATANAGI (DENIS), né à Cagli, dans le duché d'Urbino, fut un des littérateurs italiens les plus célèbres, vers le milieu du 16^e siècle. On ignore l'année précise de sa naissance; on sait seulement que, vers l'an 1532, il se rendit à Rome, dans le dessein d'y tirer parti de ses connaissances littéraires pour se placer avantageusement; il n'y put réussir, et, après avoir perdu vingt-cinq années en efforts inutiles et en vaines espérances, après avoir éprouvé des procès fâcheux, des maladies graves, en un mot, des contrariétés et des malheurs de toute espèce, il quitta Rome en octobre 1557, et retourna dans sa patrie, aussi pauvre qu'il en était sorti. A peine y était-il de retour, que la réputation dont il jouissait dans les lettres et la délicatesse connue de son goût le firent appeler à la cour d'Urbino pour revoir le poème d'*Amadis* de Bernardo Tasso, père du Tasse. Bernardo, avant de le publier, désirait le soumettre à la censure d'Atanagi qui se rendit à ce désir, et passa cinq mois dans cette cour, occupé de la révision du poème de son ami, très-bien traité par le duc, mais souvent forcé, par sa mauvaise santé, d'interrompre ce travail. L'ayant enfin terminé, il fit un voyage à Venise, où l'*Amadis* fut imprimé, sans doute par ses soins, en 1560. Atanagi passa le reste de sa vie dans cette ville, occupé de travaux pareils, de révisions, de corrections, d'éditions d'ouvrages, et tirant de ce qu'il recevait des auteurs et des libraires tous ses moyens d'exister. Il vécut ainsi dans un état toujours voisin de la pauvreté, mais indépendant et assez content de son sort. L'année de sa mort n'est pas plus certaine que celle de sa naissance. On voit seulement, par une de ses dédicaces, qu'il vivait encore en 1567, et par la dédicace d'un autre auteur, où il est parlé de sa mort, qu'elle était arrivée avant 1574. Les principaux ouvrages qu'il a publiés, soit composés par lui, soit seulement imprimés sous son nom, sont : 1^o *Rhetoricorum Aristotelis, nec non paraphrasis Hermogenis Tabulæ, a Dionysio Athanasio collectæ*, Venise, 1535, in-4^o. 2^o *Lettere famigliari di 15 uomini illustri raccolti da Dionigi Atanagi*, lib. 15, Rome 1554, in-8^o. 3^o *Rime di M. Bernardo Cappello*, Venise, 1560, in-4^o, avec une longue épitre dédicatoire de l'éditeur. 4^o *Sonetti, Canzoni, Rime ed Egloghe pescatorie di Berardino Rota*, Venise, 1567, in-8^o. Il publia aussi les poésies latines du même auteur, avec une préface latine de sa composition, très-

élégamment écrite. 5° *Rime e Versi latini di diversi, in morte d'Irene di Spilimbergo*, Venise, 1561, in-8°. Dans ces poésies recueillies par Atanagi, il y a plusieurs morceaux de lui, et il les a fait précéder d'une vie intéressante d'Irene de Spilimberg. 6° *Delle Lettere facete e piacevoli di diversi uomini grandi e chiari e begl'ingegni, raccolte, etc., libro primo*, Venise, 1561, in-8°. Atanagi ne publia que ce livre; le second ne parut qu'en 1574, quelque temps après sa mort. 7° *Il libro degli Uomini illustri di Cato Plinio Cecilio, ridotto in lingua volgare, etc.*, Venise, 1562, in-8°. Le reste du titre annonce, et le livre contient en effet, les vies d'Alexandre, de Marc-Antoine, de Caton d'Utique, de César et d'Octave, et de plus une espèce de traité sur les mœurs et les habitudes de César, tant à la guerre que dans le reste des actions de sa vie, recueilli de plusieurs auteurs grecs et latins, etc. Atanagi avoue, dans son épître dédicatoire, que l'ouvrage n'est pas entièrement de lui; qu'il est d'un jeune homme qu'il ne nomme pas, et dont il n'a fait, en partie, que revoir le travail. Ce jeune homme, qui se nommait Mercure Concorreggio, lui sut très-mauvais gré d'avoir publié son ouvrage, de ne l'avoir point nommé, et de s'en être attribué une partie. Il écrivit contre lui une diatribe violente, sous le titre de *Risposte di Mercurio Concorreggio in sua difesa, contro le calunnie date gli da Dionigi Atanagi, etc.*, Brescia, 1562, in-8°, petit livre très-rare. Il y traite Celui-ci d'insigne plagiaire, et même de scélérat. Atanagi n'ayant point répondu à cette attaque, les choses en restèrent là. On sait au reste que ce livre de *Viris illustribus*, dont la traduction donna lieu à cette querelle, attribué par Atanagi à Pline le jeune, par d'autres à Cornélius Népos, à Suétone, et même à Tacite, est généralement reconnu aujourd'hui pour être d'Aurélius Victor. 8° *De le Rime di diversi nobili poeti toscani raccolte da M. Dionigi Atanagi*, Venise, 1563, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est un des meilleurs de ce genre. Notre auteur y a inséré quelques-unes de ses poésies. On en trouve aussi dans d'autres recueils, ainsi qu'un grand nombre de ses lettres en prose. G—É.

ATAULPHE, beau-frère d'Alaric, roi des Visigoths, auquel il succéda en 414, suivit le projet formé par son prédécesseur de s'allier aux Romains, et d'en obtenir un établissement dans les Gaules; un autre motif le portait encore à rechercher l'alliance de l'empereur. Ataulphe s'était signalé à la prise de Rome, et avait emmené captive Galla Placidie, fille du grand Théodose et sœur d'Honorius. Épris des charmes de cette princesse, il épargna Rome à sa prière, sortit de l'Italie, envoya des secours à Honorius pour combattre Constantin, et lui demanda la main de Placidie; mais Honorius ayant refusé de s'allier avec un roi barbare, Ataulphe passa dans la Gaule, et la ravagea, laissant dès lors entrevoir le projet d'enlever l'Aquitaine aux Romains, et de s'y établir. Ce prince se liguait ensuite avec Jovinien, autre ennemi d'Honorius, et parvint ainsi à se faire craindre et rechercher de l'empereur. Celui-ci consentit à un traité par lequel, en

prenant possession de l'Aquitaine, Ataulphe s'engageait à rendre Placidie, et à détruire les ennemis d'Honorius dans la Gaule. La dernière de ces conditions fut remplie; Ataulphe battit l'armée de Jovinien, et envoya la tête de ce général à Honorius. Le roi goth prétendit alors que, par les services qu'il venait de rendre à l'empereur, il était digne d'être son beau-frère; mais Honorius persista à demander Placidie; Ataulphe ne lui répond qu'en ravageant la Provence, et en épousant, à Narbonne, Placidie, dont il était aimé. Il fit ensuite le siège de Marseille, devenu si célèbre par la résistance des habitants; Ataulphe y fut blessé, et abandonna son entreprise. Placidie, usant de son pouvoir sur ce prince, l'engagea, en 415, à rendre Narbonne aux Romains, et à tourner ses armes contre les Suèves, les Alains et les Vandales, qui avaient envahi l'Espagne. Il passa les Pyrénées, et tout semblait lui présager la conquête de l'Espagne, lorsqu'il fut assassiné à Barcelone par un de ses officiers. Les dernières paroles de ce prince furent pour Placidie; il recommanda à ses courtisans de la renvoyer avec honneur à la cour de son frère, et de conserver la paix avec les Romains. Mais cet ordre ne fut point exécuté; et Singerie, après avoir usurpé le trône, força Placidie de suivre à pied dans Barcelone la marche triomphale de l'assassin de son mari. Le règne d'Ataulphe ne dura que 4 ans. B—P

ATÉNION, peintre grec, élève de Glaucon de Corinthe, se fit une grande réputation à Athènes, où il peignit, entre autres ouvrages, un tableau qui représentait une de ces processions de jeunes filles qu'on appelait *polygynæcon*. On comparait ce peintre à Nicias, et quelquefois on le mettait au-dessus. Quoique le coloris d'Aténion fût plus austère, il n'en était pas moins séduisant; on estimait aussi l'érudition qui se faisait remarquer dans ses tableaux. Il peignit plusieurs morceaux dans le temple de Cérès Eleusine. On citait encore, parmi ses chefs-d'œuvre, un *Ulysse découvrant Achille caché sous des habits de femme*, et un *Grec avec son cheval*. Pline assure que si la mort n'eût point enlevé Aténion dans sa jeunesse, il aurait effacé la réputation des plus grands peintres de l'antiquité. Il a dû vivre vers la 412^e olympiade, 552 ans avant J.-C. L—S—E.

ATENOLPHE 1^{er}, prince de Capoue, profita, en 887, d'une maladie de Landone, prince de Capoue, son parent, pour s'emparer, en son absence, de sa principauté. Lorsque Landone fut guéri, il rentra dans Capoue, caché dans un chariot de foin, et rassembla ses partisans à l'évêché pour attaquer l'usurpateur; mais il fut défait et obligé de s'enfuir. Atenolphe fut engagé dans de longues guerres avec Athanase II, évêque et duc de Naples, et les Sarrasins, alliés de cet évêque. Il conquiert Bénévent en l'an 900, sur Radelchise II, qui s'était rendu odieux à ses sujets: il n'abandonna point cependant le séjour de Capoue pour la capitale de sa nouvelle principauté. Les Sarrasins, établis au Garigliano, lui causaient beaucoup d'inquiétude; il forma vainement contre eux, en 908, une ligue dans le midi de l'Italie. L'armée chrétienne fut battue, parce que

les habitants de Gaëte favorisèrent les infidèles. Atenolphe fit demander alors des secours à Léon le Sage, empereur d'Orient; mais il mourut en 910, avant de les avoir reçus. Atenolphe II, et Landolphe, ses fils, lui succédèrent conjointement. S—S—1.

ATENOLPHIE II, fils du précédent, hérita, avec son frère Landolphe, au mois d'avril 910, des principautés de Bénévent et de Capoue. L'union des deux frères et la sagesse de leur administration firent prospérer le pays qui leur était soumis, et qui comprenait une grande partie du royaume de Naples. Ils acceptèrent des empereurs grecs le titre de patrices, et ramenèrent ainsi l'Italie méridionale sous la suzeraineté de l'empire d'Orient. Atenolphe mourut en 940, et son frère Landolphe I^{er} en 943. Landolphe II, fils de celui-ci, lui succéda. S—S—1.

ATEPOMARE, roi d'une partie des Gaules, auquel on attribue la fondation de la ville de Lyon. Il fit une irruption en Italie, et parvint jusque sous les murs de Rome, devant laquelle il mit le siège. Des propositions de paix lui furent faites, mais ce chef barbare déclara qu'il n'en accepterait aucune, si on ne lui livrait d'abord les principales dames de la ville. Alors une servante nommée Philotis conseilla aux tribuns militaires de l'envoyer avec les plus jeunes et les plus belles esclaves, promettant d'indiquer bientôt un moment favorable pour surprendre l'ennemi. Cet avis est écouté. Toutes ces filles, richement habillées, sortent de la ville et se rendent au camp des Gaulois. Dès la nuit suivante, elles désarment sans bruit les chefs et les soldats, Philotis monte sur un figuier sauvage et élève du côté de la ville un flambeau allumé. A ce signal, les Romains se précipitent hors des portes en s'appelant les uns les autres, surprennent les assiégeants dans leur premier sommeil, et en font un affreux carnage. C'est en mémoire de cet événement que fut instituée une fête appelée la *fête des servantes*. Nous devons faire observer que selon Plutarque (*Vie de Romulus*, 41; et *Vie de Camille*, 43, 44), ce furent les Latins, et non les Gaulois conduits par Atepomare, qui, après un long siège, demandèrent aux Romains leurs filles et leurs jeunes veuves, ou pour s'unir à eux par des mariages, ou simplement pour avoir des otages. Le récit de cet historien s'accorde du reste avec celui des auteurs qui ont parlé d'Atepomare, et il entre dans quelques détails sur la fête que l'on célébrait à Rome, le jour des nones de quintilis (7 juillet), pour rappeler le dévouement des filles esclaves. « Ce jour-là, » dit-il (*loc. cit.*), les citoyens, sortant d'abord en « foule et avec confusion de la ville, prononcent à « haute voix plusieurs noms romains des plus ordinaires, tels que Caius, Marcus, Lucius, et tant « d'autres semblables. Ils imitent par là cette sortie « précipitée que firent les soldats en s'appelant ainsi « les uns les autres. Ensuite des esclaves très-parées « se promènent dans la ville en folâtrant, en lançant « des brocards sur tous ceux qu'elles rencontrent. « Elles livrent entre elles une sorte de combat, pour « marquer la part qu'elles eurent à celui de leurs « maîtres. Enfin, on les fait assoir sur des branches de figuier, et on leur donne un grand re-

« pas. Ce jour s'appelle les nones capratines; nom « qui vient, à ce qu'on croit, de celui du figuier « sauvage d'où l'esclave Philotis éleva le flambeau « allumé qui servit de signal aux Romains; car, en « leur langue, le figuier sauvage se dit *caprificus*. » Macrobe, dans ses *Saturnales* (liv. 2, chap. 4), parle aussi de la *fête des servantes*. CH—S.

ATHA, célèbre imposteur du 2^e siècle de l'hégire (8 de J.-C.), était natif de Merou, où il exerçait, dans sa jeunesse, le métier de foulon. Il s'adonna à la magie, s'attacha à Abou-Moslem (*voy.* ce nom), et, de simple soldat, devint général et chef de parti. Le dogme qu'il voulut propager dérivait de la métempsychose, qui, de l'Inde, s'était répandue dans l'Asie. Il prétendait que l'esprit de Dieu avait passé dans Adam, Noé, les grands prophètes, Abou-Moslem, et était enfin arrivé jusqu'à lui, en qui il se trouvait dans toute sa plénitude. Cette fable, soutenue des prestiges de la magie et de la physique, fit de grands progrès chez un peuple crédule et ignorant. Atha vit en peu de temps se réunir autour de lui un grand nombre de sectaires avec lesquels il se retrancha dans le château de Keeh, en Transoxiane. C'est là qu'il fut assiégé par le calife Mehdy. Réduit à l'extrémité, il mit le feu au château, le réduisit en cendres, et se précipita lui-même dans les flammes, en s'écriant : « Je pars pour le ciel; que qui- « conque veut participer à ma félicité me suive. » Ses femmes, ses enfants et ses sectateurs, exaltés par ces paroles prononcées avec enthousiasme, le suivirent en effet. Quelques auteurs prétendent qu'il prit du poison et en fit prendre à toute sa maison. Cet événement arriva l'an 163 de l'hégire (779 de J.-C.). Atha avait perdu un œil en combattant, et pour cacher cette difformité, il portait un masque d'or, ce qui le fit appeler *Mocanna* (voilé), nom sous lequel il est également connu. J—N.

ATHALARIC, roi des Ostrogoths, en Italie, fils d'Eutharic et d'Amalasonte, succéda, en 526, à Théodoric I^{er}, roi des Ostrogoths; mais comme il était alors à peine âgé de dix ans, et qu'il mourut en 534, il ne régna que sous la tutelle de sa mère. S—S—1.

ATHALIE, fille d'Achab, roi d'Israël, épouse de Joram, roi de Juda, femme impie, ambitieuse, cruelle, qui, après la mort de son fils Ochozias, se fraya le chemin au trône par le massacre de quarante-deux princes du sang royal. Son règne fut de six ans; la septième année, le grand prêtre Joiada, qui faisait élever secrètement dans le temple le jeune Joas, fils d'Ochozias, que Jacobed avait soustrait au massacre de toute sa famille, le replaça sur le trône de ses pères. Athalie, attirée par le bruit du peuple qui accourait de toutes parts pour assister au couronnement de Joas, entra avec la foule dans le temple où cet événement se passait; à la vue du nouveau roi, assis sur son trône, entouré des prêtres, des lévites, des grands officiers de l'État et d'un peuple immense qui applaudissait à cette révolution subite, et dont le son des instruments excitait l'enthousiasme, elle entra en fureur, déchira ses vêtements, et cria à la trahison. Joiada la fit conduire hors de l'enceinte du temple, par des soldats, avec

ordre de passer au fil de l'épée tout ce qui se présenterait pour la défendre, et elle fut même massacrée à la porte de son palais, sans la moindre opposition. (877 avant J.-C.). Cet événement, fut marqué par la destruction des autels de Baal, qu'elle avait relevés, par le renouvellement de l'alliance avec le Seigneur, dont elle avait brisé les liens; il est surtout devenu célèbre par la belle tragédie de Racine, le chef-d'œuvre du théâtre français. T—D.

ATHALIN (CLAUDE-FRANÇOIS), né à Cembraing, en Franche-Comté, le 10 mars 1701, professeur en médecine à l'université de Besançon, membre de l'académie de cette ville, où il est mort le 15 mai 1782, a publié : 1° une *Lettre à un médecin, au sujet d'une observation rare et intéressante sur des accidents funestes survenus seulement au bout de cinquante-quatre jours, en suite d'un coup reçu à la tête, qui n'avait occasionné aucun accident primitif*, Besançon, 1746, in-8°; 2° des éléments d'anatomie, sous ce titre : *Institutiones anatomicae per placita et responsa, Vesuntione, 1756, in-8°*. W—S.

ATHA-MÉLIK DJOUWAYNY (ALA-EDDYN), historien persan, était originaire du Khorasân. Son bisaïeul avait mérité par ses talents la faveur de Takach, sultan du Khovaresm; et son père, d'abord attaché au sultan Manberny, avait été revêtu de fonctions importantes par les Mogols. Plusieurs circonstances, rapportées dans ses ouvrages, peuvent faire placer sa naissance à l'an 624 ou 625 de l'hégire (1127-8 de J.-C.). Il occupa, dès sa jeunesse, plusieurs emplois importants, et mérita, par ses talents, la bienveillance d'Arghoun, gouverneur du Khorasân. Cet émir s'en fit accompagner en 649, lorsqu'il se rendit à la diète générale tenue pour l'élection de Mangou-Kan. Ce fut là qu'Atha-Mélik, pressé par ses amis, forma le projet d'écrire l'histoire de ce prince. En 654, il resta auprès du sultan Holagou, et fut chargé, conjointement avec deux autres officiers, du gouvernement du Khorasân, de l'Irak et du Mazendéran. Il usa de la faveur que lui accordait Holagou pour faire rétablir la ville de Djénouchan, détruite par les Mogols. Après la prise du château d'Alanont, résidence de ces Ismaéliens, si fameux dans nos croisades sous le nom d'assassins, il se transporta dans ce lieu pour examiner la bibliothèque que ces sectaires y avaient rassemblée : il mit à part les Corans et les livres précieux, puis livra aux flammes tous ceux qui étaient contraires aux dogmes du pur islamisme. Atha-Mélik accompagna Holagou dans son expédition contre le calife Mostassem, et obtint le gouvernement de Bagdad, lorsque Holagou s'en fut rendu maître. Chems-Eddyn, son frère, non moins grand homme d'État, obtint la dignité de vizir. Abaka-Kan, fils et successeur d'Holagou, confirma ces deux frères dans leur dignité. Cependant la faveur dont ils jouissaient avait excité la jalousie; et Atha-Mélik, sans le secours de Chems-Eddyn, aurait été sacrifié par ses ennemis; mais il les confondit, retourna à son gouvernement, et, par la sagesse de son administration, les améliorations qu'il fit à Bagdad et à son territoire, il rendit à cette ville son ancienne splendeur; ce qui n'empêcha pas que, peu de

temps après, il ne fût accusé de spoliation et d'intelligence avec les ennemis de l'État, et condamné à payer 300 toumans; ne pouvant acquitter cette somme, il fut mis dans une prison, et y resta jusqu'à l'arrivée d'Abaca-Kan. Il y resta peu de temps après pour une autre amende qu'il ne fut pas en état de payer, fut battu, promené ignominieusement dans Bagdad, et enfin transporté à Hamadan, où on le tint prisonnier. Abaca étant mort, Almed, son fils et son successeur, rendit à Atha-Mélik la liberté et le gouvernement de Bagdad. Chems-Eddyn, son frère, fut revêtu de la dignité de vizir. Mais, en 1681, Arghoun, qui avait levé l'étendard de la révolte, vint à Bagdad, et déclara qu'il voulait exiger d'Atha-Mélik les sommes dont il était redevable. Cette nouvelle accabla tellement Atha-Mélik, qu'il mourut, peu de jours après, à la suite d'un violent mal de tête, le 4 de dzoul-hedjah 681 (6 mars 1283 de J.-C.). L'ouvrage le plus considérable de cet homme célèbre est une histoire des princes du Khovarism et des Mogols, intitulée : *Djehan Kuchay* (la Conquête du monde). La bibliothèque royale en possède un exemplaire, certainement incomplet, puisqu'il finit à l'expédition d'Holagou contre les Ismaéliens. Atha-Mélik Djouwayny était estimé comme poète. Parmi les vers qui nous ont été conservés, on remarque un distique dont voici la traduction : « Mes malheurs, malgré « les peines et les angoisses qu'ils m'ont fait souffrir, « méritent ma reconnaissance; car c'est à eux que « je dois d'avoir su distinguer mon ami de mon « ennemi. » J—N.

ATHANAGI. Voyez ATANAGI.

ATHANAGILDE, roi des Visigoths en Espagne, se fit d'abord remarquer parmi les grands du royaume, et fut proclamé par les habitants de l'Andalousie, qui avaient pris les armes contre le roi Agila. Voulant se ménager un appui et des secours étrangers, il appela d'Italie les troupes de Justinien, auquel il céda toutes les places sur la Méditerranée, depuis Valence jusqu'à Gibraltar : c'était ouvrir de nouveau aux Romains la conquête de l'Espagne. L'empereur y fit passer une armée sous la conduite du patrice Libérius, l'élève de Bélisaire. Athanagilde joignit ses troupes à celles de Justinien, défait Agila près de Séville, et, débarrassé de ce rival, que ses propres partisans massacrèrent, il fut reconnu roi de toute l'Espagne; il mit aussitôt Libérius en possession des places qu'il avait promises à Justinien; mais ce général s'étendit bien au delà. Plusieurs villes considérables, ennemies du gouvernement et de la religion des Visigoths, qui professaient l'arianisme, se livrèrent d'elles-mêmes aux Romains. L'Espagne entière aurait échappé à Athanagilde, sans la faiblesse de Justinien et la révolte de Narsès en Italie. Cependant la guerre éclata en Espagne, entre les Visigoths et les Romains, sans qu'Athanagilde, malgré quelques succès, pût chasser entièrement d'anciens auxiliaires, devenus ses ennemis les plus acharnés. Ce prince fixa son séjour à Tolède, qui devint la capitale de l'empire des Goths; il se soutint par une sage administration et par des alliances, en mariant Galsuinde, l'aînée de ses filles, à

Chilpéric, roi de Soissons, et Brunehaut, la cadette, à Sigebert, roi d'Austrasie. Il mourut à Tolède, en 567, après 15 ans de règne, regretté de ses sujets, qui avaient rendu justice à sa prudence et à ses talents. Athanagilde était catholique au fond du cœur; mais il dissimula sa religion, dans la crainte de déplaire aux Visigoths, ariens très-fervents; aussi lui pardonnèrent-ils d'avoir rappelé dans ses États des étrangers dangereux et puissants.

B—P.

ATHANARIC, roi des Visigoths, n'était encore que juge et l'un des principaux de la nation, lorsque les Romains cédèrent aux Goths occidentaux, ou Visigoths, des habitations dans la Thrace. Athanaric était extrêmement courageux; mais son courage, dit Thémistius, le cédait encore à sa pénétration, à son éloquence et à son habileté. Procope s'étant révolté contre Valens, et ayant pris le titre d'empereur, Athanaric épousa sa cause, et lui envoya un corps de 5,000 hommes; mais Procope fut vaincu, et Valens, irrité contre les Goths, leur déclara la guerre. En vain Athanaric représenta qu'il avait considéré Procope comme parent de Constantin, et héritier de sa maison; en vain il produisit des lettres qu'il avait reçues de ce prince, et alléguait qu'il était venu, comme ami et allié de l'empire, au secours d'un empereur romain; Valens marcha contre lui, et le défit en bataille rangée, vers le Danube, en 569. Les chefs des Goths se soumirent, et payèrent leur imprudence par la perte de leurs subsides et de leurs pensions; et l'exception stipulée en faveur d'Athanaric fut peu honorable à ce juge des Visigoths, qui parut avoir ménagé dans cette occasion ses intérêts personnels; mais il soutint mieux ensuite sa dignité et celle de sa nation, lorsque les ministres de Valens lui proposèrent une entrevue. Athanaric refusa de passer le fleuve, sous prétexte que son père lui avait fait jurer de ne jamais mettre le pied sur les terres des Romains. On choisit, pour le lieu de la conférence, le Danube même. L'empereur et le juge des Visigoths, accompagnés d'un nombre égal de soldats, s'avancèrent chacun dans un grand bateau, au milieu du fleuve. La paix fut conclue à des conditions peu honorables pour les Goths, qui s'obligèrent à ne plus passer le Danube. Ils restèrent paisibles environ six ans, jusqu'à l'époque où les Huns, descendus des régions du Nord, les chassèrent de leurs foyers, et les rejetèrent vers les provinces romaines. Athanaric plaça alors son camp sur les rives du Niester, résolu de se défendre contre les barbares victorieux; mais les Huns surprirent son armée, et ce ne fut qu'à force de courage et d'intelligence qu'il parvint à opérer sa retraite. Il avait déjà formé un nouveau plan de guerre défensive, lorsque ses compatriotes trompèrent son espoir, et déconcertèrent ses projets. Le corps entier de la nation s'avança vers les bords du Danube, sous la conduite de deux autres chefs, et implora la protection de l'empereur. Athanaric, qui avait perdu tout ascendant, se retira, suivi d'une troupe fidèle, dans le pays montagneux de Caucaland, défendu par l'impénétrable forêt de Transylvanie; il s'y forma un établissement, et ne prit qu'une part indirecte à la guerre

qui éclata bientôt entre sa nation et les Romains. Ceux-ci tremblaient au nom des Goths, comme les Goths avaient tremblé au nom des Huns. La plus grande partie des Goths avait reconnu pour roi Fritigern, et Athanaric, retiré dans le pays de Caucaland, contempla de loin leurs succès; mais à la mort de Fritigern, il abandonna sa retraite et traversa le Danube, malgré son prétendu serment de ne jamais entrer sur les terres de l'empire. Une grande partie des sujets de Fritigern, qui sentaient déjà tous les maux de l'anarchie, reconnurent volontiers pour roi un juge de leur nation, dont ils respectaient la naissance et dont ils avaient éprouvé souvent l'habileté; mais l'âge avait refroidi l'audace d'Athanaric, et au lieu de conduire les Goths aux combats et à la victoire, il écouta la proposition d'un traité avantageux que lui fit Théodose. L'empereur alla au-devant de lui, et Athanaric fit son entrée à Constantinople, avec Théodose, le 11 janvier 381, et y fut reçu avec magnificence. Le prince goth contemplant l'éclat de la ville impériale, voyant la vaste étendue de son port rempli de vaisseaux, les armes et la discipline des troupes, dit ces paroles: « Un empereur romain est un dieu sur la terre, et le mortel présomptueux qui ose l'attaquer devient homicide de lui-même. » Le roi des Goths ne jouit pas longtemps de cette brillante réception. Il mourut le 25 janvier, des excès auxquels il se livra à la table somptueuse de l'empereur. Théodose le fit inhumer à la manière des Romains, et avec tant de pompe, que les Goths, par reconnaissance pour l'empereur qui avait ainsi honoré la mémoire de leur prince, se chargèrent de garder les bords du Danube, et passèrent sous les drapeaux de Théodose, qui eut soin de les gagner par ses libéralités. Ammien fait l'éloge d'Athanaric; mais, selon St. Jérôme, c'était un barbare, ennemi irréconciliable des chrétiens.

B—P.

ATHANASE (SAINT), patriarche d'Alexandrie, docteur de l'Église, naquit dans cette ville, vers l'an 296. Après avoir reçu dans sa famille une éducation chrétienne, il passa dans la maison de St. Alexandre, depuis archevêque d'Alexandrie, qui se chargea de le diriger dans ses études, et le fit ensuite son secrétaire. Attiré par la grande réputation de St. Antoine, il alla mener pendant quelque temps la vie ascétique auprès de ce célèbre anachorète, d'où il revint recevoir le diaconat à Alexandrie. St. Alexandre le produisit au concile de Nicée, où ses vertus naissantes et les talents qu'il déploya dans les discussions contre Arius frappèrent les Pères de surprise et de respect. Quoique très-jeune encore, il eut beaucoup de part aux décisions qui y furent prises. C'est de là qu'il faut dater la haine que lui vouèrent les ariens, et les persécutions qu'ils lui suscitèrent pendant tout le cours de sa vie. Six mois après le concile, St. Alexandre mourant le désigna pour son successeur, et ce choix, accueilli par les vœux unanimes du clergé et du peuple, fut confirmé par les évêques d'Égypte. A cette nouvelle, les méliciens et les ariens déposèrent leur animosité réciproque pour se liguier contre Athanase, et, dès ce moment, sa vie n'offre plus

qu'une suite de combats, d'où il fit toujours sortir la vérité triomphante, aux dépens de son propre repos. Les imputations les plus absurdes furent le prélude des procédés les plus atroces. Ses ennemis commencèrent par l'accuser d'avoir imposé une espèce de tribut sur l'Égypte, d'avoir fourni de l'argent à des séditeux, d'avoir fait briser un calice, renverser l'autel d'une église, brûler des livres saints, d'avoir coupé le bras à un évêque mélicien, et de s'en servir pour des opérations magiques. L'empereur Constantin reconnut par lui-même la fausseté des deux premières accusations; mais cédant enfin à l'importunité des ennemis du saint patriarche, il renvoya les autres à l'examen des évêques, le fit citer, en 354, au concile de Tyr, et comparaître à celui de Jérusalem, où, quoique ses juges fussent en même temps ses parties, il dévoila l'imposture, confondit la calomnie, ce qui irrita tellement ses persécuteurs, qu'il fallut toute la fermeté du commissaire impérial pour l'arracher à leur fureur. Alors ils se bornèrent à le déposer. Il n'en continua pas moins ses fonctions; mais l'empereur, trompé par une confession de foi captieuse que lui présenta Arius, et n'ayant pu obtenir d'Athanase le rétablissement de cet hérésiarque dans la communion de l'Église, relégua le saint patriarche à Trèves. Ce premier exil ne cessa que par la mort de Constantin, arrivé au bout d'un an et quelques mois. Constance, empereur d'Orient, quoique livré aux ariens, ne put refuser son rappel aux pressantes sollicitations de Constant, qui régnait en Occident. Les peuples accoururent de toutes parts sur son passage, pour admirer le généreux défenseur de la foi de Nicée, et son entrée à Alexandrie ressembla à une pompe triomphale. Les ariens, désespérés de son retour, le dénoncèrent comme un séditeux, qui se proposait de retenir à Alexandrie la flotte destinée à l'approvisionnement de Constantinople; comme un homme avide, qui détournait à son profit les grains accordés par le gouvernement pour la subsistance des vierges, des clercs, et pour le service de l'autel. Quatre-vingt-dix évêques ariens, présidés par le fameux Eusèbe de Nicomédie, dans la ville d'Antioche, le condamnent sur ces accusations dénuées de preuves. Cent évêques orthodoxes, réunis à Alexandrie, le déclarent innocent. L'affaire est portée à Rome par les deux partis. Le pape Jules confirme, dans un concile de cinquante évêques, le jugement rendu à Alexandrie, et sa sentence est approuvée par plus de trois cents évêques, tant de l'Orient que de l'Occident, rassemblés à Sardique. Constance, pressé de nouveau par son frère Constant, laissa à Athanase la liberté de retourner à son siège. Il fut accompagné dans sa route, accueilli à son arrivée par les mêmes scènes d'attendrissement qui avaient signalé le retour de son premier exil; et ce second triomphe fut marqué par le repentir et la rétractation d'un grand nombre d'évêques que la séduction avait précédemment attirés dans le camp de ses ennemis. Constance, devenu maître de tout l'empire par la mort de Constant, laissa la carrière libre aux ariens pour reprendre leur système de persécution. Malgré son innocence attestée par tous les

évêques d'Égypte, et prouvée contrairement dans les conciles de Rome et de Sardique, le saint docteur fut de nouveau condamné dans ceux d'Arles et de Milan, tenus sous l'influence de la faction arienne. Les évêques qui refusèrent de souscrire à sa condamnation furent exilés. Le gouverneur d'Alexandrie eut ordre de le chasser de son siège. Athanase, selon la remarque de Gibbon, savait distinguer quand on pouvait combattre l'autorité, et quand il était prudent de fuir sa colère. Il crut devoir rester à son poste jusqu'à ce qu'on lui eût produit les ordres signés de l'empereur, ne croyant pas qu'un ordre verbal, et si contraire aux promesses authentiques que ce prince lui avait faites, pût émaner de son autorité. Qu'on se représente le vénérable patriarche, présidant l'assemblée des fidèles, qu'une fête solennelle avait réunis dans l'église de St-Théon, investie par 5,000 soldats qui veulent y entrer de force, entonnant le psaume destiné à célébrer le triomphe du Dieu d'Israël sur le tyran d'Égypte, le peuple faisant, à la fin de chaque verset, retenir les voûtes de ces consolantes paroles : *car la miséricorde du Seigneur est éternelle*; qu'on se le représente au moment où les soldats enfoncent les portes de l'église, ordonnant tranquillement à ce même peuple de se retirer en silence, resté seul au pied de l'autel, entouré des clercs et des moines, qui lui font un rempart de leurs corps, et réussissent à le soustraire aux gardes chargés de s'assurer de sa personne. Athanase, pros crit pour la troisième fois, se réfugia dans les déserts de l'Égypte; ses ennemis l'y poursuivent; sa tête est mise à prix; les solitaires de cette affreuse contrée, auxquels on ne peut arracher le secret de sa retraite, sont, les uns indignement tourmentés, les autres impitoyablement massacrés. Il ne lui reste d'autre moyen, pour les délivrer de la fureur du soldat, que de s'enfoncer dans la partie absolument inhabitée du désert, où il ne conserve plus de communication avec les hommes que par un simple serviteur qui se dévoue, au péril continu de sa vie, à lui porter des aliments. Qui croirait que c'est au milieu de cette vie errante, que c'est au fond de cette retraite inaccessible, qu'Athanase composa tant d'écrits éloquents, destinés à raffermir la foi des fidèles, à dévoiler les artifices de ses ennemis, et à jeter l'effroi dans l'âme de ses persécuteurs? Julien, en montant sur le trône, permit aux évêques orthodoxes de rentrer dans leurs églises. Athanase, après six ans d'absence, reparut au milieu de son peuple, qui le reçut avec des transports d'allégresse. Le premier usage qu'il fit de son autorité fut de ramener à la subordination les habitants d'Alexandrie, qui, dans une sédition, venaient de se porter à des excès très-répréhensibles, d'user d'indulgence envers les évêques qui, par faiblesse, avaient souscrit sa condamnation à Rimini, en les admettant à la communion de l'Église. Son exemple, suivi dans les Gaules, en Espagne, en Italie, dans la Grèce, ramena enfin la bonne harmonie parmi les orthodoxes, et la paix dans l'Église, malgré les murmures de quelques esprits ardents. Pendant que tout était calme et tranquille au

dedans, les cris des païens, dont le zèle d'Athanase rendait les temples déserts, animèrent contre lui Julien l'Apostat. Le saint patriarche se vit obligé de regagner la Thébàide pour mettre sa vie en sûreté. La mort de cet empereur, et l'avènement de Jovien au trône impérial, le ramenèrent à ses fonctions. Le règne de Jovien ne fut que de huit mois. Valens, son successeur, entièrement livré aux ariens, força de nouveau le patriarche à la retraite. Il lui fallut se dérober, par ruse, aux empresses de son peuple, qui voulait le retenir de force, et aller chercher un asile parmi les morts, dans le sépulcre de son père. Valens, craignant les effets du ressentiment des Alexandrins, qui murmuraient hautement de l'éloignement de leur pasteur, lui permit, au bout de quatre mois de proscription, de rentrer dans son église, et ce fut pour y passer enfin paisiblement le reste de ses jours dans l'exercice de ses fonctions, jusqu'à sa mort arrivée en 375, après quarante-six ans d'épiscopat, dont il en avait passé vingt dans différents exils, et la plus grande partie des autres dans des combats continuels pour la défense de la foi de Nicée. « Athanase, dit « la Bletterie, était le plus grand homme de son « siècle, et peut-être qu'à tout prendre, l'Eglise « n'en a jamais eu de plus grand. Il avait l'esprit « juste, vif et pénétrant, le cœur généreux et désin- « téressé, un courage de sang-froid, et, pour ainsi « dire, un héroïsme uni, toujours égal, sans impé- « tuosité ni saillies, une foi vive, une charité sans « bornes, une humilité profonde, un christianisme « mâle, simple et noble comme l'Evangile, une élo- « quence naturelle, semée de traits perçants, forte « de choses, allant droit au but et d'une précision « rare dans les Grecs de ce temps-là. L'austérité de « sa vie rendait sa vertu respectable : sa douceur « dans le commerce le faisait aimer. Le calme et la « sérénité de son âme se peignaient sur son visage : « jamais ni les Grecs ni les Romains n'aimèrent au- « tant la patrie qu'Athanase aimait l'Eglise, dont les « intérêts furent toujours inséparables des siens. Une « longue expérience l'avait rompu aux affaires : « l'adversité lui avait donné un coup d'œil admira- « ble pour apercevoir des ressources, même lu- « mineuses, quand tout paraissait désespéré. Personne « ne discerna mieux que lui les moments de se pro- « duire ou de se cacher, ceux de la parole ou du si- « lence, de l'action ou du repos. Il sut fixer l'incon- « stance du peuple, trouver une nouvelle patrie dans « les lieux de son exil, entretenir des correspon- « dances, ménager des protections, lier entre eux « les orthodoxes, encourager les plus timides, d'un « faible aini ne se faire jamais un ennemi, excuser « les faiblesses avec une charité et une bonté d'âme « qui font sentir que, s'il condamnait les voies de « rigueur en matière de religion, c'était moins par « intérêt que par principe et par caractère. Julien, « qui ne persécutait pas les autres évêques, du moins « ouvertement, regardait comme un coup d'État de « lui ôter la vie, croyant que la destinée du chris- « tianisme était attachée à celle d'Athanase. » Ses écrits sont, les uns de controverse, les autres histo- riques, les autres moraux. Photius, si bon juge en

cette partie, en fait un très-grand éloge. Ils ne sont cependant pas tous d'une égale force, ni composés avec la même élégance. Le loisir lui manquait souvent pour les polir, d'autant qu'il les écrivait quelquefois en fuyant dans les déserts de la Thébàide ; mais le style en est toujours clair, et le ton proportionné aux sujets et aux personnes. Son *Apologie à l'empereur Constance* est un chef-d'œuvre en ce genre. Ses ouvrages de controverse ont principalement pour objet les mystères de la Trinité, de l'incarnation et de la divinité du St-Esprit ; et sont dirigés contre les ariens, les mélicéens, les apollinaristes et les macédoniens. Les historiques contiennent une foule de détails sur l'histoire ecclésiastique de son temps qu'on chercherait vainement ailleurs, du moins présentés avec la même exactitude. Quant au *Symbole* qui porte son nom, presque tous les critiques s'accordent à dire qu'il n'est pas de lui. La plus ancienne édition des Œuvres de St. Athanase est de Vicence, 1482, en latin seulement. Commelin est le premier qui en ait donné une en grec avec la traduction latine de Nannius, Heidelberg, 1601, 2 vol. in-fol. Cette édition était extrêmement défectueuse, soit pour le texte, soit pour la version. Celle que D. Montfaucon publia en 1698, Paris, 5 vol. in-fol., reliés en deux, est une des plus parfaites éditions des saints Pères qu'aient données les bénédictins. Le même éditeur fit imprimer, en 1706, une collection en 2 vol. in-fol., sous le titre de *Collectio nova Patrum*, dont le second est regardé comme un supplément à l'édition de St. Athanase, parce qu'il est, pour la plus grande partie, composé des écrits du saint docteur, ou du moins qui portent son nom. L'édition des bénédictins a été réimprimée à Padoue, en 1777, en 4 vol. in-fol., et quoiqu'on y ait inséré les pièces de la collection dont nous venons de parler, on lui préfère celle de Paris, à cause de la beauté de l'exécution typographique. Godefroi Hermant, docteur en théologie et chanoine de Bauvais, a donné une vie très-détaillée de St. Athanase, en 2 vol. in-4°. T—D.

ATHANASE II, évêque et duc de Naples, avait été consacré, en 677, par le crédit de son frère Sergius II, alors duc de Naples ; mais l'année suivante il conspira contre ce frère, que son alliance avec les Sarrasins avait rendu odieux au pape ; il lui fit arracher les yeux et le fit conduire à Rome, où Sergius mourut en prison. Le pape Jean VIII paraît avoir pris part à cette conjuration, et il écrivit au nouveau duc Athanase pour le féliciter ; mais, contre son attente, Athanase renouvela l'alliance de son frère avec les Sarrasins, favorisa leur établissement dans le voisinage de Naples, et, s'associant à leurs brigandages, partagea le butin qu'ils enlevaient dans les États de l'Eglise et dans ceux des princes lombards. Athanase fut excommunié par le pape, comme l'avait été son frère, et n'en tint aucun compte ; il répandit la désolation dans tout le midi de l'Italie, jusqu'à l'an 900 qu'il mourut. Ses voisins l'avaient en horreur, mais les Napolitains surent gré à ce prélat guerrier d'avoir rétabli la réputation de leurs armes

ATHANASE (PIERRE), *Rhetor* ou le Rhéteur, était né dans l'île de Chypre, à la fin du 16^e siècle. Le titre de rhéteur, qu'il prend à la tête de ses ouvrages, fait voir qu'il avait dirigé quelque temps une école de grammaire ou de littérature. Attaché ensuite, comme simple prêtre, à l'une des églises de Constantinople, il vint en France, au plus tard en 1638, puisque son *Anti-Campanella* fut revêtu, le 20 février de cette année, de l'approbation de la Sorbonne. Trois ou quatre ans après, il retourna dans l'Orient, chargé par la régente [de travailler à l'extinction du schisme. Le zèle qu'il montra dans cette affaire lui valut des témoignages de bienveillance de la cour de Rome. Il était, en 1652, à Constantinople, et il assistait, le 29 juin, au sermon dans lequel Patellaros, rétabli depuis peu sur le siège patriarcal, attaqua la primauté du pape (1). Athanase, sans perdre de temps, réfuta les arguments du patriarche par un écrit dont le succès fut d'autant plus grand, que la nouvelle exclusion de Patellaros de son siège était regardée par le peuple comme un châtement du ciel. Dans les premiers jours de l'année 1653, il écrivit aux patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem pour les inviter à se réunir à l'Eglise romaine, et il en reçut des réponses favorables. Athanase était de retour à Paris à la fin de 1654. La manière dont il s'était acquitté de sa mission semblait devoir lui mériter la faveur de la cour, ou du moins une pension qui pût le faire subsister avec décence. Mais les anciens protecteurs étaient morts ou sans crédit, et il se trouva réduit à la misère. Baluze, qui l'avait connu, fait un triste tableau de sa position. C'est, d'ailleurs, ajoute-t-il, un homme plein de jugement, très-instruit dans les lettres et dans la philosophie, et d'une conduite irréprochable. Le savant Pierre de Marca, archevêque de Toulouse, nommé à l'archevêché de Paris, et qui mourut le jour même où ses bulles arrivèrent (voy. MARCA), juste appréciateur du mérite d'Athanase, le recevait tous les jours à sa table, où il lui donnait la première place, au grand scandale de gens qui se jugeaient très-supérieurs à un pauvre rhéteur grec, parce qu'ils étaient mieux vêtus. (Voy. *B. Lupi Opera*, éd. de Baluze, p. 445.) Athanase ne vivait plus en 1671; mais on n'a pu découvrir la date ni le lieu de sa mort (2). Les ouvrages que l'on connaît de lui sont : 1^o *Opuscula philosophica quatuor, gr.-lat.*, Paris, 1659, in-4^o. Les trois premiers sont de petits traités de logique et de dialectique. Le quatrième est un extrait de Jamblique, qu'on trouve aussi séparément sous le titre suivant : 2^o *P. A. Delitæ animæ, sive hortus ex iis quæ Jamblichio magno elaborata sunt consitus*, Paris, 1659,

in-4^o. Cet ouvrage est recherché. 3^o *Aristoteles propriam de animæ immortalitate mentem explicans; opus ex multis ac variis philosophis collectum Aristotelis ipsius auditoribus*, etc., ib., 1641, in-4^o, rare. Cet ouvrage est divisé en 5 livres. Dans la dédicace du second, adressée à Achille de Harlay, évêque de St-Malo, l'auteur annonce qu'il vient de terminer un commentaire sur le *Phédon* de Platon, et qu'il ne tardera pas à le mettre au jour. Il ne paraît pas cependant qu'il l'ait publié. 4^o *Anti-Patellaros. — Epistola de unione ecclesiarum, ad Alexandrinum et Hierosolymitanum patriarchas*. — *Anti-Campanella in compendium redactus*, Paris, 1655, in-4^o. Les deux premiers opuscules sont en grec et en latin. Le troisième, en latin seulement, est une réfutation du traité de Campanella : *de Sensu rerum et Magia*, etc. (Voy. CAMPANELLA.) L'approbation donnée par la Sorbonne à cet opuscule d'Athanase étant de 1658, il est possible qu'il en existe une première édition avec cette date. Baillet ne parle point d'Athanase dans la *Biblioth. des Anti*. Lenglet Dufresnoy n'a point connu la réfutation de Campanella. 5^o Une *Rhétorique grecque par demandes et par réponses*. Elle est citée dans la *Biblioth. Coisliniana* du P. Montfaucon, in-fol., p. 599. W—s.

ATHANASIO (DON PEDRO), peintre, né à Grenade, en 1638, fut élève du célèbre Alexis Cano. Palomino Velasco lui fait plusieurs reproches très-graves, tels que ceux de froideur, d'incorrection et de défaut d'invention, mais il lui accorde le mérite très-éminent d'avoir été le plus grand coloriste de son temps. Il dut cet avantage à l'étude des tableaux de Pierre de Moya, qui avait été l'élève de van Dyck, et de ceux de van Dyck lui-même. La plupart des ouvrages d'Athanasio se voient dans les églises de sa ville natale. On estime surtout une *Conception de la Vierge*, dans le cloître de Notre-Dame-des-Grâces, et une *Conversion de St. Paul*. Athanasio mourut à Grenade, en 1688, à l'âge de 50 ans. D—r.

ATHÉAS, ou ATÉAS, roi de plusieurs peuplades scythes, étant en guerre avec les Istriciens, demanda des secours à Philippe, roi de Macédoine, en lui promettant de l'adopter pour son successeur. Philippe lui envoya des troupes, mais Athéas, qui n'en avait plus besoin, les renvoya, en disant qu'il n'avait point demandé de secours, et qu'il n'avait rien promis; il refusa même de payer les dépenses dans lesquelles Philippe s'était engagé. Ce dernier, justement irrité, leva le siège de Byzance, marcha contre les Scythes, les défit, et emporta un butin considérable. Athéas, quoique âgé de quatre-vingt-dix ans, se mit lui-même à la tête de ses troupes, et fut tué dans le combat. C'est ce même roi qui, ayant fait prisonnier Iménias, célèbre joueur de flûte, le fit jouer devant lui, et, lorsqu'il l'eut entendu, dit qu'il aimait beaucoup mieux le hennissement de son cheval. C—r.

ATHELARDS. Voyez ADELARDS.

ATHELSTAN. Voyez ADELSTAN.

ATHÉNAGORAS, philosophe platonicien, ou plutôt éclectique, naquit à Athènes, au 2^e siècle de

(1) Le P. Lequien, dans son *Oriens christianus*, t. 4, p. 559, place le sermon du patriarche Patellaros à l'année 1651; mais Athanase le met à 1652, et il semble qu'un témoin oculaire doive mériter plus de confiance.

(2) Freytag, qui, dans ses *Analecta litteraria*, cite les ouvrages d'Athanase au mot *Rhetor*, comme si c'était son nom de famille, dit qu'il mourut à Paris, en 1665, à l'âge de 92 ans, et renvoie aux *Scriptores ordinis prædicatorum*. Mais comme il n'indique ni le volume, ni la page, cette recherche devient d'autant plus difficile, que le nom d'Athanase ne peut pas se trouver dans les tables.

l'ère vulgaire. Dès sa jeunesse, il embrassa la religion chrétienne, et alla s'établir à Alexandrie, où il ouvrit une école, dans laquelle il eut pour but de concilier les dogmes de sa nouvelle religion avec ceux du fondateur de l'académie. Nous avons de ce philosophe deux ouvrages : l'un, un traité de *la Résurrection des morts*; l'autre, une *Apologie de la religion chrétienne*, qu'il adressa aux empereurs Marc-Aurèle et Commode. Ces deux traités traduits du grec en latin avec des notes, le premier par Pierre Nannius, 1551, et le second par Conrad Gesner, 1557, ont été imprimés dans ces deux langues, et enrichis de nouveaux commentaires, par Henri Estienne, 1557, in-8°, et plusieurs fois depuis. L'édition la plus estimée est celle de Edw. Dechair, Oxford, 1706, in-8°. Lindner en a donné une plus récente encore, à Leipsick, 1774, in-8°. Ils se trouvent, en outre, à la suite des œuvres de St. Justin, publiées par les bénédictins, 1742, in-fol. Le traité de *la Résurrection des morts* a été traduit en italien par Girolamo Faleti, et publié par les Alde, à Venise, 1556, in-4°. Les deux traités ont été traduits en français par Arnaud du Ferrier, Bordeaux, 1577, in-8°. Il existe une traduction française de l'*Apologie* par Gui Gaussart, prieur de Ste-Foy, Paris, 1574; et une du traité de *la Résurrection* par L. Renier, Breslau, 1753, in-8°. On trouve une analyse de l'*Apologie* dans le 1^{er} vol. de la *Suite des anciens apologistes de la religion chrétienne* par l'abbé de Gourcy, Paris, 1783, in-8°. Martin Fumée, sieur de Genillé, a publié, comme traduit d'Athénagoras, un roman, dont il est l'auteur, intitulé : *du Vray et parfait amour*, contenant les Amours honestes de Theogenes et de Charide, de Pherecidas et de Melangenie, Paris, Sonnius, 1599; Guillemot, 1612, in-12. Tout insipide qu'est ce roman, Fumée a trouvé le moyen de le faire rechercher des adeptes, par diverses allusions, et, surtout, par un passage curieux, où, sous le voile de l'allégorie, il peint la confection du grand œuvre. Ce passage, devenu célèbre chez les enfants de l'art, se trouve à la p. 345, verso, de l'édition de 1612, moins rare que la première, ainsi que dans l'*Harmonie mystique* de David Laigneau, Paris, 1636, in-8°. D. L.

ATHÉNAIS, impératrice d'Orient, sous le nom d'Élia Eudoxie, était fille d'un sophiste d'Athènes nommé Léonce, qui l'éleva dans la religion païenne, mais qui ne négligea rien pour orner son esprit, et pour ajouter l'attrait des talents aux charmes que la nature lui avait prodigués. Les belles-lettres et les sciences lui devinrent également familières. Léonce crut avoir tout fait pour elle, et, la trouvant assez dotée par tant de qualités séduisantes, il la déshéritait, et laissa toute sa modique fortune aux deux frères d'Athénaïs. Celle-ci vint à Constantinople réclamer son héritage; Pulchérie, sœur de Théodose II, gouvernait alors l'empire; elle fut touchée des grâces et de la modestie de cette jeune fille, dont l'éloquence l'étonna et la captiva; Paulin, ami et confident de Théodose, se réunit à Pulchérie pour vanter au jeune empereur la rare beauté et les qualités séduisantes d'Athénaïs; Théodose voulut la voir, en

devint épris, la jucha digne du trône, et, de concert avec Pulchérie, il lui fit abjurer les erreurs du paganisme, et l'épousa en 421; elle prit à ce moment le nom d'Eudoxie. Son premier soin fut de rassurer ses frères, qui redoutaient son ressentiment : elle les combla d'honneurs et de bienfaits, et le seul usage qu'elle fit de son pouvoir fut d'écarter de la cour l'eunuque Antiochus, favori ambitieux et détesté, qui balançait le crédit de Pulchérie près de Théodose, dont il avait été gouverneur. Athénaïs continua de cultiver les lettres et d'encourager les savants. La conformité de ces goûts heureux lui faisait rechercher la société de Paulin, qui d'ailleurs avait contribué à son élévation. Cette liaison, malgré sa pureté, alluma la plus sombre jalousie dans le cœur du jeune empereur. Il oublia les vertus d'Eudoxie et l'amour qu'il avait eu pour elle; Paulin lui devint odieux au point qu'il lui fit ôter la vie, en 440. Eudoxie, accablée par ces soupçons flétrissants, demanda et obtint facilement la permission de se retirer à Jérusalem. Les lettres y furent sa consolation; mais la jalousie de Théodose l'y poursuivit encore. Il sut qu'elle voyait fréquemment le prêtre Sévère et le diacre Jean; le comte Saturnin fut envoyé aussitôt pour les faire mourir : il exécuta sans examen cet ordre barbare. Eudoxie, exaspérée par cette cruelle persécution, ternit une vie intacte jusque-là, en faisant tuer Saturnin. L'empereur la priva de toute sa maison. Eudoxie vécut encore vingt ans, expiant par ses larmes, par son repentir, par sa piété, le crime que l'honneur outragé lui avait fait commettre; elle bâtit des églises et des monastères, releva les murs de Jérusalem qui tombaient en ruines. Quelques historiens rapportent qu'elle embrassa les erreurs d'Eutychès, mais que St. Siméon Stylite, par ses exhortations touchantes, la ramena à la foi de l'Eglise. Elle mourut vers l'an 460, en protestant de son innocence et de l'injustice des soupçons élevés contre elle. Athénaïs, ou Eudoxie, avait composé plusieurs ouvrages, entre autres un poème sur la victoire remportée par les Romains sur les Perses, en 421, une traduction en vers de Moïse, des livres de Josué, des Juges et de Ruth. On lui attribue aussi, mais avec peu de certitude, une vie de Jésus-Christ, composée avec des vers pris dans Homère; idée bizarre, qui, tout en prouvant l'instruction d'Eudoxie, montre assez les rapides progrès que le mauvais goût faisait alors dans la littérature. Cet ouvrage, nommé le centon d'Homère, est compris dans la *Bibliotheca Patrum*. Il a été imprimé sous ce titre : *Homerici centones, Virgiliani centones, Nonni paraphrasis evangelii Joannis, gr.-lat.; H. Stephanus, 1578, in-16*. Photius attribue encore à cette princesse un poème en 3 livres sur le martyre de St. Cyprien, ouvrage dont il vante le mérite, tout en convenant que la fidélité historique n'a pas permis à Eudoxie d'y mettre beaucoup de poésie. L.—S.—E.

ATHENAS (PIERRE-LOUIS), archéologue et naturaliste, né à Paris, le 5 février 1752, eut pour père un épicier droguiste de la rue Mouffetard, dont un autre fils était encore naguère pharmacien au même

domicile. Le jeune Athenas annonça dès son enfance un goût décidé pour la chimie. « Issu d'un sacré-tain de paroisse, disait-il à ce sujet, j'aurais été « enfant de chœur, abbé ou moine ; c'est aux alca-lins commerciaux qui remplissaient les magasins « de mon père, aux soudes et aux potasses qu'il ven-dait journellement aux blanchisseuses de la rivière « des Gobelins, que j'ai dû ma destinée pharmaco-logique. » Placé au collège des Oratoriens à Sois-sons, il y fit d'excellentes études, et en sortit en 1768, comblé de prix et d'éloges. Il se livra dès lors à l'étude de la chimie et de la physique, et y parvint bientôt au degré que ces sciences n'avaient point encore dépassé. Admis comme premier aide à l'apothicairerie de l'abbaye St-Germain-des-Prés, il augmenta ses connaissances en profitant des leçons et des conseils du directeur (le savant P. Malherbe, qui fut depuis bibliothécaire du tribunal), et il en acquit d'autres en suivant les cours d'anatomie, de physiologie, de minéralogie et de géologie, sous les Buffon et les Daubenton. Il se livrait dans le même temps à des recherches d'antiquités romaines et gauloises ; mais l'archéologie, la botanique rurale et l'économie agricole restèrent ses goûts de prédilection. Vers 1786, Athenas quitta Paris, et vint à Nantes, d'où, peu de temps après, il se rendit au Croisic. Là, sur le bord de la mer, il éleva une fabrique de soude à extraire du sel marin, opération alors inconnue. Il chercha à y joindre la formation de l'acide sulfurique dont il avait besoin, et la décomposition des pyrites locales parut d'abord lui en offrir les moyens ; mais ses recherches n'ayant pu lui en procurer d'assez riches en sulfure, il renonça à sa double entreprise, et revint à Nantes, où il débuta par une teinturerie pour les toiles. Plus tard il créa une distillerie ambulante sur des bateaux tour à tour transportés par les eaux de la Loire, de la Sèvre, de l'Achenau et du lac de Grand-Lieu, sur les diverses rives vini-coles. Une série de mauvaises récoltes nuisit à la durée de l'établissement. Rentré à Nantes, Athenas y fonda, à l'aide d'actionnaires, une grande fabrique d'acide sulfurique au moyen de la combustion du soufre, accélérée par le nitrate de potasse. Mais les orages de la révolution et le manque de matières premières le forcèrent d'abandonner cette usine. Des circonstances imprévues contrariaient toujours ses entreprises ; et c'est à de tels obstacles qu'il faut attribuer la courte existence de son second établis-sement pour la fabrication de la soude factice dans l'île de Noirmoutiers. Mais déjà les travaux d'Athe-nas, la variété de ses talents et de ses connaissances lui avaient acquis quelques droits à la confiance de ses nouveaux concitoyens. Appelé, en 1791, à faire partie du corps municipal de Nantes, il fut nommé, en 1793, directeur de la monnaie de cette ville. Il remplit ces fonctions avec autant de zèle que d'in-tégrité pendant vingt-deux ans, et les cumula long-temps avec celles de secrétaire de la chambre de commerce, qui lui furent confiées, dès sa création, en 1803. Il se démit de la première place en 1817 ; mais il a conservé jusqu'à sa mort la seconde, dans l'exercice de laquelle il a fait preuve d'un profond

savoir en économie politique et commerciale, et il a été cité comme modèle pour le style clair et précis de sa correspondance. Athenas a été aussi membre du collège général du département de la Loire-In-férieure, du conseil municipal de Nantes et de di-verses administrations locales. Partout sa place était marquée au secrétariat, où on le conservait le plus longtemps possible. L'un des fondateurs, en 1797, de l'institut départemental, depuis société des scien-ces, lettres et arts, et aujourd'hui société acadé-mique de Nantes, il en fut toujours un des membres les plus laborieux. Athenas avait parcouru à pied la Bretagne ; il l'avait explorée avec un soin minu-tieux, sous les rapports physiques et historiques ; personne n'en a mieux connu, mieux décrit les mo-numents. Mais l'économie politique et rurale, le commerce, l'industrie, furent par dessus tout l'objet de ses recherches ; il professait les principes de la liberté commerciale la mieux entendue ; et c'est à lui principalement que l'agriculture du département de la Loire-Inférieure doit les progrès qu'elle a faits depuis vingt-cinq ans. Rien n'arrêtait son zèle pour les découvertes. On lui soumet une pierre informe, mais d'une pesanteur remarquable ; il y reconnaît la présence de l'étain, se rend aussitôt à une quin-zaine de lieues, chez le propriétaire du champ dont l'échantillon a été fortuitement enlevé, et la très-riche mine d'étain de Piriac, ses divers filons et leurs gisements sont scrupuleusement examinés et justement appréciés. Bientôt la description exacte qu'en donne Athenas captive la confiance de la di-rection générale des mines, qui devient propriétaire de cette exploitation. En 1810, il explora les Pyré-nées, et trouva, dans les environs de St-Bois, le soufre natif à extraire de la chaux carbonatée bitu-minifère, que, sur les indications de Gillet de Lau-mont auquel il laissa tout l'honneur de la découverte, il était allé y chercher, mais dont l'exploitation se trouva trop difficile et trop dispendieuse. Agricul-teur habile, et soumettant toujours la brillante théo-rie à l'expérience positive, il porta ses vues sur les améliorations que réclame encore le plus ancien et le plus utile des arts. On lui doit un grand nombre de mémoires sur diverses parties de l'économie ru-rale, et l'invention et le perfectionnement de plu-sieurs instruments aratoires. Il est l'auteur d'une très-puissante charrue connue sous le nom de *Dé-fricheur Athenas*, qui lui a valu, en 1824, la grande médaille d'or de l'académie des sciences. D'autres prix lui ont été également décernés par des sociétés scientifiques et agronomiques. Ce savant est mort à Nantes, le 22 mars 1829. La chambre de commerce de cette ville a fait à sa veuve une rente viagère de la moitié des honoraires dont il jouissait. Athenas a laissé plusieurs enfants de deux mariages. Ses quatre filles se sont consacrées aux beaux-arts et aux travaux du burin : l'aînée a épousé M. Massard, célèbre graveur. L'agriculture doit à Athenas la naturalisa-tion dans le département de la Loire-Inférieure de l'herbe de Guinée (*Panicum altissimum*), le plus avantageux de tous les fourrages tant pour l'abon-dance que pour la qualité. Après plus de quinze ans

de persévérance et d'essais tentés avec la graine qu'il avait fait venir successivement de diverses îles Antilles et de la Louisiane, il parvint enfin à acclimater, à naturaliser cette plante originaire d'Afrique, et à obtenir les plus heureux résultats. Haute de six à huit pieds, elle donne par an deux ou trois abondantes récoltes. Bienfaisant, charitable et actif, Athenas était toujours prêt à rendre service : mémoires, consultations, démarches, rien ne coûtait à son zèle. Il serait difficile d'énumérer la foule de dissertations, de rapports, etc., sortis de sa plume, et lus par lui aux différentes séances de la société académique de Nantes, ou publiés dans le *Lycée armoricain*, dont il était depuis sept ans un des collaborateurs les plus distingués. Nous citerons : 1° *Rapport sur les fouilles faites à Nantes, de 1805 à 1807*; 2° *Mémoire sur l'inflammation spontanée des tourbières*; 3° *Mémoire sur la déesse Sandrodige*; 4° *Rapport sur les mémoires pour le prix sur le défrichement des landes*; 5° *Controverse sur la situation de l'île d'Her*; 6° *Notice sur l'état de la Loire près de Nantes, au 7^e siècle, et sur les îles d'Indre et d'Indret*; 7° *Sur la tour d'Oudon, et sur la cathédrale de Nantes*; 8° *Mémoire sur deux charrues de défrichement inventées par l'auteur*; 9° *Rapport sur un plan de recherches archéologiques, envoyé par le ministre de l'intérieur*; 10° *Mémoire sur des armes celtiques*; 11° *Sur le froment du cap de Bonne-Espérance, le froment de Russie et l'avoine de Pensylvanie*; 12° *Sur les instruments aratoires de l'abbaye de la Meilleraye*; 13° *Sur un glaive de bronze antique, trouvé dans les marais de Montoiré*. Tous ces mémoires et bien d'autres ont été insérés ou analysés dans les procès-verbaux de la société académique de Nantes. Ceux qui suivent ont été publiés dans le *Lycée armoricain* : 14° *Mémoire sur la véritable situation de Brivates Portus de Ptolémée, et sur le nom que portait Brest dans les premiers siècles de notre ère*; 15° *de l'île de Sein, du Menez-Brée, des Britonnes des Britannii et des Braies gauloises*; 16° *Mémoire sur la tour d'Elven*; 17° *Sur l'histoire de Bretagne manuscrite de D. Bonnard*; 18° *Compte rendu de Tristan le voyageur, de M. de Marchangy*; 19° *Sur les autels druidiques*; 20° *Compte rendu de l'essai de M. Mahé sur les antiquités du Morbihan*; 21° *Sur une étymologie bretonne du nom de Chilpérie*; 22° *Sur le Mare conclusum de César*; 23° *Sur l'Histoire de Bretagne de M. Daru*; 24° *Sur le pays des soldats Carnotes*; 25° *Sur les pierres frites*; 26° *Sur l'idole du Sommeil, trouvée à Nantes à l'entrée du canal de Bretagne*; 27° *Sur le Mattark, arme gauloise, etc.* Enfin, le 11 mars 1829, peu de jours avant sa mort, il écrivait encore au secrétaire de la société académique sur l'herbe de Guinée, dont la culture lui semblait si précieuse pour son département. La lettre et la note ont été insérées dans le *Lycée armoricain* d'avril, ainsi qu'une notice fort incomplète sur Athenas.

A—T.

ATHÉNÉE, médecin qui paraît être né à Attale en Cilicie, vers l'an 9 de l'ère chrétienne. Celse et Pline n'en parlent pas; Galien seul en fait mention.

On ne peut guère avoir une opinion précise de sa doctrine; car, de tous ses écrits, quelque nombreux qu'ils paraissent avoir été, il ne nous reste que deux ou trois chapitres dans le recueil d'Oribase. Il n'admettait pas le feu, la terre, l'eau et l'air comme éléments; mais il réservait ce nom aux qualités premières de ces corps, et en consacrait un cinquième, sous le nom de *pneuma*, ou esprit, dont les manières d'être déterminaient tous les mouvements en santé et en maladie. C'est de ce nom que la secte dont il est chef a pris le nom de pneumatique. Nous avons déjà dit, à l'article ARÉTÉE, que plusieurs veulent que ce dernier ne soit qu'Athénée, et dès lors, tous les éloges que nous avons donnés au bel ouvrage *sur les causes des maladies aiguës et sur celles des maladies chroniques* du premier devraient s'appliquer à celui-ci.

C. et A—N.

ATHÉNÉE, grammairien, né à Naucratis en Égypte, sous le règne de Marc-Aurèle, vivait encore sous celui d'Alexandre-Sévère, vers l'an 228 de J.-C. Sa vie ne nous est point connue. Nous avons de lui un ouvrage intitulé *les Deipnosophistes*, ou *le Banquet des savants*, qui est un trésor d'érudition dans tous les genres, et sans lequel nous ignorerions beaucoup de choses sur l'antiquité. Cet ouvrage, divisé en 15 livres, nous est parvenu en entier, à l'exception des deux premiers livres, dont nous n'avons qu'un abrégé. La première édition est due à Alde, Venise, 1514, in-fol.; les meilleures sont les suivantes : *Athenæi Naucratis Deipnosophistæ, cura et studio Is. Casauboni, cum interpretatione latina Jacobi Dalechampii, apud Hieron. Cameliacum, 1597*, in-fol. Cette édition, faite sous les yeux de Casaubon lui-même, a été longtemps la plus correcte. Il fit paraître ses notes trois ans après sous ce titre : *Is. Casauboni Animadversiones in Athenæi Deipnosophistas, Lugduni, 1600*, in-fol. On a réimprimé plusieurs fois, par la suite, à Lyon, Athénée et le commentaire de Casaubon. On préfère la réimpression de 1637, avec quelques notes de Fernat. *Athenæi Deipnosophistarum lib. 15, e codicibus manuscriptis emendavit Joannes Schweighæuser, Argentorati, 1801-1807*, in-8°, 14 vol., dont cinq volumes pour le texte et la traduction latine, huit pour les notes, et un pour les tables. Cette édition, revue sur un manuscrit de la bibliothèque de St-Marc de Venise, est beaucoup meilleure que les précédentes; cependant elle laisse encore à désirer. On a reproché au savant éditeur de n'être pas assez versé dans les règles de la versification grecque, ce qui était absolument nécessaire pour un ouvrage tissu en grande partie de fragments de poètes. Il n'a peut-être pas assez consulté les ouvrages des critiques modernes, qui ont corrigé beaucoup de passages d'Athénée. Cependant il a rendu un très-grand service à la littérature grecque en publiant cette édition. L'abbé de Marolles a traduit Athénée, Paris, 1680, in-4°. Il y a une autre traduction d'Athénée par Lefebvre de Villebrune, Paris, 1785-91, 5 vol. in-4°. Elle est très-infidèle et très-mal écrite. Fr. Jacobs, savant professeur de Munich, a publié : *Addimenta animadversionum in Athenæi Deipnosophi-*

stas, Iéna, 1809, in-8°, qu'on peut joindre à l'édition de J. Schweighauser. Dans les *Deípnosophistes* d'Athénée on trouve plusieurs passages concernant les fleurs et les fruits, et leurs différents usages d'utilité ou d'agrément, et ils ont servi plus d'une fois à éclaircir le texte des auteurs qui ont écrit sur ce sujet, tels que Théophraste et Dioscoride. Dans le livre 15, en parlant des arbrisseaux qui servent à faire des bouquets et des couronnes, il décrit assez bien le seringat sous le nom de *philadelphus*, nommé aujourd'hui, par cette raison, *philadelphus coronarius*. Lorsqu'à la renaissance des lettres, les botanistes s'occupèrent à rechercher les plantes qui étaient nommées ou décrites dans les livres des anciens, ils le reconnurent, et le nommèrent *philadelphus Athenæi*. Quoique cet auteur ne puisse être compté dans le nombre des botanistes, cependant on lui a consacré, dans ces derniers temps, un genre sous le nom d'*Athenæa*. C—R et D—P—s.

ATHÉNÉE, mathématicien grec, dont la patrie nous est inconnue, vivait vers l'an 210 avant J.-C. On lui attribue un traité sur les machines de guerre, adressé à M. Marcellus, qui avait pris Syracuse. On le trouve dans le recueil intitulé *Mathematici veteres*, Paris, imprimerie royale, 1695, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec ATHÉNÉE de Byzance, que l'empereur Gallien chargea, avec Cléodamus de la même ville, de fortifier les villes voisines du Danube, pour les mettre en état d'arrêter les incursions des Scythes. — Antiphilius, dans un épigramme grecque de l'*Anthologie*, parle d'un ATHÉNÉE qui avait exécuté une horloge très-ingénieuse, indiquant les heures par le sifflement de l'air, au moyen de l'impulsion de l'eau, poussée par une ouverture fort étroite; il est probable que cet Athénée est le premier de ceux dont il est question dans cet article. C—R.

ATHÉNÉE, philosophe péripatéticien, était natif de Séleucie, où, pendant quelque temps, il fut employé dans les affaires publiques. Il se lia ensuite avec Muréna, fut fait prisonnier comme lui, puis mis en liberté par César, qui reconnut son innocence. A son retour à Rome, ses amis l'interrogeaient sur les motifs de son absence : « Je sors des gouffres de l'enfer, » leur répondit-il. Il ne survécut pas longtemps à cet événement, ayant été enseveli de nuit sous les ruines de sa maison. — On compte plusieurs autres ATHÉNÉE, parmi lesquels Porphyre en cite un qui fut philosophe stoïcien. K.

ATHÉNION, chef des esclaves révoltés en Sicile. Vers l'an 650 de Rome, 104 avant J.-C., les esclaves des Romains profitèrent d'un décret proposé en leur faveur par Marius pour se soulever dans plusieurs provinces soumises à la république. Ces soulèvements, apaisés dès l'origine dans quelques contrées, devinrent, en Sicile, une véritable guerre. Un joueur de flûte, nommé Salvius, fut le premier chef reconnu par les esclaves, et porta même le titre de roi. Il eut en peu de temps sous ses ordres 20,000 hommes de pied, 2,000 cavaliers, et battit le préteur Licinius. Alors l'esclave Athénion, né en Cilicie, causa un nouveau soulèvement

dans le voisinage d'Égeste et de Lilybée. Il assiégea cette dernière ville; mais l'arrivée d'une flotte, envoyée par Bocchus, roi de Mauritanie, au secours des Romains, l'obligea à lever le siège. Il eut toutefois l'art de persuader à ses ignorants compagnons qu'il suivait l'avis des dieux en prenant ce parti; et, depuis ce temps, ils le regardèrent comme un homme inspiré du ciel. Salvius, qui avait établi à Triocola le siège de son gouvernement, invita Athénion à l'y venir trouver pour s'entendre sur leurs intérêts communs. Il se rendit à cette invitation, et Salvius le fit arrêter; mais lorsque les Romains eurent reçu des renforts, Salvius rendit la liberté à Athénion, et ils se concertèrent sur les moyens de résister aux ennemis. Il fut résolu que Salvius resterait dans la ville de Triocola, et qu'Athénion marcherait contre le préteur Licinius Lucullus, avec 40,000 hommes. La bataille eut lieu aux environs de Scyrtæum, et les esclaves montraient le plus grand courage, lorsqu'Athénion, qui s'était jeté au milieu des troupes romaines, fut blessé aux deux genoux, et peu après couvert d'un monceau de corps morts. Privés de leur vaillant chef, les esclaves prirent la fuite, et perdirent plus de 20,000 hommes. A la nouvelle de ce désastre, Salvius abandonna lâchement Triocola; mais Athénion, qui s'était dégagé de dessous les morts dont il avait été accablé, rassembla les restes de son armée, et soutint le siège avec tant de résolution, que Licinius fut forcé de se retirer au milieu des luées des esclaves. Salvius étant mort, Athénion, devenu seul chef des révoltés, battit le préteur Servilius, et s'empara même de son camp. Il prit aussi Macella; mais ce fut le terme de ses succès. Le sénat, sentant enfin combien il lui importait de finir cette guerre, envoya en Sicile, l'an 655 de Rome, le consul Manius Aquilius, qui, l'année suivante, tua, dans un combat singulier, Athénion, dont la mort entraîna la déroute de toute son armée. (*Voy. AQUILIUS.*) D—T.

ATHÉNIS. *Voyez ANTHERMUS.*

ATHÉNODORE, philosophe stoïcien, de Tarse, en Cilicie, fut en grand crédit auprès d'Auguste, et ne se servit de cette influence que pour inspirer à son disciple des sentiments de clémence et de modération. C'était lui qui conseillait à l'empereur de compter toutes les lettres de l'alphabet, avant que de se livrer aux mouvements de sa colère. Auguste, à sa prière, diminua les impôts que payait la ville de Tarse. Il lui confia l'éducation du jeune Claude, qui fut depuis empereur et qui répondit si mal aux soins de son vertueux maître. Athénodore mourut dans sa patrie, à 82 ans. Il avait écrit, sur la ville de Tarse, un livre qui ne nous est point parvenu. — Un autre ATHÉNODORE, également de Tarse, et surnommé *Cordylion*, fut chargé de la bibliothèque de Pergame. Il avait rayé, des livres des stoïciens, dont il suivait la doctrine, tout ce qu'il y trouvait à reprendre; mais on l'obligea de restituer ces passages. Caton fit exprès le voyage de Pergame pour le voir, parvint à se l'attacher et l'emmena avec lui. — On compte un troisième ATHÉNODORE, de Soles, aussi philosophe stoïcien, et un quatrième de la

secte de Platon, contemporain et ami de Salluste le Cynique. On a souvent confondu ces homonymes.

D—L.

ATHIAS (JOSEPH), rabbin et imprimeur d'Amsterdam, auquel nous devons une des éditions les plus correctes du texte hébraïque de l'Ancien Testament. Elle a été imprimée deux fois, en 1661 et 1667. (*Voy.*, sur le mérite comparatif de ces deux impressions, la *Bibliotheca sacra* du P. Lelong, p. 98 du 2^e vol. de l'édition de 1709, in-8°.) La plupart des éditeurs modernes de la Bible ont suivi le texte d'Athias, notamment Clodius, Majus, Jablonski, J.-H. Michaëlis, Opatius, Everard van der Hooght, Props, Houbigant et Simon ; il est aussi la base de l'édition critique de Hennicott, et, conjointement avec ceux de la Polyglotte d'Alcala et de Bomberg, une des sources de l'édition de Reineccius, réimprimée en 1793, sous la direction du savant Dorderlein. Le texte en est encore remarquable par les soins que lui donna Jean Leusden, dont la préface est en tête de l'ouvrage. Les versets y ont été, pour la première fois, tous marqués d'un chiffre arabe. Avant ces éditeurs, les chapitres ne portaient pas d'autres marques de division que les lettres hébraïques que Rabbi Nathan avait placées de cinq en cinq vers, et que le rabbin Athias a de même admises dans son édition. Les états généraux des Provinces-Unies lui témoignèrent, en 1667, leur satisfaction, en lui envoyant une chaîne d'or et une médaille. Je ne trouve pas de renseignements précis sur ses années de naissance et de mort. (*Voy.*, sur le mérite critique de sa Bible, l'*Introduction aux livres du Vieux Testament*, par J. Godef. Eichhorn, 3^e édition de Leipsick, de 1803, 2^e vol., p. 217, et l'*Histoire de la Philologie moderne*, du même savant, Goettingue, 1807, t. 1^{er}, p. 462. *Voy.* aussi Prideaux, *Histoire des Juifs*, t. 2, p. 153.) S—R.

ATKINS (sir ROBERT), jurisconsulte célèbre en Angleterre, fils de sir Édouard Atkins, lord-baron de l'échiquier, et descendant d'une des plus anciennes familles du comté de Gloucester, fut créé chevalier du Bain au couronnement de Charles II, en 1661, et, dix ans après, nommé l'un des douze grands juges d'Angleterre dans la cour des communs plaids. En 1679, mécontent de la tournure que prenaient les affaires publiques, il se démit de sa charge et se retira dans sa campagne : on l'y vint chercher en 1683 pour le consulter sur l'accusation particulière intentée dans le fameux procès de *Rye-House*, contre ce lord Russel dont les vertus privées comandaient le respect à tous les partis, et dont les délits politiques, restés sans exécution, éteints par une prescription légale, dénués de preuves juridiques, étrangers enfin au statut d'Édouard III, au nom duquel on les poursuivait, ou n'avaient jamais pu, ou ne pouvaient plus attirer sur cet infortuné seigneur une peine capitale. Les deux consultations données à ce sujet par sir Robert Atkins sont parvenues jusqu'à nous. « Je ne me dissimule pas, disait-il en commençant la première, le danger que court aujourd'hui celui « qui donne un conseil, ou qui hasarde une discus- « sion sur les affaires publiques : mais jamais aucun

« danger ne m'empêchera de remplir l'obligation « par laquelle tout homme est lié envers son sem- « blable. Jamais je ne repousserai celui qui aura « besoin de mes conseils ; jamais je ne me refuserai « au devoir d'aider ceux dont une accusation capi- « tale mettra la vie en péril, et surtout quand la « conduite générale de ces accusés, quand leurs ac- « tions et leurs discours me montrent en eux des « hommes dignes de respect, de vrais amis de leur « pays, de leur religion, de leur roi. » Que Russel et Sydney (*voy.* leurs articles) fussent dignes de respect, c'est ce que la postérité a proclamé plus solennellement encore que leurs contemporains ; qu'un patriote anglican vit en eux de vrais amis de leur pays et de leur religion, c'est ce qui devait être ; mais conçoit-on que même l'esprit de faction ait pu abuser des mots, jusqu'à qualifier d'ami véritable du roi ce lord Russel, qui sans doute repoussait avec horreur le simple soupçon d'avoir pu consentir à l'assassinat du roi, mais à qui, suivant le langage de Hume, sa probité ne permit pas de nier un projet de soulèvement général, et qui ne se défendait contre cette accusation que par le statut qui la déclarait prescrite de quelques mois ? Atkins cependant était bientôt ramené à ce vrai, sans lequel rien n'est beau, lorsqu'il établissait la défense de son client ; lorsque discutant la non-révélation des prétendus complots, il disait, sur le procès de Russel et de Sidney, ce que Montesquieu a dit depuis sur le procès de Cinq-Mars et de Thou ; lorsqu'il s'élevait contre les inventeurs de ces *trahisons constructives*, qui renverseraient toutes les lois, si une seule loi pouvait les reconnaître, lorsque, dévoilant l'infamie des dénonciateurs prétendus complices, il s'écriait : « Dieu préserve ma patrie de la honte de « voir de tels accusés condamnés sur la foi de tels « témoins ! » Lorsqu'enfin arrivé au terme de sa consultation, il disait : « Je désire de toute mon « âme, je demande au Tout-Puissant, avec une « humble ferveur, que ceux qui ont donné tant de « preuves de leur amour pour la vraie religion, pour « les libertés et les droits légitimes de leur pays, « puissent paraître innocents dans le procès qui « s'instruit. » Les vœux d'Atkins ne furent pas exaucés ; son avis ne fut pas plus respecté que les lois qui l'avaient dicté. Ce Jeffereys, dont le caractère est une si triste exception dans l'histoire des juges anglais, enflamma le jury, et lord Russel porta sa tête sur l'échafaud. Sir Robert Atkins ne put maîtriser son indignation. Les ministres ayant fait distribuer un pamphlet pour capter l'opinion publique, Atkins y répondit par un écrit qu'il intitula : *Défense de feu lord Russel, mort innocent, ou Réfutation du libelle qui a pour titre : Antidote contre le poison*. Il inséra dans sa préface les consultations qu'il avait données pour l'infortuné lord. Il ne craignit pas de déclarer qu'il les publiait « pour venir « au secours de tous ceux qui, exposés aux mêmes « poursuites que cette noble victime, trouveraient « dans cette collection les moyens de défense à « employer. » Il réprouva, comme indigne de figurer dans un code anglais, la loi qui refusait l'assi-

stance d'un conseil aux prévenus d'un délit de lèse-majesté; et l'Angleterre rapporte à cette réclamation le premier principe des lois plus humaines qu'elle a obtenues à cet égard; mais, en analysant toutes les charges alléguées contre lord Russel, sir Robert Atkins se laissa encore entraîner, non pas seulement par son indignation et sa pitié, mais par un esprit de parti dont l'exaltation, quand elle est portée à ce point, franchit jusqu'aux bornes de la raison. Le dernier passage qui parut exagéré, même en Angleterre, serait trouvé à peine intelligible ailleurs, surtout quand on imaginerait tout à coup de ne pas comprendre ce qu'était, juridiquement parlant, un garde du corps du roi. « Des gardes ! s'écriait Atkins, des gardes ! Quelle est la chose que « la loi autorise ? quels sont les individus que la loi « reconnaît sous ce titre de gardes du roi ? Et la « cour, qui a instruit le procès de ce noble lord, et « les juges de la loi, qui ont concouru à sa sentence, sous la religion du serment, qu'ils me disent quel jugement légal ils ont porté, quel sens « légal ils ont conçu, en prononçant ce mot de garde ? Ont-ils jamais lu dans leurs livres de loi, « ont-ils jamais rencontré dans leur recueil de « statuts la plus légère mention d'aucune espèce de « gardes ? La loi d'Angleterre ne sait pas ce que « c'est que ces gardes ; elle n'en dit pas un mot, « elle n'en prononce pas le nom : l'accusation était « donc vague, incertaine, radicalement nulle. Des « gardes ! le roi est gardé par la protection spéciale « de la toute-puissante Providence, qui a voulu qu'il « régnât, et dont il est ici-bas le représentant. Le « roi a, autour de lui, une garde invisible, que lui « forment les anges du ciel :

Non eget Mauri jaculis nec arcu,
Nec venenatis gravida sagittis,
Crede, pharetra.

« Le roi est gardé par l'amour de ses sujets, sa première, sa plus sûre garde après Dieu ; il est gardé « par la loi et les cours de justice. La milice, et les « bandes légalement enrégimentées, voilà la garde « légale du roi, et, en même temps, la garde de « tout le royaume. Que dis-je ? ces juges eux-mêmes « qui ont prononcé sur la destinée du noble et infortuné lord, ils étaient les gardes du roi et du « royaume ; mais ils étaient aussi les gardes de lord « Russel, contre toutes les accusations erronées et « irrégulières, contre tous les faux témoins, et « toutes les preuves fallacieuses, contre tous ces « torrents d'un esprit et d'une éloquence employés « à de si malheureuses fins..., etc. » En nous arrêtant sur cette dernière phrase, qui nous paraît réunir tous les genres de sublime, la beauté du sentiment, la force de la pensée et l'énergique simplicité de l'expression, nous regretterons de la trouver, pour ainsi dire, perdue au milieu d'une si vaine déclamation, que nous avons beaucoup abrégée. Quelle est donc la société humaine, à peine initiée dans la civilisation, qui n'ait senti la nécessité de confier à une garde spéciale la sûreté d'une tête aussi précieuse que celle du chef de l'État ? Et quels juges,

quels jurys, quels hommes abandonnés à leur seule raison, verront un factieux machiner la destruction de cette garde, sans en conclure qu'il en veut à la vie gardée par elle ? L'année suivante, 1684, le défenseur de lord Russel défendit avec autant de chaleur et avec plus de succès, comme avec plus de jugement, l'orateur de la chambre des communes, sir William Williams, accusé par le procureur général, devant la cour du banc du roi, comme coupable de libelle séditieux, pour avoir imprimé et publié, par ordre de sa chambre, une narration et pétition inculpant les ministres. On devine aisément que sir Robert Atkins fut un des partisans les plus zélés et des instruments les plus actifs de la révolution de 1688. Le roi Guillaume lui en témoigna sa reconnaissance, en le nommant, dans le mois de mai 1689, lord chef-baron, ou premier président de la cour de l'échiquier. Le 19 octobre suivant, il fut élu orateur de la chambre des pairs, à la place du marquis de Halifax. Il remplit ces dernières fonctions pendant quatre ans, les autres pendant six ; et âgé alors de soixante-quatorze ans, il se retira, pour le reste de sa vie, dans ses terres de Gloucestershire. Il y passa encore quatorze années, tranquille et heureux avec sa bonne conscience, sa bonne renommée, ses livres et une famille dont il était chéri autant que respecté. Il mourut à 88 ans, en 1709. Tous ses ouvrages ont été rassemblés dans un volume in-8°, sous le titre de *Traité parlementaire et politiques* ; on y trouve, indépendamment des écrits dont nous avons parlé, une *Dissertation sur l'élection des membres du parlement*, des *Recherches sur le pouvoir de dispenser des lois pénales*, une *Défense de la juridiction ecclésiastique dans le royaume d'Angleterre* ; enfin un *Discours du lord chef baron de l'échiquier, le jour de la réception et prestation de serment du lord-maire de Londres, devant la cour de l'échiquier*, en 1695. Ce dernier discours, célèbre alors en Angleterre, parce qu'il contenait une diatribe violente contre Louis XIV, dénonçait pour le moins autant la corruption du gouvernement anglais que l'ambition du monarque français. Quant au mérite de la composition, il est impossible de n'y pas trouver aujourd'hui plus d'esprit que de goût, plus d'humour que de noblesse, et toujours cette espèce d'originalité qu'on appellerait plus justement de la bizarrerie. Au surplus, les auteurs de la *Biographie britannique* disent que « quiconque veut connaître à fond la vraie constitution de l'Angleterre, les vraies causes de la révolution de 1688, et le danger de laisser la prérogative s'élever au-dessus de la loi, ne peuvent lire un ouvrage plus instructif ni plus clair que les traités de sir Robert Atkins. » L.—T.—L.

ATKINS (sir ROBERT), fils du précédent, né en 1644, passionné, dès sa jeunesse, pour l'étude des lois et de l'histoire de son pays ; élu membre du parlement, par son comté de Gloucester ; auteur, enfin, d'une histoire très-estimée de ce comté, gage de sa reconnaissance pour l'affection extrême que les habitants avaient constamment témoignée à sa famille et à lui. Il avait été élevé sous les yeux, éclairé par les lumières de son père. Le respect

filial de l'un égalait la tendresse paternelle de l'autre, et tandis que leurs sentiments naturels se confondaient, leurs principes et leurs opinions politiques étaient diamétralement opposés. On peut en juger par ce passage de l'*Histoire de Gloucestershire*, Londres, 1712, in-fol., rare (la plupart des exemplaires ayant péri dans l'incendie du magasin de l'imprimeur), où, en parlant du siège de la capitale de cette province, entrepris et levé par Charles I^{er}, en 1645, Atkins s'écrit avec douleur : « Ce malheureux siège arrêta le cours des victoires du roi ; il « fallut le lever ; la chance de la guerre tourna entièrement ; Charles n'obtint plus aucun succès, et il « fut prouvé que le plus grand des rois, et le meilleur des hommes, n'était pas à l'abri de la violence des méchants. Famille vraiment royale ! qui « sera toujours honorée dans la mémoire des hommes de bien, et à qui tout le monde chrétien eût « rendu les mêmes hommages, si elle eût été aussi « heureuse qu'elle méritait de l'être ! » Peut-être faut-il observer que c'était sous le gouvernement de la reine Anne que s'écrivait et se publiait cette histoire, dont l'auteur mourut en 1711, n'ayant survécu qu'une année à son père.

L—T—L.

ATKINS (RICHARD), auteur anglais, né en 1615, d'une famille noble du comté de Gloucester. Son dévouement à la cause royale, pendant la guerre civile, ayant amené la perte de sa fortune, il se mit à composer des livres ; mais cette ressource ne contribua pas à l'enrichir et il mourut en prison pour dettes, en 1677. On a de lui : 1^o un traité sur l'origine et les progrès de l'imprimerie en Angleterre, publié à Londres, en 1664, in-4^o ; 2^o son *Apologie*, contenant une relation de quelques circonstances de la guerre qui se faisait à l'ouest de l'Angleterre, suivie d'un petit ouvrage de mysticité, intitulé : *Soupirs et Éjaculations de l'âme*, in-4^o, 1669.

X—s.

ATKINS (JOHN, ou JEAN), chirurgien anglais, partit, en 1721, sur le bâtiment de guerre le *Sicallow*, qui, de concert avec le *Weimouth*, alla croiser contre les pirates dont les côtes d'Afrique étaient infestées. Les deux vaisseaux visitèrent ces côtes, depuis la rivière de Sierra-Léone jusqu'au golfe de Benin, et relâchèrent ensuite à l'île du Prince, où la plus grande partie des équipages mourut d'une fièvre contagieuse. Atkins fut nommé trésorier du *Weimouth*, parce qu'il ne restait plus personne sur ce vaisseau qui fût propre à remplir cet office ; et il continua néanmoins à y exercer les fonctions de chirurgien. Les deux bâtiments allèrent au Brésil, à la Barbade et à la Jamaïque ; ils arrivèrent en Angleterre dans l'année 1725. Atkins publia ses voyages, à Londres, en 1755. On y trouve des détails curieux sur les mœurs et les productions des contrées qu'il a visitées. Quoiqu'il ne fût pas marin, son ouvrage est rempli de renseignements nautiques très-utiles, parmi lesquels il faut distinguer ce qu'il dit sur les vents, les marées et les courants qui ont lieu près de la côte de Guinée. Les explications qu'il en donne prouvent que ses connaissances n'étaient pas bornées à ce qui concerne son état. On lui reproche cependant de s'être laissé quelquefois entraî-

ner à la vivacité de son imagination, et d'avoir avancé, sur d'autres articles, des opinions paradoxales. Ses récits plaisent par leur rapidité et par la manière piquante dont il peint ce qu'il a vu ; mais ils sont plus propres à déprécier les pays et les hommes dont il parle, qu'à les faire réellement connaître.

R—L.

ATOSSE était l'aînée des filles de Cyrus ; elle fut d'abord mariée à Cambyse, son frère ; après la mort de ce prince, Smerdis le Mage, qui se faisait passer pour son frère, usurpa l'empire et épousa Atosse ; elle fut mariée en troisième lieu à Darius, qui fut nommé roi lorsque Smerdis eut été tué. Un ulcère lui étant venu au sein, elle eut recours à Démocède de Crotona, célèbre médecin, qui la guérit parfaitement, et elle lui procura les moyens de retourner dans la Grèce. On ne doit pas ajouter foi à ce qu'on lit dans un commentateur d'Aristote, que Xercès, son fils, le dévora dans un accès de fureur. On lui attribue l'invention des lettres missives, ce qui n'est pas non plus très-croyable. — Une autre ATOSSE, fille d'Artaxercès Mnémon, se maria avec son propre père, qui avait conçu pour elle la passion la plus violente.

C—R.

ATROCIANUS (JEAN), poète latin et philologue sur lequel on n'a que des renseignements incomplets. L'auteur de l'*Athenæ Rauricæ* (t. 1, p. 354) a commis une grave erreur en le confondant avec J. Acronius ou Acron, professeur de médecine et de mathématiques à Bâle. (Voy. ACRONIUS.) Atrocius était né en Allemagne, vers la fin du 15^e siècle. Ayant acquis des connaissances étendues dans les langues anciennes, il ouvrit une école de grammaire à Fribourg, en Brisgaw. Il cultivait dans ses loisirs la littérature et la botanique. Sa réputation comme botaniste, et ses liaisons avec plusieurs savants médecins, ont fait conjecturer qu'il avait lui-même pratiqué la médecine (voy. l'*Onomasticon* de Sax, t. 4, p. 606) ; mais on ne trouve nulle part la preuve qu'il ait réellement exercé cet art. De Fribourg, il vint s'établir à Bâle, peut-être à la demande de l'évêque Philippe, son protecteur, auquel il dédia son petit poème, *Nemo evangelicus*, dirigé contre les réformateurs. Atrocius ne demeura pas longtemps à Bâle. Il paraît qu'il quitta cette ville lorsque le culte catholique y fut interdit. Il était en 1550 à Colmar, où il mit la dernière main à son commentaire sur l'ouvrage de Macer : *de herbarum Virtutibus*. Il dédia ce travail à Michel Buclius, médecin, dont il avait reçu un accueil très-amical. Atrocius avait un fils nommé Onuphre, qui cultivait à son exemple la poésie latine. Au nombre de ses amis on doit distinguer B. Rhenanus, à qui, dans une de ses pièces, il donne le titre de compère. On ignore l'époque et le lieu de sa mort. Indépendamment de son édition d'Æmilii Macer (voy. ce nom), accompagnée d'un commentaire très-curieux, Fribourg, 1550, in-8^o, rare, on cite d'Atrocius les opuscules suivants : 1^o *Elegia de bello rustico*, ann. 1525, in *Germania exorto ; præterea ejusdem Epigrammata aliquot selectiora, præmissa etiam est epistola ad bonas litteras hortatoria*, Bâle, 1528,

in-8°; Hanau, 1614, in-8°. Ce petit poëme sur la guerre des paysans d'Allemagne a été réimprimé plusieurs fois. Il a été recueilli par Marq. Freher, dans les *Germanicarum rerum Scriptores*, t. 3, p. 252. 2° *Nemo evangelicus*; — *Epicedion de obitu Frobenii, typographorum principis*; — *Mothoria, hoc est superbia*, ibid., 1528, in-8°. Le *Nemo evangelicus* fut réimprimé la même année avec le *Nemo d'Ulrich de Hutten*. 3° *Querela missa*; — *Liber Epigrammatum*, ibid., 1529, in-8°. Toutes les pièces qui composent ces recueils sont en vers. W—s.

ATSIZ. Voyez ATYZ.

ATTAIGNANT (GABRIEL-CHARLES DE L'), né à Paris, en 1697, fut destiné, par sa famille, à l'état ecclésiastique, et obtint un canonicat à Reims. Il passa sa vie à Paris, fréquentant tour à tour la bonne et la mauvaise compagnie; aussi disait-il : « J'allume mon génie au soleil, et je l'éteins dans la boue. » Sa facilité et sa complaisance à faire des impromptus, des chansons, des madrigaux, le faisaient bien accueillir partout. Quoiqu'on ait dit et imprimé qu'il ne s'était jamais permis la moindre pièce satirique, il est constant qu'il fit plusieurs vau-devilles qui lui attirèrent quelques désagréments. Le comte de Clermont, attaqué dans une de ces bluette, le fit, comme dit Boileau, repentir d'avoir voulu imiter Régnier. Un autre jour, un des mécontents, voulant lui donner sa rétribution ordinaire, se trompa, et s'adressa à un autre chanoine de Reims, qui lui ressemblait, et que le chansonnier appelait depuis son receveur. Sur la fin de ses jours, l'abbé de l'Attaignant renonça au monde, qu'il avait trop aimé, et se retira chez les pères de la Doctrine chrétienne. C'était l'abbé Gauthier, chapelain de l'hôpital des Incurables, et confesseur de Voltaire, qui avait opéré cette conversion; ce qui fit naître l'épigramme suivante :

Voltaire et l'Attaignant, par avis de famille,
Au même confesseur ont fait le même aveu :
En tel cas il importe peu
Que ce soit à Gauthier, que ce soit à Garguille;
Mais Gauthier cependant me semble mieux trouvé :
L'honneur de deux cures semblables
A bon droit était réservé
Au chapelain des Incurables.

L'abbé de l'Attaignant mourut à Paris, le 10 janvier 1779. On a de lui : 1° *Pièces dérobées à un ami*, 1750, 2 vol. in-12, publiés par Mcusnier de Querlon, qui les dédia à l'auteur lui-même. Toutes les pièces qui forment ce recueil sont reproduites dans le suivant. 2° *Poésies de l'abbé de l'Attaignant*, 1757, 4 vol. in-12. L'éditeur fut l'infatigable abbé de la Porte. Un cinquième volume parut, en 1779, sous le titre de : *Chansons et poésies fugitives de l'abbé de l'Attaignant*, in-12. 3° *Épître à M. L. P. sur ma retraite*, 1769, in-8°. 4° *Réflexions nocturnes*, 1769, in-8°. Il a eu part au *Rossignol*, opéra-comique fait avec Fleury, en 1752. Millevoye a donné un *Choix des poésies de l'abbé de l'Attaignant*, 1810, in-18. Ce petit volume contient tout ce que l'abbé de l'Atta-

ignant a fait de mieux; et il y a encore beaucoup de pièces médiocres. On a publié à Paris, en 1788, les *Muses chrétiennes, ou Correspondance poétique et morale entre deux célèbres poètes*, in-8° de 54 pages. Ersch pense que l'abbé de l'Attaignant est un de ces deux célèbres poètes. Les vers qu'on trouve dans cette brochure ne sont pas au-dessus de ce que l'abbé de l'Attaignant a fait de plus médiocre. — L'ATTAIGNANT DE BLAINVILLE, parent du précédent, trésorier de St-Lazare, est auteur du *Fat*, comédie en 5 actes et en vers, jouée en 1751, mais qui n'a pas été imprimée. A. B—T.

ATTALE, roi de Pergame, était fils d'un autre Attale, frère de Philétère. Eumène, son cousin, étant mort sans enfants, Attale prit le gouvernement de Pergame, vers l'an 241 avant J.-C. Il défit les Gaulois qui ravageaient depuis longtemps l'Asie Mineure, où ils avaient été introduits par le roi de Bithynie, et, pour les empêcher de recevoir à chaque instant de nouvelles recrues, il les força à abandonner les bords de la mer et à se retirer dans l'intérieur du pays, où ils fondèrent un État et ne cherchèrent plus à troubler le repos des autres nations voisines. Attale, après cette victoire, prit le titre de roi, ce que n'avaient pas osé faire ses deux prédécesseurs, et se montra, dit Tite-Live, par sa grandeur d'âme, au niveau de sa haute fortune. Il profita de la captivité de Séleucus Callinice pour s'emparer de toute l'Asie en deçà du mont Taurus. Ces conquêtes lui furent presque toutes enlevées par Aetæus, général de Séleucus Ceraunus; mais il en reprit une partie avec l'aide d'un corps de Gaulois qu'il avait fait venir de l'Europe. Il s'allia ensuite avec Antiochus le Grand pour faire la guerre à Aetæus qui avait usurpé le trône de son maître. Attale fit aussi une alliance avec les Étolien (211) et avec les Romains contre Philippe, roi de Macédoine, dont l'ambition l'alarmait. Ce dernier ayant fait la paix avec la république (205) et les Éoliens, vint attaquer Attale et mit le siège devant la capitale. Contraint de se retirer, il transporta la lutte sur mer. Une première bataille, livrée à la hauteur de Milet, laissa la victoire indécise; dans une seconde, près de Chio, la flotte macédonienne fut battue et en partie détruite par les vaisseaux de Pergame combinés avec ceux de Rhodes. Lorsqu'en 201 les hostilités recommencèrent entre Philippe et les Romains, Attale attaqua la Macédoine au sud-est, tandis que les consuls y pénétraient par la frontière opposée. Toujours fidèle à ses engagements, il contracta la maladie dont il mourut, en faisant un discours aux Bédiens pour les exhorter à se réunir aux Romains contre Philippe; il parla avec tant de véhémence qu'il tomba en faiblesse; on le transporta à Pergame, où il mourut l'an 197 avant J.-C. Il était âgé de 72 ans, et en avait régné 44. Les historiens de l'antiquité s'accordent à parler de ce prince d'une manière avantageuse. Tite-Live loue son caractère, ses nobles qualités, l'emploi généreux et sage qu'il fit de ses richesses. « Il gouverna ses sujets avec une admirable équité; il fut « très-fidèle à ses alliés, bienveillant et généreux

« envers ses amis (1). Sa femme (Apollonis de Cyzique) et ses quatre enfants (Eumène, Attale, Philétère et Athénée) lui survécurent; il leur « laissa un trône si bien affermi et consolidé que la « couronne se maintint dans sa famille jusqu'à la « troisième génération. » C—R.

ATTALE II, second fils du précédent, fut célèbre par son union avec ses frères et par son amour pour Apollonis, sa mère. Il seconda Eumène, son frère aîné, dans les soins du gouvernement, et fut chargé par lui de plusieurs missions très-importantes, entre autres de quelques ambassades auprès du peuple romain, qui avait beaucoup d'estime pour lui; il fut sur le point, dans une de ses ambassades, de céder aux suggestions de quelques émissaires du sénat, qui, étant mécontent d'Eumène, aurait voulu que son frère se révoltât contre lui; mais il fut ramené par les sages conseils du médecin Strattius. Eumène s'étant rendu à Rome, pour avertir le sénat des préparatifs secrets de Persée contre la république, fut attaqué au retour par des assassins apostés par le roi de Macédoine: le bruit de sa mort se répandit jusque dans ses États. Attale prit possession du trône et épousa même la reine Stratonice. Cependant le roi n'avait pas succombé à ses blessures; il réussit à regagner Pergame, et se présenta à son frère, qui s'empressa de lui rendre le pouvoir. Eumène étant mort l'an 158 avant J.-C., Attale prit la couronne, en attendant que son neveu fût en âge de régner. Pour ne faire aucun tort à son pupille, il ne voulut élever aucun des enfants qu'il eut de Stratonice. Il se réunit à Alexandre, fils d'Antiochus, pour faire la guerre à Démétrius, fils de Séleucus, et fit la conquête de la Cappadoce, dont il dépouilla Oropherne pour la rendre à Ariarath VII. Attaqué par Prusias, il vit d'abord ses troupes battues et sa capitale assiégée, malgré l'intervention des commissaires envoyés de Rome; mais il se vengea bientôt de son ennemi et ruina sa puissance en soulevant contre lui Nicomède, son propre fils. Attale aida les Romains dans leur expédition contre le faux Philippe. Il fut empoisonné par son neveu Attale, à l'âge de 82 ans (157 avant J.-C.). C—R.

ATTALE III, fils d'Eumène, monta sur le trône après la mort d'Attale, son oncle, l'an 157 avant J.-C. Le crime dont il s'était rendu coupable souleva une guerre entre le royaume de Bithynie et celui de Pergame. Nicomède prit les armes pour venger la mort d'Attale II, qui avait été son bienfaiteur; mais la fortune se déclara contre lui, et, sans l'intervention des Romains, il aurait perdu ses États. Attale, tombé en démence dès le commencement de son règne, fit mourir un grand nombre de ses amis et même de ses parents, sous prétexte qu'ils avaient causé la mort, tantôt, disait-

(1) « Il doit être mis, dit Rollin, au rang des princes qui ont « aimé les lettres; elles étaient en honneur à la cour de Pergame. « Attale avait fait orner et embellir, dans l'Académie d'Athènes, le « jardin où Lacydes, disciple et successeur d'Arcésilas, faisait ses « leçons; il invita ce philosophe à venir à sa cour; mais Lacydes « répondit qu'il en était des princes comme des tableaux, qui sou- « vent, pour être estimés, demandent à n'être vus que de loin. »

il, de sa mère, tantôt de Bérénice, son épouse; négligeant ensuite sa personne, il laissa croître sa barbe et ses cheveux, ne se couvrit que de vêtements sales et usés, ne parut plus en public, et négligea entièrement les soins du gouvernement: il s'occupait à travailler à ses jardins, où il semait toutes sortes de plantes salutaires et vénéneuses, dont il avait fait une étude particulière. Il avait même écrit sur l'agriculture un ouvrage que Varron a cité. De cette folie il passa à une autre: il se mit à fondre des ouvrages en bronze, et se livra tout entier à ce travail. Enfin il forma le projet d'ériger lui-même un tombeau à sa mère, et, en y travaillant, il fut frappé d'un coup de soleil, dont il mourut au bout de 5 ans de règne. Il institua, en mourant, le peuple romain son héritier. C—R.

ATTALE, préfet de Rome sous le règne d'Honorius, devint, en 409, un de ces empereurs que les barbares élevaient alors fréquemment sur le trône, comme pour y placer un monument de leur triomphe et de l'avisement des Romains. Alaric, maître de l'Italie, que le faible Honorius, retiré dans Ravenne, n'avait pu défendre, fit proclamer Attale par le sénat de Rome, et ce fantôme d'empereur témoigna sa reconnaissance en nommant Alaric et son beau-frère Ataulfe aux premières dignités de l'empire. Ce règne fut d'abord assez heureux: plusieurs villes d'Italie se soumirent, et on songea à s'emparer de l'Afrique; mais bientôt la fortune changea; les projets d'Attale échouèrent de tous côtés; il voulut contrarier ceux d'Alaric, qui le déposa sur-le-champ aussi facilement qu'il l'avait élevé, et qui lui fit même arracher le sceptre en présence de toute l'armée. Attale détrôné suivit honteusement son capricieux tyran. Après la mort d'Alaric, Attale passa au service d'Ataulfe, et fut chargé, en 414, des préparatifs du mariage de ce prince avec Placidie, fille de Théodose. Ataulfe, irrité de ce qu'Honorius refusait la paix, fit reprendre à Attale le titre d'empereur; mais le prince goth étant mort, Constance, général romain, surprit, en 416, Attale errant et sans appui, et l'envoya prisonnier à Honorius, qui lui fit couper la main droite et le relégua dans l'île de Lipari, où il mourut dans l'obscurité. L—S—E.

ATTALIOTA (MICHEL), juge et proconsul, vers l'an 1070 de J.-C., a composé un *Manuel de droit*, qu'il a dédié à l'empereur Michel Ducas. Cet ouvrage se trouve dans le second volume du *Jus Græco-Romanum* de Leunclavius. C—R.

ATTAR ou ATHAR (KHODJAH), ministre et régent du royaume d'Ormuz, était né en Abyssinie, dans la première moitié du 15^e siècle. Réduit en esclavage et à la condition d'eunuque dès sa jeunesse, il reçut le nom d'Attar ou Athar, qui signifie en arabe parfum, essence: c'est l'un des noms que l'on donne ordinairement aux esclaves dans l'Orient (1). Attaché au service des souverains

(1) Beaumarchais, dans son opéra de *Turcare*, a donc dénaturé les faits en supposant un roi d'Ormuz nommé Atar, qui n'a jamais existé, et en faisant de lui un personnage fier de son nom et de sa

d'Ormuz, il s'éleva aux premiers emplois par son courage et son habileté. Quoique aucun historien ne l'accuse d'avoir trempé dans le meurtre du roi Schehab-Eddyn II ou III, assassiné par des esclaves abyssins, vers l'an 1486, il est permis de croire qu'il ne fut pas étranger à ce crime, qui devait profiter à son ambition. Il eut le crédit de placer sur le trône Schah-Weis, le plus jeune des frères du feu roi, au préjudice de son aîné, Salgar-Schah, sous prétexte que ce dernier, ayant passé la plus grande partie de sa vie en Arabie, y avait contracté des mœurs et des principes peu compatibles avec ceux des Ormuziens, que le voisinage de la Perse avait modifiés. Attar devint vizir du jeune roi. Cependant Salgar, ayant obtenu des secours de divers princes arabes, livra bataille à son frère, qui, abandonné par la majeure partie de ses troupes, en raison de la haine qu'elles avaient contre Attar, s'enfuit presque seul avec son vizir; mais il fut pris, et Salgar lui fit crever les yeux en 1488. On ne sait ce que devint Attar pendant les douze années que dura le règne de Salgar-Schah. Il était parvenu à sauver un fils nouveau-né ou posthume de Schah-Weis, et à la mort de Salgar, qui ne laissait point d'enfants, vers l'an 1500, il fut assez puissant pour assurer le trône au jeune Seif-Eddyn IV, neveu du feu roi, et pour se faire décerner la régence de l'État pendant la minorité de ce prince. Attar montra dans ses fonctions une grande capacité, et le royaume d'Ormuz, affaibli par les guerres civiles et ravagé depuis par les Turcomans de la dynastie Ak-Koïounlu, qui régnaient en Perse, aurait pu recouvrer sous lui son ancienne splendeur, si des circonstances imprévues n'eussent préparé son asservissement. Les Portugais venaient de faire des conquêtes importantes sur les côtes d'Afrique et de Malabar. Alphonse d'Albuquerque, le plus illustre de leurs capitaines, après avoir pris plusieurs des places qui appartenaient au roi d'Ormuz, sur le rivage oriental d'Arabie, parut devant l'île de ce nom le 24 septembre 1507 : il fit signifier à Seif-Eddyn de se rendre tributaire des Portugais et de leur accorder un établissement sur les côtes qu'il possédait en Perse, lui offrant à ce prix la paix et une alliance avantageuse, ou la guerre en cas de refus. Attar, informé des succès des Portugais, différa sa réponse et leur envoya des présents pour gagner du temps. Quand il eut réuni 20,000 hommes de troupes près de la capitale, et une flotte de trois cents voiles qui en portait plus de 3,000, il leva le masque, et fit répondre à Albuquerque que le roi d'Ormuz, loin de payer tribut aux étrangers qui venaient dans ses ports, était en droit de l'exiger d'eux; qu'on accorderait aux Portugais les mêmes conditions qu'aux autres étrangers; mais que s'ils usaient de violence, il leur apprendrait qu'ils n'avaient plus affaire à de misérables Cafres. Albuquerque jugea, d'après cette réponse, qu'il fallait recourir à la force ouverte. Attar, qui commandait en personne la flotte ormuzienne,

naissance. C'est au soldat devenu roi qu'il aurait dû donner le nom d'Attar,

la rangea au large sur deux lignes, afin d'envelopper l'escadrille portugaise. Mais après huit heures de combat il fallut céder à la supériorité de la tactique et de l'artillerie européennes. Attar, passant subitement de la présomption au découragement, demanda la paix et accepta toutes les conditions qui lui furent imposées. Il se rendit tributaire de la cour de Lisbonne, et un terrain fut accordé aux Portugais pour y bâtir une citadelle. Les travaux étaient fort avancés, lorsque Attar, qui avait remarqué le petit nombre d'étrangers auxquels il avait sacrifié son pays, résolut de recouvrer par la ruse ce que le sort des armes l'avait forcé de céder. Il débâcha par ses largesses plusieurs ouvriers qu'il fit disparaître, et gagna quelques capitaines, dont il excita et fomenta la mésintelligence et l'insubordination. Alors il se présenta devant Albuquerque, et lui intima l'ordre de partir, promettant de faire achever la citadelle et de payer exactement le tribut que la présence des Portugais rendait plus onéreux par la cessation du commerce. Le refus d'Albuquerque fit recommencer la guerre. Attar, qui s'y était préparé secrètement, soutint un siège dans la capitale, prit ensuite l'offensive, et força les Portugais à se rembarquer. Albuquerque revint l'année suivante avec des renforts; mais Attar l'éloigna encore en lui montrant des lettres de don François d'Almeida, qui désavouait l'entreprise de son lieutenant. Albuquerque, ayant succédé à ce vice-roi en 1509 et pris Goa en 1510, différa l'exécution de ses projets sur Ormuz. Attar continua de payer le tribut annuel; toutefois il ne laissa pas de faire achever la citadelle que les Portugais avaient commencée. Il fit empoisonner un ambassadeur qu'Albuquerque envoyait au roi de Perse, et il ne négligea rien pour se préparer à repousser une nouvelle invasion. Les talents d'Attar auraient peut-être préservé le royaume d'Ormuz de subir le joug portugais; mais cet habile ministre mourut en 1515, et Albuquerque conquist Ormuz deux ans après. A—T.

ATTARDI (BONAVENTURE), de l'ordre de St-Augustin, né à St-Philippe d'Agire, ou d'Argire, ancienne ville de la Sicile, fut d'abord professeur d'histoire sacrée à l'université de Catane, et ensuite nommé, en 1738, provincial de son ordre, en Sicile et à Malte. On a de lui : 1° *Bilancia della verita*, Palerme, 1738, in-4°. C'est une réponse au livre intitulé : *Paulus apostolus in mari, quod nunc Venetus Sinus dicitur, naufragus*, par le P. Ignace Giorgi, bénédictin de la congrégation de Raguse. La question était de savoir ce que c'était que l'île appelée en latin *Melita*, où aborda St. Paul après son naufrage. L'opinion la plus commune voulait que ce fût l'île de Malte, entre la Sicile et l'Afrique, tandis que d'autres soutenaient que c'était une île de la Dalmatie, appelée aujourd'hui *Melada*. Le P. Giorgi avait écrit en faveur de cette dernière opinion; Attardi soutint victorieusement la première. 2° *Lettera scritta ad un suo amico, in prova che S. Filippo d'Argira fu mandato dal principe degli apostoli S. Pietro*, Palerme, 1738, in-4°. 3° *La Risposta senza maschera al sig. Lodovico Antonio Muratori*, Palerme,

1742. C'est un des nombreux écrits qui attaquèrent le sage Muratori, lorsqu'il eut soutenu, sous le nom d'Ant. Lampridius, que l'on n'était pas obligé de défendre par l'effusion de son sang l'opinion de l'immaculée conception de la vierge Marie. (Voy. MURATORI.) G—É.

ATTAVANTI (PAUL), de l'ordre des Frères servites, et communément appelé frère Paul de Florence, naquit en cette ville en 1419; il entra dans l'ordre dès sa première jeunesse, et s'y distinguait par ses vertus et par son savoir. Le philosophe Marsile Ficin l'ayant entendu prêcher, admira son éloquence, et la compara, dans une de ses lettres, à celle d'Orphée. Attavanti était lié avec tous les savants qui florissaient alors, et se rendait souvent aux assemblées de l'académie platonicienne, qui se réunissait dans le palais de Laurent de Médicis. Après avoir passé quelques années à Rome dans un autre ordre, il revint à celui des servites; il contribua, par ses prédications, à l'étendre en Piémont, en Savoie et en Suisse. Il n'en fut point général, comme on l'a écrit, mais seulement provincial en Toscane. Il était revêtu de cette dignité, lorsqu'il mourut à Florence, au mois de mai 1499, âgé de 80 ans. Ses ouvrages imprimés sont : 1° *Vita Beati Joachimi ord. servorum*, insérée dans les *Acta Sanctorum* de Bollandus, t. 2, sous la date du 16 avril. 2° *Quadragesimal de reditu peccatoris ad Deum*, Milan, 1479, in-4°. L'auteur prêcha ce carême tandis qu'il était à Rome, dans l'ordre du St-Esprit; au lieu des Pères, il y cite souvent Dante et Pétrarque. 3° *Breviarium totius juris canonici*, Milan, 1478, 1479, in-fol.; Memmingen, 1486; Bâle, 1487, in-4°. 4° *Expositio in Psalmos pœnitentiales*, Milan, 1479, in-4°. 5° *de Origine ordinis servorum beate Mariæ dialogus*. Cet opuscule, écrit en 1456, et dédié à Pierre de Médicis, fils de Cosme et père de Laurent le Magnifique, n'a été imprimé qu'en 1727 à Parme, in-4°. Lami en a donné depuis une édition meilleure et plus correcte, Florence, 1741, in-8°, avec une vie de l'auteur. Ses principaux ouvrages restés en manuscrit sont : des sermons, une *Vie de Ste. Catherine de Sienne*, une *Histoire* et des *Eloges de l'ordre des Frères servites*, une *Histoire de la maison de Gonzague*, des commentaires sur Dante et sur Pétrarque. Sassi parle de ces derniers dans son *Historia litterario-typographica Mediolanensis*, mais c'est la seule trace que l'on ait de leur existence. On ne peut donc pas dire qu'on les doit à Attavanti, non plus que les autres ouvrages inédits que nous venons de citer, car l'exact Mazzuchelli avoue qu'il ne sait pas où l'on en conserve les manuscrits. G—É.

ATTEIUS CAPITO, Voyez CAPITO.

ATTENDOLO (DARIUS), docteur en droit, qui florissait vers l'an 1560, était né d'une famille noble et ancienne, à Bagnacavallo, entre Faenza et Ferrare. Après avoir fait ses études à Bologne, il s'adonna pendant quelque temps au métier des armes, et suivit le prince de Salerne, capitaine général de l'infanterie de l'armée de l'empereur Charles-Quint, dans son expédition contre le Piémont. Dégouté de

la guerre, il se retira pour se livrer entièrement aux lettres. Il a publié les ouvrages suivants : 1° *Duello, diviso in tre libri*, Venise, 1560, in-8°. Cette première édition fut suivie de trois autres, qui furent considérablement augmentées; elles parurent également à Venise, 1562, 1564 et 1565, in-8°. 2° *Discorso intorno all' onore ed al modo d'indurre le querelle per ogni sorta d'ingiuria alla pace*, Venise, 1562, réimprimé en 1564 et en 1565, in-8°. 3° Il écrivit aussi en vers. On trouve un sonnet de lui dans le recueil intitulé : *la Ninfa Tiberina*, de Molza, ainsi que dans les *Rime scelte de' poeti Ferraresi*. G—É.

ATTENDOLO (JEAN-BAPTISTE), savant littérateur du 16^e siècle, fils d'un habile ingénieur du même nom, naquit à Capoue, fut prêtre séculier, et florissait vers 1580. Il se distingua non-seulement par la connaissance des différentes langues modernes, à laquelle il joignait celle de l'hébreu, de l'arabe et du grec, mais encore par ses poésies, et surtout par la part qu'il prit dans la fameuse querelle entre l'académie de la Crusca et Camille Pellegrini, au sujet de la *Gerusalemme liberata* du Tasse; il prit ouvertement le parti de ce grand poète, quoiqu'il fût lui-même de l'académie et qu'il y fût fort estimé. Il mourut d'une manière funeste : il sortait de Capoue pour aller rendre visite à l'archevêque Costa, avec plusieurs de ses amis; la voiture où ils étaient fut renversée, les roues passèrent sur le corps d'Attendolo; il en fut écrasé et mourut quelques heures après. Cet accident arriva en 1592 ou au commencement de 1593. Il a laissé les ouvrages suivants : 1° *Orazione nell' esscquie di Carlo d'Austria, principe di Spagna*, Naples, 1571, in-4°; 2° *Orazione militare, all' altezza del serenissimo D. Giovanni d'Austria, per la vittoria navale ottenuta dalla Santa Lega nell' Echinadi*, Naples, 1575, in-4°; 3° *Rime*, publiées d'abord avec celles de Benedetto dell' Uva et de Camille Pellegrini, *con un breve discorso dell' epica poesia*, Florence, 1584, in-8°, réimprimé à Naples, 1588, in-4°, avec une augmentation de vingt-deux sonnets; 4° *Bozzo di 12 Lezioni sopra la canzone di M. Francesco Petrarca : Vergine bella*, etc., Naples, 1604, in-4°, ouvrage resté imparfait par la mort de l'auteur; 5° *l'Unità della materia poetica sotto dieci predicamenti e sentimenti ne' due principi della Toscana e latina poesia, Petrarca, e Virgilio*, Naples, 1724, in-8°, seconde édition : la première est excessivement rare. Ce fut Attendolo qui, après la mort du Tansillo, corrigea son poëme, intitulé : *le Lacrime di S. Pietro*, qu'il avait laissé imparfait, et qui en a donné la première édition. Il fut accusé d'avoir pris dans ce travail beaucoup trop de licences; et les amis du Tansillo donnèrent dans la suite d'autres éditions de ce poëme, où étaient rétablis un grand nombre de morceaux qu'Attendolo avait retranchés. (Voy. TANSILLO.) G—É.

ATTENDOLO (CATHERINE). Voyez SFORZA.

ATTERBURY (FRANÇOIS), évêque anglais très-distingué par son esprit et ses talents, mais qui dut particulièrement sa célébrité aux événements de sa

vie, naquit le 6 mars 1662. Son père, ministre anglican à Middleton, le destina à suivre la même carrière. Il commença ses études au collège de Westminster, et les acheva dans l'université d'Oxford, où il montra de bonne heure un goût très-vif pour la littérature. Une défense de la religion protestante, qu'il publia à Oxford en 1687, sous le titre de *Réponse à des considérations sur l'esprit de Martin Luther, et sur l'Origine de la Réformation*, réimprimée à Londres, in-8°, en 1725, commença sa réputation. Il s'était chargé de diriger les études du jeune Boyle à l'université d'Oxford; mais les détails de cette éducation et la vie de collège fatiguaient un esprit qui se sentait appelé à de plus hautes destinées. C'est ce qu'il écrivait à son père en 1690 : « Je suis absolument las, lui disait-il, de ce cercle « dégoûtant de petites affaires, qui ne peuvent plus ni « me distraire ni m'instruire. J'étais fait assurément « pour un autre théâtre et pour un autre genre de « société. » Ce fut peu de temps après qu'il vint à Londres, où il se livra à la prédication avec un succès qui lui valut la place d'aumônier du roi et quelques bénéfices. En 1700, il fit paraître une lettre pour la défense des droits et des privilèges de la chambre basse de l'assemblée du clergé, nommée en anglais convocation. Cette lettre occasionna une controverse très-vive, dans laquelle plusieurs savants évêques se déclarèrent contre lui; d'un autre côté, l'université d'Oxford le vengea en lui accordant des distinctions honorables. La reine Anne ayant succédé à Guillaume III, Atterbury jouit d'une grande faveur. Il fut élu, en 1710, président de la convocation, et obtint, en 1715, l'évêché de Rochester et le doyenné de Westminster. Il était au moment d'être nommé archevêque de Cantorbéry, lorsque la mort de la reine vint mettre un terme à sa fortune. George I^{er}, qui lui succéda, avait conçu contre l'évêque de Rochester des préventions qui nuisirent à son avancement. La rébellion qui éclata en 1715, en faveur de la maison de Stuart, donna lieu à l'archevêque de Cantorbéry et à l'évêque de Londres d'adresser à leurs diocésains une exhortation pastorale pour exciter l'affection et le dévouement du clergé au roi et à la maison de Brunswick. L'évêque de Rochester et celui de Bristol refusèrent de signer cette exhortation et de la publier dans leurs diocèses. Ce refus rendit Atterbury suspect à la cour, et sa conduite dans la chambre des pairs, où il se montra presque constamment dans le parti de l'opposition, contribua à fortifier ces soupçons. En 1722, on l'accusa d'être entré dans une conjuration en faveur du prétendant : il fut arrêté, traduit devant un comité du conseil privé, et, après avoir subi un interrogatoire, envoyé prisonnier à la Tour de Londres. Ses liaisons avec quelques partisans de la maison des Stuarts, les sentiments qu'il manifestait souvent dans la société, et son opposition déclarée aux mesures de la cour, donnaient de la probabilité à l'accusation, qui d'ailleurs n'a jamais paru fondée sur aucune preuve positive et légale. La chambre des communes n'en passa pas moins, le 23 mars 1725, un bill d'accusation contre l'évêque ;

ce bill ayant été admis par la chambre des pairs, le 9 avril suivant, il fut amené devant la chambre quelques jours après, et il lui fut permis de se défendre lui-même. Il prononça un discours plein d'éloquence, de force et de dignité, dans lequel il réfuta tous les faits allégués contre lui, de manière à convaincre la plus grande partie du public; mais le parti du gouvernement l'emporta. La chambre des pairs le destitua de toutes ses places, le dépouilla de ses dignités, et le bannit à perpétuité du territoire de la Grande-Bretagne. La sentence eut son exécution, et le 18 juin suivant il fut débarqué à Calais, où il rencontra le lord Bolingbroke, qui, après un long exil, avait enfin obtenu la permission de revenir dans sa patrie : « Il me paraît, milord, « qu'on nous a échangés, lui dit gaiement Atterbury. » Pope dit à cette occasion, dans une de ses lettres : « Apparemment la nation a peur d'être « surchargée de mérite, puisqu'elle ne peut regagner un grand homme sans en perdre un autre. » Atterbury alla d'abord à Bruxelles, et ensuite à Paris, où il se livra à la culture des lettres dans une société peu nombreuse, mais choisie, composée d'hommes du monde distingués par leur esprit et leurs connaissances. Madame Morrice, sa fille unique, qu'il aimait tendrement, et qui le méritait par son esprit, ses grâces et ses vertus, alla le rejoindre en France; mais elle n'y vint que pour mourir dans les bras de son père, privé, par ce nouveau malheur, de la plus grande consolation qu'il pût espérer dans son exil. Il exprime des regrets fort touchants sur cette perte, dans une lettre adressée à Pope, avec qui il entretenait une correspondance, dans laquelle il montre autant d'esprit que de goût, et autant d'attachement pour ses amis que de fermeté et de noblesse dans le caractère. « J'aime ma patrie, dit-il dans une de ses lettres, et je l'aime avec tous « ses défauts. J'aime jusqu'à cette partie de la constitution qui m'a blessé sans justice, et qui par là « s'est blessée elle-même. Mon dernier vœu sera le « même que celui de fra Paolo : *Esto perpetua*; « si je meurs en terre étrangère, j'expirerai comme « le Péloponésien de Virgile :

« Et dulces moriens reminiscitur Argos. »

Atterbury en effet ne revit point sa patrie. Il mourut à Paris, le 15 février 1752. Son corps fut transporté en Angleterre, et enterré dans l'abbaye de Westminster. Il avait ordonné que, sur une urne qui renfermerait son cœur, on gravât cette simple inscription :

In hac urna depositi sunt cineres
Francisbi Atterbury, episcopi Roffensis.

Ses sermons, imprimés en 4 vol. in-8°, et le plus considérable de ses ouvrages, sont toujours fort estimés; mais ses écrits de controverse sont oubliés. Ce qu'on lira toujours avec plaisir, ce sont les lettres qu'il écrivait à ses amis, et dont la plupart ont été conservées parmi celles de Pope et de Swift. On en a fait une collection sous le titre de : *Atterbury's epistolary Correspondence*. Chauffepié a

publié à Amsterdam des extraits (en français) de quelques lettres critiques sur des écrivains français, adressées (1727) par Atterbury à Thiriot. Huit lettres latines du même auteur ont été insérées dans le tome 4 du *Recueil de pièces d'histoire et de littérature*, publié à Paris, en 1751, par l'abbé Granet et par le P. Desmolets. Le caractère d'Atterbury, soit dans sa conduite particulière, soit dans sa vie politique, a été jugé très-diversément, et c'est ce qui arrive à tous les hommes de parti ; mais on convient généralement qu'il réunissait beaucoup d'esprit à de grandes connaissances, et qu'il fut un très-bon écrivain et un excellent prédicateur. Après avoir été longtemps lié d'amitié avec Pope, il finit par se brouiller avec lui. On prétend qu'il le définissait : *Mens curva in corpore curvo*. S—D.

ATTICUS (TITUS POMONIUS) était Romain d'origine et de l'ordre des chevaliers. Dès son enfance, il reçut de son père, ami des lettres, toute l'instruction que comportait cet âge. La douceur de sa physionomie et de sa voix, sa facilité et son intelligence lui donnaient sur ses condisciples une supériorité qui excitait leur émulation. Il comptait parmi eux les fils de Marius et de Cicéron, qui furent toujours ses meilleurs amis. Il était très-jeune quand il perdit son père. Sa parenté avec le tribun Sulpicius, qui périt lors des proscriptions de Sylla, le mit en danger. Voyant la désunion qui régnait dans Rome, où les uns se prononçaient pour Sylla, les autres pour Cinna, et ne sachant pas comment y vivre avec dignité, sans blesser un des partis, il se rendit à Athènes avec une grande partie de sa fortune. Sylla, pendant son séjour dans cette ville, eut toujours auprès de lui le jeune Atticus, dont le goût et le savoir le charmaient. Il parlait grec comme s'il fût né à Athènes, et s'exprimait en latin avec tant d'élégance, qu'on lui trouvait une grâce native, plutôt qu'acquise, comme dit Cornélius Népos. Sylla le pressait de revenir avec lui : « En grâce, lui dit « Atticus, ne me menez pas contre ceux que j'ai « quittés pour ne pas porter les armes contre vous. » Il rentra dans sa patrie quand tout y fut pacifié. Il avait un oncle, Q. Cæcilius, chevalier romain, homme riche et dur, dont il sut conserver la bienveillance jusqu'au terme de sa carrière : il en fut récompensé : Cæcilius, en mourant, l'institua héritier des trois quarts de ses biens, ce qui lui valut 40 millions de sesterces. En politique, il se trouvait toujours du parti des meilleurs citoyens, et ne laissait pas douter qu'il en fût, sans cependant, comme dit son historien, se risquer au milieu des tempêtes civiles ; il ne demanda point, le pouvant faire avec avantage, les places qui donnaient du crédit ou de l'illustration, parce qu'il n'était plus possible d'y prétendre sans blesser les lois, ni de les remplir sans danger. Il accepta des lieutenances de plusieurs consuls et de plusieurs préteurs ; mais il n'en suivit aucun dans son gouvernement. Il avait soixante ans quand César porta la guerre dans son pays : il profita du privilège de son âge, et ne quitta point Rome. Il fit les frais de tout ce qu'il fallait à ses amis pour aller joindre Pompée, et ne crut point

blesser ce général en ne se rendant point auprès de lui : il ne lui devait pas, comme les autres, des honneurs et des richesses. Sa neutralité fut si agréable à César, qu'après sa victoire, loin de l'inquiéter, il lui rendit son neveu et son beau-frère, qui s'étaient trouvés dans le camp de Pompée. Ainsi Atticus évita de nouveaux dangers, en restant fidèle à son plan de conduite : il y tint surtout à la mort de César, quand la république parut tomber entre les mains des deux Brutus et de Cassius. M. Brutus, très-jeune encore, trouva dans Atticus, plus que sexagénaire, un ami, avec lequel il vivait aussi familièrement qu'avec ceux de son âge ; c'était l'âme de ses conseils, et même de ses affaires domestiques. Antoine ne tarda pas à devenir redoutable au parti des conjurés, au point que Brutus et Cassius, désespérant des affaires, se retirèrent dans les gouvernements qui leur avaient été donnés par le sénat. Atticus, qui n'avait pas voulu donner d'argent à ce parti pendant qu'il était puissant, voyant Brutus dans la détresse, et forcé de quitter l'Italie, lui envoya 400,000 sesterces, et donna ordre que, pendant son absence, on lui en fit tenir 500,000 en Epire. Il ne devint pas l'adulateur d'Antoine heureux et puissant, et il n'abandonna pas ses adversaires que la fortune accablait. La guerre s'ouvrit entre Antoine, D. Brutus et Octave. Dans cette crise, Atticus se sauva encore par une rare prudence. Antoine, battu, avait quitté l'Italie ; on poursuivait son parti, on cherchait à dépouiller entièrement Fulvie, sa femme, et on se préparait même à faire périr ses enfants. Atticus, quoique vivant dans la plus intime amitié avec Cicéron et Brutus, ne servit en aucune manière cette animosité contre Antoine. Il cacha, autant qu'il le put, ses amis fugitifs, et les aida dans leurs besoins ; il mit à obliger Fulvie embarrassée dans des procès, et en proie à des terreurs de tout genre, tant d'empressement et de soin, qu'elle ne contracta aucun engagement sans lui, et l'eut pour répondant en toute occasion. Il se plaisait à faire voir qu'il était l'ami, non de la fortune, mais des personnes. On ne pouvait lui supposer des vues intéressées : car comment imaginer qu'Antoine se retrouverait à la tête des affaires ? La fortune changea tout à coup ; le futur triumvir reparut en Italie. Atticus, craignant la proscription qui menaçait les amis de Cicéron et de Brutus, se tint caché. Antoine se ressouvint des services qu'il en avait reçus ; il lui écrivit, de sa main, de ne rien craindre, et de venir auprès de lui. Atticus, rendu à la sécurité, étendit ses secours et sa protection à tous les pros crits qui en eurent besoin, présents ou absents. Sauféius, chevalier romain de son âge, et son ami d'études, avait en Italie d'importantes propriétés, que les triumvirs avaient vendues ; Atticus fit si bien que Sauféius apprit en même temps qu'il avait perdu et recouvré ses biens. Il ne profita point de la faveur d'Antoine pour accroître les siens. Quoiqu'il eût beaucoup d'argent, personne ne fit moins d'acquisitions et ne bâtit moins. Son domestique était nombreux et choisi : il se composait de jeunes gens lettrés, de lecteurs et

de copistes. Il se faisait toujours une lecture à sa table, où il enviait ceux dont les goûts se rapprochaient des siens. Il mettait à la poursuite d'une affaire dont il s'était chargé un zèle qui aurait fait croire que c'était la sienne propre. C'était ainsi qu'il gérait les affaires des deux Cicéron, de Caton, de Marius, d'Hortensius, etc. On peut juger de là que ce ne fut pas par paresse, mais par réflexion, qu'il s'éloigna des affaires publiques. Passionné pour tout ce qui tenait à l'antiquité, il donna des preuves de son savoir en ce genre dans son livre des *Annales*, ou plutôt, comme dit Cicéron, dans son *Histoire universelle*, qui renfermait un espace de sept cents ans. Il avait écrit les généalogies des plus illustres familles de Rome; il s'essaya aussi dans la poésie et écrivit en grec les événements du consulat de Cicéron. Sans être sorti du rang de chevalier, il se trouvait allié par Agrippa, son gendre, à Auguste; il en était l'ami, et avait avec lui un commerce de lettres très-suivi: il correspondait aussi d'une manière très-active avec Antoine. On sent combien il lui fallut de sagesse et de prudence pour conserver la bienveillance de deux pareils rivaux. C'est ainsi qu'Atticus arriva à sa 77^e année, voyant toujours accroître sa considération et ses richesses. Sa bonté, qui le faisait aimer de tous, lui avait valu plusieurs héritages considérables. Il avait joui d'une santé si heureuse, que, pendant plus de trente ans, il n'avait pas eu besoin des secours de la médecine: il eut une maladie à laquelle les médecins et lui ne firent pas d'abord attention, croyant que c'était le ténisme. Après trois mois, sans autres souffrances que celles des remèdes, Atticus, sentant son mal augmenter et que la fièvre le gagnait, fit appeler Agrippa, son gendre, et quelques amis; il leur dit qu'après avoir tenté, sans succès, pour sa guérison, tout ce qui était en son pouvoir, il ne voulait plus nourrir son mal; qu'il les pria d'approuver sa résolution, du moins de ne pas inutilement la combattre. Après qu'il se fut abstenu deux jours de toute nourriture, la fièvre tomba tout à coup, et le mal devint plus supportable. Il ne persista pas moins dans son dessein, et mourut le cinquième jour de cette abstinence, l'an de Rome 721. Nous n'avons aucun de ses ouvrages, et pas même ses lettres. Il doit le nom d'*Atticus* à son séjour à Athènes, et sa réputation dans la postérité aux lettres de Cicéron, et à Cornélius Népos, qui a écrit sa vie.

Q—R—r.

ATTICUS était de l'une des principales familles d'Athènes; car il descendait des Eacides; mais les biens d'Hipparchus, son père, ayant été confisqués, sous prétexte d'une conspiration, il se trouvait dans un état voisin de l'indigence, lorsque la fortune vint à son secours d'une manière inespérée, en lui faisant trouver, dans une maison qu'il possédait auprès du théâtre, un trésor immense. Cette découverte lui inspira d'abord beaucoup plus de crainte que de joie; et, voulant se mettre à l'abri des dénonciateurs, il écrivit à Nerva, alors empereur: « J'ai trouvé un trésor dans mon champ, que dois-je en faire? — Use, lui répondit Nerva, de ce que « tu as trouvé. » Il répliqua que ce trésor passait

de beaucoup la fortune à laquelle il pouvait prétendre. « Eh bien! abuses-en, lui écrivit Nerva; car il « est à toi. » Devenu l'un des plus riches de l'empire, Atticus sut faire un noble usage de sa fortune. Hérode, son fils, ayant été nommé intendant des villes libres de l'Asie, voulut faire construire à Troade des bains dont cette ville manquait, et l'empereur Adrien lui accorda, pour cela, 5 millions de drachmes (2,700,000 fr.); il en dépensa 7 millions (6,500,000 fr.). Les autres villes, craignant qu'on ne leur fit supporter cette dépense, s'en plaignirent à l'empereur, qui fit part de leurs plaintes à Atticus; il répondit que c'était lui qui avait donné le surplus à son fils, qui en faisait présent à la ville. Il lui arriva plusieurs fois de sacrifier cent bœufs à Minerve en un seul jour, et de donner un repas à tous les citoyens d'Athènes. Enfin, par son testament, il leur légua à chacun une mine (90 fr.) par an, ce qui, en supposant qu'ils ne fussent que 6,000, faisait 540,000 fr. par an. C—R.

ATTICUS. Voyez HÉRODE.

ATTICUS, philosophe platonicien, florissait au 2^e siècle de notre ère, sous l'empereur Marc-Aurèle. Il combattit les dogmes d'Aristote sur les corps célestes, sur la Providence, sur la dernière fin de l'homme, sur la quintessence des êtres, et s'attacha surtout à fixer une ligne de démarcation entre la philosophie péripatéticienne et celle de Platon. — On compte, dans l'antiquité, plusieurs autres ATTICUS, et entre autres, un rhéteur de Pergame, dont parle Strabon.

K.

ATTICUS, né à Sébasté, ville d'Arménie, embrassa la vie religieuse, et vint ensuite à Constantinople, où il se déclara ouvertement contre St. Jean Chrysostome. Il fut même un de ceux qui, en 404, contribuèrent le plus à faire condamner ce grand homme à l'exil; et comme les fidèles de Constantinople, par attachement pour leur pasteur, affectaient d'abandonner les églises de la ville, et de se répandre dans celles de la campagne, Atticus obtint contre eux, de l'empereur Arcade, des rescrits très-sévères. A la mort d'Arsace, successeur de St. Jean Chrysostome, il réussit à se faire élever sur le siège de Constantinople (406); mais bientôt son refus de placer sur les diptyques le nom de St. Jean Chrysostome le fit exclure par le pape Innocent I^{er} de toute communion avec l'Eglise, et il ne céda qu'en 415, vaincu par les exhortations de St. Alexandre, patriarche d'Antioche, et par les instances de l'empereur Théodose III, qui craignait un mouvement populaire dans Constantinople. Après sa réconciliation avec le saint-siège, Atticus ne s'appliqua plus qu'à gouverner paisiblement son Eglise, qu'à instruire et à édifier son troupeau. Il fit aussi oublier ses premiers torts par un attachement inviolable à l'orthodoxie. En 421, les pélagiens, qui se plaignaient d'être injustement persécutés à Rome et en Afrique, envoyèrent à Constantinople quelques-uns de leurs évêques, dans l'espoir de s'y faire un appui. Atticus, après les avoir entendus, leur opposa la foi constante et la doctrine de l'Eglise, et leur donna l'ordre de s'éloigner immédiatement. Ce patriarche mourut le 40 octobre

425. Il avait composé un traité de *Fide et Virginitate*, pour les princesses filles de l'empereur Arcadius, et plusieurs écrits contre les nestoriens et les eutychiens.

CH — s.

ATTILA, fils de Mandras, tirait son origine des Huns, qui avaient combattu les empereurs de la Chine. Il succéda, en 434, à son oncle Roas, et partagea l'autorité souveraine avec son frère Bleda. Ces deux chefs barbares, établis dans la Hongrie et dans la Scythie, menacèrent l'empire d'Orient, et forcèrent deux fois le faible Théodose II d'acheter la paix à des conditions honteuses. Sous des chefs qui réunissaient l'habileté au courage, la puissance des Huns devint redoutable aux peuples de l'Europe et de l'Asie. Les Huns regardaient surtout Attila comme le plus intrépide de leurs guerriers, et comme leur guide le plus expérimenté dans leurs excursions militaires. Leur amour et leur respect pour sa personne se convertirent bientôt en un sentiment superstitieux. Attila feignit d'avoir trouvé l'épée de leur divinité tutélaire; fier de posséder cette arme qui donnait à sa puissance un caractère sacré, il ne songea plus qu'à faire valoir ses droits divins et incontestables à l'empire de l'univers. Ayant fait mourir son frère Bleda, ce fratricide fut attribué à une inspiration du ciel, et célébré comme une victoire. Seul maître d'un peuple qui adorait la divinité sous le symbole d'une épée, chez laquelle, dit Montesquieu, les enfants entraient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs pères, où les pères versaient des larmes de ne pouvoir suivre leurs enfants à la guerre, Attila, avec une ambition sans bornes, devait faire trembler tous les peuples, et devenir, comme il le disait lui-même, le fléau dont Dieu se servait pour châtier les nations. En peu d'années, il étendit sa domination sur toutes les provinces de la Germanie et de la Scythie; les empereurs d'Orient et d'Occident étaient ses tributaires, les Vandales ses alliés; les Ostrogoths, les Gépides, une partie des Francs se réunissaient sous ses drapeaux: les peuples les plus reculés du Nord le redoutaient comme un guerrier qui commandait à la victoire, et comme un magicien qui excitait à son gré les orages, dictait des lois aux éléments, et faisait tomber les étoiles. Devenu le monarque universel des barbares, et chef d'une armée dont les historiens font monter le nombre à 700,000 combattants, il porta ses armes jusque dans le royaume de Perse, dont il avait entendu vanter la puissance et les richesses. Après une longue marche dans laquelle aucun obstacle ne put l'arrêter, il fut battu par l'armée des Persans, dans les plaines d'Arménie, et se retira avec le projet de venger sa défaite sur l'empire d'Orient. Il ne manqua pas de prétexte pour déclarer la guerre. Tous les États qui promettaient un riche butin étaient ses ennemis naturels, et tous les princes qu'il espérait vaincre avaient manqué à la foi des traités. Les Huns, conduits par Attila, pénétrèrent dans l'Illyrie et ravagèrent toutes les provinces de l'empire, depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Adriatique. L'empereur Théodose rassembla une armée pour s'opposer aux ravages d'un

si redoutable ennemi; mais dans trois batailles sanglantes la fortune se déclara pour les barbares. Constantinople ne dut son salut qu'à la hauteur de ses murailles et à l'ignorance des compagnons d'Attila dans l'art des sièges. La Thrace, la Macédoine, la Grèce, devinrent la proie du farouche conquérant, qui porta partout le fer et la flamme, et détruisit soixante-dix villes florissantes. Théodose fut réduit à solliciter la clémence d'Attila; les sénateurs et les nobles de Byzance vendirent leurs biens pour satisfaire son avidité et apaiser sa colère. Pendant les négociations, les ambassadeurs d'Attila allèrent menacer l'empereur de Constantinople jusque sur son trône, et ceux de Théodose vinrent se jeter plusieurs fois aux pieds du roi des Huns, qui avait établi sa cour dans un village royal, bâti sur les bords du Danube. Attila reçut les députés de Byzance, assis sur une chaise de bois, et reprochant à l'empereur Théodose d'avoir manqué aux conditions des traités: « Où est la forteresse, s'écria-t-il, où est « la ville de l'empire romain qui peut prétendre à « subsister, lorsqu'il nous plaira de la détruire? » Les députés ne purent apaiser le monarque des Huns qu'à force de soumissions et de présents. Tandis qu'ils étaient encore auprès de lui, Edéon, l'un de ses ambassadeurs envoyés à Constantinople, se laissa corrompre par l'eunuque Chrysaphius, et promit d'assassiner son maître à son retour sur les bords du Danube. La vue des richesses qui lui étaient promises avait exalté la tête de ce barbare; mais en revoyant Attila il n'eut pas le courage d'achever son crime; il se jeta aux pieds du monarque, avoua sa faute et implora son pardon. A la nouvelle d'une conspiration découverte, on s'attendait à voir couler des flots de sang, et les ambassadeurs de Théodose tremblaient d'être immolés à la vengeance d'Attila; mais le roi des Huns se contenta d'envoyer des députés à Constantinople, pour reprocher à Théodose sa perfidie, et pour demander la tête de Chrysaphius, dont l'empereur racheta la vie par de nouveaux tributs. La paix fut conclue et bientôt troublée; Marcién, qui succéda à Théodose, sentit toute la honte des traités faits avec Attila, et refusa de payer le tribut accoutumé. « J'ai de l'or pour « mes amis, dit l'empereur, et du fer pour mes ennemis. » Attila fut irrité de cette réponse, et, dans sa colère, il menaça à la fois l'empire de Constantinople et celui d'Occident. Ses ambassadeurs envoyés à Byzance et à Ravenne adressèrent aux deux empereurs la même harangue: « Attila notre « maître et le tien t'ordonne de faire préparer, sans « délai, un palais pour le recevoir. » Ces paroles portèrent la terreur dans les deux cours impériales; mais Attila différa d'exécuter ses menaces jusqu'au moment où il aurait achevé une entreprise à laquelle il mettait une grande importance. Depuis longtemps il avait le projet de faire une invasion dans les Gaules; au premier signal, les nations de la Germanie et de la Scythie accoururent sous ses drapeaux, et des myriades de barbares s'avancèrent vers le Rhin et la Moselle. A leur approche, la consternation fut universelle. Les peuples désertaient

les villes et fuyaient dans les forêts. Attila traversa la Champagne, qu'il trouva partout déserte sur son passage. Il passa la Seine, atteignit la Loire, et vint camper sous les murs d'Orléans. Les habitants, encouragés par Anianus ou Agnan, leur évêque, arrêtaient les premiers efforts des barbares, et virent bientôt arriver à leur secours une armée commandée par Aëtius, général des Romains, et par Théodoric, roi des Visigoths, établis à Toulouse. Cette armée réunissait sous ses drapeaux les Goths, les Romains, les Armoricaux, les Alains, les Bourguignons et les Francs qui obéissaient à Mérovée; à leur arrivée, le roi des Huns leva le siège, et, redoutant les suites d'une défaite au centre de la Gaule, il abandonna les bords de la Loire, et revint attendre ses ennemis dans les plaines de Châlons-sur-Marne; bientôt les deux armées se trouvèrent en présence; Attila, inquiet sur le sort du combat qu'il ne pouvait éviter, consulta les aruspices qui lui annoncèrent sa défaite. Le roi barbare, sans laisser voir ses inquiétudes, parcourut les rangs de son armée, rappela à ses soldats leurs anciens exploits, et leur montra (ce sont ses propres expressions) la joie d'un nouveau combat comme la récompense de leurs travaux. Il se servit habilement de la doctrine de la prédestination, si familière à presque tous les peuples guerriers, et montra à ses compagnons la vengeance du ciel prête à éclater sur la tête des lâches. Enflammés par les discours et par la présence de leur chef, les Huns étaient impatients de combattre; Attila rangea son armée en bataille, et s'avança à la tête de l'élite de ses guerriers. Après avoir, selon le langage des historiens, obscurci l'air d'un nuage de flèches et de javalots, l'infanterie et la cavalerie des deux armées se joignirent et combattirent corps à corps. Les Huns enfoncèrent le centre de l'armée ennemie, séparèrent les deux ailes, et réunirent tous leurs efforts pour accabler et détruire l'aile gauche. Attila se croyait déjà sûr de la victoire, lorsqu'un corps de réserve, commandé par Thorismond, fils de Théodoric, descendit des hauteurs voisines, attaqua l'armée des Huns avec impétuosité, porta le désordre et la mort dans leurs rangs; Attila, pressé de toutes parts, se retira avec peine dans son camp, où la nuit sauva les débris de son armée. L'intrépide barbare se fit des retranchements avec des chariots et des bagages, et, dans son désespoir, il fit dresser un bûcher pour s'y précipiter lui-même, plutôt que de tomber vivant entre les mains de ses ennemis. Les vainqueurs et les vaincus passèrent la nuit dans les alarmes; 160,000 morts, selon quelques historiens, couvraient le champ de bataille; on avait vu dans l'une et l'autre armée les enseignes des Goths et des Francs, divisés entre eux, et combattant, les uns pour Rome, les autres pour Attila. Les Romains durent s'applaudir de voir les barbares aux prises avec les barbares, et montrèrent peu d'ardeur à poursuivre les avantages de cette journée. Les soldats de Théodoric, mort dans la mêlée, hésitaient d'attaquer Attila vaincu; le préfet Aëtius semblait redouter que les Goths et les Francs, ces dangereux auxiliaires de Rome,

n'eussent plus d'ennemis à combattre. Au milieu de ces hésitations, Attila se préparait à la retraite; son historien le compare au lion dans sa caverne, environné de chasseurs effrayés à son aspect. Tout porte à croire qu'après sa défaite il conservait encore des forces redoutables, car il ne fut abandonné par aucun de ses alliés. Les Goths se retirèrent dans les provinces méridionales de la Gaule. Aëtius quitta les bords de la Marne; Attila, toujours enfermé dans l'enceinte de ses chariots, s'étonna d'être resté seul dans les plaines de Châlons. Redoutant quelque stratagème, et manquant de vivres dans un pays qu'il avait ravagé, il se retira vers le Rhin, et sa retraite, qui ne fut troublée que par les Francs de Mérovée, apprit enfin aux peuples des Gaules que le *fléau de Dieu* avait été vaincu. Attila, plus irrité que découragé, reçut bientôt des renforts; et le monde se demanda sur quel pays, sur quel trône allait éclater sa colère, sur quel peuple il allait venger la honte de sa défaite. Il résolut d'attaquer l'Italie. Pour la seconde fois, il réclamait comme son épouse Honoria, sœur de Valentinien III. Cette princesse, après avoir déshonoré son rang par sa conduite, avait imploré l'appui d'Attila contre sa propre famille, et demandé au monarque barbare d'être admise au rang de ses épouses; le roi des Huns, peu scrupuleux sur l'honneur des princesses, avait saisi cette occasion de se déclarer le champion de la beauté persécutée; mais comme ses idées chevaleresques n'étaient pas tout à fait désintéressées, ce terrible chevalier exigeait qu'on lui cédât, avec la main d'Honoria, la moitié des provinces de l'empire. Il entra en Italie, à la tête d'une armée formidable: tandis que l'empereur tremblant envoyait au roi des Huns des ambassades inutiles, Attila prenait et détruisait Aquilée; il réduisit en cendres Padoue, Vicence, Vérone et Bergame, et ravageait les plaines de la Lombardie. Tous les habitants des villes et des campagnes fuyaient à son approche: les uns se réfugiaient dans les Alpes, les autres dans les Apennins. Les peuples de la Vénétie allèrent chercher un asile dans les lagunes de la mer Adriatique, et fondèrent Venise, qui doit ainsi son origine à la terreur qu'inspirait Attila. En entrant dans le palais de Milan, Attila aperçut un tableau qui représentait l'empereur des Romains assis sur un trône, et les princes de Scythie prosternés à ses pieds; il ordonna au peintre d'effacer ce tableau et de représenter sur la même toile le roi des Huns assis sur son trône, et les empereurs romains déposant à ses pieds des sacs d'or. Les spectateurs applaudirent sans doute à ce changement, et l'Italie ne tarda pas à s'apercevoir que le tableau ordonné par le roi des Huns était d'une effrayante vérité. L'empire d'Occident n'avait point d'armée pour sa défense; l'empereur, le sénat et le peuple de Rome eurent recours aux larmes et aux supplications; le pape Léon I^{er} exposa sa vie pour sauver son troupeau, et se rendit dans le camp d'Attila avec les ambassadeurs romains; on proposa au roi des Huns de lui abandonner tous les droits de la princesse Honoria; cette proposition, la soumission des Ro-

main, l'éloquence de Léon, son air vénérable, apaisèrent la colère du prince barbare; il faut croire aussi que l'arrivée d'Aétius et le souvenir de la bataille de Châlons purent contribuer à le rendre moins inexorable. Comme il ravageait tous les pays qu'il parcourait, son armée manquait presque toujours de vivres; le beau ciel d'Italie commençait d'ailleurs à amollir les pâtes du Nord: Attila accepta les conditions de la paix et revint en Hongrie. Les Romains, qui n'avaient eu pour défense que leurs prières, remercièrent le ciel, et crurent devoir leur salut à un miracle. On racontait qu'Attila avait été effrayé des menaces de St. Pierre et de St. Paul, descendus du ciel à la voix de St. Léon. Cette fable est reléguée aujourd'hui dans les vieilles chroniques, et nous ne la répétons ici que parce qu'elle a été consacrée par le pinceau de Raphaël et le ciseau de l'Algarde. Attila, de retour de Hongrie, tenta contre la Gaule une nouvelle expédition qui ne réussit pas plus que la première; il la trouva, dans les Alains, les Francs et les Goths des ennemis invincibles. Obligé, pour la seconde fois, de quitter la Gaule, il se ressouvint qu'on ne lui avait point encore livré la princesse Honoria, et résolut d'aller la demander le fer et la flamme à la main; pendant qu'il faisait ses préparatifs pour attaquer de nouveau l'Italie, et qu'il répétait sans cesse le nom d'Honoria dans ses terribles manifestes, il fut séduit par la beauté d'une jeune fille nommée Ildico, et l'ajouta à la nombreuse liste de ses épouses. Attila se livra, en cette occasion, à tous les excès de la débauche et de l'amour. Le lendemain de son mariage, ses courtisans et ses guerriers, impatients de saluer leur maître, pénétrèrent dans sa tente, et trouvèrent la jeune Ildico couverte d'un voile, assise près du corps glacé de son époux. Pendant la nuit, Attila avait été étouffé par une hémorragie, l'an 453. On soupçonna sa nouvelle épouse d'avoir contribué à sa mort, et, dans les deux cours de Rome et de Byzance, la jeune Ildico fut célébrée comme une autre Judith. On exposa le corps d'Attila au milieu de la plaine, sous un pavillon de soie, et ses guerriers en firent plusieurs fois le tour en chantant des vers à la louange de celui qui avait été leur père et la terreur de l'univers; les barbares se coupèrent les cheveux selon leur usage, et répandirent leur sang pour honorer la pompe funèbre de leur chef. Le corps du roi des Huns fut enfermé dans trois cercueils, le premier d'or, le second d'argent, et le troisième de fer; on égorgea les captifs qui avaient creusé la fosse, et le corps d'Attila fut enseveli pendant la nuit, comme si on eût voulu dérober le secret de sa tombe à tous les peuples qui devaient maudire sa mémoire. Jorandès nous a laissé un portrait de ce roi barbare, qui rappelle son origine et qui nous offre des traits qu'on retrouve encore dans les Tartares Kalmouks. Il avait une grosse tête, un nez aplati, de larges épaules, une taille courte et carrée. Sa démarche était fière, sa voix forte et sonore; il roulait sans cesse des yeux féroces, et les rois qui suivaient sa cour disaient qu'ils ne pouvaient supporter la majesté de ses regards. Corneille a peint d'un seul trait

la manière hautaine avec laquelle il traitait les princes qui suivaient sa cour :

Ils ne sont pas venus nos deux rois; qu'on leur die
Qu'ils se font trop attendre, et qu'Attila s'ennuie.

Attila avait coutume de dire que l'herbe ne pouvait croître où son cheval avait passé; il mettait toute sa gloire à inspirer la terreur, et ne cherchait point à se distinguer par les dehors de la magnificence. Sa table était de bois, ainsi que ses coupes et ses plats; il ne se nourrissait que de viande, et regardait le pain comme un luxe indigne des conquérants du Nord. Maître de plusieurs royaumes, il n'eut jamais de capitale, et son palais n'était qu'une immense cabane ornée des dépouilles des vaincus. Il ne manquait point de talents militaires; vaincu plusieurs fois, il fit sa retraite avec habileté, et ne reparut que plus redoutable sur le champ de bataille; il mérita l'affection de ses alliés qui ne l'abandonnèrent point dans les revers, et celle de ses sujets qui célébraient sa justice. Le modèle des héros barbares, il effraya le monde par ses conquêtes, et l'étonna quelquefois par sa générosité et sa clémence. Ne connaissant d'autre politique que la guerre, et d'autres lois que celles de la victoire, il ne fit rien pour conserver à sa famille les vastes États qu'il avait conquis: l'empire des Huns périt avec lui, et les ruines de cinq cents villes furent les seuls monuments de sa puissance (1).

M—D.

(1) La vie d'Attila a été écrite en latin par Cœlius Juvencus, sous ce titre : *Cœlii Juvencii Vita Attilæ, Hunnorum ducis*, imprimée d'abord à Venise, 1502, à la suite des *Vies* de Plutarque; séparément à Ingolstadt, 1604, in-4°, et à Presbourg, 1756, in-fol: elle a été insérée en outre dans le *Promptuarium ecclesiasticum* de H. Canisius, et dans le tome 1^{er} de l'ouvrage de Mathias Bel : *Amplissima historico-critica Prefationes in Scriptores rerum hungaricarum*; — par P. Callimachus Experius : de *Gestis Attilæ*, sans date (probablement Trévise, 1489), in-4°; Haguenau, 1551, in-4°; Bâle, 1541, in-8° et insérée dans les *Rerum hungaricarum Decades* d'Ant. Bonfini; — par Nicolas Olabius, publiée en 1538, et réimprimée à la suite de l'histoire de Bonfini, que nous venons de citer. — On a trouvé, en 1777, dans les archives de Bavière, un manuscrit très-bien conservé du 15^e siècle, contenant un poème sur la première expédition d'Attila dans les Gaules, et sur les hauts faits de Gaultier, prince des Aquitains. F.-C.-J. Fischer, attaché à la légation de Deux-Ponts, le fit imprimer en 1780 : de *Prima Expeditione Attilæ, regis Hungorum, in Gallias, ac de rebus gestis Waltharii, Aquitanorum principis, carmen epicum sæc. 6, ex cod. Ms. memb. optimæ notæ summa fide descriptum, nunc primum in lucem productum*, etc., Leipsick, 1780, in-4°. On n'avait alors que 4555 hexamètres; cent dix-neuf autres vers furent découverts un peu plus tard à Carlsruhe, dans un manuscrit du 9^e siècle, et publiés en 1792 : de *Prima Expeditione Attilæ*, etc., *Continuatio*, Leipsick, 1792, in-4°. Cet ouvrage, qui renferme des locutions barbares, tient beaucoup plus du roman que de l'histoire. Rien n'indique le nom de l'auteur; il adresse son poème à ses frères, ce qui fait seulement voir qu'il était moine. — P. Corneille a donné, en 1667, *Attila, roi des Huns*, tragédie en 5 actes (voy. CORNEILLE), sujet traité de nouveau par un poète contemporain, M. Hippolyte Bis, dont la pièce a été représentée, le 26 avril 1822, sur le second Théâtre-Français, et imprimée la même année. — J.-M. Barbieri, Modenois, a publié à Ferrare, 1568, in-8°, la *Guerra d'Attila, flagello di Dio*, ouvrage écrit d'abord en latin par Thomas d'Aquile, traduit en provençal par Nic. Casola, et qu'il ne faut pas confondre avec une autre histoire du roi des Huns imprimée sans titre à Venise, 1472, in-4°. On peut consulter, sur ce dernier livre, devenu très-rare, le *Manuel du libraire* de Brunet, au mot LIBRO. — Enfin il existe sur Attila un poème italien moderne dont voici le titre : *Attila, flagellum Dei, tradotto della vera cronica per Rocco de Ariminesi Padovano*, etc., Lucques, 1763, in-8°. Cn—s.

ATTINGHAUSEN (GUERARD), landamman du canton d'Uri, en 1206. Il eut part, cette même année, tant à la fondation qu'au renouvellement de la fédération entre les trois pays d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, fédération qui, renouvelée depuis de dix ans en dix ans, a été l'origine de la confédération des cantons suisses. U—r.

ATTIRET (le frère JEAN-DENIS), jésuite et peintre français, de la mission de Pékin, né à Dôle, en Franche-Comté, le 31 juillet 1702, reçut de son père, qui professait la peinture, les premières leçons de cet art, pour lequel il annonça les plus rares dispositions. Encouragé et secondé par le marquis de Brossia, il se rendit à Rome pour s'y perfectionner par la vue et l'étude des chefs-d'œuvre. A son retour, il passa à Lyon et y fit quelques tableaux qui lui méritèrent une première réputation. A l'âge de trente ans, il entra chez les jésuites dans l'humble et simple qualité de frère convers. Quelques années après, les missionnaires de Pékin ayant fait la demande d'un peintre français, il sollicita cette destination, et partit pour la Chine, vers la fin de 1737. Le frère Attiret ne fut pas plutôt arrivé à Pékin, qu'il offrit à l'empereur Khian-loung un tableau représentant l'*Adoration des rois*, et ce prince en fut si satisfait, qu'il le fit placer dans l'intérieur de ses appartements. On se figurerait difficilement les dégoûts et les contrariétés qu'eut à essuyer le talent de l'artiste français. Accoutumé, en Europe, à ne peindre que l'histoire et le portrait, il fallut qu'il se livrât à tous les genres, selon les ordres qu'il recevait, et qu'il se conformât à toutes les irrégularités du mauvais goût chinois. L'empereur n'aimait pas la peinture à l'huile, à cause de son vernis ; les ombres, quand elles étaient un peu fortes, lui paraissaient autant de taches. Il fallut préférer la détrempe, et se résoudre à ne plus faire usage que d'ombres extrêmement claires et légères. Le frère Attiret se vit forcé de recommencer, en quelque sorte, un cours de peinture, et de prendre des leçons des peintres chinois. Ceux-ci, tout en reconnaissant la supériorité de ses talents, lui firent observer que les choses qu'il négligeait comme des minuties dans l'exacte représentation des fleurs, du feuillage des arbres, du poil des animaux, des habillements, des mains chinoises aux ongles longs, étaient, parmi eux, des détails dont la stricte précision était exigée avec rigueur, et sans laquelle on ne pouvait plaire à des yeux chinois. Le frère Attiret sentit qu'il ne pourrait obtenir le suffrage du monarque qu'il servait qu'en gâtant ses tableaux, et il eut le courage de s'y résigner. Ses travaux n'eurent presque point d'interruption ; ils furent souvent excessifs depuis 1735 jusqu'en 1760, années les plus brillantes du règne de l'empereur Khian-loung, et dont presque chaque mois a été marqué par des victoires, qui ont si considérablement agrandi les limites de son empire. Ces conquêtes, et les batailles qui les avaient procurées, fournirent les sujets d'un grand nombre de tableaux qui furent ordonnés au frère Attiret, et dans l'exécution desquels la bizarrerie du goût chinois lui fit rencontrer une foule de difficultés : l'extrême célérité qu'il était

forcé quelquefois de mettre dans son travail lui permettait à peine de songer à la nourriture et au sommeil. La modestie, la douceur et la docilité de l'artiste français l'avaient rendu cher à l'empereur, qui ne laissait passer presque aucun jour sans se rendre à son atelier, pour l'entretenir et le voir peindre. Le 19 juillet 1754, étant entré au palais, selon son usage, un des grands de la cour lui annonça qu'il venait d'être créé mandarin. Une si haute distinction aurait pu tenter un cœur moins religieux. Le premier soin du frère Attiret fut d'aller se jeter aux pieds du contre-ministre, et de le conjurer d'intercéder pour lui auprès de l'empereur, afin qu'il lui fût permis de ne pas accepter un honneur qui convenait si peu à l'humble rang qu'il tenait dans l'état religieux. Le ministre, étonné d'un refus dont la Chine ne voit pas d'exemple, fit tout ce qu'il put pour lui persuader d'accepter cette faveur ; en le voyant inébranlable dans sa résolution : « Du moins, dit-il, « vous accepterez les revenus, si vous ne voulez pas « accepter les marques de la dignité. » Le frère Attiret, aussi désintéressé que modeste, refusa constamment l'un et l'autre. Le lendemain, l'empereur l'ayant fait appeler, lui fit un grand nombre de questions sur les motifs de son refus. Le frère se prosterna à ses pieds, et sut employer des expressions si touchantes pour justifier et colorer sa résistance, qu'il eut le bonheur de ne pas irriter le monarque, et d'en obtenir ce que désirait son extrême modestie. Le frère Attiret, au rapport des missionnaires, avait du feu, de la vivacité, beaucoup d'esprit, une piété tendre, et le plus aimable caractère. Nous n'avons de lui qu'une seule lettre très-intéressante et élégamment écrite, insérée dans le *Recueil des Lettres édifiantes*, t. 27. Il y donne la description d'une des maisons de plaisance de l'empereur, et quelques considérations sur le goût de l'architecture chinoise. D'après le compte qu'il y rend aussi de ses travaux les plus habituels, on voit que, pendant les premières années de son séjour à Pékin, il était spécialement occupé à peindre, soit à l'huile sur les glaces, soit à l'eau sur la soie, des arbres, des fruits, des oiseaux, des poissons, des animaux de toute espèce, rarement la figure. Les grands tableaux d'histoire, ordonnés à l'occasion des conquêtes de l'empereur, sont d'une époque postérieure. Tous les ouvrages de cet artiste sont renfermés dans l'intérieur du palais de l'empereur, où personne n'est admis. Les missionnaires eux-mêmes n'ont guère connu d'autre production de son pinceau que le beau tableau de l'*Ange Gardien*, qui orne la chapelle des Néophytes, dans l'église de la mission française de Pékin. Le frère Attiret, épuisé par tant de travaux, mourut à Pékin, le 8 décembre 1768, âgé de 66 ans. L'empereur Khian-loung l'honora publiquement de ses regrets, et donna 200 onces d'argent (1500 fr.) pour concourir aux frais de ses funérailles. (Voy. Lettre du P. Amiot, *Journal des Savants*, 1774, mois de juin.) G—r.

ATTIRET (CLAUDE-FRANÇOIS), neveu du précédent, né à Dôle, le 14 décembre 1728, apprit la sculpture à l'école de Pigal. Ayant remporté un des

grands prix annuels, il fut envoyé à Rome pour se perfectionner. De retour à Paris, il fut reçu à l'académie de peinture et de sculpture, et composa quelques ouvrages qui lui firent une espèce de réputation. Il demeura ensuite à Besançon, où il trouva plusieurs occasions d'exercer son ciseau, et revint enfin dans sa ville natale. Les magistrats de Dôle lui confièrent l'exécution de la statue de Louis XVI, la première qui ait été élevée à ce prince. Elle a été brisée pendant la révolution. C'est Attiret qui a fait les ornements de la fontaine publique de Dôle. Il est mort à l'hôpital de cette ville, le 15 juillet 1804. W—s.

ATTON ou ACTON (ATTO VERCELLIENSIS), évêque de Verceil, vivait dans le 10^e siècle. Il était fils d'Aldegarius Vicecomes, seigneur de Corte Regia, aujourd'hui Villa-Regia, dans le Verceilais. Il fut grand chancelier de Lothaire, en 954, et son négociateur dans les affaires les plus difficiles entre l'Église et l'Empire. L'historien Cave n'avait pas mentionné avec exactitude les ouvrages de l'évêque Atton, qui est considéré par les théologiens comme un des Pères de l'Église, d'après l'autorité du cardinal Bellarmin, lequel ajoute qu'il était profond canoniste, et que ses écrits ont été publiés par d'Achéry, en 1664, d'après les manuscrits de la bibliothèque du Vatican. Il appartenait à un zélé Verceilais, l'abbé Charles Buronzo del Signore, de donner les ouvrages d'Atton, en 2 vol. in-fol., sous ce titre : *Athouis sanetæ Verecellarum ecclesiæ episcopi Opera, ad autographi verecellensis fidem nunc primum exacta, præfatione et commentariis illustrata*, Verceil, 1768. L'abbé Mai, bibliothécaire de la Vaticane, connu par ses belles découvertes de fragments des classiques latins, a publié, dans le t. 6 de cette collection, le *Polipticon* de l'évêque Atton, manuscrit qui se trouvait à Rome. Cet ouvrage, dit le savant Mai, est écrit d'une manière mystérieuse et énigmatique, comme le livre *Hisperica famina* de Virgilius Maro, de Toulouse en France, grammairien du 6^e siècle, manuscrit de la même bibliothèque du Vatican, qu'on a imprimé récemment. (Voyez *Storia della verecellese letteratura*, t. 4, p. 208.) G—G—V.

ATTUMONELLI (MICHEL), médecin, membre des sociétés de médecine et médicale d'émulation de Paris, naquit à Andria, dans la terre de Bari, au royaume de Naples, en 1755. Il étudia, dès sa plus tendre jeunesse, sous les docteurs Cirillo et Cotugno, professeurs de cette fameuse université de Naples, qui a produit tant de grands hommes. Après avoir continué ses études sous Vivenzio, médecin de la reine, il passa à Salerne, où il fut reçu docteur. De retour à Naples, il y remplaça pendant quelque temps le célèbre Villari, professeur de clinique à l'hospice des Incurables. Indépendamment des connaissances approfondies qu'il avait acquises dans son art, plusieurs des principales branches de la littérature ancienne, la théologie, la physique, l'histoire naturelle, lui étaient familières. Une logique saine, une critique sûre et une grande sagacité lui aplanissaient les difficultés d'un art trop souvent conjectural. Ces avantages le mirent à même d'entreprendre un grand nombre de cures qui établirent de

bonne heure sa réputation, Jeune encore, il composa des *Éléments de physiologie médicale, ou la Physique du corps humain*, imprimés à Naples en 1787 et 1788, travail aussi remarquable par l'érudition que par la sagesse des vues et l'esprit philosophique avec lequel elles sont exposées. Les armées françaises s'étant retirées de Naples, en 1799, Attumonelli, qui avait pris quelque part à la révolution opérée sous leurs auspices, et qui avait publié pendant leur séjour une traduction de la *Politique de la France régénérée*, de Condorcet, quitta sa patrie pour venir s'établir à Paris. On peut dire qu'alors une nouvelle existence commença pour lui. A peine arrivé dans cette ville, le hasard lui fit connaître MM. Paul et Tryaire, qui fondaient leur établissement de bains minéraux. Il écrivit à cette occasion son *Mémoire sur les eaux minérales de Naples et sur les bains de vapeur*, dans lequel il traite des quatre principales eaux de ce pays volcanique, c'est-à-dire des eaux sulfureuses, ferrugineuses, alumineuses et alcalines. Il n'est pas inutile d'ajouter que la maison de Tivoli dut beaucoup à cette publication, et qu'elle dut encore davantage aux soins qu'il ne cessa de lui donner, ce qui ne l'empêcha pas de se former une brillante clientèle, et de consacrer encore bien des moments à la littérature. Regrettant avec raison que le grand ouvrage de la commission d'Égypte ne pût être placé dans toutes les bibliothèques, il conçut l'idée d'en composer un résumé en 3 ou 4 vol., que la mort ne lui a pas permis de publier. Il y avait ajouté beaucoup de détails neufs, tirés des ouvrages du cardinal Gaetano, du chanoine Mazocchi, de l'abbé Martorelli, de Zoëga, d'Ennius Quirinus Visconti, dont il fut l'ami, etc. Attumonelli est mort à Paris, le 17 juillet 1826. V—s—1.

ATWOOD (GEORGE), physicien anglais, né vers 1745, étudia à l'école de Westminster et au collège de la Trinité de Cambridge, où il fut ensuite professeur. Le célèbre Pitt, ayant assisté à un cours de physique qu'il faisait, conçut une si grande idée de ses talents, qu'il l'employa dans le ministère des finances. Ce ministre lui fit obtenir une pension qui s'éteignit à sa mort, arrivée en 1806, un an avant celle d'Atwood. Ses ouvrages, écrits en anglais, sont : 1^o *Traité sur le mouvement rectiligne et la rotation des corps, avec une description d'expériences relatives à ce sujet*, 1784. On se servit, pour ces expériences, d'une machine très-ingénieuse, inventée par Atwood, et qui porte son nom. On la trouve dans tous les cabinets de physique, où elle sert à démontrer, par expérience, les lois de la chute des corps. 2^o *Analyse d'un cours sur les principes de la physique fait à l'université de Cambridge*, in-8^o, 1784. L'auteur ne se montre pas moins savant dans cet ouvrage que dans le précédent. 3^o *Recherches fondées sur la théorie du mouvement pour déterminer les temps de vibration des balanciers des horloges*, dans les *Transactions philosophiques*, et analysées dans la *Biblioth. Britann.* de Genève, t. 2 des sciences et arts. B—R J.

ATZYZ, second prince de la dynastie des Kharrismiens, succéda, en 1127, à Coitb-Eddyn son père.

Après avoir rempli comme lui la charge d'échanson du sultan Sandjar, il trahit la confiance de son prince, en se rendant indépendant dans le Kharism, qu'il possédait à titre de fief. Au bruit de sa révolte, Sandjar marcha contre lui, le vainquit, prit son fils, qu'il fit périr, et donna le gouvernement du Kharism à Solyman son neveu. Le sultan était à peine de retour dans ses États, qu'Atzyz, secouru par les Khitans, rentra dans le Kharism. Sandjar, d'abord vaincu, leva une nouvelle armée, battit encore une fois Atzyz, le força à la paix; et, par un trait de générosité déplacée, lui rendit le Kharism. Loin d'être reconnaissant d'un aussi grand bienfait, ce rebelle n'en devint que plus hardi. Il voulut même attenter à la vie de son vainqueur; mais les assassins qu'il avait envoyés à la cour de Sandjar furent pris et condamnés à mort. Le sultan rentra, en 1147, dans le Kharism. Atzyz, après avoir soutenu un long siège dans Hézar-Asp, eut beaucoup de peine à se sauver. Il implora encore la clémence de Sandjar, qui consentit à lui accorder le pardon de son crime, s'il voulait venir se prosterner devant lui et baiser la terre. Atzyz promit; mais, trop fier pour accomplir une aussi humiliante condition, il s'approcha monté sur son cheval, inclina la tête devant le prince, et s'en retourna. Sandjar sacrifia son orgueil au bien des peuples tourmentés par la guerre, et se contenta de cette démarche. Depuis ce temps, Atzyz vécut avec lui en bonne intelligence, et porta ses armes chez les peuples qui habitent le long de la mer Caspienne. Il conquiert plusieurs provinces, et mourut peu après, en 1153, dans la vallée de Khabouschan, âgé de 61 ans. Atzyz est représenté dans l'histoire comme un prince très-courageux, savant dans l'art militaire, et très-libéral envers les hommes de lettres, au nombre desquels on pouvait le compter. Il avait régné 29 ans dans le Kharism, que son père avait reçu à titre de fief. (*Voy. COTHB-EDDYN.*) Son fils Il-Arcela lui succéda. J—N.

AUBAIS (CHARLES DE BASCHI, marquis d'), d'une famille illustre, originaire d'Italie, qui avait la prétention d'avoir été souveraine, naquit au château de Beauvoisin, près de Nîmes, le 20 mars 1686, et mourut dans celui dont il portait le nom, le 5 mars 1777. Passionné pour les lettres, il leur consacra sa fortune et sa vie. Il fut des académies de Nîmes et de Marseille. Il a publié : 1° avec Léon Ménard (*voy. ce nom*), des *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France, avec des notes historiques et géographiques*, 1759, 3 vol. in-4°; 2° seul : *Géographie historique*, 1761, in-8°. Le premier de ces ouvrages est un recueil de divers morceaux qui étaient peu connus, ou totalement ignorés, généalogies, relations de voyages, récits de batailles, de sièges, de troubles civils, chartes, titres, etc. Chaque pièce est précédée d'une notice sur l'auteur, accompagnée de remarques, et suivie, quand elle en est susceptible, d'une table chronologique des événements qui y sont retracés. Parmi beaucoup de choses curieuses et utiles que renferme cette collection, on en trouve quelques-unes de minutieuses, et qui n'offrent aucun intérêt; mais les compilateurs à qui on la doit

avaient pour système que le reproche de minutie, en fait d'histoire, n'est que l'effet d'un préjugé que les ignorants et les paresseux veulent établir, et ils croyaient rendre un grand service à la postérité, en travaillant à le détruire. L'un d'eux s'est montré étrangement fidèle à ces maximes, dans sa volumineuse *Histoire de Nîmes*. Les *Pièces fugitives* eurent du succès; la *Géographie historique* n'en eut pas : c'est une compilation sans méthode et sans exactitude. L'auteur s'était cependant procuré les plus grands secours pour ce genre de travail, en rassemblant dans son château une des bibliothèques les plus nombreuses et les mieux choisies qu'un particulier opulent puisse former. V. S—L.

AUBAN. . . (marquis DE SAINT-), mort le 14 juillet 1715, lieutenant-général des armées du roi, après quarante-six ans de service, avait fait dix-sept campagnes, et s'était trouvé à trente-huit sièges ou batailles. Partisan des anciennes ordonnances de l'artillerie française, il a donné : 1° *Considérations sur la réforme des armes jugée au conseil de guerre*, 1775, in-8°; 2° *Supplément aux considérations, etc.*, in-8°; 3° *Mémoires sur les nouveaux systèmes d'artillerie*, 1775, in-8°; 4° une traduction de l'ouvrage d'Antoni, intitulée : *Uso dell' armi di fuoco*, publiée par le marquis de Fraguier, beau-fils de St-Auban. (*Voy. ANTONI.*) A. B—T.

AUBE (d'). *Voyez RICHER D'AUBE.*

AUBENTON. *Voyez DAUBENTON.*

AUBER, membre de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, naquit dans cette ville vers le milieu du dernier siècle et se consacra dès sa jeunesse à l'enseignement. Lors de la création des écoles centrales, en 1795, il fut nommé professeur de belles-lettres à celle du département de la Seine-Inférieure. Il joignait à une profonde connaissance de la littérature une instruction peu commune dans les sciences. Pour se livrer avec plus de loisir à leur étude, il résigna sa chaire, avant la suppression des écoles centrales; mais il mourut en 1805, une année après sa retraite. Secrétaire de la société d'émulation de Rouen, il a fait preuve d'un vaste savoir dans les rapports qu'il a publiés sur les travaux de cette société. M. Robert de St-Victor, qui lui succéda dans cet emploi, prononça dans une séance publique, en 1804, l'éloge de son prédécesseur. On trouve, dans le précis des travaux de l'académie de Rouen pour l'année 1804 (p. 54-60) un mémoire biographique de M. Gourdin sur les membres de l'académie décédés, depuis sa suppression jusqu'à son rétablissement : Auber y occupe une place honorable. Les ouvrages qu'il a publiés, sont : 1° *Mémoire sur le gisement des côtes du département de la Seine-Inférieure, sur l'état actuel de ses ports tant sur la Manche que sur la Seine, sur les moyens de les perfectionner, et sur les canaux qu'il serait utile d'y établir pour faciliter la navigation intérieure*, Rouen, 1795, in-4°. 2° *Rapport sur les moyens d'améliorer les laines*, 1795, in-4°. C'est en qualité de commissaire-administrateur du bureau d'agriculture qu'Auber fit paraître ce rapport. 3° *Mémoire sur la nécessité de conserver, de multiplier, de réunir dans*

les départements les chefs-d'œuvre de l'art et en particulier ceux de la commune de Rouen, Rouen, 1797, in-4°. Par cet intéressant écrit, Auber concourut à réprimer les dévastations du vandalisme révolutionnaire. 4° *Rapport sur les prix nationaux d'agriculture dans le département de la Seine-Inférieure, avec des notes y relatives*, Rouen, 1793, in-4°. « On est étonné, dit M. Gourdin, des connaissances qu'Auber développe dans ce rapport. Il y parle « en homme consommé dans le premier des arts. » Il était neveu de l'abbé Yart, qui, l'un des premiers, fit connaître en France les beautés de la poésie anglaise. Lecarpentier, professeur à l'école de dessin de Rouen, a publié : *Notice historique sur M. Auber*, Rouen, 1804, in-8°. L—M—X.

AUBERNON (PHILIPPE), né en 1757 à Antibes, fils d'un consul de cette ville, entra, dès sa jeunesse, dans l'administration militaire. Il était, en 1792, commissaire des guerres à l'armée des Alpes maritimes, lors de l'invasion du comté de Nice, sous les ordres du général Anselme. Dans l'état de pénurie où se trouva cette armée, Aubernon rendit de grands services par son activité, et il fut bientôt nommé commissaire ordonnateur. C'est en cette qualité et de la même manière qu'il contribua beaucoup, le 4 novembre 1795, à la victoire de Loano sous les ordres de Schérer. Il était à la tête de l'administration de cette armée lorsque Bonaparte vint en prendre le commandement dans le mois de mars 1796. Il fit sous ce général les brillantes campagnes de 1796 et 1797, jusqu'au traité de Campo-Formio, et il remplissait encore les mêmes fonctions à Gênes, pendant le mémorable siège que soutint si glorieusement Masséna en 1799. Ce général a rendu au zèle et à la prévoyance qu'il déploya dans cette circonstance le plus honorable témoignage. Les services d'Aubernon furent ensuite peu remarqués sous le gouvernement impérial, quoiqu'il ait été employé activement en Hollande, en Allemagne et en Illyrie ; mais on a lieu de croire qu'il ne jouit pas d'une grande faveur auprès de Napoléon. Cependant il avait été nommé officier de la Légion d'honneur, et il était inspecteur aux revues de la première division militaire. Il fut mis à la solde de retraite par l'ordonnance du roi du 1^{er} août 1815. Il reçut plus tard la croix de St-Louis, et mourut à Paris, le 4 juillet 1832. L'auteur du *Bibliologue*, dans son numéro du 25 janvier 1833, confondant Philippe Aubernon avec son fils, M. Joseph-Victor Aubernon, préfet de Versailles, et depuis pair de France, lui a attribué plusieurs écrits qui sont de ce dernier. M—D j.

AUBERT, AUDBERT, AUTBERT ou HAUBERT (Saint). Ce nom, qui s'est écrit et prononcé de ces différentes manières, paraît être aussi le même que celui d'Albert, puisque la place Maubert est nommée ainsi parce qu'Albert le Grand, ou maître Aubert y donnait ses leçons, et il a été très-commun dans toutes les parties du royaume, dès les premiers temps de la monarchie. Deux évêques qui l'ont porté ont mérité, par leurs vertus, d'être mis au rang des saints. Le plus ancien fut

évêque de Cambrai et d'Arras, en l'an 653. Ces deux sièges étaient réunis à cette époque. Il fut honoré de la confiance de Dagobert, et mourut en 688. Il fonda plusieurs abbayes, entre autres celle de St-Ghislain, près de Mons, dans le Hainaut, et celle de St-Vaast à Arras. Après sa mort, on en consacra deux autres sous son invocation dans ces deux villes ; son corps fut déposé dans celle de Cambrai, et celle d'Arras devint une des principales paroisses de cette ville. Sa fête a été placée au 15 décembre, anniversaire de sa mort. Mabillon a publié sa vie dans le tome 2 des *Acta Sanctorum ord. S. Benedicti*. — Le second St. AUBERT occupa le siège d'Avranches au commencement du 8^e siècle, et il en fut le dixième évêque ; il s'est rendu célèbre par la fondation du mont St-Michel. Suivant l'usage de ces temps, on a répandu beaucoup de merveilleux sur les motifs qui l'y déterminèrent. On a dit, entre autres choses, qu'un esprit céleste apparut pour lui ordonner de construire un temple, en son nom, sur la pointe d'un rocher situé au milieu de la mer, et qui se nommait alors *le mont de la Tombe*. Le saint, jugeant la chose impossible, ne put se résoudre à l'entreprendre : ce ne fut qu'à la troisième apparition que, convaincu de la puissance de l'archange, par une punition que celui-ci lui infligea, il se mit enfin en devoir d'obéir, et que, surmontant toutes les difficultés, il parvint à bâtir un oratoire dans le lieu indiqué, qui devint bientôt célèbre sous le nom de *St-Michel en péril de la mer*. St. Aubert y établit d'abord des chanoines ; mais ceux-ci s'étant relâchés, on les remplaça en 976 par des bénédictins, qui y sont restés jusqu'à la révolution. On a raconté des détails encore plus merveilleux sur cet événement ; mais on doit remarquer qu'ils sont exactement les mêmes que ceux qu'on a attribués à la fondation de St-Michel du mont Gargan, maintenant mont St-Ange, faite plus d'un siècle avant celle-ci. Cette conformité suffit pour les faire reléguer parmi les fraudes pieuses que l'ignorance inventait alors. Il est probable que St. Aubert, animé de l'esprit sage qui avait dirigé les premiers apôtres, chercha à sanctifier des usages superstitieux, restes du paganisme ou du druidisme, en leur donnant une direction plus pure ; et il suivit, pour y parvenir, une coutume assez généralement établie dans toute la chrétienté, celle de consacrer à St. Michel les lieux élevés qui, sous le paganisme, l'avaient presque tous été à Mercure. Ce nouveau St-Michel devint en peu de temps l'objet d'un pèlerinage très-accrédité. Le corps de St. Aubert y fut déposé après sa mort ; mais il fut oublié pendant plus de trois cents ans. Ayant été alors découvert par une révélation, cette relique renouvela la faveur des pèlerins, parmi lesquels on a compté les personnages les plus illustres. Louis XI fut de ce nombre, et ce fut ce qui le détermina à établir l'ordre de St-Michel, en 1469. La fête de St. Aubert a été fixée au 26 juin, anniversaire de la découverte de son corps. D—P—s.

AUBERT (DE PUYCIBOT), troubadour du 12^e siècle, naquit près de Limoges, au château de Puycibot, dont son père était seigneur. On le mit dès son

enfance au couvent de St. Léonard de Limoges. Mais la discipline et la monotonie du cloître ne convenaient pas à ses goûts mondains. Pour faire diversion à l'étude du latin et des saintes Écritures, il s'amusa d'abord, en dépit de la règle et d'Apollon, à composer des vers profanes en langue vulgaire. Malgré cette distraction, la vie monacale lui devint bientôt insupportable. Poussé par le désir de donner carrière à ses passions naissantes, il laissa là le froc et s'enfuit du couvent. Un seigneur généreux, Savary de Mauléon, dont le manoir lui servit d'asile, pourvut à son équipement, et le mit en état de paraître dans le monde. Alors notre moine défrôqué put s'abandonner à ses goûts et satisfaire l'impatience où il était de faire admirer ses talents poétiques : il se mit à courir les châteaux, célébrant en vers médiocres et de mauvais goût les charmes et les vertus des nobles dames. Il n'avait point encore trouvé la reine de ses pensées, lorsqu'il vit, pour son malheur, une belle personne qu'il aimait soudain d'un véritable amour. Mais la demoiselle, bien avisée sans doute, lui déclara qu'il n'obtiendrait ses bonnes grâces qu'en devenant son époux, et, avant tout, chevalier. Pour remplir cette dernière condition, le poète amoureux eut encore recours à Savary de Mauléon, qui l'arma chevalier, et lui donna, avec l'accolade, une belle armure, des terres et de bonnes rentes. Aubert s'estimait le plus heureux des troubadours, lorsqu'il découvrit qu'un autre partageait avec lui les faveurs de son épouse. Désespéré, il abandonna l'infidèle et va en Espagne chercher des aventures pour tromper sa douleur. Au retour, s'étant arrêté dans je ne sais quelle ville de Provence (à Arles, dit Nostradamus, qu'on ne doit jamais croire sur parole), il entra dans une maison de courtisanes et ne dut pas être peu surpris d'y trouver sa femme. Qu'on se figure la confusion réciproque de ces nobles époux. Aubert conduisit la châtelaine dans un couvent, où elle fit pénitence le reste de ses jours. Quant à lui, il continua de chanter, et réussit à expulser l'amour de son cœur : c'est ce que prouve la pièce suivante qu'il adressa à sa femme, dans sa prison, pour lui apprendre cette heureuse nouvelle : « L'amour a cru « se bien venger en me quittant soudainement, « parce que je le grondais et lui reprochais sa fante ; « mais il m'a fait en cela une telle faveur, qu'il ne « pouvait m'en accorder une plus grande. Plus de « chagrin, plus de douleur ; je ne gémissais plus comme « auparavant ; la gaieté m'est revenue ; le sens et le « jugement qu'amour m'avait ravés en entrant dans « mon cœur, je les ai recouverts quand il m'a « quitté. » Il reste de ce troubadour, que Nostradamus fait mourir en 1265, seize pièces envoyées à Savary de Mauléon, au jeune roi Jacques d'Aragon, et à l'empereur Frédéric II. C. W—n.

AUBERT (GUILLAUME), sieur de Massoignes, né à Poitiers vers 1534, avocat au parlement de Paris, et ensuite avocat général à la cour des aides, avait acquis, par l'exercice de sa profession, plus de réputation que de fortune. Suivant la Croix du Maine, il passait pour l'un des hommes les plus savants et les plus éloquents de son temps, ce qui ne

l'empêcha pas de vivre dans la misère ; il se vit même obligé, à l'âge de près de soixante ans, de se justifier de ce qu'étant avocat général il continuait à plaider au parlement pour les particuliers, et d'en donner pour raison les tristes circonstances où il se trouvait. On ne peut indiquer au juste l'époque de sa mort, arrivée vers l'an 1596. Il a traduit de l'espagnol le 12^e livre d'*Amadis de Gaule* ; il se proposait d'écrire l'histoire des guerres faites pour la conquête de la terre sainte, et il en fit même imprimer le 1^{er} livre en 1559. Il avait également entrepris de continuer l'histoire de France depuis l'époque des croisades ; mais ces projets n'eurent point de suite. On a de Guillaume Aubert : 1^o *Discours sur les moyens d'entretenir la paix entre les princes chrétiens*, Paris, 1559, in-4^o ; traduit en latin par Martin Helsing, Paris, 1560, in-4^o. 2^o *Élégie sur la mort de Joachim du Bellay*, 1560, in-4^o. 3^o *Vers à M. de l'Hôpital sur sa nomination à la place de chancelier*, 1560, et d'autres sur la mort du comte de Brissac, 1569, in-8^o. 4^o *Hymne sur la venue du roi Henri III*, in-8^o. 5^o Un recueil de vers et de prose (1585), in-8^o, qu'il intitula *les Retranchements*, parce qu'il avait pris sur les heures de ses occupations pour le composer. Scévole de Ste-Marthe a traduit en vers latins la plupart des pièces de poésie de Guillaume Aubert. 6^o *Histoire des guerres faites par les chrétiens contre les Turcs, sous la conduite de Godefroi de Bouillon*, Paris, 1559, in-4^o de 74 feuillets. Ce n'est qu'un essai entrepris par l'auteur pour prouver qu'il était capable d'exécuter un ouvrage de longue haleine. 7^o *Les Occasions*, 1595, in-8^o de 64 pages. Ce sont quatre discours politiques auxquels il a donné des titres bizarres : *les Remueurs*, *les Chevaux*, *le Bien public*, *les Vents*. Aucun de ces ouvrages ne justifie la réputation dont a joui leur auteur. 8^o Quelques opuscules, sur lesquels on peut consulter la *Bibliothèque du Poitou* de Dreux du Radier, et les *Mémoires* de Nicéron. W—s.

AUBERT (PIERRE), né à Lyon le 9 février 1642, composa, à l'âge de seize ans, un petit roman, sous le titre de *Voyage de l'île d'Amour*, qui lui fit concevoir l'idée d'un autre, dont le sujet fut le *Retour de l'île d'Amour*. Pendant qu'il était à Paris, son père fit imprimer cet ouvrage, contre les intentions de son auteur. Revenu dans sa patrie, Aubert embrassa la profession d'avocat, fut échevin en 1700, et remplit diverses places de judicature jusqu'à sa mort, arrivée le 19 février 1755. Il s'était formé une bibliothèque nombreuse, qu'il légua à la ville de Lyon, pour être rendue publique. On a encore de lui : 1^o un *Recueil de Factums de différents avocats*, Lyon, 1710, 2 vol. in-4^o ; 2^o une nouvelle édition du *Dictionnaire de Richet*, Lyon, 1728, 5 vol. in-fol., édition que les dernières ont fait oublier ; 3^o quelques dissertations dans les mémoires et journaux du temps. Elles n'ont pas été recueillies. A. B—t.

AUBERT. La médecine s'honore de plusieurs médecins de ce nom, dont la réputation néanmoins fut toujours renfermée dans de petites localités. —

1° François AUBERT, médecin du roi à Marseille, né à Ollioules, le 21 juillet 1692, mort en 1782. Philanthrope sincère, il légua son bien pour fonder un hôpital et une place de médecin des pauvres. — 2° François AUBERT, né à Dormans, petite ville de Champagne, le 28 septembre 1695, fut longtemps à la tête des hôpitaux de Châlons-sur-Marne. On a de lui : 1° *Discours sur les maladies des bestiaux*; 2° *Consultations médicales sur la maladie noire*, 1745, in-4°; 3° *Réponse aux écrits de M. Navier, touchant le péritoine*, 1751, in-4°. — 3° Jacques AUBERT, docteur en philosophie et en médecine, du 16^e siècle, né à Vendôme, et mort à Lausanne en 1586. Ses ouvrages sont : 1° *Libellus de peste*, Lausanne, 1571, in-8°; 2° *des Natures et Complexions des hommes*, etc., ibid., 1571, in-8°; Paris, 1572, in-16; 3° deux écrits contre l'alchimie : *de metallorum et Ortu Causis, brevis et dilucida Explicatio*, Lyon, 1575, in-8°; *Duæ apologetice Responsiones ad Josephum Queretanium*, ibid., 1576, in-8°; 4° *Progymnasmata in Joannis Fernelii librum, de abditis rerum naturalium causis*, Bâle, 1579, in-8°; 5° *Institutiones physice instar commentariorum in libros Physicæ Aristotelis*, Lyon, 1584, in-8°; 6° *Semeiotice, sive ratio dignoscendarum sedium male affectarum et affectuum præter naturam*, Lausanne, 1587, in-8°; Lyon, 1596, in-8°. Ce dernier ne parut qu'après la mort de l'auteur. C. et A—N.

AUBERT-DUBAYET (JEAN-BAPTISTE ANNIBAL), membre de l'assemblée législative, général de division, ministre de la guerre et ambassadeur à Constantinople, né à la Louisiane, le 29 août 1759, fut amené en France dès sa jeunesse, embrassa l'état militaire, et servit en Amérique sous Rochambeau et Lafayette, en qualité de sous-lieutenant au régiment de Bourbonnais. En 1788, il était capitaine de cavalerie à Metz, et il publia une brochure violente contre la rapacité des juifs et le danger de les faire participer aux emplois publics (1). Aubert-Dubayet avait alors beaucoup d'éloignement pour les idées nouvelles; ce ne fut que plus tard, et en excitant son ambition, qu'on parvint à l'engager dans le parti révolutionnaire, auquel il demeura fidèle par la suite. En septembre 1791, il fut élu président du collège électoral de l'Isère, puis député à l'assemblée législative, et l'ensemble de ses opinions et de ses votes prouve une modération assez rare chez un homme de son âge et de son caractère : il se trouva même plusieurs fois en opposition directe avec ceux de ses collègues qui ne voulaient que le renversement de la monarchie et le désordre. Ainsi, lorsqu'il occupa le fauteuil, en juillet 1792, il maintint la parole avec beaucoup de fermeté aux orateurs du gouvernement, et le 9 du mois suivant, après avoir loué, par une concession adroite, le patriotisme des fédérés, il conclut à ce qu'on les obligeât de partir immédiatement pour le camp de Soissons, où il offrait de se mettre à leur tête. La session terminée, Aubert-Dubayet rentra en effet dans

la carrière militaire, et fut bientôt nommé général de brigade. Chargé par Custine, en 1793, de défendre Mayence, il se vit arrêté aussitôt après la reddition de cette place, malgré le talent et l'énergie qu'il y avait déployés, et il ne dut son élargissement qu'aux efforts réunis de Merlin de Thionville et de Thuriot. La convention se trouvait alors entourée de dangers : elle avait soulevé contre elle, par sa tyrannie et ses excès, presque tous les départements de l'ouest et du midi; Toulon était au pouvoir des Anglais, et les alliés pouvaient d'un moment à l'autre s'ouvrir un chemin jusqu'à Paris. (*Voy. KILMAINE.*) Ce fut dans ces conjonctures difficiles qu'on dirigea Aubert-Dubayet sur la Vendée, avec la garnison de Mayence. Il remporta d'abord quelques avantages; mais à la fin de septembre, il essuya près de Clisson un échec terrible, et ne put regagner Mortagne qu'en abandonnant ses bagages et toute son artillerie. Sa conduite fut attaquée de nouveau dans la convention, et son arrestation décrétée. Mais le 9 thermidor le rendit à la liberté, malgré Bourdon de l'Oise, qui persistait à rejeter sur Aubert la perte de Mayence, et Montaut, qui l'accusait de royalisme. Renvoyé, bientôt après, dans la Vendée, il contribua à pacifier ce malheureux pays; cependant, lors de la signature des préliminaires, il affecta beaucoup d'arrogance, et provoqua même Cormartin à un combat singulier. En 1795, Aubert-Dubayet fut élevé au grade de général de division, reçut le commandement de l'armée des côtes de Cherbourg, et rétablit les communications entre le Mans, la Flèche et Angers. Ses rapports, comme ceux de tous les chefs républicains envoyés dans l'Ouest, annonçaient toujours l'anéantissement des rebelles. Au mois de novembre de la même année, le gouvernement directorial l'appela au ministère de la guerre; mais il échangea bientôt ce poste contre celui d'ambassadeur près la Porte ottomane (février 1796). Il prit congé du directoire le 30 mars, et s'embarqua pour Constantinople, où il arriva vers la fin de septembre. Sa suite, très-nombreuse, était composée en grande partie d'officiers destinés à entrer au service de la Porte; il s'y trouvait entre autres une compagnie d'artillerie à cheval que le Grand Seigneur réforma quelque temps après. Aubert-Dubayet demanda à faire son entrée dans Constantinople comme les ambassadeurs de Russie, avec pompe, et salué par tous les canons du port, ce qui lui fut refusé : du reste, il obtint tous les privilèges attachés à son titre. Le sultan lui donna une première audience le 17 janvier 1797; et dans le discours qu'Aubert adressa à ce prince, il le félicita d'être resté l'ami du peuple français; puis, au nom de la république, il demanda l'éloignement de tous les émigrés qui se trouvaient sur le territoire ottoman. Aubert-Dubayet mourut à Constantinople, le 17 décembre 1797, à l'âge de 38 ans, des suites d'une fièvre maligne. On a dit qu'il aimait beaucoup trop parler de lui-même : cette faiblesse n'ôte rien aux talents dont il fit preuve comme militaire et comme diplomate. Il ne faut pas oublier non plus qu'il se montra constamment modéré dans ses opi-

(1) *Le Cri du citoyen contre les juifs*; Paris, 1788, in-8°.

nions, humain dans sa conduite; et c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un homme qui a traversé avec un caractère public une époque de révolutions et de guerres civiles. CH—S.

AUBERT (FRANÇOIS-HUBERT), avocat aux conseils du roi Stanislas et à la cour souveraine de Nancy, naquit en cette ville, vers 1720. Après avoir suivi avec succès la carrière du barreau, il se fit connaître comme écrivain, en publiant un livre intitulé : *le Politique vertueux*, avec cette épigraphe : « La candeur et la bonne foi sont plus nécessaires à l'homme d'État que la ruse et la dissimulation ; » Nancy, 1762, in-8° de 253 pages. On n'y trouve rien que des lieux communs de morale délayés en style diffus. Ce qu'il y a de plus intéressant est une longue épître dédicatoire à Ladislas-Ignae, comte de Berclini, avec son portrait. L'auteur y passe en revue les hauts faits du vaillant Hongrois, devenu maréchal de France; et, malgré la forme adalatrice, on s'attache à son récit. 2° *Vie de Stanislas Leszinski, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar*, Paris, 1769, in-12. « Cette histoire, dit Fréron (1), « est une des plus intéressantes que nous ayons. Elle « fait honneur à celui qui l'a écrite. Les faits sont « bien détaillés, les réflexions sages, le style simple « et naturel. » Aubert, ayant été pendant vingt-neuf ans attaché au service de Stanislas, avait pu connaître par lui-même un grand nombre de traits honorables à la mémoire de ce prince. Il avait recueilli d'ailleurs des renseignements précieux de la bouche de Solignac, qui avait suivi Stanislas en Pologne, lorsqu'il fut élu roi pour la seconde fois. L'abbé Proyart, qui fit paraître une vie de Stanislas, quinze années après la publication de celle d'Aubert, a profité du travail de son devancier sans lui accorder la moindre mention. S'il l'emporte par le style, le premier en date plaît peut-être mieux dans sa simplicité. Tous les dictionnaires historiques attribuent à Aubert la *Vie de Marie-Thérèse Leszinska, princesse de Pologne, reine de France et de Navarre*, Paris, 1774, in-8°. Mais cet ouvrage est d'Aublet de Maubuy, avocat (2). Après la mort de Stanislas, Aubert vint s'établir à Paris, où il fut intéressé dans plusieurs entreprises. On ignore l'époque précise de sa mort, arrivée avant la fin du 18° siècle (3). L—M—X.

AUBERT (l'abbé JEAN-LOUIS), poète, fabuliste et critique, naquit à Paris, le 15 février 1731. Son père était premier musicien de l'Académie royale de musique et de M. le duc (prince de Condé), qui fut premier ministre à l'époque de la majorité de Louis XV, et après le décès du duc d'Orléans, régent. Le jeune Aubert fit ses études au collège de Navarre, où il eut pour professeur l'abbé Batteux : il entra ensuite au séminaire, fut tonsuré, puis nommé chapelain de l'église de Paris; mais il ne

prit point l'ordre de prêtrise, bien qu'avec les protections dont jouissait sa famille il eût pu facilement arriver aux dignités ecclésiastiques. Son goût pour la littérature fixa sa vocation. Il avait déjà commencé à se faire connaître par des poésies et par des fables insérées dans le *Mercure de France*, lorsqu'en 1752 il se chargea, pour la partie littéraire, de la rédaction des *Annonces et Affiches de la province et de Paris*, journal qui prit ensuite le nom de *Petites Affiches*, et qui existe encore aujourd'hui. L'abbé Aubert, par ses articles pleins de malice, de goût et d'érudition, fit pendant vingt ans la fortune de cette feuille, dont la destination semblait si étrangère aux lettres. Aujourd'hui ces piquants feuilletons, qui valurent à leur auteur tant de célébrité et d'injures, sont complètement oubliés (1) : il n'en est pas de même du recueil de fables qu'il publia en 1756, et dont six éditions s'épuisèrent en un très-petit nombre d'années. Elles furent bientôt connues en Europe et traduites en plusieurs langues. Le jésuite Desbillons, qui fut un des meilleurs poètes latins du dernier siècle, imita dans la langue de Phèdre onze des meilleurs apologues du nouveau recueil; et, pour que rien ne manquât à la vogue qu'il obtenait, on ne voyait dans les salons que des écrans sur chacun desquels figurait une fable de l'abbé Aubert avec une gravure représentant le sujet. Jusqu'alors on avait regardé la Motte comme le plus heureux imitateur de la Fontaine : on mit Aubert au dessus de la Motte. Ses fables, en effet, ont du naturel, de la grâce, souvent de la poésie; la plupart se distinguent par un caractère philosophique qui convenait merveilleusement au temps où elles parurent. On lira toujours avec plaisir, même après la Fontaine, *Fanfan et Colas*, *Chloé et Fanfan*, *L'Abricotier*, *le Miroir de la raison*, *la Force du sang*, *la Poule et les Poussins*, etc. On a critiqué avec raison comme prolixes, inutiles ou communes quelques-unes des moralités de l'abbé Aubert. On l'a blâmé d'avoir choisi pour interlocuteurs d'une de ses fables un *billet d'enterrement* et un *billet de mariage*, et il a suffi d'une bizarrerie de cette espèce pour autoriser des critiques passionnés à jeter du ridicule sur tout le recueil. Laharpe est un de ceux qui se sont montrés le plus injustes. Appliquant à toutes les fables une remarque qu'il aurait dû restreindre à un bien petit nombre, il prononça dans le *Mercure* « qu'elles étaient d'une insupportable « sécheresse. » Toutefois, en terminant un autre article d'ailleurs plein de fiel, le même censeur n'a pu s'empêcher d'admirer l'apologue du *Miroir de la raison*, qu'il cite en entier comme *excellent*, comme un morceau que chacun *voudrait avoir fait*. Voltaire, à qui le nouveau fabuliste avait envoyé son recueil, lui écrivit : « J'ai lu vos fables avec tout le « plaisir qu'on doit sentir quand on voit la raison « ornée des charmes de l'esprit. Il y en a qui respi- « rent la philosophie la plus digne de l'homme.

(1) *Année littéraire*, t. 2, p. 196.

(2) Cette erreur a été reproduite dans l'édition du Dictionnaire de Feller donnée en 1852. t. 2, p. 282.

(3) Le continuateur du Dictionnaire de Feller (1852, t. 2, p. 282) dit qu'Aubert mourut en 1801; mais cette date est au moins incertaine.

(4) Parce qu'ils n'ont pas été recueillis; mais ils méritaient de l'être autant que ceux de Geoffroy, de Dussault, etc. Ils seraient utiles pour l'histoire littéraire du règne de Louis XVI. V—VE.

« Celles du *Merle*, du *Patriarche*, des *Fourmis*, « sont de ce nombre. De telles fables sont du su-
« blime écrit avec naïveté. Vous avez le mérite du
« style, celui de l'invention, dans un genre où tout
« paraissait avoir été dit (22 mars 1758). » Dans
une autre lettre Voltaire lui disait encore : « Vous
« vous êtes mis à côté de la Fontaine, etc. (15
« juin 1760). » En tête de son recueil, l'abbé Aubert a
placé un *Discours sur la manière de lire les fables*
ou de les réciter, dans lequel il s'élève contre la dé-
testable méthode qui existe encore dans les collèges.
En 1763, il publia en vers alexandrins et sous la
forme d'un drame (en 3 actes), une assez froide
imitation de la *Mort d'Abel*, par Gesner. On y re-
marque une belle tirade dans laquelle Adam s'ac-
cuse des crimes auxquels se livrera sa postérité.
Dans le même volume se trouve le *Vœu de Jephthé*,
poème dialogué, à l'imitation des motets français
dont Mondonville composait la musique pour les
concerts spirituels de la quinzaine de Pâques. Ce-
pendant Aubert avait entrepris de refaire en vers de
dix syllabes la *Psyché* de la Fontaine. Il échoua
complètement dans cette triste imitation, qui parut
en 1769. Ce n'est pas qu'il ne se rencontre dans les
huits chants de ce poème quelques passages agréa-
bles ; mais l'ensemble en est ennuyeux ; et c'est avec
raison que Grimm et Laharpe ont défié le lecteur le
plus intrépide d'en lire plus d'un chant. Fréron,
ordinairement si favorable à l'abbé Aubert, lui a
reproché de n'avoir pas respecté les amours de Psy-
ché et de Cupidon tels qu'on les lisait depuis près
d'un siècle ; de s'être ainsi flatté de surpasser la
Fontaine, et de l'avoir sévèrement critiqué dans sa
préface et dans ses notes. Dans cette préface, en ef-
fet, Aubert parle de lui-même avec une inconce-
vable fatuité ; il remarque d'abord que la Fontaine
a presque toujours emprunté le sujet de ses fables,
puis il ajoute : « J'ai cru qu'après avoir composé
« près de deux cents petits ouvrages de ce genre,
« dont j'ai moi-même imaginé les sujets, on ne
« trouverait pas mauvais que j'essayasse à mon tour
« de revêtir des charmes de la poésie l'invention
« d'un autre (2). » Le poème de *Psyché* était suivi
de poésies fugitives d'un style fort négligé, entre
autres d'une épître sur ce que l'auteur allait prendre
perruque. Ces inconvenances littéraires lui attirè-
rent un déluge d'épigrammes et de brocards mé-
rités. Il s'en consolait par le suffrage de certains jour-
naux qui le prênaient assidûment, et où il avait la
réputation de faire ses affaires lui-même. Il rédige-
ait toujours la partie littéraire des *Petites-Affiches*,
et continua jusqu'en 1772. Depuis le mois de juin
1776, il faisait le *Journal des beaux-arts et des*
sciences, destiné à servir de suite au *Journal de*
Trévoux, et dédié au duc de la Vrillière. Ce mi-

(1) Cette phrase prétentieuse a disparu dans la réimpression du poème qui fait partie de l'édition des *Fables et Œuvres diverses* de l'abbé Aubert, publiée en 1774. Voici la phrase qu'il a substituée à la première : « J'ai cru enfin qu'après m'être longtemps exercé dans « ce genre (de la fable), on ne trouverait pas mauvais que j'essayasse « de revêtir des charmes de la poésie une fiction qui y tient de si « près. »

nistre, qui protégeait chaudement l'abbé Aubert, créa pour lui une chaire de littérature française au collège royal. Le 22 décembre 1773, le nouveau professeur prononça son discours d'ouverture en langue française : heureuse innovation ordonnée par le ministre ; car jusqu'alors le discours avait tou-
jours été débité en latin. *Les progrès de la langue et de la littérature françaises, et la nécessité d'en étu-
dier le génie et le caractère*, tel fut le sujet que traita l'abbé Aubert. Dans ses assertions sur l'origine de notre idiome national, il fit preuve d'une complète et alors bien commune ignorance de notre histoire. Il reprochait à Charlemagne, dont la langue mater-
nelle était le tudesque, de n'avoir pas assujéti ses peuples à parler la langue française, qui n'existait pas encore (1). Sous le rapport oratoire, ce discours est assez médiocre : on y trouve cependant un éloge judicieux de Rollin. Il parut imprimé l'année sui-
vante dans l'édition en 2 volumes in-8° que l'abbé Aubert publia sous le titre de *Fables et Œuvres diverses*, avec une dédicace en vers au duc de la Vrillière, dédicace que, dans l'édition de 1760, il avait adressée à l'Académie française : celle-ci n'occu-
pait plus que le second rang. L'édition de 1774 of-
frait un assez grand nombre de fables nouvelles, et plusieurs contes moraux en vers. Durant cette même année, l'abbé Aubert fut, sur la proposition du comte de Vergennes, nommé par le roi à la di-
rection générale de la *Gazette de France*. Il était en outre chargé de la police des journaux étrangers, puis censeur royal. En 1784 il résigna sa chaire au collège de France, où il eut pour successeur l'abbé Cournand (voy. ce nom) ; et, chose assez rare, il vécut encore assez longtemps pour jouir, pendant plus de trente ans, des prérogatives de la vétéranie. En 1814 son nom figurait encore comme *professeur honoraire* sur l'affiche des cours du collège royal. En 1786 il avait quitté la direction de la *Gazette de France*, qu'il reprit en 1791 pour l'abandonner sans retour en 1792. Jusqu'au moment de la révolution, l'abbé Aubert avait été l'un des hommes de lettres les mieux traités par la cour ; mais la fortune dont il jouissait ne le consola jamais de n'avoir pu entrer à l'Académie. Ses continuelles attaques contre la secte philosophique, alors toute-puissante dans cette compagnie, lui en fermèrent les portes. Les écri-
vains dont il avait attaqué les doctrines, dans ses journaux et dans ses apologues, s'étaient ligués pour lui supposer des ridicules que semblèrent d'abord justifier jusqu'à un certain point ses anciennes pré-
tentions à être l'émule de la Fontaine. Oubliant à son égard les convenances personnelles, ils se plu-
rent à l'accabler des plus grossières injures. Beau-
marchais, entre autres, ne les lui a pas épargnées. Dans un démêlé que l'abbé Aubert eut avec Mar-
montel, il lui avait dit :

Imite au moins la sage Pénélope ;
Défais la nuit ce que tu fais le jour.

(1) Cette phrase sur Charlemagne a été malheureusement con-
servée par l'auteur dans l'édition de 1774.

A ce trait de bonne guerre et de bon goût, Marmon-
tel répondit par cette révoltante platitude :

Passants, crachez-lui sur la face.

Il avait été mieux inspiré, cet inconnu qui, voyant au salon le buste de l'abbé Aubert, sculpté par Moitte, écrivit au bas : *Passes vite, car il mord*. Au surplus, l'estime et la considération de ses nombreux amis vengeaient amplement Aubert de ces attaques, dont la violence dépassait le but. Le sage Vergennes le traitait moins en protégé qu'en ami : il fut étroitement lié avec Buffon (1). Invariable dans les principes qu'il professait, Aubert ne fut pas le partisan de la révolution. Durant les vingt-cinq dernières années de sa vie, il vécut dans la retraite (2) : il envoyait aux journaux quelques fables nouvelles, en composait beaucoup d'autres, qu'il lisait volontiers à ses amis, mais qu'il n'a pas livrées à l'impression pour ne point compromettre le repos de sa vieillesse. Il mourut le 10 novembre 1814, après une maladie de cinq jours. Lefebvre-Gineau, son collègue et son ami, prononça sur son cercueil un éloge touchant, dans lequel il attribue sa mort aux émotions profondes, à la joie portée à l'excès que lui avait fait éprouver le retour des Bourbons. Depuis 1814, on a réimprimé plusieurs fois ses fables. En 1830, M. Grandsire en a traduit une partie en vers latins avec les meilleurs apologues de la Motte, Lebailly, Lemonnier, Florian, etc. Pour compléter l'indication des écrits de l'abbé Aubert, il ne nous reste plus qu'à rappeler une réfutation des principes de J.-J. Rousseau sur la musique française. D—R—R.

AUBERTIN (ANTOINE), né à Nancy, au commencement du 17^e siècle, entra dans l'ordre des prémontrés, devint prieur de l'abbaye d'Étial, monastère des Vosges, et mourut en 1678, à Brioul près Verdun. On a de lui : 1^o *Vie de Ste Richarde, fille d'un roi d'Écosse*, Nancy, 1655, in-12. Richarde, femme de l'empereur Charles le Gros, fonda l'abbaye d'Andlau, en Alsace. 2^o *Vie de St. Astier, solitaire dans le Périgord, dédiée aux seigneurs de la très-illustre maison de St-Astier*, Nancy, 1656, in-12. Ces deux ouvrages ne sont mentionnés, ni dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique* du P. Lelong, ni dans le catalogue des historiens qui se trouve à la suite de la *Méthode pour étudier l'histoire*, par Lenglet Dufresnoy. Le mordant Chénier dit que les ouvrages d'Aubertin ne sont pas

plus connus que St. Astier et Ste. Richarde, que ce moine a voulu célébrer. (*Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de Lorraine*, etc., t. 2, p. 202.) Mais cette observation épigrammatique prouve à la fois la légèreté et l'ignorance du critique. L'impératrice Richarde prit beaucoup de part aux événements du règne de Charles le Gros ; et si St. Astier occupe dans l'histoire un rang plus obscur, le tableau de ses vertus pouvait l'en faire sortir.

L—M—X.

AUBERTIN (DOMINIQUE), né à Lunéville, le 28 avril 1751, de parents obscurs, s'engagea, en 1767, dans le régiment de Beauce, infanterie, et fit en 1771, comme simple grenadier, la campagne de Corse. Il parvint, par son mérite, aux grades successifs de fourrier, sergent, sergent-major, adjudant-sous-officier, adjudant-major et quartier-maître trésorier. Ainsi il était avant la révolution ce que l'on appelait un officier de fortune. La durée de ses services lui valut, en 1792, la croix de St-Louis, et l'année suivante, il servit, avec le grade de capitaine, dans l'armée de Flandre, sous les ordres de Rochambeau et de Dumouriez. Il la quitta vers le milieu de 1793, pour aller rejoindre l'armée républicaine de la Vendée, que la convention renforçait alors de nombreux détachements pris aux armées du Nord, de la Moselle et du Rhin. Aubertin guerroya dans cette contrée, en 1793 et 1794, sous les ordres du général Haxo, et il y obtint le grade de chef de bataillon, puis celui d'adjudant général. Au commencement de 1795, rappelé à l'armée de Rhin et Moselle, il y fit la campagne de cette année et celle de 1796. En 1797, les blessures qu'il avait reçues, ses infirmités, suite inévitable de trente ans d'un service laborieux et sans interruption, le déterminèrent à demander sa retraite. Il se retira dans sa ville natale, et il y mourut le 20 avril 1825. Pendant les loisirs de ce long repos, il a rédigé des *Mémoires sur la guerre de la Vendée en 1793 et 1794*. On y trouve, à défaut de faits importants, des particularités intéressantes et des anecdotes nouvelles ; l'auteur y corrige fréquemment les inexactitudes échappées aux historiens de cette guerre. On les a imprimés dans le 1^{er} vol. des *Mémoires du général Hugo*, Paris, 1825, in-8°, 175 pages. F—LL.

AUBERTIN (EDME), savant ministre de l'Eglise réformée de Charenton, né à Châlons-sur-Marne, en 1595, mort à Paris, en 1652, publia, en 1626 : *Conformité de la croyance de l'Eglise et de St. Augustin sur l'Eucharistie*, in-8°, qu'il reproduisit en 1655, sous cet autre titre : *L'Eucharistie de l'ancienne Eglise*, in-fol. Comme il y employait des termes injurieux contre les cardinaux Bellarmin et Duperron, et qu'il y prenait la qualité de ministre de l'Eglise réformée, sans y ajouter l'épithète de *prétendue*, ainsi que l'exigeaient les ordonnances, il y eut un arrêt du conseil contre l'auteur et contre l'ouvrage ; mais l'affaire n'eut aucune suite. Le succès de ce livre dans la communion d'Aubertin l'engagea à le traduire en latin. Cette traduction ne parut que deux ans après sa mort, par les soins de Blondel ; Deventer, 1654,

(1) On peut apprécier la considération dont jouissait l'abbé Aubert par les fréquentes mentions qui sont faites de lui dans un ouvrage curieux, mais trop peu connu, intitulé : *Dictionnaire abrégé de la France monarchique, ou la France telle qu'elle était en janvier 1789*, par M. Guérault jeune, décédé en 1816, professeur au collège de France. A l'article *Abbés*, Aubert est cité, avec Mably, Condillac, Raynal, Barthélemy, Delille, au nombre des plus célèbres. A l'article *Censeurs*, il est mis, avec Barthélemy, Suard, Fourcroy, au nombre de ceux dont le suffrage honora les savants et les gens de lettres. A l'article *Collège royal*, il est placé, avec Lalande, Delille, Daubenton, parmi les professeurs les plus célèbres, etc. Consultez encore sur lui l'*Année littéraire*, les *Mémoires* de Palissot, les *Trois Siècles littéraires*, les ouvrages de Laharpe.

(2) Il écrivait, en 1786 : « Mon âge ne me permet plus ni courses nocturnes, ni lectures publiques, et je vis tellement retiré que je ne vais même depuis longtemps, à aucun spectacle. » V—VE.

in-fol. Aubertin y déploie toutes les ressources de son érudition et toutes les subtilités de sa logique contre le dogme de la présence réelle. Ses objections avaient été prévenues par les cardinaux Bellarmin et Duperron. Elles furent depuis réfutées par Arnault et Nicole, dans la *Perpétuité de la Foi*. Après sa mort, les catholiques répandirent que ce ministre avait été tourmenté, dans ses derniers moments, par de violents scrupules sur l'orthodoxie de son parti, et qu'il l'aurait abjuré, sans les larmes de sa femme et les emportements de son fils. Les calvinistes prétendirent, de leur côté, que M. Olier, euré de St-Sulpice, se présenta chez lui avec le bailli de St-Germain, escorté d'un grand nombre de gens du peuple, pour l'intimider. On peut voir, sur ce fait, les observations de l'abbé Joly sur l'article AUBERTIN, du *Dictionnaire de Bayle*. T—D.

AUBERY (CLAUDE), médecin français du 16^e siècle, qui, ayant embrassé la réforme, se retira à Lausanne, où il devint professeur de philosophie. Il y publia des *Apodictæ Orationes*, sur l'Épître aux Romains, qui parurent trop conformes aux principes des catholiques. Bèze les fit condamner au synode de Berne. Aubery, mécontent de cette condamnation, revint faire son abjuration à Dijon, où il mourut en 1596. Ses ouvrages annoncent une grande érudition : 1^o *Posteriorum notionum Explicatio*, Lausanne, 1576, in-8^o ; 2^o de *Interpretatione*, 1577, in-8^o ; 3^o *Instrumentum doctrinarum omnium*, 1584, in-4^o ; 4^o de *terre Motu*, 1585, in-8^o ; 5^o de *animæ Immortalité*, in-8^o ; 6^o de *Resurrectione mortuorum* ; 7^o de *Caritate* ; 8^o de *Concordia medicorum*. Il avait fait des commentaires sur Hippocrate et sur Aristote, qui n'ont point paru. T—D.

AUBERY (JACQUES), sieur de Moncreau en Anjou, avocat au parlement de Paris et ensuite lieutenant civil au Châtelet. Henri II ayant évoqué, par une déclaration en date du 17 mars 1550, la cause des habitants de Cabrières et de Mérindol, et commis la grand'chambre du parlement de Paris pour juger l'affaire au fond et les appels interjetés, Aubery reçut du roi l'ordre de plaider pour les victimes de l'infâme président d'Oppède. (Voy. ce nom.) L'affaire était des plus graves : le parlement d'Aix pris à partie, la considération et l'autorité morale d'une cour souveraine mises en question, étaient défendus par la raison d'État et par Robert, l'un des plus habiles avocats du temps ; les débats occupèrent cinquante audiences. Aubery parla avec talent et réussit à faire condamner à mort, comme faussaire, Guérin, avocat général au parlement d'Aix. Oppède et ses autres complices, qui avaient des amis à la cour, échappèrent au châtiment de leurs crimes. Le livre 2 des *Épîtres* du chancelier de l'Hôpital contient une relation en vers latins de ce mémorable procès. Le plaidoyer de Jacques Aubery fut imprimé par D. Heinsius, Leyde, 1619 ; et réimprimé par L. Aubery du Maurier, arrière-petit-neveu de Jacques, avec différentes pièces justificatives, sous ce titre : *Histoire de l'exécution de Cabrières et de Mérindol*, etc., Paris, 1645, in-4^o. C. W—R.

AUBERY (ANTOINE), naquit à Paris, le 18 mai

1616. Ecrivain laborieux, il se levait tous les jours à cinq heures, et travaillait toute la matinée ; il travaillait encore l'après-midi jusqu'à six heures, qu'il allait chez MM. Dupuy, de Thou, ou de Vilevault, converser avec les savants qui s'y assemblaient. Pour se délasser de ses études, il lisait quelques pages des *Remarques* de Vaugelas. Il ne faisait presque aucune visite, et en recevait encore moins. Outre les langues savantes, le latin et le grec, il savait l'italien, l'espagnol et l'anglais, et était en état de lire les livres écrits en ces trois langues. Quoique reçu avocat au conseil, en 1651, il n'en a guère fait les fonctions. Ainsi l'histoire de ses ouvrages fait proprement l'histoire de sa vie. Il mourut le 29 janvier 1695, des suites d'une chute. Voici la liste de ses ouvrages : 1^o *Histoire générale des cardinaux* (depuis le pontificat de Léon IX), 1642-49, 5 vol. in-4^o. 2^o *De la Prééminence de nos rois, et de leur Préséance sur l'Empereur et le roi d'Espagne*, 1649, in-4^o. 3^o *Histoire du cardinal de Joyeuse*, 1654, in-4^o. 4^o *Histoire du cardinal de Richelieu*, 1650, in-fol. ; 1666, 2 vol. in-12. « Quoique cette histoire soit faite « sur de bons mémoires, dit Lenglet, elle est ce- « pendant peu estimée.... Aubery a voulu faire du « cardinal un trop honnête homme, et ne l'a pas « fait assez politique. » Gui Patin, dans sa 156^e lettre, adressée à Spon, n'en parle pas plus favorablement, et dit qu'Aubery avait fait cet ouvrage pour la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, qui lui en avait fourni les matériaux. 5^o *Mémoires pour l'histoire du cardinal de Richelieu, depuis l'an 1616 jusqu'à la fin de 1642*, 2 vol. in-fol., 1660 et 5 vol. in-12, 1667. Cette dernière édition est préférable. Le libraire Antoine Bertier, qui imprima la première édition, représenta à la reine mère (Anne d'Autriche), avant d'entreprendre l'impression, qu'il n'osait la publier sans une autorité et une protection particulière de Sa Majesté, craignant que quelques personnes, rentrées en grâce à la cour, ne vissent pas avec plaisir rappeler leur conduite passée. « Allez, « répondit la reine, travaillez sans crainte, et faites « tant de honte au vice, qu'il ne reste que la vertu « en France. » 6^o *Des justes prétentions du roi sur l'Empire*, Paris, 1667, in-4^o ; et (Amsterd.), suivant la copie de Paris, in-12. Aubery répète dans ce livre beaucoup de choses qu'il avait déjà avancées dans son traité de la *Prééminence*. Cet ouvrage donna de l'ombrage à tous les princes d'Allemagne. Le conseil, pour les apaiser, fit conduire l'auteur à la Bastille, où il fut bien traité, visité par les personnes les plus distinguées du royaume, et mis bientôt en liberté. Ce traité donna naissance à plusieurs ouvrages, que des écrivains allemands publièrent pour le réfuter. 7^o *De la Dignité de cardinal*, 1675, in-12. 8^o *De la Régale*, 1678, in-4^o. 9^o *Histoire du cardinal Mazarin, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, tirée, pour la plus grande partie, des registres du parlement de Paris*, 1695, 2 vol. ; 1751, 4 vol. in-12. Cette vie, qui commence en 1602 et finit en 1661, est fardée et peu exacte ; cependant on y trouve des détails qu'on chercherait vainement ailleurs. C'est dans le chapitre 2 du livre 7 qu'Aubery avance « que le testa-

ment politique du cardinal de Richelieu est sup-
« posé, » ce qui a fait dire à Voltaire qu'Aubery fut
le premier qui fit connaître la fourbe de son auteur.
— AUBERY, son frère, chanoine de St-Jacques, puis
du St-Sépulchre, enfin de la Ste-Chapelle, et con-
fesseur du président Lamoignon, figure dans le *Lu-
trin* de Boileau, où il est désigné par ces vers du
4^e chant :

Alain, ce savant homme,
Qui de Bauni vingt fois a lu toute la Somme,
Qui possède Abelli, qui sait tout Raconis,
Et même entend, dit-on, le latin d'A Kempis.

A. B.—T.

AUBERY, AUBRY (JEAN), ALBERICUS, natif
du Bourbonnais, médecin du duc de Montpensier,
vivait au commencement du 17^e siècle. On a de lui :
1^o l'*Apologie de la médecine*, en latin, Paris, 1608,
in-8^o ; 2^o un *Traité des bains de Bourbon-Lanay et
de Bourbon-Archambault*, Paris, 1604, in-8^o ;
3^o l'*Antidote de l'Amour*, 1599, in-12, réimprimé à
Delft, en 1663, in-12. D'après la manière dont l'au-
teur envisage son sujet, il ne paraît pas être du
sentiment d'Ovide, qui regarde l'amour comme re-
belle aux secours de la médecine :

... Nullis amor est medicabilis herbis.

— Un autre AUBRY (*Jean-François*), médecin, in-
tendant des eaux minérales de Luxeuil, sa patrie, a
publié un excellent ouvrage, sous le titre d'*Oracles
de Cos*, Paris, 1776, in-8^o ; et Paris, 1781, in-8^o,
avec une *Introduction à la thérapeutique de Cos*.
Ce médecin est mort à Luxeuil, en 1795. C. et A.—N.

AUBERY (LOUIS), sieur du Maurier, fils de
Benjamin Aubery, ambassadeur de France en Hol-
lande, dans le 17^e siècle, dut à cette circonstance
l'avantage d'avoir pour précepteur Benjamin Priolo,
qui était venu à Leyde afin de suivre les cours de
Daniel Heinsius, de Grotius et des autres professeurs
qui rendaient l'université de cette ville si recom-
mandable. Il passa une partie de sa jeunesse dans le
Nord. Revenu en France, il espérait que les services
de son père et la faveur du cardinal de Richelieu
pourraient lui faire obtenir un emploi diplomatique ;
il fut constamment trompé dans son attente. Las des
grands, il se retira dans sa terre, pour mettre la
dernière main aux mémoires dont il avait recueilli
les matériaux dans ses voyages. Il avait publié pré-
cédemment l'*Histoire de l'exécution de Cabrières et
de Mérindol et d'autres lieux de Provence, particu-
lièrement déduite dans le plaidoyer qu'en fit, l'an
1531, Jacques Aubery, lieutenant civil au Châtelet
de Paris ; ensemble une Relation de ce qui se passa
aux cinquante audiences de la cause de Mérindol*,
Paris, 1643, in-4^o. Ce titre indique suffisamment
qu'Aubery du Maurier n'a pu être que l'éditeur de
l'ouvrage, quoique plusieurs bibliographes le lui at-
tribuent. Il y a joint plusieurs pièces assez intéres-
santes qui se rapportent aux mêmes événements.
C'est en 1680 qu'il publia des *Mémoires pour servir
à l'histoire de Hollande et des autres Provinces-Unies,
où l'on voit les causes des divisions qui sont depuis
soixante ans en cette république et qui la menacent*

de ruine, au Maurier, Jacques Laboë, Paris, in-8^o.
Ces mémoires eurent tant de succès, lorsqu'ils paru-
rent, qu'il s'en fit plusieurs éditions en peu d'an-
nées. La manière de voir de l'auteur n'était pas
propre à lui concilier le suffrage du gouvernement
des Provinces-Unies ; aussi ce livre fut-il sévèrement
prohibé. L'auteur embrasse chaudement les opinions
de son père, qui, lors de son ambassade en Hol-
lande, avait été lié avec Grotius, et qui, dans cette
affection, eut le bonheur d'être fidèle aux instruc-
tions de la cour de France. Ces instructions le char-
geaient d'intercéder en faveur du grand pensionnaire
Barneveldt, de Grotius et de Hoogerbetz, arrêtés par
les ordres des états généraux, sous l'influence du
prince d'Orange. L'histoire a écrit en caractères de
sang que la médiation de la France ne fut point
écoutée ! L'intérêt des mémoires d'Aubery du Mau-
rier s'est peu affaibli. L'abbé Séphér en donna une
nouvelle édition, en 1754, sous ce titre : *Histoire de
Guillaume de Nassau, prince d'Orange*, etc., 2 vol.
in-12. On y trouve de plus que dans les mémoires
originaux des notes inédites d'Amelot de la Houssaye.
Il y a des exemplaires où l'ancien titre est conservé.
Louis Aubery mourut au Maurier, en 1687. Lenglet
Dufresnoy dit qu'on l'a toujours regardé comme un
auteur indépendant et désintéressé. M. Dorvaux du
Maurier, son petit-fils, a publié en 1753 un ouvrage
tiré des manuscrits qu'il avait laissés. Il est intitulé :
*Mémoires de Hambourg, de Lubeck et de Holstein,
de Danemark, de Suède et de Pologne*, Amsterdam
(Blois), in-12. Ils sont loin d'avoir obtenu le même
succès que les premiers. Aubery avait entrepris d'é-
crire une histoire des dernières années de Louis XIII ;
mais elle n'a point paru. Il était en correspondance
avec plusieurs hommes de mérite, entre autres avec
Costar. Ancillon a publié sa vie dans les *Mémoires
concernant plusieurs modernes*, p. 358-37. L.—M.—X.

AUBESPINE (CLAUDE DE L'), baron de Châ-
teauneuf, d'une famille originaire de Bourgogne, fut
le premier qui porta le titre de secrétaire d'Etat, au
lieu de celui de secrétaire des finances, et le transmit
à ses successeurs. Il servit son pays avec autant de
zèle que d'intelligence, sous François 1^{er}, Henri II,
François II et Charles IX. Le premier de ces princes
le nomma, en 1543, un des commissaires chargés
d'aller négocier la paix de Harelot, avec les Anglais,
et le second l'envoya, en 1553, aux conférences de la
Marck. L'Aubespine fut encore un des plénipoten-
taires de France au traité de Cateau-Cambresis, et
il se trouva aux états de Paris en 1559, à l'assemblée
de Fontainebleau en 1560, à la reddition de Bourges,
à la conférence du faubourg St-Marcel et à celle de
la Chapelle ; enfin, il n'y eut pas une opération di-
plomatique de son temps dans laquelle il ne fût
appelé ; et il s'y acquit une réputation d'un des plus
habiles négociateurs de l'Europe. Chargé par la cour
de traiter avec le prince de Condé et les autres chefs
des huguenots, il ne put réussir à les ramener. La
morgue qu'ils lui témoignèrent, jointe à la vive dou-
leur qu'il ressentait du triste état de la France, dé-
chirée par les factions, lui causa une maladie qui
le conduisit au tombeau, le 11 novembre 1567. Ca-

therine de Médicis, qui ne faisait rien d'important sans avoir son avis, alla le consulter au chevet de son lit, le jour de la bataille de St-Denis. Il lui proposa des mesures utiles pour le bien de l'État, et mourut le lendemain. T—D.

AUBESPINE (GABRIEL DE L'), évêque d'Orléans, né le 26 janvier 1579, était fils de Guillaume de l'Aubespine, baron de Châteauneuf, conseiller d'État, et ambassadeur en Angleterre. Après la mort de Jean de l'Aubespine, son parent, évêque d'Orléans, il fut désigné pour lui succéder, n'ayant encore que vingt ans, et fut sacré à Rome, en 1604, par Clément VIII. L'apanage de sa famille était d'être employé dans les négociations. Il s'acquitta avec succès de celles qui lui furent confiées, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer au gouvernement de son diocèse, qu'il édifica par ses vertus, ni à l'étude de l'antiquité ecclésiastique, pour laquelle il avait un goût particulier. Il donna, en 1623, un traité : *de veteribus Ecclesie Ritibus*, in-4°, et ensuite un autre de *l'Ancienne police de l'Eglise, sur l'administration de l'Eucharistie*; des notes sur les *Canons* de plusieurs conciles, insérées dans la collection de Labbe, sur Tertullien et sur Optat de Milève, que les derniers éditeurs de ces anciens écrivains ont placées au bas des pages. Tous ces ouvrages respirent une érudition choisie, une grande connaissance de l'antiquité, et plus de critique qu'on n'en avait communément alors. Ils répandent beaucoup de lumières sur l'administration des sacrements de la pénitence et de l'eucharistie, dans les premiers siècles de l'Eglise, matière obscure, qui avait besoin d'être éclaircie par un homme aussi habile. Ses observations ne sont pas toujours justes, mais elles sont ingénieuses et savantes. Il donnait un peu trop aux conjectures, et concluait trop facilement de quelques passages particuliers, de quelques pratiques observées dans certaines églises, à un usage universel. Il se fondait quelquefois sur des ouvrages supposés, tels que ceux qu'on attribuait à St. Denys l'Aréopagite, sur les constitutions apostoliques, qu'il croyait plus anciennes qu'elles ne le sont; du reste il écrivait bien en latin et en français. L'Aubespine, obligé, par le rang de son siège, de se trouver à l'assemblée des évêques de la province de Sens, en 1612, n'y signa qu'à regret la condamnation du fameux livre de Richer. La mort surprit ce savant prélat à Grenoble, le 15 août 1650, dans un voyage qu'il avait fait pour complimenter Louis XIII sur le rétablissement de sa santé. T—D.

AUBESPINE (CHARLES DE L'), marquis de Châteauneuf, frère du précédent, abbé de Préaux, naquit à Paris en 1580. Henri IV lui confia, en 1609, une mission à Bruxelles et en Hollande. Louis XIII l'envoya en Allemagne en 1620, puis à Venise et en Angleterre en 1629 et en 1650. Il s'acquitt beaucoup de réputation dans ces diverses ambassades, et fut fait, en 1650, gouverneur de Touraine et garde des sceaux. Pendant les deux années que dura son ministère, il se déshonora par la conduite qu'il tint dans le procès des maréchaux de Marillac et de Montmorenci. Au lieu de se récuser, en sa qualité d'ecclésiastique, il obtint un bref de Rome

qui l'autorisait à présider les commissions où ces deux illustres personnages furent condamnés. Le premier l'avait récusé, attendu qu'ayant profité de la dépouille de son frère, il avait intérêt à le trouver coupable et à servir la passion de ceux qui l'avaient élevé. Il fut cependant un des juges qui opinèrent à la mort. Quant au dernier, Châteauneuf ayant été page du connétable de Montmorenci, on trouvait étrange qu'il osât présider au jugement du fils, après avoir été au service du père. Il était juste que celui qui avait été le vil instrument des vengeances de Richelieu en devint la victime dès qu'il voudrait cesser d'en être l'esclave. Les sceaux lui furent ôtés en 1655, et il resta enfermé au château d'Angoulême jusqu'après la mort de Louis XIII. La cause de cette disgrâce a toujours été un mystère. Richelieu, dans son testament, lui reproche un *mauvais procédé*. On suppose que ce mauvais procédé consistait dans des intrigues avec la duchesse de Chevreuse et le chevalier de Jars, pour supplanter le cardinal. Louis XIII, dans sa déclaration pour la régence, avait expressément recommandé de tenir Châteauneuf toujours éloigné; ce qui n'empêcha pas Anne d'Autriche de le rappeler aussitôt après la mort du monarque, pour l'exiler encore au bout de deux ans, comme un des chefs du parti des *importants*. Châteauneuf, ne pouvant vivre sans intriguer, se jeta dans le parti de la fronde. La régente lui rendit les sceaux en 1650. Il devint alors l'homme de la cour. Anne d'Autriche le sacrifia ensuite au ressentiment du prince de Condé, qui ne pouvait lui pardonner le jugement du duc de Montmorenci. Rappelé de nouveau au conseil par une autre intrigue, il fut encore obligé de céder à la hauteur de Mazarin, dont il avait ambitionné la place. Enfin le vieux courtisan mourut en 1655, *chargé d'années et d'intrigues*, dit madame de Motteville. Châteauneuf avait hérité des talents de sa famille pour les négociations et pour les affaires ministérielles; mais son goût pour l'intrigue remplit sa vie d'agitations, ses galanteries déshonorèrent son état, et son orgueil fit dire qu'il avait plutôt les manières d'un grand vizir, que celles d'un ministre de la cour de France. — MADLEINE DE L'AUBESPINE, tante des deux précédents, épouse de Nicolas de Neufville, secrétaire d'État, avait fait, par son esprit et sa beauté, l'ornement de la cour sous Charles IX, Henri III et Henri IV. Les poètes du temps, et entre autres Ronsard, célébrèrent ses charmes et ses talents. Elle avait même composé quelques pièces de vers et de prose. On lui attribue une traduction des *Épîtres* d'Ovide. T—D.

AUBETERRE (DAVID BOUCHARD, vicomte d'), né à Genève, d'une famille illustre qui s'y était retirée après avoir embrassé la religion protestante, revint dans sa patrie, où il avait obtenu la restitution de ses biens, donnés au maréchal de St-André, fit profession de la religion catholique, et fut nommé gouverneur du Périgord par Henri IV. Inquiété dans son gouvernement par Montpezat, un des généraux de la ligue, il l'attaqua en 1598, le défit, et se montra généreux en renvoyant les prisonniers; il fit la même année le siège de la petite place de

l'Isle, en Périgord, et y fut tué d'un coup de mousquet. B—P.

AUBETERRE (JOSEPH-HENRI BOUCHARD D'ESPARBÈS, marquis d'), maréchal de France, naquit, le 24 janvier 1714, d'une famille ancienne par sa noblesse et illustre par les personnages qu'elle a produits. Son cinquième aïeul était maréchal de France sous Henri IV; et l'on trouve avant lui dans cette maison plusieurs militaires distingués, entre autres un chevalier de l'ordre du St-Esprit. Joseph-Henri embrassa de bonne heure la profession des armes. Mousquetaire à seize ans et colonel à vingt-quatre, il commença dès cette époque à signaler son courage. A la bataille de Dettingen, sur le Mein, en 1745, il reçut une blessure au bras, et en 1744 un coup de feu au travers du corps, à l'attaque de Château-Dauphin, en Piémont. Sa valeur, qu'il sut communiquer à tous les siens, contribua puissamment à la prise de cette forteresse, qui fut longtemps disputée. Un avancement rapide devint le prix de ces exploits. Maréchal de camp en 1748, le marquis d'Aubeterre fut fait chevalier des ordres en 1757, lieutenant général en 1758, et conseiller d'État d'épée en 1767. Dans cet intervalle, il fut chargé par Louis XV de plusieurs négociations importantes. Successivement ambassadeur à Vienne, à Madrid et à Rome, il déploya dans tous ces emplois éminents des talents supérieurs. L'auteur de la *Vie de Clément XIV* le cite comme une autorité en faveur de ce grand pontife, et s'exprime ainsi page 268 : « M. le marquis d'Aubeterre, dont toutes les eours admirèrent la sagesse et la sagacité, disait hautement, pendant « son ambassade à Rome, que le cardinal Ganganielli était celui du sacré collège qui méritait mieux « d'occuper le trône pontifical; et c'est en conséquence de l'opinion qu'il en avait qu'il s'intéressa « vivement à son installation. » Après avoir passé successivement par les plus hauts grades de l'armée, et rempli les premières ambassades avec autant d'honneur que de succès, le marquis d'Aubeterre crut pouvoir jouir du repos dont une vie toujours active l'avait privé jusqu'alors, quand son mérite et ses talents reconnus le firent nommer commandant de Bretagne, en 1775. Cette place était d'autant plus difficile à remplir dans un pays d'états que le commandant, en faisant exécuter les ordres de la cour, se trouvait souvent en opposition avec les états, qui croyaient voir dans ses opérations la violation de leurs privilèges. Le marquis d'Aubeterre exerça un emploi si délicat avec tant de sagesse et d'habileté, qu'il sut concilier les intérêts du gouvernement avec les droits de la province. Il avait alors pour secrétaire M. Cacaault, qui, depuis, fut ministre à Rome. Il obtint le bâton de maréchal de France le 13 juin 1785, et mourut à Paris, le 28 août 1788, dans la 75^e année de son âge. Quoique marié, d'abord à mademoiselle de Jonzac, puis à mademoiselle de Scépeaux, il n'a point eu de postérité; et ses biens ont passé aux maisons de Bourdeille-Matha et de Baderon St-Geniez. Z.

AUBIGNAC (FRANÇOIS HÉDELIN, plus connu sous le nom d'abbé n'), naquit à Paris, le 4 août

1604, de Claude Hedelin, avocat au parlement, et de Catherine Paré, fille du célèbre chirurgien Ambroise Paré. Après avoir achevé ses études, il exerça la profession d'avocat à Nemours, où son père avait acheté la charge de lieutenant général. Il abandonna bientôt le barreau pour l'état ecclésiastique, et devint précepteur du duc de Fronsac, neveu du cardinal de Richelieu. Peu de temps après, François Hedelin fut pourvu de l'abbaye d'Aubignac (dont le nom lui est resté), puis de celle de Mainac. L'élève, devenu majeur, fit à son maître une pension de 4,000 liv., pour laquelle d'Aubignac eut un procès à soutenir après la mort du duc, en 1646. Cette mort fut, pour l'abbé d'Aubignac, un coup de foudre qui lui fit perdre les pensées de la fortune et des plaisirs de la vie. Il continua cependant à s'occuper de littérature. Sur la fin de ses jours, il se retira à Nemours, où il mourut le 23 juillet 1676. D'Aubignac fut en liaison ou en querelle avec tous les beaux esprits de son temps. Il s'était brouillé avec Ménage et avec P. Corneille, et, de part et d'autre, on publia des épigrammes et des brochures. Les épigrammes n'ont pas été recueillies; les brochures subsistent encore. Celle que l'abbé d'Aubignac fit imprimer contre Ménage est intitulée : *Térence justifié, ou deux Dissertations sur la troisième comédie de Térence, intitulée : Heautontimorumenos, contre les erreurs de M. Gilles Ménage, avocat au parlement*, Paris, 1656, in-4°. Elle contient la brochure publiée seize ans auparavant, sous le titre de *Térence justifié*, à l'occasion d'une conversation entre Ménage et d'Aubignac. Ce dernier, qui avait donné quelques conseils à P. Corneille, le vantait partout, et en fit l'éloge dans sa *Pratique du Théâtre*. Irrité de voir que, dans l'examen de ses tragédies, P. Corneille ne faisait nulle mention de lui, d'Aubignac se déclara contre ce grand homme, et, saisissant toutes les occasions de l'attaquer, il fit imprimer deux *Dissertations concernant le poème dramatique, en forme de remarques sur les deux tragédies de M. Corneille, intitulées : Sophonisbe et Sertorius*, Paris, 1665, in-12. Corneille, alarmé, s'en plaignit hautement, et voulut faire arrêter l'impression; n'ayant pu en venir à bout, il engagea un de ses amis à publier les *Défenses de la Sophonisbe et du Sertorius*. L'abbé d'Aubignac y répliqua par ses *Troisième et quatrième Dissertations concernant la tragédie de M. Corneille, intitulée : OEdipe, et Réponse à ses calomnies*, 1665, in-12. Quoique l'abbé d'Aubignac réponde directement à Corneille, il ne faut pas croire que celui-ci fût l'auteur de ses *Défenses*. Outre les ouvrages dont nous venons de parler, on en doit beaucoup d'autres à l'abbé d'Aubignac; les principaux sont : 1° *Traité de la nature des Satyres, Brutes, Monstres et Démons*, 1627, in-8°, que quelques-uns attribuent à un autre François Hedelin; 2° *la Pratique du Théâtre*, 1657, ou 1669, in-4°. Les exemplaires sous ces deux dates sont de la même édition; réimprimés en 1715 à Amsterdam, 2 vol. in-8°. Cette édition contient le *Discours de Gilles Ménage sur l'Heautontimorumenos*, et le *Térence justifié*. D'Aubignac travailla jusqu'à la fin de sa vie à retoucher la *Pratique du Théâtre*, et y ajouta un chapitre entier sur les discours de

piété dans les tragédies. On le trouve dans la *Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire* donnée par le P. Desmolets, t. 6, p. 210. L'auteur avait retranché de son livre tous les endroits où il parle de Corneille. « *La Pratique du Théâtre*, » dit Laharpe, est un lourd et ennuyeux commentaire d'Aristote, fait par un pédant sans esprit et « sans jugement, qui entend mal ce qu'il a lu, et qui « croit connaître le théâtre, parce qu'il sait le grec. » 3^e *Zénobie, tragédie en prose*, 1647, in-4°. Cette pièce est la seule que l'auteur ait donnée au théâtre. Les auteurs qu'il avait repris dans sa *Pratique du Théâtre* furent ravis de trouver cette occasion de le critiquer. Ils lui reprochèrent que les règles qu'il avait données lui étaient infructueuses; et, comme il se vantait d'être le seul qui eût suivi les règles d'Aristote, le prince de Condé dit un jour « qu'il savait bon gré « à l'abbé d'Aubignac d'avoir si bien suivi les règles « d'Aristote; mais qu'il ne pardonnait pas aux règles « d'Aristote d'avoir fait faire une si mauvaise tragédie à l'abbé d'Aubignac. » 4^e *Macarise, ou la Reine des îles Fortunées*, 1664, 2 vol. in-8°. C'est sur cet ouvrage que Richelieu, qui l'avait d'abord loué et qui ensuite se brouilla avec d'Aubignac, fit ces quatre vers qu'il lui envoya :

Hédelin, c'est à tort que tu te plains de moi,
N'ai-je pas loué ton ouvrage?
Pouvais-je faire plus pour toi
Que de rendre un faux témoignage?

5^e *Histoire du temps, ou Relation du royaume de Coquetterie*, in-12, 1654, 1655, 1659. Cette dernière édition est augmentée d'une *Lettre d'Ariste à Cléon* contenant l'apologie de l'*Histoire du temps*. 6^e *Essais d'éloquence*: il n'y a qu'un volume d'imprimé. 7^e *Discours au roi, sur l'établissement d'une seconde académie dans sa ville de Paris*, 1664, in-4°. L'abbé d'Aubignac, qui rassemblait chez lui un certain nombre de beaux esprits, demandait le titre d'académie royale pour cette société. Malgré la protection du dauphin, ce *Discours* ne produisit aucun effet. Aucun des ouvrages de l'abbé d'Aubignac n'est lu aujourd'hui, malgré ce jugement de Chapelain : « C'est un « esprit tout de feu, qui se jette à tout, et qui se tire « de tout, sinon à la perfection, au moins en sorte « qu'il y a plus lieu de le louer que de le blâmer. Il « prêche, il traite de la poétique, il fait des romans « profanes et allégoriques. On a vu des comédies de « lui et quelques sonnets assez approuvés. Il a pour « tout cela une grande érudition, et son style n'est « pas des pires. » Dans les *Mémoires de littérature* de Sallengre, on trouve un article très-curieux sur la vie et les ouvrages d'Aubignac. A. B.—T.

AUBIGNÉ (THÉODORE-AGRIPPA D'), l'un des hommes qui ont le plus marqué dans le 16^e siècle, naquit à St-Maury, près de Pons, en Saintonge, le 8 février 1550, d'une famille très-ancienne, qui avait embrassé la réforme des calvinistes. Sa mère mourut en le mettant au jour, et il nous apprend lui-même que c'est la raison qui le fit nommer Agrippa : *Quasi ægre partus*. Son père lui donna des maîtres fort habiles, et ne négligea rien pour son éducation. Le

jeune d'Aubigné répondit si bien à leurs soins, qu'à l'âge de six ans, il lisait déjà le latin, le grec et l'hébreu, et qu'à sept ans et demi, il traduisit en français le *Criton* de Platon, sur la promesse de son père de faire imprimer cet ouvrage, et d'y joindre son portrait. Il n'avait que huit ans et demi, lorsque, passant à Amboise avec son père, celui-ci reconnut sur un échafaud les restes de ses malheureux compagnons, et dit à son fils : « Mon enfant, ils ont « décapité la France, les bourreaux ! il ne faut point « épargner ta tête après la mienne pour venger ces « chefs pleins d'honneur ; si tu t'y épargnes, tu auras « ma malédiction. » Ce peu de mots, et la manière dont ils furent prononcés, firent une grande impression sur d'Aubigné, naturellement plein de courage, et, dès lors, il attendit avec impatience le moment de se signaler. A treize ans, il s'échappa de la maison de son tuteur et se rendit au siège d'Orléans, où il se fit remarquer par un sang-froid peu commun dans les enfants de cet âge. Lorsqu'il eut perdu son père, dont les affaires étaient fort dérangées, on lui conseilla de renoncer à la succession, et on l'envoya à Genève, où il étudia quelque temps sous le célèbre Bèze, qui le prit en affection ; mais dégoûté des études, il s'enfuit secrètement à Lyon ; et à quelque temps de là, il s'enrôla dans les troupes du prince de Condé, qui désolaient, par zèle de religion, les provinces méridionales de la France. Il s'acquit quelque réputation dans cette guerre, et, peu de temps après, il entra au service du roi de Navarre. D'Aubigné se fit remarquer à la cour par la vivacité de son esprit et par son adresse à tous les exercices du corps. Il se fit aimer du roi, et sut en même temps se concilier les bonnes grâces des Guises et des autres grands seigneurs, qui le recherchaient à cause de sa gaieté et de sa facilité à inventer de nouveaux divertissements. Ce fut à cette époque qu'il composa une tragédie de *Circé*. La reine mère n'en voulut pas permettre la représentation, à raison de la dépense qu'elle devait occasionner ; mais cette pièce fut jouée dans la suite pendant les fêtes qui eurent lieu à l'occasion du mariage du duc de Joyeuse. Il s'était établi entre d'Aubigné et le jeune roi de Navarre une amitié qui ne se démentit jamais par la suite. Dans les guerres que Henri IV fut obligé d'entreprendre pour reconquérir son royaume, d'Aubigné lui rendit les plus grands services, bravant tous les dangers, cherchant les postes les plus périlleux, et exposant sa vie pour sauver celle de son maître. Il ne lui fut pas moins utile par son talent pour les négociations. Cependant ce prince ne récompensa pas d'Aubigné comme il le méritait. Celui-ci, qui croyait avoir conservé le droit de dire la vérité au roi, se plaignit hautement de son ingratitude ; Henri entendit ses plaintes, et ne fit rien pour sa fortune. Sa franchise trop rude, l'orgueil qu'il tirait de ses services, ses remontrances, et son refus d'aider le roi dans ses amours, déplurent à ce prince ; d'Aubigné le sentit et se retira de la cour ; il y revint quelque temps après, mais il ne tarda pas à être exilé une seconde fois, sur la demande de la reine mère, à qui d'Aubigné n'épargnait pas les

épigrammes. Lassé des intrigues de la cour, et peut-être aussi déterminé par le mauvais état de ses affaires, il se retira dans son gouvernement de Maillezais; mais tant que vécut Henri IV, il se montra, dans toutes les occasions, sujet fidèle et zélé; aussi, chaque fois qu'il se présenta devant ce prince, il en fut toujours bien accueilli, quoiqu'on n'épargnât aucune manœuvre pour le perdre dans son esprit. Ainsi, lorsqu'on croyait Henri IV le plus irrité contre d'Aubigné, les ministres ayant pensé qu'il convenait de choisir un lieu plus sûr que Chinon pour y tenir en prison le cardinal de Bourbon, reconnu roi de France par la ligue, Henri IV décida qu'on le transférerait à Maillezais, sous la garde de d'Aubigné; et, sur ce que du Plessis-Mornay alléguait contre cet avis les sujets de plainte qu'avait ce nouveau gardien, le roi répliqua « que la parole qu'on « tirerait de lui était un remède suffisant à l'en-
« contre. » Après la mort de son maître, d'Aubigné passa plusieurs années dans la retraite la plus entière; il employa ses loisirs à composer l'histoire de son temps, ouvrage écrit avec beaucoup de franchise et de hardiesse. Son âme inflexible, exaltée et austère, s'y révèle sans déguisement; les rois et les reines y sont sévèrement traités; Henri III, en particulier, y est peint sous des couleurs hideuses et repoussantes. Ce livre abonde en détails curieux qui ne se rencontrent point ailleurs. Les deux premiers volumes furent imprimés avec privilège; mais le troisième n'ayant pas été approuvé, à raison de choses trop libres qu'il contenait, d'Aubigné ne laissa pas de le faire imprimer. Cette hardiesse lui réussit mal; car ce volume, aussitôt après sa publication, fut condamné à être brûlé avec les deux premiers, par arrêt du parlement de Paris, en date du 4 janvier 1620. D'Aubigné, pour éviter les persécutions dont il était menacé, se réfugia à Genève. Son éloignement et la privation de ses biens n'avaient point encore apaisé ses ennemis; ils le poursuivirent, sous prétexte qu'au mépris des lois, il avait employé, à la réparation des bastions de la ville de Genève, les matériaux d'une église ruinée dès 1572, et obtinrent un arrêt qui le condamnait à avoir la tête tranchée. C'était le quatrième arrêt de mort rendu contre lui, pour de semblables crimes, « lesquels, dit-il, m'ont fait honneur et plaisir. » Dans ce même temps, on parlait de lui faire épouser, à Genève, une veuve de l'ancienne maison des Burlamaqui, aimée et considérée pour sa vertu, son illustre extraction et ses biens, qui étaient considérables. D'Aubigné, pour l'éprouver, lui annonça, le premier, l'arrêt rendu contre lui : mais cette nouvelle ne changea rien à la résolution de cette femme courageuse, et leur mariage se conclut vers 1622. Il mourut à Genève, le 29 avril 1630, âgé de 80 ans, et fut enterré dans le cloître de l'église St-Pierre. Il avait composé lui-même son épitaphe. Il eût été facile de grossir cet article d'anecdotes sur d'Aubigné; mais outre qu'elles se trouvent dans tous les recueils, nous pensons qu'un dictionnaire historique ne doit pas être composé sur le plan d'un *Ana*. Nous rapporterons cependant ici un trait fort connu de d'Aubigné, et qui a été défigurés par ceux qui l'ont cité. Une

nuit qu'il était couché dans la garde-robe de son maître, avec le sieur de la Force, il lui dit, à plusieurs reprises : « Notre maître est un ladre vert, et « le plus ingrat mortel qu'il y ait sur la face de la « terre. » La Force, qui sommeillait, lui demanda ce qu'il disait; le roi, qui avait entendu d'Aubigné, répéta le propos, de quoi d'Aubigné resta un peu confus; mais son maître ne lui en fit pas pour cela plus mauvais visage le lendemain; aussi ne lui en donna-t-il pas un quart d'écu davantage. Voilà le trait tel que d'Aubigné le rapporte lui-même. Il avoue qu'il fut confus en entendant le roi, et on conviendra qu'il avait lieu de l'être; mais il ne dit pas qu'il répondit : « Sire, dormez; nous en avons bien « d'autres à dire. » Ce mot eût été le comble de l'audace. D'Aubigné avait épousé, en premières noces, le 6 juin 1585, Suzanne de Lézay. Il eut plusieurs enfants de ce mariage, entre autres Constant, père de la célèbre dame de Maintenon. Voici le catalogue de ses ouvrages : 1° *Vers funèbres sur la mort d'Étienne Jodelle*, Paris, 1574, in-4°. 2° *Les Tragiques donnés au public par le larcin de Prométhée*, au Désert, 1616, in-4°; sans date (1595), in-8°; Genève, la Rovière, 1625, in-8°. Cet ouvrage est très-curieux : quoiqu'il ait eu plusieurs éditions, il n'en est pas moins rare; mais c'est à tort que quelques bibliographes ont dit qu'il avait été brûlé. 3° *Les Aventures du baron de Fæneste, nouvelle édit., augmentée de remarques hist., de l'histoire secrète de l'auteur; enrichie de notes par M^{***} (J. le Duchat)*, Cologne, 1729-1731, 2 vol. petit in-8°; Amsterdam, 1751, 2 vol. in-12; l'édition la plus complète est celle de Genève, 1650, in-8°. Ce roman satirique contient des anecdotes piquantes sur les événements et les hommes du temps : les historiens le consultent avec fruit. 4° *Confession catholique du sieur de Saney*; c'est une satire contre ce seigneur, l'un des favoris de Henri IV; elle a été imprimée plusieurs fois dans les recueils de pièces du temps. 5° *Histoire universelle, depuis l'an 1550 jusqu'à l'an 1601*, Maillé (St-Jean-d'Angely), Jean Moussat, 1616, 1618 et 1620, 3 vol. in-fol.; Amsterdam (Genève), les héritiers de Héliom. Commelin, 1626, in-fol. : la première édition est la plus rare; mais la seconde est la plus complète et la meilleure; cependant, comme la première contient des traits satiriques qui ne se trouvent pas dans la nouvelle édition, on peut les réunir. 6° *Lettres du sieur d'Aubigné sur quelques histoires de France, et sur la sienne*, Maillé, 1620, in-8°. 7° *Libre Discours sur l'état présent des Églises réformées en France*, 1625, in-8°. 8° *Petites Oeuvres mêlées du sieur d'Aubigné, en prose et en vers*, Genève, Pierre Aubert, 1650, in-8°, rare. 9° *Histoire secrète de Théod. Agripp. d'Aubigné, écrite par lui-même et adressée à ses enfants*, imprimée en tête des *Aventures du baron de Fæneste*, des éditions de Cologne et de Paris, et séparément, à Amsterdam, 1751, 2 vol. in-12, sous le titre de : *Mémoires de la vie de Théod. Agripp. d'Aubigné*. On peut consulter cet ouvrage, où l'on trouve bien des particularités curieuses et intéressantes. On lira aussi avec plaisir l'art. d'AUBIGNÉ dans le *Dictionnaire historique* que

Prosper Marchand a publié pour faire suite au *Dictionnaire* de Bayle, et à celui de Chauffepié. W—s.

AUBIGNÉ ('NATHAN D'), appelé en latin ALBINEUS, dit LA FOSSE, fils du précédent, exerça la médecine à Genève, où il obtint la bourgeoisie en 1627. Il a publié : *Bibliotheca chemica, contracta ex delectu et emendatione Nathanis Albinei*, Genève, 1654, in-8° ; et 1675, in-8° ; recueil de divers traités, ainsi que le titre l'indique : on y trouve entre autres le *Norum Lumen chemicum* de Michel Sendivogius, Polonais ; et l'*Arcanum philosophiæ hermeticæ* de d'Espargnet. — Tite D'AUBIGNÉ, fils, et non pas frère de Nathan, né à Genève en 1654, docteur en médecine en 1660, puis ingénieur ordinaire au service de la Hollande, a publié : *la Défense droite, qui est la fortification défensive établie sur les principes fixes et nouveaux de M. de Cæhorn*, Breda, 1705, in-8°. A. B.—T.

AUBIN. Voyez SAINT-AUBIN.

AUBIN, né à Loudun, dans le 17^e siècle, fut ministre de la religion réformée, et se vit obligé de quitter sa patrie après la révocation de l'édit de Nantes. Il se réfugia en Hollande, et publia l'*Histoire des diables de Loudun, ou de la possession des religieuses ursulines, et de la condamnation et du supplice d'Urbain Grandier, euré de la même ville*, Amsterdam, 1695, in-12. La tragi-comédie de Loudun avait fait naître un grand nombre d'écrits pour ou contre la démonomanie des religieuses ; celui d'Aubin acheva de déchirer le voile qui couvrait cette affaire, et mit à nu les ressorts qu'on avait fait jouer pour en amener la sanglante péripétie. Peut-être la participation du cardinal de Richelieu aux jongleries qui la précédèrent ne fut-elle pas aussi directe que l'auteur semble le croire. Ne faudrait-il pas en laisser le principal mérite à ce commissaire (voy. LAUBARDEMONTE) inique et vénal, qui croyait acheter des droits à de nouvelles faveurs par l'exagération de son zèle ? Le livre d'Aubin intéresse à la fois par le fond du sujet et par le mérite de la narration. Il fut souvent imprimé et traduit en hollandais. On en a publié des éditions sous les titres de : *Cruels effets de la vengeance du cardinal de Richelieu*, Amsterdam, Roger, 1716, in-12 ; et de : *Histoire d'Urbain Grandier*, Amsterdam, 1755, in-12. Le même sujet a été traité de nouveau, en 1825, par Hipp. Bonnelier. La Ménardaye, prêtre de l'Oratoire, fit paraître, en 1749, une critique de l'ouvrage d'Aubin (1). Malgré les progrès de la raison publique, le bon oratorien prend ouvertement parti pour le sortilège, et il traite avec beaucoup de mépris la personne et l'ouvrage du pasteur calviniste. Chacun d'eux travailla, sans doute, sous l'influence de ses préventions politiques et religieuses ; mais celles d'Aubin l'éloignèrent peu des bornes du vraisemblable, tandis qu'elles égarent l'autre historien jusqu'aux hallucinations des siècles d'ignorance. Les libraires d'Amsterdam, affriandés par la vogue de l'*Histoire des diables*, pressèrent Aubin de leur livrer d'autres productions. Il

publia, en 1698, une traduction de la *Vie de Michel de Ruyter*, par Brandt, in-fol., fig., qu'il dédia à Lefort, amiral des armées navales de Russie. Après avoir cherché à établir les rapports qui pouvaient exister entre cet amiral et Ruyter, Aubin ajoute : Ce sont ces « rapports, et la circonstance de votre séjour en ces « provinces, qui n'ont inspiré la pensée d'offrir cet « ouvrage à Votre Excellence, comme étant convenable aux grands desseins de Sa Majesté czarienne, « pour l'avancement de la marine dans son vaste « empire. » Voulant traduire la *Vie de Michel Ruyter*, Aubin dut se livrer à l'étude particulière du langage de la marine, et il amassa ainsi les matériaux d'un *Dictionnaire de Marine* qui parut en 1702, Amsterdam, in-4°. Il avait tiré de grands secours de l'ouvrage estimé que M. Witsen, bourgmestre d'Amsterdam, avait publié en hollandais sur le même sujet. Celui d'Aubin obtint les honneurs d'une seconde édition, Amsterdam, 1756, in-4°. Chaque terme de marine y est accompagné d'un mot hollandais. Des figures représentent les objets dont une simple description ne pourrait donner une idée suffisante. Les principes de l'architecture navale complètent les notions que ce dictionnaire renferme sur toutes les branches de la navigation. Dreux du Radier, qui a consacré un article à Aubin, dans sa *Bibliothèque historique et critique du Poitou* (t. 4, p. 299), ne donne aucun renseignement sur sa personne, et il s'occupe uniquement de l'*Histoire des diables de Loudun*. L—M—X.

AUBLET (JEAN-BAPTISTE-CHRISTOPHE FUSÉE), botaniste français, né à Salon, en Provence, le 4 novembre 1720, s'échappa de la maison paternelle, et alla à Montpellier, pour s'y livrer à l'étude de la botanique ; il passa ensuite dans les colonies espagnoles d'Amérique, où il exerça la profession de pharmacien. De retour dans sa patrie, il fut envoyé à l'île de France, en 1752, pour y établir une pharmacie et un jardin de botanique. Il y séjourna neuf ans. Il eut des altercations avec le célèbre Poivre, et on lui reproche d'avoir contrarié les projets de cet administrateur pour la naturalisation des arbres à épices dans cette colonie, jusque-là qu'on l'accusa d'avoir fait passer à l'eau bouillante les graines qu'on lui avait confiées, afin de détruire leur faculté germinative ; ce qui est hors de toute vraisemblance. Il examina les plantes de l'île, mais superficiellement, et revint en Europe. Il fut envoyé, en 1762, à la Guyane, où il rassembla un herbier considérable. Ce pays, qui n'avait pas été parcouru par les botanistes, offrait une moisson aussi riche que nouvelle ; car Préfontaine, Barrère et mademoiselle Mérian l'avaient à peine effleuré. Aublet dit, dans sa relation, qu'il pénétra fort avant dans les contrées désertes ; d'autres assurent qu'étant retenu par une maladie, fruit de ses débauches, il dut sa collection à des nègres qu'il envoyait parcourir les forêts. De là il passa, en 1764, à l'île de St-Domingue, sur l'établissement que le comte d'Estaing avait formé au môle St-Nicolas, et il revint à Paris l'année suivante. Bernard de Jussieu le détermina à arranger les matériaux qu'il avait apportés de ses voyages, et il en résulta un ou-

(1) *Examen et discussion de l'Histoire des Diables de Loudun*, Liège (Paris), 1749, 2 vol. in-12.

vrage remarquable, qui parut en 1775, sous le titre de *Plantes de la Guyane*, 4 vol. in-4°, dont deux de planches, au nombre de 592. Sur environ huit cents plantes qui y sont décrites, près de la moitié sont nouvelles. Les figures sont gravées presque au simple trait; elles sont correctes, mais, dessinées sur des échantillons desséchés, elles manquent de détails sur la fructification. Les plantes y sont rangées suivant la méthode de Linné. De Jussieu a donné un nouvel intérêt à cet ouvrage, en rapportant le plus grand nombre des genres qu'il contient à ses familles naturelles, dans son *Genera Plantarum*, publié en 1789; mais il n'a pu faire ce travail que d'après les figures incomplètes et les descriptions données par Aublet; car son herbier, qui aurait été si utile pour la vérification des caractères, avait été vendu pour une somme modique, au célèbre Banks. Aublet avait conservé à ses genres les noms que les indigènes donnent à chaque espèce. Cependant de Jussieu les a presque tous adoptés, en supprimant, dans quelques-uns, la répétition trop dure des syllabes qui ont le même son. Les botanistes étrangers, Schreïber entre autres, se conformant aux lois établies par Linné, les ont changés, soit en tirant les uns du grec, soit en consacrant les autres à la mémoire de quelques botanistes plus ou moins célèbres, mais qui n'avaient peut-être jamais vu ces plantes, même sèches. Il est douteux que la science ait gagné à ces changements, d'autant plus que ces nouveaux noms sont souvent plus choquants pour l'oreille que ceux qu'ils remplacent. Aublet publia dans le même ouvrage une liste très-peu nombreuse des plantes qu'il avait observées à l'île de France, et il ne les fit connaître que par la simple citation des noms et des figures donnés par Rhéede et Rumphius, auxquels il les rapporte; mais il y en a plusieurs qui n'y ont jamais existé. Il cite aussi des plantes de la Guyane, qu'il prétend avoir trouvées à l'île de France; mais cela est très-douteux. Il y a ajouté des mémoires curieux, et qui ont de l'utilité, sur l'emploi et la culture de diverses plantes. Beaucoup plus occupé des plaisirs que l'on trouve facilement dans les colonies, que de l'étude de la botanique, Aublet se vantait d'avoir laissé plus de trois cents enfants dans les pays qu'il avait parcourus. Il est mort à Paris, le 6 mai 1778. L'abbé Rozier (*Journal de Physique*, t. 1^{er}) lui avait dédié un genre; mais, par une faute d'orthographe, il le nomma *Obletia*; Linné l'a réuni depuis aux verveines, en conservant le nom pour désigner l'espèce sur laquelle on l'avait formé (*Verbena Aubletia*). Le botaniste allemand J. Gærtner lui en a ensuite consacré un; mais il n'a pas été généralement adopté, parce qu'il avait été donné précédemment au voyageur Sonnerat. Enfin, Richard, de l'Institut, qui habita l'île de Cayenne et la Guyane, a donné le nom d'*Aubletia* à l'un de ses nouveaux genres.

D—P—s.

AUBREY (JEAN), en latin ALBERICUS, antiquaire anglais, né en novembre 1626 à Easton-Piers, dans le comté de Wilt, fut reçu, en 1662, membre de la société royale de Londres. C'était un homme également versé dans l'histoire naturelle, la littéra-

ture et les antiquités; d'ailleurs crédule et superstitieux, comme on peut en juger par quelques-uns de ses ouvrages. Il a écrit : 1° la *Vie de Thomas Hobbes de Malmesbury*, restée manuscrite, mais où le docteur Blackbourne a puisé de bons matériaux pour la *Vie de Hobbes*; 2° *Mélanges sur les sujets suivants : Fatalité de jours, fatalité locale, prodiges, présages, songes, apparitions*, etc., 1696, et 1721 avec des additions; 3° *Voyage dans le comté de Surrey*, 1692, in-4°, continué par le docteur Rawlinson, et réimprimé à Londres, 1719, 5 vol. in-8°, sous le titre d'*Histoire naturelle et antiquités de Surrey*; 4° *Histoire naturelle de la partie septentrionale du comté de Wilt* (incomplète et restée inédite); 5° *Idée d'éducation universelle*; 6° des *Lettres sur la physique et autres sujets intéressants*, publiées dans différents recueils; 7° quelques notices inédites sur des auteurs anglais et autres manuscrits. Jean Aubrey a eu part à l'ouvrage intitulé : *Monasticon anglicanum*, et il a fourni à Antoine Wood des matériaux curieux pour son histoire de l'université d'Oxford. Il est mort vers l'année 1700, dans un état voisin de l'indigence.

X—s.

AUBRIET (CLAUDE), peintre de plantes, de fleurs, de papillons, d'oiseaux et de poissons, soit à la gouache, soit en miniature, naquit à Châlons-sur-Marne, en 1651, et mourut à Paris, en 1745. Ses talents et la célébrité qu'il avait acquise le firent nommer dessinateur du Jardin du roi; et ce fut en cette qualité qu'il accompagna Tournefort dans le Levant. A son retour, il remplaça Jean Joubert, peintre du roi, au Jardin royal, et y continua la magnifique collection de dessins de plantes sur vélin, que Nicolas Robert avait commencée à Blois, par ordre de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII. Louis XIV ayant hérité de cette collection, la fit continuer et déposer à la bibliothèque du roi. Depuis la révolution, on l'a transportée au muséum d'histoire naturelle, où on l'augmente annuellement de douze dessins. Elle est maintenant composée de 66 vol. in-fol. Aubriet, successeur de Joubert, lui est de beaucoup supérieur, mais est resté au-dessous de Robert. mademoiselle Basseporte, qui remplaça Aubriet son maître, lui fut inférieure. Mais le successeur de cette dernière, en 1780, a donné à ce genre de dessin toute la perfection dont il paraît susceptible. C'est d'après les dessins d'Aubriet qu'ont été gravées les planches des *Éléments de botanique* de Tournefort, qui servirent ensuite dans la version latine de cet ouvrage, ou les *Institutiones rei herbariæ*, avec le corollaire. C'est à lui qu'on doit aussi les figures du voyage de cet auteur dans le Levant; il en avait rapporté les dessins originaux, faits sur les lieux. Après son retour, il fut employé par Séb. Vaillant à dessiner les plantes qui composent le *Botanicon Parisiense*, Leyde, 1727, in-fol. On voit au cabinet des dessins et estampes de la bibliothèque royale de Paris, 5 vol. in-fol. de ses dessins qui renferment : 1° *Recueil de coquillages et de poissons*, grand in-fol. oblong; 2° deux *Suites de papillons, d'oiseaux et de poissons*. Plusieurs autres suites de dessins sont dans les cabinets de quelques amateurs. Dirigé par

Tournefort, Aubriet devint un habile botaniste ; aussi ne négligea-t-il aucun détail, et il fit entrer dans ses dessins les plus petites parties, surtout celles des fleurs, et il en exprima toujours le nombre, la forme et les proportions relatives, avec beaucoup d'exactitude, quoiqu'on n'y fit pas beaucoup d'attention alors. Tournefort lui-même ne les mentionna pas toujours dans ses descriptions. Il ne faut pas croire pour cela que celui-ci ne les eût pas remarquées. C'est un reproche très-gratuit que lui fait Linné, qui va même jusqu'à faire entendre qu'Aubriet était plus habile botaniste que Tournefort. Tout porte à croire que le peintre n'exprimait que ce qui lui était indiqué par le naturaliste.

D—P—s.

AUBRION (JEAN), chroniqueur exact, mais crédule, souvent cité par les historiens lorrains, vivait à la fin du 15^e siècle. Sa coopération aux affaires de la république messine (de Metz) rend son témoignage précieux, car il a été témoin ou acteur de la plupart des événements qu'il raconte. Député deux fois par ses compatriotes vers Charles le Téméraire, il tomba, en 1471, revenant de Bourges, dans un parti bourguignon, qui porta sa rançon à 400 florins du Rhin. Six années plus tard, il eut une autre mission de Louis XI, qui était alors à Nogent ; enfin ce fut lui qui, en 1492, fit rejeter par les autorités de Metz les prétentions du duc de Lorraine, relatives à l'imposition d'un subside extraordinaire sur la ville. Le journal de Jean Aubrion, contenant tout ce qui s'est passé à Metz et aux environs depuis 1477 jusqu'en 1581, est écrit d'un style peu soigné, mais il contient des particularités intéressantes. On a dit que l'original est à la bibliothèque du roi ; mais M. Audiffret assure qu'il n'y existe pas. Nous n'en connaissons que deux copies. Ce chroniqueur est mort à Metz, le 10 octobre 1501.

B—N.

AUBRIOT (HUGUES), né à Dijon, au sein d'une riche famille de la bourgeoisie, qui comptait parmi ses membres un évêque de Châlons-sur-Saône, entra à la cour de France par la protection du duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, son seigneur, et y obtint un avancement rapide. Charles V, juste appréciateur de son aptitude pour les affaires, le nomma prévôt et capitaine de Paris vers 1364. Chargé à la fois de la police, de la surveillance des métiers, vivres et marchandises, de l'administration des finances, de l'intendance des bâtiments et du gouvernement militaire de la plus grande ville du royaume, d'une ville que la guerre civile, la guerre étrangère, la contagion et la famine avaient réduite à un état déplorable, au sortir d'une crise effrayante qui avait épuisé l'argent et les forces du royaume et porté une rude atteinte à l'autorité royale, Aubriot, dans ces circonstances difficiles, se montra constamment à la hauteur de ses fonctions, et seconda efficacement Charles V dans l'œuvre de réparation si heureusement accomplie par ce prince. Les dix-sept années que dura son administration furent marquées par d'immenses travaux nécessaires à la défense, à la salubrité et à la prospérité de la capitale. Il acheva d'abord les fortifications commencées par Marcel du côté de l'o-

rient. Les fossés furent creusés, élargis, revêtus de murailles, flanqués de grosses tours, et accompagnés d'un arrière-fossé qui avait, en quelques endroits, seize pieds de profondeur sur trente-six de largeur. Les deux lignes de fossés furent remplies d'eau et garnies d'écluses. Ces ouvrages étaient presque terminés en 1367 ; le roi vint plusieurs fois les visiter. En 1369, la guerre ayant recommencé avec les Anglais, Aubriot soumit à son maître le plan d'une forteresse destinée à mettre le quartier St-Antoine à l'abri de leurs insultes, et posa, le 22 juillet 1370, la première pierre de cette Bastille élevée contre l'étranger, et dont les canons devaient être, quatre siècles plus tard, retournés contre un peuple en fureur. Il bâtit ensuite le pont St-Michel et les quais qui enfermaient en grande partie les deux rives de la Seine. Le petit Châtelet, la quatrième enceinte de Paris et les premiers égouts souterrains furent également construits sous son administration. En même temps qu'il présidait à ces grands travaux, auxquels il employa les vagabonds et les mauvais sujets, et qui suffiraient seuls pour recommander sa mémoire à la postérité, Aubriot s'occupait à purger la ville des voleurs et des malfaiteurs dont elle était infestée depuis les troubles ; il réorganisait la milice bourgeoise et le service du guet, soumettait à de sages règlements le commerce et l'industrie, réformait les abus, et s'appliquait à faire régner partout la tranquillité, l'ordre et la justice. Magistrat vigilant, actif, sévère, rigide exécuteur des lois, mais intègre, et pesant avec les mêmes poids le riche et le pauvre, le fort et le faible, le peuple le craignait et l'aimait. Le zèle et l'habileté qu'il déployait dans l'exercice de ses fonctions le firent entrer fort avant dans la faveur de son maître. Il paraissait souvent en public à la droite de ce prince, avait avec lui des entretiens particuliers, et assistait aux conseils publics et privés. Il se servait adroitement de ses richesses pour maintenir et consolider son pouvoir : si quelque grand seigneur ou quelque courtisan témoignait du mécontentement en voyant les honneurs et le crédit dont jouissait un parvenu, il l'apaisait par des prêts d'argent, par de riches présents ou de somptueux repas. Mais, pour son malheur, Aubriot s'était fait des ennemis plus dangereux. Au 14^e siècle, le roi ne régnait pas sur tout Paris ; il partageait le gouvernement de cette ville avec deux puissances ombrageuses et jalouses : l'université et l'évêché. Les juridictions du recteur, de l'évêque et du prévôt se touchaient, et ce dernier devait user de ménagements infinis pour vivre en bonne intelligence avec ses voisins. Aubriot tint une conduite toute différente. A peine installé dans ses fonctions, il se brouilla avec l'université, en refusant de lui prêter le serment d'usage, sous prétexte qu'il n'était pas tenu de le faire en public, et en ne s'y soumettant qu'avec restriction au bout de trois ans. Il tenta plusieurs fois de restreindre les privilèges de ce corps et se rendit la terreur des écoliers. Ceux-ci étaient dans l'habitude de descendre le soir dans la Cité pour y prendre leurs ébats aux dépens des bourgeois, qu'ils empêchaient de dormir. Le prévôt leur fit

donner la chasse par ses sergents, et mit sous les verrous tous ceux qu'il put surprendre en flagrant délit de tapage nocturne, sans s'embarrasser de quelle juridiction ils relevaient. « Il arriva « au mois de décembre (1366), que le jour de St-Nicolas, les écoliers de St-Nicolas du Louvre poussèrent les réjouissances de leur feste bien avant dans la nuit. Les archers du guet, faisant leur ronde de ce côté-là, en saisirent quelques-uns, qu'ils traînèrent au Chastelet. Ceux qui se défendirent furent maltraités jusque dans leur propre collège, où les archers, sans aucun respect pour le lieu, commirent de grandes violences. L'université, sur la nouvelle de cette infraction de ses privilèges, déclara justice au roy contre le prévost de Paris ; et le roy rendit une ordonnance, le 22 janvier de l'année suivante, par laquelle le prévost fut obligé de faire satisfaction au recteur et aux députés de l'université, en présence du roy et de son conseil, ce que firent pareillement à genoux quatre sergents du Chastelet. » (Félibien.) Charles V plus avisé que son prévôt, aimait mieux le désavouer que de se mettre à dos le peuple bilieux de la Montagne. Mais l'université ne tint pas la réparation pour suffisante ; elle garda rancune à Aubriot, qui, de son côté, s'inquiétait peu de l'irriter davantage. Dès l'année suivante, il prétendit obliger les serviteurs de l'université à faire le guet dans la ville ; et il fallut, dit Crévier, que le roi interposât son autorité pour les en dispenser. En même temps, il continuait la guerre contre les écoliers, et faisait défense de leur vendre ou de leur prêter des armes sans sa permission expresse. Pour arrêter leurs incursions, il construisit le petit Châtelet au bout du pont St-Michel, y établit un corps de garde, et y fit creuser deux cachots, qu'il appelait par dérision le *clos Bruneau* et la *rue du Fouare*. Cette dernière offense porta à son comble la colère de sa puissante ennemie : sa perte fut arrêtée et jurée. La mort de Charles V, arrivée le 16 septembre 1380, et les embarras dont ce déplorable événement fut suivi, fournirent à l'université l'occasion qu'elle attendait depuis longtemps. Couvrant, comme de coutume, sa haine du manteau de la religion, elle lança contre le prévôt l'accusation d'impiété et de sorcellerie, la grande et banale accusation du temps ; se rendit partie, et le cita devant le tribunal de l'évêque Aimeric de Maignac, qui avait aussi un vieux compte à régler avec le prévôt. En effet, il n'avait pas oublié l'affront fait à Jean de Meulan, l'un de ses prédécesseurs, par le prédécesseur d'Aubriot, Jean de Dun. L'évêque de Paris avait alors le privilège de faire faire le guet autour de Notre-Dame, par les officiers de sa justice, la veille de l'Assomption. En 1363, le prévôt de Paris, ayant rencontré le guet de l'évêque dans la ville, l'avait désarmé et mis en prison. Depuis cette époque, les officiers du prélat étaient obligés de porter leurs armes dans des sacs jusqu'à la cathédrale, et de les rapporter de la même manière. Outre cette injure sanglante et qui criait vengeance, on avait contre le prévôt actuel des griefs de plus d'un genre : messire Aubriot n'était

pas dévot ; il ne se confessait ni ne communiait régulièrement ; il n'aimait pas les élèves ; il avait sans cesse l'œil ouvert sur leurs empiétements, et ne négligeait aucune occasion de confisquer leurs privilèges au profit du roi. Qu'on se figure, si cela est possible, l'horreur qu'un tel homme devait inspirer aux gens d'Eglise. L'université, qui épiait depuis longtemps ses démarches, fit informer officiellement de sa vie, et découvrit que ses mœurs n'étaient pas régulières ; que, malgré ses soixante ans, il ne gardait pas très-exactement la foi conjugale, négligeait une épouse vertueuse, rendait aux juives leurs enfants, qu'on avait pris pour les baptiser de force. On sut que, se trouvant un jour aux côtés du roi, il avait osé lui dire que ses prédécesseurs avaient fait une grande folie en dotant les églises de tant de revenus : c'était plus qu'il n'en fallait pour le faire condamner au feu. L'université construisit sur ces bases un formidable réquisitoire dont le religieux de St-Denis nous a conservé la substance : « Aubriot était enclin au libertinage, nous dit-il ; « quelquefois il avait recours au sortilège pour faire « triompher sa passion. D'autres fois, portant le « déshonneur dans la maison d'autrui, il cherchait « à séduire par des présents les femmes dont il entendant vanter la chasteté ; souvent aussi il emprisonnait les maris sans motif, afin d'être plus libre pendant ce temps de lâcher la bride à ses désirs effrénés. On le soupçonna aussi d'avoir entretenu des liaisons illégitimes avec des juives.... Il témoignait pour le sacrement de l'eucharistie un mépris injurieux. Il demandait un jour à un sergent qu'il avait fait appeler, pourquoi il n'avait pas obéi plus tôt à ses ordres ; celui-ci répondant qu'il avait été retardé par le pieux désir de voir le corps de Jésus-Christ entre les mains du prêtre : « Tu verras maintenant, lui dit plusieurs fois le prévôt, si ton Dieu saura te faire autant de bien que je pourrai te faire de mal. » Et en parlant ainsi il ordonna qu'il fût jeté dans un affreux cachot et mis à la torture. Un autre jour, l'évêque de Coutances célébrait la messe dans le chœur de l'église de St-Denis ; lorsqu'on fut à l'élévation de l'hostie, un religieux pria le prévôt, qui se promenait autour du chœur, de se prosterner ; il répondit en jurant qu'il ne croyait pas au Dieu dudit évêque, qui, ajouta-t-il, ne bougeait point de la cour. Il avait laissé passer plusieurs années la fête de Pâques sans se confesser et sans communier, n'observant pas les devoirs de la religion catholique, « témoignant publiquement son peu de respect pour le sacrement de pénitence, les chefs de l'Eglise, l'autorité du clergé, dont il refusait obstinément de suivre les avis... » Notre religieux n'élève aucun doute sur la réalité des crimes imputés au prévôt ; il n'hésite pas à condamner l'ennemi de l'Eglise et de l'université ; mais, outre l'esprit de rancune dont il n'était probablement pas exempt, il avait contre le prévôt des griefs particuliers dont il est bon de dire un mot. Les religieux de St-Denis avaient à Neuilly deux baes dont ils tiraient un assez bon revenu. Aubriot, qui tranchait parfois du despote, fit

prendre, sans leur permission, un de ces bacs, et s'en servit pour réparer le grand pont, qui était rompu. Les moines, lésés dans leurs privilèges et dans leurs intérêts, portèrent plainte au parlement, qui leur fit justice, sans toutefois les satisfaire complètement; et il est à croire que le couvent garda rancune au malencontreux prévôt, et que notre chroniqueur dut être mal disposé pour lui. Quant à J. Juvénal des Ursins, dont le témoignage est également défavorable à Aubriot, il nous suffira de faire observer qu'il était archevêque, et qu'en cet endroit de son récit, il n'a fait qu'abréger le religieux. Quoi qu'il en soit, Aubriot, comptant toujours sur l'appui de la cour, et plein de cette confiance que donne le sentiment des grands services rendus, bravait la colère de ses ennemis et se riait de leurs attaques. Cependant, lorsqu'il vit que l'affaire était sérieuse, il pria ses protecteurs de faire cesser les poursuites de l'université. Mais celle-ci ne voulut rien entendre; le duc d'Anjou, régent du royaume, était personnellement intéressé à ne pas se brouiller avec elle; les seigneurs opposés au duc de Bourgogne, et ceux qui devaient de l'argent à l'accusé, se déclarèrent contre lui. Aubriot, abandonné à ses ennemis, tint bon pendant près d'un an contre leurs excommunications et leurs cris menaçants. Enfin, réduit à la dernière extrémité, et n'espérant plus de secours, il se soumit à la sentence de l'évêque. On le mit aussitôt en prison, et l'instruction de son procès ne traîna pas en longueur. Il en résulta (*si l'on ne l'accusa point à faux*, dit Félibien), qu'il méritait d'être brûlé vif. Toutefois l'université, à la prière des princes, voulut bien permettre que la sentence fût *adoucie*. Le 17 du mois de mai 1581, il fut exposé sur un échafaud dressé dans le parvis Notre-Dame : là, à genoux et sans chaperon, il demanda la faveur de l'absolution, promettant de se soumettre à tout ce qui lui serait imposé; fit vœu d'offrir des cierges pour les enfants juifs baptisés qu'il avait rendus à leurs parents, et fut absous par l'évêque de Paris, en présence du recteur et des docteurs. Cette cérémonie achevée, l'inquisiteur de la foi fit publiquement lecture de ses crimes; après quoi l'évêque, revêtu de ses habits pontificaux, le condamna à faire pénitence perpétuelle « en la « fosse, » au pain de tristesse et à l'eau de douleur, comme fauteur de la perfidie judaïque et contempneur des sacrements de l'Eglise, comme hérétique croyant et dogmatisant en hérésie, et méprisant aussi de mille façons les clefs de l'Eglise. Au grand regret de ses accusateurs et de ses juges, son supplice ne dura pas longtemps. L'année qui suivit sa condamnation (1^{er} mars 1582), les Parisiens s'étant soulevés pour ne pas payer une taxe imposée sur les vivres, s'armèrent de maillets de plomb déposés à l'hôtel de ville, mirent en fuite l'évêque et le prévôt, massacrèrent les percepteurs du roi, forcèrent et vidèrent les prisons, et entre autres les oubliettes de l'évêché, où ils trouvèrent messire Aubriot. Ils le reconduisirent en triomphe à sa maison, située rue de Jouy, et lui demandèrent de se mettre à leur tête. Il feignit d'y consentir; mais il n'avait nulle envie de

jouer le rôle de Marcel et de se faire démagogue. C'était un homme d'ordre et de gouvernement, un serviteur exact et vigilant des lois, attentif à les préserver de toute atteinte, excellent pour discipliner une société et la soumettre au principe et à l'action de l'autorité publique. On croira sans peine qu'un magistrat de ce caractère dut s'effrayer à la pensée de se mettre en révolte contre le pouvoir royal. Aussi profita-t-il de la nuit pour s'échapper des mains de ses libérateurs. Il se retira dans son pays natal, et y mourut peu de temps après. — Hugues Aubriot est un des hommes dont la bourgeoisie française peut à bon droit s'enorgueillir. Il reste aujourd'hui peu de chose de ses constructions; elles paraîtraient bien chétives auprès des magnifiques et gigantesques ouvrages commencés ou achevés sous nos yeux. Mais pour apprécier le mérite et l'importance de ses travaux, il faut se reporter aux temps malheureux où il vivait, et considérer la faiblesse des ressources dont il disposait. « On doit, « dit Voltaire, cette justice aux hommes publics qui « ont fait du bien à leur siècle, de regarder le point « d'où ils sont partis, pour mieux voir les changements qu'ils ont faits dans leur patrie. La postérité leur doit une éternelle reconnaissance des « exemples qu'ils ont donnés, lors même qu'ils sont « surpassés : cette gloire est leur unique récompense. » C'est sans doute sous l'inspiration de cette généreuse pensée que les magistrats de la ville de Paris, reconnaissants de ce qu'Aubriot avait fait pour elle, l'ont tout récemment honoré d'une statue, que l'on peut voir parmi celles qui décorent l'ancienne façade du palais municipal. C. W—R.

AUBRY, médecin. Voyez AUBERY.

AUBRY (JACQUES-CHARLES), juriconsulte, né sur la fin du 17^e siècle, fut reçu au parlement, en 1707. Ses plaidoyers sont estimés, et l'on doit regretter que ses consultations et ses mémoires imprimés n'aient pas été réunis. Le plus remarquable est *contre le comte d'Agénois pour les ducs et pairs*. Sa logique était serrée, et il savait surtout fort bien manier l'arme de l'ironie. Il mourut le 22 octobre 1759, âgé de 51 ans. Il laissa deux fils et une fille; et son fils aîné, qui embrassa la profession de son père, s'y distingua comme lui. M—x.

AUBRY (JEAN-BAPTISTE), né en 1756 à Deyviller, près d'Epinal, dès l'âge de seize ans se destina à l'état ecclésiastique. Les jésuites, chez qui il avait été élevé, voulaient le faire entrer dans leur société. Aubry choisit l'ordre de St-Benoît, et entra à Moyen-Moutiers, monastère de la congrégation de St-Vannes. Tout son temps était consacré à l'étude et à la lecture, et il avait la méthode de faire, des ouvrages qu'il lisait, des extraits, qui lui furent très-utiles dans la suite; aussi disait-il : « Ce n'est guère « qu'avec des livres qu'on fait des livres. » A la mort de Rémi Cellier, à qui l'on doit l'*Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, Aubry fut, avec un de ses confrères, chargé de la continuation de cet ouvrage. Les deux collaborateurs eurent bientôt composé un volume, qu'on soumit à plusieurs savants de la congrégation de St-Maur, qui en firent de grands

éloges ; mais l'imprimeur en ayant offert un prix trop modique, ce travail n'a pas vu le jour, et il est à croire que cet ouvrage restera toujours imparfait. La suppression des ordres monastiques en France mit Aubry dans un état voisin de la misère. Ses ouvrages ne furent pas une source de fortune. Il n'a rien écrit de neuf, de bien saillant, rien qui porte l'empreinte d'un génie original, ni même d'un esprit brillant, mais on remarque dans tous ses écrits la pureté du style et de la morale. Aubry est mort à Commercy, le 4 octobre 1809. On a de lui : 1° *l'Ami philosophe et politique, ouvrage où l'on trouve l'essence, les espèces, les principes, les signes caractéristiques, les avantages et les devoirs de l'amitié*, 1776, in-8°. « Votre ouvrage, écrivait d'Alembert à l'auteur, est le livre d'un philosophe « vertueux et citoyen. » 2° *Théorie de l'âme des bêtes*, 1780, nouvelle édition, 1790. 3° *Questions philosophiques sur la religion naturelle*, 1783, in-8°. Toutes les objections des philosophes sont rassemblées dans ce volume, et sont réfutées séparément. Riballier le censeur, l'abbé Bergier, d'Alembert et Lalande ont fait l'éloge de cet ouvrage. L'abbé Guinot, auteur des *Leçons philosophiques*, en fit cependant la critique ; et, pour sa défense, Aubry publia ses *Lettres critiques sur plusieurs questions de la métaphysique moderne*. 4° *Cours métaphysique à un milord incrédule sur l'existence et la nature de Dieu*, 1790. 5° *Questions aux philosophes du jour, sur l'âme et la matière*, 1791, id. 6° *l'Anti-Condillae, ou Harangue aux idéologues modernes*, 1801. 7° *Nouvelle Théorie des êtres*, 1804. Le *Journal des Débats* ayant maltraité cet ouvrage, l'auteur publia son *Aubade, ou Lettres apologétiques et critiques à MM. Geoffroy et Mongin*. 8° *Le Nouveau Mentor*, 1807, ouvrage contenant des notions courtes et claires sur les sciences, les belles-lettres et les beaux-arts.

A. B.—T.

AUBRY DE MONTDIDIER, chevalier français du temps de Charles V, n'a dû sa célébrité qu'à sa fin tragique et aux circonstances extraordinaires dont elle fut accompagnée et suivie. « Il y avait, dit Bernard de Montfaucon, un gentilhomme que quelques-uns qualifient avoir été archer des gardes du roi Charles V, et que je crois devoir plutôt qualifier gentilhomme ordinaire ou courtisan, parce que l'histoire latine, dont j'ai tiré ceci, le nomme *aulieus* : c'était, suivant quelques historiens, le chevalier Macaire, lequel étant envieux de la faveur que le roi portait à un de ses compagnons nommé Aubry de Montdidier, l'épia si souvent qu'enfin il l'attaqua dans la forêt de Bondy, accompagné seulement de son chien (que quelques historiens, et nommément le sieur d'Audiguier, disent avoir été un lévrier d'attache) ; et trouvant l'occasion favorable pour contenter sa malheureuse envie, le tua et puis l'enterra dans la forêt, et se sauva après le coup, et revint à la cour tenir bonne mine. Le chien, de son côté, ne bougea jamais de dessus la fosse où son maître avait été mis, jusqu'à ce que la rage de la faim le contraignit de venir à Paris, où le roi était, demander du pain aux amis de son feu maître, et

puis tout incontinent s'en retournait au lieu où le misérable assassin l'avait enterré ; et continuant assez souvent cette façon de faire, quelques-uns qui le virent aller et venir tout seul, hurlant et plaignant, et semblant, par des abois extraordinaires, vouloir découvrir sa douleur et déclarer le malheur de son maître, le suivirent dans la forêt, et observant exactement tout ce qu'il faisait, virent qu'il s'arrêtait sur un lieu où la terre avait été prochainement remuée ; ce qui les ayant obligés d'y faire fouiller, ils y trouvèrent le corps mort, lequel ils honorèrent d'une plus digne sépulture, sans pouvoir découvrir l'auteur d'un si exécrationnelle meurtre. Comme donc ce pauvre chien était demeuré à quelqu'un des parents du défunt, et qu'il le suivait, il aperçut furtivement le meurtrier de son premier maître, et l'ayant choisi au milieu de tous les autres gentils-hommes ou archers, l'attaqua avec une grande violence, lui sauta au collet, et fit tout ce qu'il put pour le mordre et pour l'étrangler. On le bat, on le classe, il revient toujours ; et comme on l'empêche d'approcher, il se tourmente et aboie de loin, adressant les menaces du côté qu'il sent que s'est sauvé l'assassin. Et comme il continuait ses assauts toutes les fois qu'il le rencontrait, on commença à soupçonner quelque chose du fait, d'autant que ce pauvre chien n'en voulait qu'au meurtrier, et ne cessait de lui vouloir courir sus pour en tirer vengeance. Le roi étant averti par quelques-uns des siens de l'obstination du chien, qui avait été reconnu appartenir au gentilhomme qu'on avait trouvé enterré et meurtri misérablement, voulut voir les mouvements de cette pauvre bête. L'ayant donc fait venir devant lui, il commanda que le gentilhomme soupçonné se cachât au milieu de tous les assistants, qui étaient en grand nombre. Alors le chien, avec sa furie accoutumée, alla choisir son homme entre tous les autres ; et comme s'il se fût senti assisté par la présence du roi, il se jeta plus furieusement sur lui, et, par un pitoyable aboi, il semblait crier vengeance et demander justice à ce sage prince. Il l'ob tint aussi ; car, ce cas ayant paru merveilleux et étrange, joint avec quelques autres indices, le roi fit venir devant soi le gentilhomme, et l'interrogea et pressa assez publiquement pour apprendre la vérité de ce que le bruit commun et les attaques et aboiements de ce chien (qui étaient comme autant d'accusations) lui mettaient sus ; mais la honte et la crainte de mourir par un supplice honteux rendirent tellement obstiné et ferme le criminel dans la négative, qu'enfin le roi fut contraint d'ordonner que la plainte du chien et la négative du gentilhomme se termineraient par un combat singulier entre eux deux, par le moyen duquel Dieu permettrait que la vérité fût reconnue. Ensuite de quoi ils furent tous deux mis dans le camp, comme deux champions, en présence du roi et de toute la cour : le gentilhomme armé d'un gros et pesant bâton, et le chien avec ses armes naturelles, ayant seulement un tonneau percé pour sa retraite pour faire ses relancements. Aussitôt que le chien fut lâché, il n'attendit pas que son ennemi vint à lui : il savait que

c'était au demandeur d'attaquer; mais le bâton du gentilhomme était assez fort pour l'assommer d'un seul coup, ce qui l'obligea à courir çà et là à l'entour de lui pour en éviter la pesante chute; mais enfin, tournant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il prit si bien son temps que finalement il se jeta d'un plein saut à la gorge de son ennemi, et s'y attacha si bien qu'il le renversa parmi le camp, et le contraignit à crier miséricorde et supplier le roi de lui ôter cette bête, et qu'il dirait tout. Sur quoi les escortes du camp retirèrent le chien, et les juges s'étant approchés par le commandement du roi, il confessa devant tous qu'il avait tué son compagnon, sans qu'il y eût personne qui l'eût pu voir que ce chien, duquel il se confessait vaincu... L'histoire de ce chien, outre les honorables vestiges peintes de sa victoire qui paraissent encore à Montargis, a été recommandée à la postérité par plusieurs auteurs, et singulièrement par Julius Scaliger, en son livre contre Cardan, exerc. 202. J'oubliais de dire que le combat du chien fut fait dans l'île Notre-Dame. Ce duel, ajoute Montfaucon, se fit l'an 1571. Le meurtrier était réellement le chevalier Macaire, et la victime s'appelait Aubry de Montdidier; Macaire fut envoyé au gibet, suivant les mémoires envoyés de Montargis. » Z.

AUBRY DU BOUCHET, né à la Ferté-Milon vers 1740, était commissaire terrier avant la révolution, et fut nommé député aux états généraux de 1789 par le tiers état du bailliage de Villers-Cotterets. Il vota constamment dans cette assemblée avec la majorité et pour toutes les innovations révolutionnaires. Ne s'occupant guère, du reste, que d'objets relatifs à sa profession, c'est-à-dire de division de territoire et de questions sur les finances, il proposa, dès les premières séances, une nouvelle division géographique de la France, et se réunit ensuite à Mirabeau pour faire adopter celle qui fut présentée par ce député. L'assemblée l'adjoignit au comité qui fut chargé de cette opération. Aubry fut aussi membre du comité des finances. Il demanda, dès le 14 octobre 1789, l'établissement d'un cadastre général pour asseoir l'impôt foncier. Ainsi, c'est à lui qu'est due la première idée de cette grande entreprise. Son projet fut imprimé en 1790, par ordre de l'assemblée, sous le titre de *Cadastre général de la France*. Aubry du Bouchet se retira ensuite dans sa patrie, et il y mourut peu de temps après la session. — Charles-Louis AUBRY, frère du précédent, et, comme lui, commissaire terrier, naquit à la Ferté-Milon en 1746, et mourut à Paris en 1817. Lorsque la révolution lui eut fait perdre son état, il vint dans la capitale, et s'y livra d'abord à différentes entreprises qui eurent peu de succès. Il établit ensuite une maison de librairie, où il vendait spécialement des livres relatifs à sa profession, et surtout ceux qu'il composait lui-même; ce qui fut loin de l'enrichir. Les principaux sont : 1° *les Terriers rendus perpétuels, ou véritable mécanisme de leur confection*, 6 cahiers in-fol., 1785-87. 2° *Mémoires sur différentes questions de la science des constructions publiques et économiques*, qui ont

remporté les prix des académies de Toulouse et de Bourg, Paris, 1791, in-4°, avec 4 planches; recueil estimé. 3° *Correspondance du libraire, ou Aperçu bibliographique*, 1792 et années suiv., 3 vol. in-8°. 4° *Métrologie universelle, ou transformation générale des poids et mesures et monnaies de tous les pays par le moyen du comparateur*, Paris, 1799, in-8°. 5° *Cours public en quatre leçons sur l'application du calcul décimal à toutes les opérations de finances*, Paris, 1800, in-12. 6° *Manuel du transformateur, ou Tables centimales pour la transformation des anciennes mesures de la France en nouvelles, et des nouvelles en anciennes*, Paris, 1801, in-8°. 7° *Nouvelle manière de coter le change et les effets publics*, Paris, 1801, in-8°. Z.

AUBRY (PHILIPPE-CHARLES), né à Versailles, le 8 février 1744, de parents peu riches, fit ses études au collège de cette ville, où l'éducation était gratuite. Ses progrès furent rapides. Il s'adonna ensuite à l'étude des langues vivantes, et parvint à en posséder plusieurs. On lui doit la première traduction française des *Passions du jeune Werther*, qui eut plusieurs éditions (1). On lui doit encore l'*Esprit d'Addison*, dans lequel il a inséré les plus beaux morceaux de cet auteur, tirés du *Spectateur*, du *Tuteur* et du *Babillard*. Aubry a fait en outre plusieurs traductions de différents ouvrages et composés des vers latins et français qui ne sont pas sans mérite. Pourvu d'un emploi au ministère de la marine, il fut compris dans une suppression, en 1798, et revint à Versailles, où, toujours modeste et peu propre à solliciter, il n'eut d'autres ressources pour subsister et pour élever ses deux fils que de se faire maître de langues. Aubry mourut dans sa ville natale, le 25 mai 1812. E—K—D.

AUBRY (ÉTIENNE), frère du précédent, naquit à Versailles, le 10 janvier 1745. Ayant, dans sa jeunesse, copié beaucoup de portraits à la surintendance des bâtiments du roi, il embrassa ce genre, s'y perfectionna, et fut reçu à l'académie de peinture en 1774. Pour donner plus d'essor à son talent, il peignit, à l'exemple de Greuze, des scènes pathétiques et morales, prises dans la vie domestique. *Le Mariage interrompu* lui fit beaucoup d'honneur, en 1777. Décidé ensuite à traiter des sujets historiques, il était allé à Rome sous les auspices du comte d'Angiviller. On prétend qu'il emportait dans son cœur un trait qui le conduisit au tombeau. Malgré le chagrin, poison destructeur de tous les talents, il continua de perfectionner les siens, comme on le voit dans une œuvre posthume de son pinceau, *Adieux de Coriolan à sa femme*, tableau justement

(1) La première édition, qui parut en 1777, Manheim (Paris), in-8°, portait le titre de *Passions du jeune Werther* et le nom d'Aubry. On a reproché à l'auteur l'inexactitude du titre, et Barbier attribue la traduction au comte de Schmettau. Mais la belle édition de cet ouvrage, que Didot jeune a donnée, Paris, 1797, 2 vol. in-8°, fig., n'a d'autre titre que *Werther*, traduit, etc., par C. Aubry. Ce traducteur, dans sa préface, parle des éditions précédentes, ainsi que des nombreuses contrefaçons. De ce fait et de son caractère connu, on peut inférer : 4° qu'il est bien le véritable auteur de la traduction; 2° qu'il est aussi l'auteur du *Pétrarque français*, par P.-C. A***, Tours et Paris, 1793, in-8°, cité par Barbier. A—T.

admiré au salon de 1781 et qui a été reproduit par la gravure. On y trouve un dessin correct, une couleur vraie, et surtout un excellent goût de l'antique. La mort prématurée d'Aubry arriva le 25 juillet 1781. E—K—D.

AUBRY (FRANÇOIS), député à la convention nationale, né à Paris en 1750, était fils d'un négociant qui avait des propriétés au Théral, en Provence. Il entra fort jeune dans l'artillerie ; et il était parvenu au grade de capitaine, lorsqu'il quitta le service et vint habiter Nîmes. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé maire de cette ville en 1790, et, dans le mois de septembre 1792, député à la convention nationale par le département du Gard. Dès le commencement de la session, il fut envoyé en mission à l'armée des Pyrénées, d'où il passa à Nice, et fit connaître à l'assemblée le désordre qui régnait dans la partie de l'équipement militaire. De retour dans le sein de la convention, il y vota la mort de Louis XVI, avec sursis jusqu'après l'acceptation de la constitution par le peuple. Le 7 février suivant, il combattit l'amalgamé des troupes proposé par Dubois-Crancé, et demanda que le recrutement de l'armée eût lieu par la voie du sort. Le 3 août, il demanda, au nom du comité de la guerre, et obtint un décret qui mit toutes les cloches de France, à l'exception d'une seule par chaque paroisse, à la disposition du gouvernement. Ayant signé la protestation du 6 juin 1793 contre la journée du 31 mai, il fut un des soixante-treize députés mis en état d'arrestation. Réintégré dans ses fonctions après la chute de Robespierre, il acquit une grande influence dans les affaires de la guerre, et parut s'en occuper exclusivement. Le 25 février 1795, il fit rendre un décret sur les transports militaires. Ensuite il fit adopter un autre projet relatif à l'organisation du génie. Le 4 avril (15 germinal an 3) il entra au comité de salut public, où il remplaça Carnot dans la direction des opérations militaires, et prit en cette qualité une part très-active aux mesures qui occupaient les membres du gouvernement, jusqu'aux journées des 2 et 3 prairial (21 et 22 mai). Aubry fit décréter à cette époque la peine de mort contre quiconque battrait la générale, dirigea lui-même la force armée, et fit licencier la gendarmerie des tribunaux, comme entachée de terrorisme. Après la victoire, il fit mentionner honorablement le zèle des troupes, des citoyens, et nominativement la conduite du général Menou et de son état-major, qui avaient défendu la convention nationale. Aubry obtint ensuite une augmentation de paye pour les sous-officiers de toutes les armes et pour les matelots, ainsi que la formation d'un camp sous Paris, et la direction par trois représentants de toute la force armée. Il était chargé au comité de salut public du personnel de l'armée, et ce fut à lui que Bonaparte dut s'adresser, lorsqu'il vint à Paris pour être remis en activité. Mais toutes ses demandes furent inutiles ; Aubry ne consentit à lui donner un emploi que dans l'infanterie, ce qu'il refusa. Dans la séance du 1^{er} août 1795, ce député eut à justifier ses opérations pour la réorganisation de l'armée, qu'on lui repro-

chait d'avoir remplie d'aristocrates, d'ex-nobles mis à la place des officiers qui avaient fait la guerre de la liberté, et dont il avait destitué un grand nombre comme terroristes. Le lendemain il sortit du comité de salut public. Peu de temps après il demanda que les deux tiers des conventionnels à réélire pour le prochain corps législatif fussent désignés par les assemblées électorales. Il s'opposa à ce que les militaires résidant à Paris s'assemblassent pour accepter la constitution, disant que ce pouvait être des déserteurs. A cette époque, Aubry, qui favorisait les sectionnaires de Paris contre la convention, fit tous ses efforts pour tenir les militaires éloignés de la capitale. A la suite des événements du 15 vendémiaire (5 octobre 1795), il fut plusieurs fois accusé de la désorganisation des armées. Directement interpellé sur les mauvais résultats du passage du Rhin, son arrestation fut prononcée à la séance du 22 octobre ; mais cette affaire n'eut pas de suite, et il entra au conseil des cinq-cents, peu de jours après. Le 2 juillet 1796, il fit un rapport sur les inconvénients de mettre les commissaires des guerres sous la dépendance des généraux, relativement à la partie des finances. Le 28 août il appuya dans un long discours l'amnistie générale proposée par Camus. On ordonna l'impression de ce discours, dans lequel, en convenant que la révolution avait été souillée d'une multitude de crimes contre lesquels, disait-il, « l'humanité se révolte, qu'une faction a tolérés et souvent « légalisés, » il demanda le rapport de la loi du 3 brumaire, qui interdisait les fonctions publiques aux parents d'émigrés. (Voy. AYMÉ.) Il présenta ensuite, au nom d'une commission, le mode d'établissement des conseils de guerre. Son projet de code pénal militaire, adopté par le conseil, est encore en vigueur pour la plus grande partie. Lors de la scission entre le directoire et les conseils, Aubry se fit remarquer dans le parti dit de Clichy. Il présenta un projet tendant à augmenter la garde des conseils et à la mettre sous leurs ordres immédiats. Il dénonça ensuite l'arrivée prochaine de troupes dans les environs de Paris, au mépris de la loi touchant les limites constitutionnelles, et fit arrêter un message au directoire à ce sujet. A la séance du 7 août 1797, il fit un rapport contre les destitutions militaires prononcées arbitrairement par le pouvoir exécutif. Dans la discussion qui eut lieu à ce sujet, Talot lui reprocha d'avoir destitué, étant membre du comité de salut public, les généraux Bonaparte et Masséna. Aubry répliqua qu'il n'avait fait qu'exécuter la loi qui ordonnait des réductions ; et son projet contre les destitutions arbitraires fut converti en résolution, sauf quelques modifications. Entraîné dans la chute de son parti le 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), Aubry fut condamné à la déportation et embarqué à Rochefort. Il parvint à s'évader de la Guiane le 4 juin 1798, sur une pirogue, avec Pichegru et plusieurs autres déportés, qu'il suivit jusqu'à Dénérary, où il tomba malade. N'ayant pu suivre ses compagnons d'infortune, il mourut dans cette colonie au commencement de 1799. C'était un homme actif et doué de quelques talents militaires. Il fut un des

membres les plus marquants du parti antidirectorial au conseil des cinq-cents. On lui a reproché de la partialité, beaucoup de jalousie contre ceux de ses collègues qui pouvaient être ses rivaux, et un trop grand amour des plaisirs. Il s'occupait dans son exil d'un ouvrage sur la révolution française. Pichegru, qui n'avait pas une haute idée de ses talents littéraires, lui faisait quelquefois, sur ses prétentions, des plaisanteries qui lui donnaient de l'humeur, et à la suite desquelles Aubry menaçait le général de changer l'article qui le concernait dans son histoire. Cependant il ne pouvait résister au désir d'en lire des fragments à ses compagnons d'infortune, et de leur demander ce qu'ils en pensaient. Lorsque Pichegru avait à prononcer sur leur mérite, il ne manquait jamais de dire à Aubry : « Ce que « j'en pense, mon camarade... » et, paraissant réfléchir, il ajoutait : « Change mon article. » M—D J.

AUBRY (CLAUDE-CHARLES), général français, naquit à Bourg en Bresse, le 25 octobre 1775. Fils d'un ingénieur des ponts et chaussées, il se destinait à la profession de son père, lorsque la révolution vint lui offrir une autre carrière. Il entra comme élève sous-lieutenant dans les écoles d'artillerie le 10 mars 1792, et parvint successivement au grade de capitaine (1^{er} août 1795). Il fit en cette qualité, avec beaucoup de distinction, les campagnes de l'époque, à la frontière du nord, sur le Rhin, et particulièrement à l'armée de réserve qui pénétra dans le Milanais au commencement de l'année 1800, sous les ordres du consul Bonaparte. Dans le mémorable passage du St-Bernard, le capitaine Aubry concourut par son activité et son intelligence au transport de l'artillerie; et il se distingua encore quelque temps après par son courage au passage du Mincio. Il entra ensuite dans l'artillerie de marine, et fut nommé en 1801 chef de bataillon et directeur de l'artillerie à St-Domingue. Revenu en Europe après les désastres de l'armée française, il rentra dans l'artillerie de terre, fut nommé major en 1805, et colonel en 1804. Chef d'état-major de l'artillerie de Masséna dans la campagne de 1809, il concourut par son habileté à la construction des ponts qui devaient porter l'armée française sur la rive gauche du Danube, et fut nommé général de brigade à la suite de cette belle opération. Blessé grièvement à la bataille d'Essling, il reçut le titre de baron. S'étant promptement rétabli, il passa dans les provinces Illyriennes aussitôt après la paix de Vienne, et fut chargé, dans ces contrées, de plusieurs inspections aussi fatigantes que périlleuses. L'empereur lui donna en 1810 un emploi moins pénible, en le nommant directeur de l'école d'artillerie d'Alexandrie, avec une dotation de 4,000 fr. Mais Aubry ne devait pas jouir longtemps de cette heureuse position; il fut appelé dès le commencement de 1812 à la grande armée qui se préparait à l'invasion de la Russie, et il prit une part honorable aux batailles de Smolensk, de la Moskova et de Tolentino; mais ce qui le distingua surtout dans cette funeste expédition, ce furent l'habileté et le courage qu'il déploya dans la soudaine construction de ce pont miraculeux de la Bérésina

qui sauva Napoléon et les débris de son armée (1). Aubry reçut, pour récompense d'un si grand service, le titre de comte et le grade de général de division. Il fit encore en cette qualité la campagne de Saxe en 1815, et se fit remarquer aux batailles de Lutzen, de Bautzen, et surtout à Leipsick, où il eut, dans la troisième journée (18 octobre 1815), les deux cuisses emportées par un boulet. Ce brave officier expira le lendemain après une douloureuse amputation. — Plusieurs militaires du même nom se sont distingués dans les guerres de la révolution et de l'empire.

M—D J.

AUBRY (MARIE-OLYMPE DE GOUGES, femme). Voyez GOUGES.

AUBUSSON (PIERRE D'), grand maître de l'ordre de St Jean de Jérusalem, naquit en 1425; il descendait, par son père, des anciens vicomtes de la Marche, et, par sa mère, il était allié aux rois d'Angleterre. Presqu'au sortir de l'enfance, il porta les armes dans la Hongrie, alors déplorable théâtre des ravages des Ottomans; et, à peine âgé de vingt ans, il mérita, par sa prudence et son intrépidité, d'être distingué de Sigismond de Luxembourg, alors empereur d'Allemagne, sous les drapeaux duquel il était venu se ranger. Des apparences de guerre entre l'Angleterre et la France le rappelèrent dans sa patrie. Au milieu du tumulte des camps et dans les intervalles de repos, il s'était livré à l'étude de la géographie, de l'histoire et des mathématiques. Son esprit était aussi formé que son jugement, et sa réputation répondait à sa naissance et à son instruction, lorsque son cousin Jean d'Aubusson, chambellan du roi Charles VII, le présenta à la cour. Il ne tarda pas à gagner les bonnes grâces du dauphin, qui régna depuis sous le nom de Louis XI. D'Aubusson l'accompagna au siège de Montreuil, en 1447; et, s'il ne put pas empêcher le scandale d'un fils révolté contre son père, du moins la sagesse de ses conseils disposa le jeune prince à un prompt retour. D'Aubusson suivit le dauphin dans son expédition contre les Suisses, en 1444, à l'attaque de Bâle, et au combat de St-Jacques. Un assez long repos succéda à ces guerres d'une importance secondaire. D'Aubusson, indigné de l'oisiveté, et animé par les nobles exemples de Huniade et de Scanderbeg, dont il partageait la haine contre l'ennemi du nom chrétien, conçut l'idée de se rendre à Rhodes, et d'entrer dans l'illustre et religieuse milice dont la vocation était de poursuivre et de combattre sans relâche les musulmans. Il obtint bientôt, par sa conduite, une commanderie, et le grand maître de Milly l'envoya ambassadeur en France, pour réclamer des secours contre les infidèles. Il négocia si habilement et avec tant de succès, que Charles VII,

(1) On avait été obligé d'abandonner tous les pontons sur la route de Moscou, pour en atteler les chevaux aux pièces d'artillerie, ou pour les manger; et ce pont de la Bérésina dut être établi en moins de vingt-quatre heures, sans autre moyen que des bateaux de pêcheurs et quelques solives de maisons démolies au même instant. Trois fois il fut brisé par les glaces, par le poids de l'artillerie, des équipages, la masse des fuyards qui s'y précipitaient; et trois fois les intrépides constructeurs le rétablirent sous le feu de l'artillerie ennemie.

en refusant d'entrer publiquement dans la ligue contre les Ottomans, permit qu'on levât des décimes sur tout le clergé pour subvenir aux frais de la guerre, et fit donner à d'Aubusson 16,000 écus d'or. Le succès de sa négociation ne fit qu'ajouter à la haute idée de ses talents, et à la bienveillance de l'ordre. Né Français, il soutenait avec fermeté les prérogatives de sa nation, et son noble caractère se développa dans les conseils de Rhodes, comme dans les cours de la chrétienté. Des Ursins, successeur de Milly, ayant créé une nouvelle dignité de bailli capitulaire, pour les chevaliers de la langue d'Auvergne, le commandeur d'Aubusson en fut revêtu le premier, et, bientôt après, le grand prieur d'Auvergne lui fut déferé. La surintendance des fortifications de l'île lui fut confiée; son esprit actif et son génie supérieur suffisaient à tout : il était l'âme et le bras du conseil de la religion. Les vœux des chevaliers et même du peuple l'appelaient à la grande maîtrise, lorsque la mort de des Ursins, en 1476, le fit proclamer unanimement. D'Aubusson ne pouvait être élu dans des circonstances plus glorieuses ni plus difficiles. Le conquérant de Constantinople, Mahomet II, menaçait l'île de Rhodes avec toute sa puissance. Le nouveau grand maître fit tête à cet orage. Le port de Rhodes fut fermé par ses ordres avec une grosse chaîne; de nouveaux forts, de nouveaux ouvrages furent construits, et tous les préparatifs d'une défense vigoureuse furent achevés avant l'apparition des Ottomans. Ce fut en 1480 que leur flotte parut devant l'île, forte de cent soixante vaisseaux de haut bord, portant 100,000 hommes de débarquement, commandés par le pachia Paléologue, renégat de la race des derniers empereurs grecs, et qui s'était vendu au conquérant. Après un siège de deux mois, le grand maître vit les Ottomans, découragés de la résistance, effrayés de leurs pertes, humiliés de leurs affronts, se rembarquer honteusement. D'Aubusson, qui, depuis le premier assaut, n'avait pas quitté les remparts et s'était toujours montré le premier aux postes les plus périlleux, rentra dans son palais, couvert de son propre sang et de celui des ennemis. Il remercia Dieu de ses succès, et bâtit, en actions de grâces, la magnifique église de Ste-Marie de la Victoire. La mort de Mahomet II empêcha les suites terribles de sa colère et de sa honte; il préparait, contre Rhodes, un second armement encore plus formidable, lorsqu'il mourut en 1481. Sa mort laissa le trône à Bajazet II; mais Jem, ou Zizime, son frère puîné, le lui disputait. Ce prince, vaincu, proscrit, poursuivi, demanda un asile au généreux d'Aubusson. Le grand maître l'accorda par humanité et par politique, et devint l'hôte et le protecteur d'un prince du sang des sultans. Forcé, au bout de quelques mois, d'éloigner cet infortuné, que la haine de son frère cherchait à atteindre par le fer ou par le poison, le grand maître accorda la générosité avec l'intérêt et la tranquillité de l'ordre dont il était chef, en faisant passer Zizime en France, sous la garde du chevalier de Blanchefort, et en le faisant garder dans la commanderie de Bourgneuf, près de Limoges. Le pape

Innocent VIII exigea que le prince ottoman fût remis entre ses mains : le grand maître n'osa pas désobéir au souverain pontife, dont il dépendait immédiatement. Zizime passa à Rome, et d'Aubusson, pour prix de sa soumission, fut revêtu de la pourpre en 1489. Cependant les princes chrétiens, et Charles VIII à leur tête, préparaient une croisade contre les Ottomans. D'Aubusson, indigné de la mauvaise foi de Bajazet, avait accepté l'honneur de la commander. La mort violente et imprévue de Zizime, dont on accusa le pape Alexandre VI, les jalousies des puissances alliées, dissipèrent cette grande entreprise. D'Aubusson, pénétré de douleur de voir son nom et son honneur compromis par la perfidie dont son illustre protégé avait été la victime; de voir un si vaste armement n'aboutir qu'à de vaines menaces, tomba dans une mélancolie profonde qui le fit descendre au tombeau, le 13 juillet 1505, à l'âge de 80 ans. Pendant trente et un ans qu'avait duré son sage et brillant magistère, il ne cessa pas d'être chéri et respecté de ses chevaliers : unissant une piété solide à une valeur éprouvée, la fermeté à la douceur, l'économie à la bienfaisance, il fut le plus illustre grand maître que l'ordre eût encore vu à sa tête. On a, sous le nom de Pierre d'Aubusson, un récit en latin du siège de Rhodes, sous ce titre : *de servata urbe presidioque suo, et insigni contra Turcas victoria, ad Fridericum III imperatorem Relatio*; il se trouve dans le recueil de *Scriptoribus Germaniæ*, Francfort, 1602, in-fol. Le P. Bouhours (roy. ce nom) a donné en 1676 : *Histoire de Pierre d'Aubusson, grand maître de Rhodes*, réimprimée en 1677, 1739 et 1806.

ST.—T.

AUBUSSON (FRANÇOIS D'), due de la Feuillade. Voyez FEUILLADE (DE LA).

AUBUSSON (JEAN D'), troubadour du 13^e siècle, a laissé une pièce assez singulière, dans laquelle, en se faisant expliquer un rêve, il fait allusion à l'expédition de Frédéric II, empereur d'Allemagne, contre la ligue de Lombardie, dont il explique les résultats. Cette allégorie dialoguée peut servir à juger quelle étendue les juriconsultes d'alors, d'après lesquels il y a lieu de croire qu'Aubusson raisonnait, voulaient donner à la domination des empereurs d'Allemagne. Millot a rapporté cette pièce dans son *Histoire littéraire des Troubadours*. P—x.

AUBUSSON (JEAN D'), DE LA MAISON-NEUFVE. C'est ainsi qu'il faut écrire le nom de cet auteur, et Duverdiér a commis une faute, en le nommant simplement *Jean de la Maisonneuve*; car il semble par là le distinguer de Jean d'Aubusson, et fait deux auteurs d'un seul. Il paraît, par le titre qu'il joignait à son nom, qu'il était d'une famille noble et propriétaire de fiefs. Peut-être, et c'est l'opinion de l'abbé Goujet, que le mot de *Berruyer*, ajouté au titre de la *Maisonneuve*, par Duverdiér, prouve qu'il était originaire du Berri. Il était né vers 1550. Il fit imprimer, à Paris : 1^o *Discours sur le magnifique recueil (accueil) fait par les Vénitiens à M. le cardinal de Lorraine*, en 1556. 2^o *L'Adieu des neuf Muses, aux rois, princes et princesses de France, à leur département du festin nuptial de*

François de Valois et de Marie Stuart, reine d'Écosse, en 1538. 3° *Le Colloque social de paix, justice, miséricorde et vérité, pour l'heureux accord entre le roi de France et d'Espagne*, in-8°, 1559. Ce dernier ouvrage est en vers. 4° *Huictains poétiques de l'onction des rois élus de Dieu, et de l'obéissance que leurs sujets leur doivent porter*, Paris, Pierre Gauthier, 1561. La Monnoie lui attribue : *la Déploration sur le trépas de noble et vénérable personne M. Maître François le Picart, docteur en théologie*, 1550, in-8°, ayant trouvé dans ces mots : *Dena suasu boni*, qu'on lit au bas de cette pièce, l'anagramme de Jean d'Aubusson.

W—s.

AUCKLAND (WILLIAM EDEN, lord), né vers 1750, était le troisième fils de sir William Eden de West-Auckland, dont un des ancêtres fut créé baronnet par Charles II en 1672. Le jeune William, longtemps connu sous le nom de sir William Eden, se livra d'abord à l'étude du droit, et débuta au barreau en 1768. Nommé auditeur et l'un des directeurs de l'hôpital royal de Greenwich, il publia, en 1772, *les Principes des lois criminelles*, ouvrage profond qui dès lors lui fit une grande réputation. Dans la même année, il quitta la carrière où il avait débuté avec tant d'éclat, obtint la charge de sous-secrétaire d'État et l'exerça pendant six ans. Deux ans après il fut élu député de Woodstock à la chambre des communes, où il siégea jusqu'en 1795, et se fit remarquer par son zèle pour le système ministériel et par une éloquence toujours énergique et tranchante. Ce fut lui qui, en 1776, proposa le bill tendant à faire employer à des travaux utiles les ouvriers déportés aux colonies occidentales. En 1778, il fut envoyé dans l'Amérique septentrionale pour rétablir l'union entre cette colonie et la métropole, et ses collègues, dans cette mission délicate, furent le comte de Carlisle, lord How, sir Henry Clinton et George Johnston. Quels que fussent les talents de tels négociateurs, le succès ne répondit point à l'attente de l'Angleterre. De retour à Londres, en janvier 1779, Auckland prit beaucoup de part aux débats parlementaires sur les affaires d'Amérique. Il provoqua ensuite la réforme des lois pénales concernant les déportations, les détentions, etc. Il fut secondé dans cette circonstance par les talents et le zèle philanthropique du docteur Howard et de sir Williams Blackstone. Ce fut aux vœux réunis de ces trois hommes célèbres que l'Angleterre dut une police plus sage, plus humaine, et une réforme à la fois physique et morale dans le régime des prisons. En novembre 1779, sir William publia quatre lettres adressées au comte de Carlisle, où il traitait de l'esprit de parti, des affaires de la guerre, de la levée des subsides, et des représentations de l'Irlande sur la liberté du commerce. Ces lettres donnèrent lieu à une vive polémique, et elles ajoutèrent beaucoup à la réputation de l'auteur. L'année 1780 le vit élever à la dignité de secrétaire d'État en Irlande, sous la vice-royauté du comte de Carlisle, qui avait été son collègue dans la mission d'Amérique. Il devint bientôt membre du parlement d'Irlande, étudia en homme d'État les affaires, acquit une connaissance

profonde des mœurs des habitants, des besoins et des ressources de ce pays. On ne peut nier qu'il ait été un des Anglais les plus éclairés sur les intérêts et les relations des deux royaumes. Ses connaissances furent très-utilement employées lorsqu'il s'agit d'arrêter les bases de l'acte d'union. Après le renouvellement du ministère, en 1782, Eden perdit cet emploi, et reparut à la chambre des communes, où il fit connaître la situation du pays qu'il venait d'administrer. Il finit en proposant, comme moyen d'assurer le calme, de reconnaître solennellement l'indépendance de l'Irlande en matière de législation. Cette motion occasionna de violents débats à la suite desquels sir William la retira par déférence pour l'opinion qui prévalait dans la chambre. En avril 1783, il fut appelé au conseil privé et nommé vice-trésorier d'Irlande, emploi qu'il résigna bientôt après. Il était, en 1785, l'un des lords commissaires du conseil de commerce et des colonies, et il fut, vers le même temps, nommé plénipotentiaire près la cour de Versailles, afin de conclure un traité de commerce, qu'il négocia et signa avec le comte de Vergennes, puis avec M. de Montmorin. Dans toutes ces négociations, sir William Eden déploya toute l'habileté d'un courtisan et d'un profond diplomate. Dans le mois de mars 1788, il se rendit en Espagne en la même qualité de ministre extraordinaire et plénipotentiaire. Revenu promptement de cette mission, il reçut la pairie d'Irlande, et passa à l'ambassade des Provinces-Unies. Il obtint, en juin 1790, l'armement d'une escadre qui devait, sous les ordres de l'amiral Kinsbergen, se réunir aux Anglais menacés alors par l'Espagne. Le 10 décembre suivant, il signa la convention arrêtée entre l'empereur, les rois de Prusse, d'Angleterre, et les Provinces-Unies, concernant les affaires des Pays-Bas et le rétablissement de l'ordre dans la Belgique. Étant resté au même poste, il eut une grande part aux négociations qui amenèrent l'alliance des grandes puissances du continent avec l'Angleterre et la Hollande contre la république française. Le 16 décembre 1792, il communiqua à leurs H. P., au nom de son souverain, le désir que l'Angleterre aurait de voir continuer la bonne harmonie entre les deux cours, dans un moment où le théâtre de la guerre était si près de leurs frontières. Le 25 janvier 1795, il remit aux états généraux un mémoire pour leur faire part des armements qui se faisaient alors en Angleterre, et il leur annonça que Sa Majesté Britannique venait de faire signifier à l'envoyé de la république française de sortir sous huit jours de la Grande-Bretagne. Le 5 avril, il demanda que les membres de la convention nationale de France et ceux du conseil exécutif fussent exclus des possessions hollandaises, et arrêtés s'ils s'y présentaient. Après avoir assisté au congrès d'Anvers, que la chute de Dumouriez rendit tout à fait insignifiant, Eden retourna dans sa patrie. Il venait d'être créé baron, et, sous le nom de lord Auckland, il prit place dans la chambre des pairs le 14 juin de cette année. Le lendemain, il appuya la motion de lord Stanhope qui demandait l'examen de sa conduite en

Hollande : toutes ses opérations furent approuvées. Le 5 mai 1794, lord Auckland soutint avec chaleur le bill que proposait lord Grenville sur la levée des corps d'émigrés. Il parla d'eux avec le plus grand intérêt, et réfuta les objections que venait de faire lord Albemarle. Dans le mois d'octobre 1793, il publia sur les affaires militaires de cette époque une brochure dans laquelle il s'efforça de justifier l'expédition de Quiberon. En général, il a laissé passer peu d'occasions d'exercer sa plume sur des objets de circonstance, et s'est distingué dans ce genre où tant d'autres n'ont apporté qu'une stérile fécondité. Le 5 juin 1796, après avoir prouvé l'exagération et le peu de justesse des calculs de lord Lauderdale sur l'état des finances de l'Angleterre, il dit qu'il ne serait pas juste de comparer les dépenses de cette guerre avec celles de la guerre d'Amérique, puisqu'il y avait une si grande disproportion dans l'importance de leur objet. « L'Angleterre, dit-il, combat aujourd'hui pour ses lois, sa liberté, sa religion, ses propriétés et même son existence. Elle combat contre des barbares, pour ne pas tomber elle-même dans la barbarie. » Deux ans plus tôt de pareils discours eussent été plus fondés ; mais il faut se rappeler qu'à cette époque le règne de la terreur avait cessé et que tout tendait en France au retour de l'ordre. Cependant la haine que lord Auckland avait, dès le commencement, vouée à la révolution ne s'était point affaiblie, et voici le tableau qu'il offrit de la situation et du système de la France, dans la séance de la chambre des pairs du 8 janvier 1799 : « L'ennemi déshonoré et battu dans toutes les tentatives qu'il a faites pour nuire à l'Angleterre, objet particulier de son inimitié ; accablé de la perte de flottes et d'armées considérables ; luttant contre la haine, l'exécration et le désespoir des nations qu'il a asservies, et exposé à de nouvelles hostilités de la part des autres États, qui enfin commencent à sentir le danger général, n'en pour-
« suit pas moins sa carrière atroce et insensée :
« trompant un allié, extorquant de l'argent à un autre, pillant impunément un troisième, pour avoir des moyens d'envahir un quatrième sans motif et sans prétexte ; fomentant et soudoyant des révoltes et des révolutions ; menaçant, dévastant indistinctement les républiques et les monarchies. Et à cet excès de scélératesse continue il joint une témérité présomptueuse et une cruauté froide et calculée, dont il n'y a pas d'exemple... » Après la mort du comte de Mansfield, lord Auckland fut nommé chancelier du collège Mareschal. Quelques mois après il défendit un bill contenant des mesures répressives de l'adultère, et déclara qu'il suffisait de jeter les yeux sur les mœurs publiques, pour être persuadé de la nécessité de réprimer la licence. La perte d'un fils l'affecta tellement que dès lors il ne fit plus que languir. Il prit peu de part aux affaires publiques dans les dernières années de sa vie, et mourut à Londres, le 28 mai 1814, au moment où les principes qu'il avait si longtemps défendus venaient d'obtenir un si grand triomphe. C'était, sans contredit, un des hommes d'État les plus instruits

de son temps. Cependant on peut dire que, plus passionné que profond, il ne fit pas toujours ce qu'auraient exigé les véritables intérêts de son pays. Il a publié sur des sujets politiques et commerciaux plusieurs brochures qui prouvent un esprit de recherche et une profonde connaissance des matières qu'il a traitées. Il avait épousé en 1776 la sœur de lord Minto. Une de ses filles a épousé M. Vansitart. Ses discours à la chambre des pairs ont été traduits en français, in-8°, 1799. On a traduit dans la même langue un extrait de son ouvrage *sur l'Etat des pauvres en Angleterre*, chez Agasse, in-8°. *La Bibliothèque française*, numéro 4^{er}, mai 1800, contient une appréciation de cet écrit. L'auteur pense qu'il est du devoir de tout gouvernement de prévenir l'indigence, mais qu'elle ne peut être secourue que par la bienfaisance particulière ; et il cite l'Écosse à l'appui de son opinion. Il aime mieux les secours à domicile que ceux qui sont donnés dans les hospices, et recommande les sociétés de prévoyance. Z.

AUCLERC (GABRIEL-ANDRÉ), avocat, né à Argenton dans le Berri, vers le milieu du 18^e siècle, fut du nombre de ces êtres bizarres qui, dans des temps d'ignorance et de superstition, sont exposés à expier leurs folies sur un bûcher. Il embrassa avec enthousiasme les principes de la révolution de 1789, et voulut surtout les faire servir à l'accomplissement d'un projet que les oppresseurs de la France secondaient à merveille. Il s'agissait de détruire l'influence morale que la religion chrétienne conservait encore, pour substituer à ce culte de consolation et de liberté les tyranniques croyances du paganisme. Déjà les fêtes de la déesse de la Raison, célébrées dans les temples mêmes des chrétiens, semblaient être les cérémonies inaugurales de cette nouvelle religion ; mais la masse du peuple ne participait à ces vaines représentations qu'avec un sentiment de curiosité mêlé de dédain. Auclerc fit donc peu de prosélytes. Il y avait d'ailleurs dans ses dogmes une espèce de mysticisme que repoussaient à la fois l'indifférence philosophique de ses contemporains et l'iconolâtrie purement allégorique de la Raison. Vainement le restaurateur impuissant du polythéisme, descendu tout à coup d'une race de pontifes de l'ancienne Rome, voulut-il se parer du nom de *Quintus Nantius*, et prendre un costume analogue à son origine ; il finit par ne plus trouver de néophytes que dans sa propre maison, où il célébrait sérieusement les mystères des divinités déchues depuis tant de siècles. Du reste, Auclerc observait dans ces espèces de saturnales des rites plus conformes à ceux des initiations modernes qu'aux cérémonies religieuses de l'antiquité. Plusieurs années même après le rétablissement de la religion catholique, il continua ses extravagances, portant en public une robe longue, et qui ressemblait plus à l'habit arménien dont s'était affublé le citoyen de Genève qu'à la toge d'un pontife. Il déposa une partie de ses rêveries dans un livre anonyme intitulé : *la Thrécie, ou la seule Voie des sciences divines et humaines, du culte vrai et de la morale*, Francfort (Paris, Moutardier), 1799, in-8°. Cet ou-

vrage, publié à une époque où l'effervescence révolutionnaire commençait à se calmer, ne présente pas la doctrine de l'auteur dans toute sa nudité. Quelques vues de morale y sont obscurcies par le mélange de dogmes puisés dans toutes les religions. Quoique écrit avec l'espèce d'exaltation que l'illuminisme communique facilement à ses adeptes, il rebute autant par l'incorrection du style que par l'incohérence des idées. Aude mourut à Bourges en 1815, après avoir abjuré ses erreurs, si l'on doit regarder comme sincères les sentiments qu'il exprima dans un opuscule anonyme qu'on lui attribue, et qui fut publié à Bourges en 1815, sous ce titre : *Ascendant de la religion, ou Récit des crimes et des fureurs, de la conversion et de la mort chrétienne qui ont eu lieu récemment dans la ville de Bourges*, poème en 3 chants, in-12 de 52 pages. L—M—X.

AUCOUR. (BARBIER D'). Voyez BARBIER.

AUDE (le chevalier JEAN), auteur dramatique, né à Apt (Vaucluse), le 12 décembre 1755, fut d'abord secrétaire du marquis de Carracioli, vice-roi de Sicile, puis secrétaire particulier de Buffon. A la mort de cet homme illustre, Aude se consacra presque exclusivement au théâtre, et se distingua par une incroyable fécondité; il composa seul et fit représenter, tant sur les théâtres du premier ordre que sur les théâtres secondaires, près de cinquante pièces qui presque toutes ont été imprimées, et parmi lesquelles nous citerons : *la Fête des Muses*, comédie en 1 acte et en vers, représentée à Versailles, en présence de la cour, Paris, 1776, in-8°; *le Retour de Camille à Rome*, drame héroïque, composé à l'occasion du retour de Necker, ibid., 1787, in-8°; *les Préliminaires de la Paix*, comédie en 1 acte et en vers; et : *la Paix*, comédie en 2 actes et en vers, ibid., même année, in-8°; *le Journaliste des Ombres, ou Momus aux Champs-Élysées*, pièce héroïque-nationale en 1 acte et en vers, ibid., 1790, in-8°; *le Café d'une petite ville*, comédie en 1 acte et en vers, ibid., 1801, in-8°; *le Café politique*, comédie en 1 acte et en vers, à l'occasion de la paix avec l'Autriche, ibid., 1809, in-8°; *le Message aux Champs-Élysées, ou la Fête de l'amitié et de l'amour*, pièce épisodique en 1 acte et en vers; et : *Monval et Sophie*, drame en 5 actes, représentés tous deux sur le théâtre de l'Odéon, ibid., même année, in-8°; *Corneille au Capitole*, scènes héroïques, ibid., 1811, in-8°. — *Cadet Roussel barbier à la fontaine des Innocents*, folie-vaudeville en 1 acte, réimp. en 1819, in-8°; *Cadet Roussel misanthrope et Manon repentante*, parodie de *Misanthropie et Repentir*, Paris, 1798 et 1802, in-8°; *Godard, ou la Loge du portier*, comédie en 1 acte, ibid., 1800, in-8°; *Canardin, ou les Amants du quai de la Volaille*, comédie du gros genre, en 2 actes, ibid., 1801, in-8°; *Cadet Roussel aux Champs-Élysées, ou la Colère d'Agamemnon*, vaudeville en 1 acte, ibid., et même année, in-8°; *le Béverley d'Angoulême*, comédie en 1 acte, Paris, 1805, in-8°; *le Nouveau Rico, ou la Malle perdue*, comédie en 2 actes, ibid., 1804, in-8°; *Cadet Roussel au Jardin Ture*, facétie en 1 acte, ibid., 1808, in-8°; *Monsieur de la Giraudière, ou*

Masques contre Masques, folie en 2 actes, ibid., 1815, in-8°. — *Madame Angot au sérail de Constantinople*, drame, tragédie, facétie, pantomime, en 3 actes, Paris, 1805, in-8°; *Madame Angot au Malabar, ou la Nouvelle Veuve*, mélo-tragi-parade en 5 actes, ibid., et même année, in-8°; *un An de Périclès*, prologue en vers, avec des notes, représenté sur le théâtre des Jeux Gymniques (de la porte St-Martin), ibid., 1810, in-8°. Le chevalier Aude a fait aussi, en société avec Servières : *Fanehon la Vieillesse de retour dans ses montagnes*, comédie-vaudeville en 5 actes, Paris, 1805, in-8°; avec Turing : *Élisabeth, ou l'Exilé de Sibérie*, mélodrame en 5 actes, ibid., 1806, in-8°; et avec madame Belfort : *Madame Angot dans son ballon*, vaudeville en 1 acte qui n'a pas été imprimé. Dans toutes ces pièces on remarque un dialogue facile et une grande entente de la scène : plusieurs ont eu un succès de vogue, comme les *Cadet Roussel*, et surtout *Madame Angot*, dont les nombreuses représentations relevèrent entièrement le théâtre de l'Ambigu-Comique, qui touchait à sa ruine. Bien qu'il fit la fortune des directeurs, Aude vécut presque toujours dans un état voisin de l'indigence, et, pendant les quinze dernières années de sa vieillesse, il n'eut d'autre ressource que la modique pension que lui faisait la société des auteurs. Il mourut à Montmartre, près de Paris, en octobre 1841, dans sa 85^e année. Outre ses ouvrages dramatiques, il a laissé : 1° *les J'ai vu d'un jeune homme à la mort d'un vieillard* (Voltaire), Paris, 1779, brochure in-8°; 2° *Vie de Buffon*, Lyon, 1788, 4 vol. in-8°; 3° *Didon et Énée, héroïde, suivie de pièces fugitives*, Paris, 1791, in-8°; 4° *Lettre d'un vieillard de Ferney à l'Académie française*, ibid., 1799, in-8°; 5° *Offrande à la religion catholique*, poème, ibid., 1802; 6° un grand nombre de poésies imprimées séparément, ou dans l'*Almanach des Muses* et les autres recueils du même genre. CH—S.

AUDEBERT (JEAN-BAPTISTE) s'est distingué à la fin du 18^e siècle, en réunissant à un haut degré de perfection les talents du peintre aux connaissances du naturaliste. Il naquit à Rochefort, en 1759. Son père, employé dans les vivres de la marine, n'étant pas en état de seconder ses dispositions, il vint à Paris à l'âge de dix-sept ans, et y étudia le dessin et la peinture. Devenu très-habile à peindre le portrait en miniature, il vivait honorablement du produit de cet art. En 1786, M. Gigot d'Orey, receveur général des finances, connu par son goût pour l'histoire naturelle, et par la magnificence avec laquelle il contribuait à ses progrès, ayant eu l'occasion de juger des talents d'Audebert, l'employa pour peindre les objets les plus rares de son immense collection, et l'envoya en Angleterre et en Hollande, d'où il rapporta de nombreux dessins, qui servirent à l'*Histoire des insectes* de G.-A. Olivier. Ces occupations déterminèrent le goût d'Audebert pour l'histoire naturelle, et bientôt ce goût devint une passion. Voulant n'être plus asservi aux idées d'autrui, il entreprit des ouvrages qui l'ont à jamais illustré. Le premier est l'*Histoire naturelle des singes, des makis et des galéopithèques*, 4 vol. gr. in-fol., figures imprimées en couleur, Paris, 1800, contenant 62 planches. Cet

ouvrage fit une vive sensation parmi les naturalistes. L'auteur, réunissant les qualités de peintre, de graveur et d'écrivain, sut faire marcher de front ces trois parties avec un accord parfait et jusqu'alors sans exemple. Naturellement industrieux et adroit, il étudia tous les procédés de la gravure, et les tentatives qu'on avait faites pour lui donner les couleurs, si utiles dans l'histoire naturelle. Le moyen le plus ingénieux qu'on eût imaginé était d'avoir, pour une seule épreuve, autant de planches que l'on employait de couleurs différentes. Audebert sut appliquer sur la planche même les couleurs qui conviennent à chaque partie, en sorte que l'on y faisait une espèce de peinture. Un passage des *Mémoires pour servir à l'histoire des plantes*, par Dodart, publiés en 1679, peut faire croire que ce moyen était connu à cette époque. Audebert donna bientôt à cet art toute la perfection dont il était susceptible : ce fut en employant des couleurs à l'huile, plus solides et plus durables que les couleurs à l'eau, qu'on employait auparavant. De plus, il réussit à y imprimer de l'or, dont il varia les couleurs de manière à imiter les plus brillants effets de ses modèles. Cet art une fois créé, l'histoire naturelle s'enrichit de ses produits ; ils étonnèrent par leur magnificence. Audebert fit ensuite l'*Histoire des colibris, des oiseaux-mouches, des jacamars et des promécrops*, 4 vol. in-fol., Paris, publié seulement en 1802. Cet ouvrage est regardé comme le plus parfait qui ait jamais paru en ce genre. Audebert, non content d'imiter fidèlement les couleurs, surpassa tous ceux qui l'avaient précédé, par l'esprit avec lequel il saisit l'expression de ces oiseaux, auxquels il donna, pour ainsi dire, la vie ; il descendit aux plus petits détails. Les descriptions dont il est lui-même l'auteur sont dignes de l'ouvrage. Il voulut aussi que la magnificence de la typographie concourût à la perfection de ce beau monument ; mais un tel livre ne pouvant convenir qu'à des souverains ou à de riches amateurs, on n'en tira que 200 exemplaires, grand in-fol., dont la lettre au bas de chaque figure est en or ; plus, 400 exemplaires très-grand in-4°, et 15 seulement grand in-fol., dont tout le texte est imprimé en or, non pas en lettres dorées au pinceau, mais ce fut en appliquant à la typographie le procédé qu'il avait découvert pour la gravure ; un exemplaire sur vélin, avec les dessins originaux, est demeuré entre les mains de l'éditeur. Cet ouvrage était à peine commencé, qu'Audebert en méditait d'autres ; il voulait compléter l'*Histoire des oiseaux*, celle des *mammifères*, et ensuite faire celle de l'homme. Il paraissait ne connaître de bornes à ses travaux que celles de la nature. Il préparait et empaillait avec beaucoup d'adresse les animaux, et il se formait un très-beau cabinet ; mais il ne se bornait pas à étudier la nature sur des squelettes ; il savait l'observer vivante : les plus petits détails ne pouvaient échapper à sa patience et à sa sagacité. Il nourrissait depuis longtemps des araignées, ce qui lui avait donné le moyen de faire des remarques curieuses sur leur histoire. Audebert s'était donc préparé des travaux auxquels une très-longue vie eût à peine suffi, lorsqu'en 1800, la mort

l'enleva, à l'âge de 42 ans. Aussi estimable par ses mœurs que par ses talents, son cœur était sensible et généreux. Quoique naturellement calme et réfléchi, il avait beaucoup de gaieté, et sa société était agréable. Il aimait la littérature, et même il a composé des comédies. Quand la mort vint arracher Audebert à ses travaux, il commençait l'*Histoire des grimpeaux et des oiseaux de paradis*, etc., 1 vol. L'éditeur Desray, qui possédait ses matériaux et la connaissance des procédés qu'il avait découverts et employés, a fait terminer ces deux derniers ouvrages avec autant de perfection que ce qui avait été dirigé par l'auteur lui-même. Le texte a été rédigé par L.-P. Vieillot, naturaliste, ami d'Audebert. Ces deux ouvrages sont réunis sous ce titre collectif : *Oiseaux dorés ou à reflets métalliques*, 2 vol. grand in-foi. et grand in-4°, Paris, 1802, Desray. C'est sur le même plan et d'après les mêmes procédés que Vieillot a publié : *Histoire des oiseaux de l'Amérique septentrionale*, qui fait suite. C'est à Audebert que les *Oiseaux d'Afrique* de Levaillant ont dû leur succès : il a dirigé l'impression des figures de cet ouvrage jusqu'à la 13^e livraison. Les autres branches de l'histoire naturelle, et surtout la botanique, ont profité des découvertes d'Audebert ; de là, des ouvrages précieux, tels que le *Jardin de la Malmaison* de Ventenat, et les *Liliacées* de Redouté, qui, réunissant l'exactitude à la magnificence, ont acquis dans ce genre, à la France une prééminence que les autres nations n'ont pu lui enlever. D—P—s.

AUDEBERT (GERMAIN), poète latin, né le 13 mars 1518 (1), à Orléans, termina ses cours de littérature et de philosophie dans cette ville, et alla suivre à Bologne les leçons d'Alciat, dont la réputation s'étendait alors dans toute l'Europe. Il profita de son séjour en Italie pour en visiter les principales provinces. L'accueil qu'il reçut à Rome, à Naples et à Venise le toucha tellement, qu'il voulut en perpétuer le souvenir par la description de ces trois villes. On concevait une bien haute idée du mérite de ces petits poèmes, si l'on en jugeait par les récompenses qu'ils valurent à l'auteur. Il fut créé chevalier par Grégoire XIII, et obtint le titre de citoyen romain ; le sénat de Venise lui fit remettre, par son ambassadeur à Paris, le collier de l'ordre de St-Marc ; enfin Henri III l'anoblit en considération de ses talents, et lui permit de mettre dans ses armes deux fleurs de lis d'or. Audebert, conseiller de l'élection d'Orléans, remplit cette place pendant cinquante ans, avec autant de zèle que de désintéressement, sans jamais faire une seule démarche pour en obtenir une plus relevée. Il mourut en 1598, le 24 décembre, cinq jours avant son fils, Nicolas Audebert, conseiller au parlement de Bretagne, qui cultivait à son exemple, la poésie latine. Leurs corps furent réunis sous la même tombe, au cimetière Ste-Croix, où l'on voyait leur épitaphe, rapportée par Bayle dans son *Dictionnaire*, art. AUDEBERT, et par le P. Nicéron dans ses *Mémoires des hommes illustres*, etc., t. 24. Germ. Audebert avait été dans sa jeunesse l'ami de Théodore de

(1) *Essais historiques sur Orléans*, 1778, in-8°, p. 193.

Bêze. Une pièce de vers de ce fameux réformateur, intitulée : *de sua in candidum Audebertum Benevolentia*, a donné lieu aux soupçons les plus graves, mais les plus mal fondés, sur la nature de leur liaison. Gaucher de Ste-Marthe a publié l'éloge d'Audebert dans les *Gallorum doctrina illustrium*, etc., *Elogia*. Trippault a donné son anagramme dans le *Celt-hellénisme*, p. 53, où il annonce un ample recueil de pièces de ce genre. (Voy. TRIPPAULT.) Outre la première édition de l'ouvrage d'Ugol. Verino : *de Illustratione urbis Florentiæ*, Paris, 1483, in-4°, on n'a d'Audebert que les trois petits poèmes dont on a déjà parlé : *Roma*, Paris, 1553, in-4°; *Venetia*, Alde, 1583, in-4°, rare; *Parthenope et Roma*, Paris, 1583, in-4°. Ils ont été réimprimés, Hanau, 1693, in-8°, édition rare et recherchée des amateurs. On les retrouve dans le t. 1^{er} des *Deliciæ Poet. gallorum* avec quelques pièces de Nicolas Audebert. On apprend par l'épithaphe de Germain qu'il avait composé plusieurs livres de sylves, restés inédits. W—s.

AUDÉE, hérésiarque du 4^e siècle, natif de Mésopotamie, était célèbre dans sa province par son zèle pour la religion, et par l'austérité de ses mœurs. Il joignait malheureusement à ces qualités un caractère orgueilleux et morose, qui le portait à censurer sans ménagement, non-seulement les désordres qu'il voyait dans l'Eglise, mais encore les personnes, surtout les prêtres et les évêques coupables, qu'il reprenait avec autant de hauteur que d'amertume. Cette hardiesse importune, qui ne savait se plier à aucune convenance, le rendit insupportable, et l'exposa à des contradictions qui révoltèrent son orgueil. Il se sépara de l'Eglise, afin de ne pas communiquer avec les hommes vicieux qu'elle souffrait dans son sein. Il entraîna beaucoup de monde dans son schisme, et séduisit même un évêque, qui lui donna la consécration épiscopale. Devenu chef d'une secte, dont le caractère principal était une aversion invincible pour toute espèce de condescendance, on le défera à l'empereur Constance, qui le relégua en Scythie, où il travailla avec succès à la conversion des infidèles. Étant passé de là dans le pays des Goths, il y bâtit des monastères, prêcha la pratique de la virginité et de la vie solitaire. On ignore l'époque de sa mort. St. Épiphanse semble dire qu'elle fut antérieure à l'an 372, où Athanaric chassa tous les chrétiens de la Gothie. Sa secte fut gouvernée, après lui, par des évêques qu'il avait établis. Ces évêques étant morts avant 377, plusieurs audiens rentrèrent dans l'Eglise. Les autres, réduits à un petit nombre, se rassemblèrent sur les bords de l'Euphrate, où ils furent joints par ceux qui avaient été chassés de la Gothie, et par tous les autres, qui étaient répandus sur le mont Taurus, dans la Palestine et dans l'Arabie. Ils demeuraient dans des monastères, ou dans des cabanes, à peu de distance des villes, ne communiquant point avec les catholiques. St. Épiphanse loue la pureté de leurs mœurs; Théodoret, au contraire, leur reproche une grande dissolution. Il paraît effectivement que, dans les derniers temps, ils avaient dégénéré de leur première austérité. Audée, dans le commencement de son schisme,

n'était tombé dans aucune erreur sur la foi. Cependant, dès cette époque, il célébra la Pâque le même jour que les juifs, prétendant que le concile de Nicée n'avait changé à cet égard la pratique de l'Eglise que par complaisance pour Constantin, que l'on voulait flatter, en faisant tomber la fête de Pâques le jour de sa naissance; ce qui présente une absurdité ridicule, puisque, selon la correction faite par ce concile, la fête de Pâques ne doit point être fixée à un certain jour, comme l'était l'anniversaire de la fête de l'empereur, mais changer tous les ans. Audée, prenant ensuite trop à la lettre ce qui est dit dans la *Genèse*, que « l'homme est fait à l'image de « Dieu, » se jeta dans l'erreur des anthropomorphites, en donnant à Dieu une forme humaine. Le P. Petau a fait de vains efforts pour le justifier sur ce point. Les audiens donnèrent dans quelques erreurs des manichéens. Ils enseignèrent que Dieu n'avait point créé les ténèbres, ni le feu, ni l'eau, et que ces éléments étaient éternels. Leur pratique pour l'absolution des péchés était singulière. Ils admettaient une partie des livres canoniques; ils en avaient une autre partie d'apocryphes, qu'ils mettaient au-dessus des autres. Ils les rangeaient sur deux lignes, les canoniques d'un côté, les apocryphes de l'autre; faisaient passer les pécheurs entre les deux lignes, en confessant leurs péchés, après quoi ils leur donnaient l'absolution, sans en exiger aucune satisfaction canonique. Cette secte n'existait plus vers la fin du 5^e siècle. T—D.

AUDEFOY LE BASTARD doit être inscrit un des premiers sur la liste, par ordre de mérite, de nos vieux poètes de la langue d'oïl. Les circonstances de sa vie sont restées inconnues. Il n'existe même pas de témoignages positifs sur le lieu de sa naissance, ni sur le temps où il rimait. On a cependant quelque raison de penser qu'il était d'Arras. M. Paulin Paris suppose que le seigneur de Nesle, à qui sont envoyées plusieurs de ses chansons, était Jean, châtelain de Bruges, qui prit part à la quatrième croisade. Si cette conjecture était admise, il faudrait placer la carrière poétique d'Audefroy à la fin du 12^e siècle et au commencement du 13^e. Le nom de ce trouvère, oublié par les premiers historiens de notre vieille littérature nationale, fut imprimé pour la première fois par Legrand d'Aussi, qui a donné des extraits en prose de cinq de ses pièces. M. Paulin Paris en a publié le texte dans son *Romancero français*. « Les poésies d'Audefroy peuvent, dit cet « érudit, se diviser en deux classes : les chansons et « les romances. Les premières, en petit nombre, ex- « priment l'amour vrai ou supposé de l'auteur, ses « craintes, ses espérances passionnées, ses protes- « tations d'une inviolable fidélité; mais la mono- « tonie est le péché mignon de ces tendres com- « plaintes. Quant à ses romances, leur mérite est « autrement incontestable. C'est le récit d'anciennes « aventures amoureuses et chevaleresques. Une « grande vivacité de coloris, cette naïveté tant re- « cherchée et si rarement découverte, des détails « pleins de sensibilité, voilà les véritables titres d'Au- « defroy à notre admiration. » *Bele Isabeaus, Bele*

Idoine, Argentine, Bele Emmelos, Beatris, sont des romances de choix; *Bele Idoine* surtout doit être citée comme l'une des plus jolies. Le fond et la forme de ce petit poème sont également dignes d'éloges. Le dessin en est simple et pur. On y trouve une action complète, intéressante, et conduite avec un art qui semble n'appartenir qu'à une époque plus cultivée. Les plaintes amoureuses de la pauvre Idoine sont touchantes et tempérées par l'espérance. L'expression réunit l'ingénuité, la noblesse et la grâce. Les rimes, toutes féminines, ajoutent à la douceur mélancolique répandue dans ce charmant récit. Quand à la versification, elle est facile et coulante, et le refrain est parfaitement adapté aux strophes qu'il termine. Parfois un peu trop de lenteur et d'uniformité dans la marche des vers, tel est, à notre avis, le seul défaut qui soit à reprendre dans ce petit chef-d'œuvre. [C.W.—R.]

AUDEN-AERD (ROBERT VAN) naquit à Gand, en 1665. Le désir de se perfectionner dans la peinture, qu'il avait étudiée dans son pays, lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Il séjourna longtemps à Rome, où il reçut des leçons de Carle Maratte, qui le prit dans une singulière affection. Ayant été chargé de graver quelques-uns des tableaux de ce maître, et cet essai ayant réussi, Auden-Aerd se consacra entièrement à la gravure. Il a exécuté un assez grand nombre d'ouvrages estimables, non-seulement d'après Carle Maratte, mais aussi d'après les tableaux de Daniel de Volterre, d'Annibal Carrache, du Dominiquin, de Piètre de Cortone, du cavalier Bernin, et de quelques autres. Parmi toutes ces estampes, on distingue *la Mort de la Vierge*, et *le Martyre de St. Blaise*. Cet artiste mérite d'être cité avec éloges, autant par l'esprit et le sentiment qu'il a mis dans ses productions, que par la multitude des beaux tableaux qu'il a gravés. Il est mort en 1745, dans sa patrie. P—E.

AUDIBERT (. . . .) (1), littérateur, né vers 1720, dans la capitale du Languedoc, embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé vicaire à Vieille-Toulouse, bourg que l'on croit situé sur l'emplacement de la principale ville des Volsces Tectosages. Cette opinion, que rend très-vraisemblable la découverte de médailles, de figurines et d'inscriptions antiques, a été savamment discutée par Audibert, dans sa *Dissertation sur les origines de Toulouse*, Avignon, 1764, in-8° de 74 p. Cet opuscule, devenu très-rare, est rempli de recherches intéressantes. On y trouve, p. 44, une lettre de l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*, sur des médailles qu'Audibert lui avait adressées. Aussi modeste qu'instruit, Audibert cultiva les lettres pour sa propre satisfaction; sans appui, sans prôneur, il ne fut d'aucune académie, et vécut inconnu de ses compatriotes. Ce n'est que par conjecture que la *Biographie Toulousaine* place sa mort vers l'année 1770. Il était alors âgé d'environ

50 ans. Ses manuscrits, tombés dans les mains d'héritiers peu capables de les apprécier, sont probablement perdus. W—S.

AUDIERNE (JACQUES), géomètre, était né vers 1710 à Beauchamps, dans la vallée de Montmorenci. Ses études terminées, il suivit son goût pour les lettres, et fit représenter en 1759 trois comédies en prose et en un acte, dont les bibliothèques dramatiques ne nous ont conservé que les titres. Ce sont : *la Suivante désintéressée*; *la Méprise*, et *le Mari égaré*. L'année suivante, il donna les *Trois Bossus* (1), petit acte qui n'eut pas plus de succès. Averti par ces chutes multipliées qu'il s'était trompé sur sa vocation, Audierne abandonna le théâtre, et se voua dès lors à la culture des sciences avec un zèle remarquable. Après avoir rempli les fonctions de maître de mathématiques des pages de la comtesse de Toulouse, il ouvrit une école à Paris, et publia pour ses élèves divers ouvrages qui, malgré leur utilité, ne purent lui faire une réputation. Il mourut entièrement oublié, vers 1785. Outre une nouvelle édition de la géographie de Robert, Paris, 1746, 2 vol. in-12, mise au niveau des connaissances et augmentée d'un traité de la sphère, on a d'Audierne : 1° *les Éléments d'Euclide démontrés d'une manière nouvelle et facile*, Paris, 1746, in-12; 2° *Traité complet de trigonométrie*, ibid., 1756, in-8°; 3° *Éléments de géométrie*, ibid., 1765, in-8°. Enfin on lui doit des éditions-estimées des *Éléments de géométrie* d'Euclide, traduits par le P. de Challes et par Ozanam, 1778, in-12; du *Traité de l'Arpentage*, par Ozanam, 1779, et de sa *Méthode de lever les plans*, 1781. (Voy. OZANAM.) W—S.

AUDIFFREDI (JEAN-BAPTISTE), dominicain, né à Saorgio, près de Nice, en 1714, mourut le 5 juillet 1794. On n'a aucun détail sur la vie de ce savant, qui, au rapport de Lalande, était, en 1765, bibliothécaire de la Minerve à Rome. Suivant le même auteur, le P. Jean-Baptiste Audiffredi n'était plus chargé de la bibliothèque que le cardinal Casanate avait léguée au couvent de la Minerve. Il s'était bâti un petit observatoire, et il a publié quelques dissertations astronomiques, dont les premières sont indiquées dans son catalogue de la bibliothèque Casanate. Voici les titres de ses principaux ouvrages : 1° *Catalogus historico-criticus Romanarum editionum sæculi 15, Romæ*, 1785, in-4°, ouvrage très-estimé. 2° *Catalogus historico-criticus editionum Italicarum sæculi 15, Romæ*, 1794, in-4°. 3° *Catalogus bibliothecæ Casanatensis librorum typis impressorum, Romæ*, 1761-88, 4 vol. in-fol. L'abbé Mercier de St-Léger regardait ce catalogue comme un chef-d'œuvre; malheureusement il n'est pas terminé, et ne va que jusqu'à la lettre L. 4° *Phænomena cælestia observata, Romæ*, 1755 à 1756. 5° *Transitus veneris ante solem observati Romæ*, 6 junii 1761. *Expositio, Romæ*, 1762, in-8°. 6° *Investigatio pa-*

(1) Les rédacteurs des tables de la *Bibliothèque historique de la France* le confondent avec Louis-Antoine Audibert, médecin de la Ciotat, dont on a deux petits poèmes : *La Conquête de Mahon*, 1756, in-8°; et *Louis XV sauré*, 1757, in-4°.

(1) Cette dernière pièce a été imprimée sous ce titre : *Babekhan, ou les trois Bossus*, comédie en 1 acte et en prose, faite par un boiteux et publiée par un borgne, Paris, 1767, in-12. Voy. la *France littéraire* de M. Quérard, t. 4, p. 420.

rallaxis solis, exercitatio Dadei Ruffi, Romæ, 1765, in-4°. Les mots *Dadei Ruffi* sont l'anagramme d'Audiffredi. 7° *Dimostrazione della stazione della cometa, 1769, Romæ, 1770.* La comparaison de ces diverses dates pourrait faire croire qu'il s'était d'abord livré à l'astronomie; mais que le soin de la bibliothèque Casanate l'avait tourné tout entier vers les recherches bibliographiques, dont il s'est occupé jusqu'à sa mort, et qu'il n'interrompait que pour observer quelques phénomènes extraordinaires, tels que le passage de vénus et la comète de 1769. D—L—E.

AUDIFFRET (HERCULE), général de la congrégation des pères de la Doctrine chrétienne, est auteur de plusieurs ouvrages de piété, dont le plus connu est intitulé : *Questions spirituelles et curieuses sur les psaumes*, 1668, in-12; ses oraisons funèbres de la princesse de Condé et du duc de Candale ont eu de la réputation; on y voit peu de traces du mauvais goût qui régnait alors, et elles prouvent que le P. Audiffret était digne de frayer à Fléchier, son neveu et son disciple, la route de la véritable éloquence. Né à Carpentras, le 15 mai 1603, il y mourut le 6 avril 1659. ST—T.

AUDIFFRET (JEAN-BAPTISTE), né à Marseille, et mort à Nancy, en 1755, à 76 ans, parcourut avec honneur la carrière diplomatique; et fut successivement envoyé extraordinaire de France à Mantoue, à Parme, à Modène et en Lorraine. Il employa tous ses loisirs à l'étude des sciences géographiques, et commença à publier, en 1689, la *Géographie ancienne, moderne et historique*. Les 2 vol. in-4°, ou 5 vol. in-12, qu'il fit paraître, ne renferment que l'Europe. L'auteur combine les événements de l'histoire avec la description des lieux, et, par cette méthode nouvelle alors, et perfectionnée depuis, donne à la science ce degré d'intérêt qu'elle ne peut attendre d'une nomenclature sèche et aride. L. R—E.

AUDIFFRET (JEAN-FRANÇOIS-HUGUES comte d') était issu d'une famille italienne, établie depuis six cents ans à Barcelonnette, d'où elle a formé, en Italie et en France, diverses branches qui ont fourni plusieurs hommes distingués. (Voy. les art. précéd.) Il se montra de bonne heure digne de soutenir l'honneur de son nom. Entré au service en qualité de lieutenant, dans le régiment de la Couronne, dont le comte de Polastron, son oncle, était colonel, il ne tarda pas à être désigné, en raison de sa conduite et de son exacte discipline, à l'attention de Louis XV, qui l'appela à former le régiment des gardes du roi Stanislas, depuis duc de Lorraine et de Bar. Il servit avec une égale distinction sous le prince de Conti et sous le comte de Maréchal, en 1746, et fut récompensé de ses services par la lieutenenance de roi à Briançon. Il fit encore la campagne suivante en Italie, sous le comte de Mailly. La position de l'armée française exigeant qu'il reprit le commandement de Briançon, ce fut dans cet intervalle que se livra le fameux combat d'Exiles, où le comte de Belle-Isle reçut le coup mortel. (Voy. BELLE-ISLE.) Les blessés furent conduits à Briançon, où la maison du commandant d'Audiffret fut convertie en hôpital, et où les malades furent soignés avec empressement.

Pour subvenir à tous leurs besoins, il vendit sa vaisselle d'argent et ses meubles les plus précieux. Sa femme, qui relevait de couches (c'était une demoiselle de Montauban), n'écoulant que la voix de l'humanité, se constitua l'infirmière de cette foule de blessés, les pansa de ses mains, et se dévoua si complètement et si héroïquement, qu'elle succomba au milieu de cette noble tâche. Le comte d'Audiffret épousa en secondes nocces une demoiselle de Tarvenin, dont il eut plusieurs enfants. Il est l'aïeul de MM. d'Audiffret, aujourd'hui connus par leurs services dans l'administration. — *Polyeucte AUDIFFRET*, issu d'une des branches de cette famille établie en Provence, naquit vers 1750, à Barjols, où son père était juge royal. Une imagination ardente l'entraîna dès sa jeunesse dans une vie désordonnée. Mais faisant un retour sur lui-même, et dominé par un autre genre d'exagération, il embrassa la règle austère de la Trappe et s'ensevelit dans l'abbaye de Sept-Fons. La révolution l'ayant tiré de son cloître, il se fixa en Italie, où ses connaissances en numismatique le firent accueillir. Après avoir vécu quelque temps avec les savants et les artistes, il se retira dans un couvent de camaldules, au royaume de Naples, où il mourut en 1807. Il avait formé un riche cabinet de médailles dont la vente fut annoncée dans les journaux. — *François-César-Joseph-Madelon AUDIFFRET*, de la même famille que le précédent et fils d'un avocat, naquit à Draguignan, le 15 janvier 1780. Neveu du président de la cour de cassation, Muraire, et allié de M. Colin de Sussy, alors administrateur des droits réunis, il entra dans cette administration, le 6 mai 1804, en qualité de vérificateur, devint successivement sous-chef et chef-adjoint, fut admis à la retraite temporaire le 1^{er} juillet 1814, malgré ses opinions royalistes très-prononcées, et mourut à Montmartre, des suites d'une aliénation mentale, en juin 1820. Il avait formé une collection considérable de pièces de théâtre, et après avoir eu part à la publication des deux premiers volumes de l'*Annuaire dramatique* de M. Ragucneau, 1805-1806, in-52, et contribué à la rédaction de quelques-uns des suivants, il publia seul l'*Almanach des Spectacles*, Paris, 1809, in-48. Cet ouvrage n'a pas eu de suite, parce que, outre l'*Annuaire dramatique* qui s'est continué jusqu'en 1822, il y avait aussi le *Mémorial dramatique* qui a paru depuis 1807 jusqu'en 1818. Z.

AUDIGIER, né à Clermont-Ferrand, d'une famille distinguée, dont il a tracé fort au long la généalogie et les illustrations, embrassa l'état ecclésiastique et devint chanoine de la cathédrale de cette ville, sous l'épiscopat de Massillon. On a de lui une *Histoire civile, littéraire et religieuse de la province d'Auvergne*, 14 t. en 9 vol. in-4°, conservée manuscrite à la bibliothèque royale de Paris (Suppl., p. 675-76). On ne pourrait la publier sans retoucher le style, et sans la compléter jusqu'à nos jours. Elle est indiquée comme importante, surtout pour l'Auvergne, dans la *Bibliothèque historique* du P. Lelong, n° 37440. Dulaure en a fait un abrégé dont il s'est quelquefois servi. Plusieurs auteurs en ont cité des fragments dans leurs ouvrages, entre autres Chabrol,

dans son *Commentaire de la coutume d'Auvergne*; M. Tallandier, dans son *Résumé de l'histoire d'Auvergne*, in-18; M. Gonod, conservateur de la bibliothèque de Clermont, homme plein d'instruction et de goût, dans sa *Chronologie des évêques de Clermont*, in-4°; Legrand d'Aussy, dans son *Voyage en Auvergne*, et l'auteur de cet article, s'il ose se nommer ici, dans sa *Notice sur l'abbé de Vienne*, Paris, 1825, in-8°, et dans d'autres écrits. On l'a souvent désigné sous le nom d'*Audusier*. L—B—E.

AUDIGUIER (PIERRE D'), que plusieurs biographes confondent avec son oncle Vital, a publié : 1° *Eromène*, roman traduit de l'italien de F. Biondi, Paris, 1655, in-4°, ou 2 vol. in-8°. 2° *Stratonice*, autre roman italien traduit de L. Assarino, Paris, 1640, in-8°. Pélisson (*Histoire de l'Acad. franç.*) attribue, non sans raison, cette traduction à Claude de Maleville. 5° *Vie de Lazarille de Tormes, tirée des vieilles chroniques de Tolède*, traduite de l'espagnol en français, 2° partie, par L. S. D., Paris, 1620, in-12, réimprim. en 1660, avec la 1^{re} partie, sous ce titre : *la Vie de Lazarille de Tormes*, etc., in-12. C. W—R.

AUDIGUIER DU MAZET (HENRI D'), avocat général de la reine mère, n'était point parent des précédents. On s'est trompé en lui attribuant la révision de la traduction de l'*Histoire éthiopique d'Héliodore*, par Montlyard. Il n'a laissé qu'une brochure contre Mézerai, sous ce titre : *le Censeur censuré*. C. W—R.

AUDIGUIER (VITAL D') seigneur de la Ménor, naquit vers l'an 1569. Son père était homme de robe, mais ses ancêtres avaient tous suivi la carrière des armes. Malgré les services assez considérables qu'elle avait rendus à nos rois, cette famille était fort pauvre. Vital fut néanmoins envoyé au collège, d'où il sortit avant d'avoir terminé d'assez mauvaises études. La guerre civile désolait alors la France. D'Audiguier, emporté par l'ardeur de son âge, y chercha l'occasion de faire briller son courage et les sentiments de fidélité héréditaires dans sa race. Il fit plusieurs campagnes et combattit bravement pour la cause de son roi légitime. Mais la fortune trompa ses espérances : mal payé de ses services, il dépouilla le harnais et retourna aux écoles faire ses humanités et sa philosophie. Il se livra ensuite à l'étude du droit, moins par goût que pour se conformer aux intentions paternelles; aussi fit-il peu de progrès dans cette science. Plus porté à violer les lois qu'à les étudier, il perdait son temps à se quereller et à se battre. Enfin, laissant là les Institutes et le Digeste, il vint tenter fortune à la cour; mais il n'y gagna que des coups d'épée. Les gens de lettres lui firent meilleur accueil. Leur société lui inspira le goût de la lecture, et le travail développa chez lui des talents d'écrivain. Se trouvant sans état et sans bien, il se fit auteur pour vivre. Le grand siècle venait de s'ouvrir; la littérature espagnole commençait à devenir à la mode. D'Audiguier se mit à composer ou à traduire des verset des romances espagnoles qui eurent de la vogue et lui rapportèrent argent et renommée. Encouragé par le succès, il devint bientôt l'un des plus féconds écrivains du temps.

Durant vingt années, prose et vers coulèrent de sa plume avec une merveilleuse abondance, et vingt volumes n'avaient point épuisé sa veine lorsqu'il fut assassiné dans la maison d'un président dont nous n'avons pu découvrir le nom. Nous avons, dans les mémoires manuscrits de Guillaume Colletet, son ami, un récit de ce tragique événement. « On le fit jouer au piquet, dit-il; on lui mécompta « tant de fois son jeu, qu'il ne put s'empêcher « de dire à celui qui le fourbait : *Vous comtez mal*, parole qui fut relevée d'un démenti; et en « même temps plusieurs satellites, sortis de derrière « une tapisserie, se jetèrent dessus lui; et quelque ef- « fort qu'il fit de parer leurs coups avec un escabeau « qui lui servit quelque temps de bouclier et de plas- « tron, il fallut qu'il cédât à la force, et ce d'autant « plus que ses ennemis se saisirent d'abord de son épée « qui était sur un lit. Il fut percé de plusieurs coups, « et rendit ainsi l'esprit sous l'effort de ces tigres de « qui la rage ne se put assouvir que par son dernier « soupir; ce qui advint au faubourg St-Germain, vers « l'an 1624, si bien qu'il mourut âgé d'environ 55 ans. « — Il était d'une taille haute et fière, d'un visage « morne et mélancolique, et d'une humeur fort ré- « veuse et fort solitaire; au reste, homme, *sur la fin de ses jours*, fort dévot et fort craignant Dieu, « et toujours très-bon et très-fidèle ami. » D'Audiguier était de la famille des Théophile, des Scudéri, des Colletet, des Gombaud, etc.; s'il est moins connu, c'est parce qu'il a eu le bonheur d'échapper à Boileau. Il avait, comme eux, de l'imagination, de l'esprit, et une déplorable facilité; mais le jugement et le goût lui manquaient. Il n'était cependant pas sans mérite comme prosateur. Ses œuvres, sans être, comme l'assure Colletet, qui l'a traité en ami, « toutes belles et toutes parfaitement raisonnées, » furent rangées par l'Académie française au nombre des livres en prose les plus célèbres en notre langue, lorsque cette compagnie naissante commença, en 1658, le catalogue des auteurs qu'elle pourrait consulter et citer comme autorité dans son dictionnaire. On a de lui : 1° *la Philosophie soldade*, etc., Paris, 1604, in-12; 2° *le Pourtrait du monde*, Paris, 1604, in-12; 3° *la Flavie de la Ménor*, Paris, 1606, in-12, roman en 2 livres; 4° *la Défaite de l'Amour*, etc., Paris, 1606, in-12, réimprim. en 1614, in-8°, sous le titre d'*OEuvres poétiques*; 5° *les Douces Affections de Lydamant et de Callyante*, Paris, 1607, in-12; 6° *Histoire éthiopique d'Héliodore*, traduction d'Amiot, revue, Paris, 1609, 1614, 1616, in-12; 1626, in-8°; 7° *Épîtres françaises et livres discours*, Paris, 1611, in-8°, réimprim. plusieurs fois; 8° *les Diverses Fortunes de Pamfile et de Nise*, tirées du *Pèlerin en son pays* de Lope de Véga, Paris, 1614, in-8°; 9° *Histoire tragi-comique des amours de Lisandre et de Caliste*, Paris, 1615, in-8°, réimprim. plusieurs fois, et traduite en hollandais et en allemand; 10° *les Maximes de guerre du maréchal de Biron*, Paris, 1617, in-12; 11° *le Vrai et Ancien usage des duels*, Paris, 1617, in-8°, dédié à Louis XIII; Bayle signale cet ouvrage comme un livre curieux; 12° *Six Nouvelles de Michel Cervantes*,

traduites de l'espagnol, Paris, 1618, in-8°; 45° *les Travaux de Persiles et de Sigismonde*, trad. de Michel Cervantes, Paris, 1618, 1626, 1653, 1681, in-8°; 44° *Relations de Mare d'Obregon* (Vineent Espinel), trad. de l'espagnol, Paris, 1618, in-8°; 45° *Traité de la conversion de la Magdeleine*, trad. de l'espagnol, Paris 1619, in-8°; 46° *Stances en l'honneur de Louis XIII*, Paris, 1620; 47° *l'Antiquité des Larrons*, trad. de l'espagnol, de don Garcia, Paris, 1621, in-8°; 49° *la Perfection du chrétien*, trad. de l'espagnol, de Rodriguez, Paris, 1623, 3 vol. in-4°; 49° *les Amours d'Aristandre et de Cléonice*, Paris, 1623, in-8°; 20° *Épîtres françoises et libres Discours*, Paris, 1623, in-8°, ouvrage différent de celui qui avait paru sous le même titre; 21° *Diverses affections de Minerve*, Paris, 1623, in-8°. C. W — R.

AUDIN-ROUVIÈRE (JOSEPH-MARIE), médecin, naquit en 1764, à Carpentras. Après avoir achevé ses études classiques, il alla suivre les cours de médecine à Montpellier, sous les Barthés et les Lanure; y subit ses examens, soutint une thèse sur l'empyème et la paracentèse, et obtint le grade de licencié. En 1789, il vint à Paris dans l'espoir d'y être reçu docteur de la faculté. Il prit ses inscriptions, et suivit les leçons des professeurs Portal, Louis, Pelletan, etc. Mais la révolution ayant détruit les universités et les écoles, Audin-Rouvière se vit frustré dans son espérance. Il concourut néanmoins pour le prix que la société de médecine, dans la dernière année de son existence, avait proposé sur la topographie physique et médicale de Paris. Le prix ne fut point adjugé; mais le comité d'instruction publique de la convention nationale, sur le rapport de Hallé et de Fourcroy, accorda 4,200 fr. à Audin-Rouvière pour les frais d'impression de son mémoire. A la même époque, il insérait quelques articles sur l'hygiène, sa science de prédilection, dans le *Journal médical* de Baehr, qui était alors le seul recueil de ce genre. Il partit pour l'armée d'Italie à la fin de 1794, et fut attaché à l'hôpital militaire de Milan. De retour à Paris, en 1798, il professa un cours d'hygiène au lycée des Étrangers, dont il était membre. Mais, ni ce cours, ni les dîners qu'il recevait de ses amis, ne pouvaient suffire à l'existence d'Audin-Rouvière. Il s'ennuya de végéter à Paris, et fit, en 1800, la campagne de Marengo comme médecin. Pour cette fois, son séjour en Lombardie ne fut pas long; mais il sut en tirer bon parti pour sa fortune. Acquéreur du secret et de la propriété du tonipurgatif de Franek, il revint à Paris après la paix de Lunéville, et s'empessa d'y propager l'usage et surtout le débit de ses *grains de vie*, connus depuis sous le nom de *grains de santé*, et de se proeuer des correspondants, tant dans les départements que dans les pays étrangers, pour y établir des dépôts de son médicament. Dès lors sa fortune s'améliora rapidement. En 1807, il professa encore l'hygiène au lycée de Paris (aujourd'hui athénée royal), dont il avait été l'un des fondateurs; mais devenu riche par le cumul des fonctions de médecin consultant et de pharmacopole, Audin-Rouvière fit un bon usage de sa fortune, rendant splendidement les modestes

dîners auxquels il venait jadis prendre part sans être prié, et donnant un bœuf pour un œuf, à l'inverse des gens qui suivent littéralement le proverbe. Aussi est-il cité dans l'*Almanach des Gourmands* de 1814 comme un des principaux amphitryons de la capitale; et l'auteur, Grimod de la Reynière, y vante ses grains de santé comme le meilleur et le plus aimable des purgatifs (1). Successeur du fameux docteur Gastaldy, son compatriote, comme membre du jury dégustateur de l'*Almanach des Gourmands*, il prononça un discours inséré textuellement dans le t. 7 de cet ouvrage. Il était aussi membre du bureau des consultations médicales. Disposé par son intempérance à devenir une des premières victimes du choléra, Audin-Rouvière mourut dans sa maison de campagne, à Chaillot, le 25 avril 1832. On a de lui : 1° *Essai sur la topographie physique et médicale de Paris, ou Dissertation sur les substances qui peuvent influer sur la santé des habitants de cette cité*, avec une description de ses hospices, Paris, an 2 (1794), in-8°. Ce mémoire, déjà cité et devenu rare, fut traduit en allemand à Berlin. 2° *Mémoire sur la nécessité de l'inoeulation à Paris, et sur l'utilité d'un hospice destiné à cette opération*, Paris, an 3 (1795), in-8°. 3° *La Médecine sans le médecin, ou Manuel de santé*, ouvrage destiné à soulager les infirmités, à prévenir les maladies aiguës, à guérir les maladies chroniques sans le secours d'une main étrangère. La première édition de ce livre, publiée, dit-on, en 1794, parut inaperçue; elle était oubliée, lorsque l'auteur en donna une seconde, en 1820, in-8°, qu'il a successivement revue, corrigée et augmentée jusqu'à la douzième, 1828, in-8°, avec portrait et gravure. La treizième a paru en 1830, in-12. Cet ouvrage, qui a obtenu tant de vogue parmi la classe si nombreuse des gens qui ont la manie de se soigner eux-mêmes, qui a rapporté tant d'argent à l'auteur, et qui lui a suscité tant d'ennemis parmi les membres des facultés et des académies de médecine, a été traduit en plusieurs langues étrangères. Nous ignorons si la version espagnole donnée par P.-F.-H. Fleury, professeur à l'école de commerce, 1824, in-8°, est la même que celle qui parut en 1829, in-12, et qui se vendait chez l'auteur, par l'ordre et aux frais duquel elle avait probablement été faite; ce qui pourrait donner lieu de supposer que pareille chose s'est renouvelée pour les autres traductions. La *Médecine sans le médecin* ne contient que des préceptes utiles; le style en est agréable et soigné; mais l'auteur y laisse apercevoir trop souvent son but principal, celui d'assurer le débit de ses *grains de santé*, sa panacée universelle. 4° *Plus de Sangsues*, 1826 et 1827, in-8°. Cette brochure, dans laquelle Audin-Rouvière attaquait l'abus qu'on a fait des sangsues, fut la cause de deux procès en police correctionnelle entre l'auteur et le docteur Frappart, qu'il accusait d'en avoir appliqué dix-huit cents au général Foy. Dans le premier procès, Audin-

(1) Audin-Rouvière se faisait annoncer souvent dans les journaux; et, pour disposer favorablement leurs rédacteurs, il avait soin de leur envoyer des boîtes de pilules gratis. V—VE.

Rouvière fut seulement condamné aux dépens. Mais M. Frappart ayant publié, dans un plaidoyer qu'il n'avait pu prononcer devant le tribunal, des diffamations contre Audin-Rouvière, fut condamné à 600 francs d'amende et aux dépens. 5^e *Chronique médicale de Paris*, 2^e édit. Paris, 1827, in-8°. 6^e *Hygiène abrégée, ou Préceptes généraux pour conserver la santé et prolonger la vie*, 2^e édit., 1827, in-8°. Ces trois dernières brochures, extraites de la 9^e édition de la *Médecine sans le médecin*, ont été intercalées aussi dans la 12^e, où elles forment les chapitres 2, 14 et 15. 7^e *L'Oracle de la santé, ou l'Art de se bien porter*, 1829, in-8°. C'est encore l'*Hygiène abrégée*, mais refondue et augmentée de nouveaux préceptes. Audin-Rouvière a adressé quelques mémoires à l'Institut. A—T.

AUDINOT (NICOLAS-MÉDARD), né à Bourmont, le 8 juin 1732; son père était chantre de la collégiale de cette ville, que le jeune Audinot quitta en 1752 pour se rendre à Paris. Il débuta au Théâtre-Italien le 5 janvier 1764, et se retira en 1767, à l'occasion d'un passe-droit qu'on lui avait fait. Pendant les années 1767 et 1768, il exploita le théâtre de Versailles, et revint à Paris en 1769. Son ressentiment contre la comédie italienne n'était pas éteint; il loua une loge à la foire St-Germain, et y plaça des bamboches, ou comédiens de bois; chaque figure imitait un acteur de la comédie italienne. La nouveauté de ce spectacle, la ressemblance des personnages piquèrent la curiosité, et les comédiens de bois attirèrent la foule. Audinot avait acheté, dès le commencement de cette année, l'emplacement qu'occupait, avant l'incendie de 1827, l'Ambigu-Comique. Il y construisit une salle, dont il fit l'ouverture au mois de juillet; il y continua ses représentations de comédiens de bois, et y ajouta de petits ballets. En 1770, il prit le titre d'Ambigu-Comique, et substitua à ses marionnettes des enfants, auxquels il faisait représenter quelques scènes détachées, telles que *le Testament de Polichinelle*. Il avait mis sur sa toile cette inscription : *Sicut infantes audi nos*. Audinot fut secondé dans son entreprise par Arnoult, qu'il s'associa par la suite. Il obtint de tels succès, qu'il se vit forcé, en 1772, d'agrandir sa salle, où l'on commença à représenter de grandes pantomimes, qui firent la fortune de l'entrepreneur. Il y avait déjà longtemps qu'Audinot avait affirmé son théâtre, quand il mourut, le 21 mai 1801. On a de lui : 1^o *le Tonnelier*, opéra-comique à trois acteurs, représenté le 28 septembre 1761, sans succès, et cependant imprimé, 1761, in-8°. Quelques situations théâtrales firent naître l'idée de le remettre au théâtre. M. Quétant se chargea d'y faire des changements. *Le Tonnelier*, joué le 16 mars 1763, eut alors un très-grand succès, et est resté au théâtre. Cette pièce a été réimprimée un grand nombre de fois, et même traduite en allemand, en 1774. 2^o *Dorothée*, pantomime, précédée des *Preux Chevaliers*, prologue pantomime, 1782, in-8°. Audinot était un excellent acteur pour les rôles dits à tablier; ce fut lui qui créa le rôle du maréchal ferrant, dans la pièce de ce nom. A B—r.

AUDOIN ou ALDUIN (ALDUINUS, HIELDUINUS) est regardé comme le neuvième roi des Lombards hors d'Italie. Cette peuplade, anciennement appelée Viniles, qui faisait partie du grand peuple des Suèves, s'était originairement établie sur l'Elbe, qu'elle avait quitté plus tard pour la Pannonie. Audoin commença la conquête de cette dernière contrée vers l'an 527, et l'avait entièrement achevée en 548. Il eut à combattre pendant longtemps les Hérules et les Gépides, peuple goth d'origine, dont le nom signifie paresseux, et ainsi surnommé, parce qu'il n'avait suivi que tardivement les premiers conquérants ostrogoths et visigoths ses frères. Ces Gépides, qui habitaient sur la rive gauche du Danube, dans l'ancienne Dacie, s'y étaient déjà rendus formidables. Audoin détruisit leur armée en 551, et mourut vers l'an 555. Ce prince avait épousé Rodelinde, fille de Hermanfried ou Hermanfroi, roi de Thuringe et d'Amalberge, issue du mariage de Trasimond, roi des Vandales, avec Amalafride, qui fut assassinée en Afrique. Audoin laissa de Rodelinde deux enfants, Alboin 1^{er}, roi des Lombards en Italie (voy. ALBOIN), et un autre fils dont les historiens ne nous ont point conservé le nom. X

AUDOUIN DE CHAIGNEBRUN (HENRI), et non pas AUDOIN comme le portent les bibliographies, naquit vers 1745 ou 1744 à Chefboutonne (Deux-Sèvres). Il commença ses études chirurgicales à Paris, et retourna ensuite dans son pays où il exerçait encore la médecine en 1741. Rappelé à Paris par ses anciens maîtres, devenus ses amis, il fit la campagne de 1745 en qualité de chirurgien. Chargé, à son retour, du traitement des maladies épidémiques dans le département de l'Ille-de-France, il profita de cette circonstance pour prendre des inscriptions en médecine, conformément à l'édit de 1707; et quant il eut rempli les conditions voulues, il alla à Montpellier recevoir le bonnet de docteur, après quoi il revint à Paris, muni du brevet de pensionnaire du roi et de médecin des épidémies dans la Généralité. Il s'acquitta de cet emploi avec autant de zèle que d'habileté, et ne s'attacha pas moins aux épidémies qu'aux épidémies humaines; il parcourut diverses parties de la France et particulièrement la Brie et le Beauvoisis. Cinq fois il contracta les maladies qu'il soignait avec tant de bonheur chez les autres, fut même atteint d'un charbon à la cuisse, et ne dut son salut qu'à la force de sa constitution; il mourut le 28 février 1781, d'une tumeur carcinomateuse à la joue. Il a inséré un grand nombre de mémoires sur les épidémies et les épidémies humaines, dans le *Journal de médecine* et dans les *Mémoires pour servir à l'histoire ancienne et moderne de la médecine*. (Voy. 1^{re} partie, p. 157; 2^e partie, p. 41; 405; 258.) L'auteur de ces *Mémoires*, Goulin, témoigne une grande estime et une profonde admiration pour Audouin. Il n'a publié à part que quatre opuscules dont le plus important est sa *Relation d'une maladie épidémique et contagieuse qui a régné l'été et l'automne 1757 sur des animaux de différentes espèces dans quelques villes et dans plus de soixante paroisses de la Brie*; Paris, 1762, in-42 de 59 p. Son *Parallèle nouveau*

ou *Abrégé des différentes méthodes de tailler*, Paris, 1749, 6 p. in-4°; sa lettre à M. Guattani, sur la cautérisation des plaies d'armes à feu, Paris, 1749, in-4°, 8 p.; ses *Cartes microscopographiques*, ou description du corps humain, imprimées en 1762, et publiées seulement en 1770, n'ont presque aucune valeur.

D—B—G.

AUDOUIN (PIERRE), graveur, élève de Beauvarlet, né à Paris en 1768, mort dans cette ville le 12 juillet 1822, a marqué sa carrière assez courte par des ouvrages dont le nombre décèle une extrême facilité, et dont le mérite l'a placé parmi les artistes les plus distingués de notre époque. On compte de lui environ cent productions, résultat extraordinaire d'un travail d'un peu moins de trente années; mais Audouin aurait joui d'une réputation plus répandue si d'abord il ne s'était pas livré presque exclusivement à des ouvrages qui, renfermés dans des collections d'un grand prix, ne se trouvent qu'entre les mains d'un petit nombre d'amateurs opulents. C'est ainsi qu'entre autres gravures justement admirées, il a donné aux *Galleries du musée Français* et au *Musée royal*, publiés par Pierre et Henri Laurent : 1° *Jupiter et Antiope*, d'après le Corrège (exposée au salon de 1801); 2° *la Vierge dite la belle Jardinière*, d'après Raphaël; 3° *Il n'est plus temps*, d'après Bouillon (production exposée, ainsi que la précédente, au salon de 1804); 4° *la Charité*; 5° *Melpomène, Erato et Polymnie*, d'après Lesueur; 6° *Vénus blessée* (exposée en 1801); 7° *le Christ au tombeau*, d'après le Caravage (exposé en 1814); 8° quelques portraits, entre autres *Raphaël avec son maître d'armes*; 9° neuf sujets de genre, d'après plusieurs peintres hollandais, Mieris, Nestcher, etc., entre autres un *Trompette*, d'après Terburg (exposé en 1816). On sait que la manière des maîtres hollandais est la plus difficile à rendre par le burin; mais dans cette difficulté même se jouait le burin facile de Pierre Audouin; et cette partie de son œuvre est là pour réfuter les critiques qui ont prétendu que sa touche n'était pas assez spirituelle. Il a encore fait plusieurs ouvrages pour la galerie de Florence, entre autres le portrait de *madame Lebrun*. Audouin avait aussi donné *l'Antiope endormie*, *la Vénus blessée*, *l'impératrice Joséphine*, etc. Au retour des Bourbons, il s'est particulièrement appliqué à reproduire les traits de la famille royale; et c'est lui qui a gravé cette belle suite de portraits qui fut alors si universellement recherchée, autant pour son exécution que pour son intérêt politique. Nous citerons entre autres *Henri IV* en buste, d'après un dessin de Bouillon. — *Louis XVIII* en buste. — *Le duc de Berri*. — *Madame la duchesse de Berri*, portrait en buste, d'après M. Hesse. Le dernier ouvrage qu'Audouin a publié est un portrait en pied de *Louis XVIII*, d'après Gros. Quoi qu'en aient dit des critiques passionnés, cette estampe occupera toujours une place honorable dans le cabinet des amateurs. Ce portrait et ceux des différents membres de la famille royale ont été exposés aux salons de 1817 et 1819 : Audouin avait obtenu une médaille à ce dernier salon. Il s'occupait de graver le tableau de

M. Kinson, représentant *madame la duchesse de Berri* montrant à *Mademoiselle* le portrait de son père, lorsqu'il fut atteint de la maladie douloureuse à laquelle il succomba après une année de souffrances. On lui doit encore le portrait de *l'empereur Alexandre*, puis ceux du *duc de Wellington*, du *maréchal Marmont*, *duc de Raguse*, et du *maréchal Oudinot*, *duc de Reggio*. Audouin avait été nommé par Louis XVIII graveur du roi; il était membre de l'académie des arts de Vienne; mais il n'est point entré à l'Institut, où ses productions avaient été souvent mentionnées avec éloge dans les rapports et les publications officielles de la classe des beaux-arts. Le zèle qu'il avait mis à reproduire les traits de la famille royale et de deux chefs étrangers lui attira les censures amères, et même injustes, de certains critiques enclins à juger le talent par l'opinion politique. On est forcé d'avouer toutefois qu'il donnait prise à ses ennemis par ses habitudes d'intempérance. Il est mort dans toute la force de son talent, quoiqu'on ait avancé le contraire dans certaines nécrologies. Sa manière large et facile était ferme sans dureté, moelleuse avec vigueur; et sa touche, toujours pure et irréprochable, ne manquait pas de hardiesse.

D—R—R.

AUDOUIN (JEAN-VICTOR), médecin et célèbre naturaliste, naquit à Paris, le 27 avril 1797. — Sa vie, comme celle de tant d'hommes qui se sont fait un nom distingué, montre tout ce que peut le courage persévérant contre la mauvaise fortune et les obstacles de tout genre; elle prouve que les plus rudes épreuves font les plus solides et les plus fécondes vocations. — La famille d'Audouin, presque entièrement ruinée par des pertes successives, put à peine subvenir aux frais de sa première éducation. Il commença ses études au collège de Reims, vint ensuite à Paris, où il fut admis au collège Louis-le-Grand (alors Lycée impérial) : il y resta trois ans, après quoi il se rendit à Lucques auprès d'un de ses parents qui occupait un emploi important dans cette ville, alors gouvernée par la princesse Élisabeth, sœur de Napoléon. Grâce à la protection de ce parent, le jeune Audouin entra dans le collège principal de Lucques, et s'y fit bientôt remarquer par sa bonne conduite et par ses succès; il comptait y finir ses études classiques pour de là se présenter à l'école normale; mais les événements de 1815 disposèrent autrement de son sort : il fut obligé de revenir à Paris, et rentra à Louis-le-Grand, où il a laissé d'honorables souvenirs. Comme le remarque un de ses biographes, M. Duponchel, cette vie nomade dut nuire aux études classiques d'Audouin, mais elle contribua sans doute beaucoup à développer en lui le goût qu'il avait montré dès ses plus jeunes années pour l'histoire naturelle. L'aspect si majestueux des Alpes, qu'il traversa deux fois, son séjour dans un pays qui abonde en productions très-différentes de celles de la France, durent réveiller en lui avec plus de vivacité ce goût inné, qui prit bientôt tous les caractères d'un penchant irrésistible. — Mais comme il arrive bien souvent, ses parents avaient formé pour lui des projets tout opposés à ceux qu'il nourrissait

dans son esprit. Son père, qui était avocat, ne vit rien de mieux pour son fils que de lui faire embrasser sa profession. Le jeune Audouin céda docilement à ses désirs formels, se persuadant sans doute qu'il arriverait à vaincre son antipathie pour le droit, ou ne se rendant pas encore bien compte de son goût favori. Il n'en fut pourtant pas ainsi; plus sa vocation pour l'histoire naturelle était combattue, plus il la sentait se fortifier. Aussi malgré toute sa bonne volonté, il ne fit aucun progrès dans les études juridiques, et sa position était devenue très-pénible, lorsqu'une circonstance toute providentielle, mais qui semblait n'avoir aucune importance, vint décider de son avenir. Dans le courant de l'été de 1816, un savant minéralogiste, qui avait aussi beaucoup étudié la zoologie, se livrait, par distraction, à la chasse des insectes dans le bois de Meudon; il rencontra le jeune Audouin, qui parcourait aussi ce bois dans le même but. Nos deux amateurs d'entomologie s'abordent et se sont bientôt compris; le texte de la conversation était tout trouvé: ils s'entretenaient un instant de leurs études, se communiquent le résultat de leurs recherches, et se séparent après s'être enrichis mutuellement par quelques échanges, mais sans s'être fait connaître l'un à l'autre. A quelque temps de là, Audouin assistant au cours de minéralogie de la faculté des sciences, alors professé au collège Duplessis, reconnu dans le professeur l'entomologiste qu'il avait rencontré dans le bois de Meudon. C'était M. Brongniart. Celui-ci le reconnut à son tour, l'accueillit avec bienveillance, le questionna sur ses occupations, et lui demanda, entre autres choses, s'il ne connaîtrait pas un jeune homme qui voudrait prendre soin de sa collection entomologique dont il n'avait pas le temps de s'occuper; Audouin promit de s'en informer; revint quelques jours après voir M. Brongniart, et s'offrit lui-même pour remplir cet emploi. Cette offre étonna d'abord le célèbre professeur; mais, après quelques explications, il comprit qu'en acceptant Audouin, il faisait tout à la fois une bonne œuvre et une bonne acquisition. — Ce fut alors qu'Audouin, cherchant à se frayer complètement la route où il venait de faire un premier pas, et cependant ne voulant pas heurter trop ouvertement la volonté de ses parents, les pressa avec instances de le laisser quitter le droit pour la médecine: ils s'y décidèrent enfin, dans la pensée que leur fils se ferait remarquer dans la pratique de l'art, et arriverait ainsi à la fortune. Beaucoup moins préoccupé de ce résultat, Audouin ne vit dans sa nouvelle position qu'une grande victoire remportée, qu'un grand obstacle tourné, puisque l'étude de la médecine le ramenait indirectement à celle de l'histoire naturelle. Autant pour subvenir à ses dépenses que pour faire croire à sa famille qu'il s'occupait sérieusement de ses nouvelles études, Audouin entra chez un pharmacien où il resta deux ans, puis il servit pendant le même temps d'aide au préparateur des cours de l'école de pharmacie. — Ce préparateur devait être un jour un des plus célèbres professeurs de Munich, c'était l'illustre Vogel, et son aide devait arriver à une des plus brillantes positions que la science peut offrir, —

Après ces quatre années, Audouin en employa quatre autres à étudier plus particulièrement la médecine, et obtint le 22 août 1826, à l'âge de vingt-neuf ans, le grade de docteur par une thèse remarquable sur *les Cantharides*, inscrite sous le n° 172 (36 p.). Mais il ne faut pas croire que tout ce temps fut perdu pour l'entomologie, sa science favorite; il publia dix mémoires, parmi lesquels on distingue celui qu'il lut à l'académie des sciences, le 15 mai 1820, et qui est intitulé : *Recherches anatomiques sur le thorax des animaux articulés et celui des insectes en particulier*. Ce beau travail lui valut les plus grands éloges de la part de l'illustre Cuvier, et lui acquit une telle réputation, qu'il fut quelque temps après reçu membre de la société philomatique (*cette pépinière de l'académie des sciences*), et de plusieurs autres sociétés savantes, tant en France qu'à l'étranger. Audouin voyait enfin sa persévérance couronnée de succès, et donnait des gages certains de son remarquable talent, qui ne fit que prendre de nouveaux accroissements. Il est à supposer que dès cet instant ses parents comprirent qu'il fallait se résigner à le laisser devenir un naturaliste distingué, plutôt qu'un médiocre avocat ou qu'un mauvais médecin praticien; du reste, ils n'eurent qu'à s'applaudir de ce consentement tacite, car ils trouvaient dans le fruit de ses travaux un empressé et généreux soutien. — Depuis cette époque, chaque année marqua un nouveau progrès dans les études scientifiques d'Audouin, et un nouveau pas dans la brillante carrière qu'il s'était ouverte. En 1822, il reconstituait la société d'histoire naturelle; en 1823, les quatre académies réunies l'avaient choisi comme sous-bibliothécaire de l'Institut; en 1824, il fondait avec MM. Ad. Brongniart et Dumas les *Annales des Sciences naturelles*, recueil très-estimé; en 1825, l'illustre Lamarck et son adjoint le savant Latreille, étant tous les deux dans l'impossibilité de faire le cours d'entomologie, Audouin en fut chargé par l'administration du Muséum. Excité par cet insigne honneur, il s'acquitta de cette tâche, rendue si difficile par la juste célébrité des deux professeurs qu'il remplaçait, avec un éclat qui surpassa l'attente de ceux qui auguraient le mieux de son aptitude au professorat. « Doué d'un bel organe et d'une élocution facile, exposant ses idées avec un ordre et une méthode remarquables, s'exprimant souvent avec « élégance et toujours avec clarté, il prouva, dans « cette occasion, qu'il possédait, à un degré éminent, une qualité indispensable dans un professeur, l'art de se faire écouter même sur les sujets « les plus arides. Aussi son cours eut le plus grand « succès, et dès lors il fut jugé digne de devenir un « jour titulaire d'une place dont il avait si bien « rempli l'intérim. » (Duponchel.) La forme attrayante dont il sut revêtir son enseignement est peut-être moins remarquable encore que la direction pratique qu'il lui imprima en étudiant, pour la première fois, les nombreuses applications de la science entomologique aux sciences agricoles. En 1825, le gouvernement voulant terminer le grand ouvrage sur l'Égypte, Audouin fut désigné par Cuvier au ministre de l'instruction publique pour donner l'explication des plan-

ches relatives aux mollusques et aux animaux artémiens, dont Savigny n'avait pu rédiger le texte avant de devenir aveugle. Il commença ce travail en mars 1825, le poursuivit sans relâche au milieu des plus grandes difficultés, et ne l'acheva qu'en 1828. Comme il n'avait pas les animaux en nature, que les planches originales étaient très-éclatées, que les renseignements étaient incomplets, que les figures étaient en noir, son explication est restée très-sommaire, et quelquefois insuffisante, surtout pour les planches consacrées aux insectes. Le gouvernement, pour reconnaître le zèle et le désintéressement dont il fit preuve dans cette circonstance, lui accorda la décoration de la Légion d'honneur. — La première source de ces distinctions est assurément dans le mérite de celui qui les obtenait ; mais le lecteur n'a sans doute pas oublié la rencontre de Meudon, et il se rappelle qu'Audouin était devenu le modeste conservateur de la collection entomologique de M. Brongniart. Les excellentes qualités de son esprit et de son cœur, son ardeur pour l'étude, ses véritables talents le firent bientôt distinguer de son illustre patron, qui lui prodigua toutes les marques de sa confiance et de son amitié, et qui lui facilita les voies pour avancer dans la route que lui-même s'était ouverte, mais qui est presque impraticable pour ceux qui veulent y marcher sans appui. Quelques années plus tard, il prouva bien toute l'estime et toute l'affection qu'il portait à Audouin ; car en 1827, alors que ce dernier n'était encore que sous-bibliothécaire de l'Institut, il lui donna la main de sa fille. — Un an avant son mariage, Audouin entreprit un premier voyage sur les côtes de Bretagne et de Normandie, dans le but d'étudier les crustacés ; il en fit un second en 1828 et un troisième en 1829. Ces trois voyages, généralement entrepris en vue du progrès de la zoologie, furent exécutés avec M. Milne-Edwards. Ces deux savants amis mirent largement à profit leurs excursions scientifiques ; ils enrichirent le Muséum d'une grande quantité d'espèces rares ou nouvelles, et la science de faits nouveaux et curieux, qu'ils ont consignés dans des mémoires publiés en commun. Parmi ces mémoires, on distingue celui qui fait connaître la véritable circulation du sang dans les crustacés, et auquel l'Académie des sciences décerna, en 1828, un prix ; de physiologie expérimentale partagé avec M. Dutrochet, pour ses recherches sur l'endosmose. En 1830, Audouin remplaça, comme aide naturaliste, Latreille, qui venait d'être nommé professeur d'entomologie. Celui-ci étant mort en 1833, il devint, sans contestation, son successeur. En 1832, de concert avec plusieurs entomologistes, il avait fondé, sous le patronage de son prédécesseur, la société entomologique de France, dont il fut vice-président la première année, président la seconde, et de nouveau président en 1837. « Ceux qui l'ont vu remplir ces honorables fonctions n'ont pas oublié avec quelle noble gravité il s'en acquittait, avec quelle clarté il résolvait les débats, et surtout avec quelle précision il posait les questions mises aux voix ; ils n'ont pas oublié non plus l'intérêt qu'il savait donner aux

« moindres communications qu'il faisait à la société. » (Duponchel.) En 1834, la société royale et centrale d'agriculture, ayant remarqué la direction pratique qu'Audouin avait donnée à quelques-uns de ses travaux et surtout à son enseignement, le nomma à l'une de ses places de membre ordinaire, convaincue qu'elle était de l'utilité des études entomologiques pour le progrès des connaissances agricoles. Cette nomination marque une ère toute nouvelle dans la vie scientifique d'Audouin, et c'est peut-être ici le moment d'apprécier d'une manière succincte le caractère de ses travaux. — On peut rapporter à quatre groupes principaux les nombreux objets qu'embrasse la zoologie ou histoire naturelle des animaux : 1° l'anatomie et la physiologie pures ; 2° la zoologie proprement dite, qui comprend la description des formes extérieures et la classification ; 3° l'étude des mœurs ; 4° enfin les applications aux diverses branches d'industrie et à l'homme. La première base de toutes les études zoologiques, c'est, sans contredit, l'anatomie ; c'est elle qui explique et qui permet de suivre le jeu des organes ; c'est sur cette science seule que peut reposer une classification rigoureusement naturelle ; c'est elle qui rend en grande partie compte des mœurs, des habitudes et du caractère si variés des animaux ; c'est encore elle qui facilite les nombreuses applications pratiques que l'on peut faire de l'histoire naturelle. Tout le secret de l'excellence et de la solidité des travaux d'Audouin est dans cette juste appréciation de l'importance de l'anatomie ; et soit par une inclination instinctive, soit par un raisonnement formé à l'avance, et peut-être aussi pour obéir à la tendance scientifique de l'époque, il s'est tout d'abord et pendant longtemps exclusivement consacré aux recherches anatomiques, qu'il a poursuivies avec une rare patience et une plus rare sagacité. Ceux qui font consister toute l'entomologie dans l'examen des formes extérieures et dans les classifications n'apprécieront peut-être pas à leur juste valeur ses travaux, qui néanmoins demeureront plus longtemps et seront plus utiles que de vaines classifications incessamment refaites au gré de l'imagination des naturalistes, quand elles ne reposent pas sur la connaissance intime de l'organisation. Qu'on n'aille pas croire cependant qu'Audouin était exclusivement occupé de minutieux détails, que son talent était tout descriptif, et qu'il ne s'élevait pas à la méthode : à mesure qu'il avançait dans ses recherches anatomiques, il les appliquait à la classification de l'immense collection confiée à ses soins au Muséum d'histoire naturelle, et s'il ne l'a pas achevée, c'est que la mort l'a surpris au milieu de cette longue et difficile occupation. On ne s'étonnera pas de cette lenteur, quand on saura que la collection entomologique du Muséum renferme aujourd'hui environ 420,000 espèces (insectes, arachnides, myriapodes et crustacés), réparties dans 10,000 genres et 2,000 familles, que chaque espèce est représentée au moins par 4 individus, ce qui fait près de 480,000 animaux à classer dans des milliers de cartons. Dans plusieurs mémoires, Audouin s'est attaché à montrer les rapports qui

existent entre l'organisation des animaux et leurs habitudes; et dans presque tous ceux qu'il a publiés depuis son admission à la société royale d'agriculture, il a prouvé jusqu'à la dernière évidence combien l'étude approfondie de l'entomologie pouvait rendre de services à l'agriculture, et il a démontré en même temps que ces applications ne pouvaient être fécondées que par une connaissance complète de la nature des insectes à leur état de larves, et au terme de leur entier développement. En donnant cette impulsion à l'entomologie, Audouin n'a fait que suivre la route déjà ouverte par Lyonnet et Réaumur, et si bien suivie par Marsham, J.-T.-C. Ratzeburg, V. Kollar, Léon Dufour, etc. Nous savons que quelques personnes ont trouvé mauvaise cette tendance pratique, et la croient étrangère à la science; comme si toute chose dans la nature n'avait point un but pratique, et ne se rapportait pas de loin ou de près aux besoins infinis de l'homme! Quoi qu'il en soit, l'autorité des célèbres naturalistes que nous venons de citer, et les heureux résultats que cette tendance a eus entre leurs mains, surtout entre celles d'Audouin, seront une réponse péremptoire. — Mais reprenons le cours de ses travaux, et la suite des événements de sa vie. En 1857, sur la présentation de la société agricole, le ministre de l'agriculture et du commerce, informé des ravages que faisait dans les vignobles du Maconnais la *pyrale de la vigne*, et de la désolation dans laquelle ce pays était plongé, le chargea de se rendre sur les lieux pour étudier les mœurs de cet insecte, et indiquer les moyens de s'opposer à sa propagation et à ses dégâts. Il s'acquitta de cette tâche avec un zèle qu'on n'avait même pas droit d'attendre; il parcourut tous les villages, voyant et revoyant cent fois les mêmes faits, se livrant aux dissections les plus délicates, et exposant, dans des leçons vraiment populaires, les faits que les vignerons avaient besoin de connaître pour guider leur inexpérience. Les résultats de cette mission ont été consignés dans deux mémoires et dans un grand ouvrage, sur lesquels nous reviendrons plus bas. — Tant de consciencieux et pénibles travaux furent enfin couronnés d'une juste récompense dans laquelle Audouin avait placé toute son ambition. En 1858, la mort de Tessier ayant laissé à l'académie des sciences une place vacante dans la section d'agriculture, elle lui fut accordée; et en cela l'académie ne fit que payer une dette bien légitime. Depuis, sur l'invitation officielle du ministre de l'agriculture et du commerce, il entreprit plusieurs voyages; l'un en 1859 en Italie, où il assista au congrès de Pise, les autres dans diverses parties de la France, dans le but d'étudier les insectes nuisibles à l'agriculture, et plus particulièrement à l'olivier. Ces voyages, qui devaient raffermir sa santé déjà chancelante, ne firent que développer le germe de la maladie qui le minait depuis longtemps, en présentant incessamment à l'activité dévorante de sa belle intelligence de nouveaux objets à étudier, de nouveaux moyens de compléter les recherches ébauchées qu'il poursuivait sans relâche. Ce fut à son retour du voyage

qu'il fit dans le Midi pendant l'été de 1841, que sa maladie prit un caractère pernicieux et l'emporta par une attaque d'apoplexie, le 9 novembre de la même année, âgé de 44 ans et 8 mois. Ainsi mourut à la force de l'âge, au milieu de travaux laissés imparfaits, mais après une vie si bien remplie de toutes les manières et si féconde, celui dont la carrière était encore si brillante d'avenir, et dont la mort ne fut pas seulement un deuil irréparable pour sa famille, une grande douleur pour ses amis, mais aussi une perte déplorable pour la science dont il avait agrandi le cercle et reculé les limites. Les causes morales de cette fin prématurée ont été exposées d'une manière trop touchante par M. Milne-Edwards, intimement uni à Audouin par les liens de la science et par ceux plus forts et plus durables de l'amitié, pour que nous les passions sous silence. « Cette « surexcitation de l'intelligence, succédant à une « surexcitation des sentiments du cœur, devait « avoir des suites funestes. Sous cette double influence, la santé de notre ami allait toujours s'al- « térant; rien ne pouvait le sauver, sinon un re- « pos antipathique à toutes ses habitudes et un calme « d'esprit qu'une sensibilité trop développée ne lui « permettait pas de se donner à volonté. Comment « croire que notre ami, uni à l'une des familles les « plus estimées par tous les hommes de science et les « plus respectées par tous les hommes de bien; as- « socié à une compagne si digne, par son caractère « et ses vertus, d'embellir sa vie et de charmer son « existence; heureux dans ses enfants; n'ayant rien « à souhaiter pour lui-même; comment croire qu'il « mourrait le cœur froissé par des chagrins répétés, « si on n'avait vu dans tout le cours de sa vie avec « quelle vivacité il sentait tout ce qui lui arrivait « en bien comme en mal. Une nouvelle et triste « épreuve, ajoutée à bien d'autres, vint le surpren- « dre au milieu d'une mission qu'il accomplissait « dans le Midi, il y a quelques semaines. Cruelle- « ment frappé déjà, il revint à Paris, et tous ses « amis, en le voyant, furent pénétrés des sentiments « les plus tristes. Chaque jour ses forces semblaient « s'éteindre; son estomac rejetait les aliments les « plus légers; les sources de la vie paraissaient atta- « quées. Après trois semaines des soins les plus ten- « dres, les plus assidus et les plus inutiles, hélas! « une apoplexie est venue mettre un terme à une « scène de désolation. Une intelligence trop ardente, « un cœur trop prompt à s'abandonner aux émotions « les plus nobles et les plus pieuses, voilà le triste « secret de cette maladie, qui depuis longtemps tra- « vaillait sourdement à ravir Audouin à notre amitié. « C'est à ces deux causes qu'il faut rapporter l'origine « de cette attaque soudaine, quoique lentement pré- « parée, qui vient de nous enlever notre collègue, à « peine âgé de quarante-quatre ans. Son nom ne sou- « bliera pas dans l'histoire de la science, et son sou- « venir restera profondément gravé dans le cœur de « tous ceux qui l'entouraient, car il était du petit « nombre de ces hommes qu'on estime d'autant « plus qu'on les connaît mieux. » (*Ann. des Sc. nat.*, t. 16, p. 569.) Ces traits généraux qui peignent

si bien le cœur d'Audouin, qui en montrent toutes les ressources, et qui prouvent que ses qualités morales n'étaient pas moins distinguées que celles de son esprit, suppléeront aux détails intimes que nous ne pouvons pas admettre ici, et que M. Milne-Edwards à tracés dans son éloge funèbre avec ces vives couleurs que peut seule fournir une longue familiarité, soutenue par un véritable talent d'écrivain. Nous nous contenterons de citer un fait qui avait échappé à M. Milne-Edwards; nous le tenons de M. le docteur Rousseau, chef des travaux anatomiques au Muséum, qui l'avait déjà communiqué à M. Duponchel. A l'époque où le choléra sévissait avec le plus de rigueur dans Paris, Audouin, qui n'avait jamais pratiqué la médecine, se souvint qu'il avait le droit de l'exercer. Il vint donc spontanément s'adjoindre à M. Rousseau, qu'il accompagna dans toutes les visites qu'il faisait aux cholériques du douzième arrondissement; et comme parmi eux il s'en trouvait de très-pauvres, il aidait de sa bourse ceux qui n'avaient pas le moyen d'exécuter les prescriptions du médecin. — Ceux qui ont été liés d'amitié avec Audouin se rappellent combien sa conversation était pétillante d'esprit, combien elle avait de charme; ceux qui l'ont vu dans l'intérieur de sa famille sont encore pénétrés de la douceur de ses relations intimes; les personnes qui n'ont eu avec lui que des rapports scientifiques n'ont pas oublié combien ils étaient agréables; elles se souviennent également que, possesseur de la plus riche bibliothèque de Paris en ouvrages entomologiques, il l'avait rendue accessible à tous ceux qui avaient besoin de la consulter. — Audouin était membre de l'Institut de France (académie des sciences, section d'agriculture) et de la Légion d'honneur; professeur administrateur au Muséum; docteur en médecine; membre de la société royale d'agriculture; de la société philomatique de Paris; de la société entomologique de France; de la société d'horticulture de Paris; d'un grand nombre de sociétés départementales; de l'académie des sciences de Stockholm; de la société des Curieux de la nature de Moscou; de l'académie royale de Turin; du lycée des sciences naturelles de New-York; des sociétés géologique et entomologique de Londres; de la société des sciences physiques et naturelles de Genève; de l'académie des sciences naturelles de Philadelphie; des sociétés d'histoire naturelle de Hartford, de l'île Maurice et de Halle; de l'académie des Géorgophiles de Florence; de la société d'agriculture de Turin, et de la société de médecine de Gand. — Les travaux d'Audouin peuvent se diviser en deux séries. La première se compose de notes, notices et mémoires, ayant pour objet des recherches anatomiques et physiologiques sur les crustacés, les insectes, les annélides et les mollusques; la seconde comprend les études qu'il a faites pour la physiologie générale, aussi bien que pour les animaux invertébrés dans un but d'utilité médicale, agricole ou industrielle. Voici la liste de ces travaux dans l'ordre de leur publication: — 1818. — 1^o *Anatomie d'une Larve apode trouvée dans le*

Bourdon des pierres. (Journ. de Phys., t. 88, p. 128; Mém. de la Soc. d'hist. nat. de Paris, t. 1, p. 529, avec pl.) Ce mémoire a été publié en commun avec M. Lachat. — 1820. — 2^o *Sur les Rapports naturels qui existent entre les appendices masticateurs et locomoteurs des Crustacés, et ceux de même nature chez les insectes hexapodes et les Arachnides.* Lu à l'acad. des se., le 7 février 1820. (Inédit. Voy. l'Anal. des trav. de l'acad. des se. pendant l'année 1820, par G. Cuvier, p. 43.) M. Duméril a rendu un compte favorable de ce travail. 3^o *Recherches anatomiques sur le Thorax des animaux articulés et celui des insectes en particulier*, lues à l'acad. des se., le 15 mai 1820. (Ann. des Se. nat., t. 1, p. 97 et 416, avec pl.) Ce n'est que depuis l'apparition de ce travail, appuyé sur plus de quatre cents préparations anatomiques, et honoré de l'approbation complète de G. Cuvier et de Latreille (voy. Anal. des tr. de l'acad. des se., 1820, par Cuvier, p. 54), que la partie du corps des insectes vulgairement appelé *corslet* est bien connue. Audouin, qui a voulu ramener à une composition théorique la structure de cette portion du squelette tégumentaire des animaux articulés, par la considération des rapports de position, de fonction, de nombre et de forme des parties de ce squelette, y a reconnu trente-quatre pièces, qu'il décrit dans les plus petits détails, qu'il a toutes nommées méthodiquement, et dont il indique la position relative. Mais ce travail, un des principaux fondements de la réputation de son auteur, n'a été imprimé qu'en partie dans les *Annales*. Il existe en entier manuscrit. — 1821. — 4^o *Recherches sur les rapports naturels qui existent entre les Trilobites et les animaux articulés.* (Ann. gén. des Se. phys., t. 8, p. 235, avec planches.) 5^o *Observations sur les organes copulateurs mâles des Bourdons*; en commun avec M. Lachat. (Inédit. Voy. même recueil, t. 8, p. 283.) Ce travail a été l'objet d'un rapport très-favorable et très-détaillé de Latreille à l'académie des sciences. 6^o *Mémoire sur l'Achlysie, nouveau genre d'Arachnides trachéennes.* (Mém. de la Soc. d'hist. nat., t. 1, p. 98, avec pl.) M. Duges, dans ses travaux sur les acarides, a démontré depuis que le genre *achlysia* n'est autre chose qu'un *hydracne* qui n'avait pas encore atteint son entier développement. (Rech. sur les Acariens, Ann. des Se. nat., 2^o sér., t. 1, p. 12.) — 1824. — 7^o *Lettre adressée à M. Arago, président de l'académie des sciences, sur la génération des insectes.* (Ann. des Se. nat., t. 2, p. 281.) Ces observations ont un grand intérêt aussi bien pour la physiologie générale que pour l'entomologie. 8^o *Recherches anatomiques sur la femelle du Drile jaunâtre (Drilus flavescens) et sur le mâle de cette espèce.* (Ann. des Se. nat., t. 2, p. 445, avec pl.) 9^o *Note sur une nouvelle espèce d'Achlysie.* (Ann. des Se. nat., t. 2, p. 497.) — 1826. — 10^o *Recherches pour servir à l'histoire naturelle des Cantharides*, avec pl. Lues à l'ac. des se., le 3 sept. 1826. (Ann. des Se. nat., t. 9, p. 51. Voy. aussi Cuvier, *Règne animal*, t. 5, p. 555.) Ce mémoire a pour objet la cantharide des boutiques (*Lytta vesicatoria*, Fabr.), observée sous le double rapport de

son anatomie et de ses mœurs. L'auteur, étendant ses recherches aux cantharides en général, en fit quelques mois plus tard le sujet de sa thèse de docteur en médecine; elle comprend en 5 chapitres: 1^o l'histoire naturelle des cantharides; 2^o leur analyse chimique; 3^o leur action physiologique; 4^o leurs préparations pharmaceutiques; 5^o enfin l'emploi de ces insectes en médecine. 11^o *Mémoire sur le Nicotioé, animal singulier qui suce le sang des homards*; en commun avec M. Milne-Edwards. Lu à l'acad. des sc., le 15 novembre 1826. (Ann. des Sc. nat., t. 9, p. 545.) Les auteurs décrivent dans ce mémoire un petit crustacé parasite, d'une forme bizarre, dont la femelle seule s'attache et reste fixé pendant toute sa vie aux branchies du homard, où elle acquiert une forme monstrueuse par les progrès de l'âge. 12^o *Sur un petit Crustacé isopode qui vit sous le test de la callianasse*, par les mêmes. (Ann. des Sc. nat., t. 9, p. 559.) — 1827. — 13^o Deux mémoires intitulés: *Recherches anatomiques et physiologiques sur la circulation dans les crustacés*, par les mêmes. Lus à l'acad. des sc., le 15 janvier et le 5 février 1827. (Ann. des Sc. nat., t. 11, p. 285 et 552, avec un grand nombre de planches.) Dans le premier mémoire, les auteurs, après un historique détaillé, rendent compte des nombreuses expériences qu'ils ont faites pour découvrir la marche que suit le sang dans ces animaux; dans le second, ils font connaître la structure de l'appareil circulatoire. L'académie a décerné, en 1828, le prix de physiologie expérimentale à cet important travail. 14^o *Recherches anatomiques sur le système nerveux des Crustacés*, par les mêmes. Lues à l'acad. des sc. en septembre 1827. Rap. de M. G.-St.-Hilaire. (Ann. des Sc. nat., t. 14, p. 77, avec planches.) Les auteurs prouvent que le degré plus ou moins grand de rapprochement et de centralisation des noyaux médullaires et des cordons nerveux qui les lient entre eux déterminent, en dernière analyse, les principales modifications que présente le système nerveux de ces animaux. — 1828. — 15^o *De la respiration aérienne des Crustacés, et des modifications que l'appareil branchial présente dans les Crabes terrestres*, par les mêmes. Lu à l'acad. des sc., le 12 mars 1828. (Voy. le rap. fait par MM. Cuvier et Duméril. dans les Ann. des Sc. nat., t. 15, p. 85.) 16^o *Résumé de recherches nouvelles sur les animaux sans vertèbres, faites aux îles Chausey (principalement sur les Aseïdies)*, par les mêmes. Lu à l'acad. des sc., le 6 octobre 1828. (Ann. des Sc. nat., t. 15, p. 5.) Cette communication a donné lieu à un rapport très-favorable de G. Cuvier, qui depuis en a mentionné les résultats dans son *Règne animal*. 17^o *Recherches anatomiques sur le système musculaire des crustacés*, par les mêmes. Ce travail, encore inédit, a été publié en extrait dans la traduction française du *Traité d'anatomie comparée* de Meckel (t. 5, p. 429, 1829.) 18^o *Observations pour servir à l'histoire de la formation des Perles*. (Mém. du Muséum d'hist. nat., t. 17, p. 174, avec pl., et dans le Bull. de Fér. pour l'hist. nat., t. 18, p. 297.) — 1829. — 19^o *Des poils*

des Annelides, considérés comme moyen de défense; en commun avec M. Milne-Edwards. Lu à l'acad. des sc., le 19 juillet 1829. (Voy. Ann. des Sc. nat., t. 21, p. 520.) 20^o *Observations sur différents faits relatifs à l'anatomie des Crustacés et à la découverte de plusieurs Mollusques nouveaux*, par les mêmes. Lues à l'acad. des sc., le 25 novembre 1829. (Voy. Ann. des Sc. nat., t. 21, p. 525.) On trouve dans ce travail des observations sur la distribution topographique des mollusques des côtes de la Manche. G. Cuvier a fait, sur ce mémoire, sur le précédent et sur ceux portés sous les numéros 25 et 50, un rapport à l'académie, qu'il termine ainsi: « Nous pensons que l'académie ne peut trop témoigner sa satisfaction des efforts heureux par lesquels ces deux habiles naturalistes sont parvenus à enrichir la faune française d'espèces si nouvelles et si curieuses, et la zoologie en général, d'observations si intéressantes. » 21^o *Observations anatomiques et physiologiques sur l'appareil de la génération des Crustacés*. (Voy. Hist. nat. des Crustacés, par M. Milne-Edwards, t. 4, p. 475.) 22^o *Sur l'animal de la Glycimère et sur l'anatomie de ce mollusque*. (Ann. des Sc. nat. (Revue), 1829, p. 47, t. 28, p. 551, avec 5 pl.) 23^o *Observations sur l'animal de la Siliquaire*. (Ann. des Sc. nat. (Revue), 1829, p. 51.) G. Cuvier a consigné, en les adoptant, les résultats de ce mémoire dans son *Règne animal*, t. 5, p. 109 et 110. 24^o *Observations sur un Mollusque de la Méditerranée qui se rapproche beaucoup des Clavagelles*. Communiquées à l'acad. des sc., le 29 juin 1829. (Ann. des Sc. nat. (Revue), 1829, p. 78.) G. Cuvier a profité de cette observation dans son *Règne animal*, t. 5, p. 161. 25^o *Description et classification des Annelides de France*; en commun avec M. Milne-Edwards. Prés. à l'acad. des sc., le 19 juillet 1829. (Ann. des Sc. nat., t. 21, p. 518; t. 27, p. 557; t. 28, p. 187; t. 29, p. 195 et 588; t. 30, p. 414.) Ce travail, tiré à part, forme un volume de 290 pages et 48 planches, qui constitue le tome 2^e de l'ouvrage mentionné sous le n^o 50. — 1850. — 26^o *Description de l'Hyponoé, nouveau genre d'Annelides*, par les mêmes. (Ann. des Sc. nat., t. 20, p. 156, avec pl.) 27^o *Note sur le système nerveux des crustacés*, par les mêmes. (Ann. des Sc. nat., t. 20, p. 181.) 28^o *Observations sur le nid d'un Araignée construit en terre, et remarquable par une grande perfection de travail*. Lu à l'acad. des sc., le 21 juin 1850. (Ann. de la Soc. ent., t. 2, p. 69, avec pl.) — 1852. — 29^o *Notes à une traduction d'un mémoire de W. S. Mac-Leay, sur l'Anatomie comparée du thorax dans les insectes ailés*, mémoire inséré dans le numéro 18 du *Zoological Journal* de Vigors. (Ann. des Sc. nat., t. 25, p. 95.) 50^o *Recherches pour servir à l'histoire naturelle du littoral de la France, ou Recueil de mémoires sur l'anatomie, la physiologie, la classification et les mœurs des animaux de nos côtes*, par les mêmes, 2 vol. in-8°, avec un grand nombre de planches faites d'après nature. Cet ouvrage devait avoir trois volumes; le dernier n'a pas paru. Le 4^{er}, sous le titre d'introduction, renferme la description des localités que les auteurs ont visitées, dans trois voyages successifs à Granville, aux îles

Chausey, à St-Malo, et jusqu'au cap Frehel. On y trouve aussi des recherches statistiques. Les chapitres 4 et 5, qui ont été rédigés par M. Milne-Edwards, sont relatifs aux pêches; le chapitre 6, rédigé par Audouin, traite des naufrages qui ont eu lieu sur les côtes de France. Le 2^e volume, mentionné plus haut (n° 25), présente, à l'occasion de la description des annélides, un système général de classification pour ces animaux. 31^o *Lettres pour servir de matériaux à l'histoire des insectes. Première lettre, contenant des recherches sur quelques Arachnides parasites, adressée à M. Léon Dufour.* (Ann. des Sc. nat., t. 25, p. 401, avec pl.) 32^o *Observations sur les métamorphoses du genre Coccinelle et sur les suites de l'accouplement entre des individus d'espèces différentes; en commun avec M. Milne-Edwards.* (Ann. de la Soc. ent., t. 1, p. 252.) — 1853. — 33^o *Observations sur le mode singulier d'accouplement des Cérbrions.* (Ann. de la Soc. ent., t. 2, p. xvi.) 34^o *Quelques observations sur le Prosopistome, nouveau genre très-singulier de Crustacé.* (Nouvelles Ann. du Muséum d'hist. nat., t. 2, p. 25.) 35^o *Observations sur les phénomènes qui précèdent souvent la reproduction des pattes chez certains Crustacés.* (Ann. de la Soc. ent., t. 1, p. 238.) 36^o *Note sur un insecte fossile découvert dans le terrain houiller.* Lu à l'acad. des sc., le 25 février 1853. (Ann. de la Soc. ent., t. 2, p. vij.) 37^o *Observations sur un insecte (Blemus fulvescens) qui passe une grande partie de sa vie sous la mer.* Lues à l'acad. des sc., le 3 juin 1853. (Nouv. Ann. du Muséum d'hist. nat., t. 3, p. 117.) 38^o *Description anatomique et géologique d'un genre de Crustacé vivant, analogue, sous beaucoup de rapports, aux Trilobites.* Prés. à l'acad. des sc. le 19 août 1853. (Voy. le Compte rendu des travaux des naturalistes réunis en 1853 à Bonn; dans : Notizen aus dem Gebiete der Natur und heilkunde, n° 996 p. 87, 1855.) 39^o *Observations sur les coques construites par des larves de Coléoptères, qui subissent leurs métamorphoses dans la terre.* (Ann. de la Soc. ent., t. 2, p. lxxi.) 40^o *Observations sur la faculté que possèdent les Callidies de ronger des corps très-durs.* (Ann. de la Soc. ent., t. 2, p. lxxvi.) — 1854. — 41^o *Observations sur les métamorphoses d'une Chenille du genre Dosithea, et sur les habitudes d'une larve d'Ichnéumon qui vit à ses dépens.* (Ann. de la Soc. ent., t. 3, p. 417, avec pl.) — 1855. — 42^o *Observations sur la manière de vivre de la larve du Sitaris humeralis.* (Inédit. Voy. Ann. de la Soc. ent., t. 4, p. xxvij. Entier dans le journ. manuscrit. — Voy. aussi, ibid., t. 8, p. xlvij.) 43^o *Analyse de deux calculs d'acide urique trouvés dans les canaux biliaires d'un Cerf-volant femelle (Lucanus Cervus). Détermination des fonctions de ces canaux.* (Compte rendu de l'acad. des sc., 1853, t. 1^{er} p. 412, et Ann. des Sc. nat., 2^e série, t. 5, p. 129.) 44^o *Observations sur quelques insectes nuisibles aux plantes desséchées, et qui furent trouvés momifiés.* (Ann. de la Soc. ent., t. 4, p. v et ix.) 45^o *Observations sur les altérations que produit le Puceron lanigère sur les pommiers.* (Ann. de la Soc. ent., t. 4, p. ix.) Ce puceron est en Normandie un véritable fléau pour les pommiers, dont

il suce la sève à travers l'écorce. 46^o *Mémoire sur une larve de Taupin (Elatér segetis) qui exerce de grands ravages dans les champs d'avoine.* (Inédit. Voy. Ann. de la Soc. ent., t. 4, p. xlv.) 47^o *Quelques remarques sur le développement excessif de la lèvre inférieure dans les Siènes.* (Ann. de la Soc. ent., t. 4, p. 166.) 48^o *Note sur les dégâts occasionnés par les insectes (Pissodes notatus) dans la forêt de Rouvray, près de Rouen.* (Ann. de la Soc. ent., t. 4, p. lxxix.) — 1856. — 49^o *Observations sur les Podures (Podura nivális Lin.) trouvées à la surface de la neige dans les Alpes.* (Ann. de la Soc. ent., t. 5, p. xi.) 50^o *Observations sur les insectes (Scolytus pygmaeus) qui, depuis plusieurs années, dévastent le bois de Vincennes.* (Ann. de la Soc. ent., t. 5, p. xv et xxx.) 51^o *Observations sur des larves d'insectes (Buprestis berolinensis) qui perforent le tronc des hêtres.* (Ann. de la Soc. ent., t. 5, p. xvij; Hist. Nat. des insectes, par MM. Audouin et Brullé, t. 6.) 52^o *Observations sur le dépérissement de plusieurs chênes, qui a eu pour cause la piqûre faite à l'écorce par des milliers d'insectes du genre Coccus.* (Ann. de la Société ent., t. 5, p. xxix.) L'expérience a démontré à Audouin que le moyen de guérir ce mal était de recouvrir l'écorce d'un lait de chaux. 53^o *Recherches anatomiques et physiologiques sur la maladie contagieuse qui attaque les vers à soie, et qu'on désigne sous le nom de muscardine.* (Par extrait dans le Compte rendu des séances de l'acad. des sc., 1856, 2^e semestre, p. 82; en entier dans les Ann. des Sc. nat., 2^e sér., t. 8, p. 229. Voy., n° 67, un deuxième mémoire sur le même sujet.) Ce travail est assurément l'un des plus importants de tous ceux d'Audouin. Dans le premier mémoire, il étudie anatomiquement le développement du végétal qui engendre la muscardine, et il expose la manière dont se produit le réseau nommé *thallus*, qui prend peu à peu la place du tissu graisseux sous-cutané du ver à soie; dans le second (voy. n° 67), il établit que la muscardine n'est pas propre à cet insecte, mais qu'elle se développe chez tous spontanément, et en tout lieu, quand une certaine réunion de circonstances le permet; que cette affection peut se transmettre, s'inoculer, se greffer en quelque sorte, sans que la variété et la multiplicité du transport produisent aucun changement dans le cryptogame et dans la maladie qu'il engendre; il établit enfin que les effets de l'inoculation sont plus prompts et plus nuisibles que ceux du développement par le transport naturel des sporules au moyen de l'air. 54^o *Examen des crustacés qui habitent les salines de Marignane.* (Compte rendu des séances de l'acad. des sc., 1856, 2^e semestre, t. 5, p. 545; Ann. des Sc. nat., 2^e sér., t. 6, p. 226.) 55^o *Mémoire sur un Insecte coléoptère (Ptinus fur Lin.) qui a fait en 1856 de grands dégâts dans des farines conservées en magasins.* (Ann. de la Soc. ent., t. 5, p. lxij.) 56^o *Recherches sur la cause de certaines fissures qu'on remarque fréquemment sur la tige des poiriers, et qu'on attribue à la gelée.* (Ann. de la Soc. ent., t. 5, p. lxx.) 57^o *Recherches sur l'organisation et les habitudes des cochenilles (Coccus cacti Lin.).* (Ann. de la Soc. ent., t. 5, p. lxvij.) L'auteur annonce dans ce

mémoire qu'il est parvenu, depuis l'année 1855, à propager la cochenille du nopal (*Coccus cacti* Lin.) dans les serres du Muséum. 58° Note sur le *Meloe collegialis*. (Mag. de Zool. de Guérin, 6^e année, 1856, cl. ix, p. 169.) 59° Article VERS A SOIE. (Dans la *Maison rustique*, année 1856, t. 3, p. 120 à 124.) — 1857. — 60° *Recherches sur la manière dont les Scolytes nuisent aux arbres forestiers*. (Ann. de la Soc. ent., t. 6, p. ij.) 61° *Mémoire sur un genre nouveau d'Entomostracé bivalve, remarquable par son volume*. (Ann. de la Soc. ent., t. 6, p. ix.) 62° Note sur la demeure d'une Araignée maçonne, originaire de l'Amérique du sud. Lue à l'acad. des sc. le 29 mai 1857. (Compte rendu de l'acad. des sc., t. 4, p. 855, et Ann. des Sc. nat., 2^e sér., t. 7, p. 227.) 63° Notice sur les ravages causés dans quelques cantons du Maconnais par la Pyrale de la vigne. (Par extrait dans le Compte rendu de l'acad. des sc., 4 sept. 1857, et entier dans les Ann. des Sc. nat., 2^e sér., t. 8, p. 5.) 64° Remarques sur les dégâts occasionnés aux ormes par les insectes. (Par ext. dans l'*Arboretum* de Loudon, p. 1587, et entier dans le journ. Ms.) 65° Considérations nouvelles sur les dégâts occasionnés par la Pyrale de la vigne, particulièrement dans la commune d'Argenteuil, lues à l'acad. des sc., le 25 septembre 1857. (Ann. des Sc. nat., 2^e sér., t. 8, p. 65.) 66° Observations sur des vers du genre *Gordius*, qui font périr un grand nombre de larves de Hannelons. (Dans la nouvelle édition de l'atlas des Vers intestinaux de Bremser, p. 57, par M. le docteur Leblond. — Voy. aussi, même ouvrage, p. 26 à 28, des recherches communiquées par Audouin sur des larves de diptères vivant en parasite sur l'homme et sur divers mammifères.) 67° *Nouvelles Expériences sur la nature de la maladie contagieuse qui attaque les vers à soie, et qu'on désigne sous le nom de muscardine*. (Par extrait dans le Compte rendu des séances de l'acad. des sc., 20 novembre 1857, 2^e semestre, p. 712, et entier dans les Ann. des Sc. nat., 2^e sér., t. 8, p. 257.) Un rapport très-favorable a été fait par M. Dutrouchet sur ce travail. (Acad. des sc., 22 janv. 1858.) — 1858. — 68° Notice sur les recherches d'entomologie agricole et sur les travaux anatomiques, physiologiques et zoologiques d'Audouin, de 1818 à 1858. 69° Exposé sommaire de diverses observations recueillies pendant plusieurs années sur les insectes nuisibles à l'agriculture. Prés. à l'acad. des sc., 29 janvier 1858. (Ann. des Sc. nat., 2^e sér., t. 9, p. 54.) Le but de cette Notice et de cet Exposé était de faire connaître à l'académie les titres sur lesquels Audouin fondait ses prétentions à remplacer Tessier (section d'agriculture). Il donne dans l'Exposé le résumé d'un journal, tenu par lui depuis 1817, de tous les faits qu'il a recueillis pendant plus de vingt ans sur les métamorphoses des insectes de tous les ordres, et particulièrement de ceux nuisibles à l'agriculture. Ce journal se compose de 17 gros vol. in-4°, renfermant plus de 6,000 observations, appuyées de nombreuses préparations et de dessins exécutés sous les yeux d'Audouin par une main qui lui était bien chère. Ces observations portent, 1° sur les insectes qui nuisent aux grains et aux fruits; 2° sur ceux qui nuisent aux

racines; 3° sur ceux qui nuisent aux tiges; 4° sur ceux qui nuisent aux bourgeons; 5° sur ceux qui attaquent les feuilles dans leur entier; 6° sur ceux qui n'en rongent que le parenchyme; 7° sur ceux qui occasionnent des excroissances connues sous le nom de galles; 8° sur ceux qui attaquent les bois employés dans les constructions; 9° sur ceux qui sont parasites de l'homme, des animaux domestiques et des autres vertébrés; 10° enfin sur ceux qui sont parasites des autres insectes. Il est assurément très-regrettable que la mort ait empêché Audouin de réunir ces précieux matériaux en un corps d'ouvrage; toutefois M. Milne-Edwards a fait espérer que ce travail, complet dans quelques-unes de ses parties, ne sera pas entièrement perdu pour la science, et nous pouvons dire, avec M. Westwood, que si ces manuscrits étaient publiés, les naturalistes n'hésiteraient pas à placer leur auteur à côté de Réaumur. Du reste, suivant le même biographe, le fait de leur non-publication donne pour ainsi dire la clef complète du caractère d'Audouin, qui s'attachait plutôt à obtenir de nouveaux trésors de science, qu'à publier les faits dont il avait acquis la connaissance. — 1859. — 70° Observations sur les écailles des ailes de la Pyrale de la vigne et sur la structure de la verge de cet insecte. (Ann. de la Soc. ent., t. 8, p. iij et iv.) 71° Instructions pour un voyage de M. Lefebvre en Abyssinie. (Compte rendu de l'acad. des sc., t. 8, p. 160.) 72° Observations sur l'*Artemia salina*. (Compte rendu de l'acad. des sc., t. 9, p. 57.) 73° Observations sur le vol des Cétœines. (Ann. de la Soc. ent., t. 8, p. xlvij.) 74° Description des espèces nouvelles ou peu connues de la famille des Cicindelètes; en commun avec M. Brullé. (Arch. du Muséum, t. 4, p. 115.) 75° Deuxième lettre pour servir de matériaux à l'histoire des insectes, contenant des observations sur les mœurs des Odyneres, adressée à M. Léon Dufour. (Ann. des Sc. nat., 2^e sér., t. 11, p. 104, avec pl.) 76° Remarques sur la Cochenille du nopal. (Compte rendu de l'acad. des sc., t. 9, p. 69; Ann. de la Soc. ent., t. 8, p. xlvij.) — 1840. — 77° Observations sur certains insectes (*Termes lucifugum*, *Lyctus canaliculatus*, Fab.) qui attaquent les bois employés dans les constructions. (Compte rendu de l'acad. des sc., t. 9, p. 689; Ann. des Sc. nat., 2^e série, t. 14, p. 59.) 78° Sur une éducation, faite à Paris, d'un ver à soie de la Louisiane (*Bombyx cecropia*). (Compte rendu de l'acad. des sc., t. 11, p. 96.) 79° Remarques sur la phosphorescence de quelques animaux articulés. (Compte rendu de l'acad. des sc., t. 11, p. 747.) 80° Histoire des Insectes nuisibles à la vigne, et particulièrement de la Pyrale qui dévaste les vignobles des départements de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire, du Rhône, de l'Hérault, des Pyrénées-Orientales, de la Haute-Garonne, de la Charente-Inférieure, de la Marne et de Seine-et-Oise, avec l'indication des moyens qu'on doit employer pour la combattre (publié sous les auspices du ministre de l'agriculture et du commerce), un beau vol. in-4° de xvi-349 p., avec tableaux statistiques, cartes topographiques intercalées dans le texte, et 25 planches, dont plusieurs coloriées. Paris,

1842, chez Fortin-Masson (la première livraison a été publiée par Audouin, et le reste de l'ouvrage par les soins de MM. Milne-Edwards et Blanchard). Ce travail n'est pas seulement le plus remarquable et le plus important de tous ceux d'Audouin, c'est encore une des plus belles monographies qu'on ait publiées depuis longtemps en histoire naturelle. Il se divise en 4 parties : la 1^{re} renferme, outre une introduction sur la nécessité des études pratiques de l'entomologie et sur le plan du livre, un coup-d'œil général sur les insectes, un examen plus spécial de l'ordre des lépidoptères auquel appartient la pyrale; enfin, une étude technologique, anatomique et physiologique, complète de cet insecte à ses divers états de papillon, d'œuf, de chenille et de chrysalide. On admire dans cette première partie la richesse et la vérité des détails, aussi bien que la méthode avec laquelle ils sont présentés. La 2^e partie contient une esquisse des diverses invasions de la pyrale; des recherches sur la distribution géographique de cet insecte, sur les circonstances qui favorisent son développement, et sur les animaux qui en amènent la disparition par la guerre acharnée qu'ils lui font. Cette seconde partie se lit avec tout l'intérêt qu'on peut trouver à la fois dans une relation historique élégamment écrite, et dans une exposition scientifique rendue accessible à tous par la simplicité et la précision du langage. Ces deux premières parties servent en quelque sorte de prolégomènes à la 3^e, qui est toute pratique. L'auteur y expose les principaux résultats des expériences de ses devanciers, et de celles si nombreuses qu'il a faites lui-même pour remédier aux ravages de la pyrale. Il établit sur des preuves nombreuses et solides que le moyen le plus sûr et le plus simple consiste à cueillir avec précaution les feuilles sur lesquelles sont groupés par plaques les œufs pondus par la pyrale, opération fort simple et peu dispendieuse. L'échenillage ne lui semble que la dernière ressource de l'imprévoyant vigneron qui a négligé d'enlever les pontes déposées sur ses vignes l'année précédente. La 4^e partie n'était qu'ébauchée quand la mort a surpris Audouin; elle a été complétée par les soins de M. Blanchard, son élève et son ami : elle traite des animaux autres que la pyrale qui sont nuisibles à la vigne. Un appendice renfermant les pièces officielles termine le volume. — 8141. — 81^o *Description des Crustacés nouveaux ou peu connus, et remarquables par leur organisation* (Séroles et Écrevisse de Madagascar), conservés dans la collection du Muséum, par Audouin et M. Milne-Edwards (Arch. du Muséum, avec 3 planches, t. 2, p. 5.) 82^o *Observ. sur les Béroés*, consignés dans le *Règne animal* de Cuvier, t. 3, p. 281. Indépendamment des ouvrages et mémoires dont nous venons de donner la liste, Audouin a publié un grand nombre d'articles entomologiques dans le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*; il a fait dans l'*Encyclopédie portative* de Bailly de Merlieux, Paris, 1829, l'*Hist. des Annelides, des Crustacés et des Arachnides*, 4 vol. in-32. On lui doit aussi l'article ARACHNIDES, pu-

blié dans le *Cyclopædia of Anatomy and Physiology*, ainsi que l'article ABEILLE du *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, publié par M. C. d'Orbigny. Il a donné dans l'ouvrage sur l'Égypte une explication sommaire des planches zoologiques publiées par Savigny (t. 8, in-fol. 4^e partie; de la p. 1 à la p. 249 pour les Mollusques, les Annelides, les Crustacés, les Arachnides, les Insectes, les Échinodermes, les Zoophytes, les Polypes, les Hydrophytes, les Ascidiées; — de la p. 251 à 348, pour les Oiseaux. — Pour les Mammifères, t. 9, p. 744 à 750). On a encore de lui l'éloge de Latreille, prononcé le 8 fév. 1833 (Ann. de la Soc. ent., t. 2, p. 25); une notice sur les travaux entomologiques de G. Cuvier. (Ann. de la Soc. ent., t. 1, p. 517.) Enfin il laisse manuscrit le journal entomologique mentionné plus haut. — L'éloge d'Audouin a été prononcé sur sa tombe par MM. Serres, Chevrel et Milne-Edwards, membres de l'Institut, et par M. Blanchard, aide naturaliste au Muséum. (Voy. Annal. des Sc. nat., 2^e série, t. xvi, p. 536 à 571, 1841.) Sa biographie a été insérée par J.-O. Westwood, dans les *Arcana entomologica*, n^o vi, Londres, 1842, et par M. Duponchel, dans les *Annales de la Société entomologique* (t. 11, p. 93 à 112, 1842.) La liste des travaux d'Audouin a été dressée d'abord par lui-même (voir n^o 68), puis, après sa mort, dans les *Arcana entomologica*; dans les *Ann. des Sc. nat.*, t. 16, p. 372 à 378; enfin dans les *Ann. de la Soc. entom.*, t. 11, p. 114 à 161, avec de courtes analyses et appréciations. Nous avons vérifié avec un grand soin toutes les indications bibliographiques, ce qui nous a permis de rectifier un grand nombre d'erreurs, et de réparer des omissions. Nous manquerions aux devoirs de la reconnaissance et de la vérité, si nous taisions les précieux renseignements que nous ont fournis les personnes auxquelles Audouin tenait à divers titres par les liens les plus intimes. D—B—G.

AUDOUL (GASPARD), né en Provence, avocat à Paris, et membre du conseil de la maison d'Orléans, mort en 1694, est auteur d'un traité de *l'Origine de la Régale et des causes de son établissement*, 1708, in-4^o. Cet ouvrage est rare; il doit sa célébrité à la censure qu'il a encourue par bref de Clément XI, du 18 janvier 1710. Le parlement supprima le bref du pape, tout en reconnaissant que le livre d'Audoul contient des choses dignes de réprehension, que cependant il ne condamna pas nommément. L'auteur combat avec vigueur, dans ce livre, Bellarmin et Baronius.

A. B—T.

AUDOVÈRE, première femme de Chilpéric, roi de France, lui avait déjà donné trois fils, lorsque ce prince forma la résolution de se séparer d'elle. Frédégonde, attachée au service de la reine, pour donner à ce prince un prétexte de rompre son mariage, conseilla à Audovère de tenir elle-même, sur les fonts de baptême, le dernier fils dont elle était accouchée pendant l'absence du roi, lui persuadant qu'en se faisant doublement mère de cet enfant, elle en serait plus chère à son époux. À cette époque, l'Église interdisait rigoureusement le mariage entre ceux qui avaient contracté une alliance spirituelle;

on fit valoir contre la reine l'union spirituelle qu'elle venait de contracter avec Chilpéric, en devenant marraine d'un de ses enfants, et il la répudia. Il est probable que cette histoire a été inventée à plaisir ; car l'évêque, auquel les lois canoniques devaient être connues, se serait opposé au dessein de la reine ; et d'ailleurs on sait que Chilpéric n'était pas assez scrupuleux pour chercher des prétextes quand il voulait satisfaire ses passions ; il le prouva en faisant périr, quelque temps après, sa seconde femme, Galesuite, sœur de la célèbre Brunehaut. Ce ne fut qu'après l'assassinat de Galesuite que Chilpéric épousa Frédégonde, dont la fortune et les forfaits étonnent encore aujourd'hui : cette femme fit étrangler Audovère vers l'an 580, dans le monastère où elle s'était retirée depuis sa répudiation. F—E.

AUDRA (JOSEPH), né à Lyon en 1744, embrassa l'état ecclésiastique et professa d'abord la philosophie dans sa patrie. L'*État de la population de la généralité de Lyon*, qui parut sous le nom de Messance, secrétaire de l'intendance, fut le fruit de ses loisirs et de ses liaisons avec l'intendant, M. de la Michaudière. En 1769, l'abbé Audra fut nommé professeur d'histoire au collège royal de Toulouse, et remplit cette chaire d'une manière distinguée. La part qu'il prit, dans cette ville, à l'affaire de Sirven, et l'activité de ses démarches pour faire triompher son innocence, le mirent en correspondance avec Voltaire. « Vous avez dû recevoir, lui mandait l'auteur d'*Alzire*, le factum des dix-sept avocats au parlement de Paris, en faveur de Sirven : il est très-bien fait ; mais Sirven vous devra beaucoup plus qu'aux dix-sept avocats, et vous aurez fait une action digne de la philosophie et de vous. » Audra jouissait d'une considération due à ses talents et à ses services, lorsqu'il publia en 1770 le premier volume d'une *Histoire générale*. Voltaire applaudit à cette production, et écrivit à l'auteur : « D'Alembert est bien content de votre *Abrégé sur l'histoire générale*. Quelques fanatiques n'en sont pas si contents ; mais c'est qu'ils n'ont ni esprit ni mœurs. A l'égard de votre sage hardiesse, vous n'avez rien à craindre : il n'y a pas un mot dans votre écrit sur lequel on puisse vous inquiéter. On sera fâché ; mais comme les plaideurs qui ont perdu leur procès. Vous avez d'ailleurs un archevêque qui pense comme vous, qui est prudent comme vous, et qui sera bientôt de l'Académie. » Cet archevêque, qui était M. de Brienne, ne justifia pas les assurances de Voltaire. L'abbé Audra se démit de sa place ; un mandement de l'archevêque condamna l'ouvrage, sans désigner l'auteur, comme rempli de maximes erronées. Celui-ci, frappé de cette flétrissure, eut le transport au cerveau, et mourut en vingt-quatre heures à Toulouse, le 17 septembre 1770. Voltaire fut très-sensible à cet événement, qui, dit son éditeur, lui arrachait encore des larmes quelques jours avant sa mort. Une lettre de Voltaire à d'Alembert (21 décembre 1770) donne de plus grands détails sur cette affaire, et justifie la conduite de M. de Brienne, qui mit dans ses procédés tous les ménagements qu'on pouvait désirer, qui soutint

seul l'abbé Audra, durant une année entière, contre le parlement, les évêques, l'assemblée du clergé, mais qui se vit enfin obligé de céder aux clameurs. (Voy. la note sur le 62^e chapitre de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*.) N—L.

AUDRAN (CHARLES, ou KARLE). Cet oncle du célèbre Girard Audran naquit à Paris, en 1594, et mourut dans la même ville en 1674 ; il était fils de Louis Audran, officier de l'ouvetrie sous Henri IV. Ayant commencé à Paris l'étude du dessin et de la gravure, il entreprit le voyage d'Italie pour se perfectionner. Ce fut à Rome qu'il fit connaissance avec Corneille Bloemaert, et qu'il s'identifia, en quelque sorte, avec la manière de ce maître. On a de cet artiste un assez grand nombre d'estampes, d'après le Dominiquin, le Titien, Piètre de Cortone, le Guide, l'Albane, Lesueur, les Carrache et autres grands maîtres ; les plus remarquables sont une *Annonciation* et une *Assomption*. P—E.

AUDRAN (CLAUDE), né à Paris en 1597 et mort à Lyon en 1677, fut le père du célèbre Girard Audran, et c'est là son meilleur titre à l'immortalité. Ses estampes médiocres, quoique d'un assez bon goût, sont peu connues. Il eut trois fils, Germain, professeur à l'académie de Lyon, et dont on a quelques estampes ; Claude et Girard. P—E.

AUDRAN (CLAUDE), peintre, fils du précédent, né à Lyon en 1641, fut placé d'abord dans l'école de Perrier, et en 1658 vint à Paris, où Errard le fit travailler dans les appartements de la reine, dont il avait la direction. Charles Lebrun, témoin de sa facilité à peindre, l'employa pour les ébauches des *Batailles d'Alexandre*. De ce moment, Audran ne fut plus que l'imitateur, ou, pour mieux dire, le copiste servile de son nouveau maître ; il ne sembla plus voir dans la peinture d'autre manière que celle de cet artiste, et, comme il arrive d'ordinaire, sa réputation en souffrit. Toutefois, les ouvrages de Claude Audran prouvent qu'il aurait pu obtenir une place honorable parmi les artistes de l'école française, s'il eût voulu penser et travailler par lui-même. Il fut reçu, en 1675, à l'académie, sur un tableau représentant l'*Institution de l'Eucharistie*, et nommé professeur en 1681. Ses principaux ouvrages sont : une *Décollation de St. Jean-Baptiste*, *St. Denis*, *St. Louis*, et le *Miracle des cinq pains*, le chapelle du château de Sceaux, le grand escalier de Versailles, la galerie des Tuileries, etc. Claude Audran mourut à Paris, en 1684, à l'âge de 43 ans, sans avoir jamais été marié. — Un autre AUDRAN, nommé aussi *Claude*, et neveu de celui-ci, préféra comme lui la peinture à la gravure, où tous leurs parents acquirent plus ou moins de réputation. Il naquit à Lyon en 1658, et mourut à Paris en 1754, au Luxembourg. Le genre des arabesques, ou grotesques, est celui qu'il a le plus particulièrement cultivé. Il travailla beaucoup à Versailles et dans les maisons royales. On ne lui connaît d'autre élève que Watteau. D—T.

AUDRAN (GIRARD) peut être regardé comme le plus célèbre graveur d'histoire qui ait jamais existé, et comme l'un des artistes qui ont le plus contribué

à illustrer le siècle de Louis XIV, en propageant dans toute l'Europe les chefs-d'œuvre des grands maîtres qui ont honoré l'école française. Audran naquit le 2 août 1640 à Lyon, où il reçut les premiers éléments de son art, de Claude Audran son père, et de là vint à Paris pour se perfectionner. Il fut bientôt l'ami de Lebrun, avec lequel il passera à la postérité. Voulant mettre à profit les grandes dispositions dont la nature l'avait doué, et convaincu que, sans une profonde étude du dessin, il est impossible à un graveur d'atteindre à la perfection, il se détermina à faire le voyage d'Italie. Arrivé à Rome en 1666, il employa trois années à l'étude de l'antique, dont il dessina les plus belles statues; mais ne bornant pas ses travaux à cette seule étude, il s'appliqua aussi à copier avec le crayon et le pinceau les chefs-d'œuvre de Raphaël, et ceux des autres grands maîtres qui ont contribué à donner tant de célébrité à l'école d'Italie; grava un plafond peint par Piètre de Cortone, et plusieurs tableaux du Dominiquin. Colbert, qui avait su apprécier les talents d'Audran, et qui voulait les rendre utiles à la France, le fit rappeler par Louis XIV, lui obtint une pension et un logement aux Gobelins. De retour dans sa patrie, cet artiste fut chargé de graver pour le roi la suite des *Batailles d'Alexandre*. Cette production immortelle répandit dans toute l'Europe la réputation de Lebrun et celle d'Audran. Plusieurs artistes même, surtout en Italie, trouvèrent plus de correction dans les traductions que dans les originaux. Une multitude d'autres ouvrages mirent le comble à la gloire d'Audran. Parmi tant de chefs-d'œuvre, on distingue son *Recueil des proportions du corps humain*, gravé d'après ses dessins; son *Martyre de St. Laurent*, d'après Lesueur; la *Peste d'Egée*, et le plafond du Val-de-Grâce, d'après Mignard; le *Martyre de Ste. Agnès*, d'après le Dominiquin; la *Femme adultère*; le *Pyrrhus*; le *Coriolan*; le *Baptême du Pharisien*, d'après le Poussin, et surtout l'*Enlèvement de la Vérité*, d'après le même. Les épreuves avant la draperie de cette dernière estampe sont fort rares. L'académie de peinture, qui avait reçu Audran dans son sein, le nomma un de ses conseillers en 1681. Un grand sentiment de dessin, fier et correct, un burin souple et ferme, un faire large, une touche savante, qui est toujours celle du maître qu'il traduit, caractérisent les productions d'Audran. On ne saurait, sans injustice, lui contester la supériorité sur tous les graveurs qui l'ont précédé ou suivi : les jeunes gens qui eurent la même carrière ne sauraient choisir un meilleur modèle. Girard Audran a traité le genre de l'histoire avec la noblesse et la dignité qui lui conviennent. Sans s'attacher à un servile arrangement de hachures, on remarque dans les parties où il a cru devoir en faire usage qu'il possédait à fond les principes de son art, et qu'il en connaissait toutes les ressources. Son style, sans avoir ce fini précieux, trop souvent le cachet de la médiocrité, est loin de ce désordre et de cette négligence que l'impuissance de mieux faire voudrait présenter quelquefois comme le résultat du savoir et du goût. Entre ses savantes

maines, le burin et la pointe semblent s'être métamorphosés en pinceaux, et en avoir acquis l'empâtement et la suavité. Dans sa marche savante, on reconnaît toujours l'artiste habile qui suit pas à pas la nature, qu'il a étudiée et méditée profondément, et le traducteur fidèle qui a approfondi les secrets de son art. Girard Audran termina sa carrière à Paris en 1705, universellement regretté, autant pour ses qualités aimables et douces, que pour la supériorité de ses talents. P—E.

AUDRAN (BENOÎT), fils de Germain Audran, graveur à Lyon, né dans cette ville, le 3 novembre 1661, vint à Paris, à l'âge de dix-sept ans, se mettre sous la direction de Girard Audran, son oncle. Entre autres ouvrages estimables qu'il a produits, on remarque les *Sept Sacrements*, du Poussin; *Alexandre malade*, peint par Lesueur, et le *Serpent d'airain*, de Lebrun. Louis XIV, juste appréciateur des talents, répandit ses bienfaits sur Benoît Audran, comme il l'avait fait sur toute sa famille. L'académie le reçut au nombre de ses membres, et le nomma l'un de ses conseillers en 1751. Cet artiste mourut à Louzouer, près de Sens, en 1721, dans une terre acquise du produit de ses talents. Ce fut lui qui grava les sujets de *Daphnis et Chloé*, composés par le duc d'Orléans, depuis régent. — Louis, son jeune frère, né à Lyon en 1670, et mort à Paris en 1712, fut aussi élève de Girard; dans le nombre de ses productions, on distingue les *OEuvres de miséricorde*, d'après Bourdon. P—E.

AUDRAN (JEAN), autre fils de Germain Audran, neveu et élève de Girard Audran, naquit à Lyon en 1667. Sans avoir atteint, comme son oncle, à la sublimité de l'art, il peut être placé au rang des graveurs habiles. Ses *Batailles d'Alexandre*, en petit; son *Enlèvement des Sabines*, d'après le Poussin et son *Athalie*, d'après Ant. Coytel, lui assignent une place distinguée parmi ses confrères. Une vie longue et laborieuse le mit à portée d'exécuter un grand nombre d'ouvrages. Louis XIV lui accorda, en 1707, le titre de son graveur, auquel il joignit une pension et un logement aux Gobelins; l'année suivante, l'académie lui ouvrit ses portes. Jean Audran mourut à Paris, en 1756, âgé de près de 90 ans. P—E.

AUDRAN (PROSPER-GABRIEL), fils de Michel Audran, entrepreneur des tapisseries pour le roi aux Gobelins, naquit à Paris, dans cet établissement, le 4 février 1744; il était de la même famille que les graveurs célèbres dont il vient d'être parlé. Il étudia le droit sous le célèbre Pothier, avec lequel il se lia de la plus étroite amitié, et dont il aimait à rappeler l'honorable souvenir. Cependant il conserva toujours du goût pour les beaux-arts, et l'on s'apercevait facilement qu'il y avait été initié dès ses jeunes années. Son père acheta pour lui une charge de conseiller au Châtelet, et il en prit possession le 4 août 1768. Une probité à toute épreuve et une inflexible justice faisaient le fond de son caractère. Aussi ferme que ses confrères contre les maîtres du chancelier Maupeou, il fut exilé comme eux en 1771, et rappelé en 1774, à l'avènement de Louis XVI au

trône. A cette époque ses liaisons avec Baudin (des Ardennes) le portèrent à étudier la religion dans ses sources, et à pratiquer plus exactement les devoirs qu'elle impose. Sous cette influence, il s'enfonça dans un rigorisme qui approchait de l'excès, et qui tenait de l'esprit de parti. Pour se livrer avec plus de liberté à son penchant pour la dévotion et pour les langues orientales, il se délit de sa charge de conseiller au Châtelet, en 1784, et se retira dans un petit appartement, rue des Maçons-Sorbonne, auprès de sa mère. Il sortit intact des orages de la révolution, dont il partageait les principes sans en approuver les excès. On a dit dans le temps que Royer, évêque constitutionnel de Paris, avait voulu l'élever au sacerdoce avec quelques autres pieux laïques. Nommé, le 15 novembre 1799, à la chaire d'hébreu, que la mort de Rivière, son maître et son ami, venait de rendre vacante, Audran eut beaucoup de peine à l'accepter; et il fallut tout l'ascendant que l'archiviste Camus avait sur lui pour vaincre sa répugnance. Une fois déterminé, il se livra tout entier aux devoirs de sa place, et les remplit avec zèle. Il est doux à un homme qui a suivi son cours pendant plusieurs années de payer à cet excellent professeur le tribut de la reconnaissance, et de bénir sa mémoire. Sans doute il avait dans ses manières et son genre de vie une teinte d'originalité qui rendait son accès un peu difficile. On doit avouer aussi que, par ses liaisons et ses habitudes, il s'était laissé entraîner bien loin dans les opinions du jansénisme; mais son cœur était rempli d'une charité si ardente, qu'on ne pouvait s'empêcher de l'estimer. Il se priva de toutes les jouissances de la vie, même les plus simples, pour être plus en état de subvenir aux besoins des pauvres. Il mourut à Paris, le 25 juin 1819. On a de lui : 1° *Grammaire hébraïque en tableaux*, Paris, 1805, in-4° oblong; 1818, in-4°. L'auteur suit dans la lecture le système arbitraire et barbare du chanoine Masclef. 2° *Grammaire arabe en tableaux, à l'usage des étudiants qui cultivent la langue hébraïque*, Paris, 1818, in-4°. Audran a publié quelques autres écrits de peu d'importance. On trouve, dans la *Chronique religieuse*, t. 5, p. 259, une notice biographique sur Audran. Un de ses amis a consacré à sa mémoire l'épithaphe suivante :

Hic jacet

Prosper Gabriel Audran,

Linguar. hebr., chald. et syr. in regio Franciæ
Collegio professor.

In viis justitiæ ambulavit;

Doctus, doctrinæ sapientiam antetulit:

Proprie laudis contemptor, soli Deo, et verbis

Et factis, gloriam dare voluit;

Firma fide, spe certa,

Vitam æternam constanter anhelavit;

Caritatis non fictæ, erga Deum et homines,

Mandatum implevit;

Paupertatem et pacem amavit;

Pauperes, quos dotavit, defunctum, perpetuo

Lugebunt;

Obdormivit in Dom. die 25 mens. junii 1819.

An. ætatis 78.

L—B—E.

AUDREIN (YVES-MARIE), ancien professeur du collège de Quimper, préfet des études au collège de Louis-le-Grand, fut ensuite coadjuteur et vice-gérant à celui des Grassins. Des sermons qu'il avait prononcés lui acquirent quelque réputation, et il fut nommé grand vicaire *ad honores* de plusieurs évêques. Il publia, dans les premières années de la révolution, un plan d'éducation, dont la base était de retirer l'enseignement aux corporations, et de soumettre tous les élèves à un même mode d'instruction nationale. Nommé député du Morbihan à l'assemblée législative, il fut commissaire pour l'examen des papiers trouvés aux Tuileries après le 40 août 1792. Elu député du même département à la convention, il s'y prononça à différentes époques en faveur des mesures révolutionnaires. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort avec sursis. Un écrit qu'il publia en juillet 1795, en faveur de la fille de Louis XVI, procura à cette jeune princesse quelques adoucissements dans sa captivité. Rentré, à la fin de la session de la convention, dans la classe des citoyens, il fut nommé évêque de Quimper par une assemblée de prêtres assermentés. Il se rendait dans son diocèse en 1800, lorsque la diligence où il était fut arrêtée par les chouans qui l'en arrachèrent et l'assassinèrent sous les yeux de ses compagnons de voyage. On a de l'abbé Audrein : 1° *Discours prononcé à l'occasion du serment civique*, 1790; 2° *Mémoire sur l'éducation nationale française*; 3° *Recueil de discours à la jeunesse*, 1790, in-12; 4° *Mémoire à l'assemblée nationale sur l'importance de maintenir les lois qui organisent le culte catholique*, 1792, in-8°; 5° *Apologie de la religion contre les prétendus philosophes*, 1797, in-8°; 6° quelques rapports aux assemblées dont il a fait partie. A. B—T.

AUDREN ou AUDRAN, roi de Bretagne. Voyez BRETAGNE.

AUENBRUGGER (LÉOPOLD), connu sous le nom d'AVENBRUGGER, né à Gratz, en Styrie, le 19 novembre 1722, se fit recevoir docteur à Vienne, en Autriche, et devint médecin ordinaire d'un des hôpitaux de cette ville. Aucun praticien n'ignore qu'on lui doit l'invention d'un moyen d'exploration qui, après avoir été négligé chez nous pendant une quarantaine d'années, fut enfin tiré d'un oubli non mérité par Corvisart, et qui depuis cette époque est devenu la vraie boussole du médecin dans la recherche des maladies de poitrine. Ce moyen, à la fois simple et facile, consiste à juger de l'état des organes pectoraux d'après le son que la cavité qui les renferme rend, lorsqu'on frappe avec les doigts réunis de la main. Avec de l'habitude on peut, à l'aide de la percussio de la poitrine, apprécier l'étendue, le siège, les progrès, et même, jusqu'à un certain point, le mode de terminaison des maladies du poulmon et du cœur, mais plus particulièrement de la pneumonie et des anévrismes internes. La méthode d'Auenbrugger, quelque avantageuse qu'elle soit, manque cependant d'effet dans certains cas, et c'est pour obvier à son insuffisance que Laënnec avait imaginé le stéthoscope ou pectoriloque, instru-

ment avec lequel on peut étudier les sons qui se forment dans l'intérieur même de la poitrine, au lieu de se borner, comme le médecin allemand et ses imitateurs, à l'observation des différents caractères que présente le son produit par la percussion des parois de cette cavité. (Voy. LAENNEC.) Les ouvrages d'Auenbrugger sont : 1° *Inventum novum ex percussione thoracis humani, ut signo, abstrusos interni pectoris morbos detegendi*, Vienne, 1761, in-8°. Ce traité a été traduit en français par Rozière de la Chassagne (à la suite de son *Manuel des pulmoniques*, Paris, 1770, in-12), et par Corvisart (Paris, 1808, in-8°). 2° *Experimentum nascens de remedio speciefico sub signo speciefico in mania virorum*, Vienne, 1776, in-8°. 3° *De la manie tranquille, ou du penchant au suicide, considéré comme une véritable maladie* (en allemand), Dessau, 1783, in-8°. On a encore d'Auenbrugger un drame intitulé *le Ramoneur*, et un mémoire sur une dysenterie qui régna en 1779 à Vienne. Ce mémoire a paru en 1783, dans un recueil allemand d'observations de médecine publié par Mohrenheim. J—D—N.

AUFFRAY (FRANÇOIS), gentilhomme breton, et chanoine de St-Brieuc, né sur la fin du 16^e siècle, était encore jeune quand il publia une tragédie morale, intitulée : *Zoantropie, ou de la Vie de l'homme, embellie de feintes appropriées au sujet*, Paris, 1614, 1615, in-8°; il la dédia, par une ode, au cardinal de Bonzi, évêque de Béziers, grand aumônier de la reine. Son canonicat de St-Brieuc en fut peut-être la récompense. Il n'en méritait aucune, car sa pièce est au-dessous du médiocre, tant sous le rapport de l'invention que sous celui du style. Les vers qui se trouvent à la suite ne valent pas mieux. Il fallait qu'Auffray eût bien peu de talent, puisque Colletet, qui n'était pas un juge difficile, dit « qu'il s'exprime si rustiquement, et avec « un style si contraint et si barbare, qu'il semble « tenir un peu plus de l'air de l'antique langage des « Goths et des Vandales que de l'air de notre langue « française. » Colletet ajoute qu'il publia en 1623, à St-Brieuc : *les Hymnes et les Cantiques de l'Eglise, trad. en vers françois sur les plus beaux airs*, et qu'à la fin de ce livre, il y a un assez bon nombre de quatrains et sentences morales tirées de St. Grégoire de Nazianze. W—s.

AUFFRAY (JEAN), économiste, naquit à Paris en 1753. Delandine (*Couronnes académiques*) dit qu'il était abbé. A vingt ans il publia, dans le *Mercure* (avril 1753), des *Réflexions sur l'imprimerie et la littérature*, qui firent alors moins de bruit qu'elles n'en feraient de nos jours. Après avoir essayé de prouver que l'invention de l'imprimerie a été plutôt nuisible qu'utile aux lettres, il propose, pour remédier au mal que, selon lui, l'imprimerie fait journellement à la littérature, de n'admettre à l'exercice de cette profession que des personnes qui auront justifié de leur capacité par un examen, et de ne laisser imprimer que les ouvrages « qui seront reconnus utiles et très-nécessaires à l'avancement des lettres. » Lotin l'aîné (voy. ce nom) prit la défense de l'imprimerie dans le même journal,

Auffray lui répondit, en annonçant qu'il s'occupait de ramasser des matériaux sur l'état de l'imprimerie en Europe, et qu'il montrerait que, loin de s'être perfectionné, cet art était en décadence. On croit, dit Barbier (*Examen critique*, etc., p. 60), que les matériaux recueillis par Auffray ont été fondus dans les lettres que Fournier le jeune inséra dans le *Journal des savants* (janvier 1756 et suiv.), et qui contiennent une critique assez vive, sous le rapport typographique, des principaux ouvrages publiés depuis le commencement du 18^e siècle, particulièrement en Angleterre et en Hollande. Lié d'une manière assez intime avec l'abbé Baudeau, Dupont de Nemours et les autres chefs du parti économiste, Auffray concourut à la rédaction des *Éphémérides* et des premières gazettes d'agriculture et de commerce. Il fut admis, en 1767, à l'académie de Metz, et peu d'années après à celle de Marseille. En 1781, il travaillait à l'*Histoire des reines de France de la maison d'Autriche*; et, d'après les sentiments qu'il a montrés dans ses autres écrits, on ne peut douter que ce ne fût avec l'intention de faire hommage de son travail à la princesse qui était alors sur le trône. Citoyen zélé, mais écrivain médiocre, il n'obtint pas même la réputation que devait lui mériter les vues utiles qu'il a répandues dans ses différents ouvrages. Auffray mourut ignoré, vers 1788. On a de lui : 1° *le Luxe considéré relativement à la population et à l'économie*, Lyon, 1762, in-8°. Grimm, dans sa *Correspondance* (t. 3, p. 231), dit que c'est un bavardage; et Barbier, dans son *Supplément* (p. 526), ratifie ce jugement. Mais il se contente, dans son *Examen* (p. 60), d'indiquer le but de l'auteur, qui demande des lois somptuaires comme le seul moyen de parvenir à réformer les mœurs. 2° *Idées patriotiques sur la nécessité de rendre la liberté au commerce*, ibid., 1762, in-8°. 3° *Discours sur les avantages que le patriotisme retire des sciences économiques*, Paris, 1767, in-8°. C'est le discours qu'Auffray prononça lors de sa réception à l'académie de Metz. 4° *Considérations sur les manufactures dans les villes maritimes et commerçantes*, ibid., 1768, in-8°. 5° *Essai sur les moyens de faire du Colysée un établissement national et patriotique*, ibid., 1772, in-12. 6° *Louis XII, surnommé le père du peuple, dont le présent règne nous rappelle le souvenir*, ibid., 1773, in-8°. 7° *Vues d'un politique du 16^e siècle sur la législation de son temps, avec des observations également propres à réformer celle de nos jours*, Amsterdam et Paris, 1773, in-8°. C'est un extrait fait avec goût de l'ouvrage de Raoul Spifame *Diœarchie Henri II*, etc., *Progymnasmata*. Plusieurs des réformes proposées par Spifame ont été adoptées depuis quelques années, telles que la défense de posséder plusieurs emplois, l'uniformité des poids et mesures dans tout le royaume, etc. W—s.

AUFREY (ÉTIENNE), docteur et professeur en droit, officiel, et ensuite conseiller et président aux enquêtes du parlement de Toulouse, naquit dans cette ville au commencement du 16^e siècle. Il fut considéré comme un des plus habiles juriconsultes de son temps. Cependant il n'a point d'article dans les *Vies des plus*

célèbres jurisconsultes de P. Taisand et Ferrière. Aufréri a publié des commentaires sur le livre intitulé : *Decisiones curiæ archiepiscopalis, dictæ decisiones capellæ Tolosane*. L'officialité de Toulouse avait eu l'adresse d'attirer à elle la connaissance du plus grand nombre des contestations civiles, en les rattachant d'une manière plus ou moins directe à quelque intérêt présent ou éloigné de l'Église. Rien ne donnera mieux l'idée de cette usurpation que le passage suivant tiré des mémoires d'un des premiers historiens de Toulouse : « L'officialat estoit autrefois une grande et notable cour, en laquelle la plupart des procès des habitants de Tolose estoient décidés. Car il cognoissoit, tant des contrats, à cause du serment qui estoit apposé en iceux, des conventions de mariage, d'autant qu'elles sembloient dépendre du sacrement de mariage, que des testaments, parce que les héritiers pouvoient être contraincts à satisfaire aux fondations, légats pies et autres choses portées par testaments (1). » Sans forcer les conséquences d'un pareil système, toute la société civile pouvait devenir justiciable de l'officialat. Ce sont les décisions de cette cour que Jean Corserius rassembla d'abord au nombre de 501, et qu'Aufréri augmenta et enrichit ensuite de commentaires. Le célèbre avocat Bretonnier a pris la chapelle toulousaine pour un nom d'homme. « L'auteur le plus ancien du parlement de Toulouse, dit-il, s'appelle *Capella Tolosana* (2). » C'est une bétise qu'il est bon d'ajouter à toutes celles qui ont été faites dans des écrits d'ailleurs estimables. Parmi les autres ouvrages d'Aufréri, on remarque : 1^o *Repetitio ad Clementinam primam UT CLERICORUM, de officio et potestate judicis ordinarii*, etc. (et alia opuscula), Paris, 1514, Lyon, 1553, in-4^o. En essayant de tracer les limites des juridictions civile et ecclésiastique, l'auteur cède à l'esprit de son siècle et peut-être à l'influence de ses fonctions, en étendant les droits de la puissance spirituelle. Ses différents traités sur cette matière ont été réimprimés dans l'immense recueil intitulé : *Arcana juris, sive Tractatus tractatum juris universi*, Venise, 1584, 29 vol. in-fol. (t. 11 et 13). 2^o *Stylus parlamenti Parisiensis, cum notis Carol. Molinæ et addit. Stephani Aufreri*, Paris, 1551, in-4^o. Dumoulin, dans la préface de cet ouvrage, vante le savoir d'Aufréri et ses connaissances dans la pratique. Étienne Pasquier le cite parmi les personnages de marque qui ont fait divers recueils d'arrest d'uns et autres parlements (3). Il voulait sans doute parler des décisions de la cour archiepiscopale, car Aufréri n'est pas compté au nombre des arrêtistes du parlement de Toulouse. Aufréri jouissait d'une si grande réputation, que plusieurs canonistes le citaient sous son seul prénom d'Etienne. La *Biographie toulousaine* (t. 1^{er},

(1) Mémoires de l'histoire de Languedoc, par Catel, 1653, in-fol., p. 184.

(2) Recueil, par ordre alphabétique, des principales questions de droit, préface, p. 86.

(3) Œuvres d'Etienne Pasquier, Amsterdam, 1723, in-fol., t. 2, p. 578. Lettre à M. Robert.

p. 23) place en 1511 l'époque de sa mort ; mais c'est évidemment une erreur. L—M—X.

AUFRESNE (JEAN RIVAL), acteur français, mérite une place distinguée dans les annales du théâtre, quoiqu'on n'ait joué que peu de temps en France de ses talents. Il naquit à Genève, en 1729, d'un horloger nommé Rival, dont J.-J. Rousseau parle dans ses *Confessions* comme d'un homme d'esprit et de goût. Rival étoit également lié avec Voltaire, et lui adressa une pièce de vers intitulée *les Torts*, à laquelle le poète de Ferney fit une réponse qui est imprimée dans ses œuvres. Le jeune Rival, destiné à l'état d'horloger, partageait les goûts de son père pour la littérature, et annonçoit un talent distingué pour la déclamation, lorsqu'il fut appelé, vers l'année 1757, dans une ville de Normandie pour des affaires de commerce. Sa passion pour le théâtre lui fit contracter des liaisons avec les comédiens qui y étoient établis ; l'un d'entre eux s'étant trouvé indisposé quelques heures avant la représentation d'une tragédie, on engagea Rival à le remplacer ; il hésita quelques instants, mais on flatta sa vanité, et les applaudissements qu'il recueillit le déterminèrent à suivre cette carrière. Sa famille avait vu avec peine son changement d'état : pour l'apaiser, il quitta son nom, et prit celui d'*Aufresne*, sous lequel il a toujours été connu au théâtre. Après avoir joué dans les principales villes des provinces et dans les pays étrangers, et s'être appliqué à un système de déclamation qui lui étoit propre, il débuta, le 30 mai 1763, à la Comédie-Française, par le rôle d'Auguste dans *Cinna*, avec un brillant succès, et sut vainement les préventions du public, accoutumé au débit emphatique de la plupart des acteurs de ce temps. Aufresne parloit presque la tragédie, et rappelait, dit-on, à beaucoup d'égards, par le naturel de son débit, la manière de Baron. Sans chercher à discuter ici une question souvent reproduite, on peut dire du moins qu'Aufresne faisait sortir de cette simplicité même des traits sublimes qui subjugoient les spectateurs ; cependant ce naturel, qu'on ne pouvait censurer dans les rôles de pères de la haute comédie, qu'il jouoit également avec beaucoup de succès, lui fit une foule d'ennemis secrets et intéressés de tous ses camarades. Il falloit qu'il changeât de manière, ou que la Comédie tout entière changeât la sienne, voilà ce qui s'opposa à ce qu'Aufresne fût admis comme sociétaire à la Comédie-Française. Satisfait du public, mais fatigué de la lutte inégale qu'il avoit soutenue contre ses camarades, il quitta la Comédie. On lit, dans une lettre de Frédéric II, roi de Prusse, à Voltaire, ce passage : « Nous avons eu, l'année passée, Aufresne, dont le jeu noble, simple et vrai, m'a fort contenté. Lekain va venir ici cet été, et je lui verrai représenter vos tragédies. C'est une fête pour moi ; il faudra voir si les efforts de l'art surpassent dans Lekain ce que la nature a fait dans l'autre. » Cette lettre est de l'année 1773. L'année suivante, Aufresne, après avoir fait un voyage en Italie, vint à Ferney, où il reçut de Voltaire les plus vifs applaudissements. « Vous me prêtez par votre jeu plus d'esprit que je n'en ai, » lui dit ce vieil-

Jard, qui flattait, parce qu'il aimait à être flatté. Augresne reçut en Russie un accueil très-distingué de Catherine II, et continua de jouir de la faveur publique sous les successeurs de cette impératrice : quelques mois avant sa mort, arrivée vers l'année 1806, il joua ce même rôle d'Auguste dans lequel il avait débuté, et, malgré son grand âge, il y produisit beaucoup d'effet. Cet acteur jouissait de l'estime générale dans le pays où il s'était fixé. P—x.

AUGARON (JACQUES D'), était chirurgien ordinaire du roi de Navarre au 16^e siècle. On a de lui : *Discours sur la curation des arquebusades et autres plaies*, Paris, 1577, in-4°. D—B—G.

AUGE (DANIEL D'), en latin AUGETIUS, né à Villeneuve-l'Archevêque, entre Sens et Troyes, dans le 16^e siècle, s'adonna aux lettres grecques et latines, et devint précepteur du fils de François Olivier, chancelier de France, prédécesseur de Lhopital. Il remplaça Louis Leroy comme lecteur et professeur de langue grecque dans l'université de Paris. On présume qu'il mourut en 1595, car il cessa, dès cette année, d'occuper sa chaire. D'Auge a publié, tant en latin qu'en français, un grand nombre d'ouvrages ; les principaux sont : 1^o *Institution d'un prince chrétien, traduite du grec de Synèse*, Paris, 1555, in-8° ; 2^o *Deux Dialogues de l'invention poétique, de la vraie connoissance de l'art oratoire et de la fiction de la fable*, Paris, 1560, in-8° ; 3^o *Oraison consolatoire sur la mort de messire François Olivier, chancelier de France, de madame Antoine de Cerisay, sa femme*, Paris, 1560, in-8° ; 4^o *Oraison funèbre de François Olivier*, Paris, 1560, in-8°. La Croix du Maine et Duverdier, qui donnent l'énumération de tous les ouvrages de Daniel d'Auge, n'ont pas cité ce dernier. Bayle dit que celui de tous ses écrits qui paraît le plus digne de curiosité est le *Discours sur l'arrêt donné au parlement de Dôle, en Bourgogne, touchant un homme accusé et convaincu d'être loup-garou*. La manière dont le critique en parle prouve qu'il ne l'avait pas vu. Si l'on s'en rapporte à la Croix du Maine, ce discours est imprimé ; mais il ne fait connaître ni la date ni le lieu de l'impression. Duverdier ne le mentionne pas. On le cherche vainement dans un grand nombre de catalogues qui offrent une série nombreuse de livres sur la lycanthropie. D'Auge a publié, avec des notes, une édition du poème de Sannazar : *de Morte Christi Lamentatio*, 1557, in-4° ; et l'opuscule de Théodore Gaza, intitulé : *Encomium Canis*, 1590, in-4°. Falconet, dans ses notes sur la Croix du Maine, regarde Daniel d'Auge comme un pédant. Ce nom conviendrait à la plupart des savants du 15^e et du 16^e siècle ; et l'on ne voit pas que d'Auge l'ait mérité plus que d'autres. L—M—x.

AUGEARD (MATTHIEU), avocat au parlement de Paris, au commencement du 18^e siècle, continua la collection connue sous le nom de *Journal du Palais*, en publiant successivement, en 1710, 1715 et 1718, trois volumes d'un recueil intitulé : *Arrêts notables des différents tribunaux du royaume*, in-4°. Cet ouvrage, souvent cité dans l'ancien barreau, est consulté encore avec fruit. Remarquable par le choix

des décisions judiciaires et la précision du compte qui en est rendu, il était regardé comme une des meilleures collections d'arrêts. Augcard avait recueilli de nombreux matériaux propres à former une nouvelle édition plus étendue et plus complète. Il travailla, pendant trente-deux ans, à rendre son recueil plus digne d'être offert au public. Son zèle fut secondé par les membres du parquet et par les avocats eux-mêmes, qui s'empressèrent de lui communiquer tous les renseignements nécessaires à un précis exact de toutes les affaires, les questions de droit qu'elles avaient fait naître, et la copie fidèle des arrêts qui les avaient terminées. Il donnait tous ses soins à cette nouvelle édition, et il en avait vu les premières épreuves, lorsque la mort vint le surprendre, le 27 décembre 1751. L'entreprise fut suspendue jusqu'en 1756. Richier, avocat au parlement, mit la dernière main au travail d'Augcard, et le publia en deux volumes in-fol. L'ordre chronologique, qui n'avait pas été régulièrement suivi dans la première édition, est rétabli dans celle-ci ; les dates sont mises en marge de chaque arrêt, de sorte qu'il est facile de trouver celui que l'on cherche. La préface de la première édition, et Camus, d'après elle, nous apprennent que cette collection est le fruit de conférences établies chez l'abbé Bignon, et qu'elle a été faite et examinée avec soin. Matthieu Augcard fut secrétaire du sceau pendant le ministère de Chauvelin. L'auteur du *Dictionnaire des Avocats* attribue à Augcard une nouvelle édition augmentée du *Traité de la Communauté* de Lebrun. L—M—x.

AUGEARD (JACQUES-MATTHIEU), fermier général et secrétaire des commandements de la reine Marie-Antoinette, était né en 1751, de l'une des premières familles du parlement de Bordeaux. Il vint de bonne heure à Paris ; et, aussi distingué par son esprit que par ses avantages extérieurs, il y obtint de brillants succès. Une fausse démarche qu'il fit contribua beaucoup, avant la révolution, à répandre dans le public l'opinion que Marie-Antoinette disposait de tous les emplois de finance. Il avait, sans y être autorisé, demandé au comité des fermiers généraux de le prévenir des vacances de tous les emplois lucratifs, les assurant qu'ils agiraient d'une manière très-conforme aux désirs de la reine. Les membres du comité accédèrent à la demande d'Augcard, mais non sans en murmurer. Lorsque la reine en eut connaissance, elle désapprouva hautement son secrétaire des commandements et s'abstint d'appuyer toute espèce de demande. Augcard se montra lui-même très-affligé des résultats qu'avait eus son imprudence, et lorsque la révolution éclata, il sembla vouloir racheter ses torts par un dévouement sans bornes à la famille royale. Dès le commencement de 1790, il fut accusé d'être l'auteur d'un projet tendant à faire évader le roi et à le conduire à Metz. Arrêté en conséquence, il composa un mémoire justificatif, et Blonde, ancien avocat au parlement, écrivit à ce sujet deux lettres à M. Agier, président du comité des recherches de la ville de Paris. Ces lettres furent imprimées en décembre 1789 et janvier 1790. Traduit devant le Châtelet

de Paris, Augcard fut renvoyé absous le 8 mars 1790. Après le malheureux résultat de l'évasion tentée par Louis XVI, et son arrestation à Varennes, Augcard se retira à Bruxelles, d'où il répandit le manifeste des princes français contre la constitution de 1791. Il revint ensuite à Paris, et prit part à beaucoup d'intrigues politiques. Il sortit encore de France en 1792, et par là évita, pendant la terreur, une mort à laquelle il n'eût pu se soustraire. Il ne rentra qu'après le 18 brumaire, et mourut à Paris en 1805. C'était un des hommes les plus instruits sur les premiers événements de la révolution. On croit qu'il a laissé des mémoires qui ne peuvent qu'être intéressants; mais ils sont restés inédits.

M—D j.

AUGENIO (HORACE), en latin AUGENIUS, naquit vers 1527 à Monte-Santo, dans la Marche d'Ancone, où son père, Louis Augenio, archiâtre du pape Clément VII, s'était acquis une très-grande réputation en exerçant la médecine pendant soixante-dix ans. Horace soutint dignement cet héritage. Ses premières études furent toutes consacrées à la philosophie et à la théologie; il s'adonna ensuite à la médecine avec un grand succès. Reçu docteur à Bologne, selon les uns, à Pise, selon les autres, il professa la logique pendant deux ans à Macerata, après quoi il se rendit à Rome, où il fut nommé à la chaire de médecine théorique. Il quitta cette fonction en 1565, pour aller exercer successivement à Osimo, à Cingoli, en 1570, et à Tolentino, en 1575; en 1576 il fut chargé de l'enseignement de la médecine pratique à Turin, où il resta jusqu'en 1595, époque à laquelle, cédant aux offres de la république de Venise, il alla à Padoue succéder à Bernardin Paterno. C'est dans cette ville qu'il mourut, en 1605, après 76 ans d'une vie laborieuse, quoique un peu vagabonde. On a de lui un grand nombre d'écrits, tous réunis sous le titre d'*Opera omnia*, Francfort, 1597-1607, et Venise, 1607, 4 vol. in-fol. Tous ces ouvrages n'ont pas aujourd'hui une très-grande valeur. Ceux qui nous ont paru mériter une mention spéciale sont : *Quod homini non sit certum nascendi tempus*, lib. 2, Venise, 1595, in-8°; Francfort, 1597, in-fol.; il y combat l'opinion d'Hippocrate, qui prétendait qu'un enfant est moins viable à huit mois qu'à sept. *De Febris lib.* 7, etc., Francfort, 1605, in-fol.; Venise, 1607, in-fol. Ce traité de pyréologie n'est pas sans importance; l'auteur y soutient que la fièvre est toujours un symptôme. (Comme on le voit, la doctrine de Broussais était annoncée de loin. Du reste, on la trouve déjà en germe dans les anciens et jusque dans Hippocrate. *De curandi ratione per sanguinis missionem*, lib. 17, Turin, 1584, in-4°; Francfort, 1598 et 1605, in-fol. D—B—G.

AUGER (EDMOND), né en 1515, au village d'Allemanche, près de Sézanne, d'un père qui était laboureur, fit ses études chez son oncle, curé de campagne. On a dit que dans sa jeunesse il avait été bateleur et qu'il avait mené l'ours dans les rues. Un fait plus certain, c'est qu'il entreprit le voyage de Rome à pied, mendant son pain, muni d'une lettre de recommandation pour un jésuite de cette ville,

qu'il trouva mort à son arrivée. Auger, dépourvu de toute ressource, se fit écrivain public au Campo de Fiori. Cet état ne lui fournissant pas de quoi vivre, il entra au collège des jésuites, en qualité de garçon de cuisine. On s'aperçut bientôt qu'il avait fait de bonnes études. St. Ignace l'admit au noviciat. Il professa les humanités à Pérouse, à Padoue, et la philosophie au collège romain. Son talent pour la chaire se manifesta dans les exhortations qu'il faisait au peuple dans les rues, selon l'usage des Italiens. Lainez l'envoya, en 1559, en France, pour travailler à la conversion des huguenots. Sa mission eut de grands succès dans plusieurs villes du Midi; mais son zèle le porta souvent à des déclamations qui eurent des suites fâcheuses, surtout à Bordeaux. Le fameux baron des Adrets l'arrêta à Valence, et le condamna à être pendu. Il était déjà sur l'échelle pour monter à la potence, lorsqu'un ministre, attendri du discours qu'il prononça dans cette position, obtint sa grâce, dans l'espoir d'en faire un prosélyte de sa secte. Auger, échappé à ce danger, reprit ses missions avec encore plus d'ardeur. Il eut de grands succès en Auvergne, principalement à Issoire, où 1,500 huguenots rentrèrent dans le sein de l'Eglise. Il ne fut pas moins heureux à Lyon, où il eut l'avantage de rétablir l'exercice de la religion catholique. Chargé de prêcher le carême de 1575, devant Henri III, ce prince le nomma son prédicateur ordinaire, et le prit pour son confesseur. Cette dernière commission lui attira le reproche d'avoir inspiré à son pénitent le goût des petites pratiques d'une dévotion minutieuse, au lieu de le réprimander sur les vices qui déshonorèrent sa vie. Ce reproche paraît justifié par l'ouvrage qu'Auger publia, en 1584, sous ce titre : *Métanéologie sur le sujet de l'archicongrégation des pénitents de l'Annonciation de Notre-Dame, et de toutes les autres dévotionnelles assemblées de l'Eglise*. C'est un mélange bizarre de citations profanes et sacrées, pour justifier la confrérie des pénitents blancs, établie par Henri III, et aux processions de laquelle ce prince assistait vêtu d'un sac de toile. Son attachement à la personne de Henri III le rendit odieux aux ligueurs. Ils l'obligèrent de se réfugier à Lyon, puis à Tournon, de passer ensuite en Italie, où il voyagea de ville en ville, regardé comme un excommunié, et alla mourir, en 1591, à Côme, épuisé de fatigue et de chagrin. Le P. Auger se distingua par sa constante fidélité à la cause royale dans un temps et dans un corps où cette qualité était fort rare; ce qui fait dire à l'historien Matthieu que, « s'il eût vécu et qu'on ne lui eût défendu la chaire, il eût fait autant de service que tous les autres de son ordre pouvaient faire de mal. » On a vanté sa modération envers les protestants; mais cet éloge est démenti par plusieurs de ses ouvrages, entre autres, par celui qui a pour titre : *le Pédagogue d'armes, pour instruire un prince à bien entreprendre et à heureusement terminer une bonne guerre*. C'est un vrai manifeste contre les religionnaires. On doit en dire autant de son *Suere spirituel pour adoucir l'amertume des aigres malheurs de ce temps*, Lyon, 1550, in-16, dont il serait à souhaiter qu'on n'eût à reprendre

que le titre ridicule. On a encore de cet auteur une cinquantaine de livres de controverse, oubliés aujourd'hui; un *Catéchisme* français, grec et latin, dont il se débita à Paris, en huit ans, près de 40,000 exemplaires; les définitions en sont claires et justes; mais les maximes n'en sont pas toujours exactes; une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*: ce doit être celle de Paris, 1575; enfin *Breviarium Romanum, cum rubricis Gallicis*, Paris, 1588, 2 vol. in-fol. C'est ce qu'on appelle le *Bréviaire de Henri III*. On dit que le P. Auger avait refusé un évêché, et qu'il avait converti 40,000 protestants. C'est le premier jésuite qui ait été confesseur des rois. Il était éloquent pour le temps, et fort considéré de tous les gens de lettres. Sa vie a été écrite par le P. Dorigny, jésuite, Lyon, 1716, 1 vol. in-12. T—D.

AUGER (NICOLAS). Ce comédien, après avoir joué avec beaucoup de succès l'emploi des valets, sur le théâtre de Vienne en Autriche, vint débiter à Paris, le 14 avril 1763, dans le même emploi. Ses débuts furent très-brillants, puisque Armand, qui était depuis quarante ans en possession de ces rôles, dit, en le voyant, qu'Auger le ferait un jour oublier. Cependant, le public, après avoir cédé au charme de la nouveauté, ne fut point injuste envers un comédien célèbre, et, quoi qu'on ait publié, Préville conserva la faveur dont il jouissait, et que nulle comparaison ne pouvait lui enlever. Auger était grand; sa taille était bien proportionnée; sa figure convenait parfaitement à l'emploi qu'il avait choisi; sa physionomie avait de la mobilité, et il en abusait quelquefois, en se laissant aller à des grimaces, à des charges outrées; il en introduisit même dans quelques rôles qui auraient dû lui imposer de la retenue; telle est celle du gros bâton de réglisse qu'il offrait dans la scène où, jouant le Tartufe, il cherche à séduire Elmire; plaisanterie indécente qui a longtemps été répétée comme une tradition théâtrale. Il avait demandé à débiter dans la tragédie; le froid accueil qu'il reçut dans les rôles d'Huascar et de Warwick lui prouva que le cothurne ne lui convenait pas: il a pourtant joué avec succès quelques rôles qui exigent de la noblesse, tels que celui du commandeur, dans *le Père de famille*. Auger quitta la comédie en 1782, et mourut à Paris, le 26 février 1785. P—X.

AUGER (ATHANASE), né à Paris, le 12 décembre 1754, embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord professeur de rhétorique au collège de Rouen. L'évêque de Lescar, M. de Noé, qui l'avait connu dans cette ville, le fit son grand vicaire, et l'appela, en riant, son grand vicaire *in partibus Atheniensium*, allusion à sa profonde connaissance de la langue de Démosthène. L'abbé Auger, transporté d'Athènes à Paris, était, en effet, plutôt un philosophe grec qu'un Français du 18^e siècle. Ses traits retraçaient ceux de Socrate, comme sa conduite offrait les vertus du sage de la Grèce. Étranger à toutes les jouissances dont le luxe nous a fait des besoins, son unique passion était l'étude, devenue pour lui une des premières nécessités de la vie. Content d'un revenu plus que modeste, qu'il partageait avec une famille peu aisée, jamais on ne le vit grossir la foule des solliciteurs,

et demander les grâces qui vont si rarement chercher ceux qui se contentent de les mériter. Modeste, ingénu, bienveillant, il joignait à la simplicité d'un enfant, la candeur et l'innocence des mœurs patriarcales. Sans fiel, incapable de ressentiment, docile à la critique, souffrant la contradiction, il sut pourtant dire la vérité aux grands sans les blesser, et trouvait au besoin la chaleur et l'énergie nécessaires pour défendre ces anciens dont la lecture avait fait les délices et l'occupation de toute sa vie. Aussi eut-il le rare bonheur de ne connaître ni ennemis ni envieux, et ces vers de Sélis, pour son portrait, n'eurent point de contradicteurs:

Voici l'auteur qui réunit
Le cœur, les mœurs, le don d'écrire;
Que jamais on n'entend médire,
Et dont personne ne médit.

Reçu à l'académie des inscriptions, il s'y fit estimer, et encore plus aimer, par sa franchise et sa bonté. Les commencements de la révolution avaient de quoi séduire une âme pure, noble et fière, et qui ne vit, dans les premiers accès de cette fièvre terrible, que le terme des abus et la naissance d'un meilleur ordre de choses; mais cette adhésion aux premiers principes ne put l'entraîner à aucun acte dont il eût à rougir. Cet écrivain estimable, qui cultiva les lettres sans les avilir, leur fut enlevé le 7 février 1792. Son éloge funèbre, par Hérault de Séchelles, qui avait fait avec lui une étude approfondie de la langue grecque et des grands modèles qui l'immortalisent, fut lu à la séance publique de la société des Neuf Sœurs, le 25 mars de la même année, et imprimé depuis. Ses principaux ouvrages sont: 1^o *Harangues de Démosthène et d'Eschine sur la couronne*, Rouen, 1768, in-12; 2^o *Discours sur l'éducation, avec des notes et des réflexions sur l'amitié*, Rouen et Paris, 1775, in-12. 3^o *OEuvres complètes de Démosthène et d'Eschine*, 1777 et 1778, 6 vol. in-8^o, réimprimées en 1819, 10 vol. in-8^o, avec le texte en regard. Il est le premier qui ait fait passer dans notre langue tout ce qui nous reste de ces deux orateurs, dont on ne connaissait que quelques discours; mais tout le feu de ces grands maîtres s'éteint sous les mains timides du traducteur. Sa version se recommande par la correction, par l'exactitude; mais elle manque de vie, de chaleur et de noblesse. Cependant ce grand ouvrage l'occupa dix ans, et son panégyriste nous apprend qu'il le refondit en entier, avant de donner la seconde édition. 4^o *OEuvres complètes d'Isocrate*, 1785, 3 vol. in-8^o. Cet ouvrage est plus estimé que le précédent, parce qu'il est plus facile de reproduire la froide symétrie d'Isocrate, que l'éloquence impétueuse et rapide de Démosthène. Cependant un critique, sans doute trop sévère, dit que le traducteur savait mieux le grec que le français, et que, si son travail pouvait servir aux études des jeunes gens, il n'était pas fait pour donner aux gens du monde une idée de l'éloquence des anciens, et de l'élégance attique. 5^o *OEuvres complètes de Lysias*, 1785, in-8^o. 6^o *Homélies, Discours, et Lettres choisies de St. Jean Chrysostome*, 1785, 4 vol. in-8^o. 7^o *Discours choisis*

de Cicéron, 1787, 5 vol. in-12. Il les avait traduits tous, et il avait autant médité l'orateur romain que l'orateur grec. 8° *Harangues tirées d'Hérodote, de Thucydide et des œuvres de Xénophon*, 1788, 2 vol. in-8°. 9° *Homélies et Lettres choisies de St. Basile le Grand*, 1788, in-8°. 10° *Projet d'éducation publique, précédé de quelques réflexions sur l'assemblée nationale*, 1789, in-8°. 11° *Catéchisme du citoyen français*. 12° *Des Gouvernements en général, et en particulier de celui qui nous convient*, 1791, in-8°. 13° *Combien il nous importe d'avoir la paix*, 1792, in-8°. 14° *De la Constitution des Romains, sous les rois et au temps de la république*, 1792, 5 vol. in-8°. L'auteur avait consacré plus de trente ans à cet important ouvrage. Il y présente la constitution romaine, d'abord dans son ensemble, ensuite dans chacune de ses parties, et développe l'organisation des trois pouvoirs, législatif, exécutif, judiciaire, et leur action simultanée et réciproque. 15° *De la Tragédie grecque*, 1792, in-8°. Ce dernier écrit, qui parut quatre jours après la mort de l'auteur, était destiné à servir de préface à une traduction des trois tragiques grecs, en prose et en vers. Les écrits d'Auger, dont la partie posthume a été publiée en 1794 (an 2), forment une collection de 29 volumes in-8°. La partie posthume, en 10 vol. in-8°, contient la *Constitution des Romains*, et la traduction de tous les discours de Cicéron. N—L.

AUGER (LOUIS-SIMON), critique et littérateur, né à Paris le 29 décembre 1772, disparut de ce monde de la manière la plus déplorable, le 2 janvier 1829, et fut un des exemples les plus frappants de cet axiome, qu'il faut attendre la mort d'un homme pour décider si sa vie fut heureuse. Parvenu, avec des ouvrages de second et de troisième ordre, à l'apogée des honneurs académiques, riche d'appointements et de pensions, époux d'une femme jeune et très-agréable, Auger avait dans le monde une position brillante, lorsque lui-même mit fin à ses jours. Atteint à l'âge de vingt et un ans, par la première réquisition, il entra dans l'administration des vivres de l'armée; de là il passa au ministère de l'intérieur, où il fut employé jusqu'en 1812. Il est à croire que, durant cette époque de sa vie, il puisa dans l'habitude des travaux bureaucratiques cet esprit d'ordre et de suite, cette aptitude aux affaires qui le servirent si bien dans la carrière académique. En 1812, pour se livrer plus assidûment aux lettres qu'il avait toujours cultivées, il se démit de sa place au ministère de l'intérieur, sans renoncer aux emplois qui peuvent se concilier avec les travaux du cabinet. Lors de la formation de l'université impériale, il fut adjoint à la commission chargée de l'examen et de la composition des livres classiques. Nommé censeur royal au retour des Bourbons (1814), il perdit cette place pendant les cent jours, pour la retrouver à la seconde restauration, et reçut en outre une pension du roi au mois de février 1816. Bientôt après, l'Institut ayant été reconstitué par la fameuse ordonnance du 21 mars 1816, il se mit sur les rangs pour l'un des deux fauteuils que cette ordonnance laissait vacants dans l'Académie française. Il fut élu avec le comte de Laplace (*voy. ce nom*) le 12 avril suivant,

quelques jours avant l'installation de l'Institut nouvellement organisé. Cette circonstance, d'où il résulta qu'Auger n'eut point à prononcer de discours de réception, puisqu'il n'avait pas de prédécesseur, a souvent donné lieu de le confondre avec les académiciens nommés par l'ordonnance du 21 mars: au surplus, après le coup d'Etat qui venait à la fois de changer la constitution de l'Institut et d'en éliminer un grand nombre de membres, personne ne douta dans le temps que ces deux premiers choix de l'Académie française n'eussent été le résultat des mêmes considérations qui avaient dicté l'ordonnance; et il en résulta contre Auger des préventions injustes et qui ne devaient être dissipées qu'après sa mort. Quoi qu'il en soit, par son assiduité et par son aptitude à remplir ses fonctions académiques, il ne tarda pas à obtenir une grande influence parmi les quarante, et devint membre de la commission du dictionnaire, avec 6,000 francs d'appointements. En 1820, il fut un des membres de la commission de censure établie par la loi qui suspendait la liberté de la presse, et supprimée en 1822 par une nouvelle loi. Enfin, lors de la démission inattendue de M. Raynouard, Auger fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie française. Toutes ces faveurs, auxquelles vint se joindre la croix de légionnaire, ne pouvaient manquer d'exciter l'envie, et de lui attirer de vives attaques. Les académiciens éliminés par l'ordonnance du 21 mars 1816 devaient surtout sembler fort animés contre lui. La *Minerve*, la *Pandore*, les *Lettres normandes* et maintes biographies critiques firent pleuvoir sur lui force brocards dont il s'affectait peu, bien qu'il ne se fit pas faute d'y répondre avec âpreté dans d'autres journaux. Quelques bluettes aujourd'hui oubliées avaient, dans sa jeunesse, marqué son début littéraire. Il avait composé, seul ou en société, une ou deux petites comédies et quelques vaudevilles, entre autres, avec Mabire, la *Foire de Senlis*; seul, *Arlequin odalisque*; avec Piis, la *Mothe-Houdart*; avec Boutiller, le *Tonnerre*. Depuis 1804 il était un des rédacteurs de la *Décade philosophique*, où ses articles, signés d'un O, se faisaient remarquer par une critique franche, incisive, spirituelle. En 1808 il obtint le titre alors si recherché de collaborateur au *Journal de l'Empire*; et, sous la lettre T, il publia un grand nombre d'extraits remarquables sans doute par la sévérité des principes littéraires et la pureté du style, mais dont la critique est parfois âpre, la diction sèche, et qui n'offrent ni ce riche fond de littérature, ni cette légère ironie, ni ce ton d'homme du monde, qui distinguaient les articles des Dussault, des Hoffmann, des Boissonade et des Féletz. Aussi la collection que lui-même a publiée de ses propres articles en 1828 a eue peu de succès. Une des principales circonstances de la vie polémique d'Auger est sa querelle avec madame de Genlis, dont il avait critiqué l'ouvrage intitulé : *de l'Influence des femmes dans la littérature* (1). Aux trois

(1) Il est bon de faire observer que cet ouvrage tout entier était composé d'articles que madame de Genlis elle-même avait d'abord destinés à la *Biographie universelle*, mais qui n'y furent point insérés, parce qu'elle exigea qu'une grande partie des collaborateurs qui

articles du journaliste, elle répondit par deux brochures acrimonieuses, dans lesquelles elle ne l'épargnait pas non plus comme collaborateur de la *Biographie universelle*. Auger réimprima ses articles avec deux lettres nouvelles, sous ce titre où brille le moi littéraire : *Ma brochure en réponse aux deux brochures de madame de Genlis*. L'aristarque, combattant une femme, s'y montre parfois un peu lourd dans ses plaisanteries ; il insiste fort sur des querelles de mots : du reste, il conserve tous les égards dus à l'âge, au sexe, au talent de son adversaire. Au mois de juin 1814, Auger quitta le *Journal de l'Empire*, redevenu *Journal des Débats*, pour être le principal rédacteur du *Journal général de France*, que venait de fonder M. Étienne Feuillant ; et ses articles politiques, rédigés avec une grande lucidité, avec une mesure parfaite dans les choses et sur les personnes, contribuèrent puissamment au succès de cette feuille royaliste, mais d'une couleur moins prononcée que la *Quotidienne*. Au retour de Napoléon, Auger ne changea point le ton de sa rédaction ; ce qui lui valut, le 17 juin 1815, une détention de trois jours. Rendu à la liberté, il persévéra, et ce fut impunément. Napoléon, en butte à l'Europe et aux partis, avait bien autre chose à faire que de persécuter les journalistes. Jusqu'en 1817 Auger fut en quelque sorte le directeur et le rédacteur en chef du *Journal général*, qui prit entre ses mains une allure toute ministérielle ; et les abonnés s'en allèrent en proportion que les subventions devinrent plus abondantes. C'est ainsi qu'il décida la ruine d'une feuille dont, en d'autres temps, il avait commencé la fortune. Sa collaboration au *Mercure de France*, aussi devenu ministériel, ne releva pas ce recueil tombé en discrédit : tous les lecteurs étaient pour la *Minerve*, le *Conservateur* et les *Lettres Normandes* ; et c'était dans le désert qu'Auger dirigeait contre MM. Étienne, Jony, Aignan, Benjamin Constant, Fiévée, Chateaubriand même, etc., des attaques semi-officielles qui restaient rarement sans réponse. Éditeur, biographe, annotateur infatigable, il a publié avec des notices, en 1804, les *Souvenirs de madame de Caylus* ; les *OEuvres d'Hamilton* ; de mesdames de Lafayette et de Tenein ; en 1805, de Senée ; en 1806, de Duolos. Pour la collection de Didot, il a édité les *OEuvres choisies de Campistron*, de Favart et de plusieurs autres. Nous citerons encore, parmi les éditions qu'on lui doit, les *Oraisons funèbres de l'abbé de Boismon*, 1805 ; les *Directions pour la conscience d'un roi*, par Fénelon, 1805 ; les *Lettres de mesdames de Villars, de Lafayette et de Tenein*, et de mademoiselle Aïssé, 1805 ; les *Lettres choisies de madame de Maintenon*, 1806 ; l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne*, par Gaillard, 1808 ; les *Nouveaux proverbes dramatiques*, par Carmontelle, 1811. Il est aussi l'auteur des notices qui se trouvent en tête du la Fontaine, 1814, et du Montesquieu, 1818, publiés par M. Lefèvre. On lui doit enfin une édition du *Lycee* de Laharpe, avec

une notice sur cet écrivain, et des suppressions qui rendent cet ouvrage moins volumineux et plus classique. D'après ce catalogue, on voit qu'Auger se croyait appelé à éditer tous les livres, sans distinction de genre, depuis l'opéra jusqu'au sermon, depuis les hauteurs de la politique jusqu'aux parades les plus frivoles ; et, à cet égard, la critique ne lui a pas épargné les plaisanteries. « Les autres commentateurs », disait M. Étienne, en parlant de l'édition « de Duolos réimprimée en 1820, relèvent à tout « propos le mérite des écrivains qu'ils commentent ; « moins généreux, M. Auger les fait oublier, et « se substitue en quelque sorte à leur gloire. Il « est vrai que si, d'un côté, il efface son auteur, « de l'autre, il lui assure l'immortalité. Avec une « notice de M. Auger, on est certain, quoi qu'il « arrive, de parvenir à la dernière postérité. Ses « préfaces sont des brevets de gloire. Heureux ce- « lui qui peut obtenir de M. Auger seulement un « avant-propos ! il peut dire comme Horace : Non, « je ne mourrai pas. Pourquoi achète-t-on encore « Laharpe, si ce n'est pour savoir ce que pense « M. Auger de Laharpe ? Pourquoi ne va-t-on plus « au Tartufe et au Misanthrope ? Parce qu'on aime « mieux rester chez soi et lire au coin de son feu « les remarques de M. Auger sur le Misanthrope et « sur le Tartufe (1). » Ces critiques, comme on le voit, sont du genre de celles qui attaquent l'homme par le ridicule, et qui ne prouvent pas toujours contre lui ni même contre l'ouvrage. En montrant sous quel aspect le présentaient ses adversaires, elles se rattachent plutôt à la biographie d'Auger, qu'elles n'indiquent le jugement qu'on doit porter de ses notices, notes et commentaires. La question est là, et si ces travaux sont bien faits, si dans chacune de ses notices il a su apprécier, avec un goût toujours sûr et avec un style approprié au sujet, le talent des nombreux écrivains dont il s'est occupé, personne ne peut contester à leur auteur le mérite d'avoir excellé dans un genre pour lequel il était né, auquel il a eu le bon esprit de se borner. Auger avait aussi aspiré aux palmes académiques : son *Éloge de Boileau*, que l'Institut a couronné en 1805, fut très-goûté par le public. En 1808, l'*Éloge de Corneille* lui valut un accessit au même concours. Collaborateur de la *Biographie universelle*, dès le commencement de cette grande entreprise, il en fit le discours préliminaire : il a éminemment contribué au succès de ce vaste recueil, en l'enrichissant d'un assez grand nombre de notices littéraires remplies de recherches, d'aperçus, de rapprochements curieux. Quelques-unes n'ont d'autre défaut que de n'être pas assez développées. Après ses articles sur Molière et sur Rabelais, nous citerons, entre vingt autres, sa biographie de Voltaire, qui offre un tableau ingénieux, rapide, impartial, des immenses travaux de cet écrivain universel. Il nous reste à parler de l'ouvrage qui a le plus longtemps occupé notre académicien, son *commentaire de Molière*, dont il s'occupait encore dans les derniers

lui déplaisaient en fussent exclus, et que les éditeurs ne pouvaient pas lui faire une telle concession.

M—P J.

(1) *Journal des Débats* du 50 avril 1820.

jours de sa vie. Toujours exact, solide et instructif, ce commentaire offre une lecture très-agréable, et qui le serait davantage, si l'auteur avait été plus sobre de discussions grammaticales. Toutefois elles sont souvent égayées par des anecdotes curieuses. Les comédies de Molière sont nécessairement pleines d'allusions aux usages, aux événements, aux personnages de son temps. Auger a trouvé dans ces allusions le sujet d'une foule de remarques piquantes; mais il a mis dans cette partie de son travail une réserve commandée par une critique éclairée : il n'admet certaines anecdotes que sur de bons garants, et démontre quelquefois la fausseté de celles qui sont le plus accréditées. Outre le secours des livres qu'il connaissait bien, il a su profiter de ses liaisons académiques et de sa position sociale, pour mettre à contribution les collections manuscrites et les souvenirs d'une foule de personnes très-instruites. Malgré tous ces avantages, la critique n'a pas plus épargné ce commentaire que les autres publications d'Auger : elle a surtout exagéré le reproche, juste jusqu'à un certain point, d'avoir trop multiplié les notes; défaut dont les commentateurs consciencieux sont peut-être moins exempts que les autres. Auger avait été l'un des fondateurs de la société des Bonnes Lettres, où il lut avec applaudissement sa notice sur Molière, destiné à la *Biographie universelle*, et plusieurs dissertations sur l'auteur qui l'occupait alors exclusivement. On peut douter que son commentaire ait beaucoup gagné aux digressions que lui imposait son auditoire, pour qui la littérature était une affaire de parti; mais Auger a eu du moins la sagesse de supprimer ou de modifier à l'impression la plupart de ces digressions. Plusieurs fois il fut chargé de prononcer le discours par lequel cette société ouvrait ses cours et ses lectures. Dès qu'il eut été nommé secrétaire perpétuel de l'Académie française, il négligea les Bonnes Lettres qui lui avaient servi d'échelon, pour se livrer tout entier aux affaires de l'Académie, et surtout au travail du dictionnaire dont il était spécialement chargé, et qu'il a plus qu'aucun de ses prédécesseurs approché de son terme. Actif et ferme, accort et persévérant, il s'était rendu l'intermédiaire entre l'Académie et le pouvoir, et il eut la plus grande part aux élections, notamment à celles de MM. Villemain, de Quélen, Soumet, Casimir Delavigne. Lorsque la minorité s'efforça d'engager l'Académie à rédiger une adresse au roi Charles X sur la loi de la presse présentée par M. de Peyronnet, Auger s'opposa à l'adoption de cette mesure. Ses harangues comme académicien sont nombreuses; elles décelent un progrès véritable dans son talent; plusieurs ont tout le mérite du genre. Il faut l'avoir vu dans son fauteuil académique pour se faire une idée de tout l'aplomb, de toute l'importance, de toute la satisfaction de soi-même qu'il mettait dans l'exercice de ses fonctions. Il paraissait ainsi jouir de toutes les douceurs de sa position, lorsque, après avoir passé chez lui la soirée du 2 janvier 1829 avec M. de Barante, il sortit à onze heures, et ne reparut plus. Pendant près de trois semaines on eut, sur sa triste fin, une incertitude que rendaient bien af-

II.

freuse quelques lignes qu'il avait laissées sur son bureau pour sa femme. Enfin son corps fut retrouvé dans la Seine, à dix lieues de la capitale, près de Meulan. Il était horriblement défiguré; mais une tabatière ornée du portrait de M. l'archevêque de Paris, que ce prélat lui avait donnée le jour de sa réception à l'Académie, servit à faire reconnaître l'infortuné secrétaire perpétuel (1). Cet événement étonna tout Paris. Toutefois, plusieurs personnes qui avaient connu particulièrement Auger se rappelèrent que ses pensées avaient souvent été dirigées vers le suicide. On se souvint encore qu'en 1817, à la suite d'un projet de mariage manqué, il avait déjà voulu mettre fin à ses jours, et que c'en eût été fait sans l'arrivée subite d'un ami. Si l'impartialité nous a fait une loi de nous exprimer avec franchise sur le mérite littéraire et la conduite politique d'Auger, il est consolant pour nous, qui l'avons connu personnellement, de pouvoir dire que chez lui l'homme privé était à l'abri des reproches : son extérieur froid, son abord et sa parole souvent un peu durs, cachaient un cœur droit, sensible et bon. S'il n'était pas commode de l'avoir pour adversaire, il n'y avait pas d'ami plus serviable et plus dévoué. Au reste, son plus bel éloge est dans le grand nombre d'amis honorables qui lui sont restés fidèles jusqu'à sa mort, et dans les regrets unanimes qu'a excités sa catastrophe. Peu de jours après le fatal événement, M. le Prévost d'Yray, de l'Académie des inscriptions, publia à ce sujet une ode pleine de sentiment (2). Auger a été remplacé comme secrétaire perpétuel par Andrieux; puis comme académicien par M. Étienne, qui avait été éliminé en 1816 et qui s'est honoré en rendant justice au caractère de celui qu'il avait si souvent critiqué de son vivant. Une prévention fâcheuse s'était établie : on supposait assez généralement que l'influence d'Auger n'avait pas été étrangère à l'exclusion de l'auteur des *Deux Gendres*. Ce dernier, dans son discours de réception, prononcé le 24 décembre 1829, a pris soin de détruire ce préjugé. « Nul, a-t-il dit, ne désirait plus « sincèrement, nul ne m'a plus souvent exprimé,

(1) Dans la dernière année de sa vie, Auger avait conçu le projet de faire lithographier les signatures des cent soixante-dix-sept membres de l'ancienne Académie française. Les registres de présence lui furent d'un grand secours pour ce travail. Mais le plus ancien de ces registres avait disparu, lorsque Pélisson, premier historien et secrétaire perpétuel de l'Académie, fut mis à la Bastille. D'un autre côté, plusieurs académiciens n'avaient jamais siégé. Auger se mit donc en quête d'une cinquantaine de signatures qui lui manquaient; et, peu de jours avant sa mort, il s'occupait de ce soin avec beaucoup d'activité. Il écrivit, le 11 décembre, à l'auteur de cette note, une longue lettre en lui envoyant la liste des signatures dont il avait besoin. Dans des entretiens qui eurent lieu à ce sujet, Auger témoigna le vif désir de publier une collection, non plus de signatures, mais de lettres autographes et de portraits de tous les membres de l'Académie française; et, huit jours après, il s'était volontairement donné la mort! Les signatures qu'il a fait lithographier, sans ordre alphabétique ou chronologique, mais à mesure qu'il les recueillait, forment six feuilles in-folio. « Elles auront au moins, m'écrivait-il, le mérite de la rareté; car je n'en ai donné qu'à mes confrères et à un très-petit nombre d'amis. » Il n'en avait fait tirer que soixante exemplaires. V—VE.

(2) Elle a pour titre : *Ode sur la disparition subite et alarmante de M. Auger, secrétaire perpétuel de l'Académie française*. Elle fut lue par son auteur, le 5 février 1829, dans une séance extraordinaire de l'Académie française.

« de vive voix et par écrit, ses vœux pour ma réintégration à l'Académie. » Auger avait épousé la nièce de deux illustres savants, Berthollet et Monge.

D—R—R.

AUGEREAU (ANTOINE), en latin AUGERELLUS, fut reçu imprimeur libraire à Paris, en 1531. Il paraît qu'il exerça aussi l'état de graveur de caractères, car la Caille, dans son *Histoire de l'imprimerie et de la librairie*, p. 104, dit qu'il fut un des premiers qui tailla des poinçons pour les lettres romaines, l'impression de ce temps-là n'étant presque qu'en lettres gothiques. Les éditions données par Augereau ont été assez estimées : en voici quelques-unes, rapportées dans les *Annales typographici* de Panzer : 1° *Plinii Secundi Historiarum naturæ lib. 37*, 1532, in-fol. ; 2° *Novus Orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum*, etc., 1532, in-fol. ; 3° *le Chateau de Labour*, et les *Faintises du monde*, de P. Gringore, 1532, in-16 ; 4° *le Miroir de Marguerite de France, reine de Navarre, auquel elle voit et son néant et son tout*, etc., 1533, in-8° ; 5° *Hesiodi Opera et Dies, græce*, 1533, in-8° ; 6° *M. F. Quintiliani Instit. orat. lib. 12*, 1533, in-fol. ; 7° *Eusebii de Præparatione evangel.*, 1534, in-8° ; 8° *S. Augustini de natura et gratia Libellus*, 1534, in-12 ; 9° *S. Prosperi de gratia et libero arbitrio Epistola*, 1534, in-8°. La Caille lui attribue encore : *Andree Naugerii Patricii Orationes duæ*, 1531, in-4° ; *Numerus et tituli cardinalium*, etc., 1533, in-8° ; *Oraison de Cicéron pour le rappel de Marcellus*, par Antoine Macault, 1534. Panzer n'a point parlé de ces trois derniers ouvrages. Il est présumable qu'Augereau est mort vers 1535, époque à laquelle il exerçait encore, dit Augustin Lottin, dans son *Catalogue chronologique des libraires et des libraires-imprimeurs de Paris* ; mais dès lors on ne voit plus d'éditions données par lui.

P—T.

AUGEREAU (PIERRE-FRANÇOIS-CHARLES), duc de Castiglione, était fils d'un pauvre ouvrier maçon et d'une marchande de fruits du faubourg St-Marceau, à Paris, où il naquit le 11 novembre 1757. D'un naturel vicieux et querelleur, il s'engagea fort jeune, à la suite de quelques fredaines, dans le régiment de Bourgogne, cavalerie. A peine y eut-il servi quelques mois, qu'une faute grave le fit renvoyer avec une cartouche jaune, suivant l'usage de ce temps-là. Revenu à Paris après cet affront, il y attira de nouveau par sa haute stature l'attention des recruteurs. Ceux des carabiniers le présentèrent au marquis de Poyanne, leur colonel, qui, recherchant tous les hommes de bonne mine, reçut avec empressement le jeune Augereau, sans s'informer des causes de son expulsion du régiment de Bourgogne ; mais il ne tarda pas à se repentir de cette facilité, lorsqu'il apprit que le nouvel enrôlé s'était enfui de la garnison, emmenant les chevaux de son capitaine, pour les vendre en Suisse. Augereau se fit alors maître d'armes dans la petite ville de Locle. La vie monotone qu'il y menait l'eut bientôt ennuyé ; il partit pour Naples, et il s'engagea dans les troupes royales, où il devint sergent. Après un service de quelques années, il reprit son ancien métier de maître d'escrime,

et il y réussit assez bien (1). Mais les principes de la révolution française s'étant alors répandus en Italie, Augereau fut obligé, ainsi que tous ceux de ses compatriotes que l'on soupçonna de les partager, de s'éloigner des États napolitains. Il revint en France vers la fin de 1792, et entra aussitôt dans l'un des nombreux bataillons de volontaires nationaux qui s'y formaient sur tous les points. Le sien marcha d'abord contre la Vendée ; Augereau s'y fit tellement remarquer par son activité et par son courage, qu'en peu de temps il en devint le chef. Nommé adjudant général, il passa à l'armée des Pyrénées, où il se distingua dans plusieurs occasions sous les ordres de Dugommier, notamment le 24 juillet et le 18 septembre 1793, à la reprise de Bellegarde ; puis au blocus de Figuières et sur les bords de la Fluvia. Il était parvenu, dès le commencement de 1794, au grade de général de division ; et, lorsque la paix fut conclue avec l'Espagne, il passa à l'armée d'Italie avec un corps de 12,000 hommes. Il débuta dans cette armée à la bataille de Loano que gagna Schérer, et à laquelle il concourut puissamment. Bonaparte étant venu, quelques jours après, prendre le commandement, Augereau sembla redoubler de zèle ; et il emporta, le 15 avril 1796, à la suite d'une marche forcée, les gorges de Millesimo, chassa les Autrichiens de plusieurs positions, enveloppa une de leurs divisions commandée par Provera, et contraignit ce général à se rendre par capitulation. Il occupa, le 15 du même mois, les redoutes de Monte-Zemolo ; et, par ce mouvement décisif, il opéra la jonction de sa division avec celle de Serrurier, et sépara pour toujours les Sardes des Autrichiens. Le lendemain il emporta le camp retranché de Ceva, défendu par les Piémontais ; et, le 26, il s'empara d'Alba, puis de Casal. Un peu plus tard, sur le pont de Lodi, voyant les soldats hésiter, il se précipita sous le feu des batteries autrichiennes. Son audace rendit le courage aux troupes, et la redoutable position fut emportée. Chargé ensuite d'une expédition contre les États pontificaux, Augereau passa le Pô à Borgo-Forte ; et, après s'être rendu maître de Bologne et des Légations, il fit prisonniers quatre cents soldats avec le cardinal légat et son état-major ; ce qui obligea bientôt le pape à se soumettre. (*Voy. PIE VI.*) Un corps de sa division exécuta le sac de Lugo, qui fut mis à feu et à sang, parce qu'une bande de paysans, réduits au désespoir, avaient essayé de résister aux Français. Revenu dans les premiers jours d'août sur les rives du Minicio, Augereau eut occasion de se signaler par des exploits plus honorables. Wurmsér s'avancant vers Mantoue avec une puissante armée, et déjà il avait culbuté plusieurs divisions : il était parvenu dans la place, et le général en chef, après avoir sacrifié

(1) Augereau avait retrouvé à Naples un ancien carabinier devenu valet de chambre du baron de Talleyrand, ambassadeur de France. Il y donnait des leçons d'escrime à ses fils et mangeait fréquemment à l'office. L'ambassadeur lui rendit encore quelques services ; et l'on sait que, dans sa haute fortune, Augereau n'avait point oublié cette bonté ; il en parlait toujours avec beaucoup d'intérêt ; et il fit dans toutes les occasions ce qui dépendait de lui pour témoigner sa reconnaissance au baron de Talleyrand et à sa famille.

son artillerie de siège, allait ordonner la retraite derrière l'Adda. (*Voy. Napoléon.*) Tout était perdu s'il eût persisté dans cette résolution; mais Augereau l'y fit renoncer par sa fermeté et son énergie. Il s'empara de la position de Castiglione, et s'y défendit pendant deux jours contre des attaques répétées. Cette époque est sans contredit la plus glorieuse de sa longue carrière; et l'on peut dire que jamais titre ne fut plus mérité que celui de duc de Castiglione qu'il a porté longtemps. Il obtint encore, un peu plus tard, un succès important à Scagnolo; et, après avoir passé l'Adige, il repoussa le corps ennemi qui était devant lui, concourut aux victoires de Roveredo, de Bassano, et à toutes les belles manœuvres qui forcèrent Wurmser à se réfugier dans Mantoue avec les débris de son armée. Dirigé ensuite sur Porto-Legnano, Augereau entra par capitulation dans cette place, et prit vingt-deux pièces de canon. De concert avec le général Sahuguet, il s'empara des forts de St-George et de la Favorite. Le 7 novembre, il marcha à la rencontre des ennemis qui avaient passé la Brenta, et les repoussa jusqu'aux portes de Bassano. Mais tous ces exploits furent surpassés à la bataille d'Arcole. Dans cette journée célèbre, Augereau, voyant les colonnes françaises ébranlées reculer en désordre, saisit un drapeau, s'élança vers l'ennemi en l'agitant, et détermina, par cette action héroïque, une charge qui décida la victoire la plus extraordinaire et la plus glorieuse qu'ait obtenue cette armée. Les rapports et les relations furent tellement flatteurs pour Augereau, que le corps législatif lui décerna, par un décret, le drapeau qui avait été l'instrument de sa gloire, et que le directoire, en lui annonçant cette récompense, y joignit ses éloges particuliers. Bonaparte qui, dans ses rapports, l'avait souvent cité avec distinction, le choisit pour porter à Paris les drapeaux enlevés aux Autrichiens, et cette présentation eut lieu, en grande pompe, le 23 février 1797. Augereau avait montré, dans la campagne qui venait de finir, toutes les qualités d'un bon général divisionnaire, une infatigable activité, un courage à toute épreuve et des talents naturels pour conduire un corps d'armée; mais l'absence totale d'instruction, le défaut de vues, son caractère difficile et son esprit borné le rendaient incapable des fonctions de général en chef. D'ailleurs, en même temps qu'il s'était couvert de gloire par sa valeur, il s'était rendu, par ses exactions et ses pillages, l'objet du mépris des soldats et de la haine des peuples. Le fourgon qui portait son butin était aussi connu de l'armée et aussi redouté de l'ennemi que son épée. Ce fut cependant à ces défauts mêmes qu'il dut la confiance dont les membres les plus influents du directoire l'investirent à cette époque. Ils avaient besoin d'un instrument plutôt que d'un chef; et, lorsqu'ils eurent éloigné le général Hoche, qu'ils craignaient, du commandement de la 4^{re} division (celle de Paris), à laquelle les circonstances attachaient une grande importance, ils donnèrent ce commandement à Augereau. Sa nomination avait d'ailleurs été proposée par Bonaparte, qui croyait assez le connaître pour

ne pas douter qu'il ne le dirigeât à son gré, et que, de tous les généraux ses collègues et ses émules, ce ne fût celui dont l'ambition devait lui causer le moins d'ombrage. Augereau n'était en effet alors qu'un soldat, connu seulement par l'exaltation de ses opinions révolutionnaires, ne s'étant encore prononcé pour aucun parti, et ne devant exciter la défiance de personne. Aussi Matthieu Dumas, quoique membre de l'opposition au conseil des anciens, prononça-t-il dans cette assemblée un éloge assez brillant de ce général. Augereau répondit à ce compliment avec assez de présence d'esprit. Après avoir déclaré qu'il était *enfant de Paris*, et que cette ville n'avait rien à redouter de ses projets, il protesta de son respect pour les lois et de son dévouement à l'autorité. Sa conduite jusqu'au 18 fructidor parut assez prudente; mais dans cette journée décisive il exécuta, avec autant d'audace que de ponctualité, tous les ordres du triumvirat directorial. Dirigant lui-même dès le matin l'invasion du corps législatif, il arracha, en présence des soldats, les épaulettes de Ramel (*voy. ce nom*); il fit arrêter et conduire à la prison du Temple Pichégu, Willot et les autres députés inspecteurs, qui étaient réunis à leur poste, mais qui n'avaient rien préparé pour résister. Le corps législatif ainsi décimé prononça, dès le lendemain, la peine de la déportation contre les vaincus, et salua Augereau du titre pompeux de *sauveur de la patrie*. Ainsi tous les projets de ce général semblaient accomplis, et rien ne devait manquer à ses vœux. Cependant il ne fut pas satisfait; il avait compté sur une récompense plus réelle, et l'on sait que la place de l'un des directeurs proscrits lui avait été donnée en perspective. Mais ce n'était évidemment qu'un leurre; porté sur la liste des candidats, il n'eut qu'une seule voix. Alors il exhala si ouvertement son humeur, que les prévoyants directeurs se crurent obligés de l'éloigner. Ils le nommèrent au commandement de l'armée de Sambre et Meuse, à la place de Hoche qui venait de mourir. Mais l'ambition s'était éveillée dans le cœur d'Augereau; il avait vu de trop près la faiblesse du gouvernement directorial, pour ne pas avoir compris à quel point il serait aisé pour un guerrier audacieux et entreprenant de renverser ce pouvoir éphémère, et de s'élever sur ses ruines; mais le même bon sens, ou le même instinct qui lui avait fait voir tout cela, lui avait sans doute aussi fait comprendre que, dans l'exécution d'un tel projet, il rencontrerait sur son chemin un homme plus habile et mieux placé que lui. C'est de ce moment, on ne peut en douter, que datent la jalousie et la secrète haine qui ne cessèrent de l'animer contre Bonaparte. Il s'était formé, pendant son séjour à Paris, un parti de démagogues turbulents, d'hommes avides de pouvoir et de révolutions; et, lorsque le directoire l'éloigna de la capitale, il entretenait avec les chefs de ce parti une correspondance très-active (1),

(1) On peut voir, dans les *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat*, Paris, 1852, in-8°, t. 5, p. 147 et suiv., une lettre écrite par Augereau à l'adjudant général Izar, son agent à Paris. Cette

et n'agit plus que par leurs conseils. Aussitôt après son arrivée au quartier général d'Offenbourg, il fomenta des révoltes et des mouvements révolutionnaires dans le Brisgaw et la Souabe, afin d'amener, par le mécontentement de l'Autriche, la rupture du traité de Campo-Formio, qu'il détestait comme l'ouvrage de son rival. Bonaparte, qui fut informé de ces menées par le ministère autrichien lui-même, les dénonça au directoire, et se plaignit d'Augereau avec beaucoup d'amertume. Le directoire, fort embarrassé entre deux hommes qui lui paraissaient également redoutables, finit par sacrifier Augereau, et l'envoya commander la division de Perpignan (janvier 1798). Il obéit; mais l'année suivante son parti le fit nommer député de la Haute-Garonne au conseil des cinq-cents, et il se hâta de revenir à Paris pour y grossir l'orage qui se formait contre le directoire, et afin de profiter des événements qui se préparaient. Il fut élu secrétaire de la chambre, le 20 juin 1798; et cette circonstance, qui n'eût été qu'un sujet de dérision si l'on n'avait pas su que ce n'était, de la part de ses amis, qu'un moyen de lui donner plus d'importance, fut très-remarquée. Ce ne fut pas non plus sans étonnement qu'on le vit, le 14 septembre, à la tribune, appuyer de toutes ses forces la proposition faite par Jourdan de déclarer la patrie en danger. Cette proposition, après avoir excité de longs et violents débats, fut cependant repoussée par la majorité. Quelques jours après, lorsque la démission de Bernadotte fut annoncée comme le signal d'un coup d'État, Augereau prit de nouveau la parole, il déclara qu'il faudrait faire tomber sa tête (1) pour attenter à la représentation nationale. C'était évidemment contre les projets déjà connus de Bonaparte que ces paroles étaient dirigées. On le pensa avec d'autant plus de raison, qu'Augereau affecta de ne pas paraître au repas qui fut donné à ce général par le conseil des cinq-cents dans l'église de St-Sulpice. Mais au 18 brumaire il démentit bien platement toutes ces jactances de tribune. On le vit, dès le matin de ce jour mémorable, aller au-devant de Bonaparte, lorsque celui-ci, après avoir passé la revue des troupes aux Tuileries, se rendit au conseil des anciens; il l'embrassa à trois reprises, et lui dit : « Comment ! tu as voulu faire quelque chose pour « la patrie, et tu n'as pas appelé Augereau (2) ! » Le lendemain il se rendit à la séance du conseil des cinq-cents, réuni à St-Cloud; mais il ne s'y fit point remarquer, et l'on prétend même qu'il repoussa durement quelques-uns de ses collègues qui voulurent lui rappeler les expressions de son dévouement. Sa soumission et son silence dans une circonstance aussi importante furent promptement récompensés : le premier consul le nomma commandant en chef de

l'armée de Hollande, et il se rendit sur-le-champ à ce nouveau poste. Cette armée ayant été chargée de seconder les opérations de Moreau, Augereau se dirigea vers la Franconie; et il eut, avec le général d'Albini, divers engagements, auxquels la bataille de Hohenlinden vint mettre fin. Andréossi, qui remplissait à l'armée gallo-batave les fonctions de chef d'état-major, a publié un historique de ses opérations. (*Voy. ANDRÉOSSI.*) Augereau fut remplacé l'année suivante, dans son commandement en Hollande, par le général Victor. Resté sans emploi, il vécut paisiblement dans la terre de la Houssaye, près de Melun, qu'il avait acquise. Il venait fréquemment à Paris, et conservait avec le parti démagogique des liaisons dont la police ne manquait pas d'informer le premier consul. Toujours fort opposé au gouvernement, il blâma ouvertement le concordat; et, lorsqu'on voulut le mener à Notre-Dame pour assister à la cérémonie qui devait avoir lieu à cette occasion, il descendit brusquement de voiture, ainsi que Lannes, son ami, et le lendemain, ayant entendu Bonaparte s'applaudir de ce qu'il venait de faire pour la religion, il dit hautement qu'il n'avait manqué à la cérémonie de la veille qu'un million de Français morts pour la destruction de ce qu'on voulait rétablir. Le consul fut très-choqué de cette boutade; mais alors il craignait encore de paraître brouillé avec ceux qui avaient tant contribué à sa gloire et à son élévation. Lors de la création des maréchaux d'empire, Augereau fut un des premiers qu'il plaça sur la liste; et peu après il le fit grand officier et chef d'une cohorte de la Légion d'honneur. Dans le même temps le roi d'Espagne le créa grand-croix de l'ordre de Charles II; et le républicain Augereau ne repoussa aucun de ces bienfaits; il accepta même un titre plus féodal, celui de duc, qui fut accompagné du beau nom de Castiglione. Napoléon y ajouta le commandement d'un corps d'armée qu'il destinait à menacer d'une descente les royaumes britanniques; et, lorsque ce gigantesque projet eut fait place à celui d'une invasion plus facile, celle des États autrichiens, Augereau fut dirigé vers le Rhin avec son corps d'armée. Il passa ce fleuve à Huningue, battit le général Wolfsehl sur la rive orientale du lac de Constance, prit possession de Lindau, de Brengentz, et revint en Souabe, tandis que l'empereur conduisait lui-même sa grande armée à la victoire d'Austerlitz. L'année suivante (1806) il commanda un des corps d'armée qui combattirent les Prussiens, et eut part au triomphe d'Iéna, puis à l'invasion de la Pologne, où il culbuta, le 27 décembre, un corps russe qui défendait le passage de l'Wkra. Il contribua quelques jours après au succès de Golymin, où il eut un cheval tué sous lui. A la bataille d'Eylau, souffrant et dévoré de rhumatismes, mais ne voulant céder à personne le commandement de son corps d'armée, il se fit attacher sur son cheval et courut au combat. Exposée pendant plusieurs heures à une canonnade terrible, aveuglée par une neige tellement épaisse qu'elle interceptait la lumière, sa troupe s'écarta de la direction qu'elle devait suivre. Le désordre se mit dans ses rangs à plusieurs re-

lettre et quelques autres documents non moins importants, publiés dans le même volume, jettent le plus grand jour sur les intrigues des personnages les plus influents de cette époque, et surtout sur celles d'Augereau.

(1) On sait qu'il se servit d'une expression fort grossière, et qu'il nous est impossible de reproduire ici.

(2) Cette anecdote est rapportée dans tous les mémoires du temps, et même dans le *Moniteur* du 20 brumaire an 8, n° 50.

prises ; elle essuya de grandes pertes, et le maréchal lui-même, blessé grièvement, fut porté loin du champ de bataille. Cette blessure, que le mauvais état de sa santé rendit plus dangereuse, le força de retourner en France (1). Il ne put ainsi prendre aucune part à la victoire de Friedland, qui, trois mois après, termina la guerre. Dès qu'il fut rétabli, au commencement de 1809, Napoléon l'envoya commander en Catalogne, où il s'empara de Gironne, et défit successivement les généraux Black et O'Donnel. Mais des revers, qu'il était si difficile d'éviter dans une pareille expédition, l'ayant forcé de se retirer sur Barcelone, il fut remplacé par Macdonald, et ne reparut sur le théâtre de la guerre qu'en 1812. Lorsque Napoléon prépara l'invasion de la Russie, il donna au duc de Castiglione le commandement de l'un des corps qu'il destinait à couvrir ses derrières en Allemagne ; et ce corps occupa longtemps la capitale des États prussiens, où le maréchal avait son quartier général à côté de la résidence du roi. On a remarqué que, dans une position aussi délicate, Frédéric-Guillaume n'eut pas à se plaindre de ses procédés. Il poussa même les égards au point que, lorsque le monarque partit secrètement de Berlin, dans le mois de février 1813, pour se rendre en Silésie, Augereau n'y mit aucun obstacle. N'ayant pas reçu les renforts qu'il demandait en vain depuis longtemps, et n'ayant plus sous ses ordres que de faibles débris, il fut assailli quelques jours après jusque dans son quartier général par des Cosaques et par la populace ameutée contre les Français. Il se défendit vigoureusement ; mais bientôt, obligé de suivre le mouvement de retraite que faisait l'armée française, il vint prendre le gouvernement des duchés de Francfort et de Wurtzbourg. Il était dans cette dernière ville le 15 août, et il y fit célébrer la fête de son souverain, qui venait de remporter les victoires de Lutzen et de Bautzen. Mais ces triomphes ne devaient pas être de longue durée. Le maréchal Augereau, qui n'y avait eu aucun part, fut appelé à la grande armée au moment des désastres de Leipsick. Il commandait une division dans la journée du 18 octobre ; et il y soutint encore assez dignement la gloire de nos armes. Après l'évacuation de l'Allemagne, il fut mis à la tête de l'armée de l'Est qui se réunissait à Lyon, et que les circonstances allaient appeler à l'un des rôles les plus importants de cette courte campagne de 1814, si glorieuse et si funeste pour Napoléon. Lorsque les alliés pénétrèrent en France par la Suisse et la Bourgogne, Augereau se trouva placé sur leurs flancs et sur leurs derrières ; il aurait pu les inquiéter par de vives et fréquentes attaques, et les forcer du moins à changer de direction, lorsqu'ils marchèrent sur Paris, et lorsque la grande armée leur résista avec tant de valeur dans les plaines de la Champagne. Loin de là,

il se tint enfermé dans les murs de Lyon, et il consentit même, dans le moment décisif, par une capitulation, à se retirer sur Valence. Lorsqu'il connut les événements de Paris, et qu'il sut que Napoléon était renversé, il se déclara hautement contre lui, et se hâta d'envoyer ses serments à Louis XVIII. Il publia en même temps une proclamation dans laquelle il outragea indignement Bonaparte. « Vous « êtes déliés de vos serments, dit-il aux soldats, par « l'abdication d'un homme qui, après avoir immolé « des millions de victimes à son ambition, n'a pas « su mourir en soldat... » Et quelques jours après, ayant rencontré Napoléon sur le chemin de l'île d'Elbe, il eut l'insolence de faire des reproches encore plus amers à son maître, à son bienfaiteur, qui était descendu de voiture pour l'embrasser, et qui lui adressait des paroles beaucoup moins dures et moins sévères que ne méritait un tel homme, dans de pareilles circonstances ! Bonaparte a dit plus tard que lorsqu'il rencontra Augereau, il ne connaissait point encore sa proclamation ; mais cette assertion est peu probable, puisque cette proclamation était depuis plusieurs jours dans tous les journaux, et que Napoléon les lisait assidûment. Ne voulant point faire éclater son mécontentement aux yeux des commissaires, il se hâta de remonter en voiture ; et le duc de Castiglione reprit la route de Paris, où il alla se présenter à Louis XVIII, qui le créa pair de France, chevalier de St-Louis, et lui donna un commandement. Augereau était à Clermont-Ferrand le 21 janvier 1815 ; et l'on n'y fut pas peu surpris de voir se prosterner pieusement, à la cérémonie funèbre de ce jour, l'homme qui s'était montré si longtemps l'ennemi de la religion, l'homme qui en avait si hautement blâmé le rétablissement. Deux mois plus tard il commandait pour le roi une division militaire, lorsque Napoléon revint triomphant de l'île d'Elbe. On conçoit tout l'embarras dans lequel il dut se trouver. Il essaya encore de s'en tirer à force de souplesse, et dès le 22 mars il s'exprima ainsi dans un ordre du jour : « L'empereur est dans « la capitale. Ce nom, si longtemps gage de la victoire, a suffi pour disperser tous ses ennemis. Un moment la fortune lui fut infidèle. Séduit par la plus « noble illusion, le bonheur de la patrie, il crut devoir faire à la France le sacrifice de sa gloire et de « sa couronne. Ses droits sont imprescriptibles : il les « réclame aujourd'hui ; jamais ils ne furent plus sacrés pour nous... » Cette nouvelle bassesse fut méprisée comme elle devait l'être. D'ailleurs, dans sa proclamation aux Français, Napoléon avait signalé Augereau comme un traître, et la principale cause de ses revers (1). Ne voulant cependant pas alors en

(1) Des témoins oculaires nous ont raconté que lorsqu'on le rapportait blessé sur un brancard, ayant rencontré Napoléon, il lui dit avec beaucoup d'humeur : « C'est une indignité ! tu nous en « vois à la boucherie. » L'empereur se contenta de répondre froidement : « Maréchal, vous allez retourner en France pour vous « guérir de vos blessures. »

(1) « La défection du duc de Castiglione livra Lyon sans défense « à nos ennemis. L'armée dont je lui avais confié le commandement « était, par le nombre de ses bataillons, la bravoure et le « patriotisme des troupes qui la composaient, à même de battre le « corps d'armée autrichien qui lui était opposé, et d'arriver sur les « derrières du flanc gauche de l'armée ennemie qui menaçait Paris. » — Napoléon dit encore dans sa proclamation à l'armée, du même jour : « Nous n'avons pas été vaincus : deux hommes (Augereau et Marmont), sortis de nos rangs, ont trahi nos lauriers, « leur pays, leur prince, leur bienfaiteur. »

tirer d'autre vengeance, il le laissa sans emploi, et ne l'appela point à la chambre des pairs. Mais trois mois plus tard Louis XVIII l'y fit rentrer, sans toutefois lui confier de commandement, et le laissant ainsi dans une sorte de disgrâce. Honteux d'avoir joué avec aussi peu de profit des rôles si divers, Augereau se retira dans sa terre de la Houssaye, et ne survécut guère à son avilissement. Une hydropisie de poitrine le conduisit au tombeau le 12 juin 1816. Le récit des circonstances de sa vie, tel que nous venons de le faire, rend facile l'appréciation de son caractère et de sa conduite. Soldat intrépide, général actif, plein d'ardeur et de feu, mais dénué de vues, d'une capacité secondaire et au-dessous d'un commandement en chef, tout à fait nul en administration et en politique, il fut toujours, et partout, à la merci des intrigants de bas étage qui s'emparèrent de sa confiance par des flagorneries, et se servirent de son influence pour arriver à leurs fins. Versatile, inconsideré, changeant de parti selon les événements qu'il n'avait pas su prévoir, on ne peut guère affirmer quelles furent au fond ses opinions, et même s'il en eut jamais d'autres que l'instinct de son ambition et de sa cupidité. Par ses premières habitudes, par ses rapports de parenté et de profession, il ne pouvait être qu'un démagogue stupide, un aveugle instrument d'hommes plus astucieux que lui, mais comme lui avides de pouvoir et de richesses. L'idée de le comparer à Marius n'a pu venir qu'en pensant à son intrépidité, à la bassesse de son origine et à la grossièreté de ses manières; pour tout le reste, il est impossible de lui trouver avec le vainqueur des Cimbres la moindre ressemblance. Si, dépourvu comme il l'était de toute espèce d'instruction, il a pu s'élever au rang des meilleurs généraux d'une armée où se montrèrent tant d'hommes véritablement habiles, on doit en conclure que, sans être un savant, sans même connaître les choses les plus communes, on peut devenir un fort bon guerrier. Dans les campagnes d'Italie, et surtout à Castiglione, il fit des choses admirables. Ce fut lui d'abord qui, par son énergie et sa fermeté, empêcha la retraite derrière l'Adda, et ce fut encore lui qui soutint ensuite presque seul avec sa division, pendant deux jours, tous les efforts d'un ennemi victorieux. Napoléon n'oublia jamais un si grand service; et on l'a vu dans toutes les circonstances, même lorsqu'il ne pouvait douter de son inimitié, le combler d'honneurs et de bienfaits. Le portrait d'Augereau, esquissé par M. de Las Cases, d'après Napoléon, achèvera de le faire connaître: « Incapable de se conduire, il n'avait pas d'instruction, ni d'étendue dans l'esprit; » mais il maintenait l'ordre et la discipline parmi « ses soldats; il en était aimé. Ses attaques étaient « régulières et faites avec ordre; il divisait bien ses « colonnes; plaçait bien ses réserves; se battait avec « intrépidité; mais tout cela ne durait qu'un jour. « Vainqueur ou vaincu, il était découragé le soir; « tout au rebours de Masséna, il en avait toujours « assez. Ses manières, ses paroles lui donnaient l'air « d'un brava; ce dont il était bien loin, quand une « fois il se trouva gorgé d'honneurs et de richesses,

« lesquelles d'ailleurs il s'adjugeait de toutes mains et « de toutes les manières.... » Les richesses qu'Augereau avait amassées étaient considérables; il n'en a laissé d'autre héritier que sa femme, mademoiselle de Chavanne, qu'il avait épousée en secondes noces, qui ne lui avait point donné d'enfants, et qui s'est remariée depuis au comte de Ste-Aldegonde. On sait que cette dame fut très-heureuse avec lui. Il avait dit à son notaire, quand il voulut se marier, de lui trouver une jeune personne de bonne noblesse, sage et pauvre, voulant qu'elle lui dût tout. — Le général Augereau n'a été l'objet d'aucune publication particulière; sa réputation d'ignorance et d'incapacité pour tout travail de cabinet met son nom à l'abri de toute spéculation de la part des fabricateurs de mémoires. — Son frère, le baron J.-P. Augereau, lieutenant général, qui fut son aide de camp, n'a pas hérité de la pairie.

F—LL et M—D j.

AUGIER (JEAN), sieur DES MAISONS-NEUVES, conseiller du roi, contrôleur général des finances à Orléans, était originaire d'Issoudun, où il occupait le place de maître particulier des eaux et forêts. Il avoue lui-même, dans le seul ouvrage que nous ayons de lui, qu'il n'avait jamais fait d'études, et que c'est le chagrin seul de la perte de son épouse qui l'a engagé à écrire. Il fit imprimer, en 1589, 1 vol. in-8°, le recueil des vers que sa douleur lui avait inspirés, et il l'intitula : *Torrent de pleurs funèbres*. La vraie sensibilité s'annonçait d'une manière moins pompeuse, et tout l'étalage qu'Augier fait de la sienne n'a pu garantir ses vers de l'oubli. W—s.

AUGIER (le baron JEAN-BAPTISTE), maréchal de camp, né le 25 janvier 1769 à Bourges, où son père était doyen de la faculté de droit, se destina d'abord au barreau et fut enlevé à cette carrière par l'entraînement qui, en 1792, fit embrasser le parti des armes à la plus grande partie de la jeunesse française. Augier parvint en peu de temps au commandement d'un bataillon de volontaires nationaux; et se trouvant chargé, à la fin de 1793, de la défense de Bithche, il sut y résister, avec autant de courage que de présence d'esprit, à une surprise que tentèrent les Prussiens. Cet exploit fit alors beaucoup de bruit, et valut au commandant Augier un brevet de général de brigade (27 janvier 1794). Mais une blessure grave le força bientôt de renoncer au service trop pénible de l'armée. Il fut nommé au commandement du département de la Manche, puis à celui du Cher, qui le ramena dans sa patrie. Napoléon le nomma commandant de la Légion d'honneur en 1804; et peu de temps après il le créa baron; mais ce ne fut qu'en 1809 qu'il l'employa activement dans les armées d'Espagne, où le général Augier fit deux campagnes. Il passa aussitôt après dans la grande armée qui se préparait à l'invasion de la Russie. Dès le commencement, ayant été pourvu du commandement de la place de Königsberg, il n'eut aucune part à l'expédition de Moscou. On le nomma pendant ce temps, dans son département, député au corps législatif; et il y vint prendre place en 1814. Comme général, comme député, le baron Augier donna son adhésion à la déchéance de Napo-

l'éon ; et il fut créé chevalier de St-Louis le 8 juillet de cette année. Propriétaire de troupeaux et de forges dans le Berri, il parla également à la chambre des députés pour l'exportation des laines indigènes et contre l'importation des fers étrangers ; mais son discours le plus remarquable, dans cette session, fut celui qu'il prononça le 18 mars 1815, lorsque Napoléon, échappé de l'île d'Elbe, était si près de la capitale. Il y avait sans doute du courage à demander que, par un décret, tous les Français fussent appelés à prendre les armes contre l'ennemi commun, qu'il fût sursis par les tribunaux à toutes poursuites contre ceux qui répondraient à cet appel, que des récompenses nationales leur fussent assurées, qu'une médaille fût frappée en leur honneur, que la campagne qu'ils auraient à faire fût comptée triple pour l'avancement et les retraites, etc., etc. Il est vrai que, par une espèce de correctif ou de compensation, Augier demanda en même temps que l'on donnât les plus fortes garanties aux acquéreurs de biens nationaux, et contre le retour de la dime et des droits féodaux ; il alla même jusqu'à proposer le rétablissement des trois couleurs. Mais les événements se pressaient tellement, le départ de Louis XVIII et l'arrivée de Napoléon se succédèrent si rapidement, que l'on eut à peine le temps de délibérer sur ces propositions. Lorsque le pouvoir de Bonaparte fut rétabli, la conduite d'Augier devint la conséquence de ses discours. Dès le premier jour il envoya sa démission de général, et cette démission arriva dans le moment même où sa destitution était prononcée. Louis XVIII, aussitôt après son retour, le réintégra dans son grade et le nomma président du collège électoral de St-Amand, qui le réélut député à la chambre de 1815, où, se tenant également éloigné des partis extrêmes, il se montra dans toutes les discussions, surtout dans celle de la loi d'amnistie, l'un des partisans les plus zélés des propositions ministérielles. Le baron Augier, qui souffrait depuis longtemps de son ancienne blessure, mourut à Bourges, dans le mois de septembre 1819. M—D J.

AUGIER DUFOT. Voyez DUFOT.

AUGIER (FÉLIX-PAUL-LAURENT DE MOUSSAC), né à Montmorillon, le 23 juillet 1753, fit avec distinction ses études au séminaire de St-Sulpice ; en 1778, il fut reçu docteur à la maison de Navarre. De retour dans son diocèse, il fut nommé prévôt de la collégiale de Montmorillon et grand vicaire de Poitiers. Pendant la révolution, il suivit son évêque en exil, et après le concordat de 1801, il s'appliqua avec zèle et succès à relever dans le diocèse de Poitiers les séminaires et autres établissements ecclésiastiques. Il réorganisa le collège de Montmorillon, qui, par ses soins, est devenu si florissant. En 1802, l'abbé Augier fut proposé pour l'évêché de St-Flour, et en 1817 pour celui de Nîmes ; on assure que ce fut M. Lainé, ministre de l'intérieur, qui s'opposa à cette dernière nomination. Plus tard, en 1823, le roi Louis XVIII offrit à Augier l'évêché de St-Dié, mais il n'accepta point. Il refusa également celui de Châlons-sur-Marne, et voulut rester grand vicaire de Poitiers. Comme il résidait or-

динаirement à Montmorillon, il veillait particulièrement sur la partie du diocèse qui appartient à cet arrondissement. Le 22 avril 1827, dimanche de Quasimodo, il avait officié à la grand'messe dans l'église cathédrale de Poitiers ; après midi, se rendant aux vêpres, il tomba mort frappé d'apoplexie. La loyauté de son caractère, la droiture de son esprit, ses talents administratifs, son zèle pour la religion, ses manières nobles et prévenantes, lui avaient concilié l'estime et l'attachement du diocèse, dont il emporta les regrets. G—Y.

AUGUILBERT (THÉOBALD), médecin irlandais qui vivait vers la fin du 15^e siècle et au commencement du 16^e, a donné : *Mensa philosophica*, Paris, sans date (1507 ?), in-8°, ibid., 1517, in-8° : Francfort, 1602, in-42, sous le nom de Michel Scot. L'auteur traite des plaisirs de la table et des convenances qu'on y doit garder. D—B—G.

AUGUIS (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), né en 1748, à Melle, dans le Poitou, fils d'un subdélégué de l'intendance, fit ses études à Melle, et les acheva à Poitiers. Il servit ensuite quelques années dans les dragons de Laval-Montmorency. On a dit qu'il y fut capitaine ; mais cela est peu probable, puisqu'il n'était pas noble, bien que d'une famille très-honorable, et qu'il quitta de bonne heure le service pour devenir lieutenant général du bailliage de Melle. Il se montra dès le commencement partisan très-zélé des principes de la révolution, et fut nommé, en 1791, président du tribunal de district qui remplaça le bailliage ; puis député à l'assemblée législative, où il vota constamment avec le côté droit, mais où il ne parut pas une seule fois à la tribune. Nommé, en septembre 1792, député à la convention nationale par le département des Deux-Sèvres, il y vota dans le procès de Louis XVI contre l'appel au peuple, ensuite pour la détention jusqu'à la paix, et le bannissement sans peine de mort, s'il rentrait sur le territoire. Enfin il se déclara pour le sursis à l'exécution. Ce vote est sans contredit un des plus modérés et par conséquent un des plus courageux qui furent émis dans ce mémorable procès. On vit ensuite Auguis, dans toutes les occasions, se ranger du parti le moins violent. Il garda le silence pendant tout le temps que Robespierre domina cette assemblée, et il concourut avec beaucoup de zèle à sa chute dans la journée du 9 thermidor. Ayant aussitôt après été chargé, avec son collègue Serre, d'une mission dans le Midi, ces deux députés adressèrent de Marseille à la convention nationale un rapport qui fut lu dans la séance du 20 septembre 1794, et par lequel ils dénoncèrent avec beaucoup d'énergie la société populaire de cette ville et les partisans de l'infâme Robespierre qui, sous le masque du républicanisme, voulaient faire la contre-révolution. Quelques jours plus tard les mêmes députés eurent à rendre compte d'une émeute où les révoltés les ayant poursuivis jusque dans leur logement, les avaient obligés de lutter avec eux corps à corps. La convention nationale approuva par un décret la conduite de ses commissaires. Remplacé dans cette mission par Cadroy et Espert, Auguis revint bientôt à Paris,

et y fut nommé l'un des membres du comité de sûreté générale. Ce comité n'était plus alors le pouvoir sanguinaire qui, dirigé par les Amar et les Billaud-Varennes (*voy.* ces deux noms), avait converti la France de prisons et d'échafauds. Le principal soin du comité de sûreté générale que la convention créa après le 9 thermidor fut au contraire de découvrir et de faire échouer les complots sans cesse renouvelés par les partisans de Robespierre, pour s'emparer de l'autorité et rétablir le système de la terreur. Auguis se montra dans toutes les occasions l'un des plus zélés à combattre ce parti, et se distingua plusieurs fois par son courage et son énergie, notamment dans la journée du 12 germinal an 5 (1^{er} avril 1795), où il fut arrêté et blessé de deux coups de pique; et plus encore dans celle du 1^{er} prairial (20 mai 1795), où il entra, au milieu de la nuit, dans la salle des séances, dont il expulsa les révoltés qui, après avoir tué Ferraud (*voy.* ce nom), délibéraient audacieusement avec un petit nombre de représentants, leurs complices. Chargé ensuite, ainsi que trois de ses collègues, de poursuivre ces terroristes et de les désarmer à la commune et dans le faubourg St-Antoine où ils s'étaient réfugiés, Auguis s'acquitta de cette mission avec la même énergie, et rendit compte, dans la séance du 2^o prairial (21 mai), de la victoire qu'il venait de remporter et du désarmement des rebelles. Il concourut ensuite à faire adopter, contre les chefs de l'insurrection, les mesures les plus promptes et les plus sévères. Ce fut lui surtout qui contribua le plus à faire décréter d'accusation les députés Laignelot et Panis, qui se disaient ses amis. Peu de temps après il fut envoyé à l'armée des Pyrénées occidentales et ne prit plus de part aux délibérations de la convention. Lorsque cette assemblée se sépara, le sort le plaça dans les deux tiers qui durent faire partie du nouveau corps législatif, et il devint membre du conseil des anciens, où il se fit peu remarquer. En 1799, le département des Deux-Sèvres le nomma député au conseil des cinq-cents, où il s'opposa vivement, le 24 vendémiaire an 7 (octobre 1799), à la proposition du général Jourdan, de déclarer la patrie en danger. Auguis fit à cette occasion une révélation assez remarquable, c'est qu'il ne voulait pas que l'on employât contre le directoire un moyen que l'assemblée législative, où il siégeait, avait employé avant le 10 août 1792, dans l'intention évidente, et qu'il se faisait gloire d'avoir partagée, de renverser le trône de Louis XVI. Auguis fut présent à la séance du 18 brumaire à St-Cloud, et, ne s'y étant pas montré contraire à Bonaparte, il fut appelé aussitôt dans le nouveau corps législatif. Son département l'élut encore deux fois sous le gouvernement impérial, et à plusieurs reprises le porta sur la liste des candidats au sénat conservateur. Il mourut à Melle, le 7 février 1810. — AUGUIS (*Pierre-Jean-Baptiste-Bonaventure*), fils du précédent, était capitaine de frégate et mourut à la Havane en 1801. Il avait servi d'aide de camp à son père dans les missions que celui-ci remplit à l'armée des Pyrénées-Orientales et dans le midi de la France. — M. Pierre René Auguis, membre actuel de la cham-

bre des députés, est le frère du précédent. M—D j.

AUGURELLO (JEAN-AURÈLE), poète lauréat, né à Rimini, vers 1441, professa les belles-lettres à Trévise et à Venise. Il habita le plus souvent la première de ces deux villes, où il mourut le 24 octobre 1524 (suivant Mazzuchelli en 1537), dans une extrême pauvreté. Outre la poésie, il cultivait la langue grecque, l'histoire, les antiquités et la philosophie. On l'accusa de s'être adonné à l'alchimie; en effet, il composa un poème intitulé *Chrysopæia libri 13*, en vers héroïques, dans lequel il enseigne les moyens de faire de l'or; mais le savant Tiraboschi nie qu'il y ait parlé sérieusement, et qu'il ait cru à ce prétendu art. On dit cependant que Léon X, à qui il dédia ce poème, lui fit donner un grand sac vide, en lui disant que celui qui savait faire de l'or n'avait besoin que d'une bourse pour le mettre. Augurello fit des odes, des élégies, des vers iambes, des discours, qui ont été vivement critiqués par Jules Scaliger et par Balzac, mais où l'on remarque cependant un mérite au-dessus du commun. L'auteur se montre un des plus heureux imitateurs des anciens. Ces poésies furent imprimées à Vérone, 1491, in-4^o, et à Venise, 1505, in-8^o, Genève, 1608, in-8^o. Toutes les poésies d'Augurello ne sont pas réunies dans ce volume, un certain nombre sont insérées dans le 1^{er} vol. des *Deliciae Poetarum Italarum*, etc., plusieurs sont restées inédites. Son poème intitulé *Chrysopæia* parut à Bâle, 1518, in-4^o; Anvers, 1582, in-8^o, et a été réimprimé dans plusieurs collections d'ouvrages de chimie, et entre autres dans la *Bibliotheca chemica curiosa* de Manget, t. 2; il a été traduit en français par Joly, Paris, 1550, in-8^o; en vers français par François Habert, Lyon, 1548, in-16; Paris, 1626, in-8^o; en allemand par V. Weigel, Hambourg, 1746, in-8^o. Cet ouvrage, tout imparfait, tout obscur qu'il est, a, comme on voit, joui d'une très-grande célébrité. Augurello écrivit aussi un livre intitulé *Geronticon, lib. unus*, ou de la Vieillesse, dédié à son disciple Pierre Lippomano, depuis évêque de Vérone. G—É et D—B—G.

AUGUSTE (CAIUS JULIUS CÆSAR OCTAVE), originairement appelé *Caius Octavius*, était fils de Caius Octavius, et d'Atia, fille d'Atius Balbus et de Julia, sœur de Jules César. La famille des Octaviens était originaire de Vellétri, dans le pays des Volques. La branche dont sortait Auguste était riche et tenait à l'ordre des chevaliers. Son père fut le premier qui s'éleva jusqu'à l'ordre des sénateurs. Ce dernier, après avoir été préteur, alla en Macédoine, où il acquit de la réputation dans les emplois civils et militaires. Octave, qui est le sujet de cet article, naquit pendant le consulat de Cicéron, l'an de Rome 689, le 25 septembre de l'an 62 avant J.-C. Il n'avait que quatre ans lorsque son père mourut. Par les soins de sa mère et de L. M. Philippus, qu'Atia avait épousé en secondes noces, le jeune Octave reçut à Rome une très-bonne éducation, et fit, de tels progrès dans l'art de parler, le plus utile et le plus important de tous dans une république, qu'à l'âge de douze ans il prononça publiquement l'éloge funèbre de sa grand'mère Julia. Son jugement pré-

maturé, et la circonspection de sa conduite, lui attirèrent la faveur de son grand-oncle Jules César, qui annonça le dessein de l'adopter, dans le cas où il n'aurait point d'enfants. Quatre ans après avoir revêtu la robe virile, Octave, à peine remis d'une maladie grave, suivit en Espagne son grand-oncle, sous les yeux duquel il fit ses premières armes dans la guerre contre les fils de Pompée. L'Espagne soumise, César résolut de marcher contre les Parthes, et envoya Octave passer l'hiver à Apollonie, où, en attendant l'expédition, il étudia l'éloquence sous l'heréteur Apollodore de Pergame. « Les différents corps de cavalerie de la Macédoine se rendaient là tour à tour pour manœuvrer avec lui. Quelques-uns des principaux officiers de l'armée venaient aussi de temps en temps lui faire leur cour comme au parent de César. Il se faisait ainsi connaître et se conciliait la bienveillance de l'armée, parce qu'il accueillait tout le monde avec beaucoup d'affabilité. Il n'était que depuis six mois à Apollonie, lorsqu'il apprit, sur le soir, que César avait été assassiné. Ne sachant point la force des conjurés, ni si le peuple était pour eux, la terreur s'empara de lui. » (Appien.) Malgré les timides avis de ses amis, il s'embarqua pour l'Italie, accompagné de Vipsanius Agrippa, afin de connaître sur les lieux mêmes l'état des choses, et de poursuivre, ainsi que l'occasion s'en présenterait, les espérances que lui donnait l'adoption de Jules César. En débarquant à un petit port près de Brindes, il fut visité par une députation des soldats vétérans réunis en cette ville. Dès qu'il eut connaissance des décrets du sénat qui ratifiaient le testament, et de l'irritation du peuple contre les meurtriers, il déclara solennellement son adoption, et prit le nom de son oncle, en y ajoutant celui d'Octave (44 avant J.-C.). il se mit à la tête des vétérans, intercepta, pour son propre usage, le tribut que les provinces au delà de la mer envoyaient à la capitale, ainsi que tout l'argent qui appartenait à l'État dans la ville de Brindes, et marcha ensuite vers Rome, en traversant la Campanie. Il n'avait alors qu'à dix-neuf ans, et s'essayait déjà à la souveraine puissance (1). A Rome, deux partis divisaient l'État, celui des républicains, qui avait fait périr César; celui d'Antoine et de Lépide, qui prétendait le venger, et qui n'avait réellement d'autre intention que d'élever leur pouvoir au-dessus des lois. A cette époque, le dernier parti était triomphant, Antoine exerçait une autorité presque absolue. Il était consul, et ses deux frères Caius et Lucius

étaient l'un préteur et l'autre tribun du peuple. Octave alla d'abord visiter Cicéron, retiré à sa villa, près de Cumes; il lui parut très-avantageux de faire entrer dans ses intérêts ce grand orateur, qui, éloigné des deux partis, conservait encore une grande popularité, et qui d'ailleurs haïssait et redoutait Antoine. Lorsqu'il approcha de Rome, la plupart des magistrats, des soldats et des citoyens allèrent à sa rencontre; mais Antoine ne daigna pas faire attention à son arrivée. La mère et le beau-père d'Octave réunirent leurs efforts pour le détourner de sa périlleuse entreprise; à leurs exhortations, il répondit par ce vers de l'*Illiade* : « Plutôt mourir, que de laisser la mort d'un ami sans vengeance. » Sa première démarche fut d'obtenir la ratification légale de son adoption, ce qui se fit de la manière la plus solennelle. Il alla ensuite voir Antoine, lui offrit son amitié, et lui demanda l'argent que César avait laissé pour payer ses legs (1). Antoine, qui était blessé du ton de fermeté du jeune héritier de César, et qui croyait trouver en lui un obstacle à son ambition, le traita avec beaucoup de hauteur; mais il ne put détruire l'ascendant que prenait Octave sur le peuple, et chaque jour son rival acquérait de la popularité, à mesure que lui-même perdait la sienne. Les amis de la famille de César ménagèrent entre les deux rivaux une réconciliation, fondée sur l'intérêt qu'ils avaient l'un et l'autre de s'opposer au parti des républicains. Comme leur ambition était la même, il était difficile que leur union fût durable. Ils s'embrassèrent plusieurs fois, le cœur toujours dévoré de haine et de jalousie. Leur inimitié était si connue, qu'on accusa Octave d'avoir voulu faire assassiner Antoine. Celui-ci sortit de Rome sur la fin de l'année 44, et alla chercher à Brindes les légions de Macédoine. Octave, de son côté, parcourut la Campanie et le Samnium, d'où il se rendit en Étrurie. Il se trouva bientôt à la tête de 40,000 combattants. Antoine, avant d'attaquer son rival, voulut chasser de la Cisalpine Decimus Brutus, l'un des meurtriers de César. Octave, résolu de s'opposer à cette entreprise dont le succès eût été désastreux pour lui, fit alliance avec le sénat, joignit ses troupes à celles des consuls Hirtius et Pansa, et marcha au secours de Decimus qu'Antoine tenait assiégé dans Modène. En même temps il pressait par ses lettres Cicéron de lui accorder une entrevue, de lui donner des conseils, de prendre en main les affaires, et de sauver encore une fois la république. Dans la première affaire de cette campagne, Octave donna lieu à ses ennemis de soupçonner sa bravoure; dans la seconde, les historiens s'accordent à dire qu'il remplit tous les devoirs d'un général et d'un soldat. Les deux consuls périrent dans cette bataille, et leur mort parut si favorable à Octave, qui restait le maître d'une armée victorieuse, qu'il fut soupçonné, quoique injustement, d'y avoir contribué. Octave ne resta pas longtemps dans le parti du

(1) « Plein de confiance dans le nombreux concours de peuple et de soldats qui se pressait autour de lui, dans la gloire de son père adoptif, dans la bienveillance universelle dont lui-même était l'objet, il s'achemina vers Rome, escorté d'un nombreux cortège qui grossissait chaque jour comme un torrent. Les vétérans, qui avaient servi sous César et qui avaient obtenu des distributions de terres, accouraient de leurs domaines pour faire leur cour au jeune Octave; ils se répandirent en regrets sur le compte de César et en invectives contre Antoine qui n'avait point vengé un si grand attentat, et ils ajoutaient qu'ils étaient prêts à le venger eux-mêmes, si quelqu'un voulait se mettre à leur tête. » Octave donnait des éloges à leur zèle; mais il les renvoyait en leur disant que, pour le moment, il fallait différer. » (Appien.)

(1) Antoine ayant répondu qu'il ne restait rien de cet argent, Octave, sans se plaindre, mit en vente ses biens, ceux de sa famille et ceux de ses amis, afin de se procurer les moyens d'acquitter les legs faits au peuple par son oncle.

sénat (1), qui lui préférait Decimus Brutus, l'un des assassins de César; la haine qu'il portait aux chefs de ce nouveau parti, et le peu d'espoir surtout qu'il y trouvait de réaliser ses secrets desseins, le portèrent à se réconcilier avec Antoine, qui venait de réunir une armée très-nombreuse, et marchait en Italie, après en avoir été chassé. Octave, campé à Bologne, essaya, par le moyen de Cicéron, d'obtenir le consulat; comme cette tentative ne réussit point, il eut soin de cacher son mécontentement, et s'occupa des moyens de se venger. Le sénat, alarmé de la marche d'Antoine, donna la conduite de la guerre à Octave et à Décimus Brutus. Octave, qui avait fait son traité avec Antoine, au lieu de marcher contre lui, vint à Rome demander, à la tête de son armée, le consulat qu'on lui avait refusé. Les républicains firent quelques préparatifs de résistance; mais les soldats et le peuple étaient trop affectionnés à Octave, pour que ses adversaires eussent quelque espoir de succès. Il fut reçu au milieu des plus vives acclamations, et déclaré consul par le peuple, à l'unanimité des suffrages, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans révolus. Un des premiers actes de son autorité consulaire fut de faire condamner légalement tous ceux qui avaient pris part à la mort de César; il fit ensuite révoquer les décrets portés contre Antoine et Lépide, et les invita à revenir en Italie. Il alla au-devant d'eux, et leur entrevue eut lieu entre Bononia et Perusia, dans une île du Rhénus (Reno), petite rivière qui se perd dans le Pô. Ce fut là qu'ils jetèrent les bases de la fameuse puissance appelée le *second triumvirat*, dont le principe était une égale distribution du pouvoir suprême entre les trois chefs, qui devaient gouverner, pendant cinq ans, d'après de nouvelles lois, et réformer, disaient-ils, la chose publique. Ce plan fut cimenté par l'horrible proscription qui devait faire périr tous leurs rivaux, tous leurs ennemis, et remplir leurs trésors par les confiscations (2). Ils se sacrifièrent mutuellement plusieurs de leurs proches et de leurs amis; Octave abandonna Cicéron à la vengeance d'Antoine, qui, à son retour, consentit à la proscrip-

tion de son oncle Lucius César. Un autre sacrifice qu'on exigea d'Octave fut de répudier Servilie pour épouser Claudia, fille du fameux tribun Clodius et de Fulvie, alors épouse d'Antoine. La terreur devança les triumvirs dans les murs de Rome. A leur arrivée, la ville fut inondée du sang de ses citoyens. Ce fut au milieu de ces proscriptions, dont il faut lire le récit dans Appien, qu'Octave et Antoine firent des préparatifs contre Brutus et Cassius, qui s'étaient rendus maîtres des provinces d'Orient. Ayant conduit leur armée en Grèce, ils rencontrèrent les chefs républicains dans les plaines de Philippes, où cette grande contestation entre le triumvirat et la république fut décidée en deux batailles (42 avant J.-C.). Octave, retenu par un accès de fièvre, n'assista point au premier combat, à la suite duquel Cassius se donna la mort. Il se montra dans le second, où l'aile qu'il commandait fut d'abord repoussée, mais qui n'en fut pas moins décisif par la victoire d'Antoine et par la mort de Brutus. Antoine, qui avait gagné la bataille, honora la mémoire de son ennemi; Octave se montra moins généreux, et insulta, disent les historiens, aux restes de Brutus. Après cette campagne les triumvirs se séparèrent (1): la santé d'Octave se trouvait si altérée que, lorsqu'il débarqua à Brindes, on désespéra de sa vie. A son retour à Rome, il eut à remplir la tâche difficile de satisfaire l'avidité des soldats, par la distribution des terres conquises sur le parti vaincu. Cette distribution occasionna de grands troubles; Octave vit plusieurs fois sa vie en danger. Au milieu des scènes tumultueuses qui agitaient toute l'Italie, Octave eut à combattre Fulvie, dont il avait répudié la fille Claudia, et Lucius, beau-frère d'Antoine, qui avaient rassemblé des troupes dans la Gaule cisalpine (2). Après plusieurs combats, Lucius, le chef de cette nouvelle guerre civile, s'enferma dans Pérouse, et fut bientôt obligé de capituler (40 avant J.-C.). La ville fut mise au pillage, et trois cents sénateurs furent condamnés à mourir, pour expier l'attachement qu'ils avaient montré au frère d'Antoine. Ils invoquèrent l'humanité d'Octave, qui se contenta de leur répondre : « Il faut mourir (3). » Ce massacre fut présenté comme une offrande pieuse, offerte à un autel élevé aux mânes de Jules César déifié. Antoine, revenu en Italie, fit avec Octave un nouvel accord, par lequel ils se partagèrent le monde romain, laissant à Lépide les provinces d'Afrique. Dans ce partage, Octave eut Rome et les provinces de l'ouest. Alors les pro-

(1) La nouvelle de la défaite d'Antoine releva les espérances de l'aristocratie républicaine. Ce parti, depuis longtemps perdu sans retour, eut un moment avoir retrouvé sa puissance. Cicéron lui-même, s'abusant sur la nature et les conséquences de cet événement, se laissa porter en triomphe au Capitole, et ne craignit pas de mécontenter Octave en affectant à son égard une sénérité dédaigneuse. Le sénat, dans son aveuglement, supprima l'ovation qu'il avait d'abord décernée à l'héritier de César, et donna à Décimus le commandement des légions.

C. W.—R.

(2) « Ce dernier point donna matière à de longs débats. Chacun « voulait faire périr ses ennemis et sauver ses parents ou ses amis, « La haine enfin l'emportant sur tout le reste, ils transigèrent : « Octave abandonna Cicéron à Antoine, qui, de son côté, lui sacrifi- « fia L. César, son oncle à lui Antoine; et tous deux laissèrent « Lépide placer son frère Paulus sur la liste des pros crits. D'autres « disent que Lépide leur sacrifia son frère dont ils avaient exigé la « mort. Je ne crois pas qu'il se soit jamais rien fait de plus inhu- « main ni de plus féroce qu'un pareil échange. » (Plutarque, *Vie d'Antoine*.) La première liste de proscription ne comprenait que douze hommes choisis parmi les chefs du parti de la république; mais le besoin de vengeance et d'argent porta le nombre des victimes à 500 sénateurs et à 2,000 chevaliers. Octave résista d'abord au projet de proscription mis en avant par ses collègues; mais, lorsqu'il y eut consenti, il se montra plus cruel qu'eux.

C. W.—R.

(1) Octave eut l'adresse de prendre pour lui la tâche la plus difficile, mais aussi la plus avantageuse, celle d'achever la révolution et d'en récompenser les auteurs et les partisans.

C. W.—R.

(2) Lucius et Fulvie, irrités des mépris d'Octave, et alarmés de le voir étendre et fortifier chaque jour son influence et son pouvoir en rattachant à sa fortune les intérêts nouveaux créés par la révolution, le sommèrent de suspendre la distribution des terres jusqu'au retour de son collègue; sur son refus, ils prirent les armes et rallièrent autour d'eux les propriétaires dépossédés.

(3) Cette impitoyable et froide cruauté avec laquelle Octave traita les vaincus l'a fait accuser par plusieurs contemporains d'avoir lui-même suscité la révolte, dans le dessein de découvrir par là ses ennemis, de s'en défaire et de confisquer leurs biens au profit de ses vétérans. — La guerre de Pérouse eut lieu 40 ans avant J.-C.

C. W.—R.

scriptions commencèrent à s'arrêter ; Octave laissa revenir les proscrits qui avaient échappé à la mort, et qui ne pouvaient plus lui faire ombrage ; la paix qu'il avait rendue à l'empire romain ne fut troublée que par la révolte de quelques provinces des Gaules, qu'il alla pacifier en personne, et par la guerre maritime de Sextus Pompée, dont les vaisseaux bloquaient les ports de l'Italie et affamaient Rome. Cette lutte, qui dura quelques années, mit plusieurs fois en péril la fortune d'Octave, et se termina l'an 56 avant J.-C. par la ruine de Pompée. Octave ne pardonna point à Neptune d'avoir favorisé Pompée dans quelques rencontres ; et, longtemps après, il fit enlever sa statue du cirque où l'on célébrait des jeux publics. Ce fut à son retour des Gaules qu'il épousa la fameuse Livie, alors femme de Claudius Néron, qu'il obligea de divorcer, après avoir répudié lui-même Scribonia (1), sa troisième femme. Trois mois après son mariage, Livie, déjà mère d'un fils nommé Tibère, qui, dans la suite, devint empereur, donna le jour à Drusus Germanicus. (*Voy. ce nom.*) Bientôt le monde romain n'eut plus que deux maîtres. Dans la guerre contre Sextus Pompée, Lépide, qui était venu en Sicile avec une armée, eut quelques différends avec Octave ; il voulut faire valoir ses droits à l'autorité ; mais le caractère de ce triumvir était si insignifiant, que toute son armée se rangea sous les ordres d'Octave, qui, dans cette affaire, montra beaucoup de prudence et de présence d'esprit. Lépide fut dépouillé de son autorité triumvirale, et il parut si méprisable, qu'on lui permit de vivre. Octave devait bientôt n'avoir plus de rivaux à l'empire. Antoine, qui avait l'Orient, semblait avoir pris les mœurs des peuples soumis à sa domination ; et, quoique avancé en âge, il se livrait à l'amour et à la volupté, tandis que le jeune Octave se montrait un véritable homme d'État, marchant toujours à son but, et profitant de chaque faute de son collègue. Il avait l'avantage très-important de voir dans son partage la ville de Rome, dont le monde était accoutumé à recevoir des lois ; il sut en profiter, et s'appliqua à se faire aimer du peuple, dont il méritait en quelques points la reconnaissance, pour avoir rendu à l'Italie l'abondance et la paix. La générosité ou la prudence, qui lui fit jeter au feu, sans les ouvrir, plusieurs lettres de sénateurs trouvées parmi les papiers de Pompée, parurent annoncer un gouvernement plus doux ; il ajouta encore à sa popularité, en déclarant solennellement qu'il résignerait la puissance suprême aussitôt qu'Antoine reviendrait de la guerre contre les Parthes. On s'attachait d'autant plus à lui, qu'il avait l'air de dédaigner le pouvoir ; il parut permettre, plutôt que demander, qu'on le revêtît du titre de tribun perpétuel, qualité populaire, et qui fut son premier pas pour arriver à la puissance suprême. A mesure qu'il se rapprochait du peuple romain, il se déclarait plus ouvertement contre Antoine. Profitant de toutes les occasions de rendre son rival odieux, il acheva en-

fin de soulever contre lui l'indignation des Romains, en lisant publiquement le testament dans lequel l'amant de Cléopâtre reconnaissait pour héritiers les fils qu'il avait eus de cette princesse. Profitant de la disposition des esprits, Octave fit déclarer la guerre à la reine d'Égypte ; et, après avoir levé des forces considérables de terre et de mer, il s'avança vers le golfe d'Ambracie, rencontra la flotte d'Antoine à Actium, et, secondé par son amiral Agrippa, remporta une victoire qui le rendit maître du monde romain (31 avant J.-C.). Il poursuivit son rival en Égypte, et mit fin à la guerre, se moquant, avec sa froideur ordinaire, de la proposition que lui fit Antoine, de terminer leurs différends par un combat singulier, en disant qu'il pouvait trouver un autre moyen de mourir. Après la mort d'Antoine et de Cléopâtre, il leur fit faire de magnifiques funérailles. Un fils, que son compétiteur avait eu de Fulvie, n'en fut pas moins immolé à sa vengeance ou à sa sûreté ; un enfant, appelé Césarion, que Cléopâtre, disait-on, avait eu de César, subit le même sort ; Octave reçut ensuite en faveur le reste de la famille d'Antoine, et n'usa plus de ses succès qu'avec modération. Il resta deux années dans l'Orient, pendant lesquelles il arrangea toutes les affaires de l'Égypte, de la Grèce, de la Syrie, de l'Asie Mineure et des îles. De retour à Rome, il triompha pendant trois jours de suite, avec une grande pompe. Délivré de ses rivaux et de ses ennemis, et maître de l'univers, il eut, dit-on, quelque peine à se décider sur le mode de son autorité future ; Agrippa, qui l'avait élevé à l'empire par ses victoires, lui conseilla d'y renoncer ; Mécène, qui n'avait point eu de part à ses conquêtes, était d'avis qu'il les mit à profit ; il suivit l'avis de Mécène, ou plutôt sa propre inclination, et, fidèle à la politique qu'il avait toujours montrée, il chercha à inspirer au peuple et au sénat le désir de le voir maître absolu de l'empire : il abolit les lois du triumvirat, embellit la ville, et s'occupa de réformer les abus nés au milieu des guerres civiles. A la fin de son 7^e consulat, 27 ans avant J.-C., dans la trente-sixième année de son âge, il se rendit au sénat, et, dans un discours étudié, proposa d'abdicquer la puissance. Le sénat admira sa modération, et le conjura de garder l'empire. Ce fut alors, disent les historiens, une contestation de civilités qui aboutirent à une satisfaction commune ; car Octave continua à gouverner l'empire par le sénat, et le sénat se gouverna toujours par Octave. Il reçut alors un nom qui exprimait la dignité de sa personne et de son rang ; et ce nom fut celui d'*Auguste*. Auguste réunissait en lui le pouvoir : 1^o d'*imperator* ou empereur, dont la signification fut étendue, et qui le constituait commandant en chef de toutes les forces de terre et de mer, l'arbitre de la paix et de la guerre ; 2^o de proconsul, qui lui donnait une suprématie légale sur toutes les provinces qu'il pouvait visiter ; 3^o de tribun perpétuel, qui rendait sa personne inviolable, et qui lui donnait le droit de s'opposer à tous les actes publics ; 4^o de censeur ou surveillant des mœurs ; 5^o de souverain pontife ou de chef de la religion. Il avait de plus une dispense d'observer les lois, suivant sa volonté. A toutes

(1) Scribonia était la sœur de Scribonius Libo, beau-père de Sextus. Octave l'avait épousée par intérêt politique, espérant, par cette avance, rallier à sa cause le fils de Pompée. C. W.—R.

ces prérogatives, on ajouta le titre vénérable de père de la patrie, qui semblait faire considérer son peuple, ou plutôt le genre humain, comme sa famille. Cependant tous ces pouvoirs, tous ces honneurs, ne lui furent pas conférés à la fois, et ne se trouvèrent réunis sur sa tête qu'après un intervalle de plusieurs années. Il limita lui-même au terme de dix ans son autorité, laissant aux circonstances le soin de la renouveler. Il abandonna au sénat la nomination des gouvernements des provinces, à l'exception cependant de celles qui étaient exposées aux attaques de l'ennemi, et dans lesquelles se trouvaient rassemblées les légions ; il conserva au peuple le droit de choisir les principaux magistrats. L'esprit de sa politique fut toujours de conserver les anciens noms et les anciennes formes, persuadé que les formes et les noms ont plus d'empire sur l'esprit des peuples que les institutions elles-mêmes. Un de ses plus grands soins était de rendre sa domination insensible, et de cacher la main qui tenait les rênes du monde ; il rejeta jusqu'aux noms qui pouvaient déplaire, et, sur toutes choses, la qualité de dictateur, détestée dans Sylla, et odieuse dans César même. Le peuple courut au-devant d'une autorité dans laquelle il voyait encore quelque chose de l'ancien gouvernement. « A la réserve, dit un moderne, de quelques âmes « fières que rien ne peut contenter, chacun se faisait « honneur de l'apparence de la république, et n'était « pas fâché, en effet, d'une douce et agréable domination. » Le règne d'Auguste appartient plus à l'histoire générale qu'à la biographie ; nous nous contenterons d'en retracer un rapide tableau. Il eut plusieurs guerres à soutenir en Afrique, en Asie, et surtout dans les Gaules et en Espagne, où les légions, animées par sa présence, eurent beaucoup de peine à triompher des Cantabres. Ses armes soumièrent l'Aquitaine, la Pannonie, la Dalmatie, l'Illyrie ; elles continrent les Daces, les Numides et les Éthiopiens. Il fit une alliance avec les Parthes, qui cédèrent l'Arménie, et rendirent les drapeaux enlevés à Crassus et à Antoine. Après avoir pacifié la terre et la mer, Auguste ferma, pour la troisième fois, l'an 744 de Rome (3 ans avant J.-C.), le temple de Janus, qui n'avait été fermé que deux fois avant lui ; mais cette paix ne tarda pas à être troublée par la défaite de Varus, qui perdit trois légions dans une bataille contre les Germains, commandés par Arminius (voy. ARMINIUS), et se tua lui-même après sa défaite. La nouvelle de cet échec affligea vivement Auguste, qui laissa croître sa barbe et ses cheveux, et s'écria souvent, dans ses accès de douleur ; « Varus ! imprudent Varus ! « rends-moi mes légions ? » Cependant les Germains furent contenus par Tibère, et cessèrent de donner de sérieuses alarmes au chef de l'empire. Auguste, pendant la paix, fit un grand nombre de règlements utiles, et s'occupa de perfectionner son gouvernement, en corrigeant les abus ; il donna une nouvelle organisation au sénat ; il s'occupa de la réforme des mœurs, surtout dans ce qui concerne les mariages, qu'il encouragea ; il fit aussi des lois somptuaires ; régla la discipline de l'armée, qu'il avait besoin de contenir ; rétablit l'ordre dans les

jeux du cirque et dans les spectacles, et travailla à l'embellissement de Rome, qu'il se vanta, avec raison, de laisser de marbre après l'avoir trouvée de brique. Il fit plusieurs voyages, afin de porter partout, selon l'expression de Paternulus, les bienfaits de la paix qu'il avait donnée au monde. Il visita la Sicile et la Grèce, l'Asie Mineure, la Syrie, la Gaule, etc. ; fonda, dans plusieurs contrées, des villes et des colonies. Les peuples lui élevèrent des autels, et, par un décret du sénat, le mois de *sextilis* prit le nom d'Auguste. On conspira deux fois contre la vie d'Auguste ; Cœpio, Murena, Egnatius, etc., furent découverts et punis. Cinna fut plus heureux ; après avoir conspiré contre le nouvel empereur, il obtint son amitié. La générosité d'Auguste ne fit qu'augmenter l'affection des Romains, et diminua le nombre des mécontents. Dès lors il n'eut plus d'ennemis, ni au dedans, ni au dehors ; il ne trouva plus d'obstacles à sa volonté ni à sa puissance, et le maître de l'empire ne pouvait plus avoir de vœux à former, s'il eût gouverné sa propre maison avec autant de bonheur qu'il gouvernait l'univers. Les dérèglements de sa fille Julie l'affligèrent vivement ; il se montra même cruel en cette occasion, et traita plus sévèrement ceux qui avaient attenté à l'honneur de sa famille, que ceux qui avaient attenté à sa vie. L'histoire dit qu'il se laissa gouverner, dans sa vieillesse, par Livie, la seule personne, peut-être, qu'il eût véritablement aimée. Après avoir perdu ses enfants, et tous les jeunes princes en qui il avait placé ses espérances pour lui succéder, il ne lui resta pour héritier de sa puissance que Tibère, dont il connaissait les mauvaises qualités. Son âge avancé, et sa santé qui s'affaiblissait tous les jours, lui firent enfin désirer le repos. Il venait de faire un voyage vers la côte de Campanie, lorsqu'il fut obligé de s'arrêter à Nole, où il se mit au lit, et attendit patiemment les approches de la mort. Le dernier jour de sa vie, disent les historiens, il demanda un miroir, et fit arranger ses cheveux et son visage ; alors, faisant venir ses amis autour de son lit, il leur demanda s'il avait bien joué son rôle sur le théâtre de la vie. Lorsqu'ils lui eurent exprimé leur assentiment : « Ainsi donc, » ajouta-t-il, en se servant des paroles que prononçaient les acteurs à la fin des pièces, « adieu, battez des mains. » Quand ils se furent retirés, il fit à Livie de tendres adieux, et rendit dans ses bras les derniers soupirs. Il mourut le 19 du mois qui portait son nom, l'an 44 de J.-C., et de Rome, 767, à l'âge de 76 ans. Si le dernier trait de la vie d'Auguste est authentique, il peut servir à expliquer son caractère, sa politique, et même sa fortune. Il est certain que sa conduite fut toujours calculée et réfléchie, et qu'il eut le grand avantage de rester froid et impassible, au milieu d'un empire agité. Il marcha toujours à son but, sans jamais laisser pénétrer ses desseins. L'effet de cette politique était si sûr, que, sans être un grand guerrier, il profita de la guerre pour arriver à l'empire ; il profita de toutes les passions qu'il ne partageait point, et souvent des qualités qu'il trouva dans les autres. Il vainquit Brutus par Antoine, et Antoine par Agrippa ; il changea plusieurs

fois de parti, sans rien changer à ses projets, et devint enfin le maître, sans que la haine ou la jalousie eussent pu le deviner. Toute sa vie, il parut refuser l'empire qu'il avait désiré, et, cinq fois, il offrit d'abdiquer une puissance qu'on le priaît toujours de retenir entre ses mains. Auguste est un des hommes dont on a dit le plus de bien et le plus de mal. Après avoir promené dans l'empire toutes les fureurs de la guerre civile, il fit connaître aux Romains toutes les douceurs de la paix ; et l'histoire est obligé de répéter qu'il aurait dû ne jamais vivre, ou ne jamais mourir. Dès le lendemain de la bataille d'Actium, il regarda comme ses sujets tous les Romains qu'il avait combattus, et les traita avec modération ; il oubliait facilement les injures personnelles, et souffrait qu'on fit devant lui l'éloge de Pompée, de Caton et de Brutus. On peut dire qu'il donna l'impulsion à tout ce qui se fit de bien sous son règne ; il ranima l'agriculture, encouragea les arts, et les fit aimer. Doué d'un goût exquis, et d'un esprit qui s'appliquait à tout, il cultiva et protégea les lettres, et mérita d'attacher son nom à l'une des époques les plus honorables pour l'esprit humain. Après une longue vie, il mourut regretté de l'univers, qu'il avait troublé dans sa jeunesse, moins grand peut-être que César, mais d'un esprit plus réglé, ce qui a fait dire qu'il eût été plus glorieux d'être dans l'armée de César, et plus doux de vivre sous le gouvernement d'Auguste. Après sa mort, Drusus communiqua au sénat quatre petits livres écrits de sa main ; le premier contenait quelques règlements relatifs à la cérémonie de ses obsèques ; le second était un journal des principales actions de sa vie, qui furent gravées sur les colonnes d'airain de son mausolée. Une grande partie de ce journal a été conservée sur un ancien marbre trouvé dans la ville d'Ancyre. Le troisième livre contenait un abrégé des forces et des dépenses de l'empire ; le quatrième était un recueil d'instructions pour ses successeurs, qu'il détournait d'entreprendre de nouvelles conquêtes. Les funérailles d'Auguste furent célébrées avec une grande pompe. La maison où il était né, celle où il était mort, furent changées en sanctuaires. Livie se mit à la tête des prêtresses de cette nouvelle divinité. Elle fit compter 10,000 scsterces à un sénateur qui affirma, par serment, qu'il avait vu l'âme d'Auguste monter au ciel. On érigea partout des temples au prince déifié, et un nouvel ordre de prêtres fut institué en son honneur. Tibère lui consacra un sanctuaire dans son propre palais, et choisit vingt et un prêtres parmi les sénateurs. Auguste s'était exercé dans la poésie ; il avait composé une tragédie d'*Ajax* et *Ulysse*, un livre d'épigrammes, un poème, intitulé, *la Sicile*. On a souvent cité ces vers sur l'*Énéide*, qu'Auguste sut assez apprécier pour la dérober aux flammes, malgré les dernières volontés de Virgile :

Ergone supremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas ? ergo ibit in ignes,
Magna que doctiloqui morietur musâ Maronis !
Sed legum servanda fides ; suprema voluntas
Quod mandat, fierique jubet, parere necesse est.
Frangatur potius legum veneranda potestas

Quam tot congestos noctuque dieque labores
Hauserit una dies !

Les fragments qui nous restent d'Auguste ont été recueillis par J. Rutgers, et publiés par J.-A. Fabricius, Hambourg, 1727, in-4°. Ce volume contient différents opuscules relatifs à Auguste. M—D.

AUGUSTE, dit le PIEUX, duc de Saxe, fils de Henri le Pieux, naquit le 31 juillet 1526, fut d'abord administrateur de l'évêché de Mersebourg, succéda, en 1535, à son frère Maurice dans l'électorat de Saxe, et reçut, treize ans après, de l'empereur Maximilien II, l'investiture de ses États, avec dix étendards, solennité qui fut la dernière de ce genre en Allemagne, les investitures d'apparat étant tombées en désuétude. L'électeur Auguste dissipa, en 1563, une révolte suscitée par les partisans de Jean Frédéric, duc de Saxe, fils de l'électeur déposé, et fit arrêter et conduire à Vienne ce prince aussi malheureux que son père, et dont les États furent donnés à son frère Guillaume. Les réformés ayant voulu s'introduire dans les États d'Auguste, ce prince les en écarta, et fit dresser le fameux corps de doctrine connu sous le nom de *Formule de concorde*, pour réunir les luthériens, qui commençaient à se diviser. Il s'opposa, en 1582, dans la diète d'Augsbourg, à la réception du calendrier grégorien, soutenant qu'on ne pouvait l'admettre sans donner atteinte aux libertés germaniques, attendu le ton impérieux que prenait, pour le faire adopter, le chef de l'Église catholique. L'avis d'Auguste fut suivi par tout le parti protestant. Ce prince mourut le 11 février 1586, après avoir embelli la Saxe de plusieurs édifices publics, et dépensé des sommes considérables à faire bâtir le château d'Augustenbourg ; mais ses finances étaient en si bon ordre, qu'il laissa dans son trésor 17 millions d'écus. Son fils, Christian I^{er}, lui succéda. B—P.

AUGUSTE II (FRÉDÉRIC), électeur de Saxe et roi de Pologne, second fils de Jean-George III, électeur de Saxe, et d'Anne-Sophie, fille de Frédéric III, roi de Danemark, naquit à Dresde, le 12 mai 1670. La nature l'avait doué d'une force et d'une adresse qui le firent réussir, dès sa première jeunesse, dans les exercices du corps, et une éducation très-soignée lui inspira, pour les occupations de l'esprit, un goût dont l'influence se retrouve dans tout le cours de sa vie. La guerre que l'Europe entière faisait alors à Louis XIV l'appela sur les bords du Rhin, où son père, joint à l'électeur de Bavière, commandait l'armée de l'Empire. Il se distingua dans plusieurs rencontres ; mais l'entreprise des impériaux sur la Franche-Comté n'ayant pas eu de succès, la campagne ne fut que défensive, et le jeune prince n'eut aucune occasion brillante de se faire remarquer. Il n'en apprit pas moins de ses ennemis l'art de la guerre : il devait déjà au séjour qu'il avait fait en France, avant la rupture de la trêve de Ratisbonne, cette élégance de ton, ce goût du luxe et des arts qui, dans la suite, firent regarder la cour de Saxe comme la plus brillante d'Europe, après celle de Louis XIV. En 1691, l'électeur son père étant mort, Auguste alla à Vienne, où il

se lia d'une étroite amitié avec l'archiduc Joseph, depuis Empereur sous le nom de Joseph I^{er}. Cette amitié l'attacha pour longtemps aux intérêts de l'Autriche. La mort de son frère aîné, Jean George IV, l'ayant rendu maître de la Saxe, il accepta, en 1693, le commandement de l'armée impériale destinée à repousser les Turcs, qui se préparaient à entrer dans la Transylvanie, et se rendit à Peterwardein pour marcher de là au secours du comte Vétéran, chargé de garder les passages de cette province. Il arriva trop tard : le comte, battu à Lugos, avait été fait prisonnier, et les débris de son armée rejoignirent avec peine celle de l'électeur, qui, après avoir apaisé les troubles de la Transylvanie, et mis les frontières en état de défense, retourna à Vienne pour demander de nouvelles forces. Dans la campagne suivante, Auguste fit avancer les impériaux, et forma le siège de Temeswar ; mais il fut bientôt contraint de le lever ; les Turcs se préparaient à l'attaquer dans ses retranchements. Il les prévint, et engagea avec eux, sur les bords du Begh, une action où la victoire resta indécise ; il fit habilement une retraite difficile, et vint camper, le 30 août 1696, à Oltatsch, où il quitta l'armée pour aller consacrer ses soins, son argent et ses troupes, à l'acquisition du trône de Pologne, que se disputaient plusieurs rivaux. Jean Sobieski avait laissé trois fils ; mais la cour de France n'avait pas oublié qu'en 1672 ce prince, ne soupçonnant pas qu'il dût bientôt régner, avait écrit à Louis XIV, au nom des grands de Pologne, « pour lui demander de leur « donner pour roi, ou Turenne, ou Condé, ou un « prince de Conti, encore enfant, dont Turenne se-
rait le tuteur. » Turenne et Condé étaient morts ; mais le prince de Conti n'était plus enfant, et l'abbé de Polignac, ambassadeur de France en Pologne, fit agir en sa faveur tous les ressorts de l'intrigue et tous les pouvoirs de l'éloquence. Tout semblait servir ses projets ; la plupart des prétendants avaient été écartés. Jean Przependowski, castellan de Culm, engagea tout à coup l'électeur de Saxe à se mettre sur les rangs, et l'abbé de Polignac craignit bientôt de ne pouvoir vaincre un adversaire si redoutable. Le cardinal Radziejowski, primat du royaume, ainsi que le plus grand nombre des palatins, soutenaient le prince de Conti ; mais Auguste était aux frontières ; il vendait ses droits sur quelques-uns de ses États d'Allemagne, pour avoir de l'argent, et employait cet argent à acheter des suffrages ; il abjurait le luthéranisme pour embrasser la religion des nouveaux sujets qu'il voulait gagner : la diète s'assembla le 23 juin 1697. Une double élection fut faite le 27 ; Auguste confirma lui-même la sienne, en entrant aussitôt en Pologne avec 10,000 Saxons. La corruption et l'effroi l'emportèrent sur l'adresse du ministre français ; l'électeur de Saxe fut couronné à Cracovie, le 15 septembre, et le prince de Conti, après s'être présenté devant Dantzick, fut obligé de revenir en France, laissant son rival possesseur d'une couronne plus difficile à conserver qu'à conquérir. Auguste ne tarda pas à s'en apercevoir. » Elevé, dit Rulhières, dans les préjugés des souve-

« rains, il crut qu'il lui serait facile de régner arbitrairement dans un pays en proie à tant de désordres... Il conçut de cette facilité même, avec laquelle il avait acquis le royaume, l'espoir dangereux d'y rendre son autorité absolue. Il viola toutes les conditions qui lui avaient été prescrites, et, pour conserver auprès de lui, sous le nom de troupes auxiliaires, l'armée saxonne qu'il avait juré, à son couronnement, de renvoyer en Saxe, il chercha à engager la république dans une nouvelle guerre. » L'occasion s'en présenta bientôt. Par le traité d'Oliva, conclu le 7 mai 1660, la Pologne avait cédé à la Suède la plus grande partie de la Livonie. Auguste, en montant sur le trône, avait fait serment de la rejoindre à ses États ; le roi de Danemark et le czar Pierre I^{er} s'engageaient à l'attaquer de leur côté ; Charles XII, encore très-jeune, semblait peu propre à la défendre. Auguste fit marcher ses troupes, et parut bientôt à leur tête pour former le siège de Riga. Il eût emporté la place, sans la fermeté du gouverneur, le vieux comte Dalberg. Le siège traînant en longueur, Auguste saisit un prétexte pour se retirer sans honte ; la ville était pleine de marchandises hollandaises ; les états généraux firent faire des représentations à la cour de Pologne, et « le roi, « dit Voltaire, consentit à lever le siège, plutôt que de « causer le moindre dommage à ses alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance, « dont ils surent la véritable cause. » Des motifs déterminants se joignirent à ce prétexte : Auguste apprit la défaite de ses alliés ; Charles XII venait de battre le roi de Danemark sous les murs de Copenhague, et ce prince avait été obligé de se racheter par le traité de Travendahl, conclu le 18 août 1700 ; Pierre I^{er} avait été battu à Narva, et Charles se disposait à pénétrer en Pologne. Auguste sentit la nécessité de songer à se défendre, plutôt qu'à conquérir. Dans une entrevue qu'il eut avec le czar, les deux monarques contractèrent une étroite alliance, se promirent réciproquement 50,000 hommes de troupes, et, après s'être livrés pendant quinze jours à des excès d'intempérance qui étaient dans les mœurs de l'un et dans les goûts de l'autre, se séparèrent pour aller veiller à la sûreté de leurs États. Alors s'engagea cette lutte digne de l'histoire, et qui a trouvé un historien digne d'elle. Charles XII et Pierre I^{er} y attirèrent seuls les regards ; leurs noms ont jeté un tel éclat, qu'Auguste II, éclipsé, n'est guère connu de la plupart des lecteurs que comme l'ennemi de l'un et l'allié de l'autre : cependant il fit tout ce que pouvait faire un prince habile et vaillant ; il avait à combattre, avec ses fidèles Saxons, l'insubordination polonoise et la bravoure suédoise. Ce royaume, qu'il avait payé si cher, était plein de ses ennemis, que son despotisme avait irrités. Il n'était pas assez fort pour ramener l'unité dans ce désordre : il avait moins une véritable fermeté, qu'une bravoure à toute épreuve, et cet amour opiniâtre du trône, qui naît de l'habitude de régner. Charles XII, bien conseillé par son ministre, le comte de Piper, ne parut jamais considérer Auguste que comme un usurpateur, monté sur le trône en

dépôt des Polonais, et sépara constamment de la cause du roi celle de la république. Aussi n'eut-il que les troupes saxonnes à combattre ; encore Auguste ne pouvait-il pas en faire entrer beaucoup en Pologne : la nation s'y opposait continuellement. Ce fut auprès de Riga que se livra la première bataille ; Auguste ne put s'y trouver, parce qu'il était malade ; en son absence, le maréchal de Sténau la perdit, et rentra dans la Lusace, laissant Charles maître de la Courlande et de la Lithuanie, et, entre autres, de cette petite ville de Birsén, où le roi de Pologne et le czar avaient conspiré sa ruine quelques mois auparavant. « Ce fut dans cette place, dit Voltaire, qu'il conçut le dessein de détrôner le roi de Pologne, par les mains des Polonais eux-mêmes. » Il eut peu de peine à y réussir ; le cardinal Radziejowski, qui s'était opposé autrefois à l'élection d'Auguste, se mit secrètement à la tête du parti qui voulait le détrôner ; la diète, convoquée à Varsovie le 2 décembre 1701, se sépara sans avoir rien fait que prouver au roi l'état chancelant de son autorité ; il envoya à Charles XII la comtesse de Königsmark, sa maîtresse, pour obtenir une paix avantageuse ; elle ne put obtenir une audience, et, lorsque le primat se rendit lui-même dans le camp suédois pour négocier, Charles lui dit tout haut : « Je ne donne-
« rai point la paix aux Polonais qu'ils n'aient élu un
« autre roi. » Le primat informa tous les palatins de cette réponse : Auguste vit qu'il fallait combattre ; il fit venir 12,000 Saxons, rassembla l'armée polonaise, dite armée de la couronne, et marcha à la rencontre de son ennemi. Les deux armées furent en présence le 13 juillet 1702, entre Varsovie et Cracovie ; Auguste avait 24,000 hommes ; Charles n'en avait que 12,000 ; mais dès le commencement de l'action, les Polonais lâchèrent pied, et, malgré la bravoure des Saxons, malgré les efforts de leur prince, qui les ramena trois fois à la charge, Charles remporta une victoire complète, poursuivit Auguste, entra après lui dans Cracovie, en sortit pour le poursuivre encore, et ne se fût arrêté qu'après l'avoir atteint, s'il ne s'était cassé la cuisse en tombant de cheval. Auguste profita de l'intervalle que lui laissait cet accident pour regagner des partisans en Pologne ; la justice de ses plaintes, l'affabilité de ses manières, la facilité de ses promesses, entraînèrent les palatins convoqués à Lublin : le ministre que l'empereur Léopold avait envoyé à la diète contribua à les ramener ; ils promirent à Auguste une armée de 50,000 Polonais, et donnèrent six semaines aux révoltés pour venir demander pardon à leur roi ; mais ces révoltés formaient aussi à Varsovie une diète ou confédération redoutable que Charles XII, guéri de sa chute, se préparait à appuyer. Il marcha tout à coup contre les restes de l'armée saxonne qui s'étaient rassemblés à Pultusck, et le maréchal de Sténau, battu de nouveau, eut peine à se sauver avec deux régiments. Thorn, Elbing, Marienbourg tombèrent au pouvoir du vainqueur ; le 19 avril 1704, la diète de Varsovie déclara Auguste, électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne ; un interrègne fut publié ; on fixa le 12 juin

suivant pour l'élection d'un nouveau roi ; la voix publique et la volonté de Charles appelaient au trône Jacques Sobieski ; mais le roi détrôné sut encore écarter ce rival. Sobieski chassait aux environs de Breslau avec son frère Constantin ; trente cavaliers saxons, envoyés par Auguste, les saisissent à l'improviste et les emmènent prisonniers à Leipsick : leur frère Alexandre refusa une couronne que sa générosité lui défendait d'accepter aux dépens de son aîné. Charles se vit un moment embarrassé pour trouver un roi : Stanislas Leczinski, palatin de Posnanie, reçut enfin dans Varsovie, le 12 juillet 1704, un honneur qu'il désirait peu, et que, malgré son courage, il défendit ensuite faiblement, parce qu'il n'avait point d'ambition. Auguste, accoutumé à enlever ses rivaux, et qui lui-même s'était vu sur le point d'être enlevé près de Cracovie, par le général suédois Reinschild, qui, l'ayant surpris à table, l'avait forcé de s'enfuir jusqu'à Sandomir, résolut de marcher brusquement sur Varsovie, où Stanislas était resté avec sa famille, une garde polonaise peu sûre, et 1,500 Suédois, commandés par le comte de Horn. L'électeur de Saxe touchait aux murs de la ville, avec 20,000 hommes, avant qu'on se doutât de son approche : Stanislas s'enfuit précipitamment ; le comte de Horn et ses Suédois furent faits prisonniers ; Auguste rançonna durement une capitale infidèle ; le nonce du pape, qui l'avait accompagné, menaça de l'excommunication tous les prélats qui l'abandonneraient ; mais la surprise d'une ville et la colère de la cour de Rome étaient de faibles secours contre Charles XII, que Stanislas avait rejoint, et qui ne tarda pas à chercher Auguste, soigneux de l'éviter. En vain le monarque détrôné s'efforça de tromper son ennemi par des marches rapides et multipliées ; en vain le comte de Schulenburg, à qui il avait confié l'infanterie saxonne, passa l'Oder sous les yeux de Charles, et exécuta une retraite glorieuse ; en vain Auguste eut à Grodno une nouvelle entrevue avec le czar Pierre, qui fit entrer en Pologne un corps considérable de Moscovites, la fortune de Charles triompha de tant d'efforts ; le général suédois Reinschild remporta, près de Frauenstadt, le 13 février 1706, une victoire complète sur le comte de Schulenburg. Auguste commença à trembler pour ses États héréditaires ; la fidélité des Saxons méritait qu'il portât désormais sur eux toute sa sollicitude ; il fit fortifier Dresde, garnit de troupes la Lusace et toutes ses frontières ; mais un pays épuisé ne pouvait opposer qu'une faible résistance à une armée victorieuse : Charles pénétra en Saxe, et ces mêmes Saxons qui, depuis dix ans, combattaient sans murmure pour conquérir à leur prince des États étrangers, ouvrirent partout leurs portes à l'ennemi qui venait le dépouiller de ses États héréditaires. L'électeur était resté en Pologne avec les Moscovites ses alliés ; sentant enfin la nécessité de faire la paix, mais forcé de négocier secrètement pour ne pas se brouiller avec le czar qui voulait la guerre, il envoya des députés à Charles, et leur donna ses pleins pouvoirs. « Allez, leur dit-il en propres mots, tâchez de m'obtenir des conditions rai-

« sonnables et chrétiennes. » Charles en imposa de fort dures ; il exigea qu'Auguste renongât à la couronne de Pologne, reconnût Stanislas pour roi, abandonnât l'alliance de la Russie, renvoyât libres les princes Sobieski, les prisonniers de guerre, et livrât tous les déserteurs. Pendant que les députés s'efforçaient d'obtenir quelque adoucissement, Auguste lui-même, forcé par les Russes, qui ignoraient cette négociation, de livrer bataille au général suédois Mardefeld que Charles avait laissé en Pologne, remportait, près de Kalisch, une grande victoire, rentrait dans Varsovie, et y faisait chanter un *Te Deum*, lorsqu'on lui rapporta la réponse de Charles. L'électeur fut tenté de profiter d'un moment de prospérité ; il accusa ses plénipotentiaires d'une précipitation déplacée ; mais il n'était plus temps : continuer la guerre, c'était exposer la Saxe à de nouvelles dévastations. Auguste signa le traité qu'on lui proposait, et alla, le 18 décembre 1706, rendre visite à Charles, dans son camp d'Alt-Ranstædt. Pour comble d'humiliation, il se vit forcé d'écrire une lettre de félicitations à Stanislas, en lui envoyant les pierrieres et les archives de la couronne, moyennant quoi il redevenait paisible possesseur de son électorat, et rentra dans Dresde, où il reçut, peu après, la visite inattendue du roi Charles, qui, marchant contre la Russie, vint incognito passer quelques heures avec l'électeur étonné. Celui-ci ne démentit point, en cette occasion, sa réputation de loyauté ; il ne voulut pas écouter les insinuations de son premier ministre, le comte de Flemming, qui lui conseillait de ne pas laisser partir son redoutable ennemi. Rendu à ses premiers sujets, Auguste ne s'occupa d'abord que de leur bonheur : il s'appliqua à réformer l'administration et la jurisprudence ; il créa de nouvelles chaires dans les universités, et fonda un collège pour l'éducation de la noblesse ; les lettres fleurirent sous sa protection ; Dresde dut à ses soins de beaux édifices ; mais son humeur guerrière ne l'avait pas quitté, et son goût pour le faste l'entraînait souvent à des dépenses ruineuses. En 1708, il fit incognito la campagne des Pays-Bas contre la France ; en 1709, il se vit rappelé dans ce royaume qu'il avait quitté avec tant de regret, quoiqu'il n'y fût ni puissant ni aimé ; Charles XII, battu à Pultawa, ne pouvait plus soutenir le roi qu'il avait fait : le comte de Flemming préparait depuis plusieurs mois les Polonais à rentrer sous la domination d'Auguste. Ce prince protesta contre le traité d'Alt-Ranstædt, rentra en Pologne, où il fut bien accueilli, accorda aux partisans de Stanislas une amnistie générale, engagea le pape à relever ses sujets de leur serment de fidélité envers ce prince, et publia, le 18 août, un long manifeste pour se justifier de ce qu'il redevenait roi après avoir abdiqué. Comme il demandait un jour à un gentilhomme polonais ce qu'il pensait de cette pièce diplomatique, celui-ci lui répondit : « Il fallait « dire tout simplement : Attendu que le roi de Suède « a été battu à Pultawa, je suis remonté sur le « trône. » Auguste reprit avec le sceptre ses deux projets favoris, se venger des Suédois et asservir les Polonais : ils occupèrent le reste de sa vie. Pour

réussir dans le premier, il eut à Thorn une entrevue avec le czar Pierre, et les deux monarques, de concert avec le roi de Danemark, firent entrer leurs troupes en Poméranie. La Suède, malgré l'absence de son roi et l'épuisement où elle se trouvait, repoussa ces attaques : le comte de Steinbock remporta, près de Gadebusch, le 20 décembre 1712, une grande victoire sur les alliés, qui furent obligés de lever le siège de Stralsund et de Wismar. Les Turcs firent une diversion qui, bien que peu vigoureuse, ne laissa pas d'effrayer et d'occuper les confédérés ; le roi de Prusse prit la Poméranie en séquestre ; enfin, en 1714, un congrès s'ouvrit à Brunswick pour la pacification des États du Nord. Les prétentions exagérées de tous les souverains qui y avaient des députés ne laissaient aux amis de la paix que de faibles espérances, lorsque Charles XII, de retour à Stralsund, manifesta l'intention de recommencer la guerre avec acharnement. Une nouvelle ligue, dont le roi de Pologne était le principal moteur, se forma contre lui ; Stralsund, inutilement défendu par Charles, se rendit, le 21 décembre 1715. La Suède semblait toucher à sa ruine ; mais les projets du baron de Gœrtz, qui méditait une alliance entre ce royaume et la Russie, portèrent la désunion parmi les confédérés : le czar fut sur le point de s'unir avec Charles XII pour détrôner Auguste et rétablir Stanislas. La défiance régnait entre les cours du Nord ; elles s'épiaient mutuellement, lorsque la mort de Charles XII, en 1718, mit un terme à cet état d'inquiétude. Auguste fit sa paix avec la Suède, pour consacrer tous ses soins, tantôt aux querelles que lui suscitait la noblesse polonaise, tantôt aux fêtes qu'il se plaisait à donner. En remontant sur le trône de Pologne, il avait repris, comme on l'a déjà dit, le dessein d'y rendre son pouvoir absolu : le séjour des troupes saxonnes semblait lui en fournir les moyens ; ces troupes, dispersées dans tout le royaume, y subsistaient aux dépens de la noblesse qu'elles opprimaient, et qu'insultaient, dans sa misère, le luxe et les plaisirs de la cour. Une confédération fut bientôt formée pour résister à ces vexations. Tout à coup la cavalerie saxonne se vit attaquée et détruite sur tous les points. Fidèle à ce précepte héréditaire chez les Polonais : « Brûlez « vos maisons, et errez dans votre pays les armes « à la main, plutôt que de vous soumettre au pouvoir arbitraire, » un simple gentilhomme, nommé Ludukoski, se mit à la tête de la nouvelle ligue. Auguste eut recours à la médiation du czar ; en 1717, la paix fut conclue entre la république et le roi ; les troupes saxonnes sortirent du royaume, et « Auguste, renonçant alors, dit Rulhières, au dessein « d'asservir cette nation par la force, ne chercha « plus qu'à la corrompre et à la séduire... Il s'abandonna à la mollesse et au luxe. Son plus beau « régiment de dragons fut donné à un de ses plus « dangereux voisins, à Frédéric-Guillaume, roi de « Prusse, en échange de douze grands vases de porcelaine. Sa cour était fastueuse et polie... Les Polonais, dont les mœurs sont faciles, se livrèrent à « tous les dangers de son exemple ; et si les pré-

« mières années de ce règne avaient augmenté les « désordres de l'État, celles qui suivirent y ajoutèrent bientôt le désordre des mœurs. » On lit avec étonnement le détail des fêtes que ce monarque donna au roi et au prince héréditaire de Prusse qui étaient venus le visiter : une armée, campée à Mühlberg, près de l'Elbe, offrit à ces souverains le spectacle d'une bataille fictive, où la vérité des tableaux n'était égalée que par leur magnificence. C'était le plus souvent aux dépens de la Saxe que le roi de Pologne étalait un luxe si somptueux. Cependant il se faisait aimer de ses sujets, et soutenait avec dignité l'éclat de son rang dans les cours d'Europe ; il envoyait le comte de Hoym complimenter Louis XV sur son mariage avec la fille de Stanislas, cherchait à s'agrandir en Allemagne aux dépens de la succession de Charles VI, en refusant d'approuver la pragmatique sanction de cet Empereur, projetait de céder aux puissances voisines quelques provinces de la Pologne, afin de les engager à le soutenir dans son dessein de rendre la royauté héréditaire dans sa maison, et unissait ainsi, par une bizarre alliance, des sentiments généreux à des habitudes despotiques, le goût des plaisirs aux soucis de l'ambition, et l'inquiétude d'une humeur guerrière à la mollesse d'une vie voluptueuse. La mort vint mettre un terme à ses fêtes et à ses projets. Comme il se rendait, en 1733, à une diète convoquée à Varsovie, la gangrène se mit à une plaie qu'il avait à la cuisse, et il mourut dans cette ville, le 4^{er} février de cette année. On cite de lui plusieurs mots pleins de bonté et de sagesse. Il accordait aux catholiques et aux protestants une égale tolérance. Sa femme, Christine Éberhardine, fille du margrave de Brandebourg-Culmbach, n'ayant jamais voulu renoncer au luthéranisme, il ne fit rien pour l'y contraindre ; mais ce refus empêcha cette princesse d'être couronnée reine de Pologne. Il donna ordre un jour au primat et aux sénateurs de faire cesser quelques vexations exercées par les catholiques contre les protestants : « J'ai « été établi de Dieu, leur dit-il, pour protéger « mes sujets sans exception, et pour les maintenir « dans leurs privilèges, conformément aux lois du « royaume. » — Il laissa de sa femme un seul fils, Frédéric-Auguste (*voy.* l'article suivant) ; mais il eut de ses maîtresses un grand nombre d'enfants, entre autres le célèbre Maurice, comte de Saxe, que lui donna la comtesse de Königsmark. (*Voy.* son article.) Le *Dictionnaire historique* de Bâle (Supplém., t. 1^{er}, p. 968) a donné la liste des maîtresses et des enfants naturels d'Auguste II. G—r.

AUGUSTE III (FRÉDÉRIC), électeur de Saxe et roi de Pologne, fils du précédent, naquit en 1676, et succéda, en 1733, à son père, dans l'électorat de Saxe. Vers la fin de la même année, Louis XV voulut replacer sur le trône de Pologne Stanislas Lecinski, dont il avait épousé la fille ; mais la France était trop éloignée pour envoyer assez de troupes dans ce royaume. Une partie de la noblesse polonaise, retirée du champ d'élection, et soutenue d'une armée russe, élut Auguste III, qu'elle opposa à Stanislas, protégé par la cour de France ; cependant

Auguste ne fut universellement reconnu roi de Pologne que dans la diète de pacification ouverte à Varsovie, en 1736. Quoique dépourvu des grandes qualités de son père, ce prince marcha en apparence sur les mêmes traces, se ruinant en magnificences, en musique et en tableaux, sans s'y connaître. Sa physionomie épaisse et muette n'avait aucun caractère, et son esprit était si borné, que jamais il ne put apprendre la langue de son royaume ; son unique passion fut pour la chasse, et il abandonna tous les soins du gouvernement au comte de Brühl, son favori, assez adroit pour que ce monarque médiocre, mais orgueilleux et jaloux de son autorité, crût toujours l'exercer lui-même. Pour satisfaire chaque jour aux nouvelles fantaisies d'Auguste, le favori chargea en Saxe la banque de l'État de plus de billets qu'elle n'avait de fonds, et mit à l'enclène tous les emplois de la république. Du reste, le maître et le favori n'eurent point d'autre système politique qu'une entière dépendance de la Russie. Tandis qu'Auguste portait tranquillement le sceptre de la Pologne, de longs orages politiques, excités par son élection, exerçaient leurs ravages dans d'autres contrées. Ce prince préférait le séjour de Dresde à celui de Varsovie, parce que les forêts de son électorat étaient plus agréables pour la chasse que celles de son royaume, et parce qu'étant ennemi de toute représentation, il n'était pas obligé de tenir une cour à Dresde ; mais ses longues absences laissaient le gouvernement de Pologne dans une sorte d'inaction : jamais les diètes ou les assemblées de la nation ne furent plus orageuses et plus inutiles par l'entêtement de leurs membres. Pendant toute la durée de ce règne, la nation s'assembla toujours vainement et presque toujours les prétextes les plus frivoles suffirent pour faire rompre les diètes. Auguste paraissait aisément consolé quand la saison était favorable pour retourner en Saxe, et l'un des plus grands royaumes de l'Europe resta pendant près de trente années sans aucune sorte d'administration. Toutefois, sous cette espèce d'anarchie régulière, la Pologne paraissait heureuse et tranquille : il n'en fut pas de même de la Saxe. Alarmé de l'accroissement subit de la puissance prussienne, le roi de Pologne forma, comme électeur de Saxe, une alliance avec la reine de Hongrie, s'engageant à faire marcher au secours de la reine une armée de 30,000 hommes, au moyen de subsides que l'Angleterre et la Hollande promirent de lui payer. Cette armée, réunie à l'armée autrichienne, s'étant avancée en Silésie, y essaya une entière défaite. Le roi de Prusse attaqua la Saxe, et battit de nouveau, le 15 décembre 1745, l'armée de l'électeur, à la vue même de Dresde. Auguste abandonna précipitamment sa capitale, prit soin de sauver les tableaux et les porcelaines, et oublia les archives de l'électorat, qui tombèrent entre les mains du vainqueur. Auguste se réfugia dans son royaume ; mais son ministre préféra le secours des Russes à celui d'une armée polonaise. L'électeur-roi ne recouvra la Saxe, l'année suivante, qu'en vertu d'un traité humiliant, et moyennant un million d'écus d'emprunt, qu'il paya

au roi de Prusse. En 1756, il se vit enveloppé dans la guerre de sept ans par ce même monarque, qui pénétra de nouveau en Saxe, sous prétexte de prévenir les entreprises hostiles de la reine de Hongrie et de son allié. L'électeur-roi essaya en vain de détourner l'orage, en faisant faire à Frédéric II des propositions de neutralité; pour réponse, il ne reçut que ces mots accablants : « Tout ce que vous me proposez ne me convient pas. » Auguste sortit de Dresde le 10 septembre, et se rendit au camp de Pirna, où 17,000 Saxons étaient campés. Frédéric s'empara de nouveau de Dresde, investit l'armée saxonne, et l'obligea, le 15 octobre, de se rendre par capitulation. Le même jour, Auguste se retira au château de Königsstein, et de là à Varsovie; mais son autorité, déjà peu respectée en Pologne, le fut moins encore après la perte de son électorat. L'avènement de Catherine II au trône de Russie fut une source de nouveaux malheurs pour Auguste. Le duc Charles, son fils, fut attaqué en Courlande par les Russes, qui voulaient son expulsion, et Auguste ne put résister à cette nouvelle infortune. Atteint d'une maladie dangereuse, la situation de son fils l'occupait nuit et jour; mais la Saxe, restée depuis six ans à la discrétion de la Prusse, lui ayant été rendue à la paix d'Huberts, en 1765, cette heureuse nouvelle suspendit ses chagrins. Le séjour de Dresde se présenta à son esprit comme un asile contre le malheur qui le menaçait dans son royaume par les efforts de la Russie pour éloigner du trône de Pologne les princes saxons, devenus alliés de la France. Les mouvements des troupes russes firent prendre à Auguste la résolution de fuir, et, malgré sa faiblesse, il partit à la hâte pour la Saxe, abandonnant pour jamais la Pologne. Arrivé à Dresde, il s'y plongea dans l'inaction qu'il chérissait; mais un violent accès de goutte lui étant remonté dans la poitrine, il mourut le 5 octobre 1765. Ce prince, malgré ses malheurs et des intentions droites, laissa une mémoire peu recommandable. En montant sur le trône de Pologne, il avait embrassé, comme son père, la religion catholique, dans laquelle ses descendants ont persévéré, quoique la confession d'Augsbourg soit la seule établie en Saxe. — Son fils, Frédéric-Christian Léopold, lui succéda dans l'électorat de Saxe, et Stanislas Poniatowski sur le trône de Pologne.

B—P.

AUGUSTE DE BRUNSWICK. Voyez BRUNSWICK.

AUGUSTE (GUILLAUME), prince de Prusse, général en chef de l'armée prussienne, second fils de Frédéric I^{er}, naquit à Berlin, le 9 août 1722. Ce prince était le favori de son père, et ne le quittait presque jamais. Lorsque son frère Frédéric II fut monté sur le trône, le prince Auguste-Guillaume se distingua dans les deux premières campagnes de Silésie, et surtout à la bataille de Hohenfriedberg (le 4 juin 1745). En mai 1756, il fut fait général de l'infanterie, et contribua à cerner le camp des Saxons, près de Pirna, au commencement de la guerre de sept ans. Il ne déploya pas moins de bravoure dans la bataille de Lewositz. Le roi, son frère, lui remit

le commandement de l'armée qui avait été battue à Kollin; mais mécontent de la retraite que fit le prince aux environs de Zittau, il lui écrivit une lettre fort dure. Le prince désespéré quitta l'armée, tomba malade et mourut le 12 juin 1758, à Oranienbourg. Frédéric II montra dans cette occasion une insensibilité qui étonnerait, si elle n'était pas d'accord avec les autres traits de son caractère. La correspondance qui eut lieu entre les deux frères a été publiée en 1769, sous le titre d'*Anecdotes pour éclaircir l'histoire de la maison de Brandebourg et de la dernière guerre* : il est impossible, en la lisant, de ne pas s'intéresser au prince. Son autre frère, le prince Henri, fut si affecté de cette mort, et si irrité de la conduite du roi, qu'il ne put jamais la lui pardonner entièrement. G—T

AUGUSTE d'Udine, poète latin du 16^e siècle, se nommait GRAZIANI, et prit, selon l'usage de ce temps-là, les noms de *Publius Augustus Graecianus*; mais il se bornait le plus ordinairement à celui d'Auguste. Sur une médaille frappée en son honneur, on lit, autour de sa figure couronnée de laurier, ces simples mots : *Augustus vates*. On a imprimé un livre de ses odes, sous ce titre : *Augusti vatis Ode*, Venise, 1529, in-4^o. Elles sont précédées d'une vie de l'auteur, où l'on apprend qu'il professa les belles-lettres à Trieste et à Udine sa patrie, qu'il aimait beaucoup l'astronomie, et qu'il chanta quelquefois dans ses vers les événements futurs, ce qui fait voir que c'était plutôt l'astrologie que l'astronomie qu'il cultivait; qu'enfin il avait fleuri sous trois empereurs, Frédéric IV, Maximilien et Charles-Quint, dont le premier lui avait décerné la couronne de laurier. Il mourut à Udine, où on lui érigea un tombeau de marbre, avec cette inscription :

Augustus vates hic situs est.

G—É.

AUGUSTENBOURG (CHRISTIAN—AUGUSTE de Schleswig-Holstein-Sunderbourg, prince d'), changea, en devenant prince royal de Suède, le prénom de Christian en celui de Charles (Carl). Il naquit le 9 juillet 1768. Fils de Frédéric-Christian, duc régnant de Holstein-Sunderbourg-Augustenburg, et de Charlotte-Amélie-Wilhelmine, princesse de Holstein-Ploen, il appartenait par conséquent à l'illustre maison d'Oldenbourg, de laquelle descend la famille royale de Danemark, par Christian I^{er}, comte d'Oldenbourg, élu roi de Danemark en 1448, et devenu en 1459 duc de Schleswig et Holstein. Après avoir étudié les sciences et les lettres à Leipsick et montré d'assez grandes dispositions, ce prince entra dans la carrière militaire; et, lorsqu'il eut fait ses premières armes en Danemark, il passa au service d'Autriche en qualité de général major, le 10 juin 1805. Le roi de Danemark lui donna, l'année suivante, le même grade dans son armée; il le nomma commandant de ses troupes dans la Norvège méridionale, chef du régiment de ce nom, et gouverneur de la forteresse de Frederiksteen. Pendant son séjour en Norvège, le prince d'Augustenburg s'occupa activement de l'amélioration des prisons et du sort des détenus. Par ses soins et sous ses auspices, des écoles régi-

mentaires furent établies pour l'instruction des sous-officiers et des soldats. Il étendit ensuite ces dispositions aux officiers qui purent apprendre les hautes sciences en suivant des cours plus élevés; et, dans le même temps, il fonda une école où les enfants des militaires furent admis concurremment avec ceux des autres citoyens. En quittant la Norvège, au mois de janvier 1810, il légua à cette école, par son testament, une ferme qu'il avait achetée auprès de Frederickstad. Le 15 mai 1808, il fut élevé au rang de général lieutenant, et le 50 juin de la même année, à celui de général, pour récompense des services qu'il avait rendus en défendant la Norvège contre les attaques des Suédois. Il fut nommé vice-roi ou gouverneur de cette province avec le grade de feld-maréchal, le 25 juillet 1809. Au mois de mars de cette même année, Gustave-Adolphe IV, roi de Suède, arrêté par des nobles révoltés, ayant abdiqué la couronne, les rênes du gouvernement furent confiées au duc de Sudermanie, son oncle, qui ouvrit à Stockholm la diète par laquelle Gustave fut déclaré déchu du trône et sa descendance exclue de la succession. Peu après, le duc de Sudermanie fut élu roi, sous le nom de Charles XIII. A l'époque de l'installation de ce souverain, les Russes se préparant à envahir la Suède par Aland et par Ny-Carleby, en même temps que les Danois passaient les frontières, pénétraient dans le Wernieland, et menaçaient Gothenbourg et la capitale, il n'y eut d'autre alternative, dans ces tristes circonstances, que de conclure une trêve avec le Danemark. D'un autre côté, comme le nouveau roi était déjà d'un âge avancé, d'une faible constitution, et qu'il n'avait point d'enfants, les chefs du parti qui dominait alors en Suède, quoique divisés en plusieurs points, se déterminèrent, de concert avec le roi, à déferer la succession au prince Christian-Auguste et à ses descendants mâles. On s'empressa de communiquer cette décision à la cour de Danemark et au nouveau prince royal; mais comme à cette époque, quoique les hostilités fussent suspendues par un armistice, la paix n'existait pas encore entre les deux États, l'acceptation de cet acte fut différée jusqu'à la conclusion du traité définitif qui fut signée le 10 décembre 1809 à Jonkioping, du consentement de Napoléon, dont le ministre à Copenhague, M. Didelot, avait été tenu au courant des négociations qui précédèrent ce traité, tant par la cour de Danemark que par le baron d'Engerstrom, ministre des affaires étrangères de Suède. Le 50 du même mois, le prince d'Augustenbourg adressa une proclamation aux Norvégiens pour leur annoncer qu'il allait se séparer d'eux; et le 4^{er} janvier suivant, dans une lettre au colonel suédois Adlersparre, il signa pour la première fois comme prince royal de Suède, et substitua au prénom de Christian celui de Charles (Carl), que le roi Charles XIII l'avait invité à prendre en témoignage de l'attachement qu'il avait pour lui. Le nouveau prince royal, parti de Christiania le 6 janvier, arriva le lendemain au détroit de Swine, limite entre la Norvège et la Suède. Il y trouva une députation suédoise, et fut complimenté par le colonel Adlersparre, auquel il ré-

pondit en suédois de la manière la plus affable. Arrivé au château de Drottningholm, il y fut accueilli avec la plus cordiale affection par Charles XIII, et y reçut une députation de la diète présidée par le grand maréchal du royaume, lequel lui présenta l'acte d'élection et des engagements qu'il devait prendre envers le peuple suédois. Après l'avoir signé, le prince le remit au grand maréchal, en protestant de son exactitude à s'y conformer et de son amour pour ceux qu'il pourrait être un jour appelé à nommer ses sujets. Le 22 il fit son entrée solennelle à Stockholm, reçut l'hommage des états, le titre de fils adoptif du roi, et fut ensuite nommé premier amiral de Suède. Pendant son séjour à Stockholm, le prince Charles-Auguste employa tous ses moments à se mettre au courant des affaires publiques, et il réussit principalement à gagner l'affection des classes inférieures par l'attention qu'il eut de visiter les hôpitaux, les prisons et même les marchés, où il s'assurait par lui-même de la bonne qualité des denrées. Il se proposait de faire un voyage dans les provinces méridionales pour s'informer de l'état des troupes; il désirait aussi avoir une entrevue avec son frère aîné, le duc d'Augustenbourg, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps, et qui l'attendait à Helsingborg. Parti de Stockholm le 9 mai, accompagné du comte de Sparre et de son aide de camp de Holst, avec lesquels il était venu de Norvège, il avait l'intention de visiter les chantiers de Carlscrona et de s'arrêter un jour à Lund, pour remercier l'académie qui y est établie, du choix qu'elle avait fait de lui pour son chancelier, lorsqu'il tomba malade aussitôt après avoir mangé d'un pâté froid. Il continua son voyage malgré des douleurs violentes et de fréquents vomissements que les fatigues de la route augmentaient encore. Une conversation qu'on prétend qu'il eut à Lindkoping avec le docteur Lodin, et dans laquelle il lui aurait dit qu'il craignait que le pâté n'eût été fait dans un vase de cuivre mal étamé, fut l'origine des bruits qui circulèrent depuis et se fortifièrent de plus en plus, qu'il aurait été empoisonné. Les remèdes qu'on lui administra produisirent peu d'effet: il eut de fréquents évanouissements et perdit même la mémoire au point qu'en voyant son frère à Ramlosa, près Helsingborg, il ne le reconnut pas et lui demanda qui il était. Les deux frères se séparèrent à Helsingborg le 28 mai, pour ne plus se revoir, et le même jour le prince Charles-Auguste, malgré ses souffrances, se rendit à cheval à Quidingue, pour voir les manœuvres du régiment de hussards de Marnier. Il eut à peine fait quelques pas, après avoir mis son cheval au galop, qu'on l'aperçut lâchant les rênes qu'il tenait d'une main peu assurée, et qu'il tomba à la renverse. Son aide de camp Holst et son écuyer Hagy le relevèrent, et Bransow, son second officier d'ordonnance, alla chercher le docteur Rossi, que le roi, en apprenant son indisposition, lui avait envoyé de Stockholm. Ce médecin trouva le prince dans un état d'insensibilité profonde, et respirant avec peine; tous les remèdes qu'on lui donna ne produisirent aucun effet; et, après avoir rendu par la bouche et par le nez une écume rou-

géatre, il expira au bout d'une demi-heure. Son corps ayant été transporté dans la cure de Quiddingue, on envoya chercher les premiers médecins de Lund; mais il ne restait plus aucun espoir quand ils arrivèrent. Ils se bornèrent à dresser un procès-verbal de l'état dans lequel se trouvait le prince; le 30, son corps fut ouvert, et les médecins déclarèrent qu'il était mort d'une attaque d'apoplexie. Cette déclaration envoyée par ordre du roi au collège de médecine de Stockholm, avec les matières trouvées dans le corps, fut confirmée par un rapport de cette société savante. Néanmoins les soupçons d'empoisonnement se répandirent parmi le peuple, et, aux funérailles du prince qui avait su gagner son affection, il se souleva, et dans sa rage mit en pièces le malheureux comte de Fersen, contre lequel on lui avait inspiré des préventions. Pour le calmer, le gouvernement se crut obligé de promettre une récompense de 20,000 rixdales à celui qui fournirait quelques renseignements à ce sujet. Mais une profonde obscurité couvre encore cet événement, qui aurait été réellement causé par un empoisonnement prémédité, si l'on s'en rapporte à la brochure publiée par le maître ès-arts Krook, prêtre de Quiddingue, où le corps du prince fut porté et ouvert par le médecin Rossi, et si l'on remarque que, peu de temps après, ce médecin fut privé de son emploi et exilé en Suède. Par suite de la crainte qu'on avait de nouveaux mouvements tumultueux, ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'on porta le corps dans l'église de Ridderholm, où on lui érigea un monument, orné d'inscriptions exprimant les espérances que les qualités du prince avaient fait concevoir, et les vifs regrets que sa perte avait causés. Le prince d'Augustenbourg, fort simple dans ses habitudes, était extrêmement sobre, se levait et se couchait de très-bonne heure. Il n'avait que 42 ans quand il cessa de vivre; il eut la même année pour successeur, comme prince royal, le maréchal Bernadotte, aujourd'hui roi.

D—z—s.

AUGUSTI (FRÉDÉRIC-ALBERT), naquit en 1696, à Francfort-sur-l'Oder, de parents juifs qui, à l'époque de sa circoncision, lui donnèrent le nom de Josué Ben Abraham Herschel. Ayant fait ses études à Bresci, en Lithuanie, il voulut se rendre à Constantinople, mais il fut réduit en esclavage et racheté par un négociant polonais; il fit ensuite de nouvelles études à Cracovie et à Prague, et fut, en 1722, converti au christianisme par le surintendant luthérien Reinhard, dont il avait par hasard fait la connaissance à Sondershausen. Après son baptême, il étudia de nouveau à Gotha et à Leipsick, devint, en 1754, pasteur à Eschenberg, dans le duché de Gotha, et y mourut en 1782, à l'âge de 85 ans. Sa vie fut exemplaire, et on ne peut avoir de doutes sur la sincérité de sa conversion. On lui doit de très-bonnes apologies de la religion chrétienne contre les juifs, et des ouvrages utiles : 1^o *Diss. de adventus Christi necessitate, tempore templi secundi*, Leipsick, 1794, in-4^o. 2^o *Aphorismi de studiis judæorum hodiernis*, Gotha, 1751, in-4^o. 3^o *Mystères des juifs concernant le fleuve miraculeux Sambathion, et les Juifs rouges pour l'explication du v. 12 du ch. 17 du 2^e livre des*

Rois, Erfurth, 1748, in-8^o (en allemand). 4^o *Notice sur les Karaïtes*, ibid., 1752, in 8^o (en allemand). 5^o *Dissertationes historico-philol. in quibus judæorum hodiernorum consuetudines, mores et ritus, tam in rebus sacris quam civilibus exponuntur*, ibid., 1753, in-8^o. Ses écrits sont tous indiqués dans le *Répertoire des auteurs allemands morts de 1750 à 1800*, par J.-G. Meusel, 1^{er} vol., p. 418. Un ami d'Augusti a publié sa vie, rédigée sur les matériaux qu'il a fournis lui-même : elle a paru en allemand, à Erfurth, en 1791, in-8^o.

S—R.

AUGUSTIN (SAINT), naquit à Tagaste, petite ville d'Afrique, le 15 novembre 354, sous le règne de l'empereur Constance. Lui-même nous a laissé de grands détails sur sa vie, dans son livre des *Confessions*. De tous ses ouvrages, il n'en est aucun qui ait plus contribué à jeter de l'intérêt sur St. Augustin. La science, les vertus, la constance des saints sont un objet d'éternelle vénération; la piété de St. Augustin avait ce caractère d'amour passionné pour Dieu, qui, dans tous les siècles, a toujours séduit et entraîné; les récits qu'il a faits de ses fautes, de son orageuse jeunesse, l'effet progressif des sentiments religieux sur son âme, qui resta encore longtemps faible, après avoir été persuadée, tout cela le rend moins étranger à notre humanité que la plupart des autres Pères de l'Eglise. Les *Confessions* de St. Augustin sont une prière continue; il s'adresse sans cesse à Dieu avec une sorte de familiarité d'adoration singulière et touchante; il le supplie de lui donner la lumière nécessaire pour découvrir les fautes qu'il a pu commettre dans tous les temps de sa vie, et il exhale avec force des sentiments de honte et de repentir. Ses scrupules ont parfois trop de subtilité, c'est là le défaut de son génie; les écoles de philosophie, le goût particulier aux Africains, et le caractère général de l'esprit à cette époque, l'ont quelquefois éloigné de la simplicité. St. Augustin raconte comment il fut élevé par les soins d'une mère pieuse, Ste. Monique, qui désira ardemment de le rendre savant et religieux; il s'accuse d'avoir mal répondu à cette éducation. Mais, dès son enfance, on démêle en lui les penchants qu'il sanctifia depuis; on les retrouve toujours au milieu de ses fautes; à peine savait-il parler, qu'il priait Dieu ardemment de lui éviter les punitions que ses maîtres lui faisaient craindre. N'est-ce pas la piété la plus sincère et la plus ardente que puisse montrer un enfant? Dans ses études, les règles de la grammaire, l'étude du grec, tout ce qui demandait un travail positif le rebutait; mais il fondait en larmes en lisant la mort de Didon, et il ne pouvait se séparer de ces fables de l'antiquité, qui animaient son imagination : telle fut la direction que prit son esprit. Un peu plus tard, il commença à se livrer avec ardeur aux passions de la jeunesse. Dès l'âge de seize ans, il conçut un penchant violent pour les femmes et goûta avec ivresse les plaisirs des sens. Sa mère s'en affligeait; son père, nous dit-il lui-même, s'en inquiétait moins; il lui importait surtout que son fils devint docte, éloquent, et capable d'acquiescer de la gloire et de la fortune. Ses parents, rassemblant

leurs modiques ressources, parvinrent à l'envoyer à Carthage pour achever ses études; jusqu'alors c'était à Madaure qu'il avait été enseigné. Il continua à se livrer aux plaisirs avec un avide empressément. Cependant il ne faut pas croire qu'il s'abandonnât à de honteuses débauches. « Eh! qu'est-ce qui faisait « mon plaisir, s'écrie-t-il, sinon d'aimer et d'être « aimé ? » Aussi s'attacha-t-il uniquement à une femme qu'il aima pendant quinze ans avec fidélité, dont il eut un fils, et qu'il ne quitta que lorsqu'il commença à réformer sa vie. En même temps il s'appliquait avec soin à la rhétorique et à l'éloquence, et se préparait à suivre la carrière du barreau; il s'aceuse du goût extrême qu'il avait alors pour les représentations de théâtre; il y trouvait des émotions conformes aux sentiments auxquels il se livrait. Il était dans sa dix-neuvième année, étudiant avec zèle les lettres et l'éloquence, lorsqu'il vint à lire un livre de Cicéron, nommé *Hortensius*, qui n'est point parvenu jusqu'à nous. Ce livre renfermait une exhortation à la philosophie; il fit en lui une soudaine révolution; et dès lors il conçut une ardeur incroyable pour la vérité et pour la sagesse; mais le philosophe qui avait éveillé en lui ce sentiment était loin de le satisfaire. St. Augustin se trouva ramené vers cet amour de Dieu qu'il avait sucé avec le lait, et qui lui était entré bien avant dans le cœur. Dès lors il chercha à combler cet intervalle immense qui sépare les premières notions de la sagesse humaine des sommets célestes de la religion. Il était en cet état d'anxiété où met la recherche des plus hautes vérités, lorsqu'il entendit professer les systèmes des manichéens. Il en fut séduit et embrassa leur secte avec un grand zèle. Il trouva que leurs raisonnements étaient bien liés, et résultaient d'une dialectique qui procédait régulièrement. Son cœur n'était point satisfait; il lui semblait souvent que les manichéens le conduisaient à de grandes absurdités; mais accoutumé à la philosophie humaine, il se contentait d'un système, dès qu'il rendait compte d'une difficulté. Le manichéisme se fondait alors sur deux erreurs principales: l'existence des deux principes, et la persuasion que ces deux principes étaient deux substances subtiles, inhérentes à la matière; c'était un panthéisme double et matériel, mêlé d'une physique ridicule, de superstitions magiques, et de fables grossières, où l'imagination africaine trouvait moyen de déployer quelques séductions. St. Augustin devint non-seulement manichéen, mais il entraîna plusieurs de ses amis dans son erreur, et y demeura attaché pendant neuf ans. De plus en plus ébranlé par les difficultés qu'il se faisait, et par les absurdités que l'étude des physiciens et des astronomes lui laissait apercevoir dans le manichéisme, mais ne sachant que substituer à ce système, sentant le besoin de ne pas laisser sans solution les questions qui importent le plus à tout homme qui pense, il n'abjurait pas positivement sa secte. C'était la philosophie d'Aristote qui le tenait pour ainsi dire renfermé dans les absurdités des manichéens. Accoutumé à croire que toutes nos idées ont nos sens pour unique principe, il ne pouvait s'élever à aucune notion spirituelle;

la matière et ses propriétés étaient les seules vérités qui lui semblaient exister. Une des choses qui contribua à le dégoûter davantage des manichéens, ce furent ses conversations avec Fauste, le chef de la secte. On lui avait annoncé que toutes ses objections seraient résolues par cet habile sophiste; il vit un homme agréable, mais peu savant, plus spirituel que profond, et détournant adroitement les questions pour éviter les difficultés. Pendant ces neuf années, St. Augustin croissait toujours en savoir, en éloquence, en méditation; les peines de la vie et le développement de son esprit le rapprochaient de plus en plus des idées de la vraie religion. La perte de son meilleur ami, qu'il vit mourir avec les consolations chrétiennes, la douleur continuelle de sa mère, qui s'affligeait de le voir manichéen, tout contribuait à le pousser au but qu'il devait atteindre. Après avoir professé l'éloquence, soit à Carthage, soit à Tagaste; après avoir composé son premier ouvrage, *de la Beauté et de la Convenance*, qui n'est point parvenu jusqu'à nous, il se rendit à Rome, c'était un théâtre plus digne de ses talents; d'ailleurs, le désordre des mœurs de Carthage lui était odieux. Il se déroba furtivement aux larmes de sa mère, et quitta l'Afrique; il passa peu de temps à Rome, et alla remplir à Milan une place de professeur d'éloquence. St. Ambroise occupait le siège de Milan, et ses saintes prédications étaient célèbres. L'amour de l'éloquence attira d'abord St. Augustin, et peu à peu il en vint à goûter non-seulement la diction, mais aussi la doctrine du prélat. Les livres des platoniciens contribuèrent encore à le tirer d'erreur. Cette philosophie idéale remplit son âme d'une noble flamme, le souleva au-dessus du matérialisme, dont il ne pouvait sortir, et le plaça tout à fait sur le seuil de la religion; car Platon et l'école d'Alexandrie étaient arrivés aux notions les plus raisonnables de la Divinité; ils avaient dégagé Dieu et l'âme humaine de toute idée matérielle. Ainsi St. Augustin apprenait de St. Ambroise à révéler l'Évangile, et de Platon à se faire une idée de l'essence divine; mais il n'avait pas encore uni ces deux choses par le lien de la révélation, en quoi consiste le vrai fondement de la religion. Sa mère vint le joindre; Alype et Nébride, ses vertueux amis, vinrent vivre avec lui. Ses méditations devenaient de plus en plus profondes, sa vie prenait chaque jour plus de gravité; il marchait d'un pas rapide vers la religion: il était convaincu; mais quitter tout attachement à la terre lui paraissait trop rude. Il reconnut facilement le néant de la gloire et de l'ambition; mais il ne pouvait arracher de son cœur les plaisirs de l'amour. Il quitta la femme avec laquelle il vivait, mais peu après il en prit une autre. Il lut l'Écriture sainte, et, pour la première fois, il en sentit toute la puissance. Ses agitations, ses combats redoublaient; tout le poussait vers une sublime résolution; enfin, un jour qu'on lui avait raconté comment deux officiers de l'empereur venaient d'abandonner leur brillante existence pour vivre chrétiennement, il sentit en lui un mouvement extraordinaire, et une lutte décisive s'engagea dans son âme.

Il quitta son ami Alype; il ne pouvait plus parler, tant il était agité. Il alla se coucher sous un figuier; se roulant par terre, versant des torrents de larmes, il demanda à Dieu de lui donner plus de force. Alors il lui sembla entendre une voix qui disait: « Prenez et lisez. » Il se leva, et, prenant les *Épîtres* de St. Paul, il les ouvrit au hasard, avec une inexprimable angoisse. Il y lut: « Ne vivez pas dans les festins ni dans l'impudicité. Revêtez-vous de notre Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas à contenter votre chair suivant les désirs de votre sensualité. » Dès ce moment, il se sentit tranquille et soulagé; son sort fut fixé. Cette scène, la plus sublime peut-être qui puisse se passer dans le cœur d'un homme, est dépeinte d'une façon admirable dans les *Confessions*; on ne saurait rien lire de plus vrai et de plus élevé. Cette époque de sa vie a paru si intéressante, que l'Eglise, par un privilège que St. Augustin ne partage qu'avec St. Paul, l'a consacrée par une fête particulière, qui se célèbre le 5 du mois de mai. Dès lors il ne s'occupa plus qu'à vivre saintement; il se retira à la campagne avec quelques amis, qui, se réglant toujours sur lui, étaient devenus de pieux chrétiens. Ste. Monique présidait à cette sainte société, où l'on se livrait sans cesse à de religieux entretiens et à des études assidues. St. Augustin élevait, en outre, avec soin et amour, son fils Adéodat, qui donnait de grandes espérances. Dans cette retraite, il composa divers ouvrages. Ses amis recueillaient les conférences qu'ils avaient avec lui, et plusieurs nous sont parvenues. Il fit un livre contre les académiciens et leur scepticisme; un autre sur la vie bienheureuse, où il soutient que la connaissance et l'amour de Dieu peuvent, dès cette vie, conduire à la béatitude; un troisième, intitulé de *l'Ordre*, où il essaye à montrer comment les biens et les maux sont compris dans l'ordre de la Providence, et passe ensuite à tracer l'ordre qu'il faut suivre dans les études pour arriver à la connaissance des choses incorporelles: il fit aussi ses *Soliloques*, qui sont une peinture de l'état de son âme, et de la jouissance qu'il éprouvait à dompter le reste de ses passions, pour servir et aimer Dieu uniquement. Ce fut ainsi qu'il se rendit digne du baptême; il le reçut, dans sa trente-troisième année, des mains de St. Ambroise, en même temps qu'Alype et Adéodat. Il résolut alors de retourner en Afrique: ce fut à cette époque qu'il perdit sa mère. Ce lui fut une cruelle douleur, que la religion seule put adoucir. Il passa encore quelque temps à Rome, où, continuant sa vie studieuse, il fit les livres des mœurs de l'Eglise contre les manichéens, et de la grandeur de l'âme. Il commença aussi son ouvrage sur le libre arbitre. De retour en Afrique, il vendit ses biens pour en donner le produit aux pauvres, et conserva seulement de quoi vivre frugalement, en commun, avec quelques amis. Cependant ses écrits et ses travaux sur la religion allaient toujours se multipliant. Il vivait ainsi depuis trois ans, lorsqu'un jour, étant à l'église d'Hippone, l'évêque, qui était vieux, témoigna le désir d'ordonner un prêtre qui pût l'aider et lui succéder; le peuple se saisit de St. Augustin,

et le força à promettre qu'il entrerait dans l'état ecclésiastique. Il se faisait une idée si sévère des devoirs du ministère, qu'il obéit à la voix publique avec crainte et douleur. Dès lors il commença à prêcher avec un incroyable succès; la piété se répandait à sa voix, l'Afrique s'emplissait de monastères. Une foule de disciples se pressaient autour du prédicateur, qui exerçait à la fois l'empire de la religion, de la philosophie et de l'éloquence. Il rassembla, comme à Tagaste, dans une maison contiguë à l'église, des serviteurs de Dieu que son exemple porta au renoncement des choses du monde. Là, on recevait des enfants pour les instruire, des catéchumènes pour les disposer au baptême. Plusieurs autres églises en tirèrent des colonies pour faire de semblables institutions, qui furent la pépinière de l'épiscopat. Ces communautés de prêtres et de clercs ont servi, dans ces derniers temps, de modèle à l'érection des séminaires. St. Augustin composait toujours de nouveaux écrits, spécialement contre le manichéisme, dont il avait connu tout le danger. En 395, un concile d'Afrique se rassembla à Hippone, et St. Augustin y parut avec un grand éclat. Peu après, il commença à combattre les donatistes, dont l'hérésie intolérante désolait l'Afrique. Ils prétendaient que les évêques, s'étant montrés faibles pendant la persécution de Dioclétien, avaient perdu leurs pouvoirs; qu'ils n'avaient pu depuis, ni les exercer, ni les communiquer; ils regardaient comme nuls les sacrements donnés par ces évêques et leurs successeurs, et dans leur prétendue rigidité, ils condamnaient et persécutaient l'Eglise, en s'abandonnant à mille désordres. St. Augustin se livra avec ardeur à les ramener par ses livres, ses conférences et ses sermons; il y réussissait souvent. En 395, il fut fait évêque d'Hippone, conjointement avec le vieillard Valère, que jusqu'alors il avait simplement aidé dans ses fonctions; il ne fut pas moins admirable dans ce haut rang. Sa piété, sa douceur, son savoir, son zèle à convertir les hérétiques, sa charité envers les pauvres, ses soins éclairés pour les affaires civiles, lui attirèrent la vénération de toute l'Afrique. C'est principalement par ses longs et pénibles combats contre les donatistes, qui couvraient presque toute l'Afrique, où ils comptaient plus de cinq cents évêques de leur parti, qu'il signala la première époque de son épiscopat. Plus jaloux d'éteindre le schisme par des mesures pacifiques que de s'acquérir la gloire du triomphe par des victoires éclatantes, il chercha tous les moyens de douceur qui lui parurent propres à les rapprocher; il engagea même les préfets à modifier, en leur faveur, la rigueur des lois impériales, toutes les fois que la sûreté publique n'y était pas intéressée. On le vit s'adresser aux plus considérables d'entre eux, à leurs évêques surtout, pour les amener à des discussions amicales; les aller trouver jusque dans leurs assemblées: « Au nom de Dieu, leur disait-il, cherchons ensemble et de bonne foi la vérité. — Gardez vos brebis, lui répondait souvent l'évêque donatiste, et laissez-nous les nôtres. — Fort bien, répliquait Augustin, voilà mes brebis, voilà les vôtres; mais où est le troupeau de

« Jésus-Christ ? » Les donatistes, redoutant son éloquence, incidentaient sur des règles d'étiquette. Augustin, guidé par l'esprit de charité, leur était ce moyen illusoire, en s'élevant au-dessus des formes canoniques, toutes les fois que l'occasion de conserver ou de rétablir l'unité se présentait, soit en les mettant à l'écart, soit en suspendant leur exercice. C'est ainsi qu'il fit décréter, par le concile de Carthage, en 401, que l'on pourrait admettre dans leurs grades respectifs ceux des ecclésiastiques donatistes qui voudraient se réunir, lorsque cette condescendance tendrait à faciliter d'autres réunions. C'est ainsi que, pour préliminaire à la célèbre conférence de Carthage, il décida les évêques catholiques à proposer la cession de leurs sièges, s'ils succombaient dans la dispute, et à recevoir les évêques donatistes en partage de leur dignité et de leur ministère, s'ils triomphaient ; et, dans le cas où les peuples témoigneraient de la répugnance à voir deux évêques en même temps sur un siège, à donner l'un et l'autre leur démission en faveur d'un troisième, qui serait élu canoniquement. « C'est pour le peuple chrétien que nous sommes évêques, disait-il ; la dignité épiscopale nous sera bien plus honorable, si, en la quittant, nous réunissons le troupeau de Jésus-Christ, que si nous le dispersons en la rete-
nant. Dans les causes importantes, où il s'agit de détruire de grandes scissions, et de faire cesser de grands scandales, il faut savoir se relâcher d'une trop rigoureuse sévérité, et employer tous les remèdes que suggère la charité. Que les donatistes reviennent à l'Eglise ; qu'ils soient prêtres, évêques pour son utilité, comme ils l'avaient été dans le schisme pour la combattre ; bien loin d'en concevoir de la jalousie, nous les exhortons à venir, nous allons les chercher dans les rues, sur les chemins, dans les haies, pour les ramener, et nous les embrassons tendrement, lorsqu'ils sont arrivés : qu'ils viennent, et que la paix se fasse, voilà tout ce que nous demandons. » Ce fut en publiant hautement ces grandes maximes d'ordre public et de charité chrétienne, qu'Augustin tint dans le silence ceux de ses collègues dont la mesure proposée aurait pu révolter l'ambition, qu'il reprima les murmures de certains catholiques, qui, peu instruits de l'esprit de l'Eglise, osaient la blâmer, et qu'il a mérité l'admiration de la postérité. Plus de cinq cents évêques, de part ou d'autre, s'étaient rendus à Carthage. La conférence, ouverte le 1^{er} juin 411, dura trois jours. Augustin, l'organe des orthodoxes, démontra l'universalité de la véritable Eglise, que les donatistes prétendaient concentrer dans leur société. Plusieurs évêques rentrèrent dans le sein de l'unité avec leur troupeau ; et l'on apprit, par la conduite de ce grand homme, quelle est la voie qu'on doit suivre pour terminer les guerres religieuses. Augustin était encore aux prises avec les donatistes, lorsque l'affaire la plus importante que l'Eglise ait eue peut-être jamais à démêler l'appela à de nouveaux combats. « Dès que Pélage parut, dit Bossuet, les particuliers, les évêques, les conciles, les papes, et tout le monde, en un mot, tant en Orient

« qu'en Occident, tournèrent les yeux vers ce père (Augustin) comme vers celui qu'on chargeait, par un suffrage commun, de la cause de l'Eglise. On le consultait de tous côtés sur cette hérésie, dont il découvrit d'abord le venin, pendant qu'elle se cachait sous une apparence trompeuse et par des termes enveloppés. » Il l'attaqua dans des sermons et dans des écrits, avant qu'elle eût été condamnée, sans toutefois nommer les chefs, dans l'espérance de les gagner par la modération de ses procédés ; mais quand Pélage eut surpris le concile de Diospolis par une confession captieuse ; quand ses disciples, vaincus en Afrique, eurent trouvé des protecteurs à Rome, et jusque sur la chaire de St. Pierre, alors Augustin électrisa tous ses collègues, devint le régulateur de toutes leurs démarches, l'âme de tous leurs conciles. On commençait à agiter les questions du libre arbitre, de la grâce et de la prédestination ; lui-même avait traité du libre arbitre en combattant les manichéens, et avait montré comment le mal provient de la volonté de l'homme. Il n'avait point essayé de déterminer jusqu'à quel point cette volonté était souveraine ; il s'appliqua à cette question dans son traité de la *Prédestination*. Là, évitant l'hérésie des pélagiens et des semi-pélagiens, qui donnaient une extension indéfinie au libre arbitre, et voulaient que la grâce fût une récompense et non pas une cause des mérites de l'homme, il établit que le premier commencement de la foi n'est pas moins un don de la grâce que toute la suite des bonnes œuvres. Cette doctrine est fort délicate, et St. Augustin convenait que, dès qu'on parle du libre arbitre, il semble qu'on nie la grâce, et réciproquement. On sent, au fond du cœur, que les deux principes sont vrais à la fois ; mais ces vérités de sentiment sont difficiles à exprimer : ce qui fait que l'on ne saurait assigner bien précisément leurs limites. Il semble que St. Augustin soit tombé dans une sorte de fatalisme, puisque la première volonté du bien est un don gratuit de Dieu. On ne la recevrait donc que par une sorte de prédestination ; mais St. Augustin a toujours pris soin de protester contre toute conséquence exagérée qu'on pourrait tirer de sa doctrine. Avant lui, on avait peu traité ces questions ; comme on n'avait pas eu à se précautionner contre les hérétiques, qui outrèrent le libre arbitre, on n'avait pas parlé de la grâce ; et l'Eglise approuve et révère de saints écrivains, qui semblent s'accorder mal avec St. Augustin, plutôt par ce qu'ils n'ont pas dit que par ce qu'ils ont dit. St. Augustin employa sa vie entière à maintenir la foi catholique contre les attaques de toute espèce, à la répandre par ses vertus. De tous les points du monde chrétien, on lui soumettait toutes les difficultés, et l'on implorait son savoir et son éloquence. Son zèle ne se ralentit pas : il terrassa les manichéens, il fit condamner les pélagiens par les conciles, il confondit les donatistes dans plusieurs conférences, il écrivit contre les priscillianistes ; mais le plus beau et le plus complet de ses ouvrages, dont l'intérêt a subsisté en entier dans la chaleur des controverses, c'est la *Cité de Dieu*. Lorsqu'en 410, Rome fut prise par Alaric, et que la

plus belle partie du monde civilisé était en proie aux barbares, il s'éleva des clameurs contre la religion; le reste des païens et des philosophes se prit à dire que, depuis l'établissement de la religion, le monde était de plus en plus livré à d'effroyables calamités. St. Augustin entreprit alors de montrer combien, même lorsqu'elle est éclairée par la plus pure philosophie, l'idolâtrie est impuissante à donner aux hommes, même le bonheur de cette vie. Puis il explique ce que c'est que la cité céleste, c'est-à-dire l'Eglise de Dieu, qui subsiste là haut dans toute sa gloire, et dont quelques fragments sont dispersés parmi la cité terrestre : c'est l'opposition continuelle de l'amour des choses de ce monde, avec l'amour des choses divines, et leur combat commencé depuis la chute des anges. Presque toute la doctrine de St. Augustin se retrouve dans ce livre, qui est sans doute la plus noble peinture de la religion chrétienne; elle y est présentée, comme dans tous ses écrits, avec une douceur pénétrante. Il semble toujours appeler les hommes au bonheur et à la plénitude de l'âme, non pas seulement pour l'éternité, mais encore pour cette vie : il parlait d'après son expérience. Plein de passion et de scrupule, lui-même n'avait pu trouver de calme que dans cet asile. En 429, le comte Boniface, gouverneur d'Afrique, appela les Vandales et leur roi Genserik; la contrée fut bientôt livrée à mille maux par cette incursion, et les derniers jours de St. Augustin, qui pour lors avait soixante-quinze ans, furent rendus amers par la vue de ce fléau. En vain Boniface se repentit de sa trahison, et voulut arrêter ceux qu'il avait appelés; il fut plusieurs fois vaincu, et finit par s'enfermer dans Hipponne, où les Vandales vinrent l'assiéger. Le saint évêque ne se laissa point abattre, et prodigua des secours et des consolations à son troupeau malheureux. Cependant il demandait à Dieu de ne pas lui laisser voir la ruine de sa ville; il mourut le troisième mois du siège, le 28 août 430. On rendit de grands honneurs à sa mémoire; quelques années après, il parait que son corps fut transporté en Sardaigne, d'où il a été, dit-on, dans le 8^e siècle, apporté dans l'église de St-Pierre de Pavie, où il est révérend. Son disciple, St. Posside, a écrit sa vie et rassemblé ses ouvrages. En s'adressant aux lecteurs, il dit : « Je crois que ceux qui ont eu le « bonheur de l'entendre lui-même parler dans l'é-
« glise ont eu encore plus d'avantages pour profiter
« de ses lumières; mais ils en ont eu moins que
« ceux qui ont été témoins de ses actions et de sa
« vie, car il n'a rien enseigné qu'il n'ait lui-même
« pratiqué. » St. Augustin a continué d'obtenir la vénération de toute l'Eglise catholique. Quelques jésuites, emportés par leur ardeur contre les jansénistes, ont parlé de lui sans respect, sans justice et sans décence. On peut dire que, parmi les Pères de l'Eglise, il y en a eu de plus savants, de plus habiles dans le langage, d'un goût plus pur; il y en a eu aussi qui ont eu occasion de souffrir davantage pour la foi. Il n'en est point qui attire plus à la religion, qui la fasse aimer davantage, qui pénètre plus dans le cœur de l'homme. Il a été surnommé le *docteur*

de la grâce, et les peintres, dans leurs tableaux, lui ont donné pour symbole un cœur enflammé. On trouve dans ses écrits trop d'allégories; mais elles lui fournissaient une certaine facilité pour appuyer les instructions qu'il donnait à son peuple; des pointes, des antithèses, des rimes même, alors en vogue, mais qu'il a admises tard dans ses discours; car ses premiers écrits sont cités comme des modèles dans le genre de traiter les graves questions de doctrine, et il n'affaiblit depuis son style, selon la remarque d'Érasme, que pour s'accommoder au goût de ceux à qui il parlait. Ses ouvrages, en général, forment un corps complet de théologie. Le seul livre de la *Doctrine chrétienne* contient, au jugement de Bossuet, plus de principes pour entendre l'Écriture sainte, qu'il n'y en a dans tous les autres docteurs. Ses sermons, dont il nous reste près de quatre cents, faits pour la plupart sur-le-champ, sont de simples homélies, où l'on voit un pasteur qui instruit ses brebis; un maître, ses disciples; un père, ses enfants. Ils sont écrits sans art, sans plan; mais on voit qu'il savait imprimer ses instructions dans les esprits, par des expressions agréables, des pensées vives et subtiles, adaptées au génie des Africains, qui en étaient souvent touchés jusqu'aux larmes. Comme tous les grands hommes, il s'est peint dans ses lettres; il y développe sa belle âme, y fait admirer une vaste étendue de connaissances, une éloquence naturelle, une prudence consommée, un zèle ardent pour les intérêts de l'Eglise, un amour constant pour la vérité, une piété tendre et solide, une bonté qui ne se refusait à personne, une modestie sans égale. Consulté de toutes parts, et sur toutes sortes de questions, plusieurs de ses réponses sont des traités complets : on y trouve presque entière l'histoire ecclésiastique de son temps, surtout celle des donatistes et des pélagiens. La meilleure édition des œuvres de St. Augustin a été donnée par les bénédictins : *S. Aurelii Augustini Opera, Parisiis, 1679-1700*, 11 t. en 8 vol. in-fol. Il est bon de joindre à cette édition l'*Appendix Augustiniana*, volume qui fait partie de la réimpression de ce Père faite à Anvers par les soins de J. le Clerc, *1700-1703*, 12 t. en 9 vol. in-fol. Dans l'*Histoire générale des écrivains sacrés*, on trouve une analyse excellente de ses œuvres en 2 vol. in-4^e. Le Nain de Tillemont a écrit sa vie. Cet ouvrage a de la réputation, et la mérite en effet. Il nous reste à donner, d'après les bénédictins, une notice abrégée des traductions françaises de St. Augustin. Les *Confessions*, traduites par Æmar Hennequin, évêque de Rennes, Paris, 1582, 2 vol. in-8^e; par Paul Dumont, Douai, 1600; par le P. Cerisiers, jésuite, Paris, 1658, petit in-12; par Arnauld d'Andilly, Paris, 1649, in-12; par Dubois, Paris, 1688, in-8^e, nouvelle édition revue et corrigée, Paris, 1820, in-8^e, et 1823, 2 vol. in-12; par D. Martin, bénédictin, Paris, 1741, 2 vol. in-8^e, avec le texte latin, ou 2 vol. in-12, sans le texte; par M. l'abbé de la Mennais, avec une notice sur les manichéens, Paris, 1822, 2 vol. in-32. Les *Œuvres contre les académiciens*, traduits par Villefore, Paris, 1703, in-12. Le *Livre de la Vie heureuse*, traduit par Villefore,

Paris, 1715, in-12, à la fin d'une nouvelle édition de la traduction des *Confessions*, par Arnauld d'Andilly. Les *Livres de l'Ordre*, traduits par Villefore, Paris, 1701, in-8°. Les *Soliloques*, traduits avec les *Méditations* et le *Manuel*, par le P. Ccisières, Paris, 1659, in-12; par le sieur de la Croix-Christ, Paris, 1663, in-12; par le P. Regnier, chanoine régulier, Paris, 1684, in-12; par la Bonodière, Paris, 1696, in-12. Cette dernière est la plus estimée. Les mêmes, avec le *Manuel* et les *Méditations*, traduits par G. Desprez, 1725, in-12; nouvelle édition, 1823, in-12. Le *Libre arbitre*, traduit par Villefore, 1701, Paris. Les *Mœurs de l'Église catholique*, trad. par A. Arnauld, Paris, 1644, in-8°, avec le texte latin; et par Dubois, Paris, 1690, in-8°. Le *Livre de la Vraie Religion*, trad. par les mêmes. Les *Lettres*, trad. par Dubois, Paris, 1684, 2 vol. in-fol., ou 6 vol. in-8°, avec des notes, par Tillemont. La *Doctrine chrétienne*, trad. par Colletet, Paris, 1656, in-12; et par Villefore, Paris, 1701, in-8°. Les *Commentaires du Sermon sur la montagne*, trad. par Lombert, Paris, 1685, in-12. Les *Traité sur l'Évangile de St. Jean et sur son Épître aux Parthes*, trad. par le P. Golefer, Paris, 1700, 4 vol. in-8°. Les *Sermons sur les Psaumes*, trad. par A. Arnauld, Paris, 1685, 7 vol. in-8°. Les *Sermons sur le Nouveau Testament*, trad. par Dubois, Paris, 1694 et 1700, 4 vol. in-8°. Les deux derniers sont de la Bonodière. Les *Livres de la Foi, de l'Espérance et de la Charité*, trad. par A. Arnauld, Paris, 1648, in-8°, avec le texte latin. Le *Combat du chrétien*, trad. par M. de Belsunce, évêque de Marseille, 1738, in-8°. De la *Manière d'enseigner les principes de la religion chrétienne à ceux qui ne sont pas encore instruits*, trad. par Dubois, Paris, 1678, in-8°. De la *Contenance, contre le Mensonge, de la Patience*, trad. par Dubois, à la suite de l'ouvrage précédent. De la *sainte Virginité, du Bien de la virginité, du Bien du mariage*, trad. par Jean Hamon, Paris, 1680, in-12. Claude Séguenot, prêtre de l'Oratoire, avait publié longtemps auparavant une traduction de la *Sainte virginité*, avec quelques remarques, Paris, 1658, in-12. Les deux *Livres à Pollentius, sur les mariages adultérins*, trad. par l'abbé Pilé, avec le texte latin et des notes, Paris, 1765, in-12. De l'*Ouvrage des moines*, trad. par J.-P. Camus, évêque de Belley, Paris, 1655, in-8°. La *Cité de Dieu*, trad. par Raoul de Praeles, Abbeville, 1486, 2 vol. in-fol., Paris, 1531, 2 vol. in-fol.; et par Gentian Hervet, Paris, 1570, in-fol.; traduction nouvelle par P. Lombert, Paris, 1675, 2 vol. in-8°, 1704, 2 vol. in-8°, et 1736, 4 vol. in-12; nouvelle édit. revue et corrigée par deux hommes de lettres, Bourges, 1818, 3 vol. in-8°. Cette dernière traduction est très-estimée. De l'*Utilité de la foi*, trad. par le P. Estève, mathurin, Paris, 1744, petit in-12. De la *Nature du bien et du mal*, contre les manichéens, trad. par D. Gaudin, chartreux, Paris, 1704, in-12. *Traité du baptême*, trad. par l'abbé Dujat, Paris, 1778, in-12. De l'*Esprit et de la Lettre*, trad. par Dubois, Paris, 1700, in-12. Deux *Livres de la grâce et du péché originel*, trad. par l'abbé de Villeneuve de Vence, Paris, 1758, in-12. Du *Mariage et de la*

Concupiscence, trad. par J. Hamon. *Six Livres contre Julien, défenseur de l'hérésie pélagienne*, trad. par l'abbé de Villeneuve de Vence, Paris, 1756, 2 vol. in-12. *Traité choisis sur la grâce de Dieu*, traduit par l'abbé le Queux, Rome, 1754, Paris, 1757. De la *Correction et de la Grâce*, trad. par A. Arnauld, Paris, 1644, in-8°, avec le texte latin. De la *Prédésination des saints et du Don de la persévérance*, Paris, 1676, in-12. Cette traduction est attribuée à Dubois par l'abbé d'Olivet, et à A. Arnauld par l'abbé Goujet. On a publié à Paris, en 1754, in-8° : *Lettres nouvelles de St. Augustin, traduites en français avec des notes critiques, historiques et chronologiques, suivies d'un traité de l'Origine de l'âme, tiré de ses écrits, nouvellement trouvé dans un manuscrit de l'abbaye de Gotwie, près Vienne en Autriche*, par D. J.-J. Martin. Une autre édition de ces lettres a été donnée sous ce titre : *Epistolæ duæ recentius in Germania repertæ, notis criticis, historicis, chronologicis illustratæ; opera et studio D**** (D. Martin), Parisiis, 1754. Le P. Grou, ex-jésuite, a publié la *Morale tirée des Confessions de St. Augustin*, Paris, 1786, 2 vol. in-12. Citons encore la *Véritable clef des ouvrages de St. Augustin, ou Réfutation des critiques de Bayle sur St. Augustin*, par le P. Merlin, jésuite, Paris, 1752, in-4° (1). T—D et B—E f.

AUGUSTIN (Saint), ou AUSTIN, premier archevêque de Cantorbéry, fut envoyé en 596, par St. Grégoire le Grand, pour prêcher le christianisme en Angleterre dont il est regardé comme l'apôtre. Ce pontife lui associa, pour cette mission, quelques bénédictins du monastère de St-André de Rome, dont il était prieur, et commença par lui conférer l'épiscopat. Augustin, s'étant d'abord arrêté à la cour de Brunebaut, reine de France, fit de là, avec ses compagnons, un premier voyage en Angleterre. Effrayé des difficultés et des dangers à courir, en venant proposer une religion nouvelle à un peuple encore peu civilisé, et dont il ignorait entièrement la langue, il adressa quelques représentations à la cour de Rome; mais le pape, loin de vouloir abandonner son dessein, autorisa le missionnaire à ramener avec lui quelques interprètes pris parmi les Francs, dont le langage était à peu près le même que celui des Anglo-Saxons. Ils furent, cette fois, accueillis mieux qu'ils n'avaient pu espérer de l'être, par Ethelbert, roi de Kent, qui, à la vérité, laissait

(1) Comme on a pu le voir dans cet article, le corps de St. Augustin, déposé d'abord dans la cathédrale d'Hippone, dite l'église de la Paix, avait été transféré plus tard en Sardaigne, puis à Pavie. En 1842, une partie de ces précieux ossements furent accordés au gouvernement français, et remis entre les mains de l'évêque d'Alger, pour être reportés à Hippone. Cette translation se fit avec beaucoup de pompe. Six évêques présidés par l'archevêque de Bordeaux, trente ecclésiastiques représentant les différents diocèses, voulurent accompagner la relique. Ils se rendirent à Bone sur des bâtiments de l'État, et le 30 octobre, un cortège immense, où figuraient avec le clergé toutes les autorités civiles et militaires, s'achemina vers Hippone au milieu des populations accourues sur son passage. La M. l'archevêque de Bordeaux, après avoir célébré la messe, adressa une allocution pleine de chaleur à la foule répandue au loin, et les restes vénérés de St. Augustin furent déposés solennellement dans le monument qui leur avait été préparé, en attendant l'achèvement de la nouvelle cathédrale qui s'élève sur les ruines de l'ancienne. CH—S.

à Berthe, sa femme, fille de Charibert, et aux Français qu'elle avait amenés avec elle, le libre exercice de leur religion ; et ils s'établirent, en 597, à Doro-vernum, appelé depuis Cantorbéry. Après une conférence où, par l'entremise de ses interprètes, Augustin exposa devant le roi les principes fondamentaux de la religion chrétienne, et reçut, en conséquence, la permission de tenter quelques conversions, il se mit à prêcher l'Évangile et ne fit d'abord que peu de prosélytes ; mais lorsqu'Ethelbert eut consenti à recevoir le baptême, son exemple fut suivi par un grand nombre de ses sujets. Bientôt l'influence de l'envoyé de St. Grégoire s'étendit si loin, que dans un seul jour, celui de Noël, il baptisa 40,000 personnes dans la Swale. A défaut de prêtres suffisants pour la cérémonie, Augustin bénit cette rivière, puis ordonna au peuple assemblé d'y entrer deux par deux, qui se conféreraient mutuellement, au nom de la sainte Trinité, le sacrement de régénération. Dans les premiers temps de sa mission, il se borna à convertir les temples païens en églises chrétiennes ; mais ses rapides succès ayant étendu ses vues et augmenté son zèle, il forma le désir d'obtenir, en qualité d'archevêque de Cantorbéry, l'autorité suprême sur toute l'Eglise anglaise, quoique à peine encore formée. Il eut effectivement l'aveu du pape, et reçut de lui le pallium, avec des instructions pour ériger douze évêchés, dont il devait être le métropolitain. L'attachement d'Augustin pour le saint-siège lui fit tenter des efforts pour amener sous sa juridiction les évêques anglais du pays de Galles, qui différaient de l'Eglise romaine par la célébration de la Pâque et quelques autres pratiques. Mais les anciens Bretons étaient aussi jaloux de leurs droits religieux que de leur liberté civile. On a reproché, peut-être injustement, au premier archevêque de Cantorbéry, d'avoir employé d'autres moyens que ceux de la persuasion pour arriver à ses fins, et d'avoir excité Ethelbert à tomber les armes à la main sur ces évêques, qui refusaient de reconnaître l'autorité pontificale. Il y a peu de saints dans la légende auxquels on ait attribué autant de miracles. Ce qui est incontestable, c'est le changement opéré, depuis sa mission, dans les mœurs de l'Angleterre. Il mourut en 604 ou 607, après avoir nommé Laurence son successeur.

L—P—E.

AUGUSTIN (le Bienheureux), général de l'ordre de St-Augustin, s'attacha d'abord à Mainfroi ou Manfred, roi de Sicile, qui le nomma juge de sa cour et premier ministre d'Etat. Il se trouvait à la bataille de Bénévent (1266), près de ce prince, qui resta sur la place. Augustin, qui alors s'appelait Matthieu de Therme, ayant disparu, on crut qu'il avait aussi été tué, mais il avait heureusement échappé au désastre de cette journée sanglante. De retour en Sicile, il entra dans l'ordre des augustins, sans se faire connaître autrement que sous le nom d'Augustin, qu'il prit alors : il allait à la quête, lavait la vaisselle à la cuisine et rendait différents services à la maison, comme le dernier des frères. Quelque temps après il fut envoyé dans un monastère de Toscane qui avait à soutenir un procès, et

il écrivit un mémoire pour exposer les droits de cette maison. Le général des augustins, instruit de sa naissance et de son mérite, le conduisit avec lui à Rome, où, malgré sa résistance, il le fit ordonner prêtre. Ils dressèrent ensemble les constitutions de l'ordre. Le pape Nicolas II avait demandé un religieux qui fût propre à remplir la charge de pénitencier du sacré collège ; le frère Augustin fut introduit dans le consistoire ; et la pauvreté de son habit, l'austérité de son visage, frappèrent les cardinaux, qui demandèrent avec dérision dans quelle forêt on avait été le prendre. Peu à peu ils apprirent à le connaître, et conçurent pour lui autant de respect que d'affection. Les avis qu'il leur donnait, les réprimandes qu'il leur adressait, étaient reçus avec autant de vénération que s'ils fussent descendus du ciel. Augustin exerçait encore en 1298 les fonctions de pénitencier à la cour de Rome, quand son ordre, rassemblé en chapitre général à Milan, l'élut unanimement pour son général. Il accepta pour obéir au pape ; mais, en 1500, il convoqua un nouveau chapitre à Naples, et, malgré toutes les instances qui lui furent faites, il se démit de sa dignité pour retourner dans la solitude, près de Sienne. Il mourut en odeur de sainteté, le 19 mai 1509.

G—Y.

AUGUSTIN (ANTOINE), archevêque de Tarragone, et l'un des plus célèbres jurisconsultes et des plus illustres prélats que l'Espagne ait produits, naquit à Sarragosse, en 1516. Son père, vice-chancelier d'Aragon et président en chef de la cour souveraine de justice de ce royaume, n'épargna ni les soins ni les dépenses pour l'instruction de ce fils qu'il destinait à l'Eglise. Il fut envoyé aux universités d'Alcala, de Henarès et de Salamanque, d'où il passa à Bologne, en Italie, pour perfectionner les connaissances qu'il avait acquises. A l'âge de vingt-cinq ans, il publia son premier ouvrage, intitulé : *Emendationum et Opinionum juris civilis libri quatuor*, qui lui fit une grande réputation de savoir et de goût, car il fut un des premiers qui fit servir les antiquités romaines à l'intelligence du droit de ce même peuple. Trois ans après, le pape Paul III le nomma auditeur de rote, sur les instances de l'empereur Charles-Quint. Jules III l'envoya en Angleterre, lors du mariage du prince Philippe avec la reine Marie. De retour à Rome, Paul IV lui conféra l'évêché d'Alise, et l'employa en Allemagne auprès de l'empereur Ferdinand. Philippe II, roi d'Espagne, le fit transférer au siège de Lérida, et ce fut en cette qualité qu'il assista au concile de Trente, où il se distingua par ses vertus et ses connaissances. En 1574, il fut fait archevêque de Tarragone, où il mourut en 1586, âgé de 70 ans. Il jouit pendant sa vie de la plus haute considération, et les ouvrages qu'il a laissés lui conserveront un nom célèbre dans tous les temps. Nous les diviserons en trois classes, selon qu'ils concernent la littérature, le droit civil, ou les matières ecclésiastiques. Les premiers sont : 1° *In Marcum Terentium Varronem de lingua latina Emendationes et Notæ*, Rome, 1557. 2° *In Sextum Pompeium Festum Notæ*, Rome et Paris. 3° *Familia Romanorum* 50, cum *Fulvii Ursini notis*, Rome, 1557, in-fol.; cet ouvrage fut

réimprimé à Lyon en 1594, in-4°. 4° *Fragmenta veterum historicorum ab eo cl. Fulvio Ursino collecta*, Anvers, 1595, in-8°. 5° *Epistola ad Hieronymum Blancam de Cæsaraugustanæ patriæ communis episcopis atque conciliis*, imprimée à la suite des *Fasti Arragonensium* de Blanca. 6° *Dialogos de las medallas, inscripciones y otras antigüidades*; cet ouvrage a été traduit en latin, en italien et en d'autres langues. La première édition, Tarragone, 1575, in-4°, est rare. Les ouvrages suivants ont rapport au droit civil: 7° *Emendationum et Opiniorum juris civilis lib. 6, et ad Modestinum de excusationibus liber singularis, et ad Lælium Taurellum de militiis Epistola*. La première édition est de Lyon, 1544, in-4°; on l'a réimprimée à Lyon, à Venise et à Bâle. 8° *De Legibus et Senatusconsultis*, Rome, 1585, in-4°; réimprimé à Paris et à Lyon. 9° *De Propriis Nominibus Pandectarum*, Tarragone, 1579, in-fol. 10° *Constitutionum codicis Justinianæ Collectio*, Herda, 1567, in-8°. 11° *Novellarum Juliani antecessoris Epitome, cum notis et constitutionibus, græce*, Herda, 1567, in-8° et in-fol. Il a publié sur les matières ecclésiastiques: 12° *Antiquæ Collectiones Decretalium, cum notis*, Herda, 1567, in-fol., réimp. à Rome, 1585, in-fol.; Paris, 1609, in-fol. 13° *Canones penitentiales, cum notis*, Tarragone, 1581, in-4°, réimp. à Venise et à Paris. 14° *Dialogi 40 de emendatione Gratiani*, Tarragone, 1581, in-4°, réimprimé à Paris, 1804, in-8°; Baluze en donna une édition avec des notes, 1672, in-8°. 15° *Notæ in canones 72 ab Adriano papa promulgatos*, etc. Cet ouvrage a été publié dans le 5° volume de la *Collection des conciles* par Bini. 16° *Constitutiones provinciales et synodales Tarraconensium*, Tarragone, 1580, in-4°. 17° *Epitome juris pontificii veteris*, Tarragone, 1586, in-fol., réimp. à Paris, 1641, in-4°. 18° *De quibusdam veteribus canonum collectoribus Judicium*, imprimé dans la *Collection des Décisions de la Roté romaine* de Th. de Rossi. C—S—A.

AUGUSTIN de Sienne. Voyez AGOSTINO.

AUGUSTIN, surnommé VÉNITIEN, né à Venise, vers 1490, apprit dans cette ville les premiers éléments du dessin et de la gravure, et se rendit à Rome pour étudier sous les yeux de Marc-Antoine Raimondi. Il y fit de si grands progrès, qu'il fut bientôt regardé comme un de ses meilleurs élèves. A l'époque du sac de Rome, en 1527, Augustin, ainsi que Marc de Ravenne, son compagnon d'étude, furent obligés de quitter cette ville, pour se retirer à Florence, où le premier grava un *Christ*, d'après André del Sarto, production qui n'obtint pas l'assentiment de ce maître. Augustin occupe un rang distingué parmi les artistes ses contemporains: cependant il est éloigné de la correction qui distingue les ouvrages de Marc-Antoine. Les estampes d'Augustin sont assez rares, et son œuvre très-difficile à compléter. On y trouve beaucoup de sujets dont il a fait lui-même les compositions; on en remarque quelques-uns qui sont tellement dans la manière de Marc-Antoine, que plusieurs amateurs les attribuent à ce maître. Il marquait ordinairement ses gravures d'un A et d'un V, placés sur une petite tablette, ou quelquefois posés à cru sur l'estampe. Ses prin-

ciaux ouvrages sont: une *Iphigénie*, d'après l'antique; une *Adoration des Bergers*, d'après Jules Romain; un *Sacrifice d'Isaac*; un *Portement de croix*, d'après Raphaël, et les *Israélites dans le désert*, d'après Polydore Caldara. Cet artiste, étant retourné à Rome, mourut dans cette ville, vers 1540. P—E.

AUGUSTIN (JEAN-BAPTISTE-JACQUES), peintre en émail et en miniature, naquit à St-Dié, le 15 août 1759. C'était le temps où, par suite du goût frivole et maniéré qui s'était introduit dans tous les arts, sous l'influence de la marquise de Pompadour, la miniature et la peinture sur émail n'avaient plus rien qui rappelât les chefs-d'œuvre de Petitot, et n'étaient plus même que des enluminures, comme la peinture d'éventail. Augustin, heureusement pour lui, ou du moins pour son talent, était né sans fortune: ne pouvant payer les leçons d'un maître, qui peut-être l'eût égaré par de faux principes, il n'étudia que la nature: aussi lui doit-on la justice de dire qu'il sut donner à son coloris une vigueur et une richesse de ton auxquelles Petitot lui-même n'était pas toujours parvenu. Ce fut en 1781 qu'il se rendit à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître. Ses essais furent d'autant mieux accueillis que l'école française commençait à rentrer dans la bonne voie. On vit avec plaisir que ses figures de femmes ne ressemblaient pas aux nymphes de Boucher; qu'elles étaient vraiment de chair, et non pas pétrées de lis et de roses, comme les bergères de l'abbé de Bernis. Encouragé par le suffrage des artistes, il redoubla de soins pour arriver à la perfection; et l'on peut dire qu'il y est parvenu, non-seulement dans l'admirable portrait qu'il a fait de lui-même en 1796, mais aussi dans ceux de Napoléon, de Louis Bonaparte, de Denon (directeur de musées), et surtout de M. Nadermann, harpiste célèbre. Un de ses ouvrages les plus étonnants est un portrait de lord William Bentinck, gouverneur général des Indes. Sur un uniforme rouge, l'artiste a placé un cordon rouge de la même nuance avec une rare délicatesse. On a encore de lui un beau dessin de Louis XVIII; des portraits de madame la duchesse d'Angoulême, du duc d'Orléans, de l'impératrice Joséphine, et un grand nombre d'émaux précieux, qui enrichissent les cabinets d'amateurs, tant en Allemagne qu'en Angleterre. Vers la fin de sa carrière, tourmenté par des infirmités cruelles, il eut la douleur de voir le genre qu'il avait remis en honneur prendre une extension toute nouvelle, et dont il ne pouvait suivre les progrès. On pratiqua la miniature à l'huile; une touche plus large et plus hardie remplaça les finesses minutieuses du pointillé: tout ce qui n'était pas dessiné avec la science et la précision rigoureuse de David ou de Girodet cessa d'être apprécié par les artistes, ou le fut avec une extrême sévérité. La réputation d'Augustin en souffrit, et il cessa d'être le peintre en vogue. Cet habile coloriste n'en a pas moins eu la gloire d'éclipser tous ses rivaux pendant quarante ans de sa vie; et si, comme la justice l'exige, on s'abstient de le juger sur les productions de sa vieillesse, on ne pourra lui refuser une place éminente parmi les bons peintres de son siècle. Augus-

tin est mort à Paris, le 15 avril 1832, victime du fléau terrible qui ravageait alors cette capitale. Il avait été nommé, en 1819, premier peintre en miniature du cabinet du roi, et, en 1820, chevalier de la Légion d'honneur. — Sa veuve, qui est son élève, cultive avec succès le genre de peinture dans lequel il s'était distingué.

F. P.—T.

AUGUSTULE (ROMULUS), dernier empereur d'Occident, mériterait à peine que l'histoire fit mention de lui, s'il n'avait, en réunissant les noms du fondateur de Rome et du premier des Césars, rattaché les plus grands souvenirs de l'histoire romaine à l'époque la plus honteuse de sa décadence. Tout ce qu'on sait de ce prince, c'est qu'il était parfaitement beau. Son père, Oreste, patrice de Rome, ayant reçu l'ordre de l'empereur Népos, qui résidait à Ravenne, de réunir quelques troupes pour repousser les barbares, depuis longtemps maîtres, de toutes les provinces d'Occident, conçut le projet de s'emparer du trône. Un sceptre sans appui, méprisé par les Romains mêmes qui ne pouvaient plus le défendre, et dédaigné par leurs vainqueurs, qui, plus d'une fois, en avaient disposé à leur gré, n'était, à cette époque, qu'une conquête sans difficulté comme sans gloire. Népos n'essaya point de résister; il abandonna Ravenne; Oreste y entra aussitôt, et fit proclamer son fils empereur, en 475. Les Romains, par dérision, ajoutèrent un diminutif au titre d'Auguste que prenait ce faible souverain. Oreste continua de régner sous le nom de son fils; il envoya des députés à Constantinople, pour rechercher l'alliance et l'appui de Basilisque, qui venait de détrôner Zénon; mais des alliances étrangères et les vains efforts de la politique ne pouvaient soutenir un empire qui n'avait plus de sujets. L'Italie était inondée de barbares; les Hérules, les Squirres, les Huns, formaient eux-mêmes l'armée. Un refus les irrita; ils se lassèrent de servir ces Césars, rangés depuis si longtemps sous leur dépendance; Odoacre, l'un d'eux, reçut le titre de roi, et se chargea d'effacer la dernière ombre de la puissance romaine; Oreste fut pris dans Pavie, et décapité à Plaisance, le 28 août 476. Le 4 septembre suivant, les vainqueurs entrèrent dans Ravenne; Augustule, abandonné de tous, se dépouilla lui-même de la pourpre; sa jeunesse excita la pitié; on lui laissa la vie, et Odoacre lui assigna pour retraite le château de Lucullane, en Campanie, avec une forte pension, et il y vécut avec assez de liberté. L'empire d'Occident, qui s'éteignit sous son règne, avait subsisté 1229 ans depuis la fondation de Rome, et 506 ans depuis la bataille d'Actium. Sa chute, prévue et commencée depuis longtemps, fut à peine aperçue du reste du monde: Constantin l'avait préparée en transférant le siège de l'empire à Constantinople. Ses successeurs ne firent rien pour la retarder, et ceux de Théodose en précipitèrent le moment. Bientôt sur ses débris s'élevèrent les fondements des États dont les annales forment l'histoire moderne de l'Europe.

L.—S.—E.

AULAGNIER (ALEXIS-FRANÇOIS), médecin, né à Grasse, dans le département du Var, le 25 mars

1767, fit de très-bonnes études au séminaire de cette ville, et se rendit ensuite à Montpellier, dont Barthiez, Grimaud, Broussonet et Sabatier contribuaient, par leurs savantes leçons, à soutenir l'antique renommée. Parvenu au doctorat en 1789, après avoir soutenu une thèse intitulée : *Tentamen medico-practicum de Insolatione*, il alla exercer sa profession à Marseille, où il se fit remarquer à la fois par son ardent républicanisme et par son zèle pour la propagation de la vaccine. Il devint médecin des hôpitaux militaires de cette ville, et y forma des liaisons, entre autres avec la famille Bonaparte, qui ne tardèrent pas à lui être utiles en modifiant ses premières croyances politiques. Nommé, en 1806, médecin du nouveau roi de Naples, il ne put se rendre à son poste, mais fut bientôt envoyé en Espagne, lors de la première entrée des Français dans la péninsule. Il y devint successivement médecin du roi, médecin en chef de la garde royale et inspecteur général du service de santé de l'armée. Après la bataille de Vittoria, il quitta l'Espagne et fut admis, par l'empereur, à faire partie de la garde impériale. Le gouvernement de la restauration le mit à la retraite, et depuis lors il n'occupa plus aucune place. Rentré dans la vie civile, les fatigues et les chagrins, joints à un tempérament nerveux et à un caractère mélancolique, le rendirent en proie à des agitations qui, d'une vie régulière et calme, firent une vie d'inquiétude et de douleur. Il succomba le 30 décembre 1839, aux conséquences d'une congestion cérébrale, laissant les ouvrages suivants, qui, sans être bien remarquables, annoncent un esprit droit, un jugement sain et une instruction solide : 1° *Recherches sur l'emploi du feu dans les maladies réputées incurables*, Paris, 1805, in-8°. Ayant eu occasion d'user de la cautérisation actuelle dans un cas de plithisie pulmonaire qui, suivant toutes les probabilités, devait se terminer en peu de temps par la mort, et que l'application du feu guérit d'une manière si inespérée, il crut devoir entreprendre ce travail pour recueillir dans les auteurs le plus grand nombre possible d'observations constatant les bons effets du moyen auquel il devait un si beau résultat. 2° *Considérations sur les remèdes réputés spécifiques contre la goutte, et sur les moyens à mettre en pratique pour prévenir le retour des accès*, Paris, 1819, in-8°. C'est l'œuvre d'un praticien sage et prudent. L'auteur droguait peu les malades, à une époque où la mode en faisait encore une loi, et il se félicitait des conséquences de son traitement presque exclusivement hygiénique. 3° *Recherches sur les causes de la colique de Madrid*, Madrid, 1814, in-8°. 4° *Traitement antisyphilitique, à la suite duquel dix-sept hydatides rénales sont sorties par le canal de l'urètre*, Paris, 1819, in-8°. 5° *Recueil d'observations et de consultations sur les maladies des femmes, et spécialement sur celles qui se déclarent vers l'âge critique*, Paris, 1824, in-8°. 6° *Considérations sur l'âge critique qui amène la suppression absolue du flux périodique*, Paris, 1824, in-8°. Cet ouvrage fait suite au précédent, dont il est la continuation. 7° *Dictionnaire des aliments et des boissons usités dans les divers climats*

et chez les divers peuples, Paris, 1859, 2 vol. in-8° ; laborieuse compilation, qui a rempli un vide dans la science, et que le médecin praticien a besoin de consulter dans une foule de circonstances. J—D—N.

AULAIRE. Voyez SAINT-AULAIRE.

AULAN (DENIS-FRANÇOIS-MARIE DE SUAREZ, marquis d'), issu d'une illustre famille espagnole, dont une branche était venue s'établir en France dans le 15^e siècle, naquit à Avignon, vers 1725. Il était neveu du chevalier Henri d'Aulan qui, après s'être couvert de gloire dans les guerres d'Italie et d'Allemagne, de 1732 à 1747, mourut maréchal de camp et commandant de l'île de Rhé, postérieurement à l'année 1765. Le marquis d'Aulan servit dans la marine, et fut enseigne de galère ; mais dès l'année 1749 il avait quitté ce service. Fils d'une sœur de la célèbre madame du Deffaud, il fut appelé à Paris, en 1778, par cette dernière qui, cherchant à charmer sa mélancolie, fit venir aussi la femme du marquis. A la fin de 1779, elle leur permit de retourner à Avignon ; et à sa mort, en 1780, le marquis d'Aulan devint son héritier et son co-exécuteur testamentaire. Lorsqu'il eut perdu sa femme, qui ne lui avait pas donné d'enfant mâle, il se plongea dans une dévotion superstitieuse. Au commencement de la révolution, ses propos indiscrets l'avaient rendu suspect au parti populaire ; et, lorsque celui des nobles et des papistes eut succombé, le 10 juin 1790, quoiqu'il ne soit pas bien constant que le marquis d'Aulan y eût figuré, il en fut la dernière victime. Arrêté par la populace, il fut pendu au même échafaud où venaient d'expirer l'abbé Offray, le nommé Aubert, ouvrier en soie, et le marquis de Rochegude. Ces odieuses exécutions auraient été suivies de plusieurs autres, sans les efforts de quelques citoyens zélés qui, secondés par le maire d'Orange et par un détachement de la garde nationale de cette ville, arrêtaient les fureurs des cannibales, et les empêchèrent d'outrager autrement qu'en paroles les cadavres de ces quatre victimes. A—T.

AULBERY. Voyez ALBERY.

AULETIUS (ALARD), né en 1543, à Leuwarde, se fit portier du collège, pour subvenir aux frais de son éducation, devint ensuite précepteur, parcourut l'Europe avec ses élèves, et prit dans un de ses voyages le titre de docteur en médecine à Franeker, où il mourut en 1606, après avoir publié : *Monitio ad ordines Frisiae, de reformandi praxi medica*, Franeker, 1605, in-4°. D—B—G.

AULISIO (DOMINIQUE D'), célèbre littérateur du 17^e et du 18^e siècle, naquit à Naples, le 14 janvier 1659, de riches et honnêtes parents, qu'il perdit à sept ans. S'étant appliqué à l'étude de la grammaire, de la rhétorique et de la poésie, il fit de si grands progrès, qu'à dix-neuf ans il fut choisi pour enseigner la poétique à la plus grande partie de la noblesse napolitaine. Aulio s'adonna à l'étude des langues orientales et de toutes les langues de l'Europe ; il les apprit si bien, qu'il expliquait couramment tout ce qui regarde le genre, les règles, et les différents dialectes des premières, et qu'il parlait presque toutes les autres avec une égale facilité. Il s'ap-

pliqua ensuite à l'histoire, à la chronologie et à la numismatique, dont il fit une étude particulière. Outre ces sciences, il acquit à un degré supérieur la connaissance des lois, fut reçu docteur en droit civil et en droit canon, et exerça quelque temps la profession d'avocat ; il quitta ensuite le barreau, dans le seul but d'acquérir de nouvelles connaissances. Il apprit la philosophie, la médecine, les hautes mathématiques, la perspective, la géographie, l'astronomie, science dont il donna des leçons publiques, et où il a fait des découvertes. Après avoir généreusement refusé plusieurs places qui lui étaient offertes, il accepta enfin, en 1664, une chaire de droit civil dans l'université de Naples. Il y professa pendant plusieurs années avec éclat. Il fut membre de plusieurs académies, et admis aux assemblées littéraires que le duc de Medina-Celi, vice-roi de Naples, réunissait dans son palais ; assemblées où il n'appelaient que les littérateurs les plus distingués. Aulio mourut à Naples, le 29 janvier 1717, âgé de 78 ans, et fut inhumé dans l'église de Ste-Anne. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *de gymnasio Constructione ; de mausolei Architectura ; de Harmonia Timatica ; de Numeris medicis ; de Colo Mayerano*, Naples, 1695, in-4° : le premier, le second et le dernier de ces traités ont été réimprimés dans le 5^e volume du *Novus Thesaurus Antiquit.* de Sallengre. 2^o *Commentariorum juris civilis*, etc., en 2 volumes in-4°, imprimés à Naples, le 1^{er} en 1719, et le 2^e en 1720. 3^o *Ragionamenti intorno a' principi della filosofia e teologia degli Assiri*, etc. : ce sont deux discours que l'auteur avait lus dans les assemblées littéraires dont on a parlé ; ils sont imprimés dans le 6^e vol. du recueil publié à Venise, sous le titre de *Miscellanea di varie operette*. 4^o *Delle scuole sacre libri due postumi*, etc., Naples, 1723, 2 vol. in-4°. 5^o plusieurs autres productions restées manuscrites, parmi lesquelles on remarque *dell' Architettura civile e militare ; de Origine medicinae ; della Poetica ; della Lirica, e dell' Osiri, ossia poesia Fenicia, e loro cronologia*, etc. G—É.

AULNAYE (FRANÇOIS-HENRI-STANISLAS DE L'), littérateur savant et laborieux, mais que sa bizarrerie et ses goûts crapuleux ont empêché d'obtenir la réputation due à ses utiles travaux, était né à Madrid, le 7 juillet 1759, de parents français. Ramené de bonne heure en France, il fit des études brillantes à Versailles, où son père occupait un emploi, et perfectionna ses connaissances à Paris dans la société des savants les plus distingués. Au goût de la littérature il joignait celui des arts, et il fit des progrès très-remarquables dans la théorie de la musique. Les sciences naturelles, que les ouvrages de Réaumur et de Buffon commençaient à rendre populaires, attirèrent aussi son attention. Il fit un voyage en Touraine pour examiner la falunnière décrite par la Sauvagère (*voy.* ce nom), et reçut de cet homme respectable un accueil plein de bienveillance (1). Il se lia plus tard avec le célèbre et malheureux Pilâtre de Rozier, et devint l'un des

(1) *Voy.* l'édition de Rabelais, 1825, in-8°, t. 3, p. 530.

premiers membres du musée de Paris, où il remplit quelque temps la charge de secrétaire. Il cut part à l'édition publiée en 1788, par l'abbé Brizard, des *OEuvres de J.-J. Rousseau*, et joignit à ses divers écrits sur la musique des notes où le goût s'unit à l'érudition. En 1789, il remporta le prix double à l'académie des inscriptions, pour un excellent mémoire sur la pantomime des anciens. On voit, dans le rapport de Dacier sur le concours, que de l'Aulnay prenait alors le titre d'avocat au parlement. Il entreprit peu de temps après, avec l'abbé Leblond (voy. ce nom), une histoire générale des religions, basée sur le système mythologique de Dupuis (voy. ce nom). Cet ouvrage, dont il n'a paru que les trois premières livraisons, l'a fait placer par l'abbé Barriel au nombre des sectaires impies qui conspiraient le renversement des trônes et des autels (voy. les *Mémoires sur le jacobinisme*, p. 5); mais cette accusation, ainsi que plusieurs autres du même auteur, n'est nullement fondée. Sans doute de l'Aulnay était trop imbu des idées philosophiques pour ne pas désirer des réformes; mais il les voulait sans secousses : il attaqua la révolution, dès son principe, dans divers pamphlets qui furent imprimés à l'étranger, et il se montra partisan très-zélé des Bourbons, lors de leur retour en 1814. Si, dans le cours de la révolution, il n'émigra point, il est au moins sûr qu'il crut devoir se tenir à l'écart tant que le joug des jacobins pesa sur la France. De l'Aulnay ne reparut à Paris qu'en 1796; et, après avoir perdu ou dissipé une fortune considérable, se voyant forcé de chercher dans ses talents une ressource pour subsister, il travailla pour les libraires. Vivant dans le plus complet isolement, il y contracta des habitudes grossières, finit par tomber dans la misère, et mourut à l'hospice Ste-Perrine, à Chaillot, en 1850. C'était un homme fort instruit. Outre les langues anciennes, il possédait presque toutes celles de l'Europe. Il avait fait une étude spéciale des sciences occultes, et s'était livré à des recherches très-étendues sur les mystères de l'antiquité, sur les sociétés secrètes du moyen âge, et sur les jeux et les débauches des différents peuples. On lui doit une traduction du fameux roman de Cervantes : *L'Ingénieux chevalier D. Quixote de la Manche*, Paris, 1821, 4 vol. in-18, fig., qui passe pour la plus complète et la plus fidèle que nous ayons dans notre langue. Elle est accompagnée de notes, et le traducteur a réuni dans le quatrième volume les proverbes de Sancho avec des explications. L'édition qu'il a donnée des *OEuvres de Rabelais*, Paris, 1825, 5 vol. in-18, et 1825, 5 vol. in-8°, fait beaucoup d'honneur à son goût et à son érudition. Il a rassemblé dans le 5^e volume des recherches bibliographiques sur les ouvrages de Rabelais; le tableau des principaux écrivains ou artistes, ses contemporains; une table analytique et raisonnée des principales matières contenues dans ses œuvres; celle des auteurs qu'il a cités; le glossaire des mots vieillies; les *Erotica verba*, et enfin, sous le titre de *Rabelaisiana*, des anecdotes et des particularités curieuses sur cet écrivain original. Les autres ouvrages de l'Aulnay sont : 1^o les

Abeilles d'Aristée, épisode trad. du 4^e livre des *Géorgiques*, Paris, 1780, in-8°. 2^o *Nisus et Euryale*, épisode du 9^e livre de l'*Énéide*, ibid., 1781, in-8°. 3^o *Lettre* sur un nouveau *Stabat* exécuté au concert spirituel, avril 1782, in-8°. 4^o *Mémoire sur la nouvelle harpe de Cousineau*, ibid., 1782, in-12. 5^o *Lettre* à Dupuis, de l'académie des inscriptions, sur les nouvelles échelles musicales, insérée dans le *Journal des Savants* (février 1785). 6^o *Description des bains de Titus*, ibid., 1785, gr. in-fol. C'est un recueil de gravures exécutées sous la direction de Ponce, ami et collaborateur de l'auteur (voy. PONCE); mais le discours préliminaire et les explications sont de de l'Aulnay. 7^o *Mémoire sur un nouveau système de notation musicale*, avec 5 pl., inséré dans le recueil du *Musée de Paris*, n^o 1^{er}, 1785, in-8°. 8^o *Description et usage du respirateur antinéphritique* imaginé par Pilâtre de Rozier, et perfectionné par l'auteur, ibid., 1785, in-8°. Elle a été insérée dans le *Journal de physique*, année 1786, t. 1, p. 418-29, et trad. en allemand dans un recueil périodique, *Neueste a. d. physik u. naturgeschichte*. 9^o *De la Saltation théâtrale, ou Recherches sur l'origine, les progrès et les effets de la pantomime chez les anciens*, dissertation couronnée par l'académie des inscriptions, ibid., 1790, in-8°, fig. col., ouvrage curieux et savant. 10^o *Histoire générale et particulière des religions et cultes de tous les peuples du monde, tant anciens que modernes*, ibid., 1791, in-4°, fig.; trad. en allemand par J.-F. Breyer, Erlang, 1792. Cet ouvrage était promis en 12 volumes. Il n'en a paru que les trois premières livraisons (1). 11^o *Pax vobis, ou l'Antimaçon*, Philadelphie, 1791, in-8°. 12^o *L'Habit gris, ou le Juste-milieu*, roman philosophique (en Allemagne), 1791, 2 vol. in-12. 13^o *N. A., ou la Conspiration de tous les siècles*, Upsal, 1791, in-8°. 14^o *Vie d'Abailard et d'Héloïse*, dans l'édition de leurs *Lettres*, Paris, Fournier, 1796, 5 vol. in-4°. (Voy. ABAILARD.) 15^o Une édition de la fable de *Psyché*, lat. et franç., précédée d'une courte dissertation. (Voy. APULÉE.) 16^o *Mémoire sur la Franche-Maçonnerie*, Paris, 1806, in-8°. 17^o *Le Tueur des 55 degrés de l'écosisme du rit ancien, dit accepté*, ibid., 1815, in-8°, fig. 18^o Quelques opuscules moins importants et des pamphlets. Il a eu part à la nouvelle édition des *Cérémonies religieuses* publiée en 1810 par Prudhomme, 12 vol. in-fol. De l'Aulnay est un des rédacteurs de la *Biographie universelle*. Dans l'avertissement qui précède le 5^e volume de son édition de Rabelais, il annonce (p. 9) un *Essai de bibliographie encomiastique*, c'est-à-dire des éloges qui ont pour objet les choses ou les personnes qui se sont rendues célèbres par leurs crimes ou leurs ridicules. Cet *Essai*, composé de plus de cinq cents articles, est resté jusqu'à présent inédit; mais on en trouve plusieurs fragments dans le *Rabelaisiana*. Il promettait une *Bibliothèque antiencomiastique* (ibid., p. 529). Enfin il renvoie (ibid., p. 591) à sa *Théologie*

(1) «Le propriétaire de cet ouvrage en a reproduit les planches « dans une amplification de M. Lenoir, intitulée : *La Franche-Maçonnerie rendue à sa véritable origine*, Paris, 1814, in-4^o. » (*Biogr. des hommes vivants*, t. 1, p. 445.)

des nombres, ouvrage qu'on a dû trouver parmi ses manuscrits. W—s.

AULNOY. Voyez AUNOY.

AULTANNE (JOSEPH-AUGUSTIN DE FOURNIER, marquis d'), d'une ancienne famille de Provence, né à Valréas, le 18 août 1759, entra comme cadet gentilhomme, à l'âge de seize ans, dans le régiment de Conti, infanterie. Il avait atteint le grade de capitaine de grenadiers en 1790, et il continua de servir dans les armées pendant la révolution. Il fit les campagnes de Champagne, des Pays-Bas et d'Allemagne; et il obtint, le 5 février 1799, le grade de général de brigade. Il était chef d'état-major d'une division à la bataille de Zurich, puis à celle de Hohenlinden. Ses liaisons avec Moreau l'ayant rendu suspect au chef du gouvernement, il demeura plus d'un an sans emploi à l'époque du procès de ce général. Cependant il reprit ses fonctions de chef d'état-major dans le troisième corps de l'armée d'Allemagne; et sa conduite aux batailles d'Austerlitz et d'Iéna lui valut, le 31 décembre 1806, le grade de général de division. Il assista encore aux batailles de Pultusk, d'Eylau, de Friedland, et fut, après la paix de Tilsitt, nommé gouverneur de Varsovie. En 1808, il fut envoyé en Espagne en qualité d'aide major général, et devint, l'année suivante, gouverneur de Tolède. Après la bataille de Toulouse, en 1814, il fut employé comme inspecteur général. Lorsque Napoléon reparut sur les côtes de France, au mois de mars 1815, le général d'Aultanne s'empessa d'offrir ses services à Louis XVIII, et ce prince le nomma chef d'état major général de l'armée du Midi, sous les ordres du duc d'Angoulême; mais cette armée ayant été bientôt réduite par les désertions, dénuée d'ailleurs de munitions, sans armes, sans discipline, fut enveloppée de toutes parts, et contrainte, avec son général, de capituler. Aultanne fut envoyé par le duc d'Angoulême au Pont-St-Esprit pour traiter avec le commandant des troupes impériales; les conventions furent que l'armée serait licenciée, que les volontaires rentreraient dans leurs foyers, et que le prince irait s'embarquer à Marseille. L'arrivée du général Gilly suspendit l'exécution du traité; d'Aultanne fut retenu au Pont-St-Esprit, et le baron de Damas, sous-chef d'état-major général, fit une nouvelle convention, par laquelle il ne fut dérogé à la première que sur le lieu de l'embarquement du prince. On convint que cet embarquement, qui devait se faire à Marseille, aurait lieu à Cette: ce qui fut exécuté quelques jours après. Le général d'Aultanne reçut un ordre, en date du 10 avril suivant, qui le contraignait de se rendre à Paris; il fut destitué peu après son arrivée, le 5 mai, et envoyé en surveillance à St-Marellin (Isère). Aussitôt après la seconde restauration, le duc d'Angoulême le fit nommer au commandement de la 7^e division militaire; le 21 juillet 1815, il fut appelé à celui de la seconde; mais il n'accepta point, prit sa retraite, et se rendit dans ses terres à Valréas, où il mourut le 7 janvier 1828. Il était grand officier de la Légion d'honneur et commandeur de St-Louis, de St-Henri de Saxe

et de Charles-Frédéric de Bade. Une notice sur sa vie et ses obsèques a été imprimée à Uzès, 1828, in-4^o de 2 feuilles. — Le colonel d'AULTANNE, de la même famille, émigra fort jeune avec son père, qui était général, et fit, à l'âge de treize ans, ses premières armes dans les chasseurs nobles de l'armée de Condé. Rentré depuis au service de France, il se distingua dans la guerre d'Espagne de 1808 à 1812. Il fit, en 1813, comme capitaine du 10^e régiment de ligne, la campagne de l'armée du Midi, sous les ordres du duc d'Angoulême, et reçut, au passage de la Drôme, une blessure dangereuse. Devenu, au mois d'août 1827, colonel du 5^e régiment d'infanterie de ligne, il périt à Toulon, le 27 janvier 1830, à l'âge de 43 ans, assassiné par un sergent sur le terrain où il faisait manœuvrer son régiment, dont il était chéri et vénéré. Le sergent fut condamné à mort par un conseil de guerre. F—LL.

AULU-GELLE (AULUS-GELLIUS, ou, selon quelques dérivains, AGELLIUS), célèbre grammairien et critique, vivait dans le 2^e siècle, à Rome, sa ville natale, sous les empereurs Adrien et Antonin, et mourut au commencement du règne de Marc-Aurèle. On a pris, pour fixer le vrai nom de cet auteur, beaucoup plus de peine que le sujet ne le méritait. Aulu-Gelle étudia la grammaire sous Sulpicius Apollinaris, et la rhétorique sous Titus Casparius et Antonius Julianus. Dans sa jeunesse, il vint à Athènes, et y vécut dans la société de plusieurs savants. Il voyagea, pour son instruction, dans une grande partie de la Grèce. De retour à Rome, il se destina à l'étude des lois, et fut nommé juge. L'ouvrage d'Aulu-Gelle, intitulé: *Noctes attice*, mérite un rang distingué parmi ceux que l'antiquité nous a transmis. L'auteur, comme il nous le déclare dans sa préface, donna ce titre à son livre, parce que la plus grande partie en fut écrite à Athènes dans les longues soirées d'hiver. Son but était d'amuser l'esprit de ses enfants et le sien, dans l'intervalle de travaux plus importants. D'après la manière dont le recueil fut composé, les morceaux en devaient nécessairement être mélangés, et d'une valeur inégale. « Lorsque, dit-il, un livre grec ou latin me tombait sous la main, ou lorsque j'apprenais quelque chose de remarquable, ou qui plaisait à mon imagination, j'écrivais sans examen et sans ordre. » Ces notes devinrent la base de son ouvrage, dans lequel l'auteur place les objets comme le hasard les lui a présentés. Ce recueil contient un grand nombre d'observations critiques sur plusieurs auteurs; des anecdotes historiques et biographiques, avec des réflexions; de courtes discussions sur divers sujets, tels que la grammaire, les antiquités, la morale, la philosophie, la physique, etc. Il s'y trouve des choses triviales et dénuées d'intérêt; mais il y en a beaucoup d'intéressantes, et elles sont accompagnées de remarques ingénieuses; mais le style est souvent obscur. L'ouvrage est surtout recommandable en ce qu'il renferme un grand nombre de fragments d'anciens auteurs dont on n'a plus les ouvrages. St. Augustin, dans sa *Cité de Dieu*, loue l'élégance du style d'Aulu-Gelle. Quelque rang que la critique accorde à cet

auteur sous ce rapport, on ne peut lui refuser des recherches profondes et une vaste érudition. Les *Nuits attiques* furent imprimées, pour la première fois, à Rome, en 1469, in-fol., par Sweynheim et Pannartz, et, la même année, le savant Jean André, évêque d'Aléria, publia, dans la même ville, des notes sur cet auteur. La seconde édition fut publiée en 1472, à Venise, in-fol., par Nic. Jenson. Plusieurs autres éditions parurent au 15^e siècle ; et dans le 16^e, celle d'Alde, Venise, 1515, in-fol. ; Paris, 1585, in-8^o, avec les excellentes recherches critiques de Henri Estienne. Les dernières éditions dignes d'être remarquées sont celles *ad usum Delphini*, in-4^o, 1681 ; des Elzevirs, Amsterdam, 1651, in-12 ; de Leyde, *cum notis variorum*, 1666 ; de Gronovius, Leyde, 1706, in-4^o ; et de Conrad, Leipsick, 1762, 2 vol. in-8^o. Beloe a donné, en 1795, 5 vol. in-8^o, une traduction d'Aulu-Gelle en anglais, avec des notes intéressantes. L'abbé Douzé de Verteuil en a fait une traduction française, Paris, 1776-77, et 1789, 5 vol. in-12. Une traduction nouvelle des *Nuits attiques* a été publiée en 1820 par M. V. Verger, Paris, 3 vol. in-8^o. D—r.

AUMALE (CLAUDE DE LORRAINE, duc d'), fils de René II, duc de Lorraine, auquel il succéda au comté d'Aumale, s'établit en France, où il obtint des lettres de naturalisation, et fut pourvu de la charge du grand veneur. Il commanda, en 1515, les troupes du duc de Gueldre, son oncle, à la bataille de Marignan, défit les Anglais devant Hesdin, en 1522, et les Allemands devant Neufchâteau, en Lorraine. Pendant la captivité de François 1^{er}, il alla joindre, avec un corps de troupes, le duc Antoine son frère, pour s'opposer aux paysans révoltés de Misnie, de Souabe et d'Alsace, qui se préparaient à pénétrer en Lorraine et en France ; il les défit et les dissipa à Saverne, et reçut à cette occasion des lettres de félicitation du parlement de Paris. François 1^{er} érigea en sa faveur la terre de Guise en duché, et le nomma gouverneur de la Champagne, que le duc d'Aumale mit à couvert des incursions de l'ennemi. En 1542, il fit la conquête du duché de Luxembourg, et pourvut, deux ans après, à la sûreté des Parisiens alarmés. De la date l'affection qu'ils vouèrent depuis aux princes de sa maison. Il mourut à Joinville, le 12 avril 1550. Claude 1^{er} de Lorraine était grand, beau, spirituel, magnifique, homme d'État et habile capitaine. Ses enfants, dont il créa la fortune, héritèrent d'une partie de ses qualités, mais poussèrent plus loin leur ambition. (*Voy. GUISE et LORRAINE.*) B—p.

AUMALE (CLAUDE II DE LORRAINE, duc d'), troisième fils du précédent, naquit en 1525 ; il eut en partage la terre d'Aumale et la charge de grand veneur de France, et obtint, en 1550, le gouvernement de Bourgogne. Il assista au sacre des rois Henri II, François II et Charles IX. A la première de ces cérémonies, on vit éclater les prétentions des princes de la maison de Lorraine, nouvellement établis en France, et qui allaient néanmoins jusqu'à s'égaliser aux princes du sang. Dans une occasion solennelle, le duc d'Aumale ayant pris rang avec le duc de Vendôme : « C'est tout ce que je pourrais permettre » au duc de Lorraine, chef de votre maison, lui dit

« ce dernier. — Il est vrai, répondit d'Aumale, que vous avez le pas sur lui en France, mais non ailleurs ; car il est souverain, et vous, sujet et vassal de la couronne : monseigneur de Lorraine ne relève que de Dieu et de son épée. » Henri II décida en faveur du duc d'Aumale, qui ne tarda pas à se signaler, en suivant les traces de ses ancêtres dans la carrière des armes. Il vint au secours de Metz, assiégé, en 1552, par Charles-Quint, et défendu par François, duc de Guise, son frère. Chargé d'observer, avec un petit corps de troupes, le margrave de Brandebourg, qui commandait un corps de 26,000 hommes, il fut attaqué, battu, blessé de trois coups de pistolet, et fait prisonnier. Remis en liberté, en 1553, il donna des preuves de sa valeur au combat de Renti, et prit d'assaut la ville de Volpiano en Piémont. En 1558, il eut part à la reprise de Calais, et ensuite aux batailles de Dreux, de St-Denis et de Moncontour. Ce prince ne pardonna jamais à l'amiral Coligni la mort de François, duc de Guise, son frère, dont il le regardait comme l'auteur ou le complice ; résolu de la venger lorsque l'occasion s'en présenterait, il fut l'un des principaux moteurs du massacre de la St-Barthélemy ; mais après avoir satisfait sa vengeance sur l'amiral et sur les seigneurs les plus distingués de son parti, il revint aux sentiments de générosité qui lui étaient naturels, et contribua, avec le duc Henri de Guise, son neveu, à sauver du carnage un grand nombre de personnes. C'est le témoignage que lui rend la Popelinière, écrivain protestant. Le duc d'Aumale suivit le duc d'Anjou au siège de la Rochelle, en 1573, et y fut tué, le 14 mars, par un boulet de canon. B—p.

AUMALE (CHARLES DE LORRAINE, duc d'), fils du précédent, lui succéda au duché d'Aumale, ainsi que dans la charge de grand veneur. La ligue, qui était l'ouvrage de sa maison, eut en lui un de ses plus ardents défenseurs. Il présida en 1586, avec le duc de Guise, à l'assemblée des ligueurs tenue dans l'abbaye d'Orcamp, où l'on résolut de prendre les armes contre les huguenots, sans attendre les ordres du roi. Le duc d'Aumale surprit, au mois de décembre, la ville de Dourlens ; mais, jaloux de la popularité du duc et du cardinal de Guise, il fit avertir Henri III qu'ils préparaient tout pour attenter à sa personne, espérant, ainsi que le duc de Mayenne, devenir, par leur mort, le chef principal de la ligue. L'un et l'autre ne furent pas trompés dans leurs espérances ; car ils partagèrent entre eux le commandement qu'ils ambitionnaient. En 1589, la ligue des Seize déféra au duc d'Aumale le commandement de Paris. Étant sorti de cette ville avec un corps de troupes pour assiéger Senlis, il fut défait par le duc de Longueville, qui l'obligea de rentrer dans la capitale. Le 21 septembre de la même année, il perdit, avec le duc de Mayenne, la bataille d'Arques contre Henri IV, qui le battit aussi à Ivry. D'Aumale défendit Paris contre ce monarque, qui fut contraint de lever le siège. Défait ensuite par le baron de Biron, chassé d'Amiens par les habitants qui se soulevèrent au roi, et voyant les affaires de la ligue désespérées, il aima mieux se tourner du côté

des ennemis de la France, que de se soumettre à Henri IV, dont il se crut méprisé, parce que ce prince lui avait refusé le gouvernement de Picardie ; il traita avec les Espagnols, qui, secondés par lui, firent de grands progrès dans cette province. Le roi, pour le punir de son obstination, permit que le parlement le déclarât criminel de lèse-majesté, et le condamna à être écartelé. La sentence fut exécutée en effigie le 24 juillet 1595. La considération dont jouissait le duc d'Aumale à la cour d'Espagne et à celle d'Autriche ne put étouffer les remords que lui causa sa désertion, et, sans la rigueur du parlement, il paraît certain qu'il aurait suivi l'exemple des autres princes de sa maison. Il finit ses jours à Bruxelles, en 1651, dans la 77^e année de son âge. — Son frère *Claude*, chevalier de Malte, dit *le chevalier d'Aumale*, célèbre aussi dans l'histoire de la ligue, se fit remarquer au siège de Dieppe et au combat d'Arques ; il fut tué en voulant surprendre St-Denis sur Henri IV, le 5 janvier 1594, à l'âge de 28 ans. B—P.

AUMONT (JEAN D'), d'une des plus anciennes maisons de France, naquit en 1522. Dès sa première jeunesse, il porta les armes en Italie, sous le maréchal de Brissac. Il fut blessé et fait prisonnier à la bataille de St-Quentin, en 1557. L'année suivante, il se trouva à la prise de Calais. Fidèle serviteur de ses rois, Jean d'Aumont combattit pour eux contre les huguenots, en 1562, à la bataille de Dreux, à celles de St-Denis, de Moncontour, et enfin au siège de la Rochelle, en 1573. Henri III, devenu roi de France, récompensa ses services en le faisant chevalier de ses ordres, en 1579, et ensuite maréchal de France. A la mort de Henri III, en 1589, le maréchal d'Aumont fut un des premiers à reconnaître Henri IV, et le servit avec le même zèle que ses cinq prédécesseurs. Il reçut de ce prince le gouvernement de la Champagne. Il le joignit devant Dieppe, et se trouva à la journée d'Arques, en 1589 ; l'année suivante, il se distingua tellement à la bataille d'Ivry, que Henri IV, en l'invitant à souper le soir même de cette mémorable victoire, lui dit : « Il est juste « que vous soyez du festin, après m'avoir si bien « servi à mes noces. » Nommé ensuite au gouvernement de Bretagne, il sut y tenir tête au duc de Mercœur, qui y commandait pour les ligueurs. Il s'empara de différentes places, telles que la ville de Mayenne, le château de Rochefort, près d'Angers ; mais en assiégeant Camper, en Bretagne, il reçut un coup de mousquet qui lui fracassa le bras, et il mourut de sa blessure, le 49 août 1595, à 75 ans. Il avait refusé, comme Crillon, d'assassiner le duc de Guise, et conseilla à Henri III de faire trancher la tête, sur une place publique, à cet illustre rebelle ; mais comme la puissance et l'audace de ce grand coupable le mettaient au-dessus des lois, le maréchal respecta le secret de son maître, et s'abstint de juger le moyen de vengeance choisi par lui. Aussi, au moment de l'assassinat du duc, lorsque le cardinal se leva dans la salle du conseil en s'écriant : « Ah ! « on tue mon frère ! » le maréchal d'Aumont mit l'épée à la main, en disant : « Mort dieu ! qu'homme « ne bouge, s'il ne veut mourir. » Les *Mémoires* de

II.

Nevers, de l'Étoile et d'Aubigné, dans la *Confession de Sancy*, présentent le maréchal d'Aumont comme un preux de l'ancienne roche, et un franc Gaulois. Il eut pour première femme Antoinette Chabot, de qui descendent les derniers ducs d'Aumont, et, en secondes noces, une fille de Florimond Robertet, veuve de Jacques Babou de la Bourdaisière, dont une des cinq filles fut mariée à Antoine d'Estrées, marquis de Cœuvres, et devint mère d'Annibal d'Estrées, maréchal de France, et de la belle Gabrielle. Le mariage du maréchal d'Aumont avec madame de la Bourdaisière, riche et âgée, quoique encore belle, au rapport de Brantôme, lui fit trouver une place dans l'ouvrage satirique intitulé : *Bibliothèque de madame de Montpensier*, sous le n° 21, avec ce titre ridicule : *la Nouvelle Façon d'entretenir les vieilles lices, et trouver moyen d'avoir argent, par le maréchal d'Aumont, commenté par madame de la Bourdaisière*. D'Aumont fut un des meilleurs capitaines et des plus zélés serviteurs qu'aient eus François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV. — Antoine d'AUMONT, son petit-fils, né en 1601, se distingua dans plusieurs affaires, et surtout à la bataille de Rethel, en 1630 ; l'année suivante, il obtint le grade de maréchal de France. Nommé gouverneur de Paris en 1662, duc et pair en 1665, il mourut à Paris, en 1669, à l'âge de 68 ans. S—Y.

AUMONT (LOUIS-MARIE-VICTOR D'AUMONT ET DE ROCHEBARON, duc d'), naquit le 9 décembre 1652. Nommé colonel de cavalerie à dix ans, et à seize, capitaine des gardes, en survivance, il accompagna Louis XIV dans les Pays-Bas, avec le titre de brigadier, et prit Armentières, Bergue, Furnes et Courtray. Il fut ensuite nommé gentilhomme de la chambre, et gouverneur de Boulogne et du Boulonnais. Le duc d'Aumont y mit les côtes dans un tel état de défense, que les flottes ennemies furent forcées de respecter cette partie du territoire français. Il se maria deux fois, fut membre de l'académie des inscriptions, et mourut subitement à Paris, en 1704, âgé de 72 ans. K.

AUMONT (JACQUES, duc d'), de la même famille que les précédents. On lui offrit le commandement de la garde nationale de Paris, en 1789, lors de la prise de la Bastille ; mais il hésita, et on choisit le marquis de la Salle, qui fut remplacé par Lafayette. Nommé chef de division, d'Aumont commanda l'avant-garde de la garde nationale dans la journée du 5 octobre. Le 20 juin 1794, il commandait le bataillon de garde nationale qui faisait le service près du roi : on l'accusa d'avoir pris part à l'évasion de ce prince ; et, après l'avoir maltraité, on le conduisit à l'hôtel de ville, d'où il fit passer à l'assemblée nationale une lettre contenant son serment de fidélité à la constitution. Au mois de juillet suivant, il prit, avec le titre de lieutenant général, le commandement de Lille, et se fit recevoir, dans cette ville, membre de la société des Amis de la constitution. Il quitta le service en 1795, lorsque tous les nobles furent renvoyés, vécut obscur depuis cette époque, et mourut à l'âge de 66 ans, dans sa terre de Guiscard, à la fin d'octobre 1799. K.

58

AUMONT (LOUIS-MARIE-ALEXANDRE, duc d'), né le 14 août 1756, porta le titre de duc de Villequier jusqu'en 1799, époque de la mort de son frère aîné. Il était chevalier des ordres du roi, premier gentilhomme de la chambre et gouverneur du Boulonnais, charge qui, comme celle de premier gentilhomme, était devenue pour ainsi dire héréditaire dans sa famille. Il se distingua dans les campagnes du Hanovre, et fut fait maréchal de camp ; il obtint depuis le brevet de lieutenant général. En 1789, il fut élu député aux états généraux par la noblesse de la sénéchaussée de Boulogne. Mais, soit qu'il n'approuvât pas le mouvement imprimé aux esprits et la marche de l'assemblée, soit qu'il jugât incompatibles l'assiduité aux séances et ses fonctions auprès du roi, il donna sa démission au commencement de 1790. Sa fidélité éprouvée le fit admettre seul, ou presque seul, dans la confidence de l'évasion du roi et de sa famille, qu'il favorisa dans la nuit du 21 juin. Ce fut par son appartement que sortirent les illustres fugitifs, et ils purent ainsi tromper la vigilance de leurs gardiens. Ce départ fut annoncé comme un *enlèvement* à la séance de l'assemblée nationale par le président Beauharnais, et jeta une grande confusion dans les premiers débats. La séance fut déclarée permanente, et ne cessa de l'être que par un décret du 26 juin. Tandis que Charles de Lameth proposait de faire tirer le canon d'alarme ; que Dandré faisait décréter que les décisions de l'assemblée auraient provisoirement force de loi ; que les motions se croisaient ; que toutes les autorités et les généraux venaient prêter serment à l'assemblée ; que Robespierre demandait des couronnes civiques pour ceux qui arrièreraient le roi ; que Thouret proposait de déclarer traitres à la nation ceux qui avaient favorisé son *enlèvement*, Muguet rendait compte des recherches de la municipalité dans le château des Tuileries, et il résultait de ces recherches que le roi était sorti par l'appartement de M. de Villequier ; presque en même temps le duc d'Aiguillon lisait à la tribune une lettre du duc d'Aumont, chef de division de la garde nationale, et protestant de son dévouement pour la patrie (1). Cependant l'accusation portée par Muguet n'eut aucune suite. Le duc émigra après la journée du 21 juin, et se rendit à Bruxelles, où il fut l'agent secret des frères du roi. En 1792, des ordres furent donnés en Hollande pour l'arrestation de tout Français qui ne serait pas porteur d'un certificat signé de lui ; et en 1794 il fut seul excepté du renvoi des émigrés ordonné par le conseil de Brabant. Lorsque la Belgique fut envahie par les armées françaises, le duc se retira à Munster ; et, après la mort de Louis XVII, il se rendit auprès de Louis XVIII, reprit ses fonctions de premier gentilhomme, suivit le prince à Blanckenbourg, à Mittau, etc. ; mais, rentré en France en 1814, il refusa toute espèce

(1) Le duc d'Aiguillon voulut lui-même protester du civisme du duc d'Aumont, ce qu'il fit dans une lettre insérée dans le *Moniteur* du 24 juin. Ainsi les deux frères d'Aumont suivaient deux partis contraires. La duchesse de Villeroi, leur sœur, ne partageait que par moitié chacune de leurs opinions. Elle voulait être un peu patriote, mais elle ne pouvait oublier qu'elle était duchesse, et que le trône et le dais ducal avaient longtemps figuré dans son premier salon.

d'emploi, ne voulut pas même siéger à la chambre des pairs, et mourut à Villequier-Genlis, le 26 août 1814, à l'âge de 78 ans, avec la réputation méritée d'honnête homme et d'homme de bien. — Il avait épousé en premières noces (1759) Félicité-Louise le Tellicr, fille unique du marquis de Courtanvaux, dame d'honneur de Mesdames, filles de Louis XV, et en secondes noces (1771), mademoiselle de Mazade. Il était père de deux filles unies d'une amitié si tendre, qu'elles s'étaient promis de ne jamais se séparer, et de ne prendre pour maris que deux frères qui partageraient entre eux le même sentiment. Ce vœu difficile fut heureusement accompli : le même jour, en 1806, les deux sœurs épousèrent MM. de Ste-Aldegonde frères.

V—ve.

AUMONT (LOUIS-MARIE-CÉLESTE, duc d'), connu sous le nom de duc de Piennes jusqu'à la mort de son oncle le duc d'Aumont, en 1799, époque où il prit le titre de duc de Villequier, qu'il conserva jusqu'à la mort de son père, en 1814, naquit en 1762, et fut élevé par Sélis, professeur de l'université. (*Voy. ce nom.*) Le duc de Piennes joignait à un esprit naturel des connaissances superficielles ; il était bon, mais léger. On remarquait l'élégance de ses manières ; il aimait à donner le ton pour les modes, pour les voitures, pour les chevaux. Les jeunes gens de la cour, admirant la coupe de ses habits, voulurent avoir son tailleur, dont ils firent la fortune. Le duc de Piennes n'avait que des chevaux, des voitures et des cochers anglais. Les râteliers de ses écuries étaient en bois d'acajou, les anges en marbre, les croisées en glaces de Bohême. Les équipages du duc d'Orléans pouvaient seuls rivaliser avec les siens. Cette conformité de goûts avait lié le prince et le jeune duc ; ils faisaient tous les ans un voyage en Angleterre, où le prince de Galles (depuis George IV) les recevait comme des amis réunis par les mêmes penchants. Le duc de Piennes avait donné à ses gens une livrée de fantaisie, et dont l'élégance avait aussi ses admirateurs. Dans les dernières années qui précédèrent la révolution, il se faisait, dans la grande allée du bois de Vincennes, des courses de chevaux qui attiraient un grand concours de voitures et de nobles spectateurs : on y vit le duc de Piennes et le prince Joseph de Monaco, vêtus en jockeys, s'élancer à cheval de la barrière, et disputer eux-mêmes le prix. C'était l'époque où le premier prince du sang conduisait, en cocher, une calèche aux promenades de Longchamps ; où la reine se montrait en *pierrrot* (1) ; où Louis XVI portait un habit de bouracan et des bas de fil gris ; où s'en allait, avant la monarchie, l'étiquette, qui n'avait plus pour se défendre que Monsieur (depuis Louis XVIII), les vieux maréchaux de Brissac et de Mouchy, et les douairières du faubourg St-Germain. Mais l'élégance qui remplaçait le faste n'était pas moins dispendieuse. Le duc de Piennes avait des dettes ; et cette maladie sociale l'aurait tourmenté toute sa vie, si son caractère insouciant n'avait à la fois augmenté ses embar-

(1) Nom qu'on donnait à une espèce de casaquin ou de *pet-en-fair*.

ras, et rendu leur permanence une habitude. Il examinait peu les comptes de ses hommes d'affaires. « Je sais bien que mes gens me volent, disait-il, « mais je les laisse faire : il faudrait me fâcher. » — Le duc de Piennes s'était marié bien jeune, et avait épousé la fille aînée du comte de Rochechouart. Il avait pour beaux-frères le dernier duc de Richelieu et le prince de Carency, fils du duc de la Vauguyon. Les trois gendres vivaient réunis avec leur beau-père, qui n'avait pas voulu se séparer de ses filles : c'était la condition des trois mariages; et tous occupaient ensemble, rue de Grenelle, le grand hôtel de Rochechouart, qui est devenu depuis l'hôtel d'un ministère. Le duc de Piennes avait deux enfants. Leur mère était, avant ou après la duchesse de Guiche, la plus jolie femme de la cour : les avis étaient partagés; mais ils s'accordaient sur ce point qu'aucune autre n'avait obtenu l'estime qui l'entourait. Elle avait tout ce qui charme, tout ce qui attire; et elle ne put attacher son mari qu'elle avait beaucoup aimé. Le chagrin consuma rapidement sa vie; elle mourut à 22 ans, et le duc ne tarda pas à épouser la comtesse de Reuilly, qu'il aimait depuis longtemps. (*Voy. l'art. suivant.*) — La révolution de 1789 avait d'abord trouvé beaucoup de partisans dans l'ancienne noblesse. Le duc de Piennes passait une partie de sa vie au Palais-Royal. Le matin du jour de la prise de la Bastille, il se rendit, non à Versailles, mais au Raincy, où se trouvait, avec la duchesse d'Orléans, la comtesse de Reuilly, dame attachée à sa personne, et où, sur les quatre heures, une députation parisienne vint annoncer à la princesse la chute du dernier boulevard de la monarchie. Le comte de Rochechouart, beau-père du duc de Piennes, était lié avec Necker, avec les économistes, et faisait partie de la minorité de la noblesse qui se réunit aux députés des communes, et amena pour la première fois, dans les états généraux, la fusion des trois ordres. Les deux beaux-frères du duc de Piennes se montrèrent peu disposés à soutenir la monarchie dans son vaste ébranlement. Le duc de Richelieu alla prendre du service en Russie, avec le comte Roger de Damas et le comte de Langeron; mais il ne porta jamais les armes contre la France, et l'émigration armée l'appela vainement dans ses rangs. Le prince de Carency n'émigra point, et sa conduite dans la révolution est malheureusement connue. Le duc d'Aumont, oncle du duc de Piennes, avait embrassé les idées nouvelles : il accepta un commandement dans la garde nationale, et on le vit, avec étonnement, conduire l'avant-garde parisienne, qui, le 5 octobre, alla enlever Louis XVI à Versailles pour l'amener à Paris. La duchesse de Villeroy, sœur du duc d'Aumont, ne quitta point la France, et laissa prendre sur elle un grand ascendant par un médecin, membre de la convention. Il n'y avait donc dans toute la famille Aumont que le duc de Villequier, premier gentilhomme de la chambre, qui fût resté dans les vieilles doctrines de la monarchie. En 1790, le duc de Piennes avait trouvé bon que son fils aîné, qui n'avait pas atteint sa huitième année, commandât un bataillon d'enfants de la ville

de Verneuil, organisés et habillés en gardes nationales. Le petit colonel écrivait, le 21 mai, à son oncle le duc d'Aumont : « Mon papa m'a donné un « uniforme de chasseurs, et j'ai une plaque et une « épée pareilles aux vôtres. J'ai encore un hausse- « col. Quand mon papa sera revenu de Paris, j'irai « à Verneuil voir ma petite milice, car il faut vous « dire que j'en ai une, et j'espère qu'elle est bien « conditionnée. » — Cependant le cours désordonné de la révolution vint changer les idées d'un grand nombre de ses premiers partisans. Le duc de Piennes émigra entre le 20 juin et le 19 août 1790; mais, au lieu d'aller joindre l'armée du prince de Condé, il se retira en Espagne; et, quand la convention eut déclaré la guerre à Charles IV, il entra comme simple volontaire dans la légion royale des Pyrénées : il ne tarda pas à être fait capitaine sur le champ de bataille. Des traits de bravoure et une blessure d'arme à feu au visage, reçue à l'affaire d'Yargenzu, dans la vallée de Bastan, le firent nommer colonel de la légion, et bientôt après colonel de *los voluntarios d'Espana*. Sa blessure lui laissa une forte cicatrice qu'il conserva toute sa vie. L'Espagne ayant fait sa paix avec la république (1795), le directoire demanda au cabinet de Madrid l'éloignement des émigrés; et le duc de Piennes alla trouver Louis XVIII à Mittau. Il fut bientôt chargé d'accompagner la reine (Marie-Joséphine-Louise) en Allemagne. Il rejoignit ensuite le roi à Varsovie, fut nommé maréchal de camp en 1800, et chargé, la même année, d'une mission à Stockholm. Il se lia avec le fameux comte de Fersen, qui avait brillé à Versailles, et fut autorisé par Louis XVIII à entrer au service de Suède. Il leva en Scanie un régiment dit *royal Suédois*, commanda les troupes de Gustave dans le Mecklenbourg, fit la campagne de 1805, celle de 1806 en Poméranie, celles de 1807 et 1808 contre les Russes dans l'île d'Åland : il avait alors sous ses ordres un régiment de Français portant la cocarde blanche. — Il se trouvait encore en Suède à l'époque de la restauration; il revint alors à Paris, et remplit aux Tuileries les fonctions de premier gentilhomme de la chambre. Ayant perdu son père au mois de juillet (*voy. l'art. précédent*), il prit le titre de duc d'Aumont. Le roi lui donna, sur les fonds du domaine extraordinaire de l'empire, une somme considérable, avec laquelle il acheta, sans pouvoir le conserver longtemps, un grand hôtel au faubourg St-Honoré. Remplacé dans son service par le duc de Duras, il fut nommé lieutenant général et commandant de la quatorzième division militaire (comprendant les départements du Calvados, de la Manche et de l'Orne). Il se rendit à Caen au mois de février 1815, lorsque déjà Bonaparte s'appêtait à quitter l'île d'Elbe et à ressaisir le pouvoir. Le 20 mars arriva. Le duc reconnut bientôt qu'il ne pouvait compter sur les troupes de la garnison. Il quitta précipitamment le chef-lieu de sa division, se jeta, avec quelques officiers, dans une misérable barque, fut battu de la tempête pendant trois nuits et trois jours, travailla lui-même avec les matelots à décharger la nacelle des eaux qui menaçaient de la sub-

merger, et fut enfin jeté, épuisé de fatigues, dans le port de Neuwhaven, d'où il ne put se rendre à Londres qu'après un repos de huit jours. Bientôt nommé commissaire extraordinaire par le roi, le duc d'Aumont s'occupa d'organiser un corps de volontaires, avec lequel il avait projeté de faire une descente en Normandie. M. Hyde de Neuville fut chargé de suivre, à Gand, l'ensemble de cette expédition. On avait promis au duc un régiment d'artillerie composé de débris d'anciens corps d'émigrés; mais ce régiment ne put être formé à temps. Le duc s'embarqua à Portsmouth, avec le comte de la Barthe, son aide de camp, le comte d'Esclignac et quelques autres officiers venus de Gand : il n'avait avec lui que dix hommes, et il alla en retrouver cinquante à Jersey, où les avait conduits le comte de Maenemara, gouverneur des pages. Bientôt le duc reçut dans cette île un renfort de cinquante-trois officiers venus aussi de Gand, et commandés par le général St-Simon, neveu du grand d'Espagne de ce nom. Quelques officiers avaient été secrètement envoyés vers les côtes de Normandie, avec mission de sonder le terrain, de préparer les esprits, et de rallier un corps de royalistes qui pût protéger la descente. Mais ces officiers n'avaient pu aborder, et s'étaient vus repoussés sur tous les points par les douaniers. Le duc d'Aumont résolut de ne plus attendre, et de tenter, sur le point le plus rapproché de Bayeux, cette descente aventureuse que l'amiral anglais Pimantel, et le gouverneur de Jersey, Turner, regardaient comme un *coup de tête*. Mais l'exaltation dans la petite troupe était si grande, que le général St-Simon s'écriait : *N'eussé-je que vingt hommes, je marcherais sur Paris !* Le commissaire-major, Pym, fut le seul étranger qui partagea cet enthousiasme, et il s'embarqua avec les cent trente volontaires qui allaient risquer cette grande entreprise (1). Madame, duchesse d'Angoulême, leur avait donné un drapeau orné de fleurs de lis, et sur lequel on lisait d'un côté : *le roi, l'honneur et la patrie*; de l'autre : *Marie-Thérèse aux braves Neustriens* (2). — Le duc avait envoyé vers la côte de Coutances, dans une barque de pêcheur, le vicomte de Béranger, l'un de ses aides de camp, le colonel Moulin et le capitaine Lenoir, tous trois déguisés en paysans : ils devaient jeter des proclamations, rallier les royalistes, se mettre à leur tête, faire leur jonction par Coutances, Saint-Lô et Bayeux, choisir et indiquer le point du débarquement, le protéger et servir de guides. Ce fut dans la nuit du 2 au 3 juillet que, sous la protection d'une corvette anglaise (*la Bermuda*), les transports arrivèrent en face du village de l'Aromanche, qu'occupait un détachement de troupes, et d'une batterie de deux canons dont il fallait se rendre maître pour assurer le débarquement. Le duc d'Aumont se jeta dans une chaloupe avec treize de ses compagnons, enleva la batterie, fit enclouer les pièces : le déta-

chement s'éloigna, la petite troupe fut débarquée, elle se mit en marche; et le duc, après une escarmouche où il fut blessé avec quatre de ses compagnons, fit son entrée dans Bayeux. Il n'était qu'à sept lieues de Caen; mais le général Vedel y commandait encore; la garnison était considérable, et les fédérés se trouvaient armés. Le duc envoya en reconnaissance le général St-Simon, MM. Tartaras, de Missi et le major Pym; mais ils furent surpris et faits prisonniers par l'avant-garde du général Vedel, qui s'avancait à la hâte sur Bayeux avec 2,000 hommes et six pièces de canon. Toute l'expédition allait éprouver le même sort; mais la cause de Napoléon venait d'être perdue, et cette fois sans retour. A l'approche du général Vedel, le duc s'était retiré sur Livry, village à deux lieues de Bayeux. M. Guernon de Ranville osa se rendre à Caen pour y rassembler sa compagnie (garde nationale) dont il avait caché les armes, et il la conduisit à Livry, où le duc d'Aumont avait assis son camp. Cependant les nouvelles de Paris se succédaient rapidement. Un grand nombre de royalistes accoururent se ranger sous le drapeau royal; la ville de Caen et les campagnes se déclarèrent pour Louis XVIII. Le général Vedel congédia sa troupe et se retira. Dès lors les périls de l'entreprise s'évanouirent : huit jours plus tôt tout était perdu; et le duc d'Aumont n'avait rien négligé pour tenter son entreprise lorsque les revers étaient certains et le succès impossible. Ce fut le 3 juillet que le duc d'Aumont débarqua, et le 8 le roi rentra dans Paris. On remarquera, comme une singularité, que le seul récit connu de cette expédition a été rédigé et publié par une femme qui en faisait partie, madame Roehelle de Breccy (Paris, sans date, in-8° de 40 pages). — Le 17 août, le duc d'Aumont fut nommé pair de France; au mois de septembre il fit afficher, dans sa division, une ordonnance dont le but était d'établir une bonne intelligence entre les Normands et les Prussiens; et lui-même eut beaucoup d'égards pour le maréchal Blücher. Il revint ensuite à Paris, et reprit le service de la chambre du roi. Dès lors sa vie politique fut terminée. Il fut nommé président de la société des Amis des arts. Il s'était lié avec le dernier prince de Condé, et souvent il allait prendre part au plaisir de ses classes. — En 1820, le duc d'Aumont reçut du roi le cordon bleu : ce fut alors qu'un invalide fit imprimer un bouquet de 450 alexandrins, sous ce titre : *Épître à monseigneur le duc d'Aumont* (Paris, Setier, in-8°, 24 pag.). Cette pièce est curieuse, parce que l'invalide a mis en rimes toute la vie de son patron. On remarqua qu'il avait dédié son œuvre à *mademoiselle Noémi de Marguerites*, enfant dont, suivant le poète invalide, le duc était le sage *mentor*. — En sa qualité de premier gentilhomme de la chambre, le duc d'Aumont avait la surintendance du théâtre de l'Opéra-Comique, lorsqu'il s'éleva entre les artistes de ce théâtre et son directeur, Guilbert de Pixérécourt, des débats où le nom du duc se trouva mêlé, et qui, reproduits et controversés dans des mémoires imprimés, retentirent dans les journaux avec un peu de scandale. — Le 31 juillet 1825, le

(1) Parmi eux se trouvaient le comte de Grimaldi, ancien colonel; le comte de la Suze, le marquis de Bellevue, le baron de la Porte, MM. de la Boulaye, Guernon de Ranville, ministre en 1850, etc.

(2) Ce drapeau fut apporté à Jersey par la marquise d'Aumont, belle-fille du chef de l'expédition.

duc d'Aumont avait cédé et transporté à MM. Hainque, négociant à Paris, et Paillet, notaire à Soissons, en échange d'une somme de 200,000 francs, son droit à l'indemnité du milliard accordé par la loi du 27 avril. Mais la liquidation ne produisit rien aux cessionnaires, parce que les déductions établies par l'article 9 égalaient la valeur des immeubles confisqués pendant la révolution. Les cessionnaires ne pouvaient donc avoir recours, pour la somme donnée en échange du droit et pour les intérêts depuis six années, qu'à la disposition du fonds commun. Ils firent imprimer en 1831 une note qui fut distribuée dans la chambre des pairs; mais le fonds commun retourna au trésor par une loi. Quelques mois après le duc d'Aumont mourut, le 12 juillet 1851. V—VE.

AUMONT (N. DE CH., duchesse d'), était veuve du comte de Reuilly et dame pour accompagner la duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe, lorsqu'elle épousa, en 1792, le duc d'Aumont, alors duc de Piennes, et veuf aussi de Mélanie de Rochechouart. Elle était plus âgée que le duc; mais depuis plusieurs années elle avait pris un grand empire sur lui par son esprit et par quelques talents. — Lorsque Barthélemy publia, en 1788, son *Voyage d'Anacharsis*, la comtesse de Reuilly en fit un examen critique, plein d'observations fines et piquantes, qu'elle lisait à quelques amis, et qui aurait mérité d'être imprimé. Elle chantait et improvisait agréablement sur la guitare. Sa conversation avait du charme; le trait et les épigrammes ne manquaient point dans les jugements qu'elle portait des hommes et des premiers événements de la révolution; enfin, c'était une femme habile, qui avait plus de physionomie que de beauté, qui à des séductions naturelles ajoutait les artifices de son sexe, et qui, non contente d'être aimée, dominait le jeune duc de Piennes, dont la conduite envers sa femme devint bientôt, dans la famille Rochechouart, un sujet de plaintes et d'inimitié. On ne ménageait point la comtesse de Reuilly dans les salons; et le duc de Piennes n'était pas toujours bien vu à la cour de Louis XVI. Sa femme, dans la fleur de l'âge et de la beauté, amie intime de la duchesse de Guiche, plaisait par les grâces de son esprit et de ses manières: elle intéressait par ses vertus aimables, par sa douce mélancolie, et ne pouvait empêcher le blâme d'atteindre son mari, et surtout la comtesse de Reuilly. Elle mourut en 1790 d'une affection de poitrine; elle n'avait que 22 ans, et le bruit fut général dans le monde qu'elle avait succombé à de longs chagrins. Son père et sa mère, le comte et la comtesse de Rochechouart, sa sœur, dernière duchesse de Richelieu, et la marquise de Courteilles, sa grand'mère, allèrent se confiner dans un château de Normandie, où leur vie devait s'achever, où la douleur eut un culte qui abrégua d'autres existences. Le comte de Rochechouart, homme aux mœurs patriarcales, ne survécut à sa fille que de quelques mois (1). Ginguené fit des vers touchants sur la mort de la duchesse de Piennes. Madame de

Staël lui consacra plusieurs belles pages dans un éloge intitulé *Mélanie*. L'auteur de cet article apporta dans ce deuil profond le tribut de ses regrets. — Une seule, mais une puissante consolation restait à cette famille désolée. Deux enfants, encore en bas âge, n'avaient jamais quitté le toit maternel (1). Ils semblaient seuls rattacher encore à la vie une sœur, une mère, une aïeule; car, au sein des richesses et des corruptions de ce qu'on appelait la cour et le monde, les affections et les sentiments étaient, dans cette maison, vifs et profonds, comme ils pouvaient l'être dans les âges où les hommes ne s'étaient pas encore éloignés de la nature. — Enfin le duc de Piennes était libre de sa main, et la comtesse de Reuilly pressée de ne plus l'être de la sienne. Mais le projet de ce mariage annoncé excita de vives répugnances dans la famille Rochechouart. Des négociations furent ouvertes par le duc; il craignait les plaintes amères qui se faisaient entendre et le blâme qui se répandait. Il menaça de retirer ses enfants si l'on persistait à le contrarier dans sa résolution d'épouser madame de Reuilly, et à soulever contre elle et contre lui l'opinion qui déjà ne leur était pas favorable. Mais ses menaces effrayèrent la douleur, sans obtenir son aveu ni son silence; et le duc, quoique aigri par le dépit d'une femme trompée dans son ambition, n'osa ni retirer ses enfants, ni donner encore son nom à la comtesse de Reuilly. Mais bientôt les mauvais jours de la révolution commencèrent; et quand son service auprès du roi cessa d'être possible, le duc émigra, laissa ses enfants, et ne tarda pas à leur donner une belle-mère. Nous ne suivrons pas la nouvelle duchesse à l'étranger; sa vie nous y est peu connue. Passons à la restauration. Madame de Reuilly avait porté successivement les titres de duchesse de Piennes, de Villequier et d'Aumont. Mais quand les Bourbons retrouvèrent leur trône, en 1814, la duchesse d'Aumont avait déjà beaucoup perdu de son empire. L'âge était venu, les agréments passaient; il fallut une distraction, une occupation, un rôle: la duchesse d'Aumont se jeta dans les lettres, dans la philanthropie et dans la dévotion. Elle appela à son secours un littérateur, compilateur, historien et journaliste; enfin la duchesse voulut être aussi journaliste; mais il lui fallait une feuille périodique créée par elle, qui s'annonçât avec un grand but nouveau, celui d'être le patrimoine des pauvres et la bannière d'une *association de bienfaisance des dames françaises*, dont elle serait la *surintendante*. Aidée de Salgues, qu'elle fit son rédacteur en chef, la du-

tière état. Il était estimé pour ses vertus; il méritait de l'être aussi pour ses lumières: il mourut en 1791. Garat fit son éloge dans le *Journal de Paris* qu'il rédigeait alors. Le comte ne laissa que trois filles qu'il avait mariées, chacune avec un million de dot, au duc de Piennes, au comte de Chinon, depuis duc de Richelieu, et au prince de Carency, fils du duc de la Vauguion. Le duc du Châtelet, dernier colonel du régiment des gardes françaises, avait épousé une sœur du comte de Rochechouart.

(1) L'aîné, Ernest d'Aumont, fut emmené bien jeune en Russie par son oncle le duc de Richelieu. Ayant voulu monter à l'assaut d'une place dans la guerre contre les Perses, il fut tué vers 1803. Son frère, Zozime, a porté jusqu'à la mort de son père le titre de marquis, et depuis il a pris celui de duc d'Aumont.

(1) Le comte de Rochechouart, maréchal de camp (1781), député de la ville de Paris à l'Assemblée constituante, faisait partie de la minorité de la noblesse qui se réunit (le 24 juin 1789) au

chesse établit, en 1816, son *Association*, sa *bienfaisance*, le *Bon Français* et sa *surintendance*. Elle signa et envoya au haut et au loin bon nombre de circulaires philanthropiques, politiques et religieuses. Elle en fit même signer quelques-unes à son mari. Elle écrivait au vicomte Matthieu de Montmorency : « Nous avons acheté du *Mémorial religieux* le droit de « paraître à sa place (deux fois par semaine). Le « désir de soulager les malheureux, qui augmentent « à chaque minute, nous a fait forcer de moyens. Nous « avons grand besoin d'abonnements. Je vous prie, « monsieur le vicomte, de patroniser le *Bon Français*... Nous avons retranché les dépenses, les entillages, les *hochets* de la vanité; j'aurai l'honneur « de vous envoyer notre nouveau plan. Ce seront les « sœurs grises qui seront nos agents : elles élèveront « les enfants; car il faut s'occuper avant tout de donner des principes de religion au peuple; ensuite « elles iront porter des secours à domicile, etc. Les « dames françaises de l'association seront les surveillantes. Nous commencerons, dès que nous aurons de l'argent, par l'arrondissement du faubourg « St-Antoine. Les curés seront à la tête des établissements. Mais nous sommes très-pauvres; il faut « donc prêcher pour qu'on s'abonne à notre journal. « Si Madame daignait nous faire cet honneur, cela « nous porterait bonheur... Nous ferons en sorte que « le journal plaise; cependant nous ne parlerons « pas politique...; mais la morale nous reste : nous « tâcherons de la faire avaler avec profit à de certaines gens, etc. Nous sommes très-faciles pour « les abonnements, et moins cher que les autres journaux. — Adieu, monsieur le vicomte... Notre journal « a paru ce matin (24 février). » Dans cette lettre madame d'Aumont prend le titre de *surintendante de l'Association* (1). Malgré toutes les circulaires de la duchesse, malgré ses appels *aux âmes sensibles*, malgré son association avec les *dames françaises*, avec les sœurs grises et les curés, le *Bon Français* fut trouvé mauvais; il ne put faire avaler la morale de la surintendante, élaborée par Salgues; et, après une courte et pénible existence, il mourut pauvre, en voulant venir au secours des pauvres. Alors la duchesse rentra dans une obscurité qui ne fut pas longtemps paisible. D'autres influences s'étaient établies dans la maison conjugale; elle s'en éloigna, souffrant, par un juste retour, ce qu'elle avait fait souffrir, et mourut le 27 août 1829. V—VE.

AUMONT (ARNULPHE D'), né à Grenoble, le 27 novembre 1720, étudia à Montpellier, y prit le grade de docteur en 1744, fut nommé professeur royal unique et premier médecin agrégé de la faculté de médecine en l'université de Valence, où il mourut en 1782. Il a enrichi les tomes 3, 4, 5, 6, 7 de l'*Encyclopédie* d'un grand nombre d'articles de médecine. Il a laissé, en outre, 1° un *Mémoire sur une nouvelle méthode d'administrer le mercure par le moyen des animaux frictionnés*, Paris, 1762, in-8°; 2° une *Relation des fêtes publiques données par l'université de Montpellier, à l'occasion du rétablissement du roi* (Louis XV), Montpellier, 1744, in-4°. D—B—G.

(1) Collection d'autographes de l'auteur de cet article.

AUNAIRE (Saint), évêque d'Auxerre, convoqua, en 581, un synode de prêtres et d'abbés de son diocèse. On y dressa quarante-cinq canons, dont voici les plus propres à donner une idée des mœurs et de la discipline de ce siècle, dans l'Eglise gallicane. Par le premier, il était défendu « de se déguiser le premier jour de janvier en *vache* ou en *cerf*, ou de « donner des *étrennes diaboliques*; mais on peut en « ce jour se rendre service les uns aux autres comme « dans tout autre jour de l'année. » Le texte porte : *Cervolo vel vitula facere*. Le premier jour de janvier était alors consacré, par les païens ou les mauvais chrétiens, à se déguiser et à prendre la figure de divers animaux. Le troisième canon défend « de s'assembler « dans des maisons particulières pour célébrer les « veilles des fêtes, et d'acquitter des vœux à des buissons, à des arbres, à des fontaines, ou de faire des « figures de pied et d'homme avec du linge. » Le texte porte : *Pede et homine lineo*; Fleury a lu *ligneo*, puisqu'il a traduit : *des pieds de bois*; cependant toutes les éditions portent *lineo*. Le neuvième canon défend « aux laïques de danser dans l'église, d'y faire chanter des filles, ou d'y donner des festins. » St. Aunaire mourut en 605. V—N.

AUNAY (PHILIPPE ET GAUTIER D'). Voyez MARGUERITE de Bourgogne.

AUNGURVILLE (RICHARD ou RICHARD DE BURY), prélat anglais, né en 1281, à St-Edmund's Bury, en Suffolk. Edouard III, dont il avait été le gouverneur, le combla d'honneurs et de biens. Il fut sacré évêque de Durham, en 1353, nommé grand chancelier en 1354, et trésorier d'Angleterre en 1356. Il se montra l'ami des pauvres et le protecteur des lettres, et fonda à Oxford une bibliothèque très-considérable pour le temps. Sa passion pour les livres était telle, qu'il entretenait hors du royaume des personnes chargées d'augmenter ses richesses en ce genre, et que des copistes, des dessinateurs et des relieurs étaient, pour ainsi dire, établis dans son palais. Il a écrit, en mauvais latin, un ouvrage singulier intitulé : *Philobiblos*, à l'honneur des livres et sur leur usage, publié à Spire, en 1473, in-4°; réimp. à Paris, 1500, et Oxford, 1598, in-4°; Francfort, 1610, et Leipsick, 1674, in-8°, à la suite de *Philologicarum Epistolarum Centuria una*. Il a laissé deux autres ouvrages : *Orationes ad principes*, et *Epistolæ familiarium*, où l'on trouve quelques lettres adressées par lui au poète Pétrarque. Richard Aungerville mourut à Aucklan-Bishops, dans le comté de Durham, le 24 avril 1345. X—S.

AUNOY, ou AULNOY (MARIE-CATHERINE JUMELLE DE BERNEVILLE, comtesse d'), était femme du comte d'Aunoy qui, accusé par trois Normands du crime de lèse-majesté, fut sur le point de perdre la vie, et ne dut son salut qu'aux remords de l'un des accusateurs qui confessa la calomnie; elle était aussi nièce de cette madame Desloges qui, sous Louis XIII, se fit une grande réputation d'esprit, et fut l'amie des hommes les plus distingués de son temps. Madame d'Aunoy mourut en 1705. On a d'elle des *Contes de fées*, en 4 vol.; l'*Histoire d'Hippolyte, comte de Douglas*, en 2 vol.; des *Mémoires historiques de ce*

qui s'est passé de plus remarquable en Europe, depuis 1672 jusqu'en 1679, tant aux guerres contre les Hollandais qu'à la paix de Nimègue, en 2 vol., Paris, 1692; des *Mémoires de la cour d'Espagne*, Paris, Barbin, 1690, 2 vol. Ces *Mémoires*, essentiellement historiques, contiennent des anecdotes piquantes sur la cour d'Espagne, le caractère, les mœurs de la nation, et sur le mariage de Charles II, en 1679, avec Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV. Madame d'Aunoy a aussi publié une *Relation du voyage d'Espagne*, pour faire suite aux *Mémoires* précédents, 2 vol. in-12, et une *Histoire de Jean de Bourbon, prince de Careney*, etc. De tous ses nombreux ouvrages, le seul que quelques personnes lisent encore est son *Histoire d'Hippolyte, comte de Douglas*. Il y a de l'imagination et de l'intérêt. Toutefois, l'auteur, comme le dit Laharpe, est une de ces imitatrices de madame de la Fayette, fort inférieures à leur modèle pour l'art d'inventer et d'écrire. Ses autres productions sont un mélange monstrueux de faits historiques et de fictions romanesques, où tous les personnages parlent le langage d'une fade galanterie. Les ouvrages mêmes qu'elle donne comme purement historiques ne sont pas toujours exempts de cet alliage.

A—G—R.

AUNILLON (PIERRE-CHARLES FABIOT), chanoine et grand vicaire d'Évreux, naquit en 1684. Il prononça, le 7 novembre 1715, l'oraison funèbre de Louis XIV dans la cathédrale d'Évreux. Ce morceau trop prôné ne soutint pas le grand jour de l'impression. C'est un des plus faibles qui aient été composés sur le même sujet (1). Aunillon perdit même, dans son âge mûr, l'espèce de talent qu'il avait d'abord montré pour la prédication. Marchant sur les traces des abbés Pellegrin et d'Allainval, que la gravité du caractère ecclésiastique n'empêcha pas de travailler pour le théâtre, il fit représenter, en 1728, une comédie intitulée : *les Amants déguisés*, en 5 actes et en prose. Elle obtint des applaudissements et fut imprimée sous le nom du chevalier de Doué, Paris, 1758, in-8°. Aunillon publia, sur la fin de sa carrière, deux romans oubliés aujourd'hui : 1° *Azor, ou le Prince enchanté, histoire nouvelle, pour servir de chronique à celle des Perroquets*, trad. de l'anglais du savant Popinay, Londres (Paris), 1750, 2 vol. in-12; 2° *la Foree de l'éducation*, 1750, in-12. Il mourut le 10 octobre 1760, et non en 1766, comme le disent plusieurs dictionnaires. Aunillon était en 1746 à Bonn sur le Rhin, avec une mission ostensible de peu d'importance, mais réellement chargé par le ministère français d'observer ce qui se passait dans ces contrées. Nous avons sous les yeux plusieurs de ses rapports, dans lesquels il rend compte avec beaucoup de détail des événements politiques et des mouvements de troupes.

L—M—X.

AURAT. Voyez DORAT (Jean).

AURÈLE (Saint), était archidiacre de l'Église de Carthage, lorsqu'en 588, il en fut nommé archevêque, dignité qui lui donnait une juridiction fort étendue sur les métropolitains de plusieurs provinces d'A-

frique. D'après les conseils de St. Augustin, son ami, il assembla plusieurs conciles pour ramener les donatistes à l'orthodoxie. Dans un concile tenu en 412, il condamna, le premier, Célestius, disciple de Pélage, et quatre ans après, Pélage lui-même. St. Aurèle mourut en 425. Le calendrier d'Afrique, formé dans le 5^e siècle, le nomme le 20 de juillet, et l'Église révéra sa mémoire ce même jour.

D—T.

AURÈLE. Voyez MARC-AURÈLE.

AURÉLIANUS. Voyez CÆLIUS AURÉLIANUS.

AURÉLIANUS AMBROSIIUS. Voyez AMBROSIIUS.

AURELIEN (LUCIUS DOMITIUS AURELIANUS), naquit dans le territoire de Sirmium, en Illyrie, d'un paysan qui occupait une petite ferme dans les terres d'Aurelius, riche sénateur. Actif et robuste, il montra bientôt une inclination décidée pour la vie militaire, et s'enrôla comme simple soldat dans les troupes impériales. Il s'éleva par degrés, et montra un esprit si martial, que les soldats, pour le distinguer d'un autre officier du même nom, l'appellèrent *Aurelianus, manus ad ferrum* (Aurélien, la main à l'épée). Telle était sa vigueur, qu'on dit qu'en un jour il tua quarante-huit Sarmates, et que, dans la suite, le nombre d'ennemis tués de sa main monta à neuf cent cinquante. Valérien lui confia l'emploi important d'inspecteur des camps romains, et le chargea d'y rétablir la discipline. Créé consul, Aurélien obtint en mariage, à la recommandation de l'empereur, Ulpia Severina, fille unique d'Ulpus Crinitus, descendant de Trajan, et partagea les richesses de son beau-père. Sous le règne peu glorieux de Gallien, il n'est point question d'Aurélien; mais il reparut de nouveau sous celui de Claude II, qu'il seconda lorsqu'Aurélien fut vaincu par cet empereur. Dans la guerre des Goths, il eut le commandement de la cavalerie; et quand l'empereur mourut, il désigna Aurélien comme le plus digne de lui succéder. Les légions d'Illyrie eurent égard à ce choix, et élevèrent Aurélien au pouvoir suprême, l'an 270. Quintilius, frère de Claude, qui commandait dans Aquilée un corps de troupes, prit, de son côté, les marques de la dignité impériale; mais connaissant la supériorité de son rival, il termina un règne de dix-sept jours, en se faisant ouvrir les veines. Aurélien ne séjourna que peu de temps à Rome, pour s'y faire reconnaître par le sénat, et il retourna dans la Pannonie, que les Goths menaçaient d'une nouvelle irruption. Ils avaient traversé le Danube, lorsque l'empereur, à la tête de ses forces, les joignit, et leur livra une bataille à laquelle la nuit seule put mettre fin. Après cette action douteuse, les deux nations se trouvèrent disposées à terminer leur longue guerre par une paix durable. Les Goths s'engagèrent à fournir aux armées romaines un corps d'auxiliaires, et donnèrent des otages, pour qu'on les laissât se retirer paisiblement. Aurélien fit sortir les troupes romaines de la Dacie, et, laissant ainsi tacitement cette province au pouvoir des Goths et des Vandales, il se hâta de revenir en Italie, pour repousser une incursion des Germains. Ces barbares se retiraient avec leur butin, lorsque l'empereur les

(1) Oraison funèbre de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Louis XIV, roi de France et de Navarre, Paris, 1715, in-4°.

atteignit près du Danube, et les obligea de se rendre à discrétion. Ici, les récits des historiens sont assez confus, et on ne peut guère concevoir comment une nouvelle incursion des Germains eut assez de succès pour qu'ils parvinssent jusque dans le nord de l'Italie, où une bataille, livrée près de Plaisance, fut si fatale aux Romains qu'on crut que l'empire allait être détruit. Rome entière fut en alarmes, et on y mit en usage toutes sortes de pratiques superstitieuses pour détourner le courroux des dieux. Les Germains s'avancèrent jusqu'à Fano, près de la rivière du Métaure, où, cinq cents ans auparavant, Asdrubal avait perdu son armée et la vie. Ce lieu fut encore propice aux Romains ; l'empereur défit les ennemis, en fit un grand carnage, et, peu après, extermina entièrement, près de Pavie, ceux qui avaient survécu à leur première défaite. On voit encore à Pésaro, éloigné de Fano de 5 milles, un monument érigé par les habitants, en mémoire de ces victoires d'Aurélien. Après avoir enfin délivré l'Italie des barbares, Aurélien revint à Rome, où il fit mettre à mort plusieurs sénateurs, soupçonnés d'avoir conspiré contre lui. Il agrandit la ville, et pourvut à sa sûreté par une nouvelle enceinte de murailles, qui avaient plus de 50 milles de tour, et qui porta son nom, quoique ces travaux n'aient été finis que sous le règne de son successeur, Probus. Gibbon prétend que ce fut vers ce temps qu'Aurélien marcha dans les Gaules, pour mettre fin à l'usurpation de Tétricus, qui avait succédé à plusieurs autres gouverneurs et généraux, élevés à l'empire par les troupes de cette province. Tétricus lui-même, fatigué de sa puissance précaire qu'il ne pouvait abdiquer sans danger, avait invité l'empereur à venir le délivrer. Il porta son armée de manière qu'elle fut attaquée avec un grand avantage par Aurélien, et presque entièrement taillée en pièces, près de Châlons en Champagne. Tétricus se rendit au vainqueur, qui ne tarda pas à réduire la Gaule. En 272, Aurélien entreprit l'expédition qui a le plus illustré son règne, en allant combattre Zénobie, reine de Palmyre. Un général nommé Héraclien, envoyé contre elle par Gallien, avait été battu, et Claude, occupé de la guerre des Goths, l'avait laissée tranquille. Aurélien résolut de venger la majesté de l'empire, et de lui rendre les provinces qui en avaient été détachées. Il marcha vers l'Orient avec ses légions, par l'Illyrie et la Thrace. La douceur avec laquelle il traita les habitants, et la discipline observée par ses troupes, favorisèrent ses succès en Syrie. Il s'approchait d'Antioche, lorsque Zénobie tenta d'arrêter ses progrès. Une bataille s'engagea près de cette ville, et Aurélien y remporta la victoire, qui fut longtemps disputée. Une autre action, près d'Emèse, fut décisive. Zénobie, après cette seconde défaite, se renferma dans Palmyre, et résista quelque temps, avec intrépidité, aux armes d'Aurélien qui avait investi la ville. Les difficultés qu'il rencontrait le portèrent à inviter Zénobie à se rendre ; il s'engageait à lui laisser la vie ; mais Zénobie lui fit une réponse pleine de courage et même de hauteur, que l'on attribua au célèbre Longin. A la fin, comme Zénobie essayait de s'enfuir en Perse, elle fut prise,

et amenée captive en présence de l'empereur. Elle rejeta sa longue résistance sur ses conseillers, et surtout sur Longin, dont la mort funeste est une tache à la mémoire d'Aurélien, et encore plus à celle de Zénobie. L'empereur, au reste, traita avec humanité les habitants de Palmyre. Pendant ce temps, Probus avait soumis l'Égypte, et Aurélien reprit le chemin de l'Europe, après avoir réuni à l'empire toutes les possessions de Zénobie. Il avait déjà passé le Bosphore avec son armée, lorsqu'il apprit que les Palmyréniens s'étaient révoltés, et qu'après avoir massacré la garnison romaine, ils avaient proclamé un nouvel empereur. Aurélien revint sur ses pas avec une célérité qui ne leur permit pas de se mettre en défense, et exerça une vengeance terrible sur l'infortunée ville de Palmyre, qu'il abandonna pendant trois jours à la fureur des soldats. Après cette effroyable exécution, il épargna le peu d'habitants qui restaient, et fit rétablir dans toute sa splendeur le magnifique temple du Soleil, ayant toujours honoré cet astre d'un culte particulier. De là l'infatigable Aurélien courut en Égypte, où Firmius, allié de Zénobie, avait pris possession d'Alexandrie, et s'était fait proclamer empereur. Aurélien éteignit sans peine cette rébellion, et en fit périr publiquement l'auteur. Il retourna aussitôt après vers l'Italie. On vit à son triomphe une longue suite de riches dépouilles, d'animaux curieux, de gladiateurs, de captifs, d'ambassadeurs venus des parties les plus éloignées de la terre. La marche était fermée par les souverains déposés. Tétricus et son fils parurent avec le costume des rois gaulois ; mais l'aspect du premier en état de captif affligea et humilia les sénateurs, dont il était le collègue. Zénobie, chargée de chaînes d'or et comme accablée sous le poids d'une immense quantité de bijoux précieux, offrit à l'orgueil romain un aspect plus agréable. Sa rare beauté, sa taille majestueuse et son air noble attirèrent tous les regards. Après que l'empereur eut ainsi fait servir ses antagonistes à l'ornement de son triomphe, il montra de la clémence dans la manière dont il les traita. Zénobie eut près de Tibur une villa, où elle passa ses jours avec honneur. Tétricus et son fils recouvrèrent leur rang et leur fortune, et furent comptés parmi les membres les plus respectables du sénat. Aurélien alors donna ses soins à rétablir l'ordre et réformer les abus. Il déploya une grande munificence dans les largesses qu'il fit au peuple de la capitale. On assure qu'après avoir augmenté les distributions d'huile et de pain, et y avoir ajouté celle d'une certaine quantité de viande de porc, il voulait encore en établir une de vin, mais qu'il en fut détourné par le préfet du prétoire, qui lui dit que, si la populace recevait du vin, elle s'attendrait ensuite à se voir donner des oies et des poulets. Il mérita la reconnaissance générale en faisant remise de tout ce qui était dû au trésor public, et en faisant brûler, dans la place Trajane, toutes les obligations relatives à ces dettes. On croit qu'Aurélien conservait de la partialité en faveur de l'ordre des plébéiens, auquel il avait appartenu, et qu'il regardait les patriciens avec jalousie et méfiance. Son zèle

pour la réforme tint de la sévérité de son caractère, et la dureté du soldat se mêla souvent aux sollicitudes paternelles du monarque. Une sédition eut lieu dans Rome; elle commença par les ouvriers de la monnaie, qui craignaient d'être punis pour leurs malversations; ils eurent l'audace de se retrancher sur le mont Caelius, dans l'intérieur même de la ville. Aurélien les y fit attaquer, et ils furent tous massacrés; mais 7,000 hommes des troupes de l'empereur y périrent. Ce malheureux événement donna lieu à une punition terrible, dans laquelle plusieurs sénateurs et patriciens furent enveloppés. On compte parmi ces victimes le fils, ou, selon d'autres, la fille de la propre sœur d'Aurélien. Un voyage en Gaule, et une expédition contre les barbares, qui avaient fait une irruption en Vindélicie, ne furent que le prélude d'une grande entreprise militaire contre l'empire des Perses. Déjà l'empereur avait commencé à se mettre en marche pour l'Orient, et attendait en Thrace le moment favorable pour se porter plus avant, quand une conspiration termina ses jours. Il soupçonnait son secrétaire Mnesthée de concussion, et l'avait menacé de lui faire rendre compte. Mnesthée contrefit la main de l'empereur, et montra aux principaux chefs une liste de proscrits, où il avait réuni leurs noms et le sien. La sévérité connue de l'empereur et l'indignation les rendirent crédules; et lorsque l'armée était en marche, ils attaquèrent Aurélien près d'un lieu nommé *Cænophrurium* (le nouveau Château), entre Byzance et Héraclée, et le tuèrent vers la fin de janvier 275. Il périt, dit-on, de la main d'un chef nommé Mucapor. Aurélien était âgé d'environ 65 ans, et en avait régné cinq. Sa mort fut vengée. Ses assassins détrompés livrèrent Mnesthée aux bêtes féroces, et élevèrent à Aurélien un tombeau et un temple au lieu où il avait été tué. Ces regrets tardifs ne sauvèrent point leurs jours. Une partie d'entre eux furent massacrés par les soldats; les autres périrent dans la suite par les ordres de Tacite ou de Probus. Aurélien ne laissa qu'une fille. Quoique l'on convint généralement que cet empereur avait été sage, actif, heureux et très-utile à l'empire, dont il avait arrêté la décadence, le souvenir de ses cruautés se mêla aux justes regrets qu'il inspirait. Après avoir traité les chrétiens avec douceur au commencement de son règne, il avait rendu contre eux des édits terribles; mais il mourut avant leur publication. Aurélien est le premier empereur qui ait porté publiquement un diadème; il fut imité en cela par ses successeurs; cependant Constantin fut le premier qui fit habituellement usage de cette marque du pouvoir suprême. D—r.

AURELIEN, moine de Réomé ou Moutier St-Jean, au diocèse de Langres, vivait vers le milieu du 9^e siècle. Il a écrit un traité de musique divisé en 20 chapitres, qu'il dédia à Bernard, abbé de son monastère, par deux épîtres dédicatoires, l'une au commencement, l'autre à la fin de son ouvrage. Sigebert et Trithème, trompés par le mot latin *Reomensis* qui est en tête de l'ouvrage, ont cru lire *Remensis*, et ont fait d'Aurélien un clerc de l'Eglise de Reims; ils ont été copiés en cela par tous les dic-

tionnaires historiques. Un manuscrit du 10^e siècle, le plus ancien que l'on connaisse du traité d'Aurélien, se trouvait à l'abbaye de St-Amand avant la révolution. L'abbé Gerbert l'a inséré dans le 1^{er} volume de ses *Scriptores ecclesiastici de Musica*, d'après un manuscrit de la bibliothèque laurentienne de Florence. Les bénédictins Martène et Durand avaient déjà publié les deux épîtres dédicatoires et l'épilogue de ce traité (*Veterum Script. et Monum.*, etc., ampliss. *Collectio*, Paris, 1724, t. 1^{er}, p. 125-125). Le traité d'Aurélien ne concernant que les tons de plainchant, et ne contenant rien sur la musique mesurée ni sur l'harmonie ou le contre-point, qui n'existaient pas encore, n'a d'autre intérêt aujourd'hui que celui de l'histoire de l'art. F—T—s.

AURELIO, roi des Asturies, cousin germain de Froila 1^{er}, et l'un des conjurés qui assassinèrent ce prince, fut élu roi à sa place par les grands du royaume, en 768; il renouvela avec les Maures la trêve qu'avait conclue son prédécesseur, apaisa une révolte des esclaves maures, qui s'étaient soulevés contre les chrétiens, leurs maîtres; ouvrit le chemin du trône à Silo, son ami, en lui faisant épouser Adosinda, sa parente, et mourut en 774, après 6 ans de règne. B—P.

AURELIO (Louis), né à Pérouse, se distingua dans la carrière des lettres, vers le commencement du 17^e siècle. Entré de bonne heure chez les jésuites, il s'appliqua avec tant d'ardeur à la philosophie et à la théologie, qu'on fut obligé de le renvoyer chez son père pour rétablir sa santé, altérée par l'excès du travail. Après trois ans de repos, il s'adonna à la jurisprudence, et fut reçu docteur en droit, comme dans les deux autres facultés. Il fut d'abord nommé bibliothécaire à Pérouse; il alla ensuite à la cour de Vienne, en qualité d'auditeur du nonce apostolique; à son retour, il fut fait chanoine de St-Jean de Latran, et mourut à Rome, en 1657. Cet auteur, qui joignait à l'étude des langues latine, grecque et allemande, une connaissance approfondie de l'histoire, était regardé, par le pape Urbain VIII, comme le premier historiographe de son temps. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *Ristretto delle Storie del mondo di Orazio Torsellino, gesuita, col supplemento di Lod. Aurelio, traduttore de l'opera*, Pérouse, 1623, puis Venise, 1633, in-12. Cette édition a été augmentée d'une seconde partie, jusqu'à l'an 1650, par Bernardo Oldoini, de Gènes. 2^o *Della Ribellione de' Boemi contra Matthia, e Ferdinando imperadore, Istoria*, etc., Rome, 1625, et Milan, 1626, in-8^o. 3^o *Annales Card. Baronii in epitomen redacti*, Rome, 1636, Paris, 1637, 2 vol. in-12. 4^o *Bzovii Continuatio in epitomen redacta*, Rome, 1644, in-12. La meilleure édition de ces deux abrégés est celle de Paris, 1663, 3 vol. petit in-12. L'abrégé de Baronius et celui de Bzovius ont été trad. en français par Charles Chaulmer, historiographe de France, Paris, 1664, en 6 vol. in-12, puis réimp. en 8 vol., avec un supplément, depuis l'an 1656 où finit Aurelio, jusqu'en 1664. Cette traduction forme, avec le supplément, 12 vol. petit in-12, Paris, 1673. On a encore de cet auteur des éloges et différents discours.

Il écrivit en vers latins, et traduisit lui-même en italien deux tragédies, *Pompée* et *Germanicus*, qui n'ont jamais été imprimées. G—É.

AURELIO (AURELIO), poète vénitien qui florissait vers la fin du 17^e siècle et au commencement du 18^e, fut attaché au duc de Parme, et se distingua particulièrement par la composition de drames en musique. Mazzuchelli (*Gli Scrittori d'Italia*), t. 1^{er}, p. 2, rapporte les titres et les dates de trente-six de ces drames, et prévient qu'il ne les indique pas encore tous. Le premier, intitulé *Erginda*, est de l'année 1652, et le dernier : *Amore e Gelosia*, de l'année 1729. G—É.

AURELIO (JEAN MUZIO), JOANNES MUTIUS AURELIUS, poète latin, né à Mantoue, florissait au commencement du 16^e siècle. Il fut un de ceux qui eurent part à la faveur de Léon X. Ce pape crut, en 1520, contribuer à sa fortune, en le faisant gouverneur d'une ville de l'État romain ; mais Aurelio y commit des abus d'autorité et des vexations qui révoltèrent contre lui les habitants. Étant sorti seul un jour sur une mule, il disparut, et fut trouvé, plusieurs jours après, au fond d'un puits, avec sa mule. Le recueil de Math. Toscanus, intitulé : *Carmina illustrium Poetarum italicorum*, contient deux de ses pièces de vers, un hymne à St. Jean-Baptiste, et une élégie adressée à Léon X. Jules-César Scaliger, dans le 6^e livre de sa *Poétique*, auquel il a donné le titre d'*Hypercritique*, fait un grand éloge d'Aurelio, et particulièrement de cette élégie, où le poète se plaint de sa pauvreté, et implore, pour en sortir, la libéralité du pontife. « Il a, dit Scaliger, « emprunté toutes ses peintures de Catulle, mais si « bien, que je n'oserais assurer que Catulle lui-même « pût mieux faire, s'il vivait aujourd'hui. Aussi poli, « aussi élégant, il est beaucoup plus soigné que « lui, etc. » C'est sans doute la tradition de cet éloge qui a fait écrire, en parlant de Muzio Aurelio, qu'il se proposa Catulle pour modèle, aux obsèques près. Il n'avait en effet garde d'en mettre, ni dans son élégie au pape, ni dans son hymne à St. Jean-Baptiste. G—É.

AURELIUS COTTA (CAIUS), fut consul avec P. Servilius Géminius, l'an 502 de Rome, pendant le cours de la première guerre punique. Après avoir pris Himère, en Sicile, il tenta de s'emparer de l'île et de la ville de Lipari ; mais tandis qu'il était à Messine, pour consulter les augures, ses lieutenants, Q. Cassius et P. Aurélius Pécumola, son parent, attaquèrent la place, malgré sa défense. Il les en punit avec toute la rigueur qu'autorisaient les lois militaires. Cassius fut privé de son grade, et Pécumola, probablement plus coupable, passa dans le rang des simples soldats, après avoir été battu de verges. Aurélius Cotta prit la place d'assaut, et fit massacrer la plus grande partie des habitants. D'accord avec le grand pontife Tib. Coruncanus, il fit dégrader treize sénateurs, et rejeter dans les plus basses classes du peuple quatre cents chevaliers qui avaient refusé, à Lipari, d'obéir à ses ordres. Aux ides d'avril, Aurélius fut honoré d'un triomphe. Onze ans plus tard, à l'époque où la première guerre punique se termina

glorieusement pour les Romains, Aurélius Cotta fut nommé censeur, et fit, en cette qualité, le dénombrement du peuple, avec son collègue M. Fabius Butco. Depuis ce temps, l'histoire ne parle plus de lui. D—T.

AURÉLIUS VICTOR (SEXTUS), historien romain, vivait au 4^e siècle, probablement depuis le règne de Constance jusqu'à celui de Théodose. Il parle (*Hist.*, chap. 28) de la 1100^e année depuis la fondation de Rome, qui était la 548^e de J.—C., ou la 12^e du règne de Constance, comme s'étant passée de son temps. Il fait mention d'un tremblement de terre qui eut alors lieu à Nicomédie, sous le consulat de Céréalis, c'est-à-dire l'an 1110 de la ville, ou 558^e de J.—C. Aurélius Victor était fils de parents obscurs et sans éducation. L'Afrique fut peut-être sa patrie ; car, dans ses écrits, il donne de grandes louanges à ce pays, qu'il appelle *la gloire du monde*. Malgré la bassesse de son extraction, ses talents l'élevèrent aux honneurs : en 361, Julien le nomma préfet de la deuxième Pannonie ; et une statue d'airain fut la récompense de ses services administratifs. Longtemps après, il fut préfet de Rome (Amm. Marcellin, liv. 21, chap. 48), et en 369, consul avec Valentinien. Il obtint probablement cette dernière dignité sous le règne de Théodose ; car il nous reste une inscription, que Sextus Aurélius Victor, préfet de la ville, grava sur un monument, en l'honneur de Théodose. Si tous ces passages ont rapport au même Sextus Aurélius Victor, comme cela n'est pas improbable, il occupa, sous plusieurs empereurs, des postes d'une grande distinction, et vécut jusque vers la fin du 4^e siècle. Il nous reste sous son nom quatre ouvrages : 1^o *Origo gentis Romanæ* ; cette histoire allait, d'après son titre, depuis les temps incertains de Janus jusqu'au 10^e consulat de Constance ; mais ce que nous en possédons ne s'étend que jusqu'à la première année de la fondation de Rome. 2^o *De Viris illustribus urbis Romæ*, souvent imprimé dans le 16^e siècle sous les noms de Plin le jeune, de Suétone, ou d'Emilius Probus. Ce livre, qui commence à Phocas et se termine à Pompée, a aussi été attribué à Cornélius Népos. Les traductions françaises de cet ouvrage sont : *Vies des Hommes illustres de Rome*, trad. du latin, avec le texte, Lyon, 1713, in-12 ; *les Hommes illustres de Plin le jeune*, trad. en français par Savin, Paris, 1776, in-12 ; *Galerie romaine, ou les Hommes illustres de Rome et les Césars*, trad. du latin avec des notes, etc., par A. Caillot, Paris, 1823, in-12. 3^o *De Cæsaribus historia, ab Augusto Octavio, id est, a fine Titi-Livii usque ad consulatum decimum Constantii Augusti et Juliani Cæsaris tertium*. 4^o *De Vita et Moribus imperatorum Romanorum Excerpta, a Cæsare Augusto usque ad Theodosium imperatorem*. Le troisième de ces ouvrages est le seul qu'on puisse attribuer avec certitude à Aurélius Victor. La première édition de cet auteur fut donnée par André Schott, Anvers, 1579, in-8^o. Aurélius Victor a été réimp. dans les collections de Syborge, 1588-1590, 3 vol. in-fol. ; de Gruter, 1611, in-fol. ; de Boxhorn, 1632, in-12. Il en a paru beaucoup d'éditions séparées ;

les meilleures sont : 1^o celle d'Amsterdam, 1735, in-4^o, *cum notis variorum, curante Joan. Arntzenio* ; 2^o celle de Cobourg, 1759 et 1768, in-8^o, *cum notis J. Fr. Gruneri* ; 3^o celle d'Erlang, *ex recensione J. Fr. Gruneri, cum notis selectis, curante Chr. Harles*. Barbou a placé Aurélius Victor à la suite de sa réimpression d'Eutrope, 1795, in-12, édition revue par Caperonnier. Cet auteur se trouve encore dans les *Scriptores historiæ Romanæ minores*, 1789, in-8^o, faisant partie de la collection de Deux-Ponts. D—T.

AURÉLIUS (CORNELIUS), né à Gonda en Hollande, vivait vers le commencement du 16^e siècle, fut chanoine à Hemsdonk, près Dordrecht, et précepteur d'Érasme. Il composa deux traités, l'un *Defensio gloriæ Batavinæ*, l'autre *Elucidarium variarum quæstionum super Batavinâ regione*. Ils furent réunis et publiés ensuite par Bonaventure Vulcanius, sous ce titre : *de Situ et Laudibus Bataviæ*. L'empereur Maximilien lui envoya la couronne de poète. Aurélius composa encore d'autres ouvrages, et on lui attribua un poème en l'honneur de l'empereur Charles-Quint, intitulé : *Prognosticon, seu Caroli V Caesaris Præconium*. On ignore l'année de sa mort. K.

AURENG-ZEYB (MOHHY ED-DYN, c'est-à-dire, le Vivificateur de la religion, Ornement du trône, surnommé dans la suite *Alem-Guyr* (Conquérant de l'univers), naquit, pour le malheur de son faible et infortuné père, Schah-Djéhan, le 14 de dzoulcadeh 1028 (20 octobre 1619). Son aïeul, Djhanguyr, fils d'Akbar, occupait encore le trône de l'Indoustan, et s'estima si heureux de voir augmenter sa famille, qu'il donna au nouveau-né le nom d'*Aureng-Zeyb*, Ornement du trône. Élevé, comme tous les princes asiatiques, dans le fond d'un harem, il ne fit rien de remarquable dans son enfance, ou, du moins, nous ne connaissons de lui aucun trait qui puisse être cité comme le présage de la profonde politique, de l'insatiable ambition et des grands talents qu'il développa dans la suite. Il eut le même instituteur que ses deux frères aînés : c'était un docteur musulman, jouissant d'une haute réputation, et nommé Melik-Saleh, littérateur distingué, comme on peut en juger par une histoire des vingt premières années du règne de son élève, qu'il composa en persan, et qui se trouve à la bibliothèque royale, en un volume in-fol. Cependant ce choix n'était pas heureux, si l'on en juge par les reproches qu'Aureng-Zeyb adressa dans la suite à ce savant, qui, en effet, paraît n'avoir enseigné au jeune prince que la langue arabe, et s'être borné à l'Indoustan pour les connaissances géographiques, sans lui parler des autres royaumes de l'Asie. A peine lui avait-il indiqué les noms des royaumes de l'Europe. Aureng-Zeyb répara l'imperfection de sa première éducation, par une application assidue et par la force de son génie. Il n'avait que neuf ans lorsque le sceptre de l'Indoustan passa (en 1627) des mains de son aïeul entre celles de son père Schah-Djéhan, et il annonçait dès lors, par son maintien composé, par ses fréquentes prières et par son goût pour la solitude, sa profonde hypocrisie, sa prévoyance et ses projets ultérieurs. Bientôt on le vit

s'inscrire parmi les faquirs, prendre presque leur costume, et annoncer l'intention de se retirer à Médine, auprès du tombeau du prophète. Cependant il saisit avec empressement l'occasion de mettre de côté, pour quelques instants, le Coran, qu'il portait continuellement sous son bras, et de prendre l'épée. Créé, à l'âge de vingt ans (en 1638), *emyr pendje hazary*, ou chef de 15,000 hommes, il obtint, presque aussitôt, le commandement du Dékhan. Impatient de s'essayer dans la carrière des armes, il fit une invasion dans le pays de Baglena. Les forteresses furent enlevées, et les chefs réduits à payer le tribut. Après cette expédition, dont l'État retira peu d'avantages, à cause de la pauvreté du pays conquis, Aureng-Zeyb demanda et obtint la permission de se rendre à Lahor, où l'empereur son père avait fixé sa résidence : mais bientôt il eut ordre de retourner dans son gouvernement. Il y reprit sa vie austère, s'occupa de construire des mosquées, fonda la ville d'Aureng-Abad, et vécut dans une plus grande intimité avec les faquirs. Voulant un jour leur donner un témoignage éclatant d'amitié et de vénération, il en invita un grand nombre à un modeste festin, et ensuite voulut les revêtir d'habillements neufs. Ces cénobites refusèrent l'honneur excessif qu'on prétendait leur faire. Le vice-roi insista, et, malgré leurs refus opiniâtres et même leurs efforts, car on alla jusqu'à la violence, ils se retirèrent vêtus plus déceimment qu'ils n'étaient venus, et peut-être aussi un peu plus légèrement ; car, les vieilles robes ayant été brûlées toutes ensemble, on trouva dans les cendres une énorme quantité de pièces d'or et d'argent. Cette somme fut d'un grand secours à Aureng-Zeyb, quand il fit la guerre à ses frères. Du gouvernement du Dékhan il passa (en 1643) à celui du Guzarate, et fixa son séjour à Ahmed-Abad, sans changer de manière de vivre, et attendant avec impatience l'occasion de satisfaire l'ambition dont il était intérieurement dévoré. Sa première expédition ne fut pas heureuse ; chargé par son père (en 1649) de combattre les troupes persanes qui avaient fait une invasion dans le Candahar, et s'étaient emparés, l'année précédente, de la capitale de cette province, il ne put les repousser. Vainement fit-il le siège de cette place : il fallut le lever au bout de trois mois, et retourner dans l'Indoustan, après avoir, à la vérité, remporté sur les Persans quelques avantages, et même une victoire assez complète, mais qui n'eut aucun résultat heureux. Deux ans après, il fit de nouvelles tentatives sur la même ville, établit un siège dans les formes, et fut encore obligé de le lever. A son retour dans le pays de Kaboul (en 1652), son père le rappela dans le Dékhan. Dara-Chékouh, son frère aîné, prince recommandable par sa piété filiale et par son amour pour les lettres, mais aussi présomptueux qu'imprudent, sollicita et obtint de leur trop faible père la permission de venger la gloire des armes mogoles, et de se mesurer avec ces invincibles Persans. Il fit le siège de Candahar, et fut également obligé de se retirer. Aureng-Zeyb triompha en secret, et jura à son frère une haine d'autant plus implacable,

que Schah-Djéhan avait déjà désigné publiquement Dara pour lui succéder. L'unique moyen de se délivrer d'un rival aussi redoutable était de l'assassiner, et de s'assurer de la couronne le plus promptement possible, et à quelque prix que ce fût. Aureng-Zeyb s'occupa fortement d'atteindre à ce double but ; les circonstances le secondèrent. Schah-Djéhan était tombé dangereusement malade, en 1067 de l'hégire (1656-1657) ; Dara s'empressa de saisir les rênes du gouvernement, et des actes arbitraires le rendirent odieux à ses trois autres frères. Les deux plus jeunes d'entre eux, Aureng-Zeyb et Mourad-Bakheche, se liguèrent contre lui, et accueillirent avec empressement l'émir Djemlah, qui avait rempli le poste de principal vizir auprès de Schah-Djéhan, et qui venait d'être disgracié par Dara, à cause de son attachement pour Aureng-Zeyb. Celui-ci feignit de se livrer avec plus d'ardeur aux exercices de piété, et de ne se mêler des affaires mondaines que pour remplir les devoirs de sa place. Cependant il excitait secrètement l'ambition de son jeune frère, dont la jalousie à l'égard de Dara lui était favorable, et il comptait bien en faire tourner le résultat à son propre avantage. Mourad annonça ouvertement ses prétentions à l'empire, et trouva un puissant appui dans Aureng-Zeyb. Ils marchèrent de concert vers Agra, avec une armée d'environ 40,000 hommes. Schah-Djéhan veut aller lui-même au-devant de ses fils rebelles ; Dara parvient à le détourner de ce sage projet ; il se met à la tête de l'armée impériale, composée de plus de 100,000 chevaux, de 50,000 fantassins et d'une nombreuse artillerie. Après plusieurs marches et contre-marches, l'action s'engagea près de Feth-Adad, à cinq lieues d'Agra, le 6 juin 1658 ; elle fut terrible ; Dara et Mourad firent des prodiges de valeur ; la conduite d'Aureng-Zeyb fut peut-être moins brillante, mais plus adroite, et contribua puissamment au gain de la bataille, en semant la zizanie parmi les chefs de l'armée de Dara, et surtout en gagnant plusieurs d'entre eux, qui restèrent immobiles pendant l'action ; quelques-uns même abandonnèrent le champ de bataille, dont les deux frères restèrent maîtres. L'astucieux Aureng-Zeyb s'empressa de faire honneur de la journée à son jeune frère ; après quelques heures de méditation et de prières, il vint, le Coran à la main, lui adresser ses félicitations, et le salua du titre d'empereur. En même temps qu'il lui témoignait en public et en particulier la soumission la plus respectueuse, il entretenait une correspondance très-active avec les nababs, ou vice-rois, et autres gouverneurs ; il donnait aussi au nouveau monarque un ministre chargé d'observer toutes ses actions. L'armée victorieuse marcha droit sur Agra ; la ville ne tint pas longtemps ; mais Schah-Djéhan s'était retranché dans son palais avec une assez forte garnison. Aureng-Zeyb entama avec lui une négociation qui fut si adroitement conduite, que le vieux monarque se décida à renvoyer ses gardes, et se mit à la discrétion de son petit-fils Mohammed, qui le confina dans l'intérieur du harem, conformément aux instructions qu'il avait reçues de son père Aureng-Zeyb ; et ce dernier, tan-

dis que s'exécutaient ses ordres impies, était à faire sa prière au tombeau d'Akbar, situé dans le voisinage d'Agra. Les heureuses nouvelles qu'on vint lui annoncer l'arrachèrent à cette pieuse occupation ; il s'empressa de se rendre auprès de Mourad-Bakheche ; du plus loin qu'il le vit : « Vous n'étiez jusqu'à présent, s'écria-t-il, monarque que de nom, vous l'êtes maintenant en réalité ; mes vœux les plus ardents sont accomplis : je n'en forme plus que deux, c'est de faire le pèlerinage de la Mecque, et de passer ensuite le reste de mes jours loin des embarras du monde, dans la prière et dans la retraite. » Mourad entreprit de le détourner, au moins pour le moment, d'un semblable dessein, et y réussit facilement. Les deux princes résolurent de marcher sur Delhi, où le fugitif Dara avait rassemblé quelques forces ; mais au moment de se mettre en mouvement, leur armée se souleva, la paye étant arriérée de quelques mois. Mourad eut recours aux banquiers d'Agra ; ils furent sourds à ses demandes et à ses propositions. Le prince allait user de violence envers eux, et même envers les habitants les plus opulents, lorsque l'astucieux Aureng-Zeyb offrit d'acquitter la solde des troupes avec son propre trésor ; le jeune monarque eut l'imprudence d'accepter un service qui recommandait son frère à la reconnaissance de l'armée et de la capitale entière ; bientôt les projets de pèlerinage se changèrent en préparatifs de guerre, et Mourad, arrêté au milieu de son camp, en présence de son frère, fut chargé de chaînes et envoyé à Agra, sous bonne garde. Aureng-Zeyb ne tarda pas à se rendre à Delhi, où il exerça ouvertement l'autorité suprême. Il se trouvait alors dans l'Indoustan trois souverains vivants, savoir : Schah-Djéhan, enfermé dans la citadelle d'Agra, et ses deux fils, Dara-Chékouh alors en fuite, et Aureng-Zeyb, qui avait saisi le timon des affaires. Nous pourrions encore en citer un quatrième, Schah-Soudjah, autre fils de Schah-Djéhan. Ce dernier compétiteur donna de vives inquiétudes à son frère, et lui disputa énergiquement la couronne ; mais la perfidie de ses officiers, autant que sa propre inexpérience, causa sa ruine ; une bataille malheureuse qu'il livra le 21 de rabyi 2^e 1069 (14 janvier 1659) le perdit sans retour, et le 24 ramadhan de la même année, Aureng-Zeyb monta sur le trône avec toutes les cérémonies accoutumées ; son nom, changé en celui d'*Aalem-Guyr*, fut prononcé dans les prières publiques, et inscrit sur les monnaies. Le seul compétiteur capable d'inspirer de l'inquiétude au nouveau monarque était Dara-Chékouh, qui errait dans le nord de l'Inde : il le poursuivit, un traître le livra ; on lui coupa la tête, et on vint la présenter à Aureng-Zeyb au moment où il lisait et méditait le Coran ; il ferma le livre, demanda de l'eau, et fit laver le visage de Dara, pour mieux le reconnaître ; il lui ouvrit les yeux, et, y ayant découvert une taie qui ne lui laissait aucun doute, il versa un torrent de larmes, en s'écriant : « L'infortuné ! » Il fit embaumer cette tête, et l'envoya à son malheureux père. Le vieillard était à table quand on lui présenta la funeste boîte : il se félicita de recevoir un témoi-

gnage du souvenir de ses enfants ; qu'on juge de son effroi et de son horreur, quand il reconnut la tête de Dara, son fils chéri. Mourad-Bakheche, quoique enfermé étroitement, troublait quelquefois le repos de son frère : sa mort fut résolue ; « mais on em- » prunta, dit Manucci, le masque de la justice pour « couvrir cette grande iniquité. » Aureng-Zeyb se fit d'abord conférer, par le chef de la loi, une espèce de consécration qu'on regarde parmi les Mogols comme le sceau de la juridiction impériale ; le premier usage qu'il fit de sa nouvelle autorité fut d'ôter la vie à Mourad-Bakheche. Il lui suscita une fausse accusation, appuyée par de faux témoins, secondés par les astrologues, et voulut être longtemps et vivement sollicité de punir le coupable. Il céda, non sans affecter de bien vifs regrets. Des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, quand il ordonna aux soldats de sa garde de faire piquer son malheureux frère par une de ces couleuvres dont le venin est aussi prompt qu'infailible. Ce dernier crime assurait au fratricide la paisible possession de la couronne. Son père, enfermé et soigneusement gardé dans la forteresse d'Agrah, n'avait aucun moyen de ressaisir le pouvoir. Ce fut alors qu'on put reconnaître dans Aalem-Guyr autant de talent pour l'administration qu'il en avait montré pour la guerre et les intrigues. Il encouragea l'agriculture et le commerce, établit une garantie pour les propriétés territoriales, simplifia la marche de la justice. Pour la première fois, dans l'empire mogol, on punit comme un crime capital les tentatives faites pour corrompre un juge. Lui-même surveilla les décisions des tribunaux, écouta les réclamations des plaideurs, et destitua plusieurs magistrats iniques ou ineptes. Il ne donna pas moins d'attention à la réforme des mœurs et au maintien des préceptes de la religion. Les musiciennes et les danseuses publiques, qui s'étaient multipliées à l'infini, sous le règne du faible et voluptueux Schah-Djéhan, furent poursuivies avec activité, et contraintes, ou d'abandonner cette scandaleuse profession, ou de ne l'exercer qu'avec le plus grand mystère ; on défendit sévèrement l'usage du vin. Tous ces détails ne lui faisaient pas négliger des objets d'une plus haute importance. Une grande partie des domaines de la couronne avaient été distribués par Akbar aux mécontents de la Perse, qui étaient venus se réfugier à la cour d'Agrah. Cette mesure, utile dans le principe, avait fini par être funeste à l'État, et l'avait appauvri ; Aureng-Zeyb trouva le moyen de rentrer dans ses domaines aliénés, et envoya ces familles persanes dans le pays de Cachemire. Son élévation à l'empire, et surtout ses exploits, ses atrocités, mais profondes combinaisons, enfin sa sage administration, attirèrent l'attention de plusieurs potentats ; et l'on vit successivement arriver à la cour de Delhi des ambassadeurs du chérif de la Mecque, du roi d'Éthiopie, du roi de Perse, du prince des Ouzbeks. Malgré la crainte et le respect que répandait au loin le nom d'Aureng-Zeyb, un prince voisin, le fameux Sevadjy, fondateur de la puissance mahratte, faisait de fréquentes et sanglantes incursions dans diffé-

rentes provinces de l'empire ; plusieurs villes furent pillées. L'empereur eut encore la douleur d'être obligé de condamner à une prison perpétuelle deux de ses fils. Ces jeunes princes, dignes imitateurs de leur père, avaient essayé de se faire un parti dans l'État ; mais ils manquaient de talents, et n'avaient pas affaire à un Schah-Djéhan. On les enferma dans la citadelle de Gualyoor ; on leur fit boire un poison lent appelé *poust*, qui affaiblit insensiblement le corps et l'esprit, et conduisit à l'imbécillité et au marasme. Les soins multipliés de l'administration, les inquiétudes et les tourments involontaires d'une conscience bourrelée de remords, juste et inévitable punition des coupables placés par leur rang au-dessus des lois, affectèrent la santé d'Aureng-Zeyb, et le conduisirent aux portes du tombeau ; mais sa vigoureuse constitution triompha du mal et de l'ignorance des médecins. Sa convalescence fut longue, et, quand il put se remettre au courant des affaires, il trouva que les sultanes avaient déjà ourdi de puissantes intrigues en faveur de leurs enfants respectifs. Au reste, la tranquillité de l'empire n'avait pas été troublée, et aucun des grands n'avait manifesté de projets ambitieux, tant était profonde la terreur que le nom d'Aureng-Zeyb leur inspirait. Les travaux auxquels il se livra avant sa parfaite guérison, et surtout les chaleurs de la saison, s'opposaient à son parfait rétablissement. Les médecins lui conseillèrent d'aller passer l'été suivant dans le Cachemire, pays célèbre par ses beautés pittoresques et par la salubrité de son climat. La sœur bien-aimée du monarque, la belle Rauchen-Ara, qui avait conservé une grande influence sur son esprit, appuya de tout son pouvoir l'avis des médecins. Le voyage fut résolu. La cour tout entière, et une armée composée de 35,000 cavaliers, de 40,000 fantassins, avec la grosse et la petite artillerie, suivirent le monarque, qui se mit en marche le 6 décembre 1661. Cette date ne s'accorde pas avec celles qui sont indiquées par le docteur Manucci et par Ferichtah ; mais on ne sera pas étonné que nous l'adoptions ici, puisqu'elle nous est fournie par le médecin Bernier, qui accompagnait l'empereur, et dont personne, pas même les Anglais, n'a contesté l'exactitude. La plus grande partie de cet immense cortège, qui eût affamé le petit pays de Cachemire, resta dans le Lahor, et l'empereur ne conserva auprès de lui que le moins de femmes qu'il put, les meilleures amies de Rauchen-Ara Begum, les principaux omrah, et un petit nombre de soldats pour sa garde. La fatigue de la marche et le plaisir de la chasse, auquel il se livrait volontiers, n'interrompirent point ses travaux ordinaires. Les affaires s'exécutaient tout aussi régulièrement qu'à Delhi. Malgré cette activité infatigable et les précautions qui avaient été prises, des troubles éclatèrent dans le Guzarate. Les Radjepouts descendirent de leurs montagnes pour fondre sur les Mogols ; mais ils furent vigoureusement repoussés ; leurs princes perdirent leur juridiction héréditaire, et la nation indoue fut soumise à des gouverneurs musulmans, qui recevaient leur pouvoir du monarque même. Les armes

d'Aureng-Zeyb furent moins heureuses du côté d'Acham; le gouverneur du Bengale, le fidèle Djemlah, fit une expédition contre ce royaume; après de brillants succès, il en fut chassé par la saison des pluies. La mort de ce grand général, celle du fils aîné de l'empereur et de Schah-Djéhan, son père, qui, toujours soigneusement gardé dans la citadelle d'Agrah, et abreuvé de chagrin, succomba à ses souffrances, et peut-être à un poison lent, le 27 redjeb 1076 (2 février 1666), enfin les excursions et l'arrestation de Sevadjy, ce fameux chef mahratte, qui fut envoyé à Delhi, au moment même où Aureng-Zeyb arrivait du Cachemire, sont autant d'événements importants sur lesquels nous regrettons de ne pouvoir donner des détails qui exciteraient l'intérêt de nos lecteurs, mais qui excéderaient de beaucoup les bornes dans lesquelles nous devons nous restreindre. Une querelle presque ridicule, et occasionnée par l'inéptie d'un secrétaire, rompit la bonne intelligence qui régnait entre Schah-Abbas II et Aureng-Zeyb, et la guerre éclata entre ces deux souverains, vers l'an de l'hégire 1077 (1666-7). Le Mogol se mit lui-même à la tête de ses troupes. Arrivé dans les environs de Lahor, il apprit la mort de Schah-Abbas. Cet événement, dont il aurait pu tirer un grand avantage avec des dispositions plus belliqueuses, ou s'il eût eu moins d'inquiétudes de la part de ses enfants et des gouverneurs de provinces, le détermina à retourner paisiblement dans sa capitale. Peut-être aussi pensait-il avec raison que la nature semble avoir fait de la Perse et de l'Inde deux contrées très-distinctes et très-indépendantes l'une de l'autre, et qu'il y aurait de grands inconvénients à vouloir franchir les barrières qui les séparent. La paix venait d'être conclue entre ces deux royaumes; le monarque s'occupait de l'extirpation du brahmanisme, et surtout de la destruction des pagodes, sur les ruines desquelles il ordonna, au mois de ramadhan 1080 (février 1670), d'élever des mosquées, lorsqu'un de ses fils troubla la tranquillité de l'empire. Schah-Aalem, à qui il avait confié le gouvernement du Guzarate, essaya de s'y rendre indépendant. A peine son père fut-il instruit de ses premières tentatives que l'étendard impérial prit la route d'Agrah; le jeune prince intimidé s'excusa le mieux qu'il put; ses excuses furent agréées, et tout rentra dans l'ordre. Son père fut moins heureux contre Sevadjy, qui s'était enfui de sa prison de Delhi, et qui trouvait toujours le moyen d'échapper aux armées impériales, les montagnes des Ghattes lui fournissant un asile presque impénétrable; mais la mort de cet audacieux aventurier, arrivée le 5 avril 1680, ne calma point les justes inquiétudes qu'inspiraient les Mahrattes; Sambadjy, son fils et son successeur, marcha plusieurs fois contre les Mogols, et ceux-ci, pour le repousser, furent obligés de se concerter avec les Portugais. Pour comble de malheur, un fils d'Aureng-Zeyb, nommé Akbar, se joignit à Sambadjy, tandis que l'empereur faisait avec peu de succès la guerre aux Radjepouts; mais Sambadjy n'avait pas hérité des talents de son père. Akbar, mal secondé par

lui, fut vaincu par un de ses frères, le 5 moharrem 1052 (15 janvier 1681); alors découragé par l'incapacité de son allié, et reconnaissant qu'un pareil appui ne pourrait jamais le porter sur le trône de l'Inde, il se résolut à passer en Perse, et à demander asile et secours au Schah-Soleiman, alors régnant. Sa retraite ralentit les hostilités, qui recommencèrent en 1684, et continuèrent pendant plusieurs années, avec des succès à peu près égaux de part et d'autre. Aureng-Zeyb se contenta donc de tenir continuellement Sambadjy en échec, et, tandis que son gouverneur du Cachemire lui conquérait une grande partie du Thibet, il dirigea son attention et ses forces d'un autre côté. L'an 1687 fut pour lui une époque glorieuse. Depuis longtemps les richesses du Visapour et de Golconde avaient excité son avidité. Déjà il avait fait attaquer ces royaumes par un de ses fils; il résolut de marcher en personne, et, quoique âgé de plus de soixante-huit ans, on le vit entrer en campagne avec l'ardeur d'un jeune homme. Le Visapour, gouverné par un monarque de quinze ans, n'opposa pas une longue résistance; il passa sous la domination mogole, et son roi fut fait prisonnier le 24 de dzoul-cadeh 1098 (1^{er} octobre 1687). La conquête de Golconde suivit de près celle-ci; la capitale ouvrit ses portes aux Mogols le 29 de rabyi 1^{er} 1099 (2 février 1688), et, malgré les richesses immenses qu'on y trouva, on fit subir au roi les plus indignes traitements, pour le forcer d'indiquer le lieu où il avait caché ses diamants. Cette conquête fut le signal de la rupture de la trêve conclue avec Sambadjy; les nombreux mécontents du Visapour et de Golconde s'étaient réfugiés auprès de lui, et il se voyait à la tête d'une puissante armée; mais les passions abjectes et déréglées auxquelles il était livré le conduisirent à sa perte. Un de ses officiers, séduit par Aureng-Zeyb, lui suggéra le projet d'enlever une jeune Indienne, et sous prétexte de lui servir de guide, le fit tomber dans une embuscade, où un détachement ennemi s'empara facilement du prince mahratte et de sa petite escorte. On l'amena au monarque indien, qui commença par faire arracher la langue au ministre perfide qui avait livré son maître. Ce misérable fut bientôt étouffé par le sang qui jaillissait de cette horrible plaie. On proposa ensuite à Sambadjy de changer de religion. Il s'y refusa courageusement; alors on lui ouvrit le côté pour lui arracher le cœur; son corps, coupé en plusieurs morceaux, fut livré aux chiens. Aureng-Zeyb voulut être témoin de cette épouvantable exécution. Il avait alors (en 1689) plus de soixante-dix ans. La mort de Sambadjy répandit la consternation parmi les Mahrattes; ils furent harcelés, poursuivis jusque dans leurs montagnes par les Mogols, qui leur enlevèrent successivement leurs principales villes, Sattarah et Pounah, et un grand nombre de forteresses du Dékehan et du Mayssour. Cette pénible expédition occupa les dernières années de la vie d'Aureng-Zeyb. En 1117 (1705-6), il tomba dangereusement malade, et montra une courageuse résignation. Il répétait souvent ces vers persans :

Lorsque tu es arrivé à 80 ou 90 ans,
Tu as dû éprouver de nombreux chagrins;
Mais lorsque de là tu arrives vers la centaine,
C'est la mort qui prend alors la forme de la vie.

Il fut assez heureux pour recouvrer la santé, et quoiqu'il dût sa guérison plutôt à son excellent tempérament et à sa sobriété, qu'aux soins de son médecin, il fit donner à celui-ci son pesant de roupies d'or. Au reste, cette maladie avait sensiblement altéré sa santé, et il traîna une existence languissante jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva le 28 de dzoul-cadelh, 1118 de l'hégire (le vendredi 21 février 1707); il était alors âgé de 90 années lunaires et 13 jours; il en avait régné 50, 2 mois et 27 jours. L'époque de sa mort fut celle de la décadence de l'empire mogol, porté à un si haut degré de splendeur par Akbar, et accru encore par Aureng-Zeyb, qui, entre autres acquisitions importantes, y ajouta les royaumes de Visapour et de Golconde, et beaucoup d'autres territoires importants. Les guerres civiles, qu'il avait eu tant de peine à étouffer entre ses fils, se rallumèrent avec plus d'activité que jamais après sa mort. Les rajah (ou princes indous), tributaires, profitèrent de ces troubles pour se rendre indépendants; les nababs, ou gouverneurs musulmans, devinrent bientôt des souverains, et, sur les ruines de la puissance mogole, s'éleva la puissance colossale des Anglais, qui prend chaque jour de nouveaux accroissements. Les détails dans lesquels nous sommes entrés nous paraissent caractériser suffisamment Aureng-Zeyb, et prouver qu'il unissait à la fois et au plus haut degré les talents politiques et militaires à une profonde hypocrisie, à de vastes conceptions et au caractère sanguinaire commun à presque tous les souverains musulmans. Malgré la longueur de cet article, je ne puis résister à la tentation d'y ajouter une anecdote qui en rappellera une autre assez connue. Au mois de dzoul-hedjah 1085, Aureng-Zeyb étant campé près de Haçan-Abad, dans le Dékehan, ses soldats détournèrent un ruisseau qui faisait tourner un moulin, seule ressource d'une femme et de sa famille. Il en fut averti; non content de faire rendre au ruisseau son cours ordinaire, il envoya 3 roupies d'or à cette femme, en la priant de lui pardonner le tort qu'on lui avait fait sans qu'il en fût instruit. Il combla de bienfaits le mari et les quatre enfants de cette même femme, lui donna à elle-même en propriété le village qu'elle habitait, et alla lui rendre visite, accompagné de toute sa cour.

L—s.

AUREOLE (MANIUS ACILIUS), l'un de ces concurrents éphémères qui se disputèrent l'empire romain. Il était Dace de naissance et avait été berger dans sa jeunesse; mais lorsqu'il se fut enrôlé dans l'armée romaine, il parvint, par sa bravoure, à commander un corps de cavalerie, avec lequel il rendit de grands services à l'empereur Gallien, dans une bataille contre le rebelle Ingenuus : on assure même qu'il eut le principal honneur de cette journée. Dans la suite, commandant en chef en Illyrie, il défit Maerin qui avait pris la pourpre impériale (262); et incorpora dans son armée les trou-

pes de cet usurpateur, qui venaient de le mettre à mort avec son fils. Auréole demeura pendant quelque temps fidèle à Gallien, et le servit contre Posthumius, qui s'était révolté dans les Gaules. Gallien fut défait dans la première bataille, et Posthumius dans la seconde. Auréole, qui pouvait prendre ce dernier, le laissa s'enfuir et recommencer la guerre. A la fin, peu content d'un pouvoir presque indépendant dans la Rhétie et sur les bords du Danube, il accepta ouvertement la dignité impériale que ses soldats lui offraient, et marcha en Italie avec des forces considérables. Quelques historiens assurent que Gallien l'avait alors associé à l'empire; d'autres prétendent que les armées abhorraient Gallien, et ne voulaient obéir qu'à des empereurs nommés par elles-mêmes. Gallien le rencontra, et le défit près de Milan. Auréole se réfugia dans cette ville, et y fut assiégé par l'empereur, l'an 268, 13^e de son règne. Gallien fut massacré devant la place par des conjurés qu'Auréole avait, dit-on, excités, en faisant circuler dans le camp une liste des officiers dont l'empereur avait l'intention de se débarrasser. Toutefois cet événement ne fut point avantageux à Auréole; car le nouvel empereur, Claude II, se refusant à lui accorder aucune capitulation, l'obligea de livrer la ville et sa personne à discrétion. Claude voulut ou feignit de vouloir lui sauver la vie; mais il fut à la fin mis à mort, à la demande de l'armée, l'an de J.-C. 268. On raconte la mort d'Auréole d'une manière un peu différente; on dit qu'il était campé à peu de distance de Milan, lorsque Claude le défit; on ajoute que l'empereur lui érigea un monument, et fit bâtir un pont sur l'Adda, au lieu où il avait été tué. Ce pont fut appelé d'abord *Pons Aureoli*, et c'est de là que le village de Pontirole, entre Milan et Bergame, tire son nom. D—T.

AUREOLUS. Voyez AURIOL (Blaise d'), et ORIOI (Pierre).

AURIA (VINCENT), poète et historien, naquit en 1625 à Palerme, d'une illustre famille qui prétend descendre des Doria de Gènes. Il était fils de Frédéric et neveu de Jean-François Auria, deux jurisconsultes qui s'étaient acquis une assez grande réputation par divers ouvrages maintenant oubliés. Après avoir terminé ses études en droit, Vincent reçut le laurier doctoral en 1652, à Catane, et l'on s'attendait à le voir briller au barreau; mais il abandonna bientôt la jurisprudence pour se livrer à la culture des lettres. Il fut pourvu de la charge de chancelier du royaume de Sicile, et mourut à Palerme, le 6 décembre 1710, dans un âge avancé. Les ouvrages d'Auria sont très-nombreux. On en trouve la liste dans la *Biblioth. Sicula* de Mongitore, t. 2, p. 274. Les suivants sont les seuls qui soient encore recherchés : 1^o *Dell' Origine ed Antichità di Cefalu, eitta di Sicilia, notizie storiche*, Palerme, 1656, in-4^o. Cet ouvrage est rempli d'érudition. Il a été traduit en latin et inséré par Siegb. Haverkamp, avec des notes, dans le *Thesaur. Siciliae*, t. 44. 2^o *La Giostra, discorso storico*, ibid., 1690, in-4^o. C'est une dissertation sur l'origine des tournois, dans laquelle l'auteur donne quelques détails sur ceux qui ont été

cébrés en Sicile. 3° *Historia cronologica de' vicere di Sicilia, dell' anno 1409*, ibid., 1697, in-fol., ouvrage plein de recherches et très-utile à consulter. 4° *La Verità storica svelata*, ib., 1702, in-4° : c'est la défense des illustres Siciliens que Philadelphie Mugnoz avait traités avec trop de ménagement dans son *Nuovo Laertio*. 5° *La Sicilia inventrice*, ib., 1704, in-4°. Auria fait honneur à ses compatriotes d'une foule d'inventions et de découvertes que d'autres nations seraient fondées à réclamer; mais l'ouvrage n'en est pas moins curieux. L'éditeur Mongitore y a fait des additions. (Voy. MONGITORE.) On a d'Auria quelques *canzone* dans le dialecte sicilien, insérées dans les *Rime di Poeti siciliani*, 5 vol. in-12, collection rare publiée de 1647 à 1655. Mais il a laissé plusieurs volumes de vers latins et italiens, qui, malgré les éloges de Mongitore, n'ont point trouvé d'éditeur. Parmi ces ouvrages manuscrits, on distingue : *Discorso istorico dell' origine de' parlamenti e de' loro donativi nel regno di Sicilia*, que l'on dit plein de recherches. Outre la *Biblioth. Sicula*, on peut consulter sa vie par Mongitore, traduite en italien et insérée par Crescimbeni dans les *Vite degli Arcadi illustri*, t. 5, p. 140. W—s.

AURIFABER (ANDRÉ), médecin, dont le vrai nom est GOLDSCHMIDT, né en 1512 à Breslau, fit ses études à Wittenberg, et parcourut ensuite l'Italie aux frais d'Albert, margrave de Brandebourg, qui le prit pour son médecin, et le nomma professeur à l'université de Kœnigsberg. Il a publié : (*Phæmonis?*) *liber de cura canum, latine et græce*; avec des notes et des variantes, Wittenberg, 1545, in-8° vii-149 pp.; repr., sans les notes, dans *Rei æeipiv. Scriptor.* de Rigaltius, Paris, 1612, in-4°, p. 259 et 165. On lui doit aussi : *Succini Historia*, Kœnigsberg, 1561, in-8°, insérée par Laurent Scholz, à la suite du 4° livre de son édit. des *Consiliorum et Epistolarum Jo. Cratonis*, Francf., 1595. Il mourut d'apoplexie, le 12 décembre 1559. — Jean AURIFABER, contemporain d'André, lié avec Luther, fut présent à sa mort, et eut beaucoup de part à l'édition de ses œuvres. G—T.

AURIFERI (le Père BERNARDINO), botaniste, naquit en 1759, dans le val Demone en Sicile, de parents si pauvres qu'ils ne purent lui donner aucune éducation. Cependant avec l'âge s'éveillait en lui le besoin d'acquérir des connaissances. A quinze ans il s'échappa furtivement de la maison paternelle et prit la route de Palerme, Admis dans l'atelier d'un peintre pour y broyer des couleurs, il finit par gagner l'affection de son maître, qui, lui trouvant des dispositions, l'initia dans les secrets de son art. Mais la rapidité des progrès d'Auriferi excita la jalousie des autres élèves, au point qu'ils lui auraient fait un mauvais parti s'il n'eût pris la fuite. Dans cette triste situation, il alla demander un asile au couvent des frères mineurs ou cordeliers, et il y prit l'habit en 1766, à l'âge de vingt-trois ans. Ce fut alors que se développa le goût, ou plutôt la passion du P. Bernardino pour la botanique; et, bien qu'il n'eût d'autres ressources pour l'étudier que quelques volumes qu'il avait trouvés dans la bibliothèque du couvent, il se rendit bientôt si habile dans la connaissance des

plantes, que sa réputation franchit l'enceinte de son cloître. Ayant, avec la permission de ses supérieurs, ouvert un cours de botanique qui fut très-fréquenté, il fut enfin nommé conservateur et démonstrateur au jardin royal de Palerme. Le P. Bernardino fit quatre fois le tour de la Sicile et la parcourut dans tous les sens pour en recueillir les plantes. Il enrichit beaucoup le jardin confié à ses soins, et mourut à Palerme, le 29 janvier 1796, âgé de 67 ans, laissant à cette ville un magnifique herbier. Il a publié sous le titre d'*Hortus Panormitanus*, Palerme, 1789, in-4°, le catalogue et la description des plantes du jardin public de cette ville. Elles y sont classées d'après le système de Linné. W—s.

AURIGNY (GILLES D'), né à Beauvais, était avocat au parlement de Paris; l'étude des lois ne le détourna pas de son goût pour la poésie, et il trouva assez de loisir pour composer un grand nombre d'ouvrages. Les curieux en recherchent quelques-uns; ce qui ne doit rien faire préjuger en faveur de leur mérite. Dans sa jeunesse, il publia une édition du *Songe du Vergier*, et, si l'on s'en rapporte au titre, cette édition est la première de ce fameux ouvrage : *Aureus de utraque potestate, temporalis seilicet et spiritualis, libellus in hunc usque diem non visus, Somnium Viridarii vulgariter nuncupatus, Parisiis*, Galeotus a Prato, 1516, in-4°. Il fit imprimer ensuite le *Cinquante-deuxième Arrêt d'amour, avec les Ordonnances sur le fait des masques*, Paris, 1528, in-8°, et depuis dans différentes éditions des *Arrêts d'amour*. J'aurai l'occasion de parler de ce singulier ouvrage, à l'article de Martial de Paris, qu'on en regarde généralement comme l'auteur. Suivant la Croix du Maine, d'Aurigny a recueilli et fait imprimer quelques *Ordonnances des rois de France*. Le même bibliographe lui attribue aussi plusieurs ouvrages de piété. Ceux de ses écrits dont suivent les titres sont les seuls qui soient recherchés : 1° *La Généalogie des dieux poétiques*, composée par l'Innocent égaré; la *Description d'Hercule de Gaule*, composée en grec par Lucien, et traduite en français par ledit Innocent égaré; la *Peinture de Cupido*, par le même, Poitiers, Marnef, 1545, in-12. D'Aurigny a pris, à la tête de ces différentes pièces, le nom de l'*Innocent égaré*, peut-être par allusion à l'égarement où il semblait être en composant des ouvrages un peu plus gais que ne le permettait la sévérité de son état : il était aussi surnommé le *Pamphile*, autre allusion qui n'a plus rien de piquant pour nous. 2° *Le Tutcur d'amour, auquel est comprise la fortune de l'Innocent en amour, ensemble un livre où sont : Epîtres, Élégies, Complaintes, etc.*, Lyon, 1547, in-8°; autre édition, augmentée de quelques pièces, Paris, 1552, in-12, réimprimé dans les *Annales poétiques*. 3° *Contemplation sur la mort de Jésus-Christ, le tout en rime*, Paris, 1547, in-8°. 4° *Psaumes de David, traduits en rime*, Rome, sans date. Il a, en outre, abrégé le livre de *Police humaine*, de François Patrice de Sienne, écrit en latin; et Jean Leblond a traduit cet abrégé en français, 1544 et 1654, in-8°. Aurigny mourut en 1555. W—s.

AURIOL (BLAISE D'), né à Castelnaudary, et chanoine de l'église collégiale de cette ville, a composé un poème intitulé *le Départ d'amour*. Ce poème est imprimé à la suite de *la Chasse d'amour* d'Octavien de St-Gelais, et quelques personnes ont conclu de là, assez légèrement, que c'en était une continuation. Il a été réimprimé à Paris, en 1509, in-fol., et en 1535, in-4°. Ces éditions sont rares et recherchées. Cet ouvrage n'est cependant pas très-estimé, et des critiques prétendent que l'auteur y a inséré en entier des pièces de Charles, duc d'Orléans, sans nommer ce prince. Il ne s'attendait sans doute pas à être convaincu d'un aussi énorme plagiat; et cependant rien ne serait plus facile, aujourd'hui que les poésies du duc d'Orléans sont imprimées. Duverdiier dit que d'Auriol a traduit, partie en prose et partie en rime, *les Joies et Douleurs de Notre-Dame*, 1500, in-4°, et d'autres ouvrages de dévotion, imprimés par Jean Faure, à Toulouse, où il était professeur en droit canon. Il publia, pendant qu'il remplissait cette place, un ouvrage en latin : *Interpretatio de capite, de rescriptione in antiquis*. François I^{er}, à son passage à Toulouse en 1535, ayant anobli les professeurs de l'université, d'Auriol, au nom de ce corps, harangua le monarque, et fut fait chevalier. Bodin dit, dans sa *République*, que d'Auriol avait une si grande confiance à l'astrologie, que, sur la foi de quelques astrologues qui avaient prédit un déluge pour l'année 1524, il fit construire une espèce d'arche, à l'aide de laquelle il prétendait se sauver; il se démit de sa chaire en 1559, et mourut peu de temps après. W—s.

AURISPA (JEAN), l'un des illustres érudits italiens du 15^e siècle, naquit à Noto, en Sicile, vers l'an 1369. Le désir de s'instruire et le manque absolu des objets nécessaires à son instruction lui firent quitter sa patrie, d'où il resta fort longtemps éloigné. Il s'embarqua vers l'an 1418 pour Constantinople, dans le dessein d'apprendre le grec et de recueillir d'anciens manuscrits. Il y resta plusieurs années; ses recherches furent très-heureuses; outre un grand nombre d'écrivains sacrés qu'il avait envoyés de Constantinople en Sicile, il rapporta en Italie deux cent trente-huit manuscrits grecs d'auteurs profanes, parmi lesquels on comptait l'*Histoire* de Procope, le traité de *l'Equitation*, par Xénophon; les poésies de Callimaque, de Pindare, d'Oppien, d'Orphée, toutes les œuvres de Platon, de Proclus, de Plotin, de Xénophon, de Lucien; les *Histoires* d'Arrien, de Dion, de Diodore de Sicile; la *Géographie* de Strabon, etc. Aurispa s'arrêta d'abord à Venise, puis à Bologne, où il occupa une chaire de littérature grecque. Niccolo Nicoli, illustre Florentin, et Ambroise le Camaldule, l'appelèrent à Florence, où il remplaça Guarino de Vérone; mais il n'y resta pas longtemps, et quelques mécontentements particuliers l'engagèrent à en sortir. Il se rendit à Ferrare, où il fut accueilli avec toute la faveur qu'il méritait par le duc Nicolas III. Il y était en 1458, lorsque l'empereur grec, Jean Paléologue, s'y rendit pour assister au concile assemblé par le pape Eugène IV. Ce pape ayant eu

occasion de reconnaître le mérite d'Aurispa, le nomma son secrétaire en 1441; il occupa six ans cette place, et y fut confirmé par Nicolas V, successeur d'Eugène. Quoique parfaitement traité par ce pontife, qui lui conféra plusieurs bénéfices, Aurispa quitta Rome deux ou trois ans après, pour revenir à Ferrare. Il y mourut vers la fin de 1460, âgé de 90 ans. On a de lui : 1^o *Hieroclis liber in Pythagoræ aurea carmina, latinitate donatus*, Padoue, 1474, in-4°; Rome, 1475 et 1495, in-4°; Lyon, in-42, et Bâle, 1543, in-8°; 2^o *Philisci Consolatoria ad Ciceronem dum in Macedonia exularet, e græco Dionis Cassii, lib. 58, Hist. Rom. in latinum versa*, Paris, 1510, in-8°; 3^o Plusieurs autres traductions du grec en latin restées manuscrites dans les bibliothèques d'Italie. Gesner, dans sa *Bibliothèque*, lui en attribue aussi une des œuvres d'Archimède, mais bien à tort, car Aurispa lui-même, dans une de ses lettres écrites lorsqu'il était très-vieux, et publiée dans la *Collection* de Martène et Durand, t. 3, p. 714, se plaint de n'avoir jamais pu voir les œuvres d'Archimède, ni trouver personne qui lui assurât les avoir vues. G—É.

AURIVILLIUS (SAMUEL), Suédois d'origine, prit le bonnet de docteur en médecine à Goettingue en 1750. Il s'établit ensuite à Upsal, où il fut successivement nommé bibliothécaire de l'université, professeur d'anatomie (1756), à la place de N. Rosen, enfin professeur de médecine. Il mourut prématurément en 1765. Il a publié ou présidé plusieurs dissertations. Voici le titre des quatre qui ont le plus d'importance : 1^o *Diss. de vasorum pulmonal. et cavitatum cordis inæquali Amplitudine*, Goett., 1750, in-4°; 2^o *Diss. de læso Motu intestin. vermiculari*, Upsal, 1759, in-4°; 3^o *Disput. de Naribus internis*, ibid., 1760, in-4°; 4^o *Diss. exhibens Hydrocephalum anorum 45*, ibid., 1765, in-4°. — Charles AURIVILLIUS, mentionné par Haller (*Bibl. bot.*), par Bœhmer (*Bibl. Scrip. hist. nat.*), et par Choulant (*Bibl. med. hist.*), a donné : 1^o *Ex op. cosmogr. Ibn Alwardi particula lat. versa*, Upsal, 1752, in-4°, travail plein d'érudition; 2^o *de Camph. cum oleo express. juncta*, ibid., 1758; 3^o *de Nomin. animal. quæ leguntur Esaiæ*, 15, 21, ibid., 1776, in-4°. D—B—G.

AUROGALLUS (MATTHÆUS), philologue du 16^e siècle, né à Commotau, en Bohême, fut un des coopérateurs de Luther, pour sa traduction de la Bible en langue allemande; il mourut en 1543, à Wittenberg, où il professait l'hébreu, le grec et le latin. On a de lui : 1^o *Commentarii rerum Bohemicarum*. Thomas Mitis assure que dans cet ouvrage les *Rhapsodiæ* seules sont d'Aurogallus. (*Voy. Balbini, Bohemia docta*, t. 2, p. 79.) 2^o *De hebræis urbium Nominibus*, 2^e édition, augmentée, Bâle, 1559, in-8°. 3^o *Grammatica hebr. chaldeæque linguæ*, édition augmentée, Bâle, 1559, in-8°. 5^o *Collectio Gnomiorum, cum Callimachi hymnis, græcisque in illos scholiis*, Bâle, 1523, in-4°. S—R.

AUROY DES POMMIERS (MATTHIEU), conseiller clerc au présidial de Moulins et docteur en théologie, au commencement du 18^e siècle, est auteur des *Coutumes générales et locales du pays et duché*

de Bourbonnais avec des commentaires, Paris, 1732, 2 part. in-fol. Cet ouvrage offre la conférence de tous les commentateurs qui avaient été mis au jour sur la coutume du Bourbonnais, par Papon, Dumoulin, Duret, etc. L'éditeur a profité des annotations que les praticiens du pays avaient déposées dans divers manuscrits, dont il obtint la communication. Les noms de ces glossateurs sont indiqués par Auroux, mais on eût désiré qu'il donnât quelques renseignements biographiques sur leurs personnes. On aurait trouvé là des matériaux pour une autre édition des *Vies des jurisconsultes*, ouvrage si incomplet de Taisand et de Ferrière. Le conseiller de Moulins éclaire de ses propres observations le travail de ses prédécesseurs; il met en regard leurs avis opposés, les concilie et les combat quelquefois. En 1741, il fit paraître des *Additions au nouveau commentaire de la coutume de Bourbonnais*, in-fol. Le tout a été réimprimé en 1780, in-fol. Les fonctions de magistrat et les études du jurisconsulte n'empêchaient pas Auroux des Pommiers de remplir les devoirs du prêtre. Il avait jeté le plan d'un ouvrage destiné à présenter l'exposition rationnelle de la foi catholique dans sa pureté, et dégagée des subtilités de l'école. Il publia un essai de ce travail sous le titre de *Traité sur la nécessité de s'instruire de la vérité de la religion et sur les moyens de s'en assurer*, Paris, 1742, in-12. L—M—X.

AURRAN (JOSEPH-FRANÇOIS), né en Provence, étudia dans le midi et devint ensuite démonstrateur d'anatomie à Strasbourg, où il fut reçu docteur en 1766. On ignore l'époque de sa naissance et de sa mort : il vivait encore en 1776. On lui attribue deux *Tables des articulations*. Les bibliographes prétendent que ces *Tables*, dont l'une aurait été publiée séparément à Strasbourg, sont imprimées à la suite de l'*Ostéologie* de Cat; nous ne les avons trouvées dans aucun exemplaire.— On a encore d'Auran : *Elinguis feminae loquela*, Strasb., 1766, in-4°, et plusieurs articles publiés dans le *Journal de médecine*. D—B—G.

AUSONE (JULIUS), père du poète Ausone, qui fait le sujet de l'article suivant, naquit en 287, à Bazas, dans les Landes (Aquitaine). Il ne fut pas moins célèbre par l'éclat de ses vertus et par son extrême modestie, que par son habileté dans la médecine, qu'il exerça gratuitement à Bordeaux. Son fils a chanté ses louanges. Scaliger pense, mais sans fondement véritable, qu'il fut archiâtre de l'empereur Valentinien I^{er}; il est du moins certain qu'il fut revêtu des titres honorifiques de curiale et de préfet d'Illyrie. Il mourut en 377, à l'âge de 90 ans, laissant plusieurs ouvrages dont Vindicianus et Marcellus l'empirique parlent avec éloge. Ils ne sont pas arrivés jusqu'à nous. (Voy. le *Dictionn. hist. et crit.* de Bayle.) D—B—G.

AUSONE (DECIMUS ou DECIMUS MAGNUS), poète célèbre du 4^e siècle, naquit à Bordeaux, vers l'an 309. Son père, Julius Ausonius, homme de mérite, exerçait la médecine avec beaucoup de distinction, et fut nommé plus tard curiale et préfet. (Voy. l'art. précédent.) Ausone reçut l'éducation la plus complète. Son oncle Arborius (voy. ce nom),

habile rhéteur, lui fit étudier la grammaire et l'éloquence sous les premiers professeurs de Bordeaux, et, charmé de ses progrès, l'appela près de lui à Toulouse, où il était allé enseigner la rhétorique. Le jeune homme suivit d'abord le barreau; il essaya de plaider, mais soit qu'il n'ait pas obtenu tout le succès qu'il avait rêvé, soit qu'un penchant irrésistible l'entraîna vers les belles-lettres, il négligea le forum, revint à Bordeaux enseigner la grammaire, et la célébrité que ses talents lui acquirent l'éleva rapidement aux fonctions de rhéteur. Il professa pendant trente ans, toujours entouré de nombreux élèves, parmi lesquels il distingua surtout Pontius Meropius Paulinus, fils d'un ami de son père, et qui fut depuis St. Paulin. En 367, Valentinien, qui avait associé déjà son frère Valens à l'empire, affermit solennellement la couronne sur la tête du jeune Gratien, son fils, et chargea Ausone de l'éducation littéraire du nouvel Auguste. Appelé à la cour, qui était alors à Trèves, le rhéteur ne vit pas d'un œil indifférent la carrière brillante qui s'ouvrait devant lui, et ce fut à la vanité et à l'ambition qu'il dut ses inspirations les plus heureuses. Il célébra la victoire de Valentinien sur les Allemands, celle de Valens sur les Goths. Il chanta Trèves, la ville impériale, et les récompenses ne se firent pas attendre. Il fut nommé comte de l'empire, puis questeur, et le crédit, la considération attachés à ces dignités lui attirèrent l'amitié des personnages les plus considérables. Du reste, il paraît qu'il usait noblement de son pouvoir. Un pauvre grammairien, Ursulus, avait été oublié, aux calendes de janvier, dans les largesses de l'empereur. Le poète courtisan se chargea de la réclamation, et bientôt il envoya au malheureux six pièces d'or avec une trentaine de vers dont la circonstance fait tout le mérite. Lorsque Gratien fut monté sur le trône, il s'empressa d'entourer son maître de nouveaux bienfaits : en 377, Ausone succéda à Probus dans la préfecture d'Afrique et d'Italie; en 378, il obtint celle des Gaules, et l'année suivante, la première dignité de l'empire vint mettre le comble à tous ses vœux, il fut nommé consul (janvier 379). L'empereur fit plus encore : il choisit lui-même la trabée consulaire qu'il lui destinait, et la lui envoya avec une lettre flatteuse qui lui apprenait sa nomination. Ausone ne quitta la cour qu'après la mort de Gratien (383). Il était riche, et possédait plusieurs terres aux environs de Bordeaux; ce fut là qu'il passa dans le repos et les loisirs des muses les dernières années de sa vie, composant des vers qu'il adressait à ses amis, surveillant l'éducation de son petit-fils, et entretenant une correspondance active avec St. Paulin, son ancien élève. On ne sait rien de positif sur l'époque de sa mort, mais presque tous les critiques la fixent à l'année 394. Ausone avait épousé la fille du sénateur Lueanus Talisius; il la perdit de bonne heure et la regretta toujours. Il en eut trois enfants : le premier, nommé comme lui Ausonius, mourut fort jeune; les deux autres survécurent à leur mère. C'étaient Hesperius Aquilius, qui s'éleva dans la suite aux plus hautes dignités de l'empire, et une fille

dont nous ignorons le nom. Quelques biographes ont avancé que notre poète était chrétien, mais les pièces sur lesquelles ils se fondent ont toutes été composées pendant l'éducation de Gratien, et prouveraient tout au plus qu'Ausone se montra tel à la cour. Partout ailleurs il fut païen, et le cynisme de quelques-unes de ses épigrammes et de son *Cento nuptialis*, ses efforts pour détourner St. Paulin de la dévotion et de la retraite, enfin ses liaisons avec Symmaque, idolâtre obstiné, laissent peu de doute à cet égard. — Ausone a été très-diversement jugé : quelques-uns l'ont exalté outre mesure, d'autres l'ont beaucoup trop déprécié. Cependant, s'il ne peut être regardé comme un modèle, il serait injuste de lui refuser une place honorable parmi les poètes latins. « Il a, dit Bayle (*Dictionn. hist. et crit.*, article AUSONE), une extrême inégalité dans ses ouvrages, soit que ses muses fussent un peu journalières, soit que l'on ait inséré dans ses poésies quelques pièces qu'il n'avait fait qu'ébaucher, soit que « des raisons particulières l'aient obligé à laisser courir des vers qu'il n'avait pas eu le temps de polir. Généralement parlant, il y a des duretés dans ses manières et dans son style, mais c'était plutôt le défaut du siècle que celui de son esprit. Les fins connaisseurs devinent sans peine que s'il avait vécu au temps d'Auguste, ses vers eussent égalé les plus achevés de ce temps-là, tant il paraît de délicatesse et de génie dans plusieurs de ses écrits. » Il nous reste d'Ausone : 1° des épigrammes, dont plusieurs sont excellentes. 2° *Ephemeris* : c'est la relation de l'emploi d'une de ses journées. 3° Des éloges funébres de ses parents, de ses professeurs, sous ces titres : *Parentalia*; *Commemoratio professorum*. 4° Des épitaphes. 5° *De duodecim Caesaribus Monosticha*, et *Tetrasticha*. 6° *Ordo nobilium Urbium*. 7° *Ludus septem Sapientum*. 8° *Etyllia*, *Eclogarum* : ce ne sont pas des idylles et des éclogues, suivant l'acception moderne du mot, mais un recueil de différents poèmes, comme le *Cupido crucifixus*, la *Mosella*, remarquable par une description très-exacte de tous les poissons que l'on trouve dans ce fleuve, et le *Cento nuptialis*. Ce centon, devenu fameux par son obscénité, est entièrement composé de vers de Virgile; il fut le résultat d'un défi littéraire proposé à Ausone par Valentinien, et le poète nous apprend lui-même comment, dans cette position délicate, il s'arrangea de manière à n'être ni vainqueur ni vaincu. 9° Des lettres mêlées de vers et de prose. 10° *Gratiarum Actio pro consulatu*, discours prononcé devant Gratien pour le remercier du consulat : on y trouve plus d'esprit que de véritable éloquence. 11° Des sommaires pour l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Ces différents ouvrages ont été réunis en partie et imprimés pour la première fois à Venise, sans nom d'imprimeur, 1472, in-fol. Parmi les meilleures éditions qui ont paru depuis, on distingue : celle de Florence, Philip. Junte, 1517, in-8°, devenue très-rare; celle de Bordeaux, 1580, in-4°, avec les notes de Vinet; celle d'Amsterdam, 1669, in-12, et 1671, in-8°, avec les notes de Tollius et des autres commentateurs, édition dite *cum notis*

variorum; celle de l'abbé Souchay, *ad usum Delphini*, Paris, 1750, in-4°, avec les notes et l'interprétation latine de Fleury; enfin celle de Deux-Ponts, 1785, in-8°, entièrement calquée sur la précédente. C'est par erreur que des biographes modernes ont mentionné une édition d'Ausone insérée par Wernsdorf dans ses *Poetæ minores*; on n'y trouve qu'un choix de notre auteur. L'abbé Jaubert a publié une traduction française des œuvres d'Ausone, Paris, 1769, 4 vol. petit in-12, avec le texte en regard : elle est fort médiocre, et ne peut être comparée, sous aucun rapport, à celle donnée par M. E.-F. Corpet dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2° série, Paris, 1845, 2 vol. in-8°. Le *Cupido crucifixus* a été imité ou traduit en vers français : au 16^e siècle par Hugues Salel; au 17^e par l'abbé de Marolles, qui, dans ses *Catalectes*, (Paris, 1675, in-4°), a traduit aussi plusieurs autres petits poèmes d'Ausone; au 18^e par P.-Ch. Roy et par Fuselier ou Vergier; enfin, en 1806, par A. Moreau de la Rochette, in-8° de 2 feuilles imprimé à Paris, sans nom d'auteur, texte en regard. La *Mosella* a été aussi traduite séparément, mais en prose, par Émile Bégin, à la suite de ses *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, Metz, 1840, in-8°, et en vers allemands, avec des notes, par Ludwig Tross, Hamm, 1824, et par Ed. Boecking, Berlin, 1828. On peut consulter sur Ausone et ses ouvrages l'*Histoire littéraire* des bénédictins; Accurse (*Diatrib. in Auson.*); l'abbé Goujet (*Bibliothèque française*, t. 6); G. Heyne (*Opusc. academ.*); Meusnier de Querlon (lettre réimp. dans les *Amusements du cœur et de l'esprit*); Coupé (*Soirées littéraires*, t. 6); M. J.-J. Ampère; et M. J.-C. Demogeot (*Études historiques et littéraires sur Ausone*, Bordeaux, 1837).

CH—s.

AUSONE (Saint), premier évêque d'Angoulême. On ne rapportera ici de la vie de ce saint que ce qui paraît le plus vraisemblable. L'idolâtrie régnait encore dans les Gaules, lorsque Ausone y prêcha la foi chrétienne. Il convertit dans le territoire d'Angoulême un grand nombre de païens, et périt par les ordres des magistrats du lieu, ou par ceux du chef des barbares qui avaient fait une invasion dans le pays. On voyait près d'Angoulême une abbaye très-ancienne fondée par ce saint et à laquelle Charlemagne et ses fils firent de riches donations. Plus tard, Louis XIII en fit reconstruire le monastère, ruiné par les calvinistes, qui avaient brûlé les reliques du saint martyr, en 1568. L'Église célèbre le 11 juin la commémoration de St. Ausone. D—r.

AUSPICE (SAINT), cinquième évêque de Toul, vers le milieu du 5^e siècle, est considéré comme un des plus illustres Pères de l'Église des Gaules, par sa science et par sa piété. Le comte Arbogaste, gouverneur de Trèves, avait prié Sidoine Apollinaire de lui donner quelques instructions sur la meilleure manière de remplir ses devoirs. Sidoine, dans une lettre qui nous a été conservée (*lib. 7, Epist. 10*), s'excuse de ne pouvoir remplir cette mission de confiance, par l'éloignement où il est de Trèves, et par

l'insuffisance de ses forces ; mais il invite Arbogaste à s'adresser à des prélats doués d'un mérite plus éminent, et il désigne Auspice parmi ceux qui sont le plus dignes de répondre à ses vœux. Il paraît qu'Arbogaste suivit le conseil qui lui était donné ; car les annalistes nous ont conservé une lettre, en vers, qu'Auspice lui écrivit sur la nécessité d'étouffer sa cupidité et de la combattre surtout par l'aumône. Il y a lieu de croire que l'évêque de Toul traça d'autres instructions pour le gouverneur de Trèves, qui, dès lors, était aussi destiné à l'épiscopat ; mais c'est la seule qui soit parvenue jusqu'à nous. Si le style en est onctueux et clair, il brille peu par le coloris poétique. On trouve encore dans les œuvres de Sidoine Apollinaire une lettre qu'il écrivait à Auspice (*lib. 4, Epist. 17*) pour lui recommander un tribun et le prier de rendre à cet officier tous les services qui dépendraient de lui, *sans blesser les règles de la justice*. Mézerai (*Hist. de France avant Clovis*, Amsterd., 1688, in-42, p. 549) fait d'Auspice un évêque de Verdun ; mais le saint prélat n'occupa jamais ce siège. Quoiqu'on ignore l'époque précise de sa mort, le P. Benoit Picard pense qu'on peut la fixer à l'année 488. Son corps fut trouvé dans le cimetière de St-Mansuy de Toul, en 1070. Le martyrologe de M. du Saussay, l'un de ses successeurs, et des monuments ecclésiastiques plus anciens lui donnent le titre de saint. Aucun prélat des Gaules ne le mérita mieux que lui.

L—M—X.

AUSSERRE ou AUXERRE (PIERRE D'), né à Lyon vers 1550, était avocat du roi à la sénéchaussée de cette ville, et se trouvait à Paris pour les intérêts de la commune, avec Claude de Rubys, lors du massacre de la St-Barthélemy. Instruit de ce qui s'était passé dans la capitale, Mandelot, gouverneur du Lyonnais, venait de faire emprisonner les protestants pour les soustraire à la fureur de la populace. « Au même instant, dit le président de Thou, arriva Pierre d'Ausserre, homme d'une profonde perversité et d'une réputation infâme. Sans autre garantie que son dire, comme si la parole d'un homme de son rang était plus que suffisante, il assure à Mandelot que la volonté du roi et de la reine est que tous les hérétiques qui ont été ou pourront être pris soient exécutés sur-le-champ, et sans autre information. Mandelot, intimidé par les vociférations du peuple, à qui Pierre d'Ausserre avait communiqué la volonté du roi, n'osa plus résister, et, se tournant vers celui qui avait apporté l'ordre du massacre : *Monsieur*, lui dit-il, *je n'ai plus à vous dire que ce que Notre-Seigneur dit autrefois à Pierre : Faites comme bon vous semblera ; ce que vous aurez lié sera lié ; ce que vous aurez délié sera délié*. A peine ces mots sont-ils prononcés, que la multitude se disperse pour courir au meurtre et au pillage..... » Ce fut le dimanche 31 août qu'eut lieu cette abominable boucherie, connue dans l'histoire sous le nom de *vêpres lyonnaises*. D'Ausserre, depuis cette funeste journée, fut souvent comblé des faveurs de la cour, et remplit des missions assez importantes. Pendant les guerres de la ligue, il resta fidèle à la cause royale,

et fut, en 1595, nommé premier président de la chambre du parlement de Toulouse, qui avait été transféré, à cause des troubles, dans la ville de Béziers. Il était revenu, en 1595, à Lyon, où il mourut d'apoplexie, en se lavant les mains, durant le séjour que fit Henri IV en cette ville. De Rubys, dans son *Histoire de Lyon*, dit qu'Ausserre « a, de son vivant, été reconnu pour l'un des plus doctes et mieux disants hommes de la robe qui fust de Lyon à Paris. » Le Florentin Philippe Tinghius lui dédia la 3^e édition qu'il publia à Lyon, en 1575, du *The-saurus Linguae latinae* de Robert Estienne ; il le qualifie de conseiller et avocat du roi, et de maître des requêtes de la reine mère. Les éloges qu'il lui donne dans cette dédicace ne s'accordent guère, comme on le voit, avec le jugement que le plus fidèle de nos historiens en a porté.

A. P.

AUSSUN (PIERRE D'), issu d'une noble famille béarnaise, naquit à Bigorre vers la fin du 15^e siècle. Il fit ses premières armes en Italie, à la tête d'une compagnie de gens de pied. Il se distingua dans les campagnes du Piémont, et fut, en 1545, nommé gouverneur de Turin. Sa vaillance allait souvent jusqu'à la témérité ; en voici un exemple. D'Aussun voulait s'emparer de la petite ville de Queras ; il part avec cinquante hommes d'armes seulement, comptant surprendre la garnison pendant la nuit ; mais malgré toute sa diligence, il n'arrive qu'au jour devant la ville. Son plan est déjoué : n'importe ; il plante ses échelles, monte le premier sur la muraille, et sans coup férir contraint la garnison, forte de 2,000 hommes, à déposer les armes. Aussi son audace était-elle passée en proverbe ; on disait en Piémont : « *Sagesse de Termes et hardiesse d'Aussun*. » L'Espagnol de mesmes en disoit autant : *Dieu nous garde de la sagesse de M. de Termes et de la prouesse du sieur d'Aussun*, qu'on tenoit dès ce temps-là un très-vaillant et fort hardy et hazardé deux capitaine (1). » Pourtant, grâce à cette prouesse, d'Aussun essuya une défaite dont les suites furent graves. Chargé par M. de Boutières, lieutenant du roi, de démanteler Carignan, « il luy print envie, comme il avoit le cœur en bon lieu, de faire quelque chose avant de se retirer (2). » Malgré les instances du capitaine Francisco de Vimercati, il attaqua les troupes du marquis du Guast, mais il dut céder devant la supériorité du nombre ; il fut lui-même renversé sous son cheval mort, et fait prisonnier, « tenant encore l'espée sanglante au poing. » Cet événement entraîna la prise de Carignan et la disgrâce du brave Boutières, qu'on accusa d'avoir mal exécuté les ordres de la cour. Sorti de captivité, d'Aussun prit sa revanche à la bataille de Cérizoles, où il commanda successivement les arquebusiers, les gendarmes et les cheval-légers. Il parvint ensuite à reprendre Carignan, et se distingua au siège de Lens (1552). Le roi Henri II le gratifia d'une compagnie de gendarmes, et peu de temps après du collier de l'ordre de St-Michel. En 1562,

(1) Brantôme, *Vie des grands capitaines français*.

(2) Morduc.

Charles IX nomma Pierre d'Aussun gouverneur de Savigliano, et le roi de Navarre lui fit obtenir le grade de maréchal de camp dans l'armée du connétable de Montmorenci. Pour la première fois, d'Aussun prenait part à la guerre civile. L'armée royale et l'armée de Condé se rencontrèrent près de Dreux (19 décembre 1562). Montmorenci fut fait prisonnier au commencement de la bataille ; une terreur panique s'empara de ses troupes. D'Aussun fut emporté par les fuyards ; dès qu'il put se dégager, il revint sur ses pas et reprit son poste auprès du duc de Guise. Mais il était pénétré de douleur d'avoir, une fois dans sa vie, fui devant l'ennemi, et malgré les consolations du duc de Guise et des autres officiers généraux, il mourut de chagrin quelques jours après la bataille de Dreux. Il avait 70 ans environ. Voy. les *Vies de plusieurs grands capitaines françois*, par François de Pavie, Paris, in-4°, 1645 ; les *Mémoires* de Montluc, Langey, Brantôme, Paradin, la Popelinière, etc. A. V—U.

AUSSURD (ANTOINE) fut reçu libraire et imprimeur à Paris en 1519. On loue la beauté et la correction de ses éditions, parmi lesquelles on remarque *Justinus*, *Florus*, *Sextus Rufus*, 1519, in-fol., qu'il imprima sur un ancien manuscrit tiré de la bibliothèque du collège de Lisieux ; et les *Joan. Raulin Sermones de penitentia*, 1524, in-4°. Panzer ne parle d'aucun des ouvrages imprimés par Aussurd. On croit qu'il est mort vers 1524. P—T.

AUSTIN. Voyez AUGUSTIN.

AUSTIN (JEAN), natif de Walpole, dans le comté de Norfolk, mort à Londres en 1669, fut regardé comme un des meilleurs écrivains de son temps. Il est auteur des ouvrages suivants : 1° *Moderateur chrétien*, 1652, in-8°, publié sous le nom de Guillaume Birkley. L'objet de ce traité est de prouver que la persécution pour cause de religion est contraire à la raison, à la loi divine et aux principes de la constitution britannique. 2° *Réflexions sur les serments de suprématie et d'allégeance, par un catholique, enfant obéissant de l'Eglise, et loyal sujet du roi*, 1661. Lettre d'un cavalier du Yorkshire, à son ami. 4° *Dévotions suivant l'ancienne pratique*, Paris, 1675, in-8°, 2 vol., ouvrage posthume auquel Keightley, ami de l'auteur, ajouta des prières, qui furent attaquées comme contenant l'opinion de Blackloé, sur l'existence d'un état mitoyen pour les âmes entre le paradis et l'enfer. 5° *Réponse à la Règle de la foi*, du docteur Tillotson. L'auteur n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main. Il n'y en a eu que six feuilles d'imprimées. Austin avait publié, sous le protectorat de Cromwell, une suite de pamphlets anonymes, principalement destinés à faire connaître l'État des églises réformées, d'après l'assemblée des théologiens de cent vingt sectes différentes, réunis à Westminster sous l'autorité du parlement. On ne doit pas confondre Jean Austin avec Guillaume AUSTIN, avocat de Lincoln's-Inn, comme lui, de qui nous avons un *Traité de l'excellence des femmes*, emprunté en grande partie de celui d'Agrippa, de *Nobilitate et Præcellentia feminei sexus*. Guillaume Austin a encore composé des

Méditations sur les principales fêtes de l'Eglise, ouvrage posthume, 1687. T—D.

AUSTOR D'ORLAC. On n'a point de renseignements sur la personne de ce troubadour. Il florissait dans la seconde moitié du 13^e siècle, et appartient par conséquent à cette époque de décadence où la poésie provençale, naguère riant, amoureuse, pleine d'amabilité et de douceur, ne fait plus entendre que des cris d'emportement, de haine et de vengeance. Toulouse n'est plus libre : la généreuse nourricière des troubadours obéit à la France ; la Provence est soumise à Charles d'Anjou : mais ce qui assombrit l'imagination d'Austor et remplit son âme d'affliction et de colère, ce n'est pas le triste sort de sa patrie, ce sont les malheurs de la croisade, les désastres de la France en Égypte et à Tunis, c'est la mort de St. Louis et de tant de seigneurs moissonnés par la peste ou par le fer des Mongols et des Mamelucks. Dans un sirvente composé sous l'impression de ces terribles événements, le poète, exalté par la douleur, s'en prend au clergé, au pape, Dieu lui-même : « Oh Dieu ! s'écrie-t-il, pour quoi as-tu exercé une pareille cruauté sur notre roi français, si généreux et si courtois ? Oh ! belle armée de seigneurs aimables et polis, passés au delà des mers en si brillant équipage, nous ne te verrons jamais revenir de ce côté ! Malheur que je déplore, dont le monde est en grande douleur ! Maudite soit la ville d'Alexandrie ! maudit soit le clergé ! maudits soient les Turcs qui nous ont retenus sur cette terre ! C'est Dieu qui a fait tout le mal, c'est lui qui leur en a donné le pouvoir ! » Un blasphème impie termine cette apostrophe audacieuse : « On ne doit plus dorénavant croire à Dieu ; il est juste que nous adorions Mahomet, partout où il est, puisque Dieu et la sainte Marie veulent que nous soyons vaincus contre tout droit ! » Ce n'était pas pour la première fois que Rome et les prêtres s'entendaient accuser des malheurs du monde : Bertrand Carbonnel, Guillaume Figuiera, le chevalier du Temple et d'autres avaient donné l'exemple de ces furieuses invectives contre Rome. Hélinand, le poète favori de Philippe Auguste, ne craignait pas de dire :

Rome est le mal qui tôt assomme.

Le sirvente auquel sont empruntées les citations qui précèdent est la seule pièce d'Austor d'Orlac qui nous soit parvenue. Il a été publié en entier par Raynouard. (*Choix*, t. 5, p. 55.) C. W—R.

AUSTOR SEGRET, poète provençal, contemporain du précédent et rallié comme lui à la France, a laissé, sur le même sujet, un sirvente qui atteste la profonde douleur de l'Europe, à la nouvelle de la catastrophe de St. Louis et de son armée. (Raynouard, *Choix*, t. 4, p. 55.) C. W—R.

AUSTREGILDE, seconde femme de Gontran, roi de Bourgogne et d'Orléans, ne devait pas prétendre au trône, puisqu'elle était née dans une condition servile, et que Gontran était marié ; mais les mœurs des rois de la première race étaient barbares

et dissolues, surtout à cette époque, si fertile en crimes et en perfidies que, des quatre fils de Clotaire 1^{er}, qui régnèrent après lui, Gontran a été généralement loué parce qu'il ne fut cruel que par faiblesse, et que ses frères furent méchants avec persévérance. Austregilde, simple suivante de la reine Marcatrude, parvint à la faire répudier, et la remplaça, en l'année 556. D'autant plus vaine de la place qu'elle occupait, qu'elle avait eu plus d'obstacles à franchir pour y arriver, elle ne put supporter les murmures que laissèrent éclater deux frères de la reine Marcatrude, et excita contre eux la colère de Gontran, au point qu'il les poignarda de sa propre main. Austregilde ne goûta pas longtemps le bonheur qu'elle s'était promis sur le trône; deux fils, nés de son mariage, moururent en bas âge; elle-même, frappée d'une maladie de langueur, perdit la vie dans sa 52^e année. Avant de fermer les yeux, elle pria son époux de faire égorger sur son tombeau les deux médecins qui l'avaient soignée, les déclarant coupables, puisqu'ils n'avaient pas su la guérir. Gontran lui en fit la promesse, et l'accomplit scrupuleusement. Pour rendre l'anecdote plus croyable, on a conservé le nom de ces deux médecins; ils se nommaient Donat et Nicolas. F—E.

AUSTREGISILE (Saint), vulgairement St. Austtrille ou St. Outrille, naquit à Bourges, le 29 novembre 551, de parents distingués, mais peu favorisés des dons de la fortune. Au sortir des écoles, il fut admis à la cour de Bourgogne, et combattit plusieurs fois sous les ordres du roi Gontran (575). Il entra fort avant dans ses bonnes grâces, et à lui seul était réservé l'honneur d'offrir au maître la serviette (*mappa*) avec laquelle il s'essuyait les mains; cette fonction lui valut le surnom de *Mapparius*. (Labbey, *Biblioth.*, t. 2, p. 95 et suiv.) Ses parents le pressaient de se marier; il s'y refusa obstinément: un songe lui avait appris qu'il ne devait avoir d'autre fiancée que l'Église, et il s'était promis d'obéir à l'ordre du ciel. Cette bonne résolution ne tarda pas à trouver sa récompense. Il y avait à la cour un homme puissant et plein d'arrogance, nommé Bethelenus; il osa s'approprier une partie du trésor royal: les rois francs étaient d'une susceptibilité singulière sur ce chapitre; et Gontran adressa au coupable les plus violents reproches. Bethelenus alléqua un ordre d'Austregisile, qui, appelé, nia le fait. Le roi, en fureur, ordonna qu'ils combattissent tous deux, afin que le Seigneur manifestât sa volonté en donnant la victoire à l'innocence. Austregisile passa la nuit en prières, et, plein de confiance en Dieu, se rendit au lieu du combat. La vengeance céleste avait déjà frappé le coupable: Bethelenus, en sortant de sa demeure, avait été renversé, foulé aux pieds, écrasé par son cheval, et venait d'expirer. Le roi de Bourgogne rendit alors pleine justice à Austregisile. Mais le pieux *Mapparius*, dégoûté de la cour et du monde, suivit enfin sa vocation (585). St. Aunaire, évêque d'Auxerre, lui conféra les ordres sacrés, et, bientôt après, le titre de sous-diacre. Austregisile, après avoir pendant quatre ans rempli avec ferveur et dévouement ses humbles fonctions, alla retrouver à

Lyon l'évêque Ethereus, qu'il avait connu à la cour de Gontran. Il ne se sépara de lui que pour se rendre à St-Niziers, dont il venait d'être nommé abbé. Il gouverna ce monastère pendant plus de vingt années; enfin, au mois d'octobre 611, l'évêché de Bourges, sa ville natale, étant venu à vaquer, les vœux unanimes du peuple et du clergé l'appelèrent à ce siège. On obtint facilement sa nomination du roi Thierry II, successeur de Gontran (1), et le saint homme fut inauguré le 15 février 612. Il put alors exercer librement son ardente charité et son zèle enthousiaste. Guérissant les malades, secourant les pauvres, défendant son troupeau avec une inébranlable fermeté contre les exactions des rois francs et de leurs hommes d'armes, il épuisa dans cette lutte continuelle et vraiment sainte les forces de la vie qui lui échappaient chaque jour; et le 20 mai 624, sa mort vint mettre en deuil tous les habitants du diocèse. La mémoire vénérée de St. Austregisile fut longtemps populaire en Touraine, et plusieurs églises du pays furent placées sous son invocation. Son corps, exhumé avec pompe en 1554, et placé dans une magnifique sépulture, fut brûlé au 16^e siècle, dans une émeute de huguenots. (*Voy. les manuscrits contemporains publiés dans la Bibliotheca de Labbey*, t. 2, reproduits par Mabillon, *Acta Sanctor. ord. S. Bened.*, t. 2, p. 95 et suiv., et par les hollandistes, t. 5 du mois de mai.) A. V—U.

AUSTREMOINE (Saint), STREMONIUS, apôtre et premier évêque d'Auvergne, fut envoyé dans les Gaules avec six autres missionnaires, par le pape St. Fabien, la première année du règne de Déce (249-250). Ce saint missionnaire convertit à la foi chrétienne un grand nombre de païens, et fonda la première église d'Auvergne; il fut enterré à l'abbaye d'Issoire, selon une ancienne tradition. On trouve dans Mabillon une relation de la translation de ses reliques à Manzac. L'Église célèbre sa fête le 1^{er} novembre, et l'anniversaire de sa translation, le 1^{er} février et le 25 mai. C. W—R.

AUTELZ (GUILLAUME DES), né à Charolles, en 1529, possédait une terre à Montcenis; il date de cette ville quelques-uns de ses ouvrages, et c'est là sans doute ce qui a fait croire qu'il y était né. Pendant qu'il étudiait le droit à l'université de Valence, entraîné par son goût pour la poésie française et pour les romans, il en composa un, à l'imitation du *Pantagruel* de Rabelais, intitulé: *Fanfreluche et Gaudichon, mythistoire barragouyne*; mais il resta bien au-dessous de son modèle. Un certain Louis Meygret, de Lyon, ayant publié un ouvrage sur la nécessité de réformer l'orthographe française, en la conformant à la prononciation, des Autelz fit paraître une critique de cet ouvrage. Meygret répliqua avec humeur; des Autelz lui répondit sur le même ton; les deux champions se prodiguèrent les noms les plus injurieux. Chacun prit parti dans cette querelle; il y eut les meygretistes et les antimeygretistes. Sans examiner ici lesquels avaient raison, on se contentera d'observer que les antimeygretistes

(1) Bourges faisait alors partie du royaume de Bourgogne.

ont été justifiés par l'événement. Des Autelz a composé un grand nombre de vers, tant français que latins. La Croix du Maine lui attribue une traduction en vers du poème de Lucrèce; elle n'a point été imprimée. On ignore l'époque de sa mort. Rigoley de Juvigny, dans ses Notes sur la Croix du Maine, dit que des Autelz mourut environ en 1570, et, par une contradiction, dans ses notes sur Duverdiér, qu'il vécut environ 70 ans: ce qui reculerait sa mort jusqu'à l'année 1599; il vivait encore en 1576. Il s'est caché sous le nom de Glaumalis du Vézelet, anagramme du sien, dans ses écrits contre Meygret; et sous celui de G. Terhault, dans des vers à Ch. Fontaine, poète contemporain, son ami. Ses ouvrages sont: 1° *le Mois de Mai*, Lyon, Guill. Arnoullet. C'est un recueil des poésies qu'il avait composées dans sa première jeunesse. 2° *Traité touchant l'ancien orthographe français contre l'orthographe des Meygretistes*, par Glaumalis du Vézelet, Lyon, 1548 in-8°; Lyon, 1550, in-16, rare. 3° *Repos du plus grand travail* (recueil de poésies); Lyon, Jean de Tournes, 1550, in-8°. 4° *Fanfreluche et Gaudichon, mythistoire barragouyne, de la valeur de dix atomes, pour la récréation de tous bons Fanfreluchistes*, Lyon, Jean Diépi (Jean Pidié), in-8°; Rouen, in-16; Lyon, 1574, in-16. 5° *Réplique de Guillaume des Autelz aux furieuses défenses de Louis Meygret, avec la suite du Repos de l'auteur*, Lyon, 1551, in-8°. 6° *Amoureux repos de Guill. des Autelz*, Lyon, 1551, in-8°. Ce recueil est divisé en 3 parties; la 1^{re} contient des pièces galantes; la 2^e des odes *façons lyriques*, et la 3^e une élégie et des épigrammes; il y en a une seconde édition, Lyon, 1560, in-16. 7° *Récréation des Tristes* (mélanges de poésies), Lyon, in-16. 8° *La Paix venue du ciel*, en vers héroïques; plus, *le Tombeau de l'empereur Charles-Quint*, en 12 sonnets, Paris, 1558, Anvers, 1559, in-4°. 9° *Encomium Gallie Belgicæ, accesserunt ejusdem alii versiculi, Antwerpia*, Ch. Plantin, 1559, in-4°, réimprimé dans les *Delicia Poetar. Italarum*, etc., de Gruter. C'est dans ce recueil qu'on trouve l'épithaphe latine de l'Arétin, traduite de l'italien par des Autelz lui-même. Il a laissé d'ouvrages moins importants. Papillon (*Bibl. de Bourgogne*) lui attribue encore la *Philosophie d'amour*, traduction des *Dialoghi de amore* de Léon Hébreu, Lyon, 1551, in-8°; mais c'est à tort: elle est de Pontus de Thiard.

W—s.

AUTENRIETH (JEAN-HERMANN-FERDINAND), médecin distingué, né à Stuttgart, le 20 octobre 1772, fit ses premières études au gymnase de cette ville et montra de bonne heure du goût pour la profession qu'il devait embrasser; car à l'âge de treize ans il suivait déjà des cours sur les sciences naturelles et médicales. Il reçut le grade de docteur à l'âge de vingt ans, et entreprit aussitôt après un voyage scientifique; il visita d'abord la haute Italie, suivit à Pavie les leçons de Frank et de Scarpa, alla ensuite à Trieste, à Vienne et dans la Hongrie, et revint à Stuttgart en 1794. La même année il accompagna son père dans un voyage en Amérique, et exerça même pendant six mois la médecine à Lan-

caster, où il éprouva la fièvre jaune. De retour à Stuttgart, après un an et demi de séjour en Amérique, il y obtint le titre de médecin de la cour et de conservateur du cabinet d'histoire naturelle. Il demeura très-peu de temps à Stuttgart, car il fut appelé à Tubingen, en 1797, pour occuper la chaire d'anatomie, de physiologie, de chirurgie et d'accouchements, à la place du professeur C.-F. Closs qui venait de mourir. Il s'occupa avec beaucoup de zèle de ses nouvelles fonctions, et devint bientôt l'un des professeurs les plus distingués des universités allemandes. Un très-grand nombre de compagnies savantes l'associèrent à leurs travaux. Il fut, en 1803, le fondateur de la clinique de Tubingen, et eut une très-grande part aux améliorations que subit la faculté de médecine de cette ville. Il devint successivement chevalier de l'ordre du Mérite civil, de la Couronne de Wurtemberg, et chancelier de l'université de Tubingen. Après la mort de Plouquet, il fut le praticien le plus occupé de Tubingen. On venait le consulter de tous les pays de l'Allemagne, et il fut aussi nommé médecin consultant du roi de Wurtemberg. Pendant trente-huit ans de professorat, Autenrieth enseigna successivement presque toutes les branches des sciences médicales: il forma un grand nombre d'élèves, plus de quatre-vingts dissertations latines furent soutenues sous sa présidence. On trouve dans divers journaux d'Allemagne près de deux cents articles de lui. Son nom est devenu populaire en France, à cause d'une pommade composée d'axonge et de tartre stibié qu'il a préconisée contre la coqueluche et qui est très-employée dans diverses maladies. Autenrieth mourut à Tubingen, en 1835. Un de ses fils, qui suit la même carrière que lui, s'est déjà fait connaître par quelques écrits. Les principaux ouvrages de ce médecin sont: 1° *Experimenta et Observationes quædam de sanguine præsertim venoso*, Stuttgart, 1792, in-8°. 2° *Supplementa ad historiam embryonis humani, quibus accedunt observata quædam circa partum fissum*, Tubingen, 1797, in-8°. 3° *Manuel de physiologie empirique* (en all.), Tubingen, 1801-1802, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage a pour but de ramener la physiologie dans les voies de l'expérience; il est dirigé contre les idées spéculatives de la philosophie de la nature. 4° *Instruction sur les ouvertures de cadavres, l'empoisonnement, l'infanticide* (en all.), Stuttgart, 1806, in-8°. 5° *Essais de médecine pratique, tirés de l'institut clinique de Tubingen* (en all.), Stuttgart, 1808-1809, 2 parties in-8°. C'est dans la première partie de cet ouvrage qu'Autenrieth a recommandé la pommade avec le tartre stibié dont nous avons parlé plus haut. 6° *Traité sur l'origine de la circoncision chez les peuples sauvages et demi-sauvages, avec des considérations sur la circoncision des Israélites* (en all.), Tubingen, 1830, in-8°. 7° *Manuel de nosologie et de thérapeutique spéciale*, publié d'après les leçons d'Autenrieth, par C. L. Reinhard (en all.), Wurzburg, 1838, 2 vol. in-8°. 8° *Vues sur la vie de la nature et de l'âme* (en all.), Stuttgart, 1836, in-8°, publié après la mort de l'auteur par son fils. Autenrieth a encore été l'un des principaux col-

laborateurs du *Journal de médecine et des sciences naturelles* de Tubingen, et des *Archives de physiologie* de Reil. G—TH—R.

AUTEROCHE (CHAPPE D'). Voyez CHAPPE D'AUTEROCHE.

AUTHARIS, roi des Lombards. Après la mort de Cléphis, cette nation ne voulut point lui donner de successeur. Les trente ducs qui gouvernaient les trente principales villes d'Italie crurent pouvoir se dispenser de partager leur autorité avec un supérieur. Les Lombards demeurèrent dix ans sans chef, et néanmoins les Grecs ne surent point profiter de cet état d'anarchic, pour recouvrer les provinces qu'ils avaient perdues; mais Childebert, roi des Francs, ayant été engagé, en 584, par l'empereur Maurice, à envahir la Lombardie, les ducs se réunirent pour décerner la couronne à Autharis, fils de Cléphis, leur dernier roi. Ce monarque fit quelques conquêtes sur l'exarque de Ravenne, qu'il contraignit à demander une trêve: il repoussa, en 588, une seconde invasion des Francs, sur lesquels il remporta une grande victoire. L'année suivante, il épousa Théodelinde, fille de Garibald, duc de Bavière. Il avait voulu connaître cette princesse par ses propres yeux, avant de la recevoir pour femme, et il s'était mis à la suite des ambassadeurs qu'il envoyait à son père pour en faire la demande. Il ne se fit point connaître avant d'avoir repassé les frontières de Bavière. La princesse seule sut démêler un amant dans les regards du jeune roi, le plus bel homme de sa nation, et plus encore dans la manière passionnée dont il avait saisi sa main, en recevant d'elle une coupe hospitalière. De retour en Italie, Autharis continua la guerre contre les Grecs, et l'on assure que, pénétrant jusqu'à Reggio de Calabre, il poussa son cheval dans les flots, pour atteindre de sa lance une colonne plantée en avant du rivage, à cette extrémité du continent. « Ce n'est qu'ici, dit-il, « que je reconnais la limite du royaume des Lombards. » Les Francs, cependant, envahirent une troisième fois l'Italie en 590, avec des forces tellement supérieures, qu'Autharis ne put tenir la campagne, et qu'il se réduisit à défendre les places fortes; mais, au bout de trois mois, le mauvais air et la famine forcèrent les Francs à repasser les montagnes, après avoir perdu plus de la moitié de leur armée. Autharis mourut à Pavie, le 5 septembre de la même année, chéri des Lombards, mais détesté des papes, qui ne lui pardonnaient pas de professer l'arianisme, ainsi que toute sa nation. S—S—1.

AUTHVILLE (1) DES AMOURETTES (CHARLES-LOUIS D'), tacticien peu connu, naquit en 1716, à Paris, embrassa la profession des armes et parvint au grade de lieutenant-colonel d'un régiment des grenadiers royaux. Il employa ses loisirs à étudier la théorie de l'art militaire, et publia, sous le voile de l'anonyme: 1° *Essai sur la cavalerie, tant ancienne que moderne*, Paris, 1756, in-4°. 2° *Relation de la bataille navale de 1759*, ibid., 1760, in-4°.

(1) C'est ainsi que Barbier écrit le nom de notre auteur. Il est appelé *Dauthville* dans la *France littéraire* de 1769, t. 2, p. 33, et *Hauthville* dans la table de la *Bibliothèque historique de la France*; mais cette table est très-fautive.

C'est la malheureuse affaire dans laquelle l'escadre française, commandée par le maréchal de Conflans, fut défaite près de Belle-Ile par l'amiral anglais Hawk. 5° *L'Antilégonnaire français, ou le Conservateur des constitutions de l'infanterie*, ibid., 1762; 1772, in-12. On lui doit en outre des éditions revues et corrigées des *Mémoires des deux dernières campagnes de Turenne en Allemagne*, 1674-75, par Deschamps, Paris, 1756, in-42; du *Parfait capitaine*, par le duc de Rohan, ibid., 1757, et du *Traité de la politique*, par Paul Hay Duchâtelet, ibid., 1757. Suivant Barbier (*Examen critiq.*, 66), Authville a fourni plusieurs articles à l'*Encyclopédie*; mais son nom ne se trouve pas dans la liste des collaborateurs. Il mourut vers 1762. W—s.

AUTICHAMP (le marquis JEAN-THERÈSE-LOUIS DE BEAUMONT D'), de l'une des plus illustres familles de l'ancienne France, était le fils d'un colonel du régiment d'Englhen, qui fut tué sur le champ de bataille de Lawfeld. Né à Angers, le 17 mai 1738, il entra au service dès l'âge de onze ans dans le régiment du roi, et fit, comme aide de camp du maréchal de Broglie, son parent, les premières campagnes de la guerre de sept ans en Allemagne. Nommé colonel d'un régiment de dragons qui prit le nom d'Autichamp, il fit avec beaucoup de distinction, à la tête de ce corps, les deux dernières campagnes de cette guerre, et fut fait chevalier de St-Louis en 1762, à l'âge de vingt-quatre ans, pour une action d'éclat. Nommé brigadier des armées du roi en 1770, il eut, sous le maréchal de Castries, le commandement de la gendarmerie de Lunéville, et se distingua tellement à la tête de cette belle troupe, qu'il fut dès lors considéré comme un des meilleurs officiers de cavalerie qu'eût la France. Il devint maréchal de camp en 1780, et fut maréchal général des logis de l'armée que le maréchal de Broglie commanda sous les murs de Metz en 1788. L'année suivante, il remplit les mêmes fonctions à celle qui fut réunie sous les murs de Paris, et dont les intrigues et les hésitations de la cour paralysèrent les mouvements. Il ne dépendit pas du marquis d'Autichamp qu'il en fût autrement; et il eut même à ce sujet une vive altercation avec M. de Besenval qui commandait les Suisses au champ de Mars, et qui, par sa retraite, découvrit si inopinément le magasin d'armes des Invalides. Lorsqu'il vit ses efforts inutiles et ses plans énergiques mal accueillis, le marquis d'Autichamp suivit à Turin le prince de Condé, dont il était depuis longtemps l'écuyer. C'est à cette époque qu'il fut dénoncé au Châtelet de Paris, puis à la tribune de l'assemblée nationale, par Garan-Coulon, comme aristocrate et contre-révolutionnaire. Peu de Français, il faut en convenir, méritaient mieux alors que le marquis d'Autichamp une pareille dénonciation. Dès que la guerre fut décidée, en 1792, il créa un corps de cavalerie et le conduisit à l'expédition de Champagne, où il commanda l'avant-garde de l'armée des princes. Cette armée ayant été dissoute après les malheurs de cette expédition, il se réfugia dans Macstricht avec une troupe d'émigrés. L'armée républicaine étant venue assiéger cette place, il con-

courut à sa défense par de brillantes sorties qu'il dirigea; et après que les Autrichiens en eurent fait lever le siège (1^{er} mars 1795), il se retira en Suisse, d'où il fit différentes tentatives pour pénétrer en France et faire triompher la cause royale dans le Midi et surtout à Lyon. La prise de cette ville par l'armée conventionnelle ne laissant plus d'espoir de réussir de ce côté, il se rendit en Angleterre; et il se préparait à passer dans la Vendée, lorsque la catastrophe de Quiberon vint encore une fois déconcerter tous ses projets. Dès que Paul I^{er} fut monté sur le trône de Russie (1797), il se rappela le général qu'il avait vu autrefois à Chantilly, dont il avait admiré les belles manœuvres à Lunéville, et il lui fit proposer, par son ambassadeur à Londres, d'entrer à son service. Le marquis d'Autichamp n'hésita pas, et fut aussitôt nommé commandant des chevaliers-gardes de la couronne, puis inspecteur de la cavalerie de l'Ukraine, de la Crimée et du Niester. Il devait commander en 1799 une armée de 50,000 hommes destinée à appuyer les opérations de Suvarow, lorsque les revers de la coalition trahirent ses espérances. Après la mort de Paul I^{er}, il conserva dans l'armée russe le même grade et les mêmes avantages sous Alexandre, mais il cessa d'être employé d'une manière active. Revenu en France à la fin de 1815, il y recouvra son grade de lieutenant général, et fut nommé gouverneur du Louvre; mais il n'obtint pas le bâton de maréchal de France que lui avait promis Louis XVIII. Toute son activité et son ardeur, qu'il conservait encore dans un âge très-avancé, durent se consumer dans les petits détails de ce gouvernement. Il y avait établi un ordre admirable, et réformé beaucoup d'abus; mais ce qui le distinguait surtout dans ces dernières fonctions qu'il eut à remplir, ce fut l'énergie et la valeur qu'il déploya dans les journées de juillet 1830. Tourmenté par la goutte et les jambes couvertes de sinapismes, il entendit les premiers coups de fusil tirés le 27 au soir dans les chantiers du côté de la rue du Chantre. Alors il oublie ses souffrances, et prévoit toute l'importance du poste qui lui est confié. N'écoutant que son zèle et son dévouement, il prend seul le commandement du château; il inspecte en personne les postes, en assigne de nouveaux à quelques troupes qui lui sont envoyées, et lorsque le sang a coulé il visite les blessés et leur fait donner tout ce qui est en son pouvoir. Il adresse d'heure en heure ses rapports au maréchal Marmont, et lui demande des chirurgiens, des munitions et des vivres. Mais on ne lui fait rien parvenir; et dans la nuit du 28 au 29 un autre général vient prendre le commandement. Le vieux gouverneur murmure... obéit, et cède la place, désespéré de ne pouvoir la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ce vieillard courageux mourut le 12 janvier 1831, à St-Germain, âgé de plus de 92 ans. Plein de zèle pour son ancien état, il avait envoyé souvent des mémoires aux ministres de la guerre qui se succédèrent depuis 1815 jusqu'en 1850, et notamment à l'occasion de l'expédition d'Espagne en 1823. Il a laissé des mémoires personnels qui doivent être fort intéressants. Ses neveux ont fait de vaines

réclamations auprès du gouvernement et auprès des chambres, en février 1835, pour être indemnisés de son mobilier qui fut dévasté dans le Louvre le 30 juillet 1830. C'est par erreur qu'il a été dit dans d'autres dictionnaires que le marquis d'Autichamp avait reçu du roi le titre de duc : quoique chef de sa famille, il n'avait pas même été créé pair de France, et c'est avec une extrême injustice que l'on a prétendu qu'il avait été comblé des faveurs de la cour. On sait assez que la franchise et l'énergie du marquis d'Autichamp n'étaient pas dans ce temps-là des moyens de succès.

M—D j.

AUTICHAMP (le comte ANTOINE-JOSEPH-EULALIE D'), frère cadet du précédent, et né à Angers, le 10 décembre 1744, entra comme lui au service dès sa plus tendre jeunesse, et fut aussi aide de camp du maréchal de Broglie, puis major dans le régiment de dragons que commandait le marquis. Il fit la guerre de Corse sous le maréchal de Vaux, et fut blessé à l'affaire de Ponte-Nuovo. Revenu en France, il devint colonel du régiment d'infanterie d'Agenois, et conduisit ce corps en Amérique, où il se distingua au siège de York-Town et à la prise de St-Christophe. Il eut le malheur, dans cette dernière affaire, de perdre son fils aîné, qui fut tué à ses côtés par un boulet de canon. Nommé maréchal de camp et gouverneur de la partie du sud de St-Domingue, le comte d'Autichamp avait acquis dans ce pays des biens considérables, que la révolution lui fit perdre. Il émigra en 1792, et fit, sous les ordres des princes, la campagne de cette époque. Revenu en France après le 18 brumaire (octobre 1799), il y vécut dans la retraite jusqu'au retour des Bourbons, en 1814. Louis XVIII lui rendit alors son grade de maréchal de camp avec une retraite de 2,000 fr. Il mourut à St-Germain-en-Laye, le 10 avril 1822. — Son frère, l'abbé *Charles-Antoine-François* D'AUTICHAMP, né à Angers, le 30 mai 1739, avait été grand vicaire de Toulouse et chanoine de Notre-Dame de Paris : c'était un homme de beaucoup d'esprit, et il a composé de fort jolis vers de circonstance, entre autres une chanson à l'occasion de la fédération de 1790, qui fut répétée dans toute la France. Arrêté en 1793, l'abbé d'Autichamp périt sur l'échafaud quatre jours avant la révolution du 9 thermidor qui l'aurait sauvé. L'interrogatoire qu'on lui fit subir est un des plus odieux de cet affreux tribunal. — Le vicomte *Marie-Jean-Joseph-Jacques* D'AUTICHAMP, fils du comte *Antoine*, était major de cavalerie lorsque la révolution commença. Il suivit le marquis son oncle à Turin, dans l'expédition de Champagne, et en Angleterre pour faire partie de l'expédition de Quiberon; mais, de même que son oncle, il n'arriva pas à temps, et après avoir passé quelques mois dans l'île de Jersey, il se rendit en Portugal, où il fut employé dans un corps d'émigrés. Ce corps ayant été réformé, le vicomte alla se réunir à son frère, devenu général dans la Vendée. Depuis la pacification de 1800, il resta en France et vécut dans la retraite jusqu'au rétablissement des Bourbons, en 1814. Le roi le nomma alors sous-lieutenant de ses gardes du corps avec le grade de maréchal de

camp. Après le retour de Bonaparte, en 1815, il suivit en Espagne le duc d'Angoulême, et revint dans la Vendée, où il se trouva à différents combats sous les ordres de son frère. Après le retour de Louis XVIII, le vicomte d'Autichamp fut nommé second lieutenant des gardes du corps, et il conserva cet emploi jusqu'à sa mort, qui eut lieu dans le mois de décembre 1828, par suite d'un accident à la chasse. — Il était frère aîné du comte Charles, ancien général dans la Vendée, pair de France sous Louis XVIII et Charles X, qui fut condamné à mort par contumace en novembre 1835, et qui vit aujourd'hui dans la retraite. M—D J.

AUTISTATES ou ANTISTATES, architecte grec, vivait à Athènes, vers la 55^e olympiade. Pisisstrate le chargea, ainsi que trois autres architectes, Porinos, Calleschros et Antimaclides, de construire un temple magnifique en l'honneur de Jupiter Olympien ; ils en posèrent en effet les fondements ; mais les troubles auxquels Athènes fut ensuite livrée arrêtaient ces travaux, qu'on reprit et qu'on abandonna plusieurs fois. La grandeur de l'entreprise effraya ceux qui voulurent tenter de la continuer, et ce ne fut qu'environ sept siècles après, qu'Adrien éleva, sur les fondements bâtis par ordre de Pisisstrate, un temple qu'il acheva. L—S—E.

AUTOLYCUS, célèbre mathématicien, né à Pitane, ville éolienne de l'Asie, vivait vers l'an 530 avant J.-C. Il enseigna les mathématiques à Arcésilas le philosophe. Nous avons de lui deux ouvrages : 1^o de *Sphæra quæ movetur* ; 2^o de *vario Ortu et Occasu siderum inerrantium libri*. Ils ont été imprimés en grec et en latin, par les soins de Conrad Dasydopodius, Strasbourg, 1572, in-8^o ; et en latin seulement, de la traduction de Joseph Auria, Napolitain, qui y a joint la traduction de diverses scolies grecques qu'il a trouvées dans les manuscrits, Rome, 1587 et 1588, in-4^o. Les deux ouvrages d'Autolycus ont été traduits en français par P. Foreadel, Paris, 1572, in-4^o. — Il y eut, au second siècle, un autre AUTOLYCUS, ami de Théophile d'Antioche, et que ce patriarche convertit à la foi chrétienne. C—R.

AUTOMNE (BERNARD), avocat au parlement de Bordeaux, naquit dans l'Agénois, en 1587. Moins jaloux de briller au barreau par ses plaidoyers que de se distinguer par ses écrits, il fit imprimer à Paris, ayant à peine vingt ans, Perse et Juvénal, avec un commentaire latin très-étendu. Ce fut en 1610 que parut, pour la première fois, son livre intitulé : *Conférence du droit français avec le droit romain* ; en 1629, il en fit faire une troisième édition, Paris, in-fol., et en 1644, une quatrième, en 2 vol. in-fol. Après ce premier ouvrage sur la jurisprudence, il écrivit, en 1611, sur la *Pratique d'Imbert*, et donna au public, dans le cours de la même année, des commentaires sur l'ouvrage de droit ayant pour titre : *Jani Lamblæi Semestria*, Paris, in-4^o. Ils sont pleins de recherches très-curieuses sur les antiquités romaines, et montrent l'étendue des connaissances qu'Autonne avait puisées dans les écrits du profond Heinecius et du savant Barnabé Brisson. En 1615, il fit paraître : *Censura gallica in ius civile Romanorum*, Paris, in-8^o, ouvrage où sont

indiquées, dans le plus grand détail, les lois romaines abrogées en France, et celles que son code a conservées. Autonne fit encore des commentaires sur les *Pandectes* et le *Code Justinien*. Ce travail, qu'il a intitulé ses *Paratilles*, était fort estimé à l'époque où il parut (4 vol. in-12, Paris, 1617) ; mais depuis les traités de Columbet, de Domat et de Ferrière, sur le même sujet, le livre d'Autonne est peu consulté. Son *Commentaire sur la Coutume de Bordeaux* est à présent le plus connu de ses divers ouvrages. La meilleure édition est celle de Dupin, 1728, in-fol., avec des notes. On peut dire de toutes les productions de Bernard Autonne qu'on y trouve plus d'érudition que de jugement, et dans ses discussions, plus de citations que de logique. Il mourut en 1666, âgé de 79 ans. M—x.

AUTPERT (AMBROISE), de l'ordre de St-Benoît, désigné par quelques auteurs sous les noms d'Authpert, Auspert, Autbert, Ansbart, Amsbert, issu d'une famille distinguée de la Gaule méridionale, naquit dans les premières années du 8^e siècle. Il fit de bonnes études et acquit une connaissance profonde des saintes Écritures et des Pères de l'Église. Le latin était le seul idiome littéraire d'alors ; mais la réaction contre la civilisation romaine durait encore, et l'on affectait de mépriser tous ces grands écrivains profanes, qui seuls auraient dû servir de modèle en cette langue qu'ils avaient illustrée. Autpert, fidèle à l'esprit du siècle, dédaigna, au point de ne les connaître que de nom, Platon, Cicéron, Virgile, Sénèque (1). En l'année 755, Autpert fut désigné pour accompagner avec Fulrade, abbé de St-Denis, et d'autres dignitaires ecclésiastiques, le pape Étienne II, qui retournait à Rome. Étant allé visiter le monastère de St-Vincent sur le Volturne, près de Bénévent, la piété sincère des religieux, autant que la beauté du site, le décidèrent à prendre immédiatement l'habit, et il mérita bientôt l'ordination. Il voulut alors mettre à profit la connaissance qu'il avait des livres saints, et entreprit un commentaire sur l'*Apocalypse*, vers 768. Des fragments de cet ouvrage, devenus publics avant son achèvement, le firent dénoncer à Paul 1^{er}, l'Évangile défendant, disait-on, l'interprétation des Écritures. Étienne III, successeur de Paul, se convainquit par lui-même de l'orthodoxie de notre auteur ; il lui écrivit : *Labora ut capisti* : « Achevez comme vous avez commencé. » Autpert reprit alors son travail, qui fut terminé au bout de trois années. Mais, craignant que ses ennemis ne lui suscitassent de nouvelles difficultés, il demanda l'approbation pontificale pour ses ouvrages. Telle fut l'origine de cette formalité, destinée d'abord à protéger l'écrivain. En 776, l'abbé de St-Vincent mourut ; une scission éclata dans le couvent ; les moines français élurent Autpert ; les moines italiens, Pothon ; ce dernier, accusé d'infidélité envers Charlemagne, s'adressa directement au monarque, qui renvoya la cause par-devant le pape Étienne. Les deux compétiteurs furent mandés à

(1) Dans ce même siècle, Alcuin disait à ses élèves : *Non egetis luxuriosa Virgilii vos pollui facundia*.

Rome; Autpert partit, mais il mourut en route, le 19 juillet 778. Pothon, justifié, lui succéda. Les détails que nous possédons sur la vie d'Autpert se réduisent, comme l'on voit, à peu de chose; il est impossible d'admettre le récit de la chronique latine du monastère de St-Vincent de Volturne (1), où les inexactitudes abondent; on y trouve rapporté fort au long un diplôme par lequel Charlemagne confirme les donations faites au couvent par les rois lombards et les ducs de Bénévent; Autpert est qualifié d'abbé dans cette pièce, datée du 12 mai 775. « Or, dit un peu plus loin le chroniqueur, Autpert « mourut le 19 juillet 778; il était abbé depuis un « an deux mois vingt-cinq jours. » Du rapprochement des deux passages, il résulte que la première de ces dates est fautive, si toutefois le diplôme lui-même n'est pas supposé tout entier. « Les moines, « dit M. Guizot (2), fabriquaient souvent, pour légitimer leurs usurpations, des chartes qu'ils attribuaient à des rois déjà célèbres par leur mérite « en ce genre. » Autpert n'a point été canonisé; cependant les bollandistes l'ont mis au nombre des saints du mois de juillet. Le commentaire sur l'*Apocalypse* est l'œuvre principale d'Autpert; il est divisé en 10 livres, dont chacun a une préface particulière; le style est d'une élégance rare pour l'époque; on peut lui reprocher d'être trop diffus: l'interprétation donnée aux visions extatiques de l'apôtre a peu de profondeur, et quelquefois même est d'une grande naïveté; faisons remarquer, au surplus, que l'intention de l'auteur était de se mettre à la portée de tout le monde; il avait d'abord donné à son livre le titre de *Speculum parvorum* (Miroir des petits). Ce livre fut imprimé pour la première fois à Cologne, chez Euchaire Cervicorne, 1556, in-fol. La vie des SS. Paldon, Tason et Taton, anciens abbés de St-Vincent de Volturne, fut écrite par Autpert, vers 759, suivant Paul Warnefride; ce serait alors son premier ouvrage. Il écrivit ensuite le *Combat des vices*, ou *Combat des vices et des vertus*, opuscule adressé à Lantfride, abbé en Bavière, et dont un manuscrit, qui date d'environ neuf cents ans, existe encore à Ratisbonne. Par suite de la confusion des noms, cet écrit, longtemps connu pour appartenir à Ambroise Autpert, a été constamment attribué à St. Ambroise de Milan, et imprimé dans ses œuvres (édit. de 1642), ainsi qu'un commentaire sur le *Cantique des cantiques*, probablement aussi l'œuvre d'Autpert. Le *Combat des vices* passa même sous le nom de St. Augustin, de St. Léon le Grand, pape, et de St. Isidore de Séville (édit. de Madrid, 1599, et de Paris, 1601). Cette confusion est flatteuse pour Autpert, puisque son style n'a pas été jugé indigne de ces grands hommes. Quelques homélies et une lettre au pape Étienne III, en tête du commentaire sur l'*Apocalypse*, complètent la liste des travaux d'Autpert, que les bénédictins ne craignent

pas de qualifier le meilleur écrivain de ces temps de barbarie.

A. V—U.

AUTREAU (JACQUES), né à Paris en 1636, était peintre et poète. Comme peintre, ses ouvrages ne jouirent pas d'une très-grande estime: on fit pourtant quelque cas d'un tableau qui représentait Fontenelle, la Motte et Danchet, écoutant une lecture; et d'un portrait du cardinal de Fleury, auprès duquel est placé Diogène éteignant sa lanterne: ce portrait a été gravé. En 1718, à l'âge de plus de soixante ans, Autreau commença à travailler pour le théâtre, et donna sa comédie du *Port-à-l'Anglais*, dont le succès fixa en France les comédiens italiens, qui étaient décidés à retourner dans leur pays. *Les Amants ignorants* et *Démocrite prétendu fou* réussirent aussi beaucoup au Théâtre-Italien: *L'Amante romanesque ou capricieuse*; *la Fille inquiète*, ou *le Besoin d'aimer*, et *Panurge à marier*, y furent froidement accueillis. Autreau donna au Théâtre-Français le *Chevalier Bayard*, qui disparut promptement de la scène, et *la Magie de l'Amour*, qui, mal reçue d'abord, fut ensuite jouée quinze fois de suite avec beaucoup d'applaudissements. On a encore de lui un opéra de *Platée*, dont Rameau fit la musique. Ses pièces ont été réunies en 4 vol. in-12, Paris, 1749, par Pessellier, qui mit en tête une fort bonne préface, où il peint Autreau comme un homme d'une humeur sauvage et d'un extérieur peu agréable, mais d'un esprit fin, délicat, et surtout naturel, à qui il n'a manqué que de voir meilleure compagnie pour mettre plus de noblesse et de bienséance dans son style. Ses intrigues sont fort simples et ses dénouements trop prévus; mais l'agrément des détails rachète ce défaut. Autreau, en sa double qualité de peintre et de poète, vécut toujours pauvre, et mourut aux Incurables, en 1745, âgé de 89 ans. Dans les fameux couplets attribués à Rousseau, il est appelé *ce peintre Autreau, toujours ivre*. Soit qu'il crût ou non Rousseau auteur de ces couplets, il fit contre lui la chanson longtemps célèbre qui commence ainsi:

Or, écoutez, petits et grands,
L'histoire d'un ingrat enfant, etc.

A—G—R.

AUTREY (HENRI-JEAN-BAPTISTE FABRY DE MONCAULT, comte d'), petit-fils du garde des sceaux Fleuriau d'Armenonville, naquit à Paris, le 9 juin 1725. Son père, colonel du régiment de la Sarre infanterie, lui fit embrasser la carrière des armes. D'Autrey devint, en peu de temps, chef de la seconde brigade des cheval-légers de Bretagne. Ses loisirs furent consacrés à l'étude. Il publia, sous le voile de l'anonyme, plusieurs ouvrages qui avaient surtout pour but de défendre la foi catholique attaquée par les philosophes du 18^e siècle: 1^o *L'Antiquité justifiée, ou réfutation d'un livre qui a pour titre: L'Antiquité dévoilée par ses usages*, Paris, Vallat-Lachapelle, 1766, in-12. L'auteur cherche à prouver que la révélation doit recevoir une nouvelle sanction du système établi dans l'ouvrage qu'il réfute. Il est à regretter que le ton de cette critique soit en général peu mesuré. 2^o *Le Pyrrhonisme raisonnable*,

(1) Cette chronique a été publiée par Duchesne, *Hist. Franc. Script.*, t. 5 (1644), p. 675;—Mabillon, *Acta Sanct. ordin. S. Bened.*, sœc. 3, pars 2, p. 262.

(2) *Collection des histor. de France*, t. 2, p. 272; *Introd. à la vie de Dagobert I^{er}*.

ou *Méthode nouvelle proposée aux incrédules*, par l'abbé *** , la Haye (Paris), 1761, in-42. Cet écrit avait été attribué au vicomte d'Alès de Corbet (voy. ALÈS) ; mais Voltaire, dans une de ses lettres à Damilaville (t. 59, p. 42, édit. de Kehl), fait connaître que le marquis d'Autré en est l'auteur. Ce marquis n'est autre que le comte d'Autrey. Le patriarche de Ferney se moque, selon sa coutume, d'un livre où l'on croit prouver géométriquement le péché originel, et où l'on attaque Platon-Diderot. Le même volume de la *Correspondance générale* (p. 166) contient une lettre écrite, en 1765, au comte d'Autrey. Voltaire l'entretient longuement du régime diététique qu'il faut suivre, et se laisse aller à son naturel en disant qu'il ne désapprouve pas qu'on dise *bénédictité*. « J'ai eu l'honneur, ajoute-t-il, de passer « quelque temps de ma vie avec madame votre « mère, dont vous avez tout l'esprit, avec beaucoup « plus de philosophie. » Ce passage ne se concilie guère avec ce qu'il mandait à Damilaville ; mais ces sortes de contradictions lui étaient familières. 4° *Les Quakers à leur frère V***, *Lettres plus philosophiques que.... sur sa religion et ses livres*, Londres et Paris, 1768, in-8°. Grimm dit, à propos de ce pamphlet, « que ceux qui se croient obligés d'entrer en « lice avec M. de Voltaire devraient bien résister à « l'envie d'être plaisants ; cela leur réussit si mal ! « Nous venons d'être gratifiés de deux plaisanteries « dont les auteurs me paraissent de malins pes- « tes (1) » Le comte d'Autrey mourut à Paris, en 1777.

L—M—X.

AUTROCHE (CLAUDE DE LOYNES D'), né d'une famille noble, à Orléans, le 1^{er} janvier 1744, aurait un nom connu dans l'Europe littéraire, si la traduction en vers plus que médiocres de trois poèmes épiques pouvait, par le courage seul de cette entreprise, donner droit à quelque célébrité. Dans sa jeunesse, son esprit religieux, et aussi son goût pour les belles-lettres et les arts, le conduisirent en Italie, terre si riche en monuments et en grands souvenirs. Il voulait voir le Panthéon et la *Scala santa*, le Colisée et les catacombes, le tombeau de Virgile et le tombeau des apôtres : il fit donc à la fois un voyage d'amateur et un pèlerinage. A son retour, il passa par Ferney, et voulut voir aussi l'homme extraordinaire qui tenait, dans son château, le double sceptre de la philosophie et des lettres : il s'entretint avec lui, fut étonné de son génie, affligé de son impiété, et se retira saisi d'admiration et d'indignation. Depuis, il disait souvent : « Je sortis de Ferney « meilleur chrétien que je n'y étais entré. » — Il fixa son séjour dans sa terre de la Porte, à quelques lieues d'Orléans : c'est là que, partageant sa vie entre la culture des vers et celle des champs, il fut plus heureux dans cette dernière occupation que dans l'autre ; car il féconda, il embellit son domaine, et fut loin de rendre le même service à Virgile qu'il voulait refondre, à Milton, au Tasse, au roi-prophète, au lyrique romain, dont il effaça les beautés en voulant corriger ce qu'il appelait leurs

défauts. M. de Féletz, dans le *Journal des Débats*, égaya le public aux dépens du malheureux écrivain. — D'Autroche se vante plus d'une fois d'avoir mieux fait que Virgile. Tantôt il dit : Nous pensons n'être pas resté au-dessous de l'original ; tantôt il corrige et rectifie. Il traduit *canum vis* par *des milliers de chiens*. Quelquefois il ajoute son esprit par supplément à celui du poète latin : Nous avons, dit-il, ajouté ici un vers qui nous a semblé aussi expressif que vrai ; et ce vers, le voici : Didon veut entendre le récit des malheurs de Pergame,

Et des feux d'Ilion nourrit encore son âme.

D'Autroche avait conçu un projet qui n'a rien de vulgaire : « Outre la traduction de l'*Énéide* telle « qu'elle existe, je m'étais proposé, dit-il dans sa « préface, d'en donner une nouvelle édition telle que « je suppose que Virgile aurait pu composer son « poème, si une plus longue vie lui eût permis de « mettre la dernière main à cet ouvrage. J'aurais « donc fait disparaître les choses faibles ou inu- « tiles... et, conservant toutes les beautés, j'aurais « tâché d'y joindre celles qu'il y aurait ajoutées « SANS DOUTE. » D'Autroche développe ensuite son plan de réforme et de castigation : il voulait modifier le caractère de Turnus : « Je « l'aurais peint plus épris encore de la gloire que « des femmes. Mon projet était de rendre Lavinie « amoureuse du héros troyen. » Dans le troisième livre, à la place d'un Grec obscur, d'Achéménide, d'Autroche devait mettre Ulysse, parce qu'il ne doute pas que Virgile ne se fût proposé de faire lui-même ce remplacement : le temps seul lui a manqué. Et résumant tout son système d'embellissement, d'Autroche dit : « J'espérais fondre dans un même ou- « vrage les principales beautés de l'*Iliade*, de l'*O- « dyssée*, et toutes celles de l'*Énéide*. » Il y avait dans l'audace de ce projet beaucoup de bonhomie, car le réformateur d'Orléans était un très-honnête homme. Il jette souvent dans ses notes, et même dans le texte, ses principes religieux, sa détestation des mauvais philosophes, et sa haine contre l'anarchie. Voici la série des ouvrages qui lui sont attribués, car il eut la modestie ou l'esprit de les publier sans y attacher son nom : 1° *Traduction libre des Odes d'Horace en vers français, suivie de notes historiques et critiques*, Orléans, Jacob, 1789, 2 vol. in-8°. 2° *Traduction de l'Énéide en vers français, suivie de notes littéraires et morales*, Orléans, Jacob, 1804, 2 vol. in-8°. Cette traduction précéda de quelques mois la publication de celle de Delille (1). 3° *L'Esprit de Milton, ou traduction en vers français du Paradis perdu*, 1808, in-8°. 4° *La Jérusalem délivrée du Tasse*, traduction en vers français, 1810, in-8°. 5° *Traduction nouvelle des psaumes de David en vers français, avec le texte latin en regard*, par M. d'A***, Orléans, 1820, in-8°. Au milieu de ses travaux poétiques et agricoles, d'Autroche fit paraître un *Mémoire sur l'amélioration de la Sologne*, Or-

(1) *Correspondance littéraire et philosophique*, t. 6, p. 420.

(1) Nous avons vu Delille, qui se faisait lire quelquefois cette traduction en corrigeant la sienne, s'en amuser beaucoup. M—D j.

léans, 1787, in-8°. Ce fut sa première publication. On attribue encore à d'Autroche une *Correspondance en vers avec Napoléon Buonaparte*, in-8°. La seule orthographe du nom indique l'époque et l'esprit du pamphlet. D'Autroche a laissé beaucoup de manuscrits. Ses ouvrages imprimés ne sont guère connus; ce qui l'est mieux dans sa patrie, ce qui mérite mieux de l'être, c'est le bien qu'il a fait autour de lui, ce sont ses abondantes aumônes réparties entre le séminaire d'Orléans, la maison de la Providence, les églises et les pauvres. Il voulut consigner dans son testament ses principes religieux. « Je m'honore, » y disait-il, du titre de chrétien, de ce titre qui « ajoute tant à la dignité de l'homme, qui lui inspire « les sentiments les plus purs, et lui propose pour « règle, pour but de ses actions, les motifs les plus « sublimes, la jouissance d'un bonheur infini et « éternel; » et il prit, dans ce testament, des mesures pour que les secours donnés pendant sa vie à la maison de la Providence et aux établissements de bienfaisance d'Orléans leur fussent continués après sa mort. D'Autroche mourut le 17 novembre 1832. — Un de ses frères avait été officier dans le régiment des gardes françaises. V—VE.

AUTUN ou AUTHON (JEHAN D'), que la Croix du Maine et Duverdier nomment à tort *Dauthon*, naquit vers l'an 1466, d'une famille noble. Les biographes ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance; une opinion assez vraisemblable le fait naître en Saintonge. (*Voy. BARBEROUSSE.*) Entré fort jeune dans l'ordre des augustins, d'Autun ne tarda pas à se faire connaître par son goût pour la poésie et pour l'histoire; il eut même assez de réputation pour que Louis XII se l'attachât en qualité de *chroniqueur*, c'est-à-dire d'historiographe. Ce monarque le pourvut ensuite de l'abbaye d'Angle, en Poitou, et du prieuré de Clermont-Lodève. Dès ce moment, d'Autun suivit le roi dans tous ses voyages, et, après la mort de ce prince, il se retira dans son abbaye, où il termina ses jours, au mois de janvier 1527, âgé de 60 ans. On a de lui : *les Annales du roy Louis XII, depuis 1499, jusqu'en 1508*, faites en 1506-1508, qui se trouvent parmi les manuscrits de la bibliothèque royale, sous les nos 8421, 9700 et 9701, in-fol. Théodore Godefroy en fit imprimer les quatre premières années, en 1615, in-4°, à la suite de l'*Histoire de Louis XII*, par Claude Seyssel, et puis séparément, en 1620, in-8°. Les quatre dernières années sont restées en manuscrit. Il est à regretter que ces *Annales* n'aient pas été publiées en entier : car l'auteur, témoin de la plupart des faits qu'il rapporte, s'était en outre procuré d'excellents mémoires sur les autres. Il est souvent entré dans des détails qui, pour être longs, n'en sont pas moins curieux. Cependant l'abbé Garnier, dans son *Histoire de France* (t. 22, p. 545), dit que Jehan d'Autun « n'est qu'un froid bel esprit, fastidieux dans le détail des petits faits, stérile ou aveugle dans le développement des causes. » Malgré ce jugement, divers auteurs ont loué d'Autun pour l'exactitude, la clarté et la précision de son style. Jehan Bouchet, ami de d'Autun, et qui a composé son épitaphe, lui

donne dans cette pièce le titre de grand orateur, tant en prose qu'en rime. Il lui attribue une traduction des *Métamorphoses* d'Ovide. Cet ouvrage s'est perdu, et, malgré ce que dit Bouchet, les vers qui nous restent d'Autun sont au-dessous du médiocre. On a encore de cet auteur : 1° *Deux Epîtres en vers, dont l'une est le panégyric du Chevalier sans reproche*, Paris, in-4°, sans date; 2° *Epîtres envoyées au roy très-chrétien de là les monts, par les estats de France, avec certaines ballades et rondeaux, sur le fait de la guerre de Venise*, Lyon, 1509, in-4°; 3° *L'Exil de Gesnes la superbe*, Lyon, 1508, et sans date, in-4°; 4° enfin, deux pièces de vers en l'honneur de la belle Génoise, Thomassine Spinola, faites par le commandement de Louis XII, et qui n'ont jamais été imprimées. L'abbé Goujet, t. 11, rapporte l'épitaphe de Jehan d'Autun. Les *Annales du roy Louis XII* ont été publiées en entier par M. Paul Lacroix, en 1855, sous ce titre : *Chroniques de Jean d'Authon*, Paris, 4 vol. in-8°. R—r.

AUVERGNE (PIERRE D'), troubadour qui florissait au commencement du 13^e siècle, naquit à Clermont, et prit sans doute le nom de la province où il était né. Les manuscrits le désignent comme le meilleur des troubadours connus avant Giraud de Borneil, et lui donnent le surnom de *Vieux*. Il paraît que ce poète joignait à beaucoup de talent une figure très-agréable, ce qui le fit traiter avec distinction par beaucoup de grands seigneurs et de dames. Les vingt-quatre pièces qui nous restent de lui roulent sur des sujets de galanterie, de dévotion et de politique. Dans presque toutes, il parle de lui-même avec peu de modestie; mais ce qui dut lui faire beaucoup d'ennemis, c'est un *sirvente*, ou plutôt une satire, dans laquelle il passe en revue les troubadours ses contemporains, qu'il nomme et caractérise par des personnalités révoltantes. Auvergne, dégoûté du monde, embrassa l'état monastique, et l'on peut croire que c'est dans le cloître qu'il a composé de petits poèmes sur des sujets de dévotion. Millot pense que ce troubadour est le même qu'un jacobin du 13^e siècle, connu sous le nom de *Petrus de Alvernia*. P—x.

AUVERGNE (ANTOINE D'), musicien, né à Clermont-Ferrand, le 4 octobre 1715, mort à Lyon, le 12 février 1797, se livra de bonne heure à l'étude de la musique, et fut admis, en 1759, comme violon, au nombre des musiciens de la chambre du roi; ses succès, comme compositeur au concert spirituel, dont il eut l'entreprise, et à l'Académie royale de musique, dont il fut directeur, lui valurent la place de surintendant de la musique du roi. Il a publié un œuvre de trios et divers motets exécutés au concert spirituel; mais ses ouvrages les plus remarquables sont ceux qu'il fit représenter à l'Académie royale de musique, à la cour et à l'Opéra-Comique; les principaux sont : *Énée et Lavinie*; *les Amours de Témpe*; *les Fêtes d'Euterpe*; *Polyxène*; *la Vénitienne*. *Les Troqueurs*, dont Vadé composa les paroles, peuvent être considérés comme le premier opéra-comique français : représenté en 1755, comme l'ouvrage d'un compositeur italien, il eut le plus

grand succès. Jusque-là nos opéras-comiques avaient été de simples vaudevilles. D'Auvergne a laissé en manuscrit la musique de *Sémiramis*, tragédie en 5 actes, poème de Roy, et la *Mort d'Orphée*, tragédie en 5 actes, de Marmontel, qui n'ont pas été représentées. P—x.

AUVERGNE (DE LA TOUR D'). Voyez TOUR. AUVERGNE. Voyez MARTIAL.

AUVIGNY (JEAN DU CASTRE D'), né dans le Hainault, en 1712, était doué d'une imagination singulière qui l'entraînait tour à tour du plaisir à l'étude, et de l'étude aux projets les plus bizarres et les plus hardis. Il voulait donner le récit de ses propres exploits : mais il n'avait pas encore trente ans, et ne pouvait décrire que quelques actions plus périlleuses et téméraires que dignes de mémoire. Engagé dans les chevaux-légers, il alla chercher à l'armée des matériaux plus importants pour son histoire, et trouva la mort à la malheureuse bataille de Dettingen, le 27 juin 1745. D'Auigny avait publié : 1° *Amusements historiques*, 1755, 2 vol. in-12. 2° *Anecdotes galantes et tragiques de la cour de Néron*, 1755, in-12 ; cet ouvrage est aussi attribué à Dallery, mais l'abbé Desfontaines, dans la table du 4° vol. de ses *Observations*, le donne à d'Aubigny. 3° *Voyages et Aventures d'Aristée et de Télasié, histoire galante et héroïque*, 1751, 2 vol. in-12. 4° *Histoire de la ville de Paris* (jusqu'en 1750), 1755, 5 vol. in-12. Les quatre premiers vol. sont de d'Auigny et de Desfontaines, avec qui il avait demeuré ; le 5° a pour auteur Louis-Joseph de la Barre, qui a revu tout l'ouvrage. 5° *Mémoires de madame de Barnevelt*, 1752, 2 vol. in-12. Desfontaines travailla aussi à cet ouvrage, rempli de traits satiriques, et qu'on range dans la classe des romans. 6° *Histoire de France, par demandes et par réponses*, 1729, 1 vol. in-12. L'auteur ayant ajouté à cet ouvrage un abrégé d'histoire romaine, en donna une nouvelle édition, en 1755, sous le titre d'*Histoire de France, et Histoire romaine*. Cette histoire fut augmentée d'un vol. en 1749, et réimprimée en 1759, 2 vol. in-12. Cette dernière édition porte le nom de Desfontaines ; mais la *Bibliothèque historique de France* nomme d'Auigny et l'abbé Guyart comme collaborateurs. 7° *Vies des hommes illustres de la France*, 1759, et ann. suiv., 10 vol. in-12. Les deux suivants ont été donnés, sur ses mémoires, par l'abbé Pérau, qui a travaillé jusqu'au 25° vol. ; les t. 24, 25 et 26 sont de Turpin. On joint à cette collection la *Vie de l'abbé Bignon*, par Pérau, qui forme un 27° vol. D'Auigny a donné les vies de soixante-dix hommes illustres. Les onze volumes de l'abbé Pérau ne parlent que de quatorze hommes illustres. Aussi les volumes de ce dernier sont-ils plus intéressants que ceux de d'Auigny. 8° *La Tragédie en prose, ou la Tragédie extravagante*, comédie en 1 acte et en prose, 1750, in-12. A. B—r.

AUVITY (JEAN-ABRAHAM), membre du collège et de l'académie royale de chirurgie, fut chirurgien de l'hôpital des Enfants-Trouvés, et s'acquit une grande réputation par le traitement des maladies des enfants. Il mourut en 1821, laissant : *Mémoire sur*

la maladie aphtheuse des nouveau-nés (couronné par la société royale de médecine. Voy. les *Actes* de cette société, ann. 1787-8, t. 9) ; *Mémoire sur l'endurcissement du tissu cellulaire* (également couronné par la même société). D—B—G.

AUVRAY (JEAN), né en Normandie vers 1590. Il paraît, d'après l'abbé Goujet, qu'il avait d'abord étudié la chirurgie, et qu'il y renonça pour le droit ; la plupart des compilateurs, qui se copient, assurent qu'il était avocat ; mais il ne prend ce titre à la tête d'aucun de ses ouvrages. Son goût l'entraînait vers la poésie, et, fort jeune encore, il remporta des prix à l'académie de Rouen, connue sous le nom du *Puy*. Il était âgé de dix-huit ans quand il publia un volume de *Poésies diverses, avec un Discours funèbre sur la mort de Henri, duc de Montpensier*, Rouen, 1608, in-12. L'année suivante, il fit représenter une tragi-comédie intitulée *Marfilie, ou l'Innocence découverte*. Ces deux ouvrages n'annoncent pas de grands talents dans leur auteur ; il ne manquait cependant ni de grâce ni de facilité ; quelques-unes de ses poésies étincellent d'esprit : il réussissait surtout dans l'épigramme et dans la satire, et il occuperait un rang distingué parmi nos anciens poètes, si ses meilleures pièces n'étaient pas défigurées par des expressions basses, grossières, et par des images indécentes. Il a aussi composé, dès sa première jeunesse, des poésies chrétiennes, qui sont pour la plupart très-faibles ; il pria, en mourant, le libraire Ferrand, son ami, de les faire imprimer. Auvray mourut en 1655, âgé d'environ 45 ans. Outre les ouvrages que nous venons de citer, on a de ce poète : 1° le *Trésor sacré de la Muse sainte*, Rouen, 1615, in-8°. 2° *Poème du sieur Auvray, premier au Puy de la Conception*, année 1621, avec les *Grâces de l'auteur à la Vierge*, Rouen, 1622, in-8°. 3° *Le Triomphe de la Croix*, Rouen, 1622, in-8°. 4° *Le Banquet des Muses* et le *Théâtre*, contenant l'*Innocence découverte, la Madonte* et la *Dorinde*. Ces deux dernières pièces sont tirées du roman d'*Astrée* ; la première a seule été représentée, Rouen, 1628-51, in-8°. Ce recueil d'Auvray est recherché. Goujet indique une nouvelle édition du *Banquet des Muses*, Rouen, 1655, in-8°. 5° *Oeuvres saintes*, recueillies par David Ferrand, Rouen, 1654, in-8°. W—s.

AUVRAY (LOUIS-MARIE), né à Paris, le 12 février 1762, fils d'un secrétaire de l'intendance, était clerc de procureur lorsque la révolution commença. Alors il quitta la pratique pour entrer dans la garde nationale soldée, où il fut nommé lieutenant. Il passa avec le même grade, en 1794, dans le 104° régiment qui fut composé des débris de cette garde ; il devint capitaine, puis chef de bataillon, et enfin colonel du 40° régiment d'infanterie. Il fit les premières campagnes à l'armée du Nord, et celles de 1796 et 1797 à l'armée d'Italie. Revenu en France en 1799, il se trouvait dans le mois d'octobre au Mans avec le dépôt de son régiment, lorsque le comte de Bourmont, chef des royalistes de cette contrée, s'empara de la ville avec un corps de 1,500 hommes. Le colonel Auvray, qui n'avait à lui opposer que deux cent cinquante recrues, se retira prudemment

sur Beaumont-le-Vicomte. Cette retraite nécessaire et bien conduite fut généralement approuvée; et lorsque Bonaparte, devenu consul, substitua des préfets aux administrations départementales, le colonel Auvray obtint la préfecture de la Sarthe. Dès lors il se consacra tout entier à ses nouvelles fonctions, et refusa, en 1802, de siéger au corps législatif. Dans la même année, il fit publier une *Statistique du département de la Sarthe*, vol. in-8° de 254 pages, Paris, de l'imprimerie des sourds-muets, qui passe pour l'un des meilleurs ouvrages de ce genre. Après avoir rempli ces importantes fonctions pendant quatorze ans, Auvray fut destitué au commencement de 1814 par le gouvernement impérial. Le roi Louis XVIII, qui monta sur le trône quelques mois après, ne lui rendit pas son emploi, mais il le nomma maréchal de camp et chevalier de St-Louis. Depuis cette époque, Auvray ne remplit plus aucune fonction, et il habitait une maison de campagne près de Tours, lorsqu'il mourut, le 12 novembre 1853, des suites d'une chute de cabriolet. M—D j.

AUXENCE, hérésiarque, né en Cappadoce, au commencement du 4^e siècle, s'attacha à Grégoire, évêque arien d'Alexandrie, qui lui fit partager ses erreurs et lui conféra les ordres sacrés en 342. L'empereur Constance ayant exilé St. Denis, évêque de Milan, en 355, donna son siège à Auxence, qui n'avait aucun titre à cette haute dignité. Le bruit de cette nomination scandaleuse s'étant répandu dans la Gaule, St. Hilaire, évêque de Poitiers, l'un des plus actifs et des plus zélés défenseurs de la foi de Nicée, passa les Alpes et vint à Milan pour démasquer et confondre Auxence, à qui il donna publiquement les noms de blasphémateur et d'ennemi, de Jésus-Christ. Valentinien, voulant mettre fin aux troubles dont la ville était agitée par suite de cette querelle, ordonna une conférence entre les deux adversaires. Elle eut lieu en effet. Le fauteur d'Arius, vivement pressé par le saint évêque, se déroba à sa dialectique victorieuse, en confessant que le Fils était consubstantiel au Père. L'apostasie d'Auxence fut plus tard reconnue, et, dans un concile tenu à Rome en 368, il fut condamné par St. Athanase et par St. Hilaire, et excommunié par le pape Damase; mais il n'en occupa pas moins le siège de Milan jusqu'en 374, que St. Ambroise lui succéda. C. W—R.

AUXIRON (JEAN-BAPTISTE D'), médecin, né à Baume-les-Dames, vers 1680, mort à Besançon, en 1760, négligea sa profession pour les sciences mathématiques. On a de lui : 1^o *Démonstration d'un secret utile à la marine*, 1750, in-8°; 2^o *Nouvelle Manière de diriger la bombe*, Paris, 1754, in-8°. — Claude-François-Joseph d'AUXIRON, son frère, né en 1676, avocat au parlement de Besançon, fut employé par l'Empereur d'Allemagne dans différentes occasions importantes. En récompense de ses services, il obtint une place de conseiller aulique à Vienne, où il est mort vers le milieu du siècle dernier. Il a publié un traité de *l'Éducation d'un prince*, dont le gouverneur des archiducs voulut bien accepter la dédicace. W—s.

AUXIRON (CLAUDE-FRANÇOIS-JOSEPH D'),

né à Besançon, en 1728, servit pendant quelque temps dans le régiment d'Austrasie. Ce corps ayant éprouvé une réforme, il revint dans sa famille, où, à l'exemple de son père, il se livra à l'étude des mathématiques. Bientôt après, il fut nommé à une place de capitaine dans un régiment d'artillerie; mais comme les devoirs que lui imposait cette place ne lui permettaient pas de suivre ses goûts, il donna sa démission, et se retira à Paris. Il se fit d'abord connaître en 1763 par un *Mémoire sur les moyens de fournir des eaux saines à la capitale*, qui en manquait; ce premier mémoire fut suivi d'un second, dans lequel il combattit, mais sans succès, le projet présenté par M. Depareieux, de l'académie des sciences, sur le même objet. Il publia, en 1766, un ouvrage intitulé : *Principes de tous gouvernements, ou Examen des causes de la faiblesse ou de la splendeur de tout État, considéré en lui-même et indépendamment des mœurs*, Paris, 2 vol. in-12. Il a traduit de l'allemand la *Théorie des Fleuves, avec l'art de bâtir dans les eaux et d'en prévenir les ravages*, de Jean-Isaïe Silberschlag, pasteur de Magdebourg, Paris, Jombert, 1769, in-4°. Il mourut à Paris, en 1778, âgé de 50 ans. — Pierre-Claude d'AUXIRON, son frère, exerça la médecine, et publia plusieurs écrits en faveur de l'inoculation. W—s.

AUXIRON (JEAN-BAPTISTE D'), né à Besançon, en 1756, professeur en droit français à l'université de cette ville. Il a publié : 1^o *Observations sur les juridictions anciennes et modernes de la ville de Besançon*, 1777, in-8°; 2^o *Projet pour les fontaines publiques de cette ville*, 1777, in-8°; 3^o *Réflexions sur le sujet proposé par l'académie de Besançon* (en 1781, sur les vertus patriotiques), 1785, in-8°; 4^o *Mémoires historiques et critiques sur les écluses de Besançon et sur la navigation du Doubs*, Genève (Besançon), 1785, in-8°. Le mémoire qu'il envoya à l'académie de Châlons-sur-Marne, sur les moyens d'éteindre la mendicité en France, obtint les suffrages de cette compagnie; il a laissé, sur le même sujet, un ouvrage important qu'il se proposait de faire imprimer. Auxiron est mort à Besançon, en 1800, âgé de 64 ans. W—s.

AUXIRON (JEAN D'), jésuite. Voyez VIGNACOURT (le comte DE).

AUZANET (BARTHÉLEMY), d'autres disent PIERRE AUSANNET, juriconsulte, naquit dans le commencement du 17^e siècle, et fut un des plus célèbres avocats consultants du parlement de Paris. Ses ouvrages, très-recherchés de son temps, sont encore estimés. On distingue dans la collection qui en fut faite, en un vol. in-fol., Paris, 1708, ses notes sur la *Coutume de Paris*, où se trouvent des réflexions neuves et profondes au sujet de la réformation qu'il en propose, ainsi que ses *Observations et Mémoires sur l'étude de la jurisprudence*. Son intégrité et la droiture de son jugement étaient tellement reconnues, que, dans les procès les plus importants, les parties s'en rapportaient d'ordinaire à ses conseils ou à son arbitrage. Louis XIV lui accorda le brevet de conseiller d'État. Il mourut en 1685, âgé de 82 ans. M—x.

AUZEY (PIERRE), dentiste, né à Nîmes, en 1736, étudia la chirurgie à Toulouse et à Bordeaux. Il vint ensuite, à Paris, où il fut élève de Mouton, dentiste du roi. En 1762, il fut reçu maître chirurgien-dentiste à Lyon, et y pratiqua son art avec succès. Il a donné un *Traité d'Odontalgie, où l'on présente un nouveau système sur l'origine et la formation des dents, et une description de différentes maladies qui affectent la bouche*, Lyon et Paris, 1772, in-12. Auzeby est mort à Lyon, en 1791. C. et A—N.

AUZOLÈS (JACQUES D'), sieur de LA PEYRE, auteur d'écrits nombreux, naquit le 14 mai 1571, au château de la Peyre, dans la Planèze d'Auvergne. Lui-même nous apprend, sur le frontispice de tous ses livres, qu'il était fils de Pierre d'Auzoles et de Marie Fabry, d'Auvergne. Amené jeune à Paris pour y terminer ses études, il entra depuis comme secrétaire chez le duc de Montpensier, qui l'honora de toute sa confiance. Dans ses loisirs, il voulut s'occuper de débrouiller la chronologie, science qui, malgré les travaux estimables de Scaliger, présentait encore beaucoup de difficultés ; mais il s'égara, comme tant d'autres, dans ce vaste océan où l'on est souvent privé de boussole ; et, loin d'éclaircir les problèmes qu'il tentait d'aborder, il tomba dans des erreurs aussi graves qu'aucun de ses devanciers. En 1622, il publia un livre intitulé *Melchisédech*, où il avance que ce pontife est encore vivant. Dans un autre ouvrage qui parut l'année suivante, il établit la généalogie de Job, dont l'existence n'est pas encore admise généralement (voy. Job), sans tenir compte des difficultés insurmontables que présentait un pareil sujet. Le P. Bolduc (voy. ce nom), dans son livre intitulé *de Ecclesia ante legem*, réfuta, plus sérieusement peut-être qu'il ne convenait, le paradoxe de d'Auzoles sur l'existence actuelle de Melchisédech. Dans ses *Annales ecclesiastici* (1), le P. Salian, et enfin le P. Petau, dans son savant traité de *Doctrina temporum* (liv. 9, ch. 20), relevèrent plusieurs erreurs de chronologie qu'il avait commises dans la généalogie de Job. D'Auzoles opposa au P. Salian son *Apologie*, 1635, in-8°. Prenant pour une marque de mépris (2) l'attention que Petau avait eue de ne pas le nommer, d'Auzoles lui répondit par un livre qu'il intitula *le Disciple des temps*, en opposition au *Doctrina temporum*, comme si Petau, en donnant ce titre à son ouvrage, se fût qualifié *le docteur des temps*. Le savant jésuite, dans son *Rationarium temporum*, eut encore la complaisance d'écrire quelques pages pour ramener d'Auzoles à des idées plus saines en matière de chronologie ; mais ce fut inutilement. Celui-ci répliqua par *le Berger chronologique*, en 1635, et par *l'Ariadne, ou Filet secourable pour*

se débarrasser des filets du P. Petau, Paris, 1634, in-8°. Il publia en 1635 ses *Éclaircissements chronologiques*, in-8°. Ce fut alors que, fatigué de cette lutte, et cessant de garder des ménagements avec son adversaire, Petau publia *la Pierre de touche chronologique* (voy. PETAU), qu'il termine en déclarant à d'Auzoles qu'il lui laisse le champ libre, et que désormais il ne perdra plus son temps à lui répondre. A cet ouvrage, fait pour mettre hors de combat un champion plus vigoureux, d'Auzoles opposa *le Mereure charitable, ou contre-touche pour désespier le P. Petau*, 1638, in-fol. Mais cette dernière attaque fut en pure perte ; Petau ne répondit plus. La polémique durait encore, lorsque d'Auzoles, qui ne calculait pas plus le nombre que le mérite de ses adversaires, publia, contre le P. Bolduc, *l'Anti-Babau*, 1632, in-8°. Ce titre a grand besoin d'une explication ; aussi l'auteur l'a-t-il donnée dans sa préface, où il dit que *Babau* est un fantôme imaginaire dont les nourrices des provinces méridionales font peur aux petits enfants. Les euriens qui désireraient plus de détails sur ce livre en trouveront dans les *Anti* de Baillet, n° 153. Moréri assure que d'Auzoles se réconcilia avec les pères Salian et Bolduc, et qu'ils se jurèrent une amitié réciproque. L'abbé de Marolles, qui avait beaucoup connu d'Auzoles, avoue qu'il ne montrait pas un génie merveilleux pour la chronologie, quoiqu'il s'y fût entièrement appliqué. Ce bon homme lui proposait de réduire l'année à 364 jours, afin qu'elle pût commencer par un dimanche et finir par un samedi. Mais l'abbé de Marolles lui ayant objecté qu'en adoptant cette idée, au bout de quelque temps l'ordre des saisons serait interverti, et que janvier se trouverait dans l'été, d'Auzoles se mit dans une étrange colère. (Voy. les *Mémoires* de Marolles, t. 2, p. 115.) Sa bonhomie lui faisait accepter et prendre le titre de *prince des chronologues*, que lui donnèrent des admirateurs en assez grand nombre (4). Il obtint en 1626 une pension du clergé ; mais il n'en jouit qu'un petit nombre d'années. Le P. Nicéron, non le biographe, mais celui dont on a des recherches sur l'optique (voy. NICERON (J.-F.)), fit graver, en 1636, le portrait de d'Auzoles, lequel semblait plutôt un monstre qu'un homme ; mais, y appliquant un cylindre, et le mettant sur le rond qui y est marqué, cela le représentait naïvement bien, suivant ses expressions. Le portrait de d'Auzoles a été gravé plusieurs autres fois

(1) Tristan-l'Hermite s'est-il moqué de d'Auzoles, lorsqu'il a dit de lui :

La Peyre voulant remonter
De ce temps jusqu'au premier âge,
N'a point d'auteur à nous citer
Qui vaille son seul témoignage :
Les bonnes mœurs, la piété
Et l'amour de la vérité
Joins à la science profonde,
L'honneur et la franchise encor,
Le font passer à tout le monde
Pour un homme du siècle d'or.

(4) Dans son *Epiphanie*, Paris, 1638, in-8°, d'Auzoles soutient que les trois mages étaient Melchisédech, Enoch et Elie, et qu'ils apportèrent en présent les prémices que Melchisédech avait reçues d'Abraham. La préface de ce singulier ouvrage contient l'histoire de la pension de cent pistoles que le clergé lui avait accordée. Voy. les *Mélanges* de Michault, t. 2, p. 25.

(2) « J'avais, dit-il, rendu tant d'honneur au P. Petau, et si hautement publié son savoir et ses mérites, que je n'en attendais » rien moins que l'immortalité de mon nom dans ses œuvres magnifiques, pour la récompense de mes petits compliments. »

Cependant d'Auzoles a eu des partisans qu'on ne peut dédaigner, entre autres le P. Merseune, minime, qui l'estimait beaucoup, le savant Nicéron, du même ordre, le carme Thomas d'Aquin de St-Joseph, les jésuites Mambrun et Labbé.

de différents formats, en médaillon (1) in-4°, et in-fol. entouré des portraits de toutes les personnes auxquelles il avait dédié ses œuvres, et des titres de ses ouvrages. Il mourut à Paris, le 19 mai 1642 (2), à 71 ans. Le *Dictionnaire* de Moréri contient, au mot PEYRE, une liste de ses productions manuscrites. D'Auzoles débuta par une édition latine des Évangiles, Paris, 1610, in-fol.; et il en donna, la même année, une traduction française, in-4°, dédiée à la reine Marie de Médicis. En 1629 il fit paraître sa *Sainte Géographie*, 4 vol. in-fol. Après avoir fait mention de d'Auzoles dans ses *Mémoires*, l'abbé de Marolles l'a compris dans son dénombrement des auteurs dont il avait reçu des productions pour son *Calendrier chronologique*. « Il avait, ajoute-t-il, « composé un ouvrage très-abondant, qu'il appelait « le *Panthéon*, lequel est en danger de ne voir ja- « mais le jour. » L—B—E et W—s.

AUZOUT (ADRIEN), mathématicien, naquit à Rouen, dans le 17^e siècle, et fut un des premiers membres de l'académie des sciences de Paris. On doit le regarder comme l'inventeur du micromètre à fils mobiles, qui sert aujourd'hui aux astronomes pour mesurer les diamètres apparents des petits objets, particulièrement ceux des corps célestes. Avant lui, Huygens avait imaginé de mesurer l'espace occupé par les astres dans le champ des lunettes, et il se servait pour cela de lames de métal mobiles, entre lesquelles il comprenait l'objet observé. Malvasia de Bologne avait substitué à ces lames des fils triangulaires, qui divisaient le champ de la lunette en plusieurs petits carrés égaux : cela était plus facile pour l'observation ; et l'on évitait aussi l'effet de la diffraction de la lumière qui avait lieu sur le bord des lames dans l'appareil de Huygens. Mais ces fils étant fixes, l'appareil perdait un de ses principaux avantages. Auzout imagina de rendre l'un des fils mobile parallèlement à lui-même, au moyen d'une vis dont les mouvements très-lents mesuraient la marche avec une grande exactitude ; dès lors son appareil réunit tous les avantages de celui de Huygens, sans en avoir les inconvénients. C'est encore, pour le fond, celui dont se servent aujourd'hui les astronomes. Auzout publia sa découverte en 1666, et la fit réimprimer ensuite dans les *Mémoires de l'académie des sciences pour 1693*. L'honneur de cette invention a été réclamée par les Anglais, en faveur de Gascoigne, et Tounwley a publié à ce sujet une dissertation dans les *Transactions philosophiques* ; mais si, comme Tounwley l'assure, Gascoigne était en possession du micromètre à fils mobiles, du moins il ne l'avait pas publié, et, par conséquent, l'honneur de l'invention doit être attribué à Auzout, qui le premier en a fait jouir les savants. Auzout partagea aussi avec Picard l'honneur d'avoir appliqué les lunettes aux instruments divisés ; et l'on doit regarder cette idée comme une des plus heureuses que l'on ait eues pour l'avancement de l'astronomie observa-

vatrice, puisque cette invention, celle du micromètre, et l'application du pendule aux horloges, qui est due à Huygens, sont les trois causes principales des progrès immenses que l'art de l'observation a faits depuis cinquante ans. Auzout mourut en 1691. On lui doit un *Traité du Micromètre*, 1667, in-4°, et quelques autres opuscules dont Lalande rapporte les titres dans sa *Bibliographie astronomique*. Il a publié, en outre, dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, plusieurs lettres sur les lunettes, et sur divers autres objets d'observation. B—T.

AVAK, prince arménien, fut nommé, en 1238, commandant d'une armée géorgienne que la reine Rouzoutan envoya contre les Tatars, qui menaçaient son royaume. Après avoir perdu la plus grande partie de ses troupes en combattant courageusement, il fut obligé de se renfermer dans la forteresse de Gaën, où il conclut un traité par lequel, au moyen d'un tribut et d'un corps d'auxiliaires qu'il fut obligé de fournir aux vainqueurs, il resta maître de l'Arménie. Il obtint ensuite les mêmes conditions pour la Géorgie, et donna, pendant le reste de sa vie, beaucoup de preuves d'attachement au kan des Tatars, nommé Oukhata. La reine Rouzoutan le nomma tuteur de son fils, et il mourut sans enfants en 1249, laissant les rênes du gouvernement à sa femme Vartouch. K.

AVALOS (FERDINAND-FRANÇOIS D'), marquis de Pescaire, d'une famille distinguée du royaume de Naples, originaire d'Espagne, fit ses premières armes, en 1512, sous les ordres du vice-roi Raymond de Cardone, et fut fait prisonnier par les Français à la bataille de Ravenne. Il était alors âgé de vingt et un ans, et, dans sa prison, il composa des poésies qu'il dédia à sa femme Vittoria Colonna, poète comme lui. Mais d'Avalos ne demeura pas longtemps prisonnier ; dès l'année suivante, il était de retour à l'armée ; il commandait l'avant-garde de Cardone, et ce fut lui qui réussit à provoquer d'Alviano, de manière à lui faire offrir la bataille où il fut défait, près de Vicence, le 7 octobre 1513. D'Avalos acquit plus de gloire encore, le 19 novembre 1521, par la prise de Milan sur le maréchal de Lautrec. Ce succès fut dû à sa valeur et à son audace ; car Prosper Colonna, sous les ordres de qui il servait, n'avait pas osé tenter cette entreprise. Il prit ensuite Como, en poursuivant les Français ; mais, après avoir promis d'épargner cette ville, il la livra au pillage, et il tenta vainement ensuite de se laver de ce manque de foi, par un duel avec celui qui le lui reprochait. La campagne de 1522 fut brillante pour d'Avalos, quoiqu'il ne commandât point en chef. Il secourut Pavie, assiégée par les Français ; se signala dans la bataille de la Bicoque, prit Lodi et Pizzighitone, et contraignit le maréchal de Lescun, frère de Lautrec, à capituler dans Crémone. A la suite de cette capitulation, les Français évacuèrent le Milanais ; enfin, il prit Gênes qu'il livra au pillage. D'Avalos, par des exploits si brillants, avait acquis la réputation d'un des meilleurs généraux de Charles-Quint. Il eut la plus grande part aux victoires remportées sur l'amiral Bonnivét et à la journée de Pavie, où François 1^{er} fut fait prisonnier, le

(1) St-Joyre, chevalier des ordres du roi, fit graver par Picart une médaille en l'honneur de Jacques d'Auzoles.

(2) Et non 1644, comme on le dit dans la *Bibl. historiq. de la France*, t. 4, append., p. 140.

24 février 1525. Il y fut blessé. De Lannoy ayant conduit ce monarque en Espagne, d'Avalos devint généralissime de l'armée espagnole. Les princes italiens, jaloux du pouvoir sans bornes qu'avait acquis l'Empereur, essayèrent de séduire le nouveau chef par les offres les plus magnifiques. Ils lui promirent de le faire roi de Naples, s'il les aidait à chasser les Allemands et les Espagnols d'Italie. D'Avalos parut prêter l'oreille à leurs propositions, et l'on ignore s'il fut d'abord tenté de les accepter, ou si, dès le commencement, il n'avait d'autre but que de connaître leurs secrets; mais, après avoir traité assez longtemps avec Jérôme Moronc, conseiller du duc de Milan, il instruisit l'Empereur des propositions qu'on lui avait faites, et fit repentir le duc d'avoir songé à le corrompre. Cette duplicité acheva de le rendre odieux aux Milanais, qui lui reprochaient déjà son orgueil et sa déloyauté. Il mourut à Milan, cette même année, le 4 novembre 1525, âgé de 56 ans. Son neveu, Alphonse d'Avalos, marquis de Vasto, lui succéda dans le commandement. S—S—I.

AVALOS (ALPHONSE D'), marquis de Vasto, général de Charles-Quint en Italie, et capitaine général du duché de Milan, naquit à Naples, le 25 mai 1502, d'Inigo II d'Avalos et de Laure de San-Severino. Il fit ses premières armes sous les ordres de Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire, son oncle, se distingua au siège de Pavie par une valeur brillante, et cette même année 1525, son oncle étant mort, il lui succéda dans le commandement des armées de Charles-Quint. En 1552, il passa en Autriche comme général d'infanterie, pour défendre ce pays contre Soliman. Il suivit l'Empereur dans presque toutes ses expéditions, à Tunis et en Provence; partout il donna des preuves de grand talent militaire et de grande bravoure; mais partout aussi il laissa percer son caractère dur, vaniteux, faux et perfide. Après la mort d'Antoine de Léva, Alphonse d'Avalos fut nommé capitaine général du duché de Milan; il gouverna et défendit cette province avec beaucoup de valeur, et il fit assassiner les négociateurs que François 1^{er} avait envoyés à Constantinople, lorsqu'ils traversaient le Milanais, après avoir conclu un traité d'alliance entre la France et la Porte, montrant, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, que les crimes ne l'épouvantaient point lorsqu'il y trouvait son avantage. Il fit lever le siège de Nicc, en 1543, au duc d'Enghien et à Barberousse; mais, l'année suivante, le 14 avril, il fut défait à Cérizoles par ce même duc d'Enghien; on dit même qu'il s'enfuit des premiers de ce combat, où son armée perdit 10,000 hommes. Ses bravades avant cette bataille, dans laquelle on assure qu'il s'était fait suivre par des chars remplis de menottes pour les prisonniers, rendaient sa disgrâce plus mortifiante. Cependant, quoique blessé, il rassembla ses troupes devant Milan, et sauva cette capitale, en sorte que les Français tirèrent peu d'avantage de leur victoire, jusqu'à la paix de Crépy, qui se fit la même année. Quelque temps après les Milanais, accablés d'impositions et tourmentés par la dureté et l'arrogance d'Alphonse d'Avalos, recoururent contre lui à

la justice de Charles-Quint; ils accusèrent leur gouverneur de péculat, et un ordre avait été donné de vérifier ses comptes, lorsque la mort vint le délivrer de cette humiliation, le dernier jour de mars 1546, à Vigevano. Il laissa plusieurs enfants de Marie d'Aragon, sa femme, fille de Ferdinand duc de Montalte. Ferdinand de Gonzague lui succéda dans le gouvernement du duché de Milan. S—S—I.

AVALOS (CONSTANCE D'). Voy. AMALFI.

AVANCINUS (NICOLAS), jésuite, originaire du Tyrol, fut professeur de rhétorique, de morale et de philosophie à Gratz, et professeur de théologie morale et scolastique à Vienne. Il a écrit un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : 1^o *Imperium Romano-Germanicum, sive, Elogia quinquaginta Caesarum Germanorum* Vienne, 1665, in-4^o; 2^o *Vita et doctrina Jesu Christi*, Vienne, 1667, 1674, in-12, traduit en français par le P. Desruelles, Paris, 1672 et 1715; l'abbé de St-Pard, ex-jésuite, a donné une nouvelle traduction de cet ouvrage, Paris, 1775, 2 vol. in-12; 3^o *Poesis lyrica*, Vienne, 1670 et Amsterdam, 1711; 4^o *Poesis dramatica*, Cologne, 1675-79. G—T.

AVANZI (JEAN-MARIE), célèbre jurisconsulte et poète, né à Rovigo, le 25 d'août 1549, étudia dans sa patrie la littérature grecque et latine, sous Antonio Riccoboni, qui se vantait dans la suite d'avoir seul découvert les heureuses dispositions de son élève pour la poésie et l'éloquence. Avanzi apprit les sciences à Ferrare; il se lia d'amitié avec plusieurs célèbres littérateurs, parmi lesquels il suffit de nommer Baptiste Guarini, et le Tasse. Il s'appliqua ensuite à la jurisprudence, et reçut à Padoue le laurier doctoral. Revenu dans sa patrie, il fut nommé avocat fiscal, et remplit en même temps les fonctions d'avocat civil et criminel. Des persécutions que ses ennemis lui suscitèrent le forcèrent de s'aller établir à Padoue. Il mourut en cette ville, le 2 mars 1622. On a de lui : 1^o *il Satiro, favola pastorale*, Venise, 1587, in-12; cette espèce de comédie en vers, dans un genre qui était alors fort à la mode, fut représentée à Rovigo, devant le podestat, dans une occasion solennelle. 2^o *La Lucciola* (le Ver luisant), poème en 9 chants, Padoue, 1627, in-12. Ses autres ouvrages, qui appartiennent tant à sa profession qu'à l'histoire et à la simple littérature, n'ont pas été imprimés, à l'exception de quelques poésies qui se trouvent dans divers recueils; ainsi, non-seulement ses *Consultations sur différentes matières civiles et criminelles*, et son *Histoire ecclésiastique de l'apostasie de Luther*, mais son poème intitulé : *le Lagrime di Giacobbe*, celui des *Primi Amori d'Orlando*, et son traité de *Partu hominis*, qui était écrit en latin, et que la mort l'empêcha d'achever, n'ont jamais vu le jour que dans des dictionnaires. G—É.

AVANZINI (l'abbé JOSEPH), mathématicien, né à Gaino, village près de Salo, dans les États de Venise, le 15 décembre 1755. Après avoir fait ses humanités à Salo, il entra au collège de Brescia, où il étudia les sciences physico-mathématiques sous le célèbre Cocchi. Il trouva ensuite un protecteur zélé et même un ami dans le comte Charles Bettoni, qui

l'engagea à venir demeurer chez lui. Ce fut là qu'il s'occupa de sa *Carte topographique et géologique du lac de Garde*. Après la mort de Bettoni, Avanzini professa la physique et les mathématiques dans plusieurs collèges, et succéda au P. Cossali dans la chaire de mathématiques transcendentes à l'université de Padoue, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 18 juin 1827. Il était membre de l'académie de Brescia et de l'institut de Bologne, et joignit à son mérite scientifique beaucoup de simplicité et de modestie. On a de lui, en italien : *Réflexions sur la direction des fleuves*, Brescia, 1782, ouvrage très-estimé, et plusieurs traités d'hydraulique, plus recommandables par le fond des choses que par la pureté du style, et dans lesquels il établit sur le cours des eaux des théories nouvelles qui ont trouvé des contradicteurs.

G—G—Y.

AVANZINO (JOSEPH-MARIE), de Roveredo, professeur de médecine à Florence, dans le 18^e siècle, fut disciple du célèbre Antonio Vallisnieri, réfuta et soutint le sentiment de son maître sur l'origine des fontaines. Vallisnieri ayant publié, en 1713, une dissertation académique dans laquelle il démontrait que les sources étaient formées par les eaux pluviales, le docteur Nicolo Gualtieri soutint, dans une autre dissertation qu'il publia en 1723, que les eaux des fontaines dérivait de la mer, en filtrant par des voies souterraines. Avanzino défendit l'opinion de Vallisnieri, et réfuta Gualtieri dans une dissertation qu'il lut le 17 mai 1723, à l'académie de Florence, et qui fut imprimée, avec la seconde édition de la dissertation de son maître, Venise, 1726, in-4^e. On a du même auteur une dissertation in *Lode della cioccolata*, lue à l'académie des *Apatisti* de Florence, et imprimée dans cette ville en 1728 et en 1729, in-4^e. C'est une réponse au docteur Felici, qui avait soutenu que l'usage du chocolat était dangereux, dans un livre intitulé : *Parere intorno all'uso della cioccolata*, Florence, 1728, in-4^e. G—É.

AVARAY (CLAUDE-THÉOPHILE DE BÉSIADÉ, marquis d'), lieutenant général des armées du roi, né le 2 mai 1655, était fils de Théophile de Bésiadé, marquis d'Avaray, et grand bailli d'épée d'Orléans, office qui subsista dans sa famille jusqu'à ce qu'il fût supprimé, en 1790. Les Bésiades étaient originaires du Béarn et fort anciens parmi la noblesse de cette province. Ils avaient suivi et servi fidèlement Henri IV, et s'étaient, après son avènement à la couronne, établis dans l'Orléanais par l'acquisition de la seigneurie d'Avaray. Claude-Théophile fut fait cornette de cavalerie en 1672, dans le régiment du marquis de Sourdis, qui devint depuis son beau-frère. L'année suivante, il combattit sous le grand Condé à la sanglante affaire de Sénéf, et prit part à toutes les actions de cette guerre, telles que les sièges de Condé, Bouchain, Valenciennes, Ypres, etc., les batailles de Cassel et de St-Denis. Le marquis d'Avaray se distingua partout et devint colonel d'un régiment de dragons qu'il eut la permission de lever sous son nom (1),

et, à la fin de la campagne, il fut fait brigadier de cavalerie. La paix de Ryswick dura peu. Le 18^e siècle commençait à peine, que les dissensions au sujet de la succession au trône d'Espagne rallumèrent de nouveau la guerre. Louis XIV s'y prépara en rappelant dans ses armées tous ceux qui s'étaient fait connaître dans les campagnes précédentes. Le marquis d'Avaray répondit un des premiers à cet appel. Nommé maréchal de camp le 9 janvier 1702, ce fut en cette qualité qu'il reçut l'importante mission d'aller commander à Naples, en l'absence du maréchal de Marsin, sous l'autorité du vice-roi. Le 10 février 1704, il fut élevé au rang de lieutenant général, et bientôt employé sous le maréchal de Tessé, en Espagne, il marcha au secours de Badajoz dont il fit lever le siège. A la fin de 1706, il passa à l'armée du maréchal de Berwick, et contribua puissamment à la prise de Carthagène. Mais ce fut surtout l'année suivante qu'il inscrivit glorieusement son nom dans nos fastes militaires par la part décisive qu'il eut au succès de la célèbre bataille d'Almanza. « Cet habile « officier, dit le chevalier de Folard (1), qui comman- « dait à la gauche, après avoir poussé, renversé et « dissipé entièrement la droite de la cavalerie enne- « mie, bien loin de s'amuser à la poursuivre, comme « c'est la coutume, tourna subitement sur l'aile de « l'infanterie qui restait encore dans son entier, la « prit en flanc et la mit dans une confusion épouvantable. » Targe, dans son *Histoire de l'avènement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne*, et le président Hénault, dans son *Abrégé chronologique*, rendent au marquis d'Avaray le même témoignage. Cette belle action n'obtint pourtant pas à la cour l'éclat qu'elle méritait. Le maréchal de Berwick ne fit, dans son rapport, aucune mention du marquis d'Avaray, soit par suite de la jalousie qu'il avait conçue pour le duc d'Orléans, protecteur du marquis, soit par une faiblesse dont les grands hommes ne sont pas toujours exempts : la crainte de diminuer sa part de gloire en rendant justice à l'un de ses lieutenants. L'armée murmurait de ce silence ; la marquise d'Avaray s'en plaignit vivement à Chamillart, ministre de la guerre, qui lui annonça que son mari allait passer sous les ordres du duc d'Orléans. Le prince prit en effet le commandement de l'armée, mais il eut pour second le maréchal de Berwick jusqu'à la fin de cette année 1707. Le marquis d'Avaray n'en servit pas avec moins de zèle, et il eut beaucoup de part à la soumission de toutes les places des royaumes de Valence et d'Aragon, emporta, l'épée à la main, le fort devant Tortose, et monta à la tranchée de Lérida. Une pension de 4,000 livres sur le trésor particulier du roi lui fut accordée en 1708. A cette époque, le principal théâtre de la guerre ayant été transporté en France où le danger devenait plus menaçant, le marquis d'Avaray fut appelé à l'armée de Flandre, commandée par les maréchaux de Villars et de Montesquiou, et y servit en 1710, 1711 et

noms. Ces colonels devinrent la plupart maréchaux de camp, plusieurs lieutenants généraux, et quelques-uns maréchaux de France. V—VE.

(1) Commentaire sur Polybe, t. 1, préface xxvj et p. 339.

(1) Il y eut, sous Louis XIV, une centaine de régiments d'infanterie ou de cavalerie levés par des nobles, et qui portaient leurs

1712. Il est cité avec éloge dans les *Mémoires* de Villars. Il combattit à Denain et passa ensuite à l'armée du Rhin, dont les succès forcèrent les ennemis de la France à signer le traité de Radstadt. La paix permit enfin au marquis d'Avaray de prendre quelque repos après quarante ans de combats; mais, en 1713, le régent, qui le savait capable de servir l'État autrement que par son épée, lui donna l'ambassade de Suisse. En 1719, il fut nommé grand-croix de l'ordre de St-Louis, et, par une distinction rare, dispensé de passer par le grade de commandeur. La mort du régent ne diminua point la considération que le marquis d'Avaray s'était acquise, et il eut plusieurs commandements dans les provinces de Picardie, de Flandre et du Hainaut. A son retour de Suisse, Louis XV, lui annonça « qu'étant satisfait « de ses services, il était résolu de l'associer à son « ordre du St.-Esprit, dans la première promotion. » Cette nomination se fit le 2 février 1739, et St-Simon, qui parle de l'origine de la famille d'Avaray avec la passion qu'il mettait trop souvent dans ces sortes de recherches, ne peut, du reste, s'empêcher de rendre justice aux talents militaires et diplomatiques du marquis d'Avaray. Il avoue que cet officier général avait des prétentions, des droits peut-être, au bâton de maréchal de France (*Mémoires complets*, t. 7). Le marquis d'Avaray mourut en 1745, âgé de 90 ans. — Il eut deux fils : l'un, *Jean-Théophile*, fit comme lui la campagne de 1713, sous le maréchal de Villars, et mourut brigadier d'infanterie, des suites de blessures reçues à la bataille de Guastalla sous le même général. L'autre, *Charles*, après avoir servi en Flandre comme maréchal de camp sous le comte de Saxe, mourut de la petite vérole, à Anvers, en 1746. C. D—s.

AVARAY (CLAUDE-ANTOINE DE BÉSIADÉ, duc d'), petit-fils du précédent, naquit en 1740, et suivit, comme ses ancêtres, la carrière des armes. Il fit la guerre de sept ans avec le grade de capitaine au régiment de Mestre-de-Camp cavalerie, et fut blessé à la bataille de Minden. Nommé colonel, en 1763, au corps des grenadiers de France, puis au régiment de la Couronne, il fut créé chevalier de St-Louis en 1770. La noblesse de l'Orléanais, dont il présidait l'assemblée en qualité de grand bailli d'épée de cette province, le nomma son député aux états généraux de 1789, le préférant, pour cette mission, au duc d'Orléans qui avait sollicité ses suffrages. Le marquis d'Avaray se montra, à l'assemblée constituante, fermement attaché aux principes conservateurs de la monarchie, et signa toutes les déclarations et protestations contre les actes de cette assemblée. En même temps il contribua, par d'actives démarches, à sauver plusieurs hommes de sa province arrêtés pour pillage de grains et menacés des châtimens les plus sévères. Lorsque la déclaration *des droits de l'homme* fut présentée, il en proposa une *des devoirs* pour faire suite à celle-là. La révolution devenant de plus en plus menaçante, il se disposait à suivre ses trois fils et ses deux gendres qui avaient émigré à la fin de 1791, lorsqu'une maladie grave l'empêcha d'effectuer cette résolution. Cette der-

nière circonstance suffisait déjà pour lui faire courir les plus grands périls pendant la terreur, si sa position sociale, sa conduite politique et une fortune considérable ne l'y eussent pas d'ailleurs exposé. Jeté en prison avec la marquise d'Avaray, sa femme, née de Mailly de Nesle, ils eurent le rare bonheur d'échapper, par l'effet du 9 thermidor, au sort qui les attendait. Les divers gouvernements qui régiront successivement la France jusqu'en 1814 durent entourer d'une active surveillance le père de celui qui faisait preuve de tant de dévouement à Louis XVIII (*voy.* l'article suivant), et le marquis d'Avaray resta exilé dans ses terres. Cette espèce de peine, que les circonstances lui rendaient bien facile à supporter, fut, pour les habitants de ses domaines, une source de prospérité et de nombreux bienfaits que sa bonté répandait autour de lui. En 1814, Monsieur était à peine arrivé à Paris, qu'il envoya en Angleterre le marquis d'Avaray pour porter à son frère le discours du sénat au lieutenant général du royaume. Le roi, après s'être attendri avec lui sur la mort de son fils, le présenta au prince régent et à la reine d'Angleterre, en leur disant : « Voilà le père de mon libérateur. » L'un et l'autre le comblèrent de témoignages d'estime et lui dirent que son fils avait été un bon serviteur de son roi, et qu'ils l'avaient vivement regretté. Louis XVIII s'empressa de rendre au marquis d'Avaray ses anciennes fonctions de maître de la garde-robe, et le fit lieutenant général le 13 août 1814. L'ordonnance du 17 août 1815 l'appela à la pairie, et des lettres patentes du 6 décembre 1817 lui conférèrent le titre héréditaire de duc. Il devint enfin chevalier des ordres du roi en 1820. Louis XVIII se plut ainsi à reporter sur la famille de son fidèle serviteur presque toutes les grâces qu'il avait conférées à ce dernier pendant sa vie. Claude-Antoine, duc d'Avaray, mourut le 25 avril 1829. La pairie qu'il avait transmise à son troisième fils, le seul qui lui restât, avec ses titres et ses fonctions à la cour, était, par l'époque de sa création, une de celles qui devaient survivre à la révolution de 1830; mais le titulaire s'en est volontairement démis en 1852. C. D—s.

AVARAY (ANTOINE-LOUIS-FRANÇOIS DE BÉSIADÉ, comte et depuis duc d'), fils du précédent, naquit le 8 janvier 1759. Entré fort jeune au service, il fut bientôt placé à la cour, et reçu, dès 1775, en survivance de son père, dans la charge de maître de la garde-robe de Monsieur, depuis Louis XVIII. Le comte d'Avaray fit ses premières armes en 1782, au siège de Gibraltar, comme aide de camp du duc de Crillon, et s'y fit remarquer. On peut lire le récit des périls qu'il court lors de cette malheureuse expédition, dans une lettre qu'il adressait à sa famille à cette époque. Elle se trouve dans la notice placée en tête de la *Relation d'un voyage à Bruxelles et à Coblenz*, en 1791 (évasion de Louis XVIII), imprimée à Paris, 1823, in-8°. Ces détails prouvent qu'à un courage ardent et quelquefois téméraire, le comte d'Avaray savait joindre de la présence d'esprit et un rare sang-froid au milieu des conjonctures

les plus critiques. De retour en France, à la fin de la campagne, il reprit son service ordinaire, et parcourut tous les grades de son arme jusqu'à celui de colonel du régiment de Boulonnais, qu'il obtint en 1788. La révolution s'annonçait déjà. Il prévint de bonne heure tous les maux qui menaçaient le prince auquel il était plus particulièrement attaché, et dès ce moment il lui voua son existence. Monsieur était averti du projet que Louis XVI avait conçu de se retirer vers le nord du royaume pour y réunir les moyens de résister à ses ennemis. Les deux frères devaient partir en même temps. Confident de cet important secret, et chargé d'explorer la route que Monsieur se proposait de prendre, le comte d'Avaray fit, pour cet objet, deux voyages. La principale difficulté était de sortir du Luxembourg, où Monsieur se trouvait surveillé par une multitude d'émisaires de la commune. Le jour de l'évasion (21 juin 1791), tout avait été prévu par le comte d'Avaray, et elle s'effectua avec le plus grand succès. Il serait superflu de répéter ce qu'a rapporté Louis XVIII lui-même (*voy. ce nom*) dans la relation indiquée plus haut. Mais, si les détails de cet événement appartiennent spécialement à l'article de ce monarque, la part décisive qu'y prit le comte d'Avaray ne saurait être passée ici sous silence ; et il est impossible de ne pas rappeler que le frère de Louis XVI, plus heureux que lui, fut surtout redevable de son salut aux sages mesures et au dévouement du fidèle serviteur auquel il s'était confié. Dans la lettre qui précède sa relation, le prince déclare : « qu'instruit que son ami (c'est ainsi qu'il appela toujours depuis le comte d'Avaray) a conçu le dessein d'écrire les détails de cette délivrance, il craint que la modestie du narrateur ne l'empêche de se rendre entièrement justice. C'est lui qui veut se charger de parer à cet inconvénient. « Ce serait me rendre in-grat, ajoute-t-il, de souffrir que qui que ce soit au « monde, même vous, osât ravir à mon libérateur la « moindre partie de la gloire qui lui est due. » Dès son arrivée à Coblenz, Monsieur nomma le comte d'Avaray capitaine de ses gardes à la place du duc de Lévis qui avait donné sa démission. Ce fut en cette qualité que le comte l'accompagna dans la campagne de 1792, et ensuite à Ham, où l'attentat du 21 janvier 1793 fit prendre à l'oncle de Louis XVII le titre de régent. A peine la mort du jeune et malheureux héritier de Louis XVI avait-elle fait passer la couronne sur la tête de son oncle, que ce prince s'empressa de donner au comte d'Avaray un nouveau témoignage de sa gratitude. « Un des premiers « devoirs des rois, dit-il dans ses lettres patentes du « 1^{er} juillet 1793, est de récompenser les grands services par de grands honneurs. » En conséquence il accorde à d'Avaray et à ses descendants le droit de mettre dans leurs armes l'écusson de France, et il donne lui-même à ces armes la devise suivante : *Vicit iter durum pietas*. En même temps il le nomme capitaine de la compagnie écossaise, la première des gardes du corps, vacante par la retraite du duc d'Ayen. Lorsque les progrès des armées françaises et la timide politique du gouvernement vénitien

obligèrent Louis XVIII à quitter Vérone au mois d'avril 1796, le comte d'Avaray contribua beaucoup à surmonter les obstacles qui s'opposaient à son départ pour l'armée de Condé, campée sur la rive droite du Rhin. On sait que les espérances qu'avait fait naître l'arrivée de ce prince au milieu des Français combattant pour sa cause furent bientôt détruites. Ce n'est point ici le lieu de développer les motifs qui inspirèrent à une puissance étrangère la résolution d'éloigner Louis XVIII de cette armée ; mais, dans les pénibles débats suscités par les exigences de l'Autriche et par la résistance du roi, le comte d'Avaray fut appelé par sa position à jouer un rôle qu'il convient de rappeler. L'empereur avait envoyé à Louis XVIII, pour le déterminer à quitter le théâtre des opérations militaires, un général qui mit beaucoup de chaleur dans sa mission, et qui alla jusqu'à dire au comte d'Avaray que l'on était décidé à employer la force s'il en était besoin. « Si « votre maître, lui répliqua le comte, a recours à « une pareille voie, il pourra réussir ; mais il saura « ce qu'il en coûte pour enlever un roi de France « du milieu de ses gentilshommes. » Le prince de Condé, cédant lui-même aux instances du cabinet de Vienne, avait voulu se servir de l'influence qu'il supposait au comte sur l'esprit du roi, pour le décider à s'éloigner. « Je suis bien malheureux, lui « répondit d'Avaray, de n'être pas plus connu de « V. A. S. ; elle ne me chargerait pas d'une telle « commission ; mais, pour vous prouver le peu d'influence que j'ai auprès du roi, quand il s'agit de « sa gloire et de son honneur, je vous supplie de « me permettre de ne point vous accompagner, lorsque vous irez sonder ses dispositions. » Le prince s'étant en effet rendu seul chez le roi, le trouva inébranlable dans sa résolution de partager les travaux et le sort de l'émigration armée. Cependant les républicains ayant passé le Rhin à Kehl, les Autrichiens firent leur retraite, et entraînent dans leur mouvement le corps du prince de Condé. Peu de temps après eut lieu l'attentat de Dillingen, où Louis XVIII manqua de périr victime du plus lâche guet-apens. Lorsqu'il fut frappé, le comte d'Avaray était auprès de lui. De Leipsick, où ce prince arriva bientôt après, le comte écrivait à un de ses amis : « La plaie va bien ; le courage de notre auguste « maître est inébranlable... Du reste, nous ne sa- « vons où poser la tête. » Il n'y avait rien d'exagéré dans ces derniers mots. Ce ne fut qu'après avoir dépassé Leipsick que le roi reçut un courrier du duc de Brunswick qui lui offrait un asile dans sa petite ville de Blankenbourg. A cette même époque, Louis XVIII chargea le comte d'Avaray de toutes les affaires et de la correspondance avec l'intérieur du royaume et les cabinets étrangers. Devenu ainsi le principal ministre d'un souverain dont les intérêts, par cela même qu'il se trouvait dépouillé de ses États, n'étaient que plus délicats à soutenir, le comte ne tarda pas à avoir l'occasion de les défendre avec habileté et succès dans une mission dont le résultat importait essentiellement au bonheur et à l'avenir de la famille royale. C'était le

mariage du duc d'Angoulême avec la fille de Louis XVI, retenue encore à Vienne depuis sa sortie du Temple. Le roi, pour déjouer des manœuvres contraires à ses vœux et faites pour l'inquiéter (1), ouvrit des négociations avec le cabinet russe, et envoya le comte d'Avaray à St-Petersbourg, pour les appuyer. Paul I^{er} ne refusa point sa puissante intervention auprès de la cour d'Autriche; et cette cour céda enfin aux désirs de Louis XVIII. Le mariage, célébré à Mittau, le 10 juin 1799, fut pour tous les exilés un jour de fête que le roi avait signalé, dès le mois d'avril précédent, en conférant au comte d'Avaray les titres de duc et pair. Il était impossible que des marques si multipliées de reconnaissance pour un service dont tout le monde ne jugeait pas l'importance comme Louis XVIII n'excitassent pas quelque jalousie. Le dépositaire des plus secrètes pensées du roi, l'inséparable compagnon de ses fortunes diverses depuis qu'ensemble ils avaient quitté la France, devait être et était en effet traité de favori. Plus sensible à cette injure que celui-là même qui en était l'objet, Louis XVIII prit sa défense dans une note, en date du 28 août 1800, écrite de sa main, dont l'original existe, et dont quelques exemplaires furent alors répandus en France par ordre du prince. Ce document est assez remarquable pour que nous en citions quelques passages : « Une des choses les plus pénibles à l'état de roi, « dit le prince, c'est qu'aussitôt que nous avons un « ami, la calomnie s'attache à lui et le décrie, soit « pour lui nuire dans notre esprit, soit pour nous « nuire à nous-même. Je ne sais que trop que mon « ami en éprouve l'injustice; je n'ignore pas qu'on « le décore du titre de favori, injure banale, insi- « gnifiante en elle-même, mais qui nuit par l'accep- « tion arbitraire qu'on a donnée à ce mot. S'il ne « s'agissait que de me défendre moi-même sur mon « choix, ma défense serait courte et sans réplique. « Je dirais : j'existe; et tout serait dit; mais cela « ne me suffit pas. C'est mon ami que je veux dé- « fendre, et je ne puis rien faire de mieux pour cela « que de donner des armes pour repousser les ca- « lomnies dont ses oreilles seront indubitablement « assaillies tôt ou tard, si déjà elles ne l'ont été... » Ensuite le roi justifie son ami des prétentions qu'il pouvait avoir par sa naissance et ses qualités personnelles, à faire un grand chemin dans le monde. Il rappelle encore une fois qu'il lui doit sa délivrance; puis il continue : « Il eût été assez naturel, « et c'eût été l'effet d'un caractère ordinaire de s'en « faire accroire après une telle action. Je deman- « derais à ses ennemis eux-mêmes s'il est sorti un « instant de sa modestie, et si en public j'ai un « sujet plus respectueux. Dans le particulier, c'est

(1) On peut juger de ces manœuvres et de la difficulté de vaincre les obstacles qu'elles avaient suscités par le fait suivant, que rapporte Louis XVIII dans un écrit encore inédit, et dont nous citerons plus loin d'autres fragments : « Quand ma nièce est sortie de « France, dit-il, il s'en fallait tant qu'elle fût la femme de mon ne- « veu, qu'un ministre étranger écrivait à un Français : « Votre « maître s'amusait à faire des romans à sa nièce; il lui écrivait comme « si son mariage avec le duc d'Angoulême était fait, et il ne se fera « jamais. »

« l'ami le plus sensible et (ce dont je fais encore le « plus de cas) le plus sévère... Suivons la vie de « ce favori, et voyons l'usage qu'il a fait de son « amitié. De toutes mes affaires, je n'en vois que « deux qu'il ait embrassées et suivies ostensible- « ment. L'une tenait à ma gloire, l'autre touchait « mon cœur. C'est avec lui que j'ai bravé les perfi- « dies et vaincu les obstacles qui me séparaient de « mon cousin, le prince de Condé; c'est par lui que « j'ai conclu le mariage de mes enfants... Je con- « naissais toutes les difficultés qui s'opposaient au « plus cher de mes désirs. Aussi, ce fut mon ami « que je chargeai uniquement de l'affaire. Je n'ai « pas fait une démarche, pas écrit une ligne à ce « sujet, que nous n'en fussions d'accord, et jusque « dans la tour du Temple nous fîmes entendre no- « tre voix à cet ange tutélaire de la France, qui « sera un jour sa consolation comme elle fait au- « jourd'hui la mienne... Est-ce là la marche tor- « tueuse d'un favori? Voilà pourtant toute sa vie « publique. Il a toute ma confiance, et loin de m'en « cacher, je le dis hautement. Je viens de prouver « que sa conduite visible le mérite. Le fond de son « âme le mérite-t-il aussi? Quels sont les hommes « dont il possède l'estime? » Ici se trouvent cités les noms du maréchal de Castries, de Charette, Cazalès, du comte de St-Priest, de l'abbé Edgeworth, du cardinal Maury (qui alors ne brigait pas encore les faveurs de Napoléon), et enfin de Paul I^{er}, dont l'inconcevable défection ne devait pas tarder à démentir l'estime que Louis XVIII professait pour lui. Cinq mois, en effet, ne s'étaient pas encore écoulés depuis la rédaction de cette note, que Paul, par un de ces brusques caprices dont sa vie offre tant d'exemples, mit le comble aux disgrâces de la famille royale en lui enjoignant de quitter sur-le-champ Mittau. Cet ordre arriva la veille du 21 janvier 1801. Le frère et la fille de Louis XVI virent donc ajouter aux douleurs que ramenait pour eux ce funèbre anniversaire, celle d'aller au milieu des frimas de la Courlande, et par une route couverte de neige, chercher en Prusse une hospitalité non moins précaire. On sait que le roi et les personnes qui l'accompagnaient furent obligés de faire à pied une partie du chemin. Toujours à ses côtés, le comte d'Avaray soutenait sa marche, en proie lui-même aux souffrances d'une affection de poitrine que la fatigue et l'âpreté du climat rendaient plus dangereuse. Cette maladie augmenta à Varsovie, où la famille royale put enfin se fixer. De profondes affections, causées par des malheurs particuliers, avaient d'ailleurs, depuis longtemps, contribué à ruiner la santé du comte d'Avaray. Il avait eu à trembler pour la vie de son père et de sa mère emprisonnés tous deux pendant la terreur, et qui n'échappèrent à l'échafaud révolutionnaire que par une sorte de miracle. Un de ses frères, un de ses beaux-frères avaient péri dans la désastreuse expédition de Quiberon. Louis XVIII mit les soins les plus recherchés à prouver combien lui était chère l'existence de son ami. Lorsque le comte d'Avaray était retenu dans sa chambre par quelque accès plus doulou-

reux, il s'y rendait avec le petit nombre de compagnons de son exil que le malheur ne lui avait pas encore enlevés, et il se plaisait à causer ou à faire lui-même une lecture près du lit du malade. Mais d'aussi douces distractions ne pouvaient détruire le principe du mal; les médecins conseillèrent au comte d'aller respirer l'air d'Italie, et, le roi ayant joint ses instances à leurs avis, il partit pour cette contrée et y passa les deux hivers de 1801 et 1802, après être revenu en Pologne dans l'intervalle. Pendant ces deux voyages, une correspondance active ne cessa de régner entre le prince et son confident. De loin comme de près, celui-ci fut toujours le centre des communications les plus importantes et l'âme de tous les conseils. Il reprit des liens que l'absence n'avait pas même relâchés lorsque l'empereur Alexandre, réparant les torts de son père, rendit au roi l'asile de Mittau. Mais la paix de Tilsitt l'obligea bientôt à le quitter encore, et l'influence de Napoléon sur le continent européen ne lui laissant plus d'autre retraite que l'Angleterre, il s'y rendit avec tout ce qui était resté près de lui. Ce fut là surtout que d'Avaray eut plus que jamais à souffrir de la haine et de l'envie que lui suscitaient des marques de confiance et d'attachement auxquelles le roi venait de mettre le comble en exigeant qu'il prit le titre de duc, ce qu'il n'avait pas voulu faire jusqu'alors. A la tête de ceux qui manifestèrent ouvertement leurs sentiments hostiles contre le duc d'Avaray, il faut placer le comte de Puisaye (*voy. ce nom*), dont les mémoires contiennent de longues et violentes sorties à son sujet. Aigri par les reproches qu'on lui adressait de toutes parts sur sa conduite à Quiberon, Puisaye s'en prit au duc d'Avaray de la disgrâce où il était tombé près du roi. A l'en croire, c'était aux manœuvres d'un homme qui avait, comme on l'a vu, un frère et un beau-frère dans cette entreprise, qu'il fallait en attribuer les déplorable résultats (1). Malgré l'issue honorable pour le

(1) Toutes les accusations de Puisaye sur ce point, comme sur les moyens employés pour contrarier ses desseins et le perdre dans l'esprit de Louis XVIII, n'ont pour appui que des inductions forcées, des confusions de noms et d'intérêts, et se réfutent d'elles-mêmes. Aussi n'étaient-elles pas faites pour rendre nécessaire une réponse, si Puisaye s'en fut tenu là. Mais il alla plus loin, et attaqua directement l'honneur du duc d'Avaray, en lui imputant des actes d'une telle nature, qu'il y aurait eu autant de lâcheté peut-être à les laisser sans réponse qu'il avait fallu de témérité pour les avancer sans être certain de pouvoir les prouver. Il ne s'agissait de rien moins que de lettres adressées au roi ou interceptées ou falsifiées, de concussion et détournements de fonds fournis par le gouvernement anglais, et enfin d'un projet d'attentat contre la vie de Puisaye, lors de sa descente sur les côtes de Bretagne. Le duc d'Avaray commença par publier le démenti le plus éclatant de ces faits odieux, et défia son accusateur de montrer les prétendues pièces qu'il disait posséder à l'appui de ses assertions. Le défi amena un nouveau factum de la part de Puisaye contenant des extraits d'une lettre qu'il attribuait au duc d'Avaray, et dans laquelle celui-ci signalait les plus perfides altérations. Cette triste polémique se serait longtemps prolongée, si la justice du roi, que Puisaye lui-même avait invoquée dès le principe, n'y eût mis un terme. Sommé de produire toutes les pièces citées dans ses mémoires devant une commission d'enquête instituée par Louis XVIII, l'ex-commandant de Quiberon, après y avoir consenti d'abord, s'y refusa ensuite, sous prétexte qu'étant naturalisé Anglais, il avait cessé d'être sujet du roi de France. Il ne put éviter cependant de recevoir la visite de trois personnes désignées par le prince pour prendre connaissance de ses papiers. C'étaient le duc de Lorge, de Bourbonc et de la

duc d'Avaray des fâcheux débats soulevés par l'agression de Puisaye, ces débats ne laissèrent pas de jeter de l'anertume sur son séjour en Angleterre. Cédant aux avis des gens de l'art, il s'éloigna enfin d'un climat trop humide, et il partit pour Madère au mois d'août 1810. Il mourut dans cette île, le 3 juin de l'année suivante, à l'âge de 55 ans, n'ayant jamais été marié. Louis XVIII composa lui-même son épitaphe, et l'on retrouve dans ce monument de reconnaissance l'expression de tous les sentiments qu'il n'avait cessé de lui témoigner pendant sa vie (1). L'inscription fut gravée à Londres, envoyée par le roi à Funchal et placée sur la tombe du duc d'Avaray. Dans son testament, il avait exprimé le désir que ses cendres ne restassent pas sur une terre étrangère. Louis XVIII voulut encore exécuter cette disposition, et ce fut par ses ordres qu'après la restauration le cercueil et la pierre tumulaire, rapportés en France, furent placés à Avaray dans le lieu destiné à la sépulture de la famille. Le duc d'Ava-

Bourdonnaye, auxquels fut adjoint M. d'Outremont, conseiller au parlement de Paris. Ces quatre commissaires examinèrent les pièces que Puisaye leur communiqua, et firent leur rapport en présence du roi, de Monsieur et de tout ce que l'émigration avait de plus distingué. L'assemblée, conformément au rapport des commissaires, et d'une voix unanime, reconnut que Puisaye avait principalement établi ses imputations sur une lettre réellement écrite par le duc d'Avaray, en 1797, au comte d'Autraignes (*voy. ce nom*), mais dont plusieurs passages avaient été tronqués et altérés de manière à dénaturer le sens; ce qui fut facile à constater à l'aide d'une copie authentique conservée par le duc d'Avaray dans un registre de correspondance tenu fort régulièrement.

(1)

D. O. M.

Hic jacet

Nobilis vir, Antonius Ludovicus Franciscus de Besiade

Dux d'Avaray, Par Franciæ, equitum regis custodum

Unus et Prefectis, etc., etc., etc.

Ab antiqua stirpe oriundus,

Belli tirocinium

Gibaltariæ sub mœnibus altis

Medios per ignes

Gessit.

Patria subversa,

Deo, regi fidelis

Ludovico XVIII

(Heu! quare Ludovico XVI non adfuit!)

E carcere erepto,

Ab eo gallicis liliis in scuto donatus,
Vigintique annos secretioribus in conciliis

Admissus,

Regem, amicum adeo dilexit

Ut sanctos amicitie nexus

Ne minima quidem adulatione

Unquam fœdaret.

Ærumnas, variosque labores

Corpore, menti nimis impare,

Non sustinente,

Mortem a longe venientem

Impavidus aspexit.

Ultimis tandem Ecclesiæ auxiliis munitus,

Supremoique verbis inimicis suis

Veniam dans,

Obdormivit in Domino

Die III junii mensis, anno salutis M. DCCCXI

Ætatis vero suæ LIII.

Qui ignovit, ignoscat ei Deus

Precare viator!

Hunc lapidem

Ludovicus XVIII, rex christianissimus,

Gratitudinis pignus

Mœrens posuit.

ray mourut, comme on vient de le voir, bien pen d'années avant cette restauration qu'il n'avait cessé d'appeler de tous ses vœux et de tous ses efforts. Il est permis de regretter qu'il ne lui ait pas été donné de vivre lors de ce grand événement. Tout porte à croire qu'il aurait exercé dans les conseils du roi une influence heureuse pour l'un et pour l'autre. Ce qui s'est passé depuis ne peut qu'ajouter à ces regrets.

C. D—s.

AVAUX. Voyez MESMES.

AVAUX (CLAUDE DE MESMES, comte d'), surintendant des finances, fut d'abord conseiller au grand conseil, maître des requêtes et conseiller d'État. Envoyé en ambassade à Venise, en 1627, il engagea cette république à prendre les armes pour assurer au duc de Nevers la possession de Mantoue. Il rendit bientôt lui-même aux Vénitiens un service signalé, en étouffant des semences de division qui naissaient entre eux et le pape Urbain VIII. Ce pontife fut si satisfait du négociateur français, dans les entretiens qu'il eut avec lui à Rome, qu'il le demanda à la cour de France pour ambassadeur ; mais Louis XIII lui destinait des négociations plus importantes. Il l'envoya en Danemark, puis en Suède et en Pologne, pour ménager un rapprochement entre ces puissances. Le comte d'Avaux remplit l'attente de sa cour, et conclut la fameuse trêve de vingt-six ans, entre la Suède et la Pologne. Au moment de la signature du traité, il s'éleva, entre les ministres des puissances médiatrices, une contestation sur la préséance. D'Avaux prétendait signer avant Douglas, ambassadeur d'Angleterre, et les ministres des états généraux refusaient également de céder le pas à ceux de l'électeur de Brandebourg. Pour terminer ce différend, il fut convenu qu'aucun des ministres médiateurs n'apposerait sa signature au traité, et qu'on se bornerait à les nommer dans le préambule. Douglas consentit à ce que l'ambassadeur de France fût nommé le premier dans l'un et l'autre instrument de ce traité. D'Avaux s'était acquis dès lors une telle réputation de probité, que sa parole, dans les négociations, valait un serment. De retour en France, en 1643, on le renvoya presque immédiatement à la Haye et à Munster, en qualité de plénipotentiaire pour la paix générale. Il ouvrit les négociations à la Haye, avec les Provinces-Unies, et vint ensuite à Munster, où il prit le pas sur les plénipotentiaires espagnols. Rebuté cependant des manières de son collègue Servien à son égard, il demanda son rappel ; mais la régente, et surtout Mazarin, dont Servien était la créature, lui ordonnèrent de continuer les négociations. On fut obligé néanmoins d'envoyer le duc de Longueville avec le titre de premier plénipotentiaire, pour que les affaires ne souffrissent pas de cette mésintelligence. On lui donna ordre de s'éclairer des lumières et de l'expérience du comte d'Avaux et de Servien. D'Avaux ouvrit un avis qui termina les différends des trois collèges de l'empire sur la forme de leurs délibérations, et parvint, à Osnabruck, à concilier les intérêts des Suédois et de l'électeur de Brandebourg. Il fut révoqué tout à coup, après vingt ans de services signalés, et lorsqu'il

était à la veille de conclure un traité célèbre auquel il avait tant contribué. Cette disgrâce était le fruit de l'intrigue et de la jalousie de son collègue Servien, qui l'accusa d'avoir tenu des discours indiscrets et peu respectueux contre le cardinal Mazarin. Ce ministre tout-puissant exila le comte d'Avaux dans ses terres ; mais bientôt les troubles de Paris ayant rendu nécessaire à la cour le président de Mesmes, frère du négociateur disgracié, le comte d'Avaux fut rappelé, rétabli dans son emploi de surintendant des finances, et consulté dans toutes les affaires délicates. Il mourut le 19 novembre 1650, à l'âge de 55 ans, et fut enterré aux Grands-Augustins de Paris, dans le tombeau de ses ancêtres. Pénétration, jugement net et solide, éloquence persuasive, application et activité, telles sont les qualités qui placent le comte d'Avaux parmi les plus illustres négociateurs qu'ait produits la France. Il savait surtout allier le cérémonial et la gravité des formes diplomatiques avec la politesse française. A tant de qualités, il joignait encore une parfaite connaissance de l'histoire, des langues et des belles-lettres. Voiture, Balzac, et tout ce qui brillait alors sur le Parnasse français, lui rendirent hommage. Les duchesses de Savoie et de Longueville ne pouvaient se lasser de sa correspondance. Il écrivait avec la même facilité et la même politesse, en allemand, en italien et en latin. Les seules taches que l'histoire ait à reprocher à son caractère sont d'avoir montré dans sa disgrâce la faiblesse d'un courtisan, et d'avoir fait éclater, dans le cours même de ses négociations, un zèle outré pour la religion, zèle qui lui attira le blâme de sa cour pendant son ambassade à la Haye, où il s'était permis de faire aux états généraux un discours en faveur des catholiques. On a de lui : 1° *Exemplum litterarum ad serenissimum Daniæ regem scriptarum*, Paris, 1642, in-fol. ; Amsterdam, 1642, in-4° ; 2° *Lettres de d'Avaux et de Servien*, 1650, in-8° ; 5° *Mémoires touchant les négociations du traité de paix fait à Munster, en 1648*, Cologne, 1674 ; Grenoble, 1674, in-12. B—P.

AVAUX (JEAN-ANTOINE, comte d'), petit-neveu du précédent, hérita non-seulement de son nom, mais de ses talents, de ses emplois et même de sa réputation de négociateur habile. Il fut d'abord, ainsi que son oncle, conseiller au parlement, maître des requêtes, conseiller d'État et ambassadeur extraordinaire à Venise. Le roi le choisit, en 1672, pour son plénipotentiaire au congrès de Nimègue, dont il termina heureusement les négociations. Il fut envoyé ensuite en Hollande avec le titre d'ambassadeur, et ménagea, en 1684, avec l'Empereur, une trêve, par laquelle la forteresse de Luxembourg fut cédée à Louis XIV. Rappelé en France lors de la reprise des hostilités, il fut nommé, en 1688, ambassadeur auprès de Jacques II, roi d'Angleterre, qui était alors en Irlande. En 1695, il fut envoyé en Suède, où il coopéra aux préliminaires de la paix qui fut conclue depuis à Ryswick. Après avoir renouvelé les anciens traités entre les princes d'Allemagne, la Suède et la France, il remplaça, en 1701, le comte de Briord, ambassadeur auprès des états généraux. Ses négociations, appuyées par la présence des troupes

françaises sur les frontières de la Hollande, déterminèrent d'abord les états à reconnaître Philippe V en qualité de roi d'Espagne; mais l'influence de l'Angleterre ayant ensuite prévalu, le comte d'Avaux prit congé des états, en 1702, annonçant, dans une déclaration publique, qu'on ne pouvait rien attendre de satisfaisant des négociations qui avaient été commencées. Il mourut à Paris, en 1709, âgé de 69 ans. Voici ce que dit de ce négociateur le duc de St-Simon, dans ses *Mémoires* : « Le comte d'Avaux était « un des plénipotentiaires à Nimègue, où, en grand « courtisan qu'il était, il s'attacha à Croissy, son collègue, frère de Colbert. Quelque temps après la « paix de Nimègue, d'Avaux fut ambassadeur en « Hollande. Le nom qu'il portait lui servit fort dans « tous les emplois, et le persuada qu'il en était aussi « capable que son oncle. Il faut pourtant avouer qu'il « avait des talents, de l'adresse, de l'insinuation, de « la douceur, et qu'il était aussi capable que son oncle. « Il fut toujours parfaitement averti... Il s'acquit en « Hollande une amitié, une considération singulières. » On a imprimé à la Haye, 1710, 3 vol. in-12 : *Lettres et négociations d'Estrades, de Colbert, de Croissy, et de d'Avaux, pour les conférences de 1776 et 1777*. D'Avaux a laissé : 1° *Mémoire présenté aux états généraux, le 5 novembre 1681*, in-12; 2° *Négociations du comte d'Avaux en Hollande, 1752-53*, 6 vol. in-8°, dont l'abbé Mallet fut l'éditeur. B—P.

AVED (JACQUES-ANDRÉ-JOSEPH), peintre, naquit à Douai, le 12 janvier 1702, d'un médecin, et fut orphelin dès l'enfance. Un de ses oncles, capitaine dans les gardes hollandaises, le prit auprès de lui, à Amsterdam. Il le destinait à l'état militaire; mais les ouvrages de Bernard Picart, habile dessinateur et graveur, inspirèrent au jeune Aved un goût très-vif pour les beaux-arts, et bientôt il leur donna la préférence sur l'art de la guerre. Il parcourut les Pays-Bas, pour se perfectionner par l'étude des grands maîtres. Arrivé à Paris, en 1721, il eut pour amis Carle Vanloo, Boucher, Dumont le Romain, alors élèves comme lui, mais qui, bientôt (à la vérité dans un temps de décadence), furent à la tête de l'école française. Agréé en 1729 à l'académie, Aved en devint membre en 1734, et ne tarda point à obtenir de la réputation dans le genre du portrait. Ce n'est pas, comme l'ont dit quelques-uns de ses contemporains, « qu'Aved eût le secret de « rendre dans ses portraits, non-seulement la figure, « mais encore le génie, le caractère, les talents, les « habitudes des personnes qu'il peignait. » S'il eût mérité de tels éloges, que l'abbé de Fontenai, copié par d'autres biographes, n'a pas manqué de répéter, van Dyck et Titien eux-mêmes ne devraient pas lui être préférés; mais il suffit de dire qu'il avait une touche agréable, un coloris assez harmonieux, et qu'il ne saisissait pas mal la ressemblance. C'en était sans doute assez pour qu'il méritât des éloges, à une époque où ses rivaux n'avaient pas le droit d'être difficiles, et où le goût du public ne pouvait être sûr. Le portrait de Mehmet-Effendi, ambassadeur de la Porte, qu'Aved fit pour être offert au roi Louis XV, lui procura l'avantage de peindre ce monarque lui-même, ainsi que plusieurs personnes de la cour.

II.

Aved avait dans le caractère cette douceur et cette complaisance qui, dans le genre de peinture qu'il avait embrassé, sont peut-être aussi utiles que les talents, pour donner à un artiste ce qu'on appelle la vogue; aussi fut-il très-employé. Il compta Belle au nombre de ses élèves. Aved mourut d'apoplexie, à Paris, le 4 mars 1766, à 64 ans. D—T.

AVEIRO (DON JOSEPH MASCARENHAS et LANCASTRE, duc d'), grand maître héréditaire de la maison du roi de Portugal, président de la cour du palais, et l'un des plus grands seigneurs du royaume. Sa maison avait pour tige George, fils naturel de Jean II, dit le Parfait. Le duc d'Aveiro fut tout-puissant pendant les dernières années du règne de Jean V; mais il perdit sa faveur à l'avènement de Joseph I^{er}, en 1750, et devint bientôt l'ennemi personnel du marquis de Pombal, alors premier ministre. Il se lia avec les seigneurs mécontents du nouveau ministère, et avec les jésuites, qui avaient perdu l'emploi de confesseurs de la cour. Une conjuration contre le roi et son premier ministre fut ourdie en secret, et elle éclata le 3 septembre 1758, à onze heures du soir. Le roi, revenant de son château de Bélem, dans la voiture de Texeira, son valet de chambre, pour se rendre incognito chez la jeune marquise de Tavora, sa maîtresse, sortait de la porte appelée *la Guesta*, lorsque deux conjurés à cheval, Joseph Polycarpe de Azévedo et Alvarez Ferreira son beau-frère, tirèrent en même temps sur sa voiture deux coups de carabine, et le blessèrent grièvement à l'épaule et au bras; mais ce prince, ayant eu la présence d'esprit d'ordonner au cocher de rebrousser chemin, évita ainsi le gros des conjurés qui l'attendaient sur son passage. De sévères et promptes recherches, pour découvrir les coupables, suivirent immédiatement cet attentat. Le duc d'Aveiro se démasqua lui-même par des propos imprudents, et, quoique prévenu à temps, il négligea de se sauver. Après l'avoir ensuite essayé inutilement, il fit une assez longue défense dans sa maison de campagne d'Azeitaô, sur les bords du Tage, au-dessus de Lisbonne, mais enfin, arrêté et renfermé, ainsi que la plupart de ses complices, dans les loges destinées aux bêtes féroces, à l'entrée du jardin du roi, à Bélem, on le traita avec la dernière rigueur, pendant toute l'instruction du procès. Ayant d'abord été dégradé de son rang et de ses titres, il fut condamné, par la junte criminelle, à être mené la corde au cou, précédé du crieur public, à la place du Caës de Bélem, pour être rompu ensuite sur une roue, et brûlé vif avec l'échafaud, et ses cendres jetées à la mer. D'Aveiro subit cette terrible sentence le 13 janvier 1759, à l'âge de 51 ans. Ses armoiries furent effacées, ses biens confisqués, ses châteaux et palais démolis, et défense fut faite, à qui que ce fût, de porter son nom. Le marquis de Tavora fut condamné aux mêmes peines; le marquis d'Autoguia, Braz Joseph Romeiro, Jean Miguel Manoel d'Alvarez, et les deux fils du marquis de Tavora, furent étranglés, puis rompus et brûlés, et leurs cendres jetées à la mer. Ferreira et Azévedo furent condamnés à être brûlés vifs, mais le dernier avait pris la fuite. La vieille marquise Eléonora de

Tavora, après avoir vu périr son mari et ses deux fils dans les supplices, fut décapitée. Sa belle-fille, la jeune marquise de Tavora, maîtresse du roi, ne fut point impliquée dans cet effroyable procès; mais elle eut ordre de se retirer dans un couvent. La cour de Lisbonne chassa les jésuites du Portugal, comme instigateurs des coupables. (Voy. MALAGRIDA.) Telles furent les suites de cette fameuse conjuration, qui excita l'attention de toute l'Europe, et dont la véritable cause est encore l'objet de quelques doutes. On a prétendu que les coups des conspirateurs n'étaient pas dirigés contre la personne du roi, mais contre le ministre qui régnait sous son nom. La révision du procès sous le dernier règne a mis le crime hors de doute. B—P.

AVEIS I^{er}, second prince de la dynastie des Ilkhaniens, était fils de Haçan-Buzurk, à qui il succéda en 1536. Il se rendit recommandable par ses vertus et son courage. Maître du trône, il songea à étendre l'empire très-borné qu'il avait reçu de son père. Il conquit deux fois l'Adzerbaydjan, prit Moussoul, Marédyn et tous les pays voisins. En 1570, il chassa du Mazendéran l'émir Vély, qui s'en était emparé après avoir usurpé la couronne; ce fut la dernière expédition remarquable de son règne. Il mourut quelques années après, l'an 776 de l'hégire (1574-5), laissant quatre fils. Peu avant sa mort, ses ministres le prièrent de fixer le sort de l'État par le choix d'un successeur. Il leur désigna son fils Hoceïn; ils lui représentèrent que cette disposition, contraire à Haçan, pourrait le porter à la révolte. « Vous savez, leur dit-il, ce que vous avez à faire. » Se croyant autorisés par cette réponse, ils firent arrêter Haçan; et Avéis ayant perdu presque aussitôt la connaissance et la vie, ils firent mourir le jeune prince et le mirent dans le même tombeau que son père. Ce meurtre plaça Hoceïn sur le trône, dont Avéis II le fit bientôt descendre. J—N.

AVEIS II, ou AHMED-DJÉSAR, fils du précédent, se fit proclamer sultan, après avoir ôté, en 1581, le trône et la vie à son frère Hoceïn, prince vertueux; mais il trouva, dans un règne malheureux et une fin tragique, le juste châtimement de son crime. Dès qu'il n'eut plus rien à craindre de Bayazyd son frère, et d'Adeld-Aga, général et vengeur de Hoceïn, il s'abandonna à toute la violence de son caractère, se livra à la brutalité de ses passions, et devint un exécration tyran. Le peuple, lassé de ses fureurs, appela à son secours Tamerlan. Avéis, trop faible pour résister au conquérant tatar, fut dépouillé de ses États, erra quelque temps, revint à Bagdad, y signala son séjour par des meurtres, s'unit à Cara-Yousouf, prince de la dynastie du mouton noir, marcha avec lui vers Alep, et de là se rendit auprès de Bajazet. Cependant Bagdad était tombée au pouvoir de Tamerlan, qui s'avancait vers l'Asie Mineure, sous prétexte de punir le sultan d'avoir donné un asile à son ennemi; Avéis rentra encore dans sa capitale, et deux fois il en fut chassé; enfin il se retira auprès du sultan d'Égypte, et après la mort de Tamerlan, il forma une ligue avec Cara-Yousouf, qui venait de le chasser de Bagdad. Abandonné de

Barkok, qu'il avait trahi, il prit des habits de mendiant, s'introduisit dans Bagdad, y suscita une sédition à la faveur de laquelle il remonta sur le trône, et se livra de nouveau à toute la violence de ses passions; mais ses liaisons avec Yousouf furent de courte durée. Il lui fit la guerre, tomba en son pouvoir, et fut mis à mort par le conseil des officiers de son vainqueur, vers l'an 1410. En lui finit la dynastie des Ilkhaniens, qui fut remplacée par celle du mouton noir. (Voy. CARA-YOUSOUF.) J—N.

AVELINE (PIERRE), graveur, membre de l'académie de peinture, a produit un assez grand nombre d'ouvrages dignes d'estime, entre autres, la *Mort de Sénèque*, d'après Giordano, qu'il a gravée pour la galerie de Dresde; un grand paysage d'après Berghem, plusieurs morceaux d'après Vischer, Watteau, Jouvenet, Natoire, Boucher. Il a gravé aussi d'après ses dessins. Né à Paris en 1710, il est mort dans la même ville en 1760. — Il ne faut pas le confondre avec François-Auguste AVELINE, son parent, qui a gravé différents sujets. P—E.

AVELLANEDA (ALPHONSE-FERNAND DE), du bourg de Tordesillas, en Espagne, dans le 16^e siècle, continua le *Don Quichotte*. Cette continuation, où l'on ne retrouve ni l'imagination féconde, ni la critique judicieuse et piquante de Cervantes, est intitulée : la *Segunda Parte del Ingenioso Hidalgo D. Quixote de la Mancha*, Tarragone, 1614, in-8°. traduite en français par le Sage, sous le titre de *Nouvelles Aventures de Don Quichotte de la Manche*, 1704, 1716, 2 vol. in-12. Cervantes, piqué de ce que l'on continuait son ouvrage, se décida à le terminer; et dans les dernières parties de son roman, on trouve plusieurs traits mordants contre Avellaneda. — DIDAEUS AVELLANEDA, jésuite, né à Grenade, mort à Tolède, le 2 mars 1598, a publié, sans y mettre son nom : *Tractatus utrum in confessione sacramentali criminis consors nominari debeat*, ouvrage composé pour la défense de sa société, à laquelle on reprochait de divulguer la confession, et imprimé à Rome en 1593. — Un autre DIDAEUS AVELLANEDA, de Tolède, a laissé : *Tratado de la casa y familia de Avellaneda*, 1613. — DIDACUS COLLANTES DE AVELLANEDA, de Guadalaxara, en Castille, professeur de droit à Sigüenza, y fut aussi avocat. On a de lui : *Commentariorum Pragmatica in favorem rei frumentariae, agricolarum, et rerum quae agriculturae destinatae sunt, libri tres*, Madrid, 1606, in-4°. A. B—T.

AVELLINO (FRANÇOIS), médecin de Messine, florissait vers l'an 1630, et jouit d'une grande réputation. Il a publié : 1^o *Expositio contra chymicos, quae eorum paradoxa, seu rationis umbræ (si quæ sint) enucleantur, ejectantur, expelluntur*, Messinæ, 1637, in-4°; 2^o un autre écrit, aussi en latin, contre ceux qui condamnaient l'usage des vésicatoires dans les fièvres malignes, Messine, 1664. C. et A—N.

AVELLONI (ANDRÉ D'). Voyez ANDRÉ.

AVELLONI (JOSEPH), poète italien, né en 1761, à Venise, termina ses études sous la direction des jésuites, et se consacra tout entier à la culture des lettres. Ses premiers essais lui ouvrirent les portes de l'académie vénitienne; et bientôt les lycées de

Zara et de Rovigo l'admirent au nombre de leurs correspondants. Doué d'une imagination brillante, et d'une facilité dont l'Italie offre seule des exemples, Avelloni composa un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, la plupart inédits. Parmi ceux qu'il a publiés, on distingue deux poèmes intitulés, l'un : *Padova riaequistata*, Venise, 1790, in-8°; et l'autre, *Isabella Rovignana*, ibid., 1795, in-8°. Avelloni mourut à Venise, le 16 avril 1817, âgé de 56 ans. La traduction italienne de la *Biographie universelle* contient une notice sur cet écrivain. W—s.

AVENELLES (AUBIN DES), chanoine de Soissons, né vers 1480, a composé quelques pièces de vers assez libres, et qu'on trouve imprimées à la suite d'une traduction française de l'*Art d'aimer* d'Ovide. L'auteur de cette traduction est inconnu; elle a été imprimée, pour la première fois, suivant Barbier, à Genève, in-8°, sans date. L'abbé Goujet donne ainsi le titre de cette édition : *Ovide, de Arte amandi, traduit de latin en français, avec le Chieff d'amour et les sept Arts libéraux*, Genève, sans date, in-4°, gothique. Si cette édition est effectivement la première, elle a paru à la fin de 1509, ou, au plus tard, en 1510. Il y en a une seconde, Paris, Nicolas Bonfons, in-16, également sans date. C'est la seule que la Croix du Maine ait connue. Étienne Groulleau en donna une nouvelle à Paris, 1548, in-8°; et une autre, 1556, in-16. Barbier en cite une d'Anvers, Gérard Spelman, 1556, in-48. Les pièces qui suivent la traduction de l'*Art d'aimer*, dans ces différentes éditions, appartiennent seules à des Avenelles. Ce sont la *Clef d'amour*, ou le *Chieff d'amour*, les *sept Arts libéraux d'amour*, le *Remède d'amour*, traduit du latin d'Éneas Sylvius (Pie II), avec les additions de Mantuan; la *Complainte d'Éneas Sylvius sur la description par lui faite des amours d'Euryalus et Lucrese*; et enfin la *Déclamation morale de l'amant renonçant à la folle amour*. La Monnoie n'attribue à des Avenelles que les trois dernières pièces; mais Barbier lui donne toutes celles que nous venons de citer, et c'est aussi l'opinion du Duverdiér, écrivain presque contemporain de des Avenelles. W—s.

AVENELLES (PIERRE DES), avocat au parlement de Paris, tenait une maison garnie au faubourg St-Germain. La Renaudie, chef de la conjuration protestante connue sous le nom d'Amboise, vint loger chez lui en 1560, et l'initia au complot. Des Avenelles, quoique protestant lui-même, alla tout révéler à Milet, secrétaire du duc de Guise, et cette délation, où l'intérêt avait plus de part que l'amour du bien public, donna aux princes de cette maison la facilité de déjouer la conspiration. (Voy. RENAUDIE.) Le zèle du révélateur, que la *Satyre Ménippée* appelle tout franchement un traître, fut récompensé par une charge de judicature que le duc de Guise lui fit obtenir en Lorraine, et par une somme de 12,000 liv. qu'il reçut sur les finances du roi. Le Duchat, dans ses notes sur la *Satyre Ménippée* (t. 2, p. 417, édit. de 1726), croit que ce pourrait bien être le même que le suivant : c'est une conjecture qui n'est pas fondée. — Philippe DES AVE-

NELLES est à peine compté dans la foule des *translateurs* du 16^e siècle. Il traduisit du latin de Dario Tiberti le 1^{er} volume de l'*Épithome, ou Abrégé des Vies de cinquante-quatre excellents personnages, tant grecs que romains, extrait de Plutarque*, 1558, in-8°. Il a aussi donné une version française du 6^e et du 7^e livre d'Appien, dans la traduction de cet historien que de Seyssel fit paraître en 1560, Paris, in-8°, et dont les fréquentes réimpressions attestent la vogue non méritée, puisque Seyssel, pas plus que des Avenelles, n'avait *translaté* l'auteur original, mais la version qui en avait été faite. L—M—X.

AVENTINUS (JEAN TOURMAYER, plus connu sous le nom d'), était fils d'un cabaretier d'Abensperg, ville de la haute Bavière, où il naquit en 1466 et où l'on montre encore sa maison. Il étudia à Ingolstadt, puis à Paris, où il fut reçu maître ès-arts, alla à Vienne donner des leçons de poésie et d'éloquence, puis à Cracovie, où il enseigna le grec et les mathématiques. En 1512, il fut appelé à Munich par le duc de Bavière, pour présider à l'éducation des jeunes ducs Louis et Ernest. Ce fut par l'ordre de ces princes qu'il composa en latin les sept livres de ses *Annales de Bavière*. Il vécut dans le célibat jusqu'à l'âge de soixante-quatre ans; mais, songeant alors à se marier, il consulta ses amis, et compara les passages de l'Écriture sainte qui représentent les avantages et les inconvénients du mariage, pour se déterminer sur le parti qu'il prendrait. Il se décida enfin, en disant : « Je suis vieux, j'ai besoin d'une compagne qui me serve. » Il fut malheureux dans le choix qu'il fit, et mourut quatre ans après, le 9 janvier 1534, âgé de 68 ans. On a de lui : *Annalium Boiorum libri septem*, ouvrage classique pour ceux qui ne remontent pas aux sources. On avait ouvert à l'auteur, pour ce travail, les archives et les bibliothèques des monastères. La première édition fut donnée en 1534, in-fol., par les soins de Jérôme Ziegler, qui mit en tête la vie d'Aventinus. L'éditeur fit des retranchements qui déplurent à plusieurs personnes. Nicolas Cisner les rétablit dans l'édition qu'il donna en 1580. Elle a été réimprimée plusieurs fois, et effacée par celle que publia Nic.-J. Gundling, Leipsick, 1710, in-fol. Il faut ajouter à cette édition et à celle de Cisner : *Paralipomena ad J. Aventini Annales Boiorum*, que Struve a insérés dans la 8^e partie de ses *Acta litteraria*. Ce qui a contribué à maintenir jusqu'à nous la grande réputation des *Annales de Bavière*, c'est que Welser, qui entreprit après lui de traiter le même sujet, n'a pas eu le temps d'achever son ouvrage. Il existe une traduction allemande abrégée de ces *Annales*, faite par Aventin lui-même, et imprimée à Franefort en 1566, et 1622, in-fol. Eric Oläus Tormius a publié : *Antiquitates Danicæ ex J. Aventino selectæ, cum commentario J. Lyseandri*, Copenhague, 1642, in-4°. 2^o *Chronicon, sive Annales Schirenses*, 1600, 1625, 1746, in-4°. 3^o *Historia canonici OEtingensis in Bavaria, cum diplomatibus*, Nuremberg, 1518, in-4°, qu'on trouve aussi dans le 2^e volume de Ludewig, 1748. 4^o *Numerandi per digitos manusque, quin etiam loquendi veterum con-*

suetudinis Abacus, 1523, in-4°; et à la suite des *Annales de Bavière*, 1710. Aventinus avait eu l'idée de cet ouvrage par des tables représentant la manière des Romains de compter sur leurs doigts, qu'il avait trouvées à Ratisbonne. 5° *Rudimenta grammaticæ* et *Encyclopædia orbisq; doctrinarum*, 1519 et 1520, in-4°. 5° *Traité des causes des malheurs de la chrétienté*, dans la *Chronica Turcica* de Londres. 7° *Vita Henrici IV imperatoris, cum ejusdem imp. epistolis*, Aug. Vind., 1518, in-4°, très-rare. A. B—T.

AVEN-ZOAR. Voyez ABEN-ZOHAR.

AVERANI (BENOÎT), né à Florence, le 19 juillet 1643, d'une honnête et ancienne famille, montra dès sa tendre jeunesse la plus grande inclination pour l'étude. Au lieu de partager les amusements des jeunes gens de son âge, il lisait continuellement l'Arioste et le Tasse, ou étudiait seul et sans maître l'arithmétique. Envoyé à l'école des jésuites, il y fit des progrès surprenants. Ses compositions, tant en prose qu'en vers, étaient des modèles que son professeur donnait à imiter aux autres élèves. A peine avait-il fini sa rhétorique, qu'un dominicain l'engagea à faire un poème en l'honneur de St. Thomas d'Aquin. L'ouvrage fut composé en deux jours, quoiqu'il fût de plus de trois cents vers. L'auteur y expliquait, avec une clarté surprenante, les mystères les plus secrets de la théologie. En philosophie, il ne se contenta point des leçons qu'on lui donnait; il voulut recourir aux sources mêmes, c'est-à-dire aux ouvrages d'Aristote et de Platon; la doctrine de ce dernier eut pour lui un attrait particulier, et devint dans la suite le sujet favori de ses méditations; il voulut avoir aussi des connaissances en géométrie, en astronomie, et dans toutes les parties des mathématiques; il les apprit sans maître et par la seule force de son génie. Il étudiait de même la jurisprudence à Pise, où il fut ensuite reçu docteur, lorsque le cardinal Léopold de Toscane, grand protecteur des lettres, ayant apprécié son mérite, l'engagea à ne pas négliger les études purement littéraires, parce qu'il lui destinait une chaire de belles-lettres dans cette université. Ce fut alors qu'Averani apprit le grec, également sans maître. Au bout de six mois, il fut en état de l'enseigner; et nommé, en 1676, professeur de littérature grecque, il expliqua l'*Anthologie*, Euripide et même Thucydide. Il passa ensuite à la chaire d'humanités, et donna sur Tite-Live, Cicéron et Virgile, des leçons qui ont été imprimées. Il mourut à Pise, le 28 décembre 1707, et fut enterré solennellement dans le *Campo Santo*. Son buste fut placé sur son tombeau, où l'on grava une longue inscription contenant l'éloge de son savoir, des services qu'il avait rendus aux sciences et de ses vertus. Il était membre de l'académie des *Apatisti* de Florence et de celle de la Crusca. Il fut aussi de celle des Arcades, dès le commencement de son institution, et y prit le nom de *Corileo Nassio*. Il était doué d'un esprit étendu et d'une mémoire prodigieuse. Quoiqu'il n'eût point fait d'extraits des auteurs qu'il avait lus, il les citait de mémoire dans ses discours, ou trouvait avec une extrême facilité dans les auteurs mêmes les passages dont il avait besoin. Il cultivait aussi la

poésie latine et italienne, et improvisait facilement dans ces deux langues. Il s'était formé, de tous les systèmes anciens de philosophie morale, un système particulier qui approchait du stoïcisme. Naturellement taciturne et ennemi des discours inutiles, il n'avait cependant rien de rude dans les manières, il savait jouir d'une conversation intéressante, et aimait à rendre les soins qu'il recevait de l'amitié. On a de lui : 1° *Dissertationes habitæ in Pisana academia, in quibus græcæ, latinæque eloquentiæ principes explicantur et illustrantur, etc.; accesserunt ejusdem Orationes et Carmina omnia iterum edita, etc.*, Florence, 1716 et 1717, 3 vol. in-fol. 2° *Dicci Lezioni composte sopra il quarto sonetto della prima parte del Canzoniere del Petrarca*, Ravenne, 1707, in-4°. 5° Sept leçons dans le 5° volume de la seconde partie des *Prose fiorentine*, et quatre autres dans le 4° volume, sur différents sujets, tels que la théologie des païens, la doctrine de Platon, les antiquités, etc. 4° Plusieurs compositions en vers et en prose, restées manuscrites ou publiées dans divers recueils. G—É.

AVERANI (JOSEPH), frère du précédent, né à Florence en 1662, fut professeur de droit à Pise, et y mourut le 24 août 1758. Il publia en 1703 : *Disputatio de Jure belli et pacis*. On a de lui plusieurs opuscules, entre autres : *Dissertatio de calculorum seu lutrunculorum Ludo*, imprimée dans le tome 7 du recueil intitulé : *Miscellanea di varie operete*. Il a donné en latin des interprétations du droit en 3 livres. Les deux premiers parurent à Leyde, 1716, 1756, 2 vol. in-8°; les trois derniers à Leyde, 1742-46. L'ouvrage entier a été réimprimé à Lyon, 1751, 2 vol. in-4°; à Leyde, 1755, 2 vol. in-4°, ou 2 vol. in-8°; à Lyon, 1758, 2 vol. in-4°. « Ces interprétations sont savantes, dit Camus. L'objet principal de l'auteur est de faire disparaître les contradictions des lois ou antinomies apparentes : souvent il y réussit avec beaucoup d'habileté. » A. B—T.

AVERDY (CLÉMENT-CHARLES-FRANÇOIS DE L'), né à Paris, en 1725, était conseiller au parlement, lorsque sa réputation de probité, appuyée de la protection de madame de Pompadour, le fit nommer contrôleur général en 1765, à la place de Bertin. L'argent était rare, les dissolutions scandaleuses, et les circonstances difficiles. Les écrits ou couplets satiriques sont des sources où l'historien peut puiser plus qu'on ne pense. Le Noël fameux qui courut sur la cour de Louis XV, à l'époque de la nomination de l'Averdy, peignit sous des couleurs trop vraies l'apparition d'un homme honnête et impuissant dans le ministère des finances :

N'ayant de confiance
Qu'au poupon nouveau-né,
De l'Averdy s'avance
D'un air tout consterné,
Disant : Puisqu'en ce jour
Vous êtes notre oracle,
Jésus, je me livre à vos soins :
Pour subvenir à nos besoins
Il nous faut un miracle.

On attendait de l'Averdy des réformes heureuses et de sages économies; mais on ne lui donnait pas les

moyens de les effectuer. Il délivra le commerce des grains de ses entraves; mais ce principe, qui demande à être contenu dans de justes bornes, ne tarda pas à entraîner des abus dans son application. Il fallut imaginer de nouvelles ressources, et en revenir au désastreux moyen de l'augmentation des impôts. L'Averdy était un homme honnête et timide, et on l'accusa non-seulement d'autoriser ce qu'il ne pouvait pas empêcher, mais d'être le complice des abus sur lesquels il avait la faiblesse de fermer les yeux. N'ayant ni l'esprit de la cour, ni l'esprit de sa place, comme ministre il fit tout mal, même le bien. Il fut remercié la même année. Comme il n'avait pas répondu à l'attente générale, et qu'il n'avait pas fait de miracles, les couplets satiriques célébrèrent sa retraite, de même qu'ils avaient célébré son arrivée au ministère; et le Français léger se vengea et se consola d'être grevé de quelques impôts de plus, en chantant ce refrain qui courut dans le temps :

Le roi, dimanche,
Dit à l'Averdy :
Va-t'en lundi.

Voltaire lui a rendu plus de justice dans une lettre à Taboureur : « Ce ministre, dit-il, avait fait du bien. « On lui devait la liberté du commerce des grains, « celle de l'exercice de toutes les professions, la noblesse donnée aux commerçants, la suppression « des recherches sur le centième denier après deux « années, les privilèges des corps de ville, l'établissement de la caisse d'amortissement. Trop souvent le public est injuste et ingrat. » Retiré dans sa terre de Gambais, près de Montfort-l'Amaury, l'Averdy se livrait, dans la retraite, à la culture des lettres, et s'occupait du bonheur de ses vassaux, lorsque la révolution de 1789 arriva. Il en fut une des victimes, et les prétextes ne manquèrent pas pour le perdre. On accusa ce vieillard d'avoir été associé au monopole qui s'était exercé sous son ministère quarante ans auparavant; d'avoir, en 1789, par une suite de cette même haine pour le peuple, fait jeter des grains dans un des bassins de son parc de Gambais, et d'être ainsi complice de la famine, dont les vraies causes et les vrais auteurs n'étaient déjà que trop connus. L'Averdy entendit son arrêt de mort sans aucune émotion ni plainte; il regretta seulement la peine qu'il avait prise de prouver son innocence; et, pour que rien ne manque à l'intérêt de tout être sensible sur le sort de cet innocent et respectable vieillard, nous ajouterons qu'en allant au supplice, il relevait, par ses consolations et son exemple, le courage abattu d'un de ses compagnons d'infortune. Ce fut avec ce calme et cette fermeté qui n'appartiennent qu'à la vertu que l'Averdy reçut la mort à 70 ans, le 24 novembre 1795. L'académie des inscriptions et belles-lettres l'avait admis en 1764 au nombre de ses membres honoraires, à la place du comte d'Argenson. Il a laissé quelques ouvrages, tels que : 1^o *Code pénal*, 1752, in-12; 2^o *de la pleine Souveraineté du roi sur la province de Bretagne*, 1765, in-8^o; 3^o *Mémoire sur le procès cri-*

mincl de Robert d'Artois, pair de France, dans les *Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*; 4^o *Suite des Expériences de Gambais sur les blés noirs ou cariés*, 1788, in-8^o; 5^o (avec G. Poirier) *Tableau général, raisonné et méthodique des ouvrages contenus dans le Recueil des Mémoires de l'académie des inscriptions, depuis sa naissance jusqu'à et compris 1788*, Paris, 1791, in-4^o. S—Y.

AVEROLDI (JULES-ANTOINE), savant antiquaire du 17^e et du 18^e siècle, naquit à Venise, le 6 janvier 1651. Après avoir été reçu docteur en droit à Padoue, il se livra à l'étude des antiquités, et se forma une riche collection de livres, d'inscriptions et de médailles. Son goût le porta à traduire en italien le *Discours sur douze médailles des jeux séculaires de l'empereur Domitien*, écrit en français par Rainssant, de Reims, médecin et antiquaire du roi de France. La traduction d'Averoldi parut à Brescia, 1687, in-8^o. Il eut aussi de grandes connaissances et un goût très-exercé en peinture. Il en donne la preuve dans le *Scelte Pitture di Brescia additate al forestiere*, Brescia, 1700, in-4^o. Il n'y traite pas seulement de la peinture, il y parle aussi des antiquités et des monuments remarquables que renferme Brescia; il rétablit quarante inscriptions qui avaient été publiées d'une manière incorrecte par Rossi et Vinacesi. Averoldi mourut à Brescia, le 5 juin 1747. Outre les deux ou vrages cités, il a laissé un grand nombre de mémoires sur des objets curieux conservés en manuscrit dans sa famille. G—É.

AVERRHOËS ou AVERROËS, le premier et le plus célèbre des philosophes arabes, naquit à Cordoue vers le milieu du 12^e siècle. Sa famille tenait un rang distingué dans cette ville. Doué des plus heureuses dispositions pour l'étude, Averrhoës parcourut, jeune encore, le domaine presque entier du savoir humain; mais il s'attacha de préférence au droit, à la philosophie et à la médecine; dans cette dernière science, il eut pour maître le fameux Avenzoar. La renommée que lui firent ses ouvrages, jointe à ses connaissances étendues en jurisprudence, attira sur lui l'attention et les faveurs de l'émir Almanzor, qui le nomma grand juge de Maroc. Les suffrages de ses compatriotes l'appelèrent, vers le même temps, à exercer la mêmes fonctions dans sa ville natale. Après avoir organisé et réglé l'administration de la justice dans la province de Mauritanie, Averrhoës obtint de l'émir la permission de se faire suppléer en Afrique et revint à Cordoue. Il n'y vécut pas longtemps tranquille : sa haute position lui fit des envieux; et la hardiesse de ses opinions philosophiques déchaîna la haine des vrais croyants : accusé, et probablement aussi convaincu, de professer des principes en contradiction avec le Coran, il fut dépouillé de ses dignités et de ses biens. Il se retira à Fez; mais le gouverneur le fit mettre en prison, et Almanzor le condamna à rétracter ses erreurs à la porte de la mosquée de Maroc, et à recevoir sur le visage les crachats des passants. Après avoir langué quelque temps dans la misère, le philosophe rentra en grâce, et fut remis en possession de sa charge, et de sa fortune. Il mourut à Maroc, l'an 595 de l'hégire (1198 de notre ère),

selon son biographe Abou-Osaïbah, ou l'an 605, selon d'autres auteurs. Il serait difficile, dans l'état actuel de nos connaissances, d'exposer avec exactitude et précision les conceptions philosophiques d'Averrhoës ; nous essaierons toutefois d'en donner une idée générale et sommaire, d'après les documents connus. La philosophie, puisée par les Arabes à la source grecque, et cultivée avec zèle depuis quatre siècles, grâce à la protection éclairée des califes, avait successivement développé, sous la double influence de l'aristotélisme et de l'orientalisme, les systèmes principaux qui reparaissent toujours à chaque grande évolution de la pensée humaine : le rationalisme, le matérialisme, le scepticisme et l'illuminiisme avaient été successivement représentés par Alkendi, Avicenne, Al Gazel, Tophail. A la fin du 12^e siècle, deux doctrines étaient en présence, l'illuminiisme et le rationalisme. Averrhoës essaya de les concilier en construisant, à l'exemple des néoplatoniciens, un système éclectique basé sur une conception orientale. Il emprunta à la doctrine des émanations, interprétée d'une manière nouvelle, la solution du grand problème de l'origine des choses, puis il s'efforça de faire concorder, avec les catégories d'Aristote, les émanations de tous les degrés. Les combinaisons logiques dominant dans ce système, dont toutes les parties portent l'empreinte du génie péripatéticien. Les historiens de la philosophie diffèrent sur la question de savoir si Averrhoës admettait avec Aristote l'éternité de la matière, ou s'il affirmait, avec les panthéistes, qu'elle n'est qu'une émanation de la substance infinie. Les données nous manquent pour trancher cette difficulté et pour fixer la valeur de la tentative du philosophe de Cordoue. Averrhoës se mettait peu en peine de faire concorder ses doctrines avec le Coran : il considérait la philosophie comme une chose essentiellement distincte de la religion ; et celle-ci n'était, selon lui, qu'une enveloppe grossière, qu'une forme erronée de la vérité. Aussi l'entendait-on s'écrier : *Moriatur anima mea morte philosophorum*. L'idée de cette distinction est clairement exprimée dans son traité intitulé *Destruction de la destruction*, qu'il composa pour repousser les attaques dirigées contre la philosophie par Al Gazel, dans sa *Destruction des philosophes*. Ce dernier reprochait surtout aux péripatéticiens d'être en opposition avec les dogmes de l'islamisme. Averrhoës répondit qu'une proposition vraie en théologie pouvait être fausse en philosophie, et réciproquement. Un auteur du 13^e siècle, Gilles Colonne, archevêque de Bourges, qui s'était trouvé à la cour de l'empereur Frédéric II avec deux fils d'Averrhoës, rapporte que celui-ci appelait le judaïsme une religion d'enfants, le christianisme, une religion impossible, à cause du mystère de l'eucharistie, et l'islamisme, une religion de pourceux. Ce triple jugement, s'il n'est pas authentique, est du moins en conformité parfaite avec l'ensemble des opinions d'Averrhoës, que les musulmans orthodoxes ont toujours rangé parmi les hérétiques ou les suspects. C'est principalement à ses travaux sur Aristote qu'Averrhoës dut la grande et longue

célébrité dont il jouit chez ses compatriotes et dans nos écoles du moyen âge. Esprit positif, hardi, pénétrant, vaste, et dialecticien rigoureux et subtil, il se montra le digne interprète du Stagyrte, dont il commenta, éclaircit, expliqua toutes les œuvres ; labeur immense, qui fit donner à son auteur les surnoms de *Commentateur* et d'*Ame d'Aristote* (1). Averrhoës ne savait pas le grec ; il travaillait sur des traductions de seconde main. La traduction latine de ses œuvres, la seule que nous possédions, n'a pas été faite sur le texte arabe, mais sur des traductions hébraïques : aussi sa version et son commentaire, si utiles au moyen âge, qui ne connut Aristote que par eux, ont-ils depuis longtemps perdu tout leur prix. Comme la plupart des philosophes arabes, Averrhoës joignit à la culture de la philosophie celle de la médecine. Il écrivit même plusieurs ouvrages sur cette science, et entre autres le *Colliget* (2). Toutefois il s'occupa moins de la pra-

(1) Si l'on veut prendre une excellente idée des différentes sectes qui partagèrent la philosophie arabe, et en particulier de celle des *Philosophes* à laquelle Averrhoës appartenait, on ne saurait mieux choisir que l'ouvrage publié par A. Schmolders sous ce titre : *Essai sur les écoles philosophiques chez les Arabes, et notamment sur la doctrine d'Algazzali*, Paris, Didot, 1842.

D—B—G.

(2) La bibliographie d'Averrhoës est très-compiquée, et très-imparfaitement présentée dans les ouvrages classiques. Il nous suffira de donner une indication sommaire et aussi exacte que possible des principaux ouvrages imprimés ou manuscrits. Nous commençons par ceux qui sont consacrés à la médecine. 1^o *Colliget, libri septem* (Ketâb al Kolijât, *Liber universalis de medicina*). C'est un système théorique de médecine envisagée suivant les principes d'Aristote ; la lecture de ce livre est fastidieuse et n'est guère profitable. Voici, d'après l'édition de Venise de 1553, l'indication des matières traitées dans chacun des sept livres que contient le *Colliget* : 1^o *de Anatomia* ; 2^o *de Sanitate* ; 3^o *de Aegritudinibus et Accidentibus* ; 4^o *de Signis sanitatum et aegritudinum* ; 5^o *de Cibis et Medicinis* ; 6^o *de Regimine sanitatis* ; 7^o *de aegritudinum Curatione seu ingenio sanitatis*. Le texte arabe n'a jamais été imprimé ; nous ne l'avons trouvé mentionné dans aucun catalogue de manuscrits. La traduction latine, faite probablement sur une traduction hébraïque, a été exécutée pour la première fois vers la fin du 14^e siècle, par Armingadus Blasius. Cette traduction a été imprimée à Venise, en 1482, in-fol. ; ibid. 1490, in-fol., avec le *Theisir* d'Avenzoar ; ibid. 1496, in-fol., avec le *Theisir* et l'*Antidotarium* du même auteur ; ibid. 1497, in-fol., avec le *Theisir* ; ibid. 1507, in-fol., avec le *Theisir* et l'*Antidotarium* ; ibid. 1510, in-fol. ; ibid., 1514, in-fol. (goth.), avec le *Theisir* et les corrections de H. Suzianus (voy. Maître, *Ann. typogr.*, éd. de Panzer ; Hain, *Répert. bibl.*, n^o 2186, 7-8-9, et le Cat. de la bibl. Mazarienne) ; Lyon, 1531, in-8^o, avec le *Theisir* ; Venise, 1549, avec le *Theisir*, l'*Antid.*, le comm. d'Averrhoës sur les *Cantica* d'Avicenne, son traité de *Theriaca*, ses *Collectanea*, coordonnées avec les parties correspondantes du *Colliget* ; la traduction des chap. 47, 48, 49 du 5^e livre du *Colliget*, par J. Mantino ; les *Salut. contradict.* d'A. Zimara, les *Correctiones* d'A. Alpagus ; ibid., 1555, in-fol., conforme à la précédente, seulement le *Theisir* et l'*Antid.* n'y sont pas ; ibid., 1574, in-8^o. — 2^o Le 5^e livre du *Colliget* se retrouve dans un recueil qui a pour titre : *de Simplicibus medicinis, Argent.*, 1554, in-fol. — 3^o Tout ce qui dans le *Colliget* se rapporte aux fièvres a été réuni en un corps d'ouvrage dans : *de Febris, apus aureum* (p. 408, verso) ; Venise, 1576, in-fol. — 4^o *De Venenis* ; de *Tyriaca* ; de *Concord. inter Arist. et Galien.* ; de *General. sanguinis* ; *Secreta Ypoeratis*, s. l. ni d., in-fol. ; de *Venenis*, avec le *Regimen sanitatis* de Magnus ; Lyon, 1517. — 5^o *De Theriaca Tractatus*, Venise, 1552 ; ibid., 1562. — 6^o *Collectaneorum de Re medica sectiones tres : de sanitatis Functionibus ex Arist. et Gal., de Sanitate tuenda ex Gal., de Morbis curandis*, trad. par J. Bruyerinus ; Lyon, 1557, in-4^o. — 7^o *Cantica Avicennae cum Averrhois commentariis*, Venise, 1484, in-fol. ; ibid., 1553, in-fol., avec les corrections d'Alpagus. — 8^o *Paraphrasis Averrhois in de Partibus et Generatione animalium Aristotelis*, Rome, 1521, in-fol. — Il existe en manuscrit des commentaires d'Averrhoës sur le *Poema de medicina Principiis Avicennae* (voy. Casiri, *Bibl. arab.-hisp. Escur.*, t. 4, et Cat. des Mss. de la bibl. d'Oxford), sur divers ouvrages de Galien (Casiri, *loc. cit.*)

tique que de la théorie de l'art de guérir, et l'on rapporte qu'il avait coutume de dire qu'un médecin honnête doit trembler quand il veut faire la moindre application pratique, tant il est difficile de bien préciser les cas. C. W—R.

AVERSA (THOMAS), poète italien du 17^e siècle, était d'Amistrato, ville de Sicile, mais s'établit, dès sa première jeunesse, à Palerme, où il passa la plus grande partie de sa vie, livré à l'étude des lettres. Il fut d'abord attaché au cardinal Giannettino Doria, archevêque de Palerme, puis à Louis de Moncade, duc de Montalte; enfin à Diégo d'Aragon, duc de Terra-Nuova, qui l'emmena en Espagne, où il se fit estimer par son savoir. Le duc ayant été nommé ambassadeur auprès de l'empereur Ferdinand III, puis auprès du pape Alexandre VI, Aversa eut l'occasion de se faire des amis, tant à Vienne qu'à Rome, parmi les littérateurs les plus distingués. De retour à Palerme, il y mourut d'une attaque d'apoplexie, le 5 avril 1663. On a de lui les ouvrages suivants : 1^o *Piramo e Tisbe*, idylle en langue sicilienne, Palerme, 1617, in-8^o. 2^o *Gli Avventurosi intrichi*, comédie en prose, Palerme, 1657, in-8^o. 3^o *La Notte di Palermo*, première comédie en langue sicilienne (en vers), Palerme, 1638, in-8^o. 4^o *Il Pellegrino, ovvero la Sfinge debellata; il Sebastiano, il Bartolommeo*, tragédies sacrées, Palerme, 1641 et 1645, in-8^o. 5^o *Il primo tomo dell' Eneide de Virgilio, tradotto in rima siciliana*, Palerme,

1634, in-12. Ce 1^{er} volume contient les quatre premiers livres; le 2^e volume, qui parut en 1637, in-12, contient les quatre suivants; enfin le 3^e et dernier, imprimé en 1660, in-12, contient le reste de l'*Enéide*. 6^o *La Corte nelle selve, Trattenimenti modesti ed utili*, etc., Rome, 1657, in-12. Ces Amusements sont partagés en plusieurs veillées, pour les derniers jours du carnaval; l'auteur s'y est déguisé sous le nom de *Tomino d'Amistrato*; il y a joint une de ses comédies, intitulée : *Notte, Fato ed Amore*, et des observations sur cette pièce. Il a encore composé d'autres comédies, des tragi-comédies, des chansons siciliennes et des poèmes, qui sont imprimés à part, ou insérés dans divers recueils. G—É.

AVESANI (JOACHIM), né en 1741, à Vérone, étudia chez les jésuites, dont il embrassa la règle. La suppression de la société l'ayant laissé sans emploi, il exerça les fonctions de précepteur à Bologne, à Modène et à Mantoue. De retour à Vérone, il y fut nommé professeur de rhétorique; et, en 1775, il prit possession de cette chaire par un discours dans lequel il prouve que la religion chrétienne a toujours favorisé la culture des lettres et des arts. Joignant à des talents distingués toutes les qualités d'un bon professeur, Avesani se fit élérer de ses élèves, dont plusieurs, par leurs succès, le récompensèrent de ses soins. Forcé par l'âge de renoncer à l'enseignement, il se chargea de la direction du séminaire de sa ville natale; et il mourut au mois d'avril 1818, âgé de 77 ans. On a de lui : 1^o *Poesie italiane e latine*, Vérone, 1807, in-12. Dans ses vers italiens, Avesani se montre poète élégant et facile. Ses vers latins annoncent un homme nourri de la lecture des classiques. 2^o *Le Metamorfosi, canti 6*, ibid., 1812, in-12. C'est l'édition la plus complète de ce poème, où l'on admire, avec une versification simple et naturelle, une narration pleine de grâce, l'art de présenter en badinant d'utiles leçons et celui de rappeler des événements honorables pour sa ville natale. 3^o *Scherzi poetici*, Venise, 1814, in-4^o. L'auteur a réuni sous ce titre deux *canzonette* déjà publiées plusieurs fois : l'une *Per la Morte di un grillo*; l'autre *Prosopopea del medesimo grillo*. L'un des anciens confrères d'Avesani, Magnani, conservait quelques-uns de ses poèmes latins inédits, parmi lesquels on cite celui sur l'origine des métaux et celui sur l'hypochondrie. Enfin on lui doit une édition de l'*Orlando furioso*, Vérone, 1820, 4 vol. in-12. Il a retranché de cette édition, réduite à 44 chants, tous les passages licencieux, et rempli les lacunes par des morceaux dans lesquels il a si bien imité la manière de l'Arioste, qu'il est souvent impossible de les reconnaître. W—S.

AVESBURY (ROBERT), historien anglais du 14^e siècle. On ne connaît rien de sa vie, sinon que, d'après le titre de son ouvrage, il dut être greffier de la cour de l'archevêque de Cantorbéry. Son histoire, intitulée : *Mirabilia Gesta magnifici regis Angliæ domini Edwardi tertii*, contient le détail de tout ce qui s'est passé pendant la vie d'Edouard III, depuis sa naissance jusqu'en 1356, époque où l'ouvrage resta incomplet, sans doute par la mort de

— Les œuvres philosophiques d'Averrhoës se composent de commentaires sur tous les traités d'Aristote, sauf la *Politique*, et d'ouvrages originaux. Ces commentaires, avec les traités correspondants d'Aristote, ont été publiés successivement à Venise, en 1489, 2 vol. in-fol., goth. (édition que nous n'avons trouvée indiquée nulle part, et qui existe à la bibl. de l' Arsenal); ibid., 1495, 1496, 1497, 1500, in-fol. Ils ont été imprimés avec les ouvrages médicaux et philosophiques du médecin arabe, à Venise, en 1552, 11 vol. in-fol.; en 1560, en 1562; en 1574, 11 vol. in-8^o. Nous ne mentionnerons pas ici les éditions, anciennes ou récentes, des divers commentaires publiés isolément en latin et en hébreu. — Parmi les traités originaux de philosophie, nous indiquerons : 1^o *Subtilissimus liber, qui dicitur destructio destructionum philosophiæ Algazzali*, avec ou sans *Libellus seu Epistola de Connectione intellectus abstracti cum homine*, Venise, 1495, 1496, 1497, in-fol.; ibid., inq. en 1526, et publié en 1527, in-fol. — 2^o *Libellus de substantia orbis*, Venise, 1482, 1496, 1508, in-fol.; Pavie, 1520, in-8^o; Venise, 1525, in-fol.; 1552, in-fol. — 3^o *De animæ Beatitudine*, Bonon., 1501, in-fol.; Venetiis, 1524, in-fol. — On peut voir la liste des ouvrages manuscrits de philosophie et de jurisprudence d'Averrhoës dans Casiri (*loc. cit.*, t. 1); dans les Catalogues des manuscrits de la bibl. du roi; de la bibl. de Turin, t. 1; de la *Bibl. medicea*; dans le *Catal. manuscript.* de G. Haenel, Leipsick, 1850, et dans la *Bibl. hebr.* de Wolf. Ils sont très-nombreux, et si on juge de leur importance par celle des commentaires sur Aristote, il est à regretter qu'on ne les connaisse que par leurs titres. — Parmi les biographies d'Averrhoës, nous citerons, comme étant à la portée du plus grand nombre des lecteurs : J. Leo Afer (*de Viris illustribus apud Arabes*), dans la *Bibl. græca* de Fabricius, t. 15, p. 282, Hamb., 1726; Etienne de Villa, *Vie des douze princes de la médecine* (en espagnol), Burgos, 1647, p. 94; N. Antonio, dans sa *Bibl. arab.-hisp.-retus*, t. 2, p. 240; Amoreux, *Essai sur la médecine des Arabes*, p. 145; enfin les divers historiens de la médecine. Toutes ces vies sont très-romanesques, et si l'on veut avoir des renseignements auxquel on puisse se fier, il faut recourir aux *Éclaircissements* sur la biographie d'Averrhoës insérés par Lehrecht dans : *Magazin für Literatur des Auslandes*, 1812. M. Munk nous a assuré que la vie la plus exacte d'Averrhoës se trouve dans un manuscrit arabe qu'il a rapporté d'Égypte à la bibliothèque royale, et qui est intitulé : *Vies des médecins*, par Ibn-Abi-Oscibia. Nous mentionnerons en finissant : *Amb. Nolani Castigationes adversus Averrhoem*, Venise, 1552, in-fol. D—E—C.

l'auteur. Ce morceau estimable de l'histoire d'Angleterre est un récit des faits, justifié par des copies fidèles des actes publics. L'auteur, plus exact que la plupart des écrivains de ce temps, a donné les dates des événements. Si son style a la rudesse de cette époque, ce défaut est amplement compensé par la candeur et l'impartialité de l'historien. Cet ouvrage curieux resta longtemps inconnu, même des savants anglais. En 1720, Thomas Hearne le fit imprimer à Oxford, après avoir collationné trois manuscrits, qu'on croit être du temps de l'auteur. Tyrrell, dans la préface du 5^e vol. de son *Histoire générale d'Angleterre*, dit qu'Avesbury était un écrivain recommandable pour son temps, et très-exact dans le compte qu'il rend des actions du roi Édouard au delà de la mer, ayant consulté plusieurs lettres originales écrites par des personnes distinguées. L'édition qu'Hearne a donnée de cette histoire est accompagnée d'un appendix contenant plusieurs pièces curieuses, et entre autres, une copie de la correspondance de Henri VIII avec Anne de Boulen. D—T.

AVESNE. Voyez DAVESNE.

AVESNES (BAUDOUIN D'). Voyez BAUDOUIN.

AVIANO (JÉRÔME), Vicentin, fut un des poètes de son temps qui réussirent le mieux dans le genre plaisant ou burlesque. Il florissait en 1610 ; on trouve, dans le 3^e livre du recueil des *Rime piacevoli*, Vienne, 1610, in-12, et dans un autre recueil de ces mêmes *Rime*, 1627, in-12, trois *capitoli*, ou éphémères satiriques dont il est l'auteur, le premier, adressé à une dame, pour se plaindre de l'amour ; le second, à un seigneur vicentin, pour le féliciter de son mariage ; le troisième, à la louange des cervelas et des boudins de Milan. Ce dernier est tout à fait dans le genre des *capitoli* du Berni, du Mauro, du Lasca et des autres poètes burlesques, qui, soit pour se moquer des éloges que l'on faisait souvent de gens et de choses peu louables, soit par pure plaisanterie, se mirent à faire l'éloge des fruits, des viandes, des anguilles, de la salade, des fèves, de la soif, et même de la peste. G—É.

AVIAU DU BOIS DE SANZAY (CHARLES-FRANÇOIS D'), archevêque de Bordeaux, naquit le 7 août 1736, au château du Bois de Sanzay, diocèse de Poitiers. Il était l'aîné de sa famille, mais il renonça à cet avantage pour embrasser l'état ecclésiastique, fit ses études chez les jésuites, à la Flèche, puis au séminaire de St-Sulpice, à Paris. Reçu docteur à la faculté de théologie d'Angers, il fut nommé chanoine à la collégiale de St-Hilaire, ensuite au chapitre de la cathédrale et grand vicaire du diocèse. C'est alors qu'il fut chargé de prononcer l'oraison funèbre de Louis XV, qui fut imprimée, in-4^e de 64 p. Il remplissait depuis plusieurs années ces fonctions de grand vicaire, lorsque Lefranc de Pompignan, ayant donné sa démission en 1789, proposa à Louis XVI l'abbé d'Aviau pour lui succéder dans l'archevêché de Vienne. Mandé à Paris, il s'y rendit à pied ; et, lorsqu'on lui eut fait connaître le choix que le roi avait fait, il s'en déclara modestement indigne. Ce ne fut que par les ordres formels du monarque qu'il accepta. En prenant possession de son siège, le nou-

vel archevêque y porta les vertus qui l'ont distingué jusqu'à la fin de sa longue carrière, un grand zèle pour le bien de la religion, une simplicité vraiment évangélique, et surtout une charité dont les pauvres du diocèse de Vienne ont longtemps conservé le souvenir. Les jours d'épreuve et de tribulation pour le clergé arrivèrent ; l'archevêque de Vienne fut exposé aux persécutions réservées pour les ecclésiastiques qui refusèrent d'accepter la constitution civile du clergé. Il quitta sa patrie en 1792 ; et, pénétré d'une profonde vénération pour St. François de Sales, il se rendit à Annecy, où l'on conserve les restes de cet évêque. Là, il dirigeait les consciences, édifiait les jeunes ecclésiastiques par ses exemples, ses entretiens et sa charité. La Savoie ayant été envahie par les armées françaises, il alla demander l'hospitalité dans la célèbre abbaye d'Ensiedlen ou de Notre-Dame-des-Ermites. Quoiqu'il se fût annoncé comme un pauvre prêtre, on le reconnut, et il fut accueilli avec tous les honneurs dus à son rang. Ensuite il se rendit à Rome, où il fut reçu avec une bonté touchante par le pape Pie VI. C'est là que lui fut donné par ce pontife le nom de *saint archevêque*, que confirma plus tard Pie VII. Tourmenté par le désir de servir son église, l'archevêque de Vienne rentra secrètement en France en 1797 : il fit encore ce voyage à pied, un bâton à la main, et ce fut ainsi qu'il parcourut son diocèse, se résignant aux privations, et vivant comme un pauvre missionnaire, exposé à être arrêté. Il administrait aussi les diocèses de Die et de Viviers, qui étaient vacants, l'un par la mort du titulaire, l'autre par l'apostasie de son premier pasteur. Déguisé en paysan, d'Aviau parcourait les montagnes du Dauphiné, du Vivarais et du Forez, portant de village en village les consolations et les secours de la religion. Il avait établi le centre de son périlleux apostolat dans les montagnes du Vivarais ; et souvent il disait la messe sur le tombeau de St. François Régis, qui, placé sur une haute montagne, était protégé par les difficultés du lieu et par la piété des habitants de la Lozère. Quand le missionnaire était poursuivi par les persécuteurs de ce temps-là, il se réfugiait dans le château de madame de Lestranges, près d'Annonay. Le concordat ayant rendu la paix à l'Eglise de France, il donna sa démission. Appelé au siège archiepiscopal de Bordeaux, il y fut installé le 9 avril 1802. Il serait difficile de dire tout le bien qu'il fit alors au milieu de son nouveau troupeau. Ne trouvant que des débris, sa première pensée fut de relever toutes les institutions réellement utiles, et il anima du même zèle tous les pasteurs de son diocèse. Après avoir rétabli son grand séminaire, il acheta l'ancien séminaire de Bazas pour y fonder une école ecclésiastique. Il acquit ensuite l'ancienne abbaye de Verdelay, afin d'y établir un lieu de retraite pour les prêtres infirmes ou âgés. Il fallait des missionnaires pour ranimer la piété des fidèles : il acheta pour eux une maison. Il appela à Bordeaux les frères des écoles chrétiennes, les sœurs ursulines, celles de la Réunion et du Sacré-Cœur, afin que les enfants des deux sexes fussent instruits dans la re-

ligion et dans les premières connaissances humaines; enfin il procura des établissements aux jésuites et aux trappistes. La première guerre d'Espagne, en 1809, lui fournit de nouvelles occasions de manifester son zèle et de pratiquer la charité. On dirigea sur Bordeaux les prisonniers espagnols, ainsi que les ecclésiastiques et les laïques condamnés à l'exil: le prélat allait visiter et consoler ces malheureux. Ses revenus ne pouvant suffire aux secours qu'il répandait, il y consacra la petite somme destinée à entretenir le mobilier de l'archevêché. A quelque religion que l'on appartint, on trouvait près de lui le même accueil. Les protestants étaient admis à sa table, souvent à ses aumônes; et l'on doit surtout à sa haute sagesse l'union parfaite qui régna toujours dans son diocèse entre eux et les catholiques. En 1814, Napoléon avait convoqué à Paris les évêques de France, espérant leur faire approuver et confirmer les violences qu'il exerçait contre le pape. L'archevêque de Bordeaux défendit les droits du saint-siège avec une sainte liberté. Des évêques qui avaient tenu le même langage furent emprisonnés et persécutés; mais sans doute on craignit, si on le traitait avec la même rigueur, d'exciter dans le public une trop vive indignation. A l'époque du 12 mars, l'archevêque prit une grande part aux événements qui annoncèrent la restauration, et qui, selon sa propre expression, l'avaient assurée. *Præsagiabant et præsagiendo maturabant*. L'archevêque se rendit à la cathédrale; il reçut le duc d'Angoulême à la porte de l'église, et lui dit: « Affligés par une suite de calamités, nous avons gémi pendant que nous adressions nos prières au ciel, afin qu'il daignât y mettre un terme; nous ne cessons d'être agités par la crainte et l'espérance. Ces émotions pénibles sont enfin calmées par la présence de Votre Altesse Royale. J'ose la supplier, au nom de mon clergé et des fidèles de mon diocèse, de transmettre à S.M. Louis XVIII l'assurance qu'elle ne trouvera pas dans ses États de sujets plus fidèles et plus dévoués. » Après les cent jours, l'archevêque de Bordeaux fut nommé pair de France, cordon bleu, et il aurait probablement reçu le chapeau de cardinal, sans l'événement aussi affligeant qu'imprévu qui vint éprouver sa constance et sa piété. Dans la nuit du 9 mars 1826, le feu prit aux rideaux de son lit: ayant été gravement atteint, il reçut les secours les plus prompts; mais les symptômes devinrent alarmants, il reçut l'extrême-onction et le viatique. Au mois de juin, son état fut jugé tel que le chapitre et les grands vicaires annoncèrent pour la seconde fois des prières publiques. Cependant le 26 de ce mois il eut la force de venir sur son balcon, d'où il bénit deux ou trois mille enfants qui faisaient la procession du jubilé, conduits par les frères des écoles chrétiennes. Enfin il succomba le 11 juillet 1826. Pendant ces quatre mois d'épreuve, tous les habitants, sans distinction de classe ou de culte, se portaient dans les églises, ou se rendaient à la porte du palais épiscopal; tous les vœux demandaient la conservation de celui que l'on appelait le *père des pauvres*. Ses obsèques furent célébrées le 18 juillet

avec la plus grande pompe. Tous les fidèles du diocèse y étaient accourus. Comme saint Augustin, d'Aviau mourut *sans faire de testament, parce qu'il ne laissa point de quoi en faire un*. Il fallut que l'État fit les frais de ses funérailles. Son cœur fut déposé dans l'église de St-Hilaire à Poitiers, conformément à ses dernières volontés. L'abbé Lambert, vicaire général, fit l'oraison funèbre. *Le Mémorial catholique*, dans ses numéros de mai et juin 1827, a publié des lettres que le prélat avait écrites au sujet des discussions sur l'ultramontanisme et le gallicanisme. Voy. l'écrit intitulé *Doctrine de l'Eglise de France sur l'autorité des souverains pontifes, et sur celle du pouvoir temporel, etc.*, avec des observations adressées aux rédacteurs du *Mémorial catholique sur les lettres de monseigneur C.-F. d'Aviau, archevêque de Bordeaux, publiées dans les numéros de mai et de juin 1827*, par l'auteur de cet article, Paris, 1827, in-8°. On voit dans cet ouvrage que d'Aviau était fort attaché aux anciennes doctrines; et son entière soumission au saint-siège s'y manifeste clairement. On a encore de lui: 1° *Écrit sur le prêt à intérêt du commerce*, Lyon, 1799. 2° *Mélanie et Lucette, ou les Avantages de l'éducation religieuse, ouvrage utile aux jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe*, Poitiers, 1811, in-12, nouvelle édit., Tours et Paris, 1823, in-18. 3° On a publié un *Précis de la vie de monseigneur Charles-François d'Aviau, etc.*, suivi d'un discours de ce prélat sur le triomphe de la croix, d'après un manuscrit de l'auteur, par J. Tournon, in-8° de 50 pages, Montpellier, 1829. Dans la même année fut terminé, sur les dessins de M. Poitevin, architecte, le monument qui renferme les restes de ce prélat dans la cathédrale de Bordeaux.

G—Y.

AVICENNE, ou correctement IBN-SINA (ABOU-ALI HOCÉÏN), le plus célèbre des médecins arabes, naquit en sefer 370 de l'hégire (août-septembre 980 de J.-C.), à Afchanah, bourg dépendant de Chyraz et dont son père était gouverneur. Il avait reçu de la nature des dispositions si heureuses, que, dès l'âge de cinq ans, il commença ses études à Bokhara, où son père le conduisit, et apprit en cinq ans les principes du droit, les belles-lettres et la grammaire. Toutes les branches des connaissances cultivées de son temps furent ensuite successivement l'objet de ses études. Il apprit les sciences physiques et naturelles, la logique, la métaphysique, et, à dix-huit ans, il était assez instruit pour entrer en lice avec ses maîtres. La médecine avait été particulièrement l'objet de ses études; il n'était encore qu'élève à Bokhara, dont la riche bibliothèque lui offrait tous les moyens de s'instruire, lorsqu'il guérit l'émir Nouh d'une maladie grave. Cette cure jeta les fondements de sa réputation et lui mérita la faveur du prince. De retour auprès de son père, il se forma, sous ses yeux, à l'administration et à la conduite des affaires. La mort lui ravit cet appui à l'âge de vingt-deux ans, et, depuis ce premier malheur, la vie d'Avicenne n'offre plus qu'un tableau de vicissitudes. Les princes samanides, ses protecteurs, s'avancant à grands pas vers leur

ruine, il se retira auprès du roi du Kharizm, où Alfarabius, Abou-Ryhan, et plusieurs autres grands hommes avaient déjà cherché un asile. Mahmoud-Sébek-Teghly, conquérant célèbre, qui joignait à la gloire des armes l'amour des lettres, et dont la cour était une académie de savants et de poètes, écrivit au roi du Kharizm de lui envoyer ces illustres savants. Alfarabius et Abou-Ryhan obéirent; mais Avicenne, qui craignait leurs intrigues et les caprices des grands, préféra prendre la fuite avec Abou-Sahal. Il se dirigea vers Abyverd, et erra longtemps dans le désert qui sépare cette ville du Kharizm, sans guide, sans vivres, et exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant. Abou-Sahal succomba; et Avicenne, plus heureux, arriva à Abyverd, malade et dénué de tout. De là, il alla à Djordjan. Une guérison désespérée qu'il fit dans un caravansérai lui fit une grande réputation; mais ce qui contribua surtout à sa fortune en ce pays fut la guérison du neveu de Cabous. (*Voy. CABOUS.*) Ce jeune homme était attaqué d'une maladie de langueur qui avait résisté à tous les remèdes. Avicenne, plus adroit, soupçonna qu'elle n'avait d'autre cause que l'amour. Pour s'en assurer, il amena un jour la conversation sur les diverses femmes de la ville, et il reconnut, à l'agitation que le nom de la femme préférée déterminait dans le poulx du jeune prince, et la vraie nature du mal, et celle qui le produisait. Ce succès le mit en grande faveur auprès de Cabous; bonheur dont il jouit peu. Cabous passa du trône dans une prison. Avicenne, privé de son bienfaiteur, poursuivi par le ressentiment de Mahmoud-Sébek-Teghly qui avait envoyé son portrait dans tous les pays soumis à son influence, afin qu'on arrêtât celui qu'il représentait, se retira à Rey, où il acquit une grande faveur auprès de Madj-ed-Daulah, qui y régnait, en le guérissant d'une grande maladie. Il devint son premier médecin et son vizir. La marche de Mahmoud vers l'Irak le força d'abandonner encore ses dignités. Il alla à Hamadan, où la guérison de Chams-ed-Daulah lui valut la dignité de vizir de ce prince. Au bout de quelque temps, les troupes s'étant révoltées, sa maison fut pillée, et peu s'en fallut qu'il ne perdît la vie. Dégoûté alors des honneurs, il se cacha, et résolut de ne plus reparaître à la cour; mais Chams-ed-Daulah, attaqué d'une nouvelle maladie, le fit chercher avec tant de soin, qu'il découvrit sa retraite, et le força à reprendre ses dignités. Cependant les affaires de l'État ne lui firent point oublier ses travaux. Il consacrait le jour aux premières, et la nuit à ses plaisirs et à la composition de ses ouvrages. Ce fut dans ce poste éminent qu'il conçut le plan de son traité de métaphysique, intitulé : *Ketab el-Chefa*, et qu'il composa la première partie de ses *Canons*. À la mort de Chams-ed-Daulah, il se démit de sa place de vizir, et se retira chez un de ses amis, pour se livrer tout entier à la composition de ses ouvrages; mais un des ministres du successeur de ce prince, le soupçonnant d'entretenir des intelligences avec Ala-ed-Daulah, sultan d'Ispahan, le fit enfermer dans un château fort, d'où il ne sortit que lorsque ce

prince eut vaincu le successeur de Chams-ed-Daulah. Avicenne revint alors à Hamadan, y composa son traité de philosophie, intitulé : *Adouyeh-Felasyfeh*, et se rendit ensuite à Ispahan. Lorsqu'il approcha de cette ville, les courtisans d'Ala-ed-Daulah vinrent en grande pompe à sa rencontre, et le conduisirent dans un hôtel richement décoré qu'on lui avait préparé. Le prince le combla de bienfaits, et l'éleva à la dignité de vizir. Dans cette place éminente, il eut besoin de toute son habileté pour conserver les États de son prince, et le défendre lui-même contre Maçoud, fils de Mahmoud-Sébek-Teghly. Cependant les soins de la politique, les excès auxquels il se livrait à table et avec les femmes, avançaient le terme de sa vie. Un de ses esclaves, qui voulait s'emparer de ses richesses, ayant mêlé une forte dose d'opium à la potion qu'il prenait pour calmer ses attaques d'épilepsie, lui porta le coup mortel. Il eut bien la force de résister d'abord à la violence du poison; mais sa santé ne put se rétablir. Il mourut, âgé d'environ 56 ans, en ramadan 428 de l'hégire (1037 de J.-C.), à Hamadan, où il avait été forcé d'accompagner Ala-ed-Daulah. On voit encore dans cette ville les ruines de son tombeau. Si quelque chose peut excuser la passion d'Avicenne pour le vin, c'est l'origine qu'il lui donne. « Jamais je ne dors, dit-il, une nuit entière. Je travaillais continuellement, et je connus, au dérangement de ma santé et à l'affaiblissement de mes organes, que j'avais besoin de fortifier la nature. Je préférai le vin, cette liqueur salubre, au sommeil qui m'aurait ravi un temps précieux. » Ajoutons que les malheurs qu'il éprouva contribuèrent beaucoup à le jeter dans ce fâcheux excès. Avicenne est, sans contredit, un des hommes les plus extraordinaires qu'ait produits l'Orient. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'une rare facilité, il s'appliqua à toutes les sciences, et, malgré ses malheurs, ses emplois et ses excès, il composa sur toutes des ouvrages dont chacun semble avoir dû remplir tout entière la vie d'un homme laborieux. L'étendue de ses connaissances ne l'avait point garanti des travers de l'ignorance. Il composa plusieurs traités d'alchimie. La métaphysique l'avait également égaré, et, à force de raisonnements, il était devenu sceptique. On dit que, vers la fin de sa vie, il reconnut ses erreurs. Ce mélange de bien et de mal se retrouve dans tous ses ouvrages, et, si l'on en croit Abdallatif, le mal l'emporte; car cet écrivain dit qu'ils sont dangereux et qu'ils ont perdu beaucoup de gens (1). En Europe, ses principes philosophiques sont presque ignorés; il n'y est connu que comme médecin. Sous ce dernier rapport, son mérite repose sur des travaux de compilation, et, maintenant que l'on possède les monuments précieux de la médecine grecque, Avicenne est oublié comme tout ce qu'a produit l'école

(1) Les spéculations philosophiques d'Avicenne se rapportent presque exclusivement à l'ordre matériel. Admirateur passionné d'Aristote, la logique fut son point de départ, la base de ses spéculations naturelles. Ses écrits paraissent avoir principalement pour but de démontrer « que les phénomènes de la nature s'enchaînent « suivant un ordre déterminé par les catégories logiques. » C. W—A.

arabe; mais il n'en fut pas toujours de même. Aucun homme, depuis Galien et Aristote, n'a exercé dans la science un empire aussi absolu qu'Avicenne. Pendant près de six siècles, ses *Canons* furent suivis exclusivement en Europe dans les écoles. Ce n'est guère que depuis un siècle qu'ils ont été abandonnés par les universités de Montpellier et de Louvain, et c'est une justice à rendre aux universités d'Italie et de Paris que d'avancer qu'elles quittèrent les premières la doctrine des Arabes, pour revenir aux médecins grecs; mais il faut convenir aussi que d'un excès on est passé à l'autre, et qu'aujourd'hui Avicenne est trop négligé. Ses *Canons* ont été traduits et imprimés plusieurs fois, en tout ou en partie. La première de toutes ces traductions latines est celle qu'en fit Gérard de Crémone, vers le 12^e siècle, à Tolède, d'après le manuscrit arabe qui existe encore dans la bibliothèque de cette ville. Cette traduction fut imprimée à Paris, en 5 vol. in-fol., avec les commentaires de J. de Partibus. Cette édition est sans date; mais J. de Partibus nous apprend qu'il commença ses commentaires en 1452, et qu'il les finit en 1454. Tout porte à croire qu'elle parut peu après cette dernière époque, c'est-à-dire vers l'an 1460. Les principales éditions des ouvrages d'Avicenne sont : 1^o *Canon. Avic. libri quinque, lat. versi a G. de Cremona. Tractatus de viribus cordis*, Arnaldo de Villanova interpret., Venise, 1485. 2^o *Canon. Avic., hebraice*, Naples, 1492. Les juifs ont beaucoup étudié Avicenne, dont ils possèdent plusieurs traductions. Tout porte à croire que celle-ci est du rabbin Nathan Amathi. 3^o *Opera philosophica, castigata per canones regulares S. Aug. de Viridario*, Venise, 1495, in-fol. 4^o *Metaphysica, sive prima Philosophia, castig. per F. de Maerata et Ant. Francitanum*, Venise, 1495. 5^o *Textus sen Avic., et Cantica lat. cum Isagoge Joannitii*, Venise, 1507. 6^o *Canon., cum explan. Gentilis Folgin et supplementis J. a Partibus et Matth. de Grado*, Venise, 1520. 7^o *Quarta sen libri primi de universalis Ratione medendi*, Jac. Mantino medico hebræo interprete, Paris, 1552. Cet ouvrage a été traduit de nouveau par Gratiolus, et publié, avec des notes, à Venise, en 1580. 8^o *Compendium de anima, lat. fact. ab Alpago cum expos.*, Venise, 1546. 9^o *Prima sen quarti Can. de Febribus*, Paris, 1549. 10^o *Cantica, cum comment. Averrhoes.*, dans le t. 10 des *OEvres d'Aristote*, éd. de 1562. 11^o *Libri tertii sen secunda de Ægritudine nervorum, ex hebræo in lat. versa, Parisiis*, 1570, in-8^o; *ejusd. libri sen prima Tractatus quarti, in quo scribit de ægritudinibus capitis et noxa multa illarum in functionibus sensus et moderaminis, ex hebr. in lat. translatio, Parisiis*, 1572, in-8^o. Ces deux ouvrages sont trad. par Cinquarbes, professeur d'hébreu au collège royal de France. 12^o *Canonis libri quinque, cum præmissa autoris vita, accedit index J. Palamedis in Avic. libros*, Venise, 1582. 13^o *Libri quinque Canon. medicine, quibus additi sunt libri Logica, Phys. Metaph., Romæ, in typis Medicis*, 1593, in-fol. Cette édition est un chef-d'œuvre de typographie arabe. 14^o *Libri quinque Canon. Avic., ex vers. Ger. de Cremona et*

Alpago, castigat. a J. Costeo et Mos. annotationibus; præmissa est vita Avicennæ ex Jorjano Arabo ejus discip., a N. Massa lat. scripta, Venise, 1608, 2 vol. in-fol. Cette édition, quoique fautive, est celle qu'on cite le plus souvent. 15^o *Libri duo Can. Avic. arab. et lat. a P. Kirstenio, cum notis, Wratislaviæ*, 1609. 16^o *De Congelatione et Conglutinatione lapidis*, se trouve, 1^o dans le t. 1^{er} de l'*Ars aurifera*, édit. de Bâle, 1610; 2^o dans le *Gymnas. chymic.*, de 1659, et dans le *Gebrü Magisterium*, édit. de 1682. 17^o *Ars chymica, Perna*, 1572. 18^o *Ad regem Hasen Epistola de re recta*, imp. dans le *Theatrum chemic.* On trouve dans le même volume le petit traité intitulé : *Declaratio lapidis physiciæ*; mais plusieurs personnes croient que ces deux ouvrages ne lui appartiennent point. 19^o *Khothbah Ibn Sina*, prière d'Avicenne, imprimée à la suite des *Proverbes d'Ali*, Leyde, 1629. Vattier l'a traduite en français, sous le titre d'*Hymne d'Avicenne*, et l'a donnée à la suite des mêmes *Proverbes*, Paris, 1660. 20^o *Cantica Avicennæ ex arab. lat. redd. a J. Fauchero, Nemausi*, 1650. 21^o *De Morbis mentis Tractatus, ex arab. in lat. versus a P. Valterio*, Paris, 1659. 22^o *Canon. Avic. lib. primus, secundus, atque ex lib. quarto Tractatus de Febribus, interpret. et scholiis Vespicio fortunata et Plemblio, Lavanii*, 1658. 23^o *La Logique d'Avicenne, traduite en français par Vattier*, Paris, 1678. Vattier, médecin et professeur d'arabe, avait une prédilection particulière pour l'école arabe. Il avait achevé et remis au célèbre Boivin, son beau-frère, une traduction complète d'Avicenne. Depuis la mort de ce savant académicien, ce manuscrit s'est perdu. 24^o *De Tincturis metallorum*, Francfort, 1550, in-4^o, et dans le recueil de *Alchimia*, Francfort, 1550, in-4^o. 25^o *Porta elementorum*, Bâle, 1572, in-8^o. 26^o *Tractatus de Alchimia*, dans le 2^e vol. de l'*Ars aurifera*, et dans le 1^{er} de Manget. 27^o de *Mineralibus*, dans le *Magisterium* de Geber. 28^o *Expositio epistolæ Alexandri magni*, dans les deux mêmes recueils. Liuné a donné le nom d'*Avicennia* à un genre qui renferme des arbres singuliers qui croissent sur les bords de la mer, dans les pays situés entre les tropiques. On trouvera des détails très-étendus sur Avicenne dans l'*Histoire pragmatique de la médecine* de Sprengel, t. 2, p. 401, dans la *Bibliotheca arabico-hisp.* de Casiri, t. 1^{er}, p. 268, et dans l'*Histoire de la philosophie hermétique*. Ce dernier ouvrage donne une nomenclature détaillée des différentes parties de ses traités d'alchimie qui ont été publiés, et qu'il aurait été trop long de transcrire ici. Nous avons puisé nos détails biographiques sur Avicenne dans l'*Habyb-al-seïar* du célèbre Khondemir, historien persan. J—N., C. et A—N.

AVIENUS (RUFUS FESTUS) vécut vers l'an 400, et se livra à la traduction d'auteurs grecs en vers latins. Il a fait passer dans cette langue les *Phénomènes* d'Aratus, et le *Periegesis* de Denys, sous le titre de *Descriptio orbis terræ*. Il est encore auteur d'un poëme intitulé : *Ora maritima*, en vers iambes. Cet ouvrage, dans lequel il décrit les mers intérieures, paraît n'être qu'une traduction de quelques écrivains carthaginois. Le premier livre, renfermant

la description des côtes de la Méditerranée, depuis le détroit des Colonnes jusqu'à Marseille, est le seul qui nous soit parvenu. A ces différents ouvrages, on doit ajouter une petite pièce de vers adressée à Flavius Mummicius, et une allégorie des sirènes. On lui attribue encore une traduction de quarante-deux fables d'Ésope, en vers élégiaques; mais Harles, et avant lui Canniegeter, ont prétendu que cette pièce est d'un Flavius Avienus, antérieur à celui-ci de deux cent quarante ans. D'autres savants, Vossius, et, de nos jours, Wernsdorf, frappés de la ressemblance de style qui existe entre les ouvrages d'Avienus, dont nous avons parlé, ont cru pouvoir affirmer qu'ils sont tous du même Rufus Festus Avienus. L'édition princeps d'Avienus est de Venise, 1488, in-4°; elle ne contient d'Avienus que ses traductions d'Aratus et de Denys. L'édition de Madrid, 1634, contient de plus les fables de cet auteur. H. Friesemann a donné une édition de la *Description de la terre* avec des notes de Schrader, Heinsius, Saumaise, etc., Amsterdam, 1786, in-8°. Les meilleures éditions des fables sont celles d'Amsterdam, 1731, in-8°, avec les notes de Cannegeter; et d'Amsterdam, 1787, in-8°, avec les notes de Nodell. Les fables ont été traduites en français par F. Sugier, Besançon, 1819, in-18. Les meilleures éditions de la traduction d'Aratus se trouvent dans les *Syntagma Aratorum* de Grotius, Leyde, 1600, in-4°, et dans le second volume de l'*Aratus* de Th. Buhle. Les deux ouvrages géographiques d'Avienus sont insérés dans le t. 4 des *Geographiæ veteris Scriptores*, Oxford, et dans le t. 5 des *Poetæ latini minores* de Wernsdorf, dont le commentaire est excellent. L. R—E.

AVILA Y ZUNIGA (don Louis d'), grand commandeur de l'ordre d'Alcantara, natif de Placentia, dans l'Estramadure, à la fois diplomate, général et historien, fut honoré de l'estime et de la faveur de Charles-Quint, qui l'envoya en ambassade auprès des papes Paul IV et Pie IV, pour presser les opérations du concile de Trente. D'Avila accompagna ensuite ce monarque dans la guerre contre les protestants d'Allemagne, et au siège de Metz, en 1552, où il commanda la cavalerie. On a de lui des *Commentaires de la guerre d'Allemagne faite par Charles V, pendant les années 1546 et 1547*, Madrid, 1549, in-8°, en espagnol, dont on fit deux éditions, l'année suivante, à Tolède et à Anvers. Cet ouvrage fut trad. depuis en plusieurs langues; l'auteur en donna lui-même une traduction italienne à Venise, en 1549, in-8°. La traduction latine, publiée à Anvers, 1550, in-8°, est de Guillaume Malinæus; et la traduction allemande, de Philippe Magnus, duc de Brunswick, Wolfenbutel, 1557, in-4°. Il existe aussi trois traductions françaises de cet ouvrage, l'une par Matthieu Vaulchier, héraut d'armes de Charles-Quint, Anvers, 1550, in-8°; la seconde, par Gilles Boyleau, contrôleur à Cambrai, Paris, 1551, in-8°; et la troisième intitulée : *Histoire de la guerre civile d'Allemagne, sous l'empereur Charles-Quint*, Paris, 1672, in-12. Quoique d'Avila ait été taxé de partialité par le président de Thou, ses commentaires l'ont placé au premier rang des historiens espagnols. Métamo-

rus les regarde comme une heureuse imitation des *Commentaires* de César; et Charles-Quint en faisait tant de cas qu'il s'estimait plus heureux qu'Alexandre d'avoir un tel historien. Le style d'Avila est clair est rapide, quoique dur et quelquefois incorrect; ses sentences sont précises et profondes; ses descriptions rapides et énergiques. D'Avila avait écrit aussi des *Commentaires sur la guerre faite en Afrique par Charles-Quint*; mais cet ouvrage, resté manuscrit, n'a pu se retrouver. B—r.

AVILA (JEAN d'), né à Almodovar del Campo, dans la Nouvelle-Castille, vers l'an 1500, fit sa théologie à Alecala de Henarès, et, après avoir reçu la prêtrise, se destinait à aller prêcher la foi dans les Indes Occidentales; mais il alla d'abord à Séville, où il fut retenu par l'évêque Alphonse Manrique. A l'âge de trente ans, il commença à parcourir non-seulement les villes et les bourgs, mais les montagnes et les forêts de l'Andalousie, enseignant le bien par ses préceptes et par ses exemples. Ce fut dans ces fonctions, qui lui méritèrent le nom d'*apôtre de l'Andalousie*, qu'il passa quarante années. Il mourut le 10 mai 1569. Sa vie et ses œuvres ont été publiées par Martin Ruiz, sous ce titre : *Vida y Obras de Juan de Avila, predicador apostolico del Andalusia*, Madrid, 1618, 2 vol. in-4°. Elles ont été réimprimées en 1737. C'est sur la première édition qu'Arnauld d'Andilly donna sa traduction française, Paris, 1675, in-fol. Les *Épîtres spirituelles* avaient été traduites par Gabr. Chappuys, Paris, 1588, 2 vol. in-12. Cette traduction retouchée, ou une nouvelle traduction, fut donnée par Simon Martin, minime, 1633, 2 vol. in-12. Nicolas Antonio, dans sa *Bibliotheca Hispana Nova*, a consacré un très-long article à d'Avila, A. B—r.

AVILA (SANCHE d'), né à Avila en 1546, fut évêque de Murcie, puis de Jaën, eut, en 1615, l'évêché de Sagonte, et, sept ans après, celui de Placentia, où il mourut, le 6 décembre 1625. On a de lui, en espagnol : 1° de la *Vénération que l'on doit aux corps des saints et à leurs reliques*, etc., Madrid, 1611, in-fol.; 2° des sermons, Baeza, 1615, in-4°; 3° quelques autres ouvrages de piété. Il a traduit du latin en espagnol les *Soupirs de St. Augustin*, Madrid, 1601, 1626, in-16. Il a laissé en manuscrit la vie de St. Augustin et celle de St. Thomas. A. B—r.

AVILA (ALPHONSE), né à Belmonte en Espagne, en 1546, entra, à l'âge de vingt ans, dans la compagnie de Jésus, fut supérieur des collèges de Ségovie et de Palencia, et mourut, selon les uns, à Valladolid, le 12 janvier 1615; selon les autres, à Malaga, le 21 mai 1618. C'était, dit-on, un éloquent prédicateur. Il a laissé en latin deux volumes de sermons, Anvers, 1610, in-4°. — Alphonse AVILA, aussi jésuite, mais qui paraît être différent du précédent, et qu'on croit né à Avila, écrivit en 1583, en espagnol, un traité *sur le bienheureux St. Second, évêque d'Avila*. — Étienne d'AVILA, Espagnol et jésuite, né à Avila en 1549, mort à Lima, le 14 avril 1601, a laissé : 1° de *Censuris ecclesiasticis Tractatus*, Lyon, 1608, in-4°; 2° *Compendium summæ*,

seu Manualis doctoris Navarri, in ordinem alphabeticum redactum, Lyon, 1609, et Paris, 1620, in-16.

A. B—T.

AVILA (GILLES-GONZALÈS D'), né en Espagne, vint, dans son enfance, à Rome, où il fut élevé dans la maison du cardinal Deza : il y acquit des connaissances dans la société de plusieurs savants. A l'âge de vingt ans, il retourna dans sa patrie, et s'établit à Salamanque, où il composa l'*Histoire des Antiquités de la ville de Salamanque*, publiée dans cette ville en 1606, in-4°. Cet ouvrage, dans lequel il y a beaucoup de recherches et une concision assez rare chez les historiens espagnols, avait été précédé d'une petite dissertation sur le taureau en pierre qui se trouvait autrefois sur le pont de Salamanque, et qui paraît être de la plus haute antiquité. Il est à regretter que l'auteur, au lieu d'examiner plus attentivement les monuments de ce genre qui se trouvent disséminés dans l'Espagne, se soit jeté dans l'histoire fabuleuse d'Hercule, qui l'écarte de sa route, et laisse indécise la question sur l'origine de ces antiquités. En 1612, d'Avila fut appelé à Madrid, et nommé historiographe du roi de Castille, à la place de Tamajus. Dans cette nouvelle charge, il composa : 1° *Théâtre des grandeurs de la ville de Madrid*, 1623, in-fol. ; 2° *Histoire de la vie et des gestes du roi don Henrique III de Castille*, Madrid, 1638, in-fol. (ouvrage que quelques-uns attribuent à P. Barraut Maldonado) ; 3° *Théâtre des églises d'Espagne*, Madrid, 1643-50, 4 vol. in-fol. ; 4° *Théâtre des églises des Indes*, 2 vol. in-fol., dont le premier contient l'Amérique septentrionale, Madrid, 1649 ; et l'autre, l'Amérique méridionale, ibid., 1656. Gonzalès d'Avila mourut plus qu'octogénaire, en 1658.

D—G.

AVILA (SANCHE D'), probablement de la même famille que l'évêque de ce nom, fut un des officiers espagnols qui jouèrent un rôle dans la révolution des Pays-Bas, au 16^e siècle. Dès son enfance il avait été formé à l'art de la guerre par ce terrible duc d'Albe, qui valait peut-être mieux que sa réputation, et dont les soldats disaient après sa mort : *Ha ! señor, el buen padre de los soldados es mortuo*. Quand son protecteur vint en Flandre, en 1567, il lui donna le commandement de ses gardes. Ce fut Avila qui, pour empêcher dans Bruxelles un mouvement populaire, cerna avec une partie de sa troupe l'hôtel de Culembourg, tandis qu'on s'assurait de la personne des comtes d'Egmont et de Horn. L'année suivante, la guerre civile ayant éclaté, il repoussa derrière la Meuse les bandes du comte d'Hochstraete et les battit ensuite. Moins heureux près du Quesnoy, il fut blessé en s'efforçant de rallier ses gens. Le grand commandeur Requesens, qui avait succédé au duc d'Albe, donna, en 1574, à Sanche d'Avila le commandement de la moitié de la flotte chargée d'aller délivrer Middelbourg, où Montdragon, pressé par la disette, était près de capituler. Mais cette expédition n'eut pas le résultat désiré ; les Zélandais, par le nombre et la grandeur de leurs bâtiments, par l'habileté de leurs matelots, et surtout par l'ardeur de leur patriotisme, obtinrent

la victoire : Middelbourg fut obligé de se rendre à ceux qu'on appelait *les gueux*. D'Avila prit bientôt sa revanche au combat de Moke, où il triompha du brave Louis de Nassau. L'acharnement des Espagnols fut tel en cette occasion, que presque toute l'armée ennemie périt de leurs mains. Bientôt éclatèrent ces formidables séditions des soldats espagnols qui réclamaient leur solde l'épée à la main, et pour s'indemniser saccageaient des villes. D'Avila, malgré le crédit dont il jouissait, n'étant pas capable de ramener d'abord la discipline, finit par s'emparer du soulèvement pour le diriger. Il commandait la citadelle d'Anvers et voulait s'opposer aux prises d'armes qui avaient lieu de toutes parts. De son côté, le conseil d'État lui reprochait d'augmenter les garnisons de certaines places sans y être autorisé. Pendant ces discussions, et tandis que don Juan d'Autriche se rendait en Belgique, d'Avila, voyant toute la population soulevée contre les Motinados, en fit entrer le plus grand nombre qu'il put dans la citadelle d'Anvers, et se rendit maître par la force de cette malheureuse cité qui fut livrée à tous ces effroyables excès qu'on a flétris du nom de *furie espagnole*. On dit cependant qu'il tenta de s'opposer aux fureurs de la soldatesque, mais que ses efforts furent inutiles. D'Avila quitta les Pays-Bas en 1577, avec les troupes royales. Brantôme, qui lui a donné place parmi les célèbres capitaines étrangers, dit qu'avant de servir en Flandre, il était *castelan du chateau de Pavie*, et qu'il fut tué au siège de Maestricht lorsqu'il revint dans les Pays-Bas, sous le prince de Parme.

R—G.

AVILER (AUGUSTIN-CHARLES D'), architecte, né à Paris, en 1655, d'une famille originaire de Nancy, fit de tels progrès dans son art, qu'à vingt ans il fut envoyé à l'académie de Rome. Embarqué à Marseille, avec l'architecte Desgodets et l'antiquaire Vailant, il fut pris par les Algériens, et fait esclave avec tout l'équipage. Sa captivité, qui dura seize mois, ne l'empêcha point de cultiver son art : il dessinait sans cesse, et donna même le plan d'une mosquée construite dans la grande rue de Tunis : on assure que cet édifice est d'un bon goût d'architecture. Lorsqu'en 1676 Louis XIV lui fit rendre la liberté, ainsi qu'à ses compagnons d'infortune, il se rendit à Rome, et, pendant un séjour de cinq ans, il y étudia avec zèle les principaux bâtiments. De retour en France, il travailla sous Mansard ; et, malgré ses nombreuses occupations, il traduisit de l'italien et enrichit de notes le 6^e livre de l'*Architecture* de Scamozzi. Cet ouvrage, qui contient les ordres, un vol. in-fol., Paris, 1683, et Leyde, 1713, in-fol., fut suivi d'un très-bon commentaire sur Vignole, qui devint, par les additions de d'Aviler, un cours complet d'architecture, et d'un *Dictionnaire de tous les termes de l'architecture civile et hydraulique*, dont les définitions claires et justes furent adoptées dans les meilleurs dictionnaires de la langue. En faisant travailler d'Aviler, Mansard, selon un usage assez ordinaire, obligeait cet artiste à n'exécuter rien que d'après les dessins qu'il lui fournissait. Désirant se soustraire à ce joug, d'Aviler se rendit à Montpellier

pour y exécuter une porte triomphale, appelée aujourd'hui porte du Peïrou. De Bâville, intendant de la province, se déclara son protecteur, et les villes de Nîmes, Carcassonne, Béziers, Montpellier, Toulouse, furent ornées d'édifices qui attestèrent les talents de d'Aviler; dans cette dernière ville, on remarque surtout le magnifique palais archiépiscopal. Les états récompensèrent d'Aviler, en créant pour lui, en 1695, la place d'architecte de la province. Fixé dans le pays où il trouvait ces avantages, d'Aviler se maria à Montpellier, mais il ne jouit que peu d'années de la situation heureuse qu'il avait méritée, et mourut dans cette ville, en 1700, n'ayant encore que quarante-sept ans. Son *Cours d'architecture* fut imprimé à Paris en 1691, 2 vol. in-4°, avec figures, et eut plusieurs autres éditions, dont la plus remarquable est celle de Jean Mariette, avec de nouvelles planches, de nouveaux dessins et un grand nombre de remarques. Elle parut à Paris, en 1758, avec une préface, et les vics de d'Aviler et de Bernin, par l'éditeur. D—T.

AVIRON. Voyez BATELIER (Jacques LE).

AVIS. Voyez AVEIS.

AVIS. Voyez LOYSEL.

AVISON (CHARLES), musicien anglais, naquit à Newcastle, où il fut organiste de l'église de St-Jean et de celle de St-Nicolas. En 1748, l'orgue de St-Jean ayant exigé des réparations qui furent estimées 160 livres sterling, Avison offrit de donner 100 livres sterling pour cet objet, à la condition qu'il serait nommé organiste à vie, avec des appointements de 20 livres, et qu'il aurait le droit de se faire remplacer. Son offre fut acceptée, et l'un de ses fils fut son suppléant. En 1752, il publia un *Essay on musical expression* (Essai sur l'expression musicale), Londres, in-12; 2° édition, ibid., 1755, in-8°, avec des changements et quelques additions, entre autres une lettre à l'auteur sur la musique des anciens, qu'on sait maintenant être du docteur Jortin. Avison avance dans son ouvrage que Marcello et Geminiani sont supérieurs à Hændel : assertion fort extraordinaire, au moins quant au second, et qui devait déplaire beaucoup en Angleterre. Aussi parut-il dans la même année un écrit intitulé : *Remarks on M. Avison's Essay on musical expression*, dans lequel il est traité d'ignorant, qui a eu besoin de la plume d'autrui pour écrire son ouvrage : on croit en effet que le docteur Brown et Mason l'aidèrent dans la rédaction. Il fit une réplique insérée dans la seconde édition. La troisième fut publiée à Londres en 1775, in-8°. Il avait été élève de Geminiani, qui conserva toujours beaucoup d'estime pour lui. La prédilection qu'il avait pour le style de son maître le lui fit adopter dans ses compositions, qui consistent en deux œuvres de sonates pour piano avec accompagnement de deux violons, et quarante-quatre concertos pour violon. Il publia par souscription les psaumes de Marcello avec des paroles anglaises. Avison mourut à Newcastle, le 10 mai 1770, et eut pour successeur à son orgue de St-Nicolas son fils Edouard, qui mourut en 1776. F—T—S.

AVISSE (ÉTIENNE-FRANÇOIS), né à Paris, le 4 août 1694, eut pour père un avocat au parlement, qui appartenait à une des meilleures familles de la capitale. Il perdit son père et sa mère dès l'âge de cinq ans, et n'en fit pas moins de bonnes études au collège de Beauvais, sous Rollin, qui en était alors principal. Ce fut surtout dans la littérature et la poésie française qu'il se distingua; toutefois il fit un bon cours de droit, parce qu'il se destinait à la magistrature. Il venait de se marier, lorsque le système de Law lui enleva la moitié de sa fortune et la faculté d'acheter une charge à la chambre des comptes. Forcé de renoncer à la magistrature, quoique plusieurs de ses amis voulussent venir à son secours, entre autres le riche de la Poplinière, il porta ses vœux vers l'art dramatique, pour lequel il se sentait du goût, et qui avait été longtemps l'objet de ses études. Houdar de la Motte, qui l'estimait, l'engagea, ainsi que plusieurs autres gens de lettres de ses amis, à donner aux comédiens une des quatre pièces qu'il avait en portefeuille. Le ministre de la guerre, Leblanc, lui ayant alors fait obtenir un emploi dans ses bureaux, Avisse résista à la tentation qu'il avait de livrer ses productions au grand jour de la représentation. Ce ne fut qu'en avril 1725 qu'il se décida à faire jouer au Théâtre-Français sa comédie du *Divorce*, ou *les Maris mécontents*; il ne jugea pas à propos de se faire connaître, et il donna aux Italiens, dans le mois d'août 1730, *la Réunion forcée*, qu'il ne voulut pas plus faire imprimer que son *Divorce*. La comédie de *la Gouvernante*, composée d'abord en 5 actes et qu'il réduisit à 3, fut représentée avec succès au Théâtre-Italien, en novembre 1757. C'est la première pièce d'Avisse qui ait été imprimée : elle le fut sans le prologue, que les comédiens ne voulurent pas jouer, parce qu'il avait pour objet de critiquer le comique larmoyant, que l'on voulait faire prévaloir alors sur le comique franc et naturel de Molière. Les chagrins qu'il éprouva lors de la mort de sa femme, en 1739, et le besoin de se consacrer à l'éducation de ses enfants, lui firent un moment abandonner la carrière du théâtre. Il y fut rappelé par un de ses amis (de Lagrave, commissaire au Châtelet), et il donna successivement aux Italiens *le Valet embarrassé*, ou *la Vieille Amoureuse*, en mai 1742, et *les Petits-Maitres*, en juillet 1743. Cette dernière pièce, dont de Lagrave lui avait fourni l'idée et une partie du plan, fut imprimée à peu près malgré l'auteur. Avisse avait fait quelques changements au dénouement de son *Valet embarrassé*, et mis la dernière main au *Faux Marquis*, ou *le Bourgeois Petit-Maitre*, et à *l'Amant timide*, lorsque, ayant obtenu un emploi dans l'armée combinée de France et d'Espagne, il fut obligé de partir en février 1744 pour Castellane, en Provence. Ce fut dans cette espèce de solitude qu'il entreprit la traduction en vers des odes d'Horace. De retour à Paris, en novembre 1745, il obtint une nouvelle place dans la capitale, et y continua son travail sur le célèbre lyrique des Romains; mais il fut dès le mois de juin suivant obligé de l'interrompre : une grave maladie, occasionnée d'abord par les chagrins, et ensuite

par les fatigues, prit alors un caractère alarmant, et au bout de sept mois de souffrances, le conduisit au tombeau, où il descendit à 55 ans, le 23 décembre 1747. Il laissa en mourant plusieurs ouvrages, tels que neuf comédies, quelques poésies fugitives, une lettre à la Chaussée, sur le *Préjugé à la mode* et sur quelques autres pièces de théâtre (Paris, 1755, in-12), et la traduction en vers de dix des odes d'Horace. *Les Vieillards intéressés*, qu'on attribue à E. Avisse, sont de Guyot de Merville, et ne sont autre chose que le *Dédit inutile*. On a remarqué avec raison que la *Gouvernante* avait fourni l'idée du *Vieux Célibataire*, de Colin d'Harleville, et le *Valet embarrassé*, celle de l'opéra-comique *Ma Tante Aurore*. D—B—S.

AVISSE, né à Paris, vers 1772, s'embarqua à Nantes, à l'âge de quinze ans, pour la traite des nègres. Parti comme mousse, il se fit distinguer dans la traversée, et le capitaine du vaisseau le prit pour son secrétaire. Le voyage de France en Afrique, et d'Afrique en Amérique, fut heureux; Avisse revint en France, et se rembarqua. Ce fut dans ce second voyage que, sur les côtes d'Afrique, à l'âge de dix-sept ans, il perdit la vue. Après deux années de traitements inutiles, il prit son parti avec résignation, et se livra tout entier à l'étude. Montaigne, Sénèque, Horace, étaient ses auteurs favoris. M. Haüy venait de créer l'institut des aveugles travailleurs; Avisse y fut admis comme pensionnaire, et, lorsque l'assemblée législative eut déclaré national cet établissement, il en fut nommé professeur de grammaire et de logique. Il mourut en 1802. M. Delpierre (Dutremblay) a publié les *Œuvres d'Avisse*, Paris, in-12, de 175 p., non compris l'errata, sans date, mais imprimé en 1802; 2^e édition, 1805. On y trouve une traduction assez plate, et en prose, de l'*Épître de Pénélope à Ulysse*, d'Ovide; des réflexions morales, quelques vers, des fables, la *Ruse d'aveugle*, comédie en 1 acte et en vers. Tous ces ouvrages sont médiocres. A. B—T.

AVITABLE. L'histoire littéraire d'Italie compte, dans le 17^e siècle, trois Napolitains de ce nom : *Pierre AVITABLE*, missionnaire théatin, entra dans cet ordre en 1607, et fut envoyé à Messine pour achever ses études en théologie : là, son goût pour les missions étrangères s'étant déclaré, il fut nommé, le 4 mai 1626, par la congrégation de la Propagande, préfet des missions dans la Géorgie et dans les Indes. Après avoir rempli avec beaucoup de zèle les fonctions de cette place, il mourut à Goa, en 1650. On a de lui une relation intitulée : *de ecclesiastico Georgiae Statu, ad pontificem Urbanum VIII, historica Relatio*, imprimée à Rome après sa mort — *Forneille AVITABLE*, dominicain, vicaire général et provincial de son ordre, mort en odeur de sainteté à Naples, en 1656, n'a laissé qu'un ouvrage sur la vie religieuse, suivi de quelques sermons, imprimés à Naples, en 1605. — *Blaise Majoli d'AVITABLE*, qui florissait dans le même temps, fut jurisconsulte, philosophe, théologien et poète. Ses poésies lyriques sont répandues dans plusieurs recueils. On a de lui des *Lettres apologétiques sur la théologie morale*, et des *Vies de plusieurs académiciens des Arcades*.

L'Allaci, dans sa *Dramaturgie*, cite de lui une tragédie en prose, intitulée : *il Torzone*, Naples, 1701, in-12. Un dictionnaire italien a mis *Torgone* au lieu de *Torzone*, faute qui a passé dans des dictionnaires français, où l'on copie, sans examen, les ouvrages étrangers. G—É.

AVITUS, empereur d'Occident, auquel les médailles donnent les prénoms de *Flavius Mœcilius*, tandis que, sur quelques inscriptions, on trouve ceux de *Flavius Eparchius*, naquit en Auvergne, d'une famille considérée parmi les Gaulois. Son règne fut un des plus courts et des plus obscurs de la fin de l'empire d'Occident; et les années de sa jeunesse, qu'il passa dans la Gaule, offrent seules quelques faits que l'histoire aurait peut-être négligés, mais dont la plupart ont été conservés par Sidoine Apollinaire, son gendre. Avant qu'Avitus songeât à monter sur le trône, sa valeur, son éloquence et la considération dont il jouissait le rendirent quelquefois utile à ces Romains, qui ne savaient plus défendre leur empire délabré que par des négociations honteuses, ou en soudoyant ces barbares que leurs bras éternés ne pouvaient plus combattre. Avitus leur ménagea plusieurs fois ces tristes ressources; ses talents, fruits d'une éducation soignée, sa force prodigieuse et son adresse dans les exercices du corps, contribuèrent à ses succès. Il commença sa carrière publique en 421; ses compatriotes le députèrent vers l'empereur Honorius pour obtenir le redressement de quelques injustices; sa demande lui ayant été accordée, il se rendit à Toulouse, près de Théodoric, roi des Visigoths, pour réclamer la liberté de quelques otages; celui-ci, charmé par les manières et par la noble assurance du jeune Avitus, fit des efforts inutiles pour le retenir à sa cour; mais il lui promit une amitié qui ne se démentit point. Lorsqu'Aëtius rétablit dans les Gaules la gloire des armes romaines, Avitus apprit l'art de la guerre sous ce chef habile. En 456, Avitus vivait paisiblement dans l'Auvergne, lorsqu'un corps de Huns, soldés par les Romains, traversa cette province pour marcher contre les Visigoths, et commit sur la route d'horribles ravages. Avitus, voulant s'opposer à ces excès, tua l'un de ces étrangers, favori du chef des Huns; ce dernier, pour venger son compatriote, défia Avitus, et fut tué à son tour : ces auxiliaires indisciplinés savaient mieux piller les provinces romaines que les défendre; ils furent taillés en pièces par les Visigoths, qui mirent le siège devant Narbonne, et poussèrent leurs succès avec vigueur. Avitus employa le crédit qu'il avait acquis sur l'esprit de Théodoric pour faire consentir ce prince à la paix, et reçut à la même époque, en 459, le titre de préfet des Gaules que lui décerna Valentinien. Lorsqu'Attila, quelques années après, fondit sur la Gaule et s'avança jusqu'à Orléans, ce fut Avitus qu'Aëtius employa pour déterminer Théodoric à s'unir à lui contre le redoutable conquérant. Toute la Gaule regardait Avitus comme son appui, et le sceptre d'Occident étant tombé entre les mains d'un Gaulois, Pétrone-Maxime, en 455, celui-ci se hâta de confier le commandement de toutes les milices gauloises à son compatriote; Avitus aussitôt se mit

à leur tête, repoussa les Saxons et les peuples du Nord de la Germanie, et revint dans la Gaule Narbonnaise pour contenir les Visigoths qui menaçaient d'une nouvelle attaque. Ce fut là qu'il apprit la mort de Maxime; les Gaulois le proclamèrent empereur; Théodoric II lui offrit son appui; Rome et l'Italie, que Genseric venait de ravager, l'appelèrent à grands cris. Tant de suffrages et l'éclat du trône séduisirent Avitus, qui fut proclamé à Toulouse, en 455, et qui ne reçut le sceptre que pour le porter sans gloire et sans éclat pendant quatorze mois. Étant parti pour Rome avec Sidoine Apollinaire, il se fit reconnaître empereur d'Occident par Marcien, empereur d'Orient; mais il se reposa sur Théodoric du soin de reconquérir les provinces d'Espagne, que Requiaire, chef des Suèves, venait d'envahir. La même année, il fit un voyage en Franconie pour conclure un traité avec les Ostrogoths. Ce fut à cette époque que les Hérules, qui depuis devinrent si funestes à l'empire romain, commencèrent à y faire des incursions. Avitus se vit bientôt forcé de combattre Genseric, roi des Vandales. Le comte Ricimer, qui commandait la flotte romaine, défit celle de Genseric, en 456; mais son ambition, excitée par cette victoire, lui fit regarder Avitus avec un mépris que la conduite de cet empereur parut justifier. Ricimer, de retour en Italie, y fut reçu comme un libérateur. Il profita de la faveur publique pour fomenter une révolte générale, fit déposer Avitus, le combattit près de Plaisance, et le fit prisonnier; on laissa la vie au prince détroné, en l'obligeant à se faire évêque de Plaisance. Avitus apprit bientôt que le sénat romain voulait le faire mourir; il prit le parti de se réfugier en Auvergne; mais il mourut en chemin, et fut enterré à Brioude. Il laissa une fille nommée Papianilla, qu'avait épousée Sidoine Apollinaire, et un fils nommé Ecdicius, qui fut préfet des Gaules. L—S—E.

AVITUS. Voyez BOJOCALUS.

AVITUS (SEXTUS-ALCIMUS-ECDICIUS), fils et petit-fils de sénateurs romains, est un des plus fidèles représentants de ces grandes familles gauloises pour lesquelles l'Église fut un port de salut pendant la tempête barbare, et qui retrouvèrent au sein de la société chrétienne les dignités, les honneurs et la puissance qu'elles avaient perdus dans le naufrage de la société civile. Il naquit vers le milieu du 5^e siècle, probablement en Auvergne, berceau de sa famille. Au sortir de l'enfance, il fut conduit à Vienne, dont l'école, l'une des plus renommées de la Gaule méridionale, était alors dirigée par le savant rhéteur Sapauda. Destiné de bonne heure au sacerdoce, il s'y prépara par une conduite édifiante et par des études sérieuses. En 490, il monta sur le siège de Vienne, devenu vacant par la mort d'Isicius, son père, et devint bientôt par ses lumières, autant que par ses vertus, l'un des chefs les plus illustres et les plus influents du clergé des Gaules. Il se signala surtout par son zèle contre les ariens. L'arianisme, malgré l'anathème prononcé contre lui par le concile de Nicée en 325, avait pris un rapide accroissement dans le cours du 4^e et du 5^e siècle; des nations entières l'avaient

adopté; les Vandales, les Suèves, les Ostrogoths, les Visigoths et les Burgondes l'avaient établi avec eux en Espagne, en Afrique, en Italie, dans l'est et le midi de la Gaule; et la religion du Verbe divin, après avoir assuré son triomphe sur le polythéisme, était menacée de voir l'hérésie lui enlever la moitié de son empire. Pour échapper à ce péril, l'Église fit choix de Clovis et entreprit de convertir ce chef barbare et païen. Avitus partagea avec St. Wast et St. Remi l'honneur de cette tâche difficile. Les lettres qu'il écrivit dans ce but au roi des Francs se sont perdues; mais nous avons celle qu'il lui adressa pour le féliciter à l'occasion de son baptême. La joie de l'Église, ses vœux sur Clovis, le rôle de missionnaire armé qu'elle lui destine, s'y lisent parmi les louanges outrées et les magnifiques promesses qu'Avitus met en usage pour exciter sa ferveur, en flattant son orgueil et son ambition. « La Grèce s'enorgueillit d'avoir l'auteur de notre loi; mais il ne lui appartient plus désormais d'être illustrée seule par un bienfait si grand, puisque le reste du monde a aussi sa lumière, dont la nativité de notre Rédempteur a digne ment inauguré la splendeur. Qu'il soit donc célèbre par votre nativité comme il l'est par celle du Seigneur, ce jour où vous êtes né pour le Christ, où le Christ est né pour le monde; ce jour où vous avez consacré votre âme à Dieu, votre vie au siècle, et votre gloire à la postérité! — Ces cheveux nourris sous le casque sont maintenant armés du casque salutaire de l'onction sainte; ce frère vêtement dont on vous a couvert augmentera la force de vos armes; et la religion ajoutera encore aux succès que vous avez dus jusqu'ici à votre heureuse destinée. A ces éloges, je joindrais des exhortations si quelque chose manquait à votre science ou à votre piété. Prêcherai-je la foi à un prince parfait qui la vit avant qu'elle lui fût montrée? l'humilité, à vous qui l'avez spontanément pratiquée avant qu'elle fût pour vous un devoir? la miséricorde? Ce peuple dont vous venez de briser les fers ne témoigne-t-il pas au monde par son allégresse, à Dieu par ses larmes, que cette vertu ne vous est pas étrangère? Le seul vœu que nous ayons donc à former, c'est de vous voir répandre sur les nations encore plongées dans l'ignorance, et que les mauvaises doctrines n'ont point encore corrompues les semences de la foi dont votre cœur renferme le trésor bien-faisant. Voilà l'œuvre qu'il vous faut accomplir; travaillez-y sans relâche; faites partir des missions; agrandissez le royaume du Seigneur qui a tant élevé le vôtre. Les triomphes que cette conquête remporte par votre bras, toute la terre les célèbre. Vos succès sont aussi les nôtres : quand vous combattez, la victoire est à nous. » — En même temps qu'il prenait une part active aux négociations et à la conclusion de cette alliance qui mit au service de l'Église catholique la puissance de Clovis, et délivra les Gaules des ennemis de la divinité du fils de Dieu, Avitus travaillait à ramener les ariens dans les voies de la vérité par celles de la persuasion. Il rédigeait des traités contre l'hérésie, avait avec le

roi des Burgondes, dont il était le sujet, une correspondance et des entretiens assidus sur les points difficiles et contestés du dogme catholique. Gondebaud, quoique arien, traitait les orthodoxes avec douceur, et aimait à entendre l'évêque de Vienne; il admirait la supériorité de son esprit, la force de sa dialectique; il était pour lui plein de bienveillance et d'estime; il le pria souvent de combattre des opinions dangereuses. Ce fut à sa demande qu'Avitus écrivit contre les hérésies de Nestorius et d'Eutychès, et qu'il réfuta la doctrine de Fauste de Riez touchant la validité de la pénitence à l'article de la mort. Sauf leur dissentiment sur la nature du Fils, la bonne intelligence régnait entre l'évêque et le roi : Gondebaud ne s'offensait pas des efforts que faisait Avitus pour le convertir; à ses arguments il se contentait d'opposer ses arguments; il écoutait patiemment ses remontrances, mais refusait d'abjurer ses erreurs. A la fin, les évêques orthodoxes, irrités de l'obstination de ce prince, résolurent d'appeler Clovis à la conquête de la Bourgogne. Toutefois, avant d'en venir à cette extrémité, ils voulurent faire auprès de Gondebaud une dernière tentative, espérant, selon toute probabilité, que la crainte de l'invasion produirait sur son esprit une terreur salutaire et le déciderait enfin à se rallier à l'unité catholique. L'an 499, sur l'invitation de St. Remi, les évêques du pays des Burgondes se réunirent à Lyon et allèrent trouver Gondebaud à Sardiniaum, bourg peu éloigné de la ville. Le seigneur Avitus, pour qui l'on avait beaucoup de déférence, quoiqu'il ne fût le plus élevé ni en âge ni en dignité, lui dit : « Si votre excellence désire sincèrement la « paix de l'Eglise, nous sommes prêts à lui démon-
« trer clairement deux choses : la première, que no-
« tre foi est conforme à l'Evangile et aux apôtres ;
« la seconde, que la vôtre n'est ni selon Dieu ni
« selon l'Eglise. Vous avez ici des vôtres qui sont
« instruits dans toutes les sciences, ordonnez-leur
« de conférer avec nous, et qu'ils voient s'ils peu-
« vent répondre à nos raisons, comme nous sommes
« prêts à répondre aux leurs. » Le roi dit : « Si vo-
« tre foi est la véritable, pourquoi vos évêques n'em-
« pêchent-ils pas le roi des Franks, qui m'a déclaré
« la guerre et s'est allié à mes ennemis, de dévaster
« mon pays et de me nuire ? car il n'y a point de
« foi là où se trouve avidité du bien d'autrui et soif
« du sang des hommes. Qu'il montre sa foi par ses
« œuvres. » Le seigneur Avitus, dont le visage et
les discours étaient empreints d'une douceur angé-
lique, lui repartit humblement : « O roi, nous
« ignorons pour quelle cause le roi des Franks agit
« ainsi ; mais l'Ecriture nous enseigne que souvent
« l'abandon de la loi de Dieu a causé la chute des
« royaumes, et que ceux qui s'établissent ennemis
« de Dieu voient s'élever autour d'eux une foule
« d'ennemis. Revenez avec votre peuple à la loi du
« Seigneur, et il placera la paix sur vos frontières ;
« car si vous êtes en paix avec lui, vous le serez avec
« les autres, et vos ennemis ne prévaudront pas
« contre vous. » Le roi reprit : « Est-ce que je ne
« professe pas la loi de Dieu ? J'ai lu dans l'Ecriture

« sainte qu'il y en a un, et non pas trois. » Alors
Avitus lui expliqua fort au long la consubstantialité
des trois personnes qui composent la trinité ; et
voyant que le roi l'écoutait tranquillement, il s'écria :
« O roi, si votre sagesse pouvait connaître sur quelle
« base inébranlable repose notre foi, quelle source
« de biens en découlerait sur vous et sur votre peu-
« ple, la gloire céleste vous serait réservée là-haut,
« la paix et l'abondance habiteraient dans vos tours !
« Mais les vôtres, étant ennemis du Christ, allument
« les feux de sa colère sur votre puissance et sur
« votre peuple ; ce qui n'arriverait pas si vous vou-
« liez écouter nos avertissements, et ordonner que
« vos prêtres discutent avec nous, en présence de
« votre sublimité et de votre peuple. » Le roi con-
sentit à ce que désiraient les évêques, et les confé-
rences commencèrent dès le lendemain. Avitus y
joua le principal rôle ; il parla avec éloquence et
confondit les hérétiques ; « mais le roi ne se conver-
« tit pas encore à la foi catholique. » (*Script. Rer.
francic. et gallic.*, t. 4.) L'invasion commença peu
de temps après. La Bourgogne fut dévastée par les
Franks : leur épée, plus efficace que la parole d'A-
vitus, fit promptement rentrer sous l'obéissance de
l'Eglise catholique les villes de la Saône et du Rhône.
Les exhortations de l'évêque de Vienne eurent plus
de succès auprès de Sigismond, fils de Gondebaud.
Ce prince, instruit par le saint prélat des vérités de
la foi catholique, abjura l'arianisme en 510 et
mérita par ses vertus d'être mis au nombre des
saints. Les événements qui se succédaient si rapi-
dement en Gaule n'occupaient pas seuls l'activité
d'Avitus ; les faits importants qui se produisaient
dans d'autres parties de la chrétienté étaient aussi
l'objet de son attention et de ses soins. Apprenait-il
qu'en Orient les eutychiens et les ariens, favorisés
par Anastase, relevaient la tête ; que les dogmes ou
le pouvoir de l'Eglise étaient quelque part en péril :
aussitôt il faisait partir pour Constantinople, Jérusa-
lem, Milan, Rome, des traités ou des lettres desti-
nés à combattre les hérétiques, apaiser les querelles,
aplanir les difficultés. Vers 499, un antipape, l'ar-
chevêque Laurent, soutenu par une minorité intri-
gante, ose disputer le siège de St. Pierre au pape
Symmaque, condamné dans un synode tenu à Rome
sous l'influence de ses ennemis. A cette nouvelle,
Avitus met tout en œuvre pour faire cesser un scan-
dale compromettant pour l'unité et la considération
du gouvernement pontifical. Non content de se dé-
clarer pour le pape légitime, et de protester contre
la sentence du synode, il entraîne par son exemple
les chefs du clergé gaulois, et écrit à Rome aux sé-
nateurs Faustus et Symmaque, personnages très-
influents, qu'il adjure de se rallier à la bonne cause :
« Vous savez bien, leur disait-il, que la tempête des hé-
« résies se déchaîne de toutes parts contre le vaisseau
« de la foi. Si vous craignez les dangers qu'il assiegent,
« il faut vous joindre à nous pour protéger celui qui
« tient le gouvernail... » Plus tard, vers 517, il
s'occupa, sous le pape Hormisdas, successeur de
Symmaque, de réconcilier l'Eglise de Constantinople
avec celle de Rome. On voit, par sa correspon-

dance, combien cette affaire le préoccupait : il se plaint de n'être pas tenu au courant des négociations, de ne pas recevoir de nouvelles de Rome. Les raisons qu'allègue le pape pour expliquer son silence sont extrêmement flatteuses pour l'évêque de Vienne. « Je n'ai qu'un mot à dire, lui écrit Hormisdas, « pour me laver des reproches que votre amitié « m'adresse : si je ne vous écris pas plus souvent, « c'est que je suis sans inquiétude sur la fermeté de « votre conscience et de votre foi. » Les soins vigilants que donnait Avitus aux affaires générales de l'Eglise ne lui faisaient pas négliger celles de son diocèse. En 516, il assiste au concile de Lyon; en 517, il convoque et préside celui d'Épaone, dont les canons furent en grande partie son ouvrage. Il ajoutait aux fonctions de l'évêque les travaux du missionnaire. Comme sa parole exerçait une grande influence, les évêques de sa province le priaient souvent de venir prêcher dans leurs églises; ce qu'il fit à Lyon, à Tarentaise, à Genève. Avitus mourut le 5 février 525, à l'âge de 75 ou 74 ans. Il gouverna trente-cinq ans, avec sagesse et fermeté, le diocèse de Vienne, et fut, durant ce long espace, le véritable chef du clergé catholique dans les provinces de l'est et du midi de la Gaule. Au savoir du théologien, au talent du prédicateur, il joignit, comme presque tous les grands évêques des premiers siècles, l'esprit de gouvernement et l'habileté pratique; il mit la main aux grandes affaires religieuses et politiques, lutta avec vigueur contre l'hérésie, et se montra le ferme soutien de la foi orthodoxe et du pouvoir pontifical. Il ne sortit pas de la Gaule, mais son nom parcourut avec honneur la plupart des contrées soumises à la loi du Christ, et parvint à la postérité entouré des éloges de Grégoire de Tours, qui fut presque son contemporain, de St. Isidore de Séville, surnommé la lumière de l'Eglise d'Espagne, et de plusieurs autres écrivains ecclésiastiques qui s'accordent tous à rendre hommage à ses vertus, à son caractère et à la supériorité de son esprit. Au milieu des occupations variées et laborieuses de l'épiscopat, Avitus trouvait encore du temps pour cultiver les lettres, et, dans l'histoire de la littérature comme dans celle de l'Eglise, une place éminente lui appartient. Plusieurs de ses ouvrages se sont perdus; ceux qui nous restent sont : 1° un recueil de lettres adressées au pape Hormisdas, à Clovis, à Gondebaud, à des évêques et à d'autres personnages considérables du temps; 2° une homélie sur les Rogations, avec des fragments de plusieurs autres; 3° des poèmes. Sa prose porte le cachet du mauvais goût de son siècle; mais, comme poète, sa supériorité nous paraît incontestable : nous pourrions même avancer qu'il est le seul poète de cette littérature gallo-romaine qui compte tant de versificateurs. St. Avitus se distingue de ces derniers par le choix de ses sujets, par le caractère grandiose et simple de ses compositions. Ce n'est point un faiseur d'épithalames et d'épigrammes : ce genre frivole, cette poésie artificielle et futile n'est point digne de sa lyre. Il répudie les symboles, les allégories et tout l'attirail mythologique : l'influence de l'antiquité païenne ne se fait sentir

chez lui que dans certaines formes du langage :

Et Christum resonans claudetur fistula Phœbo, dit-il lui-même au début de son poème sur la chasteté. Les traditions bibliques sur la création, sur les premiers âges du monde et l'histoire du peuple de Dieu, les dogmes les plus profonds de la foi : telles sont les sources fécondes où il puise ses inspirations; il déroule à nos yeux les scènes imposantes de la nature primitive, les desseins de la Providence sur le monde et sur l'homme; il chante ses croyances, et, soulevé par la puissance de son sujet, il s'élève à des hauteurs sublimes. Il est le premier né de cette famille de grands poètes créés par le christianisme, par cette religion qui a changé le génie humain, élevé sa puissance et agrandi son domaine. Le style de St. Avitus manque souvent d'harmonie et de noblesse; ses descriptions, chargées de trop de détails, affectent parfois une exactitude scientifique; il abuse de la métaphore et de l'antithèse; il néglige la simplicité et recherche l'effet. Malgré ces défauts, on l'a jugé digne d'être comparé à Milton, qu'il égale souvent et surpasse même en quelques endroits. Ses poèmes sont au nombre de six : 1° sur la création; 2° sur le péché originel; 3° sur le jugement de Dieu ou l'expulsion du paradis; 4° sur le déluge; 5° sur le passage de la mer Rouge; 6° sur la virginité. « Les trois premiers font, dit M. Guizot (*Hist. de la civil. en France*), une sorte d'ensemble, et peuvent être « considérés comme trois chants d'un même poème, « qu'on peut, qu'on doit même appeler, pour en « parler exactement, le *Paradis perdu*. Ce n'est « point par le sujet et le nom seuls que cet ouvrage « rappelle celui de Milton; les ressemblances sont « frappantes dans quelques parties de la conception « générale, et dans quelques-uns des plus importants détails... L'analogie des deux poèmes est un « fait littéraire assez curieux, et celui de St. Avitus « mérite l'honneur d'être comparé de près à celui « de Milton. » Parmi les morceaux remarquables répandus dans ces poèmes, on doit citer : le Paradis, Satan, le Désespoir d'Adam, la Sortie du Paradis et le Débordement du Nil. Les poèmes de St. Avitus, après avoir excité l'admiration de plusieurs siècles, tombèrent dans une profonde et longue obscurité. L'auteur du *Génie du christianisme* a oublié de leur rendre le jour. C'est M. Guizot qui a eu, de notre temps, l'honneur d'en signaler le premier le mérite et d'appeler sur eux l'attention. Ces poèmes furent imprimés à Strasbourg en 1507, petit vol. in-16; à Paris, 1508; en 1510, in-8°, par John Bude, et en 1545; à Cologne, en 1509; à Lyon, en 1536, in-4°, par St. Guigny, qui y a joint l'homélie sur les Rogations, et changé plus de cinq cents vers; à Bâle, en 1546, avec un commentaire. On le trouve aussi dans la *Bibliotheca Patrum*. De toutes ces éditions, celle de Strasbourg est la meilleure. La première édition des œuvres complètes est due au P. Sirmond, Paris, 1645, 4 vol. in-8°, inséré textuellement dans la *Bibliotheca Patrum* de Lyon. Le même éditeur les publia une seconde fois, avec

quatre nouvelles lettres et des notes explicatives, dans le 2^e vol. de la collection de ses *Œuvres diverses*, Paris, 1696, 5 vol. in-fol. Cette dernière édition est la plus correcte et la plus complète. C. W—R.

AVOGADRO (ALBERT), poète latin, né à Verceil, florissait au 15^e siècle, et passa une partie de sa vie à Florence, au temps du célèbre Cosme de Médicis, père de la patrie, et non pas de Cosme I^{er}, grand-duc de Toscane, dignité qui ne fut créée qu'un siècle après. Avogadro est auteur d'un ouvrage en vers élégiaques divisé en 2 livres, et intitulé : *de Religione et Magnificentia Cosmi Medicis*, resté en manuscrit jusqu'au 18^e siècle, dans la bibliothèque Laurentienne, et imprimé, pour la première fois, par le savant J. Lami, dans ses *Deliciae eruditorum*, t. 12, 1742. L'auteur y traite des églises, des palais et autres monuments élevés par Cosme de Médicis. Il lui donne de grands et de justes éloges, mais dans un style qui n'est ni poétique ni élégant. G—É.

AVOGADRO (NESTOR-DENIS), patrice novarois, entra dans l'ordre des frères mineurs, où il se rendit célèbre sous le nom de *Nestor-Denis da Novara*. Il florissait dans la dernière moitié du 15^e siècle, et publia un *Lexicon* ou dictionnaire latin, dont la dédicace en vers hexamètres, adressée à Louis Sforce, duc de Milan, fait mention du pape Sixte IV comme encore existant. Ce lexique, qui jouit d'une grande réputation, parut pour la seconde fois à Venise, en 1488, in-fol. Il a été réimprimé dans le même format, à Milan, 1495 ; à Paris et Venise, 1496 ; à Strasbourg, 1502 ; à Venise, 1506 ; et, finalement, à Strasbourg, 1507. Dans cette dernière édition, on a ajouté les traités suivants, du même auteur : *de octo Partibus orationis* ; *Quarundam dictionum et orationum Expositio* ; *de Quantitate syllabarum* ; *Emendatio Sulpitii de quantitate syllabarum*. G—É.

AVOGADRO (LUCIA), femme poète d'Italie, qui florissait vers l'an 1560, était fille du chevalier Jérôme Albano de Bergame, qui fut ensuite cardinal ; elle se distingua dès sa jeunesse par son talent poétique, et reçut les plus grands éloges des poètes ses contemporains ; elle en obtint même du Tasse. Elle épousa en 1560 le chevalier Faustin Avogadro, de l'une des familles nobles les plus distinguées de Brescia. Devenue veuve huit ans après, elle mourut dans le cours de la même année 1568. Il n'est resté d'elle que quelques poésies lyriques, dans le recueil de *Diversi eccellenti Poeti Bresciani*, Venise, 1555 et 1554, in-8°, et dans d'autres recueils. Creseimbeni (*Istor. della volg. poes.*) trouve que cette muse se distingua par des inventions vives et par la douceur et la facilité de son style. Il cite d'elle plusieurs morceaux qui ne démentent point cet éloge. Il y en a aussi quelques-uns dans la 1^{re} partie des *Componimenti poetici delle più illustri Rimatrici d'ogni secolo*, Venise, 1726, in-12. G—É.

AVOGADRO (le comte LOUIS), était un gentilhomme de Brescia, qui se montra fidèle aux Vénitiens, ses anciens souverains, pendant la guerre de la ligue de Cambray. Les Français s'étaient emparés de Brescia en 1509 ; ils furent attaqués dans cette

ville au commencement de l'année 1512, par André Gritti, procureur de St-Marc. Avogadro saisit ce moment pour déterminer ses compatriotes à signaler leur loyauté, en effaçant les ennemis du milieu de leur ville : il proclama le nom de St-Marc, et força le comte du Lude à s'enfermer dans la citadelle ; mais Gaston de Foix étant arrivé de Bologne, par une marche forcée, pour secourir du Lude, entra dans la ville, le 19 février, par la citadelle. Le comte Avogadro, à la tête de deux cents citoyens, voulut s'ouvrir un passage au travers des ennemis ; mais accablé par le nombre, et fait prisonnier, il fut écartelé. Ses deux fils eurent la tête tranchée. La conjuration d'Avogadro pour délivrer sa patrie a été représentée par de Belloy, dans sa tragédie de *Gaston et Bayard*, comme une perfidie atroce. S—S—J.

AVOGADRO (JOSEPH CASANOVA, comte DE), né à Verceil, en 1751, descendait, par sa mère, de Ranzo-Mereurin, grand chancelier du duc de Savoie en 1460. Cette famille, une des plus anciennes de la Lombardie, était, dès le 12^e siècle, chargée des affaires contentieuses du clergé, et c'est ce qui lui fit donner le nom d'*avogadro*, avocat : elle s'est divisée en plusieurs branches, descendant toutes de *Gualonus de Advocatis*, possédant les fiefs de Valdengo, de Cerione, de Ceretto, de Casanova, de la Motta, de Collobiano, de Quinto, de Massazza, etc., et qui sont établis dans le Vercellais. Philippe Avogadro, de Carisio, compagnon de St. Dominique, fut béatifié dans le 13^e siècle. Deux évêques de Verceil, Martin de Quaregna et Rainier de Valdengo, illustrèrent aussi vers le commencement du 14^e siècle le nom d'Avogadro. Ce dernier prélat combattit les Gazzari (1), sectaires qui avaient pour chef Dulcin (voy. ce nom), et qui furent complètement dispersés par les troupes épiscopales, près de Triveri, dans les Alpes graies. M. de Grégory croit que c'est à l'un de ces deux évêques, Martin ou Rainier Avogadro, qu'appartenait le précieux manuscrit de *Imitatione Christi* qu'il a publié. — Le comte Joseph, après avoir fait ses études au collège de Verceil, épousa Louise St-Martin de Parella : il se consacra tout entier à la culture de ses vastes domaines, qu'il fertilisa par des soins et des procédés jusqu'alors inconnus dans cette contrée. Il a publié en italien : 1^o *Avis sur la culture et sur l'irrigation des prairies*, Verceil, 1785, in-8°. 2^o *Méthode pour cultiver le lin d'après le célèbre Duhamel*, Verceil, 1786, in-8°. 3^o *Conseils ruraux*, Verceil, 1786, in-8°. Cet ouvrage fut critiqué à Turin par un anonyme. Le comte Avogadro répondit par une lettre très-polie et par des arguments sans réplique ; mais la meilleure preuve qu'il ait donnée de l'excellence de ses méthodes, c'est que ses greniers furent toujours les plus abondants de la contrée, que ses terres passaient avec raison pour les mieux cultivées, et qu'il a doublé ses revenus, au point qu'il était regardé en même temps comme le plus riche propriétaire de Verceil, et comme le cultivateur le plus éclairé. 4^o *Essais d'ex-*

(1) Cette secte, qui admettait la communauté des biens et des femmes, avait quelque rapport avec celle des saint-simoniens.

périences et de réflexions sur les avantages qu'on peut se procurer par les ventilateurs naturels, Verceil, 1791, in-8°; ibid., 1795, en français. *Méthode facile et pratique pour la construction d'une voûte de quelque dimension et hauteur que ce soit*, Verceil, 1810, in-8°. Le comte Avogadro était en 1798 chambellan du roi de Sardaigne, et, lors de l'occupation du Piémont par les Français, il fut nommé gouverneur du Vercellais. Sous l'empire, il fut élu président du collège électoral du département de la Sésia, et nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il mourut à Verceil, le 13 décembre 1815, entouré de ses quatre fils, auxquels il a laissé une fortune considérable. Z.

AVOGARO (le comte AZZONI RAMBALDO), archéologue, naquit en 1719, à Trévise, d'une famille illustre. Dès son enfance, il annonça de grandes dispositions pour l'étude. Il n'avait que vingt et un ans lorsqu'il fut reçu dans le chapitre de Trévise. Un de ses concurrents attaqua cette élection, prétendant que n'étant pas prêtre, il ne pouvait posséder un bénéfice qui l'obligeait à remplir les fonctions du sacerdoce. Mais Avogaro rétorqua toutes les raisons de son adversaire, et fut confirmé dans sa prébende. Pour établir ses droits, il avait été forcé de compulser les anciens registres du chapitre. En les lisant, il prit le goût des recherches historiques; et dans peu d'années il acquit des connaissances très-étendues sur l'histoire de sa ville natale. Zélé pour le progrès des lettres, il fut le restaurateur de l'académie des *Solleciti*, dont les travaux étaient interrompus depuis plusieurs années, et rédigea pour cette société un règlement qui reçut l'approbation de Muratori (1747). Trévise dut encore à ses soins l'établissement d'une colonie d'Arcadiens. Il en fut déclaré le *custode* ou président perpétuel; et il prit le nom de *Targilio Ambracio*, qu'il conserva depuis dans toutes ses relations littéraires; enfin c'est à lui que le chapitre de Trévise est redevable d'une bibliothèque, devenue l'un des ornements de cette ville, et qu'il dota d'un revenu suffisant pour son entretien et celui d'un conservateur. Il mourut en 1790, universellement regretté. Ses confrères ont consacré à sa mémoire un monument dans la bibliothèque même dont il est le fondateur, et où l'on conserve sa correspondance avec les savants contemporains, en 26 volumes in-fol. On n'a d'Avogaro que quelques opuscules archéologiques dans la *Raccolta Calogeriana*. Le plus remarquable est le *Trattato della zecca e delle monete che ebbero corso in Treviso fin a tutto il secolo 14*. Il a été recueilli par Guido Zanetti (voy. ce nom), dans la *Nuova raccolta delle monete e zecche d'Italia*, liv. 2, p. 141. Tiraboschi a publié l'*Éloge historique* d'Avogaro; et M. Gamba lui a consacré une notice avec portrait dans la *Galleria degli uomini illustri che le venete provincie contavano nel secolo 18*. W—s.

AVOGRADO (JÉRÔME), né à Brescia, d'une noble famille, fils d'Ambroise Avogrado, jurisconsulte de quelque célébrité, florissait vers l'an 1486. Il ne se borna pas à cultiver les lettres avec succès, il fut encore, dans sa patrie, l'appui et le Mécène de ceux qui les cultivaient, titre qui lui convenait parfaitement, dit le savant Mazzuchelli, étant également

favorisé des dons de l'esprit et de ceux de la fortune. On lui attribue la gloire d'avoir été le premier à corriger et à publier en entier les œuvres de Vitruve. Peut-être fit-il cette correction sur d'anciens manuscrits, et en prépara-t-il l'édition; mais aucun des auteurs qui ont écrit sur les livres imprimés à Brescia en particulier ou sur l'imprimerie en général, n'ayant eu connaissance de cette édition, il est peu vraisemblable qu'elle ait existé. G—É.

AVOND (JACQUES), originaire de Die, dans le Dauphiné, d'après Goujet et Chalvet. Tout ce qu'on sait de lui, c'est que, né dans la religion réformée, et ayant embrassé le culte romain, il prit l'état ecclésiastique. Il défendit le célibat des prêtres, dans un ouvrage intitulé : *Poème à l'honneur du sacré vœu de virginité et de continence*, etc., Grenoble, Pierre Fremon, 1651, in-4°. Goujet convient que cet ouvrage prouve plus de zèle que de talent. W—s.

AVOST (JÉRÔME D'), né à Laval, en 1558 ou 1559, avait une charge dans la maison de Marguerite, première femme du roi Henri IV. Il a traduit de l'italien, de Louis Domenichi, une comédie, intitulée *les Deux Courtisanes*. Cette pièce n'était point encore imprimée en 1584. Beauchamps, qui en parle d'après nos anciens biographes, n'avait pas étendu ses recherches plus loin. Si l'on s'en rapportait à la Croix du Maine, on serait tenté de regarder Jérôme d'Avost comme l'un des meilleurs poètes de son temps; mais l'on en jugera bien différemment, si l'on prend la peine de lire le troisième chant de sa traduction de la *Jérusalem délivrée*, que Duverdiar a inséré en entier, comme l'un des bons, dans sa *Bibliothèque*. Je ne sais pas si cette traduction a été imprimée à Lyon, par Barthélemy Honorat, entre les mains de qui Duverdiar en avait vu une copie. Si elle est imprimée, elle est fort rare, ainsi que les autres ouvrages de d'Avost, dont voici les titres : 1° *les Amours d'Is-mène et de la chaste Ismine*, écrits premièrement en grec par Eumathius, traduits du grec en italien, par Lelio Carani, et de l'italien en français, par d'Avost, Paris, Nicol. Bonfons, 1582, in-16. 2° *Dialogues des grâces et excellences de l'homme, et de ses misères et disgrâces*, trad. de l'ital. d'Alphonse Ulloa, en français, Paris, Robert Colombet, 1583, in-8°. 3° *Poésies de Hiérome d'Avost de Laval, en faveur de plusieurs illustres et nobles personnes*, Paris, Abel Langelier, in-8°. 4° *Essais sur les Sonnets du divin Pétrarque, avec quelques autres poésies de l'invention de l'auteur*, Paris, Abel Langelier, 1584, in-8°. 5° *Quatrains de la vie et de la mort*, imprimés à Paris, chez Jean le Clerc. La Croix du Maine nous apprend que d'Avost se proposait de continuer la traduction de Pétrarque, et l'abbé Goujet dit que ce qu'il en a traduit est assez bon pour son temps. On sera surpris qu'un homme qui avait une place à la cour ait pu trouver le loisir de traduire, avant l'âge de vingt-six ans, tous les ouvrages que nous venons d'indiquer; mais on le sera davantage, quand on saura qu'à cette époque, il avait en portefeuille la traduction du 4° volume des *Épîtres dorées* de Ant. Guevara, et un autre ouvrage intitulé : *les Élétes et plus belles Fleurs*, recueillies de toutes les *OEuvres*

spirituelles de Louis de Grenade, qui devait fournir six parties. W—s.

AVRIGNY (HYACINTHE ROBILLARD D'), né à Caen, en 1675, entra chez les jésuites en 1691. Sa santé, naturellement délicate, ayant beaucoup souffert dans la régence des humanités, on le fit procureur du collège d'Alençon, emploi peu relevé dans la société, et dans lequel on reléguait ordinairement les sujets qui n'annonçaient aucune capacité pour les sciences ou pour le gouvernement. C'est dans cette place obscure que le P. d'Avrigny mourut inconnu en 1719, laissant en manuscrit deux ouvrages qui lui ont fait une réputation distinguée parmi les historiens du siècle de Louis XIV. Le premier est intitulé : *Mémoires chronologiques et dogmatiques, pour servir à l'histoire ecclésiastique, depuis 1600 jusqu'en 1716, avec des réflexions et des remarques critiques*, imprimés (à Paris, 1720, chez Guérin) sans nom d'auteur, de ville et d'imprimeur, 4 vol. in-12, réimprimés très-incorrectement à Lyon et à Rouen. Le second ouvrage a pour titre : *Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe, depuis 1660 jusqu'en 1716*, Paris, 1725, 4 vol. in-12, réimprimés en 1757, en 5 vol., par les soins du P. Griffet, avec des additions et des corrections. Nous n'avons point ces deux ouvrages tels qu'ils sont sortis de la plume de l'auteur. Il fut obligé par ses supérieurs de les soumettre à la révision du P. Lallemand, qui y fit des changements si considérables, qu'on assure que le P. d'Avrigny, affligé de les voir ainsi défigurés, en mourut de chagrin. Ils se recommandent tous les deux par l'élégante précision du style, par l'exactitude des dates, par des anecdotes curieuses, par des remarques critiques poussées souvent jusqu'à la satire, par le développement des faits, plus ingénieux que fidèle. Les défauts qu'on leur reproche tombent principalement sur les *Mémoires chronologiques et dogmatiques*; aussi furent-ils supprimés à Rome par un décret du 2 septembre 1727. M. de Tourouvre, évêque de Rodez, publia l'année suivante une lettre pastorale contre ces *Mémoires*, qui depuis ont fourni quelques propositions répréhensibles au recueil des *Assertions*. Les *Mémoires pour servir à l'histoire universelle* n'annoncent pas moins de partialité contre les protestants que les *Mémoires chronologiques et dogmatiques* contre les écrivains de Port-Royal. Les retranchements qu'ils subirent par ordre des supérieurs de l'auteur eurent principalement pour objet les rigueurs exercées dans le Palatinat, qui sont justifiées dans l'imprimé, et les mystères qui couvrirent les mauvais succès de la France dans la guerre de la succession, que le P. d'Avrigny dévoilait avec beaucoup de franchise. T—D.

AVRIGNY (CHALES-JOSEPH LœILLARD D'), né vers 1760 à la Martinique, vint en France très-jeune encore, habita quelque temps Montpellier, et se fit connaître par quelques essais poétiques qui annonçaient un goût pur et de l'élévation dans les idées. A dix-huit ans, il concourut pour le prix de poésie proposé par l'académie française : le sujet était la *Prière de Patrocle à Achille*. Aucun ouvrage ne fut couronné, mais la pièce de d'Avrigny obtint

une mention honorable. Il vint se fixer à Paris quelques années avant la révolution, et y épousa mademoiselle Renauld l'aînée, l'une des premières cantatrices de l'Opéra-Comique. Alors il s'adonna au genre dramatique et composa plusieurs opéras-comiques qui ne sont pas restés au théâtre. D'Avrigny, qui plus tard devait être un des chantres les plus assidus des exploits guerriers de l'empire, monta plus d'une fois sa lyre pour célébrer les solennités de la république. Au mois de thermidor an 2 (juillet 1794) l'hymne de d'Avrigny sur le dévouement républicain de Barra et Viala fut chanté dans une fête nationale. Quelques mois après il composa avec Legouvé un grand opéra intitulé *Doria, ou la tyrannie détruite* (3 actes, musique de Méhul). Cet ouvrage n'eut aucun succès : on n'y trouve ni intérêt, ni mouvement, ni effet dramatique : seulement le style en est noble et correct, et quelques vers obtinrent les applaudissements du parterre. Devenu chef du bureau des colonies, au ministère de la marine, d'Avrigny ne consacra plus aux lettres que ses loisirs; aussi c'est avec un assez léger bagage qu'il se présente à la postérité, si toutefois il doit y arriver. En 1807, il publia un petit poème en vers alexandrins, intitulé *le Départ de la Peyrouse, ou la Navigation moderne*, dédié au comte Decrès, alors ministre de la marine. Ce poème, qualifié de *didactique* par son auteur, offre une heureuse imitation du *Songe de Scipion* dans les *Tusculanes* de Cicéron; on y trouve de très-beaux vers, et les notes n'en sont pas sans intérêt. Toutes les circonstances plus ou moins signalées de l'histoire impériale trouvèrent d'Avrigny disposé à les célébrer, et de ces différents travaux est résulté le recueil intitulé *Poésies nationales*, que son auteur publia en 1812. *La Campagne d'Autriche; la Bataille d'Iéna; la Campagne de Prusse en 1808*; enfin des chants sur le mariage de Napoléon, sur la naissance du roi de Rome, complètent la partie politique de ce recueil, qui, malgré son titre, est d'autant moins national que, non content de flatter le maître, le poète fait précéder chacune de ces pièces d'une adresse louangeuse pour les ministres, Cambacérès, Maret, Montalivet, etc. Il n'est pas jusqu'à Savary, dont il ne se soit fait le panégyriste, et qu'on reconnaitrait difficilement à ce portrait :

Ces talents, cet esprit facile,
Cet art d'embellir les bienfaits,
Cette grâce, ce don de plaire,
Des dignes chevaliers français :
Aimable et noble caractère, etc.

A la suite des poésies nationales venait une réimpression du poème *du Départ de la Peyrouse*, et *Marina*, épisode d'un poème héroïque sur la conquête du Mexique par Fernand Cortez, vaste entreprise épique que d'Avrigny n'a pas achevée. Les *Poésies nationales* furent vantées dans les journaux, grâce à quelque mérite réel, mais surtout au crédit dont jouissait l'auteur auprès du gouvernement. Voici le jugement qu'en porta le jury des prix décennaux : « On y « trouve du talent et de l'imagination, des idées

« heureuses et beaucoup de strophes bien écrites ; « mais la verve, le mouvement, les rapprochements « inattendus et la pompe du style qu'exige le genre « lyrique ne s'y trouvent pas assez. » D'Avrigny cumulait alors, avec ses fonctions d'employé supérieur de la marine, celles de censeur. A la restauration il ne conserva plus que la censure dramatique ; sans doute il remplissait avec habileté ce poste délicat, puisqu'il vivait dans les relations les plus agréables avec les auteurs dont il censurait les pièces, et qu'il obtenait même leurs éloges dans les journaux. Son dernier et son meilleur ouvrage est la tragédie de *Jeanne d'Arc à Rouen*, représentée le 4 mai 1819. La régularité du plan, l'élégance, la correction du style sont incontestables ; partout on y remarque de la grâce, de l'harmonie, une admirable clarté dans les plus longues périodes, une noblesse qui ne se dément jamais dans les plus petits détails ; mais on y a blâmé avec raison la nullité d'action : la situation toujours la même de l'héroïne a été comparée par les uns à une longue agonie, par les autres à un procès en cour d'assises ; cependant on ne peut nier que l'auteur n'ait su, d'un sujet pareil, faire ressortir quelque intérêt. Le cinquième acte est le plus faible, quand on le compare au quatrième, et au troisième surtout qui offre une scène admirable. C'est presque toujours le poète qu'on aperçoit, et non le personnage. Jeanne d'Arc est constamment froide et cérémonieuse : elle semble craindre d'interroger et de répondre ; c'est un personnage d'apparat, une princesse de tragédie, et non pas l'héroïne française, la fière et naïve inspirée du ciel et de la patrie. Trop préoccupé de l'étude profonde qu'il avait faite de Racine et de Voltaire, l'auteur imite parfois ces deux modèles, de manière à calquer ses vers sur les leurs. Sa *Jeanne d'Arc*, qui fut représentée concurremment avec celle de M. Soumet, n'a été goûtée qu'à la lecture, et deux éditions en ont été faites en 1819. La seconde offrait des changements et des corrections considérables : car nul poète n'a plus constamment travaillé, repoli ses ouvrages, et ne s'est montré plus docile aux conseils de la critique. D'Avrigny s'était présenté plusieurs fois à l'Académie française ; il réunit souvent beaucoup de voix, mais inutilement. Le parti qui avait alors la majorité le repoussa constamment. Cependant, on ne peut le nier, la plupart de ceux qui ont obtenu sur lui la préférence avaient moins de titres littéraires, et personne, en politique comme sous tout autre rapport, n'était d'un caractère plus conciliant et plus modéré. Il est probable qu'une des prochaines élections l'aurait enfin dédommagé de tant d'inutiles démarches, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'enleva aux lettres le 17 septembre 1825. Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur trois ans auparavant, à l'occasion de sa *Jeanne d'Arc* : on avait voulu récompenser ainsi un poète qui n'avait jamais traité que des sujets nationaux : *Celebrare domestica facta*, telle avait été la devise qu'il avait prise dans son recueil de poésies. Outre les ouvrages de d'Avrigny que nous avons mentionnés, et les vaudevilles et opéras dont nous n'avons pas cru nécessaire de

parler, il a publié un *Tableau historique des commencements et des progrès de la puissance britannique dans les Indes orientales*, inséré dans l'*Histoire de l'empire de Mysore*, par M. Michaud l'aîné. Le mérite de ce morceau fait regretter que d'Avrigny, au lieu de se condamner à n'être qu'un versificateur, ne se soit pas livré au genre historique.

D—R—R.

AVRIL (JEAN), sicur de la Roche, prieur de Corzé, né au Pont-de-Cé, dans l'Anjou, vivait à la fin du 16^e siècle. La Croix du Maine lui donne la qualité de poète latin et français ; mais il ne cite de lui aucun ouvrage écrit en latin. Suivant ce bibliographe, Avril avait traduit du latin en vers français les deux premiers livres du *Zodiaque de la vie humaine*, de Marcel Palingène (Pet. Ang. Manzoli) ; mais il n'osa pas publier sa traduction, ayant eu connaissance de celle que Scévole de Ste-Marthe préparait du même poème. On a de Jean Avril les *Regrets sur la rupture de la paix*, en 1568 ; *Ode sur les victoires obtenues par M. le duc d'Anjou*, imprimés ensemble, en 1570 ; *le Bienveinement* (Theureuse arrivée), à Monseigneur (le duc d'Anjou), Angers, 1578. On voit, par les titres de ces pièces, qu'Avril ne laissait passer aucune circonstance de donner aux grands des louanges qui pouvaient bien n'être pas tout à fait désintéressées.

W—S.

AVRIL (le Père PHILIPPE), jésuite français, professait, en 1648, la philosophie et les mathématiques à Paris, au collège de Louis-le-Grand. En demandant de nouveaux sujets pour les missions de la Chine, le P. Verbiest avait conseillé de les diriger par la Tartarie ; mais cette route n'ayant pas encore été pratiquée par des Européens, on résolut d'envoyer d'abord comme éclaireurs des hommes en état de reconnaître les pays que les missionnaires auraient à traverser, ainsi que les obstacles qu'ils pourraient rencontrer, afin d'aviser ensuite aux moyens de les vaincre. Le P. Avril, désigné pour cette expédition hasardeuse, se rendit à Marseille, où il fut rejoint par un de ses frères, résolu à courir les mêmes dangers. De Marseille ils prirent la route de Rome ; et, le P. Avril ayant fait admettre son frère dans l'institut des jésuites, ils s'embarquèrent à Livourne, le 13 janvier 1685, sur un bâtiment français destiné pour Alexandrette. Ils gagnèrent ensuite Alep dans la compagnie de quelques marchands. Séparé bientôt de son frère, que le supérieur des missions de l'Asie retint à Alep, le P. Avril fut envoyé lui-même dans le Kurdistan, puis dans l'Arménie, où il contribua beaucoup à fonder une mission à Erzerum. Il demeura huit mois dans cette ville, partageant son temps entre ses devoirs et l'étude du turc et de l'arménien. Ayant enfin pu continuer sa route, il traversa la Perse et la Tartarie ; mais arrêté sur divers prétextes par le gouverneur d'Astracan, il n'obtint qu'avec peine un passeport pour Moscou, d'où il espérait passer en Chine avec la première caravane de marchands, persuadé que le gouvernement russe ne mettrait aucun obstacle à son voyage, lorsqu'il en connaîtrait les motifs. Il n'en arriva pas ainsi : on ne lui accorda point sa

permission de retourner dans la Tatarie ; et il reçut l'ordre d'aller en Pologne. Muni d'une lettre du roi de France pour l'empereur de Russie, il se hasarda de revenir à Moscou. Toutes ses démarches près des ministres furent inutiles ; et il fut forcé de retourner à Varsovie, près du prince Jablonowsky, grand général de la diète, qui lui facilita les moyens de se rendre par la Moldavie à Constantinople. Épuisé par un crachement de sang que tout l'art des médecins ne put guérir, il repassa bientôt en France, et débarqua le 30 septembre 1670 à Toulon, six ans après son départ. Le P. Avril a publié les relations de ses courses sous ce titre : *Voyage en divers Etats d'Europe et d'Asie*, Paris, 1692, in-4°, avec cartes et figures, Utrecht, 1675, in-12. On y trouve des remarques assez intéressantes. L'auteur relève les erreurs de Struys sur la longueur de la mer Caspienne et sur la position d'Astracan, et confirme par son témoignage la fidélité de la description qu'Olearius a donnée du cours du Volga. Il décrie en passant les mœurs et les usages des peuples qu'il a eu l'occasion de voir ; mais ce qu'il dit sur l'histoire naturelle montre que ses connaissances en ce genre n'étaient pas très-étendues. Il promettait (p. 295, édition in-4°) une histoire de la Moseovie : sa santé ne lui aura sans doute pas permis de rédiger cet ouvrage ; et l'on peut conjecturer qu'il n'a pas survécu longtemps à la publication de son *Voyage*. W—s.

AVRIL (JEAN-JACQUES), graveur français, né en 1744, se consacra dès sa jeunesse à l'art qu'il a cultivé toute sa vie. Il est mort à Paris en décembre 1852. Doué d'une singulière facilité d'exécution, plein d'amour pour son art, il fut d'une fécondité que peu de graveurs ont égalée. Son œuvre se compose de 340 planches, parmi lesquelles on distingue : 1° la *Famille de Darius* et la *Mort de Méléagre*, d'après le peintre Lebrun ; 2° dix grands sujets d'histoire grecque et romaine, d'après le Barbier l'aîné ; 3° plusieurs gravures, d'après les tableaux de Raphaël, de l'Albane, de Lesueur, de J. Vernet, de Rubens, de Vander-Meulen, Berghem, etc. La collection des productions de cet artiste forme 2 volumes in-fol. On peut y remarquer les progrès de l'art, et les principes de la bonne école. G—G—Y.

AVRIL (JEAN-JACQUES baron), lieutenant général, né à Loudun, le 11 novembre 1752, était en 1789 capitaine d'une compagnie d'hommes de couleur à l'île de France. Il revint dans la métropole en avril 1792, et passa dans son grade en 1793 au 15^e régiment de chasseurs à cheval, qui fit alors partie de l'armée révolutionnaire commandée par Ronsin. Après l'exécution de ce général, Avril, qui avait déjà obtenu le grade d'adjudant général colonel (4^{er} octobre), passa dans l'armée du Morbihan aux ordres de Hoche, et soutint avec succès plusieurs combats contre les Vendéens. En 1794, il fut envoyé pour couvrir Lorient. Promu au grade de général de brigade (11 mars 1795), il eut le commandement de Belle-Ile-en-Mer, et en 1797, fut dirigé sur la Normandie, où il resta jusqu'à la pacification de l'Ouest. Il servit alors dans l'armée d'Italie (mai 1800), sous les ordres des généraux Masséna et Brune, et con-

tribua puissamment à étouffer les révoltes qui éclatèrent dans l'État de Gènes. De retour en France, il eut le commandement du département des Bouches-du-Rhône, puis de celui des Basses-Pyrénées, et fut employé, depuis 1801 jusqu'en 1807, dans la 11^e division militaire. Dans l'intervalle, il fut nommé commandant de la légion d'Honneur, le 14 juin 1804. Au mois d'août 1807, il fut envoyé en Espagne. Après avoir passé à Alcantara en octobre 1807, il se dirigeait sur Cadix ; mais il eut ordre d'arrêter sa marche, et d'occuper, en juin 1808, Estremoz, ville forte du Portugal. Obligé, le 28 du même mois, d'évacuer cette place, il fut grièvement blessé à la cuisse par l'explosion d'une mine. Il alla ensuite châtier Villa-Viciosa, également insurgée. Les habitants, embusqués dans les premières maisons, le regurent à coups de fusils : Avril fit croiser la baïonnette à sa troupe et entra au pas de charge. En août 1808, il fut fait commandant du château de Lisbonne. Rentré en France après la convention de Cintra, il fut, au mois de novembre suivant, nommé gouverneur de la province de Bilbao, et se fit remarquer par sa fermeté et sa modération. Une fausse dénonciation le fit rappeler en septembre 1810 par Napoléon qui, reconnaissant son erreur, le rendit à la liberté le 17 mars 1811, et lui donna le commandement du département du Pas-de-Calais. Lors des désastres de la campagne de Russie, Avril demanda à partager les périls de la grande armée, et passa, en février 1815, dans le corps d'observation de l'Elbe, commandé par Lauriston. Il força le pont de Koenigsbourg près de Magdebourg, se trouva à la prise de Hall, à la bataille de Lutzen et à tous les combats mémorables de cette époque, puis il entra le 4^{er} juin dans Breslau. Pendant l'armistice qui fut conclu le 4, il reçut l'ordre de se rendre à Hambourg, resta dans cette place pendant le blocus qu'en firent les ennemis, et reentra en France en juillet 1814. Créé successivement, par Louis XVIII, baron, chevalier de St-Louis (19 juillet), puis lieutenant général (21 octobre), il resta fidèle à ses nouveaux serments et refusa de servir pendant les cent jours. Napoléon le destitua du grade de lieutenant général ; mais il fut réintégré après la rentrée du roi, en 1815. Au 1^{er} janvier 1817, conformément à la loi du 4^{er} août 1815, on le mit à la retraite comme ayant plus de quarante ans de service. Le général baron Avril est mort dans la maison de campagne qu'il habitait près de Bordeaux, le 19 juin 1859, à l'âge de 87 ans. K.

AVRIL. Voyez LACENAIRE.

AVRILLON (JEAN-BAPTISTE-ÉLIE), religieux minime, né à Paris, le 1^{er} janvier 1652, mort dans la même ville, le 16 mai 1729, se distingua dans son ordre par ses sermons et par ses écrits ascétiques, qu'on lit encore aujourd'hui, parce qu'ils sont pleins d'onction ; tels sont : 1° *Réflexions, Sentiments et Pratiques sur la divine enfance de Jésus-Christ*, 1709, in-12 ; traduits en italien, Florence, 1755, in-8° ; 2° *Méditations et Sentiments sur la sainte Communion*, 1715, in-12 ; 3° *Retraite de dix jours pour tous les états*, 1714, in-12 ; 4° *Conduite pour passer*

le saint temps de l'Avent, in-12, pour passer saintement le temps de Carême, in-12; 5° *Méditations d'un solitaire en retraite dans l'octave du St-Sacrement*; 6° *Conduite pour passer saintement les fêtes de l'octave de la Pentecôte*, 1722, in-12; 7° *Commentaire affectif sur le psaume Miserere, pour servir de préparation à la mort*; 8° *Traité de l'amour de Dieu*, etc., 1740, in-12; 9° *Pensées sur divers sujets de morale*, etc., 1741, in-12, avec l'éloge de l'auteur. Ces trois derniers ouvrages sont posthumes. Le P. Avrillon connaissait le cœur humain et avait le talent d'en pénétrer les plus secrets replis. Sa piété à quelque chose d'attachant qui se communique à ses lecteurs, et son style, clair et touchant, se rapproche quelquefois de celui de Massillon. G—S.

AVRILLOT (BARBE), plus connue sous le nom de *madame Acarie*, qui était celui de son mari, ou de *Sœur Marie de l'Incarnation*, qu'elle prit en entrant en religion, naquit à Paris, le 1^{er} février 1563, de Nicolas Avrillot, seigneur de Champlâtreux, maître des comptes. Elle montra, dès son enfance, une vertu au-dessus de son âge, et voulut se faire religieuse. Ses parents s'y opposèrent, et lui firent épouser, en 1582, Pierre Acarie, maître des comptes, zélé ligueur, qui sortit de Paris lorsque Henri IV y entra, et la laissa dans la misère avec six enfants en bas âge. Elle soutint cette épreuve avec beaucoup de fermeté, et sa piété, son zèle pour la religion, lui acquirent une telle considération, qu'elle était consultée dans toutes les entreprises religieuses qui avaient pour objet de réparer les désordres causés par les troubles civils. S'étant crue inspirée du ciel pour travailler à l'établissement des carmélites en France, elle s'en ouvrit à D. Beaucousin, vicaire des chartreux de Paris, qui avait été son directeur, et au P. de Bérulle qui l'était alors. Cette pensée fut jugée venir de Dieu; dans une conférence tenue entre ces deux personnages, St. François de Sales, les docteurs Duval et Gallemant, il y fut arrêté qu'on ferait venir d'Espagne des religieuses formées par Ste. Thérèse, morte depuis vingt ans, pour exécuter le pieux dessein de madame Acarie, qu'on regarde en quelque sorte comme la fondatrice de cet ordre en France. Devenue veuve en 1613, elle y entra en qualité de sœur converse à Anniens. On voulut, par la suite, l'y faire supérieure; elle refusa constamment cette dignité, se retira dans le couvent de Pontoise, qui lui devait son établissement, y vécut dans la pratique exemplaire de toutes les vertus, et y mourut saintement le 18 avril 1618. On rapporte que son tombeau fut honoré de plusieurs miracles. Pie VI l'a mise, en 1791, au nombre des bienheureuses. Sa vie a été écrite par le docteur Duval, par le P. Morin, barnabite, et par l'abbé de Montis, Paris, 1778. — *Marguerite ACARIE*, sa fille, se fit aussi carmélite, vécut d'une manière très-sainte, sous le nom de *sœur Marguerite du St-Sacrement*, et mourut à l'âge de 70 ans. M. Tronson a écrit sa vie. T—D.

AXAJACATL, septième empereur des Mexicains ou Astèques, second fils de Montezuma I^{er}, monta sur le trône en 1464. Sa première expédition fut dirigée contre les Indiens de Quatulco et de Tecom-

tipique, situés à 200 milles au sud de Mexico. Après avoir défait l'ennemi en bataille rangée, il revint en triomphe dans sa capitale, suivi d'une foule de captifs qui furent sacrifiés à la cérémonie de son couronnement. Il fit ensuite la conquête de Tlatéolco, ville située sur des îlots, au nord-ouest du temple de Mexitli (dieu de la guerre), et qui avait un roi indépendant. Tlatéolco fut réunie dès lors, par des ponts, à la ville de Ténochtitlan, ou l'ancienne Mexico. Le reste du règne d'Axajacatl fut heureux et pacifique. Ce prince mourut en 1477, et eut pour successeur Ahuitzol, l'un des électeurs de l'empire. Il avait employé douze ans à soumettre ses ennemis, à étendre les limites du Mexique, et à encourager l'agriculture et les arts. B—P.

AXELSON (ÉRIC), de la famille Totl; né vassal du Danemark, il se déclara contre Éric XIII, et passa en Suède pour y soutenir le parti mécontent de l'union de Calmar. Il devint très-puissant dans le pays, et en fut même quelque temps le souverain, sous le titre d'administrateur. Jaloux de Charles Canutson, qui était parvenu à la dignité royale, Axelsson se joignit à ses ennemis, et contribua à la révolution qui plaça sur le trône Christian I^{er}, roi de Danemark. Mécontent de nouveau du gouvernement danois, il rappela Charles, et lui fit rendre la couronne. Charles étant mort en 1470, Axelsson appuya de tout son crédit l'élection de Sten-Sture, en qualité d'administrateur. Sture lui céda la Finlande où il commanda en souverain jusqu'en 1480, année de sa mort. La famille Totl resta en Suède, où elle fit des alliances illustres. Henri Totl épousa Sigride, fille du roi Éric XIV, et son petit-fils, Claude Totl, joua un rôle brillant à la cour de Christine. Cette princesse se proposait de l'élever au rang de duc, et de lui faire assurer le droit de succéder au trône de Suède, dans le cas où Charles Gustave, nommé prince royal, mourrait sans enfants; mais le chancelier Oxenstiern, et d'autres grands du pays, s'opposèrent à l'exécution de ce projet. C—AU.

AXIOTHÉE. Voyez NICOLÈS.

AXONIUS (JOACHIM), né à Grave, dans le Brabant hollandais, fut précepteur du comte Philippe de Lalaing, parcourut presque toutes les contrées de l'Europe, s'arrêta principalement en Grèce, et alla dans la terre sainte; si souvent visitée par la piété des Belges. Il resta ensuite à Anvers jusqu'à sa mort, en qualité de conseiller des archevêques pour les affaires maritimes. Docteur en droit, il cultiva la poésie latine et la littérature grecque avec succès. On a de lui : 1° *Maximi Planudis Oratio in sepulchrum Christi*, Dilingen, 1539, in-4°. C'est une traduction. 2° *Dialogue du philosophe grec Grégoire Palamas, intitulé : Débat du corps et de l'âme et jugement de Dieu qui le termine*, publié en grec à Paris, et en latin à Lyon. 3° Des extraits d'Hésiode de *Justitia*. 4° *Les Préceptes moraux* d'Agapet à l'empereur Justinien, avec le traité de Ferrand, diacre de Carthage, de *Officio duœi militaris*, Anvers, Ant. Tilenius, 1576, in-16. 5° *Anemologium, sive de ventorum Natura*, d'après Aristote et les autres philosophes; rédigé en forme de tableau, ibid., 1564. 6° *De*

libero hominis Arbitrio, contre Luther et Calvin. Les écrits suivants sont en vers. 7° *Carmen parathicum in laudem cosmographiae*. 8° *Gamelcon, sive Nuptiale in nuptias Philippi, Lalani comitis, et Margaritæ Arcmbergiæ*. Cette pièce se trouve aussi dans les *Deliciae Poetar. Belg.*, t. 1, p. 185-207, et M. Hofmann Peerlkamp en a donné une idée dans son *Mémoire sur les poètes latins des Pays-Bas*. 9° *In mortem Antonii Burgundi in Epicedion Belgio maris præfecti*. Ces différents morceaux parurent à Anvers en 1578, in-8°. Axonius mourut le 23 août 1605 (et non 1604, comme le dit Sax). On ne devine pas où Chalmot a trouvé ce qu'il avance dans son *Biographicch Woordenboek* (Dictionnaire biographique), qu'Axonius naquit vers 1460 et mourut en 1526. Il ne se trompe pas moins en affirmant qu'Axonius n'a rien publié de son vivant. M. J.-H. Iloevfft lui donne place dans son *Parnassus latino-belgicus* (Amst. et Breda, 1819), p. 50, mais il loue plutôt son zèle comme précepteur que son talent comme poète.

R—G.

AXTEL (DANIEL), officier anglais au service du long parlement, avait été, dans sa jeunesse, garçon de boutique chez un épicier. D'un caractère sérieux, et imbu de bonne heure des principes des puritains, il acheva d'être exalté par les prédications de leurs chefs, prit du service dans leur armée, parvint au grade de lieutenant-colonel, et s'opposa fortement à toute réconciliation avec Charles I^{er}. Quand ce prince fut conduit devant ses sujets, Axtel commandait le détachement chargé de l'escorter. L'épouse du général Fairfax ayant parlé hautement, ainsi que d'autres femmes, en faveur du roi, Axtel s'écria : « Chassez ces coquines, fusillez-les. » Sur le chemin du roi, quelques personnes, touchées de compassion, crièrent : « Dieu sauve le roi ! » les soldats d'Axtel crièrent : « Justice ! justice ! » Et lorsque, le dernier jour du jugement, quelques-uns crièrent : « Dieu preserve Votre Majesté ! » les soldats crièrent : « Exécution, exécution ! » Quand la sentence de mort fut prononcée, le roi fut transporté dans une chaise à porteurs au milieu de la rue Royale. Les deux hommes qui le portaient ôtèrent leurs chapeaux par respect, mais les soldats d'Axtel les forcèrent à les remettre. On apprit dans la suite qu'Axtel avait été jusqu'à battre ses soldats pour leur faire tenir une pareille conduite ; que, pendant le procès, il riait et plaisantait avec eux, et qu'il les avait excités à brûler devant le visage du prince de la poudre qu'il leur avait donnée. Il passa ensuite en Irlande avec Cromwell, obtint le gouvernement de Kilkenny, et poursuivit rigoureusement les partisans de la monarchie. Lorsque Cromwell se fut emparé ouvertement du pouvoir, Axtel et plusieurs autres officiers donnèrent leur démission à Henri, fils du protecteur, envoyé par lui en Irlande comme major général ; et Axtel surtout montra dans cette circonstance beaucoup d'emportement. Depuis cette époque, il vécut en simple particulier, de la fortune qu'il avait acquise ; mais il se vit toujours surveillé, jusqu'à la mort du protecteur. Le long parlement reprit alors son autorité, et Axtel fut nommé colonel

II.

par le lieutenant général Ludlow. Quoiqu'il eût changé d'idées en matières religieuses, et que de puritain il fût devenu anabaptiste, il ne varia jamais dans ses idées politiques. La réputation qu'il s'était faite à cet égard, et son courage bien prouvé, le firent placer à la tête d'une division d'Irlandais, chargée de défendre le parlement contre Charles II ; mais lorsque cette division fut arrivée dans l'Yorkshire, Monk lui fit congédier Axtel, ainsi que ceux qui pensaient comme lui, et choisit d'autres officiers. Axtel tenta ensuite, avec le général Lambert et quelques troupes, de rétablir les affaires de son parti ; mais il n'y réussit point, et se tint caché, prévoyant bien que le rôle qu'il avait joué dans le procès du roi l'exposerait à être poursuivi. En effet, après la restauration, il fut du nombre de ceux que Charles II excepta formellement de l'amnistie générale. Mis en jugement, il se défendit sur tous les chefs d'accusation avec une grande présence d'esprit. Axtel fut condamné à mort, ainsi que le colonel Hacker, et marcha au supplice avec beaucoup de fermeté. On excrça sur son cadavre d'inutiles cruautés ; mais on ne priva point sa veuve et ses sept enfants du bien qu'il avait amassé dans le temps de sa prospérité. D—r.

AXTIUS (JEAN CONRAD), médecin allemand, a publié un petit traité sur les arbres résineux conifères, tels que les pins, les cèdres, les sapins, les cyprès, etc., dont on extrait la térébenthine et la poix. Il fait connaître les différents services que l'on retire de ces arbres, et cite plusieurs passages des poètes. Ses descriptions sont animées et intéressantes, et son style a de l'agrément. Il y a joint une lettre sur l'antimoine, dans laquelle il accuse calomnieusement Gui Patin, grand ennemi de ce remède, de l'avoir donné à son propre fils pour s'en défaire. L'université d'Iéna exigea d'Axtius une rétractation publique, consignée dans une petite feuille réunie quelquefois à son ouvrage, qui est intitulé : *Tractatus de arboribus coniferis et picce conficienda, aliisque ex illis arboribus provenientibus ; accessit Epistola de antimonio, Ienæ, typis Samuelis Krebsii, 1679, in-12.* D—P—s.

AYALA (PIERRE LOPEZ DE), né dans le royaume de Murcie, en 1552, d'une famille distinguée, servit sous quatre rois de Castille. Il s'attacha d'abord à Pierre le Cruel ; mais la conduite de ce prince ayant fait révolter ses sujets en 1566, Ayala prit le parti de Henri de Transtamare. Pierre, revenu dans ses États à la tête d'une armée d'Anglais et de Navarrois, livra bataille à Henri, le 3 avril 1567, auprès de Naxara ou Navarette. Ayala y fut fait prisonnier (ainsi que Duguesclin), emmené en Angleterre, et renfermé dans un cachot dont il fait la description dans son poème intitulé : *Rimado de Palacio*. Il fut racheté pour une grosse somme d'argent. Henri, victorieux à son tour de Pierre, et maître du royaume, nomma Ayala son conseiller et son ambassadeur auprès de Charles V, roi de France. Jean I^{er}, fils de Henri, lui ayant succédé, garda auprès de lui Ayala, qui, dans la guerre de Portugal, porteur de l'étendard de l'ordre de la Vanda à la bataille d'Aljubarrata, en 1585, y fut encore fait

66

prisonnier, quoiqu'il eût agi en vaillant soldat et en habile capitaine. Jean I^{er} le nomma son grand chambellan et grand chancelier de Castille. Henri III, successeur de Jean, mit également à profit les talents d'Ayala, qui mourut à Calahorra, en 1407, sous le règne de Jean II. Ayala était l'homme le plus savant, le plus éloquent et le plus brave de toute l'Espagne, et se faisait distinguer dans les conseils comme à l'armée. Il aimait beaucoup les lettres, et fut presque le seul Espagnol qui les cultivât de son temps. Ses auteurs favoris étaient St. Grégoire et Tite-Live. Il avait apporté d'Italie ce dernier auteur, jusqu'alors inconnu en Espagne, et il le traduisit en espagnol. Cette traduction fut, au rapport d'Antonio, imprimée à Salamanque, sans nom d'auteur, 1497, in-fol., et réimprimée à Cologne, chez Arnould Birchmann, en 1552 ou 1553. Il avait aussi traduit les commentaires de St. Grégoire le Grand sur le *Livre de Job*; le traité d'Isidore, de *Summo Bono*; la *Consolation de la philosophie* de Boèce, et l'*Histoire de Troie* de Gui Columna. Il avait composé en espagnol un traité sur la *Fauconnerie*, et la *Généalogie de la maison royale*. Il paraît que ces traductions et ces ouvrages n'ont pas vu le jour; mais, outre le Tite-Live d'Ayala, on a encore imprimé de lui : 1^o une traduction du traité de Boccace, de *Casibus virorum illustrium*, Séville, 1495, in-fol.; Alcalá de Henarès, 1552, in-fol. Ayala n'avait traduit que les huit premiers livres et le chapitre du neuvième, consacré à Artus, roi d'Angleterre. La traduction fut achevée par Alphonse Garzias de Ste-Marie, doyen des églises de Compostelle et de Ségovie. 2^o *Cronicas de los reyes de Castilla*, D. Pedro, D. Henrique II, D. Juan el primero, y D. Henrique tercero, Pampelune, 1591, in-fol. Cette première édition ne contient que les règnes de Pierre, Henri II, et Jean I^{er}. L'ouvrage entier a été réimprimé à Saragosse, 1682 : il y a une édition de Madrid, 1779, 4 vol. in-4^o. Ayala avait été témoin des événements dont il parle. « Il est, dit Antonio, historien fidèle, et son style est élégant pour le temps » où il écrivait. » A. B.—T.

AYALA (DIEGO LOPEZ DE), chanoine de Tolède, vers le milieu du 16^e siècle, traduit en castillan, avec beaucoup d'élégance et de pureté, le *Philosopo* de Boccace, sous le titre de *el Laberinto de Amor*, et l'*Arcadia* de Sannazar. Ces deux ouvrages ont été imprimés in-4^o, le premier en 1555, le second en 1547; ils jouissent de l'estime des littérateurs espagnols. C—S—A.

AYALA (GABRIEL), médecin de la faculté de Louvain et médecin pensionnaire de la ville de Bruxelles, mort vers 1562, a laissé un recueil de vers latins imprimé à Anvers en 1562, in-4^o, contenant quatre-vingt-neuf épigrammes qu'il avait déjà fait imprimer sous le titre de : *Popularia epigrammata medica*; un livre d'élégies, etc. L'auteur convient lui-même que ses épigrammes sont un peu trop longues et peu piquantes; mais il prie le lecteur de faire attention qu'elles sont *Medica et Galenica, non Catulliana*. — Balhasar AYALA, cousin de Gabriel, et né à Anvers en 1548 environ, juris-

consulte et auditeur général des troupes de Philippe II dans les Pays-Bas, a donné : *de Jure, Officis bellicis ac militari Disciplina libri tres*, Douai, 1582, in-8^o; Anvers, 1597, in-8^o. — Nicolas Antonio, dans sa *Bibliotheca Hispana nova*, parle de beaucoup d'autres AYALA qui, la plupart, n'ont composé que des ouvrages de dévotion. A. B.—T.

AYALA (le Père JEAN INTERIAN DE), littérateur espagnol, né vers le milieu du 17^e siècle. Il embrassa la vie religieuse dans l'ordre de la Merci, et devint professeur à l'université de Salamanque, où il occupa successivement la chaire d'hébreu et celle de théologie. Ses talents comme orateur lui firent une assez grande réputation, et dans plusieurs circonstances il fut chargé de porter la parole au nom de l'université. Cependant G. Mayans (*Specimen Biblioth. hispano-majansianæ*) dit qu'il était plus disert qu'éloquent; mais il avait de l'esprit et du jugement, possédait les langues anciennes et parlait l'espagnol avec une grande pureté. D'ailleurs il composait des vers agréables en grec et en latin; et l'auteur que nous venons de citer dit que personne n'a mieux réussi dans l'hendécasyllabique. Il fut au nombre des amis du savant Emman. Marti (voy. ce nom), qu'il consultait sur ses ouvrages, et avec lequel il entretenait une correspondance active tout le temps que ses fonctions le retinrent à Salamanque. Son âge l'ayant obligé de demander sa retraite, il vint à Madrid, où il mourut vers 1750, presque octogénaire. Outre la description des obsèques du roi Louis I^{er}, célébrées par l'université de Salamanque, et l'oraison funèbre du marquis de Villena, fondateur de l'académie espagnole, on lui doit : 1^o une bonne traduction dans sa langue maternelle du *Catéchisme historique* de Fleury, Valence, 1728, 2 vol. in-8^o. 2^o *Pictor christianus eruditus*. Cet ouvrage, cité par Mayans (*Vie du P. Marti*), n'a point été connu de Murr, puisqu'il n'en fait aucune mention dans la *Bibliothèque de peinture*. Le même sujet a été traité deux fois au moins en français : par l'abbé Méry, *Théologie des peintres*, etc., Paris, 1765, in-12 (voy. MOLANUS); et par l'avocat Molé, *Observations historiques et critiques sur les erreurs des peintres dans les représentations des sujets tirés de l'histoire sainte*, Paris, 1771, 2 vol. in-12. 3^o *Humaniores atque amœniores ad Musas Exeersus, sive Opuscula poetica*, Madrid, 1725, in-8^o. On trouve des lettres et des vers d'Ayala dans le 6^e livre des *Epistolæ* de Marti, publiées par Mayans. W—s.

AYAMONTE (le marquis d'), seigneur espagnol de la maison de Guzman, dans laquelle ce marquisat subsiste encore, naquit vers les premières années du 17^e siècle, et suivit la carrière des armes. Il était proche parent de Louise de Guzman, dont le mari, Jean, duc de Bragance, venait d'être proclamé roi de Portugal (1640). Ayamonte, flatté d'une telle alliance, oublia la fidélité qu'il devait à son propre souverain, et chercha à susciter une révolution dans la province d'Andalousie, qu'il voulait rendre indépendante de la couronne de Castille, d'accord avec le nouveau roi de Portugal. Le duc

de Medina Sidonia, beau-frère de celui-ci, se trouvait gouverneur de cette province, où il possédait des biens immenses. L'Espagne était dans un état de décadence sous le règne du pusillanime Philippe IV; tout concourait à séduire l'ambition du duc de Medina Sidonia, et les circonstances fournirent au marquis d'Ayamonte des arguments assez forts pour ébranler sa fidélité. Mais l'indiscrétion du moine Velasco, qui fut trahi par le confident qu'il avait choisi, fit avorter la conspiration au moment où elle allait être exécutée. Le comte d'Olivera fut instruit de tout, et le roi Philippe voulut bien laisser à son ministre le soin d'une affaire dont les détails et la recherche alarmaient encore plus sa paresse que le danger n'effrayait son imagination. Soit que le duc de Medina Sidonia ne fût coupable d'aucun acte positif de rébellion, soit que le ministre voulût préserver la fière maison de Guzman, dont il était lui-même, de la honte de voir traîner à l'échafaud celui qui en était le chef, il paraît que le marquis d'Ayamonte fut la seule victime sacrifiée, et encore voulut-on jeter une espèce de voile sur la nature du crime qui lui fut imputé. On le flatta de l'espoir d'obtenir sa grâce jusqu'au moment où la hache du bourreau allait faire tomber sa tête. Il avait pourtant avoué tout, persuadé qu'il ne serait pas moins favorablement traité que le duc, à qui le roi s'était contenté d'ôter le gouvernement de l'Andalousie. Mais on se servit de sa propre confession pour lui faire son procès; il fut condamné à perdre la tête. Ses juges lui prononcèrent sa sentence le soir. Il l'écoula avec une tranquillité surprenante, et sans se plaindre ni du duc ni du ministre; il soupa ensuite à l'ordinaire, et passa toute la nuit dans un profond sommeil. Il fallut que ses juges le fissent éveiller pour aller au supplice: il y marcha sans dire un mot, et mourut avec une fermeté digne d'une meilleure cause. Voy. les articles MEDINA SIDONIA; NICOLAS VELASCO; GUZMAN; BRAGANCE, etc. E—D.

AYDER-ALY. Voyez HYDER-ALI.

AYESHA, seconde femme de Mahomet. Voyez AICHAN.

AYGLER (BERNARD), né à Lyon, au commencement du 15^e siècle, entra dans l'ordre de St-Benoît, et parvint par son mérite aux premières dignités de l'Eglise. Il fut successivement sacristain de l'abbaye de Savigny, au diocèse de Lyon, chapelain d'Innocent IV, ou d'Alexandre IV, selon quelques auteurs, abbé de Lérins en 1263, du Mont-Cassin, la même année, et cardinal sous Clément IV, qui l'envoya en France avec le titre de légat. On ne sait rien sur cette mission. Il revint en Italie avec Charles d'Anjou, qui lui témoignait une grande estime et déférait à ses conseils dans les affaires les plus importantes. Les autres circonstances de la vie d'Ayglér sont sans intérêt. Rien ne prouve qu'il ait fait, comme l'assure Moréri, le voyage de Constantinople pour y négocier avec les Grecs un traité d'alliance contre les Sarrasins. Il mourut au Mont-Cassin, en 1282. On a de lui 1^o *Speculum monachorum ordinis divi Benedicti*, en 3 parties, imprimé plusieurs

fois: la 4^e et dernière édition est de Cologne, 1520; 2^o *Commentarium in regulam S. Benedicti*, traduit en français par Guill. de Presby, abbé de St-Germain-des-Prés en 1540; 3^o *Bernardi, abbatis Cassinensis Expositio in regulam S. Bened., et Epistola ad Hildegardum*; 4^o *Collationum beneficiorum, et officiorum Montis Cassini Regestum unum*; 5^o *Inquisitionum, jurium et bonorum in castris et villis Montis Cassini Regestum alterum*. Ces quatre derniers écrits n'ont jamais été imprimés. Un frère de Bernard Ayglér fut archevêque de Naples. C. W—R.

AYLESBURY (THOMAS), né à Londres en 1576, fut créé baronnet en 1627. Il était très-instruit, surtout dans les mathématiques; mais il mérita plus particulièrement d'être cité pour le noble usage qu'il fit de sa fortune en faveur des savants et des gens de lettres. Non-seulement il les recherchait et les réunissait chez lui, mais il faisait encore des pensions à plusieurs d'entre eux. Son attachement à Charles 1^{er} l'obligea, en 1642, d'aller chercher un asile dans les Pays-Bas, où il mourut en 1657, à l'âge de 81 ans. Sa fille épousa Edouard Hyde de Perton, fameux depuis sous le nom de duc de Clarendon. — Guillaume AYLESBURY, fils de Thomas, fut choisi par Charles 1^{er} pour être gouverneur du duc de Buckingham et de son frère; il parcourut avec ses élèves les différents royaumes de l'Europe. Ce monarque le chargea du soin de traduire de l'italien en anglais l'*Histoire des guerres civiles de France*, par Davila. Cette traduction, où il eut pour collaborateur sir Charles Cotterel, parut à Londres en 1647, in-fol. Dans une seconde édition, publiée en 1678, on attribue presque tout l'ouvrage à sir Charles Cotterel. Guillaume Aylesbury mourut à la Jamaïque, dans un âge peu avancé. X—s.

AYLETT (ROBERT), auteur anglais, né au commencement du 17^e siècle, a publié deux ouvrages en vers intitulés, l'un : *Contemplations divines et morales*; l'autre : *Suzanne, ou le Procès des deux vieillards*, Londres, 1622, in-8^o. On lui attribue la *Britannia antiqua illustrata*, publiée sous le nom d'Aylett Sammes, son neveu. X—s.

AYLIN (JEAN), ou plutôt AILINO, surnommé DE MANIACO, du nom d'un château du Frioul, où il était né, florissait au 14^e siècle. Il écrivit en latin l'histoire de la guerre du Frioul : *Historia Belli Forojuliensis*. On croit que Maniaco, lieu de sa naissance, avait été bâti à la place où était anciennement la ville de Célina, dont parle Pline, et qui depuis longtemps ne subsiste plus. Aylin était notaire, et ses aïeux l'avaient été au même lieu, de père en fils, depuis l'an 1277. Son *Histoire de la guerre du Frioul*, qui s'étend depuis 1366 jusqu'en 1388, a été insérée par Muratori dans ses *Antiquitates Italiae mediæ ævi*, t. 3, p. 1187. Ce savant eritique avoue qu'Aylin n'écrivit pas comme Salluste ni comme Tite-Live; mais c'est ce qu'on ne peut exiger d'un écrivain du 14^e siècle. Cette histoire contient, relativement à la guerre qui en est le sujet, des particularités qui ne se trouvent point ailleurs. G—É.

AYLMER (JEAN), prélat anglais, né à Aylmer-

Hall, en Norfolk, vers 1521, d'une famille distinguée. Ayant dû le bienfait de son éducation à la protection de Henri Grey, marquis de Dorset, et depuis duc de Suffolk, il fit à son tour l'éducation des enfants de ce seigneur, et entre autres de lady Jeanne Grey, si célèbre par sa fin tragique : guidée par lui, elle fit des progrès rapides dans les langues grecque et latine, et lui témoigna beaucoup d'affection. L'attachement qu'il montra pour le protestantisme l'obligea de sortir du royaume sous le règne de Marie. Il y rentra à l'avènement d'Elisabeth au trône; mais, malgré son zèle, ses protecteurs et ses talents, parce qu'il s'était élevé avec force dans ses écrits contre le faste des ecclésiastiques, il resta longtemps sans avancement. Il crut devoir se justifier par la suite, en disant que « lorsqu'il était un enfant, il parlait et pensait comme un enfant. » Ce ne fut qu'en 1576, qu'élu évêque de Londres, il commença à déployer la plus grande magnificence, entretenant quatre-vingts personnes pour le service de son palais. L'amour de l'argent, l'ambition du pouvoir et l'intolérance religieuse faisaient le fond dominant de son caractère. Ses procédés tyranniques à l'égard des puritains lui attirèrent des reproches de la part même du gouvernement, et le rendirent tellement odieux qu'il demanda plusieurs fois à résigner son évêché. Il mourut très-riche en 1594, à l'âge de 73 ans, et fut enterré à St-Paul. Parmi plusieurs traits de sa vie, on cite le courage avec lequel il se fit extraire une dent, pour engager la reine Elisabeth à se soumettre à la même opération. Aylmer avait du talent pour l'éloquence de la chaire, ce qui n'empêchait pas qu'il ne fit bailler quelquefois son auditoire. S'apercevant un jour en prêchant que la plupart de ses auditeurs étaient endormis, il tira de sa poche une Bible hébraïque, et se mit à la lire tout haut. La nouveauté des sons réveilla ceux qui dormaient, et ils y prêtèrent d'autant plus d'attention qu'ils n'y comprenaient rien. Alors il reprit la suite de son sermon, après avoir fait observer à ses auditeurs combien il était déraisonnable de prêter si peu d'attention à la parole de Dieu, et de la réserver pour un langage dont ils n'entendaient pas un seul mot. Il est auteur d'une *Réponse au livre de Knox contre le gouvernement des femmes*, et il a aidé Fox dans la traduction latine de l'*Histoire des Martyrs*. S—D.

AYLOFFE (sir JOSEPH), antiquaire anglais, né vers 1708, d'une bonne famille du comté d'Essex, a publié : *Calendriers des anciens chartres*, etc., et *des Archives galloises et écossaises existantes à la Tour de Londres*, 1772, in-4°. Il avait entrepris la traduction de l'*Encyclopédie française*, avec des additions relatives à son pays; mais la première livraison ayant reçu peu d'accueil, l'ouvrage ne fut pas continué. Il a eu part aux éditions des *Collectanea* de Leland, en 9 vol. in-8°, 1770; du *Liber niger Scaccarii*, 1771, en 2 vol. in-8°, et il a revu l'édition de 1774 des *Discours curieux*, de Hearne. Il est aussi l'auteur de l'*Universal Librarian* (le Bibliothécaire universel) et de plusieurs articles intéressants de l'*Archæologia Britannica* (mémoires de la société

des Antiquaires de Londres). Il mourut en 1781, âgé de 72 ans. S—D.

AYLON (LUC VASQUEZ D'). Voyez CORTEZ.

AYM. Voyez HAYM.

AYMAR ou ADEMAR, dernier rejeton mâle des comtes d'Angoulême, issus de Wulgrain, à qui Charles le Chauve, son parent, avait donné ce comté en 866. Aymar et son frère Guillaume s'étaient emparés d'une partie de l'Angoumois, au préjudice de Mathilde, leur nièce, qui cependant se maintint dans l'autre partie sous la protection de Richard, duc, et depuis roi d'Angleterre. Guillaume étant mort, Aymar recueillit sa succession, et, en 1191, profitant de l'absence de Richard, qui était à la croisade, il acheva de dépouiller Mathilde. A la nouvelle de la captivité du roi d'Angleterre, il se jeta sur ses terres avec quelques confédérés. Richard recouvra bientôt la liberté, reprit possession de ses États en 1197, et fit la conquête de l'Angoumois. Aymar implora sa générosité, et rentra dans ses terres par un arrangement au moyen duquel il fiança Isabelle, sa fille unique, avec Hugues, fils de Mathilde et de Hugues IX de Lusignan, comte de la Marche. Jean, frère et successeur de Richard, enleva Isabelle en 1200, et l'épousa. Après la mort du roi Jean, Isabelle épousa, en 1217, le même Hugues à qui elle avait été promise. Aymar mourut en 1218, et sa fille apporta à son mari le comté d'Angoulême. En 1308, Philippe le Bel, par une transaction avec les petites-filles de Hugues et d'Isabelle, réunit le comté à sa couronne. Louis, second fils de Charles V, créé duc d'Orléans en 1392, eut ensuite le comté d'Angoulême; il échut par succession à Charles d'Orléans, père de François 1^{er}; ce dernier, en 1516, érigea ce comté en duché, en faveur de sa mère; et après la mort de cette princesse, en 1531, le duché fut réuni à la couronne. En 1582, Henri III le donna à Diane, fille naturelle et légitimée de Henri II, qui mourut sans postérité en 1619. Ce fut alors que ce duché fut donné à Charles de Valois. A. B—T.

AYMAR. Voyez ADEMAR et AIMAR.

AYMÉ (JEAN-JACQUES), plus connu sous le nom de Job Aymé, que les journalistes du temps se sont obstinés à lui donner, et contre lequel il a plusieurs fois réclamé, naquit à Montélimart en 1752 (1). Il exerçait dans sa ville natale la profession d'avocat, lorsque éclata la révolution, dont il se montra partisan. La manifestation de cette opinion le fit nommer, au mois de juin 1790, procureur général syndic du département de la Drôme. Il remplit ces fonctions difficiles jusqu'après le 10 août 1792; mais, dès les premiers jours de septembre, la modération de son caractère le fit destituer. La retraite et l'obscurité dans lesquelles il s'efforçait de vivre ne le déroberent pas à la persécution: il fut arrêté sous le règne de la terreur, conduit à Paris, et jeté dans les cachots de la Conciergerie. Sept jours après, le 9 thermidor an 2 (juillet 1794)

(1) Et non pas en 1753, comme l'a dit le *Moniteur* de 1818, p. 1507, en annonçant sa mort.

vint le soustraire à la mort. Sa mise en liberté suivit d'un mois cet événement. Il retourna sur-le-champ à Montélimart, et les violences dont il avait été victime ayant aigri son caractère naturellement paisible, et donné une couleur plus prononcée à ses opinions, il prit quelque part aux mouvements réactionnaires qui alors agitaient ces contrées. La convention avait, par les décrets des 5 et 15 fructidor an 3, assigné des limites au choix des électeurs convoqués pour nommer les membres des nouvelles assemblées législatives : dans une réunion d'électeurs qu'Aymé présidait à Montélimart, il fut décidé que, nonobstant les décrets de la convention, les électeurs ne seraient tenus d'élire que les hommes qu'ils jugeraient les plus dignes de leur confiance, sans aucune restriction. Cet arrêté fut imprimé et distribué à toutes les assemblées électORALES de France. La convention le cassa ; et le comité de sûreté générale lança contre Aymé un mandat d'arrêt qui ne put être mis à exécution. Il avait été, dans l'intervalle (1793), nommé, par les électeurs de son département, membre du conseil des cinq-cents. Son admission y donna lieu à de longs débats : Genissieu et Goupilleau de Montaigu le dénoncèrent à la tribune comme protecteur des royalistes et l'un des chefs secrets des compagnies de Jésus et du Soleil : c'était le nom qu'on donnait alors aux associations royalistes. Des preuves irrécusables furent produites à l'appui de cette accusation ; et, sur le rapport de Treillard, le conseil déclara Aymé incapable de remplir les fonctions législatives jusqu'à la paix générale, comme signataire d'un arrêté séditieux. Dix-huit mois après, le 3 prairial an 5 (24 mai 1797), les députés Pénicres et Dumolard réclamèrent et obtinrent son admission ; et dès le mois suivant il fut élu secrétaire du conseil, dominé alors par les royalistes. Le premier acte d'Aymé fut de demander l'exécution du décret de déportation lancé contre Billaud-Varennes, Collot d'Herbois, Barrère et Vadier, décret qui n'avait été exécuté qu'à l'égard des deux premiers. Pour préparer les esprits à une réaction, il demanda, le 8 thermidor an 5 (26 juillet 1797), la suppression des fêtes anniversaires des différentes journées de la révolution, notamment de celles du 14 juillet, du 10 août et du 9 thermidor, voulant qu'on se bornât à la célébration du 1^{er} vendémiaire (fondation de la république). Cette motion fut accueillie par des murmures, et son auteur plus gravement soupçonné de royalisme. Il parut prendre peu de part aux délibérations jusqu'à la révolution du 18 fructidor an 5 (septembre 1797). A cette époque, le parti révolutionnaire qui triomphait ne manqua pas de le placer sur la liste de déportation avec cinquante et un de ses collègues. Il se tint quelque temps caché chez un de ses amis à Paris, et parvint ainsi à se soustraire à l'exécution de cette mesure ; mais enfin il fut saisi au mois de janvier 1798, conduit à Rochefort et embarqué sur la frégate la *Charente*, avec cent quatre-vingt-douze malheureux, comme lui condamnés à la déportation. Le 22 prairial an 7 (11 mai 1798), les déportés arrivèrent à Cayenne. Aymé fit à la Guyane un séjour de près

de dix-huit mois ; enfin il parvint à s'enfuir de cette terre de malédiction, le 27 octobre 1799, sur un navire américain qui se rendait de Cayenne à Gothenbourg. Ce bâtiment, après avoir été battu pendant plusieurs jours par la tempête, échoua sur la côte d'Ecosse, à un mille du petit port de Fraserburgh ; la plupart des passagers périrent dans ce naufrage ; mais, la mer un peu apaisée ayant permis aux habitants des rivages voisins de venir au secours des naufragés, tous ceux qui avaient pu survivre à plusieurs heures d'une submersion presque complète, à une longue privation de tout aliment et à l'engourdissement causé par la rigueur du froid, furent sauvés. Aymé se trouvait être de ce nombre. Il se rendit de Fraserburgh à Londres, et de là vint débarquer à Calais (20 mars 1800). La révolution du 18 brumaire, survenue pendant son absence, avait été presque aussitôt suivie d'une amnistie accordée à la plupart des déportés. La ville de Dijon lui fut assignée pour lieu de résidence, et il s'y rendit. Le premier consul le désigna, en l'an 10, comme grand juge de la colonie qu'on se proposait de former dans la Louisiane ; mais ce projet étant demeuré sans exécution, il fut nommé, le 5 germinal an 12 (26 mars 1804), directeur des droits réunis du département du Gers et ensuite de l'Ain. Il a rempli ces fonctions jusqu'à sa mort, arrivée à Bourg en Bresse le 1^{er} novembre 1818. Aussitôt après son retour de la Guyane, et pendant son exil à Dijon, il s'occupa de rédiger et publia : *Déportation et naufrage de Job Aymé, ex-législateur, suivis du tableau de vie et de mort des déportés à son départ de la Guyane, avec quelques observations sur cette colonie et sur les nègres*, Paris, Maradan, sans date (1800), in-8°, ouvrage qu'on ne lirait pas sans intérêt si les faits curieux qu'il renferme n'étaient ensevelis dans d'interminables déclamations. Les listes des déportés, qui le terminent, peuvent être utiles à consulter. Burnel de Rennes, agent du directoire à Cayenne, dont la conduite est gravement incriminée dans la relation d'Aymé, a publié la réfutation des récits qui le concernent sous le titre de *Supplément à l'ouvrage de J.-J. Aymé, etc.*, Paris, Debray, an 8, brochure in-8°. F—LL.

AYMON, comte de Savoie. Voyez SAVOIE (mai-son de).

AYMON (JEAN), et non AYMONE, né en Dauphiné, y fut curé pendant quelque temps, suivit à Rome l'évêque de Maurienne, se fit recevoir notaire, alla à Genève, où il abjura le catholicisme, puis à Berne, et à la Haye, où il se maria. Après quelques années, il obtint la permission de rentrer en France, et le cardinal de Noailles, qui lui fit avoir une pension, le plaça au séminaire des Missions étrangères, en 1706. Clément, sous-bibliothécaire du roi, avait été son premier protecteur, et le laissait souvent seul dans la bibliothèque confiée à ses soins : Aymon vola plusieurs manuscrits, en mutila plusieurs, et s'enfuit en Hollande en mai 1707. Parmi les manuscrits volés était l'original des actes du concile tenu à Jérusalem en 1672 et 1673, qu'il fit imprimer à la Haye, avec les lettres de Cyrille Lucar

et d'autres écrits, sous le titre de *Monuments authentiques de la religion grecque*, etc., 1718, in-4°; reproduits (sans avoir été réimprimés) sous le titre de *Lettres anecdotes de Cyrille Lucar*, Amsterdam, 1708, in-4°. Aymon croyait les actes de ce concile inédits; cependant Ant. Michel Fouguère en avait donné une traduction latine, 1676, in-12; une autre traduction latine avait paru en 1678, in-8°. L'abbé Renaudot releva, dans sa *Défense de la perpétuité de la foi*, les raisonnements absurdes, les bévues grossières et les calomnies d'Aymon. En 1709, les états de Hollande obligèrent Aymon de se dessaisir de l'original des actes; mais quelques-uns des autres ouvrages qu'il avait volés ont été perdus. On ignore l'époque de la mort d'Aymon, duquel on a encore : 1° *les Synodes nationaux des Églises réformées de France*, 1710, 2 vol. in-4°; 1656, 2 vol. in-4°. On y trouve la traduction de cinquante lettres de Prosp. de Ste-Croix au cardinal Charles Borromée. 2° *Tableau de la cour de Rome, dans lequel sont représentés au naturel sa politique et son gouvernement, tant spirituel que temporel*, ouvrage satirique et curieux, dont il existe trois éditions, également bonnes, la Haye, 1707, 1726, 1729, in-12. On trouve à la fin du vol. la *Prophétie sur les papes*, attribuée à Malachie. 3° *Métamorphoses de la Religion romaine*, la Haye, 1700, in-12. 4° De mauvaises traductions des *Lettres et Mémoires* du nonce Visconti, Amsterdam, 1719, 2 vol. in-12, et celles de l'ambassadeur Mendoza, 1716, in-12. Il a été éditeur des *Lettres, Mémoires et Négociations du comte d'Estrades, depuis 1665 jusqu'en 1668*, Bruxelles, (la Haye), 1709, 5 vol. in-12; édition tronquée, et qu'a fait oublier celle que Prosper Mareland donna à Londres (la Haye), 1745, 9 vol. in-12; des *Mémoires et Négociations de la cour de France, touchant la paix de Munster*, 1718, in-fol. C'est Nicolas Clément qui avait recueilli et mis en ordre les matériaux de cet ouvrage. A. B.—T.

AYMON (LES QUATRE FILS). L'existence d'Aymon ou Haimon, comte d'Ardenne, et de ses quatre fils Alard, Renaud, Guichard et Richardet, n'est pas attestée seulement par le romancier Huon de Villeneuve (*voy. ce nom*). St. Rainard ou Renaud, surnommé de Montauban, à cause du château construit postérieurement à l'époque où l'on fait vivre ce personnage, était fils d'Aymon, au dire d'Arnold Wion (*Lignum vitæ*, part. 2, p. 10-12); mais Bollandus n'ose pas se prononcer pour l'affirmative. Il régnait encore plus d'incertitude sur St. Adalhard, Adalard ou Alard, abbé de Corbie en Picardie. Néanmoins sa légende a été admise pendant plus de six cents ans à Berthem, village voisin de Louvain, et qui appartenait jadis aux seigneurs de Héverlé, comme avoués du monastère de Corbie. Gramaye dit que *Berthem* signifie la *demeure du cheval*, et que ce nom vient du cheval *Bayard* monté par les quatre fils Aymon. En effet, le village a pour armoiries cet illustre quadrupède, et l'on montrait autrefois sa crèche ainsi qu'une pierre avec l'empreinte de ses pieds, dans la forêt voisine nommée *Merdael*, c'est-à-dire la Vallée du cheval. Or il est certain

que cette forêt faisait partie de celle des Ardennes, où Aymon devait avoir son comté. Selon le même Gramaye, Adalard ou Alard, l'aîné de ses fils, donna la seigneurie de Berthem, qui lui était échue, à l'abbaye de Corbie, où il prit l'habit religieux; et le monastère ne l'aliéna qu'en 1562. Paquet avait lu, dans un vieux manuscrit, qu'avant les troubles du 16^e siècle, on voyait les *quatre fils Aymon* représentés à genoux devant un crucifix sur le maître autel de Berthem. Molanus, qui parle de ce tableau, pense qu'Adalard était fils de Bernard, neveu du roi Pepin et cousin de Charlemagne, avec lequel il fut élevé (1). Le P. Foullon, dans son *Histoire de Liège*, place les aventures d'Aymon d'Ardenne et de ses fils vers le milieu du 6^e siècle; mais il a pris pour guides des chroniques dont l'autorité est loin d'être décisive. Il n'est pas possible, au surplus, de concilier sa chronique avec ce que Cantimpré dit du cheval Bayard. Cet historien, qui écrivait en 1258, invective contre les tournois et demande aux jouteurs de son temps s'ils peuvent se promettre de leurs exercices plus de réputation que n'en a acquis ce fameux cheval qui mourut, il y a déjà près de cinq cents ans, et dont la mémoire dure encore? Le souvenir de ce coursier célèbre, disait en 1605 Colvenerius, commentateur de Cantimpré, s'est conservé jusqu'à nos jours, et nous avons un roman français et flamand sur ses exploits, qu'un enfant jugerait aisément fabuleux. « Mais, ajoute-t-il, puisque Cantimpré en parle comme d'un cheval qui a réellement existé, il y a apparence qu'un fait réel a donné naissance aux contes qu'on en débite. » Comment expliquer autrement les traditions nombreuses répandues dans toute la Belgique? Le vieux château appelé *Bayard*, situé à Duy, dans le comté de Namur, passait pour avoir servi de retraite aux fils d'Aymon, obligés de s'enfuir de l'Ardenne. Dans cette même province est la roche à *Bayard*, d'où il s'élança, dit-on, dans la Meuse. Plusieurs villes, notamment celle de Mons, ont des rues qui de tout temps se sont nommées *rues des Quatre Fils Aymon*. Bayard figurait et figure encore dans les processions et les jubilés célébrés en Belgique; on le retrouve, sous le nom de *Ros-Beyaert*, à une procession de l'année 1490, à Louvain; à une autre de Malines en 1825, processions calquées sur de plus anciennes. On assure aussi que Bayard et ses quatre cavaliers étaient représentés à Cologne sur une muraille d'un monastère de filles. Quant au roman qui leur est consacré, M. Emmanuel Bekker en a publié un long fragment d'après le manuscrit de la bibliothèque royale de Paris, n° 7182. Il contient 1044 vers, et se lit en tête du roman de *Fierabras*, en provençal, Berlin, G. Reimer, 1829, in-4°. Parmi les allusions des troubadours à nos anciennes épopées, allusions recueillies par Raynouard, il n'y en a qu'une, de Giraud de Gabreira, qui soit relative aux fils d'Aymon; mais le judicieux philologue remarque que le Pulci, dans son *Morgante maggiore*, nomme

(1) Cette opinion est celle du P. Anselme, de Baillet, de Godescard, et M. le marquis de Fortia l'adopte dans un ouvrage qu'il a publié sous le titre d'*Examen d'un diplôme*.

le troubadour Arnould Daniel comme auteur d'un roman de Renaud. Dans ses *Annales typographiques*, citées par Roquefort, Maître rapporte que l'autre roman fut traduit en anglais par ordre du comte d'Oxford, et que cette version fut imprimée à Londres en 1534, in-fol. Quant au texte flamand, cité par Colvenerius, il n'a jamais été imprimé en totalité. On convient qu'il fut composé sur la fin du 15^e siècle par Nic. Verbrechten. Bilderdyk (*voy. ce nom*) en a inséré 1199 vers, d'après le manuscrit de M. Hoffman de Fallersleben, dans ses *Neue Taal en-Dicht-Verscheidenheden*, 1^{re} part., p. 111-198. Cette traduction flamande fut travestie en allemand, au 15^e siècle. On conserve deux manuscrits de cette espèce de parodie à Heidelberg. Une traduction en prose allemande fut imprimée à Simmern en 1555, in-fol. Koberstein en cite encore une autre antérieure à celle-là. Val. Schmidt, dans le *Wiener Jahrbücher*, livre 51, p. 410-415, donne une notice des ouvrages qui ont rapport au sujet de cette *chanson de geste* si populaire et si intéressante, où les plus beaux génies de l'Italie n'ont pas dédaigné de puiser. On peut consulter aussi Goerres, *Deutsche Volksbücher*, p. 99-151. Guidon le Sauvage, héros du poème italien *la Regina Ancroja*, qui paraît appartenir à la première moitié du 14^e siècle, y passe pour fils naturel de Renaud, dont Bradamante est la sœur dans le *Mambriano* et dans l'*Orlando du Bojardo* et de l'Arioste. R—G.

AYNÈS (FRANÇOIS-DAVID) naquit à Lyon, en 1766, et étudia d'abord avec l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique. Il était resté quelque temps parmi les enfants de chœur de la paroisse St-Paul, et avait eu, assez jeune, l'espoir d'obtenir une prébende qui ne lui échut pas. Il fut au nombre des défenseurs de Lyon assiégé par les soldats de la convention, et apporta à cette glorieuse levée de boucliers l'ardeur que l'on pouvait attendre d'un jeune homme qui, aux jours où l'on faisait signer, par la douce contrainte de la terreur, la condamnation à mort d'un prince qu'il fallait bien trouver coupable, dispersa brusquement les papiers et renversa la table des arracheurs de signatures. Ce courage devint fatal à Aynès : il voulut fuir, mais il fut arrêté et incarcéré dans la prison dite de Roanne (l'ancien hôtel des ducs de Roanne, aujourd'hui remplacé par un palais de justice), où se trouvait déjà sa mère, incarcérée aussi, mais pour un autre motif. Elle avait caché dans sa maison des ornements d'église : c'était là son crime. Le 5 avril 1794, Aynès fut relâché par la commission révolutionnaire de Commune-Affranchie; son acte de mise en liberté le qualifie d'instituteur, demeurant à Tassin, petit village voisin de Lyon. Aynès fut quelque temps principal du collège de Villefranche (Rhône). Vers 1807, il fut de nouveau mis en prison pour avoir fait imprimer à Lyon *Louis XVI et ses Vertus*, par l'abbé Proyart. Il passa tout un carême à la prison de Roanne. En 1808, Aynès fit paraître la *Correspondance authentique de la cour de Rome avec la France, depuis l'invasion de l'Etat romain jusqu'à l'enlèvement du souverain pontife*, le pre-

mier jour d'août, *fête de St-Pierre-dans-les-Liens*, in-8° de 587 pages, sans nom de ville ni d'imprimeur. La presque totalité de ces pièces, comme il le déclare dans une lettre écrite à la *Gazette universelle de Lyon* (26 septembre 1825), lui avait été adressée par un respectable ecclésiastique de Toulouse, dont il ne sut le nom qu'en 1814. Dans cet important recueil, devenu très-rare, la version française mise en regard de l'italien était d'Aynès. Une seconde édition parut en 1809 à Besançon, sous les auspices du premier éditeur. Ce fut aussi Aynès qui publia les *Pièces officielles touchant l'invasion de Rome par les Français en 1808*, Rome, chez les marchands de nouveautés, octobre 1809, in-8° de 519 pages. La rubrique de Rome n'est ici qu'une de ces fictions usitées en pareil cas. Aynès tenait à Lyon un pensionnat, dans la direction duquel il avait succédé à Poupar (*voy. ce nom*). Il fut arrêté le dimanche des Rameaux, en 1811, sur la dénonciation d'un libraire de Bruxelles, qui avoua qu'Aynès lui avait envoyé la correspondance de Pie VII, ainsi que le manifeste de la nation espagnole à l'Europe. Des agents de police vinrent se saisir d'Aynès et de ses papiers, parmi lesquels se trouvaient un petit livre du *Chemin de la Croix*, un Tite-Live latin, et un livre de compte, en grande partie blanc. On lui laissa les deux derniers objets, mais on lui enleva le *Chemin de la Croix*, qui, d'après ses propres paroles, lui eût été le plus utile dans la solitude de son cachot, où on le tint au secret pendant trois mois, car il avait dit ne pas savoir la langue italienne. Pour se distraire, il entreprit la traduction des *Narrations* de Tite-Live, mais il lui fallait de l'encre; il en fit avec du marc de café et la suie de son poêle. Quant à du papier, il en trouva dans les feuillets de son agenda. Aynès passa ainsi onze mois à la Force, et quoiqu'il n'y eût pas contre lui de preuves matérielles, on ne put que difficilement le faire élargir, encore ne recouvra-t-il pas sa liberté tout entière, car il eut à choisir entre une résidence à quarante lieues loin de Paris, ou quarante lieues loin de sa ville natale. Comme il connaissait particulièrement à Avignon un libraire du nom d'Aubanel, il choisit cette dernière ville, et y établit un pensionnat de jeunes personnes, lequel fut tenu par sa femme, mais dont il avait la direction littéraire. Trois mois avant d'arrêter Aynès, on avait arrêté aussi à Lyon MM. Berthaud du Coin et Franchet : le premier, parce qu'il avait expédié à M. d'Astros, alors grand vicaire de Paris, aujourd'hui archevêque de Toulouse, le bref de Pie VII qui défendait au cardinal Maury de conserver le siège de Paris; le second, parce qu'il avait fait passer à Paris ledit bref, sous le sceau des droits réunis. Berthaud du Coin, qui fit exprès le voyage à pied, avait apporté de Savone la lettre de Pie VII au cardinal Maury, en date du 5 novembre 1810. Le porteur de cette lettre ne fut rendu à sa famille qu'après trois ans et demi de captivité. En 1809, Aynès avait traduit en français la bulle d'excommunication lancée contre Napoléon. Il trouva le moyen de la faire parvenir au cardinal Fesch, et un jour que celui-ci se promenait avec son

secrétaire, l'abbé Groboz, sur cette terrasse de l'Archevêché qui a senti la fière empreinte du pas de l'empereur, Aynès jeta adroitement la bulle aux pieds du cardinal. Ce fut l'abbé Groboz qui la ramassa, et qui lui en donna tout aussitôt lecture. On avait eu soin également que chaque évêque appelé au concile de Paris en reçut un exemplaire. Aynès ne rentra dans sa ville natale qu'à l'époque de la restauration ; il forma alors un pensionnat de jeunes gens au faubourg de St-Just, et, dans l'intervalle d'un certain nombre d'années, revit ou publia de son chef plusieurs ouvrages classiques. Pendant qu'il était encore éloigné de Lyon, le libraire Bohaire avait fait réimprimer en 2 parties in-12 (sans nom de ville ni d'imprimeur) la *Correspondance authentique de la cour de Rome avec la France*, et y avait ajouté quelques pièces qui ne figuraient pas dans l'édition originale. L'affaire alla devant les tribunaux, et fut remise à huitaine, au moment même où Bonaparte, après son débarquement à Cannes, mettait pied à terre dans la ville de Lyon. Ce qui devait être d'abord un procès s'arrangea à l'amiable. Les deux in-12 dont il s'agit sont à présent aussi rares que l'in-8°. Lors de la restauration, le pape envoya son portrait à Aynès, comme une preuve spéciale d'estime. Aux cent jours, Aynès perdit l'usage de la parole, tant il fut effrayé des événements qui se préparaient. Il était tout perclus de douleurs depuis sa reclusion, et il mourut à la fin de décembre 1827, après une vie très-agitée, dans laquelle les intérêts de ce monde et l'argent ne furent pour rien. On doit à Aynès : 1° *Nouveau Dictionnaire universel de géographie ancienne et moderne*, Lyon, 1814, 5 vol. in-8°, regardé comme le meilleur qui eût paru jusqu'alors. 2° *Nouveau Dictionnaire géographique moderne*, Paris, 1815, 4 vol. grand in-8°. C'est une seconde édition de l'ouvrage ci-dessus mentionné. L'auteur, en remaniant ce livre, en avait ôté la partie ancienne, qu'il se proposait de publier séparément. 3° *Grammaire latine de Lhomond, disposée dans un ordre plus conforme aux principes de la langue française*, Lyon et Paris, 16° édit., 1827. 4° *Grammaire française de Lhomond*, revue par Aynès, 14° édit., Lyon, 1828. 5° *Grammaire*, 5° édit., in-12. Ceci n'est pas le même ouvrage que le précédent : c'est une grammaire entièrement rédigée par Aynès. 6° *Aperçu géographique du monde, ou Leçons de sphère et de géographie*, Paris, 1815, in-12, 7° *le Livre des premières classes, ou Exercices en français et en latin, à l'usage des commençants, avec un double dictionnaire*, 1818, in-12. 8° *Éléments d'arithmétique par demandes et par réponses avec un tableau pour faciliter les calculs d'intérêt*. 9° *Gradus ad Parnassum*, revu et corrigé par Aynès, 5° édit., augmentée de notes critiques, 1 vol. gros in-8°. 10° *Narrations choisies des histoires de Tite-Live, avec le texte en regard, suivies d'une dissertation sur le passage du Rhône par Annibal*, Lyon, 1822, 2 vol. in-12. 11° *Méthode du plainchant*, par la Feuillée, refondue par Aynès, 1826, gros in-12. Aynès donna de plus une édition du *Breviaire romain*, en 4 volumes ; du *Graduel* et de

l'*Antiphonaire romain*, in-fol. et in-12. Il y fit de nombreuses corrections, ainsi que dans le *Graduel* et le *Vespéral de Lyon*. L'abbé Courbon, vicaire général, lui avait accordé toute sa confiance pour les améliorations à faire dans les divers ouvrages de liturgie.

C—L—T.

AYOLAS (JUAN D'), gouverneur du Paragay, accompagna don Pedro de Mendoza dans la conquête de la rivière de la Plata, fut chargé, en 1556, du gouvernement provisoire de Buénos-Ayres, continua la découverte du pays, remonta les rivières de Parana et du Paraguay, combattit les Indiens, les força à la paix, en obtint des vivres et de jeunes Indiennes pour peupler la colonie naissante, et fonda la ville de l'Assomption. Confirmé dans son gouvernement par la cour de Madrid, il voulut ouvrir une communication avec le Pérou, entra dans l'intérieur des terres, vers le nord-ouest, avec deux cents Espagnols ; et, après avoir pénétré par le Chaco et la province de Chiquitos jusqu'au Pérou, il revint au port de Candalaria, où il ne trouva plus sa flottille, qui venait d'en partir. Il s'établit sur le territoire des Payaguas-Sarigues, qui s'étaient réunis aux Mbayas, autre peuplade d'Indiens sauvages, le surprisent et le tuèrent avec toute sa suite, en 1558. B—P.

AYRAUT (PIERRE), en latin PETRUS ÆRODIUS, né à Angers, en 1556, fut envoyé à Paris pour y faire ses humanités, et alla ensuite étudier le droit à Toulouse et à Bourges, afin de prendre des leçons de Duaren, de Doneau, de Cujas, les trois jurisconsultes alors les plus estimés. Après avoir pris à Bourges ses degrés de bachelier, à l'âge de vingt et un ans, Ayraut revint dans sa patrie, et y enseigna le droit civil ; il y plaida aussi plusieurs causes qui firent remarquer son éloquence et son érudition. Revenu à Paris, bientôt après, il y acquit la réputation d'un des plus célèbres avocats du parlement. Ses plaidoyers, imprimés à Paris en 1598, in-8°, et Rouen, 1614, prouvent que sa réputation n'était pas usurpée. Il publia, en 1563, neuf nouvelles déclamations de Quintilien, qu'il ajouta aux cent trente-six du même auteur, déjà publiées ; il corrigea le texte en plusieurs endroits, et l'enrichit de notes estimées. Bientôt après il fit paraître l'ouvrage du *Retrait lignager*, composé par François Grimaudet, avocat du roi à Angers, et il y ajouta une préface, dans laquelle il traite de la nature, de la variété et mutation des lois. Cette préface annonce une plume exercée et une connaissance approfondie du droit civil et du droit canonique. Appelé à exercer, à Angers, la charge de lieutenant criminel, Ayraut fit paraître, avant de quitter Paris, un troisième ouvrage, qui a eu plusieurs titres, et dont la dernière édition, imprimée à Paris, in-fol., en 1588, est intitulée : *Rerum ab omni antiquitate judicatarum Punctæ*. Ce fut en 1591 qu'il fit imprimer un livre singulier, intitulé : *des Procès faits aux cadavres, aux cendres, à la mémoire, aux bêtes brutes, aux choses inanimées et aux contumax*, in-4°. Il donna, en 1598, des *Opuscules et divers Traités*, in-8° ; et la même année un livre qui mit le sceau à sa réputation, sous ce titre : *de l'Ordre et Instruction judiciaire dont*

les anciens Grecs et Romains ont usé en accusations publiques, conféré à l'usage de notre France, Paris, in-4°, réimprimé en 1610 et 1612. Dans ce dernier ouvrage, divisé en 4 livres, on reconnaît le magistrat éclairé, le bon citoyen, et l'homme courageux qui ne craint pas de signaler les vices de l'administration. Convaincu de cette vérité qu'on ne saurait trop répandre, vérité consignée dans le préambule de l'ordonnance de 1453, « que les royaumes sans « bon ordre de justice n'ont ni durée ni fermeté « aucune, » Ayraut fit connaître le danger des nouvelles procédures établies par le chancelier Poyet (voy. ce nom). Pierre Ayraut remplit la charge de lieutenant criminel dans sa patrie avec tant d'équité et d'exactitude, qu'il fut appelé *l'écueil des accusés*. Angers s'honora de lui avoir donné naissance, et lui témoigna son estimé en lui accordant la charge d'échevin perpétuel. Pendant les désordres de la ligue, il exerça, par intérim, la charge de président au présidial de cette ville, partageant son temps entre les devoirs de sa charge et l'éducation de ses enfants ; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût accusé de servir le parti de la ligue ; mais la place de maître des requêtes qu'il obtint près du duc d'Anjou, depuis Henri III, prouve la confiance qu'on avait dans ses principes. Le discours qu'il prononça, en 1589, sur la mort de Henri III, et la lettre qu'il écrivit ensuite à Henri IV, pour le déterminer à embrasser la religion catholique, prouvent mieux encore combien il était attaché à son souverain. Celui de tous ses ouvrages qui a le plus contribué à le faire connaître des étrangers, et surtout des protestants, est le traité qu'il fit en français et en latin, intitulé : *de Jure patrio*, ou *de la Puissance paternelle*, Paris, 1595, in-8°, ouvrage où l'on remarque avec plus d'intérêt encore l'instruction, l'éloquence et la chaleur de sentiment d'un père au désespoir. Pasquier, Bodin, parlent de ce traité avec le plus grand éloge ; Ménage, petits-fils d'Ayraut, et l'un des hommes les plus distingués de son temps, qui a écrit la vie de son aïeul en latin, le compare, dans cette occasion, à la plaintive Philomèle, qui pleure ses petits qu'on vient de lui ravir. Pierre Ayraut avait épousé Anne Desjardins, fille du médecin de François I^{er}. Quinze enfants, dont il laissa dix vivants à sa mort, furent le fruit de cet heureux mariage. Parmi cette nombreuse famille, Pierre Ayraut distingua dans son fils aîné, dès son bas âge, un esprit vif, pénétrant, et il se glorifiait de trouver en lui un digne successeur. Il l'envoya à Paris, chez les jésuites, qui, charmés des heureuses dispositions du jeune René, mirent tout en usage pour le fixer parmi eux, et le déterminèrent, en 1586, à prendre l'habit de leur ordre. Ayraut, indigné, leur fit sommation de lui rendre son fils. Les jésuites le firent évader, et répondirent qu'ils ne savaient ce qu'il était devenu. Ayraut demande une enquête, obtient arrêt du parlement, qui ordonne aux jésuites du collège de Clermont de ne point recevoir René Ayraut, et de communiquer cet ordre à tous les autres collèges. Les jésuites n'ayant point obéi à cet arrêt, Ayraut parvient à le faire appuyer par son souverain, et il présente une requête au

II.

pape : le souverain pontife cède à ses pressantes sollicitations, et se fait présenter le rôle où étaient les noms de tous les jésuites ; mais celui de René Ayraut ne s'y trouve pas : les jésuites l'avaient autorisé à prendre un autre nom. Le secret fut inviolablement gardé, et, malgré la protection de son souverain et celle même du chef de l'Eglise, Pierre Ayraut ne put rien obtenir. Ce fut alors qu'après trois ans de peine et de recherches inutiles, ce père infortuné, espérant de sa plume ce que n'avaient pu lui procurer ses sollicitations, composa son traité *de Jure patrio*, dont nous avons déjà parlé. Ce moyen ne lui réussit pas davantage, et la douleur qu'il en éprouva abrégua ses jours. Il mourut en 1601, âgé de 65 ans. Huit ans avant sa mort, il avait pris la résolution de priver son fils de sa bénédiction, par acte passé devant notaire, en 1595 : mais cette même tendresse paternelle dont il avait donné tant de preuves surmonta encore son juste ressentiment ; car, à sa mort, on trouva parmi ses papiers un écrit dans lequel il donnait à son fils sa bénédiction. Ce fils, au surplus, ne paraît pas avoir justifié les espérances que les jésuites avaient conçues de lui. D'un caractère ardent, obstiné, sacrifiant tous les sentiments de la nature à l'enthousiasme qu'on lui avait inspiré pour son nouvel état, il ne craignit pas de réfuter son père, qui lui avait adressé son livre. Les jésuites, contents de leurs succès, mais peut-être honteux de leur conduite, ne jugèrent pas à propos de publier cette réfutation de l'ouvrage de Pierre Ayraut, sous le nom du véritable auteur. Ils la firent paraître sous celui du Provincial des jésuites de Paris. On a attribué leur conduite envers Ayraut à un plaidoyer qu'il avait fait contre eux pour les curés de Paris, et dans lequel il les avait fort mal traités. Ce plaidoyer fait partie de la collection déjà citée. — Son fils René, successivement régent, et enseignant la rhétorique, la philosophie, la théologie dans différentes villes, recteur à Reims, à Sens, à Besançon, procureur de la province de Champagne, puis de celle de Lyon, mourut à la Flèche, en 1644, après avoir passé par les premiers emplois de son ordre. M—x.

AYRER (JACQUES). Voyez EYER.

AYRER (GEORGE-HENRI), jurisconsulte distingué, né à Meiningen, le 15 mars 1702, mort le 25 avril 1774, à Goettingue, où il était professeur de droit et doyen de la faculté de jurisprudence ; il avait fait ses études à Iéna, et la première période de sa vie avait été consacrée à l'éducation de quelques jeunes seigneurs. A l'exemple d'Heineccius, il avait joint l'étude des classiques à celle du droit, et écrivait en latin avec une élégance remarquable. Il a traduit de l'anglais et enrichi de notes intéressantes la dissertation de Blackwell, sur la prééminence des anciens. Ses nombreuses dissertations, dont Adelung a donné les titres dans ses *Suppléments au Dictionnaire des Savants* de Jacher, prouvent l'étendue de son érudition et la solidité de sa logique. La plupart d'entre elles ont été recueillies sous le titre de : *Opuscula varii argumenti*, 2 vol., Goettingue, 1746-47, in-8°, et de : *Syllogæ nova Opusc. min. varii argum.* ibid., 1752. G—r.

AYRMANN (CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC), savant historien, né le 4 mars 1693, à Leipsick, fit ses études à Wittenberg et fut nommé, en 1721, professeur d'histoire à l'université de Giessen : il s'était occupé de cette science et de celle du droit, depuis que la faiblesse de sa santé l'avait forcé d'abandonner la carrière de la théologie. Ses dispositions hypocondriaques et les difficultés qu'il rencontra dans les diverses fonctions académiques qu'il eut à remplir rendirent sa vie peu heureuse; mais il n'en travailla pas avec moins d'ardeur : la philologie, l'érudition, et en particulier l'histoire de la Hesse, doivent beaucoup à ses recherches; il a publié, sous le nom d'*Emmanuel Sineelus*, plusieurs éditions d'auteurs classiques, entre autres, Velléius Paterculus, Jules-César et Suétone : il y a joint des notes savantes. Ses principaux ouvrages sont d'ailleurs : 1^o *Diss. hist. chronol. de Sieula Dionysiorum tyrannide*, Giessen, 1726, in-4^o; 2^o *Introduction à l'histoire de la Hesse, pendant les temps anciens et le moyen âge* (en allemand), Francf. et Leips., 1752, in-8^o; 3^o *Disp. de originibus Germanicis, sive temporibus Germaniæ priscis, obscuris maximam partem et fabulosis*, Giessen, 1724, in-4^o, etc. G—r.

AYSCOUGH (SAMUEL), laborieux écrivain anglais, né à Nottingham, où il commença à étudier sous Johnson. Son père ayant éprouvé des revers de fortune, le jeune Ayscough fut retiré de l'école, et devint domestique d'un meunier. En 1770, un homme généreux qui avait été son condisciple, apprenant sa misère, le fit venir à Londres pour lui procurer un emploi au musée Britannique. Là, ses talents commencèrent à être remarqués, et ses appointements augmentèrent jusqu'à ce qu'il fût nommé adjoint bibliothécaire. Tous ceux qui s'adressaient à lui pour des recherches s'accordent à louer sa complaisance. Il entra dans les ordres, et obtint le bénéfice de St-Gilles-des-Champs. Peu de temps avant sa mort, arrivée en 1803, le lord chancelier lui donna le bénéfice de Cudham, dans le comté de Kent. Ayscough eut l'honneur de prêcher pendant quinze ans, à St-Léonard, un sermon annuel devant la société royale. On a de lui en anglais : 1^o *Remarques sur les lettres d'un fermier américain de St-Jean de Crèvecoeur*. 2^o *Catalogue des manuscrits du musée Britannique*, Londres, 1782, 2 vol. in-4^o, et le *Catalogue des livres* du même musée, 1788, 2 vol. in-fol. 3^o Tables de cinquante-six vol. du *Gentleman's Magazine*, celles du *Monthly Review*, du *British eritie*, des œuvres de Shakspeare, etc. Ayscough eut part au classement des archives de la Tour de Londres. — George-Édouard AYSCOUGH, officier anglais, fils du docteur Ayscough, doyen de Bristol, et d'une sœur de lord Lyttleton, a publié : 1^o *Sémiramis*, tragédie, 1777, in-8^o; 2^o *Lettres d'un officier dans les gardes, à son ami en Angleterre, contenant quelques remarques sur la France et l'Italie*, 1778, in-8^o, et une édition des œuvres mêlées de son oncle, lord Lyttleton, 1773, in-8^o. B—r j.

AYSCUE. Voyez ASCOUGH.

AYTA (VAN ZUICHEM VIGLIUS DE), jurisconsulte hollandais, né dans la Frise, en 1507, fit ses

études à Deventer, à Leyde et à la Haye, et se rendit, en 1522, à l'université de Louvain, pour étudier les lettres grecques. Après y avoir passé quatre ans, il alla continuer ses études à Dôle, où il commença une correspondance avec le célèbre Érasme. En 1529, Ayta s'établit à Avignon pour suivre les cours d'André Alciat. Il obtint ensuite les degrés du doctorat à Valence en Dauphiné, et suivit son maître à Bourges, où il avait été appelé. Il remplaça Alciat dans cette ville pendant deux ans, lorsque celui-ci fut retourné en Italie. Ayta visita ensuite les écoles de Fribourg, Bâle et Tubingen, passa en Italie, et arriva, en 1532, à Padoue. Lié avec les savants les plus distingués de son temps, et très-instruit lui-même dans la science qu'il avait étudiée sous tant de maîtres fameux, Ayta ajouta encore à sa réputation, par les cours qu'il donna à Padoue, où il fut nommé professeur l'année même de son arrivée. La suite de sa vie n'est qu'une succession d'honneurs et de dignités. Il commença par être official de l'évêque de Munster, passa ensuite à Spire, en qualité d'assesseur de la chambre impériale de justice; de là, il alla occuper, à l'université d'Ingolstadt, la chaire de droit. Charles-Quint l'attira dans les Pays-Bas, et le chargea d'abord d'appuyer, par un écrit, ses prétentions sur les duchés de Gueldre et de Zutphen. En 1544, Ayta fut nommé membre du conseil intime de Malines. En cette qualité, il fut député à Spire, avec le cardinal de Granvelle et d'autres hommes d'État, pour conclure la paix avec le roi de Danemark, Christiern III et les ducs de Sleswik-Holstein, Jean et Adolphe. Après avoir terminé cette négociation à la satisfaction de l'Empereur, Ayta reçut une autre mission pour les affaires de l'empire d'Allemagne. Philippe, chargé par son père du gouvernement des Pays-Bas, nomma Ayta, en 1556, coadjuteur de l'abbaye de St-Bavon à Gand, puis membre du *Raad van Staaten*. Il reçut aussi une mission pour la cour de France; mais il n'en put atteindre le but, qui était la conclusion de la paix, et il retourna à Bruxelles. Philippe, irrité des entraves qu'il éprouvait dans ses démarches de la part des membres du conseil des Pays-Bas, tenta, vers ce temps, de réformer ce conseil, ou, du moins, de diminuer son autorité. Ayta prévint les troubles que l'esprit remuant de Philippe occasionnerait dans sa patrie, et demanda sa démission; il ne l'obtint qu'après plusieurs sollicitations, en 1565. Les craintes d'Ayta ne furent que trop réalisées dans les années suivantes. Philippe exerça sur les Pays-Bas un despotisme dont il eut à se repentir dans la suite. Ayta osa faire des représentations au duc d'Albe, et lorsque celui-ci le menaça de le dénoncer comme un rebelle, Ayta répondit : « J'espère que le roi « m'écouterà plus que vous; mais sachez que je ne « crains rien pour ma tête, déjà couverte de che- « veux blancs. » Ce n'est pas seulement dans cette occasion qu'il défendit les intérêts de sa patrie. Les preuves qu'il avait données de son attachement à la cause de l'Église romaine et du roi d'Espagne, dit l'historien Hooft, faisaient qu'on l'écoutait patiemment lorsqu'il s'exprimait avec franchise et har-

diesse sur les affaires d'État et de religion. Avant d'être nommé coadjuteur de l'abbé de St-Bavon, il avait été marié avec Jacoba d'Amant, qui mourut sans laisser d'enfants. Dans sa vie ecclésiastique, il fit un noble usage des richesses que lui avaient procurées ses postes honorables : il fonda un hôpital à Zuichem en Frise, et il dota richement, à Louvain, un collège qui fut nommé, d'après lui, le collège de Viglius. Il mourut à Bruxelles, en 1577, âgé de 70 ans. Son corps fut enseveli à Gand, dans l'église de St-Jean, où, de son vivant, il avait fait préparer sa sépulture. On y a érigé un monument, avec une épitaphe qui rappelle les services essentiels qu'il a rendus à sa patrie. On a frappé en son honneur plusieurs médailles avec son portrait, dont on peut voir la description, *Van Toon nederl. Hist.*, t. 1^{er}. Il a écrit beaucoup d'ouvrages, dont une partie est encore manuscrite, et a passé de sa bibliothèque dans celle de Louvain. Voici les titres de ceux qui ont été imprimés : 1^o *Institutiones D. Justiniani in græc. ling. per Theophilum olim traductæ*, Louvain, 1536, in-4^o; 2^o *Justificatio rationum ob quas regina Hungariæ, Belgii gubernatrix, contra duces Cliviæ arma sumpsit*, Anvers, 1543, in-8^o; 3^o *Comment. in tit. 10, lib. 2, Instit., de Testamentis*, Bâle, Louvain, etc.; 4^o *Comment. in tit. Digest. de Rebus creditis*, etc., Cologne, 1583, in-8^o; 5^o *Epistolæ politicæ et historicæ ad Joach. Hopperum*, etc., cura Simon. Abb. Gabbema, Louvain, 1661, in-8^o. D—G.

AZALAIS DE PORCAIRAGUES, femme poète du 12^e siècle, a été mise dans la classe des troubadours : ses poésies, dont il ne nous reste qu'une seule pièce assez bien écrite, roulaient sur l'inépuisable sujet qui occupait les poètes de ce temps, et l'on conçoit qu'Azalais ne fut pas plus injuste, en se plaignant de l'infidélité des hommes, que les troubadours en maudissant l'inconstance des femmes. Il paraît qu'elle eut surtout à se plaindre du peu de fidélité de Rambaud, comte d'Orange, troubadour qui, faisant l'amour en grand seigneur, avait fort peu d'égards pour les femmes d'une classe inférieure : Azalais tenait cependant à une famille distinguée de Montpellier. P—x.

AZAMBUZA (DIÉGO D'), Portugais. Depuis la mort du prince Henri, à qui l'on est redevable des premières découvertes qui ont été faites sur la côte occidentale d'Afrique, le commerce des Portugais avait reçu des accroissements considérables. Jean II, petit-neveu de ce prince, qui connaissait les profits immenses que l'État retirait du commerce de la côte de Guinée, parce que son père Alphonse V les lui avait accordés pour l'entretien de sa maison, résolut d'y former un établissement. Il fit choix du lieu d'où l'on apportait le plus d'or, et qui, par cette raison, avait été appelé *la Mine*. Diégo d'Azambuza, chargé de l'exécution de ce projet, partit en 1481, ayant douze vaisseaux sous ses ordres, avec des forces suffisantes pour soumettre les habitants, et un nombre d'ouvriers assez considérable; il avait aussi amené avec lui des missionnaires. Son premier soin, en arrivant, fut de cimenter par des négociations

la bonne intelligence qui avait existé entre les Portugais et les habitants; ensuite il débarqua sans difficulté à la tête de sa troupe. Le roi de ces contrées, nommé Kasamansa, vint le recevoir, accompagné d'un très-grand nombre de ses sujets. Azambuza lui exposa publiquement les motifs de son voyage, proposa à tous ceux qui étaient venus au-devant de lui de les instruire de la foi chrétienne, et demanda la permission de former un établissement. La première proposition fut acceptée sans répugnance; mais les historiens dirent que la seconde fit éclater des marques générales de désapprobation. Azambuza appuya cependant avec tant d'instances sur ce second article, que le roi finit, malgré le mécontentement de ses sujets, par lui permettre de former son établissement. Les Portugais travaillèrent aussitôt à la construction du fort St-George de la Mina. Ce fort fut bâti sur un rocher dont les habitants faisaient un des objets de leur culte; les ouvriers furent souvent troublés dans leurs travaux par des attaques imprévues; mais Azambuza parvint toujours à les apaiser sans effusion de sang. Dès que le fort fut achevé, il renvoya sa flotte en Portugal, et resta encore pendant trois ans pour consolider son établissement, qui, depuis, est devenu le plus considérable de cette côte; ensuite il revint dans sa patrie. Les historiens portugais donnent de grands éloges à la douceur et à l'intégrité d'Azambuza; ils le rangent parmi ce petit nombre d'hommes qui, sans violence et sans concussions, sont parvenus à s'établir au milieu des nations sauvages. Les mêmes historiens prétendent que le fort St-George de la Mina est le premier établissement européen de la côte de Guinée : selon l'opinion la plus généralement reçue, la côte elle-même a été découverte par des navigateurs de leur nation, sous la direction du prince Henri. On a cependant voulu contester cet honneur à leurs compatriotes, et attribuer la découverte des côtes occidentales d'Afrique à des navigateurs du port de Dieppe. (*Voy. LABAT.*) R—L.

AZAN, l'un des fondateurs du royaume de Bulgarie. Voyez PIERRE, roi des Bulgares.

AZAN III, roi de Bulgarie, descendait, par sa mère, du célèbre Azan qui, réuni à son frère Pierre, délivra son pays du joug des Grecs. Azan III était l'héritier légitime de la couronne; mais l'ordre de la succession avait été interverti plus d'une fois, au milieu de sanglantes révolutions. Un usurpateur obscur exerçait l'autorité, lorsque Michel Paléologue entreprit de rétablir sur le trône de ses pères le jeune Azan, auquel il avait donné sa fille Irène en mariage. L'usurpateur fut chassé, et se réfugia chez les Tatars. Une partie de la nation n'avait reçu qu'avec peine son souverain, de la main de l'empereur. De nouvelles factions s'élevèrent. Azan, qui pouvait les combattre, aima mieux éviter à son pays les horreurs d'une guerre civile; et, emportant avec lui tous ses trésors, il se retira chez son beau-père, et finit paisiblement ses jours à Constantinople. Ducange place les événements de son règne entre les années 1275 et 1280. D. N—L.

AZANZA (don MIGUEL-JOSÉ DE) naquit en 1746, à Aoiz, dans la Navarre espagnole. Après avoir fait ses études à Sanguesa et à Pampelune, il se rendit, à l'âge de 17 ans, auprès de son oncle, don Martin-Joseph de Alegria, qui remplissait au Mexique les fonctions de directeur général de la compagnie royale, et qui devint ensuite administrateur du trésor royal de la Vera-Cruz. Employé d'abord sous cet oncle (1), il fut choisi pour secrétaire par don Joseph de Galver, marquis de Senora, inspecteur général de la Nouvelle-Espagne, et depuis ministre des Indes, qui lui confia des missions importantes, et le chargea de parcourir plusieurs des provinces de l'Amérique septentrionale soumises à la domination espagnole. Toutefois il quitta cette carrière en 1774, pour entrer, comme cadet, dans le régiment de Lombardie, et passa, le 4 mai 1774, en qualité de lieutenant, dans le régiment de la Havane, où il fut nommé capitaine en 1776. Azanza était en même temps attaché, comme secrétaire, au marquis de la Torre, capitaine général de l'île de Cuba et gouverneur de la Havane. Lorsqu'au mois d'août 1777, ce général revint en Espagne, il y ramena son secrétaire, qui fut transféré avec son grade de capitaine dans le régiment de Cordoue, infanterie. Il se trouvait, en cette qualité, au siège de Gibraltar, en 1781. La même année, le marquis de la Torre ayant été nommé ambassadeur d'Espagne près la cour de Russie, Azanza l'accompagna à Pétersbourg. Les services qu'il eut occasion de rendre dans quelques négociations délicates le firent nommer secrétaire de cette ambassade; peu après il resta seul chargé des affaires. En décembre 1784 il reçut ordre de se rendre à Berlin avec le titre de chargé d'affaires. Il séjourna deux ans dans cette capitale, et retourna dans sa patrie en 1786, pour y remplir les fonctions d'intendant de la province. En 1788, il fut promu à l'intendance de Salamanque, et nommé corrégidor de cette ville; réunissant ainsi, par une faveur qui, aux termes mêmes de l'ordonnance de nomination, n'avait encore été accordée qu'à lui seul, deux emplois importants. Le 24 mai 1789, il passa à l'intendance de l'armée et du royaume de Valence; en 1793, quand éclata la guerre avec la France, la confiance du roi l'appela à l'intendance de l'armée du Roussillon. En décembre de la même année, il fut nommé ministre de la guerre. Il conserva ce poste difficile pendant près de trois ans, et le quitta le 19 octobre 1796, pour occuper celui de vice-roi, gouverneur, capitaine général de la Nouvelle-Espagne, et président de l'audience royale de Mexico. Ce nouvel emploi n'était guère moins considérable ni moins important que le premier, et Azanza, qui avait passé

(1) Cet oncle, auprès duquel Azanza acheva son éducation, était alors, à la Havane, directeur général de la compagnie des Caracas. Il l'accompagna depuis à la Vera-Cruz et au Mexique, et le seconda dans ses nouvelles fonctions et dans les mesures qu'il eut à exécuter pour l'expulsion des jésuites. Ce fut en 1768 qu'Azanza, devenu un des secrétaires de Galvez, fut chargé de constater la réalité et l'importance des mines de Senora, et d'empêcher les établissements que d'autres puissances de l'Europe, et surtout l'Angleterre, pourraient former dans la Nouvelle-Californie et sur la côte nord-ouest de l'Amérique.

une partie de sa jeunesse dans le Mexique, qui réunissait aux connaissances militaires des talents administratifs éprouvés, semblait avoir des titres incontestables à le remplir; néanmoins son départ pour l'Amérique ne fut considéré que comme un brillant exil, et le titre pompeux dont il était décoré passa pour n'être que le masque d'une disgrâce. La cause véritable de son éloignement de la cour paraît en effet avoir été la surprise et le mécontentement qu'il ne craignit pas de témoigner de l'élévation scandaleuse de Godoi, le mépris et l'aversion qu'il laissa percer en diverses occasions pour ce vil favori. En 1799, Azanza, rappelé du Mexique, n'obtint, en dédommagement de la place qu'on lui retirait sans cause, que le titre de conseiller d'Etat; et, après une courte apparition à la cour, il se rendit dans sa terre de Santa-Fé, près de Grenade, où il vécut dans la retraite jusqu'à l'abdication de Charles IV et la chute de son ministre. Lorsque après les événements d'Aranjuez Ferdinand devint roi d'Espagne, il s'empressa de rappeler autour de lui tous ceux que la disgrâce ou l'humeur soupçonneuse du prince de la Paix avait tenus éloignés de la cour: Azanza, mandé aussitôt, arriva le 28 mars 1808 à Madrid, et le portefeuille des finances lui fut immédiatement confié. Peu de jours après, Ferdinand, quittant sa capitale pour se rendre à Burgos, ou plutôt à Bayonne auprès de Napoléon, confia le gouvernement de ses États à une junte suprême présidée par son oncle, l'infant don Antonio, et composée de son ministère, dont les membres étaient don Pedro Cevallos, don Francisco Gil de Lemos, don M.-J. de Azanza, don G. O' Farrill et don Séb. Piñuela. Azanza remplit dignement les devoirs que, dans ces temps difficiles, son poste périlleux lui imposait: il soutint avec fermeté, contre Murat qui commandait le corps d'armée français dans Madrid, les droits de son souverain, que ce général refusait de reconnaître, et ceux de la junte, aux délibérations de laquelle il voulait assister; mais le 4 mai suivant l'infant don Antonio lui-même s'enfuit de Madrid, et son départ fut comme le signal d'une désertion complète de la cause de sa famille. (*Voy. ANTONIO.*) Murat ayant persisté dans sa prétention de siéger au sein de la junte, Azanza donna sa démission de membre de cette assemblée et de ministre des finances. Deux jours après arrivèrent à Madrid les renonciations que la violence et la perfidie avait arrachées au roi à Bayonne. La junte suprême fut dissoute et ses pouvoirs révoqués le même jour. Le 6 juin suivant, un décret impérial proclamait Joseph Bonaparte roi d'Espagne et des Indes; mais Azanza n'avait pas même attendu jusque-là pour se soumettre au pouvoir nouveau qui s'établissait dans sa patrie. Sa démission de ministre des finances ne fut point acceptée; un ordre de Napoléon lui prescrivait d'aller à Bayonne pour y rendre compte de l'état des finances de l'Espagne, il se hâta d'obéir: il rédigea, chemin faisant, de concert avec les principaux employés de son ministère qui l'accompagnaient, un mémoire qu'il présenta le 28 mai à l'empereur. Celui-ci récompensa son inconcevable docilité en le nommant président

de la junte des notables espagnols, convoquée par un décret impérial du 25 mai, et dont les séances devaient s'ouvrir le 15 juin suivant. On sait que cette junte, réunie à Bayonne sous l'influence immédiate de Napoléon, ne fut qu'un servile instrument de sa volonté : elle lui fut présentée en corps le 18 juin, et Azanza, qui portait la parole en sa qualité de président, fit entendre aux oreilles de son nouveau maître le langage de la plus abjecte flatterie. Enfin, dans la dernière séance de cette assemblée (7 juillet 1808), la nouvelle constitution fut acceptée, le serment de fidélité à Joseph Bonaparte fut prêté par tous les députés, et ils obtinrent la permission de rentrer en Espagne. Dès le 4 juillet précédent, Azanza avait été nommé ministre des Indes; le portefeuille des finances qu'il avait conservé jusqu'à ce jour fut confié au comte de Cabarrus. Ces deux ministres furent au nombre de ceux qui, lorsque les suites de la bataille de Baylen forcèrent les Français d'évacuer la capitale, accompagnèrent leur nouveau maître dans sa retraite sur l'Ebre. Ce fut pendant cette retraite qu'Azanza et O'Farrill rédigèrent un mémoire daté de Buytrago, le 2 août 1808, sur les moyens de rendre plus solide l'alliance de la France et de l'Espagne, en diminuant pour cette dernière les charges de cette alliance. Azanza et Urquijo furent envoyés à Paris pour mettre ce mémoire sous les yeux de Napoléon, et l'appuyer auprès de son conseil; mais on n'y eut aucun égard, et il demeura sans effet. Au commencement de 1809, Azanza fut nommé ministre de la justice du roi Joseph. Il obtint au mois d'octobre de la même année le grand cordon de l'ordre royal d'Espagne, et fut nommé commissaire royal pour le royaume de Grenade, en octobre 1810, au moment du départ de Joseph pour Cordoue. Peu de temps après il fut envoyé à Paris, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, pour féliciter Napoléon sur son mariage avec Marie-Louise. Le titre de duc de Santa-Fé lui fut conféré à cette occasion, ainsi que l'ordre de la Toison d'or (24 mars 1811). Ce voyage, dont le prétexte était un vain devoir de cérémonie, avait un but réel d'une plus grande importance : c'était de faire à l'empereur, de la part de son frère, des représentations sur les gouvernements militaires qu'il venait d'établir en Espagne, et sur le peu d'autorité qu'il laissait à Joseph dans cet État dont il l'avait fait roi. Napoléon, qui présentait ces remontrances par le choix de l'ambassadeur, laissa s'écouler quelques mois avant d'accorder une audience; et, lorsqu'elle eut lieu enfin, il déclara au ministre espagnol qu'il était mécontent du conseil de son frère, qui ne cherchait qu'à le rendre Espagnol, et à mettre l'Espagne hors de la dépendance de la France; il traita de renégats les Français qui avaient suivi Joseph dans la Péninsule, et laissa échapper contre ce dernier le reproche d'ingratitude. Azanza quitta Paris sans avoir pu remplir l'objet de sa mission. Lorsque, deux ans après, Joseph Bonaparte s'enfuit d'Espagne, Azanza vint en France avec lui. Il se retira d'abord à Montauban; mais un ordre du roi Joseph l'ayant appelé à Paris au mois de décembre 1815, il y résida jusqu'après la révolution

de Madrid, en 1820 (1). Le décret de la junte centrale de Cadix, du 25 novembre 1808, qui l'avait déclaré, ainsi que ses collègues ministres du roi Joseph, traître à sa patrie, à sa religion, à son roi, qui avait ordonné la confiscation de ses biens et porté contre lui la peine de mort, se trouvant alors annulé, il retourna en Espagne; mais Ferdinand VII, auquel il avait proposé d'aller au Mexique pour essayer de réconcilier cette colonie avec la métropole, refusa ses services. Au printemps de 1822 il quitta de nouveau Madrid pour revenir en France; et, fixé à Bordeaux depuis le mois d'août de cette année, il y mourut dans la 80^e année de son âge, le 20 juin 1826. Les citoyens les plus notables de Bordeaux, ayant à leur tête le préfet (M. d'Haussez), assistèrent à ses funérailles. Ferdinand VII lui avait accordé une pension de 6,250 fr., dont il a joui jusqu'à la fin de ses jours, et que la médiocrité de sa fortune lui rendait nécessaire. — Nous nous sommes abstenus, dans cette notice, de toute réflexion sur la conduite du personnage qui en est l'objet, et nous nous sommes bornés à l'exposé fidèle des faits qui nous ont paru les mieux avérés. De graves reproches ont été dirigés contre les membres de la junte dont Azanza fit partie en 1808. La plupart ont été accusés de s'être laissé séduire par l'or de Bonaparte, d'avoir cédé à de lâches terreurs ou à de vils calculs d'ambition personnelle. Ces accusations, que l'esprit de parti n'a pas épargnées au duc de Santa-Fé, nous paraissent devoir être abandonnées contre lui. Il a laissé la réputation d'un homme intègre, d'un administrateur habile et d'un bon citoyen; et rien de ce que nos recherches nous ont fait connaître ne nous autorise à la lui contester. Ce fut précisément à cause de la considération dont jouissait Azanza que Bonaparte mit un grand prix à le gagner. Trop habile pour tenter de séduire un tel homme par des moyens qui eussent flétri son honneur, il sut, par des cajoleries, des marques d'estime et d'affection, flatter sa vanité et se rendre maître de lui. A Bayonne, il le recevait avec une distinction marquée; il le consultait et faisait semblant d'écouter ses avis. Il le faisait venir au château de Marrac, où lui-même était tout à fait en famille; et là le traitait avec un air de grande confiance et de familiarité bienveillante (2). Le duc de Santa-Fé fut dupe de cette conduite, il s'imagina

(1) Pendant les cent jours de 1815, Azanza et ses collègues se trouvant à Paris, Joseph leur proposa de prendre la cocarde tricolore, en leur annonçant que dès ce moment ils étaient sénateurs; leur réponse fut unanime et courte : « Sire, nous voulons être ce que nous sommes, Espagnols ! — Vous serez donc malheureux, » répliqua Joseph. Cette prophétie, qui s'est réalisée, n'ôte rien à la noblesse de la réponse.

A — r.

(2) On raconte que, pendant son séjour à Bayonne (juin 1808), Azanza, en entrant chez l'empereur, vit un jour le grand cordon de la Légion d'honneur posé sur une table; quelques moments après, Napoléon, prenant ce cordon dans ses mains, allait en décorer lui-même le ministre espagnol; mais celui-ci l'arrêtant : « Sire, lui dit-il, lorsque je me suis décidé à reconnaître le frère de « Votre Majesté comme roi d'Espagne, je n'ai eu en vue que le « bien de mon pays, que je voudrais préserver de la dévastation et « des malheurs dont il est menacé. Si mes compatriotes me voyaient « décoré du grand cordon de la Légion d'honneur, ils pourraient « n'y voir que le prix de ma complaisance. » Napoléon agréa cette excuse et n'insista plus.

qu'il avait pris sur l'esprit de Napoléon un grand ascendant, et Joseph partagea son erreur. Mais lorsqu'il se fut dévoué sans retour au service de la famille Bonaparte; lorsque envoyé à Paris à diverses reprises, pour faire usage de cet ascendant dont il s'était flatté, Azanza reçut un accueil froid et cavalier, qu'il vit ses remontrances repoussées par des paroles impérieuses et hautaines, il fut bien aveugle s'il n'entrevit pas que la fascination l'avait entraîné dans un abîme. Nous réduisons donc à deux points les reproches qui lui ont été adressés: faiblesse et vanité. Ce fut la crainte et la pusillanimité qui le firent désespérer si vite de la cause de la maison d'Espagne, et qui le conduisirent à Bayonne; ce furent les séductions de Napoléon qui l'y retinrent et l'y fixèrent. Mais, pour ramener à ces motifs la conduite d'Azanza, nous ne la jugeons pas moins blâmable; elle est telle, qu'il nous semble impossible de le laver du reproche de déloyauté et de trahison. Investi de la confiance de son souverain, Ferdinand VII, nommé par lui membre de la junte chargée de maintenir ses droits et de défendre ses intérêts, ne l'abandonna-t-il pas au milieu du danger avec une précipitation blâmable; et n'est-il pas d'autant plus coupable de l'avoir abandonné, qu'il en avait reçu des ordres précis, et que ces ordres prescrivaient nettement ce qu'il avait à faire dans l'intérêt de son maître? Le 9 ou le 10 mai au plus tard, un piéton que Ferdinand VII avait trouvé moyen d'expédier secrètement de Bayonne pénétra dans Madrid, et remit à Azanza une dépêche du monarque contenant deux décrets. Ils étaient de la main même du roi, et datés du 5 mai: le premier de ces décrets était adressé à la junte suprême; Ferdinand autorisait cette assemblée à se transférer elle-même, ou en substituant ses pouvoirs à une ou à plusieurs personnes, dans tel lieu qu'elle jugerait convenable, et à exercer en son nom et à sa place la souveraineté, lui enjoignant de commencer les hostilités au moment même où elle apprendrait que S. M. C. était conduite dans l'intérieur de la France, ce qui ne pourrait avoir lieu que par violence; et de s'opposer dans ce cas, par tous les moyens que l'on jugerait convenables, à l'entrée de nouvelles troupes françaises sur le territoire espagnol. Le second décret, adressé au conseil royal, et, à défaut de ce conseil, à quelque chancelier que ce fût dans le royaume, portait l'ordre de convoquer les cortès dans l'endroit qui paraîtrait le plus propre à leur prompt réunion. Ces cortès devaient avoir à s'occuper uniquement et sans délai de rassembler les forces et les subsides nécessaires à la défense du royaume: puis elles devaient se déclarer en permanence pour pourvoir à tout ce qui se présenterait. Muni d'ordres de cette importance, Azanza se borna à les communiquer furtivement à quelques-uns de ses collègues, se tint dans une inaction complète, et, lorsqu'il apprit le départ du prince pour Valençay, il se hâta de supprimer et de détruire les ordres qu'il avait reçus! — Azanza a composé à Paris, de concert avec O'Farrill (voy. ce nom), un mémoire justificatif (1) de sa conduite pendant ces

(1) Ce mémoire, daté de Paris, 15 décembre 1814, est intitulé :

circonstances difficiles. En citant ici quelques passages qui contiennent le résumé de cette apologie, nous aurons mis sous les yeux du lecteur l'accusation et la défense: « Lorsque les transactions de Bayonne « nous eurent enlevé notre roi; lorsqu'il ne nous resta « plus qu'à opter entre l'anarchie et un régime consti- « tutionnel, entre les désastres inévitables d'une con- « quête et les avantages d'un gouvernement in- « dépendant (1), sur le point d'entreprendre une « guerre héroïque, mais de longue durée et incer- « taine dans ses résultats, il est bien pardonnable « à un grand nombre d'avoir embrassé le parti de « la soumission, et l'on ne pourra jamais leur en faire « un crime.... Malgré les obstacles que la guerre « opposait à leur désir de faire le bien, Azanza et « O'Farrill ont la consolante certitude de n'avoir « jamais servi d'instruments pour faire le mal. Loin « de là, ils peuvent assurer qu'ils ont épargné à un « grand nombre de leurs compatriotes les malheurs « que la guerre entraîne après elle.... Ils protestent « avoir servi avec pureté et désintéressement, sans « bassesse, sans orgueil, et avec toute la rectitude « et l'intégrité dont ils sont capables.... En un mot, « ils ne croient avoir rien fait qui les rende indi- « gnes de la faveur de leur souverain, et dont leurs « fronts aient à rougir en présence de leurs conci- « toyens. » Azanza a laissé manuscrits des *Mémoires sur l'Amérique septentrionale*, qu'il avait si bien explorée. On espère qu'ils seront un jour livrés à l'impression.

F—LL.

AZARA (DON JOSEPH-NICOLAS D'), naquit, en 1731, à Barbunals, en Aragon, fit ses études à Huesca, et ensuite à l'université de Salamanque, avec tant d'éclat, qu'il attira l'attention de don Ricardo Wal. Ce ministre de Ferdinand VI lui offrit une place dans la magistrature, dans l'armée ou dans le département des affaires étrangères; don Nicolas, c'est ainsi qu'on l'appelait alors, se décida pour cette dernière carrière. Il s'était familiarisé de bonne heure avec les auteurs romains, et il les possédait assez bien pour écrire en latin avec élégance. Il apprit aussi le grec, qu'il avait d'abord négligé. L'histoire moderne, et particulièrement celle de son pays, fixa son attention; mais son goût dominant l'entraînait vers les beaux-arts, et ce goût fut justifié par l'amitié qui s'établit entre lui et le peintre Raphaël Mengs, amitié qui devint encore plus intime pendant leur séjour à Rome. Le chevalier d'Azara débuta, en 1765, dans la carrière diplomatique; il fut envoyé à Rome, sous Clément XIII, en qualité d'agent du roi pour les affaires ecclésiastiques auprès de la daterie. Il obtint bientôt toute la confiance de

Memoria de D. Miguel José de Azanza y D. Gonzalo O'Farrill, sobre los checos que justifican su conducta política desde marzo de 1808 hasta abril de 1814, Paris, impr. de P.-N. Rongeron (janvier 1815, in-8° de 297 pages); il a été traduit en français par M. Alexandre Fondras, ibid., avril 1815, in-8° de 111 et 525 pages. Le tiers de ce volume est rempli de documents officiels et de pièces peu connues, dont plusieurs sont d'un grand intérêt pour l'histoire. L'ouvrage lui-même peut être consulté avec fruit, et nous y avons eu recours pour la notice que l'on vient de lire.

(1) Un gouvernement indépendant, un régime constitutionnel, offerts par Bonaparte!...

sa cour, et seconda efficacement don Joseph Moñino, appelé depuis *Florida Blanca*. Lorsque celui-ci parvint au premier ministère, le chevalier d'Azara fut de même chargé des affaires, ménagea habilement les intérêts de sa cour, et eut part aux négociations relatives à l'expulsion des jésuites. Florida Blanca fut remplacé par le duc Grimaldi, qui n'avait ni les mêmes talents ni la même fermeté que lui. Au surplus, le duc Grimaldi n'avait que le titre d'ambassadeur; le chevalier d'Azara en exerçait véritablement les fonctions. Il se montra toujours l'ami de Pie VI, à qui il donna d'utiles conseils. Aussitôt après la mort du duc Grimaldi, d'Azara fut choisi pour lui succéder. Pendant près de vingt ans, le chevalier d'Azara et le cardinal de Bernis eurent auprès de la cour de Rome le plus grand crédit. Azara se lia avec tout ce que cette ville réunissait de plus célèbre et de plus distingué : les cardinaux de Bernis, Albani et Borgia, le célèbre antiquaire Winckelmann, Féa, Dagincourt, Marini, Visconti, Dutheil, Artéaga, Casti, etc., et aussi les grands artistes Pickler, Canova, Volpato, Angelica Kaufmann, Gawit, Hamilton, etc., ont été ses amis. D'Azara se montra le protecteur zélé des artistes et des gens de lettres : il leur rendait accessibles les bibliothèques et les musées; il leur faisait obtenir du travail ou des places, et il les garantissait des abus de l'autorité. Mengs reçut par lui, du roi d'Espagne, la permission de rester à Rome, en conservant son traitement de 6,000 piastres, comme premier peintre du roi. Après la mort de cet artiste, le chevalier d'Azara obtint de sa cour des pensions pour ses enfants, et, pendant son long séjour à Rome, après s'être montré le père de la famille de son ami, il voulut encore élever un monument à sa gloire, en faisant publier, chez le célèbre imprimeur Bodoni, et par les soins de Milizia, une magnifique édition de ses œuvres, en tête de laquelle il plaça lui-même une élégante notice sur sa vie. (*Voy. MENGs.*) Quoiqu'il n'aimât pas les jésuites, et qu'il eût contribué à leur suppression, plusieurs membres distingués de cet ordre, tels qu'Andrés, Requeño, Eximeno, Clavigero, Ortiz, et surtout Artéaga, entretenirent avec lui des liaisons d'amitié, et eurent part à ses bienfaits. Azara eut aussi plusieurs occasions de donner lui-même des preuves de son goût pour les beaux-arts. A la mort de Charles III, en 1788, il fit ériger, dans l'église de St-Jacques de la nation espagnole, un temple monoptère d'ordre dorique, dans lequel fut placé le cénotaphe du roi : l'urne était copiée d'après le superbe cénotaphe de porphyre connu à Rome sous le nom de *tombeau d'Agrippa*. Ce monument éprouva quelques critiques; on n'avait encore aucun exemple d'un monoptère carré. Un ami du chevalier d'Azara publia une notice dans laquelle il faisait mention d'un édifice semblable, qu'éleva Pausanias dans Olympie, à la mémoire d'Oxylus, et cependant les adversaires du chevalier d'Azara ne furent pas pour cela convaincus. Il entreprit, avec le prince de Santa-Croce, des fouilles à Tivoli, dans la villa des Pisons; on y découvrit un grand nombre de têtes, la plupart sans bustes, auxquelles le chevalier d'Azara imposa

des noms trop arbitrairement. Plusieurs de ces têtes ont été gravées pour l'édition de sa belle traduction espagnole de la *Vie de Cicéron*, par Middleton, Madrid, 1790, 4 vol. in-4°, qui est principalement remarquable par la noblesse et la correction du style. Sa principale découverte a été le buste authentique d'Alexandre, dont il fit hommage à Bonaparte, et qui est aujourd'hui un des ornements du musée de Paris; il trouva encore de jolies peintures à fresque, qui ont été copiées par Mengs, et gravées par Volpato, et deux curieuses mosaïques, dont les élégantes descriptions, publiées par Visconti, ont été imprimées par Bodoni. Il avait aussi formé une belle collection de tableaux et une suite de pierres gravées, qui ont paru en Espagne, et dont Millin a publié les plus intéressantes. Le long crédit du chevalier d'Azara commença à s'affaiblir à l'époque de la révolution française; il se soutint cependant encore jusqu'en 1796. Les armées occupaient à cette époque le nord de l'Italie, et Bonaparte, saisissant le prétexte de quelques provocations faites aux révolutionnaires français qui se trouvaient à Rome, menaçait de venir les venger; d'Azara, envoyé pour implorer la clémence du vainqueur, ne put atteindre entièrement le but de sa mission. Depuis ce moment, il n'éprouva plus que des amertumes, jusqu'à ce qu'enfin les Français s'étant rendus maîtres de Rome, il se retira à Florence. Quelque temps après, il fut nommé ambassadeur à Paris. Mais le calme dont il croyait jouir fut bientôt troublé par une alternative de faveurs et de disgrâces. Après avoir deux fois perdu et recouvré sa place par des intrigues de cour, elle lui fut enfin ôtée pour la dernière fois, et il mourut bientôt après, le 26 janvier 1804, au moment où il se proposait de retourner en Italie pour reprendre ses études chéries. Ses funérailles furent suivies d'un nombreux concours. Il est mort sans postérité, et a laissé une collection considérable de meubles précieux, de bustes, de pierres gravées et d'autres productions des arts. Le chevalier d'Azara écrivait dans sa langue avec grâce et énergie; il écrivait aussi en italien et en français avec facilité. Outre la *Vie du peintre Mengs*, on lui doit un *Éloge funèbre du roi Charles III*, écrit en espagnol; une traduction espagnole de l'ouvrage de Bowles, sur l'histoire naturelle et la géographie physique de l'Espagne, qui a été imprimée deux fois à Madrid, et traduite ensuite en italien, sur la seconde édition, par Milizia, Parme, 1785, in-4°, 2 vol. D'Azara avait aussi soigné le texte de la belle édition d'Horace imprimée par Bodoni, Parme, 1791, 2 vol. in-fol., et la publication du poëme posthume du cardinal de Bernis, intitulé *la Religion vengée*, 1795, in-fol. (*Voy. BERNIS.*) Le portrait d'Azara a été gravé en camée par Pickler, et peint par Mengs. Il avait traduit dans sa langue le 6^e livre de Pline, qui traite des arts, et commencé la traduction des œuvres de Sénèque le philosophe; mais ces écrits n'ont pas vu le jour. M. Bourgoing a composé une notice sur sa vie, 1804, in-8°.

K.

AZARA (don FÉLIX D'), ingénieur, puis brigadier général au service d'Espagne, était frère du précédent. Il naquit le 18 mai 1746 à Barbuñales. Après avoir fait

de très-bonnes études à l'université de Huesca, il fut admis à l'école militaire de Barcelone, et nommé, en 1764, cadet dans le régiment d'infanterie de Galice. L'année suivante, il eut le plaisir de serrer pour la première fois son frère dans ses bras ; celui-ci avait été envoyé à l'université de Salamanque peu de jours avant la naissance de Félix, et Félix n'avait point paru dans la maison paternelle depuis son envoi aux universités. Les deux frères furent ensuite trente-cinq ans sans se revoir. En 1767, Félix d'Azara entra comme enseigne dans le corps du génie, devint lieutenant en 1775, et en cette qualité prit part à l'expédition malheureuse qui fut faite contre Alger. Blessé dangereusement par une grosse balle de cuivre, et laissé comme mort sur la place, il dut la vie aux soins d'un ami et à la présence d'esprit d'un matelot qui extirpa la balle avec un couteau ; quelque temps après il se cassa la clavicule en tombant de cheval. Nommé capitaine en 1776, il eut bientôt une occasion d'exercer ses talents. Les cours d'Espagne et de Portugal, toujours divisées sur les limites de leurs vastes domaines dans l'Amérique méridionale, en fixèrent les bases par le traité de St-Ildéfonse, dont la ratification eut lieu par le traité de paix du Pardo en 1778. Des commissaires furent nommés de part et d'autre pour aller en Amérique tracer les bornes des deux Etats, conformément aux clauses du traité. Azara fit partie de la commission espagnole. On l'attacha au corps de la marine en qualité de lieutenant-colonel d'ingénieurs ; et il partit de Lisbonne en 1781 sur un bâtiment portugais, parce que l'Espagne était alors en guerre avec l'Angleterre. En mer il apprit que le grade de capitaine de frégate lui avait été conféré, le roi ayant jugé convenable que les commissaires fussent tous officiers de marine. Les commissaires espagnols terminèrent les opérations qui leur étaient confiées ; mais comme les Portugais, par l'exécution stricte du traité, eussent été obligés d'abandonner les contrées dont ils s'étaient emparés, ils cherchèrent à différer autant qu'ils purent la conclusion de leurs travaux et à éluder les stipulations qui les liaient. Ils ne furent que trop bien secondés par l'insouciance et la connivence coupable des gouverneurs espagnols. Azara, retenu plus longtemps qu'il ne l'avait présumé dans ces régions lointaines, voulut mettre à profit ce séjour forcé dont il était difficile de prévoir le terme, puisque l'on cherchait à rendre interminable l'affaire pour laquelle il y avait été appelé. Il conçut le hardi projet de dresser une carte du pays immense dont il venait seulement de lever la frontière. Il prit sur lui toutes les dépenses, les peines, les risques et les périls de cette grande entreprise : c'était un acte de courageux dévouement, car non-seulement il n'espérait aucun secours des vice-rois espagnols, mais il avait plutôt à craindre qu'ils ne lui suscitassent des obstacles : il fut même obligé d'exécuter à leur insu une partie de ses longs voyages. Treize ans suffirent à peine pour compléter sa belle entreprise ; et sans les moyens que lui offraient son rang et ses fonctions, sans le zèle des officiers qu'il avait sous ses ordres, il lui eût été impossible de la terminer. On juge sans

peine ce qu'elle dut lui coûter de soins et de fatigues dans ces contrées presque désertes, coupées de rivières, de lacs et de forêts, et qui n'étaient presque habitées que par des peuples sauvages et féroces. La peine et la perte de temps qu'entraînait la manière de voyager dans ces régions, les observations astronomiques et les calculs qui en résultaient, les opérations géodésiques, la description du pays et de ses habitants indigènes, la correspondance avec ses chefs ; enfin l'accomplissement des devoirs qui lui étaient prescrits ne suffisaient pas à Azara pour remplir le vide que lui laissait l'éloignement de sa patrie et des siens. Voulant connaître les mammifères et les oiseaux, il devint naturaliste. D'abord il ne fit la guerre à ces animaux que pour les dépouiller, en conserver les peaux et les transporter en Europe ; mais comme elles s'altéraient et se corrompaient, il prit le parti de décrire chaque individu. Après avoir consacré beaucoup de temps et s'être donné beaucoup de peines pour connaître les pays où le sort l'avait jeté et le forçait de séjourner, Azara voulut savoir ce qui avait été écrit avant lui sur le même sujet. Il entreprit de lire tous les ouvrages imprimés et manuscrits qu'il put trouver dans les archives de la ville de l'Assomption : mais le gouverneur, homme ignorant et jaloux, fit fermer les archives et en ôta les clefs à celui qui en avait la garde, pour les envoyer à un de ses confidentiels qui était à trente lieues dans l'intérieur. Prié par le corps de ville de l'Assomption de lui communiquer un extrait de ses travaux sur les pays qu'il avait levés et parcourus, Azara s'empessa de le lui offrir ; on en fut tellement satisfait, qu'on lui conféra le titre de *citoyen le plus distingué de la ville de l'Assomption*. Un nouveau gouverneur, homme hypocrite et envieux, fut si irrité de cette distinction, qu'il fit enlever secrètement des archives de la cité les objets envoyés par Azara, ainsi que le registre sur lequel était écrit son titre de citoyen. Malgré ses précautions pour cacher cet abus d'autorité, le vol devint public ; alors il écrivit à tous les ministres, à Madrid, qu'Azara n'avait dressé ses cartes et composé ses mémoires que pour les livrer aux Portugais. En 1790, six grosses malles remplies d'effets précieux ayant été envoyées à cet indigne chef, par le gouverneur portugais de Matogrosso qui tâchait de le corrompre, il eut l'infamie de profiter de cette circonstance pour appuyer ses calomnies, et répandit le bruit que tous ces présents étaient destinés à Azara ; il le manda au vice-roi, à Buénos-Ayres, et celui-ci s'empara de toutes les cartes de cet ingénieur et de tous les papiers qui lui appartenaient, et dont il put se saisir. Azara dédaigna de répondre à des imputations aussi horribles et aussi absurdes ; il prit seulement la précaution de déposer entre les mains d'un moine digne de sa confiance la principale partie de ses ouvrages ; en cela il agit sagement, car jamais il n'a pu recouvrer les papiers enlevés par le vice-roi. Quant au gouverneur, voulant se faire passer auprès des ministres du roi pour auteur d'une histoire naturelle des oiseaux et des mammifères du pays qu'il régissait, il essaya, par de basses adulations et même par la force, d'obtenir

d'Azara les renseignements nécessaires pour appuyer son imposture. N'ayant pu y réussir, il employa tous les moyens pour empêcher les Indiens indépendants d'apporter des animaux à Azara. Cependant ce dernier avait communiqué plusieurs de ses mémoires à quelques-uns de ses subalternes qui en tirèrent des copies ; il en parut une partie dans un ouvrage périodique imprimé à Buenos-Ayres, et l'on eut bien soin d'omettre le nom de l'auteur. Le vice-roi, réunissant tous ces lambeaux, tant imprimés que manuscrits, en composa une relation qu'il envoya à sa cour comme étant le fruit de ses recherches. Toutes ces tracasseries ne diminuaient en rien le zèle d'Azara. Chargé de reconnaître le littoral au sud de Buenos-Ayres, il s'acquitta de cette commission, d'autant plus pénible que ce pays absolument désert se trouvait exposé aux attaques journalières des Pampas, peuplade féroce. On lui donna ensuite le commandement de la frontière du Brésil ; il dut la reconnaître et en chasser les Portugais qui y étaient établis ; enfin il regut l'ordre de visiter les bords de la Plata, et de dresser un plan de défense en cas d'attaque de la part des Anglais. Il composa aussi des instructions et des mémoires qui lui étaient demandés par les vice-rois et les gouverneurs sur divers objets, présenta des projets pour la civilisation des Indiens, et fit établir des colonies à l'est de l'Uruguay. Depuis longtemps il sollicitait son retour en Espagne ; il y revint à la fin de 1801, s'occupa de publier ses travaux sur l'histoire naturelle, et accourut à Paris pour y revoir son frère. Il eut la douleur de le perdre en 1804. Appelé dans sa patrie, il fut créé membre d'un conseil composé de généraux et chargé de la défense des deux Indes. Ensuite il se retira dans l'Aragon et y mourut en 1811. On a de lui : 1^o un ouvrage sur les quadrupèdes. Pendant ses voyages Azara avait envoyé à son frère, ambassadeur à Paris, des notes manuscrites dont Moreau de St-Méry publia une traduction française intitulée : *Essai sur l'Histoire naturelle des quadrupèdes de la province du Paraguay, écrit depuis 1785 jusqu'en 1796, avec un Appendice sur quelques reptiles* ; Paris, 1801, 2 vol. in-8^o. De retour en Europe, Azara compléta son premier travail, et l'ouvrage, ainsi amélioré, fut imprimé en espagnol sous ce titre : *Apuntamientos para la Historia natural de los quadrupedos del Paraguay y Río de la Plata*, Madrid, 1802, 4 vol. petit in-4^o. Ce livre est très-peu connu des naturalistes : Cuvier et Fischer n'en ont fait aucune mention. Azara, étant venu à Paris visiter le Muséum d'histoire naturelle, fit de nouvelles observations pour servir de rectifications à son ouvrage espagnol sur les quadrupèdes. Elles ont été insérées par M. Walckenaër dans l'édition du *Voyage d'Azara* dont nous parlerons bientôt. 2^o *Apuntamientos para la Historia natural de los pajaros del Paraguay y Río de la Plata* (Observations sur l'histoire naturelle des oiseaux, etc.), Madrid, 1802 à 1805, 5 vol. in-8^o. Quand Azara commença ses travaux sur l'histoire naturelle, il manquait d'instruction préalable, de livres, de secours. N'ayant que les matériaux qui s'offraient à lui de toutes parts, il fit des descriptions

minutieuses de chaque individu ; mais bientôt elles s'accumulèrent au point qu'il lui devint impossible de reconnaître s'il avait ou n'avait pas décrit certaines espèces, et que dans le doute il les décrivait plusieurs fois. Enfin, pour s'épargner cette besogne inutile, il distribua les individus en groupes, qu'il distingua par des caractères généraux observés dans les espèces, ce qui soulagea sa mémoire, et le rendit plus habile dans l'observation. Un heureux hasard l'ayant rendu possesseur de la traduction espagnole des œuvres de Buffon, il refondit son travail, fit les observations critiques que lui suggéra la lecture du naturaliste français, et envoya ces notes au traducteur Joseph Clavijo y Faxardo ; celui-ci n'en fit aucun usage et négligea même de lui répondre. Azara, en rapprochant ses descriptions de celles de Buffon, continuait à noter soigneusement toutes les erreurs qu'il croyait y découvrir. On a eu tort d'attribuer à la haine ou à la jalousie les expressions quelquefois très-vives de sa critique ; la rudesse de son style était due à son zèle pour la vérité, et à l'humeur chagrine que lui causait son séjour forcé dans de tristes solitudes. Lui-même fait cet aveu. Il a enrichi la science de nouvelles découvertes, mais souvent ses descriptions ne reposent que sur de petits détails et des particularités hasardées. Du reste, laborieux et bon observateur, il a recueilli une masse de faits très-intéressants, et a donné des détails précieux sur les mœurs des mammifères et des oiseaux du Paraguay. 3^o *Voyage dans l'Amérique méridionale, depuis 1781 jusqu'en 1801*, Paris, 1809, 4 vol. in-8^o et atlas. Ce livre fut publié sur le manuscrit de l'auteur, par M. C.-A. Walckenaër, qui le fit précéder d'une notice sur sa vie et ses écrits, à laquelle nous avons eu recours. On trouve dans cet ouvrage, qui a été traduit en allemand, la description géographique, politique et civile du Paraguay et du Río de la Plata, l'histoire de la découverte et de la conquête de ces contrées, des détails nombreux et instructifs sur leur histoire naturelle et sur les Indiens qui les habitent. Cette relation, très-importante pour la géographie et l'ethnographie de ces régions de l'Amérique méridionale, ne peut être consultée qu'avec fruit. Souvent on y désire plus de méthode, et quelquefois des développements plus étendus sur certains points. Azara, blâmant la méthode employée par les jésuites pour civiliser les Indiens, pense qu'elle n'était bonne qu'à les retenir dans une enfance continue, et que ces peuples ont fait plus de progrès lorsqu'on s'est occupé de les instruire, en leur laissant leur ancienne liberté, sans les astreindre à vivre en communauté. En communiquant ses manuscrits à M. Walckenaër, Azara lui donna un calque de sa carte générale, et lorsque ce savant lui eut mandé à Madrid qu'un libraire français, devenu possesseur de la traduction de ses voyages faite sous ses yeux, se chargeait d'en être l'éditeur, il lui envoya les cartes qui composent l'atlas et y joignit des additions et des corrections qu'il le pria d'incorporer dans l'ouvrage. Cuvier et M. Walckenaër l'enrichirent de leurs notes ; il a été mis à contribution par plusieurs auteurs qui ont écrit sur les

contrées du Rio de la Plata, depuis qu'elles sont ouvertes aux étrangers. Les deux derniers volumes sont remplis par l'histoire naturelle des oiseaux de ces pays, traduite et annotée par Sonnini, qui répond parfois aux critiques d'Azara; l'atlas offre quelques figures bien dessinées de mammifères et d'oiseaux. Les cartes sont incontestablement les meilleures que l'on connaisse.

E—s.

AZARIAS, prophète, également connu sous le nom d'OZIAS que lui donnent les livres saints, était fils d'Obed, et florissait dans Juda vers l'an 970 avant J.-C. Il alla à la rencontre d'Asa qui revenait vainqueur de Zara, roi d'Éthiopie (*roy. Asa*); et, après l'avoir félicité sur sa victoire, il lui prédit les malheurs qui fondraient sur Israël après que le peuple aurait abandonné le Seigneur. « Pour vous, » roi, lui dit-il, prenez courage; que vos mains ne « s'affaiblissent point, et votre persévérance sera « récompensée. » Asa suivit les conseils du prophète, et acheva de détruire dans ses États le culte des idoles. Les livres saints ne disent plus rien d'Azarias, qui mourut sans doute peu après cet événement. (*Voy. les Paralipomènes, liv. 2, ch. 45.*) W—s.

AZARIAS de Rubéis, savant rabbin d'Italie, dont les ouvrages furent imprimés en 1574, à Mantoue, 4 vol. in-fol., sous le titre de : *la Lumière des yeux*. Il avait lu les livres des chrétiens avec plus de soin que ceux des auteurs juifs, et en avait acquis une connaissance plus étendue. Il s'était aussi appliqué à l'étude de l'histoire et de la critique. Son ouvrage renferme une histoire de la version des Septante, d'après celle d'Aristée. Il y prétend que cette version n'a point été faite sur le texte hébreu, mais sur une paraphrase chaldaïque remplie de fautes. Nous savons cependant que les paraphrases chaldaïques sont postérieures à la version des Septante.

T—D.

AZARIO (PIERRE), notaire, né à Novare, écrit une histoire des événements arrivés de son temps en Lombardie; elle est intitulée : *Liber Gestorum in Lombardia, et præcipue per dominos Mediolani*; elle commence en 1250, et finit en 1262, temps où il paraît que l'auteur écrivait. Cette histoire ou chronique a été imprimée, pour la première fois, dans le t. 9, part. 6 du *Thesaur. Antiquit. Italiæ* de Pierre Burmann, ensuite dans le t. 46 des *Scriptores Rerum Italicarum* de Muratori. On a encore du même auteur : *de Bello Canapiciano et Comitatu Masini*, qui se trouve dans le même volume du recueil de Muratori, à la suite du premier ouvrage.

G—É.

AZELIO (TAPARELLI-CÉSAR D'), fils du comte Robert de Lagnasco, naquit en 1765, à Turin. Après avoir fait ses premières études, il fut admis cadet dans le régiment de la reine infanterie, en 1774, tandis que son frère aîné, le comte Ferdinand, passait dans la cavalerie. Le régiment de la reine ayant été destiné à la garnison de l'île de Sardaigne pendant trois ans, le jeune Azelio demanda un congé pour visiter l'Italie, et ce fut dans ce voyage qu'il prit le goût des beaux-arts. La mort de son frère Ferdinand, survenue en 1787, fit passer sur sa tête

tous les droits de primogéniture. Il épousa alors une riche héritière, et se trouva possesseur d'une fortune considérable. La guerre ayant éclaté contre les Français, en 1792, le comte d'Azelio marcha avec son régiment, et dès les premières affaires il fut fait prisonnier dans le comté de Nice, et conduit à Lyon. Ses camarades l'ayant cru mort sur le champ de bataille de la montagne de Rauz, sa famille ouvrit son testament, que dans sa prévoyance il avait fait avant de partir pour l'armée. On y trouva qu'il prescrivait à ses parents de ne pas porter son deuil s'il mourait pour la défense de sa patrie. Mais enfin les communications se rouvrirent, et l'on sut, en 1795, qu'Azelio était prisonnier; on obtint même son échange, mais à une condition qu'il n'accepta pas : c'était de ne plus servir contre la France. Le comte d'Azelio déclara qu'un sujet fidèle ne pouvait, dans aucun cas, refuser à son souverain le secours de son bras et de son épée. Cependant on lui rendit la liberté sans conditions. Il revint à Turin en 1796, et suivit, en 1798, la cour de Sardaigne en Toscane, par suite de l'abdication du roi Charles-Emmanuel IV. Dans cette émigration, le comte d'Azelio s'appliqua surtout à l'étude de la langue italienne. Un décret impérial contre les émigrés l'obligea de revenir à Turin sous peine de confiscation. En 1814, le roi Victor-Emmanuel le nomma gentilhomme de sa chambre; il le décora de la grande croix de St-Maurice et l'envoya à Rome comme ambassadeur extraordinaire. Avant de retourner en Piémont, le comte visita les hospices et les établissements de bienfaisance; et à son arrivée à Turin, il fut nommé conseiller intime et surintendant général de tous les hospices. Il dirigea jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Gènes, le 26 novembre 1830, un journal intitulé *l'Amico d'Italia*, écrit dans un esprit religieux et monarchique.—Son fils Robert, d'AZELIO, a publié une brochure remarquable sur le mont St-Michel de Suze.

G—V.

AZÉMAR LE NOIR, troubadour, naquit à Châteauneuf-Vieux-d'Albin; on ne sait pas précisément en quelle année. Il florissait à la fin du 12^e siècle et au commencement du 13^e. La vivacité de son esprit et le tour brillant de son imagination lui attirèrent les bonnes grâces et les libéralités des princes et seigneurs du temps. Pierre II, roi d'Aragon, prince aimable et chevaleresque, faisait grand cas de ses vers et de sa personne; Raymond VI, comte de Toulouse, qui ne l'estimait pas moins, le récompensait généreusement. La vie de ce poète fortuné ne nous est pas connue. Il nous reste de lui quatre pièces, dont l'une se termine par un envoi au jeune roi de Castille Henri 1^{er}, qui monta sur le trône en 1214, à l'âge de dix ans, et mourut en 1217. M. de Rochemore a traduit en vers français une des chansons d'Azémar.

C. W—R.

AZÉVÉDO (don JÉRÔME D'), vice-roi des Indes, d'abord commandant général des Portugais dans l'île de Ceylan, reconnut Philippe II, après la conquête du Portugal par ce prince, et lui fit prêter serment par ses officiers, en 1597; mais l'île s'étant révoltée, en 1612, Azévédo fut contraint de se réfugier.

gier à Malvana. Ayant ensuite rassemblé quelques troupes, il força les Clingulais à rentrer dans le devoir, et commit d'horribles cruautés dans cette île. Élevé peu de temps après à la vice-royauté des Indes, il gouverna avec vigueur, fit plusieurs armements, et fut néanmoins soupçonné de favoriser les Anglais. Sa vice-royauté expirée, il revint en Portugal en 1617, et y fut aussitôt arrêté. Accusé de concussion, de cruauté et de trahison, il mourut dans les fers.

B—P.

AZÉVÉDO (IGNACE), issu d'une des plus illustres familles du Portugal, naquit à Porto, l'an 1527. Destiné à jouir de tous les avantages que lui donnait sa qualité de fils aîné, il en fit le sacrifice en faveur de son frère François, et entra dans l'ordre des jésuites, à Coïmbre, en 1548. Il poussa si loin les abstinences et les mortifications, que ses supérieurs furent obligés de l'exhorter à être moins sévère envers lui-même. On ouvrit dans ce temps, à Lisbonne, le nouveau collège de St-Antoine. Azévédo en fut nommé recteur, quoiqu'il n'eût pas encore vingt-six ans. Le zèle qu'il développa dans cette charge, même dans les fonctions les plus pénibles, étonna tous ceux qui en furent témoins. Passant un jour dans la rue auprès de trois malheureux dont la maladie dégoûtante, suite de leurs débauches, avait fait fuir tous les passants, et même leurs parents, Azévédo, touché de leur sort, et ne consultant que son zèle, les chargea l'un après l'autre sur ses épaules, et les porta à l'hospice, où il resta auprès d'eux jusqu'à leur dernier moment, en leur prodiguant tous les secours, et en les préparant à la mort, par la confession de leurs fautes. L'archevêque de Brague, informé de la sainteté des mœurs d'Azévédo, le fit demander pour l'accompagner dans la tournée qu'il était sur le point de faire dans son diocèse. Nommé recteur des jésuites de Brague, et fatigué, dit son historien, des marques de vénération dont il était l'objet, il demanda à être envoyé aux missions des Indes. Il s'embarqua pour le Brésil, n'emportant avec lui qu'un zèle ardent pour la religion et pour le bonheur de ses semblables. Sa mission dura trois ans, et eut le succès qu'on en devait attendre. Il travailla sans relâche à civiliser les sauvages, et à donner à ses confrères l'exemple d'un vrai missionnaire. A peine de retour à Lisbonne, il songeait déjà à une seconde mission ; il alla à Rome pour rendre compte de son voyage au chef de l'Eglise, et il obtint l'approbation de ses nouveaux projets. Azévédo retourna en Espagne et en Portugal, avec la permission de choisir pour compagnons tous les jeunes jésuites qu'il jugeait propres aux missions. Après avoir parcouru les collèges de ces royaumes, et emmené un grand nombre de jeunes gens pour l'accompagner aux Indes, il s'embarqua avec trente-neuf jésuites à Lisbonne, en 1570, sur un vaisseau marchand, laissant les autres sur une escadre qui devait suivre le convoi. Aux environs de l'île de Palme, le vaisseau portugais fut attaqué par Jacques Sourie de la Rochelle, vice-amiral de la reine de Navarre et fougueux calviniste. Le capitaine portugais, croyant que son équipage ne suffisait pas pour la défense de son vais-

seau, voulut armer les jeunes jésuites. Azévédo s'y opposa ; mais il ne cessa d'exhorter les matelots au combat, et d'employer les religieux aux divers besoins du vaisseau que Jacques Sourie avait déjà entouré de son escadre. Trois Français tentèrent l'abordage ; mais n'étant pas suivis des autres, ils furent pris par les Portugais, décapités et jetés dans la mer, en présence de Sourie, qui n'en devint que plus furieux, et fit sans relâche tirer sur le vaisseau. Le capitaine et plusieurs matelots furent tués, ce qui obligea le reste de se rendre. Sourie n'assouvait sa rage que sur les jésuites, tant par esprit de secte, que parce qu'il les regardait comme les auteurs de la mort des trois hommes de son équipage. Azévédo et les trente-neuf missionnaires furent massacrés de la manière la plus barbare, et leurs corps mutilés et jetés dans la mer. Cette cruauté fit beaucoup de bruit en Europe. En Espagne, on révéra dès lors les victimes de Sourie comme martyrs. Jacques Courtois, dit le Bourguignon, peintre et jésuite, fit de leur mort le sujet d'un tableau. Enfin Pie V canonisa Azévédo et ses compagnons comme martyrs, par une bulle qui fut confirmée par Benoît XIV. Deux jésuites, Jules de Cordara et le P. de Beauvais, ont écrit la vie d'Azévédo. C'est de l'ouvrage du dernier que sont extraits les détails qu'on vient de lire. Il a fallu cependant les dépouiller du ton merveilleux qui caractérise les récits du jésuite, toujours empressé de relever la gloire de son ordre.

D—G.

AZÉVÉDO (LOUIS D'), né à Chaves en Portugal, l'an 1573, entra dans l'ordre des jésuites, l'an 1589, et, après avoir exercé pendant quelque temps les fonctions de recteur à Tayne, il fut envoyé, l'an 1604, avec d'autres missionnaires, en Éthiopie. Pendant trente ans, il y convertit un grand nombre de naturels, et il y mourut en 1634. Il s'était tellement familiarisé, pendant ce long séjour, avec les langues du pays, qu'il fut en état de traduire, conjointement avec Louis Cadeira, le Nouveau Testament et le catéchisme en langue amharique, et de faire une version éthiopienne des ouvrages ecclésiastiques de Tolète, Vibera et Natalis. Azévédo composa aussi une grammaire de la langue amharique. — Sylvestre D'AZÉVÉDO, dominicain, autre missionnaire portugais, entreprit, en 1580, le voyage de Camboje, et y prêcha l'Evangile avec tant de succès, qu'un grand nombre de naturels et plusieurs personnes de la cour du roi de ce pays se firent baptiser. Le souverain favorisa lui-même le zèle du missionnaire, et l'engagea à écrire, dans la langue du pays, un traité sur la religion chrétienne qui est intitulé : *de Mysteriis fidei christianæ*. Louis d'Azévédo mourut en 1589, quatre ans après avoir achevé cet ouvrage.

D—G.

AZÉVÉDO COUTINHO Y BERNAL OU BERNALL, car il a fait imprimer lui-même ce nom de deux manières (JOSEPH-FÉLIX-ANTOINE-FRANÇOIS DE), né à Malines, le 22 avril 1717, y devint chanoine de Notre-Dame au delà de la Dyle, le 2 mai 1738, et y mourut dans un âge avancé, vers 1780. Cet écrivain, dont les biographies ont laissé échapper le nom, et auquel M. Quérard lui-même n'a pas consa-

cré d'article dans sa *France littéraire*, ne s'est signalé ni par le mérite du style, ni par l'importance ou l'intérêt de ses ouvrages; c'était, à tout prendre, un homme fort ordinaire, et cependant, chose bizarre, ses écrits sont recherchés avec un empressement extrême et payés dans les ventes publiques un prix énorme. C'est que d'abord traitant presque tous de généalogies, ils s'adressent aux vanités de famille, vanités qui n'excluent pas toujours un légitime orgueil; qu'en second lieu ils ont été tirés à un très-petit nombre d'exemplaires, et qu'enfin ils contiennent une foule de détails locaux, de renseignements minutieux qu'on chercherait vainement ailleurs. Depuis le règne d'Albert et d'Isabelle, les anoblissements s'étaient scandaleusement multipliés dans les Pays-Bas, et la véritable illustration devenait de jour en jour plus rare. Les nouveaux gentilshommes, n'ayant rien de plus pressé que d'étaler leurs titres, s'efforçaient de les rattacher aux siècles écoulés. D'un autre côté, la malignité trouvait quelque plaisir à contrôler ces prétentions, de sorte que presque tout le monde était généalogiste, et que la littérature, tarie dans ses sources, se réduisait au savoir d'un héraut d'armes. Voilà ce qui explique la vogue des écrits d'Azévédo, vogue qui subsiste encore, malgré les changements politiques et moraux qu'a subis le pays, parce que les idées aristocratiques sont encore plus vivaces qu'on ne le croit, et qu'elles refléussent, mais sur un autre terrain, en dépit des révolutions les plus populaires en apparence. — Voici la liste de ces écrits : 1° *Table généalogique de la famille de Corten, patrons laïcs (sic) des canonics de l'église collégiale de Notre-Dame au delà de la Dyle, à Malines, avec quelques pièces annexées, etc.*, Louvain, 1753, grand in-fol. de 82 pages et 13 planches. L'auteur déclare, dans l'avertissement de ce livre, qu'il n'en fera tirer que 150 exemplaires. 2° *Généalogie de la famille Vander Noot* (sans nom de lieu ni d'imprimeur), 1771, grand in-fol. de 448 pages. C'est, à proprement parler, un nobiliaire général de la Belgique, vu le grand nombre de familles dont on y fait mention. Aux pages 51 et 52 se trouve la généalogie de l'auteur lui-même. Il nous apprend qu'il était fils de Jean-Baptiste de Azévédo, lequel servit avec honneur dans les armées hollandaises, et de Jeanne-Marie Corten. 3° *Table généalogique de la famille de Heyns, alias Smets*, 15 p. grand in-fol. 4° *Table généalogique de la famille de van Kiel*, 14 p. grand in-fol. 5° *Table généalogique de la famille de van Crieckingen*, à la suite de la précédente, p. 15 à 18 p., plus un feuillet de table pour les deux. 6° *Généalogie de la famille de Brecht*, 41 p. grand in-fol. 7° *Table généalogique de la famille de Bayard*, 8 p. grand in-fol. 8° *Table généalogique de la famille de Liebercke*, 8 p. gr. in-fol. 9° *Table généalogique de la famille de Vander Lind*, 6 p. grand in-fol. avec l'index. 10° *Table généalogique de la famille de Schooff*, 51 p. grand in-fol. 11° *Abrégé chronologique des Coloma de Bornhem*, une feuille in-plano. Ce tableau a besoin d'être éclairci par des recherches que nous ne croyons pas d'Azévédo, et intitulées : *la Descendance des comtes de Bornhem*,

vicomtes de Dourlens, et des barons de Moriensart et de Seroux, 16 p. in-fol.; plus un tableau d'une feuille in-plano. 12° *Généalogie de la famille de Coloma*, Louvain, 1759, in-fol., qu'il est rare de rencontrer complet. 13° *Courte Chronique d'un grand nombre d'événements arrivés dans les principales villes du Brabant, ainsi que dans la ville et province de Malines, depuis la naissance de Jésus-Christ* (en flamand), publiée dans une suite d'annuaires ou d'almanachs imprimés à Louvain, de 1747 à 1780. 14° *Dédution et Exposition de l'état de ceux de Malines, depuis le premier brisement des images, le 28 mars 1565, jusqu'au 9 octobre 1566* (en flamand), Louvain, 1770, in-12. C'est un supplément à la partie de la *Chronique* publiée en 1769. (Voy. le numéro précéd.)

R—F—G.

AZIM-ED-DAULAH BEHADOUR, que l'on peut regarder comme le dernier nabab titulaire du Carnatik ou d'Arcate, dans la presque occidentale de l'Inde, descendait immédiatement du nabab Mohammed-Ali-Kan, qui, durant ce long règne, avait été constamment dévoué aux intérêts britanniques. Omdet-el-Omrah Waladjah, fils et successeur de ce dernier, avait su conserver ses États et son autorité. Dix jours avant sa mort, en juillet 1801, le gouverneur de Madras s'était emparé du palais du nabab, sans que celui-ci en eût été informé. A peine eut-il expiré, que deux commissaires anglais, sous le prétexte peu fondé qu'il avait entretenu des correspondances avec Tippou-Sultan, annulèrent le testament par lequel il déclarait son fils Houcaïn Ali pour son successeur, et sommèrent le jeune nabab de remettre la souveraineté du Carnatik à la compagnie qui, à cette condition, lui assurerait un traitement considérable. Houcaïn Ali ayant refusé de souscrire à ce honteux traité, et offert vainement de céder quatre de ses provinces, pourvu qu'on lui laissât la souveraineté du reste de ses États, une salve d'artillerie du fort St-George annonça qu'Azim-ed-Daulah, neveu du petit-fils de Waladjah, était élevé à la dignité de nabab du Carnatik. Le gouvernement de Madras fit publier en même temps que ce prince avait cédé formellement ses États à la compagnie des Indes occidentales. Il fut tiré de la retraite où sa mère l'avait tenu caché sous le règne précédent, après qu'elle eut produit des preuves satisfaisantes de l'identité de son fils. On avait fait entendre à celui-ci qu'une prison dorée valait mieux qu'une indigence absolue. Cette affaire fit du bruit en Angleterre. Une pétition des tuteurs du prince dépouillé fut présentée à la chambre des communes par Shéridan, et ne donna lieu qu'à d'inutiles débats, par la raison qu'on excuse facilement des crimes dont on profite. Bientôt Houcaïn Ali, ayant quitté la résidence qui lui avait été affectée hors du palais, y rentra et expira dans l'appartement de sa mère, à peine âgé de 18 ans. Sa mort ne fut sans doute pas naturelle; mais on aurait tort d'en accuser son cousin Azim-ed-Daulah, qui n'en avait eu ni la volonté, ni le besoin, ni le pouvoir. Le vicomte Valencia, qui, dans la relation de ses voyages, traite fort cavalièrement ce prince, le justifie pourtant de cette mort : et ses réti-

cences mêmes sur cet événement sont défavorables à l'honneur anglais. Quoi qu'il en soit, Azim-ed-Daulah, effrayé des prétentions des parents de son cousin, excités par les agents de l'Angleterre, crut se sauver en signant, le 31 juillet 1801, le traité par lequel, en échange du titre de nabab et d'une augmentation de revenus, il céda à ses prétendus protecteurs la possession de tous ses États, et il ne fut plus qu'un mannequin couronné résidant à Madras, où il vivait d'une manière assez splendide, mais sans dignité comme sans autorité, quoiqu'il eût une garde d'honneur de huit cents cipayes et de deux cent cinquante cavaliers, salariés par ses patrons, et qu'on portait devant lui les insignes du pouvoir, un sabre et un poignard enrichis de diamants. Les Anglais faisaient fort peu de cas de ce prince. On peut en juger par ce qu'a dit de lui lord Bentinck, gouverneur de Madras, au sujet de l'étiquette des audiences et des visites. *Il sait peu ce qu'il doit faire ; il se regarde ici comme étranger.* Selon Valencia, ce prince avait le teint sombre, la physionomie insignifiante et les manières communes. Mais M. Renouard de Ste-Croix, dans son *Voyage commercial*, le traite plus favorablement ; et son opinion est appuyée par l'éditeur d'une biographie anglaise publiée en 1822. Azim-ed-Daulah avait des traits réguliers, une très-belle figure. Son caractère aimable et doux était peint sur sa physionomie, qui n'avait rien de cet aspect farouche des princes asiatiques. Atteint d'une maladie épidémique qui désola l'Inde pendant deux ans, l'excès de son embonpoint le fit promptement succomber, le 15 août 1819, à l'âge d'environ 50 ans ; les Anglais, qui, suivant la biographie déjà citée, lui avaient procuré sur la terre le paradis des musulmans, célébrèrent ses obsèques avec une pompe dérisoire. Ce prince paraît avoir eu deux successeurs aussi nuls que lui ; et le Carnatik reste incorporé à l'empire de l'Inde britannique. A—r.

AZNAR, comte de la Vasconie française (Gascogne), chargé en 824, par Pepin, roi d'Aquitaine, d'étouffer la révolte des Vascons navarrais, réussit, fut ensuite attaqué par les Maures, fait prisonnier, et délivré par ces mêmes Vascons, qui le désiraient pour chef. Mécontent de Pepin, Aznar repassa les Pyrénées en 831, s'empara d'une partie de la Navarre et, à la faveur des troubles qui agitaient la France à cette époque, il se maintint dans son usurpation jusqu'à sa mort, en 836. Sanche, son frère, lui ayant succédé, conserva la souveraineté de la Navarre sous le titre de comte, et la transmit à son fils Garcias, dont le successeur (don Garcias) paraît avoir porté le premier le titre de roi en 837. Aznar, dont l'origine est inconnue, fut ainsi la tige des souverains de la Navarre, la plus ancienne monarchie des Espagnes, après les Asturies. B—p.

AZO ou AZON, jurisconsulte du 12^e siècle. Lorsqu'après le recouvrement des *Pandectes*, Irnérius vint enseigner le droit à Bologne, cette école devint très-fameuse ; Martin, Bulgare, Pileus, ses disciples, consolidèrent la réputation de cette académie, et Azo, qui suivit les leçons de Pileus, surpassa bientôt son maître, et devint le chef d'une école estimée. Il

commença par enseigner le droit à Bologne, sa patrie. Obligé de quitter cette ville par les vexations que lui firent éprouver ses rivaux, envieux de sa gloire, il vint à Montpellier, et on lui donna la chaire que venait d'occuper Placentin, jurisconsulte français. Azo, violent par caractère, dur dans la dispute, tranchant dans la discussion, mais savant commentateur et profond jurisconsulte, n'en augmenta pas moins tellement sa réputation à Montpellier, que les habitants de Bologne furent obligés de le rappeler dans leur ville, afin de repeupler leurs écoles, devenues désertes depuis son absence. Pasquier, dans ses *Recherches sur la France*, livre 9, chap. 59, donne, sur la mort d'Azo, une version fabuleuse, démentie et réfutée par Pancirole et Tiraboschi. Azo mourut en 1200. On lui érigea à Bologne un superbe monument en 1416, pour remplacer, dit l'inscription, celui qui lui avait été élevé en 1200, et que le temps avait détruit ; c'est dans cette inscription qu'on l'appelle la lumière des jurisconsultes. Ses ouvrages, appelés *Summa Azonis*, ses gloses sur le *Digeste* et sur le *Code*, imprimés à Spire, en 1482, in-fol., quoique composés dans un siècle encore barbare, sont encore utiles à consulter, en raison de la profonde érudition de ce savant jurisconsulte. (*Voy. ACCURSE.*) K.

AZOPARDI (FRANÇOIS), maître de chapelle à Malte, vers le milieu du 18^e siècle, a composé beaucoup de musique d'église ; mais il est plus connu par un traité de composition qu'il publia en 1760 sous ce titre : *il Musico pratico*. Framery en a donné une traduction française intitulée : *le Musicien pratique, ou leçons qui conduisent les élèves dans l'art du contre-point, en leur enseignant la manière de composer correctement toute espèce de musique*, Paris, 1786, 2 vol. in-8°, l'un de texte, l'autre d'exemples. C'est un ouvrage médiocre, où les exemples sont faiblement conçus et mal écrits. Choron en a donné une édition plus commode, dans laquelle il a intercalé les exemples au milieu du texte, Paris, 1824, 1 vol. in-4°. F—r—s.

AZOR (JEAN), jésuite espagnol, né vers le milieu du 16^e siècle. Il professa successivement à Alcala et à Rome, et mourut dans cette dernière ville en 1605. Ce religieux, aussi recommandable par son savoir que par sa piété, a laissé des *Institutions morales*, écrites en latin, et qui furent très-estimées dans son temps. K.

AZPILCUETA. Voyez NAVARRE.

AZUNI (DOMINIQUE-ALBERT), jurisconsulte et historien, était né dans l'île de Sardaigne, à Sassari, vers 1760. Après avoir terminé ses études, il embrassa la profession d'avocat et s'établit à Cagliari, résidence de la cour souveraine. Consulté chaque jour par des négociants sur les difficultés qui survenaient, il s'attacha particulièrement au droit commercial ; et ses décisions sur cette matière devinrent la règle des tribunaux. Ayant été nommé par son souverain juge-consul à Nice, il fut fait peu de temps après membre du sénat. A l'entrée des Français dans les États du roi de Sardaigne, Azuni se retira d'abord à Florence, où il publia la première édition de

son *Droit maritime de l'Europe*, ouvrage d'un ordre élevé et qui lui fit le plus grand honneur. L'académie de Florence l'ayant admis au nombre de ses membres, il y lut, le 10 septembre 1795, une dissertation dans laquelle il prouve que les Français ont les premiers fait usage de la boussole. Après la réunion qu'on pouvait croire définitive du comté de Nice à la France, Azuni vint à Paris, où sa réputation l'avait précédé. Il y reçut un accueil distingué des savants, entre autres de Laplace et de Sonnini, qu'il a cités avec reconnaissance dans plusieurs endroits de ses ouvrages. Adjoint par le ministre de l'intérieur à la commission chargée de réunir les éléments d'un nouveau code de commerce, il s'occupa spécialement de la partie maritime. En 1807, il fut nommé président au tribunal d'appel de Gênes; et l'année suivante, sur la présentation des électeurs liguriens, il fut désigné membre du corps législatif. Lors de la discussion préparatoire du code criminel, en 1810, il inclina constamment pour la diminution des supplices, et demanda que la peine de mort fût réservée pour les grands crimes. Par suite des événements de 1814, la république de Gênes ayant été rétablie momentanément sur ses anciennes bases, Azuni resta sans emploi; et, comme il n'avait fait aucune économie, il se trouva dans la dure nécessité de vendre pièce à pièce sa précieuse bibliothèque pour subsister avec sa famille (1). Malgré la reconnaissance qu'il portait à la France pour le bienveillant accueil qu'il y avait reçu, jamais il n'avait cessé de tourner ses regards vers sa patrie; on peut voir, dans la préface de son *Histoire de la Sardaigne*, qu'il nourrissait l'espérance d'y terminer sa carrière. Les obstacles qui s'opposaient à l'accomplissement de ses vœux s'aplanirent enfin, et il s'embarqua pour Cagliari, où il retrouva les honneurs et les distinctions dont il avait été privé par d'injustes préventions. Accueilli par le duc de Gênois (Charles-Félix, depuis roi de Sardaigne), qui se déclara son protecteur, il fut nommé juge au consulat et directeur de la bibliothèque de l'université. Azuni partagea ses derniers jours entre ses devoirs et la culture des lettres. Il mourut à la fin de janvier 1827. Chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre de la Réunion, il était associé des principales académies d'Italie et de celles de Marseille et de Göttingue. On a de lui : 1° *Dizionario universale ragionato della giurisprudenza mercantile*, Nice, 1786-88, 4 vol. in-4°; 2° édit., Livourne, 1822. C'est l'ouvrage le plus complet qu'il y ait sur cette matière. 2° *Sistema universale dei principi del dritto maritimo d'Europa*, Florence, 1795, 4 vol. in-8°; réimprimé plusieurs fois en italien, et traduit en français sur la première édition, par J.-M. Digeon, Paris, 1797, 2 vol. in-8°. L'auteur, mécontent de son travail, le refondit entièrement, et le publia lui-même en français sous le titre de *Droit maritime de l'Europe*, Paris, 1805, 2 vol. in-8°. 3° *Essai sur l'histoire de la Sardaigne*, Paris, 1798, in-8°. La seconde édition, augmentée de plus de moi-

(1) Il avait épousé une demoiselle de Marseille dont il n'a pas eu d'enfant.

tié, est intitulé : *Histoire géographique, politique et naturelle de la Sardaigne*, ibid., 1802, 2 vol. in-8°, avec une carte, la plus détaillée et la plus exacte qu'on eût encore de cette île. Le 1^{er} volume contient la géographie de la Sardaigne, son histoire sous les différents peuples qui l'ont successivement possédée; et enfin le tableau de son commerce, précédé de considérations sur les réformes dont l'adoption pourrait rendre ce pays, si fertile, l'un des plus riches et des plus florissants du monde. Le 2^e volume, qui traite exclusivement de l'histoire naturelle, est orné de quelques planches représentant les plantes et les animaux les plus rares. Dans la préface, Azuni reconnaît qu'il s'est servi des notes que Sonnini lui avait fournies pour cette partie de son travail. 4° *Dissertation sur l'origine de la boussole*, Paris, 1805; et, avec les additions, ibid., 1809, in-8°. Publiée d'abord en italien, cette dissertation fut ensuite traduite par l'auteur en français. Après avoir établi que la boussole n'a pas été connue des anciens, et que les Chinois ainsi que les Arabes l'ont reçue des Européens, Azuni démontre que si les Français ne l'ont pas découverte, ils en ont fait usage les premiers à l'époque des croisades. Cette opinion fut attaquée par Hager (*voy. ce nom*) avec une vivacité réellement inexcusable; et les journalistes italiens, entraînés par un sentiment patriotique, se prononcèrent en faveur de l'orientaliste milanais. Mais Azuni l'a réfuté victorieusement dans une lettre à Moscati, qui se trouve à la suite de l'édition française de 1809. Les différentes opinions sur l'origine de la boussole ont été présentées avec beaucoup d'exactitude à l'article GIOIA. (*Voy. ce nom.*) 5° *Origine du droit et de la législation maritimes*, avec des observations sur le consulat de la mer, Paris, 1810, in-8°. 6° *Mémoires pour servir à l'histoire des voyages maritimes des anciens navigateurs de Marseille*, Gênes, 1813, in-8°. Précédemment Azuni avait inséré, dans le 1^{er} volume des *Mémoires* de l'académie de Marseille, deux notices sur les voyages de Pythéas. (*Voy. ce nom.*) 7° *Recherches pour servir à l'histoire de la piraterie*, avec un précis des moyens propres à l'extirpation des pirates barbaresques, Gênes, 1816, in-8°. 8° *Système universel des armements en course et des corsaires en temps de guerre*, suivi d'un précis des moyens propres à diminuer la navigation des neutres, ibid., 1817, in-8°. 9° *Sopra l'Amministrazione sanitaria in tempo di peste*, Cagliari, 1820, in-8°. W—s.

AZYMET-GUÉRAI, 56^e kan, fils de Feth-Guérai, kan de Crimée pendant la guerre des Russes avec les Turcs, fut choisi par le divan pour remplacer Crym-Guérai, au commencement d'octobre 1764. La conduite des Russes à l'égard de plusieurs de ses prédécesseurs avait indisposé Azymet, et il voulut renvoyer le consul qu'ils entretenaient à Baghtchéh-Sérai. Ceux-ci cherchèrent à se concilier son amitié par des présents; ils lui offrirent de magnifiques pelletteries et 1,000 roubles. L'avidité et le goût du repos déterminèrent le kan à recevoir ces présents et à vivre en bonne intelligence avec ses voisins. Au mois de mars 1765, il reçut ordre de se rendre à Constantinople pour prêter le serment ac-

coutumé, et pour se concerter avec le divan sur différentes affaires importantes. On imagina aussitôt qu'il allait être déposé : l'invitation faite à l'ancien kan de se rapprocher de la capitale donnait un nouveau degré de probabilité à cette supposition ; cependant Azymet-Guéraï fit une entrée très-pompeuse le 29 juin 1765, reçut le meilleur accueil du Grand Seigneur, et s'en alla très-mécontent des ministres et des officiers de la cour. Il eut les plus grandes peines à obtenir d'eux une vaine promesse d'obliger les Russes à détruire les forts de Kabartah, extrêmement incommodes et dangereux pour la Crimée. Ces utiles représentations lui devinrent funestes, et il fut déposé au mois de mars 1767. Nous ignorons l'époque de sa mort.

L—S.

AZYZ-BILLAH (ABOU-MANSOUR-NÉZAR), 5^e calife fathémite, naquit à Mahdyeh, le 14 de moharem 544 (10 mai 955 de J.-C.), et succéda à son père, Moëzz-Léidinillah, l'an 565 (975-6). Ce prince, l'un des plus distingués de sa maison, ajouta à son héritage Emesse, Alep, Hamah et Chéizer. La prière se fit en son nom à Moussoul et dans le Yémen, et ses armes et ses vertus inspirèrent aux peuples voisins la crainte et le respect. Il se proposait d'achever la conquête de la Syrie, lorsque la mort le frappa à Bilbéis, le 28 de ramadan 586 (14 octobre 996 de J.-C.), après un règne de 21 ans, qu'il signala par la construction d'un grand portique dans le palais des califes au Caire, de plusieurs mosquées et autres édifices. Ce fut lui qui dirigea les études d'Ib-Younis vers l'astronomie, et lui fournit les instruments nécessaires à ses observations. A un grand amour pour les sciences, à la générosité envers ceux qui les cultivaient, il joignait un courage à toute épreuve, une clémence rare chez les princes d'Orient, et la tendresse d'un père pour ses sujets. On rapporte qu'un poète ayant fait contre son vizir des vers injurieux dans lesquels il était lui-même attaqué, le ministre vint lui demander vengeance. Azyz, après avoir lu les vers, lui dit : « Comme j'ai part à l'injure, je désire que vous preniez part au pardon que je lui accorde. » Ce calife avait épousé une femme chrétienne qu'il chérissait, et dont il fit les deux frères patriarches, l'un d'Alexandrie et l'autre de Jérusalem. Son fils, Hakem-Biamrillah, lui succéda.

J—N.

AZZ-ED-DAULAH BOKHTYAR, prince bouïde, succéda à Moezz-ed-Daulah, son père, le 17 de riby 2^e, 556 de l'hégire (1^{er} avril 967), et régna, comme lui, sur l'Ahwaz, le Khouzistan et Bagdad. Moezz-ed-Daulah, avant de mourir, lui avait donné de fort bons conseils ; mais il s'abandonna à la débauche, s'entoura de bouffons et de chanteurs. Il s'engagea bientôt de violentes guerres entre les Turcs et les Déilémytes, ses partisans. Les deux partis se battirent pendant cinquante jours sur les frontières de Wacith, et le plus souvent la victoire resta aux Turcs. Adhad-ed-Daulah, instruit de leurs succès, marcha en diligence contre eux, et joignit d'Azz-ed-Daulah dans Wacith. L'arrivée de ce prince fit changer la fortune. Les Turcs prirent la fuite vers Bagdad, où Adhad-ed-Daulah vint les assiéger ; il

attaqua la ville à l'orient, tandis que Azz-ed-Daulah l'attaquait à l'occident ; enfin, il la prit, et songea aussitôt à s'assurer le fruit de sa victoire. La révolte des troupes lui en fournit l'occasion. Elles exigeaient d'Azz-ed-Daulah la paye de leur solde. Ce prince, dans l'impossibilité de les satisfaire, eut recours à Adhad-Eddaulah, qui lui conseilla d'abdiquer. Azz-ed-Daulah obéit, et son astucieux cousin, après avoir publié que, pénétré lui-même de son incapacité, il s'était démis de son autorité, le fit jeter dans les fers. Morzéban, fils d'Azz-ed-Daulah, instruit de cette perfidie, écrivit à Rokn-ed-Daulah pour lui demander justice. Ce prince, irrité contre Adhad-ed-Daulah, lui ordonna de remettre en liberté Azz-ed-Daulah, et de lui restituer ses possessions. Adhaud-ed-Daulah proposa en vain de lui céder le Farès pour l'Irak : il fallut obéir ou combattre contre un père. Dès que Rokn-ed-Daulah fut mort, Adhad-ed-Daulah renouvela ses propositions à Azz-ed-Daulah ; et celui-ci, trop faible pour résister, prit la fuite vers la Syrie, laissant à son adversaire la libre possession de Bagdad. Il rencontra dans sa retraite Handan Ben Nassir-ed-Daulah, qui le persuada de s'emparer de Moussoul, où régnait Abou-Taghleab Ben Nassir-ed-Daulah, son frère. Ce dernier, instruit du conseil de Hamdan, offrit à Azz-ed-Daulah de l'aider à rentrer dans Bagdad, s'il voulait lui livrer Hamdan. Azz-ed-Daulah, séduit par cette promesse, remit son hôte entre les mains d'Abou-Taghleab. Délivré d'un ennemi qui l'inquiétait, Abou-Taghleab se dirigea vers Bagdad ; mais Adhad marchait déjà à sa rencontre, et les deux armées se rencontrèrent près de Tékrÿt, le 18 de elawal 567 de l'hégire (50 mai 978). Après une résistance opiniâtre, l'armée d'Abou-Taghleab fut mise en fuite, et Azz-ed-Daulah tomba au pouvoir du vainqueur, qui le fit périr le même jour. Ainsi finit, à l'âge de 56 ans, un prince faible, et qui s'était souillé par la plus infâme trahison. Assimilé aux animaux par l'aveuglement avec lequel il suivait ses passions, la nature lui avait encore donné, par ses forces physiques, un autre trait de ressemblance avec les plus forts d'entre eux. Il prenait un taureau par ses cornes, et le terrassait. Adhad-ed-Daulah, non content de s'être débarrassé de Azz-ed-Daulah, fit emprisonner ses six fils. Ils trouvèrent moyen de rompre leurs fers, et se mirent en campagne contre Samsam-ed-Daulah (voy. ce nom) ; mais ils furent défaits et repris. Le vainqueur fit mourir deux d'entre eux, qui, par leur âge et leurs talents, lui paraissaient les plus dangereux. Enfin, dans une sédition élevée parmi les troupes de Samsam-ed-Daulah, un des quatre captifs fut proclamé sultan par la milice, et tua Samsam-ed-Daulah, l'an 588 de l'hégire (998 de J.-C.), près de Chyraz. Cependant aucun des quatre fils d'Azz-ed-Daulah n'a occupé le trône : car Boha-ed-Daulah (voy. ce nom) succéda à Samsam-ed-Daulah.

J—N.

AZZANELLO (GRÉGOIRE), né à Crémone, vivait à la cour de Jean-Galéas Visconti, premier duc de Milan ; il a laissé un recueil de lettres, conservées en manuscrit à la bibliothèque Ambrosienne. La première de ces lettres, datée de Milan, le 10 sep-

tembre 1393, a été publiée par Arisi, dans le t. 1^{er} de la *Cremona litterata*. L'auteur décrit les cérémonies qui eurent lieu lorsque l'empereur Venceslas accorda à Jean Galéas le titre de duc de Milan. Azza-nello eut un frère nommé Pierre, dont Arisi cite deux ouvrages dans le livre ci-dessus, savoir : 1^o *Commentaria in Galenum et Avicennam*; 2^o *Compendium status patriæ, anni 1432*; mais sans dire s'ils sont imprimés ou non. G—É.

AZZARI (FULVIO), né à Reggio, en Lombardie, florissait vers l'an 1575; il prit le parti des armes, et parvint au grade de capitaine. Il a écrit en latin une histoire de son pays, divisée en plusieurs livres. Guaseo, dans sa *Storia litteraria*, etc., dell' *accademia di belle lettere in Reggio*; et Vedriani, dans ses *Dottori Modanesi*, la citent souvent, quoiqu'elle n'ait jamais été imprimée; il en a seulement paru un abrégé, publié par Octave Azzari, frère de l'auteur, à Reggio, 1623, in-4^o. G—É.

AZZI (FRANÇOIS-MARIE DEGLI), gentilhomme d'Arezzo, et chevalier de St-Etienne, naquit le 6 mai 1633. Il fut en grand crédit dans sa patrie, et revêtu de tous les emplois honorables qui ne s'accordent qu'aux citoyens les plus distingués. Il faisait ses dé-lassements de la poésie, et fut non-seulement membre d'une académie à Arezzo, mais l'un des fondateurs de la colonie areadienne qui s'y établit, et où il prit le nom d'*Orenio Batilliano*. Il a laissé le recueil suivant : *Genesi, con alcuni sonetti morali*, Florence, 1700, in-8^o. Ce n'est point, comme on pourrait le penser d'après le titre, une traduction de la *Genèse*, mais un abrégé mis en sonnets, dont chacun est précédé d'une exposition en prose : ces sonnets sont suivis de poésies morales sur différents sujets. Cet auteur, qui mourut le 8 septembre 1707, avait entrepris une traduction d'Homère en octaves. Il n'eut pas le temps de l'achever. G—É.

AZZI NE' FORTI (FAUSTINA DEGLI), née à Arezzo, le 1^{er} mars 1630, sœur de François-Marie degli Azzi, fut une des femmes poètes les plus illustres du 17^e siècle; elle fut reçue à l'académie des Areades, sous le nom de *Selvaggia Eurinomia*, et à celle des *Forzati d'Arezzo*, sous celui de la *Confusa*. Elle a publié un volume de poésies sous le titre de *Serto Poetico*, Arezzo, 1694 et 1697, in-4^o. Ce recueil, dédié à la grande-duchesse de Toscane, Béatrix de Bavière, contient des odes, des sonnets, des églogues, des madrigaux, etc. L'auteur, qui mourut dans sa patrie, le 4 mai 1724, appartenait à presque toutes les académies d'Italie. Ses autres productions sont éparses dans divers recueils, tels que ceux des *Rimatrici viventi*, publiés par Recanati, Venise, 1716, in-8^o; des *Rimatrici d'ogni secolo*, par la comtesse Bergali, Venise, 1716, in-12, etc. Ce dernier recueil ne contient d'elle qu'une ode et deux sonnets; on trouve dans l'autre six de ses sonnets, tous sur des sujets de piété. G—É.

AZZO (ALBERTO), seigneur de Canossa, feudataire de l'évêque de Reggio, construisit sur le rocher de Canossa une forteresse presque inexpugnable, où il donna un refuge à la reine Adélaïde, veuve de Lothaire, et depuis femme d'Othon 1^{er}. (Voy. ADÉ-

LAÏDE.) Il y fut assiégé par Béranger II en 956. Ludolfe, fils d'Othon, vint le délivrer. Cet Empereur, pour le récompenser, lui donna, en 962, les villes de Reggio et de Modène, et l'éleva au rang de marquis. Il paraît qu'il vivait encore en 978. Il fut bisaïeul de la fameuse comtesse Mathilde. Deux branches collatérales de cette illustre et antique maison subsistaient encore le siècle dernier, l'une à Vérone, l'autre à Reggio de Modène. Cette dernière s'est éteinte dans la personne de Catherine Canossa, mariée en 1753 au comte Christofano Torelli, de la famille des comtes de Guastalla, et morte le 19 mars 1783. Elle et son époux se signalèrent par leur munificence et leur charité lors de la grande inondation du Pô, en novembre 1765; ils recueillirent dans leur château de Guastalla tous les habitants de la rive droite, dont les demeures étaient submergées; ils les logèrent et les nourrirent jusqu'à ce que les eaux fussent retirées. S—S—1.

AZZOGUIDI (TADDEO), Bolognais, chef du parti de l'écliquier, et l'homme le plus considéré de Bologne, fit recouvrer la liberté à sa patrie le 20 mars 1576, et, en chassant les troupes de l'Eglise qui occupaient cette ville et ses forteresses, il déploya autant de modération et de générosité que de prudence et de courage; cependant il devint ensuite suspect, et fut exilé dès l'année suivante, pour avoir voulu étendre l'amnistie accordée aux rebelles jusqu'aux Pepoli, qui avaient été autrefois seigneurs de Bologne. S—S—1.

AZZOGUIDI (VALÈRE-FÉLIX), Bolognais qui florissait vers le commencement du 18^e siècle, a publié les deux ouvrages suivants : 1^o *de Origine et Vetustate civitatis Bononiæ, regum prisce Etruscorum sedis, chronologica Disquisitio*, Bologne, 1716, in-4^o : il prétend y démontrer que l'origine de Bologne est plus ancienne de sept siècles que celle de Rome. 2^o *Chronologica et apologetica Dissertatio super questiones in sacra Genesim historiam excitatas*, etc., Bologne, 1720, in-4^o. Dans cette dissertation, dont on trouve un extrait dans les *Acta eruditorum* de Leipsick, année 1721, p. 246, l'auteur cherche à fixer les années précises de la naissance et de la mort des premiers pères et patriarches nommés dans la *Genèse*, en appuyant ses assertions et ses preuves sur le texte sacré de la Vulgate, et en soutenant la leçon de ce même texte. — Entre plusieurs autres littérateurs qui ont porté le même nom, l'on distingue les deux suivants : Pierre AZZOGUIDI, Bolognais, chanoine de St-Pétrone, en 1475, écrivit en vers : *Vie de Ste. Catherine de Bologne*. Le *Livre de la Canonisation de cette sainte*, Rome, 1679, in-fol., nous apprend que cette vie est imprimée. — Antoine-Marie AZZOGUIDI, mineur conventuel de l'ordre de St-François, né à Bologne en 1697, et mort en 1770, se distingua dans la prédication, et fut bibliothécaire de son couvent. Il fit paraître, en 1757, les sermons de St. Antoine de Padoue sur les Psaumes, d'après un manuscrit autographe, avec une préface et des notes; il y joignit l'histoire de la vie et des miracles du saint, écrite par Sicco Polentone. Le volume est intitulé : *Sancti Antonii Ulyssiponensis, cognomento Patavini, Ser-*

mones in Psalmos ex autographo nunc primum in lucem editi, etc., Bologne, 1757, in-4°. G—É.

AZZOGUIDI (GERMAIN), médecin italien, né à Bologne, en 1740, obtint le grade de docteur dans la célèbre université de cette ville, après avoir soutenu avec distinction une thèse sur la génération, sujet dont les physiologistes s'occupaient alors d'une manière spéciale. Les talents remarquables qu'il déploya lui firent confier une chaire de professeur, quoiqu'il n'eût encore atteint que sa vingt-quatrième année. Une vive discussion s'éleva, quelque temps après son installation, sur la question de la sensibilité des diverses parties du corps. Azzoguidi prit une part très-active à cette controverse, et l'on regrette qu'il n'ait pas livré à l'impression son mémoire, à la suite duquel se trouvait l'exposé de nombreuses expériences faites sur les animaux vivants. En 1775, il publia, sous le titre d'*Observationes ad uteri constructionem pertinentes* (Bologne, in-4°), un travail complet et curieux, dans lequel il réfute quelques erreurs des anciens et confirme l'existence de la membrane caduque de Hunter. En 1775 parurent ses *Institutiones de médecine*, où il déploya de vastes connaissances en physiologie. Les travaux littéraires auxquels ils se livrait avec ardeur ne lui firent cependant pas négliger la pratique, comme on peut en juger d'après un mémoire très-intéressant qu'il publia sur les mauvais effets de l'inoculation de la variole, ou petite vérole. Un autre ouvrage, auquel il donna le titre modeste de *Spezieria domestica*, atteste son éloignement pour la polypharmacie. Lorsque l'université de Bologne reçut un nouveau mode d'organisation, Azzoguidi fut chargé d'y enseigner l'anatomie comparée; il publia bientôt un manuel qui lui servit de guide dans ses cours, et fonda le cabinet que possède actuellement cette université. Une péripneumonie termina sa carrière dans le courant de 1814, à l'âge de 74 ans. J—D—N.

AZZOLINI (DÉCIUS), surnommé *le jeune*, pour le distinguer du cardinal Décius Azzolini, son parent, qui mourut en 1587, naquit à Fermo, le 11 avril 1625, embrassa l'état ecclésiastique et cultiva les lettres avec succès. Son mérite le fit remarquer du pape Innocent X, qui le nomma secrétaire des brefs aux princes, et l'honora de la pourpre le 2 mars 1654. La reine Christine confia l'administration de ses biens à Azzolini : elle n'eut pas lieu de s'en repentir en voyant l'ordre qu'il y rétablit, et pour le récompenser de ses soins, elle l'institua son héritier. On disait, en France comme en Italie, qu'il n'y avait que trois hommes qui eussent obtenu l'estime de cette princesse : Condé, le cardinal de Retz, et Azzolini. Ce cardinal mourut à Rome, en 1689, âgé de 67 ans. Il a publié, en italien, des règlements

pour la tenue du conclave, qui furent ensuite traduits en latin, sous le titre suivant : *Aphorismi politici, quæ in conclavi observanda habeat cardinalis pontificium axioma ambiens, hujusque desiderii favens. Opus incomparabile, ex italico in latinum translatus a Joachimo Henningio*, Osnabruek, 1691, in-4°. Il avait du talent pour la poésie, comme le prouve une *canzone* imprimée d'abord dans les recueils du temps, et réimprimée par Crescimbeni, dans le tome 4^e de son *Historia della volgar poesia*. Muratori cite cette pièce avec éloges, et n'hésite pas à donner à l'auteur le titre d'excellent poète, dans sa *Vie du poète François Lemène*, dont le cardinal Azzolini fut un des principaux protecteurs. G—É.

AZZOLINI (LAURENT), né à Fermo, d'une famille noble, fut un des poètes italiens les plus célèbres du 17^e siècle; il était neveu du cardinal Décius Azzolini, dit *le vieux*, et oncle de l'autre cardinal du même nom, qui est l'objet de l'article précédent. Il embrassa comme eux la carrière ecclésiastique, et ne tarda pas à s'y distinguer, car la poésie ne lui fit jamais négliger les devoirs de son état. Urbain VIII le nomma son secrétaire et le fit conseiller d'État. Le talent et le zèle qu'il déploya dans ces deux places engagèrent le pontife à lui donner, en 1630, l'évêché de Ripa Transona, et celui de Narni, en 1632. Laurent Azzolini était sur le point d'être élevé au cardinalat, quand une mort prématurée l'enleva, au mois de novembre de la même année. On a de lui : 1^o *Stanze nelle Nozze di Taddeo Barberini, e di D. Anna Colonna*, Rome, 1629, in-8°; 2^o *Satira contro la lussuria*, imprimée dans un choix de poésies italiennes, Venise, 1686, in-8°. Crescimbeni, dans son *Historia della volgar poesia*, et Bianchini, dans son traité *della Satira italiana*, mettent l'auteur au rang des poètes satiriques les plus célèbres qui ont écrit dans le genre sérieux. Cette satire, où il y a en effet des beautés, parmi beaucoup de défauts qui tiennent au mauvais goût et au style incorrect de l'époque, est sous la forme d'un dialogue entre Apollon et l'auteur. Le poète et le dieu sont du même avis sur le vice qu'ils attaquent, et le sujet est si fertile que la pièce n'a pas moins de neuf cents vers. Les stances de Laurent Azzolini sur le mariage de Barberini, *nelle Nozze di Taddeo Barberini*, se trouvent dans le même recueil. Ses autres productions, que l'on dit fort nombreuses, sont restées inédites, et sont conservées manuscrites dans différentes bibliothèques d'Italie. — Un autre AZZOLINI (*Jean*), religieux théatin, mort à Sorrento près de Naples, en 1655, s'est distingué comme prédicateur, et a laissé quelques ouvrages de morale et de piété. G—É.

B

BAADER (JOSEPH-FRANÇOIS), né à Ratisbonne en 1733, étudia d'abord la théologie, puis entra dans la carrière médicale, et fut appelé, en 1759, à Munich, comme médecin de l'électeur. Il mourut en 1794. C'était un bon praticien, un homme actif, un médecin philanthrope. On n'a de lui que quelques brochures sans importance, en langue allemande, sur un sirop balsamique et fondant, qu'il préconisait beaucoup dans les affections muqueuses et dans les obstructions. — *Ferdinand-Marie* BAADER, autre médecin bavarois, né en 1747, à Ingolstadt, mort en 1797, à Augsbourg, laissa la réputation d'un praticien habile et d'un philosophe distingué. Il avait professé l'histoire naturelle à Munich, où l'académie lui confia la direction de la classe de physique et de philosophie. Il n'a écrit que des ouvrages de circonstance, tous en langue allemande. Le seul qui mérite d'être cité est une instruction populaire sur les moyens de guérir les affections vénériennes (Munich, 1777). — *François-Josué-Lambert* BAADER, professeur de botanique à l'université de Fribourg en Brisgau, mort le 10 novembre 1775, est auteur d'un petit ouvrage intitulé : *Observationes medicæ incisionibus cadaverum inservientes*, Fribourg, 1762, in-8°. J—D—N.

BAALE (HENRI VAN), poète hollandais, se fit de la réputation dans la littérature dramatique par ses tragédies *de Saracenen* (les Sarrasins), Amsterdam, 1809, in-8°; et *Alexander* (Alexandre), ibid., 1816; pièces qui durent une partie de leur succès au jeu admirable de mademoiselle Wattier-Ziesenis et d'André Snoek, surnommés, l'une *la Clairon*, l'autre *le Talma de la Hollande*. Van Baale mourut à Dordrecht, le 2 février 1822, à l'âge de 40 ans, c'est-à-dire dans la force du talent et de l'imagination. Il était membre de la société connue sous la devise : *Diversa sed una*. R—R—G.

BAAN (JEAN DE), peintre, naquit à Harlem, le 20 février 1655. Privé dès l'enfance de son père et de sa mère, il fut élevé par son oncle Piemans, peintre peu connu. Baan, qui avait annoncé pour les arts un goût très-vif, étudia sous Jacques de Backer, lorsqu'il eut perdu Piemans, et à dix-huit ans il s'adonna au portrait, prenant pour modèle van Dyck. En 1660, il se rendit à la Haye, où il peignit plusieurs personnages de la cour. Le mérite de ses ouvrages le fit appeler en Angleterre, où il donna de la jalousie au peintre Lély. Il retourna ensuite en Hollande, et envoya son portrait au grand-duc de Toscane, qui le lui paya, et le fit placer dans sa galerie, parmi ceux des peintres célèbres. Mandé à Utrecht par Louis XIV, alors maître d'une partie de la Hollande, et qui voulait avoir son portrait de sa main, il s'en excusa, et le monarque français sut apprécier les motifs de son refus. Baan refusa aussi le titre de premier peintre de l'électeur de Brandebourg, et une pension de 6,000 florins. L'amour de la tran-

quillité lui fit proposer, pour cette honorable place, Jean van Swel, son neveu, et le plus habile de ses élèves. Parmi les nombreux portraits de personnages distingués que Baan fit ensuite, on remarque ceux du prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, et de son frère le duc d'York. Cet artiste, qui faisait un noble emploi de la fortune qu'il devait à ses talents, qui tenait table ouverte pour ses amis et surtout pour ses confrères, aurait dû être respecté par l'envie : il ne le fut point. Le premier peintre de la cour de Frise avait vu avec peine que de Baan fût venu faire des portraits dans cette contrée : il le suivit secrètement à la Haye, et attenda deux fois à ses jours. De Baan fut d'abord sauvé par son chien qui l'accompagnait partout, et ensuite par un ami qui entra chez lui au moment où l'assassin avait déjà le poignard levé sur lui. Dans une autre circonstance, de Baan ne put échapper à ses ennemis qu'en perdant un doigt de la main droite. En 1692, on répandit le bruit qu'il avait perdu la vue ; pour prouver la fausseté de ce bruit, il fit le portrait du prince d'Anspach-Brandebourg. Baan mourut à la Haye, en 1702. La plupart de ses portraits sont en Hollande. Celui du prince de Nassau-Ziegen, que le roi de Prusse acquit de la fille de Baan, est regardé comme son chef-d'œuvre. Il fut père de huit enfants. — *Jacques* DE BAAN, son fils, suivit la même carrière : il y avait déjà obtenu de grands succès, lorsqu'il mourut à Rome, en 1700, âgé seulement de 27 ans. D—T.

BAARDT (PIERRE), médecin et poète flamand du 17^e siècle, a laissé deux poèmes : *le Triton de Frise*, composé à l'occasion de la prise d'Olinda, capitale du Fernambouc, et *l'Agriculture pratique de Frise*; ce dernier est estimé, et il a été comparé par quelques personnes aux *Géorgiques* de Virgile ; d'autres n'ont regardé cet ouvrage, écrit en patois frison, que comme un travestissement ridicule du poète latin. Baard a encore publié un volume sur la morale. Prosper Marchand accuse Baardt d'avoir, dans son *Nebulo nebulonum*, 1645, in-8°, copié infidèlement, et sans le citer, l'ouvrage de Murner, portant le même titre. — *Arnold* BAARDT, jurisconsulte à Bruxelles, dans le 16^e siècle, a laissé quelques dissertations sur la jurisprudence, imprimées à Cologne. K.

BAASA, fils d'Ahas, de la tribu d'Issachar, était général des armées de Nadab, roi d'Israël. Après avoir tué ce prince en trahison, au siège de Gébéthon, il usurpa le trône. Le premier usage qu'il fit de sa puissance fut d'exterminer toute la race de Jéroboam, afin de n'avoir aucun compétiteur qui pût lui disputer la couronne. Il imita néanmoins les impiétés qui avaient attiré cette terrible vengeance du ciel sur la malheureuse famille qu'il remplaçait. Le prophète Jéhu, chargé, par le Seigneur, d'aller lui reprocher son idolâtrie, lui annonça que sa postérité subirait le même sort que celle de Jéroboam ; que ses descendants seraient dévorés par les chiens dans les

villes, et que, dans les campagnes, ils deviendraient la proie des oiseaux. Cette menace, au lieu de le faire rentrer en lui-même, le rendit furieux, et il déclara sa colère sur le prophète, qu'il fit aussitôt périr. Baasa fut toujours en guerre avec Asa, roi de Juda, qu'il chercha à bloquer dans son royaume, en construisant la forteresse de Rama; mais Bénadab, roi de Syrie, ayant été appelé au secours d'Asa, fit une puissante diversion, et conquit tout le pays occupé par la tribu de Nephtali. Dès lors Rama fut détruite de fond en comble par le roi de Juda. Baasa avait fait de Thersa la capitale de son royaume. Son règne fut de 24 ans. Il mourut environ l'an 926 avant J.-C. Son fils Ela lui succéda. T—D.

BAAZIUS (JEAN), évêque suédois, naquit en 1581. Après avoir fait de bonnes études en Allemagne, il fut appelé à professer la théologie en Suède, puis s'éleva successivement à la dignité d'archidiacre et à celle d'évêque de Wexio. La douceur de son caractère et la modération de ses principes le firent estimer autant que ses connaissances. Il mourut en 1649. Parmi les ouvrages qu'il publia, il faut remarquer l'histoire ecclésiastique de Suède qu'il fit imprimer à Linköping, en 1642, in-4°, par ordre du gouvernement, pendant la minorité de Christine, sous le titre de : *Inventarium Ecclesiæ Suecogothorum*, etc. Cette histoire, qui s'étend depuis les anciens temps jusqu'à l'année 1642, a du mérite, surtout pour les époques plus modernes, quoiqu'elle ait été surpassée par les ouvrages sur le même sujet publiés depuis par OERNHIEM et CELSIUS. L'évêque Baazius eut trois fils, qui se distinguèrent. — Jean devint archevêque d'Upsal. — Éric, anobli sous le nom de Leionhielm, se fit connaître avantageusement dans la carrière des armes. — Benoît, anobli sous le nom d'EKESCHILD, fut instituteur du prince Charles Gustave, depuis roi de Suède, et composa en latin plusieurs ouvrages de littérature et d'histoire. C—AU.

BABA, sectaire turc, parut dans la ville d'Amassée, l'an 638 de l'hégire, 1240 de J.-C., exigeant de ceux qui croyaient en lui cette profession de foi : « Il n'y a qu'un Dieu, et Baba est l'envoyé de Dieu. » Les mahométans firent d'abord de vains efforts pour s'emparer de cet ennemi de leur croyance. Ses sectateurs étaient si nombreux qu'il se vit bientôt en état de lever une nombreuse armée dont il se servit pour ravager une grande partie de la Natolie; mais les mahométans, aidés par les Francs, le combattirent avec vigueur, le mirent en déroute, et parvinrent enfin à anéantir sa secte. D—T.

BABA-ALI, premier dey indépendant d'Alger, exerçait les fonctions de batcha-ousch (*tchaousch-bachi*), ou grand prévôt, lorsqu'une révolution terrible, provoquée par l'incontinence du dey Ibrahim, termina, en 1710, la vie de ce tyran. Baba-Ali, élu pour lui succéder, fut obligé d'immoler 4,700 victimes à sa sûreté, tant parmi ceux qui paraissaient disposés à venger la mort d'Ibrahim, que parmi ceux qui cherchaient dans ces exécutions des motifs pour exciter de nouveaux troubles. Ce dey, d'une valeur éprouvée et d'un mérite reconnu, illustra son règne

et rendit sa mémoire chère au peuple d'Alger en le délivrant de la tyrannie des pachas turcs, et en élevant à l'indépendance le chef du gouvernement, jusqu'alors humble vassal et tributaire de la Porte ottomane. Depuis la malheureuse expédition de Charles-Quint contre Alger, les Turcs avaient exercé la plus grande influence dans cette régence, jusqu'au commencement du 17^e siècle. A cette époque, l'autorité du pacha fut balancée par l'institution d'un dey chargé de la perception des impôts et de l'entretien des troupes qui pussent suffire à la défense de l'État, sans le secours de la Porte. Le pacha qui gouvernait Alger en 1710 ayant voulu s'opposer à l'élection de Baba-Ali, et s'arroger trop de part à l'autorité, le nouveau dey le fit arrêter et l'embarqua pour Constantinople, en le menaçant de le mettre à mort s'il revenait à Alger. Cet homme habile envoya en même temps un ambassadeur avec de riches présents pour le Grand Seigneur, les sultans, les vizirs et les grands officiers du sérail. Il lui avait aussi remis un mémoire justificatif, où, après avoir exposé les griefs contre le pacha, dont on n'avait épargné les jours, disait-il, que par respect pour le nom ottoman, le dégoût insurmontable de la milice et des habitants d'Alger contre le gouvernement des pachas, il finissait par représenter qu'un pacha étant désormais inutile et dangereux, il était convenable de ne plus en envoyer et de conférer ce titre au dey. La demande de Baba-Ali lui ayant été accordée, il fut alors regardé et gouverna comme souverain allié, et non plus comme sujet de la Porte ottomane, dont il ne recevait les ordres que lorsqu'il s'agissait d'affaires de religion ou d'alliance contre les chrétiens. Cet état de choses a duré jusqu'à la conquête d'Alger par les Français. Baba-Ali, loin de vexer les Européens, à l'exemple de la plupart de ses prédécesseurs et de ses successeurs, fit périr dans les supplices, en 1716, un Maure qui avait donné un soufflet au consul anglais, et il renouvela l'alliance d'Alger avec l'Angleterre. Ce dey paya néanmoins le tribut aux préjugés de la religion, et fut victime de sa croyance au dogme de la prédestination. Attaqué d'une violente fièvre, il refusa de prendre aucun remède, et de consulter un chirurgien français, de peur de contrarier le décret de la Providence, et il mourut en 1718, emportant l'estime et les regrets des Européens et des musulmans. — Un autre BABA-ALI, aussi dey d'Alger, mourut en 1766, et eut pour successeur Baba-Mahmed. A—T.

BABBINI ou BABINI (MATTHIEU), célèbre musicien, naquit en 1754, à Bologne, d'une famille pauvre. Son intelligence précoce détermina ses parents à s'imposer des privations pour lui faire étudier la chirurgie, dans l'espoir qu'il mériterait un jour le titre de docteur. Il fréquentait donc les cours de la faculté lorsque la mort de ses parents le laissa sans ressources. Heureusement il avait une tante, mariée au fameux ténor Arcangelo Cortoni, qui le recueillit et le soigna comme son fils. La fortune ne pouvait pas lui présenter une occasion plus favorable de cultiver son goût pour la musique. Cortoni lui donna des leçons, et, charmé de ses heureuses dis-

positions, se fit un plaisir de lui communiquer tous les secrets et toutes les finesses de son art. Babbini, dont la prononciation était embarrassée, eut de grandes difficultés à vaincre pour adoucir son organe naturellement rude et sourd ; mais à force de patience et de travail, il parvint à donner à sa voix de basse-contre cette étendue, cette souplesse, cette sonorité qui firent l'étonnement des connaisseurs. Excellent musicien, mais non moins bon acteur, il se fit entendre dans toutes les capitales de l'Europe, et partout il excita le plus vif enthousiasme. L'impératrice Catherine le nomma musicien de sa chambre. Frédéric II, qui l'honora longtemps de sa correspondance, le retint une année à Berlin. Pendant son séjour à Paris, il eut l'honneur de chanter un duetto avec la reine Marie-Antoinette. Dans toutes les cours où il s'arrêta, les princes et les rois ne dédaignèrent pas d'accompagner quelques-uns des airs qu'il chantait. Il était en 1785 engagé au théâtre de Vienne, et en 1789 à celui de Venise, où il fit jouer, avec les costumes, l'opéra des *Horaces*, de Cimarosa. C'est à Babbini que l'Italie est redevable de cette heureuse innovation. Possesseur d'une fortune immense, il en perdit une partie dans des spéculations commerciales. En 1790, il chanta avec la Monichielli sur le grand théâtre de Turin. Il était passionné pour les arts, et tous ceux qui les cultivaient avec quelque succès trouvaient près de lui des conseils et des encouragements. Plein de tendresse et de respect pour sa tante, il la soigna lui-même dans sa vieillesse et la pleura comme une mère. En quittant le théâtre, il était revenu à Bologne : il y vécut entouré de l'estime et de la considération publiques, partageant son temps entre la culture des lettres et la société de quelques amis. Il mourut le 21 septembre 1816, à 62 ans, et fut inhumé sans aucune pompe dans le cimetière de sa paroisse. M. Pierre Brighenti a publié l'*Eloge de Babbini*, Bologne, 1822, in-8°, où il l'offre pour modèle aux musiciens qui voudront s'honorer eux-mêmes en honorant leur pays. W—s.

BABEK (KHORREMY, ou HARRAMY), célèbre imposteur, parut en Perse vers la fin du 2^e siècle de l'hégire, et fut le chef d'une secte dont l'histoire et les dogmes nous sont peu connus. Il paraît cependant que sa doctrine se composait de nouveaux principes sur la transmigration des âmes, et de quelques erreurs puisées dans le magisme, et dans la secte des Ismaëly, et qu'elle avait pour base le libertinage et l'impiété ; c'est ce qu'indique le surnom de *khorremy* ou *harramy*, donné à Babek. La signification de ces deux mots n'est pas la même, et dépend de la manière dont on les écrit. Si l'on adopte le mot *khorremy*, il désigne un homme livré aux plaisirs des sens. La plupart des auteurs s'accordent à dire qu'il fut donné à Babek, parce qu'on appelait sa religion *khorrem-dyn*, religion de plaisir ; ces deux mots sont persans. La seconde épithète *harramy* est un mot arabe qui signifie voleur, criminel. Cette courte digression fait connaître que la licence ou le meurtre était au nombre des principes de cette secte abominable ; et il est bien rare qu'un libertinage effréné ne soit point suivi du crime. Quelque absurde

que fût la doctrine de cet imposteur, comme elle favorisait les passions, elle trouva un grand nombre de partisans en Azerbaïdjan, en Arménie et dans toute la Perse. Babek la soutint et la propagea les armes à la main, résista pendant vingt ans aux généraux des califes, entretenait des correspondances avec les empereurs grecs, et jeta la terreur jusque dans Bagdad, siège du califat. Enfin il fut vaincu, poursuivi et pris, par force selon quelques auteurs, et par ruse, selon d'autres, l'an 222 de l'hégire (837 de J.-C.), et conduit à Bagdad avec un de ses frères, ses dix-sept enfants et 3,500 de ses prosélytes. Le jour de son entrée dans cette ville fut un jour de fête publique. Le peuple, à peine revenu de sa frayeur, s'abandonna à tous les excès de la joie. Le calife Motassem, alors régnant, avait promis 50,000 ducats à celui qui le tuerait, et le double à celui qui le lui livrerait vivant. Lorsqu'il l'eut en son pouvoir, il lui fit couper les bras et les jambes, et son cadavre, ainsi mutilé, resta plusieurs jours exposé sur la place publique. La mort de Babek désunit son parti, mais ne l'ancéantit point. Plusieurs de ses partisans passèrent sur le territoire grec ; le reste se dispersa dans l'empire musulman, et se confondit ensuite avec les différentes sectes nées dans l'islamisme. Reiske dit, dans ses notes sur Aboul-Féda (t. 2, p. 686), que cette secte fut surnommée *Muhammarah* (rouge), ou parce que ses partisans portaient des vêtements de cette couleur, ou parce qu'ils gratifiaient les musulmans de l'épithète d'âne (*hamyr*). Le même orientaliste ajoute à cette remarque un passage d'un auteur arabe qu'il croit regarder les Babeky, et d'après lequel la secte de Babek aurait paru, la première fois, en 162 de l'hégire (778 de J.-C.), dans le Thabaristan ; la seconde en 181 (797), dans le Djordjan ; et la troisième fois en 218 (833), dans le Djebal. Cette remarque et la citation dont elle est suivie pourraient donner lieu à la critique de s'exercer, si l'étendue de cet article le permettait ; mais nous ne devons présenter que les faits les plus importants, et si Babek n'a point été le fondateur de sa secte, comme il l'a propagée avec le plus de succès et d'éclat, c'est de lui seul que nous avons dû nous occuper. J—N.

BABET (HUGUES), poète latin et philologue, était né en 1474, à St-Hippolyte, petite ville du comté de Bourgogne. Son père, riche négociant, favorisa son goût pour les lettres, et l'envoya continuer ses études dans les plus célèbres universités de France et d'Allemagne. Le jeune Babet se rendit bientôt très-habile dans les langues anciennes, et fut nommé professeur au collège de Busleiden à Louvain. Mais, avide de nouvelles connaissances, il ne tarda pas à se démettre de sa chaire, et alla visiter les académies d'Oxford et de Cambridge. Ses talents lui méritèrent partout un accueil honorable. S'étant chargé de l'éducation de quelques jeunes Anglais, il les conduisit en Italie, et profita de cette circonstance pour entendre les professeurs les plus distingués de Pavie, de Padoue et de Bologne. De retour à Louvain, il y reprit l'enseignement des langues, et partagea son temps entre ses devoirs et l'étude. Dans un voyage

qu'il fit à Bâle, il vit Érasme, B. Rhenanus, Gry-næus, etc., et se concilia leur estime. Ant. Perrenot, connu depuis sous le nom de cardinal de Granvelle, avait étudié sous Babet à Louvain, et il conservait de ses soins la plus tendre reconnaissance. Il lui en donna une preuve, en l'appelant à Besançon pour lui confier l'éducation de ses cousins. En 1548, Babet conduisit ses élèves à Heidelberg pour s'y perfectionner dans la langue allemande ; et il y resta plusieurs mois logé chez Jacques Micyllus, son ami. (Voy. MICYLLUS.) Les Français s'étant emparés de la Lorraine en 1552, la duchesse Christine vint chercher un asile à la cour de Heidelberg, près de sa sœur, femme de l'électeur palatin. Charmée des talents de Babet, cette princesse l'admit dans son intimité ; et sachant qu'il avait le projet de retourner dans les Pays-Bas, elle l'accompagna jusqu'à Louvain pour jouir plus longtemps de sa conversation. Cette ville, où il avait passé les brillantes années de sa jeunesse, était devenue sa patrie adoptive. Il y termina sa longue carrière, le 19 août 1556. Il légua sa bibliothèque au savant antiquaire J.-J. Boissard, son neveu, qui la fit transporter à Montbéliard, où elle fut détruite dans le sac de cette ville par les Lorrains. (Voy. BOISSARD.) Babet avait laissé manuscrits des traités de théologie, de grammaire, de dialectique, de rhétorique, et plusieurs poèmes latins. Parmi ces poèmes on en cite un sur les inconvénients attachés à l'emploi de précepteur, qu'il avait dédié à François Richardot, son ami, depuis évêque d'Arras. (Voy. RICHARDOT.) De tous les ouvrages de Babet, il ne reste qu'une élogie latine adressée à Gilb. Cousin sur la mort de Guillaume de la Baulme, son élève, et deux épîtres, l'une à Jean de la Baulme (voy. ce nom), et l'autre à Cl. Frontin. Ces trois pièces sont imprimées dans le 4^e volume des œuvres de Gilbert Cousin, p. 261, 430 et 435. Dans les *Epistolæ laconicæ* du même Cousin, on trouve trois lettres adressées à Babet ; ce sont les 35^e, 50^e et 85^e. Boissard a publié la vie de son oncle avec son portrait, dans la *Bibl. illustr. virorum*, t. 1, p. 275-80. W—s.

BABEUF (FRANÇOIS-NOËL), le plus radical et le plus audacieux des novateurs enfantés par la révolution, naquit à St-Quentin en 1764. Privé dès l'âge de seize ans de l'appui de ses parents, il entra chez un arpenteur de la petite ville de Roye (Somme), et obtint, au bout de quelques années, la place de commissaire à terrier. Lorsque la révolution éclata, il avait environ vingt-cinq ans. Babeuf en adopta les principes avec enthousiasme, et prit aussitôt la plume pour les propager et les défendre. La violence du *Correspondant picard*, journal qu'il rédigeait à Amiens, lui attira des poursuites et le fit arrêter. Le 14 juillet 1790, on le mit en liberté. Nommé administrateur du département de la Somme, il fut destitué peu de temps après, puis envoyé avec le même titre à Montdidier ; il fut encore obligé de renoncer à cet emploi, et vint se fixer à Paris. Arrêté de nouveau et mis en jugement, il fut acquitté par le tribunal de l'Aisne. En 1795, Babeuf, qui n'avait joué jusque-là qu'un rôle assez obscur, se plaça tout à coup au premier plan sur la

scène politique, et son nom devint bientôt le drapeau des démocrates vaincus et incarcérés par les thermidoriens. L'amnistie de brumaire ayant ouvert les portes des prisons, il travailla activement, de concert avec Darthé et Buonarrotti, à rallier et réorganiser le parti populaire. Un comité secret fut d'abord constitué et servit de centre à la société du Panthéon, dont les membres, partisans pour la plupart de l'égalité absolue, étaient désignés par le nom d'*égaux*. Afin de donner une plus grande publicité à ses théories égalitaires et communistes, Babeuf fonda un journal qu'il intitula *le Tribun du peuple*, ou *le Défenseur de la liberté de la presse* ; il signait cette feuille Caius Gracchus. Proscrit par le directoire, il n'en poursuivit pas avec moins de vigueur et d'audace sa périlleuse entreprise, le renversement du directoire et l'établissement de la république des égaux. Dès le mois de mars 1796, Babeuf et ses amis se constituèrent en directoire secret. Douze commissaires centraux furent établis dans chacun des arrondissements de Paris, afin de mettre les sections, inconnues les unes aux autres, en rapport avec les chefs de la conjuration ; d'autres commissaires furent chargés de gagner les troupes de la garnison ; des agents de propagande se rendirent dans les départements, et surtout à Lyon, à l'effet d'y recruter des forces capables de tenir en échec celles du gouvernement. Vers le milieu d'avril, le parti publia, sous le titre d'*Analyse de la doctrine de Babeuf*, un manifeste qui jeta l'inquiétude dans Paris, et mit en mouvement tous les ennemis de la contre-révolution. Avant d'engager l'action, les babouvistes sentirent le besoin de s'assurer la coopération d'un comité rival du leur, et composé d'anciens députés montagnards dont le but était de rétablir la constitution de 1793, et de ressaisir les rênes du pouvoir. Une concession eut lieu, et les deux comités, n'en formant plus qu'un, se réunirent le 8 mai chez Drouet. Dans cette séance, l'assemblée fit le dénombrement de ses forces, et arrêta son plan d'attaque : 4,600 hommes étaient prêts à marcher au premier signal ; un grand nombre d'ouvriers devaient se joindre à eux ; d'un autre côté, les rapports des émissaires assuraient que l'artillerie de Vincennes, les Invalides et la légion de police étaient disposés à se déclarer en faveur du mouvement. Déjà les dernières dispositions étaient prises ; les sections, partagées en trois corps, avaient ordre de se porter simultanément sur le directoire, sur le corps législatif et sur l'état-major ; à la même heure, les barrières principales, les postes et les dépôts d'armes devaient être attaqués. Il ne restait plus qu'à fixer le jour du combat dont le succès semblait certain. Mais, au moment d'éclater, cette conjuration formidable échoua comme tant d'autres par la trahison d'un affidé. Depuis le 4 mai, le gouvernement était instruit de ce qui se tramait contre lui, et la police avait eu le temps de prendre ses mesures. Le 10, les principaux conjurés s'étant réunis une dernière fois pour délibérer sur le jour de la prise d'armes, furent arrêtés séance tenante. Babeuf fut saisi à son domicile au moment où il rédigeait avec Buonarrotti les manifestes de l'in-

surrection. Le directoire fit instruire sans délai le procès des prisonniers. Drouet, qui était député, ne pouvant, aux termes de la constitution, être jugé que par une haute cour de justice, composée de jurés nommés par les assemblées électorales des départements, tous ses coaccusés furent traduits avec lui devant cette même juridiction. La cour eut ordre de s'assembler à Vendôme; des forces considérables furent dirigées sur cette ville, et l'accès en fut défendu à dix lieues à la ronde. Les débats s'ouvrirent le 2 février 1797, et durèrent trois mois. Babeuf montra une grande fermeté; il se défendit en homme de cœur et de conviction; mais ses juges lui imposèrent silence toutes les fois qu'il voulut suivre l'accusation sur le terrain des principes. Le 26 mai, le jury rendit un verdict de culpabilité. Babeuf et Darthé furent condamnés à mort et se poignardèrent sous les yeux du tribunal pendant le prononcé de l'arrêt. Le lendemain, on les porta expirants sur l'échafaud. Sept de leurs coaccusés furent déportés, et tous les autres acquittés. — L'égalité absolue et la communauté des biens, tels étaient les principes fondamentaux du système de Babeuf; ils se trouvent nettement formulés dans le manifeste dont nous avons fait mention plus haut. « La nature, y est-il dit, a donné à chaque homme un droit égal à la jouissance de tous les biens. Le but de la société est de défendre cette égalité souvent attaquée par le fort et le méchant dans l'état de nature, et d'augmenter, par le concours de tous, les jouissances communes. La nature a imposé à chacun l'obligation de travailler; nul n'a pu sans crime se soustraire au travail. Les travaux et les jouissances doivent être communs. Il y a oppression quand l'un s'épuise par le travail et manque de tout, tandis que l'autre nage dans l'abondance sans rien faire. Nul n'a pu sans crime s'approprier exclusivement les biens de la terre ou de l'industrie. Dans une véritable société, il ne doit y avoir ni riches ni pauvres. Les riches qui ne veulent pas renoncer au superflu en faveur des indigents sont les ennemis du peuple. Nul ne peut, par l'accumulation de tous les moyens, priver un autre de l'instruction nécessaire pour son bonheur : l'instruction doit être commune. » (*Analyse de la doctrine de Babeuf.*) — Il était impossible de mettre ces principes en action sans bouleverser de fond en comble le gouvernement et la société; mais Babeuf ne reculait pas devant cette nécessité. Voici quel était son plan d'organisation politique et sociale. — « Le peuple français, une fois déclaré propriétaire unique du territoire national, le travail individuel devenait une fonction publique et réglée par la loi. Les citoyens, répartis en diverses classes, se trouvaient tous chargés d'une somme de travail exactement pareille : quant aux fonctions incommodes, elles devaient être exercées à tour de rôle. Le pouvoir social, représenté par les magistrats nécessaires, avait mission d'équilibrer l'ensemble de la production, de fixer le mouvement de la circulation et du commerce extérieur, de veiller à la répartition, faite par rations égales à chaque citoyen, des produits généraux réunis dans les magasins publics.

« L'effort constant de la législation devait être de ramener les mœurs à la simplicité primitive. Bientôt l'on aurait vu les hommes, abandonnant ces villes peuplées nées des besoins de la civilisation, se disséminer d'une manière plus égale et se grouper d'un bout à l'autre du territoire en de simples et modestes villages. » — « Les membres du comité, » dit Buonarroti, qui a publié un résumé des discussions qui eurent lieu chez Babeuf, « convaincus que rien n'importe moins à une nation que de briller et de faire parler d'elle, voulaient enlever à la fausse science tout prétexte de se dérober aux devoirs communs, et d'offrir aux passions individuelles un bonheur autre que celui de la société. Ils étaient bien décidés à faire main basse sur toute espèce de discussions théologiques, et sentaient que la cessation des salaires nous eût bientôt guéris de la manie d'étaler le bel esprit et de faire des livres. » — « Les seules connaissances nécessaires aux citoyens étaient celles qui devaient les mettre en état de servir et de défendre la patrie. Point de corps privilégié par ses lumières; point de prééminences intellectuelles ou morales; point de droit, même au génie, contre la stricte égalité de tous les hommes. Lire et écrire, compter, raisonner avec justesse, connaître l'histoire et les lois de la république, avoir une idée de sa topographie, de sa statistique et de ses productions naturelles, tel était le programme de l'éducation commune à tout le monde. Cette prudente limitation des connaissances humaines était aux yeux du comité la plus solide garantie d'égalité sociale. S'appuyant sur l'autorité de Rousseau, qui affirme quelque part que jamais les mœurs et la liberté n'ont été réunies à l'éclat des arts et des sciences, il avait même été jusqu'à refuser de se prononcer sur l'utilité des perfectionnements ultérieurs des arts et des sciences par des citoyens plus versés que les autres dans ces matières. Du reste, la presse devait être sévèrement renfermée dans le cercle des principes proclamés par la société (1). » On peut consulter : *Conspiration pour l'égalité, dite de Babeuf, suivie du procès auquel elle a donné lieu et des pièces justificatives*, par Ph. Buonarroti, Bruxelles, 1828, 2 vol. in-8°. L'auteur de ce livre avait joué un rôle important dans la conjuration, et fut condamné à la déportation. On a de Babeuf : 1° *Cadastre perpétuel ou Démonstration des procédés convenables à la formation de cet important ouvrage*, etc., Paris, 1789, in-8°; 2° *du Système de dépopulation, ou la Vie et les Crimes de Carrier*, Paris, 1794, in-8°. C. W.—R.

BABEY (PIERRE-MARIE-ATHANASE), député aux états généraux et à la convention, était né en 1744, à Orgelet, d'une des familles les plus honorables de cette ville. Il y remplissait la place d'avocat du roi à l'époque de la révolution, dont il embrassa les principes avec beaucoup de chaleur. Député par le bailliage d'Aval aux états généraux, qui prirent le titre d'assemblée constituante, il s'y fit remarquer

(1) Résumé des utopies de Babeuf, par M. Buonarroti. Voy. *Encyclopédie nouvelle*, art. *Babeuf*.

par l'indépendance de ses opinions et par l'énergie avec laquelle il apostrophait les orateurs et le président lui-même, quand celui-ci s'écartait de ses devoirs. Le 7 décembre 1790, il fit rapporter le décret par lequel l'assemblée votait des remerciements au directoire du département de la Meurthe et à la municipalité de Nancy, en prouvant que la conduite de ces autorités, pendant les troubles qui venaient d'affliger cette ville, était loin de mériter un pareil honneur. Lorsque la constitution civile du clergé fut présentée à Louis XVI, ce prince différa d'y donner sa sanction, Babey proposa de lui demander le motif de ce retard, et de décider qu'en attendant sa réponse l'assemblée resterait en permanence. Quoiqu'il ne fût pas orateur, il ne craignait pas d'aborder la tribune. Il avait une voix de Stentor, qui, dans les discussions, couvrait toutes les autres. Lorsqu'il fut question de l'échange de Clermontois, il réfuta victorieusement l'opinion de l'abbé Maury. Le 28 février 1794, il se plaignit de la lenteur que l'on mettait à présenter une loi contre l'émigration; et quelques jours après il fit décider que l'assemblée n'entendrait pas M. de Clermont-Tonnerre qui voulait lui rendre compte des scènes tumultueuses dont il avait failli être la victime. Lors de l'arrestation de Louis XVI à Varennes, il appuya la proposition tendant à ce que l'assemblée s'emparât de tous les pouvoirs. Le 25 juillet suivant, il demanda que ce prince fût suspendu de ses fonctions jusqu'après l'achèvement de la constitution, et que, s'il refusait de l'accepter, il fût définitivement déchu. Après la session, Babey revint dans sa famille, et ne prit aucune part aux événements. Au mois de septembre 1792, ayant été nommé par le département du Jura membre de la convention, il s'y montra tout autre que ne pouvait le faire présumer sa conduite antérieure. Dans les débats qui s'ouvrirent sur le procès du roi, il demanda que cette grande question fût soumise aux assemblées primaires. Mais la convention ayant décidé que Louis XVI serait jugée par elle, il vota pour le bannissement à la paix, sous la réserve de l'appel au peuple. Babey fut l'un des soixante-treize députés qui protestèrent contre l'attentat du 31 mai 1793, et en conséquence il fut décrété d'accusation. Étant parvenu à se soustraire aux gardiens qu'on lui avait donnés, il se réfugia en Suisse, et s'y tint caché jusqu'au moment où la convention le rappela avec ses collègues (8 décembre 1794). Élu par son département au conseil des cinq-cents, il en sortit au mois de mai 1797 pour rentrer dans la vie privée. Il accepta peu de temps après la place de commissaire du directoire près de l'administration des salines de l'Est, et mourut à Salins, le 9 novembre 1815. W—s.

BABI (JEAN-FRANÇOIS), né en 1759, à Tarascon dans le comté de Foix, jouissait, à l'époque de la révolution, d'une fortune considérable, et se montra néanmoins un des partisans les plus fougueux du système de la terreur et des confiscations. Ayant été chargé, après le 31 mai 1793, de commander une troupe révolutionnaire, il porta l'épouvante dans tout le département de l'Arriège, et continua de se

livrer aux mêmes violences, après qu'une loi de la convention nationale eut ordonné la suppression de toutes les troupes du même genre. Le député Clausel l'accusa alors à la tribune, et parvint à le faire décréter d'arrestation, ainsi que les nommés Picot, Allard et Massiac, qui avaient tenu la même conduite. Babi ne fut point déconcerté par ce décret; il vint aussitôt à Paris, se présenta devant le comité de salut public avec audace, et non-seulement il se fit approuver, mais il obtint une somme d'argent avec une mission pour retourner dans son département, et y surveiller les contre-révolutionnaires. Le régime de la terreur était encore dans toute sa force; Babi le fit exécuter si rigoureusement, qu'en peu de jours quatre cents suspects furent mis en arrestation par ses ordres, et quatorze envoyés au tribunal révolutionnaire de Paris, qui les condamna à mort. Il ne s'arrêta qu'à la nouvelle de la chute de Robespierre. Peu de temps après, il fut traduit lui-même au tribunal criminel de Foix pour concussion et actes arbitraires; et il allait être condamné à la peine capitale, lorsque l'amnistie du 3 brumaire an 4 (octobre 1795) vint l'enlever à ses juges. Ses biens avaient été dévastés pendant son incarcération; il adressa une demande au directoire exécutif pour être indemnisé, et le directoire n'y ayant eu aucun égard, il fit une pétition au corps législatif. Cette pétition fut lue au conseil des cinq-cents, dans la séance du 12 floréal an 4 (mai 1796), et elle y causa une grande rumeur. Le député de l'Arriège, Bordes, combattit la demande de Babi avec beaucoup d'énergie, et il le représenta comme un des hommes les plus sanguinaires qui eussent déshonoré la révolution par leurs crimes. « Je tiens à la main, dit-il, « un échantillon des listes de sang écrites par ce « barbare inquisiteur; ce n'est que la douzième partie d'un volume in-fol. qu'il avait formé par l'impulsion de l'homme aux soixante ans de vertus « (Vadier)... Chaque ligne est empreinte de la soif « qu'il avait du sang de ses concitoyens. » Malgré les efforts de Bordes, cette pétition fut renvoyée au directoire par le conseil des cinq-cents, où siégeait encore une majorité conventionnelle. Mais Babi s'étant alors établi dans la capitale, comme firent à cette époque la plupart des terroristes expulsés de leur département, y prit part à toutes leurs intrigues, et notamment à la conspiration qui conduisit, dans la nuit du 9 au 10 septembre 1796, à l'attaque du camp de Grenelle, les bandes de démagogues de la faction de Babeuf. Accueillis par des coups de sabre et de fusil, une partie de ces insensés périrent sur la place, et les autres furent arrêtés. Babi était au nombre de ces derniers. On le saisit sur la route de Sèvres avec l'ex-maire de Lyon, Bertrand, ayant deux pistolets chargés, dans ses poches. Traduit devant une commission militaire, il fut condamné à mort, et exécuté le 18 vendémiaire an 5 (9 octobre 1796). M—D j.

BABIN (FRANÇOIS), professeur, doyen de la faculté de théologie, et grand vicaire d'Angers, sa patrie, où il était né, le 6 décembre 1651, mourut le 19 décembre 1734. Poncet de la Rivière, son

évêque, lui procura le prieuré de Pommier-Aigre, une pension de 2,000 fr. sur l'abbaye de St-Florent-lez-Saumur, et le chargea de rédiger les conférences du diocèse. Il en publia dix-huit volumes qui roulent sur les sacrements, le décalogue, les censures, les monitoires, les irrégularités, les contrats, les bénéfices, etc. Cet ouvrage méthodique, d'un style simple et clair, eut beaucoup de succès. Babin était consulté de tous côtés sur les matières ecclésiastiques. Il avait publié, en 1679, une relation de ce qui s'était passé dans l'université d'Angers, au sujet du jansénisme et du cartésianisme. L'auteur n'y est point favorable aux jansénistes, mais l'ouvrage renferme des pièces intéressantes. Vautier, chanoine d'Angers, ajouta au travail de Babin un 49^e volume sur les états, et Audebois de la Chalignière, grand pénitencier de la même ville (mort en 1759), trois nouveaux volumes sur la grâce, qui excitèrent de vives réclamations, tant pour la partie historique que pour la partie dogmatique, dont les disciples de St. Augustin se trouvèrent offensés. L'abbé Cotellet de la Blandinière, ancien curé de Soulaines, en Anjou, et second supérieur des prêtres du Mont-Valérien (mort en 1793), fut chargé par l'assemblée du clergé, avec une pension de cent pistoles, de continuer les *Conférences d'Angers*, dont il publia dix nouveaux volumes. On lui reproche de s'y être montré trop favorable aux casuistes relâchés, et trop partisan de la domination épiscopale. Il fut vivement attaqué sur cette partie par le savant Maulrot, dans l'ouvrage intitulé : *Défense du second ordre*, etc., 1787, 3 vol. in-12. Le travail de ces différents auteurs a été réuni en 24 vol. in-12. C'est l'ouvrage le plus complet et le plus généralement répandu qu'on ait en ce genre. Il faut y joindre celui de Chatisel de la Néronière, prieur de Magny, en Anjou, intitulé : *Traité du pouvoir des évêques de France sur les empêchements du mariage, pour servir de supplément à la nouvelle édition des Conférences d'Angers*, dédié à Pie VI, Avignon, 1782. L'auteur y soutient que les évêques, en aucun temps, n'ont dispensé, de droit commun, des empêchements du mariage, et qu'ils ne peuvent s'en attribuer le pouvoir. Il a été réfuté par G.-N. Maulrot, dans une *Dissertation sur les dispenses matrimoniales*, Paris, 1789, in-12.

T—D.

BABINGTON (GERVAIS), évêque anglais du 16^e siècle. Après avoir étudié à Cambridge, il entra dans les ordres, et fut successivement chapelain de Henri, comte de Pembroke, évêque de Landaff, en 1594, puis évêque d'Exeter et de Worcester. Il réunissait une piété solide à beaucoup de savoir, et prêchait, dit-on, d'une manière très-pathétique. Ses œuvres, publiées en 1615, in-4^e, et réimprimées en 1637, in-fol., contiennent des *Remarques sur le Pentateuque*; une *Exposition du Symbole, des Commandements de Dieu et de l'Oraison dominicale*; une *Conférence entre la faiblesse humaine et la religion*, et trois sermons. Ces ouvrages, écrits dans le style pédantesque du temps, sont peu estimés sous le rapport littéraire. Babington mourut le 17 mai 1610.

S—D.

BABINGTON (ANTOINE). Voyez ÉLISABETH, reine d'Angleterre, et MARIE STUART.

BABINOT (ALBERT), né dans le Poitou, fut un des premiers disciples de Calvin dans cette province. Il était lecteur en droit à l'université de Poitiers. La Monnoie rapporte, d'après Florimond de Raimond, que Babinot donnait ses leçons dans une salle nommée la Ministrerie, et que de là on l'appelait M. le ministre; il ajoute que ce fut ce qui fit penser Calvin à donner le nom de ministres aux pasteurs de son Église. Comme il est facile de trouver à ce nom une étymologie plus naturelle, on peut rejeter celle-ci sans scrupule. Babinot est auteur d'un ouvrage intitulé *la Christiade*, contenant plusieurs sonnets chrétiens, avec quelques odes et cantiques, Poitiers, 1560, in-8^e, dans lequel on aperçoit son penchant pour les opinions nouvelles. Il mourut dans un état si pauvre, qu'il était obligé, dit-on, pour subsister, de vendre des caques de harengs. W—s.

BABLOT (LOUIS-NICOLAS-BENJAMIN), médecin, né à Vadenay en Champagne, le 9 septembre 1754, fit ses études à l'université de Reims, fut reçu maître ès-arts en 1775, et docteur en médecine le 17 janvier 1780. Il alla se fixer ensuite à Châlons-sur-Marne, et mourut dans cette ville, le 24 novembre 1802, victime de son zèle à combattre la fièvre contagieuse qui désola les maisons d'arrêt et de répression dont il était le médecin. Ayant adopté les principes de la révolution avec beaucoup d'ardeur, il avait été nommé agent national dans les temps les plus orageux. Ce fut lui qui introduisit dans ce pays l'usage de l'inoculation, et plus tard celui de la vaccine. Il possédait à un très-haut degré le premier talent du médecin, celui de bien observer la nature et de l'aider dans ses crises. On voit par la liste de ses ouvrages imprimés que son art ne l'occupait pas exclusivement : 1^o *Adieux de mademoiselle Noël à la ville de Châlons-sur-Marne*, 1782, in-8^e. 2^o *Épître à Zulmis*, in-12. L'édition de Bouillon, 1782, fut désavouée par l'auteur. 3^o *Lettre au docteur Grunwald, sur les vertus de la poudre de crapaud dans l'hydropisie*, imprimée dans la *Gazette salubre*, 1785, n^o 52. 4^o *Lettre sur un moyen singulier de se débarrasser des glaires de l'œsophage et de l'estomac*, dans la *Gazette de santé*, n^{os} 24 et 25 de l'année 1786, et dans le 5^e vol. des *Nouvelles instructives* du docteur Retz. 5^o *Observations sur une colique de misère*, etc., dans le 69^e volume du *Journal de médecine*, octobre 1786. 6^o *Qualités essentielles qu'exige la profession d'apothicaire*, traduit du *Dispensaire* latin de Valerius Cordus, dans le 3^e vol. des *Nouvelles instructives* du docteur Retz, 1786. 7^o *Mémoire à consulter sur une impuissance provenant d'une cause morale*, imprimé dans la *Gazette salubre*, n^o 50, de l'année 1786, et dans la *Gazette de santé*, n^o 45, même année. 8^o *Lettre sur les présages tirés des songes*, imprimée par extrait dans la *Gazette de santé*, n^o 35, de l'année 1787. 9^o *Mémoire sur la question proposée par l'académie de Châlons, dans la séance publique du 25 août 1787 : Quelles sont les causes les plus ordinaires de l'émigration des habitants de la campagne vers les gran-*

des villes, et quels seraient les moyens les plus propres à les retenir? Cet ouvrage n'obtint que l'accès-sit; celui de Boncerf eut le prix. (Voy. BONCERF.) 10° Prospectus d'une édition des *OEuvres de Voltaire*, in-8°, 1788. Cette espèce d'éloge du patriarche de la philosophie moderne obtint alors beaucoup de succès. 11° *Examen de l'ouvrage de M. l'évêque d'Autun* (Tal-leyrand), intitulé: *des Loteries*, 1789, in-8° de 72 p. 12° *Le Caducée, ou Organisation du département de la Marne*, in-8°, 1^{re} partie, Châlons et Vitry, 1790; 2^e partie, in-8°, Châlons, 1791. 13° *L'Abolition des cloîtres*, épître en vers, imprimée dans le 7^e volume du *Mercur universel*. 14° *Adresse du conseil gé-néral permanent de la commune de Châlons à l'as-semblée nationale*, 13 septembre 1792, contre les ca-lomnies de Billaud-Varennes. On sait que Billaud-Varennes, passant par cette ville pour se rendre à l'armée de Dumouriez, n'y avait pas trouvé d'hom-mes qui voulussent imiter les massacres qui venaient d'avoir lieu dans les prisons, et qu'en conséquence, il avait dénoncé les habitants comme modérés. (Voy. BILLAUD-VARENNES.) Il rédigea une autre adresse au nom de quelques citoyens de Châlons pour la protection de tous les cultes, 1792, et un autre encore au nom du conseil général de la commune de Châlons, à la convention nationale, sur ses divisions scandaleuses, in-4°, 1793. 15° *Rap-port sur la contagion des cimetières*, 1795. 16° *Dis-cours sur les maux qu'enfante l'ignorance des lois*, in-4°, an 3 (1795). 17° *Moyens d'assurer à chacun des in-dividus de la république, sur la récolte actuelle, son approvisionnement en grains jusqu'à la récolte sui-vante*, imprimé dans le 53^e volume du *Mercur universel*, messidor an 3 (1795). 18° *Réflexions sur les dangers des bains, pour certaines personnes, à l'eau courante des rivières, et moyens de parer à la crainte de se noyer*, in-8°, messidor an 4 (1796). 19° *Jamais et demain*, etc., in-8° de 92 pages, Châ-lons, frimaire an 5 (1797). 20° *Fragment d'un poème sur la nécessité d'une religion, la religion naturelle*, in-8°, an 5 (1797). 21° *Dialogue entre Cidabot-Me-blen et Bernardin de St-Pierre sur quelques aperçus du grand tableau politique de la France après le 18 fructidor*, in-8°, frimaire an 6 (1798). 22° *Observations sur une rage spontanée, ayant sa cause dans la seule peur de l'eau courante*, messidor an 7 (1799). En 1791, Bablot rédigea seul l'*Observateur de la Marne*, et en société le journal du même département, an 4 (1796). Z.

BABO (JOSEPH-MARIE), auteur dramatique très-distingué, naquit en 1756, à Ehrenbreitstein en Prusse, fit ses études à Coblenz et se rendit plus tard à Munich, où il accepta la place de censeur des imprimés et celle d'intendant du théâtre national. Mais les désagréments que lui causaient d'un côté les intrigues des artistes, et de l'autre la susceptibi-lité des gens de lettres, si grande à cette époque où les passions politiques étaient en pleine fermenta-tion, le décidèrent bientôt à quitter ces deux em-plois pour se consacrer exclusivement à des travaux littéraires. Il fut nommé professeur de philologie au lycée de Munich, obtint ensuite une chaire d'esthé-

tique à Manheim, et revint enfin dans la première de ces villes, où il vécut dans une profonde retraite jusqu'à sa mort, qui arriva le 5 janvier 1822. Doué d'une imagination vive, d'un sentiment déli-cat et profond, et d'un talent très-heureux pour le dialogue, Babo composa un assez grand nombre de pièces de théâtre, qui toutes ont réussi à la repré-sentation, mais dont la plupart sont déjà tombées dans l'oubli. Parmi celles qui se maintiennent en-core sur la scène, on remarque d'abord le drame intitulé *Otto de Wittelsbach*, qui fut joué pour la première fois en 1782, à Munich (1). C'est, après le *Goetz de Berlichingen* de Goethe, le premier drame chevaleresque (*Ritterschauspiel*) qui ait été accueilli avec faveur par les Allemands, dont le goût, jusqu'à cette époque, avait été assez pur pour ne pas tolérer sur la scène les grands coups d'épée, les meurtres, les viols, et les autres gentillesques qui forment maintenant, chez eux comme chez nous, la partie obligée de toute pièce en vogue. Parmi les autres œuvres dramatiques de Babo, on distingue : *les Strélits; Génes, ou la Vengeance*; et *les Romains en Allemagne*, drames; *les Peintres, et le Pouls*, comédies; enfin *les Charmes de la vie bourgeoise*, pièce du genre larmoyant, mais qui rachète ce qu'il y a de faux et de guindé dans la fable par des si-tuations essentiellement dramatiques et des carac-tères vrais et bien soutenus. Toutes ces productions ont été imprimées séparément, et font aussi partie de deux recueils que l'auteur a publiés, l'un sous le titre de *Théâtre*, Berlin, 1793, 1 vol. in-8°, et l'autre sous celui de *Nouveau Théâtre*, ibid., 1804, 1 vol. in-8°. On a aussi de Babo un roman intitulé : *Tableau de la vie humaine*, Munich, 1784, 1 vol. in-8°, et une *Introduction à l'Astronomie*, Munich, 1793, 1 vol. in-8°, orné de 27 gravures. Dès 1804 il publia, avec le baron Jean-Christophe d'Arétin, un journal lit-téraire, l'*Aurora*; mais cette feuille cessa de paraître après trois années d'existence. — Tous les écrits de Babo sont en allemand. M—A.

BABON, seigneur d'Abensberg et de Rohr, burgrave de Ratisbonne, vivait du temps de l'eni-peur Henri II. Ce monarque invita un jour à une chasse tous les gentilshommes qui se trouvaient à Ratisbonne, en leur recommandant de ne pas amener une suite considérable. Babon, qui avait, selon les uns, trente, et, selon les autres, trente-deux fils et huit filles, s'en fit accompagner au rendez-vous; l'Empereur lui ayant fait des reproches sur le grand nombre de ses gens : « Ce sont mes fils, répondit « Babon, et chacun d'eux n'a avec lui qu'un do-« mestique. » Henri II, charmé de leur force et de leur adresse, les retint à sa cour et les dota riche-ment : ils ont été la tige de plusieurs maisons nobles en Allemagne, telles que celles des comtes d'Abensberg et des comtes de France; la plu-part sont éteintes aujourd'hui. Babon mourut en 1050. G—T.

BABOUR, ou BABR (ZEHYR EDDYN MOHAM-

(1) Une traduction française de ce drame se trouve dans la *Re-vue théâtrale allemande* de Friedel et Bonneville, t. 11.

MED). Cet arrière-petit-fils de Tamerlan, digne héritier d'une partie des immenses conquêtes de son aïeul, occupe une place importante dans les annales de l'Asie. Ses opérations militaires et politiques, moins brillantes que solides et durables, mériteraient d'exercer la plume d'un habile écrivain européen, et nous regrettons d'être réduits à n'en tracer ici qu'une faible et rapide esquisse. Babour naquit à Indidjah, le 6 de mohharrem 888 (14 février 1485). Omer-Cheik, son père, régnait sur les provinces situées entre Samarcande et l'Indus; les deux principales villes de ce royaume, formé d'une partie des débris des conquêtes de Tymour (Tamerlan), étaient Indidjah et Ferghanah. Le jeune prince montra des dispositions si extraordinaires et si prématurées, que, dès l'âge de douze ans, il fut chargé du gouvernement d'Indidjah. Son père étant mort le 4 ramadan 899 (9 juin 1494), il fut proclamé par les grands, et d'un aveu unanime, souverain de l'empire mogol, dans la Tartarie occidentale et dans le Koraçan. Nous suivons ici l'opinion de Ferichtah, relativement à la date de cette inauguration, qui, selon le *Tarykhi montekheb tubab*, n'eut lieu qu'en 901. Ce fut alors qu'il prit le titre de *Zehyr eddyn* (protecteur de la religion). Dès lors il conçut le projet, comme il nous l'apprend lui-même dans ses *Commentaires*, de conquérir l'Indoustan; il fit même quelques tentatives; mais parmi les frères de son père, plusieurs voulurent profiter de la jeunesse et de l'inexpérience de leur neveu pour s'emparer de ses États. A peine eut-il exterminé ces injustes agresseurs, que les rois de Kachgar et de Khoten, descendants, comme lui, de Tymour, lui tombèrent sur les bras. Après avoir repoussé avec avantage ces différentes attaques, il voulut prendre l'offensive et marcha sur Samarcande. Cette ville ne tarda pas à capituler, afin de se soustraire aux horreurs du pillage. Les soldats de Babour, irrités de se voir privés d'une si belle proie, l'abandonnèrent; la ville nouvellement soumise se révolta, et le vainqueur se trouva réduit aux dernières extrémités. Secondé d'une poignée de braves, il recouvra ses États, envahis en son absence, et se ressaisit de Samarcande, en 906 (1500-1501), autant par la ruse que par la force de ses armes; car il joignait l'astuce à la bravoure. Nous ne devons même pas dissimuler qu'on pourrait lui reprocher de la perfidie; nous citerons pour preuve sa conduite à l'égard du roi de Kandoz, qui l'avait accueilli avec empressement, et qu'il paya de ses bons offices en provoquant une insurrection dans la capitale même de ce petit souverain, qui fut obligé d'abandonner ses États pour sauver ses jours. Babour s'en empara, et poursuivit sa marche vers le Kaboulistan, qu'il eut aussi bientôt rangé sous son obéissance. En 910 (1504-5), une conduite bien différente de celle qu'il avait tenue à l'égard du roi de Kandoz lui valut l'acquisition du Candahar. En 913 (1507-8), au moment de livrer bataille à des rebelles du Kaboul, il s'élança en avant de son armée, défiant les plus braves de ses ennemis à un combat singulier. Cinq officiers supérieurs se présentèrent et mordirent successivement la pous-

sière. Leur armée, pénétrée d'admiration et de terreur, refusa de combattre et mit bas les armes. La conquête du Kaboulistan et du Candahar procurait à Babour des renseignements fréquents et exacts sur l'état de l'Indoustan, et lui facilitait même l'accès de cette contrée. Il prit la résolution d'en profiter. Les troubles survenus dans la cour de Dehli, pendant le règne du faible Ibrahim Lody, étaient très-favorables pour l'exécution de ce grand projet, formé depuis longtemps, mais dont Babour ne s'occupa sérieusement qu'en 924 (1518). A cette époque, il lui naquit un fils qu'il nomma Indol, comme un heureux présage de la conquête de l'Indoustan, dit Ferichtah. En 925, il passa l'Attock (c'est un des noms de l'Indus); mais il fut bientôt obligé de revenir sur ses pas, pour calmer des séditions qui avaient éclaté dans ses États en son absence. Le 1^{er} rahy 932 (16 décembre 1525), Babour, suivi seulement de 40,000 cavaliers d'élite, passa l'Indus, dans l'intention d'attaquer le monarque au centre de ses États. Quelques officiers de ce dernier firent mine de lui résister dans le Pendjab; mais ils n'attendirent pas même l'arrivée des Mogols. Le conquérant n'éprouva donc qu'une bien faible résistance; il poursuivit sa marche victorieuse jusqu'aux environs de Dehli. Un de ses postes avancés s'étant emparé d'un grand nombre de prisonniers, Babour eut la cruauté de les faire tous égorger, afin de répandre la terreur parmi les Indiens. Ensuite il alla camper dans la plaine de Pannibet, où devait se décider le sort de l'Indoustan. Le 7 redjeb 932 (27 avril 1526), les deux armées se trouvèrent en présence. Babour rangea ses 40,000 hommes sur deux lignes, formant quatre divisions, munies chacune d'un corps de réserve: il avait eu soin de faire amarrer ses pièces de canon les unes avec les autres, pour qu'elles ne fussent pas démontées par les éléphants. Pour Ibrahim, qui n'avait aucune idée de l'art de la guerre, il n'adopta aucun ordre de bataille: plein de confiance dans ses 400,000 combattants et ses 4,000 éléphants, il espérait écraser les Mogols par le nombre seul de ses troupes; mais leur déroute fut complète, et le malheureux Ibrahim, plus brave qu'expérimenté, se fit tuer dans l'action. Le mardi 12 redjeb, le vainqueur fit son entrée triomphante dans Dehli. Le prône fut fait en son nom par le *ssedr* ou pontife Zein-eddyn. Il ne garda pas pour lui une seule pièce d'or du trésor impérial; une partie fut distribuée à l'armée; il envoya l'autre à ses sujets du Kaboul et de Samarcande. Il se rendit peu de jours après (le 21 redjeb) à Agrah; cette capitale ouvrit ses portes et se soumit. La prise de ces deux villes importantes et la mort du monarque indien ne suffisaient pas pour assurer à Babour la paisible possession de son nouveau royaume. Continuellement occupé à réduire des factieux ou à étouffer des factions naissantes, il passa dans de continuelles agitations les cinq années qui s'écoulèrent entre la conquête de l'Inde et sa mort très-prématurée. Nous ignorons si ce furent les fatigues ou quelque breuvage perfide qui le conduisirent au tombeau dans la 49^e année de son âge;

mais nous savons qu'à la suite d'une maladie, qui fit de rapides progrès, « arriva pour lui le moment de « répondre *me voilà* à l'interpellation du Très-Haut. « Le 6 de djomady 1^{er} 937 (28 décembre 1530), l'aigle « du souffle de ce monarque, modèle de piété, s'en- « vola dans les jardins délicieux du paradis. » Il laissa quatre fils et trois filles : l'aîné, nommé Humayoun, lui succéda. A de grands talents politiques et militaires, Babour joignait le goût des lettres, et même des talents littéraires. Il composa lui-même, en langue mogole, la relation de ses conquêtes et l'histoire de sa vie. Ces *Commentaires*, augmentés par Djihan-Guyr, ont été traduits en persan par Abdoul-Rahlym (*voy.* ce nom). Il a eu la gloire de fonder une dynastie qui a régné sur l'Indoustan pendant plus de deux siècles et demi. Cette dynastie, illustrée par des souverains justement célèbres, tels que Akbar et Aureng-Zeyb, a été anéantie dans la personne de l'infortuné Schah-Aalemi. (*Voy.* ce nom.)

L—s.

BABRIUS, que d'autres nomment BABRIAS, avait mis en vers choriambes grecs les fables d'Ésope; sa collection, divisée en 10 livres, suivant Suidas, ou en 2 seulement, comme le dit Aviénus, fut extrêmement répandue et fit tomber toutes les précédentes. Elle méritait ce succès, à en juger par les fragments que Suidas nous en a conservés : ses fables, mises en prose sous le Bas-Empire, sont le fond de la plupart des collections qui portent le nom d'Ésope; et ces paraphrases, écrites d'un style barbare, nous ont fait perdre l'original. Il paraît certain que Babrius vivait avant Phédre; Tyrwhitt croit qu'il florissait un peu avant Auguste, et Coray ne balance pas, d'après l'élégance de ses vers, à le reculer jusqu'à l'époque de Bion et Moschus, vers l'an 130 avant J.-C. Tyrwhitt, savant anglais, a donné une excellente dissertation sur Babrius et sur ses fables, Londres, 1776, in-8°, que Harles a fait réimprimer à Erlang, 1783, in-8°. Coray, dans son excellente édition d'Ésope, Paris, 1810, in-8°, a mis au bas de chaque fable les fragments de Babrius qu'il a pu recueillir.

C—r.

BABUR. *Voyez* BABOUR.

BABYLAS (Saint), évêque d'Antioche, succéda à Zébin, vers 237 ou 38, et gouverna cette église pendant treize ans, avec autant de zèle que de vertu. On dit que l'empereur Philippe, qui faisait profession du christianisme, s'étant présenté à l'église la veille de Pâques, St. Babylas s'avança sur le seuil de la porte, lui en refusa l'entrée, jusqu'à ce qu'il se fût mis au rang des pénitents, pour expier le meurtre de Gordien, dont il s'était rendu coupable, et que l'empereur obéit. St. Chrysostome rapporte ce fait, sans élever le moindre doute sur son authenticité; mais Eusèbe n'en parle que comme d'un bruit qu'on racontait de son temps, et qu'il n'avait trouvé écrit nulle part. Environ six ans après, St. Babylas fut mis en prison, chargé de chaînes, par ordre de l'empereur Dèce, et mourut des mauvais traitements qu'on lui fit essuyer en 251. Il voulut être enterré avec ses chaînes, qu'il regardait comme l'instrument de son triomphe. Un siècle

après, le César Gallus fit transporter ses reliques d'Antioche dans le bourg de Daphné, à deux lieues de cette ville, y éleva une église sous son invocation, à côté du temple d'Apollon. Le voisinage du martyr fit cesser, dit-on, les oracles du dieu, auquel Julien l'Apostat entreprit, en 362, de rendre la parole. Il n'épargna ni les victimes, ni les libations pour en tirer quelque réponse favorable sur son expédition de Perse. Le dieu, après être resté longtemps insensible aux prières et aux sacrifices de l'empereur, rompit enfin le silence, pour le rejeter sur les corps des chrétiens qui environnaient son temple. Comme ce silence datait surtout de la translation en ce lieu des reliques de St. Babylas, Julien ordonna aux Galiléens de retirer les cendres et les ossements du saint patriarche. La piété des fidèles donna à cette nouvelle translation l'appareil d'une pompe triomphale. La chasse qui renfermait les reliques du saint était portée sur un char; les prêtres chantaient, pendant tout le chemin, les endroits des psaumes qui peignent l'impuissance des idoles, et le peuple faisait, à chaque verset, retentir l'air de ce refrain : « Que tous ceux qui adorent les ouvrages de la « main des hommes, et qui se glorifient en leurs « faux dieux, soient couverts de confusion. » La nuit suivante, la foudre du ciel tomba sur le temple d'Apollon, réduisit en cendres l'autel et le dieu qui y était adoré, et ne laissa subsister que les murs, dont les débris attestèrent longtemps la vengeance céleste. Julien, furieux, fit tourmenter les prêtres de l'idole, pour savoir si ce désastre venait de leur négligence ou de la vengeance des chrétiens; mais les prêtres et tous les habitants des environs déclarèrent qu'ils avaient vu tomber la foudre du ciel. Ce prince n'osa rétablir ni l'idole, ni le temple, de peur d'attirer la foudre céleste sur sa personne. Il se promettait de décharger toute sa colère sur les chrétiens, au retour de son expédition, où il périt. Les reliques de St. Babylas furent depuis transférées au delà de l'Oronte, où St. Flavien bâtit une église en son honneur, et institua une fête solennelle. Ce fut à cette occasion que St. Chrysostome prononça un de ces discours qui ont rendu son nom si célèbre. Il composa même une histoire de St. Babylas. Le judicieux Tillemont avoue que l'histoire de St. Babylas est sujette à de grandes difficultés. Bayle (*Dict. hist. et crit.*) n'a pas manqué de les faire valoir. On peut voir, à ce sujet, une dissertation du P. Merlin dans le *Journal de Trévoux*, de juin 1737.

T—D.

BABYLONE (FRANÇOIS OU FRANCIS), habile graveur, plus connu sous le nom de maître au Caducée, monogramme dont il a marqué ses estampes (*voy.* le *Dict.* de Christ, p. 320), vivait au commencement du 16^e siècle. On ignore le lieu de sa naissance, ainsi que les particularités de sa vie. Huber avoue que s'il le fait compatriote de Lucas de Leyde, ce n'est que par conjecture, et qu'il aurait pu le placer également dans la classe des graveurs italiens (*voy.* le *Manuel des curieux*, t. 5, p. 66). Tout ce qu'on sait de certain sur le maître au Caducée, c'est qu'il exerçait son art à Rome dans le même temps

que le célèbre Marc-Antoine, d'après lequel il a gravé quelques sujets libres. Ses estampes, dont on ne connaît qu'un petit nombre, sont fort rares et très-recherchées pour la finesse et la beauté du burin. Huber cite de ce maître neuf pièces : *Apollon et Diane*; — *Trois Hommes*; — deux *Stes Familles*; — *l'Adoration des Rois*; — *St. Jérôme écrivant*; — un *Batelier qui traverse une rivière*; — une *Femme tenant un enfant dans ses bras*, et enfin un *Sacrifice à Priape*, d'après Marc-Antoine. Florent-le-Comte lui attribue une *Ste. Catherine* et une *Judith* en pied, deux pièces oubliées par Huber. (*Voy. le Cabinet d'architecture*, etc., t. 1^{er}, p. 478.) W—s.

BACALLAR Y SANNA. Voyez ST-PHILIPPE (marquis de).

BACCELLI (JÉRÔME), d'une famille noble de Florence, naquit en 1514 ou 1515. Il joignit à l'étude de la littérature celle de la médecine, et y devint très-habile. Son mérite littéraire le fit recevoir dans l'académie florentine: il y récita, selon l'usage de cette académie, plusieurs leçons, et en fut créé consul en 1552. Il mourut à Florence en 1581. Il a laissé une traduction italienne de l'*Odyssée*, publiée après sa mort par son frère Raccio Baccelli, sous ce titre : *L'Odissea di Omero, tradotta in volgar fiorentino*, Florence, 1582, in-8°. Cette traduction, qui est en vers sciolti, libres ou non rimés, est dédiée par l'éditeur au grand-duc de Toscane, François 1^{er}. L'épître dédicatoire nous apprend que Baccelli, surpris par la mort, ne put mettre la dernière main à cette traduction; qu'il avait reçu ordre du grand-duc de traduire aussi l'*Iliade*, mais qu'il n'en avait pas encore achevé le 7^e livre lorsqu'il mourut. Baccio dédia au même grand-duc ce commencement de traduction de l'*Iliade*, mais ne le fit point imprimer. Cette dédicace et les premiers vers de la traduction ont été insérés, par le docteur Lami, dans le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Riccardi*. On conserve, dans cette même bibliothèque, le manuscrit original des sept livres, et celui de l'*Odyssée* entière. Ce qu'on a prétendu dans une note du 5^e volume de la *Biblioteca de Volgarizzatori*, que la traduction de l'*Iliade* par notre Baccelli existait entière en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican, est dépourvu de tout fondement. G—É.

BACCETTI (NICOLAS), Florentin, naquit vers l'an 1567. Il prit l'habit dans l'ordre de Cîteaux, et fut successivement abbé de plusieurs couvents de cet ordre. Il le fut, entre autres, de celui de la Miséricorde de Settimo, hors de Florence, dont il écrivit savamment l'histoire. Il mourut âgé de près de 80 ans, en 1647. Son principal ouvrage est cette histoire de l'abbaye de Settimo, publié, longtemps après sa mort, par le P. Malachie d'Inguimbart, de Carpentras, religieux du même ordre, théologien du grand-duc de Toscane, et depuis archevêque de Théodosie. Cette histoire, remplie de recherches curieuses, et accompagnée de notes et d'une préface de l'éditeur, est intitulée : *Nicolai Baccetti, Florentini, ex ordine Cisterciensi abbat, Septimiana Historiæ lib. 7*, etc., Rome, 1724, in-fol. G—É.

BACCHANELLI, appelé aussi BACCANELCIUS

(JEAN), médecin, né à Reggio, et qui florissait dans le 16^e siècle, ne mérite les souvenirs de la postérité que pour deux ouvrages : 1^o de *Consensu medicorum in curandis morbis libri quatuor*; 2^o de *Consensu medicorum in cognoscendis simplicibus liber*; imprimés ensemble, *Lutetiæ*, 1554, in-16; *Venetii*, 1558, in-8°; 1558, in-16; *Lugduni*, 1572, in-12. L'auteur y rapproche les sentences aphoristiques des anciens médecins grecs et arabes, sur les principaux points de pratique médicale, et, sous ce rapport, il a laissé une source assez précieuse et curieuse à consulter.

C. et A—N.

BACCHIDE. Voy. JUDAS MACHABÉE.

BACCHINI (BENOÎT), religieux bénédictin, et, l'un des plus savants littérateurs italiens de son temps, naquit de parents honnêtes, à San-Donino, dans le Parmésan, le 31 août 1651. Il étudia d'abord à Parme, sous les jésuites, prit ensuite l'habit de St-Benoît, et fit profession en 1668. De nouvelles études le rendirent très-savant dans toutes les parties de la théologie et de l'histoire ecclésiastique. La place qui lui fut donnée, de secrétaire de l'abbé de St-Benoît, à Ferrare, lui fournit l'occasion de passer successivement, avec cet abbé, à Venise, à Plaisance, à Pavie et à Parme; il se lia, dans toutes ces villes, avec les plus célèbres littérateurs. Ce fut aussi alors qu'il se livra avec succès à la prédication; mais, de retour à Parme, il obtint de quitter la chaire et le secrétariat, pour se donner tout entier à des études littéraires. Il apprit le grec, l'hébreu, et commença, peu de temps après, un journal devenu célèbre sous le titre de *Letterati d'Italia*. Il ne put cependant se refuser à remplir dans son ordre plusieurs emplois; mais dans toutes ses fonctions et dans tous ses voyages, il ne perdit aucune occasion d'augmenter ses connaissances et ses relations avec les hommes célèbres dans les lettres. Lorsqu'il était à Modène, le duc le choisit pour son bibliothécaire; et ce fut Bacchini qui commença à mettre de l'ordre dans les manuscrits de cette nombreuse bibliothèque, où ils avaient été jusqu'alors entassés et confondus. Il mourut à Bologne, le 1^{er} septembre 1721, le lendemain du jour où il avait atteint sa 70^e année. Il était de la plupart des académies italiennes, et prenait, dans celle des Arcades, le nom d'*Ereno Panormio*. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *Giornale de' Letterati*, 9 vol. in-4°, les cinq premiers à Parme, de 1686 à 1690, les quatre autres à Modène, 1692, 1695, 1696 et 1697. Il entreprit cet ouvrage à la prière et aux frais du P. Gaudence Roberti, de l'ordre des carmes, qui, de plus, lui fournissait tous les livres dont il avait besoin. Les sept premiers volumes furent faits ainsi, et ne portent point le nom de l'auteur; après la mort du P. Roberti, le libraire Capponi, de Modène, se chargea des dépenses du journal, mais il manqua bientôt aux engagements qu'il avait pris, et ce fut ce qui empêcha Bacchini de continuer ce travail. 2^o *De sistrorum Figuris ac Differentia.... ob sistrum romani effigiem communicatam, Dissertatio*, Bologne, 1691, in-4°. Cette dissertation, qui ne fut d'abord tirée qu'à 50 exemplaires, a été réimprimée par Jacques Tollius, avec

des notes et une dissertation nouvelle, Utrecht, 1696, in-4°; J.-G. Grævius l'a insérée dans le t. 6 de son *Thesaurus Antiquitatum romanorum*, p. 407. 3° *Anonymi Dialogi tres : de Constancia; de Dignitate lucunda; de Amore erga rempublicam*, Modène, 1691, in-12 : l'auteur n'a point mis son nom à ces trois dialogues; celui de l'éditeur est Jacques Cantello, géographe du duc de Modène. Le P. Bacchini les écrivit pour se consoler, lorsqu'il fut obligé de quitter Parme, en 1690. 4° *Dell' Istoria del monastero di S. Benedetto di Polirone nello stato di Mantova, libri cinque*, Modène, 1696, in-4°. Cette histoire remonte à l'an 1007; l'auteur y donne dans le plus grand détail la vie de la célèbre comtesse Mathilde, bienfaitrice de ce monastère, et il finit à l'époque de sa mort, en 1115, la première partie, la seule qu'il ait publiée. Quelques vérités énoncées dans le 1^{er} volume ayant déplu, dit le savant Mazzuchelli (*Gli Scrittori d'Italia*, t. 3, p. 10), à quelques-uns de ces hommes qui aiment à n'être pas démentis, cela empêcha la 2^e partie de paraître; mais elle s'est conservée en manuscrit. 5° *De ecclesiasticæ hierarchiæ Originibus Dissertatio*, Modène, 1703, in-4°. Dans cette dissertation, remplie de savantes recherches, le P. Bacchini se propose, selon le même savant, de prouver que le gouvernement ecclésiastique fut anciennement réglé sur le modèle du gouvernement civil; c'est-à-dire qu'on établit les métropoles de l'un dans celles de l'autre; le P. Nicéron l'avait dit le premier, et le témoignage d'un savant aussi exact que Mazzuchelli semblerait confirmer cette opinion. Cependant le système du P. Bacchini y est entièrement contraire. Il réfute, dans son 1^{er} chapitre, ceux qui ont soutenu que les apôtres placèrent les métropoles épiscopales dans les villes qui étaient métropoles du gouvernement civil. Il établit, dans le 2^e, que les apôtres, croyant d'abord que c'était aux Hébreux seulement qu'était destinée la prédication de l'Évangile, choisirent les villes d'Orient où se trouvait le plus grand nombre de Juifs pour y placer les principales églises, et que, dans leurs premières institutions, ils conformèrent la juridiction des évêques à celle des sanhédrins judaïques. L'auteur approfondit, dans ces deux chapitres, tout ce qui a rapport aux formes, aux divisions et subdivisions du gouvernement civil des Romains et du gouvernement religieux ou théocratique des Juifs à cette époque. Il y déploie, comme dans le reste de l'ouvrage, une érudition prodigieuse, et conduit par un fil chronologique très-bien suivi, de ce premier temps à celui où le chef des apôtres établit dans Rome le siège principal de la prédication de l'Évangile. De là, il démontre, dans sa 2^e partie, que le gouvernement hiérarchique des églises en Italie ne fut non plus réglé sur le gouvernement politique, ni dès le temps de Constantin, ni aux 4^e et 5^e siècles. Ce système, contraire aux idées le plus généralement reçues, a été fortement combattu; mais il est tel, et on le trouve très-clairement analysé dans les t. 22 et 25 du *Giornale de' Letterati d'Italia* de Venise, 1715 et 1716. Il est singulier que le P. Nicéron, qui a tiré de ces deux articles celui

qu'il a donné du P. Bacchini, ait pris, au sujet de cet ouvrage, le contrepied de ce que disent les journalistes d'Italie; et il l'est plus encore que Mazzuchelli, qui ne croit pas ordinairement sur parole, et qui cite dans son article les journalistes d'Italie et Nicéron, ait aveuglément suivi ce dernier. Nous nous sommes étendus sur cet article, pour faire voir avec quelle attention et quelle défiance il faut s'appuyer sur les témoignages les plus authentiques et sur les plus respectables autorités. Le P. Bacchini a laissé plusieurs autres ouvrages imprimés et un très-grand nombre qui sont restés inédits. On distingue, parmi les premiers, sa propre vie, écrite en latin, imprimée pour la première fois dans le t. 54 du *Giornale de' Letterati*, année 1723, et ensuite avec les *Lettere polemiche* du même P. Bacchini, *contra il signore Giacomo Picenino*, etc., Altorf (Milan), 1758. G—É.

BACCHIUS DE TANAGRE, disciple d'Hérophile et l'un des plus illustres représentants de l'école médicale d'Alexandrie, ne nous est connu que par quelques fragments épars de ses ouvrages et par quelques citations isolées d'Apollonius de Citium, d'Érotien, de Cælius Aurelianus et de Galien. Cette pénurie de documents est pour nous un motif de les recueillir avec le plus grand soin, afin de sauver de l'oubli ces grands noms de la science antique, qui ne sont connus que des érudits de profession. On ignore absolument l'époque précise de la naissance et de la mort de Bacchius; on sait seulement par Érotien (*Glossaire*, p. 8, éd. de Franz) qu'il était contemporain de Philinus de Cos, lequel avait été auditeur d'Hérophile (voy. *Introd. seu med.; lib. attrib. Galen.*, cap. 4); d'où il faut conclure que le médecin de Tanagre florissait entre les années 300 et 250 avant J.-C. Nous ne savons pas sur quel fondement Fabricius (voy. sa *Bibl. græc.*, t. 3, éd. de Harless, p. 646 et t. 13, éd. de 1726, p. 98), s'appuie pour ranger Bacchius dans la secte des empiriques. Comme preuve indirecte de l'inexactitude de cette assertion, on aurait déjà à invoquer les attaques que Philinus, fondateur de cette secte, a dirigées contre lui. Mais nous savons de plus, par le témoignage positif de Galien (voy. *de Differ. pulsuum*, lib. 4, cap. 5 et 6, éd. de Kühn, t. 8, p. 752), que Bacchius était un hérophiléen, et qu'à ce titre il appartenait à la secte des rationalistes dont Hippocrate était regardé comme le père (voy. *Introd. seu medicus*, cap. 4). Dans un autre passage (*Com. in Aphoris.*, 7^e sect., aph. 70), il sépare nettement Bacchius des empiriques (1). Dans un livre faussement attribué à Galien,

(1) Il paraît, d'après Schulze (*Hist. med.* p. 582, *Lipsiæ*, in-8°, 1728), qui s'étonnait aussi de voir Bacchius placé parmi les empiriques, que c'est précisément ce passage de Galien qui a égaré les historiens. A la vérité, ce passage est altéré dans les textes imprimés; mais il faut évidemment admettre la correction proposée par Schulze lui-même et adoptée par M. Littré (*Œuvr. d'Hipp.*, t. 1, introd., p. 84 et 85). Du reste, nous avons retrouvé dans le manuscrit grec 1884, copié par Manuel Grégoropyle en 1405, des traces certaines de la bonne leçon. Il y a lieu de s'étonner que Fabricius n'ait pas fait cette correction pour Bacchius, puisqu'il en avait fait une toute semblable pour Zénon. (Voy. sa *Biblioth. græc.*, t. 13, p. 454.)

dans les *Definitiones medicæ* (def. 220), Bacchius est également appelé *hérophiléen*. Apollonius de Citium, dans son commentaire sur le traité *des Articulations* d'Hippocrate (p. 4, édit. de Dietz), range évidemment le médecin de Tanagre dans cette secte à laquelle il se plaît à prodiguer le blâme. Du reste, nous pourrions invoquer le témoignage de Bacchius lui-même, qui, dans un passage d'un de ses écrits, passage rapporté par Galien (*de Different. pulsuum*, lib. 4, cap. 11, éd. de Kuhn, p. 749), semble se placer parmi les hérophiléens. — Au temps de l'école médicale d'Alexandrie, la collection hippocratique était l'objet de nombreux commentaires et de travaux philologiques. Bacchius fut un de ceux qui s'appliquèrent avec le plus de succès à étudier cette vaste encyclopédie médicale si remplie d'obscurités et de difficultés de tout genre. Galien nous apprend (*Com. 1 in Hipp. de Officina, in proem.*) qu'il n'embrassa pas cette collection dans son ensemble comme le firent les empiriques Zeuxis et Héraclide de Tarente, mais qu'il s'attacha particulièrement aux traités les plus difficiles. Parmi ces commentaires, le même Galien nomme celui sur le traité de l'*Officine du médecin*, celui sur les *Aphorismes* (*Com. 7 in Aph.*, n° 70), enfin celui sur le 6^e livre des *Epidémies* (1) (*Com. 1 in Epid.*, lib. 6, in *proem.*). Bacchius avait donné une édition recherchée du 5^e livre des *Epidémies* et peut-être de plusieurs autres livres hippocratiques (voy. Gal., *Com. 2, in Epid.*, lib. 3, texte 3). Outre ces travaux philologiques, il avait aussi composé un lexique des mots contenus dans les ouvrages d'Hippocrate. Erotien (*Gloss.*, p. 8) nous apprend que cet ouvrage était divisé en 3 livres, qu'il était intitulé *des Dictions*, et que l'auteur s'était souvent servi du témoignage des poètes pour le rédiger : il le cite avec une grande déférence, en plus de vingt endroits de son *Glossaire*. On trouve aussi dans les manuscrits quelques-unes de ces explications. M. Littré en a rapporté une d'après le manuscrit 2254. Nous en avons retrouvé nous-mêmes une autre dans ce même manuscrit, relative au 1^{er} livre des *Prorrhétiques*. Galien qui, dans la préface de son *Glossaire* (p. 404 et 408, éd. de Franz), fait allusion au traité *des Dictions*, nous apprend qu'à l'exemple d'Hérophile, Bacchius ne s'était occupé que des mots obscurs, et qu'il en avait omis un certain nombre, surtout pour les livres apocryphes. On prétendait, ajoute-t-il, que le grammairien Aristarque lui avait fourni beaucoup d'exemples. M. Littré a parfaitement démontré (*Œuv. d'Hipp.*, t. 1^{er}, p. 87) que cette opinion était absolument dénuée de preuves. Epicleuste le Crétois, et après lui Apollonius le Serpent, firent un abrégé du livre *des Dictions*, et le mirent en ordre. L'ouvrage original a été attaqué par Philinus de Cos, dans un écrit en 6 livres, et plus tard par Héraclide de Tarente, dans

un écrit en 5 livres. Dioscoride Phocas, dans un ouvrage en 7 livres, combattit à son tour Bacchius, ses abrégiateurs, et ceux qui, avant le médecin de Tanagre, s'étaient occupés de travaux philologiques sur Hippocrate (voy. Erotien, p. 8 et 10). Enfin Apollonius de Citium (*loc. cit.*, p. 4 et 10) censure avec rigueur quelques-unes des explications contenues dans le livre *des Dictions*. Comme on le voit, les jugements sont très-divers sur cet ouvrage. D'un côté, Erotien qui l'approuve presque toujours, Galien qui paraît en faire cas ; et d'un autre, Philinus, Héraclide et Apollonius qui l'attaquent avec force ; ainsi, à toutes les époques, l'histoire de la science nous présente le triste spectacle de discussions partiales et haineuses, de véritables discords, que l'esprit de secte et de parti entretient sans cesse parmi les hommes que l'intérêt de la vérité devrait toujours réunir. Quant à nous, qui avons étudié toutes les explications de Bacchius conservées dans les manuscrits ou rapportées par Erotien, nous sommes pleinement de l'avis de ce dernier. Galien cite encore deux autres ouvrages de Bacchius, un *Építome du poulx*, dont il rapporte un passage (1) (voy. *de Differ. puls.*, lib. 4, cap. 10), et un recueil de leçons particulières dont il y avait probablement deux séries (ibid., cap. 6 et 10). On trouve aussi dans un ouvrage de Galien : *de Compos. medicam. per genera* (lib. 7, t. 13, p. 987, éd. de Kühn), la formule d'un médicament inventé par Bacchius, et dont César Auguste se servait comme d'un remède souverain contre la sciaticque. Haller (*Biblioth. med.*, t. 1^{er}, p. 128) avance, mais sans en fournir la preuve, que Bacchius avait écrit un ouvrage sur Hérophile et sur sa secte. On voit seulement, par le passage de l'*Építome du poulx*, qu'il s'était beaucoup occupé des définitions des hérophiléens. Enfin Cælius Aurelianus (*Morb. chron.* lib. 2, cap. 10, p. 590, éd. d'Almel.) rapporte la division que Bacchius admettait pour les hémorragies. Avec Erasistrate, il reconnaissait des hémorragies par rupture, par putréfaction (corrosion des vaisseaux) ; par osculation ou anastomose (c'est-à-dire par l'extrémité des vaisseaux), et il ajoutait celles par expression ou exsudation (exhalation) : pour établir cette dernière espèce, il invoquait l'exemple des gencives, d'où il s'échappe du sang sans aucune solution de continuité, et celui des appareils de fractures, qu'on retire souvent tachés de sang sans qu'il existe cependant de blessure. La science moderne a confirmé l'opinion de Bacchius. — Il y a encore plusieurs autres BACCHIUS, dont on peut voir la liste dans Fabricius (*Biblioth. græc.*, éd. de Harless, t. 3,

(1) Palladius, qui vivait dans le 7^e ou le 8^e siècle après J.-C., a aussi écrit un commentaire sur le 6^e livre des *Epidémies* ; il parle d'un grand nombre de commentateurs ; mais nous n'y avons pas trouvé le nom de Bacchius : son commentaire était-il déjà perdu, ou Palladius y fait-il allusion sans le nommer ? C'est ce qu'il serait difficile de décider.

(1) Bacchius définissait le poulx un mouvement de diastole et de systole qui s'opère en même temps dans toutes les artères. Ailleurs il dit : le poulx est la diastole des artères ou de la partie artérielle du cœur. Ailleurs encore : le poulx et toute affection du poulx se passe dans les artères et dans le cœur. Les partisans d'Erasistrate combattirent cette définition avec acharnement, mais Galien les désapprouve formellement, et il proclame que la vérité est du côté de Bacchius. Il ajoute que c'est seulement dans le cas de maladie que les artères cessent de battre en même temps (voy. *de Differ. pulsuum*, lib. 4, cap. 6 et 10). Les modernes ne sont pas encore bien fixés sur ce point. (Voy. Burdach, *Physiol.*, trad. franç., t. 6, p. 234-235.)

p. 646. Nous mentionnerons seulement BACCHIUS de Milet, dont les ouvrages ont servi à Pline, et qui, d'après les témoignages de Columelle et de Varron (*lib. 1, cap. 1*), avait écrit sur l'agriculture. (*Voy. Fabricius, loc. cit.*) L'éditeur d'Erolien (p. 624, *in Insl. auct.*) serait porté à le regarder comme le même personnage que Bacchius de Tanagre. D—B—G.

BACCHIUS, surnommé L'ANCIEN, auteur d'un ou même de deux petits traités sur la musique écrits en langue grecque, vivait sous Constantin I^{er}, autant du moins que l'on en peut juger par huit vers tirés d'un manuscrit où se trouvent ses ouvrages, et que Meibom a publiés en 1652. On ignore d'ailleurs le lieu de sa naissance, et l'on ne sait rien sur sa vie. Son premier traité est intitulé : *Introduction à l'art musical*. Ce livre offre l'exposition des éléments de la musique grecque par demandes et par réponses ; tout y est d'un sens précis et d'une clarté parfaite ; en un mot, ce petit écrit est assurément ce que nous possédons de plus net et de plus pratique sur la musique des anciens. Toutefois il n'est pas probable que Bacchius l'ait composé dans la forme sous laquelle nous le connaissons ; peut-être les réponses ont-elles été textuellement extraites d'un ouvrage appartenant à cet auteur, mais c'est vraisemblablement un écrivain postérieur qui aura posé les questions. Cette hypothèse expliquerait un certain manque d'ordre dans la distribution des matières, et plusieurs répétitions qu'on est étonné de rencontrer dans un opuscule aussi peu étendu. Tel que nous l'avons et d'après la manière dont il est conçu, il semble avoir été destiné aux écoles publiques du Bas-Empire. Bacchius suit en général la doctrine d'Aristoxène, quoiqu'il n'adopte que sept modes ou espèces d'octaves, d'où l'on peut conclure qu'il est plus ancien que Manuel Bryennius, qui admet le 8^e mode ou hypermixolydien, et donne à tous les modes une dénomination évidemment plus moderne. Le second traité attribué à Bacchius par plusieurs manuscrits porte le même titre que le premier, mais n'est point comme l'a prétendu M. Fétis (*Biographie universelle des musiciens*, t. 11, p. 5), une seconde partie de celui-ci : c'est un ouvrage tout à fait distinct quant au fond et quant à la forme ; pour le reconnaître, il suffisait de s'apercevoir qu'il était écrit en discours suivi et non plus par demandes et par réponses. Plus des deux tiers de cet écrit se retrouvent, à peu de variantes près, dans le 6^e chapitre du 2^e livre des *Harmoniques* de Manuel Bryennius ; or l'ouvrage de cet auteur n'étant, dans sa plus grande partie, qu'une réunion d'extraits : il est naturel qu'en cette occasion il ait encore été copiste ; peut-être même, ainsi que le soupçonne M. Bellermann, le second traité attribué à Bacchius est-il lui-même tiré de quelque écrivain plus ancien. Quoi qu'il en soit, ce livre est loin d'avoir à nos yeux la même importance que la première *Introduction*. Dans la partie que Bryennius n'a pas reproduite, il est surtout parlé des rapports mathématiques des intervalles, et dans tout le livre, qui ne forme d'ailleurs que quelques pages, l'auteur traite principalement les parties qui, d'après l'idée que nous nous-faisons aujourd'hui

de la musique, ne sont plus qu'accessoires. On trouve des manuscrits de Bacchius dans les principales bibliothèques de l'Europe. Celle du roi, à Paris, en possède cinq sous les numéros 2456, 2458, 2460, et 3027 des manuscrits in-fol. et 2552 des in-4^e ; aucun d'eux ne paraît être fort ancien et tous semblent provenir d'une source unique. Les numéros 2456 et 3027 ne contiennent que le plus important des deux traités dont le texte a été publié, pour la première fois, par le P. Mersenne, dans ses *Quæstiones celeberrimæ in Genesim*, Paris, 1623, in-fol. A peine avait-il paru que l'imprimeur F. Morel en donnait une version latine en un petit volume in-8^o de 24 pages devenu fort rare. Meibom reproduisit le texte avec une nouvelle traduction latine, et des notes dans ses *Antiquæ musicæ Auctores septem*, 2 vol. in-4^o, Amsterdam, 1652. Le manuscrit dont il se servit, et qui est maintenant en Angleterre, avait appartenu à Joseph Scaliger, et contenait aussi le second traité et divers fragments que Meibom se proposait de publier plus tard, projet qu'il n'a jamais exécuté. Ce n'est que récemment que M. Frédéric Bellermann, docteur en philosophie et professeur au gymnase de Berlin, a fait imprimer, pour la première fois, le second ouvrage de Bacchius, avec un autre traité ou fragment anonyme, sous le double titre : *Anonymi Scriptio de musica. Bacchii senioris Introductio artis musicæ*, Berlin, 1841, in-4^o. Le texte grec n'est point accompagné d'une version latine, mais on y trouve des notes utiles, et les variantes tirées des trois manuscrits de Paris et de deux manuscrits de la bibliothèque royale de Naples rapprochés du texte de Bryennius donné par Wallis. Quatre ans après avoir publié ses *Quæstiones in Genesim*, Mersenne avait donné une traduction française de la première introduction de Bacchius, et l'avait insérée dans son *Traité de l'harmonie universelle*, publié en 1627, in-8^o, sous le pseudonyme du sieur de Sermes, p. 93 à 106. Meibom, qui reçut cette traduction lorsque son travail était déjà terminé, la traite avec assez peu d'estime ; il s'étonne qu'un homme qui s'est illustré par tant d'ouvrages sur la musique ait pu tomber dans de si graves erreurs. M. Fétis (*Biogr. univ. des music.*) dit que si elle n'est pas bonne, elle a du moins l'avantage d'être complète et de contenir ce qu'il croit être la seconde partie de Bacchius ; cette assertion n'a aucun fondement : Mersenne a traduit seulement ce qu'il avait précédemment publié dans ses *Quæstiones*. Il existe une autre traduction française de cette même portion du travail de Bacchius, qui est due à Guillaume-André Villoteau (*voy. son article*) : elle est déposée à Paris dans la bibliothèque du Conservatoire de musique. Enfin, en 1841, avant la publication de M. Bellermann, M. Vincent lisait à l'académie des inscriptions et belles-lettres un mémoire relatif à la musique des Grecs, dans lequel il examinait, entre autres choses, la partie alors encore inédite des ouvrages de Bacchius, et annonçait l'intention de la publier prochainement. J. A. DE L.

BACCHYLIDE, lyrique grec, né à Joulis, dans l'île de Céros, était neveu du fameux Simonides, et

florissait vers la 77^e olympiade (468 ans avant J.-C.). Il composa des odes, des hymnes, des dithyrambes, des poésies érotiques et des épigrammes. Stobéc nous a conservé une partie d'un beau pan de Bacchylide adressé à la paix. Le scolaste de Pindare nous apprend, dans son commentaire sur les *Pythiques*, qu'Hieron préférait les poésies de Bacchylide à celles de Pindare lui-même; et l'empereur Julien faisait un cas particulier de sa morale. Comme poète, il mérita l'honneur d'être imité par Horace, qui lui doit entre autres l'idée de sa belle ode *Pastor quum traheret*, etc. Les fragments qui nous restent de lui sont écrits en dorien et en ionien. Ils ont été recueillis par Néander, H. Estienne, Fulvius Ursinus, Brunck (*Analeeta græca*, t. 1^{er}, p. 49). On les trouve à la suite des œuvres de Pindare, Anvers, 1567, in-12. Ils ont été traduits en latin et publiés avec le texte grec par M. Frédéric Nene, sous ce titre : *Bacchylidis Cei Fragmenta*, Berlin, 1822, in-8°. M. Ernest Faleonnet en a donné une traduction française dans le vol. des *Petits Poètes grecs*, du *Panthéon littéraire*. A—D—R.

BACCI (ANDRÉ), médecin et philosophe célèbre, né à San-Elpidio, dans la Marche d'Ancône, florissait vers la fin du 16^e siècle. Il fut médecin du pape Sixte-Quint, et professa publiquement la botanique à Rome, depuis 1567 jusqu'en 1600. Il passe pour avoir été très-savant dans la théorie de son art, mais peu exercé dans la pratique. Rarement appelé par les malades, il gagnait si peu de son état, qu'étant accablé de dettes, il fut enfin recueilli dans la maison du cardinal Asagne Colonne, qui voulut sans doute s'attacher un érudit, plutôt qu'un médecin. On croit qu'il mourut dans les premières années du 16^e siècle. Il a laissé les ouvrages suivants : 1^o *del Tevere, della natura e bontà dell' aque, e dell' inondazioni*, lib. 2, Rome, 1558, in-8°; le même ouvrage, en 3 livres, Venise, Alde, 1576, in-4°; Rome, 1599, in-4°. 2^o *Discorso dell' aque Albule, Bagni di Cesare Augusto a Tivoli*, etc., Rome, 1564, in-4°; ibid., 1567, in-4°. 3^o *Discorso dell' Alicorno, della natura dell' Alicorno e delle sue eccellentissime virtù*; ce discours, dont la seconde édition parut avec d'autres opuscules, Rome, 1587, avait été imprimé seul longtemps auparavant, puisqu'il en fut publié une traduction latine, Venise, 1566 et 1586, in-4°, et qu'il y en eut deux éditions en italien, Florence, 1573, in-4°, et 1582, in-8°. 4^o *De Thermis lib.* 7, Venise, 1574, in-fol. : ce savant ouvrage a été réimprimé plusieurs fois; le 7^e livre, qui traite de *Thermis veterum*, a été inséré par Grevius, t. 12 de son *Thesaurus Antiquit. roman.* 5^o *Tabula simplicium medicamentorum*, Rome, 1577, in-4°. 6^o *Tabula in qua ordo universi et humanarum scientiarum prima monumenta continentur*, Rome, 1581. 7^o *Delle 12 Pictre preziose che risplendevano nella veste sacra del sommo sacerdote*, Rome, 1581, in-4°. 8^o *De naturali vinorum Historia, de Vinis Italie, et de Conviitiis antiquorum*, lib. 7; accessit de factitiis ac cerevisiis, deque Rheni, Gallie, Hispaniæ et de totius Europæ vinis, etc., Rome, 1596, in-fol., ouvrage réimprimé plusieurs fois, et cependant assez rare. 9^o *Della Gran Bestia*

della dagli antichi Alec e delle sue proprietà, Rome, 1587, in-4°, avec plusieurs autres opuscules du même auteur. 10^o *Trattato delle gemme e pietre preziose, nella sacra Scrittura riferite* : on ignore la date de l'édition italienne de cet ouvrage; il fut traduit en latin et imprimé, Francfort, 1605, in-8°; ibidem, 1645. 11^o *De venenis et antidotis Prolegomena*, Rome, 1590, in-4°. 12^o *L'Origine dell' antica città Cluana, che oggi è la nobil terra di Sant' Elpidio*. Cet ouvrage ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur, dans un recueil de mémoires historiques sur l'ancienne ville de Cluana, Macerata, 1692 et 1716, in-4°. Il a été réimprimé depuis avec plus d'exactitude et de soin sous le titre de *Notizie dell' antica Cluana*, etc., 1716, in-4°. G—É.

BACCIO DA MONTE-LUPO, étudia la sculpture sous Laurent Ghiberti. Dans sa jeunesse, livré à tous les plaisirs, il s'occupait fort peu de son art; mais, arrivé à l'âge mûr, il travailla avec ardeur, et réussit contre toute espérance. On eût, parmi ses ouvrages, une belle statue de St. Jean-Baptiste, qu'il coula en bronze pour l'église d'Or San Michele, à Florence; elle lui fut payée 540 florins; il est surtout connu par un nombre infini de crucifix ciselés en bois, d'une grande proportion, et qu'il envoyait dans tous les pays. A l'occasion de l'entrée du pape Léon X à Florence, Baccio construisit un arc de triomphe en charpente, avec des ornements et des figures en terre cuite. Il alla ensuite se fixer à Lucques, où il exécuta beaucoup d'ouvrages de sculpture et d'architecture. Il mourut dans cette ville, à l'âge de 88 ans, vers l'an 1535, et fut enterré dans l'église de San-Paulino, qu'il avait construite et ornée avec beaucoup de goût et de richesse. Baccio laissa plusieurs enfants. — Son fils Raphaël de MONTE-LUPO eut aussi de grands succès dans la sculpture, et surpassa même son père. Il travaillait la cire, la terre, le marbre et le bronze. Il fut employé, par Antoine de San-Gallo, pour les ornements de la Santa Casa de Lorette, et par Michel-Ange, à St-Pierre de Rome, et à la librairie de St-Laurent, à Florence. Il exécuta aussi à Rome, et sur les dessins de Michel-Ange, deux figures du mausolée de Jules II, qu'on voit dans l'église de St-Pierre-aux-Liens. Raphaël de Monte-Lupo travaillait avec la plus grande facilité; lors du voyage de Charles-Quint en Italie, il modela en terre, dans l'espace de cinq jours, deux figures colossales de fleuves, pour décorer l'extrémité du pont de la Trinité, à Florence, et, pour le même sujet, il avait déjà orné le pont St-Ange, à Rome, de quatorze figures de stuc. Il exécuta en marbre l'ange, de neuf pieds de proportion, qui surmontait la tour carrée du milieu du château St-Ange. Cette statue, érigée en mémoire d'un miracle de St. Grégoire, ayant été frappée plusieurs fois de la foudre, fut coulée de nos jours en bronze, par un nommé Giordani. Baccio érigea ensuite le tombeau du pape Léon, avec sa statue, dans l'église de Ste-Marie della Minerva. Enfin, après avoir exécuté une quantité d'autres travaux, tant de sculpture que d'architecture, il se retira à Orviete, où il termina ses jours dans un repos philosophique. Les ouvrages

de cet artiste sont peu étudiés, et l'on y remarque trop l'imitation de Michel-Ange. C—N.

BACCIO DELLA PORTA, plus connu sous le nom de FRA BARTOLOMEO DI SAN-MARCO, ou du FRATE, né en 1469, à Savignano, près de Prato en Toscane, vint fort jeune à Florence, chez des parents qui demeuraient à la porte St-Pierre Gattolino, d'où lui vient le nom de *Baccio della Porta*. Il étudia d'abord dans l'atelier de Cosimo Rosselli ; en peu de temps, il y fit de grands progrès, se lia d'amitié avec Albertinelli, son condisciple, qui avait saisi parfaitement sa manière, et avec lequel il exécuta beaucoup de petits tableaux très-terminés, pour des tabernacles et des oratoires. L'étude des ouvrages de Léonard de Vinci lui donna cette belle et grande manière, cette puissance de coloris et de relief qui distinguent ses autres ouvrages. Ce fut à cette époque qu'il entreprit la célèbre fresque du cimetière de l'hôpital de Ste-Marie Nuova, représentant le jugement dernier, et qui fut achevée par Albertinelli. Séduit par les prédications de Savonarole, il quitta tout pour le suivre, et s'enferma, avec un grand nombre de ses partisans, dans le couvent de St-Marc, lorsque ce fougueux prédicateur, qui les avait excités à la révolte, fut poursuivi par la justice ; les moines refusant de le livrer, on fit le siège du couvent. Baccio, épouvanté, fit vœu d'entrer en religion s'il échappait à un si grand danger, et Savonarole ayant été enlevé de vive force et mis à mort, le peintre scrupuleux prit, en 1500, l'habit de St-Dominique, dans le même couvent, et se fit appeler *fra Bartolomeo*. Cet événement avait tellement ébranlé son imagination, qu'il resta quatre ans sans vouloir toucher ses pinceaux, et ne les reprit même, à la prière des religieux, que pour les consacrer à des objets de dévotion. Dès lors, et pendant treize ou quatorze ans qu'il vécut encore, il fit des progrès si rapides, que ses derniers tableaux ont été attribués à Raphaël. Ce prince de la peinture était venu, en 1504, à Florence ; il contribua en effet, par son exemple et ses conseils, au succès du Frate ; ils firent même un noble échange de leurs connaissances ; celui-ci apprit la perspective de son jeune ami et lui donna des leçons de coloris. Quelques années après, Fra Bartolomeo, attiré à Rome par la renommée de Michel-Ange et de Raphaël, rendit justice aux talents de ses rivaux, et eut la modestie bien rare de reconnaître l'infériorité des siens. De retour à Florence, il exécuta plusieurs tableaux d'église, et, pour répondre à ses détracteurs, qui prétendaient qu'il ne savait pas faire la figure en grand, il exécuta son *St. Marc*, dont le caractère est tellement grandiose, indépendamment de sa proportion colossale, qu'on l'a comparé, pour le style, à un ouvrage antique grec. Le musée du Louvre possède cet étonnant tableau. Ses envieux le défièrent encore de faire une figure nue, et, contre leur attente, ils mirent le sceau à sa réputation, en lui faisant produire son *St. Sébastien*, dont le dessin, le coloris et la vérité étaient si parfaits, que cette figure, placée dans l'église de St-Marc, devenant l'objet spécial de l'admiration des femmes, tant de ferveur alarma les religieux, qui

enlevèrent ce tableau et l'envoyèrent en France à François 1^{er}. On peut appeler Fra Bartolomeo le précurseur de Raphaël, et il serait peut-être devenu son émule, s'il eût eu les mêmes occasions de faire valoir ses talents. Son style a de la sévérité et de l'élévation ; il est néanmoins très-gracieux dans ses figures jeunes. Son coloris a beaucoup de force et d'éclat ; il approche de celui du Titien et du Giorgion, et, pour l'empâtement et le fondu (*sfumatezza*), il le cède à peine aux meilleurs coloristes lombards. Il est surtout le créateur de la belle manière de draper, et les artistes lui doivent une éternelle reconnaissance pour leur avoir montré l'usage du mannequin à ressorts. Aussi personne, avant lui, ne sut jeter les draperies avec autant de vérité, mieux accuser le nu sans sécheresse, et donner aux plis autant de souplesse et d'abandon. Baccio aimait aussi beaucoup la musique. Aussi laborieux que désintéressé, il abandonnait le fruit de ses travaux à son couvent. Il mourut en 1517, à 48 ans, et son dernier tableau, qui n'était qu'une ébauche en grisaille, est un exemple de sa manière d'opérer et un chef-d'œuvre de l'art. On peut le comparer à ces modèles de terre dans lesquels, selon Winckelmann, on reconnaît l'empreinte du génie des grands sculpteurs, mieux qu'on ne peut le faire lorsque le marbre est terminé. Fra Bartolomeo eut pour élèves Cecchino del Frate, Benedetto Ciamfanini, Gabriel Rustici, et Fra Paolo de Pistoie. Ce dernier hérita de ses dessins. C—N.

BACELLAR (ANTOINE BARBOSA), célèbre jurisconsulte, historien et poète portugais, né à Lisbonne, en 1610. Les poésies qu'il publia en 1635, lorsqu'il ne comptait pas encore vingt-cinq ans, lui firent une très-grande réputation parmi ses compatriotes, et l'on voit, par les ouvrages de ses contemporains, qu'ils s'attendaient à avoir en lui un poète du premier ordre. Peut-être aurait-il satisfait leur attente, si la révolution de Portugal n'eût éclaté cinq ans après. Contre l'ordinaire des jeunes gens qui décèlent un génie poétique, il s'était adonné avec ardeur à l'étude de la jurisprudence ; et immédiatement après la révolution, en 1641, il publia une très-bonne défense du droit de la maison de Bragance au trône de Portugal. Ces sortes d'allégations de droit jouaient un grand rôle dans la diplomatie du 17^e siècle. Son livre plut à la cour, et lui ouvrit la carrière des dignités et de la fortune. Dès lors les espérances qu'il avait données pour la poésie s'évanouirent. Il publia seulement deux ouvrages historiques, qui ne manquent pas de mérite : l'un sur la guerre du Brésil et l'expulsion des Hollandais de ce continent ; l'autre sur la belle campagne du marquis de Marialva, contre les Espagnols, en 1639. Le premier de ces ouvrages a été traduit en italien, par un anonyme ; le second, en bon latin, par Alexis Collotes de Jantillet. Bacellar mourut à Lisbonne, en 1663, à l'âge de 53 ans, généralement regretté. Il a laissé des ouvrages manuscrits d'histoire et de jurisprudence, imparfaits, qui font voir que, si sa vie ne se fût pas terminée sitôt, il aurait laissé une bien plus grande réputation. C'est ce qui a fait graver sur son tombeau

les paroles de l'Écriture : *Dum adhuc ordire, succidit me*. Ses poésies ont été toutes recueillies par Pereira da Silva, quelques années après sa mort. Elles sont presque toutes dans le genre lyrique. On y trouve parfois des tournures et même des idées recherchées; mais les expressions en sont toujours pures et poétiques. La pièce principale est intitulée : *Sandades de Lydia*. C—S—A.

BACH (JEAN-SÉBASTIEN), né à Eisenach, le 21 mai 1685 (1), fit ses études à Lunebourg, fut successivement musicien du duc de Weimar, organiste à Mulhausen, et maître de chapelle du prince d'Anhalt-Coethen, jusqu'en 1737, où il obtint à Leipsick le titre de compositeur de la cour de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Comme organiste et claveciniste, Sébastien Bach n'avait de son temps aucun rival. Son père, aussi musicien, avait été forcé, pour cause de religion, de quitter Presbourg, sa ville natale, et était venu s'établir en Allemagne, où il fut la tige d'une famille d'où sont sortis plus de cinquante musiciens distingués. Jean-Sébastien Bach devait un jour, en 1717, à Dresde, lutter, sur le forté-piano, avec le célèbre pianiste français Marchand; celui-ci, pressentant sa défaite, quitta la ville avant le concert, pour en éviter la publicité. Bach excellait dans le contre-point : ses compositions sont pleines d'originalité et d'énergie; son harmonie est savante, sa mélodie neuve et riche, mais souvent peu agréable : il a laissé plusieurs morceaux de musique d'église, et beaucoup de musique de piano. Cet artiste succomba à une attaque d'apoplexie le 28 juillet 1750, à l'âge de 65 ans. Il eut onze fils, tous distingués dans leur art, mais dont quatre surtout s'y sont acquis un grand nom (2). — 1° Guillaume-Friedmann

(1) Le 21 mars et non le 21 juin. Jean-Sébastien a été le plus célèbre des artistes de premier ordre qu'a produits, pendant près de deux cents ans, l'illustre famille des Bach; mais, avant lui, ce nom avait déjà de la renommée. Le véritable chef de la famille fut Veit Bach, boulanger de Presbourg, qui avait embrassé la religion protestante, et fut forcé de quitter cette ville vers le milieu du 16^e siècle. Il alla s'établir dans un village de Saxe-Gotha, où il se fit meunier. Là, il employait ses moments de loisir à chanter en s'accompagnant de la guitare. Il communiqua le goût de la musique à ses deux fils; Hans, l'aîné, unit à la profession de musicien l'état de tapissier, et continua d'habiter le village où s'était réfugié son père; il laissa trois enfants mâles dont le second, né en 1615, obtint l'emploi de musicien de cour et de ville, fut un organiste distingué, et laissa plusieurs pièces pour son instrument conservées dans les Archives des Bach. Il mourut en 1661, laissant trois fils, dont le second, Jean-Ambroise, possédait aussi un talent remarquable comme organiste, et remplissait à Eisenach le même emploi que son père; il fut le père de Jean-Sébastien. Les frères de Jean-Ambroise et leurs fils avaient également embrassé la profession musicale. J.-A. DE L.

(2) Bach mourut à Leipsick, le 30 juillet 1750; il était aveugle depuis plus d'un an. Dix jours avant sa mort, il recouvra la vue, mais, peu d'heures après, fut frappé d'apoplexie suivie d'une fièvre inflammatoire qui le conduisit rapidement au tombeau. Peu de musiciens ont écrit autant que Bach; mais, au temps où il vivait, on publiait en Allemagne fort peu de musique; aussi n'a-t-on connu de son vivant qu'un petit nombre de ses productions. Depuis sa mort, quelques amis de l'art ont recueilli et fait connaître plusieurs chefs-d'œuvre de ce grand compositeur. L'œuvre de Bach se compose : 1° d'exercices de tout genre pour le clavecin, parmi lesquels on connaît surtout le recueil intitulé *Die Kunst der Fuge* (l'art de la fugue), qui fut son dernier ouvrage; 2° d'une quantité innombrable de musique d'orgue; 3° de pièces pour divers instruments; 4° d'une infinité de morceaux d'église conçus souvent dans les plus grandes dimensions, par exemple avec deux orchestres et double ou triple chœur. Telle est, entre autres, la *Passion d'après l'évangile de saint Matthieu*, in-

BACH, l'aîné, né en 1710, à Weimar, maître de chapelle titulaire du duc de Hesse-Darmstadt, mort à Berlin, le 1^{er} juillet 1784, passait pour un des harmonistes les plus savants et des organistes les plus habiles de l'Allemagne; il publia, en 1778, six *Fugues pour le piano*. C'était aussi un bon mathématicien. — 2° Charles-Philippe-Emmanuel BACH, né en 1714, entra, en 1738, dans la musique du prince royal de Prusse, depuis Frédéric II, et fut appelé à Hambourg, en 1767, pour y remplir la place de directeur d'orchestre, vacante par la mort de Telemann : il s'en acquitta avec succès, jusqu'à sa mort, arrivée le 14 décembre 1788. Ses compositions, pleines d'originalité et de science, sont fort goûtées par les Allemands, qui y admirent un caractère vraiment national; il exécutait sur le piano avec un rare talent, et ce qu'il a écrit sur ce sujet est fort estimé : *Essai sur la véritable manière de jouer du piano, avec des exemples et six sonates*, deux parties in-4° (1), 1755-61 et 87. Il a composé un grand nombre de morceaux de musique, entre autres des *Airs pour les cantiques sacrés de Gellert*, Berlin, 1759; 3^e édition, Leipsick, 1784. — 3° Jean-Christophe-Frédéric BACH, né en 1732, maître de chapelle de Guillaume, comte de la Lippe-Schaumbourg, passa sa vie entière à Buckebourg, où il mourut le 26 février 1795, après avoir joui de toute la faveur de ce prince, qui aimait et estimait avec raison son talent et son caractère. Une simplicité noble et ferme est le caractère des compositions de Jean-Christophe-Frédéric Bach : il l'a déployé surtout dans sa musique d'église, où un sentiment profond et énergique brille sans charlatanerie, et qui renferme une grande richesse de motifs originaux; il avait sur le piano un doigté excellent. Plusieurs de ses ouvrages, qui ont eu un grand succès lors de leur exécution, n'ont pas encore été publiés. Parmi ceux qui l'ont été, on remarque : 1° *Cantiques sacrés de Mûnter*, deux collections, Leipsick, 1775-74, in-4°; 2° six *Sonates pour clavecin, violon et basse*, Riga, 1777; 3° trois grands *Concertos pour le clavecin*, Francfort-sur-le-Mein, in-fol., etc. — 4° Jean-Christian BACH, surnommé *l'Anglais*, né à Leipsick, en 1755, fit ses études en musique à Berlin, auprès de son frère Charles-Philippe-Emmanuel. Il s'y fit remarquer de bonne heure par plusieurs compositions pleines de grâce : s'étant lié avec des chanteuses italiennes, il alla, en 1784, à Milan, où il ne tarda pas à obtenir une place d'organiste dans une église. En 1789, il se rendit à Londres, où il fut nommé maître de chapelle de la reine, avec un traitement de 1,800 écus, fonction qu'il remplit avec succès jusqu'à sa mort, arrivée en 1782 : il avait été comblé des bienfaits de la cour. Tandis que ses autres frères se distinguaient surtout comme harmonistes, Jean-Christian charmait ses auditeurs par une mélo-

connue pendant un siècle entier, et dont la publication, faite il y a dix ans, a excité l'admiration universelle. J.-A. DE L.

(1) On trouve une notice des compositions imprimées et manuscrites d'Emmanuel Bach dans le *Catalogue* de sa collection de musique ancienne, de livres d'instruments et de portraits de musiciens, publiée à Hambourg en 1790. Cette collection fut vendue et dispersée. J.-A. DE L.

die gracieuse, spirituelle, neuve, et par des accompagnements fort agréables (1). Il a composé plusieurs opéras, *Caton, Orion, Orphée, Thémistocle*, etc.; et un grand nombre de morceaux de musique qui ont été gravés, soit à Berlin, soit à Amsterdam, soit à Paris, entre autres, quinze *Symphonies pour huit voix*, dix-huit *Concertos pour le piano*, avec accompagnement, trente *Sonates*, etc. G—r.

BACH (JEAN-AUGUSTE), professeur de droit à Leipsick, né à Hohendorp, en Misnie, le 17 mai 1721, fit ses études à Leipsick sous Gesner, Ernesti et Ritter. Après avoir, pendant quelques années, donné des cours particuliers d'histoire, d'antiquités et de droit, il fut nommé, en 1750, professeur extraordinaire de jurisprudence ancienne dans l'université de Leipsick, et, en 1755, assesseur du consistoire ecclésiastique. Bach se concilia, dans l'exercice de ces deux places, l'estime générale. C'était un homme d'une grande érudition, non-seulement dans la jurisprudence, qui était le principal objet de ses travaux, mais dans toutes les parties des belles-lettres. Il écrivait en latin avec beaucoup de pureté et d'élégance : il cultiva même la poésie, et l'on connaît de lui un *Éloge de l'imprimerie* en vers grecs et latins, composé durant le cours de ses premières études, et quelques élégies pleines d'un talent très-agréable. Sa modestie et la simplicité de ses mœurs étaient extrêmes. Il mourut prématurément, le 6 décembre 1759. Son premier ouvrage est une dissertation curieuse sur les *Mystères d'Éleusis*, Leipsick, 1745, in-8°. Il donna ensuite un savant commentaire sur les lois de Trajan, sous le titre de *Comment. de divo Trajano, sive de legibus Trajani*, Leipsick, 1747, in-8°. Son *Historia jurisprudentiæ romanæ* est devenue classique. On en connaît plusieurs éditions; la meilleure est celle que M. Stockmann a donnée avec beaucoup d'observations, Leipsick, 1806, in-8°. On doit à Bach une excellente édition de l'*Œconomique*, de l'*Apologie*, de l'*Agésilas*, de l'*Hiéron* et du *Banquet* de Xénophon, Leipsick, 1749, in-8°. Ses notes ont reparu dans l'édition des mêmes traités de Xénophon, publiée par Zeune, Leipsick, 1782, in-8°. Bach a été l'éditeur du grand ouvrage de Brisson de *Formulis*, Leipsick, 1754, in-fol., et de l'*Œconomia juris* de Berger, Leipsick, 1755, in-4°. Son traité de *Mysteriis Eleusiniis*, et onze autres dissertations sur des sujets de jurisprudence, ont été recueillis par Klotz, sous le titre d'*Opuscula ad historiam et jurisprudentiam spectantia*, Halle, 1767, in-8°. Klotz a joint à cette collection l'éloge de Bach

par Platner. Il y a une première édition de cet éloge Leipsick, 1759, in-8°. On a encore de Bach un recueil allemand, en 6 vol. in-8°, intitulé : *Unpartheyische Kritik*, etc., c'est-à-dire, *Critique impartiale des ouvrages de droit*, etc. B—ss.

BACH (VICTOR), révolutionnaire fanatique, né vers 1770, à Villefranche (Aveyron), d'une famille de cultivateurs propriétaires, se voua de bonne heure à la profession de médecin, et fit ses premières études à Montpellier, où il fut reçu docteur. Il alla vers le commencement de 1790 achever ses cours à Paris; mais arrivé dans cette capitale, il s'y occupa de politique et de révolution beaucoup plus que d'étude médicale. Lié dès ce temps avec tout ce qui s'y trouvait de démagogues et d'anarchistes turbulents, il prit part à toutes leurs entreprises, et se montra pendant le règne de la terreur un des partisans les plus fougueux de cet horrible système. Après la chute de Robespierre, il fut à son tour persécuté, et il n'échappa qu'avec peine aux poursuites qui furent alors dirigées contre les complices de Babeuf et les agresseurs du camp de Grenelle. Nommé en 1799 député au conseil des cinq-cents, par la fraction du corps électoral de Paris qui siégeait à l'Oratoire, il eut le chagrin de voir cette nomination annulée par un décret, et il en exprima sa douleur et son ressentiment dans un petit pamphlet intitulé : *la Grande Conspiration anarchique de l'Oratoire renvoyée à ses auteurs, par le citoyen Bach*, etc. Arrêté pour cette publication, et traduit devant un jury d'accusation, Bach fut acquitté et mis en liberté. Quelques mois plus tard, on le vit un des coryphées du club des jacobins, qui se réunissait dans la salle du Manège, prononcer un discours véhément contre le directoire et contre les conseils qui avaient annulé sa nomination. Dans le même discours il fit ouvertement l'éloge de Robespierre et de son système; il demanda sans détour la loi agraire, le partage des biens, et proposa un projet de constitution dont les bases étaient plus démocratiques encore que celles qui avaient été présentées par Robespierre cinq ans auparavant, et repoussées par la convention nationale. Ce discours, que l'auteur fit imprimer, et dont nous avons un exemplaire sous les yeux, est un des monuments les plus irrécusables du délire de cette époque. Lorsque la révolution du 18 brumaire vint mettre fin à ces extravagances, Bach en conçut un profond chagrin, et dans son désespoir il alla un matin se prosterner devant la statue de la Liberté, qui existait encore sur la place Louis XV, dans l'endroit même où la tête de Louis XVI était tombée; et là, maudissant la tyrannie qui pesait sur la France, il se brûla la cervelle d'un coup de pistolet. Ce fait remarquable, et qui prouve au moins que Bach était un républicain de conviction, fit très-peu de bruit, la police consulaire, dès lors très-vigilante, ayant tout fait pour l'étouffer. M—d j.

BACHAUMONT (FRANÇOIS LE COIGNEUX DE), né à Paris, en 1624, de Jacques le Coigneux, président à mortier au parlement de Paris, entra de bonne heure dans cette compagnie, en qualité de conseiller-clerc. Il figura dans le parti de la fronde,

(1) Jusqu'au milieu du 18^e siècle, les membres de la famille Bach, dispersés dans la Thuringe, la Saxe et la Franconie, conservèrent l'usage de se réunir à jour fixe, une fois chaque année, dans l'une des trois villes d'Erfurth, Eisenach ou Arnstadt. Le but de ces réunions, où se trouvaient parfois jusqu'à cent vingt musiciens portant le nom de Bach, était de ne point se perdre de vue et de rester à jamais unis par une sorte de lien patriarcal. Durant tout le temps de la réunion, les divertissements consistaient uniquement en exercices de musique; on débutait par un chœur religieux, puis on prenait pour thèmes des chansons populaires que l'on variait, et sur lesquelles on improvisait à plusieurs parties. Un autre usage de cette illustre famille fut de rassembler en collection les compositions de chacun de ses membres : c'est ce qu'on appelait les *Archives des Bach*. Emmanuel Bach posséda longtemps cette collection, qui, en 1790, a passé entre les mains d'un amateur de Berlin. J.-A. DE L.

et c'est à lui que cette faction dut son nom, qui a fourni plusieurs dérivés à notre langue. Il dit un jour que le parlement faisait comme ces écoliers qui, s'amusant à fronder dans les fossés de Paris, se séparent dès qu'ils aperçoivent le lieutenant civil, et se rassemblent de nouveau lorsqu'ils ne le voient plus. La comparaison fut trouvée plaisante; dès ce moment les ennemis de Mazarin prirent pour signe de ralliement des cordons de chapeau en forme de fronde, et furent appelés frondeurs. Dans cette guerre, où les épigrammes se mêlaient aux coups de fusil, on peut croire que Bachaumont, né avec le goût et le talent des vers, exerça plus d'une fois sa verve contre le parti de la cour. Les troubles finis, il se retira des affaires, et se démit de sa charge pour ne plus s'occuper que de jouir et de chanter ses plaisirs en compagnie de Chapelle et de Broussin. Nombre de bagatelle ingénieuses, échappées à son esprit facile, délicat, ont été insérées, sans nom d'auteur, dans les recueils du temps, où il est impossible de les distinguer. Lefebvre de St-Marc n'a pu rassembler sous son nom que quatre pièces; encore n'assure-t-il pas qu'elles soient toutes de lui : on les trouve à la suite des *Poésies de Chapelle*, 1 vol. in-18, Paris, 1755. Ami intime de Chapelle,

Il lui servit de compagnon
Dans le récit de ce voyage,
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon. (Volt.)

On ne sait pas au juste quelle part il eut dans la composition de ce joli ouvrage; mais il paraît constant que c'est lui qui a fait ces vers si connus :

Sous un berceau qu'amour exprès
Fit pour charmer quelque inhumaine, etc.

Devenu vieux, il songea à faire une fin chrétienne. Il disait à ses amis, étonnés du changement de sa conduite : « Un honnête homme doit vivre à la porte « de l'église et mourir dans la sacristie. » Le Coigneux de Bachaumont mourut en 1702, à l'âge de 78 ans. Il avait épousé la mère de madame de Lambert, connue par d'excellents ouvrages de morale (*voy. LAMBERT*), et n'avait pas peu contribué à cultiver les heureuses dispositions de sa belle-fille. A—G—R.

BACHAUMONT (LOUIS PETIT DE), né à Paris, à la fin du 17^e siècle, était un paresseux aimable. Depuis longtemps, il vivait chez madame Doublet (morte en 1771, à 94 ans), qui rassemblait dans sa maison grande compagnie. On y faisait un journal de tout ce qui se disait dans le monde. La politique, les belles-lettres, les arts, les détails et aventures de société, tout était de son ressort; c'est ce qui donna naissance aux *Mémoires secrets, pour servir à l'histoire de la république des lettres*. Bachaumont en rédigea les quatre premiers volumes et la moitié du cinquième. L'ouvrage fut continué par Pidansat de Mairobert et autres; il a été imprimé plusieurs fois en 56 vol. in-12. La meilleure édition est celle qui est imprimée en gros caractères. Chopin a donné, en 1788, un *Choix des Mémoires secrets*, 2 vol. in-12. M. Merle, en 1808, en a donné un autre abrégé,

très-mal fait, sous le titre de *Mémoires historiques, littéraires et critiques*, 2 vol. in-8°, et dont la seconde édition, qui ne vaut pas mieux, parut en 1809, 3 vol. in-8°. Tous ces abrégés ne peuvent remplacer l'ouvrage de Bachaumont et de ses continuateurs, dans lequel on trouve (depuis le 1^{er} janvier 1767 jusqu'au 1^{er} janvier 1788) les analyses de toutes les pièces de théâtre; les relations des assemblées littéraires; les notices des livres nouveaux clandestins, prohibés; les pièces fugitives, rares ou manuscrites, en prose et en vers; les vaudevilles sur la cour; les anecdotes et bons mots; les éloges des savants, des artistes, des hommes de lettres morts, etc.; mais quelquefois, dit de Laharpe, « c'est un amas d'absurdités ramassées « dans les ruisseaux, où les plus honnêtes gens et « les hommes les plus célèbres en tout genre sont « outragés et calomniés, avec l'impudence et la grossièreté des beaux esprits d'antichambre. » Il est bon d'observer que Laharpe est fort maltraité dans plusieurs passages de ces *Mémoires*. On a encore de Bachaumont : 1^o *Essai sur la peinture, la sculpture, et l'architecture*, 1751, in-8°; 2^o *Mémoires sur le Louvre, l'Opéra, la place Louis XV, les salles de spectacle, la Bibliothèque du roi*, 1750, in-12, réimprimés à la suite de l'ouvrage précédent; 3^o *Vers sur l'achèvement du Louvre*, 1753; 4^o la *Vie de l'abbé Gédoyen*, son parent, à la tête des *Œuvres diverses de l'abbé Gédoyen* publiées par d'Olivet, 1745, in-12; 5^o une édition du *Quintilien* de Gédoyen, 1752, 4 vol. in-12, en tête de laquelle on a reproduit la vie de ce traducteur. Bachaumont mourut le 28 avril 1771. A. B.—T.

BACHELERIE (HUGUES DE LA BACALARIA ou), troubadour, était né vers la fin du 12^e siècle, à Uzerche dans le Limousin. Anselme Faydit (*voy. ce nom*), son compatriote, l'a choisi pour interlocuteur d'un de ses ténsons. Il fut, avec le même Faydit, un de ceux auxquels Savary de Mauléon s'adressa pour savoir quel est le plus favorisé, de l'amant que sa dame encourage par un regard amoureux, de celui dont elle a serré la main, ou enfin de celui dont elle a pressé le pied secrètement. Cette grave question, restée indécise, est débattue dans une pièce fameuse que l'abbé Millot ne fait connaître que par un extrait dans son *Histoire des Troubadours*, t. 2, p. 107; mais elle a été publiée en entier, avec une traduction littérale, par Raynouard, dans son *Choix de poésies originales*, t. 2, p. 199. Il paraît que Hugues n'a pas joui de son temps de toute la réputation qu'il méritait. Habile dans l'art de composer des vers, il n'avait pas le talent de les faire valoir, et fréquentait rarement ces assemblées où les poètes trouvaient alors le prix de leurs travaux dans le suffrage de juges éclairés, et même dans des récompenses plus solides. L'historien des troubadours nous apprend que Hugues joignait aux avantages du corps une grande courtoisie et de l'instruction. Il ne nous reste de lui que sept pièces. Parmi celles que Raynouard a publiées, on distingue deux chansons amoureuses, dont la seconde, reproduite par M. Auguis, dans les *Poètes français depuis le 12^e siècle*, t. 1^{er}, p. 180, est très-agréable, mais n'offre pas, comme on l'a répété d'après

l'abbé Millot, le mélange *régulier des rimes* masculines et féminines, puisque les huit vers du second couplet se terminent par la même désinence. Ce n'est pas que cette combinaison de rimes fût ignorée des poètes provençaux : la première chanson de Hugues en offre un exemple, et le même volume en fournit beaucoup d'autres plus anciennes. Entre les amis de ce troubadour on doit nommer Bertrand de Félix : c'est l'interlocuteur d'un tenson de Hugues, inséré par Raynouard dans le tome 4 de son recueil, si précieux pour les amateurs de notre ancienne littérature. W—s.

BACHELIER (NICOLAS), sculpteur et architecte, né dans le 16^e siècle, à Toulouse, d'une famille originaire de Lucques, alla, dans sa jeunesse, à Rome, où il eut l'avantage d'entrer dans l'école de Michel-Ange. Le goût qu'il y puisa lui donna un juste éloignement pour la manière mesquine et gothique, alors répandue dans le midi de la France, comme dans presque toute l'Europe ; mais Bachelier ne pouvait opérer, au fond de sa province, un changement subit dans les arts. On en eut la preuve lorsque, après sa mort, plusieurs de ses sculptures furent dorées, opération qui fait disparaître presque totalement aux yeux la grâce des contours et la finesse du travail. Elle n'a presque jamais été employée qu'à ces époques de décadence, où, selon un mot connu d'Apelles, on s'efforce de faire riches les ouvrages qu'on ne peut faire beaux. On ignore l'époque précise de la mort de Nicolas Bachelier ; on sait seulement qu'il travaillait encore en 1535. D—t.

BACHELIER (J.-J.), peintre français, né en 1724. Il aurait peu de droits au souvenir de la postérité, s'il n'eût été qu'artiste, car ses talents ne s'élevèrent point au-dessus du médiocre ; mais on lui doit un établissement utile. En 1765, il consacra une fortune d'environ 60,000 fr., qu'il avait amassée, à l'établissement d'une école gratuite de dessin pour les artisans. Après avoir éprouvé quelques obstacles, il se vit protégé par le gouvernement : les secours qu'il en reçut, des souscriptions volontaires et nombreuses, et une taxe légère à laquelle les corps de métiers, pénétrés de l'utilité de son projet, s'assujettirent, le mirent en état de consolider cet établissement. Bachelier fut aussi directeur de la manufacture de porcelaine de Sèvres, et contribua à en bannir le mauvais goût. C'est encore à lui qu'on doit l'invention d'une espèce d'encaustique pour préserver les statues de marbre de l'impression de l'air, procédé qui a été connu des anciens, puisqu'on en trouve une recette dans Pline. Unissant ses recherches à celles du comte de Caylus, il aida cet ami des arts à retrouver aussi la peinture encaustique ou à la cire, et peignit même de cette manière plusieurs tableaux. Ce ne pouvait être que l'objet d'une expérience curieuse ; car, malgré quelques inconvénients inévitables, la peinture à l'huile est bien préférable à toutes ces manières de peindre des anciens, qu'ils eussent abandonnées sans doute s'ils avaient connu celle que le hasard découvrit à Jean van Eyck. (*Voy. ce nom.*) Bachelier mourut en 1803, à 81 ans. On a de lui : *le Conseil de famille*, proverbe en 1 acte, 1774, in-8° ; 2^e *Mé-*

moire sur l'éducation des filles, présenté à l'assemblée nationale, 1789, in-8°. D—t.

BACHER (GEORGE-FRÉDÉRIC), médecin, né à Blotsheim, dans la haute Alsace, le 26 octobre 1709, fut reçu docteur à l'université de Besançon en 1733. Quoique bon médecin, toute sa célébrité repose sur la composition de pilules particulières qui portent son nom, dont la base est l'ellébore, et dont il avait fait une heureuse application à certaines hydropisies. Il composa sur cette matière : 1^o *Précis de la méthode d'administrer les pilules toniques dans les hydropisies*, Paris, 1765, 1767, in-12, et 1771, avec des augmentations ; 2^o *Observations faites par ordre de la cour, sur les hydropisies, et sur les effets des pilules toniques*, Paris, 1769, in-12 ; 3^o *Exposition des différents moyens usités dans le traitement des hydropisies*, 1765, in-12 ; 4^o *Recherches sur les maladies chroniques*, 1776, in-8° ; 5^o *Traité des incorporations, vertus et propriétés des eaux minérales*, 1772, in-12 ; 6^o *Seconde Lettre à M. Bouwart, sur les maladies chroniques*, 1776, in-8°. — Son fils (Alexandre-André-Philippe-Frédéric), né à Thann vers 1750, a parcouru la même carrière à Paris, et continué les observations de son père. Il a coopéré à la rédaction du *Journal de médecine*, avec Demangin, depuis le mois d'octobre 1776 jusqu'en 1790, et l'a continué seul depuis 1791 jusqu'en juillet 1793, où ce journal fut interrompu. Ce médecin est mort à Paris, le 19 octobre 1807. Barbier, dans la table de son *Dictionnaire des Anonymes*, rapporte que Bacher (qu'il a confondu avec son père) avait conçu le plan d'un *Cours de droit public*, qui devait paraître en plusieurs vol. in-8°, et être divisé en 5 parties. Bacher fit imprimer, en l'an 11 (1803), deux volumes de cet ouvrage ; le premier contenant un dictionnaire des mots employés par les publicistes, et qui n'ont point été rigoureusement définis, avec leur explication ; et le second traitant des propriétés et du système social, et en résultat, de l'instruction. « Ces deux volumes, ajoute Barbier, n'ayant point « été vendus, sont fort rares, et l'ouvrage peut être « mis au nombre des bizarreries littéraires. » Si le remède des Bacher n'est pas un spécifique des hydropisies, comme ils le prétendaient, c'est qu'il ne peut y en avoir un contre une maladie qui reconnaît souvent des causes opposées, et le plus souvent une destruction matérielle des organes ; mais au moins il a été souvent utile dans les hydropisies causées par la débilité du système absorbant ; et d'ailleurs les Bacher méritent des éloges, pour n'avoir pas fait de leur remède un objet de charlatanisme, et avoir tout de suite procédé comme de vrais philosophes, en le mettant publiquement au jour. On trouve les détails de sa préparation dans le *Dictionnaire* de Carrère, dans celui d'Éloy, et surtout dans le *Recueil des observations faites dans les hôpitaux militaires*, année 1772, in-4°. W—s, C. et A—n.

BACHER (THÉOBALD), né le 17 juin 1748, à Thann en Alsace, était, à quatorze ans, lieutenant du bataillon de Colmar, employé dans l'état-major général à l'armée du Bas-Rhin. Licencié à la paix de 1763, il remplit successivement les fonctions d'as-

pirant d'artillerie et du génie, et en 1769 il obtint le titre d'ingénieur-géographe militaire surnuméraire sous les ordres de Berthier (le prince de Wagram). En 1771, il recouvra sa place de lieutenant au bataillon de Colmar, d'où il passa bientôt avec le même grade au régiment provincial d'artillerie à Strasbourg, quoiqu'il fût dès cette époque attaché au ministère des affaires étrangères. Il paraît qu'il avait demandé et qu'on lui accordât la permission de cumuler des fonctions diplomatiques avec une sorte d'activité militaire. En 1777, il fut nommé secrétaire de l'ambassade de France en Suisse, pendant la négociation du renouvellement de l'alliance avec le corps helvétique; et quelque temps après il obtint la place de chargé d'affaires. En 1784 on lui confia encore l'emploi de secrétaire d'ambassade, et en 1784 on le breveta comme premier secrétaire interprète, et de cette époque il fut constamment chargé d'affaires jusqu'à l'arrivée de l'ambassadeur Barthélemy, en 1792. Bacher embrassa avec ardeur la cause de la révolution; il fit un don patriotique de la croix de St-Louis qu'il avait obtenue par cette cumulation de services, et d'une somme de 500 livres pour les frais de la guerre. De 1793 à 1797 il fut agent de la république, stationné à Bâle pour y surveiller la neutralité helvétique, observer les mouvements des armées ennemies, et soigner la correspondance avec l'Allemagne. Chargé du service secret des armées, de la surveillance des frontières, et commissaire pour l'échange des prisonniers de guerre, il eut encore la mission d'échanger Madame, fille de Louis XVI, contre les représentants du peuple et le ministre livrés par Dumouriez aux Autrichiens. (Voy. BEURNONVILLE.) Il remplissait les mêmes fonctions à l'époque du 18 fructidor (septembre 1797), et il écrivit alors au directoire contre Pichegru, Moreau et même contre Barthélemy, avec lequel il avait paru longtemps très-lié; ce qui n'empêcha pas que ce gouvernement, voulant éloigner le soupçon de ce fait ignoré, fit mettre pendant plusieurs jours le scellé sur les papiers de Bacher, afin de lui donner l'air d'un homme persécuté. Dans le mois de novembre de la même année, Bacher présenta différentes notes au sénat de Bâle pour faire arrêter Richer de Serisy, et poursuivre le major Mérian, ainsi que d'autres officiers suisses, qu'il accusait d'avoir favorisé l'attaque des Autrichiens contre Huningue. En 1798, il passa chargé d'affaires à Ratisbonne; et, comme on avait été satisfait de son service secret à Bâle, il eut la même qualité à Francfort. Mais cette fois sa mission eut en même temps un caractère ostensible, et il échangea pendant la guerre plus de 100,000 prisonniers, dont plusieurs auraient péri sans les soins qu'il se donna pour accélérer leur retour et les faire guérir des maladies contractées dans les prisons. En 1804 on le renvoya à Ratisbonne. Il résidait encore en Allemagne lorsque l'armée française fut contrainte de se retirer en 1813: il s'enfuit à pied, chargé d'une grosse somme d'or dont le poids le blessa. Descendu dans un fossé, entre Francfort et Strasbourg, pour s'y reposer, et ne voulant pas demander de secours à personne de peur d'être volé, il mourut de fatigue

dans ce fossé où on le trouva avec son trésor. Les dépêches de Bacher étaient substantielles, animées et d'un style correct. Il servait avec une chaleur qui lui a fait des ennemis; on lui a reproché de l'avarice, et ce vice a été cause de sa mort, mais on n'a pas mis en doute sa probité. Il a laissé sur l'Allemagne et sur la Suisse des mémoires remplis de vues saines et de renseignements utiles pour la France. Z.

BACHERACHT (HENRI), médecin, né à Pétersbourg, le 27 décembre 1725, fut élevé à Moscou; et, après avoir visité les principales universités de l'Allemagne, alla recevoir le bonnet doctoral à Leyde. A son retour en Russie, l'impératrice Elisabeth le nomma médecin du corps de l'artillerie et du génie, place qu'il quitta en 1776, pour être attaché à la marine. On a de lui : 1° *Dissertatio de ligamentorum Morbis*, Leyde, 1750, in-4°. 2° *Traité, pratique sur le Scorbut, à l'usage des chirurgiens de l'armée et de la marine russes* (en russe et en allemand), Pétersbourg, 1786, in-8°. Ce petit traité a été traduit en français par Desbouts, Reval, 1787, in-8°. 3° *Préservatif contre les épizooties* (en allemand), Pétersbourg, 1772, in-8°. Ce mémoire se trouve aussi dans le 21° volume du recueil de la société économique de Pétersbourg, qui l'avait couronné. 4° *Pharmacopœa navalis russica, aut Catalogus omnium necessariorum medicamentorum, quæ secundum ordinem navium classicarum pro itinere in scrinio navali habere oportet*, Pétersbourg, 1784, in-8°. Cette pharmacopée, qui est fort estimée, avait paru en langue russe trois ans auparavant. 5° *Instruction physico-diététique sur les moyens de conserver la santé des gens de mer* (en allemand), Pétersbourg, 1790, in-8°. Bacheracht est encore auteur de quelques opuscules dont la plupart ont paru dans les mémoires de la société économique de Pétersbourg, mais dont quelques-uns aussi ont été imprimés séparément. Dans le nombre de ces derniers, nous citerons une *Instruction sur l'art d'inoculer* (en russe), Pétersbourg, 1769, in-8°, et un *Traité sur les maladies que l'abus des plaisirs vénériens fait naître chez les deux sexes* (en russe), Pétersbourg, 1765, in-8°. Bacheracht fut le premier qui pratiqua l'inoculation de la petite vérole en Russie: il adopta la méthode de Dimsdale, dès qu'elle lui fut connue.

J—D—N.

BACHET DE MEZIRIAC. Voyez MEZIRIAC.

BACHIÈNE (GUILLAUME-ALBERT), né à Leerdam en 1712, fit ses études à Utrecht, et fut nommé, en 1733, prédicateur de la garnison de Namen, et, en 1737, ministre de l'Évangile à Kuilenburg, où il resta jusqu'en 1759. Vers cette époque, il fut appelé à Maëstricht, et y obtint une chaire d'astronomie et de géographie. Pendant les dix-neuf ans qu'il occupa cette place, il publia plusieurs ouvrages géographiques et théologiques. Ceux qui ont rapport à la géographie méritent d'être connus; ce sont : 1° une description géographique de la terre sainte, sous ce titre : *Aardrijkskundige Beschrijving van het Joodsche Land...*, 1765, 9 cahiers, avec 12 cartes. Cet ouvrage, qui traite de tous les lieux dont il est question dans la Bible, est d'un grand secours pour l'intelligence de ce livre. 2° Une géographie

ecclésiastique : *Kerkelijke Geographie*, etc., 1778, 5 cahiers, avec des cartes ; on y trouve un peu moins d'exactitude que dans l'ouvrage précédent. 3° Une topographie de la Hollande : *Nieuwe Geographie van de vereenigde Nederlanden*, en plusieurs volumes, pour faire suite à la géographie de Busching. 4° Une nouvelle édition de la *Géographie* de Hubner, 1769, 6 vol. Bachiène fut nommé, en 1758, membre de la société des sciences de Harlem. Il mourut en 1783, après une longue maladie. — Son frère, *Jean-Henri BACHÈNE*, né en 1708, fut également prédicateur et ministre. Il se distingua dans la littérature sacrée, et fut appelé successivement à Driel, Almelo, Amersfort, et à Utrecht. Il mourut en 1789, âgé de 81 ans. Ses ouvrages roulent sur la morale et la théologie ; ils sont écrits en hollandais ; en voici les titres : 1° *Eerste Beginzelen der goddelijke Waarheden*, 1759 ; 2° *Leerreden over zehanja* ; 3° *de Leer der sacramenten*, etc., 1771. — Son fils, *Philippe-Jean BACHÈNE*, fut pasteur à Jutphaas, puis à Utrecht, où il enseigna aussi la théologie avec beaucoup de succès, depuis 1776 jusqu'en 1797, époque de sa mort. D—G.

BACHINI. Voyez BACCHINI.

BACHIUS (J.-A.). Voyez BACH.

BACHMANN (JEAN-HENRI), conseiller intime et archiviste du duc de Deux-Ponts, né à Feuchtwangen, le 13 janvier 1719, mort à Deux-Ponts, le 13 juillet 1786, s'est livré à des travaux utiles et étendus sur la généalogie de la maison de Deux-Ponts, sur le droit politique de ce duché, et sur ses archives qu'il avait mises en ordre, d'après une classification consignée dans son *Droit politique du palatinat de Deux-Ponts*, Tubingen, 1784, in-8°, avec dix tableaux synchronistiques de la généalogie de la maison de Deux-Ponts. Cet ouvrage est fort estimé en Allemagne, comme éclaircissant beaucoup de questions sur l'histoire et le droit politique d'une partie de cette vaste contrée. Bachmann, zélé défenseur des intérêts de la maison qu'il servait, s'était déjà fait connaître par un ouvrage polémique intitulé : *Exposition des droits par fideicommiss de la maison palatine en général, et du duc régnant de Deux-Ponts, sur les pays et les sujets laissés par feu Maximilien-Joseph, électeur de Bavière, avec 64 documents et une table généalogique*, Deux-Ponts, 1778, in-4°. Il a aussi publié *Douze Chartes, pour servir à l'histoire de la captivité de Philippe le Généreux, landgrave de Hesse, tirées des archives de Deux-Ponts, et accompagnées de notes*, Manheim, 1767, in-8°, et quelques autres écrits de circonstance. — BACHMANN, professeur d'histoire et de poésie à Marbourg, dans le 16^e siècle, a composé plusieurs ouvrages pour l'éducation, et entre autres : *Compendium præceptionum poeticarum*, ibid., 1610, in-8°, longtemps en usage dans les écoles, et souvent réimprimé. G—T.

BACHMANN (le baron JACQUES-JOSEPH-ANTOINE-LÉGER DE), major général des gardes suisses au service de France, naquit en 1733, à Naefels, dans le canton de Glaris, d'une famille féconde en officiers de mérite, et l'une des plus distinguées de

la Suisse (1). Il entra de bonne heure dans un des régiments que sa patrie avait alors au service de France ; fit avec ce corps toutes les campagnes de la guerre de sept ans en Allemagne ; fut blessé plusieurs fois sur le champ de bataille, et parvint successivement aux grades de colonel et de major général des gardes suisses. C'est en cette qualité qu'il se trouvait à Paris le 9 août 1792, lorsque tout annonçait une attaque prochaine des Tuileries. Le général Bachmann vint aussitôt avec sa troupe pour défendre le roi. On connaît les résultats de la journée du 10 août, et tout le monde sait combien les Suisses se signalèrent par leur bravoure et leur fidélité. Bachmann ne cessa pas de les diriger et de leur donner l'exemple du courage. Il fut arrêté et conduit d'abord à la prison de l'Abbaye, puis à la Conciergerie. Mis en jugement devant l'affreux tribunal qui fut institué à cette époque, et que l'on appela le *tribunal du 10 août*, il voulut, en sa qualité de Suisse, décliner sa juridiction ; mais le commissaire national fit passer outre. A l'une des audiences, la populace se porta en foule dans la salle, demandant la tête de l'accusé. Bachmann conserva la plus grande tranquillité, et descendit du fauteuil où il était assis, comme pour se livrer à la multitude. Immédiatement après, on prononça sa condamnation, qu'il entendit avec le plus grand sang-froid. Il fut exécuté sur la place du Carrousel, le 5 septembre 1792, dans le moment même où l'on égorgeait ses compatriotes à la prison de l'Abbaye. Le baron de Bachmann était d'une taille et d'une beauté extraordinaires. M—D J.

BACHMANN-ANDERLETZ (le baron NICOLAS-FRANÇOIS DE), frère du précédent, né le 27 mars 1740, à Naefels, entra au service de France à l'âge de neuf ans comme sous-lieutenant, parvint successivement au grade de capitaine, et fit en cette qualité la guerre de sept ans dans le régiment de Witmer. Il y donna, dans plusieurs occasions, des preuves de talent et de courage. Devenu major en 1768, il fut dès lors considéré comme l'un des officiers les plus instruits de l'armée ; et souvent le ministère le consulta pour les ordonnances et les règlements destinés à fixer les manœuvres de l'infanterie. Ce fut lui qui dirigea, en 1769, au camp de Verberie, les mouvements de quatorze bataillons allemands et suisses qui manœuvrèrent sous les yeux du roi Louis XV. Après la mort de Salis, son régiment fut donné à Bachmann, qui conduisit ce corps à Paris au commencement de juillet 1789. Il était campé au champ de Mars le 13 de ce mois, sous les ordres de Besenval, et sa troupe faisait partie de l'armée placée sous le commandement du maréchal de Broglie, qui la dirigea si mal. Il ne dépendit pas de Bachmann, sans doute, qu'elle ne fit davantage pour la défense de la monarchie ; et lorsque les derniers coups furent portés au trône de Louis XVI, dans la journée du 10 août 1792, il donna encore aux bataillons suisses, à côté de son frère, l'exemple du courage et de

(1) Voy. l'*Histoire abrégée des officiers suisses qui se sont distingués aux services étrangers*, par l'abbé Girard, Fribourg, 1781, t. 1, p. 48.

la fidélité. Après la catastrophe, il se déroba par la fuite à une arrestation et à une mort certaines. Revenu dans sa patrie, il y créa un nouveau régiment et le conduisit au roi de Sardaigne, qui soutenait alors une guerre très-vive contre la France. (Voy. VICTOR-AMÉDÉE.) Bachmann entra en campagne dans le mois de mars 1795, et fut nommé général major l'année suivante. Chargé de diriger l'armée que le duc de Montferrat commandait dans la vallée d'Aost, il y obtint quelques succès ; mais les victoires que Bonaparte remporta sur un autre point au commencement de 1796, contre les armées piémontaises, ayant forcé la cour de Turin à signer la paix, Bachmann se vit contraint de rentrer dans le repos. Il quitta définitivement le service de Sardaigne en 1798, lorsque le régiment qu'il commandait fut incorporé dans l'armée française, et retourna dans sa patrie, où, dès l'année suivante, il créa un nouveau corps qui fut mis à la solde de l'Angleterre, et se réunit aux Autrichiens pour combattre les Français. A la tête de cette troupe, Bachmann se distingua encore à la bataille de Zurich, à Feldkirch et surtout à Zutk, où il enleva un corps français tout entier dans la nuit du 7 au 8 décembre 1800. La paix de Lunéville ayant été suivie du licenciement de sa troupe, il passa encore quelque temps dans la retraite ; mais l'insurrection des petits cantons (octobre 1804) l'obligea d'en sortir. Nommé général en chef de l'armée confédérée, il obtint d'abord quelques succès contre les insurgés helvétiques ; mais les Français ayant pénétré en Suisse pour les soutenir, toute résistance devint impossible. Bachmann se réfugia en Souabe et ne rentra dans sa patrie que lorsque l'influence des Français y eut cessé. Il vint à Paris en 1814, après le rétablissement des Bourbons, et reçut des mains de Louis XVIII le brevet de commandeur de St-Louis. Il était encore dans cette capitale à l'époque du 20 mars 1815, et il contribua beaucoup par ses conseils à la conduite que tinrent alors les régiments suisses. (Voy. AFFRY.) Revenu aussitôt dans sa patrie, il fut chargé du commandement de 50,000 hommes destinés à combattre Napoléon ; mais cette armée se borna à des démonstrations jusqu'à la bataille de Waterloo, qui mit fin à toutes les hostilités. Bachmann donna alors sa démission et alla finir sa longue carrière dans la retraite, après avoir reçu des cours de Vienne, de Turin et de Paris, des décorations et d'autres témoignages d'estime. Il mourut dans ses terres, en 1831.

M—D j.

BACHMEGYBI (ÉTIENNE-PAUL), médecin, né à Frantsehin en Hongrie, à la fin du 17^e siècle, avait fait de bonnes études dans les universités d'Allemagne, et exerça la médecine dans divers endroits de la Hongrie. Il connaissait, outre la médecine, la théologie, les mathématiques, la physique et la chimie ; il mêlait cependant à l'étude de celle-ci des opérations alchimiques qui lui occasionnèrent de grandes dépenses. Un vase, qu'il voulait retirer du feu, ayant éclaté, il en eut le visage blessé, et cet accident lui donna un cancer dont il mourut, en 1735. Ses ouvrages sont : 1^o *Observationes de morbo Csamær*

Hungariæ endemico, dans les *Disp. med.* de Jean Milleter, Leyde, 1717 ; 2^o *Observationes diversæ*, dans les *Observ. med. Uratilav.*, et dans le *Commerc. litter. Noricum*, 1735 ; 3^o *Otia Bachmegybiana, documenta verit. fidei roman. cathol., forma colloquii*, Tirnau, 1735.

C—AU.

BACHOT (GASPAR), médecin, était né vers 1550, dans le Bourbonnais. Un passage de ses *Erreurs populaires* fait conjecturer qu'il était de Montmeraud. Sa famille, qui a produit plusieurs hommes de mérite, jouissait d'une grande considération dans la province. Bachot nous apprend lui-même qu'il était cousin du savant Gilbert Gaulmin. (Voy. ce nom.) Il exerçait déjà la médecine à Thiers, en 1584. L'année suivante, il se rendit à Paris, pour suivre les cours des plus habiles professeurs. Il nomme, parmi ses maîtres, Faber, Perdulcis, Simon Piètre, Riolan et Duret. En 1592, il reçut le grade de docteur, sous la présidence de Delorme, son parent. La manière dont il parle de sa réception peint naïvement la futilité des questions qui s'agitaient alors dans les écoles. « Et comme j'eus soutenu, » dit-il, tous les plus furieux assauts de ceux desquels j'estoys attaqué, j'obtins enfin que le vice des humeurs et le naturel des parties du corps causaient la cacœthie et l'opiniâtreté des maladies, » et envoyai à l'instant au président les despoilles, » remportant le doctorat pour trophée de cette victoire. » Bachot revint aussitôt à Thiers, où il était déjà connu d'une manière très-avantageuse. Sa réputation ne tarda pas à s'étendre dans les provinces voisines. Il était appelé fréquemment à Montbrison, ville où le célèbre Laur. Joubert (voy. ce nom) avait pratiqué la médecine dans sa jeunesse. Ce que Bachot entendait rapporter d'honorables à la mémoire de ce grand médecin fut sans doute une des causes qui l'engagèrent à le prendre pour modèle, et à devenir, dans le traité qu'il composa, son continuateur. Son goût pour la botanique le lia promptement avec le petit nombre d'amateurs de l'histoire naturelle qui se trouvaient alors dans le pays, et il herborisait de temps en temps avec eux sur les montagnes du Forez et de l'Auvergne. En 1609, Bachot fut nommé médecin du roi à Moulins. Il se montra digne de cette marque de confiance, en s'occupant de l'examen des eaux minérales du Bourbonnais, qu'il réussit à remettre en crédit. On ignore l'époque de sa mort, mais il est probable qu'il ne survécut pas longtemps à la publication de l'ouvrage dont on va parler. Il est intitulé : *Erreurs populaires touchant la médecine et Régime de santé*, Lyon, 1626, in-8^o. Cet ouvrage, que Bachot entreprit dans le but de compléter celui de Joubert qui porte le même titre, est divisé en 5 livres, dans lesquels il traite de la complexion et coutume, de l'air et des vêtements, de l'appétit et de la soif, du repos, et enfin de la digestion. On y trouve des renseignements utiles et des remarques assez intéressantes semées ou entremêlées de passages d'Hippocrate, d'Horace, de Lucrèce et de l'école de Salerne, traduits en vers français. Bachot montre de l'érudition, de la franchise et de la bonne foi ; mais il n'a ni le coup d'œil, ni

l'esprit philosophique de Joubert. On est surpris de lui voir rapporter, comme des vérités incontestables, diverses croyances populaires de son temps; par exemple : que le diamant se ramollit dans le sang de bouc; que le chant du coq met en fuite le lion, etc. Il cite comme un des échos les plus merveilleux celui de Charenton, qui répète sept fois le son. Les sonnets placés en tête de chaque chapitre prouvent qu'il sacrifiait aussi aux muses; mais un biographe a déjà dit avec raison que ses vers font plus d'honneur à son cœur qu'à son talent poétique. Éloy n'a point donné d'article à Bachot dans son *Dictionnaire*. Carrère se contente de rapporter le titre de son ouvrage. Mais ce médecin est oublié dans toutes les biographies modernes, quoique son livre, devenu rare, soit assez recherché des curieux. — Un autre médecin de la même famille, Étienne BACHOT, était né à Sens vers 1610. Il prit le grade de docteur à la faculté de Paris en 1648. Médecin et ami de Ménage, Gomberville, Benserade, Charpentier, etc., il cultivait lui-même la littérature avec beaucoup de succès. On a de lui des épigrammes latines très-agréables. Deux du Radier, dans ses *Récréations historiques*, t. 2, p. 108, en rapporté deux, l'une contre les partisans de l'antimoine, qui se flattaient d'avoir, avec ce remède, opéré la guérison du roi en 1630; et l'autre sur l'écuyer du comte de Crussol, qui se poignarda sous les yeux d'une femme qu'il n'avait pu rendre sensible à sa passion. Cet événement, qui fit une grande sensation à la cour, est de l'année 1669. Le quatrain suivant de Bachot, sur la mort de Molière, qui mourut en jouant le *Malade imaginaire*, est une des meilleures pièces qui parurent alors :

Roscius hic situs est, parva Molierus in urna,
Cui genus humanum ludere ludus erat.
Dum ludit mortem, mors indignata jocantem
Corripit, et mimum fingere sacra negat.

Ménage a conservé quelques vers agréables que Gomberville avait adressés à Bachot pour lui reprocher son silence. (*Voy. le Ménagiana*, édition de 1715, t. 2, p. 252.) On n'a pu découvrir la date de la mort de Bachot; mais on peut la placer vers 1687, année où parut son dernier ouvrage. Il prenait le titre de médecin du roi. Voici la liste de ses productions : 1° *le Tombeau du maréchal de Schomberg*, Paris, 1635, in-8°. 2° *Apologie pour la saignée contre ses calomniateurs*, Paris, 1646, in-8°; *ibid.*, 1648, in-8°. 3° *Ergo medicus philosophus*, Paris, 1646, in-4°. 4° *Ergo in febribus continuis putridis tenuis victus*, Paris, 1647, in-4°. Cette thèse renferme des propositions que nos écoles modernes ne désavoueraient pas. 5° *Ergo pueris acute laborantibus venæ sectio*, Paris, 1648, in-4°. 6° *Quæstiones medicæ*, Paris, 1648, in-12. 7° *Ergo patrum in natos abeunt cum semine mores*, Paris, 1649, in-4°. 8° *Panegyricus gratulatorius ad Ludovicum XIV post civicos tumultus Lutetiam reversum*, Paris, 1652, in-fol. et in-4°. 9° *Ergo utendum cibis simplicioribus*, Paris, 1658, in-4°. 10° *Eucharisticum pro pace ad card. Mazarinum*, Paris, 1660, in-8°. 11° *Vespertina et pileus doctoralis, cum quæstionibus medicis*. Paris,

1675, in-8°. 12° *An chocolatæ usus salutaris?* Paris, 1684, in-4°. 13° *An affectibus melancholicis manna?* Paris, 1685, in-4°. 14° *Parerga seu Horæ subcesivæ, quibus continentur poemata latina et gallica*, Paris, 1686, in-12. C'est un recueil de pièces en vers et en prose, dans lequel on trouve une traduction de *la Solitude* de St-Amand, qui avait paru en 1662, sous le nom du P. Cotignac, dans une collection de pièces de quelques pères de la Doctrine chrétienne, avec un changement de certains mots seulement. 15° *Non ergo urinæ se medicum professo statim credendum*, Paris, 1686, in-4°. 16° *Estne phleboto-mia omnis ætatis, omnium morborum magnorum princeps, et universale remedium?* Paris, 1687, in-4°.

J—D—N et W—S.

BACHOV (REINHARD ou REINIER), juriconsulte, né à Cologne, en 1544, fut longtemps négociant à Leipsick, où il cultiva aussi les lettres, et en particulier l'étude des langues. Soupçonné de calvinisme, il ne put obtenir aucune grande place, jusqu'à l'avènement de l'électeur Christian 1^{er}, qui le fit échevin en 1585, et bourgmestre en 1588. A la mort de ce prince, on somma Bachov de faire profession de luthéranisme; il s'y refusa, et perdit ses places. Un tumulte populaire, survenu à Leipsick en 1595, pour cause de religion, lui fit perdre encore ses biens et le força de s'éloigner. Reçu à Heidelberg, par l'électeur de Bavière, il y retrouva des richesses et des honneurs dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée le 7 février 1614. Il a laissé un manuscrit intitulé : *Catechesis Palatinatus, testimoniiis Scripturæ ac sententiis Patrum, qui primis 500 a Christ. nat. annis in Ecclesia clauerunt, exornata*. — Son fils, né à Leipsick en 1575, fut d'abord professeur de politique et de droit à Heidelberg. Forcé de quitter cette ville en 1622, à cause des malheurs du Palatinat, il se rendit à Heilbronn, et revint à Heidelberg l'année suivante : comme l'université était dans une entière décadence, il ne s'occupa longtemps qu'à étudier et à écrire. S'étant rendu à Strasbourg, dans l'espoir d'y gagner sa vie en donnant des leçons, il ne retira aucun fruit de ce voyage; et, complètement ruiné, il se décida à embrasser la religion catholique. Cette conversion lui fit rendre, par l'électeur Maximilien, sa place de professeur à Heidelberg. Cette ville ayant été prise par les Suédois en 1635, il embrassa de nouveau le luthéranisme, et en fit profession publiquement. On ignore l'année de sa mort. On a de lui : 1° *Disputationum de variis juris civilis materiis liber unus*, 1604, in-8°; 2° *Observationes ad Jo. Paponis Arresta*, 1628, in-fol.; 3° *Notæ in Paratitla Wesembecii super Pandectas*, 1614, in-4°.

G—T.

BACHSTROM (JEAN-FRÉDÉRIC), savant dont la vie a été singulièrement errante et agitée; il était né en Silésie à la fin du 17^e siècle, d'un père perruquier, et qui voulait que son fils le fût aussi. A l'âge de vingt ans, Bachstrom, sur l'ordre d'un songe miraculeux, se rendit à Halle pour étudier la théologie; il y fit de rapides progrès; mais, de retour en Silésie, son piétisme l'empêcha d'obtenir une place de prédicateur à Oels. En 1717, on le trouve pro-

fesseur extraordinaire au gymnase de Thorn, d'où il fut banni peu après pour un sermon hétérodoxe. De 1720 à 1728, il fut aumônier d'un régiment saxon à Varsovie. Il fit des études de médecine, et fut reçu membre de la société royale des sciences de Londres. En 1729, il fonda une imprimerie à Constantinople, fit circuler chez les Turcs des livres de piété, et entreprit une traduction de la Bible en turc. Les intrigues des copistes mahométans le forcèrent d'abandonner tous ses projets. On n'a sur le reste de sa vie que des renseignements peu authentiques. Voici les titres de quelques-uns de ses écrits : 1° *de Plica polonica*, Copenhague, 1723 ; 2° *Nova æstus marini Theoria*, etc., Leyde, 1734, in-8° ; 3° *Art de nager, ou invention à l'aide de laquelle on peut toujours se sauver du naufrage*, Amsterdam, 1741, in-8°, etc. On lui a attribué le *Democritus redivivus*, mais il n'a jamais voulu l'avouer. G—T.

BACHTISHUA. Voyez BAKHTICHUA.

BACIARELLI (MARCEL), peintre, né à Rome, le 16 février 1731, eut pour maître Benefali, et fut appelé, en 1753, à Dresde, par Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe. Ce prince l'emmena avec lui à Varsovie, où il se fit connaître de Stanislas Poniatowski qui devait bientôt succéder à Auguste. La réputation de Baciarelli s'étant répandue à Vienne, Marie-Thérèse pria le roi Auguste de vouloir bien le lui envoyer pour faire les portraits de la famille impériale. Quand le roi Auguste mourut, le prince de Kaunitz engagea le peintre de la cour à se fixer à Vienne. Baciarelli, qui avait aussi reçu d'autres invitations, préféra celle de Stanislas-Auguste, qui venait d'être élevé sur le trône de Pologne. La diète extraordinaire de 1767, désirant l'attacher au royaume, lui accorda, dans une de ses séances, l'indignat et des lettres de noblesse. Le roi Stanislas le nomma directeur général des bâtiments de la couronne. La carrière de Baciarelli a été longue, et il a produit des ouvrages dont le nombre étonne autant que leur perfection. On en trouve dans les cabinets de Dresde et de Vienne, dans ceux des magnats polonais, et dans le palais royal de Lazienki. Les plus remarquables sont ceux qui ornent la salle de marbre dans le palais de Varsovie. On y voit les portraits de tous les rois de Pologne, depuis Boleslas le Grand jusqu'à Stanislas-Auguste. Quant aux anciens rois, l'exécution était difficile ; le peintre, n'ayant que très-peu d'originaux à copier, fut obligé de recourir aux traditions populaires et aux annales de la nation. Les portraits de rois des derniers temps ont pu être mieux soignés ; on admire surtout celui de Stanislas-Auguste, qui voulut être représenté avec le costume espagnol, qu'il portait le jour de son couronnement. Dans une seconde salle, on trouve de grands portraits qui représentent autant d'événements remarquables dans l'histoire de la nation ; ce sont : 1° *Casimir le Grand qui affranchit les habitants de la campagne* ; 2° *la Fondation de l'académie de Cracovie* ; 3° *l'Hommage qu'Albert, duc de Prusse, rend au roi Sigismond I^{er}* ; 4° *l'Union de la Pologne avec la Lithuanie* ; 5° *le Traité de Choczim* ; 6° *Jean Sobieski délivrant*

Vienne. La salle dite de la Noblesse, dans le palais de Lazienki, est ornée des portraits de Christophe Radzivil, de Rev. Potocki, de Stanislas Hosius, de Jean-Charles Chodkiewicz, de Jean Tarnowski, de Martin Koncki, de Martin Cromer et d'André Olzowski. Baciarelli joignait à une grande activité la connaissance parfaite du siècle et des événements ; ses personnages ont toujours une pose et un costume de la plus sévère exactitude historique. En 1787, il pria le roi Stanislas de vouloir bien lui permettre d'aller visiter de nouveau l'Italie et la France méridionale. Dans son voyage, tous les souverains se plurent à le combler d'attentions. A Vienne, Joseph II et son frère Léopold, grand-duc de Toscane, voulurent le voir. L'académie des beaux-arts l'admit dans son sein. Celles de Dresde, de Berlin, de St-Luc, à Rome, celles de Venise et de Bologne lui accordèrent la même distinction. Le pape Pie VI le nomma chevalier de l'ordre de l'Éperon. Les rois de Sardaigne et de Naples le reçurent avec les marques de la plus haute considération, et la reine de Naples se souvint avec attendrissement que ses ouvrages étaient les premiers qu'elle eût admirés dans sa jeunesse. Revenu d'un voyage si flatteur, Baciarelli se remit au travail avec une nouvelle activité. Parmi les ouvrages sortis de son pinceau à cette époque, nous remarquerons deux tableaux qui ornent l'église paroissiale de Szczorce, dans les domaines de Joachim Chreptowicz, chancelier de Lithuanie. L'un représente Jésus-Christ donnant sa bénédiction à des enfants ; dans l'autre on voit un laboureur occupé du travail de son champ, au loin sa femme qui attend son retour, ses enfants qui jouent près du feu, et Jésus-Christ dans les nues, qui bénit cette bonne famille. La perfection de ces deux tableaux rappelle avec attendrissement aux Polonais le souvenir de Joachim Chreptowicz, de ce seigneur bon, humain, qui a donné un exemple précieux en affranchissant les paysans dans ses domaines, et qui a rendu à l'instruction publique des services signalés. Le 11 décembre 1807, la société des Amis des sciences, à Varsovie, nomma Baciarelli un de ses membres, et lui offrit le portrait du roi Frédéric-Auguste, qui se trouvait alors à Varsovie. L'université de cette ville ayant établi une section pour les beaux-arts, il en fut nommé le doyen. Parmi ses derniers ouvrages, on remarque le tableau qu'il offrit à l'église métropolitaine de St-Jean. On y voit sur une élévation la Ste. Vierge tenant l'enfant Jésus sur ses genoux, entourée par les anges, et au bas St. Jean-Baptiste et St. Stanislas de grandeur naturelle. C'est une imitation du grand tableau que Palma le jeune (voy. ce nom), peintre de l'école vénitienne, avait fait pour le grand autel de cette église ; mais la copie l'emporte sur l'original. Les Français s'en étaient emparés lors de l'invasion de la Pologne, et ils l'avaient placé dans le musée de Paris, qui, bien que très-riche, ne possédait rien de Palma le jeune. En 1815, ce tableau fut reporté à l'église de St-Jean. Pendant qu'elle en avait été privée, Baciarelli lui avait fait don de la copie dont nous avons parlé, et qu'elle a conservée. On ne s'aperçoit point que ce

soit l'ouvrage d'une main plus qu'octogénaire. Ce grand peintre est mort le 5 janvier 1818, âgé de 87 ans, aussi regretté pour son caractère de bonté et de bienfaisance que pour la supériorité de son talent. Le gouvernement polonais a acheté son portrait pour le placer dans la grande salle de l'université. Sa famille lui a fait ériger, dans l'église métropolitaine, un monument où il est réuni à sa femme, à sa mère et à son aïeul.

G—Y.

BACICCIO (JEAN-BAPTISTE GAULLI), peintre, né à Gênes en 1639, alla de bonne heure à Rome, où les conseils du Bernin lui furent très-utiles. Il a peint dans cette ville la voûte de l'église de Jésus, remarquable par l'accord des teintes, l'unité de l'action, le relief des objets et l'exactitude de la perspective. Il faut cependant plutôt examiner cet ouvrage dans son ensemble que le juger trop sévèrement dans quelques parties; le dessin n'y est pas toujours correct. Bacciccio fit, à St-François a Ripa, une *Vierge avec son fils dans ses bras*, dont le profil est très-soigné. Ce tableau a de l'expression et de la couleur; mais les figures ne sont pas bien dessinées. Bacciccio a fait, pour la première chapelle à droite en entrant dans l'église de St-André de Monte-Cavallo, un *St. François Xavier mourant* d'un très-bel effet. On doit à cet artiste les portraits des sept pontifes sous lesquels il a vécu. C'est surtout dans le genre du portrait qu'il a réussi. Il avait l'habitude de prier les personnes qui se faisaient peindre par lui de gesticuler et de parler librement, disant qu'il ne voulait pas représenter des statues. Le caractère de Bacciccio était ardent et violent. On assure qu'il s'emporta un jour jusqu'à donner un soufflet à son fils, devant une nombreuse compagnie, et que le jeune homme, au désespoir, alla se jeter dans le Tibre. Bacciccio mourut en 1709, à l'âge de 70 ans.

A—D.

BACILLY (BÉNIGNE DE), prêtre, compositeur et écrivain sur la musique, naquit dans la basse Normandie, vers 1625. Son principal ouvrage est intitulé : *Remarques curieuses sur l'art de bien chanter*, Paris, 1668, in-12; ce livre a eu trois autres éditions, 1671, 1679 et 1681. On y trouve des choses utiles, et à l'époque où il parut il méritait le succès qu'il obtint. Bacilly a aussi publié un *Recueil des plus beaux airs qui ont été mis en chant*, 2 vol. in-12, 1661; deux *Recueils d'airs bachiques*, in-8° obl., 1677 (c'est une seconde édition); deux *Recueils d'airs spirituels à deux parties*, 1692, in-8° obl. C'est encore une seconde édition, et, comme le frontispice porte par feu M. de Basilly, on en peut conclure, malgré la mauvaise orthographe du nom, qu'en cette année l'auteur avait depuis peu de temps cessé de vivre.

J. A. DE L.

BACIO (HENRI), jésuite originaire d'une famille italienne, naquit à Nancy, en 1609. Ayant fait profession dans la compagnie de Jésus, à Dijon, il obtint la chaire de rhétorique au collège de cette ville, et fut ensuite chargé d'aller prêcher sur divers points du royaume. Il mourut préfet des classes, à l'université de Pont-à-Mousson, au commencement de l'année 1681. On connaît de lui : 1° *Illustrissimi*

ducis Bellegardii Laudatio, 1647, in-4°; 2° *Elogium Henrici Borbonii II*, 1647, in-12. Ces deux morceaux oratoires ne sortent pas de la ligne commune des écrits de ce genre, même pour le temps où ils ont été composés.

L—M—X.

BACIOCCHI (MARIE-ANNE-ÉLISA BONAPARTE, depuis Madame), la première des sœurs de Napoléon, naquit à Ajaccio, en Corse, le 3 janvier 1777 (1). Elle fut élevée gratuitement et par le crédit de sa famille à la maison royale de St-Cyr, dans le temps où son frère Napoléon terminait de la même manière son éducation à Brienne et à l'École militaire. Cet établissement de St-Cyr ayant été supprimé par un décret de la convention nationale, Elisa retourna dans sa famille avec son frère, à la fin de 1792 (voyez NAPOLÉON), et lorsqu'en 1793 la Corse tomba au pouvoir des Anglais, elle vint avec sa mère et ses sœurs résider à Marseille. Elles eurent, comme l'on sait, dans cette ville une existence précaire et malaisée; dans les détails de laquelle quelques écrivains se sont plu à fouiller pour y chercher de graves motifs d'accusation contre leur conduite. Si ces récits n'ont pas été complètement inventés par la haine, ils sont au moins dénués de preuves, et le devoir de l'historien qui les mentionne est de ne pas les admettre avec légèreté. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que rien alors, dans l'état où se trouvait la famille Bonaparte, ne pouvait faire présager sa prochaine grandeur. Napoléon devint, peu après, général en chef de l'armée d'Italie; mais cette soudaine élévation ne l'empêcha pas, comme on l'a prétendu, de donner son consentement à l'union projetée par sa mère entre Elisa et Baciocchi; loin de là, il vit cette union avec beaucoup de plaisir, parce que Baciocchi, ancien officier au régiment Royal-Corse, était d'une famille plus ancienne et plus considérée que celle des Bonaparte. Le mariage fut célébré à Marseille, dans le mois de mai 1797 (2); et,

(1) Nous suivons pour cette date l'autorité de l'*Almanach impérial*, 1806, p. 56. M. Mahul. *Ann. nécrol.*, 1820, p. 3, dit le 8 janvier, erreur qu'il paraît avoir prise dans les biographies précédentes, et qu'ont adoptée, selon l'usage, toutes celles qui ont paru depuis.

(2) Par une bévue tout à fait inconcevable dans un historien aussi minutieux, Bourrienne (*Mém.*, chap. 1, t. 1, p. 298 et suiv.) a prétendu avancer de plusieurs années la date de ce mariage. Il appuie son assertion sur une lettre datée d'Ajaccio, 4^{er} août 1797, écrite et signée par Christine Bonaparte, qui propose à Napoléon d'être parrain de son troisième enfant. Bourrienne a cru, on ne peut deviner sur quel fondement, que Christine Bonaparte était la même qu'Elisa. Il est évident qu'il s'agit de Christine Boyer, première femme de Lucien. La lettre, signée d'elle, est de la main de son mari, ainsi que nous l'apprend Bourrienne lui-même, et elle commence par ces mots, qui sont d'une belle-sœur et non pas d'une sœur : « Général, permettez-moi de vous appeler « du nom de frère... » Au surplus, cette lettre peut servir à prouver que dès lors, et même auparavant, la bonne intelligence avait cessé d'exister entre les deux frères Lucien et Napoléon. Quant à l'opposition de celui-ci au mariage de sa sœur avec Baciocchi, nous ne sommes pas les premiers à la contester : on lit à ce sujet dans un journal : « Le mariage civil de madame Baciocchi fut « contracté à Marseille, le 1^{er} mai 1797, avec l'agrément du général « Bonaparte, et fut bientôt après célébré religieusement à Montebello, en même temps que celui de la princesse Borghèse, « dans la chapelle du château de ce nom, occupé par le général « Bonaparte lors du traité de paix de Campo-Formio; il n'a donc « pas été fait malgré lui. »

l'année suivante, Lucien Bonaparte ayant été nommé membre du conseil des cinq-cents, sa famille vint avec lui s'établir à Paris. Élixa, dont l'éducation avait été soignée, qui d'ailleurs avait de l'esprit, de l'amabilité, le goût des lettres et des arts, rassembla autour d'elle une société d'élite. Elle se forma une véritable cour composée des gens de lettres, des artistes les plus distingués de l'époque, et qui devint plus nombreuse et plus brillante, à mesure que s'éleva le pouvoir de Napoléon : Laharpe, Boufflers, Fontanes, y furent assidus. Ce dernier surtout était l'objet particulier des préférences de la princesse; et l'on peut dire aujourd'hui, sans réticence et sans mystère, qu'il fut considéré comme son amant, et que c'est principalement à l'active protection de cette dame qu'il dut son élévation. L'abbé Delille lui-même, que Napoléon désirait connaître, se laissa conduire un jour chez madame Baciocchi; mais il ne chercha point à plaire, et n'y retourna pas. Par un décret du 27 ventôse an 15 (18 mars 1805), Napoléon, devenu empereur, céda en toute propriété, à sa sœur Élixa et à son époux, la principauté de Piombino, à laquelle très-peu de temps après il ajouta celle de Lucques. Les nouveaux souverains partirent aussitôt pour leur résidence, et ils y furent couronnés le 10 juillet 1806. On peut dire que ce fut là le seul acte administratif auquel la grande-duchesse voulut bien associer son époux. Pour tout le reste, Baciocchi ne fut notoirement que le premier des serviteurs de sa femme, qui ne paraît avoir eu, dans sa conduite publique et le gouvernement de l'Etat qui venait de lui échoir, d'autre plan et d'autres vues qu'une imitation servile et quelquefois ridicule de la conduite de son frère Napoléon sur un plus grand théâtre. Les lettres qu'elle avait paru chérir en France furent, en Toscane, négligées pour les armes; la grande-duchesse n'était guère entourée que de soldats, ne rêvait que parades et que campagnes, consumait son temps dans des fêtes et des intrigues de sérail, pendant que les soins de l'administration étaient abandonnés à des hommes qui avaient su s'emparer de sa confiance et qui souvent en abusaient. Elle a cependant attaché son nom à quelques établissements utiles, à quelques grands monuments, au premier rang desquels on cite la route magnifique qu'elle a fait construire de Lucques aux bains de la Villa. Tout cela donnait sans doute à son administration un air de noblesse et de grandeur. Mais hautaine, fastueuse, elle s'est placée souvent au-dessus des convenances, et a semblé mettre sa gloire à les braver. Son époux ne paraissait jamais que derrière elle, dans les fréquentes et somptueuses cérémonies où son orgueil se complaisait; elle passait des revues où il l'accompagnait pour jouer le rôle modeste d'aide de camp; sur les monnaies il ne figurait qu'en seconde ligne, et son effigie y était cachée à moitié par celle de la princesse. Au milieu d'une foule de favoris qui gouvernaient en son nom, Élixa se livrait à des profusions excessives, et dilapidait les trésors de l'Etat. Un flatteur l'appela dans ses vers la *Sémiramis de Lucques*. Ce surnom, qui flatta sa vanité, peut pa-

raître aujourd'hui la satire la plus sévère qu'on ait faite de sa conduite. Elle fut nommée, en 1808, grande-duchesse ayant le gouvernement de Toscane; mais ce titre, qui ne fut conféré qu'à Élixa, n'appartint jamais à son mari. Dès lors elle tint sa cour à Florence, à Pise, à Poggio, à Cajano. A toutes ces pompes, à toutes ces fêtes, succédèrent les revers; après la chute de Napoléon, en 1814, la princesse Élixa, retirée d'abord à Bologne, et ne s'y trouvant pas en sûreté, voulut se réfugier à Naples; Murat, qui était alors l'allié des Autrichiens, refusa de l'y recevoir. Au commencement de 1815, elle alla chercher un asile à Trieste; depuis elle se réunit à sa sœur Caroline, veuve du roi Murat, dans le château de Haimbourg, près de Vienne, puis dans celui de Brunn en Moravie. Enfin elle se fixa, sous le nom de comtesse de Compignano, à Bologne, où elle est morte d'une fièvre nerveuse, dans les premiers jours d'août 1820. Ses restes embaumés ont été transportés à Trieste. — Son fils (*Frédéric*) mourut à Rome, dans le mois d'avril 1855, à l'âge de 48 ans, par suite d'une chute de cheval. — Son époux, *Félix Baciocchi*, fut ensuite prince romain jouissant de 100,000 écus de rente. Il est mort à Bologne, le 28 avril 1841. — Leur fille, la comtesse *Elisa-Napoléon*, est mariée au prince Camerata. — Le portrait de madame Elisa Baciocchi, peint par Gérard, est gravé dans la collection des portraits historiques de cet artiste. F—LL.

BACK (ABRAHAM). Voyez BÆCK.

BACKER. Plusieurs peintres de l'école des Pays-Bas ont porté ce nom. *Jacques DE BACKER*, le plus ancien, naquit, en 1530, à Anvers, d'un peintre qui alla en France, où il mourut. Son fils, se trouvant dans une situation pénible, fut obligé de travailler pour un marchand de tableaux, qui le surchargea d'ouvrage, et qui, vendant très-bien tout ce qui sortait du pinceau de Backer, lui disait sans cesse qu'il ne pouvait s'en défaire. Backer le quitta enfin, mais trop tard : l'excès du travail avait anéanti ses forces. Il mourut en 1560, âgé seulement de 30 ans. On vante le bon goût de cet artiste pour la disposition des sujets, et son talent pour accorder les fonds avec les figures. On le regarde aussi comme un des bons coloristes d'une école où cette partie de l'art a été portée à un haut degré de perfection. — BACKER, nommé aussi *Jacques*, naquit à Harlengen, en 1608 ou 1609. Il s'adonna surtout aux portraits, qu'il peignait avec beaucoup de facilité; il dessinait très-bien les académies, surtout les corps de femmes, et fit des tableaux d'histoire, dont quelques-uns ont été célébrés par le poète Vondel. On cite surtout un *Jugement dernier*, fait pour l'église des Carmes d'Anvers. Cet artiste mourut à Amsterdam, le 27 août 1641. — *Adrien BACKER*, neveu du précédent, naquit à Amsterdam, en 1645. Le bon goût de dessin de ses figures porte à croire qu'il étudia en Italie. Son ouvrage le plus considérable est un *Jugement dernier*, fait pour l'hôtel de ville d'Amsterdam. Il mourut dans cette ville, en 1686. — Enfin, un autre BACKER, né à Anvers en 1648, travailla en Angleterre, sous la direction et à la pension de Kneller; on assure que

plusieurs portraits de sa main ne le cédaient pas à ceux de son patron ; mais la situation précaire où Backer fut placé n'a pas permis qu'on recueillît des détails sur sa personne, et sur ses ouvrages. D—T.

BACKER (GEORGE), né au commencement du 18^e siècle, fut médecin ordinaire de la reine d'Angleterre, et publia plusieurs ouvrages sur son art : 1^o de *Catarrho et Dysenteria Londinensibus, epidemiciis utrisque*, anno 1762, Londres, 1764 ; 2^o *Recherches sur les avantages de l'inoculation*, Londres, 1776, in-8^o ; 3^o *Opuscula medica*, Londres, 1774, in-8^o ; 4^o *Essai sur les causes de la colique endémique du Devonshire*, 1767, in-8^o. K.

BACKER (GEORGE DE), imprimeur et libraire, exerçait sa profession à Bruxelles, dès 1695. Il donna une édition revue et corrigée de la traduction française de *Lazarille de Tormes*, par l'abbé de Charne (1), 1698, 2 vol. in-12, laquelle a servi de type aux nombreuses réimpressions de ce roman. (Voy. Diégo Hurtado de Mendoza, et J. ORTEGA.) On lui doit en outre : le *Dictionnaire des Proverbes français, avec leur explication et leur origine*, 1710, petit in-8^o, rare et que les curieux continuent de rechercher, quoiqu'on ait maintenant des recueils plus complets sur cette matière. Dans la préface, Backer promettait de donner les mêmes proverbes, traduits et expliqués dans d'autres langues. Le Duchat a laissé sur quelques-uns de nos proverbes des remarques qui se rapportent au dictionnaire de Backer. Elles se trouvent dans le *Ducatiana*, 2^e partie, 449-545. Philib-Jos. Leroux, ou le compilateur que cache ce nom, a reproduit en entier l'ouvrage de Backer sous ce titre : *Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque, libre et proverbial*, Amsterdam, 1748, in-8^o, avec des additions qui se sont accrues à chaque édition nouvelle, et ont fini par en faire un livre très-ordurier. (Voy. LEROUX.) Panckoucke (voy. ce nom) avoue qu'il a composé son *Dictionnaire des Proverbes* d'après celui de Backer, et d'après un autre, imprimé en 1728, in-8^o, connu, dit-il, sous le nom de *Dubois* (2). On a fait jusqu'ici des recherches inutiles pour découvrir ce dictionnaire, qui n'est indiqué ni dans la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet, ni dans aucun catalogue. Backer a traduit du flamand l'*Histoire du saint Sacrement de miracle*, par P. Cafmeyer, Bruxelles, 1720, in-8^o. W—S.

BACLER-DALBE (LOUIS-ALBERT-GHILSAIN, baron DE), naquit le 21 octobre 1761 (5) à St-Pol,

en Artois (aujourd'hui Pas-de-Calais). Son père, quartier maître trésorier du régiment de Toul, ayant pris sa retraite peu de temps après, obtint la place de directeur des postes à Amiens. Le jeune Bacler y fit d'excellentes études sous la conduite de Delille et de Sélis, professeur alors tous les deux au collège de cette ville. Mais le penchant décidé pour les arts qu'il avait montré dès son enfance finit par le captiver entièrement. A vingt ans il résolut de visiter l'Italie : mais, arrivé au pied des Alpes, il fut tellement frappé de la grandeur et de la beauté du spectacle qui s'offrait à ses yeux, qu'il lui fut impossible de pousser plus loin. Il demeura sept ans à Sallanches, ne s'éloignant guère que pour dessiner de nouveaux sites. Conduit par la passion de la peinture sur les sommets des montagnes, il saisit l'enchaînement et les ramifications de ces masses agglomérées, et devint en même temps peintre et géographe. Ses tableaux, répandus dans la Suisse et l'Allemagne, avaient déjà commencé sa réputation, lorsqu'il revint en France au commencement de la révolution : il s'en déclara partisan ; et, quoique marié et père de plusieurs enfants, il s'enrôla dans un bataillon de l'Ariège, avec lequel il assista au siège de Lyon et à celui de Toulon. Ayant passé dans l'artillerie, il y devint capitaine. Il se trouvait à Nice, au dépôt, lorsque Bonaparte, nommé au commandement de l'armée d'Italie, l'adjoignit à son état-major en qualité de directeur du bureau topographique, puis de chef des ingénieurs-géographes. Après la paix de Campo-Formio, il le chargea de dresser une carte du théâtre de la guerre en Italie. Ce grand ouvrage, qui devait par la suite comprendre la totalité de la péninsule italienne et se composer de 54 feuilles, fut poussé avec toute l'activité que Bonaparte savait imprimer à ce qui l'entourait. Pour être plus à même de l'exécuter, Bacler-Dalbe avait été nommé chef du bureau topographique de la république cisalpine. Tous les dépôts, toutes les bibliothèques, surtout la riche Ambroisienne, furent mis à sa disposition ; et déjà 28 cuivres étaient prêts, 40 autres fort avancés, lorsque les armées françaises se virent obligées d'évacuer leurs conquêtes en 1799. Les 20 cuivres achevés et une riche collection de dessins, faits par Bacler, devinrent, avec ses effets, la proie des Autrichiens. Retiré d'abord à Sallanches, ensuite à Paris, il avait presque entièrement refait les 20 cuivres, lorsque le gouvernement autrichien lui rendit ceux qui avaient été transportés à Vienne. Il s'occupa dès lors de la suite du théâtre de la guerre, suite qui comprenait le royaume de Naples, la Sicile, la Sardaigne et Malte, avec un tableau des mouvements militaires dans l'invasion de Naples, et qui, toujours tracée sur la même échelle et la même projection, n'exigea pas moins de 22 feuilles. Bonaparte devenu premier consul le nomma chef des ingénieurs-géographes du dépôt de la guerre, et l'attacha plus tard comme topographe à son bureau particulier. Il s'en fit accompagner dans la mémorable campagne qui termina la bataille d'Austerlitz, et ensuite le mit de toutes ses expéditions en Allemagne, en Espagne et en Russie. Bacler-Dalbe, par un lent avancement,

(1) On trouve une notice sur l'abbé de Charne dans la *Bibliothèque des auteurs cités au Dictionnaire de Richelet*, par Louis-Jean Leclerc, en tête de l'édition de Lyon, 1728, in-fol.

(2) Jacques Dubois de Gomcourt, gentilhomme de Picardie ou d'Artois, vivant à la fin du 17^e siècle, a publié un recueil de proverbes italiens, sous ce titre : *Sentenze e Proverbi italiani*, Lyon, 1683, in-8^o. Il avait donné précédemment une *Grammaire française* en italien, Rome, 1678, in-12. Est-ce le Dubois dont veut parler Panckoucke ? On ne le pense pas.

(3) Le 22 octobre, selon le *Moniteur* et M. Mahul ; mais le 21 octobre 1761, suivant la *France littéraire*, de M. Quérard, et 1781 suivant la *Biographie universelle et portative des Contemporains*, p. 494. Cette dernière date pourrait passer pour une faute d'impression, si le rédacteur de cet article, par une nouvelle erreur beaucoup moins excusable, ne fixait la mort de Bacler en 1825, à 44 ans.

était devenu adjudant commandant et général de brigade, quand le délabrement de sa santé le força de quitter l'armée active, en 1813. Il vint alors reprendre à Paris la direction du dépôt général de la guerre, qu'il perdit peu de temps après. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, le nomma chef de division au ministère de la guerre, place qu'il perdit encore après les cent jours. Dès lors retiré dans sa modeste maison de Sèvres, et rappelé par la nécessité (1) comme par ses goûts au culte des arts, il fut un des premiers à saisir tous les avantages de la lithographie naissante; et, en la popularisant par ses nombreuses publications, il acheva de populariser son nom déjà célèbre. C'est au milieu de ces travaux qu'il mourut à Sèvres, âgé de 62 ans, le 12 septembre 1824. Dessinateur, Bacler-Dalbe a mis au jour : 1° *Ménales pittoresques et historiques des paysagistes* (collection de gravures au trait et à l'aqua-tinta, d'après les meilleurs ouvrages connus et inédits des peintres paysagistes de toutes les écoles), accompagné de notes historiques et critiques sur la vie des peintres, le mérite de leurs ouvrages et les principes de l'art, Paris, 1805, in-4° de 56 planches. 2° *Souvenirs pittoresques, ou Vues lithographiées de la Suisse, du Valais, etc.*, 17 liv. in-fol. de chacune 6 planches, Paris, 1818, et suiv. 3° *Souvenirs pittoresques, contenant la campagne d'Espagne, suite d'estampes lithographiées*, 17 liv. in-fol., chacune de 6 planches, Paris, 1824. 4° *Promenades pittoresques dans Paris et ses environs*, 8 liv. in-fol. de 48 planches lithographiées. 5° *Vues pittoresques du haut Faucigny, gravures en couleur*. Comme peintre, puisque dès sa jeunesse il a cultivé également avec succès la peinture, Bacler-Dalbe a composé, entre autres tableaux qui ont été remarqués aux différentes expositions du salon, la *Bataille d'Arcole*, tableau à l'huile de la plus grande dimension et que l'on regarde comme son chef-d'œuvre; la *Bataille d'Austerlitz*, que, comme la précédente, il avait l'avantage d'avoir vue de ses propres yeux, et son joli morceau de *Paris chez Oenone*, qui a décoré la galerie de la Malmaison. Enfin, comme écrivain, il a donné au dépôt de la guerre d'excellents mémoires sur la gravure des cartes (mémoires dont on trouve l'extrait dans le *Mémorial topographique*), et il a rédigé les notes qui accompagnent son charmant recueil de *Ménales*. A tous ces titres à l'attention de la postérité, on peut ajouter que c'est dans les ateliers de Bacler-Dalbe que plusieurs des graveurs attachés aujourd'hui au bureau de la guerre se sont formés et ont commencé leur réputation, et que c'est à sa prudence et à ses heureuses précautions que la France doit de ne pas avoir perdu les cuivres de la grande carte de France de Cassini, si longtemps et si minutieusement cherchée par les alliés en 1815. On peut consulter sur Bacler-Dalbe le *Bulletin de la Société de géographie*, t. 2, p. 200, le *Journal des Voyages*, t. 15, p. 185, t. 24, p. 241 et 371, et le

(1) Dans une lettre qu'il écrivit, le 22 novembre 1816, au grand chancelier de la Légion d'honneur, et que nous avons sous les yeux, il annonce que tous ses brevets ont été perdus dans les débris de sa maison pillée par les alliés.

Mémorial universel des Sciences et des Arts, t. 4, 47° liv. On nous dispensera d'insister sur la flexibilité de talent que dut posséder un homme qu'on vit quitter le pinceau pour l'épée, l'épée pour le compas, et enfin revenir du compas au pinceau et aux crayons. Comme cartographe, Bacler mérite un rang élevé dans l'histoire de l'art. Non-seulement sa carte d'Italie est la meilleure de toutes celles que l'on a de ce pays, mais elle a contribué à l'avancement du dessin de la carte. Abandonnant toute perspective linéaire, et rapportant tout à la projection horizontale, il a fait disparaître ces clochers, ces arbres, ces monts en élévation qui encombraient et masquaient le dessin des surfaces : il comprit que seule une juste entente du clair-obscur, une sorte de perspective aérienne doit faire sortir et déterminer les hauteurs respectives des montagnes. Du reste, son échelle d' $\frac{1}{250000}$, ou une ligne pour 500 toises, lui permettait d'intéressants détails. La première partie de la carte surtout est excellente : la rivière de Gènes, partie du Piémont, Lombardie, Légations, Toscane, Venise, Autriche même, y sont en général fort bien traitées. Les imperfections que l'on pourrait y relever tiennent moins au dessin qu'à la gravure cartographique alors dans l'enfance, surtout en Italie. La partie mathématique n'est pas négligée, et les notes disséminées prouvent que l'auteur ne s'est décidé sur les points litigieux qu'après un mûr examen. La carte entière a paru à Paris, en 1814 (1802), sous le titre de *Carte du théâtre de la guerre en Italie, lors des premières campagnes de Bonaparte en Italie*. VAL. P. et W—S.

BACMEISTER (HARTMAN-LOUIS-CHRISTIAN), chevalier de l'ordre de St-Wladimir, et membre de l'académie de Pétersbourg, était né à Hernbourg, en 1736, et fit ses études dans les universités d'Allemagne. Ainsi que plusieurs autres savants de son pays, il se rendit à Pétersbourg, et contribua aux progrès des lettres et des sciences en Russie. Il dirigea longtemps le collège allemand de cette ville, et seconda le développement de plusieurs autres institutions utiles. Ses ouvrages, tous écrits en allemand, ne sont pas aussi célèbres que ceux de Pallas, Guldenstedt, Muller, Georgi; mais ils servent à faire connaître la Russie sous plusieurs rapports intéressants, et ceux qui ont écrit sur ce pays les citent souvent. On lui doit : 1° un *Abrégé de Géographie de l'empire russe*, Pétersbourg, 1775; 2° un *Recueil de mémoires et de pièces authentiques sur l'histoire de Paul I^{er}*, Riga, 1785; 3° une *Bibliothèque russe*, en 11 vol., 1777 à 1788, contenant des extraits d'un grand nombre d'ouvrages publiés en Russie, dans la langue du pays et en langues étrangères; la description des principaux monuments d'architecture et de sculpture, des anecdotes historiques et littéraires, et des précis sur les institutions remarquables. Cet ouvrage a été utile à Storch et à Friebe, qui ont publié, l'un et l'autre, une statistique de la Russie. On a aussi de Bacmeister un ouvrage historique sur la Suède, qui est peu connu. Ce savant mourut à Pétersbourg, en 1806. — Luc BACMEISTER, théologien de Rostock, dans le 16° siècle, a publié un grand nombre de disserta-

tions théologiques, qui sont aujourd'hui complètement oubliées. C—AU.

BACMEISTER (MATTHIEU), fils de Luc (voy. l'article précédent, naquit à Rostock, en 1580. Après avoir étudié la médecine en cette ville, où son père était surintendant des églises, il fit un voyage en Allemagne et en Danemark. Le chancelier Friesen, dont il captiva les bonnes grâces, l'emmena en Angleterre. A son retour, il prit le titre de docteur, et alla ensuite s'établir à Kiel, où il pratiqua honorablement l'art de guérir jusqu'en 1612, époque à laquelle il vint enseigner les mathématiques à Rostock. En 1616, il accepta la place de médecin pensionné à Lunébourg, où il devint bientôt médecin du prince, et mourut en 1626, le 7 janvier, laissant un traité de médecine pratique en vingt-huit dissertations qui avaient déjà été imprimées chacune à part. Il avait publié aussi les quatre premiers volumes des œuvres posthumes de médecine de François Joël. — Jean BACMEISTER, son fils, né à Rostock, en 1603, y mourut en 1631, après avoir rempli les fonctions de professeur à l'université. On a de lui quelques dissertations d'un bien faible intérêt : 1° de *Apoplexia*, Rostock, 1644, in-4°; 2° de *Quartana*, ibid., 1641, in-4°; 3° de *Cachezia*, ibid., 1658, in-4°; 4° de *Casu laborantis podagra*, ibid., 1658, in-4°; 5° de *Hydrope Ascita*, ibid., 1664, in-4°; 6° *Problemata physiologico-medica*, ibid., 1664, in-4°; 7° de *Imbecillitate ventriculi*, ibid., 1664, in-4°. J—D—N.

BACO DE LA CHAPELLE, maire de Nantes, en 1792, était auparavant procureur du roi dans cette ville. Député, en 1789, aux états généraux, il s'y montra partisan zélé des innovations, et ne se fit néanmoins remarquer qu'une seule fois à la tribune, pour signaler l'abbé Maury comme l'auteur des troubles qui agitaient cette assemblée. Devenu maire après la session, il contribua à la défense de Nantes contre les Vendéens. Accusé ensuite de tenir au parti fédéraliste, il fut mis en prison à l'Abbaye, et n'en sortit qu'après le 9 thermidor (27 juillet 1796). Baco de la Chapelle fut envoyé par le directoire aux îles de France, en qualité de commissaire; les colons refusèrent de le reconnaître, et il passa à la Guadeloupe, où il est mort en 1801. K.

BACON (ROBERT), théologien anglais, naquit vers la fin du 12^e siècle. On ne sait précisément ni l'époque ni le lieu de sa naissance. Quelques-uns l'ont confondu avec le moine Roger Bacon; d'autres l'ont regardé comme son frère: cette opinion paraît peu probable. Après avoir étudié à Oxford, il vint achever son éducation à Paris, retourna ensuite à Oxford, où il professa la théologie, et se fit une grande réputation comme prédicateur. Sous le règne de Henri III, les barons anglais s'étant coalisés pour résister à la tyrannie du ministre Pierre Desroches, natif de Poitou, et évêque de Winchester, ainsi qu'à l'influence des étrangers, particulièrement des Poitevins, que ce ministre avait mis en possession de tous les emplois, le roi, pour faire cesser ces troubles, convoqua, dans l'été de 1253, un parlement à Oxford. Les barons refusèrent d'y assister; mais le

roi s'y étant rendu, Bacon fut choisi pour prêcher devant lui: ce qu'il fit avec beaucoup de liberté, déclarant que le renvoi de Desroches pouvait seul apaiser le juste mécontentement de la nation. Ce discours fit une grande impression sur le roi, et le prépara à prêter l'oreille aux représentations que vint lui faire l'archevêque de Cantorbéry, à la tête d'un grand nombre d'évêques, et qui, soutenues de menaces d'excommunication, décidèrent enfin le renvoi de Pierre Desroches et des étrangers. Ce sermon avait été prononcé à l'instigation d'Edmon ou St. Edmond, ami et protecteur de Robert Bacon, qui écrivit sa vie. S—D.

BACON (ROGER), moine anglais du 13^e siècle, qui, par la force seule de son génie, s'éleva au-dessus des connaissances comme des erreurs de son siècle, et fit, dans plusieurs sciences, des découvertes qui ont obtenu l'admiration des nations les plus éclairées. Il naquit en 1214 à Ilchester, dans le comté de Somerset, où sa famille était ancienne et considérée. Il était commun alors de voir des jeunes gens des meilleures familles se vouer à l'état monastique; et c'est dans son sein que se sont formés presque tous les hommes qui, dans le moyen âge, se sont distingués par des talents extraordinaires. Il est intéressant de rechercher quels moyens un simple religieux a pu trouver dans les lumières de son siècle, pour exciter et mettre en activité cet esprit d'invention qu'il avait reçu de la nature, et en même temps quels obstacles il eut à vaincre pour suivre les mouvements de son génie, et n'être pas arrêté dans ses travaux par les superstitions que lui suscitèrent l'ignorance et la persécution. Après les études élémentaires, Roger fut admis à l'université d'Oxford, puis il passa à l'université de Paris, où la réputation des professeurs, leur zèle et leurs talents pour l'enseignement, attiraient, de toutes les parties de l'Europe, une grande affluence de disciples: c'était surtout un usage commun en Angleterre. Roger y suivit avec ardeur les leçons des plus habiles maîtres, fit dans toutes ses études des progrès qui furent remarquables, et y reçut le degré de docteur en théologie. Revenu en Angleterre en 1240, il y prit l'habit monastique dans l'ordre de St-François, et alla se fixer à Oxford. Il paraît que la physique fut d'abord le principal objet de ses travaux; mais cette étude demandait des secours que sa fortune ne lui permettait pas de se procurer. Il trouva de généreux amis de la science, qui, par des contributions volontaires, le mirent en état d'acheter les livres, de construire les instruments, et de faire les expériences dont il avait besoin. Il dit lui-même que, dans le cours de vingt années, il employa à cet usage 2,000 liv. sterl., qui représenteraient aujourd'hui près de 100,000 fr. En recherchant avec application les secrets de la nature, il parvint à découvrir certaines propriétés, certaines combinaisons des corps, dont il tira des effets nouveaux, qui excitèrent l'admiration des gens assez éclairés pour en saisir l'explication naturelle, mais qui parurent tellement merveilleux aux ignorants, qu'ils les attribuèrent à la magie. Cette opinion extravagante fut accréditée

par la jalousie et la haine que la supériorité de l'auteur et ses opinions lui avaient suscitées parmi les religieux de son couvent. Roger d'ailleurs était lié d'amitié avec Robert Greathead, évêque de Lincoln, ennemi du pape. Innocent IV, qu'il déclara publiquement être l'antechrist; et lui-même censurait hautement, de vive voix et par écrit, l'ignorance et les mauvaises mœurs des ecclésiastiques, et surtout des moines; il avait même écrit une lettre au pape, pour lui exposer la nécessité d'une réforme du clergé. On dénonça à la cour de Rome les opinions dangereuses et suspectes qu'il manifestait, ainsi que les opérations extraordinaires qu'on regardait comme l'œuvre du démon. Le pape défendit d'abord à Roger de professer dans l'université; mais on ne s'en tint pas là: il fut bientôt renfermé dans une prison, où il ne pouvait communiquer avec personne, et où il n'avait pas même, dit-il, une nourriture suffisante. Il trouva cependant des protecteurs dans les personnages les plus éclairés et les plus respectables de son temps. Le digne cardinal, évêque de Sabina et légat du pape en Angleterre, admirait le génie et plaignait le sort du malheureux Roger. Ce cardinal ayant été élevé à la chaire pontificale, sous le nom de Clément IV, lui rendit la liberté, et le prit sous sa protection. Il lui avait demandé un recueil de tous les écrits qu'il avait composés; c'est ce recueil, imprimé sous le titre d'*Opus majus*, que Bacon fit remettre au pape par Jean de Paris, son élève favori, qu'il avait instruit de tout ce que contenaient ces divers écrits. C'est à ce sujet que Bacon, dans la préface de l'*Opus majus*, remarque, comme un exemple des forces naturelles de l'esprit humain, qu'un jeune homme ait été en état, dans l'espace d'une année, de se rendre propre, à force d'intelligence et d'application, tout ce qu'un observateur zélé de la nature a pu acquérir ou découvrir dans l'espace de quarante ans. La tranquillité dont Bacon jouit sous la protection d'un pape généreux et sage ne fut pas de longue durée. Sous le pontificat de Nicolas III, successeur de Clément IV, le général des franciscains, Jérôme de Esculo, se déclara contre Roger, défendit la lecture de ses ouvrages, et rendit contre lui une sentence d'emprisonnement, qui fut confirmée par le pape. Cette nouvelle détention dura dix ans entiers. Jérôme de Esculo ayant été fait pape, sous le nom de Nicolas IV, Roger essaya de le fléchir, en lui adressant, comme une preuve de l'innocence et de l'utilité de ses travaux, un traité intitulé: *des Moyens d'éviter les infirmités de la vieillesse*. Cette démarche n'eut pas un succès bien efficace. Ce ne fut qu'à la fin de ce pontificat, et à la sollicitation de quelques nobles anglais, que Roger obtint sa liberté. Il retourna à Oxford, et publia, vers l'an 1291, un *Abrégé de théologie*. Il mourut bientôt après, en 1292, suivant quelques auteurs; en 1294, suivant d'autres. Son corps fut enterré dans l'église de son couvent, où l'on a conservé longtemps une cellule qu'on appelait le cabinet du frère Bacon, lieu de retraite où il allait se réfugier pour méditer en repos, et où il oubliait les

sottises du monde et les calomnies de ses ennemis. Il fut pendant sa vie admiré et persécuté; mais l'admiration était à peu près stérile, et la persécution eut des effets trop cruels. Tandis que des moines auraient voulu le faire brûler comme magicien, quelques savants lui donnaient le titre de docteur admirable, comme on a donné à peu près dans le même temps, à Scot, le titre de docteur subtil, et à St. Thomas d'Aquin, celui de docteur angélique. La postérité, plus juste et plus éclairée, en le comparant à ses contemporains, le regarde comme un homme extraordinaire et bien supérieur à son siècle. Cependant il n'a pu s'affranchir de plusieurs des préjugés qui arrêtaient, de son temps, la marche de la raison; il croyait à la pierre philosophale et à l'astrologie judiciaire: c'était, dit Voltaire, *de l'or encroûté de toutes les ordures de son siècle*. La principale découverte de Roger Bacon est la connaissance du télescope ou des lunettes à longue vue. Les passages sur lesquels est fondée cette prétention sont tirés de l'*Opus majus*, p. 337, et de son *Traité de perspective*, ch. de la vision rompue. Bacon y examine les effets de la réfraction des rayons de lumière tombant sur une surface sphérique, et il prouve fort bien que, si la surface du milieu le plus dense dans lequel l'objet est plongé est convexe vers l'œil, cet objet paraîtra plus grand, et au contraire: c'est ce qui lui a fait concevoir que l'interposition d'un milieu dense, figuré sphériquement, grossirait les objets qui seraient au delà, et il n'en fallait pas davantage à un homme doué d'une forte imagination, comme il l'était, pour lui faire annoncer toutes ces merveilles comme possibles. Les paroles mêmes du texte de Bacon prouvent qu'il n'a jamais fait usage du télescope: il dit qu'au moyen de cet instrument, on peut apercevoir les objets éloignés comme très-proches, et les plus proches comme très-éloignés; qu'un homme peut paraître comme une montagne, et qu'il est possible de compter, à une distance incroyable, les grains d'un monceau de sable. Tout cela est impossible, et surtout ne peut être l'effet du télescope. Il ajoute qu'on peut *faire descendre en apparence le soleil et la lune sur la tête de ses ennemis*, ce qui n'a point de sens. Wood, qui a écrit l'histoire de l'université d'Oxford; Jebb, éditeur de l'*Opus majus*; Molyneux et quelques autres écrivains, ont établi l'opinion que Roger Bacon avait connu le télescope; mais les uns et les autres ne s'étaient laissé entraîner à cette opinion que par l'effet de la prévention nationale, si commune aux Anglais. Smith, plus impartial et meilleur physicien, a réfuté cette prétention par des raisons qui paraissent sans réplique. On ne peut nier que Roger Bacon n'ait eu sur l'optique des vues intéressantes et nouvelles. On trouve dans l'*Opus majus* des observations judicieuses sur la réfraction astronomique, sur la grandeur apparente des objets, et la grosseur extraordinaire du soleil et de la lune observés à l'horizon; mais sur d'autres points de la science, il a commis des erreurs graves, et l'on voit clairement, dans ce qu'il dit des verres concaves et convexes, que ce n'est point d'après des expériences pratiques

qu'il raisonne, mais d'après des conjectures hasardées et une théorie très-imparfaite. L'invention de la poudre à canon lui est attribuée avec beaucoup plus de fondement. On voit qu'il possédait plusieurs secrets chimiques très-nouveaux pour ses contemporains. Il parle d'une espèce artificielle de feu inextinguible, qui était probablement une sorte de phosphore. Dans un autre endroit, il dit qu'avec du salpêtre et d'autres ingrédients, on peut former un feu artificiel qui brûlera à la plus grande distance, et au moyen duquel on pourra produire dans l'air l'effet du tonnerre et de l'éclair, et même avec plus de force que la nature n'en produit; car, ajoute-t-il, une petite portion de matière de la grosseur du pouce, convenablement préparée, peut détruire une armée et une ville entière avec un bruit terrible, accompagné d'une vaste illumination. Dans un autre endroit, il dit positivement qu'avec du salpêtre, du soufre et du charbon, on peut, si l'on en connaît la préparation, imiter le tonnerre et l'éclair. Roger Bacon n'était étranger à aucune science. Il regardait les mathématiques, appliquées à l'observation, comme la seule route qui pût conduire à la connaissance de la nature. Il étudia plusieurs langues, et il écrivait en latin avec un degré d'élégance et de clarté peu commun de son temps. Il fit des travaux utiles sur la géographie. L'une des choses qui honorent le plus sa mémoire, et qui prouvent l'étendue et la solidité de ses connaissances en astronomie, c'est la sagacité avec laquelle il découvrit et démontra, sans autre secours que ses propres observations, les erreurs qui existaient dans le calendrier. Dans une lettre au pape Clément IV, il expose clairement les causes de ces erreurs, et indique, avec un degré d'exactitude qui approche de la vérité, la méthode propre à les corriger. Il forma ensuite un calendrier correct, dont il existe encore une copie dans la bibliothèque Bodléienne. Nous ne parlerons pas de la construction prétendue d'une tête de bronze qui parlait distinctement et même prophétisait: ce conte absurde ne mérite pas d'être réfuté. Nous ne dirons pas, comme l'a fait un des panégyristes de Roger Bacon, qu'il fut le génie le plus brillant et le plus universel que le monde ait jamais vu; mais nous croyons qu'on peut le regarder comme un homme extraordinaire, d'un génie aussi étendu que pénétrant, et dont l'exemple fait voir jusqu'où un grand amour de la vérité, un travail opiniâtre et l'ambition de la gloire peuvent élever un esprit supérieur, malgré les préjugés de son siècle, et les persécutions de l'ignorance et de l'envie. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Epistola fratris Rogerii Baconis de secretis operibus artis et naturæ, et de nullitate magiæ*, Paris, in-4°, 1542; Bâle, in-8°, 1595; Hambourg, in-8°, 1598, 1608 et 1618. 2° *Opus majus*, in-fol., Londres, 1753: ce recueil étant l'ouvrage sur lequel se fonde particulièrement la réputation de Roger Bacon, il est utile de faire connaître les divers écrits dont il est composé: dans les deux premiers livres sont compris trois traités: 1° de *Impedimentis sapientiæ*; 2° de *Causis ignorantiae humanæ*; 3° de *Utilitate scientiarum*; le 3° livre con-

tient le traité de *Utilitate linguarum*; le 4°, les traités de *Centris gravium*, de *Ponderibus*, de *Valore musicæ*, de *Judiciis astrologiæ*, de *Cosmographia*, de *Situ orbis*, de *Regionibus mundi*, de *Situ Palestinæ*, de *Locis sacris*, *Descriptiones locorum mundi*, *Prognostica ex siderum cursu*; dans le 5° livre, se trouvent divers traités de perspective, et le traité de *specierum Multiplicatione*; le 6° livre enfin renferme les trois traités: 1° de *Arte experimentalis*; 2° de *Radiis solaribus*; 3° de *Coloribus per artem fiendis*. 3° Plusieurs traités sur la chimie, imprimés dans le *Thesaurus chemicus*, Francfort, in-8°, 1603 et 1620. 4° De *retardandis senectutis Accidentibus*, publié pour la première fois à Oxford, en 1590, et traduit ensuite en anglais, avec des notes, par le docteur Richard Browne, sous le titre de *Remède contre la vieillesse et Conservation de la jeunesse*, Londres, in-8°, 1685. Quelques autres traités de Roger Bacon, qui n'ont point été imprimés, tels que le *Liber naturalium*, le *Computus Rogerii Baconis*, l'*Opus minus*, l'*Opus tertium*, ont été conservés en manuscrit dans la bibliothèque de l'université de Leyde, et dans les bibliothèques royale et Cottonienne, en Angleterre. Le traité *Speculum alchemiæ*, et celui de *Potestate mirabili artis et naturæ*, qui n'est qu'un chapitre de l'ouvrage intitulé *Epistola fratris Rogerii Baconis*, etc., ont été traduits en français par Jacques Girard de Tournus, et publiés, le premier, sous le titre de *Miroir d'alchimie*, Lyon, 1557, in-12; Paris, 1612, 1627, in-8°; le deuxième, sous le titre de *l'Admirable Pouvoir et Puissance de l'art, de nature*, etc., Lyon, 1557, in-8°, très-rare - Paris, 1629, in-8°. S - D.

BACON (NICOLAS), célèbre jurisconsulte anglais, et père du fameux François Bacon, baron de Verulam, naquit en 1510, d'une famille ancienne, à Chislehurst, dans le comté de Kent. Il étudia à Cambridge et à Paris, et s'attacha principalement à l'étude du droit. De retour en Angleterre, il obtint la faveur de Henri VIII, qui, lors de la réformation d'Angleterre, lui donna, dans le comté de Suffolk, plusieurs domaines provenant du monastère de St-Edmundsbury, et le nomma procureur de la cour des tutelles. Il conserva cette place sous le règne d'Édouard VI; et, malgré la faveur de Henri VIII, sa prudence le sauva de la persécution sous le règne de la reine Marie. La reine Élisabeth le créa chevalier, et le nomma, en 1558, garde du grand sceau, et membre de son conseil privé. Il eut une grande part à l'établissement de la religion protestante en Angleterre, et s'attira par là la haine des catholiques. Malgré son zèle et les services éminents qu'il avait rendus, ayant osé, dans les débats concernant la succession au trône, se montrer d'un avis opposé à celui du favori, le comte de Leicester, il lui fut défendu de reparaitre à la cour et dans le conseil; mais il parvint ensuite, par la médiation de Cecil, à rentrer en grâce auprès de la reine, et fut de nouveau l'âme du conseil. Il fut nommé, en 1568 et en 1571, pour présider les commissions chargées d'examiner les plaintes réciproques de la reine Marie d'Écosse et de ses sujets rebelles. Il mourut en 1579,

âgé de 69 ans, après avoir occupé vingt ans la place de garde du grand sceau, avec la réputation d'un homme également sage et habile. Il se montra constamment fidèle à la devise de ses armes : *Mediocria firma*. La reine Élisabeth étant allée le visiter à Redgrave, lui dit que sa maison était trop petite pour lui : « Non, madame, répondit-il ; mais Votre Majesté m'a fait trop grand pour ma maison. » Sur la fin de sa vie, il avait pris un embonpoint excessif, ce qui fit dire à Élisabeth que « l'âme de sir Nicolas était bien logée. » Il a laissé quelques traités de politique et de législation, et un commentaire sur les douze petits prophètes ; mais aucun de ces ouvrages n'a été imprimé. — Sa femme, Anne BACON, joignait à beaucoup de savoir une piété solide et les vertus de son sexe. Elle a traduit de l'italien en anglais vingt-cinq sermons de Bernardin Ochino, sur la prédestination, etc., publiés en 1530 ; et, du latin, de l'évêque Jewel, une *Apologie de l'Eglise anglicane*, imprimée en 1564, in-4° ; réimprimée en 1600, in-12. Ses deux fils, Antoine et François Bacon, durent à ses soins leur première éducation.

S—D.

BACON (FRANÇOIS), fils du précédent, grand chancelier d'Angleterre, l'un des génies les plus extraordinaires qui aient paru dans aucun siècle, serait, après Newton, le philosophe dont l'Angleterre aurait le plus à se glorifier, si les faiblesses de son caractère et quelques actions de sa vie n'avaient terni la gloire que ses talents et ses travaux lui ont assurée. Né à Londres, le 22 janvier 1561, dès son enfance il donna des preuves d'un esprit supérieur. Ayant été présenté à la reine Élisabeth, elle lui demanda quel âge il avait ; il répondit sans hésiter : « Juste deux ans de moins que le règne heureux de Votre Majesté. » Cette réponse frappa la reine, qui depuis s'amusa à le faire parler, et l'appelait en plaisantant son petit garde des sceaux. A treize ans, il fut envoyé à l'université de Cambridge, où il fit, dans toutes les sciences, des progrès dont la rapidité étonna ses maîtres et ses condisciples. Il n'avait pas encore seize ans, que, frappé de la futilité de la philosophie d'Aristote, il fit un écrit pour la combattre. Il vit dès lors qu'elle était plus propre à produire et à perpétuer des disputes, qu'à éclairer l'esprit : cette observation semble avoir dirigé tous ses travaux. C'était alors un usage établi en Angleterre, d'envoyer dans les pays étrangers, et particulièrement en France, les jeunes gens destinés à entrer dans les affaires publiques. Le jeune Bacon vint à Paris, à la suite de l'ambassadeur sir Amias Poulet, qui, de bonne heure, conçut une telle estime pour lui, qu'il le fit partir bientôt après pour l'Angleterre, avec un message qui demandait du secret et de la célérité. Après avoir rempli sa mission de manière à mériter des remerciements de la part de la reine, il revint en France, et parcourut différentes provinces pour s'instruire des mœurs du pays. A l'âge de dix-neuf ans, il composa un écrit intitulé : *de l'Etat de l'Europe*, dans lequel on trouve des marques frappantes de la maturité précoce de son jugement. La mort de son père le

rappela dans sa patrie, où la médiocrité de son héritage le força à chercher les moyens de se procurer un état conforme à sa naissance. Il se décida pour la jurisprudence, et se livra à l'étude des lois avec tant d'ardeur et de succès, qu'il fut nommé, n'ayant encore que vingt-huit ans, conseil extraordinaire de la reine. Au milieu des travaux qu'il entreprit pour l'avancement de sa fortune, il ne perdit jamais de vue l'idée qu'il avait conçue de bonne heure, de réformer le plan des études scolastiques, et d'en créer un plus propre à conduire les hommes dans les routes d'une saine philosophie. La place qu'il avait auprès de la reine était plus honorable que lucrative ; ses talents et son alliance avec le grand trésorier Burleigh et son fils, sir Robert Cecil, principal secrétaire d'État, semblaient l'appeler aux plus grands emplois. Malheureusement Cecil était ennemi déclaré du comte d'Essex, ami et protecteur de Bacon ; et cette inimitié de deux courtisans retarda longtemps la fortune de ce dernier. En 1594, Essex employa tout son crédit pour le faire nommer solliciteur général : mais Cecil représenta Bacon comme un homme tellement livré aux études spéculatives, qu'il lui paraissait incapable de remplir cette place. Élisabeth céda à cette objection. Le comte d'Essex, pour dédommager Bacon de ce refus, lui fit présent d'une terre, qu'il accepta avec les démonstrations de la plus vive reconnaissance ; mais il oublia, peu de temps après, ce qu'il devait à un si généreux bienfaiteur, qu'il abandonna dans sa disgrâce, avec une lâcheté que rien ne peut excuser. Tout le monde sait que le comte d'Essex périt sur l'échafaud, accusé de haute trahison. Dans l'instruction du procès, Bacon plaida lui-même contre le comte, sans y être obligé ; et après l'exécution de la sentence, il chercha à justifier la conduite du gouvernement, dans un appel au public, intitulé : *Déclaration des trahisons de Robert, comte d'Essex*. Il est vrai que cette déclaration était rédigée avec des ménagements si frappants et un intérêt si marqué pour l'honneur de l'accusé, qu'Élisabeth ne put s'empêcher de dire à Bacon : « Il est aisé de voir que vous n'avez pas oublié votre ancienne affection pour le comte. » Cette circonstance prouve qu'en exécutant la tâche qui lui avait été sans doute imposée par sa souveraine, il sacrifiait les sentiments de son cœur aux intérêts de son ambition. Son ingratitude n'eut pas le succès qu'il en attendait. La voix publique s'éleva contre lui avec tant de force, qu'il se crut obligé d'écrire une longue apologie de sa conduite ; mais son éloquence n'eut aucun effet ; Élisabeth ne fit rien pour lui, et Bacon, flétri dans l'opinion, fut à la cour l'objet de la haine d'un parti et de la jalousie de l'autre. Après avoir montré une complaisance honteuse et servile dans l'affaire du comte d'Essex, il sembla reprendre sa probité et sa dignité dans sa conduite au parlement. Il avait été choisi, en 1593, pour représenter le comté de Middlesex dans la chambre des communes. Dans les débats qui eurent lieu sur des questions publiques, il vota avec le parti populaire, contre les mesures des ministres, quoiqu'il fût toujours au service de la couronne. Si

quelque chose peut atténuer les fautes graves qu'on lui reproche, c'est sa pauvreté. Elisabeth, à qui il avait sacrifié son honneur, ne fit rien pour sa fortune, et il se trouva dans de tels embarras, que deux fois il fut arrêté pour dettes. Le règne de Jacques I^{er} lui fut plus favorable : ce prince, qui se piquait de protéger les lettres, accueillit Bacon avec distinction, et lui conféra, en 1605, les honneurs de la chevalerie. Bacon se montra digne de cette faveur, par sa conduite au parlement. Il fut chargé de porter au pied du trône des représentations solennelles sur les vexations qu'exerçaient, en son nom, les pourvoyeurs de Sa Majesté ; il s'acquitta de cette commission délicate avec tant de talent et de bonheur qu'il satisfait à la fois le parlement et le roi. La chambre des communes lui vota des remerciements publics, et Jacques I^{er} le nomma un de ses conseillers, avec un traitement annuel de 40 liv. sterl., et cette grâce fut bientôt suivie d'une nouvelle pension de 60 liv. sterl. En 1607, il fut nommé solliciteur général. Sa fortune s'accrut alors considérablement par le produit de sa pratique au barreau, et par le mariage qu'il contracta avec Alix de Barnham, fille d'un riche alderman de la cité. Il remplit successivement plusieurs autres places jusqu'en 1617, qu'il obtint celle de garde des sceaux. En 1619, il fut créé lord grand chancelier d'Angleterre, avec le titre de baron de Verulam, qu'il échangea l'année suivante pour celui de vicomte de St-Alban. Sa fortune était telle alors, qu'il aurait pu vivre avec la magnificence dont il avait le goût, sans dégrader son caractère par les actes d'avidité qu'on eut à lui reprocher avec trop de raison. Des plaintes graves furent portées contre lui. On l'accusa d'avoir reçu des sommes d'argent pour des concessions d'emplois et de privilèges qu'il avait expédiés sous le grand sceau. Ces plaintes furent renvoyées à la chambre des pairs. Bacon, hors d'état de se justifier, voulut éviter l'éclat d'une recherche judiciaire, et adressa à la chambre une lettre de repentir et de soumission, par laquelle il invoque la clémence de ses pairs, et demande que la peine qu'on prononcera contre lui se borne à lui ôter la place éminente qu'il a déshonorée. Les lords exigèrent de lui une confession circonstanciée sur chacun des griefs allégués contre lui. Il envoya un mémoire dans lequel il reconnaissait la vérité de presque toutes les imputations de corruption portées contre lui, en implorant de nouveau la clémence de la chambre. Malgré l'intérêt que le roi témoigna pour lui, et celui que prenait la chambre même à la situation d'un de ses membres, distingué par de si grands talents, elle ne put s'empêcher de rendre un jugement sévère (1621) ; il fut condamné à payer une amende de 40,000 liv. sterl., et à être emprisonné à la Tour, pendant le bon plaisir du roi ; il fut en outre déclaré incapable d'occuper aucun emploi ou office public, de siéger au parlement, et d'approcher même du lieu où résiderait la cour (1). On ne peut nier

que ce jugement ne fût juste, tout rigoureux qu'il était ; cependant il est sûr que si Bacon se montra avide, ce ne fut point par avarice ; car il fut, au contraire, prodigue jusqu'à l'excès. Comme garde des sceaux, il reçut de l'argent pour l'expédition des brevets ou patentes de plusieurs places, obtenues par le crédit du duc de Buckingham, favori de Jacques I^{er}, auquel Bacon devait une grande partie de son avancement ; mais il paraît constant que ce fut particulièrement pour servir la cupidité du protecteur que le protégé se prêta à ces manœuvres coupables, dont il doit cependant partager le blâme, puisqu'il en partageait le honteux bénéfice. Comme chancelier, il reçut aussi de l'argent pour expédier des affaires portées à son tribunal ; mais on convient qu'à cette bassesse si indigne de son rang, il ne joignit pas du moins le crime de trahir la justice dans les jugements qu'il rendit sur ces mêmes affaires : il a toujours passé pour un juge aussi équitable qu'éclairé. Il montra une faiblesse excessive à l'égard de ses domestiques, qui s'enrichissaient en vendant la protection de leur maître, et en l'engageant dans des actes de corruption dont ils recevaient le profit. On raconte qu'en rentrant un jour chez lui, ses domestiques se levèrent en le voyant paraître, et qu'il leur dit : « Restez assis, mes maîtres, c'est votre « élévation qui a fait ma chute. » Le jeu de mots qui est dans l'original ne peut se rendre en français, parce que le terme anglais, traduit par celui d'élévation, exprime également l'action de se lever et de s'élever. Après s'être abaissé par des actes honteux d'une complaisance servile et d'une basse vénalité, on le voit quelquefois se relever par des traits de noblesse et de fermeté qui prouvent qu'il avait le sentiment de la justice et de la liberté, alors même qu'il les outrageait ; et l'on aime à croire que les crimes qui ont flétri sa mémoire tenaient plus à une extrême faiblesse de caractère qu'à une perversité naturelle. Le seul tort de Bacon qui ne comporte aucune excuse, c'est son ingrate et lâche conduite envers son bienfaiteur, le comte d'Essex. Il est temps de détourner ses regards du tableau affligeant des fautes de l'homme d'État, pour les porter sur les ouvrages immortels de l'homme de génie ; mais ces travaux sont d'une telle étendue, et embrassent des objets si divers et si multipliés, qu'il serait impossible d'en donner une idée à peu près complète, sans outrepasser de beaucoup les bornes

avec faiblesse ; il ne sut pas se résigner à son sort. Réduit à une condition voisine de la misère, il nourrissait encore l'espoir de voir se rouvrir devant lui la carrière brillante des dignités et des honneurs. Cependant, au milieu des chagrins dont sa vie fut désormais abreuvée, il conserva un zèle ardent pour la science, à laquelle il consacra ses dernières années. Ce fut dans cette dernière période de sa vie qu'il publia, sous la forme qui nous est parvenue, son traité de la Dignité et de l'Accroissement des sciences, ainsi que plusieurs autres ouvrages qui obtinrent les suffrages unanimes de l'Europe savante. Sa réputation se répandit chez les nations étrangères ; les hommes les plus éminents dans la science et les personnages du rang le plus élevé payèrent à son génie le tribut de leur admiration. Il faut citer parmi ces derniers le marquis d'Effiat, ambassadeur de France, qui alla souvent le visiter dans sa retraite de Gray's Inn. François Bacon mourut à Londres, le 9 avril 1626.

(1) Peu de temps après sa condamnation, le roi lui rendit la liberté et lui permit même le séjour de Londres. Quelques années plus tard (1624), Jacques lui accorda son pardon et le releva de toutes les peines prononcées contre lui. Bacon supporta sa disgrâce

qui nous sont imposées. Nous sommes donc obligés de nous restreindre aux traits principaux qui caractérisent ses écrits. On a vu que, dès ses premières études, il avait été frappé de la méthode qu'on suivait dans les écoles pour l'enseignement public. Dès ce moment, il conçut le projet hardi d'une refonte entière dans le système des sciences. Toutes ses études et toutes ses pensées se dirigèrent vers ce but. Il embrassa, dans ses vues, le cercle de toutes les connaissances humaines ; il observa les rapports qui les unissent entre elles, et commença par en former la classification, suivant les diverses facultés de l'esprit humain auxquelles chacune des sciences appartenait. De là cette division en trois classes, de la mémoire, de la raison et de l'imagination ; division qui a été parfaitement développée par d'Alcembert et Diderot, dans le discours préliminaire de l'*Encyclopédie* (1). Ce n'est qu'en lisant les grands ouvrages de ce génie extraordinaire, qu'on peut se mettre en état de le juger ; mais ce n'est pas assez de les lire, il faut les étudier ; et il faut avoir un esprit déjà muni de beaucoup de connaissances et capable d'une forte attention, pour être en état de suivre l'auteur dans toutes les routes qu'il parcourt, et d'apprécier jusqu'à quel point ses vues ont pu être utiles et peuvent l'être encore aux progrès des sciences. Il a été appelé le père de la philosophie expérimentale : il est en effet le premier qui ait bien senti et qui ait parfaitement montré que, dans toutes les branches des sciences positives, il n'y a qu'un moyen de parvenir à quelques vérités et de s'assurer qu'on y est parvenu : c'est celui d'observer la nature, non-seulement dans les phénomènes qu'elle présente à nos regards, mais encore dans ceux qu'on peut découvrir par la voie de l'expérience. Il ne suffit pas d'avoir des yeux pour observer la nature, il faut un art pour diriger les observations ; il en faut un, plus difficile encore, pour interroger la nature. C'est pour parvenir à ce double but qu'il a créé des méthodes, dont il a fait des applications sans nombre à toutes les branches des sciences (2). C'est là l'objet du vaste plan qu'il appelait la grande instauration des sciences, plan qu'il n'a jamais exécuté dans son entier, mais dont on peut prendre une idée dans les deux ouvrages qui en faisaient la base : l'un, de *Dignitate et Augmentis scientiarum* ; l'autre, *Novum Organum scientiarum* (3).

(1) Bacon reconnaît dans l'entendement trois facultés : la mémoire, la fantaisie (imagination), et la raison ; il divise de même la science en trois branches principales correspondant à ces trois facultés : l'histoire, la poésie, la philosophie. (*De Dignitate et Augmentis scientiarum*, ch. 4.)

(2) Le trait caractéristique de la méthode préconisée par Bacon, c'est de substituer l'induction au syllogisme dont les scolastiques avaient tant abusé, c'est de rappeler les esprits à l'étude des faits, et, en cela, il a rendu aux sciences objectives un service signalé ; mais il faut ajouter que, dans ses attaques contre la dialectique, il s'est laissé entraîner au delà du but qu'il voulait atteindre, qu'il ne s'est pas toujours souvenu que l'emploi exclusif de l'induction est, dans un grand nombre de cas, aussi stérile que le règne absolu de la déduction, et qu'enfin les deux méthodes doivent, non pas s'exclure, mais se prêter un mutuel appui. C. W.—r.

(3) Voici ce plan tracé par Bacon lui-même, avec l'exposé des motifs qui le décidèrent à entreprendre cet immense ouvrage. « Ayant reconnu que l'entendement humain se soumettait à lui-

Bacon avait étudié toutes les sciences ; il avait marqué le point où chacune était parvenue, les fausses directions qui avaient égaré les esprits dans la marche qu'on avait suivie, et la véritable méthode qui

« même des difficultés, et qu'il ne savait point user avec assez de « modération et de dextérité des ressources véritables que la nature a mises à la portée de l'homme ; que de là dérivent l'ignorance d'une infinité de choses et les maux sans nombre qu'elle entraîne à sa suite, il (Bacon) estima qu'il fallait faire tous les efforts possibles pour restaurer dans son entier, ou du moins pour améliorer ce commerce que la science établit entre l'esprit et les choses, commerce auquel il n'est presque rien de comparable sur la terre... Tout cet appareil scientifique, dont la raison humaine fait usage dans l'étude de la nature, n'est qu'un amas de matériaux mal choisis et mal assemblés, et ne forme qu'une sorte de monument pompeux et magnifique, mais sans fondement ; car, tandis qu'on admire et qu'on vante les forces imaginaires de l'esprit humain, on néglige, on perd ses forces réelles, du moins celles qu'il pourrait avoir si on lui procurait les secours dont il ne peut se passer, et qu'il sût lui-même se rendre docile et obéissant aux choses, au lieu de leur insulter, comme il le fait dans son audacieuse faiblesse. Restait donc à recommencer tout le travail en recourant à des moyens plus réels, à entreprendre une totale restauration des sciences, des arts, en un mot de toutes les connaissances humaines ; enfin, à reprendre l'édifice par les fondements, et à le faire reposer sur une base plus solide. » Ce fut pour accomplir cette immense réforme que Bacon entreprit sa grande *Restauration des sciences*. Il distribua cet ouvrage en 6 parties : la 1^{re} est un catalogue de toutes les sciences humaines, nées ou à naître ; il donne aux dernières le nom de *Desiderata* : c'est le sujet de son premier ouvrage, de *Dignitate et Augmentis scientiarum*, publié d'abord en anglais (1603), puis en latin (1623) ; la 2^e traite de la méthode nouvelle et en développe les procédés. « Ayant une fois traversé la région des arts anciens, nous aiderons l'entendement à passer au delà. C'est pourquoi nous traiterons de cette doctrine qui apprend à faire un usage meilleur et plus parfait de la raison dans l'étude de la réalité, et des véritables ressources de l'entendement, afin que par suite l'entendement s'élève et développe le pouvoir qu'il a de percevoir les obscurités de la nature, et de graver ses sentiers les plus escarpés. Or, cet art que nous proposons et auquel nous donnons ordinairement le nom d'interprétation de la nature ; cet art, dis-je, est une sorte de logique, laquelle il y ait une différence infinie entre celle-ci et la science à laquelle on donne ordinairement ce nom ; car cette logique vulgaire fait profession de destiner et de procurer à l'entendement des secours et des appuis, et c'est ce que les deux logiques ont de commun ; mais elles diffèrent principalement en trois choses, savoir : quant au but même, puis quant à l'ordre des démonstrations, enfin quant à la manière de commencer la recherche... » Tel est le sujet du *Novum Organum*, que l'auteur publia en 1620 ; la 3^e partie avait pour sujet l'histoire descriptive des phénomènes de l'univers. « Notre dessein n'est pas seulement de montrer et de tracer la route, mais encore d'y entrer nous-mêmes. Ainsi, la troisième partie de notre ouvrage embrasse les phénomènes de l'univers, c'est-à-dire les expériences de toute espèce ; une histoire naturelle, en un mot, qui puisse servir de base à la philosophie... Or, ce travail-là, cette recherche, cette espèce de promenade dans l'univers, il n'est aucune force de génie, aucune méthode d'argumentation qui puisse y suppléer et tenir lieu des faits, non pas même quand les esprits de tous les hommes, parfaitement d'accord entre eux, concourraient à un tel dessein ; il faut donc se procurer une telle histoire ou renoncer tout à fait à l'entreprise ; mais, jusqu'à ce jour, les hommes se sont, à cet égard, conduits de telle manière, qu'il n'est nullement étonnant que la nature ne se soit pas laissée approcher. » Cette troisième partie, que l'auteur n'a fait qu'ébaucher, se compose des traités suivants : *Sylva sylvarum*, en anglais, 1627, ouvrage posthume ; *Historia vitæ et mortis*, 1622 ; *Historia ventorum*, 1622 ; *Historia densi et rari*, 1658, ouvrage posthume ; la 4^e partie est intitulée *Échelle de l'entendement*. Après avoir rassemblé et coordonné les faits, l'auteur se proposait d'en indiquer la loi, « de montrer par des types, des modèles proprement dits, tout le procédé, la marche continue, l'ordre que l'esprit doit suivre en inventant, dans certains sujets remarquables et variés, et qui le mettent comme sous les yeux. » Ainsi, dans la pensée de l'auteur, cette partie de l'ouvrage devait être un traité de philoso-

pouvait les ramener dans la route de la vérité. Si on le considère comme métaphysicien, il montre autant de sagacité que de profondeur dans ses vues sur les opérations de l'esprit ; sur l'association des idées, principe fécond de nos sentiments et de nos opinions ; sur les préjugés qui nous environnent dès le berceau et troublent l'exercice de la raison. Il expose très-clairement ce principe (1), aperçu par Aris-

phie naturelle ; la 5^e partie devait offrir des résultats anticipés, provisoires, des avant-coureurs de la philosophie seconde (*prodomi*). « Nous n'en faisons usage que pour le moment, et jusqu'à ce que le reste soit achevé. C'est une sorte d'a-compte dont il faut se contenter jusqu'à ce qu'on ait fait fortune. » Enfin venait la 6^e partie, la science définitive, la science des causes, la science par excellence, à laquelle l'auteur donnait le nom de *Philosophie seconde*. Les quatre dernières parties de la *Restauration* ne furent point achevées ; Bacon se borna même à esquisser la dernière, et il est à croire qu'il n'espéra jamais pouvoir l'exécuter. « La fortune du genre humain, dit-il, fera le reste ; mais l'état actuel des choses et de l'esprit humain nous interdit peut-être, quant à présent, jusqu'à la gloire de comprendre cette philosophie finale. » — Fermer les voies de l'erreur, donner à l'esprit humain des instruments nouveaux et sûrs pour la découverte de la vérité, accroître les forces de l'intelligence par la précision et l'unité de la direction imprimée à ses efforts, la délivrer de ses fers et de ses entraves, proposer pour but à son activité l'observation attentive, scrupuleuse et rationnelle des phénomènes sensibles, la recherche des secrets que Dieu a cachés dans la création, étendre ainsi l'empire de l'homme sur l'univers, et fonder sa puissance et son bonheur sur l'asservissement de la nature, telle est la pensée créatrice de l'*Instauratio magna*. Il faut le reconnaître, Bacon n'a pas, à beaucoup près, réalisé ses promesses ; sa méthode ne possédait pas toute la vertu qu'il lui attribuait ; sa logique nouvelle, distribuée en catégories aussi nombreuses que celles de la logique syllogistique, ses tableaux des instances (*comparationes instantiarum*), tous ces procédés à l'aide desquels il s'était flatté de remonter, comme par une échelle régulièrement graduée et sûre, des premières perceptions des sens jusqu'aux principes ; en un mot, toute cette organisation détaillée de la méthode inductive, élaborée avec tant de soins, a été de peu d'utilité et n'a guère été suivie par les explorateurs de la science. Mais s'il n'a pas fourni aux savants venus après lui l'instrument de leurs découvertes, le philosophe anglais n'en a pas moins exercé, sur le mouvement scientifique, une influence immense et qui dure encore ; toutes les conquêtes faites sur la nature depuis trois siècles, il les a devinées, inspirées, et, pour ainsi dire, indiquées du doigt. Sa gloire c'est d'avoir provoqué l'ardeur des découvertes, c'est d'avoir mis l'homme sur le chemin de sa grandeur, c'est d'avoir proclamé la doctrine du progrès continu et de la perfectibilité indéfinie. Son œuvre, malgré ses défauts et ses lacunes, n'en reste pas moins l'un des monuments les plus majestueux et les plus utiles qu'ait élevés le génie fécondé par l'enthousiasme de la science et par le sentiment des grandes destinées que Dieu a réservées au genre humain.

C. W.—R.

(1) Ce principe sensualiste, Bacon ne l'a pas formulé, il l'a tout au plus insinué. Soit ignorance, soit dessein prémédité de trahir la vérité, les apôtres du sensualisme chez les modernes se sont accordés à présenter François Bacon comme leur précurseur : Gassendi, Locke, Condillac, Diderot, d'Alembert, Voltaire et leurs adeptes lui rendirent hommage comme à leur maître, et placèrent leurs écrits sous son patronage. Trompés par ces éloges, les philosophes de l'école opposée l'attaquèrent avec une violence extrême. Grâce à leurs invectives, le préjugé qui faisait de Bacon le premier auteur des doctrines anti-idéalistes s'accrédita de plus en plus, et finit par s'établir dans les écoles. Tel est le rôle que Joseph de Maistre lui attribue dans ses *Soirées de St-Petersbourg*, et dans l'ouvrage posthume qu'il a laissé (*Examen de la philosophie de Bacon*, Paris, 1836, 2 vol. in-8°). Il déclare sa philosophie, dans ses bases générales, fautive et dangereuse. « Ne voyez-vous pas, s'écrie-t-il, que Dieu proscrit cette philosophie, et qu'il lui a plu même de rendre l'anathème visible ? Parcourez tous les livres de ses adeptes, vous n'y trouverez pas une ligne dont le goût et la vertu daignent se souvenir ; elle est la mort de toute religion, de tout sentiment exquis, de tout élan sublime. » Rien de plus injuste que ces invectives, de plus immérité que ces reproches. Non, Bacon ne fut point un ennemi de la religion : un critique con-

tote, et si bien développé par Locke, qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait les sensations pour base. Comme physicien, il a eu des aperçus très-ingénieux, et a été sur la route de plusieurs découvertes importantes. Il avait imaginé une espèce de machine pneumatique, au moyen de laquelle il paraît avoir soupçonné l'élasticité et la pesanteur de l'air, que Galilée et Torricelli ont eu la gloire de découvrir après lui ; mais on ne peut lui contester d'avoir indiqué assez clairement l'attraction newtonienne, en regardant toutes les parties de la matière comme mues par une force cachée qui les fait graviter l'une vers l'autre. « Il faut, dit-il, ou que les corps graves soient poussés vers le centre de la terre, ou qu'ils en soient mutuellement attirés ; et dans ce dernier cas, il est évident que, plus les corps en tombant s'approcheront de la terre, plus fortement ils seront attirés. Il faudrait, ajoute-t-il, expérimenter si la même horloge à poids ira plus vite sur le haut d'une montagne qu'au fond d'une mine. Si la force des poids diminue sur la montagne et augmente dans la mine, il y a apparence que la terre a une vraie attraction. » Il serait difficile de s'exprimer plus nettement sur ce grand phénomène de la gravitation réciproque des corps ; mais ce que Bacon n'avait fait qu'entrevoir, Newton l'a établi sur l'observation, et il l'a démontré par le calcul. Or, la gloire d'une découverte appartient, non à celui qui aperçoit une vérité nouvelle, mais à celui

scientifique et savant, l'abbé Emery, dans son *Christianisme de Bacon*, le présente au contraire comme l'un des hommes les plus religieux du 17^e siècle, et déclare que, dans sa théologie, tout est précieux ; et en cela il a complètement raison (*). Ce qui a compromis Bacon aux yeux des adversaires du matérialisme, ce sont les louanges intéressées ou peu éclairées du 18^e siècle ; c'est l'abus que l'on a fait plus tard de cette méthode expérimentale dont il eut la gloire d'être le restaurateur, et qui, appliquée sans son aveu à la recherche des vérités morales et à l'étude des faits psychologiques, devait conduire au scepticisme, à la négation désolante de toute religion, à la mort du cœur, à la destruction de la foi, de la charité et du dévouement. Heureusement la vérité commence à se faire jour : le 19^e siècle reformera la sentence injuste portée contre l'auteur du *Novum Organum*. Déjà plusieurs écrivains, hommes de science, de talent et de cœur, ont pris la plume pour rendre au génie de François Bacon son vrai caractère, et rétablir le sens méconnu ou obscurci de ses écrits philosophiques. Le succès ne peut manquer de couronner leurs efforts.

C. W.—R.

* Le passage suivant, que nous extrayons de la préface mise par Bacon en tête de son ouvrage intitulé : *de la Dignité et de l'Accroissement des sciences*, fournit la preuve convaincante de cette assertion. « Comme le succès de notre entreprise ne dépend nullement de notre volonté, nous donnons à Dieu le Père, à Dieu le Fils et à Dieu le St-Esprit, nos très-humbles et très-ardentes supplications, afin qu'abaissant ses regards sur les misères du genre humain et sur le pèlerinage de cette vie, qui se réduit à si peu de jours et d'assez malheureux, il daigne dispenser par nos mains ses nombreux bienfaits à la famille humaine. Nous souhaitons, de plus, que les choses humaines ne nuisent pas aux choses divines, et que le fruit de la peine que nous prenons pour frayer la route des sens ne soit pas de faire naître une incrédulité et de répandre une certaine obscurité dans les esprits, par un rapport aux divins mystères ; mais que plutôt, avec un entendement pur, dégagé d'idées fantastiques, purgé de vanité, et qui n'en soit pas moins soumis et totalement asservi aux oracles divins, on donne à la foi ce qui appartient à la foi ; qu'enfin, ayant rejeté le poison de la science qui le serpent a fait couler dans les esprits et qui les enfle, nous n'ayons point l'ambition d'être plus sages qu'il ne faut, et que, sans passer les limites prescrites, nous en tirions la vérité dans un esprit de charité. » Ainsi Bacon avait formellement interdit à son nouvel organe de s'exercer sur les questions qui dépendent de la religion, et son intention expresse était que l'induction, c'est-à-dire la méthode d'observation et d'expérimentation, ne sortît pas du domaine des sens. Après cela, ne serait-on pas fondé à croire que le comte de Maistre avait mal lu Bacon, et qu'il l'attaquait sur la foi de Voltaire ?

C. W.—R.

qui la prouve. Bacon a aussi traité de l'histoire naturelle, mais d'une manière abrégée, dans son ouvrage intitulé : *Sylva sylvarum, or a Natural History*, etc., Londres, 1655, in-fol., traduit en latin par Jacques Gruter : *Sylva sylvarum, sive Historia naturalis latine transcripta*, Lugd., Batavor., 1648, in-16; Elzevir, 1661, in-12. Il avait particulièrement étudié la médecine, sur laquelle il a composé plusieurs ouvrages, et entre autres l'*Histoire de la vie et de la mort*, où l'on trouve des vues curieuses; mais la physiologie et la chimie, qui font la base de cette science, étaient encore trop peu avancées pour que Bacon ne tombât pas dans beaucoup d'erreurs. Il croyait qu'au moyen d'un certain régime, on pouvait prolonger la vie humaine fort au delà des bornes que l'opinion commune lui assigne. Livré de bonne heure à l'étude des lois, les places qu'il remplit l'obligèrent à en faire la principale occupation de sa vie; il les étudia, non en simple juriconsulte, mais en législateur et en philosophe. On a de lui des aphorismes, aussi remarquables par la profondeur des idées que par l'énergie et la précision du style, et l'on a lieu de croire que Montesquieu les avait lus avec attention. Un homme d'un génie aussi étendu ne pouvait avoir négligé l'étude de la morale; un des ses premiers et de ses plus beaux ouvrages est un recueil de réflexions sur divers sujets, intitulé, en latin : *Sermones fideles*; et en anglais : *Essays or Counsels civil and moral*; on y remarque également et la finesse des observations, et la connaissance approfondie de l'homme et des affaires; on y admire les couleurs d'une imagination brillante dont la pensée s'embellit, et l'éclat d'un style toujours énergique, précis et animé. Bacon fut aussi historien; mais ce n'est pas le côté le plus brillant de son mérite littéraire. Il a composé une *Histoire de Henri VII* qui n'est remarquable, ni par la fidélité dans le récit des faits, ni par le style, qui manque souvent de naturel, de dignité et de bon goût. Bacon avait une grande connaissance de l'antiquité. Il a fait un traité de la *Sagesse des anciens*, dans lequel il explique les fables antiques par des allégories très-ingénieuses. Ainsi, montrant partout un esprit supérieur, également étendu, flexible et original, créateur dans plusieurs branches de la philosophie, il fut encore moraliste profond, antiquaire érudit, écrivain souvent élégant, toujours énergique et brillant. On regrette que ce génie transcendant, qui avait si profondément analysé les causes des erreurs humaines, et démêlé avec tant de sagacité les vraies méthodes qui doivent conduire l'esprit dans la recherche de la vérité, ait combattu le système de Copernic, qui commençait à se propager; mais Bacon avait étudié toutes les sciences, excepté les mathématiques, et il ne pouvait appliquer à l'astronomie ni l'observation, ni le calcul, procédé nécessaire alors pour vérifier par soi-même la nouvelle théorie du système du monde. C'est sur ce point seul qu'il est resté au-dessous des esprits éclairés de son temps. Sur toutes les autres parties de la philosophie, il se montra si supérieur à tous ses contemporains, qu'il ne put guère trouver

de juges en état d'apprécier la force de son génie, la justesse de ses vues et l'importance de ses travaux. Les preuves d'une vérité nouvelle ont une tout autre force pour celui qui les a trouvées que pour ceux à qui on les offre pour la première fois. Le roi Jacques I^{er}, en lisant le *Novum Organum*, lorsqu'il parut, dit que ce livre était « comme les voies de Dieu, » au-dessus de l'entendement humain. » Jacques n'était pas sans connaissances; mais il avait plus de savoir que de philosophie, et plus de pédanterie que de véritables lumières. Bacon pouvait seul être son propre juge : c'est ce qu'il a bien senti lui-même, et ce qu'il a exprimé avec un noble orgueil dans ce passage de son testament : « Je lègue « mon nom et ma mémoire aux nations étrangères, et à mes propres concitoyens, lorsque « quelque temps encore se sera écoulé. » Dans une lettre adressée à un de ses amis, il s'appelle le serviteur de la postérité. Ce qu'il avait prévu a été confirmé par l'événement. La postérité a été plus juste que son siècle, et il a trouvé parmi les étrangers plus d'admirateurs que parmi ses compatriotes. Le docteur Shaw, qui a donné une édition des œuvres de Bacon, rédigée sur un plan qui en rend la lecture plus facile et plus instructive, fait observer lui-même, dans sa préface, que les étrangers ont exalté à l'excès le mérite de ce philosophe. David Hume semble placer Bacon au-dessous de Galilée et même de Kepler, ses contemporains; opinion étrange de la part d'un écrivain aussi éclairé et aussi impartial dans ses jugements. Il y a plus d'équité, sous une forme heureuse, dans ce mot d'Horace Walpole : « Bacon a été le prophète des vérités que Newton « est venu ensuite révéler aux hommes. » C'est surtout en France que se sont trouvés les plus dignes appréciateurs des travaux de ce philosophe. On ne peut trop s'étonner que Bayle n'ait consacré que quelques lignes à Bacon dans son *Dictionnaire*, tandis que le sage Gassendi exaltait avec enthousiasme ses écrits, comme devant donner une face nouvelle à la philosophie. Dans le même temps, Sallo, dans le *Journal des savants* de 1666, rendait le même hommage au grand chancelier d'Angleterre. Malgré tous ces éloges, les ouvrages de Bacon étaient peu lus en France, lorsque Voltaire écrivit ses *Lettres sur les Anglais*. Il y rappelle en peu de mots les principaux ouvrages de Bacon, dont il trace avec justesse le véritable caractère, et dont il relève le mérite et l'importance, avec la manière spirituelle, brillante et rapide qui lui est propre. Il cite ce mot de Bolingbroke, qui, interrogé sur le caractère du chancelier Bacon, répondit : « C'était un si grand homme, que « j'ai oublié ses vices; » mot qui exprime un sentiment généreux dans un admirateur du génie, mais qui ne peut pas convenir à la sévérité de l'histoire. Condillac, dans l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, présente Bacon comme le créateur du vrai principe de la bonne métaphysique. Diderot et d'Alembert, dans la préface de l'*Encyclopédie*, ajoutèrent un nouvel éclat à la renommée de Bacon et donnèrent plus de poids à leurs éloges, par l'analyse savante qu'ils tracèrent du plan et des vues de

ce grand homme. Dans toute l'Europe, l'opinion à cet égard est unanime, et la gloire de Bacon serait parfaite, s'il n'avait été qu'un homme de lettres, et si les faiblesses de l'homme d'État n'avaient imprimé à sa mémoire une tache ineffaçable. Plusieurs des ouvrages de Bacon ont été écrits par lui en anglais, d'autres en latin, quelques-uns dans les deux langues. Nous nous conformerons à l'ordre qu'on a suivi dans la belle édition donnée à Londres, 1765, 5 vol. in-4° (la réimp., 1778, étant très-incorrecte), en commençant par les ouvrages anglais, et en les classant par ordre de matières. **OUVRAGES PHILOSOPHIQUES** : 1° *du Progrès et de la Dignité des sciences divines et humaines*, en 2 livres; 2° *Histoire naturelle*, en 10 centuries; 3° *Fragments de physiologie*. — **OUVRAGES DE MORALE** : 1° *Fragment sur les apparences du bien et du mal*; 2° *Essais, ou Maximes civiles et morales*; 3° *Recueil d'Apophthegmes anciens et modernes*. — **OUVRAGES POLITIQUES**, composés d'écrits sur le procès du comte d'Essex, de discours au parlement et d'autres opuscules. — **OUVRAGES HISTORIQUES** : 1° *Histoire du règne de Henri VII*; 2° *Histoire du règne de Henri VIII*; 3° *Commencement d'une Histoire de la Grande-Bretagne*. — **OUVRAGES RELIGIEUX**, comprenant des prières et autres écrits, et la traduction en vers de quelques psaumes. — **MÉLANGES**, comprenant des lettres, discours, etc. — Les ouvrages écrits en latin par Bacon sont : 1° *Instauratio magna*, divisée en quatre parties : de *Dignitate et Augmentis scientiarum libri novem*, Leyde, 1652, in-12; *Novum Organum, sive Indicia vera de interpretatione naturæ, libri duo*, Leyde, 1650, in-12; *Parascève ad Historiam naturalem et experimentalem*, etc.; *Historia ventorum*. 2° *Historia vitæ et mortis*. 3° *Historia densi et rari*, Londres, 1625, in-8°; Leyde, 1656, in-12. 4° *Historia gravis et levis aditus sympathiæ et antipathiæ rerum*. 5° *Historia sulfuris, mercurii et salis*. 6° *Historia et Inquisitio de sono et auditu*. 7° *Quæstiones circa mineralia*. 8° *Inquisitio de magnete*. 9° *Cogitationes de natura rerum*. 10° *Prodromus, sive Anticipationes philosophiæ secundæ*. 11° *Cogitata et Visa de interpretatione naturæ*. 12° *Descriptio globi intellectualis*. 13° *Impetus philosophici*. 14° *Parmenides, Telesii et Democriti Philosophia*. 15° *Historia regni Henrici septimi*, Amsterdam, Elzevir, 1662, in-12. 16° *Sermones fideles, sive Interiora rerum*, Leyde, 1664, in-12. 17° *de Sapientia veterum*, Leyde, 1655, in-12. 18° *Nova Atlantis* (ouvrage resté imparfait). 19° *Imago Julii Cæsaris*. 20° *Imago Augusti Cæsaris*. 21° *Dialogus de Bello sacro*. 22° *Meditationes sacræ*. 23° *Variæ Epistolæ*. Bacon s'était proposé d'écrire en latin tous ses ouvrages philosophiques; mais il n'a exécuté ce projet que pour le *Novum Organum*, l'*Histoire des vents*, celle de *la vie et de la mort*, le traité de *la Sagesse des anciens*, et quelques opuscules. Il a écrit en anglais, et traduit ensuite en latin, le grand ouvrage sur le *Progrès et la dignité des sciences*, et les *Essais de morale*. Ceux qui sont écrits par l'auteur dans les deux langues se lisent avec plus d'intérêt dans la leçon latine. Les ouvrages de Bacon qui

n'ont pas été traduits par lui-même de l'une des deux langues dans l'autre l'ont été par d'autres écrivains; mais ces traductions sont regardées comme inélégantes et défectueuses. Voici l'indication des traductions françaises : 1° *le Progrès et Avancement aux sciences divines et humaines*, trad. par Mau-gars, Paris, 1624, in-12; 2° *de la Dignité et de l'Accroissement des sciences*, trad. par le sieur de Golefer, Paris, 1652, in-4°; 3° *Histoire du règne de Henri VII*, trad. par la Tour Hotman, Paris, 1627, in-8°; Bruxelles, sans date, in-12; 4° *Histoire naturelle* (avec la vie de Bacon), trad. par Pierre Ambroise, sieur de la Madelaine, Paris, 1651, in-8°; 5° *Considérations politiques pour entreprendre la guerre contre l'Espagne*, trad. par Maugars, Paris, 1654, in-4°; 6° *les Œuvres morales et politiques de F. Bacon*, trad. par J. Baudoin, Paris, 1626, 1653, in-8°; 1656, in-12; 7° *l'Artisan de la fortune, les Antithèses des choses, les Sophismes et les Caractères de l'esprit*, trad. par J. Baudoin, Paris, 1640, in-12; 8° *Essais sur divers sujets de politique et de morale* (publiés par l'abbé Goujet), Paris, 1754, in-12; et Londres, Paris, 1740, in-12, sous le titre de *Politique du chanc. Bacon*; 9° *Histoire de la vie et de la mort*, trad. par J. Baudoin, Paris, 1647, in-8°; 10° *Histoire des vents, où il est traité de leur cause et de leurs effets*, traduit par J. Baudoin, Paris, 1650, in-8°; 11° *la Nouvelle Atlantide*, trad. par l'abbé Raguet, Paris, 1702, in-12; 12° *Essai sur la justice universelle, ou les Sources du droit*, etc., Paris, Didot jeune, 1806, in-18; 13° *Œuvres complètes*, trad. par Ant. Lasalle, avec des notes critiques et littéraires, Dijon, 1799-1802, 15 vol. in-8°; c'est à l'occasion de cette traduction que M. de Luc publia le livre intitulé : *Bacon tel qu'il est, ou Dénonciation d'une traduction française des Œuvres de ce philosophe*, 1800, in-8°. Mary du Moulin a traduit, de l'anglais de Shaw, des *Fragments extraits des Œuvres de Bacon*, 1765, in-12. Deleyre a donné une *Analyse de la philosophie de Bacon*, 1755, 3 vol. in-12; on y trouve jointe la *Vie de Bacon*, traduite de l'anglais, de David Mallet, par Pouillot. Dans son *Analyse*, Deleyre a souvent substitué ses propres idées à celles du philosophe anglais. Naigeon a inséré l'ouvrage de Deleyre, presque en entier, dans le *Dictionnaire de la philosophie ancienne et moderne de l'Encyclopédie méthodique*; mais il a remplacé toutes les idées de Deleyre par des citations de Bacon. La *Vie de Bacon*, par Mallet, a aussi été traduite en français, par Bertin, 1788, in-12; on trouve à la suite quelques maximes de l'illustre chancelier. *Le Christianisme de Bacon*, 1799, 2 vol. in-12, est l'ouvrage de l'abbé Emery. M. de Lue a donné, en 1802, un *Précis de la philosophie de Bacon et des progrès qu'ont faits les sciences naturelles*, etc., 2 vol. in-8°. On a publié à Londres, *Baconiana, or certain genuine Remains of Francis Bacon*, 1679, in-8°. Bacon mourut le 9 avril 1626 (1). S—D.

(1) M. Basil Montaignu a donné, à Londres, une nouvelle édition des *Œuvres complètes*, 1825-1835, 46 vol. in-8°. C'est, dit-on, la meilleure de toutes. M. Bouillet a publié toutes les *Œuvres philoso-*

BACON (NATHANAEL), fils de Nicolas, et frère consanguin de François, se distingua dans la peinture. Quoique son talent se soit formé en Italie, son style se rapproche de l'école flamande. On a conservé en Angleterre quelques-uns de ses tableaux, où l'on trouve beaucoup de naturel et d'élégance, et un coloris brillant. Il excellait surtout dans le paysage.

X—s.

BACON (JOHN), sculpteur anglais, né en 1740, à Southwark, appelé bourg, mais qui n'est plus, depuis longtemps, qu'une partie de l'immense ville de Londres, exerça pendant sa jeunesse le métier de peintre en porcelaine. Les statues qui se trouvaient dans la manufacture où il travaillait lui donnaient l'idée de s'essayer à modeler. Comme il avait des dispositions pour la sculpture, il fit de tels progrès dans cet art, qu'en 1766, il obtint le prix de la société d'encouragement. Il gagna encore le premier prix qui ait été donné par l'académie royale, instituée au mois de décembre 1768; bientôt après, il fut élu membre de cette académie, et il mit à l'exposition annuelle de Sommerset-House une statue de *Mars*, qui lui fit beaucoup d'honneur. Il exécuta depuis, à Westminster, les monuments de lord Chatham, de lord Halifax et du major Pearson, et à Bristol, celui d'Élisa Draper, si connue par les lettres de Sterne. Le monument de lord Chatham, qui est un des plus grands ouvrages de Bacon, a essuyé bien des critiques, méritées pour la plupart, mais qui ne tombent pas toutes sur Bacon, puisque l'idée de ce monument n'est pas de lui, mais d'un auteur dramatique, sur le plan duquel il a travaillé; aussi ne doit-on pas être surpris d'y trouver la vaine prétention d'exprimer ce qu'il n'est pas donné à la sculpture de rendre. Bacon a montré l'ignorance de ce principe dans les compositions qui lui appartiennent entièrement, et où il règne le même abus de l'allégorie, la même incohérence et la même obscurité. Ses meilleurs ouvrages sont des figures isolées, et surtout celle de la *Grande-Bretagne lançant la foudre*, et un *Enfant orphelin suppliant pour qu'on lui accorde un asile*. Dans presque tous ses ouvrages, on remarque un style peu correct et dépourvu de noblesse, l'emploi le plus ridicule des costumes modernes, des draperies qui sont travaillées avec soin, mais qui manquent de grâce, et une absence totale de ce grandiose, qu'il eût peut-être acquis s'il eût reçu une éducation académique, et s'il eût étudié en Italie d'après l'antique. Toute son assiduité au travail ne put suppléer à ces deux avantages. La facilité de son ciseau, la grâce, et même quelquefois l'expression de ses figures, font regretter qu'il en ait été privé. Bacon n'était pas étranger à la littérature: on a de lui des fables et des épitaphes, médiocres, il est vrai. Il mourut en 1799, après avoir exécuté une très-grande quantité d'ouvrages répandus dans toute l'Angleterre. Sa vie

phiques avec introduction et notes en français, Paris, 1834-1835. 3 vol. in-8°. M. Lorquet a donné une traduction nouvelle du *Novum Organum*, Paris, 1810, in-12; et M. Francis Riaux une traduction française des œuvres complètes. M. P. de Vauzelles a publié une *Histoire de la vie et des ouvrages de Bacon*, 1835, 2 vol. in-8°.

C. W—R.

a été écrite par Richard Cecil, qui était comme lui de la secte des méthodistes.

V. S. M.

BACON-TACON (PIERRE-JEAN-JACQUES), archéologue, naquit en 1738, à Oyonnax dans le Bugey, d'une ancienne famille de la bourgeoisie. Si l'on peut s'en rapporter à son propre témoignage, il eut de bonne heure le goût des médailles et des antiques; et ce fut pour satisfaire ce goût qu'il visita les contrées les plus célèbres dans l'histoire. Il nous apprend (*Antiq. cellig.*, t. 2, p. 81) qu'il revint de l'Égypte par la Grèce, rapportant plusieurs morceaux précieux, entre autres un buste d'Alcibiade, en marbre, qu'il ne fait nulle difficulté d'attribuer au maître de Platon, parce que le nom de Socrate se lit sur la base. Il alla depuis en Russie; et il paraît qu'il fit pendant quelques années, à St-Petersbourg, le métier d'instituteur ou de maître de langue française. A l'époque de la révolution, il fut nommé membre du conseil général du département de l'Ain par l'arrondissement de Nantua, et vint néanmoins dans le même temps à Paris, où il fournit des articles aux journaux de toutes les opinions: il écrivit pour défendre l'ordre de St-Louis, et ensuite pour demander une constitution républicaine. Il venait, en 1791, d'adresser à l'assemblée nationale, sous la forme d'une pétition, des avis sur les billets patriotiques et sur les billets de sections qui circulaient à Paris et dans les campagnes, lorsqu'il fut lui-même accusé d'avoir fabriqué de faux assignats. Il fut absous par le tribunal; mais on cessa dès lors d'avoir confiance dans sa délicatesse et dans son patriotisme, et, malgré les brochures qu'il continua de lancer dans le public, il vécut à peu près ignoré. Dans une de ces brochures, qu'il publia le 3 février 1793, et que nous avons sous les yeux, il déclare qu'il a été constitutionnel jusqu'au 10 août 1792; mais que depuis cette époque il est républicain, et que comme tel, ainsi qu'en sa qualité d'ancien militaire, il est indigné de l'inertie où le ministère de la guerre reste plongé. Cette brochure semble n'être de la part de Bacon-Tacon qu'une sorte de pétition pour se faire nommer commissaire des guerres; ce qu'il ne put obtenir. Il y a lieu de croire qu'alors il dirigea ses vues vers la police, et qu'il y fut plus heureux. En 1796, le directoire lui donna la mission d'observer l'esprit public à Lyon et dans les départements voisins. A son retour il fut décidément attaché à la police secrète. Quoiqu'il eût toujours témoigné la plus grande admiration pour le vainqueur de l'Italie, le gouvernement consulaire crut devoir l'éloigner de Paris. Il revint alors à Lyon, et s'y fit marchand d'antiquités. Mais il paraît que ce commerce ne lui fournissait pas des moyens suffisants d'existence; car il se trouva mêlé, quelque temps après, dans des affaires de conscription; et en 1807, le tribunal correctionnel de Nantua le condamna pour escroquerie à trois mois de prison et à 600 fr. d'amende. En 1815, il revint à Paris à la suite de Bonaparte, et publia, pendant les cent jours, divers pamphlets en faveur de la cause qu'il croyait alors devoir triompher. Il y mourut au mois de mars 1817, à l'âge de 79 ans. (*Archives du Rhône*, t. 19, p. 150.) On trouvera la liste de ses productions dans la

Biographie des hommes vivants et dans la *France littéraire* de M. Quérard. L'un des ouvrages auxquels il a mis son nom n'est qu'un effronté plagiat, déjà signalé. (Voy. SERVAN.) Quelques autres n'offrent plus aucun intérêt aujourd'hui : on se bornera donc à rappeler ici les titres de ceux qui paraissent mériter encore d'être consultés. 1° *Traité d'équitation et des maladies hippiatriques, d'après les principes de Bourgelat*, 1776, in-8°. 2° *Manuel du jeune officier, ou Essai sur la théorie militaire*, Paris, 1782, in-8°. Cet ouvrage eut beaucoup de succès, et fut réimprimé plusieurs fois. L'édition de Paris, 1793, est annoncée comme la sixième. 3° *Nouvelle Histoire numismatique des différents peuples anciens et modernes, et de tous les papiers monnaies de l'Europe*, 1792, in-8°. 4° *Recherches sur les origines celtiques et principalement sur celles du Bugey considéré comme le berceau du Delta celtique*, Paris, 1798, 2 vol. in-8°, avec le portrait de l'auteur et 10 pl. ; reproduit en 1808, mais sans autre changement que celui des frontispices. Cet ouvrage est divisé en 20 chapitres. Les premiers jusqu'au 12^e contiennent l'histoire des révolutions du Bugey, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'échange de cette province contre le marquisat de Saluces. Dans le 13^e, on trouve des recherches historiques et critiques sur l'hydrographie de ce petit pays. Dans le 14^e, l'auteur montre que le culte d'Isis était établi dans le Bugey. Il traite dans les deux suivants des antiquités d'Is-Arnore ou d'Isernore, et des monuments antiques dont on voit des fragments sur différents points de cette province. Le 17^e chapitre est consacré à des recherches sur les anciennes familles du Bugey, dont les noms sont expliqués par le celtique. Le 18^e renferme la correspondance de l'auteur sur les antiquités de sa patrie, avec Christin, ancien membre de l'assemblée constituante, la Batie, Chapuy, bibliothécaire à Bourg, etc. Le 19^e offre la description des médailles rares de son cabinet et des antiquités qu'il avait recueillies dans ses voyages ou découvertes aux environs d'Oyonnax. Le 20^e et dernier n'est qu'un long extrait des *Origines gauloises* de la Tour d'Auvergne. (Voy. TOUR D'Auvergne.) L'ouvrage est terminé par des *Recherches onomatiques sur divers noms propres celtes, étrangers la plupart au Delta celtique* (c'est-à-dire au Bugey), et appartenant aux autres contrées gauloises. Bacon reproche (t. 2, p. 116) à la Tour d'Auvergne d'avoir, par un amour aveugle pour sa petite Bretagne, fait sortir de l'Armorique presque toutes les nations du globe. Mais Bacon n'est-il pas tombé lui-même dans cette exagération systématique, en présentant les montagnes du Bugey comme le berceau de tous les peuples de la Gaule ? W—s.

BACONTHORP, ou BACON (JEAN), moine anglais du 14^e siècle, né à Baconthorp, dans la province de Norfolk, étudia avec distinction à Oxford et à Paris. Il fut nommé provincial des Carmes anglais dans une assemblée générale de cet ordre, à Londres, en 1329. C'était un homme d'un esprit actif et d'un caractère ferme qui lui valut le surnom de *docteur résolu*. Cependant, après avoir méconterté l'Église romaine, en soutenant à Rome, où il

se trouvait alors, la légitimité des mariages aux degrés prohibés, il se rétracta, et soutint que, pour les degrés de parenté défendus par la loi divine, le pape n'avait pas le droit d'accorder des dispenses. Il a été célébré en prose et en vers, comme un zélé défenseur de la foi catholique contre les juifs, les mahométans et les hérétiques. On a de lui, en latin : 1° *Commentaires ou questions sur les 4 livres des Sentences*, Milan, 1510 et 1611 ; Crémone, 1618 ; 2° *Abrégé de la loi de Jésus-Christ*, Venise, 1527. Baconthorp mourut à Londres, en 1546.

X—s.

BACQUE (LÉON), né en 1608, à Castetgeloxy, en Gascogne, de parents protestants, embrassa la religion catholique, fit profession chez les récollets, devint évêque de Glandèves en 1672, de Pamiers en 1686, et mourut en 1694. On remarque qu'il est le seul huguenot converti qui soit parvenu à l'épiscopat sous Louis XIV. Bacque s'était fait connaître, en 1655, par une traduction française de la *Théologie morale* de Villalobo. Il avait du talent pour la poésie latine, et publia en 1667, à Toulouse, in-4°, un poème sous ce titre : *SS. et B. Patri Clementi IX Carmen panegyricum* ; mais il est surtout connu par un autre poème sur l'éducation d'un prince, rendu public dans le temps qu'on allait donner des précepteurs au dauphin. Ce poème, auquel il dut son élévation, est intitulé : *Delphinus, seu de prima principis Institutione, libri sex*, Toulouse, 1670, in-4° ; Paris, 1685, in-42 ; Albi, 1685, in-8°, avec des notes et quelques odes de l'auteur.

T—D.

BACQUET (JEAN), jurisconsulte, né dans le 16^e siècle, à Paris, se fit recevoir en 1549 avocat au parlement. Pourvu vers 1570 de la charge d'avocat du roi en la chambre du trésor, il n'en continua pas moins de fréquenter assidûment le barreau, profitant, pour perfectionner ses ouvrages, des discussions qui s'élevaient entre ses confrères sur les points obscurs du droit. Jaloux du succès qu'obtenait son traité du *Domaine*, le célèbre Chopin lui ayant un jour reproché d'avoir pillé celui qu'il avait écrit en latin sur le même sujet : « Il n'en est rien, lui dit Bacquet ; en vérité j'ai voulu le lire, mais il faut que je vous confesse que je n'entends pas votre latin. » (*Dialogue des savants*, par Loisel, 505.) Ce mot piquant a pu faire croire à Lenglet Dufresnoy que Bacquet était l'auteur de l'*Anti-Chopin* ; mais on sait que cette satire est de J. Hotman (Voy. CHOPIN.) Bacquet jouissait de la considération due à ses utiles travaux, lorsqu'un affreux malheur vint empoisonner ses derniers jours. Un de ses gendres, le fils de Jacques Charpentier, l'adversaire de Ramus, avec lequel on l'a confondu quelquefois (voy. CHARPENTIER), ayant été convaincu de trahison, subit, le 10 août 1597, le supplice de la roue sur la place de Grève. Bacquet mourut de chagrin, le même mois, « fort regretté des gens d'honneur tant pour sa probité que pour sa doctrine. » (*Journ. de Henri IV*, par l'Etoile, t. 2, p. 355.) C'était un homme très-savant. On peut encore consulter utilement ses ouvrages qui touchent à l'histoire, tels que son *Traité des Droits du domaine royal*, celui de l'*Établissement et de la Juridiction de la chambre du trésor*, etc. Les œu-

vres de Baequet, recueillies en 1601, in-fol., ont été réimprimées huit ou dix fois dans le 17^e siècle. Les éditions revues, augmentées et mises dans un meilleur ordre par Ferrière, sont les plus estimées. La plus récente, comme la plus recherchée, est celle de Lyon, 1744, 2 vol. in-fol. W—s.

BACUET (PAUL), professait la philosophie à Genève en 1652. Il publia à cette époque différentes dissertations, fut nommé en 1641 pasteur de l'Eglise réformée, et envoyé en 1654 à Grenoble, pour y remplir les devoirs de son ministère. Il ne se contentait pas de porter des secours spirituels aux malades de son Eglise; il s'occupait aussi du soulagement de leurs infirmités. Ce fut dans le dessein de donner une publicité plus grande aux remèdes dont son expérience lui avait fait reconnaître l'efficacité, qu'il fit imprimer en 1670 un vol. in-8^o, intitulé : *Hoséas, ou l'Apothicaire charitable*. On a encore de lui : 1^o *Disputatio logica de causis, Geneva*, 1654, in-4^o; 2^o *Disputatio physica de materia*; 3^o *Disputatio physica de mundo*, inédits. W—s.

BADAKHCHY, poète persan, natif de la province de Badakhchyan, vivait vers le milieu du 10^e siècle de notre ère, et était contemporain du calife abbasside Moktafy. Il est auteur d'un recueil de poésies assez agréables. Quelques seigneurs de la cour où il vivait étant tombés dans la disgrâce, cette chute fut l'objet de ses chants. Parmi les vers qu'il composa à ce sujet, on remarque le distique suivant : « Il ne faut pas s'étonner de l'alternative de bien et de mal qui se trouve dans les choses humaines, puisque la vie des hommes se mesure toujours par une « horloge de sable, où il y a l'heure d'en haut et l'heure d'en bas qui se suivent. » J—N.

BADALOCCHIO ou ROSA SISTO, peintre et graveur, naquit à Parme, en 1581. Il suivit le style d'Annibal Carrache, son maître, et vécut avec lui familièrement à Rome. Il fut aussi ami fidèle de Lanfranc, et rechercha sa manière. Badalocchio dessina avec correction. Il fut souvent préféré par Annibal à tous les autres élèves de l'école, particulièrement pour le dessin. Il a gravé les *Loges* de Raphaël, de concert avec Lanfranc, et il a publié six grandes feuilles de la coupole du Corrège à Parme. On regrette que ce dernier ouvrage, où il y a de la force et de la vérité, n'ait pas été terminé. Badalocchio avait peu d'invention; mais, comme artiste du second ordre, il a peint avec succès, à St-Grégoire, sous le Guide et le Dominiquin; au palais Vérospi, sous l'Albane. La *Galatée* qu'il exécuta dans ce palais serait digne des beaux jours de l'Albane lui-même. Quand Badalocchio luttait avec d'autres que les grands maîtres qu'on vient de nommer, il avait l'avantage. C'est ainsi qu'à St-Sébastien de Rome, il a fait mieux que Tacconi, son rival. A Reggio, il a laissé, en petit, la copie du dôme de Parme. La plupart de ses autres ouvrages sont dispersés dans l'Etat de Modène, au palais ducal, et au palais Gualtieri. Le musée du Louvre a de lui deux tableaux d'un bon goût pour les figures, et qui rappellent le style des Carrache. Badalocchio mourut à Rome, en 1647. Cet artiste était d'un caractère doux et affable.

Il se fit constamment chérir par sa modestie et son désintéressement. A—D.

BADARO (JEAN), médecin botaniste, né à Lanquellia, dans l'Etat de Gènes, en 1793, fut admis à l'âge de treize ans au lycée impérial que le gouvernement français avait établi à Gènes après sa réunion à la France. En 1815, Badaro reprit ses études à l'université de Pavie, et il étudia ensuite la médecine et la botanique sous le célèbre Moretti. Un peu plus tard il visita les Apennins, les Alpes, la Sardaigne, et il forma partout des cabinets précieux. En 1827, il s'embarqua pour le Brésil avec l'intention d'y acquérir d'autres trésors du même genre. Il fut bien accueilli par l'impératrice Léopoldine; mais une mort subite ferma pour lui, en 1831, une carrière pleine d'espérances et consacrée tout entière à la science. Les ouvrages les plus connus de Badaro sont : 1^o *Observations sur les parties les plus remarquables des fleurs pour leur classification botanique*. (Voy. *Journal physico-chimique de Pavie*.) 2^o *Observations sur différentes plantes de la Ligurie occidentale et de la Sardaigne*. (Voy. le même journal.) 3^o *Sur une espèce de Braxica qui se trouve sur les Apennins maritimes de Ligurie*. 4^o *Plantarum Liguriæ occidentalis Centuriæ decem*, inséré dans la *Flore italique* de Moretti. G—G—Y.

BADCOCK (SAMUEL), savant critique et théologien anglais, était fils d'un boucher, et naquit à South-Molton, dans le comté de Devon, en 1747. Ses parents, qui étaient dissidents, le destinèrent à l'état ecclésiastique. Dans l'école où il fit ses premières études, il se lia avec quelques disciples imbus des principes du méthodisme, et ne put se défendre d'entrer dans les erreurs de ce sombre fanatisme; mais il revint par la suite à des idées plus justes et plus rassurantes sur le culte qu'exige le Dieu des chrétiens. La lecture de quelques écrits du docteur Priestley opéra ce changement; mais peut-être, en s'éloignant des idées étroites et superstitieuses des méthodistes, Badcock alla-t-il trop loin dans un sens opposé. Il parut adopter la doctrine des unitaires, et s'approcher du socinianisme. Badcock est auteur de quelques morceaux de critique, qui se trouvent dans différents ouvrages périodiques anglais, notamment dans le *Monthly Review*. Un des principaux est la critique d'un ouvrage qui a fait beaucoup de bruit, sous le titre de *Thelyphthora*, publié par un ministre nommé Madan. Il a publié aussi un examen de l'authenticité des poèmes de Rowley, et celui de quelques ouvrages du docteur Priestley. On reconnaît, dans tous les ouvrages de Badcock, beaucoup d'érudition et un esprit juste et étendu. Il mourut à Londres, en 1788. — RICHARD BADCOCK, botaniste distingué, a observé au microscope la structure des anthères, leur développement, et l'émission du pollen dans plusieurs espèces de plantes. En 1746, il a donné à la société royale de Londres : *Observations microscopiques sur les fleurs du houx et de la grenadille*; et : *Lettre à M. Barker, sur la poussière fécondante de l'if*. Ces deux opuscules ont été insérés dans le 44^e vol. des *Transactions philosophiques*, numéros 479 et 480. S—D.

BADE (HERMAN I^{er} DE), fils de Berthod I^{er}, duc de Zähringen et de Carinthie, épousa Judith, fille d'Adelbert, comte de Calw, ou Calb, qui lui apporta en dot les biens du comté d'Uffgau, pays qui forme le territoire de Bade. On le trouve mentionné dans les chartes d'Allemagne, en 1052, sous le titre de marquis. Il se retira, à la fin de sa vie, dans l'abbaye de Cluny, et y mourut le 25 avril 1074. — Son fils, **HERMAN II**, prit, pour la première fois, le titre de margrave, ou marquis de Bade, à la diète de Bâle, tenue au mois de février 1150. C'est de cette époque que datent ce titre et le nom illustre de la maison de Bade. Il mourut en 1150. — Son fils, **HERMAN III**, servit avec distinction dans les armées de l'empereur Conrad III, contre Welff, duc de Bavière, et assista, en 1140, au siège de Weinsberg. Il accompagna Conrad à la seconde croisade, et mourut en 1160. — **HERMAN IV** fut du nombre des seigneurs qui se croisèrent avec Frédéric I^{er}, dit Barberousse; il combattit vaillamment dans les rencontres qui eurent lieu entre les Impériaux et les troupes du sultan d'Iconium, dans les défilés de l'Asie Mineure, et mourut en Cilicie, vers la fin de l'an 1190. Son corps fut inhumé dans la cathédrale d'Antioche, avec celui de l'empereur Frédéric I^{er}. — **HERMAN V** lui succéda dans le marquisat de Bade, et son second fils Henri fut la tige des margraves de Hochberg, ou Hachberg. Herman V assista, en 1215, au couronnement de l'empereur Frédéric II, à Aix-la-Chapelle, et servit ce prince avec une fidélité exemplaire dans ses démêlés avec un fils rebelle, Henri, roi des Romains. Il mourut le 16 janvier 1245. — Son fils, **HERMAN VI**, épousa, vers l'an 1248, Gertrude, petite-fille de Léopold VI, dit le Glorieux, duc d'Autriche et de Styrie, et héritière du duché d'Autriche. Herman fit valoir les droits de sa femme à la succession de ce duché, et, par l'intermédiaire du pape Innocent IV, il en reçut l'investiture des mains de Guillaume, roi des Romains; mais il ne jouit pas longtemps d'une si brillante acquisition; car il mourut deux ans après, laissant pour héritier son fils, Frédéric I^{er}, âgé d'un an. G—T.

BADE (FRÉDÉRIC I^{er}, margrave DE). A la mort d'Herman VI, le duché d'Autriche fut enlevé à la maison de Bade. Gertrude, sa veuve, se réfugia, avec son fils Frédéric, à la cour de Louis II, dit le Sévère, duc de Bavière. Ce fut là que le jeune Frédéric se lia de l'amitié la plus tendre avec son cousin Conradin, dernier rejeton de la maison de Souabe-Hohenstaufen, et petit-fils de l'empereur Frédéric II. Conradin avait été dépouillé par son oncle Mainfroi, fils naturel de Frédéric II, de la couronne de Naples et de Sicile, dont il avait hérité de son père Conrad IV, mort en 1254. Charles d'Anjou, soutenu par les prédications d'Urban IV, avait usurpé cette couronne sur l'usurpateur Mainfroi; mais ses nouveaux sujets, irrités de ses cruautés et de ses exactions, engagèrent Conradin à venir reconquérir un trône qui lui appartenait de droit. Le jeune prince se déterminait sans peine à cette entreprise hasardeuse, et Frédéric de Bade résolut de

l'accompagner. Privés de la plupart des secours sur lesquels ils avaient compté, les deux amis, se fiant sur leur union et sur leur courage, quittèrent Rome le 10 août 1268, et le 25 août se trouvèrent dans la plaine de Tagliacozzo, en présence de l'armée de Charles. Frédéric engagea l'action, en attaquant un pont défendu par les Provençaux: sa valeur y rencontra une résistance opiniâtre, mais Henri de Castille, ayant passé la rivière au-dessus du pont, rompit les ennemis, les poursuivit dans leur déroute: et la bataille paraissait gagnée, lorsque Charles, s'apercevant du désordre des Allemands, fondit sur eux, fit changer la face des affaires, et remporta une victoire complète. Frédéric accompagna son ami fugitif, comme il l'avait accompagné à la conquête d'un royaume; ils s'embarquèrent sur un bateau de pêcheur; mais Jacques Frangipani, commandant d'As-tura, envoya un brigantin à leur poursuite, les fit prisonniers, et les livra à Charles d'Anjou, qui les fit décapiter à Naples, le 26 octobre 1268. Le jeune margrave de Bade, qui avait tout sacrifié pour servir un ami malheureux, eut le bonheur de ne pas voir sa mort, car il fut exécuté le premier. Conradin ramassa la tête de son ami, la baisa; et, donnant à leur affection fraternelle les derniers sentiments d'un cœur qui devait bientôt cesser de battre, se reprocha amèrement d'avoir enlevé à la tendresse de sa mère ce jeune prince, fils unique, et dont, sans lui, l'existence eût peut-être été longue et heureuse. Rodolphe I^{er}, second fils de Herman V et oncle de Frédéric, lui succéda dans le margraviat de Bade. G—T.

BADE (BERNARD I^{er}, margrave DE), fils de Rodolphe III, dit le Long, succéda à son père en 1372, avec son frère Rodolphe. En 1380, les deux jeunes princes se partagèrent les Etats paternels; mais Rodolphe étant mort sans enfants, en 1391, laissa sa succession à son frère. Bernard passa sa vie entière en guerres, sans cesse renouvelées, contre les Strasbourgeois, le duc d'Autriche, les villes libres d'Allemagne, et plusieurs seigneurs, que le voisinage de leurs Etats et l'incertitude de leurs droits réciproques entraînaient tantôt à des alliances, tantôt à des querelles dont la dévastation de leur territoire était presque toujours la suite. Il entra, en 1403, dans la confédération que lia Jean de Nassau, archevêque de Mayence, pour faire monter son neveu Adolphe sur le trône impérial, occupé alors par Robert, comte palatin du Rhin. Bernard I^{er} mourut le 5 mai 1431, laissant, au sein même des pays qu'avaient ruinés les guerres désastreuses auxquelles il avait pris part, une grande réputation de prudence, de justice et d'économie. G—T.

BADE (JACQUES I^{er}, margrave DE), fils du précédent. Sa sagesse et sa justice lui firent donner le surnom de *Salomon*. «Lorsqu'on lui rapportait qu'il s'était commis un vol sur ses terres (dit *Ænéas Sylvius*, depuis pape sous le nom de Pie II), il «faisait venir ceux qui avaient été volés, et leur «faisait rembourser par le fisc tout ce qu'ils affirmèrent avoir été pris: se met-
«tant ensuite à la poursuite des voleurs, s'il parve-

« nait à les arrêter, il les condamnait au supplice « de la roue; par là il vint à bout, en peu de temps, « d'établir dans ses domaines une parfaite tranquillité. » Il servit, avec fidélité et dévouement, René, comte de Provence, dans sa querelle avec Antoine de Vaudemont, pour le duché de Lorraine. En 1444, il fournit des secours à Frédéric III, empereur d'Allemagne, dans la guerre contre les Suisses, et fut, en 1446, un des médiateurs du traité qui termina ces différends. Il mourut en 1453. — Son troisième fils, **Jean de BADE**, né le 9 février 1454, fut archevêque de Trèves, et se distingua par sa libéralité : il fut le premier qui prit le titre d'électeur dans ses lettres, quoique les empereurs l'eussent donné, avant lui, aux archevêques de Trèves. G—T.

BADE (CHRISTOPHE I^{er}, margrave DE), né le 15 novembre 1453, fils aîné du margrave Charles I^{er}, lui succéda en 1473. En 1477, il accompagna l'archiduc Maximilien dans le voyage que ce prince fit en Flandre pour épouser l'héritière de Bourgogne, et en 1479, il se distingua dans la campagne qu'entreprit Maximilien contre Louis XI, qui s'était emparé des provinces de Bourgogne, de Picardie, de Flandre et d'Artois, comme étant des fiefs dévolus à sa couronne. Les Flamands s'étant révoltés, en 1488, contre Maximilien qui les gouvernait, et ce prince ayant été retenu prisonnier à Bruges, Christophe arma pour le délivrer. La mort de son frère Albert, marquis de Bade-Hochberg, et de Philippe, marquis de Bade-Hochberg-Sausenberg-Rheteln, le mit en possession de ces marquisats, qu'il réunit ainsi au margraviat de Bade. Il mourut le 19 avril 1529, après avoir partagé ses États entre ses trois fils, Philippe, Bernard et Ernest. Philippe Beroalde de Bologne, son contemporain, dit de lui : « Le marquis de Bade, Christophe, surpasse tous les autres princes par sa grandeur d'âme et par ses autres belles qualités; l'illustre Maximilien n'a fait aucun exploit mémorable sans qu'il n'y eût part. Les Allemands s'accordent à le mettre à la tête de tous les grands capitaines de son temps. » G—T.

BADE (PHILIPPE I^{er}, margrave DE), fils du précédent. Il prit part aux conférences et aux querelles qu'occasionna en Allemagne la réformation de Luther; il assista, en 1521, à la diète de Worms, convoquée par Charles-Quint, et, en 1526, à la diète de Spire, en qualité de commissaire principal. Ce titre lui donnait, en l'absence de l'Empereur, l'administration des affaires de la religion, et c'est sans doute ce qui a fait dire à quelques auteurs qu'il gouvernait en l'absence de Charles-Quint. Philippe avait conclu avec ses frères, Bernard et Ernest, un pacte de succession mutuelle, qui établissait entre eux un ordre d'hérédité mâle, à l'exclusion des filles : le 14 mai 1535, se voyant sans héritier, il fit, à Mühlberg, un testament par lequel il partageait ses États entre ses frères. Il mourut le 17 septembre de la même année. La maison de Bade se divisa alors en deux branches. Bernard II, qui établit la religion protestante dans ses États, fut la tige de la branche de *Bade-Bade*, et Ernest I^{er} fut celle de la branche de *Bade-Durlach*, qui se trouve mainte-

nant en possession de tous les États de Bade. G—T.

BADE-BADE (GUILLAUME I^{er}, margrave DE), né à Bade, le 15 juillet 1595, succéda à son père, Edouard I^{er}, dit le Fortuné. Ce prince s'efforça de rétablir dans ses États la religion catholique, ce qui lui valut la faveur de l'empereur Ferdinand III, qui lui confia, en 1651, le commandement de l'armée destinée à défendre le centre du haut Rhin contre Gustave-Adolphe, qui, après avoir gagné la bataille de Leipsick, s'avancait vers le Danube. Guillaume n'eut aucun succès contre un si redoutable adversaire; son margraviat fut envahi et dévasté. En 1640, il ouvrit la diète de Ratisbonne comme plénipotentiaire de Ferdinand III; mais les bonnes intentions qu'il manifesta pour amener la paix entre les protestants et les catholiques furent infructueuses. Ce ne fut qu'en 1648, que, par le traité de Westphalie, il vit ses États à l'abri de nouvelles incursions, et les contestations qu'il avait avec Frédéric I^{er}, margrave de Bade-Durlach, terminées. (*Voy. FRÉDÉRIC I^{er}*.) Il mourut le 22 mai 1677. G—T.

BADE-BADE (LOUIS-GUILLAUME I^{er}, margrave DE), petit-fils du précédent, naquit à Paris, le 8 avril 1655. Il fut tenu sur les fonts de baptême par Louis XIV. La princesse de Carignan, sa mère, voulait l'élever à Paris, mais son père et son aïeul le lui firent enlever furtivement, à l'âge de trois mois, pour qu'il passât son enfance au milieu des peuples qu'il devait gouverner. Après avoir parcouru l'Europe pour perfectionner son éducation, il fit ses premières armes sous Montécuculli, et contre Turenne, dans la campagne d'Alsace, où fut tué ce grand homme. Le prince de Bade fut chargé de harceler l'armée française dans sa retraite, et y réussit, jusqu'au moment où le grand Condé vint en prendre le commandement. Montécuculli donna sa démission; le duc de Lorraine prit sa place, et le prince Louis se vit sous ses ordres, jusqu'à la paix de Nimègue, qui le rendit à son margraviat, en 1678. La guerre qui éclata entre la Porte Ottomane et l'Autriche ne tarda pas à l'en arracher; il se jeta dans Vienne avec un corps de troupes, pendant que les Turcs en faisaient le siège. Le duc de Lorraine et le roi de Pologne Sobieski marchèrent au secours de cette capitale; alors le prince de Bade, par une vigoureuse sortie, opéra sa jonction avec les Polonais; les Turcs sont battus, et se retirent en désordre; l'armée impériale les suit; et, dans les campagnes qui se succèdent rapidement, le prince Louis de Bade se couvre de gloire, sous les murs de Barckan, de Wicegrade et de Bude. Il distingua le mérite du prince Eugène de Savoie, qui commençait sa brillante carrière, et contracta avec lui une liaison aussi honorable que solide. La guerre ayant éclaté de nouveau entre la France et l'Autriche, l'électeur de Bavière et le duc de Lorraine furent appelés sur le Rhin; le prince Louis resta seul chargé de la défense du Danube; il remporta sur les Turcs, le 24 septembre 1689, la victoire de Nissa, et, le 19 août 1691, celle de Salenckemen. En 1693, il fut appelé en Souabe, pour s'opposer aux Français qui y faisaient des progrès rapides, établit son camp

avec tant d'art, que le grand dauphin et le duc de Lorges ne purent l'y forcer; reprit Heidelberg, et se rendit ensuite en Angleterre, pour conclure avec le roi Guillaume les opérations de la guerre contre la France. La campagne s'ouvrit au printemps de 1694. Le prince de Bade fit une irruption en Alsace, trompa la vigilance du duc de Lorges; et, malgré une goutte violente qui l'empêchait de se tenir à cheval, déploya une activité qui lui fit le plus grand honneur. En 1697, il se mit sur les rangs pour la couronne de Pologne, que la mort de Sobieski laissait vacante; mais l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste II, l'emporta, et après la paix de Ryswick, conclue la même année, le prince de Bade vint se reposer, dans son margraviat, de ses longues fatigues. La guerre de la succession d'Espagne ne lui permit pas de goûter un long repos: il reparut à la tête de l'armée impériale, et prit Landau, malgré la vigoureuse résistance de M. de Mélac. Mais l'activité du marquis, depuis duc de Villars, et l'habileté du maréchal de Catinat, lui firent éprouver plusieurs échecs: il fut battu à Friedlingen. En 1705, il fit construire les fameuses lignes de Stollhofen, qui s'étendaient depuis la forêt Noire, par Bühl, jusqu'à Stollhofen et au Rhin, et qui firent admirer son talent pour les fortifications et les retranchements. Cependant Villars poursuivit ses avantages, et remporta une nouvelle victoire à Höchstädt, près de Donauwerth, où l'armée française essuya bientôt après, en 1704, la plus cruelle défaite. Les dernières campagnes du prince de Bade furent moins brillantes que les premières; il n'eut plus que des succès isolés, trop tôt effacés par des revers; mais sa gloire militaire n'en fut pas diminuée, et son vainqueur, le maréchal de Villars, rendit justice à son habileté. Après avoir fait vingt-six campagnes, commandé à vingt-cinq sièges, et livré treize batailles, il mourut à Rastadt, le 4 janvier 1707, laissant ses États, que la guerre avait ruinés, à son fils Louis-George I^{er}, sous la tutelle de sa mère, Françoise-Sybille-Auguste, fille du dernier duc de Saxe-Lauenbourg, qui, par sa bonne administration, ramena l'abondance dans le margraviat de Bade. G—r.

BADE-DOURLACH (GEORGE-FRÉDÉRIC I^{er}, margrave DE), né le 50 janvier 1573, succéda à son frère Ernest-Frédéric I^{er}. Il prit chaudement la défense des protestants contre le duc de Bavière, Maximilien I^{er}, et entra, en 1610, dans l'union évangélique conclue à Halle, sous les auspices de Henri IV, et destinée à combattre la maison d'Autriche. La mort du roi de France jeta quelque incertitude dans les démarches de cette ligue. Le traité de Munich la suspendit un moment, mais le commencement de la guerre de trente ans, et l'élection de Frédéric V, électeur palatin, au trône de Bohême, renouvelèrent les troubles. Le margrave de Bade embrassa le parti de Frédéric: malgré la défaite de Prague, et les échecs qu'essuya sa cause, il lui demeura constamment fidèle; et comme l'électeur palatin fut mis au ban de l'Empire, le prince George-Frédéric, voulant éviter les suites de cet arrêt, mais non abandonner son ami, abdiqua, en 1622, en faveur de son fils,

Frédéric I^{er}, à qui il fit prêter serment par la noblesse badoise; tira de ses coffres l'argent qu'il avait amassé, et leva une armée de 16,000 hommes, avec laquelle il ouvrit la campagne. Le comte Ernest de Mansfeld, ayant remporté sur Tilly, général de l'électeur de Bavière, un succès assez important, eût pu opérer sa jonction avec le margrave de Bade, et poursuivre ses avantages; mais George-Frédéric, voulant battre seul les ennemis, leur présenta la bataille, près de Wimpfen, et fut complètement défait. Les malheurs s'accumulèrent sur la tête de l'électeur palatin et de ses alliés. Au mois d'août 1624, le margrave de Bade-Dourlach vit ses États envahis par une armée de Bavaois, et fut forcé de se réfugier à Genève, et bientôt après à Thonon en Chablais. Il entretenait de là une correspondance avec Charles I^{er}, roi d'Angleterre, pour l'engager à favoriser la réintégration de l'électeur Frédéric dans ses domaines. En ayant obtenu de l'argent, il leva des troupes, et rentra en campagne, en 1627; mais totalement défait par Wallenstein, il quitta sans retour une arrière où son habileté n'égalait pas sa valeur, et se retira à Strasbourg, où il mourut, le 24 septembre 1658. G—r.

BADE-DOURLACH (FRÉDÉRIC I^{er}, margrave DE), fils du précédent, né le 6 juillet 1594, fut plus sage que son père dans ses entreprises guerrières. Après avoir vainement tenté de concilier son attachement à la cause du protestantisme avec son désir de préserver ses États des maux de la guerre, en s'efforçant de se maintenir en paix avec l'Empereur, il s'unit avec Gustave-Adolphe, et fit la guerre avec vigueur. Après la mort du roi de Suède, il se rendit à l'assemblée d'Heilbronn, fut chargé de traiter d'un emprunt avec le marquis de Feuquières, ministre de France, et continua de servir courageusement le parti des protestants, jusqu'à la paix de Westphalie qui le remit en possession de ses États que les Autrichiens avaient envahis. Son attachement à la France et à la Suède lui valut la protection de ces deux puissances. Les articles 19 et 20 du traité réglèrent avantageusement ce qui concernait le margrave de Bade. Il ne jouit pas longtemps de la paix qu'il avait conquise; car il mourut à Dourlach, le 8 septembre 1649. — Son fils, Frédéric II, qui lui succéda, commanda les armées du roi de Suède, Charles-Gustave, que la reine Christine, en abdiquant, avait appelé pour la remplacer, et servit contre la France sous Montécuculli, et sous le prince Louis-Guillaume de Bade-Bade. G—r.

BADE-DOURLACH (CHARLES-GUILLAUME I^{er}, margrave DE), né le 28 janvier 1679, succéda à Frédéric III, dit le Grand, son père. Il fit ses études savantes à Genève, à Lausanne, à Utrecht, et ses études militaires sous le prince Louis-Guillaume de Bade. Après la paix de Rastadt, il entreprit, en 1715, de bâtir un palais et de fonder une ville à Carlsruhe, dans une forêt, à une lieue de Dourlach. Ce palais et cette ville furent construits avec beaucoup de simplicité et d'économie. L'ordre de la Fidélité fut institué en mémoire de cette fondation. Charles-Guillaume cultivait les sciences, et surtout

la botanique; il enrichit ses jardins d'un grand nombre de plantes étrangères. On lui reproche d'avoir porté l'oubli des convenances et la dissolution des mœurs à un tel degré, qu'à l'exemple des princes musulmans, et seul de tous les princes chrétiens, il entretenait un sérail dans son palais. Il mourut le 11 mai 1758, laissant pour héritier son petit-fils Charles-Frédéric I^{er}, qui a réuni à sa couronne les biens de la maison de Bade-Bade. G—T.

BADE-DOURLACH (CHARLES-FRÉDÉRIC, grand-duc DE), né à Carlsruhe, le 22 novembre 1728, succéda le 11 mai 1758 à son aïeul Charles-Guillaume, sous la tutelle de sa grand'mère et de son cousin, Charles-Auguste. Dirigé par les meilleurs maîtres, le jeune prince faisait alors ses études au sein de sa famille, il alla les achever à Lausanne; et peu de temps après, dans l'unique but de s'instruire, il entreprit plusieurs voyages en France, en Angleterre et surtout en Hollande, près de son aïeule maternelle, la princesse Marie-Louise, mère du stathouder. Il ne revint à Carlsruhe que lorsque sa minorité eut cessé; et il fut investi de la souveraineté le 14 août 1759. Sa tutelle avait été parfaitement administrée, et après toutes les prodigalités du règne précédent, tant de contestations et de guerres ruineuses, ses États lui étaient remis exempts de dettes et de procès. Il fit encore un voyage en Italie; et lorsqu'il eut parcouru cette belle contrée en homme d'État, en savant et en naturaliste, il vint se livrer tout entier aux soins du gouvernement. Il lui fallut terminer quelques discussions de peu d'importance avec l'Autriche et la Bavière; et lorsque enfin il fut bien assuré de rester en paix avec tout le monde, il s'occupa de la prospérité de ses sujets. D'abord il releva le palais de Carlsruhe qui tombait en ruines, et il ajouta beaucoup à cette ville par de nouveaux édifices et des établissements utiles, tels qu'un collège, une école de dessin et un amphithéâtre de chirurgie. Il réussit dans le même temps à en augmenter de plus de moitié la population, en y attirant les étrangers par de nombreux avantages et par la plus grande tolérance sous le rapport de la religion et de la politique. Pendant toute la guerre de sept ans, il eut assez de prudence ou de bonheur pour préserver ses États des maux qui affligèrent l'Allemagne, et il n'envoya strictement à l'armée d'Empire que le faible contingent dont il ne put se dispenser. Vivant sans faste, il mit ses finances dans le meilleur état, sans augmenter les impôts; enfin il assura par tous les moyens le bien-être de ses sujets. Les domaines de son cousin le margrave de Bade-Baden, qui lui échurent en 1771 par l'extinction de cette branche aînée, vinrent ajouter à sa puissance sans imposer de sacrifices à ses peuples. Il avait épousé le 28 juillet 1751 une princesse de Hesse-Darmstadt, et le 24 novembre 1787, par un mariage *morganatique* (1), Louise Geyer de Geyersberg, qui fut élevée au rang de comtesse de Hochberg. Le margrave

Frédéric avait eu de ces deux mariages quatorze enfants, dont trois seulement étaient morts en bas âge : tous furent élevés sous les yeux de leur père, d'une manière patriarcale et dans l'union la plus parfaite. Ce fut ainsi que cette famille, qui eût pu servir de modèle non pas seulement à la cour, mais dans tous les rangs de la société, fixa l'attention de tant de hauts personnages, et que la plupart des trônes de l'Europe furent occupés par des princesses de Bade. Deux épousèrent des princes souverains de Hesse et de Brunswick; une autre le roi Maximilien de Bavière; une autre le roi Gustave IV de Suède, et enfin une cinquième l'empereur Alexandre de Russie. Tout semblait concourir au bonheur du margrave, et rien ne devait troubler la fin de sa carrière, lorsque la révolution française commença. De tous les princes d'Allemagne qui avaient des possessions en Lorraine et en Alsace, il était, sans aucun doute, le plus fortement atteint par les décrets de l'assemblée constituante; et il fut aussi un de ceux qui réclamèrent avec le plus d'instance. Lorsque la guerre éclata, en 1792, ne pouvant se dissimuler qu'il aurait beaucoup à en souffrir, le margrave parut très-alarmé, et il adressa à la cour de Vienne et à la diète de Ratisbonne de très-pressantes exhortations pour la défense du corps germanique. Il fournit ensuite ses contingents à l'armée d'Empire avec beaucoup d'empressement; mais lorsqu'il connut mieux les causes et les mobiles de cette terrible guerre, et surtout lorsqu'il s'aperçut que ses États en supportaient les plus fortes charges et qu'ils étaient exposés aux plus grands dangers, lorsque enfin lui-même eut été obligé de s'en éloigner plusieurs fois, il se hâta de se rapprocher de la France, qui d'ailleurs revenait alors à des principes moins dangereux pour ses voisins. Le margrave de Bade signa, le 22 août 1796, un traité de paix avec le directoire exécutif, et moyennant quelques millions, des provisions pour l'armée française et une renonciation formelle à ses possessions d'outre-Rhin, ses peuples furent préservés au moins d'une partie des calamités de la guerre, qui continua cependant de se faire dans leur voisinage, et quelquefois encore sur leur territoire, au mépris des engagements les plus formels. Dans l'impuissance où il était de faire respecter son indépendance, le margrave souffrit tout sans se plaindre; et, après que le général Bonaparte se fut emparé du pouvoir en France, il crut devoir ajouter encore à tant d'abnégation et d'impassibilité. Ce fut surtout au mois de mars 1804, lorsque ce redoutable voisin fit enlever le duc d'Enghien à main armée sur le territoire badois, que se montra, dans toute son évidence, l'invariable et constante résolution du margrave de conserver la paix à tout prix. Non-seulement il s'abstint de toute protestation ou réclamation, il publia encore, peu de jours après l'événement, un décret d'exclusion pour tous les émigrés, tous les individus attachés à l'armée de Condé et suspects au gouvernement français. Et cette condescendance, que tout le monde considéra dans le temps comme le résultat d'une faiblesse déplorable, n'était cepen-

(1) On appelle ainsi en Allemagne le mariage d'un prince qui épouse une femme d'un rang inférieur au sien.

dant que la conséquence d'un système politique longtemps médité, et sinon fort honorable, au moins d'une extrême prévoyance, et dont la maison de Bade a recueilli de grands et solides avantages. La soumission et l'obéissance du margrave envers Napoléon ne firent que s'accroître avec l'élévation et la puissance de celui-ci. Il eut plusieurs fois l'honneur de recevoir le héros du siècle dans son palais de Carlsruhe ; et après s'être excusé sur son âge de ne pouvoir assister à son couronnement, il y envoya son petit-fils, héritier de sa couronne, et qui dès lors était destiné à devenir l'époux d'une fille adoptive du nouvel empereur. (*Voy. l'article suivant.*) Régulant ensuite toutes ses actions sur celles de son puissant allié, il adopta en même temps le système de la conscription, si onéreux pour ses peuples, et le code français, qui fut au moins pour eux une sorte de dédommagement. En qualité de membre de la confédération du Rhin, il fournit des contingents qui presque tous périrent sous le ciel brûlant de l'Espagne ou dans les glaces de la Russie. Pour tant de sacrifices, le margrave devint électeur en 1803, puis grand-duc en 1806, avec le titre d'altesse royale ; et, ce qui était plus réel et plus solide, il ajouta à ses provinces une grande partie de celles qui furent arrachées à l'Autriche par les traités de Presbourg et de Vienne. Si plus tard ses successeurs furent obligés de rendre quelques parties de ces provinces, ils en ont été amplement dédommages par d'autres concessions ; et les États de Bade, qui comptaient à peine, avant le règne de Charles-Frédéric, 200,000 habitants, en ont aujourd'hui plus d'un million. Ce prince se montra toujours l'époux le plus affectueux et le plus attentif, le père le plus tendre et le plus soigneux de l'éducation et du bonheur de ses enfants. Ses mœurs contrastaient singulièrement avec celles de son prédécesseur ; et c'était sans doute encore moins en raison de son âge que pour ses vertus et sa prudence, que depuis longtemps on l'avait surnommé le *Nestor des souverains*. Aucun règne, dans les temps modernes, n'a été aussi long que le sien, et l'on peut dire aussi qu'il n'en est point qui, dans une sphère aussi étroite et dans des temps aussi malheureux, ait été aussi utile, aussi favorable au bien-être des peuples. Le grand-duc Charles-Frédéric mourut à Carlsruhe, le 10 juin 1811, à l'âge de 83 ans. Son petit-fils lui succéda. (*Voy. l'article suivant.*) — Sa première femme, Charlotte (ou Caroline) Louise de Hesse-Darmstadt, mariée en 1751 et morte en 1783, était une des princesses les plus distinguées de l'Allemagne par sa beauté et son esprit. Voltaire, qui visita plusieurs fois la cour de Carlsruhe, était un de ses admirateurs, et il entretenait avec elle, pendant plusieurs années (de 1758 à 1764), une correspondance qui a été insérée dans la collection de ses œuvres.

M—D j.

BADE (le grand-duc CHARLES-LOUIS-FRÉDÉRIC DE), petit-fils du précédent et fils du prince héréditaire qui mourut le 15 décembre 1801, naquit à Carlsruhe, le 8 juin 1786, et fut élevé avec le plus grand soin sous les yeux de son aïeul, qu'il accom-

pagna dans les voyages que sa famille fut obligée de faire pour se soustraire aux calamités de la guerre. Ce prince n'avait que dix-huit ans lorsque, sur l'invitation de Bonaparte, il se rendit à Paris en 1804 pour le couronnement de ce nouvel empereur. Napoléon, qui avait des vues sur lui, l'accueillit avec beaucoup d'égards, et deux ans plus tard (8 avril 1806) il lui fit épouser mademoiselle Stéphanie Tascher de la Pagerie, cousine de l'impératrice Joséphine, qu'il avait adoptée en lui donnant les noms de *Louise-Adrienne-Stéphanie-Napoléon de France*. Ce mariage se fit à Paris avec une grande solennité, et il fut suivi de fêtes somptueuses. Les deux époux se rendirent ensuite à Carlsruhe, d'où le jeune prince fut presque aussitôt obligé de s'éloigner pour aller prendre le commandement du corps d'armée badois, qui dut se réunir à la grande armée de Napoléon, destinée à combattre les Prussiens. Ainsi il eut part à la victoire d'Iéna, et il fit aussi la guerre de Pologne, suivant toujours le quartier général de l'empereur des Français, qui lui témoignait de l'intérêt et de l'affection. Ce jeune prince se distingua surtout sous les ordres du maréchal Lefebvre, au siège de Dantzick, où ses troupes eurent beaucoup à souffrir. Son aïeul lui conféra pour ses exploits le grade de général d'infanterie, et le titre de chancelier de l'ordre du Mérite militaire, qu'il venait de fonder. Pendant ce temps, la grande-duchesse de Bade était venue se réunir à l'impératrice Joséphine, qui tenait sa cour à Mayence, et elle ne retourna à Carlsruhe que lorsque sa cousine fut partie pour Paris. Les deux époux, s'étant enfin réunis, se rendirent dans cette capitale après la paix de Tilsitt, et ils y assistèrent à toutes les fêtes qui eurent lieu pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Napoléon et le mariage de son frère Jérôme avec une princesse de Wurtemberg. Le prince électoral de Bade fut un des témoins de ce mariage, et il retourna dans sa résidence à Carlsruhe, comblé de présents et de toutes sortes de bienfaits. Il y était à peine arrivé qu'il fallut reprendre les armes et marcher contre les Autrichiens, qui venaient d'envahir la Bavière. Le jeune prince fit encore cette campagne à la tête du contingent badois, avec la même distinction et les mêmes succès que celle de Prusse. Sa maison fut encore payée de tant de zèle par d'amples accroissements de territoire, et l'on peut dire qu'elle était parvenue à l'apogée de sa gloire et de sa puissance lorsque le grand-duc Frédéric mourut, le 10 juin 1811. Son petit-fils n'eut plus qu'à se maintenir dans une position aussi brillante ; et il lui suffit pour cela de suivre le système et les principes de politique si habilement adoptés par son aïeul. A la demande de Napoléon, quelques régiments badois furent envoyés en Espagne, et un corps plus nombreux, sous les ordres du comte de Hochberg, suivit cet empereur en Russie dans la désastreuse campagne de 1812. Presque toutes ces troupes y périrent et furent renouvelées pour la campagne de 1813, non moins désastreuse et non moins funeste pour Napoléon et pour ses alliés. Le grand-duc de Bade l'abandonna un des derniers, et

ce ne fut que le 20 novembre 1815 que, pressé par les souverains de Russie et d'Allemagne, qui étaient ses parents et ses protecteurs naturels, il se décida à réunir sa cause à la leur. La déclaration qu'il publia explique si clairement sa politique et celle de son prédécesseur, elle fait si bien connaître les motifs secrets et ostensibles de leur alliance avec la France ; enfin cette pièce indique si bien les causes de son changement de système, que nous croyons devoir en rapporter les principaux passages. « Conformément à l'exemple de mon illustre aïeul, je me suis fait un devoir d'assurer le bien-être de mes sujets et la conservation de l'Etat de Bade. « Les obligations contractées envers la France par feu le grand-duc, lors de son accession à la confédération du Rhin, m'avaient été transmises, et j'ai dû les regarder comme sacrées ; j'ai cru pouvoir, en les remplissant avec exactitude, assurer le bonheur et l'intégrité de mes Etats ; et quoique de telles liaisons avec la France aient longtemps privé mes peuples de tout commerce, et qu'elles les aient entraînés dans une guerre longue et pénible, j'ai toujours espéré que la paix mettrait un terme à tant de maux. La divine Providence, qui décide de la destinée des peuples, vient s'arracher la victoire aux armées françaises, et de la donner aux armées alliées combattant pour la cause de l'Allemagne, et elle a jugé à propos de mettre un terme à la domination de la France. « Des bords de l'Elbe à ceux du Rhin les armées alliées marchent de victoire en victoire sans interruption. J'ai fait une dernière tentative pour le repos et la sûreté de mes Etats, menacés d'être si prochainement le théâtre de la guerre, et j'ai demandé à l'empereur des Français la neutralité du pays de Bade, espérant obtenir le consentement des hautes puissances alliées ; mais les résultats ont trompé mon attente. N'ayant pu garantir par cette voie la sûreté de mes Etats, je suis contraint de réunir mes efforts à ceux des alliés contre la France. Le salut de la patrie, la liberté et l'indépendance de l'Allemagne sont désormais les seuls buts que nous devons atteindre de concert avec nos illustres alliés. Je ne puis vous dissimuler que notre position géographique et notre extrême voisinage de la France réclament de notre part de plus grands sacrifices, et que la nécessité de défendre vos familles et vos foyers doit vous déterminer à de plus grands efforts, afin d'arriver à la paix générale et à un équilibre qui en assure la durée, protège la liberté du commerce, anime l'industrie, et rende à la nation une prospérité dont elle est privée depuis longtemps. » Lorsque le grand-duc fit ainsi connaître les motifs de sa politique, il recevait dans son palais l'empereur Alexandre, son oncle. Il obtint facilement de ce monarque et de ses alliés la reconnaissance de tous ses agrandissements de territoire, et à cette condition il réunissait aux armées de la coalition le contingent badois, qui fut, sous les ordres des généraux alliés, la campagne de France en 1814. Le grand-duc se rendit l'année suivante au congrès de Vienne, où tous les

souverains, et particulièrement l'empereur François, s'empressèrent de lui témoigner leur estime. Ce monarque le nomma colonel d'un régiment de l'armée autrichienne, qui reçut le nom de Bade, et qui plus tard a été transmis à son successeur. Le grand-duc profita de ces bonnes dispositions pour se faire encore une fois confirmer par les puissances dans ses nouvelles possessions ; et il consentit dans le même temps à céder au roi de Wurtemberg quelques portions de territoire, dont il fut amplement dédommagé sur la rive gauche du Rhin. Ainsi confirmé et garanti à plusieurs reprises par toutes les puissances, le grand-duché de Bade doit être désormais compté au nombre des principales puissances du corps germanique. Il a droit à la septième place dans la diète, et il y a six voix au lieu de trois qui appartenaient à l'ancien margraviat. Son étendue est de deux cent soixante-treize milles carrés géographiques (sept cent cinquante-huit lieues) ; sa population de 4,020,400 habitants, ses revenus de 10 millions de florins (25 millions de francs), et son armée de 12,000 hommes. Dans les circonstances difficiles où il s'est trouvé, le grand-duc Charles-Louis-Frédéric a, comme on vient de le voir, soutenu et défendu sa puissance avec autant de prudence que de fermeté. Il eut, au commencement de 1818, avec le roi de Bavière, des discussions très-vives et dans lesquelles il ne déploya pas moins de caractère. La lettre qu'il écrivit à ce prince, le 13 mars de cette année, est un monument historique digne d'être conservé ; et d'ailleurs elle fait bien connaître ce qu'étaient alors les prétentions et le but des deux puissances. « C'est avec la plus grande peine, écrivait le grand-duc, que je me détermine à entretenir Votre Majesté d'une affaire qui ne doit pas être moins en opposition avec vos sentiments qu'avec les miens. Mais l'empire des circonstances me fait un devoir de rompre enfin le silence que la délicatesse m'a fait peut-être garder trop longtemps. Depuis trois ans je suis menacé de me voir enlever une partie de mes Etats ; et tandis que mon pays a fait les plus grands efforts pour me mettre à portée de soutenir la dernière lutte pour l'indépendance de l'Allemagne d'une manière énergique et honorable, mes alliés cherchent à m'arracher mes plus belles provinces et à disposer, même pendant ma vie, de ma succession. Je crois avoir prouvé au monde entier, lors des différentes négociations qui ont eu lieu, l'insuffisance des motifs par lesquels on voudrait colorer cette violation de mes droits les plus sacrés, et l'opinion a déjà jugé ma cause avant même que l'on connût toute l'étendue de l'injustice dont je dois être la victime. S'il est pénible pour mon cœur de voir que des puissances qui ont déclaré à la face du monde qu'elles n'ont pris les armes que pour détruire l'empire de l'arbitraire et introduire en Europe un système politique basé sur les principes de la morale, se laissent entraîner, par les fausses représentations qu'on leur fait, à consentir à ce qu'on paye leurs dettes avec des provinces qui m'appartiennent, et

« dont j'ai acheté la conservation par le sang de mes
 « sujets, quels sentiments douloureux ne dois-je pas
 « éprouver lorsque je vois mes plus proches parents
 « à la tête de ceux qui cherchent à m'opprimer, et
 « qui, non contents d'accepter ce qu'on veut me ra-
 « vir, pressent en outre l'exécution de mesures aux-
 « quelles ils n'auraient jamais dû donner leur con-
 « sentement. Je me perds dans mes réflexions lors-
 « que je cherche à accorder les démarches offensantes
 « renouvelées sans cesse par le cabinet de Votre
 « Majesté avec les témoignages d'attachement qu'elle
 « continue de me donner. Il m'est absolument im-
 « possible de séparer, dans une affaire aussi sé-
 « rieuse, le gouvernement de son chef, de sorte que
 « je trouve dans l'un mon parent et mon ami, tan-
 « dis que l'autre se montre mon plus cruel ennemi.
 « Je vous dois enfin, sire, ma profession de foi. Il
 « est temps que l'affaire se termine d'une manière
 « ou d'une autre, et je dois déclarer à Votre Majesté
 « que, croyant avoir plus que rempli mes engage-
 « ments, soit par les efforts que mon pays a faits
 « pour la cause commune, soit par les dernières
 « propositions que j'ai fait remettre par mon mi-
 « nistre à Francfort, je suis irrévocablement décidé
 « à ne plus entrer dans aucune composition ulté-
 « rieure. Je ne m'aveugle pas sur ma situation; je
 « suis prêt à tout; mais je vous déclare, sire, que
 « si l'on avait dessein de m'arracher par la force ce
 « qu'on n'obtiendra jamais de mon consentement,
 « j'en appelle pour ma défense à l'opinion publique,
 « et à Votre Majesté trouvera difficilement un allié
 « plus puissant. J'en ai maintenant assez dit au roi.
 « Les sentiments de mon cœur exigent que j'adresse
 « encore un mot à mon beau-frère et à mon ami. Je
 « vous conjure donc, sire, par les liens du sang qui
 « nous unissent, faites cesser une négociation qui
 « depuis trop longtemps attire l'attention inquiète
 « de l'Europe, et qui, si l'on adopte le principe
 « sur lequel elle est basée, pourrait avoir des suites
 « aussi fâcheuses pour Votre Majesté que pour
 « moi. » Cette fermeté eut le résultat qu'elle devait
 avoir : la Bavière céda, et le grand-duc conserva ses
 possessions tout entières. Lorsque Bonaparte revint
 en France en 1815, le grand-duc de Bade fit contre
 lui tout ce qui était en son pouvoir. Il adhéra à
 toutes les déclarations, à tous les actes qui furent
 signés par le congrès de Vienne, et fit un traité par-
 ticulier avec l'Angleterre pour mettre à la disposi-
 tion de la coalition une armée de 16,000 hommes.
 Cette armée entra en campagne dans le mois de
 juin; mais elle était à peine arrivée sur la frontière
 de France que déjà la bataille de Waterloo avait mis
 fin aux hostilités. Le grand-duc envoya alors au duc
 de Wellington le grand cordon de l'ordre de la Fi-
 délité, avec une boîte enrichie de diamants et ornée
 de son portrait. A l'exemple de quelques autres sou-
 verains, et probablement par leurs conseils, ce
 prince avait donné à ses peuples une constitution à
 peu près semblable à celle du royaume de Wur-
 temberg (voy. FRÉDÉRIC, roi de Wurtemberg);
 mais cette charte, longtemps promise, n'avait pas
 encore reçu d'exécution lorsqu'il mourut, le 8 dé-

cembre 1818, à Radstadt, d'où ses restes furent trans-
 portés à Carlsruhe, puis à Pforzheim, pour y être
 déposés dans le tombeau de ses ancêtres. — Le
 grand-duc Charles, ne laissant que trois filles, eut
 pour successeur son oncle Louis-Auguste-Guillaume
 de Bade. (Voy. l'article suivant.) — La grande-du-
 chesse douairière sa veuve, fut mise en possession
 du château de Manheim, avec 100,000 florins de
 revenu.

M—D j.

BADE (LOUIS-AUGUSTE-GUILLAUME), grand-
 duc DE), né le 9 février 1765, était fils de Charles-
 Frédéric, et par conséquent oncle du précédent. Dès
 sa plus tendre enfance, son caractère de bonté et de
 douceur, son application à l'étude, tout enfin semblait
 justifier la préférence que lui accordait son père.
 Cependant deux de ses frères étant plus âgés que
 lui, rien ne pouvait faire présumer qu'il dût régner
 un jour. Destiné à l'état militaire, son éducation fut
 entièrement dirigée vers la guerre. A peine était-il
 parvenu à l'âge de l'adolescence, qu'il fit ses pre-
 mières armes dans l'armée de l'Empire, d'abord
 comme colonel, ensuite comme général major; mais
 cette étroite sphère ne pouvait suffire à son désir de
 s'instruire et d'acquérir de la gloire. L'armée prus-
 sienne passait alors pour la mieux exercée de l'Eu-
 rope; le prince Louis résolut d'y servir, et il se
 rendit en 1789 à Berlin, où il fut parfaitement ac-
 cueilli par le roi Frédéric-Guillaume II. Ce mo-
 narque lui donna aussitôt le grade de colonel et le
 commandement d'un bataillon de ses gardes. En
 1792 il le décora de l'ordre de l'Aigle noir, et l'em-
 mena dans sa malheureuse expédition de Champagne;
 l'année suivante il le fit général major dans son armée
 qui combattait sur les bords du Rhin. Le jeune prince
 de Bade fit ainsi la guerre dans l'armée prussienne
 jusqu'au traité qui mit fin aux hostilités, en 1795.
 Il retourna dans sa patrie, pénétré pour le roi de
 Prusse de la plus vive reconnaissance, et pour le
 prince royal d'une amitié qui fut toujours partagée,
 et qu'une longue séparation ne put effacer. Dès que
 ce prince fut monté sur le trône, il nomma son jeune
 ami lieutenant général, et fit tous ses efforts pour
 qu'il vint auprès de lui. Mais le prince de Bade ne
 pouvait alors s'éloigner de Carlsruhe, où son vicaire
 père avait plus que jamais besoin de sa présence. Il
 était devenu président de son ministère de la guerre
 et chef de son armée; et ce fut dans ces importantes
 fonctions qu'il passa les dernières années de ce long
 règne, donnant aux troupes badoises une impulsion,
 un mouvement que jusqu'alors on y avait ignorés.
 Toutefois il ne prit personnellement aucune part aux
 guerres dans lesquelles le grand-duc fut entraîné
 comme allié de Napoléon et membre de la confédé-
 ration du Rhin. Lorsqu'il eut perdu son père (1811),
 le prince Louis, ne recevant plus de son neveu les
 mêmes témoignages de confiance, s'éloigna entière-
 ment des affaires; il vécut dans la retraite uniquement
 occupé de ses études politiques et militaires, jusqu'à
 ce que la mort du grand-duc Charles l'eût fait monter
 sur le trône (8 décembre 1818). Bien que la paix fût
 alors générale en Europe, et que rien ne semblât
 devoir la troubler, les circonstances étaient difficiles

pour les plus grands comme pour les plus petits États. Le premier acte de souveraineté du nouveau grand-duc fut de reconnaître la constitution qui avait été promise plutôt que donnée par son prédécesseur. On ne peut pas supposer que, général prussien et militaire dès l'enfance, il eût beaucoup de penchant pour le gouvernement représentatif; cependant ce fut la principale affaire de son règne; et dès le commencement il parut se conformer de bonne foi à sa position, et fit l'ouverture des chambres d'une manière très-convenable; mais déjà de grandes difficultés se présentaient : la noblesse, qui se voyait atteinte par les innovations dans ses prérogatives et même dans ses propriétés, s'y montrait fort opposée. Le grand-duc, persuadé que de pareilles questions ne doivent pas être discutées publiquement, avait créé une commission chargée de terminer tous les différends avec des députés de la noblesse; et cette commission, après un petit nombre de conférences, avait résolu toutes les difficultés par un traité de conciliation que le grand-duc se hâta d'adopter, croyant par là mettre un terme à toutes les discussions. Mais il n'en fut pas ainsi; ce décret fut repoussé par la majorité des chambres, qui le regarda comme illégal et inconstitutionnel. Dirigée alors par un esprit d'opposition systématique, et dont on n'a vu que trop d'exemples, cette majorité repoussa les propositions les plus sages, jusqu'à ce qu'enfin le grand-duc donnât l'ordre de clore la session. Il ne réunit plus ensuite les chambres que dans le mois de juin 1820, et pendant cet intervalle il ne s'occupa que de concessions et d'améliorations qui pussent satisfaire tous les partis. Se présentant à l'ouverture de cette session avec un projet de loi municipale, la suppression des peines afflictives en matière de police, l'abolition de la corvée et de tout ce qui pouvait avoir encore quelque apparence de servitude, il s'était flatté de satisfaire à toutes les exigences. Ce ne fut néanmoins qu'avec beaucoup de peine qu'il obtint son budget; et dans la session suivante, celle de 1822, la seconde chambre mit une telle lenteur à l'accorder, elle se montra si constante dans son opposition, qu'il fallut encore la proroger. Réunie six mois plus tard, elle ne montra pas de meilleures intentions, et fut ajournée indéfiniment le 5 février 1825, après avoir positivement refusé le budget de la guerre, celui qu'il importait le plus au grand-duc de faire passer. Ce prince déclara que, obligé qu'il était de remplir ses engagements envers son armée et envers le corps germanique, il suppléerait à l'absence des lois par des moyens d'administration; et les chambres ne furent plus réunies qu'en 1828. Alors tout se passa avec beaucoup de calme; de sages lois furent adoptées, et toutes les mesures du gouvernement approuvées. Ce fut par là que se terminèrent les opérations des états généraux sous le règne du grand-duc Louis. D'autres actes très-importants signalèrent encore ce règne remarquable; mais les chambres n'y eurent aucune part. Un synode général fut convoqué par le prince pour la réunion des deux églises protestantes, et cette réunion se fit à la satisfaction de tous les habitants. Par le même pouvoir, des règlements longtemps médités assu-

rèrent dans les finances l'ordre et l'économie, et dans les troupes l'instruction et la discipline. Au dehors, la politique du grand-duc ne fut ni moins ferme ni moins éclairée; il obligea ses voisins, et notamment la France et la Hollande, par de sévères représailles, à réduire les droits d'entrée sur les produits de l'industrie badoise, et défendit ses possessions contre les prétentions de l'Autriche et de la Bavière avec la même fermeté que son prédécesseur. Il mourut à Carlsruhe, le 30 mars 1830, et ses États passèrent tout entiers, tels qu'il les avait reçus, à son frère consanguin le comte de Hochberg, né du second mariage du grand-duc Frédéric, qui avait été reconnu par les puissances pour héritier du trône en cas d'extinction de la branche aînée. Le grand-duc Louis n'avait pas été marié.

M—D j.

BADEN (JACQUES), professeur d'éloquence à l'université de Copenhague, l'un des fondateurs de la littérature danoise. Il naquit à Vordingborg, en Sélande, en 1735, d'une famille peu fortunée. Les *stipendia*, ou bourses, que possède l'université de Copenhague, le mirent à même de faire un voyage en Allemagne; il passa plusieurs années à Goettingue, où il se lia avec le célèbre Heyne. De retour à Copenhague, en 1760, il ouvrit le premier cours de belles-lettres qu'on y eût encore donné dans la langue du pays. Il occupa diverses places dans l'instruction publique, et fut nommé, en 1767, membre de l'académie des belles-lettres. Il obtint, en 1780, la place honorable et assez lucrative de professeur ordinaire, qu'il a remplie avec un zèle admirable jusqu'à sa mort, arrivée en 1804. Ses principaux ouvrages sont : 1° le *Journal critique*, commencé en 1768, et terminé en 1779 : c'est un des recueils critiques les plus estimables et les plus utiles que le 18^e siècle ait vus naître. Baden s'y montra juge sévère, mais impartial; en relevant des erreurs, il indique les moyens de mieux faire; il conserve partout le ton de dignité qui convient à un ouvrage littéraire. Ce qui rend le *Journal critique* encore plus intéressant, c'est l'époque à laquelle il fut rédigé; ce fut celle de la naissance du bon goût, de la poésie noble et de la véritable éloquence en Danemark et en Norvège. Le génie poétique et historique des Islandais avait brillé dans le 11^e et le 12^e siècle; après une barbarie de deux à trois cents ans, la noblesse et le clergé danois commencèrent, dans la dernière moitié du 16^e siècle et la première du 17^e, à cultiver la littérature classique et la langue des Romains; mais, depuis l'établissement de la souveraineté, la noblesse, à l'instar de la cour, dédaignait toute étude, et méprisait surtout la langue de la nation. Au commencement du 18^e siècle, Holberg, Norvégien, de retour de son voyage en France, créa un théâtre comique, où il fit briller la gaîté de Plaute et la philosophie de Molière; mais son goût n'était pas sûr : il laissa sa langue telle qu'il l'avait trouvée, défigurée par le mélange des termes allemands, et dépouillée de son caractère original. Entre les années 1760-1780, la nation, animée d'un nouvel enthousiasme, se ressaisit de son propre idiome, et l'enrichit en peu d'années d'un grand nombre d'ouvrages estimables : on vit Tullin

épurer la langue, comme Mallherbe; Ewald créer l'ode et l'épique; Wessel exceller dans le conte; Nordal-Brun donner deux tragédies conçues dans le système du théâtre français; Guldberg composer une histoire universelle, dans un style noble et élégant; l'orateur Bastholm s'annoncer comme l'heureux disciple de Saurin. Tous ces talents, se développant à la fois, offrirent à la critique de Baden une ample matière; il les guida, les encouragea, les porta surtout à reconnaître des règles fixes; il fut, en un mot, l'Aristarque de sa nation. 2° *Journal de l'Université*, publié en 1795-99. D'autres talents avaient succédé aux contemporains de la jeunesse de Baden; les poètes qui, encore aujourd'hui, font le charme du public danois, jouissaient de toute leur célébrité: le vieux critique, reparaissant dans la lice, et voulant encore se mêler de tout, même d'opinions philosophiques, éprouva des chagrins et des défaites. Son journal, éclipsé par dix ou douze feuilles plus goûtées, ne fit que végéter. 3° Diverses grammaires des langues grecque, latine, allemande et danoise, accompagnées d'extraits choisis sous le titre de *Chrestomatie*. 4° *Dictionnaire latin et danois*, 1786, 2 vol. in-8°; idem *danois et latin*: ils ne sont pas très-complets; mais ce qu'on y trouve est passé au creuset d'une saine critique. 5° *Lcs Annales* de Tacite, traduites en danois, 2 vol., 1775-1778: c'est un des chefs-d'œuvre littéraires du Danemark. 6° Les œuvres d'Horace, traduites en danois, avec le texte en regard et un commentaire, 2 vol., 1791. La traduction, qui est en prose, manque de grâce et d'harmonie; le commentaire est utile. 7° La *Cypopédie*, traduite en danois, 1766. 8° Les livres 10 et 11 des *Institutions* de Quintilien, traduits en danois: c'est un de ses meilleurs ouvrages. 9° *Opuscula latina*, 1 vol. J. Baden était très-bon latiniste; il a traité avec succès plusieurs sujets d'érudition philologique. Sa vie a été écrite par le savant professeur Nyerup. M—B—N.

BADESSA (PAUL), de Messine, poète italien, jouissait d'une grande réputation en 1560. Il publia une traduction de cinq livres de l'*Iliade* d'Homère, en vers libres (*sciolti*), Padoue, 1564, in-4°. Mongitore (*Bibliotheca sicula*, t. 2) rapporte qu'il traduisit de même l'*Odyssée* et la plus grande partie des *Métamorphoses* d'Ovide. Il ajoute qu'il existait à Naples une copie manuscrite de cette dernière traduction, dans la riche bibliothèque du jurisconsulte Valletta. Cependant ce manuscrit n'est mentionné, ni dans le catalogue que Montfaucon a donné de ceux de cette bibliothèque, dans son *Diarium italicum*, ni dans le 24° vol. du *Giornale de' Letterati*, où ce catalogue est copié avec des additions, à la fin de l'éloge de Valletta. G—É.

BADI-EL-ZEMAN, le dernier descendant de Tamerlan qui ait régné en Khorasân, était fils de Hoeïn, arrière-petit-fils d'Omar-Cheik. Ce dernier était fils de Tamerlan. Assis sur un trône chancelant, menacé de toutes parts, et peu capable de le raffermir, il fut défait par Chaïbek, kan des Uzbecs, et se réfugia en Perse auprès d'Ismaël Séfy, qui le reçut avec distinction, lui assigna la ville de Tauris pour sa résidence, et lui entretint une mai-

son digne de son rang. Mais lorsque Sélim I^{er}, empereur turc, s'empara de cette ville, il se rendit maître de la personne de Badi-el-Zeman, et le fit conduire à Constantinople, où ce malheureux prince mourut en 925 de l'hégire (1517 de J.-C.).

BADIA (THOMAS), cardinal, né à Modène vers l'an 1483, entra jeune dans l'ordre des dominicains. Clément VII le fit maître du sacré palais, et Paul III le députa au colloque de Worms, convoqué par l'empereur Charles-Quint, en 1540. Badia s'y distingua par son zèle pour la foi. Il en fut récompensé, en 1542, par le cardinalat, et mourut à Rome le 6 septembre 1547. Quelques auteurs ecclésiastiques lui attribuent des traités restés inédits. On n'a imprimé de lui que sa lettre sur le colloque de Worms, adressée au cardinal Contarini, et insérée, par le cardinal Quirini, dans les prolégomènes de la 3^e partie des *Epistolæ selectæ* du cardinal Polus. Il eut aussi, selon Jacques Echard (*Script. ord. Præd. recensiti*, t. 2), la plus grande part à la rédaction du *Consilium delictorum cardinalium et aliorum prælatorum de emendanda Ecclesia*, S. D. N. D. Paulo III ipso jubente conscriptum et exhibitum, Rome, 1558, in-4°. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois. G—É.

BADIA (CHARLES-FRANÇOIS), célèbre prédicateur italien, né à Ancône, de parents honnêtes, le 20 juin 1675, fut élevé chez son oncle maternel, ecclésiastique attaché à la cour du duc de Parme. Il se destina d'abord au barreau; mais, ayant ensuite préféré l'éloquence sacrée à la profane, il se fit prêtre, et prêcha dans toute l'Italie, avec le plus grand éclat, pendant trente-huit ans. On voulut aussi l'entendre à Vienne, où il n'eut pas moins de succès. Apostolo Zeno en parle avec admiration dans une de ses lettres (2^e vol., p. 214). L'évêque de Parme, pour le fixer dans cette ville, lui conféra un bénéfice; il y fut ensuite abbé de St-Nicolas. Victor-Amédée, roi de Sardaigne, devant qui il avait prêché, lui donna, en 1727, la riche abbaye de la Novalèse. Appelé avec instance à Turin pour prononcer l'oraison funèbre de la reine Anne, en 1728, il se fixa dans cette ville; le roi le fit président de l'université, qu'il venait de rétablir. Dès 1727, la ville de Turin lui avait donné le droit de cité; Ancône l'inscrivit, en 1742, sur l'état de sa noblesse. Il fut mis, en 1747, sur celui de Fossombrone, où il avait prêché pour la dernière fois. Badia mourut à Turin, le 8 mai 1751. Il était d'une complexion très-délicate; il avait surtout une si grande faiblesse de jambes, que, dès sa jeunesse, il marchait difficilement. Il vécut pourtant, comme on voit, jusqu'à un âge assez avancé, ce dont il fut redevable à la régularité de sa vie et la gaieté naturelle de son humeur, qu'il conserva jusqu'au dernier moment. Peu de temps avant sa mort, quelqu'un lui disait, pour le flatter, que le printemps le rétablirait; il répondit, d'un air serein: « Je n'ai pas le tourment de l'espérance. » On a imprimé de lui deux traductions d'ouvrages français, quelques traités ascétiques, mais surtout ses sermons: 1° *Prediche quaresimali*, Turin, de l'imprimerie royale, 1749, grand in-4°, réimpr. la même

année, à Venise, in-4°; 2° *Panegirici, Ragionamenti ed Orazioni diverse*, Venise, 1750, in-4°. Il a de plus laissé un assez grand nombre d'autres sermons, discours, etc., conservés manuscrits dans sa famille. G—É.

BADIA Y LEBLICH (DOMINIQUE), célèbre voyageur espagnol, connu aussi sous le nom d'ALY-BEY, était né en Biscaye, au mois d'avril 1766. Après avoir quitté les écoles, il apprit l'arabe et les idiomes les plus répandus de l'Europe moderne. Il étudia aussi les mathématiques, et s'appliqua spécialement à la pratique de l'astronomie, de la géographie, de la physique et de l'histoire naturelle, employant ainsi d'une manière utile les moments de loisirs que lui laissaient les devoirs de la carrière militaire dans laquelle il était entré. Doué d'un esprit fécond en projets, il conçut l'idée de fonder dans l'Afrique septentrionale, au nord du désert d'Angad, entre Maroc et Alger, une colonie européenne qui, en même temps qu'elle aiderait au progrès de la civilisation dans ces contrées où elle était si reculée, contribuerait à diminuer la puissance des États barbaresques. Ce plan, présenté en 1801 par son auteur au prince de la Paix, fut accueilli favorablement. Au commencement de l'année suivante, lorsque la paix fut rétablie dans toute l'Europe, Badia vint à Paris, où il se lia avec plusieurs savants. De là il passa en Angleterre, où il fut également bien accueilli. Ce fut à Londres que, dans la préoccupation de ses projets aventureux, il se fit circoncire et prit le costume musulman. Il revint en Espagne au mois d'avril 1803, et le 29 juin suivant il s'embarqua dans un petit bateau à Tarifa, franchit le détroit de Gibraltar, et, après une traversée de quatre heures, entra dans le port de Tanger. Ici commence la mission secrète de Badia : était-il l'agent du roi d'Espagne ou de Napoléon ? et quelle puissance faisait les fonds du luxe qu'il déploya à Tanger ? Interrogé par les officiers de la marine, il répondit qu'il venait de Londres par Cadix, qu'il était musulman, natif d'Alep en Syrie, fils d'un prince, et qu'il se nommait Aly-Bey el Abbassi. Ses passeports furent trouvés en règle ; de nouvelles questions lui furent adressées, et aucune suspicion ne s'éleva sur ses réponses. Il obtint la permission de débarquer, fut reçu hospitalièrement par le gouverneur ou kaïd, et alla occuper une maison qu'on lui prépara. Il assista le vendredi suivant à la prière publique dans la mosquée, et se conforma à toutes les pratiques et à toutes les cérémonies prescrites par le rituel de l'islamisme. Il visita même un santon, qui le félicita d'avoir pu s'échapper de la terre des infidèles. L'annonce qu'il fit d'une éclipse de soleil qui devait avoir lieu le 17 août, et dont il avait tracé la figure telle qu'on devait la voir dans la plus grande obscurité, la vue de ses équipages qui arrivaient d'Europe dans un bateau, ses présents au cadî, au kaïd et aux principaux personnages, ses libéralités envers d'autres, tout contribuait à fixer sur lui l'attention générale et à lui faire des amis, de sorte qu'en peu de temps il prit une supériorité décidée sur tous les étrangers et sur les habitants les plus considérables de la ville. Mulci-

Soliman, qui régnait à Maroc, étant venu à Tanger, Badia lui fut présenté, et lui offrit, suivant l'usage de l'Orient, un cadeau magnifique. Ce prince lui répéta plusieurs fois, d'un ton très-amical, qu'il était le bienvenu ; il lui demanda dans quelles contrées il avait voyagé, quelles langues il parlait et écrivait, quelles sciences il avait étudiées dans les écoles des chrétiens, et combien de temps il avait séjourné en Europe ; enfin ce prince rendit grâce à Dieu qui l'avait tiré de la terre des infidèles, et témoigna ses regrets de ce qu'un homme tel que lui eût tant tardé à venir dans l'empire de Maroc ; il se montra aussi très-flatté de ce qu'Aly-Bey eût préféré son empire aux États d'Alger, de Tunis et de Tripoli, et l'assura, à diverses reprises, de sa protection et de son amitié. Le lendemain, ce prince lui versa lui-même du thé, et ayant écrit une prière en caractères arabes, il la lui présenta afin qu'il la lût, et il accompagna cette lecture du doigt sur le papier, en corrigeant ses défauts de prononciation. Il examina ses instruments dans le plus grand détail, et en fut très-satisfait. Le soir il lui envoya en présent deux pains assez noirs, et dont l'aspect interdit beaucoup Badia ; mais ceux qui étaient près de lui s'empressèrent de le complimenter en disant : « Vous « êtes le frère du sultan ; il est votre frère. » En effet, suivant la coutume antique des Arabes, ces pains étaient un signe sacré de fraternité entre l'empereur et Badia. Celui-ci reçut bientôt l'ordre d'accompagner le monarque à Mequinez. Cependant il obtint la permission de rester encore quelques jours à Tanger. Le kaïd, témoin de la bienveillance de son souverain pour Badia, engagea ce dernier avec beaucoup d'instances, et à plusieurs reprises, à lui demander tout ce dont il avait besoin. Le 25 octobre Badia quitta Tanger accompagné d'une suite nombreuse. Il retrouva l'empereur à Mequinez et ensuite à Fez. Il y vécut avec magnificence, et eut des entretiens fréquents avec les savants du pays. Il réussit, ce qui n'était pas facile, à les convaincre qu'ils raisonnaient très-mal et sur des sujets futiles, et parvint à les corriger, ce qui était plus difficile encore. Il pensa, dit-il, que cette étincelle de lumière finirait par produire à la longue d'heureux résultats chez ces peuples. Les principaux chérifs lui avaient rendu visite ; les questions qu'on lui adressait à lui et à ses domestiques sur sa personne et sur les événements de sa vie furent d'abord sans fin ; mais il y répondit si bien que, dès le second jour, ils lui avaient baissé cinq fois la barbe, et les plus notables lui demandèrent la grâce d'être comptés au nombre de ses amis. Le prince le comblait de marques d'affection, et l'appelait son fils. A la fin de février 1804, Badia fit une excursion à Salé et à Rabat ; le 21 mars il entra dans Maroc. L'empereur, qui y résidait, lui fit don de biens considérables pour qu'il put soutenir son rang ; et ce prince voulut qu'il allât par partie de plaisir à Souara ou Mogador. Badia fut de retour à Maroc le 15 mai ; il avait été reçu, pendant tout ce voyage, avec les honneurs et le cérémonial usités pour les grands de l'empire. On a dit qu'en août il reçut, de la main

de Charles IV, un contre-ordre fondé sur des scrupules de conscience, mais qu'en même temps son souverain le nommait brigadier général. On ajoute que, vers la fin de janvier 1805, l'ordre de reprendre ses opérations lui parvint. Badia déclara bientôt à l'empereur qu'il allait partir pour Alger et la Mecque. Mulci-Soliman s'opposa tant qu'il put à ce voyage; il vint passer une journée entière chez lui, et renouvela ses instances pour le retenir. Badia resta inébranlable; au moment du départ, le souverain et lui s'embrassèrent les larmes aux yeux. Après avoir laissé l'administration de ses biens au gouverneur de Maroc, il partit pour Fez; et le 50 mai, muni de lettres de recommandation de l'empereur pour le dey de Tunis et pour le pacha de Tripoli, il se mit en route pour Alger. Mulci-Soliman n'avait pas voulu, par des considérations politiques, écrire au dey, mais son frère avait remis à Badia une lettre pour ce prince. Le 9 juin il entra dans Ouschda, village au delà du désert d'Angad, près des frontières de la régence d'Alger. Au moment de son arrivée, le chef et les principaux du village lui déclarèrent qu'il ne pouvait aller plus loin, parce que le même jour ils avaient reçu la nouvelle de troubles survenus dans le royaume d'Alger; on se battait dans Trémecen, ville la plus proche. Badia expédia vers cette ville un courrier, qui, à son retour, annonça que le tumulte y était apaisé, mais que les chemins étaient infestés de rebelles qui volaient et assassinaient. Badia demanda une escorte au chef du village, qui ne put la fournir, n'ayant pas assez de forces. Cependant, au bout de deux jours, il manda le cheik d'une tribu voisine, et lui propose de conduire le voyageur à Trémecen. Cet Arabe, après de longues discussions, partit sans avoir rien décidé. « Plusieurs jours s'étaient passés en négociations inutiles, dit Badia; cependant les révoltes s'approchaient jusque sous les murs d'Ouschda. Ma position devenait de plus en plus critique, parce que d'un côté tous mes moyens de subsistance s'épuisaient, et que de l'autre je savais que mes ennemis de Maroc s'étaient prévalus de mon séjour prolongé à Fez pour me rendre suspect à l'empereur. Persuadé qu'ils ne manqueraient pas de profiter de cette circonstance pour me noircir, je pris le parti de monter à cheval pour aller tout seul chercher le cheik, qui avait son douar à deux lieues de distance à l'entrée des montagnes. » Les gens de la suite de Badia, instruits de sa résolution, frémissaient d'effroi, à l'exception de deux renégats espagnols qui s'étaient réunis à lui lors de son départ de Fez. Quand il voulut sortir, une cinquantaine des principaux habitants s'y opposèrent; il força le passage; bientôt la population le rejoignit à bride abattue pour lui former une escorte. Le cheik des Arabes, vaincu par ses raisonnements, convint de s'arranger avec un cheik du voisinage, qui devait le conduire à Trémecen. Deux jours après, Badia fut averti de se tenir prêt pour le lendemain. Le cheik vint en effet avec près de cent hommes, et déjà la troupe était à une demi-lieue d'Ouschda, quand deux soldats de l'empereur de Maroc accou-

rant au galop lui crièrent d'arrêter; ils étaient suivis d'un corps de troupes commandé par un officier de la garde. Celui-ci dit à Badia que le monarque ayant appris qu'il était retenu à Ouschda, l'avait expédié pour le protéger. Badia eut beau représenter que les troubles du royaume d'Alger et les brigandages des révoltés étant les seules causes qui l'avaient retenu, il pouvait continuer sa route en sûreté, puisque le danger était passé, d'autant plus qu'il était escorté par deux tribus amies, l'officier lui déclara que, vu l'état des choses, il ne pourrait consentir à son départ avant d'avoir reçu de nouveaux ordres de son maître. Badia revint donc à Ouschda et écrivit à l'empereur. La réponse de ce prince fut un commandement apporté par deux officiers de cour de conduire Badia à Tanger, afin qu'il pût s'y embarquer pour le Levant. Force fut à notre voyageur d'obéir: il partit le 3 août avec son monde et ses équipages, sous l'escorte de trente oudaïas, ou gardes du corps de l'empereur, commandés par deux officiers. On prit d'abord la route du sud à travers le désert, où la caravane souffrit beaucoup du manque d'eau; on marcha ensuite au nord-ouest, et l'on rejoignit la route de Fez, dont ensuite on s'éloigna. Le 17 on était à Larache, sur la côte de l'Atlantique. Une corvette de Tripoli, qui se trouvait dans le port, fut équipée aux frais de l'empereur, et le 15 octobre, Badia s'y embarqua seul. Jusqu'à ce moment, il avait toujours été accueilli par les soldats et par le peuple avec les plus grands honneurs, traité comme un fils ou un frère de l'empereur. « C'est ainsi, dit-il, que je sortis de l'empire de Maroc. Je supprime les réflexions qui ne doivent pas trouver ici leur place, et qui peut-être un jour la trouveront dans un autre endroit. » Comme il n'a pas publié les explications qui auraient jeté quelque lumière sur cette singulière catastrophe, on est réduit aux conjectures: la plus probable est que le coup qu'il avait monté manqua par un retard de quelques heures. Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'être étonné de la conduite de l'empereur de Maroc dans cette occasion; c'est avec beaucoup de raison, sans doute, que Badia le dépeint comme un prince d'un caractère très-doux. Arrivé à Tripoli le 11 novembre, il fut encore reçu d'une manière très-amicale par le pacha; le 26 janvier 1806, il prit passage sur un gros bâtiment turc commandé par un capitaine ignorant et ivrogne, qui se laissa pousser sur les côtes de la Morée, puis sur celles de Chypre, que Badia visita. Il quitta cette île le 9 mai, sur un petit navire grec; le 12 il jeta l'ancre dans le port d'Alexandrie. Le capitain-pacha, qui s'y trouvait alors, lui donna des lettres de recommandation pour Mohammed-Aly, pacha d'Égypte, pour le pacha de Damas, et un firman pour le chérif de la Mecque. Ce fut à Alexandrie que notre voyageur reçut la visite de M. de Chateaubriand, qui, dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, convient qu'il eut dans cette occasion une de ces petites jouissances d'amour-propre dont les auteurs sont si jaloux. L'anecdote est trop connue pour que nous la racontions; mais il est bon de répéter que notre illustre compatriote jugea qu'Aly-Bey était

digne de descendre du grand Saladin (1). « Je suis « même encore un peu persuadé, ajoute-t-il, que « c'est le Ture le plus savant et le plus poli qui soit « au monde. » Badia reprit, le 20 octobre, le chemin de son pèlerinage; le 9 novembre il mouilla à Boulak, port du Caire. Sa réception dans cette capitale fut, comme partout ailleurs, marquée par les égards que les personnages les plus distingués lui témoignèrent : il y vit un frère de l'empereur de Maroc, qui le traita en ami; Mohammed-Aly l'accueillit honorablement. Le 15 décembre, il se joignit à la caravane de la Mecque. Quoiqu'il laissât au Caire presque tous ses effets et une partie de ses domestiques, il avait conservé avec lui quatorze chameaux et deux chevaux. Le 19 il s'embarqua à Suez sur un *daô*, ou navire arabe, et, après une traversée pénible, il prit terre à Djidda le 25 janvier 1807. Le 25 il entra dans la Mecque, où il accomplit toutes les cérémonies prescrites aux musulmans, et fut présenté à Ghaleb, chérif de la cité sainte, qui causa avec lui en arabe et qui trouva qu'il parlait et prononçait très-bien cet idiome. Quelques jours après, il eut l'insigne honneur de balayer et de parfumer la Kaaba après le chérif, qui alors le proclama serviteur de la maison de Dieu. Badia reçut en sortant les félicitations du peuple assemblé dans la cour du temple. Après s'être conformé à toutes les pratiques du pèlerinage, il prit la route de Djidda, où il s'embarqua pour Yambo; il voulait visiter le tombeau de Mahomet à Médine; mais, à seize lieues de cette ville, un parti de Wahhabis arrêta la caravane dont il faisait partie, et le dépouilla de plusieurs effets précieux. Il profita d'une absence momentanée de ces brigands pour détruire ses collections de plantes, d'insectes et de minéraux qui auraient pu le compromettre auprès d'eux. Les pèlerins passèrent vingt-quatre heures dans des transes cruelles; les Wahhabis les rançonnèrent, puis leur permirent de s'en aller avec les employés du temple de Médine, qu'ils avaient chassés. Badia, qui avait eu le bonheur de conserver ses instruments astronomiques et beaucoup d'autres choses, fit voile pour l'Égypte, et il arriva le 14 juin au Caire, où il fut promené comme en triomphe au milieu d'une foule immense. Le 5 juillet il partit avec la caravane de Syrie, et suivit la côte jusqu'à Jaffa; là il tourna vers Jérusalem. En sortant de Ramlé, il fut arrêté par deux vieillards qui prétendaient qu'il était chrétien, et qui ne le laissèrent passer que quand il eut répété la profession de foi musulmane. A Jérusalem, il visita le temple musulman dont l'entrée est défendue aux chrétiens, et parcourut les environs jusqu'à Hébron. De retour à Jérusalem, il se rendit à l'église du St-Sépulchre, et s'entretint dans sa langue maternelle avec des religieux de son pays. Il regagna ensuite Jaffa, d'où il alla par mer à St-Jean-d'Acre, et de là par terre à Nazareth, où il logea au couvent des franciscains. Puis il vit Cana, le lac de Tibériade, passa le Jourdain, franchit les montagnes, et le 22 septembre il

(1) Puisque Badia prenait le titre d'*el Abbassi*, c'est-à-dire descendant des califes abbassides, il ne pouvait pas être issu du sultan Saladin, de la race des Ayoubides.

arriva aux portes de Damas. Homs, Hama, Alep, Antioche, furent les villes où il passa avant de descendre sur les bords de l'Oronte à Souaïdié; un petit navire le conduisit à Cazanlie, sur la côte de Caramanie. Bientôt il fut rendu à Tarsous, s'engagea dans la chaîne du mont Taurus, traversa Koniéh, Akseheher, Afoum-Karahissar Kutaïek, Isnik, enfin un bras de la Propontide, et arriva à Scutari le 21 octobre. « Pendant mon séjour en Europe, « dit-il, je m'étais lié d'amitié avec M. le marquis « d'Almenara, qui se trouvait alors ambassadeur du « roi d'Espagne à Constantinople. Je lui donnai avis « de mon arrivée; sur-le-champ ce respectable ami « m'envoya son drogman, des domestiques et des « bateaux pour la traversée du Bosphore; il porta la « délicatesse jusqu'à me donner chez lui un appartement qu'il avait fait préparer à la turque, afin « de ne pas contrarier mes habitudes. » Quoique Badia continuât à Constantinople à passer pour un musulman, il ne profita de son déguisement que pour satisfaire sa curiosité; il n'avait d'autre compagnie dans le kan où il était logé que son drogman ture, son esclave et son janissaire; il ne fréquentait aucun habitant de la capitale; il fut reconnu une fois, dans une mosquée, par un officier du capitán-pacha qu'il avait vu à Alexandrie, et qui lui donna mille preuves d'attachement; une autre fois par le kaïmakam du grand vizir, qui, à cheval au milieu d'un cortège brillant, le salua d'un sourire gracieux et ne cessa de tourner la tête pour le regarder; il s'abstint de rendre visite à ce dernier. « Je fus sincèrement affligé, dit-il, de ce que les « circonstances m'avaient empêché d'aller serrer cet « excellent ami dans mes bras; mais ce rapprochement aurait contrarié mon plan de conduite. » Il partit le 7 décembre; le 19 il passa le Danube à Rouschouk, sur les frontières de la Valachie, revint de Boukharest dans l'Europe occidentale, et le 9 mai 1808 il arriva à Bayonne. Le roi Charles IV, à qui il alla rendre ses devoirs, lui donna l'ordre le plus positif de servir Napoléon, en lui déclarant que cela convenait à tous. Badia s'attacha donc à Joseph Bonaparte, qu'il servit comme intendant et préfet dans différentes provinces, notamment dans celle de Cordoue. Après la chute de Napoléon et de son frère, Badia vint à Paris, où il vit les savants et soigna la publication de ses voyages (1). Toujours

(1) La fille de Badia avait épousé de Lisle de Sales; à la mort de ce dernier, Badia voulut engager le gouvernement à acheter la bibliothèque de son gendre. Il y eut des négociations ouvertes avec Barbier. *Le général Badia* (c'est ainsi qu'il signait alors ses lettres) écrivait, le 17 juin 1817, au savant bibliothécaire du roi : « Vous « voyez, mon respectable ami, que 20,000 francs de plus ou de « moins dans l'achat d'un objet si important ne sont rien aux « yeux d'un prince, et ils sont tout pour l'existence d'une pauvre « veuve et de son enfant... Nous vous prions, nous vous supplions... « et nous sommes très-persuadés qu'avec votre appui, 100,000 francs « n'est pas une somme à rebuter l'acheteur dans une acquisition si « précieuse, quand un autre prince en avait déjà offert 200,000 « dans le temps, etc. » Badia échoua dans cette négociation, et la bibliothèque de son gendre, vendue aux enchères, fut loin de rendre la somme demandée. (*Voy. LISLE.*) Cependant la *prise* faite pendant la négociation avait porté la valeur de la bibliothèque à 108,000 fr. — La relation des voyages de Badia a été revue par J.-B.-B. Roquefort. V—VE.

occupé de plans relatifs à l'Afrique, Badia présenta, vers la fin de 1817, au ministre des affaires étrangères, un projet de voyage dans les contrées intérieures de cette partie du monde. Sa proposition fut acceptée; une ordonnance du 20 décembre le reconnut comme maréchal de camp au service de France, et lui donna mission pour ce voyage, qui devait commencer par le pèlerinage de la Mecque, afin qu'il pût ramener en Afrique des domestiques et des compagnons témoins de son séjour en Orient comme musulman. Il partit l'année suivante pour la Syrie; à Damas, il se joignit à la caravane des pèlerins. Bientôt il fut attaqué d'une dysenterie qui le conduisit au tombeau le 30 août 1818. On l'enterra au château de Balka, sur la route de la Mecque. Le bruit courut d'abord qu'il avait été assassiné, et quelques personnes assurèrent qu'il avait lui-même répandu la nouvelle de sa mort, afin d'assurer le succès de ses projets. M. V. Hugo, qui l'a connu en Espagne en 1809, dit qu'il avait un tour d'esprit original, de la malice et de la gaïeté. L'auteur de cet article, qui a vu Badia plusieurs fois, et toutes les personnes qui ont eu l'occasion de se trouver avec lui ne sont pas surprises qu'il ait pu jouer si parfaitement le rôle de musulman; ses traits fortement prononcés, et qui avaient quelque chose de levantin, la facilité que l'habitude de sa langue maternelle lui donnait de prononcer convenablement les sons rudes et gutturaux de l'arabe, et son sang-froid imperturbable, contribuèrent puissamment à le déguiser pendant plus de quatre ans. Le voyageur anglais Bowdich prétend tenir d'un vice-consul anglais que le premier soupçon que l'on eut qu'Aly-Bey était chrétien vint de ce qu'on avait remarqué qu'il avait des cors aux pieds, d'où les Maures inférèrent aussitôt qu'il avait porté des souliers et qu'il ne prenait des sandales que par calcul. L'observation du vice-consul n'était pas d'un grand poids, puisque Aly-Bey avait qu'il avait longtemps vécu dans l'Europe chrétienne, où il avait dû porter des souliers. Bowdich affirme aussi que Badia, sous le rapport de la science, n'était qu'un charlatan. Nous craignons que ce jeune Anglais n'ait, en écrivant cette assertion, cédé à son penchant pour l'envie. Du reste, Badia, par son énergie, son adresse, son habileté inimitable à jouer le personnage d'un Arabe, était certainement très-propre à voyager en Afrique. On a de lui : *Voyages d'Aly-Bey et Abbassi en Afrique et en Asie pendant les années 1803, 1804, 1805, 1806 et 1807*, Paris, 1814, 3 vol. in-8°, avec un atlas qu'il a dessiné, et qui est composé de cartes, de plans et de vues. Cette relation, qui parut en même temps traduite en anglais et en allemand, est une des plus précieuses que nous possédions pour diverses contrées auparavant peu visitées par les Européens. La géographie y a beaucoup gagné pour ce qui concerne l'empire de Maroc et le Hedjaz, ou la terre sainte des musulmans en Arabie. Badia s'abstient de détails sur les pays déjà décrits, et se borne à des remarques générales qui sont toujours instructives. Voyageant en homme riche, il était suivi d'un grand train et de nombreux serviteurs; il fréquentait les person-

nages les plus considérables; il a donc pu acquérir sur divers points des renseignements authentiques; mais en même temps il a dû être d'une réserve extrême sur tout ce qui aurait tendu à faire concevoir des soupçons sur son compte. Il n'a donc pu, dans quelques contrées, converser avec des hommes qui, répondant à des questions multipliées, lui auraient fourni des notions sur divers points qu'il a été obligé de négliger. C'est par ce motif qu'il est très-succinct sur les mœurs des Arabes (1). Burckhardt, qui est allé après lui en Arabie, dit que son plan de la mosquée de la Mecque est parfaitement exact, mais qu'il n'en est pas de même de celui de la ville et de ses différentes vues du Hedjaz. Du reste, les deux voyageurs sont d'accord sur les faits principaux. Quelques écrivains se sont trompés en disant que Badia était le premier chrétien qui fût allé dans le Hedjaz, où les seuls musulmans peuvent pénétrer. (*Voy. VARTOMANUS.*) La position dans laquelle se trouvait Badia doit faire excuser ses inexactitudes. Combien de fois n'a-t-il pas été obligé de sacrifier à sa sûreté le désir qui le portait à examiner et à recueillir des objets curieux! Ses remarques annoncent de la rectitude dans le jugement, de la perspicacité, de la bonne foi et de l'instruction; ses observations astronomiques sont précieuses. Son livre parvint en Égypte l'année même de sa publication; Mohammed-Aly et les ulémas du Caire furent piqués d'avoir été les dupes d'un chrétien qui avait feint de professer leur religion. Cependant Badia, dans toute sa relation, ne trahit nullement son secret; il commence par une invocation à Dieu, suivant l'usage des musulmans; elle est en caractères arabes et suivie d'une version française. Il parle constamment en sectateur de l'islamisme, et l'on ne peut s'empêcher de sourire de sa persévérance à soutenir ce rôle. D'après la dédicace adressée au roi de France et signée B..., éditeur, on est fondé à croire que Louis XVIII contribua par sa munificence à la publication de cet

(1) On a pensé qu'Aly-Bey était employé comme espion par Bonaparte et le prince de la Paix. Bowdich assure que c'était dès lors une opinion généralement répandue, et il ajoute : « On dit qu'il avait reçu beaucoup d'argent comptant par la voie de Mogador; et les Européens demeurant alors dans le pays assurent que les ministres et les grands de Maroc furent assez adroits pour se prêter à toutes les petites circonstances qui, aidant à confirmer toutes les idées présomptueuses d'Aly-Bey, le portèrent à croire que ses largesses lui avaient procuré un crédit supérieur à celui de toute autre personne. On dit même que les ministres aidèrent à entretenir ces illusions, en sollicitant fréquemment son intervention en leur faveur auprès de l'empereur, comme étant le seul qui eût une influence décidée sur ce monarque. Mais dès que les fonds qu'il produisait furent épuisés, il fut si précipitamment et si à propos pour lui expulsé du pays, qu'un nouvel ordre de se défaire secrètement de lui pour empêcher qu'il ne révélât plus qu'ils ne supposaient qu'il avait appris n'arrivât pas assez tôt pour être exécuté. Badia avait, ou plutôt se vantait devant ses connaissances à Paris, que son dessein autorisé était d'effectuer une révolution dans l'empire de Maroc à l'avantage de l'Espagne, et qu'il avait amené toutes les circonstances préliminaires à un degré de maturité qu'il avait surpassé son attente. La crise, disait-il, aurait eu lieu sans la pusillanimité du gouvernement espagnol, qui ne lui permit pas de frapper le coup. Mais Badia était un gascon en politique. » — Il conserva des relations avec Maroc, même avec l'empereur : les dernières lettres qu'il reçut sont de 1814; elles ne lui parvinrent qu'en 1815. Il avait laissé à Maroc un fils musulman nommé Othman-Bey, né en 1805.

ouvrage, qui tiendra toujours un rang remarquable parmi ceux de ce genre. On le lit avec plaisir, et la position singulière dans laquelle l'auteur s'était placé donne à ses récits un vif intérêt. L'avis de l'éditeur, qui précède le 1^{er} volume, annonce que la *partie historique descriptive* des voyages d'Aly-Bey sera suivie le plus tôt possible de la *partie scientifique*, qui contiendra des discussions sur l'astronomie, la botanique, la géologie et l'histoire, avec des tables et des gravures en tout genre, et qu'on y joindra les analyses des ouvrages de quelques voyageurs qui ont précédé ou suivi Aly-Bey dans les contrées qu'il a visitées; mais cette promesse n'a pas été remplie.

E—s.

BADIUS (JOSSE), surnommé ASCENSUS, du village d'Assche, près de Bruxelles, où il vit le jour, en 1462, fit de bonnes études en Flandre et en Italie, et professa les belles-lettres à Lyon, depuis 1491 jusqu'en 1511, que Robert Gaguin l'attira à Paris. Treschel, imprimeur dans la première de ces villes, l'avait fait correcteur de son imprimerie, et lui avait donné sa fille en mariage. Il monta, à Paris, cette fameuse imprimerie, connue sous le nom de *Prælum Ascensianum*, d'où l'on vit bientôt sortir un grand nombre de livres classiques, ornés de ses notes, ainsi que les meilleurs livres modernes et les siens propres. Mais le besoin de pourvoir à la nourriture de sa famille le força de suspendre ses travaux littéraires, pour se consacrer uniquement à son état d'imprimeur, jusqu'à sa mort, arrivée en 1535. Ses trois filles épousèrent trois imprimeurs célèbres, Michel Vascosan, Robert Estienne et Jean de Roigny. Ce dernier continua à faire valoir les presses de son beau-père. Badius est auteur de plusieurs ouvrages, dont les suivants méritent une mention particulière : 1^o *Navicula stultarum mulierum*, que J. Droyn traduisit en français sous ce titre : *la Nef des folles*, Paris, sans date, et 1501, in-4^o : il y attaque les vices des femmes, par opposition au *Navis stultifera*, dans laquelle Sébastien Brandt avait fait la satire des hommes. Les peintures licencieuses que Badius y fait ne sont guère propres à inspirer la chasteté, comme il paraît se l'être proposé. 2^o *Navis stultifera Collectanea*, en vers latins, presque tous tirés des auteurs anciens, avec un commentaire en prose, 1515, rare. C'est mal à propos qu'on a cru que Badius avait introduit le premier, en France, l'usage de ces caractères ronds, vers l'an 1500, où, jusque-là, on ne s'était servi que de caractères gothiques. Il est certain que les premiers livres imprimés en Sorbonne, en 1469 et 1470, par Ulric Gering, le furent en caractères ronds. 3^o Une vie de Thomas à Kempis.

T—D.

BADIUS (CONRAD), fils du précédent, né à Paris, vers 1510, était encore jeune lorsqu'il perdit son père. Il embrassa, comme lui, l'état d'imprimeur. Les premières éditions qu'on connaît de Conrad sont datées de Paris, 1546. Trois ans après, il se retira à Genève, pour se soustraire aux persécutions qu'on commençait à exercer contre les protestants, dont il avait embrassé les opinions. Il s'associa d'abord à Jean Crespin, imprimeur célèbre; mais il rompit

cette société, pour en former une nouvelle avec Robert Estienne, son beau-frère, qui était venu le rejoindre; ils ont publié ensemble un grand nombre d'éditions estimées, tant pour leur beauté que pour leur correction. Conrad Badius a traduit du latin en français l'ouvrage d'Erasmus Alber, intitulé : *Alcoran des Cordeliers*, Genève, 1556, in-12. (Voy. ALBER.) On a encore de Badius : les *Vertus de notre maître Nostradamus, en rime*, Genève, 1562, in-8^o. La plupart des éditions sorties de ses presses sont enrichies de préfaces de sa façon, remarquables par le goût et la précision. Prosper Marchand rapporte celle qu'il avait mise au devant du *Kreophagia ou Cyclops*, de Théod. de Bèze, comme un exemple d'une extrême modestie : elle mérite d'être lue en entier. Senebier lui attribue une *Comédie contre Castalion*, sans en faire connaître le format ni l'édition, sans dire même si elle a été imprimée : Joly (*Remarques critiques sur le Dictionnaire de Bayle*) attribue aussi à Badius les *Satyres chrétiennes de la cuisine papale*, Genève, 1560, in-8^o, de l'imprimerie de Badius. Cet ouvrage est fort rare. Quelques bibliographes l'ont attribué à P. Viret, mais sans fondement, puisqu'il n'a jamais fait de vers. D'ailleurs, Senebier, très-instruit de ce qui concernait Viret, ne fait aucune mention de cet ouvrage dans la liste de ceux de cet auteur. Le même Senebier, et quelques autres biographes placent la mort de Conrad Badius à l'année 1562; mais les conjectures les plus probables sont qu'il mourut à Genève, vers 1568, âgé d'environ 58 ans.

W—s.

BADJER (LOUIS). Le nom de cet ouvrier lyonnais rappelle un admirable trait de dévouement fraternel dont l'histoire doit consacrer le noble et tragique souvenir. Peu de jours après la prise de Lyon par les troupes de la république (1793), une commission militaire fut établie pour juger tous ceux qui avaient pris part à l'insurrection. Louis Badjer apprend que son frère, qui se trouvait alors à l'hôpital par suite de blessures reçues en défendant la ville, est cité devant l'impitoyable tribunal. Trop certain du sort qui l'attend, Louis prend sur-le-champ la résolution sublime de donner sa vie pour son frère : il comparait à sa place, se laisse condamner à mort, et marche intrépidement au supplice.

C. W—R.

BADOARO (FRÉDÉRIC), noble vénitien, fils de l'illustre sénateur Alvisé Badoaro, naquit en 1518. Il se distingua dans la carrière des lettres et dans celle des affaires publiques. Il fut deux fois ambassadeur de la république, auprès de Charles-Quint et de Philippe II. Aidé de son ami Dominique Veniero, il institua, en 1556, la fameuse *académie vénitienne*. Elle était composée des hommes les plus distingués de ce temps; et, ayant pris pour emblème une Renommée, elle prit aussi le titre d'*académie della Fama*. Elle devait imprimer avec soin une collection des meilleurs auteurs; il en était déjà sorti plusieurs de ses presses, et Badoaro y avait la plus grande part, lorsqu'une affaire désagréable arrêta cette utile entreprise. Badoaro fut mis en prison, par ordre du sénat, le 19 août 1562; et, par un au-

tre décret, l'académie fut supprimée. On n'avait rien de certain sur la cause de cette disgrâce ; seulement, une lettre de Luca Contile, t. 1^{er}, p. 184, portait que Badoaro avait fait, sous le nom de l'académie, quelque chose qui devait lui coûter l'honneur et peut-être la vie ; mais, selon ce qu'un patricien très-instruit de l'histoire littéraire de Venise fit connaître au savant Mazzuchelli pendant son séjour dans cette ville (voy. *Gli Scritt. d'Ital.*, t. 3), Badoaro avait commis une infidélité grave dans l'administration de la caisse de l'académie. On ignore s'il parvint ensuite à se justifier ; il survécut longtemps à cette honteuse affaire, et ne mourut qu'en 1593. On lui attribue plusieurs ouvrages, la plupart historiques et relatifs à ses deux ambassades, qui n'ont point été imprimés ; un recueil de ses harangues latines et italiennes l'a été, selon quelques auteurs ; mais ils ne citent ni le lieu de l'édition, ni la date.

G—É.

BADOARO (LAURO), noble de Venise, et poète italien, naquit vers l'an 1546. Il entra dans la congrégation des frères de la Croix, de *Crociferi*, et y obtint les premiers emplois. Il se distingua dans la prédication, et fut nommé évêque d'Albe ; mais il ne fut point installé dans cet évêché. Il mourut d'hydropisie à 47 ans, et fut enterré dans l'église de Ste-Marie, dont il était prieur. On a de lui : 1^o une ode, ou *canzone*, *al sommo ed ottimo pontifice Sisto V*, Rome, 1589, in-4^o ; 2^o *Rime spirituali*, Bologne, sans date, in-4^o ; 3^o *i Sette Salmi penitenziali ridotti in rime italiane*, Mantoue, 1591 et 1594, in-4^o ; l'auteur y prend le titre de l'*Agitato*. G—É.

BADOARO (PIERRE), l'un des principaux avocats vénitiens de son temps, florissait en 1570 et mourut en 1591. Agostino Michele, son élève dans l'éloquence du barreau, fit imprimer son oraison funèbre, Venise, 1591, in-4^o. On y peut apprendre plusieurs particularités de sa vie. Il était fils de Daniel Badoaro, noble vénitien ; mais n'étant pas légitime, il ne fut point inscrit parmi les patriciens. Resté dans l'ordre des simples citoyens, il s'y distinguait par son éloquence et son savoir. Ce n'est point du patricien son père, comme on l'a dit dans des dictionnaires où l'on confond ce que l'on copie, à plus forte raison ce qu'on traduit, c'est de lui, Pierre Badoaro, que l'on a un recueil de cinq plaidoyers, sous ce titre : *Orazioni civili secondo lo stile di Venezia*, etc., Venise, 1590, in-4^o. La même édition reparut avec un nouveau frontispice, en 1595. Il en a été fait une seconde à Bologne, 1744, in-8^o. G—É.

BADOARO (JACQUES), noble vénitien, et poète de quelque réputation, florissait vers le milieu du 17^e siècle. Il fut ami du célèbre fra Paolo Sarpi. On a de lui les trois drames suivants : 1^o *le Nozze di Enea con Lavinia*, Venise, 1640, in-12 ; 2^o *l'Ulisse errante*, ibid., 1644, in-12 ; 3^o *l'Elena rapita da Teseo*, ibid., 1655, in-12 : tous trois furent représentés dans cette ville, sur le théâtre de St-Jean et St-Paul. On y représenta aussi, en 1641, un autre drame du même auteur, *il Ritorno d'Ulisse in patria*, qui obtint quelque succès, mais qui ne paraît pas avoir été imprimé.

G—É.

II ;

BADOERO (PIERRE), doge de Venise, succéda, en 959, à Pierre Candiano II. Il était fils d'Orco Particiaccio, qui avait précédé Pierre Candiano II dans la dignité ducal ; et sa famille, dont il changea le nom de *Particiaccio* en celui de *Badoero*, avait déjà donné six doges à la république de Venise. Béranger II, roi d'Italie, lui accorda une charte qui confirmait les libertés de la république de Venise, et reconnaissait son droit de battre des monnaies d'or et d'argent, droit réservé, dans ce siècle, aux seuls souverains. Badoero mourut en 942, et eut pour successeur Pierre Candiano III. S—S—I.

BADOLET (JEAN), reçu ministre de l'Eglise réformée, et citoyen de Genève, en 1655, professa pendant plusieurs années les humanités au collège de cette ville. Il a publié quelques ouvrages, qui prouvent qu'il avait des connaissances dans plus d'un genre. Senebier, dans son *Histoire littéraire de Genève*, cite : 1^o *la Havangue de Frédéric Spanheim* (Geneva restituta), traduite en français, 1655, in-4^o ; 2^o *Conscientiæ humanæ Anatomia*, Genève, 1659, in-4^o ; 3^o *l'Excellence de l'horlogerie*, in-12 ; 4^o *Secrets curieux sur diverses choses de la nature et de l'art*, in-8^o.

W—s.

BADONVILLE (PIERRE), aide de camp de Pichegru, naquit à Pressy-le-Sec en Bourgogne, vers 1760, de parents obscurs, reçut peu d'éducation, et s'engagea dans un régiment de cavalerie quelques années avant la révolution. Dans les guerres de cette époque, il se distingua par son courage et obtint un avancement rapide. Il était chef d'escadron dans le 8^e régiment de hussards, lorsque Pichegru le fit son aide de camp et lui donna toute sa confiance. Badonville méritait cette confiance par sa discrétion et par son inviolable attachement au général en chef, qui le chargea, en 1795, de ses commissions auprès du prince de Condé, et lui communiqua ses plus importants secrets. (Voy. PICHEGRU.) Lorsque les papiers de ce général furent livrés au directoire, en 1797, Badonville s'y trouva gravement compromis, et la police crut le reconnaître sous le nom de *Coco* inscrit dans plusieurs de ses correspondances. Il fut arrêté à l'époque du 18 fructidor (septembre 1797), et longtemps détenu dans la prison du Temple, où il eut à subir, pendant près de trois ans, de nombreux interrogatoires. Inébranlable dans son dévouement, il répondit toujours avec une fermeté et une adresse dont on ne le croyait pas capable ; et le gouvernement fut à la fin obligé de le mettre en jugement devant un conseil de guerre, qui l'acquitta faute de preuves contre lui. Ce verdict d'absolution fut prononcé à Strasbourg dans le mois de janvier 1800, environ deux mois après que Bonaparte se fut emparé du pouvoir. Mais Badonville ne recouvra point son grade, et n'obtint même que trois ans plus tard d'être employé comme chef d'escadron. En 1804, ayant appris l'arrivée de Pichegru dans la capitale, il se hâta de s'y rendre. Toujours surveillé par la police, il fut arrêté de nouveau, mais on ne trouva aucune preuve qui pût établir ses rapports avec son ancien général. On le retint néanmoins encore en prison pendant deux ans ; et ce

76

n'est qu'en 1805 qu'il lui fut permis de se retirer dans son département, sous la surveillance de la police. Il resta sans fortune et sans emploi. On a dit que le roi Louis XVIII l'avait nommé maréchal de camp et lui avait accordé une pension et la croix de St-Louis; mais il n'a jamais joui d'aucun de ces avantages. Le malheureux avait succombé depuis longtemps lorsque ce prince monta sur le trône, en 1814.

M—Dj.

BADOU (JEAN-BAPTISTE), prêtre de la congrégation de la Doctrine chrétienne, naquit à Toulouse, vers la fin du 17^e siècle, et fut l'un des plus saints missionnaires de son temps. Les travaux apostoliques auxquels il se livra pendant vingt-huit ans avec un zèle infatigable produisirent les fruits les plus abondants. Il parcourut tous les diocèses du Languedoc, où les évêques, pleins de vénération pour ses vertus et pour ses talents, s'effrayaient de l'appeler. On assure que le P. Badou désirait ardemment de mourir dans l'exercice de son ministère. Ses vœux furent exaucés par une bien triste catastrophe, le 6 septembre 1727 : il avait commencé à donner une retraite dans la maison des filles du Bon Pasteur à Toulouse, située sur les bords de la Garonne, lorsque, le septième jour, une inondation extraordinaire gagna l'intérieur du couvent; le P. Badou se trouva enfermé avec les religieuses; il se retrancha dans la partie de la maison qu'il présumait être la plus solide, et continua le cours de ses exhortations; mais les eaux grossissant renversèrent le bâtiment, et engloutirent le saint prêtre avec cinquante-deux religieuses. Quelques-unes, accablées sous les décombres, ne périrent pas sur-le-champ, mais il fut impossible de les dégager. Le P. Badou lui-même, enseveli au milieu des ruines, vécut encore quatorze heures; et, par un effort de zèle et de courage digne des premiers martyrs, il ne cessa d'exhorter à la mort celles des sœurs qui pouvaient encore l'entendre. La relation de cet affreux désastre a été publiée à Paris, Delespine, 1727, in-4^o de 15 pages. On a du P. Badou un livre intitulé : *Exercices spirituels, avec un catéchisme et des cantiques pour aider les peuples à profiter des missions*, Toulouse, 1716, in-12.

Z.

BADUEL (CLAUDE), né à Nîmes, à la fin du 15^e siècle, dans une condition médiocre, dut son éducation aux bienfaits de la reine de Navarre, sœur de François I^{er}, ainsi que l'atteste une lettre de cette princesse, et en profita si bien qu'il s'éleva de bonne heure à un rang distingué parmi les professeurs de l'université de Paris. Lorsqu'en 1539 le roi établit un collège des arts à Nîmes, la place de recteur fut offerte à Baduel, et, quoique les honoraires en fussent de moitié moindres que le traitement dont il jouissait, il n'hésita pas à se rendre aux vœux de ses concitoyens. En 1555, il se retira à Genève pour pouvoir professer en paix le calvinisme, qu'il avait embrassé l'un des premiers et auquel il était très-attaché. Il se fit même recevoir ministre : on lui donna une église à desservir et une chaire de philosophie et de mathématiques. Là, comme à Nîmes, il partagea son temps entre ses devoirs et la com-

position d'ouvrages d'éloquence et de littérature. Tous ses ouvrages sont écrits en latin; le style en est élégant et pur : la liste s'en trouve dans l'*Histoire litt. de Genève*, par Senebier; les principaux sont : 1^o *Oratio funebris in funere Florettæ Sarasie habitæ; epitaphia nonnulla de eadem*, 1542. Ce discours fut dédié à la reine de Navarre. Elle avait honoré Florette de Sarra d'une affection particulière, et l'orateur saisit cette occasion d'offrir un hommage public de sa reconnaissance à la princesse qui l'avait comblé de bienfaits. Son ouvrage a été traduit en français par Ch. Rozel, Lyon, 1546, in-4^o. 2^o *De ratione vitæ studiosæ ac litteratæ in matrimonio collocandæ ac degendæ*, Lyon, 1544, in-4^o; réimp. à Leipsick, 1577 et 1581, in-8^o, avec une préface de Grégoire Bresmann, professeur à l'université de cette ville; traduit en français par Gui de la Garde, Paris, 1548, in-8^o. Claude Baduel mourut à Genève, en 1561.

V. S—L.

BAECK (ABRAHAM), né en Suède en 1743, et mort en 1795. Des connaissances profondes en médecine et une conduite toujours dirigée par la prudence et le désir d'être utile lui firent obtenir une grande considération. Il devint premier médecin du roi, président du conseil de médecine, chevalier de l'Étoile polaire, et membre de l'académie des sciences de Stockholm. Cette société le chargea de faire les éloges d'Hasselquist, d'Olaüs Celsius, et de Linné, avec lequel il avait eu des relations étroites, et qu'il était en état de juger sous tous les rapports. Baeck a publié plusieurs mémoires sur différents sujets d'histoire naturelle : 1^o sur la couleur des nègres, dans les *Mémoires de l'académie de Suède*, 1748, réimprimé dans les *Analecta Transalpina*; 2^o sur un poisson (le narwhal), dont la corne s'était implantée dans la carène d'un vaisseau, et l'avait percée, dans le t. 8 des *Mémoires de l'académie des Curieux de la nature*; 3^o sur le *piehurim*, espèce de plante du Brésil, dans les *Mémoires de l'acad. de Suède*, 1759; 4^o sur le genêt à balai (*spartium scoparium*), ibid., 1765; 5^o *Oratio de memorabilibus insectis* : c'est la traduction en latin d'un discours de Linné. Ce dernier lui a dédié un genre de plante, de la famille des salicaires, et l'a nommé *Baeckea*. C—AU.

BAECK ou BECK (JEAN-GEORGE), graveur allemand, était né vers 1675, à Augsbourg. Christ nous apprend qu'il marquait ses estampes des initiales J. B., ou simplement d'un B. (*Voy. le Diet. des monogrammes*, t. 47, p. 165.) Huber ne fait aucune mention de cet artiste dans son *Manuel des curieux*. L'abbé Baverel, dans ses *Notices sur les graveurs*, t. 1, p. 50, lui a donné un article qui laisse beaucoup à désirer. On peut conjecturer que Baeck apprit les éléments de son art dans sa ville natale, où la gravure était alors très-florissante. Il visita depuis les diverses capitales de l'Allemagne pour perfectionner son talent ou pour chercher à l'employer. On juge, par le nombre d'estampes dont son œuvre se compose, qu'il était à la fois très-laborieux et fort occupé. Il a gravé, d'après les peintres allemands, des sujets d'histoire ou des paysages. On lui doit aussi la reproduction de quelques tableaux du Poussin. Il réus-

issait particulièrement dans le portrait. Baverel en cite plusieurs de ce maître, parmi lesquels on distingue ceux de *Louis XIV* et du roi de Suède *Gustave-Adolphe*. Baeck était, en 1725, dans la force de l'âge et du talent, puisqu'il n'avait guère que cinquante ans. Mais on ne connaît aucun ouvrage de lui postérieur à cette date, et tout fait présumer que sa mort fut prématurée. V—s.

BAEHR (JEAN), célèbre compositeur et maître de concerts du duc de Weissenfels, naquit en 1652 et mourut en 1700. Il a laissé plusieurs ouvrages remarquables, entre autres : 1° *Bellum musicum*, 1701, in-4°; 2° *Discours sur la musique*, 1719; 3° *le très-honorable Ménestrier*. Ces deux derniers sont en allemand. — Joseph BAEHR, le plus grand virtuose sur la clarinette que l'on ait connu dans le dernier siècle, naquit à Grunwald dans la Bohême, en 1746. Il servit d'abord comme trompette dans les troupes autrichiennes, puis dans celles de France, où il fit les campagnes de la guerre de sept ans en Allemagne. Étant venu à Paris, il entra dans les gardes du corps, également en qualité de trompette. Ce fut seulement alors qu'il apprit la clarinette. Il y fit des progrès si rapides, qu'en peu de temps il fut regardé comme le plus fort qu'il y eût en France sur cet instrument. Naturellement inconstant, il parcourut successivement la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne, et partout il se fit admirer par la justesse et la facilité de son jeu. Il se fixa enfin en Russie, où il mourut dans les premières années de ce siècle. Il jouait aussi du violon avec une grande supériorité. On a de lui une ariette pour la clarinette avec sept variations, et plusieurs sonates. Z.

BAELI (FRANÇOIS), naquit d'une famille noble, à Milazzo en Sicile, le 13 décembre 1659. Des études sérieuses ne l'empêchèrent point, dès sa jeunesse, de se livrer à son goût pour les belles-lettres. Il partit à vingt ans de sa patrie, vint à Paris, et y resta sept ans; il y acheva de s'instruire, surtout dans les mathématiques; il demeura sept autres années à Madrid, et parcourut ensuite presque toutes les autres contrées de l'Europe. De retour dans sa patrie, où il vivait encore en 1707, lorsque Mongitore écrivait sa *Bibliotheca sicula*, il y composa les ouvrages suivants : 1° *Lo Statista ristretto*, Venise, 1676, in-12. 2° *La Polissna*, comédie en vers, Venise, 1676, in-12. 3° *La Corona, ovvero il giuoco degli Asili, nuova invenzione*, Venise, 1677, in-12. 4° *Il Siciliano veridico, ovvero risposta e vera dimostrazione del presence e susseguente stato della città di Messina*, Francfort, 1676, in-12. Il est assez remarquable que ces quatre ouvrages aient paru la même année, un à Francfort, et trois à Venise, et tous chez différents libraires. Mongitore n'annonce que comme encore inédits ces derniers ouvrages. 5° *Tempe Panajo ovvero la Ninfa linfata, o il talamo alterato, tragicomedia pastorale*. 6° *Tratti lirici, che comprendono odi e sonetti*. G—É.

BAENTSCH (LOUIS-GUSTAVE), conseiller de la régence ducale à Coethen, naquit le 4 janvier 1774, à Gusten, où son père était officier de justice. Après avoir commencé ses études dans sa ville natale, il

fut envoyé à l'école de Bernbourg pour les achever. En 1792, il se rendit à l'université de Halle, afin d'étudier la jurisprudence et de terminer son cours académique. De retour dans la maison paternelle, il fut attaché au cabinet de la régence ducale (1793), et s'y livra tout entier aux affaires de l'État. En 1804, il fut nommé secrétaire titulaire de la chancellerie et en même temps secrétaire de la régence et du consistoire. En 1811, sous la domination française, il remplit les fonctions de juge de paix près la cour de justice et la cour criminelle, et devint président du consistoire et membre de la direction de l'instruction. Enfin, en 1819, il eut l'honneur d'accompagner le duc Frédéric d'Anhalt-Coethen au congrès de Vienne, d'où il ne revint qu'en 1820, pour reprendre ses fonctions, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 23 août 1830. Baentsch était un des hommes les plus éclairés de l'Allemagne. Il est l'auteur de très-bons articles insérés dans divers journaux. On a trouvé dans ses papiers un recueil de poésies inédites destiné à être imprimé. Z.

BAER (CHARLES-FRÉDÉRIC), théologien protestant (1), né en 1719, à Strasbourg, acheva ses études avec succès au gymnase de cette ville, et fut bientôt pourvu d'une chaire à l'université (2). S'étant fait connaître par son talent pour la prédication, il obtint le titre d'aumônier du roi de Suède, et remplit, pendant plusieurs années, les fonctions de chapelain et de secrétaire de la légation suédoise à Paris. Il prononça, dans l'oratoire de l'ambassadeur, en 1751, l'oraison funèbre du maréchal de Saxe, qui eut plusieurs éditions (3), honneur qu'obtiennent assez rarement les discours d'apparat, et qu'il traduisit lui-même en allemand. Baer fut, en 1759, nommé correspondant de l'académie des sciences. Il fit peu de temps après un voyage à Stockholm; mais, le climat de la Suède étant contraire à sa santé, il revint à Paris, où il prononça l'oraison funèbre de Louis XV, en 1774. Il se retira dans sa patrie vers 1784 avec le titre d'aumônier honoraire du roi de Suède, et mourut le 23 avril 1797. Il joignait à beaucoup d'instruction une grande modestie. Il était membre des académies de Stockholm, de Goettingue et d'Augsbourg (4). Outre les discours dont on a parlé, ses ouvrages sont : 1° *Lettre sur l'origine de l'imprimerie*, servant de réponse aux *Observations* de Fournier jeune sur les *Vindiciæ typographicae* de Schœpflin, Paris, 1761, in-8°. Fournier répondit victorieu-

(1) Barbier donne à Baer le titre d'abbé qu'il n'a jamais eu, et qui pourrait faire croire qu'il était catholique. (Voy. *Examen critique*, p. 70.) Le *Dictionnaire* de Feller a reproduit la même erreur.

(2) M. Herman ne fait aucune mention de Baer dans la liste qu'il a donnée des professeurs de l'université, t. 2, p. 295-304 des *Notices sur Strasbourg*. Cependant Baer joignait ce titre à tous ceux qu'il prenait à la tête de ses ouvrages.

(3) L'oraison funèbre du maréchal de Saxe fut imprimée à Paris, 1751, in-4°; on la retrouve à la suite de *l'Histoire* de ce prince par Neel, Mittau (Paris), 1752. La traduction allemande est de 1751, in-8°.

(4) « On trouve, dit Barbier, plusieurs mémoires de Baer dans la collection de l'académie des inscriptions et belles-lettres. » (*Examen critique*, p. 70.) C'est une erreur qu'on n'aurait pas relevée, si elle n'avait déjà passé dans la *France littéraire* de M. Quérard. Le recueil de l'académie des sciences ne contient pas non plus un seul mémoire de Baer.

sement. (Voy. FOURNIER.) 2^e *Essai historique et critique sur les Atlantides*, ibid., 1762, in-8°. Dans cet ouvrage, suivant Barbier, l'auteur veut prouver qu'il existe des rapports sensibles et frappants entre les Juifs de Moïse et les Atlantides de Platon. 3^e *Dissertation philologique et critique sur le vœu de Jephthé*, ibid., 1765, in-8°. Son but est de prouver que Jephthé ne sacrifia point sa fille, mais qu'il se contenta de la consacrer au Seigneur. Cette opinion fut réfutée par Rondet (voy. ce nom), qui fit paraître sa réponse dans le *Journal de Trévoux*, et l'inséra depuis dans la 2^e édition de la Bible dite d'Avignon, 1768, t. 5, p. 590. 4^e *Sermon sur les devoirs des sujets envers leur souverain*, Genève et Paris, 1775, in-4°. L'auteur, qui l'avait composé en allemand, le traduisit en français. 5^e *Recueil de cantiques* (en allemand), Strasbourg, 1777, in-8°. Baër a traduit du suédois : *Recherches sur les maladies épidémiques*, Paris, 1776, in-8°; un *Mémoire sur la plantation et la culture des orties*, tiré du recueil de l'académie de Stockholm, et publié dans les *Nouvelles Éphémérides économiques*, 1776; dans l'*Esprit des journaux*, juin même année. Il a traduit de l'allemand l'*Essai sur les apparitions* de Meyer inséré par Lenglet Dufresnoy dans son *Recueil de dissertations*, t. 2, p. 277-336, et les *Considérations sur les vérités principales de la religion*, de Jérusalem (voy. ce nom); mais cette traduction est restée inédite. W—s.

BAEREBISTE, roi des Daces, fut contemporain de Sylla, de César et d'Auguste. Ce prince rendit plusieurs lois pour remettre la sobriété en honneur chez ses sujets, et pour accroître leur ardeur belliqueuse. Il leur interdit l'usage du vin, leur ordonna d'arracher les vignes, et son pouvoir était si absolu qu'ils s'empressèrent de lui obéir. César voulait venger dans le sang des Parthes l'opprobre dont le nom romain avait été couvert en Orient, par la défaite de Crassus. Il comptait aussi réprimer les Daces qui menaçaient la Thrace; mais il fut assassiné, et ses grands desseins périrent avec lui. Quoique délivré d'un si redoutable adversaire, Baerébiste ne se crut point encore assez puissant pour se mesurer avec les Romains; les Sarmates avaient passé le Tanais (le Don), et attaqué les Scythes d'Europe, ce fut contre eux qu'il tourna ses armes. Le monarque dace arrêta leur marche victorieuse sur les rives du Borysthène (le Dniéper), et les força de se diriger vers la Lituanie. Les Boïens, nation gauloise établie dans la Pannonie, ayant déclaré la guerre à Baerébiste, leur armée fut détruite, et ceux qui échappèrent au carnage furent forcés d'aller au loin chercher une retraite. On nomma *deserta Boiorum* (déserts des Boïens), le vide qu'ils laissèrent dans la Pannonie. Baerébiste fut l'un des héros de son siècle. Actif, vigilant, laborieux, habile guerrier et grand politique, il releva le courage de sa nation que plusieurs défaites avaient affaibli. Il contraignit les Scordisces et les Bastarnes à lui fournir des troupes et à se rendre ses tributaires. La Thrace, la Macédoine furent également contraintes de se soumettre à sa domination. Se voyant à la tête d'une armée

nombreuse, il s'avança dans l'Illyrie. Les peuples celtes et germains, qui essayèrent de lui résister, furent dispersés ou anéantis; et la renommée porta jusqu'à Rome effrayée la nouvelle de ses exploits. Auguste, qui était sorti vainqueur des guerres civiles, fit marcher ses légions contre ce dangereux ennemi; mais déjà Baerébiste n'existait plus. Les services qu'il avait rendus à son peuple ne purent le soustraire aux poignards de quelques séditeux, peut-être soudoyés par les Romains. D. N—L.

BAERHOLZ (DANIEL), poète allemand de la fin du 17^e siècle, naquit à Elbing, et alla, en 1670, étudier à Giessen avec un jeune comte de Salm. Il fut reçu, la même année, membre de la société de Pregnitz, où il porta le nom d'*Hylas*. De retour dans sa patrie, il fut fait secrétaire, et ensuite membre du sénat. Il mourut en 1688. On a un recueil de ses poésies, publié à Lubeck, en 1674, sous le nom de *Bathys*, dont le 3^e volume, qui renferme cent sonnets, porte le titre d'*Hylas*. On a encore de lui le *Mois d'octobre mémorable*, imprimé à Hambourg, en 1678, in-8°. G—r.

BAERLE (GASPARD VAN), plus connu en latin sous le nom de BARLÆUS, naquit le 12 février 1584, à Anvers. Son père, greffier de cette ville, la quitta lorsqu'elle fut tombée au pouvoir des Espagnols, et s'établit en Hollande. Gaspard, après avoir fait ses cours en théologie, à Leyde, devint, en 1608, ministre de l'Église réformée dans un village de l'île d'Orer-Flacqué; ensuite il obtint, en 1612, la sous-régence du collège de théologie des états de Hollande, à Leyde, et, en 1617, il fut créé professeur de logique dans l'université de cette ville. Pendant les dissensions entre les partisans de Gomar et d'Arminius, en Hollande, van Baerle se déclara en faveur des derniers, les défendit par ses écrits, et perdit ses emplois en 1619, lorsque la doctrine arminienne fut publiquement condamnée. Il s'adonna alors à l'étude de la médecine, et reçut le grade doctoral à Caen, en Normandie, quoiqu'il habitât toujours Leyde, où il instruisait quelques jeunes gens dans la philosophie. En 1631, il obtint une chaire de professeur de philosophie et d'éloquence à l'université d'Amsterdam, et mourut dans cette ville, le 14 janvier 1648, après avoir répandu un grand éclat sur cette école naissante. Les poésies latines de van Baerle ont reçu de grands éloges de son temps; mais on a sûrement exagéré, en le comparant aux meilleurs poètes de l'antiquité. Ses vers hollandais sont moins connus, parce qu'on ne les a pas réunis en collection; ils le méritaient néanmoins. Écrits d'un style pur et facile, ils renferment des idées neuves, spirituelles, et quelquefois sublimes. Voici la liste de ses ouvrages : 1^o *Orationes*, 1652, in-fol.; 2^o *Antiputcanus, Cosmopoli*, 1653, in-4°; 3^o *Medicea hospes*, etc., Amst., Blacu, 1658, in-fol.; 4^o *Marie de Médicis entrant dans Amsterdam*, trad. du latin, ibid., 1658, in-fol.; 5^o *Brisacum capta* (en vers latins), ibid., 1659, in-fol.; 6^o *Poemata*, Amsterd., 1545, in-12, 2 vol.; 7^o *Epistolæ*, Amst., 1667, in-8°, 2 vol.; 8^o *Lettres de J. de Vicquesfort, avec les réponses de Barlée* (lat.-fr.), Amst., 1696, in-12;

(en franç. seulement), Utrecht, 1712, in-12; 9° *Rezum in Brasilia gestarum Historia*, Amst., Blaeu, 1647, in-fol.; Clèves, 1660, in-8°; 10° *Faces Augustæ* (en vers lat.), avec Corn. Boyus, 1645, in-8°; 1656, in-4°; 11° *Ens rationis*, dans les *Admiranda rerum Encomia*, 1677, in-12. — Son frère, Lambert VAN BAERLE, aumônier de l'ambassade hollandaise en France, et ensuite professeur de grec à l'académie de Leyde, a donné un commentaire sur la *Théogonie* d'Hésiode et le *Timon* de Lucien, avec des notes qui, selon Bayle, n'ont rien de fort profond, mais qui peuvent être utiles à la jeunesse. V. W.

BAERLE (MELCHIOR VAN), né à Anvers, fils de Lambert, archiviste de cette ville, eut pour frère aîné Gaspard qui succéda à son père dans ses fonctions et n'a jamais rien écrit; il ne faut donc pas, avec Valère André, déjà corrigé par Bayle, et pourtant suivi par Foppens, Moréri et Sax, faire Melchior frère du poète Gaspard van Baerle (voy. l'art. précédent); il était son oncle. En effet, ce poète était fils du frère aîné de Melchior. Celui-ci eut le bonheur d'étudier sous des maîtres habiles, et profita si bien de leurs leçons qu'il parvint à composer avec facilité en prose et en vers. Sa mort fut déplorable. On le trouva au fond d'un puits, dans lequel on présuma qu'il était tombé par mégarde. On a de lui : 1° *Brabantia Dos, libri 5, carmine heroïco, et Antverpiæ Encomium*, Anvers, 1562, in-8°. 2° *De Diis gentium lib. 2, versu elegiaco*, ibid., 1562, in-8°. 3° *Bucolica et Raptus Ganymedis*, ibid., 1572, et dans les *Deliciae Poet. Belg.*, part. 1^{re}, p. 212-229, où l'on trouve aussi l'épigramme de *Galatée* qui va jusqu'à la page 240. 4° *Oratio de vitæ humanæ felicitate*, avec un poème de *rerum humanarum Vicissitudine ad Gasparum Bartolum fratrem*, ibid., Plantin, 1566, in-8°. 5° *De Miseriis vitæ humanæ*, 1566. 6° Corvinus, dans son oraison funèbre de Gaspard van Baerle, le poète, fait mention d'un autre opuscule intitulé : *Historia de domus Austriacæ Eminentia*. 7° Gaspard Gevartius avait en manuscrit dans sa bibliothèque : *Trajectum captum ad Nicolaum Schetum, Gasparis filium*. La devise de Melchior était *Rara juvant*. Le frère aîné de Melchior se retira en Hollande, où il eut encore pour fils Lambert van Baerle. (Voy. l'article précédent.) Le second frère de Melchior, appelé Jacques, fut d'abord professeur de seconde à l'école latine de Leyde, ensuite directeur de celle de la Brille. Coupé, *Soirées littéraires*, t. 13, p. 270-280, s'est occupé de Melchior, dont parle également Hoefflt, *Par-nassus latino-belgicus*, p. 47-48. R—F—G.†

BAERMANN (GEORGE-FRÉDÉRIC), docteur en philosophie, et professeur ordinaire de hautes mathématiques à Wittenberg, naquit à Leipsick, où son père était avocat. Après avoir étudié les langues dans l'école secondaire, il entra, en 1750, à l'école supérieure de cette ville, et s'y voua à l'étude de la théologie, mais surtout à celle des sciences mathématiques. Son amour pour ces sciences l'engagea à aller voir Wolf, à Marbourg. A son retour, il disputa publiquement, sous Heinsius, sur la longueur la plus convenable à donner aux canons. Quand il fut devenu maître ès-arts, il défendit des thèses en

latin, sur les *leviers curvilignes*. Il obtint, en 1745, la chaire de mathématiques à Wittenberg; fut reçu de la société allemande de Leipsick, et mourut subitement, le 10 février 1769. On a de lui : 1° une édition des *Éléments* d'Euclide, sous le titre de *Elementorum Euclidis libri 15, ad græci contextus fidem recensiti*, Leipsick, 1740, in-8°; 2° le *Maître d'éloquence*, traduit du grec de Lucien, en allemand, Leipsick, 1745, in-8°; 3° *Courte Introduction à la grammaire allemande*, publiée longtemps après sa mort, Leipsick, 1776, in-8°; 4° diverses thèses dans les *Acta eruditorum*. G—r.

BAERSDORP (CORNEILLE VAN), médecin, issu de l'illustre famille de Borselle, naquit dans la Sélande, au village de Baersdorp, dont sa famille, qui date de 1200, portait alors le nom. Charles-Quint le nomma son médecin, et il devint aussi celui de l'impératrice Éléonore, épouse de ce prince, et de la reine Marie, sa sœur; il fut même, par la suite, promu aux dignités de conseiller d'Etat et de chambellan de l'Empereur; il mourut à Bruges, le 24 novembre 1565, et fut enterré dans la cathédrale de cette ville. On a de lui : 1° *Methodus universæ artis medicæ*, Bruges, 1558, in-fol.; 2° *Consilium de Arthritide*, Francfort, 1592, in-8°, ouvrages aujourd'hui parfaitement ignorés. K.

BAERT (FRANÇOIS), en latin BAERTIUS, naquit, en 1631, à Ypres, où sa mère, qui habitait Bailleul, s'était réfugiée pendant sa grossesse, pour échapper aux soldats dont toute la Flandre était alors inondée : elle y donna le jour à deux jumeaux, dont François fut le seul qui vécut. Après avoir terminé ses premières études, il demanda à entrer chez les jésuites et l'obtint. Il fit son noviciat à Malines, acheva sa philosophie à Anvers, et pendant six ans professa les humanités à Bruges et ailleurs. Il consacra ensuite trois années à la théologie, soutint des thèses sur toutes les parties de cette science et reçut la prêtrise en 1680. L'année suivante ses supérieurs le rappelèrent à Anvers pour aider le P. Papebroch (voy. ce nom), qui était fort occupé de la rédaction des *Acta Sanctorum*, ouvrage colossal non moins utile à l'archéologie, à la diplomatique, à l'histoire civile et littéraire, qu'à celle de l'Eglise, et auquel Leibnitz, tout protestant qu'il était, a rendu un si éclatant témoignage; ouvrage qui contient même à lui seul les annales d'une partie du moyen âge, et le tableau de la géographie et des mœurs de ces siècles barbares. Papebroch chargea Baert d'aller avec Conrad Janning présenter le tome 7^e du mois de mai à Maximilien-Henri, archevêque-électeur de Cologne, à qui il a été dédié. Ces deux jésuites profitèrent de l'occasion pour visiter certaines bibliothèques de l'Allemagne, dans lesquelles Papebroch lui-même n'avait pas pénétré. Baert, en particulier, s'acquitta si bien de cette recherche, qu'il recueillit un grand nombre de monuments importants dont ses collaborateurs ont fait un utile usage. Ayant poussé jusqu'en Bohême, ils s'arrêtèrent quelque temps à Prague, où on leur fit don d'un ancien martyrologe, appelé le *Danois* dans l'ouvrage d'Usuard. Accueillis ensuite à Vienne avec distinction par

l'empereur Léopold, ils fouillèrent assidûment dans la bibliothèque impériale, et réunirent quantité d'actes en grec et en latin. Pendant ce voyage, qui dura environ huit mois, Baert prêta son attention non-seulement à ce qui pouvait concerner les vies des saints, mais à tout ce qui tenait à la situation des villes, aux costumes des peuples, à l'architecture des édifices religieux, etc. Il eut plus tard la direction temporaire des *Acta Sanctorum*, et les savants agiographes, en louant son zèle et son habileté, le remercièrent de leur avoir épargné les arides détails de la correction des épreuves, de la correspondance et de l'administration. Baert a rédigé entre autres, dans le tome 1^{er} de juin, le 2, la *Vie de St. Adalgise*, qu'il réduisit aux règles de la chronologie, et celle de *St. Evemyrène*; le 4, les *Actes de sainte Ninoque*; dans le tome 11 de juin, le 7, les *Actes de St. Paul et de St. Colman*; le 9, ceux de *St. Colombe et de St. Baithène*, son successeur; le 14, ceux de *St. Basile le Grand*; dans le tome 3 de juin, le 17, ceux de *St. Huvin et de St. Moting*; dans le tome 4 de juin, le 21, ceux de *St. Majan*; le 22, de *St. Eusèbe*; le 23, des *Sts. Zénon et Zène*. Tout ce qu'il écrivit sur les saints de l'Irlande et de l'Écosse prouve qu'il était très-versé dans la connaissance de leur pays. En général il montre beaucoup de critique en cette matière, corrige les anachronismes, sépare très-bien les pièces authentiques des pièces supposées, et explique parfaitement le schisme qui divisait les Écossais relativement à la célébration de la Pâque, ainsi qu'une foule de difficultés concernant ce peuple, tant ancien que moderne. C'est à ses soins aussi que l'on doit plusieurs tables des matières, travail modeste, mais pénible, et dont les personnes studieuses apprécient seules toute l'importance. Le 12 janvier 1716, atteint d'apoplexie, il fut rapporté sans force dans son cabinet; il resta dans cet état environ quatre ans, jusqu'à ce que, ayant subi inutilement l'amputation du pied droit où s'était mise la gangrène, il mourut le 27 octobre 1719, dans la maison professe des jésuites à Anvers. Guill. Cuperus ou Cuypers a inséré son éloge au tome 2 de juillet; et c'est de là que nous avons extrait la notice qu'on vient de lire. Au-dessous de son portrait on a gravé ce distique :

Mille interque curas promovit Baertius Acta :
Quid non scripturus, si licuisset, erat?

R—F—G.

BAERT (PHILIPPE), bibliothécaire du marquis de Chasteler (voy. ce nom), s'occupait par prédilection de l'étude de l'héraldique, laquelle, ainsi que nous l'avons dit à l'article d'Azévédo (voy. ce nom), absorbait alors en partie la littérature belge. C'est de lui que sont le *Supplément au Nobiliaire des Pays-Bas et de Bourgogne*, 2^e éd., Louvain, 1772, in-12; et le *Vrai Supplément* aux deux volumes de ce *Nobiliaire*, ibid., 1774, in-12. Mais l'un et l'autre ont été corrigés par le comte de Cuypers, autre généalogiste. Ferd.-Jos. de Holleber, major des invalides, a donné une nouvelle édition du deuxième, corrigée et augmentée de plus d'un quart, sous le

titre de *Nouveau vrai Supplément*, etc., la Haye, 1774, in-12. Au t. 1^{er}, p. 216, des *Acta Sanctorum Belgii*, on cite un ouvrage manuscrit de Baert : *de Comitibus Bruxellensibus*. On a encore de Philippe Baert : *Essai historique et critique sur une ancienne ville et forteresse saxonne nommée Sigisbures, située dans le comté de la Marek, laquelle fut détruite au 13^e siècle*, 1803, in-8°. R—F—G.

BAERT (le baron ALEXANDRE-BALTHASAR-FRANÇOIS-DE-PAULE DE) naquit vers 1750, à Dunkerque, dans une famille opulente, et se livra dès sa jeunesse à de longs voyages, d'abord en Russie, particulièrement sur les rives de la mer Caspienne, puis en Angleterre, où il séjourna longtemps, et qu'il parcourut dans tous les sens. De là il passa en Espagne; et il se trouvait à Gibraltar en 1789. Revenu, vers cette époque, dans sa patrie, il fut élu en 1791 député du département du Pas-de-Calais à l'assemblée législative, où il parla le 21 octobre en faveur de la liberté illimitée des cultes, et demanda, en conséquence de ce principe, que les actes de naissance et de décès fussent tenus par des officiers civils. Cependant il siégeait au côté droit, c'est-à-dire avec les plus modérés; et, lorsqu'il vit la majorité se jeter ouvertement dans des voies de révolution et d'anarchie, il fit tous ses efforts pour l'en empêcher. Le 20 avril 1792, il fut un des sept qui, s'apercevant du piège dans lequel on voulait entraîner Louis XVI, s'opposèrent à la déclaration de guerre contre l'empereur d'Allemagne. Baert travaillait dans le même temps à la rédaction d'un journal intitulé *l'Indicateur*, où il s'efforçait de combattre les opinions exagérées. Se trouvant auprès du roi le 20 juin 1792, lorsque la populace envahit le château, il cherchait à le rassurer en lui disant que l'assemblée le soutiendrait. — « Oui, répondit le monarque; mais vous « qui avez beaucoup voyagé, que croyez-vous que « l'on dira de nous chez l'étranger? » Lorsque la révolution du 10 août 1792 eut complété le renversement de la monarchie, Baert, ne se croyant plus en sûreté dans la capitale, se rendit aux États-Unis d'Amérique, qu'il parcourut en observateur. Ce fut là qu'il acheva son grand ouvrage sur l'Angleterre et ses colonies. Il revint en France peu de temps après le 9 thermidor, et s'y occupa de la rédaction des documents recueillis dans ses courses pénibles, et qu'il publia successivement, savoir : 1^o *Mémoires historiques et géographiques sur les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne*, Paris, 1799, 4 volume in-4^o, qui parut sous le voile de l'anonyme, et dans lequel se trouve l'*Extrait d'un voyage entrepris en 1784 dans la partie de la Russie qui avoisine la mer Caspienne*; 2^o *Tableau de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des possessions anglaises dans les quatre parties du monde*, 4 vol. in-8^o, avec fig. et cartes, Paris, 1800. Cet ouvrage passe encore pour un des meilleurs qui aient été publiés sur l'empire britannique; il contient des observations et des détails précieux sur les mœurs et les institutions de ce pays; et les Anglais, si difficiles sous ce rapport, ont cependant rendu justice à l'auteur. Napoléon le consultait toutes les fois qu'il avait besoin

de quelques notions exactes sur l'Angleterre. Baert avait épousé mademoiselle de Montboissier, petite-fille de Malesherbes. Devenu l'un des principaux habitants du Loiret, il fut nommé en 1815 par ce département membre de la chambre des députés. Voulant assurer son élection, il avait fait imprimer une circulaire sous ce titre : *A messieurs les Électeurs du département du Loiret*. Fidèle à son caractère de sagesse et de modération, il eut voir de l'exagération dans le système de la majorité de cette chambre, et vota constamment avec la minorité jusqu'à l'ordonnance du 5 septembre 1816, qui en prononça la dissolution. Cependant il ne fut point réélu et continua d'habiter la capitale, où il est mort le 23 mars 1825. On lui attribue une brochure anonyme publiée sous ce titre : *le Consommateur*, in-8°, Paris, 1802.

M—D j.

BAEZA (DIÉGO DE), célèbre théologien et prédicateur espagnol, né en 1582, à Ponferrada, dans la Galice, embrassa la règle de St-Ignace, à l'âge de dix-huit ans, et professa d'abord la philosophie dans divers collèges ; mais, ses talents pour la chaire l'ayant bientôt fait connaître, il quitta l'enseignement pour se livrer à la prédication. Les succès qu'il obtint dans cette carrière le placèrent au rang des premiers prédicateurs de l'Espagne. Cependant ses sermons, dépouillés du charme que leur imprimait sans doute un débit animé, n'offrent guère que des lieux communs, et ne sont nullement propres à justifier la réputation dont il a joui. Le P. Baeza mourut à Valladolid, en 1647. Outre ses recueils de sermons, in-4°, on a de lui *Commentarii morales in historiam evangelicam*. Ces paraphrases de l'Ancien et du Nouveau Testament ont été imprimées successivement à Paris et à Lyon, in-fol., en 11 vol., dont on trouve les titres dans la *Biblioth. Soc. Jesu*, p. 469.

W—s.

BAFFA, ou BAFFI (FRANÇOISE), Vénitienne célèbre par son talent poétique, florissait en 1545. Parmi les lettres imprimées de Doni, il y en a trois qui lui sont adressées, et où elle est comblée d'éloges, ainsi que dans plusieurs autres écrits de ce temps. Ses poésies sont éparées dans quelques recueils. Elle est au nombre des interlocuteurs, et l'on trouve quatre de ses sonnets, dans un *Dialogue amoureux* de Betussi, imprimé à Venise, en 1545, in-8° ; il n'y en a qu'un seul, à la fin d'un recueil des *Madrigali del Cav. Luigi Cassola*, donné par Giolito, Venise, 1544, in-8°, et deux dans les *Rime diverse*, etc., publiées par Domenichi, ibid., 1549, etc. La comtesse Bergalli en a réimprimé trois dans la première partie de son recueil intitulé : *de' Componimenti poetici delle più illustri rimatrici d'ogni secolo*, Venise, 1726, in-12.

G—É.

BAFFA (NICOLAS), savant napolitain, et l'un des érudits italiens le plus profondément versés dans la langue grecque, vers la fin du 18^e siècle, fut une des victimes immolées par la cour de Naples, lorsqu'elle revint de Sicile, après la retraite des Français en 1799. Pour juger cet événement, il faut se rappeler qu'il n'y avait eu à Naples ni sédition, ni révolte ; que le roi était parti clandestinement, lorsque ses sujets lui offraient de mourir jusqu'au der-

nier, pour le défendre contre les Français ; que ceux-ci étant entrés aussitôt à Naples, personne même n'avait pu fuir, et que tout le crime des Napolitains, distingués dans tous les genres, qui périrent après le retour du roi, avait été de céder à la force, et d'accepter des fonctions, ou de prendre une part quelconque dans un ordre de choses qu'ils n'avaient nullement contribué à établir.

G—É.

BAFFIN (WILLIAM), célèbre pilote anglais, né vers 1584, s'est fait connaître en cette simple qualité, dans les navigations entreprises pour trouver un passage qui devait conduire par le nord de l'Amérique dans les mers de Tatarie et de Chine. Il accompagna Hudson, Thomas Button et le capitaine Gibbins. Purchas, dans sa compilation de voyages intitulée : *Purchas his Pilgrims*, nous a conservé quelques-uns de ses journaux. On y trouve, t. 3, l. 4, le journal de la campagne que Baffin fit, en 1612, avec le capitaine James Hall, qui périt de la main des sauvages, et celui de la campagne de 1613, qu'il fit sur une flotte de six navires. Ses deux dernières campagnes vers le pôle sont de 1615 et 1616. Robert Bileth, avec lequel il avait fait ses voyages précédents, commandait le vaisseau, et Baffin était son pilote. Ils parvinrent, en 1616, au 78^e degré de latitude nord, et trouvèrent une baie qu'ils nommèrent Thomas-Smith-Sound. Le journal de Baffin nous apprend que, après avoir passé dans le détroit de Davis, il se trouva obligé de lutter contre les vents du nord-nord-est et nord-nord-ouest pour remonter au nord, et fut souvent arrêté par les glaces ; enfin il parvint à la baie appelée Thomas-Smith-Sound ; de là il fit route à l'ouest, pour trouver le passage qui était l'objet de ses recherches ; mais toutes les fois qu'il voulut suivre cette route, il fut arrêté par la côte ou par des glaces impénétrables, au milieu desquelles le vaisseau se trouva souvent engagé : c'est en suivant cette côte, allant du nord au sud, qu'il parvint aux dernières terres de Davis, dont il avait pris connaissance avant de commencer ses découvertes. Les cartes de Baffin ont été perdues : les géographes ont supposé que les terres qu'il avait visitées étaient jointes à la côte occidentale du Groënland, et ont formé une vaste baie qui porte, dans toutes les mappemondes, le nom de Baffin ; mais son existence n'est pas certaine. Les journaux de Baffin sont remplis de remarques utiles ; il était astronome, et nous a transmis les résultats d'un grand nombre d'observations sur la déclinaison de l'aiguille aimantée. Au fond de la baie qui porte son nom, où fut le terme le plus reculé de ses courses, il observa la plus grande déclinaison connue : elle était de 56° du nord vers l'ouest. On trouve aussi dans ses journaux plusieurs observations du passage de la lune au méridien, qu'il avait faites dans l'intention d'en conclure la longitude. Améric Vespuce avait essayé, près d'un siècle auparavant, de déterminer la position des côtes du Brésil par une observation de ce genre. Il ne nous reste de Baffin que les relations dont on vient de parler, et une lettre adressée à John Wostenholme, dans laquelle il dit positivement qu'il n'y a pas de passage au nord du

détroit de Davis, ni espoir d'en trouver. Baffin avait eu le projet de tenter s'il serait possible de découvrir ce passage en allant d'abord dans les mers de Tatarie et de Chine, et en contournant ensuite le nord de l'Asie et de l'Europe; mais il ne trouva personne qui voulût sacrifier des fonds à cette grande entreprise. C'est en cherchant ce dernier passage, et en suivant la route indiquée par Baffin, que Cook fut arrêté par les glaces entre les terres de Tatarie et celles du nord de l'Amérique. Baffin navigua ensuite aux Indes, où il fut tué, au commencement de l'année 1622, pendant le siège de la ville d'Ormus, qui fut prise le 23 mai de la même année par les Anglais, réunis à une armée du roi de Perse.

R—L.

BAFFO (GEORGE), patricien de Venise, poète licencié du 18^e siècle, mort en 1768, a obtenu la triste gloire d'être le rimeur le plus obscur et le plus sale de son temps. Ses poésies, écrites en langage vénitien, ont été publiées à Venise en 1789, sous le titre de *Cosmopoli*, en quatre volumes in-8°; ce sont des *canzoni*, des sonnets et des madrigaux, tous sur le même sujet, et où les choses sont partout nommées en toutes lettres. Les Vénitiens louent beaucoup l'originalité de son esprit, l'élégance et la naïveté de son style. Les mœurs, peut-être plus libres à Venise que partout ailleurs, y permettent de lire et de citer Baffo comme un autre poète, dans cette langue molle et efféminée, qui est parfaitement d'accord avec les mœurs. Par une singularité très-remarquable, ce poète, si licencié, si dissolu dans ses vers, était très-décent dans sa conduite, et d'une telle réserve dans ses discours, qu'il ne s'y permettait même aucune de ces libertés qui échappent aux hommes des mœurs les plus sévères. Il parlait comme une vierge et écrivait comme un satyre.

G—É.

BAFFO. Cette sultane était une jeune chrétienne, de la famille des Baffo, nobles vénitiens; elle fut faite esclave, dans son enfance, par les Turcs, sur un vaisseau qui transportait son père à Corfou, dont il avait le gouvernement. Douée d'une rare beauté, elle fut à peine entrée dans le sérail, qu'Amurath III en devint épris, et elle donna le jour à Mahomet III. Il est sans exemple qu'une sultane ait conservé aussi longtemps l'amour et la confiance de son maître. Les nombreux enfants qu'elle en eut ne firent qu'ajouter à cet attachement. On assure qu'elle était d'une beauté achevée. Le sultane mère, jalouse du long empire qu'elle exerçait sur son fils, parvint à persuader à ce prince crédule que la mère de Mahomet, et de treize autres princes morts en bas âge, avait dû employer des sortilèges pour se faire aimer si longtemps. Cette suggestion absurde suffit pour porter Amurath III à livrer aux tortures les esclaves attachées à la sultane, qui jusque-là lui avait été si chère. Cet odieux moyen de trouver une cause monstrueuse à un ascendant qui devait être fondé sur l'esprit, la beauté, la patience et la douceur, n'aboutit qu'à ramener le faible Amurath aux pieds de la séduisante Baffo, dont l'adresse n'alla pourtant jamais jusqu'à se faire déclarer impéra-

trice, comme y était parvenue Roxelane. L'amour d'Amurath cessa cependant d'être exclusif; car on assure qu'il eut plus de cinquante princes ou princesses de la foule d'odalisques qui habitaient son sérail. Il mourut de débauches à cinquante ans; et la sultane Baffo jouit d'une autorité absolue, sous le nom de Mahomet III, jusqu'à ce que cet empereur étant mort, en 1603, son fils Achmet, à son avènement au trône, relégua son aïeule dans le vieux sérail, où elle mourut oubliée.

S—Y.

BAGARD (CHARLES), médecin, né à Nancy, le 2 janvier 1696, mort en cette ville, le 7 décembre 1772, fut reçu docteur en la faculté de Montpellier, en 1745. Par de grandes connaissances dans son art, il mérita la confiance de Stanislas, roi de Pologne, devenu duc de Lorraine, fut nommé son premier médecin, et décoré de l'ordre de St-Michel, en 1753. Quoiqu'il ait beaucoup écrit, ses ouvrages, spécialement relatifs à la matière médicale, ne renferment aucune observation nouvelle, et sont absolument sans intérêt de nos jours. Ce sont : 1^o *Mémoire sur la petite vérole*; 2^o *Histoire de la thériaque*, 1723, in-4°; 3^o *Mémoires sur les maerobies et les centenaires*; 4^o *Explication d'un passage d'Hippocrate, touchant les Scythes qui deviennent eunuques*, 1769, in-8°; 5^o *Mémoires sur les eaux de Contrexeville, en Lorraine*, 1760, in-4°; 6^o *les Eaux minérales de Nancy*, 1763, in-8°; 7^o *Dissertation sur la cause physique des tremblements de terre, et les épidémies qu'ils occasionnent*; 8^o *Dispensatorium pharmaceutico-chimicum*, 1771, in-fol.; 9^o *Pinax materiei medicinalis*, 1771, in-8°; 10^o *Quæstio medica an vomitus sæculentus in passione iliaca ab antiperistaltico intestinorum motu*, 1745, in-4°. Bagard se servit de son influence auprès de Stanislas pour faire établir dans sa patrie un jardin de botanique et un collège royal de médecine.

C. et A—N.

BAGARD (CÉSAR), sculpteur habile, connu des artistes français sous le nom de *Grand César*, naquit à Nancy, le 27 mars 1659. Disciple de Jaquin, qui travailla longtemps à Paris, Bagard y suivit son maître et exécuta, entre autres ouvrages, deux figures allégoriques représentant la *Force* et la *Vertu*, qui furent placées sur l'arc de triomphe dressé en 1659 pour le mariage de Louis XIV. Il revint ensuite en Lorraine, où il demeura jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée à Nancy en 1709. Ses restes furent déposés aux Minimes de cette ville. On connaît de lui : 1^o un buste de *Louis XIV* qui ornait l'ancienne porte royale de Nancy, construite par ce monarque en 1673; 2^o le tombeau de Jean Rousselot, dans la paroisse St-Epvre de Nancy, représentant Jésus-Christ à table avec les disciples d'Emmaüs; 3^o deux *Génies ailés* placés aux Minimes de Nancy, sur le tombeau de George-Affricain de Bassompierre; 4^o deux statues colossales, l'une de *St. Thérèse*, l'autre de *St. Jean de la Croix*, aux Carmes de Nancy; 5^o dans la même église, une *Vierge soutenue par des anges*, surmontant l'autel Notre-Dame du Mont-Carmel; 6^o le devant d'autel de cette chapelle sculpté en bois et représentant la nativité de Jésus-Christ; 7^o le tombeau de Porcellets de Maillane,

à l'église du collège de Nancy ; 8° un *Christ*, vrai chef-d'œuvre de l'art, élevé sous l'arcade du chœur de l'église St-Sébastien de Nancy ; 9° quatre statues colossales au noviciat des jésuites de Nancy ; 10° une *Vierge* au-dessus de la porte d'entrée du couvent des religieuses de Ste-Élisabeth de Nancy ; 11° un *Christ* de petite dimension ; 12° les apôtres *St. Pierre* et *St. Paul*, en pied, mais de petite dimension ; 13° *Hercule enfant* ; 14° un crucifix ; 15° une *Sainte Famille* ; 16° une *Vierge* en bois de Ste-Lucie ; 17° une statue de *St. Pierre*, dans le cloître des Cordeliers de Nancy ; 18° un *Ecce homo* de grandeur naturelle, dans une chapelle, près Sauxure-lez-Nancy ; 19° plusieurs ouvrages de sculpture d'un fini admirable décoraient aussi la chartreuse de Bosserville ; mais la révolution a fait disparaître presque toutes les compositions de César Bagard. — Le génie de ce sculpteur lui a survécu dans la personne de son fils (*Toussaint*), mort jeune à Nancy en 1712, et dans celle de Jacob-Sigisbert Adam, son élève.

B—N. ☞

BAGAROTTO (DOMINIQUE), en latin **BAGAROTUS**, jurisconsulte, vivait au 13° siècle. Fabricius (*Bibl. med. et infim. latin.*) dit qu'il était Français ; mais le P. Sarti (*de Professorib. Bononiens.*, p. 107) s'efforce de prouver qu'il était de Bologne. Les raisons qu'il allègue à l'appui de son opinion ne sont rien moins que concluantes suivant Tiraboschi (*Storia della Letterat. ital.*, t. 4, p. 276). Quoi qu'il en soit, Bagarotto vint fort jeune à Bologne, attiré sans doute par la célébrité d'Azo (*voy. ce nom*) et des autres jurisconsultes qui rendaient alors l'école de Bologne la première du monde. Il en soutint la réputation par ses talents, et fut revêtu de différents emplois honorables qu'il remplit avec autant de prudence que d'habileté. Les registres et les diplômes de Bologne font mention de Bagarotto depuis l'an 1200 jusqu'en 1242 ; et l'on conjecture avec assez de vraisemblance qu'il termina sa laborieuse carrière cette même année, dans un âge avancé. On a de lui deux opuscules : l'un de *dilatoris Exceptionibus*, inséré dans le tome 3 des *Tractatus tractatum juris* ; et l'autre, de *testium Reprobatione*, dans le tome 4 du même recueil. Quelques auteurs lui attribuent encore un traité de *Cavillationibus*, imprimé sous le nom de Bonaurse. Panciroli parle avec éloge de Bagarotto dans son ouvrage de *Claris legum Interpretibus*, liv. 2, ch. 24.

W—s.

BAGARRIS. Voyez **RASCAS**.

BAGDEDIN (MAHOMET), mathématicien arabe, communément placé parmi les auteurs du 10° siècle. On lui attribue divers traités de géométrie, dont un, sur la *Division des superficies*, a été traduit en latin, par John Dee, de Londres, et par Frédéric Comandini, d'Urbino. Ce dernier le publia, en 1570, à Pésaro, avec un autre sur le même sujet, et dont il était l'auteur. Quelques écrivains pensent que cet ouvrage fut seulement traduit du grec en arabe, par Bagdedin, et qu'il avait été écrit par Euclide, ou par quelque autre mathématicien de l'antiquité. K.

BAGE (ROBERT), né en 1728, à Darley, village du comté de Derby, en Angleterre. Son père diri-

geait une papeterie, dans laquelle Robert le remplaça ; mais son goût le portait aux études littéraires. Quoiqu'il eût assez de talents et de connaissances pour se distinguer dans d'autres genres, il n'a publié que des romans, qui ont eu, il est vrai, beaucoup de succès, et dont plusieurs ont été traduits en différentes langues. Les principaux ont pour titres : 1° *le Mont Heneth* ; 2° *la Belle Syrienne* ; 3° *James Wallace* ; 4° *Barham Downs* ; 5° *l'Homme tel qu'il est* ; 6° *l'Homme tel qu'il n'est pas*. On y trouve de la sensibilité dans le développement des passions, et de la vérité dans les caractères et dans la peinture des mœurs. Robert Bage est mort en 1801. X—s.

BAGETTI (le chevalier **JOSEPH-PIERRE**), peintre paysagiste, né à Turin, en 1764, fut admis, dès sa première jeunesse, au conservatoire de musique de l'église métropolitaine dirigé par le célèbre abbé Ottani ; mais ne se sentant point de goût pour l'état ecclésiastique, il s'adonna à l'étude de l'architecture, et s'étant enthousiasmé pour le talent du peintre Palmieri, il se livra, sous ses auspices, avec beaucoup de succès, à la peinture de l'aquarelle. Il présenta un de ses tableaux au roi Victor-Amédée III, qui le nomma son dessinateur, et l'envoya, en 1793, à la suite de l'armée qui occupait le comté de Nice, et qui bientôt après occupa la place de Toulon. A son retour, Bagetti fut nommé professeur topographie à l'école du génie. Lorsque les Français s'emparèrent du Piémont, en 1798, il resta à Turin sans prendre du service ; mais, enfin, pressé par ses amis Brambilla, Pasqueri et Castellino, et sur les instances du général Dupont, il se rendit à Paris en 1807, et y fut bien accueilli par le ministre Clarke, qui l'attacha au dépôt de la guerre avec le grade de capitaine ingénieur-géographe, spécialement chargé d'exécuter à l'aquarelle des tableaux représentant les victoires des armées françaises. Quelques-uns furent gravés par ordre de Napoléon ; mais les événements de 1814 en empêchèrent la publication. Dans l'espace de huit ans il acheva plus de quatre-vingts tableaux, qui se trouvent dans la galerie de Fontainebleau et au dépôt de la guerre. Il existe au musée royal de Paris une aquarelle de la plus grande dimension, qui offre une vue générale de l'Italie, partant des Alpes jusqu'à Naples. Bagetti déploya toutes les ressources de son art dans l'exécution de ce tableau, qui embrasse une immense étendue de pays. Obligé de s'écarter des règles ordinaires de l'optique, il prit un point de vue très-élevé au-dessus de la surface de la terre ; et, par cette hardiesse ingénieuse, il représenta, sans nuire aux premiers plans, les objets les plus éloignés. En 1814, Bagetti présenta ce tableau à Napoléon qui le décora de la Légion d'honneur, et l'envoya à Naples afin d'exécuter une vue générale de l'Italie jusqu'aux Alpes pour faire le pendant du premier tableau. La guerre de Russie étant survenue, Bagetti fut obligé d'y suivre Napoléon, et le grand tableau resta inachevé dans son portefeuille. Considéré, après la restauration, comme étranger, il éprouva de la part du ministre de la guerre plusieurs désagréments, et crut devoir donner sa démission. Il se rendit en 1815 à Turin, où il

fut nommé membre de l'académie des beaux-arts. Le roi lui conféra en outre le grade de major d'infanterie, et lui fit changer l'étoile de la Légion d'honneur contre la croix de Savoie qu'on venait de créer. Bagetti, pour donner un essai de son talent, exécuta un bas-relief qui figurait les Alpes et tout le Piémont jusqu'aux limites de la Lombardie. Il composa ensuite plusieurs tableaux de batailles en l'honneur des héros de la Savoie, et fut décoré de la croix de St-Maurice avec une pension. Bagetti avait appris la musique dans sa jeunesse, et il improvisait sur le piano des motifs très-agréables pour se distraire dans la maladie à laquelle il succomba en mai 1831, à Turin. Une inscription latine mise sur son tombeau rend témoignage de son talent. C'était, sans contredit, le premier des peintres à l'aquarelle, et de plus un théoricien distingué. Il a publié en italien : *Analyse de l'unité de l'effet dans la peinture, et de l'imitation dans les beaux-arts*, Turin, 1827, in-8°; ouvrage qui mériterait d'être traduit. Le roi Charles-Albert, juste appréciateur des arts, a fait demander à la veuve ce qui lui restait des meilleures productions de son mari, et il les a généreusement payées en lui accordant une pension. G—G—Y.

BAGFORD (JEAN), antiquaire anglais, né à Londres, en 1631, fut d'abord cordonnier, et devint ensuite libraire. Il avait un goût particulier pour former des collections de livres rares, et il parcourut plusieurs fois les pays étrangers pour s'en procurer. Il publia, en 1707, dans les *Transactions philosophiques*, le prospectus d'une *Histoire générale de l'imprimerie*, pour laquelle il avait rassemblé de nombreux matériaux. Il avait beaucoup d'intelligence, d'activité, et de grandes connaissances bibliographiques, quoiqu'il fût d'ailleurs fort ignorant et ne sût pas même l'orthographe de sa langue. Il mourut en 1716, âgé de 63 ans. X—s.

BAGGAERT (JEAN), né à Flessingue, vers 1657, pratiqua la médecine en cette ville avec beaucoup de succès, et y mourut en 1710. Dans la crainte de céder trop à l'influence du dogme, il voulait à peine admettre une expérience raisonnée, et il exagéra ce qu'on doit entendre par expérience, qui sans doute repose primitivement sur des faits simples et isolés, mais dont une rationnelle coordination rend seule possible l'application. On a de lui deux ouvrages écrits en flamand, un sur l'hygiène, combattant l'ancienne théorie des chimistes, successeurs de Willis, sur les acides et les alcalis : 1° *la Vérité dégagée des préjugés par un raisonnement juste sur les six choses non naturelles*, avec un discours préliminaire sur la petite vérole, etc., Middelbourg, 1696, in-12; 2° un *Traité de la petite vérole et de la rougeole*, Amsterdam, 1710, in-12 : il y combat la vieille méthode de tenir les malades chaudement, que Sydenham, le premier, avait combattue. C. et A—N.

BAGGE (JACQUES), amiral suédois, naquit en 1499, dans la province de Halland. Son père avait été officier supérieur de Christian II ; mais pendant le siège de Stockholm, en 1520, il avait donné sa démission et prêté serment à Gustave Wasa. Le fils, qui alors était très-jeune, suivit cet exemple et prit

les armes pour le héros suédois. La carrière du jeune Bagge s'écoula pendant douze ans dans l'accomplissement de ses devoirs, mais sans occasion de se faire remarquer. Ce ne fut qu'en 1534, à l'époque où quelques bourgeois de Lübeck entreprirent de conquérir les deux royaumes du Nord, que commença sa célébrité. Il combattit d'abord dans l'armée que Gustave I^{er} envoya au secours du Danemark, et se distingua surtout au siège de Halmstad, qui lui dut son salut. Averti d'une invasion qui se préparait dans le sud du Halland, il marcha avec quatre cents hommes; mais l'ennemi se retira à son approche jusqu'à Engelholm, et sembla vouloir l'attirer dans un piège. Bagge s'en était aperçu, et, voyant devant lui des forces très-supérieures par leur nombre, il se tint renfermé dans Halmstad, où le comte de Hoeja, beau-frère de Gustave I^{er}, vint l'assiéger. Ce fut alors que Bagge eut recours à une ruse qui lui réussit. Il mit en évidence, sur les remparts, des canons très-mauvais et que leurs affûts supportaient à peine; et, dès que l'ennemi, plein de confiance à cette vue, essaya de monter à l'assaut, Bagge, déployant sa meilleure artillerie, le foudroya du feu le mieux nourri. Mais il eut le malheur d'être blessé grièvement dans cette brillante affaire. Pour ne pas quitter le commandement dans un moment aussi décisif, il se fit porter sur un brancard et continua de donner ses ordres jusqu'à ce que l'ennemi fût dans une déroute complète. Le comte de Hoeja s'enfuit jusqu'en Zélande, laissant la marine le firent nommer contre-amiral, et en 1541, lorsque le roi se rendit au congrès de Bromsebro, Bagge commanda le bâtiment qui porta à Calmar la reine et les jeunes princes, Eric et Jean. Il fut ensuite chargé de soumettre les rebelles de Smolandie, qui, sous les ordres de Nicolas Dack, portaient l'effroi dans cette province; il les battit dans plusieurs rencontres, et s'empara de leurs chefs qu'il conduisit prisonniers au château de Calmar. Mais il allait être bientôt appelé à de plus glorieux exploits. Au commencement de 1555, il fut chargé de commander une expédition contre les Moscovites, qui, à plusieurs reprises, étaient venus envahir et ravager la Finlande. On mit sous ses ordres une flotte nombreuse, mais Bagge laissa les plus gros bâtiments à Wiborg, et se dirigea courageusement avec les plus petits jusque dans la Nawa. Là, ayant rencontré un boyard qui lui reprocha sa témérité, il répondit par d'amères récriminations sur les invasions et les ravages exercés en Finlande par les Russes, et finit par lui dire ouvertement qu'une telle conduite n'appartenait qu'à des barbares et à des brigands. Ces dernières paroles, prononcées avec beaucoup de force, excitèrent au plus haut degré la colère du boyard; et une guerre terrible dut en être la suite. Bagge expédia aussitôt un courrier à son souverain, qui était déjà arrivé à Abo, en reçut une ré-

pense approbative, et se mit en mouvement avec sa flotte, confiant le commandement de terre à Clas Christerson de Horn. Après une affaire très-vive, près de Noeteborg, il revint à Wiborg, où il se réunit à plusieurs autres corps suédois. Se trouvant, malgré ces renforts, dans une grande infériorité, il se tint renfermé dans la place, où des forces très-nombreuses vinrent l'attaquer. Une ruse fort simple le tira encore de ce mauvais pas; il fit pendant toute une nuit rouler sur les ponts, avec un grand bruit, des chars dont le mouvement ressemblait à celui de l'artillerie et des troupes. A ce bruit les Russes ne doutèrent pas qu'il n'eût reçu de nombreux renforts; et dès le lendemain ils se retirèrent, abandonnant leur arrière-garde, qui fut écrasée par les Suédois. Un armistice fut conclu; mais les Russes demandèrent que Bagge, qu'ils regardaient comme la principale cause de la guerre, leur fût livré. « Oui, répondirent les commissaires de la Suède, à condition que tous ceux d'entre vous qui ont pillé et ravagé la Finlande seront mis à mort » auparavant. » Les Russes n'insistèrent pas, et la paix fut signée pour quarante ans. Dans cette occasion, la Suède dut beaucoup à la valeur de Bagge; elle ne dut pas moins aux soins qu'il donna à la marine. A l'époque de la mort de Gustave I^{er}, la flotte se trouva dans un tel état, qu'Eric XIV était maître de la Baltique. La ville de Revel ayant imploré du secours contre les villes hanséatiques qui voulaient détruire son commerce, ce fut encore l'amiral Bagge que le roi chargea de soumettre cette ligue, et ce fut pour lui une opération aussi prompte que facile; mais une carrière plus brillante encore vint s'ouvrir devant lui. La Pologne, jalouse des possessions qu'Eric XIV avait dans l'Estonie, excita facilement contre ce prince le Danemark et quelques États allemands qui ne voyaient pas non plus sans peine les accroissements de la puissance suédoise. Le roi de Danemark fit arrêter en pleine paix, dans sa capitale, un ambassadeur suédois qui se rendait auprès de l'électeur de Hesse, et devait ramener la fille de ce prince au roi Eric; et il ne fut pas permis à la princesse de passer par le Danemark. Gustave, irrité, mit aussitôt en mer une flotte nombreuse, et il en donna le commandement à Bagge qui la conduisit à l'ennemi. Les deux escadres se rencontrèrent près de Barnholm, et les Suédois furent vainqueurs dans un combat opiniâtre qui dura cinq heures. Ils prirent trois vaisseaux de ligne et l'amiral danois Brockenhausen, ainsi que plusieurs officiers de marque, entre autres le général en chef Otto Krumpen. Après cette victoire importante, Bagge continua sa course vers la côte allemande, fier de ses succès et digne par ses exploits d'escorter l'épouse de son roi. Mais la princesse, ayant changé d'avis, ne voulut plus de la couronne de Suède. Bagge retourna alors à Stockholm, où Eric XIV, s'il ne fut pas satisfait comme amant, le fut au moins comme roi, en voyant sa flotte victorieuse. Pour honorer son amiral, il voulut que Bagge entrât en triomphe à Stockholm. Le héros, décoré d'une chaîne d'or, fit son entrée à la tête d'un brillant cortège. Après lui venaient, tristes

et abattus, l'amiral danois et les autres prisonniers, au nombre de six cents, la tête nue et des bâtons blancs dans les mains; ils étaient suivis du bouffon de la cour, qui les raillait et jouait du violon. De pareilles insultes ne pouvaient qu'aigrir les esprits. La guerre recommença avec plus d'opiniâtreté. Bagge fut bientôt prêt à la tête de sa flotte, mais cette flotte ne comptait plus que dix-huit vaisseaux. Celle du Danemark, au contraire, jointe à celle de Lübeck, en comptait trente-trois. Après une descente à Gotland, qui alors appartenait au Danemark, Bagge mit à la voile et rencontra l'ennemi près d'Oeland, où fut livré un combat qui dura tout un jour, sans que la victoire fût décidée. La flotte danoise se retira dans le Sund, et l'amiral suédois revint à Stockholm pour y passer l'hiver. Le roi, qui s'était attendu à des succès plus décisifs, fut si mécontent du retour de son amiral, qu'il envoya au-devant de lui un message pour lui porter ses reproches et lui défendre d'entrer dans le port. Cette injustice du monarque, qui n'était au reste que la suite d'un mouvement d'humeur, fut promptement réparée, et Bagge regagna bientôt la confiance de son souverain, qui le chargea de préparer une nouvelle expédition pour le printemps suivant. Cette expédition, composée de trente-cinq vaisseaux, la plus belle que la Suède eût jamais eue, mit à la voile le jour de la Pentecôte 1564. Mais après une navigation de quelques jours, elle fut dispersée par une violente tempête; et elle n'avait pas encore eu le temps de se réunir tout entière, lorsque la flotte danoise se présenta pour la combattre. Bagge ne craignit pas de l'attendre, et il en aurait triomphé si la plus grande partie de ses navires ne s'était pas tenue obstinément loin du combat, malgré ses ordres réitérés. Trois seulement restèrent avec lui, et pendant deux jours, avec ces faibles moyens, il tint tête à deux escadres ennemies, il mit même en fuite celle de Lübeck; et ce ne fut que le troisième jour, lorsque le vent lui devint contraire, qu'entouré et pressé par de nombreux ennemis, mais se défendant encore, il abandonna son vaisseau tout enflammé et près de sauter. Conduit prisonnier en Danemark, il y fut réduit pendant plusieurs années à la plus cruelle captivité; et après quarante ans de brillants services, il mourut ainsi dans les fers, sans que ses enfants aient jamais pu ni le voir, ni même savoir à quelle époque il avait cessé de vivre.

B—L—M.

BAGGER (JEAN), naquit à Lunden, en 1646, d'Olaüs Bagger, recteur en théologie. « Il fit ses études à Copenhague, et voyagea ensuite en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Angleterre, s'appliquant surtout à la théologie et aux langues orientales. Revenu dans sa patrie, il fut professeur de ces langues à Lunden; mais, en 1674, il déclara qu'il obtenait la place de premier pasteur dans le temple de la Ste-Vierge, à Copenhague. En 1675, il fut reçu docteur, et n'ayant encore que vingt-neuf ans, devint évêque de Copenhague. Il mourut en 1695, à 47 ans. » Si toute la vie de Bagger était comprise dans les lignes qu'on vient de citer, et qui se trouvent dans plusieurs dictionnaires bio-

graphiques, son nom n'eût certainement pas mérité une place dans cet ouvrage : il doit cette distinction à une circonstance qui honore peu sa mémoire, et que nous allons rapporter. Parvenu, sans aucun talent marquant, et grâce à l'influence des parents de sa femme, à la première place parmi le clergé danois, Bagger fut consulté, en 1684, par le gouvernement danois, sur la question suivante : « L'incertitude de la religion évangélique luthérienne permet-elle que les réformés calvinistes, expulsés de France par Louis XIV, viennent s'établir en Danemark ? » Remarquons qu'il s'agissait de 30 à 40,000 fabricants, manufacturiers et savants qui auraient porté en Danemark leur industrie et leurs lumières. L'indigne évêque, âgé alors de trente-huit ans et livré à tous les plaisirs de la société, répondit gravement « que l'admission des calvinistes exposerait les âmes des fidèles luthériens aux dangers de la tentation, aux risques de la damnation éternelle ; que les calvinistes, pleins de principes de rébellion, étaient les auteurs du régicide commis sur la personne de Charles I^{er}, et qu'ils avaient, en quelque sorte, provoqué et nécessité la St-Barthélemy ; que leur fausse religion, abominable aux yeux de Dieu et de sa sainte Église, n'est que le voile d'une ambition politique, qui a pour but de bouleverser le monde entier ; enfin, qu'en leur qualité d'hommes, ils sont nos prochains et ont droit à notre charité ; mais que le meilleur service de charité à leur rendre, ce serait de chercher à les convertir. » Le mémoire de l'évêque, qui depuis a été imprimé, fit l'effet qu'il avait désiré ; un gouvernement faible et peu éclairé perdit à jamais l'occasion d'attirer dans son pays l'intéressante colonie qu'on venait de repousser avec une intolérance aussi extravagante. M—B—N.

BAGGESEN (JENS, c'est-à-dire EMMANUEL), poète danois, né à Korsør, le 15 février 1764, fit ses études à l'université de Copenhague, et montra dès sa jeunesse un esprit original et une grande chaleur d'âme, justifiant ainsi le jugement de Wieland, qui le qualifiait d'*aimable enthousiaste, d'âme candide et dominée par un amour poétique du grand et du beau, qui allait jusqu'à la fureur*. Il plut, autant par ses entretiens animés que par ses poésies, à plusieurs grands personnages, dont l'amitié protectrice lui fut utile toute sa vie. Il n'était encore connu que par des contes plaisants et quelques odes, lorsqu'en 1789, le comte Adam de Moltke, un de ses protecteurs, l'emmena dans un voyage en Suisse et en France. Son esprit fut vivement frappé des changements politiques qui agitaient Paris ; il vit dans cette ville plusieurs hommes marquants ; cependant Necker lui parut si vain qu'il ne voulut pas le connaître personnellement, ce qui ne l'empêcha pas, dans la suite, d'avoir beaucoup d'attachement pour madame de Staël. En revenant par l'Allemagne dans sa patrie, en 1790, il se lia avec Wieland à Weimar, avec le philosophe Reinhold à Iéna, Klopstock à Hambourg, et Voss à Eutin. Wieland et Klopstock devinrent ses modèles, et on retrouve, dans les poésies allemandes qu'il composa dans la suite, des traces de l'impression que ces grands poètes avaient

faite sur son esprit. Il avait épousé, à Berne, la petite-fille du célèbre Haller. De retour à Copenhague, il se passionna pour la philosophie de Kant, qu'il appelle dans ses lettres le plus grand sage qui ait paru au monde depuis Jésus-Christ. Il entretint une correspondance très-animée avec Reinhold, qu'il regardait comme le premier des philosophes après Kant. Dans la suite, Reinhold ayant modifié ses idées, Baggesen s'attacha davantage à Jacobi. Les événements de la révolution française firent diversion à son étude ardente de la philosophie allemande. La mort de Mirabeau fit pleurer cet enthousiaste, mais celle de Louis XVI lui causa une hémorragie. Cependant il avouait être républicain par principes, ou plutôt cosmopolite, et il se réjouissait vivement des premiers succès de la république française ; il ne pouvait même haïr Robespierre, comme il le dit dans sa correspondance. Peu content de sa position isolée en Danemark, et peu propre à des travaux assidus et réguliers, il profita des secours fournis par le prince de Holstein-Augustembourg et par le ministre Schimmelmann, pour entreprendre de nouveaux voyages, après avoir employé sa faveur auprès de ses protecteurs pour améliorer le triste sort de Schiller, qu'il aurait voulu attirer en Danemark. Ce fut lui aussi qui fit donner à Reinhold la chaire de philosophie à l'université de Kiel. Il conduisit sa femme dans le sein de sa famille à Berne, et fit de là des excursions en Autriche et dans la haute Italie, cherchant partout les hommes célèbres, et les étonnant par son imagination féconde et par sa conversation originale. Son grand désir était de revoir la France ; aussi, après avoir conduit sa femme dans la famille Wieland à Weimar, il revint à Paris et y fit de nouvelles connaissances. Sieyès l'accueillit bien, Garat promit de travailler avec lui à propager en France la philosophie de Kant. Lalande lui ayant dit : La lumière nous vient du nord, » Baggesen lui répondit : « Oui, mais la chaleur nous vient du midi. » Le lendemain du supplice de Fouquier-Tainville et de quinze autres individus, il écrivit : « J'ai vu expirer hier seize individus en seize minutes ; j'ai entendu les applaudissements des spectateurs et des spectatrices ; je respecte encore l'humanité et j'aime mes amis, mais je déteste maintenant les hommes, je les méprise en masse comme des insensés ; la plus affreuse de leurs sottises est la peine de mort. » En 1796, il revint dans sa patrie, où ses amis lui procurèrent enfin une chaire à l'université ; mais Baggesen, à qui une vie sédentaire convenait peu, se remit en route dès l'année suivante, pour accompagner sa femme, dont la santé affaiblie avait besoin d'un climat plus doux. Elle mourut à Kiel, lui laissant deux enfants en bas âge. Baggesen, accablé de chagrin, les conduisit en Suisse, et chercha des distractions dans les voyages et dans les études philosophiques ; il se lia avec Jacobi, et entretint une correspondance active avec ce philosophe. Il se rendit à Paris en 1798, et y revint encore l'année suivante, après être retourné à Copenhague. Il y épousa alors Fanny Reibaz, fille d'un pasteur suisse. Il la conduisit en Danemark ;

mais, voyant qu'elle ne s'habituaît pas au climat de ce pays, et vivant dans la gêne, quoiqu'il fût attaché à l'université et qu'il travaillât pour le théâtre, il la ramena à Paris. Ses ressources étaient toujours précaires. Pendant un de ses voyages dans la capitale de France, il ne put remplir ses engagements pécuniaires, et fut emprisonné par ses créanciers à Ste-Pélagie. Baggesen était insouciant et surtout paresseux. Il en a fait l'aveu dans une de ses lettres. « Je suis, dit-il, l'être le plus inerte, le plus lent, le plus ennemi du travail qui existe ; je ne connais pas de plus grand tourment que le travail physique, ni de plus grand plaisir que le repos matériel. Jamais le corps et l'âme ne sont d'accord chez moi, d'où résulte le ménage le plus déplorable. Mon esprit est fait pour veiller sans cesse, et mon corps pour se livrer à un sommeil continu. J'achève plutôt une Iliade dans la pensée, que je n'arrive à mettre un quatrain sur le papier. Il n'y a que la faim ou les coups de bâton, ou de hauts intérêts accompagnés d'un devoir rigide, qui puissent me faire prendre la plume. N'oublions pas l'amour, qui m'a souvent engagé aussi à écrire. » Il dit ailleurs : « Il est en moi, ainsi que dans tous les hommes, un peu de feu divin, mais il est caché comme dans un caillou ; pour l'en tirer, il faut de grands coups du malheur ou le contact avec des esprits supérieurs. » Ce fut pendant son séjour en France, prolongé jusqu'en 1810, qu'il composa ses principales poésies allemandes. Obligé enfin, par l'épuisement de ses ressources, à chercher une place, il se fit nommer professeur de littérature danoise à l'université de Kiel. Il occupa cette chaire pendant peu d'années, ne pouvant s'astreindre davantage à une vie régulière et monotone. Les victoires de Bonaparte lui avaient inspiré le projet d'un poème épique dont il attendait une gloire immortelle. Quand son héros se fut fait empereur, l'ardeur du poète disparut, et le projet fut abandonné. Après avoir donné sa démission en 1814, il revint à Copenhague, et y reçut les témoignages d'estime dus à l'un des plus grands poètes de sa nation. Les honneurs dont il fut comblé ne furent pourtant pas sans mélange d'amertume. Son goût, formé au style classique de l'ancienne école allemande, repoussa le romantique de son compatriote et ami Oehlenschläger ; il se permit des épigrammes qui, étant bien accueillies par une partie du public, lui attirèrent le vif ressentiment de la jeunesse enthousiaste du romantisme de son rival. Le public se divisa en deux camps, et ce ne fut pas celui de Baggesen qui recueillit les honneurs de la victoire. Sa santé déclina sensiblement ; il prit les eaux de Carlsbad, mais sans succès, et, en retournant dans sa patrie, il mourut à Hambourg, le 3 octobre 1826. Ses fils, dont l'un est pasteur en Suisse et l'autre officier au service du Danemark, ont entrepris la publication de celles de ses œuvres qu'il a écrites en danois. Il avait contribué à fonder, en 1796, la société de littérature scandinave, et en avait été le premier secrétaire. Le théâtre de Copenhague a été pendant quelque temps sous sa direction. Voici les principaux de ses écrits :

1° *Contes plaisants*, en vers, Copenhague, 1785, in-8°, dans le genre des contes de Wieland ; augmentés et publiés de nouveau à Copenhague, en 1807, sous le titre d'*Aventures et contes plaisants*, 2 vol. in-8°. 2° *Ouvrages de ma jeunesse*, Copenhague, 1791, 2 vol. in-8°. C'est le recueil de ses poésies détachées. On y trouve les meilleures pièces que Baggesen ait composées dans le genre gracieux ; quelques-unes sont devenus populaires dans le Nord. Son ode *Halléluia* a été mise en musique par Krusc. 3° *Le Labyrinthe, ou Excursions d'un poète en Europe*, ibid., 1792-95 ; 4 vol. in-8°. 4° *Nouveaux mélanges de poésies*, ibid., 1807. 5° *Épîtres poétiques*, ibid., 1807, in-8°. Ce furent les premiers modèles de ce genre de poésie dans la littérature danoise. Ces ouvrages sont en danois. Les suivants ont été composés et publiés en allemand. 6° *Poésies*, Hambourg, 1805. Parmi les pièces de ce recueil on distingue *Rosette*, imitée en français par Vanderbourg ; *Ronde d'adieux*, qui eut une grande vogue ; *les Années de l'enfance* ; *Chanson pour le thé*. On y trouve aussi plusieurs pièces inspirées par les événements politiques. 7° *Parthénaïs, ou le Voyage aux Alpes*, idylle épique, Hambourg et Mayence, 1806, Amsterdam, 1807, Hambourg, 1811, Leipsick, 1812, dernière édition, 1819 ; traduite en français par M. Fauriel, Paris, 1810, in-12. Ce poème a été beaucoup vanté ; il y a des tableaux charmants de la Suisse, mais l'ensemble est sans vigueur, et ce n'est pas dans cet essai que Baggesen a révélé tout son génie. 8° *Haidelblumen*, Fleurs des bruyères, Amsterdam, 1808, 2 vol. ; recueil de nouvelles poésies, dont quelques-unes sont pâles comme les fleurs dont elles portent le titre. Un petit nombre de ces pièces respire une douce mélancolie. Dans l'*Almanach des amants*, 1810, se trouvent les poésies qu'il composa plus tard. 9° *Adam et Ève, poème épique et humoristique*, Leipsick, 1826, in-8°, publié après sa mort. C'est en partie un travestissement du poème de Milton, et en partie une lutte contre le poète anglais. Baggesen y passe du sérieux au plaisant, de l'épopée à la satire. Ces brusques transitions étaient dans son caractère. Aussi les critiques allemands ont-ils remarqué qu'aucun ouvrage poétique de Baggesen ne fait connaître son humeur bizarre comme celui-ci, qui du reste a scandalisé les âmes pieuses par le ton léger avec lequel il traite les traditions bibliques. Il a laissé en manuscrit un autre poème de ce genre, *Faust*, dans lequel, dit-on, les allusions satiriques sont encore plus nombreuses, et surtout plus personnelles. 10° *Briefwechsel*, correspondance avec Reinhold et Jacobi, publiée par ses deux fils, Leipsick, 1831, 2 vol. in-8°. C'est dans ces lettres, remplies d'esprit, de verve, de jugements piquants sur les événements et sur les personnes, que Baggesen a montré toute l'inégalité de son humeur. Wieland lui écrit : « Vous avez une imagination colossale ; vos lettres ressemblent à des explosions du Vésuve dans une sombre nuit d'été. » Il y en a qui sont écrites, en effet, avec une chaleur brûlante ; ses amitiés deviennent des adorations ; ses inquiétudes, ses chagrins sont peints

dans le ton sombre du désespoir, ou bien sa gaieté devient extravagante. Sous le rapport du genre épistolaire, ce recueil est unique, du moins dans la littérature allemande. Parmi les ouvrages moins importants de ce poète, nous citerons les pièces qu'il fit pour le théâtre, entre autres l'opéra d'*Obéron*, en danois, Copenhague, 1790, et la *Harpe enchantée*, opéra mis en musique par Kuhlman. Une notice de ses ouvrages a été insérée dans la *Décade philosophique*, numéro 33 (1804); on y a joint la traduction française de deux morceaux de ses poésies diverses : un *Hymne à Dieu*, et les *Jours de l'Enfance*. La *Gazette littéraire* de Danemark a donné, en 1826, une notice nécrologique sur lui. Il parut, peu de temps après sa mort, une dissertation médicale sur son autopsie : *In memoriam J.-J. Baggesen*, édit. D. Fricke, Hambourg, 1827, dans laquelle le docteur s'étonne d'avoir trouvé le cerveau du poète dans un état semblable à celui d'un aliéné : *Quis non similitudinem hujus cranii cum insani videt? Nonne hæc sunt abnormitates quæ in insanis reperiuntur?* D—G.

BAGGOWOTH, général russe, commandait une avant-garde à Preussich-Eylau, le 8 février 1807, et fut chargé de défendre le village de Serpallen, qui couvrait le front de l'armée russe. Dans la résistance qu'il opposa sur ce point aux efforts de l'armée française, il fit d'abord quelques centaines de prisonniers et s'empara de plusieurs aigles; mais enfin, ne pouvant plus résister au torrent des forces qui arrivaient sur lui de toutes parts, il prit le parti de mettre le feu au village, et rejoignit à travers mille périls le corps du général Kamenskoy, auquel il appartenait. Baggowoth, toujours placé aux postes les plus périlleux, ne se distingua pas moins aux batailles de Heilsberg et de Friedland. Il reparut ensuite dans la mémorable campagne de 1812, et, devenu lieutenant général, il commanda l'aile droite à la terrible bataille de Borodino. On sait que cette aile droite, appuyée à la Moskowa, occupait le point le plus redoutable de la position des Russes, et que Napoléon, qui l'avait ainsi jugé au premier coup d'œil, ne fit devant elle que de simples démonstrations. Baggowoth eut donc peu de peine à résister; mais lorsque l'aigle gauche et le centre furent obligés de céder à l'impétuosité française, il se hâta de marcher à leur secours, et sa présence contribua beaucoup à rétablir les affaires sur ce point. Selon sa coutume, il forma ensuite l'arrière-garde dans la retraite, et soutint avec beaucoup de fermeté les efforts des Français. Sa division ayant été chargée de la principale attaque contre le corps de Murat à la bataille de Tarantino, il y fut tué d'un boulet de canon, le 7 octobre 1812, dès le commencement du combat. M—Dj.

BAGIEU (JACQUES), chirurgien distingué du siècle dernier, membre de l'académie de chirurgie, s'est fait connaître par d'intéressantes et utiles recherches sur les amputations, et par le soin qu'il a mis à restreindre le nombre des circonstances dans lesquelles on doit recourir à ces graves opérations. On a de lui aussi des observations curieuses sur les

corps étrangers extraits des diverses parties du corps dans lesquels ils avaient été introduits. Ses écrits, pour la plupart critiques, ont pour titre : 1^o *Lettre au sujet de quelques remarques insérées dans l'édition de Dionis par Lafaye*, Paris, 1750, in-12; 2^o *Deux Lettres, l'une sur plusieurs chapitres du Traité de la gangrène de Quesnay, l'autre sur le Traité des plaies d'armes à feu de Desponts*, Paris, 1750, in-12; 3^o *Nouvelle Lettre sur plusieurs chapitres du Traité de la gangrène*, Paris, 1751, in-12; 4^o *Examen de plusieurs parties de la chirurgie, d'après les faits qui peuvent y avoir rapport*, Paris, t. 1^{er}, 1756; t. 2, 1757, in-12. On trouve aussi de Bagieu, parmi les *Mémoires de l'académie de chirurgie* (t. 2, p. 274), un travail fort remarquable sur la question de savoir s'il est plus avantageux d'attendre que la nature sépare la portion devenue saillante de l'os, ou de la séparer par une seconde amputation. L'auteur, s'appuyant de l'autorité du célèbre Louis, veut qu'on ne diffère point, en pareil cas, d'opérer une seconde fois, et cette opinion a été renouvelée, il y a une vingtaine d'années, dans une thèse soutenue devant la faculté de Paris. J—D—N.

BAGLIONE (CÉSAR), peintre, naquit à Bologne, au commencement du 16^e siècle, et mourut vers 1590. Il fut compétiteur de Crémonini, qui s'était fait une réputation par ses décorations de théâtre et ses ornements de plafond. Baglione entendait mieux le paysage que Crémonini, et avait un pinceau plus hardi et plus prompt, et des idées plus étendues et plus variées. César travailla beaucoup à Parme. On remarque les peintures qu'il laissa dans le palais ducal; elles sont toutes en rapport avec le lieu qu'il devait orner de fresques. Dans un *Gardemanger*, il a peint toutes sortes de comestibles, et des hommes qui les préparent pour un repas; dans un *Four*, tous les ustensiles de la boulangerie; au-dessus d'un *Lavoir*, des blanchisseuses de tout âge, troublées par mille accidents singuliers. Baglione aurait dû ne pas abandonner ce genre, dans lequel il était supérieur; mais il voulut se livrer à l'étude des ornements en grand et des arabesques, qu'il ne savait ni bien concevoir, ni bien exécuter. Ses essais en ce genre lui attirèrent beaucoup de sarcasmes de la part des Carrache, qui florissaient dans le même temps. Cet artiste fut le maître de Lionello Spada, de Dentone et de Pisanelli. Spada est celui de ses élèves qui s'est acquis le plus de gloire. A—D.

BAGLIONE (GIO), peintre et écrivain, naquit vers 1575, à Rome, d'une famille originaire de Pérouse. Ayant montré, dès son enfance, le désir de suivre la carrière des arts, ses parents le mirent, à onze ans, chez François Morelli, Florentin, peintre assez médiocre; aussi le jeune Baglione y resta-t-il peu de temps, et ne dut ses progrès qu'à l'étude des grands maîtres. Il parvint ainsi de lui-même à s'élever au rang des meilleurs peintres de cette époque. Admis, à l'âge de quinze ans, à travailler pour les décors de la bibliothèque du Vatican, le pape Sixte-Quint remarqua ses essais, et lui confia plusieurs grands ouvrages. Son ardeur pour le travail ayant altéré sa santé, Baglione, pour se rétablir, fit

le voyage de Naples, et ne revint à Rome que lors de l'avènement de Clément VIII. En 1600, il exécuta, à l'occasion du grand jubilé, un tableau dans la basilique de St-Jean de Latran. Il travailla pour plusieurs autres papes, pour le duc de Mantoue, et d'autres personnes de distinction. On voit de ses ouvrages à Pérouse, à Lorette et dans la chapelle Paolina, à Ste-Marie-Majeure. Il opérait ordinairement à fresque, et il y a peu de tableaux de chevalet de sa main; il imita particulièrement le Cigoli, et fut presque aussi bon coloriste que lui, quoiqu'il lui soit inférieur dans les autres parties. Baglione fut nommé plusieurs fois président (*principe*) de l'académie de St-Lue, et occupa d'autres places honorables. Il travaillait encore avec ardeur en 1642, et l'on ne connaît point l'époque précise de sa mort. Baglione est moins connu comme artiste, que par ses notices sur la vie des peintres de son temps : *Vite de pittori, scultori, architetti dal pontificato di Gregorio XIII, infino a tutto quello di Urbano VIII*, imprimée à Rome en 1640; la seconde édition est de Naples, 1735. Cet ouvrage est écrit sans prétention, sans esprit de parti; l'auteur s'attache plus à louer les bonnes choses qu'à critiquer les mauvaises. « Quand je lis « ce livre, dit le savant Lanzi, il me semble entendre parler un vieillard respectable, qui insiste plus « sur les principes de morale que sur ceux de l'art. » Cet ouvrage est divisé en 5 dialogues, qui sont des modèles de simplicité, mais un peu monotones. On y trouve des notices exactes sur quatre-vingt-un artistes.

C—N.

BAGLIONI (JEAN-PAUL), tyran de Pérouse, né d'une famille illustre de cette ville, et qui avait été longtemps à la tête du parti gibelin et de la noblesse, fit d'abord le métier de condottiere, et vers la fin du 15^e siècle, parvint à gouverner sa patrie en souverain. Il était allié de Pandolfe Petrucci, qui occupait le même rang à Sienne; de Vitellozzo Vitelli, seigneur de Citta di Castello, et des Médicis, alors émigrés de Florence. Engagé par César Borgia, en 1502, à attaquer le territoire florentin, il fut trahi par lui l'année suivante; et tandis que ses alliés furent massacrés à Sinigaglia, il fut contraint d'abandonner sa patrie à son ennemi. Peu de temps après, il est vrai, la mort d'Alexandre VI et la ruine de Borgia encouragèrent Baglioni à rentrer à Pérouse; mais il en fut chassé de nouveau en 1506, par Jules II, qui avait entrepris de reconquérir tous les États du saint-siège. Baglioni, émigré, recommença le métier de condottiere. Il servit avec distinction les Vénitiens contre la ligue de Cambray, et il fit preuve, dans une situation toujours éritique, de talents, de sang-froid et de courage. Engagé, malgré lui, par l'Alviano, dans la bataille de Vicence, le 7 octobre 1515, il fut fait prisonnier par les Espagnols. Lorsque Baglioni recouvra sa liberté, il revint à Pérouse; et à l'aide des troupes qui s'étaient attachées à sa personne, il s'empara de nouveau de la souveraineté. On prétend qu'il exerça de la manière la plus tyrannique. Le pape Léon X résolut de mettre un terme à ses vexations. Il appela, en 1520, Baglioni à Rome, comme pour le consulter

sur les affaires de l'État; il lui envoya en même temps un sauf-conduit, et lui donna les assurances les plus positives de son amitié et de sa protection; mais dès que Baglioni fut arrivé à Rome, Léon X le fit mettre à la torture; il lui arracha ainsi la confession de tous ses crimes, et lui fit trancher la tête. Son fils Astorre, dont l'article suit, s'enfuit à Venise.

S—S—I.

BAGLIONI (ASTORRE), fils du précédent, était encore enfant, lorsque sa mère se réfugia avec lui, en 1520, dans les États Vénitiens. Il consacra ses services à la république qui lui avait donné un asile, et il ne quitta point ses drapeaux pour retourner dans sa patrie, lorsque, par deux fois, son cousin Rodolphe Baglioni recouvra la souveraineté de Pérouse, en 1554 et 1540. Astorre mérita la confiance des Vénitiens, pendant une longue carrière militaire qu'il termina en 1574. Il commandait Famagouste, dans l'île de Chypre, lorsque cette ville fut attaquée, en 1570, par le pacha Mustapha, qui avait envahi ce royaume avec une armée innombrable. Nicosie, capitale de l'île, et Célines, furent prises par les barbares; Famagouste seule résista pendant toute une année à leurs efforts. Baglioni attendait sa délivrance d'une flotte, armée pour le secourir par tous les princes d'Italie; mais les plus vaines disputes de préséance empêchèrent cette flotte d'agir, et Baglioni, n'ayant plus que sept barils de poudre, fut réduit à capituler, le 15 août 1571. Mustapha promit de laisser aux Chypriotes une pleine liberté de conscience, et de donner à la garnison et à ses chefs les moyens de retourner à Venise; mais lorsqu'il fut maître de la place, et que Baglioni et Bragadino, qui lui était adjoint, eurent été conduits en sa présence, comme pour une audience de congé, il les fit tout à coup saisir par ses gardes; Baglioni eut la tête tranchée avec tous les officiers de sa garnison; Bragadino fut écorché vif, et sa peau fut portée en triomphe dans les villes de l'Asie Mineure; enfin les habitants de Famagouste furent abandonnés à la fureur des soldats. Baglioni réunissait à la bravoure et aux talents militaires le goût et la culture des lettres. Ce fut, au jugement de Crescimbeni et du Quadrio, l'un des poètes les plus élégants de son temps; il ne s'est pourtant conservé de lui que deux sonnets, imprimés en 1720, in-8°, avec ceux du Coppetta et d'autres poètes de Pérouse.

S—S—I.

BAGLIONI (THOMAS), imprimeur vénitien, se fit une certaine réputation dans son art, vers le commencement du 17^e siècle. Un ouvrage assez rare sorti de ses presses est l'*Histoire des guerres de Flandre, depuis 1559 jusqu'en 1609*, par Fr. Lanario d'Aragon, Venise, 1616, in-4°, en italien; réimpression de l'édition d'Anvers, 1615, in-4°. La traduction espagnole est de Madrid, 1625, in-4°. Thomas Baglioni a imprimé un grand nombre de livres; son commerce était considérable. Nous ignorons l'époque de sa mort.

P—T.

BAGLIONI (GEORGE), célèbre médecin et professeur de la Sapience à Rome, membre de la société royale de Londres, et de celle des Curieux de la na-

ture, naquit en 1668, à Raguse, selon Haller, et à Lecca, dans le royaume de Naples, selon Commène. Quoique enlevé jeune à la médecine, qu'il cultivait par goût, il contribua beaucoup à ramener cette science dans la route sûre et féconde de l'observation qu'avaient tracée les Grecs, mais dont s'étaient successivement écartés les Arabes, les auteurs du moyen âge, et enfin, dans les premiers temps de la renaissance des lettres en Europe, les médecins fauteurs du galénisme et de l'alchimie. En effet, les doctrines chimiques de Paracelse et de van Helmont dominaient alors dans les écoles. Baglivi reconnut bientôt que les faits dont s'occupe la médecine appartiennent à un autre corps de système que ceux de la chimie, et sentit que, pour éviter de faire à ces faits toute application dogmatique fautive, il fallait commencer par leur scrupuleuse observation. C'est ainsi qu'il ordonna son plan d'étude à l'université de Naples, puis à celle de Padoue, où il fut reçu docteur; et que, pour le compléter, il voyagea dans toute l'Italie, visitant les hôpitaux, et recherchant surtout, parmi les livres offerts à son érudition, ceux qui peignent et décrivent les phénomènes, au lieu de les expliquer. Lorsqu'il fut arrivé à Rome, le pape Clément XI, instruit de son mérite, le nomma, malgré son jeune âge, professeur de chirurgie et d'anatomie dans le collège de la Sapience; et ce fut alors que Baglivi professa la plus haute estime pour Hippocrate, dont la voix, disait-il, était moins celle d'un homme que celle de la nature. Cherchant à arracher la médecine aux hypothèses qui s'y introduisaient, et à substituer à la méthode systématique des écoles de son temps, celle d'observation, dont le médecin grec lui présentait à la fois le précepte et l'exemple, on ne pourrait peut-être mieux indiquer aujourd'hui, que ne le fit alors Baglivi, les causes qui avaient suspendu, et même fait rétrograder la marche de la médecine, et dont il trouvait les principales dans le mépris mal entendu ou la négligence des écrits des anciens, un faux genre d'analogie et des comparaisons incomplètes, la manie de créer des hypothèses, l'interruption de la description des maladies en langage aphoristique, etc. Pendant que Stahl, en Allemagne, affranchissait la médecine du joug de la chimie, et renouvelait pour la médecine, à la faveur de son expression amphibologique, *anima*, la philosophie d'une force de vie inventée par Hippocrate, Baglivi, en Italie, tendait au même but, et suivait, au moins en partie, l'impulsion du médecin allemand. Il est vrai qu'il eut la faiblesse de dissimuler cette heureuse direction, et qu'il voulut faire regarder ce nouveau système comme étant en entier son ouvrage; l'opinion publique le lui reprocha dans le temps. Il est de fait encore que, soit qu'il n'ait entrevu qu'en partie la doctrine de Stahl, soit qu'il l'ait forcée en quelques points, il ne la professa guère dans toute sa pureté que sous le rapport pratique, et s'en éloigna souvent dans le dogme. On lui reprocha aussi divers plagiat, sur des points de physiologie, à l'égard de Valsalva, Pacchioni et Malpighi, dont il avait suivi les leçons; mais néanmoins Baglivi jouit avec rai-

son, dans son siècle, d'une réputation brillante, et doit encore la conserver dans le nôtre. Les idées chimiques avaient fait accorder aux parties fluides du corps humain une grande prépondérance, et une même action exclusive dans les phénomènes de la santé et de la maladie; Baglivi, dans un excellent *Essai sur la fibre motrice*, montra que le rôle principal appartenait aux parties solides, comme plus particulièrement pénétrées des forces de la vie. Il peut ainsi être considéré comme le chef des solidistes modernes. Ce fut ici qu'il méconnut les principes de Stahl, en exagérant cette influence. Pour expliquer le mouvement alternatif d'élévation et d'abaissement qu'offre le cerveau, et qui résulte du choc mécanique qu'impriment à ce viscère les artères réunies à sa base, il accorde gratuitement la force contractive à la membrane fibreuse qui enveloppe cet organe, quoique partout adhérente au crâne; il fit de cette membrane une sorte de muscle antagoniste du cœur, et la regarda comme un centre duquel se propageaient toutes les oscillations de fibres, et où venait se confondre un double mouvement qu'il supposait avoir lieu, d'une part, de la tête aux diverses parties du corps, et d'autre part, des diverses parties du corps à la tête. Il voulut aussi faire revivre la secte de Thémison et des méthodistes, en réduisant les maladies en trois classes, celles où les solides ont trop de force, celles où ils n'en ont pas assez, et celles où il y a un état mixte. On déplore la faiblesse de l'esprit de l'homme, en voyant ainsi Baglivi lui-même sacrifier à l'hypothèse, et sortir de la route, à la fois expérimentale et dogmatique, dont il avait si bien circonscrit les limites. Il est probable que, sans sa mort prématurée, il eût fait disparaître ces légères taches de ses écrits. Il mourut à 58 ans, à Rome, en 1706, épuisé par les nombreux travaux théoriques et pratiques auxquels il se livrait. Ses ouvrages ont été recueillis en un seul volume, sous le titre de *Opera omnia medico-practica et anatomica*, in-4°, Lyon, 1704, 1710, 1715, 1745; Paris, 1711; Anvers, 1715; Bâle, 1737; Venise, 1754, etc. Pinel en a donné une nouvelle édition, avec des corrections, des notes et une préface, en 1788, 2 vol. in-8°. C. et A—N.

BAGNOLI (JULES-CÉSAR), poète italien, né à Bagnacavallo, dans le Ferrarais, florissait à Rome vers la fin du 15^e siècle. L'Eritreo l'a placé dans sa *Pinacotheca imag. illustr. viror.*, p. 79, et nous apprend qu'il était secrétaire de Michel Peretti, neveu du pape Sixte-Quint, et prince de Venafre, et qu'après avoir été employé par ce prince dans plusieurs affaires importantes, et en avoir reçu des récompenses et des bienfaits, il mourut dans un âge très-avancé. Le même auteur ajoute qu'il était très-versé dans la littérature ancienne, qu'il avait étudié à fond Platon et Aristote, et qu'il parlait avec beaucoup de solidité, principalement de ce qui, dans les œuvres de ce dernier philosophe, regarde la morale, la république, la rhétorique et la poétique; qu'enfin il cultiva aussi la poésie italienne, et qu'outre plusieurs compositions très-soignées, il avait écrit une tragédie intitulée *les Aragonais*, et une autre le *Juge-*

ment de Paris. La première a été imprimée à Trapani, 1682, in-4°. La versification ne manque pas d'élégance, mais le travail s'y fait trop sentir. On a aussi imprimé de lui, à Rome, dans le même format, une ode ou *canzone*, adressée à Grégoire XV. Ce pape n'ayant été élu qu'en 1621, on s'est trompé, en faisant mourir Bagnoli en 1600, dans un dictionnaire italien, copié sans examen par un dictionnaire français. G—é.

BAGNOLO (JEAN-FRANÇOIS-JOSEPH, comte), docteur en droit et mathématicien, né à Turin, en 1709, a laissé des dissertations *sulla Gente Curzia e dell' Età di Q. Curzio l'istorico*, Bologne, 1741, in-8°; sur l'*Ortatore*, emploi de la marine; une lettre *sull' Aurora boreale*. Son principal ouvrage, qui est très-estimé en Italie, est l'explication des *Tables de Gubbio*, Venise, 1748. Dans la première partie de ses recherches, il donne le système général qu'il a suivi pour l'interprétation de ces tables; il expose ensuite comment elles ont été retrouvées, et il juge les auteurs qui ont traité de ces matières; il démontre en quelle langue elles ont été écrites, s'étendant particulièrement sur tout ce qui concerne ces manuments de la théologie païenne dont il dévoile les principes. La première partie de l'ouvrage est terminée par une version littérale de trois de ces tables, qui contiennent l'iconologie des anciens éclaircie par des notes savantes. Le comte Bagnolo a écrit sur la langue italienne; il a fourni plusieurs mots nouveaux au vocabulaire imprimé à Venise en 1745. On trouve aussi de lui, dans la collection *Calogerana*, un traité sur le carré des nombres. Ce savant est mort vers 1760. A—D.

BAGOAS, quoique Égyptien et eunuque, avait de la bravoure et des talents militaires. De concert avec Mentor de Rhodes, il contribua à soumettre l'Égypte à Artaxercès Ochus; mais ce prince s'étant conduit avec la plus grande irrévérence envers les temples et les principaux objets du culte des Égyptiens, Bagoas, qui était fort attaché à sa religion, l'empoisonna (*roy. ARTAXERCÈS OCHUS*), et mit sur le trône Arsès, le plus jeune de ses fils, qu'il ne tarda pas aussi à faire périr. Il appela alors à la couronne Darius Codoman, qu'il voulut aussi empoisonner peu de temps après; mais Darius s'en étant aperçu, le força à boire lui-même le poison qu'il avait préparé, vers l'an 537 avant J.-C. On le croit le même que Bagosès, qui, sous le règne d'Artaxercès Ochus, entra lui-même dans le temple pour venger Jésus, frère de Jean, que ce dernier avait tué dans l'enceinte sacrée comme son concurrent au souverain pontificat, qui imposa aux Juifs un tribut de trente drachmes pour chaque agneau offert en sacrifice, et les persécuta durant sept ans. — Bagoas n'est pas un nom propre; ce mot signifiait eunuque en babylonien. Alexandre le Grand eut aussi un favori du même nom. C—R.

BAGOLINO (SÉBASTIEN), peintre et poète, fils du peintre Léonard Bagolino, de Vérone, naquit à Alcamo en Sicile, le 19 janvier 1560. Il était aussi très-bon musicien. Il fit ses études à Naples, où il se fit souvent admirer en récitant ses vers, et en parlant en public avec éloquence et une facilité singu-

lière dans les trois langues, latine, espagnole et italienne. Il fut quelque temps attaché à François de Moncade, qui voulut prendre de lui des leçons de poésie et de peinture. Après la mort de Moncade, en 1597, Bagolino fut appelé par Orosco, évêque de Girgenti, pour traduire en latin ses *Emblèmes espagnols*; ce qu'il fit avec beaucoup de talent. Il ouvrit enfin une école dans sa patrie, et il se délassait de ses occupations en composant, en italien, en espagnol, et dans sa langue maternelle (le sicilien) des épigrammes, des élégies et d'autres pièces de vers, qui lui firent une grande réputation. Il mourut à Alcamo, sa patrie, le 27 juillet 1604, n'étant âgé que de 44 ans. Les *Emblèmes* d'Orosco, traduits par lui, forment deux recueils : 1° *Emblematum moralium D. Jo. Horoseii Covaruvias et Leyva episcopi Agrigentini libri 3, ex hispana lingua latino carmine redditi a Seb. Bagolino, Agrigenti, 1601, in-8°*. 2° *Ad SS. dom. Clementem VIII, pontif. max., sacra Symbola ejusdem Horoseii latinitate donata, etc., ibid., 1601, in-8°*. On a de lui un recueil de poésies, *Carmina*, Palerme, in-8°. Le commencement et la fin manquent à ce recueil, la mort de l'auteur en ayant interrompu l'édition. Quelques-unes de ces poésies ont été réimprimées dans un volume intitulé : *Selecta Epigrammata*, Palerme, 1656, in-12; mais ce n'est qu'une petite partie de ce qu'il en avait écrit; il atteste lui-même qu'il avait fait sept cents épigrammes et cent élégies. Mongitore, dans sa *Bibliotheca Sicula*, parle de plusieurs autres ouvrages que Bagolino laissa en manuscrits et qui sont restés inédits. G—é.

BAGOT (JEAN), jésuite, né à Rennes, en 1580, fut successivement professeur de philosophie dans divers collèges de France, censeur des livres et théologien de son général à Rome, et mourut recteur de la maison professe de Paris, le 22 août 1664. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Apologeticus fidei*, Paris, 1645, 2 vol. in-fol., production savante, mais diffuse. 2° *Defensio juris episcopalis*, Paris, 1655, in-8°; Rome, 1659, in-8°; traduit en français, 1655, in-8°. Ce livre fut déferé, par les curés de Paris, à l'assemblée du clergé de 1655, à cause de quelques propositions ultramontaines sur la hiérarchie et sur l'administration du sacrement de pénitence. L'auteur donna des explications qui parurent insuffisantes. L'assemblée dressa, en conséquence, des articles contre les propositions répréhensibles; « mais « la publication en fut arrêtée, dit Bossuet, par des « intrigues de cour. » Le nonce fit agir le cardinal Mazarin, parce qu'on disait, dans un de ces articles, que les évêques tenaient leur juridiction immédiatement de Jésus-Christ, ce qui n'empêcha pas l'assemblée d'écrire là-dessus une lettre circulaire à tous les évêques du royaume, pour leur déclarer qu'elle avait supprimé le livre, comme contenant des propositions contraires à la hiérarchie, à l'autorité épiscopale, à la discipline ecclésiastique, et capables de troubler le repos de l'Église. Le P. Bagot a composé divers autres écrits dans les disputes que sa société eut avec les théologiens de Port-Royal. Il avait dit-on, formé dans Paris une association de

jeunes clercs et de prêtres, qui fut le germe du séminaire des Missions-Étrangères. T—D.

BAGRATION (le prince **PIERRE**), l'un des généraux russes les plus distingués qui aient combattu les Français dans les dernières guerres, descendait des princes de Géorgie (1). Né en 1765, il entra au service de Russie comme simple sergent, le 21 février 1782, lorsque sa patrie fut définitivement soumise par les armes de Catherine II, et, dès l'année suivante, il commença à faire la guerre contre quelques peuplades du Caucase et du Cuban, qui furent bientôt obligées de se soumettre à la puissance russe. Devenu colonel en 1788, Bagration se trouvait à l'assaut d'Otchaskow, et il eut part aux événements les plus importants de cette guerre. Il passa à l'armée de Pologne en 1794, se signala dans beaucoup de rencontres par sa bravoure et son activité, notamment le 24 octobre à l'assaut de Prague, où il défit un corps de cavalerie ennemie, et le poursuivit jusqu'à la Vistule. Distingué dès lors par Souvarow, qui le nommait son *bras droit*, il l'accompagna dans son expédition d'Italie en 1799. Le 10 avril, Bagration se rendit maître de Brescia, où il s'empara de quarante canons et fit prisonniers 4,800 hommes. Cinq jours après, il obtint encore un succès important contre le général Serrurier, et fut blessé d'une balle au pied droit. Le lendemain, dans la plaine de Marengo, il obligea Moreau à se retirer devant lui. Commandant l'avant-garde des Austro-Russes à la bataille de la Trébia, il y obtint également des succès, mais plus chèrement achetés. Il déploya encore beaucoup de valeur et d'activité dans l'État de Gênes, puis en Suisse, où il ne put cependant empêcher les revers et la retraite du général Korschakow. Blessé d'un coup de mitraille au combat de Nafalse, il retourna bientôt en Russie, et partagea la disgrâce de son ami Souvarow dont il devait partager le triomphe à la romaine, imaginé par Paul 1^{er}, mais que ce capri-

(1) La famille Bagration, ou des Pagratides, a donné à la Géorgie et à l'Arménie une longue suite de rois. (Voy. DAVID; DÉMÉTRIUS; GEORGE; ASCNON.) Les historiens de Géorgie font remonter la fondation de ce royaume au temps de la conquête de la Perse par Alexandre, et ils divisent les souverains qui ont gouverné cet État en quatre dynasties, dont les Pagratides forment la dernière; mais ils sont loin de s'accorder sur l'origine de cette dynastie. Les récits qu'ils en ont faits, dictés par la flatterie, paraissent n'avoir d'autre but que celui de donner le relief d'une descendance illustre à la maison qui dominait de leur temps leur patrie. Nous nous contenterons de rapporter en peu de mots ce qui doit être considéré comme le moins invraisemblable. Les annales de Géorgie fixent l'origine de la dynastie des Pagratides à l'an 614 de notre ère; elles lui donnent pour souche un juif nommé Pancratius ou Bagrat, qui avait été acheté comme esclave par une princesse géorgienne nommée Rachel. Cette princesse fit de Bagrat son amant, puis son époux; elle était héritière du trône, et Bagrat, pour justifier sa soudaine élévation, prétendit descendre de David par Cléophas, oncle de Jésus-Christ. (Voy. le *Tableau historique de la Géorgie*, par l'archimandrite Eugenius (en russe), et Muller, *Sammlung Russischer Geschichte* t. 7, p. 54 et suiv.) Constantin Porphyrogénète (*de admin. Imper.*, c. 45) place l'élévation de ce juif vers la fin du 5^e siècle de notre ère (490-500); mais cette dernière date serait encore trop récente, s'il était vrai que Moïse de Kihrem, dans son *Histoire de l'Arménie*, eût fait mention de Bagrat. Quoi qu'il en soit, l'existence et la fortune extraordinaire de ce personnage nous paraissent un fait historique incontestable; et l'époque précise de son existence semble devoir être cherchée entre le commencement du 5^e et la fin du 6^e siècle de notre ère.

cieux monarque changea subitement en d'injustes persécutions. L'un des plus grands torts du généralissime, auprès du czar, était d'avoir pris constamment pour général de jour le prince Bagration, tandis qu'un règlement impérial lui prescrivait de donner cet emploi à tous les généraux tour à tour. A l'avènement d'Alexandre, Bagration recouvra toute la faveur, tous les avantages dont il avait joui longtemps, et il fut chargé en 1805 de commander l'avant-garde de l'armée qui était envoyée au secours des Autrichiens, sous les ordres de Koutousof; mais les revers que ceux-ci éprouvèrent en Souabe compromirent gravement l'armée russe, surtout l'avant-garde de Bagration, qui, dans sa retraite sur la Moravie, se trouva dépassée de plusieurs jours par le corps de Murat, lorsque ce général eut traversé le Danube. Les Russes cependant réussirent à gagner quelques heures qui assurèrent la retraite de l'armée principale; mais pour l'arrière-garde que conduisait Bagration, tout espoir semblait perdu. Atteint, près d'Hollabrun, par le corps de Murat et celui de Soult, entouré et coupé sur tous les points, il résolut de s'ouvrir un passage à tout prix, mit le feu au village pour couvrir ses flancs, et refusa bravement de capituler devant une armée trois fois plus nombreuse que sa division. On se battit corps à corps pendant plusieurs heures à la lueur de l'incendie, et le carnage fut affreux. Après avoir perdu la moitié de sa troupe, le général russe met le reste en colonne, et marchant à ceux qui lui barraient le chemin, il leur fait crier: *Nous sommes Français; ne tirez pas sur les vôtres*; il passe avec ce stratagème et va rejoindre à Wischau le général en chef qui le croyait sacrifié pour le salut de son armée. « Cette affaire, dit l'historien Dmhas, fit beaucoup d'honneur à Bagration. « Il se dévoua pour le salut des siens, garda sa position, soutint en plaine, avec 6 à 7,000 hommes, l'effort de 25,000; et, cédant enfin au champ de bataille glorieusement défendu pendant six heures, « il se retira et rejoignit l'armée avec le reste de ses « braves soldats : 5,000 étaient tombés en combat — tant ou avaient été faits prisonniers... » Pour récompense de ce beau fait d'armes, il fut nommé lieutenant général, et il alla combattre en cette qualité à Austerlitz, où il se distingua encore en commandant l'arrière-garde dans la retraite. Lorsque la guerre recommença, après la défaite des Prussiens en 1806, Bagration eut de nouveau dans l'armée russe le poste le plus périlleux, et il ne déploya pas moins de courage aux sanglantes batailles d'Eylau, d'Heilsberg et de Friedland. Ce fut lui qui, couvrant la retraite de l'armée russe, le 20 juin 1807, entra en pourparler avec Murat pour une suspension d'armes que la paix de Tilsitt suivit bientôt. Mais, destiné à ne prendre aucun repos tant que l'on combattait encore de quelque côté, l'infatigable Moscovite fut presque aussitôt envoyé contre les Suédois. Le 9 février 1808, il entra dans la Finlande, occupa tout le pays sur le golfe Bothnique, chassa le général Doebeln des îles d'Aland, battit encore Klingsporre, Lowenhiem, les poursuivit jusqu'à Kirka-Outsebo, et fit son entrée dans Abo le 10 mars de cette an-

née. Tous ces exploits lui avaient fait une grande réputation. Il en fut récompensé par le don d'une belle terre de 5,000 roubles de revenu, et peu de temps après il fut mis à la tête de l'armée de Moldavie, dans le mois d'août 1809, après la mort du prince Prosorowski. Il y obtint d'abord quelques succès, et s'empara de la forteresse d'Hirsova; mais il éprouva bientôt un échec à Tartaritz, près de Silistria. Selon leur usage, les historiens russes ont à peine fait mention de ce revers; mais il paraît qu'il fut considérable, et que tout le tort en fut attribué à Bagration, puisqu'on le remplaça aussitôt par Kamenskoi. Cependant deux ans s'étaient à peine écoulés lorsque l'empereur Alexandre, au moment de l'invasion des Français, lui confia de nouveau un des postes les plus importants: ce fut le commandement de la seconde armée de l'Est, ou plutôt de l'aile gauche de la ligne immense qui se prolongeait des rives de la Baltique jusqu'à la Gallicie. Cette ligne était sans doute trop étendue, et Napoléon eut dès le commencement la pensée de la rompre pour combattre séparément tous les corps qui la composaient. S'il ne réussit point dans ce projet, c'est moins à l'incapacité de son frère Jérôme et à une faute de Davoust qu'on doit l'attribuer, qu'à la valeur et à l'habileté de Bagration. Mais ce n'est pas ainsi que Napoléon expliquait cette affaire: comme l'a dit M. de Ségur, il a mieux aimé censurer les siens que de louer un général ennemi. (*Voy. DAVOUST.*) Ce qu'il y a de sûr cependant, c'est que Bagration, après des marches et contre-marches aussi pénibles que périlleuses, au milieu de trois armées ennemies, dont chacune était plus forte que la sienne; après leur avoir tenu tête dans plusieurs occasions; après avoir exterminé un corps de 6,000 Polonais qui le pressait de trop près, alla se réunir à la grande armée de Barclay de Tolly, derrière le Dniéper, lorsque tout le monde le croyait perdu sans ressources; et qu'il arriva précisément au moment où allait se livrer la bataille de Smolensk, à laquelle il prit une part très-honorable. Il combattit encore à Valantino, et surtout à la terrible bataille de Borodino (la Moskova), où, chargé de défendre l'aile gauche qui était le côté le plus faible de la position, il soutint longtemps seul les plus grands efforts de l'ennemi, et fut blessé mortellement à la fin de la journée, lorsqu'à la tête d'une masse d'infanterie, il lui donnait l'exemple du courage et la pressait de faire un dernier effort. On raconte que les traits de bravoure, quels qu'en fussent les auteurs, excitaient en lui une si vive admiration, qu'après avoir été atteint de cette cruelle blessure, il était assis au milieu du champ de bataille, sur la berge d'un retranchement que les Français vinrent attaquer avec une admirable valeur; à la vue de cet exploit, Bagration s'écria à plusieurs reprises: *Bravo, Français, bravo!* Après la bataille, il fut transporté à Moscou, d'où son ami Rostopchin se hâta de le faire partir lorsque les Français s'en approchèrent. Il mourut à Sima, le 24 septembre 1812. Si le prince Bagration n'est pas un des généraux les plus habiles qu'ait eus la Russie, il en est au moins un des plus braves, des plus ac-

tifs et des plus expérimentés. Pendant plus de trente ans il fut à peine quelques mois sans faire la guerre, et on le vit toujours au poste le plus périlleux. Son courage et sa présence d'esprit ne se démentirent jamais. Sa retraite de Moravie en 1805 et celle de Wollin en 1812 suffiraient pour illustrer une des plus belles carrières militaires.

M—D J.

BAGSHAW (CHRISTOPHE), né dans la province de Derby, fit ses études à l'université d'Oxford, et fut, en 1579, principal du collège de Gloucester-Hall. En 1582, il quitta ses bénéfices et ses places pour se faire catholique. Étant passé sur le continent, il fit un court séjour en France, se rendit à Rome, où il étudia la théologie dans le collège anglais, prit le bonnet de docteur dans une université d'Italie, et revint en Angleterre, en qualité de missionnaire. Il fut arrêté et enfermé au château de Wishich, avec plusieurs autres qui y étaient détenus pour la même cause. On lui rendit bientôt la liberté, et il fut chargé par le clergé d'aller suivre à Rome l'affaire de l'établissement d'un archiprêtre, qui divisait toute l'Eglise catholique d'Angleterre. (*Voy. BLACKWELL.*) Il se retira quelque temps après à Paris, où il passa le reste de ses jours, et mourut vers 1626. Bagshaw savait parfaitement le grec, et était habile controversiste. Dans la dispute entre les réguliers et les séculiers, au sujet de l'archiprêtre, il prit parti pour les derniers, comme on peut en juger par les ouvrages suivants: 1° *Relatio compendiosa turbarum quas jesuitæ angli, una cum G. Black, wello archipresbytero, etc., conceivere*, Rouen, 1601, in-4°, sous le nom de Jean Mush; 2° *Véritable relation de la faction qui a commencé à Wishich, par le P. Edmond, jésuite, en 1593, etc.*, Rome, 1601; 3° *Réponse à certains points d'un libelle appelé une apologie de la subordination en Angleterre*, Paris, 1605, in-8°. Ces écrits servent à faire connaître l'histoire de l'Eglise catholique d'Angleterre, sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques 1^{er}.

T—D.

BAHA-EDDAULAH. Voyez BOHA-EDDAULAH.

BAHNSEN (BENOÎT), né à Eyderstedt, dans le Holstein, vers le milieu du 17^e siècle, exerça à Amsterdam l'état d'arithméticien. Quoiqu'il n'eût fait lui-même aucune étude, sa passion pour la théologie l'engagea à se composer une bibliothèque formée d'un ramas de livres ascétiques, la plupart rongés par les vers, qui se vendirent à l'encan en 1670, c'est-à-dire un an après sa mort. Il publia différents ouvrages de théologie mystique, composés par d'autres que par lui, tels que l'*Anti-Christianisme*, qu'il donna néanmoins comme de lui, en omettant le nom du véritable auteur, Joachim Betkuis; le *Traité mystique des trois siècles et de leur grand mystère*, de Jules Superberus; l'*Avant-Coureur de la grande conjonction de 1665*, de Godefroi Furchtenichts; les *Révélations divines communiquées à Christophe Cottern, depuis l'année 1616 jusqu'à l'année 1624*. Au reste Bahnsen n'a rien écrit lui-même, pas même les préfaces qu'il a mises à la tête des ouvrages qu'il a publiés.

G—T.

BAHRAM. Voyez BEHRAM.

BAHRDT (CHARLES-FRÉDÉRIC), né à Bischoffs-

Werda en Misnie, le 15 août 1741, a été un des théologiens les plus remarquables des temps modernes, tant par son caractère et ses opinions que par les circonstances de sa vie. Fils d'un ecclésiastique estimable, il reçut sa première éducation dans la maison de son père. On l'envoya de là étudier à Leipsick. Doué d'une rare facilité, et ébloui par quelques succès de collège, Bahrdt porta dans tout le cours de ses études un esprit d'inquiétude et de précipitation qui influa d'une manière fâcheuse sur le reste de sa carrière littéraire. Il obtint en 1762 une place de catéchiste à Leipsick, et fut nommé, quelques années après, substitut de son père et professeur extraordinaire de philologie biblique. Avant cette époque, il avait déjà cherché à étendre sa réputation par quelques écrits de théologie et de critique sacrée, où l'on pouvait remarquer le tour d'esprit et les opinions qui le distinguèrent dans la suite. Son talent pour la prédication lui acquit une gloire plus pure et plus méritée que ses premiers essais. Une étourderie de jeunesse, qui parvint à la connaissance de ses supérieurs, l'obligea à quitter Leipsick en 1768. Il se retira à Erfurth, où il obtint une place de professeur de philosophie. Pour en augmenter les émoluments et se mettre en mesure de professer ses opinions théologiques avec plus d'avantage, il acheta en 1769 le titre de docteur de théologie à Erlang. Ce fut pendant son séjour à Erfurth qu'il publia, entre autres ouvrages de théologie polémique, un *Essai d'un système de dogmatique biblique*, et un écrit anonyme intitulé *les Vœux du patriote muet*, deux ouvrages où il développait ses principes hétérodoxes, et qui lui attirèrent l'inimitié des théologiens dont il attaquait les opinions. La faculté de théologie de Wittenberg condamna sa doctrine comme hérétique; la faculté de Goettingue l'expliqua dans un sens moins défavorable, et intervint efficacement pour opérer une réconciliation entre les deux partis. Des désagréments de plus d'un genre, joints à son inquiétude naturelle, rendirent bientôt à Bahrdt le séjour d'Erfurth insupportable. Il quitta cette ville en 1771 pour se rendre à Giessen, où il prêcha avec succès; mais ses opinions et la haine du clergé, qu'il ne ménageait pas assez, lui attirèrent encore là de nouvelles tracasseries. Sa conduite personnelle, qui n'avait jamais été régulière, lui fit perdre en peu de temps la considération publique. Il était décidé à quitter Giessen, lorsqu'il fut appelé, en 1775, à Marschlins, dans le pays des Grisons, pour y diriger un établissement d'éducation connu sous le nom de *Philanthopion*. Il n'y demeura qu'une année. Mécontent du directeur, il saisit la première occasion qui se présenta pour quitter cet établissement, et passa, en qualité de surintendant général, à Durkheim, dans les terres du prince de Linanges-Daehsbourg. Cette existence honorable ne satisfait pas longtemps son inquiétude et son ambition. Il se fit céder, en 1777, le château inhabité de Heidesheim, près de Worms, pour y former un établissement pareil à celui du *Philanthopion*; mais cet établissement, mal organisé et mal dirigé, ne put se soutenir. Bahrdt fit inutilement un voyage en

Hollande et en Angleterre; dans l'espérance d'en ramener des élèves. Un malheur imprévu l'attendait à son retour. Un arrêt de la cour impériale, provoqué par ses ennemis personnels, le déclara incapable d'exercer aucune fonction ecclésiastique, et lui défendit de rien publier sur le territoire de l'empire, jusqu'à ce qu'il eût fait une rétractation publique des opinions religieuses énoncées dans ses derniers écrits. L'ouvrage qui servit de prétexte à cet arrêt était la seconde édition de ses *Nouvelles Révélations, ou Traduction du Nouveau Testament*, dont la première édition lui avait déjà suscitée des tracasseries. Privé de toutes ses places, et obligé de quitter l'Allemagne, Bahrdt réussit à se faire donner un asile sur les terres du roi de Prusse, et se rendit en fugitif à Halle, en 1779. Ce fut là qu'il publia sa *Profession de foi*, où l'on put remarquer qu'il ménageait moins que jamais l'orthodoxie et le clergé. Sa doctrine n'était guère autre chose qu'un déisme pur, où les miracles étaient rejetés, et où l'immortalité de l'âme n'était pas même enseignée d'une manière bien positive. Bahrdt y donna aussi des cours particuliers de philosophie, de rhétorique et de langues anciennes, et trouvait assez de ressources dans son activité pour s'occuper en même temps de théologie. Sa réputation lui attira des élèves; mais son humeur remuante et son tour d'esprit polémique lui suscitèrent de nouveaux désagréments de la part des ecclésiastiques. Dégoûté du séjour de Halle, il se décida, en 1787, à se retirer dans une campagne aux portes de la ville, où il imagina d'établir une taverne qui fut bientôt très-fréquentée. Cette taverne, située auprès d'une vigne, était le rendez-vous des anciens élèves de Bahrdt et de tous les curieux que sa réputation attirait. Deux pamphlets dont il s'avoua l'auteur le firent mettre en prison à Halle, en 1788. L'un de ces écrits, intitulé *l'Édit de Religion*, composée en 5 actes, était une pasquinade dirigée contre l'édit de religion du roi de Prusse; l'autre, intitulé *l'Union allemande*, renfermait un plan d'association religieuse également propre à éveiller l'inquiétude des théologiens et celle du gouvernement. Une commission de justice le condamna à deux ans de détention dans la forteresse de Magdebourg; mais le roi réduisit cette peine à une seule année. Bahrdt employa ce temps à composer des mémoires, sous le titre d'*Histoire de la vie, des opinions et des destinées de Ch.-F. Bahrdt*. Remis en liberté au bout d'un an, il retourna dans sa maison de campagne près de Halle, où il reprit le cours de ses occupations. Il y mourut le 24 avril 1792, après une vie de 51 ans, abrégée par le dérèglement de ses mœurs, par des malheurs auxquels ses imprudences et ses torts donnèrent trop souvent lieu, et empoisonnée, vers la fin, par des chagrins domestiques dont sa conduite irrégulière fut la seule cause. Il hâta encore sa mort par le traitement imprudent qu'il se prescrivit à lui-même dans sa dernière maladie. Tous ses écrits portent l'empreinte de son caractère, et se ressentent de la précipitation souvent forcée avec laquelle il travaillait. Il écrivait et parlait avec une facilité séduisante; il avait même,

quand il le fallait, de la force et de la chaleur. Son style était un modèle d'élégance. Il déclamait avec une justesse et une grâce parfaites, et son mérite comme prédicateur est celui qu'on lui a le moins contesté. Il savait déguiser en chaire celles de ses opinions religieuses qui auraient pu révolter ses auditeurs. A juger le fond de ses ouvrages, de ceux même où il a cherché à déployer le plus de science, on ne voit pas qu'il ait beaucoup ajouté aux connaissances assez incomplètes qu'il avait puisées à l'université. Il manqua presque toute sa vie du loisir et de la tranquillité d'esprit nécessaires pour étudier avec fruit; mais l'habitude de la discussion lui avait rendu familiers certains points de théologie et de critique, et il excellait à les développer. Il trouvait plus facile et d'une utilité plus immédiate d'écrire sur ses propres idées que de travailler sur celles d'autrui. Il paraît qu'il savait assez de français pour écrire dans cette langue, s'il est vrai qu'il ait composé lui-même les prospectus français de ses établissements de Marschlins et de Heidesheim. Nous avons donné à entendre qu'il lisait peu; il est au moins sûr qu'il n'eut jamais de bibliothèque à lui, quoiqu'il se soit trouvé une fois tout ensemble professeur, instituteur, prédicateur et journaliste. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Recueil de Sermons sur les vérités fondamentales de la religion*, Leipsick, 1764, in-8°; 2° *Essai d'un système de dogmatique biblique*, 2 vol. in-8°, Gotha et Erfurth, 1769-1770; 3° *Idées pour servir à l'explication et à la défense de la doctrine de notre Eglise*, Riga, 1771, in-8°; *Appendice à cet ouvrage*, 1775, in-8°; 4° *Considérations sur la religion pour les lecteurs pensants*, Halle, 1771, in-8°; 2° édit., sous le titre de *Considérations libres sur la religion de Jésus*, Leipsick, 1785, in-8°; 5° *les Nouvelles Révélation de Dieu en lettres et en récits*, 4 vol. in-8°, Riga, 1775, 1774; 3° édit. du même ouvrage, sous le titre de *Nouveau Testament*, Berlin, 1785, in-8°; 6° *Profession de foi occasionnée par un arrêt de la cour impériale*, Berlin, 1779, in-8°; 7° une traduction de Tacite, 2 vol., Halle, 1781, in-8°; 8° *Satires de Juvénal*, traduites en vers, Dessau, 1781, in-8°; 9° *Apologie de la raison, appuyée sur les principes de l'Ecriture*, Züllichau, 1781, in-8°; 10° *Institutiones logicæ*, Halle, 1782, in-8°; *Institutiones metaphysicæ*, Halle, 1782, in-8°; *Rhétorique à l'usage des prédicateurs*, Halle, 1785 et 1792, in-8°; 11° *Exposé complet des dogmes de la religion, fondé sur la doctrine pure et sans mélange de Jésus*, Berlin, 1787, in-8°; 12° *de la Liberté de la presse et de ses limites*, etc., Züllichau, 1787, in-8°; 13° *Histoire de la vie, des opinions et des destinées de Ch.-F. Bahrdt*, écrite par lui-même, 4 vol. in-8°, Berlin, 1791; 14° *Catéchisme de la religion naturelle*, etc., Gœrlitz, 1795, in-8°; 15° *Bibliothèque de théologie universelle*, Mittau, 1774-1775, 4 vol. in-8°, etc. G—T.

BAIARDI, ou BAIARDO (ANDRÉ), poète italien, né à Parme, florissait vers la fin du 15^e siècle et au commencement du 16^e. Il fut en faveur auprès de Louis Sforce, duc de Milan, surnommé *le More*, et servit en qualité d'officier dans ses milices;

il était riche, et possédait dans le Parmesan le château ou la forteresse d'Albari, qui fut pris en 1482, et dont les murs furent abattus. Il fut marié et père de plusieurs enfants, ce qui ne l'empêcha pas, comme on le voit dans ses poésies, quoique très-attaché à sa femme, d'avoir deux maîtresses, dont il appelait l'une son *Aurore*, et l'autre son *Phénix*. Son amour pour cette dernière dura pendant vingt-cinq ans. On ignore le temps précis de sa mort; mais il vivait encore en 1521. Son principal ouvrage est un poème intitulé : *Libro d'Arme e d'Amore nomato Philogine, nel quale si tratta di Adriano e di Narcisa, delle giostre e guerre fatte per lui, e di molte altre cose amorose e degne*, Parme, 1507, in-4°; ibid., 1508; Venise, 1520, in-8°; 1550, in-4°; 1555, 58 et 47, in-8°. Ce poème est en octaves, et divisé seulement en 2 livres, mais extrêmement longs, puisque l'un des deux a 1020 octaves, et l'autre à peu près 760. L'auteur le composa en quatre mois, pour obéir aux ordres de celle qu'il appelait son *Phénix*. Il avait laissé un recueil de *rime*, ou de poésies lyriques qui sont restées longtemps inédites à Parme dans sa famille. Le docteur J.-Fr. Fogliuzzi en a fait imprimer une partie à Milan, en 1756, in-8°, avec une vie de l'auteur. Ces *Rime del cavalier Andrea Bajardi Parmigiano* ne contiennent que quarante-deux sonnets et deux *capitoli en terza rima*, ou tercets. Elles ne s'élèvent guère au-dessus du médiocre, ni son *Philogine* non plus. G—É.

BAIARDI ou BAIARDO (OCTAVE-ANTOINE), antiquaire italien, né vers 1690, à Parme, d'une famille noble qui prétendait descendre du chevalier Bayard. Il embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Rome, où sa naissance et ses talents le firent assez promptement parvenir aux dignités de référendaire et de notaire du saint-siège. Doué d'une imagination ardente et d'une vaste mémoire, il s'acquit la réputation d'un des premiers archéologues de l'Italie. La découverte d'Herculanum surprit toute l'Europe. Les savants attendaient avec impatience la publication des monuments qu'on y avait trouvés en foule. Le roi de Naples, Charles III, jeta les yeux sur Baiardi pour le charger de ce travail important. A son arrivée à Naples, en 1747, il commença par rédiger en un vol. in-fol. le catalogue des monuments rassemblés à Portici. Ce volume devait être suivi d'un second qui comprendrait les figures des monuments avec leur explication. En attendant que les gravures fussent terminées, Baiardi, jaloux de faire parade de son savoir aux yeux des Napolitains, obtint du roi la permission de composer un *Prodrome* ou préface, destiné à faire connaître l'époque, les suites et l'utilité des fouilles d'Herculanum. Il avait plus d'érudition qu'il n'en fallait pour ce travail, mais il manquait de jugement et de goût, deux qualités qui lui auraient été nécessaires pour user sobriement de son savoir. Il avait déjà paru de ce *Prodrome* 5 vol. in-4° très-épais, que Baiardi n'avait pas encore abordé son sujet. Impatiqué du retard qu'éprouvait la description des antiquités, le roi prit enfin le parti de distribuer ce travail à plusieurs

savants dont il composa l'académie *Ercolanese*. Baiardi en fut nommé le président ; et on lui conserva le traitement de 6,000 écus qui lui avait été promis. Mais il n'en resta pas moins furieux de se voir, par cet arrangement, ravir une partie de la gloire qu'il se promettait en publiant seul ce grand ouvrage. Il quitta Naples quelques mois après, menaçant de faire imprimer à ses dépens deux nouveaux volumes de son *Prodrome* ; heureusement il n'en fit rien. L'abbé Barthélemy, voyageant pour procurer de nouvelles médailles au cabinet du roi, eut l'occasion de voir Baiardi une première fois à Naples. Il le trouva dictant à son secrétaire une réponse à un moine de Calabre qui l'avait consulté sur l'embarras de concilier le système de Copernic avec le passage des Écritures qui déclare la terre immobile. Après avoir congédié son messenger, le savant Italien combla l'abbé Barthélemy de témoignages de son estime et de son attention ; il fit apporter une grande boîte toute pleine de ses poésies latines dans lesquelles il choisit une pièce intitulée : *Description anatomique du cerveau*. Mais la signora Maria Laura, son ancienne amie, lui ayant représenté qu'un si beau sujet devait être médité pour être bien senti, il se rendit à cette raison, et lut sa *Fontaine de Trevi*, pièce qu'il déclara lui-même pleine de feu poétique. Le bon accueil qu'il avait reçu de Baiardi décida Barthélemy à lui faire une seconde visite après son retour à Rome. Dans la conversation, il lui demanda s'il finirait sa préface. Il répondit qu'il l'avait suspendue, et que, pour se délasser, il s'occupait d'un *Abrégé de l'Histoire universelle*, qu'il renfermait en 12 vol. in-12, et dans laquelle il préluderait par fixer le point du ciel où Dieu plaça le soleil en formant le monde. Il venait, ajoute Barthélemy, de découvrir ce point, et il me le montra sur un globe céleste. Tout en se moquant des ridicules de Baiardi, l'académicien français n'en rend pas moins justice à son mérite réel. « Il aurait, dit-il, dû se contenter de parler et ne pas écrire. Sans son *Prodrome* il eût été plus estimé ; car il sait, et sait beaucoup..... » Il n'est pas charlatan à l'égard de l'antique. » On ignore la date de la mort de ce prélat ; mais elle est postérieure à l'année 1760, époque où il était très-âgé. Le seul ouvrage imprimé que l'on connaisse de lui est le *Prodromo della antichità d'Ercolano*, Naples, 1742-56, in-4°, 5 vol., à chacun desquels est le portrait de l'auteur en médaillon. Il a eu plus ou moins de part aux premiers volumes du magnifique ouvrage intitulé : *le Antichità di Ercolano esposte, con qualche spiegazione*, Naples, 1757-92, in-fol., 9 vol. ainsi divisés : les peintures, 5 vol. ; les bronzes, 2 vol. ; les candélabres, 1 vol. ; enfin le catalogue, qui est de Baiardi, 4 vol. C'est du *Voyage en Italie* de Barthélemy qu'on a extrait la plupart des détails semés dans cet article. Le savant français parle de Baiardi dans sa correspondance, p. 52, 124, 307 et 405.

W—s.

BAIDOU-KAN, petit-fils d'Holakou-Kan, et le 6^e empercur des Mogols de Perse, succéda en rebey 2^e 694 de l'hégire (février-mars 1296) à Kandjiaou-Kan, déposé pour ses mœurs corrompues. Il

ne jouit pas longtemps du pouvoir. Cazan, fils d'Argloun, et gouverneur du Khoracan, sous le prétexte de venger le meurtre de Kandjiaou, s'avança vers la Perse, y commit beaucoup de dégâts, et reprit la route du Khoracan au moment où il allait avoir une entrevue avec Baïdou pour conclure la paix. Il avait été instruit que l'intention de ce dernier était de se saisir de sa personne. Alors ces deux princes usèrent réciproquement de ruse. Cazan s'excusa de son départ sur la prétendue révolte de ses officiers, et Baïdou promit de lui livrer quelques provinces, promesse qu'il ne tint pas, quoique ce fût à cette condition que la paix dût être conclue. Cependant Cazan vint à bout de séduire le plus ferme appui de Baïdou, le général Thogadjar, et lui persuada de détrôner son maître. Sûr de la trahison de cet officier, qui se retira près de lui, il fit marcher ses troupes vers la Perse. Baïdou, abandonné, entouré de séditioux, prit la fuite, fut atteint et tué après un règne de 8 mois.

J—N.

BAIER (JEAN-JACQUES), professeur de médecine à Altorf, savant naturaliste, né à Iéna, en 1677, mort à Altorf, le 14 juillet 1735. Il étudia la médecine à l'université d'Iéna ; et après y avoir été reçu docteur en 1700, il se rendit à Halle, et partagea son temps entre les leçons qu'il donnait aux étudiants et les visites des malades. Il alla ensuite à Nuremberg, où il fut agrégé au collège des médecins. En 1704, il fut appelé pour professer la physiologie et la chirurgie à Altorf. Ses talents lui firent obtenir la première place dans la faculté et la charge de directeur du jardin de botanique. Étant devenu membre de l'académie des Curieux de la nature, il en fut nommé conseiller en 1720, directeur en 1729, et président en 1750. Il a publié plusieurs ouvrages sur la médecine, sur l'histoire naturelle des fossiles, et sur la botanique considérée sous les rapports médical et littéraire. Dans la plupart, il montre de grandes connaissances et un esprit judicieux : 1^o *Oryctographia Norica, sive rerum fossilium ad mineralium regnum pertinentium, in territorio Norimbergensi ejusque vicinia observatarum, succincta Descriptio*, Norimbergæ, 1708, in-4°, tab. 6. Il a donné à cet ouvrage des suppléments qui ont été imprimés dans la description de son musée, qu'il a publiée sous le titre de *Sciagraphia*, et insérés dans les *Actes des Curieux de la nature*, vol. 2, appendix. L'ouvrage principal et les suppléments furent réimprimés ensemble à Nuremberg, avec 8 planches, en 1758, in-fol. 2^o *Sciagraphia musæi sui, Norimbergæ*, 1750, in-4°. 3^o *Adagiorum medicorum Centuria, Altorfii*, 1718, in-4°. 4^o *Secularis memoria horti Altorfini, Altorfii*, 1726, in-fol. : c'est un petit poème séculaire, pour célébrer la fondation du jardin de botanique d'Altorf. 5^o *De Hortis celebrioribus Germaniæ*, ibid., in-fol. Ces deux derniers ouvrages furent réunis sous ce titre : *Horti medici academæ Altorfinensis Historia; accedit ejusdem auctoris Commemoratio celebriorum Germanicæ hortorum botanico-medico-rum, Altorfii*, 1727, in-4° : cet ouvrage renferme plusieurs pièces intéressantes sur la fondation du jardin académique d'Altorf, sur son histoire et celle

des professeurs qui y ont enseigné la botanique. 6° *Biographia professorum medicinarum, qui in academia Altorfina vixerunt, Norimbergæ et Altorfi*, 1728, in-4° : c'est la biographie de plusieurs professeurs en médecine d'Altorf, dont presque tous se sont occupés de la connaissance des végétaux, Jungermann, Gaspard, Maurice, et J. Maurice Hoffmann, Heister et Schulze. En faisant connaître leurs travaux, Baier se montre un juste appréciateur de leur mérite. 7° *Orationum varii argumenti Fasciculus, Altorfi*, 1727, in-4°. 8° *Animadversiones physico-medice, in Novum Testamentum*, ibid., 1736, in-4°, ouvrage posthume. 9° Baier a composé plusieurs dissertations académiques de 1704 à 1725 ; mais il n'y en a que deux auxquelles il ait mis son nom, l'une sur le *Gui* et l'autre sur l'*Armoise*. Parmi les autres, il y en a une sur la *Millefeuille*, et une sur le *Cabaret* (*Asarum Europæum*), dont il a examiné les propriétés. On peut en voir le catalogue dans la *Biblioth. botan.* de Haller. Il a donné quelques mémoires, insérés dans les *Actes des Curieux de la nature*. Les ouvrages suivants ont été publiés par son fils. 10° *Monumenta rerum petrificatarum præcipua, Oryctographiæ Noricæ supplementi loco jungenda, interprete filio Ferd. Jacobo Baiero, Norimbergæ*, 1737, in-fol. : ce sont des suppléments au premier ouvrage. 11° *Epistolæ ad viros eruditos eorumdemque Responsiones* (1700-1755), curante filio Ferd. Jacobo Baiero, Francofurti et Lipsiæ, 1760, in-4°.

D—P—s.

BAIER (JEAN-GUILLAUME), ecclésiastique luthérien, né à Nuremberg, en 1647, fut membre de plusieurs académies d'Allemagne, recteur et professeur de théologie à l'université de Halle en Saxe, où il est mort en 1694. Il a composé un *Compendium theologicum*, et quelques autres ouvrages, entre autres : 1° *de Aqua lustrali pontificiorum*, 1692, in-4° ; 2° *Collatio doctrinæ quæquerorum et protestantium*, 1694, in-4°. — Un autre BAIER (Jean-Guillaume), professeur de physique et ensuite de théologie à Altorf, né en 1675, mort en 1729, est auteur d'un petit ouvrage intitulé : *Oleum faciem exhilarans, Altorfi*, 1706, in-4°. Il a présidé à deux dissertations ou thèses inaugurales ; l'une sur deux grands animaux dont parle l'Écriture sainte, dans le *Livre de Job* (40, 41) : *Dissertatio de Behemoth et de Leviathan (Elephas et Balæna), e Job. Respond. G. Steph. Stieber, Altorfi*, 1708, in-4° ; l'autre sur les fossiles, qu'il regarde comme des monuments du déluge universel : *Dissertatio de Fossilibus diluvii universalis monumentis. Resp. G. Christoph. Eichler, Altorfi*, 1722, in-4°. Il a aussi donné un *Compendium Theologiæ*.

D—P—s.

BAIER (JEAN-DAVID), frère cadet de Jean-Guillaume le jeune, né à Iéna, en 1681, professeur adjoint de théologie dans cette ville, en 1706 ; pasteur à Weimar, en 1710, surintendant à Dornbourg et à Burgeln, en 1721, remplaça son frère, en 1729, dans les places de pasteur et de professeur de théologie à Altorf ; fut appelé ensuite à présider le consistoire du comté de Wolfstein, et mourut dans cette place, en 1752. On a de lui, entre autres écrits publiés sur

différents sujets liés à la théologie, une dissertation latine sur les fautes politiques imputées à Constantin le Grand, Iéna, 1703, in-4°. Plusieurs autres individus de la même famille se sont aussi fait remarquer dans les sciences et dans le ministère de la religion luthérienne.

G—T.

BAIF (LAZARE DE), né au commencement du 16^e siècle, au château des Pins, près de la Flèche, en Anjou, conseiller du roi François 1^{er}, maître des requêtes, ambassadeur de France à Venise et en Allemagne. Il paraît que Baïf s'engagea dans l'état ecclésiastique, et même dans la prêtrise, témoin sa dédicace à François 1^{er}, de son traité de *Re navali*. C'était un fort habile homme ; son traité de *Re vestiaria*, celui de *Re navali*, de *Re vaseularia*, ont joui longtemps de l'estime des savants. Il a traduit en vers français l'*Electre* de Sophocle, Paris, Estienne Rosset, 1557, in-8°, et l'*Hécube* d'Euripide, Paris, Robert Estienne, 1541, 1550, in-8°. Duverdier lui attribue encore une traduction des quatre premières *Vies* de Plutarque, qui se trouvait de son temps à la bibliothèque de Fontainebleau. La traduction du traité de *Ente* de Pic de la Mirandole, Paris, 1577, in-8°, n'est point de Lazare de Baïf, mais de son fils, dont elle porte les initiales au frontispice. Lazare de Baïf mourut en 1547. W—s.

BAIF (JEAN-ANTOINE DE), né à Venise en 1532, était fils du précédent. Son père l'envoya étudier sous les meilleurs maîtres, et il eut le plaisir de le voir répondre à leurs soins. Le jeune de Baïf fréquentait l'école de Dorat en même temps que Ronsard. Il se lia d'amitié avec lui, et ce fut peut-être son exemple qui l'engagea à faire des vers. Il était à peine âgé de vingt-cinq ans quand il fit imprimer un volume de ceux qu'il avait composés à la louange de quelques beautés vraies ou imaginaires, nommées Méline et Francine. Le succès de ce premier ouvrage l'encouragea à se livrer entièrement à son penchant pour la poésie, et il ne se passait guère d'événements un peu importants sans qu'il les célébrât. Il obtint par là quelques récompenses, qu'il ne trouvait cependant pas suffisantes, puisqu'il se plaignait souvent de l'ingratitude des grands et de sa mauvaise fortune. Il eut plus d'une fois sujet de se repentir d'avoir négligé les moyens que lui donnaient sa naissance et ses talents pour s'avancer dans le monde, et d'avoir préféré à des avantages réels une gloire vaine et stérile. Baïf est un de ceux qui retardèrent le plus les progrès de la langue française, tout en voulant l'enrichir. Ce n'est pas lui qui eut le premier le mérite assez frivole de composer dans cette langue des vers mesurés à la manière des Grecs et des Latins. (Voy. MOUSSET.) Cependant, se faisant honneur de cette invention, il donnait aux vers de ce genre le nom de *baïfins*. Il employait un alphabet bizarre, formé de dix voyelles, dix-neuf consonnes, onze diphthongues et trois triphthongues. Son orthographe n'était pas moins singulière. En 1570, il obtint du roi Charles IX des lettres patentes pour l'établissement d'une académie de poésie et de musique. Cette société littéraire, la plus ancienne du royaume, ne put se soutenir, à raison du malheur

des temps. Baif mourut pauvre à Paris, le 19 septembre 1589, âgé d'environ 60 ans. On trouvera dans les anciennes *Bibliothèques françaises* le catalogue détaillé de ses ouvrages. Nous nous contenterons d'indiquer les principaux : 1° *Œuvres de J. Ant. de Baif, secrétaire de la chambre du roi, contenant 9 livres de poèmes, 7 livres des Amours, 5 livres des Jeux, 5 livres des Passe-temps*, Paris, 1572 et 1575, 2 vol. in-8°, rare. 2° *Etrènes de poëzie françoëse an vers mesurés; les Besognes et Jours d'Hésiode; les Vers dorés de Pithagoras; Ansenemens de Fuukilides; Ansenemens de Naumace aux filles à marier*, Paris, 1574, in-4°. Il y a des exemplaires sur vélin. 3° *Mimes, Enseignements et Proverbes*, en 2 livres, Paris, 1576, in-12, en 4 livres; Paris, 1597, in-8°, rare; Tournon, Cl. Michel, 1619, in-8°, etc. 4° *Tombeau de la royne de Navarre, Marguerite, ou Traduction de cent distiques latins des trois sœurs, Anne, Marguerite et Jeanne de Seymour, sur le trépas de la royne de Navarre*, par Baif, du Bellay et Denisot, Paris, 1551, in-8°. 5° *Antigone, tragédie en vers de cinq pieds, traduite du grec de Sophocle*, Paris, 1575, in-8°. 6° *Le Brave ou le Taille-bras*, comédie en 5 actes, imitée de Plaute, en vers de quatre pieds, Paris, 1467, in-8°. (*Voy. Beauchamp, Recherches sur le Théâtre français*, t. 1, p. 456 de l'édition in-8°.) W—s.

BAIL (LOUIS), docteur de Sorbonne, curé de Montmartre, sous-pénitencier de Paris, était né à Abbeville, et mourut à Paris, en 1669. Ses ouvrages, peu lus aujourd'hui, lui firent dans le temps une certaine réputation : 1° *Summa conciliorum*, Paris, 1645-50-59, 2 vol. in-fol.; 2° *de triplici Examine ordinandor. confessor. et pœnitentium*, 1651, in-8°; 3° *Sapientia foris prædicans*, 1666, in-4°; 4° *Theologia affectiva*, 1672, 2 vol. in-fol.; 5° *de Beneficio crucis*, 1655, in-8°. Cet auteur affecte, dans tous ses ouvrages, de se montrer très-favorable à la morale peu sévère des nouveaux casuistes. M. de Marca, après avoir expulsé de Port-Royal les confesseurs qui dirigeaient ce célèbre monastère, en nomma Bail supérieur et directeur, lequel, après avoir interrogé toutes les religieuses, et suivi leur conduite pendant deux mois, rendit un témoignage honorable leur régularité, à leur docilité, et à leur orthodoxie; ce qui n'était pas très-conforme aux vues de ceux qui lui avaient fait donner cette commission délicate.

T—D.

BAIL (CHARLES-JOSEPH), né en 1777, à Béthune, achevait ses études à l'université de Douai, lorsqu'il s'enrôla dans les chasseurs francs du Hainaut, corps de nouvelle création, qui marchait au secours de Lille, assiégée par les Autrichiens. Quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa quinzième année, il supporta les fatigues de la vie militaire avec courage; fit comme volontaire la campagne de Belgique, en 1795; entra l'année suivante dans l'artillerie, et passa quelque temps après dans l'administration de l'armée. En 1807, il fut adjoint à l'intendance d'Erfurth, et plus tard, chargé par M. Beugnot de l'organisation administrative du nouveau royaume de Westphalie, dont il publia en 1809 la statistique,

ouvrage regardé comme le plus complet et le plus exact qu'on ait encore sur ce pays. Successivement chef des bureaux de la régence du royaume, secrétaire général du ministère des finances et enfin inspecteur aux revues, il donna dans ces différentes fonctions des preuves de son désintéressement et de la variété de ses connaissances. Lors de l'expulsion des Français de la Westphalie, en 1813, Bail fut fait prisonnier; mais il ne tarda pas à obtenir la permission de rentrer en France, où il continua d'être employé dans son grade d'inspecteur. En 1814, il fit hommage au roi d'un travail qu'il venait de terminer sur *l'importation et la liberté du commerce des grains* (Moniteur, 943). Il concourut, en 1815, aux opérations qu'exigea le licenciement de l'armée de la Loire. Peu de temps après il cessa de faire partie du corps des inspecteurs. Admis en 1818 à la réforme, il s'établit à Margency, dans la vallée de Montmorency, et consacra ses dernières années à la rédaction de divers ouvrages qui, bien qu'un peu superficiels, prouvent que l'auteur joignait à des vues utiles le talent de les présenter d'une manière intéressante. Il concourut, en 1825, à l'académie des inscriptions, sur l'état des juifs en Europe au moyen âge; mais son mémoire n'ayant point été couronné, Bail en conçut un chagrin qu'il ne fut pas le maître de dissimuler, et qui troubla ses derniers jours. Déjà malade depuis quelques mois, il mourut le 20 février 1827, à l'âge de 57 ans. Bail est l'éditeur de la *Correspondance de Bernadotte, prince royal de Suède, avec Napoléon, depuis 1810 jusqu'en 1814*, Paris, 1819, in-8°. Outre quelques brochures de circonstance, dont on trouve les titres dans la *France littéraire* de M. Quérard, on a de Bail : 1° *des Juifs au 19^e siècle, ou Considérations sur leur état civil et politique en Europe*, suivies de la notice biographique des juifs anciens et modernes qui se sont illustrés dans les sciences et les arts, Paris, 1816; 2° édition, 1817, in-8°. Dans cet ouvrage, l'auteur plaide avec chaleur et conviction la cause des juifs, contre lesquels plusieurs villes d'Allemagne faisaient revivre les règlements rendus dans des temps de barbarie; il donna lieu à des *Observations* de M. de Cologna, grand rabbin et président du consistoire central des Israélites, et à quelques autres écrits. 2° *Essais historiques et critiques sur l'organisation des armées et sur l'administration militaire en France*, Paris, 1817, in-8°. On y trouve, dans un cadre assez étroit, beaucoup de faits, d'observations, de vues nouvelles et utiles. 3° *Qu'est-ce que le clergé dans une monarchie constitutionnelle? ou de l'Eglise selon la charte*, Paris, 1818, in-8°; c'est une critique du dernier concordat. 4° *Du Cadastre considéré dans ses rapports avec l'économie politique et la répartition des impôts*, Paris, 1818, in-8°. 5° *De l'Arbitraire dans ses rapports avec nos institutions, ou la police, les prisons, le jury, les lois pénales et la peine de mort en France*, Paris, 1819, in-8°. Bail y demande l'application du jury aux matières civiles, et l'établissement d'une colonie où seraient conduits les individus condamnés à la peine des travaux forcés. 6° *Histoire politique et morale des révolutions de France, ou Chronologie*

raisonnée des événements mémorables depuis 1787 jusqu'à la fin de 1820, Paris, 1821, 2 vol. in-8°. Mécontent des tentatives faites depuis quarante-sept ans pour établir en France une constitution conforme aux intérêts nationaux, il conclut « que la liberté est « une plante qu'on ne saurait y naturaliser, et que « le système représentatif est une ridicule fiction. » 7° *État des juifs en France, en Espagne et en Italie, sous les rapports du droit civil, du commerce et de la littérature, depuis le commencement du 5^e siècle de l'ère vulgaire jusqu'à la fin du 16^e*, Paris, 1825, in-8° de 200 p. : c'est le mémoire qu'il avait adressé à l'Académie, dont il critique le jugement dans la préface. 8° *Etudes littéraires des classiques français*, Paris, 1824, 2 vol. in-12, ouvrage posthume dans lequel l'auteur a rassemblé le fruit de ses lectures. La *Revue encyclopédique*, dont Bail était un des rédacteurs, et l'*Annuaire néerologique* de M. Mahul, contiennent des notices sur cet écrivain. W—s.

BAILEY. Voyez BAYLY.

BAILLIES (GUILLAUME), l'un des médecins de Frédéric II, roi de Prusse, et membre des collèges de médecins de Londres et d'Édimbourg, a publié, en 1757, un *Essai sur les eaux de Bath*. On raconte qu'ayant été présenté, pour la première fois, au roi de Prusse, à qui on avait beaucoup vanté ses talents, le prince lui dit « que, pour avoir acquis tant d'expérience, il devait avoir tué beaucoup de monde. — « Pas autant que votre majesté, » répondit le docteur.

X—s.

BAILLET (ADRIEN) naquit à la Neuville en Hez, village à quatre lieues de Beauvais, le 15 juin 1649, de parents pauvres. Les cordeliers du convent de la Garde, chez lesquels il allait ordinairement servir la messe, voyant ses dispositions, voulurent le faire élever à leurs frais, pour l'attacher à leur ordre. Le curé de la Neuville en détourna le père de Baillet, prit l'enfant chez lui, et, après lui avoir appris les premiers éléments de la langue latine, le mit au collège de Beauvais. Baillet n'y brilla pas beaucoup ; il étudiait les langues et l'histoire. Il savait l'hébreu à la fin de ses classes, et, n'étant qu'en rhétorique, il avait déjà fait des tables de chronologie. Ses études finies, en 1672, il régenta deux ans la quatrième, et deux ans la cinquième, dans le collège où il avait été élevé ; prit les ordres en 1676, et accepta un vicariat de campagne, à Lardières, du revenu de 500 livres. Cette modique somme suffisait à ses dépenses, quoiqu'il fût chargé d'un de ses frères et d'un petit valet ; il trouvait même encore de quoi acheter des livres. En 1679, il obtint la place de chapier de l'église de Beaumont, qu'il remplit jusqu'en 1680. Le jeune avocat général Lamoignon, qui venait de perdre son père, chargea Hermant de lui choisir un bibliothécaire. Baillet fut proposé et accepté. Il entra sur-le-champ en fonctions, et en 1682, il avait rédigé, en 55 volumes in-fol., écrits de sa main, le catalogue de la bibliothèque confiée à ses soins : c'est une table des matières, qui indique non-seulement les auteurs qui en ont traité *ex professo*, mais encore tous les endroits où d'autres auteurs en ont parlé en passant. Pendant près de vingt-six ans

que Baillet fut bibliothécaire de Lamoignon, il ne sortait qu'une fois la semaine (les lundis), et passait tout le reste du temps en études, ou en conférence avec les savants. Il ne dormait que cinq heures par jour, encore le plus souvent habillé, ne faisait qu'un repas, ne buvait pas de vin, ne se chauffait jamais qu'en compagnie ; dès qu'il était seul, il éteignait son feu, tant par mortification que pour être moins distraité de l'étude. Il était d'une taille médiocre ; des yeux enfoncés, un large front, des cheveux noirs prévenaient en faveur de son esprit et de sa mémoire. Son extérieur était négligé ; il ne se donnait pas le temps de ranger ses habits, ses meubles, se contentant d'ôter de la vue ce qui aurait pu la blesser. Dans ses écrits, la première expression qui se présentait à son esprit était ordinairement celle dont il se servait ; on ne voyait point de ratures dans ses manuscrits. Sa santé, naturellement faible, fut encore altérée par l'excès du travail ; il mourut le 21 janvier 1706. On a de lui : 1° *Jugements des Savants sur les principaux ouvrages des auteurs*, 1685 et 1686, 9 vol. in-12. Cet ouvrage, trop vaste pour être exécuté par un seul homme, devait avoir 6 parties. Baillet n'a pu faire que la 1^{re} et une portion de la 2^e. Il y parle des imprimeurs, des critiques, des grammairiens et philologues, des traducteurs, des poètes grecs et latins, et des poètes modernes. Les jugements qu'il y porte des poètes lui attirèrent beaucoup de désagréments. Le P. Commire l'attaqua par des épigrammes, dont on peut apprécier le ton par le titre de l'une d'elles : *Asinus in Parnasso*. Les jésuites ne pouvant lui pardonner d'avoir fait l'éloge des écrivains de Port-Royal, et la critique de quelques-uns de la société, le combattirent dans des *Réflexions* pleines de causticité, qu'on attribue au fameux P. Tellier. Au milieu de beaucoup de chicanes que renfermaient ces écrits satiriques, il y avait des critiques fondées, principalement sur les cinq derniers volumes, composés avec trop de rapidité pour qu'il ne s'y fût pas glissé bien des fautes et des méprises. On ne saurait cependant lui contester le mérite d'avoir tracé un vaste plan, bien conçu, qui a servi de modèle à ceux qui, après lui, sont entrés dans la même carrière, et d'y offrir des morceaux d'une saine critique. « Cet ouvrage, dit la Monnoie, « est un tissu à la mosaïque, composé de diverses « pièces taillées par différentes mains, artistement « rassemblées par une seule, qui en forme un en- « semble bien ordonné. » 2° *Des Enfants devenus célèbres par leurs études et par leurs écrits*, 1688, in-12. 3° *Des Satires personnelles, traité historique et critique de celles qui portent le titre d'Anti*, 1689, 2 vol. in-12. Ménage, piqué d'avoir été repris plusieurs fois dans les *Jugements des savants*, en avait publié une critique sous le titre d'*Anti-Baillet*. Baillet, au lieu de répondre directement à cette attaque, composa et fit imprimer le traité des *Satires personnelles*, où il parle des ouvrages qui portent le titre d'*Anti*, et fait voir que toutes les critiques qui s'attachent aux personnes sont odieuses. Prosper Marchand, dans son *Dictionn. hist.*, donne (au mot ANTI-GARASSE) une liste de beaucoup d'*Anti*, « dont

« Baillet n'a fait aucune mention, ou dont il n'a dit « qu'un mot en passant. » 4° *Auteurs déguisés sous des noms étrangers, empruntés, supposés, faits à plaisir, chiffrés, renversés, retournés ou changés d'une langue en une autre*, 1690, in-12. Ce n'est que la préface d'un plus grand ouvrage, qu'il abandonna lorsque ses amis lui eurent représenté que ce livre ferait beaucoup de mécontents. Ces quatre ouvrages de Baillet ont été réimprimés avec beaucoup de notes de la Monnoie, Paris, 1722, 7 vol. in-4°. L'*Anti-Baillet*, avec les notes du même éditeur, ne fut imprimé à Paris qu'en 1730, in-4°; il avait déjà été imprimé en Hollande, dans les éditions données en 1725, 8 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12, en 17 parties. Ces éditions de Hollande contiennent, outre l'*Anti-Baillet* et les notes de la Monnoie : 1° les *Jugements des Savants sur les Auteurs qui ont traité de la rhétorique*; par Gibert; 2° les *Réflexions sur les Jugements des Savants*, en quatre lettres, par le P. Tellier, jésuite; 3° les *Réflexions d'un académicien sur la vie de Descartes*, par le même Tellier. La vie de Baillet, qu'on trouve dans cette édition, est d'Augustin Frion, son neveu. 5° *Vie de Descartes*, 1691, 2 vol. in-4°, dont il publia un abrégé, 1695, in-12. 6° *Histoire de Hollande, depuis la trêve de 1609, où finit Grotius, jusqu'à notre temps*, 1690, 4 vol. in-12, publiés sous le nom de la Neuville. 7° *La Dévotion à la Sainte Vierge, et du culte qui lui est dû*, 1694, in-12, ouvrage solide et instructif, où l'auteur tient un juste milieu entre les protestants qui traitent d'idolâtrie le culte qu'on rend à la Mère de Dieu, et les dévots indiscrets qui le surehargent de pratiques minutieuses, souvent même superstitieuses. Cet ouvrage fut dénoncé à l'archevêque de Paris (de Harlay), qui n'y trouva rien à reprendre, et à la Sorbonne, qui, au lieu de faire droit à la dénonciation, censura le livre de Marie d'Agréda, où ce culte est poussé à des excès ridicules. 8° *De la conduite des âmes*, 1695, in-12, sous le nom de Daret de Vilenneuve : c'est un traité des devoirs d'un directeur, et de la soumission qui lui est due. 9° *Les Vies des Saints*, 1701, 5 vol. in-fol., ou 12 vol. in-8°, ce qui fait un vol. pour chaque mois. 10° *Histoire des Fêtes mobiles, les Vies des Saints de l'Ancien Testament, la Chronologie et la Topographie des Saints*, 1705, in-fol., ou 5 vol. in-8°. On a réimprimé ces deux ouvrages à Paris, 1704, 4 vol. in-fol., et 1739, 10 vol. in-4°. On préfère les éditions originales. « Cet ouvrage, dit l'abbé Lenglet, est ce que Baillet a fait « de meilleur; il n'a point laissé passer de miraele « qu'il ne l'ait examiné de tout sens. » On a publié, en 1701, un *Abrégé des Vies des Saints*, 4 vol. in-fol. 11° *Les Maximes de St. Étienne de Grammont*, 1704, in-12, trad. du latin. 12° *Vie d'Edmond Richer*, 1714, in-12; on doute qu'il en soit l'auteur. 13° *Vie de Godefroi Hermant*, qui avait été son confesseur et son protecteur auprès des Lamoignon, 1717, in-12. 14° *Histoire des démêlés du pape Boniface VIII avec Philippe le Bel, roi de France*, 1717, in-12, réimprimée en 1718. L'éditeur fut le P. Lelong, qui y ajouta vingt-deux pièces justificatives. On ne peut être mieux instruit de ces démê-

lés qu'en lisant l'ouvrage de Baillet, à moins qu'on ne veuille avoir recours aux originaux et autres actes, dont il est un extrait fidèle. 15° *Relation curieuse et nouvelle de Moscovie*, 1709, in-12, publiée sous le nom de Balt. Hezeneil de la Neuville, anagramme de Baillet de la Neuville en Hez. 16° On attribue généralement à Baillet la *Nouvelle Relation contenant les voyages de Thomas Gagé dans la Nouvelle-Espagne, traduite de l'anglais, par Beaulieu Huot Oneil*, 1676, 2 vol. in-8°; 1699, 2 vol. in-12. T—D et A. B—T.

BAILLET. Voyez SAINT-JULIEN.

BAILLET (CHRISTOPHE-ERNEST, comte DE), naquit le 1^{er} septembre 1668, au château de la Tour, dans le duché de Luxembourg. Il était fils d'un conseiller et receveur des domaines royaux, qui fut anobli par lettres du roi Charles II, données à Madrid, le 1^{er} septembre 1674; mais sa famille fait remonter plus haut sa noblesse, puisqu'elle prétend descendre de Henri de Baillet, trésorier de France, et de Jeanne des Essards, fille de Pierre des Essards, général des finances sous Philippe de Valois. Une branche de cette famille suivit les ducs de Bourgogne aux Pays-Bas, et y contracta diverses alliances. Pierre de Baillet, trisaïeul de Christophe-Ernest, avait épousé l'héritière de la maison de Boncourt, en Lorraine, dont il prit le nom et les armes. Celui auquel est consacrée cette notice entra dans la robe comme ses ancêtres. Le roi d'Espagne Charles II le nomma d'abord assesseur du conseil provincial de Luxembourg, le 27 mars 1699. De là il fut appelé au grand conseil, à Malines, le 26 janvier 1704, et nommé, peu de temps après, procureur général et maître des requêtes de l'hôtel. L'empereur Charles VI le fit président de cette cour suprême, par lettres du 5 août 1716, et conseiller d'État le 10 avril 1718. Sa conduite à la fois ferme et modérée, lors du soulèvement de Malines, au mois de juin 1718, soulèvement dont les causes et les résultats sont nettement exposés dans le t. 3 des *Archives pour l'histoire civile et littéraire des Pays-Bas*, p. 201-251, lui valut le poste éminent de chef et président du conseil privé, le 19 septembre 1725; il devait en cette qualité diriger l'archiduchesse Marie-Elisabeth. Le 10 mars 1719, il avait été honoré du diplôme de comte; cette pièce, insérée dans le *Supplément aux trophées de Brabant*, (t. 1^{er}, p. 431), rappelle longuement tous ses services et le reconnaît d'extraction anciennement noble. Il épousa Anne Martini de Luxembourg, décédée à Malines, le 18 août 1717. Comblé d'honneurs, environné de la vénération publique, il mourut à Bruxelles, le 7 juin 1732. Son épitaphe se lisait autrefois dans l'église des carmes déchaussés. R—F—G.

BAILLEUL, ou BALIOL (JEAN DE), roi d'Écosse, vers la fin du 13^e siècle. Alexandre III, son prédécesseur, était mort en 1286, laissant pour unique héritière sa petite-fille Marguerite de Norwège. L'ambitieux Édouard 1^{er}, assis alors sur le trône d'Angleterre, avait sur-le-champ fait demander aux six régents nommés par les états d'Écosse la main de leur jeune reine, sa nièce, pour son fils aîné. Les

régeants l'avaient accordée, sous la condition que le consentement personnel de la princesse serait nécessaire, et que, jusqu'à sa majorité, ce seraient eux qui gouverneraient le royaume. Édouard y avait souscrit avec une *réserve vague des droits de sa couronne*. Le traité fut signé de part et d'autre, agréé par le roi de Norwège, garanti par le pape; la princesse s'embarqua, et l'Angleterre et l'Écosse attendaient avec une égale impatience cette jeune héritière, dont la main allait unir les deux peuples, lorsqu'une maladie soudaine vint la frapper de mort au milieu de la traversée (1291), et deux grandes questions s'élevèrent : « A qui désormais appartenait la couronne d'Écosse? Cette couronne était-elle souverainement indépendante ou feudataire du monarque anglais? » Édouard, que les barons d'Écosse choisirent imprudemment pour arbitre de la première question, ne manqua pas de la faire servir à décider la seconde. Il déclara qu'il n'examinerait les droits des prétendants que lorsqu'eux-mêmes auraient reconnu son droit de suzeraineté sur le royaume qu'il allait adjuger. Tous le reconnurent, chacun craignant de compromettre ses prétentions par un refus. Encouragé par ce premier succès, Édouard se mit à soutenir que, pour assurer l'exécution du jugement qu'on lui avait demandé, il devait tenir dans ses mains la couronne qu'il allait donner, et les places fortes d'Écosse s'ouvrirent de toutes parts aux garnisons qu'il y envoya. Le seul comte d'Angus osa déclarer qu'aucun des châteaux confiés à sa garde ne serait livré aux ennemis de son pays. Il fut fidèle à cette déclaration, et le fut impunément, preuve certaine que les autres avaient désespéré trop tôt de la possibilité de faire leur devoir. Édouard s'occupa de prononcer entre les douze compétiteurs qui se disputaient le trône. Neuf furent évincés sur-le-champ, et le choix resta circonscrit entre Bailleul, Bruce et Hastings, issus tous les trois d'autant de filles de David, comte de Huntington, troisième fils de Henri, prince d'Écosse, mort avant le roi David I^{er}, son père. Hastings, qui descendait de la dernière de ces princesses, fut bientôt écarté par le principe de l'indivisibilité de la couronne; Bailleul descendait de l'aînée des trois sœurs, mais n'en était que petit-fils; Bruce sortait de la seconde, mais était son fils, et, dans les préjugés comme dans les affections de ces peuples, la proximité du degré l'emportait sur la priorité de la branche. Édouard se décida néanmoins pour Bailleul, parce que le caractère faible de ce candidat lui paraissait devoir seconder ses desseins; et tels furent les calculs de sa politique, qu'il répondit à l'honorable et touchante confiance des peuples d'Écosse, en choisissant, pour les gouverner, le prince qu'il jugeait le plus capable de les avilir et de les livrer. Bailleul, en effet, à peine assis sur son trône précaire (en 1292), prodigua les actes d'hommage et de servitude envers le monarque anglais. Celui-ci abusa tellement de la bassesse de son vassal, que la fierté écossaise se souleva de tout côté. Bailleul lui-même, soit que la honte se fit enfin sentir à son cœur, soit qu'il craignit d'éprouver le ressentiment de ses sujets s'il ne le partageait pas,

fit un traité offensif et défensif avec le roi de France, Philippe le Bel (en 1295), refusa de comparaître au parlement de Newcastle, sur la citation d'Édouard; lui déclara, par un manifeste, qu'il était son égal en tout, et ne relevait que de Dieu seul; que les hommages qui lui avaient été arrachés par la violence étaient nuls, et qu'il allait poursuivre la réparation de ces injustices par la voie des armes, si elle ne lui était pas volontairement accordée. La réponse d'Édouard fut le signal d'une guerre qui devait durer soixante-dix ans, et d'une haine que des siècles ont pu à peine éteindre. Le sort des armes parut d'abord favoriser le roi d'Écosse. Plusieurs de ses partisans, chassant l'ennemi devant eux, pénétrèrent dans la province d'Yorck, et dix-huit vaisseaux anglais furent coulés bas par sa flotte; mais Édouard vint se précipiter sur l'Écosse avec toutes ses forces. Maître de Berwick par stratagème, après avoir échoué dans plusieurs attaques, il livra cette malheureuse ville à la fureur de ses soldats : hommes, femmes, enfants furent passés au fil de l'épée. Les historiens écossais du temps, voulant donner une idée de cette boucherie, ont écrit que « des moulins auxquels l'eau man-
« quait avaient été mis en mouvement par les ruisseaux du sang répandu. » Ce prodige de cruauté frappa l'Écosse d'une telle terreur, que les villes frontières en perdirent jusqu'à l'idée de la résistance. Vaincu à la bataille de Dumbarton, où il perdit 25,000 hommes, en voyant son ennemi maître d'Édimbourg, de Sterling, de Rocksbourg, Bailleul retourna dans son ancienne faiblesse, vint avec son fils se prosterner devant le vainqueur, et lui remettre à discrétion sa vie et ses sujets (1297). Édouard, après lui avoir fait signer le faux aveu de sa rébellion et l'abdication lâche de sa couronne, l'envoya prisonnier, ainsi que son fils, à la Tour de Londres. Ils y restèrent pendant qu'Édouard achevait sa première conquête de l'Écosse. Rentré à Londres, et sachant trop qu'il n'avait rien à redouter de la liberté des deux Bailleul, dont le pape surtout sollicitait l'élargissement, le monarque anglais leur donna d'abord la permission d'aller sur leur parole à Oxford, où le roi détrôné fonda le collège de son nom encore existant. Quelque temps après, il renouvela son abdication entre les mains d'Édouard, le reconnut pour maître absolu de l'Écosse, et lui demanda comme une grâce de n'être jamais renvoyé en Écosse. Il avait consigné précédemment dans un acte passé par-devant notaires « qu'il n'y avait pas de si triste « exil qu'il ne préférât au malheur de retourner dans « un pays où il n'avait régné que pour être trahi « par tout le monde. » Il ne fut donc pas malheureux en allant, accompagné de son fils, passer le reste de ses jours en Normandie dans sa seigneurie de Château-Gallard, près d'Andely, ancien berceau de sa famille. (Voy. ÉDOUARD I^{er}.) L.—T.—L.

BAILLEUL (ÉDOUARD DE), fils du précédent, s'assit sur le trône en 1331, trente-deux ans après l'abdication de son père. Robert Bruce, issu de celui qui avait disputé la couronne à Jean de Bailleul, n'avait pu supporter la perte de ses droits. Sans être découragé par la fin tragique de cet illustre Wal-

lace, mort sur l'échafaud en 1305 (*voy. WALLACE*), il avait levé en 1306 l'étendard de l'insurrection contre la tyrannie anglaise, s'était fait couronner; et, après vingt-deux ans de vicissitudes, à travers les règnes d'Édouard 1^{er}, trois fois vainqueur, et d'Édouard II constamment vaincu, il était enfin parvenu à obtenir qu'Édouard III reconnût l'indépendance de l'Écosse, et scellât la paix par le mariage de Jeanne sa sœur avec David Bruce, son fils, et l'héritier présomptif de la couronne d'Écosse. Robert mourut l'année suivante (1329); son fils n'avait que neuf ans. Le comte de Murrai, nommé régent, fut frappé de mort dans l'année, non sans de violents soupçons d'empoisonnement. Jacques, comte de Douglas, le plus ferme appui du jeune David après le régent, périt d'un autre côté dans les guerres d'Aragon. Donald, comte de Marr, successeur de Murrai, faiblement aidé par Dunbar, comte de Merch, qu'on lui associa, se trouva seul, ayant à combattre et des ennemis personnels et toute la faction opposée aux Bruce, des exilés furieux, des proscrits encore puissants, des comtes d'Angus, d'Arthol, de Buchan. En voyant la faiblesse et les troubles de cette minorité, Édouard III se repentit d'avoir renoncé à ce qu'il appela de nouveau ses droits sur la nation écossaise, et conçut le projet de la soumettre, non plus seulement comme vassale, mais comme sujette. Dépouiller brusquement et à force ouverte son beau-frère, sa propre sœur, après les avoir unis dès leur enfance, eût excité trop de scandale, et n'eût peut-être pas été sans danger. On s'y prit de plus loin : le fils de ce Jean Bailleul, qui avait livré son royaume à Édouard 1^{er}, fut jugé propre à le mettre dans les fers d'Édouard III. Twine, gentilhomme écossais couvert de crimes, et réfugié en Angleterre pour éviter la punition qui le menaçait dans son pays, vint en Normandie trouver Édouard de Bailleul, dans la terre où ce fils de roi s'était accoutumé à vivre tranquille. Il fallut faire briller longtemps à ses yeux l'éclat de la couronne; il fallut secourir son âme fortement et à plusieurs reprises pour y faire lever quelques germes d'ambition. Il se rendit enfin. Twine, craignant qu'il ne se rétractât, se hâta de l'embarquer avec une poignée de Normands, lesquels, réunis aux Écossais exilés, ne formaient pas plus de 600 hommes. Édouard III lui prêta 6,000 Anglais, qui parurent être autant d'aventuriers non avoués par leur prince. Avec cette armée, Bailleul descendit sur un point de l'Écosse où l'on n'était pas préparé à le recevoir. A lui comme à son père, c'était l'âme qui manquait; ce n'était pas la valeur. Il remporta des victoires, prit des villes, tua le régent, passa au fil de l'épée 14,000 Écossais, et, dans l'année même de son invasion (1332), se fit proclamer roi à Scône, tandis qu'une escorte fidèle conduisait le jeune Bruce et sa plus jeune épouse, non pas à leur protecteur naturel, déjà regardé comme leur spoliateur, mais au roi de France, leur magnanime appui. L'usurpateur de leur trône, à peine couronné, pensa être enlevé par un parti de 1,000 cavaliers, l'élite de la noblesse écossaise; il n'eut que le temps de se jeter à demi

nu sur un cheval sans selle et sans bride, et courut s'enfermer dans Rocksbourg, où il fut poursuivi et assiégé. Il fit bien plus que se dégager : profitant de l'imprudente confiance de ses ennemis, il les surprit par une sortie inattendue, les attira par une fuite simulée, les tailla en pièces, ramena prisonnier le nouveau régent qu'ils avaient élu; et ardent à poursuivre le cours de sa bonne fortune, il envoya un fort détachement dans l'Annandale contre le redoutable Guillaume de Douglas, qui fut blessé et obligé de se rendre. Édouard de Bailleul pouvait dès lors faire oublier les torts de son père, reconquérir ses droits, et fonder une dynastie glorieuse et bienfaisante sur les suffrages d'un peuple généreux et reconnaissant; mais il ne sut que livrer ce peuple à l'ambition d'Édouard III. Le monarque anglais ne réclama d'abord que la ville de Berwick, objet depuis longtemps contesté entre les deux couronnes, et il la demanda, non pas à Bailleul, avec lequel il n'avait pas encore de liaisons, mais aux partisans du jeune Bruce, qui tenaient cette place pour leur roi mineur. Refusé, comme il s'y était attendu, il vint investir cette place avec sa formidable armée, s'indigna d'y être arrêté pendant quatre mois, ne se connut plus lui-même en découvrant des troupes qui venaient la secourir, fit mettre en croix, au pied des remparts, les deux enfants du gouverneur (*voy. SÉTON*), et fondant sur ces troupes levées à la hâte, remporta sur elles cette terrible victoire de Hallidown (1333), où périrent 12,000 Écossais, trois Stuarts, trois Frazers, le généralissime Archambaud de Douglas, et tant d'autres. Maître alors de toute l'Écosse, autant que de Berwick, Édouard la parcourut en triomphateur, protestant n'avoir d'autre intention que d'arracher le royaume aux factions, en les réunissant toutes sous le sceptre de Bailleul. On vit bientôt celui-ci, dans l'effusion de sa reconnaissance, non-seulement se déclarer vassal d'Édouard, mais lui céder toutes les principales places et forteresses d'Écosse jusqu'à Edimbourg. Les Écossais frémissaient de rage. Le roi d'Angleterre les avait à peine quittés, il avait à peine fait ratifier par son parlement de Newcastle (12 juin 1334) les étranges cessions imposées à son vassal, qu'une nouvelle insurrection des *Bruciens*, comme on les appelait, le força de revenir dompter ceux qu'il avait crus soumis. Un partage ne lui suffit pas alors. Vainqueur, dès qu'il se montrait, par la supériorité du nombre et de la tactique, il emmena Bailleul avec lui en Angleterre, après avoir établi le comte d'Arthol, irréconciliable ennemi des Bruce, pour gouverner général. Un an ne s'était pas écoulé, et Robert Stuart, presque aussi jeune que le roi David, dont il avait épousé la sœur, remplissait l'Écosse des exploits de sa valeur et de son patriotisme, était proclamé régent dans Edimbourg; le comte d'Arthol n'osait tenir devant lui; il fallut qu'Édouard III revint une troisième fois dissiper cette ligue, menant avec lui Bailleul, pour offrir aux Écossais un prince titulaire de leur race, et le remmenant avec lui pour rester seul prince réel de leur territoire. Cinq ans après, Édouard conduisait ses armées en France, Robert Stuart relevait en Écosse

l'étendard royal de son beau-frère; Bailleur, renvoyé seul dans son prétendu royaume, n'y trouvait plus ni troupes ni sujets; et, réduit aux deux places de Sterling et de Berwick, se hâtait de regagner Londres. Édouard l'y rejoignait après avoir signé une trêve avec la France. Tous deux allaient encore se remonter à l'Écosse; mais, pour la première fois, le fier Édouard lui-même terminait cette campagne par une trêve. L'année suivante (1342), David Bruce, âgé de vingt ans, quitta la cour de France, vint se jeter dans les bras de ses fidèles Écossais, et alla prendre d'assaut la ville de Durham. Édouard accourut avec toute la supériorité de ses forces, et David, trop faible pour risquer une bataille, parut assez fort pour obtenir une seconde trêve. Elle avait duré cinq années, lorsqu'en 1347, voyant Édouard occupé au siège de Calais, David rentra en Angleterre à la tête de 40,000 hommes, vit arriver contre lui une armée formée des vieilles bandes d'Édouard et commandée par la reine son épouse, l'attaqua témérairement, fut vaincu, fait prisonnier et conduit à la Tour de Londres. Il y était encore enfermé en 1353, lorsque l'infatigable fidélité de ses sujets reprenait pour lui jusqu'à la ville de Berwick. Édouard III traîna encore Bailleur à une sixième conquête de son royaume nominal, et Bailleur, au moment de se voir ramené à Londres, fatigué enfin d'une royauté si ridicule, en résigna les derniers restes entre les mains d'Édouard, le 20 janvier 1356, non sans s'être souillé d'une bassesse de plus, et faisant précéder son abdication d'un acte de soumission qui rendait servilement dépendante du monarque anglais la couronne qu'il allait lui céder. On ne sait plus ce que devint Bailleur depuis cette époque. Sa retraite, les dernières années de sa vie, celle de sa mort, sont également ignorées. Son nom n'a été ni inscrit, ni digne de l'être sur la liste des rois d'Écosse. (Voy. BRUCE.) L—T—L.

BAILLEUL (JACQUES-CHARLES), membre de la convention, puis du conseil des cinq-cents, naquit en 1762 à Bretteville, près du Havre. Fils d'un cultivateur aisé, il reçut une éducation qui le mit à même d'exercer avec distinction les fonctions d'avocat au parlement de Paris; mais la révolution, en désorganisant les tribunaux, le força, en 1790, de retourner dans son pays natal, où il suivit la même profession, d'abord à Montivilliers, ensuite au Havre. Il avait embrassé les idées nouvelles. Ses concitoyens l'éluèrent juge de paix au Havre, et l'envoyèrent ensuite à la convention. Il ne parla d'abord que sur des questions assez secondaires, mais le plus souvent dans le sens de la modération. On eut plus d'une fois à lui reprocher une sorte de versatilité ou plutôt d'incertitude d'opinion. Le 19 octobre 1793, il demanda que les évêques fussent exceptés de la loi qui astreignait tout fonctionnaire à ne toucher que son traitement de député. « Un évêque, dit-il, a formé sa maison d'après son traitement comme évêque. Il est obligé de faire des visites dans son diocèse, ou de les faire faire par les vicaires qui composent son conseil. » Une réflexion si juste et si naturelle exposa

Bailleur aux murmures de la montagne; et Manuel monta à la tribune pour le tancer vertement d'avoir osé parler des maisons d'évêques et des visites dans les diocèses. Dans la séance du 30 octobre, Bailleur, que les feuilles de Marat et d'Hébert invectivaient comme aristocrate, s'éleva contre ceux qui, par des écrits, prêchaient l'insurrection en qualifiant de traîtres les fonctionnaires publics; il demandait qu'ils fussent arrêtés sur-le-champ et dénoncés à un officier de police. Interrompu par des murmures: « C'est une loi de circonstance, » reprit Bailleur. Ce n'est pas dans un moment où l'on cherche à prêcher l'insurrection qu'il faut s'effrayer des mesures sévères qu'exige notre situation. » Billaut-Varennes proposa ironiquement l'envoi du discours de Bailleur aux départements, « afin, dit-il, qu'on voie comment on veut museler le peuple français, et quelles atrocités on lui prépare. » Le 2 décembre, Bailleur parla de nouveau contre les pamphlets insultants pour les députés. « Quant à moi, s'écria-t-il, je déclare que je n'ai pas été envoyé ici pour être sous la verge des Parisiens. » C'est surtout par les différents votes qu'il émit dans le procès de Louis XVI qu'on peut reconnaître combien ses idées étaient peu arrêtées. Lors du premier appel il déclara ce prince coupable. Lors du second, il dit: « Comme juge, je pense que Louis a mérité la mort; comme législateur, je pense qu'il importe au bien de la patrie, au maintien de la république, qu'il vive. » Je vote donc pour la détention, sauf les mesures ultérieures. Mais la république ne doit pas souffrir de mon erreur, si je me trompe; je vote pour la sanction du peuple. » Enfin, au troisième appel, se ralliant aux plus modérés de la convention, il vota pour la détention et le bannissement à la paix. Le 29 janvier, il demanda la destitution du ministre de la guerre Pache, qu'une députation du département de la Haute-Garonne dénonçait comme ayant désorganisé l'armée des Pyrénées, en la laissant dans un dénûment absolu. Le 8 février, il proposa de suspendre les poursuites contre les individus présumés avoir fait les massacres de septembre, pour en rechercher les véritables auteurs et les provocateurs. A ce propos, il ajouta, au milieu des violents murmures de la montagne: « Il est temps que le mouvement révolutionnaire cesse; il est temps que tous les citoyens sachent que tout ce qui devait disparaître n'est plus; il est temps que toutes les lois qui ne sont pas abrogées reçoivent leur exécution. » Quelques jours après il s'opposa à la mise en liberté du commissaire Royou, dit Guerneur, comme ayant, en septembre 1792, provoqué l'assassinat dans les départements de la Bretagne. Cette opinion de Bailleur excita un nouvel orage. Marat de sa place lui adressa les plus violentes injures. Lorsqu'il fut question, le 13 juin, de décréter d'accusation Buzot, Péthion et autres, Bailleur osa solliciter une pareille mesure contre Henriot. Ayant été l'un des signataires des protestations contre le coup d'État du 31 mai, il fut incarcéré, trouva moyen de s'échapper, et s'enfuit à Provins; mais à

son arrivée dans cette ville il fut arrêté de nouveau et amené au comité de sûreté générale avec les fers aux pieds et aux mains, ainsi que l'avait ordonné Dubouchet, député en mission dans ce pays. Par la suite, Bailleur ne tira d'autre vengeance de ce cruel procédé qu'en appelant Dubouchet *son maréchal ferrant*. Envoyé par le comité de sûreté générale à la Conciergerie, il s'y trouva avec les vingt-deux députés arrêtés par suite des événements du 31 mai, et qui bientôt après portèrent leur tête sur l'échafaud. Dueos, l'un d'eux, fit sur l'aventure de Bailleur une chanson très-gaie en forme de pot-pourri, insérée dans l'*Almanach des prisons*, sous ce titre : *le Voyage à Provins*. Après une détention d'environ six mois à la Conciergerie, Bailleur fut transféré dans la prison du Luxembourg, où, quoiqu'il parût sympathiser avec les détenus réputés les moins révolutionnaires, on le vit, le 10 thermidor, déplorer le sort de Robespierre, « sans qu'on sache pourquoi, » a dit un biographe : car, sans la mort du féroce dictateur, il ne serait jamais sorti du Luxembourg que pour aller à l'échafaud. Le 14 février précédent, traduit au tribunal révolutionnaire, et interrogé, malgré ses réclamations, Bailleur avait écrit à la convention pour lui demander de faire discontinuer cette procédure attentatoire à la représentation nationale, attendu qu'un décret d'accusation n'avait pas été porté contre lui par l'assemblée elle-même, ce qui fut accordé sur la proposition de Merlin (de Thionville). Le lendemain, le président du tribunal révolutionnaire, Hermann, adressa à la convention une lettre pour s'excuser et protester que l'interrogatoire qu'on avait fait subir au député Bailleur était une *erreur purement matérielle*. Réintégré dans la convention le 8 décembre 1794, Bailleur prit bientôt la parole pour flétrir les crimes qui avaient été commis et pour honorer la mémoire des victimes. Le 12 décembre, il s'opposa au rapport du décret qui suspendait la vente des biens des condamnés; il appela l'intérêt sur les parents de *ces infortunés*, insista sur les *dilapidations effroyables* qui se commettaient dans cette opération, et soutint que la question se réduisait à ces mots : Voulez-vous ou non qu'on continue de voler la république? Dans la séance orageuse du 27 décembre, il parla avec énergie, au milieu des vociférations des terroristes, pour le rappel de ceux des députés mis hors la loi le 31 mai, que l'échafaud avait épargnés. « Président, dit-il « à Rewbell, ton bras se fatiguera de sonner pour « m'interrompre; mais ma poitrine ne se fatiguera « pas de demander la justice et la liberté des opi- « nions.... Nous ne sommes plus au temps où Ro- « bespierre disait : Il n'y a que les contre-révolution- « naires qui puissent n'être pas de mon avis. » Bailleur demanda ensuite l'ajournement du projet de Chénier, tendant à substituer les fêtes nationales aux institutions religieuses (20 décembre); puis la mise en liberté du peintre David (28), arrêté comme complice de Robespierre. Le 18 janvier 1795, il s'éleva contre le jugement qui, après avoir reconnu coupables d'assassinats les membres du comité révolutionnaire de Nantes, les avait acquittés; il appuya aussi

l'adresse du département de l'Ain, qui demandait la déportation des hommes qui avaient couvert la France d'échafauds. Il fit aussi (25) décréter que la commission des colonies entendrait contradictoirement les colons de St-Domingue et les députés Polverel et Sonthonax, accusés d'être les auteurs des désastres de cette colonie. Le 10 février, il attaqua la montagne dans un discours sur les événements antérieurs au 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), et proposa de charger les trois comités réunis de salut public, de sûreté générale et de législation, d'examiner s'il y avait eu tyrannie dans le gouvernement avant cette époque, et de proposer les mesures propres à assurer la tranquillité, à prévenir de nouvelles entreprises. Le 18 mars suivant, il fit une motion d'ordre tendant à mettre fin au régime provisoire; il rappela ensuite à l'ordre, en le traitant d'assassin et de voleur, Lecointre de Versailles, qui faisait l'apologie du 31 mai, et demanda la mise en activité de la constitution de 1795. Dans les journées du 12 germinal (1^{er} avril 1795), et du 1^{er} prairial (22 mai 1795), qui furent marquées par les derniers efforts du parti jacobin pour ressaisir le pouvoir, on vit Bailleur, à la tête de la jeunesse dévouée au système d'un républicanisme modéré, marcher au secours de la constitution. L'élégance de ses manières et l'ascendant qu'il exerçait fit inventer par la faction anarchique le nom de *jeunesse dorée de Bailleur et de Fréron*. Le 12 germinal, il dénonça Dopsent comme ayant, avant le 9 thermidor, méconnu en sa personne l'inviolabilité du député, en prétendant le soumettre à un interrogatoire, sans un décret d'accusation émané de la convention. Quelques jours après, il provoqua l'arrestation des députés Choudieu, Duhem, Chasles et autres, comme auteurs de l'insurrection du 12 germinal et chefs du parti anarchique. « Les hommes qui sont d'accord avec les « scélérats sont des scélérats eux-mêmes; rendez la « représentation nationale respectable au peuple « français : purgez-la des hommes criminels qui la « souillent; prévenez des révoltes sans cesse renaissantes, etc. » Il fut nommé secrétaire le 5 avril; le lendemain il demanda, dans l'intérêt du commerce et de l'agriculture, la levée des séquestres qui avaient été mis sur les biens de plusieurs citoyens. Le 10 avril suivant, il fut avec Dupuis, Baraillon, Lakanal et Jard-Panvilliers, envoyé en mission dans les départements pour l'exécution des lois relatives à l'instruction publique. Le 22 juin, il s'éleva de nouveau contre les crimes de la terreur, se plaignit de ce que la convention n'avait pas pris des mesures vigoureuses pour purger le territoire français des auteurs et des complices de tous ces excès, et demanda que les comités chargés de la sûreté et de la police de l'État proposassent, dans le plus court délai, des dispositions législatives qui embrassassent dans son entier la situation actuelle de la république. Le 25 juin, il demanda que, relativement aux terroristes, on précisât les cas de détention et d'élargissement. Il fut nommé, le 4 juillet, membre du comité de sûreté générale. Le même jour, dans la discussion de l'acte constitutionnel, il se prononça pour que des restrictions fussent mises à la liberté de la presse. Les jours

suivants, il fit divers rapports sur les terroristes détenus, et le 26 du même mois vota la création d'une commission extraordinaire chargée de prononcer sur leur sort, mesure qui fut alors généralement regardée comme toute en leur faveur; mais on le vit le surlendemain faire jouer l'air du *Réveil du peuple* dans le sein de la convention, malgré les cris des montagnards, et demander qu'on appelât cet hymne le *Chant de thermidor*. Deux jours après, il les attaqua de nouveau, demanda l'épuration de l'assemblée, désigna les proconsuls qu'il fallait encore frapper, sollicita le rapport du décret qu'il avait lui-même provoqué en faveur des terroristes, et s'emporta tellement contre plusieurs de ses collègues, que l'un d'eux lui demanda s'il voulait mettre la convention en coupe réglée. Le 1^{er} août, parlant au nom du comité de sûreté générale, il fit traduire Cormatin et sept autres chefs royalistes devant le tribunal militaire, établi près de l'armée de l'intérieur. Le lendemain, Bailleul s'opposa à l'impression des explications données par Dubois-Crancé, au sujet d'une rixe qu'il avait eue avec des pétitionnaires chargés de féliciter la convention sur le rapport du décret relatif à la commission pour juger les détenus. Il fit l'apologie des pétitionnaires, réfuta ce que Dubois-Crancé avait dit sur l'esprit public; et, malgré les réclamations de *messieurs de la ci-devant Montagne*, établit que la convention, en prenant sur elle la responsabilité du discours en question, porterait atteinte à l'union des citoyens. Le 5 fructidor an 3 (20 août 1795), il s'opposa vainement au projet de réélection des membres de la convention, pour composer les conseils législatifs; ce qui le fit accuser d'arrière-pensée, et en même temps donna lieu de croire qu'il partageait l'avis des sections de Paris, qui supportaient si impatiemment le joug de cette assemblée; mais on le vit le 11 vendémiaire an 4 (3 octobre 1795) se prononcer avec énergie contre les meneurs de ces mêmes sections, les taxer de royalisme, et dans la sanglante journée du 15 vendémiaire, marcher à la tête des jeunes gens qui s'étaient réunis à la convention. Cette journée décida la question, et Bailleul fut l'un des conventionnels réélus au conseil des cinq-cents. Ce conseil et celui des anciens se divisèrent aussitôt en deux partis, l'un pour, l'autre contre le nouveau gouvernement. Bailleul se prononça pour le directoire exécutif, fut pendant les deux premières sessions du nouveau corps législatif l'un de ses défenseurs les plus constants, et soutint, par ses discours et ses propositions, les vues des cinq oligarques en législation, en politique et en finances. Nous nous contenterons d'indiquer quelques-unes de ses opinions: les *Moniteurs* de l'an 4 et de l'an 5 sont là pour rappeler combien de fois cet orateur prolixe et passionné occupa la tribune, quelquefois pour faire preuve de connaissances assez positives en finances, mais plus souvent pour montrer que son dévouement au directoire ne reculait pas devant la violation des lois et de la liberté. Rappelons du moins à son honneur que, fidèle à ses affections pour les Girondins, il fit accorder le 21 germinal an 4 (10 avril 1796) 2,000 fr.

de pension aux veuves et enfants de Péthion, Carra, Gorsas, Brissot et Camille Desmoulins. Quelques jours après l'affaire de Grenelle, dans un long discours sur les conspirations ayant pour objet de renverser la constitution, il se plaignit des lenteurs de la justice et de l'audace des complices de Drouet; il vota ensuite le maintien de la loi du 3 brumaire qui excluait les parents d'émigrés des fonctions publiques. Le 5 juin, il s'éleva contre Tarbé qui avait traité d'infâmes tous les décrets rendus sur les colonies. A la fin du même mois, Dumolard ayant, dans une discussion sur les sociétés populaires, demandé l'examen de la conduite du directoire et du général Bonaparte à Venise, Bailleul interpella ce député avec violence. A quelques jours de là, il dénonça la rentrée des émigrés du Bas-Rhin; il défendit ensuite les sociétés populaires, se plaignit des outrages dont on accablait une classe indéfinie de citoyens, à la faveur du titre banal de *terroriste*, et signala le parti royaliste comme auteur des assassinats réactionnaires dans le Midi, dans l'Ouest et dans le Calvados. Il fut interrompu par les cris furieux et les menaces de plusieurs de ses collègues. Peu de jours avant le 18 fructidor (4 septembre 1797), il publia une espèce de manifeste intitulé : *Déclaration à mes commettants*, dans lequel il dénonçait la majorité des deux conseils, déclarait ses collègues coupables de trahison, et appelait sur leur tête la vengeance nationale. Deux jours après la victoire du parti directorial, il fut chargé de soumettre à la fraction du conseil des cinq-cents siégeant à l'Odéon le rapport sur la *conspiration royale*, et le projet de proscription contre plusieurs députés et journalistes; puis, sur sa proposition, l'on décréta la déportation de cinquante-deux représentants et celle des propriétaires, directeurs et rédacteurs de quarante et un journaux. Le 27 nivôse an 6 (16 janvier 1798), il fit ordonner l'érection d'un monument en mémoire du 18 fructidor, dans la salle du corps législatif, avec cette inscription : « Des « conjurés, au nom d'un roi, s'étaient introduits dans « cette enceinte; le 18 fructidor de l'an 5 ils en furent « ignominieusement chassés. Malheur aux traitres qui « les imiteraient ! » Élu président, Bailleul prononça un discours en commémoration du supplice de Louis XVI. « Il méritait, dit-il, d'être un jour religieux, le jour qui creusa un abîme entre une monarchie qui n'était déjà plus et une république naissante; le jour où des millions de créatures humaines cessèrent d'être les sujets, c'est-à-dire la propriété d'un homme; le jour où le système politique de l'Europe fut rompu, puisqu'une partie de son territoire fut enlevée à l'usurpation, et aux droits de successibilité envahis par quelques familles... Lumières de la philosophie, consolation, espoir des faibles humains, émanation sublime de la Divinité, c'est toi qui perfectionnas la pensée, qui révélas les principes de la morale et de la politique, les droits des peuples et les injures des rois. » Six mois après le 18 fructidor, Bailleul fit enfin paraître sur cette journée son volumineux rapport, dans lequel il essayait de prouver qu'une conspiration flagrante avait mis le directoire dans la nécessité de recourir

à ce coup d'Etat pour sauver la constitution. Mais qu'importait au directoire de prouver la légalité des mesures qu'il avait prises? Le sabre d'Augereau n'avait-il pas tout décidé? Que la nation crût ou non à la conspiration, cette journée avait sauvé les spoliateurs et les concussionnaires attaqués dans les conseils; elle avait établi l'oligarchie des trois directeurs Rewbell, Larévellière-L'Épau, Barras, et de leurs dignes ministres Merlin de Douai, Schérer et Talleyrand. Les desseins de cette faction eussent échoué si elle se fût renfermée dans le cercle des lois. Aussi Bailleul disait dans son rapport : « Bannissons ces « absurdes théories de prétendues principes, ces « invocations stupides à la constitution. » A côté de cette déclaration où le despotisme révolutionnaire se montre dans sa nudité, se trouvait joint l'aveu naïf que la commission n'avait été arrêtée si longtemps dans son travail que *parce qu'elle manquait de preuves*. « Malheureusement nous « n'avons jamais bien connu le foyer de ces « machinations, ajoutait-il, et la main qui leur « imprimait le mouvement; tout ce que nous savons « de positif, c'est que le gouvernement anglais a « constamment payé des agents de désordres et de « crimes.... Nous ne retracerons pas à vos yeux tout « ce qui précéda cette fameuse journée; et nous ne « ferons pas aux royalistes l'honneur de discuter « leurs dénégations, que d'ailleurs ils n'ont jamais « soutenues avec trop d'opiniâtreté.... Quoique plu- « sieurs conspirateurs ne soient pas nominativement « désignés dans les pièces, ils n'en sont pas moins « coupables. Liés avec les auteurs, il est évident « qu'ils sont enveloppés dans la conspiration, quoi- « qu'on ne puisse pas dire de chacun d'eux qu'il a « fait telle ou telle chose. » On lisait en outre dans ce rapport « que les tribunaux, les administrations, « les journaux, tout marchait dans le sens de la « contre-révolution; » d'où il fallait conclure que Bailleul ainsi que le directoire et le petit nombre de ses partisans étaient les véritables rebelles. Devenu membre de la commission des finances, il proposa le rétablissement de l'impôt sur le tabac, sur le sel; fit décréter le paiement des rentiers en bons sur le trésor, et la création d'une caisse d'amortissement. A l'époque des élections de l'an 6 (1798) il fut un des principaux auteurs de la loi du 22 floréal (12 mai) qui excluait des députations entières du corps législatif. Son rapport, que le directoire avait dicté sans aucun mystère, admettait ou rejetait, selon leurs opinions présumées, les représentants portés par les assemblées électorales scissionnaires, et annulait les élections d'un grand nombre de collèges électoraux, dans lesquelles aucune scission ne s'était formée, et où toute les formalités voulues par la loi avaient été observées. Royalistes ou anarcbistes, telles étaient les qualifications données par le rapporteur à ceux qu'il voulait faire éliminer. C'était ici la seconde violation manifeste de la constitution de l'an 3, à laquelle Bailleul donnait les mains. Ainsi qu'au 18 fructidor, les choix du peuple étaient invalidés; et cependant les cinq directeurs et les députés qui, à l'exemple de Bailleul, étaient leurs flatteurs ou leurs

instruments, se prétendaient les délégués du peuple. Lorsque la nouvelle de l'assassinat des plénipotentiaires français au congrès de Rastadt parvint à Paris, et que dans chaque conseil le directoire fit jouer par ses créatures une de ces parades mélodramatiques, dans lesquelles une sensibilité factice inspirait une fausse et ridicule éloquence, Bailleul s'empressa d'y prendre un des premiers rôles. « La nation que les « étrangers eux-mêmes ont nommée grande, et ses « alliés, dit-il à la tribune, sont les seuls en ce mo- « ment qu'on doit ranger parmi les nations civilisées. « *Les droits de tout autre peuple sont suspendus; il ne « les recouvrera qu'en s'associant à l'expiation du « crime qui met l'humanité en deuil.* » Il fit adopter un projet contenant diverses propositions pour venger et honorer les deux députés assassinés. Lors de la discussion des dépenses de l'an 7, Bailleul, d'accord avec le directoire, voulut que l'on discutât en comité secret. Quelques jours après, il justifia les opérations financières de ce gouvernement; dit qu'il était plus facile de déclamer contre les dilapidations, que d'en trouver la cause et de la faire disparaître; enfin rejeta sur la faute des circonstances les abus qui régnaient dans les fournitures. Fréquemment interrompu par les murmures, il poussa jusqu'au bout cette scandaleuse apologie. Les mêmes murmures l'accueillirent. Il les brava avec le même sang-froid lorsqu'à l'approche de la crise du 30 prairial an 7 (18 juin 1799) il tenta vainement de conjurer l'orage qui se préparait contre les directeurs Larévellière, Merlin et Treillard. Il publia alors, comme au 18 fructidor, une brochure contre ses collègues, intitulée : *Sur les Finances et les Factious considérées comme cause du discrédit actuel et de la misère du peuple*, Paris, 1799, in-8°. Il assurait dans cet écrit que l'anarchie avait son centre dans les conseils législatifs, comme le royalisme y avait eu le sien avant le 18 fructidor, et il allait jusqu'à dire : « Je crains plus « les Russes qui sont au corps législatif que ceux « qui sont aux frontières (1). » Après l'expulsion des trois directeurs, Bailleul ne parut plus au conseil des cinq-cents. Il devint membre du tribunal à la suite du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), n'y parla d'abord que sur des questions de finances et se prononça pour le retour au système des contributions indirectes. Le 13 avril 1800, il combattit un projet tendant à autoriser les constructions des ponts et canaux par les particuliers, et le représenta comme tendant à dépouiller le corps législatif de ses attributions pour les transporter dans les mains du gouvernement. L'année suivante, cette espèce d'opposition devint plus caractérisée. En février 1801, il attaqua la réduction des justices de paix; puis, comme orateur du tribunal auprès du corps législatif, combattit le projet de loi relatif à la dette publique et aux domaines nationaux. Cette opposition taquine sur des mesures qui eurent pour résultat de rétablir l'ordre dans les finances publiques déplut à Bonaparte : aussi, au renouvellement du tribunal, Bailleul fut-il éliminé. En février 1803,

(1) Souwarow était alors près de nos frontières, du côté de la Suisse,

il attaqua devant les tribunaux l'historien Fantin-Désodoards, pour l'avoir, disait-il, calomnié dans son récit des événements de fructidor an 5. Les parties furent mises hors de cour; et l'ex-tribun reçut à cette occasion des marques non équivoques de la défaveur publique. Il avait alors repris sa profession d'avocat. Cependant il obtint au bout de quelques mois la direction des droits réunis du département de l'Orne, place qu'il occupa jusqu'à la restauration. Le retour des Bourbons, dont il s'était si constamment montré l'ennemi, fit reparaitre ce vieil athlète dans la lice politique, mais seulement par la part qu'il prit à la direction et à la rédaction d'une feuille d'opposition, et par la publication d'un grand nombre de brochures assez médiocres, ayant pour but de légitimer non-seulement les principes de la révolution, mais tous ses actes et tous ses résultats. On peut citer, entre autres : 1° de *l'Esprit de la révolution et de ses Résultats nécessaires*, Paris, 1814, in-8°; 2° *sur les Écrits de M. Benjamin Constant, relatifs à la liberté de la presse et à la responsabilité des ministres*, Paris, 1817, in-8°; 3° *sur les Royalistes de M. de Chateaubriand*, Paris, 1818, in-8°; 4° *sur la Chambre des pairs, avec quelques Observations sur l'état actuel des choses*, Paris, 1818, in-8°; 5° *Situation de la France, considérée sous les rapports politiques, religieux, administratifs, financiers, commerciaux, etc.*, Paris, 1819; 6° *Doctrines religieuses et politiques, propres à terminer et à prévenir les révolutions, et à concilier les esprits, ou Résultats nécessaires de la révolution française*, 1824, in-8°; 7° *la France sous le règne de Charles X*, 1824, in-8°; 8° *du Projet de loi sur les successions et les substitutions, et pour comparaison quelques idées sur des institutions appropriées à l'ordre de choses qui nous régit et qui en seraient les garanties et les appuis*, Paris, 1826, in-8°; 9° *Liberté des cultes*, sur les discours de M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, ministre des affaires ecclésiastiques, prononcés à la chambre des députés, séances des 25 et 26 mars 1826; *Libertés de l'Eglise gallicane*, Paris, 1826, in-8°. Mais de tous les écrits politiques de Bailleul, le seul qui mérite d'être distingué a pour titre : *Examen critique des Considérations* (de madame la baronne de Staël) *sur les principaux événements de la révolution française, avec des observations sur les Dix années d'exil, du même auteur, et sur Napoléon Bonaparte*, Paris, 1818; 2° édition, 1821, 2 vol. in-8°. Dans cet écrit, Bailleul essaye de justifier le 18 fructidor. Il met en avant ce principe si commode pour justifier toutes les usurpations, tous les abus de la force. « Je crois que la justice est ici tout à fait subordonnée à l'intérêt public. » Bailleul fut, en 1815, l'un des fondateurs du premier *Journal du Commerce*, qui, à sa suppression en 1816, devint sous ce titre, le *Constitutionnel*, le plus populaire, sinon le mieux rédigé des journaux de l'opposition libérale. Aux élections de son département (Seine-Inférieure), Bailleul se mit constamment sur les rangs, mais il n'obtint jamais qu'un petit nombre de voix parmi les libéraux les plus excentriques. A ce sujet, il composa une brochure intitulée : *Sur les élections dans le département de la*

Seine-Inférieure, Rouen, 1819, in-8°. Il s'occupait aussi de philanthropie. C'est dans cet esprit qu'il a publié un volume intitulé : *Moyens de former un bon domestique, où l'on traite de la manière de faire le service de l'intérieur d'une maison, avec des règles de conduite à observer pour bien remplir ses devoirs envers ses maîtres*, par M. N***, 2° édition, Paris, 1814, in-12. Il fut l'un des fondateurs de l'agence générale des placements d'économie et de placements voyageurs, ce qui fit de lui un fervent adversaire de la caisse d'épargne. On peut en juger par les brochures suivantes : 1° *Principes sur lesquels doivent reposer les établissements de prévoyance, tels que caisses d'épargnes, tontines, assurances sur la vie, etc.*, suivis de l'analyse de la *caisse Lafarge*, Paris, 1821, in-8°; 2° *Réfutation du rapport de M. le baron Fourier sur les tontines*, même année, in-8°; 3° *Lettre de M. Bailleul, ancien député, l'un des fondateurs de l'agence générale de placement d'économie, aux fondateurs de la caisse d'épargne et de prévoyance établie près la Banque de France*, Paris, 1822, in-8°. Il a publié en outre, plusieurs écrits financiers, entre autres ceux-ci : 1° *de la Richesse et de l'impôt*, Paris, 1814, in-8°; 2° *du Monopole et de la culture du tabac*, Paris, 1816, in-8°; 3° *sur les Dispositions de l'arrêt de la cour royale de Paris, rendu le 9 août 1825, entre MM. Perdonnet, agent de change, et le comte de Forbin-Janson*, Paris, 1825, in-8°; 4° *Traité du commerce des fonds publics à propos de l'affaire de MM. Perdonnet et Forbin-Janson*, 1825, in-8°. 5° *du Remboursement et de la réduction de l'intérêt des rentes sur l'État en France*, Paris, 1825. Ces écrits indiquent des connaissances positives, mais gâtées par un esprit systématique. Bailleul, qui avait la prétention d'être un homme universel, avait aussi composé deux comédies : 1° *Sully, ou la Vengeance d'un grand homme*, comédie en 3 actes et en prose. Elle n'eut qu'une représentation; mais l'auteur, qui n'était pas de l'avis des siffleurs, la fit imprimer, Paris, 1804, in-8°. 2° *Les Représailles*, comédie en 3 actes, Paris, 1825, in-8°. Il s'était aussi occupé de géographie, et a publié sur ce sujet : 1° *Éléments méthodiques de géographie disposés d'après un ordre absolument nouveau*, Paris, deux éditions en 1820, in-8°; 2° *Bibliomappe, ou Livre-Cartes, etc.*, ouvrage rédigé d'après les plans de M. B. (J. Ch.), par une société d'hommes de lettres et de savants géographes, sous la direction et vérification : 1° pour le texte de la géographie (*temps anciens*) de M. Daunou, (*temps modernes*) de M. Eyriès; 2° pour l'ordre des matières et l'ensemble, de M. B. (J.-Ch.); 3° pour le dessin, de M. Perrot, ingénieur-géographe, Paris, 1824, 2 vol. in-4° de 1450 p., contenant 66 cartes. *La Chronologie historique et géographique*, par MM. Année et Vivien, forme le 3° vol. de cet ouvrage. Le *Bibliomappe* ne fera sans doute pas une révolution dans la géographie comme s'en flattait son auteur; mais il y a d'excellentes vues et des choses utiles. Bailleul a fait imprimer une *Lettre à M. le président de la société de géographie*, Paris, 1820, in-8°, laquelle a pour but de propager ce qu'il appelait ses nouvelles

idées sur cette science. Aspirant aussi à la gloire de l'historien, il a publié par livraison des *Études sur l'histoire de Napoléon*, Paris, 1828, in-8°. La révolution de 1830 ne trouva pas la plume de Bailleul inactive; il a publié plusieurs brochures fort dynastiques. Enfin, outre les ouvrages que nous venons de citer, on lui doit : 1° *Almanach des bizarreries humaines, ou Recueil d'anecdotes sur la révolution*, Paris, 1796, in-8°; 2° *L'Année du négociant, ou Recueil par ordre de matières des traités, lois, arrêtés et règlements concernant le commerce, les manufactures, les colonies et la marine, depuis le 18 brumaire an 8*, Paris, an 11 (1803), 2 vol. in-8°. Jusqu'au dernier moment, Bailleul a conservé cette activité d'esprit qui, mieux dirigée quelquefois, eût fait de lui un homme vraiment remarquable. Il est mort plus qu'octogénaire, le 16 mars 1845. M. Tissot, de l'Académie française, a prononcé son éloge sur le cercueil.

D—R—R.

BAILLIE (ROBERT), en latin BAYLIUS, théologien presbytérien, né à Glasgow, en Écosse, en 1599, étudia à l'université de cette ville, où il fut nommé régent en philosophie, en 1622, professeur de théologie en 1642, et principal quelque temps après la restauration. On s'est assez généralement accordé à le représenter comme un homme d'un caractère naturellement doux et conciliant, mais dénaturé par le fanatisme, et d'ailleurs poussé à la violence qu'il a constamment montrée dans ses opinions, plutôt par les instigations de son parti, que par ses dispositions personnelles. Baillie fut un des plus zélés soutiens du parti presbytérien, auprès duquel il se mit en grand crédit par le refus obstiné qu'il fit en 1637, à l'évêque de Glasgow, de prêcher, devant l'assemblée générale d'Édimbourg, en faveur de la liturgie et des canons que Charles voulait introduire en Écosse, malgré la résistance de l'église presbytérienne, à laquelle ont toujours adhééré les Écossais depuis la réformation; il fut nommé, en 1638, membre de l'assemblée de Glasgow, tenue par les Écossais pour la défense de leur religion, et d'où sortit le fameux covenant. Ce fut lui qui, en 1640, porta à Londres les accusations des lords du covenant contre l'archevêque de Cantorbéry, Laud; et dans ces différentes occasions, il s'exprima avec toute la violence de l'esprit de parti. Il était, en 1645, l'un des commissaires de l'Église d'Écosse, à cette assemblée de Westminster, où les deux chambres adoptèrent le covenant. Cependant, malgré son presbytérianisme, fidèlement attaché à la maison de Stuart, ce fut lui qui, en 1649, lorsque Charles II eut été reconnu roi, alla le complimenter à la Haye, au nom de l'assemblée générale d'Écosse; il exprima avec la plus grande énergie la joie des presbytériens, en voyant Charles appelé au trône, et l'horreur que leur inspirait le meurtre de son père, qu'il regardait comme un exécrable parricide; mais il refusa un évêché que le roi lui offrit. Robert Baillie mourut en juillet 1662, à l'âge de 63 ans. Dans sa dernière maladie, il reçut une visite de l'archevêque de Glasgow, nouvellement nommé, à qui il dit avec une franchise un peu rude : « Monsieur

« Andrew, je ne vous appellerai pas monseigneur; « le roi Charles a voulu aussi faire de moi un seigneur comme vous, mais je ne vois pas, dans le « Nouveau Testament, que Jésus-Christ ait eu des « seigneurs dans sa maison. » On ajoute que Baillie traita d'ailleurs l'archevêque avec beaucoup d'égards. Il était très-savant, connaissait douze à treize langues, et écrivait élégamment en latin. On a de lui un ouvrage intitulé : *Opus historicum et chronologicum*, Amsterdam, 1668, in-fol., estimé même des auteurs du parti opposé au sien, et quelques traités de controverse. Ses lettres et autres écrits ont été publiés par Robert Aikin, en 2 vol. in-8°, Edimbourg, 1775. On y trouve les journaux des assemblées générales de 1638, 1641 et 1643, et des détails curieux sur le procès de mylord Stafford. S—D.

BAILLIE (WILLIAM, ou GUILLAUME), capitaine de cavalerie, dessinateur et graveur au burin, à la pointe, au lavis et en manière noire, naquit en Angleterre vers 1756, et mourut au commencement du 19^e siècle. Sa passion pour les beaux-arts lui ayant fait quitter le service de bonne heure, pour se vouer entièrement à la gravure, il parvint à un degré de talent en ce genre auquel les amateurs atteignent rarement. Son œuvre forme environ cent pièces, soit de sa composition, soit d'après les grands maîtres. Ses morceaux les plus recherchés sont ceux qu'il a gravés d'après Rembrandt. On a de lui une copie du *Peseur d'or* de ce maître, qui est fort estimée, et qu'on prend souvent pour l'original. Il a restauré d'une manière très-adroite la planche connue sous le nom de la *Pièce des cent florins*. Cet artiste avait l'habitude de marquer ses estampes, non-seulement de la date de l'année où il les avait gravées, mais encore de celle du mois dans lequel il les avait terminées. Il y ajoutait presque toujours son nom ou son chiffre.

P—E.

BAILLIE (MATTHIEU), médecin et anatomiste distingué, naquit dans le comté de Lanark en Écosse, le 27 octobre 1761. Son père, qui avait d'abord été pasteur, fut ensuite nommé professeur de théologie à l'université de Glasgow, où le jeune Baillie étudia avec succès les auteurs classiques grecs et latins, les mathématiques, la logique et la philosophie morale. Sa mère était sœur des célèbres anatomistes Jean et Guillaume Hunter : les grands avantages qu'on espéra de cette parenté décidèrent sa vocation pour la médecine, car son goût l'eût porté de préférence vers la chaire ou le barreau. Arrivé à Londres, à l'âge de dix-huit ans, pour y commencer ses études médicales, sous la direction de ses illustres parents, Baillie fit des progrès si rapides en anatomie, qu'au bout de deux ans il fut capable d'en donner des leçons; mais peu de temps après, en 1783, il eut la douleur de perdre Guillaume Hunter, l'aîné de ses oncles, qui lui laissa son théâtre anatomique, sa maison, un petit bien de famille en Écosse et l'usage de son muséum anatomique qu'il légua à l'université de Glasgow. Deux ans après la mort de son oncle et âgé seulement de vingt-deux ans, il ouvrit, conjointement avec le docteur Cruikshank, un cours d'anatomie qui attira un grand nombre d'élèves. Le jeune pro-

fesseur se distingua surtout par la simplicité, la clarté et l'ordre qu'il sut mettre dans l'exposition des matières qu'il enseignait ; en même temps il s'occupait de la formation d'un cabinet d'anatomie pathologique qui s'enrichit beaucoup par la suite et dont presque toutes les préparations avaient été faites par lui-même : deux ans avant sa mort il en fit présent au collège des médecins de Londres. En 1787, à l'âge de vingt-six ans, Baillie obtint la place de médecin de l'hôpital St-George ; ce fut principalement depuis cette époque qu'il commença à s'adonner à la pratique ; il n'abandonna pas pour cela sa science favorite, l'anatomie, qu'il regardait comme la base essentielle de l'art de guérir. Il recueillit dans son hôpital des cas nombreux d'anatomie pathologique, et publia un manuel de cette science, en 1795. Le succès de ce livre augmenta beaucoup sa réputation. Sa clientèle devint très-nombreuse, et s'accrut encore après la mort du docteur Piteairn, qu'il remplaça pendant sa dernière maladie. Ses occupations furent dès lors si multipliées, qu'il se vit obligé, en 1799, de renoncer à sa place de médecin de l'hôpital St-George et à ses leçons d'anatomie. Baillie se distingua surtout par la sûreté de son diagnostic, qui était fondé sur ses grandes connaissances anatomiques ; aussi dans bien des cas il reconnaissait l'impuissance de son art, et employait moins de remèdes que beaucoup de ses compatriotes. Il eut toujours de très-bons procédés envers ses confrères, surtout envers les jeunes médecins. J. Wardrop, qui a écrit sa vie, rapporte plusieurs traits qui prouvent son désintéressement. Une jeune dame étant venue le consulter pour une maladie de poitrine, il lui conseilla d'aller passer l'hiver dans un climat plus chaud que celui de l'Angleterre : cette dame lui ayant exposé que sa fortune ne lui permettait pas de faire cette dépense, Baillie lui donna à l'instant l'argent nécessaire. Une dame d'un haut rang, mais peu riche, avait eu recours à ses conseils : tant que dura la maladie, il reçut les honoraires qu'elle lui offrit, mais il les renvoya après la guérison. Sa réputation alla toujours en augmentant. Il fut nommé membre de la société royale de Londres et du collège des médecins. Il devint aussi médecin consultant du roi George III, et médecin ordinaire de la princesse de Galles. Ses occupations trop nombreuses finirent par altérer sa santé : dans l'été de 1825, il fut atteint d'un catharre pulmonaire accompagné de fièvre. Des saignées locales et l'application d'un vésicatoire diminuèrent la toux ; mais l'appétit se perdit, la faiblesse augmenta de jour en jour, et il succomba le 25 septembre. Les principaux ouvrages de Baillie sont : 1° son manuel d'anatomie pathologique, intitulé : *the Morbid Anatomy of some of the most important parts of the human body*, Londres, 1795, in-8°. Il y en a d'autres éditions augmentées, 1798, 1807 et 1812. Traduite en allemand avec des additions par Hohnbaum et Sömering, Berlin, 1794-1820, in-8° ; en italien par Zami, Venise, 1820, 2 vol. in-8°. Il en existe deux traductions françaises, la première par Ferral, Paris, 1803 ; la seconde par Guerbois, Paris, 1815, in-8°.

Cet ouvrage, remarquable comme livre élémentaire pour l'époque où il a paru, n'est plus au niveau de la science. Il a beaucoup contribué à répandre le goût de l'anatomie pathologique en Angleterre. 2° *A Series of Engravings intended to illustrate the Morbid Anatomy*, fascic. 1-10, ibid., 1799-1812, in-4°. C'est une série de planches accompagnées d'explications pour servir de suite à son manuel. 3° *Lectures and Observations on medicine*, ibid., 1823, in-8° ; trad. en allemand par Hohnbaum, Leipsick, 1827. Cet ouvrage contient les leçons servant d'introduction à son cours d'anatomie, plus d'autres leçons sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux ; enfin des observations pratiques. Plusieurs écrits de Baillie ont été recueillis et publiés par J. Wardrop, avec une notice étendue sur sa vie, Londres, 1825, 2 vol. in-8°. Le 1^{er} volume contient des observations ou des mémoires qui avaient déjà été imprimés dans les *Transactions philosophiques*, ou d'autres recueils scientifiques. Le 2^e renferme l'*Anatomie pathologique* de l'auteur. Baillie a encore publié l'*Anatomie pathologique de l'utérus d'une femme enceinte*, Londres, 1794, in-4°, ouvrage de G. Hunter, qu'il a accompagné de notes. Le 108^e vol. du *Monthly Review*, p. 83, contient un article sur la vie et les ouvrages de ce médecin. G—TH—R.

BAILLIE (JOHN), savant anglais, né à Inverness, en 1766, fut, dès sa première jeunesse, élevé dans l'art militaire, et partit en 1791 pour les Indes, où il entra au service de la compagnie. Il s'occupa d'abord de l'étude des langues de l'Orient, et il y fit des progrès si rapides, que, en 1797, il fut chargé par le gouverneur général, sir John Shore, de traduire de l'arabe un gros volume de lois musulmanes, comprenant tout le code *Imamea*, dans son application aux matières civiles. Malheureusement un seul volume, contenant les lois commerciales, a vu le jour. Lors de la fondation du collège du fort William, Baillie fut nommé professeur d'arabe, de persan, de droit mahométan, et il remplit cette chaire avec distinction jusqu'en 1807, où il fut promu au grade de colonel, et envoyé en qualité de résident à la cour du nawab-vizir d'Aoude. En 1801, il publia quelques tables destinées à faciliter ses cours de langues ; et de 1802 à 1805, il donna l'édition des textes originaux de cinq ouvrages les plus estimés, sur la grammaire arabe, savoir : *Miet Amil*, *Scherh Miet Amil*, *Misbah*, *Hedayet Alnawh* et la *Cafia d'Ebn-Hadjib*. En 1815, Baillie fut nommé résident à Lachnau ; et, en 1818, il se retira du service de la compagnie des Indes pour retourner en Angleterre, où il arriva en 1825. Il fut nommé un des directeurs de la compagnie, et il en a rempli les fonctions avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1823, à Londres. G—G—Y.

BAILLIF (ROCH LE). Voyez RIVIÈRE (DE LA).
 BAILLIMAISTRE (DOM FRANÇOIS-ÉTIENNE), né au Fai, en Franche-Comté, en 1704, après avoir fait sa profession religieuse, le 29 novembre 1723, devint cénobier de l'abbaye de Molême. L'histoire de ce bénédictin a quelques rapports avec celle de la fille sauvage de Châlons dont il fut parlé dans le

Mercure de décembre 1751, t. 1^{er}, et de quelques autres infortunés qui ont habité les forêts. Les confrères de Baillimaistre le croyaient mort depuis quelque temps, lorsqu'on le découvrit dans le bois de Sœurs, dépendant de la terre de Grancei (en Bourgogne), le 9 septembre 1755. Un garde, qui y faisait sa ronde, vit à travers les broussailles un homme qui lui parut extraordinaire, occupé à cueillir des noisettes qu'il mangeait. Ce garde, effrayé, n'ayant point d'armes, et croyant que l'inconnu était quelque malfaiteur, se retirait, lorsqu'il rencontra une femme qui l'encouragea à s'assurer de cet individu, quel qu'il fût. Baillimaistre (car c'était lui-même), voyant venir à lui la paysanne qui l'appelait, allait s'enfoncer dans la profondeur des bois, quand, à l'appel réitéré de cette femme, il se décida à venir à elle. Ce malheureux n'avait plus que les débris de ses anciens vêtements; ses bas et ses souliers étaient pourris, le reste n'existait plus ou était en lambeaux. Il avait un aspect effrayant dont ses mains, rougies par les mûres qu'il arrachait aux ronces, ne diminuaient pas l'horreur; sa démarche était lente et pénible; sa voix sourde et cassée. A toutes les questions que la villageoise lui adressait, il ne savait répondre que : *Je ne sais pas* : ou *Je n'en sais rien*. Pressé plus instamment, il ajouta qu'il avait été volé, et qu'il cherchait son cheval. Comme on avait beaucoup parlé, dans le pays, d'un moine de Molême qui avait disparu il y avait plusieurs mois, cette femme lui demanda s'il ne serait pas ce bénédictin. Il répondit que cela se pourrait être, et qu'il y avait longtemps qu'il errait dans les bois sans savoir où il était. Transportée de joie, la bonne paysanne, que la pitié avait rendue hardie, appela le garde, qui enfin se décida à revenir sur ses pas; elle lui apprit que l'inconnu qui l'avait tant effrayé n'était autre que le céliér du couvent dont on avait attribué la disparition à des assassins. Bien reconnu, Baillimaistre fut par ses deux libérateurs conduit à peu de distance de là, dans une loge de sabotiers. Le malheureux se plaignit du froid; on le fit approcher d'un bon feu, et on lui donna du pain de seigle qu'il mangea avec avidité, le front baissé, les larmes aux yeux et s'appuyant la tête sur les genoux. Quand il eut mangé son pain, il tira de sa poche un petit livre, lut quelques moments, et demanda à boire. Au bruit de cette découverte, il accourut beaucoup de monde des environs. Plusieurs personnes se rappelèrent l'avoir entendu dans les bois depuis plus de six semaines; mais elles l'avaient pris pour un garde déguisé qui se tenait en embuscade. Quinze jours avant la découverte de Baillimaistre, de Sacy, l'auteur du *Traité de l'Amitié*, chassant avec son domestique dans les bois de Sœurs, avait aussi entrevu le malheureux céliér qu'ils avaient pris pour un paysan idiot de la contrée. Le bailli de Grancei, procureur de l'abbaye de Molême à Essoi, ayant été prévenu, se rendit le même jour dans la loge des sabotiers, et eut peine à reconnaître l'infortuné Baillimaistre, qui était tout déguenillé, dont la barbe et les cheveux négligés avaient acquis plus de deux pouces de longueur, dont les traits étaient altérés et

l'œil extrêmement égaré. On rendit compte à ce magistrat de tout ce qui venait de se passer. Il fit fouiller le céliér, sur lequel on trouva le Nouveau Testament dont il a été question plus haut, une montre d'argent non montée, et environ 40 francs, somme égale à celle qu'il avait lorsqu'il avait disparu. Ce ne fut pas sans peine, vu son état d'affaiblissement, qu'on put le conduire à cheval jusque chez le bailli, à Essoi. Ce voyage augmenta encore le dérangement d'esprit du malade, qu'on mit au lit après lui avoir fait manger un bon potage. Un peu remis de ses fatigues, il n'en fut pas plus facile d'obtenir de lui les renseignements qu'on désirait. Il ne se souvenait de rien, il avait oublié les noms des choses les plus communes. Le lendemain, 10 septembre au matin, le bailli se présenta au lit du religieux, et s'y fit accompagner par son greffier et par quelques autres personnes. Après qu'on fut parvenu à rassurer Baillimaistre sur les voleurs qu'il paraissait craindre beaucoup, après qu'il eut pris un léger repas, après un grand nombre de divagations, il dit qu'il était religieux, qu'il se souvenait d'être sorti de Molême à cheval après vêpres; qu'il avait passé à Mussi et était entré dans le bois vers la fin du jour, qu'aussitôt deux hommes armés de fusils étaient venus à lui et l'avaient renversé de dessus sa monture qu'il n'avait pu faire courir; que, pendant que les voleurs tenaient le cheval et fouillaient dans les poches de sa robe, il s'était enfui dans les bois, et qu'y étant tombé de lassitude, il ne se souvenait plus de tout ce qui pouvait lui être arrivé depuis. Les religieux de Molême s'empressèrent de venir chercher leur confrère; mais il était si faible encore, qu'il fallut attendre au 12 septembre pour le conduire à la maison. On lui donna des habits religieux qu'il reçut avec une grande joie, et peu à peu il reprit sa force, sa raison et sa santé. Pendant près de deux mois que Baillimaistre avait passés dans le bois de Sœurs, il n'avait vécu que de fraises, de noisettes, de mûres sauvages et peut-être de quelques herbes insipides.

D—B—S.

BAILLON (EMMANUEL), naturaliste français, correspondant du muséum d'histoire naturelle, mort à Abbeville, en 1802, a cultivé avec succès l'ornithologie et la physiologie végétale, sous les rapports de l'utilité immédiate dans l'économie rurale et politique : dans chacune de ces parties, il fut un très-bon observateur; et, sans sortir de son pays, il a trouvé le moyen de recueillir un grand nombre de faits nouveaux et curieux. Il n'a publié sous son nom que trois mémoires; mais ce sont des ouvrages complets, qui ne laissent rien à désirer sur le sujet qu'ils traitent. Il fit une étude particulière des oiseaux de mer qui habitent les côtes de la Picardie. Plusieurs étaient peu connus, et quelques-uns ne l'étaient pas du tout. Il communiqua les observations qu'il avait faites sur les mœurs de ces diverses espèces à Buffon, qui le cite avec éloge. Tous les ans, il envoyait à Paris des oiseaux aquatiques vivants, que l'on élevait au jardin du muséum. Il avait le talent de préparer avec beaucoup de dextérité et de grâce les oiseaux pour les collections d'histoire

naturelle ; et le muséum lui doit la plus grande partie de ceux de mer et de rivage des côtes de l'Océan, dont plusieurs sont très-rares. Buffon n'avait pu donner, d'après lui, qu'une notice très-incomplète sur l'oiseau nommé *barnache* ; mais depuis, Baillon ayant été à portée de le mieux observer, a publié un mémoire dans lequel il en a fait la description et l'histoire dans le plus grand détail. Il a donné un *Mémoire sur les causes du dépérissement des bois, et les moyens d'y remédier*, 1791, in-4°. Ce mémoire remporta le prix que la commune de Paris avait proposé, sur l'invitation de l'assemblée constituante. Il en a donné un autre à la société d'agriculture de Paris, anné 1791, trimestre d'hiver : *Mémoire sur les sables mouvants qui couvrent les côtes du département du Pas-de-Calais, et les moyens de s'opposer à leur invasion*. Pour fixer les sables des dunes, et parvenir à les rendre propres à la culture et aux plantations d'arbres, il propose d'y cultiver le roseau des sables (*arundo arenaria*), nommé vulgairement hoya. Ce mémoire, qui est d'un grand intérêt sous les rapports de l'agriculture et de l'économie rurale de ces contrées, renferme aussi des vues neuves sur l'organisation de cette plante. On voit que Baillon observait aussi bien les végétaux que les animaux. Il a laissé un fils qui suit la même carrière. D—P—s.

BAILLOT (PIERRE), né à Dijon le 8 septembre 1752, y mourut le 20 février 1815, professeur de littérature française et de rhétorique au lycée, et membre de l'académie. Entré vers 1769 dans la carrière de l'instruction publique après avoir fait d'excellentes études, il ne tarda pas à se faire connaître honorablement par de bons élèves et par quelques poésies françaises, dont on retrouve les principales dans la feuille de Bourgogne. Le regret d'avoir perdu son fils, tué au siège de Peniscola en Espagne, où il servait comme capitaine d'artillerie, avança le terme de sa carrière laborieuse. Des divers ouvrages qu'il a composés, on n'a livré à l'impression (outre les poésies dont nous avons parlé) que les trois suivants, qu'il avait faits pour ses élèves et en quelque sorte avec eux : 1° *Récit de la bataille de Marathon*, lu le 5 septembre 1791 dans la société patriotique de Dijon, aux gardes nationaux volontaires de la Côte-d'Or, lors de leur départ pour l'armée, 1792, in-8° ; 2° *Phædri fabulæ selectæ*, avec des notes ; trois éditions dont la dernière parut à Dijon, chez Bligny, en 1806, in-8° ; 3° *Ovidii Metamorphoses selectæ, ad usum lycæorum*, également avec des notes fort bien faites, Dijon, Coquet, 1808. D—B—s.

BAILLOT (ÉTIENNE-CATHERINE), né à Evry-sur-Aube en 1758, était avocat au bailliage de Troyes lorsque la révolution commença. Il s'en montra partisan, et fut nommé, par le tiers état de sa province, député aux états généraux de 1789, où il ne se fit point remarquer. Il ne prit pas une seule fois la parole dans la longue session de l'assemblée nationale, et siégea constamment au côté gauche avec la majorité qui votait en faveur des innovations. Il fut nommé membre du tribunal de cassation lors de sa première installation, en 1791, et se retira en 1796 dans son département, où il ne s'occupa plus que de

littérature et de la culture des champs. Il est mort à Evry-sur-Aube, le 15 avril 1825. On a de lui une traduction en prose médiocre des satires de Juvénal (par B...), Paris, 1825, in-8°. Il a laissé en manuscrit des *Recherches sur l'histoire de Champagne*, dans lesquelles il s'est particulièrement occupé de généalogies. Z.

BAILLOT (PIERRE-MARIE-FRANÇOIS-DE-SALES), célèbre violoniste, né le 1^{er} octobre 1771, à Passy près Paris, mort dans cette capitale, le 15 septembre 1842, a laissé une des réputations les plus pures que jamais artiste ait obtenue. C'est que chez lui l'amour de la vertu et la pratique des devoirs de la société marchaient de front avec l'amour et la pratique de l'art. Chef de l'école française pour le violon, il fut avec cela écrivain remarquable, employé habile, homme religieux, excellent au sein de sa famille, d'une bienveillance et d'une distinction parfaites dans le monde ; aussi, à cette heure que la tombe s'est à peine fermée sur cet homme d'élite, le biographe, quelque flatteur que puisse être son récit, ne peut craindre qu'aucun de ceux qui ont connu Baillot vienne taxer ses pages de complaisance ou de flatterie. Son père, avocat au parlement de Paris, avait été forcé, par un revers de fortune, d'établir une maison d'éducation à Passy, qui n'était pas alors comme aujourd'hui un élégant faubourg de Paris, mais une riante campagne, située entre un grand bois et la belle rivière de Seine. Ce fut là que Baillot reçut sa première éducation sous l'immédiate direction paternelle. Tout en saisissant avec facilité les premiers éléments des langues anciennes, ces indispensables précurseurs de toute instruction solide, il annonçait de rares dispositions pour la musique et un goût particulier pour le violon. On assure qu'avant l'âge de sept ans il avait réussi à jouer sur cet instrument, sans le secours d'aucun maître, plusieurs airs qu'il avait entendu répéter ; tradition qui nous rappelle Ovide bégayant des vers dès le berceau, ou plutôt Viotti annonçant dès sa première enfance le talent qui devait lui procurer la gloire. Les parents de Baillot se hâtèrent de cultiver une vocation si prononcée : à huit ans il avait déjà eu pour maître Polidori, lequel fut remplacé par Ste-Marie, qui lui apprit de bonne heure à chercher cette netteté d'exécution que Baillot a portée depuis à une perfection si rare. Un jour, il avait alors onze ans, on le conduisit au concert spirituel qui se donnait aux Tuileries : il y entendit Viotti. Cette séance musicale fut pour l'enfant une révélation ; il comprit tout à coup une perfection dans l'art, qui ne s'était pas encore formulée pour lui dans les accords de ses premiers professeurs ; et bien que dans un âge si tendre il ne pût se rendre compte des moyens employés par ce grand artiste, il fut dès lors poursuivi par une idée fixe, celle d'arriver un jour à égaler le modèle qui causait son admiration. Vers cette époque (1785), le père de Baillot fut nommé substitut du procureur du roi près le conseil supérieur de l'île de Corse. Il se rendit à Bastia avec sa famille. Le comte de Mar-

bœuf, qui commandait en Corse, eut bientôt distingué ces nouveaux venus. La mère de Baillot se plaisait à raconter que comme elle dînait chez le gouverneur, elle avait vu plus d'une fois madame Bonaparte, la mère, alors dans tout l'éclat de sa beauté, venir solliciter des secours que son état voisin de la misère lui rendait indispensables. Madame de Marbœuf, morte il y a peu d'années religieuse au Sacré-Cœur, se vantait d'avoir donné son premier petit violon au jeune Baillot. Le père de ce dernier mourut peu de temps après son arrivée en Corse, laissant une veuve sans fortune avec deux enfants. Mais madame Baillot eut le bonheur de trouver dans l'intendant de Corse, Boucheporn, un protecteur pour sa famille. Boucheporn fit élever le jeune Baillot avec ses fils et l'envoya avec eux à Rome. Les études classiques ne lui firent pas oublier l'instrument qui était le but de toutes ses pensées, le sujet de toutes ses joies ; et il prit à Rome des leçons de Pollani, élève de Lardini, habile violoniste, qui le mit par ses conseils dans cette voie de vigueur et de puissance que Baillot a suivie avec tant de succès. Quand son éducation fut terminée, il alla rejoindre à Pau la famille de son protecteur, qui venait d'être nommé intendant du Béarn, et près duquel il remplissait les fonctions de secrétaire. Pendant les cinq années qu'il passa à Pau, à Bayonne, à Auch, il continua seul, dans ses moments de loisir, son éducation musicale, s'efforçant de rendre, par le jeu de son archet, les inspirations qu'il puisait à la fois et dans les souvenirs ineffaçables que lui avait laissés l'admirable talent de Viotti, et dans les impressions de la nature si grande, si accidentée, si pittoresque au milieu des Pyrénées. En 1791, lorsque l'assemblée constituante supprima les intendances, Baillot se sépara de son protecteur, revint à Paris et s'établit avec sa mère dans la rue Montmartre. Madame Baillot, ne se sentant pas en état d'apprécier elle-même le talent que son fils annonçait déjà, et tout étonnée des applaudissements que faisait entendre la foule des passants qui s'arrêtaient quand il jouait le soir la fenêtre ouverte, fit demander à Viotti la permission de le lui mener. Viotti mit un violon dans les mains du jeune homme, et lui fit jouer son 41^e concerto. Le cœur tremblait à celui-ci, mais son bras ne trembla point, et le maître enlutté, surpris de la chaleur et de la largeur de son jeu, le plaça sur-le-champ dans l'orchestre des Bouffes. Ce fut là que Baillot fit connaissance avec Rode, l'élève de prédilection de Viotti, et que se forma entre les deux jeunes virtuoses cette amitié tendre et fraternelle qui ne s'est jamais démentie. En très-peu de temps Baillot put égaler son maître ; mais bientôt aussi chacun d'eux prit un essor bien différent et suivit la route que sa nature lui traçait : d'un côté la grâce et l'élégance portées au suprême degré ; de l'autre la véhémence, la chaleur, le grandiose le plus élevé. Toutefois Baillot ne resta que cinq mois à l'orchestre des Bouffes ; la journée du 10 août dispersa les chanteurs italiens, et il se trouva, en 1795, sans place, sans fortune, et ayant avec lui sa mère, sa sœur, une tante, une cousine et un oncle, ancien

prieur des grands Augustins de Paris. Bientôt il fut atteint par la première réquisition : il fut incorporé à l'armée des côtes, et passa vingt mois à Cherbourg ou dans les environs. Là il trouva des protecteurs, et fut successivement le secrétaire intime du représentant Pomme et du général Dessolles. Sa santé s'étant altérée par les privations et les fatigues, il obtint son congé, et revint à Paris, où le riche fournisseur Séguin l'employa dans la fabrique de cuirs qu'il avait établie pour la fourniture des armées ; mais ce modeste emploi rapportait à Baillot à peine de quoi fournir du pain à la nombreuse famille dont il était l'appui. C'est alors qu'il fit la connaissance d'un chef de division du ministère des finances, qui l'y plaça d'une manière avantageuse. Il redevint amateur ; seulement il voulut bien donner des leçons à deux amis intimes, et ce petit surcroît d'émoluments ajoutait à son avoir ce qu'il lui fallait pour faire vivre sa famille dans une honorable médiocrité. Cependant tous les amis de Baillot le pressaient de se faire entendre en public ; il s'y détermina alors pour la première fois, et choisit pour son début le 14^e concerto de Viotti. Dès ce moment sa réputation fut faite : le Conservatoire lui ouvrit ses portes, et, le 22 septembre 1795, Baillot remplaça, comme professeur de violon dans cet établissement, Rode son ami, qui allait tenter la fortune en Russie. Quand Bonaparte arriva au consulat, il ordonna des réformes dans les ministères. On se garda bien de congédier Baillot, travailleur par excellence, mais apprenant que parmi ses confrères éliminés, se trouvait un père de famille sans autre ressource que sa place, il se présente chez le ministre, et lui propose de résigner ses fonctions en faveur de son infortuné collègue. « Je puis me passer de ma place, dit Baillot ; « je trouverai, dans la pratique de l'art que j'aime, « l'équivalent d'un emploi qui rendra le bonheur à « une famille malheureuse. » Le ministre n'accepta point ce noble sacrifice, et l'employé fut réintégré. Baillot devait occuper pendant quarante-sept ans sa place au Conservatoire. Dès son entrée dans cet établissement, il se trouva riche d'appointements : alors commença pour lui, comme professeur et comme exécutant, un demi-siècle de travaux utiles et brillants, de triomphes et d'honneurs. Sa plume facile, éloquente, rendit plus d'un service au Conservatoire. Au mois de pluviôse an 10, cet établissement se trouvait en butte à des attaques inspirées par l'envie de quelques artistes médiocres, et par l'amour-propre blessé du célèbre Lesueur, qui, dans cette occasion, fut assez mal conseillé. Les membres du Conservatoire chargèrent unanimement leur confrère Baillot de répondre à ces attaques. Il le fit avec autant de mesure que de vigueur, dans un écrit intitulé : *Recueil de pièces à opposer à divers libelles dirigés contre le Conservatoire de musique*, suivi d'*Observations sur l'état de la musique en France*, in-8^o de 40 pages. A des injures, il répondait avec calme par des pièces, des faits, des raisons et par l'expression de tous les sentiments qui peuvent honorer un artiste. On en jugera par ce passage dont la première phrase surtout nous semble mériter

d'être recueillie comme un axiome : « *Ceux qui ont une idée juste des beaux-arts sentent qu'ils doivent être un lien dans la société, et non pas un sujet de discorde.* Les prétendus amateurs de la « musique dramatique se trahissent : ce n'est pas en « écrivant des volumes d'injures que l'on prouve la « pureté de ses intentions et la justesse de son jugement ; ce n'est pas en fabriquant chaque jour de « nouvelles diatribes que l'on manifeste son amour « pour les arts, ces doux fruits du travail, de la « paix et de la concorde ; les vrais amis des arts « suivent un autre chemin que celui de l'intrigue, « et prennent un autre langage que celui de la calomnie. » Les membres du Conservatoire ayant unanimement voté l'érection d'un monument de leur gratitude envers Sarrette, fondateur et alors directeur de cet établissement, les mêmes libellistes avaient (1) présenté cette décision comme un hommage commandé par la crainte, à des souscripteurs qui n'osent rompre la chaîne qu'ils asservit. « Calomnieurs ! » s'écriait Baillot, qui osez attaquer des artistes dans « ce qu'ils ont de plus cher, leur indépendance, il « ne vous est point donné de connaître en quoi « ils font consister la liberté. Vous qui vous écriez « que la liberté seule a des droits sur les arts, « vous ignorez sans doute que les droits de la liberté « n'excluent point ceux de la reconnaissance !... « Et quel autre intérêt que celui de la gloire de « l'art musical attache les membres du Conservatoire à cet établissement ? C'est parce qu'ils le « croient fait pour marcher à ce but qu'ils honorent celui qui fait tout ce qu'il doit faire pour l'y « conduire. Où sont les places et les faveurs qu'ils attendent ? Ils doivent tout à leur travail ; ils « trouvent dans leurs talents la garantie de leur indépendance, et l'estime de leurs concitoyens, seul « bien qu'ils ambitionnent, les vengera de vos outrages (2). » Le 11 décembre 1812, à la séance publique pour la distribution des prix, Baillot lut une *Notice sur les travaux du Conservatoire impérial et sur les objets soumis à son examen pendant l'année 1812* (broch. in-4° de 10 pages). Dans ce discours, l'auteur exprimait ses idées sur la musique avec une supériorité de vues et un talent de style qui annonçait à la fois un artiste et un écrivain : « La musique, dit-il en terminant, qui renferme toutes les idées « d'ordre, d'unité, d'harmonie, de proportions, de convenances, dirige l'imagination vers le beau idéal « auquel le véritable artiste rapporte tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il veut exprimer ; en vain aurait-il réussi à bien faire, c'est le mieux qu'il cherche ; une voix secrète l'avertit de « le chercher toujours, et lui dit qu'il sera d'autant « plus près de la perfection, qu'il aura constamment « plus d'amour pour elle. » C'est dans cet esprit que Baillot disait encore : *Un artiste est toujours à son début.* Napoléon, qui aimait à s'entourer

de toutes les supériorités, nomma, en 1802, Baillot chef des seconds violons de sa musique particulière. A son avènement au trône de Russie, l'empereur Alexandre avait appelé à sa cour Boieldieu, Rode et plusieurs autres artistes français. Baillot fut de ce nombre ; mais il ne partit qu'après eux, et seulement en août 1803. Son projet n'était pas de rester hors de sa patrie plus d'une année ; mais à peine était-il arrivé à Moscou, que la guerre éclata, et il ne put songer au retour qu'après la paix. A Moscou, Baillot et Delamarre le violoncelliste donnèrent vingt concerts consécutifs, qui furent autant de triomphes. On voulait par les plus grands avantages retenir les deux artistes ; ils refusèrent et se rendirent à St-Petersbourg, où Boieldieu, les présenta à l'empereur Alexandre, dont ils reçurent l'accueil le plus gracieux. La faveur de ce monarque, toutes les offres de fortune furent impuissantes pour les arrêter. Baillot, que ses affections de famille rappelaient en France, quitta la Russie après y avoir été l'objet du plus vif enthousiasme. Il était de retour à Paris en 1808. A son arrivée, il donna un concert et produisit un effet qui tenait du délire. Mais ce qui établit surtout sa réputation, ce furent des séances de quatuor où n'était admis qu'un petit nombre d'amateurs, et où Baillot, en compagnie avec MM. Guynemer, Tarlot, St-Laurent, Delamarre et Norblin, exécutait avec une admirable perfection les chefs-d'œuvre de Haydn, de Mozart, de Beethoven et de Boccherini. En 1813, il parcourut la Belgique, la Hollande et l'Angleterre, et partout il recueillit gloire et profit. En 1820, il fut nommé à la fois premier violon d'orchestre et premier violon solo à l'Académie royale de musique ; mais il résigna au bout de quelques années cette première place, dans laquelle il eut pour successeur M. Launer, et garda la seconde jusqu'en 1831. Alors M. Véron, directeur de l'Opéra, pour effectuer des économies, proposa à Baillot de permuer sa place de violon solo contre celle de premier violon d'orchestre : c'était demander à l'artiste de descendre d'un grade, c'était lui proposer la place qu'occupait M. Launer. Par le double motif d'une juste fierté et d'une délicatesse dont il avait déjà donné tant de preuves, Baillot ne consentit point à cet arrangement, et se retira, au grand regret des artistes et des vrais amateurs. Après avoir été depuis 1827 premier violon à la chapelle de Charles X, Baillot fut nommé chef des seconds violons dans la musique particulière du roi Louis-Philippe, place qu'il occupait encore lors de son décès, et qui vient d'être donnée à son fils. La suppression de la chapelle du roi en 1830 mit le gouvernement dans le cas d'avoir à donner des pensions aux artistes éliminés. On sait combien de difficultés en entravèrent la liquidation. Baillot était au nombre des pensionnaires dépouillés, et l'on comprendra sans peine que son nom inspirât un intérêt tout particulier. Un jour, il est invité à se présenter dans les bureaux pour y toucher un à-compte. Il se rend à cet appel ; mais un scrupule le prend : « J'aime à croire, dit-il, que les autres artistes, mes camarades, sont

(1) *Lettre à M. Pacsiello par les amateurs de la musique dramatique.*

(2) Nous avons sous les yeux l'exemplaire de cette brochure, qui appartenait à Baillot. On y trouve cette note écrite de sa main, et qui ne prouve que sa modestie : *Bon à oublier.*

« aussi bien traités que moi ? — Non, répond l'employé, il n'y avait pas d'argent pour tout le monde, « et il était bien juste de vous préférer à tout autre. » — Pardonnez-moi, monsieur ; il s'en faut de beau coup que je sois le plus pauvre, et par conséquent « le plus pressé ! Permettez-moi d'attendre mon « tour. » Toute la vie de Baillot est pleine de ces traits, et voilà le motif de la profonde vénération qu'il inspirait à ses élèves, comme à tous ceux qui avaient part à son intimité. Il n'était pas d'homme plus bienfaisant. Au retour de son voyage de Russie, étant sur le point de donner son premier concert attendu et désiré depuis si longtemps, il consentit, au risque d'en diminuer la recette, à jouer auparavant au bénéfice des pauvres du onzième arrondissement. Il y a peu d'années encore que, revenant d'Angers à Paris, et très-pressé de se trouver à l'ouverture des classes du Conservatoire, il céda aux vœux des habitants du Mans, et donna un concert dans leur ville. Le soir même il apprend que de pauvres funambules n'ont eu ce jour-là personne à leur représentation ; il fait afficher pour le lendemain un nouveau concert, dont il porte la recette entière à ces pauvres diables à leur quatrième étage. Quelle existence sociale, si ce n'est celle d'un grand musicien, permet à un particulier de donner 12 ou 13,00 fr., en un jour, à de pauvres gens qu'il ne connaît pas ? A peine Baillot voulait-il convenir de cet acte de bienfaisance. On trouve une preuve bien touchante de sa bonté dans la tendre amitié que lui ont vouée tous ceux qui l'ont approché pendant les diverses phases de sa vie, amitié qui ne s'est jamais démentie, et dont il recevait les témoignages trente ou quarante ans encore après l'époque qui les avait fait naître. C'est ainsi que les soins constants de M. Leroux pour Baillot prenaient leur source dans la reconnaissance qu'il lui avait vouée, alors qu'ils étaient tous deux à l'armée. Voici à quelle occasion : Baillot, réquisitionnaire, eut pour camarade de lit un jeune homme, fils de famille comme lui, et qui cherchait dans la pratique des arts quelque distraction aux ennuis du service militaire. Il jouait du violon, mais en triste écolier et de manière à écorcher les oreilles de toute la chambrée. Un soir qu'il se consumait en vains efforts pour accorder un violon rétif, Baillot, prenant sa peine en pitié, lui proposa de venir à son aide. « Vous savez « donc jouer du violon ? lui dit M. Leroux. — Quel- « que peu, » répondit Baillot ; puis ayant accordé de son mieux l'instrument de campagne, il préluda de la manière la plus brillante, au grand ébahissement de M. Leroux et de toute la chambrée. Celui-ci demanda aussitôt des conseils à Baillot, qui lui donna d'excellentes leçons. Bientôt après, les événements séparèrent les deux amis, qui ne se revirent qu'en 1814. M. Leroux était devenu un riche banquier ; veuf et retiré des affaires, il offrit ses salons à Baillot, qui cherchait un local pour ses soirées musicales. Dans le cours d'une de ces séances si recherchées des amateurs, une douleur subite frappe tout à coup le bras de l'artiste ; l'archet s'arrête, le violon reste muet. L'assemblée s'étonne, et bientôt murmure comme toutes les

assemblées qui se voient frustrées d'un plaisir pour lequel elles ont payé. M. Leroux prend sur-le-champ un parti décisif. Un quart d'heure lui suffit pour improviser une collation, et ses domestiques font circuler *gratis* dans la salle des plateaux de glaces, des sirops, des pâtisseries, des bonbons. L'impatience vaincue se rend à cet argument irrésistible, qui occupe agréablement tous les assistants pendant près d'une heure, au bout de laquelle Baillot, parfaitement remis, enlève en deux coups d'archet les bravos accoutumés. Le désir d'obliger avait encore guidé Baillot dans l'exécution de ses soirées musicales. Madame Bigot (*voy. ce nom ci-après*), pianiste distinguée, que des revers de fortune forçaient d'utiliser un talent acquis pour son agrément, fut présentée au grand violoniste. Elle arrivait de Vienne, nourrie de l'étude de Beethoven, et remplie d'admiration pour ce grand maître. Baillot prêta à cette dame l'appui de son nom et de son talent ; il exécuta avec elle les plus beaux morceaux du compositeur allemand, et l'on peut dire que nous devons à cet aimable concours la connaissance en France des chefs-d'œuvre de Beethoven. Il nous reste à apprécier le talent de Baillot comme exécutant. Voltaire a dit quelque part (1) : « Il y a dans « toutes les langues du monde une logique secrète « qui conduit les idées des hommes sans qu'ils s'en « aperçoivent, comme il y a une géométrie cachée « dans tous les arts de la main, sans que le plus « grand nombre des artistes s'en aperçoivent. » Baillot ne méritait assurément pas ce reproche ; il avait trop profondément médité les éléments de son art pour ne pas en avoir créé dans sa pensée une théorie pour ainsi dire mathématique. On en voit la preuve dans son ouvrage intitulé *l'Art du violon*. Mais, pour ne parler que de son exécution, il avait fait faire un grand pas à ce qu'on appelle le mécanisme de l'art. « Aucun violoniste, dit un de « ses biographes, n'avait sondé avec plus de logique « d'esprit et d'imagination à la fois les secrets de son « instrument. Son goût naturel et ses études constantes lui ont démontré que le caractère du violon consistait avant tout dans la grâce, la douceur, « l'élégance, la passion, mais la passion sans efforts « et sans cris... Tout en cherchant à simplifier le « mécanisme du violon, Baillot est arrivé à un résultat au moins égal, sinon supérieur à celui des « violonistes qui lui ont servi de modèles. Viotti, « dans son doigté, gardait toujours la même position, et il évitait, autant que possible, le déplacement de la main ; de cette manière, il était obligé « de jouer sur plusieurs cordes. Rode changeait souvent de position sur les mêmes cordes. Kreutzer « changeait souvent de position sur toutes les cordes, et donnait à certains passages plus d'éclat et « de coloris. Baillot a toujours suivi le doigté le plus « naturel, celui qui offrait le plus de sûreté pour « l'intonation (2). » Pour la puissance, la variété d'archet, sa supériorité était incontestable, et l'on a dit de lui qu'il avait un bras droit comme jamais

(1) Correspondance. — Lettre au grammairien Beauzée.

(2) Notice sur Baillot par M. Escudier tirée de la *Gazette Musicale*, année 1841, n° 43.

violoniste n'en avait eu. Indépendamment de ce mérite, pour ainsi dire mécanique, les qualités qui lui étaient propres étaient la légèreté, la grâce, l'énergie, l'ampleur, la passion profonde, et une aptitude singulière à prendre le style de toutes les époques et de tous les maîtres. Dans ses séances, il était impossible de l'entendre sans être profondément ému; l'impression qu'il produisait était d'autant plus puissante, que l'on voyait qu'il s'oubliait lui-même, et que le but de ses efforts était de faire admirer non le mérite de son exécution, mais le génie du maître qu'il exécutait. Aussi les plus habiles, entre autres Adolphe Nourrit, étudiaient Baillot comme le maître dans l'interprétation et l'expression musicales. En présence du public, il se possédait si bien qu'il choisissait souvent ses morceaux à la vue de son auditoire. On a rarement vu autant de vivacité, de vigueur, de souplesse dans les inflexions. Après vous avoir étonné par des sons graves et majestueux, il prenait tout à coup une forme pleine de douceur et de charme, tantôt revêtant sa pensée de mille fantaisies gracieuses, tantôt s'arrêtant sur un point d'orgue qui vous tenait en extase. Qui ne se sentait ému en écoutant sa *Romanesca*, cet ancien air de danse qu'il a rendu populaire, et son *Andante* avec sourdine? Et quel effet ne produisait-il pas lorsqu'il anticipait sur le mouvement ou le retardait, tandis que les autres instruments marquaient la mesure juste? Dans ces séances, son attitude était noble, sans recherche, sans roideur, sans affectation; maître de son archet et de son violon, il exécutait les chants les plus mélodieux, les broderies les plus imprévues avec une si élégante facilité, que chacun aurait pu croire qu'avec un archet et un violon à la main il pouvait en faire autant. Malheureusement ces indicibles jouissances, ces saisissantes impressions sont mortes avec l'artiste dont le bras repose dans la tombe, il n'en reste plus qu'un souvenir fugitif; mais ce qui vivra autant que l'art, ce qui assure à Baillot une gloire qui ne sera pas simplement de tradition, c'est le livre dans lequel il a déposé le résultat de toute une vie d'études et de méditations musicales. Cette méthode, qu'il a rédigée pour les élèves du Conservatoire, dont une première édition parut en 1805 (1), qu'il a développée et perfectionnée peu à peu, pendant toute la durée de son professorat, parut entièrement refondue en 1835, sous ce titre : *L'Art du violon*. D'ordinaire, une méthode de ce genre est un ouvrage aride, utile seulement pour apprendre à l'élève les règles de la grammaire musicale ou les principes d'un instrument; mais le livre de Baillot est à la fois l'œuvre d'un grand violoniste et d'un excellent écrivain. Tout ce qui a rapport au violon, sans en excepter sa confection, tout ce qui concerne l'exécution, la composition, a été prévu, développé par l'auteur. Toutes les parties de l'art y sont traitées avec clarté et discernement; les exemples y sont présentés avec une gradation parfaite. *L'Art du violon* est en même temps une méthode et une histoire de cet

instrument. Rien n'a échappé à Baillot, rien, jusqu'aux noms des luthiers plus ou moins célèbres. Quant au style, il a de l'élégance, du mouvement, de l'éclat, en un mot ce vernis littéraire qui indique un auteur nourri des bons écrivains classiques. Baillot a composé en outre un grand nombre de pièces de musique, entre autres : 1° douze *Études* caractéristiques pour le violon, avec accompagnement de basse chiffrée; 2° six idem; 3° cinquante idem pour la gamme; 4° vingt-quatre idem encore inédites, destinées à faire suite à *L'Art du violon*; 5° des duos, des trios, des quatuor, des concertos, une symphonie concertante pour deux violons; 6° *Notice sur J.-B. Viotti*, Paris, 1825, in-8°. On aime à voir dans cette notice avec quel noble abandon l'auteur exprime son affectueuse admiration pour le maître dont il était devenu l'émule. Dans l'enseignement il a fait de nombreux élèves qui soutiennent dignement l'éclat de son nom, entre autres : MM. Mazas, Habeneck aîné, Gérard, Jupin, Philippe, Charles et Léopold Dancs, Cherblanc, Gras, Aumont, Javault, Remy, Sauzay, Croisilles, Michiels, Sewaederlé, Maz jeune, Weile, Halma, etc. Dans les deux dernières années de sa vie, atteint de cette maladie de foie qui devait finir par l'emporter, il se montrait rarement en public, et semblait parfois triste et mélancolique. Cependant, au mois de juillet 1841, il se fit entendre chez Chérubini dans une soirée musicale en l'honneur du célèbre peintre M. Ingres. Ce fut Baillot qui ouvrit et ferma la séance; on peut dire qu'il se surpassa lui-même; malheureusement c'était le chant du cygne, on l'entendait pour la dernière fois. Baillot était de ces rares talents dont la réputation n'a rien à redouter des variations de la mode, parce qu'elle n'a rien de factice, et qu'elle repose sur la base indestructible de la science unie à un goût parfait. Ainsi, lorsqu'il y a douze ans, on voulut dédicier l'exécution extraordinaire, mais non point irréprochable, de Paganini, le public, bientôt revenu de cet engouement pour ainsi dire frénétique, entendit Baillot avec un nouvel enthousiasme. C'est ici le lieu de rappeler que le violoniste français, excellent dans toutes ses relations, rendit toujours à Paganini une éclatante justice que lui refusaient les panégyristes de celui-ci. Dans une brochure intitulée *Paganini*, Baillot fut traité de la manière la plus inconvenante. Un de ses amis, Miel, voulut répondre pour lui : Baillot imposa silence à son zèle. Fidèle au culte de la reconnaissance, Baillot eut en 1840 l'heureuse idée de s'entendre avec le célèbre sculpteur Dantan, afin d'offrir le buste de Sarrette au Conservatoire. Déjà, dans une de ses plus jolies statuettes, M. Dantan avait rendu de la manière la plus heureuse la figure de Baillot. On possède en outre, du célèbre violoniste, un portrait peint par M. Pérignon et lithographié par Jullien. La nature avait prodigué à Baillot les dons extérieurs, et pour qu'il ne manquât d'aucun de ces petits avantages qui sont souvent d'une si grande utilité dans le monde, il possédait la plus belle écriture. Nous avons sous les yeux plusieurs de ses lettres, qui sont à la fois des modèles de style et de calligraphie. Elles sont adres-

(1) Sous ce titre : *Méthode de violon par Baillot, Rode et Kreutzer*, Paris, 1805, in-4°.

sées à celui qui devait rédiger sa notice dans notre ouvrage, mais que la mort a frappé au moment qu'il s'en occupait. Nous voulons parler de Miel, qui, dans plusieurs écrits sur les arts, n'a négligé aucune occasion de rendre hommage au talent de Baillot. L'amitié les unissait depuis trente ans, et ce dernier n'écrivait rien pour le public sans consulter cet amateur distingué, qui, de son côté, mettait constamment à contribution la critique éclairée du grand violoniste. Ce fut en revenant des eaux de Vichy, où, conduit par M. Pillet-Will, qui lui prodiguait les soins les plus touchants, il avait été vainement chercher sa guérison, que Baillot, à l'âge de 71 ans, s'est éteint sans grandes souffrances dans les bras de sa famille, après avoir reçu les secours de la religion qu'il avait toujours pratiquée. Son service funèbre s'est fait à l'église de Notre-Dame-de-Lorette, au milieu d'un immense concours d'amateurs et d'artistes, mais avec la plus grande simplicité : ainsi l'avait prescrit le défunt ; il avait surtout ordonné qu'on n'exécutât pas de musique. Au cimetière Montmartre, trois discours ont été prononcés sur le cercueil, l'un par M. Mialle, un des amis de Baillot, l'autre par M. Elwart, le troisième par M. Charles Dancla. Baillot, qui avait épousé en 1809, à son retour de Russie, sa cousine qu'il aimait depuis longtemps, a eu de cette heureuse union trois enfants, dont deux, madame Sauzet et M. René Baillot, soutiennent dans l'art musical la renommée paternelle. D—R—R.

BAILLOU (GUILLAUME DE), en latin BALLONIUS, médecin français du 16^e siècle, qui contribua le plus à rendre la faculté de Paris, dont il était membre, indépendante du joug des Arabes, et à la ramener à l'étude immédiate des Grecs, et conséquemment de la nature. Il naquit à Paris, en 1558, fit de grands progrès dans les langues latine, grecque et dans la philosophie, et commença par les enseigner dans l'université de Paris. Ce fut avec les secours qu'apportent inévitablement d'aussi précieuses lumières qu'il aborda enfin l'étude de la médecine, et fut successivement reçu, dans la faculté de Paris, bachelier en 1568, docteur en 1570. Digne successeur des Duret, Houllier, Fernel, etc., qui avaient été ses maîtres, il sut comme eux s'affranchir de la fausse méthode d'instruction suivie de son temps, et continuer la nouvelle route qu'ils avaient ouverte. Dans ces temps, encore voisins de ceux où l'Europe était dans les ténèbres, les esprits un peu actifs, entraînés par les jouissances que leur apportaient les ouvrages des anciens, bien que défigurés dans des traductions arabes, s'attachaient principalement à les commenter et à les traduire ; les écrits de Galien surtout, où les faits, systématiquement disposés, sont liés par une théorie spéieuse et séduisante, les attiraient préférentiellement à ceux d'Hippocrate, qui peignent plutôt qu'ils n'expliquent la nature. Sans réfléchir que ces livres ne sont précieux que comme recueils de faits, que ces faits se renouvellent tous les jours, on aimait mieux étudier les livres que la nature, et admettre ainsi sans examen les faits, que de les soumettre à une nouvelle observation. Telle fut alors la

marque de tous les esprits, et les médecins la suivirent comme les autres savants. Après un siècle d'efforts faits dans cette fausse direction, on sentit enfin que la nature n'agissait pas moins publiquement de nos jours que du temps des anciens ; on revint à la consulter de préférence à des livres qui n'en offrent qu'une peinture infidèle. Parmi ces livres, on fit le salutaire triage de ceux qui expriment fidèlement leurs opérations, d'avec ceux dans lesquels une imagination plus active que solide s'efforce d'établir des philosophies prématurées : on revint enfin à observer soi-même, et à mettre de la critique dans l'érudition. C'est une justice à rendre à l'université de Paris, que de dire qu'elle concourut beaucoup, et la première, à opérer dans la médecine cette révolution que réclamaient toutes les sciences ; et c'en doit être une aussi de compter Baillou parmi ces utiles régénérateurs. En effet, le talent de l'observateur, du praticien exercé et fidèle à la doctrine hippocratique, respire dans tous ses écrits : les maladies y sont décrites, sinon avec la pittoresque concision du père de la médecine, au moins avec une scrupuleuse exactitude : si Baillou n'aide en rien la partie spéculative de la science, au moins il s'abstient de lui imprimer une fausse route, et prépare les matériaux pratiques qui serviront plus tard à l'établir. En 1602, il soutint une thèse dont voici le sujet : *Si chaque homme n'a pas avec son génie propre sa destinée propre*. Ces thèses, dans la faculté de Paris, se faisaient toutes remarquer par une extrême concision de style, jointe à l'abondance des faits et des pensées ; Baillou, dans la composition de la sienne, fut tellement fidèle à cette méthode, qu'elle lui fournit matière à deux argumentations, chose inouïe jusqu'alors, une en 1602, et l'autre en 1613. Il eut une grande réputation comme professeur, mais il la dut particulièrement à la force de sa voix, et à une subtilité dans les discussions, telle qu'on l'avait surnommé *le fœau des bacheliers*. Sa grande influence sur son siècle et sur le nôtre est spécialement celle du praticien. On retrouve dans ses ouvrages des notions sur cette inflammation de la membrane muqueuse du larynx et de la trachée-artère, remarquable par des concrétions membraniformes, et qu'on a voulu faire regarder dans ces derniers temps comme une maladie nouvelle, sous le nom de *croup*. Baillou ne fut pas tout à fait exempt des erreurs astrologiques de son temps ; il exagéra l'influence des astres ; mais encore cela fut-il pour lui la source d'observations précieuses, et ouvrit-il cette route, qui depuis a illustré Sydenham. Baillou, en effet, longtemps avant le docteur anglais, chercha à trouver dans les constitutions atmosphériques les causes évidentes ou occultes de ces maladies qui frappent constamment dans telles saisons, tels climats, ou accidentellement, dans une épidémie momentanée, un plus ou moins grand nombre d'individus : le premier, il fit sentir que l'on pouvait saisir des rapports entre tel état de l'atmosphère et les maladies régnantes d'une saison, ou du moins la couleur commune que chaque saison imprime aux maladies de toute l'année : il montra que, de même qu'il y avait

une gradation entre telle constitution atmosphérique et telle autre, il y en avait aussi entre les maladies diverses qui en étaient les produits. Dans ses *Epidemiorum et Ephemeridum libri duo, Parisiis*, 1640, in-4°, il a recueilli les constitutions épidémiques de 1570 à 1579; et dans ce travail, où sans doute Sydenham est allé plus loin, mais dont Baillou offrait le premier modèle, on retrouva presque le beau talent d'observation de la médecine grecque. Baillou, en 1580, fut nommé doyen de la faculté; la peste, qui désolait Paris alors, lui fournit une occasion de servir à la fois sa science et son pays; il prescrivit de sages précautions, et surtout provoqua contre les charlatans, que le malheur des temps rendait plus dangereux, la répression du gouvernement et la défiance des vrais médecins. Ce fut lui qui alla à St-Denis porter à Henri IV les hommages de la faculté. Ce prince le nomma, en 1601, premier médecin du dauphin; mais ce paisible et laborieux savant préféra une vie obscure au faste de la cour. Il mourut, en 1616, après quarante-six ans d'exercice dans sa profession, à l'âge de 78 ans. Ses écrits, publiés seulement après sa mort, furent partagés entre deux de ses neveux, Jacques Théart et Simon Leletier, tous deux médecins. Il y en eut des éditions particulières. 1° *les Constitutions épidémiques*, que nous avons déjà citées; 2° *Consiliorum medicinalium liber primus*, Paris, 1653, in-4°; *liber secundus*, ibid., 1656, in-4°; *liber tertius et postremus*, 1649, in-4°; 3° *Definitionum medicinalium liber*, ibid., 1639, in-4° (Synonymie des termes dont s'est servi Hippocrate); 4° *Commentarius in libellum Theophrasti de Vertigine*, ibid., 1640, in-4°; 5° *de Convulsionibus libellus*, ibid., 1640, in-4°; 6. *Liber de Rheumatismo et Pleuritide dorsali*, ibid., 1642, in-4°; 7° *de virginum et mulierum Morbis*, ibid., 1645, in-4°; 8° *Opuscula medica de arthritide, de calculo et urinarum hypostasi*, ibid., 1645, in-4°; 9° *Adversaria medicinalia*, ibid., in-4°. Tous ont été réunis en une seule édition, par les soins de J. Théart : *Opera medica omnia Ballonii, studio Jacobi Thecart*, Paris, 1655, 1640, 1645, 1649, 4 vol. in-4°; Venise, 1754, 1755, 1756, in-4°, 4 volumes en 2. Théodore Tronchin en a donné une nouvelle édition à Genève, 1762, 4 vol. in-4°, avec une préface de sa façon. C. et A.—N.

BAILLU (PIERRE DE), BAILLIEU ou BALLIU, florissait à Anvers, vers 1640. Ayant quitté cette ville pour faire le voyage d'Italie, dans le dessein de se perfectionner dans la gravure, il resta à Rome quelques années, après lesquelles il revint dans sa patrie, où il se fit une grande réputation. On a de lui beaucoup d'estampes, d'après Rubens, van Dyck, Cortonc, le Guide, Annibal Carrache, et d'autres maîtres. On remarque surtout celle de *St. Athanase*, d'après Rembrandt. P.—E.

BAILLY (LOUIS), né à Bligny, près de Beaune, en 1750, fut successivement professeur de théologie à Dijon, pendant vingt-cinq ans, chanoine de la cathédrale, principal du collège et promoteur général du diocèse. La révolution l'ayant obligé de s'expatrier, il se réfugia en Suisse, d'où étant revenu en

France à l'époque du concordat, il refusa une place de grand vicaire, et se consacra tout entier au service des pauvres, en qualité de desservant de l'hospice de Beaune. Il remplissait cet honorable et pénible ministère avec beaucoup d'édification, lorsque la mort l'enleva en 1808. Ses ouvrages sont *Tractatus de vera religione, ad usum seminariorum*, 2 v. in-8°. 2° *Tractatus de Ecclesia Christi*, 1771, 1776, Dijon, 1789, 2 vol. in-8°. 3° *Theologia dogmatica et moralis*, 1780, 8 vol. in-8°. L'auteur en a donné une nouvelle édition adaptée à la discipline établie par le concordat, Lyon, 1804, 8 vol. in-12. 4° *Les Principes de la foi catholique*, qu'il publia en Suisse, et qui furent vendus en peu de mois. (Voy. VALLA.) T.—D.

BAILLY (JACQUES), peintre et garde des tableaux du roi, né à Versailles, en 1701, mort le 18 novembre 1768, fut aussi auteur dramatique. Son *Théâtre et Œuvres mêlées*, 1768, 2 vol. in-8°, contient : *Armide*, parodie; *Momus, censeur des théâtres*, opéra-comique; *les Victoires de l'Amour*, ballet; *Pièces fugitives*; *Phaëton, Omphale, Boland, ou le Médecin amoureux*; *Titonnet*, parodies; *les Fêtes de la paix*, ballet; *le Bouquet*; *l'Accident imprévu*, comédies; *Cantatilles et Couplets*. Il a fait aussi le *Catalogue des tableaux du cabinet du roi, au Luxembourg*, in-12. A. B.—T.

BAILLY (JEAN-SYLVAIN), garde honoraire des tableaux du roi, de l'académie des sciences, de l'Académie française et de l'académie des inscriptions, fils du précédent. La vie de cet homme célèbre offre deux parties fort distinctes : la première, consacrée à l'étude des sciences et des lettres, fut tranquille, heureuse et honorée; la seconde, livrée aux affaires publiques, fut remplie de troubles, d'infortunes, et finit par l'échafaud. Ces deux périodes si différentes, et toutes deux si instructives, doivent être envisagées séparément. Bailly naquit à Paris, le 15 septembre 1756. Son père, garde des tableaux du roi, le destinait à la peinture; mais ses dispositions naturelles le portèrent vers les études littéraires. Ses premiers essais furent en poésie. Il composa quelques tragédies qu'il montra à la Noue, et qui n'ont pas été publiées. Des relations de société lui ayant donné occasion de rencontrer l'abbé de la Caille, il s'attacha bientôt à cet illustre astronome, dont l'amitié, les leçons, et surtout l'exemple, le tournèrent entièrement vers l'astronomie. Il apprit l'art des observations sous ce grand maître, et, dès 1762, il fut en état de présenter à l'académie des sciences des observations de la lune, qu'il avait calculées sous sa direction. Il calcula aussi l'orbite de la comète de 1759, dont le retour avait occupé les astronomes; et en 1765, après la mort de de la Caille, il entra à l'académie. Cette année même, il publia le calcul d'un grand nombre d'observations d'étoiles zodiacales, faites par de la Caille, dans les années précédentes, travail que ce grand astronome avait suivi avec tant d'assiduité, qu'il lui avait coûté la vie. Vers cette époque, Bailly entreprit un grand travail sur les satellites de Jupiter. La théorie de ces satellites occupait alors beaucoup les astronomes, et cet objet était bien digne de leur attention; car ces as-

tres, circulant autour de Jupiter, comme les planètes autour du soleil, offrent en petit l'image de notre système planétaire, et les variations qu'éprouvent les éléments de leurs orbites, en vertu de leurs attractions réciproques, annoncent les changements que les siècles futurs verront se développer avec plus de lenteur dans notre système. L'académie des sciences ayant proposé cette théorie pour sujet de prix, en 1764, Baily, ne devant plus concourir, se hâta de terminer son travail, et le publia en 1766, sous le titre d'*Essai sur la théorie des satellites de Jupiter, avec des tables de leurs mouvements*, 4 vol. in-4°. Le prix fut remporté par Lagrange, et Baily, qui n'avait pas pu employer une analyse aussi profonde que ce savant géomètre, eut cependant la satisfaction de voir se confirmer plusieurs des inégalités qu'il avait indiquées. Cette théorie a été portée depuis à son plus haut point de perfection par Laplace; et les tables que Delambre a construites, d'après ses formules, sont aujourd'hui les seules dont les astronomes fassent usage, à cause de leur extrême précision; mais les recherches de Baily, quoique beaucoup moins parfaites, n'ont pas été sans utilité, et il est toujours honorable pour lui de s'être occupé ainsi d'un sujet accessible pour si peu de personnes. En 1771, il publia encore un mémoire sur la lumière réfléchiée par ces mêmes satellites, dans leurs diverses situations autour de Jupiter, et selon les diverses distances de Jupiter au soleil. Il mesurait l'intensité de cette lumière par un procédé ingénieux, en diminuant le champ de sa lunette par des diaphragmes, dont il variait successivement les ouvertures, jusqu'à ce que le satellite devint tout à fait imperceptible à la vue. Pour se procurer cette éclipse fictive, il fallait rétrécir plus ou moins l'ouverture de la lunette, selon que la lumière du satellite était plus ou moins forte, et cette diminution en mesurait l'intensité. Jusqu'ici nous n'avons vu dans Baily qu'un astronome laborieux, appliqué à des calculs et à des observations pénibles; mais, au milieu de ces travaux, son goût pour la littérature ne l'abandonnait point; et ce goût, qui devait lui procurer un jour la plus solide partie de sa gloire, était alors son plus doux délassement. Il concourut pour l'éloge de Charles V, proposé par l'Académie française, et son discours fut honorablement distingué; il composa aussi l'éloge de Pierre Corneille; celui de Leibnitz, qui remporta le prix proposé par l'académie de Berlin; celui de Molière, qui obtint un accessit à l'Académie française; enfin ceux de Cook, de Gresset et de de la Caille, qui avait été son maître et son ami. Quoique ces divers écrits annonçassent plus de bel esprit que d'imagination, et plus de recherche que d'élégance, cependant, comme on n'y voyait que le délassement d'un savant livré à des recherches profondes, ils firent honneur à Baily. Encouragé par ces premiers essais, il chercha dans les sciences un sujet qui, se prêtant aux ornements du style, pût lui assurer cette réputation littéraire qu'il semblait surtout ambitionner; et il entreprit d'écrire l'histoire de l'astronomie. Les succès littéraires ont cela de dangereux pour ceux

qui cultivent les sciences, qu'étant par leur nature plus brillants et plus flatteurs, ils les détournent souvent des recherches neuves et profondes qui seules peuvent établir dans les sciences une réputation durable. Baily, sensible à ce genre de succès, ne s'occupa plus d'observations. Il publia, en 1773, le premier volume de son *Histoire de l'astronomie*; les quatre autres parurent successivement dans les années suivantes. Cet ouvrage, écrit avec élégance, d'un style brillant, quelquefois animé, fut reçu avec une extrême faveur. Il en acquit encore davantage par la discussion qui s'engagea entre l'auteur et Voltaire, au sujet des brames, que Voltaire regardait comme les premiers inventeurs des arts et des sciences; au lieu que Baily, dans son ouvrage, rapportait cette origine à un peuple primitif, qui avait disparu par l'effet de quelque catastrophe, sans laisser de trace de son existence. Ce fut à propos de cette discussion que Baily publia ses *Lettres sur l'Origine des sciences* et celle sur *l'Atlantide de Platon*. Ces lettres renferment le complément de ses idées sur l'astronomie ancienne, et il ne faut pas les séparer de son grand ouvrage. Quant à ce dernier, si l'on vient à le juger comme ouvrage de science, on ne peut disconvenir qu'il est très-digne d'intérêt. L'*Histoire de l'astronomie indienne et orientale* est remplie de recherches d'érudition fort instructives, et qu'un astronome seul pouvait faire. Peut-être, cependant, trouvera-t-on que, dans ses ouvrages, Baily s'est trop livré à son imagination, en voulant remonter si haut dans l'histoire de l'astronomie, et en s'efforçant, pour ainsi dire, d'en suivre les traces jusque dans une antiquité fabuleuse. Il est aujourd'hui prouvé que la conjonction générale qui sert de base aux tables indiennes, et que Baily s'efforce de présenter comme un phénomène réellement observé, n'est que la simple conclusion d'un calcul rétrograde, fait sur ces tables elles-mêmes; car nos tables astronomiques modernes, qui sont infiniment plus exactes, et que l'on a scrupuleusement éprouvées sur les observations arabes et chaldéennes, montrent que cette prétendue conjonction était fort éloignée d'avoir lieu à l'époque indiquée par les Indiens. La même conséquence, c'est-à-dire le peu d'antiquité des tables indiennes, peut se prouver encore par les valeurs qu'elles assignent au mouvement séculaire de la lune et à l'équation du centre de Jupiter et de Mars; car ces éléments variant avec les siècles, l'époque à laquelle on les a observés se décèle par les valeurs qu'on leur attribue. Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'astronomie ancienne: dans l'*Histoire de l'astronomie moderne*, Baily s'est toujours montré impartial et admirateur sincère autant qu'éclairé des grandes découvertes. Peut-être les astronomes et les géomètres désireraient-ils dans cet ouvrage plus de profondeur; ils voudraient que les découvertes créatrices y fussent moins enveloppées de réflexions étrangères; mais si ce sont là des défauts, ils blessent trop peu de personnes pour nuire au succès d'un livre. Le style brillant de Baily contribue encore à les couvrir. La réputation que ces divers ouvrages lui donnèrent dans le monde, comme savant

et comme littérateur, le fit désirer par l'Académie française, qui le reçut au nombre de ses membres, le 26 février 1784, à la place de Tressan. Cette même année lui offrit encore une occasion aussi flatteuse que favorable pour étendre sa réputation. Les prodiges annoncés par Mesmer occupaient alors toute la France. L'enthousiasme qu'ils excitaient était tel, qu'il dut attirer l'attention du gouvernement. Une commission, choisie parmi les savants et les médecins les plus distingués de la capitale, fut chargée par le roi d'examiner la doctrine du magnétisme animal, sous le double rapport de sa réalité et de son influence sur la morale publique. Bailly fut un des commissaires, et se trouva naturellement chargé de rédiger le résultat des expériences. Le rapport qu'il fit sur cet objet, rapport plein de raison et de saine philosophie, calma tout à coup l'agitation que Mesmer avait excitée, et fixa l'opinion que les vrais physiiciens devaient se former de sa doctrine. Quant à la question beaucoup plus importante de l'influence de cette doctrine sur les mœurs, les commissaires crurent devoir en faire la matière d'un rapport secret, destiné à être mis sous les yeux du roi seul ; et Bailly fut également chargé de le rédiger. Dans ce rapport, qui a été imprimé depuis, mais qui n'aurait pu l'être alors sans danger, on explique les véritables causes des effets du mesmérisme, de ses succès, de son influence ; et on le réduit à ses agents réels, qui sont l'attouchement, l'imitation, et le pouvoir de l'imagination sur les sens. L'année suivante, en 1785, Bailly fut admis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres : il méritait cette honorable distinction par ses savantes recherches sur l'astronomie orientale. Enfin, en 1787, il se trouva encore heureusement chargé, par l'Académie des sciences, d'un rapport important sur la construction des hôpitaux. Autant son rapport sur Mesmer annonçait de sagesse et d'élévation, autant celui-ci montrait le cœur d'un homme de bien. Jamais les sciences et les lumières de la société perfectionnée n'avaient paru si respectables qu'en ce moment où elles employaient toutes leurs découvertes pour le soulagement des malheureux. Ces deux ouvrages firent beaucoup de sensation dans le public, et inspirèrent une grande estime pour le caractère et les lumières de leur auteur. A l'époque dont nous parlons, Bailly se trouvait membre des premiers corps littéraires de France, honneur que Fontenelle seul, parmi les gens de lettres, avait obtenu avant lui. Respecté pour l'étendue de ses connaissances, pour sa probité, pour son désintéressement ; recherché pour les agréments de son esprit, jouissant de tout le bonheur de la vertu, de toutes les faveurs de la renommée, il offrait l'exemple du sort honorable qui est réservé aux hommes de lettres véritablement dignes de ce nom ; mais la révolution, en le faisant sortir de sa paisible carrière, pour entrer dans une autre à laquelle il n'était pas préparé, détruisit toute sa fortune, et le plongea dans un abîme de malheurs. Lorsque les électeurs de Paris s'assemblèrent en 1789, pour nommer des députés aux états généraux, Bailly fut le premier qu'ils élurent,

et ce premier choix pouvait alors être regardé comme une très-grande marque d'estime. Les états s'étant assemblés, il fut encore le premier choisi pour les présider. Il conserva cette place après que les communes se furent constituées en assemblée nationale ; et lorsque le roi eut fait défense au tiers état de s'assembler, ce fut encore lui qui, le 20 juin 1789, présida cette fameuse séance du jeu de paume, dans laquelle tous les députés firent le serment de ne point se séparer avant d'avoir donné à la France une nouvelle constitution. Le 16 juillet, il fut nommé maire de Paris, et l'on a remarqué que cette nomination fut faite le jour même et après l'assassinat de l'infortuné Flesselles ; il eût été juste d'ajouter que ceux qui choisissaient Bailly pour maire n'étaient pas les auteurs de ces excès, mais ceux qui cherchaient à les réprimer. Bailly porta, dans cette nouvelle place, sa probité, sa droiture et son désintéressement ordinaires ; mais ces vertus privées n'étaient pas suffisantes pour contenir les mouvements d'une populace immense, en proie à l'exaltation la plus violente et à la corruption de divers partis opposés. La faveur dont Bailly jouissait près de cette multitude n'était pas non plus un frein capable de la retenir. Tout-puissant s'il eût voulu faire le mal, il était sans pouvoir pour l'empêcher ; et souvent ce peuple dont il était l'idole l'effraya plus encore qu'il ne le flattait par les témoignages tumultueux de son attachement. Les palliatifs que Bailly employa pour conserver l'apparence de la tranquillité publique étaient plutôt propres à retarder les troubles qu'à en détruire les causes. Peut-être, au reste, les choses en étaient-elles venues à ce point, que la main la plus ferme n'aurait pas pu leur résister ; du moins on peut penser ainsi, quand on voit ce qu'il lui en a coûté pour avoir développé une seule fois l'appareil de la force publique, dans la circonstance la plus juste. Ce fut après le retour du roi, de Varennes : les plus ardents révolutionnaires auraient voulu qu'on profitât de ce moment pour prononcer sa déchéance ; une foule considérable et furieuse se portait au champ de Mars (17 juillet 1791) pour y signer, sur l'autel de la patrie, une pétition dans laquelle cette demande était faite, ou plutôt cette volonté dictée dans des termes atroces. Bailly se rendit au champ de Mars avec des gardes nationaux ; il ordonna aux factieux de se séparer : sur leur refus, il proclama la loi martiale, et les fit disperser par la force. L'assemblée approuva sa conduite ; mais, soit que son caractère paisible répugnât à de pareilles scènes, soit que, comme on l'a supposé, il vit avec peine l'affaiblissement de sa popularité, il envoya sa démission au corps municipal, le 19 septembre 1791 ; néanmoins, d'après les instances qui lui furent faites, il ne quitta sa place que dans les premiers jours de novembre, et le 18, il présenta son successeur, Péthion, au conseil général de la commune. Alors il se retira entièrement des affaires publiques, et alla cacher son existence à la campagne, dans les environs de Nantes. On a prétendu qu'il avait passé en Angleterre ; mais ses amis intimes ont la certitude qu'il n'a jamais quitté

la France. Les troubles croissant toujours, et le parti révolutionnaire étant devenu tout-puissant, Bailly ne se trouva plus en repos dans son asile, et il songea à le quitter; d'ailleurs la nature de son caractère lui rendait très-pénible l'éloignement où il se trouvait de ses anciens amis: il écrivit donc à l'un d'eux, à Laplace, lui fit part de sa situation, et lui demanda s'il ne pourrait pas vivre en sûreté et oublié à Melun, où lui-même s'était retiré. Laplace, après avoir pris tous les renseignements nécessaires, lui écrivit qu'il pouvait venir et qu'il habiterait sa propre maison, lui-même ayant le projet de se retirer à une campagne peu éloignée; mais, dans cet intervalle, les événements du 31 mai 1793 étant survenus, les chefs de la terreur créèrent l'armée révolutionnaire, destinée à couvrir la France d'échafauds, et ils envoyèrent un détachement de ces brigands à Melun. Alors Laplace écrivit à Bailly de ne point venir, parce qu'il courrait à Melun les plus grands dangers. Bailly reçut cette lettre; mais par une fatalité inévitable, ou peut-être par cette imprudence du malheur, dont on n'a que trop d'exemples, il persista et voulut toujours se rendre à Melun. En entrant dans cette ville, il fut aussitôt reconnu par un des soldats de l'armée révolutionnaire; le peuple s'ameuta contre lui. On le traîna à la municipalité, qui, après avoir examiné ses passeports, voulut lui rendre la liberté; mais la chose était désormais impossible. En vain le maire de la ville, M. Tarbé (des Sablons), employa-t-il, pour le sauver, tous les efforts de la vertu et du courage, il ne put qu'adoucir son malheur. Il fallut, pour satisfaire ces furieux, le retenir en prison chez lui, jusqu'à ce que l'on eût écrit à Paris, pour décider de son sort. On conçoit ce qu'il dut être. Bailly, conduit dans les prisons de la capitale, fut appelé en jugement le 10 novembre 1793, devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort le 11, et exécuté le 12 novembre. Les motifs de son arrêt furent l'affaire du champ de Mars et de prétendus complots avec la famille royale. En effet, appelé comme témoin dans le procès de la reine, Bailly avait eu le courage de déclarer que les accusations portées contre cette princesse étaient fausses et calomnieuses. On le conduisit donc à la mort; mais cet instant, qui, pour les autres victimes, était le terme de leurs malheurs, fut pour lui le commencement de la plus terrible agonie. Derrière la charrette qui le conduisait au supplice, on attachait le drapeau rouge qu'il avait fait déployer au champ de Mars, et un groupe de scélérats le suivait pendant toute la route, en l'accompagnant des plus cruelles vociférations. Cependant une pluie froide et pénétrante glaçait la tête et la poitrine du malheureux vieillard. Arrivé sur la place de la Révolution, on voulut qu'il mourût dans ce champ de Mars où il avait proclamé la loi martiale; on démonta l'échafaud, et on le traîna lui-même après. Au champ de Mars, on brûla le drapeau devant lui, et on l'agita tout enflammé sur sa figure. Accablé de tant de cruautés, de fatigues mortelles, il s'évanouit, et lorsqu'il eut repris ses sens, il demanda d'un air calme et fier qu'on terminât ses

maux; et comme ses membres glacés par le froid et la pluie l'agitaient d'un tremblement involontaire: « Tu trembles, Bailly, lui dit un de ses bourreaux. — Oui, je tremble, dit le vieillard, mais c'est de froid. » Enfin, quand il se croyait près de mourir, un nouveau raffinement de cruauté fit déplacer encore une fois l'échafaud, de peur que l'enceinte *sacrée* du champ de la Fédération ne fût souillée par le sang d'un si grand criminel. On rétablit donc encore une fois son lit de mort sur un tas de fumier; il y monta. Quelle différence de cette situation avec celle où il se trouvait quelques années auparavant, lorsqu'il présida la première séance des états assemblés! La fin déplorable de Bailly rappelait involontairement sa tragédie de *Clotaire*, qu'il composa à l'âge de seize ans, et dans laquelle il décrit la mort d'un maire de Paris, massacré par le peuple. Sa veuve, après l'avoir perdu, resta dans la plus profonde indigence. En 1797, M. Pastoret la fit assimiler aux veuves des députés morts pour la patrie, et on lui assigna une pension; mais cette pension, dont elle ne devait jouir que pendant quelques mois, ne commença à être payée qu'après le 18 brumaire, et ce fut un des premiers actes du ministère de Laplace. Jusqu'alors la veuve d'un homme qui avait administré pendant quelque temps les revenus de la ville de Paris avec un absolu pouvoir ne vivait que de la nourriture journalière que sa section lui accordait; et quoique le désintéressement de Bailly dans une si grande place ne fût qu'un devoir, cependant l'exemple en est assez beau pour valoir la peine d'être remarqué. On a publié deux ouvrages posthumes de Bailly; l'un est un essai sur l'origine des fables et des religions anciennes; l'autre une espèce de journal de sa conduite dans les premiers temps de la révolution. Il est probable qu'il écrivait pour lui seul, et non pas dans l'intention de le publier un jour, du moins si l'on en juge par le peu d'importance des détails qu'il y a insérés. Ces détails mêmes montrent Bailly tel que nous l'avons peint dans cet article, rempli des vertus privées qui font l'honnête homme, mais sans aucune des qualités qui font l'homme d'État. Maintenant que les événements orageux auxquels il prit part sont loin de nous, il est facile de blâmer sa conduite et de dire ce qu'il aurait dû faire. Sur ce point, on n'a pas ménagé sa mémoire; mais peut-être ceux qui se montrent si sévères n'auraient pas mieux fait, s'ils eussent été à sa place; et l'on peut leur adresser ces paroles de l'Évangile: « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Voici la liste des ouvrages de Bailly: 1° *Essai sur la théorie des satellites de Jupiter*, avec les tables de Jupiter par Jaurat, 1766, in-4°. 2° *Histoire de l'astronomie ancienne, depuis son origine jusqu'à l'établissement d'Alexandrie*, 1775, in-4°. 3° *Lettres sur l'origine des sciences et sur celle des peuples de l'Asie*, 1777, in-8°. 4° *Lettre sur l'Atlantide de Platon*, 1779, in-8°. 5° *Histoire de l'astronomie moderne* (jusqu'en 1784), Paris, 1778-83, 3 vol. in-4°. Victor Cromeys a fait un abrégé des *Histoires de l'astronomie ancienne et moderne*,

1806, 2 vol. in-8°. Lalande a donné, à la suite de sa *Bibliographie astronomique*, une *Histoire abrégée de l'astronomie, de 1781 à 1802*. C'est un supplément à l'ouvrage de Bailly. M. Voiron a publié l'*Histoire de l'astronomie, depuis 1781 jusqu'à 1811, pour servir de suite à l'Histoire de l'astronomie de Bailly*, Paris, 1811, in-4°. 6° *Histoire de l'astronomie indienne et orientale*, 1787, in-4°, rare. 7° *Discours de réception à l'Académie française*, 1784, in-4°. 8° *Rapport des commissaires chargés par l'Académie des sciences de l'examen du magnétisme animal*, 1784, in-4°. 9° *Rapport secret sur le mesmerisme* (dans le *Conservateur* de N. François de Neufchâteau, an 8, 2 vol. in-8°). 10° *Rapport des commissaires chargés par l'Académie des sciences de l'examen du projet d'un nouvel Hôtel-Dieu*, 1787, in-4°. 11° *Procès-verbal des séances et délibérations de l'Assemblée générale des électeurs de Paris*, 1790, 5 vol. in-8°, avec M. Duveyrier. 12° *Éloges de Charles V, de Molière, de Corneille, de l'abbé de la Caille et de Leibnitz*, 1770, in-8°. 13° *Discours et Mémoires*, 1790, 2 vol. in-8°. On y trouve les éloges qui forment le volume précédent, un éloge de Cook, les rapports sur le magnétisme animal, et sur les hôpitaux, un mémoire sur les tueries, etc. 14° *Éloge de Gresset*, Genève, 1785, in-8°. 15° *Essai sur les fables et sur leur histoire*, 1798, 2 vol. in-8°, ouvrage posthume que l'auteur avait composé en 1781 et 1782. 16° *Mémoires d'un témoin oculaire de la révolution, ou Journal des faits qui se sont passés sous ses yeux, et qui ont préparé et fixé la constitution française* (de 1791), Paris, 1804, 5 vol. in-8°, ouvrage posthume. Ces mémoires ne vont que jusqu'au 2 octobre 1789. Ils ont été réimprimés en 1822, avec une notice, des notes, etc., pour faire partie de la *Collection de Mémoires relatifs à la révolution*, publiée par les frères Baudouin. 17° *Recueil de pièces intéressantes sur les arts, les sciences et la littérature*, ouvrage posthume, 1810, in-8°. On y trouve les *Vies des peintres allemands* et quelques opuscules peu intéressants, soit en prose, soit en vers. L'éditeur (Cubières-Palmezeaux) y a ajouté, de sa façon, une *Vie privée, littéraire et politique de Bailly*. Ces deux derniers ouvrages n'étaient pas destinés à l'impression. 18° *Justification de Bailly*, par lui-même, dans le t. 2 des *Procès fameux*. La *Conversation de Louis XVI avec Bailly*, insérée dans les *Anecdotes inédites*, 1801, in-8°, est apocryphe. B—T et A. B—T.

BAILLY (ANTOINE-DENIS), prote de Didot, était né à Besançon, le 8 novembre 1749, de parents pauvres. Il fit ses études avec succès au collège de cette ville, embrassa la profession d'imprimeur, et vint à Paris, où il ne tarda pas à se distinguer par ses connaissances littéraires et par l'intelligence parfaite des procédés typographiques. Devenu prote de l'imprimerie de Didot jeune, il surveilla l'impression de la plupart des beaux ouvrages sortis de ses presses depuis 1780, et qui sont recherchés des amateurs, non moins pour leur correction que pour leur élégance. C'est à Bailly que l'on est en partie redevable de la publication des *Études de la nature*, ouvrage qui commença la réputation de

Bernardin de St-Pierre. « Le manuscrit, dit M. Aimé « Martin, fut rejeté successivement par plusieurs libraires, et l'auteur se décida à le faire imprimer « à ses frais. Ce n'était pas chose facile, car tous « ses moyens se réduisaient à 1,200 fr. que M. Hennin « promettait de lui prêter, et les imprimeurs, aussi « ignorants que les libraires, refusaient de faire les « avances du reste. Heureusement le hasard fit tomber le manuscrit entre les mains du prote de « M. Didot jeune. Il se nommait Bailly; et son nom « doit être conservé, puisque, seul de tous ceux qui « avaient eu l'ouvrage entre leurs mains, il sut en « apprécier le mérite. Il osa même en prédire le « succès, et son jugement eut l'heureux effet de décider M. Didot à faire une partie des frais de l'impression. » (*Mémoires sur la vie de Bernardin de St-Pierre*, p. 285.) La modestie de Bailly, ses talents et son obligeance lui méritèrent l'affection de tous les littérateurs qui fréquentaient cette imprimerie. Le duc de Nivernais l'honora d'une amitié qui ne s'est jamais démentie. Aimant les livres avec passion, Bailly était parvenu à en former une collection précieuse par le choix et la beauté des exemplaires; un revers de fortune l'obligea de la mettre en vente. Dans le courant de 1800, il en publia le catalogue, précédé d'un avertissement dans lequel il exprime le regret d'être obligé de se défaire de sa bibliothèque. « Elle « est, dit-il, composée de livres qui m'ont été donnés « par des savants et des hommes de lettres qui « m'honorèrent constamment d'une bienveillance « particulière; ou par des libraires qui m'accordèrent leur estime, et auxquels j'ai eu le plaisir d'être « quelquefois utile dans le cours de ma longue carrière typographique. » Bailly survécut longtemps à la dispersion de ses livres. Il vivait encore à Paris en 1815; mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. On lui attribue les deux ouvrages suivants : 1° *Dictionnaire poétique d'éducation*, Paris, 1775, 2 vol. in-8°, publiés sous le pseudonyme de *Delaeroix*; 2° *Choix d'anecdotes anciennes et modernes, recueillies des meilleurs auteurs*, in-12, 4° édition augmentée et mise en ordre par Durdent et H. Duval, Paris, 1824, 3 vol. in-18. W—s.

BAILLY DE JUILLY (EDME-LOUIS-BARTHÉLEMY), né à Troyes en 1760, était, avant 1789, oratorien et l'un des meilleurs professeurs du célèbre collège de Juilly. Il adopta les principes de la révolution, et renonça dès le commencement aux fonctions de l'enseignement pour se faire recevoir avocat, ou plutôt pour entrer par la voie la plus favorable dans la carrière politique. Il fut en effet nommé administrateur de Seine-et-Marne en 1790, et député du même département à la convention nationale en septembre 1792. Homme de bien avant tout, Bailly fut effrayé des violences qui signalèrent le début de cette assemblée; et, s'il ne les combattit pas avec force, il les improuva du moins par son silence et par ses votes négatifs. Dans le procès de Louis XVI notamment, il se réunit sur toutes les questions à la minorité qui, si elle ne voulait pas ouvertement sauver ce prince, était au moins

décidée à ne pas le faire mourir sur l'échafaud ; il vota pour la détention, pour le bannissement deux ans après le rétablissement de la paix générale, ensuite pour l'appel au peuple et pour le sursis à l'exécution. Il garda le plus profond silence jusqu'à la révolution du 9 thermidor, et concourut de tout son pouvoir au renversement de Robespierre. Après cette journée mémorable, il fut nommé secrétaire, puis envoyé commissaire à Strasbourg. Il fit sortir de prison tous les gens de bien, et il expulsa des fonctions publiques tous les hommes féroces qui les y avaient entassés. Rentré dans le sein de la convention nationale, il y fit le rapport de ses opérations, et continua de combattre avec beaucoup d'énergie le parti des terroristes. Dubois-Crancé ayant cherché à effrayer ses collègues sur les progrès du royalisme, et s'étant fait applaudir du petit nombre de députés qui restaient attachés au système de Robespierre, Bailly se tourna vers eux et leur dit : « Messieurs « de la ci-devant Montagne, vous n'êtes pas encore « les maîtres. » Il remplit les fonctions de président dans la terrible journée du 1^{er} prairial an 5 (20 mai 1795), et n'y déploya pas moins de courage que Boissy d'Anglas qui occupa le fauteuil après lui (*Voy. BOISSY D'ANGLAS*). Il présidait encore le 3 messidor an 5 (21 juin 1795) ; et lorsqu'une députation de la section du Muséum vint féliciter l'assemblée de sa victoire sur les terroristes, et lui demander une constitution, il fit cette réponse remarquable : « La convention saura maintenir la « république par une constitution sage, mais ce ne « sera pas la république de Robespierre, la républi- « que des décemvirs, des hommes de sang ; ce ne « sera pas la république de Paris, mais celle de « tous les départements, parce que tous les dépar- « tements concourent à sa défense..., etc. » Dans la séance du 49 thermidor (6 août 1795), il accusa Goupilleau d'exagérer le tableau de la réaction qui avait alors lieu dans le midi contre le parti des terroristes. A la même époque il s'opposa avec force à la proposition, faite par un de ses collègues, d'arrêter tous les prêtres qui n'avaient pas prêté serment, et il annonça que le comité de sûreté générale dont il était membre avait pris à cet égard toutes les mesures que réclamait la tranquillité publique. Lors de la mise en activité de la constitution de l'an 5, Bailly passa par la voie du sort au conseil des cinq-cents, et il en fut élu secrétaire le 18 juillet 1796. Dans cette nouvelle assemblée, il se rangea encore plus ouvertement du parti clichyen, que l'on accusait de tendre à la royauté, et qui fut renversé par la révolution du 18 fructidor an 5 (sept. 1797). Il avait en conséquence été inscrit sur la liste de déportation ; mais lorsque cette liste fut discutée au corps législatif, Malès déclara que son collègue Bailly ne pouvait pas être royaliste, puisqu'il était *prêtre assermenté et marié* ; et cette considération qui n'était point fondée, car Bailly n'avait jamais été dans les ordres, le sauva de la déportation. Réélu député au même conseil par le département de l'Aube, en 1798, il fut dénoncé à la tribune comme royaliste par son collègue Gauran ; mais cette accusation n'eut point

de suite. Bailly concourut de tout son pouvoir à la révolution du 18 brumaire qui plaça l'autorité dans les mains du général Bonaparte, et il fut en conséquence nommé aussitôt après préfet du département du Lot. Sa conduite dans ces nouvelles fonctions fut celle d'un homme prudent et modéré ; il sut concilier les intérêts et les partis opposés, et il réussit ainsi pendant treize ans à se faire estimer de tous ses administrés, et approuver du gouvernement qui le nomma baron et officier de la Légion d'honneur. En 1815, quelques désordres s'étant manifestés dans son administration, un sévère examen fut ordonné, et il en résulta que la probité de Bailly ne pouvait être mise en doute, mais que par négligence ou par faiblesse il y avait toléré de grands abus. Le gouvernement impérial ordonna son remplacement, et il vint habiter une modeste maison de campagne qu'il possédait en Normandie ; il ne s'y occupa plus que de l'éducation de sa nombreuse famille, jusqu'au mois de juillet 1819, époque où il périt par une chute de diligence sur la route de Rouen, après avoir subi l'amputation douloureuse d'un bras. On connaît de lui un *Rapport sur l'organisation des sociétés nationales des sciences, belles-lettres et arts*, in-8°, qu'il présenta au conseil des cinq-cents, au nom du comité d'instruction publique, en 1799. M—D j.

BAILLY (JOSEPH), littérateur, naquit en 1779, à Besançon. Il dut aux services de son père la faveur d'être admis, encore enfant, élève à l'hôpital militaire de cette ville. En 1798, il fut commissionné pharmacien sous-aide à l'armée des Grisons. A la paix de Campo-Formio, voulant profiter de ses loisirs pour acquérir de nouvelles connaissances, il vint à Paris, où il entra chez un des pharmaciens les plus acérés, et en même temps fréquenta les cours de médecine, de chimie et d'histoire naturelle. Le désir de visiter l'antique berceau des sciences lui fit solliciter, en 1801, une place de pharmacien en Égypte. Il s'embarqua sur le vaisseau *l'Indivisible*, commandé par l'amiral Gantheaume ; mais, trois mois après sa sortie de Toulon, la flotte y rentra sans avoir pu débarquer les troupes qu'elle transportait. Son goût pour les voyages lointains décida bientôt Bailly à partir pour St-Domingue. A son arrivée, il apprit que le général Leclerc était mort, et que la colonie était en proie au double fléau de la guerre civile et de la fièvre jaune. Envoyé par ses supérieurs à Jacmel, il y fut atteint de la fièvre ; mais il eut le bonheur d'échapper, tandis que tous ses camarades succombèrent ; et il resta seul chargé de l'administration et du service de santé de l'hôpital. Les nègres vinrent assiéger la ville dont les Anglais bloquaient le port. Après quatorze mois de résistance il fallut capituler ; et les Anglais transportèrent à Santo-Domingo, avec les restes de la population blanche, la garnison qui, de 5,000 hommes, était réduite à trois cents, à moitié malades ou convalescents. Accueilli de la manière la plus amicale par son compatriote le général Ferrand (*voy. ce nom*), Bailly obtint peu de temps après la permission de passer aux États-Unis, d'où il revint en France. Attaché comme pharmacien aide-major à

l'armée des côtes, il fut employé dans le même grade en Allemagne et en Prusse. Dans la campagne de Russie il avait été chargé du service de l'ambulance de la garde impériale; mais une maladie grave le retint à Wilna, d'où, à peine convalescent, il s'échappa pour aller rejoindre les débris de notre armée. Il faisait partie de la garnison de Dresde, qui fut retenue prisonnière contre les clauses de la capitulation. Dirigé sur la Bohême, il ne revint en France qu'après l'entrée des alliés à Paris. Lors de la réorganisation des hôpitaux militaires, il fut attaché dans le grade d'aide-major à celui de Besançon. En 1825, ayant été nommé pharmacien principal à l'armée d'Espagne, quoique sa santé fût déjà très-affaiblie par les fatigues et par la maladie cruelle qui devait le conduire au tombeau, il saisit avec empressement l'occasion de visiter un pays si riche en souvenirs historiques, et dont les intérêts avaient été liés longtemps à ceux de la Franche-Comté. A la fin de la guerre il revint à Besançon avec le titre de pharmacien major. Il avait été décoré de l'ordre de Charles III; et il reçut peu de temps après la croix de la Légion d'honneur que ses chefs avaient sollicitée comme une récompense due à ses longs services. Au milieu des agitations de la vie des camps, il n'avait pas cessé d'aimer et de cultiver les lettres. Admis à la société d'agriculture et à l'académie de Besançon, il y lut plusieurs mémoires pleins d'intérêt, et dont le style rappelle celui de Bernardin de St-Pierre. Occupé sans cesse de vœux bienfaisantes, de projets d'utilité publique, il oubliait ses souffrances journalières en pensant aux moyens d'adoucir celles des autres. Philosophe chrétien, il voyait avec calme arriver le terme de sa vie; il mourut le 15 décembre 1832, pleuré de tous ceux qui l'avaient connu. Bailly a publié : *Essai sur la culture du lin*; *Essai sur l'agriculture*, considérée dans ses rapports avec les arts industriels; *Notice sur le froment locular*; *Essai sur les puits artésiens*. A part ce dernier opuscule, imprimé à Besançon, 1850, in-8° de 20 p., tous les autres ont été recueillis dans les *Mémoires de la société d'agriculture*. Ceux de l'académie contiennent les ouvrages suivants : *du But philanthropique des sciences et des arts*; *Souvenirs d'un voyage à Grenade*; *Notice sur l'île de St-Domingue*; *Burgos et la Vieille-Castille*, souvenirs de 1825; *Valence et ses environs*, excursions sur les côtes orientales de l'Espagne; *Recherches sur les moyens employés successivement en France pour extirper la mendicité et réprimer le vagabondage*. Ce dernier mémoire obtint l'accessit au concours ouvert par l'académie de Mâcon. Quelques-uns des opuscules de Bailly ont été reproduits dans les *Annales des voyages* et dans les revues qui se publient à Paris. Il a laissé manuscrits plusieurs nouvelles et des *Mémoires* qu'il n'a pas eu le temps de terminer.

W—s.

5. BAILLY-BRIET (JEAN-BAPTISTE), avocat, né en 1729, à Besançon, jouissait d'une assez grande réputation au barreau de cette ville. Ayant renoncé de bonne heure à la plaidoirie, il fut honoré de la confiance de toutes les grandes maisons de la pro-

vince, et publia, dans une foule de causes importantes, des mémoires qui pendant longtemps ont été recherchés des juriconsultes. Connu seulement par ses talents et par sa bienfaisance, il n'en fut pas moins inscrit sur la liste des suspects en 1793, et conduit au château de Dijon. Mais au bout de quelques mois les portes de sa prison s'ouvrirent sur la demande du même comité de surveillance qui l'avait fait arrêter. Il passa ses dernières années au milieu de ses livres, étranger à tous les événements, et mourut le 27 octobre 1808, à 79 ans. Il avait épousé la sœur du savant historien de Pontarlier. (Voy. DROZ.) On doit à Bailly-Briet : *le Comté de Montbéliard agrandi et enrichi au préjudice de la Franche-Comté*, par l'échange conclu le 21 mai 1786 entre le roi de France et le duc de Wurtemberg (Besançon), 1789, in-8° de 356 pages. Cet ouvrage, dédié aux états généraux, devint l'occasion d'une polémique assez vive entre l'auteur et un ministre protestant. (Voy. KILG.) Les diverses questions qu'il soulevait furent tranchées, peu de temps après, par la réunion du pays de Montbéliard à la France; mais les chartes et les documents inédits imprimés à la fin du volume lui assignent une place parmi les livres d'histoire qui pourront toujours être utilement consultés.

W—s.

BAINBRIDGE (JEAN), astronome anglais, né à Ashby de la Zouch, en 1582; il y fut d'abord médecin et maître de grammaire; mais son goût le portait plus particulièrement vers les mathématiques. Il publia à Londres, en 1619, sa *Description astronomique de la dernière comète*. C'est la fameuse comète de 1618, sur laquelle ont écrit tous les astronomes du temps, et tant d'autres auteurs qui n'étaient nullement astronomes. Il est à remarquer pourtant que Riccioli qui, dans son *Almagestum novum*, a rassemblé toutes les observations de cette comète, ne prononce pas une seule fois le nom de Bainbridge. Sa dissertation plut tellement à sir Henri Saville, que, sans en connaître autrement l'auteur, il lui conféra la chaire d'astronomie qu'il venait de fonder à l'université d'Oxford. Bainbridge se fixa dès lors dans cette ville, où il mourut en 1643, âgé de 61 ans. Il avait, en 1620, donné une édition grecque et latine de la *Sphère* de Proclus, des *Hypothèses des planètes* et du *Tableau chronologique des rois de Ptolémée* Londres, in-4°. Greaves publia en 1648, à Oxford, sous le titre de *Canicularia*, une traduction latine, avec des augmentations, de la dissertation composée par Bainbridge, sous le titre de : *The Dog Star and canicular Days, etc.*, ou : *le Grand Chien et les Jours caniculaires, avec une démonstration du lever héliaque de Sirius, pour le parallèle de la basse Egypte*. De Lalande en parle comme d'un ouvrage devenu rare. Bainbridge avait, dit-on, composé de plus un traité *contre l'astrologie*, une dissertation *sur le problème des longitudes*, une autre *sur la planète de Vénus*. Ces ouvrages n'ont point paru. On conserve à la bibliothèque du collège de la Trinité, à Dublin, d'autres manuscrits qu'il avait légués à l'archevêque Usher. On y remarque deux volumes d'observations astronomiques.

D—L—E.

BAIRD (sir DAVID), général anglais, entra en 1772 comme enseigne dans le 2^e régiment d'infanterie, devint lieutenant en 1778, et quelques mois après capitaine de la compagnie de grenadiers d'un régiment (le 75^e) levé par lord Macleod. Ce corps, embarqué en 1779 pour les Indes orientales, était à peine arrivé à Madras, qu'il fallut combattre, et qu'il fut presque totalement détruit. Le souverain de Mysore, le fameux Hyder-Ali, ayant conclu un traité secret avec les Mahrates et avec le nizam du Dékhan, et brûlant de se venger des Anglais qui, au mépris du traité de 1769, l'avaient laissé lutter seul contre de puissants ennemis, fit, en juillet 1780, une soudaine invasion dans le Carnate à la tête d'une armée de 80,000 hommes, indépendamment d'un corps considérable sous les ordres de Meer-Sahab, de quelques troupes françaises, et d'un grand nombre d'officiers de la même nation. A cette armée formidable, les Anglais ne pouvaient opposer que 5 à 6,000 soldats commandés par sir Hector Monro; encore une division de cette force, sous le colonel Baillie, était en ce moment éloignée du camp. Un détachement dont le 75^e faisait partie fut envoyé pour la rappeler; mais à leur retour les deux détachements réunis furent surpris à Perimbancum, dans un défilé que le vigilant Hyder avait fait entourer de troupes et de canons masqués, qui firent un grand ravage. Cependant la bravoure et la tactique des Anglais triomphaient de la supériorité du nombre et de la difficulté de la position, lorsque, par un malheur imprévu, les caissons de leur artillerie sautèrent; l'explosion causa de grandes pertes. Tippou-Sahab, fils d'Hyder-Ali, dont les soldats fuyaient en désordre, profita de ce désastre pour les ramener sur le champ du carnage, et la fureur de ces barbares s'exerça avec une férocité qui ne fut tempérée que par les représentations des militaires français. (*Voy. HYDER-ALI.*) Le colonel Fletcher fut au nombre des morts. Le colonel Baillie et le capitaine Baird, grièvement blessés, furent conduits à Seringapatam en présence d'Hyder, qui les traita avec l'insolence que peut inspirer un triomphe chèrement acheté; il ordonna qu'ils fussent enfermés dans des cachots. David Baird fut enchaîné par la jambe à l'un de ses compagnons d'infortune, et plusieurs fois sur le point d'être fusillé. Ce ne fut qu'au bout de trois années et demie, en 1784, que le capitaine Baird sortit de captivité, et put aller rejoindre à Areate les débris de son régiment. Nommé lieutenant-colonel en 1790, il prit part en 1791 et 1792 au siège de Seringapatam, et l'année suivante à celui de Pondichéry. Le grade de colonel lui fut donné en 1795, celui de brigadier en 1797, et celui de major général en 1798. En 1799 il se trouva de nouveau devant Seringapatam, et ce fut lui qui, le 4 mai, dirigea l'assaut de cette place. L'armée reconnut sa belle conduite en lui faisant présenter par le général en chef Harris l'épée d'apparat (*statesword*) du sultan vaincu. Mais cette distinction ne le consola point de voir le commandement de la place qu'il venait d'emporter donné par le gouverneur général, marquis de Wellesley, à un jeune officier, alors peu connu, mais qui était son frère, le colonel Wellington :

cette préférence lui causa un sentiment d'irritation qui perça fréquemment dans sa conversation et dans ses lettres. Baird reçut en 1801 le commandement d'une expédition envoyée en Égypte, et joignit l'armée du général Hutchinson peu de temps avant la reddition d'Alexandrie. Décoré en 1804 de l'ordre du Croissant d'Égypte, première classe, devenu lieutenant général en 1805, il fut mis à la tête d'une expédition contre le cap de Bonne-Espérance. Le 8 juin 1806, l'armée hollandaise fut attaquée et défaite; le 10, le fort et la ville du Cap capitulèrent; le 18, la colonie fut rendue par le général Jansen. En 1807, Baird passa sous les ordres du général Cathcart, et commanda une division au siège de Copenhague, où il fut deux fois blessé légèrement. En janvier 1809 il était en Espagne, à la tête de la première division de l'armée commandée par sir John Moore; à la Corogne il eut le bras fracassé au commencement de l'action (1). Ce fut lui qui, se trouvant le plus ancien officier après la mort du général, dut informer son gouvernement de l'issue de cette bataille que ses compatriotes ont regardée comme une victoire. A cette occasion, le parlement britannique lui vota des remerciements, ainsi qu'il avait déjà été fait à son égard en quatre occasions précédentes. Baird fut créé baronnet en 1809, et en même temps grand-croix de l'ordre du Bain; en 1814 il fut élevé au rang de général commandant en chef les troupes, et nommé conseiller privé pour l'Irlande. Il fut fait gouverneur de Kinsale en 1819, et du fort George en 1827. Il est mort le 18 août 1829. M. Théodore Hook a publié en 1852, à Londres, la *Vie de sir David Baird*, comprenant sa correspondance avec le duc de Wellington, le marquis de Wellesley, les lords Melville et Castlereagh, etc., 2 vol. in-8°. Cet ouvrage trop volumineux, et qui n'est qu'un panégyrique, est l'objet de plusieurs lettres remplies de faits, et insérées dans l'*Asiatic Journal* de 1855. Le critique réduit de beaucoup l'opinion qu'on a donnée du mérite et des services de David Baird, ainsi que de la rigueur de sa captivité dans l'Inde. Selon lui, cet officier, né avec d'heureuses dispositions, mais qui n'avaient pas été cultivées dans son enfance, n'était pas capable d'embrasser un vaste plan d'opérations; il était d'ailleurs plein de bravoure, de résolution, et en même temps d'humanité, et savait maintenir parmi les troupes qu'il commandait la plus exacte discipline. L.

BAITELLI (GIULIA). Voyez FENAROLI.

BAITHOSUS. Voyez SADOE.

BAIUS (MICHEL DE BAY, plus connu sous le nom de), naquit en 1545, au village de Melin, dans le Hainaut: il joignit, de l'aveu même de ses adversaires, à un esprit facile beaucoup de régularité dans ses mœurs, de modestie dans sa conduite, et d'application à l'étude. Après avoir fourni sa carrière scolastique à Louvain, dans le collège de Standock, il en devint principal, et y professa la philosophie

(1) Baird fut le premier officier de l'armée anglaise pour lequel eut lieu l'opération d'extraire les os de la jointure du bras, en coupant seulement quelques muscles, au lieu de couper le bras même. Z.

avec éclat pendant six ans, ce qui lui valut la place de président du collège d'Adrien. Ayant pris le bonnet de docteur en 1550, il devint l'année suivante professeur d'Écriture sainte. Le mauvais goût de scolastique qui régnait dans l'école de Louvain révolta son esprit naturellement juste, et les opinions pélagiennes qui y avaient prévalu, en donnant dans l'extrémité opposée à celle des protestants, excitèrent son zèle. Il quitta la méthode vicieuse des scolastiques pour y substituer celle des Pères, en réglant son enseignement sur celui de l'Écriture et sainte des anciens docteurs de l'Église, surtout de St. Augustin, dont il avait lu les ouvrages jusqu'à neuf fois. Ce changement dans la forme de l'enseignement public fit naître des contestations. Ruard Tapper, dont il avait été le disciple, vieillissant dans le jargon de l'école, s'éleva plus fortement que personne contre la nouvelle méthode. Les franciscains, choqués du peu d'égards de Baïus pour la doctrine de Scot, firent un relevé de dix-huit propositions, qu'ils dénoncèrent à la faculté de théologie de Paris, sans toutefois nommer aucun auteur qui les eût avancées, ni les livres d'où elles étaient tirées. Cette dénonciation produisit une censure en forme, sous le nom de la faculté, en date du 27 juin 1560, qui déclarait hérétiques quinze de ces propositions, et les trois autres fausses. Le cardinal de Graevelle, archevêque de Malines, voulut étouffer la querelle dans son principe, mais ses efforts furent inutiles : Baïus et Hessclius, son partisan, ayant été députés au concile de Trente par le roi d'Espagne et par la faculté de Louvain, leurs adversaires en prirent occasion de dénoncer au saint-siège plusieurs propositions qu'ils prétendaient être extraites des ouvrages du premier. Il s'en justifia par une lettre au cardinal Simonette, où il disait que plusieurs étaient très-éloignées de ses sentiments, d'autres absolument étrangères à ses écrits, quelques-unes tournées en un mauvais sens, et présentées dans des termes qui seuls pouvaient les rendre répréhensibles. Pie V, sans s'arrêter à ses apologies, publia, le 1^{er} octobre 1567, une bulle par laquelle il condamnait *in globo* soixante-seize propositions, avec diverses qualifications plus ou moins fortes, sans aucune application précise à chacun de ces propositions. Baïus n'y était point nommé : elle ne fut ni affichée, ni imprimée, mais seulement lue dans la faculté par Morillon, grand vicaire de l'archevêque de Malines, qui refusa d'en délivrer une copie, et de la faire inscrire sur les registres. Baïus se plaignit de ce qu'il n'avait été ni entendu ni averti, de ce qu'il ne paraissait aucun examen régulier des propositions condamnées ; il chercha à en justifier plusieurs, en ce qu'elles se trouvaient les unes en termes formels, les autres en termes équivalents, dans les saints Pères. Il incidenta sur les qualifications *in globo*, qui, disait-il, n'étaient propres qu'à jeter la confusion dans les esprits. Les disputes continuant dans l'université de Louvain, le jésuite Tolet, depuis cardinal, fut envoyé, treize ans après, pour faire publier la bulle, et obtenir de Baïus sa signature à un formulaire, où il reconnaissait qu'il avait enseigné plusieurs fois des propositions telles qu'elles étaient condamnées dans

la bulle. Ce docteur, après avoir envoyé son apologie au pape, se déterminait à signer la formule, moins par conviction des erreurs qu'on lui imputait, que par respect pour l'autorité dont émanait la bulle. Cette bulle est devenue fameuse par la position d'une virgule, qui, placée d'une certaine manière, laisse la liberté de soutenir quelques-unes des propositions, dans le sens propre et naturel que les auteurs ont eu en vue, et qui, placée d'une autre façon, les présente toutes comme condamnées dans le sens qu'elles offrent à l'esprit et que l'auteur a eu en vue. Ce fait est impossible à vérifier sur l'original de la bulle, qui est écrit sans points ni virgules, et sans distinction d'articles. Cette virgule a enfanté beaucoup de volumes. Cette question est discutée contradictoirement dans l'*Histoire du Baïanisme*, du P. Duchesne, jésuite, et dans la *Dissertation sur les bulles contre Baïus*, de l'abbé Coudrette. La soumission de ce docteur ne termina pas les disputes dans l'université de Louvain ; mais leur histoire se rattache à celle du jansénisme. Baïus avait été fait chancelier de l'université en 1575. Il mourut le 16 septembre 1589 ; ses œuvres ont été imprimées par les soins de D. Gerberon, Cologne, 1696, gros in-4°. Baïus avait laissé des fonds pour bâtir un collège. — Jacques BAÏUS, son neveu, docteur de Louvain, remplit cette fondation, sous le titre de *Collegium Baianum*. On a de ce dernier, mort en 1614, professeur royal dans la même université : *de Eucharistiae sacramento et de Sacrificio missæ*, Louvain, 1605, in-8° ; *Institutionum christianæ religionis lib. 3*, Cologne, 1620, in-fol. T—D.

BAIZÉ (NOËL-PHILIPPE), prêtre de la congrégation de la Doctrine chrétienne, né à Paris, le 28 octobre 1672, dirigea d'abord le collège de Vitry-le-Français, et y enseigna la théologie en 1697. Il revint à Paris en 1704 pour y exercer les mêmes fonctions dans la maison de St-Charles, rue des Fossés-St-Victor. Miron, docteur de la maison de Navarre, ayant laissé ses livres aux pères de la Doctrine chrétienne, à condition que leur bibliothèque serait ouverte au public certains jours de la semaine, le P. Baizé en fut nommé directeur ; il en dressa le catalogue avec une telle exactitude qu'aucun autre, sous ce rapport, ne peut lui être comparé. Le système qu'il avait adopté eut le suffrage le plus flatteur, celui de l'abbé Bignon, bibliothécaire du roi. Le P. Baizé fit l'ouverture de la bibliothèque de St-Charles le 24 novembre 1718, par un discours latin aussi élégant que solide, mais que par modestie il ne voulut jamais livrer à l'impression. Devenu assistant général de la congrégation en 1725, toute sa vie ne fut qu'un travail continu ; mais rien ne put troubler la paix de son âme et la douceur de son caractère. Il mourut à Paris, le 24 janvier 1746. On n'a de lui d'écrits imprimés que l'éloge du P. le Sémelier, inséré dans le *Mercur* de juillet 1725, des statuts et factums concernant les affaires de sa congrégation, quelques articles (dans le supplément de Moréri) sur les grands hommes qu'elle a produits, et une histoire abrégée de cette même congrégation et de ses généraux dans le t 7 de la *Gallia christiana*, avec des

pièces à la fin du volume. Le catalogue de la bibliothèque de St-Charles, en 22 vol. in-fol., est maintenant à la bibliothèque de l'Arsenal; mais le second volume de la table s'est perdu. On trouve dans le *Mercur de France* du mois de juin 1746 un éloge historique du P. Baizé, par son confrère le P. Devisme, p. 92-99.

C. T—Y.

BAJAZET I^{er} (BAYEZID), fils d'Amurath I^{er}, fut salué empereur sur le champ de bataille de Cassovie, l'an de l'hégire 792 (1389 de J.-C.), à l'âge de quarante-quatre ans. Une mort violente et imprévue avait empêché le troisième sultan des Ottomans de désigner son successeur. Jacob-Chélébi, frère de Bajazet, se crut des droits à hériter de l'empire, parce qu'il avait contribué à l'agrandir par sa valeur. Bajazet ne vit avec raison dans Jacob que le premier de ses sujets, et dans ce sujet qu'un rebelle; il le fit mettre à mort. Ses guerres continuelles, soit domestiques, soit étrangères, rappelèrent ce sultan d'une extrémité à l'autre de son vaste empire: toujours armé, on le voyait presque à la fois apparaître, la foudre à la main, en Europe et en Asie. Son étonnante activité, la promptitude de ses coups, l'effet simultané de sa colère et de sa vengeance, le firent surnommer Bajazet *Ildérin* (Bajazet l'Éclair), et ce nom glorieux, justifié par sa vie, fut l'emblème de l'éphémère et brillant éclat que jeta son règne. Il s'occupa d'abord d'étendre et de consolider les conquêtes de son père en Europe. Ses troupes envahirent la Bosnie; il établit des colonies turques en Thessalie, et s'assura, par une alliance avantageuse, les services actifs du kral de Serbie. Jean Paléologue, rétabli sur le trône de Constantinople par la protection du sultan, s'engagea à lui payer un tribut de 50,000 écus d'or, à lui fournir un subside de 12,000 soldats, et lui abandonna Philadelphie, la seule ville de Lydie qui eût échappé aux Turcs. Le gouverneur de cette place refusant de la leur remettre, les troupes grecques montèrent les premières à l'assaut pour aider les barbares à s'en rendre maîtres. Bajazet envoya ensuite à divers princes musulmans de l'Asie Mineure les pays de Kermian et de Tekke, les villes de Taroukhan, de Mentché, d'Aidin et de Konia; cette dernière appartenait à l'émir de Caramanie, Caraman-Oglou. Cette guerre terminée, Bajazet reparut en Europe. Tandis que sa flotte ravageait Chio, l'Eubée et l'Attique, il passait lui-même le Danube pour venger l'affront qu'Étienne de Moldavie avait imprimé, sur les bords du Sireth, aux armes ottomanes. Tour à tour vainqueur et vaincu dans cette expédition douteuse, il n'atteignit pas le but qu'il s'était proposé. Le poids de ses armes retomba sur les Grecs. Informé que l'empereur faisait élever deux tours près de la porte d'Or, il lui fit dire que s'il ne se hâtait pas de les abattre, son fils Manuel, qui servait dans l'armée turque, aurait les yeux crevés. Les deux tours furent démolies. Jean Paléologue étant mort peu de temps après (1391), Manuel s'échappa et vint prendre possession du trône. A peine y était-il assis, que Bajazet lui écrivit: « Il faut qu'un « cadî réside à Constantinople; car il ne convient « pas que les musulmans qui font le commerce dans

« cette ville soient privés de leurs vrais juges: telle « est ma volonté; si tu ne veux pas obéir ni accor- « der ce que je demande, ferme les portes de ta ville « et règne dans ses murs; tout ce qui est au dehors « m'appartient. » Manuel ayant osé refuser, la Thrace fut ravagée et Constantinople bloquée pendant cinq ans. Dans cet intervalle, Bajazet recula encore les limites de son empire en Orient et en Occident. Il marcha d'abord contre ce même Caraman-Oglou (voy. ce nom) dont il avait épousé la fille, et à qui sa clémence avait laissé les moyens de tenter encore une fois le sort des armes. Le beau-père et le gendre se rencontrèrent dans le Kermian. Bajazet fut vainqueur et s'empara des États de son ennemi. En 1392, il soumit les provinces de l'est et du nord de l'Asie Mineure, derniers débris de la domination des Seldjoucides. En 1394, les forteresses de Viddin, de Silistrie, de Sistor et de Nicopolis tombèrent en son pouvoir. Ces dernières conquêtes répandirent l'alarme en Europe. Sigismond, roi de Hongrie, provoqua une croisade contre le sultan. L'élite des chevaliers français, commandée par le comte de Nevers, le maréchal Boucicaut, le sire de Coucy, et par Gui de la Trémouille, prit les armes pour la défense du nom chrétien. Quelques chevaliers et princes allemands répondirent aussi à l'appel du roi de Hongrie. Ces forces réunies, formant un effectif de 60,000 combattants, se portèrent aussitôt sur le Danube. A cette nouvelle, Bajazet se hâta de passer en Europe et marcha rapidement à la rencontre des chrétiens. Le choc des deux armées eut lieu près de Nicopolis, en 1396. La victoire du sultan fut complète, grâce à la folle témérité des Français. Sigismond prit la fuite, La noblesse française périt sur le champ de bataille, on fut obligée de se rendre, et la terreur du nom de Bajazet alla frapper les peuples les plus reculés de l'Occident. Mais le sultan souilla sa victoire par des actes de cruauté envers les vaincus: 10,000 chrétiens furent égorgés le lendemain de la bataille. Vingt-quatre prisonniers échappèrent seuls au massacre par la promesse d'une riche rançon. Dans ce nombre il faut citer Jean de Nevers, à qui l'admiration des deux armées décerna le surnom de *Sans-Peur*. Lorsqu'il eut payé la somme exigée, il obtint la liberté en s'engageant à ne plus porter les armes contre les Turcs. Mais Bajazet lui rendit presque aussitôt sa parole: « Je méprise, dit-il au fils du duc de Bour- « gogne, tes armes et tes serments; tu es jeune, et « tu auras peut-être l'ambition d'effacer la honte ou « le malheur de ta première entreprise. Rassemble « tes forces militaires, annonce ton arrivée, et sois « sûr que tu trouveras toujours Bajazet prêt à t'offrir « ta revanche. » La prise de Constantinople man- « quait seule à la gloire de ses armes. Le siège de cette ville, un moment interrompu par l'approche des croi- « sés, fut repris avec plus de vigueur: 56,000 Turcs descendirent vers le Péloponèse, et entrèrent en vainqueurs dans Coron, Modon, Argos et Athènes; 50,000 Grecs furent transportés en Asie et remplacés par des colonies de musulmans. Manuel, effrayé des progrès de ses ennemis et n'espérant plus pouvoir prolonger longtemps la résistance, quitta sa capitale

pour aller implorer des secours des princes d'Occident. En son absence, son neveu, Jean de Selymbrie, consentit à l'établissement d'un cadî et d'une quatrième mosquée. Bajazet était au moment de couronner ses conquêtes par la prise de Constantinople, lorsqu'il en fut tout à coup détourné par l'attaque d'un ennemi formidable. Cet ennemi c'était Tamerlan (*voy.* ce nom), qui venait de se rendre maître d'une grande partie de l'Asie. Les émirs Seldjoucides, dépouillés par Bajazet, s'étant rendus auprès du grand kan pour implorer sa protection, il écouta leurs plaintes et envoya au sultan un message ainsi conçu : « Il ne t'appartient pas de ravir le bien d'autrui ; garde ce que tu as enlevé aux infidèles par la permission de Dieu ; mais les autres provinces que tu as ravies aux autres princes à la manière d'un voleur, rends-les si tu veux que Dieu te soit propice. Si tu refuses, avec l'aide de Dieu, je serai leur vengeur. » Bajazet répondit par des outrages, et revint sommer Manuel de lui livrer sa capitale : « Je t'ai fait régner dans cette ville, lui écrivait-il, pour l'ajouter à mon empire ; abandonne-la si tu veux m'avoir pour ami. Je te donnerai toute autre province que tu choisiras. Si tu refuses, j'en jure par Dieu et par son grand prophète, je n'épargnerai personne, je détruirai tout de fond en comble. » Il n'eut pas le temps d'effectuer ces menaces. Déjà les Mongols inondaient l'Anatolie (1400) ; et la grande ville de Sivas tombait sous leurs coups. Après ces premières manifestations de sa colère, Tamerlan envoya à Bajazet un second message : « Ne sais-tu pas, lui écrivait-il, que la plus grande partie de l'Asie obéit à mes lois ? Ouvre les yeux, tandis qu'il en est temps encore ; réfléchis et détourne les foudres de la vengeance : songe que tu n'es qu'un insecte, et que si tu irrites les éléphants, ils t'écraseront sous leurs pieds. » Bajazet, indigné, répondit à ces outrages par les plus sanglantes injures : « Oses-tu, fit-il dire à Tamerlan, comparer les flèches de tes Tatars, toujours prêts à prendre la fuite, au sabre de mes intrépides janissaires?... Si je fuis devant toi, puissent mes femmes m'être enlevées par trois divorces ! mais si tu n'as pas le courage de m'attendre dans la plaine, puissent les tiennes ne t'être rendues qu'après avoir satisfait trois fois aux désirs d'un étranger ! » Ces provocations étaient le signal d'une guerre à mort. Les deux colosses se heurtèrent dans les plaines d'Ancyre, en Galatie, l'an de l'hégire 804 (1402 de J.-C.). Un million de combattants se mêlèrent, et le sang humain fut versé pendant trois jours et deux nuits. 240,000 hommes, tués, dit-on, sur le champ de bataille, attestèrent que la bravoure et la fureur étaient égales de part et d'autre ; mais la fortune accabla Bajazet de toutes les humiliations : vaincu, prisonnier, le dernier coup pour son orgueil fut de ne pouvoir échapper à la magnanimité de Tamerlan. Le vainqueur, informé que le sultan était à l'entrée de sa tente, alla au-devant de lui, le fit asseoir à ses côtés, et plaignit ses malheurs : « C'est par ta faute, lui disait-il, que le décret du destin s'est accompli ; ce sont les épines de l'arbre que tu as planté de ta propre

main ; mais je méprise la vengeance ; ta vie et ton honneur sont en sûreté. » Tamerlan rendit à Bajazet sa femme et son fils, et le laissa décoré d'un sceptre et d'une couronne ; il avait même promis de lui rendre ses États, lorsqu'une mort naturelle enleva le sultan au milieu du camp tatar, après quelques mois de captivité. Telle fut la destinée de ce prince, mémorable jouet de la fortune. La vérité historique rejette les traditions populaires qui l'ont représenté renfermé dans une cage de fer, et traîné comme une bête farouche, à la suite de son vainqueur (1) ; mais elle admet que Tamerlan, lassé des tentatives que faisait le sultan captif pour lui échapper, l'ait mené à la suite de son armée dans un chariot couvert ; elle admet même qu'il ait eu la pensée de conduire Bajazet jusqu'à Samarcande, pour qu'il servit d'ornement à son triomphe. Quoi qu'il en soit, ce prince infortuné, que l'orgueil n'abandonna qu'avec la vie, mourut d'apoplexie au camp tatar, devant Ak-Shér, l'ancienne Antioche de Pisidie, l'an de l'hégire 806 (1405 de J.-C.). Il aurait été le monarque le plus heureux et le plus puissant de son siècle, si Tamerlan n'eût pas été son contemporain. Les historiens orientaux se plaisent à décrire sa magnificence et peignent la joie des Tatars à la vue de leur butin, après la bataille d'Ancyre. La justice de Bajazet était sévère et implacable : il fit ouvrir le ventre à un de ses chambellans, qu'une pauvre femme accusait d'avoir bu le lait de sa chèvre. Tamerlan donna quelques larmes à sa mémoire, et permit à son fils Mouza de régner sur la capitale de l'Anatolie. S—r.

BAJAZET II succéda à son père Mahomet *Fatîle* (Mahomet le Vainqueur), l'an de l'hégire 886 (1481). Les premières années de son règne ne furent rien moins que paisibles : il eut à combattre Jem ou Zizime, son frère, devenu célèbre par ses malheurs. Ce prince ambitieux, qui n'avait pour lui ni le droit ni la force, essaya une lutte inégale : Bajazet le réduisit à aller chercher un asile chez les chrétiens, et sa vengeance le poursuivit à Rhodes, où il s'était réfugié ; mais les chevaliers n'osèrent garder un hôte si dangereux, qui pouvait attirer de nouveau sur leur île tous les maux de la guerre et toutes les forces de l'empire ottoman : ils envoyèrent Zizime en France. Bajazet fit partir une ambassade solennelle pour obtenir du roi Louis XII que son frère lui fût livré : ses ambassadeurs ne furent point reçus. Enfin, ce déplorable objet de ses craintes et de sa haine fut forcé d'implorer la protection du pape Alexandre VI, et mourut misérablement. (*Voy.* ALEXANDRE VI.) Délivré d'un ennemi qui lui semblait si dangereux, le sul-

(1) Il faut dire cependant que ces traditions reposent sur des témoignages historiques qu'il nous semble difficile d'infirmer. Nous voulons bien qu'Arab-Schah, qui a écrit en vers la vie de Tamerlan, n'ait parlé d'une cage de fer que pour les besoins de la rime ; mais les historiens musulmans et byzantins qui, sans copier Arab-Schah, ont rapporté le même fait, à quel titre le récusent-ils ? Un ancien chroniqueur mahométan, Nechsi, dit formellement que « Bajazet fut enfermé dans une lièze grillée en forme de cage, et portée par deux chuevaux. » C. W—R.

tan songea à se venger de ceux qui l'avaient protégé. Sa fureur se tourna sur Caït-Bey, sultan des Mameluks d'Égypte (1486 et 1488) ; mais ce souverain du Caire était plus aisé à attaquer qu'à vaincre : Bajazet ne put qu'entamer la sanglante querelle que son fils était destiné à terminer par la destruction des Mameluks et de leur monarchie. Mais s'il ne craignait pas de faire la guerre pour servir ses ressentiments, il la fit avec une égale ardeur pour la gloire du prophète, et la propagation ou la défense de la foi musulmane. Il combattit les Moldaves, soumit la Bosnie et la Croatie (1481-85), fit plusieurs incursions en Styrie et en Transylvanie en 1492, en Pologne en 1498, et envoya les Ottomans secourir leurs frères, qui, sous le nom des Maures d'Espagne, cédaient à la fortune de Ferdinand et d'Isabelle. Après trente années de travaux et de fatigues, Bajazet désira le repos et voulut céder le trône à Achmet, son fils puîné. Ce choix mécontenta son aîné Korkud, et favorisa les desseins ambitieux du plus jeune, Sélim, qui avait su se faire aimer des soldats. Bajazet, vieux et infirme, fut forcé de s'armer contre lui. Cette guerre impie se termina par un parricide : le sultan descendit du trône, il couronna Sélim de sa propre main ; et, quelques jours après, mourut empoisonné par lui, l'an de l'hégire 918 (1512 de J.-C.), à l'âge de 62 ans. Bajazet II fut actif et courageux ; il aima les savants et les protégea ; il gouverna avec plus de sagesse que d'éclat : ses qualités ne furent pas assez brillantes pour lui mériter des surnoms glorieux ; mais sa piété lui a valu le nom révérend de *Weli* (le Saint), sous lequel les Ottomans l'honorent encore aujourd'hui. Il avait la religieuse habitude d'ordonner qu'on recueillît la poussière qui s'attachait à ses habits, et il en fit faire une brique à l'heure de sa mort, conjurant et ordonnant, sous les plus terribles imprécations, que ce coussin d'un genre singulier fût mis dans son tombeau, sous son bras droit, en foi des paroles du prophète : « L'homme dont les pieds ont été couverts de la poussière des sentiers du Seigneur, « sera préservé par lui du feu de l'enfer. » S—Y.

BAJAZET, fils d'Achmet I^{er} et de la sultane Kiosens, était un des frères d'Amurath IV. Élevé et gardé dans le sérail, ce prince donnait les plus belles espérances ; sa vivacité, son esprit réunissaient sur lui seul l'intérêt des Ottomans : Ibrahim, imbécile et ignoré, n'était point compté parmi les rejetons de la tige impériale, et le sultan Amurath avait perdu jusque-là tous ses enfants mâles, dans leur bas âge ; mais les droits de Bajazet à l'affection publique ne lui en donnaient qu'à la haine et à la défiance de son frère. Cet ombrageux et cruel souverain, résolu depuis longtemps à sacrifier cette innocente victime, avait cependant toujours cédé aux larmes de leur commune mère, qui intercédait pour Bajazet. Pendant son expédition contre les Persans, l'éloignement enhardit la féroce d'Amurath, et le même messager qui vint annoncer à Constantinople la prise de Revan apporta l'ordre de mort pour l'infortuné Bajazet. C'est cette touchante catastrophe que le premier des poètes français a mise sur

la scène. La vérité historique est négligée, quand Racine fait dire au grand vizir :

Bajazet dédaigna de tout temps

La molle oisiveté des enfants des sultans ;

— Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
Et même en fit sous moi la noble expérience...

Depuis une loi de Soliman le Grand, les frères ou enfants des sultans ne paraissaient plus à la tête des armées et vivaient renfermés dans le sérail. Mais sous le nom d'Orean (acte 3, sc. 8), le poète a dépeint en traits aussi ressemblants que sinistres l'affreux More Békir-Aga, le ministre et le confident des cruautés d'Amurath, dont l'apparition frappa d'effroi le caïmacan, le bostandji-bachi, le capitain-pacha et tout le divan, avant qu'ils sussent que c'était la tête du prince Bajazet qu'il venait chercher. La sultane sa mère ne put arrêter le bras des bourreaux ; ses imprécations contre l'un de ses fils n'empêchèrent pas l'autre de périr : du moins se défendit-il avec courage, et ce ne fut qu'après qu'il eut tué quatre de ses meurtriers que les autres parvinrent enfin à l'étrangler. Ainsi mourut, l'an de l'hégire 1044 (1655 de J.-C.), le prince Bajazet, dont tout le crime était d'annoncer des qualités aimables, des vertus nobles et mâles, et d'être le frère d'Amurath. S—Y.

BAJAZET, sultan, fils de Soliman I^{er} et de Roxelane, fut célèbre par ses crimes et par le châtiment qu'il en reçut. Après la catastrophe de Mustapha et de Géangir, arrivée l'an de l'hégire 960 (1555 de J.-C.), Bajazet était resté le seul prince du sang ottoman, avec Sélim, son aîné, qui devint depuis Sélim II ; mais Sélim était désigné par le vieux Soliman comme le successeur à l'empire ; Bajazet, au contraire, objet de toute la tendresse de Roxelane, était destiné par elle à régner au préjudice de son frère et au mépris de la volonté du sultan. Il était d'une figure avantageuse, adroit, flatteur et fourbe comme sa mère. Ce fut à son instigation qu'un imposteur parut sous le nom de *Mustapha* ; Bajazet fut convaincu d'avoir été plus que le complice de cet imposteur, et ne dut son salut et son pardon qu'aux larmes et aux supplications de Roxelane, qui désarma la colère de Soliman ; mais elle mourut, et Bajazet rentra dans la voie du crime, autant pour l'intérêt de son ambition que pour celui de sa sûreté. Il déclarait hautement qu'il aimait mieux perdre la vie en combattant pour obtenir le trône et en le disputant à son frère, qu'en subissant le sort qui l'attendait dès que Sélim serait devenu son maître. Ayant tenté vainement de se défaire de Sélim, Bajazet essaya si le fer ne lui réussirait pas mieux que le poison : il fit prendre les armes aux troupes que le rang et l'autorité de sanjiac de Kutaïa mettaient à sa disposition : Sélim marcha contre lui, avoué par son père, et par un fetfa du nuiphti. Bajazet fut vaincu près d'Ico-nium, l'an de l'hégire 995 (1558 de J.-C.), et réduit à chercher un asile auprès du roi de Perse. La vengeance de Soliman l'y suivit : le prince fugitif, condamné tant qu'il fut criminel, intéressa dès qu'il fut

malheureux. Le sofî l'avait fait jeter dans une prison. Soliman envoya des bourreaux, sous le nom d'ambassadeurs, porter à Bajazet le fatal cordon, et l'ordre de mourir. En vain demanda-t-il pour toute grâce la permission d'embrasser ses enfants, dont le monarque persan l'avait séparé : cette faveur dernière lui fut inhumainement refusée. Bajazet se soumit sans résistance ; et sur un sol étranger, où le courroux de son père était venu l'atteindre au mépris des lois de l'hospitalité et du droit des nations, ce fils coupable de l'implacable Soliman le Grand mourut étranglé et presque plaint, l'an de l'hégire 966 (1559 de J.-C.). S—Y.

BAJON, médecin naturaliste de la faculté de Paris, fut envoyé comme chirurgien major à Cayenne, en 1763. Dès son arrivée dans cette île, il eut une occasion d'observer la maladie contagieuse qui se déclara parmi les Européens nouvellement débarqués ; mais tous ses efforts pour la combattre furent inutiles, et il vit périr successivement la plus grande partie de ses compagnons de voyage. En 1773, il obtint une médaille d'or de l'académie de chirurgie pour un mémoire qu'il lui avait adressé sur le traitement des maladies inflammatoires. L'année suivante il fut nommé, sur la présentation de Daubenton, correspondant de l'académie des sciences, à laquelle il envoyait fréquemment des notes d'histoire naturelle. Après un séjour de douze ans, tant à Cayenne que dans la Guyane, il revint en France vers la fin de 1776, rapportant, avec des plantes, des quadrupèdes et des poissons, une foule d'observations neuves qu'il publia sous ce titre : *Mémoires pour servir à l'histoire de Cayenne et de la Guyane française, dans lesquels on fait connaître la nature du climat de cette contrée, etc.*, Paris, 1777-78, 2 vol. in-8°, fig. ; trad. en allemand, Erfurth, 1780-1784, 2 vol. in-8°. Le 1^{er} volume contient seize mémoires : les uns sur les maladies qui règnent le plus fréquemment à Cayenne ; les autres sur les serpents et autres animaux venimeux qu'on rencontre dans cette île, sur quelques oiseaux rares, et enfin sur le manioc et les moyens d'en neutraliser les propriétés délétères. Le 2^e en renferme douze, dont le premier est la description géographique de Cayenne et de la Guyane ; les suivants traitent des maladies que Bajon avait observées d'une manière spéciale ; et enfin d'autres sont consacrés à la description de plusieurs quadrupèdes peu connus ; du poisson électrique, que l'on nomme à Cayenne l'anguille tremblante ; des plantes alimentaires de la Guyane et leur culture, et des corps lumineux qui brillent sur la mer dans l'obscurité. Plusieurs des mémoires de Bajon ont été publiés entiers ou par extraits dans le *Journal de médecine* et dans le *Journal de physique*. Buffon a fait usage de son mémoire sur le tapir ; mais en y signalant, avec tous les égards convenables, quelques inexactitudes échappées au chirurgien naturaliste dans la description anatomique de ce quadrupède. Sonnini, dans les notes de son édition des œuvres de Buffon, traite bien plus sévèrement Bajon, qui, dit-il, confiné par son emploi dans Cayenne, s'en rappor-

taut aux naturels du pays pour rédiger ses mémoires. (Voy. le Buffon de Sonnini, t. 49, p. 286, et *Hist. des poissons*, t. 379.) Bajon était l'intime ami de Mauduit de la Varenne, médecin naturaliste dont on a quelques ouvrages, et qui fut l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie méthodique*. On trouve encore le nom de Bajon dans la liste des correspondants de l'académie des sciences pour l'année 1790 ; mais on n'a pu découvrir ni la date, ni le lieu de sa mort. W—s.

BAKE (LAURENT), poète hollandais de la fin du 17^e siècle, issu d'une des familles les plus distinguées d'Amsterdam, était seigneur de Wulverhorst, et neveu du célèbre poète et historien Noost. Son ouvrage le plus remarquable est un *Recueil de saints cantiques*, Amsterdam, 1682 et 1621, in-4° ; on en admire encore aujourd'hui la grâce et le ton vraiment poétique. Bake était membre de la société littéraire, très-célèbre dans le temps, qui avait pris pour devise : *In magni voluisse sat est*. Il est mort en 1714. Van den Broek a publié ses *Mélanges poétiques*, qui sont aussi fort estimés, Amsterdam, 1737, in-4°. V. W.

BAKER, voyageur anglais, qui doit être distingué par son mérite d'une foule d'aventuriers, a écrit un voyage qui porte son nom, quoiqu'il ne fût parti d'Angleterre qu'en qualité de facteur. Rondel et Reval étaient les deux capitaines de l'expédition, et commandaient chacun un bâtiment. Il est vrai que les talents de Baker et l'expérience qu'il avait acquise dans le voyage de Rutter lui avaient mérité l'honneur de partager l'autorité avec les deux chefs. Ce voyage est de l'an 1563. Au retour, qui fut assez malheureux, Baker s'était engagé par une sorte de vœu à ne plus approcher des côtes de Guinée. Cependant, pressé par les sollicitations d'une compagnie qui connaissait sa prudence et son zèle ; ayant même, comme tout bon marin, oublié après quelques mois de repos les peines qu'il avait essuyées, il céda au vœu de la compagnie, et se rembarqua pour la même destination. La France et l'Angleterre étaient alors en guerre, ce qui donna lieu à un combat contre deux vaisseaux français que l'on rencontra dès le troisième jour. Après s'être vaillamment défendus, les Français se rendirent, et leurs vaisseaux furent vendus dans un port d'Espagne. A peine arrivé sur les côtes de Guinée, Baker descendit à terre avec huit hommes ; et, comme il avait déjà fait le voyage, il se flattait de réussir dès le même jour à former avec les nègres quelques liaisons de commerce, et se proposait de regagner son vaisseau avant la nuit. Mais un orage furieux l'en empêcha. N'osant cependant demeurer à terre de peur de surprise, il passa la nuit dans sa chaloupe, exposé au vent et à la pluie, tandis que les vaisseaux détachés de leurs ancres étaient poussés vers la haute mer. Le lever du soleil ne ramena qu'une faible clarté. Un brouillard épais empêcha Baker d'apercevoir les vaisseaux et d'en être aperçu. S'imaginant qu'ils avaient remonté la côte, il s'efforça de les y joindre, tandis qu'eux, se rapprochant du lieu où ils l'avaient laissé et ne l'y trouvant pas, crurent

qu'il avait péri. Comme c'était par son conseil et ses lumières que devait se conduire cette entreprise, privés de ce puissant secours, les deux capitaines prirent le parti de retourner en Angleterre. Cette funeste résolution exposa Baker aux plus affreux dangers. Il remontait constamment la côte, et chaque coup de rame l'éloignait des vaisseaux. Quelquefois il descendait à terre avec ses compagnons pour y prendre quelques racines, ou pour acheter fort cher de quelques nègres un peu de miel ou de vin de palmier. Obligés de passer une nuit près d'un ruisseau qu'ils avaient rencontré heureusement et qui venait se jeter à la mer entre des rochers, ils éprouvèrent un mal pire encore que la faim, c'était la crainte d'être dévorés par les animaux qui venaient se désaltérer à ce ruisseau. L'obscurité n'était pas si épaisse qu'ils n'en distinguassent une grande quantité, et leur aspect les épouvantait autant que leurs cris. Cependant aucun ne les aperçut ou ne chercha à leur nuire. Ils se rembarquèrent le lendemain, et arrivèrent près d'une côte où des nègres en armes leur firent craindre un nouveau danger. Toutefois, en s'instruisant par signes, Baker connut que les nègres étaient armés contre les Portugais, et les nègres s'aperçurent que lui et ses gens avaient besoin de vivres. Ils leur en donnèrent, et Baker leur promit le secours des vaisseaux qu'il leur assura n'être pas éloignés. Cette supercherie lui réussit encore auprès de quelques autres peuplades; enfin, n'ayant plus rien à leur donner et s'étant dépouillés même de leurs habits, Baker et ses compagnons étaient voués à une mort presque certaine, lorsque deux vaisseaux français parurent et les reçurent à leur bord. Il est vrai que ce fut comme prisonniers de guerre; mais après quelques mois de séjour en France, Baker acheta sa liberté, et retourna dans sa patrie où il mourut vers 1580.

M—E.

BAKER (DAVID), savant bénédictin anglais, naquit en 1575 à Abergavenni, dans la province de Montmouth, d'un père qui était juge de l'amirauté et intendant de lord Abergavenni. Après une jeunesse très-orageuse, et après avoir exercé la profession d'avocat, il entra dans l'ordre de St-Benoît, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à former la congrégation anglicane des bénédictins. Toute sa vie fut partagée entre la pratique des devoirs de son état, soit comme religieux, soit comme missionnaire, et la recherche des monuments sur l'histoire ecclésiastique d'Angleterre, et principalement sur celle de son ordre. Il avait fait d'immenses recueils, dont aucun n'a été imprimé, tant sur la vie contemplative que sur l'histoire de son pays. Ils ont fourni d'excellents matériaux à plusieurs auteurs, surtout à Reyner et à Cressy, qui n'ont fait que les mettre en ordre, l'un dans son *Apostolat des Bénédictins*, l'autre dans son *Histoire de l'Eglise d'Angleterre*. On conservait chez les bénédictines anglaises de Cambrai, dont il avait été l'aumônier pendant neuf ans, 9 vol. in-fol. de cet infatigable compilateur. Il avait encore composé 3 vol. in-fol., dont Cressy a tiré sa *Sancta Sophia*, 2 vol. sur les lois d'Angleterre qui périrent dans le

pillage des chapelles catholiques de Londres, lors de la révolution de 1688. Ses traités spirituels, au nombre de quarante, furent attaqués comme contenant des principes de quietisme. Il fit son apologie, et sa doctrine fut approuvée dans une assemblée des bénédictins anglais en 1655. Cependant Robert Barclay s'en est autorisé, dans son *Apologie des Quakers*, pour justifier celle de ces sectaires; mais les passages qu'il en cite sont mal rapportés et mal appliqués. Baker mourut à Londres, en 1644. Il était en relation avec tous les savants de son pays, tels que Canibden, Cotton, Spelman, Selden, Godwin, etc., etc.

T—D.

BAKER (RICHARD), historien anglais, né vers l'année 1568 à Sissingherst, dans le comté de Kent, était petit-fils de sir John Baker, chancelier de l'échiquier sous Henri VIII. Il étudia à Oxford, et parcourut ensuite l'Europe pour s'instruire. De retour en Angleterre, il fut, en 1605, créé chevalier par Jacques I^{er}, et nommé, en 1620, grand shérif du comté d'Oxford. S'étant imprudemment engagé pour des dettes contractées par la famille de sa femme, il passa ses dernières années dans la prison de la Fleet comme débiteur insolvable. Il y composa la plupart de ses ouvrages, et y mourut le 18 février 1645. On a de lui une *Chronique des rois d'Angleterre depuis l'époque du gouvernement des Romains jusqu'à la mort du roi Jacques*. Cette chronique, bien qu'on y ait relevé une foule d'erreurs grossières, a eu un prodigieux succès en Angleterre, et y est devenue en quelque sorte populaire; le style en est de mauvais goût, déclamatoire et recherché. L'ouvrage fut publié en 1641, réimprimé en 1655 et en 1658 par Edouard Phillips, neveu de Milton, qui y ajouta le règne de Charles I^{er}. D'autres continuateurs l'ont porté jusqu'au règne de George I^{er}. La dernière édition est de 1750. On y a corrigé une partie des erreurs contenues dans les précédentes. Les autres ouvrages de Richard Baker sont principalement : 1° *Cato variegatus*, ou les *Distiques moraux de Caton* (en vers), Londres, 1636; 2° *Méditations et Recherches sur l'Oraison dominicale*, Londres, 1657 et 1640, in-4°; 3° *Méditations et Recherches sur les sept Psaumes de la pénitence*, Londres, 1659, in-4°; 4° *Apologie des laïques qui écrivent sur la théologie*, Londres, 1641; 5° *Theatrum redivivum*, ou le *Théâtre vengé*, en réponse à l'*Histrio-matrix* de Prynne, Londres, 1662, in-8°; 6° *Theatrum triumphans*, ou *Essai sur les ouvrages de théâtre*, Londres, 1670, in-8°; 7° la traduction des trois premières parties des *Lettres* de Balzac, Londres, 1658 et 1654, in-4°, avec des additions.

X—S.

BAKER (THOMAS), mathématicien anglais, né, vers l'année 1625, à Ilton, dans le comté de Somerset, étudia à l'université d'Oxford, prit les ordres, et fut nommé vicaire de Bishop's Nymmet, dans le comté de Devon. Il publia, en 1684, un traité intitulé *la Clef géométrique, ou la Porte des équations ouverte*, etc., Londres, in-4°, en latin et en anglais; ouvrage qui a plus de mérite que son titre ne l'annonçait. Quelque temps avant sa mort, arrivée en

1690, la société royale de Londres lui décerna une médaille, avec une inscription en son honneur, pour la solution de plusieurs questions mathématiques qu'elle avait proposées.

X—s.

BAKER (THOMAS), antiquaire anglais, né le 44 septembre 1636, à Crook, dans le comté de Durham, étudia à l'université de Cambridge, et entra ensuite dans les ordres. Reçu membre du collège de St-Jean à Cambridge, en 1679, il perdit cette place en 1717, pour avoir refusé de prêter le serment de fidélité au roi George I^{er}. Le poète Prior, son ami, qui le remplaça, eut la générosité de lui abandonner le traitement attaché à la place; mais Baker n'en conserva pas moins un vif ressentiment de son expulsion, et il avait coutume d'écrire sur tous ses livres : *Socius ejectus*, ou *Ejectus rector*. Il continua cependant de résider dans le collège, où il était généralement estimé, et il y mourut, le 7 juillet 1740, âgé de 84 ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Réflexions sur la science, où l'on démontre son insuffisance dans toutes ses branches, et l'utilité et la nécessité d'une révélation*, publié en 1699, sous le voile de l'anonyme, en 1 vol. in-8°, réimprimé sept fois depuis, notamment en 1709 ou 1710, 1714 et 1738; traduit en français par Berger, sous le titre de *Traité de l'incertitude des sciences*, 1714, in-12. Cet ouvrage, qui embrasse l'universalité des connaissances humaines, était au-dessus des forces de Baker, comme on le voit par son peu d'estime pour Bacon, son ignorance et son injustice à l'égard de Copernic, son silence sur Locke, et l'apreté de ses attaques contre Leclerc, écrivain français, qui, au jugement des Anglais eux-mêmes, lui était bien supérieur en érudition, et qui lui fit une réponse courte, mais énergique, dans la 4^e édition de son *Ars critica*. Le savant Boswell, dans sa *Méthode des études*, range l'ouvrage de Baker parmi les classiques anglais, pour la pureté du style, quoiqu'il s'élève rarement jusqu'à l'élégance. Profondément versé dans la connaissance des antiquités anglaises, il avait conçu le plan d'une histoire de l'université de Cambridge, et ses collections pour cet objet, qui consistent en 39 vol. in-fol. et 5 vol. in-4°, presque tous écrits de sa main, ont été conservées dans la bibliothèque de cette université, et dans le musée Britannique. On trouve dans la bibliothèque Bodléienne 2 volumes manuscrits de ses *Lettres à Th. Hearne*. Plusieurs écrivains estimés durent beaucoup à ses conseils, particulièrement l'évêque Burnet, dans son *Histoire de la réformation*. On cite, comme une circonstance remarquable, la liaison qui subsista constamment entre ces deux hommes, malgré la différence de leurs principes. Dans la société, Baker était un homme d'un bon esprit, plein de politesse et de modération. On ignore ce qui avait pu le porter à attaquer si violemment Leclerc; mais il dit, dans la préface de son ouvrage : « J'ai traité « avec décence et respect tous les écrivains dont j'ai « parlé, excepté M. Leclerc, qui n'a pas mérité un « pareil traitement. »

S—D.

BAKER (HENRI), naturaliste anglais, né à Londres vers, le commencement du 18^e siècle, publia

d'abord plusieurs ouvrages de poésie; mais il se dévoua ensuite tout entier à l'étude de la nature. Il fut reçu en 1740, membre de la société royale et de celle des antiquaires. Ses découvertes microscopiques sur les cristallisations et la configuration des molécules salines lui valurent, en 1744, la médaille d'or fondée par sir Godefroy Copley. Il a fait, sur les polypes d'eau douce et sur d'autres petits insectes, des expériences très-curieuses; et il a consigné les résultats les plus importants de ses observations dans deux ouvrages estimés, intitulés : l'un, *le Microscope à la portée de tout le monde*, traduit en français par le P. Pezenas, 1754, in-8°; l'autre, *Usage du microscope*. Ses poésies sont : une *Invocation à la santé*; *l'Univers*, poème, imprimé plusieurs fois; et des *Poésies originales, sérieuses et badines*, publiées en 2 parties, en 1725 et 1726, et où l'on trouve quelques contes spirituels, mais très-licencieux. Henri Baker s'était occupé avec succès, dans sa jeunesse, de l'instruction des sourds-muets. Il mourut à Londres, en 1774, âgé de plus de 70 ans. Il laissa par son testament 100 liv. sterl. à la société royale, pour fonder des leçons d'anatomie et de chimie. — Son fils, *David-Erskine BAKER*, réunissait beaucoup d'esprit et de savoir à un caractère inconsidéré. Il était marchand de profession; mais, beaucoup plus occupé de littérature que de son commerce, on peut croire qu'il ne fit pas fortune. On a de lui des poésies imprimées dans divers recueils, et un ouvrage intitulé *the Companion to the Playhouse* (le Vade-mecum du théâtre), 2 vol. in-12, 1764, qu'un autre auteur a perfectionné et étendu depuis, et fait réimprimer sous le titre de *Biographia dramatica*.

X—s.

BAKEWELL (ROBERT), célèbre fermier anglais, né en 1726, à Dishley, dans le Leicestershire, s'occupa de l'amélioration des bestiaux et voyagea pour cet objet en Angleterre, en Irlande et en Hollande. Ses essais furent si heureux, que le troupeau de Dishley se faisait remarquer entre tous ceux de l'Angleterre. Bakewell retira d'un seul de ses béliers, pendant le temps de la monte, le produit surprenant de 1,200 guinées. La race de son troupeau se reconnaît à la délicatesse des os et de la chair, à la légèreté des intestins et à une disposition à l'assouplissement. Bakewell mourut en 1795. (Voy. *Domestic Encyclop.*, Londres, 1802, t. 1, p. 460, pour la méthode d'engrais suivie par Bakewell.) B—R j^e.

BAKHTIAR. Voyez AZZ-ED-DAULAH.

BAKHTICHUA, fut, comme son père, directeur de l'hôpital de Djundy-Chapour, et attaché aux califes arabes. Le premier prince qu'il servit fut Hady. Ce calife, attaqué d'une maladie qui avait résisté à tous les remèdes, fit venir près de lui Bakhtichua, et prit une telle confiance dans ses talents, qu'il crut dès lors pouvoir se passer de ses autres médecins et ordonna leur mort; mais Bakhtichua, en bon confrère, prévint l'exécution de cet ordre, en empoisonnant le calife. La mère de Haroun, successeur de Hady, ayant pris en haine Bakhtichua, il fut forcé de retourner à Djundy-Chapour. La médecine fut toujours, chez les Arabes, la route la plus sûre pour

parvenir près des princes, et la disgrâce d'un homme habile dans cet art ne put jamais être de longue durée. Haroun ayant été attaqué d'une forte maladie, Bakhtiehua revint à la cour, et resta près de ce prince, dont il sut gagner les bonnes grâces. On ignore le lieu et l'époque de sa mort. Il est auteur de quelques traités de médecine. Gabriel, son fils, n'acquiesça pas moins de célébrité que lui. (*Voy. GABRIEL.*) — Un autre BAKHTICHUA, fils de ce Gabriel, remplaça son père, en 215 de l'hégire (828 de J.-C.), dans la charge de médecin de Mamoun, eut beaucoup de réputation et d'ennemis, dont les intrigues furent plus d'une fois couronnées de succès, principalement sous le califat de Watek. Ce prince, ou trompé sur le compte de Bakhtiehua, ou peut-être dans le désir de s'approprier ses immenses richesses, les fit confisquer, et exila Bakhtiehua dans le Derbend. Frappé d'une maladie mortelle, il le rappela, mais trop tard : ce prince mourut avant son arrivée. Sous le califat de Motewekkel, Bakhtiehua fut réintégré dans ses biens et ses charges, pour n'en jouir que peu de temps ; car sa maison était devenue le but de tous les traits de l'envie et de la calomnie, et ses grands biens, fruit de ses longs services, étaient un appât bien flatteur pour des princes aussi capricieux qu'avares et tyranniques : aussi la vie de Bakhtiehua ne présente-t-elle qu'une suite non interrompue de faveurs et de disgrâces. Il mourut en séfer 236 de l'hégire (janvier 870).

J—N.

BAKHUYSEN (LUDOLPHE), peintre, né à Embden, en 1631, montra dans sa jeunesse des dispositions singulières pour l'écriture. Après avoir travaillé jusqu'à dix-huit ans chez son père, secrétaire des états, il fut placé dans une maison de commerce à Amsterdam. Ce fut là qu'il commença, sans le secours d'aucun maître, à dessiner à la plume les vaisseaux qu'il voyait dans le port. Encouragé par le succès de ses premiers essais, il entra dans la carrière de la peinture, et prit des leçons de van Everdingen ; à force de travail, et en fréquentant les ateliers des meilleurs peintres, il parvint à une grande habileté ; mais ce qui contribua le plus à ses progrès, ce fut le zèle qu'il mit à étudier la nature. Pour mieux se pénétrer de ses effets extraordinaires, il ne craignait pas de s'exposer aux plus grands dangers. Monté sur une frêle barque, il allait, à l'approche des temps orageux, observer de sang-froid le mouvement des vagues, leur choc impétueux contre les rochers, l'agitation et la tourmente des vaisseaux, et les sillonnements des éclairs et de la foudre : souvent les matelots effrayés le ramenaient à terre, malgré ses instances ; alors courant chez lui, sans se distraire, sans parler à personne, il se hâtait de peindre les esquisses qu'il venait de tracer, et en rendait tous les détails avec une admirable exactitude. Un zèle si courageux a valu à Bakhuysen le premier rang parmi les peintres de marines. Ses ouvrages furent très-recherchés, et plusieurs souverains honorèrent son atelier de leur visite ; le czar Pierre voulut même suivre ses leçons. Les bourgeois d'Amsterdam lui commandèrent une grande

marine, qu'ils payèrent 1,500 florins, et l'envoyèrent à Louis XIV, en 1663. Le musée du Louvre possède ce beau tableau, ainsi que sept autres marines du même auteur, parmi lesquelles on distingue une *Vue d'Amsterdam*, et celle d'une *Mer houleuse à l'entrée d'un port*. Toutes les productions de ce maître sont d'une extrême vérité. « Sa couleur, dit « Descamps, est excellente, et sa touche très-propre « à imiter les eaux et leur agitation ; ses ciels sont « légers et variés à l'infini ; en un mot, c'est un « peintre dont les ouvrages seront estimés en tout « temps, comme ils le furent pendant sa vie. » Bakhuysen cultivait aussi la poésie, et il trouvait encore le temps d'enseigner l'écriture ; il inventa même des méthodes pour fixer les principes de cet art. Ses rares talents et ses mœurs douces lui concilièrent l'amitié des gens de lettres, des artistes et des hommes de son temps les plus recommandables. Sa gaieté et sa force d'âme ne l'abandonnèrent point dans les longues souffrances qui terminèrent ses jours, en 1709, à l'âge de 68 ans. — Un autre *Ludolphe BAKHUYSEN*, petit-fils du précédent, né à Rotterdam, en 1717, et mort dans la même ville en 1782, a peint des scènes guerrières. Ses tableaux sont estimés et méritent de l'être.

V—T.

BAKKER (PIETTER HUYSSINGA), poète hollandais, né en 1715, à Amsterdam, et mort dans la même ville, le 22 octobre 1801, fut l'ami de l'historien Wagenaer qui avait épousé sa sœur. Il survécut à cet homme célèbre, et publia une notice sur sa vie. Les poésies de Bakker, sur divers sujets, forment 3 vol. in-8°, où l'on remarque un poème estimé, sur l'inondation de 1741. Ses satires contre les Anglais ont été imprimées séparément en 1 vol. in-4°. On y trouve de la chaleur et de la véhémence, quoique l'auteur fût âgé de quatre-vingt-deux ans quand il les composa. Il était membre de l'académie de Leyde, et il a fait insérer, dans le 51^e volume des mémoires de cette société, une dissertation très-savante sur la versification ancienne et moderne des Hollandais.

V. W.

BAKKER (GERBRAND), médecin hollandais, professeur à l'université de Groningue, naquit à Enkhuysen, dans la Nord-Hollande, le 1^{er} novembre 1771. Après avoir appris avec beaucoup de facilité et de succès les langues anciennes, il se livra à l'étude de la médecine dans les universités d'Alkmaar, de Groningue et de Leyde. Il dut principalement son instruction aux soins du docteur Dupuis, qui devint successivement professeur dans ces diverses facultés. Bakker suivit aussi à Leyde les leçons de Sandifort, de Paradys, de Voltelen, et il y fut reçu docteur en 1794. Il exerça d'abord l'art de guérir à Edam, petite ville de la Nord-Hollande, et y montra beaucoup de zèle pour l'exercice des accouchements et de la médecine pratique. En 1806, il fut nommé lecteur d'anatomie, de chirurgie et d'accouchements à l'école chirurgicale de Harlem, et l'année suivante une place de professeur ordinaire à Franeker lui fut décernée. En 1811, lorsque la Hollande fit partie de l'empire français, le gouvernement le nomma professeur d'anatomie, de physiologie, de chirurgie et

d'accouchements à l'université de Groningue. Bakker remplit ces importantes fonctions pendant dix-sept ans, et ne se distingua pas moins comme professeur que comme écrivain. Il fut surtout habile dans l'art des préparations anatomiques et des injections. Ses cours d'accouchements contribuèrent beaucoup à former de bons élèves. Il s'occupait aussi avec zèle de l'anatomie du cerveau et de l'anatomie comparée. Ce médecin montra toujours beaucoup d'humanité et de désintéressement; et il eut surtout occasion d'en donner des preuves dans l'épidémie qui affligea la ville de Groningue en 1826, et dont il a publié une description. Il mourut d'une goutte anormale qui se porta sur les organes abdominaux, le 14 juin 1828. Bakker a publié divers ouvrages en hollandais. Plusieurs sont relatifs aux accouchements; on y remarque aussi un traité sur le magnétisme animal, un sur les vers, dirigé contre le professeur Rudolphi de Berlin, un autre sur l'œil humain. Ses autres ouvrages sont en latin. Voici la liste des principaux : 1° *Oratio inauguralis de iis quæ artis obstetriciæ utilitatem augere possunt, et gratum magis acceptumque reddere*, Groningue, 1814. C'est le discours qu'il prononça en prenant possession de sa chaire de professeur à Groningue. 2° *Descriptio iconis pelvis femineæ et schematum capitis infantilis, iisque illustratus partus humani mechanismus*, ibid., 1816, grand in-fol. 3° *Osteographia piscium, Gadi præsertim æglefini, comparata cum Lampride guttato, specie rariore*, ibid., 1822, in-8°, avec 13 pl. 4° *Epidemia quæ anno 1826 urbem Groningam afflixit, in brevi conspectu posita*, 1826, in-8°. 5° *De Natura hominis liber elementarius*, ibid., 1827, 2 vol. in-8°. Ce dernier ouvrage devait être un traité complet d'anatomie et de physiologie; nous croyons qu'il n'est pas terminé. G—TH—R.

BALAAM, fameux devin d'Aram, dans la Mésopotamie. Lorsque les Israélites, après avoir erré pendant quarante ans dans le désert, furent arrivés sur les bords du Jourdain, Balac, roi de Moab, effrayé de leur approche, envoya chercher Balaam pour maudire ce peuple, et lui indiquer les moyens de l'éloigner de ses États. Balaam, ayant consulté le Seigneur, en reçut la défense de se rendre à l'invitation de Balac, et surtout de maudire les enfants d'Israël. De nouveaux députés, plus qualifiés que les premiers et chargés de promesses plus magnifiques, allèrent le presser encore de satisfaire leur roi. Balaam, excité par l'appât des richesses présents qui devaient être le prix de sa complaisance, consulta de nouveau le Seigneur pour tâcher d'en avoir une réponse plus favorable. Il lui fut en effet permis de suivre les envoyés de Moab, mais sous la condition de ne faire que ce qui lui serait ordonné de la part du Seigneur. Il partit aussitôt, bien résolu, dans le fond de son cœur, d'entrer dans les vues de Balac. « L'ange du Seigneur, dit l'Écriture, invisible pour lui, mais très-visible pour l'ânesse sur laquelle il était monté, se présente sur le chemin, un glaive nu à la main; l'ânesse effrayée se jette à travers les champs; raménée dans un sentier étroit, où elle retrouve le même obstacle, elle s'agite sous les

« coups de Balaam, lui froisse la cuisse contre un mur, et s'abat sous lui. Il s'établit alors une lutte très-vive entre l'animal et son maître : Dieu donne la parole au premier, qui se plaint fortement au dernier des mauvais traitements dont il l'accable. « Au milieu de ce combat, l'ange se rend visible à Balaam, qui se prosterne à ses pieds, en reçoit des reproches sur le motif secret et intéressé de son voyage, et obtient enfin la permission de le continuer, après que l'ange lui a renouvelé, pour la troisième fois, l'ordre de n'exécuter que ce que le Seigneur lui commandera. Balac alla au-devant de lui jusque sur les confins de son royaume; il le conduisit sur la montagne de Phasga, consacrée à Baal, d'où l'on découvrait une partie du camp d'Israël. Balaam, espérant toujours tirer du Seigneur une réponse conforme à son avidité, dresse des autels, offre des holocaustes, se retire à l'écart pour le consulter encore, et n'en reçoit jamais que le même oracle. Ce fut alors qu'il commença à prononcer, en présence de Balac et des grands de sa cour, cette magnifique prophétie, sur la destinée glorieuse du peuple de Dieu. Balac, étonné de l'entendre donner des bénédictions à ceux qu'il voulait faire maudire, le conduisit sur un autre endroit de la montagne, dans l'espoir d'en tirer enfin une réponse plus favorable. Balaam a beau renouveler et multiplier ses sacrifices, le Seigneur le presse encore plus fortement de comble les Israélites de bénédictions et de lancer ses malédictions sur leurs ennemis. Ses holocaustes, répétés sur la montagne de Phogor, où Balac le conduisit encore, ne lui réussirent pas mieux; il ne s'y borna pas à prédire les victoires des Israélites sur les nations qui voudraient s'opposer à leur établissement dans la terre de Canaan; mais il vit dans le lointain le Messie, sous l'emblème de l'étoile sortie de Jacob, pour annoncer le divin libérateur, le rejeton qui s'élèvera du milieu d'Israël pour frapper tous les peuples de la gentilité, le dominateur enfin qui devra soumettre toutes les nations à son empire spirituel. Balac furieux renvoya Balaam sans récompense, et ce fut alors que celui-ci lui donna le conseil d'envoyer des filles moabites et madianites dans le camp des Israélites pour les corrompre et les porter à l'idolâtrie, afin d'irriter le Seigneur contre eux : ce perfide conseil n'eut que trop de succès. Quelque temps après, Balaam fut tué par les Hébreux victorieux des Madianites. » Cette histoire est de l'an du monde 2515, et avant J.-C., 1489. La prophétie qu'elle contient offre une multitude d'événements qui, vu l'extrême concision du récit, le style figuré dans lequel ils sont annoncés, les variantes du texte original, et la différence des versions, se trouvent enveloppés de certains nuages qui en rendent l'explication difficile, sans en affecter la substance. T—D

BALAGNY. Voyez MONTLUC.

BALAMIO, ou BALAMY (FERDINAND), médecin du pape Léon X, joignait à la pratique de la médecine des connaissances dans les langues grecque et latine, cultivait aussi la poésie. Dans la science, il

n'a d'autre intérêt de nos jours que comme traducteur de Galien; il fit une version latine de plusieurs opuscules du médecin de Pergame, savoir : *de Cibis boni et mali succi*, Lugd., 1555, 1561; *Galeni liber de Ossibus, ad tirones*, Valentia, 1555, in-8°; *Francofurti ad Mœnum*, 1650, in-fol., avec des remarques de G. Hoffmann; *de Optima corporis nostri Constitutione*; *de Bona Valetudine*; *de Hirudinibus*, *Cucurbitula, cutis Incisione et Scarificatione*, Rostochii, 1656, in-8°. Ils ont été réunis dans l'édition de Galien, publiée à Venise, chez les Junte, en 1586, in-fol. C. et A.—N.

BALARD (MARIE-FRANÇOISE-JACQUETTE ALBY, dame), née à Castres, en 1776, avait reçu de la nature un talent remarquable pour la poésie. Mariée jeune, elle eut le bonheur de rencontrer dans son mari, l'un des avocats distingués du barreau de Castres, un homme fait pour l'apprécier. Un poème en quatre chants, *l'Amour maternel*, qu'elle fit imprimer sous le voile de l'anonyme, Paris, 1810, in-18, quoique inférieur à celui que Millevoye (*voy. ce nom*) avait publié sur le même sujet, fut accueilli favorablement par les connaisseurs. En 1811, madame Balard remporta deux prix réservés à l'académie des jeux floraux, l'un pour une élégie, et l'autre pour une hymne à la *Vierge*. Encouragée par ce double succès, elle continua d'envoyer presque chaque année quelques pièces au concours; et si toutes ne furent pas couronnées, elles méritèrent du moins l'approbation de ses juges, et la plupart furent insérées dans les recueils de l'académie. A l'époque de la restauration, madame Balard exprima ses sentiments dans une ode où l'on trouve, à défaut des véritables qualités du genre lyrique, de l'abondance et de la douceur. Admise en 1819 à l'académie des jeux floraux, elle y lut dès l'année suivante un *Éloge de madame Verdier* (*voy. ce nom*), qu'on trouve peu digne de celle qui l'avait inspiré. D'un caractère tendre et portée à la mélancolie, madame Balard réussissait surtout dans les sujets qui demandent de la sensibilité. Sa dernière pièce est le *Tombeau de Sylvandre*, idylle que termine ce vers si simple, mais si touchant :

Je ne veux pas me consoler.

Madame Balard mourut à Castres, le 8 avril 1822, à 46 ans, laissant inédits plusieurs morceaux de poésie, entre autres *Velleda*, cantate dont elle avait tiré le sujet des *Martyrs* de M. de Chateaubriand. S—É.

BALAS. Voyez ALEXANDRE BALAS.

BALASSA (VALENTIN), comte hongrois qui se distingua dans la carrière des armes et dans celle des lettres. Il faisait des vers en latin et en hongrois avec autant de facilité que d'élégance; et le recueil de ses poésies a été imprimé plusieurs fois à Leutschau et à Debresin; Horang lui a consacré un article dans son recueil biographique, intitulé *Memo-moria Hungarorum*, etc. C—AU.

BALBANI (NICOLAS), de la ville de Lucques, fut ministre de l'église italienne à Genève, où il publia en italien une vie du marquis Galeazzo Caracciolo, dans laquelle, comme le titre l'annonce, on voit un

rare et singulier exemple de persévérance dans la piété et dans la vraie religion, Genève, 1581, in-16. Cet ouvrage, qui eut dans le temps beaucoup de succès, fut traduit en français par Vincent Minutoli, Genève, 1601, in-12. Il a été aussi traduit en latin, 1596, in-8°; et en anglais par W. Crashaw, in-4°. Balbani mourut en 1587. G—É.

BALBES, nom générique de la première famille ou tribu de la république de Quiers, fondée, out dit quelques antiquaires, vers la fin du 6^e siècle, par le Romain Balbus, et rétablie par les Balbes, qui se prétendirent ses descendants, lorsque le pouvoir des empereurs d'Occident déclina dans cette Italie, où Charlemagne avait tout subjugué. Cette république, quoi qu'il faille croire de son origine, devint insensiblement assez florissante pour compter sous sa domination plus de quarante villes ou châteaux, et pour voir son alliance recherchée par les républiques de Gênes et de Venise, la maison de Savoie, et autres puissances principales d'Italie. L'ambition des souverains du Montferrat lui suscita des guerres fréquentes. Les Balbes la défendirent longtemps par leurs armes victorieuses, et par une chaîne de forteresses désignées dans le pays sous le nom de Tours des Balbes. Attaqués vers le milieu du 12^e siècle par Frédéric Barberousse, qui venait venger le marquis de Montferrat son parent, ils ne purent soutenir à eux seuls une lutte trop inégale; les tours furent démolies, le territoire de la république ravagé, la capitale livrée aux flammes; mais il restait au peuple son courage et celui de ses chefs. La querelle des Guelfes et des Gibelins, dont les premières étincelles s'étaient montrées en 1140, mit toute l'Italie en feu, lorsque Frédéric eut créé le schisme de 1159, en se déclarant le protecteur de l'antipape Victor IV, et lorsque, dépouillant de tous les privilèges les villes qu'il ne détruisait pas, il eut tout à la fois alarmé la conscience des peuples et ulcéré leur patriotisme. Impatients de venger leur patrie, et habiles à en saisir les occasions, les Balbes entraînèrent sous leurs drapeaux tout ce que la population dispersée de leur république avait de citoyens en état de porter les armes; se joignirent partout et à la faction des Guelfes, et aux insurrections des Milanais, et aux confédérés de la ligue de Vérone; se signalèrent enfin dans cette journée mémorable de Lignano (29 mai 1176), où la bravoure de Frédéric fut aussi malheureuse que sa cause était injuste. L'Empereur vaincu, son armée entière détruite, et le schisme éteint, les Balbes furent reçus en libérateurs dans l'enceinte de Quiers, qu'on vit bientôt renaître de ses ruines. Alors une espèce de fédéralisme lia cette république, celle de Testone, et plusieurs autres. Elles se garantirent entre elles leur indépendance, eurent l'empereur d'Occident pour protecteur, et arrêtaient que, dans les crises périlleuses, des podestats, revêtus d'une dictature absolue, seraient mis à la tête de chaque État; mais que le podestat d'une république serait toujours pris parmi les citoyens d'une autre, dans la crainte que, choisi dans sa propre patrie, il n'eût trop de moyens de l'asservir. Ainsi les Balbes, souvent podestats dans la république de Testone, ne le furent jamais dans

celle de Quiers, et cette dernière cependant, en mémoire de leurs services, leur conserva le privilège héréditaire de choisir eux-mêmes dans leur maison le président perpétuel du conseil : eux, de leur côté, s'engagèrent à faire observer la paix parmi les États confédérés, à défendre la sûreté de l'un contre les agressions de l'autre, et à les défendre tous contre les souverains du Montferrat. Fidèles à ce traité, qui fut signé le neuvième des calendes d'Auguste 1179, les Balbes punirent sévèrement ceux de Testone pour l'avoir violé, en attaquant un de leurs co-États ; mais, délivrés de leurs ennemis extérieurs, les citoyens de Quiers devinrent turbulents dans leurs murs. Ils concurent de l'ombrage des services même que leur avaient rendus leurs libérateurs. Les six grandes maisons, dites d'*Albergue*, placées immédiatement après les Balbes, envierent à ceux-ci la prééminence. Menacés ainsi de toutes parts, mais puissants par le nombre comme par la vaillance, les Balbes conclurent entre eux, le 5 avril 1220, une ligue offensive et défensive, s'engagèrent à reconstruire leurs tours et châteaux forts, à les posséder par indivis, comme appartenant à la défense de tous, à faire en un mot une guerre commune pour des droits communs. Restés vainqueurs, après cinquante ans de combats presque sans interruption, ils accordèrent à leurs ennemis une longue trêve, dont l'acte fut signé le dernier jour de mai 1271 par cent huit Balbes, divisés en trente branches, toutes issues de la même tige. Les jalousies, les hostilités recommencèrent en 1541 avec plus d'animosité que jamais. La république, près de succomber sous les factions qui déchiraient son sein, résolut de se donner à un souverain qui eût assez de pouvoir pour contenir les grands, et pas assez pour asservir les peuples. Les Balbes, qui eussent pu avoir des prétentions pour eux-mêmes, crurent mieux servir leur pays en faisant appeler la maison de Savoie, à laquelle ils appartenaient par plusieurs alliances, et ils signèrent les premiers l'acte par lequel, en 1547, la république, les nobles et le peuple de Quiers choisirent volontairement pour leurs souverains Amédée de Savoie, dit le *Comte vert*, et Jacques de Savoie, prince d'Achaïe et de Morée, son cousin. Il fut stipulé que l'État de Quiers continuerait à se gouverner suivant ses us et coutumes, qu'il conserverait le droit de battre monnaie, et de donner l'investiture de ses fiefs ; que quatre *sages de guerre*, élus dans les maisons d'*Albergue*, seraient associés au représentant du prince dans l'exercice de l'autorité, mais que le *premier sage* serait toujours un Balbe, élu par les seuls suffrages de sa famille ; qu'enfin, aucun acte n'aurait force de loi, sans avoir été scellé de cinq sceaux différents, le premier des princes de Savoie, le second du peuple, le troisième de la maison Balbe seule, le quatrième des six maisons d'*Albergue* réunies, et le cinquième de la ville. La paix ne fut pas encore solidement établie. Après quelques disputes, dont les évêques de Turin furent médiateurs en 1576 et 77, toutes les factions, qui enviaient les Balbes, conspirèrent encore pour abaisser leur pouvoir, et leur contestèrent le droit de sceller les lois de leur sceau particulier. Le prince d'Achaïe vint

lui-même à Quiers, accompagné de son chancelier, pour juger ce grand procès. « Après avoir entendu, « d'une part, les recteurs du peuple, les sages du « gouvernement et les syndics des communes ; de « l'autre, les nobles seigneurs Balbes, » il prononça, le 1^{er} mars 1594, ce jugement emphatique : « At- « tendu que lesdits seigneurs Balbes ont joui de ce « droit de sceau depuis tant de siècles, que l'époque « à laquelle il a commencé est sortie de la mémoire « des hommes, nous devons les y maintenir, et les « y maintenons à perpétuité, sous la charge qu'ils « reconnaîtront tenir ce privilège de la cité et des « communes de Quiers. » Quelque favorable que parût être pour les Balbes cet arrêt, ils y virent le premier signe de leur décadence, parce qu'on les forçait à tenir désormais du peuple ce qu'ils avaient prétendu jusque-là ne tenir que d'eux-mêmes. Leur abaissement fut consommé soixante ans après, et il le fut par cela même qui semblait devoir les relever. Valentine et Aymonette Visconti, l'une fille, et l'autre nièce de Galéas, duc de Milan, ayant été mariées, la première à Louis d'Orléans, frère de Charles VI, roi de France ; la seconde, à Louis de Berton, chef de la seconde branche des Balbes, qui, d'un autre côté, s'était étroitement lié avec la république de Venise et son doge, Michel Zeno, non-seulement les rivaux ordinaires des Balbes sentirent toutes leurs vieilles jalousies se réveiller, mais les princes de Savoie eux-mêmes soupçonnèrent, dans les appuis que s'était ménagés Louis de Berton, des projets d'ambition dont leur maison avait à se préserver. Les Balbes cependant parvinrent encore à faire reconnaître et confirmer encore une fois leurs droits par une délibération de tous les ordres de la république, assemblés le 31 janvier 1422 ; mais, saisissant le prétexte d'une nouvelle contestation élevée entre eux et les autres seigneurs d'*Albergue*, en 1453, Louis II, duc de Savoie, qui venait de marier sa fille au dauphin de France, dépouilla les fondateurs de Quiers des derniers restes de leur antique puissance, en les assimilant avec tous les nobles des maisons d'*Albergue*, et en ordonnant que l'âge seul réglât entre eux la présidence du conseil. Les Balbes réclamèrent, et leurs descendants réclamaient encore un siècle après, mais toujours en vain. Gilles de Berton, petit-fils de Louis, neveu du duc de Milan, aimait mieux renoncer à sa patrie, qu'y vivre déchu des honneurs de sa famille ; et, dès l'année 1456, il alla s'établir dans l'État d'Avignon. Les Avignonnais le députèrent à la cour de France en 1479. Il était dans la politique de Louis XI d'élever les villes et d'abaisser les grands : Berton obtint de lui les plus beaux privilèges pour la ville où il s'était réfugié, et pas le moindre appui pour la restauration de sa famille. Il ne fut pas plus heureux, sous ce rapport, auprès de Louis XII, dont il était cousin au troisième degré, mais à qui Machiavel a reproché, parmi plusieurs fautes politiques, celle d'*avoir ruiné les faibles en Italie*. — Gilles de Berton eut, pour se consoler, la reconnaissance de ses nouveaux concitoyens, qui était un bien réel ; la douceur, qui n'était pas tout à fait illusoire, de protester, d'époque en époque, contre l'injustice de ceux qu'il avait abjurés ;

des faveurs de cour, qui, sur un plus grand théâtre, remplacent quelquefois l'indépendance sur un plus petit, et enfin l'éclat qui reste attaché à de nobles revers. Celui des exploits ne devait pas tarder à renaître pour ses descendants. Ses regrets eussent été adoucis par la gloire que valut à son second fils le fameux siège de Rhodes, en 1522. Il n'en eût conservé aucun, s'il eût pu lire dans l'avenir qu'un de ses arrière-petits-lils serait surnommé *le Brave* par un grand souverain, *le Brave des braves* par un beaucoup plus grand; qu'il se montrerait le héros de la vertu en même temps que celui de l'honneur; et qu'après avoir créé une gloire nouvelle et un nouveau nom pour sa famille, il serait consacré par les hommages de la postérité la plus reculée, comme le compagnon d'armes et l'ami de cœur d'un roi, le plus brillant modèle de son armée, et le meilleur ami de ses peuples. (*Voy. CRILLON et HENRI IV.*) L—T—L.

BALBE (PROSPER, comte DE), homme d'État et homme de lettres distingué, né à Quiers, non loin de Turin, le 2 juillet 1762, descendait d'une famille patricienne dont le berceau remonte à la fondation de la république de ce nom (*voy. l'art. précéd.*) devenue assez florissante, au moyen âge, pour compter sous sa domination plus de quarante villes ou châteaux, et voir son alliance recherchée par plusieurs puissances d'Italie. Privé de son père dès son bas âge, son aïeule maternelle, de l'ancienne famille des Pralorne, s'étant remariée au comte Bogino : cet habile ministre, une des gloires de la diplomatie du 18^e siècle, dirigea avec une sollicitude toute paternelle son éducation morale et littéraire. Le jeune Prosper acheva ses études avec éclat à l'université royale de Turin, à l'âge de dix-huit ans, et, dès l'année suivante, il prit place, à la suite d'un brillant concours, parmi les membres du collège de jurisprudence. Deux années après, lorsque la société des sciences, fondée par les Saluces, les Lagrange, les Napione, fut constituée en académie royale, il contribua à donner à ce docte institut l'illustration dont il n'est point déchu. Le comte Bogino, qui mourut cette même année, lui légua à titre de primogéniture les fiefs de Migliandolo et de Vinadio. En 1796, à l'époque où la révolution française ébranla l'Europe entière, le comte de Balbe, qui se trouvait alors à la tête de la magistrature municipale de Turin, et qui avait appris du comte Bogino les hommes, les choses, les événements et les ressorts de la politique, fut envoyé en ambassade près la république française. Le jeune diplomate parut au corps législatif, et réussit par l'habileté de ses moyens à prolonger l'existence monarchique du Piémont au delà du terme que semblait lui fixer la marche triomphale des armées républicaines. En 1798, quand Charles-Emmanuel IV fut contraint de se réfugier dans l'île de Sardaigne, Prosper de Balbe se retira en Espagne, d'où il fit une excursion aux îles Baléares, et ne revint en Piémont qu'après le 18 brumaire (9 novembre 1799.) A peine rentré dans sa patrie, il se vit chargé par le gouvernement provisoire qui la régissait de l'administration financière de l'État; mais, en 1801, à l'époque de l'incorporation du Piémont à la France,

il cessa ses fonctions politiques. Ce ne fut qu'en 1805 qu'il se décida à accepter celles de recteur de l'université impériale de Turin, dans le seul but d'imprimer à l'enseignement public une tendance conforme à la sagesse de ses doctrines. Nommé conseiller et inspecteur général de l'université, il visita avec Cuvier tous les corps enseignants des principales villes d'Italie. En 1814, lorsque l'ancienne monarchie de Savoie fut rétablie, le comte Balbe devint membre du conseil suprême de régence. En 1816, Victor-Emmanuel le nomma ambassadeur à la cour de Madrid. Au mois de décembre 1817, nommé vice-roi de l'île de Sardaigne, il se rendait à sa destination lorsqu'il fut rappelé à Turin pour prendre les rênes de l'université avec la dignité de ministre d'État. Deux années après, chargé du ministère de l'intérieur, il conserva le portefeuille jusqu'à l'insurrection de 1821, qui obligea le roi de quitter ses États pendant un interrègne de trente jours. De 1821 à 1831, le comte Balbe vécut retiré au sein de sa famille et de quelques hommes d'élite qui l'environnaient. Mais à peine le prince Charles-Albert, de la maison de Savoie-Carignan, eut-il pris possession de la couronne par droit de succession, le 27 avril 1831, que le nouveau roi institua un conseil d'État, et nomma le comte Balbe président de la section des finances de ce même conseil. Malheureusement l'altération de sa santé l'obligea de se démettre de ses nouvelles fonctions, au moment même où il se préparait à mettre le sceau aux réformes législatives dont il avait assuré les premières bases. En 1853, le roi, qui lui avait conféré la croix de l'Ordre civil de Savoie, qu'il venait de fonder, et le grand cordon de celui de St-Maurice et de St-Lazare, le décora du collier de l'ordre suprême de l'Amorciade, réservé aux personnages les plus éminents de l'État. Le comte Balbe conserva constamment la présidence de l'académie royale des sciences et celle de la junta instituée pour l'étude de l'histoire nationale. Il fut aussi membre de la société royale agraire, érigée depuis lors par le roi Charles-Albert en académie royale d'agriculture. Prosper Balbe, qui, en 1792, avait épousé la comtesse Taparelli de Lagnasco, dont il eut plusieurs enfants, se remaria, en 1798, avec mademoiselle des Isnards d'Avignon, veuve du comte Séguin, sous-gouvernante des enfants de France. Il perdit cette dernière en 1836, et ne lui survécut que jusqu'au 14 mars de l'année suivante. Ses restes, transférés à Quiers, furent réunis à ceux de ses ancêtres, et une statue de marbre lui fut élevée dans le palais de l'université de Turin. Sérieux sans austérité, mais plutôt par état que par caractère, doué de beaucoup de dignité dans l'âme, la physionomie et le maintien, Prosper Balbe apportait dans la société une conversation solide et instructive, toujours exempte de fiel et d'esprit de parti. Sa figure, naturellement grave, exprimait ce calme qui naît du jeu facile des facultés et d'une harmonie parfaite entre le cœur et l'esprit. Il eut deux fils de ses premières noces, César et Ferdinand; ce dernier mourut honorablement dans la guerre de Russie. Le premier, entouré de l'estime qu'assure un nom historique, perpétue dignement celui des Balbes

par le rang distingué qu'il occupe dans la littérature classique. Les principaux ouvrages du comte Prosper Balbe sont : 1° *Rapporto storico o transunto degli atti dell'accademia reale delle scienze di Torino*. Ce rapport se rattache aux premières années de cette académie, à l'époque où il en était le secrétaire perpétuel. 2° *Vita del d'Antoni*. 3° *Discorso sulla fertilità del Piemonte*. 4° *Lezioni sul metro sessagesimale*. 5° *Lezioni sull'università di Torino*. Il existe, en outre, un grand nombre de mémoires ou notices de cet infatigable administrateur dans les principaux recueils littéraires qui ont été imprimés en Piémont. Un historien distingué, le chevalier Cibrario, à qui l'on doit un éloge véridique du comte Balbe, s'est proposé de réunir ces divers écrits en 3 volumes in-8°, dont le 1^{er} a paru, en 1850, sous le titre de *Opere varie del conte Prospero Balbo*.

B—F—s.

BALBI (JEAN), Génois, qui, étant entré dans l'ordre des dominicains, est souvent désigné par le nom de Jean de Gênes (*Janus Genuensis*), florissait en 1286, et vécut jusqu'en 1298. Il n'est guère connu que par un livre de grammaire ou une espèce de lexique, qui fait époque dans l'histoire de la typographie; on désigne communément ce livre par le seul mot *Catholicon*, c'est-à-dire, comme on sait, *universel*. Le titre entier est : *Summa grammaticalis valde notabilis, quæ Catholicon nominatur, Moguntia, per Joannem Faustum*, 1460, in-fol.; Augsbourg, 1469, in-fol.; *apud Petrum Schæffer*, 1472, in-fol.; *Nurembergæ, per Koburger*, 1485 et 1486, in-fol., et réimprimé ensuite plusieurs fois à Venise, à Lyon, à Paris, à Vienne et à Rouen.

G—É.

BALBI ou BALBO (JÉRÔME), littérateur vénitien, qui eut de son temps beaucoup de célébrité, florissait vers la fin du 15^e siècle et au commencement du 16^e. Dans sa jeunesse, il fut, à Rome, élève du célèbre Pomponio Leto. Il vint à Paris en 1485, et obtint, trois ou quatre ans après, une chaire de belles-lettres dans l'université. Il avait si bonne opinion de son savoir, qu'il entreprit de donner aussi des leçons de droit civil et canonique, de sphère, de philosophie morale. Il eut des querelles fort vives avec un professeur français, Guillaume Tardif, et publia contre lui, en 1494, un dialogue, intitulé : *Rhetor gloriosus*, auquel Tardif répondit par l'*Anti-Balbica, vel recriminatio Tardiviana*. Il en eut aussi avec un professeur italien, Publio Fausto Andrelini (*voy.* ce nom), et fut si maltraité par ce redoutable adversaire, qu'il se retira en Angleterre, d'où il passa ensuite à Vienne, avec le titre de professeur de droit impérial (*juris Cæsarei*), qu'il obtint de l'empereur Maximilien 1^{er}; puis à Prague, et définitivement en Hongrie. Là, il changea de conduite, prit l'habit ecclésiastique, se fixa quelque temps auprès de l'évêque de Cinq-Églises; et, sur la bonne réputation qu'il se fit, fut choisi par le roi Ladislas pour donner à ses enfants, Louis et Anne, les premiers éléments de l'instruction. Ce roi en fut si satisfait, qu'il le mit, en 1514, à la tête de la collégiale de Presbourg : il lui confia même ensuite plusieurs ambassades honorables. Le roi Louis eut en lui la même confiance, et le députa, en 1522, à

la diète de Worms, pour demander des secours contre Soliman. Balbi prononça, dans cette diète, un discours, sans doute très-persuasif, car il obtint le secours demandé. L'archiduc d'Autriche Ferdinand le nomma, la même année, évêque de Gurck, en Carinthie; il fut envoyé, par ce même archiduc, à Rome, auprès des deux papes Adrien VI et Clément VII. Quoique très-vieux, il accompagna, en qualité de conseiller privé, le jeune empereur Charles-Quint à Bologne, assista à son couronnement, et écrivit à ce sujet son traité de *Coronatione*. Il mourut en 1555. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Opusculum epigrammaton*, Augsbourg, 1494, in-4°. Parmi ces poésies, il s'en trouve un grand nombre de licencieuses, et qui s'accordent mal avec la dernière partie de la vie de l'auteur; mais il les écrivit probablement dans sa jeunesse. Les plus décentes ont été insérées dans les *Deliciæ Poetarum Itator.*, etc., de Gruter, part. 1^{re}, et dans plusieurs autres recueils. 2° *Rhetoris gloriosi liber, per modum dialogi exaratus*, Paris, 1494, in-4°. C'est cette attaque contre Guillaume Tardif, dont nous avons parlé; la réponse de Tardif parut l'année suivante. 3° *Ad Clementem VII, pont. maximum, de civili et bellica Fortitudine liber, ex mysteriis poetæ Virgilii nunc primum depromptus*, Rome, 1526, in-4°; Bologne, 1550, in-4°. Ce volume contient une seconde partie, sur l'origine, les mœurs, l'empire, etc., des Turcs; c'est ce second traité qui est connu sous le simple titre de *de Rebus Turcicis libri quatuor*. 4° *Ad Carolum V, imperatorem, de Coronatione liber*, Bologne, 1550, in-4°. Ce livre fut réimprimé à Lyon la même année; à Strasbourg, 1605, in-4°; il a depuis été inséré dans plusieurs recueils de traités politiques sur les droits de l'Empire, etc., entre autres dans le *Tract. de Jure regni et imperii Romani* de Léopold Beheimbourg, Strasbourg, 1624, in-4°; Heidelberg, 1664, in-4°; et dans le t. 1^{er} de la *Politica imperialis* de Melchior Goldast, p. 102.

G—É.

BALBI (GASPARD), voyageur vénitien, était joaillier de profession. Ayant fait, sans doute pour les affaires de son commerce, un voyage dans les Indes orientales, où il resta neuf ans (de 1579 à 1588), il donna, à son retour dans sa patrie, une description exacte des pays qu'il avait parcourus, et la publia sous ce titre : *Viaggio delle Indie orientali di Gasparo Balbi*, etc., Venise, 1590, in-8°; réimprimé, *ibid.*, 1600, in-8°. Cette relation a été aussi insérée par les frères de Bry, dans la 7^e partie de leur *Recueil de Voyages aux Indes orientales*, imprimée à Francfort, par Wolfgang Richter, 1606, et dont le titre porte que cette partie contient, après une première narration, qui est celle de Spilberg : *Alteram novem annorum a Gasparo Balbi, gemmario Veneto, anno 1579, ex Alepo Babyloniam versus, et inde porro ad regnum Pegu usque continuatam*.

G—É.

BALBI (DOMINIQUE), auteur vénitien, florissait vers la fin du 17^e siècle. On a de lui divers opusculs : 1° *lo Sfortunato Paziente, operetta morale*, en prose, avec des ariettes en musique, représenté à Venise sur la place St-Marc, et imprimé, *ibid.*, 1667,

in-12; 2° *il Castigamatti, ovvero quaderni morali, in lingua veneziana*, Venise, 1668-1685 et 1695, in-12: ce sont dix *capitoli* en octaves, sur des sujets de morale chrétienne; 3° *el Pantalon burlesco, commedia, con alcune composizioni accademiche in prosa e in rima ad essa concernenti*, etc., 1675, in-12; 4° *il Ligamatti, cioè raccolte morali in lingua Veneziana, estese in quaderni*, Venise, 1675, in-12; 5° *il primo Zanne, Disgraziato mezzano de Matrimoni, commedia in prosa*, Venise, 1677, in-12; 6° *il secondo Zanne, detto Bagattino, favorito da amore*, Venise, 1678-1696, in-12; 7° *il Cacciatore invidiato nel valore e insidiato nella vita e nell'onore, tragi-commedia in prosa*, Venise, 1680, in-12. G—É.

BALBI (..... comtesse DE), née en 1755, était fille de madame la marquise de Caumont de la Force, gouvernante des enfants de M. le comte d'Artois. Elle épousa en 1770 le comte de Balbi, noble génois, colonel à la suite du régiment de Bourbon, et possesseur d'une fortune considérable; mais elle ne le rendit point heureux. Suivant une anecdote qui courut en 1780, et qui n'a jamais été démentie, l'infortuné mari, trouvant dans le lit conjugal un homme de la cour, voulut tuer l'adultère et l'infidèle ainsi qu'un enfant de dix-huit mois. Afin d'éviter les suites d'un pareil éclat, les hauts protecteurs de madame de Balbi la secondèrent dans le parti qui fut pris par elle de supposer que le comte de Balbi était atteint de folie. On le saigna malgré lui et on le médicamenta, comme s'il eût eu réellement l'esprit aliéné; enfin on le fit interdire par les tribunaux. Cette mystification perdit le mit hors de lui-même; il s'expatria dans son désespoir, et pendant longtemps il parcourut différentes contrées dans l'état le plus misérable. Qui pouvait donc procurer à madame de Balbi assez de puissance pour perdre ainsi l'époux à qui elle devait sa fortune? Elle avait succédé à la duchesse de l'Esparre en qualité de dame d'atours de madame la comtesse de Provence, et sut, dans cette place, faire briller les avantages qu'elle tenait de la nature et de l'éducation. Une physionomie expressive, des yeux admirables, une taille de nymphe, lui attiraient une foule d'adorateurs. Elle acquit sur la comtesse de Provence le même ascendant qu'avait alors la comtesse Jules de Polignac sur l'esprit de la reine Marie-Antoinette. Privée bientôt d'une partie de ses charmes par la petite vérole, madame de Balbi trouva dans son esprit des ressources non moins puissantes pour plaire. Sa société se composait des personnes les plus aimables et les plus spirituelles de la cour, et Monsieur (depuis Louis XVIII) lui-même désira d'y être admis. Ce prince, à qui la nature n'avait donné que de la tête, et qui, dans le commerce le plus intime avec le sexe, ne pouvait apporter ni goûter que les jouissances de l'esprit, s'attacha vivement à madame de Balbi. Il affecta même de donner d'autant plus d'éclat à cette liaison, que les dames qu'il ne courtisait que de propos lui prêtaient certains penchans très-particuliers, imputation qui *péchait par sa base*, est-il dit dans les *Souvenirs* de son valet de garde-robe Arnault, car *où il n'y a rien, le roi perd*

ses droits. Madame de Balbi, qui ne cherchait dans cette intimité que ce qui pouvait flatter sa vanité et ses goûts prodigues, se souciait assez peu de la nullité de son royal adorateur: il lui suffisait de dominer dans la maison de celui-ci, et même de lui faire sentir le joug à lui tout le premier. Elle ne craignait pas même de lui faire entendre en présence de témoins qu'il ne pouvait se flatter d'avoir aucun droit sur elle, et le prince, sentant sa triste incapacité, rongeait son frein en silence. Cependant madame de Balbi augmenta dès lors tellement sa dépense, qu'elle fut bientôt réduite à des moyens extrêmes pour la soutenir. Ce fut alors que, dirigée par des courtisans qui exploitaient sa faveur à leur profit, elle fit interdire son mari; mais elle eut bientôt dissipé avec eux son immense patrimoine. Réduite aux expédients, elle tenta la ressource du jeu, perdit le peu qui lui restait, et leva sur la caisse de Monsieur des contributions tellement fortes et multipliées, que ce prince se trouva bientôt énormément endetté. Madame de Balbi avait encore toute son influence sur la petite cour du Luxembourg, lorsque la révolution éclata. Elle fut mise dans la confidence du départ de Monsieur, en 1791, et disposa tout pour celui de Madame qu'elle accompagna jusqu'à Mons, où tous arrivèrent à peu près en même temps, après avoir suivi des routes différentes. Madame de Balbi suivit Monsieur à Coblenz, où se trouvait aussi le comte d'Artois (depuis Charles X). Il n'y avait plus de cour à Paris autour du malheureux Louis XVI; mais, en récompense, il y en avait deux à Coblenz, et ce n'étaient ni madame la comtesse de Provence ni madame la comtesse d'Artois qui les présidaient, mais bien madame de Balbi et la marquise de Polastron, favorite du comte d'Artois. A Coblenz donc, on retrouva tout ce qui caractérise les courtisans, les cabales, les complots obscurs, les comérages, les attaques détournées, les sollicitations, et surtout le désir de piller les coffres publics. Madame de Balbi était possédée d'un besoin d'agir incroyable: intrigue d'amour, intrigue de politique, rien ne l'effrayait; mais si elle était habile à conduire la première, sa faiblesse se manifestait dans la seconde: elle avait la volonté de faire, mais le génie lui manquait; c'était une Pompadour au petit pied. Autour d'elle se groupaient le comte d'Avaray, le duc de la Châtre et le duc de Grammont, qui ne parurent d'abord que les satellites de la favorite, mais dont le premier surtout ne tarda pas à prévaloir sur elle. Trop pénétrante pour ne pas prévoir sa disgrâce prochaine, madame de Balbi s'engagea dans diverses intrigues, et hâta le moment fatal par des démarches inconsidérées. Enfin elle quitta définitivement Coblenz et se rendit en Hollande, où l'éclat de ses amours avec le comte d'Archaubault de Périgord lui ferma pour jamais le chemin de la cour. Elle passa en Angleterre et y resta jusqu'au moment où un arrêté des consuls permit aux émigrés de rentrer en France. Alors elle se fixa dans son château de Bric-Comte-Robert. La découverte de plusieurs intrigues, auxquelles elle fut soupçonnée de prendre part, dé-

termina le gouvernement à l'exiler à Montauban, où elle établit une banque de jeu. Elle se trouvait encore dans cette ville, lorsqu'elle apprit l'abdication de Napoléon. Après s'être portée au-devant de l'armée anglaise, elle se rendit à Paris et employa inutilement tous les manèges de l'intrigue pour être présentée au roi Louis XVIII. Plus heureuse en 1815, elle en obtint une audience par l'effet d'une intrigue de cour ayant pour but d'amener la disgrâce de M. Decazes, mais elle n'eut pas à se féliciter des suites de cette entrevue. Dès ce moment elle vécut dans l'obscurité à Paris, où elle est morte il y a peu d'années.

D—R—R.

BALBIN (DÉCIUS CÉLIUS), sénateur d'une naissance illustre, fut deux fois consul, et eut l'administration de plusieurs provinces de l'empire. Le sénat le fit empereur, conjointement avec Maxime, pour les opposer au tyran Maximin. Balbin ne fut jamais grand homme de guerre. Pendant l'absence de Maxime, une sédition eut lieu dans Rome, entre les prétoriens et le peuple, et fut marquée par les plus terribles excès; l'empereur ne put parvenir à l'apaiser : il fut même insulté. Le tumulte ne cessa que quand il fit voir au peuple Gordien enfant, revêtu de la pourpre, suspendu au cou d'un homme d'une taille très-haute. Maximin, à qui Maxime faisait la guerre, fut vaincu, et périt par les mains des siens. Balbin, dont il avait été la terreur, fit éclater sa joie par une hécatombe. Il gouvernait, ainsi que Maxime, avec une grande sagesse, à la satisfaction du sénat et du peuple. Mais les troupes qui avaient fait Maxime empereur le regrettaient. Maxime marcha contre les Parthes, et Balbin contre les Germains. Il y avait entre eux une mésintelligence secrète qui perçait assez. Les soldats y virent un moyen de pouvoir se défaire de tous deux. En ayant trouvé l'occasion, ils se jetèrent sur les deux princes, les dépouillèrent de leurs habits impériaux, les accablèrent d'outrages et de coups, et voulurent les traîner à leur camp; mais informés que les Germains venaient à leur secours, ils les tuèrent et les laissèrent au milieu du chemin. Ainsi périt, en 258, Balbin, après un an de règne : il était distingué par ses mœurs douces, son éloquence et son talent pour la poésie.

Q—R—Y.

BALBINUS (ALOYSIUS BOLESLAUS), laborieux jésuite, né à Königsgratz, en 1611, mort en 1689, à Prague, où il était professeur de rhétorique et préfet des écoles et des congrégations de la Vierge, s'était occupé toute sa vie à faire des recherches sur l'histoire de Bohême. Le premier fruit de ses veilles fut *Epitome historica rerum Bohemicarum*, etc., Prague, 1677, in-fol. Cet ouvrage fut suivi des *Miscellanea historica regni Bohemorum*, etc., Prague, 1679-87, 10 vol. in-fol. L'auteur croyait pousser son travail jusqu'à vingt volumes au moins, mais la mort l'arrêta au 10^e : il traite de l'histoire naturelle, des peuples, de la topographie, des saints, des généalogies, etc., de la Bohême. Les uns lui trouvent trop de partialité, les autres disent qu'il est exact; mais tous conviennent que c'est un ouvrage essentiel pour l'histoire de ce pays. On a encore de Balbinus :

1^o quelques poésies latines, et une vie en latin du vénérable Ernest I^{er}, archevêque de Prague, avec des notes, Prague, 1664, in-4^o; 2^o *Quæsitæ oratoria*, réimprimé à Augsbourg, en 1711, in-8^o. C'est une rhétorique à l'usage des collèges, qui contient un exposé aussi clair que précis des principales règles de l'éloquence.

T—D.

BALBIS (JEAN-BAPTISTE), savant botaniste, naquit en 1765, à Moretta, petit village du Piémont. Après avoir achevé ses études à l'université de Turin, il y reçut le doctorat, et fut répétiteur au collège des provinces, puis médecin agrégé à la même université. Son goût pour la botanique s'était manifesté de bonne heure. Il fit de rapides progrès dans cette science sous la direction d'Allioni (*voy. ce nom*), qui le regardait comme son meilleur élève, et auquel il succéda plus tard dans la place de professeur de botanique et de conservateur du jardin royal des plantes. Dans le mois de juin 1797, le docteur Barolo, son confrère, ayant fait connaître au roi Charles-Emmanuel (*voy. ce nom*) un complot qui se tramait contre son autorité, Balbis, se croyant compromis, se réfugia en France, où il fut employé comme médecin dans les hôpitaux militaires des armées des Alpes et d'Italie. Après la conquête du Piémont (décembre 1798), le général Grouchy le nomma l'un des membres du gouvernement provisoire; mais, dans le mois d'avril suivant, les succès de l'armée austro-russe le forcèrent de quitter encore une fois sa patrie, où il revint l'année suivante, après la victoire de Marengo. C'est alors qu'on le nomma professeur de botanique à l'université de Turin. Il enrichit le jardin des plantes de plusieurs espèces nouvelles, dont il a donné la description dans les mémoires de l'académie de Turin, et publia successivement plusieurs ouvrages importants. Par suite de la réaction piémontaise, il perdit sa chaire en 1814, et se retira d'abord à Pavie, près de son ami Nocca, qu'il aida dans la publication de la *Flora Ticinensis*. Il obtint en 1819 la chaire et la direction du jardin botanique de Lyon, et vint en cette ville, où il reçut l'accueil le plus distingué. Ayant éprouvé quelques désagréments en 1850, il demanda sa retraite, qui lui fut accordée. Bientôt des affaires de famille le rappelèrent en Piémont. Il y mourut le 15 février 1851. Balbis était membre de plusieurs académies. Lyon lui dut une société linnéenne. Secondé par quelques amateurs éclairés de la botanique, il réunit en peu de temps les matériaux d'une flore lyonnaise, et mit tous ses soins à terminer ce grand ouvrage. Une notice intéressante sur Balbis, lue à l'académie de Lyon par M. le docteur Grogner, est imprimée dans les *Archives du département du Rhône*, t. 24, p. 129. Elle est suivie de la liste des ouvrages de Balbis, au nombre de quatorze. Les principaux sont : 1^o *Enumeratio plantarum officinalium*, Turin, 1804, in-4^o; 2^o *Flora Taurinensis*, ibid., 1806, in-8^o; 3^o *Materies medica*, ibid., 1811, 2 vol. in-8^o; 4^o *Flore lyonnaise*, Lyon, 1827-28, 2 vol. in-8^o; 5^o *Miscellanea botanica prima et altera*; 6^o de *Crepidid nova Species*, et autres mémoires insérés dans le recueil de l'académie des sciences de Turin, dont il était membre. Willde-

nowa donné le nom de *Balbisia* à une plante de l'Amérique méridionale. G—C—Y et W—s.

BALBO. Voyez BALBI.

BALBOA (VASCO NÚÑEZ DE), naquit en Espagne vers l'année 1475. Sa jeunesse fut orageuse. Après avoir dissipé sa fortune, il résolut d'aller la rétablir dans le nouveau monde; il accompagna Bastidas dans son premier voyage à la côte de Paria. De retour en Espagne, il contracta des dettes nouvelles, et ne put échapper à ses créanciers qu'en se faisant porter secrètement à bord d'un bâtiment qui faisait voile pour les Indes occidentales. Enciso, qui le commandait, irrité de la conduite du jeune Castillan, menaça de le punir en l'abandonnant sur une île déserte; mais les talents et le courage de Balboa lui méritèrent sa grâce. Son premier exploit, en abordant dans le Darien, où il avait conduit Enciso et son équipage, naufragés dans le golfe d'Uraba, fut un triomphe complet sur cinq cents Indiens. Cette victoire le fit élever au grade de commandant par ses associés. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut de charger Enciso d'accusations graves, et d'obtenir son emprisonnement, ainsi que la confiscation de ses biens. Cet abus d'autorité fut dans la suite, sinon la cause, du moins le prétexte de la ruine de Balboa. Ce fut alors qu'à la tête des Espagnols, il devint la terreur de cette contrée, et qu'il la rançonna tellement, que le quint du roi se monta en peu de temps à 100,000 écus. Dans une de ses courses, deux de ses soldats disputèrent si vivement pour le partage d'une petite quantité d'or, qu'ils furent sur le point d'en venir aux mains. « Pourquoi vous quereller pour si peu de chose ? leur dit un jeune Cacique qui était présent. « Si l'amour de ce métal vous fait troubler la tranquillité de nos contrées, je vous conduirai sur les bords d'un autre océan, dans un pays où il abonde, et où il sert aux plus vils ustensiles. » On pense bien que sa proposition fut acceptée. Balboa, à la tête de cent quatre-vingt-dix hommes et de 1,000 Indiens, partit le 1^{er} septembre 1513 pour la découverte de cette contrée riche et fortunée. Après une marche pénible de vingt-cinq jours, il parvint au sommet d'une haute montagne, d'où le grand Océan, avec son horizon sans bornes, s'offrit à ses regards. A la vue de cet admirable spectacle, qu'aucun Européen n'avait jusqu'alors contemplé, Balboa transporté s'agenouilla, et remercia le ciel de lui avoir réservé une si magnifique découverte. Alors s'avançant tout armé vers cet Océan, et y entrant jusqu'à la ceinture, en présence des Castillans et des Indiens qui bordaient le rivage : « Je prends possession, dit-il, de cette mer nouvelle, au nom de la couronne de Castille, et mon épée saura lui en conserver le domaine. » Balboa recueillit ensuite des renseignements sur le vaste empire du Pérou, et reconnut que ses forces étaient insuffisantes pour l'attaquer. Il revint dans le Darien, après une absence de quatre mois, chargé d'or et de perles. Quelle fut sa surprise, d'y trouver un nouveau gouverneur, Pedrarias, auquel Ferdinand lui ordonnait d'obéir ! Cette ingratitude d'un roi dont

Balboa venait d'agrandir les domaines aurait pu porter tout autre que lui à la révolte : il donna l'exemple de la soumission. L'année suivante, Ferdinand répara ses torts, en le créant adelantado de la mer du Sud, et en lui donnant un pouvoir égal à celui de Pedrarias ; mais la haine de cet homme cruel poursuivait un rival dont les talents l'offusquaient ; et, quoiqu'après un feint accommodement il lui eût donné sa fille en mariage, il finit par lui faire faire son procès, sous prétexte d'insubordination envers Enciso, son ancien commandant. On joignit même à cette accusation celle de manque de fidélité envers le roi, et de révolte contre le gouverneur. Balboa fut condamné à mort ; et, malgré les instantes prières de toute la colonie et de ses juges eux-mêmes, il eut la tête tranchée à Santa-Maria, en 1517, à l'âge de 42 ans. Ainsi périt le meilleur officier qu'eut alors le roi d'Espagne, celui qui aurait devancé Pizarre dans la découverte du Pérou, et sous lequel se forma ce conquérant. R—L.

BALBUENA (BERNARD DE), né à Valdepeñas, dans le diocèse de Tolède, fut évêque de Porto-Ricco, en Amérique, depuis 1620 jusqu'en 1627, année que l'on croit être celle de sa mort. On a de lui : 1^o *Grandeza Mexicana*, 1604, in-8^o. 2^o *Siglo de oro en las selvas de Eriphile*, Madrid, 1608, in-8^o. Cet ouvrage est composé de dix églogues. 3^o *El Bernardo, o victoria de Roncesvalles*, poème héroïque, Madrid, 1624, in-4^o. Nicolas Antonio (*Bibliothèque Espagnole*) loue dans cet ouvrage l'invention, la noblesse de la versification, la richesse des comparaisons, l'élégance et l'exactitude des descriptions, et se plaint de ce qu'il a peu de lecteurs. A. B—T.

BALBUS (LUCIUS CORNELIUS), originaire d'Espagne et d'un sang illustre, naquit à Cadix. La faveur de Jules César, auquel il s'attacha, et d'importantes fonctions qu'il eut à remplir, le firent arriver à la considération et à la fortune. Pompée lui fit obtenir, ainsi qu'à Balbus son oncle, le droit de bourgeoisie romaine. Vers la fin de l'année 755 de Rome, étant proconsul, Balbus défait les Garannates, peuple d'Afrique inconnu aux Romains, et fit la conquête entière de leur pays. Auguste lui accorda l'honneur du triomphe. La pompe que le vainqueur y étala ne fut pas un spectacle plus nouveau que le triomphateur même : c'était le premier étranger de naissance qu'on voyait dans Rome honoré du triomphe. Balbus entra dans les vues de magnificence de l'empereur pour la capitale ; il construisit à ses frais un théâtre qui porta son nom. Suivant Strabon, il bâtit pour ses compatriotes, auprès de l'ancienne Cadix, une ville plus considérable, avec un arsenal pour la marine. Un historien dit qu'il laissa en mourant des richesses si considérables, qu'il crut pouvoir léguer au peuple romain vingt cinq deniers par tête (un peu plus de huit sous de notre monnaie). — Il y eut un BALBUS (*Lucius Lucinius*), jurisconsulte romain, qui se distingua par ses talents et ses connaissances environ un siècle avant J.-C. — Enfin plusieurs autres personnages du même nom ont joué un rôle peu important dans l'histoire romaine. Q—R—Y.

BALBUS ou BALBI (PIERRE), savant philologue du 15^e siècle, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets et inexactes. Ughelli (1), Papadopoli (2), les continuateurs de Moréri, et même Barbier, dans son *Examen critique des dictionnaires*, p. 74, disent qu'il était de Venise (5). Mais dans la préface de sa traduction d'*Alcinoüs*, Balbi nous apprend qu'il était de Pise (4). Ughelli lui ayant donné les armoiries des Barbo, famille patricienne de Venise, qui a produit plusieurs hommes de mérite (*voy.* BARBO), Papadopoli, sans autre examen, en conclut qu'il était parent du pape Paul II (5). A ce pontife les continuateurs de Moréri substituent son prédécesseur Pie II, sans dire le motif de ce changement. Si l'on en croit Papadopoli, Balbus se fit inscrire en 1422 à l'université de Padoue, et il en fréquenta les cours pendant quatre ans. Mais ce qui est plus certain, c'est que Balbus était en 1425 au nombre des disciples que la réputation de Victorin de Feltre (*voy.* ce nom) attirait à Mantoue de toutes les parties de l'Europe. Après s'être perfectionné dans la théologie, dans la philosophie ancienne et surtout dans la langue grecque, il se rendit à Rome, et ayant obtenu quelques bénéfices, il se consacra tout entier à la culture des lettres. Son ardeur pour l'étude lui fit refuser tous les emplois qui pouvaient le détourner de ses occupations; Papadopoli et les continuateurs de Moréri disent, il est vrai, que, chargé de différentes commissions, il les remplissait avec autant de sagesse que de prudence; mais toutes les recherches qu'on a faites pour s'assurer s'il avait été réellement employé par Pie II ou Paul II sont loin de confirmer cette assertion. Balbus fut nommé, vers 1460, évêque de Tropea, dans la Calabre ultérieure. C'est dans cette ville qu'il termina, le 22 mars 1462, sa traduction latine de la *Théologie* de Proclus, dont il offrit la dédicace au roi de Naples, Ferdinand 1^{er}. Papadopoli assure que Balbus, se reposant sur ses vicaires de l'administration de son diocèse, ne tarda pas à revenir à Rome, où il mourut le 9 septembre 1479, à l'âge de 80 ans. Il ajoute que ses restes furent déposés dans une chapelle au Vatican, et que le pape Sixte IV lui fit élever un tombeau décoré d'une épitaphe. Mais on la chercherait vainement dans les recueils de Galetti (*voy.* ce nom); et tout fait conjecturer que Balbus mourut dans sa ville épiscopale, avant 1469. Tiraboschi (6) dit que Balbus s'était rendu très-habile dans l'astronomie, et qu'il avait traduit du grec en latin plusieurs ouvrages, renvoyant pour les titres à Mazzuchelli (*Gli Scrittori d'Italia*, etc., édit. de 1755-65, t. 2, p. 89). La traduction que Balbus avait faite de l'*Introduction à*

la philosophie de Platon, par Alcinoüs, a été publiée, avec sa dédicace au cardinal de Cusa (*voy.* ce nom), à la suite de la première édition d'*Apulée*, Rome, 1469, in-fol. Dans la préface, Jean André, évêque d'Aléria, parle de Balbus dans des termes qui font douter qu'il vécût encore à cette époque. La version d'Alcinoüs a été reproduite en 1742, à la suite de l'opuscule d'Honorius, de *Imagine mundi*; et en 1488, à Vicence, avec l'*Apulée*; mais la nouvelle traduction de Marsile Ficin a fait oublier depuis longtemps celle de son devancier. Balbus a traduit en outre le dialogue de St. Grégoire de Nysse sur l'*Immortalité de l'âme*, et la *Vie de saint Maërin*; le sermon de St. Grégoire de Nazianze sur l'*Amour de la pauvreté*; celui de S. Jean Chrysostome sur l'*Aumône*; celui de St. Basile sur la *Prière*; et enfin divers opuscules de St. Maxime. Ces traductions étaient conservées dans les archives du chapitre de Capoue (*Catal. Smith.*). D. Bernard de Montfaucon nous apprend que la bibliothèque du Vatican possède aussi quelques opuscules de Balbus. (*Biblioth. manuscriptor.*, t. 1^{er}, p. 428).

W—s.

BALCHEN (JEAN), amiral anglais, né en 1669, entra de bonne heure dans la marine, et parvint successivement au commandement d'un vaisseau. Il se distingua dans la Méditerranée, sous George Byng. En 1754, il fut fait amiral, et en 1745, gouverneur de Greenwich. Bientôt après, il vint avec une escadre au secours de sir Ch. Hardy, qui était bloqué dans le Tage, avec une flotte de transport. Après avoir rempli sa mission, Balchen fit voile pour l'Angleterre; mais une violente tempête étant survenue, son vaisseau, la *Victoire*, et tout l'équipage périrent près de Jersey, le 5 octobre 1744. Un monument a été élevé dans l'abbaye de Westminster, pour conserver le souvenir de ce triste événement.

B—R J^r.

BALDASSARI (JOSEPH), professeur d'histoire naturelle à Sienne, dans le 18^e siècle, obtint le prix que l'académie des sciences physiques avait proposé, pour déterminer les causes de l'incombustibilité de l'*amiante*. Ce fut lui qui démontra le premier que la craie est une espèce de sel. Il a publié à Sienne, en 1750, des observations sur les sources de St-Philippe, qu'il avait trouvées sursaturées de carbonate de chaux, qu'elles déposent assez promptement. On reçoit ce dépôt dans des moules où il se durcit, et l'on forme par ce moyen, en Toscane, de jolis bas-reliefs qui ont l'apparence d'albâtre sculpté.

C. G.

BALDASSINI (JÉRÔME), historien, né vers 1720, à Jesi, dans la Marche d'Ancône, puisa dans sa famille, avec le goût de l'étude, l'exemple du patriotisme. Comme son aïeul Thomas Baldassini (1), Jérôme consacra sa vie à recueillir et à mettre en ordre des matériaux pour l'histoire de sa ville natale, et mourut en 1789. Outre quelques opuscules qui n'offrent que peu d'intérêt, on lui doit : *Memorie storiche della città di Jesi*, Villefranche, 1765, in-4^o. Cet ouvrage, fruit de longues et consciencieuses recherches, est très-estimé. A la suite on trouve une ré-

(1) On a de Thomas Baldassini : *Notizie storiche di Jesi*, Jesi, 1765, in-fol.

(1) *Italia sacra*, t. 9, p. 637.

(2) *Historia gymnasii Patavinii*, t. 2, p. 175.

(3) Barbier le nomme *célèbre Vénitien*, et renvoie à Moréri, qui fait, mieux que Feller, connaître la vie et les travaux de Balbus.

(4) *Voy.* Maillart, *Annal. typograph.*, t. 1, 512; *Bibl. Smithiana*, t. 77; le *Catal.* de la Vallière, 5358; l'*Index* du P. Laire; Tiraboschi, etc.

(5) *Certissime Paulus II affinis fuit.*

(6) *Istoria della letteratura italiana*, t. 6, p. 1020.

ponse à la dissertation de l'abbé Philippe Vecchiotti sur le passage de St. Grégoire où il est question de la ville d'*Ausima*. Vecchiotti soutenait que c'est Osimo; mais Baldassini, comme on le pense bien, se prononce pour Jesi. W—s.

BALDAYA (ALONZO-GONZALEZ), partit de Portugal en 1434, par ordre du prince Henri, pour continuer la reconnaissance de la côte occidentale d'Afrique. Gilianez l'accompagna dans une barque avec laquelle, deux ans auparavant, il avait doublé le cap Bojador, dont les premiers navires, expédiés par le prince Henri, avaient fait la découverte en 1415. Baldaya et Gilianez s'avancèrent jusqu'à trente lieues au delà du cap de Bojador, et s'arrêtèrent au port qu'ils nommèrent *Angra dos Ruyvos*. L'année suivante, 1435, ils étendirent leur navigation vingt-quatre lieues plus loin, et revinrent en Europe après avoir reconnu le port, qui, en 1440, a été nommé *Puerto de Cavallero*, par Antoine Gonzalez. R—L.

BALDE DE UBALDIS (PIERRE), jurisconsulte fameux dans le 14^e siècle, né à Pérouse, d'un médecin de réputation, nommé François degli Ubaldi, manifesta de bonne heure des talents pour l'étude du droit, qu'il apprit sous le célèbre Barthole, dont il devint ensuite l'émule. Il professa d'abord à Pérouse, sa patrie, où il eut pour écuyer Pierre de Beaufort, depuis pape sous le nom de Grégoire XI, ensuite à Padoue, puis à Pavie. Il fut attiré dans cette dernière ville par Galéas Visconti, qui cherchait à donner du lustre à son académie, en y appelant des professeurs célèbres. Comme Balde avait une taille peu avantageuse, on s'écria, la première fois qu'il y parut : *Minuit præsentia famam*; à quoi il répondit, sans se déconcerter : *Augebit cætera virtus*. On oublia bientôt sa figure, pour ne faire attention qu'à ses talents; il mit le comble à sa réputation par une supériorité marquée sur ses rivaux, et acquit de grandes richesses par ses consultations. Il mourut le 28 avril 1400, âgé de 76 ans, des suites de la morsure d'un chien enragé, après avoir recommandé qu'on l'enterrât en habit de cordelier. Tous ses ouvrages ont été recueillis en 5 vol. in-fol. On y trouve des choses singulières, puériles et contradictoires, des assertions dépourvues d'autorité; il est quelquefois superficiel sur ce qui demanderait d'être approfondi; prolix et minutieux sur des choses inutiles; peu scrupuleux sur les principes, et accommodant ses décisions au temps, aux circonstances et aux personnes : c'est là la source des contradictions qu'on trouve dans ses ouvrages, qui sont d'ailleurs, comme tous ceux de ses contemporains, écrits sans méthode et sans le moindre goût. — Il avait deux frères, tous les deux savants dans le droit, *Pierre* et *Ange degli UBALDI*; celui-ci, qui mourut à Florence vers 1425, le même jour que lui, et qui a composé plusieurs gros volumes, passait pour avoir plus de justesse dans l'esprit. Il laissa deux fils, qui se firent aussi une grande réputation dans la même carrière; l'aîné, appelé *Zénobius*, fut évêque de Tiphérne. T—D.

BALDE (JACQUES), jésuite, né à Ensisheim, en 1605, fut prédicateur à la cour de Bavière, et un des poètes latins les plus élégants du 17^e siècle. Un de

ses poèmes, en vers élégiaques, intitulé : *Uranie viatrix*, Munich, 1665, in-8°, plut tellement à Alexandre VII, que ce pape fit présent à l'auteur d'une médaille d'or. Au reste, autant Balde avait de succès dans la poésie latine, autant il était mauvais poète quand il essayait d'écrire dans sa langue. Il mourut à Neubourg, le 9 août 1668. On a un recueil de ses poésies, imprimé à Cologne, 1660, 4 t. en 2 vol. in-12, contenant, le 1^{er}, ses odes en 4 livres, un livre d'épodes, et ses silves; le 2^e, ses poésies héroïques; le 3^e, ses satires; le 4^e, ses poésies diverses. Cette édition est remplie de fautes. Jean-Condrad Orellius a donné une édition des poésies choisies de Balde, avec des notes, Zurich, 1805, in-8°. — Un autre BALDE (BALDEUS) fut missionnaire dans l'île de Ceylan, puis, à son retour en Europe, pasteur à Beervliet. On a de lui une description de l'île de Ceylan, et des côtes de Malabar et de Coronandel, insérées dans la *Collection de Voyages* publiée en 12 vol. in-fol., à Amsterdam, 1670-1685. G—T.

BALDELLI (FRANÇOIS), littérateur italien qui s'est rendu célèbre par un grand nombre de traductions très-estimées d'auteurs grecs, et d'auteurs latins, tant anciens que modernes, était de Cortone, et florissait dans la seconde moitié du 16^e siècle. Il fut aussi poète, ou du moins il écrivit en vers, tant dans le genre sérieux que dans le genre badin ou plaisant (*gioco*). Mais il était surtout très-savant dans les langues grecque et latine, et dans sa propre langue. Il a publié les traductions suivantes : 1^o Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, etc., avec l'*Apologie* d'Eusèbe de Césarée contre Hiéroclès, qui comparait Apollonius à Jésus-Christ, Florence, 1549, in-8°. Il est à remarquer que cet ouvrage de Philostrate parut traduit la même année, à Venise, par J.-Bernard Gualandi, Florentin, in-8°. 2^o Dion Cassius de Nicée, *Histoire romaine*, Venise, 1562, in-4°, et réimprimée plusieurs fois. 3^o Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Venise, 2 vol. in-4°, le 1^{er} en 1574, le 2^e en 1575. Cette traduction et la précédente sont les deux plus estimées de Baldelli. 4^o Flavius Josèphe, vol. 1^{er} : *Antiquités judaïques*, Venise, 1581 et 1585, in-4°; vol. 2^e : *de la Guerre des Juifs contre les Romains*; *Réponse à Appion*, Venise, 1581, in-4°. 5^o *Les Commentaires* de Jules-César, Venise, 1554, in-8°; revus, corrigés et améliorés, ibid., 1537 et 1558; réimprimés plusieurs fois, et surtout ibid., 1575, in-4°. Cette dernière édition ne porte point le nom du traducteur; le célèbre architecte André Palladio l'enrichit d'une longue préface sur l'art militaire des anciens, et de plusieurs planches gravées sur cuivre, dessinées, pour la plus grande partie, par ses deux fils, Léonidas et Horace, mais qu'il fut obligé de terminer lui-même, lorsqu'il les eut perdus tous les deux en moins de trois mois. Ces circonstances donnent à cette édition un prix particulier. Il en fut fait deux autres éditions, avec les mêmes planches, ibid., 1618 et 1619, in-4°, et une dernière en 1757, aussi in-4°. 6^o Polydore Virgile, *Dialogues*, Venise, 1550, in-8°; *des Inventeurs des choses*, Florence, 1587 et 1592, in-4°. 7^o *Abrégée de l'Histoire romaine*,

depuis la mort de Gordien jusqu'à Justin III, écrite en latin par Pomponius Læto, suivie de son traité des Magistratures, Sacerdotes et Lois des Romains, Venise, 1549, in-8°. 8° *De la Guerre des chrétiens contre les barbares, pour le recouvrement des lieux saints*, écrit en latin par Benoit Accolti, Venise, 1549, in-8°. Ces deux dernières traductions, les premières de leur auteur, n'ayant jamais été réimprimées, sont fort rares. 9° *De la Guerre des princes chrétiens contre les Sarrasins*, pour le même sujet, écrit en latin par le moine Robert, Florence, 1552, in-8°. Cette traduction est aussi très-rare. On ne connaît de lui que trois ou quatre sonnets; il a aussi un *capitolo*, en tercets ou *terza rima*, dans le 2° livre des *Rime piacevoli* du Berni, du Casa, etc., Vicence, 1603, in-12. G—É.

BALDELLI (le comte JEAN-BAPTISTE), littérateur italien, naquit à Cortone, en 1766, fit ses études à Florence, et fut, dès sa première jeunesse, créé chevalier de St-Etienne. Entraîné par son goût pour la carrière des armes, il se rendit en France, où il fut officier d'abord dans l'infanterie, ensuite dans la cavalerie. Il épousa à Marseille une demoiselle de Lumeny, qui lui donna une fille et mourut en couches. Il émigra en 1791, comme la plupart des officiers de l'armée française, et fit les premières guerres de la révolution dans les armées des princes, puis dans celles de Prusse et d'Autriche. Il revint dans sa patrie en 1795; et, lorsque les Français envahirent l'Italie l'année suivante, le grand-duc lui donna le commandement d'une brigade qu'il chargea de couvrir la Romagne. Le comte Baldelli était encore à la tête de cette troupe en 1799; mais Napoléon ayant définitivement soumis la Toscane, en 1800, il s'éloigna de son pays, et se mit à voyager dans le nord de l'Europe, principalement en Angleterre. Il ne revint en Toscane qu'à la fin de 1804, et consacra dès lors tous ses moments à sa famille et à l'étude des lettres. Nommé l'un des membres de l'académie de la Crusca, il en devint en 1815 le président. Ayant toujours joui d'une grande considération à la cour du grand-duc, il fut envoyé à Dresde en 1817 pour y négocier le mariage du fils de Ferdinand III avec la princesse Marie. Baldelli mourut gouverneur de Sienne, en avril 1831, laissant dix enfants de son second mariage. Il était membre des principales sociétés littéraires d'Italie, et correspondant de plusieurs académies étrangères. On a de lui, comme éditeur : *Lettere italiane scelte*, Faenza, 1792, in-8°. Ce choix de lettres annonce un homme de goût. — L'édition des *Oeuvres de Machiavel*, Philadelphie (Livourne), 1796, dont il revit le texte avec le plus grand soin. L'éloge que Baldelli composa de ce grand publiciste, sur l'invitation de l'académie de Florence, se trouve à la tête de l'édition de ses *Oeuvres*, Milan, 1804, 10 vol. in-8°. — Une excellente édition des *Rime* de Boccace, Livourne, 1802, in-8°, accompagnée de notes utiles. — Une des *Voyages* de Marco Polo, Florence, 1827, 4 vol. in-4°, faite d'après le manuscrit connu sous le nom de *il Mitione*, et que l'éditeur enrichit de plusieurs morceaux précieux (*voy.* POLO). Il dédia son édition au pape Léon XII, et il reçut un bref, du 29 mars

1828, où le pontife le remercie d'avoir défendu l'Eglise et combattu les préjugés de la philosophie. Enfin, indépendamment d'un assez grand nombre d'articles insérés dans l'*Anthologie* de Florence, on doit à Baldelli, comme auteur : 1° *del Petrarca e delle sue Opere libri quattro*, Florence, 1797, in-4°. C'est un ouvrage savant, rempli de recherches exactes et intéressantes. On trouve à la fin une table chronologique où l'auteur désigne tous les lieux où Pétrarque résida, et de laquelle il résulterait que Laure n'était pas née lorsque le poète fit ses études à Montpellier. Il avait projeté, de concert avec Angelo Fabroni, de publier une édition des œuvres latines de Pétrarque; mais ce dessein, comme tant d'autres, est resté sans exécution. 2° *Vita di Giov. Boccaccio*, ibid., 1806, in-8°. Baldelli dédia ce bel ouvrage à l'Italie; et il a reçu des éloges mérités de Ginguené et de Roscoe. Il est orné d'un portrait de Boccace et de quatre vues : celle de la vallée de Magnona, où Boccace a placé la scène de son *Ameto*, celle de *Commedia delle Fiorentine a Ninfoja*, où il suppose que les personnages du *Décameron* s'étaient réfugiés; celle de *Certaldo*, lieu devenu célèbre par le séjour de Boccace et par son tombeau; et enfin celle de la vallée *delle Donne*, illustrée par un passage du *Décameron*, *Giorn.* 6°, 10 nov. Dans sa préface, Baldelli passe en revue les principaux historiens de Florence, appréciant leurs divers genres de mérite avec autant de goût que d'impartialité. Arrivé à Machiavel, il s'excuse de faire l'éloge d'un écrivain dont les ouvrages ont été condamnés par l'Eglise, et qui, dans son livre *du Prince*, a réuni, selon lui, les maximes les plus propres à fonder et affermir une tyrannie insupportable. A la fin du volume il a rassemblé cinq dissertations (*illustrazioni*) : sur les diverses fortunes que la littérature grecque a éprouvées en Italie, pouvant, comme Baldelli le dit lui-même, servir d'introduction aux ouvrages de Hody et de Boerner; — sur la famille et le lieu de la naissance de Boccace; — sur le *Décameron*; — sur les calomnies répandues contre Boccace, avec leur réfutation; — et enfin sur la *Fiametta*. G—G—Y et W—S.

BALDERIC, ou BAUDRY, évêque de Dol, né vers le milieu du 11^e siècle, à Meun-sur-Loire, fit de très-bonnes études à Angers, dont l'école était alors célèbre. Il embrassa la vie monastique à Bourgueil, en Anjou, et en devint abbé en 1079. Son goût, plutôt que son talent, pour la poésie, le mit en relation avec tous les beaux esprits du temps; mais sa passion pour les lettres profanes, quoi qu'en dise Ordéric Vital, le détourna des devoirs de son état, et l'empêcha de travailler au rétablissement de la vie régulière, qui s'était prodigieusement relâchée sous son prédécesseur. Ce relâchement allait au point que Baudry compare à un juif un de ses moines, qui voulait observer le précepte de l'Eglise sur l'abstinence du samedi :

Sabbata custodis, tanquam Judæus apella,
Quum tamen alterius legis iter teneas.

C'est là un reproche d'autant plus singulier, qu'au rapport de Pierre le Vénérable, les comédiens même

s'astreignaient alors à la loi de l'Église sur cet article. Yves de Chartres nous apprend qu'ayant mis la reine Bertrade dans ses intérêts, en 1097, en répandant beaucoup d'argent pour se procurer l'évêché d'Orléans, il fut supplanté par un concurrent qui acheta la faveur du roi Philippe 1^{er} à un plus haut prix, et que, comme il s'en plaignait à ce prince : « Laissez-moi maintenant, lui répondit Philippe, « profiter de l'argent de votre concurrent ; faites-le « ensuite déposer, et j'aurai égard à votre requête. » On croit que cette mortification, jointe aux grands exemples de pénitence qu'il avait presque sous les yeux, dans le nouvel établissement de Fontevrault, à trois lieues de son abbaye, le fit rentrer en lui-même ; car, depuis cette époque, sa vie ne présente plus rien que d'édifiant, au point que, selon les historiens du temps, ce fut en considération de sa piété et de sa vertu qu'il obtint, en 1107, le siège de Dol et le pallium de Paschal II. Les Bas-Bretons, peuple alors barbare, ignorant, et livré à toute sorte de désordres, offraient une ample carrière à son zèle ; il s'y livra avec une ardeur infatigable ; mais enfin, dégoûté par le peu de succès de sa mission, il alla chercher quelques consolations dans les monastères d'Angleterre, où la discipline régulière venait d'être rétablie dans toute sa ferveur. Etant repassé en Normandie, il retrouva le même spectacle, et l'accueil le plus favorable dans les grandes abbayes de cette province. Il se fixa, les dernières années de sa vie, dans une terre de la même province, dépendante de son évêché de Dol, s'y livra à l'instruction des peuples du voisinage, y construisit deux églises, et y termina ses jours dans un âge très-avancé, le 7 janvier 1129 ou 1130, selon que l'on commence l'année au 4^{er} janvier ou au 4^{er} mars. Baudry, soit comme abbé de Bourgueil, soit comme évêque de Dol, fit différents voyages à Rome, fut appelé et assista à presque tous les conciles de son temps. Il composa plusieurs ouvrages dont les principaux sont : 1^o *Historia Hierosolymitana libri quatuor*. Cette histoire de la première croisade se trouve dans le recueil de Bongars. Elle va depuis 1095 jusqu'en 1099. Le fond en est pris de Theudebode, historien exact, dont l'ouvrage est inséré dans les *Historiens de France* de Duchesne, avec une savante préface de Besl. Balderic en retoucha le style barbare ; il ajouta ce qu'il avait appris des témoins oculaires, et la fit revoir par Pierre, abbé de Maillezais, son ami, qui avait été de l'expédition. C'est le plus considérable de ses ouvrages. Il est renommé pour son exactitude, et Ordéric Vital l'a souvent copié. 2^o *Gesta pontificum Dolensium*. Nous n'en avons que des extraits dans l'*Histoire de Bretagne* de Lebaud, par lesquels on juge que l'auteur s'était particulièrement proposé d'établir le prétendu droit métropolitain de son siège, qu'il faisait remonter à St. Samson, évêque de Dol, au commencement du 6^e siècle. 3^o *Vita beati Roberti de Arbrissello*. Balderic avait été l'ami de Robert d'Arbrissel. Les mémoires lui ont manqué pour la rendre plus complète ; mais, telle qu'elle est, elle porte un caractère de vérité qui appelle la confiance, et c'est un monument important pour l'his-

toire monastique du 12^e siècle. Elle fut imprimée à la Flèche, en 1644, avec la relation de la dernière maladie et de la mort de Robert, par André, son confesseur, et des notes de Michel Cosnier, sur les droits de l'abbesse de Fontevrault. Elle a été traduite en français par le P. Chevalier, jésuite, la Flèche, 1647, in-8^o. Balderic a composé quelques autres ouvrages, entre autres une *Lettre curieuse aux moines de Fécamp, sur les mœurs des Bas-Bretons, et l'état des monastères d'Angleterre et de Normandie*, qu'on trouve dans les *Historiens de France* de D. Bouquet ; un poème historique sur les événements du règne de Philippe 1^{er}, dans les *Historiens de France* de Duchesne, et parmi les manuscrits de ce savant historiographe, conservés à la bibliothèque royale, le fragment d'un grand poème sur la conquête d'Angleterre, par Guillaume le Bâtard. Du reste, comme l'observe l'abbé Lebeuf, il y a plus d'abondance que de délicatesse dans ses poésies. Il écrivait mieux en prose. — Un autre BALDERIC, surnommé *le Rouge*, fils d'Albert, seigneur de Sarchonville, en Artois, évêque de Noyon et de Tournay, mourut en 1112. Dans la première édition de la *Bibliographie universelle*, on a suivi l'erreur ancienne et vulgaire d'après laquelle on confondait ce personnage avec un autre Balderic ou Baudry, historien du 11^e siècle. (*Voy. BAUDRY*.) Ce sont les bollandistes qui, les premiers, ont détruit cette opinion. (*Acta sanctorum, ad diem 11 august.*, p. 370.) Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, t. 8, p. 400, adoptant le sentiment des bollandistes, l'ont fortifié d'arguments nouveaux et irrésistibles. D. N—r. et T—D.

BALDI (BERNARDIN), abbé de Guastalla, l'un des littérateurs les plus illustres de son temps, naquit à Urbin, le 6 juin 1553, d'une famille noble, originaire de Pérouse. Il fit ses études sous d'excellents maîtres, qui secondèrent si bien ses dispositions naturelles, qu'étant encore au collège, il traduisit du grec en vers italiens les *Phénomènes* d'Aratus. Il s'adonna ensuite aux mathématiques, et fut envoyé par son père, en 1573, à l'université de Padoue, où il fit sa philosophie, et continua ses autres études. Il s'exerçait à traduire en vers latins des morceaux d'Homère et des autres poètes grecs. De jeunes étrangers qu'il connut dans cette université lui firent naître l'envie d'apprendre leurs langues ; et y ayant mis la même ardeur que dans toutes ses entreprises, il sut en fort peu de temps l'allemand et le français. La peste le força, en 1576, à quitter Padoue ; il retourna dans sa patrie, où il se livra particulièrement aux mathématiques, et commença même à s'y faire une réputation ; mais il ne cessait point pour cela de cultiver les langues, l'histoire, l'antiquité, la poésie latine et italienne, et de tempérer l'austérité des sciences par le charme des belles-lettres, exemple trop rare parmi les savants. Il trouvait du temps pour tout, parce qu'il ne perdait jamais de temps ; il lisait même pendant ses repas ; et souvent, après son dîner, on le voyait encore lire, pour simple amusement, ou Euclide, traduit en arabe, car il avait aussi appris les langues orientales, ou quelque livre nouveau, soit allemand, soit français. Ferdinand II de

Gonzague, duc de Guastalla, prince aussi distingué par son amour pour les sciences que par son rang, désirait ardemment fixer auprès de lui un savant de ce mérite. Après quelques irrésolutions, Baldi consentit à s'attacher à lui ; il se préparait à le suivre en Espagne, lorsqu'il fut attaqué, à Milan, d'une maladie dangereuse. Le célèbre Charles Borromée, oncle du prince, le retint chez lui, lui prodigua les soins les plus empressés, et ne le laissa partir qu'après son entière guérison ; si cependant on n'a pas confondu, comme le pense Tiraboschi, Baldi avec Bernardin Baldini, mathématicien, philosophe et poète comme lui, et qui était aussi attaché à Ferdinand de Gonzague. Quoi qu'il en soit, Baldi retourna à Guastalla, où il eut tout le loisir de reprendre ses travaux et de composer plusieurs ouvrages. Les bienfaits du prince vinrent l'y chercher. L'abbaye de Guastalla étant venue à vaquer, en 1586, Ferdinand la lui conféra, sans qu'il y eût pensé, et même sans qu'il eût l'habit ecclésiastique. Il le prit alors, et fut mis en possession de cette riche abbaye. Depuis ce moment, ses études n'eurent presque plus pour objet que les Pères, l'histoire des conciles, le droit canon, le chaldéen et l'hébreu. Après un voyage qu'il fit à Rome, où il fut revêtu du titre de protonotaire apostolique, il retourna dans son abbaye ; il y mena la vie la plus exemplaire, entièrement livré aux fonctions de son état et aux sciences qui y avaient quelque rapport. Il résigna son bénéfice vers l'an 1610, et se retira de nouveau dans sa patrie, où il s'attacha intimement au duc d'Urbain. Celui-ci le chargea, en 1612, d'aller, en qualité de son ambassadeur, à Venise, complimenter le nouveau doge Antoine Memmo. Baldi mourut à Urbain, le 12 octobre 1617. Il est à remarquer que, dans son épitaphe, les chiffres de la date sont transposés, et qu'au lieu de MDCXVII, on a mis MDCXVII, ce qui a trompé plusieurs écrivains sur la date de sa mort. Peu de savants ont été aussi universels ; il était théologien, mathématicien, philosophe, historien, géographe, antiquaire, orateur et poète. Outre les langues dont on a parlé, il savait l'espagnol, l'esclavon, le ture, le hongrois, l'ancien provençal, et tout ce qu'on pouvait savoir alors des anciennes langues étrusque et sicilienne. Un esprit aussi vif que solide, une mémoire prodigieuse, et un travail infatigable lui avaient fait acquérir cette espèce d'universalité. Il fut de plusieurs académies, et lié avec les littérateurs et les savants les plus célèbres. On assure qu'il avait écrit plus de cent ouvrages ; le plus grand nombre est resté inédit : on en a cependant beaucoup imprimé de lui ; les principaux sont : 1° *la Corona dell' anno*, Vicence, 1589, in-4° : c'est un recueil de cent six sonnets sur les principales fêtes de l'année. 2° *Versi e prose*, Venise, 1590, in-4° ; ce volume contient un grand nombre de compositions, tant en vers qu'en prose ; en vers : *la Nautica* (la Navigation), poème didactique, en vers libres ou non rimés (*seioliti*), divisé en 4 livres, l'un des meilleurs que possède la littérature italienne, si riche dans ce genre de poésie ; — *Egloghe miste* ; la plus estimée de ces quinze églogues est la dernière, intitulée *il Celco*, ou *dell' Orto* ; elle est regardée en

Italie comme l'un des modèles du genre ; — *Sonetti romani* ; — *Rime varie*, etc. ; en prose : deux dialogues, une *Description du palais d'Urbain*, et cent apologues, dont le sujet n'est qu'indiqué avec une élégante concision. Ils ont le mérite d'être presque tous de l'invention de l'auteur. 3° *Il Lauro, scherzo giovanile*, poésies de sa première jeunesse, dont la première édition dut paraître avant 1580 ; la seconde, Pavie, in-12, est de 1600. Crescimbeni cite souvent ce recueil, remarquable par une grande diversité de mesures de vers ; Baldi essaya d'en introduire de nouvelles, entre autres, des vers de quatorze et de dix-huit syllabes ; il en donna des exemples, qui n'ont point été suivis. On trouve encore de ses poésies dans plusieurs recueils de vers du 16^e siècle. 4° *La Deifobe, ovvero gli Oracoli della Sibilla Cumica, monodie*, qui contient en abrégé toute l'histoire romaine, Venise, 1604, in-8°. 5° *Il Diluvio universale cantato con nuova maniera di versi*, Pavie, 1604, in-4°. Ces vers d'une nouvelle espèce sont ceux de dix-huit syllabes, qu'il avait essayés dès sa jeunesse, et qui, au fond, se réduisent à réunir dans une seule ligne un vers de sept syllabes et un de onze. 6° *Concetti morali* (moralités en vers), Parme, 1607, in-4°. 7° *Carmina latina*, Parme, 1609, in-12. On voit que, quand même il n'eût été que poète, il eût mérité un rang distingué dans les lettres. Ses principaux ouvrages, comme savant, sont : 8° *di Herone Alessandrino degli Automati, ovvero machine se muoventi, libri due*, traduits du grec, avec des notes et un discours du traducteur, sur le même sujet, Venise, 1589, et 1601, in-4°. 9° *Seamilli impares Vitruviani nova ratione explicati*, etc., Augsbourg, 1612, in-4°. L'auteur y donne une nouvelle explication du mot *seamilli*, employé par Vitruve, et réfute toutes celles qui avaient été données avant lui. 10° *De verborum Vitruvianorum Significatione, sive perpetuis in M. Vitruvium Politionem Commentarius*, avec une vie de Vitruve, Augsbourg, 1612, in-4°. Cette espèce de *Lexicon Vitruvianum* a été insérée, sous ce titre même, avec le traité des *Seamilli*, dans le beau Vitruve, *cum notis variorum*, Amsterdam, Elzevir, 1649, in-fol. 11° *In tabulam ancama Eugubina, lingua Etrusca veteri præscriptam, Divinatio*, Augsbourg, 1615, in-4°. 12° *Heronis Ctesibii Belopoeica, seu telifactiva græca et latina*, avec des notes latines et la vie de Héron, aussi en latin, Augsbourg, 1616, in-4°. Cette traduction et les notes ont été insérées dans les *Mathematici veteres*, Paris, de l'imprimerie royale, 1695, in-fol. 13° *In mechanica Aristotelis Problemata Exercitationes*, Mayence, 1621. Cette édition est précédée d'une vie abrégée de l'auteur, par Fabrice Scarloneini. 14° *Cronica de' Matematici, ovvero Epitome dell' istoria delle vite loro*, Urbain, 1707, in-4°. Cet ouvrage n'est que l'abrégé d'un autre beaucoup plus considérable, auquel Baldi travailla pendant douze ans, et qui devait contenir les vies de plus de deux cents mathématiciens, tant anciens que modernes ; il était divisé en 2 vol. in-fol. ; on en avait promis une édition complète, mais elle n'a jamais paru. 15° *Vita di Federigo Commandino* ; cette vie se trouve dans le *Giornale de' letterati*

d'Italia, vol. 19. Commandino était un savant mathématicien, compatriote de Baldi, et qui avait été son maître dans cette science. On dit qu'un grand nombre des autres ouvrages de Baldi étaient conservés en manuscrits dans les archives épiscopales de Guastalla, et qu'ils y périrent par un incendie, à la mort de son successeur. G—É.

BALDI (CAMILLE), savant écrivain du 16^e et du 17^e siècle, naquit à Bologne, vers 1547. Son père avait été, pendant vingt-six ans, professeur de philosophie dans cette célèbre université. Camille suivit ses traces, et s'étant livré comme lui à l'étude de la philosophie, il y fut reçu docteur en 1572; il professa longtemps la logique et les autres parties de cette science dans la même université, et se fit une grande réputation par ses vertus morales autant que par son savoir. Il vécut jusqu'à l'âge de 87 ans et mourut en 1634, dans sa patrie, d'où il n'était jamais sorti. Ses meilleurs ouvrages imprimés sont : 1^o *In Physiognomica Aristotelis Commentarii*, etc., Bologne, 1621, in-fol. 2^o *Trattato come da una lettera missiva si conoscano la natura e qualità dello scrittore*, Carpi, 1622, in-4^o; et traduit en latin, Bologne, 1664, in-4^o. 3^o *Delle mentite e offese di parole come si possano accomodare*, etc., Venise, 1590, in-4^o, et Bologne, 1625, in-8^o. Cet ouvrage a été réimprimé avec beaucoup d'additions et de corrections, après la mort de l'auteur, Venise, sans date; celle de l'épître dédicatoire porte 1655. 4^o *Trattato delle imprese annesso all' introduzione alla virtù morale*, etc., Bologne, 1624, in-8^o. 5^o *Humanarum propensionum ex temperamenti prænotionibus Tractatus*, Bologne, 1629-1644, in-4^o. 6^o *De naturali ex unguum inspectione Præsignio Commentarius*, Bologne, 1629 et 1664, in-4^o. 7^o *I Congressi civili*, ouvrage posthume, qui ne fut imprimé qu'en 1681 et 1698, in-4^o. G—É.

BALDI, ou BALDUS, médecin, né à Florence, vers les dernières années du 16^e siècle, ou les premières du 17^e, exerça la médecine à Rome, avec beaucoup de distinction, et l'enseigna au collège de la Sapience. On lui donna un canonieat, et il fut médecin ordinaire des papes Urbain VIII et Innocent X. Baldi mourut à Rome, quelques mois après. Il a publié plusieurs ouvrages sur la médecine, et d'autres qui y ont rapport, comme ses deux traités sur le Baume oriental ou de la Mecque, et celui de la Bonté des eaux du Tibre : 1^o *Prælectio de Contagione pestifera*, Romæ, 1651, in-4^o. 2^o *Disquisitio iatro-physica, ad textum 23 Hippocratis de Aere, Aquis et Locis; accedit de calculorum Causis et aquæ Tiberis Bonitate*, Romæ, 1657, in-4^o. 3^o *De Loco affecto in pleuritide Disceptationes, contra Joannem Manelphum, Parisiis*, 1640, in-8^o; Romæ, 1645, in-8^o; on y a joint une lettre de René Moreau sur cette question. 4^o *Opobalsami orientalis in conficienda theriaca Romæ adhibiti medicæ Propugnatio*, Romæ, 1640, in-4^o; Norimbergæ, 1644, in-12. 5^o *Relazione del miracolo insigne operato in Roma, per intercessione di S. Filippo Neri*, Rome, 1644, in-4^o. 6^o *Del vero Opobalsamo orientale Discorso apologetico*, Rome, 1646, in-4^o. Cet ouvrage est posthume. D—P—s.

BALDI (JOSEPH), médecin de Florence, qui y a vécu vers la fin du 17^e siècle. Il a laissé en manuscrit un ouvrage sur les champignons, divisé en 2 livres, sans figures; il contient des observations curieuses sur la propagation de ces plantes. Il a cherché à connaître leur structure, et à découvrir d'où pouvait provenir la qualité vénéneuse d'un grand nombre d'espèces. Il parle d'un champignon pesant douze livres et demie, que l'on présenta, en 1685, au grand-duc Cosme III de Médicis, et qu'il fut chargé d'examiner. Il trouva qu'il ne contenait aucun poison. C'est une espèce de vesse-de-loup, *lycoperdon* des botanistes, que l'on mange habituellement en Italie. Ce manuscrit servit beaucoup à Micheli, qui le cite avec éloge; il passa ensuite dans la bibliothèque Nani, à Venise, où il a été décrit, sous le n^o 54, dans le catalogue de cette bibliothèque publié par Morelli, Venise, 1776. D—P—s.

BALDINGER (ERNEST-GODEFROI), médecin distingué, né près d'Erfurth, le 15 mai 1738, était destiné à l'état ecclésiastique; mais, pendant qu'il faisait ses études au gymnase de Langensalz, il eut un tel goût pour la médecine, que son père fut obligé de lui permettre d'embrasser cette profession. Il étudia à Erfurth, à Iéna, et, en 1761, fut appelé dans le camp prussien, près de Torgau, pour pratiquer son art dans les hôpitaux militaires. Il y donna des leçons publiques qui furent suivies avec beaucoup d'empressement. Son zèle pour soigner les malades était tel, qu'il passait les nuits près de leur lit, s'exposant à être atteint des maladies les plus dangereuses, ce qui lui arriva en effet. En 1762, il se rendit à Wittenberg et lut publiquement une *Dissertation sur les maladies des soldats*, qui parut si riche en observations importantes et nouvelles, qu'il reprit ce même sujet, avec plus d'étendue, dans son ouvrage intitulé : *Traité des maladies qui règnent dans les armées*, in-8^o, Langensalz, 1774 (il y en a une seconde édition). Nommé professeur à Goettingue, en 1765, il s'acquittait de cette place avec distinction, lorsque le landgrave de Hesse-Cassel, Frédéric II, l'appela à Cassel, en lui donnant le titre de premier médecin de la cour et de directeur général de tous les établissements de médecine. En 1785, il se fixa à Marbourg, dont l'université venait d'être réorganisée, et il y mourut d'une attaque d'apoplexie, le 2 janvier 1804. C'était un homme d'un caractère bon, franc et honnête, mais grossier et peu tempérant; il avait formé une bibliothèque de 16,000 volumes, du meilleur choix, et dont ses héritiers publièrent le catalogue en 1805. On a de Baldinger quatre-vingt-quatre ouvrages, y compris ses programmes académiques; les principaux sont : 1^o *Magasin pour les médecins*, in-12, Clèves; 2^o *Nouveau Magasin*, 2 vol., Leipsiek, 1779-1799, in-8^o; 3^o *Sylloge opusculorum selectorum*, etc., 4 vol. in-4^o, Goettingue, 1776-1782, in-8^o; 4^o *Litteratura universæ materiæ medicæ*, etc., Marbourg, 1795, in-8^o; 5^o *Historia mercurii et mercurialium medicæ*, Goettingue, 2 vol. in-8^o, 1785 et 1785; 6^o *Traité des maladies qui règnent dans les armées*, Langensalz, 1774, in-8^o. Versé dans l'étude

de la botanique, il a aussi publié divers ouvrages sur cette science, et notamment : 1° *Catalogus dissertationum quæ medicamentorum historiam, fata et vires exponunt, Altemburgi*, 1768, in-4° ; 2° *Sur l'Etude de la botanique et de la manière de l'apprendre*, Iéna, 1770, in-4° (en allem.). Le professeur Creutzer a prononcé son oraison funèbre. G—T.

BALDINI (BACCIO), orfèvre et graveur à Florence, vivait dans le 15^e siècle. Contemporain de Maso Finiguerra, auquel les Italiens attribuent l'invention de la gravure, ou pour mieux dire celle de l'imprimerie en taille-douce, Baldini s'empara promptement de cette précieuse découverte ; aidé de Sandro Botticelli, qui lui composait des sujets, il eut bientôt surpassé l'inventeur. On trouve, dans une édition du Dante, imprimée à Florence en 1484, par Nicolo di Lorenzo della Magna, devenue très-rare, deux vignettes de la composition de Botticelli, qu'on présume avoir été gravées par Baldini. P—E.

BALDINI (BACCIO), médecin et orateur florentin, se rendit célèbre dans la seconde moitié du 16^e siècle ; il professa longtemps la médecine à Pise, et fut premier médecin de Cosme 1^{er}, grand-duc de Florence, qui l'admit dans sa familiarité la plus intime. Il fut aussi garde de la bibliothèque Laurentienne, et l'un des membres les plus distingués de l'académie de Florence : il fut, en cette qualité, du nombre des commissaires chargés par le grand-duc de la révision du *Décameron* de Boccace. (Voy. Boccace.) Il mourut vers l'an 1585. On a imprimé de lui les ouvrages suivants : 1° *Discorso sopra la mascherata della genealogia degli dei de' Gentili, mandata fuori dall' illustriss. ed eccel. sig. duca di Firenze*, etc., Florence, 1565, in-4°. Ce discours est anonyme, mais Fontanini, Haym, et tous les biographes l'attribuent à Baccio Baldini. 2° Un discours, une harangue et un panégyrique à la louange de Cosme 1^{er}, imprimés à Florence, en 1574 et 1577, in-4°. 3° La vie de ce prince, ou *Vita di Cosmo I, gran duca di Toscana*, Florence, 1578, in-fol., et 1615, in-4°. 4° *Discorso dell' essenza del fato e delle forze sue, sopra le cose del mondo*, etc., Florence, 1578, in-4°, gr. Ce discours, prononcé dans l'académie, a rapport à un passage du *Purgatoire* du Dante, chant 26, qui commence ainsi : *Lo mondo è ben così tutto deserto*. 5° *In librum Hippocratis de Aquis, Aere et Locis Commentaria, et tractatus de Cucumeribus*, Florence, 1585, in-4°. G—E.

BALDINI (BERNARDIN, et non pas BERNARD), médecin, philosophe, mathématicien, et poète italien célèbre au 16^e siècle, naquit dans une terre voisine du lac Majeur, vers l'an 1515. Il fut professeur en médecine à l'université de Pavie, et enseigna aussi publiquement les mathématiques à Milan. Il mourut dans cette ville, le 12 janvier 1600, âgé de 85 ans. Ses principaux ouvrages imprimés sont : 1° *Dialogi duo*, Milan, 1558, in-8°. L'un de ces dialogues traite de *Multitudine rerum et de Unitate ejus quod est* ; l'autre, de *Materia omnium disciplinarum*. 2° *Epistolæ variae in quibus cum aliarum artium præcepta, tum philosophiæ potissimum illustrare contendit*, Milan, 1558, in-8°. 3° *Dialogus de Præstantia et*

Dignitate juris civilis et artis medicæ, Milan, 1559 et 1587, in-4°. 4° *Problemata excerpta ex Commentariis Galeni in Hippocratem*, Venise, 1567 et 1587, in-8°. 5° *De Bello a Christianis et Ottomanicis gesto carmen*, Milan, 1574, in-4°. 6° *De Bello Ottomanicorum ad manes gesto carmen*, Milan, 1572 et 1574, in-4°. 7° *In Pestilentiam libellus* (en vers), Milan, 1577, in-4°. 8° Divers ouvrages d'Aristote, traduits en vers latins, l'*Art poétique*, Milan, 1576 et 1578 ; les *OEconomiques*, 1578 ; les huit livres de *Physique*, 1600, tous in-4°. 9° *De Stellis, usque qui in stellis et numina conversi dicuntur homines* (en vers), Venise, 1579, in-4°. 10° *De Diis fabulosi antiquarum gentium* (idem), Milan, 1588, in-4°. 11° *Carmina varia*, Milan, 1574, in-4°. On imprima un *Appendix* à ses vers latins, Milan, 1600, in-4°. 12° *Stanze... nelle quali è descritto l'orribile ed aspro verno dell' anno 1571*, Milan, 1574, in-4°. G—E.

BALDINI (JEAN-FRANÇOIS), littérateur et savant italien du 18^e siècle, naquit à Brescia, le 4 février 1677. Après avoir terminé avec beaucoup de succès ses études dans sa patrie, chez les clercs réguliers de la congrégation Somasque, il en prit lui-même l'habit en 1694. Il professa la rhétorique, et ensuite, pendant douze ans, à Milan, la philosophie. Il suivit, dans ce dernier enseignement, non la méthode d'Aristote, mais celle de Descartes, qui était dans sa nouveauté. Il passa de Milan à Rome, où il fut successivement élevé, par différents papes, à toutes les dignités de son ordre, et à d'autres dignités de la cour de Rome. Il mourut à Tivoli, en 1765. Ses ouvrages les plus connus sont : 1° *Lettera sopra le forze viventi* ; cette lettre est imprimée dans la collection de Calogera, vol. 4. 2° *Relazione dell' aurora boreale veduta in Roma li 16 decemb. 1757 venendo li 17.*, Rome, 1758. Cette relation, lue par l'auteur, dans une réunion académique des *Arcadici* (et non pas des *Arcades*, comme on le dit toujours en France), a aussi été réimprimée dans la collection ci-dessus, vol. 17. 3° *Dissertazione sopra vasetti di Creta in gran numero trovati in una camera sepolcrale*, etc., imprimée dans le recueil des *Essais et Dissertations académiques lus dans l'académie étrusque de Cortone*, vol. 2. 4° *Dissertazione sopra un antica piastra di bronzo*, insérée dans le même recueil, vol. 3. 5° *Numismata imperatorum Romanorum præstantiora per Jo. Vaillant, editio prima romana, plurimis rarissimis nummis aucta*, Rome, 1745, 3 vol. in-4°. Le mérite particulier de cette édition est dû au P. Baldini, qui a augmenté de près de moitié l'ouvrage de Vaillant. J. Khell y a donné un supplément à Vienne, 1767. G—E.

BALDINI (PHILIPPE) était, vers la fin du dernier siècle, médecin de la famille royale de Naples. Il a composé en italien plusieurs dissertations qui roulent pour la plupart sur des objets d'hygiène. Après avoir été imprimées séparément, elles ont été réunies en un seul corps d'ouvrage sous le titre de *Saggi intorno alla preservazione e cura della umana salute*, Naples, 1787, 5 vol. in-8°. Les principales dissertations qu'on remarque dans ce recueil sont : sur l'exercice de la chasse et ses effets ; sur celui de

la pêche; sur celui du cheval et de la natation; sur les bains d'eau douce et d'eau de mer; sur l'usage des bains d'eaux minérales et de vapeurs; sur les sorbets et l'usage des boissons à la glace; sur les pommes de terre et les ananas; sur l'usage du vin dans les maladies, etc. Le seul des ouvrages de Baldini qui ait été traduit en français est intitulé : *Manière d'élever les enfants à la main à défaut de nourrice*, Paris, 1786, in-12. Cette traduction est attribuée à Lefebvre de Villebrune. G—TH—R.

BALDINUCCI (PHILIPPE), l'un des bons écrivains d'Italie, dans le 17^e siècle, naquit à Florence vers 1624. Sa famille, qui était dans l'aisance, lui fit étudier les belles-lettres; et il y joignit de lui-même l'étude théorique des arts du dessin. La protection constante du cardinal Léopold de Médicis, amateur très-éclairé, lui donna les moyens de se livrer en entier à de savantes recherches sur les ouvrages et la manière des grands maîtres; il fit, par ordre de son protecteur, un voyage en Lombardie, où il recueillit une foule de notions curieuses qui le mirent en état, à son retour dans sa patrie, de travailler à son grand ouvrage sur l'histoire des artistes célèbres, qu'il ne commença à publier qu'en 1681. Cet ouvrage lui ayant acquis une grande réputation, Christine, reine de Suède, l'engagea à écrire la vie du cavalier Bernin. Baldinucci fit à cet effet le voyage de Rome; il y fut accueilli par tous les gens de mérite. De retour à Florence, les portes de l'académie de la Crusca lui furent ouvertes, et il y fut reçu sous le nom de *Lustrato*, qu'il avait déjà pris lors de son admission à l'académie de dessin. A la mort du cardinal de Médicis, Baldinucci trouva un nouveau protecteur dans le grand-duc Cosme III, qui lui laissa la direction de la belle série de dessins du cardinal, dont il avait depuis longtemps commencé la classification. D'abord il ne comptait faire qu'une table de matières, puis des tablettes chronologiques; enfin il entreprit la chronique dont nous avons déjà parlé, et qu'il intitula : *Notizie de' Professori del disegno da Cimabue in quà*; il la divisa en siècles et en décennales, depuis 1260 jusqu'en 1670; la mort l'empêcha de pousser cette histoire plus loin, et il ne put même achever la rédaction de la vie de Brunelleschi, de Michel-Ange et de plusieurs autres artistes du premier rang qu'il avait laissés en arrière, parce qu'il considérait cette partie de son travail comme la plus difficile. La première édition des *Notizie*, etc., est en 6 volumes in-4^o, imprimée à Florence, de 1681 à 1688; et après la mort de l'auteur, par les soins de son fils et du cavalier Gabburi, de 1702 à 1728; 2^e édition, avec les notes de Manni, en 20 vol. in-8^o, Florence, 1767 à 1774. Les opuscules de Baldinucci réunis forment le 21^e vol.; il contient quelques lettres, un écrit intitulé *la Veillée*, dialogue dans lequel il répond aux critiques qu'on lui avait adressées; un discours lu dans l'académie de la Crusca; enfin la vie des plus célèbres graveurs, intitulée : *Cominciamento e progresso dell' arte dell' intagliare in rame eolle vite*, etc., Florence, 1686, in-4^o. Joseph Piacenza, architecte de Turin, avait entrepris une nouvelle édition de cet ouvrage,

avec des dissertations et annotations; il n'en donna d'abord que 2 vol. in-4^o, 1768-70; mais elle fut reprise en 1813. Baldinucci mourut en 1696, à l'âge de 72 ans. — Il laissa un fils *Francesco Saverio* BALDINUCCI, qui hérita des connaissances de son père, se chargea de mettre la dernière main à cet important travail, et d'en faire jouir le public qui en désirait vivement la publication. C—N.

BALDOCK (RALPH DE), prélat anglais des 15^e et 14^e siècles, étudia à Oxford, fut élu évêque de Londres en 1504; mais son élection ayant éprouvé quelques obstacles en Angleterre, il eut recours au saint-siège, et fut sacré à Lyon en 1506. Deux ans après, le pape le nomma un de ses commissaires pour l'examen des accusations portées contre les templiers. Il fut quelque temps grand chancelier d'Angleterre sous le règne d'Edouard I^{er}. On lui doit plusieurs fondations ecclésiastiques dans son diocèse. Il avait composé en latin une *Histoire des affaires d'Angleterre* jusqu'à son temps, et que Léland dit avoir vue à Londres; mais cet ouvrage a été perdu. Il a laissé aussi le *Recueil des statuts et constitutions de l'église de St-Paul*, que l'on conserve dans la bibliothèque de cette cathédrale. Il est mort à Stepney, en 1515. X—s.

BALDOVINETTI (ALESSIO), Florentin, devint artiste contre le gré de son père, qui, ayant gagné sa fortune dans le commerce, le destinait à cet état. Devenu élève de Paul Uccello, il prit la manière dure et sèche de son maître; il terminait beaucoup ses ouvrages, et surtout les fonds de paysage dont il ornait ses tableaux. Il travailla pour la grande chapelle de la Ste-Trinité et pour l'Annonciade; et, ayant appris d'un pèlerin allemand le procédé de la peinture en mosaïque, il exécuta plusieurs ouvrages de ce genre. Il était généreux, faisait beaucoup de dépense avec ses amis; pour s'assurer une retraite dans ses vieux jours, il demanda à entrer à l'hôpital de St-Paul, et y fit transporter une grande cassette, laissant croire qu'elle renfermait le reste de sa fortune, dont l'hôpital devait hériter; aussi eut-on beaucoup d'attention, de prévenances pour lui; mais lorsqu'il mourut, en 1499, âgé de 74 ans, on ne trouva dans la cassette que des dessins et un petit traité sur la peinture en mosaïque. Domenico Ghirlandaio a été le plus célèbre de ses disciples. C—N.

BALDOVINI (FRANÇOIS), poète italien du 17^e siècle, naquit, le 27 février 1635, de parents honnêtes, mais peu riches. Il fit ses études sous les jésuites, et fut ensuite reçu docteur en droit dans l'université de Pise. Son talent poétique lui valut la protection du cardinal Chigi, qui lui procura, à Rome, la place de secrétaire du cardinal Nini, de Sienne, qu'il exerça pendant à peu près dix ans. A quarante ans il se fit prêtre, retourna dans sa patrie, où il obtint successivement des prieurés, chapellenies, et autres dignités ecclésiastiques. Il fut aussi protonotaire apostolique, et membre de plusieurs académies. Il mourut le 18 novembre 1716. On a de lui une espèce d'élogue, ou de morceau de poésie villageoise, qui est regardée comme l'une

des meilleures de ce genre; elle est intitulée : *Lamento di Cecco da Varlungo*. Ce n'est point en langue purement italienne qu'elle est écrite, mais dans le langage des paysans et des ouvriers de Toscane, et remplie des idiotismes, des tours et des manières de parler proverbiales qui sont propres à ce langage. Le naturel des sentiments et la naïveté des expressions en font le mérite. Laurent de Médicis composa le premier dans ce genre, à la fin du 15^e siècle, une pièce intitulée : *la Nencia da Barberino*, qui en est le meilleur modèle, et, depuis ce temps, on n'avait rien fait qui valût le *Lamento di Cecco*. L'auteur s'y proposa de traiter, dans un style honnête, le sujet indécent du prêtre de Varlungo, amoureux de la *Belcolore*. Ce petit poème fut publié, pour la première fois, par le marquis Bartolommei, Florence, 1694, in-4°, avec une très-courte préface de l'éditeur et quelques gravures. Francesco Baldovini y était déguisé sous le nom anagrammatique de *Fiesolano Branducci*. L'abbé Horace Marrini en a donné une nouvelle édition, avec de savantes notes, pour expliquer les mots, les tours et les proverbes florentins, et précédée de la vie de l'auteur, Florence, 1755, in-4°. Il a été réimprimé plusieurs fois depuis, avec ou sans les notes. On trouve un morceau du même auteur dans le recueil des *Poesie burlesche del Berni e d'altri*, t. 3, Florence (Naples), 1725, in-8°. Ce sont des stances en vers appelés *sdruciolì*, adressées au célèbre Redi. Baldovini avait laissé d'autres poésies qui n'ont point été imprimées, mais dont on trouve beaucoup de citations dans sa vie, écrite par l'abbé Marrini, comme nous l'avons dit ci-dessus.

G—É.

BALDUCCI (FRANÇOIS), poète italien, né à Palerme, florissait vers le commencement du 17^e siècle. Il cultiva, dès sa première jeunesse, la poésie et les belles-lettres; mais il mena, pendant plusieurs années, une vie errante, s'enrôla à Rome, dans les troupes que le pape Clément VIII envoyait en Allemagne, et, après y avoir fait quelque séjour, revint à Rome, où il reprit ses travaux littéraires. Sa facilité poétique, et l'usage qu'il en faisait auprès des grands, lui valurent souvent de riches récompenses; mais il dépensait sans ordre et sans mesure, et bientôt il se vit réduit à la plus triste extrémité. Forcé d'entrer au service de quelques grands seigneurs, son humeur inconstante et difficile ne lui permit pas de rester longtemps chez aucun d'eux. Même destinée le suivit à Naples, et lorsqu'il fut revenu à Rome, il s'y trouva encore plus malheureux. L'état ecclésiastique lui présenta cependant une ressource. Il fut chapelain de l'hôpital de St-Sixte, et ensuite accueilli et logé chez le prince de Galliano, Pompeo Colonna; mais il y tomba malade, et ne voulant point être incommode dans le palais de ce prince, il se fit transporter à l'hôpital de la Basilique de St-Jean-de-Latran, où il mourut, en 1642, après vingt-deux jours d'une fièvre ardente, accompagnée du plus déplorable délire. Ses poésies lyriques, ou *rime*, ont été publiées, la 1^{re} partie, à Rome, 1650 et 1645, in-12; la 2^e, *ibid.*, 1646 et 1647; ensuite les deux parties, à Venise, 1655 et 1665,

in-12. Balducci excellait dans le genre anacréontique, et Crescimbeni assure qu'il fut le premier à composer des oratorio et des cantates. Ses *canzoni siciliane*, qui ne manquent pas d'originalité, ont été insérés dans le tome 1^{er}, 2^e partie, des *Musc siciliane*, etc., Palerme, 1647 et 1662, in-12. On trouve aussi de ses sonnets dans quelques autres recueils.

G—É.

BALDUIN (FRÉDÉRIC), théologien luthérien, né à Dresde en 1575, étudia d'abord à l'école de Meissen, et ensuite à Wittenberg, où il devint professeur de théologie et assesseur du consistoire. Il fut quelque temps prédicateur à Prague, et retourna de là à Wittenberg, où il mourut en 1627. On distingue, parmi ses ouvrages de théologie, un commentaire latin sur les *Épîtres* de St. Paul, et une *Défense de la confession d'Augsbourg*. — Son petit-fils, Chrétien-Adolphe BALDUIN, percepteur d'impôts à Hayn en Saxe, vécut dans le milieu du 17^e siècle. Il avait fait des études de droit, et s'occupa de théologie et de chimie. On a de lui plusieurs dissertations sur les métaux, et notamment sur la reproduction de l'argent. Il est mort en 1682.

G—T.

BALDUNG (JEAN), dit BALDEGREEN, peintre et graveur sur bois, contemporain d'Albert Dürer, mérité comme lui l'estime de la postérité. Né à Gemunden, dans la Souabe, vers 1476, il ne lui manqua, pour atteindre la réputation des grands maîtres, que d'avoir vécu sur un plus vaste théâtre, et d'avoir pu échauffer son génie au soleil d'Italie. On reconnaît dans ses compositions une touche hardie, une exécution qui plaît. Ses têtes sont belles; on admire surtout dans ses tailles de bois ce qu'il a fait en clair-obscur. Les connaisseurs lui reprochent dans ses premières gravures un goût très-gothique et une mauvaise coupe : Baldung se corrigea de ce défaut, et quitta le genre sec et mesquin pour une manière noble et moins maniérée. Il a signé quelques estampes; les autres portent un monogramme. Les plus connues sont : 1^o *Jésus-Christ et les douze apôtres* (1514); 2^o *Adam et Eve* (1514); 3^o *Xantippe montée sur Socrate*, qu'elle fait marcher sur les mains et les pieds (1515); 4^o *Bacchus ivre*, couché sur un tonneau, du haut duquel un enfant lui lâche son urine sur la tête; 5^o des paysages grayés à l'eau forte; 6^o un *Sabbat*. Baldung vivait encore en 1554; plusieurs de ses estampes portent cette date. On ignore l'époque de sa mort.

B—N.

BALDWIN (GUILLAUME), né dans l'ouest de l'Angleterre, fit ses études à Oxford, devint un des plus célèbres instituteurs de son temps, et mourut environ l'an 1564, après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans cet état. Il est auteur des ouvrages suivants : 1^o la *Philosophie morale, ou les Vies et les Dits des philosophes, des empereurs et des rois*, ouvrage qui a été souvent réimprimé; 2^o *Préceptes et conseils des philosophes*; 3^o *Paraphrase en vers anglais des cantiques de Salomon*, Londres, 1549, in-4^o; 4^o l'*Usage des adages*; 5^o *Exemples et proverbes*; *Comédies*; *Modèle pour les magistrats*, relativement aux vies des Anglais malheureux, en vers, 1559. — Un autre BALDWIN (Thomas), né à Exeter,

d'une famille obscure, entra dans l'ordre de Cîteaux, s'éleva, en 1181, par son mérite, à l'évêché de Worcester, d'où il fut transféré en 1184 sur le siège de Cantorbéry. Il suivit Richard I^{er} dans la Palestine, lui fut très-utile par la sagesse de ses conseils, soutint le courage des croisés par ses prédications, s'attira leur confiance par les secours pécuniaires qu'il leur distribua, et mourut de maladie en 1191, au siège de Ptolémaïde. C'était un homme doux, modeste, de mœurs irréprochables, mais d'une indulgence excessive, ce qui lui valut une lettre du pape, dont l'adresse portait : *Monacho ferventissimo, abbati calido, episcopo tepido, archiepiscopo remisso*. C'est à lui que les archevêques de Cantorbéry doivent le palais de Lambeth, dans le faubourg de Londres, de ce nom, où ils font leur résidence. Il avait commencé l'établissement d'un chapitre séculier dans sa ville archiepiscopale, pour y transférer l'élection des archevêques, que l'indiscipline des moines de sa cathédrale rendait toujours orageuse et scandaleuse : mais la cour de Rome, que les appels résultant des divisions qui naissaient de ces orages rendaient maîtresse des nominations, le força d'y renoncer. Baldwin était savant et bon théologien pour le temps. On trouve quelques-uns de ses écrits dans la *Bibliothèque Cistercienne*.

T—D.

BALE, ou BALEUS (JEAN), théologien et historien anglais, né à Cove, dans la province de Suffolk, en 1495, fut élevé dans la religion catholique; et entra, à quatorze ans, chez les carmes de Dunwich; mais la réformation commençant à faire des progrès, il se fit protestant; en partie, à ce qu'il semble, pour obéir à ce précepte, *Qui non continet, nubat*, qu'il cite lui-même à l'occasion de son mariage avec sa fidèle Dorothee (*Dorotheam fidem*). Il écrivit alors contre sa première croyance quelques ouvrages pleins d'aigreur, qui lui attirèrent de violentes persécutions de la part des catholiques, dont Henri VIII protégeait encore les opinions à beaucoup d'égards, quoiqu'il eût secoué le joug de l'autorité du pape. Bale fut obligé d'aller chercher un asile dans les Pays-Bas; il revint en Angleterre à l'avènement d'Édouard VI; son savoir et son zèle lui valurent plusieurs bénéfices considérables. Nommé évêque d'Ossory, en Irlande, il refusa de se laisser sacrer selon les formes usitées par la cour de Rome. Après quelques délais occasionnés par ce refus, il fut enfin sacré par l'archevêque de Dublin, en 1555, année de l'avènement de la reine Marie. Les mesures rigoureuses qu'il employa pour propager la réformation dans son diocèse ne réussirent qu'à le faire abhorrer; et les habitants, presque tous zélés catholiques, le regardèrent et le traitèrent comme un ennemi. Cinq de ses domestiques furent massacrés sous ses yeux; lui-même ne dut la vie qu'à un secours de quatre cents hommes que lui envoya le magistrat. Après être demeuré quelque temps caché dans Dublin, il résolut de s'éloigner d'un pays où il était devenu si odieux; mais le vaisseau sur lequel il s'était embarqué fut pris par un vaisseau de guerre hollandais, dont le capitaine le dépouilla de tout ce qu'il avait emporté. Après plusieurs aventures fâcheuses, il fut

emmené prisonnier en Hollande, où il n'obtint sa liberté qu'en payant 20 livres sterlings. Il passa à Bâle tout le temps du règne de la reine Marie. L'avènement d'Élisabeth le rappela en Angleterre; mais rendu sage par le malheur, et peu jaloux des honneurs de l'épiscopat, il se contenta d'un simple canonicat dans l'église de Cantorbéry, auquel il fut nommé en 1560. Il mourut dans cette ville en 1565, dans la 68^e année de son âge. Il a beaucoup écrit en latin et en anglais, en vers et en prose; son ouvrage de *Scriptoribus Angliæ* parut en 1548, in-4^o, sans indication de lieu; une seconde édition fut donnée en 1649, in-4^o, à Wcsel, sous le titre de *Summarium illustrium majoris Britanniae scriptorum*, réimprimé à Bâle, avec des additions nombreuses et des corrections, sous le titre suivant : *Scriptorum illustrium majoris Britanniae, quam nunc Angliam ac Scotiam vocant, Catalogus; a Japheto per 3648 annos usque ad annum hunc Domini*, en 2 parties, dont la 1^{re} parut en 1557, et la 2^e en 1559. L'ouvrage entier est divisé en 14 centuries : il est assez estimé, malgré l'esprit de parti qui y domine. L'auteur publia séparément, en 1558 et en 1560, in-8^o, les *Acta romanorum pontificum*, réimpr. à Leyde en 1615, par J. Martin Lydins, sous ce titre : *de Vitis pontificum romanorum*. Il en existe une traduction française publiée à Genève, en 1561, in-8^o; et à Lyon, 1562, in-12. Parmi les autres écrits de ce théologien, on remarque une *Chronique concernant sir John Oldcastle, la nomination de Jean Bale à l'évêché d'Ossory, en Irlande, ses persécutions*, etc.; des pièces de vers dans un genre bizarre; des comédies sur des sujets tirés de l'Écriture, tels que la prédication de St. Jean; l'enfance, la tentation, la passion et la résurrection de Jésus-Christ, etc.; ces pièces, qui paraîtraient d'un ridicule burlesque à un auditoire moderne, étaient représentées fort gravement par de jeunes écoliers, sous la direction de l'évêque d'Ossory. Les ouvrages de Jean Bale sont devenus rares. Il est regardé comme le plus ancien des auteurs dramatiques dans la langue anglaise.

S—D.

BALECHOU (JEAN-JACQUES), graveur, fils d'un bonnetier, naquit à Arles, en 1745; il reçut les premiers éléments de son art d'un nommé Michel, graveur de cachets à Avignon. Venu de bonne heure à Paris, il se plaça sous la direction de Bernard Lépicié, secrétaire de l'académie de peinture, etc. Ayant fait de rapides progrès, surtout dans le genre du burin, il fut chargé de la gravure du portrait en pied d'Auguste, roi de Pologne, destiné à être mis à la tête de la collection de la galerie de Dresde : ce portrait est son chef-d'œuvre. Accusé d'avoir vendu à son profit un nombre des premières épreuves de ce portrait, Balechou ne put se disculper entièrement, et se vit contraint de quitter la France pour retourner à Avignon : il fut en même temps rayé de la liste des membres de l'académie, à laquelle ses talents l'avaient fait agréer. Ce fut dans cette dernière ville qu'il exécuta ses trois estampes d'après Vernet, *les Baigneuses*, *le Calme* et *la Tempête*, qui eurent un prodigieux succès, ainsi que sa *Ste. Geneviève*,

d'après Carle Vanloo, qui est son dernier ouvrage. Il mourut à Avignon, le 18 août 1763. Si l'on considère Balechou comme buriniste, peu de graveurs peuvent lui être comparés; rien de plus brillant que son burin; mais si nous examinons sévèrement ses productions, nous serons forcés de convenir que souvent il ne leur a donné cet éclat qu'aux dépens de la véritable imitation de la nature; la vigueur, l'harmonie de sa tempête sont heureuses, les rochers mouillés par le mouvement des vagues sont très-bien, ses eaux sont superbes : Wollet est convenu qu'il avait cette estampe sous les yeux lorsqu'il a gravé son sujet de la *Pêche*. Ses terrains, son paysage, en général tout ce qui demande du goût et de la légèreté, est froid et lourd. Les chairs de ses baigneuses sont noires et dures. La trop grande pureté de burin qu'il a mise dans la tête et les bras de sa *Ste. Geneviève*, et même dans les draperies, leur donne un ton qui imite le bronze, nuit à l'effet et détruit l'illusion. Son portrait du roi de Pologne, ainsi que quelques autres qui présentent dans leur ensemble plus de moelleux, d'opposition dans le travail, et de variété dans le style, seront toujours recherchés, surtout le premier, dont les belles épreuves se vendent un très-haut prix.

P—E.

BALEN (HENRI VAN), peintre d'histoire, est au premier rang des peintres flamands; natif d'Anvers, et disciple d'Adam van Oort, il fut le premier maître de van Dyck. Il alla étudier en Italie, où son assiduité à copier et à peindre d'après l'antique fut couronnée d'un brillant succès; ses ouvrages furent recherchés par leur touche agréable, et se trouvent dans les cabinets les plus distingués. Balen ne revint dans sa patrie qu'après une très-longue absence; mais il y revint enrichi par le fruit de ses talents : il mourut à Anvers, en 1652. Son dessin était correct, et sa couleur fort bonne. Ses principaux tableaux sont : 1° un *Festin des dieux*; 2° un *Jugement de Paris*; 3° un *St. Jean dans le désert*; 4° une *Annonciation*. On a vu quelque temps au musée du Louvre une *Sainte Famille dans le désert*, peinte par Balen; mais ce tableau, apporté de Prusse, ne s'y trouve plus. On a encore un autre petit tableau du même, représentant *Abraham renvoyant Agar*. — Son fils, dirigé par ses soins dans la même carrière, y obtint aussi quelques succès, mais il est resté bien loin derrière lui.

V—S.

BALEN (MATHIAS), historien, naquit en 1611, à Dordrecht (1), d'une des familles les plus honorables de cette ville. Élevé dans la maison de son aïeul maternel, à Gand, il y contracta l'habitude de parler flamand, et cultiva depuis cette langue de préférence au néerlandais. On eût de lui des pièces de vers estimées. Ayant abandonné la poésie pour se livrer aux études historiques, il obtint des magistrats de Dordrecht la permission de puiser dans leurs archives les matériaux dont il avait besoin, et

(1) Par une distraction inconcevable, l'édition du *Dictionnaire de Chaudon*, 1804, fait de Dordrecht une ville d'Angleterre. Barbier, dans son *Examen critique*, a relevé cette faute; mais il aurait dû remarquer qu'elle a passé dans le *Dictionnaire universel* publié par Prudhomme, auquel lui-même a travaillé.

mit au jour la *Description de Dordrecht*, contenant son origine, ses accroissements et son état présent, avec la généalogie des principales familles, etc., Dordrecht, 1677, 2 vol. in-4°, fig. (1). Peu d'ouvrages de ce genre, dit Paquot, ont été faits avec autant de soin, et il n'en est peut-être aucun qui renferme une si prodigieuse quantité de détails curieux. (*Mém. pour servir à l'hist. littér. des Pays-Bas*, in-fol., t. 1, p. 358.) Balen mourut peu de temps après sa publication. Son portrait a été gravé par le fameux Romain de Hooghe.

W—S.

BALES (PIERRE), célèbre maître d'écriture de Londres, né en 1547, regardé comme un des premiers inventeurs de l'art d'écrire par abréviations, art extrêmement usité en Angleterre, possédait un talent remarquable pour écrire en petits caractères; il présenta, en 1575, à la reine Élisabeth, une bague dont le chaton, de la grandeur d'un demi-sou anglais, contenait le *Pater*, le *Credo*, les dix Commandements de Dieu, deux courtes prières latines, son nom, une devise, le jour du mois, l'année de J.-C., et celle du règne d'Élisabeth, écrits d'une manière très-lisible; il n'était pas moins habile à imiter les diverses écritures, et pouvait ajouter, à une lettre écrite par une autre main, un post-scriptum qui ne se distinguait pas du reste de la lettre. Le secrétaire d'État Walsingham se servit utilement de ce talent dans différentes manœuvres politiques, notamment pour découvrir quelques conspirations en faveur de la malheureuse reine d'Écosse. P. Bales est un des premiers maîtres anglais qui aient fait graver des modèles de leur écriture. Il avait inventé un cliffre extrêmement simple, connu sous le nom d'*Alphabet linéal*, où toutes les lettres étaient représentées par de simples lignes ou traits dirigés en différents sens; il publia, en 1590, un recueil intitulé : *le Maître d'écriture, contenant trois livres en un, dont le premier enseigne à écrire vite; le deuxième à écrire correctement; le troisième, à bien écrire*, Londres, in-4°, réimprimé en 1597, avec un grand nombre de pièces de vers, composées à sa louange par des littérateurs distingués de son temps. Il est mort en 1610.

X—S.

BALESDENS (JEAN), de l'Académie française, était né à Paris, vers la fin du 16^e siècle. Ses talents étaient médiocres, mais il était secrétaire du chancelier Séguier, protecteur de l'Académie, et les académiciens voulurent témoigner à ce magistrat leur reconnaissance en le recevant. Balesdens, s'étant trouvé sur les rangs en même temps que le grand Corneille, écrivit à l'Académie pour la prier de faire attention à son peu de mérite et à l'éminente supériorité de son concurrent. Corneille fut nommé, et l'élection de Balesdens retardée de deux ans. Il mourut à Paris, le 27 octobre 1675, dans un âge avancé, et sans avoir été marié. Quelques personnes assurent qu'il était prêtre, et même aumônier honoraire du roi. Il possédait des bénéfices, et il prenait quelquefois la qualité de prieur de St-Germain d'Alluye. Il a

(1) Cet ouvrage est écrit en flamand et non en hollandais, comme l'a dit Barbier dans son *Examen critique*.

très-peu écrit, et le plus souvent il s'est borné aux fonctions d'éditeur. On lui doit des éditions de la plupart des ouvrages de Savonarole; du *Chartiludium logicæ* (Jeu de cartes logique) de Thomas Muner; des scolies latines de Jean Gagni sur le Nouveau Testament; des *Elogia* de Jean-Papirc Masson, avec une vie de l'auteur, Paris, 1658, 2 vol. in-8°; des *OEuvres Spirituelles* de St. Grégoire de Tours; des *Épîtres* de Ste. Catherine de Sienne; du *Traité de l'eau-de-vie*, de Brouault; des *Fables* d'Ésope, traduites en français, et accompagnées de maximes morales; et enfin de quelques autres ouvrages moins importants.

W—s.

BALESTRA (ANTOINE), peintre véronais, naquit en 1666. Il fut d'abord marchand; mais à vingt et un ans il s'adonna à la peinture; il étudia à Venise sous Bellucci, le même qui devint ensuite premier peintre de Joseph I^{er} et de Charles VI. De Venise, il passa à Bologne, et alla enfin à Rome prendre des leçons de Carle Maratte. Balestra essaya de réunir le mérite de chacune des écoles où il avait travaillé, et composa un style mélangé dans lequel le vénitien ne domine jamais. On recherche assez cet artiste, dont les ouvrages sont très-soignés. Son dessin est pur, son pinceau a de la facilité, ses conceptions sont gaies et pleines de charmes; il fut souvent employé par les cours étrangères. On lui reproche d'avoir trop peint avec de l'huile cuite, parce que les peintures faites d'après ce procédé peuvent se détériorer avant un demi-siècle. Balestra fit des élèves distingués, parmi lesquels on compte J.-B. Mariotti, Joseph Nogari, Charles Salis, et Baroni Cavalcabo. Comme toute l'école de Maratte, il aimait dans ses tableaux une sorte de brouillard qu'on ne peut pas définir aisément. Quelquefois ce brouillard y est appliqué mal à propos, et produit un effet désagréable à l'œil; mais souvent aussi il y jette une harmonie et un repos qui attachent et disposent à une douce mélancolie. On a comparé Balestra à Catulle, son compatriote, comme on a comparé l'Albane à Anacréon. On n'est pas d'accord sur l'époque de sa mort, qui arriva, suivant les uns, en 1754, et suivant Guarienti, Zanetti et Oretti, en 1740. A—D.

BALETTI (GIANETTA-ROSA-BENOZZI), actrice célèbre à la Comédie-Italienne, sous le nom de *Silvia*, dans l'emploi des amoureuses, qu'elle joua pendant près de quarante ans: elle était née à Toulouse, vers 1701, de parents italiens, et mourut à Paris, en 1758, très-regrettée du public. — Son mari, *Joseph BALETTI*, né à Munich, et connu au même théâtre sous le nom de *Mario*, y joua longtemps les rôles d'amoureux: cet acteur faisait partie de la troupe italienne que le duc d'Orléans, régent, fit venir à Paris, en 1716. Il mourut en 1762. — Leur fils, *Louis BALETTI*, reçu à la Comédie-Italienne en 1744, en même temps que le fameux Carlin, s'y distingua longtemps comme acteur et comme danseur.

P—x.

BALEY (GAUTIER), médecin et ecclésiastique anglais, né à Portsham, dans le comté de Dorset, avait étudié à Oxford, où il fut nommé, en 1561, professeur royal de médecine; il fut ensuite chargé

de l'administration de cette université, et devint enfin l'un des médecins ordinaires de la reine Élisabeth. On a de lui: 1° *Traité de trois sortes de poivre commun*, 1558 ou 1588, in-8°; 2° *Petit Traité sur la conservation de la vue*, publié d'abord in-12, sous le règne d'Élisabeth; réimprimé à Oxford, en 1616 et en 1654, in-8°; 3° *Directions pour la santé naturelle et artificielle, avec des remèdes pour toutes les maladies des yeux*, 1626, in-4°; 4° *Explicatio Galeni de Potu convalescentium et senum*, etc., (inédit). Gautier Baley mourut le 5 mars 1592, âgé de 65 ans.

X—s.

BALFOUR (ANDRÉ), noble écossais qui employa une partie de ses revenus à faire fleurir les sciences à Édimbourg, sa patrie; il contribua principalement à la fondation du musée et du jardin de botanique de cette ville, en 1680. Robert Sibbald, qui était son ami et son collègue, voulut transmettre à la postérité le souvenir de ses bienfaits et des encouragements qu'il avait donnés aux sciences, ainsi que son frère sir Jacob Balfour, en les consignant dans un ouvrage particulier, sous le titre de *Memoria Balfouriana*. Son compatriote Robert Brown a contribué à tirer ce nom de l'oubli, qu'il ne méritait pas, en donnant le nom de *Balfouria* à l'un des nombreux genres de plantes de la Nouvelle-Hollande qu'il a établis.

D—P—s.

BALGUERIE-STUTTENBERG (PIERRE), naquit à Bordeaux, en 1779, dans la religion protestante. Il était fils d'un commerçant de cette ville, qui avait beaucoup perdu par la révolution, et surtout par ses funestes résultats dans la colonie de Saint-Domingue. Comme son père, il entra dès sa jeunesse dans la carrière commerciale; et, doué de beaucoup d'activité et d'intelligence, il y obtint d'assez grands succès; mais la guerre qui tint si longtemps enfermées dans nos ports l'industrie et la marine de la France ne lui permit point alors de donner un grand développement à ses spéculations. Il ne supportait donc qu'avec peine un pouvoir si contraire au commerce, et l'on ne peut douter qu'il n'ait vu avec joie la chute du gouvernement impérial. Il fut un des premiers habitants de Bordeaux qui offrirent au duc d'Angoulême le secours de leur crédit, lorsque ce prince vint dans cette ville, en 1814. Dès que la paix des mers fut assurée, Balguerie se hâta d'ouvrir des débouchés dans les parages les plus lointains, et ses navires furent les premiers à faire reparaître dans les ports de l'Inde et de la Chine le pavillon français, qui depuis si longtemps avait cessé de s'y montrer (1). Ce fut aussi lui qui le premier sut former dans son pays ces associations de capitalistes qui partout ont eu de si brillants résultats, et qui, à Bordeaux, achevèrent si promptement le pont de cette ville et celui de Libourne, puis celui de Moissac, d'Agen, d'Aiguillon, de Coësmont et de Bergerac. Ce fut encore par son impulsion que s'éleva dans Bordeaux le bel édifice de l'entrepôt, et

(1) La relation de l'une de ces entreprises a été imprimée sous le titre de *Journal d'un voyage autour du monde pendant les années 1816, 17, 18 et 19*, par M. Camille de Roquefeuil, 2 vol. in-8° avec une planche, Paris, 1825.

que furent établies, dans les faubourgs, des usines, où l'on vit en peu de temps les métaux couler sous toutes les formes et pour tous les besoins. Enfin on peut dire qu'à cette époque si brillante du commerce français, Balguerie eut part à tout ce qui se fit dans sa patrie de grand et d'utile. La banque, les bains publics, les bateaux à vapeur, tous ces importants objets attirèrent successivement ses regards et ses soins. Ses dernières pensées furent des moyens de défrichement et de fertilité qu'il avait imaginés pour les landes de la Guyenne, et des voies de communication entre Rochefort, Bayonne et Bordeaux, pour lesquelles déjà il avait obtenu l'autorisation du gouvernement. Mais il ne lui était pas donné d'accomplir ces admirables projets, et il est à craindre qu'ils ne soient morts pour toujours avec lui. Son activité était si grande que, dirigeant lui-même toutes ses immenses opérations, il trouvait encore le temps de remplir les fonctions de membre du conseil municipal et du conseil général du commerce, de directeur de la caisse d'épargne, de président de la banque, etc., etc. ; mais ses forces s'épuisèrent avant le temps. A peine âgé de 45 ans, il fut atteint d'une maladie de langueur à laquelle tous les secours de la médecine ne purent remédier. Il mourut à Bagnères, le 25 août 1825. Son corps, transporté à Bordeaux, suivant ses dernières volontés, y fut inhumé avec de grands honneurs, dans un cimetière que lui-même avait acquis de ses deniers pour ses coreligionnaires. La chambre de commerce, dont il était président, a fait exécuter son buste en marbre pour le placer dans la salle de ses séances. Le roi Louis XVIII lui avait donné la croix de la Légion d'honneur. Par ses rapports de famille et de commerce, par ses croyances religieuses et par d'autres causes encore, Balguerie appartenait essentiellement sous le gouvernement des Bourbons au parti de l'opposition ; et les chefs de ce parti voulurent, à plusieurs reprises, mettre à profit son influence, en le faisant nommer membre de la chambre des députés ; mais il aimait trop la paix, il chérissait trop sa patrie, pour provoquer des agitations funestes, et il avait d'ailleurs trop de bon sens pour abandonner ses affaires, et les sacrifier à des spéculations politiques. Ainsi, comme l'a dit un des écrivains de ce parti, « il se montra peu empressé d'insérer son nom « à côté de ces excellents citoyens qui prêtaient avec « énergie à la cause de la liberté l'appui de leur influence et de leur richesse. » La cause de la liberté, ou celle des révolutions, perdit sans doute à ce peu d'empressement, mais Balguerie y gagna beaucoup ; il remplit jusqu'à la fin de sa vie tous ses engagements ; sa fortune s'accrut de jour en jour, et il l'a laissée tout entière à ses trois filles. Un éloge funèbre prononcé sur sa tombe fut imprimé le même jour à Bordeaux, et inséré dans plusieurs journaux de cette ville et de Paris. Il a fait imprimer : 1° *Un Mémoire à son excellence Monseigneur le duc de Richelieu, président du conseil des ministres*, 1821, in-4°, où il s'agit de moyens propres à faciliter la navigation de la rivière de Bordeaux ; 2° *Lettre de M. Balguerie-Stuttenberg à MM. les membres du conseil général du com-*

merce, Paris, 1821, in-8°. On a un portrait de Balguerie lithographié par Galard. M—D J.

BALGUY (JEAN), savant théologien, était né à Sheffield, dans le comté d'York ; il fut admis, en 1702, au collège de St-Jean, à Cambridge, et eut souvent à regretter d'y avoir employé près de deux années à lire des romans, qui pouvaient bien développer son imagination, mais nullement tourner à l'avantage de son instruction ou de son goût. La lecture de Tite-Live fut pour lui une occupation bien plus profitable, et lui donna le goût des études sérieuses auxquelles il se dévoua désormais. Ayant pris les ordres ecclésiastiques, il se distingua pendant plusieurs années comme prédicateur, et se montra défenseur zélé de la liberté religieuse, dans une discussion concernant l'autorité de l'Église, qui eut lieu à l'occasion d'un sermon prêché devant le roi par le docteur Hoadly, évêque de Bangor, et dont le texte était : *Mon royaume n'est pas de ce monde*. Il serait trop long de le suivre dans tous ses travaux de controverse. Lord Shaftesbury lui en fournit une très-intéressante, en avançant, dans son ouvrage intitulé *les Caractères*, que la vertu pouvait être regardée comme un sentiment d'instinct. Ce système, appuyé par Hutcheson, donna lieu à une réponse que Balguy publia, en 1726, sous ce titre : *Lettre à un déiste, sur la beauté et l'excellence des vertus morales, et l'appui qu'elles trouvent dans la révélation chrétienne*. Il donna, en 1728, un traité intitulé : *le Fondement de la bonté morale, ou Recherche approfondie de l'origine de nos idées sur la vertu* ; et, en 1750, des *Recherches sur les perfections morales de Dieu, particulièrement en ce qui est relatif à la création et à la Providence*. Ce dernier ouvrage avait pour but de prouver que les vues de la Divinité et ses bienfaits s'expliquent plutôt par un principe de rectitude que par un principe de bienveillance. En 1741, Balguy publia un *Essai sur la rédemption*, puis deux volumes de sermons, que les Anglais mettent au nombre des meilleurs qu'ils aient eus. Les écrits de Balguy, fruits d'une raison éclairée, ont contribué à répandre dans la théologie et l'étude des matières religieuses des idées libérales et l'esprit de discussion. Il mourut, en 1784, âgé de 65 ans. Ses talents et son caractère auraient dû lui valoir des places plus éminentes dans l'Église, qu'une simple prébende de Salesbury, et un humble vicariat de North-Allerton ; mais l'amitié de Hoadly et de Clarke, ainsi que son zèle raisonné pour la religion, le recommandent bien mieux à la mémoire de son pays que de grandes dignités. — Son fils, Thomas BALGUY, qui a suivi la même carrière, a laissé plusieurs écrits peu importants sur des questions théologiques. L—P—E.

BALICOURT (MARGUERITE-THÉRÈSE DE), comédienne, débuta au Théâtre-Français le 29 novembre 1727, dans le rôle de Cléopâtre. Ses succès furent si brillants, qu'elle fut reçue à part entière dès le mois suivant. Quoique cette actrice fût très-jeune pour l'emploi des reines, elle réunissait tant d'avantages, que l'on passa légèrement sur ce défaut, devenu moins sensible par les prétentions de made-

moiselle Duclos, qui, à soixante ans, s'obstinait à rester au théâtre. La *Médée* de Longepierre, jouée avec peu de succès en 1694, dut à mademoiselle Balicourt une sorte de résurrection en 1728. Cette actrice joua ce rôle avec une telle supériorité, que la pièce, oubliée depuis trente-quatre ans, eut un succès prodigieux. Mademoiselle Balicourt, qui avait une très-faible santé, obtint sa retraite en 1758, six mois après la réception de mademoiselle Dumcsnil, et mourut le 4 août 1743, dans un âge peu avancé. P—x.

BALIN (JEAN), prêtre et médecin, né à Vesoul, vers 1570. Il paraît qu'il était professeur au collège de Narbonne, à Paris, en 1604, puisqu'il y prononça cette année un discours latin, à l'ouverture des classes. En 1607, il fit imprimer à Paris, in-8°, un poème intitulé : *de divæ Magdalene Gestis, ubi et ejus navigatio in Provinciam, et pœnitentiæ locus describuntur* ; il le traduisit ensuite en français, et sa traduction parut la même année, sous le titre de *Poème héroïque de Ste. Magdeleine*. Il accompagna Claude de Rye en Flandre en qualité d'aumônier, et il fut témoin des événements de la guerre, qui se termina par la paix de 1608. Il en écrivit l'histoire sous ce titre : *de Bello Belgico, auspiciis Ambrosii Spinolæ*, Bruxelles, 1609, in-8°. On trouve à la suite un poème intitulé *de Pace Belgica, sive Janus bifrons Belgicus*. On loue la correction et la pureté du style de cet ouvrage. Foppens (*Bibliotheca Belgica*) dit que Balin a composé quelques autres ouvrages, mais peu intéressants. C'est ce bibliographe, qui nous apprend que Balin mourut à Wesel, dans le duché de Clèves ; mais il a négligé d'indiquer à quelle époque. W—s.

BALINGHEM (le Père ANTOINE DE), écrivain ascétique, né en 1571, à St-Omer, prit l'habit de St-Ignace à dix-sept ans, et après avoir professé les humanités et la philosophie dans divers collèges, se consacra tout entier à la prédication. Il mourut à Lille, le 24 janvier 1630, à l'âge de 49 ans, laissant la réputation d'un homme pieux et instruit. Il a publié un grand nombre d'écrits, traduits en partie de l'italien et de l'espagnol. Paquet en cite jusqu'à quarante dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. 2, p. 143, in-fol. ; mais il n'indique point un ouvrage fort rare de Balinghem, intitulé : *les Plaisirs spirituels contre-quarrés aux sensuels du Quaresme-Prenant*, Douai, 1627, in-12. On se contentera d'indiquer ici ceux qui sont encore recherchés des amateurs : 1° *les Après-dîners et Propos de table contre l'excès au boire et au manger pour vivre longuement*, Lille, 1615, petit in-8°. Ce volume est assez rare : il y a des exemplaires avec un nouveau frontispice, St-Omer, 1624. L'ouvrage a été traduit en latin, Cologne, 1620. Le traducteur est le P. Jacques Malebrancque, à qui l'on doit une histoire fort curieuse des Morins. (Voy. MALEBRANCQUE.) 2° *Zoopædia, sive morum a brutis partita Institutio, ordine alphabetico tum virtutum tum vitiorum*, St-Omer, 1621, petit in-8°, livre singulier, et qui peut avoir donné au P. Leroy l'idée de celui qu'il a intitulé : *la Vertu enseignée par les oiseaux*, Liège,

1655, in-8°. 3° *Scriptura sacra in locos communes morum et exemplorum digesta*, ouvrage très-utile aux ecclésiastiques et surtout aux prédicateurs. Il a été réimprimé plusieurs fois ; la meilleure édition est celle de Trévoux, 1705, in-fol., précédée de deux discours, l'un sur les difficultés que présente l'étude des livres saints, et l'autre sur l'obligation pour les ecclésiastiques de les étudier. W—s.

BALIOL. Voyez BAILLEUL.

BALIVET (CLAUDE-FRANÇOIS), conventionnel, né en 1754, à Gray, exerçait en 1790, la profession d'avocat au bailliage de cette ville, lorsqu'il fut élu membre de la première administration centrale du département de la Haute-Saône ; en acceptant cette place, il sacrifia ses goûts et ses intérêts personnels à l'espérance d'être utile à ses concitoyens. Nommé depuis à la convention nationale, il siégea constamment avec les membres les plus modérés de cette assemblée, et monta rarement à la tribune, soit qu'il n'eût pas le courage de son opinion, soit qu'il jugeât tout effort inutile pour la faire prévaloir. Dans le procès de Louis XVI, sur la question de la peine, il s'exprima en ces termes : « Bien persuadé que « nous ne devons prononcer qu'une mesure de sû- « reté générale, je demande sa détention provisoire « et son bannissement à la paix. » La session terminée, il entra au conseil des anciens, et dut à l'estime de ses collègues d'en être nommé secrétaire (1797). En quittant les fonctions législatives (1798), il accepta la place de commissaire du directoire près de l'administration de son département, qu'il remplit jusqu'à l'établissement des préfetures. Balivet alors se retira dans son domaine à Frasnè St-Mamès, arrondissement de Vesoul. Il y mourut le 19 avril 1815, regretté de ses nombreux amis, et laissant la réputation d'un homme modeste et instruit. W—s.

BALL (JEAN). Les controverses excitées par Wiclef tournèrent la tête de ce prêtre séditionnel. Il s'acquiesça une très-grande popularité en Angleterre, en prêchant aux habitants des campagnes ce système d'égalité qui flatte toujours la multitude : il leur annonçait que la différence des rangs et l'inégale distribution des fortunes étaient contraires à l'ordre primitif, naturel et divin ; que ces distinctions n'avaient été imaginées que par l'ambition des riches ; que le moment, pour le peuple, de reconquérir ses droits à cet égard, était arrivé ; que, si on en laissait passer l'occasion, elle ne se représenterait plus ; et comme on ne lui permettait pas de prêcher une pareille doctrine dans les églises, il entraînait ses sectateurs dans les champs, et employait toutes les ressources de son éloquence pour les porter à la sédition. Le clergé et les seigneurs étaient surtout l'objet de ses déclamations : on se saisit de sa personne, et il fut mis en prison. Aussitôt on vit les paysans de plusieurs provinces, qui avaient choisi Black-Heath, à peu de distance de Londres, pour lieu de leur rassemblement, menacer la capitale. Leur nombre s'accrut jusqu'à 100,000 hommes. On les avait d'abord trop dédaignés : quand on voulut prendre des mesures répressives contre eux, ils se précipitèrent

sur Londres, brisèrent les prisons, délivrèrent leur apôtre, et grossirent leur troupe de tous les malfaiteurs dont ils avaient rompu les fers. Ball enflammait leur colère : ils attaquaient partout les seigneurs, le clergé et les gens de loi : ils détruisaient les édifices, enlevaient tout ce qu'il y avait de plus précieux, non pour se l'approprier, mais pour le mettre en pièces, et le jeter dans la Tamise. Richard II effrayé, se retira à la Tour ; ils s'y portèrent : les soldats épouvantés leur en ouvrirent les portes. Il fallut que le roi, pour ne pas devenir la victime de leur fureur, leur livrât l'archevêque de Cantorbéry, le chancelier et le grand trésorier qu'ils mirent à mort. Il serait trop long de rapporter en détail leurs autres excès, pendant les deux années que dura leur rébellion. Le gouvernement reprit enfin le dessus : Ball fut arrêté, en 1381, à Coventry ; on lui fit son procès, et il fut exécuté. Les historiens anglais disent qu'on ne trouve aucune preuve de correspondance entre lui et Wicléf, quoique ce fussent les doctrines de cet hérésiarque qu'il réduisait en pratique. T—D.

BAILL (JEAN), théologien anglais de la secte des puritains, né en 1585, à Cassington, dans le comté d'Oxford. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il prit les ordres, et fut tout à la fois pasteur et maître d'école d'un petit village du comté de Stafford. Il jouissait d'un grand crédit dans son parti, et il a composé quelques ouvrages qui ont eu beaucoup de succès : le plus connu est son *Traité concernant les fondements principaux de la religion chrétienne*. Ce traité, extrêmement répandu, avait eu, avant l'année 1632, quatorze éditions, et, chose singulière, il a été traduit en langue turque. Parmi ses autres écrits, on remarque un *Traité sur la foi*, in-4°, 1631 et 1637, et un *Jugement impartial sur les motifs de séparation*, in-4°, 1640 ; *le Pouvoir de la piété*, Londres, 1637, in-fol. ; *Traité de la méditation théologique*, Londres, 1660, in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par Siméon Asch. Jean Ball mourut en 1640, âgé de 55 ans. X—s.

BALLABENE (GRÉGOIRE), compositeur, né à Rome, vers 1730, a écrit beaucoup de musique d'église conservée dans divers dépôts ou archives de la capitale du monde chrétien ; celui de ses ouvrages qui fera surtout passer son nom à la postérité est une messe composée seulement du *Kyrie* et du *Gloria in excelsis*, mais écrite à quarante-huit parties réelles divisées en douze chœurs. Le *Christe*, traité comme serait un solo dans une messe ordinaire, est à seize parties. Cette composition, qui prouve un grand savoir et une patience plus grande encore, n'a jamais été exécutée qu'une fois et a produit peu d'effet, d'abord sans doute parce que les exécutants n'étaient pas assez nombreux, mais aussi parce que l'extrême complication d'un si grand nombre de parties rendait nécessairement l'harmonie froide et obscure : voyez au surplus les *Memorie della vita di G. Pierluigi da Palestrina*, par M. l'abbé Baini, t. 2, p. 63, et l'*Approvazione ragionata* du P. Martini. Malgré son mérite, il ne paraît pas que Ballabene ait été employé dans aucun poste qui le

mit à même de déployer ses talents ; il s'était présenté, en 1778, pour la place de maître de chapelle à St-Pierre du Vatican, qui ne lui fut pas accordée. On croit qu'il mourut à Rome, vers le commencement du siècle.

J.—A. DE L.

BALLARD, famille d'imprimeurs qui, pendant plus de deux siècles, excipant de privilèges qui, au fond, n'ont jamais existé, ainsi qu'on le verra bientôt, a prétendu exercer en France le monopole de l'impression des livres de musique. — BALLARD (*Robert*) s'étant associé avec Adrien le Roy son beau-frère, musicien attaché à la cour de Henri II, obtint de ce prince, en 1552, des lettres patentes qui constituent lesdits le Roy et Ballard comme seuls imprimeurs de musique pour le service de Sa Majesté, et portent en outre qu'ils seront couchés sur l'état de ses domestiques ou chantres de sa chambre, office qui leur est accordé eu égard à leurs agréables services et prudence. Charles IX confirma leur titre en 1568 par un brevet qui leur accorde en outre six vingt livres de gages. Comme les deux associés n'étaient graveurs ni l'un ni l'autre, ils s'adressèrent à un graveur-fondeur nommé le Bé ; celui-ci fabriqua des poinçons, qui, ne représentant que les notes proprement dites, exigeaient une première impression pour les lignes de la portée musicale. Cet essai n'ayant point réussi, on dut s'en tenir aux caractères de Hautin, qui remontaient à 1525 (voy. HAUTIN), et plus tard, à ceux de Robert Granjon qui, étant allé s'établir à Lyon vers 1572, y grava et fonda de nouveaux caractères de musique ; les autres caractères qui existaient alors, étant demeurés la propriété des graveurs, ne se trouvaient point dans les fonderies. Robert Ballard mourut dans les premières années du 17^e siècle. — BALLARD (*Pierre*) obtint de nouvelles lettres patentes de Henri IV, qui furent renouvelées par Louis XIII. Dans ces dernières, il fit insérer la clause fort singulière d'une amende contre quiconque contrefaisait les caractères inventés par lui ; or, il n'en avait réellement inventé aucun ; toutefois ce privilège ne troubla aucunement le commerce, on continua comme par le passé d'imprimer de la musique dans le royaume, et Pierre Ballard lui-même vendait aux autres imprimeurs des matrices de musique. — BALLARD (*Robert*), fils de Pierre, ayant succédé à son père, prétendit se servir de son privilège pour devenir seul imprimeur de France pour la musique, bien que le parlement déclarât par ses arrêts que tous les imprimeurs et fondeurs de caractères pourraient imprimer, fonder ou graver les notes, comme ils avaient toujours fait. Robert Ballard assignait ceux de Paris, présentait des requêtes en conseil privé, publiait les mémoires les plus violents contre ses adversaires, qu'il accusait de n'être pas bons catholiques, d'être ignorants en musique : « Il devait, disait-il, être « maintenu seul dans la faculté d'imprimer, quand ce « ne serait qu'à cause du désordre qui arriverait dans « icelles impressions de musique, si d'autres que lui « s'en mêlaient, vu qu'elles ne seraient remplies que « de fautes, de discours impies, lascifs, contre les « bonnes mœurs... au lieu que lui seul... n'imprime « que des choses saintes, comme messes, motets

« *Magnificat* et autres choses propres à chanter dans « les églises. » Ceux qu'il attaquait de la sorte ne demeuraient pas en reste avec lui ; ils le nommaient l'*hydre aux sept têtes de l'envie*. Un graveur l'accusait de lui avoir *dévoré* quantité de dessins curieux sur la musique ; quant à la *sainteté* des livres qu'il imprimait, on renvoyait le public aux recueils de chansons publiés chez ledit Ballard, pour faire voir qu'il n'était pas si attaché au service divin qu'il ne se prêtât aussi à celui de Vénus et de Bacchus. Cependant telle fut l'influence de l'imprimeur du roi, qu'un de ceux qui lui faisaient concurrence pour les caractères de musique fut forcé de produire un certificat de l'archevêque de Paris et de son chapitre, déclarant que *les notes et réglets des musiques grosse, moyenne et petite* que l'on voulait mettre dans le commerce *ne pouvaient préjudicier à la foi et au public*. De tels faits paraîtraient incroyables si l'on ne citait les originaux. Il paraît toutefois que Ballard finit par abandonner ses prétentions ou du moins par s'en relâcher. Mais elles ne se bornaient pas à être seul imprimeur de musique ; ayant été nommé syndic de sa compagnie, il prétendit se perpétuer dans cette charge, tandis précisément que ses confrères l'accusaient d'avoir fort mal conduit leurs affaires, et notamment d'avoir reçu maîtres imprimeurs des enfants qui n'avaient pas l'usage de la raison ; il ne réussit pas mieux dans ce projet que dans le précédent, et mourut en 1675. — BALLARD (*Christophe et Pierre*), ses fils, ouvrirent chacun une imprimerie : le premier avec le titre d'imprimeur du roi, que plus tard son frère prétendit partager avec lui ; de là naquit un procès, et dans les jugements qui intervinrent, quelques expressions équivoques servirent longtemps d'épouvantail aux autres imprimeurs. Cependant le seul perfectionnement dans les anciens caractères gravés par Hantin avait consisté dans une forme un peu arrondie adoptée par Pierre, le dernier nommé, qui, du reste, n'en fit qu'un fort rare emploi. A cette époque, l'usage de graver la musique en taille-douce fit en peu de temps des progrès rapides auxquels les Ballard voulurent en vain s'opposer. Il paraît que la famille de Pierre abandonna le commerce. Christophe mourut en 1695. — BALLARD (*Jean-Baptiste-Christophe*), fils du précédent, posséda comme son père le titre d'imprimeur du roi : c'est un de ceux qui ont le plus imprimé de musique en tout genre ; mais il n'introduisit pas la moindre amélioration dans ses procédés, et fondit toujours ses caractères d'après les anciennes matrices. Il mourut en 1750, doyen des juges-consuls de la librairie. — BALLARD (*Christophe-Jean-François*) lui succéda. Ce fut vers cette époque que Fournier le jeune (*voy. ce nom*) grava et fondit de nouveaux poinçons. Ballard, dans l'espoir de conserver le monopole qu'il exerçait, l'empêcha d'être admis dans le corps des imprimeurs, lui intenta des procès, l'inquiéta en mille manières, et publia un écrit dans lequel il s'efforçait d'établir la légitimité de ses prétendus droits ; mais sur ce terrain il avait affaire à un adversaire redoutable qui, jeune, instruit et laborieux, défendait d'ailleurs

une invention utile dont il était le père, remonta aux sources, examina les titres de la famille Ballard, montra que ses prétentions étaient *abusives et injurieuses au gouvernement* ; qu'entre ses mains, l'art, loin de prospérer et de se perfectionner, était resté dans un complet état d'*abâtardissement*, et qu'il était temps enfin que les imprimeurs de France reprissent l'exercice d'une partie de leur art qu'ils n'auraient pas dû abandonner avec tant de légèreté. Christophe Ballard sentit bien que le mieux était de se taire, et mourut bientôt après, en 1765. Tel était le discrédit où étaient tombés les vieux caractères de musique qu'il possédait, depuis que Fournier avait démontré la possibilité de mieux faire, et érigé en principe la liberté des impressions musicales, qu'à sa vente, les poinçons, moules et matrices pour les notes de musique furent adjugés au-dessous de 200 livres. — *Pierre-Robert-Christophe*, son fils, fut le dernier qui eut le titre d'imprimeur du roi pour la musique ; il ne chercha pas plus que ses ancêtres à introduire des améliorations dans l'art d'imprimer en caractères : ne voulait ni se servir de ceux que Fournier avait gravés, ni faire établir de nouveaux poinçons, il se vit finalement réduit à faire graver en taille-douce et insérer au milieu de ses impressions les exemples de musique pour lesquels ses vieux caractères ne pouvaient plus être employés. On en voit un exemple entre divers autres dans les *Eléments théoriques et pratiques de musique* par Marcou, Paris, 1782, in-12. Les autres membres de la famille Ballard qui exercèrent par la suite la profession d'imprimeur perdirent toute leur importance, et lorsque ce nom disparut du commerce, il y a environ quinze ans, le dernier qui l'ait porté n'imprimait guère que des affiches et des ouvrages de petite librairie.

J.-A. DE L.

BALLENDEN ou BELLENDEN (JEAN), écrivain écossais du 16^e siècle, issu d'une ancienne famille, fut en grande faveur auprès du roi Jacques V : on prétend même qu'il eut beaucoup de part à l'éducation de ce prince bel-esprit. Ballenden occupa différentes places dans l'Eglise et dans l'Etat. Très-zélé catholique, il entreprit d'arrêter les progrès de la réformation ; voyant tous ses efforts inutiles, il vint s'établir à Rome, où il mourut en 1550. On a conservé de lui des poésies lyriques, où l'on découvre, à travers la bizarrerie du langage, de l'enthousiasme poétique et un véritable talent ; mais l'ouvrage sur lequel se fonde principalement sa réputation est sa traduction du latin en écossais de l'histoire d'Hector Boetius, faite par l'ordre de Jacques V, et publiée à Edimbourg, en 1536, in-fol., sous le titre d'*Histoire et Chronique d'Ecosse*, etc. Cette traduction, où il s'est souvent écarté de l'original, mais toujours pour l'intérêt de la vérité, est très-estimée de ses compatriotes. La plupart des autres écrits de Ballenden sont perdus.

X—s.

BALLERINI (PIERRE), célèbre écrivain ecclésiastique du 18^e siècle, naquit à Vérone, le 7 septembre 1698. Il était fils d'un professeur en chirurgie. Après avoir fait d'excellentes études sous les jésuites, il entra dans les ordres, et fut ordonné

prêtre séculier. La lecture attentive des ouvrages du cardinal de Noris le rendit passionné pour ceux de St. Augustin. Il en tira des principes de direction des études appliqués aux belles-lettres, qu'il expliquait aux jeunes gens, et qu'il publia sous le titre de *il Metodo di S. Agostino*, etc. Un paragraphe qu'il y inséra, sur la conduite que l'on doit tenir lorsqu'il y a diversité d'opinions, surtout en matière de morale, fit beaucoup de bruit, excita des réclamations, et donna le premier le signal d'une guerre de plume, qui a duré longtemps à Vérone, sur le *probable* et le *plus probable*, ou sur les degrés de probabilité morale. Après cette querelle du probabilisme, il s'engagea dans une autre sur l'usure, dans laquelle il eut pour adversaire le savant Scipion Maffei. Il avait quitté la chaire de belles-lettres pour professer la théologie dogmatique et morale, lorsqu'il fut choisi, en 1748, pour théologien canoniste de la commission que la république de Venise envoyait à Rome, dans l'affaire du patriarcat d'Aquilée. Dans quelques entretiens qu'il eut avec le pape, il lui inspira une confiance qui engagea le souverain pontife à le charger d'une édition des œuvres de St. Léon, d'après les manuscrits du Vatican; et si ce saint pape fut déclaré docteur de l'Eglise par une constitution du 13 octobre 1754, on reconnaît que cela est dû en grande partie à la proposition qui en fut faite par Ballerini dans l'épître dédicatoire du tome 1^{er}. Après une vie employée tout entière aux études et aux travaux de son état, il mourut vers l'an 1764. Les principaux ouvrages qu'il publia sont : 1^o *il Metodo di S. Agostino negli studj*, Vérone, 1724; Rome, 1757, in-12; traduit en français par Nicolle de la Croix, sous ce titre : *Méthode d'étudier, tirée des ouvrages de St. Augustin*, Paris, 1760, in-12. 2^o Divers écrits en italien et en latin, contre le P. Segneri et contre d'autres écrivains, dans la querelle sur le probabilisme, depuis 1752 jusqu'en 1756; le dernier est une histoire du probabilisme, sous le titre de *Saggio della storia del probabilissimo nella descrizione del cangiamento di sei insigni probabilisti in probabilioristi*, etc., Vérone, 1756, in-8^o. 3^o *Sancti Zenonis episcopi Veronensis Sermones, nunc primum qua par erat diligentia editi*, etc., avec des dissertations et des notes, Vérone, 1759, in-4^o. 4^o *Sancti Antonini, archiepiscopi Florentini, ordinis prædicatorum, Summa theologica*, avec des notes, observations, prélections, et une vie de l'auteur, Vérone, 1740 et 1741, 3 vol. in-fol. 5^o *Sancti Raymundi de Pennafort, ordinis prædicatorum, Summa*, etc., Vérone, 1744, in-fol. 6^o *Sancti Leonis magni R. pontificis Opera, post Paschasii Quesnellii recensioem ad complures et præstantissimos manuscriptos codices, ab illo non consultos, exacta*, etc., Venise, 1755 et 1756, 3 vol. in-fol. L'édition donnée par le P. Quesnel (Lyon, 1700, in-fol.) avait été prohibée; celle-ci fut faite, comme on l'a vu, par ordre du pape, et c'est la plus estimée. 7^o Plusieurs ouvrages contre l'usure, et surtout deux vol. in-4^o, l'un intitulé : *de Jurc divino et naturali circa usurum libri sex*, etc., et l'autre : *Vindicte juris divini ac naturalis*, etc., Bologne, 1747, in-1^o, etc.

G—É.

BALLERINI (JÉRÔME), frère du précédent, naquit à Vérone, le 29 janvier 1702. Il fit à peu près les mêmes études que son frère, et prit comme lui l'état ecclésiastique; mais il cultiva plus particulièrement l'histoire que l'on appelle profane, par opposition à l'histoire ecclésiastique. Ces deux frères se quittèrent peu, et firent en commun plusieurs éditions et plusieurs ouvrages. Jérôme survécut plusieurs années à Pierre : il entreprit seul l'édition des œuvres du cardinal Noris, d'après les exhortations et les conseils du marquis Scipion Maffei; mais ensuite son frère prit part à l'exécution : *Henrici Norisii Veronensis Augustiniani S. R. E. presbyteri cardinalis Opera omnia, nunc primum collecta et ordinata*, Vérone, 1752, 4 vol. in-fol.; le 4^e vol. surtout appartient aux deux frères, et contient divers morceaux précieux d'histoire ecclésiastique. Il eut aussi la plus grande part dans l'édition des œuvres de Gibert, évêque de Vérone, dans laquelle il eut cependant son frère pour coopérateur : *Joan Matthæi Giberti episcopi Veronensis Opera nunc primum collecta*, etc., avec une dissertation, la vie de l'auteur et diverses autres pièces, Vérone, 1752, in-4^o. Les éditions données par son frère, auxquelles il coopéra le plus, sont celles des sermons de St. Zénon, de la *Somme* de St. Antonin, et des œuvres de St. Léon; mais il contribuait à la publication de presque tout ce que Pierre écrivait. Mazzuchelli, *Gli Scrittori d'Italia*, t. 3, donne une idée intéressante de l'union qui régnait entre ces deux frères, et de la manière dont ils distribuaient entre eux les travaux. Ce qui appartenait plus particulièrement à la théologie et au droit canonique était du ressort de Pierre, et ce qui tenait le plus à la critique et à l'histoire était traité par Jérôme. Ils revoient le tout ensemble, et s'ils étaient d'avis différent, une discussion quelquefois très-vive s'établissait, et rien n'était admis avant d'avoir reçu l'approbation de tous les deux. G—É.

BALLEROY (JACQUES-CLAUDE-AUGUSTIN, marquis DE LA COUR), premier écuyer du duc d'Orléans, naquit le 20 janvier 1694, d'une ancienne famille de Normandie, et entra dans les mousquetaires en 1712. Il fut mestre de camp en 1714, brigadier en 1734, gouverneur du duc de Chartres en mai 1755, maréchal de camp en 1758, lieutenant général en 1744. Il suivit son élève dans les diverses campagnes auxquelles ce jeune prince prit part, se distingua au siège de Fribourg, et fut exilé en octobre 1744, pour avoir engagé le duc de Chartres à se joindre au parti des princes du sang, lors de la maladie de Louis XV à Metz et du renvoi de madame de Châteauroux. On voulut surtout le punir d'avoir excité le zèle avec lequel le fils du duc d'Orléans, dit *le Saint*, avait contribué à amener le roi malade au pied du tribunal de la pénitence. Cette disgrâce, qui dura trente ans, était une suite des intrigues du duc de Richelieu. Balleroy eut dans sa retraite une correspondance suivie avec le marquis d'Argenson, son parent; et cette correspondance donna peut-être lieu à l'ouvrage que composa cet ancien ministre des affaires étrangères, sous le titre de *Considérations sur le gouvernement ancien et présent de la France*,

dans lequel il proposait l'établissement des assemblées provinciales. Après la mort du marquis d'Argenson, arrivée en 1757, Balleroy suivit le projet qu'ils avaient médité ensemble. Il s'en occupa plus particulièrement en 1764, époque où parut le livre qui vient d'être désigné, et développa ses idées dans un plan qu'alors seulement il confia au papier. Il le remit en 1769 à M. de Fontette, intendant de Caen. Celui-ci le proposa au contrôleur général qui l'adopta, et chargea ce magistrat de rédiger l'édit. Mais les intendants des finances, qui n'étaient pas pressés de voir les provinces s'administrer elles-mêmes, firent retarder l'exécution du projet, et il resta dans les cartons du contrôleur général jusqu'au ministère de Necker. Le marquis de Balleroy était, du côté de sa mère, née du second mariage de Lefèvre de Caumartin avec mademoiselle de Verthamon, neveu de l'évêque de Blois, Caumartin, et neveu aussi de madame d'Argenson (femme du lieutenant de police), et par conséquent cousin germain du comte et du marquis d'Argenson, frères, et ministres l'un et l'autre. Dans les mémoires de ce dernier, publiés d'abord en 1785 sous le titre d'*Essais dans le goût de ceux de Montaigne*, et dont M. René d'Argenson, arrière-petit-fils du ministre de la guerre sous Louis XV, a donné en 1823 une seconde édition, il est question du marquis de Balleroy à propos de quelques détails sur les conférences de l'*Entresol*, qui se tinrent chez l'abbé Alary (de l'Académie française), depuis 1724 jusqu'en 1751. On trouve aussi une mention de cette espèce de club dans le 5^e vol., p. 451 et suiv., des *Lettres de Bolingbroke*, publiées à Paris en 1808 par le général Grimoard. Le marquis de Balleroy fit partie de la petite académie libre dont il s'agit, dès sa fondation. C'était une réunion toute composée d'hommes instruits et appartenant à la première classe de la société, qui se connaissaient bien et se fiaient les uns aux autres. L'abbé Alary en était le président (1). On s'y occupait de recherches historiques, de droit public, et en général des nouvelles politiques du temps. On vit sortir de là plusieurs hommes d'État distingués, jusqu'au moment où l'on soupçonna les habitués de l'*Entresol* d'être opposés à la cour, ce qui amena sa dissolution. Balleroy y avait lu, pour son contingent, des morceaux d'une *Histoire des traités depuis la paix de Vervins*, qu'il avait laissée en manuscrit, et que son petit-fils projette de livrer à l'impression. Il travailla encore à une *Histoire d'Allemagne* (2). Le marquis de Balleroy était généralement reconnu pour un homme d'un mérite très-distingué, et qui joignait à des connaissances en plus d'un genre la

philanthropie la mieux entendue ; il réunissait à cet égard la pratique à la théorie. Son désir d'être utile lui fit sacrifier une grande partie de sa fortune à l'ouverture et à l'exploitation de la mine de charbon de terre de Littry près Balleroy, qui est d'un secours si efficace au département du Calvados, où le bois est très-rare et très-cher. Il mourut en 1773, dans la terre de son nom. Il avait épousé la fille du maréchal de Matignon. — Son fils, *Charles-Auguste* de la Cour, comte de BALLELOY, lieutenant général depuis 1762, après une vie remplie de vertus et de services utiles, fut, en 1794, à l'âge de 74 ans, une des victimes du tribunal révolutionnaire. C'est le père du marquis de Balleroy actuel (*Philippe-Auguste*).
L—P—E.

BALLESTEROS (DON FRANCISCO), général espagnol, né à Brea dans l'Aragon, en 1770, entra de bonne heure au service, fit la campagne de 1793 comme lieutenant dans les volontaires de cette province, et fut bientôt promu au grade de capitaine. En 1804, on l'accusa d'avoir détourné 5,000 rations de fourrage, et le ministre de la guerre Caballero prononça sa destitution. Quelque temps après, le prince de la Paix, alors tout-puissant, ayant sans doute reconnu l'accusation calomnieuse, le plaça comme chef des douaniers dans les Asturies. Lors de l'invasion des Français en 1808, la junte de cette province lui confia le commandement d'un régiment, avec lequel il rejoignit l'armée commandée par Blake et Castaños. Il prit part sous leurs ordres à la victoire de Bailen, et alla ensuite dans le midi de l'Espagne, où il montra beaucoup de talent et de sang-froid dans plusieurs opérations qu'il dirigea comme chef. Mais il se laissa surprendre à Santander, en 1809, et n'échappa qu'avec beaucoup de peine aux poursuites de Napoléon qui commandait en personne sur ce point. Il essuya encore un échec à Ronquillo en 1810, et un autre à Castilles. Mais étant passé dans l'Estramadure et l'Andalousie, il y fut plus heureux, et battit des corps français à Castaña et à Osuna. Poursuivi quelque temps après jusque dans les montagnes de la Ronda, il se réfugia sous le canon de Gibraltar, et demanda à entrer dans cette forteresse ; mais le gouverneur s'y refusa, craignant que Ballesteros ne profitât de cette circonstance pour s'emparer de la place au nom de l'Espagne. Des officiers qui servaient alors sous ses ordres ont assuré que telle était réellement son intention, et qu'il ne fallut rien moins que la prudence et la fermeté du gouverneur anglais pour faire échouer ce projet. Il est constant que dans toutes les occasions Ballesteros se montra fort opposé à l'Angleterre ; et, lorsque le marquis de Wellesley vint prendre le commandement des armées espagnoles, il refusa de lui obéir. On a prétendu que cette dissidence favorisa beaucoup les opérations du maréchal Soult ; ce qu'il y a de sûr, c'est que Ballesteros fut alors exilé à Ceuta, par ordre des cortès. Il publia un mémoire justificatif, et plusieurs officiers prirent sa défense avec beaucoup de chaleur. Réintégré plus tard dans ses fonctions par le pouvoir qui l'en avait privé, il fut mis à la tête d'un corps de troupes qui occupait les

(1) Montesquieu y lut, avant de le faire imprimer, son fameux *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* ; l'abbé de St-Pierre, son *Projet pour perfectionner la forme du gouvernement d'un Etat*, manuscrit autographe de 273 p. in-4^o, et d'autres ouvrages. Cette académie politique prit son nom d'un *entresol* que l'abbé Alary occupait dans l'hôtel du président Hénault, place Vendôme. A la même époque, une autre académie politique, dont l'abbé de St-Pierre faisait aussi partie, tenait ses séances dans la bibliothèque du cardinal de Rohan, et était présidée par les jésuites Tournemine et Chamillard. V—VE.

(2) L'abbé Alary en a aussi laissé une dont le manuscrit autographe est dans mon cabinet, ainsi que les manuscrits dont il est question dans la note précédente. V—VE.

montagnes de la Ronda. En 1811, la régence de Cadix le nomma lieutenant général, et à son retour, en 1814, Ferdinand VII lui confia le ministère de la guerre; mais les opinions qu'il manifesta contre le pouvoir absolu lui firent bientôt perdre cet emploi. Il fut exilé à Valladolid avec la moitié de son traitement. On conçoit qu'après tant de services rendus à la cause de l'indépendance et à celle de Ferdinand, Ballesteros dut éprouver pour de pareils procédés un ressentiment profond. Tout cela d'ailleurs ne fit que le lier davantage au parti qui réclamait une constitution; et lorsque ce parti sembla triompher en 1820, par le soulèvement de l'armée dans l'île de Léon, on vit Ballesteros accourir aussitôt dans la capitale et s'y mettre à la tête du mouvement. Devenu président d'une junte provisoire, il fit prêter aux troupes un nouveau serment, éloigna du conseil les partisans du pouvoir royal, organisa une municipalité, fit sortir de prison tous les détenus pour cause politique; enfin il put être alors considéré comme le maître de tous les pouvoirs, et Ferdinand VII (*voy. ce nom*) fut réellement prisonnier dans son palais, puis entraîné à Cadix. Quelques bataillons de la garde de ce monarque ayant tenté de le délivrer dans la journée du 7 juillet 1823, Ballesteros marcha contre eux à la tête des milices et les mit en fuite. Lorsque, peu de mois après cet événement, les Français pénétrèrent en Espagne sous la conduite du duc d'Angoulême, Ballesteros reçut du gouvernement provisoire le commandement général des troupes qui furent chargées de défendre la Navarre et l'Aragon. Repoussé derrière l'Èbre par le général Molitor, il se retira, toujours en combattant, vers les provinces méridionales. Arrivé dans les montagnes de Campillo de Aronas, non loin de Grenade, il essaya de tenir dans une position avantageuse; mais il fut battu le 24 juillet, et le 4 août il signa à Grenade une convention par laquelle il reconnaissait la régence établie à Madrid en l'absence du roi, et s'engageait à remettre les places qu'il avait en son pouvoir, à condition que ses troupes continueraient à recevoir leur solde, et que personne ne serait recherché pour délits politiques. Riégo refusa de donner son adhésion à ce traité; et Ballesteros, ayant fait d'inutiles efforts pour l'obtenir, se vit dans la nécessité de l'y contraindre par la force des armes; mais une grande partie de ses troupes passa du côté de Riégo, et ce général à son tour essaya de déterminer Ballesteros à reprendre le commandement en chef des troupes contre les Français. Fidèle à sa parole, Ballesteros rejeta toute espèce de proposition. Lorsque Ferdinand VII, après avoir déclaré nuls les actes du gouvernement constitutionnel, bannit de la capitale tous les fonctionnaires de ce gouvernement, et tous les officiers de l'armée, Ballesteros envoya au duc d'Angoulême sa protestation contre cette nouvelle abolition de la constitution et contre la violation de la capitulation qu'il avait signée. Il se réfugia ensuite en France, et vécut longtemps dans la retraite à Paris, où il est mort le 28 juin 1852. M—D j.

BALLET (FRANÇOIS), écrivain ascétique et sermonnaire, naquit à Paris, le 6 mai 1702, d'une fa-

mille honorable. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu très-jeune de la cure de Gif, près de Versailles, et consacra ses loisirs à composer des ouvrages qu'il jugeait propres à ranimer la dévotion et le goût des exercices de piété. Remplissant ses devoirs avec un zèle vraiment évangélique, il se chargeait encore volontiers d'aider ses confrères dans les fonctions pénibles du ministère. Appelé fréquemment à Paris, il y obtint dans les principales chaires des succès qu'il dut moins à l'éclat de ses discours qu'à leur solidité. Sa santé délicate ne put résister à l'excès des fatigues, il tomba malade, et se vit, avant l'âge de cinquante ans, forcé de résigner sa cure. Depuis quelque temps la reine, épouse de Louis XV, avait honoré Ballet du titre de son prédicateur ordinaire, le seul qu'il prend, avec celui d'ancien curé de Gif, à la tête de ses ouvrages. Il employa ses dernières années à rédiger de nouveaux écrits et à retoucher ses sermons qui, s'ils ne lui assurent pas parmi les grands orateurs sacrés un rang qu'il n'ambitionna jamais, lui donnent des droits incontestables à l'estime publique. Ballet mourut vers 1762. On a de lui : 1° *Traité de la dévotion à la Sainte Vierge*, Paris, 1750, in-12. 2° *Nouvelles Instructions pour le Jubilé*, ibid., 1751, in-12. 3° *Instructions sur la pénitence du Carême*, ibid., 1754, in-12. 4° *Exposition de la doctrine de l'Eglise romaine, contenue dans les articles de la profession de foi dressée par le pape Pie IV*, ibid., 1756, in-12. 5° *Prônes sur les commandements de Dieu*, ibid., 1757, 5 vol. in-12. Les exemplaires sous la date de 1763 ne diffèrent que par le changement des frontispices. 6° *Prônes sur les Évangiles de toute l'année*, ibid., 1758, 8 vol. in-12. Ce recueil est très-estimé. 7° *Panegyriques des Saints*, ibid., 1758, 4 vol. in-12. Les deux premiers volumes avaient paru dès 1746; en les reproduisant, l'auteur y joignit un 5° volume; le 4° se compose de morceaux imprimés séparément et qui furent réunis par le libraire. 8° *De la Dédicace ou de la Consécration d'une église*, traduit du Pontifical romain, ibid., 1759, in-8°. 9° *Histoire des temples des païens, des juifs et des chrétiens*, ibid., 1760, in-12. Ce n'est point, comme on pourrait le soupçonner, un ouvrage d'érudition. 10° *Vie de la sœur Françoise Bony, fille de charité*, etc., ibid., 1761, in-12. W—s.

BALLET (JEAN), jurisconsulte, né vers 1760, dans la province de la Marche, exerçait en 1789 la profession d'avocat à Evaux. Nommé juge au tribunal de cette ville en 1791, il fut élu la même année par le département de la Creuse député à l'assemblée législative. Après avoir énuméré les nombreux services rendus par les comités pendant la session de l'assemblée constituante, il demanda qu'il en fût créé pour les différentes espèces de services, qui seraient chargés d'examiner les questions avant de les soumettre à la délibération publique. Nommé membre du comité des finances, il ne parut plus guère à la tribune qu'en qualité de rapporteur. Le 2 avril 1792, il présenta la situation de la caisse de l'extraordinaire; et, pour faire face au besoin, demanda que la masse des assignats en circulation fût élevée à

1650 millions. Le 23 août suivant, il fit rendre plusieurs décrets, dont l'un prescrivait le remboursement partiel de l'emprunt de 1782; et un autre l'impression et l'envoi à tous les départements des premières pages du *livre rouge*, que, par un reste d'égards pour la famille royale, l'assemblée constituante avait jugé convenable de tenir secrètes. Ballet n'ayant point été élu à la convention rentra dans la carrière de la magistrature. D'abord commissaire près le tribunal de Chambon, il fut en 1805 nommé procureur général près le tribunal d'appel à Limoges. A la réorganisation des tribunaux, en 1811, il fut fait avocat général à la cour impériale de cette ville, et créé chevalier de la Légion d'honneur. En mai 1815, il fut envoyé par le département de la Creuse à la chambre des représentants. Le 27 juin, il fit adopter l'ordre du jour sur toute discussion relative au budget, jusqu'à ce que les bureaux chargés de s'en occuper eussent terminé leur travail. Le 6 juillet, il proposa, comme article additionnel au projet de constitution que l'on discutait alors, que pendant la vie du monarque il ne lui fût point élevé de monument. Après la dissolution de la chambre, au second retour du roi, Ballet reprit ses fonctions d'avocat consultant. Il mourut à Limoges, le 30 avril 1832, laissant la réputation d'un bon jurisconsulte. — Il ne faut pas le confondre avec BALLEY, notaire d'Hagueneau, auteur des *Conférences sur les ordonnances, les principes du droit romain et la jurisprudence des arrêts du conseil d'Alsace*, Colmar, 1788, in-8°.

W—s.

BALLEXSERD (JACQUES), de Genève, né en 1726, et mort en 1774, est connu par deux bons ouvrages : 1° *Dissertation sur l'éducation physique des enfants, depuis la naissance jusqu'à l'âge de puberté*, Paris, 1762, in-8°, couronné par la société des sciences de Harlem, et dont David, médecin à Paris, a donné une seconde édition avec des notes, Genève et Paris, 1780; 2° *Dissertation sur les causes principales de la mort d'un aussi grand nombre d'enfants, et quels sont les préservatifs les plus efficaces et les plus simples pour leur conserver la vie*, couronnée par l'académie de Mantoue, et imprimée en italien, 1775; puis en français, 1775. C. et A—N.

BALLIANI (JEAN-BAPTISTE), sénateur génois, né en 1586, est auteur d'un traité profond écrit en latin sur le mouvement naturel des corps pesants. Cet ouvrage parut d'abord en 1638, et fut publié de nouveau en 1646, très-augmenté et enrichi de bonnes observations. Si Balliani eût eu le temps de s'appliquer aux sciences, il eût pu paraître avec distinction parmi les plus illustres savants de l'Italie; mais son rang et sa profession le portant principalement vers les lois et la politique, ne lui laissèrent que peu de temps pour s'occuper de ses études favorites, les mathématiques et la physique. Après avoir occupé avec honneur plusieurs charges publiques dans sa patrie, il mourut en 1666, à l'âge de 80 ans. K.

BALLIÈRE DE LAISEMENT (DENIS), né à Paris, le 9 mai 1729, se fixa à Rouen, et dut une grande partie de sa réputation littéraire aux relations qu'il

entretint avec la plupart des personnages célèbres du 18^e siècle. Il cultiva tour à tour les lettres et les sciences. On a de lui : 1° *les Fêtes de l'Hymen, ou la Rose*, 1746; 2° *Deucalion et Pyrrha*, 1751; 3° *le Rossignol*, 1751; 4° *le Retour du Printemps*, 1753; 5° *Zéphir et Flore*, 1754; opéras-comiques représentés à Rouen, et dont le second n'a pas été imprimé. 6° *La Guirlande*, pièce donnée en 1757 à la Foire St-Laurent. 7° *Théorie de la Musique*, Paris, 1764, in-4°, ouvrage qui, selon la remarque de Choron, repose sur un principe essentiellement vicieux, ce qui ne l'empêcha pas d'être approuvé par l'académie de Rouen, dont Ballière devint depuis vice-président. La théorie de cet écrivain fut, quelques années après son apparition, développée par le chanoine Jamard, et plus tard l'abbé Feytaud la reprit encore et l'exposa de nouveau dans l'*Encyclopédie méthodique*. Il paraît qu'un système peu différent avait été proposé en Allemagne dès 1741; mais il est presque certain que l'auteur français n'en avait eu aucune connaissance. 8° *Éloge de le Cat*, docteur en médecine, Rouen, 1769, in-8°; 9° *Essai sur les problèmes de situation*, Rouen, 1782, in-8°, avec 7 planches; 10° une nouvelle édition du *Gazophylaeum Graecorum* de Philippe Cattier, Paris, Didot, 1790, in-8°. (Voy. CATTIER.) Ballière de Laisement est mort à Rouen, le 8 novembre 1800.

J.-A. DE L.

BALLIN (CLAUDE), fils d'un riche orfèvre de Paris, naquit en 1615, et embrassa la profession de son père. Ses premières années se passèrent à l'étude du dessin; celle des ouvrages du Poussin particulièrement lui forma le goût, et enrichit son imagination. Comme l'académie de peinture n'existait pas encore, non plus que l'école des Gobelins, le jeune Ballin allait dessiner d'après nature chez différents artistes, qui se réunissaient pour faire les frais d'un modèle. A force d'application, il fit de si grands progrès, qu'à l'âge de dix-neuf ans, il exécuta quatre grands bassins d'argent de 60 mares chacun, sur lesquels il avait composé et exécuté en relief les quatre âges du monde, avec tant de succès, que le cardinal de Richelieu, qui les acheta, lui commanda encore quatre grands vases dans le même genre pour les assortir à ces bassins. La réputation de Ballin s'étant bientôt accrue par le nombre de ses beaux ouvrages, il fut chargé, par Louis XIV, d'exécuter des tables d'argent, des candélabres, des vases, des canapés, et beaucoup d'autres meubles enrichis de bas-reliefs que la détresse du trésor public, à l'époque de la guerre de la succession, obligea de porter à la Monnaie. Il ne reste de ces chefs-d'œuvre que des dessins qu'un nommé Delaunai, orfèvre, en avait faits. Un grand nombre d'autres ouvrages que cet artiste avait exécutés pour différentes églises, tels que soleils, croix, chandeliers, lampes, etc., ont éprouvé le même sort lors de la révolution. Ce fut Ballin qui cisela la première épée et le premier hausse-col que porta Louis XIV. Ce prince le nomma directeur du balancier des médailles et des jetons, à la mort de Varin. Ballin se distingua dans cette place par la finesse de son exécu-

tion, et sut réunir aux grâces modernes la sévérité de l'antique. Ballin a fait époque dans la gravure, et il recula les bornes de cet art, auquel il consacra sa vie tout entière. Il mourut à Paris, le 22 janvier 1678, âgé de 63 ans. P—E.

BALLIN (CLAUDE), neveu et élève de Claude Ballin (*voy.* l'art. précéd.), naquit vers 1660, à Paris, où il mourut le 18 mars 1754. Comme son oncle, il fut orfèvre du roi, et se distingua par la pureté et l'élégance de ses travaux, aussi célèbres dans les pays étrangers qu'en France. Ce fut surtout pour les cours d'Espagne et de Portugal, pour l'Italie, la Saxe, la Bavière et la Russie qu'il fit le plus grand nombre d'ouvrages. Il travailla aussi pour le prince Eugène. Louis XV l'employa pour les présents qu'il adressa au Grand Seigneur, après l'ambassade de 1741. Ballin avait exécuté avec beaucoup de talent la couronne du sacre et le cadenas du roi, qui fut regardé comme un de ses chefs-d'œuvre. On voyait encore de lui, à Notre-Dame de Paris, un soleil magnifique de cinq pieds et demi de hauteur, et le beau lampadaire qui était devant la chapelle de la Vierge. Il avait fait en 1749, pour l'église de St-Jean de Lyon, une croix et des chandeliers dans lesquels on reconnaissait toute la fraîcheur de son talent. Lorsque la mort l'enleva, à plus de 93 ans, il était encore occupé de son art : il finissait pour Louis XV un surtout d'or, d'une composition admirable, dont l'achèvement fut confié à son fils, qui lui succéda dans sa charge d'orfèvre du roi. D—B—S.

BALLINO (JULES), avocat et littérateur vénitien, qui florissait après la moitié du 16^e siècle, et qui vivait encore en 1592, a laissé des traductions italiennes, assez estimées, de plusieurs ouvrages grecs : 1^o *Vita di Mosè composta da Filone ebreo*, Venise, 1560, in-4^e; 2^o *Trattato di Plutarco dell' Amor de' genitori verso i figliuoli*, Venise, 1564, in-8^e; 3^o *la Morale Filosofia brevemente descritta per due filosofi, Epitteto stoico e Aristotile peripatetico*, Venise, 1564-1565; Rome, 1689, in-8^e : le traité ci-dessus est réimprimé dans cette édition; 4^o *Trattato d'Aristotile della Virtù e de' Vizii*, Venise, 1565, in-8^e; 5^o *le Prediche del gran Basilio, arcivescovo di Cesarea*, etc., Venise, 1566, in-8^e. 6^o Il a aussi publié la première partie d'un ouvrage intitulé : *Disegni delle più illustri Città e Fortezze del mondo, con una breve istoria delle origini ed accidenti loro*, Venise, 1560, in-4^e. Ce volume ne contient que cinquante villes; les dessins gravés sont médiocres, et les notes sèches et insignifiantes. Il est à croire que le peu de succès qu'obtint cette première partie détourna Ballinot de continuer l'ouvrage. G—É.

BALLISTE (nommé encore **BALISTE** et **CALLISTE**), général romain, vivait au 3^e siècle, et fut préfet du prétoire sous Valérien. Les soldats qui s'étaient dispersés lors de la captivité de ce prince se rallièrent et choisirent pour chef Balliste. Il mena ses troupes en Cilicie, et fit lever aux Perses le siège de Pompéiopolis. Entrant ensuite en Lycaonie, il surprit les Perses, leur enleva leur butin, et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels étaient

les femmes de Sapor. Se portant ensuite sur la côte de la Cilicie, il défit encore les ennemis à Sebaste et à Coryce. Dans ces expéditions, Odenat, roi de Palmyre, qui avait à se plaindre de Sapor, seconda puissamment le général romain. Balliste usa ensuite de son crédit sur les troupes, afin de les porter à reconnaître pour empereur Maerien, qui, en récompense, le nomma capitaine de ses gardes. Lorsque ce nouvel empereur passa en Italie pour combattre Auréole et Galien, il laissa en Syrie Quiétus, son second fils, et Balliste, pour défendre cette province contre les Perses. La nouvelle de la mort de Maerien et de son fils aîné les obligea de se renfermer dans Émèse; mais Balliste donna aux habitants le conseil de se défaire de Quiétus : ensuite il prit le titre d'empereur, et changea la ville en un désert, en faisant passer au fil de l'épée tous ceux qui refusaient de le reconnaître. Il se maintint pendant quelque temps en Orient, et donna même des lois dans plusieurs provinces; mais l'an 264, il fut tué par un soldat, qui, dit-on, exécuta ce meurtre d'après les ordres d'Odenat. D—T.

BALLO (FABIO), noble sicilien, né à Palerme, dans le 16^e siècle, y prit l'état de jurisconsulte, qu'il exerça jusqu'à un âge très-avancé, avec une grande réputation de savoir et d'intégrité. Il mourut dans la même ville, le 25 mai 1652. La poésie était pour lui un amusement. On trouve de ses *canzoni* dans le t. 1^{er}, 2^e partie, des *Muse Siciliane*, Palerme, 1647-1662, in-12. Mongitore, *Bibliotheca sicula*, t. 1^{er}, parle d'une élogie manuscrite, intitulée *Alfesibco*, du même auteur, et écrite dans la même langue, mais elle n'a point été imprimée. — Il laissa un fils, *Jean-Dominique BALLO*, qui, après avoir été d'abord avocat comme son père, prit ensuite l'habit ecclésiastique, et dont on trouve aussi des *canzoni* dans le même volume du même recueil. G—É.

BALLO (JOSEPH), docteur sicilien, naquit à Palerme, le 29 juillet 1567. Son père, qui était d'une grande naissance, et baron de Calattuvi, et sa mère, fille du prince de Villa-Franca, voulaient qu'il prit le parti des armes; il préféra l'état ecclésiastique, renonça à la baronnie, et se livra entièrement à l'étude des sciences ecclésiastiques, des mathématiques et de l'astronomie. Il fit un voyage en Espagne, et y fut reçu docteur en théologie. De retour dans sa patrie, où il fit quelque séjour, il repassa ensuite à Bari, dans le royaume de Naples, et fut chanoine de cette cathédrale. Il se rendit à Padoue, en 1635, y fit imprimer plusieurs ouvrages, et, dans un second voyage qu'il y fit, à l'âge de 72 ans, mourut dans cette ville, le 2 novembre 1640. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *de Fecunditate Dei circa productiones ad extra*, Padoue, 1635, in-4^e; 2^o *Demonstratio de Motu corporum naturalium*, Padoue, 1635, in-4^e. Dans son dernier voyage à Padoue, il y fit aussi imprimer un ouvrage théologique, qu'il avait médité pendant trente ans, et sur lequel il avait soutenu des controverses avec des théologiens romains et siciliens. Il est intitulé : *Resolutio de modo evidenter possibili transubstantiationis*

panis et vini, in sacrosanctum Domini Jesu corpus et sanguinem, etc., Padoue, 1640, in-4°. Son système, selon Mazzuchelli, *Gli Scritti. d'Ital.*, t. 5, est que les accidents qui restent dans l'eucharistie sont les accidents du corps de Jésus-Christ, modifiés de manière qu'ils représentent l'espèce du pain. *Il Sistema del nostro autore è che gli accidenti, i quali rimangono nell' Eucaristia, sieno accidenti del corpo di Cristo modificati in guisa che rappresentino le specie del pane.* Des théologiens, qui crurent entendre ce système, l'attaquèrent publiquement; d'autres, qui crurent l'entendre aussi, le défendirent : cette querelle fut très-vive; mais heureusement pour le repos de l'auteur, il était mort avant qu'elle fût engagée. G—É.

BALLO (THOMAS), noble sicilien, né à Palerme, se distingua par son talent poétique, vers la fin du 16^e siècle. Il fut chevalier de St-Étienne, et membre de l'académie des *Accesi* de Palerme. On trouve plusieurs pièces de lui dans les *Rime* de cette académie, Palerme, 1571, in-8°. Son plus grand ouvrage est un poème héroïque, consacré à la gloire de sa patrie, et dédié à Cosme II, grand-due de Toscane; il est intitulé : *Palermo liberata, poema eroico in ottava rima, cogli argomenti di Girolano Spucces*, Palerme, 1612, in-4°. G—É.

BALLOIS (LOUIS-JOSEPH-PHILIPPE), né à Périgueux, en 1778, doit être mis au nombre de ceux qui, les premiers, tentèrent d'heureux efforts pour propager et répandre en France le goût des recherches statistiques. Il était fort jeune encore, lorsqu'il fit paraître à Périgueux un journal politique (1), dans lequel il professait les principes républicains les plus exagérés. Ses doctrines déplurent même au directoire exécutif, qui saisit bientôt une occasion de lui témoigner son mécontentement. L'ex-conventionnel Lamarque, nommé ambassadeur en Suède, ayant voulu prendre Ballois pour secrétaire de légation, reçut du gouvernement l'ordre positif de renoncer à ce choix. Cette exclusion, qui semblait frapper Ballois jusque dans son avenir, le précipita dans un tel désespoir, qu'il prit la résolution de mettre fin à ses jours; mais soit défaut de fermeté, soit que l'arme fût mal dirigée, il ne se fit qu'une blessure peu grave. Échappé à ce danger, il participa à la rédaction de plusieurs feuilles publiques, qui furent supprimées après le 18 brumaire. Cette révolution ayant tempéré la fougue de ses idées démocratiques, il tourna ses vues vers un ordre de connaissances dont les théories et l'application également inoffensives n'étaient pas de nature à effaroucher le pouvoir. Il entreprit en 1802 et continua jusqu'à sa mort la publication des *Annales de statistique* dont il a paru 8 volumes in-8°. Le plan de cet ouvrage était sage et bien conçu. La première partie était consacrée à l'insertion ou à l'analyse des mémoires qui avaient pour but de faire connaître l'état réel du territoire français, sous tous les rapports de la production et de la consommation. Dans

une autre division, l'auteur ne s'occupait que de la partie théorique de la science, et, sous le titre de *Mélanges*, il rendait compte des ouvrages nationaux et étrangers qui avaient trait aux mêmes matières. On trouve dans ces *Annales* plusieurs écrits intéressants de sir John Sinclair, entre autres des observations sur la nature et les principes des recherches statistiques. L'éditeur a publié séparément un opuscule du même baronnet intitulé : *Lettre à M. Ballois sur l'agriculture, les finances, etc., suivie d'un aperçu sur les sources de tout revenu public*, Paris, 1803, in-8°. Un établissement qui semblait devoir prêter un nouvel appui à l'entreprise des *Annales* et aux progrès de la science venait de se former à Paris, sous le nom de société de statistique (5 février 1805). Ballois en avait été nommé le secrétaire perpétuel; mais la mort, qui l'avait fui lorsqu'il la cherchait, vint le surprendre au moment où il pouvait espérer d'obtenir par ses travaux un sort honorable. Il termina prématurément sa carrière à Paris, le 4 décembre 1805, ayant à peine atteint 25 ans. Il était associé correspondant de la société polytechnique et membre de l'académie de législation. L—M—X.

BALLON (LOUISE-BLANCHE-THÉRÈSE-PERRUCARD DE), fondatrice des bernardines réformées, naquit, en 1591, au château de Vanchi, en Savoie, d'une famille noble. Ses parents la mirent à l'âge de 6 ans au monastère de Ste-Catherine-sur-Anneey, dont une de ses parentes était abbesse. Elle y fit profession à seize ans, et entreprit la réforme en 1622, à Rumilly, sous la direction de St. François de Sales, son parent. Les nouvelles réformées prirent le nom de *sœurs de la Providence*, quoique le peuple leur ait donné celui de *religieuses Bernardines réformées*. La mère de Ballon établit successivement sa réforme à Grenoble, à St-Jean-de-Maurienne, à la Roche, à Seyssel, à Vienne, à Lyon. Les bernardines de Marseille et de Toulon ne tardèrent pas à l'embrasser; et elle obtint, en 1628, un bref d'Urban VIII, pour soustraire son ordre à la juridiction de l'abbé de Cîteaux, et le soumettre aux ordinaires des lieux. Les constitutions qu'elle donna furent approuvées à Rome en 1631; mais la mère de Pinçonas, qu'elle envoya à Paris, pour y établir la réforme, en fit imprimer, quelques années après, de nouvelles, assez différentes des premières. Pour les faire prévaloir, elle représenta la mère de Ballon comme une femme inquiète, ambitieuse, qui cherchait à se faire supérieure générale. Celle-ci protesta du contraire dans ses écrits. Cependant quelques-uns des nouveaux établissements adoptèrent les passions de la mère de Pinçonas, et il en résulta un schisme. Les religieuses de Rumilly déposèrent la mère de Ballon de la supériorité; celles de Marseille la mirent à leur tête. Rappelée en Savoie, par l'évêque de Genève, elle y multiplia ses fondations, et mourut le 14 décembre 1668, au monastère de Seyssel, en odeur de sainteté. Le P. Grossi, de l'Oratoire, a fait imprimer ses *Oeuvres de piété*, en un vol. in-8°, 1700, et a mis sa vie en tête du volume. T—D.

(1) *L'Observateur du département de la Dordogne*. Ce journal fut supprimé par un arrêté du directoire.

BALLYET (EMMANUEL), religieux carme déchaussé, évêque et consul de France à Bagdad, naquit en 1700, à Marnay, bourg de Franche-Comté. Il rendit compte à Benoît XIV de sa mission à Babylone, par une lettre imprimée en latin et en français, à Rome, en 1754. Cette lettre contient des détails curieux sur les mœurs et les coutumes des peuples du Levant. Il avait parcouru une partie de l'Asie en observateur. Le journal de ses voyages se trouvait dans la bibliothèque du duc d'Orléans, et d'Anville en a extrait la *Description d'un monument de sculpture découvert dans une montagne*. Ballyet avait formé un médailler précieux, dont un de ses neveux a fait imprimer le catalogue. Il mourut de la peste à Bagdad, en 1775. — *Le P. Symphorien BALLYET*, son frère, prit également l'habit religieux et se distingua dans son ordre dont il mourut supérieur général. W—s.

BALME (CLAUDE-DENIS), médecin, correspondant de la société royale de médecine de Paris et de celle de Toulouse, associé de l'institut de santé et salubrité de Nîmes, naquit au Puy en Velay, le 24 janvier 1742. Après avoir reçu le bonnet de docteur à l'université de Montpellier, le 4 mai 1765, il se rendit à Paris au commencement de 1767, pour y perfectionner ses études, et revint vers la fin de l'année suivante au Puy, où il exerça sa profession jusqu'à sa mort, arrivée le 29 novembre 1805. Il avait consacré une partie des loisirs que lui laissait une pratique étendue à composer différents ouvrages relatifs à son art. Outre plusieurs mémoires, réflexions ou lettres insérées dans le *Journal de médecine* de Paris, depuis 1768 jusqu'à 1790, il adressa à la société royale de médecine, de 1786 à 1789, quatre mémoires : deux lui méritèrent un des jetons d'or de la valeur de 50 fr. que décernait cette compagnie savante à titre de prix d'encouragement. En 1797, la société de médecine de Paris, à laquelle il avait fait parvenir des *Observations et Réflexions sur une hémorragie utérine avant l'accouchement*, lui décerna, pour premier prix d'émulation, une médaille d'or de la valeur de 100 fr. Les ouvrages qu'il a publiés sont : 1° *Dissertation sur le suicide*, 1789, in-8° ; 2° *Mémoires de médecine pratique sur les efforts*, le Puy, 1791, in-42 ; 3° *Recherches diététiques du médecin patriote sur la santé et sur les maladies observées dans les séminaires, pensionnats, etc.*, le Puy, 1791, in-42 ; 4° *Considérations cliniques sur les rechutes*, le Puy, 1797, in-42 ; 5° *Réclamations importantes sur les médecins accusés d'irréligion, et sur les nourrices mercenaires*, le Puy, 1804, in-8°. Z.

BALLOCHI, ou plus exactement **BALLOCO (LOUIS)**, né à Verceil, en 1766, étudia la jurisprudence dans le collège *del Pozzo*, fondé par l'archevêque de ce nom à Pise, et fut reçu docteur à l'université de cette ville en 1786. Mais son goût pour la poésie lui fit bientôt abandonner le barreau : il débuta dans cette nouvelle carrière par un poème intitulé : *il Merito delle Donne*, imprimé à Milan. Lors de la réunion du Piémont à la France, en 1802, Balloco vint à Paris ; il y fut attaché comme poète et chef de la

scène au théâtre italien (1), où il donna plusieurs opéras de sa composition. Vivement affligé de la perte de sa femme, Balloco vivait depuis quelque temps dans la retraite, lorsqu'il fut frappé du choléra, et mourut à Paris, en avril 1852 (2). On a de lui : 1° *il Merito delle Donne*, trad. du français de Legouvé, 1802, in-18. On trouve, à la suite de la traduction, plusieurs poésies de l'auteur. 2° *I Virtuosi ambulanti, dramma giocoso in duo atti*, Paris, 1807, in-8°. 3° *Penelope, dramma serio in duo atti*, Paris, 1815, in-8°. 4° *La Primavera felice*, publié en 1816, pour le mariage du duc de Berri. Cette composition dramatique eut quelque succès : le prince voulut connaître l'auteur et le complimenta. 5° Avec M. Soumet : *le Siège de Corinthe*, tragédie lyrique en 5 actes, Paris, 1816, in-8°. 6° *Cantata per l'illustre nascita di sua altezza il duca di Bordeaux*, Paris, 1820, in-8°. 7° Avec M. Soumet : *il Viaggio a Reims, dramma giocoso in un atto, composto per l'incoronazione di S. M. Carlo X*, ital. et franç., Paris, 1825, in-8°. 8° Avec M. Jouy : *Moïse*, grand opéra en 4 actes, Paris, 1827, in-8°. 9° *Roberto il Diavolo*, imité de la pièce française intitulée *Robert le Diable*. 10° Paroles et musique de plusieurs romances, cavatines et cantates, dont une à quatre voix sur la mort de Cimarosa ; cette dernière n'a pas été mise en musique. G—G—Y.

BALSAMO. Voyez CAGLIOSTRO.

BALSAMO, et non pas **BALZAMO (LAURENT)**, poète sicilien, né à Palerme, y florissait au commencement du 17^e siècle. On a de lui, dans la langue de son pays, des *canzoni sacre* et des *octaves*, insérées dans les *Muse Siciliane*, Palerme, 1653, in-12. On l'a mal à propos confondu avec l'un des deux jésuites nommés **Ignace BALSAMO**, dont l'un était de Messine, où il mourut, en 1639, et n'a fait d'autres vers qu'une *canzone*, intitulée : *Lettera di Nostra Signora alla città di Messina*, Messine, 1635, in-4°, et un recueil de poésies pieuses, sur le martyre de St. Placide : *Martirio de' Santi Placido e compagni, canzone e rime*, Messine, 1635, in-4°. — L'autre jésuite, **Ignace BALSAMO**, nommé aussi **BALSAMONE**, était de la Pouille, où il naquit en 1545, et remplit, pendant plus de trente-cinq ans en France, les premiers emplois de son ordre. Il mourut à Limoges le 2 octobre 1618 ; il a publié en français une *Instruction sur la perfection religieuse et sur la vraie mé-*

(1) Il composa, pendant plus de vingt ans, des *libretti* pour ce théâtre, et n'eut pas toujours à se louer de sa fortune. Il écrivait (22 mars 1818) : « J'ignore le sort futur de la baraque. On assure « cependant que Paer sera le directeur de la musique. Pour moi, je « ne sais ce que je deviendrai. Je ne bouge pas, et je m'en rapporte, « comme maître Jacques, à la destinée. J'ai été, avant-hier, spectateur « de l'affreux désastre de l'Odéon : en deux heures, tout a été brulé, « excepté les murs, etc. » V—V.

(2) Il écrivait, pendant la première invasion de sa maladie : « Madame Vestris m'a invité en votre nom... Ma conscience m'or- « donne de renoncer à votre aimable invitation. Ma belle voisine a « peur de mon ombre, et il est tout simple que vous redoutiez ma « personne. Savez-vous qu'elle a défendu l'entrée chez elle, même à « une carte de visite à laquelle pourraient être attachés des mias- « mes pestilentiels... Ma fille est venue à Paris, et je n'ai pu la « voir, etc. » Il a laissé plusieurs poésies manuscrites, entre autres : *Malinconia, poemetto; Parigi, canzone*, etc. V—V.

thode de prier et de méditer, ouvrage qui fut ensuite traduit en latin, et imprimé à Cologne, 1611 et 1612, in-12. G—É.

BALSAMO (l'abbé PAUL), écrivain agronomique, naquit à Termini en Sicile, le 7 mars 1763, de parents cultivateurs qui, lui voyant des dispositions pour les lettres, le destinèrent à l'état ecclésiastique. Reçu au séminaire de Palerme, Balsamo y fit ses études avec beaucoup de succès, et il apprit les mathématiques sous la direction de l'astronome Piazzi, pour lequel il conserva toujours de l'estime et de la reconnaissance. Il obtint au concours la chaire d'agriculture à l'université de Palerme, et fut envoyé par son gouvernement en Lombardie, en France et en Angleterre, où il séjourna deux ans, et se lia avec le célèbre Arthur Young, auteur des *Annales d'agriculture*. On peut voir dans cet ouvrage plusieurs mémoires qu'il a rédigés, et qui présentent une analyse fort curieuse de son système de culture, avec des notes de son ami Young. Riche de nouvelles connaissances, Balsamo retourna à Palerme, et il y conçut le plan de ses leçons sur le théorème de Columelle, savoir que, pour bien cultiver la terre, il faut trois choses : 1° *prudentia*; 2° *rei voluntas agendi*; 3° *facultas impendendi*. Il divisa ses leçons en *agriculture politique*, *agriculture théorique et agriculture pratique*. Dans la 1^{re} partie, il démontra les causes politiques qui nuisent à l'agriculture, particulièrement les mauvaises lois, au nombre desquelles il place les emphytéoses, les vains parcs, les redevances, la féodalité et toute les prohibitions sur le commerce des blés. Dans la partie théorique, il traita des nouvelles combinaisons chimiques de Dandole et Davy pour la fertilisation des terres. Il est sûr que Columelle ne connaissait pas les propriétés de l'azote, ni celles de l'acide carbonique; Young lui-même expliquait tout par le phlogistique; et cependant tous ceux qui ont adopté les méthodes de ces hommes célèbres ont tiré de leurs terres le plus grand profit. Dans la 3^e partie, qui est celle de la pratique, Balsamo, en suivant les idées d'Young, démontre qu'il ne faut pas exiger des terres un trop grand produit, mais les résultats les plus avantageux avec une moindre dépense, et pour cela il recommande l'usage des machines et des instruments les plus simples, celui des engrais les moins coûteux. Enfin, il généralise toutes les pratiques des divers pays qu'il a visités. Les déclamations du professeur contre tous les genres d'abus, même contre les vexations des grands seigneurs, ne déplurent point au gouvernement sicilien, et le prince Caramanico, vice-roi, fut autorisé à conférer à Balsamo une abbaye qui lui donna entrée à la chambre du clergé, laquelle, trop souvent d'accord avec celle de la noblesse, faisait supporter par le tiers état tout le poids des impôts. Pour faire cesser une telle injustice, Balsamo fit interdire les donations; et, sur sa proposition, la répartition de l'impôt fut fixée d'après le revenu sur toutes les propriétés indistinctement. Nommé depuis longtemps bibliothécaire du roi, il fut chargé de présenter divers plans de réforme qui eurent un plein succès, et reçut de

nouveau pour récompense une abbaye très-riche; mais il en jouit peu de temps, étant mort en 1818, à Palerme. On a recueilli ses traités d'agriculture et d'économie politique, au nombre desquels nous citerons : 1° *Il costante vile prezzo di generi non denota e non cagiona ricchezza e prosperità nello stato*; 2° *Lo spendersi del denaro in un paese, quali utili effetti produca nel paese medesimo*; 3° *Gli interessi nazionali e la giustizia richiedono che non si avvilisca il valore della moneta*; 4° *Diligenze e pratiche perchè li vini regger possino alla navigazione ed alla lunga conservazione*; 5° *Sopra la birra, il sidro e l'idromiele*; 6° *Pensieri sopra l'agricoltura di Sicilia*; 7° *Sopra l'influenza delle scienze nel miglioramento delle arti*; 8° *Sopra il piacere dell'agricoltura, memoria di A. Young tradotta dall'inglese*; 9° *Sopra il dazii relativamente all'agricoltura ed alla ricchezza nazionale*; 10° *la Sentenza del villano*; 11° *il Villano filosofo*. Tous ces écrits sont fort estimés en Italie, et l'auteur y est mis au rang des savants les plus distingués. G—G—V.

BALSAMON (THÉODORE), né à Constantinople, dans le 4^e siècle, fut fait chancelier et bibliothécaire de Ste-Sophie, prévôt des Blaquernes; enfin, patriarche d'Antioche, en 1186. Il ne put cependant pas aller remplir les fonctions de cette dernière place, parce que les Latins étaient alors maîtres de cette ville, et y avaient un évêque de leur communion. Isaac II, ayant dessein de placer sur le siège de Constantinople son prophète Dorothee, déjà patriarche de Jérusalem, contre la disposition des canons qui condamnaient les translations, chargea Balsamon de proposer la question dans une assemblée d'évêques, en lui laissant entrevoir que le choix le regardait. Ce prélat, en qui l'étude n'avait pas éteint l'ambition, fit aisément passer la proposition; mais sa coupable complaisance n'eut que la honte pour salaire; car le patriarcat de la ville impériale qu'il convoitait fut donné à Dorothee. Balsamon mourut vers 1204. C'est le plus habile canoniste qu'aient eu les Grecs. Il ne paraît cependant pas trop versé dans la critique ni dans la connaissance de l'antiquité ecclésiastique. Ses ouvrages annoncent d'ailleurs trop d'animosité contre les Latins. Le plus important est un commentaire sur les canons des apôtres et des sept conciles œcuméniques, sur le code de l'Eglise d'Afrique, et sur les épîtres canoniques des Pères grecs, dont la meilleure édition est celle de Bévérège, Oxford, 1672, in-fol. Son commentaire sur le *Nomocanon* de Photius fut imprimé en grec et en latin, à Paris, 1615, in-4°; puis en 1661, dans la *Bibliotheca juris canonici* de Justel. La même collection contient encore, du même Balsamon, un recueil de constitutions ecclésiastiques avec les notes de Leunclavius et de Fabrot. On a quelques autres ouvrages de lui sur des matières canoniques, dans le *Jus græco-romanum* de Leunclavius, et dans les *Monumenta Ecclesiæ* de Cotelier. T—D.

BALTAZARINI, musicien italien, fut célèbre en France sous le nom de BEAUJOYEUX. La reine Catherine de Médicis, à qui il avait été envoyé du

Piémont, comme l'un des virtuoses les plus distingués sur le violon, le nomma son premier valet de chambre, et le mit à la tête de ses musiciens. Henri III, en lui confiant l'intendance de sa musique, le chargea de l'ordonnance des fêtes de la cour, place qu'il remplit longtemps avec beaucoup d'intelligence. On a imprimé le détail d'une de ces fêtes brillantes, sous le titre de *Ballet comique de la royne, fait aux nocces de M. le duc de Joyeuse et de mademoiselle de Vaudemont*, Paris, 1582, in-4°. Cette fête fut donnée le 15 octobre 1581. P—x.

BALTEZY-MÉHÉMET. Voyez MÉHÉMET.

BALTHASAR (CHRISTOPHE), avocat du roi à Auxerre, né à Villeneuve-le-Roi, en 1588, écrivit pour prouver la légitimité des droits de la France sur différents domaines de l'Espagne. Son ouvrage est intitulé : *Traité des usurpations des rois d'Espagne sur la couronne de France, depuis Charles VIII*, Paris, 1626, in-8°, augmenté d'un *Discours des droits et prétentions des rois de France sur l'Empire*, Paris, 1655, in-8°; réimprimé en 1647, in-4°, sous le titre de *Justice des armes du roi très-chrétien contre le roi d'Espagne*. Il était âgé de plus de soixante ans quand il embrassa la religion protestante, ce qui lui a valu de grands éloges de la part de Bayle. Il mourut de la pierre, à Castres, vers 1670. Le P. Lelong dit qu'il fut conseiller d'État et intendant en Languedoc, mais c'est une erreur. Les derniers éditeurs de sa *Bibliothèque de la France* conjecturent que Christophe Balthasar avait un fils du même nom que lui, avocat au présidial d'Auxerre, et auteur de différents traités sur le droit de régle et l'origine des fiefs, que l'on conservait manuscrits dans la bibliothèque de Séguier; comme ils n'appuient leur conjecture d'aucune preuve, nous avons suivi l'opinion commune, qui ne distingue pas ces deux auteurs. W—s.

BALTHASAR (AUGUSTIN DE), docteur en droit, membre du grand tribunal d'appel du roi de Suède à Wismar, né en 1701, à Greifswald, en Poméranie, où son père était professeur de morale et de droit, étudia à Iéna, et alla s'établir à Wismar, où il devint successivement docteur en droit, professeur et membre de la faculté, et parvint aux places les plus honorables. Il mourut à Wismar, en 1779. On distingue parmi ses nombreux ouvrages : 1° *Apparatus diplomatico-historicus*, ou *Tableau de toutes les lois qui servent à l'histoire de la Poméranie et de l'île de Rugen*, etc., Greifswald, 1750-55, in-fol.; 2° *Tableau historique des tribunaux du duché de la Poméranie suédoise*, etc., ibid., 1755-57, 2 vol. in-fol.; 3° de *Origine, Statu ac Conditione hominum priorum in Pomerania*, ibid., 1755-59; 4° *Discours sur les avantages du temps présent, sous le rapport du perfectionnement des sciences, spécialement de l'étude de l'histoire et du droit*, ibid., 1742, in-4°; 5° *Jus ecclesiasticum pastorale*, ibid., 1760-65, 2 vol. in-fol. Le reste de ses ouvrages se compose de dissertations relatives à l'administration civile et religieuse de la Poméranie. — Un autre BALTHASAR (Jacques-Henri DE), professeur de théologie et surintendant général des églises de la Poméranie sué-

doise, a laissé : 1° *Recueil de faits relatifs à l'histoire ecclésiastique de la Poméranie*, Greifswald, 1725-25, in-4°; 2° *Val ab Eickstädt Epitome annalium Pomeraniæ*, ibid., 1726, in-4°, ainsi que plusieurs écrits théologiques de peu d'importance. G—r.

BALTHASAR (JOSEPH-ANTOINE-FÉLIX DE), né à Lucerne, en 1737, y est mort en 1810. Après avoir fait ses études dans sa patrie et à l'académie royale de Lyon, il entra dans la magistrature, et y remplit successivement différentes places avec distinction; il était trésorier de l'Etat au moment où la révolution éclata en Suisse. La modération et la prudence qu'il y déploya lui assurèrent l'estime de tous les partis. Il devint président de l'administration municipale de Lucerne, et ne résigna cette place que deux ans avant sa mort. L'histoire de sa patrie fut son étude favorite, et il a formé de riches et précieuses collections de notes manuscrites sur l'histoire suisse. La *Bibliothèque suisse* de Haller, enrichie de nombreuses notices fournies par de Balthasar, donne l'énumération des collections de celui-ci, qui depuis sont devenues la propriété de la ville de Lucerne. Les ouvrages imprimés de Balthasar consistent en différents traités relatifs à l'histoire du canton de Lucerne et à celle de la Suisse en général. Celui qui a fait le plus de sensation parut en 1768, à Zurich, sous ce titre : *de Helvetiorum Juribus circa sacra*, et il a été traduit en français par M. Viend (*les Libertés de l'Eglise helvétique*, Lausanne, 1770, in-12). La cour de Rome et son nonce résidant à Lucerne s'en montrèrent fort offensés; l'écrit fut condamné à Rome, et l'évêque de Constance demanda au gouvernement qu'il fût supprimé. Le traité condamné n'offrait toutefois qu'un exposé historique qui prouvait que la Suisse catholique, guidée par son bon sens plutôt que par un système raisonné, avait, dans plusieurs occasions importantes, exercé, dans ses relations avec la cour de Rome, les libertés de l'Eglise gallicane, et que les quatre propositions de celle-ci étaient reconnues et adoptées de très-ancienne date en Suisse. L'histoire de la nonciature dans ce pays et le code diplomatique y relatif se trouvent parmi les manuscrits de Balthasar, et en forment une des parties les plus curieuses. De ses autres écrits imprimés, on ne citera que la *Défense de Guillaume Tell*, 1760, in-8°, dans laquelle on trouve la réfutation des doutes élevés alors sur la vérité de l'histoire de ce héros de la liberté suisse; et le *Museum virorum Lucernatum fama et meritis illustrium*, Lucerne, 1777, in-4°. — Son père (François) avait été, comme lui, zélé partisan de l'indépendance helvétique, et il a aussi donné quelques écrits sur l'histoire de sa patrie. U—I.

BALTHASAR (THÉODORE), professeur de mathématiques et de physique à Erlangen, inventa, en 1710, le microscope solaire, au moyen duquel on grossit les objets transparents par la lumière du soleil. Il en a publié l'explication sous ce titre : *de Micrometrorum telescopiis et microscopiis applicandorum varia Structura et Usu multiplici Opusculum*, Erlangen, 1710, in-8°. D'autres attribuent cette invention à Lieberkunhn. K.

BALTHAZAR, dernier roi de Babylone, à qui Bérose donne le nom de *Nabonadios*, Hérodote celui de *Labynit*, et Josèphe celui de *Naboandel*, était fils de Nabuchodonosor. La durée de son règne fut d'environ 17 ans (554-538 avant J.-C.). Il monta jeune sur le trône, abandonna le gouvernement à sa mère Nitocris, pour se livrer à ses plaisirs. Nitocris, femme d'une rare capacité, fit tout ce que la sagesse humaine pouvait lui dicter pour retarder la chute de l'empire; mais le temps prédit par les prophètes pour la ruine des Babyloniens était arrivé. Cyaxare, roi des Mèdes, et Cyrus son neveu, roi des Perses, lui déclarèrent la guerre, prirent plusieurs de ses villes, battirent Crésus, roi de Lydie, qu'il avait engagé à faire une diversion dans la Médie (1), le firent prisonnier dans sa capitale (545 avant J.-C.), et vinrent mettre le siège devant Babylone, après avoir gagné plusieurs batailles contre les armées de Balthazar : ce siège durait depuis deux ans, lorsque ce prince ayant fait apporter, au milieu d'un grand festin, les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor avait enlevés du temple de Jérusalem, les fit servir aux orgies de ses courtisans et de ses concubines. A l'instant il aperçut une main qui traçait sur la muraille ces trois mots : *Mané, Thekel, Pharez*; il en fut effrayé, et fit appeler ses devins et ses astrologues, pour les lui expliquer, promettant à celui qui y réussirait de le décorer des attributs de la royauté, et de l'associer à sa mère et à lui dans le gouvernement de son empire. Ces sages ne purent déchiffrer ces caractères. On appela Daniel, qui, dédaignant la récompense promise, représenta, avec beaucoup de liberté, au roi les désordres de sa vie, et la profanation qu'il venait de faire des vases sacrés, lui déclara que l'inscription portait que les jours de sa vie et de son règne étaient comptés, qu'il n'avait plus que quelques moments à vivre, et que son royaume allait être divisé entre les Mèdes et les Perses. Effectivement, Cyrus, instruit d'avance des dissolutions auxquelles les Babyloniens étaient dans l'usage de se livrer pendant cette fête annuelle, avait tout préparé pour s'emparer de la ville par stratagème. Voici le moyen qu'il employa : « Il plaça son armée, partie à l'endroit où le fleuve entre dans Babylone, partie à l'endroit où il en sort, avec ordre de s'introduire dans la ville par le lit du fleuve dès qu'il serait guéable. « Son armée ainsi postée, et cet ordre donné, il se rendit au lac avec ses plus mauvaises troupes. « Lorsqu'il y fut arrivé, il détourna, à l'exemple de la reine de Babylone, par le canal de communication, le fleuve dans le lac, qui était un grand marais. Les eaux s'y écoulerent, et l'ancien lit de l'Euphrate devint guéable. Cela fait, les Perses, qui avaient été placés exprès sur les bords du fleuve, entrèrent dans Babylone par le lit de la rivière, dont les eaux s'étaient tellement retirées, qu'ils n'en avaient que jusqu'au milieu des cuisses. Si les Ba-

(1) La nécessité d'arrêter les progrès alarmants des Mèdes et des Perses avait réuni dans une ligue défensive les Assyriens, les Lydiens et les Égyptiens.

« byloniens eussent été instruits d'avance du dessein de Cyrus, ou s'ils s'en fussent aperçus au moment de l'exécution, ils auraient fait périr l'armée ennemie, loin de la laisser entrer. Ils n'auraient eu qu'à fermer toutes les petites portes qui conduisaient au fleuve et qu'à monter sur le mur dont il est bordé : ils l'auraient prise comme dans un filet. Mais les Perses survinrent lorsqu'ils s'y attendaient le moins. « Si l'on en croit les Babyloniens, les extrémités de la ville étaient déjà au pouvoir de l'ennemi, que ceux qui demeuraient au milieu n'en avaient aucune connaissance, tant elle était grande. » (Hérodote.) Ces troupes y étant entrées de nuit, pénétrèrent jusqu'au palais. Balthazar y fut massacré, et tout ce qui le défendait passé au fil de l'épée. Ce fut ainsi que ce prince périt, la 17^e année de son règne, et que l'empire des Babyloniens, fondé deux cent neuf ans auparavant, par Nabonassar, fut détruit, environ l'an 538 avant J.-C. Par cet événement furent accomplies les prophéties d'Isaïe, de Jérémie, d'Habacuc et de Daniel.

T—D.

BALTIMORE (le comte DE). Voyez CALVERT.

BALTUS (JEAN-FRANÇOIS), né à Metz, le 8 juin 1667, jésuite en 1682, professa les belles-lettres à Dijon, à Pont-à-Mousson, et l'Écriture sainte à Strasbourg. Il fut appelé à Rome en 1717, pour y être chargé de l'examen des livres composés par les membres de sa société. L'air de cette ville ne convenant point à sa santé, il revint en France, fut successivement recteur de plusieurs collèges, et mourut le 9 mars 1745, bibliothécaire de celui de Reims. Le P. Baltus est principalement connu par sa *Réponse à l'histoire des Oracles*, de Fontenelle, Strasbourg, 1707 et 1709, in-8°, à laquelle il donna une suite en 1708, pour répondre à la critique que Leclerc en avait faite dans sa *Bibliothèque choisie*. Fontenelle, en renouvelant le système de van Dahle, soutenait, contre l'opinion commune : 1^o que les anciens oracles du paganisme n'avaient rien de surnaturel, qu'ils étaient l'effet de l'artifice des prêtres des idoles; 2^o qu'ils avaient duré jusqu'à l'entière ruine du paganisme, sous les empereurs chrétiens : Baltus prétendait, au contraire, qu'ils étaient au moins en partie l'ouvrage des démons, et qu'ils avaient été réduits au silence lors de la mission de Jésus-Christ sur la terre. L'une et l'autre opinion pouvaient réclamer en leur faveur des autorités respectables; mais, d'un côté, l'académicien avait glissé dans son livre des assertions un peu trop légères, et, de l'autre, le jésuite traita son adversaire trop sévèrement, et lui imputa des conséquences que celui-ci était bien éloigné d'avouer. Baltus envoya son ouvrage à Fontenelle qui, par prudence, n'y répondit pas. Il se contenta de dire plaisamment à Basnage qui l'en pressait : « Je consens que le diable passe pour prophète, puisque Baltus le veut, et qu'il trouve cela plus orthodoxe. » Les autres ouvrages de ce savant jésuite sont : 1^o *Défense des saints Pères accusés de platonisme*, Paris, 1711, in-4°, pour prouver que le prétendu platonisme des Pères n'a été imaginé que pour traduire nos plus grands mystères en opinions d'un philosophe païen. 2^o *Jugement des saints Pères*

sur la morale des philosophes païens, Strasbourg, 1719, in-4°. 5° *la Religion chrétienne prouvée par l'accomplissement des prophéties*, Paris, 1728, in-4°. 4° *Défense* de l'ouvrage précédent, ibid., 1757, 5 vol. in-12; les deux premiers contre Grotius, le troisième contre Richard Simon. Il y a de lui, dans les *Mémoires de Trévoux* de 1758, une lettre sur le même sujet. 5° *Les Aetes de St. Barlaam*, tirés d'un manuscrit grec, avec deux discours, l'un de St. Basile, l'autre de St. Jean Chrysostome, le tout en français, Dijon, 1720, in-12. 6° *Sentiment du P. Baltus sur le traité de la Faiblesse de l'esprit humain*, de Huet, dans les *Mémoires* du P. Desmolets, et quelques autres ouvrages.

T—D.

BALTUS (JACQUES), frère puîné du précédent, né à Metz, le 31 janvier 1670, exerça dans cette ville la profession de notaire, et fut élu conseiller échevin de l'hôtel de ville. Il avait tenu, par ordre chronologique, un journal des faits et des événements les plus importants qui concernaient sa patrie. Ce travail fut mis au jour en 1789, par D. Tabouillot, sous le titre d'*Annales de Metz, depuis l'an 1724 inclusivement, pour servir de supplément aux preuves de l'histoire de Metz*, Lamort, in-4° de 569 pages. M. Teissier, dans son *Essai philosophique sur les commencements de la typographie à Metz*, 1828, in-8°, fait observer, à propos de cet ouvrage, que, malgré les dédains des esprits superficiels pour ces notes journalières, elles finissent par former des recueils utiles, qui préservent de l'oubli des faits intéressants pour chaque cité. Mais M. Teissier commet une légère erreur en disant que ces *Annales* vont jusqu'à 1759; elles se terminent au 27 décembre 1755. On a placé à la fin quelques pièces, dont les trois dernières sont de 1759; ce qui a pu causer la méprise de l'auteur de l'*Essai*. Au milieu de détails fastidieux, tels que la description des fêtes données pour le baptême de l'enfant de M. de Caumartin, intendant, ou à l'installation de M. le comte de Gisors, comme gouverneur, on remarque des particularités curieuses sur les constructions qui ont été élevées dans l'intérieur de Metz ou dans l'enceinte des remparts, pour embellir et fortifier une des places les plus importantes du royaume. L'annaliste n'oublie pas de donner la notice des anciens monuments que les travaux et les fouilles ont pu faire découvrir. L'échevin Baltus a publié le *Journal de ce qui s'est fait à Metz au passage de la reine*, avec plusieurs pièces sur le même sujet, Metz, 1725, in-4°. La reine Marie Leczinska, fille de Stanislas, venant de Strasbourg, où le duc d'Orléans l'avait épousée par procuration de Louis XV, arriva le 21 août 1725 à Metz. On lui donna des fêtes brillantes que la relation de Baltus fait connaître en détail. Il mourut à Metz, en 1760. L—M—X.

BALUE (JEAN), né en 1421, au bourg d'Angle, en Poitou, d'un tailleur ou d'un meunier, s'éleva à un rang qu'il méritait peu par ses talents, et dont il était très-indigne par ses vices. Il surprit d'abord la confiance de Jacques Juvéal des Ursins, évêque de Poitiers, qui le nomma son exécuteur testamentaire; et il trouva le moyen de détourner à son profit les

meilleurs effets de la succession. Devenu ensuite grand vicaire de Jean de Beauveau, évêque d'Angers, il fit dans cette place un commerce scandaleux de bénéfices, à l'insu de son maître. Au retour d'un voyage de Rome, Balue s'attacha à la cour, où s'étant insinué dans les bonnes grâces de Louis XI, par la conformité de son caractère avec celui de ce prince, il fut successivement conseiller au parlement, administrateur du collège de Navarre, des hôpitaux et des aumôneries, chargé de la disposition des bénéfices, trésorier de l'épargne, secrétaire d'État, titulaire des plus riches abbayes, enfin évêque d'Évreux. La sottise vanité de ce prélat lui donnait la manie de se mêler de tout, excepté des devoirs de son état, ce qui l'exposait souvent aux railleries des courtisans. Dammartin le voyant un jour en camail et en rochet, faisant défilier des troupes devant lui, dit à Louis XI : « Sire, « je vous supplie de m'envoyer à Évreux ordonner « des prêtres, puisque l'évêque vient ici passer les « soldats en revue. » Les plus grands crimes ne lui coûtaient rien pour satisfaire son ambition; ses intrigues furent en partie cause de la mort de Charles de Melun, qui l'avait introduit dans la faveur de Louis XI. Il fit déposer l'évêque d'Angers, son bienfaiteur, pour s'emparer de son siège. Il acheta, par l'abolition de la pragmatique sanction, et par une décime qu'il procura au pape Pie II sur le clergé de France, le chapeau de cardinal, qui lui avait été précédemment refusé à cause de ses mœurs dépravées; enfin, cet homme sans pudeur, élevé par toute sorte de forfaits aux fonctions de premier ministre, dont le titre n'était pas encore en usage, se jouait de l'aveuglement et de la crédulité du monarque, pour empêcher, par ses intrigues secrètes, qu'il ne se accommodât avec le duc de Berri, la réconciliation pouvant diminuer son crédit : mais les lettres qui contenaient ses complots ayant été interceptées, il fut arrêté; et l'on vit, par son interrogatoire, que sa misérable ambition n'avait rien respecté; que par lui le duc de Bourgogne avait été instruit de tous les secrets du gouvernement; qu'il avait mis en usage tous les ressorts imaginables pour perpétuer les divisions entre le roi et son frère, pour attiser la haine du monarque et du duc de Bourgogne, et pour faire en sorte que ce dernier fût toujours redoutable, afin de cimenter son installation dans le ministère, par le besoin qu'on aurait d'employer ses services. Louis, craignant de se brouiller avec la cour de Rome, fit demander au pape des commissaires apostoliques pour faire le procès au cardinal; le pontife prétendit qu'il ne pouvait être jugé que par le consistoire. Cette absurde dispute sauva la vie au coupable, qui fut enfermé en 1469 dans une cage de fer de huit pieds en carré, qu'on a pu voir longtemps au château de Loches. On prétend que cette espèce de cachot était de son invention. Assurément personne ne méritait mieux que lui d'en faire le premier essai. Lorsqu'il eut passé onze ans en prison, le cardinal légat, neveu de Sixte IV, intéressa la conscience de Louis XI, vers les dernières années de son règne, pour obtenir son élargissement. Cependant cette grâce ne lui fut accordée que sous la condition expresse que le pape

se chargerait de faire juger et punir ce perfide ministre. Mais à peine Baluze fut-il arrivé à Rome, qu'on l'y combla d'honneurs; il réussit, par ses intrigues, à se faire nommer légat en France, en 1484, et eut l'impudence de s'y montrer revêtu de cette nouvelle qualité. Le parlement lui fit signifier un arrêt qui lui défendait l'entrée de la capitale. Il trouva plus de facilité au conseil, en se soumettant à toutes les restrictions qu'on jugerait à propos de mettre à ses pouvoirs. De retour à Rome, il devint évêque d'Albano, et mourut en 1491, légat dans la Marche d'Ancone. Baluze avait plus de finesse dans l'esprit que d'élévation dans l'âme; souple, adroit, plus faux que politique, il était moins propre à la négociation qu'à l'intrigue. Il ne connaissait ni patrie, ni souverain, ni religion; au-dessus des scrupules, de la honte et du remords, pour réunir tous les vices, il ne lui manquait que l'hypocrisie, dont le scandale de ses mœurs l'avait préservé. On prétend qu'il aimait les lettres, et l'on en donne pour preuve le soin qu'il prit de rassembler des manuscrits rares, dont il enrichit la bibliothèque qu'il fit construire dans son évêché d'Évreux.

T—D.

BALUZE (ÉTIENNE), naquit le 24 décembre 1630, à Tulle, d'une ancienne famille de robe. Après avoir fait sa philosophie à Toulouse, il fréquenta les écoles de droit, par déférence pour son père; mais son goût l'entraînant vers l'étude de l'histoire ecclésiastique, il se fit bientôt connaître de M. de Montchal, archevêque de Toulouse, qui lui ouvrit sa bibliothèque. Le savant de Marca, successeur de ce prélat, l'attira à Paris en 1636, le prit chez lui, l'associa à ses travaux, et le fit, en mourant (1662), dépositaire de ses manuscrits. Plusieurs évêques voulurent alors se l'attacher. Il donna la préférence à M. de Lamoignon-Houdancourt, archevêque d'Auch, qu'il quitta en 1667 pour entrer chez Colbert, en qualité de bibliothécaire. Ce fut par ses soins que la bibliothèque de ce ministre acquit la plus grande partie des richesses littéraires qui la rendirent célèbre parmi les savants. Il en conserva la direction sous les fils de Colbert, jusqu'en 1700, qu'il la quitta pour se retirer dans une maison dépendante du collège des Écossais. Louis XIV avait érigé pour lui, en 1670, une chaire de droit canon au collège royal, dont il devint inspecteur en 1707, après la mort de l'abbé Gallois. Une affaire malheureuse le fit tomber peu de temps après dans la disgrâce : il inséra dans son *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne* quelques fragments d'un ancien cartulaire et d'un obituaire de Brioude, qui prouvaient que les Bouillon descendaient en ligne directe des anciens ducs de Guyenne, comtes d'Auvergne. Longtemps auparavant, D. Mabillon, D. Ruinart et Baluze avaient tous les trois jugé ces titres authentiques, et ce dernier les avait rendus publics; mais lorsque le cardinal de Bouillon se fut retiré en pays étranger, Louis XIV chercha à le mortifier dans la personne de l'historien de sa maison, qu'on supposa n'avoir inséré ces titres que pour soutenir les prétentions du cardinal à l'indépendance. Baluze fut exilé successivement à Rouen,

Blois, à Tours, à Orléans; et il ne put obtenir son

rappel qu'en 1715, après la paix d'Utrecht; mais on ne lui rendit ni ses places ni son traitement au collège royal. Ce savant mourut à Paris, le 28 juillet 1718, regretté et célébré par tous les gens de lettres, dont il était le Nestor et l'ami. On l'inhumait dans l'église St-Sulpice. Son testament se ressentit un peu du caprice dont il n'avait pas été tout à fait exempt pendant sa vie. Il fit une femme étrangère sa légataire universelle, ne laissant presque rien à sa famille. Il ordonna que sa bibliothèque fût vendue en détail, afin que les particuliers trouvassent à se pourvoir facilement des livres qu'il avait lui-même recherchés et trouvés avec assez de peine après la mort des autres. Cette bibliothèque contenait 10,799 articles de livres de tout format, et plus de 1,500 manuscrits sur toutes sortes de sujets, dont le roi fit l'acquisition, et qui furent déposés dans la bibliothèque royale, ainsi que cent quinze ouvrages chargés de notes de sa main, et dont il se proposait de donner de nouvelles éditions. Il n'était que simple tonsuré, possédait un canonicat de Reims et quelques autres bénéfices. « Baluze, dit Dupin, est un des hommes qui ont rendu le plus de services à la république des lettres, par son application continuelle à rechercher de tous côtés des manuscrits des bons auteurs, à les conférer avec les éditions, et à les donner ensuite au public avec des notes pleines de recherches et d'érudition. » Personne n'était plus versé que lui dans la connaissance des manuscrits, des titres et des livres imprimés. Il savait à fond l'histoire ecclésiastique et profane, le droit canon ancien et moderne : il avait lu les Pères, et écrivait bien en latin; il n'était point avare de ses richesses littéraires, les communiquait volontiers, et aidait de ses conseils et de sa plume ceux qui s'adressaient à lui. La liste de ses ouvrages imprimés est de quarante-cinq, dont quelques-uns sont de plusieurs volumes. On ne parlera ici que des principaux : 1° *Regum Francorum Capitularia*, 1677, in-fol., 2 vol., enrichis des collections d'Ansegise et du diacre Benoît, des formules de Mareulle, des commentaires de Bignon, de Sirmond, et de beaucoup d'autres pièces qui n'avaient pas encore vu le jour, ornés de notes pleines d'érudition, et d'une préface curieuse sur l'origine et l'autorité des différentes collections des capitulaires. Baluze se proposait d'en donner une nouvelle édition, collationnée sur un grand nombre de manuscrits qu'il avait découverts depuis la première. C'est sur son exemplaire, chargé de variantes et d'additions écrites de sa main, que de Chiniae a publié, en 1780, cette nouvelle édition, en 2 vol. in-fol., dont la superbe exécution répond à l'importance de l'ouvrage. La préface de ce recueil a été traduite par l'Escalopier de Nouras, sous le titre de : *Histoire des Capitulaires des rois français*, etc., la Haye, 1755, in-12. Une nouvelle traduction, par Chiniae, parut en 1779, in-8°. On y trouve la traduction de la vie de Baluze, écrite par lui-même, et achevée par le libraire Martin; et, à la suite, non-seulement le catalogue des ouvrages de Baluze, mais encore l'indice des différents ouvrages émargés de sa main, et de plusieurs desquels il avait préparé de nouvelles éditions. 2° *Epistolæ Innocentii*

papæ III, 1682, in-fol., 2 vol. Cette collection, beaucoup plus considérable que celles qui l'avaient précédée, l'aurait été bien davantage, si les Romains avaient voulu lui communiquer les pièces qui sont dans la bibliothèque du Vatican. Bréquigny et de la Porte du Theil ont donné, dans leur recueil intitulé *Diplomata, Chartæ*, etc., 1791, 3 vol. in-fol., les lettres d'Innocent que Baluze n'avait pas publiées, et quelques lettres qu'il avait publiées inexactement. 5° *Conciliorum nova Collectio*, 1685, 1 vol. in-fol. Cette collection, destinée à recueillir les monuments omis par le P. Labbe, devait avoir plusieurs volumes; mais Baluze ayant besoin de ménager la cour de Rome, pour faire passer une pension que Colbert lui avait procurée sur l'évêché d'Auxerre, abandonna son dessein, et se borna au 1^{er} volume. 4° *Les Vies des Papes d'Avignon*, 1693, 2 vol. in-4°, qui lui valurent une pension de Louis XIV. C'est un des meilleurs ouvrages qui soient sortis de la plume de Baluze; il y réfute toutes les déclamations des ultramontains, qui comparèrent le séjour des papes à Avignon à la captivité de Babylone, et il y soutient que les papes, comme souverains pontifes, ont le droit de transférer et d'établir leur siège partout ailleurs qu'à Rome. 5° *Historia Tutelensis*, 1717, 2 vol. in-4°. 6° *S. Cypriani Opera*: il était occupé à faire imprimer au Louvre cette belle et savante édition, lorsque la mort le surprit; elle fut achevée sous la direction de D. Prudent Maran. 7° *Miscellanea*, Paris, 1680, 7 vol. in-8°, dont le P. Mansi a donné une nouvelle édition, considérablement augmentée, à Lucques, 1761, 4 vol. in-fol. Nous passons sous silence un grand nombre de dissertations également savantes et curieuses, les éditions de Salvien, de Vincent de Lérins, de Loup de Ferrières, d'Agobard, d'Amulon, de Leidrade, de Régino, de Marius Mercator, du diacre Florus, des conciles de la Gaule Narbonnaise, de la correction de Gratien par Antoine Augustin; de la *Marca Hispanica*, commencée par de Marca, et qu'il augmenta d'un 4^e livre: de *Concordia sacerdotii et imperii*, auquel il ajouta un supplément pour le 5^e livre, qui était resté imparfait, et de la vie de l'auteur. On imprima après sa mort, sous le titre de *Bibliotheca Baluziana*, Paris, 1719, in-8°, plusieurs pièces manuscrites de ce savant auteur. On trouve, à la page 66 des *Capitularia*, un catalogue complet de tous les ouvrages publiés par Baluze. L'abbé Vitrac, professeur au collège royal de Limoges, a prononcé et fait imprimer un éloge de ce savant, Limoges, 1777, in-8°. — *Hyacinthe BALUZE*, son parent, fit imprimer à Bordeaux, en 1703, in-12, 2 vol. sous ce titre: *Pensées morales et chrétiennes*. T—D.

BALZAC (JEAN-LOUIS GUEZ DE), né à Angoulême en 1594, tenait le nom qu'il devait illustrer d'un village, où son père Guillaume Guez avait fait bâtir un château sur les bords de la Charente. Guillaume Guez était un honorable gentilhomme attaché à la personne et à la fortune du duc d'Épernon, qui tint son enfant sur les fonts de baptême. La protection de ce puissant seigneur promettait à Balzac un brillant avenir. A seize ans, il fut envoyé en Hollande, pays de science et de liberté, pour y complé-

ter, auprès du savant Baudius, son éducation. Malheureusement il eut pour compagnon de voyage Théophile Viaud, et avec un pareil Mentor il était difficile que le plaisir ne fit pas diversion aux études. Il paraît que ces deux jeunes étourdis menèrent joyeuse vie et se firent quelques mauvaises affaires, dans lesquelles Théophile paya de sa personne et se montra protecteur dévoué de son ami, plus jeune que lui de deux années. Depuis, lorsque Théophile, menant toujours la même vie, eut des démêlés avec la justice, Balzac, loin de lui prêter l'appui de son crédit, se déclara contre lui. On ignore les motifs de cette conduite, et on ne pourrait guère en supposer de plausibles; quoi qu'il en soit, Théophile, en sortant de prison, adressa à Balzac une lettre fort vive qui contient de graves assertions et des insinuations plus graves encore (1). Balzac ne répondit pas. Le silence ne prouve rien; il peut partir de la conscience du bien comme de celle du mal. Théophile, tout débauché qu'il fût, était homme de cœur; se serait-il avili jusqu'à la calomnie, et, s'il l'a fait, n'était-il pas nécessaire de le prouver, ou du moins d'opposer un démenti à sa parole? La lettre de Théophile demeure donc comme pièce au procès. Elle constate d'abord le ressentiment violent d'un ami délaissé; elle élève de graves soupçons sur la délicatesse de Balzac, et donne de tristes motifs à son célibat et à l'altération de sa santé, qui ne se rétablit jamais. Ce fut pendant son séjour à Hollande que Balzac débuta comme écrivain, par un morceau oratoire dans le genre des déclamations de l'ancienne rhétorique, en faveur de l'indépendance et de la réforme. « *Ce Discours politique d'un gentilhomme français*, dit M. Bazin dans sa très-exacte et très-spirituelle notice sur Balzac, obtint un succès très-flatteur. Balzac s'en fit honneur à Leyde, et l'oublia facilement en France. Mais il lui arriva, pour s'être épris de la liberté, la même mésaventure qu'à J.-J. Rousseau pour avoir attesté un miracle. Quand il eut de la réputation, partant des ennemis, on s'avisait de déterrer le méfait de sa jeunesse; et telle était alors la simplicité des gens, qu'il fut tout étourdi de cette découverte. » De retour en France (1618), nous le retrouvons auprès du duc d'Épernon et dans l'intimité de son fils, depuis cardinal de la Valette, avec qui il avait étudié sous les jésuites, et prenant part à l'entreprise chevaleresque qui délivra la reine Marie de Médicis de sa prison de Loches (1619). Deux ans après, il était à Rome, où il séjourna assez longtemps pour y écrire la plupart des lettres qui formèrent son pre-

(1) Voici quelques traits de cette philippique: « Le gendre du docteur Baudius vous accuse d'une autre sorte de larcin: en cet endroit, j'aime mieux paraître obscur que vindicatif. S'il se fût trouvé quelque chose de semblable en mon procès, j'en fusse mort, et vous n'eussiez eu jamais la peur que vous fait ma délivrance... Je ne me repens pas d'avoir pris autrefois l'épée pour vous venger du bâton. Il ne tint pas à moi que votre affront ne fût effacé. C'est peut-être alors que vous ne me crâtes pas assez bon poète, parce que vous me vîtes trop bon soldat... Vous êtes lâche et malin... Après une très-exacte recherche de ma vie, il se trouvera que mon aventure la plus ignominieuse est la fréquentation de Balzac. » J'en passe, et des meilleurs.

mier recueil, composé de quatre livres. Ces lettres, que les heureux correspondants de Balzac mettaient en circulation, charmèrent les beaux esprits du temps, et commencèrent la réputation de l'écrivain. Il continua le même jeu après avoir quitté l'Italie (1622), et il était déjà célèbre, lorsqu'en 1624, il se décida à faire imprimer ses lettres et à prendre le public pour confident et pour juge. Le succès fut prodigieux, et Balzac obtint et mérita dès lors d'être appelé le Malherbe de la prose française. L'envie s'éveilla avec la gloire : les premiers écrivains de Balzac lui suscitèrent de nombreux adversaires. Il se mit tout d'abord sur les bras les moines par une épigramme qui n'avait cependant pas l'amertume de celles de Rabelais. « Les moines, disait-il, sont dans « le cloître ce que le rats étaient dans l'arche. » Le P. Goulu, général des feuillants, mit d'abord en campagne D. André, qui engagea la lutte par un libelle médiocre, publié sans succès. Alors le général paya de sa personne. Le P. Goulu avait commencé par être avocat ; sifflé au barreau, il se fit prédicateur, mais il demeura court dans la chaire. Ce double échec le relégua dans un couvent. C'est de là qu'il attaqua Balzac sous le nom de Phylarque. Il prétendit prouver que l'adversaire des moines était un ignorant et un malhonnête homme. Fouillant dans sa vie privée, il fit d'une querelle littéraire une guerre de personnes, et le traita dans sa colère d'infâme, de profane, d'épicurien, de Néron et de Sardanapale. Plus tard, Pascal devait recevoir, d'adversaires non moins dévots, le nom de *Porte d'enfer*. Cette fois, Balzac répondit, et le fit avec une dignité et une douleur éloquentes qui ramenèrent à lui l'opinion égarée. L'apologie de Balzac fut publiée sous le nom d'Ogier le prédicateur. Ce savant homme en avait préparé les matériaux, que Balzac mit en œuvre avec un art admirable. Les entretiens adressés à Maynard, son ami, sous le nom de Ménandre, sont des modèles achevés de polémique. Ils ne furent publiés que dix-sept ans après, de sorte que Balzac n'intervint pas directement pendant le cours des débats. Dans ces éloquents entretiens, où Pascal a puisé quelques inspirations, Balzac ne prononce pas même le nom de son adversaire, aucune injure n'échappe à son ressentiment, mais il confond son calomniateur en opposant le caractère sacré dont il est revêtu et la violence de ses attaques. Balzac était coupable d'un autre crime. Prenant toujours les moines à partie, il avait osé dire, dans sa lettre à Hydaspe, que, hors le service de l'église et la nécessité du commerce, le pape et le roi leur devraient défendre le latin et le français, dont ils voulaient faire deux langues barbares ; dans son zèle de puriste, il avait été jusqu'à regretter qu'on n'eût pas institué, pour réprimer leur hérésie contre la langue, une inquisition littéraire, un tribunal impitoyable envers les délits de ce genre. L'Académie n'existait pas encore. Balzac explique son intolérance par sa jeunesse et par la rigueur des principes qu'il avait puisés dans les leçons de Malherbe, grammairien inexorable pour le français, et de Nicolas Bourbon, ardent apôtre de la latinité de Cicéron et de Virgile. Cet aveu

est précieux en ce qu'il nous montre Malherbe formant de ses conseils, et pour ainsi dire de ses propres mains, le réformateur de la prose française. La querelle de Balzac et du P. Goulu, qui du reste fit preuve de talent et de savoir, sinon de bon goût et de savoir vivre, partagea tous les esprits et retentit jusque dans les cours du Nord. Le roi de Danemark fit débattre le procès devant lui par des juges compétents, et se prononça en faveur de Balzac. M. d'Avaux et Ogier le Danois, frère de l'apologiste de Balzac, faisaient partie de cet aréopage. Pendant le débat, un avocat de Saintes, nommé Javresac, s'avisait de prendre parti contre les deux adversaires. Balzac voulut se venger comme fit autrefois Malherbe pour avoir raison de la parodie de Berthelot ; mais Javresac, plus habile à manier l'épée que la plume, fit rebrousser chemin, plus vite que le pas, au champion de son adversaire. Cette justice par le bâton était alors en usage contre les adversaires qu'on dédaignait. D'ailleurs, Malherbe et Balzac respectaient trop la langue pour descendre aux gros mots qui échappent dans la colère, et qui sont aussi des voies de fait. Balzac était jaloux de ses productions à tel point qu'il ne déguisa point la part qu'il avait prise à son apologie, où il se décernait les éloges les plus fastueux, pensant sans doute qu'on ne saurait trop se louer quand on se loue soi-même, et il envia à d'Épernon deux lettres fort belles, il est vrai, que le duc avait adressées à Louis XIII, avant d'accomplir la délivrance de la reine-mère. Plus tard, notre écrivain brigua la faveur de Richelieu, dont il n'obtint guère que le titre d'historiographe de France. Balzac visait plus haut ; il voulait un évêché. En désespoir de cause, il se serait contenté d'une riche abbaye ; mais il n'obtint ni l'un ni l'autre. Richelieu fut inexorable. Pourquoi ce ministre, si généreux envers des talents de moindre valeur, négligea-t-il Balzac ? On peut en donner plusieurs raisons. D'abord, il fut piqué au vif de ce que Balzac ne lui dédia point le *Prince* ni ses lettres. « Se croit-il », disait-il, « assez grand seigneur pour ne point « dédier ses livres ? » Les éloges de Balzac ne lui suffisaient point, parce qu'il les partageait avec beaucoup d'autres. Ce n'est pas tout, il lui reprochait, comme à Maynard, d'être trop *cagnard*, c'est-à-dire de vivre trop retiré et de ne pas se montrer assez souvent en cour. Balzac pensait qu'on devait venir au-devant de lui ; sa paresse et sa fierté étaient d'intelligence, et par là il se donnait un air d'indépendance. Mais voulant la fin, il devait se servir des moyens, ou du moins ne pas se plaindre s'il n'atteignait pas le but. D'ailleurs, Richelieu n'aimait pas la prose ; des vers, même les plus méchants, et tels qu'il en faisait lui-même, pourvu qu'ils fussent dans le genre héroïque, étaient un meilleur titre à ses yeux. Dédaigné par Richelieu, et fatigué d'ailleurs de compromettre son repos et sa considération dans la mêlée des gens de lettres, Balzac se retira dans son château, près d'Angoulême ; c'est là qu'il passa la meilleure partie de sa vie, toujours en correspondance avec les savants et les grands, mais cessant de poursuivre la fortune qui le fuyait. Toutefois, il

eut encore des éloges pour Mazarin, pour le prince de Condé et pour Anne d'Autriche ; constant dans sa manie de louer, mais non dans ses éloges, car il sacrifia Richelieu à Mazarin, et Mazarin au prince de Condé, suivant les chances de la fortune. La reine de Suède, Christine, qui fut à cette époque l'héroïne de nos écrivains, comme plus tard la grande Catherine et le grand Frédéric, Christine faillit perdre, sur le bruit de quelques méchants mots qu'on lui imputait, les éloges qu'elle reçoit dans l'*Aristippe*. Les épigrammes démenties, l'apothéose subsista. Désabusé de ses prétentions à l'épiscopat, regrettant peu la vie de courtisan (4), pour laquelle il manquait d'aptitude, puisqu'il n'avait ni l'âme assez vulgaire ni le corps assez actif pour y réussir, Balzac, du fond de sa retraite, composa sa vie comme œuvre d'art, et on peut dire que le rôle qu'il se donna et la manière dont il le remplit est un chef-d'œuvre d'habileté. En s'éloignant du théâtre des intrigues et du centre des affaires, il mit d'abord sa personne en sûreté. Par son silence prudent, il rejeta dans un passé lointain les torts de sa jeunesse divulgués par Théophile, l'homme disparut dans la renommée de l'écrivain ; cette renommée s'accrut par l'absence de l'homme : *major e longinquo reverentia*. Aussi l'Académie, à sa fondation, sans lui imposer la résidence comme à tous ses membres, s'empressa-t-elle de le mettre au nombre des quarante. Le château de Balzac devint comme un sanctuaire d'où partaient de temps en temps les oracles du dieu. Quelques amis dévots y faisaient de rares pèlerinages, et rapportaient dans le monde une admiration vivifiée par la faveur qu'ils avaient obtenue. Des lettres adressées à Chapelain, à Costar, à Voiture, qui étaient alors les courtiers de la gloire, ne laissaient pas languir la ferveur des adeptes, et, du fond de sa province, Balzac régnait en paix sur le monde des auteurs. Après cela, il ne lui restait plus qu'à mourir saintement ; lorsqu'il sentit l'heure approcher, il se drapa en héros chrétien ; Socrate du catholicisme, il disserta avec quelques amis sur les plus hautes questions de la théologie, se mit en règle avec l'Eglise en recevant tous les sacrements, fit venir à son lit de mort Javresac, autrefois menacé du bâton par son ordre, se réconcilia avec lui, et, terminant cette scène héroïque par un acte de foi, il mourut (18 février 1654) sur son séant, les bras croisés sur sa poitrine et les yeux levés vers le ciel. Tous les témoins furent édifiés, et l'un d'entre eux en rédigea le procès-verbal, qu'il est difficile de lire sans émotion. Cette retraite si calme si désintéressée en ap-

parence, était cependant tourmentée de passions mondaines. L'amour-propre de Balzac s'était encore exalté dans la solitude. Des amis complaisants mettaient leur nom et leur plume au service de leur idole. La personnalité de Balzac, aussi forte, mais moins haute que celle de Malherbe, s'abaissa à la jalousie. Les succès de Voiture troublèrent la sécurité de son orgueil. Il engagea Girae à écrire contre lui ; ce factum, écrit en latin, provoqua une réponse de Costar, où ce perfide ami lançait quelques traits détournés contre Balzac, tout en paraissant le louer : de sorte que l'artifice de Balzac tourna contre lui-même. Si Girae servait la jalousie de son maître, Girard, archidiacre d'Angoulême, faisait les affaires de sa vanité. C'est lui qui signa une lettre à Conrart, dans laquelle Balzac exagérait les avances que la régente et sa cour lui avaient faites, à leur passage à Angoulême, pendant le voyage à Bordeaux qui eut lieu à l'époque des troubles de la fronde. Cette lettre, conservée par Tallemant des Réaux, est un monument d'ironoyable vanité. Outre cette jalousie contre Voiture, il faut encore reprocher à Balzac de n'avoir pas épargné Malherbe son maître, qu'il nous représente dans le *Socrate chrétien* comme le pédagogue de la cour, tyran des mots et des syllabes, traitant l'affaire des participes et des gérondifs comme si c'était celle de deux peuples voisins, jaloux de leurs frontières (4). Ce n'était pas avec cette irrévérence railleuse que l'élève devait traiter celui qui lui avait frayé la route en ennoblissant la langue poétique, et qui, dans sa lettre à la princesse de Conti, avait donné le premier modèle de la prose constamment harmonieuse. Maintenant, pour pénétrer plus avant dans les idées de Balzac, nous allons l'interroger sur les hautes questions de la politique, de la religion et de la morale. Ses réponses à notre interrogatoire auront le double avantage de nous éclairer sur ses sentiments, et de nous montrer combien il est habile artisan de paroles. Le chapitre de la politique ne sera pas long : le respect du passé, et l'obéissance aveugle aux autorités établies, car il s'était amendé depuis le voyage de Hollande ; voilà toute la pensée de notre auteur, et il la résume en quelques mots : « Nous ne sommes pas venus au monde pour faire des lois, mais pour obéir à celles que nous avons trouvées, et nous contenter de la

(4) Balzac s'est consolé de ses mécomptes en ce genre par un portrait fort piquant de la cour et des courtisans. La Bruyère n'aurait guère mieux dit : « Je ne saurais prendre cet accent avec lequel ils donnent de l'autorité à leurs sottises, ni faire d'une nouvelle un mystère en la disant à l'oreille. Je sais encore moins cacher mes défauts et faire le personnage d'un homme de bien, si je ne suis pas véritablement ; et quand je pourrais me rendre capable de cette science, il me fâcherait fort, après avoir passé neuf portes et donné des batailles pour arriver là, d'être arrêté à la dixième, et si l'on m'y recevait quelquefois, d'entrer dans un pays où les chapeaux n'ont pas été faits pour couvrir la tête et où tout le monde devient bossu à force de faire des révérences. »

(4) C'est dans le dixième discours du *Socrate chrétien* que Balzac tourne en ridicule son illustre maître. Le passage est spirituel et mérite d'être cité : « Vous vous souvenez du vieux pédagogue de la cour, et qu'on appelait autrefois le tyran des mots et des syllabes, et qui s'appelait lui-même, lorsqu'il était en belle humeur, le grammairien en lunettes et en cheveux gris. N'ayons point de dessein d'imiter ce que l'on conte de ridicule de ce vieux docteur ; notre ambition se doit proposer de meilleurs exemples. J'ai pitié d'un homme qui fait de si grandes différences entre *pas* et *point* ; qui traite l'affaire des *gérondifs* et des *participes* comme si c'était celle de deux peuples voisins l'un de l'autre et jaloux de leurs frontières. Ce docteur en langue vulgaire avait accoutumé de dire que depuis tant d'années il travaillait à dégasconner la cour, et qu'il ne pouvait en venir à bout. La mort l'attrapa sur l'arrondissement d'une période, et l'an climatique l'avait surpris délibérant si *creux* et *doute* étaient masculins ou féminins. Avec quelle attention voulait-il qu'on l'écoutât quand il dogmatisait de l'usage et de la vertu des particules ! »

« sagesse de nos pères comme de leur terre et de leur soleil. » Avec ces maximes, Balzac ne pouvait pas être homme de résistance et d'opposition : aussi, tout ce qu'il écrivit sur les matières d'État a-t-il le caractère de la soumission et de la flatterie. Son *Prince* n'est qu'une longue apothéose du pouvoir absolu, et une intrépide flagornerie d'un prince qui a mérité peu d'estime : son *Ministre* est écrit dans les mêmes sentiments. Cependant, comme ces avances eurent peu de succès, Balzac en garda rancune au prince et au ministre. Si Balzac interdit aux sujets toute pensée d'indépendance politique, il ne se déclare pas moins vivement contre le libre examen dans les matières religieuses : « Bon Dieu, s'écrie-t-il, qu'Aristote et sa dialectique ont gâté de têtes ! Qu'il y a dans le monde de fous sérieux, de fous qui se fondent en raison, de fous qui sont déguisés en sages ! O mon Dieu, que le silence du sanctuaire est bien meilleur que le babil des académies, et qu'il vaut bien mieux marcher dans la simplicité de vos voies, que de s'égarer dans le labyrinthe d'Aristote. » Et ailleurs : « J'aime bien mieux cette raison, prisonnière de la foi et sacrifiée par l'humilité ; cette raison, abattue et endormie, voire même morte et enterrée aux pieds des autels, que cette autre raison juge de la foi ; animée d'orgueil et de vanité ; si vive et si remuante dans les écoles, qui fait tant la maîtresse et la souveraine ; qui ne parle que de régner et de vaincre partout où elle est. » En vertu de ces principes, Balzac, aussi bien que Malherbe, est intraitable à l'encontre des protestants, et d'un seul mot il repousse les prétentions de la réforme. « Quelle apparence y aurait-il, que depuis le commencement du monde la vérité eût attendu Martin Luther pour se venir découvrir à lui à la taverne et sortir par une bouche qui a plus vomie qu'elle n'a parlé. » L'image et l'expression sont passablement grossières pour un homme qui a donné cours au mot *urbanité*, mais l'argument n'en a pas moins quelque valeur. Au reste, la soumission de Balzac à la foi catholique ne s'est pas faite à titre gratuit : elle lui a inspiré de grandes idées et de belles pages. Il touche au sublime, lorsqu'il trace à grands traits la venue du Christ et les prodiges accomplis par un enfant : « Une étable, une crèche, un bœuf et un âne ! Quel palais, bon Dieu, et quel équipage ! Cela ne s'appelle pas naître dans la pourpre, et il n'y a rien ici qui sente la grandeur de l'empire de Constantinople. Ne soyons point honteux de l'objet de notre adoration ; nous adorons un enfant ; mais cet enfant est plus ancien que le temps. Il se trouve à la naissance des choses : il eut part à la structure de l'univers ; et rien ne fut fait sans lui, depuis le premier trait de l'ébauchement d'un si grand dessein, jusqu'à la dernière pièce de sa fabrique. Cet enfant fit taire les oracles, avant qu'il commençât à parler. Il ferma la bouche aux démons étant encore entre les bras de sa mère. Son berceau a été fatal aux temples et aux autels ; a ébranlé les fondements de l'idolâtrie ; a renversé le trône du prince du monde. Cet homme promis à la nature,

« demandé par les prophètes, attendu des nations ; cet homme enfin descendu du ciel, a chassé, a exterminé les dieux de la terre. Avant lui, on se doutait bien de quelque chose. On donnait de légères atteintes à la vérité : on avait quelques soupçons et quelques conjectures de ce qui est. Mais les plus intelligents étaient les plus retenus et les plus timides à se faire entendre ; ils n'osaient se déclarer sur quoi que ce soit ; ils ne parlaient qu'en tremblant et en hésitant des affaires de l'autre vie : ils consultaient et délibéraient tous les jours, sans jamais se résoudre ni prendre parti. C'est ce Jésus-Christ qui a fait cesser les doutes et les irrésolutions de l'académie ; qui a même assuré le pyrrhonisme. Il est venu arrêter les pensées vagues de l'esprit humain, et fixer ses raisonnements en l'air. Après plusieurs siècles d'agitation et de trouble, il est venu faire prendre terre à la philosophie, et donner des ancrs et des ports à cette mer, qui n'avait ni fond ni rive. » Je sais bien que si l'on remonte jusqu'aux Pères de l'Eglise, et que l'on descende à Bossuet, on trouvera chez les uns le germe puissant de ces beautés, et chez l'autre de plus riches développements ; mais ce n'est pas un médiocre mérite que d'être le disciple fidèle des premiers interprètes de la foi et comme le précurseur de leur dernier rival. La politique et la religion ne donnent donc à Balzac d'autres soins que de connaître le nom et la volonté des princes, les ordres et les ministres de Dieu, de se soumettre et d'adorer ; de ce côté il est esclave, mais il retrouve son indépendance en se tournant vers l'humanité et la société. D'abord la philanthropie (ce mot l'aurait fait frémir pour le fond et pour la forme) n'a point de place en son cœur où il règne seul, en idole. Pourquoi se mettrait-il en peine des misères du genre humain ? « Certes, disait-il, nous n'aurions jamais fait si nous voulions prendre à cœur les affaires du monde et avoir de la passion pour le public dont nous ne faisons qu'une petite partie : peut-être qu'à l'heure qu'il est, la grande flotte des Indes fait naufrage à deux lieues de terre ; peut-être que l'armée du Turc prend une province sur les chrétiens et enlève 20,000 âmes pour les mener à Constantinople ; peut-être que la mer emporte ses bornes et noie quelque ville de Zélande. Si nous faisons venir les malheurs de si loin, il ne se passera heure de jour qu'il ne nous arrive du déplaisir ; si nous tenons tous les hommes pour nos parents, faisons état de porter le deuil tout le temps de notre vie. » Balzac n'a garde de faire venir les malheurs de loin, il aime mieux écarter par l'insensibilité ceux qui le touchent de près ; lorsque son père meurt, il se contente d'écrire négligemment : « De puis ma dernière lettre, j'ai perdu mon bonhomme de père. » D'après ce langage, il n'y a pas apparence qu'il en porte longtemps le deuil, au moins dans son cœur. Il est vrai que Guillaume Guézet mourut presque centenaire. Avec cette sécheresse d'âme il n'est pas étonnant que Balzac ait décliné la responsabilité de chef de famille, et qu'il ait passé sa vie dans un isolement superbe. Quand même il

n'aurait pas eu de raisons d'une autre nature (1), il lui suffisait de celles qu'il a déduites dans le passage suivant : « Je ne veux point être en peine de compter tous les jours les cheveux de celle que j'épouserai, afin qu'elle ne donne ses faveurs à per-sonne, ni craindre que toutes les femmes qui la viendront voir ne soient des hommes déguisés. » L'exemple de notre voisin me fait peur, qui a mis au monde tant de muets, de borgnes et de boiteux qu'il en pourrait remplir tout un hôpital. Je ne veux point être obligé d'aimer des monstres à cause que je les aurai faits, et quand je serais assuré de ne point faillir en cela, je me passerai bien d'avoir des enfants qui désireront ma mort s'ils sont méchants, qui l'attendront s'ils sont sages, et qui y songeront quelquefois, encore qu'ils soient les plus gens de bien du monde. » Ainsi, Balzac ne trouve à dire au mariage que la femme et les enfants ; c'est plus qu'il ne fallait pour s'en dispenser. Un valet dans Scarron (2) prêche la même morale lorsqu'il s'écrie :

Moi, j'aurais des enfants et leur mère à repaître !

Je ne suis guère édifié, non plus, de la délicatesse de Balzac en amour, ni de sa galanterie ; il est guindé et gourmé dans l'expression des sentiments tendres ; il est cruel dans ses railleries sur le plus grand malheur des femmes, la vieillesse. N'y a-t-il pas de l'inhumanité dans ce trait contre une coquette qui faisait mine de tourner à la dévotion : « Elle est aussi éloignée de sa conversion que de sa jeunesse. » Balzac se complait à désenchanter la jeunesse et la beauté sur leurs illusions ; il les poursuit par la perspective de l'inévitable laidure. Voyez de quel ton il avertit Clorinde du malheur qui la menaçait : « Il viendra une saison où vous aurez plus de peur de votre miroir que les coupables n'en ont de leurs juges. Votre front s'étendra jusqu'au haut de votre tête, les joues vous tomberont sous le menton, et vos yeux de ce temps-là seront de la couleur de votre bouche à cette heure. Je voudrais bien pour l'amour de vous ne parler point si véritablement que je fais ; néanmoins, puisque j'ai quitté la complaisance, il n'y a plus moyen que je me retienne. Clorinde, le soleil est encore beau lorsqu'il se couche ; l'arrière-saison est agréable, mais nous n'avons de bonnes années que les premières, et, quelque soin que vous ayez de vous-même, vous ne sauriez, en même temps, conserver votre beauté et acquérir de l'expérience. Voulez-vous que je vous en dise davantage et que je vous fasse part de ce que je viens d'apprendre d'un étranger que j'ai entretenu tout aujourd'hui ? Il faut que vous sachiez qu'il n'y a partie du monde où la curiosité ne l'ait porté, ni merveille en la nature qu'il n'ait considérée avec soin. Il a vu des montagnes qui brûlent toujours sans se consumer ; il a abordé en des îles qui ne s'arrêtent jamais en

« même lieu ; on lui a montré des hommes marins ; « mais il m'a juré que parmi tant de miracles, il n'a « jamais pu voir une belle vieille. » Peut-on faire un plus cruel usage de l'esprit ? Je voudrais, pour l'exemple, que la lettre eût été adressée à Ninon, qui devait donner un éclatant démenti à cette insolente affirmation. Je ne travaille pas à faire aimer le caractère de Balzac, mais, bien que j'éprouve peu de sympathie pour l'homme, j'aime à rendre hommage aux grandes qualités de l'écrivain, et je n'hésite pas même à soutenir, contre l'opinion commune qu'il est homme de goût. Je passe condamnation sur les habitudes hyperboliques de son langage et la monotonie des formes, quoiqu'on puisse dire à sa décharge que, voulant donner le ton de la haute éloquence, il a dû, comme un coryphée intelligent, le forcer un peu ; mais j'alléguerai, à l'appui de mon assertion, quelques jugements et quelques maximes qui attestent un critique judicieux. On sait que dans la querelle du *Cid* il se rangea du côté du public et de Corneille ; voici maintenant comment il apprécie la comédie de son temps, qui n'était rien moins que le tableau de la vie réelle : « Nos comédies ne montrent que des hommes artificiels, des passions empruntées, des actions contraintes et un monde qui n'est pas le nôtre. » Il combat avec non moins de bon sens la manie de l'archaïsme et du néologisme si naturelle aux jeunes écrivains à toutes les époques de transition : « Opposez-vous fortement, dit-il, à la vicieuse imitation de ces jeunes docteurs qui tra-vaillent tant qu'ils peuvent au rétablissement de la barbarie ; leurs locutions sont ou étrangères ou poétiques. S'il y a dans les mauvais livres un mot pourri de vieillesse ou monstrueux par sa nouveauté, une métaphore plus effrontée que les autres, une expression insolente et téméraire, ils recueillent ces ordures avec soin et s'en parent avec curiosité. » La leçon va à plus d'une adresse, et ce qui m'inquiète pour l'avenir de ceux qui pourraient la mériter, c'est qu'on ignore aujourd'hui le nom et les œuvres des écrivains que gourmande Balzac. Le sentiment des beautés simples et sublimes de la Bible porte Balzac à attaquer les paraphrastes maladroits qui dénaturent le style des prophètes en le chargeant de faux ornements : « Ces ornements les déshonorent, ces faveurs les désobligent. Vous pensez les parer pour la cour et pour les jours de cérémonie, et vous les cachez, comme des mariées de village, sous vos affluets et vos bijoux. Vous les accablez de la multitude de vos richesses fausses ou véritables ; vous voulez leur rendre le visage plus agréable, et vous leur ôtez le cœur. » Quoiqu'on lui reproche, et avec raison, la pompe continue de son langage, il blâme dans les autres le défaut qu'il n'a pas toujours évité : « Rien, dit-il, n'est si voisin du haut style que le galimatias. » Il relève du péché de noblesse non interrompue les orateurs qui ne savent pas s'abaisser à propos ni mesurer l'élévation des mots à celle des idées, et il les instruit par l'exemple de l'orateur antique : « Périclès n'était pas toujours orateur, il ne tonnait pas devant le peuple quand il n'était question que de

(1) Voyez le dernier paragraphe de la lettre de Théophile, t. 3, p. 205, édit. de 1629.

(2) *L'Héritier ridicule*, acte 3, scène 3

« nettoyer les rues de la ville, ou de relever un pan « de muraille qui était tombé, ou de taxer la viande « de boucherie. » Il me tarde de montrer Balzac dans une de ces rencontres, assez rares à la vérité, où la grandeur des idées s'accorde avec la majesté des paroles. Voici un passage que Pascal a remanié, et dont la chaire chrétienne a souvent reproduit le sens, mais qu'elle n'a point surpassé. Il s'agit du miracle de l'établissement chrétien : « Il ne paraît rien « ici de l'homme ; rien qui porte sa marque, et qui « soit de sa façon. Je ne vois rien qui ne me semble « plus que naturel dans la naissance et le progrès « de cette doctrine. Les ignorants l'ont persuadée « aux philosophes. Des pauvres pêcheurs ont été éri- « gés en éducateurs des rois et des nations ; en pro- « fesseurs de la science du ciel. Ils ont pris dans « leurs filets les orateurs et les poètes, les juriscon- « sultes et les mathématiciens. Cette république nais- « sante s'est multipliée par la chasteté et la mort, « bien que ce soient deux choses stériles et contraires « au dessein de multiplier. Ce peuple choisi s'est « accru par les pertes et par les défaïtes : il a com- « battu, il a vaincu étant désarmé : le monde en « apparence avait ruiné l'Eglise, mais elle a accablé « le monde sous les ruines ; la force des tyrans s'est « rendue au courage des condamnés. La patience de « nos pères a lassé toutes les mains, toutes les ma- « chines, toutes les inventions de la cruauté. » Allons encore plus loin, et montrons, dans quelques pages de Balzac, les premiers linéaments de la philosophie de l'histoire, et le germe fécond que Bossuet a développé par son *Discours sur l'histoire universelle*. Nulle part l'action de la Providence sur les destinées de l'humanité, son intervention dans les affaires de la terre, n'a été marquée avec plus de précision, annoncée avec plus d'éloquence : « Il n'y a « rien que de divin dans les maladies qui travaillent « les États. Ces dispositions et ces humeurs, cette « fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de ser- « vitude, viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. « Dieu est le poète, et les hommes ne sont que les « acteurs : ces grandes pièces qui se jouent sur la « terre ont été composées dans le ciel, et c'est sou- « vent un faquin qui en doit être l'Attrée ou l'Agamemnon. Quand la Providence a quelque dessein, « il ne lui importe guère de quels instruments et de « quels moyens elle se serve. Entre ses mains tout « est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout « est Alexandre, tout est César : elle peut faire par « un enfant, par un nain, par un eunuque, ce qu'elle « fait par les géants et par les héros, par les hommes « extraordinaires. Dieu dit lui-même de ces gens- « là, qu'il les envoie en sa colère, et qu'ils sont les « verges de sa fureur. Mais ne prenez pas ici l'un « pour l'autre. Les verges ne piquent ni ne mordent « d'elles-mêmes ; ne frappent ni ne blessent toutes « seules. C'est l'envoi, c'est la colère, c'est la fureur « qui rendent les verges terribles et redoutables. « Cette main invisible, ce bras qui ne paraît pas, « donnent les coups que le monde sent. Il y a bien « je ne sais quelle hardiesse, qui menace de la part « de l'homme, mais la force, qui accable, est toute

« de Dieu. » Après deux siècles, ce passage conserve toute sa beauté, tout son éclat, et l'on ne voit pas par où il pourrait vieillir et se ternir, tant est énergique la vitalité du beau langage et des grandes idées. Il serait difficile de décider si les défauts de Balzac, comme écrivain et comme penseur, sont des vices de son génie, ou des torts de sa destinée. L'émotion du sentiment, la tendresse du cœur, manquent absolument à ses ouvrages, et c'est pour cela qu'ils attachent peu, quoiqu'ils plaisent souvent. Mais faut-il en accuser la sécheresse naturelle de son cœur, ou cet isolement qui rompit ces rapports du citoyen avec l'État, de l'homme avec la famille, du chrétien avec l'Eglise, qui auraient remué l'âme de l'homme, du citoyen et du chrétien. J'incline à croire que cette retraite, qui fut viagèrement un excellent calcul de vanité, eut sur l'âme de Balzac, et par contre-coup sur son talent, une funeste influence. Elle endurcit son cœur en exaltant son amour-propre ; elle appauvrit ses idées en l'éloignant de la pratique des hommes et des choses. Cette forte intelligence fut par là réduite à vivre sur le fonds de sa première expérience. Si l'on excepte quelques hautes considérations historiques ou religieuses, Balzac est demeuré partout en deçà des promesses de son début, brillante floraison qui semblait annoncer la plus riche moisson. Les fruits de la maturité n'ont pas eu la vigueur promise. On peut croire que si Balzac ne se fût pas retiré prématurément de la vie active, que s'il se fût mêlé aux affaires et aux grands intérêts de la société, que si Richelieu l'eût appelé aux grandes dignités de l'Eglise ou de l'État, il fût devenu un grand écrivain politique ou un orateur éminent. Certes, il n'aurait pas composé un prince de fantaisie, un ministre chimérique, une cour imaginaire ; il n'aurait pas écrit de dissertations à vide sur le Romain, des lieux communs touchant Fabrice, Auguste et Mécènes ; il ne se serait pas amusé à discuter gravement que les dons du corps et de l'esprit ne sont ni de la puissance ni de la juridiction de la fortune ; il aurait laissé aux prises les Uranistes et les Jobelins, sans se porter juge du camp, et moins encore eût-il disserté sur l'attelage de Vénus. Balzac a beaucoup écrit. Il ajouta une trentaine de livres de lettres aux quatre premiers qui avaient commencé sa réputation, mais il ne s'éleva pas dans ce genre au-dessus de son coup d'essai. Il faut ajouter à cette vaste correspondance, *le Prince*, composé en l'honneur de Louis XIII, et qui serait une excellente leçon s'il n'était une insigne flatterie ; *l'Aristippe ou le Ministre*, qui devait être le complément du *Prince*, et que Balzac n'a point publié parce qu'il eût à se plaindre de Mazarin et de Richelieu ; *le Socrate chrétien*, sans contredit son plus bel ouvrage, et qui contient le germe de deux chefs-d'œuvre de Bossuet, *le Discours sur l'histoire universelle* et *l'Exposé de la doctrine chrétienne* ; *le Barbon*, satire ou plutôt charge assez ingénieuse, dirigée, non pas contre Montmarn, comme on l'a cru, mais contre l'archevêque de Rouen, François de Harlay, ce lycophron de la théologie et de la chaire évangélique ; enfin une

foule d'entretiens et de dissertations sur des sujets religieux, sans compter un nombre considérable de vers latins souvent excellents. (1) La meilleure de ces dissertations, celle qui roule sur l'*Hésodes infanticida* de Heinsius, fut mal accueillie par ce grand homme, qui répondit avec aigreur. Balzac, qui l'avait bien traité, s'étonna de ce procédé, mais il aurait dû se rappeler que la critique, même la plus bienveillante, effleure toujours l'irritable amour-propre d'un poète, et que d'ailleurs Heinsius était l'ami du docteur Baudius, dont le gendre avait de si graves reproches à faire au jeune compagnon de voyage de Théophile. Cette fécondité a de quoi surprendre dans un écrivain dont le style atteste un travail opiniâtre. Le même prodige s'est renouvelé pour Buffon et J.-J. Rousseau. Balzac avait l'haleine courte, mais il la reprenait souvent. Ses lettres et ses *Entretiens* sont des morceaux de peu d'étendue, mais achevés. C'était la véritable portée de son talent, et il ne va pas au delà, même dans les ouvrages où il paraît tendre plus haut. *Le Prince*, l'*Aristippe*, le *Socrate chrétien*, ne sont que des lettres, des dissertations et des entretiens placés bout à bout, grossièrement cousus plutôt que liés et fondus de manière à former un tout indissoluble. Le style de Balzac est constamment noble et châtié, cependant il admet un grand nombre d'expressions familières anoblies par la place qu'elles occupent et par l'énergie qu'elles donnent au discours. C'est à ce même artifice que Bossuet doit ses plus grands effets d'éloquence, artifice heureux quand on l'emploie discrètement. Après une étude sérieuse de la vie et des œuvres de Balzac, j'avouerai sans détour que son caractère ne m'inspire aucune sympathie. Jamais homme ne fut plus exclusivement occupé de lui-même : sa vanité trouvait bons tous les moyens de se satisfaire : il se louait sans relâche (2) et se faisait louer à outrance. On trouve à citer, dans sa vie, la fondation du prix d'éloquence que l'Académie décerne annuellement, et son testament, par lequel il lègue tout son bien aux hôpitaux ; or, je le dis sans crainte de décourager ni la vertu, ni la vanité, qui ne se laisse pas abattre si facilement, dans ces deux traits si vantés, la part du démon de l'orgueil pourrait bien être la plus forte. Je ne saurais estimer l'adulateur banal de toutes les puissances, le déserteur de toutes les disgrâces, le disciple oublieux et l'ami infidèle ; mais, si je considère l'écrivain, je dois avouer les immenses services qu'il a rendus à la langue, et reconnaître que Balzac était véritablement né pour l'éloquence. Ce qui lui a manqué surtout, ce sont des circonstances favorables à l'essor de son génie, et un théâtre où il pût le développer. Balzac, dans la chaire chrétienne, aurait été le digne précurseur de Bossuet ; mais dans le silence du cabinet il n'a montré que la moitié de ses forces, et on

peut lui appliquer, en le modifiant, le mot par lequel il a réduit à sa juste valeur le mérite de Ronsard : « C'est le commencement et la matière d'un « orateur. » — Une édition des œuvres complètes de Balzac a été donnée après la mort de l'auteur par l'abbé Cassaigne, de l'Académie française, Paris, 1665, 2 vol. in-fol. Elle est aujourd'hui fort rare. La plupart des ouvrages qui la composent avaient été déjà imprimés séparément, savoir : *Aristippe, ou de la Cour*, Leyde, J. Elzevir, 1658 ; et Amsterdam, D. Elzevir, 1664, petit in-12 ; *Lettres choisies*, Leyde, Elzevir, 1648, 1652 ; ou Amsterdam, 1636 et 1678, petit in-12 ; *Lettres familières à Chapelain*, Leyde, Elzevir, 1656 ; et Amsterdam, Elzevir, 1661, petit in-12 ; le *Socrate chrétien*, Amsterdam, 1662, petit in-12 ; *Lettres à Conrart*, Leyde, 1659 ; et Amsterdam, 1662, petit in-12 ; *Œuvres diverses*, Leyde, J. Elzevir, 1651 ou 1658 ; et Amsterdam, D. Elzevir, 1664, petit in-12 ; les *Entretiens* (ouvrage posthume, précédé d'une longue épître de Girard, archidiacre d'Angoulême), Leyde, J. Elzevir, 1658 ; et Amsterdam, D. Elzevir, 1665, petit in-12. Depuis on a publié : *Lettres de Balzac, de Voiture et de Boursault*, Paris, 1806, 2 vol. in-12 ; *Pensées de Balzac*, précédées d'observations sur cet écrivain et sur le siècle où il a vécu, par D.-F. Moreau de Mersan, Paris, 1807, 1 vol. in-12 ; *Œuvres choisies de Balzac*, précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, par A. Malitourne, Paris, 1822, 2 vol. in-8°. G—z.

BALZAC (.....), architecte, naquit à Paris vers le milieu du 18^e siècle. Connu par son talent comme dessinateur, il fut désigné pour faire partie de la mémorable expédition d'Égypte, et nommé membre de l'Institut. Pendant le séjour de l'armée française au Caire, il y fit jouer les *Deux Meuniers*, opéra dont Rigal avait composé la musique. Son enthousiasme pour les arts le conduisit jusque dans l'ancienne Thébaine, dont il visita les monuments. Après son retour en France, il fut adjoint à la commission chargée de recueillir et de disposer les matériaux du grand ouvrage sur l'Égypte que le gouvernement avait résolu de publier. (Voy. J.-B. FOURIER.) Balzac l'enrichit d'une foule de précieux dessins d'architecture. Dans ses loisirs il cultivait la littérature avec quelque succès. Outre une *Ode sur le mariage de l'empereur et la naissance du roi de Rome*, imprimée dans les *Hommages poétiques*, t. 2, p. 268, il a réuni, sous le titre de *Poésies ad libitum*, Paris, 1817, in-8°, les pièces qu'il avait publiées dans les journaux. On cite encore de lui un petit poème allégorique : *Douleurs et guérison*, Paris, 1819. Balzac conservait dans un âge avancé la chaleur et les autres qualités de la jeunesse. Il mourut d'une apoplexie foudroyante, le 51 mars 1820. A cette époque il remplissait la place d'inspecteur en chef des travaux publics du département de la Seine. Il avait en portefeuille des poésies, une comédie en vers, ainsi qu'un grand nombre de plans, de projets et de dessins d'architecture. Tous les journaux se sont accordés à faire l'éloge de son caractère et de ses talents. W—s.

BALZE (NICOLAS), naquit à Avignon, en 1755,

(1) Un fragment de la pièce contre les poètes flatteurs de Néron fait partie, sous le nom de *Turnus*, et par une plaisante méprise d'éditeur, du recueil des *Poètes latini Minceos*.

(2) Le spirituel Bautru répondait à Richelieu en parlant de Balzac : « Comment voulez-vous qu'il se porte bien, il ne parle que de lui-même, et chaque fois il se découvre : tout cela l'enrhume. »

et y mourut en 1792. Il honora la profession d'avocat par son désintéressement, et cultiva les muses avec passion. Il débuta par un *Recueil de Contes*, d'un genre trop libre, mais où l'on trouve de la finesse et quelquefois une piquante originalité d'expressions, ce qui malheureusement n'équivaut point au naturel. Sa tragédie de *Coriolan*, imprimée en 1775, ne jouit point des honneurs de la représentation : la sévérité des comédiens français est justifiée par les défauts de la pièce, et surtout par l'enflure continue du style. Des traits heureux s'y font cependant remarquer. Lorsque Volumnie conjure Coriolan de rentrer à Rome, elle lui dit :

Au nom de la patrie !

Coriolan répond :

Un banni n'en a plus.

Doué d'une imagination brûlante, Balze semblait être né pour le genre lyrique. Ses odes, où le mauvais goût se fait encore trop souvent sentir, offrent des pensées brillantes, de grandes images et un enthousiasme qui n'est jamais le partage de la médiocrité. On peut en juger par les vers suivants :

Qu'au fameux chantre de la Grèce
Les Aristarques du Permesse
Reprochent un léger sommeil ;
Sa muse, en merveilles féconde,
Franchissant les remparts du monde,
Est dans l'Olympe à son réveil.

Les ouvrages de Balze sont disséminés dans divers recueils. Nous croyons qu'un choix fait avec soin ne pourrait manquer de plaire aux amateurs de la poésie.

ST—T.

FIN DU DEUXIEME VOLUME.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU DEUXIÈME VOLUME.

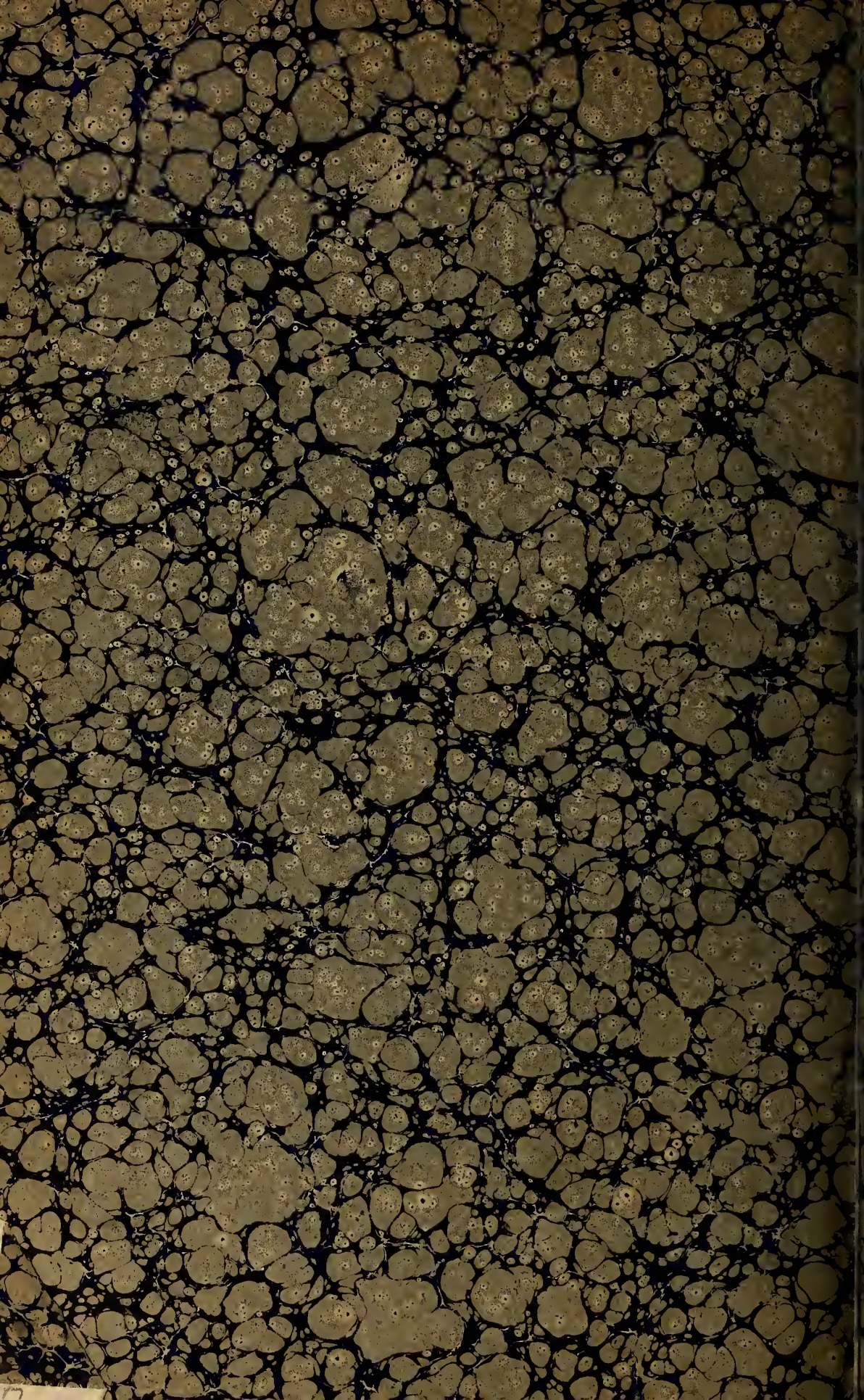
MM.

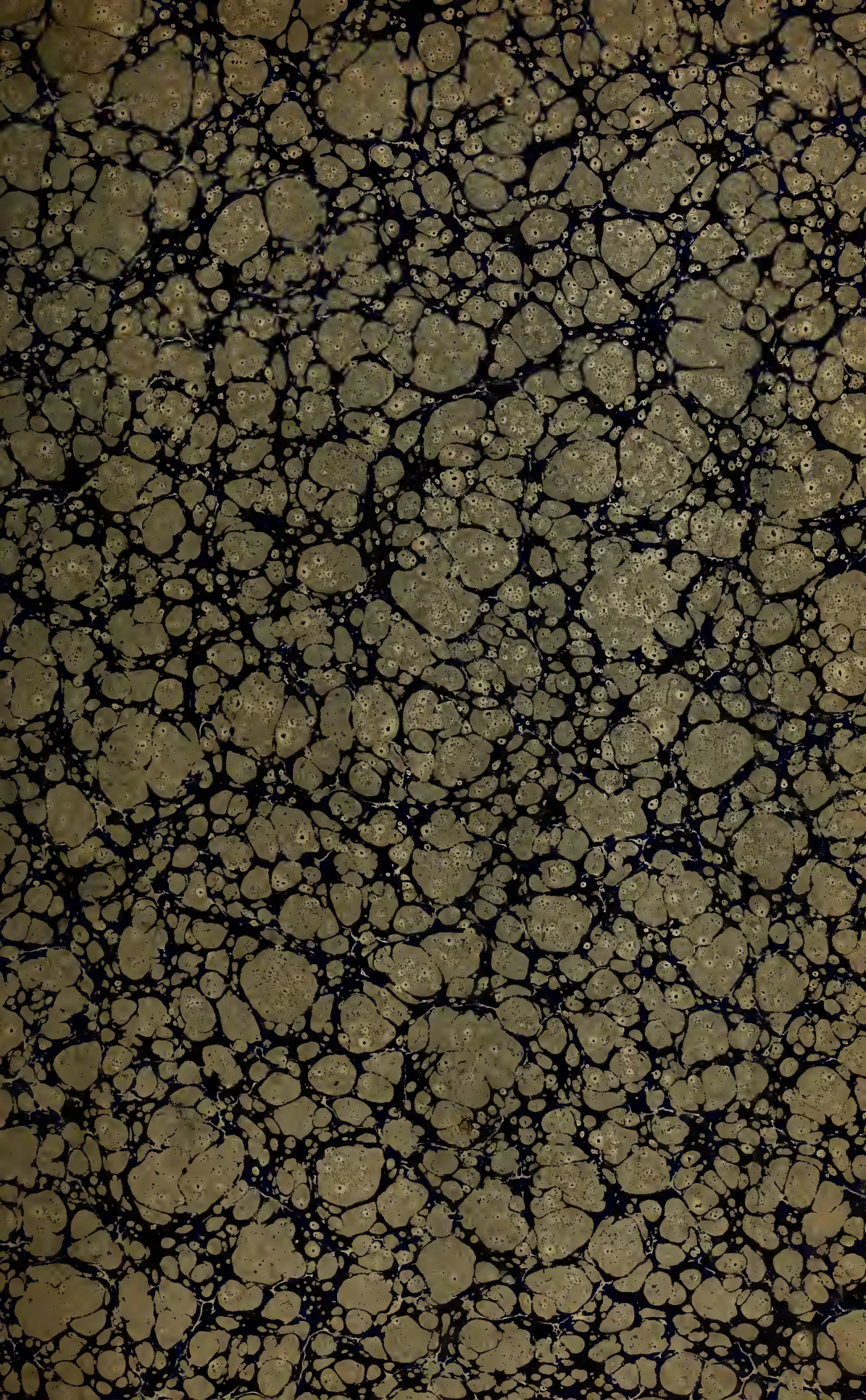
A. B—T.	A. BEUCHOT.
A—D.	ARTAUD.
A—D—R.	AMAR-DUVIVIER.
A—G—R.	AUGER.
A—L—E.	ALLONVILLE (D').
A. L. M.	A. L. MILLIN.
A—O (E.).	ARAGO (E.).
A. P.	A. PÉRICAUD.
A—T.	AUDIFFRET (H.).
A. V—U.	A. VITU.
B—BE.	BALBE (DE).
B—E. f.	BARANTE fils.
B. C—T.	BENJAMIN CONSTANT.
B—F—S.	BONAFOUS (MATTHIEU).
B—G.	BOURGOING.
B—L—M.	BLUMM.
B—N.	BEGIN.
B—P.	BEAUCHAMP.
B—R. j.	BARBIER jeune.
B—SS.	BOISSONADE.
B—T.	BIOT.
C. et A—N.	CHAUSSIER et ADELON.
C. D—S.	C. DESPORTES-BOSCHERON.
C—G.	CADET GASSICOURT.
CH—S.	CHÉSUROLLES (D.).
C—L—T.	COLLOMBET.
C—N.	CASTELLAN.
C—O.	CONSTANCIO.
C—R.	CLAVIER.
C—S—A.	CORRÉA DE SERRA.
C. T—Y.	COQUEBERT DE THAIZY.
C—U.	CATTEAU.
C—V—R.	CUVIER.
C. W—R.	CH. WINTER.
D—B—G.	DAREMBERG.
D—B—S.	DUBOIS.
D—G.	DEPPING.
D. L.	DE L'AULNAYE.
D—L—E.	DELAMBRE.

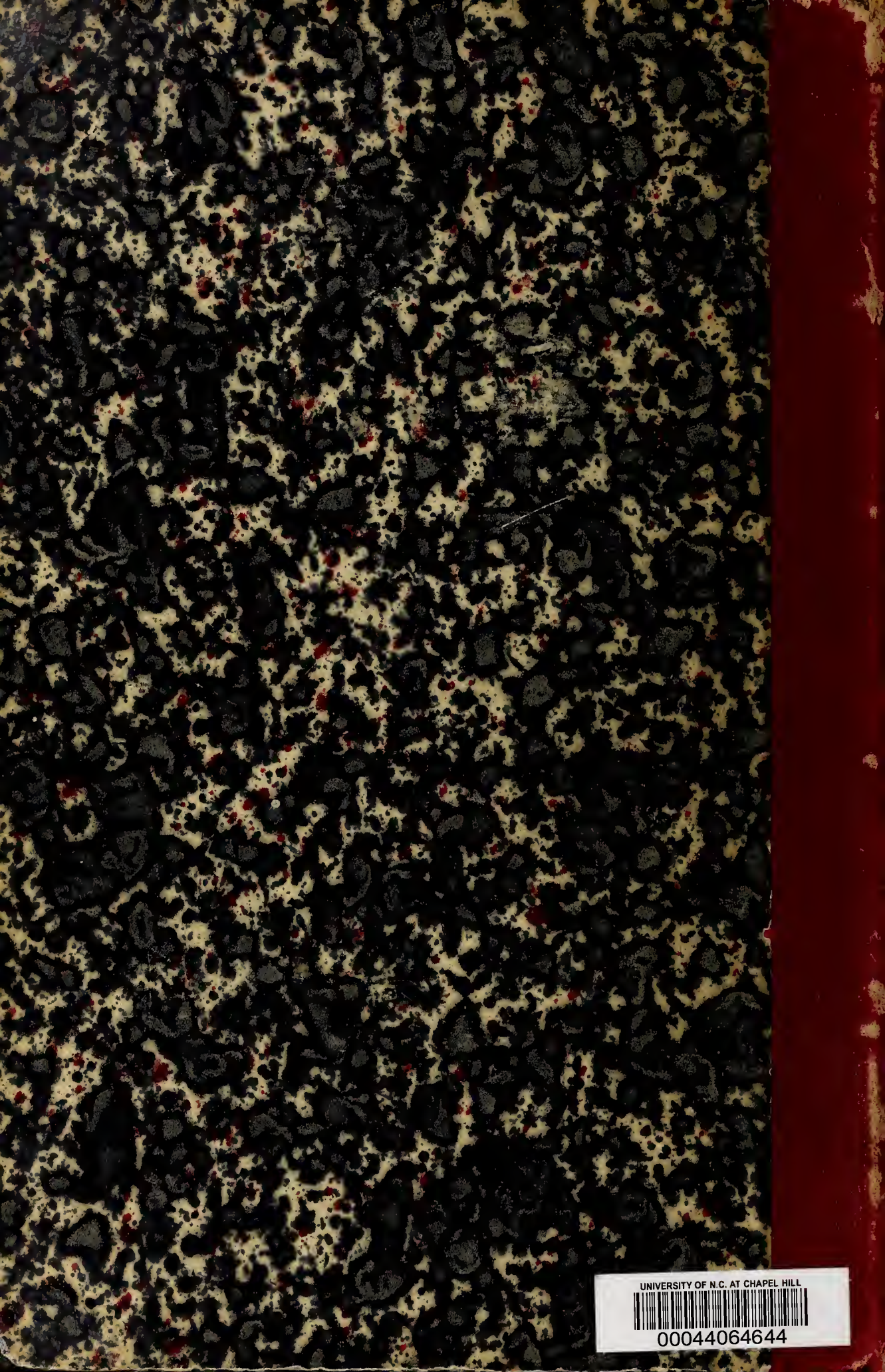
MM.

D—M—T.	DEMUSSET-PATHAY.
D. N—L.	DE NOUAL LA HOUSSEY.
D—P—S.	DU PETIT-THOCARS.
D—R—R.	DUROZOIR.
D—S.	DESPORTES.
D—T.	DURDENT.
D—V—S.	DEVISMES.
D—Z—S.	DEZOS DE LA ROQUETTE.
E—D.	ESMÉNARD.
E—K—D.	ECKARD.
E—S.	EYRIÈS.
F—A.	FORTIA D'URBAN.
F—E.	FIÉVÉE.
F—LL.	FALLOT (G.).
F. P—T.	FABIEU PILLET.
F—T—S.	FÉTIS.
G—É.	GINGUENÉ.
G—G—Y.	GRÉGORY (DE).
G. P—T.	{ G. PEIGNOT.
P—T.	
G—R.	GROSIER.
G—S.	GALLAIS.
G—TH—R.	GAUTHIER.
G—T.	GUIZOT.
G—Y.	GLEY.
G—Z.	GÉRUZEZ.
H. D—Z.	H. DESPREZ.
H. L—P—E.	{ H. DE LAPORTE.
L—P—E.	
J.—A. DE L.	J.—A. DE LAFAGE.
J—D—N.	JOURDAN.
J—N.	JOURDAIN.
K.	ANONYME.
L.	LEFEBVRE-CAUCHY.
L—B—E.	LABOUDERIE.
L. G.	LE GLAY.
L—I.	LIBRI.
L—M—X.	LAMOUREUX (J.).

MM.		MM.	
L. R—E.	LA RENAUDIÈRE.	S. D. S—Y.	SILVESTRE DE SACY.
L—S.	LANGLÈS.	S—É.	SOULIÉ (Auguste).
L—S—E.	LA SALLE.	S. H.	STAEL-HOLSTEIN (M ^{me} DE).
L—T—L.	LALLY-TOLENDAL.	S—I.	SALFI.
L—X.	LACROIX.	S—R.	STAPFER.
M—A.	MELDOLA.	S—S—I.	SIMONDE-SISMONDI.
M—B—N.	MALTE-BRUN.	ST—T.	STASSART (DE).
M—D.	MICHAUD.	S—Y.	SALABÉRY.
M—D j.	MICHAUD junior.	T—D.	TABARAUD.
M—E.	MENTELLE.	U—I.	USTÉRI.
M—X.	MONTCLOUX-LA-VILLENEUVE.	V—N.	VILLEMMAIN.
N—L.	NOEL.	V. R—D.	V. ROSENWALD.
P—C—T.	PICOT.	V—R—X.	VITAL-ROUX.
P—E.	PONCE.	V—S.	VILLERS.
P—I.	PAROLETTI.	V—S—I.	VISCONTI (Sigismond).
P—N.	POLAIN.	V. S—L.	VINCENS ST-LAURENT.
P—RT.	PHILBERT.	V. S. M.	VIALART ST-MORYS.
P—X.	PUJOULX.	V—T.	VITET.
Q—R—Y.	QUATREMÈRE-ROISSY.	V—VE.	VILLENAVE.
R—G.	ROIFFENBERG (DE).	V. W.	VAN WIN.
R—L.	ROSSEL.	W—S.	WEISS.
R—T.	ROQUEFORT.	X—S.	Revu par SUARD.
S—D.	SUARD.	Z.	ANONYME.







UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL



00044064644